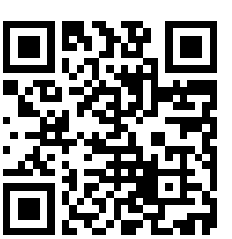
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françois, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

COLLECTION

DES HISTORIENS ANCIENS ET MODERNES

DE L'ARMÉNIE

Digitized by Google

COLLECTION

DES HISTORIENS ANCIENS ET MODERNES

DE L'ARMÉNIE

PUBLIÉE EN FRANÇAIS

SOUS LES AUSPICES DE

SON EXCELLENCE NUBAR-PACHA

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE S. A. LE VICE-ROI D'ÉGYPTE

ET AVEC LE CONCOURS DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE

ET DES PRINCIPAUX ARMÉNISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PAR

VICTOR LANGLOIS

TOME PREMIER

PREMIÈRE PÉRIODE. — HISTORIENS GRECS ET SYRIENS TRADUITS ANCIENNEMENT EN ARMÉNIEN

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

M DCCC LXVII

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE..... v
DISCOURS PRÉLIMINAIRE..... ix

PREMIÈRE PARTIE.

HISTORIENS GRECS TRADUITS EN ARMÉNIEN.

MAR APAS CATINA. — *Histoire ancienne de l'Arménie;* par Victor Langlois..... 1
Introduction..... 2
Histoire ancienne de l'Arménie..... 13
BARDESANE. — *OEuvres historiques et philosophiques;* par Victor Langlois..... 55
Introduction..... 57
I. Fragments d'une Histoire de l'Arménie. 63
II. Commentaires sur l'Inde..... 68
III. LE PSEUDO-BARDESANE. — Le livre de la loi des contrées..... 73
IV. Traité sur les révolutions des astres. 95
AGATHANGE. — *Histoire du règne de Tiridate et de la prédication de Saint Grégoire l'Illuminateur;* par Victor Langlois..... 97
Introduction..... 99
Histoire du règne de Tiridate..... 105
LE PSEUDO-AGATHANGE. — Histoire ancienne de l'Arménie..... 195
FAUSTUS DE BYZANCE. — *Bibliothèque historique;* par Jean-Baptiste Émine..... 201
Introduction..... 203
Bibliothèque historique..... 209

SECONDE PARTIE.

HISTORIENS SYRIENS TRADUITS EN ARMÉNIEN.

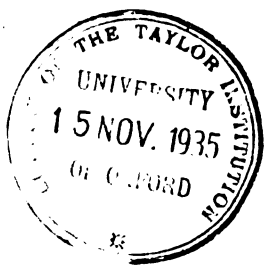
LÉROUBNA D'ÉDESSE. — *Histoire d'Abgar et de la prédication de Thaddée;* par Jean-Raphaël Émine..... 313
Introduction..... 315
I. Lettre d'Abgar, fils de Manova..... 317
II. Histoire d'Abgar Ouchama et de Sanadroug..... 326
ZÉNOB DE GLAG. — *Histoire de Daron*..... 333
Introduction..... 335
Histoire de Daron..... 337
JEAN MAMIGONIEN. — *Continuation de l'Histoire de Daron;* par Jean-Raphaël Émine..... 357
Introduction..... 359
Histoire de Daron..... 361

APPENDICE.

FRAGMENTS D'HISTORIENS GRECS PERDUS, CONSERVÉS DANS LES ŒUVRES DES HISTORIENS ARMÉNIENS.

I. MOÏSE DE KHORÈNE. (*Extraits divers*). 385
Polycrate..... 389
Évagoras..... 390
Camadrus..... 390
Phlégon de Tralles..... 390
Flavius Josèphe..... 390
Olympius d'Ani..... 391
Ariston de Pella..... 391
Khorohpoud..... 394
Firmilien de Césarée..... 394
Euripide..... 397
II. LE PSEUDO-CALLISTHÈNE..... 399
III. GRÉGOIRE MAGISTROS..... 401
IV. SAINT ÉPIPHANE. Extraits du Livre des poids et mesures..... 405
INDEX..... 409

Digitized by Google



Digitized by Google

PRÉFACE.

La littérature arménienne, l'une des plus fécondes et des plus intéressantes de l'Orient chrétien, n'a commencé à être sérieusement appréciée en Europe que depuis un demi-siècle. Jusqu'alors, les tentatives de J. Villotte et de La Croze, au dix-septième siècle, de l'abbé de Villefroy, de Schroeder et des frères Whiston, dans le siècle suivant, étaient restées sans résultats. La congrégation de Saint-Lazare, fondée à Venise, en 1715, par Mekhitar de Sébaste, dans un but à la fois religieux, politique et littéraire, réussit à donner aux études arméniennes une grande impulsion, dont le contre-coup se fit sentir en Europe, surtout au commencement de notre siècle. Jean Saint-Martin, une des gloires de l'érudition moderne, et le chef de l'école des arménistes français, en publiant ses « Mémoires sur l'Arménie », inaugura le point de départ des études arméniennes. Quelques années plus tard, les savants allemands et russes continuèrent la tradition du maître, et, à l'heure où nous écrivons, l'école des arménistes s'est conquis un rang distingué dans l'orientalisme.

La quantité considérable de textes édités dans les contrées de l'Orient où les Arméniens ont fondé des colonies, et notamment dans l'île de Saint-Lazare de Venise, le nombre imposant de manuscrits précieux que possèdent actuellement les bibliothèques de Paris, de Saint-Pétersbourg et de Venise, ont contribué puissamment à développer en Europe le goût des études arméniennes. Ce contingent de matériaux, qui faisait défaut aux premiers arménistes, a mis, depuis quelques années, le monde savant en possession d'ouvrages d'un intérêt capital, dus à la plume des érudits modernes et des savants de l'Arménie.

Les écrivains arméniens ont abordé presque tous les genres de littérature, et bien que leurs compositions, soit en prose, soit en vers, se ressentent profondément de l'influence religieuse exercée sur le peuple par le clergé national, néanmoins leur littérature profane est beaucoup plus riche que celle des autres nationalités chrétiennes de l'Asie. Les études historiques ont été, presque à toutes les époques de l'existence du peuple arménien, une des préoccupations favorites de leurs écrivains. Aussi les renseignements que les

Digitized by Google

annalistes nationaux nous fournissent sur les événements accomplis dans l'Asie occidentale, depuis les origines du monde jusqu'à nos jours, forment une série non interrompue de documents de la plus grande valeur, et que les chroniqueurs des peuples voisins ont complétement passés sous silence. En effet, les détails que racontent les annalistes arméniens sur leurs guerres religieuses avec la Perse, sur les invasions arabes et mongoles, sur la présence des croisés en Asie, jettent un jour tout nouveau et une clarté inattendue sur l'histoire du moyen âge oriental.

Notre but, en entreprenant la publication d'une *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, traduits en français, a été de faire connaître au monde savant l'ensemble des richesses que possède la littérature historique arménienne. M. Ambroise Firmin Didot a compris l'importance d'une semblable publication, destinée à rendre le même service à la science que les deux grands Recueils des Historiens grecs et latins dont il fut le promoteur et l'éditeur; aussi n'a-t-il pas hésité à entreprendre cette nouvelle collection qui augmentera encore la somme des titres que sa maison s'est acquis à la reconnaissance du monde savant.

La liste nombreuse des historiens arméniens nous oblige à les publier en plusieurs volumes, en conservant l'ordre chronologique dans lequel les auteurs ont écrit. On sera surpris d'apprendre qu'une littérature, sur laquelle on n'avait que des données fort incomplètes, renferme plus de cinquante historiens et chroniqueurs, la plupart inédits, et dont l'ensemble n'a jamais été traduit dans aucun idiome européen (1).

Pour accomplir une semblable tâche, nous avons dû nous assurer le concours des membres de la savante congrégation mekhitariste de Venise et des arménistes français et étrangers. Tous ont répondu à notre appel avec un empressement et une sympathie qui assurent le succès de l'œuvre. Déjà les RR. PP. de l'Académie arménienne de Venise, MM. Brosset, Emin, etc., nous ont offert leur coopération active, et l'autorité de ces savants nous permet de dire que les traductions que nous publierons mériteront toute confiance.

(1) L'école des arménistes russes a entrepris de publier, sous les auspices de l'Académie impériale des sciences de S.-Pétersbourg, une Collection des historiens arméniens, traduits en langue russe et qui compte déjà plusieurs volumes édités par MM. Emin et Patcanian. La collection des traductions en italien, commencée à Venise il y a trente ans, ne se continue pas. Il n'a pas été donné suite non plus au projet de publication d'une « Bibliothèque historique arménienne », dont le programme a paru à Paris, il y a quelques années.

Digitized by Google

S'il a été donné à M. Firmin Didot d'entreprendre la *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie*, c'est grâce à la généreuse initiative l'un des hommes d'État les plus considérables de l'Orient, SON EXCELLENCE NUBAR-PACHA, qui a bien voulu prendre notre publication sous son haut et puissant patronage. Le premier ministre de S. A. le vice-roi d'Égypte, en consacrant sa vie et les ressources de sa vaste intelligence au service du prince le plus éclairé de l'islamisme, n'a point oublié qu'il était arménien, et il a voulu participer à l'érection d'un monument littéraire destiné à faire revivre le passé historique de sa patrie.

Le premier volume de la *Collection des historiens anciens et modernes de l'Arménie* embrasse toute la période des anciens traducteurs. Nous avons rassemblé dans ce volume les écrits des historiens grecs et syriens dont les œuvres, composées originairement dans les idiomes hellénique et syriaque, sont aujourd'hui perdues, et n'existent plus que dans les versions que les Arméniens en ont faites dans leur langue. Ce volume, tout en formant la tête de notre recueil, servira aussi de complément à l'importante publication qu'achève en ce moment M. Charles Müller, sous le titre de *Fragmenta historicorum græcorum*, et qui fait partie de la « Bibliothèque des classiques grecs » éditée par M. Firmin Didot.

Nous avons divisé ce premier volume en deux parties : dans la première, nous avons rangé les historiens qui ont écrit, soit en syriaque, soit en grec, comme Mar Apas Catina et Bardesane, et les historiens grecs qui ont composé, dans leur idiome maternel, des ouvrages dont nous ne connaissons que des traductions en arménien, comme Agathange et Faustus de Byzance (1). La seconde partie est consacrée aux historiens syriens et à leurs continuateurs arméniens, dont les œuvres originales sont également perdues en syriaque, et qui nous ont été conservées seulement dans l'idiome arménien, comme Léroubna d'Édesse et Zénob de Glag. Enfin, le volume se termine par une série de fragments d'historiens grecs perdus, et dont nous avons trouvé des mentions ou des extraits dans les auteurs arméniens. Un index des noms propres d'hommes et de lieux complète ce premier volume, et permettra au lecteur de

(1) J'aurais dû comprendre parmi ces derniers Eusèbe de Césarée, dont la Chronique, écrite originairement en grec, n'existe plus que dans l'idiome arménien ; mais cet auteur doit être publié à part, et au surplus M. Petermann (de Berlin) vient d'en donner une excellente édition, qui est destinée à remplacer celles du P. Aucher et du cardinal Maï, épuisées depuis longtemps.

Digitized by Google

se reconnaître aisément dans la masse des appellations et des noms géographiques qui apparaissent à chaque page de l'ouvrage.

Nous ne saurions terminer, sans adresser l'expression de notre vive gratitude à M. F. Dübner qui, avec cette inépuisable complaisance qui le caractérise, a bien voulu mettre à notre service sa connaissance si fine et si exacte de la littérature et de la langue helléniques, et s'est obligeamment chargé de revoir les textes grecs et d'y apporter toutes les améliorations qu'on est en droit d'attendre d'un critique aussi éclairé.

VICTOR LANGLOIS.

[Paris, 1867.]

Digitized by Google

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Le royaume d'Arménie, dont l'histoire remonte aux époques les plus anciennes du monde et qui s'est maintenu, malgré des vicissitudes sans nombre, jusqu'à des temps assez rapprochés de nous, n'a jamais joué un rôle bien marquant dans les annales de l'Asie. Entourés de tous côtés par de puissants voisins, sans cesse en lutte ouverte avec eux, pour défendre leur indépendance menacée et maintenir l'intégrité de leurs frontières, constamment arrêtés dans leurs développements par d'audacieux envahisseurs, qui, à plusieurs reprises, dévastèrent et ruinèrent le pays, les Arméniens n'ont jamais pu s'élever à ce degré de puissance qui assure la stabilité et la force d'un empire.

La littérature de l'Arménie s'est fortement ressentie du marasme continuel qui a constamment pesé sur le génie des populations nombreuses de ce pays. Si l'on compare ce que l'on connaît des œuvres littéraires des anciens écrivains arméniens à celles des peuples avec lesquels ils se sont trouvés en contact, on est obligé de reconnaître que leurs productions intellectuelles n'occupent qu'un rang secondaire parmi les autres littératures de l'Orient.

Cependant, il paraît qu'à une époque fort ancienne, les Arméniens avaient une littérature très-développée; des fragments de longs poëmes épiques, de chants populaires et de ballades, que nous trouvons épars dans les œuvres de quelques écrivains d'un âge plus récent, sont là pour attester qu'il existait autrefois, en Arménie, de riches trésors littéraires qui sont à jamais perdus.

Ce qui nous est parvenu de ces chants antiques se borne à fort peu de chose; quelques vers isolés, quelques strophes que la tradition transmettait aux générations successives, le souvenir confus de récits héroïques, dont le sens allégorique paraît avoir embarrassé les historiens des premiers siècles du christianisme, tels sont les seuls vestiges qui nous restent de l'antique littérature de l'Arménie. Ces poëmes, composés longtemps avant la prédication de l'Évangile dans les contrées de l'Ararat, sont attribués aux bardes d'un petit district de la province de Vasbouragan, qu'on appelait le canton de Koghtèn, « pays fertile en vin (1). » La verve poétique de ces bardes, qui formaient la caste savante et lettrée de l'Arménie, leur a valu une grande renommée dès les temps les plus anciens.

Les chants de l'antique Arménie rappellent principalement des événements, la plupart héroïques et légendaires, accomplis à des époques très-différentes, ce qui donne à penser qu'ils ont dû être composés, à diverses reprises, par des rhapsodes, dont les noms ne nous sont point parvenus. Les sujets traités dans

(1) Moïse de Khorène. *Hist. d'Arm.*, liv. I. ch. 30.

Digitized by Google

ces chants démontrent clairement qu'ils n'ont été inspirés ni à des prêtres païens, ni à des poëtes qui auraient vécu sous leur influence, en vue d'être récités dans des fêtes religieuses ou en face des autels. Au contraire, on reconnaît de prime abord que ces chants sont l'œuvre de bardes nationaux, ayant un libre accès dans le palais des souverains et à la cour des satrapes. C'est ce qui fait supposer que ces poëmes sont peut-être dus à des *ménestrels*, à la solde des rois et des nobles, et ayant pour emploi de célébrer leurs vertus et leurs prouesses.

Bien que ces poëmes datent de l'époque où le paganisme florissait en Arménie, ils étaient encore chantés par le peuple, longtemps après que le christianisme eut jeté de profondes et solides racines dans le pays. Le fanatisme religieux qui présida à l'établissement de la foi nouvelle dans les contrées de l'Ararat (1) ne put faire entièrement disparaître les traces du génie poétique d'un âge antérieur, et l'historien Moïse de Khorène, que l'on considère à juste titre comme l'Hérodote de l'Arménie, après avoir rapporté quelques vers détachés de ces chants primitifs, ajoute qu'ils étaient encore récités de son temps par les habitants du canton de Koghtèn (2). Le prince Grégoire Magistros, duc de la Mésopotamie et l'un des écrivains les plus remarquables du onzième siècle, rapporte également une strophe d'une ballade antique, que les villageois chantaient encore de son temps (3).

La foi religieuse est restée complétement étrangère, ainsi que nous l'avons dit, à la composition des chants antiques de l'Arménie. Les poëmes des vieux bardes du Koghtèn nous apparaissent, dans les rares fragments qui nous sont parvenus, comme des « chants traditionnels et historiques, » et c'est ce nom que les écrivains arméniens des premiers siècles de notre ère emploient pour les désigner.

Les critiques les plus autorisés conjecturent, avec beaucoup de vraisemblance, que les chants dont parle Moïse de Khorène formaient une épopée complète, analogue au *Schah-Nameh* des Persans (4), où se déroulait toute l'histoire des anciens rois de l'Arménie. Ces chants historiques étaient de trois sortes : ceux que les critiques appellent *chants de premier ordre* relataient les actes de valeur et les hauts faits des rois et des grands capitaines de l'Arménie. On range dans cette catégorie les fragments poétiques relatifs à Tigrane, fils d'Erouant (5), à Vahakn, son fils (6), à Ardaschès III (7), à Ardavazt

(1) Voir plus loin : Agathange, *Histoire de Tiridate et de saint Grégoire l'Illuminateur*, ch. 108, § 129 et suiv., p. 164 et suiv. — Zénob de Glag, *Histoire de Daron*, p. 344 et suiv. — Gorioun, *Biographie de Mesrob*, dans la *Petite Biblioth. arménienne* (Saint-Lazare de Venise, 1854), p. 5 et suiv. du texte arménien.

(2) Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, liv. I, ch. 30.

(3) Correspondance de Grégoire Magistros ; ms. arm. de la Bibliothèque de Saint-Lazare de Venise ; lettr. 46.

(4) Cf. le *Livre des Rois*, éd. de M. J. Mohl, dans la *Collection orientale*.

(5) Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, liv. I, ch. 24.

(6) *Id. ibid.*, liv. I, ch. 31.

(7) *Id. ibid.*, liv. II. ch. 50, 54.

Digitized by Google

son fils (1) et à Vartkès (2). Les *chants de second ordre* sont désignés plus spécialement par Moïse de Khorène sous le nom de « chants métriques ». Dans ces chants, les bardes arméniens racontaient une longue suite d'événements accomplis chez les Assyriens, les Mèdes et les Perses, et qui embrassaient l'espace de plusieurs siècles. Enfin, les *chants de troisième ordre* sont ceux qui renferment des traditions spéciales aux Assyriens, notamment la légende de Piourasb, intercalée entre le premier et le second livre de l'Histoire de Moïse de Khorène (3).

Les invasions et les guerres incessantes qui ne cessèrent de désoler les contrées de l'Ararat et de bouleverser le royaume d'Arménie, pendant toute la durée de la dynastie des Arsacides, contribuèrent, dans une notable proportion, à frapper de stérilité le génie poétique de la race d'Haïg. Mais la religion chrétienne, en pénétrant en Arménie, acheva de porter le coup fatal à l'ancienne littérature nationale. L'apôtre saint Grégoire l'Illuminateur anéantit, à ce que racontent ses biographes, jusqu'aux moindres vestiges de cette littérature profane et païenne, en ordonnant de livrer aux flammes tous les livres qui avaient échappé à la torche incendiaire des envahisseurs venus de la Perse (4). Sans attacher trop d'importance au récit des hagiographes qui attribuent à saint Grégoire la destruction des chefs-d'œuvre de l'antique littérature nationale, nous croyons, avec Moïse de Khorène, que c'est surtout la coupable négligence des Arméniens qui fut la cause principale de l'anéantissement de leurs trésors littéraires. En effet, la religion de l'Évangile, en modifiant d'une manière très-sensible les idées et les coutumes anciennes des Arméniens, et en laissant échapper de leurs souvenirs les vieilles traditions nationales, contribua, dans une très-forte mesure, à la perte des chefs-d'œuvre de l'antique littérature, qui fut complétement oubliée, pour laisser la place à des compositions presque exclusivement religieuses.

On s'aperçoit aisément de cette transformation subite opérée dans les idées du peuple arménien, en lisant les ouvrages que nous ont transmis leurs premiers écrivains chrétiens. Dès que la foi nouvelle se fut victorieusement implantée en Arménie, à la suite du martyre et de la prédication de saint Grégoire, les lettrés du pays, qui tous faisaient partie de la caste sacerdotale, ne songèrent qu'à consolider l'édifice religieux élevé par l'Illuminateur, en répandant, au moyen d'écrits nombreux, la doctrine de l'apôtre et en remaniant, par de grossiers procédés, l'histoire primitive du pays. Les ouvrages historiques se ressentent tellement de cet envahissement des idées chrétiennes dans les esprits, qu'ils

(1) Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, liv. II, ch. 61.

(2) *Id. ibid.*, liv. II, ch. 65.

(3) Émin, *Vebkh.... Chants de l'ancienne Arménie* (en arménien). Moscou, 1850. — *Histoire littéraire de l'Arménie*, par le père Katerdji (en arm.), Vienne 1851. — *Le Pazmaveb* (Journal arm. des Mékhitaristes de Venise), septembre 1850 et janvier 1851. — *Étude sur les chants historiques de l'ancienne Arménie*, dans le *Journal asiatique*, 1852. — Le P. Karékin, *Hist. de la littér. armén.* (en arm.); Venise, 1865, p. 45 et suiv.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 36, 54.

Digitized by Google

prennent la forme de compositions purement hagiographiques, où la légende occupe la plus grande place. Tels sont, par exemple, les biographies du roi Tiridate et de saint Grégoire par Agathange (1), les récits des premiers triomphes de la foi chrétienne en Arménie par Zénob de Glag (2), et l'histoire de la prédication de l'apôtre Thaddée, à Édesse, qui nous est parvenue sous le nom de Léroubna (3).

La découverte, ou plutôt la mise en usage des caractères alphabétiques arméniens par Mesrob, dès les premières années du cinquième siècle, n'apporta que des modifications peu sensibles au système adopté par les premiers écrivains chrétiens de l'Arménie. Cependant, on doit observer que les historiens du cinquième siècle, et notamment Moïse de Khorène, Lazare de Pharbe et Élisée (4), font exception à cette règle. On trouve dans leurs écrits des traces irrécusables d'une culture nationale antérieure, et c'est grâce à eux et à leur école, profondément imbue des idées grecques, fort en honneur de leur temps en Arménie, que nous devons la conservation des plus vieilles traditions du pays.

Après avoir subi une sorte d'éclipse durant plusieurs siècles, la littérature arménienne reparaît sous un jour tout à fait neuf au quatrième siècle de notre ère. Le nouvel alphabet dont Mesrob dota son pays, contribua puissamment à la renaissance des lettres, car presque aussitôt sa mise en pratique, les Arméniens, qui se servaient pour écrire leur langue de caractères perses, syriaques et grecs (5), virent s'ouvrir une ère toute nouvelle pour leur littérature. La langue nationale, formée depuis longtemps déjà, atteignit, pendant toute la durée du cinquième siècle, son plus haut degré de prospérité.

Toutefois, il ne faudrait pas croire que les écrivains que les Arméniens revendiquent avant le quatrième siècle et même à une époque postérieure, comme leurs compatriotes, appartenaient à leur nation. C'étaient pour la plupart des Syriens et des Grecs, dont les œuvres, traduites de bonne heure dans l'idiome national, forment l'ensemble des sources auxquelles puisèrent les annalistes arméniens pour écrire l'histoire de leur pays. Ce sentiment d'un patriotisme exagéré, qui a fait considérer les Syriens Mar Apas Catina (6), Bardesane d'É-

(1) Cf. plus loin, l'*Histoire de Tiridate*, par Agathange, traduite pour la première fois en français sur le texte arménien, et accompagnée de la version grecque, p. 105 et suiv.

(2) Cf. plus loin, l'*Histoire de Daron*, p. 333 et suiv.

(3) Cf. plus loin, la *Lettre d'Abgar*, p. 313 et suiv., traduite pour la première fois en français sur le texte arménien inédit (ms. n° 88, anc. fonds arm.) de la Biblioth. imp. de Paris.

(4) Nous publierons, dans le second volume de cette Collection, les œuvres historiques de ces trois écrivains célèbres.

(5) Diodore de Sicile, liv. XIX, § 13. — Polyen, liv. IV, ch. 8, § 3. — Zénob de Glag, *Histoire de Daron* (en arm.), p. 27 et suiv. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.* (en arm.), p. 27. — Gorioun, *Biogr.* de S. Mesrob, p. 9. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54. — Cf. aussi les légendes des médailles arméniennes arsacides, dans notre *Numismatique de l'Arménie dans l'antiquité*, p. 23 et suiv.

(6) Cf. plus loin, les fragments d'une *Histoire ancienne de l'Arménie*, par Mar Apas Catina, recueillis par Moïse de Khorène, p. 1 et suiv.

Digitized by Google

desse (1), Léroubna (2) et Zénob de Glag, les Grecs Olympius (3), Ardithéos (4), Faustus de Byzance (5), et le Perse Khorohpoud (6) comme des écrivains arméniens, n'a rien de fondé ; car ces auteurs, ainsi que leurs noms l'indiquent, étaient très-certainement des étrangers et composèrent leurs ouvrages dans leurs langues maternelles. Au contraire, les auteurs que les Arméniens peuvent revendiquer à juste titre, comme appartenant à leur nation, bien qu'ils aient écrit leurs ouvrages dans une langue étrangère, sont relégués par eux au second plan. Quelques-uns, il est vrai, se servirent de la langue grecque de préférence à l'idiome national ; ainsi le roi Ardavazt Ier, fils de Tigrane, qui fut emmené prisonnier par Marc-Antoine en Égypte, l'an 34 avant notre ère, et périt de mort violente à Alexandrie, avait composé des tragédies, des livres historiques et des discours en grec (7). On cite également le rhéteur Barouïr, appelé par les Grecs Proérésios, qui fut maître d'éloquence à Athènes et à Rome, et qui avait prononcé en grec des discours et des panégyriques tellement remarquables, que ses contemporains lui décernèrent le titre de « prince des orateurs (8) ». On n'est pas certain si saint Grégoire l'Illuminateur, qui composa beaucoup de discours et de prières, et qui rédigea les premiers canons de l'Église d'Arménie, écrivit en arménien, au moyen de l'alphabet hellénique, ou si ses ouvrages ont été rédigés originairement dans l'idiome grec. Tout ce que nous savons, d'une manière certaine, c'est que tous les ouvrages qu'on lui attribue nous sont parvenus dans la langue arménienne (9). On doit croire aussi que les règlements et les canons de saint Nersès le Parthe furent vraisemblablement rédigés en grec, et que ce ne fut que plus tard qu'ils furent traduits en arménien par les savants du cinquième siècle.

(1) Cf. plus loin tous les fragments historiques et philosophiques de Bardesane, qui nous sont parvenus en arménien, en grec et en syriaque, p. 63 et suiv.

(2) Cf. plus loin, p. 313 et suiv.

(3) Olympius, appelé Oughioub par les Arméniens, était un prêtre païen qui florissait au temps de Vologèse, roi des Perses, et d'Ardaschès, roi d'Arménie. Il composa une Histoire du fort d'Ani, dans laquelle il était question des événements arrivés au temps de Vologèse et d'Ardaschès. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 48.) — Cf. aussi le P. Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 78.

(4) Ardithéos était un néophyte converti par saint Grégoire l'Illuminateur, qui l'éleva à la dignité épiscopale. Ardithéos, à la prière d'un cénobite appelé Marc, composa une vie de saint Grégoire qu'il écrivit sous la forme épistolaire. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 80.) — Cf. aussi le P. Karékin, *op. cit.* p., 81.

(5) Cf. plus loin, p. 201 et suiv., la traduction de la version arménienne de la Bibliothèque historique de Faustus de Byzance.

(6) Khorohpoud, secrétaire de Sapor, fut fait prisonnier par Julien l'Apostat, en 362 de notre ère. Il embrassa le christianisme sous le nom d'Éléazar et traduisit en grec l'ouvrage de son compagnon de captivité Parzouma, appelé Rasdsohoun par les Perses. Khorohpoud avait composé une Histoire de Julien, de Sapor et de Chosroès, où la fable tenait une grande place. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 69.)

(7) Plutarque, *Vie de Crassus.* — Appien, *Guerre Parthiq.*, ch. 3. — Suidas, *sub nom. Artabaze.* — Cf. aussi Fabricius, *Biblioth. græc.*, t. I, liv. II, ch. 19.

(8) Eunape, *Vie des Philosoph.* (édit. Didot), p. 492. — Saint Grégoire le Théolog., Disc. XXe sur la mort de saint Basile. — Le même, *Épigrammes.*

(9) Homélies de saint Grégoire l'Illuminateur (en arm.). Venise, 1837.

Digitized by Google

Lorsque la littérature arménienne, par suite de l'adoption des caractères alphabétiques appropriés à son idiome, eut repris le dessus sur les littératures grecque et syriaque, on vit se manifester tout à coup un phénomène bien digne de fixer l'attention des philologues. La langue arménienne, qui n'était plus employée que par le peuple et avait été réduite, pendant plusieurs siècles, à l'état d'idiome vulgaire, devint la langue sacrée et savante du pays. Le clergé arménien avait compris, en effet, que pour répandre les lumières de la foi nouvelle parmi le peuple, il fallait de toute nécessité employer le langage qui lui était familier. Or le grec et le syriaque n'étaient compris que des prêtres, et les populations montraient peu d'empressement à se livrer aux pratiques du nouveau culte, dont les ministres, syriens pour la plupart, employaient leur langue pour célébrer les mystères de la foi.

Pendant près d'un siècle, c'est-à-dire depuis la conversion du roi Tiridate et l'apostolat de saint Grégoire, jusqu'au temps de Vram-Schapouh et de Mesrob, les écoles qu'on avait ouvertes en vue de populariser la religion du Christ ne formaient que des prêtres habiles dans la lecture des textes grecs et syriaques. Pour être admis dans les ordres sacrés, la connaissance du syriaque était indispensable. Agathange (1), Zénob de Glag (2), Gorioun (3) et Vartan (4) attestent ce fait dans leurs écrits. Le clergé national reconnut l'imperfection de cette méthode et résolut de donner une impulsion toute nouvelle à l'étude de la langue arménienne, afin de mettre un terme à l'omnipotence des prêtres syriens. Pour lui, il ne suffisait pas de prêcher la foi nouvelle, il fallait, pour la faire accepter, qu'on formât et qu'on éclairât les esprits. Cette éducation exigeait le concours de la science; mais l'absence de caractères alphabétiques, propres à la langue arménienne, rendait cette tâche extrêmement difficile. C'est alors que Mesrob conçut la pensée de doter sa nation d'une écriture qui permettrait de transcrire avec facilité tous les mots de la langue arménienne. Cette innovation n'avait d'ailleurs rien de blessant pour les Arméniens, car l'écriture est regardée, chez les Orientaux, comme une institution religieuse. Ludolf a observé avec beaucoup de justesse que l'initiation d'un peuple barbare à une foi nouvelle est d'ordinaire suivie de l'introduction de l'alphabet, ou d'un changement dans le caractère national (5).

On a beaucoup disserté sur l'histoire de l'invention des caractères arméniens. L'incertitude et le merveilleux qui planent dans les récits des Arméniens, même contemporains de l'invention, ont donné lieu à des divergences d'opinion très-tranchées. Cependant, si l'on écarte de leurs relations les interventions miraculeuses qui présentent tous les caractères d'une légende, on parvient à se

(1) *Hist. de Tiridate;* cf. plus loin, p. 179.
(2) *Hist. de Daron;* cf. plus loin, p. 337.
(3) *Biographie de Mesrob.*
(4) *Hist. univers.* (en arm.). Venise 1862, p. 51 et suiv.
(5) Ludolf, *Hist. æthiop.*, liv. IV, ch. I, *init.* — Renan, *Hist gén. des lang. sémit.* (3e édit. 1863), p. 232.

Digitized by Google

faire une idée assez exacte du procédé que Mesrob employa pour arriver à doter son pays de la découverte précieuse à laquelle son nom est resté attaché.

Lorsque Mesrob conçut le projet d'inventer un alphabet pour sa nation, il consulta d'abord le patriarche saint Sahag et l'engagea à convoquer une assemblée dans la ville de Vagharschabad, pour étudier la question. Le roi Vram-Schapouh, qui assistait à la réunion, ayant appris qu'un évêque syrien, du nom de Daniel, possédait un ancien alphabet arménien, envoya près de lui un prêtre, appelé Abel, qui rapporta ces caractères avec leur épellation. On suppose que cet alphabet, composé de 22 ou de 27 lettres (1), servit de base à Mesrob, et c'est lui qu'on est convenu de désigner sous le nom de *daniélien*. Cet alphabet, ne remplissant pas entièrement le but qu'on s'était proposé, Mesrob, d'après l'ordre du roi et du patriarche, alla trouver Daniel en Mésopotamie, afin d'avoir de lui des renseignements plus précis. Sa mission ayant échoué, Mesrob revint un peu découragé en Arménie. Sur ces entrefaites, il apprit qu'il y avait à Édesse un savant, nommé Platos, qui pourrait l'aider dans ses recherches. Mesrob vint le trouver, et ne put obtenir de Platos qu'une lettre de recommandation pour le rhéteur Épiphane, personnage très-versé dans la lecture et la connaissance des langues de l'Asie. Une nouvelle déception attendait encore Mesrob : Épiphane était mort, et son disciple, Rufin, s'était retiré dans la solitude, à Samos. Mesrob se mit à la recherche de ce dernier, mais il ne put tirer de lui aucun secours. C'est alors, disent ses biographes et les historiens, que Mesrob, désespéré de son insuccès, s'adressa à Dieu, qui lui envoya une vision pendant laquelle il aperçut une main miraculeuse traçant sur la pierre les caractères de la langue arménienne. Mesrob se rendit de nouveau auprès de Rufin qui donna aux lettres, révélées par Dieu à Mesrob, des formes gracieuses et élégantes. Tel est en résumé le récit de Gorioun (2). A ces renseignements, il faut ajouter ce que raconte à ce sujet Moïse de Khorène. L'Hérodote arménien, après avoir parlé des tentatives infructueuses de Mesrob, dit que, pendant sa vision, une main divine traça sur la pierre les sept voyelles de l'alphabet arménien (3). Cette opinion est partagée aussi par Assoghig (4) et par Vartan (5). Cette dernière circonstance de l'invention des voyelles n'est pas clairement expliquée par Gorioun et Lazare de Pharbe (6); cependant Gorioun laisse supposer que les Arméniens possédaient, bien avant la découverte de Mesrob, des caractères qui leur étaient propres (ce sont vraisemblablement ceux qu'on appelle *daniéliens*), et qu'on avait abandonnés depuis long-

(1) Assoghig, *Hist. univ.* (en arm.). Paris, 1859, p. 75. — Vartan, *Hist. univ.*, p. 51 et suiv. — Vartan, *Explic. des passages de l'Écriture sainte* (ms. de la Bibl. imp.; anc. fonds arm., n° 12), et *Journal asiatique* (février-mars 1867), p. 200.

(2) Gorioun, *Biographie de Mesrob.*

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53.

(4) *Histoire universelle*, p. 75.

(5) *Histoire universelle*, p. 51 et suiv. — *Journal asiat.* (février et mars 1867), p. 200.

(6) *Histoire d'Arménie* (en arm.); Venise, 1793, p. 8.

Digitized by Google

temps déjà, parce que leur emploi était difficile et qu'ils ne suffisaient pas à exprimer tous les sons de la langue (1). Moïse de Khorène complète ces renseignements en disant que les lettres furent disposées selon l'ordre de l'alphabet grec (2).

De tous ces récits il résulte que Mesrob n'inventa pas l'ensemble des caractères arméniens, comme le croient certains écrivains nationaux (3), mais qu'il compléta l'alphabet *daniélien* au moyen des consonnes et des voyelles qui manquaient, pour exprimer tous les sons de la langue et faciliter l'épellation des mots (4). La découverte de Mesrob se trouve donc réduite maintenant à sa véritable valeur, et on sait du reste que l'introduction des voyelles grecques dans l'écriture syriaque, attribuée à Théophile d'Édesse, au huitième siècle (5), a été amenée par une nécessité analogue à celle qui engagea Mesrob à employer ces mêmes voyelles, pour faciliter l'épellation des syllabes et la lecture des mots du langage arménien.

Par tout ce qui précède, on voit que les Arméniens avaient subi, d'assez bonne heure, l'ascendant exercé sur leur idiome par leur contact avec les Syriens et les Grecs. Leurs plus anciennes traductions portent l'empreinte de l'influence syriaque et hellénique, et la conséquence linguistique de ces relations mutuelles fut l'introduction d'un certain nombre de mots grecs et syriaques dans l'arménien (6).

Nous allons étudier maintenant le rôle prépondérant de l'hellénisme et l'action décisive que la langue grecque exerça dans tout l'Orient, mais surtout en Syrie et en Arménie, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

De toutes les langues parlées dans l'antiquité, le grec est assurément celle qui a été la plus répandue sur la surface du vieux monde. Cet idiome, qui prit naissance dans la Grèce proprement dite, s'étendit peu à peu sur les contrées du voisinage, gagna la Thessalie, la Macédoine, les points occupés par les colonies grecques de l'Asie-Mineure, et finit bientôt par envahir une notable partie de l'Asie occidentale.

La prépondérance de la langue grecque ne s'exerça pas seulement sur les idiomes avec lesquels elle se trouva en contact immédiat, elle parvint même à en faire oublier quelques-uns, comme ceux qui étaient originairement parlés dans la Thrace et dans la Thessalie. Dans les contrées où la langue grecque

(1) Gorioun, *Biographie de Mesrob*.

(2) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53.

(3) Nersès Schnorhali, *Histoire rimée*, dans les œuvres complètes de cet auteur; en arm. (Venise, 1830), p. 533 et suiv.

(4) Le P. Karékin, dans son *Histoire de la littérature arménienne*, p. 8 et suiv., est entré dans les détails les plus minutieux sur la question de l'invention des caractères arméniens. Nous avons exactement suivi son système, tout en tenant compte des renseignements précieux que M. Emin a donnés sur le même sujet, dans une des notes de son édition russe de Moïse de Khorène, p. 361 et suiv.

(5) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 299.— Cf. à ce sujet Michaëlis, *Gramm. syr.*, § 7.— Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 64 et 521; t. III, part. 2, p. 378.

(6) Bœtticher, *Suppl. lex. aram.*, cf. *Zeitschrift der Deutschen Morgenl. Gesellschaft*, t. VIII, p. 324. — Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 287.

Digitized by Google

ne s'étendait que sur une partie du pays, et notamment sur les littoraux où les Hellènes avaient établi des colonies ou des comptoirs, elle réduisit à un rang secondaire les idiomes parlés dans les différentes localités où s'exerça l'activité commerciale du peuple grec. Ainsi, par exemple, en Syrie, en Judée et dans la Basse-Égypte, le grec s'érigea en langue littéraire et savante, et disputa le terrain aux idiomes nationaux qu'elle ne put faire entièrement disparaître.

Lors de sa plus grande extension, la langue grecque était parlée de la Sicile aux rives du Tigre, de la Mer Noire à l'Abyssinie. Ce développement extraordinaire d'une langue, d'abord resserrée dans des limites géographiques assez étroites et qui gagna des contrées fort éloignées de son point de départ, est assurément l'un des plus curieux phénomènes que les fastes du langage offrent aux méditations de l'observateur. Originairement, le grec était l'idiome particulier d'un petit peuple issu de la grande famille arienne; plus tard il devint la langue officielle et savante de toutes les nations avec lesquelles les Grecs se trouvèrent en rapports, et le développement qu'il acquit est la preuve manifeste de sa supériorité sur les idiomes indo-européens et sémitiques qu'il parvint à dominer, lorsqu'il n'arriva pas à les éliminer complétement. M. Renan observe, avec beaucoup d'à propos, qu'un phénomène analogue s'est produit durant tout le moyen-âge, pour une des langues appartenant à la famille des idiomes sémitiques, l'arabe, avec cette différence, toutefois, que si l'extension de ce dernier idiome a été plus grande et plus rapide que celle du grec, il n'est point parvenu cependant à s'imposer victorieusement aux populations soumises durant des siècles à la domination de l'Islam (1). Les développements acquis par la langue grecque, la vulgarisation des chefs-d'œuvre de sa littérature, ont eu pour résultat d'exercer une action civilisatrice et bienfaisante sur le génie des peuples où cette langue s'est plus particulièrement exercée; tandis que l'arabe, malgré les efforts des conquérants musulmans, n'a pu réussir à annihiler l'effet produit, plusieurs siècles auparavant, par l'influence de l'idiome hellénique.

Une des causes de l'action décisive exercée par le grec sur les autres idiomes, avec lesquels il se trouva en contact, est la répulsion marquée que le peuple grec témoigna à toutes les époques, pour l'étude et la pratique des langues étrangères. Les Grecs, regardant comme un privilége tout spécial de parler la langue nationale, n'ont jamais songé à se familiariser avec les idiomes des peuples barbares, ἄγλωσσοι (2), avec lesquels ils furent en relations; et cette indifférence qu'ils témoignèrent pour les langues étrangères n'a pas été une des moindres causes des développements que leur propre idiome a acquis dans les contrées où les Grecs étaient entraînés par l'esprit de conquête ou de commerce. On signale

(1) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 389.

(2) Les Slaves désignent les peuples qui ne sont pas de leur race et ne parlent point leur langue, sous le nom de *niemché* « muets ». C'est cette épithète que les populations de race slave donnent encore aujourd'hui aux Allemands, parce que ces derniers ne parlent et n'entendent point l'idiome slave. — Cf. ma traduction de la *Chronique de Michel le Syrien*, en cours de publication à Saint-Lazare de Venise, p. 211, note 3.

Digitized by Google

toutefois quelques exceptions à cette loi générale, par exemple Thémistocle qui étudia et parlait avec facilité la langue des Perses (1). Au contraire, les Orientaux avaient, comme de nos jours, une aptitude toute spéciale pour apprendre les idiomes des peuples étrangers, et ils montraient en particulier une grande prédilection pour l'étude du grec. Peu de temps après la conquête macédonienne, nous trouvons Bérose à Babylone, Ménandre à Tyr, Manéthon en Égypte, compilant, d'après les documents originaux, les annales de leurs patries respectives. C'est donc un fait significatif de voir, peu de temps après le passage d'Alexandre en Orient, la langue grecque cultivée par des écrivains d'origine barbare, et on chercherait en vain un Grec de ce temps-là qui ait composé des ouvrages en langue étrangère.

Ce fut peu de temps après la conquête macédonienne que l'usage de la langue grecque commença à se répandre en Orient. A partir du moment où elle fit son apparition dans les contrées de l'Asie et de l'Afrique, elle étouffa, pour ainsi dire, durant l'espace de six siècles, le génie sémitique, qui abdiqua, dit M. Renan, son individualité, pour subir l'ascendant de la Grèce. Mais, lors de l'apparition de l'islamisme, l'élément sémitique se réveilla tout à coup, et ses développements furent tels, qu'à son tour il éclipsa l'hellénisme et s'isola complétement de toute influence indo-européenne. Cependant, à l'exception de la littérature arabe, toutes les littératures de l'Asie occidentale, syriaque, arménienne, géorgienne, copte, éthiopienne, portent l'empreinte de l'influence grecque, devenue inséparable de la religion chrétienne (2).

Ce furent les Syriens d'en-deçà de l'Euphrate qui subirent les premiers l'ascendant de la Grèce. Le changement politique produit dans l'Aramée, par l'établissement de la dynastie des Séleucides, amena également des modifications profondes dans le caractère des Syriens, qui adoptèrent sans trop de difficultés les coutumes et le langage des Grecs. Ceux de la Mésopotamie résistèrent avec plus d'opiniâtreté, bien que les études helléniques aient été souvent florissantes dans cette contrée.

Dès le cinquième siècle de notre ère, le syriaque, qui était la langue propre de presque toutes les provinces de la Syrie, fut à peu près éclipsé par les études helléniques qui prirent un développement tout nouveau dans la Mésopotamie, grâce à l'école d'Édesse, devenue l'asile des Nestoriens. Après la destruction de cette célèbre école en 489, ces études passèrent aux Jacobites et ne cessèrent de produire entre leurs mains d'assez bons résultats, pendant les siècles qui suivirent (3).

La Syrie fut, de toutes les contrées de l'Asie occidentale, le pays où la langue grecque jeta ses racines les plus profondes et exerça une action prédominante sur les idiomes parlés dans l'Aramée, et notamment sur le syriaque.

(1) Thucydides, *Bell. Pelop.*, liv. I, ch. 138. — Cf. aussi Max Müller, *Leçons sur la science du langage;* troisième leçon, p. 92 et suiv. de la première édit. de la trad. française.

(2) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 292.

(3) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 297.

Digitized by Google

Depuis l'établissement de la dynastie des Séleucides jusqu'au milieu du premier siècle de notre ère, la domination grecque ne cessa pas en Syrie, et la langue des conquérants acquit dans cette région une importance et une influence décisives. La réduction de la Syrie en province romaine n'apporta aucune modification dans les mœurs et les institutions des habitants, et la langue grecque ne souffrit aucunement du changement politique advenu par suite de l'arrivée des Romains. Bien plus, lorsque la religion chrétienne s'implanta en Syrie, la langue grecque finit par gagner du terrain et envahit peu à peu toutes les populations qui habitaient au-delà de l'Euphrate.

L'introduction d'un culte nouveau en Syrie fut la cause déterminante de l'extension que prit l'idiome grec dans la partie occidentale de la Mésopotamie; mais, comme le peuple n'entendait pas cette langue, le clergé se vit dans la nécessité de remédier à l'ignorance des classes inférieures, en entreprenant des traductions du grec en syriaque, langue vulgaire du pays. C'est à cette circonstance qu'est due la version *peschito* (simple) des Livres-Saints, au deuxième siècle de notre ère (1). Ce premier essai de traduction n'ayant point paru satisfaisant, les savants syriens entreprirent, au sixième siècle, de refaire une nouvelle version, dont la rédaction fut confiée à Philoxène, évêque d'Hiéropolis, et à Polycarpe. Un siècle plus tard, Thomas d'Héraclée en fit la révision sur le texte grec. Les conciles tenus en Syrie par les Pères grecs et syriens assemblés, et dont les actes étaient rédigés en grec, déterminèrent un nombre assez considérable de versions de ces actes en langue syriaque. En même temps, les œuvres des Pères grecs, traduits dans l'idiome vulgaire de Syrie, fournirent une abondante moisson littéraire. Cet ensemble de compositions religieuses, empruntées aux écrivains chrétiens de la Grèce, constitue en majeure partie le fond de l'ancienne littérature syriaque, et c'est à elle qu'il faut demander les traductions des écrits de plusieurs docteurs de l'Église grecque dont les œuvres, originairement écrites dans l'idiome hellénique, sont aujourd'hui perdues. C'est ainsi que nous sont parvenus quelques écrits de Théodore de Mopsueste, de Diodore de Tarse, de Sévère d'Alexandrie et d'Eusèbe de Césarée (2). Les livres de liturgie, les décrets des conciles furent également traduits du grec en syriaque, par des fonctionnaires de l'Église affectés spécialement à ces traductions, et qui furent désignés sous le titre d'« interprètes ou traducteurs (3) ». On cite parmi eux Paul, évêque de Callinique en Osrhoène, au sixième siècle, auteur d'une version syriaque des œuvres de Sévère; Serge de Résaïn, traducteur de livres de médecine et de philosophie; Jacques d'Édesse, au septième siècle, qui, outre les ouvrages des Pères, traduisit plusieurs livres d'Aristote, notamment les Catégories, les Interprétations, les Analytiques, et

(1) Wichelhaus, *De Novi Testam. vers. syr. ant.* — Wiseman, *Horæ syriacæ*, p. 108. — Perles, *Meletemata Peschittoniana.* — Renan, *Hist. des lang. sém.*, p. 263.

(2) Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, *in prologo*, p. 1.

(3) Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 475.

Digitized by Google

le *Compendium* de la philosophie aristotélique de Nicolas (1); enfin le patriarche Jacobite Athanase II, auquel on doit une version des Homélies de Sévère, de la Dialectique d'Aristote et de l'Εἰσαγωγή de Porphyre (2).

La littérature profane fut aussi l'objet de la préoccupation des traducteurs, et elle fournit un contingent considérable à la littérature syriaque. Ainsi, outre les œuvres d'Aristote, les interprètes donnèrent des versions des livres d'Hippocrate et de Galien (3). Cependant, les Nestoriens paraissent s'être adonnés de préférence à ces traductions profanes, dont quelques-unes devaient servir elles-mêmes à entreprendre d'autres versions, dans les langues parlées par les autres chrétiens de l'Asie et par les musulmans.

Édesse, capitale d'une toparchie syrienne, et qui était peuplée de savants, possédait de riches bibliothèques, d'importantes archives, et devint le centre des études helléniques (4). C'est dans cette ville que furent entreprises, par les lettrés réunis dans son école, les premières traductions du grec en syriaque. Vers le milieu du cinquième siècle, Cumas, Probus et Ibas donnèrent une version des livres d'Aristote (5). Mais, à la fin du cinquième siècle, l'école d'Édesse fut troublée par des querelles religieuses, et l'empereur Zénon ferma l'école et chassa les savants (6). Les exilés nestoriens transportèrent alors en Perse le goût des études, continuèrent à traduire des livres grecs dans leur idiome maternel (7) et donnèrent une impulsion très-grande à l'école de Nisibe et à celle de Gandischapour qui venait d'être fondée (8).

Les Syriens chrétiens avaient déjà abandonné en partie la culture du grec, que certaines villes d'Orient, qui avaient reçu d'eux, quelques siècles auparavant, la science hellénique, voyaient fleurir chez elles la littérature grecque, dont elles conservèrent la tradition jusqu'en plein moyen âge. La ville de Carrhes (Harran), par exemple, qui renfermait une population qui n'était ni chrétienne, ni musulmane, possédait une école où l'hellénisme était fort en honneur. C'est de cette école que sont sorties les nombreuses traductions d'ouvrages grecs en syriaque qui furent entreprises au dixième siècle, et dont la tradition se continua jusqu'au douzième siècle (9).

Si des populations qui ne semblaient point appelées, par leur éloignement ou par leurs croyances religieuses, à être envahies par l'hellénisme, subirent son influence, d'autres, au contraire, qui furent en contact incessant avec les Grecs, opposèrent une énergique résistance à l'esprit hellénique. Les Juifs de la Palestine par exemple furent de ce nombre, et les tentatives des Séleucides,

(1) Assemani, t. II, p. 46, 47; t. I, p. 468, 475.
(2) Wenrich, *de auctorum græcorum versionibus syr., arab., arm. persisque Comm.*, p. 126 et suiv.
(3) Wenrich, *op. cit.*, p. 95 et suiv.; 241 et suiv.
(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 35.
(5) Ebed-Jesu, *Cat. lib. syr., apud Asseman. Bibl. orient.*, t. III, P. I, p. 85.
(6) Assemani, *op. cit.*, t. II, p. 402 et 376, t. III, P. I, p. 378.
(7) Assemani, *op. cit.*, t. III, P. II, p. 938.
(8) Schultz, dans les *Mém. de l'Acad. de Saint-Pétersbourg*, t. XIII, p. 437.
(9) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 298.

Digitized by Google

pour amener les Israélites à adopter leur idiome, échouèrent complétement. Le parti grec qui s'était formé à Jérusalem, à l'époque des Macchabées, dut céder devant l'opiniâtre résistance du parti national (1). Il semble cependant, que dans d'autres villes où s'étaient établies des communautés israélites, comme à Césarée et à Scythopolis, l'hellénisme était en faveur chez les Juifs qui faisaient usage de la version grecque des Écritures (2). Après la catastrophe qui mit fin à la synagogue de Jérusalem, l'antipathie des Juifs pour l'hellénisme devint de plus en plus déclarée (3). On frappa d'anathème quiconque apprendrait les lettres grecques à son fils (4), et il ne resta plus d'autres traces de l'influence grecque et romaine en Judée, que quelques mots grecs et latins employés dans la langue de la Mischna et du Talmud (5). Contrairement à leurs frères de la Palestine, les Juifs d'Égypte acceptèrent la langue et la culture helléniques. Ce fut en effet à Alexandrie que fut entreprise la version des Septante (6), et l'école des Juifs hellénistes qui florissait sur les rives du Nil a produit, outre les traducteurs des Livres-Saints, des hommes assez marquants, comme Philon le juif, pour qu'on ne puisse pas dire que les études grecques trouvèrent une résistance invincible de la part du mieux doué de tous les peuples sémitiques. Cependant, cette répulsion des Juifs de Jérusalem pour les études grecques explique pourquoi on ne trouve point dans la littérature hébraïque de traductions des livres grecs. On ne peut en effet considérer comme des traductions des ouvrages grecs, les rares versions faites sur des livres déjà traduits par les Arabes sur des textes syriaques. Telles sont par exemple les traductions d'Aristote en hébreu, et quelques livres de médecine existant à la bibliothèque du Vatican (7) et dans d'autres dépôts littéraires de l'Europe.

Les Arméniens furent initiés de bonne heure à la science hellénique par les Syriens, qui parvinrent même à l'introduire chez les Perses, et plus tard chez les Arabes. Mais l'Arménie, qui était devenue chrétienne, subit bien plus profondément que l'Iran, l'influence des Syriens, dont la langue joua, pendant quelque temps, chez les populations de l'Ararat, le rôle d'idiome sacré. En effet, lors de l'introduction du christianisme en Arménie sous le règne de Tiridate, la grande majorité du clergé arménien se composait de prêtres syriens (8), et les traductions arméniennes de la Bible et des principaux ouvrages ecclésiastiques furent d'abord composées sur le syriaque (9). Mais si l'idiome vulgaire de l'Aramée parvint à supplanter, pendant quelque temps, l'hellénisme en Ar-

(1) Macchabées, II, ch. 3, 4, 5.
(2) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 293.
(3) Ernesti, *de Jud. odio adv. litt. græc.*
(4) Talmud de Jérusalem, *Sota* 21, 2.
(5) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 295.
(6) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 168.
(7) Wenrich, *op. cit.*, pg. 134, 140 et suiv. p. 138.
(8) Cf. plus loin Agathange, *Hist. de Tiridate*, p. 179. — Jean Mamigonien, *Contin. de l'Hist. de Daron*, *Mémorial; ad calcem.*— Gorioun, *Biogr. de Mesrob.*
(9) Wenrich, *op. cit.*, p. 49 et suiv. — Quatremère, *Mém. sur les Nabatéens*, p. 139.

Digitized by Google

ménie, l'étude du grec reprit bientôt le dessus ; et le clergé national, en se plaçant sous le patronage de l'Église de Constantinople et de l'évêque de Césarée, abandonna les études syriennes, pour s'adonner de préférence aux études grecques. Les prêtres syriens qui habitaient les couvents de l'Arménie, durent céder la place à des moines du pays, et les supérieurs des couvents, dont quelques-uns étaient des syriens, furent remplacés par des évêques arméniens (1). La réunion du concile d'Éphèse paraît avoir été la cause déterminante de la réaction qui s'opéra en Arménie contre les Syriens. A ce moment, le patriarche saint Sahag et Mesrob reçurent des Pères qui composaient cette assemblée, une Bible en langue grecque qui fut immédiatement traduite, afin de corriger les imperfections de la première version faite sur le syriaque (2). Cette circonstance détermina saint Sahag à envoyer deux des disciples de Mesrob à Alexandrie, pour apprendre le grec (3). Au cinquième siècle, le nombre des disciples dirigés en Égypte, à Constantinople et à Athènes, s'accrut considérablement (4), et ce sont ces voyageurs qui, rentrés dans leur patrie, jetèrent les fondements de la célèbre « École des interprètes ou traducteurs », qui brilla d'un si vif éclat jusqu'au commencement du sixième siècle (5).

Durant l'espace de vingt années, c'est-à-dire depuis l'adoption des caractères alphabétiques, jusqu'au moment de la décadence de l'empire des Arsacides et de l'ingérance de plus en plus prépondérante de la Perse dans les affaires de l'Arménie, beaucoup de disciples se formèrent dans les écoles fondées dans toutes les provinces de ce royaume. Les critiques arméniens divisent en deux classes les disciples qui, durant cette période, s'exercèrent au pénible labeur des traductions. Les plus anciens sont désignés sous le nom de « premiers traducteurs », et les élèves qui travaillèrent sous la direction de ces derniers, sont appelés « seconds traducteurs ». On range dans la première classe les disciples immédiats de Sahag et de Mesrob, qui secondèrent les efforts de leurs maîtres dans leurs traductions. Les versions de ces premiers traducteurs se reconnaissent à l'absence de toute influence hellénique, comme par exemple le Pentateuque, les Arguments des Livres de l'Ancien Testament, les Évangiles, quelques anciens chants d'église, les cantiques des dimanches, les hymnes de Pâques et de la Pentecôte. La seconde classe se composait des disciples des anciens traducteurs, qui furent envoyés dans différentes villes de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce, pour compléter leur instruction.

Parmi les premiers traducteurs dont l'histoire nous a transmis les noms, il

(1) Cf. plus loin, Jean Mamigonien, *Contin. de l'histoire de Daron, Mémorial; ad calcem.*

(2) Grégoire le syrien, *Schol. du psaume XV.* — Briani Waltoni, *in proleg. Bibl. polygl.*, (Ed. Dath), p. 621.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, p. 30-32. — Gorioun, *Biogr. de Mesrob.*

(4) Moïse de Khorène, *op. cit.*, liv. III, ch. 54, 60. — Gorioun, *Biogr. de Mesrob.*

(5) Sukias de Somal, *Quadro delle opere di vari autori anticamente tradotte in armeno.* (Ven., 1825). — Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 179 et suiv.

Digitized by Google

faut citer Joseph de Khoghotsim, dans le canton de Vaïotzdzor (1), qui fut patriarche de l'an 441 à l'an 452, et qui présida le synode d'Ardaschad (2); Hovhan ou Jean qui fut martyrisé à Ctésiphon; Ghévont ou Léon, prêtre de Vanant, qui aida puissamment Vartan à combattre le mazdéïsme, que les Perses voulaient imposer à l'Arménie. Léon était le chef des disciples que Mesrob conduisit avec lui à Mélitène, et qu'il avait laissé dans cette ville, auprès de l'évêque Acacius, à la demande du général Anatole. Mesrob qui s'était consacré à l'instruction de ses disciples, dans le désert de Schaghakomk (3), nomma Léon directeur à sa place. Celui-ci, ayant appris que quelques-uns de ses compagnons se trouvaient à Constantinople, où ils s'occupaient de la traduction d'ouvrages grecs, vint les rejoindre. De là, il retourna en Arménie, où il rapporta des manuscrits des Livres-Saints et les canons des conciles de Nicée et d'Éphèse. On cite encore parmi les anciens traducteurs, Eznig de Goghp et Gorioun; le premier composa une « Réfutation des hérésies (4) » et le second est l'auteur de la « Biographie de Mesrob (5) »; Mouché de Daron et Der ou Diraïr de Khortzen (6); Joseph de Baghin et Hovhan d'Égéghiatz, qui secondèrent puissamment Mesrob, en exerçant ses disciples dans la traduction des Livres-Saints (7). Plus tard Mesrob, étant revenu du pays des Koukar (Gogarène), envoya Joseph de Baghin et Eznig, à Édesse, en vue d'obtenir des traductions des premiers Pères syriens. Ceux-ci quittèrent bientôt cette ville et se dirigèrent sur Constantinople, pour continuer la version des œuvres des Pères grecs. Ils rapportèrent de leur voyage des textes authentiques et très-corrects de la Bible et des canons d'Éphèse en grec, et c'est sur ces exemplaires qu'on entreprit une traduction nouvelle de ces divers écrits, dont les premières versions laissaient beaucoup à désirer. Ceci explique pourquoi on rencontre, dans la littérature arménienne, des versions différentes de certains livres, faites à peu près dans le même temps, comme par exemple le livre de l'Ecclésiaste (8). Enfin, on cite encore comme faisant partie de l'école des anciens traducteurs, Hénoch et Tanan qui vécurent longtemps parmi les Aghouank, Jérémie, Tatig, Knith, évêque de Tertchan, disciple de l'école de Schaghakomk, Artzan l'Ardzrouni, compagnon de Jean d'Égéghiatz, qu'il suivit à Césarée (9), et Ghazarig ou Ghaznig.

Les seconds traducteurs, dont la réputation semble avoir éclipsé celle de leurs devanciers, sont l'historien Moïse de Khorène, son frère Mampré le

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 61, 67.
(2) Gorioun, *Biogr. de Mesrob.*
(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 60.
(4) (Venise, 1826), en arm. — Levaillant de Florival, *Réfutation des sectes des païens* (Paris, 1853).
(5) (Venise, 1854), en arm.
(6) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.* (Venise, 1793), en arm.
(7) Gorioun, *Biogr. de Mesrob.* — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53.
(8) *Petite Biblioth. arménienne*, (Venise, 1833), en arm.
(9) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 60.

Digitized by Google

lecteur, le philosophe David l'invincible, le patriarche Kiud, Jean Mantagouni, les historiens Élisée et Lazare de Pharbe, et le rhéteur Ezdras d'Ankegh. Enfin, on peut ranger parmi ces traducteurs, sans pouvoir leur assigner une époque précise, Sahag, Jean, Abraham ou Abel, Ananias, Jonathan, Khatchig, Andréas, Thothoul et Varos (1).

La plupart des traducteurs de la seconde classe, qui avaient longtemps résidé dans les villes grecques, s'étaient pénétrés des beautés de la langue et de la littérature helléniques. Ils voulurent faire profiter leur idiome national des avantages qu'ils avaient retirés de l'hellénisme, en traduisant, non-seulement des livres religieux et liturgiques, mais encore des ouvrages profanes. Leur intelligence et leur goût s'étaient développés d'une manière remarquable sous l'influence d'une langue bien formée et d'une brillante littérature. C'est ce qui explique comment, dans les traductions faites au cinquième siècle, et dans les ouvrages originaux composés à la même époque, on ressent l'influence du génie grec. Aussi, les traducteurs arméniens produisirent-ils une véritable révolution linguistique dans l'idiome national, qui acquit une plus grande précision et subit des transformations remarquables.

L'examen approfondi des textes a démontré que l'hellénisme, ou pour mieux dire, l'initiation des Arméniens à la science des lettres grecques, se fit sentir de trois manières différentes chez les écrivains de ce siècle. Ainsi Moïse de Khorène, Kiud et David l'invincible ont adopté chacun une méthode différente dans l'usage qu'ils ont fait de leurs connaissances helléniques, et c'est ce qui a fait partager ces chefs d'école et leurs disciples en trois groupes distincts : 1° Les traducteurs dont le style est arménien, mais dont les expressions sont prises avec une acception adaptée au génie de la langue grecque ; 2° ceux qui emploient des tournures grecques, et rendent ainsi leur style difficile à saisir de prime abord ; 3° enfin ceux qui emploient également des tournures propres au génie de la langue hellénique, et ont aussi adopté la syntaxe grecque (2).

Quelques-uns des savants qui firent leur éducation littéraire en Grèce, étaient revenus dans leur patrie, tellement enthousiastes du style grec, qu'ils voulurent même appliquer les règles de la Grammaire de Denys de Thrace à la langue arménienne, de sorte que nous trouvons dans la traduction de cet ouvrage des mots composés, de véritables néologismes, complétement étrangers aux règles grammaticales de l'arménien et à ses conjugaisons (3).

On ignore si les modifications et les changements introduits dans la langue arménienne par les traducteurs, furent accueillis avec faveur par leurs contemporains ; mais ce que l'on sait, c'est que ce style tout nouveau, sans uniformité, et qui n'était pas compris par les masses, fut rejeté d'assez bonne heure, car il disparaît complétement après le siècle des traducteurs. Au surplus, Moïse de Khorène nous donne à penser que les innovations introduites par lui et ses

(1) Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 192 et suiv.
(2) Karékin, *op. cit.*, et suiv. p. 179,
(3) Chahan de Cirbied, *Gramm. de Denys de Thrace*, textes grec et arm. avec trad. franç. (Paris. 1830.)

Digitized by Google

compagnons, dans le style arménien furent généralement peu goûtées, car il se plaint du peu de cas que ses nationaux font de la science des traducteurs et du dédain qu'ils affectent pour leur érudition (1).

Bien que le cinquième siècle soit par excellence l'âge d'or des traducteurs, cependant les Arméniens ne semblent pas avoir complétement abandonné, dans les siècles qui suivirent, la tradition des versions des livres grecs. Après un intervalle d'un siècle, nous trouvons Sarkis, qui traduisit les œuvres de Julien d'Halicarnasse (2); le vartabed Philon, auquel on doit la version de l'Histoire ecclésiastique de Socrate, qu'il continua jusqu'au temps du patrice Nersès Camsaragan, gouverneur de l'Arménie (3). Au huitième siècle, on cite Étienne de Siounie, auteur de versions nombreuses des Pères grecs et qui s'était perfectionné dans ses études, à Constantinople, où il avait longtemps résidé (4). Enfin au onzième siècle, le prince Grégoire Magistros, investi du titre de duc de la Mésopotamie par les Grecs, et qui traduisit sur les textes originaux les éléments d'Euclide, le Timée et le Phédon de Platon (5).

Le goût des traductions s'est du reste transmis de siècle en siècle chez les Arméniens, et c'est aujourd'hui la célèbre congrégation mékhitariste de Saint-Lazare de Venise, érigée en Académie arménienne, qui s'est imposé la tâche glorieuse de continuer la tradition des anciens interprètes, en rendant à l'idiome national le caractère vraiment littéraire dont il s'était écarté à partir du sixième siècle.

Les livres religieux et liturgiques, les œuvres des Pères des églises d'Orient, constituent l'ensemble principal du travail des anciens traducteurs (6); cependant les Arméniens ne négligèrent pas non plus les ouvrages scientifiques et profanes, et on trouve dans leur littérature des versions des livres de mathématiques et de philosophie des Grecs (7). Il paraît même qu'ils traduisirent Homère, car la Bibliothèque impériale de Paris possède un vocabulaire pour servir à l'intelligence du texte de l'Iliade. On connaît aussi un fragment, malheureusement très-court, de la tragédie des Péliades d'Euripide, qui est perdue en grec (8). On sait encore que les Arméniens avaient traduit les comédies de Ménandre, notamment les Ἐπιτρέποντες, mentionnées dans les Prolégomènes aux Catégories d'Aristote, de David le philosophe (9).

Il serait peut-être téméraire d'affirmer, comme le prétendent certains criti-

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 2 et 3.

(2) Sukias de Somal, *Quadro delle opere* ...., p. 40.

(3) Tchamitch, *Hist. d'Arm.* (en arm.) t. II, p. 375.

(4) Tchamitch, *op. cit.*, t. II, p. 399.

(5) Grégoire Magistros, *Correspondance* (en arm.), lettre 46. — Sukias de Somal, *Quadro della storia* ..., p. 70, 71. — Le même, *Quadro delle opere* ..., p. 33.

(6) Sukias de Somal, *Quadro delle opere* ...; *passim*. — Le *Pazmaveb*, 1861, p. 159, 191 et suiv., 224, 293; 1862, p. 32, 128.

(7) Sukias de Somal, *Quadro delle opere* ...; *passim*.

(8) Moïse de Khorène, *Rhétorique* (Venise, 1843), en arm., p. 383 et suiv.

(9) Neumann, *David le philosophe*, p. 54 du tirage à part, extrait du *Journal asiatique*, 1829. Ménandre (de la collection Didot) p. 18.

Digitized by Google

ques, que les historiens grecs cités par Moïse de Khorène, et dont il nous a même conservé des fragments dans son Histoire, ont été traduits autrefois dans l'idiome arménien, et il est bien plus naturel de supposer que cet écrivain, qui possédait à un si haut degré la connaissance de l'idiome hellénique, consulta simplement les textes originaux. Toutefois, si, dans l'état actuel de nos connaissances, il nous est impossible de dire que les œuvres d'Hérodote, d'Abydène, de Céphalion, de Paléphate, de Manéthon, de Jules l'Africain, etc., ont existé jadis en arménien, nous pouvons affirmer, d'après le témoignage d'écrivains très-véridiques, qu'une version de Bérose se trouvait encore, au douzième siècle, en possession des Arméniens (1), et aujourd'hui même, on est sur la trace d'un manuscrit de Diodore de Sicile (en arménien), qu'un heureux hasard aurait protégé, jusqu'à ce jour, contre les incendies et les ravages dont la Transcaucasie a été le théâtre jusqu'à la fin du dix-huitième siècle (2).

A côté de la littérature arménienne se place une autre littérature qui a fait également aux Grecs des emprunts considérables, je veux parler de la littérature géorgienne. On croit généralement que la langue géorgienne, idiome indo-européen comme l'arménien, et qui a, avec ce dernier, des affinités très-apparentes, ne possédait pas de littérature écrite avant l'invention des caractères alphabétiques dont Mesrob gratifia les Géorgiens (3). Cependant certaines personnes prétendent qu'il existait autrefois, chez les Ibères et les Colches, une littérature profane et païenne qui a entièrement disparu. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'on n'en trouve pas la moindre trace dans les écrivains chrétiens des premiers siècles, et il est plus naturel de croire que ce fut par les Arméniens que les Géorgiens, comme aussi les Aghouank, furent initiés du même coup à la connaissance des lettres et de la foi évangélique. On n'a également que des données très-vagues sur le rôle que la langue grecque joua en Géorgie, avant l'époque de l'introduction du christianisme dans cette contrée de la Transcaucasie. Les colonies helléniques, échelonnées sur le rivage oriental de la Mer Noire, n'ont laissé comme témoignage de leur présence dans ces contrées, que quelques rares médailles dont les légendes sont en caractères grecs (4). Ce furent des prêtres syriens, venus en Géorgie, pour assurer le triomphe de la foi nouvelle, prêchée par sainte Nino (5), qui donnèrent au peuple de Karthlos ses premiers enseignements (6). On ignore l'époque précise à laquelle les

(1) Samuel d'Ani, *Chronographie* (ms. de la Bibl. imp. de Paris, anc. fonds, n° 96), fol. 1 *verso*, 3 *verso* et 7 *recto*.

(2) On comprend la réserve que m'impose la nouvelle d'une découverte aussi capitale. Si, comme je l'espère, le manuscrit de Diodore peut être acquis ou copié par des Européens, la publication fera dans le monde savant une véritable sensation.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54.

(4) Mionnet, *Descript. des méd. grecques*; Colchide, Ibérie.

(5) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 86 et suiv. — Wakhtang, *Hist. de la Géorgie*, trad. de M. Brosset, t. I, p. 202 et suiv.

(6) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 202 et suiv., et *Addit.* VI, p. 125 et suiv.

Digitized by Google

traductions des livres grecs que renferme la littérature géorgienne furent entreprises dans ce pays, et si elles ont été faites directement sur les textes originaux ou bien sur des versions arméniennes. On sait par le témoignage de Soulkhan Saba Orbélian, auteur d'un dictionnaire estimé (1), qu'il existait autrefois en géorgien des traductions des ouvrages de Josèphe, des Dialogues de Platon, des Catégories d'Aristote, de l'Histoire de Dion Cassius et des livres de Némésius (2). L'Εἰσαγωγὴ de Porphyre, qu'on croyait généralement avoir été traduite directement en géorgien sur le texte grec, n'est qu'une version moderne entreprise en 1735, par Zourab Chanchiani, contemporain de Wakhtang (3). Le περὶ Ἑρμηνείας fut traduit sur la version arménienne par Dosithée Nécrésil. On cite, parmi les principaux traducteurs géorgiens, Ioané Pétrisi qui vivait au douzième siècle, c'est-à-dire à l'époque la plus brillante de la littérature géorgienne; le patriarche Antoni Ier, fils du roi Iésé, qui occupa le trône pontifical de Metzkhétha, dans le courant du dix-huitième siècle; Gaïotz; le tzarévitch Ioané, fils du roi Georges XII, qui traduisit l'Iliade en vers ïambiques, enfin plusieurs autres encore, dont les noms ne sont pas connus, et auxquels on doit des versions d'Hérodote, des Vies de Plutarque, etc. (4).

Le goût des traductions des livres grecs, que les Syriens inspirèrent aux Arméniens et aux Géorgiens, fut introduit également en Perse à la fin du cinquième siècle, par les exilés de l'École d'Édesse et par leurs disciples, qui avaient reçu un accueil brillant à la cour des Sassanides. Déjà, avant cette époque, les Parthes arsacides se servaient du grec comme langue officielle, et les monuments numismatiques de cette dynastie nous en fournissent la preuve irrécusable. Les grands rois s'honoraient même de porter le titre de φιλέλληνες (5). Au surplus, on ne saurait mettre en doute l'influence de la littérature grecque dans l'empire iranien, quand Élien nous assure que les versions des livres de philosophie, de mathématiques et d'astronomie des Grecs, furent précédées d'une version en langue perse des poëmes d'Homère (6). Les tragédies grecques se jouaient même sur les théâtres de la Perse, et ce fut pendant une représentation des Bacchantes d'Euripide, que la tête de Crassus fut apportée devant le roi Orodes (7). Mais ce fut surtout à l'époque des Sassanides, et pendant le règne de Chosroès Nouschirwan, que nous voyons les lettres grecques briller de l'éclat le plus vif en Perse (8). Ce prince attira dans ses États les philosophes byzantins

(1) *Le Bouquet des mots*, ms. de la Bibl. imp. de Paris; anc. fonds géorgien, *init.*

(2) Brosset, *Gramm. géorg.*, introd., p. 19.

(3) Brosset, *Rapports sur un voyage en Géorgie*, VIIe *Rapport*, p. 63.

(4) Brosset, *Catal. des livr. géorg.*, à la suite de son *Discours sur la littér. géorg.* (S.-Pét., s. d.)

(5) Mionnet, *Descript. des monn. grecques.* Cf. Arsacides de Perse. — Longpérier, *Mém. sur la chron. et l'icon. des Arsac.*, p. 5, 6.

(6) Æliani *variæ histor.*, liv. XII, ch. 48 (éd. Didot).

(7) Plutarque, *Crassus*, XXXIII, p. 673 (éd. Didot).

(8) Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 203, 251, 406; t. II, p. 402; t. III, P. I, p. 226, 376. — Fabricius, *Biblioth. med. et inf. latin.*, t. IV, p. 204, note. — Wisemann, *Horæ syriacæ*, 2e part., § V, note. — Renan, *Hist. des lang. sém.*, p. 285.

Digitized by Google

persécutés par Justinien, tels que Damascius le Syrien, Simplicius de Cilicie, Eulamius de Phrygie, Priscus de Lydie, Hermias et Diogène de Phénicie, Isidore de Gaza (1), et Uranius de Syrie, admirateur d'Aristote, commençal de Chosroès, qui discuta si brillamment avec les Mages, et reçut une pension sur le trésor royal (2). Chosroès passe pour avoir été le premier monarque perse qui encouragea les traductions des livres grecs, et ce fut sous son règne que furent entreprises les versions des œuvres d'Aristote et de Platon (3). Si l'on s'en rapporte au témoignage de Mohammed ben Isaq, ce fut encore sous le règne de ce même monarque, que les livres de médecine et de logique furent traduits; et c'est sur cette version que Abdullah ben Al-Mokaffa et d'autres entreprirent leurs traductions arabes (4).

La conquête de la Perse par les Arabes modifia pendant quelque temps les habitudes religieuses des populations iraniennes, et ces dernières subirent profondément l'influence des conquérants musulmans. Les Perses, qui s'étaient montrés passionnés pour les études grecques, les abandonnèrent, et ce ne fut qu'après la chute de la domination arabe, que l'hellénisme reprit en Perse un nouvel essor et arriva à une renaissance tout à fait extraordinaire. La langue nationale reprit également le dessus, et cette réaction énergique se manifesta durant toute la période du gouvernement des Ghaznévides et des Seldjoukhides. Sous Djélal-Eddin le seldjoukhide, on entreprit la traduction en persan des écrits d'Euclide et de Ptolémée. Pendant le règne d'Houlagou, les études astronomiques furent poussées activement; l'observatoire de Maragha fut fondé et la direction en fut confiée à Naçer-Eddin, traducteur d'une partie des ouvrages de Ptolémée et commentateur des livres de morale d'Aristote et de Platon (5).

Toutefois, les versions persanes des livres grecs ne furent pas faites directement sur les textes originaux, et il paraît démontré qu'elles furent entreprises sur des traductions syriaques et arabes. Les Arabes, bien qu'ils aient été initiés à une époque déjà ancienne, mais seulement sur quelques points restreints de leur habitation, à la culture hellénique (6), se montrèrent plus tard très-hostiles à l'étude du grec proprement dite, qu'ils ne connurent que par des traductions syriaques et persanes (7). Il paraît même certain que très-peu de musulmans ont su le grec, et les savants de l'islamisme qui pénétrèrent un peu avant dans la connaissance de la littérature hellénique, se bornèrent à consulter les ouvrages

(1) Agathias, *De imp. et reb. Justiniani*, liv. II, ch. 30, 31.
(2) Agathias, *op. cit.*, liv. II, ch. 29, 32.
(3) Agathias, *op. cit.*, liv. II, ch. 28.
(4) Wenrich, *op. cit.*; *passim*.
(5) Aboulpharadj, *Hist. dynast.*, p. 548 du texte arabe, et 338 de la vers. lat.
(6) Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, II, 645, 731, 746. — Reinaud, *Géogr. d'Aboulféda*, introd. p. 382. — Renan, dans le *Bulletin archéol. franç.*, sept. 1856. — Le même, *Hist. des lang. sémit.*, p. 299-301.
(7) Renan, *De philos. peripat. apud Syros*, § 8. — Le même, *Hist. des lang. sémit.*, p. 297-298, 378-379.

Digitized by Google

de science et de philosophie, et négligèrent de parti pris tout ce qui était littérature proprement dite, histoire, grammaire, etc.

Ce fut seulement à l'époque des Abbassides et par suite de la présence des médecins syriens à la cour des khalifes, que le goût des sciences de la Grèce s'empara des Arabes. Abou-Djafar Al-Mansor, fondateur de Bagdad, attira dans cette ville des savants, et se plaisait lui-même dans l'étude de la philosophie et de l'astronomie (1). D'autres khalifes, comme Haroun Al-Raschid, Al-Mamoun, Al-Watek Billah, Al-Motawakel, etc., favorisèrent de tout leur pouvoir les études littéraires, encouragèrent les savants et les admirent dans leur intimité (2). Al-Mamoun montra surtout un goût très-prononcé pour les études helléniques, en ordonnant de traduire en arabe les principaux ouvrages de science écrits en grec. Mais, chez les Arabes comme chez les Persans, les traductions des livres grecs furent faites de seconde main sur des versions syriaques, par les Nestoriens (3). Aussi faut-il considérer comme une légende le fait de l'incendie des livres grecs originaux, ordonné par Al-Mamoun, comme n'étant plus utiles, depuis qu'il en possédait des versions dans sa langue (4).

Les khalifes, en encourageant ainsi les traductions des livres grecs et notamment des ouvrages de philosophie, de médecine, d'astronomie et de mathématiques, ont rendu à la littérature hellénique un immense service. Beaucoup de ces ouvrages, dont les textes originaux sont aujourd'hui perdus, nous ont été conservés dans les versions arabes. On doit regretter toutefois que les musulmans aient complétement laissé de côté les ouvrages littéraires et historiques des Grecs, et que la poésie des Hellènes n'ait pas trouvé chez les Arabes un seul interprète !

Malgré l'immense service que les Syriens et les Arabes ont rendu à la science, en nous transmettant des versions de beaucoup d'ouvrages grecs, on doit dire cependant que leurs traductions sont loin, pour la plupart, de reproduire toujours fidèlement le sens exact et précis des textes originaux. On comprend au surplus que des traductions arabes, faites de seconde main sur des versions syriaques des textes grecs, ont dû, en passant par différentes transformations, subir de graves altérations qui en ont dénaturé le sens primitif. La *Table de Cébès*, traduite en arabe, présente en effet une foule de contre-sens qui dénotent, de la part des interprètes syro-arabes, un manque d'expérience dans la connaissance du grec et une ignorance complète de tout ce qui concernait la mythologie hellénique (5).

Il ne faudrait pas croire que ce furent seulement des Syriens qui se livrèrent exclusivement au pénible labeur des traductions des livres grecs dans l'idiome arabe. Nous connaissons aujourd'hui les noms d'une foule de musul-

(1) Aboulpharadj, *Hist. dynast.*, p. 246 du texte, et 160 de la vers. lat.
(2) El-Maçin, *Hist. Sarrac.*, liv. II, ch. 3, p. 401.
(3) Renan, *De philos. perip. apud Syros*, § 8. — Le même, *Hist. des lang. sémit.*, p. 265.
(4) Brucker, *Hist. crit. philos.*, t. III, p. 38.
(5) Wenrich, *op. cit.*, p. 39.

Digitized by Google

mans qui avaient appris à fond le syriaque et qui traduisirent, concurremment avec les Syriens, beaucoup d'ouvrages grecs, dont il existait des versions syriaques. Nous dépasserions le cadre qui nous est tracé, si nous voulions rappeler ici les noms et les travaux de ces savants interprètes (1) ; contentons-nous de rappeler qu'à leur tête figure Averroès, qui ne fut pas seulement un des traducteurs des écrits du philosophe de Stagyre, mais qui commenta aussi Aristote et devint le chef d'une école célèbre à laquelle il a donné son nom (2).

Malgré son éloignement des limites extrêmes de l'extension orientale de la langue grecque, l'Inde subit à un certain degré l'influence de l'hellénisme. La fondation des royaumes grecs de la Bactriane et de la vallée de l'Indus, où des soldats d'Alexandre avaient établi des empires, détermina l'emploi du grec comme langue officielle. Les monnaies bactriennes et autres qui, depuis quelques années, abondent dans les collections numismatiques, sont là pour attester ce fait (3). Un passage d'Élien nous donne aussi à entendre que les Indiens chantaient les vers d'Homère dans leur idiome (4). Nous savons encore que les Indiens avaient emprunté aux Grecs leur astronomie (5), et que les brahmines tenaient en grand honneur la littérature des Hellènes (6).

Les Éthiopiens reçurent également des Grecs la Bible, leurs symboles et toute leur culture intellectuelle, et ils leur furent probablement aussi redevables de leur alphabet. On connaît aujourd'hui beaucoup d'ouvrages grecs, traduits en *ghez*, langue classique et savante de l'Abyssinie. Ce fut dès le quatrième siècle de notre ère que la Bible des Septante fut traduite dans l'idiome éthiopien, et c'est grâce aux versions éthiopiennes des livres apocryphes de l'Ancien-Testament, entreprises dans les siècles suivants, que le livre d'Hénoch, dont le texte original est perdu maintenant, nous a été conservé (7). On croit généralement que les Éthiopiens ne traduisirent pas directement du grec tous les ouvrages dont ils entreprirent des versions dans leur langue, et l'on s'accorde à penser que les traductions des livres grecs que possède leur littérature furent faites sur des traductions arabes (8). Cependant, au sixième siècle, le grec était la langue officielle de l'Éthiopie, car ce fut dans cet idiome qu'étaient conçus les textes épigraphiques (9) et les légendes des monnaies (10). Le code des lois dressé et

(1) Wenrich, *op. cit.; passim.*

(2) Renan, Averroès et l'averroïsme ; essai historique (2e édit.).

(3) Raoul-Rochette, *Notice sur les médailles grecques de la Bactriane et de l'Inde.* (Extr. du *Journal des savants*, années 1834, 35, 36.)

(4) Æliani *variæ histor.*, liv. XII, ch. 48.

(5) Weber, *Hist. de la littérat. indienne*, trad. franç. p. 36, 49, 372 et suiv.

(6) Philostrate, *Vie d'Apollonius de Thyane*, liv. III. 12. — Weber, *op. cit.*, p. 373. — Reinaud, *Mém. sur l'Inde*, p. 86-87.

(7) Dillmann, *Henoch liber, xthiopice cum variis lectionibus* (Leipsik, 1851).

(8) Renan, *Hist. des lang. sém.*, p. 335.

(9) Bœckh et Franz, *Corp. inscr. grxc.*, t. III, p. 512 et suiv., § 15. — Letronne, *Journal des savants*, mai 1825. — Le même, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. IX, p. 128 et suiv. — Le même, *Matériaux pour servir à l'hist. du christ. en Égypte, Nubie, etc.*, p. 44-52. — Droysen, *Geschichte des Hellenismus*, t. II, p. 744 et suiv.

(10) Ma *Numismatique des Arabes avant l'islamisme*, p. 148 et suiv.

Digitized by Google

mis en ordre par Gergentius, évêque de Zhafar, était aussi écrit en grec (1). Le nombre des traductions d'ouvrages grecs, conservées dans ce que nous connaissons actuellement de l'ancienne littérature éthiopienne, est assez considérable; mais le fonds principal consiste spécialement dans des livres religieux et liturgiques, des Vies de saints et un recueil de maximes philosophiques (2). Ce dernier ouvrage n'est du reste qu'un extrait de sentences tirées d'Hippocrate, Galien, Platon, etc., qui a été traduit sur une version arabe.

La littérature copte, qui comporte également beaucoup de traductions d'ouvrages grecs religieux, entreprises à l'époque de l'introduction du christianisme en Égypte, paraît avoir complétement négligé les ouvrages profanes. On ne connaît, pour ainsi dire, aucun livre digne d'être signalé à l'attention des savants, et, à part les Vies des saints, qui ont fourni à Quatremère d'excellents renseignements sur la géographie de l'Égypte (3), on ne trouve, dans cette littérature, que des ouvrages d'un intérêt secondaire.

En terminant, nous donnons la liste des principales sources à consulter sur les ouvrages grecs traduits dans les différentes langues orientales.

1° Buhle, *De stud. græc. liter. inter Arab. atq. rationib.*, dans le tome XI des *Commentaires de la Société royale de Gœttingue.*

2° Le même, *De libr. Aristotelis interpret. arab., in prolegom.* (*Ed. Bipont. Aristot.*)

3° Renaudot, *De barbar. Aristotelis libr. versionib.*, dans la *Biblioth. græc.* de Fabricius (*Ed. Harles*), t. III.

4° Camus, *Des traductions des livres grecs faites en arabe et dans d'autres langues orientales*, dans les *Notices et extr. des ms.*, t. VI.

5° Sukias de Somal, *Quadro delle opere anticamente trad. in armeno.* (Venise, 1825.)

6° G. de Flügel, *Dissertatio de arabicis scriptor. græcor. interpret.* (Misenæ, 1841.)

7° J. G. Wenrich, *De auctorum græcorum versionib. et commentar. syriac., arab., armen. persicisque commentatio.* (Lipsiæ, 1842.)

8° Brosset, *Éléments de la langue géorgienne*, introd., p. 19, et *Catalogue des livres géorg. impr. et ms.* (S.-Pétersbourg, s. d.)

VICTOR LANGLOIS.

(1) Hammer, *Literaturgeschichte des Araber*, t. I. — Renan, *Hist. des lang. sém.*, p. 300-344.

(2) Catalogue des ms. éthiopiens de M. d'Abbadie, n° 26 et *passim*; et Catalogue du fonds éthiopien de la Bibliothèque impériale, n° 40 et *passim*.

(3) Quatremère, *Mém. géogr. sur l'Égypte* (Paris, 1841).

Digitized by Google

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

HISTORIENS GRECS

TRADUITS EN ARMÉNIEN.

MAR APAS CATINA, BARDESANE, AGATHANGE

ET FAUSTUS DE BYZANCE.

Digitized by Google

MAR APAS CATINA.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE,

EXTRAITE DE L'HISTOIRE DES PREMIERS ANCÈTRES,

TRADUITE DU CHALDÉEN EN GREC PAR ORDRE D'ALEXANDRE LE GRAND,

ET CONSERVÉE EN PARTIE PAR MOISE DE KHORÈNE.

TRADUCTION NOUVELLE EN FRANÇAIS

AVEC DES NOTES HISTORIQUES, CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES,

PAR

VICTOR LANGLOIS.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

A une époque très-reculée de l'histoire du monde, Babylone était le centre d'une culture intellectuelle très-développée. Une peuplade d'origine arienne, détachée de la famille iranienne, et sortie des montagnes de la Chaldie, région située sur les rivages méridionaux du Pont-Euxin (1), ayant émigré dans les contrées de l'Euphrate et du Tigre, fut amenée, par une série de circonstances restées inconnues, à régner sur Babylone, dans le commencement du huitième siècle avant notre ère (2). Cette peuplade, désignée par les Juifs sous le nom de כַּשְׂדִּים, *Kasdes* (3), et par les Grecs sous celui de Χαλδαῖοι, *Chaldéens*, semble indiquer, d'après les écrivains hébreux, une nation militaire, tandis que chez les Grecs, et selon le témoignage d'Hérodote (4), elle représenterait une caste sacerdotale et plus tard un corps de savants (5). A quelle époque la science prit-elle naissance chez les Chaldéens ? C'est là un problème que, dans l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de résoudre. Tout ce que l'on peut conjecturer, c'est que longtemps avant notre ère il existait dans la Chaldée, en dehors des livres chaldéens composés par les Juifs, et de ceux qui furent écrits en syriaque par les chrétiens, une vaste littérature araméenne, païenne et profane, qui a complétement disparu.

La science moderne s'est vivement préoccupée, dans ces derniers temps, de rechercher les traces de cette littérature (1), et la critique est arrivée à découvrir d'importants fragments dans les écrits de littératures plus modernes, et notamment dans les livres des Sabiens ou Mendaïtes, appelés improprement les chrétiens de saint Jean (2), et dans ceux des Arabes (3), des Syriens (4) et des Arméniens (5).

Cette littérature, que les Grecs avaient désignée sous le nom de chaldéenne, qui prit naissance à Babylone et se développa durant une longue suite de siècles dans l'Asie occidentale, semble à beaucoup d'égards être identique à la culture intellectuelle que les Arabes attribuent aux Nabatéens, assimilés par eux aux Babyloniens ou Chaldéens (6). Et en effet les Nabatéens, tels que nous les représentent les Arabes, sont un peuple savant en agriculture, en médecine, en magie, et ce peuple n'est autre que les habitants de la Chaldée (7).

(1) Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 163. — Winer, *Bibl. Realwœrterbuch*, t. I, p. 217-218. — Renan, *Histoire des langues sémitiques* (3e édit.), liv. I, ch. 2, p. 65 et 66. — Cf. aussi Constantin Porphyrogénète, *de Thematibus*, p. 30 (éd. Bonn.).

(2) Diodore de Sicile, liv. II, ch. 24 et suiv. — Alexandre Polyhistor [Ἀσσυριακά] dans les *Fragmenta historicorum græcorum* de M. Ch. Müller, t. III, p. 210, § 2 (éd. de MM. Didot). — Nicolas Damascène, dans le même recueil, t. III, p. 358, § 9.

(3) Jérémie, XXI, 4; XXII, 25; et *passim*. — Ezéchiel, XXIII, 23.

(4) *Hist.*, liv. I, 181, 183.

(5) Daniel, II, 2, 5, 10; IV, 5; V, 7, 11.

(1) Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, dans le *Journal asiatique* (1835). — Larsow, *de Dialect. linguæ syriacæ reliq.* — Kunik, dans les *Mél. asiat.* de l'Acad. des sc. de S.-Pétersbourg, t. I. — Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*. — Le même, *Uber die Ueberreste der Altbabylonischen Literatur*, dans le t. VIII des Mémoires de l'Acad. des sc. de S.-Pétersbourg. — Renan, *Hist. des langues sémitiques*, liv. III, ch. 2.

(2) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, liv. III, ch. 2, § 3.

(3) *Agriculture nabatéenne de Kouthami*, traduite en arabe par Ibn Wahschiyah, publiée par M. Chwolsohn. La traduction française de cet ouvrage a paru récemment à Paris (1864); elle est due à M. Clément-Mullet. — Renan, *Mémoire sur l'âge du livre intitulé : Agriculture nabatéenne* (Mém. de l'Acad. des Inscr. et Bell.-Lettr., t. XXIV, 1re partie).

(4) W. Cureton, *Spicilegium syriacum*, p. 26. — *Journal asiatique* (1852), p. 296 et suiv.

(5) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 2, 3, 9, 18, 21; et Appendice du liv. I.

(6) Cf. Quatremère, *Mém. sur les Nabatéens; passim*. — Chwolsohn, *Die Ssabier*, t. I, p. 703 et suiv. — Weyers, *Specimen criticum exhibens locos Ibn-Khacanis*, p. 101 et la note (Leyde, 1831).

(7) Quatremère, *Mém. sur les Nabatéens*, p. 58 et suiv. — Chwolsohn, *Die Ssabier*, t. I, p. 698 et suiv.,

Digitized by Google

Il ne reste de cette littérature nabatéenne ou chaldéenne que des écrits fort peu nombreux (1), dont le plus important est le traité d'agriculture de Kouthami, traduit en arabe au dixième siècle (2). Ce que les Grecs et les Latins nous ont transmis touchant la science chaldéenne a les rapports les plus intimes avec ce que les Arabes nous ont appris relativement à la littérature nabatéenne. Toutefois nous devons ajouter que si, à l'époque romaine, le nom de science chaldéenne servait à couvrir le plus grossier charlatanisme, il ne s'ensuit pas qu'il faille nier d'une manière absolue un développement très-sérieux de sciences mathématiques et astronomiques en Chaldée (3).

En dehors des renseignements que nous fournissent les Arabes, les Grecs et les Latins, sur la littérature chaldéenne, nous trouvons, chez d'autres peuples, la mention très-précise de livres chaldéens, que nous n'hésitons pas à identifier avec les productions du génie nabatéen. Bérose, Bardesane et Moïse de Khorène, qui appartiennent à trois nationalités orientales différentes, citent souvent, dans leurs écrits, des compositions appartenant à la littérature chaldéenne (4); et leurs compilations, malgré de nombreux contre-sens et peut-être quelques impostures, renferment à n'en pas douter des lambeaux de cette culture scientifique (5) qui, depuis un âge très-reculé jusqu'à une époque voisine de l'ère chrétienne, prit une grande extension dans l'Asie occidentale, et eut une influence très-sensible sur le développement intellectuel du monde grec et romain.

La littérature chaldéenne ou nabatéenne, comme on voudra l'appeler, eut une durée beaucoup plus longue que celle des grands empires au sein desquels elle avait pris naissance et s'était développée. Sortant peu à peu des limites de la Babylonie, elle s'était étendue dans toute la Mésopotamie, et c'est de là surtout qu'elle se propagea dans l'Occident. Le christianisme, qui sévissait d'une façon si violente contre les anciennes doctrines philosophiques et religieuses, ne put anéantir complétement l'influence exercée sur les masses par la littérature chaldéenne, mais il fut la cause principale de la transformation qui s'opéra chez les populations araméennes de la Mésopotamie, en donnant naissance à une littérature nouvelle, le syriaque, dont le point d'attache avec le chaldéen ou nabatéen n'échappe point complétement à notre appréciation. « C'est un fait assez singulier, dit M. Renan (1), qu'une littérature apparaissant ainsi sans antécédents et sans qu'aucune tradition nous ait été conservée d'une littérature nationale antérieure; mais la surprise que nous cause cette brusque apparition n'est qu'un effet de l'ignorance où nous sommes sur les anciennes études araméennes. » Cependant la science a acquis aujourd'hui la certitude que la langue syriaque n'est que le prolongement chrétien du nabatéen; car ce que nous savons des écrits de Bardesane et les fragments qui nous en restent (2) nous prouvent que ce gnostique se rattache à l'école chaldéenne par ses ouvrages (3), si vivement réfutés par saint Éphrem, le représentant le plus glorieux de l'école chrétienne d'Édesse (4).

Cette entrée en matière était nécessaire pour bien faire comprendre la liaison qui unit la littérature ancienne de la Chaldée à celle de la Syrie chrétienne, et en même temps pour appeler l'attention du lecteur sur l'influence que la littérature syriaque elle-même devait exercer sur celle des Arméniens, voisins des Syriens, et qui, à une certaine époque, se fusionnèrent avec ces derniers dans la toparchie de l'Osrhoène (5). Édesse, en s'é-

t. II, p. 163, 606, 780. — Renan, *Hist. des langues sémitiques*, liv. III, ch. 2, p. 242 et suiv.

(1) Weyers, *Specimen criticum*, p. 100-101 et note.

(2) Chwolsohn, *Ueber die Ueberreste der Altbabylonischen Literatur.* — Renan, *Mémoire sur l'âge du livre intitulé : Agriculture nabatéenne.*

(3) Renan, *Histoire des langues sémitiques*, liv. III, ch. 2, p. 248 et suiv.

(4) *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 495 et suiv. *Berosus Chaldæus; passim.* — Cureton, *Spicil. syriac.*, p. 24. — *Journal asiat.* (1852), p. 296 et suiv. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 2, 3, 9, 18, 21 et *passim.*

(5) Renan, *Hist. des langues sémitiques*, liv. III, ch. 2, p. 249 et suiv.

(1) *Hist. des langues sémitiques*, liv. III, ch 3, p. 259.

(2) *Journal asiat.* (1852), p. 296 et suiv.

(3) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 122 et suiv. — *Œuvres de saint Éphrem*, t. II (syr. et latin), p. 141 et suiv.

(4) Cf. *Vita S. Ephremi* dans ses Œuvres, t. III, p. 23. — *Chron. Edess.* dans Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 397. — Villemain, *Essai sur l'éloquence chrétienne au quatrième siècle; passim.* — Allemand Lavigerie, *Essai historique sur l'école chrétienne d'Édesse*, ch. II, p. 41 et suiv.

(5) Bayer, *Historia Osrhœna; passim.* — Cf. aussi

Digitized by Google

levant au rang de capitale de cet état demi-syrien, demi-arménien, sur le trône duquel on vit monter tour à tour des princes syriens et des rois arméniens d'origine arsacide, devint presque en même temps le centre d'un mouvement littéraire très-remarquable et le siége d'une école célèbre (1) qui eut une influence considérable sur la formation et les développements de la littérature chrétienne de l'Arménie.

Les Arméniens, dans les siècles qui précédèrent l'introduction du christianisme dans leur patrie, n'avaient qu'une littérature relativement très-restreinte, et on ne trouve nulle part, dans leurs écrivains, qu'ils aient cultivé avec éclat les lettres et les sciences. Tout ce que nous savons à cet égard, c'est que les Arméniens avaient des chants populaires conservés par tradition, et dont Moïse de Khorène a recueilli quelques fragments dans son Histoire (2). Le même écrivain fait observer, en outre, que ses compatriotes montrèrent toujours une grande indifférence pour les œuvres de l'esprit, et qu'ils ne cherchèrent jamais à connaître l'histoire de leur passé (3). Il blâme à plusieurs reprises cette conduite, et exprime le regret de voir une nation, célèbre par son antiquité, illustrée par la valeur et l'héroïsme de ses chefs, privée ainsi, par sa faute, d'une collection d'annales dont l'absence est irréparable (4).

Il est difficile, en effet, de s'expliquer comment il a pu se faire que la nation arménienne soit restée ainsi en arrière du degré de civilisation et au-dessous du niveau intellectuel atteints par les peuples de son entourage. Toutefois nous savons que l'une des raisons principales invoquées par les Arméniens, pour excuser leur indifférence en matière littéraire, c'est qu'ils ne possédaient pas de caractères alphabétiques qui leur fussent propres (1) et qu'ils étaient obligés d'avoir recours à ceux des Perses, des Syriens et des Grecs (2). Moïse de Khorène, qui rapporte cette circonstance, ne trouve pas cette excuse suffisante, et ses reproches envers ses compatriotes s'exhalent en plaintes amères (3). Quoi qu'il en soit, il paraît probable que l'absence ou l'insuffisance de caractères alphabétiques fut pour beaucoup dans les retards apportés au développement de la culture des lettres chez les Arméniens. Aussi, quand le christianisme eut pris des racines solides dans leur pays, les prêtres, qui représentaient la partie savante de la population, conçurent le projet d'inventer un alphabet approprié à l'idiome arménien, et, dès le quatrième siècle de notre ère, nous voyons la race d'Haïg en possession des caractères alphabétiques dont l'introduction en Arménie est attribuée, à ce qu'il paraît, à saint Mesrob (4). A partir de cette époque, une école se forma, en vue de faire passer tous les chefs-d'œuvre des littératures grecque et syriaque dans l'idiome national (5). Les livres sacrés furent traduits (6), et durant plusieurs siècles l'école des saints traducteurs, c'est ainsi qu'on a coutume de la désigner, travailla sans relâche à doter l'Ar-

la Chronique de Denys de Thelmahr (*Dionys. Thelmaharensis chronici lib. I*); éd. Tullberg (Upsal, 1850). — — Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 417 et suiv. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 24 et suiv. — Ma *Numismatique de l'Arménie dans l'antiquité*, p. 48 et suiv.; p. 55 et suiv.

(1) Allemand Lavigerie, *l'École chrétienne d'Édesse*, ch. I, p 17 et suiv.

(2) Liv. I, ch. 10 et *passim*. — Emin, *Vebk*.....; *Études sur les chants populaires de l'ancienne Arménie*; en arménien (Moscou, 1850). — *Journal asiatique* (1852); *Étude sur les chants historiques de l'ancienne Arménie*. — *Revue des Deux-Mondes* (15 avril 1852); *les Chants populaires de l'ancienne Arménie*.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 3 et 21.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie* liv. I, ch. 1 et 3.

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 3.

(2) Diodore de Sicile, liv. XIX, § 13. — Polyen, liv. IV, ch. 8, § 3. — Zénob de Glag, *Hist. de Daron*; en armén., p. 27 et suiv. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arménie*, en armén., p. 27. — Gorioun, *Biographie de saint Mesrob*, en armén., p. 9. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. III, ch. 54. — Cf. aussi les légendes des médailles des Arsacides, dans notre *Numismatique de l'Arménie dans l'antiquité*, p. 23 et suiv.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 1 à 3.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. III, ch. 52-54. — Vartan, *Hist. univers.*, en armén., ch. 25. — Assoghig, *Hist. univers.*, en armén., 2e part. ch. I. — Cf. Emin, Moïse de Khorène, trad. russe, p. 361 et suiv., *et Revue d'Orient* (1865), *de l'Alphabet arménien*, trad. du russe.

(5) Sukias de Somal, *Quadro delle opere di vari autori, anticamente tradotte in armeno*, p. 7-29 (Venise, 1825).

(6) Dans l'origine de l'établissement du christianisme en Arménie, le clergé ne se servait que de bibles syriaques. — Cf. Lazare de Pharbe, *Histoire d'Arménie* p. 25-26. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 11-12.

Digitized by Google

ménie de versions d'ouvrages appartenant aux littératures étrangères. Ces traductions formèrent ainsi comme les premières assises des monuments littéraires de l'Arménie (1).

La liste des traductions d'auteurs profanes dans l'idiome arménien est considérable. Un savant mékhitariste, feu Mgr Sukias de Somal, en a donné le détail dans un écrit spécial rédigé en italien (2). On y trouve mentionnées, siècle par siècle, les œuvres des écrivains grecs et syriens que le zèle des traducteurs avait fait passer dans l'idiome national. Ce sont d'abord les écrits d'Aristote (3), la vie d'Alexandre du Pseudo-Callisthène (4), l'Εἰσαγωγή de Porphyre (5), les œuvres d'Eusèbe (6) et de Philon le Juif (7), un commentaire sur Nonnus de Panopolis (8), la grammaire de Denys de Thrace (9), la Géographie de Pappus d'Alexandrie(10),la Chronique de Jules l'Africain (11), l'Histoire de Flavius Josèphe (1), la Bibliothèque historique de Diodore de Sicile (2), les œuvres d'Olympiodore (3), de Callimaque (4) et les écrits philosophiques d'Andronic de Cerra (5). A une époque plus récente, au onzième siècle de notre ère, le goût des traductions s'était de nouveau manifesté chez les Arméniens, qui continuèrent la tradition de l'école des saints traducteurs, en faisant passer dans leur langue quelques écrits de Platon, tels que le Timée et le Phédon (6), les éléments d'Euclide (7), etc., etc.

Cependant, longtemps avant le quatrième siècle de notre ère, époque glorieuse qui donna naissance au goût des lettres en Arménie, les princes arsacides de ce pays, qui ne possédaient pas, comme les aînés de leur race établis dans la Parthie, des annales et des documents écrits touchant les origines de la nation, comprirent la nécessité de connaître l'histoire du pays qu'ils avaient été appelés à gouverner. Nous savons que jusqu'à l'avénement de la dynastie arsacide, vers le milieu du second siècle avant notre ère, l'Arménie avait été presque toujours placée dans une sorte de dépendance et de vassalité vis-à-vis des grands empires de l'Asie occidentale, et ne formait qu'une satrapie de premier ordre, relevant d'abord de l'Assyrie, puis plus tard de Babylone, ensuite de la Médie et enfin des Perses. Quand Arsace V le Grand, appelé aussi Mithridate Ier, eut rangé sous son autorité une notable partie des populations de l'Asie centrale et occidentale, il confia le gouvernement héréditaire de l'Arménie à son frère Valarsace, en le chargeant d'organiser le pays et de lui donner une administration calquée sur le même modèle que celle qui régissait l'empire des Parthes (8). Va-

(1) *Histoire de la renaissance de la littérature arménienne sous les traducteurs* (en armén.), dans la Petite Bibliothèque choisie, t. II (Venise, 1855-1861).

(2) *Quadro delle opere di vari autori, anticamente tradotte in armeno.*

(3) *Quadro*, p. 8-9. — Quelques écrits d'Aristote ont été publiés à Venise, en arménien (1833), conjointement avec les œuvres de Porphyre et de David le philosophe.

(4) *Quadro*, p. 9. — Cette version a été publiée à Venise en 1843 dans la Collection des classiques arméniens.

(5) *Quadro*, p. 9. — Cf. les *Œuvres* de David le philosophe, en armén. (Venise, 1833).

(6) *Quadro*, p. 9. — La Chronique d'Eusèbe a été publiée, en 1818, à Venise par le P. Aucher, et à Milan par le cardinal Ang. Maï et Zohrab. La version latine d'Aucher est de beaucoup préférable à celle de l'édition de Milan.

(7) *Quadro*, p. 10. — Les textes de trois discours ont été imprimés à Venise en grec et en arménien avec une traduction latine, par le père Aucher, en 1822, in-4°.

(8) *Quadro*, p. 18. — Les critiques pensent qu'il s'agit d'un autre Nonnus que l'on aurait confondu à tort avec l'auteur des *Dionysiaques* (*Biographie universelle*, au mot *Nonnus*).

(9) *Quadro*, p. 26. — Cette grammaire a été imprimée à Paris par Chahan de Cirbed en 1824, en grec, en arménien et en français, dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de France*.

(10) Cet ouvrage dont Moïse de Khorène nous a conservé un très-long fragment dans sa *Géographie* (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 318 et suiv.) sera publié à la suite des *Geographi græci minores*, édités par M. Ch. Müller, dans la collection des classiques grecs de MM. Didot.

(11) *Quadro*, p. 27.

(1) *Quadro*, p. 28.

(2) *Quadro*, p. 28.

(3) *Quadro*, p. 28.

(4) *Quadro*, p. 28.

(5) *Quadro*, p. 29.

(6) *Quadro*, p. 33. — Cf. *Œuvres* de Grégoire Magistros (en armén.); *Lettres à Serge, abbé de Sevan* (Msc. de S. Lazare de Venise). — *Quadro della storia letteraria di Armenia* (Venise, 1829), p. 72.

(7) *Quadro delle opere.....*, p. 64. — *Quadro della storia.....*, p. 72.

(8) Moïse de Khorène, liv. I, ch. 8 et suiv., liv. II, ch. 6, 7. — Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.*, ch. VIII, de la trad. Franç. de Saint-Martin (Paris, 1841). — Saint-Martin, *Fragments d'une histoire des Arsacides*, t. I, p. 54 et suiv., 92 et suiv. (Paris, 1850).

Digitized by Google

larsace prit à tâche de remplir exactement le programme politique que lui avait tracé son frère. L'Arménie, lors de son arrivée dans ce pays, n'était régie par aucune loi; tout y était livré à l'arbitraire. Les satrapes et les toparques, maîtres d'une partie du sol, se disputaient entre eux le pouvoir et cherchaient à se dépouiller mutuellement de leurs domaines (1). Il n'existait aucun document relatif à leurs propriétés; la tradition était le seul titre que les satrapes invoquaient pour prouver leur droit à la propriété de la terre et des hommes qui l'habitaient. Afin de mettre un terme à un tel état de choses, Valarsace résolut de régulariser l'organisation satrapale, de tracer à chacun des grands vassaux de sa couronne et des toparques nationaux des limites territoriales qu'ils ne devraient plus franchir, et d'assurer à tous les satrapes, qu'il confirmait dans la possession de leurs domaines, une sécurité dont ils n'avaient jamais joui jusqu'alors (2). Dans cette vue, Valarsace songea à s'entourer de documents authentiques. Ayant appris qu'il n'en existait pas en Arménie, il chargea un lettré syrien d'aller trouver son frère Mithridate Ier, et de lui demander l'autorisation de rechercher dans les dépôts d'archives de son royaume les documents dont il avait besoin pour mener son œuvre à bonne fin. Moïse de Khorène raconte, dans son Histoire, que Valarsace, ayant distingué Mar Apas Catina, lui confia cette importante mission auprès de son frère (3).

Le voyage de Mar Apas Catina, sa réception à la cour du roi parthe, ses recherches et ses découvertes dans les archives de Ninive, ont été mis en doute depuis longtemps déjà par les critiques français. Fréret (4) le premier, et ensuite Étienne Quatremère (5), se sont appliqués à nier la véracité du récit de Moïse de Khorène. Quatremère surtout n'hésite pas à déclarer que tout ce que raconte l'historien arménien présente les caractères d'une fable qui, flattant l'orgueil des Orientaux, aura été accueillie avec transport par Moïse de Khorène, et à son exemple par tous les historiens de l'Arménie. D'autres au contraire (1) prétendent que le récit de Moïse de Khorène est vrai dans ses moindres détails, que les objections que Fréret et Quatremère ont soulevées au sujet de l'existence de Ninive et des archives de cette ville, à l'époque de Mithridate Ier, et touchant le nom de Mar Apas Catina lui-même, sont dénuées de fondement. Sans vouloir entrer dans le fond de ce débat, nous ferons remarquer que nous avons déjà combattu les idées trop absolues du savant Quatremère, et l'opinion par trop optimiste de son contradicteur du *Journal asiatique* (2). Selon nous, Mar Apas Catina ne peut être qu'un personnage appartenant à l'école naissante de la littérature qui se développa dans les premiers siècles de notre ère, sous le nom de syriaque. Toutefois nous sommes loin d'admettre l'opinion de M. Renan, qui veut que ce personnage soit un chrétien (3). En effet, dans les fragments de cet écrivain, que Moïse de Khorène nous a transmis, on ne trouve pas un seul passage qui révèle la moindre pensée chrétienne; on n'y rencontre pas non plus de traces d'une réminiscence biblique; au contraire, on y voit dominer le sentiment d'une époque païenne et particulièrement les idées du mazdéisme.

D'après le livre compilé par Mar Apas Catina et résumé par Moïse de Khorène, la terre a commencé par être peuplée d'êtres fabuleux, de géants en lutte ouverte avec les dieux, qui confondent leur orgueil en renversant la tour au moyen de laquelle ils voulaient tenter l'escalade des cieux. On sent là qu'un syncrétisme très-prononcé s'est produit dans l'esprit de l'auteur du livre compilé par Moïse de Khorène, et c'est pour nous une preuve que cet ouvrage ne fut pas écrit bien longtemps avant l'ère chrétienne. En effet, Mar Apas nomme les géants Zérouan, Titan et Japétos, personnages fort en vogue à l'époque du développe-

(1) Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.*, ch. VIII, p. 18 et suiv. de la traduction française.

(2) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 6, 7.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 8, 9.

(4) Fréret, *Mémoire sur l'ère arménienne*, dans ses *Œuvres complètes*, t. XII, p. 187-254. — *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XLVII, p. 98 et suiv.

(5) *Journal des Savants* (1850), p. 364-365.

(1) *Journal asiatique* (1852); *Étude sur les chants historiques de l'Arménie*, p. 19-21, note I.

(2) Cf. notre *Étude sur les sources de Moïse de Khorène*, dans les *Mélanges asiatiques de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, et dans le *Bulletin* de la même Académie, t. III, p. 531 à 583.

(3) Renan, *Hist. des langues sémitiques*, liv. III, ch. 3, p. 262-263.

Digitized by Google

ment des idées syncrétiques en Orient (1), et qui sont de création moderne, relativement aux temps que Moïse de Khorêne assigne, dans son Histoire, au livre chaldéen traduit en grec par ordre d'Alexandre. Si Mar Apas eût appartenu à l'école chrétienne d'Édesse, il n'eût pas manqué, à propos de ces êtres fabuleux, de faire le rapprochement que Moïse de Khorêne n'a eu garde d'oublier lorsqu'il décrit la filiation de Noé : « Japhétos, Mérod, Sirat, Taghlat, c'est-à-dire Japhet, Gomer, Thiras et Thorgom. » Mais au contraire, si Mar Apas Catina est un Syrien païen, voisin de l'époque qui précéda immédiatement l'introduction de la foi évangélique à Édesse et l'établissement de la célèbre école chrétienne qui jeta un si grand lustre dans les siècles qui suivirent, il est impossible de le faire exister, comme le veut Moïse de Khorêne, à l'époque du Parthe Mithridate Ier et de l'Arsacide Valarsace. Il y a donc nécessairement dans le récit de Moïse de Khorêne, soit un anachronisme inspiré par une croyance trop aveugle aux traditions qui avaient cours de son temps parmi les Arméniens, soit une erreur volontaire, qui aurait son excuse dans la nécessité où cet auteur se serait trouvé d'établir une comparaison louangeuse entre Isaac Pakradouni, auquel son livre est dédié, et Valarsace, que Mar Apas Catina représente comme un prince avide de connaître les antiquités de la nation sur laquelle il avait été appelé à régner. Peut-être même Moïse de Khorêne aura-t-il cru être véridique en disant que Mar Apas Catina était le contemporain de Valarsace ; car, la compilation du lettré syrien s'arrêtant au règne d'Ardaschir Ier successeur de Valarsace, Moïse aura supposé que cette raison était suffisante pour établir un synchronisme entre le fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie et l'historiographe de ce monarque. Cependant, malgré notre répugnance à reprocher à Moïse de Khorêne un subterfuge aussi grossier, nous avouons que nous sommes très-disposé à nous arrêter à cette dernière supposition. Et en effet voici ce que nous écrivions dans notre *Mémoire sur les sources de l'histoire de Moïse de Khorêne* (2) : « Que faut-il donc voir dans la fable de l'envoyé de Valarsace se rendant à Ninive (3), pour compulser les archives ? Nous croyons qu'il s'agit d'un simple rapprochement imaginé par Moïse de Khorêne et dans un but que l'on va comprendre tout de suite. Comme tous les écrivains de son école et de son siècle, Moïse, quelquefois crédule, il faut le reconnaître, se plaisait à enregistrer des faits et des données d'une authenticité parfois contestable, et à opérer des rapprochements artificiels qui ne trouvent leur excuse que dans l'absence de critique qui est le propre des écrivains orientaux. Personne ne met plus en doute la fausseté des lettres soi-disant échangées entre le Christ et Abgar, et les théologiens eux-mêmes les repoussent comme des documents apocryphes (1), qui ne sont autre chose que l'œuvre de ces sectaires des premiers siècles, auxquels on doit le *Testament d'Adam* (2) et autres écrits singuliers considérés par les Sabiens actuels comme des livres sacrés. Moïse, qui vivait à une époque où ces écrits jouissaient d'une certaine faveur, et qui ne discute pas toujours avec bonheur quelques-uns des rapprochements qu'il a faits dans son Histoire, a commis peut-être, sur la foi d'une tradition populaire, fort accréditée de son temps, l'anachronisme qui l'a fait si sévèrement taxer d'imposture. Ce que nous voyons dans la prétendue relation de l'ambassade scientifique envoyée par Valarsace auprès de son frère Mithridate Ier, c'est tout simplement une flatterie adressée à Isaac Pakradouni, à qui Moïse de Khorêne a dédié son livre. Il le compare à Valarsace, qui aurait chargé un lettré syrien de composer une histoire d'Arménie, lui (Isaac) qui vient aussi d'engager Moïse à rédiger les annales de la nation. Le fait est on ne peut plus naturel, et c'est là que réside, selon nous, l'explication de toute cette légende imaginée et racontée par Moïse de Khorêne, si toutefois on ne veut pas admettre qu'il ait été dupe d'un mensonge. »

(1) Renan, *Hist. des langues sémitiques*, liv. III, ch. 2, p. 246.

(2) *Mélanges asiatiques de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, t. III, p. 344-345.

(3) On trouvera, dans les notes qui accompagnent les fragments de l'Histoire de Mar Apas Catina, ce qu'il faut entendre par archives de Ninive ; cf. plus bas, ch. IX.

(1) Allemand Lavigerie, *Essai sur l'école chrétienne d'Édesse*, p. 120 et suiv. — Il paraît que W. Cureton, vers la fin de sa vie, voulait essayer de prouver, dans un ouvrage qui est resté inachevé, que la correspondance échangée entre le Christ et Abgar réunissait tous les caractères de l'authenticité !

(2) *Journal asiatique* (1854) ; cf. Renan, *Fragments du livre gnostique, intitulé : le Testament d'Adam*. — Le même, *Hist. des langues sémit.*, liv. III, ch. 2, p. 248.

Digitized by Google

Il nous reste maintenant à parler de la compilation de Mar Apas Catina et du livre chaldéen dont il fit usage pour rédiger les annales de l'ancienne Arménie (1). Moïse de Khorêne raconte que le lettré syrien, ayant été introduit dans les archives de Ninive, trouva, parmi la masse de documents qui y étaient conservés, un livre portant cette suscription : « *Commencement du livre,* » avec cette rubrique : « *Ce livre a été traduit du chaldéen en grec par ordre d'Alexandre; il contient l'histoire des premiers ancêtres* (2). » Selon M. Quatremère (3), cet ouvrage, qu'il nie avoir été traduit par ordre du conquérant macédonien, lui paraît être un exemplaire du livre de Bérose. On comprend quelle réserve est imposée à la critique, lorsqu'il s'agit d'attribuer à un auteur comme Bérose, dont les œuvres ne sont connues que par quelques fragments très-peu étendus (4), un ouvrage qui était déjà anonyme à l'époque où Mar Apas le consulta. Bérose est le nom d'un historien d'origine perse, car il est facile de reconnaître sous la forme défigurée dans laquelle les Grecs nous ont transmis cette appellation Περωζής, le nom de *Firouz* (5). Il paraît certain que les Grecs ont groupé autour de la figure de Bérose une notable partie de la littérature profane de la Chaldée, et que c'est à ce personnage, dont le nom leur était le plus familier parmi ceux des autres écrivains de l'école babylonienne, qu'ils attribuaient indistinctement toutes les productions littéraires et scientifiques d'origine chaldéenne, ou qu'ils croyaient provenir de la même source. En effet, selon les traditions helléniques, Bérose aurait non-seulement composé des livres historiques, comme les Βαβυλωνιακά ou Χαλδαϊκά (6), mais encore des traités d'astronomie et d'astrologie (1). En sa qualité de principal représentant de la culture scientifique et littéraire de la Chaldée, aux yeux des Grecs, Bérose eut bien vite sa légende (2), absolument comme Orphée, qui, pour les anciens, centralisa autour de lui la science primitive, et dont l'individualité fut transformée plus tard, même par les mystiques et les néoplatoniciens, en un mythe surchargé de subtilités et de rêveries dignes de figurer dans la Kabale. M. Quatremère a donc eu le tort, selon nous, d'attribuer à Bérose le livre anonyme découvert dans les archives de Mithridate Ier par Mar Apas Catina. Nous savons d'une manière positive que Moïse de Khorêne connaissait très-bien l'ouvrage historique de Bérose, car il le cite à plusieurs reprises dans son livre (3), et même il représente aussi cet écrivain comme un traducteur des livres chaldéens en langue grecque (4). De tout ceci on peut donc induire que le livre chaldéen, mis en lumière par Mar Apas Catina, était la traduction en langue grecque d'une histoire générale des grands empires de l'Asie centrale, autre que celle de Bérose, d'autant plus que Moïse de Khorêne a soin de dire qu'il n'a extrait de cet ouvrage que ce qui regardait spécialement l'Arménie.

Moïse de Khorêne raconte qu'au retour de Mar Apas à la cour de Valarsace, il présenta au roi une copie de sa compilation, écrite en caractères grecs et syriens (syriaques) et que ce prince la fit placer dans son palais, et en fit graver une partie sur la pierre (5). Ce renseignement est fort précieux, car il nous apprend, d'une part, que l'ouvrage de l'écrivain anonyme qu'il découvrit dans les archives des Parthes, fut traduit par lui du grec en syriaque, ou dans cet idiome désigné sous le nom de *syro-chaldaïque*, qui est la transition entre la langue chaldéenne ou nabatéenne et le syriaque. En second lieu, le texte de l'historien arménien peut nous laisser encore soupçonner que les annales de Mar Apas Catina furent vraisemblablement traduites en arménien, et écrites avec des caractères grecs et syriaques, qui, nous l'avons vu pré-

(1) Le P. Karékin Djimedjian, savant mékhithariste de Venise, dans le premier volume de son *Histoire de la littérature arménienne* (p. 63 et suiv., en arménien), a consacré un long chapitre à Mar Apas Catina, où il rend compte de toutes les controverses auxquelles a donné lieu la compilation de cet historien. Son travail est fort estimable et sera consulté avec fruit.

(2) Moïse de Khorêne, *Hist, d'Arm.*, liv. I, ch. 9.

(3) *Journal des Savants* (1850), p. 364.

(4) Cf. *Fragm. hist. græc.*, de M. Ch. Müller (éd. Didot), t. II, p. 435 et suiv.

(5) Renan, *Hist. des langues sémit.*, liv. III, ch. 2, p. 249, note 7.

(6) *Fragm. hist. grxc.*, de M. Ch. Müller, t. II, p. 495 et suiv.

(1) *Fragm. hist. grxc.*, t. II, p. 495, 509.

(2) Josèphe, *Antiq. judaïq.*, I, 3, 6. — Tatien, *Orat. adv. Grxcos*, ch. 58. — Le Syncelle, p. 28.

(3) Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 2.

(4) Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 2.

(5) Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 9.

Digitized by Google

cédemment, étaient employés par les Arméniens à défaut d'un alphabet spécial à leur idiome et qui ne fut inventé que beaucoup plus tard.

Il y a deux parties bien distinctes dans la compilation de Mar Apas Catina, dont Moïse de Khorène nous a transmis des extraits. La première est l'œuvre de l'auteur chaldéen anonyme qui raconte l'histoire des premiers temps de l'Arménie et du gouvernement des Haïciens, et termine son récit à une époque antérieure à l'avénement des Arsacides, puisque la rédaction de son livre a dû précéder l'arrivée d'Alexandre à Babylone, si l'on s'en réfère à la suscription même de l'ouvrage. La seconde partie est une continuation de cette histoire due à Mar Apas Catina lui-même. Ce compilateur, après avoir traduit l'ouvrage de l'anonyme chaldéen du grec en syriaque, ajouta, soit dans sa langue, soit en arménien, — nous manquons de renseignements précis à cet égard, — plusieurs chapitres relatifs à l'avénement des Arsacides en Arménie, et à l'organisation politique que Valarsace donna à son royaume.

Nous avons tout lieu de croire que Moïse de Khorène n'est pas le seul écrivain qui ait eu entre les mains l'ouvrage de Mar Apas Catina, car on peut induire d'un passage de Jean Catholicos, auteur d'une Histoire de l'Arménie écrite au neuvième siècle, que cet annaliste, qui s'est très-certainement aidé du texte de l'Histoire de Moïse, dont il a tiré beaucoup d'extraits, a aussi consulté l'original de la compilation de Mar Apas Catina. En effet Moïse de Khorène ne parle pas des souverains qui, après la mort d'Anouschavan, gouvernèrent l'Arménie, et il passe immédiatement du règne de ce prince à celui de Barouïr en disant « qu'il serait trop long de rapporter cette histoire (1) ». Jean Catholicos comble cette lacune dans son livre, et nous donne même des détails assez circonstanciés sur les usurpateurs qui s'emparèrent du trône après la mort d'Anouschavan et gouvernèrent l'Arménie jusqu'au règne de Barouïr, l'allié de Varbace ou Arbace le Mède, qui renversa l'empire de Ninive (2). De plus, nous remarquons des différences assez notables dans la liste onomastique des rois d'Arménie, dressée par Moïse de Khorène, et celle que Jean Catholicos nous a également transmise. Ces additions d'une part, et ces variantes d'autre part, nous autorisent donc à penser que la compilation de Mar Apas Catina existait encore en Arménie au neuvième siècle, et que cet ouvrage, dont la perte est irréparable, n'a disparu qu'après cette époque. Toutefois c'est notamment au quatrième et au cinquième siècle que l'ouvrage de Mar Apas Catina fut surtout consulté. Le livre de Mar Apas *fut* également connu de saint Jérôme, qui cite cet auteur dans le chapitre Ier de ses *Commentaires sur Ézéchiel*, sous son surnom de Catina, épithète qui, dit-il, signifie, « λεπτόν, *id est acutum et ingeniosum*, » chez les Syriens (1). Ce détail ne nous permet pas de douter qu'il ne soit question ici de l'auteur de la compilation dont s'est servi Moïse de Khorène. Si une grande incertitude règne sur l'âge du livre composé par Mar Apas Catina, la même difficulté existe pour fixer l'époque exacte où florissait cet historien. Moïse de Khorène ne nous a transmis aucun détail sur la biographie de ce personnage, et, bien qu'il répète son nom, à plusieurs reprises (2), il ne dit rien qui puisse jeter quelque lumière sur sa vie. Un passage du Pseudo-Agathange, qui nous a été conservé dans l'*Histoire de l'empereur Héraclius* par Sébéos (3), nous donnerait à penser que Mar Apas Catina était un Arménien, car il est qualifié du titre de philosophe de Medzourkh, qui est le nom d'une ville de la Haute-Arménie mentionnée par Faustus de Byzance (4). Toutefois, à part le nom de Mar Apas, et son surnom de *Catina* qui en syriaque a le sens de « subtil (5), » nous ne savons absolument rien de la vie de ce personnage. Le titre de *Mar* qui veut dire également dans le même idiome « seigneur » et qui correspond

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 20.

(2) Jean Catholicos, *Hist. d'Arménie*, trad. franç. de Saint-Martin, p. 14.

(1) *Œuvres* de saint Jérôme, t. IV, p. 732, *e*. (édit. de Paris, 1579).

(2) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 8, 9, 11, 14, 18; liv. II, ch. 9.

(3) Édit. arménienne de M. Mikrtad (Constantinople, 1851), p. 1; et trad. russe de M. Patcanian (Saint-Pétersbourg, 1862), p. 1.

(4) Faustus de Byzance, *Hist. d'Arménie*, liv. IV, ch. 14 (éd. de Venise, 1832), p. 115. — Cf. aussi Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 51.

(5) Quatremère, dans le *Journal des Savants* (1850), p. 364-365, ne fait que répéter l'étymologie donnée par Lacroze, d'après saint Jérôme.

Digitized by Google

exactement au mot *der* des Arméniens, *dominus* des Latins, *dom* et *don* des Occidentaux, indique que Mar Apas Catina était revêtu d'un caractère religieux ou scientifique. On a cru longtemps que ce titre de *Mar* impliquait une idée chrétienne, et M. Quatremère partageait cet avis; mais Moïse de Khorène nous aide à rectifier l'opinion de ce savant critique, en attestant (1) que ce titre était porté par un officier païen de la cour d'Abgar, Mar Ihap, envoyé par son souverain auprès du gouverneur de la Syrie Julius Marinus, et qui eut l'occasion pendant ce voyage d'entendre parler de Jésus-Christ pour la première fois. Le titre de *Mar* employé dans l'idiome syriaque n'était pas purement religieux à l'époque qui précéda immédiatement la prédication de l'Évangile dans l'Aramée; ce ne fut qu'après l'introduction de la foi chrétienne chez les Syriens qu'il fut appliqué aux prêtres, et servit à désigner en général les membres du clergé.

En faisant entrer la compilation de Mar Apas Catina, écrivain syrien appartenant à cette époque intermédiaire entre la culture chaldéenne et le développement syriaque, qui en fut la continuation, dans un recueil destiné à réunir les fragments d'auteurs grecs perdus dans cet idiome et conservés en arménien, nous avons voulu montrer les liens qui unissent la vieille littérature, dont Babylone fut jadis le centre, à celles des Syriens, des Grecs et des Arméniens. Voici donc un écrit historique d'un intérêt immense qui, après avoir été conçu primitivement en chaldéen, fut traduit en grec, ensuite en syriaque, puis traduit encore du syriaque en arménien, dans l'espace de plusieurs centaines d'années. C'est une étude curieuse en effet de suivre, pour ainsi dire siècle par siècle, l'histoire d'un livre appartenant à l'une des plus vieilles littératures de l'Orient, et de voir par combien de filières successives a dû passer l'ouvrage écrit originairement par l'anonyme chaldéen, avant d'arriver jusqu'à nous, dans la compilation de Mar Apas Catina, abrégée par Moïse de Khorène. Certes, si ce texte, d'une importance capitale, à en juger par les lambeaux qui nous sont parvenus, nous avait été conservé dans toute son intégrité, c'eût été, sans contredit, un des monuments les plus précieux de l'histoire du passé de l'Asie, et qui, à lui seul, eût suffi à assurer la gloire du génie littéraire de la Chaldée.

En publiant pour la première fois, isolément, les fragments de la compilation de Mar Apas Catina, nous avons suivi exactement le texte de l'Histoire de Moïse de Khorène, sans nous préoccuper des interpolations et des réflexions qui sont du fait de cet écrivain, et qu'il est facile de reconnaître dans les passages qui appartiennent en propre à l'œuvre du lettré syrien. Nous avons conservé l'ordre des chapitres tel qu'il a été arrêté dans les éditions modernes de l'Histoire de l'Hérodote arménien, et notamment dans celles publiées à Venise, par les savants mékhitaristes. Ces éditions, exécutées avec le plus grand soin par les membres de l'Académie arménienne de Saint-Lazare, ont été faites à l'aide des nombreux manuscrits conservés dans leur riche bibliothèque. Nous avons tenu compte des variantes que ces doctes religieux ont jointes à leur édition des *Œuvres complètes de Moïse de Khorène* (1), et de celles qui ont été signalées dans une brochure spéciale, publiée par M. Jacques Garinian (d'Erzeroum) sous le titre : *Comparaison de l'édition de l'Histoire de Moïse de Khorène éditée à Venise, avec deux nouveaux manuscrits* (2). Notre traduction présente donc toutes les garanties d'exactitude qu'on peut désirer. Nous avons donné aux chapitres de la compilation de Mar Apas Catina une suite régulière de numéros, en ayant soin de conserver entre parenthèse, à côté de chacun de ces chiffres, les numéros des chapitres de l'histoire de Moïse de Khorène; de cette façon, le lecteur n'éprouvera aucune difficulté à retrouver dans les éditions vénitiennes de cet écrivain les passages correspondants.

(1) *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 30.

(1) *Collection des classiques arméniens*, t. 21; en arménien (Venise, 1843, in-8°).

(2) *Paghtadouthioun*..... en armén. (Tiflis, 1588)

Digitized by Google

MAR APAS CATINA.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE.

I. (Extrait de l'Histoire de Moïse de Khorène, Livre I, Ch. VIII.)

Qui a trouvé ces récits et d'où sont-ils tirés?

. . . . . Varlarsace (Vagharschag) (1), ayant disposé et réglé d'une manière grande et digne toutes les parties de sa puissance, et organisé son empire, voulut savoir quels étaient les princes qui, jusqu'à lui, avaient régné sur le pays des Arméniens; si enfin il tenait la place de princes généreux ou fainéants. Ayant trouvé un Syrien, Mar Apas Catina (2), homme profond et très-versé dans les lettres grecques et chaldéennes, il l'envoya avec de riches présents chez son frère aîné Arsace (Arschag), en le priant de lui ouvrir les archives royales.

II. (Ch. IX.)

Lettre de Valarsace, roi des Arméniens, à Arsace le Grand, roi des Perses.

« A Arsace, souverain couronné de la terre et de la mer, toi, de qui la personne et l'image sont semblables à celles de nos dieux, dont la fortune et les destinées sont au-dessus de celles de tous les rois, dont les conceptions sont aussi vastes que l'étendue du ciel sur la terre, Valarsace, ton frère cadet et ton compagnon d'armes, par ta grâce roi des Arméniens, salut et victoire à toujours! L'ordre que tu m'as donné d'allier la sagesse à la vaillance, je ne l'ai jamais oublié; j'ai veillé sur toutes choses, autant que me l'ont permis mes forces et mon habilete. Maintenant que ce royaume est solidement établi par tes soins, il m'est venu à l'esprit de connaître quels furent les princes qui avant moi ont régné sur le pays des Arméniens, et d'où viennent les satrapies qui y sont établies. Car ici, il n'y a point de règlements connus, ni de culte déterminé; on ne sait qui est l'homme le plus considérable du pays, et qui est le dernier. Rien n'est réglé; tout y est confus et à l'état sauvage.

« Je supplie donc ta Majesté de faire ouvrir les archives royales à celui qui se présentera devant ta vaillante Majesté. Après avoir trouvé ce que désire ton frère, ton fils, il s'empressera de lui rapporter des documents authentiques. Notre satisfaction venue de l'heureux succès de nos désirs, est, je le sais, un sujet de joie pour toi. Salut, toi, illustré par ton séjour parmi les immortels. »

Arsace le Grand, ayant reçu la lettre des mains de Mar Apas Catina, ordonna avec plaisir et empressement de lui ouvrir les archives de Ninive (1); heureux qu'une si noble pensée fut venue à son frère, auquel il avait remis la moitié de son empire. Mar Apas Catina, ayant examiné tous les manuscrits, en trouva un, en grec, sur lequel, dit-il, était cette suscription :

« COMMENCEMENT DU LIVRE (2).

« Ce livre fut, par ordre d'Alexandre le Ma-

(1) Valarsace, frère d'Arsace V appelé aussi Mithridate Ier, fut choisi par son frère pour gouverner les Arméniens, qui avaient volontairement appelé les Parthes, à la suite des troubles qui agitaient leur pays. Ce prince, qui fut le fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie, régna de l'an 149 av. J.-C. jusqu'à l'an 127. — Cf. Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, liv. II, ch. 3 et suiv. — Jean Catholicos, *Histoire d'Arménie*, éd. St-Martin, ch. VIII, p. 9.

(2) Un msc. donne la variante *Mar Ipas Catina*. — Le Pseudo-Agathange (Cf. Sébéos, *Hist. d'Héraclius*, éd. Mihrtad, cple. 1851, p. 1) l'appelle *Marappas* en un seul mot.

(1) Il ne paraît pas probable qu'au temps de Mithridate Ier, cinquième roi (sixième, selon P. Orose, liv. V, ch. 4) parthe de la dynastie des Arsacides, qui vivait dans le courant du deuxième siècle avant notre ère, la ville de Ninive fût encore debout et renfermât des archives royales (Cf. Quatremère, dans le *Journal des Savants*, juin 1850). Mais on peut croire que, par archives de Ninive, il faut entendre, soit les débris de ce dépôt qui auraient été rassemblés par les soins des Séleucides et seraient ensuite passés aux mains des rois parthes, qui les possédaient quand Mar Apas Catina vint les consulter; soit enfin les archives d'Ecbatane qui existaient encore sous les premiers rois de Perse, à ce que raconte Esdras (liv. I, ch. 6, vers. 1-2).

(2) C'est ici que commencent dans Moïse de Khorène les extraits du livre de l'anonyme chaldéen compilé par Mar Apas Catina.

Digitized by Google

cédonien, traduit du chaldéen en grec (1), et contient l'histoire des premiers ancêtres (2). »

Le commencement de ce livre traite, dit-il, de Zérouan, de Titan et de Japhétos; chacun des personnages célèbres des trois lignées de ces trois chefs de race y est inscrit par ordre, chacun à sa place, durant de longues années.

De ce livre, Mar Apas Catina, ayant extrait seulement l'histoire authentique de notre nation, la porta au roi Valarsace à Medzpine (3), écrite en caractères grecs et syriens (4). Valarsace le beau, habile à tirer l'arc, prince éloquent, ingénieux et subtil, estimant cette histoire comme

(1) Les mots *Ouin*, « Grec », et *Ounasdan*, « la Grèce », qui sont la transcription des noms Ἴων, Ἰωνία, sont également employés par les Arabes, sous la forme *Iounân*, par opposition aux *Roumis* qui sont les Grecs modernes.

(2) On ne saurait mettre en doute ici qu'il s'agit d'un ouvrage historique, appartenant à la littérature nabatéenne, dont la science s'est fort occupée dans ces derniers temps (Cf. à ce sujet E. Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, dans le *Journal asiatique*, 1835. — Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, Pétersb., 1856, t. I, p. 705 et suiv., t. II, p. 910-911. — Le même, *Ueber die Ueberreste der Allbabylonischen Literatur in Arabischen Uebersetzungen*, Pétersb., 1859. — Renan, *Hist. des langues sémitiques*, 3e édit., 1863, p. 242 et suiv.) Cet ouvrage, dont l'auteur n'est pas nommé, n'est pas l'œuvre de Bérose, comme l'a supposé E. Quatremère, dans le *Journal des Savants* (1850, p. 364 et suiv.); il est plus probable que c'est un écrit chaldéen qui, ayant été traduit dans la langue grecque, aurait été attribué à Bérose, sur le compte duquel l'antiquité classique se plaisait à placer tous les écrits de la littérature babylonienne dont elle avait eu connaissance. (Cf. notre *Mémoire sur les sources de Moïse de Khoréne*, dans les *Mélanges asiatiques* de l'Académie des Sciences de S.-Pétersb., et *Bulletin* de la même compagnie, t. III, p. 531 et suiv.)

(3) Medzpine était une ville du pays des Aghedznik, dans la partie de la Mésopotamie qui appartenait aux Arméniens. Elle fut, pendant toute la durée de la dynastie arsacide, la capitale du royaume, et cessa d'être la résidence des rois à l'époque où Abgar, premier prince chrétien de l'Arménie, transporta le siége de son gouvernement à Edesse (Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 27). Aujourd'hui Medzpine s'appelle Nisibe, nom qu'elle porta aussi pendant l'antiquité et le moyen âge.

(4) L'histoire de l'écriture chez les Arméniens est un des problèmes les plus intéressants que l'antiquité nous ait légués. On ne sait que fort peu de chose à ce sujet, et tout ce que l'on en peut dire se borne à quelques passages obscurs, conservés dans les historiens et les écrivains arméniens, et qui peuvent donner lieu à beaucoup de controverses. Toutefois on doit présumer, non sans quelque raison, que le mode d'écriture en usage chez les anciens Arméniens, à l'époque qui précéda l'avénement de la dynastie arsacide, était le même que celui employé par les Assyriens, les Babyloniens et les Achéménides, et que l'on désigne, à cause de la forme des signes, sous le nom générique d'écriture cunéiforme. En effet, on a découvert à Van, à Malatiyah, à Palou, au Kellachim et en dernier lieu à Kalincha ou Kanlidja, des inscriptions cunéiformes, appartenant à un système d'écriture différent de ceux employés par les Assyriens, les Babyloniens et les Achéménides, et que l'on croit être conçues en langue arménienne ancienne ou *arméniaque*. (Cf. Schultz, *Mémoire sur le lac de Van*, dans le *Journal asiatique*, 1840, p. 257 et suiv. — C. Ritter, *Monatsberichte über die Verhandlungen der Gesellschaft fur Erdk. in Berlin*, 1840, p. 70 et suiv. — G. F. Grotefend, dans les *Original papers read before the Syro-Egypt. Soc. of London*, t. I, p. 127 et suiv. — A. Layards, *Niniveh and its remains*, t. II, p. 137. — Le même, *Inscript. in the cuneif. character from Assyr. monuments*, f. 74. — Khanikoff, dans les *Melang. asiat.* de l'Acad. des Sc. de St-Pétersbourg, t. III, p. 76 et suiv. — Brosset et Kunik, *Notice sur deux Inscr. cunéiformes de l'Arménie russe*, dans les *Melang. asiat.*, t. IV, p. 671 et suiv.). Bien que la lecture de ces inscriptions, dites *arméniaques*, soit encore un problème, puisque les savants ne sont pas d'accord sur l'idiome qu'elles représentent, et que les uns veulent y voir une langue sémitique (Saulcy, *Recherches sur les inscriptions de Van*, Paris, 1848), les autres une langue indo-européenne (E. Hincks, dans le *Journal of the Royal asiatic Soc. of Great Britain*, t. IX, p. 387 et suiv.), les troisièmes enfin un idiome composé d'éléments touraniens et arméniens, mais n'ayant rien de sémitique (Mordtmann, dans la *Zeitschrift der D. M. G.*, t. XIII, p. 704-705), nous croyons qu'un jour ou l'autre, on pourra découvrir le moyen de les déchiffrer, en s'aidant des méthodes qui ont contribué à expliquer les inscriptions assyriennes et celles des Achéménides. M. J. Oppert, qui s'est occupé aussi des inscriptions dites *arméniaques*, croit que ces textes cachent, à n'en pas douter, un idiome indo-européen, et il a à plusieurs reprises exprimé cette opinion (*Archives des missions scientifiques*, t. V, p. 179 et suiv. — Athenæum français, 1854. *Remarques sur les différ. écrit. cun.*, p. 992, col. I. — *Expedition de la Babylonie*, t. II, pag. 9.). Quoi qu'il en soit, il paraît certain que l'ancienne langue arménienne qui, on le sait, est composée en notable partie de racines indo-européennes (Neumann, dans la *Zeitschrift fur die Kunde des Morg.*, I, p. 242. — Gosche, *de ariana linguæ gentisque Armen. indole*, p. 50 et suiv.), et de quelques éléments sémitiques, par suite du mélange de la race d'Haïg avec les populations araméennes primitivement établies sur le sol de l'Arménie (Renan, *Histoire des langues sémitiques*, liv. I, ch. II, p. 52), a été écrite d'abord avec des caractères cunéiformes. A une époque relativement plus moderne, et qui s'est prolongée jusqu'au quatrième siècle de notre ère, l'antique écriture en forme de clous fut abandonnée, et les Arméniens employèrent pour écrire leur langue les caractères persans, grecs et syriens (Agathange, *Histoire de Tiridate*, éd. Ven., p. 85, 136. — Moïse de Khorêne, *Histoire d'Arménie*, liv. III, ch. 4 et 52. — Lazare de Pharbe, *Histoire d'Arménie*, éd. Ven., p. 27. — Diodore de Sicile, liv. XIX, 23. — Polyen, liv. IV, ch. 8, § 3). Cependant on raconte qu'au temps d'Arsace les Arméniens avaient un système graphique qui leur appartenait en propre (Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane*, liv. II, ch. 2); ce fait serait de nature à modifier toutes les idées reçues jusqu'à présent sur l'emprunt que les Arméniens avaient fait aux Perses, aux Syriens et aux Grecs de leurs alphabets. Il pourrait se faire en effet que,

Digitized by Google

l'objet le plus précieux de ses trésors, la place dans son propre palais, pour qu'elle y soit gardée en sûreté, et en fait graver une partie sur la pierre.

Ainsi, assuré de l'authenticité et de l'ordre des événements, nous les répétons ici pour satisfaire ta curiosité. L'histoire de nos satrapies y est prolongée jusqu'au Sardanapale des Chaldéens, et même au delà. Voici dans ce livre le commencement des récits :

« Terribles, extraordinaires étaient les premiers dieux, auteurs des plus grands biens dans le monde, principes de l'univers et de la multiplication des hommes. De ceux-ci se sépara la race des géants, doués d'une force terrible, invincibles, d'une taille colossale, qui, dans leur orgueil, conçurent et enfantèrent le projet d'élever la tour. Déjà ils étaient à l'œuvre : un vent furieux et divin, soufflé par la colère des dieux, renverse l'édifice (1). Les dieux, ayant donné à chacun de ces hommes un langage que les autres ne comprenaient pas, répandirent parmi

dans quelques provinces de l'Arménie, on se fût servi d'un alphabet national, tandis que dans d'autres au contraire, et notamment dans celles qui étaient limitrophes de la Perse, de la Syrie et des possessions grecques, on aurait employé les caractères propres aux idiomes parlés dans le voisinage. Dans la première hypothèse, l'alphabet dont l'invention est attribuée à Mesrob, écrivain du cinquième siècle, aurait été en usage depuis un temps assez long dans certaines parties de l'Arménie, et ce personnage n'aurait fait que le réformer, et le compléter par l'addition de quelques caractères, et l'introduction des signes voyelles (cf. notre *Mémoire sur la culture des lettres en Arménie*, dans la *Revue d'Orient* (1863), et le tirage à part, p. 12-13. — J. B. Emin, de l'alphabet arménien, dans sa traduction russe de Moïse de Khorène (Moscou, 1858), p. 361 et traduction française de cette note dans la *Revue d'Orient* (1865), *L'alphabet arménien*). Chacun sait que l'alphabet syriaque, — et cela a lieu dans presque toutes les langues semitiques, — est dépourvu de voyelles, et qu'il fut complété au huitième siècle de notre ère, au moyen de signes voyelles empruntés à l'alphabet grec (cf. Assemanni, *Bibliotheca orientalis*, t. I, p. 64 et suiv.; t. III, 2e p. p. 378. — Renan, *Hist. des langues sémitiques*, p. 291 et suiv.). On reconnaît également à première vue que les voyelles arméniennes sont la copie des voyelles grecques légèrement altérées, et il est évident dès lors que Mesrob, auquel les historiens arméniens, et particulièrement Moïse de Khorène (*Hist. d'Arménie*, liv. III, ch. 52-54), attribuent l'invention des voyelles, et qui avait été en Grèce, pour travailler à la recherche de l'alphabet dont il voulait doter son pays, se décida dans ce dernier pays à emprunter aux Grecs les signes voyelles qu'il fit entrer dans l'alphabet arménien (Moïse de Khorène, *op. cit.*, liv. III, ch. 53). On peut lire l'histoire miraculeuse de la découverte des caractères arméniens, non-seulement dans Moïse de Khorène, mais aussi dans l'*Histoire universelle* de Vartan (éd. Ven., 1862, 49 et suiv.) et dans Asoghig (*Hist. universelle*, Paris, 1859, 2e partie, ch. 1), qui racontent qu'une main invisible traça, sur les rochers du Palou, les caractères arméniens, devant Mesrob, comme autrefois Dieu avait révélé au législateur Moïse la loi d'Israël sur le mont Sinaï. En résumé, ce fut seulement au cinquième siècle de notre ère que l'alphabet arménien oncial (*iergathakir*, écriture de fer), ou comme on l'appelle encore, l'alphabet mesrobien, qui avait remplacé les caractères syriens, pelhvi et grecs, fut mis en usage parmi les Arméniens, et dès lors il fut constamment employé pour la transcription des écrits conçus dans l'idiome national. Cet alphabet se composa d'abord de 22 lettres, puis de 14 (cf. Emin., *op. cit.*, *De l'alphabet arménien*), et enfin plus tard, au XIIe siècle, on y ajouta deux nouveaux caractères également empruntés à l'alphabet grec, et qui étaient destinés, le premier, *o*, à remplacer la diphthongue *au*, et le second, φ, à rendre le son *p'* ou *ph*, le φ grec, dont la forme n'a presque point subi d'altération, et qui est encore très-reconnaissable aujourd'hui, même dans l'alphabet cursif ou *nodorkir*, assez différent des caractères *iergathakir* ou onciaux. Le lecteur qui voudra étudier à fond la question si intéressante de l'alphabet arménien consultera avec fruit la savante notice de M. Emin, qui a tiré des textes arméniens des données toutes nouvelles et a éclairci, avec cette sagacité qu'on lui connaît, une question qui, avant lui, était toujours restée insoluble. Il est bon de tenir compte des observations du P. Karékin, mékhitariste de Venise, contenues dans son *Histoire de la littérature arménienne* (en arm., Venise, 1865), au sujet de l'alphabet arménien, chapitre intitulé « Caractères » (*Kir*) p. 8 et suiv., où ce savant a également émis, au sujet de l'invention des caractères, des idées fort ingénieuses.

(1) La légende de la destruction de la Tour de Babel par suite d'une tempête soulevée par la colère céleste, se trouve aussi bien chez les auteurs profanes que dans les écrits apocryphes de l'Ancien Testament, et en cela elle diffère du texte de la Genèse, qui dit seulement que le Seigneur, ayant confondu le langage des constructeurs, ceux-ci se dispersèrent et cessèrent de bâtir leur ville (*Genèse*, ch. XI, *versets* 4-9. — Abydène, *Fragm. histor. græc.*, *ed. Müller*, t. IV, p. 282. — Alexandre Polyhistor, ext. du Syncelle, p. 44, *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 502, 10; t. III, p. 212. — Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. I, ch. 4). Ces deux derniers, d'après une tradition qu'ils appellent *la Sibylle*, racontent que, les hommes ayant bâti une tour très-élevée, les dieux excitèrent contre elle une violente tempête qui la renversa. Ces deux témoignages sont non-seulement d'accord avec ce que raconte l'auteur chaldéen dont Mar Apas Catina rapporte ici le texte, mais ils sont encore corroborés par un passage du *Livre du juste* ou *de la génération*, composition apocryphe, dont on doit la traduction faite sur le texte hébreu rabbinique au chevalier Drach (cf. *Dictionnaire des Apocryphes* [Migne, 1858], t. II, p. 1069 et suiv.), qui dit que la terre, ayant ouvert sa bouche, engloutit un tiers de la tour, et qu'un feu descendu du ciel consuma un autre tiers, ne laissant subsister qu'un troisième tiers qui existe jusqu'à présent. La tour de Babel ou tour de Bélus n'est autre chose que la *Birs Nimrod* dont les ruines sont encore très-apparentes dans la Babylonie (Fresnel, *Journal asiatique*, juin 1853. — Oppert, *Expéd. de la Babylonie*, t. I, p. 132 et suiv. et dont on trouve aussi la mention dans Hérodote, liv. I, 178, 183.)

Digitized by Google

eux la confusion et le trouble (1). L'un de ces hommes était Haïg (2), de la race de Japhétos, chef renommé, valeureux, puissant et habile à tirer l'arc. »

Un tel récit doit s'arrêter ici, car notre but n'est pas d'écrire l'histoire universelle, mais de nous efforcer de faire connaître nos premiers ancêtres, nos anciens et véritables aïeux. Or, en suivant ce livre, je dirai : Japhétos, Mérod, Sirat, Taglat, c'est-à-dire Japhet, Gomer (3), Thiras (4), Thorgom; puis le même chroniqueur, poursuivant, mentionne Haïg, Arménag (5) et les autres par ordre, comme nous l'avons dit plus haut (6).

(1) Le nom de *Babel*, בבל et mieux בלבל signifie *confusio (linguarum)*. La critique moderne a reconnu que la légende de la *Tour de confusion*, fondée sur l'etymologie fictive du nom de Babel, reposait sur l'extrême difficulté que les diverses classes de la population de Babylone y trouvaient à s'entendre (Renan, *Hist. des lang. sémit.*, liv. I, ch. 2, p. 58). Eusèbe dit en effet : Ἐν δὲ τῇ Βαβυλῶνι πολὺ πλῆθος ἀνθρώπων γενέσθαι ἀλλοεθνῶν κατοικησάντων τὴν Χαλδαίαν (*Chronique; édit. Aucher*, t. I, p. 19-20). Rapprochez ce passage du vers qu'Eschyle fait prononcer au chœur dans sa tragédie des *Perses*, 52 et suiv.

(2) Haïg, que les traditions arméniennes nous représentent comme le premier patriarche de la nation, n'est autre chose que l'éponyme national. Les Arméniens, de toute antiquité, se sont appelés *Haik*, nom qu'ils portent encore aujourd'hui.

(3) Un msc. donne la variante *Kamir*.

(4) Thiras n'est pas nommé dans la Genèse; c'est un personnage mythique dont la création remonte aux premiers temps du christianisme. Les Arméniens l'ont placé entre Gomer et Thorgom, où il sert de trait d'union entre les fils de Noé et Haïg, en vue de rattacher les ancêtres nationaux aux filiations bibliques. Au surplus Moïse de Khorène n'est que l'écho de cette tradition, car il déclare dans son Histoire (liv. I, ch. 5) que Thiras n'est pas mentionné dans les Livres Saints, et qu'il a dressé la généalogie des patriarches de la nation arménienne sur la foi d'un savant syrien qu'il ne nomme pas. On sait que tous les peuples chrétiens de l'Asie font remonter, par un procédé identique, leurs ancêtres nationaux, éponymes ou autres, aux enfants de Noé. Les premiers historiens chrétiens ont employé cette méthode syncrétique, en vue de trancher la question si grave des origines des peuples, et de ramener toutes les familles d'hommes à une commune origine biblique. C'est ainsi que « les Géorgiens, les Raniens, les Mowakaniens, les Hers et les Lecs, les Mègres (Mingréliens) et les Caucasiens, sont tous issus d'un même père nommé Thargamos, fils de Tharchis, fils d'Avanan (Iavan), fils de Japhet, fils de Noé. » (Cf. les *Annales de Wakhtang*, traduites du géorgien en français, par M. Brosset, dans son *Histoire de la Géorgie*, S.-Pétersb., 1849, t. I, p. 15 et suiv.). — Une tradition identique existe chez les Afgans; cf. Hanway, *Beschreib. der neusten Reichsveränder. in Persien*, p. 19.

(5) Un msc. donne la variante *Aramaniag*.

(6) Moïse de Khorène donne en effet la généalogie des premiers patriarches de sa nation dans le ch. 5 du 1er livre de son Histoire. Selon lui, Haïg était fils de Thorgom; Haïg engendra Arménag, qui engendra Aramais, qui engendra Amasia, qui engendra Kégham, qui engendra Harma, qui engendra Aram, qui engendra Ara. J'ai déjà fait observer que le nom de Haïg est l'éponyme de la race; je dois en dire autant des noms d'Arménag ou Aramaniag, d'Aramaïs, d'Harma, d'Aram, qui tous sont dérivés du radical *arm*, et qui sont des formes plus ou moins différentes d'une des appellations spéciales de la race d'Haïg, et dont les Grecs et beaucoup d'autres peuples ont fait les noms *Arménie* et *Arméniens* (Cf. Moïse de Khorène, liv. I, ch. 12. — Jean Catholicos, *Histoire d'Arménie*, ch. 8. — Samuel d'Ani, *Chronographie, éd. Zohrab et Mai*, p. 24.). En arménien le mot *arm* a la signification de *racine;* mais je n'oserais pas affirmer avec certitude qu'il entre pour quelque chose dans la formation des appellations précédentes.

III. (Ch. x.)

De la rébellion de Haïg.

« Haïg, dit-il, célèbre par sa beauté, sa force, sa chevelure bouclée, par la vivacité de son regard, par la vigueur de son bras, prince valeureux et renommé entre les géants, s'opposa à tous ceux qui levaient une main dominatrice sur les géants et les héros. Dans son audace, il entreprit d'armer son bras contre la tyrannie de Bélus (1), lorsque le genre humain se dispersa sur toute la terre, au milieu d'une masse de géants furieux, d'une force démesurée. Car chacun, poussé par sa frénésie, enfonçait le glaive dans le flanc de son compagnon; tous s'efforçaient de dominer les uns sur les autres. Cependant la fortune aida Bélus à se rendre maître de toute la terre. Haïg, refusant de lui obéir, après avoir engendré son fils Arménag à Babylone, s'en va au pays d'Ararat, situé du côté du Nord, avec ses fils, ses filles, les fils de ses fils, hommes vigoureux, au nombre d'environ trois cents, avec les fils de ses serviteurs, les étrangers qui s'étaient attachés à lui, et avec tout ce qu'il possédait. Il s'arrêta auprès d'une montagne où quelques-uns des hommes, précédemment dispersés, avaient fait halte pour s'y fixer. Haïg les soumit à son autorité (2), fonda

(1) Bélus ou Bel paraît correspondre ici, dans le récit de l'historien, au Nemrod des Livres Saints (*Genèse*, X. 8, 9). Bel était une divinité assyrienne analogue au Jupiter des Romains (Rawlinson, *On the relig. of the Babylonians and Assyrians*, dans son *Histoire d'Hérodote*, t. I, p. 594 et suiv.). C'était l'Être primitif, le créateur de tout ce qui existe (Chwolsohn, *Die Ssabier und der Ssabismus*, t. II, p. 39, 165, 171). — Cf. aussi J.-B. Emin, *Recherches sur le paganisme arménien* (Paris, 1864), p. 33 et 34.

(2) Ce passage du récit de Mar Apas Catina, emprunté au livre chaldéen anonyme qu'il a compilé, révèle la pré-

Digitized by Google

en ce lieu un établissement, et le donna en apanage à Gatmos, fils d'Arménag. » Ceci donne raison aux récits des anciennes traditions non écrites (1).

« Quant à Haïg, il s'en va, dit-il, avec le reste de sa suite au nord-ouest, s'établit sur une plaine élevée, appelée Hark (Pères) (2), ce qui veut dire : Ici habitèrent les Pères de la race de Thorgom (1). Puis il bâtit un village qu'il appela Haïgaschen (construit par Haïg). » L'histoire dit encore : « Au milieu de ce plateau, près d'une montagne à large base (2), quelques hommes s'étaient déjà établis, et ils se soumirent volontairement au héros. » Ceci donne encore raison aux anciennes traditions non écrites.

sence, aux environs de l'Ararat, de populations autochthones antérieures aux Arméniens. Si l'on rapproche ce passage des données qui sont contenues dans les Livres Saints, on s'aperçoit bien vite que ces populations primitives ne pouvaient être que des Araméens, que nous savons avoir occupé une partie de l'Arménie et notamment Our-Kasdim qui est la même chose qu'Arphaxad ou pays des Kasdes. Il existe en effet une autre tradition conservée aussi par Moïse de Khorène (liv. I, ch. 6) qui fait arriver Sim, fils de Xisuthre, en Arménie, après le déluge, où il aurait fondé des établissements au pied des montagnes qui s'étendent depuis le lac de Van à l'ouest jusqu'au Tigre. Or, Sim, selon Moïse de Khorène, serait Sem, fils de Noé, qui aurait donné son nom à ces montagnes. De cette manière la présence de populations araméennes en Arménie antérieurement à l'arrivée de Haïg se trouverait ainsi démontrée. Il est probable que ce fut l'arrivée des Arméniens qui occasionna le mouvement des Araméens vers le sud, mouvement auquel est attaché le nom de Térach ou Tharé (*Genèse*, XII, 31), et qui détermina cette marche du nord-est au sud-ouest que les Sémites prennent aussitôt après la formation des grands empires de l'Asie, et notamment après l'établissement de celui de Babylone. Cette migration des Sémites vers le sud, ayant eu lieu vers l'an 2,000 environ avant notre ère, se trouve être en effet contemporaine de l'arrivée de Haïg ou des Arméniens dans le pays d'Ararat, que les chronographes fixent vers l'année 2,107 avant notre ère. (Renan, *Hist. des langues sémit.*, liv. I, ch. 2, § 1 et 2. — St-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 407. — Tchamitch, *Hist. d'Arménie;* en arménien, tables). Ce premier contact des Araméens et des Arméniens dans la région d'Arphaxad, explique la présence, dans la langue arménienne, d'éléments sémitiques fort anciens; aussi les analogies que Posidonius, cité par Strabon (*Géogr.*, *éd. Didot*, liv. I, ch. 2, p. 34 et suiv.), croit trouver entre les Syriens et les Arméniens par la langue, les mœurs et la physionomie, ne sont peut-être pas sans fondements. M. Renan est toutefois d'un avis contraire (*Lang. sémit.*, liv. I, ch. 2, § 2), et il considère ces analogies comme des ressemblances purement superficielles.

(1) Le mot *zroïtz* signifie en arménien « une histoire en prose, une tradition antique transmise oralement, puis recueillie dans la suite des âges et consignée par écrit. » (Emin, *Vebkh.... Chants de l'ancienne Arménie* (en arménien), Moscou, 1850, *Préface*, p. 6 et 7. — Cf. aussi *Étude sur les chants historiques de l'ancienne Arménie*, dans le *Journal asiat.*, 1852, et tirage à part, p. 9 et suiv.). Outre ces *zroïtz*, les anciens Arméniens avaient encore des *vebkh* « poésies traditionnelles ou historiques », auxquelles Moïse de Khorène a fait de nombreux emprunts. (Emin, *op. cit., préface*, p. 7.)

(2) Le canton de Hark, dans le Douroupéran, est le même que la Χάρκα de Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, ch. 44.

IV. (Ch. XI.)

De la guerre d'Haïg et de la mort de Bélus.

Poursuivant sa narration, (Mar Apas Catina) dit : « Bélus, ce Titan, ayant affermi sur tous sa domination, envoie dans le nord vers Haïg, un de ses fils, accompagné d'hommes fidèles, pour l'obliger à se soumettre à lui et à vivre en paix : — Tu t'es fixé, dit-il (à Haïg), au milieu des glaces et des frimas; réchauffe, adoucis l'âpreté glaciale de ton caractère hautain, et, soumis à mon

(1) L'épithète de race ou maison de Thorgom, d'où les Arméniens ont formé le nom de *Thorgomatzi*, est souvent donnée à leur nation (*Ezéchiel*, XXVII, 14). Ils prétendent en effet que le patriarche Thorgom, que les autres peuples appellent Thogorma, était fils de Thiras, fils de Gomer, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Les Géorgiens et différents peuples du Caucase se donnent également le nom de *Thargamosiani*, du nom de Thogorma dont le fils aîné, Haos, serait le même que Haïg (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 15 et suiv.). Toutefois cette tradition est purement biblique, et n'a eu cours en Arménie et en Géorgie qu'après l'introduction de la foi chrétienne, puisque Mar Apas Catina dit qu'Haïg était fils de Thaglat, qui est un nom d'origine babylonienne, et qui entre dans la composition de plusieurs appellations royales, comme Thaglat Pileser, etc. L'assimilation que Moïse de Khorène a tentée entre les deux noms de Thorgom ou Thogorma et Thaglat est sans fondement, et n'a eu d'autre but que de rattacher les traditions nationales aux données fournies par les textes sacrés.

(2) La montagne dont il est ici question est probablement une de celles qui font partie de la chaîne qui s'étend depuis l'Araxe jusqu'aux bords de l'Euphrate, du Tigre et du lac de Van. La partie de cette chaîne qui est la plus élevée et qui est perpétuellement couverte de neige, porte chez les Arméniens le nom de Masis, qui est considéré comme l'Ararat des Livres Saints. Toutefois il paraît que ce nom de Masis, qui ne s'applique maintenant qu'aux parties montagneuses de l'Arménie centrale, s'étendait autrefois bien plus loin vers le midi, du côté de la Mésopotamie, car les anciens géographes désignent sous le nom de *Masius*, la partie du Taurus, voisine d'Amid, qui séparait l'Arménie de la Mésopotamie. (Strabon, *Géogr.*, liv. XI, ch. 12, p. 447. — Ptolémée, liv. V, ch. 18. — Ammien Marcellin, liv. XVIII, ch. 6). Les auteurs arméniens donnent encore au Masis, le nom de *Medj-Liaren*, « grande montagne », parce qu'il est le point le plus élevé de leur pays (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 30. — Faustus de Byzance, *Hist. d'Arm.*, liv. V, ch. 25).

Digitized by Google

autorité, vis tranquille là où il te plaît, sur toute la terre de mon empire. Mais Haïg, congédiant les envoyés de Bélus, répondit avec dédain et le messager retourna à Babylone.

« Alors Bélus le Titan, rassemblant ses forces, marcha au nord, avec une nombreuse infanterie contre Haïg, et arriva au pays d'Ararat, non loin de l'habitation de Gatmos (1). Celui-ci s'enfuit vers Haïg, et envoie en avant de rapides coureurs : — Sache, dit Gatmos, ô le plus grand des héros, que Bélus vient fondre sur toi avec ses braves immortels, ses guerriers à la taille élevée, et ses géants. En apprenant qu'ils approchaient de mon domaine, j'ai pris la fuite. Me voici, j'arrive en toute hâte; avise sans plus tarder à ce que tu dois faire.

« Bélus, avec son armée audacieuse et imposante, pareil à un torrent impétueux qui se précipite du haut d'une montagne, se presse d'arriver sur les confins des possessions de Haïg. Bélus se confiait dans la valeur et la force de ses soldats; mais [Haïg], ce géant calme et réfléchi, à la chevelure bouclée, à l'œil vif, rassemble aussitôt ses fils et ses petits-fils, guerriers intrépides, habiles tireurs d'arc, mais très-peu nombreux, avec les autres hommes qui vivaient sous sa dépendance, et arrive au bord d'un lac dont les eaux salées nourrissent de petits poissons (2). Là, haranguant ses troupes, il leur dit : — En marchant contre l'armée de Bélus, efforçons-nous d'arriver à l'endroit où il se tient entouré par la multitude de ses braves; si nous mourons, ce que nous possédons tombera aux mains de Bélus; si nous nous signalons par l'adresse de nos bras, nous dispersons son armée, et nous serons maîtres de la victoire.

« Aussitôt, franchissant un large espace, les soldats de Haïg s'élancent dans une plaine située entre de très-hautes montagnes, et se retranchèrent sur une hauteur, à droite d'un torrent. Alors levant les yeux, ils virent la masse confuse de l'armée de Bélus, courant çà et là avec une audace farouche, et dispersée sur toute la surface du pays. Cependant Bélus, tranquille et confiant, se tenait, avec une forte escorte, à la gauche du torrent, sur une éminence, comme dans un poste d'observation. Haïg reconnut le détachement où était Bélus en avant de ses troupes, avec des soldats d'élite et bien armés. Un large espace de terre le séparait de sa troupe. Bélus portait un casque de fer à la crinière flottante, une cuirasse d'airain qui lui garantissait le dos et la poitrine, des cuissards et des brassards; au côté gauche et fixée à la ceinture une épée à double tranchant; de la main droite, il portait une bonne lance et de la gauche un épais bouclier. A sa droite et à sa gauche se tenaient ses troupes d'élite. Haïg, voyant le Titan ainsi armé de toutes pièces, et flanqué des deux côtés d'une escorte choisie, place Arménag avec ses deux frères à sa droite, Gatmos et deux autres de ses fils à sa gauche, parce qu'ils étaient habiles à tirer l'arc et à manier l'épée; pour lui, se plaçant à l'avant-garde, il forma derrière lui en triangle ses autres troupes qu'il fit avancer doucement.

« S'étant rapprochés de tous côtés les uns sur les autres, les géants, dans leur choc impétueux, faisaient retentir la terre d'un bruit épouvantable, et par la fureur de leurs attaques ils répandaient parmi eux la terreur et l'épouvante. Grand nombre de robustes géants, de part et d'autre, atteints par le glaive, tombaient renversés à terre; cependant des deux côtés la bataille restait indécise. A la vue d'une résistance aussi inattendue et pleine de dangers, le roi effrayé remonte sur la colline d'où il était descendu, car il croyait trouver un abri sûr au milieu des siens, jusqu'à ce qu'enfin, toute l'armée étant arrivée, il put recommencer l'attaque sur toute la ligne. Haïg, l'habile tireur d'arc, comprenant cette manœuvre, se place en face du roi, bande son arc à la large courbure, décoche une flèche munie de trois ailes, droit à la poitrine de Bélus, et le trait, le traversant de part en part, sort par le dos, et retombe à terre. C'est ainsi que le fier Titan, abattu et renversé, expire. Ses troupes, à la vue de ce terrible exploit, prennent la fuite, sans qu'aucun se retournât en arrière. » Mais assez sur ce sujet.

(1) Au cinquième siècle, les peuples de la partie sud-est de l'Arménie portaient le nom de *Gatméan*, ou *Gatméagan*. Quelques critiques, et Sainte-Croix en particulier, ont confondu Gatmos avec Cadmos; nous n'avons pas besoin d'insister sur l'impossibilité d'une semblable analogie qui n'est basée que sur une ressemblance de noms, purement accidentelle.

(2) Le lac de Van, le plus grand des lacs de l'Arménie, est situé dans sa partie méridionale au delà du Tigre. Les Arméniens lui ont donné différents noms, tels que *lac* ou *mer d'Aghthamar*, *des Peznouni*, de *Reschdouni*, de *Dosp* et de *Vasbouragan*. C'est le même que les géographes grecs appellent lac d'*Arsène*, d'*Arsissa* ou de *Thopitis* (Strabon, *Géogr.* liv. XI, ch. 14, p. 453. — Ptolémée, liv. V. ch. 13). Le lac de Van est salé, aussi portait-il encore chez les Arméniens le nom de *Aghi dzov*, « mer salée ». (Moïse de Khorène, *Géographie*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 361. — Indjidji, *Arménie ancienne* (en armén.) p. 172. — L. Alischan, *Géograph. universelle; Arménie*, p. 87. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 54 et suiv.). L'espèce des petits poissons, dont parle ici l'auteur, se trouve encore dans le lac de Van, au dire de Jaubert (*Voyage en Arménie*, p. 138-139).

Digitized by Google

Haïg couvre de constructions le champ de bataille et lui donne le nom d'Haïk, à cause de la victoire remportée; d'où le canton encore à présent s'appelle *Haïotz-tzor* (vallée des Arméniens) (1). La colline où Bélus succomba avec ses braves guerriers fut nommée par Haïg *Kérezmank* (les tombeaux), et l'on dit encore à présent *Kérezmank* (2). Le corps de Bélus étant peint de divers couleurs, dit [Mar Apas Catina], Haïg le fit transporter à Hark, et enterrer sur une hauteur à la vue de ses femmes et de ses fils. Or notre pays est appelé *Haïk*, du nom de notre ancêtre Haïg.

V. (Ch. XII.)

Races et familles issues de Haïg. — Faits et gestes de chacun de ses descendants.

Après ces événements, une foule de faits sont racontés dans ce livre; mais nous n'inscrirons ici que ce qui est nécessaire à notre histoire.

« Après cette expédition, Haïg, dit [Mar Apas Catina], retourna à sa même habitation, et donna à Gatmos, son petit-fils, une grande partie du butin fait à la guerre, ainsi que plusieurs des plus braves de ses gens; puis il lui ordonna de demeurer dans son séjour primitif. Ensuite Haïg, s'en étant allé, s'arrêta au lieu appelé Hark. Il avait engendré son fils Arménag à Babylone, ainsi que nous l'avons dit plus haut; après quoi, ayant vécu encore de longues années, il meurt, laissant à Arménag le gouvernement de la nation tout entière (3).

Arménag laisse deux de ses frères, Khor et Manavaz avec toute leur suite, au lieu appelé Hark, ainsi que Paz, fils de Manavaz. Celui-ci reçut Hark en apanage; son fils eut en partage au nord-ouest le littoral de la mer salée, qu'il appelle de son propre nom, ainsi que le canton. De Manavaz et de Paz sont issus, dit-on, les familles satrapales des Manavazian, des Peznouni, des Ouortouni (1) qui, après saint Tiridate (Dertad), se sont détruites, assure-t-on, l'une l'autre dans les combats (2). Khor multiplie au nord et fonde des

(1) L'*Haïotz-tzor* porte encore actuellement le nom vulgaire d'*Haïou-tzor* (Mékhitar abbé, *Dictionn. géogr.* (en arm.), p. 304. — Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 199-200. — Le même, *Arménie moderne*, p. 144. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arménie*, p. 94).

(2) Injidji (*Arm. anc.*, p. 200. — Le même, *Arménie moderne*, p. 145, dit que cette localité s'appelle aujourd'hui *Kérezman medj*, « le grand tombeau, » ou *Satanoi Kérezman*, « tombeau de Satan ». La Géographie de Pappus d'Alexandrie, qui nous a été conservée en partie dans celle de Moïse de Khorène, dit que ce fut dans l'île de Troprobane qu'eut lieu la chute de Satan (Cf. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 377). Toutefois nous devons dire que ce passage est interpolé, car il ne se trouve même pas dans tous les manuscrits.

(3) Le père Arsène Bagratouni, mékhitariste, a publié à Venise en 1858, en arménien, un poème épique en vingt chants, intitulé *Haïg*, qui est, sans nul doute, la plus magnifique épopée imaginée par le génie poétique des Arméniens. Le style en est très-élevé et les vers sont habilement cadencés : on doit regretter seulement que l'auteur ait représenté les anciens Arméniens comme étant monothéistes, car il est facile de démontrer la fausseté de cette opinion, en s'appuyant sur les plus anciens textes historiques qui nous sont parvenus. Au surplus M. Emin a annoncé devoir rendre compte de l'épopée d'Haïg du père Arsène, dans un travail spécial qu'il prépare en ce moment (Cf. *Recherches sur le paganisme arménien* (en russe), Moscou, 1864, et en français, Paris, 1864, p. 6). — Nous ferons remarquer en passant que les Arméniens ont donné le nom d'Haïg à la constellation d'Orion, comme on peut le voir dans la version arménienne de la Bible (*Job*, ch. 38, v. 31. — *Isaïe*, ch. 13, v. 10). Ce nom d'Haïg donné à Orion provient sans doute de la ressemblance que les Arméniens avaient cru découvrir entre leur éponyme et patriarche national, et Orion, qui était aussi un grand chasseur, haut de taille, bien fait et d'une force herculéenne (Diodore de Sicile, *Biblioth. histor.*, liv. IV, ch. 85).

(1) Un autre manuscrit porte, au lieu de *Ouortouni*, le nom des *Kenouni*.

(2) Les trois satrapies dont il est ici question faisaient partie de la province de Douroupéran. — Les Manavazian possédaient le canton de Hark en apanage, et le conservèrent jusque vers l'an 320 de notre ère, après la mort de Tiridate (Dertad). A l'avénement de son fils Khosrov II, une guerre éclata entre les Manavazian et les Ouortouni, et le roi, pour mettre fin aux scènes de carnage et de dévastation auxquelles se livraient ces deux familles rivales, essaya de rétablir la paix entre eux. Ne pouvant y parvenir, il fit marcher son armée contre ces satrapes, et anéantit ces deux familles, dont les possessions furent données à l'évêque Aghpianos qui jouissait d'un grand crédit en Arménie (Faustus de Byzance, *Hist. d'Arménie*, liv. III, ch. 4). La ville principale des Manavazian s'appelait Manazguerd ou Mandzguerd; on trouve son nom souvent mentionné dans les auteurs byzantins sous les formes Μαντζικίρτ, Μαζικερτ (Constantin Porphyrog., *De admin. imp.*, ch. 44. — Cedrenus, t. II, p. 780. — Bryenne, liv. I), dans les écrivains syriens sous la forme Manazguerd (Aboulpharadj, *Chron. syriaque*, p. 22, 8, 244, 449) et chez les Arabes qui l'appellent Melazdjerd, Melazkerd (Aboulféda, *Géogr.*, éd. de M. Reinaud, texte arabe, p. 394 et 395. — *Annal. Mosl.*, t. III, p. 125, 145. T. IV, p. 112. — Cf. aussi Saint-Martin, *Mem. sur l'Arm.*, t. I, p. 105). — Les Peznouni avaient pour apanage un canton situé au nord-ouest du lac de Van et qui faisait également partie de la province de Douroupéran. Cette satrapie subsista jusqu'au règne de Khosrov II qui, pour punir le chef de la famille des Peznouni, qui s'appelait Tadapen, de l'avoir trahi en faveur des Persans, le fit tuer, lui et toute sa famille, et réunit ses possessions au domaine royal (Moïse de Khorène, liv. III, ch. 2. —

Digitized by Google

villages. De lui est issue la grande satrapie de la race des Khorkhorouni, hommes braves et renommés, comme le sont encore leurs descendants actuels (1).

Arménag, emmenant avec lui toute la multitude des siens, se dirige au nord-est, arrive et débouche dans une plaine encaissée, entourée de hautes montagnes, traversée par des fleuves impétueux venant de l'ouest; cette plaine, située à l'est, s'étend au loin sous les rayons du soleil. Au pied des montagnes jaillissent quantité de sources limpides qui, réunies en fleuves à leurs confins, à la naissance des montagnes, au bord de la plaine, jeunes encore, se promènent comme des jeunes filles. Mais la montagne au sud, qui regarde le soleil, — avec son sommet neigeux, s'élevant à pic, qui ne peut être atteint en moins de trois jours par un voyageur muni d'une bonne ceinture, à ce que rapporte un des nôtres, — se termine doucement en pointe; c'est véritablement une vieille montagne au milieu de montagnes d'une formation plus récente. Dans cette plaine profonde, Arménag s'établit; il couvre d'édifices une partie de ce séjour du côté du nord, et nomme, conformément à son nom, le pied de la montagne du même côté : Arakadz (1), et ses domaines : le pied d'Arakadz (2). »

Le même historien raconte ce fait merveilleux, que sur beaucoup de points se trouvaient établis des hommes, dispersés çà et là dans notre pays, avant l'arrivée de notre ancêtre Haïg.

Cet Arménag engendra Armaïs, et, ayant encore vécu un grand nombre d'années, il mourut. Son fils Armaïs construisit son habitation sur une colline au bord du fleuve et, de son nom, la nomma Armavir (3); et du nom de son petit-fils Arasd, il appela le fleuve, Eraskh (4). Son fils Schara multipliait et mangeait beaucoup; il l'envoya avec toute sa suite dans une plaine voisine, très-fertile, arrosée par beaucoup de cours d'eau, derrière le nord de la montagne, et appelée Arakadz. On dit que du nom de Schara, le canton est ap-

Faustus de Byzance, liv. III, ch. 8). — Les Ouortouni possédaient en apanage une plaine située sur les deux rives de l'Araxe et qui portait le nom de Pasen (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 7). Quand Khosrov II détruisit cette famille en 320, il donna le pays d'Ouortoron qui formait son apanage à l'évêque de Pasen (Faustus de Byzance, liv. III, ch. 4).

(1) La satrapie des Khorkhorouni, en vulgaire Khoschorni (Mékhitar, *Dict. géogr.*), faisait partie du Douroupéran; elle portait aussi le nom de satrapie des Maghkhazouni, du nom de Maghkhaz, chef de la garde de Vagharschag ou Valarsace fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 7). La principauté des Khorkhorouni joua un rôle assez important dans les affaires de l'Arménie (Agathange, *Hist. de Tiridate.* — Mesrob, *Vie de saint Nersès*, ch. I. — Moïse de Khorène, liv. III, ch. 9. — Élisée, *Hist. des Vartaniens*, ch. 4. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, p. 114). Cette famille subsistait encore en 768, puisque le prince Vahram assista au concile de Bardaah, présidé par Sion, catholicos ou patriarche d'Armenie (*Ganonkirk* ou *livre des canons de l'Église arménienne*; manusc. de la Bibl. imp.; anc. fonds 84, fol. 223 verso). — Le nom de Maghkhaz, qui était primitivement un nom propre d'homme, devint, dans le langage particulier du pays, synonyme de chef ou prince, car en effet, la forme de cette appellation, par suite de la transmutation du *gh* arménien en *l*, se rapproche tout à fait du mot arabe *malek* qui veut dire *roi*. Dans Agathange (p. 594, 647), on trouve le nom *malkhazouthioun*, comme titre de la fonction des Maghkhaz ou Malkhaz. Il est probable que c'est de ce nom Maghkhaz ou Malkhaz, qu'est venu plus tard le titre de *mélik*, en arabe *malik*, que portent encore aujourd'hui certains chefs arméniens de la Transcaucasie. On trouve le nom des Maghkhaz conservé encore actuellement chez les Arméniens de la Lithuanie polonaise, sous le nom de Malkazouski. — Cf. Indjidji, *Antiq. de l'Arménie*, t. II, p. 139.

(1) La chaîne des monts Arakadz, dans la province d'Ararat, se réunit à l'ouest au Barkhar, à l'est aux montagnes qui environnent le lac de Sévan et à celles de la province de Siounik. Le géographe Vartan rapporte que l'ascension de la montagne d'Arakadz exige une journée et demie de chemin depuis le pied jusqu'au sommet. Ce sommet est divisé en vingt-quatre grands pics, et au milieu se trouve une vallée où sont quatre autres sommets de rochers vis-à-vis les uns des autres, de manière à former une croix. Saint Grégoire consacra en cet endroit une croix miraculeuse. (Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 416-417). L'Arakadz s'appelle aujourd'hui Allahgueuz (œil de Dieu).

(2) Le pied d'Arakadz, en arménien Arakadzodn, est un canton de la province d'Ararat, qui fut appelé dans le onzième siècle, canton d'Aupert. (Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. III, *Tables*, p. 135. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 108).

(3) Cette ville, qui remonte à une haute antiquité, était située dans la province d'Ararat, au nord de l'Araxe. Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 123) n'hésite pas à identifier Armavir avec l'Αρμαουρία de Ptolémée (liv. V, ch. 13). Cette ville resta, pendant une longue série de siècles, la capitale de l'Arménie et fut abandonnée pour Ardaschad ou *Artaxata*, à la fin du premier siècle de notre ère.

(4) Un manuscrit donne la variante *Erasd.*

L'Araxe, aujourd'hui appelé par les musulmans *Aras* ou *Ras*, traverse l'Arménie dans toute son étendue de l'ouest à l'est, et reçoit dans sa partie supérieure bon nombre de rivières. L'Araxe était connu des anciens sous le même nom d'Αράξης; il prend sa source dans les monts *Abos* (Strabon, liv. XI, ch. 14, 2), aujourd'hui appelés *Bing-gueul* [mille lacs], et se jette dans le Cyrus ou Gour, non loin de son embouchure. (Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 486. — Le même, *Géogr. mod.*, p. 24 et suiv. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, p. 21.)

Digitized by Google

pelé Schirag (1). Ainsi s'explique le proverbe en usage chez les villageois, disant :

« Si tu as le gosier de Schara,
« Nous n'avons pas les greniers de Schirag. »

Cet Armaïs engendra son fils Amasia, et mourut après avoir encore vécu de longues années.

Amasia, établi à Armavir, engendre Kégham; après Kégham, le valeureux Parokh (2) et Tzolag (3); puis passant le fleuve, il s'en va à la montagne du midi, au pied de laquelle il établit à grands frais, dans la vallée, deux habitations; l'une à l'orient près des sources qui jaillissent à la base de la montagne, l'autre à l'ouest de celle-ci, distante d'une bonne demi-journée de marche à pied. Il donna en apanage ces deux habitations à ses fils, le valeureux Parokh et Tzolag à l'œil flamboyant; ceux-ci, en s'y fixant, appelèrent ces lieux de leur propre nom, Parakhod (4), du nom de Parokh, et Tzolaguerd (5), de celui de Tzolag. Amasia nomma la montagne de son propre nom, Massis; puis étant retourné à Armavir, il vécut seulement quelques années et mourut.

Kégham engendra Harma à Armavir, et l'y laissant avec les siens, il s'en alla vers l'autre montagne au nord-est, sur les bords d'un lac (6), y bâtit sur les rives et y laissa des habitants. Il appela la montagne de son nom Kégh, et les villages Kéghakouni (1), ainsi que la mer qui porte aussi cette appellation. Dans cet endroit, il engendra son fils Sissag, personnage renommé par sa noble fierté, sa force, sa beauté, son éloquence et son adresse à tirer l'arc. Il lui remit une grande partie de ses biens, beaucoup d'esclaves, et lui donna en apanage tout le pays depuis la mer à l'orient jusqu'à une grande plaine où le fleuve Eraskh, après s'être frayé un lit dans les cavernes des montagnes, avoir traversé des vallées boisées et franchi des gorges étroites, descend dans la plaine avec un bruit effrayant. Là, Sissag, ayant fait halte, couvre de constructions le sol de son domaine, et appelle le pays de son nom, Siunik, mais les Perses le dénommèrent plus exactement Sissagan (2). Valarsace, premier roi parthe d'Arménie, ayant rencontré là des hommes célèbres, de la descendance de Sissag, les institue seigneurs du pays; c'est la race de Sissagan. Ce que fit Valarsace, d'après le sens précis de l'histoire,

(1) Le canton de Schirag faisait partie de la province d'Ararat. Il est situé sur les bords du fleuve Akhourian et renferme les villes d'Ani, capitale des Bagratides arméniens depuis le huitième jusqu'au onzième siècle, et de Kars qui fut également le siége d'une dynastie Bagratide, durant les dixième et onzième siècles. — Le canton de Schirag paraît répondre à la Σιρακηνή de Ptolémée (V, 13, 9). Aujourd'hui ce pays est désigné par les Arméniens sous les noms de Schiragran et de Gharsou ergir (territoire de Kars). — Cf. Mékhitar, *Dict. géogr.* — Arakhel de Tauris, *Histoire d'Arménie et de Perse au dix-septième siècle* (en arm.) p. 36 et 51. — Indjidji, *Géogr. anc.* p. 416, 427. — Le même, *Géogr. moderne*, p. 121.

(2) Deux manuscrits donnent la variante suivante : *après Kégham, Parokhari.*

(3) Les deux noms de *Parokh* et de *Tzolag* signifient en arménien, le premier « le glorieux » et le second « l'œil flamboyant ». Ces épithètes sont placées quelques lignes plus bas, à la suite des noms de ces deux personnages, et confirment ainsi leur étymologie.

(4) Cette localité voisine de l'Ararat est mentionnée aussi par Elisée, *Histoire des Vartaniens*, ch. III, p. 60 (Venise, 1838, en arm.); sa position n'est pas très-bien déterminée. Cf. Indjidji, *Géogr. ancienne*, p. 538.

(5) La position de Tzolaguerd auprès de l'Ararat n'est pas exactement connue, car Mar Apas Catina est le seul écrivain qui ait fait mention de cette localité. Cf. Indjidji, *Geogr. anc.*, p. 538.

(6) Le lac dont il est question ici est celui de Kégham ou de Kégharkhouni, du nom d'un petit canton situé sur ses rives occidentales. Il est dans la partie septentrionale de l'Arménie sur la rive gauche de l'Araxe et paraît répondre au lac appelé Αυγνῖτις par Ptolémée (liv. V, ch. 12, 8). Les Arméniens l'appellent aujourd'hui lac de Sévan, du nom d'une petite île qui se trouve dans sa partie septentrionale et qui renferme un célèbre monastère, dont il est souvent question dans l'histoire d'Arménie. (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 264. — Le même, *Géogr. moderne*, p. 256. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, p. 8, 13, 76.)

(1) Le canton de Keghakouni ou Kegharkouni (Arakhel de Tauris, ch. 7, p. 79, 82) se trouvait dans le nord de la province de Siunik, dont il faisait partie. (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 263).

(2) La province de Siunik s'étendait depuis l'Araxe jusqu'au delà du lac de Sévan qu'elle environnait de toutes parts. Les limites de cette province ont beaucoup varié; dans l'antiquité, elles s'arrêtaient au confluent de l'Araxe et du Cyrus, et le pays comprenait les provinces d'Artsakh et de Phaidagaran, les cantons de Koghten et de Nakhdjavan. La province de Siunik formait l'apanage de satrapes arméniens qui la possédèrent jusque vers le douzième siècle, et dont le titre, consigné dans les actes de la chancellerie de Byzance, était, au dire de Constantin Porphyrogénète (*De cæremoniis*, t. I, p. 397) Ἄρχων τοῦ Συνῆς. Les princes Orbélians devinrent ensuite maîtres de cette province, dont ils furent dépouillés par les musulmans. Nous possédons une histoire de la province et des princes de Siunik écrite par Étienne Orbélian au treizième siècle, et dont le texte arménien a été publié à Paris en 1859 (2 vol. in-12). M. Brosset vient d'en donner une traduction complète en français, à Saint Pétersbourg (1864, in-4°) sous le titre : « *Histoire de la Siounie par Stéphanos* (Étienne) *Orbélian.* » On peut croire que la province de Siunik est la même que la *Sacassène* de Strabon (liv. XI), *Sacapène* de Ptolémée (liv. V, ch. 13, 9). — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 226 et suiv. — L. Alischan, p. 86. — Saint Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 142 et suiv.

Digitized by Google

et comment il s'y prit? nous le raconterons en son temps (1).

Kégham retourne à la plaine au pied de la montagne, et dans un vallon escarpé, il bâtit lui-même un village, qu'il appelle de son nom Kéghami, et qui, dans la suite, fut nommé Karni (2), par son petit-fils Karnig. De sa descendance était issu, à l'époque d'Ardachès petit-fils de Valarsace, un jeune homme appelé Varj (3), adroit à la chasse des cerfs, des chèvres sauvages et des sangliers, habile à lancer le javelot; Ardachès l'institue gardien des chasses royales, et lui donne des villages sur les bords du fleuve appelé Hraztan (4). On dit que c'est de lui qu'est issue la maison des Varajnouni (5). Kégham, comme nous l'avons rapporté, engendra Harma et d'autres enfants; puis il mourut, en enjoignant à son fils Harma de résider à Armavir.

Tel est cet Haïg, fils de Thorgom, fils de Thiras, fils de Gomer, fils de Japhet, ancêtre des Haïasdani (Arméniens); tels sont ses races, ses descendances, et l'endroit de son séjour. Dès lors, dit [Mar Apas Catina], sa postérité commença à se multiplier et à remplir le pays.

Harma engendra Aram sur le compte duquel on raconte une foule d'actions d'éclat, d'actes de valeur dans les combats, et qui étendit de tous les côtés le territoire des Arméniens. C'est de son nom que tous les peuples appellent notre pays : les Grecs, *Armen* (1), les Perses et les Syriens,

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 7.

(2) Cette ville était située dans la partie méridionale du canton de Kégharkouni, au pied du mont Kegh, sur les bords du torrent du même nom. Le roi Tiridate y fit élever, dans le troisième siècle de notre ère, un palais pour sa sœur Khosrovitoukhd (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 90). Cet historien raconte qu'il le décora de magnifiques bas-reliefs, et qu'il y fit graver une inscription en caractères grecs, en l'honneur de la princesse sa sœur. Karni n'est plus qu'un village qui a fait donner à la contrée voisine le nom de vallée de Karni ou Karnoudzor (Arakhel de Tauris, ch. I, p. 6; IV, 39, 45, 48 et *passim*. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 265. — Le même, *Arm. mod.*, p. 256).

(3) *Varj* signifie en arménien, « adroit, habile. »

(4) Cette rivière est un des affluents de l'Araxe; elle traverse Erivan, et porte aujourd'hui le nom de *Zenguisou* en turc, en arménien *Zangou-ked* [rivière de Zengui]. (Indjidji, *Arm. mod.*, p. 25. — Le même, *Arm. anc.*, p. 457.)

(5) La satrapie des Varajnouni se trouvait dans la province d'Ararat. Cependant il paraît que les membres de cette famille possédaient encore des apanages dans le Douroupéran et le Vasbouragan et qu'ils donnèrent leurs noms à des cantons de ces deux provinces (Cf. la *Géogr.* de Moïse de Khorène, dans Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 362 et 366). Les princes appartenant à la race des Varajnouni ont laissé peu de traces dans l'histoire; on sait toutefois qu'en 360 et quelques années plus tard, un certain Dikran [Tigrane] et un satrape du nom de Méhentag possédaient en apanage le territoire de Varajnouni (Mesrob, *Vie de saint Nersès*, en arménien, p. 61 et 75). Un Sahag Marzban [gardien des frontières], de la famille des Varajnouni, vivait en l'an 1000 de notre ère (Mathieu d'Édesse, *Chronique*, liv. I, ch. 33). Leur principauté cessa d'exister dans le courant du onzième siècle.

(1) Le nom d'Aram, qui, selon notre historien, a été appliqué par les Grecs aux Arméniens, se retrouve sous la forme Ἄρμενος dans Strabon (*Géogr.*, liv. XI, ch. 4, p. 432) qui dit que le thessalien Arménos qui faisait partie de l'expédition des Argonautes, donna son nom à l'Arménie. Justin (XLII, 2) raconte également la même fable. Le nom d'Arménie paraît avoir été appliqué au pays qui porte encore aujourd'hui cette appellation, à une époque fort ancienne et qui est vraisemblablement antérieure à celle à laquelle les Arméniens lui donnèrent le nom de pays d'Haïg ou Haïasdan. Dans les livres zends, l'Arménie, selon quelques critiques, est désignée sous le nom d'*Eerieméno* (*Vispered*, ch. I, 2. — *Izechné*, ch. 32, 33, 45. — *Vendidad*, ch. 22. — Cf. Anquetil Duperron (*Zend Avesta*, t. I, part. 2. p. 5). — Toutefois cette opinion n'a pas été admise par M. Max Muller (*Science du langage*, p. 260 de la trad. fr.). Eug. Burnouf suppose sans trop essayer de le démontrer que le nom de l'Arménie contient le même élément, *airya* (*Commentaire sur le Yaçna*, note 2, p. CVII). Il paraît toutefois fort difficile de trouver une racine indo-germanique dans le nom de l'Arménie, et nous croyons plutôt que cette appellation doit avoir sa racine dans les langues sémitiques. On sait que l'Arménie avant d'être occupée par la race d'Haïg, fut habitée par des Sémites ou Araméens. Or, le nom d'Aram est purement biblique et indique un ethnique comme Arphaxad et Canaan (Renan, *Lang. sémit.*, liv. I, ch. 2, p. 28). Un des membres de la famille d'Aram, Masch (*Genèse*, X, 23), rappelle le mont Masius qui sépare l'Arménie de la Mésopotamie (Bochart, *Phaleg.* liv. II, ch. 11), et on sait que les Araméens sortaient du pays de Kir [Gour ou Cyrus]. (Cf. *Amos*, IX, 7.) Le nom d'Aram qui semble indiquer une terre primitivement occupée par les Sémites, a persisté à rester l'appellation prédominante de l'Arménie, même après l'arrivée de la race d'Haïg, et cette appellation qui a toujours été celle que lui ont donnée les peuples étrangers, a été aussi acceptée par les Arméniens, bien que, dans leur langage national, le nom d'Haïasdan ait constamment prévalu. Le rapprochement que Bochart (*Phaleg*, liv. I, ch. 3) a fait entre les mots *Har-mini* de la paraphrase chaldaïque de Jérémie et le nom de l'Arménie, est, je crois, purement accidentel. Le nom d'Aram appliqué aux Syriens par Strabon, d'après Posidonius (I, 2, 34; XIII, 4, 6; XVI, 4, 27), provient, à n'en pas douter, de la même source que celui qui a servi à désigner l'Arménie, et il est présumable qu'il a été transporté de ce dernier pays en Syrie par les Sémites descendus de l'Arménie dans la Mésopotamie lors de l'émigration de Tharé. Ce nom d'Aram ארם ou d'Aramée qui servait à désigner les contrées connues sous la désignation de Συρία, forme abrégée d'Ασσυρία, fut remplacé à l'époque des Séleucides par celui de Syrie. Toutefois le nom d'Aram ne se perdit pas entièrement, et il continua à désigner, en Orient, ceux des Araméens qui n'adoptèrent pas le christia-

Digitized by Google

Arméni. Mais pour ce qui est de rapporter son histoire tout entière, ses actes de courage, de dire le quand et le comment, nous le ferons, si tu veux, dans un autre ouvrage; ou bien nous laisserons de côté ces particularités, ou bien encore nous les noterons ici.

VI. (Ch. XIII.)

Guerre d'Aram contre les orientaux; sa victoire. Mort de Nioukar Matès.

Puisqu'il nous a paru (agréable) de regarder le travail entrepris par ta volonté, comme une source de jouissances plus grandes que ne le sont, pour les autres, les somptueux festins, avec leurs mets et leurs vins, nous avons voulu rappeler en peu de mots les combats d'Aram le Haïcien. Ce guerrier, ami des labeurs et de sa patrie, comme nous le montre le même historien, eût préféré mourir pour son pays, que de voir les fils de l'étranger fouler le sol natal, et commander à ses compatriotes et à ses frères.

Aram, peu d'années avant l'avénement de Ninus en Assyrie, à Ninive, inquiété par les nations voisines, rassemble toute la multitude de ses braves guerriers, habiles à manier l'arc et à lancer le javelot, jeunes, nobles, doués d'une grande adresse et d'une beauté remarquable, troupe qui, pour le courage et dans l'action, valait autant que cinquante mille hommes. Aram rencontre sur les confins de l'Arménie la jeunesse des Mèdes, sous la conduite de Nioukar, surnommé Matès, guerrier orgueilleux et vaillant, comme nous le montre le même historien. Déjà à l'exemple des Kouschans (1), Matès, imposant son joug à l'Arménie, la tient esclave pendant deux années. Avant le lever du soleil, Aram, fondant sur lui à l'improviste, extermina toute la multitude de son armée. Quant à Nioukar, appelé Matès, Aram, l'ayant fait prisonnier, le conduit à Armavir, et là, au sommet de la tour des murailles, le front traversé avec un long clou de fer, Nioukar est fixé au mur, par ordre d'Aram, à la vue de tous les spectateurs qui étaient venus là, et des passants. Tout son pays jusqu'à la montagne appellée Zarasb, est soumise au tribut, jusqu'au règne de Ninus en Assyrie et à Ninive.

Cependant, Ninus devenu roi de Ninive, nourrissait dans son cœur un souvenir de haine, à cause de son ancêtre Bélus, car il connaissait le passé par la tradition. Il songeait depuis de longues années aux moyens de se venger, épiant le moment d'exterminer et d'anéantir, jusqu'au dernier rejeton, toute la race des fils du brave Haïg. Mais la crainte de se voir lui-même dépouillé de son royaume, en exécutant un tel projet, le retint. Il cache ses perfides desseins, et ordonne a Aram de conserver la puissance sans inquiétude, lui accorde le droit de porter le bandeau de perles, et le nomme son second. Mais c'est assez; car notre but en ce moment ne nous permet pas de nous étendre sur cette histoire.

nisme, tels que les Nabatéens et les habitants de Carrhes (Harran). — Cf. Quatremère, *Mémoire sur les Nabatéens*, dans le *Journal asiatique*, 1835 et tirage à part p. 70. — Renan, *Hist. des lang. sémit.*, liv. III, ch. I, p. 2, 3 et suiv., note 1.

(1) Les Kouschans (Couschites) dont parle ici l'historien, nous font remonter à l'époque la plus ancienne des annales du monde. La critique moderne, se basant sur les plus anciennes traditions consignées dans la Genèse et dans les livres zends, suppose qu'à une époque anté-historique, il existait sur le Tigre et le bas Euphrate une race étrangère aux Sémites, les Couschites, représentés dans les souvenirs des Hébreux par le personnage de Nemrod (*Genèse*, X, v. 8-10) et dans les écrits zends par le nom de *Amérétat*, le *merdad* des Persans (Bœtticher, *Arica*, p. 17; *Rudim. myth. semit.* p. 19, 20). Ces Couschites sont vraisemblablement les כּוּתִים ou Cuthéens, les Κίσσιοι d'Hérodote (Movers, *die Phœnizier*, t. II, p. I, p. 269, 276, 284 et s.; t. II, p. II, p. 104, 105, 388. — Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 251, 339 et suiv.) identiques aux Céphènes, auxquels la tradition grecque attribuait la fondation du premier empire chaldéen (Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.* t. I, p. 67). Les Couschites, établis d'abord dans la Susiane et la Babylonie, se répandirent sur l'Assyrie où ils fondèrent Ninive, Babylone et d'autres centres de populations groupées autour de Ninive. C'est à eux qu'est attribuée la première fondation de ces villes (Renan, *Hist. des langues sémitiques*, liv. I, ch. 2, p. 59). Refoulés plus tard par les Sémites vers le sud, où ils avaient conservé des établissements, les Couschites conservèrent leur nom jusque dans le moyen âge, dans les régions occupées encore à présent par leurs descendants de l'Yémen et de l'Éthiopie, les Hymiarites et les Abyssins. Michel le syrien, patriarche jacobite d'Antioche, qui, au douzième siècle, a écrit une chronique syriaque dont nous ne possédons plus que la version arménienne, donne aux Éthiopiens le nom de Kouschans, dérivé de la forme régulière Kousch ou Kous. — Nous verrons plus loin au ch. 2 du second livre, ce que Moïse de Khorène entend par le pays des Kouschans. Selon cet historien, ce pays répondrait à la Parthie ou Bactriane, puisqu'il dit que la ville de Pahl, (que nous savons être la Βάκτρα ou Bactres des Grecs, la Balkh des modernes, située à peu de distance de l'ancienne, entre les possessions actuelles de l'émir de Boukhara et du khan de Kaboul), était au pays des Kouschans. A l'appui de ce témoignage, on peut invoquer aussi celui du géographe Vartan qui dit également, qu'après le pays des Persans, on trouve « la terre de Kouschan, puis celle de Djen (le Djénastanou la Chine). » (Cf. Saint-Martin, *Mem. sur l'Arménie*, t. II, p. 436-437.)

Digitized by Google

VII. (Ch. xiv.)

Contestations d'Aram avec les Assyriens; sa victoire. Baïabis Kaghia. Césarée. Arménie Première et autres contrées du même nom.

Nous raconterons brièvement les grands faits d'Aram, ses actions glorieuses en Occident, rapportées dans le livre, ses différends avec les Assyriens, en signalant seulement les causes et l'importance des événements, et en montrant rapidement ce que l'historien raconte avec de longs détails.

Ce même Aram, après avoir terminé sa guerre contre l'Orient, marche avec les mêmes troupes en Assyrie. Il y trouve un homme qui ruinait sa patrie avec quarante mille fantassins et cinq mille cavaliers; il était de la race des géants et avait nom Parscham. A force d'opprimer le pays, de l'accabler d'impôts, il changeait en désert toute la contrée d'alentour. Aram lui livre bataille, le jette, fugitif, au milieu du pays des Gortouk (1), dans la plaine d'Assyrie, et extermine un grand nombre d'ennemis. Parscham mourut sous les coups des soldats d'Aram. Déifié à cause de ses nombreux exploits, (Parscham) fut adoré longtemps par les Syriens (2). Une grande partie des plaines de l'Assyrie devint, pendant de longues années, tributaire d'Aram.

Il nous faut parler maintenant des prodiges de valeur qu'Aram fit en Occident contre le Titans. Il marche ensuite sur l'Occident, avec quarante mille fantassins et deux mille cavaliers, arrive en Cappadoce, dans un endroit appelé aujourd'hui Césarée (1). Comme il avait soumis l'Orient et le midi et qu'il en avait confié la garde à deux familles, l'Orient à celle des Sissagan et l'Assyrie à ceux de la maison de Gatmos, il n'avait plus dès lors aucune crainte de troubles.

Pour cela, Aram s'arrête longtemps en Occident. Baïabis Kaghia (2) lui livre bataille; ce Titan occupait tout le pays situé entre les deux grandes mers, le Pont et l'Océan (3). Aram fond sur lui, le défait, le refoule jusque dans une île de la mer asiatique. Puis laissant un de ses parents, nommé Mschag (4), avec dix mille hommes de ses troupes pour garder le pays, il retourne en Arménie.

Aram enjoint aux habitants du pays d'apprendre à parler la langue arménienne, c'est pourquoi jusqu'à ce jour, ils appellent cette contrée : Proton Armenia (5), qu'on traduit par Première Arménie (6). Le village que le gouverneur établi par Aram, et qui s'appelait Mschag, fonda et entoura de petites murailles, et auquel il donna son nom, les anciens habitants du pays le nommaient Majak, ne pouvant bien prononcer; jus-

(1) Le canton de Gortouk ou Gortrik faisait partie de la province de Gordjaïk, nom composé qui annonce une fusion des deux races kurde et arménienne. Le pays des Gortouk paraît répondre à la région nommée Γορδυαῖα par Ptolémée (liv. V, ch. 13, 5), tandis que la province de Gordjaïk semble être la même que la *Gordyène* (Strabon, liv. XI, ch. 14, 2. — Plutarque, *Vies de Lucullus et de Pompée*), ou la *Cordouène* (Dion Cassius, liv. XXXVII. — Ammien Marcellin, XIV, 8; XXV, 7. — Pline, liv. VI, ch. 15) et le pays connu par Xénophon, sous le nom de pays des Karduques, populations qui étaient de son temps en possession de la contrée appelée encore aujourd'hui Kurdistan ou pays des Kurdes. (Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 176 et suiv. — Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 138.)

(2) Parscham, Parschamin (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 13), ou plutôt Barchimnia, est une divinité d'origine assyrienne qui passa dans le panthéon arménien à une époque très-ancienne. Barchimnia avait son temple au village de Tordan, canton de Daranakhi, dans la province de Bardzer Haïg. Agathange (*Vie de Tiridate*, p. 58 de l'édit. arm. de Venise) lui donne le surnom de « glorieux ou éclatant de blancheur », *Spitakapar*; et Ananie de Schirak (msc. de S. Lazare de Venise) l'appelle « assyrien », ce qui ne laisse aucun doute sur l'origine de ce dieu. Le nom de Barchimnia, en assyrien *Barchamnin*, signifierait, selon M. Emin, « le maître ou le seigneur de la guerre » (*Recherches sur le paganisme arménien*, p. 17-18). — Diodore de Sicile (liv. II, ch. I) parle d'un ancien roi d'Arménie, appelé Barzanès, qui fut vaincu par Ninus. Malgré la ressemblance qui semble exister entre les noms de Barscham ou Parscham et Barzanès, il paraît impossible de les identifier, à moins d'admettre que Diodore n'ait fait une confusion entre les souverains de l'Assyrie et ceux de l'Arménie.

(1) Césarée de Cappadoce, autrement appelée Mazaca, Μάζακα ou Μάζα en grec, prit le nom de Césarée sous Tibère, sans que ce nouveau nom ait fait disparaître entièrement le premier. Mazaca est la transcription grecque du nom arménien Majak (Cf. Agathange, *Vie de Tiridate*, p. 594. éd. de Venise). Julien l'Apostat, irrité contre les chrétiens de Césarée, lui enleva ce nom et lui fit reprendre celui de Mazaca.

(2) Une variante donne : *Babaïs Kaghen.*

(3) L'historien entend parler ici de l'Asie Mineure, et plus spécialement de la Cappadoce qu'il dit avoir été occupée par son parent Mschag ou Majak, fondateur de Césarée de Cappadoce.

(4) Mschag en arménien signifie « agriculteur, laboureur. »

(5) Les manuscrits écrivent aussi *Protin*, *Protoson*.

(6) On désigne sous le nom de Première Arménie, la province formée de la partie orientale de la Cappadoce et qui s'étend jusqu'à l'Euphrate. Elle sépare la Seconde Arménie de la Troisième, qui est au sud. Ses limites ont toutefois considérablement varié, selon que le nombre des émigrés arméniens venus de l'autre côté de l'Euphrate a été plus ou moins considérable. (Indjidji, *Arm. mod.*, p. 309 et suiv. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 135 et suiv.)

Digitized by Google

qu'à ce qu'ensuite agrandi par d'autres, ce village fut nommé Césarée. C'est ainsi qu'Aram, depuis ces lieux jusqu'à son propre empire, remplit d'habitants beaucoup de contrées désertes, et le pays fut nommé la Deuxième, la Troisième et même la Quatrième Arménie (1). Voilà la première et la véritable raison d'appeler les parties occidentales de notre pays, Première, Seconde, Troisième et Quatrième Arménie. Et ce que disent certaines personnes de l'Arménie grecque, ne nous plait aucunement : que les autres fassent à leur guise!

Le nom d'Aram est tellement puissant et renommé jusqu'à ce jour, comme tout le monde le sait, que les nations qui nous entourent, le donnent à notre pays. On raconte d'Aram bien d'autres actions d'éclat; mais nous en avons dit assez sur ce sujet.

Mais pourquoi ces faits ne furent-ils pas consignés dans les livres des rois et des temples (2)? Cependant que personne ne conçoive à cet égard ni doute, ni suspicion. Car premièrement, Aram est antérieur au règne de Ninus, époque où personne ne se préoccupait de tels soins; et deuxièmement, les peuples ne sentaient ni l'utilité, ni le besoin, ni l'intérêt de s'occuper des nations étrangères, des pays lointains, de recueillir les anciennes traditions, et les récits des premiers âges dans les livres de leurs rois ou de leurs temples; d'autant plus que la valeur et les exploits des peuples étrangers n'étaient pas pour eux un motif de vanité ou d'orgueil. Et, bien que non consignés dans leurs propres livres, ces faits, comme le raconte Mar Apas Catina, ont été extraits des ballades et des chants populaires, composés par quelques obscurs écrivains, et se trouvent réunis dans les archives royales. Il y a une autre raison, dit-il encore, c'est que, comme je l'ai appris, Ninus, homme imprudent et égoïste, voulant se donner comme le principe unique, le premier auteur de toute conquête, de toute qualité et de toute perfection, fit brûler quantité de livres d'annales des premiers âges, qui se conservaient dans différents endroits et relataient les actes de bravoure de tels ou tels personnages; il fit également détruire les annales relatives à son époque, exigeant que l'histoire n'écrive que pour lui seul. Mais il est superflu de répéter tout ceci.

Aram engendra Ara; puis ayant encore vécu de longues années, il mourut.

(1) Ces quatre provinces sont décrites dans la *Géographie* de Pappus, dont la traduction est attribuée à Moïse de Khorène ou à un de ses contemporains qui a intercalé dans le texte de Pappus des détails spéciaux sur l'Arménie. (Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 354-355 et 360-361. — Indjidji, *Géogr. mod.*, p. 284, 322 et suiv.) — Ces provinces sont aussi connues des géographes sous le nom de Petite-Arménie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 180 et suiv.).

(2) Les Arméniens, comme tous les peuples dont l'origine est fort ancienne et qui font remonter leurs annales à une époque antérieure aux temps historiques, n'ont consigné par écrit que fort tard les traditions nationales. Leur histoire fut conservée d'abord par la tradition orale; et ensuite, à une époque relativement plus moderne, ces traditions furent recueillies et consignées dans des livres qui se conservaient, comme nous l'apprend Moïse de Khorène, dans les palais des rois et dans les sanctuaires des temples (*Hist. d'Arm.* liv. I, ch. 3, 5; II, 27). Les traditions orales se composaient de chants, *erk*, de narrations, *veb*, et de traditions, *zroitz*. Ces récits furent d'abord rassemblés dans des *livres de traditions* (Moïse de Khorène, liv. I, ch. 3, 6, 7) ou bien seulement gardés d'âge en âge dans la mémoire du peuple arménien; et ces derniers livres furent mis à profit, aussi bien que les traditions écrites, par l'Hérodote arménien (liv. I, ch. 2, 3, 9, 10). A côté de ces documents se rattachant à l'histoire positive, les Arméniens avaient aussi des fables ou mythes, *arasbel*, qui étaient des récits réels au fond, mais présentés sous le voile de l'allégorie (Moïse de Khorène, liv. I, ch. 3, 5, 7, 12, 19, 30; liv. II, 50, 51, 54, 61, 70, etc.) et qui peuvent être comparés à des *légendes* créées par l'imagination et où le merveilleux tient une plus grande place que la réalité (Emin, *Vebk..... préface* et *passim*). — Ainsi que nous l'avons dit tout à l'heure, tous ces chants, narrations, traditions et légendes furent rassemblés en corps d'ouvrage et conservés dans les palais des rois et dans les archives des temples. Les dépôts les plus célèbres en fait de documents de ce genre se trouvaient à Ninive (?), Medzpin, Édesse et Sinope (Moïse de Khorène, liv. I, ch. 2, 3; II, 27, 49). Il paraît que les prêtres n'étaient pas seulement les dépositaires des archives historiques de la nation, mais qu'ils étaient chargés en outre d'écrire, jour par jour, les événements qui touchaient en quelque façon, soit au sacerdoce, soit à la vie politique du pays. Ces annales étaient connues sous le nom d'*Histoire des temples*. Moïse de Khorène nous a conservé le nom d'un de ces prêtres annalistes d'Ani, Oghioub [Olympios] qui vécut dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère. (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 48. — Cf. aussi Emin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 54.) — Peut-être doit-on rattacher à cette classe de prêtres historiographes, des fonctionnaires spéciaux chargés de réunir les matériaux historiques et de les conserver. Moïse de Khorène donne à ces officiers le titre d'inspecteurs « *véragatzouk* » des mémoriaux (liv. I, ch. 21). Il est probable que Mar Apas Catina, qui fut chargé de recueillir les anciennes traditions nationales, était un inspecteur des mémoriaux. — Ce n'était pas seulement en Arménie que les prêtres étaient chargés d'enregistrer les faits historiques sur des livres conservés dans les temples, car à Rome, le même usage existait depuis une époque fort ancienne (Denys d'Halicarnasse, *Ant. rom.*, XI, 62). Ce fait n'a pas échappé à l'auteur de la *Vie de Jules César* (t. I, p. 14, note 3).

Digitized by Google

VIII. (Ch. xv.)

Ara. Sa mort dans une guerre suscitée par Sémiramis.

Ara, peu d'années avant la mort de Ninus, obtint le gouvernement de sa patrie, jugé digne d'une telle faveur par Ninus, comme [antérieurement] son père Aram. Mais l'impudique et voluptueuse Sémiramis (Schamiram) (1), ayant entendu parler depuis longues années de la beauté d'Ara, brûlait du désir de satisfaire sa passion; cependant elle ne pouvait agir ouvertement. Mais après la mort, ou plutôt après la fuite de Ninus en Crète, comme je le crois, Sémiramis mûrissant en sûreté sa passion, envoie des messagers au bel Ara, avec de riches cadeaux, accompagnés d'instantes prières, de promesses magnifiques, pour l'engager à venir la trouver à Ninive, à l'épouser et à régner sur tout l'empire de Ninus, ou seulement à satisfaire son ardente passion, et à retourner ensuite en paix dans ses propres états, comblé de présents.

Déjà les ambassades s'étaient succédé sans interruption, et Ara refusait toujours. Alors Sémiramis, furieuse du mauvais résultat de ses messages, lève toute la multitude de ses troupes, se hâte d'arriver sur le territoire des Arméniens, et de fondre sur Ara. Mais il était évident que ce n'était pas tant pour tuer Ara ou le mettre en déroute, qu'elle se hâtait ainsi, que pour le subjuguer, s'emparer de lui pour satisfaire ses passions; car devenue folle d'amour au seul portrait qu'elle avait entendu faire d'Ara, comme si elle l'eût vu, elle brûlait de feux dévorants. Elle accourt en se précipitant dans la plaine d'Ara, appelée de son nom Ararat. Au moment d'engager le combat, elle ordonne à ses généraux de faire en sorte, s'il est possible, d'épargner la vie d'Ara. Mais au fort de la mêlée, l'armée d'Ara est mise en pièces, et il meurt dans l'action, frappé par les soldats de Sémiramis. La reine envoie après la victoire sur le lieu du combat ceux qui dépouillent les cadavres, afin de chercher parmi les morts l'objet de son amour. Ara fut trouvé sans vie au milieu de ses braves compagnons d'armes. Sémiramis le fait placer sur la terrasse de son palais.

Cependant, comme les troupes arméniennes se ranimaient au combat contre la reine Sémiramis, pour venger la mort d'Ara; elle dit : — « J'ai ordonné à mes dieux, de lécher les plaies d'Ara (1), et il reviendra à la vie. » — Elle espérait par la vertu de ses maléfices ressusciter Ara, tant la fureur de sa passion avait égaré sa raison.

(1) Le nom de Sémiramis porté par la reine d'Assyrie, femme de Ninus, présente au point de vue philologique une étude assez curieuse. Un savant linguiste, M. Ph. Luzzato, suppose que cette appellation est tirée du sanscrit et qu'elle se compose du radical *smri* ou *smar*, « aimer » et du suffixe *ma* avec la voyelle de liaison *a*, ce qui donnerait la forme *Smarama* ou *Smirama*, par suite de l'affaiblissement de l'*a* en *i*. D'après cette étymologie, le nom de Sémiramis acquiert le sens de « celui qui aime » (*Le Sanscritisme de la langue assyrienne*, p. 32. — Le même, *Sur l'existence du Dieu assyrien Sémiramis*, dans le *Journal asiatique*, 1851). Diodore de Sicile (liv. II, ch. 4) donne toutefois une autre étymologie du nom de Sémiramis qui, selon lui, signifie « colombe » en langue syrienne. (Cf. Creuzer, *Relig. de l'antiquité*, trad. Guigniaut, t. II, p. I, p. 33. — Maury, *Hist. des rel. de la Grèce antique*, t. III, p. 211-212.) — On n'est pas d'accord aujourd'hui sur l'époque exacte où vécut Sémiramis, et les dernières découvertes, amenées par le déchiffrement des textes cunéiformes, donnent à penser que la reine d'Assyrie ne serait pas l'épouse de Ninus, comme le disent Ctésias et Diodore de Sicile, mais bien la femme de Bélochus III, le dernier roi de la deuxième dynastie ninivite, qui vécut environ huit siècles avant notre ère. — Quoi qu'il en soit, nous croyons que la guerre entreprise par Sémiramis contre Ara roi d'Arménie n'est qu'une allégorie, et qu'il faut voir dans ces récits des historiens grecs et orientaux le développement de la puissance assyrienne cherchant à étendre sa domination sur les empires voisins et à les réduire sous le joug.

(1) Les *Recherches sur le paganisme arménien* de M. Émin contiennent, touchant ces divinités dont la fonction était de lécher les plaies des guerriers tombés sur le champ de bataille et de les rappeler à la vie, de curieuses révélations. Il paraît que les dieux d'un rang inférieur qui s'appelaient *Aralez* ou *Arlez* (mot composé dont la signification propre, en arménien, est « léchant continuellement »), étaient des êtres surnaturels nés d'un chien, à ce que nous apprend Esnig (*Refut. des hérésies*, p. 98 et 100, éd. armén. de Venise). Ces dieux secondaires, qui étaient passés de l'Assyrie dans le panthéon arménien, persistèrent dans les croyances du peuple d'Haig, même après l'introduction du christianisme, car Faustus de Byzance, auteur du quatrième siècle, en racontant la mort du général arménien Mouscheg, arrivée sous le règne du roi Varazdat, de la dynastie arsacide (384 ans après J.-C.), ajoute que sa famille espérait que les *Arlez* descendraient des espaces de l'air pour lecher la blessure de Mouscheg et le ressusciter (Faustus de Byzance, *Hist. d'Arménie*, liv. V, ch. 15. — Cf. sur le mythe des Arlèz la *traduction russe de l'histoire de Moïse de Khorène* par M. Émin (Moscou, 1858), p. 251-258, note 57. — Le même, *Vebk..*, p. 83 et suiv. — Le même, *Recherches sur le pagan. armén.*, p. 36 et suiv.) — Le mythe des Aralèz paraît avoir été connu des Grecs, car Platon, à la fin de sa République, raconte d'Er l'arménien qui fut tué dans une bataille, que son corps fut trouvé intact après le combat, et qu'ayant été ensuite rappelé à la vie, ce personnage donna des détails sur ce qu'il avait vu dans l'autre monde. (Cf. *Œuvres de Platon*, (trad. de V. Cousin), T. X. p. 279 et suiv. — Moïse de Khorène, *traduction russe, ad calcem*, note 57.)

Digitized by Google

Mais quand le cadavre fut en putréfaction, elle le fit jeter [par ses serviteurs (1)] dans une fosse profonde pour le dérober ainsi à la vue de tous. Puis ayant travesti en secret un de ses amants, elle publie sur Ara la nouvelle suivante : — « Les dieux, en léchant les plaies d'Ara, l'ont rendu à la vie, et ont ainsi comblé nos vœux les plus chers; aussi dorénavant ils doivent encore être davantage adorés et glorifiés par nous, comme les auteurs de notre félicité et de l'accomplissement de nos désirs. » — Sémiramis érige une nouvelle statue aux dieux (2), lui offre des sacrifices, comme si la puissance de ces dieux avait sauvé Ara (3). A l'aide de ces bruits répandus en Arménie touchant Ara, Sémiramis persuada tous les esprits et fit cesser la guerre.

En ce qui regarde Ara, il suffit de le rappeler en ce peu de mots : ayant vécu..... (4) années, Ara engendra Gartos (5).

IX. (Ch. XVI.)

Comment après la mort d'Ara, Sémiramis bâtit la ville, la chaussée du fleuve (6) *et son palais.*

Après ces succès, Sémiramis, s'étant arrêtée peu de jours dans la plaine appelée Ararat, du nom d'Ara, passe au sud de la montagne, car on était alors en été, pour se promener dans les vallons et les campagnes en fleurs. En voyant la beauté du pays, la pureté de l'air, les sources limpides qui jaillissent de toutes parts, le cours majestueux des fleuves au doux murmure : — « Il nous faut, dit-elle, dans un pays où le climat est si tempéré et l'eau si pure, fonder une ville, une demeure royale pour résider [ici (1)] en Arménie, au milieu de toutes les délices, la quatrième partie de l'année; les trois autres saisons plus froides, nous les passerons à Ninive. »

Sémiramis, ayant visité beaucoup de sites, arrive du côté oriental, sur le bord du lac salé (2); elle voit sur ces bords une colline oblongue, exposée dans sa longueur au couchant; un peu oblique au nord; au midi une grotte s'élevant droit et perpendiculairement vers le ciel; à peu de distance au sud, une vallée plate, confinant à l'orient avec la montagne, et qui, en s'allongeant vers le lac, s'élargit et prend un aspect grandiose. A travers ces lieux, des eaux pures, tombant de la montagne dans les ravins et les vallées, réunies à la large base des montagnes, devenaient de véritables fleuves. A droite et à gauche des eaux, s'élevaient dans cette vallée de nombreux villages; et à l'est de cette riante colline, se dressait une petite montagne.

Ici, l'active et impudique Sémiramis, ayant tout examiné en détail, fit aussitôt venir de l'Assyrie et des autres parties de son empire, et rassembler en ce lieu douze mille ouvriers et six mille maîtres de tout état, pour travailler le bois, la pierre, le bronze et le fer, tous très-habiles dans leur art. Tout s'exécutait selon les ordres de la reine. On voyait accourir en hâte des ouvriers et des maîtres de tout état. Sémiramis fait d'abord construire la chaussée du fleuve, avec des blocs de rochers, liés entre eux avec de la chaux et du sable [fin (3)], œuvre gigantesque pour l'étendue et la hauteur et qui existe, à ce que l'on dit, encore à présent (4). Dans les fentes de cette chaussée, nous le savons par ouï-dire, les voleurs et les vagabonds du pays y cherchent un refuge et s'y cachent en sûreté comme sur les cimes désertes des montagnes. Si quelqu'un veut en faire l'expé-

(1) Les mots ajoutés entre crochets manquent dans beaucoup de manuscrits.

(2) Le mot *dev* qui a généralement chez les auteurs arméniens le sens de « bon génie », paraît avoir eu chez les premiers écrivains de l'Arménie et notamment dans Moïse de Khorène, le sens de « mauvais génie ». — Cf. Émin, *traduct. russe de l'histoire de Moïse de Khoréne*, p. 256, note 59.

(3) Ce passage ne laisse aucun doute sur la nationalité assyrienne des Aralèz. M. Émin ne doute pas que l'Aralèz était représenté avec une tête de chien. (*Traduction russe de l'Histoire de Moïse de Khoréne*, p. 251-256, note 57; et *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 39.) Il serait curieux de rapprocher le mythe des Aralèz du culte d'Anubis, ce dieu du panthéon égyptien caractérisé par une tête de chacal ou de chien, et qui avait présidé avec Horus aux détails de l'embaumement d'Osiris. Le chacal, dans la mythologie de l'antique Égypte, était le symbole d'Anubis, et on le représente couché sur des coffrets funéraires, comme un gardien des morts.

(4) Les manuscrits présentent tous la même lacune en cet endroit.

(5) Gartos fut surnommé Ara, du nom de son père, que lui imposa Sémiramis (Jean Catholicos, *Hist. d'Arménie*, ch. VII).

(6) Quelques manuscrits disent : *des fleuves*.

(1) Ce mot manque dans plusieurs manuscrits.

(2) Le lac de Van ou d'Aghthamar dont il a été question plus haut.

(3) Cet adjectif manque dans quelques manuscrits.

(4) Cf. sur ces travaux gigantesques attribués à Sémiramis, Indjidji, *Géogr. mod.*, p. 138-139. — Le même, *Géogr. anc.*, p. 177-186. — Jaubert, *Voy. en Arménie et en Perse*, p. 136-137. — Schultz, *Lettre à Saint-Martin*, et notice de ce dernier, intitulée : *Voyage littéraire en Orient de Schultz et découvertes qu'il a faites dans la ville de Sémiramis*, dans le *Journal asiatique*, 1828. — *Inscriptions de Van relevées par Schultz*, dans le *Journal asiatique*, 1840, avec planches. — Léon Alischan, *Géogr. de l'Arménie*, p. 49 et suiv.

Digitized by Google

rience, il ne pourra pas même, en employant toutes ses forces, détacher de cette construction une pierre de fronde; en examinant la parfaite liaison des pierres, on croirait que la cimentation a été faite avec de la cire coulée. Cette chaussée, longue de plusieurs stades, va jusqu'à la ville.

La reine fait ranger cette multitude de travailleurs en plusieurs classes, et donne pour chef à chacune le meilleur des artisans. Ainsi à force de fatigues continuelles, elle achève en peu d'années ces merveilleuses constructions, qu'elle entoure de fortes murailles avec des portes d'airain. Elle bâtit aussi dans la ville de nombreux et magnifiques palais, ornés de différentes pierres de diverses couleurs, élevés de deux ou trois étages, chacun, comme il convient, exposé au soleil. Elle distingue par de belles couleurs les quartiers de la ville, les divise par de larges rues; elle construit, selon les besoins, des thermes au milieu de la ville, avec un art admirable. Distribuant dans la cité une partie des eaux du fleuve, elle les amène partout où il en est besoin, et aussi pour l'arrosement des jardins et des parterres. Quant à l'autre portion des eaux, près des bords du lac à droite et à gauche, elle les destine aux usages de la ville et de tous les environs. Toutes les parties de la ville, à l'est, au nord et au sud, sont décorées par elle de beaux édifices, d'arbres touffus, produisant des fruits et des feuillages différents; elle plante aussi quantité de vignes dans les terrains fertiles en vins. Elle rend de tous côtés magnifique et splendide la portion de la ville entourée de murailles, et y fait entrer une immense population.

Quant à l'extrémité de la ville et aux merveilleux édifices qui s'y trouvent, bien des gens ignorent l'état des choses; il est donc impossible d'en faire la description. Sémiramis garnit le sommet des murailles, ouvre des entrées d'un accès difficile, et élève un palais royal, avec de terribles oubliettes. Le dessin et le plan d'un semblable édifice ne nous ont été transmis par personne avec vérité, aussi nous ne croyons pas opportun d'en parler dans cette histoire. Nous dirons seulement, que de tous les ouvrages royaux, comme nous l'avons appris, c'est le premier et le plus splendide.

Sur le côté oriental de la grotte, là où actuellement on ne peut tracer un seul trait avec la pointe, tant la pierre en est dure, on a creusé des palais, des chambres, des caveaux pour mettre les trésors et de longues galeries (1). Personne ne sait comment ces merveilleuses constructions ont pu s'élever. Sur toute la surface de la pierre, comme sur de la cire, avec une pointe, sont tracés beaucoup de caractères (1). Or, la vue d'un semblable prodige jette tout le monde dans l'étonnement; mais assez sur ce sujet. Dans beaucoup d'autres cantons de l'Arménie, la reine fit graver sur la pierre le souvenir de quelqu'événement; sur beaucoup de points, elle fit dresser des stèles avec des inscriptions tracées de même (2). Mais, en voici assez sur les travaux exécutés en Arménie par Sémiramis.

X. (Ch. xvii.)

De Sémiramis; pourquoi elle fit périr ses enfants? Comment s'enfuit-elle en Arménie pour échapper au mage Zoroastre? Elle est tuée par son fils Ninyas.

La reine, voulant toujours aller passer l'été dans le nord, dans la ville qu'elle avait fondée en Arménie, laissa comme gouverneur de l'Assyrie et de Ninive Zoroastre (Zrataschd) mage et chef religieux des Mèdes (Mar); pendant longtemps les choses étant ainsi réglées, Sémiramis remit tout le pouvoir aux mains de Zoroastre.

(1) Tous les détails circonstanciés que notre auteur donne ici sur la ville dont la fondation est attribuée à Sémiramis et qui s'appela de son nom Schamiramaguerd sont confirmés par Diodore de Sicile, (liv. II, ch. 13, 14), par les géographes et les voyageurs modernes et notamment par Indjidji, Schultz, Jaubert et autres. Le nom de Schamiramaguerd fit place à celui de Vanaguerd ou Vanapert [ville ou château de Van], dont le nom s'est conservé intact jusqu'à nous. Ptolémée l'appelle Βουάνα (*Géogr.*, liv. V. ch. 13, 21) et les Byzantins Ἀβάν. (Cédrénus, t. II, p. 774.) Cette ville dut son nom de Van à un roi d'Arménie ainsi appelé, qui la fit reconstruire, et ce nom finit par lui rester, bien que le souvenir de Sémiramis ait persisté pendant toute la suite des siècles.

(1) Il s'agit ici des inscriptions cunéiformes en langue *arméniaque* (Oppert, *Expéd. de la Mésopotamie*, t. II, p. 9) qui jusqu'à présent n'ont pas été déchiffrées. Cependant on doit dire que ces inscriptions donnent des noms de rois complétement inconnus dans l'histoire, ce qui permettrait de supposer qu'elles ont été gravées par ordre de princes appartenant à une dynastie arménienne qui régnait à une époque fort ancienne sur les bords du lac de Van, dans le pays de Vasbouragan. On a là parmi les noms de ces princes celui du roi *Argistès* (Schultz, *Inscriptions de Van*, planche VI. — Hincks, dans le *Journal de la Soc. asiat. de Londres*, t. IX, n° 18, p. 387 et suiv.) qui se retrouve aussi dans une inscription récemment découverte à Kalincha, et dont le fac-simile a été donné dans les *Mélanges asiatiques de l'Acad. des Sciences de Saint-Pétersbourg* (t. IV, p. 674).

(2) Cf. Diodore de Sicile (liv. II, ch. 13), qui dit que ces inscriptions étaient « en caractères syriens », c'est-à-dire assyriens.

Digitized by Google

Souvent reprise par ses enfants à propos de sa conduite déréglée et par trop voluptueuse, la reine les fit tous périr, à l'exception de Ninyas, le plus jeune. Dans son amour pour ses favoris, elle leur (1) remet son pouvoir souverain, ses trésors, et ne prend aucun soin de ses fils. Ninus, son mari, n'était pas mort; et ne fut pas enterré, comme on le dit, par ses soins, dans le palais, à Ninive; mais voyant la corruption de sa perfide épouse, il abandonna l'empire et se réfugia en Crète (Gridé). Ses fils, devenus grands, reprochent à leur mère sa conduite, croyant la faire rougir de ses vices, de ses méfaits diaboliques, et la déterminer à leur céder le pouvoir et ses trésors. La reine devint plus furieuse encore et les fit tous mourir. Ninyas fut seul épargné, comme nous l'avons dit plus haut.

Par suite des torts de Zoroastre envers la reine et de leur querelle, Sémiramis prend les armes contre lui, car il songeait à établir partout sa tyrannie. Au fort du combat, Sémiramis s'enfuit devant Zoroastre, et gagne l'Arménie. Ninyas trouve le moment opportun pour se venger; il tue sa mère, et règne sur l'Assyrie et Ninive. Nous avons dit la cause et les circonstances de la mort de Sémiramis (2).

XI. (Ch. XVIII.)

Première guerre de Sémiramis dans les Indes, puis sa mort en Arménie.

J'ai en vue Céphalion (3), pour ne pas m'exposer à être un sujet de risée; il parle d'après d'autres écrivains, d'abord de la naissance de Sémiramis (4), ensuite de sa guerre dans les Indes (5). Mais les faits qui résultent de l'examen que fit Mar Apas Catina, dans les livres chaldéens, nous ont paru plus certains que toutes ces particularités; car il parle avec savoir et il expose les causes de la guerre. Ajoutons encore que les fables (1) de notre pays donnent raison au savant syrien, en disant qu'ici (en Arménie) eurent lieu la mort de Sémiramis, sa fuite à pied, sa soif ardente, ses recherches pour avoir de l'eau, son empressement à se désaltérer, et à l'arrivée des soldats armés de glaives, le jet du talisman dans la mer (2), d'où est venu ce chant : « Les perles de Sémiramis dans la mer. » Aimes-tu les fables? Écoute celle-ci : « Sémiramis changée en pierre, bien avant Niobé. » Assez sur ce sujet, occupons-nous des faits postérieurs.

(1) Deux manuscrits donnent la variante suivante : « Dans son amour pour ses favoris, elle abandonne à ses amants et à ses courtisans toutes les affaires..... »

(2) Comparez ce récit de la mort de Sémiramis avec ce que disent Diodore de Sicile (liv. II, ch. 20) et Justin (liv. I, ch. 2), qui rapportent qu'à la suite de la conspiration de Ninyas contre sa mère, celle-ci lui remit l'empire et disparut, pour se mêler au rang des dieux. Diodore ajoute qu'elle prit la forme d'une colombe, et que c'est pour cela que cet oiseau est vénéré par les Assyriens. — Cf. aussi Lucien, *De la Déesse syrienne*, ch. 14.

(3) Cf. les *Fragm. histor. grxc.* de M. Ch. Müller (t. III, p. 625 et suiv.), où ont été réunis tous les fragments de Céphalion qui nous ont été conservés par Eusèbe, Moïse de Khorène, le Syncelle et Malala.

(4) Deux manuscrits ajoutent : « puis de sa guerre contre Zoroastre, de sa défaite, ensuite..... »

(5) Cf. Eusèbe (*Chronique*, t. II, p. 90 et suiv.) et le Syncelle (p. 133)

XII. (Ch. XIX.)

Événements qui eurent lieu après la mort de Sémiramis.

Je veux dans cet ouvrage te montrer tous les événements avec ordre, les ancêtres les plus renommés de la nation, toutes les traditions qui les concernent, chacun de leurs faits et gestes, en omettant toutes les choses imaginaires ou inconvenantes dans nos récits, et en racontant ce qui se trouve dans les livres, et notamment dans les discours des hommes sages et profonds, d'où nous avons précisément cherché à rassembler et à extraire les documents de notre antiquité. Et nous dirons : dans cette histoire, nous nous sommes attaché à la justice et à la vérité, aussi bien par inspiration que par conviction. C'est avec de telles dispositions qu'est faite notre compilation. Dieu le sait! louable ou blâmable aux yeux des hommes, leur jugement importe peu; mais l'uniformité de notre récit, la suite régulière des personnages, sont une garantie suffisante de l'exactitude de nos recherches. Ceci posé, certain ou presque assuré de la vérité, je commencerai par t'exposer les faits postérieurs, en suivant l'ordre historique.

Or, après la mort de Sémiramis, tuée par son fils Zamassis (3), c'est-à-dire Ninyas, né après le meurtre d'Ara, nous savons avec certitude l'ordre

(1) Le mot *arasbel*, en arménien, est susceptible de plusieurs acceptions, et dans ce passage, il peut bien vouloir dire, « légende », bien que cette signification ne soit pas donnée par les dictionnaires.

(2) Il est question ici de la mer de Van.

(3) La *Chronique d'Eusèbe* (éd. du P. Aucher; Venise, 1818, 2 vol. in-4°) donne au fils de Sémiramis et de Ninus le nom de Zamès (t. I, p. 98, t. II, p. 15).

Digitized by Google

des faits. Ninyas règne, après avoir fait périr sa mère voluptueuse, et vit en paix. Sous Ninyas, Abraham termina ses jours.

Comparaison de la généalogie de notre nation avec celle des Hébreux, des Chaldéens, jusqu'à Sardanapale, appelé Tonos-Concholéros (1).

Hébreux.	*Chaldéens.*	*Arméniens.*
Abraham.	Ninyas.	Aram.
Isaac.	Arios (2).	Ara.
Jacob.	Aralios.	Ara,

qui était fils de notre Ara, appelé Ara par Sémiramis qui lui confie le gouvernement de notre pays.

Levi.	Sosarès (3).	Anouschavan.
Cahat.	Xerxès.	Bared.
Amram.	Galéos.	Arpag.
Moïse.	Armamithrès (4).	Zavan.
Josué.	Bélochus.	Parnas.

Depuis Josué, ce n'est plus par ordre de filiation, mais de prééminence, que tous descendent d'Abraham. Défaits par Josué, les Cananéens, fuyant leur exterminateur (5), passèrent en Afrique (Akras) (6), naviguant sur Tharsis, événement constaté par une inscription gravée sur des stèles en Afrique, et qui se conserve jusqu'à présent. Voici ce qu'elle rapporte en propres termes :

« Mis en fuite par le brigand Josué,
« nous, les chefs des Cananéens,
« sommes venus habiter ici. »

Un de ces chefs était notre illustre Cananitas, en Arménie. Tout bien examiné, nous avons trouvé que la descendance des Kentouni provient de lui, sans aucun doute (7). Le caractère de ces derniers démontre bien qu'ils sont Cananéens.

(1) Cf. ces généalogies qui offrent quelques différences, avec les tables données par Eusèbe (*Chronique*, t. I, p. 98-100 ; t. II, p. 15 et suiv., et *passim*).
(2) *Ariosa, Arisa.*
(3) *Sovarès, Sovaren.*
(4) *Amamithrès.*
(5) Josué, liv. XVII, v. 16-18.
(6) Cette tradition est aussi rapportée par Procope (*Hist. bell. Vandal.*, II, 10), ce qui permet de corriger d'après lui le texte de notre auteur, et de restituer le mot « Afrique » au lieu d' « Akras ». — Pour ce qui est du nom de Tharsis qui se lit dans Moïse de Khorène, Procope l'écrit *Tigisi*.
(7) Cf. plus bas, liv. I, ch. 23, et liv. II, ch. 7, où il est question des Kénouni, qui étaient chargés de revêtir Valarsace de ses ornements royaux.

Hébreux.	*Chaldéens.*	*Arméniens.*
Gothoniel.	Altadas.	Sour (1).
Avod.	Mamithus.	Havanag.
Barac.	Macaléus.	Vaschdag.
Gédéon.	Sphœrus.	Haïgag.
	Mamylus.	
	Sparethus.	
	Ascatades.	
	Amyntas.	
	Bélochus.	

Haïgag qui vivait, à ce que l'on dit, sous Bélochus, périt dans une émeute follement soulevée par lui.

Abiméleck.	Balatorès.	Ambag.
Thola.	Lampridis.	Arnag.
Jaïr.	Sosarès.	Schavarsch.
Jephté.	Lamparès.	Noraïr.
Eséphon.	Panyas.	Vsdasgar (2).
Aglon.	Sosarmus (3).	Korag.
Labdon.	Mithrœus.	Hraud (4).
Samson.	Teutamus (5).	Entzak.
Héli.		Kéghag.
Samuel.		Horo.
Saül.		Zarmaïr.
David (6), et ainsi de suite.		

Zarmaïr, envoyé au secours de Priam par Teutamus avec une armée d'Éthiopiens, meurt de la main des braves Hellènes (7).

Chaldéens.	*Arméniens.*
Teutéus.	Berdj.
Tineus.	Arpoun.
Dercylus.	Pazoug.

(1) La liste des rois d'Arménie donnée ici par Moïse de Khorène, d'après Mar Apas Catina diffère sous beaucoup de rapports de celle que nous a laissée Jean Catholicos dans son Histoire (Cf. édit. de Moscou, p. 14, et traduction française de Saint-Martin éditée par M. Lajard (Paris, 1841), p. 14 et note ; p. 385 et suiv.). Elle offre aussi quelques différences avec celle que Grégoire Magistros nous a transmise dans sa lettre en réponse à Sarkis. Les lettres de Grégoire Magistros, qui existent en manuscrit à Venise et dans d'autres bibliothèques, n'ont pas encore été publiées. Il serait à souhaiter que les Mékhitaristes de Venise fissent entrer cet auteur dans la série des écrivains qui composent la collection si précieuse des auteurs arméniens dont ils ont entrepris de donner des éditions.
(2) Ce nom est écrit différemment dans l'histoire de Jean Catholicos (ch. VIII) et dans les lettres de Grégoire Magistros, qui le sépare en deux mots : *Vesdam* et *Gar*.
(3) *Sosmarus.*
(4) *Hradn.*
(5) *Tevmomos.*
(6) Plusieurs manuscrits, après David, ajoutent : « Salomon, Roboam, Abia, Asa, Josaphat, Joram. »
(7) Cf. plus bas, ch. XXXII.

Digitized by Google

Chaldéens.	*Arméniens.*
Eupalmeus.	Ho.
Laosthénès.	Housag.
Priétiadès.	Gaïbag.
Ophrateus.	Sgaïorti (fils de géant).
Ophratonès.	
Acrazanès.	
Sardanapale.	

XIII. (Ch. xx.)

Ara fils d'Ara. — Son fils Anouschavan, surnommé Sos.

Sémiramis, en souvenir de sa première passion pour le bel Ara, appelle Ara le fils né de lui et de sa femme bien-aimée Nouart, et qui était âgé d'environ douze ans à la mort d'Ara (1). Sémiramis, pleine de confiance en ce prince, l'investit du gouvernement de notre pays. Ara meurt, à ce que l'on dit, dans la guerre contre Sémiramis.

Voici l'ordre des événements postérieurs : Ara fils d'Ara meurt dans la guerre contre Sémiramis, laissant un fils, appelé Anouschavan, très-puissant et très-capable dans l'action et dans le conseil. Il était surnommé Sos (peuplier argentifère) (2), car il était voué aux fonctions sacerdotales, dans les forêts de peupliers d'Aramaniag, à Armavir. Le tremblement des feuilles de peuplier, au souffle léger ou violent de l'air, était l'objet d'une science magique en Arménie et le fut longtemps.

Cet Anouschavan, ayant à souffrir pendant de longues années le mépris de Zamassis, languissait à la cour. Aidé par ses partisans, il réussit à obtenir le gouvernement d'une partie du pays, moyennant tribut, ensuite du pays tout entier (1). Mais ce serait trop de rapporter dans cette histoire tout ce qui est digne d'être rappelé, les paroles, les faits et les entreprises.

XIV. (Ch. xxi.)

Barouïr fils de Sgaïorti est le premier roi couronné en Arménie. — Il aide Varbace le Mède à s'emparer du royaume de Sardanapale.

Laissant de côté les faits les moins considérables, nous dirons ce qui est le plus important. Le dernier de ceux qui vécurent sous l'empire des Assyriens, depuis Sémiramis ou depuis Ninus, est, je le dis, notre Barouïr, contemporain de Sardanapale (2). Aidé puissamment par Varbace

(1) Cf. la dernière note du ch. XV ci-dessus, p. 27, note 5, où il est dit que Ara [II] s'appelait Gartos.

(2) L'interprétation du mot *Sos* a donné lieu à beaucoup de controverses et même à une polémique assez violente entre deux savants, MM. Lajard et Quatremère. Le premier attribuait au mot *Sos* la valeur de cyprès, en se conformant ainsi à la traduction qu'en avaient donnée les frères Whiston dans leur édition de l'Histoire de Moïse de Khorène (Londres, 1736, p. 54). M. Quatremère et M. Levaillant (Moïse de Khorène, trad. franç., p. 95) prétendaient au contraire que le mot *Sos* signifie « platane ». Ces deux opinions sont également erronées. Le *Sos* est très-certainement le peuplier argentifère. — Le texte de Jean Catholicos (*Histoire d'Arménie*, édit. Émin, p. 13) donne à Anouschavan le surnom de *Sossanever* « consacré au bois de Sos, » qui paraît préférable (Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 44, note 3). — Les Arméniens rendaient pareillement un culte à l'arbre *pardi*, sorte de peuplier différent du peuplier argentifère; ce culte se continua à Samosate jusque dans le courant du douzième siècle, et S. Nersès nous en a conservé le souvenir dans une de ses lettres (Venise, 1838, p. 238-253). Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 43 et suiv. — On sait que dans l'ancienne religion iranienne, les eaux et les arbres étaient l'objet d'un culte qui, de la Perse, était venu s'implanter chez les Arméniens. On lit dans le Zend-Avesta ce passage : « J'invoque, je célèbre les eaux pures, et toutes les eaux données de Mazda, et tous les arbres donnés de Mazda. » (Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, p. 87. — E. Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, ch. 1, p. 380-381.)

(1) Si l'on en croit le témoignage de Jean Catholicos (*Hist. d'Arménie*, ch. VIII), la dynastie des Haïciens fut renversée après le règne d'Anouschavan, et dès lors la race des premiers monarques aurait été supplantée par une dynastie étrangère à cette famille, dont Zamassis semble avoir été le chef. Voici ce que raconte à ce sujet le patriarche Jean qui paraît avoir eu entre les mains un exemplaire de l'histoire de Mar Apas Catina, puisqu'il donne à ce propos des détails assez circonstanciés dont Moïse n'a pas jugé opportun de faire usage : « Pendant quelque temps, Anouschavan ne régna que sur une partie de l'Arménie, mais ensuite il devint maître de tout le pays. Ce prince ne mourut qu'après un long règne. Ni ses fils, ni ses parents n'héritèrent de sa souveraineté; des hommes étrangers à sa race s'en emparèrent violemment et ils régnèrent sur la nation de Thorgoma, non par droit de succession, mais par droit de conquête » (Jean Catholicos, *Hist. d'Arménie*, trad. de Saint-Martin, p. 14). On peut conclure de ce passage que des usurpateurs, ayant renversé la dynastie haïcienne, dont le trône était déjà chancelant depuis le règne d'Ara [II], puisque son fils Anouschavan en avait été lui-même éloigné par Zamassis, continuaient à gouverner le pays, comme vassaux du roi d'Assyrie, qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait étendu sa domination sur tous les peuples d'alentour.

(2) Les monuments assyriens récemment mis en lumière par la lecture des textes cunéiformes donnent à ce Sardanapale, surnommé improprement Concholéros par les Grecs, le nom de Sardanapale V qui régna de 796 à 741 avant J.-C. (Cf. Oppert, *Rapport sur une mission en Angleterre*; 2e partie, *Chronologie des Assyriens et des Babyloniens*, dans les *Archives des missions scientifiques*, t. V, p. 203 et suiv. — Le même,

Digitized by Google

le Mède (1), il ravit le royaume de Sardanapale.

A présent j'éprouve du bonheur et de la joie en arrivant au véritable ancêtre de notre nation (2), dont les descendants furent élevés au rang de roi; aussi nous avons une grande tâche à accomplir, bien des sujets à traiter. Nous avons cru de notre devoir de lire les preuves de ces faits dans quatre livres composés par cet homme sage et éloquent, le plus sage d'entre les sages (3).

Varbace, d'un canton de la Médie, à la pointe extrême de la province la plus fortifiée, homme d'une grande astuce, célèbre dans les combats, voyant la vie efféminée et la mollesse voluptueuse du faible et vil Concholéros (4), gagne par sa conduite, par ses largesses, beaucoup de partisans, parmi les personnages braves et puissants qui alors soutenaient avec dignité et une grande fermeté l'empire d'Assyrie. Il se concilie l'amitié de notre brave satrape Barouïr, lui promettant la couronne et tout l'éclat de la royauté; il s'attache aussi un grand nombre de vaillants guerriers habiles à manier le javelot, l'arc et le glaive. Varbace, s'emparant de cette manière des États de Sardanapale, commande à l'Assyrie et à Ninive; mais il y établit des gouverneurs et transporte aux Mèdes l'empire des Assyriens.

Si ces faits, chez les autres historiens, sont rapportés différemment (1), ne t'en étonne pas; car comme plus haut, dans les premiers chapitres (2), nous avons blâmé les usages de nos premiers ancêtres qui ne prenaient aucun souci de la science, il arrive encore ici la même chose. Les faits et gestes du père de Nabuchodonosor ont été consignés dans les annales et les registres de ses inspecteurs des mémoriaux (3); or nos princes n'ayant pas songé à faire de même, il n'y a eu de transcrit que les faits accomplis dans les derniers temps. Si on demande : « où donc avons-nous trouvé les noms, les faits et gestes de beaucoup de nos ancêtres? » je répondrai : « dans les anciennes archives des Chaldéens, des Assyriens, des Perses (4), à cause de la mention faite dans les écrits royaux des noms et des actes de nos aïeux comme chefs de l'administration, chargés par les rois du gouvernement général. »

XV. (Ch. xxii.)

Suite de nos rois. — Leur nombre de père en fils.

Je vais compter nos grands hommes, surtout les rois, jusqu'à l'empire des Parthes, parce qu'ils me sont chers ces descendants de notre monarque couronné, comme mes compatriotes, mes proches et mes frères. Comme il m'eût été doux, si le Sauveur (Perguitch) fut alors venu me racheter, d'entrer dans le monde sous de tels monarques, de jouir du bonheur de les voir et d'échapper aux dangers du temps présent (5)! Mais ce sort heu-

Les inscriptions assyriennes des Sargonides, p. 6, extr. du t. VI (V^e^ série) des *Annales de philosophie chrétienne*, 1862.)

(1) Varbace ou plutôt Arbace, comme l'appelle Diodore de Sicile (liv. II, ch. 24 et suiv.). — Cf. aussi Ch. Muller, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 357 et suiv.; 210.

(2) On peut présumer d'après ce passage, rapproché du témoignage de Jean Catholicos (ch. VIII), que Barouïr était de la race de Haig, qu'il reprit sur les usurpateurs étrangers qui s'étaient emparés du gouvernement de l'Arménie sous Anouschavan, le trône de ses ancêtres. « Après eux (les usurpateurs), dit Jean Catholicos, régna Barouïr qui rétablit le nom de la nation arménienne, dont la souveraineté était détruite depuis longtemps. Il fut le premier qui ceignit chez nous le diadème des rois..... Les écrivains de notre nation ont déjà célébré les louanges de Barouïr, et je n'ai pas envie d'en parler après eux. » (Jean Catholicos, *Hist. d'Arménie*, trad. de Saint-Martin, p. 14-15.)

(3) Cet écrit en quatre livres a peut-être quelque rapport avec ces panégyriques que des écrivains arméniens, aujourd'hui perdus, avaient composés à la louange de Barour. — Cf. Jean Catholicos, *Hist. d'Arménie*, p. 15, et la note précédente.

(4) Le nom de Κονσακογχόλερος n'a jamais été, comme les Grecs l'ont supposé, un surnom de Sardanapale; c'est un titre royal qui se trouve dans les inscriptions de ce prince, expliquées par les assyriologues, et qui signifie mot à mot : *ego rex, vicem gerens Dei Assori* (*Arch. des miss. scientif.*, t. V, p. 205). — Au surplus les interprètes anciens des textes cunéiformes ont commis une erreur bien aussi grave en donnant pour père, à Sardanapale, un personnage imaginaire du nom d'Ἀναξυνδαράξης ou Ἀναξυνδαραξάρης, nom qui n'est autre chose que le titre royal de Sardanapale : *ego rex augustus Assyriæ*, que nous ont conservé les textes en langue assyrienne. Les Grecs qui ne comprenaient pas la valeur des mots de cette langue, ont pris ce titre tout entier pour un nom propre et ont forgé ainsi une appellation barbare qui eut une grande vogue dans toute l'antiquité et qui a été souvent rappelée par les écrivains classiques, à propos de l'inscription célèbre du tombeau de Sardanapale. Cf. notre *Mémoire sur le tombeau de Sardanapale à Tarsous*, dans la *Revue archéologique*, (1853); et notre *Voyage en Cilicie*, p. 265 et suiv.

(1) Cf. notamment Diodore de Sicile, liv. II, ch. 24 et suivants.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, liv. I, ch. 3.

(3) M. Emin a rendu l'expression *ichogouthiantz verагatzoukh* par « preposés à la garde des archives », dans sa traduction russe de l'ouvrage de Moïse de Khorène, p. 60; et *ad calcem*, note 81.

(4) Rapprochez ce passage de ce que dit Moïse de Khorène (liv. II, ch. 3), au début de son Histoire, dans sa dédicace à Isaac Bagratouni.

(5) Moïse de Khorène fait allusion ici à la domination

Digitized by Google

reux, cette fortune a fui loin de nous. Mais ces rois nationaux vivaient sous le gouvernement des Mèdes, et nous allons en rappeler ci-dessous les noms (1).

En ce temps-là, le pouvoir royal de notre nation existait véritablement, comme l'atteste le prophète Jérémie, appelant aux armes contre Babylone : « Convoquez, dit-il, le royaume d'Ararat et la troupe d'Ascanaz (2). » Il est donc évident que notre empire existait alors. Mais, en réglant la succession de nos rois, nous mettrons à côté celle des rois mèdes :

Premier roi des Mèdes (3).	*Notre premier roi couronné par Varbace fut :*
Varbace.	Barouïr, fils de Sgaïorti.
Maudacès (4).	Hratchia.
Artysis.	Parnouas.
Déjocès.	Badjouïdj.
Phraortes.	Gornag.
Cyaxares.	Pavos.
Astyage.	Un autre Haïgag.
	Erouant qui vécut peu.
	Dikran (Tigrane) (5).

Du nom des deux derniers furent appelés les derniers Erouant et Tigrane (6), sans doute à cause des espérances qu'ils donnaient. Le temps n'est pas très-éloigné où nous mentionnerons leurs noms.

Hratchia (1) était ainsi appelé à cause de la vivacité de ses traits et de l'éclat pétillant de ses yeux. Sous lui, dit-on, vivait Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui emmena les Juifs en captivité. On raconte que Hratchia lui demanda l'un de ces principaux captifs hébreux, appelé Champat, le conduisit dans ses États et le combla d'honneurs. De Champat, dit l'historien, descend la race des Pakradouni (2); cela est certain. Mais ce que firent nos rois pour convertir cette famille au culte de leurs dieux, combien et quels furent ces Pakradouni qui moururent dans le sein du culte divin, nous le raconterons plus tard avec détail (3). Certains individus, indignes de croyance, par pur caprice et non selon la vérité, disent que c'est de Haïg que descend la race des Thakatir (4) Pakradouni; mais je réponds à ceci : Ne crois pas à de pareils contes, car il n'y a aucun semblant de vérité, aucun indice de probabilité; et dans ce qui te fut dit, rien qui dénote la vérité. Ce sont des paroles absurdes, dénuées de sens et de valeur, contre Haïg et ses pareils. Mais sache que le nom de Sempad que les Pakradouni donnent souvent à leurs fils, correspond exactement dans leur langage primitif, qui est l'hébreu, à Champat (5).

des rois perses de la dynastie sassanide en Arménie, qui s'étaient emparés de ce pays en 428 sous le règne de Bahram V et avaient mis fin à la dynastie des Arsacides arméniens représentés à cette époque par Ardaschès IV. — Cf. aussi l'Élégie de Moïse de Khorène sur les malheurs de sa patrie (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 68).

(1) L'édition arménienne des Fr. Whiston donne la variante suivante : « Vivant aujourd'hui sous le gouvernement d'étrangers, je donnerai en même temps ici et la succession de nos rois et celle des autres. »

(2) Jérémie, ch. LI, v. 28.

(3) Cf. cette liste des rois mèdes avec celles données par Eusèbe (*Chronique*, éd. Aucher, t. I, p. 101 et t. II, p. 32), qui offrent quelques différences. Les deux tables d'Eusèbe ne sont même pas d'accord entre elles.

(4) *Mandacès*, selon une variante.

(5) Jean Catholicos (*Hist. d'Arm.*, ch. VIII) dit que tous les princes issus de Barouïr ont une histoire très-connue, rapportée dans les livres chaldéens, écrits du temps de Tibère et qui se trouvaient à Ninive et à Édesse.

(6) Il s'agit ici d'Erouant, prince arsacide, qui régna après Sanadroug, de 58 à 78 après J.-C., et conquit toute l'Arménie (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 37 et suiv.), et de Tigrane-le-Grand, fils d'Ardaschès, qui occupa le trône des Arsacides d'Arménie de 89 à 36 av. J.-C. (Strabon, liv. XI, ch. 14, § 15. — Justin, liv. 38. — Moïse de Khorène, liv. II, ch. 14 et suiv. — Jean Catholicos, ch. VIII. — Plutarque, *Lucullus et Pompée*. — Dion Cassius, liv. 36 et suiv. — Velleius Paterculus, liv. II.)

(1) Ce nom en arménien signifie « yeux de feu ». — Cf. aussi Jean Catholicos, ch. VIII.

(2) Les Pakradouni ou Bagratides, famille illustre de l'Arménie, qui parvint au trône d'Ani dans le courant du huitième siècle de notre ère, et donna également des rois aux pays de Kars et de Daschir dans le dixième siècle, et enfin à la Géorgie depuis le sixième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. C'est cette même famille des Bagratides, divisée en une grande quantité de branches, qui subsiste encore actuellement en Russie sous le nom de Bagration, et qui a fourni à cet empire plusieurs célébrités. Les descendants des rois Bagratides de Géorgie portent encore aujourd'hui le titre de « Princes de Géorgie »; mais ce titre est purement honorifique.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 9, 63.

(4) *Thakatir* est un mot arménien formé de *thak* « couronne » et de *tir* « pose », qui veut dire, « celui qui pose la couronne ». — Cf. plus bas, XXVIII (liv. II, ch. 3), et la note.

(5) On peut supposer que le nom de Sempad, venu de Champat, dérive de l'hébreu שׁבת, « *quies, sabbathum* », qu'on trouve comme nom propre d'homme sous la forme שׁבתי, *Sabbathai*, dans le livre d'Esdras (II, Esdr. XI, verset 16). — Quant au nom de Pakarad, Moïse de Khorène (liv. II, ch. 63) lui donne également une origine hébraïque.

Digitized by Google

XVI. (Ch. xxiii.)

Des fils de Sennékérim. — Les Ardzrouni, les Kénouni et le prince d'Aghdznik en sont issus. — Démontrer dans le même chapitre que la maison d'Ankegh vient de Baskam.

Avant de commencer l'histoire du grand Tigrane (Dicran) qui est le neuvième de nos ancêtres couronnés, prince vaillant, renommé et toujours victorieux entre les conquérants, nous raconterons ce qui est le plus important. Ce qui concerne Sennakérib (Sennékérim) a été mis en oubli. En effet, environ quatre-vingts ans avant le règne de Nabuchodonosor, vivait Sennakérib, roi d'Assyrie, celui-là même qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, chef des Juifs (1). Ayant tué leur père, les fils de Sennakérib, Atramelek et Sanassar, se réfugièrent chez nous (2).

L'un d'eux, Sanassar, fut établi par notre vaillant ancêtre Sgaïorti au sud-ouest de notre pays, près des confins de l'Assyrie. Les descendants de Sanassar ont peuplé la montagne de Sim (3). Les plus grands et les plus illustres d'entre eux, ayant signalé dans la suite leur dévouement envers nos rois, furent jugés dignes d'obtenir le gouvernement (4) de ces contrées. Arkamozan se fixe au sud-est du pays (1); c'est de lui, dit l'historien, que descendent les Ardzrouni et les Kénouni (2). Voilà la raison qui nous a fait rappeler Sennakérib.

La maison d'Ankegh, dit le même historien, est issue d'un certain Baskam, petit-fils de Haïgag (3).

XVII. (Ch. xxiv.)

De Tigrane (4), tel qu'il fut en toutes choses.

Passons actuellement à ce qui regarde Tigrane et ses entreprises. C'est, de tous nos rois, le plus puissant, le plus vertueux, le plus brave de tous ces princes et de tous les guerriers. Il aida Cyrus à renverser l'empire des Mèdes (5), il retint longtemps sous son obéissance les Grecs, et il étendit notre territoire jusqu'à nos anciennes frontières. Objet d'envie pour tous les contemporains, il fit aussi, lui et son siècle, l'admiration de la postérité.

En effet, qui donc parmi les vrais guerriers et les admirateurs de la valeur et de la vertu ne tressaille au souvenir de Tigrane, ne désire ardemment l'égaler en grandeur? Chef et modèle des guerriers, signalant partout son courage, il éleva haut notre nation; nous étions courbés

(1) Le mot *aradchnort* signifie en arménien littéral « conducteur, chef, prince »; c'était un titre purement civil. De nos jours, cette expression a pris un tout autre sens et s'applique spécialement à un fonctionnaire de l'ordre religieux chargé de l'administration civile d'une province où résident des Arméniens. Les fonctions de l'aradchnort ont été définies dans le projet de constitution nationale que se sont donnée les Arméniens de la Turquie en 1860 (cf. *Azkaïn sahmanatrouthioun*..... Constitution nationale des Arméniens (Constantinople, 1860), p. 8, article 4; et traduct. française (Paris, 1862), p. 6, article 4).

(2) Isaïe, XXXVII, 38, — IV, Rois, XIX, 37. — Cf. Josèphe (*Ant. judaïq.*, X, 12), d'après Bérose dont les fragments sont conservés dans la Chronique d'Eusèbe (Éd. Aucher (Venise, 1818), t. I, p. 39 et suiv.) et dans le Syncelle, p. 78, c., et publiés dans les *Fragm. histor. græcorum*, t. II, p. 504, § 12.

(3) Cf. Indjidji, *Géogr. ancienne*, p. 70. — Selon Moïse de Khorène (liv. I, ch. 6), Sim fils de Xisuthre (autrement Sem fils de Noé) vint en Arménie et s'établit au pied d'une montagne à laquelle il donna son nom. Le même historien cite à propos de cette montagne le nom d'Olympiodore, historien grec dont les œuvres ne sont pas venues jusqu'à nous (liv. II, ch. 74) et qui est différent du philosophe néoplatonicien du même nom. Quoi qu'il en soit de ces traditions, nous savons seulement que les Arméniens appliquaient le nom de Sim aux montagnes qui partent de l'ouest de Van et s'étendent jusqu'au Tigre (St-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 54).

(4) Le mot *pteschkhouthioun*, dont le radical est *pteschkh* ou *ptiaschkh*, que les auteurs du grand dictionnaire arménien rendent par ὕπατος, *consul*, *dux*, signifie à proprement parler un gouverneur militaire de province, un satrape commandant à l'une des grandes divisions de la monarchie arménienne. Selon M. Brosset, le mot *ptiaschkh* serait dérivé des deux mots *bed*, « chef », et *aschkharh*, « contrée », et signifierait un satrape de province (*Histoire de la Siounie d'Étienne Orbelian*, p. 15, note 2). Le titre de *ptiaschkh* était surtout donné au chef de la province de Goukark, la Γωγαρηνή de Strabon (liv. XI, 14, 4.), qui correspond au Somkheth des historiens et des géographes géorgiens; c'est la partie de la Géorgie située au sud de la Khram ou Ktzia. On connaît une pierre gravée, faisant partie des collections de la Bibliothèque impériale, où est représenté un *ptiaschkh* du Goukark. La légende grecque qui entoure le buste du personnage rend le mot *ptiaschkh* par πτιταξης (Cf. Visconti, *Iconog. grecque*, t. II, p. 269 et suiv., pl. XLV, n° 10).

(1) Arkamozan est le surnom d'Atramelek; mais comme ce surnom n'est pas donné dans les Livres saints, on doit croire qu'il s'était conservé dans les traditions nationales, ou que Moïse de Khorène l'avait trouvé mentionné dans le livre de Mar Apas Catina.

(2) Ce dernier nom manque dans certains manuscrits. Sur ces deux familles, cf. plus bas, xxxiii (liv. II, ch. 8).

(3) Le canton d'Ankegh ou Ankegh-doun [maison d'Ankegh], l'*Ingilène* des Grecs, faisait partie de la Quatrième Arménie. — Cf. plus bas, xxxiii (liv. II, ch. 8).

(4) C'est du nom de Dikran que les Grecs ont fait Τιγράνης.

(5) Xénophon, *Cyropédie*, liv. II, ch. 4.; liv. III, ch. 1-3.

Digitized by Google

sous le joug, il la mit en état de subjuguer et de faire payer tribut à de nombreux peuples. Partout s'élevaient des monceaux d'or, d'argent, de pierres précieuses; partout on voyait des vêtements de toute forme, de toute couleur pour hommes et pour femmes; si bien que la laideur paraissait aussi belle que la beauté, et la beauté, selon l'esprit du temps, était déifiée (1). On voyait les fantassins chevaucher, les frondeurs devenus d'habiles tireurs d'arcs, les hommes auparavant armés de pieux manier le glaive et la lance, les gens autrefois sans armes, couverts de boucliers et d'armures de fer. La vue des soldats rassemblés, le feu, l'éclat resplendissant de leurs armures et de leurs armes, suffisaient pour dérouter l'ennemi. Tigrane inaugure la paix, multiplie les édifices et féconde tout le pays avec des ruisseaux d'huile et de miel.

Tels sont, avec beaucoup d'autres encore, les bienfaits dont gratifia notre patrie Tigrane fils d'Erouant, prince à la blonde chevelure bouclée (2), au visage coloré, au regard doux, puissamment membré, large des épaules, à la marche rapide, le pied bien tourné, sobre toujours dans le boire et le manger, et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres le célébraient au son du pampirn (3), en chantant sa prudence, sa modération dans les plaisirs de la chair, sa sagesse, son éloquence, et son désir d'être utile à l'humanité (4). Quel plus grand plaisir pour moi, que de prolonger ces sujets louangeux pour lui, et qui sont la vérité de l'histoire! Toujours équitable dans ses jugements, sa balance, égale pour tous, pesait sans partialité la conduite de chacun. Il n'était point jaloux des grands, il ne méprisait pas les petits; il n'avait d'autre volonté que d'étendre sur tous le manteau de sa sollicitude. [Tigrane], depuis longtemps déjà, lié par des traités avec Astyage (Aschtahag) (1), roi des Mèdes, lui donne en mariage sa sœur Dikranouhi, qu'Astyage recherchait avec empressement; car celui-ci se disait : « Par cette alliance, j'aurai pour Tigrane une constante affection, ou je lui tendrai facilement des embûches pour le faire périr. » En effet, pour lui, Tigrane était un sujet de crainte, car une prophétie indépendante de sa volonté lui avait annoncé l'événement que voici :

XVIII. (Ch. xxv.)

Crainte et soupçon d'Astyage, en voyant l'étroite amitié de Cyrus et de Tigrane.

La cause première de ces craintes était l'alliance et l'amitié qui unissaient Cyrus et Tigrane. Souvent aussi le sommeil fuyait loin d'Astyage lorsqu'il rappelait ses souvenirs. Il faisait sans cesse à ce sujet des questions à ses confidents : « Comment pourrons-nous, disait-il, rompre les liens d'amitié entre le Perse et le descendant d'Haïg, fort de tant de myriades d'hommes? » Pendant qu'il est agité par ces pensées, une vision lui apparaît, qui lui révèle sa situation et qu'il raconte ainsi :

XIX. (Ch. xxvi.)

Comment Astyage, la haine au cœur, voit sa destinée présente dans un songe singulier.

« Un grand danger, dit-il, menaçait le Mède Astyage, par le fait de l'union de Cyrus et de Tigrane. C'est pourquoi, de l'effervescence de ses pensées, lui apparaît dans le sommeil de la nuit un songe, où il vit ce qu'étant éveillé il n'a jamais vu ni entendu. Il se réveille en sursaut, et, sans attendre le cérémonial usité, l'heure du conseil, car il restait encore bien des heures de la nuit, il appelle ses confidents. Le visage triste,

(1) Deux manuscrits portent : « et la beauté paraissait surpasser les divinités ».

(2) Cf. Emin, traduct. russe de l'Histoire de Moïse de Khorène, p. 95. — Les dictionnaires arméniens et tous les traducteurs de Moïse de Khorène ont rendu l'expression *aghépeg* par « chevelure argentée » ou « grisonnante », ce qui n'est pas exact.

(3) Le pampirn était un instrument à cordes métalliques ou en boyaux, que l'on faisait résonner au moyen d'un petit morceau d'os ou d'ivoire, ou bien avec un archet (Emin, *Vebk*..... p. 97-98). Cet instrument devait donc présenter quelque analogie avec le *thampour* ou guitare des Persans, ou le *psalter* des Arabes. On peut voir dans la *Palestine* de M. Munk (coll. de l'*Univers pittoresque*), p. 454-455, la description des instruments de musique à cordes en usage chez les Hébreux et parmi lesquels il s'en trouve plusieurs qui ne sont pas sans une grande ressemblance avec le pampirn des Arméniens, notamment le *Kinnor* et le *Nebel*.

(4) On peut comprendre aussi ce membre de phrase un peu différemment : « et ses qualités utiles dans tout ce qui touche à l'humanité ».

(1) Le nom d'Astyage, en arménien *Aschtahag*, en ancien persan *Ajdahag*, signifie « dragon ». En arménien le mot dragon ou serpent est rendu par *Vitchab*, d'où s'est formé le nom des *Vitchabazounk*, « descendants des dragons » c'est-à-dire, « d'Astyage » (Cf. Emin, *Vebk*..... p. 16, 17). En persan, le mot *Mar* qui, en arménien, veut dire les Mèdes, a la signification de « serpent ». On sait qu'en Orient les deux expressions de « dragon » et de « serpent » se confondent habituellement chez les écrivains qui ont enregistré des faits de l'époque héroïque.

Digitized by Google

les yeux fixés à terre, il gémit du plus profond de son cœur et soupire. Pourquoi cette douleur? demandent les confidents. Et lui reste plusieurs heures sans répondre; enfin, poussant des gémissements, il commence à dévoiler toutes ses secrètes pensées, les soupçons de son cœur et aussi les détails de l'horrible vision :

« Il advint, ô mes amis, dit-il, que je me trouvais aujourd'hui sur une terre inconnue, près d'une haute montagne dont la cime paraissait enveloppée de glaces et de frimas. On disait que c'était le pays des descendants d'Haïg. Mon regard plongeait au loin vers la montagne, lorsqu'une femme revêtue de la pourpre, enveloppée d'un voile bleu céleste (1), m'apparut assise au plus haut de la cime. Ses yeux étaient beaux, sa stature était élevée, son teint était de rose; elle était dans les douleurs de l'enfantement. Comme j'avais le regard tendu vers ce spectacle étonnant, cette femme mit au monde tout à coup trois héros accomplis pour la taille et pour la force. Le premier, monté sur un lion, prit son vol vers l'occident; le second, sur un léopard, s'élança vers le nord; le troisième, sur un énorme dragon, se précipita avec fureur sur notre empire.

« Au milieu de ces visions confuses, il me semblait que, debout sur la terrasse de mon palais, j'en voyais la frise ornée de magnifiques tentures, et la plate-forme couverte de tapis émaillés de diverses couleurs. Nos dieux, à qui je suis redevable de la couronne, étaient là présents dans tout l'éclat de leur majesté, et moi avec vous, leur offrant des sacrifices et de l'encens. Tout à coup, levant les yeux, je vis le héros, monté sur le dragon, prendre son vol avec des ailes d'aigle; en fondant sur nous, il croyait venir exterminer nos dieux; mais moi, Astyage, me précipitant à sa rencontre, je soutins ce choc formidable et je combattis ce merveilleux héros. D'abord nous nous frappâmes l'un l'autre de la lance et nous répandîmes des flots de sang, et la plate-forme du palais, inondée des rayons du soleil, se transforma en un mur de sang. Puis, recourant à d'autres armes, nous combattîmes encore des heures entières (2).

« Mais à quoi bon prolonger ce récit, puisque la fin de tout était ma ruine? L'impression du danger me couvrit d'une sueur violente, le sommeil s'enfuit loin de moi, et depuis ce jour je ne compte plus parmi les vivants. Car le résultat d'un tel songe n'a d'autre signification que la terrible invasion que Tigrane, le descendant d'Haïg, doit faire chez nous. Mais quel est l'homme qui, avec le secours de nos dieux, nous venant en aide par ses conseils et ses actes, ne croirait pas partager le trône avec nous? »

Ayant ouï beaucoup d'avis utiles de la part de ses confidents, le roi les honora de ses remercîments.

(1) Deux manuscrits portent : « d'un voile très-ample ».

(2) Sur les songes d'Astyage, cf. Hérodote (liv. I, ch. 107-108). Dans le récit de ce dernier, les songes d'Astyage avaient rapport à Cyrus son petit-fils et à sa fille Mandane.

XX. (Ch. xxvii.)

Opinions des confidents d'Astyage; ses réflexions et ses projets; leur exécution immédiate.

« Après avoir entendu de vos bouches bien des avis sages et ingénieux, ô mes amis, je dirai ce qui, en fait de conseils et de réflexions, me paraît à moi préférable, si les dieux daignent m'assister. Il n'y a rien de plus utile contre un ennemi, quand on connaît ses desseins, que la présence d'une personne qui, avec l'apparence de l'amitié, lui tende des embûches. Ce n'est ni avec des trésors, ni avec des paroles trompeuses, que nous pouvons réussir, mais c'est en agissant ainsi que je le veux. L'instrument de mes desseins, l'agent de cette trame est la sœur de Tigrane, la belle et prudente Dikranouhi; car de tels liens de parenté à l'étranger lui donnent toute facilité d'ourdir en secret de sourdes menées, en allant et en venant; ou bien à l'improviste, à force d'argent et de promesses pour engager quelqu'un des familiers de Tigrane à le poignarder ou à l'empoisonner; ou pour séduire avec de l'or, détacher de lui ses partisans et les gouverneurs des provinces. C'est ainsi que nous nous saisirons de Tigrane comme d'un faible enfant. »

Les confidents du roi, regardant le projet comme efficace, en machinèrent l'exécution. Astyage envoie un de ses conseillers à Tigrane avec de riches trésors et une lettre ainsi conçue :

XXI. (Ch. xxviii.)

Lettre d'Astyage. Consentement de Tigrane. Départ de Dikranouhi pour la Médie.

« Mon frère bien-aimé le sait : rien ne nous fut donné par les dieux de plus utile dans cette vie qu'un grand nombre d'amis, c'est-à-dire d'amis sages et puissants; car ainsi les troubles du dehors ne nous atteignent pas, et, s'ils parviennent chez nous, aussitôt on les repousse; au dedans, la perfidie ne peut trouver accès, et toute per-

Digitized by Google

turbation est étouffée. Or, en voyant tous les avantages qui résultent de l'amitié, j'ai songé à rendre la nôtre plus stable et plus profonde. Ainsi, fortifiés de tous les côtés, nous maintiendrons notre empire ferme et inébranlable. Et cela, tu peux le faire, en m'accordant la fille de la grande Arménie, ta sœur Dikranouhi, pour épouse. J'espère que tu considéreras cette union comme avantageuse pour ta sœur, qui deviendra la reine des reines. Porte-toi bien, mon compagnon royal et mon frère bien-aimé. »

Sans prolonger ce récit, je dirai : L'envoyé accourt et accomplit la négociation au sujet de la belle princesse; car Tigrane consentit à donner sa sœur Dikranouhi pour épouse à Astyage. Ignorant complétement les ruses ourdies par ce dernier, Tigrane envoie sa sœur, comme c'était la coutume des rois (1). Ayant reçu la princesse, Astyage, non-seulement pour le succès des ruses qu'il médite en son cœur, mais encore à cause de la beauté de Dikranouhi, l'élève au premier rang de ses femmes, mais en lui-même il mûrit ses perfides projets.

XXII. (Ch. xxix.)

Comment la perfidie d'Astyage fut découverte, et comment s'engagea la bataille où il fut tué.

Après cet événement, dit [l'historien], Astyage, ayant élevé Dikranouhi à la royauté, ne faisait rien dans le royaume sans sa volonté; il réglait tout avec elle, et ordonnait à tous ses sujets d'être soumis à ses ordres. Ayant ainsi disposé toutes choses, il commença doucement à lui insinuer ces perfides paroles : « Tu ne sais pas, dit-il, que ton frère Tigrane, excité par sa femme Zarouhi, est jaloux de te voir commander aux Arik (2)? Qu'en adviendra-t-il? D'abord je devrai mourir, et ensuite Zarouhi régnera sur les Arik, et occupera la place des déesses. Donc, il faut que tu choisisses l'un de ces deux partis : ou, par amour pour ton frère, d'accepter sous les yeux des Arik la ruine et l'infamie; ou bien, consultant ton propre intérêt, proposer quelque utile conseil et conjurer les événements. »

Cependant, au milieu de ces perfides détours, se cachait encore le projet de faire périr Dikranouhi, si son avis n'était pas conforme à la volonté du Médo-Perse. Mais la prudente et belle princesse, devinant l'artifice, répondit très-tendrement à Astyage; et aussitôt, par de fidèles messagers, elle révèle à son frère les trames perfides de son époux.

Dès ce moment, Astyage se met à l'œuvre; il demande par des messages une entrevue à Tigrane aux frontières des deux États, simulant une affaire importante qu'il est impossible de traiter par lettre ou par ambassade, si les deux souverains ne sont pas en présence. Mais Tigrane, ayant su par le messager le but proposé, ne cacha rien de ce que pensait Astyage, et lui déclara par lettre connaître toute la noirceur de son cœur. Cette perfidie une fois découverte, il n'y avait plus dès lors ni paroles ni fourberies qui pussent pallier tant de méchanceté, et la guerre se préparait ouvertement.

Le roi des Arméniens rassemble des frontières de la Cappadoce, de l'Ibérie (Vratsdan) (1) et de

(1) Un manuscrit porte : « Tigrane envoie sa sœur, avec une pompe royale. »

(2) Le nom d'Arik, qui en arménien signifie les *braves*, s'applique aux Mèdes dans tous les passages de Moïse de Khorène où on le trouve employé. *Aryaka* est en effet un des noms de la Médie, et M. J. Muller (*Journal asiatique*, 1839, p. 298) n'hésite pas à rapprocher ce nom de celui d'Arik employé par les Arméniens. Ceux-ci l'ont également par extension appliqué aux Perses, notamment Lazare de Pharbe (*Hist. d'Arménie*, p. 149, 270, 271), Faustus de Byzance (*Hist. d'Arménie*, p. 136), Élisée (*Hist. des Vartaniens, passim*), Esnig (*Réfut. des hérésies*, p. 122, 123). M. Quatremère, dans son *Histoire des Mongols, par Rachid Eddin* (collect. orientale, p. 241 et suiv., note 76), n'hésite pas à assimiler le mot *Arik* à *Iran*, en s'appuyant sur la formule qui se lit sur la légende des monnaies sassanides, où les monarques perses prennent le titre de *Malkan malka Iran ou Aniran*, qui répond exactement à une expression identique de Moïse de Khorène, *les Arik et les Anarik* (Cf. *Lettre de Sapor aux habitants de Tigranocerte; Hist. d'Arménie*, liv. III, ch. 26). Élisée (p. 9, 22 et *passim*), Lazare de Pharbe (p. 80, 145, 270, 275) et Eusèbe (vers. arm. de la *Chron.*, t. I, p. 2) emploient aussi les mêmes expressions *Arik* et *Anarik*. M. Quatremère croit que les formes *Arik* et *Anarik* servent à désigner, chez les auteurs arméniens, les Mèdes et les Perses. A l'appui de son opinion, le savant critique invoque le témoignage d'Hérodote qui dit que les Mèdes avaient été anciennement connus dans toute l'Asie sous le nom d'Ἄριοι (liv. VII, ch. 62), et on sait que Hellanicus, qui écrivait avant Hérodote, cite Ἀρία comme un nom de la Perse (*Fragm. hist. græc.*, t. I, p. 68, n° 168). Étienne de Byzance nous a conservé également le nom Ἀριανία pour l'Atropatène, qui est la partie septentrionale de la Médie. — Il n'entre pas dans notre sujet de parler ici des Aryas ou Ariens, dont le nom se rattache aux Arik des auteurs arméniens; nous nous contenterons de citer les principaux ouvrages où les origines de ce peuple ont été étudiées, notamment Ad. Pictet, *Origines européennes* ou *Aryas primitifs*. — Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, note K, p. lxij, note 2, p. cv, 66. — Max Müller, *la Science du langage* (Paris, 1864), p. 254 et suiv. de la traduction française, etc. etc.

(1) Le mot *Vratsdan* est l'appellation donnée par les

Digitized by Google

l'Aghouanie (1) des troupes d'élite, ainsi que toutes celles de la grande et de la petite Arménie (2), et marche avec toutes ses forces contre le pays des Mèdes. Astyage se trouve alors en danger d'avoir à se mesurer avec le descendant d'Haïg, auquel il ne peut pas opposer des forces inférieures. La lutte se prolongea pendant cinq grands mois, car la vivacité, l'ardeur de l'action se ralentissaient lorsque Tigrane songeait au sort de sa sœur bien-aimée; aussi il manœuvrait de façon à sauver les jours de Dikranouhi. Cependant l'heure du combat approchait.

Mais je ne saurais trop louer mon héros, sa taille majestueuse, son sûr coup de lance, la juste proportion de tous ses membres, la beauté parfaite de son visage; car il était agile, en tout bien conformé, et nul ne l'égalait en force. Pourquoi prolonger ce récit? L'affaire engagée, le héros, d'un coup de lance, fend comme [une lame d']eau la lourde armure d'airain d'Astyage, le transperse avec le fer de sa longue lance, puis, retirant la main, il ramène avec l'arme la moitié de ses poumons (3). Le combat était magnifique, car c'étaient braves contre braves, ne tournant pas facilement le dos; aussi l'action dura longtemps. Ce qui mit fin au combat fut la mort d'Astyage. Cet exploit, ajouté à tous les succès de Tigrane, augmenta sa gloire.

XXIII. (Ch. xxx.)

Pourquoi Tigrane envoya sa sœur Dikranouhi à Tigranocerte. — Anouïsch, première femme d'Astyage. — De la résidence assignée aux captifs.

On raconte aussi qu'après le succès de cette affaire, Tigrane, avec une pompe royale, envoya sa sœur Dikranouhi accompagnée d'une très-forte escorte en Arménie, au bourg qu'il appela de son nom Tigranocerte (Dikranaguerd) (1), et il ordonne à toute la contrée d'obéir à la princesse. Là, une noble famille appelée Osdan (2), dit [l'historien], est une race royale issue de cette dernière.

Enfin Anouïsch, la première des femmes d'Astyage, et beaucoup de jeunes princesses ses

Arméniens à l'Ibérie, comme le nom de *Virk* sert à désigner chez eux les anciens Ibériens et les Géorgiens actuels. On trouve aussi la forme *Vrats-doun* [maison des Virk] usitée chez les auteurs arméniens. Selon M. Brosset le nom Ἰβηρία dont les Grecs se servent pour désigner le pays des Virk ou Ibériens, serait dérivé de la préposition arménienne *ver*, *i vera* [en haut], d'où se sont formés *Verin* et *Veriatzi*, noms qui servent également à désigner l'Ibérie et les Ibériens (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, introd., p. IV et V).

(1) Le pays des Aghouank ou l'Aghouanie, nommé improprement par les géographes occidentaux Albanie du Caucase, se trouvait à l'est de l'Ibérie et s'étendait depuis la Sarmatie près du Caucase jusqu'à la mer Caspienne et aux frontières de l'Arménie près du Cyrus ou Gour (Cf. la *Géogr. attribuée à Moïse de Khorène*, dans les *Mémoires sur l'Arménie de St-Martin*, t. II, p. 358-359). Les limites de ce pays ont varié à différentes époques; dans l'antiquité le pays des Aghouank ne comprenait que les contrées actuellement appelées Schirwan et Daghestan; mais plus tard, les Aghouank conquirent sur l'Arménie tous les pays situés sur la rive droite du Cyrus (St-Martin, *Mem. sur l'Arménie*, t. I, p. 214 et suiv.).

(2) Quelques critiques pensent qu'il ne faut pas prendre à la lettre les expressions de notre auteur, et en tirer cette conclusion que Tigrane appela sous ses drapeaux tous les hommes d'élite de l'Arménie proprement dite et des provinces connues sous le nom de petite Arménie, mais qu'on doit donner à ces paroles un sens différent. Ainsi les éditeurs de l'édition italienne de l'*Histoire de Moïse de Khorène* (Venise, 1850, p. 79, note 2) disent « per grandi e piccoli, intendiamo i nobili e i cittadini ».

(3) Ce récit de la mort d'Astyage n'est pas d'accord avec ceux d'Hérodote (liv. I, ch. 130), de Xénophon (*Cyropédie*, liv. I, ch. 5), de Ctésias et de Justin (liv. I, ch. 6), qui s'accordent à dire que le roi mède survécut à la perte de son empire. Cependant Isocrate (*Évagoras*, § 38) dit qu'Astyage fut mis à mort par Cyrus.

(1) Tigranocerte est une localité fort ancienne sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui la ville d'Amid ou de Diarbékir. Cette ville faisait partie de la province d'Aghdznik (Faustus de Byzance, liv. IV, ch. 24; liv. V, ch. 27). Selon les Grecs, cette ville aurait eu pour fondateur non pas Tigrane le dynaste haïcien, mais Tigrane (Dikran II) le grand monarque arsacide, célèbre par ses conquêtes dans le premier siècle avant notre ère (Strabon, l. XI, ch. 14, § 15. — Appien, *de bello Mithrid.*, ch. 8. — Plutarque, *Lucullus*). Tigranocerte est appelée par Appien *Tigranopolis*, qui est la traduction du nom arménien. — Tigranocerte fut prise par le roi de Perse Sapor en 359 (Ammien-Marcellin, liv. XVIII, ch. 9, 10; liv. XIX, ch. 1-9. — Moïse de Khorène, liv. III, ch. 26, 28. — Faustus de Byzance, *loc. cit.*). — Cf. sur cette importante cité: Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 74 et 330. — Le même, *Géogr. moderne*, p. 211. — St-Martin, *Mem. sur l'Arménie*, t. I, p. 165-173.

(2) Osdan qui veut dire: « royal, noble, » est à la fois un nom de famille et l'appellation du territoire où se fixa cette famille, comme on peut le voir dans les écrits d'Élisée (*Hist. des Vartaniens*, p. 10, 71), et de Faustus de Byzance (*Hist. d'Arm.*, p. 129). Toutefois il ne faut pas confondre le territoire occupé par la satrapie d'Osdan avec deux autres localités du même nom situées, l'une dans le pays des Rechdouni, sur les rives méridionales du lac de Van, et qui fut au onzième siècle la résidence des rois Ardzrouni du Vasbouragan (Matthieu d'Édesse, *Chronique*, liv. II, ch. 38, p. 42 de la trad. franç.), et l'autre dans la province d'Ararat (cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 167, 458. — St-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, t. I, p. 141). — Selon certains critiques, l'Osdan désignait quelquefois une sorte de *municipe*.

Digitized by Google

filles, avec de jeunes garçons et beaucoup d'autres captifs, au nombre de plus de dix mille, furent établis dans le pays situé depuis l'orient de la grande montagne (l'Ararat) jusqu'aux contrées de Koghten (1), pays qui comprend Dampad, Osguiogh, (2), Tajkouïnk (3). On leur concède aussi, sur les rives du fleuve (Araxe), les autres villages dont l'un est Vrandchounik (4) jusqu'en face du fort de Nakhdjavan (5), les trois bourgs Khram, Dchougha (6) et Khochagounik (7); de l'autre côté du fleuve, toute la plaine qui va d'Ajtanaghan (8) jusqu'au même fort de Nakhdjavan. Quant à la princesse Anouïsch, Tigrane l'installe avec ses fils sur un vaste territoire au pied des ruines de la grande montagne, amenées, dit-on, par l'effet d'un horrible tremblement de terre (9), comme le racontent les voyageurs qui, par ordre de Ptolémée, mesurèrent non-seulement le séjour des hommes, mais aussi en partie la mer et les contrées désertes depuis la zone torride jusqu'au pays des Cimmériens (Kimiouron) (1). Tigrane donne à Anouïsch des serviteurs pris parmi ces mêmes Mèdes établis au pied de la montagne.

Ceci est confirmé par les chants métriques (2) que conservèrent avec passion, comme je l'ai appris, les habitants du Koghten, canton fertile en vin, dans lesquels sont mentionnés Ardaschès (3) et ses fils, et d'une manière allégorique les descendants d'Astyage, sous le nom de descendants du dragon, car Ajtahag, dans notre idiome, veut dire « dragon » (4). On dit encore qu'Arkavan (5) donna un festin en l'honneur d'Ardaschès, et lui dressa des embûches dans le temple des dragons. Ardavazt (6), le vaillant fils d'Ardaschès, ne trouvant pas d'emplacement convenable pour un palais, lors de la fondation d'Artaxata (Ardaschad) (7), alla bâtir chez les Mèdes Maraguerd (8), située dans la plaine appelée Scharoura. La princesse Satinig (9), dit-

(1) Le pays de Koghten était à l'est du canton de Nakhdjavan, dans la province de Vasbouragan au nord de l'Araxe. C'est la contrée de *Colthène* de Ptolémée (*Geogr.*, liv. V, ch. 13). — Cf. sur ce pays Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 212, et St-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, t. I, p. 237 et suiv.

(2) Ou *Osgui-gogh*, c'est-à-dire : « le côté doré ».

(3) *Tikouïnk*, donné par une variante, signifie : « pâle, décoloré ».

(4) *Vendchounik*, selon un msc. — Cette localité est aussi mentionnée par Ass ghig, II, 3. — Cf. Indjidji, *Geogr., anc.* p. 538.

(5) Ville et canton du Vasbouragan, dont le nom s'est conservé jusqu'à aujourd'hui presque sans altération. Ptolémée l'appelle *Naxuana* (liv. V, ch. 13). — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 217. — Le même, *Géogr. mod.*, p. 266. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, p. 80. — St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 131 et suiv.

(6) St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 135.

(7) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 523.

(8) Quelques manuscrits séparent *Ajtan-agan*, en deux mots; cela voudrait dire alors : « le fossé d'Ajtan. »

(9) Les tremblements de terre qui ont à plusieurs reprises bouleversé les plaines situées à la base de l'Ararat, étaient plus fréquents dans l'antiquité qu'à l'époque moderne. Toutefois, la dernière catastrophe de ce genre qui se fit sentir le 20 juin de l'année 1840, et qui a englouti le village d'Arkhouri, rappelle tout à fait l'horrible tremblement de terre dont parle Moïse de Khorène. M. de Gille (*Lettres sur le Caucase*, p. 307) raconte les détails de ce désastre qu'il tenait de la bouche même d'un vieillard, seul survivant de ce cataclysme qui engloutit 500 maisons : « La nuit, un grand bruit se fit entendre; la terre trembla sous moi; tout effrayé, songeant aux miens, je descendais de la montagne. Lorsque j'arrivai le matin là, où au milieu de la vallée s'élevait le village habité par mes fils et leurs familles, je ne vis plus que des roches entassées. Sous ces roches étaient ensevelis mes enfants, et je demeurai seul au monde, où je vis encore! »

(1) Un manuscrit donne la variante *Kimernos*.

(2) Les mots *erkkh thovéliatz* présentent une assez grande obscurité; selon M. Émin (*Vebk*..... p. 19), ce nom de chants métriques était attribué à un genre spécial de poèmes dans lequel les auteurs s'astreignaient à conserver l'ordre chronologique. Les Mékhitaristes, dans leur édition italienne de l'*Histoire de Moïse de Khorène* (p. 82, note 2), supposent que ces poésies étaient rimées et en vers, et en effet le mot *tiv* signifie « nombre et mètre ». Au surplus les *erkkh thovéliatz* sont une de ces expressions fort difficiles à rendre, puisque nous manquons complétement de données précises sur l'ancienne métrique arménienne, antérieure à l'introduction du christianisme.

(3) Il est question ici d'Ardaschès II, fils de Sanadroug, le onzième des Arsacides d'Arménie (88 à 129 de J.-C.), en l'honneur duquel les poëtes composèrent des vers, comme le dit Moïse de Khorène (liv. II, ch. 48).

(4) Cf. plus haut XVII, et note 1, p. 35.

(5) Le même personnage est mentionné de nouveau dans l'histoire de Moïse de Khorène (liv. II, ch. 41), qui dit de lui : « Cet Arkam est celui que dans la fable on nomme Arkavan. » — Cf. encore Moïse de Khorène, liv. II, ch. 47-51.

(6) Ardavazt ou Artabase II, dont parle longuement Moïse de Khorène (*Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 61). Cet historien cite même quelques-unes des fables qui couraient sur le compte de ce prince.

(7) Ville de la province d'Ararat, sur le territoire de Tovin, au confluent de l'Araxe et du Medzamor, fondée d'après l'avis d'Annibal par Artaxias, gouverneur de l'Arménie pour les Seleucides, et puis ensuite roi de ce pays (Strabon, liv. XI, ch. 14. § 15. — Plutarque, *Lucullus*). — Cf. aussi Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 485. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 117 et suiv.

(8) C'est-à-dire « la ville des Mèdes », car le nom des Mèdes est toujours rendu par *Mar* chez les auteurs arméniens.

(9) Satinig, femme d'Ardaschès, fut chantée aussi par les bardes arméniens dans des poésies dont Moïse de Khorène nous a conservé un fragment à la suite de l'his-

Digitized by Google

on encore, convoite avec ardeur, de la table d'Arkavan, l'herbe *ardakhour* et l'herbette *ditz* (1).

N'admires-tu pas davantage ici encore notre véracité historique, et comment nous avons pu découvrir le secret des dragons qui habitent sur le libre Massis (2)?

XXIV. (Ch. xxxi.)

Quelles sont les races issues de Tigrane, et quels sont les rameaux de ces races?

Peindre avec exactitude et sincérité Tigrane premier, et rapporter tous ses actes, est pour moi, historien, une tâche agréable au milieu de mes récits; et pour toi, lecteur, tous ces discours sur Tigrane, fils d'Erouant, seront remplis de charmes. Comme le héros et ses hauts faits nous intéressent, il en sera de même aussi de son histoire. C'est pourquoi il me plaît de nommer et de rappeler pour la valeur Haïg, Aram, Tigrane; car selon moi les fils des braves sont des braves. Quant aux hommes de second ordre, qu'on les appelle comme on voudra. Mais, d'après l'opinion adoptée lorsqu'il s'agit des héros, notre appréciation est juste : il n'y a pas d'Aramazd; mais quelques-uns veulent qu'il y en ait plusieurs, même quatre appelés Aramazd, dont l'un est un certain Gunt Aramazd (3). Ainsi beaucoup de princes se nomment Tigrane : un seul est descendant de Haïg, c'est celui qui tua Astyage, emmena sa maison en captivité, ainsi qu'Anouïsch, la mère des dragons, et, avec le consentement et l'appui de Cyrus, s'empara de l'empire des Mèdes et des Perses.

Ses fils furent Pap, Diran, Vahaken (1), au sujet duquel la fable dit :

« Le ciel et la terre étaient dans l'enfantement,
« La mer aux reflets de pourpre était aussi en travail,
« Dans la mer naquit un petit roseau vermeil,
« Du tube de ce roseau sortait de la fumée,
« Du tube de ce roseau jaillissait de la flamme,
« De cette flamme s'élançait un jeune enfant,
« Ce jeune enfant avait une chevelure de feu,
« Il avait une barbe de flamme,
« Et ses petits yeux étaient deux soleils. »

On chantait ses louanges au son du pampirn, et nous les entendîmes de nos propres oreilles; puis on répétait dans les chants ses combats, ses

toire de la guerre d'Ardaschès contre les Alains (Cf. liv. II, ch. 49-50).

(1) Ce passage qui est fort obscur a trait sans doute à quelque légende relative à l'histoire romantique de Satinig, dont il ne nous est parvenu que quelques fragments très-courts, dans le livre de Moïse de Khorène (*Hist.*, liv. II, ch. 50). — Quant à l'herbe appelée *ardakhour*, et à la petite plante nommée *ditz*, les dictionnaires arméniens n'en donnent pas la signification.

(2) Rapprochez le passage de l'histoire de Moïse de Khorène, liv. II, ch. 61. — Quant à l'épithète de libre, *azad*, donnée à l'Ararat, cf. à ce sujet les conjectures de Indjidji (*Archéol. armén.*, t. I, p. 6), de Mesrob Thaghitian (*Voyage en Arménie* (Calcutta, 1847), t. II, p. 167) et de M. Emin (*Vebk.....*, p. 41-42) qui ajoute quelques détails sur l'introduction en Géorgie de la légende d'Artabaze, mais imprégnée d'une couleur chrétienne. — Remarquons encore que c'est à partir du règne d'Artabase II, dans la première moitié du deuxième siècle de notre ère, que Moïse de Khorène cesse de faire des emprunts aux chants populaires et aux traditions poétiques de sa patrie; car il est probable que c'est à cette époque aussi que l'inspiration poétique commença à se perdre chez les Arméniens.

(3) Ce passage est vraisemblablement une interpolation, et ne paraît se rattacher en aucune façon au reste du chapitre. Toutefois il est précieux pour les renseignements qu'il fournit sur la divinité principale de l'ancienne religion arménienne. Aramazd, l'*Ahura Mazda* du Zend avesta [l'être sachant beaucoup], Oromazès, Ourmouzd, Ormizd, avait, chez les Arméniens, le surnom de père de tous les dieux (Agathange, p. 586), de fort et de puissant (p. 47, 48, 57, 102), de créateur du ciel et de la terre (p. 57) et produisant l'abondance et la fertilité (p. 102). Son temple se trouvait dans la province de Bardzer Haïg, dans le fort d'Ani, lieu de sépulture des rois arméniens arsacides (Agathange, p. 586. — Moïse de Khorène, liv. II, ch. 53). — Cf. sur l'*Ahura Mazda*, Burnouf, *Commentaire sur le Yacna; invocation*, p. 71 et suiv. — Nous n'avons aucun renseignement précis sur les quatre Aramazd dont Moïse de Khorène parle dans ce passage, et M. Émin lui-même, dans sa savante dissertation sur le *Paganisme arménien*, n'a tenu aucun compte de ce renseignement (p. 9-10). — Quant au mot *Gunt*, servant à qualifier Aramazd, c'est un mot persan qui signifie « fort, intrépide, belliqueux. »

(1) Vahaken appartient à cette série de demi-dieux qui, dans le panthéon arménien, servent de trait d'union entre les dieux et les hommes, et indiquent le passage graduel du monde visible au monde invisible. Ces demi-dieux portaient chez les Arméniens le nom de *tutzazn*, c'est-à-dire, hommes d'origine divine (Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 41). On ne sait que fort peu de chose touchant Vahaken; cependant la tradition nous a transmis quelques détails relatifs à ce demi-dieu, que nous allons rapporter. Vahaken, selon les Arméniens, avait volé de la paille au dieu assyrien Barcham, dont nous avons parlé plus haut (p. 24), et comme trace de sa fuite avec sa charge dans les espaces célestes, apparut la voie lactée qui, chez les Arméniens, porte le nom de « trace du voleur de paille » (Émin, *Recherches sur le paganisme*, p. 17, 42). Agathange, qui parle de Vahaken, lui donne le surnom de *Vitchabakal* (destructeur des dragons), ce qui s'accorde parfaitement avec ce que notre auteur dit de ce demi-dieu qui était célébré dans des chants populaires par ses combats et ses victoires contre les dragons, et ce qui veut dire, dans le langage de la symbolique, qu'il purgea le pays d'animaux nuisibles et malfaisants.

Digitized by Google

victoires contre les dragons, et ses exploits égalant ceux d'Hercule (1). On disait même qu'il était placé au rang des dieux (2), et, dans le pays des Ibériens (Virk), on lui éleva une statue à laquelle on offrit des sacrifices. De lui descendent les Vahnouni (3); de son fils puîné Aravan sont issus les Aravéniens (4). De Vahaken naquit Aravan; d'Aravan, Nerseh; de Nerseh, Zarèh; des rameaux de la race de Zarèh viennent les races appelées de Zarehnavan (5) : Armok (6), premier-né de Zarèh; Pakam, fils d'Armok; Van (7), fils de Pakam; Vahé, fils de Van. Vahé périt en combattant contre Alexandre de Macédoine (8).

Depuis cette époque jusqu'au règne de Valarsace en Arménie, je n'ai plus rien de certain à te rapporter; car, au milieu du conflit des bandes insurgées, on voyait beaucoup d'ambitieux se disputer le gouvernement de notre patrie (9). C'est pourquoi Arsace (Arschag) le Grand, ayant envahi sans peine l'Arménie, créa son frère Valarsace roi du pays des Arméniens (1).

(1) Vahaken était assimilé à Hercule, et en effet les traducteurs arméniens des Livres-Saints n'ont pas hésité à rendre le nom d'Hercule, appelé Ἡρακλῆς par les Septante, par Vahaken (Cf. *Bible arménienne*; II, *Machabées*, ch. IV, v. 19.)

(2) Le temple de Vahaken se trouvait à Achdichad, dans la province de Daron, sur les rives de l'Euphrate; c'était un temple fort riche, car il était rempli d'or, d'argent, et d'offrandes offertes par les rois; c'était le lieu préféré des sacrifices des souverains de la grande Arménie (Agathange, *Vie de Tiridate*, édit. de Venise, p. 603).

(3) Une variante écrit *Vahouni*. — Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 8.

(4) Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 8.

(5) Cf. Moïse de Khorène (liv. II, ch. 8), où les Zarehnavan sont appelés Zarehavanian, avec une légère différence dans l'orthographe.

(6) *Armol*, selon une variante.

(7) *Vahan*, selon une variante.

(8) Quinte-Curce (*Histoire d'Alexandre*, liv. III, ch. 4) dit que les Arméniens envoyèrent au secours de Darius quarante mille fantassins et sept mille cavaliers.

(9) Il n'existe, dans aucun historien arménien, de renseignements sur les gouverneurs de l'Arménie après la destruction du royaume des Haïciens par les Macédoniens. Les seules données qui nous sont parvenues à ce sujet se trouvent dans les écrits des Grecs. On sait par exemple que Mithrinès, qui avait livré la citadelle de Sardes à Alexandre, fut nommé, par le conquérant, gouverneur de l'Arménie. Néoptolème, nommé par les généraux d'Alexandre, remplaça Mithrinès. Après celui-ci vint Ardoates, puis Orontès [Hrand] et Artavasde, nommés par les Séleucides. Antiochus le Grand donna ensuite le gouvernement de l'Arménie à Artaxias [Ardaschas] qui se rendit indépendant. Artavasde son fils lui succéda, mais il fut détrôné par les Arsacides. — Cf. Polybe, liv. XXVI, ch. 6. — Appien, *Syriac.*, ch. 45, 46, 55 et 66. — Strabon, liv. XI, ch. 14, § 15. — Plutarque, *Lucullus*. — Arrien, *Anabas.*, VIII, 5. — Justin, liv. XLII, ch. 2.

XXV. (Ch. XXXII.)

Guerre de Troie (Ilion) sous Teutamus. — Notre (roi) Zarmaïr, avec une faible troupe, s'unit aux Éthiopiens. — Sa mort.

Ta studieuse ardeur nous impose deux conditions qui nous obligent à un travail fort difficile: un exposé court et rapide, et en même temps éloquent et sublime, un style platonique, exempt de fausseté et vrai en tout point; bref, une histoire non interrompue à partir du premier homme jusqu'à toi. Il est impossible de réunir toutes ces conditions; car le Créateur de toute chose, quoique pouvant tout créer d'un signe en un clin d'œil, ne le fait pas; mais il assigne des jours différents, des rangs distincts à ses créations; les unes sont créées le premier jour; les autres, le second et le troisième, et ainsi de suite (2). Ici, la même marche nous est indiquée par la doctrine de l'Esprit-Saint. Tes désirs, nous le voyons bien, ne veulent pas se plier à de telles règles; il faut te dire tout avec exactitude, sans rien omettre et à l'instant même. Alors, il y aura des longueurs si l'histoire est développée comme tu le désires; ou précipitation, et alors tu ne seras point satisfait. Ainsi, et à cause même de ta pressante insistance, nous n'avons point parlé en leur temps, ni du Macédonien, ni de la guerre iliaque; nous rappellerons donc ici ces faits. Nous ne saurions dire s'il eût été d'un habile ou d'un mauvais artiste de travailler alors, ou aussi tardivement, ces pièces importantes et dignes d'être exposées ici.

Quels doivent donc être les premiers de ces faits, sinon ceux que raconte Homère relativement à la guerre iliaque, sous Teutamus, roi des Assyriens, alors que notre Zarmaïr, soumis aux Assyriens, marche à la tête d'un faible détachement, avec l'armée éthiopienne, au secours de Priam? Là [Zarmaïr] (3) meurt frappé par les braves Hellènes, par Achille lui-

(1) Cf. plus bas, XXXIII. (liv. II, ch. VIII.)

(2) *Genèse*, ch. I.

(3) Le nom de Zarmaïr ne se trouve pas dans l'Iliade, mais le P. Indjidji (*Archéol. de l'Arm.*, t. I, p. 186) croit pouvoir identifier Ascanios avec Zarmaïr qui était roi d'Ascanie, autrement du pays des descendants d'Ascanaz, l'un des noms bibliques de l'Arménie (*Jérémie*, LI, 27). Le P. Indjidji s'appuie sur ces deux vers d'Homère (*Iliade*, ch. II, 862) :

Digitized by Google

même je le veux, et non par un autre héros (1).

XXVI. (Livre II. Ch. I.)

(Extrait du livre deuxième de l'Histoire de Moïse de Khorène, intitulé : Histoire des temps intermédiaires de nos ancêtres.)

Je vais maintenant, dans ce second livre, te raconter l'histoire particulière de notre pays, depuis le règne d'Alexandre jusqu'à celui du saint et vaillant Tiridate (Dertad) le Grand (2). Je te dirai successivement les actes de valeur et d'éclat, les ordonnances et les institutions de chacun des princes qui sont issus d'Arsace (Arschag), roi des Perses, et notamment de Valarsace (Vagharschag), son frère (3), établi par lui roi de notre nation; enfin, de tous les monarques de sa race qui se sont succédé sur le trône de père en fils, et ont été appelés Arsacides (Arschagouni) du nom d'Arsace. Ses descendants se multiplient et forment une nombreuse lignée; mais, d'après l'ordre établi, il n'y a qu'un seul prince d'appelé à ce pouvoir suprême. D'ailleurs, j'écris rapidement ce qui nous intéresse, et je néglige le reste, car, pour les autres nations, ce qu'ont dit une foule d'historiens suffit.

Alexandre de Macédoine, fils de Philippe et d'Olympias (4), vingt-quatrième descendant d'A-

Φόρκυς αὖ Φρύγας ἦγε, καὶ Ἀσκάνιος θεοειδής,
Τῆλ' ἐξ Ἀσκανίης· μέμασαν δ' ὑσμῖνι μάχεσθαι.

On peut croire aussi que Memnon, fils de Tithon, qui fut envoyé par Teutamus au secours de Priam, avec des Éthiopiens et des Susiens, et qui fut tué dans une embuscade dressée par les Thessaliens, est peut-être le même que Zarmair; comme ce dernier, Memnon meurt également de la main des Grecs (*Fragm. Cyclic., ad calcem Homeri*, p. 583, éd. Didot. — Diodore de Sicile, liv. II, ch. 22).

(1) A la fin du premier livre de son Histoire, Moïse de Khorène a ajouté un chapitre additionnel, touchant la légende perse de Piourasb-Astyage. Comme ce chapitre n'a pas été emprunté par cet historien à l'œuvre de Mar Apas Catina, nous n'avons pas cru devoir le reproduire.

(2) Tiridate le Grand, fils de Chosroès, régna sur l'Arménie de 259 à 314 de notre ère. Il fut établi roi par les Romains et se convertit à la religion chrétienne, sur les instances de saint Grégoire l'Illuminateur (Agathange, *Hist. de Tiridate et de la prédication de saint Grégoire l'Illuminateur*. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 68-91).

(3) L'historien Vartan assure que Valarsace n'était pas le frère, mais le fils d'Arsace (*Histoire universelle*, ch. 15, p. 31 (éd. de Venise, 1862). Ce fait est également rapporté par d'autres historiens.

(4) Il existe une tradition qui donne pour père à Alexandre, Nectanèbo, roi d'Égypte, et Moïse de Khorène

chille (1), après avoir soumis à ses lois le monde entier, laisse par son testament son empire à plusieurs [généraux] (2), de telle sorte que l'empire de tous est appelé l'empire des Macédoniens; puis il meurt. Ensuite, Séleucus, régnant à Babylone, ravit les États de ses compagnons. Il soumet les Parthes, après une guerre terrible, et fut appelé par cette raison Nicator (Nicanor). Après trente et un ans de règne, il laissa le royaume à son fils Antiochus, surnommé Soter, qui régna dix-neuf ans. Antiochus, dit Théus, lui succède [et règne] dix ans; mais, la onzième année, les Parthes secouent le joug des Macédoniens, et par suite le brave Arsace monte sur le trône. Il était de la race d'Abraham, du lignage de Cétura (3), en accomplissement de la parole du Seigneur à Abraham : « De toi sortiront les rois des nations (4). »

XXVII. (Ch. II.)

Règne d'Arsace et de ses fils. — Guerre contre les Macédoniens. — Amitié avec les Romains.

Soixante ans après la mort d'Alexandre, le brave Arsace régna, comme nous l'avons dit (5), sur les Parthes, dans la ville appelée Pahl Aravadin (6), au pays des Kouschans. Il fait une

(*Hist.*, liv. II, ch. 13) rappelle sans doute cette tradition d'après le pseudo-Callisthènes (*Coll. des hist. grecs*, éd. Muller, liv. I, ch. 1 et suiv.) dont l'ouvrage avait été traduit en arménien, au cinquième siècle de notre ère, par Moïse de Khorène lui-même, à ce que l'on croit assez généralement (Sukias de Somal, *Quadro delle vari aut. antic. tradotte in arm.*, p. 9. — Préface de la *trad. ital.* de Moïse de Khorène, p. IX). Cette tradition eut cours pendant le moyen âge et on la trouve rapportée dans *li Romans d'Alixandre*, par Lambert li Tors et Alexandre de Bernay (*Bibliothek des literarischen Vereins*, t. XIII, Stuttgart, 1846), publié par M. Michelant, p. 5 :

« Quar li plusior disoient, sens nule legerie,
« Que Alixandres est nés de bastarderie;
« Car è l' tans k' il fut nés, si com la letre die,
« Ert 1 clérs de l' palais, plains de grande voisdie;
« Natabus (*var.* Natanabus) ot a non, en la langhe arrabie;
« A l' nestre aida l'enfant, coi que nus li en die. »

(1) Cf. Diodore de Sicile, liv. XVII, ch. I. — Plutarque, *Alexandre*.

(2) Cf. Diodore de Sicile, liv. XIX, 105, et liv. XX, 28. — Ammien Marcellin, liv. XXIII, ch. 6. — I, *Machabees*, I, 7.

(3) Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 68.

(4) *Genèse*, ch. XVII, v. 6, 16.

(5) Cf. Moïse de Khorène, liv. I, ch. 8.

(6) Cf. plus haut, ch. VI, p. 23. note I. — Pahl, ainsi que nous l'avons fait observer déjà, est le nom arménien

Digitized by Google

guerre épouvantable, s'empare de l'orient tout entier, et chasse de Babylone les Macédoniens. Il apprend que les Romains sont maîtres de l'occident et de la mer, qu'ils ont enlevé aux Hispani les mines d'où l'on tire l'or et l'argent, qu'ils ont rendu tributaires les Galates et les royaumes de l'Asie; il envoie des ambassadeurs et sollicite une alliance en vertu de laquelle tout secours sera refusé aux Macédoniens. Il ne consent point à payer tribut aux Romains, mais il leur donne chaque année un présent de cent talents (kankar).

Arsace règne ainsi trente et un ans; Ardaschès, son fils, vingt-six ans. A celui-ci succède le fils d'Ardaschès, Arsace (1), surnommé le Grand. Ce dernier fait la guerre à Démétrius et à Antigone, fils de Démétrius. Antigone vient fondre sur Arsace à Babylone avec une armée macédonienne et lui livre combat; mais, fait prisonnier par Arsace, il fut conduit en Parthie chargé de fers, d'où lui vint le surnom de Sidérités. Son frère, Antiochus Sidétès, prévenu de la marche d'Arsace, vient occuper la Syrie. Arsace revient contre lui avec cent vingt mille hommes (2). Antiochus, pressé par la rigueur de l'hiver, contraint de livrer bataille dans un étroit défilé, périt avec toute son armée. Alors Arsace commande en maître dans la troisième partie du monde, comme nous l'apprend le quatrième livre des histoires véridiques (3) d'Hérodote, qui traite de la division de l'univers en trois parties : l'une appelée Europe, l'autre Libye, la troisième Asie, sur laquelle domine Arsace.

XXVIII. (Ch. III.)

Valarsace est établi roi dans le pays des Arméniens.

En ce temps-là, Arsace établit son frère Valarsace roi de notre pays (1), lui donnant pour États le nord et l'occident. Valarsace, ainsi que nous l'avons dit dans notre premier livre (2), prince brave et vertueux, étendit bientôt son empire. Il organisa autant qu'il put les institutions civiles, créa des satrapies, à la tête desquelles il plaça des dynastes, personnages illustres, de la race de notre ancêtre Haïg et des autres chefs.

Le Parthe magnanime, ayant dompté les Macédoniens et mis fin à la guerre, donne un large cours à sa bienfaisance. D'abord, il songe à récompenser les services du juif Schampa Pakarad, homme puissant et sage; il lui confère, ainsi qu'à ses descendants, le privilége de couronner les Arsacides (3). Il accorde à sa race le droit de s'appeler Bagratides (Pakradouni), satrapie considérable existant encore aujourd'hui en Arménie (4). Ce Pakarad s'était dévoué volontairement au service de Valarsace, avant la guerre d'Arsace contre les Macédoniens. Il est créé aussi [chef] de la porte royale; et, à l'extrémité du royaume où se parle encore la langue arménienne, (il est nommé) préfet et prince de onze mille hommes à l'occident (5).

Mais retournons en arrière, et racontons la guerre de Valarsace contre les habitants du Pont

de la ville que les Grecs avaient appelée Bactres et qui était la capitale de la Bactriane. Les ruines de Bactres ou Pahl ont été visitées par Burnes. Cette ville a été rebâtie à quelque distance des ruines de l'ancienne cité par les Afgans, et porte actuellement le nom de Balkh.

(1) Ce prince est aussi appelé Arschagan.

(2) Le texte arménien dit « douze myriades ».

(3) Le mot arménien *iragan* qui signifie « exact » est selon le père Indjidji une faute de transcription. Il propose de restituer soit le mot *hiousisagan*, « septentrional, » ou *ipéragan*, « ibérique, » ou mieux « hyperboréen, » parce que Hérodote, dans son quatrième livre, traite des Hyperboréens, après quoi il parle de la division du monde en trois parties, ce qui corrobore à la fois le texte de notre auteur et donne raison à l'explication proposée par le père Indjidji dans son *Archéologie de l'Arménie*

(1) Rapprochez ce passage de ce que dit Justin (liv. XLI, ch. 5), en parlant d'Arsace, qu'il imposa Bacase, comme roi à la Médie. Cédrénus nous apprend en effet qu'une partie de l'Arménie supérieure portait le nom de Médie.

(2) Cf. Moïse de Khorêne, liv. I, ch. 8, et plus haut.

(3) Cf. plus haut, XV (liv. I, ch. 22), et plus bas, XXXII (liv. II, ch. 7). — La charge de *Thakatir*, « qui pose la couronne, » était la première dignité du royaume. Cette dignité qui, on le voit, remonte à une époque très-ancienne, avait été empruntée par Valarsace à l'organisation de la cour des rois parthes dont il avait introduit en Arménie le cérémonial, en même temps que les institutions de cet empire. La charge de *Thakatir* ou de *Thakabah* (conservateur de la couronne) était héréditaire et se conserva dans la famille de Pakarad, tant que dura la dynastie des Arsacides. Beaucoup plus tard, les rois Roupéniens de la Cilicie la rétablirent en faveur des Héthoumiens, seigneurs de Lampron. Une charte française octroyée par Constantin, seigneur de Lampron, aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, en 1233, traduit le mot *Thakatir* par « *Méteor* (metteur ou poseur) *de la couronne des Ermines* (Arméniens). » Cf. notre *Cartulaire d'Arménie*, p. 140, n° XVII. — Toutefois la dignité de *Thakatir*, chez les Roupéniens, ne se continua pas longtemps en faveur des seigneurs de Lampron, et il paraît que les patriarches héritèrent de la fonction de couronner les rois, car, à partir du règne de Léon III, nous ne rencontrons plus dans l'histoire la mention des *Thakatirs*.

(4) Cf. plus haut, XV (liv. I, ch. 22).

(5) Cf. sur les Pakradouni Indjidji, *Archéologie de l'Arménie*, t. II, p. 96-108.

Digitized by Google

et ensuite contre ceux de la Phrygie, enfin sa victoire.

XXIX. (Ch. IV.)

Comment Valarsace, après avoir réuni l'élite des Arméniens, marche contre les alliés des Macédoniens.

Après la guerre d'Arsace contre les Macédoniens et la conquête de Babylone et de la partie orientale et occidentale de l'Assyrie, Valarsace lève dans l'Aderbadagan (1) et l'Arménie centrale des guerriers renommés et valeureux, et convoque Pakarad et ses braves, avec la jeunesse du littoral, les descendants de Kégham, des Cananéens, de Schara, de Couschar, leurs voisins de Sissag et de Gaïmos, enfin presque la moitié du pays. Valarsace arrive au milieu de l'Arménie, au-dessus des sources du Grand Marais (Medz-Amor) (2), au bord de l'Araxe (Eraskh), près de la colline d'Armavir. Là, il s'arrête plusieurs jours, parce que, comme il convient de le dire, ses troupes n'étaient pas au fait de la discipline.

Ayant encore levé des troupes en Chaldie (3), — car la Lazique (1), le Pont, la Phrygie, Majak (2) et les autres provinces, ne sachant rien de la guerre d'Arsace et soumises à l'empire des Macédoniens (3), gardaient scrupuleusement les traités, — un certain Morphilig, soulevant toutes ces provinces, livre bataille à Valarsace. Les deux armées se rencontrèrent près d'une haute colline rocheuse, aujourd'hui appelée Colonia (4), et, s'approchant l'une de l'autre de quelques stades, elles se fortifièrent des deux côtés pendant plusieurs jours.

XXX. (Ch. V.)

Combat de Morphilig. — Il est tué d'un coup de lance.

Les deux armées, après avoir été occupées à se fortifier pendant plusieurs jours, engagent la bataille; les nôtres commencent. Morphilig, de gré ou de force, range ses soldats et charge avec fureur, car c'était un vaillant guerrier, aux membres vigoureux et bien proportionnés, et d'une force égale à sa stature. Tout couvert de fer et d'airain, à la tête de ses soldats d'élite en petit nombre, Morphilig faisait mordre la poussière à la jeunesse courageuse de Valarsace. Il s'efforça de s'ouvrir un passage jusqu'au roi d'Arménie, à travers un fort bataillon bien armé. Arrivé près de lui, il réussit à croiser la lance, et, fort comme il était, champion exercé, son arme fendait l'air comme de rapides oiseaux. Mais les braves et renommés enfants d'Haïg et de Sennékérim l'Assyrien ne tardèrent pas à lui barrer le chemin. D'un coup de lance ils renversent Morphilig, et

(1) C'est la province appelée encore à présent Adherbeidjan, qui formait toute la partie orientale de la province de Vasbouragan, et s'étendait jusque dans la Médie. C'est l' Ἀτροπάτιος de Strabon (liv. XI, ch. 13, §. 1). — Cf. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 127 et suiv. — Indjidji, *Geogr. anc.*, p. 319. — Le même, *Arm. mod.*, p. 401. — L. Alischan, *Geogr. de l'Arm.*, p. 98.

(2) Le Medz-Amor s'appelait aussi Azad (libre), et traversait les villes de Tovin et d'Artaxate. Cette rivière se jetait dans l'Araxe (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 465. — Le même, *Geogr. mod.*, p. 181. — Mekhitar abbé, *Dict. des noms propres.* — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 40 et suiv.). Agathange fait mention d'un port sur le Medz-Amor (*Hist. de Tiridate*, liv. II, ch. 8).

(3) La Géographie attribuée à Moïse de Khorène (Saint-Martin, *Mem. sur l'Armenie*, t. II, p. 356-357) et tous les géographes anciens placent des Chaldéens en Arménie, dans le Pont et le pays des Chalybes, et Constantin Porphyrogénète (*de Thematibus*) parle d'une province qu'il appelle Χαλδία dont Trébizonde était la capitale. C'était sans doute dans cette région pontique que se trouvait la Chaldée primitive, repaire de belliqueux montagnards très-redoutés (Habacuc, I, 6 et suiv. — Job. I, 17. — Xénophon, *Cyropæd.*, III, 1. — *Anabas.*, IV, 3; VII, 8), servant dans les armées étrangères comme mercenaires (Xénophon, *Cyropæd.*, III, 2, VII, 2. — *Anab.*, IV, 3) et identiques aux Kurdes actuels avec lesquels il est facile de les identifier. M. Renan conjecture que le nom de Kasdim, qui est la forme hébraïque du nom des Chaldéens, כשדים, ne diffère pas de la forme grecque Χαλδαῖοι, en admettant la forme intermédiaire *Kard* (*Kardu* est le nom de la province d'Ararat dans la paraphrase chaldaïque, et du mont Ararat chez les Syriens), et cette forme reparaît aux diverses époques avec une persistance remarquable dans les noms de peuplades du Kurdistan, comme Κάρδακες, Καρδοῦχοι, en arménien *Gordoukh*, Καρδιαῖοι, Γορδυηνοί, Γορδυαῖοι, Κύρτιοι, *Gordiani* et Kurdes (Renan, *Hist. des lang. sémit.*, liv. I, ch. 2, p. 65 et suiv.). — Notons encore que la Chaldie est mentionnée aussi par Étienne de Byzance, *de Urb. et pop.*, v° Χαλδία.

(1) La Lazique est une province de la Colchide, mentionnée par Ptolémée sous le nom de Λάζαι (liv. V, ch. 2). La Géographie attribuée à Moïse de Khorène lui donne le nom de *Ghaziv* (car la lettre *gh* affecte le son de *l*, et est remplacée souvent par cette lettre dans un grand nombre de mots). C'est le Lazistan actuel.

(2) C'est-à-dire la Cappadoce, dont Mazaca, en arménien Majak, était la ville principale. Cf. plus haut ch. VII, p. 24, et notes.

(3) Le nom de Macédoniens s'applique ici aux rois Séleucides de Syrie, qui avaient hérité d'une notable partie de l'empire d'Alexandre.

(4) Cette ville est citée par Procope (*de Ædificiis*, liv. III). Elle fut, dit-il, restaurée par Pompée qui l'appela *Colonia*.

Digitized by Google

mettent en fuite son armée. Le sang coulait sur la terre à flots pressés, comme des torrents de pluie. Depuis ce moment, le pays fut en paix et soumis à Valarsace. Les Macédoniens cessèrent alors toute attaque.

XXXI. (Ch. VI.)

Valarsace organise les parties occidentales et septentrionales de notre pays.

L'expédition ainsi terminée, Valarsace organisa les provinces de Majak, du Pont et des Colches (Ekératzi). Il va au pied du Barkhar dans le Daïk (1), dans des lieux marécageux, couverts de brouillards et remplis de forêts et de mousses. Il donne à la contrée une forme nouvelle, aplanit les terrains accidentés, change la brûlante chaleur en une douce température et en fait le séjour de délices de son empire. Là il prépare des résidences d'été quand il ira au nord. Il transforme en parcs deux plaines boisées, entourées de collines, pour le plaisir de la chasse. Il destine le climat chaud de Gogh (2) aux plants de vignes de l'Arménie et à des jardins. Je voudrais ici, pour un prince si cher, dire toutes choses avec détail et clareté ; mais j'ai seulement signalé en passant les localités, laissant de côté les particularités et les formes du style, afin de conserver indissolubles les liens de mon amour pour un aussi admirable prince.

Alors Valarsace convoque les populations étrangères et barbares, celles du nord de la plaine, celle de la base de la grande chaîne du Caucase, celles qui sont les plus enfoncées dans les vallées d'une large et profonde étendue, en descendant de la montagne qui est au sud jusqu'à l'entrée de la grande plaine. Valarsace ordonne à cette multitude de renoncer à ses brigandages et à ses ruses, et de se soumettre aux lois et aux tributs royaux, afin qu'en la revoyant, il puisse lui donner des chefs, des princes et une bonne organisation. Puis il la renvoie sous la conduite de prudents inspecteurs de son choix. Ayant ainsi congédié les hommes de l'occident, il descend dans les prairies verdoyantes, près des domaines de Schara, que les anciens appelaient Pasène supérieure et déboisée (1). Plus tard, et par suite de l'établissement dans ces lieux de la colonie de Veghentour Boulgar (2) de Vount (3), le pays fut appelé de

(1) Le mont Barkhar est désigné par Strabon (liv. XI, ch. 14, § 5) et Pline (liv. V, ch. 27) sous le nom de monts Paryadres. Xénophon (*Anabas.*, liv. III, ch. 6) parle aussi de cette chaîne, mais sans donner son nom. — Indjidji, *Archéologie de l'Arménie*, t. I, p. 83. — Le même, *Géogr. anc.*, p. 369.

(2) Gogh ou Goghp, comme l'écrit également Moïse de Khorène (liv. II, ch. 8, et liv. III, ch. 60), était un canton de la province de Daïk. Ce pays produisait beaucoup de sel, et Héraclius en concéda la propriété à Esdras, patriarche d'Arménie (628-640 de N. E.). — Cf. Indjidji (*Arm. anc.*, p 372) qui assimile le canton de Gogh à la Κωλχική, *Colice*, d'Étienne de Byzance. — Cf. aussi Pline, liv. VI, ch. 5. — Le Périple de Scylax, *Geogr. græc. minores*, éd. Ch. Müller, t. I, p. 61.

(1) La Pasène est un pays assez considérable traversé par l'Araxe et qui faisait partie de la province d'Ararat. Il est cité par les Grecs du moyen âge, notamment par Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, ch. 45), sous le nom de Phaciane, et par Procope (*De Ædif.*, l. III, ch. 5), qui le nomme Vezani ou Bizane. Ce pays formait une immense plaine (Arisdaguès Lasdivertzi, *Hist. d'Arm.*, p. 9, 13, 15 *et passim*), mais qui contenait des marécages et était fort malsaine, ce qui empêcha Justinien d'y élever des constructions (Procope, *de Ædif.*, *loc. cit.*). Le nom de Phaciane, que Constantin Porphyrogénète applique à ce pays, s'est conservé dans celui de *Pasin* que lui donnent les géographes musulmans. — La Pasène déboisée, ou pays de Vanant, s'étendit à une certaine époque jusque dans le pays de Kars, dont le territoire fut appelé *Petite Vanant* (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 107-108). — Cf. aussi Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 380 et suiv.

(2) C'est la première fois qu'il est question, dans l'histoire, des Bulgares, peuple de race finnoise, établi anciennement sur les bords du Volga (Ethil). La géographie attribuée à Moïse de Khorène place les Bulgares dans la Sarmatie et les appelle Boulkh, nom qui paraît avoir été leur appellation véritable (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 354-355). Dans le courant de la seconde moitié du cinquième siècle, les Bulgares, qui avaient sans doute pris part aux entreprises des Huns, s'étaient avancés en Europe jusqu'au Borysthène et au Danube qu'ils ne tardèrent pas à franchir (Ennodius, *Panégyrique de Théodoric*, p. 296). Ils se fixèrent plus tard sur les rives méridionales de ce fleuve, et y fondèrent un royaume qui fit plus d'une fois trembler la puissance grecque. Toutefois il paraît certain que, lors de l'émigration des Bulgares au cinquième siècle, une partie assez notable d'entre eux resta dans leur ancienne patrie, où ils demeuraient encore au dixième siècle, puisque les écrivains byzantins donnent à leur pays le nom de Bulgarie noire, ἡ μαύρη Βουλγαρία. Cette partie de la nation bulgare est souvent citée dans les écrivains slaves et orientaux, et il semble qu'elle était plus considérable que celle qui avait émigré et était venue se fixer sur le Danube. Les Bulgares orientaux ou noirs occupaient en effet, au dixième siècle, tout le cours du Volga depuis son embouchure dans la mer Caspienne jusqu'à une assez grande distance dans l'intérieur de la Russie. Ce fut Batou, fils de Gengis-Khan, qui mit fin à leur puissance au treizième siècle. — Le grand fleuve Ethil, Ἀτάλ̃ις de Théophane (p. 296-297), dont ils occupèrent si longtemps les rives, avait pris d'eux son nom de Volga, qu'il porte encore à présent.

(3) *Ventour Poulgar de Vent*, selon quelques msc. — Ce nom de *Vount* semble indiquer que la nation bulgare devait sa formation à l'agglomération de plusieurs peuples, et il n'est pas impossible en effet de reconnaître dans le nom de *Vount*, — qu'une variante donne sous la forme *Vent*, — les *Vendes* ou *Antes* qui occupaient les rives du Pont-Euxin depuis le Dniester jus-

Digitized by Google

son nom Vanant; et les villages sont appelés jusqu'à présent du nom de ses frères et de ses descendants (1).

[Valarsace], afin de se soustraire au souffle glacé du nord, descend dans une immense plaine; là, il campe au bord du Medzamor, à l'endroit où le grand fleuve, sortant du lac septentrional, va se perdre dans le Grand Marais. Puis il organise les milices du pays, laisse des inspecteurs, et, emmenant avec lui les plus notables, il se rend à Medzpine.

XXXII. (Ch. VII.)

Organisation du royaume. — D'où Valarsace tire toutes ses satrapies? — Comment il règle ses institutions.

Voici un important chapitre, tout rempli de détails historiques et digne de la plus claire et de la plus complète exposition; car il y a beaucoup à dire sur les institutions, les règlements, les familles, les races, les villes, les bourgs, les établissements, et en général sur l'organisation entière d'un royaume, sur tout ce qui le concerne, les armées, les généraux, les gouverneurs de provinces et les autres officiers (2).

En premier lieu, le roi règle tout ce qui concerne sa personne et sa maison, et commence par sa tête et sa couronne. Voulant récompenser le juif Pakarad de son ancien dévouement, de sa fidélité et de sa valeur, il confere, ainsi que nous l'avons dit (1), à lui et à sa descendance, le titre de grand feudataire, le privilége de mettre la couronne sur la tête du roi, de s'appeler thakatir et général de la cavalerie (2), de porter le diadème avec trois rangs de perles, sans or ni pierreries, quand il se trouvait à la cour ou dans l'appartement du roi.

Valarsace choisit parmi les descendants des Cananéens un certain Tzerès, chargé de lui mettre ses ornements royaux, et donne à sa race le nom

qu'au Danube (Jornandès, *De reb. Getic.*, ch. 5). On trouve en effet dans Théophane (*Chronogr.*, p. 296) un nom de peuple assez barbare et qui semble être formé de l'agglomération de trois noms différents, mais unis en corps de nation : ce sont les Ounno-bundo-bulgares, Οὐννοβουνδοβουλγάροι, appellation dans laquelle on retrouve les Huns, les Bunds ou Vendes et les Bulgares. On peut donc induire du texte de notre auteur qu'à une époque assez ancienne, une nation d'origine slave, les Vendes, s'étaient déjà confondus avec les Bulgares, et en effet la langue slave a prédominé chez les descendants des Bulgares, et on trouve aussi des noms slaves portés par beaucoup de chefs bulgares.

(1) Voy. plus bas, XXXIV (liv. II, ch. 9).

(2) Dans ce chapitre, il est question de l'organisation du royaume d'Arménie basée sur un système que nous avons tout lieu de croire identique à celui qui régissait les grands empires de l'Asie, et dont l'Arménie elle-même ne formait qu'une partie, avec le titre de satrapie. On sait en effet que ce pays fut presque toujours soumis à des maîtres étrangers pendant toute la durée de la dynastie d'Haïg, et qu'il faisait partie, à ces époques reculées, de ce vaste système monarchique, dont les chefs suprêmes, décorés du titre de roi des rois, furent tour à tour les souverains de Ninive, de Babylone, de la Médie et des Perses. Ce vaste système, qui se continua sous les Arsacides et les Sassanides, et dura jusqu'à la conquête arabe, représentait une vassalité solidement constituée, partant du dernier degré de l'échelle sociale pour s'élever successivement jusqu'au roi des rois. Moïse de Khorène a retracé, d'après Mar Apas Catina, le tableau fidèle de l'organisation de sa patrie sous le règne du premier Arsacide arménien, et ce qui rend plus curieux ce tableau, c'est que tout nous porte à croire qu'il ne fait que reproduire le mode de l'organisation politique existant dans la Perse et que les Arsacides avaient emprunté aux plus anciennes monarchies de l'Asie occidentale. Les Arsacides de Parthie avaient la suprématie sur toutes les autres branches de la même famille établies en Arménie, dans la Bactriane et dans la Médie, et, comme tels, les rois vassaux de ces trois États leur devaient l'hommage et étaient soumis à leur autorité (Cf. notre *Cartulaire d'Arménie*, ch. II, § I, p. 27). Un passage de Diodore de Sicile, qui nous a été conservé par Constantin Porphyrogénète (*Excerpt. de virt. et vitiis*), nous montre qu'Arsace ou Mithridate Ier voulut joindre à la gloire de conquérant celle de législateur. Il forma un code des lois qu'il trouva chez les diverses nations soumises à son empire, pour le donner aux Parthes : καθόλου δὲ πολλῶν ἐθνῶν ἐγκρατὴς γενόμενος, τὰ παρ' ἑκάστοις ἄριστα τῶν νομίμων κατέδειξε τοῖς Πάρθοις. Son frère Valarsace, qu'il avait établi roi d'Arménie, imita entièrement sa conduite; il remit en vigueur les anciennes lois du pays et en publia de nouvelles pour remédier à l'imperfection de ces dernières. — Cf. Saint-Martin, *Hist. des Arsacides*, t. I, p. 336 et suiv.

(1) Cf. plus haut, XXVIII (liv. II, ch. 3).

(2) Le mot *asbed* voulait dire anciennement « général de la cavalerie » et non pas « chevalier » comme quelques traducteurs l'ont supposé. Ce mot est le synonyme d'*asbarabed*, *asbahabed*, *sbarabed*, qui au moyen âge, et particulièrement à l'époque de la dynastie roupenienne, était rendu par le mot connétable, comme on peut le voir dans les Chroniques de Sempad (éd. de Paris, en arménien, p. 105, et notre trad. fr., extr. des Mém. de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg, p. 19) et d'autres historiens arméniens de l'époque des croisades. Le mot *sbarabed* paraît d'origine persane, car on trouve parmi les dignitaires de la cour de Perse les titres *sipahbch* et *sipahsalar* (chef d'armée ou de soldats). Ce titre répond exactement au mot ἵππαρχος qui a la signification de général de cavalerie (Cf. S. de Sacy, dans les *Notices et extr. des msc.*, t. VIII, p. 148 et suiv., 191). Chez les Géorgiens, le même titre était aussi en usage, mais le nom avait subi une légère altération et s'écrivait *sparsalar* ou *achosalar* (Klaproth, *Reise in Georgien*, t. II, p. 210. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, *introd.*, p. CLXIV). — Cf. aussi Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, p. 298, note.

Digitized by Google

de Kentouni (1). Il tire ses gardes du corps, armés de toutes pièces, de la race de Khor descendant de Haïg, tous guerriers braves et habiles au maniement de la lance et de l'épée, et leur donne pour chef Malkhaz, en leur conservant le nom de leur race primitive (2). Tad, de la race de Karnig, sorti de Kégham, est préposé aux chasses royales. Son fils est Varj (3), et c'est de lui que la race tire son nom ; toutefois ce ne fut que postérieurement, au temps d'Ardaschès (4). Kapagh (5) est intendant des greniers à blé (6), et Apel (7) est majordome et chambellan. Valarsace leur donne des villages qui portent leurs noms ; ce sont les satrapies Apéghèn (8) et Kapéghèn (9).

Les Ardzrouni (10), je ne devrais pas dire Ardzrouni, mais Ardzivouni, parce qu'ils furent ceux qui portaient les aigles devant Valarsace. Je laisse de côté les fables et les contes publiés à Hatamaguerd (1), à savoir qu'un enfant dormait exposé à la pluie et au soleil, lorsqu'un oiseau couvrit de ses ailes l'enfant défaillant. Je sais que le mot Kénouni vient de *kini* (vin) et *ouni* (il a) : celui qui prépare les breuvages du roi. Voici une particularité curieuse touchant cette fonction et cette dénomination : celui qui dégustait les vins les plus savoureux et les plus généreux pour le roi, s'appelait Kin. Valarsace, dit-on, enchanté de cette singulière coïncidence, élève Kin au rang des grands satrapes. Ce sont là les deux maisons sorties de la race de Sennékérim, les Ardzrouni et les Kénouni.

Je le dis aussi : les Sbantouni (2) étaient préposés aux sacrifices ; les Havénouni (3), fauconniers, habitaient les forêts ; et si tu ne me prends pour un conteur, je dis encore : les Tzunagan (4) étaient les gardiens des résidences d'été, les préposés aux glacières du roi ; ils furent anoblis pour leurs services, comme gens de la maison royale.

Valarsace crée quatre compagnies de gardes de la porte royale, armées de toutes pièces, et chacune avec son chef, recrutées parmi les anciennes

(1) Il ne paraît pas certain que les Kentouni descendent des Cananéens, car on lit dans Moïse de Khorène un passage qui semble infirmer cette tradition. Cet historien dit en effet (liv. II, ch. 24) que Zora Kentouni, chef de la satrapie de ce nom, ayant accusé de trahison Enanus, thakatir et général de la cavalerie, auprès du roi Arscham père d'Abgar, celui-ci fit jeter Enanus en prison, après l'avoir dégradé. Voici les paroles de Zora au roi, rapportées par Moïse de Khorène : « O roi ! apprends qu'Enanus a voulu se révolter contre toi, et il m'a proposé de demander à Hérode, roi de Judée, un serment par lequel il s'engagerait à nous recevoir, à nous donner des possessions dans le pays de nos ancêtres, parce que nous avions beaucoup à souffrir dans celui-ci. Et moi, loin de consentir à ses propositions, je lui dis : Pourquoi vous laisser tromper par d'antiques traditions, par de vieilles fables, en croyant que nous sommes originaires de la Palestine?..... » Jean Catholicos représente la race des Kentouni comme portée à la ruse et à la rébellion, portrait qui s'accorde avec celui que nous a tracé Moïse de Khorène, de Zora dénonciateur d'Enanus (*Hist. d'Arménie*, ch. VIII, p. 25 de la trad. fr.).

(2) Cf. V (liv. I, ch. 12).

(3) *Varaj*, selon un msc.

(4) Cf. liv. I, ch. 12 et les notes ; et Moïse de Khorène (liv. II, ch. 11), qui dit que « Ardaschès Ier confia l'éducation de son fils Dikran à un jeune homme nommé Varaj, fils de Tad, de la race de Karnig, descendant de Kégham....., de son nom sa race s'appelle Varajnouni. »

(5) *Kapa*, selon un msc.

(6) Le mot *goid* a aussi en arménien le sens de haras, de sorte qu'on peut supposer que Kapagh était chargé de l'intendance des haras du roi.

(7) Un msc. écrit *Arel*.

(8) Cette satrapie était sans doute la même que celle des Apéghians qui avait pour chef, à l'époque d'Ardaschès Ier, un certain Apégho (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 60). — Le canton d'Apéghian se trouvait dans la province d'Ararat (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 387).

(9) Cette satrapie se trouvait également dans la province d'Ararat (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 387), entre les deux fleuves Akhourian et Géghouan. La ville principale était Getchror (Vartan, *Géogr. de l'Arménie*, dans les *Mém. sur l'Arm.*, de Saint-Martin, t. II, p. 416-417), dans le voisinage d'Ani.

(10) La famille satrapale des Ardzrouni, mot formé de *ardziv* (aigle) et *ouni* (il a), qui correspond parfaitement au latin *aquilifer*, était une race issue d'Arkamozan, descendant de Sennachérib, qui vint en Arménie sous le règne de Sgaïorti (Cf. plus haut, XVI, liv. I, ch. 23) et reçut en apanage une portion du Vasbouragan. A l'époque des Arabes, les possessions des Ardzrouni s'augmentèrent considérablement, et elles formèrent le siège d'un État indépendant dont la capitale était Van. On possède une histoire détaillée des Ardzrouni écrite par un membre de cette famille, Thomas, qui a été publiée en arménien, à Constantinople, en 1852, et dont M. Brosset a donné l'analyse dans les *Mélanges asiatiques de l'Acad. des Sciences de Saint-Pétersbourg*, t. IV, p. 686. — Cf. aussi Indjidji, *Arch. de l'Arm.*, t. II, p. 109 et suiv.

(1) La ville d'Hatamaguerd est citée dans Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, liv. V, ch. 2) qui dit que Kourken, frère de Kakig, roi du Vasbouragan, y bâtit une église magnifique. Cette ville se trouvait dans le canton d'Aghpat, dans la province de Vasbouragan. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 206.

(2) *Sbant*, en arménien, veut dire « sacrifice, immolation ».

(3) *Hav*, en arménien, veut dire « oiseau ». Le canton de Havénouni ou Havouni faisait partie de la province d'Ararat. C'est le même canton qui est probablement désigné dans la Géographie attribuée à Moïse de Khorène, sous le nom de Vahagouni (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 366-367). — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 380.

(4) *Tzun*, en arménien, veut dire « neige » et *Tzunagir* « porte-neige », celui qui apportait les sorbets au roi. Lazare de Pharbe cite Vren Tzunagan au nombre des satrapes qui prirent part à la levée de boucliers contre les Perses, et en effet Mesrob (*Vie de saint Nersès*, en arm., p. 36) classe cette famille au rang des satrapies.

Digitized by Google

races des rois successeurs d'Haïg, qui, à différentes époques, ont hérité de leurs ancêtres de villages et d'établissements. Mais depuis, sous la domination des Perses, comme je l'ai appris, il se forma des compagnies tirées des autres classes, et qui s'appelaient Osdan (1). Je ne sais pas si c'est par suite de l'extinction de la première race, ou bien par esprit d'opposition à ces familles répudiées et proscrites, qu'on forma à leur place d'autres compagnies dites royales (2). Les premières descendent bien des premières races des rois primitifs, comme encore à présent en Ibérie, la race appelée Méphédzoul (3). Valarsace fait aussi eunuques des descendants de la même race (4), et leur donne pour chef Haïr (5), prince du pays depuis l'Aderbadagan jusqu'à Djouasch (6) et Nakhdjavan. Mais comment se fit cet arrangement? où sont passés les documents déjà oubliés de ce chef? Je l'ignore.

(1) Cf. plus haut, XXIII (liv. I, ch. 30). — Les Osdan descendaient de Dikranouhi sœur de Tigrane I, et ils furent connus longtemps sous le nom de Osdanig, ou princes de la maison royale.

(2) On trouve, dans l'ouvrage du P. Indjidji sur l'*Archéologie de l'Arménie*, quelques détails sur l'organisation des armées arméniennes, qui ont été abrégés par l'abbé Cappelletti, dans l'*Armenia* (Florence, 1841), t. II, ch. XII, p. 91 et suivantes; mais ces renseignements sont fort peu circonstanciés. Nous savons cependant qu'en dehors des armées du roi et des troupes de la garde du souverain, il y avait encore en Arménie des légions soldées par la caste sacerdotale qui était très-puissante dans ce pays, même à l'époque du paganisme (Cf. Zénob de Glag, *Histoire de Daron*, p. 28, 37). Cette armée avait pour chefs les *kirmabed* ou prêtres (Zénob, p. 25). — Cf. Emin, *Rech. sur le paganisme arménien*, p. 52 et suiv.

(3) Ce mot est composé des deux mots géorgiens *méphé* « roi » et *dzoul* « race », — race royale. On dit aussi *méphédzé*, « fils de roi. » On donne actuellement aux membres de la famille royale de Géorgie le nom de *batounichwili*, « fils du maître », qui correspond à la première expression. — Cf. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, *Introd.*, p. 85. — Ad. Bergé, *Voyage en Mingrélie* (Paris, 1864), p. 34.

(4) C'est-à-dire la race qui descendait de Tigrane et d'Haïg.

(5) *Haïr* en arménien veut dire « père ». C'était le nom que l'on donnait au chef des eunuques (Moïse de Khorène, liv. III, ch. 15) qui s'appelait également *martbed* (chef des hommes). La dignité de chef des eunuques s'exprimait en arménien par le mot de *martbedouthioun*, comme on peut le voir dans l'Histoire de Faustus de Byzance.

(6) Canton du Vasbouragan, sur les rives de l'Araxe, qui est appelé aussi Djovachrod par Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, liv. 4, ch. II). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 210.

XXXIII. (Ch. VIII.)

Seconde dignité du royaume, conférée aux descendants d'Astyage roi des Mèdes.

La maison du roi ayant été organisée, la seconde dignité du royaume (1) fut donnée aux descendants d'Astyage roi des Mèdes, appelés à présent Mouratzan (2); car le chef de cette race ne s'appelle pas Mouratzan-der, mais Maratzouotz-der (seigneur des Mèdes). Valarsace abandonne à ce chef tous les villages pris sur les Mèdes. Il établit en orient, aux frontières de la langue arménienne (3), les chefs des descendants des deux dynasties de Sissag et de Gatmos, dont nous avons donné les noms dans la première partie (4).

Valarsace donne le gouvernement de la grande, illustre et fertile contrée du nord-est à Aran, homme illustre et distingué par sa prudence et son esprit. Cette contrée est près du Cyrus (Gour), grand fleuve qui traverse la plaine étendue. Sache aussi que nous avons oublié de mentionner, dans notre premier livre, cette grande et illustre maison de Sissag (5) qui possédait la plaine des Aghouank avec sa région montagneuse de-

(1) Cette charge répondait à celle de premier ministre, *sadrazam* ou grand-vizir des Orientaux. Moïse de Khorène décrit le costume que devait porter le personnage revêtu de cette charge importante (liv. II, ch. 47). On trouve aussi des détails analogues sur ce costume dans Procope (*de Ædif.*, liv. III, ch. 1). — Cf. aussi Indjidji, *Archeol. de l'Arm.*, t. II, p. 284.

(2) Cf. sur les Mouratzan, Moïse de Khorène, liv. III, ch. 44 et suiv.

(3) Cette expression est purement biblique et s'employait pour désigner les peuples. C'est ainsi que, dans le livre de Daniel, on trouve à plusieurs reprises les mots « peuples, races et langues » (ch. III, versets 4, 7, 96, 98; ch. V, v. 19, 25). On peut encore rapprocher cette expression de ce vers du Dante (*Enfer*, ch. 5):

« Fu imperatrice di molte favelle. »

(4) Cf. plus haut, liv. I, ch. 12; liv. II, ch. 4.

(5) La maison de Sissag, dont la dynastie était souveraine de Siounik et à laquelle les Persans donnèrent le nom de Sisagan (Moïse de Khorène, liv. I, ch. 12), peupla tout le pays formé des contrées montagneuses comprises entre le lac de Kégham ou de Sévan et la partie de l'Araxe qui s'étend depuis Nakhdjavan jusqu'à la cataracte appelée aujourd'hui Arasbar, qui se trouve au confluent de l'Araxe et du Cyrus (Gour). St-Martin (*Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 209) conjecture que le pays de Sissag correspond à la *Sacasène* de Strabon (liv. XI, ch. 7, § 2), et il propose de lire dans le texte de cet auteur Σασακηνὴ, au lieu de Σακασηνὴ, qui doit être une erreur de transcription de la part des copistes qui ont écrit les manuscrits de sa Géographie. On peut croire encore que le pays de Sissag est le même que celui appelé *Sacapène* par Ptolémée (liv. V, ch. 13). Le pays de Sissag était possédé par des dynastes puissants qui, après avoir été d'abord soumis aux rois d'Arménie, devinrent indé-

Digitized by Google

puis l'Eraskh jusqu'à la forteresse qui est appelée Hénaraguerd. Le pays, à cause de la douceur des mœurs de Sissag, fut appelé Aghouank, car lui-même était surnommé Aghou (doux) (1). De celui-ci descend le renommé et brave Aran, créé par le Parthe Valarsace, chef de dix mille (soldats). D'Aran sont issues, dit-on, les races des Oudi (2), des Kartmanatzi (3), des Dzovtéatzi (4) et la principauté des Karkaratzi (5).

Kouschar, l'un des descendants de Schara, a pour sa part la montagne chargée de brouillards qui est Gankar, la moitié de la contrée de Dchavakh, Gogh, Dzop, Tzor (1), jusqu'à la forteresse d'Hénaraguerd. Quant au domaine d'Achotz (2), aux propriétés de Daschir (3), Valarsace en investit les enfants de Kouschar, descendant de Haïg. En face du mont Caucase, il établit, pour gouverner la partie nord, cette grande et puissante race; le titre de la principauté est pteschkh (toparque) (4) des Koukaratzi; c'est une race sortie de Mithridate (Mihrtad), satrape de Darius, qu'Alexandre emmena et chargea de commander aux captifs faits par Nabuchodonosor en Ibérie, comme le raconte Abydène (5) en ces termes : « Le puissant Nabuchodonosor était en-

pendants après la conquête de ce pays par les Persans. Il est souvent question de ces dynastes, dans l'histoire de l'Arménie et notamment dans Faustus de Byzance, liv. IV, ch. II, 20. — Moïse de Khorêne, liv. III, ch. 23 et suiv., 41. — Élisée, *Histoire des Vartaniens*, p. 22, 32, 48 *et passim*. — Lazare de Pharbe, p. 243. — Jean Catholicos, ch. 13, 17, 19, 130, 133. — Les Byzantins appellent le prince de Siounik, Ἀρχων τοῦ Συνῆς (Constantin Porphyr., *de Cærem.*, ch. 48). La dynastie des princes de Siounik se continua jusqu'au onzième siècle, époque à laquelle Vest Sarkis voulut s'emparer du trône d'Ani sur Kakig, et, n'ayant pu y réussir, il livra cette place à l'empereur Constantin Monomaque en 1045 (Matthieu d'Édesse, liv. I, ch. 65, p. 76, de la trad. française). En 1251, un certain David est qualifié du titre de prince de Siounik (Étienne Orbélian, trad. Brosset, ch. 66, p. 229), et régnait dans les montagnes de Gaban [défilé]. Cf. Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, t. III, p. 245. — Cf. aussi Brosset, *Hist. de Géorgie*, t. I, p. 545.

(1) Voy. plus haut, liv. I, ch. 29 et la note. — Sur le royaume des Aghouank, on peut consulter Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 149, 213 et suiv.; Indjidji (*Géogr. anc.*, p. 301), et surtout l'*Histoire des Aghouank*, par Moïse de Gaghangaïdoutz (Paris, 1860, 2 v. in-8°) et celle de E. Hassan Djalaliantz (Choucha, 1839, in-12).

(2) La province d'Oudi était située à l'est du Koukarkh, au nord de celle d'Artzakh, et au sud-est elle touchait au Phaïdagaran. Le Cyrus l'arrosait dans toute sa longueur. Elle forme aujourd'hui une partie du pays appelé Karabagh (Jardin noir). Les anciens avaient rendu le nom d'Oudi par Ὠτηνή ou Otène; Ptolémée (liv. VI, ch. 13) la nomme Μωτηνή pour Ὠτηνή. — Étienne de Byz., *hac voce*. — Pline, liv. VI, ch. 13. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 336. — St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 86 et suiv.

(3) Le canton de Kartman, dans la province d'Oudi, était situé sur la rive gauche du Cyrus (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 337). Les personnages de cette famille qui, selon le Père Indjidji (*Archéol. de l'Arm.*, t. II, p. 170), n'était pas satrapale, ont joué cependant un certain rôle dans l'histoire de l'Arménie. — Cf. Moïse de Khorêne, liv. III, ch. 43, 55. — Faustus de Byzance, liv. III, ch. 17.

(4) On ne connaît pas la position de ce canton.

(5) La province de Koukarkh était située à l'orient de celle de Daik, au nord des provinces d'Ararat et de Siounik et à l'ouest de celle d'Oudi; au nord elle était limitée par le pays occupé par les Géorgiens. Elle était traversée de l'ouest à l'est par le Cyrus (Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 353. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 79). A la fin du neuvième siècle de notre ère, ce pays, qui s'était rendu indépendant des rois d'Arménie, eut à soutenir de longues guerres avec ces derniers qui voulaient le conquérir (Jean Catholicos, ch. 9). Au onzième siècle, il était possédé par des princes appelés dynastes Goriguians; ensuite il passa aux Orbélians (Matthieu d'Édesse, liv. I, ch. 10 de la traduction française. — Étienne

Orbélian, *Hist.*, trad. Brosset, ch. 66, 14, 4). La province de Koukarkh était connue des anciens; Strabon (liv. XI, ch. 14, l'appelle Γωγαρηνή, Ptolémée (liv. V, ch. 13) Τωσαρηνή, mais il est aisé de voir que le T a été mis par erreur pour un Γ par les copistes des manuscrits de sa Géographie; Étienne de Byzance appelle les Karkaratzi : Ὠδαρηνοί, ce qui est aussi une erreur du copiste pour Γωγαρηνοί (Cf. Ste-Croix, *Mém. sur l'Araxe et le Cyrus*, p. 115). La province de Koukarkh comprenait neuf cantons (*Géogr. attr. à Moïse de Khorène*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 366-367).

(1) Tous ces cantons faisaient partie de la province de Koukarkh (Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 353. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 81 et suiv.).

(2) Ce canton faisait partie de la province d'Ararat. (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 452).

(3) Le canton de Daschir était compris dans la province de Koukarkh, et fait partie aujourd'hui du Somkheth, une des divisions de la Géorgie (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 360). — Cf. Wakhoucht, *Géogr. de la Géorgie*, édit. Brosset, p. 180-181.

(4) Cf. plus haut, XVI (liv. I, ch. 23), et la note 4.

(5) Moïse de Khorêne cite en cet endroit Abydène, d'après un passage de la *Chronique d'Eusèbe* (part. I, p. 58) traduite en arménien, et qui renferme un singulier contre-sens. D'abord il attribue à Abydène le passage qui commence par ces mots : « *Le puissant* (sic) Nabuchodonosor », qui n'est pas d'Abydène, mais de Mégasthène dont le nom n'est pas prononcé dans la version arménienne, tandis qu'il existe dans le texte grec qui nous a été conservé par Eusèbe (*Præp. Evang.*, IX, 41). Voici ce qui a donné lieu à ce contre-sens : le mot μεγασθενής signifie : *magni roboris* (*vir*), *potentissimus;* le traducteur de la Chronique d'Eusèbe, prenant ce nom propre pour un adjectif servant de qualificatif à Nabuchodonosor, l'a traduit par *medzazor*, qui a en effet le même sens en arménien que μεγασθενής en grec. Voici le passage grec, tel qu'il se trouve dans le texte de la Préparation évangélique d'Eusèbe : Μεγασθένης δέ φησι, Ναβουχοδρόσορον Ἡρακλέους ἀλκιμώτερον γεγονότα, ἐπί τε Λιβύην καὶ Ἰβηρίην στρατεῦσαι, κ. τ. λ. Au surplus, tout ce passage a été fort mal traduit en arménien et rend d'une façon fort infidèle le texte de Mégasthène qui ne présente pas de difficulté. — Cf. la note 4, que le P. Aucher a écrite à propos de Mégasthène, à la p. 58 du t. Ier de son édition de la *Chronique d'Eusèbe*.

Digitized by Google

core plus terrible que l'Hercule libyen. Ayant rassemblé ses troupes, il fondit sur les Ibères, les défit, les réduisit sous le joug, et en transporta une partie sur la rive droite de la mer de Pont, en occident. » Dans une grande vallée de la Pasène, Valarsace créa une satrapie appelée Ouortouni (1), issue de Haïg.

Un homme au visage repoussant, grand mais difforme, au nez aplati, à l'œil enfoncé, d'un aspect féroce, de la descendance de Baskam, petit-fils de Haïgag (2), appelé Dork, et surnommé à cause de sa laideur Ankéghia (le laid), doué d'une taille et d'une force de colosse, est établi gouverneur de l'occident. A cause de la laideur de Dork, sa race prend le nom de maison d'Ankegh (3). Mais, si tu veux, je débiterai sur le compte de Dork des fables et des extravagances, comme ont fait les Perses pour Rosdom Sakdjig (4), duquel on disait que sa force égalait celle de cent vingt éléphants. Des chants rationnels (5) touchant la force et la valeur de Dork étaient en vogue, et on ne pouvait pas attribuer au même degré la même chose à Samson, à Hercule et à Sakdjig. On disait, dans ces chants, qu'il saisissait dans ses mains des pierres très-dures, sans aucune fêlure, qu'il les rendait à volonté grandes ou petites, les polissait avec ses ongles, en formait comme des tablettes, et y traçait, aussi avec l'ongle, des aigles et d'autres figures. Ayant vu des vaisseaux ennemis s'approcher du rivage de la mer de Pont, il s'élance à leur rencontre; mais les vaisseaux gagnent la haute mer à une distance de huit stades, et il ne peut les atteindre; il prend, à ce que l'on raconte, des pierres grandes comme des collines et les lance sur ces navires. L'immense tourbillon engloutit un grand nombre de vaisseaux, et les flots, soulevés dans le vide, portent à plusieurs milles au loin le reste des vaisseaux. Oh! c'est trop de fables; c'est la fable des fables! Mais que t'importe? Dork était vraiment d'une force extraordinaire, et bien digne de semblables récits.

Valarsace établit ensuite la grande satrapie de Dzop (1) dans la quatrième Arménie, ainsi que les satrapies Abahouni (2), Manavazian, Peznounian (3), issues de la même race d'Haïg. Il choisit les plus illustres d'entre les habitants, les nomma seigneurs des villages et des cantons, et leur nom est appliqué à ces localités.

Cependant nous avons oublié le terrible Slak (4). Je ne saurais pas dire avec certitude s'il descend de Haïg, ou des habitants qui étaient établis dans la contrée avant son arrivée, et dont parlent les traditions. C'était un homme valeureux. Valarsace le charge avec une petite troupe de garder la montagne et de chasser les chamois. Ces hommes furent appelés Selgouni (5). Miantag, qui ne recule jamais, est préposé aux mêmes fonctions; c'est de lui que descendent les Mantagouni (6).

(1) Cf. ci-dessus la note 5 de la p. 19 du liv. I, ch. 12.

(2) Cf. ci-dessus, liv. I, ch. 23.

(3) Les possessions de cette satrapie se trouvaient dans le grand Dzop situé dans la quatrième Arménie (Faustus de Byzance, l. IV, ch. 24). — Indjidji, *Geogr. anc.*, p. 507. — Agathange fait mention du chef de la maison d'Ankegh (*Hist. de Tiridate*, p. 593, 647).

(4) Rosdom, en persan Roustem, est longuement célébré dans l'épopée de Firdouzi (*Schah-nameh*, éd. Mohl dans la *Collection orientale*, t. I, *Préface*): « Roustem, fils de Zal, dont la vie a été tant célébrée par Firdouzi, n'a pas été chanté depuis par aucun autre auteur persan (*Préface*, p. LXI). » La mère de Roustem, ayant dit lorsqu'elle l'eut enfanté : *Roustem*, c'est-à-dire « je suis délivrée », désira qu'il fût appelé Roustem. L'histoire de Roustem est rapportée avec une foule de particularités (*Schah-nameh*, p. 340-569). A la page 50 commence le récit des sept aventures de Roustem, qui se continue dans le second volume jusqu'à la page 473. — Cf. aussi d'Herbelot, *Bibl. orientale*, v° *Manougeher*.

(5) Les chants rationnels ou raisonnés, *erkh panitz* ou *erkarank panavourk*, sont cités à deux reprises différentes par Moïse de Khorène (liv. I, ch. 3, et dans le chapitre dont nous nous occupons). C'étaient des chants simples et naturels, et vraisemblablement conçus dans un but moral qui excluait l'allégorie (*Étude sur les chants historiques de l'Arménie*, dans le *Journal asiatique* (1852), — et tirage à part, p. 28).

(1) Le canton de Dzop, qui fait en effet partie de la quatrième Arménie, était connu des anciens sous les noms de *Sophène*, *Sophanène*, *Tzophanène* (Strabon, l. XI, ch. 12, 14. — Pline, l. V, ch. 12. — Ptolémée, l. V, ch. 13. — Procope, *de Ædif.*, liv. III). — Les Syriens le nommaient *Tsouphania* (Aboulpharadj, *Chr. syr.*, p. 490 de la vers. syriaque). Il était divisé en deux parties: la grande et la petite Sophène, ou Sophène des Schahouni (Indjidji, *Geogr. anc.*, p. 45. — Saint-Martin, *Mem. sur l'Arm.*, t. I, p. 91 et suiv.).

(2) Le canton d'Abahouni faisait partie de la province de Douroupéran et était situé au bord de la mer de Peznouni, au pied de l'Ararat (Faustus de Byzance, l. IV, 20. — Thomas Ardzrouni, p. 276, 310). — Cf., Indjidji, *Geogr. anc.*, p. 128 et suiv. — Saint-Martin, *Mem. sur l'Arm.*, t. I, p. 100. — Constantin Porphyrogenète (*De adm. imp.*, ch. 44) appelle les Abahouni, Ἀπαχουνῆς.

(3) Voy. ci-dessus liv. I, ch. 12 et la note.

(4) En arménien *slak* veut dire « flèche ».

(5) La satrapie des Selgouni se trouvait dans le canton de Daron, province de Douroupéran (Indjidji, *Geogr. anc.*, p. 91). — Les Selgouni furent massacrés lors de leur révolte sous le règne de Tiridate, et leur satrapie passa aux mains de Mamcoun (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 84).

(6) La satrapie des Mantagouni se trouvait dans le canton de Daron, province de Douroupéran. Cette race

Digitized by Google

Parmi les enfants de Vahakn, il s'en trouva qui demandèrent spontanément le ministère des temples; Valarsace les comble d'honneurs en leur confiant le sacerdoce; il les élève au rang de première satrapie et les nomme Vahnouni (1). De même les races Aravénian (2) et Zaréhavanian (3), issues des premiers rois, sont établies par Valarsace dans les bourgs du même nom.

Scharaschan, de la maison de Sanassar, est créé grand toparque et gouverneur de la partie sud-ouest, sur les frontières d'Assyrie, au bord du Tigre. Il reçoit [en apanage] le canton d'Artzen (4), le pays d'alentour, le mont Taurus (5), avec le Sim (6) et toute la Cœlé-Syrie.

Quant aux Moghatzi, Valarsace, trouvant un homme du canton de Mog (7), qui était chef d'une bande de brigands, crée la satrapie du même nom. Il fit de même des Gortouatzi (1), des Antzévatzi (2), des Aguéatzi (3) issus des mêmes cantons. Pour ce qui est des Rechdouni (4) et des Koghtnetzi (5), j'ai trouvé que ce sont vraiment des branches de la race Sissagan. Je ne sais si l'on appelle ces cantons du nom de ces hommes, ou leurs satrapies du nom des cantons.

Ayant fait toutes ces dispositions, Valarsace bâtit un temple à Armavir où il met les images du Soleil (Arékagen) (6), de la Lune (Lousin) (7),

fut exterminée par Ardeschir, roi de Perse (Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 78).

(1) Cf. plus haut, liv. I, ch. 31. — Les Vahnouni furent élevés à la dignité de grands prêtres en Arménie. C'était un droit héréditaire dans cette famille. La grande prêtrise, *kermouthioun*, fut confirmée par Valarsace aux descendants de Vahakn qui conservèrent leur nom de Vahnouni jusqu'en l'an 89 de J.-C., époque à laquelle Tigrane II les priva de la dignité sacerdotale (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 14). Les pontifes Vahnouni avaient élevé à Armavir les statues d'Artémis et d'Apollon. Celle d'Hercule, qu'ils avaient assimilé à leur ancêtre Vahakn, fut dressée par eux au village d'Achdichad, dans le canton de Daron (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 12).

(2) Cf. liv. I, ch. 31. — La satrapie des Aravénian était située dans la province de Mog, où se trouvait la vallée des Arouvénian, avec une légère différence dans l'orthographe (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 134). — Moïse de Khorène (liv. III, ch. 43) et Lazare de Pharbe (p. 267) mentionnent quelques personnages appartenant à cette famille.

(3) Cf. liv. I, ch. 31, où ces satrapes sont appelés Zaréhnavan. Thomas Ardzrouni (liv. IV, ch. 11) les mentionne également. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 153.

(4) Le canton d'Artzen était situé dans la province d'Aghdznik ou d'Aghdzen (*Arzanène* ou *Arsane* d'Ammien Marcellin, de Procope, d'Agathias, etc.). — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 67.

(5) Le Taurus a été l'objet d'une magnifique description qu'on lit dans Pline (liv. V, ch. 27) qui nomme chacune des montagnes de cette immense chaîne, qui s'étend depuis la partie sud-ouest de l'Asie-Mineure jusqu'en Perse. — Cf. aussi notre *Voyage dans la Cilicie*, Prolégomènes, p. 6 et suiv.

(6) C'est-à-dire toute la région montagneuse qui s'étend depuis le lac de Van, à l'ouest, jusqu'au Tigre. — Cf. plus haut, liv. I, ch. 10, et la note, et liv. I, ch. 23 et la note.

(7) La province de Mog, l'une des grandes divisions de l'Arménie, était bornée au nord par le Douroupéran et le Vasbouragan, à l'est par le Gordjaïk, et au midi par une partie de l'Assyrie. Elle renfermait les montagnes du Kurdistan, et paraît répondre à la *Moxoène* d'Ammien Marcellin, l. XXV, ch. 7 (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 133). La province de Mog passa aux dynastes du Vasbouragan, sous le règne du roi Sempad, comme nous l'apprend Thomas Ardzrouni, p. 259 et suiv.

(1) Cf. liv. I, ch. 14 et la note.

(2) Le canton d'Antzévatzi était situé dans la province de Douroupéran, au milieu des montagnes actuelles du Kurdistan. Son nom vient de l'arménien *antzav* qui veut dire « grotte » (Jean Catholicos, cité par Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 196).

(3) Le canton d'Aguéatzi faisait partie de la province de Vasbouragan (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 201, note 2).

(4) Le canton de Rechdouni était situé dans le Vasbouragan sur les bords méridionaux du lac de Van qui s'appela aussi de son nom, « lac des Rechdouni » (Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 164). C'était une contrée très-fertile avant la malédiction donnée par saint Jacques à Manadjir, prince du canton (Moïse de Khorène, l. III, ch. 7). Agathange (p. 593, 647) dit que le chef du canton avait le titre de prince du pays de Rechdouni. L'île d'Aghtamar dans le lac de Van faisait partie des domaines des Rechdouni (Moïse de Khorène, liv. III, ch. 15).

(5) Le canton de Koghten, fertile en vin (cf. plus haut, l. I, ch. 30), faisait partie du Vasbouragan. C'est dans ce pays que se conservèrent avec le plus de persistance les anciennes croyances et les traditions populaires des Arméniens (Moïse de Khorène, liv. I, ch. 30, II, 49, 61). Ce canton appartint pendant assez longtemps aux princes de Siounik et était compris alors dans la province de ce nom. Ptolémée (liv. V, ch. 13, § 9) appelle ce canton Κολθηνή. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 212 et suiv.

(6) Arékagen signifie à proprement parler « l'œil d'Arek », le Soleil apparent que le Zend-Avesta nomme l'œil d'Ormuzd (Anquetil Duperron, *Zend-Avesta*, t. I, 2e partie, p. 87. — Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, ch. I, p. 369 et suiv.). C'était, selon les idées arméniennes, idées qu'ils avaient empruntées à la religion des anciens Perses, la manifestation matérielle de Mihr ou Mithra, fils d'Aramazd ou Ormuzd (Agathange, p. 586, 588.). Cf. Emin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 20-21. — Arékagen était aussi le symbole du feu sexuel chez l'homme.

(7) Lousin, mot à mot « lumineux » et par extension « la Lune », était le symbole du feu sexuel chez la femme. Moïse de Khorène (*Hist. des Vierges, compagnes de sainte Ripsimé*, dans ses *Œuvres complètes* publiées en arménien; Venise, 1843, p. 301, l'appelle le « feu-sœur ». La Lune, chez les Arméniens, était la seconde manifestation matérielle de Mihr. — Cf. Emin, *Rech. sur le pag. arm.*, p. 21-22. — Rapprochez ce que dit Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, ch. I, p. 369.

Digitized by Google

et celles de ses ancêtres. Schampa Pakarad le juif, investi de la dignité de thakatir et de général de la cavalerie, est invité et pressé d'abandonner la foi judaïque et d'adorer les idoles; mais s'y étant refusé, le roi Valarsace le laisse libre.

Valarsace fait reconstruire la ville de Sémiramis et élever dans beaucoup d'endroits, pour des populations nombreuses, des bourgs importants.

Il fait régner également un ordre parfait, fixe les heures d'audience, des conseils et des divertissements. Il divise la milice en première, seconde, troisième classe et ainsi de suite. Il nomme deux rapporteurs chargés de rappeler par écrit au roi, l'un, le bien à faire; l'autre, les vengeances à exercer. Il enjoint au premier de prévenir le roi, dans sa colère, qu'il donne des ordres iniques, et de le rappeler à la justice et à la philanthropie. Il crée des justiciers dans les villes et les campagnes. Il ordonne aux citadins de tenir un rang supérieur à celui des paysans, à ceux-ci d'honorer les citadins comme leurs supérieurs, enfin aux gens des villes de ne pas être hautains envers les paysans (1), mais de se conduire en frères pour maintenir le bon ordre et conserver l'harmonie, sans jalousie, ce qui est la cause du bonheur et de la tranquillité de la vie. Il établit encore d'autres institutions du même genre.

Valarsace, ayant plusieurs fils, ne jugea pas convenable de les garder tous à Medzpin. Il les envoie en conséquence demeurer dans le canton de Haschdiank (2) et dans la vallée frontière hors de Daron, leur laissant tous les villages avec une addition de revenus particuliers et de traitements pris sur le trésor royal (3). Valarsace garde près de lui son fils aîné, appelé Arsace (Arschag), pour lui assurer le trône, et son petit-fils Ardaschès qu'il aime tendrement. C'était en effet un enfant vraiment intelligent, de belle venue, et qui faisait présager de futures actions d'éclat. Ce fut dès lors un principe chez les Arsacides, qu'il ne restât près du roi qu'un seul fils, l'héritier de la couronne, tandis que les autres fils et filles allassent aux contrées de Haschdiank, apanage de la race.

Cependant Valarsace, après avoir accompli tous ces faits et cette magnifique organisation, meurt à Medzpin, après vingt-deux ans de règne (1).

(1) Cette loi, qui établissait différentes classes entre les Arméniens, est une de celles qui paraît avoir été le plus longtemps en vigueur non-seulement pendant toute la durée du règne des Arsacides, mais encore sous les Bagratides et les Roupéniens. En effet, on trouve, dans le *Code de Mékhitar Koch* rédigé au douzième siècle, la distinction entre les citadins et les paysans parfaitement définie et réglée de la même manière qu'à l'époque de Valarsace (Manusc. de Saint-Lazare de Venise, et de la Bibl. impériale, fonds armén., suppl. n° 55).

(2) Ce canton faisait partie de la quatrième Arménie, et était connu des Grecs sous le nom d'*Asthianène* ou *Austanitis* (Ptolémée, liv. V, ch. 13. — Procope, *de Ædif.*, liv. III. — *Cod. Justin.*, liv. I, *De magist. milit.*) — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 43 et suiv.

(3) Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 21, 32; III, 4. — Jean Mamigonien, *Continuat. de l'hist. de Zénob de Glag.* — Lazare de Pharbe, p. 12. — Faustus de Byzance, III, 12.

XXXIV. (Ch. IX.)

De notre Arsace (Arschag) premier. — Ses faits et gestes.

Arsace, fils de Valarsace, règne treize ans sur les Arméniens (2). Jaloux de suivre les traces des vertus de son père, il fit aussi beaucoup de sages institutions, déclara la guerre aux habitants du Pont, et laissa sur le rivage de la grande mer une marque de sa victoire. Prenant sa lance dont la pointe était bien affilée et qui était trempée dans le sang des reptiles, il la brandit, étant à pied, d'un bras vigoureux et la fait pénétrer profondément dans une colonne de pierre très-dure qu'il érigea au bord de la mer.

A cette époque de son règne, surviennent de grands troubles dans les gorges de la chaine du Caucase, au pays des Boulgars (3); grand nombre d'habitants émigrèrent dans notre pays, se fixèrent au-dessous de Gog, dans des plaines très-fertiles et abondantes en blé et y restèrent longtemps.

Les fils de Pakarad, inquiétés par Arsace [qui voulait les contraindre] à adorer les idoles, périrent noblement au nombre de deux, martyrs de la foi de leurs pères. Je n'hésite pas à proclamer qu'ils ont suivi l'exemple des Ananéens (4) et des Eléazaréens (5). Les autres (membres de cette famille) consentent seulement à chevaucher le jour du sabbat pour aller à la chasse ou en expédition, et à ne plus faire circoncire leurs

(1) Valarsace régna de 149 à 127 av. J.-C.

(2) Arsace I régna de 127 à 114 av. J.-C.

(3) Cf. plus haut, liv. II, ch. 6 et la note.

(4) Daniel, III. v. 12 et suiv. — Cf. aussi Josèphe, *Antiq. Judaïq.*, liv. X, ch. 2.

(5) II, Machab. VI, 18 et suiv. — Cf. aussi Josèphe, *Antiq. judaïq.*, liv. XII, ch. 7.

Digitized by Google

enfants dans l'avenir. Comme ils n'étaient pas mariés, Arsace fit défense dans toutes les satrapies de leur donner des femmes en mariage, s'ils ne faisaient serment de renoncer à la circoncision. Ils se soumettent seulement à ces deux conditions, mais ils refusent d'adorer les idoles.

Ici se termine le récit du vénérable Mar Apas Catina.

Digitized by Google

BARDESANE.

ŒUVRES HISTORIQUES ET PHILOSOPHIQUES

PUBLIÉES

D'APRÈS LES SOURCES ARMÉNIENNES, GRECQUES ET SYRIAQUES,

AVEC DES NOTES HISTORIQUES, CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES,

PAR

VICTOR LANGLOIS.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Bardesane, fondateur de la seconde école gnostique de la Syrie, est l'un des hommes les plus célèbres dans les fastes chrétiens des premiers siècles de notre ère. Sa vie offre l'un des phénomènes les plus bizarres, au milieu de toutes les singularités que présente l'histoire du gnosticisme. Adversaire acharné des gnostiques au début de sa carrière, il professa plus tard la γνῶσις qu'il avait combattue avec ardeur, devint ensuite le chef d'un parti considérable sans avoir cherché de schisme, et son nom, ainsi que ses compositions religieuses, étaient encore vénérés des orthodoxes, que déjà il était exclu lui-même de leurs communautés (1).

Bardesane naquit en Syrie, vraisemblablement à Édesse (2). Il tirait son nom d'un petit fleuve le *Daïzan* (3), que les Grecs ont traduit par Σκίρτος (le Sauteur) (4). Bardesane est souvent désigné par les surnoms de Parthe et de Syrien (5), de Mésopotamien (6), de Babylonien (7), quelquefois même d'Arménien (8), et cette circonstance a fait supposer à tort qu'il avait existé en Orient, à des époques différentes, plusieurs personnages du même nom. Les anciens historiens ecclésiastiques n'ont pas peu contribué à entretenir cette erreur, car eux-mêmes ne sont pas d'accord sur l'époque exacte où vécut Bardesane. Selon les uns (1), Bardesane aurait fleuri sous l'empereur Marc-Aurèle, et c'est à lui ou à son collègue Lucius Verus, qu'ils prétendent que cet écrivain aurait adressé son fameux « Traité du Destin ». D'autres (2) le font vivre plus tard, et semblent dire que ce fut à l'époque des empereurs syriens, que Bardesane acquit sa célébrité. Les critiques modernes, et notamment l'école française (3), ont adopté l'opinion d'Eusèbe et des Pères de l'Église qui fixe aux règnes de Marc-Aurèle et de Lucius Verus l'époque florissante de Bardesane. Mais les travaux entrepris dans ces derniers temps sur ce célèbre gnostique, et principalement ceux de l'école allemande, représentée par MM. Lipsius, Merx et Hilgenfeld (4), ont prouvé que Bardesane florissait, non pas à l'époque de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, mais bien au temps des empereurs syriens (5), et que c'est à Elagabal lui-même qu'il est fait allusion dans le « Traité du Destin », comme nous le montrerons tout à l'heure. Bardesane vivait dans la seconde moitié du deuxième siècle

(1) J. Matter, *Histoire critique du Gnosticisme*, t. I, sect. II, ch. 2, § 3.

(2) La Chronique d'Édesse (ap. *Assemani*, *Bibl. or.*, t. I, p. 389) fixe au 11 juillet 154 de notre ère la naissance de Bardesane.

(3) Aboulpharadj, *Hist. dynast.*, p. 79. « Bardesanes quidem Eber Disan appellatus, quod natus esset juxta fluvium Disan, supra urbem Roham, *id est* Edessam. » — St. Ephrem dans une de ses hymnes avait avancé la même chose : « Quis ille primus Bardesani a Daisan imposuit nomen? » — Strunzius (*Hist. Bardesani*, p. 27) donne une étymologie différente, mais qui n'est pas acceptable.

(4) Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 119, 412, note.

(5) Jules Africain, Κεστοί, c. 29, p. 300, et suiv.

(6) Eusèbe, *Hist. Eccl.*, IV, 30. — Épiphane, *Hær.*, LVI, 1.

(7) Saint Jérôme, *advers. Celsum*, lib. II.

(8) L'auteur des *Philosophumena* est le seul qui donne à Bardesane le surnom d'Arménien; liv. VII, III, 31 (Ed. Patr. Cruice).

(1) Eusèbe, *Hist. Eccles.*, liv. IV, ch. 30. — *Chronic.* (ed. Aucher.) *ad ann.* 173. — S. Jérôme, *in Catal.*, c. 33, *ed. Fabric.*, p. 103.

(2) Porphyre, *De abstinent.*, liv., IV, § 17; et *de Styge* (éd. *Luc. Holsten.*), p. 282. — *Chron. Edess.* (syr. et lat.) apud *Assemani*, *Bibl. orient.*, t. I, p. 389. — Moïse de Khorêne, *Hist. d'Armén.*, liv. II, ch. 66. — Aboulpharadj, *Hist. dynast.*, p. 79.

(3) Galland, *Biblioth. vet. patr.*, t. I, *Prolegom.*, p. CXXII. — Beausobre, *Histoire de Manichée et du Manichéisme*, t. II, ch. 9, p. 129 et suiv. — Matter, *Hist. du Gnosticisme*, t. I, sect. 2, ch. 2. — Cf. aussi Hahn, *Bardesanes gnosticus*, *Syrorum primus hymnologus*, p. 1 et suiv. — Cureton, *Spicileg. syriacum*, Préface, p. 1.

(4) Lipsius, *Der Gnosticismus, sein Wesen, Ursprung und Entwickelungsgang* (Leipsik, 1860). — Merx, *Bardesanes von Edessa, nebst einer Untersuchung über das Verhältniss der Clem. Recognit.....* (Halle, 1863). — Hilgenfeld, *Bardesanes der letzte Gnostiker* (Leipsik, 1864).

(5) L'auteur des *Philosophumena* (liv. VI, II, 35) donnerait à entendre que Bardesane fut contemporain de Tertullien et il le représente comme le chef de la branche orientale de l'école valentinienne.

Digitized by Google

de notre ère et dans la première moitié du troisième. Il reçut une brillante éducation à la cour des toparques édesséniens, et fut l'ami d'Abgar VIII, fils de Maanou VIII (1), qui occupa le trône de l'Osrhoène de l'an 152-153 à l'an 187-188. C'était, à ce que raconte Jules Africain, un habile tireur d'arc (2). Mais s'il se plaisait dans les exercices du corps, il paraît qu'il cultiva avec non moins de succès les lettres et les sciences; et ce fut à la suite des études sérieuses auxquelles il se livra, qu'il occupa un rang distingué parmi les réformateurs et les écrivains de son siècle. Il se prit d'amour pour les sciences occultes des Chaldéens, et il était très-versé dans la connaissance des astres et dans celle des inductions que l'on peut tirer des phénomènes qu'ils présentent sur les destinées humaines (3). Cureton rapporte, à la fin du « Livre de la loi des contrées », un petit fragment d'un ouvrage sur les révolutions des astres, et qui fait partie d'un des manuscrits provenant du couvent de Sancta Maria Deipara de Nitrie (4).

Bien qu'adonné à l'étude des systèmes cosmiques et philosophiques de l'Orient, Bardesane cultiva aussi les sciences de l'Occident qui étaient alors le complément indispensable de l'enseignement des écoles d'Asie, et notamment de celle d'Édesse, réputée la plus célèbre après celles d'Athènes et d'Alexandrie (5). Connaissant à fond la langue syriaque, son idiome maternel (6), Bardesane était très-versé également dans les lettres helléniques (7), à ce qu'assure saint Épiphane qui va même jusqu'à prétendre qu'il composa plusieurs écrits en grec (8). Mais là où il excella principalement, ce fut dans la connaissance du syriaque, idiome dans lequel il composa tous ses ouvrages (9) et qu'il parlait avec une grande élégance et avec une éloquence pleine de feu (1). Ce fut lui qui fixa les règles d'une métrique nouvelle pour la poésie syriaque; et il composa même, sur le rhythme qu'il avait inventé, cent cinquante hymnes qui furent en usage, avec celles de son fils Harmonius (2), pendant près de deux siècles, parmi les Syriens. C'est encore à Bardesane que l'on attribue l'introduction du chant dans les églises orientales.

Bardesane, élevé d'abord dans les principes de l'orthodoxie (3), ouvrit une école célèbre, et dirigea contre les sectes séparées de l'Église ses premiers enseignements. On ignore à quelle époque de sa vie Bardesane abandonna l'orthodoxie pour embrasser les doctrines du gnosticisme.

Les Pères de l'Église, et même quelques critiques, ont cru que Bardesane avait adopté l'hérésie valentinienne, mais il n'en est rien; au contraire il repoussa avec énergie la doctrine de Valentin, mais pour arriver presque aux mêmes conclusions que ce dernier dont il continua, sans s'en douter, la secte, en la réformant (4). Saint Éphrem (5) ne nous a donné qu'une idée fort incomplète du système que Bardesane adopta. Il est certain qu'il admit l'autorité des Livres saints, rejetés par les disciples de Valentin comme l'œuvre des hommes. Origène le dit expressément (6). On voit que Bardesane chercha à concilier avec les enseignements des Écritures les rêveries de l'Inde et de la Chaldée; qu'il admit en Dieu, avec les gnostiques, huit couples d'Æons engendrés les uns des autres par *syzygies* (7);

(1) *Chron. Edess.*, apud Assemani, t. I, p. 423.

(2) Jules Africain, Κεστοί, ch. 29.

(3) Ephrem, *Hymn.*, III, p. 444; *Hymn.*, XIV, p. 468. — Eusèbe, *Præp. Evang.*, p. 160.

(4) Cureton, *Spicil. syriac.*, p. 21 du texte et 40 de la version anglaise.

(5) Allemand-Lavigerie, *Essai sur l'école chrétienne d'Édesse*, p. 24 et suiv.

(6) Eusèbe, *Hist. Eccles.*, liv. IV, ch. 28.

(7) S. Jérôme, *in Catalog.*, *voce Bardesanes.* — Eusèbe, *Hist. Eccl.*, liv. IV, ch. 28.

(8) Épiphane, *Hæres.*, LVI, 1.

(9) Galland, *Biblioth. vet. patrum*, t. I, p. 640 et suiv. — Renan, *Hist. des langues sémitiques* (3e édit.), liv. III, ch. 3, p. 261.

(1) Honor. Augustod., *Bibl. patr.*, t. XII, p. 1000. — Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 66.

(2) Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 48, 60-61, 132. — Hahn, *Bardesanes, Syrorum primus hymnologus.* — Le fils de Bardesane, Harmonius, avait été élevé dans l'école d'Athènes (Sozomène, *Hist. Eccles.*, liv. III, ch. 16. — Ephrem, *Hær. fab.*, I, 22). Il composa également des hymnes et fut le continuateur des doctrines de Bardesane. Ce furent les hymnes de saint Ephrem qui détrônèrent celles des deux hymnologues gnostiques dans les églises syriennes (Theod., *Hist. Eccl.*, IV, 26).

(3) S. Augustini *Opera*, t. VI, p. 2. — Ephrem, *Hæres.*, LVI.

(4) Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 66.

(5) Ephrem, *Opera syr. et lat.*, t. II, p. 144 et suiv.

(6) Origenis *Opera*, p. II, *de recta in Deum fide.*

(7) Ephrem., *Op.*, t. II; *Hymn.*, LIII, p. 550.

Digitized by Google

qu'il enseigna, comme l'ancien sabéisme, l'existence des esprits sidéraux résidant dans les sept planètes et surtout dans le soleil et la lune, dont l'union mensuelle conservait le monde, en lui donnant des forces nouvelles (1). Saint Épiphane complète ces renseignements en ajoutant que Bardesane enseigna que le Christ n'avait pas eu un corps véritable, mais qu'il s'était uni à une sorte de fantôme descendu du ciel et qu'il nia la résurrection des corps (2).

Si les débuts de la carrière de Bardesane furent heureux et brillants, si, durant les longues années qu'il vécut à la cour des toparques, il jouit du prestige éclatant qui entourait le favori du trône, s'il se plaisait, comme le dit saint Ephrem, à déployer un grand luxe dans ses vêtements et une grande recherche dans toute sa personne, il arriva un moment où la fortune sembla lui retirer les faveurs qu'elle lui avait prodiguées. Caracalla, en se rendant en Mésopotamie, au retour de l'Égypte, détrôna Abgar X, fils de Maanou X (Mannus), et hiverna à Édesse (3), après avoir réduit en province romaine la toparchie d'Osrhoène. Cet événement força Bardesane à quitter sa patrie afin d'échapper aux persécutions que ses doctrines, opposées à celles des Romains, auraient inévitablement attirées sur lui. Il partit pour l'Arménie, où il essaya d'implanter ses croyances, mais il paraît qu'il ne put y parvenir (4). Alors il employa ses loisirs à compulser les archives du fameux temple d'Aramazd à Ani, et il puisa dans l'Histoire des Temples les éléments d'une Histoire d'Arménie, dont un long fragment nous a été conservé par Moïse de Khorène (5).

L'avénement au trône impérial du Syrien Elagabal rouvrit à Bardesane les portes d'Édesse. C'est à ce moment que l'on doit croire que Bardesane écrivit le « Traité du Destin » dans lequel il a pour adversaire, dans son dialogue, un philosophe du nom d'Avida ou Abida. Les fragments qu'Eusèbe nous a conservés de ce Traité, dans sa Préparation évangélique (1) et dont il existe aussi des extraits dans les *Récognitions* du pseudo-Clément (2), dans Cæsarius (3) et dans Georges Hamartolos (4), appartiennent, selon Cureton, à l'ouvrage dont il a publié intégralement le texte syriaque dans son *Spicilége*, sous le titre de « Livre de la loi des contrées (5) ». Cependant les variantes très-considérables et les additions nombreuses qu'on remarque, en comparant les trois textes, ont suggéré aux savants de l'école allemande, et notamment à M. Hilgenfeld, la pensée que le « Livre de la loi des contrées », tel que Cureton l'a publié, devait être une composition postérieure à Bardesane, dont l'auteur serait un de ses disciples, nommé Philippe, qui parle à la première personne, tandis que Bardesane n'intervient qu'à la troisième. De même que Socrate, qui n'écrivit point les dialogues de Platon, bien qu'il y jouât le rôle principal, Bardesane ne paraît pas non plus avoir rédigé le « Livre de la loi des contrées », bien qu'il y figure comme un maître au milieu de ses disciples (6). Les mêmes critiques supposent avec raison que la mention de la campagne de l'Arabie par les Romains, que l'on croyait devoir reporter à l'époque de Marc-Aurèle, en 170 de notre ère, s'applique plutôt à l'occupation de cette province par Septime Sévère, vers 200. Un point non moins capital, en faveur de l'opinion de M. Hilgenfeld, touchant la rédaction, postérieure à Bardesane, du « Livre de la loi des contrées », c'est que ce critique a démontré qu'en compa-

(1) Ephrem, *Hymn.*, LV, p. 558.

(2) Épiphane, *Hæres.*, LVI. — *Philosophumena*, liv. VI, II, 35.

(3) Hérodien, liv. IV, ch. 21. — Dion Cassius, *in fragm. apud Zonar.*, t. I, p. 613, et *apud Xiphil.*, p. 352; cf. aussi liv. LXXVII et *excerpt. Vat.*, p. 746. — Ma *Numismatique de l'Arménie dans l'antiquité*, p. 77.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Armén.*, liv. II, ch. 66.

(5) *Hist. de l'Arménie*, liv. II, ch. 61 à 65 inclus. — Cf. aussi le P. Karékin Djimedjian (*Histoire de la littérature arménienne* (en arménien), Venise, 1865, p. 79), où ce savant mékhitariste a résumé ce que Moïse de Khorène nous apprend sur la vie de Bardesane et sur ses écrits.

(1) Liv. VI, ch. 10, 6 et suiv.

(2) Ch. IX, p. 19 et suiv.

(3) *Quæstion.*, 47, 48.

(4) *Chron.* (*Anecd. græc.*, Oxon., edid. Cramer, t. IV), p. 236 et suiv.

(5) Cureton, *Spicilegium syriacum*, p. 1 et suiv., *ad calcem.*

(6) Le début du « Livre de la loi des contrées » ne peut laisser aucun doute à cet égard :.... « Il avait (Bardesane) l'habitude, chaque fois qu'il nous trouvait en « conversation sur n'importe quel sujet, de nous demander : « Que disiez-vous? » afin qu'il pût prendre « part à la discussion. »

Digitized by Google

rant le texte du « Traité du Destin », conservé par les *Récognitions*, avec les textes d'Eusèbe et du « Livre de la loi des contrées », on s'aperçoit bien vite que ce ne fut pas l'auteur des *Récognitions* qui traduisit l'ouvrage attribué à Bardesane, mais au contraire que ce fut l'auteur du « Livre de la loi des contrées » qui s'est servi du travail du pseudo-Clément. D'où il résulte que si Bardesane lui-même a écrit un « Traité du destin », ce fut ce traité qui fut traduit par l'auteur des *Récognitions*, et puis transcrit ensuite en syriaque par un disciple de Bardesane, du nom de Philippe, qui aurait développé l'œuvre primitive de son maître, en lui donnant un titre nouveau : « le Livre de la loi des contrées », qui est précisément celui que nous trouvons en tête de l'édition de Cureton, attribuée à Bardesane.

M. Hilgenfeld, qui a résumé, dans son mémoire sur Bardesane, toutes les opinions des critiques ses devanciers, croit également que la tentative faite par Apollonius, — philosophe courtisan qui accompagnait, dans son voyage d'Orient, Lucius Verus, — en vue de conquérir pour le paganisme le plus illustre des chrétiens de Syrie, est une pure invention; et en effet, nous avons vu précédemment que les dates s'opposent à un pareil rapprochement, puisqu'il est démontré actuellement que Bardesane fleurit postérieurement à l'époque des règnes de Marc-Aurèle et de Lucius Verus. En outre, rien dans le dialogue de Bardesane ne fait soupçonner une controverse avec Apollonius, dont le nom ne figure pas dans la discussion. De son côté, M. Merx suppose, avec beaucoup de sagacité, que le récit de la prétendue dédicace du livre de Bardesane à Marc Aurèle ou à Lucius Verus provient de ce que certains apologistes avaient adressé leurs écrits à l'empereur philosophe, et par analogie on aura admis que Bardesane avait également adressé son « Traité du Destin » à Marc Aurèle. Au contraire, il paraît plus vraisemblable de croire que Bardesane, qui avait eu en Syrie des relations avec Elagabal avant qu'il parvînt à l'empire, l'aurait fait intervenir avec lui comme principal interlocuteur dans son dialogue, et que c'est ce fait qui a donné lieu à cette supposition que Bardesane avait adressé son livre à un empereur. En effet, Elagabal, que la critique allemande prétend être l'adversaire de Bardesane dans son dialogue, portait un nom qui se rapproche tout à fait de celui d'Avida, l'interlocuteur de Bardesane. L'histoire nous apprend que le véritable nom de cet empereur syrien était Varius Avitus Bassianus, et que ce nom d'Avitus fut même porté par l'aïeul d'Elagabal. En comparant ensemble les deux noms *Avida* et *Avitus*, on reconnaît sans peine que le second n'est que la forme ou la transcription latine du nom syriaque, et rien ne s'oppose dès lors à ce qu'on ne considère le nom d'Avida du dialogue précité, comme servant à désigner l'empereur Elagabal lui-même.

Il serait facile de grouper encore d'autres preuves en faveur de l'opinion de l'école allemande, et tendant à démontrer que Bardesane n'a pu être l'auteur du « Livre de la loi des contrées ». Mais ces preuves, tirées des doctrines professées dans cet ouvrage, ressortiraient de notre cadre; disons cependant qu'il résulte de l'examen du texte syriaque du « Livre de la loi des contrées », que les doctrines qui y sont exposées diffèrent sur beaucoup de points de celles qu'Ephrem attribue à Bardesane, et sont en opposition avec celles professées par ce chef de secte, dans les fragments du « Traité du Destin » qu'Eusèbe et les autres Pères de l'Église avaient eu principalement sous les yeux.

Lorsque Bardesane fut rentré à Édesse, il eut l'occasion de se mettre en rapport avec des *pandits*, venus de l'Inde, comme ambassadeurs en Occident. Bardesane recueillit, de la bouche même de ces envoyés, des informations curieuses sur leur pays, et il composa à ce sujet des Commentaires, dont deux fragments seulement nous ont été conservés par Porphyre (1), et que l'on n'hésite pas à considérer comme les meilleurs renseignements que l'antiquité nous ait transmis sur l'Inde (2).

Ce fut seulement à la fin de sa vie, si l'on en croit l'auteur des *Philosophumena*, que Bardesane disputa avec les Marcionites, secte issue de celle de Valentin, dont Marcion avait été le dis-

(1) Porphyre, *de Abstinentia*, liv. IV, § 17; et *de Styge*, éd. *Holst.*, p. 282. — Cf. aussi M. Reinaud, *Relations politiques et commerciales de l'Empire romain avec l'Asie centrale, etc.*; § 3, p. 239 et 240.

(2) Renan, *Hist. des lang. sémit.*, liv. III, ch. 4, p. 281, note 3.

Digitized by Google

ciple ; cependant Eusèbe semble croire que ce fut beaucoup plus tôt (1).

Saint Jérôme nous apprend que Bardesane publia de savants traités contre les hérésies qui pullulaient en Syrie, suivant son expressif témoignage (2). Nicéphore cite un livre contre Marcion et cinq autres ouvrages contre autant d'hérésiarques dont les noms nous sont inconnus (3). Malheureusement la plus grande partie des écrits de Bardesane ne sont point parvenus jusqu'à nous.

On dit que, sur la fin de sa carrière, Bardesane sembla reconnaître ses erreurs. Mais l'évêque de Césarée, qui nous a conservé ce souvenir (4), assure que le célèbre gnostique d'Édesse ne rejeta jamais entièrement l'hérésie et qu'il finit par retomber dans tous ses égarements.

EXTRAITS D'EUSÈBE, DE SAINT ÉPIPHANE, DE SAINT JÉRÔME, DE SAINT ÉPHREM, DE JULES L'AFRICAIN ET DE L'AUTEUR DES PHILOSOPHUMENA, SUR BARDESANE.

1.

[Eusèbe, *Histor. Eccles.*, liv. IV, ch. 30.]

... ἐπὶ δὲ τῆς αὐτῆς βασιλείας πληθουσῶν τῶν αἱρέσεων ἐπὶ τῆς μέσης τῶν ποταμῶν, Βαρδησάνης, ἱκανώτατός τις ἀνὴρ ἔν τε τῇ Σύρων φωνῇ διαλεκτικώτατος, πρὸς τοὺς κατὰ Μαρκίωνα καί τινας ἑτέρους διαφόρων προϊσταμένους δογμάτων διαλόγους συστησάμενος, τῇ οἰκείᾳ παρέδωκε γλώττῃ τε καὶ γραφῇ, μετὰ καὶ πλείστων ἑτέρων αὐτοῦ συγγραμμάτων· οὓς οἱ γνώριμοι (πλεῖστοι δὲ ἦσαν αὐτῷ δυνατῶς τῷ λόγῳ παρισταμένῳ) ἐπὶ τὴν Ἑλλήνων ἀπὸ τῆς Σύρων μεταβεβλήκασι φωνῆς· ἐν οἷς ἐστὶ καὶ ὁ πρὸς Ἀντωνῖνον ἱκανώτατος αὐτοῦ περὶ εἱμαρμένης διάλογος, ὅσα τε ἄλλα φασὶν αὐτὸν προφάσει τοῦ διωγμοῦ συγγράψαι. Ἦν δ' ἄρα οὗτος πρότερον τῆς κατὰ Οὐαλεντῖνον σχολῆς, καταγνοὺς δὲ ταύτης, πλεῖστά τε τῆς κατὰ τοῦτον μυθοποιΐας ἀπελέγξας, ἐδόκει μέν πως αὐτὸς ἑαυτῷ ἐπὶ τὴν ὀρθοτέραν γνώμην μετατεθεῖσθαι· οὐ μήν γε παντελῶς ἀπερρύψατο τὸν τῆς παλαιᾶς αἱρέσεως ῥύπον. Ἐν τούτῳ γε μὴν καὶ ὁ τῆς Ῥωμαίων ἐκκλησίας ἐπίσκοπος Σωτὴρ τελευτᾷ...

(1) Eusèbe, *Hist. Eccl.*, liv. IV, c. 30. — Cf. aussi Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 66.
(2) Saint Jérôme, *Opera*, t. IV, p. 111, 112.
(3) Nicéphore, *Hist. ecclés.*, liv. IV, ch. 11. — Cf. aussi Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 66.
(4) Eusèbe, *Hist. ecclés.*, liv. IV, ch. 28

2.

[S. Épiphane, *Hæres.*, LVI, C. 1.]

Ὁ δὲ Βαρδησιάνης οὗτος, ἐξ οὗπερ ἡ αἵρεσις τῶν Βαρδησιανιστῶν γεγένηται, ἐκ Μεσοποταμίας μὲν τὸ γένος ἦν, τῶν κατὰ τὴν Ἐδεσσηνῶν πόλιν κατοικούντων. Ὃς τὰ μὲν πρῶτα ἄριστός τις ἀνὴρ ἐτύγχανε, λόγους δὲ οὐκ ὀλίγους συνεγράψατο, ὁπηνίκα ἐρρωμένην εἶχε τὴν διάνοιαν. Ἐκ γὰρ τῆς ἁγίας τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας ὡρμᾶτο, λόγιός τις ὢν ἐν ταῖς δυσὶ γλώσσαις, ἑλληνικῇ τε διαλέκτῳ καὶ τῇ τῶν Σύρων φωνῇ, Αὐγάρῳ δὲ τῷ τῶν Ἐδεσσηνῶν δυνάστῃ, ἀνδρὶ ὁσιωτάτῳ καὶ λογιωτάτῳ, ἐξοικειούμενος τὰ πρῶτα καὶ συμπράττων τε ἅμα καὶ τῆς αὐτοῦ μετασχὼν παιδείας, διήρκεσε μὲν μετὰ τὴν ἐκείνου τελευτὴν ἄχρι τῶν χρόνων Ἀντωνίνου Καίσαρος, οὐ τοῦ Εὐσεβοῦς καλουμένου, ἀλλὰ τοῦ Οὐήρου· ὃς πολλὰ Ἀβειδὰν τὸν ἀστρονόμον κατὰ εἱμαρμένης λέγων συνελογίσατο. Καὶ ἄλλα δὲ κατὰ τὴν εὐσεβῆ πίστιν ἐμφέρεται αὐτοῦ συντάγματα. Ἀπολλωνίῳ δὲ τῷ τοῦ Ἀντωνίνου ἑταίρῳ ἀντῆρε παραινούμενος ἀρνήσασθαι τὸ χριστιανὸν ἑαυτὸν λέγειν. Ὁ δὲ σχεδὸν ἐν τάξει δμολογίας κατέστη, λόγους τε συνετοὺς ἀπεκρίνατο, ὑπὲρ εὐσεβείας ἀνδρείως ἀπολογούμενος, θάνατον μὴ δεδιέναι φήσας, ὃν ἀνάγκη ἔσεσθαι, κἂν τε τῷ βασιλεῖ, μὴ ἀντείποι. Καὶ οὕτως ὁ ἀνὴρ τὰ πάντα μεγάλως ἦν κεκοσμημένος, ἕως ὅτε τῷ ἀστοχήματι τῆς ἑαυτοῦ αἱρέσεως περιέπεσε κ.τ.λ. — C. 2. προσφθείρεται γὰρ οὗτος Οὐαλεντινιανοῖς κ.τ.λ.

3.

[S. Jérôme, *De viris illustr.*, c. 33. — *Opera*, t. II, page 871 et suiv.]

Bardesanes in Mesopotamia clarus habitus est, qui primum Valentini sectator, deinde confutator, novam hæresim condidit. Ardens ejus a Syris prædicatur ingenium et in disputatione vehemens. Scripsit infinita adversum omnes pæne hæreticos, qui ætate ejus pullulaverant, in quibus clarissimus est et fortissimus liber, quem Marco Antonio de fato tradidit, et multa alia super persecutione volumina, quæ sectatores ejus de syra lingua verterunt in græcam. Si autem tanta vis est et fulgor in interpretatione, quantum putamus in sermone proprio?

4.

[Id. *Adv. Jovianum*, II, 14. — *Opera*, t. II, p. 344.

Bardesanes vir Babylonius in duo dogmata apud

Digitized by Google

Indos gymnosophistas dividit, quorum alterum appellat Brachmanas, alterum Samanæos.

5.

[Id. *Comm. in Hos. X.* — *Opera*, t. VI, 1, 106.]

Bardesanes, cujus et philosophi admirantur ingenium.

6.

[S. Ephrem, *Hæres. fabul.*, I, 242.]

Βαρδησάνης δὲ ὁ Σύρος ἐξ Ἐδέσης ὁρμώμενος, ἐν τοῖς Οὐήρου Μάρκου Καίσαρος ἤκμασε χρόνοις. Τοῦτον φασὶ πολλὰ τῆς Βαλεντίνου περικόψαι μυθολογίας. Πολλὰ δὲ καὶ τῇ Σύρων συνέγραψε γλώττῃ, καὶ ταῦτα τινὲς μετέφρασαν εἰς τὴν ἑλλάδα φωνήν. Ἐντετύχηκα δὲ κἀγὼ λόγοις αὐτοῦ κατὰ εἱμαρμένης γραφεῖσι καὶ πρὸς τὴν Μαρκίωνος αἵρεσιν καὶ ἄλλοις οὐκ ὀλίγοις. Φασὶ δὲ καὶ Ἁρμόνιον, τούτου παῖδα γενόμενον, ἐν Ἀθήναις τὴν ἑλληνικὴν παιδευθῆναι φωνήν. Πολλὰ δὲ καὶ οὗτος ἔγραψε τῇ Σύρων γλώττῃ χρησάμενος. Τὴν τῶν ἀμφοτέρων δὲ πλάνην Ἐφραὶμ ὁ Σύρος ὁ πανεύφημος γενναίως διήλεγξεν.

7.

[Jules Africain, Κεστοί, ch. 29, p. 300 et suiv. — *Veterum Mathematicorum opera* (Paris, 1693), p. 275 et suiv.]

Ἐχρήσατο τῇ πείρᾳ ταύτῃ καὶ Σύρμος ὁ Σκύθης καὶ Βαρδησάνης ὁ Πάρθος, τάχα δέ που καὶ πλείονες· εἶδον καὶ αὐτὸς ἐν Ἀγβάρου τοῦ βασιλέως Μάννου τοῦ παιδὸς αὐτοῦ πολλάκις πειράσαντος ἐμοῦ ὑφηγησαμένου. Τοξότης οὕτω δεινὸς ἦν, ὥστε θήρας ποτὲ ἡμῖν οὔσης ἀμφὶ μεσημβρίαν (ἐτύγχανον δὲ καὶ αὐτὸς παριππεύων, οὐ κυνηγέτης τις ὤν, ἀλλὰ τῆς θήρας θεατής) ἐκπηδᾷ μὲν ἔκ τινος λοχμῆς ἄρκτος ὑλαία φοβερὰ προσελθεῖν, δεινή τις ἰδεῖν, ἀδύνατος τάχα καὶ βαλεῖν. Ἐπτοημένων δὲ πάντων τῆς φυγῆς τὰς ὁδοὺς ὁ Μάννος παρακελευσάμενος ἡμῖν θαρρεῖν, πάντα τὸν φόβον διέλυσε δύο βέλη βάλλων· τοὺς γὰρ ὀφθαλμοὺς κατατοξεύσας τῆς ἄρκτου εὐχείρωτον ἐποίησεν αὐτὴν μηδὲ βλέπουσαν τοὺς κυνηγέτας. Ἦν δὲ ἄρα σοφὸς τοξότης Βαρδησάνης, εἴπερ τις ἕτερος. Οἶδά τε ἄνθρωπον τοξεύσαντα οἷα ζωγράφον, ὁ δὲ τρόπος τοιόσδε· ἄνδρα καταντικρύ ποτε ἔστησε νεανίαν καλὸν καὶ εὔρωστον, θὼν καὶ γραφεὺς ἂν ἐξέκαμε μιμούμενος. Προυβάλετο δὲ τὴν ἀσπίδα ὁ νεανίσκος· τοῦτο γὰρ προσέταξεν ὁ Βαρδησάνης ἐνδεικνύμενος τὴν τέχνην ἡμῖν θεαταῖς. Ὁ δὲ οἷα ζωγράφος ἀγαθὸς τὸν κατέχοντα μετέθηκεν ἐπὶ τὴν ἀσπίδα. Πρώτην μὲν δὴ τὴν κεφαλὴν ἔγραφεν, ὀρθοῖς βέλεσι κύκλον κεφαλῆς μιμούμενος. Εἶτα τῶν ὀφθαλμῶν τὰς βολὰς, χειλέων ἁρμονίας, ῥυθμὸν γενείων, καὶ ὁ λοιπὸς ἄνθρωπος ἠκολούθει τῇ τάξει τοῦ σώματος. Ὁ δὲ ἐσεμνύνετο τοξικὴν γραφικὴν συλλαβών, καὶ γράφων τοξεύμασι καὶ τοξεύων γραφάς. Ἐθαυμάζομεν δὲ ὁρῶντες ὡς πολεμικὸν ἐπιτήδευμα τὸ τόξευμα ἦν. Ἀλλ' ἦν τι καὶ τερπνὸν καὶ ἀκίνδυνος ἡδονή. Ὁ δὲ καταθέμενος τὴν ἀσπίδα εἶδεν αὐτὸν ἐπὶ τοῦ οἰκείου ὅπλου γεγραμμένον, καὶ ἔχαιρε γενόμενος στρατιωτικὸν ζωγράφημα· τοῦτο μὲν οὖν ἔχω θαυμάσας. Σύρμον δὲ τί ἂν λέγοιμι; σοφὸς καὶ ὁ Σύρμος τοξότης, οὐ ζωγραφήσας βέλεσιν, ὥσπερ ὁ Βαρδησάνης κ.τ.λ.

8.

[*Philosophumena*, Lb. VI, II, 35.]

Οἱ δ' αὖ ἀπὸ τῆς ἀνατολῆς λέγουσιν, ὧν ἐστὶν Ἀξιόνικος καὶ Βαρδησιάνης, ὅτι πνευματικὸν ἦν τὸ σῶμα τοῦ Σωτῆρος· Πνεῦμα γὰρ Ἅγιον ἦλθεν ἐπὶ τὴν Μαρίαν, τουτέστιν ἡ Σοφία καὶ ἡ δύναμις τοῦ Ὑψίστου ἡ δημιουργικὴ τέχνη, ἵνα διαπλασθῇ τὸ ὑπὸ τοῦ Πνεύματος τῇ Μαρίᾳ δοθέν.

9.

[*Philosophumena*, liv. VII, III, 31.]

Ἐπεὶ δὲ ἐν τοῖς καθ' ἡμᾶς χρόνοις νῦν καινότερόν τι ἐπεχείρησε Μαρκιωνιστής τις Πρέπων Ἀσσύριος, πρὸς Βαρδησιάνην τὸν Ἁρμένιον ἐγγράφως ποιήσας λόγους περὶ τῆς αἱρέσεως, οὐδὲ τοῦτο σιωπήσομαι.

Digitized by Google

BARDESANE.

I. FRAGMENTS D'UNE HISTOIRE DE L'ARMÉNIE.

§ 1.

[MOISE DE KHORÈNE, HISTOIRE D'ARMÉNIE, LIVRE II, CH. 61-66.]

(Traduction faite sur le texte arménien.)

I. (LIV. II, CH. LXI.)

Règne d'Ardavazt; il chasse ses frères et ses sœurs; sa mort avec les circonstances fabuleuses.

Après Ardaschès, son fils Ardavazt régna (1). Il chassa de l'Ararat tous ses frères et les relégua dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpéran, pour qu'ils n'habitassent pas en Ararat, dans les domaines du roi. Il garde seulement auprès de lui Diran, son successeur désigné, car il n'avait pas de fils. Après quelques jours de règne (2), en passant sur le pont de la ville d'Ardaschad (3) pour aller à la chasse des sangliers et des onagres, près des sources de Kin (4), Ardavazt, saisi d'un vertige subit, et errant çà et là à cheval, tombe dans un gouffre profond et disparaît. Les chantres du Koghten improvisèrent des fables sur cet événement. A la mort d'Ardaschès, il y eut beaucoup de sang versé, selon l'usage des païens. Ardavazt, disent les chantres, parla ainsi avec amertume à son père :

« Tandis que tu es parti, emportant avec toi tout le pays,]
« Comment régnerai-je, moi, sur ces ruines? »

A cause de cela, Ardaschès maudit Ardavazt et lui répliqua en ces termes :

« Si tu vas à cheval chasser sur le libre Massis,
« Les Kadch (1) te saisiront, te conduiront sur le libre Massis,]
« Tu resteras là et tu ne verras plus la lumière. »

Les vieilles femmes racontent également d'Ardavazt qu'il est emprisonné dans une caverne, chargé de chaînes de fer; deux chiens rongent continuellement ses chaînes, et il s'efforce de s'échapper pour venir porter la dévastation dans le monde. Mais au bruit des coups de marteau des forgerons, ses fers acquièrent, dit-on, une nouvelle force. C'est pourquoi, même de nos jours, beaucoup de forgerons, s'en rapportant à la fable, frappent l'enclume trois ou quatre fois le premier jour de la semaine (2), pour consolider, disent-ils, les chaînes d'Ardavazt (3). Toutefois la vérité est ce que nous avons rapporté plus haut.

On dit encore qu'à la naissance d'Ardavazt, ce fait se produisit, que les femmes des descendants d'Astyage (Achtahag) passèrent pour lui avoir jeté un sort, ce qui fit qu'Ardaschès les tourmenta de mille façons. Voici ce que disent les chants de la fable : « Les descendants du Dragon enlevèrent le jeune Ardavazt, et mirent un *Dev* à sa place. » Mais la vérité est, selon moi, que la folie s'empara d'Ardavazt depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ensuite Diran son frère s'empara de la royauté.

(1) Ardavazt IV monta sur le trône en l'année 120 après notre ère; il était fils d'Ardaschès III (Exaradès ou Axidarès des Grecs) fils de Sanadroug.

(2) Tchamitch (*Histoire d'Arménie*, en arm., t. I, p. 352-353, et t. III, p. 406) donne à Ardavazt deux ans de règne, ce qui prouverait que le mot jours, *avourts*, ne doit être pris ici qu'au figuré, et qu'il veut dire dans ce passage, un temps indéterminé.

(3) *Artaxata*, dans le territoire de Tovin au confluent de l'Araxe et du Medzamor. (Cf. plus haut, p. 39, col. 2, note 7.)

(4) Petite rivière de la province d'Ararat, appelée aussi Medzamor par l'historien Vartan (*Hist. univ.*, p. 35, éd. de Venise). — Cf. Indjidji, *Geogr. anc.* p. 467.

(1) Le mot *Kadch*, qui a en arménien le sens de *brave* et de *vaillant*, s'applique ici à une classe d'esprits supérieurs qui jouaient un rôle important dans la mythologie arménienne. Selon M. Émin, les *Kadch* étaient des esprits bienfaisants, en opposition avec les *Dev*, ou esprits malins. (*Recherches sur le paganisme arménien*, p. 39-40.)

(2) Le dimanche.

(3) La légende d'Ardavazt passa en Géorgie où elle subsiste encore dans la tradition populaire, et elle a été rapportée par M. Émin dans sa *Dissertation sur les chants populaires* (en arm., p. 41-42). Seulement, en passant dans ce pays, elle a pris une couleur chrétienne, sans cependant perdre le sens de la légende primitive. M. Hissarian (dans le journal arménien de Constantinople, le *Panaser*, mai 1851, p. 239-244) a publié sous le titre de « Chant du Koghten » le récit de la légende d'Ardavazt; mais l'authenticité de cette pièce est très-douteuse. (Cf. l'*Europe* de Vienne, journal arménien des Mekhitaristes, 1851, n° 34.)

Digitized by Google

II. (Ch. LXII.)

Faits relatifs à Diran.

Diran, fils d'Ardaschès (1), règne en Arménie la treizième année de Firouz (Béroze) Ier roi des Perses. On ne raconte de lui aucune action remarquable; mais seulement qu'il servit fidèlement les Romains. Il vécut en paix, occupé de chasses et de plaisirs, à ce que l'on assure. Il avait deux chevaux plus rapides que Pégase, qui paraissaient non pas toucher la terre, mais bien fendre l'air. Un jour, Tadaké, prince des Peznouni, obtint de les monter, et se vanta d'être plus magnifique que le roi.

Les hommes de la race antique des Arsacides (Arschagouni) qui était aussi la sienne, lesquels habitaient dans les contrées de Hachdiank, étant venus vers Diran, lui dirent : « Élargis nos domaines qui sont trop insuffisants pour nous à cause de notre accroissement. » Le roi ordonna à une partie d'entre eux d'aller dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpérani. Mais ils firent au roi de plus vives réclamations, en disant : « Nous sommes encore plus à l'étroit. » Diran ne fit pas droit [à leur requête]; il refusa de leur donner d'autres domaines, et partagea entre eux, par parties égales, le territoire qu'ils occupent. Le partage fait par tête, le territoire de Hachdiank fut trouvé insuffisant pour le nombre des habitants. Alors beaucoup d'entre eux allèrent dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpérani.

Il y avait, dit-on, du temps de Diran, un jeune homme de la race des Antzévatzi, accompli en toutes choses et appelé Erakhnavou; il épouse la dernière des femmes d'Ardavazt, que ce prince avait ramenée de Grèce. Ardavazt n'ayant pas de fils, le roi laisse à Erakhnavou toute la maison d'Ardavazt; car on disait celui-là, homme de mérite, modéré en toutes choses, et réglé dans ses passions. Le roi, qui l'aime, lui donne le second rang qu'occupait Ardavazt, lui confie l'armée d'orient et laisse près de lui Trouasb le Perse, son favori, qui était allié aux satrapes du Vasbouragan, et à qui il avait donné le bourg de Dadion avec son territoire, et une grande vigne arrosée par un canal venant du lac de Kaïladou (2). Diran s'en alla dans les contrées d'Eguéghiatz, établir sa cour dans le bourg de Tchermès, et il occupa le trône vingt et un ans. Il périt enseveli sous une avalanche.

(1) Diran I régna de 121 à 142 de notre ère.

(2) Le *Kaïlad*, diminutif de *kaïl* (loup), était situé dans la province d'Ararat. — Cf. la Géographie attribuée à Moïse de Khorène, dans les *Mémoires sur l'Arménie* de Saint-Martin, t. II, p. 366-367.

III. (Ch. LXIII.)

Tiridate (Dertad) Pakradouni.

Assurément Tiridate (Dertad), de la race des Bagratides (Pakradouni), fils de Sempadouhi fille du brave Sempad, était un homme courageux et fort, de petite taille et d'apparence chétive. Le roi Diran lui fit épouser sa fille Eraniag. Celle-ci haïssait son mari Tiridate, et allait toujours se lamentant, murmurant et se plaignant d'être contrainte, elle si belle, de cohabiter avec un homme disgracieux; d'être alliée, elle sortie d'une maison illustre, à un homme d'un rang inférieur. Tiridate indigné, la frappa un jour très-rudement, arracha sa blonde chevelure, et, l'ayant dépouillée de ce riche ornement, il commanda qu'on l'entraînât et qu'on la jetât hors de l'appartement. Lui-même, s'étant révolté, s'en alla dans les contrées imprenables de la Médie. Arrivé au pays des Siouni, il apprend la mort de Diran, et à cette nouvelle il s'y arrête.

Un jour Tiridate est invité à la table de Pagour, chef de la famille des Siouni. Au milieu des joies de l'ivresse, Tiridate voit une femme d'une grande beauté, qui chantait en s'accompagnant d'un instrument, et qui s'appelait Nazinig. Transporté d'amour, il dit à Pagour : « Donne-moi cette chanteuse. » — « Non (répond celui-ci), car c'est ma favorite. » Tiridate, saisissant alors Nazinig, l'attira à lui au milieu du festin, et donna cours à sa passion comme un jeune libertin. Pagour, furieux de jalousie, se leva pour l'arracher [à son rival]; mais Tiridate, debout, s'arma d'un vase rempli de fleurs, et chassa du banquet les convives. On croyait voir un nouvel Ulysse expulsant le prétendant de Pénélope, ou bien la lutte des Lapithes et des Hippocentaures (1) aux noces de Pirithoüs. Mais il est superflu de toucher

(1) *Ouchgabarig* est le nom d'une divinité inconnue du paganisme arménien, que les traducteurs ont appliqué sans raison soit aux Sirènes, soit aux Hippocentaures. (Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 36.) Ainsi, dans la traduction grecque de la Chronique d'Eusèbe, les Sirènes dont parle Apollodore sont appelées *Ouchgabarig* (t. I, p. 12, 13 de l'éd. Aucher), et Moïse de Khorène, en rappelant ici le combat des Lapithes et des Centaures, d'après Bardesane, se sert également de la même expression. Grégoire Magistros, dans sa lettre à Thornig Mamigonien, désigne également les Sirènes sous le nom d'*Ouchgabarig*. (Chronique d'Eusèbe, éd. Aucher, p. 13, note 1.)

Digitized by Google

le sujet des prouesses de cette homme débauché.

Sache donc que la race des Bagratides, en abandonnant la foi de ses pères (1), reçut d'abord des noms barbares, Piourab, Sempad, et autres appellations du même genre; privés ainsi des noms de leurs aïeux, qu'ils portaient avant leur apostasie, Pakatia, Doupia, Sénékia, Assout, Sapadia, Vazaria, Enanus. Il me semble que le nom de Pakarad que portent à présent les Bagratides est bien Pakatia; de même qu'Assout est Achot; de même aussi Vazaria est Varaz; Schampad est Sempad.

IV. (Ch. LXIV.)

Le dernier Tigrane (Dikran) et ses actions.

A Tigrane (Dikran) succède son frère Tigrane (Dikran) dernier (2), qui régna sur l'Arménie la vingt-quatrième année de Firouz (Bérose) roi des Perses. Après un long règne (3) de quarante-deux ans, il mourut sans avoir accompli aucune action mémorable. Il fut captif d'une jeune fille grecque, à l'époque où mourut Titus second, empereur des Romains, appelé Antonin Auguste. Firouz, roi des Perses, fondit sur l'empire romain (4) et pour cela il fut nommé Firouz, c'est-à-dire vainqueur; car avant il se nommait Vologèse en langue grecque. Mais comment le nomment les Perses? je l'ignore.

En même temps que Firouz fait une invasion en Syrie sur le territoire de la Palestine, notre Tigrane envahit pour lui et par son ordre les provinces méditerranéennes. Il est fait prisonnier par une jeune princesse qui gouvernait le pays, dans le temps que Lucius (Loukianos) César (5), construisait un temple à Athènes. Lucius, étant passé avec de nombreuses troupes dans les terres méditerranéennes, soumit l'Arménie, après la mort de Firouz, délivra Tigrane et lui donna en mariage la jeune Rufa. Mais, arrivé en Arménie, Tigrane l'abandonne, et des quatre fils qu'il avait eus d'elle, il en fait une race appelée Rufsian, du nom de leur mère Rufa. Il crée le premier d'entre eux chef de la famille, qu'il met au rang des autres satrapies, afin qu'ils ne puissent prendre le nom d'Arsacides.

Quant aux branches cadettes, ici et dans les contrées de Gordjaïk (1), elles furent établies par Tigrane; c'étaient des hommes sans rang dans les milices, mais remarquables de leur personne, qui avaient combattu pour la cause de Tigrane en Grèce. Ils étaient venus des contrées de Gordjaïk, ou bien de notre côté, je veux parler de nos voisins les Vedjiank et des descendants de Haïg, et même des étrangers. Nous ne les appelons pas par leurs noms, à cause de notre ignorance à ce sujet et aussi de la difficulté des recherches; enfin parce que les opinions de beaucoup de gens sont si différentes qu'il nous faudrait les passer toutes en revue. Pour cela, nous ne dirons rien de ces races constituées par le dernier Tigrane, quoique, à plusieurs reprises, tu nous aies engagé à le faire; mais nous parlerons seulement des faits dont nous sommes certain, des événements postérieurs. Nous avons évité autant que possible tout discours superflu, toute parole pompeuse, et tout ce qui était un sujet de doute en parole et en imagination; nous attachant, autant qu'il était en notre pouvoir, à ce qui est juste et vrai, soit que la chose vînt de nous ou d'ailleurs; de même ici, je m'abstiens de toutes paroles irréfléchies, et de tout ce qui tend à introduire des opinions inexactes. Je te conjure encore, comme je l'ai déjà fait à plusieurs reprises, de ne pas m'imposer des récits superflus, et de ne pas faire que ce travail, qui est en tout point une œuvre grande et vraie, devienne puéril et oiseux par des récits douteux ou mensongers. Le danger, pour toi comme pour moi, serait le même.

(1) Les Bagratides qui descendaient du juif Schampa Pakarad conservèrent longtemps leur religion, après que le chef de la famille fut entré au service de Valarsace fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie. Ils furent même pressés à plusieurs reprises d'abandonner leur foi religieuse pour embrasser le culte des idoles (Moïse de Khorène, II, 8, 14). S'étant convertis au christianisme, les Bagratides continuèrent à jouer un grand rôle politique en Arménie, et, à la chute des Arsacides, cette famille avait conquis le premier rang parmi les satrapes du pays (Indjidji, *Archéol. de l'Arm.*, t. II, p. 96-108). Les Bagratides fondèrent même une dynastie au neuvième siècle, dont le siége fut la ville d'Ani.

(2) Tigrane ou Dikran III régna de 142 à 178 de notre ère.

(3) Le texte arménien dit « *une longue vie* ».

(4) *Script. histor. August.*; Cf. Jules Capitolin (*Vie d'Antonin*, c. 8) qui parle de cette campagne de Firouz.

(5) Lucius Aurélius Vérus Commodus Antoninus, dont il est question dans l'histoire de Jules Capitolin (*Vies d'Antonin, passim; de Verus*, ch. 6 et 7).

(1) L'Arménie Kurde, la Gordyène ou Cordouène des anciens (Ptolémée, liv. V, ch. 13. Strabon, liv. XI. ch. 14. Plutarque, *Vies de Lucullus et de Pompée*. Dion Cassius, liv. XXXVII. Ammien Marcellin, XXIV, 8; XXV, 7. Pline, VI, 15). — Cf. St-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, t. I, p. 176 et suiv., et plus haut D. 24, col. 1, note 1.

Digitized by Google

V. (Ch. LXV.)

Règne de Vagharsch; il fonde le bourg de Pasène; la nouvelle ville est ceinte de murailles; guerre contre les Khazirs; Vagharsch meurt.

Après la mort de Tigrane, son fils Vagharsch (1) règne la trente-deuxième année de son homonyme Vagharsch roi des Perses. Il élève un grand bourg sur le chemin, au lieu même de sa naissance. Sa mère, en allant passer l'hiver en Ararat, prise tout à coup de douleurs, était accouchée sur le chemin dans le canton de Pasène (2), au confluent du Mourtz (3) et de l'Araxe (Erask). Vagharsch couvrit cet endroit de constructions, et de son nom l'appela Vagharschavan (4). Il l'entoura de murailles, ainsi que le bourg de Vartkès (5), situé sur le fleuve Kasakh (6). Voici ce que disent les fables :

« Vartkès (7), encore enfant, étant parti
« Du canton de Douh, près du fleuve Kasakh
« Va se fixer près de la colline de Chérech,
« Près de la ville d'Ardimet (8), près du fleuve Kasakh,]
« Pour tailler et sculpter la porte d'Érouant roi (9). »

C'est Érouant premier qui vécut peu de temps et descendait de Haïg. Vartkès, ayant épousé sa sœur, éleva ce bourg. Tigrane (Dikran) second, de la race des Arsacides, y établit de nombreux Juifs provenant de la première captivité, et ce lieu devint une bourgade commerçante (1). Vagharsch l'entoura de murailles et de forts remparts, et l'appela Vagharschabad, qui est nommée encore la Nouvelle-Ville. Ce prince mourut après vingt ans de règne. Les autres vécurent seulement; mais lui, je le dis, continue à vivre après sa mort, à cause de sa bonne renommée qui l'élève au-dessus des rois pusillanimes et efféminés. Car, de son temps, les masses coalisées des peuples du Nord, j'entends parler des Khazirs et des Pasils (2), franchissant la Porte de Djor (3), sous la conduite de leur roi Venaseb Sourhab (4), passent le fleuve Cyrus (Gour), et se rassemblent dans cet endroit. Vagharsch accourt avec une nombreuse armée de vaillants soldats, et jonche toute la surface de leur camp d'une multitude de cadavres; puis, poursuivant vigoureusement les ennemis, il franchit le défilé de Djor. Là, ceux-ci, s'étant ralliés, se rangent en bataille, et bien que les braves Arméniens les aient encore battus et mis en fuite, cependant Vagharsch meurt [frappé] par d'habiles archers, [après avoir régné vingt et un ans] (5).

Le trône de Vagharsch est occupé par Chosroès (Khosrov) (6) son fils, la troisième année d'Artaban (Ardavan) roi des Perses. Aussitôt ce prince, à la tête des forces de l'Arménie, passe la grande montagne (le Caucase), pour venger la mort de son père, poursuit avec l'épée et la lance ces populations courageuses, prend sur elles la centième partie des choses utiles, et, comme signe de sa domination, il laisse une colonne avec une inscription grecque, afin qu'il demeure

(1) Ce prince s'appelait aussi Vologèse; il régna de 178 à 198 de notre ère.

(2) La Phasiane de Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, ch. 45). — Cf. plus haut p. 45, col. 2, note 1.

(3) Le *Musis* de Pline, *Hist. Nat.*, liv. VI, ch. 10.

(4) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 471.

(5) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 345.

(6) Cette rivière, qui vient du mont Arakadz, coule du N. au S. et arrosait les villes de Valarsabad ou Vagharschabad et de Garpi, dont elle prit les noms. Le nom de rivière de Garpi lui est resté (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.* t. I. II, p. 39 et 40). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 472, et *Arm. mod.*, p. 255.

(7) *Varthès*, littéralement « à la chevelure rose ».

(8) Ardimet et Vartkès étaient les noms primitifs de la ville de Vagharschabad (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 472).

(9) M. Émin, dans sa Dissertation sur les chants historiques de l'ancienne Arménie, a coupé les vers qu'on vient de lire d'une autre manière que les Mékhitaristes dont nous avons adopté ici le système (Cf. Storia di Mose Corenese, versione italiana; Venise, 1850, p. 216). Voici comment le savant orientaliste russe a divisé les vers du fragment poétique en question (Dissertation..., p. 93-94) :

« Vartkès, encore enfant, — » étant parti
« Du canton de Douh, — » près du fleuve Kasakh,
« Va se fixer — » près de la colline de Chérech,
« Près de la ville d'Ardimet, — » près du fleuve [Kasakh,
« Pour tailler et sculpter la porte — » d'Érouant roi. »

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist.*, liv. II, ch. 14.

(2) Ces peuples habitaient la Sarmatie et sont mentionnés dans la Géographie attribuée à Moïse de Khorène. — Cf. St-Martin, *Mem. sur l'Arm.*, t. II, p. 334-335.

(3) La Porte de Djor, appelée *Zour* par Procope (*De Bell. Goth.*, IV, 3) et aussi nommée Porte des Alains ou des Aghouank, est un défilé connu de nos jours sous le nom de Porte de Derbend et qui se trouve à l'endroit où le Caucase vient aboutir à la mer Caspienne. Ce défilé est souvent mentionné dans les historiens arméniens, arabes et persans. Alexandre y avait, dit-on, dressé une porte de fer dont il est fait mention dans la Chronique syro-arménienne de Michel le patriarche.

(4) Il est probable que ces deux noms n'appartiennent pas au même personnage et que le texte arménien a été légèrement altéré dans cet endroit; je propose de lire : « sous la conduite de leurs rois, Venaseb et Sourhab. » — Cf. St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 301.

(5) Ce qui est entre crochets [ ] manque dans presque tous les manuscrits; nous avons vu, quelques lignes plus haut, qu'il est dit que Vagharsch mourut après vingt ans de règne.

(6) Chosroès le Grand régna de 198 à 232 de notre ère, et fut assassiné par un seigneur arsacide appelé Anag, qui était le père de saint Grégoire l'Illuminateur.

Digitized by Google

évident que le pays est sous l'obéissance des Romains.

VI. (Ch. LXVI.)

D'où ces faits sont tirés.

Ces faits nous sont transmis par Bardesane (Partadzan) d'Édesse, qui fleurit comme historien au temps du dernier Antonin (1). Il avait été disciple de l'hérésie de Valentinien; puis il l'avait rejetée et combattue, et il n'était pas arrivé à la vérité. Séparé de ce dernier, il avait fondé une secte particulière; cependant il ne dénatura pas l'histoire. Il était persuasif et sa parole était brillante (2); il osa même adresser une lettre à Antonin, disserta longuement contre la secte des Marcionites, contre le Destin et le culte des idoles pratiqué dans notre pays. Bardesane vint ici pour essayer de faire quelques prosélytes parmi ce peuple grossier de païens. Comme il ne fut pas bien accueilli, il entra dans le fort d'Ani, lut l'Histoire des Temples, où se trouvaient aussi relatées les actions des rois, y ajouta ce qui se passait de son temps et traduisit le tout en idiome syriaque, ce qui, dans la suite, fut retraduit en langue grecque. Bardesane rapporte, d'après l'Histoire des Temples, que le dernier Tigrane (Dikran), roi d'Arménie, voulant honorer le tombeau de son frère Majan le grand-prêtre, dans le bourg des idoles situé au canton de Pakrévant, élève sur ce tombeau un autel, afin que tous les passants puissent participer aux sacrifices, et que les étrangers y soient reçus la nuit. Dans la suite, Vagharsch y institua une fête générale au commencement de l'année, à l'entrée du mois de Navassart (3). C'est de cette histoire qu'ayant tiré nos récits, nous l'avons reproduite pour toi, depuis le règne d'Ardavazt jusqu'aux annales de Chosroès.

§ 2.

[Zénob de Glag, *Histoire de Daron* (Venise, 1832, en arm.), p. 22, et trad. fr. (éd. Prud'homme); pg. 30-31.]

Si tu veux connaître exactement toutes ces choses, ô bienheureux Victor (Pekdor), lis l'Histoire du royaume des Hephthalites écrite en grec, ou [celle qui] traite du royaume des Djen, que tu trouveras à Édesse, dans l'historien Bardesane (Part) (1).

§ 3.

[Oukhthanès d'Édesse, *Histoire de la séparation religieuse des Arméniens et des Géorgiens* (msc. de la Bibliothèque impériale de Paris, fonds arm., suppl., n° 47, p. 68, transcrit d'après une copie faite pour l'*Académie impériale des sciences de S.-Pétersbourg*, sur le msc. unique du couvent patriarcal d'Edchmiadzin). Cf. *Catalogue* de cette Bibliothèque, imprimé en arménien, à Tiflis, en 1863, pg. 186, n° 1674.]

Zénob [de Glag] raconte ces faits à des hommes dignes de foi, ses nationaux et ses compatriotes; ces faits, vous les connaissez parfaitement vous-mêmes par les récits de nos pères. Mais si vous voulez savoir exactement ces choses, lisez le dernier livre de Bardesane d'Édesse, qui relate très-bien le colloque qu'échangèrent entre eux Tiridate (Dertad) et Hratché. Que fit-on ensuite de Hratché? Je l'ignore, dit l'historien.

(1) Voir ce que nous avons dit touchant l'époque où florissait Bardesane, dans l'Introduction placée en tête des Fragments que nous avons rassemblés, p. 57-61.

(2) C'est ce que disent en effet saint Jérôme (*Ep. de script. eccles.*, t. IV, p. 111), saint Nicéphore (*Hist. ecc les.*, liv. IV, ch. 11) et saint Augustin (*Œuvres*, t. VI, p. 2).

(3) Il s'agit ici de la fête instituée en l'honneur du dieu de la nouvelle année, *Amanor* (*am*, l'an; — *nor*, nouveau) qui, au dire d'Agathange, était protecteur des fruits et s'appelait aussi *Vanadourtik*, « dieu donnant asile ou abri ». Son temple était à Pakavan, canton de Pakrévant, dans la province d'Ararat. Sa fête durait six jours et commençait au nouvel an arménien, le premier jour de *navassart* (11 août), dont le nom lui-même signifie en parsi « nouvel an » (*nev*, nouveau, *sart*, an). Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 23-24. — On peut voir dans les *Recherches sur la chronologie arménienne*, par M. Dulaurier (pg. 132, note 33), comment ce savant a expliqué le nom du dieu Amanor, et comment aussi il a créé un dieu *Vanadour* qui est de pure fantaisie, en prenant l'épithète d'*hospitalier* donnée à Amanor, pour un nom de divinité!!!

(1) Quelques manuscrits écrivent *Partian*.

Digitized by Google

II. COMMENTAIRES SUR L'INDE.

§ 1.

[PORPHYRE, *Fragment du Traité du Styx*, περὶ Στυγός.]

Ἰδοῦ (Ἰνδοὶ) οἱ ἐπὶ τῆς βασιλείας τοῦ Ἀντωνίνου τοῦ ἐξ Ἐμισῶν εἰς τὴν Συρίαν ἀφικομένου Βαρδισάνῃ τῷ ἐκ Μεσοποταμίας εἰς λόγους ἀφικόμενοι ἐξηγήσαντο, ὡς ὁ Βαρδισάνης ἀνέγραψεν εἶναί τινα λίμνην ἔτι καὶ νῦν παρ' Ἰνδοῖς, δοκιμαστηρίου λεγομένην· εἰς ἣν, ἄν τις τῶν Ἰνδῶν αἰτίαν ἔχων τινὸς ἁμαρτίας ἀρνῆται, τῶν Βραχμάνων τινὲς δοκιμάζουσιν αὐτὸν, τοῦτον δὲ τὸν τρόπον πυνθάνονται τοῦ ἀνθρώπου, εἰ θέλει διὰ τοῦ ὕδατος γενέσθαι τὴν ἐξέτασιν. Καὶ μὴ θέλοντα μὲν ὡς ὑπεύθυνον ἀποπέμπουσι, τὴν δίκην αἰτιάσοντα (an τίσοντα vel ἐκτίσοντα?)· παραδεχόμενον δὲ τὴν βάσανον εἰσάγουσι μετὰ τῶν κατηγόρων. Καταβαίνουσι γὰρ καὶ οὗτοι εἰς τὸ ὕδωρ, δοκιμασθησόμενοι μὴ συκοφαντῶσι. Διέρχονται τοίνυν οἱ ἐπιβαίνοντες τοῦ ὕδατος εἰς ἕτερον μέρος τῆς λίμνης. Τὸ βάθος δ' ἔστιν ἄχρι τῶν γονάτων. Παντὸς οὕτως οὖν (leg. οὖν οὕτως) εἰς αὐτὴν ἐπιβάντος, ὅταν ὁ κατηγορούμενος ἐπιβῇ, ἀναμάρτητος μὲν ὢν, ἀδεῶς διέρχεται, ἄχρι τῶν γονάτων ἔχων τὸ ὕδωρ· ἁμαρτὼν δὲ, ὀλίγον προβὰς βαπτίζεται μέχρι κεφαλῆς. Οἱ δὲ Βραχμᾶνες ἀνασπῶντες αὐτὸν ἐκ τοῦ ὕδατος παραδιδόασι τοῖς ἐνάγουσι (ἐναγαγοῦσι?) ζῶντα, καὶ ἀξιοῦσι παιδευθῆναι χωρὶς θανατικῆς καταδίκης· γίγνεσθαι δὲ τοῦτο σπανίως, τῷ μηδένα τολμᾶν ἀρνεῖσθαι τὸ ἁμάρτημα, διὰ τὸν ἐκ τοῦ ὕδατος ἔλεγχον. Ἐκουσίων τοίνυν ἁμαρτημάτων δοκιμαστήριον Ἰνδοῦς τοῦτο ἔχειν τὸ ὕδωρ· ἀκουσίων δὲ ὁμοῦ καὶ ἑκουσίων καὶ ὅλως ὀρθοῦ βίου ἕτερον εἶναι, περὶ οὗ ὁ Βαρδισάνης τάδε γράφει· θήσω γὰρ τἀκείνου κατὰ λέξιν. Ἔλεγον δὲ καὶ σπήλαιον εἶναι αὐτόματον μέγα ἐν ὄρει ὑψηλοτάτῳ σχεδὸν κατὰ μέσον τῆς γῆς· ἐν ᾧ σπηλαίῳ ἐστὶν ἀνδριὰς, ὃν εἰκάζουσι πηχῶν δέκα ἢ δώδεκα, ἑστὼς ὀρθὸς, ἔχων τὰς χεῖρας ἡπλωμένας ἐν τύπῳ σταυροῦ. Καὶ τὸ μὲν δεξιὸν τῆς ὄψεως αὐτοῦ ἐστιν ἀνδρικόν· τὸ δ' εὐώνυμον θηλυκόν. Ὁμοίως δὲ καὶ ὁ βραχίων ὁ δεξιὸς, καὶ ὁ δεξιὸς πούς, καὶ ὅλον τὸ μέρος, ἀρσενικόν· καὶ τὸ εὐώνυμον θηλυκόν· ὡς ἰδόντα τινὰ ἐκπλαγῆναι τὴν σύγκρισιν, πῶς ἀδιαιρέτως ἐστὶν ἰδεῖν τὴν ἀνομοιότητα τῶν δύο πλευρῶν ἐν ἑνὶ σώματι. Ἐν τούτῳ τῷ ἀνδριάντι λέγουσι γεγλύφθαι περὶ τὸν μαζὸν τὸν δεξιὸν ἥλιον· καὶ περὶ τὸν ἀριστερὸν, σελήνην. Καὶ κατὰ τῶν δύο βραχιόνων τέχνῃ γεγλύφθαι ἀγγέλων ἀριθμὸν, καὶ ὄρη, καὶ θάλασσαν, καὶ ποταμὸν, καὶ ὠκεανὸν,

Qui eo tempore, quo Antoninus Imperator ex Emisis in Syriam descenderet, Bardisanem virum ex Mesopotamia oriundum convenere, narrabant eum scripto prodidisse, esse adhuc apud Indos lacum quem probationis vocant. Ad hunc, si quis Indorum alicujus criminis accusetur et factum neget, adducitur : ubi nonnulli ex Brachmanis eum hoc modo examinant. Primum ex homine quæruntur, num aquæ illius examen subire velit. Si recuset, ut reum ad judicium remittunt : si examen probet, introducunt eum unà cum accusatoribus; nam et ipsi in aquam descendunt, ut explorentur nunquid forte falso accusent. Transeunt ergo quotquot in aquam descenderunt in adversam partem lacus : cujus altitudo non ultra genua ingredientium ascendit. Si ergo is qui lacum ingreditur culpa careat, impavidus transit, aqua ultra genua non pertingente. Si in culpa sit, mox ubi paulum progressus fuerit capite tenus aquæ immergitur. Tum Brachmanes extractum ex aqua vivum illis tradunt qui adduxerant : jubentque castigari, nulla in eum mortis sententia lata : idque raro usu venire, quod nemo factum negare ausit ob propositum aquæ examen. Atque hac quidem aqua spontanea delicta apud Indos explorari. Esse autem aliam quæ tam voluntaria, quam involuntaria, quinimo omnem vitam recte actam exploret. De qua Bardisanes, cujus verba apponam, sic scribit : aiebant et antrum nativum ingentis magnitudinis in editissimo monte ferme juxta terræ meditullium esse. In illo antro statua est decem, ut videtur, aut duodecim cubitorum, habitu erecto; manibus in formam crucis extensis; cujus dextera faciei pars virilis est; sinistra muliebris. Atque eadem ratione brachium, ac pes, totumque dexterum latus virile, sinistrum vero muliebre : ut ista partium commissio stuporem spectantibus incutiat; et quod in uno eodemque corpore conjunctam inter se utriusque lateris dissimilitudinem videant. Dexteræ mammæ illius statuæ Solem insculptum esse aiunt, sinistræ Lunam. Et in duobus brachiis sculptoris arte magnum numerum angelorum expressum, cæteraque quæ mundo continentur : videlicet cœlum, montes, mare, fluvium, oceanum, plantas,

Digitized by Google

καὶ φυτὰ, καὶ ζῶα, καὶ ἁπλῶς ὅσα ἐστί. Τοῦτον τὸν ἀνδριάντα φασὶ δεδωκέναι τὸν Θεὸν τῷ υἱῷ, ὁπηνίκα τὸν κόσμον ἔκτιζεν, ἵνα αὐτὸν ἔχῃ παράδειγμα. Ἐξήτασα δὲ, φησὶ, ποίας ἐστὶν ὕλης, καὶ διεβεβαιοῦτο ὁ Σανδάλης, ἐμαρτύρουν δὲ αὐτῷ καὶ οἱ ἄλλοι, μηδένα εἰδέναι ποίας ὕλης ἐστὶν ὁ ἀνδριὰς ἐκεῖνος. Οὔτε γὰρ χρύσεός ἐστιν, οὔτε ἀργύρεος, οὔτε χάλκεος, οὔτε λίθινος, οὔτε ἄλλης ὕλης· ἀλλὰ μᾶλλον παραπλήσιός ἐστι ξύλῳ στερροτάτῳ καὶ ἀσηπτοτάτῳ· μὴ εἶναι δὲ ξύλον. Προσετίθεσαν δὲ λέγοντες, ὅτι τῶν βασιλέων τις ἐθέλησεν ἀφελέσθαι τρίχα ἐκ τῶν περὶ τὸν τράχηλον αὐτοῦ, καὶ αἷμα ῥεῦσαι· καὶ φοβηθῆναι τὸν βασιλέα ἐκεῖνον, ὡς μόλις εὐξαμένων τῶν Βραχμάνων ἀνακτήσασθαι ἑαυτόν. Ἐπὶ δὲ τῇ κεφαλῇ τούτου λέγουσι θεοῦ ἄγαλμα εἶναι, ὡς ἐπὶ θρόνου τινὸς καθήμενον. Λέγουσι δὲ καὶ ἐν τοῖς καύμασιν ἱδροῦν ὅλον τὸν ἀνδριάντα τοῦτον, καὶ ῥιπίζεσθαι ὑπὸ τῶν Βραχμάνων, καὶ παύεσθαι τοὺς ἱδρῶτας· καὶ εἰ μὴ ῥιπίζοιεν, πολὺν φέρειν ἱδρῶτα, ὡς βρέχεσθαι τὴν περὶ αὐτὸν γῆν. Ἐνδότερον δὲ αὐτοῦ ἐν τῷ σπηλαίῳ μετὰ λαμπάδων εἰσέρχονται οἱ βουλόμενοι, καὶ εὑρίσκουσι θύραν τινά· ἐξ ἧς προέρχεται ὕδωρ, καὶ λιμνάζει περὶ τὰ τελευταῖα τοῦ σπηλαίου. Καὶ ὡς δοκιμάζοντες ἑαυτοὺς εἰσέρχονται διὰ τῆς θύρας ἐκείνης. Καὶ ὅσοι εἰσὶ καθαροὶ ἀπὸ τῆς φαυλότητος τοῦ βίου εἰσέρχονται ἀνεμποδίστως εὐρυνομένης τῆς θύρας· καὶ εὑρίσκουσι πηγὴν μεγίστην ὕδατος πάνυ διαυγεστάτου καὶ ποτιμωτάτου, ἐξ ἧς τὸ ὕδωρ ἐκεῖνο προέρχεται. Οἱ δὲ ἐν καταγνώσει ὄντες πολὺ ὀλίβουσιν εἰσελθεῖν διὰ τῆς θύρας ἐκείνης, καὶ οὐ δύνανται, στενουμένης αὐτῆς· οἵτινες βιαζόμενοι ἐξομολογοῦνται ἐπὶ τῶν ἑτέρων εἴ τι ἥμαρτον· καὶ δέησιν ποιοῦνται, ἵνα οἱ λοιποὶ εὔξωνται περὶ αὐτῶν· καὶ νηστεύουσι χρόνον τινὰ ἱκανόν. Ἐκεῖ φασιν εἰρηκέναι τοὺς περὶ τὸν Σανδάλην συνάγεσθαι τοὺς Βραχμᾶνας, ἡμέρᾳ μέντοι τεταγμένῃ· ἀλλ' εἶναι μέν τινας ἐκεῖ ἔχοντας τὴν διατριβήν. Τοὺς δὲ ἀλλαχόθεν συνιέναι θέρους ὥρᾳ, καὶ περὶ τὸ φθινόπωρον πλεοναζούσης τῆς ὀπώρας, ἐπί τε τὴν θέαν τοῦ ἀνδριάντος, καὶ ἐπὶ τὸ ἀλλήλοις συμμίξαι· καὶ εἰς τὸ πεῖραν ἑαυτῶν λαβεῖν, εἰ δύνανται εἰσελθεῖν διὰ τῆς εἰρημένης θύρας. Γίνεσθαι δὲ ἐκεῖ ζητήσεις λέγουσι περὶ τῆς ἐν τῷ σώματι ἐκείνῳ γλυφῆς· οὐδὲ γὰρ ἔστι ῥᾳδίως πάσῃ τῇ ἀνατυπώσει ἐπιστῆναι, διά τε τὸ πολλὰ εἶναι, καὶ διὰ τὸ μὴ πάντα τὰ ζῶα καὶ φυτὰ ἐν πάσῃ χώρᾳ ὑπάρχειν. Ἃ μὲν οὖν Ἰνδοὶ ἱστοροῦσι περὶ τοῦ παρ' αὐτοῖς δοκιμαστηρίου ὕδατός ἐστι ταῦτα. Οἶμαι δὲ τούτου καὶ Ἀπολλώνιον τὸν Τυανέα μεμνῆσθαι τοῦ ὕδατος, τοῦ ἐν τῷ σπηλαίῳ λέγων· γράφων γὰρ τοῖς Βραχμᾶσιν, ὅρκον τινὰ ὀμνύει· Οὐ μὰ τὸ Ταντάλιον ὕδωρ, οὗ με ἐμυήσατε. Οἶμαι γὰρ Ταντάλιον λέγειν τοῦτο, διὰ τὸ ἀεὶ τῇ προσδοκίᾳ κολάζειν τοὺς ὑπὸ τοῦτο ἐλθεῖν ἐσπουδακότας, κἀκ τούτου ποτὸν ἀρύσασθαι.

et animalia, et quicquid tandem in rerum natura existit. Hanc statuam aiunt Deum filio suo dedisse, cum mundum conderet, ut exemplar sibi propositum haberet. Inquisivi etiam, ait, cujus materiæ esset. Sed et Sandales mihi affirmabat, et reliqui testabantur, nemini quidquam de statuæ illius materia constare : cum nec aurea, nec argentea sit, neque ærea, nec lapidea, alteriusve materiæ. Sed quam simillimam quidem esse ligno durissimo, nec ulli putredini obnoxio; neque tamen lignum esse. Addebant præterea regem quendam conatum fuisse evellere capillum aliquem eorum qui in cervicem statuæ dependent, et sanguinem inde profluxisse. Hinc regem istum tanto metu exanimatum fuisse, ut vix post longas Brachmanorum preces ad se redierit. Capiti ejus Dei effigiem veluti throno insidere ferunt. Quin et caloribus æstivis totam statuam sudore diffluere, et a Brachmanis ventilando refrigerari; sistique sudorem aiunt. Et nisi ventilabris calor temperetur, adeo largum effluere sudorem, ut humus circumcirca madescat. Post statuam hanc in interiore antri recessu longo intervallo tenebras esse. Eo cum facibus accensis ingrediuntur, quibus subeundi animus est; et offendunt ostium quoddam. Ex quo aqua profluit, quæ in extremo antro lacus instar restagnat. Per id ostium ingrediuntur, qui semetipsos probare cupiunt. Et quicunque a vitæ inquinamentis puri sunt, sine ullo impedimento intrant, largius sese aperiente ostio. Fontemque maximum undæ limpidissimæ et potui gratissimæ inveniunt : ex quo aqua illa, quam dixi, promanat. Sed qui crimini alicui obnoxii sunt, plurimum in ostii illius ingressu luctantur : nec ingredi queunt, ostio sese coarctante. Hi coacti coram aliis, si quid peccati commiserint, confitentur. Rogantque ut reliqui Deum pro sese exorent : et longum temporis spatium jejuniis exigunt. Hic aiunt Sandalem dixisse stato quodam die congregari Brachmanos : et nonnullos quidem ibidem perpetuo commorari; alios vero aliunde convenire tempore æstivo, et autumno, dum fructuum copia abundat : cum ut statuam illam videant, tum ob mutuum congressum; et ut quisque periculum in semetipso faciat, nunquid per dictum ostium ingredi queat. Ibidem quæstiones pertractari aiunt de figuris corpori isti insculptis. Neque enim facile omnes figuræ sciri possunt : cum quod multæ eæ sint, tum quod omnia animalia et plantæ non uno in loco existunt. Atque hæc sunt, quæ Indi de aqua probationis apud se referunt. Cæterum et Apollonium Tyaneum illius aquæ meminisse existimo : ejus inquam, quæ in antro est. Nam in literis, quas Brachmanis scribit, juramento quodam utitur : Non per Tantaliam aquam, qua me initiastis. Puto enim ipsum aquam hanc Tantaliam vocare, quod perpetua expectatione suspensos teneat eos, qui illam subire, potumque ex ea haurire conantur.

Digitized by Google

§ 2.

[PORPHYRE, *Extrait du Traité de l'abstinence de la chair des animaux*, περὶ ἀποχῆς ἐμψύχων. Liv. IV. §§ 17 et 18.]

§ 17. Ἰνδῶν γὰρ τῆς πολιτείας εἰς πολλὰ νενεμημένης, ἔστι τι γένος παρ' αὐτοῖς τὸ τῶν θεοσόφων, οὓς Γυμνοσοφιστὰς καλεῖν εἰώθασιν Ἕλληνες. Τούτων δὲ δύο αἱρέσεις· ὧν τῆς μὲν Βραχμᾶνες προίστανται, τῆς δὲ Σαμαναῖοι. Ἀλλ' οἱ μὲν Βραχμᾶνες ἐκ γέ-νους διαδέχονται ὥσπερ ἱερατείαν τὴν τοιαύτην θεοσοφίαν, Σαμαναῖοι δὲ λογάδες εἰσὶν καὶ τῶν βουλη-θέντων θεοσοφεῖν συμπληρούμενοι. Ἔχει δὲ τὰ κατ' αὐτοὺς τοῦτον τὸν τρόπον, ὡς Βαρδησάνης ἀνὴρ Βα-βυλώνιος ἐπὶ τῶν πατέρων ἡμῶν γεγονὼς καὶ ἐντυχὼν τοῖς περὶ Δάνδαμιν (1) πεπεμμένοις Ἰνδοῖς πρὸς τὸν Καίσαρα ἀνέγραψεν. Πάντες γὰρ Βραχμᾶνες ἑνός εἰσι γένους· ἐξ ἑνὸς γὰρ πατρὸς καὶ μιᾶς μητρὸς πάντες κατάγουσι· Σαμαναῖοι δὲ οὐκ εἰσὶ τοῦ αὐτοῦ (2) γέ-νους, ἀλλ' ἐκ παντὸς τοῦ τῶν Ἰνδῶν ἔθνους, ὡς ἔφαμεν, συνειλεγμένοι· οὔτε δὲ βασιλεύεται Βραχμὰν οὔτε συντελεῖ τι τοῖς ἄλλοις. Τούτων δὲ οἱ φιλόσοφοι, οἱ μὲν ἐν ὄρει οἰκοῦσιν, οἱ δὲ περὶ Γάγγην ποταμόν. Σιτοῦνται δὲ οἱ μὲν ὀρειοι τήν τε ὀπώραν καὶ γάλα βόειον βοτάναις παγὲν, οἱ δὲ περὶ τὸν Γάγγην ἐκ τῆς ὀπώρας, ἣ πολλὴ περὶ τὸν ποταμὸν γεννᾶται. Φέ-ρει δὲ ἡ γῆ σχεδὸν καρπὸν ἀεὶ νέον καὶ μέντοι καὶ τὴν ὄρυζαν πολλήν τε καὶ αὐτόματον, ᾗ χρῶνται ὅταν τὸ τῆς ὀπώρας ἐπιλείπῃ. Τὸ δ' ἄλλου τινὸς ἅψασθαι ἢ ὅλως θιγεῖν ἐμψύχου τροφῆς ἴσον καὶ τῇ ἐσχάτῃ ἀκα-θαρσίᾳ τε καὶ ἀσεβείᾳ νενόμισται. Καὶ τοῦτο αὐτοῖς τὸ δόγμα· θρησκεύουσί τε τὸ θεῖον καὶ εὐσεβοῦσι περὶ αὐτὸ, καθορῶνται. Τὸν τοίνυν χρόνον τῆς ἡμέρας καὶ τῆς νυκτὸς τὸν πλεῖστον εἰς ὕμνους τῶν θεῶν ἀπέ-νειμαν καὶ εὐχὰς, ἑκάστου ἰδίαν καλύβην ἔχοντος καὶ ὡς ἔνι μάλιστα ἰδιάζοντος. Κοινῇ γὰρ Βραχμᾶ-νες μένειν οὐκ ἀνέχονται οὐδὲ πολλὰ διαλέγεσθαι· ἀλλ' ὅταν τοῦτο συμβῇ, ἀναχωρήσαντες ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας οὐ φθέγγονται, πολλάκις δὲ καὶ νηστεύουσι. Σαμαναῖοι δὲ εἰσὶ μὲν, ὡς ἔφαμεν, λογάδες. Ὅταν δὲ μέλλῃ εἰς τὸ τάγμα τις ἐγγράφεσθαι, πρόσεισι τοῖς ἄρχουσι τῆς πόλεως, ὅπου δ' ἂν τύχῃ τῆς πό-λεως ἢ τῆς κώμης, καὶ τῶν κτημάτων ἐξίσταται (καὶ) πάσης τῆς ἄλλης οὐσίας, ξυράμενος δὲ τοῦ σώ-ματος τὰ περιττὰ λαμβάνει στολὴν ἄπεισί τε πρὸς Σαμαναίους, οὔτε πρὸς γυναῖκα οὔτε πρὸς τέκνα, εἰ τύχοι κεκτημένος, ἐπιστροφὴν ἤ τινα λόγον ἔτι ποιού-μενος ἢ πρὸς αὐτὸν ὅλως νομίζων. Καὶ τῶν μὲν τέκνων ὁ βασιλεὺς κήδεται, ὅπως ἔχωσι τὰ ἀναγκαῖα, τῆς δὲ γυναικὸς οἱ οἰκεῖοι. Ὁ δὲ βίος τοῖς Σαμα-ναίοις ἐστὶ τοιοῦτος· ἔξω τῆς πόλεως διατρίβουσι

§ 17. Nam cum Indorum respublica in multas partes distributa sit, genus quoddam sapientum apud ipsos est, quos Græci Gymnosophistas vocare consueverunt. Horum duæ factiones sunt, Brachmanum altera, altera Samanæorum. Brachmanes per generis successionem, non secus ac sacerdotium hujusmodi divinam sapientiam admittunt. Samanæi selecti quidam sunt, et ex qui-buslibet qui divinæ sapientiæ se tradere voluerint, con-stant. Eorum vita ad hunc modum est, quemadmodum Bardesanes Babylonius memoriæ prodit, qui majorum nostrorum tempestate exstitit, cum illisque Indis est versatus, qui cum Dandami missi ad Cæsarem fuerant. Brachmanes enim omnes unius sunt generis, ex unius patris uniusque matris origine omnes deducti; Samanæi vero non ita, sed ex omni Indorum gente, ut jam dixi-mus, collecti. Neque igitur sub regno degunt Brachma-nes, neque reliquis civibus adnumerantur : sed ex ipsis ii qui philosophi sunt, alii in monte, alii apud Gangem fluvium habitant. Ac montani quidem pomis et lacte bubulo herbis coagulato vescuntur : fluviales ex pomis etiam ipsi victum comparant, quæ multa apud fluvium nascuntur. Terra enim fere semper recentes fructus producit : quin etiam oryzæ copiam sponte procreat, qua, si quando poma defecerint, uti quoque in cibo so-lent. Aliud vero quidpiam degustare, aut alimentum ex animatis vel omnino tangere immunditiæ extremæ atque impietati non dissimile apud ipsos habetur. Cultum deo religiose ac pie exhibent. Majorem enim diei ac nocti partem hymnis in deos ac precibus dicarunt. Singuli tamen in propriis tuguriis manent, et quam maxime fieri potest soli morantur. Simul enim versari Brach-manes ac multum colloqui non admodum patiuntur. Sed cum id forte contigerit, recessione inde facta, in multos dies postea non loquuntur. Sæpe etiam jeju-nant. Samanæi vero electi, ut diximus, sunt. In quo-rum collegium cum quispiam est asciscendus, ad prin-cipes civitatis aut vici cujuscunque fuerit accedit, atque ibi bonis suis facultatibusque omnibus repudiatis ac su-pervacua omni corporis parte detonsa stolam accipit, atque ita nulla neque uxoris neque liberorum si forte adsint ratione habita, quasi ad se nihil omnino amplius pertineant, ad Samanæos recedit. Regi liberorum edu-candorum, cognatis uxoris cura relinquitur. Vita Sa-manæorum hujusmodi est : extra urbem commorantur

(1) Δαμάδμιν se lit dans quelques msc. — (2) γένους αὐτῶν.

Digitized by Google

διημερεύοντες ἐν τοῖς περὶ τοῦ θείου λόγοις, ἔχουσι δὲ οἴκους καὶ τεμένη ὑπὸ τοῦ βασιλέως οἰκοδομηθέντα, ἐν οἷς οἰκονόμοι εἰσὶν ἀπόταχτόν τι λαμβάνοντες παρὰ τοῦ βασιλέως εἰς τροφὴν τῶν συνιόντων. Ἡ δὲ παρασκευὴ γίνεται ὀρύζης καὶ ἄρτων καὶ ὀπώρας καὶ λαχάνων. Καὶ εἰσελθόντων εἰς τὸν οἶκον ὑπὸ σημαίνοντι κώδωνι οἱ μὴ Σαμαναῖοι ἐξίασιν, οἱ δὲ προσεύχονται. Εὐξαμένων δὲ πάλιν διακωδωνίζει καὶ οἱ ὑπηρέται ἑκάστῳ τρυβλίον δόντες (δύο γὰρ ἐκ ταὐτοῦ οὐκ ἐσθίουσι) τρέφουσιν (1) αὐτοὺς τῇ ὀρύζῃ· τῷ δὲ δεομένῳ ποικιλίας προστίθεται τὸ λάχανον ἢ τῆς ὀπώρας τι. Τραφέντες δὲ συντόμως ἐπὶ τὰς αὐτὰς διατριβὰς ἐξίασιν. Ἀγύναιοι δ' εἰσὶ πάντες καὶ ἀκτήμονες καὶ τοσοῦτον αὐτῶν τε καὶ τῶν Βραχμάνων σέβας ἔχουσιν οἱ ἄλλοι, ὥστε καὶ τὸν βασιλέα ἀφικνεῖσθαι παρ' αὐτοὺς καὶ ἱκετεύειν εὔξασθαί τι καὶ δεηθῆναι ὑπὲρ τῶν καταλαμβανόντων τὴν χώραν ἢ συμβουλεῦσαι τὸ πρακτέον.

§ 18. Αὐτοὶ δὲ οὕτως πρὸς θάνατον διάκεινται, ὡς τὸν μὲν τοῦ ζῆν χρόνον ὥσπερ ἀναγκαίαν τινὰ τῇ φύσει λειτουργίαν ἀκουσίως ὑπομένειν, σπεύδειν δὲ τὰς ψυχὰς ἀπολῦσαι τῶν σωμάτων. Καὶ πολλάκις, ὅταν εὖ ἔχειν σκέψωνται, μηδενὸς αὐτοὺς ἐπείγοντος κακοῦ μηδὲ ἐξελαύνοντος ἐξίασι τοῦ βίου, προειπόντες μέντοι τοῖς ἄλλοις· καὶ ἔστιν οὐδεὶς ὁ κωλύσων, ἀλλὰ πάντες αὐτοὺς εὐδαιμονίζοντες πρὸς τοὺς οἰκείους τῶν τεθνηκότων ἐπισκήπτουσί τινα. Οὕτως βεβαίαν καὶ ἀληθεστάτην αὐτοί τε καὶ οἱ πολλοὶ ταῖς ψυχαῖς τὴν μετ' ἀλλήλων εἶναι δίαιταν πεπιστεύκασιν. Οἱ δ' ἐπειδὰν ὑπακούσωσι τῶν ἐντεταλμένων αὐτοῖς, πυρὶ τὸ σῶμα παραδόντες, ὅπως δὴ καθαρωτάτην ἀποκρίνωσι τοῦ σώματος τὴν ψυχήν, ὑμνούμενοι τελευτῶσι· ῥᾷον γὰρ ἐκείνους εἰς τὸν θάνατον οἱ φίλτατοι ἀποπέμπουσιν ἢ τῶν ἄλλων ἀνθρώπων ἕκαστοι τοὺς πολίτας εἰς μὴ μηκίστας ἀποδημίας. Καὶ σφᾶς μὲν αὐτοὺς δακρύουσιν ἐν τῷ ζῆν διαμένοντας (2), ἐκείνους δὲ μακαρίζουσι τὴν ἀθάνατον λῆξιν ἀπολαμβάνοντας, καὶ οὐδεὶς οὔτε παρὰ τούτοις οὔτε παρὰ τοῖς ἄλλοις τοῖς εἰρημένοις σοφιστὴς προελθὼν, οἷοι βροτοὶ νῦν παρ' Ἕλλησιν, ἀπορεῖν ἔδοξε λέγων· Ἐὰν ὑμᾶς πάντες μιμήσωνται, τί ἡμῖν ἔσται; οὔτε διὰ τούτους συνεχύθη τὰ τῶν ἀνθρώπων. Οὔτε γὰρ ἐμιμήσαντο πάντες, οἵ τε μιμούμενοι εὐνομίας μᾶλλον, οὐ συγχύσεως τοῖς ἔθνεσι γεγόνασιν αἴτιοι. Καὶ μὴν οὐδὲ ὁ νόμος τούτους ἠνάγκασεν, ἀλλὰ τοῖς ἄλλοις ἐπιτρέψας σιτεῖσθαι κρέασι τούτους αὐτονόμους εἴασε καὶ ἐσέφθη ὡς αὐτοῦ κρείττονας, οὐ μὴν ὡς ἀδικίας κατάρχοντας ὑπήγαγε τῇ παρ' αὐτοῦ δίκῃ, ἀλλὰ τοὺς ἑτέρους. Πρὸς μέντοι τοὺς ἐρωτῶντας τί ἔσται μιμησαμένων πάντων τοὺς τοιούτους, δητέον τὸ τοῦ Πυθαγόρου· καὶ γὰρ βασιλέων πάντων γενομένων δυσδιέξακτος ὁ βίος, φησὶν, ἔσται καὶ οὐ δήπου φευκτέον τὸ τῆς βασιλείας· καὶ σπουδαίων ἁπάντων οὐκ

(1) τρέφοντες. — (2) διαμείναντας.

ac totum diem in divinis colloquiis traducunt, ubi domus et fana a rege exstructa habent : in quibus œconomi sunt, qui certam quandam mercedem ad convenientium alimentum a rege accipiunt. Victus eorum ex oryza et pane et pomis et oleribus apparatur. Nam cum ingressi in domum fuerint, ad tintinnabuli signum Samanæi preces effundunt; quod ubi fecerunt, signo iterum dato ministri singulis lance oblata, duo enim ex eodem vase non comedunt, oryza ipsos pascunt. Si quis varietatem aliquam requirat, olus aut pomorum quidpiam apponitur : quibus sane celeriter vescuntur. Quo facto exeunt ad eadem studia sese conversuri. Omnes autem cælibes sunt neque ullas possessiones habent; ac tanta et ipsi et Brachmanes in veneratione apud alios sunt, ut rex quoque interdum ad eos accedat, rogetque ut pro statu regionis deum precentur, aut quid agendum sit, consulant.

§ 18. Ipsi autem ita erga mortem affecti sunt, ut vivendi tempus quasi necessarium quoddam naturæ ministerium inviti sustineant, atque ideo animas a corporibus festinent absolvere. Ac sæpe ubi bene se habere conspexerint, nullo malo urgente e vita decedunt, re tamen aliis prænuntiata, nullusque sit qui prohibeat, sed omnes eos beatos prædicantes suis quisque domesticis morituris mandata quædam tradant : adeo stabilem ac veram et ipsi et plerique animabus inter se post obitum vitam esse crediderunt. Illi autem ubi mandata sibi commissa perceperunt, corpore in ignem conjecto, ut purissimam a corpore animam secernant, ab omnibus celebrati mortem obeunt. Æquiori enim animo illos amici ac propinqui ad mortem dimittunt, quam alii homines suos quisque cives in non admodum longinquas peregrinationes : ac se ipsos qui in vita superstites remanserint, deplorant, illos beant, quippe immortalem sortem jam receperint. Neque quispiam aut apud hos, aut apud alios quos superius commemoravi, sophista ac declamator procedens, quales multi apud Græcos nunc sunt, dubitare visus est, ac dicere, si non omnes imitabuntur, quid nobis eveniet? neque propter hos humanæ res confusæ sunt. Nam neque omnes hos sunt imitati : et qui imitati sunt, ordinis potius et tranquillitatis, quam confusionis populis in causa exstiterunt. At enim neque lex his necessitatem ullam afferebat, sed cum aliis permitteret, ut carnibus vescerentur, hos sui juris ut essent, reliquit, et quasi se superiores venerata est. Neque enim hos quasi injustitiæ perpetratores, pœnæ quam irrogat, subjecit, sed alios. Ad eos tamen, qui quid eventurum sit, requirunt, si omnes hujuscemodi vitam hominum imitentur, illud Pythagoræ respondendum est : Si enim omnes essent reges, efficeretur, inquit, ut difficulter vita traduci posset, neque tamen propterea fugiendum regnum est. Sic quoque si omnes probi sint, reipublicæ quidem expediendæ ac disponendæ

Digitized by Google

ἔστιν εὑρεῖν πολιτείας διέξοδον τηροῦντας τὴν ἀξίαν τῇ σπουδαιότητι, καὶ οὐ ὁήπου τοσοῦτον ἄν τις μανείη, ὡς μὴ πᾶσιν ἐπιβάλλειν ἡγεῖσθαι σπουδαίοις εἶναι προθυμεῖσθαι. Πολλὰ μέντοι καὶ ἄλλα ὁ νόμος τῶν μὲν χυδαίων συνεχώρησεν, οὐχ ὅτι δὲ φιλοσόφῳ ἀλλ' οὐδὲ τῷ καλῶς πολιτευομένῳ ἐπέτρεψεν. Οὐδὲ γὰρ ἐκ πάσης τέχνης παραδέξαιτ' ἂν εἰς τὸ πολίτευμα, καίτοι οὐκ ἐκώλυσε μὲν μετιέναι τὰς τέχνας, οὐδ' ἐκ παντὸς ἐπιτηδεύματος, καὶ ὅμως τοὺς ἐκ τῶν βαναύσων ἄρχειν ἀπείργει, ὅλως τε ἐν αἷς δικαιοσύνης χρεία καὶ τῆς ἄλλης ἀρετῆς, τῆς προστατείας κωλύει. Ἐπεὶ δ' οὐδ' ἑταίραις ὁμιλεῖν ἀπαγορεύει τοῖς πολλοῖς ἀλλὰ καὶ πραττόμενος τὰς ἑταίρας τὸ μίσθωμα, ἐπονείδιστον ἡγεῖται μετρίοις ἀνδράσι καὶ αἰσχρὰν τὴν πρὸς ταύτας ὁμιλίαν· τό τ' ἐν καπηλείοις διαζῆν οὐ κεκώλυκεν ὁ νόμος, καὶ ὅμως ἐπονείδιστον τῷ μετρίῳ. Τοιοῦτον οὖν τι καὶ τὸ ἐπὶ τῆς διαίτης φαίνεται. Καὶ οὐχ ἥτις τοῖς πολλοῖς συγκεχώρηται, ταύτην ἄν τις καὶ τοῖς βελτίστοις συγχωρήσειεν, φιλοσοφῶν δὲ ἀνὴρ μάλιστ' ἂν τοὺς ἱεροὺς ἑαυτῷ ὑπογράψειε νόμους, οὓς θεοί τε καὶ ἄνθρωποι ἀφώρισαν θεοῖς ἑπόμενοι. Οἱ δ' ἱεροὶ πεφήνασι νόμοι κατὰ ἔθνη καὶ κατὰ πόλεις ἁγνείαν μὲν προστάττοντες, ἐμψύχων δὲ βρῶσιν ἀπαγορεύοντες τοῖς ἱεροῖς ἤδη καὶ εἰς πλῆθος πίνειν κωλύοντες ἢ δι' εὐσέβειαν ἢ διά τινας βλάβας ἐκ τῆς τροφῆς· ὥστε ἢ τοὺς ἱερέας μιμητέον ἢ πᾶσι πειστέον τοῖς νομοθέταις. Ἑκατέρως γὰρ πάντων ἀφεκτέον τὸν νόμιμόν τε τελείως καὶ εὐσεβῶς· εἰ γὰρ κατὰ μέρος τινὲς δι' εὐσέβειαν τινῶν ἀπέχονται, ὁ πρὸς πάντα εὐσεβὴς πάντων ἀφέξεται.

modus nullus reperietur in quo sua probitati servanda dignitas sit. At nemo tamen sane adeo insaniret, ut non omnibus convenire existimaret, ut probi evadere studeant. Multa siquidem etiam alia vulgari ac confusaneæ turbæ concedit, quæ nedum philosopho, sed ne recte quidem civitatem administranti permitteret. Nam licet neque ex omni arte ad administrationem reipublicæ admittat, non vetat tamen quin illæ exerceantur. Sordidarum tamen artium opifices a magistratibus, atque omnino ab earum rerum præsidentia arcet, in quibus justitia aut reliquæ virtutes requiruntur. Sed neque cum meretricibus mercedem exigens, infamem tamen esse ac turpem earum congressum modestis hominibus censet. In cauponis item vitam traducere non prohibet : nihil tamen propterea obstat, quin id maximo opprobrio ingenuis hominibus habeatur. Idem in victu quoque fit. Non enim qui vulgo permittitur, is optimis quibusque etiam esse concedendus videtur. Nam philosophus vir sacras præcipue sibi leges præscribit, quas dii et homines deos sequuti constituerunt. Sacræ autem leges per singulas gentes et civitates illæ exstiterunt, quæ sacris hominibus et castimoniam jubent, et animatorum esum interdicunt, et vero in circulis bibere vetant, vel pietatis causa, vel læsionis, quæ ex alimento evenit. Quam ob rem vel sacerdotes sunt imitandi, vel omnibus legislatoribus obtemperandum est. Utrolibet enim modo fiet, ut qui justus ac pius perfecte est, abstinere ab omnibus debeat. Si enim a quibusdam nonnulli ob pietatem abstinent, ab omnibus procul dubio sibi abstinendum censebit, qui pius in omnibus fuerit.

Digitized by Google

LE PSEUDO-BARDESANE.

Le Livre de la loi des contrées (1).

Extrait de la Préface du *Spicilegium syriacum*, par le Rd. W. Cureton (Londres, 1855).

« Les matériaux qui ont servi au présent ouvrage ont été principalement tirés de l'un des manuscrits que l'archidiacre Tattam a obtenus en 1843, dans le couvent syrien du désert de Nitrie. Il porte actuellement le n° 14,658 du nouveau fonds des manuscrits du *British Museum*. On y a joint, en 1847, plusieurs feuillets provenant de fragments acquis plus tard par M. Pacho (2); plus quatre feuillets en 1850, d'après d'autres fragments que le même voyageur s'est procurés à la même source. Tel qu'il est à présent, le volume renferme cent quatre-vingt-huit feuillets. Dans l'origine, il devait en comprendre plus de deux cent vingt, car la dernière feuille que nous possédons, est cotée vingt-deux, et chaque feuille contient dix feuillets. Il y a des lacunes au commencement et à la fin du manuscrit, des mutilations dans plusieurs endroits et de larges taches d'huile sur quelques feuillets. Ce manuscrit est à deux colonnes, d'une écriture grasse et assurée; les rubriques des différents ouvrages et des chapitres sont en lettres rouges. La transcription paraît remonter au sixième siècle de notre ère. Le premier opuscule imprimé d'après ce manuscrit est le célèbre traité de Bardesane, *sur le Destin*..... »

---

(1) Le titre de ce traité n'est pas donné de la même manière en grec, ce qui est une preuve en faveur de l'opinion des critiques de l'école allemande, qui, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans l'Introduction, considèrent cet ouvrage comme différent du fameux « Traité du Destin » de Bardesane, et qui aurait été composé par un de ses disciples à une époque postérieure. Eusèbe (*Hist. eccles.*, liv. IV, ch. 30) l'appelle ὁ περὶ εἱμαρμένης διάλογος, et saint Epiphane (*Panarium adv. hæres.*, 36, p. 477) κατὰ εἱμαρμένης.

(2) Cf. le compte-rendu de l'acquisition de cette collection dans la préface de l'édition des *Festal letters of Athanasius*, de W. Cureton (Londres, 1848, in-8°), publiée par le Comité des traductions orientales de Londres.

[Manuscrits syriaques du *British Museum*, nouv. fonds, n° 14,658. — W. Cureton, *Spicilegium syriacum*, p. 1 et suiv. du texte.]

(Traduction faite sur le texte syriaque.)

Il y a quelques jours, nous montâmes rendre visite à Schemschgram (1) notre frère, et Bardesane vint nous y rejoindre. Après qu'il l'eut touché, et vu qu'il se trouvait bien, il nous demanda : De quoi parliez-vous, car j'ai entendu votre voix du dehors, avant d'entrer? Il avait en effet l'habitude, chaque fois qu'il nous trouvait en conversation sur n'importe quel sujet, de nous demander : Que disiez-vous? afin qu'il pût prendre part à la discussion. Alors nous lui répondîmes : Voici Avida (2) qui nous disait que si Dieu est un, comme vous le dites, s'il a créé l'homme et s'il veut que vous exécutiez ce qu'il ordonne, pourquoi n'a-t-il pas créé les hommes de telle manière qu'ils fussent incapables de mal faire, et qu'ils ne fassent que ce qui est bien; sa volonté serait ainsi accomplie.

Bardesane lui dit : Dis-moi, mon fils Avida, pourquoi penses-tu que le Dieu de tous n'est pas un, ou qu'il est un, et qu'il ne veuille pas que les hommes se conduisent saintement et avec droiture?

Avida répondit : Moi, mon seigneur, j'ai questionné ceux de mon âge, pour qu'ils me fissent une réponse.

Bardesane lui dit : Si tu désires t'instruire, il serait profitable pour toi que tu apprisses d'un homme plus âgé qu'eux; mais s'il s'agit d'enseigner, il n'est pas nécessaire que tu les questionnes; au contraire, tu devrais les exhorter à ce

(1) Ce nom, qui est écrit en grec sous la forme Σαμψιγέραμος, fut porté également par un roi d'Émèse, dont la fille épousa Aristobule (Josèphe, *Antiq. judaïq.*, liv. XVIII, ch. 6; et liv. XIX, ch. 8); par un prêtre de Vénus à Émèse qui alla à la rencontre de Sapor quand il s'avançait contre l'empereur Valérien (J. Malala, *Chronogr.*, t. I, p. 391). Strabon orthographie le même nom Σαμψικέραμος (*Géograph.*, lib. XVI, ch. 2, § 10).

(2) Le nom d'Avida est écrit Ἀβειδὰ en grec; la forme latine *Avitus* en est la transcription. Nous avons fait remarquer dans l'Introduction que le nom d'Avitus fut porté par Élagabal, et que les érudits allemands supposent qu'il est question ici de cet empereur syrien.

Digitized by Google

qu'ils te demandent ce qu'ils désirent. Car, d'habitude, on interroge les maitres, mais eux n'adressent pas de questions; et chaque fois qu'ils posent une interrogation, cela devrait être dans le but de diriger l'esprit de celui qui questionne, pour qu'il le fasse d'une manière convenable, et afin qu'ils comprennent ce qui est son désir; car il est bon qu'un homme sache poser les questions.

Avida répondit : Je suis désireux d'apprendre, mais j'ai commencé d'abord par questionner mes frères que voici, parce que j'avais honte de m'adresser à toi.

Bardesane dit : Tu parles avec sagesse. Sache cependant que celui qui pose ses questions convenablement, et a la volonté de se laisser convaincre, et qui avance dans la voie de la vérité sans obstination, ne doit point avoir de honte, car il procurera certainement du plaisir à celui auquel il adresse sa question, d'après les principes que j'ai indiqués. Si tu as donc, mon fils, quelque doute dans l'esprit, sur l'objet dont tu t'informais, dis-le nous; et si cela nous plait également, nous y prendrons part; enfin, si cela ne nous plait pas, la nécessité nous obligera de te démontrer pourquoi cela ne nous convient point. Et si tu étais seulement désireux d'éclaircir ce doute, sans avoir quelque chose dans l'esprit à ce sujet, comme un homme qui s'est attaché dernièrement aux disciples, et qui est un investigateur nouveau, je te l'enseignerai, afin que tu ne te sépares pas de nous sans profit; et si les choses que je te dirai te plaisent, nous avons encore à ton service d'autres choses relatives à ce sujet; mais si elles ne te plaisent pas, au moins, en ce qui nous concerne, nous aurons parlé sans fiel.

Avida répondit : Je désire même instamment écouter et être convaincu, parce que je n'ai entendu exprimer ce doute par aucune autre personne, mais je l'ai exposé de mon propre mouvement à mes frères ici présents, et ils n'étaient pas disposés à me convaincre; en effet, ils me disaient : Crois fermement et tu seras capable de comprendre toute chose. Mais je ne puis pas croire à moins d'être convaincu.

Bardesane dit : Ce n'est pas Avida seulement qui ne veut pas croire, mais encore beaucoup d'autres, parce qu'ils n'ont pas la foi en eux, et ne sont pas même capables d'être convaincus; car ils ne font que détruire et reconstruire, et se trouvent privés de toute connaissance de la vérité. Cependant parce qu'Avida ne veut pas croire, je vous parlerai, à vous qui croyez, sur ce qu'il désire savoir, et il entendra quelque chose de plus.

Alors il commença à nous dire : Il y en a beaucoup qui n'ont pas la foi, et qui n'ont pas reçu de la sagesse la connaissance de la vérité. Et sous ce rapport, ils ne sont pas compétents pour parler et pour instruire; et ils ne se décident pas facilement à écouter, car ils n'ont pas le fondement de la foi pour édifier, et ils n'ont aucune confiance dans laquelle ils puissent avoir espoir. Et parce qu'ils doutent aussi de Dieu, ils n'ont pas aussi cette crainte de lui, laquelle les délivrerait de toute inquiétude; car celui qui ne possède pas en lui la crainte de Dieu, est sujet à toutes sortes d'inquiétudes. Et même, quoi qu'il en soit à ce sujet, ce qu'ils ne croient pas, ils ne sont pas sûrs de ne pas le croire à vrai dire, mais ils ne sont pas même convaincus dans leurs idées, et ils ne sont pas capables d'y rester fermes; la saveur de leurs pensées est insipide dans leur bouche, et ils sont toujours timides et pleins de hâte et de précipitation. Mais quant à ce que disait Avida tout à l'heure : Pourquoi Dieu ne nous a-t-il pas créés de telle façon, que nous ne puissions pécher ni être coupables? — si l'homme avait été créé ainsi, il ne l'aurait pas été pour lui-même, mais il serait devenu l'instrument de celui qui le dirigerait; et on sait que celui qui dirige ainsi à son gré, dirige ou vers le bien ou vers le mal. Et comment un homme différerait-il alors d'une harpe, dont un autre homme tire des accords, ou d'un vaisseau qu'un autre gouverne? cependant la louange et le blâme sont dans la main de l'artiste, car la harpe ne connaît pas les accords que l'on tire d'elle-même, et le vaisseau ignore s'il est bien gouverné et dirigé; car ce sont des instruments faits à l'usage de celui qui possède en lui la science. Aussi Dieu, dans sa bonté, n'a pas voulu créer l'homme de cette façon, mais il l'a élevé par le Libre Arbitre au-dessus de beaucoup de choses, et il l'a rendu égal aux Anges. En effet, observez le soleil et la lune, et le firmament et le reste de ces êtres qui sont plus grands que nous sous certains rapports; il ne leur a pas été donné de Libre Arbitre, mais ils sont tous régis par une loi, de manière à ne faire que ce qui est disposé pour eux, et rien autre chose. En effet, le soleil ne dit jamais : Je ne veux pas me lever à mon heure; et la lune : Je ne veux pas changer et ne pas croître ni décroître; et aucune des étoiles ne dit : Je ne veux pas me lever ni me coucher; et la mer : Je ne veux pas porter les navires et je ne veux pas rester dans mes limites; et les collines : Nous ne voulons plus continuer à rester là où on nous a placées; et les vents ne disent pas : Nous ne vou-

Digitized by Google

lons plus souffler; et la terre : Je ne veux plus porter et soutenir tout ce qu'il y a sur moi. Mais toutes ces choses servent et sont sujettes à une loi, car elles sont les instruments de la sagesse de Dieu qui est infaillible. En effet, si chaque chose se dirigeait elle-même, que serait donc celui vers qui elle serait dirigée? et si chaque chose était dirigée vers un but, que serait donc celui qui dirigerait? Alors il n'y aurait aucune chose différente de l'autre, car ce qui est simple et n'a pas de différence en soi, est un être qui, jusqu'à présent, n'a pas encore été créé. Mais ces choses qui ont besoin d'être dirigées, ont été mises au pouvoir de l'homme, parce qu'il fut créé à l'image d'Elohim. Sous ce rapport, ces choses lui ont été données par bonté, pour qu'elles lui servent pendant un temps; et il lui a été donné de se gouverner par sa propre volonté, et pour que tout ce qu'il est capable de faire, il le fasse s'il le veut; s'il ne le veut pas, qu'il ne le fasse pas; et enfin pour qu'il puisse se justifier ou se condamner. Car si l'homme avait été fait de telle sorte qu'il ne fût pas capable de faire un mal pour lequel il pût être condamné; de la même manière, le bien qu'il ferait ne serait pas son fait, et il ne serait pas capable par cela même de se justifier. Ainsi, quiconque ne ferait pas, d'après sa propre volonté, ce qui est bon ou mauvais, sa justification et sa condamnation reposeraient dans le Hasard pour lequel il est créé. Sous ce rapport, qu'il soit donc démontré pour vous, que la bonté de Dieu a été grande envers l'homme, et qu'il lui a été donné le Libre Arbitre à un plus haut degré qu'à tous ces éléments dont nous avons parlé tout à l'heure; que par l'usage de ce Libre Arbitre, il peut se justifier et se gouverner d'une manière divine et s'associer aux Anges (1), qui sont eux aussi en possession du Libre Arbitre; car nous savons que si les Anges ne possédaient pas en eux-mêmes le Libre Arbitre, ils n'auraient pas eu de relations avec les filles des hommes, ils n'auraient pas péché et ne seraient pas tombés de leurs places. C'est pourquoi, de la même manière, les autres Anges qui ont accompli la volonté de leur Seigneur ont été élevés et sanctifiés par leur empire sur eux-mêmes, et ont reçu des dons puissants. Car tout ce qui existe a besoin du Seigneur de tous, et il n'y a pas de limites à ses dons. Sachez néanmoins que même ces choses dont j'ai parlé, sont réglées par une loi, qu'elles ne sont pas complétement exemptes de liberté, et sous ce rapport, au dernier jour, elles seront toutes soumises au Jugement.

Je lui répliquai : Et comment ces choses qui sont sujettes à une règle, pourraient-elles être jugées?

Il me répondit : Les éléments, ô Philippe, ne seront pas jugés en tant qu'ils sont soumis à une règle, mais en tant qu'ils sont une force; car des êtres, lors même qu'ils sont soumis à un ordre, ne sont pas pour cela privés de leurs qualités naturelles, mais seulement de leur force d'énergie qui est diminuée par le mélange des uns avec les autres, et ils sont soumis par le pouvoir de leur Créateur; et en tant qu'ils sont sujets, ils ne sont pas jugés, excepté pour ce qui leur est propre.

Avida lui dit : Les choses que tu as dites sont excellentes. Mais, hélas! les Commandements qui ont été donnés aux hommes sont sévères, et ceux-ci ne sont pas capables de les exécuter.

Bardesane répondit : Ceci est la réponse d'un homme qui ne désire pas faire ce qui est bien, et plus spécialement encore d'un individu qui a obéi et qui s'est soumis à son Ennemi (Satan). Car les hommes ne sont pas tenus de faire ce qu'ils sont capables de vouloir. En effet, il y a deux Commandements qui nous sont imposés, et qui sont établis justement pour le Libre Arbitre : l'un qui ordonne de nous abstenir de tout ce qui est mal, et de ce que nous ne voudrions pas qui nous fût fait; et l'autre qui ordonne de faire le bien et d'aimer et de désirer qu'on nous le fasse. Car quel homme par exemple serait incapable d'éviter le mal, le mensonge, l'adultère et la fornication, ou de se rendre coupable de haine et de fausseté? Cependant, hélas! toutes ces choses sont inhérentes à l'esprit de l'homme, et elles ne dépendent pas du pouvoir du corps, mais de la volonté de l'âme. Et même, quand un homme serait pauvre, malade, vieux et impotent de ses membres, il est capable de s'abstenir de toutes ces choses; et comme il est capable de s'en abstenir, il est de même capable d'aimer et de bénir, de dire la vérité, de prier pour le bien de tous ceux qu'il connait. De plus, s'il est en santé et s'il a l'usage de ses mains, il est en outre capable de donner quelque chose de ce qu'il a, de supporter aussi, par sa force corporelle, celui qui est malade et qui s'est affaissé. Telle est sa capacité. J'ignore donc en quoi consiste ce qu'on n'est pas capable de faire, comme le disent ceux qui sont privés de foi. En effet, je pense que c'est selon ces Commande-

(1) Bardesane prend ici בני אלהים, que les Septante ont rendu par υἱοὶ τοῦ Θεοῦ (*Genèse*, VI, 2), pour les Anges. — Cf. aussi Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. I, ch. 3. — Justin martyr, *Apolog.*, liv. II, c. 5. — Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, liv. III et liv. V. — Sulpice-Sévère, *Hist. sacr.*, liv. I. — Lactance, *Inst. div.*, liv. II, c. 14. — *Le testament des XII patriarches; Test. de Ruben.* c. 5, dans Grabe, *Spicilegium SS. Patrum*, t. I, pg. 150.

Digitized by Google

ments, plus que dans toute autre chose, que l'homme peut agir. Car ils sont faciles à accomplir, et rien n'est capable de les empêcher. En effet, on ne nous ordonne pas de porter de lourdes charges de pierres ou de bois, ou de toute autre chose, ce qui est réservé à ceux seulement qui sont forts de corps; ou de construire des forteresses, ou de fonder des villes, ce que les rois seuls sont capables de faire; ou de gouverner des vaisseaux, ce que les marins seuls peuvent faire, puisqu'ils sont habiles dans l'art nautique; ou de mesurer et de diviser la terre, ce que les géomètres savent faire; ou bien de cultiver aucun de ces arts que quelques hommes possèdent et que les autres ignorent; mais il nous a été donné, selon la bonté de Dieu, des Commandements faciles à observer, tels que chaque homme qui possède une âme en lui peut les suivre avec joie, car il n'y a pas d'homme qui ne se réjouisse quand il fait ce qui est bien; et il n'y en a pas non plus qui ne soit satisfait, lorsqu'il s'abstient de choses perverses, excepté toutefois ceux qui n'ont pas été créés pour cette grâce, et qui sont appelés ivraie. Et en effet, un juge ne serait-il pas inique, s'il blâmait un homme pour une action que lui-même n'est pas capable d'éviter?

Avida lui dit: Pour ce qui est de ces choses, prétends-tu, ô Bardesane! qu'elles soient faciles à exécuter?

Bardesane répondit: J'ai dit et je répète qu'elles sont faciles pour quiconque le désire; car c'est la bonne direction d'un esprit libre et d'une âme qui ne s'est pas mise en révolte contre ceux qui la dirigent. En effet, il y a beaucoup de choses qui entravent l'action du corps, et plus spécialement la vieillesse, la maladie et la pauvreté.

Avida dit: Peut-être est-il possible que l'homme soit capable de s'abstenir de choses perverses, mais qui donc parmi les hommes est capable de faire de bonnes choses?

Bardesane répondit: Il est plus facile de faire le bien que de s'abstenir du mal. Car le bien est propre à l'homme, et c'est pourquoi il se réjouit chaque fois qu'il fait le bien; mais le mal est l'œuvre de l'Ennemi (Satan), et c'est pourquoi, quand un homme est troublé et détourné de son élément, il fait des choses mauvaises. Aussi, sache, mon fils, que c'est chose facile pour un homme de louer et de bénir son ami; mais qu'il n'est pas aisé qu'un homme ne blâme et ne rabaisse point celui qu'il déteste. Néanmoins le fait est possible, et quand un homme fait ce qui est bien, son esprit est satisfait, sa conscience est tranquille et il aime que chacun voie ce qu'il fait; mais quand un homme agit mal et commet une mauvaise action, il est agité, troublé et dominé par la colère et l'inquiétude, il est tourmenté et dans son âme et dans son corps. Quand il persévère dans cette idée, il n'aime à être vu par personne; et ces choses dont il se réjouit et qu'accompagnent même la louange et la bénédiction, il les repousse; mais les choses qui l'agitent et le troublent sont suivies de malédictions et de blâme. Cependant, me dira-t-on, les fous sont satisfaits lorsqu'ils commettent de mauvaises actions; mais ce n'est ni pour être loués, ni dans l'espoir d'une récompense qu'ils agissent ainsi; et ce plaisir ne dure pas chez eux. Car le plaisir qu'on ressent à l'état de santé et en vue d'une récompense, est une chose, tandis que le plaisir qu'on éprouve dans l'état de maladie et par désespoir, est autre chose. La luxure est une chose, et l'amour une autre chose; l'amitié est une chose, et la camaraderie une autre chose; aussi nous devons nettement comprendre que l'ardeur effrénée de l'amour s'appelle luxure; et même, bien qu'on y trouve une jouissance momentanée, elle diffère totalement du véritable amour dont la jouissance est éternellement pure et indissoluble.

Je lui répondis: D'après cette manière Avida que voici dit également: C'est par sa Nature que l'homme agit mal, car s'il n'avait pas été dirigé par sa Nature à faire le mal, il s'en abstiendrait.

Bardesane répliqua: Si tous les hommes se conduisaient de la même manière et agissaient avec le même esprit, alors on aurait la certitude que c'est leur Nature qui les gouverne, et ils n'auraient pas en eux le Libre Arbitre dont je vous ai parlé. Cependant, afin que vous puissiez comprendre ce que c'est que la Nature et ce que c'est que le Libre Arbitre, je vais essayer de vous l'expliquer.

(*) La Nature de l'homme consiste dans ceci: qu'il doit naître, croître, grandir, procréer et vieillir, au moyen du manger et du boire, du sommeil et de l'état de veille, et enfin qu'il doit mourir. Toutes ces choses, par le fait même qu'elles sont de la Nature, sont communes à tous les hommes;

[Eusèbe, *Præp. evangel.*, VI, 10; 1—6.]

(*) Κατὰ φύσιν ὁ ἄνθρωπος γεννᾶται, τρέφεται, ἀκμάζει, γεννᾷ, ἐσθίει, πίνει, κοιμᾶται, γηρᾷ, ἀποθνήσκει. Καὶ τοῦτο παντὸς ἀνθρώπου καὶ παντὸς ἀλόγου ζώου· καὶ τὰ μὲν ἄλλα ζῶα ψυχικὰ ὄντα καὶ διόλου κατὰ συμπλοκὴν γεγενημένα, διόλου σχεδὸν κατὰ

Digitized by Google

mais non pas seulement à eux, encore à tous les animaux qui ont en eux une âme; quelques-unes même sont particulières également aux arbres. Car ceci est une opération physique qui arrange, produit et établit chaque chose, selon qu'il a été réglé. Ainsi, les animaux obéissent aussi à la Nature dans leurs instincts; car le lion se nourrit de chair, selon la Nature, et de même tous les lions sont carnivores. La brebis mange de l'herbe, et, pour cette raison, toutes les brebis sont herbivores. L'abeille produit du miel dont elle fait sa nourriture, et, par la même raison, toutes les abeilles produisent du miel. La fourmi amasse des provisions pendant l'été afin de se nourrir pendant l'hiver, et par cette raison toutes les fourmis agissent de même. Le scorpion pique avec son aiguillon celui qui ne lui a point fait de mal, et tous les scorpions piquent également de la même manière. Donc tous les animaux obéissent à leur Nature, car ceux qui se nourrissent d'herbe ne mangent point de chair, et ceux qui ne mangent point d'herbe se nourissent de viande. Cependant les hommes ne sont pas régis de la même manière; toutefois, dans les choses qui appartiennent à leur corps, ils obéissent à leur Nature comme les animaux; et dans les choses qui appartiennent à leur esprit, ils agissent selon leur volonté, étant libres, indépendants et créés à l'image de Dieu. Néanmoins, il y en a qui mangent de la viande et jamais de pain; il en est aussi qui font une distinction entre les viandes qu'ils mangent, et il s'en trouve d'autres qui ne se nourrissent point de la chair d'un animal en qui l'âme existe. Il y en a aussi qui ont des relations incestueuses avec leurs mères, avec leurs sœurs et avec leurs filles; il en est aussi qui ne s'approchent jamais d'une femme. Il s'en trouve d'autres qui se vengent à la manière des lions et des tigres; et il en est qui blessent celui qui ne leur a fait aucun mal, comme les scorpions. On en trouve encore qui se laissent mener comme des brebis et ne font aucun mal à ceux qui les gouvernent; d'autres se conduisent selon les règles de la vertu, d'autres selon celles de la justice, d'autres enfin d'une façon vicieuse. Et si quelqu'un venait me dire qu'ils ont chacun individuellement une Nature pour agir ainsi, faites lui voir qu'il n'en est rien. Car il s'en trouve qui sont fornicateurs et ivrognes, et si l'avertissement de bons conseils parvient jusqu'à eux, ils deviennent chastes et sobres et renoncent aux mauvais instincts de leurs corps. Il y en a qui pratiquent la chasteté et la tempérence; mais quand ils commencent à négliger les bons conseils et à mépriser les Commandements de Dieu et les

---

φύσιν φέρεται. Λέων σαρκοφαγεῖ καὶ ἀμύνεται, εἴ τι ἀδικηθῇ· καὶ διὰ τοῦτο πάντες οἱ λέοντες σαρκοφαγοῦσι καὶ ἀμύνονται. Καὶ ἀμνάδες χορτοφαγοῦσι καὶ κρεῶν οὐχ ἅπτονται καὶ ἀδικούμεναι οὐκ ἀμύνονται· καὶ ὁ αὐτὸς τρόπος πάσης ἀμνάδος. Σκορπίος γῆν ἐσθίει καὶ τοὺς μὴ ἀδικήσαντας ἀδικεῖ, κέντρῳ ἰοβόλῳ πλήσσων· καὶ ἡ αὐτὴ κακία πάντων σκορπίων. Μύρμηξ κατὰ φύσιν οἶδε χειμῶνος παρουσίαν, καὶ δι' ὅλης θερείας κάμνων ἀποτίθεται ἑαυτῷ τροφάς· καὶ ὁμοίως πάντες μύρμηκες ἐργάζονται. Μέλισσα μέλι γεωργεῖ, ἐξ οὗ καὶ τρέφεται· καὶ ἡ αὐτὴ γεωργία πάσαις μελίσσαις. Καὶ ἦν πολλὰ εἴδη ἐκθέσθαι ἡμῖν τῶν ζώων, ἅτινα τῆς φύσεως μὴ δυνάμενα ἐκστῆναι πολὺν θαυμασμὸν παρασχεῖν ἡμῖν ἐδύναντο· ἀλλ' αὐτάρκη ἡγησάμην ἐκ τῶν παρακειμένων τὴν ἀπόδειξιν ποιήσασθαι, ὅτι τὰ μὲν ἄλλα ζῶα κατὰ τὴν κοινότητα καὶ τὴν διαφορὰν κατὰ φύσιν δοθεῖσαν ἑκάστῳ ἐξ ἀνάγκης ἡδέως φέρονται, ἄνθρωποι δὲ μόνοι τὸ ἐξαίρετον ἔχοντες, τόν τε νοῦν καὶ τὸν ἐκ τούτου προφερόμενον λόγον, κατὰ μὲν τὴν κοινότητα ἔπονται τῇ φύσει, ὡς προεῖπον, κατὰ δὲ τὸ ἐξαίρετον οὐ κατὰ φύσιν πολιτεύονται. Οὐδὲ γὰρ μία βρῶσις ἡ τῶν ἁπάντων· ἄλλοι μὲν γὰρ κατὰ τοὺς λέοντας τρέφονται, ἄλλοι δὲ κατὰ τὰς ἀμνάδας, οὐχ ἓν ἔχοντες σχῆμα φορημάτων, οὐκ ἔθος ἓν, οὐχ εἷς νόμος πολιτείας ἐν αὐτοῖς, οὐ μία κίνησις ἐπιθυμίας τῶν πραγμάτων· ἀλλ' ἕκαστος τῶν ἀνθρώπων κατὰ τὴν ἰδίαν θέλησιν αἱρεῖται ἑαυτῷ βίον, τὸν πλησίον μὴ μιμούμενος, πλὴν ἐν οἷς βούλεται. Τὸ γὰρ ἐλεύθερον αὐτοῦ οὐχ ὑπόκειται δουλείᾳ, καὶ εἴ ποτε ἑκὼν δουλεύσει, καὶ τοῦτο τῆς ἐλευθερίας αὐτοῦ ἐστὶ, τὸ δύνασθαι δουλεύειν ἑκόντα. Πόσοι τῶν ἀνθρώπων, καὶ μάλιστα τῶν Ἀλαναίων, ὡς τὰ ἄγρια ζῶα κρεοβοροῦσιν ἄρτου μὴ γευόμενοι, καὶ οὐ διὰ τὸ μὴ ἔχειν, ἀλλὰ διὰ τὸ μὴ θέλειν· ἄλλοι κρεῶν οὐ γεύονται ὡς τὰ ἥμερα ζῶα, ἄλλοι ἰχθυοφαγοῦσι μόνον· ἕτεροι δὲ ἰχθύων οὐ γεύονται, οὐδ' ἂν λιμώσσωσιν. Οἱ μὲν ὑδροποτοῦσιν, οἱ δὲ οἰνοποτοῦσιν, οἱ δὲ σίκερα πίνουσι. Καὶ ἁπλῶς πολλὴ διαφορὰ βρωμάτων καὶ πομάτων ἐν τῇ ἀνθρωπότητι, μέχρι καὶ ἐν τῇ τῶν λαχάνων καὶ ὀπωρῶν βρώσει διαφερόμενοι. Ἀλλὰ καὶ οἱ μὲν ὡς σκορπίοι καὶ ὡς ἀσπίδες μὴ ἀδικηθέντες ἀδικοῦσιν· οἱ δὲ ὡς τὰ ἄλογα [ἄλλα?] ζῶα ἀδικούμενοι ἀμύνονται. Ἕτεροι δὲ ὡς λύκοι ἁρπάζουσι καὶ ὡς γαλαῖ κλέπτουσιν· ἄλλοι δὲ ὡς ἀμνάδες καὶ μηκάδες ὑπὸ τῶν ὁμοιοπαθῶν ἐλαύνονται καὶ τοὺς ἀδικοῦντας οὐκ ἀδικοῦσι· καὶ οἱ μὲν λέγονται ἀγαθοὶ, οἱ δὲ κακοὶ, οἱ δὲ δίκαιοι. Ὅθεν ἐστὶ νοεῖν, μὴ πάντως κατὰ φύσιν ἄγεσθαι τὸν ἄνθρωπον· (ποίαν γὰρ αὐτοῦ ἐροῦμεν φύσιν;) ἀλλὰ πῇ μὲν φέρεται κατὰ φύσιν, πῇ δὲ κατὰ προαίρεσιν. Διὸ τὸν ἔπαινον καὶ τὸν ψόγον καὶ τὴν καταδίκην

Digitized by Google

ordres de leurs maîtres, ils s'écartent de la voie de la vérité, et deviennent des fornicateurs et des prodigues. On en rencontre qui se repentent de nouveau après leur chute; la crainte les saisit, et ils retournent à la vérité dont ils s'étaient éloignés.

Qu'est-ce donc que la Nature de l'homme? Car, hélas! tous les hommes diffèrent entre eux dans leur conduite et dans leurs désirs; mais ceux qui ont la même volonté et qui suivent les mêmes conseils se ressemblent; et ceux qui se laissent aller à leurs mauvais penchants jusqu'à ce moment, et que les passions gouvernent, se plaisent à attribuer à leur Créateur toutes leurs mauvaises actions, afin qu'ils puissent prouver, par un vain plaidoyer, qu'ils ne sont pas en faute, et que Celui qui les a créés doit être condamné. En effet, ils ne voient pas que la Nature n'a point de lois; car un homme n'est pas blâmé parce qu'il est de haute ou de petite taille, blanc ou noir, ou parce que ses yeux sont grands ou petits, ou pour n'importe quel défaut corporel; mais il est blâmé s'il vole ou s'il ment, s'il trompe ou s'il empoisonne, s'il maudit ou s'il commet des actions mauvaises. Hélas! il ressort de tout ceci, que pour ce qui est des choses qui ne sont pas faites par nos mains, mais que nous avons reçues en don de la Nature, nous ne sommes certainement ni condamnés par elles, ni justifiés par elles; mais les choses que nous faisons par notre Libre Arbitre, si elles sont bonnes, nous sommes justifiés et loués à cause d'elles, et si elles sont mauvaises, nous sommes condamnés et blâmés par elles.

Nous l'interrogeâmes encore et lui demandâmes : Il en est qui disent que les hommes sont gouvernés par le décret du Hasard, tantôt mal et tantôt bien.

Il nous répondit : Moi aussi, ô Philippe et Baryama (1)! je sais qu'il est des hommes appelés Chaldéens, et d'autres qui cultivent cette connaissance de la science, comme autrefois je l'ai aimée aussi; car il a été dit par moi ailleurs (2), que l'âme de l'homme est capable de connaître ce que beaucoup de gens ne connaissent pas, et ce que ces mêmes hommes projettent de faire; et que tout ce qu'ils font, mal ou bien, et que tout ce qui leur arrive, comme fortune ou pauvreté, comme maladie ou santé, défauts corporels, ils le doivent à l'influence de ces astres désignés sous le nom de Sept, et sont régis par eux. Mais d'autres soutiennent le contraire, disant par exemple que cette science est une imposture des Chaldéens, que le Hasard n'existe pas, que c'est un vain mot; que toutes choses, grandes ou petites, sont placées entre les mains de l'homme, et que les défauts corporels et les fautes arrivent et surviennent naturellement. Cependant, d'autres prétendent que tout ce qu'un homme fait, il le fait de sa propre volonté, en vertu du Libre Arbitre qui lui a été donné, et que les fautes, les défauts et les malheurs qui lui arrivent, il les reçoit comme une punition de Dieu. Quant à moi, dans mon humble opinion, il me semble que ces trois sectes ont en partie raison et en partie tort. Elles ont raison, parce que les hommes parlent selon leur manière de voir et parce qu'aussi ils voient comment les choses leur arrivent, et ils se trompent. En effet, la sagesse de Dieu est plus infinie que la leur, car c'est elle qui a établi les mondes et créé l'homme, qui a institué les gouverneurs et donné à toutes choses la force qui convient à chacune d'elles. Cependant, je dis que Dieu et les Anges, les Puissances et les Dominations, les éléments, les hommes et les animaux ont cette force; toutefois, il n'a pas été donné à toutes ces hiérarchies dont j'ai parlé le pouvoir de faire toutes choses. Car Celui qui est puissant en tout est élu, et eux, ils ont le pouvoir de faire certaines choses, et sont dans l'impossibilité de faire les autres, ainsi que je l'ai dit : afin que la bonté de Dieu puisse être reconnue là où ils ont le pouvoir, et que, là où ils ne l'ont pas, ils puissent connaître qu'ils ont un Seigneur. Il existe donc un Hasard, comme disent les Chaldéens; mais que chaque chose ne dépende pas de notre volonté, cela est démontré par ce fait que la plupart des hommes ont souhaité la richesse, de dominer leurs semblables, d'être sains,

(1) W. Cureton n'est pas sûr d'avoir bien compris ce mot et hésite à affirmer si c'est un nom propre ou non. Peut-être pourrait-on traduire par « profondément » ou plus littéralement par « fils de la mer ».

(2) C'est une allusion à l'un des ouvrages précédemment composés par Bardesane, et qui avait trait aux inductions que l'homme peut tirer de l'aspect des astres. Un écrivain arménien du cinquième siècle de notre ère, Eznig, auteur d'une « Réfutation des différentes sectes religieuses de l'Orient et de l'Occident », paraît avoir fait usage des écrits de Bardesane, et notamment du « Livre du Destin », car on retrouve dans ce philosophe des pensées qui paraissent inspirées par la lecture du livre du célèbre gnostique d'Édesse. Voyez notamment ce que dit Eznig, au liv. II, ch. 13 et suivants de l'édition de Venise (1826), et la traduction française, très-infidèle du reste, de M. Levaillant de Florival, p. 103 et suiv., intitulée : *Réfutation des différentes sectes païennes...*, par le docteur (*sic*) Eznig (Paris, 1853).

ἔχει ἐν τοῖς κατὰ προαίρεσιν· ἐν δὲ τοῖς κατὰ φύσιν | ἔχει τὴν ἀνεγκλησίαν οὐ κατὰ ἔλεος, ἀλλὰ κατὰ λόγον.

Digitized by Google

et que les choses fussent soumises à leurs désirs. Cependant la richesse n'est la possession que de quelques-uns; le pouvoir ne se rencontre que rarement; la santé n'est pas le partage de tous; et même ceux qui sont riches n'ont pas une entière possession de leurs richesses; ceux qui ont le pouvoir n'ont pas toutes choses sous leur obéissance, comme ils le désirent, et quelquefois aussi leur autorité est méconnue plus qu'ils ne le voudraient. Tantôt les riches ont de la fortune comme ils le souhaitent, et tantôt ils deviennent pauvres contre leur volonté; ceux qui sont complétement pauvres, restent dans un milieu qu'ils n'ambitionnent pas et vivent dans la société contre leur désir; ils convoitent certaines choses et en repoussent d'autres. Beaucoup de gens ont des enfants et ne les élèvent pas; d'autres les élèvent et ceux-ci n'héritent pas, tandis que ceux-là héritent et tombent ensuite dans la disgrâce et l'affliction. D'autres sont riches selon leurs désirs, et ont une mauvaise santé contrairement à leurs souhaits; d'autres sont bien portants selon leurs désirs, mais ils sont pauvres contrairement à leur volonté. Il y en a qui ont beaucoup de choses qu'ils désirent et peu de celles qu'ils ne désirent pas; il s'en trouve d'autres qui ont beaucoup de choses qu'ils ne désirent pas et peu de celles qu'ils désirent. Ainsi, on trouve que les richesses, les honneurs, la santé, la maladie, les enfants et plusieurs objets désirables sont à la merci du Hasard, et nullement en notre pouvoir. Cependant nous sommes contents et satisfaits de ce qui comble nos désirs, et nous sommes entraînés malgré nous vers ce que nous ne désirons pas. Or, si les événements nous arrivent lorsque nous ne les désirons pas, il est évident aussi que les choses que nous désirons nous surviennent non pas parce que nous les désirons, mais parce qu'elles doivent arriver; donc quelques-unes nous font plaisir, et quelques autres nous affligent. Ainsi, nous autres hommes, nous sommes régis par lès lois de la Nature d'une manière analogue, par le Hasard d'une façon différente, et enfin par notre Libre Arbitre, chacun selon sa propre volonté.

Mais discutons maintenant et démontrons que le Hasard n'a aucun pouvoir sur toutes les choses, car ce qu'on appelle Hasard est un ordre de marche qui est donné par Dieu aux Puissances et aux éléments; et, d'accord avec cette marche et cet ordre, les intelligences sont modifiées par le fait de leur union avec l'âme, et les âmes sont modifiées également par le fait même de leur union avec le corps. Ces modifications s'appellent le Hasard, et la production de ce mélange se trouve être épuré et transformé, en vue de venir en aide, par la faveur de Dieu et par la grâce, à ce qui a été aidé et le sera encore jusqu'à la consommation de tout. Le corps est donc gouverné par la Nature; l'âme souffre et perçoit en même temps que lui. Le corps n'est ni gêné ni aidé par le Hasard dans tous ses actes individuels, car un homme ne devient pas père avant l'âge de quinze ans, et une femme n'enfante point avant sa treizième année. Réciproquement, il existe également une loi pour la vieillesse; car les femmes deviennent stériles, et les hommes sont privés du pouvoir naturel d'engendrer; tandis que cependant d'autres animaux qui sont aussi gouvernés par leur propre nature, ne procréent pas seulement avant les âges que j'ai indiqués, mais ils deviennent même trop vieux pour procréer. C'est ainsi que les corps des hommes, lorsqu'ils sont devenus vieux, n'engendrent plus, et le Hasard est impuissant à leur donner des enfants au moment où le corps, d'après les lois de la Nature, ne peut plus en produire. Le Hasard est également impuissant à entretenir la vie dans le corps de l'homme sans manger et sans boire; et même quand il dispose d'aliments et de boissons, il ne peut pas faire qu'il échappe à la mort, car ces choses et beaucoup d'autres sont soumises à la Nature elle-même. Mais quand les époques et les procédés de la Nature sont accomplis, le Hasard apparaît alors en eux et donne naissance à des circonstances différentes les unes des autres. Tantôt il vient en aide à la Nature et augmente ses forces, et tantôt il arrête et entrave son développement. C'est de la Nature que vient la croissance et la perfection du corps; mais en dehors de la Nature et par l'effet du Hasard, les maladies et les défauts corporels se produisent. C'est de la Nature que provient l'union des mâles et des femelles, ainsi que la jouissance réciproque; mais c'est au Hasard que sont dues les abominations, les attouchements impurs et les actes honteux auxquels se livrent les hommes adonnés à la luxure. C'est la Nature qui donne la naissance et produit les enfants, et c'est le Hasard qui déforme les enfants, qui trouble leur santé, et quelquefois les fait mourir prématurément. C'est la Nature qui exige une somme de modération pour tous les corps, et c'est le Hasard qui produit le défaut d'aliments et la souffrance des corps. C'est encore le Hasard qui produit la voracité et l'intempérance exagérée. La Nature ordonne que les vieillards soient des juges pour les jeunes gens, que les sages retiennent les insensés, que les braves dominent les faibles, que les vaillants s'imposent aux timides.

Digitized by Google

Mais le Hasard fait que des jeunes gens sont chefs des vieillards, que des fous gouvernent des sages, qu'en temps de guerre les faibles gouvernent les braves et que les timides font la loi aux vaillants. Sachez donc bien que chaque fois que la Nature est détournée de sa véritable marche, l'obstacle est dû au Hasard. En effet ces têtes et ces gouverneurs qui sont sous l'influence de cette modification qu'on nomme *nativité*, sont en opposition l'un avec l'autre. Ceux qui s'appellent *droits*, secondent la Nature, ajoutent à son excellence, chaque fois que le procédé les aide et qu'ils sont dans les hautes régions de la sphère dans leurs propres éléments. Ceux qui s'appellent *gauches*, sont défavorables, car chaque fois qu'ils se trouvent dans les régions élevées, ils se mettent en opposition avec la Nature, et ne font pas seulement du tort aux hommes, mais, à différentes époques, ils en font aussi aux animaux, aux arbres, aux fruits, aux produits de l'année, aux sources d'eau, et à chaque chose qui appartient à la Nature, laquelle se trouve placée sous leur influence. Aussi, par rapport à ces divisions et à ces conflits qui existent chez les Puissances, quelques-uns ont supposé que le monde n'est régi par aucune loi supérieure, parce qu'ils ignorent que ces divisions et ces conflits, que cette justification et cette condamnation procèdent de l'influence donnée par Dieu au Libre Arbitre, afin que les hommes puissent être absous ou condamnés en vertu de la force qui leur est propre. Ainsi, de même que nous voyons le Hasard dominer la Nature, de même, nous pouvons voir le Libre Arbitre de l'homme repousser et dominer le Hasard, mais non pas en toute chose, comme le Hasard lui-même ne repousse pas non plus la Nature en toute chose; car il est nécessaire que ces trois choses, Nature, Hasard, Libre Arbitre, soient maintenues dans la vie des hommes jusqu'à ce que l'œuvre soit accomplie, que la mesure et le nombre soient remplis, afin qu'ils comparaissent devant Celui qui a réglé la vie et la perfection de toute créature, l'état de tout être et de toute nature.

Avida dit : Ce n'est pas à cause de sa Nature qu'un homme fait le mal; c'est une vérité dont je suis convaincu par les raisons que tu as données, que tous les hommes ne sont pas gouvernés d'une manière identique. Mais es-tu aussi capable de nous démontrer ceci, que si ce n'est pas par le Hasard et par le Destin que certains hommes font le mal, il sera juste de croire que l'homme possède un Libre Arbitre, qu'il est porté par sa Nature vers le bien plutôt qu'entraîné vers le mal, et que sous ce rapport il sera aussi justement jugé au dernier jour?

Bardesane répondit : De ce que les hommes ne sont pas gouvernés de la même manière, es-tu convaincu que ce n'est pas à cause de leur nature qu'ils agissent mal? Alors la matière te contraint à croire qu'ils ne font pas le mal à cause du Hasard qui les régit, si nous sommes capables de te démontrer que les décrets du Hasard et des Puissances n'agissent pas sur tous les hommes de la même façon, mais que nous possédons en nous-mêmes le Libre Arbitre, pour nous soustraire à la servitude de la nature physique, et à la force agissante des Puissances.

Avida dit : Prouve-moi cela, tu m'auras convaincu, et je ferai tout ce dont tu voudras me charger.

Bardesane reprit : Avez-vous lu les Livres des Chaldéens qui sont à Babylone, dans lesquels il est écrit que les astres ont une influence sur la naissance des hommes; et les Livres des Égyptiens dans lesquels sont aussi relatés tous les événements qui arrivent aux hommes?

Avida répondit : J'ai lu les Livres des Chaldéens, mais je ne sais pas ce qui appartient en propre aux Babyloniens et aux Égyptiens.

Bardesane dit : La doctrine de ces deux pays est la même (1).

Avida répondit : Il est connu que cela est ainsi.

Bardesane reprit : Écoute maintenant et sache que ce n'est ni hasard, ni calcul de la part des astres, si tous les hommes agissent par toute la terre de la même manière.

(1) Selon Diodore de Sicile (*Bibl. hist.*, liv. II, 29) les Chaldéens formaient une caste semblable à celle des prêtres égyptiens. — Cf. aussi Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, I. — Eusèbe, *Præpar. Evang.*, X, 6. — Gallæus, *De Sibyllis*, pg. 184. — Julius Firmicus rapporte dans sa préface, qu'il a intercalée dans son Traité d'astrologie, tout ce que les Egyptiens et les Babyloniens avaient écrit sur ce sujet.

Digitized by Google

Car les hommes ont établi des lois différentes en des lieux divers, en vertu du Libre Arbitre qui leur a été donné par Dieu. En effet, ce don lui-même est opposé à ce hasard des Puissances qui assument sur elles ce qui ne leur a pas été donné. Je commencerai par parler autant que je m'en souviens, en commençant par l'Orient, qui est le commencement de toute l'humanité.

Lois des Sères (1). — Les Sères ont des lois qui leur défendent de tuer, de forniquer et d'adorer des idoles; aussi, dans toute la région des Sères, il n'y a ni idoles, ni prostituées, ni assassins, ni gens assassinés; bien que les Sères, eux aussi, naissent tous les jours et à toute heure. Et lorsque Mars le Cruel est placé au centre du ciel, il n'influe pas sur le Libre Arbitre des Sères, de manière à forcer un homme à répandre le sang de son semblable avec une arme de fer. Lorsque Vénus est en conjonction avec Mars, elle n'oblige pas non plus personne d'entre les Sères à avoir un commerce criminel avec la femme de son voisin ou avec toute autre femme. Toutefois, on trouve parmi eux des riches et des pauvres, des malades et des gens bien portants, des gouvernants et des sujets, parce que ces choses sont données au pouvoir des gouverneurs.

(1) Cf. Pline, *Hist. nat.*, liv. VI, ch. 17. — Solin, *Rer. mem. coll.*, ch. 53. — Pomponius Mela, *De sit. orb.*, I, 2.

Eusebius, Præpar. evangel., VI, 10, § 6 et sq.

Νόμους ἔθεντο διαφόρους οἱ ἄνθρωποι ἐν ἑκάστῃ χώρᾳ, τινὰς γεγραμμένους, τινὰς δὲ ἀγράφους· ἐξ ὧν διηγήσομαι, ὡς οἶδα καὶ ὧν μέμνημαι, ἀρξάμενος ἐκ τῆς τοῦ κόσμου ἀρχῆς.

Νόμος ἐστὶ παρὰ Σήραις μηδένα φονεύειν, μήτε πορνεύειν, μήτε κλέπτειν, μήτε ξόανα προσκυνεῖν·

§ 7. καὶ ἐν ἐκείνῃ τῇ μεγίστῃ χώρᾳ οὐ ναὸν ἔστιν ἰδεῖν, οὐ γυναῖκα πορνικὴν, οὐ μοιχαλίδα ἐπονομαζομένην, οὐ κλέπτην ἑλκόμενον ἐπὶ δίκην, οὐκ ἀνδροφόνον, οὐ πεφονευμένον· οὐδενὸς γὰρ τὸ αὐτεξούσιον ἠνάγκασεν ὁ τοῦ πυριλαμπέος Ἄρεος ἀστὴρ μεσουρανῶν ἄνδρα σιδήρῳ ἀνελεῖν, οὐ Κύπρις σὺν Ἄρει τυχοῦσα ἀλλοτρίᾳ γυναικὶ μιγῆναί τινα παρ' ἐκείνοις, πάντως πάσῃ ἡμέρᾳ μεσουρανοῦντος τοῦ Ἄρεος, καὶ πάσῃ ὥρᾳ καὶ ἡμέρᾳ γεννωμένων τῶν Σηρῶν.

Recognitiones Pseudo-Clementinæ, IX, 19 et sq.

Leges sunt in unaquaque regione vel regno ab hominibus positæ, sive scriptura sive etiam usu durantes, quas nemo facile transgreditur.

Denique primi Seres, qui initio orbis terræ habitant, legem habent neque homicidium neque adulterium neque scortum nosse, neque furtum committere, neque idola venerari, et in illa omni regione quæ est maxima neque templum invenitur neque simulacrum neque meretrix neque adultera, neque fur ad judicium deducitur, sed neque occisus ibi homo fertur aliquando, et tamen nullius libertas arbitrii compulsa est secundum vos a stella Martis ignita, ut ferro uteretur ad hominis necem, nec Venus cum Marte posita alienum matrimonium compulit vitiari, cum utique apud eos per singulos dies Mars medium cœli circulum teneat. Sed est apud Seres legum metus vehementior quam Genesis constellatio.

Cæsarius, Quæstiones, 47, 48.

Ἀλλὰ καὶ οἱ τῶν ἀρχόντων νόμοι — — ἐγγράφως ἢ ἀγράφως ὑπάρχοντες παρ' ἡμῖν τε καὶ ἔθνεσιν, ἐν τοῖς μὲν τὸ γράμμα, ἐν τοῖς δὲ ἡ συνήθεια· νόμος γὰρ ἀνόμοις τὰ πάτρια δοκεῖ.

Ὧν πρῶτοι Σῆρες οἱ τὸ ἄκρον τοῦ χέρσου οἰκοῦντες, νόμον ἔχοντες τὸ πατρῷον ἔθος μὴ ἑταιρίζεσθαι, μηδὲ συλᾶν, μὴ μοιχᾶσθαι, μὴ ξοάνοις προσκυνεῖν ἢ ποτνιᾶσθαι δαίμοσι, μηδ' ὅλως ἐν αὐτοῖς ὑπάρχειν εἴδωλον ἢ ἑταίραν ἢ μοιχαλίδα, οὐ συλώτην, οὐ φονέα, οὐ λωποδύτην· καὶ ὅμως οὐδενὸς τὸ αὐτεξούσιον ἠνάγκασεν ὁ τοῦ κατὰ σὲ πυριλαμποῦς Ἄρεος ἀστὴρ, οὐδὲ ἐβιάσατό τινα αὐτῶν φασγάνῳ τὸν πέλας ἀναιρεῖν ἢ λίθῳ πατάξαι· οὐκ Ἀφροδίτη σὺν Ἄρει ἔπεισεν αὐτοὺς ἐπιλυττῆσαι τῇ γυναικὶ τοῦ γείτονος, πανημέριον μεσουρανοῦντος τοῦ Ἄρεος, καὶ ὅμως ἰσχυρότερος τῆς ἀνάγκης τῶν ἄστρων παρὰ Σῆρσιν ὁ πάτριος νόμος.

Georgius Hamartolus, Chron. (*Anecdota græca*. Oxon., ed. Cramer, t. IV, p. 236 seq.)

Ἀμέλει γέ τοι καὶ ὁ μέγας Καισάρειος, ὁ καὶ Δαιμόνων Γρηγορίου τοῦ μεγίστου καὶ θεολόγου, διαφόρων ἐθνῶν καὶ ἠθῶν καὶ τρόπων καὶ νόμων ἐξέτασιν ποιούμενος σύντομον τοιάδε φησίν.

Ἐν γὰρ ἑκάστῃ χώρᾳ καὶ ἔθνει, ἐν τοῖς μὲν ἔγγραφος νόμος ἐστὶν, ἐν τοῖς δὲ ἡ συνήθεια· νόμος γὰρ ἀνόμοις τὰ πάτρια δοκεῖ. Ὧν πρῶτοι Σῆρες, οἱ τὸ ἄκρον τῆς γῆς οἰκοῦντες, νόμον ἔχουσι τὸ πατρῷον ἔθος μὴ πορνεύειν ἢ μοιχεύειν ἢ κλέπτειν ἢ λοιδορεῖν ἢ φονεύειν ἢ κακουργεῖν τὸ σύνολον.

Digitized by Google

Lois des Brahmines qui habitent les Indes. — De même chez les Indiens, les Brahmines, qui se comptent par milliers et dizaines de milliers, ont une loi qui leur défend absolument de tuer, d'adorer des idoles, de forniquer, de manger de la chair et de boire du vin; et personne parmi eux ne transgresse cette loi. Il y a des milliers d'années que ces hommes-là sont régis par cette loi qu'ils ont faite pour eux (1).

Autre loi qui s'observe dans l'Inde. — Il y a une autre loi dans l'Inde et dans le même climat, qui est relative à ceux qui n'appartiennent pas à la caste des Brahmines et ne pratiquent pas leur doctrine. Cette loi leur prescrit d'adorer des idoles, d'entretenir un commerce avec les femmes, de tuer et de commettre d'autres crimes abominables qui répugnent aux Brahmines. Dans le même climat de l'Inde, on trouve des hommes qui ont la coutume de manger la chair humaine, de la même manière que les autres nations mangent la chair des animaux. Ainsi, les mauvais astres n'ont pas obligé les Brahmines à faire le mal et à commettre des crimes abominables, et les astres favorables n'ont pas conseillé au reste des Indiens de s'abstenir du mal. En outre, ces astres qui ne s'écartent point de la place qui leur est assignée, et qui passent dans les signes du zodiaque qui ont une influence sur les hommes, n'ont pas engagé

(1) Cf. Palladius, *De Gentibus Indiæ et Bragman.* (Londres, 1665). — Strabon, *Géogr.*, liv. XV, ch. 1, § 59 et suiv. — S. Jérôme (*adv. Jovian.*, liv. II) mentionne, d'après Bardesane, deux castes de Gymnosophistes, les Brahmines et les Samanéens (Samanæi). Le nom de ces derniers ne se rencontre ni dans le texte syriaque, ni dans Eusèbe, ni dans Cæsarius, ni dans les Récognitions; on le trouve rappelé dans Porphyre sous la forme Σαμαναῖοι (*De abstinentia*, liv. IV, § 17). — Origène (*contra Cels.*, liv. I, p. 19) et Clément d'Alexandrie (*Stromat.* I) mentionnent aussi les Samanéens.

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 8.

Παρὰ Ἰνδοῖς καὶ Βάκτροις εἰσὶ χιλιάδες πολλαὶ τῶν λεγομένων Βραχμάνων, οἵτινες κατὰ παράδοσιν τῶν προγόνων καὶ νόμων οὔτε φονεύουσιν, οὔτε ξόανα σέβονται, οὐκ ἐμψύχου γεύονται, οὐ μεθύσκονταί ποτε, οἴνου καὶ σίκερος μὴ γευόμενοι, οὐ κακίᾳ τινὶ κοινωνοῦσι προσέχοντες τῷ θεῷ, τῶν ἄλλων Ἰνδῶν φονευόντων καὶ ἑταιρευόντων καὶ μεθυσκομένων καὶ σεβομένων ξόανα καὶ πάντα σχεδὸν καθ' εἱμαρμένην φερομένων. Ἔστι δὲ ἐν τῷ αὐτῷ κλίματι τῆς Ἰνδίας φυλή τις Ἰνδῶν, οἵτινες τοὺς ἐμπίπτοντας ξένους ἀγρεύοντες καὶ τούτους θύοντες ἐσθίουσι. Καὶ οὔτε οἱ ἀγαθοποιοὶ τῶν ἄστρων κεκωλύκασι τούτους

Recognitiones Ps. Clem., IX, 20.

Sunt similiter et apud Bactros in regionibus Indorum immensæ multitudines Bragmanorum, qui et ipsi ex traditione majorum, moribus legibusque concordibus, neque homicidium neque adulterium committunt, neque simulacra colunt neque animantia edere in usu habent, nunquam inebriantur, nunquam malitiose aliquid gerunt, sed Deum semper colunt; et quidem hæc illi, cum cæteri Indorum et homicidia et adulteria committant et simulacra colant et inebrientur atque alia hujusmodi flagitia exerceant. Sed et in ipsius Indiæ nihilominus occiduis partibus regio quædam est, ubi hospites cum inciderint, capti immolantur et comeduntur; et neque bonæ stellæ vetuerunt eos ab hujusmodi flagitiis et ab execrandis cibis, neque malignæ

Cæsarius, Quæst., *loc. cit.*

Νόμος δὲ καὶ παρὰ Βακτριανοῖς ἤτοι Βραγμανοῖς ἡ ἐκ προγόνων παιδεία, μὴ μεθύειν, μηδὲ ἀψύχων ἀπογεύεσθαι, οὐκ οἴνου ἁπλοῦ ἢ νόθου μετέχειν, θεὸν τὸν ἐμὸν δεδοικότας· καίτοι τῶν παρακειμένων αὐτοῖς Ἰνδῶν μιαιφονούντων καὶ οἰνοφλυγούντων καὶ μονιῶν ἀγρίων ἢ συῶν δίκην θηλυμανούντων καὶ τῷ πάθει κραδαινομένων. Ἐν δὲ τοῖς ἑσπερίοις κλίμασιν ἐνδοτέρω τῶν ἐκεῖσε Ἰνδῶν ξενοβόροι τινὲς ὑπάρχοντες τοὺς ἐπήλυδας ἀναιροῦντες ἐσθίουσι, καὶ οὐδεὶς τῶν ἀγαθοποιῶν ἀστέρων τῆς

Georgius Hamartolus, Chron., *loc. cit.*

Νόμος δὲ παρὰ Βακτριανοῖς (ἤτοι Βραχμᾶνες καὶ Γνησιῶτες) ἡ ἐκ προγόνων παιδεία τε καὶ εὐσέβεια, μὴ κρεοφαγεῖν ἢ οἰνοποτεῖν ἢ λαγνεύειν ἢ παντοίαν κακίαν διαπράττεσθαι διὰ πολὺν φόβον θεοῦ καὶ πίστιν· καίτοιγε τῶν παρακειμένων αὐτοῖς μιαιφονούντων καὶ αἰσχροπραγούντων, ἐμμανῶς τε καὶ ὑπερ-

Digitized by Google

ceux qui mangent la chair humaine à s'abstenir de cette exécrable et odieuse nourriture.

Lois des Perses. — Les Perses ont fait, eux aussi, pour leur usage, des lois qui leur permettent de prendre pour épouses leurs sœurs, leurs filles et les filles de leurs filles. Il s'en trouve même qui vont plus loin et épousent même leurs mères (1). Quelques-uns de ces Perses ont été dispersés et se trouvent en Médie, dans la Parthie, en Égypte et en Phrygie ; on les appelle Mages. Dans toutes les contrées où ils se trouvent, ils se gouvernent selon cette loi qui fut faite pour leurs pères. Cependant nous ne pouvons pas dire que pour tous les Mages et le reste des Perses, Vénus était placée avec la Lune et avec Saturne dans le signe et dans les parties de Saturne, pendant que Mars y était aussi. Il existe dans beaucoup d'endroits du royaume des Parthes, des hommes qui tuent leurs femmes, leurs frères et leurs enfants, et n'encourent aucun châtiment, tandis que, chez les Romains et les Grecs, celui qui tue un des siens encourt la peine capitale qui est le plus grand des châtiments.

Lois des Gèles. — Chez les Gèles, les femmes

(1) L'empereur Julien (1er *panégyrique de Constance*, § 10) raconte que Parysatis était sœur du roi Darius Nothus. Dans son livre contre les chrétiens où il réfute les Évangiles (§ 4), le même écrivain dit que les Perses épousent leurs sœurs, leurs filles et leurs mères. Les auteurs chrétiens des premiers siècles confirment ce témoignage. Cf. Tertullien, *Ad nationes*, I, 18. — Saint Clément, *Homél.*, XIX, 19. — Origène, *Contra Celsum*. — D'après Théodoret, l'auteur de cette loi serait Zaradas (*Græc. affec. curat., de Legibus*. Ed. Gaisford. p. 351).

Eusebius, Præparat. evang., *loc. cit.* § 8-9.

μὴ μιαιφονεῖν καὶ μὴ ἀθεμιτογαμεῖν, οὔτε οἱ κακοποιοὶ ἠνάγκασαν τοὺς Βραχμᾶνας κακουργεῖν.

Παρὰ Πέρσαις νόμος ἦν γαμεῖν τὰς θυγατέρας καὶ τὰς ἀδελφὰς καὶ τὰς μητέρας· καὶ οὐ μόνον ἐν τῇ χώρᾳ ἐκείνῃ καὶ ἐν ἐκείνῳ τῷ κλίματι τούτους τοὺς ἀνοσίους γάμους οἱ Πέρσαι ἐποίησαν.

§ 9. Ἀλλὰ καὶ ὅσοι αὐτῶν τῆς Περσίδος ἐξεδήμησαν, οἵτινες καλοῦνται Μαγουσαῖοι, τὴν αὐτὴν ἀθεμιστίαν διαπράττονται, παραδιδόντες τοὺς αὐτοὺς νόμους καὶ τὰ ἔθη τοῖς τέκνοις κατὰ διαδοχήν. Ἐξ ὧν εἰσὶ μέχρι νῦν πολλοὶ ἐν Μηδίᾳ καὶ ἐν Αἰγύπτῳ καὶ ἐν Γαλατίᾳ. Καὶ οὐ δήπου Κύπρις ἐν Φρυγίᾳ καὶ ἐν ὁρίοις καὶ οἴκοις Κρόνου, σὺν Κρόνῳ ἐφομαρτοῦντος τοῦ Ἄρεος, ἐν ταῖς τῶν πάντων γενέσεσιν εὑρίσκετο.

Παρὰ Γήλοις νόμος ἐστὶ τὰς γυναῖκας γεωργεῖν

Recognitiones Ps. Clem., IX, 20-21-22.

stellæ compulerunt Bragmanos, ut aliquid agerent mali.

Et rursus mos apud Persas, matres accipere in conjugium et sorores et filias, et sub illo omni axe incesta Persæ ineunt matrimonia.

21. Ac ne forte liceat his qui mathesim sequuntur uti illo perfugio quo dicunt, certas quasdam esse plagas cœli, quibus propria quædam habere conceditur, ex ipsa Persarum gente aliquanti ad peregrina profecti sunt, qui Magusæi appellantur, ex quibus usque in hodiernum sunt alii in Media, alii in Parthia, sed et in Ægypto nonnulli, plures autem in Galatia et Phrygia, qui omnes incertæ hujus traditionis formam indeclinabilem servant ac posteris custodiendam transmittunt, etiam cum plagam cœli mutaverint; nec tamen eos Venus cum Luna in finibus et domibus Saturni, cum Saturno attestante etiam Marte, compulit habere inter cæteros Genesim.

22. Apud Gelos quoque mos est, ut mulieres

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

μιαιφονίας αὐτοὺς ἀποστῆναι ἴσχυσε μέχρι τήμερον.

Ἕτερος νόμος Χαλδαίοις τε καὶ Βαβυλωνίοις μητρογαμεῖν καὶ ἀδελφοφθορεῖν καὶ ταῖς σφῶν παισὶν ἐπιμαίνεσθαι καὶ μιαιφονεῖν, εἰ καὶ πόρρω τῆς ἐνεγκαμένης γένωνται, καὶ τοῖς σφῶν κεχρῆσθαι νόμοις, φανερῶς καὶ λελῃθότως διακελευόμενοι. Ἐξ ὧν τινὲς αὐτῶν μέχρι καὶ νῦν ὑπάρχουσιν, ἐν Μήδοις καὶ Πάρθοις καὶ Ἐλαμίταις καὶ Αἰγυπτίοις, ἐν Φρυξὶ καὶ Γαλάταις, ἔν τισι κώμαις μιαιφονοῦντες· καὶ οὐδέπω Κύπρις σὺν Μήνῃ ἐν ὁρίοις καὶ οἴκοις Κρόνου, ἐπιμαρτυροῦντος τοῦ Ἄρεος, ἐν ταῖς πάντων αὐτῶν γενέσεσιν εὑρίσκεσθαι οἵα τε.

Θάτερος δὲ παρὰ Γήλαις νόμος· γυναῖκας γεωργεῖν

Georgius Hamartolus, Chron., *loc. cit.*

φυῶς· ἐν δὲ τοῖς ἐσωτέροις μέρεσι τούτων ἀνθρωποβοροῦντες μάλιστα καὶ κατεσθίοντες ἀλλήλους ὡς οἱ κύνες.

Ἄλλος δὲ νόμος οὗτος Χαλδαίοις τε καὶ Βαβυλωνίοις, μητρογαμεῖν καὶ ἀδελφοτεκνοφορεῖν καὶ μιαιφονεῖν καὶ πᾶσαν θεομισῆ πρᾶξιν ὡς ἀρετὴν ἀποτελεῖν, κἂν πόρρω τῆς χώρας αὐτῶν γένωνται.

Ἕτερος δ' αὖ Περαγιλαίοις (*leg.* παρὰ Γήλαις) νόμος,

Digitized by Google

sèment, récoltent, fabriquent et exécutent tout ce qui concerne le labourage, et ne portent pas de vêtements de couleur. Elles ne mettent pas non plus de chaussures et ne se servent pas de parfums délicats. Personne ne songe à les blâmer lorsqu'elles commettent un adultère avec des étrangers, ou quand elles entretiennent un commerce illicite avec les esclaves de leurs maisons. Quant aux Gèles, leurs époux, ils portent des ornements de couleur, se parent d'or et de bijoux, et emploient des parfums délicats. Et ce n'est point parce qu'ils sont efféminés qu'ils agissent de cette manière, mais parce qu'il existe chez eux une loi qui le veut ainsi, car tous les hommes aiment la chasse et sont guerriers. Cependant, nous ne pouvons pas dire que pour toutes les femmes des Gèles, Vénus était entrée dans le signe du Capricorne ou dans celui du Verseau, ou dans un signe défavorable. Il ne nous est pas possible non plus de dire pour tous les Gèles, que Mars et Vénus étaient entrés dans le signe du Bélier, sous lequel, d'après ce qui est écrit, naissent des hommes vigoureux et lascifs.

La loi des Bactriens. — Chez les Bactriens appelés Caschans (1), les femmes se parent avec les vêtements des hommes et avec beaucoup d'or et

(1) Selon Moïse de Khorène, le pays des Kouschans, nom qui paraît être synonyme de celui des Caschans, était le même que la Parthie ou Bactriane (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 2). — Cf. aussi la note que nous avons consacrée aux Kouschans (p. 23, note 1). Il est curieux de noter qu'Eusèbe n'a pas donné ce nom, et Cæsarius le rend par la variante Σούσοις τῆς Βαβυλῶνος. L'auteur des Récognitions dit simplement, *in Susis*. Les Σούσιοι sont mentionnés par Strabon (*Géogr.*, liv. XV, ch. 3, § 2), qui les identifie avec les Κίσσιοι, cités également par Hérodote (*Hist.*, liv. VII, 62, 86, 210).

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 9-10-11.

καὶ οἰκοδομεῖν καὶ πάντα τὰ ἐργατικὰ πράσσειν καὶ κοινωνεῖν οἷς ἂν βούλωνται καὶ μὴ ἐγκαλεῖσθαι ὑπὸ τῶν ἀνδρῶν μήτε καλεῖσθαί τινα μοιχαλίδα, τῷ πάσας ἐργατικὰς εἶναι καὶ πᾶσι κοινωνεῖν, μάλιστα δὲ τοῖς ξένοις. Καὶ οὔτε μυρίζονται Γήλισσαι γυναῖκες, οὔθ' ἱμάτια βαπτὰ φοροῦσιν, ἀνυπόδητοι δέ εἰσι πᾶσαι·

§ 10. καίτοι τῶν Γήλων ἀνδρῶν κοσμουμένων ἐν φορήμασι μαλακοῖς καὶ ἐν διαφόροις χρώμασι καὶ χρυσοφορούντων καὶ μυριζομένων, καὶ οὐ κατά τινα ἄλλην μαλακίαν· εἰσὶ γὰρ ἀνδρεῖοι καὶ πολεμικώτατοι καὶ κυνηγετικώτατοι. Καὶ οὐ πᾶσαι αἱ τῶν Γήλων γυναῖκες ἔλαχον ἐν Αἰγοκέρωτι ἢ ἐν Ὑδροχόῳ κακοδαιμονοῦσαν τὴν Κύπριν· οὔθ' οἱ ἄνδρες αὐτῶν πάντες ἔχουσιν ἐν Κριῷ σὺν Ἄρει τὴν Παφίην, ἔνθα τοὺς ἀνδρείους καὶ σπατάλους οἱ Χαλδαΐζοντες λέγουσι.

§ 11. Παρὰ Βάκτροις αἱ γυναῖκες παντὶ κόσμῳ διαφέροντι καὶ παντὶ μύρῳ χρῶνται, ὑπηρετούμεναι

Recognit. Ps. Clem., IX, 22-23.

agricolentur, ædificent et omne opus virile perficiant, sed et misceri quibus volunt licet, nec incusantur a viris aut adulteræ appellantur; passim enim concubitus miscent et præcipue cum hospitibus. Unguenta nesciunt, non induuntur veste fucata, non calceis, e contra viri Gelorum ornantur, pectuntur, indumentis mollibus et variis induuntur, auro compositi unguentisque delibuti, et hæc non pro dissolutione virium, sunt enim bellicosissimi et venatores acerrimi. Nec tamen universæ Gelonum mulieres in Caprærcornu aut Aquario cacodæmonem Venerem nascentem habuere, neque viri eorum in Ariete cum Marte Venerem positam, per quod schema effeminatos et dissolutos nasci adserit viros Chaldaïca disciplina.

23. Porro vero in Susis mulieres unguentis et quidem optimis utuntur, ornamentis comtæ ex

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

καὶ οἰκοδομεῖν καὶ τὰ ἀνδρῶν πράττειν· ἀλλὰ καὶ κοινωνεῖν οἷς ἂν βούλωνται τῶν ἐπηλύδων, οὐκ ἐπιτιμώμεναι ὑπὸ τῶν προεχόντων ἀνδρῶν, οὐδὲ ζηλούμεναι. Οὐ μυρίζονται δὲ, οὐδὲ φυκίοις τὴν ὄψιν νοθεύονται, σφῶν παρειὰς ἐπιχρωννῦσαι, καθὼς αἱ παρ' ἡμῖν ἀλλότριαι (*leg.* ἀλλότριον) ὑποδύνουσαι προσωπεῖον, οἱ δὲ ἄνδρες στιβάζονται ἐσθῆτι μαλακῇ περιβολῇ· ὑπάρχουσι δ' ἐν αὐταῖς καὶ πολεμικώτατοι καὶ ἀνθοβάφῳ καὶ θηρῶσαι τὰ μὴ λίαν ἰσχυρὰ τῶν θηρίων. Πῶς οὖν πᾶσαι αἱ Γήλων γυναῖκες οὐκ ἔλαχον Αἰγοκέρῳ ἢ Ὑδροχόῳ, κακοδαιμονοῦσι τῇ Κυπρίδι (*corrigenda ex Euseb.*)· οὔτ' αὖ πάλιν οἱ ἄνδρες αὐτῶν ἔλαχον ἐν Κριῷ σὺν Ἄρει τὴν Ἀφροδίτην, ἔνθα τους ἀνδρείους καὶ σπατάλους φασὶν οἱ τῇ γνώμῃ Χαλδαῖοι.

Ἐν δὲ Σούσοις τῆς Βαβυλῶνος αἱ γυναῖκες παντὶ μύρῳ διαφέροντι καὶ κόσμῳ χρῶνται, ὑπηρετούμεναι

Georgius Hamartolus, Chron., *loc. cit.*

γυναῖκα οἰκοδομεῖν καὶ γεωργεῖν καὶ τὰ ἀνδρῶν ἔργα πράττειν· ἀλλὰ καὶ πορνεύειν, ὡς ἂν βούλωνται, μὴ κωλυόμεναι παντελῶς ὑπὸ τῶν ἀνδρῶν αὐτῶν ἢ ζηλούμεναι· αἱ ὑπάρχουσαι καὶ πολεμικώταται καὶ θη-

Digitized by Google

de bijoux de prix. Leurs esclaves, tant mâles que femelles, les servent plus que leurs époux; elles montent à cheval et quelques-unes s'habillent de vêtements tissés d'or et enrichis de pierres précieuses. Ces femmes n'observent pas la chasteté, mais elles entretiennent des relations adultères avec leurs esclaves (1) et avec les étrangers qui viennent dans ce pays; et leurs maris ne les blâment point pour cela. Ces femmes n'ont aucune crainte, car les Caschans considèrent leurs femmes comme étant au-dessus d'eux. Cependant nous ne pouvons pas dire de toutes les femmes bactriennes qu'elles sont nées lorsque Vénus, Mars et Jupiter se trouvaient dans le signe de Mars, au centre du ciel, époque à laquelle naissent les femmes riches et adultères, et qui dominent leurs époux en toutes choses.

Les lois des Racamiens, des Édesséniens et des Arabes. — Chez les Racamiens, les Édesséniens et les Arabes (2), la femme qui commet un adultère, non-seulement est mise à mort, mais encore celle contre qui s'élève le soupçon d'adultère est punie de la même manière.

Les lois d'Hatra. — Il existe à Hatra une loi qui punit de la lapidation quiconque commet un vol, même d'un objet de mince valeur. Chez les Caschans, on crache au visage de celui qui commet un vol analogue. Chez les Romains, quiconque commet un vol sans importance est fouetté et banni. De l'autre côté de l'Euphrate, et vers l'Orient, celui qui est signalé, soit comme voleur, soit comme assassin, ne s'en préoccupe pas beaucoup; mais, quand un homme est appelé pédéraste, il se venge alors jusqu'à mettre à mort celui qui l'a insulté.

(1) Scylax (*Périple*, p. 27, t. I, éd. Didot, dans la Collection des petits géographes grecs) attribue la même coutume aux Libournes.

(2) Cureton fait observer que les Arabes sont désignés dans la version *peschito* (simple) de la Bible, par « Ba Rakam » (*Jud.*, VI, 3). Aboulféda mentionne une ville de Rakim près de Belkà, dont les maisons sont taillées dans le roc (*Géogr.*, texte arabe, pg. 227, éd. Reinaud).

Eusebius, Præparat. evangel., VI, *loc. cit.*, § 11-12-13.

ὑπὸ παιδίσκων καὶ νεανίσκων μᾶλλον ἢ οἱ ἄνδρες· προερχόμεναι μετὰ πολλῆς φαντασίας ἔφιπποι, κοσμοῦσαι πολλῷ χρυσῷ καὶ λίθοις βαρυτίμοις τοὺς ἵππους· καὶ οὐ σωφρονοῦσιν, ἀλλ' ἀδιαφόρως κοινωνοῦσι τοῖς δούλοις καὶ τοῖς ξένοις, ἄδειαν ἔχουσαι τοιαύτην, καὶ ὑπὸ τῶν ἀνδρῶν μὴ ἐγκαλούμεναι, σχεδὸν κυριεύουσιν αὐτῶν. Καὶ οὐ πάντως ἐν πάσῃ γενέσει τῶν ἐν Βακτρίᾳ γυναικῶν μεσουρανεῖ μετὰ Διὸς καὶ Ἄρεος ἐν ἰδίοις ὅροις ἡ φιλογέλως Ἀφροδίτη.

§ 12. Ἐν δὲ τῇ Ἀραβίᾳ καὶ τῇ Ὀσροηνῇ οὐ μόνον αἱ μοιχαλίδες φονεύονται, ἀλλὰ καὶ αἱ ὑποπτευόμεναι οὐκ ἀφίενται ἀτιμώρητοι.

Παρὰ Πάρθοις καὶ Ἀρμενίοις οἱ φονεῖς ἀναιροῦνται, ποτὲ μὲν ὑπὸ τῶν δικαστῶν, ποτὲ δὲ ὑπὸ τῶν καθ' αἷμα τῶν φονευθέντων. Καὶ ἐάν τις φονεύσῃ γυναῖκα αὐτοῦ ἢ ἀδελφὸν ἄτεκνον ἢ ἀδελφὴν ἄγαμον ἢ υἱὸν ἢ θυγατέρα,

§ 13. οὐκ ἐγκαλεῖται ὑπό τινος, νόμου τοιούτου ὑπάρχοντος ἐν ταῖς χώραις ἐκείναις· παρ' Ἕλλησι δὲ καὶ Ῥωμαίοις μείζονι τιμωρίᾳ ὑποβάλλονται οἱ τῶν οἰκείων καὶ συγγενῶν φονευταί.

Ἐν Ἄτροις ὁ κλέπτων τι ὀβολοῦ ἄξιον λιθάζεται· παρὰ Βάκτροις ὁ ὀλίγα κλέπτων ἐμπτύεται, παρὰ Ῥωμαίοις πληγαῖς αἰκίζεται· τοιοῦτοι γὰρ οἱ νόμοι. Ἀπὸ Εὐφράτου ποταμοῦ καὶ μέχρι τοῦ Ὠκεανοῦ ὡς ἐπὶ ἀνατολὰς ὁ λοιδορούμενος ὡς φονεὺς ἢ ὡς κλέπτης οὐ πάνυ ἀγαναχτεῖ· ὁ δὲ ὡς ἀρσενοκοίτης λοιδορούμενος ἑαυτὸν ἐκδικεῖ μέχρι καὶ φόνου.

Recognit. Ps. Clem., IX, 23.

lapidibus pretiosis, ministerus quoque ancillarum fultæ procedunt multo majore ambitione quam viri, nec tamen pudicitiam colunt, sed indifferens eis cum quibuscumque voluerint usus est et servis et hospitibus, tali licentia a viris permissa; et non solum non culpantur pro hoc, sed et dominantur in viros. Nec tamen omnium Genesis mulierum Susidarum in medietate cœli cum Jove et Marte Venerem in Jovis ædibus habent.

Cæsarius, Quæst. *loc. cit.*

καὶ φαιδρῶς προϊοῦσαι σὺν βλοσυρίᾳ καὶ διαχύσει πολλῇ· πᾶσι δὲ νεήλυσιν ἀδεῶς τε καὶ ἀναιδῶς συγκαθεύδουσιν, ἄρχουσαι μᾶλλον τῶν οἰκείων ἀνδρῶν. Καὶ οὐ πάντως ἐν πάσῃ γενέσει τῶν Σουσίδων γυναικῶν μεσουρανεῖ μετὰ Διὸς καὶ Ἄρεος ἐν Διὸς ὅροις ἡ Ἀφροδίτη.

Georgius Hamartolus, Chron., *loc. cit.*

ρῶσαι τὰ μὴ λίαν ἰσχυρότατα τῶν θηρίων· ἄρχουσι δὲ καὶ τῶν ἰδίων ἀνδρῶν καὶ κυριεύουσιν.

Digitized by Google

Les lois des..... (1) — ..... garçons..... et ne sont pas..... De même, dans tous les pays de l'Orient, ceux qui ont été insultés et qui sont connus, sont tués par leurs pères et leurs frères; et souvent ceux-ci ne font pas connaître le lieu de leur sépulture.

Les lois des Orientaux (2). — Cependant, dans le nord, dans le pays des Germains et dans ceux qui se trouvent dans le voisinage, les jeunes garçons, beaux de figure, remplissent auprès des hommes le rôle de femmes. Ils célèbrent aussi des cérémonies de mariage, et cela n'est pas considéré chez eux comme un déshonneur, parce que leur loi le permet ainsi. Cependant il n'est pas possible que tous ceux qui habitent la Gaule, et qui sont ainsi flétris par ce vice honteux, soient nés pendant que Mercure était en conjonction avec Vénus dans le signe de Saturne, dans les limites de Mars, et dans les signes du Zodiaque à l'Occident. Car les hommes qui sont nés sous cette influence sont déshonorés, est-il écrit, et traités comme s'ils étaient des femmes.

Les lois des Bretons. — Chez les Bretons, beaucoup d'hommes n'ont qu'une seule femme.

Les lois des Parthes. — Chez les Parthes, un homme épouse beaucoup de femmes, et toutes observent scrupuleusement la fidélité envers le mari, en vertu d'une loi établie dans ce pays.

La loi des Amazones. — Pour ce qui regarde les Amazones, toutes sans exception, dans la nation,

(1) Cette lacune provient d'une suppression faite avec intention. Les trois textes d'Eusèbe, des Récognitions et de Cæsarius offrent à cet endroit des variantes très-différentes qui ne permettent pas de restituer avec sécurité le texte syriaque.

(2) Cette rubrique est une erreur du copiste du manuscrit, car Eusèbe et l'auteur des Récognitions, dans le passage correspondant, mentionnent les Gaulois à deux reprises différentes.

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 13-14-15.

Παρ' Ἕλλησι δὲ καὶ οἱ σοφοὶ ἐρωμένους ἔχοντες οὐ ψέγονται. Ἐν τῇ αὐτῇ (ἐν δὲ τῇ?) ἀνατολῇ ὑβριζόμενοι ἐὰν γνωσθῶσιν, ὑπὸ ἀδελφῶν ἢ πατέρων καὶ συγγενῶν φονεύονται καὶ ταφῆς προλήλου οὐκ ἀξιοῦνται.

§ 14. Παρὰ δὲ Γάλλοις οἱ νέοι γαμοῦνται μετὰ παρρησίας, οὐ ψόγον τοῦτο ἡγούμενοι διὰ τὸν παρ' αὐτοῖς νόμον. Καὶ οὐ δυνατόν ἐστι πάντας τοὺς ἐν Γαλλίᾳ οὕτως ἀθέως ὑβριζομένους λαχεῖν ἐν ταῖς γενέσεσι φωσφόρον μεθ' Ἑρμοῦ, ἐν οἴκοις Κρόνου καὶ δρίοις Ἄρεος δύνοντα.

Ἐν Βρεττανν[illegible] πολλοὶ ἄνδρες μίαν γυναῖκα ἔχουσιν.

Ἐν δὲ τῇ Παρθίᾳ πολλαὶ γυναῖκες ἕνα ἄνδρα, καὶ πᾶσαι σωφρονοῦσι πειθόμεναι αὐτῷ κατὰ τὸν νόμον.

§ 15. Αἱ δὲ Ἀμαζόνες πᾶσαι ἄνδρας οὐκ ἔχουσιν, ἀλλ' ὡς τὰ ἄλογα ζῶα ἅπαξ τοῦ ἔτους περὶ τὴν ἐαρι-

Recog. Ps. Clem., IX, 23-24.

In ulterioribus Orientis partibus, si puer muliebri se substernat injuriæ, cum agnitum fuerit, a fratribus aut parentibus vel quibuslibet aliis interficitur nec sepultura donatur.

Et rursus apud Gallos lex prisca constituit nuptum tradi publice pueros, nec opprobrium ex hoc aliquod duci; et numquid possibile est, ut omnes qui tam turpiter succumbunt apud Gallos, Luciferum cum Mercurio in domibus Saturni et finibus Martis habuerint?

24. In Britanniæ partibus plures viri unam habent uxorem.

In Parthia, multæ mulieres unum habent virum, et utraque orbis pars moribus suis atque institutis obsequitur.

Amazones omnes non habent viros, sed sicut

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

Ἐν δὲ τῇ Ἑώᾳ οἱ ἀρρενοφθοροῦντες οἱ παρὰ χριστιανοῖς ἐὰν γνωσθῶσιν ὑπὸ τῶν ὁμαίμων ἀφειδῶς τιμωροῦνται.

Ἐν Βρεττανν[illegible] πλεῖστοι ἄνδρες μιᾷ συγκαθεύδουσι γυναικί· ὡσαύτως καὶ πολλαὶ γυναῖκες ἑνὶ ἑταιρίζονται ἀνδρί.

Καὶ πᾶσι τοῖς πατρίοις τὰ ἔθνη ὥσπερ νόμῳ στοιχοῦσιν ἀδάκνως (ἀδεῶς?) καὶ ἀπόνως.

Ἀμαζόνες δὲ ἄνδρας οὐκ ἔχουσιν· ἀλλ' ὡς τὰ ἄλογα ζῶα ἅπαξ τοῦ ἔτους περὶ τὴν ἐαρινικὴν (*l.* ἐαρινὴν) ἰσημερίαν ὑπερόριοι γίνονται, μισγόμεναι τοῖς γειτνιῶσιν ἀνδράσιν, οἷον πανήγυρίν τινα καὶ ἑορτὴν

Georgius Hamartolus, Chron., *loc. cit.*

Ἐν δὲ Βρεττανν[illegible] πλεῖστοι ἄνδρες μιᾷ συγκαθεύδουσι γυναικί, καὶ πολλαὶ γυναῖκες ἑνὶ ἑταιρίζονται ἀνδρί· καὶ τὸ παράνομον ὡς νόμον καλὸν καὶ πατρῷον πράττουσιν ἀζήλωτον καὶ ἀκώλυτον.

Ἀμαζόνες δὲ ἄνδρας οὐκ ἔχουσιν, ἀλλ' ὡς τὰ ἄλογα ζῶα ἅπαξ τοῦ ἐνιαυτοῦ περὶ τὴν ἐαρινὴν ἰσημερίαν ὑπερόριοι γίνονται καὶ μιγνύμεναι τοῖς γειτνιῶσιν ἀνδράσιν ὡς πανήγυρίν τινα καὶ μεγάλην ἑορ-

Digitized by Google

ne prennent pas d'époux ; cependant une fois par an, à l'exemple des animaux, au printemps, elles quittent leurs rivages et franchissent le fleuve ; puis quand elles sont parvenues de l'autre côté, elles célèbrent une grande fête sur la montagne. Les hommes qui habitent ces régions arrivent et demeurent quinze jours avec elles; ils les fréquentent et elles deviennent grosses, après quoi elles retournent dans leur propre pays. Au moment de la naissance de leurs enfants, les Amazones exposent les mâles et n'élèvent que les filles. C'est un fait connu et conforme aux lois de la Nature, qu'elles deviennent toutes enceintes dans le même mois, un peu plus tôt, un peu plus tard ; et, comme nous l'avons entendu dire, toutes sont fortes et belliqueuses. Toutefois aucun astre n'est capable d'empêcher que tous les enfants mâles qui sont nés des Amazones ne soient exposés de la sorte.

Le Livre des Chaldéens. — Il est écrit dans le Livre des Chaldéens que chaque fois que Mercure rencontre Vénus dans le signe qui porte son propre nom, il donne naissance à des peintres, à des sculpteurs et à des changeurs de monnaies ; mais quand ils se rencontrent dans le signe de Vénus, il naît des parfumeurs, des danseurs, des chanteurs et des poëtes. Cependant, dans toute la contrée des Tayites (1) et des Sarrasins, dans la Libye supérieure et chez les Mauritaniens, dans le pays des Nomades (Numides), qui est à l'embouchure de l'Océan, et dans la Germanie extérieure, dans la Sarmatie supérieure, en Espagne (2) et dans

(1) Nom d'une tribu arabe, souvent exprimé pour désigner les Arabes en général. Eusèbe n'a pas compris ce nom qu'il a rendu par la forme Ταϊνοί. Cæsarius l'a transcrit sous la forme Ἠλεῖοι, ce qui n'a aucun sens. Quant à l'auteur des Récognitions, il a tout à fait supprimé ce nom.

(2) Ceci est une erreur de copiste ; il ne peut pas être question dans ce paragraphe de l'Espagne. Eusèbe et Cæsarius ont écrit ἐν τῇ Σκυθίᾳ, et le texte des Récognitions est conforme à ceux des auteurs précédents.

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 15-16.

νὴν ἰσημερίαν ὑπερβαίνουσαι τοὺς ἰδίους ὅρους κοινωνοῦσι τοῖς πλησιοχώροις, ἑορτήν τινα ταύτην ἡγουμένοις· ἐξ ὧν συλλαμβάνουσαι ὑποστρέφουσι καὶ ἀναγκαίως ἐν ἑνὶ καιρῷ ἀποκυίσκουσι κατὰ τὸν τῆς φύσεως νόμον, καὶ τοὺς μὲν γεννωμένους ἄρρενας ῥίπτουσι, τὰς δὲ θηλείας ἀνατρέφουσι· πολεμικαί τέ εἰσι καὶ γυμνασίων προνοούμεναι.

§ 16. Ἑρμῆς μετὰ Ἀφροδίτης ἐν οἴκοις Ἑρμοῦ ποιεῖ πλάστας καὶ ζωγράφους καὶ τραπεζίτας· ἐν οἴκοις δὲ Ἀφροδίτης μυρεψοὺς καὶ φωνάσκους καὶ ὑποκριτὰς ποιημάτων. Καὶ παρὰ Ταϊνοῖς καὶ Σαρακηνοῖς καὶ ἐν τῇ ἀνωτέρᾳ Λιβύῃ καὶ παρὰ Μαύροις καὶ παρὰ τοῖς περὶ τὸ στόμα τοῦ Ὠκεανοῦ Νομάσι καὶ ἐν τῇ ἐξωτέρᾳ Γερμανίᾳ, καὶ ἐν τῇ Σκυθίᾳ καὶ ἐν πᾶσι τοῖς ἐξ

Recogn. Ps. Clem., IX. 24.

animalia semel in anno circa vernale æquinoctium proprios egressæ terminos, finitimæ gentis viris miscentur, solennitatem quandam per hoc observantes, ex quibus cum conceperint redeunt, et si marem pepererint abjiciunt, feminas nutriunt. Cumque unius temporis sit omnium partus, absurdum est, ut in maribus quidem putetur Mars cum Saturno in tempore æquis esse portionibus, in feminarum vero Genesi nunquam.

Sed neque Mercurium cum Venere habuisse in domibus propriis positum, ut vel pictores ibi vel sculptores vel trapezitas efficiat, aut in domibus Veneris, ut unguentarios vel vocales vel poetas producat. Apud Saracenos et superiores Libes et Mauros et circa ora maris Oceani habitantes, sed et in extremis Germaniæ partibus et

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

τὸν καιρὸν τῆς ἑταιρείας ἡγούμεναι. Ἐξ ὧν κατὰ γαστρὸς φέρουσαι παλινδρομοῦσιν οἴκαδε ἅμα πᾶσαι. Τῷ δὲ καιρῷ τῆς ἀποκυήσεως τὸν μὲν ἄρρενα φθείρουσι, τὸ δὲ θῆλυ ζωογονοῦσι καὶ τιθηνοῦσιν ἐπιμελῶς. Ἄτοπον δὲ πιστεῦσαι ἐπὶ μὲν τῇ τῶν ἀρρένων σπορᾷ Ἄρεα μετὰ Κρόνου ἐπὶ τῆς ὥρας ἰσομοίρως τυχεῖν· ἐπὶ δὲ τοῦ θήλεος οὐδέποτε.

Εἰ δὲ καὶ Ἑρμῆς, ὡς φατε, μετὰ Ἀφροδίτης ἐν οἴκοις ἰδίοις ἐπιτελεῖ πλάστας, ζωγράφους, κερματιστάς, ἐν οἴκοις δὲ Ἀφροδίτης μυρεψοὺς, φωνάσκους, ὑποκριτάς, ποιητάς· παρὰ δὲ Ἠλείοις καὶ Σαρακηνοῖς καὶ τοῖς ἐν τῇ ἀνωτέρᾳ Λιβύῃ καὶ Μαύροις, κατὰ τὰς ἠϊόνας καὶ ὄχθας τοῦ Ὠκεανοῦ ποταμοῦ οἰκοῦσι, καὶ ἐν τῇ ἐξωτέρᾳ Γερμανίᾳ καὶ ἐν τῇ ἀνωτέρᾳ Σαρ-

Georgius Hamartolus, Chron., *loc. cit.*

τὴν τὸν καιρὸν ἐκεῖνον ἡγοῦνται· ἐξ ὧν κατὰ γαστρὸς συλλαβοῦσαι παλινδρομοῦσιν οἴκαδε πᾶσαι· τῷ δὲ καιρῷ τῆς ἀποκυήσεως τὸ μὲν ἄρρεν φονεύουσι, τὸ δὲ θῆλυ ζωογονοῦσι καὶ ἐπιμελῶς ἐκτρέφουσιν.

Digitized by Google

tous les pays qui sont situés au nord du Pont, dans toute la contrée des Alains et chez les Albanais, chez les Zazi (Sasses), et à Brousa, qui est située au delà du Douro (1), on ne trouve ni sculpteur, ni peintre, ni parfumeur, ni changeur, ni poëte. Cette influence de Mercure et de Vénus est sans effet sur toute cette contrée du monde.

Dans toute la Médie, tous les hommes au moment de leur mort, même quand il existe encore en eux un reste de vie, sont jetés aux chiens, qui mangent les cadavres de toute la Médie. Cependant nous ne pouvons pas dire que tous les Mèdes soient nés au moment où la Lune se trouve placée, par rapport à eux, avec Mars dans le signe du Cancer, pendant le jour où il passe sous la Terre. C'est ainsi que, selon ce qui est écrit, naissent ceux qui sont mangés par les chiens.

Tous les Indiens sont consumés par le feu, lorsqu'ils meurent; et beaucoup de leurs femmes sont brûlées vivantes avec eux. Cependant nous ne pouvons pas dire que toutes les femmes des Indiens qui sont brûlées, soient nées pendant que Mars et le Soleil se rencontrèrent dans le signe du Lion, pendant la nuit où il passait sous la Terre, comme naissent les hommes qui sont consumés par le feu.

Tous les Germains meurent étranglés à l'exception de ceux qui sont tués en combattant. Cependant, il n'est pas possible qu'à la naissance de

(1) Le texte est encore altéré en cet endroit. Eusèbe donne la variante Ὠτηνῇ καὶ Σαυνίᾳ καὶ ἐν Χρυσῇ. Les Récognitions ne mentionnent que la « Chrysea insula ». Épiphane (p. 1091) donne une autre leçon : ἡ Γερμανῶν χώρα, ἡ Σαρματία, ἡ ὁπόσοι ἐν τοῖς Δαύνισιν, ἡ παρὰ Ζιχοῖς.

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 17-18.

ἀρκτικῶν μερῶν τοῦ Πόντου ἔθνεσι καὶ ὅλῃ τῇ Ἀλανίᾳ καὶ Ἀλβανίᾳ καὶ Ὠτηνῇ καὶ Σαυνίᾳ,

§ 17. καὶ ἐν Χρυσῇ οὐκ ἔστιν ἰδεῖν οὐ τραπεζίτην, οὐ πλάστην, οὐ ζωγράφον, οὐκ ἀρχιτέκτονα, οὐ γεωμέτρην, οὐ φώνασκον, οὐχ ὑποκριτὴν ποιημάτων, ἀλλ' ἐστέρηται ὁ τῆς τοῦ Ἑρμοῦ καὶ τῆς Ἀφροδίτης ἐνεργείας τρόπος ἐν ὅλῳ τῷ κύκλῳ τούτῳ τῆς οἰκουμένης.

Οἱ Μῆδοι πάντες τοῖς μετὰ σπουδῆς τρεφομένοις κυσὶ τοὺς νεκροὺς ἔτι ἐμπνέοντας παραβάλλουσι· καὶ οὐ πάντες σὺν τῇ Μήνῃ τὸν Ἄρεα ἐφ' ἡμερινῆς γενέσεως ἐν Καρκίνῳ ὑπὸ γῆν ἔχουσιν.

Ἰνδοὶ τοὺς νεκροὺς καίουσι, μεθ' ὧν συγκαίουσιν ἑκούσας τὰς γυναῖκας· καὶ οὐ δήπου πᾶσαι αἱ καιόμεναι ζῶσαι Ἰνδῶν γυναῖκες ἔχουσιν ὑπὸ γῆν ἐπὶ νυκτερινῆς γενέσεως σὺν Ἄρει τὸν Ἥλιον ἐν Λέοντι ὁρίοις (*fort.* ἢ Λέοντι ἐν ὁρίοις) Ἄρεος.

§ 18. Γερμανῶν οἱ πλεῖστοι ἀγχονιμαίῳ μόρῳ ἀποθνήσκουσι καὶ οὐ πάντως τὸ πλῆθος τῶν Γερμανῶν

Recogn. Ps. Clem., IX. 24-25.

apud Sarmatas et Scythas atque omnes quæ sub axe septentrionis jacent Pontici litoris gentes et in Chrysea insula nunquam invenitur trapezita nec sculptor, aut pictor, aut architectus, aut geometres, aut tragœdus, aut poeta; ergo deficit apud eos Mercurii Venerisque constellatio.

25. Ex omni orbe terrarum Medi tantummodo summa observantia adhuc spirantes homines canibus devorandos abjiciunt. et non ob hoc Martem cum Luna per diurnam Genesim in Cancro positos habent.

Indi mortuos suos incendunt, cum quibus et uxores defunctorum sponte se offerentes exuruntur. Sed non ideo omnes, quæ vivæ incenduntur Indorum mulieres, in nocturna Genesi sub terra habent Solem cum Marte in partibus Martis.

Germanorum plurimi laqueo vitam finiunt, nec idcirco omnes Lunam cum Hora, Saturno et

---

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

ματιᾳ καὶ ἐν Σκυθίᾳ καὶ ἐν πᾶσι τοῖς ἐξωτικοῖς μέρεσι τοῦ Πόντου ἔθνεσιν οὐχ οἷόν τε εὑρεῖν κολλυβιστὴν ἢ πλάστην ἢ ζωγράφον, οὐχ ἀρχιτέκτονα, οὐ φωνάσκον, οὐχ ὑποκριτὴν ποιημάτων, ὡς παρ' ἡμῖν· διὰ τί Ἑρμῆς καὶ Ἀφροδίτη οὐ παρέσχον κατ' ἐνιαυτὸν ἐπιτυχεῖν γεννωμένῳ τοῖς ἐκλείπουσι παρ' αὐτοῖς ἐπιτηδεύμασι;

Μῆδοι δὲ πάντες μετὰ σπουδῆς ἔτι ἐμπνέοντας τοὺς κάμνοντας κυσὶ βορὰν προστιθέασιν ἀναλγήτως· σὺν τῇ Μήνῃ, ὥς φατε, τὸν Ἄρεα ἐπὶ ἡμερινῆς γενέσεως ἐν Καρκίνῳ Μῆδοι ἔλαχον.

Ἰνδοὶ δὲ τοὺς νεκροὺς ἑαυτῶν τεφροποιουσι πυρὶ, μεθ' ὧν καταφλέγουσί τινων τὰς συμβίους. Καὶ οὐ δήπου πᾶσαι αἱ πυριάλωτοι Ἰνδῶν γυναῖκες ἢ αἱ ζῶσαι ἔλαχον ὑπὸ τῆς νυκτερινῆς συνελεύσεως τῶν γονέων σὺν Ἄρει τὸν Ἥλιον, ἐν νυκτὶ μὴ φαίνοντα ἐν μοίραις Ἄρεος.

Γερμανῶν οἱ πλείους ἀγχόνῃ τοῦ ζῆν ἀμείβονται· καὶ οὐ πάντως τὸ πλῆθος Γερμανῶν τὴν Σελήνην καὶ τὴν ὥραν μεσολαμβανομένας ὑπὸ Κρόνου καὶ Ἄρεος ἔχουσιν. Ἀλλ' ἐν παντὶ ἔθνει ἡμέραι βροτοῖς γένωνται (*lege* : καὶ ἡμέρᾳ βροτοὶ γεννῶνται), οὐ κρείτ-

Digitized by Google

tous les Germains, la Lune et Hora se soient trouvées entre Mars et Saturne. Cependant, en tout lieu et à toute heure, des hommes naissent dans des circonstances différentes les unes des autres, et les lois humaines triomphent du Destin, et ils se gouvernent d'après leur volonté.

Ainsi, le Destin n'oblige pas les Sères à ne pas commettre d'homicide, quand ils n'en ont pas le désir, ni les Brahmines à manger de la chair. Il n'empêche pas non plus les Perses d'épouser leurs filles et leurs sœurs, ni les Indiens d'être brûlés, ni les Mèdes d'être dévorés par les chiens, ni les Bretons de prendre des hommes en guise de femmes, ni les Édesséniens d'être chastes, ni les Grecs de s'adonner à la gymnastique,..... ni les Romains de conquérir toujours des provinces, ni les Gaulois de se marier entre eux. Il ne force pas non plus les Amazones à élever leurs enfants mâles; et la naissance n'oblige aucun être sur la surface du monde, à cultiver l'art des Muses. Mais, comme je l'ai dit, dans chaque pays et chez chaque peuple, tous les hommes agissent selon le Libre Arbitre de leur nature, comme ils l'entendent, et sont soumis au Destin et à la Nature, à cause du corps qui les enveloppe, tantôt selon leur volonté et tantôt contre leur gré. Car dans chaque pays et chez chaque peuple, il existe des riches et des pauvres, des gouverneurs et des gouvernés, des gens en santé et des malades, chacun selon que le Destin et la naissance l'ont atteint.

Je lui dis : Tu nous as convaincus de tout ceci, [notre] frère Bardesane, et nous savons que [ce que tu dis] est vrai. Mais tu sais que les Chaldéens disent

---

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 18-19-20.

τὴν σελήνην καὶ τὴν ὥραν μεσολαβουμένας ὑπὸ Κρόνου καὶ Ἄρεος ἔχει. Παντὶ ἔθνει καὶ πάσῃ ἡμέρᾳ καὶ παντὶ τόπῳ τῆς γενέσεως γεννῶνται ἄνθρωποι· κρατεῖ δὲ ἐν ἑκάστῃ μοίρᾳ τῶν ἀνθρώπων νόμος καὶ ἔθος διὰ τὸ αὐτεξούσιον τοῦ ἀνθρώπου.

§ 19. Καὶ οὐκ ἀναγκάζει ἡ γένεσις τοὺς Σῆρας μὴ θέλοντας φονεύειν, ἢ τοὺς Βραχμᾶνας κρεοφαγεῖν, ἢ τοὺς Πέρσας ἀθεμίτως μὴ γαμεῖν, ἢ τοὺς Ἰνδοὺς μὴ καίεσθαι, ἢ τοὺς Μήδους μὴ ἐσθίεσθαι ὑπὸ κυνῶν ἢ τοὺς Πάρθους μὴ πολυγαμεῖν ἢ τὰς ἐν τῇ Μεσοποταμίᾳ γυναῖκας μὴ σωφρονεῖν, ἢ τοὺς Ἕλληνας μὴ γυμνάζεσθαι γυμνοῖς τοῖς σώμασιν, ἢ τοὺς Ῥωμαίους μὴ κρατεῖν, ἢ τοὺς Γάλλους μὴ γαμεῖσθαι, ἢ τὰ ἄλλα βάρβαρα ἔθνη ταῖς ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων λεγομέναις Μούσαις κοινωνεῖν· ἀλλ' ὡς προεῖπον, ἕκαστον ἔθνος καὶ ἕκαστος τῶν ἀνθρώπων χρῆται τῇ ἑαυτοῦ ἐλευθερίᾳ, ὡς βούλεται καὶ ὅτε βούλεται, καὶ δουλεύει τῇ γενέσει καὶ τῇ φύσει δι' ἣν περίκειται σάρκα, πῇ μὲν ὡς βούλεται, πῇ δὲ ὡς μὴ βούλεται.

§ 20. Πανταχῇ γὰρ καὶ ἐν παντὶ ἔθνει εἰσὶ πλούσιοι καὶ πένητες, καὶ ἄρχοντες καὶ ἀρχόμενοι, καὶ ἐρρωμένοι καὶ νοσοῦντες, ἕκαστος κατὰ τοὺς τῆς γενέσεως αὐτοῦ κλήρους.

Ταῦτα, ὦ Βαρδησάνη, ἄκρως ἡμᾶς πέπεικας, φημὶ

Recogn. Ps. Clem., IX, 25-26.

Marte circumcinctas habent. Sed nonne in omni gente et in omni die per omnem diversitatem Genesis nascuntur homines? ex quibus omnibus apparet, quia metus legum in unaquaque regione dominatur, et arbitrii libertas, quæ est hominibus insita per spiritum obtemperat legibus.

Nec cogere potest Genesis aut Seres homicidium committere, aut Bragmanos carnibus vesci, aut Persas incesta vitare, vel Indos non exuri, aut Medos non a canibus devorari, Parthos non habere plures uxores, aut mulieres Mesopotamiæ non servare pudicitiam, Græcos non exerceri palæstris, Gallorum pueros non pati muliebria, vel gentes barbaras Græcorum studiis institui, sed ut diximus unaquæque gens suis legibus utitur pro libertatis arbitrio, et decreta Genesis legum severitate depellit.

26. Sed dicet aliquis eorum qui in disciplina

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

τονες ἢ χείρονες κατὰ ἄστρων συμπλοκήν, ὡς ὑμεῖς φατέ, ἀλλ' ἐν ἑκάστῃ χώρᾳ νόμοι τινὲς καὶ πάτρια ἔθη κρατεῖ, ἐξ ὧν τὸ αὐτεξούσιον καὶ τὸ ἐφ' ἡμῖν τὰ πρακτέα ὑπάρχειν παιδευόμεθα πάντες.

Οὐ γὰρ οἷά τε ἡ καθ' ὑμᾶς γένεσις ἀναγκάσαι Σῆρας ἀνακεῖν (*lege* : ἀναιρεῖν) ἢ Βραχμᾶνας κρεοβορεῖν καὶ σικεροποτεῖν ἢ Πέρσας μὴ μητρογαμεῖν καὶ ἀδελφοφθορεῖν ἢ Ἰνδοὺς μὴ πυρὶ διδόναι τοὺς νεκροὺς ἢ Μήδους μὴ κυσὶ τοὺς θνησκομένους (*leg.* θνήσκοντας) προτιθέναι ἢ Πάρθους μὴ πολυγαμεῖν ἢ τοὺς Μεσοποταμίτας μὴ ἄκρως σωφρονεῖν ἢ Ἕλληνας μὴ σωμασκεῖσθαι ἢ τὰ βάρβαρα ἔθνη ταῖς ὑφ' Ἑλλήνων προσαγορευομέναις κοινωνεῖν· ἀλλ' ὡς προέφην ἕκαστος βροτῶν χρῆται τῇ τοῦ νόμου ἐλευθερίᾳ, τὰ ἐκ τῶν ἄστρων μυθουργούμενα καθ' Ἕλληνας παραπεμπόμενος, τῷ ἐκ τῶν νόμων δέει ἢ τῷ ἔθνους ἔθει πατρίῳ τῶν φαύλων εἰργόμενος· αἱ μὲν γὰρ τῶν ἀρετῶν ὑπάρχουσι προαιρετικαί, αἱ δὲ περιστατικαί, ἀνάγκῃ ἐπὶ τὸ κρεῖττον χωροῦντος τοῦ ζητουμένου ὑπὸ τῶν νόμων.

Ἀλλ' ἑπτὰ ὄντων (*add.* τῶν) τῇ γενέσει ἡμῶν ἀνα-

Digitized by Google

que la Terre est partagée en sept parties, appelées climats, et que, sur ces mêmes parties, les sept astres exercent leur influence, chacun en particulier sur chacune d'elles, et qu'enfin, dans chacun de ces mêmes endroits, la force de l'influence [de chaque astre] prévaut, et c'est ce qui est appelé Loi.

Il me répliqua : Sache d'abord, ô mon fils Philippe! que les Chaldéens ont inventé ceci en vue de tromper, car bien que la Terre soit divisée en sept parties, il existe néanmoins, dans chacune de ces parties, beaucoup de lois qui diffèrent les unes des autres. En effet, on ne trouve pas dans le monde sept lois selon le nombre des sept planètes, ni douze selon le nombre des signes du Zodiaque, ni trente-six selon le nombre des Décans (1); mais il existe beaucoup de lois dans chaque état, dans chaque contrée, dans chaque province et dans chaque habitation, qui sont différentes de celles de leurs voisins. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit, que, dans le même climat des Indes, il existe des hommes qui ne mangent pas la viande des animaux, et d'autres qui vivent de chair humaine. Je vous ai dit encore relativement aux Perses et aux Mages, que ce n'est pas seulement dans le climat de la Perse que les hommes prennent comme épouses leurs filles et leurs sœurs, mais aussi que dans chaque pays où ils sont établis, ils ont observé la coutume de leurs pères et suivi les mystères que ceux-ci leur avaient transmis. Souvenez-vous également qu'il y a beaucoup de

(1) Les douze signes du Zodiaque étaient partagés chacun en trois parties, formant un total de trente-six, lesquels se trouvaient subdivisés eux-mêmes en dix parties appelées *décans* : « Singula signa in tres partes dividuntur : singulæ autem partes singulos habent decanos, ut sint in singulis signis terni decani. » (Julius Firmicus, *ad Mavort. Loll. Astron.*, pg. 17.) — Manilius (Astronom. lib. 4, v. 298) en parle en ces termes :

Quapropter Grajæ dixere Decania gentes?
A numero nomen positum est, quod partibus astra
Condita tricenis triplici sub sorte feruntur,
Et tribuunt denas in se coeuntibus astris,
Inque vicem ternis habitantur singula signis.

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 20-21-22.

αὐτῷ. Οἱ δὲ ἀστρονόμοι φασὶ τὴν γῆν ταύτην μεμερίσθαι εἰς ἑπτὰ κλίματα, καὶ ἄρχειν ἑκάστου κλίματος ἕνα τῶν ἑπτὰ ἀστέρων· καὶ τοὺς διαφόρους νόμους μὴ τοὺς ἀνθρώπους τεθεικέναι ἑαυτοῖς, ἀλλ' ἑκάστου ἄρχοντος πλεονάζειν τὸ θέλημα ἐν τῇ ἰδίᾳ χώρᾳ, ὃν νόμον νενομίκασιν οἱ κρατούμενοι.

§ 21. Ἀπεκρίνατο· Οὐκ ἀληθὴς ἡ ἀπόκρισις αὕτη, ὦ Φίλιππε· εἰ γὰρ καὶ διῄρηται ἡ οἰκουμένη εἰς μέρη ἑπτά, ἀλλ' οὖν γε ἐν μιᾷ μερίδι εὑρίσκομεν πολλὰς διαφορὰς νόμων· οὐδὲ γὰρ ἑπτὰ νόμοι εἰσὶ κατὰ τοὺς ἑπτὰ ἀστέρας, οὐδὲ δώδεκα κατὰ τὰ ζώδια, οὐδὲ τριακονταεξ κατὰ τοὺς δεκανούς, ἀλλὰ μυρίοι. Μνημονεύειν τε ὀφείλετε ὧν προεῖπον, ὅτι καὶ ἐν ἑνὶ κλίματι καὶ ἐν μιᾷ χώρᾳ τῶν Ἰνδῶν εἰσὶν ἀνθρωποφάγοι Ἰνδοὶ, καὶ εἰσὶν οἱ ἐμψύχων ἀπεχόμενοι, καὶ ὅτι οἱ Μαγουσαῖοι οὐκ ἐν Περσίδι μόνῃ τὰς θυγατέρας γαμοῦσιν, ἀλλὰ καὶ ἐν παντὶ ἔθνει, ὅπου ἂν οἰκήσωσι, τοὺς τῶν προγόνων φυλάσσοντες νόμους καὶ τῶν μυστηρίων αὐτῶν τὰς τελετάς.

§ 22. Ἀλλὰ καὶ πολλὰ βάρβαρα ἔθνη κατελε-

Recogn. Ps. Clem., IX, 26.

mathesis eruditi sunt, Genesim in septem partes dirimi, quæ illi climata appellant, dominari vero unicuique climati unam ex septem stellis, et istas quas exposuimus diversas leges non ab hominibus positas, sed ab istis principibus secundum uniuscujusque voluntatem; et hoc quod stellæ visum est, legem ab hominibus observatam.

Ad hæc ergo respondebimus, quod primo quidem non est in septem partes orbis terræ divisus, tum deinde et si ita esset, in una parte et in una regione invenimus multas differentias legum; et ideo neque septem sunt secundum numerum stellarum, neque duodecim secundum numerum signorum, neque triginta et sex secundum numerum Decanorum, sed sunt innumeræ.

27. Meminisse autem debemus eorum quæ supra enumerata sunt, quod in una Indiæ regione sunt et qui hominum carnibus vescantur, et sunt qui etiam a pecudibus vel avibus omnibusque animantibus abstineant et quia Magusæi non solum in Perside

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

χειμένων ἀστέρων, εἰς ἑπτὰ λέγομεν κλίματα τὴν γῆν διαιρεῖσθαι, καὶ ἄρχεσθαι ἕκαστον κλίμα ὑφ' ἑνὸς τῶν ἀστέρων, καὶ πρὸς ἐκείνων συμπλοκὰς ἄγεσθαι καὶ ἀποτελεῖσθαι τοὺς ἀρχομένους· ὅπερ νόμον τινὲς τὴν τοῦ ἄστρου ἐνέργειαν λέγουσιν.

Καὶ πῶς, εἰ ἑπταχῶς διαιρεῖται ἡ οἰκουμένη, ἐν μιᾷ μερίδι πολλοὺς καὶ διαφόρους νόμους εὑρίσκομεν, καὶ οὔτε ἑπτὰ μόνον κατὰ τοὺς ἀστέρας, οὔτε δὶς ἓξ κατὰ τοὺς ζωδιακοὺς, οὐδ' αὖ πάλιν τριακονταεξ κατὰ τοὺς δεκανοὺς, ἀλλὰ μυρίοι μνημονεύονται νόμοι, πάλαι ἀμειφθέντες καὶ νῦν ὑπάρχοντες. Πῶς δέ; ἐν ταὐτῷ τμήματι τοὺς ἀνθρωποβόρους Ἰνδοὺς καὶ

Digitized by Google

peuples, comme je vous l'ai dit, qui entourent toute la Terre et qui ne font pas partie de ces climats. Ces hommes ne possèdent pas l'art que Mercure et Vénus leur imposent, quand ils sont en conjonction l'un avec l'autre.

Et si les lois étaient spéciales aux climats, il n'en pourrait pas être ainsi, parce qu'il est connu que ces hommes n'ont aucun rapport avec les autres, et que leur manière de vivre est différente. Combien de sages, croyez-vous, ont abrogé dans leurs propres pays les lois qui leur semblaient défectueuses? Combien y a-t-il de lois qui ont été abolies par nécessité? Combien y a-t-il de rois qui, après s'être emparés des pays qui ne leur appartenaient pas, ont abrogé les lois qui y étaient établies, et en ont publié d'autres selon leur volonté? Et quand ces faits se passèrent, aucun astre n'avait la puissance de maintenir la loi. Cela vous est du reste facile à comprendre, car ce n'est que d'hier que les Romains ont conquis l'Arabie (1) et y ont abrogé d'anciennes lois, et notamment la circoncision, au moyen de laquelle ils se mutilaient. En effet, celui qui a le pouvoir en lui, obéit à des lois qu'un autre a établies pour lui, et celui-ci possède également le pouvoir sur lui-même. Mais je vous dirai ce qui servira plus que toute autre chose à convaincre les insensés et les incrédules. Tous les Juifs qui ont reçu la loi de la main de Moïse, circoncisent leurs enfants mâles le huitième jour, et n'attendent pas pour cela la venue des astres; ils n'observent pas non plus la loi des contrées; et l'astre qui a de l'influence dans le climat [qu'ils habitent] ne les régit point par force. Mais soit qu'ils se trouvent à Édom ou en Arabie, en Grèce ou en Perse, dans le nord ou dans le midi, ils observent cette loi qui fut établie pour eux par leurs pères. En outre, il est connu que ce qu'ils font, ne provient pas du fait de leur naissance, car il n'est pas possible que Mars se soit levé pour

(1) Ceci est une allusion à la campagne que Lucius Verus fit contre les Parthes en Asie, et à la suite de laquelle la Mésopotamie fut cédée aux Romains; ou peut-être encore à l'occupation de l'Arabie par Septime Sèvère, vers l'an 200. — Cf. les médailles de cet empereur faisant allusion à cette campagne (Cohen, *Descript. des méd. romaines*, t. III, pg. 236, n° 30 et suiv.).

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, § 22-23-24.

ξαμεν, τά τε ὄντα ἐν μεσημβρίᾳ καὶ δύσει καὶ ἀνατολῇ καὶ ἄρκτῳ, τουτέστιν ἐν διαφόροις κλίμασι, μὴ μετέχοντα Ἑρμαϊκῆς ἐπιστήμης.

§ 23. Πόσοι, νομίζετε, σοφοὶ ἄνδρες παρήγαγον τοὺς κακῶς κειμένους νόμους, πόσοι δὲ νόμοι ὑπὸ τῆς ἀπορίας κατελύθησαν, πόσοι βασιλεῖς κρατήσαντες ἐθνῶν παρήγαγον τοὺς πρὸ αὐτῶν νόμους καὶ ἔθεντο τοὺς ἰδίους, καὶ οὐδεὶς τῶν ἀστέρων ἀπώλεσε τὸ ἴδιον κλίμα. Χθὲς οἱ Ῥωμαῖοι τῆς Ἀραβίας κρατήσαντες τοὺς τῶν βαρβάρων νόμους ἤλλαξαν· ἔπεται γὰρ τὸ αὐτεξούσιον τῷ αὐτεξουσίῳ.

§ 24. Τὸ δὲ δυνάμενον πεῖσαι καὶ τοὺς ἀπίστους ἐκθήσομαι ὑμῖν. Ἰουδαῖοι πάντες οἱ διὰ Μωσέως δεξάμενοι νόμον τοὺς γεννωμένους ἄρρενας παῖδας ἐν τῇ ὀγδόῃ ἡμέρᾳ αἱμάσσουσι περιτέμνοντες, οὐκ ἀστέρος παρουσίαν ἀναμένοντες, οὐ κλίματος

Recogn. Ps. Clem., IX. 27-28.

matres ac filias excipiunt in matrimonium, sed et in omni gente ubicunque habitaverint, malorum (*lege*. majorum) suorum incesta instituta custodiunt, tum præterea et innumeras gentes memoravimus, quæ penitus studia nesciunt literarum.

Sed et aliquanti sapientes viri ipsas leges in nonnullis commutaverunt locis, aliæ vero etiam sponte pro suï vel impossibilitate vel inhonestate derelictæ sunt. Certe quod in promptu est noscere, quanti imperatores gentium quas vicerant leges et instituta mutarunt et suis eas legibus subjecerunt. Quod evidenter a Romanis factum docetur, qui omnem pæne orbem omnesque nationes propriis primo et variis legibus institutisque viventes in Romanorum jus et civilia scita verterunt. Superest ergo ut et stellæ gentium, quæ a Romanis victæ sunt, climata sua partesque perdiderint.

28. Addam adhuc rem, quæ possit etiam valde incredulis satisfacere. Judæi omnes, qui sub lege Moysi vivunt, filios suos octava die absque ulla dilatione circumcidunt et infantis teneri sanguinem fundunt; a sæculo autem nullus ex gentibus

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

τοὺς ἐμψύχων καὶ θοίνης ἁπάσης ἀπεχομένου Βραχμαίους οἰκοῦντας ὁρῶμεν; πῶς δὲ οἱ ἐν Βαβυλῶνι, ὅπου ἂν γίνωνται, τῇ μιαιγαμίᾳ τῶν ὁμαίμων παροινοῦσι;

Καὶ πολὺς ὁ λόγος περὶ Λογγοβάρδων καὶ Νόρων καὶ Γάλλων καὶ Ἑσπερίων τῶν ἑρμαϊκῆς καὶ κρονικῆς ἀμοιρούντων ἐπιστήμης τῶν ἄστρων. Πόσοι βασιλεῖς καὶ ἄρχοντες παρήγαγον τοὺς κακῶς κειμένους νόμους, αὐτοὶ τὸ δοκοῦν νομοθετοῦντες, ἢ αὖ πάλιν τοὺς κρείττονας οἱ ἐναντίοι ἀπώσαντο, ὑπ' οὐδε-

Digitized by Google

tous les Juifs le huitième jour, quand on les circoncit, afin que le fer passe sur eux, et que leur sang soit répandu.

Tous parmi eux, à quelque endroit qu'ils se trouvent, s'abstiennent d'adorer des idoles, et un jour sur sept, eux et leurs enfants s'abstiennent de tout travail, de toute construction, de tout voyage, et ne font ni achat ni vente. Ils n'immolent pas non plus un animal le jour du sabbat, ils n'allument point de feu, ils ne rendent pas la justice, et il ne se trouve chez eux aucun homme à qui le Destin commande d'aller au tribunal le jour du sabbat, pour gagner sa cause ou la perdre ; ou de démolir ou de bâtir, ou bien de faire aucune de ces choses que font les hommes qui n'ont pas reçu cette loi. Les Juifs ont encore d'autres coutumes, selon lesquelles ils ne sont pas gouvernés comme le reste des hommes, tandis que le même jour, tous, sans exception, engendrent, naissent, tombent malades et meurent; car ces diverses circonstances ne sont pas au pouvoir de l'homme.

En Syrie et à Édesse, les hommes ont l'habitude de se circoncire en l'honneur de Tharatha (1); mais quand le roi Abgar se fut converti au christianisme, il ordonna que quiconque se circoncirait aurait la main coupée, et, depuis ce jour-là jusqu'à aujourd'hui, aucun homme ne se circoncit dans la contrée d'Édesse.

Que dirons-nous alors de notre nouvelle

(1) C'est une divinité analogue à Cybèle ou Rhéa avec laquelle Eusèbe l'a assimilée. Justin le Martyr fait mention de cette pratique : καὶ φανερῶς εἰς κιναιδίαν ἀποκόπτονταί τινες καὶ εἰς μητέρα θεῶν τὰ μυστήρια ἀναφέρουσι (*Apolog.* I, c. 27). — Cf. aussi S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. VII, ch. 24. — Épiphane, *Panar.*, pag. 1092. — M. Matter croit que ce fut Bardesane qui engagea le roi Abgar à mettre fin aux mutilations que s'infligeaient certains enthousiastes en l'honneur de Cybèle (*Hist. du Gnosticisme*, t. I, sect. II, ch. 2).

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.* 24-25-26.

ἐξουσίαν ἐκτρεπόμενοι (*leg.* ἐντρεπόμενοι), οὐχ ὑπὸ νόμου ἀλλοτρίας χώρας ἀγόμενοι· ἀλλ' εἴτε ἐν Συρίᾳ τυγχάνουσιν, εἴτε ἐν Γαλλίᾳ, εἴτε ἐν Ἰταλίᾳ, εἴτε ἐν Ἑλλάδι ἢ ἐν Παρθίᾳ ἢ ὅπου ἂν ὦσι, τοῦτο ποιοῦσιν. Ὅπερ οὐκ ἔστι κατὰ γένεσιν· οὐ γὰρ δύνανται πάντες Ἰουδαῖοι μίαν γένεσιν ἔχειν.

§ 25. Ἀλλὰ καὶ δι' ἡμερῶν ἑπτὰ πάντες ὅπου ἂν ὦσιν ἀργοῦσιν ἐκ παντὸς ἔργου καὶ οὔτε δδεύουσιν οὔτε πυρὶ χρῶνται· οὔτε ἀναγκάζει ἡ γένεσις Ἰουδαῖον οὐ κτίσαι οἶκον, οὐ καταλῦσαι, οὐκ ἐργάσασθαι, οὐ πωλῆσαι, οὐκ ἀγοράσαι ταῖς ἡμέραις τοῦ σαββάτου, καίτοι ἐν τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ γεννώντων Ἰουδαίων καὶ γεννωμένων καὶ νοσούντων καὶ ἀποθνησκόντων. Ταῦτα γὰρ οὐκ ἔτι ἐστὶ τοῦ αὐτεξουσίου.

Ἐν τῇ Συρίᾳ καὶ ἐν τῇ Ὀσροηνῇ ἀπεκόπτοντο πολλοὶ τῇ Ῥέᾳ, καὶ ἐν τούτῳ μιᾷ ῥοπῇ ὁ βασιλεὺς Ἄβγαρος ἐκέλευσε τῶν ἀποκοπτομένων τὰ αἰδοῖα ἀποκόπτεσθαι καὶ τὰς χεῖρας, καὶ ἐκτότε οὐδεὶς ἀπεκόπτετο ἐν τῇ Ὀσροηνῇ.

Τί δὲ ἐροῦμεν περὶ τῆς τῶν Χριστιανῶν αἱρέσεως,

Recogn. Ps. Clem., IX, 28-29.

hoc die octava perpessus est, et e contra Judæorum nullus omisit. Quomodo ergo in hoc ratio Genesis stabit? cum per cunctas orbis terræ partes omnes Judæi admixti gentibus vivant et octava ferrum perferant die unius in membri loco, et nemo gentilium, sed ipsi soli, ut dixi, hoc faciunt, non stella cogente nec perfusione sanguinis perurgente, sed lege religionis adducti, et in quocunque orbis loco fuerint, hoc est eis insigne vernaculum. Sed et quod unum nomen omnibus inest ubicunque fuerint, numquid et hoc per Genesim venit? et quod nunquam apud eos infans natus exponitur, et quod septimo quoque die omnes ubicunque fuerint otium gerunt nec iter incedunt nec igni utuntur? quid est ergo, quod nullum Judæorum in illa die cogit Genesis aut iter agere, aut ædificare, aut vendere aliquid, aut emere?

29. Quin imo et majorem fidem rerum præ-

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

νὸς τῶν ἄστρων πρὸς τὰ αἱρεθέντα εἰργόμενοι. Νῦν δὲ φάναι βούλομαι, ὃ καὶ τῶν ἀπίστων πάντων ἀπορράψει τὰ στόματα. Ἰουδαῖοι πάντες, τὸν διὰ Μωσέως δεξάμενοι λόγον, πᾶν ἄρρεν λογικὸν αὐτοῖς γινόμενον τῇ ὀγδόῃ ἡμέρᾳ περιτέμνοντες αἱμάττουσιν· ἀπὸ δὲ τοῦ αἰῶνος οὐδεὶς Ἑλλήνων ἢ Χριστιανῶν περιτομὴν ἐδέξατο. Πλείστων (*add. videtur* οὖν) Ἰουδαίων καὶ Ἑλλήνων καὶ Χριστιανῶν κατὰ τοὺς αὐτοὺς μῆνας καὶ ἑβδομάδας καὶ ἡμέρας καὶ ὥρας γεννωμένων, Ἄρης (*leg.* ποῦ Ἄρης) ἢ Ἑρμῆς ἢ Κύπρις ἢ ὁ λοιπὸς Ἑλλήνων μῦθος, ἑνὸς κύκλου ἐμπεριέχοντος τὰ πάντα, καὶ μηδενὸς ὑπὸ ἀστέρων βιαζομένου; Οὐ γὰρ πάντες

Digitized by Google

génération, nous qui sommes chrétiens, et que le Messie a établis dans chaque contrée et dans chaque pays? car n'importe où nous habitons, nous sommes tous désignés par le seul nom du Messie, — chrétiens; et au jour qui tombe le premier de la semaine, nous nous réunissons, et nous jeûnons durant les jours fixés [par la loi]. Et nos frères qui sont en Gaule ne prennent pas des mâles pour femmes; ceux qui habitent la Parthie ne prennent pas deux épouses; ceux qui sont en Judée ne se circoncisent plus, et nos sœurs qui demeurent chez les Gèles et les Caschans n'ont pas de relations adultères avec les étrangers; et ceux qui sont dans la Perse ne prennent pas non plus leurs filles pour épouses, et ceux qui habitent la Médie n'abandonnent pas leurs morts, ne les enterrent pas vivants et ne les donnent pas en pâture aux chiens; et ceux qui résident à Édesse ne tuent pas leurs femmes qui commettent un adultère, non plus que leurs sœurs; mais ils se séparent d'elles, et s'en rapportent [pour les punir] au jugement de Dieu. Ceux qui habitent Hatra ne lapident pas les voleurs. Mais n'importe où ils résident, n'importe en quel lieu ils se trouvent, les lois du pays ne les séparent point des lois de leur Messie, et le caprice des gouverneurs ne les oblige point à faire usage des choses qui leur paraissent impures. Mais la maladie et la santé, la richesse et la pauvreté, enfin tout ce qui ne dépend pas de leur Libre Arbitre, leur arrive dans quelque lieu qu'ils se trouvent. Car, comme le Libre Arbitre de l'homme n'est pas régi par l'influence des Sept; et quand il est régi par eux, il est capable de résister à leur influence; de même aussi cet homme visible n'échappe pas facilement aux ordres de ses gouverneurs, car il est esclave et sujet. En effet, si nous étions capables de faire toute chose, nous serions nous-mêmes toute chose; et si rien de ce qui se fait ne venait à la portée de nos mains, nous serions les instruments d'autrui. Toutefois, quand il plait à Dieu, toutes choses sont possibles sans aucun empêchement, car il n'y a rien qui puisse arrêter cette grande et sainte volonté. Ainsi même ceux qui pensent être contre lui, ne le sont pas en force, mais seulement en mal et en erreur, et cela peut durer un court espace de temps, parce qu'il est bon, et qu'il permet à toutes les natures de persévérer dans l'état où elles se trouvent et de se gouverner selon leur propre volonté. Mais ces natures se trouvent néanmoins liées par les faits accomplis et par les plans médités pour leur venir en aide. Ainsi, cet ordre et ce gouvernement qui ont été imposés, et l'association de l'un avec l'autre, adoucissent la force de la Nature, pour qu'ils ne soient pas coupables tous ensemble, ni blessés tous à la fois, comme ils étaient coupables et blessés avant la création du monde. Il viendra aussi un temps où cette méchanceté qui persiste chez eux aura un terme, grâce à l'instruction qui se développera

---

Eusebius, Præparat. evangel., *loc. cit.*, 26-27-28.

ἧς ἡμεῖς οἱ δοξασταὶ πολλοὶ ὄντες καὶ ἐν διαφόροις ἀνέστημεν κλίμασιν, ἐν παντὶ ἔθνει καὶ κλίματι, οἵτινες πολλοὶ ὄντες ἑνὶ ὀνόματι κεκλήμεθα.

§ 26. Καὶ οὔτε οἱ ἐν Παρθίᾳ Χριστιανοὶ πολυγαμοῦσι, Πάρθοι ὑπάρχοντες, οὔθ' οἱ ἐν Μηδίᾳ κυσὶ παραβάλλουσι τοὺς νεκρούς· οὐχ οἱ ἐν Περσίδι γαμοῦσι τὰς θυγατέρας αὐτῶν, Πέρσαι ὄντες, οὐ παρὰ Βάκτροις καὶ Γάλλοις φθείρουσι τοὺς γάμους· οὐχ οἱ ἐν Αἰγύπτῳ θρησκεύουσι τὸν Ἆπιν ἢ τὸν κύνα ἢ τὸν τράγον ἢ αἴλουρον· ἀλλ' ὅπου εἰσὶν, οὔτε ὑπὸ τῶν κακῶς κειμένων νόμων καὶ ἐθῶν νικῶνται, οὔθ' ἡ ὑπὸ τῶν ἀρχῶν πρυτανευομένη γένεσις αὐτοὺς ἀναγκάζει τοῖς ἀπειρημένοις κακοῖς ὑπὸ τοῦ διδασκάλου αὐτῶν χρῆσθαι, νόσῳ δὲ καὶ πενίᾳ καὶ πάθεσι καὶ ταῖς νομιζομέναις ἀτιμίαις ὑπόκεινται.

§ 27. Ὥσπερ γὰρ ὁ ἐλεύθερος ἡμῶν ἄνθρωπος δουλεύειν οὐκ ἀναγκάζεται, κἂν ἀναγκασθῇ ἀνθίσταται τοῖς ἀναγκάζουσιν, οὕτως οὐδὲ ὁ φαινόμενος

Recogn. Ps. Clem., IX, 29.

sentium dabo, ecce enim ex adventu justi et veri prophetæ vixdum septem anni sunt, in quibus ex omnibus gentibus convenientes homines ad Judæam et signis ac virtutibus quæ viderant, sed et doctrinæ majestate permoti, ubi receperunt fidem ejus, abeuntes ad regiones suas illicitos

Cæsarius, Quæstiones, *loc. cit.*

Ἕλληνες ἢ Ἰουδαῖοι ἢ Χριστιανοὶ ἐν τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἢ ὥρᾳ ἐν τῇ μητρῴᾳ κατεβλήθησαν νηδύϊ, οὐδ' αὖ πάλιν πάντες ἅμα ἀπεκυήθησαν· πῶς οὖν οἱ πλεῖστοι αὐτῶν Χριστῷ συνέθεντο, τὴν πατρῴαν ἀρνησάμενοι πλάνην, μὴ ἰσχύσαντος τοῦ ἄρχοντος ἀστέρος τῆς χερσαίου μερίδος ἐμποδῆσαι αὐτοὺς πρὸς θεοσέβειαν;

Digitized by Google

dans une autre société. Dès l'établissement de ce monde régénéré, tous les mauvais instincts disparaîtront et toutes les rébellions auront une fin. L'insensé sera convaincu et les imperfections seront effacées; il y aura paix et sécurité par le don de Celui qui est le Seigneur de toutes les Natures.

Eusebius, Præparat. evangel., VI, 27-28.

ἡμῶν δοῦλος ἄνθρωπος τῆς ὑποταγῆς ἐκφεύγειν ῥᾳδίως δύναται. Εἰ γὰρ πάντα ἐδυνάμεθα, ἡμεῖς ἂν ἦμεν τὸ πᾶν, ὥστε εἰ μηδὲν ἐδυνάμεθα, ἄλλων ἂν ἦμεν, ὡς προεῖπον, ὄργανα καὶ οὐχ ἑαυτῶν.

§ 28. Θεοῦ δ' ἐπινεύσαντος πάντα δυνατὰ καὶ ἀνεμπόδιστα· τῇ γὰρ ἐκείνου βουλήσει οὐδὲν ἀντιστῆναι δύναται· καὶ γὰρ τὰ δοκοῦντα ἀνθίστασθαι, αὐτοῦ χρήστου ὄντος καὶ συγχωροῦντος ἑκάστῃ φύσει ἔχειν τὴν ἰδιότητα καὶ τὸ αὐτεξούσιον τοῦ θελήματος, ἀνθίστανται.

Recogn. Ps. Clem., IX, 29.

quosque gentilium ritus et incesta sprevere conjugia. Denique apud Parthos, sicut nobis Thomas, qui apud illos evangelium prædicat, scripsit, non multi jam erga plurima matrimonia diffunduntur, nec multi apud Medos canibus objiciunt mortuos suos, neque Persæ matrum conjugiis aut filiarum incestis matrimoniis delectantur, nec mulieres Susidis licita ducunt adulteria; nec potuit ad crimina Genesis compellere, quos religionis doctrina prohibebat.

Digitized by Google

IV. TRAITÉ SUR LES RÉVOLUTIONS DES ASTRES.

[Fragment extrait du *Spicilegium syriacum* de W. Cureton ; pg. 21 du texte syriaque.]

Bardesane, un homme de l'antiquité, réputé pour son habileté dans les sciences, a consigné dans un Traité qu'il a composé sur les Révolutions des astres, les calculs qui suivent : Deux révolutions de Saturne équivalent à 60 années, cinq de Jupiter à 60 années, quarante de Mars à 60 années, soixante du Soleil à 60 années, soixante et douze de Vénus à 60 années, cent cinquante de Mercure à 60 années (1), sept cent vingt de la Lune à 60 années ; et c'est la même révolution pour tous les corps célestes, c'est-à-dire le temps d'une de leurs révolutions. D'où il résulte que 100 de ces révolutions représentent 6000 ans, de la manière suivante : 200 révolutions de Saturne, 500 de Jupiter, 400 de Mars, 600 du Soleil, 7,200 de Vénus, 12,000 de Mercure, 72,000 de la Lune. Et Bardesane établit ce calcul pour démontrer que la durée de ce monde ne serait que de 6,000 ans.

(1) Ceci ne s'accorde pas avec le calcul qui est fait plus bas de 12,000 révolutions de Mercure à 6,000 ans. Il y a donc une erreur dans le manuscrit, et il faudrait lire ou 120 au lieu de 150, ou 15 au lieu de 12.

Digitized by Google

AGATHANGE.

HISTOIRE DU RÈGNE DE TIRIDATE

ET DE LA PRÉDICATION DE SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

SUR LE TEXTE ARMÉNIEN ACCOMPAGNÉ DE LA VERSION GRECQUE,

PAR

VICTOR LANGLOIS.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Agathange, historien du quatrième siècle de notre ère, qui ouvre la série des annalistes arméniens dont les écrits nous sont parvenus (1), remplissait auprès du roi Tiridate II (Dertad) les fonctions de secrétaire (2). Les détails de la vie de ce personnage nous sont complétement inconnus. Cette écrivain est différent d'un autre Agathange, fils de Callistrate, dont parlent Léon Allatius et Fabricius (3). Les anciens écrivains de l'Arménie, comme Zénob de Glag (4) et Moïse de Khorêne (5), représentent Agathange comme un historien « sincère et très-véridique, » et Lazare de Pharbe (6) lui décerne le titre d'« homme bienheureux ». Agathange, dans la préface de son Histoire, nous apprend qu'il était né à Rome, où il avait étudié les lettres grecques et latines; mais cette préface, qui se trouve seulement dans deux manuscrits arméniens, passe pour être apocryphe, et il serait téméraire de faire fond sur un document aussi peu certain, n'existant point dans la traduction grecque, plus complète a certains égards que le texte arménien.

Le nom d'Agathange, Ἀγαθάγγελος, nous donne à penser que le personnage qui le portait était un Grec, vraisemblablement originaire des contrées occidentales de l'Arménie, situées sur la frontière des possessions byzantines en Asie. Toutefois ce nom, dont les Arméniens ont parfaitement connu le sens, puisqu'ils en donnent l'équivalant dans leur idiome, *pari-hretchdag* « bon ange » (1), paraît être une traduction de l'appellation perse Οἰβάρας, mentionnée par quelques écrivains de l'antiquité, notamment par Ctésias (2), Nicolas de Damas (3), et par l'abréviateur de l'Histoire de Trogue-Pompée, sous une forme un peu altérée, *Sœbarès* (4). Nicolas de Damas dit en effet: Ὁ γὰρ Οἰβάρας δύναται ἑλλάδι γλώσσῃ Ἀγαθάγγελος. Dans les additions qu'il a jointes à son édition de la « Vie de César » par Nicolas de Damas, M. Alfred Didot rapporte l'opinion d'Eugène Burnouf sur l'origine du nom d'Οἰβάρας, où le savant indianiste a reconnu le mot zend *hubâra*, signifiant « celui qui apporte le bien, le porte-bonheur. » (5).

L'histoire qui nous est parvenue sous le nom d'Agathange nous a été conservée dans les deux langues arménienne et grecque. Il est aujourd'hui démontré que le texte arménien a servi de prototype à la version grecque. Mgr Sukias de Somal avait d'abord formulé cette opinion avec réserve (6), et les savants Mékhitaristes vénitiens l'exprimèrent plus tard d'une façon formelle, dans la préface de l'édition italienne de l'Histoire d'Agathange, qui parut à Saint Lazare, sous le nom de M. Tomasseo (7). Les doctes religieux ont reconnu en effet que le texte arménien d'Agathange est conçu dans l'idiome le plus pur, et qu'il ne contient aucune trace d'hellénisme, tandis

(1) Sukias de Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, pag. 10 et suiv. — Neumann, *Versuch einer Geschichte der Armen. Litteratur.*, pag. 16 et suiv. — [Le P. Karékin Djimedjian], *Hist. de la litt. armén.* (en armén.), t. I, pag. 99 et suiv.

(2) Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arménie*, liv. II, ch. 67.

(3) Léon Allatius, *de Georgiis et eorum scriptis diatriba* (Paris, 1651) pag. 342. — Fabricius, *Biblioth. græca*, liv. V, ch. 45, t. X, pag. 473, 666.

(4) *Histoire de Daron* (éd. de Venise, 1832), pag. 19, 22. — Cf. aussi la traduction française (Journal asiatique, 1863) et tirage à part, pag. 24.

(5) *Histoire d'Arménie*, liv. II, ch. 64 et passim.

(6) *Histoire d'Arménie* (éd. de Venise, 1793), pag. 7 et suiv. — Cf. aussi Tchamitch, *Hist. d'Arménie*, t. I, pag. 668.

(1) Guiragos, *Hist. d'Arménie*, pag. 2 (éd. de Venise, 1865).

(2) *Persica fragm.*, à la fin de l'histoire d'Hérodote (Ed. Didot), pag. 46.

(3) *Fragm. Hist. Græc.*, de M. Ch. Müller (éd. Didot), t. III, pag. 400, *frag.* cc.

(4) Justin, *Hist. univ.*, I, 6-7.

(5) Piccolos et Alfr. Didot, *Vie de César*, par Nicolas de Damas, *addit.*, pag. 98-99.

(6) *Quadro della storia letteraria di Armenia*, pag. 11.

(7) *Collana degli storici armeni, II. — Agatangelo* (Venise, 1843), préface pag. IX et suiv.

Digitized by Google

qu'au contraire le texte grec présente des différences sensibles avec l'arménien, et paraît en être la version due à un traducteur qui n'aurait pas toujours rendu avec fidélité le sens du document qu'il avait sous les yeux. L'opinion des savants Mékhitaristes, en ce qui concerne les deux textes de l'Histoire d'Agathange qui nous sont parvenus, est à l'abri de toute critique. Mais ce point établi ne constitue qu'un côté de la question; et, après avoir fait une étude approfondie des deux textes arménien et grec qui nous ont été conservés, nous avons cru découvrir que ces deux rédactions ne sont pas l'œuvre originale d'Agathange et qu'elles ont dû être précédées d'un texte plus ancien qui a disparu aujourd'hui. Ce qui nous fait supposer l'existence d'une première rédaction de l'Histoire du secrétaire de Tiridate, c'est la présence, dans les deux textes bilingues que nous possédons, d'une notable quantité d'interpolations, indiquant un remaniement général de l'œuvre d'Agathange, et la mention de personnages historiques qui ont vécu un siècle et demi après l'époque où florissait notre auteur. En outre, dans les deux rédactions qui nous sont parvenues sous le nom d'Agathange, le secrétaire de Tiridate se sert d'expressions tellement peu en rapport avec le respect dû à la majesté du roi d'Arménie, qu'il n'est pas possible d'admettre qu'un historien chargé par son souverain d'enregistrer tous les actes de sa vie, ait pu rédiger une biographie aussi peu édifiante de son maître, avant sa conversion au christianisme. Enfin, il est impossible d'admettre qu'Agathange ait pu dire qu'il fut témoin oculaire des événements et des prodiges qu'il raconte, et qu'il soit l'auteur de cette longue digression renfermant toute l'exposition de la doctrine de S. Grégoire l'Illuminateur, qui n'a dû être coordonnée et rédigée dans les termes qui nous ont été transmis, qu'à une époque où la foi chrétienne avait jeté déjà de profondes racines dans l'Arménie.

Toutes ces raisons nous autorisent donc à supposer que les textes bilingues de l'Histoire d'Agathange que nous possédons actuellement sont l'œuvre d'un écrivain chrétien postérieur, qui aura fait subir à l'ouvrage original du secrétaire de Tiridate une transformation complète. En effet, l'Histoire d'Agathange, telle que nous la lisons aujourd'hui dans les deux textes arménien et grec, est bien plutôt l'œuvre d'une hagiographe, qui a voulu retracer le martyre de S. Grégoire, celui de sainte Hripsimé et de ses compagnes, qu'une histoire particulière du premier roi chrétien de la Grande-Arménie. Au surplus, les doutes que nous émettons sur l'authenticité de l'Histoire d'Agathange avaient déjà été énoncés par le cardinal Baronius, et par les PP. Papebrock et Stilting, dans les *Acta Sanctorum* (1), qui firent de grandes réserves touchant l'authenticité des faits rapportés par le secrétaire de Tiridate.

Il est fort difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de se faire une idée bien nette des raisons qui firent préférer par les Arméniens le texte remanié d'Agathange à la composition originale de l'auteur. Pour ce qui est de l'époque de la seconde rédaction, il semble qu'elle a dû être entreprise au commencement du cinquième siècle, c'est-à-dire au moment où la littérature arménienne acquit les développements considérables dus au zèle des « saints traducteurs. » En effet, au commencement du quatrième siècle, un des premiers annalistes arméniens, Zénob de Glag, dont l'Histoire fut d'abord écrite en syriaque, eut sous les yeux le texte original du livre d'Agathange, différent de celui qui nous est parvenu, comme on peut s'en convaincre en comparant le passage où cet historien renvoie au livre du secrétaire de Tiridate, passage qu'on chercherait vainement dans les deux textes que nous possédons (2).

On ne saurait induire du témoignage de Lazare de Pharbe, écrivain du cinquième siècle qui, au commencement de son Histoire, parle assez longuement de celle d'Agathange, si cet annaliste a eu sous les yeux le texte original du secrétaire de Tiridate ou bien la seconde rédaction. Cependant nous sommes disposé à croire que déjà, du temps de Lazare, le texte primitif d'Agathange avait disparu, car il semble faire allusion plutôt à la seconde rédaction qu'au texte original, puisqu'il désigne l'histoire de Tiridate sous le nom de « Livre de S. Grégoire (3) », ce qui impliquerait déjà

(1) Septembre 30, t. VIII de la collection des Bollandistes; préface, et *passim*.

(2) Le passage de Zénob est ainsi conçu : « Plus tard, « Dertad (Tiridate), étant chez les Grecs (les Romains), « s'empara de lui (Hratché), car il avait fait la guerre « contre Dioclétien, roi des Grecs, à ce que raconte « Agathange. » (Cf. *Histoire de Daron*, pag. 22 du texte, et 29-30 de la trad. fr.)

(3) Lazare de Pharbe, *Histoire d'Arménie*, pag. 7.

Digitized by Google

l'existence de l'écrit hagiographique qui nous a été transmis sous le nom d'Agathange.

Moïse de Khorêne, qui vivait au commencement du cinquième siècle, paraît n'avoir également connu que la seconde rédaction d'Agathange. En effet, les cinq passages de son Histoire (1) où il renvoie au livre de cet annaliste se trouvent exactement mentionnés dans la double rédaction, arménienne et grecque, de l'œuvre du secrétaire de Tiridate.

On ne peut donc plus avoir de doutes sur l'existence d'une rédaction originale du livre d'Agathange qui a disparu et a été remplacée, environ un siècle et demi plus tard, par une seconde rédaction très-différente de la première, où l'élément historique a fait place à toute une série de légendes rédigées après coup par un hagiographe anonyme. Au surplus, l'existence de deux textes différents de l'Histoire d'Agathange n'a rien qui doive nous surprendre, car le même fait s'est produit également pour l'histoire du syrien Zénob de Glag, écrivain contemporain du secrétaire du premier roi chrétien de la Grande-Arménie (2).

A partir du cinquième siècle, les écrivains arméniens qui ont fait usage du livre d'Agathange n'ont eu très-certainement à leur disposition que la seconde rédaction; et, bien que les mentions très-abrégées qu'ils font de cette Histoire ne nous permettent pas, en ce qui les concerne, de trancher la question d'une manière absolue, toutefois il semble fort naturel de croire que les panégyristes (3), que Jean Catholicos (4) et qu'Étienne Orbélian (5) par exemple, ne connurent pas l'Histoire originale d'Agathange.

L'histoire qui nous est parvenue sous le nom d'Agathange a toujours joui chez les Arméniens d'une très-grande réputation, car ils la considèrent comme le plus ancien monument de leurs annales nationales. Telle que nous la possédons actuellement, l'Histoire d'Agathange s'est vulgarisée chez les Grecs, qui la firent entrer dans leurs Ménologes (1), chez les Égyptiens, les Arabes et les Chaldéens (2). La première édition grecque de l'Histoire du secrétaire de Tiridate, ou plutôt la seconde rédaction due à un hagiographe anonyme, est celle d'Agapius. Ensuite vient l'édition du P. Stilting (3), qui s'est servi du plus ancien manuscrit connu, appartenant à la bibliothèque des Médicis de Florence (4), copié par le P. Papebrock, et qui est bien préférable à celui donné dans le *Paradisius* d'Agapius. Le P. Stilting a donné également, à la suite du texte grec d'Agathange, une Vie abrégée de S. Grégoire, en latin, qui paraît avoir été rédigée au douzième siècle, d'après l'original grec, et qui se trouve à Rome, dans la bibliothèque Barberini (5).

Le texte arménien d'Agathange a été plusieurs fois réimprimé; la première édition parut à Constantinople en 1709, et fut réimprimée dans la même ville en 1824 (6). Le manuscrit dont se servirent les éditeurs fut copié à Amid, et appartient aujourd'hui à la bibliothèque du monastère de S.-Lazare de Venise. La troisième édition est celle des Mékhitaristes de Venise, qui parut en 1835 et qui a été réimprimée en 1862 (7). Des sept manuscrits dont les savants religieux se servirent pour donner leur édition, celui de la Bibliothèque impériale de Paris (8) fut préféré, comme étant le texte dont la rédaction paraissait la plus parfaite. L'édition de Venise, quoique infiniment

(1) Moïse de Khorêne, *Hist. d'Arménie* (éd. Levaillant de Florival), t. I, pag. 309, 337, 341, 351, 363.

(2) *Histoire de Daron*, par Zénob de Glag (trad. fr. de M. Prudhomme), préface, pag. 5 et suiv.

(3) *Panégyriques de S. Grégoire l'Illuminateur*, par Jean Sargavag, Vartan de Pardzerpert, Jean d'Erzinga, dans la *Petite Bibliothèque arménienne* (Venise, 1853), en arm.

(4) *Histoire d'Arménie* (éd. Emin, en arm.), pag. 23, et trad. fr. de St.-Martin (Paris, 1841), ch. VIII, pag. 30.

(5) *Histoire de la Siounie* (éd. Chahnazarian, 1859), pag. 55 et suiv., et trad. fr. par M. Brosset (S.-Pétersbourg, 1864), pag. 8 et suiv.

(1) Siméon le Métaphraste [Vies de 122 Saints]. — Agapius, *Liber dictus Paradisius, seu illustr. sanct. vitæ*, etc. (Venise, 1541).

(2) *Storia d'Agatangelo*, préface, page IX.

(3) *Acta Sanctorum*, 30 *sept.*, t. VIII, pag. 295 et suiv.

(4) *Plut.* 7; *Cod.* 27.

(5) N° 926. — Cf. *Acta Sanctor.*, *loc. cit.*, pag. 402-413.

(6) Cette édition laisse beaucoup à désirer. Elle fut imprimée à Ortakeuï, faubourg de Constantinople, format in-8°, en 1824, mais elle porte par erreur le millésime de 1822.

(7) Cette édition, format in-18, est la meilleure édition de l'ouvrage d'Agathange.

(8) Biblioth. imp., anc. fonds arm., n° 51, f°s 108-291. — Ce msc. fut écrit au XIIIe siècle à Rim (Rimini en Italie), par un certain Vartan, pour le donner à l'hospice arménien sous le vocable des Évangélistes Jean et Matthieu, comme on le voit par le contenu des mémoriaux, fol. 255 *verso* et 293 *recto*.

Digitized by Google

plus soignée que celle de Constantinople, pourra cependant être améliorée par la suite, lorsqu'il sera permis de transcrire le précieux palimpseste conservé dans la bibliothèque du monastère des Mékhitaristes de Vienne, et qui est sans contredit le texte le plus ancien que l'on connaisse de l'Histoire d'Agathange, en arménien (1).

L'œuvre originale d'Agathange, retouchée par l'hagiographe anonyme, a servi de prétexte à une foule de biographies de S. Grégoire et des SS. Hripsimé et Gaïané, qu'on rencontre principalement dans les Panégyriques, dans les Martyrologes et dans d'autres écrits appartenant a la littérature religieuse de l'Arménie. Un prêtre de cette nation, Jacques Balthazarian, traduisit en 1717 beaucoup de ces compositions, qui offrent un caractère plutôt religieux qu'historique. Son travail existe à Rome, dans les Archives des Jésuites, et à Naples, dans celles du couvent de S.-Grégoire « l'Arménien. »

C'est principalement en Italie qu'a été imprimée le plus souvent la Biographie de S. Grégoire l'Illuminateur, d'après le texte du *Paradisius*. Dès l'année 1576, Blaise Acciaiuolo composa en italien une Vie de l'apôtre de l'Arménie, qu'il dédia à Lucrèce Caracciolo, abbesse du monastère de S.-Grégoire. En 1630, Dominique Gravina, de l'ordre des frères prêcheurs, publia également une Vie du même apôtre. En 1636, Ange Volpe de Montepeloso, frère mineur, écrivit en italien une Vie de S. Grégoire qui fut imprimée à Naples. Enfin, en 1717, Antoine-Marie Bonucci publia à Rome, en italien, une vie de l'Illuminateur de l'Arménie.

La traduction latine, mise en regard du texte grec donné par le P. Stilting, fut, durant de longues années, la seule version qui existât de l'Histoire d'Agathange. En 1841, les savants religieux de S.-Lazare de Venise traduisirent en italien le texte arménien d'Agathange, dans la Collection des historiens arméniens, confiée aux soins de M. Tomasseo. La partie dogmatique du livre fut supprimée avec intention dans cette édition, comme n'appartenant pas directement aux faits purement historiques, que les éditeurs avaient principalement en vue de faire connaître au monde savant.

Telle que nous la possédons aujourd'hui, l'Histoire d'Agathange, qui s'étend depuis l'an 226 à l'an 330 de notre ère, se compose de trois parties comprenant : 1° l'histoire et le martyre de S. Grégoire, des SS. Hripsimé et Gaïané et de leurs compagnes, y compris la délivrance de l'apôtre de l'Arménie; 2° la doctrine de S. Grégoire; 3° enfin, l'histoire de la conversion de l'Arménie, qui se termine par le récit du voyage du roi Tiridate et de S. Grégoire à Rome, et de leur visite à l'empereur Constantin le Grand et au pape S. Sylvestre.

L'édition que nous publions aujourd'hui comprend le texte grec et la version latine, donnés par le P. Stilting, ainsi que la traduction française inédite du texte arménien de l'Histoire d'Agathange, faite sur l'édition de Venise. Nous avons fait précéder notre version d'une traduction de la préface arménienne attribuée à Agathange, qui figure en tête de l'édition des Mékhitaristes. Si nous avons cru devoir faire des suppressions dans plusieurs endroits de l'Histoire du secrétaire de Tiridate, c'est afin d'éviter des longueurs qui n'ont aucun intérêt historique. Toutefois les coupures ne portent que sur les passages purement religieux, parce que les questions qui y sont traitées eussent été déplacées dans une collection qui est destinée à faire connaître spécialement les productions profanes du génie grec et les faits relatifs à l'histoire de l'antiquité. Afin de rendre notre publication aussi complète que possible, nous avons joint au livre d'Agathange un fragment d'une Histoire d'Arménie attribuée à cet écrivain par un annaliste du septième siècle, Sébéos, évêque de la satrapie des Mamigoniens, dont l'unique manuscrit découvert, il y a quelques années, dans la bibliothèque d'Edchmiadzin (1), a été signalé à l'attention des savants par M. Brosset (2), et dont le texte a été

(1) Le catalogue imprimé des manuscrits du monastère d'Edchmiadzin (Tiflis, 1863, in-4°) mentionne, à la page 179, six msc. de l'histoire d'Agathange, dont le plus ancien est daté de la fin du treizième siècle. Mais aucun des manuscrits connus de cet historien ne peut le disputer en antiquité avec le palimpseste des Mékhitaristes de Vienne. — Cf. aussi M. Brosset (3e *Rapport sur un voyage archéologique en Géorgie et en Arménie*, pag. 42, 45, 56, 59), qui donne des détails particuliers sur chacun des manuscrits de l'Histoire d'Agathange, conservés dans la bibliothèque patriarcale d'Edchmiadzin.

(1) Cf. le Catalogue de cette bibliothèque (Tiflis, 1863, in-4°, en arménien), pag. 192, n° 1746.

(2) *Rapports sur un voyage archéologique en Géorgie et en Arménie;* 3e Rapport, pag. 49 et suiv. — Cf.

Digitized by Google

publié à Constantinople par M. Thaddée Mihrtadian (1). Cette Histoire de Sébéos n'a pas encore été traduite en français, mais il en existe une version russe, publiée par les soins et sous le patronage de l'Académie impériale des sciences de S.-Pétersbourg (2).

Nous n'avons pas cru devoir joindre à l'ouvrage d'Agathange la « Lettre d'alliance » de Tiridate et de Constantin (3), qui est comme un complément de ce livre, parce que ce document est apocryphe (1), et qu'il est démontré que c'est l'œuvre d'un écrivain du douzième ou du treizième siècle. Au surplus, cette composition n'a aucun caractère historique, et appartient spécialement à la littérature religieuse de l'Arménie.

aussi Chakhatounoff, *Descript. d'Edchmiadzin* (en armén.), t. II, *passim*.

(1) *Histoire d'Héraclius* (Constantinople, 1851), en arménien.

(2) *Histoire de l'empereur Héraclius, par l'évêque Sébéos*, traduite en russe par M. Patcanian (S.-Pétersbourg, 1862, in-8°).

(3) Le texte de ce document, dont il existe de nombreux manuscrits, a été publié d'abord à la suite de la première et de la seconde éditions d'Agathange, données à Constantinople. Il a été publié en dernier lieu par G. Chahnazarian, dans sa « Réfutation de la prétendue alliance entre S. Grégoire et S. Sylvestre » (Paris, 1862), en arménien, p. 11 et suiv.

(1) Cf. l'ouvrage cité de G. Chahnazarian, *Réfutation, etc.* (p. 55 et suiv.), où il prouve que l'authenticité de la « *Lettre d'alliance* » soutenue par le catholicos Mattéos (p. 31 et suiv.) est très-contestable. — Cf. aussi M. Brosset (3e *Rapport*, p. 45 et suiv.) et la trad. franç. d'Étienne Orbélian, par le même savant (p. 10 et suiv., note 1re).

NOTE ADDITIONNELLE.

Le P. Sukias Baron, Mékhitariste, chargé de la rédaction du catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale de Paris, a découvert dans le manuscrit, ancien fonds, n° 51, que le texte arménien d'Agathange qui nous est parvenu est une traduction faite sur une version grecque par un écrivain du septième siècle, Eznig le prêtre, auteur différent de Eznig de Goghp, qui vivait au cinquième siècle. Eznig a entrepris, à ce qu'il paraît, sa traduction à l'occasion de la première invention des reliques de sainte Hripsimé, sous le patriarcat de Gomidas (cf. Sébéos, *Histoire d'Héraclius*, en arm., ch. 35, pag. 139; Cple, 1851, in-8°), qui a composé une hymne sur cette vierge et ses compagnes (*Storia di Agatangelo*, Venise, 1843, in-8°, pag. 209-222, traduction italienne de Louis Carrer). — Mes doutes sur l'authenticité des textes arménien et grec d'Agathange qui nous sont parvenus sont donc parfaitement justifiés, puisque nous avons la preuve actuellement que l'Histoire de Tiridate, attribuée jusqu'à présent au secrétaire de ce prince, est l'œuvre d'un hagiographe dont le travail a été mis en lumière au septième siècle seulement, par Eznig le prêtre, à l'occasion de la découverte du corps de sainte Hripsimé.

Digitized by Google

AGATHANGE.

HISTOIRE DU RÈGNE DE TIRIDATE

ET DE LA PRÉDICATION DE SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR.

PRÉFACE ATTRIBUÉE A AGATHANGE (1).

(*Traduction faite sur le texte arménien.*)

L'ardent désir des navigateurs est d'arriver heureusement au port; c'est pourquoi ils s'efforcent, dans leur avidité pour les richesses et le gain, de combattre les caprices des flots, des tempêtes et des ouragans. Au moment propice, ils se réunissent plusieurs, et, à force de rames, ils dirigent ces coursiers de bois et de fer; ils s'encouragent tour à tour, et, le cœur rempli d'incertitude et de crainte, ils marchent sur la plaine d'azur, sans que leurs pieds fassent un mouvement, et ils volent sur la surface des eaux agitées. Les vagues furieuses se relèvent comme des montagnes, et puis s'abaissent peu à peu, comme David le chante sur sa harpe : « Elles s'élèvent et s'amoncellent; elles s'abaissent et s'aplanissent (2). » Enfin, à l'abri de l'agitation des flots, ils se hâtent d'arriver dans leur pays; là, ils racontent à leurs proches, à leurs voisins, les vicissitudes cruelles de leur voyage, leur ballottement continuel sur les flots inconstants, en vue de recueillir quelque gain, car, en exposant leur vie et en la disputant à la mort, leur but est de s'enrichir. Et, bien que les vagues soulevées par un vent impétueux prennent diverses couleurs, semblables aux agitations de la jeunesse; et que, blanches d'écume, elles se repoussent pour s'avancer ensuite sur le sable du rivage, cependant les matelots, en arrivant au port, sourient de leur frayeur.

Ceux-là aussi qui mesurent la profondeur de l'abîme, tantôt uni, tantôt s'affaissant avec fracas, tremblent devant le danger, en se voyant ainsi suspendus sur les eaux; mais, en songeant à la possibilité du succès, ils s'efforcent de résister à la fureur de la mer en courroux, et se disent : « Quand nous serons de retour avec nos richesses, nous montrerons avec joie à nos parents et à nos voisins le prix de nos labeurs. » Ils veulent s'affranchir du nom de pauvres et délivrer les leurs de la tyrannie des princes qui les accablent d'impôts; [ils veulent] leur donner de quoi satisfaire leurs obligations et les débarrasser du joug de la servitude; enfin [ils veulent] devenir les bienfaiteurs de leurs voisins, avoir un nom respecté de leurs ennemis, et faire la joie de tous ceux qui leur sont chers. Pour cela, ils déclarent une guerre terrible à l'immensité de la mer, en vue de trouver la sécurité de leur existence, lorsque, loin des abîmes écumants, ils seront à l'abri dans le port. Contraints ainsi par le danger de leur profonde misère, ils ont hâte de satisfaire à la loi du devoir, peut-être pour racheter leurs personnes et s'exonérer de leurs charges; peut-être aussi se sont-ils endettés, et veulent-ils obtenir un double gain, afin de désintéresser les exacteurs et de se procurer quelques ressources.

Il s'en trouve aussi beaucoup qui, à cause de semblables malheurs, s'adonnent à la profession pénible du négoce. Il y en a qui emploient leurs richesses au profit de leur pays, [ou bien] pour orner la personne des rois de perles précieuses, de pierreries et d'étoffes de diverses couleurs. Ils sont aussi utiles aux pauvres et vendent à bas prix les marchandises; et, avec de nouvelles

(1) Des sept manuscrits consultés par les PP. Mékhitaristes de Venise, deux seulement contiennent cette préface qu'ils ont placée en tête de leur édition d'Agathange, publiée à Venise (en arm., 1835, in-18). On a émis quelques doutes sur l'authenticité de cette préface; mais nous devons faire observer toutefois que Zénob de Glag, Moïse de Khorène, Lazare de Pharbe et quelques autres auteurs y font allusion. Le texte de cette préface a été altéré en beaucoup d'endroits par les copistes, ce qui rend le sens parfois difficile à saisir. Nous devons faire également remarquer que la préface d'Agathange n'existe pas dans la version grecque.

(2) Psaume CIII, v. 8.

Digitized by Google

et merveilleuses découvertes, ils font avancer la civilisation. Ils pourvoient aux besoins de l'humanité par un bien-être nécessaire; ils nourrissent beaucoup de monde; ils garnissent les maisons des médecins d'aromates odorants et de racines efficaces; ils donnent des vêtements aux gens nécessiteux, et de la célébrité aux provinces. Ils mesurent la longueur de l'espace, eux qui sont voyageurs dans l'univers; ils apportent avec eux la joie avec ses bienfaits. A d'autres, ils donnent la force; au monde, la puissance; ils rassasient ceux qui ont faim; ils désaltèrent ceux qui ont soif, et ils comblent les riches de trésors. Cependant, sous le coup de la violence, ils parviennent à se sauver de la détresse, et assurent aux autres le bien-être. Leur industrie habituelle les rend familiers et agréables. Ces voyages continuels au moyen desquels on met à profit les sommes les plus minimes, ils les augmentent à l'infini. Pour cela, ils pénètrent avec ardeur dans la vaste mer, non pas suivant leur volonté, mais suivant l'impulsion du vent qui, en soufflant, les pousse et les repousse sur l'immensité des eaux, à la recherche du gain, entre la vie et la mort.

Il est une nécessité analogue, plus grande même encore, qui force l'homme à naviguer sur la mer de la science; car il n'y a personne qui puisse s'imposer un travail aussi fatiguant, s'il n'y est sollicité par l'ordre impérieux d'un homme tout-puissant. Et quel est donc celui qui se plaît à mesurer la profondeur des abîmes de la mer? Dans ces longs voyages, on ne cherche qu'à se procurer quelque profit. Ainsi, pour nous, ce n'est pas une orgueilleuse résolution qui nous pousse à entreprendre témérairement ce travail; mais nous sommes contraint malgré nous, par les ordres formels des princes, à naviguer sur la mer des lettres. Un ordre royal a forcé le pauvre fonds de notre intelligence à payer l'impôt, à consigner dans la forme historique les vicissitudes arrivées de nos jours. A ceux qui viendront après nous, nous laissons cependant l'immense travail de confier avec ordre, à la mémoire, les événements accomplis dans le cours des siècles. Ce n'est pas non plus de notre plein gré que nous nous mettons à ce travail (1), mais, ne pouvant pas nous opposer à un commandement royal, nous raconterons les choses de notre mieux.

(1) C'est-à-dire de raconter les événements contemporains.

Prêtons-nous donc à ce commerce des traditions, abordons le péril mortel, et présentons la série des événements politiques que nous avons minutieusement recherchés et examinés, suivant l'ordre des temps et conformément au commandement que nous avons reçu. Quant à l'excellence des événements spirituels qui sont les véritables richesses de ceux qui aiment Dieu, nous les offrons comme des perles précieuses, perles fines, brillant d'une rare beauté, n'ayant ni taches ni défauts dans leur pure blancheur, pour orner les couronnes des monarques, ou bien, comme les perles précieuses de l'Inde, pour garnir le bandeau royal. Certes, elles ne sont pas trouvées facilement même par les souverains; mais on les découvre avec beaucoup de dépenses, à la suite de longs voyages et de grandes fatigues. Aussi la splendeur des pierreries de ces hommes spirituels, mises en vente par nous, n'orne pas seulement la tête du roi en présence des autres, mais elle embellit, elle élève, elle satisfait, elle console chacun en particulier. Ces parures donnent aux princes la majesté, comme le diadème de la couronne aux bandeaux resplendissants; et en même temps elles enrichissent le pauvre, elles le délivrent, l'arrachent de son fumier, et le rendent illustre à l'égal [des rois]. Elles comblent les nations de bénédictions et l'année de douceur (1); elles remplissent les indigents d'une céleste abondance; elles offrent le repos à ceux qui sont fatigués, et à tous les maux un remède efficace; elles peuvent guérir sans le secours des racines et des aromates, donner aux villes la prospérité par les faveurs du Seigneur, et obtenir par leurs prières la grandeur de la nation. Ils indiquent le bonheur de s'élever jusqu'à Dieu, par les voies célestes, eux qui sont les voyageurs du royaume de Dieu. Ce sont eux qui, pleins de zèle pour le Seigneur, moururent et passèrent à la vraie vie, en léguant au monde leurs noms et leurs mérites. Ils sont la vie et le salut de ceux qui sont appauvris par le péché; ils sont les trésors cachés de la richesse du roi céleste. Ils réjouissent par leur foi ceux qui, comme Adam, ont perdu le vêtement de la lumière. Ils rassasient ceux que le péché de l'ignorance a affamés, et ils désaltèrent ceux qui ont soif à la coupe de la vérité. Ils présentent en abondance le trésor céleste à ceux qui en ont

(1) Psaume LXIX, v. 12.

Digitized by Google

le plus besoin, puisqu'ils ouvrent à tous les portes de la miséricorde de J.-C. Et pour cela, ils aimèrent leur Seigneur, et ils furent aimés de lui; ils intercèdent et ils obtiennent pour tous les faveurs dont ils ont besoin. C'est par leur entremise que Dieu accorde de telles paroles et une si grande prospérité, non-seulement aux âmes, mais encore aux corps, pour que la divine miséricorde descende sur eux et distribue au monde une indulgente piété. Pour cela, naviguant sur la mer orageuse du monde pécheur, ils surmontèrent le danger, combattirent contre les flots et arrivèrent au port tranquille du céleste nocher. Ils offrirent une couronne de gloire au roi de la lumière, à l'abri des orages du mal, aussitôt qu'ils furent parvenus à la cité, prêts pour la joie éternelle, ornés de pierres précieuses et couronnés de perles d'une splendeur spirituelle; après qu'ils eurent abandonné leur propre vie à ceux qui les martyrisaient, pour se procurer la richesse qui ne passe pas; portant hautement, solidement et entièrement la prospérité humaine sur le navire de la foi.

Et quel prix pourrait égaler une telle récompense? Un seul pourrait l'égaler d'une manière parfaite : la volonté du cœur, en se confiant avec foi et amour aux oracles. Aussitôt la brillante et précieuse perle, attachée à la bonne volonté, y restera fixée comme un joyau. Baisse la tête, et tu auras sur-le-champ une couronne spirituelle qui t'ornera beaucoup plus que des pierres précieuses. Aspire au banquet royal, et tu goûteras aussitôt la saveur des mets. Aie seulement soif d'amour, et la source de vie te désaltérera entièrement. Lave-toi de tes souillures, et aussitôt tu seras paré d'un vêtement plus éclatant que la fleur du lis.

C'est pourquoi, voulant entrer dans la profondeur du discours historique, je dis à ceux qui voudront écouter attentivement cette utile narration : L'ordre m'en a été donné, à moi Agathange, originaire de la grande ville de Rome, instruit dans la science des anciens, ayant appris les lettres romaines et grecques, et n'ignorant pas l'art d'écrire en abrégé. Ainsi, étant arrivé dans le royaume des Arsacides, au temps du brave, du vertueux, du fort, du belliqueux Tiridate (Dertad), qui surpassa en valeur tous ses ancêtres, qui déploya une vigueur d'athlète et fit des entreprises de géant, il nous a imposé de raconter, non pas ses hauts faits, ni des fictions ou des fables embellies par des récits exagérés et mensongers, mais les épisodes des diverses expéditions, les événements des temps de troubles et de guerres, de dire tout le sang répandu, les armées massacrées, les révoltes militaires, les incursions, la ruine des provinces, la chute des villes, la prise des bourgs, la lutte des hommes, leur héroïsme et leurs vengeances. Cet ordre m'a été donné par le grand roi Tiridate, en vue de raconter d'après la succession des temps, d'abord les exploits de son père Chosroès (Khosrov), les guerres heureuses à l'époque des troubles du royaume et de la confusion des peuples, puis la mort du valeureux Chosroès, qui en fut la cause; comment s'accomplit cet événement et ce qui en advint; la valeur dont hérita Tiridate, et tout ce qu'il fit durant son règne; de quel endroit et comment arrivèrent les martyres aimées de Dieu, qui brillèrent presque du même éclat que des flambeaux, pour dissiper les sombres nuages qui obscurcissaient l'Arménie; comment elles donnèrent leur vie pour la vérité de Dieu; comment le Seigneur eut pitié de l'Arménie, en la visitant et en opérant, par le moyen d'un homme, tant de miracles; avec quelle patience et par quel triomphe celui-ci souffrit tant d'épreuves pour le Christ; ses tourments dans la fosse; ses combats comme un lutteur de profession dans la ville d'Artaxate (Ardaschad); comment il mérita le nom de martyr; comment on le crut mort, et son retour à la vie par la volonté de Dieu; les soins qu'il prit de l'Arménie; comment il devint le messager de la doctrine du Christ et de la bonté divine, après le châtiment miraculeux; comment Tiridate bienfaisant, en embrassant une vie inespérée, devint bon pour tous, et, par la grâce divine, le fils de sa patrie régénérée, en jouissant de la véritable existence.

Ainsi donc, comme nous l'avons dit, nous allons écrire, non pas d'après les renseignements puisés à d'anciennes traditions, mais après avoir vu nous-même, de nos propres yeux, les personnages; après avoir été témoin des vicissitudes spirituelles et de la lumineuse et glorieuse doctrine placée au-dessus de toutes les autres, à laquelle le roi soumettait tout son peuple, au joug imposé par Dieu; ou plutôt, ce n'était pas lui, mais bien la volonté du Christ tout-puissant. Quand ils travaillèrent à renverser les édifices et à fonder les saintes églises, ils l'érigèrent

Digitized by Google

ensuite (S. Grégoire l'Illuminateur), comme pasteur de l'Église, et ils jouirent de sa doctrine. Lorsque Tiridate retourna au pays des Romains, au temps du pieux Constantin, empereur (roi) des Grecs et des Romains, il entra avec lui en relations de foi, revint avec de riches présents, au comble de l'allégresse, et consacra à Dieu beaucoup de temples. Nous raconterons toutes ces circonstances avec ordre et en détail; nous donnerons la doctrine du saint, qui fut trouvé digne d'être élevé au siège épiscopal, d'avoir le titre de patriarche, lui, le grand défenseur de la vertu. Nous dirons aussi ce qu'il était, de qui il fut fils, et comment il avait mérité de faire le bien qu'il avait reçu par la grâce de Dieu. Je monterai donc le coursier de l'esprit, je parcourrai le champ de l'intelligence, je viserai au but de la pensée, je voguerai avec le bras de la mémoire et je m'avancerai bravement avec le *calam* (1). J'exprimerai par mes paroles mes pensées, et je ferai sortir de mes lèvres les vérités de la science. Puis, me dirigeant avec force, je tournerai rapidement la roue de ces narrations historiques, et, de bon cœur, je naviguerai sur les eaux de la mer des âges. Car, ayant consulté les documents écrits de ma patrie, il faut que je dise par ordre comment fut prêché l'Évangile du Verbe de vie donné par Dieu à la race de Thorgom (2) dans l'Arménie; comment et par qui les Arméniens l'ont reçu, et quel est celui qui apparut comblé des grâces divines. Quelle fut aussi la lumineuse doctrine et la vie angélique, remplie de vertu, d'une noble patience et de la grâce du très-fort champion, du confesseur du Christ et du martyr de la vérité; et combien Dieu accorda de prospérité, de paix, d'abondance, de fertilité et de santé, grâce à ses prières. Comment, par son amour pour Dieu et par la force que le Christ lui avait accordée, les vains cultes tombèrent et se brisèrent, et la religion divine se répandit sur toute l'Arménie. Comment, ayant construit des églises dans tout le pays, ayant démoli les temples de la vanité, dans lesquels se trouvaient accumulées les erreurs de la fausse religion des anciens; l'inutile adoration des pierres et du bois; la stupide invocation des fantômes, lorsqu'ils étaient ivres de mensonge et des impuretés de l'idolâtrie, et que, semblables à la lie, ils tombaient dans les abîmes de l'Océan du mal. C'est alors que le juste S. Grégoire, étant devenu le prédicateur et le maître de toute l'Arménie, enseigna à ne pas s'arrêter dans les sentiers des péchés de ce monde semblable à la mer, et qu'étant entré dans le port sûr et tranquille de la vie du Père, il y prépara leur demeure.

Or, nous, ayant traversé d'un vol rapide les tourbillons profonds, les ondes immenses toujours agitées, qui coulent avec la fureur de torrents déchaînés; ayant parcouru les cités, les îles et les pays lointains; ayant trouvé des marchandises en grande quantité et des objets d'un grand prix, très-ornés et procurant d'immenses bénéfices, nous les avons apportés au lieu sûr de votre profit. Hâtons-nous d'ouvrir les dépôts de nos marchandises; vendons aux auditeurs le fruit de nos pénibles recherches; captivons leur attention et offrons notre histoire, surtout d'après ton ordre, très-puissant Tiridate, roi de la Grande-Arménie! afin que la prospérité du pays, qui est le produit de cette vente, et que le fruit de nos fatigantes navigations, viennent s'ajouter à ton trésor.

(1) Le roseau taillé dont les Orientaux se servent pour écrire.

(2) Selon les traditions arméniennes, Thorgom, père de Haïg, premier patriarche de l'Arménie, serait le même que Thaglath (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 9). Les historiens arméniens donnent souvent à la nation arménienne l'épithète de « race de Thorgom ».

Digitized by Google

ΑΓΑΘΑΓΓΕΛΟΣ.

Acta Sanctorum septembris, tomus VIII, pag. 320 et seq. — *Acta Sancti Gregorii*, auctore Agathangelo; ex Bibliotheca Medicæa Florent. S. Laurentii, interprete Joanne Stiltingo, S. J.

Πρόλογος Ἀγαθαγγέλου, ἐν οἷς καὶ τὸ μαρτύριον ἁγίου Γρηγορίου.

§ 1. Οἱ τῇ ἐπιθυμίᾳ τὰ (l. ταῖς) ἐν πελάγεσιν ὁδοιπορίαις ἑαυτοὺς ἐκδιδόντες καὶ πρὸς τοὺς κινδύνους τῶν κυμάτων ἐπειγόμενοι προθύμως ναῦς κατασκευάζουσι, καὶ ἐν θαλάττῃ τὸν βίον ἀσπάζονται, ἱστὸν ἱστῶντες καὶ τοῖς πηδαλίοις ἐκτέμνοντες τὴν τῶν ὑδάτων βίαν καὶ κυβερνῶντες τὴν ναῦν ἔνθαπερ βουληθῶσιν, χαλιναγωγοῦντες καθάπερ πῶλον τὴν σκάφην πρὸς τὴν οἰκείαν ὁρμήν. Τούτους οὐ δειλαίνει κυμάτων βία, οὐ προσβολὴ σπιλάδων καταπτοεῖ· ἐν κινδύνοις γὰρ διαιτώμενοι, γείτονες θανάτου εἶναι ἀσπάζονται, ὅπως χορηγήσωσιν ἑκάστῳ τὰ πρὸς τὴν χρείαν. Καὶ οἱ μὲν πρὸς κατατροφὴν πόλεων ἐπείγονται, οἱ δὲ πρὸς καλλωπισμὸν ἀνδρῶν τε καὶ γυναικῶν ἐπὶ τὴν Ἰνδικὴν θάλατταν σπεύδουσι, τῆς ἐν ἐκείνοις εὐθυμίας (l. εὐθηνίας) λίθων τιμίων τοῖς δεομένοις μετακομίζοντες. Εἰς τοῦτο οὖν κἀγὼ πέλαγος πραγμάτων εἰσελθών, βαδίσω τῷ λόγῳ ἐπὶ τὰ τῶν Ἀρμενίων πράγματα, συγγραφόμενος (l. συγγράφων πολεμον) τῶν Περσῶν τε καὶ Ἀρμενίων, ὡς ἐπολέμησαν πρὸς ἀλλήλους.

§ 2. Πάρθων (l. Πάρθοι), ἐν εὐτυχίᾳ μεγίστῃ ὄντες καὶ κρατοῦντες τῆς τῶν Περσῶν βασιλείας καὶ Ἀρμενίων καὶ Ἰνδῶν τῶν γειτνιαζόντων τοῖς ἑῴοις Πέρσαις, ἔτι δὲ τῶν σκληροτάτων Μασσαγετῶν, εἶχον τὴν τάξιν ταύτην· ὁ μὲν γὰρ πρῶτος τοῦ γένους τῶν Πάρθων, τῶν εἰς ὕστερον μετονομασθέντων Ἀρσαδίκων (Ἀρσακιδῶν), καὶ ἐν χρόνοις τὰ πρεσβεῖα ἔχων καὶ ἐν ἀρετῇ κοσμούμενος, ἐγίνετο τῆς τῶν Περσῶν βασιλείας κύριος· ὁ δὲ τὰ δεύτερα κληρούμενος ἐπέβαινεν τῇ τῶν Ἀρμενίων βασιλείᾳ. Ὁ δὲ τὸν τρίτον βαθμὸν ἔχων τῇ τῶν Ἰνδῶν τῶν πλησίον ὄντων Περσῶν ἐβασίλευσεν. Ὁ δὲ τέταρτος τῆς τῶν Μασσαγετῶν βασιλείας ἐπελαμβάνετο. Αὕτη ἡ τάξις ὑπῆρχεν ἐν τῷ γένει τῶν Πάρθων, ἐπὶ πλεῖστόν τε χρόνον τῆς τοιαύτης εὐδαιμονίας ἐντὸς ἦσαν.

AGATHANGELUS.

Prologus Agathangeli ad hæc, et martyrium S. Gregorii.

PRÆFATIO.

De potentia regni Parthorum.

§ 1. Qui se tradiderunt desiderio iter faciendi per maria et ad aquarum pericula incitantur, naves alacriter exstruunt, et in mari vivere amant, malum erigunt, et gubernaculis undarum impetum infringunt, navemque dirigunt, ubicumque voluerint, concavum illud lignum, pulli instar, pro arbitrio suo refrænantes. Hos non terret fluctuum vis, non saxorum occursus conturbat : in periculis enim vitam transigentes, in mortis vicinia versari cupiunt, ut unicuique afferant utilia. Et hi quidem ad victum civitatum pergunt; alii vero ad ornatum virorum ac mulierum ad mare Indicum properant, pretiosorum lapidum in illis regionibus abundantiam transferentes eis, qui illos flagitant. In ejusmodi rerum pelagus et ego sermone ingrediar, in Armenorum videlicet negotia, scribens res gestas Persarum Armenorumque, qualia invicem bella gesserint.

§ 2. Parthi, quando in maxima fuerunt felicitate, regnum Persarum, Armenorum, et Indorum illorum, qui finitimi sunt orientalibus Persis, imo et durissimorum Massagetarum, possederunt hoc ordine : primus, ex genere Parthorum, qui postmodum Arsacidæ fuerunt cognominati, et ætate reliquos præcedens et virtute ornatus, dominium obtinuit regni Persarum. Qui secundas sortitus erat partes, Armenorum consecutus est regnum. Qui tertio erat gradu, Indorum Persis vicinorum dominium habuit. Quartus vero Massagetarum regnum suscepit. Hic erat ordo in genere Parthorum, et longissimo tempore in tali steterunt prosperitate (1).

(1) La monarchie arsacide était le centre d'un vaste système politique, en rapport avec les Romains du côté de l'occident, tandis qu'à l'orient, il était en contact avec l'empire chinois. Cette puissante monarchie féodale se composait de quatre royaumes principaux, possédés par les membres d'une même famille : la branche aînée dominait sur la Perse, et le monarque, décoré du titre de *roi des rois*, avait la haute souveraineté sur tous les princes de son sang. Les rois d'Arménie tenaient le second rang; venaient ensuite ceux de la Bactriane, chefs de toutes les tribus alanes et gothiques répandues sur les bords de l'Indus ou dans les régions qui se prolongent au nord de l'Inde et à l'orient de la Perse. Sébéos (p. 11) en fait mention dans son Histoire. Au dernier rang était le roi arsacide des Massagètes et des Lepins (*Lepones*, peuple mentionné par Tacite), possédant toute la Russie méridionale, et qui gouvernait les tribus gothiques, alanes, saxonnes, mèdes, perses et indiennes sur les rives du Volga et du Tanaïs. — Cf. Saint-Martin, dans le *Journal asiatique* (1822), p. 65 et suiv., et *Discours sur l'origine et l'histoire des Arsacides*, lu à la séance publique de l'Académie des Inscriptions, le 27 juillet 1821, publié par M. Lajard dans les Œuvres posthumes de Saint-Martin, *Histoire des Arsacides*, t. II, *Appendice*, p. 299 et

Digitized by Google

CAPUT PRIMUM.

Destructum Parthorum imperium, occiso Artabane ab Artasira, qui Persarum regnum occupat.

§ 3. Ἄρξομαι δὲ ἐκεῖθεν, ὅθεν τῆς πτώσεως ὁ Πάρθος ἀρχὴν ἐδείξατο. Ἀρταβάνης ὁ παῖς Οὐαλάρσου ἐκ Πάρθων καταγενόμενος, τῆς τῶν Χαλδαίων παιδείας ἐν πείρᾳ ὑπάρχων, ὁρόμον τε ἀστέρων καὶ ῥοπὰς ἀναμετρεῖν ἐπιστάμενος, καὶ τύχας εἰδέναι παιδευθείς, μετὰ τῆς οἰκείας ἀλόχου καθεύδων ἐν τῇ σκηνῇ, ἐσκόπει ἐπὶ τὰ φαινόμενα ἄστρα, ἔγνω δέ τι, καὶ πρὸς τὴν βασιλίδα φησίν· Δρόμον ἐθεασάμην ἀστέρος, εἴκασά τε οὕτως· τήμερον, εἰ τοῦ οἰκείου δεσπότου βουληθείη τις ἀποστῆναι πόλεμόν τε πρὸς αὐτὸν ποιῆσαι, ἐν τῷ παρόντι καιρῷ νικᾷ, ἡττωμένου τοῦ δεσπότου· καὶ ταῦτα εἰρηκὼς, ἐτράπη εἰς ὕπνον. Κατὰ δὲ συνήθειαν μία τῶν θεραπαινίδων τῆς βασιλίσσης, ἐν αὐτῇ τῇ σκηνῇ καθεύδουσα, ὑπούργει τῇ ἐπιταττομένῃ χρεία παρ' αὐτῆς. Ἥτις, τῶν ἐν πρώτοις τελούντων θυγάτηρ ὑπάρχουσα, συνήθης ἦν τινὶ τῶν μεγιστάνων Ἀρτασιρᾷ προσαγορευομένῳ, ἐκ τῆς πατρίας τῆς Ἀσσυρίας, πόθῳ πρὸς αὐτὸν βαλλομένη καὶ τῶν ῥημάτων τοῦ βασιλέως ἀκροατὴς γενομένη, λαθοῦσά τε τὸν βασιλέα καὶ τὴν βασίλισσαν, ἔδραμεν πρὸς Ἀρτασιρᾶν, παῖδα Σασάνου, ὅθεν καὶ Σασαμίχαι (l. Σασανίδαι) ἐκλήθησαν οἱ ἐξ αὐτοῦ καταγενόμενοι καὶ βασιλέων Περσῶν.

§ 3. Ordiar autem ab eo, unde Parthus lapsus sui ostendit principium. Artabanes, filius Valarsi (1), ex Parthis oriundus, cum scientiam Chaldæorum haberet compertam, cursumque astrorum et inclinationes metiri nosset, rerumque eventus præscire didicisset, cum propria uxore dormiens in tabernaculo, contemplatus est apparentia sidera, intellexitque aliquid, et ad reginam dixit : Cursum vidi sideris, illumque hodie talem censeo, ut, si quis a domino suo velit abscedere, illumque bello impetere, præsenti tempore victoriam sit consecuturus, superato domino. Et, his dictis, reversus est ad dormiendum. Secundum consuetudinem autem una ancillarum reginæ (2), in eodem dormiens tabernaculo, servil in necessariis ab ipsa mandatis. Hæc cujusdam ex primariis ministris erat filia, et familiaris erat cuidam ex magnatibus, cui nomen Artasiras (3), ex provincia Assyria, cujus tenebatur desiderio. Itaque cum regis verba audivisset, regemque et reginam id lateret, cucurrit ad Artasiram, filium Sasani, unde Sasamicæ (Sasanidæ) (4) vocati sunt, qui ex illo et Persarum regibus orti sunt.

suiv. — Outre ces quatre dynasties, il y avait encore les Arsacides des Aghouank, et ceux de l'Ibérie (Moïse de Gaghangaïdoutz, *Hist. des Aghouank*, liv. I, ch. 15 et addit.). — Cf. aussi Patcanian, *Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides*, p. 23 et suiv. de la trad. franç.

(1) Suivant les historiens grecs et latins, Artaban, cinquième du nom, était fils de Vologèse IV. Son règne dura de l'an 215 après notre ère, selon Prinsep, ou 219, selon Tychsen, jusqu'en 226, époque à laquelle il fut tué en combattant contre Ardschir, fondateur de la dynastie des Sassanides. Dion Cassius et Hérodien placent cet événement sous le règne d'Alexandre Sévère, et Agathias fixe plus exactement sa date à la quatrième année du règne de ce prince, l'an 538 de l'ère des Séleucides qui correspond à l'année 225-226 de notre ère (Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsacides*, t. II, p. 220 et 221, 234. — Patcanian, *Essai d'une hist. des Sassanides*, p. 18 et suiv. de la trad. franç.).

(2) Les historiens orientaux donnent à cette femme le nom de Gulnar. Ayant noué des intelligences avec Ardschir, elle lui révéla qu'Artaban voulait se défaire de lui. Afin de reconnaître ce service, Ardschir promit à Gulnar de la prendre pour épouse, s'enfuit avec elle, et commença contre Artaban la lutte qui devait se terminer par le renversement de la dynastie des Arsacides de Perse et l'élévation de la race de Sassan sur le trône de l'Iran.

(3) Artaxerxès, ou Artaxarès, appelé Ardschir par les Orientaux, était fils de Sassan et de la femme d'un certain Babek qui avait engagé cette dernière à s'attacher à cet officier, à la suite d'un songe qui lui avait révélé que de Sassan naîtrait un homme qui se rendrait illustre. Ardschir, né de cette union bizarre, devint célèbre dans la suite par ses victoires sur Artaban qu'il remplaça sur le trône. Les différents historiens qui racontent l'origine d'Ardschir ne sont pas d'accord sur le détail des circonstances qui précédèrent sa naissance. Selon l'auteur du *Lebtarikh*, Ardschir Babgan aurait été un berger de Babek, dont il épousa la fille (D'Herbelot, *Bibl. orient.*, v° *Ardschir*), tandis que Khondemir raconte, d'après le *Tarikh Kozidch* et le *Bina Kiti*, que sous le règne d'Houmaï, fille de Bahaman, plus connu sous le nom d'Artaxerxès Longue-main, Sassan, ayant été exclu du trône par sa sœur, quitta volontairement la Perse et s'exila dans l'Inde. Un fils de ce Sassan, appelé Ardschir, rentra dans sa patrie, se mit au service de Babek, gouverneur de la province de Perse pour Artaban, et épousa la fille de ce chef. Elevé dans le palais, Ardschir se fit bien vite distinguer par ses qualités et par son courage; mais bientôt, à la suite d'un songe du roi, il porta ombrage à ce prince qui le força à s'enfuir. C'est alors qu'Ardschir se révolta contre Artaban, et finit par le détrôner après une lutte qui dura douze ans (D'Herbelot, *loc. cit.*). — Cf. aussi Patcanian, *Essai*, etc., p. 41 de la trad. franç.

(4) La dynastie des Sassanides, fondée par Ardschir, occupa le trône de Perse depuis l'an 226 de notre ère jusqu'à l'an 642 ou même 651-652, car les chronographes ne sont pas d'accord sur ce point. Si l'on s'en rapporte à Maçoudi, les Sassanides régnèrent 439 ans, tandis que Bahram, mobed de Schapour, accorde à ces dynastes 455 ans de règne. — Cf. aussi Patcanian, *Essai*, etc., p. 134 et suiv. de la trad. franç.

Digitized by Google

§ 4. Εἰσβαλοῦσα οὖν αὐτὴ εἰς τὴν σκηνὴν, διακωλύεσθαι γὰρ αὐτὴν ἐκ τῶν ὑπηρετούντων οὐκ ἦν, τὸ γὰρ φίλτρον τῶν ἀμφοτέρων οὐκ ἠγνοεῖτο, ἔλεγεν οὕτως· Φίλε Ἀρτασιρᾶ, ἀπίτω σου τῶν βλεφάρων ὁ ὕπνος· ὅρμα νῦν πρὸς τὴν βουλὴν, ἣν πάλαι εἶχες· θάρρει, ἀφορῶν πρὸς τὴν μαντείαν τοῦ βασιλέως· νῦν καιρὸς πανοπλίας, νῦν βουλῆς χρεία ἀνδρῶν σοφωτάτων, νῦν ἀθροῖσαι πλῆθος πρὸς παράταξιν δεῖ. Ὁ γὰρ βασιλεὺς, ὁρόμον ἀστέρων θεασάμενος, ἔφη· Νῦν δοῦλος ἀντιπράττων δεσπότῃ νικᾷ ἐν τῷ παρόντι καιρῷ. Ἀλλὰ δεῦρο, σὺ μὲν χώρει ἐπὶ τὴν βουλὴν, ἐμοὶ δὲ δεξιὰν ἐπιδοὺς, ὅρκῳ βεβαίωσον τὴν ἐμὴν γνώμην, ὡς τῆς βασιλείας Περσῶν ἐντὸς γινόμενος, ἐμὲ τῆς σῆς κοίτης ἔξω οὐ καθιστᾷς, κοινωνόν με τῆς αὐτῆς δεξιᾶς (l. ἀξίας) ἀποδεικνύων. Τοῦτο γὰρ ἀεί μοι ἔλεγες ἐπαγγελλόμενος, ἡνίκα τῆς αὐτῆς βουλῆς ἀπήρχου. Ταῦτα μὲν Ἀρταδούκτα. Ὁ δὲ Ἀρτασιρᾶς, χάριν μεγίστην ὁμολογήσας, καὶ ἁψάμενος τοῦ γυναίου τῆς χειρὸς μετὰ οἰκείας δεξιᾶς ἀνατείνων εἰς οὐρανὸν, ἔλεγεν· Οὕτως ὁρῷτο θεία δύναμις, ἥλιος καὶ πῦρ, ἀήρ τε καὶ γῆ, ὡς τήμερον βουλευόμενος μετὰ τῶν ἀρίστων Περσῶν, καὶ ἀφιστάμενος τοῦ βασιλέως, αὐτίκα σε ἐν τῷ ἐμῷ οἴκῳ δεσπόζειν πάντων παρασκευάσω.

§ 5. Ταῦτα ἀκούσασα Ἀρταδούκτα ἔλεγεν· Βαδιῶ λοιπὸν πρὸς τὴν σκηνὴν τοῦ βασιλέως· χρὴ γὰρ τὴν τήμερον τὴν τῶν προλαβουσῶν ἡμερῶν διακονίαν προσάγειν. Εἰ γὰρ καὶ τύχην ἐλευθέραν κεκτήμεθα τεχθέντων ἐκ μεγιστάνων, ἀλλὰ δουλεύειν ταῖς βασιλικαῖς χρείαις χρή. Ταῦτα εἰποῦσα, ἐπορεύετο εἰς τὴν σκηνὴν τοῦ βασιλέως, καὶ λάθρα εἰς τὴν οἰκείαν κοίτην ὑπεισελθοῦσα ἀνεκλίνετο. Ὁ δὲ Ἀρτασαρᾶς, ἀναστὰς, συνήγαγεν τοὺς μεγιστάνους (l. μεγιστᾶνας) τῶν Περσῶν καὶ Ἀσσυρίων, μεθ' ὧν καὶ ἐν ἄλλαις ἡμέραις ἐβουλεύετο, καὶ στὰς ἐν μέσῳ λέγει· Ἄνδρες ἄριστοι Περσῶν καὶ Ἀσσυρίων, τὴν τῶν Πάρθων ἀλαζονείαν ἐκ πολλῶν τῶν χρόνων ἴσμεν, ἀλλοτρίων πόνους ἁρπάζοντας. Ἐγκαυχῶνται δὲ ἀδικοῦντες, μάτην φονεύοντες οὐ παύονται, Περσῶν ἄνδρας καὶ Ἀσσυρίους βδελύττονται οἱ Πάρθοι, ἐκ βαρβάρων γῆς ὑπεισελθόντες εἰς ἡμᾶς· τί οὖν ἐρεῖτε; Εἰ ψευδεῖς οἱ ἐμοὶ λόγοι, μενέτω βασιλεύων καὶ ἀδικῶν· εἰ δὲ τῆς ἀληθείας ἔξω οὐκ εἴρηκα, ὁρμήσωμεν πρὸς παράταξιν· κρεῖττον γὰρ θανεῖν ἢ εἶναι δοῦλοι δεσπότου ἀδικοῦντος. Ταῦτα μὲν Ἀρτασιρᾶς.

§ 6. Οἱ δὲ τῶν Περσῶν ἄριστοι ἐδέξαντο τὰ εἰρημένα· ἠύχοντο γὰρ ἀπαλλάττεσθαι μὲν τῶν Πάρθων, ἐκ δὲ τοῦ οἰκείου γένους εἶναι βασιλέα τῶν Περσῶν. Καὶ πρὸς Ἀρτασιρᾶν ἐροῦσιν (l. εἶπον)· Σὲ ἀρχηγὸν καὶ λόγων καὶ πράξεων ἔχομεν, πεῖραν τῆς σῆς ἀγαθῆς γνώμης λαβόντες, ἐνάρετόν τε πολιτείαν εἶναι ἐν σοὶ ἐπιστάμενοι· ὃ οὖν βούλῃ, πράττων ἡγεμόνευε· ἡμεῖς δὲ ἑπόμεθα τοῖς σοῖς λόγοις, πράξοντες ὅσα εἰς λυσιτέλειαν ἀμφοτέροις ἐστίν. Ἡμέρας οὖν γενομένης, καὶ

§ 4. Ea igitur in tabernaculum ingressa (neque enim a ministris prohiberi poterat : nam amborum amor non erat incognitus), sic locuta est : Care Artasira, abeat a palpebris tuis somnus : arripe nunc consilium, quod olim habuisti : confide, respiciens ad divinationem regis. Nunc tempus est integræ armaturæ, nunc opus consult› sapientissimorum virorum, nunc congreganda in aciem multitudo. Quippe rex, considerato astrorum cursu, dixit : Nunc servus, domino suo repugnans, præsenti vincit tempore. Age, tu quidem ad consilium vade : mihi vero dexteram porrigens, sententiam meam jurejurando confirma, quod, ubi consecutus fueris regnum Persarum, nec a thoro tuo non sis separaturus, hujus ejusdem dignitatis participem me reddens : hoc enim semper mihi dixisti, cum promissis, quando hoc ipsum consilium aggredi cœpisti. Hæc quidem Artaducta (1). Artasiras vero gratias egit maximas, apprehensamque mulierculæ manum cum dextera sua in cœlum extendens, dixit : Sic videat divina potestas, sol et ignis, aerque et terra, ut, hodie consilio cum primatibus Persarum habito, deficiensque a rege, confestim te in domo mea faciam dominam.

§ 5. His auditis, Artaducta dixit : Jam vadam ad tabernaculum regis. Nam oportet me hodie præcedentium dierum ministerium agere. Etiamsi enim conditionem liberam natorum ex primatibus habeamus, oportet tamen ministrare necessitatibus regiis. His dictis, abibat in tabernaculum regis, latenterque lectum suum ingressa, decumbebat. Surgens vero Artasiras, congregavit primates Persarum et Assyriorum, quibuscum et aliis diebus consultaverat, et stans in medio dicit : Viri optimi Persarum et Assyriorum, fastum Parthorum a multo tempore novimus, alienosque ab eis rapi labores. Gloriantur, dum injurias inferunt; occidere sine causa non desinunt, viros Persarum et Assyriorum abominantur Parthi, ex terra barbarorum in nostram ingressi. Quid ergo dicitis? Si verba mea sunt falsa, maneat idem et regnans et injuria afficiens. Si vero non nisi vera dixi, ad arma concurramus. Nam præstat mori, quam servire regi injurias inferenti. Hæc Artasiras.

§ 6. Optimates autem Persarum dicta cum favore exceperunt : cupiebant enim Parthorum liberari dominio, et regem habere Persarum ex suo genere. Itaque ad Artasiram dicunt : Te dictorum factorumque ducem habemus, prudentiam consilii tui experientia edocti, scientesque gubernationem tuam ex norma virtutis procedere. Itaque quod vis, fac, et ducem te præbe : nos sequimur dicta tua, facturi quæ ad utilitatem utrorumque con-

(1) *Artatoukhd* est un nom composé qui veut dire *fille d'Ardschir* ou d'*Ardaban*. C'est la même femme que les historiens persans nomment *Gulnar*, comme nous l'avons dit précédemment, p. 110, note 2.

Digitized by Google

πρὸς πόλεμον ἀπιόντες οἱ Πέρσαι ἅμα τῷ Ἀρτασιρᾷ τῷ ἀρχηγῷ αὐτῶν, πρέσβεις πρότερον ἀπέστελλον πρὸς τὸν βασιλέα Ἀρταβάνην, Ζηκᾶν καὶ Καρινᾶν, μεγίστους γενεάρχας καὶ στρατηγοὺς, οἵτινες ἀπελθόντες ἔστησαν ἐναντίον τοῦ ἀρχιβασιλέως. Ἀρχὴ δὲ τῶν λόγων αὐτῶν ἦν αὕτη· Ἡμεῖς πρέσβεις Περσῶν· καὶ εἰ ἡμερωτάτη γνώμη τοὺς παρὰ Περσῶν δέξασθαι λόγους, λέξωμεν καὶ οἷα πρέσβεις λόγους ἐπαγγέλλειν πολλοὺς, φόβου καὶ κινδύνου ἔξω ὑπάρχοντες, τοῦτο καὶ τοῦ νόμου κελεύοντος, ὃν τεθείκασιν οἱ πάλαι ἄριστοι, ἀπαθεῖς τοὺς στελλομένους πρέσβεις φυλάξαντες. Εἰ οὖν συγχωρῇς, βασιλεῦ, ἐροῦμεν. Ἀρταβάνης δὲ ὁ βασιλεὺς ἐδίδου αὐτοῖς χώραν λέγειν, ὅπερ βούλονται.

§ 7. Ἤρχόν τε (l. Ἤρχοντο) δὲ τοῦ λόγου λοιπὸν οὗτοι· Ὦ βασιλεῦ, ἔστιν παρ' ἡμῖν τοῖς Πέρσαις μελέτη τὸ τοῖς βασιλεῦσιν ὑποτάσσεσθαι, οἷα τοῦ βασιλέως δεσπότου τυγχάνοντος πάντων· αὐτὸν δὲ τὸν βασιλέα εὐνομίᾳ καὶ δικαιοσύνῃ τὰ πράγματα κυβερνᾷν, ἔξω βαρβαρικῆς φρονήσεως πολιτεύεσθαι, καὶ ἀντιπάλοις μὲν φοβερὸς φαίνεσθαι, ὑπηκόοις δὲ εὐνοϊκός. Πῶς γὰρ οἷός ἐστι κωλύειν ἀδικοῦντας, εἴπερ αὐτὸς ἀπάρχεται ἀδικίας; πῶς τιμωρεῖται τοὺς δεῖνα πράττοντας, αὐτὸς πρόχειρος εἰς τὰ πλημμελήματα; Ἡμεῖς πεῖραν τῶν σῶν δεινῶν εἰληφότες, τῆς σῆς βασιλείας ἑαυτοὺς ἐστερήσαμεν, οὐ μισοῦντες ὑποταγῆναι, ἀλλὰ παράνομον βασιλέα φεύγοντες, οὐ τυραννοῦντες, ἀλλὰ τυραννικὴν γνώμην μὴ φέροντες. Ταῦτα τῶν Περσῶν τὰ ῥήματα. Ὁ δὲ βασιλεὺς Ἀρταβάνης πλείστας ὥρας κλίνας τὴν κεφαλὴν, καὶ θεωρῶν εἰς τὸ ἔδαφος, προεώρα τὴν μέλλουσαν ἔκπτωσιν τῆς οἰκείας βασιλείας, καὶ ἀποβλέψας πρὸς τοὺς σταλέντας λέγει· Ἐγὼ τῆς ὕβρεως ταύτης αἴτιος, τοὺς μὲν ἀρχαῖς καὶ ἐξουσίαις τιμήσας, τοὺς δὲ πλουτεῖν παρεσχηκὼς, πολλοὺς δὲ δωρεαῖς βασιλικαῖς καὶ ἀγρῶν καὶ κτημάτων κυρίους καταστήσας. Ὑμεῖς δὲ χωρεῖτε πρὸς τὸ βουλευθὲν παρ' ὑμῶν· ὄψεσθε δέ με πρὸς τὰς ὑμετέρας γνώμας μεταῤῥυθμιζόμενον. Διδάξω ὑμᾶς μὴ ἀνθίστασθαι βασιλεῖ. Οἱ δὲ σταλέντες ὑμεῖς βαδίσατε, μηκέτι τοιούτων λόγων ὑπουργοὶ γινόμενοι, μήπως ὑμᾶς πρώτους τῆς ἐμῆς ὕβρεως δίκας ἀπάρξωμαι.

§ 8. Ταῦτα ἀκούσαντες Ζηκᾶς καὶ Καρινᾶς ἐπορεύοντο εἰς τὸ συνέδριον τῶν Περσῶν, καὶ ἐλθόντες ἀπήγγειλαν ἅπαντα τῷ τε Ἀρτασιρᾷ καὶ τοῖς λοιποῖς ἀρίστοις τῶν Περσῶν, προστεθεικότες τοῖς εἰρημένοις καὶ τὴν μανίαν τοῦ βασιλέως, ὡς μηκέτι ἀναμένοντος αὐτοῦ δευτέραν ἀπαγγελίαν, ἀλλ' ὁπλιζομένου κατὰ τῶν τῆς βουλῆς ἀρχηγῶν· ὁ δὲ Ἀρτασιρᾶς, πέμψας πρὸς Ἀρταδούκταν, ἔφερεν καὶ ὀχυρωτάτῳ καστέλλῳ ταύτην καθιστᾷ ἅμα τοῖς οἰκείοις πράγμασιν· αὐτὸς δὲ ὡπλίζετο μετὰ Περσῶν καὶ Ἀσσυρίων κατὰ τοῦ

ducunt. Quare, orta luce, Persæ cum duce suo Artasira, ad bellum respicientes, ad regem Artabanem prius legatos miserunt Zecam et Carinam (1), præcipuarum familiarum principes et belli duces. Hi abeuntes, steterunt coram rege regum (2). Principium vero dictorum eorum hoc erat : Nos sumus legati Persarum : si mens tibi placida ad audiendum Persarum verba, loquamur etiam tamquam legati multa legationis verba sine timore et periculo, cum et lex id jubeat, quam statuerunt olim optimates, qui legatos ab omni perpessione servabant immunes. Si igitur permittis, rex, dicemus. Rex vero Artabanes dedit eis licentiam dicendi quod vellent.

§ 7. Deinde sermonem exorsi sunt ita : O rex, apud nos Persas cura et studium est, ut regi obediamus, quippe cum rex sit omnium dominus : ut vero rex ipse ex æquitate et justitia res administret, sine barbarico sensu gubernet, ut et inimicis quidem terribilis appareat, subditis vero benevolus. Qua enim ratione poterit injuriam inferentes punire, si ipse ab injuriis principium ducat? quo modo gravia committentes supplicio afficiet, si ipse in delicta sit promptus? Nos experti gravia tua delicta, regio tuo imperio nos subtraximus, non odio subjectionis, sed fugientes regem improbum; non tyrannidem arripientes, sed sensum tyrannicum non ferentes. Hæc Persarum verba. At rex Artabanes inclinato ad plures horas capite ad pavimentum respiciebat, prævidens futurum e regno suo lapsum : inde missos intuitus, dixit : Ego hujus injuriæ auctor sum, qui alios principatibus et potestatibus honoravi, alios divitiis auxi, multos donis regalibus agrorum et possessionum dominos constitui. Vos autem abite ad consilia a vobis decreta. Me vero videbitis ad sententias vestras accommodatum. Docebo vos regi non resistere. Vos vero missi abscedite, nec unquam amplius ejusmodi sermonum fiatis ministri, ne vindictam injuriæ mihi illatæ a vobis exordiar.

§ 8. Hæc audientes, Zecas et Carinas abierunt ad concilium Persarum, venientesque annuntiaverunt omnia Artasiræ et reliquis Persarum primatibus : addiderunt etiam dictis insanam regis iram, non exspectantis unquam legationem secundam, sed armati adversus duces consilii. Artasiras autem mittens ad Artaductam, eam abstulit et munitissimo cum rebus suis inclusit castello : ipse vero cum Persis et Assyriis arma parabat adversus magnum regem Artabanem. Artabanes quoque,

(1) Le nom de Ζηκᾶς ne nous est pas connu. Quant à celui de Καρινᾶς, c'est la forme grecque du nom de *Garène*, porté par une famille célèbre, dont les descendants sont appelés Gamsarians. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, en arm., liv. II, ch. 71 à 74.

(2) Le texte grec porte ἀρχιβασιλεῦς, *archiroi*.

Digitized by Google

ἀρχιβασιλέως Ἀρταβάνου. Αἰσθόμενος δὲ Ἀρταβάνης τῆς κατ' αὐτοῦ παρασκευῆς ὡπλίζετο καὶ αὐτὸς μετὰ Πάρθων, ἔχων καὶ οὐκ ὀλίγους Πέρσας, μὴ κεκοινωνηκότας τῇ τῶν ὁμοφύλων βουλῇ. Πρώτῃ δὲ προσβολῇ πολεμήσαντες πρὸς ἀλλήλους (aliquid deest). Πέρσαις τε καὶ Πάρθοις ἐξ ἑκατέρου μέρους πλεῖστοι ἔπιπτον. Ἐπικρατέστερος δὲ ἐγίνετο Ἀρτασιρᾶς, πλείστων καὶ ἑτέρων χωρισθέντων μὲν Ἀρταβάνου, προστεθέντων δὲ Ἀρτασιρᾷ. Ἐν δευτέρᾳ δὲ παρατάξει ὁρμήσαντες κατ' ἀλλήλων πλείστους ἀνήλισκον ἐκ τῶν Πάρθων, εἰς φυγὴν δὲ πρὸς βραχὺ ἐτρέπετο ὁ βασιλεὺς Ἀρταβάνης, πάλιν δὲ εἰς πόλεμον εὐτρεπτος γινόμενος. Δύο οὖν καὶ δέκα μῆνας παροχήσαντων πρὸς ἀλλήλους, πῇ μὲν πολεμούντων, πῇ δὲ ἀναπαυομένων, εἰς ὕστερον δὲ αὖθις πρὸς μάχην ἰόντες ἔφθασαν εἰς τὸ χωρίον τῆς παρατάξεως, καί φησι πρὸς τὸν βασιλέα Ἀρταβάνην. . .

. . . . . .

§ 9. .... ὁμολογήσας, ἅμα αὐτῇ ἐβασίλευσε τῶν τε περιλειφθέντων Πάρθων, Περσῶν τε καὶ Ἀσσυρίων, πάντα πράττων ἐπιεικῶς, εὐνομίᾳ χαίρων καὶ πολιτείᾳ δικαιοτάτῃ.

Ἔσπευδε γὰρ ἐπαίνους κομίζεσθαι, οἷα ἐξ ἀδοκήτου Περσῶν βασιλείας ἐπιβάς. Τὰ δὲ συμβάντα ταῦτα ἀπηγγέλλετο Χὸς (Χοσρόῃ) Ἀρσακίδῃ βασιλεύοντι τῆς μεγάλης Ἀρμενίας, ὡς τοῦ παιδὸς Σασάνου Ἀρτασιρᾶ κρατήσαντος τῆς Περσῶν βασιλείας, ἀπολέσαντος δὲ Ἀρταβάνην τὸν αὐτοῦ ἀδελφόν. Προσετέθη δὲ τοῖς ἀπαγγελλομένοις, ὅτι καὶ Πάρθοι χαίρουσι μᾶλλον τῇ

intelligens arma parari contra se, similiter se parabat cum Parthis, habens et Persas non paucos, qui gregalium suorum conspirationis non erant participes. Primo autem impetu ex illis, qui invicem bello impetebant, tam Persis quam Parthis, plurimi cadebant ex utraque parte. At potentior fiebat Artasiras, quod alii plurimi Artabanem desererent, et Artasiræ se adjungerent. Deinde, cum secundo conflictu invicem impeterent, plurimi ceciderunt ex Parthis, et rex Artabanes confestim in fugam versus est, rursus tamen postea ad bellum reversus. Cum igitur duodecim mensibus invicem congrederentur, partim bellantes, partim quiescentes, demum iterum ad pugnam intenderunt, et in locum conflictus pervenerunt, et dicit ad regem Artabanem (1) : . . . . . .

§ 9. .... confessus, cum ipsa [Artaducta] regnavit in reliquos Parthos, Persasque et Assyrios, omnia faciens moderate, æquitate gaudens et gubernatione justissima (2).

Studebat enim laudes consequi, ut qui ex improviso Persarum regnum erat adeptus. Hæc porro, quæ contigerant, annuntiata sunt Cusaroni (Chosroi) Arsacidæ, regnanti in magna Armenia, videlicet quod filius Sasani, Artasiras, prævaluisset in regno Persarum et perdidisset Artabanem fratrem suum. Adjectum erat nuntiatis, etiam Parthos magis gaudere regno Artasiræ, quam illius, qui

(1) D'après ce qui est noté dans le ms. dont s'est servi Stilting, il y aurait ici une lacune dans le texte ; aussi l'éditeur a-t-il cru devoir ajouter en cet endroit le passage suivant d'après Métaphraste :

« Cum postremo utriusque partis acies prope essent, aiunt Artasiram dixisse Artabani regi, ne temere faceret, et perderet genera Persarum et Parthorum : regnum enim nolle deinceps manere apud Artabanem, sed transire ad Artasiram. Tu autem, inquit, si me audias, vives citra ullam molestiam. Dabo enim tibi regionem, quæ affatim suppeditabit omnia quæ ad usum pertinent. Oportet autem non alio, quam te ipso uti magistro ejus, quod est utile, et meminisse responsi, quod aliquando reginæ dixisti in tabernaculo. Sed hæc quidem Artasiras. Artabanus autem prius adspiciens ad quosdam suos familiares : Quam gravis res est, inquit, femina ! amor conjugii potius læserit, quam juverit. Hæc cum dixisset, jubet transire quendam ex satellitibus, et interficere reginam. Existimabat enim, eam prodidisse secretum. Conversus autem ad Artasiram, respondit, esse sibi longe optabilius mori, quam Artasiræ, qui erat servus, regno cedere. Quæ simul atque dixisset, insane et bacchantis more irruit in Persas ; et ex eis quidem multos sauciat, plures autem occidit ; dirigit vero etiam hastam adversus Artasiram. Ille autem (habebat enim manus sagittandi peritas, et quæ hac in re semper magna cum laude versabantur) fugam quidem simulat. Dum eum autem persequitur Artabanes, immittit telum in pectus propter mamillam ejus, qui persequebatur. Quod cum ob vires ejus, qui fuerat jaculatus, sustineri non potuisset, rumpit Artabani thoracem ; et trajecto pectore excidit e dorso, et morte statim afficit Artabanem. Mox autem convenientes inter se Parthi et Persæ, regem renuntiant Artasiram, qui ostendebat, se magnam eorum gerere curam, et non parvam esse suam in eos humanitatem. Et ille quidem cum sic se haberet, Artaductam ducit uxorem, quam datum jusjurandum ei prius desponderat, et eam eligit reginam. » — Dion Cassius raconte (liv. LXXX, 3) que les Parthes furent vaincus dans trois combats par Artaxerxès. Moïse de Khorène (liv. II. ch. 69) dit de son côté que « l'histoire de ce « temps a été écrite par un grand nombre d'auteurs per« ses, syriens et même grecs. Depuis le commencement « de leur empire jusqu'à sa chute, on voit que les Par« thes ont eu des rapports avec les Romains, tantôt en « état d'obéissance, tantôt en état de guerre, comme le « rapportent Paléphatus, Porphyre, Philémon et beau« coup d'autres écrivains. » Moïse ne s'est pas servi de ces différentes sources ; il a seulement puisé ses récits dans le livre de Khorohpoud, historien perse, secrétaire de Sapor, qui fut fait prisonnier par Julien l'Apostat, et qui avait traduit l'histoire de son compagnon de captivité Barsoma, appelé par les Perses Rasdsohoun (Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 70).

(2) Rapprochez ce passage de ce que dit Eutychius (*Annal.*, pag. 375) : « Quanta fieri potuit cum justitia inter homines versatus est. »

Digitized by Google

AGATHANGE.

HISTOIRE DE TIRIDATE LE GRAND ET DE LA PRÉDICATION DE SAINT GRÉGOIRE L'ILLUMINATEUR.

[*Traduction de l'arménien.*]

CHAPITRE I (1).

Lorsque (2) le royaume des Parthes penchait vers sa ruine, Ardaschir, fils de Sassan (3), satrape de la province de Sdahr (4), tua Artaban (Ardavan), fils de Vologèse (Vagharsch) (5), et lui ravit le pouvoir. Puis il attira dans son parti les armées perses, qui abandonnèrent et repoussèrent avec mépris la souveraineté des Parthes, et ils choisirent d'un commun accord Ardaschir, fils de Sassan, pour leur souverain. Chosroès (Khosrov) (6), roi des Arméniens, apprit la nouvelle de la mort d'Artaban (7). Chosroès occupait le deuxième rang dans la monarchie perse (car le roi d'Arménie était considéré comme le second) (8). Bien qu'il eût connu sans tarder cette nouvelle, il ne put

(1) Vers l'époque de la naissance du Christ, la famille des Arsacides qui régnait en Perse se divisait en quatre branches : Arschavir ou Phraate IV (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 28. — Richter, *Hist. Krit. Versuch....* pag. 78. — Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsacides*, t. II, pag. 370) avait laissé trois fils : Ardaschès, Garèn, Sourèn, et une fille, Koschm, mariée à Aspahabed, généralissime des armées de l'Iran. Ardaschès ou Artaban III (Richter, *op. cit.*, pag. 106) monta sur le trône, mais ses frères et sa sœur ne le reconnurent pas et se révoltèrent. L'arrivée en Perse d'Abgar d'Édesse apaisa pour un temps la discorde dans la maison royale. Il fut décidé en conseil qu'Ardaschès régnerait à titre héréditaire, que les frères et la postérité de sa sœur prendraient le nom de *Pahlav*, nom générique des Arsacides de Perse, qu'ils occuperaient le premier rang entre tous les seigneurs perses, et qu'en cas d'extinction de la famille d'Ardaschès, ils régneraient dans l'ordre suivant : d'abord la famille de Garèn-Pahlav, et, si celle-ci venait à s'éteindre, les familles Sourèn-Pahlav et Aspahabed-Pahlav. Cet arrangement calma pour quelque temps les partis hostiles; toutefois les dissensions intestines ne s'éteignirent qu'à la chute même de la dynastie parthe. Les membres de la branche Garèn-Pahlav, comme les plus proches héritiers, soutenaient mollement le gouvernement; mais les deux autres branches, qui avaient peu d'espoir d'arriver au trône, créaient constamment des embarras à la branche aînée et se rangeaient du côté de ses ennemis. Ces rapports hostiles ne contribuèrent pas peu à l'affaiblissement des Parthes dans les derniers temps, et les Romains en profitèrent plus d'une fois pour soutenir leurs ennemis (Patcanian, *Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides*, pag. 18-19 de la trad. franç.). Ces complications expliquent la suite des événements que raconte Agathange.

(2) Le texte armenien d'Agathange commence seulement ici et offre, comme on le verra, des différences assez sensibles avec le texte grec qui en est la traduction.

(3) Ardschir n'était pas le frère de Chosroès comme l'avancent Procope et Zénob de Glag, d'accord en cela avec le texte grec d'Agathange. Ces deux princes étaient simplement alliés (Oukhthannès d'Édesse, ms. de la Bibl. imp., nouv. fonds arm., n° 47, pag. 67). Moïse de Khorène et Dion Cassius ne parlent pas de la parenté d'Artaban et de Chosroès.

(4) La province de Sdahr est la *Persépolis* des Grecs et des Latins; Istakhar, selon Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t. II, pag. 469, note 117). Le nom de l'ancienne capitale de la Perse était aussi l'appellation particulière de la province où elle était située. Moïse de Khorène (liv. II, ch. 69) dit que Sdahr, qu'il orthographie aussi *Sdahr*, était la patrie d'Ardschir. Le géographe Vartan dit que Sdahr était renommée par ses belles étoffes de soie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pag. 438-439).

(5) Moïse de Khorène (liv. II. ch. 69) donne à Vologèse le nom de Vagharsch et lui accorde 50 ans de règne. Zénob de Glag (pag. 20 de l'édit. arm. de Venise et p. 25 de la trad. fr.) dit également que le père d'Artaban s'appelait Vagharsch.

(6) Le texte grec porte seulement Χός pour Χοσρόης. Plus loin le nom de Chosroès est écrit constamment Χουσάρων. Il s'agit ici de Khosrov le Grand, que les Grecs et les Latins appellent Chosroès, roi arsacide d'Arménie, qui régna de l'an 198 ou 214 à 259 de J.-C. (Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 412. — Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. III, pag. 46-48).

(7) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 19.

(8) Voir pour les détails de la lutte entre l'Arménie et la Perse : Zénob de Glag, *Hist. de Daron*, pag. 20 et suiv. du texte et pag. 25 et suiv. de la trad. franç. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 69, 71 à 73. — Cf. aussi Patcanian, *Essai...*, pag. 18, 41 et suiv.

βασιλείᾳ Ἀρτασιρᾶ ἡ (add. τῇ) τοῦ οἰκείου προσυγγενοῦς, ἐπειδήπερ ἐξέλειπον χρόνοι τῆς τῶν Πάρθων βασιλείας, καὶ περιεκρατεῖτο ἡ τοῦ Ἀρταβάνου υἱοῦ

cum eis ex eodem sanguine ortum ducebat, quandoquidem citissime defecerunt tempora Parthorum regni, et superata est potentia Artabanis, filii Valerii (1), occisi ab

(1) Il y a ici une altération évidente dans le texte grec d'Agathange. Le nom de Οὐαλέριος cache celui de Vagharsch ou Vologèse IV qui, nous l'avons dit dans une note précédente, était père d'Artaban V.

Digitized by Google

faire aucun préparatif de guerre. Il rentra donc dans son pays, plongé dans une tristesse profonde, sans avoir pu prévenir ces événements et y porter remède.

[§ 10.] Mais (1), au commencement de l'année suivante, Chosroès, roi d'Arménie, fit une levée de soldats. Il réunit les armées des Aghouank et des Géorgiens, ouvrit la porte des Alains (2) et leur (3) défilé, et en fit sortir les Huns pour attaquer les frontières de la Perse. Il dévasta la contrée d'Assyrie jusqu'aux portes de Ctésiphon (Dispon); il saccagea et livra au fer et au feu les villes populeuses et les bourgs florissants, il ruina le pays et le laissa sans habitants. Il ne cherchait qu'à tout détruire; il abattait les villes jusque dans leurs fondements et prétendait même changer les lois de la monarchie perse. Il avait juré de venger sa race, qui avait été privée de ce royaume. Se fiant sur le nombre de ses soldats, et espérant beaucoup de leur valeur, il s'enorgueillissait et brûlait de haine et du désir de se venger. Il lui arriva donc rapidement comme auxiliaires les nombreuses et braves cohortes de cavalerie bien armée des Aghouank, des Lepin, des Djgheb, des Gasp (4), avec beau-

(1) Le texte grec est ici plus complet que l'arménien, car il ajoute : « Chosroès étant rentré dans sa province d'Érasène ». L'Érasène est le *Campus Araxenus* des Occidentaux, aussi appelé Ἀραξηνὸν πεδίον par Strabon (liv. XI, ch. 14, § 4). Il fut désigné plus tard sous le nom de pays d'*Arscharounikh*. Dans l'origine, les Arméniens avaient donné à ce pays le nom d'*Eraskhadzor*, « vallée de l'Araxe ». C'est dans ce canton que se trouvaient les villes d'Erovantaschad et de Pakaran (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 108-109).

(2) La Porte des Alains, ou bien encore Portes du Caucase ou Portes de Dzor (cf. Procope, *de Bell. Goth.*, liv. IV, ch. 3). C'est le défilé appelé aujourd'hui Dariel, mot formé du persan *Deri-alan*, « Portes des Alains ». Voici la description que Pline (liv. VI, ch. 11) donne de ce défilé : « Ingens naturæ opus, montibus interruptis repente, ubi fores obditæ ferratis trabibus, subter medias amne Dyriodori fluente, citraque in rupe castello communito ad arcendas transitu gentes innumeras. » Les Géorgiens donnent à ce défilé le nom de « Porte de l'Aragwi » (Klaproth, *Voy. dans le Caucase et la Géorgie*, t. I, p. 670-676 de l'éd. allem.).

(3) Le texte grec porte ici un nom propre, Ζουάρος, qui ne se trouve pas dans l'arménien. C'est une méprise du traducteur grec, qui a pris le pronom *ziouro*, « leur », pour un nom propre. Rien de semblable n'existe en arménien, ce qui est une preuve positive que le texte grec d'Agathange est la traduction de l'arménien, comme nous l'avons déjà fait observer dans l'Introduction.

(4) Ces noms désignent les nomades scythes et sarmates du nord de l'Arménie et de la Géorgie. Le texte grec dit Αιφίνιοι καὶ Σιλβάνοι. Pline (liv. VI, ch. 10) mentionne également quelques-uns de ces peuples : « gentes Sylvorum et infra Lubienorum. »

Οὐαλερίου δεσποτεία, ἀποκτανθέντος ὑπὸ Ἀρτασιροῦ υἱοῦ Σασάνου, οὐκέτι οὐδὲ (l. δὲ) ἐπὶ χρόνον μακρὸν σταθῆναι ἴσχυσεν.

Οὗτος ὁ Ἀρτασιρᾶς τῆς τῶν Σταχριτῶν πατρίδος σατράπης ὑπῆρχεν, ὃς παραγενόμενος συναθροίσας τε καὶ συναρμόσας τοὺς τῶν Περσῶν στρατοπεδάρχας ἐποίησεν ἀθετῆσαι καὶ ἀπώσασθαι τὴν Πάρθων βασιλείαν, εὐδοκήσαντας καὶ πεισθέντας μᾶλλον ἑλέσθαι τὴν αὐτοῦ δεσποτείαν. Ἐπειδὴ οὖν μετὰ θάνατον τοῦ Ἀρταβάνου, τοῦ ἀποκτανθέντος ὑπὸ τοῦ Ἀρτασιροῦ, υἱοῦ Σασάνου, κατέλαβεν ἡ ἀγγελία αὕτη πρὸς τὸν Κουσάρω βασιλέα Ἀρμενίας, ἀδελφὸν δὲ Ἀρταβάνου, ὃς ἦν δεύτερος τῆς δεσποτείας Πάρθων, ὁ μὲν (l. γὰρ) τῶν Ἀρμενίων βασιλεὺς τῆς τῶν Πάρθων δεσποτείας δεύτερος ὑπῆρχεν. Καίτοιγε ὅμως καὶ ἐν τάχει ἀκούσας τὴν λυπηρὰν ἀγγελίαν, καὶ στρατοπεδευσάμενος, οὐκ ἔφθασεν εἰς τὸν ἀριθμὸν τῆς παρατάξεως. Ἅμα τε ἔφη (Ἀνεστράφη?) οὖν μετὰ πλείστης λύπης ἐπὶ τῇ γενομένῃ συμφορᾷ καὶ μάλιστα διὰ τὸ μὴ φθάσαι αὐτὸν τὸ ἔργον τοῦ πολέμου ποιῆσαι.

Artasira, filio Sasani, et ad longum tempus stare non potuit.

Hic Artasiras erat unus ex satrapis provinciæ Stachritarum qui, cum venisset et in unum collegisset præfectos exercituum Persarum, et cum eis convenisset, effecit ut abrogarent ac repellerent Parthorum imperium, et acquiescerent consentirentque ejusdem potius dominationem instituere. Ubi ergo port mortem Artabanis, occisi ab Artasira, filio Sasani, pervenit hic nuntius ad Cusaronem (Chosroem) regem Armeniæ, Artabanisque fratrem, qui in dominatione Parthorum secundus erat, nam Armeniorum rex Parthicæ dominationis erat secundus. Hic quamvis velociter post auditum tristem nuntium castrametaretur, non pervenerat in numerum exercitus congregati. Regressus est igitur maximo cum dolore propter infortunium, quod acciderat, et maxime, quia non quo oportebat tempore advenerat ad opera belli exercenda.

CAPUT SECUNDUM.

Bellum ab Armeniæ rege contra Persas pro imperio gestum : dolo Anaci occisus rex Armeniæ.

§ 10. Ἀνακάμψας δὲ ἐπ' Ἐρασενεῖς τὴν ἰδίαν πατρίδα, καὶ ἐν τῷ ἐπιόντι ἐνιαυτῷ ἤρξατο ὁ αὐτὸς

§ 10. Reversus vero est in Erasenen provinciam suam et sequenti anno idem Cusaro Armeniæ rex cœpit con-

Digitized by Google

coup d'autres de ces contrées, pour venger le sang d'Artaban. Il était si affligé que les Perses, ayant abandonné ses parents, se fussent soumis comme vassaux à la nouvelle domination des Sdahr (Perses), qu'il envoya également une ambassade à ces mêmes parents, pour qu'ils s'assemblassent avec le concours des belliqueuses populations et des courageux soldats des Kouschans (1) et d'au-delà, et de leurs propres sujets. Mais ses parents, les chefs des familles et les principaux d'entre les Parthes, ne l'écoutèrent point, parce qu'ils étaient déjà soumis à Ardaschir et satisfaits d'être ses sujets, plutôt que de le devenir de leur compatriote et de leur parent (2).

[§ 11.] Cependant Chosroès rassembla la multitude de ses soldats et tous ceux qui étaient ar-

(1) Les Kouschans sont mentionnés dans Moïse de Khorène (liv. I, ch. 13). Nous avons donné des détails sur cette nation dans les notes qui accompagnent la traduction de Mar Apas Catina (voy. plus haut, p. 23, note 1).

(2) Moïse de Khorène (liv. II, ch. 67) raconte les tentatives faites par Chosroès, roi d'Arménie, pour entraîner ses parents dans la ligue contre Ardschir, et s'appuie sur le témoignage même d'Agathange dont il reproduit pour ainsi dire textuellement les paroles. Mais, trouvant que les détails fournis par le secrétaire de Tiridate sont trop restreints, Moïse de Khorène (liv. II, ch. 68) donne un récit circonstancié de ces événements, en le faisant précéder de l'histoire de la fondation des satrapies de Garên-Pahlav, de Sourên-Pahlav et d'Aspahabed-Pahlav, créées par Ardaschès en faveur de ses frères. Plus loin (liv. II, ch. 71), l'historien arménien raconte la jalousie des représentants de deux de ces satrapies, les Sourên et les Aspahabed, contre la branche régnante sortie de leur race, et leur adhésion à l'élévation d'Ardschir, qui avait tué Artaban et s'était emparé de sa couronne. Chosroès, roi d'Arménie, qui soutenait Artaban, vit avec chagrin la défection de ses parents, dont un seul, le représentant de la maison de Garên, lui était resté fidèle (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 72). « Ardaschir, ajoute l'historien, se vengea de la race de Garên-Pahlav en tuant tous les hommes et les descendants mâles de cette race, sauf un enfant qui échappa à ce massacre, et fut le chef des Gamsarian (liv. II, ch. 73). » — Cf. aussi Patcanian, *Essai d'une hist. des Sassanides*, pg. 18 et suiv.; 41 et suiv. de la trad. franç.

Κουσάρων ὁ τῶν Ἀρμενίων βασιλεὺς στρατεῖαν συναθροίζειν, καὶ συγκαλεῖν τὴν τῶν Ἀλβανῶν καὶ Ἰβήρων στρατοπεδαρχίαν, ἀνοῖξαί τε καὶ τὰς κλεισούρας τῶν Ἀλανῶν, καὶ τοῦ λεγομένου Ζουάρου (Καζουάρου) πύργου, ἐκβαλεῖν τε τὰ τῶν Οὔννων στρατεύματα, ὥστε ἐπιδραμεῖν τοῖς τῆς Περσίδος μέρεσιν καταλαβεῖν τε καὶ τὰ κλίματα τῆς Ἀσσυρίας, ἕως τῶν Κασπίων λεγομένων πυλῶν, πρεδεῦσαί τε καὶ ἀφανίσαι ἢ μεταθεῖναι τὰς ἐν ἡσυχίᾳ καὶ εὐανθίᾳ πόλεις τε καὶ κωμοπόλεις καθισταμένας. Ἐσπούδαζεν γὰρ ἐνθυμούμενος καὶ τὸν νόμον ἐξᾶραι τῆς τῶν Περσῶν δεσποτείας εἰς τέλος, ἐκδίκησιν λαβεῖν ἐπειγόμενος τῆς ἐκπτώσεως τῆς δεσποτείας τοῦ ἀδελφοῦ. Μεγάλην δὲ ἔχων μῆνιν, καὶ πεπληγὼς ἀμέτρῳ ζήλῳ τὴν καρδίαν ὑψηλὰ ἐφρόνει, θαρρῶν τῷ τῆς στρατείας πλήθει καὶ τῇ ἀνδρείᾳ τῶν συμμάχων. Τότε οὖν ἐν τάχει εἰς βοήθειαν ὁμοῦ πάντες ἔφθασαν μετὰ ἀπείρου πλήθους καὶ ἀνδρειοτάτων ἱππέων καὶ ἰσχυρᾶς ἑτοιμασίας Ἀλβανοὶ, Λιφίννιοι, Σιλβάνοι, Κασπῖται, καὶ ἄλλοι ἐκ τῶν αὐτῶν μερῶν, ὅπως τὴν ἄμυναν τοῦ Ἀρταβάνου αἵματος ἐπιζητήσωσιν. Καὶ γὰρ ἐν μεγίστῃ λύπῃ ὑπῆρχεν διὰ τὴν φυσικὴν ἀδελφότητα τοῦ ἀναιρεθέντος, καὶ τὴν αὐτοῦ συγγένειαν τὴν ὁμοθυμαδὸν ὑποταγεῖσαν (τῇ ἀρχῇ?) τῶν ἐπαρθέντων Σταχριτῶν, καὶ μάλιστα ὅτι καὶ ἀποστείλας ἦν ὁ Κουσάρων πρέσβεις, ἵνα οἱ συγγενεῖς εἰς βοήθειαν παραγένωνται, ἀνθιστάμενοι τῇ νεωστὶ βασιλείᾳ, καὶ χεῖρα ὀρέξωσιν εἰς συμμαχίαν· ὅμως οἱ συγγενεῖς, φυλάρχαι καὶ σατράπαι καὶ ἔξαρχοι Πάρθων οὐχ ὑπήκουσαν. Πεπεισμένοι γὰρ καὶ εὐδοκήσαντες καὶ ὑποταγέντες ἦσαν :.... τῇ τῶν ὁμογενῶν δεσποτείᾳ ἢ ἀδελφότητι.

§ 11. Πλὴν ὅμως λαβὼν ὁ Κουσάρων τὸ πλῆθος

gregare exercitum, et convocare agmina Albanorum et Iberorum : apertisque claustris Alanorum, et ejus quæ dicitur Zuari (Chazari?) turris, Hunnorumque emittere agmina, ut partes invaderent Persidis, caperentque etiam tractus Assyriæ usque ad portas dictas Caspias, prædarenturque et exterminarent transponerentve civitates et oppida felici quiete florentia. Studebat enim et cogitabat legem dominationis Persarum in perpetuum tollere, ut vindictam caperet de lapsu dominii fratris sui. Magnam autem fovens iram, immoderatoque succensus zelo, excelsa animo volvebat, fretus exercitus sui multitudine et commilitonum virtute. Tunc igitur velociter omnes simul in auxilium venerunt cum innumera multitudine et equitatu fortissimo validoque apparatu, Albani, Liphinnii, Silvani, Caspitæ, aliique ex illis partibus, ut vindictam de sanguine Artabanis requirerent. In maxima enim erat tristitia propter naturalem occisi fraternitatem, et propter consanguineos unanimiter subjectos superbis Stachritis, et maxime, quia etiam legatos miserat Cusaro, ut consanguinei suppetias venirent, resistentes nato nuper imperio, manumque præberent auxiliatricem ad bellum simul gerendum. Attamen consanguinei, qui tribuum principes, satrapæ et duces erant Parthorum, non obtemperarunt. Nam obsequentes magis acquiescentesque et subjecti erant ex eadem gente dominationi quam fraternitati.

§ 11. Verumtamen Cusaro, sumpta secum multitudine

Digitized by Google

rivés de différents côtés pour le secourir à la guerre. Quand le roi des Perses vit cette masse fondre sur lui avec tant d'impétuosité, il s'avança aussi contre elle en déployant toutes ses forces. Mais, comme il ne put leur opposer d'obstacle, il se mit à fuir. Les autres le poursuivirent et mirent en déroute toute l'armée des Perses, qui couvrit la campagne et les chemins de cadavres épars de tous côtés; puis ils dispersèrent tous ceux que le fer épargna. Le roi des Arméniens, après cet exploit meurtrier, retourna joyeux en Arménie, dans la ville de Vagharschabad (1), située dans la province d'Ararat, ayant remporté la victoire et ramassé un butin considérable (2). Il ordonna qu'on expédiât des messagers et qu'on écrivit des lettres en différents lieux, pour adresser des actions de grâces aux divinités dans les Temples des Sept autels (3). Il gratifia les localités de la race arsacide consacrées au culte national d'offrandes de taureaux blancs et de chèvres blanches, de chevaux et de mulets blancs, d'ornements d'or et d'argent avec des franges éclatantes, de tissus de soie, ornés de guirlandes et de festons, de couronnes d'or et d'ornements d'argent, de magnifiques vases d'argent et d'or enrichis de pierreries, de vêtements splendides et de superbes parures. Il y ajouta en outre la cinquième part du butin qu'il avait enlevé, et fit de grandes largesses aux prêtres. Il en fit également aux soldats qui l'avaient accompagné, et ensuite il les congédia.

(1) Vagharschabad, c'est-à-dire « ville construite par Vagharsch » ou Vologèse. Sur la fondation de cette ville, cf. Moïse de Khorène (liv. II, ch. 65) qui donne les détails les plus circonstanciés touchant l'édification de cette cité fameuse dont l'origine est entourée d'une légende.

(2) Cf. sur cette campagne le récit de Moïse de Khorène (liv. II, ch. 71-73) et celui d'Oukhthannès d'Édesse (ms. de la Bibl. imp., nouv. fonds arm., n° 47, p. 60-67).

(3) C'étaient vraisemblablement les autels principaux de l'Arménie, situés dans le territoire de Phaïdagaran, où se trouvait un canton du nom d' « Autel des sept niches ». (Indjidji, *Géogr. anc. de l'Arm.*, en arm., p. 326).

CHAPITRE II.

[§ 12.] Au commencement de l'année suivante,

τοῦ ἰδίου στρατοπέδου, καὶ τοὺς προσηλύτους λίαν ἐμπειροπολέμους, ἐπέβη τῇ Περσίδι. Θεωρήσαντος δὲ τοῦ τῶν Περσῶν βασιλέως τὸν ἀμύθητον ὄχλον τοῦ στρατεύματος, ὅτι ἐν βαρυτάτῃ δυνάμει ὁρμηθέντες ἐπέρθασαν αὐτὸν, ἐξῆλθεν καὶ αὐτὸς εἰς ὑπάντησιν ἀκουσίως ἐν ἑτοιμασίᾳ πολέμου· καὶ ἀντιπίπτειν μὴ ἰσχύσας, νῶτα διδοὺς, φυγὰς ἔμπροσθεν αὐτῶν ἐγένετο. Οἱ δὲ πολέμιοι καταδιώξαντες κατέστρωσαν τῶν Περσῶν πᾶσαν στρατείαν κἀν ταῖς πεδιάσι καὶ ταῖς ὁδοῖς περιεσκόρπισαν ἄπειρον τῶν κατακοπέντων καὶ τεθνηκότων πλῆθος. Ὁ δὲ βασιλεὺς τῆς Ἀρμενίας, ἀναζεύξας ἐν μεγίστῃ νίκῃ καὶ πλήθει χρημάτων μετὰ πολλῆς θυμηδίας, διαβαίνει εἰς τὰ μέρη τῆς Ἀρμενίας. Παραγενόμενος δὲ ἐν τῇ πατρίδι Ἀραρὰτ καὶ πόλει, ἥτις καλεῖται Οὐαλεροκτίστη, παρακελεύεται ἀγγέλους διαποσταλῆναι διαφόροις μέρεσι, καὶ γράμματα καταπεμφθῆναι πρὸς τὸ ἀναθήματα γίνεσθαι τοῖς ἑπτὰ ἱεροῖς, τοῖς ἐν τῇ ἰδίᾳ αὐτοῦ ἐξουσίᾳ ὑπάρχουσιν, καὶ πέμπει λευκοὺς ταύρους καὶ λευκοὺς τράγους καὶ ἵππους λευκοὺς καὶ ἡμιόνους λευκοὺς, χρυσᾶ καὶ ἀργυρᾶ σκεύη, καὶ λίθους τιμίους, καὶ πολυτελέστατον ἱματισμὸν ἐξ ὧν τε εἶχεν καὶ ἀπὸ τῶν αὐτοῦ συγγενῶν, εἰς τιμὴν καὶ κόσμον τῶν σεβασμίων αὐτοῦ τόπων, ἀπὸ πάντων τῶν σκύλων τὸ πέμπτον εἰς αὐτοὺς ἀφορίσας, πολλά τε δῶρα τοῖς ἱερεῦσιν ἐχαρίσατο, τοῖς δὲ στρατεύμασι τοῖς περὶ αὐτὸν παρασχὼν δωρεὰς, ἀπέλυσεν.

§ 12. Πάλιν δὲ ἐν τῷ ἐπιόντι ἐνιαυτῷ στρατείαν συναθροίσας Κουσάρων, ὁ τῶν Ἀρμενίων βασιλεὺς, καὶ τὴν αὐτοῦ συμμαχίαν ἀνακαλεσάμενος, ἣ καὶ πλείονα

exercitus sui cum advenis belli arte admodum exercitatis, ingressus est Persidem. Cum autem videret Persarum rex innumerabilem exercitus multitudinem, quandoquidem maximis cum viribus ipsum prævenerant, invitus et ipse obviam processit cum apparatu bellico; cumque resistere non valeret, terga dans, in fugam ab ipsis conversus est. Hostes vero persecuti, totum Persarum prostraverunt exercitum, et circumquaque in campis et in viis disperserunt innumeram concisorum mortuorumque multitudinem. Porro rex Armeniæ, motis castris, maxima potitus victoria et ingenti pecuniarum copia, magna cum oblectatione transgreditur in partes Armeniæ. Ubi autem pervenerat in provinciam Ararat et civitatem quæ vocatur Valeroctista (Valarsabad), jubet nuntios mitti in varias partes, litterasque scribi ad paranda donaria, suspendenda in septem fanis, quæ sunt in ipsius ditione; mittitque tauros albos, hircos albos, equos albos, asinos albos, vasa aurea et argentea, lapides pretiosos, et ex vestimentis tam quæ ipse habebat, quam quæ a consanguineis acceperat, magnificentissima ad honorem et ornatum venerandorum locorum suorum, ab omnibus spoliis quintam pro iis partem separans. Multa quoque sacerdotibus dona largiebatur; agmina vero, quæ secum habebat, donis honorata, dimisit.

§ 12. At rursum sequenti anno exercitum congregavit Cusaron Armeniæ rex, et advocavit idem sociorum subsidium, aut majus etiam præcedente, duxitque ad partes

Digitized by Google

Chosroès rassembla une armée considérable, la partagea en cohortes, et, outre ses soldats, il en leva beaucoup d'autres et les envoya dans les contrées de l'Assyrie et même chez les Arabes (Dadjik) (1) qui s'étaient armés pour prêter leur concours. Ils dévastèrent tout le pays et revinrent triomphants. Si bien que, ravageant sans relâche pendant dix ans, ils ruinèrent tout le pays placé sous la dépendance du roi des Perses. Celui-ci, voyant tous ces désastres, en fut accablé, abattu et troublé, et il ne savait quel parti prendre. Il fit venir près de lui tous les rois et les gouverneurs, les satrapes et les généraux, les chefs et les princes de son royaume, pour tenir conseil avec eux. Il les conjura tous de s'efforcer à trouver quelque moyen de défense. « Si on trouve un moyen, disait-il, je vous promets une grande récompense; si on découvre, disait-il encore, quelqu'un qui puisse me venger et calmer ma colère, je lui donnerai le second rang dans mon empire. et il n'aura au-dessus de lui que le trône. S'il est ou d'un rang élevé ou d'une condition inférieure, je le récompenserai par les plus grands honneurs. »

[§ 13.] Alors un de ceux qui assistaient au conseil, et qui était un des principaux gouverneurs de l'empire des Parthes, nommé Anag, se leva, et, se tenant au milieu de l'assemblée, il promit à son maître de le venger de sa famille comme de ses propres ennemis. Le roi se tourna vers lui et lui dit : « Si tu te charges de ma vengeance de toute ton ardeur, je t'accorde de nouveau le pays de Pahlav (2) comme patrimoine de ta famille (3);

(1) Les Arméniens donnent le nom de *Dadjik* à tous les peuples qui professent la religion musulmane, sans distinction de nationalité. Ici, il est question plus spécialement des Arabes qui étaient voisins de l'Assyrie.

(2) Pahlav est la province de Pahla, dont le chef-lieu portait le même nom. Zénob de Glag appelle cette ville Palahav de Bardav, c'est-à-dire Pahlav de Parthie (Cf. Patcanian, *Essai d'une Hist. des Sassanides*, p. 18.19; et trad. franç., p. 35. — Zénob de Glag, trad. fr. p. 26, note 3).

(3) Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 28, 67.

τῆς προτέρας, ἐπέδραμεν εἰς τὰ μέρη τῆς Συρίας. Συνεβάλλοντο δὲ αὐτῷ καὶ αἱ τῶν Σαρακηνῶν στρατεῖαι πρὸς συμμαχίαν. Σκυλεύσας δὲ καὶ τὸ δεύτερον, ἐν ἐπαίνῳ ὑπέστρεψεν εἰς τοὺς αὐτοῦ ἰδίους τόπους· καὶ τοῦτον τὸν τρόπον ἐφεξῆς ἐπὶ δέκα ἔτη τὴν ὑποτεταγμένην τῷ τῶν Περσῶν βασιλεῖ ἐξουσίαν κατέστρεψεν. Ταῦτα οὖν θεασάμενος ἅπαντα τὰ κακὰ ὁ τῶν Περσῶν βασιλεὺς κατειληφότα αὐτὸν, συνεχύθη σφόδρα καὶ διηπορεῖτο ἐν ἑαυτῷ. Προσκαλεσάμενος δὲ πάντας τοὺς βασιλεῖς καὶ τοπάρχας καὶ στρατηγοὺς τῆς ἰδίας δεσποτείας συμβούλιον λαμβάνειν, παρακαλῶν πάντας λύσιν τῶν κακῶν εὑρεῖν· ὑπισχνεῖτο δὲ καὶ μείζονας δωρεὰς τῷ δυναμένῳ ἐκδίκησιν εἰσπρᾶξαι, ἐπαγγελλόμενος ἐν τῷ δευτέρῳ ἀξιώματι τῆς ἰδίας δεσποτείας κατατάττειν αὐτὸν, λέγων ὅτι Εἰ καὶ πάνυ τις τῶν ὑποδεεστέρων τύχοι, πλὴν τοῦ ἐμοῦ θρόνου πρώτου φανέντος, παρ' αὐτῶν τὴν ἴσην μετ' ἐμὲ ἐχέτω τιμήν.

§ 13. Τότε τις ἐκ μέσου τοῦ συνεδρίου ἐπιφανέστατος ἐθνάρχης τῆς τῶν Περσῶν δεσποτείας, ᾧ ὄνομα Ἄνακ, ἐκ τῆς συγγενείας Κουσάρω τοῦ βασιλέως, ἀναστὰς εἰς μέσον παρῆλθε, καὶ ἐκ τοῦ ἰδίου συγγενοῦς, ὡς παρὰ ἐχθροῦ, ὑπέσχετο ἐκδίκησιν λαβεῖν. Ἀρξάμενος δὲ ὁ τῶν Περσῶν βασιλεὺς διαλέγεσθαι, αὐτῷ φησίν· Ἐάν μοι ταύτην τὴν ἐκδίκησιν ὁλοψύχως ἐκζητήσῃς, τὴν ἀπαρχῆς προγονικὴν ὑμῶν ἐξουσίαν ὑμῖν ἀναδώσω, καὶ σοὶ περιθεὶς διάδημα ὑπερδοξάσω καὶ ἐπιφανέστατον καὶ ἐνδοξότατον τῶν ἐν τῇ ἐμῇ βασιλείᾳ ποιήσω, καὶ δεύτερός μου κληθήσῃ. Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ Πάρθος Ἄνακ, εἶπεν· Τὸ κατάλειμμα τῆς ἐμῆς συγγενείας εὐποιήσας τιμήσῃς. Ἐγὼ γὰρ καὶ

Syriæ. Adjuncta autem eidem quoque sunt Saracenorum agmina in subsidium. Raptisque iterum spoliis, cum laude reversus est ad loca propria. Et hoc modo deinceps in annos decem subjectam regi Persarum potestatem evertit. Cum ergo perspiceret Persarum rex hæc omnia mala, quibus affligebatur, confusus est vehementer, hæsitque ambiguus. Convocatis autem omnibus regibus, locorum præsidibus, et belli ducibus, quos habebat in ditione sua, ad consultandum, hortatus est omnes, ut invenirent malorum exitum. Promittebat vero dona majora illi, qui vindictam facere valeret, annuntians, se eidem secundam dignitatem in dominio suo traditurum, dicens quod : Etiam si quis sit fortunæ admodum tenuis, solio tantum meo primo apparente, æqualem ab ipsis post me obtineat honorem.

§ 13. Tunc aliquis illustrissimus in ditione Persarum gentis præfectus, cui nomen Anac, consanguineus Cusaronis regis, ex ipso surgens consessu, processit in medium, et promisit vindictam se capturum de proprio consanguineo, tanquam de inimico. Incipiens vero disserere Persarum rex, eidem dicit : Si hanc mihi vindictam toto animo exquisiveris, avitam potestatem statim vobis reddam : tibique imponens diadema, gloria sublevabo, clarissimumque et omnium illustrissimum in regno meo efficiam, et secundus a me vocaberis. Respondens vero Parthus Anac, dixit : Relictos ex cognatione mea benefaciendo honoraveris. Ego enim et frater meus germanus

Digitized by Google

je te décore d'une couronne, je te comble d'honneurs et de gloire durant tout mon règne, et tu seras le second après moi (1). » — « Prends soin des miens, répliqua le Parthe, car aujourd'hui même, accompagné de mon frère, je prends congé de toi. » Alors le Parthe, ayant fait tous ses préparatifs, s'en alla avec son frère, ses serviteurs, leurs femmes et leurs enfants et avec toute sa suite, du côté de l'Arménie, comme s'il émigrait et s'il se révoltait contre le roi des Perses, et il vint se présenter au roi Chosroès (2), [§ 14.] dans la province d'Oudi, dans la ville de Khaghkhagh (3), où se trouvait le palais d'hiver du roi d'Arménie (4). Ce qu'ayant entendu, le roi d'Arménie s'en réjouit; il vint à sa rencontre et l'accueillit avec une joie extrême, surtout lorsqu'Anag commença à lui parler par feinte, et lui expliqua les secrètes intentions de son arrivée : « Je suis venu vers toi, dit-il, pour que nous nous vengions ensemble de notre ennemi commun. » Le roi, le voyant arriver avec toute sa famille, le crut sincère; il lui accorda des honneurs comme à un souverain et lui donna le second rang dans son royaume. Tout le temps des jours rigoureux et glacés de l'hiver se passa ainsi dans la joie. Lorsqu'arrivèrent ensuite les jours qui ouvrent les portes du printemps et que tempèrent le souffle des zéphyrs, le roi quitta cette région, et descendit avec les siens à la ville de Vagharschabad, dans la province d'Ararat. Tandis

(1) Cf. Sébéos, *Hist. d'Héraclius* (en arm.), liv. III, ch. 1.

(2) Zénob de Glag (p. 20 et suiv. du texte et p. 26 de la trad. fr.) raconte les mêmes détails, mais plus brièvement. — Cf. aussi Moïse de Khorène (liv. II, ch. 74.)

(3) Khaghkhagh était située dans la partie septentrionale de la province d'Oudi. Non loin des murs de cette ville coulait le petit fleuve Lopnas qui se jetait dans le Kour (Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, en arm., p. 110), appelé Cyrus par les Occidentaux

(4) Ce fut en effet dès le troisième siècle que Khaghkhagh devint la résidence d'hiver des rois d'Arménie. Plus tard, elle eut la même destination sous les rois des Aghouank (Élisée, *Hist. des Vartaniens*, ch. 3).

ὁ ἐμὸς γνήσιος ἀδελφὸς σήμερόν σοι συντασσόμεθα, καὶ ἀπαλλαττόμεθα. Ἐπ' ἀδήλῳ γὰρ πρόκειται τὸ ὑπ' ἀλλήλων ἔτι θεαθῆναι.

Τότε οὖν ἕτοιμος γενόμενος ὁ Πάρθος μετὰ καὶ τοῦ ἰδίου ἀδελφοῦ σὺν γυναιξίν τε καὶ παισὶν καὶ τῇ λοιπῇ ἀποσκευῇ ἐξῆλθεν, ἀντάρτου σχῆμα ὑποκρινόμενος, καὶ ἤρχετο εἰς τὰ μέρη τῆς Ἀρμενίας, ὡς ἀποστατήσας τῶν Περσῶν βασιλέως, προσκεχωρηκὼς δὲ Κουσάρῳ τῷ τῆς Ἀρμενίας βασιλεῖ.

§ 14. Παρεγένετο οὖν ἐν τῇ πατρίδι καὶ Χαλχὰλ πόλει λεγομένῃ, ἐν παραχειμίοις τόποις τῶν τῆς Ἀρμενίας βασιλέων. Θεασάμενος δὲ αὐτὸν ὁ βασιλεὺς μετὰ πλείστης φιλοτιμίας ἀπεδέξατο, μάλιστα ὅτι ὑποκρινόμενος δολερῶς συνομιλεῖν αὐτῷ ἤρξατο, καὶ τῆς ἰδίας παρουσίας τὴν πίστιν ἀπεδείκνυτο λέγων· Διὰ τοῦτο πάρειμι, ἵνα συμφώνως ὑπὲρ ἀμφοτέρων ἡμῶν ἐκδίκησιν εἰσπράξαι δυνηθῶμεν. Ἐπειδὴ οὖν ἐθεώρει ὁ βασιλεὺς τὸν ἄνδρα πρὸς αὐτὸν ὁρμήσαντα σὺν πᾶσι τοῖς οἰκείοις, ἀδιστάκτως αὐτῷ ἐπίστευσεν· καὶ τότε δίδωσιν αὐτῷ τιμὴν κατὰ τὸν βασιλικὸν νόμον, καὶ ἐπὶ δευτέρῳ αὐτὸν θρόνῳ ἀναβιβάσας ἐκάθισεν. Πάντα δὲ τὸν τοῦ χειμῶνος καιρὸν καὶ τὰς τῶν δεινοτάτων ἀνέμων πνοὰς ἐν εὐφροσύνῃ ἀναπεπαυμένοι ἦσαν. Ἐπειδὴ οὖν ἦκασιν αἱ τοῦ ἔαρος ἡμέραι, πνέοντος τοῦ νότου θερμὸν, τῆς θερινῆς θύρας ἀνοιγείσης, ἀπῆρεν ὁ βασιλεὺς ἐξ ἐκείνων τῶν μερῶν, καὶ κατέβη εἰς τὴν πατρίδα, λεγομένην Ἀραρὰτ, εἰς πόλιν Οὐαλεροκτίστην, καὶ ὅτε ἐν εὐφροσύνῃ ἀναπεπαυμένοι ἦσαν ὅ τε βασιλεὺς καὶ ὁ Πάρθος, ἐνεθυμεῖτο ὁ βασιλεὺς στρατοπεδεῦσαι πάλιν εἰς τὰ μέρη τῆς Περσίδος. Ὁ δὲ Πάρθος ἀκούσας ἐμνήσθη τοῦ ὅρκου τοῦ πρὸς τὸν Περσῶν βασιλέα, καὶ τὴν ἰδίαν

tibi hodie valedicimus et nos discedimus. Nam incertum manet, an invicem etiamnum simus visuri.

Itaque tunc Parthus, simulac erat paratus, cum proprio fratre et cum uxoribus ac liberis, et cum reliquo apparatu egressus est, rebellatoris speciem simulans, profectus est in partes Armeniæ, quasi deserens Persarum regem, accedensque ad regem Armeniæ Cusaronem.

§ 14. Advenit itaque in provinciam et civitatem Chalchal dictam, in loca hiberna regum Armeniæ. Rex vero eum videns, summo cum honore excepit, maxime postquam simulante dolo cum ipso colloqui cœpit, et adventus sui fidem manifestare, dicens : « Hac de causa adsum, ut communi consensu de ambobus nobis vindictam facere possimus. » Igitur perspiciens rex virum ad se venisse cum omnibus suis familiaribus, indubitanter ei credidit, et tunc eidem regalem tribuit honorem, eumque attollens, in secundo sedere fecit solio. Omne autem tempus hiemale, illudque, quo vehementissimi erant ventorum flatus, cum lætitia transegerunt in quiete. At ubi venit tempus veris, austro calidum spirante, apertâque æstatis portâ, ex illis partibus rex discessit, profectusque est ad provinciam Ararat dictam, patriam suam, ad civitatem Valeroctistam; et ubi hilariter quieverant tam rex quam Parthus, cogitabat rex iterum castra movere in tractus Persidis. Hoc intellecto, Parthus jurisjurandi, quo se regi Persarum obstrinxerat, recordatus est, cupiebatque et propriam videre patriam, credebatque

Digitized by Google

que, là, il se reposait dans la joie, il lui vint à l'esprit de lever des troupes avec lesquelles il résolut de parcourir et de ravager de nouveau les domaines des Perses. Le Parthe, ayant appris cette résolution, se souvint de l'engagement qu'il avait contracté envers le roi des Perses, et se rappela aussi les promesses qu'il lui avait faites. Aussi, désirant recouvrer son propre pays appelé Pahlav, [§ 15.] il médita un projet criminel. Ayant pris à l'écart le roi et son propre frère, comme pour faire une promenade et s'entretenir d'affaires secrètes, ils se munirent d'épées tranchantes. Tout à coup ils tirèrent leurs armes et en frappèrent le roi (1). Aussitôt la nouvelle de cet assassinat se répandit partout; la foule et les lamentations allèrent en grossissant; mais les meurtriers, durant ce temps, étant montés sur leurs chevaux, prirent la fuite. Les satrapes de l'armée arménienne, ayant appris leur fuite, se partagèrent en différentes troupes et les poursuivirent. Les uns coururent au pont même qui mène à la ville d'Ardaschad (2), parce que le fleuve Araxe était gonflé jusqu'au bord de ses rives, et ses eaux étaient troublées et grossies par la fonte des neiges et des glaces. Les autres, ayant franchi le pont de la ville de Vagharschabad, appelé pont de Medzamor (3), coururent aussi à l'extrémité du pont d'Ardaschad, et, ayant cerné les fugitifs dans un étroit passage, ils les précipitèrent du pont de Dapher (4) dans le fleuve. Ensuite ils s'en retournèrent en poussant des cris de douleur, et tout le pays de concert pleurait son roi. Celui-ci,

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 74. — Zénob de Glag, p. 20 et suiv. du texte et p. 26-27 de la trad. fr.

(2) Cette ville, située au confluent de l'Araxe et du Medzamor, fut pendant longtemps la capitale de l'Arménie. Les Grecs la nommaient Ἀρταξάτα ou Ἀρταξιάσατα (Strabon, liv. XI, ch. 14. — Ptolémée, *Géogr.*, liv. V, ch. 13. — Étienne de Byz., *de Urbib.*, *hoc verbo*). Selon Strabon et Plutarque (*Vie de Lucullus*) elle fut fondée d'après les avis d'Annibal, par Artaxias, d'abord gouverneur, et puis ensuite roi d'Arménie. Tiridate, qui la rebâtit après qu'elle eut été ruinée par Corbulon, lui donna le nom de l'empereur Néron qui lui avait rendu ses États (Dion Cassius, liv. 63, *apud* Xiphil.). Cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines.

(3) Medzamor, *grand marais*, appelé aussi Azad, *libre*; c'est une rivière qui coule à l'ouest près de Tévin et va rejoindre l'Araxe un peu au-dessus de cette ville.

(4) Cf. Indjidji, *Géogr. ancienne.*, p. 487.

πατρίδα ἰδεῖν ἐπεπόθει, καὶ τῶν ὑποσχέσεων ἐπιτυχεῖν ἐπίστευεν, ὡς μέλλων τῆς τῶν Πάρθων ἐξουσίας ἐπικρατεῖν, καὶ τὴν προγονικὴν τιμὴν ἀναλαβεῖν.

§ 15. Βουλὴν οὖν πονηρὰν σκεψάμενος, λαμβάνει τὸν βασιλέα αὐτός τε καὶ ὁ ἴδιος αὐτοῦ ἀδελφὸς ἰδιάζοντες, ὡς προφασιζόμενοι σκέψιν τινὰ ἀναθέσθαι αὐτῷ, τὰς δὲ ῥομφαίας αὐτῶν, ὁλοστόμους, παρελυσθέντας ἐκράτουν κρυφίως. Αὐτίκα δὲ ἀπροσδοκήτως τὰς σπάθας ἀνασπάσαντες, ἐπάταξαν τὸν βασιλέα, καὶ εἰς τὴν γῆν κατέῤῥαξαν. Γνοὺς δέ τις εὐθέως τὸ γινόμενον πρᾶγμα, ἐξέκραγεν ὀλολυγμῷ μεγάλῳ, καὶ ὡς ὧδε καὶ ὧδε αὐτοὶ, ἐπιβάντες τοῖς ἰδίοις ἵπποις, φυγάδες ἐγένοντο, καὶ τοῦτο μαθόντες οἱ σατράπαι τῶν Ἀρμενίων, νουμέραρχοι διεμερίζοντο ὀπίσω αὐτῶν καταδιώκοντες, καὶ προδραμόντες τινὲς προκατελάβοντο τὴν διαβάθραν ἐπὶ πύλαις Ἀρταξάτης πόλεως. Ὁ γὰρ ποταμὸς Ἔρασαχ πλημμύρων μέχρι τῆς κρηπῖδος ἔῤῥεεν ἐκ τῆς λυθείσης χιόνος σὺν τῷ κρυστάλλῳ, οἰδαίνων καὶ ἀναβλύζων ἐν ταῖς ἡμέραις ὧν τῆς αὐτοῦ ἀναθολώσεως. Ἄλλοι δὲ περάσαντες τὴν γέφυραν Οὐαλεροχτίστης τῆς πύλεως, καὶ τὴν διαβάθραν τοῦ λεγομένου ποταμοῦ Μάθεος, συνέδραμον καταλαβεῖν τὰς διαβάσεις τῆς προκειμένης πόλεως Ἀρταξάτης, καὶ ἐν τοῖς στενοῖς περικυκλώσαντες τοὺς φυγάδας ἐν μέσῳ τῶν γεφυρῶν ἔνθεν καὶ ἔνθεν, ποταμοβρυχίους πεποιήκασιν. Αὐτοὶ δὲ, ἀναστρέψαντες ὀλολυγμοῖς καὶ κραυγαῖς καὶ ἐλεειναῖς φωναῖς σὺν πάσῃ τῇ χώρᾳ συναχθέντες, τὸν βασιλέα ἐθρήνουν. Ἔτι δὲ μικρὰν ἐκεῖνος θέρμην ὑπὸ τὰ στέρνα ἀναπνέων, τῆς τελευταίας

obtenturum se promissa sibi facta, velut dominationem Parthorum adepturus, honoremque progenitorum suorum habiturus.

§ 15. Igitur, pravo inito consilio, assumpserunt regem ipse ejusque frater sine alio comitatu, prætexentes, quandam considerationem se illi proposituros, gladios vero suos, totos acutos, involutos occulte arripiebant. Extemplo autem gladios improviso educentes, regem percusserunt et in terram dejecerunt. Cum vero factum aliquis continuo rescivisset, exclamavit magno cum ululatu; et cum illi, ascensis equis suis, huc illucque fugerent, et hoc Armeniorum satrapæ didicissent; cohortium præfecti dividebantur ad eos persequendos, et præcurrentes aliqui præoccupaverunt pontem ad portas civitatis Artaxatæ. Nam fluvius Erasach exundans, usque ad crepidinem fluebat ex nive soluta cum glacie, tumens et scaturiens in diebus limi ebullientis. Alii vero transeuntes pontem civitatis Valeroctistæ, et pontem fluvii, cui nomen Matheus, concurrerunt ad occupandos transitus civitatis Artaxatæ, fugitivosque in locorum angustiis circumdantes in medio pontium hinc et illinc, fecerunt ut submergerentur in flumine. Illi autem redeuntes, ululatibus et clamoribus, vocibusque miserandis, cum omni provincia congregati, regem lugebant. Ille vero, modicum adhuc calorem in pectore spirans, postremo adveniente flatu, præcepit ut omnis eorum cognatio

Digitized by Google

avant de rendre le dernier soupir, ordonna qu'on exterminât toute la famille [de son assassin]. Alors on commença à faire un grand carnage, et on n'épargna ni les hommes mûrs, ni l'âge qui ne sait pas encore distinguer la main droite de la gauche (1). Les femmes mêmes tombèrent sous le fer; deux petits enfants, arrachés par leurs nourrices au massacre des fils du Parthe, échappèrent seuls à la mort. L'un fut conduit en Perse et l'autre en Grèce (2).

CHAPITRE III.

[§ 16.] Or il advint que le roi des Perses, ayant appris ces événements, se livra à la joie (3); il y eut des danses et une fête de triomphe, et il accomplit les vœux nombreux qu'il avait faits aux Temples du Feu. Il enrôla des soldats, entra en campagne, lança des partis armés dans le royaume d'Arménie et enleva des hommes et des chevaux, des vieillards et des enfants, des jeunes filles et des jeunes gens (4). Cependant un des fils de Chosroès roi des Arméniens, qui était encore en bas âge et qui s'appelait Tiridate (Dertad), échappa aux envahisseurs, car ses gouverneurs (5) s'enfuirent avec lui à la cour de l'empereur du pays des Grecs. Ensuite le roi de Perse, étant venu en Arménie, s'empara du pays et lui imposa son nom. Il mit en

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 74. — Zénob de Glag, p. 21 du texte arm. et 27 de la trad. franç.

(2) Zénob de Glag (p. 21 et 22 du texte arm., et p. 27-28 de la trad. fr.) raconte qu'après le meurtre d'Anag et des membres de sa famille, un certain Pourtar d'une famille distinguée de la Perse et qui avait épousé à Césarée Sophie, sœur d'Euthale, prévint Okohi, femme d'Anag, de l'ordre donné par Chosroès de mettre à mort tous les membres de la famille de son époux. Ce Pourtar se chargea de cacher le fils d'Anag, appelé Grégoire, pour le sauver de la mort, et le confia à Sophie. Sourèn, frère de Grégoire, fut conduit en Perse par ses gouvernantes et fut élevé à la cour du roi des Hephthalites, auprès de Khosrovouhi, sœur d'Anag, femme de Diran, fils de Djevanchir (Oukhthannès d'Édesse, *op. cit.*, p. 68. — Vartan, *Hist., univ.* en arm., p. 37). Devenu grand, Sourèn passa sur le territoire des Djens et devint le roi du pays (Zénob, p. 22 du texte et p. 29 de la tr. fr. — Oukhthannès d'Édesse, p. 68). Pourtar, ayant conduit Grégoire en Cappadoce, le fit élever et instruire dans les lettres grecques et syriaques. A l'âge de douze ans, Grégoire épousa Marie, fille de David, dont il eut Verthanès et Rhesdaguès (Zénob, p. 22 du texte et p. 31-32 de la trad. fr. — Moïse de Khorène, liv. II, ch. 80. — Oukhthannès, p. 72. — Vartan, *Hist. univ.*, p. 37) qui devinrent plus tard patriarches de la nation arménienne.

(3) Zénob de Glag dit que le roi de Perse érigea en fête le jour de la mort de Chosroès (p. 21 du texte, et p. 27 de la trad. fr. — Oukhthannès, p. 62-64, 67).

(4) Cf. Moïse de Khorène (liv. II, ch. 76) qui emprunte ce qu'il raconte de l'invasion de l'Arménie par Ardschir, à Firmilien, évêque de Césarée, disciple d'Origène, auteur d'une Histoire des persécutions suscitées contre l'Église par les empereurs Maximien et Décius, histoire aujourd'hui perdue et que cite Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, ch. 14.

(5) Moïse de Khorène (liv. II, ch. 76) nomme l'un de ces satrapes, qui s'appelait Ardavazt Mantagouni.

πνοῆς αὐτῷ φθασάσης ἐκέλευσε τὴν συγγένειαν αὐτῶν πᾶσαν ἐξολοθρεῦσαι, καὶ μηδὲν ὅλως καταλιπεῖν ἀπὸ νεανίσκου καὶ τοῦ μὴ γινώσκοντος δεξιὰν καὶ ἀριστερόν. Ἀλλὰ καὶ τὴν θήλειαν γονὴν ἐξηφάνισαν ἐν τοῖς ξίφεσιν. Πλὴν δύο μικρότατα παιδία ἐκ τῶν υἱῶν τοῦ Πάρθου διασώσας τις τῶν ἐγγυτάτων, ἐποιήσατο μετὰ τροφῶν, καὶ ἐκφυγεῖν πεποίηκεν, ἕνα μὲν εἰς τὰ μέρη τῆς Περσίδος, τὸν δὲ ἕτερον ἐν τοῖς Ῥωμαϊκοῖς τόποις, καὶ ἐγένετο.

exterminaretur, nec ullus omnino relinqueretur, nec adolescens, nec ille, qui neque dexteram novit neque sinistram : quin et genus muliebre gladiis deleverunt. Verumtamen, cum quis ex proximis duos infantes maxime pusillos ex filiis Parthi servasset, nutrices iisdem attribuit, fecitque ut effugerent, alter quidem in' partes Persidis, alter in loca Romanis subjecta, ut revera factum est.

CAPUT TERTIUM.

Primordia S. Gregorii et Teredatis Armeniæ regis : hic, obtento patris regno, Gregorium ad idololatriam inducere frustra nititur.

§ 16. Ὡς ἤκουσε ταῦτα πάντα ὁ βασιλεὺς τῶν Περσῶν, θυμηδίας ἐπλήσθη, καὶ μεγάλην πανήγυριν ἐπετέλει ἐκείνην τὴν ἡμέραν, καὶ πλεῖστα χαρίσματα τοῖς ἱεροῖς ἐδωρεῖτο τῶν δαιμόνων. Ἐπιστρατοπεδεύσας καταλαμβάνει τὴν τῆς Ἀρμενίας μεγάλην χώραν, καὶ πᾶσαν ἡλικίαν ὁμοῦ αἰχμαλωτίσας κατακράτος εἶλεν αὐτήν. Διασωθεὶς δὲ εἷς, περιεσώσατο ἐκ μέσου τῆς αἰχμαλωσίας ἕνα τῶν υἱῶν τοῦ βασιλέως

§ 16. Ubi hæc omnia intellexit rex Persarum, repletus est voluptate, et maximam festivitatem celebravit illa die, plurimaque dæmonum fanis largitus est dona. Collecto autem exercitu, occupavit magnam Armeniæ provinciam, omnemque simul ætatem captivitati addicens, terram vi obtinuit. At unus, qui evaserat, e medio captivorum unum ex filiis regis Armeniæ Cusaronis servavit, non nimis parvum, cui nomen Teredates, tra-

Digitized by Google

fuite les troupes grecques, les repoussa jusqu'à leurs frontières (1), fit creuser des fossés pour marquer leurs limites (2), et nomma *Porte du fossé* l'endroit qui s'appelait auparavant Ojdz (3). Il emmena avec lui le reste des habitants, et s'empara du pays. Pendant ce temps, Tiridate vint chez un comte appelé Licinius (Ligianès) (4) et trouva chez lui la nourriture et l'instruction.

[§ 17.] Cependant le fils du Parthe, qui s'était réfugié en Grèce, grandit et étudia à Césarée, ville de Cappadoce, et sa gouvernante (5) l'élevait sans cesse dans la crainte du Christ. Ayant été instruit dans les doctrines de la foi chrétienne, l'Écriture-Sainte lui devint familiere, et il grandit dans la crainte de Dieu. Son nom était Grégoire. Lorsqu'il eut appris par sa gouvernante l'acte commis par son père, il s'en alla vers le roi Tiridate (6) avec la libre volonté de le servir (7). Toutefois il se cachait, ne voulait pas faire savoir de qui il était fils, et il refusait de dire d'où et comment il était venu. S'étant consacré au service du roi, il lui était soumis entièrement. Dans ce temps-là, l'Église de Dieu était persécutée par le prince des Grecs (8). Tiridate, s'étant aperçu que Grégoire appartenait au culte chrétien, commença à lui faire des reproches et des menaces et le mit

(1) Moïse de Khorène (liv. II, ch. 76) raconte que, pendant les règnes de Tacite et de Florien, Ardschir ravagea l'Arménie, battit les troupes grecques (romaines) et reduisit les habitants du pays en captivité. Tacite marcha contre Ardschir qui le mit en fuite, après quoi l'empereur fut assassiné à Djanik, dans le Pont, par les siens, tandis que son frère Florien mourait de la même manière, peu de temps après, à Tarse en Cilicie. Vopiscus (*Vie de Tacite*) est beaucoup moins précis que Moïse de Khorène, et c'est à peine s'il parle de l'expédition dirigée par Tacite contre les Perses. Quant à la mort de Tacite, Vopiscus ne dit pas si ce prince, qui était âgé de soixante-quinze ans, quand il revêtit la pourpre, périt de mort violente.

(2) Moïse de Khorène (liv. II, ch. 77) dit qu'Ardschir fit faire le bornage du pays, et éleva des termes pour indiquer les limites de la terre, et que ces bornes furent désignées sous le nom de termes ardaschiriens.

(3) L'emplacement de cette localité est incertain, car cet endroit paraît être différent de la ville du même nom qui était située dans la province de Siounie. La version grecque d'Agathange rend le nom d'*Ojdz* par τόπος Χάσματος.

(4) Il est certain qu'il est question ici de C. Fl. Licinius Licinianus qui, en 307, fut associé à l'empire avec Galère, et en 311, prit le titre d'Auguste avec Constantin et Maximin Daza. — Cf. Moïse de Kh., II, 79.

(5) Cette gouvernante s'appelait Sophie; c'était une chrétienne de Césarée, mariée à Pourtar, Perse de nation, qui était venu s'établir en Cappadoce (Moïse de Khorène, II, 80).

(6) Tiridate II, appelé *Dertad* par les Arméniens, reçut le surnom de Grand. Il était fils de Chosroès, surnommé aussi le Grand, assassiné par Anag. Tiridate fut le premier roi chrétien de la Grande Arménie, et régna de l'an 286-287 à l'an 314 de notre ère, par la volonté de Dioclétien qui l'éleva sur le trône d'Arménie dans la troisième année de son règne (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 82.— Mékhitar d'Airivank, *Hist. d'Arm.*, en arm., p. 45).

(7) Cf. Zenob de Glag, p. 22 et 23 du texte, et p. 32 de la trad. fr. — Moïse de Khorène, liv. II, ch. 80.

(8) Agathange fait allusion ici à la persécution de Dioclétien, ordonnée contre les chrétiens, en 303.

Ἀρμενίας Κουσάρῳ, οὐ μικρότατον παιδίον, ᾧ ὄνομα Τηρηδάτης, καὶ παραδοὺς παιδαγωγοῖς ἐφυγάδευσεν εἰς τὰ μέρη Ῥωμανίας ἐν τῷ τοῦ Καίσαρος παλατίῳ. Τὴν μὲν οὖν Ἀρμενίων χώραν ὁ βασιλεὺς Περσίδος περιελὼν ἰδιοποίητο, καὶ ἐπὶ τῷ ἑαυτοῦ ὀνόματι τοὺς τόπους ἐκάλει· τοὺς ἐγκαθέτους στρατηγοὺς ἐξεδίωκεν ἕως τῶν ὁρίων Ῥωμανίας, καὶ τάφρους πεποιηκὼς, ὅρια ἔστησεν· τὸν δὲ τόπον ὠνόμασεν Φοσέων πύλας, ἔνθα πάλαι ἐκαλεῖτο τόπος Χάσματος. Παραγενόμενος οὖν Τηρηδάτης ἐκάθισε παιδευόμενος παρά τινι κόμητι Λυκιανῷ καλουμένῳ.

§ 17. Ὁ δὲ υἱὸς τοῦ Πάρθου, ὁ προσπεφυγὼς τοῖς Ῥωμαίων μέρεσιν, ἀνετρέφετο καὶ ἐπαιδεύετο ἐν πόλει Καισαρείᾳ τῆς Καππαδοκίας, καὶ ἐν γνώσει τινὸς χριστιανοῦ γενόμενος, ἐδιδάχθη τὸν φόβον τῆς τοῦ Χριστοῦ διδαχῆς, καὶ τῆς θείας παιδεύσεως πάνυ ἔμπειρος ἐγένετο, ὀνόματι λεγόμενος Γρηγόριος. Ὡς δὲ ἔμαθε περὶ τῶν τοῦ πατρὸς πράξεων τῶν πάλαι γενομένων, ἐξελθὼν ἐπορεύθη πρὸς Τηρηδάτην αὐτοπροαιρέτως λειτουργῆσαι αὐτῷ, περικρύπτων δὲ αὐτὸν, καὶ μηδὲν ἐκφήνας, ἢ πόθεν, ἢ πῶς, ἢ ἕνεκεν τίνος εἰς δουλείαν

ditumque pædagogis, fugere jussit in partes Romanorum et ad Cæsaris palatium. Itaque Persarum rex captam undique Armeniæ provinciam sibi vindicavit, et ex nomine suo locis dabat nomina : ibi in statione positos militum duces persecutus est usque ad confinia ditionis Romanæ, fossisque factis, limites constituit : locum vero nominavit Φοσέων πύλας [Fossarum portas], ubi ante vocabatur τόπος Χάσματος [Hiatus locus]. Teredates igitur, ubi advenerat, manebat, ut institueretur, apud quendam comitem, nomine Lucianum.

§ 17. At filius Parthi, qui ante ad Romanorum partes fugerat, educabatur et erudiebatur in civitate Cæsarea Cappadociæ, notusque cuidam christiano factus, docebatur timorem doctrinæ christianæ, divinæque eruditionis peritus admodum factus est, nomine dictus Gregorius. Ubi vero didicit facta patris sui, quæ olim contigerant, abiens ivit ad Teredatem ut libera voluntate ei serviret, occultans tamen se, et nihil indicans, unde, aut quomodo, aut qua de causa, in servitutem se inclinans, administrandum ei cum omni subjectione venisset. Iisdem

Digitized by Google

souvent en prison, couvert de chaînes, pour qu'il abandonnât le culte du Christ et qu'il lui obéît, en adorant de fausses et impures divinités.

[§ 18.] A cette époque le prince des Goths (1) rassembla des soldats, et, ayant réuni une armée considérable, déclara la guerre au prince des Grecs (2). Il lui envoya des ambassadeurs pour lui dire : « Pourquoi mettons-nous tant de gens en campagne, tant d'hommes hors de combat, et ruinons-nous le pays en y jetant la consternation? Me voici seul, loin de mes cohortes et marchant contre toi. Avance-toi de ton côté, et trouvons-nous ensemble en champ clos. Si je triomphe, les Grecs resteront soumis à ma domination; si au contraire tu es victorieux, nous serons soumis à tes lois pour la vie, et, au lieu de répandre du sang, nous ne songerons qu'au bien général. » Ayant entendu ces paroles, le roi des Grecs fut effrayé, puisque son adversaire ne voulait pas livrer de bataille rangée et qu'il refusait de consentir aux propositions de l'ambassade, n'étant pas d'une complexion vigoureuse. Aussi, saisi de terreur, il ne savait que répondre. A ce moment l'empereur ordonna d'expédier des messagers et des décrets aux princes et aux officiers de son empire, pour qu'ils se hâtassent de venir le trouver. Tous les princes, les troupes et les satrapes arrivèrent sans retard. Licinius se hâta de rejoindre également le camp du roi avec son armée.

(1) Ce roi des Goths est appelé Hratché ou Hertché, par les écrivains arméniens. Il était fils d'Askednè ou Saklène, sœur de S. Jacques de Nisibe, l'un des plus illustres Pères de l'Église arménienne. Jacques était lui-même fils de Khosrovouhi, sœur d'Anag, père de S. Grégoire (Zénob de Glag, p. 22 du texte et p. 29 et 30 de la trad. fr. — Oukhthannès d'Édesse, p. 68). Hratché, venu avec ses parents, dans le pays des Goths, fut, à la suite de circonstances heureuses, élevé à la dignité royale (Oukhthannès, p. 68. — Vartan, *Hist. univ.*, p. 37).

(2) Cf. Zénob de Glag, p. 22 du texte et p. 30 de la trad. fr. — Le prince des Grecs dont il est question dans ce passage n'est autre que Dioclétien.

ἑαυτὸν ὑποκλίνας, ἐν πάσῃ ὑποταγῇ λειτουργεῖν ἐνώπιον αὐτοῦ. Καὶ ἐν τοῖς καιροῖς ἐκείνοις ὁ τῶν Ἑλλήνων ἄρχων τὴν τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίαν ἐδίωκε, καὶ τότε μανθάνει ὁ Τηριδάτης περὶ Γρηγορίου ὅτι χριστιανὸς ὑπάρχει. Ἤρξατο δὲ τηνικαῦτα ἐπιτιμᾶν αὐτῷ, καὶ διαφόρως ἀγαναγκτήσεως ἐπιτιθέναι· πολλάκις δὲ ἐν φυλακαῖς καὶ δεσμοῖς καὶ βασάνοις ἔθλιβεν αὐτὸν, καὶ ἀποστῆσαι ἔσπευδε τῆς τοῦ Χριστοῦ προσκυνήσεως, καὶ εἰς δουλείαν ὑπεισαγαγεῖν τῆς τῶν ματαίων εἰδώλων βδελυρᾶς λατρείας.

§ 18. Ἐν δὲ ταῖς ἡμέραις ἐκείναις στράτευμα συναθροίζει ὁ τῶν Γότθων ἄρχων, καὶ πολλὴν βοήθειαν συγκομίσας, ἦλθε πόλεμον στῆσαι μετὰ τοῦ τῶν Ἑλλήνων ἄρχοντος, καὶ τὸν τρόπον τοῦτον, φασὶν, ἀποστέλλει λέγων αὐτῷ· Ἵνα τί ὅλως παράγομεν τοὺς συμμίκτους ἐν τῷ πολέμῳ, καὶ κατακόπτομεν τὰ στρατεύματα, κίνδυνον δὲ ἅμα καὶ ἀνάγκην ταῖς πόλεσιν ἐπιφέρομεν; Ἰδοὺ ἐγὼ ἀντίπαλος ἐκ τοῦ ἡμετέρου στρατοῦ ἐξέρχομαι, καὶ σὺ αὐτὸς ἀπὸ τῶν Ἑλλήνων, καὶ μονομαχήσωμεν. Ἐὰν ἐγὼ σὲ ὑπερνικήσω, οἱ Ἕλληνες ἐμοὶ ὑποταγῶσιν ἐν δουλείᾳ· εἰ δὲ αὐτὸς ἐμὲ ὑποπιάσῃς, οἱ ἡμέτεροί σοι ἀποκλίναντες δουλεύσωσι, καὶ χωρὶς αἱματεκχυσίας τοῖς ἀμφοτέρων μέρεσι γένηται εἰρήνη, καὶ ἀσφάλεια. Ταῦτα ἀκούσας ὁ τῶν Ἑλλήνων βασιλεὺς, ἐφοβήθη λίαν, ὅτι ἀναλκέστατος ὑπῆρχε τῇ τῶν ὀστῶν δυνάμει, καὶ ἐκκενωθεὶς τὸ τῆς καρδίας θάρσος, ἐταράχθη μὴ εὑρίσκων, πῶς αὐτῷ παράσχοι ἀπόκρισιν. Τότε παρακελεύεται πανταχῇ γράμματα καταπεμφθῆναι πρὸς τοὺς στρατηγοὺς τῆς ἰδίας ἐξουσίας, ὅπως πάντες παρ' αὐτὸν ἐν τάχει παραγένωνται. Τότε δὴ οἱ ἄρχοντες καὶ οἱ στρατηγοὶ τὰ πρὸς αὐτὸν ἐν σπουδῇ κατελάμ-

temporibus Græcorum princeps ecclesiam Dei persecutus est, et tum rescivit Teredates de Gregorio, quod christianus esset. Itaque ipsum continuo cœpit increpare, variisque modis per indignationem aggredi : frequenter autem carceribus, vinculis et cruciatibus ipsum affligebat, studebatque eum ab adoratione Christi abducere, et ad abominandum inanium idolorum sensim reducere cultum.

§ 18. Illo tempore Gothorum princeps exercitum congregat, multorumque secum trahens subsidium, venit bellum moturus principi Græcorum, eoque modo, inquiunt, legationem mittens, locutus est : Ut quid omnino commixtos adducimus in conflictum, et agmina concidimus, periculum vero simul et necessitatem urbibus inducimus? Ecce ego in lucta adversarius ex castris nostris egredior, et tu ipse ex Græcis : singulari dimicemus certamine. Si ego te superavero, Græci mihi subjiciantur servi; si vero ipse me depresseris, nostri se tibi inclinantes serviant, et sine sanguinis effusione ex amborum partibus pax fiat et securitas. Hæc audiens Græcorum rex vehementer timuit, quia ossium robore erat infirmissimus, animique fortitudine destitutus, et turbatus est, quod non inveniret, quo eidem responderet modo. Tunc jubet, litteras quoquoversus mitti ad belli duces dominationi suæ subjectos, ut omnes velociter ad ipsum accedant. Duces autem et milites diligenter ad ipsum profecti sunt.

Digitized by Google

[§ 19.] Tandis que les corps d'armée étaient en marche, accompagnés de Tiridate, il arriva qu'ils entrèrent dans un chemin resserré par des haies de vignes et des blés, près des portes de la ville (1) qui, à cette heure de la nuit, étaient fermées. Ne trouvant pas à ce moment des fourrages pour les chevaux de l'armée, on découvrit, dans une étable à bœufs, une grande quantité de foin amoncelé; mais personne ne pouvait arriver jusqu'à la hauteur de l'enceinte. Tiridate, y étant monté et y ayant pénétré ensuite, jetait aux soldats botte par botte, jusqu'à ce qu'ils en eussent leur suffisance; puis il lança également au milieu de l'armée les gardiens du grenier et même les ânes (2), et franchit ensuite la muraille (3). Licinius, voyant cette force extraordinaire, en fut étonné. Le matin, comme le jour paraissait, on ouvrit les portes de la ville et toutes les troupes y entrèrent. Licinius se présenta au roi (4), avec tous les grands, les généraux, les capitaines et les princes.

[§ 20.] Le roi lui fit part de la proposition du roi des Goths. Licinius lui répondit : « Que mon seigneur soit sans aucune inquiétude; il y a à sa Porte un homme capable de lui résister; c'est Tiridate qui descend des rois du pays d'Arménie. » Et il se mit à raconter l'acte audacieux de la nuit précédente. Le roi ordonna aussitôt qu'on amenât Tiridate en sa présence, et lui fit part du défi qu'on lui avait jeté. On fit ensuite tous les préparatifs pour la rencontre qui devait avoir lieu le jour suivant. Le lendemain, à l'aube [du jour], le roi ordonna qu'on revêtit Tiridate de la pourpre et des ornements royaux. Ils lui mirent l'emblème de la dignité souveraine, et comme

(1) Il est difficile de savoir à quelle localité il est fait allusion dans ce passage. Les Mékhitaristes, dans les notes jointes à la traduction italienne d'Agathange (p. 21, note 1), hésitent à affirmer qu'il soit question de Rome ou de toute autre ville de l'empire.

(2) L'arménien dit formellement que c'étaient « des ânes », *itchian;* mais le traducteur grec a cru lire *i' tchantz*, « des chiens ».

(3) Cette action d'éclat n'est pas relatée par Moïse de Khorène (liv. II, ch. 79) qui a rassemblé cependant une foule de particularités intéressantes touchant l'adresse et la force de Tiridate, d'après l'Histoire, aujourd'hui perdue, de Firmilien, évêque de Césarée.

(4) C'est-à-dire : à l'empereur Dioclétien.

θανον. Παραλαβὼν οὖν καὶ Λικινιανὸς τὴν ὑπὸ τὴν αὐτοῦ χεῖρα στρατείαν, ἦκει μετὰ πάντων.

§ 19. Καὶ ἐγένετο ἐν τῷ πορεύεσθαι τὰ συστήματα τῶν στρατοπέδων, ἔφθασαν ἐν στενωτάτοις τόποις ἀνὰ μέσον τῶν ἀμπελώνων φραγμῶν [καὶ] πρὸς τὰς πύλας τῆς πόλεως προσανέτρεχον. Αἱ δὲ πύλαι κεκλεισμέναι ἦσαν, μεσονυκτίου ὄντος, καὶ ἐπειδὴ οὐχ ηὑρίσκετο χορτάσματα τοῖς ἵπποις, ἕως ὡρῶν πλείστων ἀναβλέψαντες, θεωροῦσι χόρτον πολὺν ἀποτεθειμένον ἐν περιβόλῳ, εἰς ὃν οὐδεὶς ἠδύνατο ἐκτεῖναι χεῖρα διὰ τὸ ὕψος τοῦ τείχους. Τότε Τηριδάτης ἐπιβὰς κάτεισιν εἰς τὸ χορτοβολίον, καὶ ἀναβρίπτει δεσμὰς μεγάλας εἰς μέσον τῆς στρατείας εἰς χορτασίαν τῶν ἵππων· οὐ μόνον δὲ, ἀλλὰ καὶ τοὺς φυλάσσοντας κύνας πολλοὺς ἐπάνωθεν τοῦ τείχους ὑπερηκόντιζεν· αὐτὸς δὲ ἀναπηδήσας καταβαίνει διὰ τοῦ τείχους. Ταύτην οὖν τὴν ῥοπὴν αὐτοῦ θεασάμενος ὁ Λικινιανὸς ὑπερεθαύμασεν, καὶ τοῦ ὄρθρου τὴν ἡμέραν ἀπογυμνώσαντος, ἠνοίχθησαν αἱ πύλαι τῆς πόλεως, οἱ δὲ στρατηγοὶ εἰσήλασαν εἰς τὴν πόλιν ἅμα τῶν στρατευμάτων. Ὁ δὲ Λικινιανὸς τῷ βασιλεῖ παρέστη, καὶ πάντες οἱ μεγιστᾶνες καὶ στρατοπεδάρχαι καὶ νουμέραρχοι.

§ 20. Ὁ δὲ βασιλεὺς διηγήσατο πάντα τοῖς ἄρχουσι τὰ δηλωθέντα ὑπὸ τοῦ τῶν Γότθων βασιλέως. Τότε ἤρξατο Λικινιανὸς τῷ βασιλεῖ λέγειν· Μηδὲν, φησὶ, ταραχθήτω ἡ καρδία τοῦ ἐμοῦ δεσπότου. Ἔστιν ἐνθάδε ἀνὴρ ἐν τῷ ὑμετέρῳ παλατίῳ, δι' οὗ αὕτη ἡ ἀπορία λύσιν λαμβάνει, Τηριδάτης ἐκ τῆς συγ-

Itaque et Licinianus, sumpto agmine, cui præerat, cum omnibus venit.

§ 19. Contigit autem quando turmæ militares proficiscebantur, ut venirent in loca angustissima, inter media sepimenta vinearum qua ad portas civitatis accesserunt. Portæ vero erant clausæ, cum esset nox media; et quoniam non inveniebantur equis pabula, ad plures horas circumspicientes, perspiciunt fœnum multum in vallo depositum, ad quod nemo poterat manum extendere propter muri altitudinem. Tunc Teredates ascendens venit ad fœnile, fascesque magnas in medium agminis projicit in pabulum equorum : neque hoc tantum; sed etiam canes multos, qui pro custodia erant, desuper ex muro jaculatus est, ipse vero rursus insiliens ex muro descendit. Hunc ejus facinoris eventum videns Licinianus vehementer admiratus est : ortoque diei, discusso crepusculo, apertæ sunt civitatis portæ, ducesque cum agminibus ingressi sunt civitatem. Licinianus autem adstitit regi, uti et omnes optimates, ducesque agminum et manipulorum.

§ 20. At rex ducibus narrat omnia quæ manifestata erant a rege Gothorum. Tunc cœpit Licinianus regem alloqui. Nihil, inquit, turbetur cor domini mei : est hic vir in vestro palatio, per quem hæc perplexa deliberatio solutionem accipiet, Teredates ex cognatione regis Ar-

Digitized by Google

personne ne le connaissait, le bruit courut que c'était l'empereur lui-même. Il traversa la masse des troupes, et, accourant au bruit de la trompette, il arriva en face des ennemis. Le roi des Goths et le prétendu empereur s'avancèrent, en aiguillonnant les flancs de leurs coursiers, et se heurtèrent. Tiridate, triomphant, saisit le roi et le conduisit en face de l'empereur (1).

[§ 21.] Alors ce prince le combla d'honneurs, lui fit de riches présents, lui ceignit la tête du diadème, lui donna la pourpre et le décora des ornements impériaux (2). Il lui confia une armée nombreuse pour son service, et le renvoya dans sa patrie, en Arménie. Après avoir remporté cette victoire, Tiridate, roi de la Grande-Arménie, prit la route de la Grèce. Arrivé dans ce pays, il rencontra beaucoup de soldats perses qui avaient soumis le pays à leur domination. Il en tua un grand nombre, et mit le reste en fuite en les repoussant jusqu'aux frontières des Perses. Tiridate reconquit le domaine de ses pères, et étendit sa puissance jusqu'aux confins de son empire (3).

V.

La première année de son règne dans la Grande-Arménie, Tiridate se rendit dans la province d'Acilicène (Eghéghiatz) (4) au village d'Erez (5),

(1) Cf. Zénob de Glag (p. 22 du texte, et p. 29-30 de la trad. fr.). — Bardesane d'Édesse qui avait composé une Histoire d'Arménie, mentionnée par Zénob et par Oukhthannès d'Édesse (p. 68), racontait dans ce livre, à ce que nous apprend ce dernier historien, que « Dertad et Hratché échangèrent entre eux un colloque », après quoi il déclare ignorer ce qu'on fit ensuite de Hratché. Il est probable qu'Oukhthannès a voulu faire allusion au combat singulier de Tiridate et de Hratché, à la suite duquel ce dernier, saisi par le prince arménien, fut amené en présence de Dioclétien. — Cf. les fragments historiques de Bardesane que nous avons recueillis et publiés dans ce volume, p. 67.

(2) L'élévation de Tiridate au trône d'Arménie, par l'ordre de Dioclétien, eut lieu la troisième année du règne de ce dernier, à ce que nous apprend Moïse de Khorène (liv. II, ch. 82), c'est-à-dire en 287. Oukhthannès d'Édesse a donc commis une erreur en disant que ce fut à l'empereur Probus que Tiridate fut redevable de sa couronne (p. 93 et suiv.).

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 82.

(4) Le canton d'Eghéghiatz est celui que les géographes anciens, notamment Strabon (liv. XI, ch. 14, § 2) et Ptolémée (liv. V, ch. 13), appellent l'Acilicène. Il était situé sur les rives de l'Euphrate, près de la ville d'Erzenga (Ardzendjan). — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 14. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pg 45.

(5) Erez, aussi appelé Eriza, Erzinga, ville située à l'O. de l'Euphrate, au sommet d'une colline, au nord du fleuve Kaïl ou Lycus. Tigrane II l'avait décorée de splendides édifices (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 13, 57). — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, pg. 14. — St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 71.

γενείας τοῦ τῆς Ἀρμενίας βασιλέως· καὶ διηγήσατο αὐτῷ πάντα τὰ κατὰ τὴν ἑσπέραν αὐτοῦ ἀνδραγαθήματα. Τότε ἐκέλευσε προσκαλέσασθαι τὸν Τηριδάτην, καὶ ἐλθὼν ἐξεῖπεν αὐτῷ πάντα ἀκολούθως. Παραυτίκα οὖν συνετάξαντο, καὶ ὥρισαν ἐν ἑτοιμασίᾳ πολέμου ἐπὶ τὴν αὔριον ἀλλήλους θεάσασθαι μονομαχοῦντας. Ὀρθρου δὲ ἀνατείλαντος, ἐκέλευσεν ἁλουργίδα αὐτὸν ἐνδυθῆναι, καὶ ἐκαλλωπίσθη Τηριδάτης ἐν σχήματι Καίσαρος. Περιέθηκαν δὲ αὐτῷ καὶ βασιλικὸν διάδημα, ὥστε μηδένα γινώσκειν, εἰ μὴ αὐτὸς οὗτος εἴη ὁ Καῖσαρ. Τὸ δὲ πλῆθος τοῦ στρατεύματος ἐκβάλλοντες ἐν φωνῇ σάλπιγγος ἔμπροσθεν ἤγαγον ἕως ἐξ ἐναντίας τῶν ἐχθρῶν. Ἀντιπαρασταθέντες δὲ ὁ καισαροειδὴς καὶ ὁ τῶν Γότθων βασιλεὺς σφοδροτάτῃ τάσει φραγγελώσαντες ἀμφότεροι τὰ τῶν ἵππων στέρνα, ἀλλήλους ἐπέφθασαν. Ἐκεῖσε δὴ ὑπερνικήσας ὁ καισαροειδὴς τὸν Γότθων βασιλέα, καὶ ἀπὸ χειρὸς αὐτὸν λαβών, παρίστησι τῷ Καίσαρι.

§ 21. Τότε ἐμεγάλυνεν σφόδρα ὁ βασιλεὺς τὸν Τηριδάτην, μεγίστας δωρεὰς δεδωκὼς αὐτῷ, καὶ ἐπιθήσας καὶ διάδημα ἐπὶ τὴν κεφαλήν, καὶ πορφύραν ἐνδύσας καὶ Καίσαρος ἐνδύμασι κοσμήσας, καὶ στράτευμα εἰς βοήθειαν ἐγχειρίσας, ἀπέλυσεν εἰς τὴν ἰδίαν χώραν· καὶ μετὰ τὴν νίκην τῆς μονομαχίας ἀναζεύγνυται ἀπὸ τῆς Ῥωμαίων χώρας Τηριδάτης ὁ τῆς

meniæ : narrabatque eidem omnia vespere præcedente ab illo patrata facinora. Tunc jussit advocari Teredaten : veniensque exposuit ei omnia consequenter. Quare confestim inter se pacti sunt et definierunt in apparatu bellico postridie invicem videre singulari pugna decertantes. Orto crepusculo, jussit rex ipsum purpura indui, et ornatus est Teredates habitu Cæsaris. Caput ejus etiam regio diademate redimiverunt, ut nullus perspicere aliud posset, nisi quod esset hic ipse Cæsar. Multitudinem autem exercitus canente tuba progredi fecerunt, donec starent e regione hostium. At stantes invicem oppositi personatus Cæsar et Gothorum rex, equorum armis vehementissimo impetu percussis, in alterutrum ferebantur. Hic vero regem Gothorum superavit personatus Cæsar, manuque apprehensum, ad Cæsarem traxit.

§ 21. Tunc imperator summopere extulit Teredaten, datis ei muneribus maximis : diadema eidem imposuit et purpuram, vestimentisque ornavit cæsareis, datoque eidem exercitu in subsidium, dimisit in provinciam suam. Itaque post relatam singulari pugna victoriam, Teredates majoris Armeniæ rex ex ditione Romanorum

Digitized by Google

dans le temple d'Anahid (1), pour y faire des sacrifices. Ayant rempli cet indigne ministère, il descendit et campa sur la rive du fleuve Lycus (Kaïl) (2). Étant entré dans sa tente et s'étant mis à table, au moment où tout le monde se préparait à boire, le roi donna l'ordre à Grégoire (Krikor) de faire à l'autel d'Anahid une offrande de couronnes et d'épais rameaux. Mais celui-ci refusa de rendre aucun hommage aux divinités.

[§ 22.] Alors le roi commença à parler à Grégoire en ces termes : « Tu es étranger et ignoré parmi nous; comment oses-tu donc adorer un Dieu que je n'adore pas? » Ensuite il ordonna de le mettre en prison durant tout le jour. Le lendemain, il commanda qu'on amenât Grégoire en sa présence. Le roi lui parla alors de cette manière : « Il y a déjà tant d'années que je te connais, tu m'as toujours servi fidèlement; j'ai toujours été satisfait de tes services, et mon intention était de t'accorder la vie (des faveurs). Pourquoi donc refuses-tu d'exécuter ma volonté? » Grégoire lui répondit : « Dieu a commandé que les serviteurs obéissent à leurs maîtres sur la terre, et tu conviens que je t'ai servi de tout mon pouvoir. Mais le respect et le service que l'on doit à Dieu, on ne peut les accorder à aucun autre, parce que lui seul est le Créateur du ciel et de la terre, des anges qui glorifient sa majesté, des hommes qui sont son ouvrage et qui doivent l'adorer et accomplir sa volonté, et de tout ce qui est dans

(1) Ce temple d'Anahid à Erez est cité par Pline (V, 33), Strabon (XI, ch. 14, § 16), Procope (*Bell. pers.*, I, 17), et d'autres encore (Emin, *Rech. sur le pagan. arm.*, p. 13). — La déesse Anahid est d'origine assyro-babylonienne; son nom était *Anahata* en ancien persan, mot qui veut dire « sans tache », épithète du génie femelle de l'eau, appelé aussi *Ardoui Sour* (Cf. *Zend-Avesta*, trad. d'Anquetil Duperron, t. III, p. 172 et suiv. — Oppert, *Expédit. de la Mésopotamie*, t. II, p. 194 et suiv. — Reinaud, *Mém. sur la Mésène et la Kharacene*, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, t. XXIV, P. II, p. 24, note 2). Anahid est la même que la Beltis des Assyriens, la Mélita des Babyloniens (Hérodote, I, 131), qui était également adorée en Perse sous le même nom. — M. Emin a développé avec beaucoup de pénétration tout ce qui a trait au culte d'Anahid en Arménie, dans ses « Recherches sur le paganisme arménien » (p. 10 de la trad. fr. de M. de Stadler), et a démontré que cette divinité était différente d'Artémis, avec laquelle les Grecs l'avaient à tort identifiée.

(2) Le fleuve Kaïl, que les Grecs, et notamment Strabon (liv. XI, ch. 14, § 7), ont traduit par Λύκος, et Pline par *Lycus* (V, 24), descend des montagnes de Trébizonde et va se jeter dans l'Euphrate.

μεγάλης Ἀρμενίας βασιλεὺς, καὶ παραγενόμενος εὑρίσκει τοὺς τῶν Περσῶν στρατηγοὺς ὅτι τὴν ἅπασαν χώραν εἰς ἑαυτοὺς ἦσαν ἀποσπασάμενοι ἐν δουλείᾳ· καὶ πολλοὺς μὲν ἐξ αὐτῶν κατέκοψεν, πολλοὺς δὲ εἰς τὰ μέρη τῆς Περσίδος φυγάδας ἐποίησεν, καὶ τὴν πατρώαν δεσποτείαν ἀποσπάσας, κατίσχυσεν τῶν τῆς χώρας ὁρίων.

Ἐν τῷ πρώτῳ ἔτει τῆς μεγάλης Ἀρμενίας Τηριδάτου βασιλέως ἐπορεύθησαν καὶ ἦλθασιν ὁ βασιλεύς τε καὶ ὁ στρατὸς εἰς τὴν ἐκκλησίαν τὴν (l. Ἀκιλικηνὴν) λεγομένην Πατρίδα, ἐν τῇ κώμῃ τῇ καλουμένῃ Ἔρηξ, ἔνθα ἦν τὸ τῆς Ἀρτέμιδος ἱερὸν, ἵνα ἐκεῖ ἐπιθύσωσι. Καὶ τελέσαντες τὸ ἀθέμιτον ἔργον, κατέβησαν παρεμβάλλοντες παρὰ τὸ χεῖλος τοῦ καλουμένου Λύκου ποταμοῦ. Εἰσελθὼν δὲ εἰς τὴν σκηνὴν ὁ βασιλεὺς, κατεκλίθη ἐν δείπνῳ, καὶ πεπωκὼς ἡγαθύνθη σφόδρα. Τότε κελεύει τὸν Γρηγόριον στέμματα καὶ δασεῖς κλάδους τῶν δένδρων δῶρα εἰσφέρειν ἐν τῷ ἱερῷ τῇ εἰκόνι τῆς Ἀρτέμιδος. Ὁ δὲ οὐ προσεδέξατο τιμὴν προσενέγκαι τοῖς εἰδώλοις.

§ 22. Ἤρξατο οὖν ὁ βασιλεὺς διαλέγεσθαι πρὸς Γρηγόριον, καί φησιν· Ἄνθρωπος ξένος καὶ ἀπερίστατος ἐλθὼν προσήγγισας ἡμῖν, καὶ πῶς τολμᾷς σέβειν θεὸν τὸν μὴ παρ' ἐμοῦ προσκυνούμενον; Καὶ ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐκέλευσεν αὐτὸν ἐν ἀσφαλείᾳ γενέσθαι. Τῇ δὲ ἐπιούσῃ προσέταξεν, καὶ ἤνεγκαν τὸν Γρηγόριον ἐπὶ τοῦ βασιλέως· εἶπεν δὲ αὐτῷ ὁ βασιλεύς· Τοσαῦτα ἔτη, ἀφ' οὗ τεθέαμαί σε, καὶ ἐξ ὅλης

castra movet, et ubi advenerat, reperit quod Persarum duces totam provinciam ad se abstraxerant in servitutem : et multos quidem ex ipsis concidit, multos quoque coegit in Persidem fugere, paternamque dominationem sibi vindicans, fines provinciæ in potestate sua habuit.

Anno primo regnantis Teredatæ, magnæ Armeniæ regis, rex ejusque exercitus profecti sunt; veneruntque ad ecclesiam (Acilicenen) dictam provinciam, ad vicum qui vocatur Erez, ubi erat fanum Artemidis, ut ibidem offerrent sacrificia. Peractoque nefando opere, descenderunt castrametaturi ad ripam fluminis dicti Lyci. Rex autem, in tabernaculum ingressus, discubuit ad cœnandum et, sumpto potu, admodum gavisus est. Tunc jubet Gregorium coronas et densos arborum ramos in templum portare dona simulacro Artemidis. At ille non sustinuit honorem afferre idolis.

§ 22. Cœpit igitur rex Gregorium alloqui et dicit : Homo peregrinus et destitutus ad nos veniens accessisti, et quomodo audes colere Deum qui a me non adoratur? Eodem die præcepit, ut sub tuta esset custodia. Postridie vero jussit, et Gregorium adduxerunt ad regem. Rex autem eidem dixit : Tot sunt anni, quibus te vidi, et

Digitized by Google

la mer et sur la terre. » Le roi répliqua : « Sache que tu as rendu inutile le mérite de tes services auxquels je rends témoignage. Donc, au lieu de faveurs que tu avais méritées, je multiplierai tes disgrâces; au lieu d'honneurs, je te couvrirai de honte; tu n'auras plus ni charges, ni dignités, mais je te donnerai la prison, des chaînes et une mort terrible, si tu refuses de rendre un culte aux divinités, et surtout à la noble dame Anahid, la gloire et la vie de notre nation (1), qui a été honorée par tous les rois et en particulier par le roi des Grecs; car elle est mère de toute science, bienfaitrice du genre humain, et fille du grand et fort Aramazd (2). »

[§ 23.] Grégoire reprit : « Je t'ai obéi autant qu'il était en moi; je n'ai pas perdu le mérite de mes services, puisque le Seigneur a prescrit d'obéir aux maîtres de la terre. Donc c'est Dieu qui récompense lui-même les services. Je n'attendais aucune récompense de toi, mais de mon Créateur de qui dépendent tous les êtres visibles et invisibles. Quant à ce que tu me dis, que tu multiplieras mes disgrâces au lieu de doubler mes faveurs, en me privant de cette vie, tu augmentes la joie qui

(1) Cf. Emin, *Recherches sur le pag. arm.*, p. 11 de la trad. fr.

(2) Aramazd, l'*Ahura-Madza* du Zend-Avesta, Oromazès, Ormuzd ou Ormizd des Occidentaux. Les Arméniens lui donnaient le titre de *père des dieux*, et l'épithète de *grand* et *fort*, *créateur du ciel et de la terre*, *produisant la fertilité et l'abondance*. Les Grecs, qui avaient un goût très-prononcé pour les assimilations, ont identifié Aramazd à Zeús (Emin, *Rech. sur le pag. arm.*, p. 9 et suiv.).

σου δυνάμεως ἐδουλευσάς μοι εὐγνωμόνως, καὶ ηὐχαρίστουν τοῖς καμάτοις. Διὸ εἶχον ἐν τῇ ψυχῇ ἀποδοῦναί σοι τὴν χάριν· ἵνα τί οὖν οὐ ποιεῖς τὸ ἐμοῦ θέλημα; Ἀποκριθεὶς δὲ Γρηγόριος, εἶπεν· Ἐκέλευσεν ὁ Θεὸς, ἵνα οἱ δοῦλοι ὑποταγῶσι τοῖς σαρκικοῖς δεσπόταις, καθὼς πρέπον ἐστὶν, ὡς καὶ αὐτὸς μαρτυρεῖς μοι, ὡς ἐδούλευσά σοι ἐξ ὅλης μου τῆς ἰσχύος. Ὅμως δὲ τὴν τοῦ Θεοῦ τιμὴν καὶ λατρείαν οὐδὲν ἔξεστιν ἀποδοῦναι (l. οὐδ' ἔνεστι προδοῦναι). Αὐτὸς γάρ ἐστιν μόνος ποιητὴς οὐρανοῦ καὶ ἀγγέλων καὶ γῆς καὶ ἀνθρώπων καὶ πάντων ὁρατῶν τε καὶ ἀοράτων κτισμάτων, τῶν ὀφειλόντων προσκυνεῖν αὐτὸν καὶ λατρεύειν. Ὁ δὲ βασιλεὺς ἔφη· Γίνωσκε ὅτι ἀπεποιήσω τὸν σὸν κόπον, ὃν ἐμοὶ κεκοπίακας, ὡς ἐγὼ μαρτυρῶ. Νῦν δὲ ἀντὶ τιμῆς ἐπιτίθημί σοι θλίψιν, καὶ ἀντὶ δόξης ἀτιμίαν καὶ ἀντὶ ἀξιώματος φυλακὴν καὶ δεσμὰ, καὶ αὐτὸν τὸν θάνατον τὸν ἀποκόπτοντα πάσας τὰς ἐλπίδας τῶν ἀνθρώπων, ἐὰν μὴ καταδέξῃ τοῖς θεοῖς λατρείαν προσφέρειν, μάλιστα ταύτῃ τῇ μεγάλῃ Ἀρτέμιδι, τῇ δεσποίνῃ, ἥτις ἐστὶ δόξα τῷ ἡμετέρῳ γένει καὶ σωποιός· ἣν καὶ βασιλεῖς πάντες τιμῶσι, καὶ μάλιστα ὁ βασιλεὺς τῶν Ἑλλήνων. Μήτηρ γάρ ἐστι πάσης σωφροσύνης, καὶ φιλάνθρωπος τῇ ἀνθρωπίνῃ φύσει, καὶ γέννημα τοῦ μεγάλου καὶ ἐναρέτου Διός.

§ 23. Εἶπε δὲ Γρηγόριος· Ἐγὼ μέν σοι ἐν εὐνοίᾳ κεκοπίακα, καὶ οὐκ ἄν ποτε ἐγὼ αὐτὸς τῶν ἐμαυτοῦ κόπων (l. τὸν ἐμ. κόπον) ἀποποιήσω, οὐδὲ ἀθετήσω κατὰ τὸ διαταχθὲν παρὰ τοῦ Θεοῦ δουλεύειν σαρκικοῖς δεσπόταις. Ἀλλ' ἔστιν Κύριος, ὁ τῶν ἀγαθῶν μισθαποδότης. Οὐδὲ γὰρ ἐγὼ παρὰ σοῦ ἐδόκουν ἀπολαβεῖν τι, ἀλλ' ἀπὸ τοῦ ποιητοῦ, οὗ εἰσὶν ὁρατὰ καὶ ἀόρατα κτίσματα. Περὶ δὲ ὧν λέγεις θλίψιν μοι ἐπιθεῖναι ἀντὶ τιμῆς, προστιθεῖς μοι τὴν τοῦ Χριστοῦ ἡτοιμασμένην εὐφροσύνην, οὗ ἡ δεσποτεία αἰωνία, καὶ ἡ βασιλεία ἄληκτος, καὶ τὰ ἀγαθὰ ἀκατάληπτα· καὶ ὅτι ἀντὶ δόξης ἔφης ἀτιμίαν ἐπαγαγεῖν, ὄντως προξενεῖς μοι τὴν τῶν

totis viribus bonaque voluntate mihi servivisti, et labores accepi animo benigno. Quapropter in anima habebam tibi gratiam referre. Ut quid igitur non perficis voluntatem meam? Respondens vero Gregorius, dixit : Præcepit Deus, ut servi subjiciantur dominis carnalibus, sicut decet; quemadmodum ipse mihi testaris, quod tibi serviverim ex tota virtute mea. Verumtamen non licet Dei honorem et cultum ullo modo prodere. Ipse enim solus est creator cœli et angelorum, terræque et hominum, visibiliumque omnium et invisibilium creaturarum, quæ adorationem ipsi debent et servitutem. At rex dixit : Intellige, irritum fecisse te laborem, quo mihi servivisti, ut ego testor. Nunc vero pro honore inferam tibi angores, pro gloria ignominiam, pro dignitate carcerem et vincula, ipsamque mortem, qua omnes hominum spes abscinduntur; nisi receperis divinum cultum te deis oblaturum, præsertim magnæ huic Artemidi dominæ, quæ generi nostro et gloriæ est et saluti : quam et reges omnes colunt, et maxime rex Græcorum. Omnis enim sapientiæ est mater, benignaque in humanam naturam, et progenies magni fortisque Jovis.

§ 23. Verum Gregorius dixit : Ego quidem bona voluntate pro te laboravi, et nunquam ego ipse laborem meum recusabo, neque negligam secundum Domini præceptum servire dominis carnalibus. At est Dominus, qui bonorum est remunerator. Neque enim a te aliquid accipere cogitavi, sed a Creatore, cujus sunt visibiles invisibilesque creaturæ. Quod dicis, velle te mihi pro honore angores inferre, auges mihi lætitiam præparatam a Christo, cujus dominatio æterna, cujus regnum perpetuum cujus bona incomprehensibilia sunt.

Digitized by Google

m'a été préparée par le Christ, dont la félicité est éternelle, dont le règne n'a pas de fin et dont les joies ne diminuent point. Si, au lieu d'honneurs, tu m'accables de ton mépris, tu m'accordes par là la splendeur des anges, adorateurs bienheureux de leur Créateur. Et pour ce qui est de me menacer de la prison et des chaines, au lieu de m'élever en dignité, tu me rends heureux, car de cette manière, je ressemblerai à mon Seigneur par ses liens et je me réjouirai avec lui le jour de son avénement. En me chassant de ta table, tu me prépares une place au banquet d'Abraham, père des croyants et de tous les justes qui jouiront du royaume de Dieu. Me menaces-tu de la mort? voici que tu me fais entrer dans le chœur du Christ, où sont tous ceux qui ont été appelés, les patriarches, les justes, les prophètes, les apôtres, les martyrs et tous les élus. Tu me menaces de m'enlever par la mort l'espérance de la vie, parce qu'en vérité tu n'as point d'espérance. Ne sais-tu pas que l'espérance de ceux qui adorent Dieu se raffermit? Tous ceux qui, comme toi, adorent des dieux muets, et les ouvrages inanimés faits par la main des hommes, désespèrent véritablement de la vraie vie de Dieu....

[§ 24.] « Quant à la noble dame Anahid que tu appelles Grande-Déesse, il y eut peut-être jadis une femme de ce nom, à qui des hommes, au moyen d'enchantements idolâtriques et de fantômes représentant différentes figures de démons, imaginèrent de faire élever des temples et des statues, pour les adorer. Ces simulacres n'ont pas de vie; ils ne peuvent faire ni le bien ni le mal, ils ne peuvent honorer leurs ministres,

---

ἀγγέλων τιμὴν ἐν εὐφροσύνῃ (deest σεβόντων) τὸν ἑαυτῶν ποιητήν· καὶ ὅτι λέγεις ἀντὶ ἀξιώματος φυλακὴν καὶ δεσμὰ περιβαλεῖν μοι, μακάριός εἰμι δεξάμενος τὴν μίμησιν τῶν δεσμῶν τοῦ ἐμοῦ δεσπότου, ἵνα μετ' αὐτοῦ εὐφρανθῶ καὶ ἀγαλλιάσωμαι ἐν τῇ αὐτοῦ παρουσίᾳ. Καὶ ἐπειδὴ νομίζεις ἀποστερεῖν με τῶν σῶν δείπνων, ἰδοὺ ἑτοιμάζεις με κατακλιθῆναι μετὰ τοῦ πατρὸς τῆς πίστεως ἡμῶν Ἀβραὰμ, καὶ πάντων τῶν δικαίων, τῶν μελλόντων εὐφρανθῆναι ἐν τῇ βασιλείᾳ τοῦ Θεοῦ· καὶ ὅτι ἀπειλεῖς μοι θάνατον, ἰδοὺ ἀναμιγνύεις με εἰς τὸν χορὸν τοῦ Θεοῦ, ἔνθα πάντες εἰσὶ χορεύοντες, πατέρες καὶ δίκαιοι καὶ προφῆται καὶ ἀπόστολοι καὶ μάρτυρες καὶ πάντες οἱ ἐκλεκτοὶ τοῦ Θεοῦ. Καθὼς δὲ λέγεις ὅτι ἐν τῷ θανάτῳ τὴν ἐλπίδα τῆς ζωῆς σου ἐκκόπτω, οὐχ ἡ ἐμὴ ἀλλ' οὐδενὸς ἡ ἐλπὶς ἐκκόπτεται ἀπὸ πάντων τῶν θεοσεβῶν· ἡ δὲ τῶν θεοφιλῶν ἐλπὶς περικρατεῖ, ἣν καὶγὼ αὐτὸς ἔχω· τῶν δὲ καθ' ὑμᾶς λατρευόντων εἰδώλοις καὶ χειροποιήτοις ἀνθρώποις, ἀληθῶς ἐστὶ ἀπηλπισμένοι ἀπὸ τῆς θείκης ζωῆς.

§ 24. Ἣν δὲ σὺ καλεῖς μεγάλην δέσποιναν Ἀρτεμιν, σεαυτὸν ἀπατῶν (f. ἀπατᾷς). Οὐχ οὕτως γὰρ ἔχει τὰ περὶ τούτων· ἀλλ' ἄνθρωποι ἐγένοντο ἐν καιρῷ τινι. Καὶ ἐπειδήπερ διὰ κνήσεις δαιμόνων καὶ γοητείας ἐξέστησαν τούς τε ἀνθρώπους, μορφὰς καὶ φαντασίας αὐτῶν τῶν δαιμόνων δεικνύντων, ἔπεισαν βωμοὺς οἰκοδομεῖν, καὶ στήλας στῆσαι, καὶ προσκυνεῖν τὰ ἀνωφελῆ, τὰ μὲν μηδὲ κακὸν μηδὲ ἀγαθὸν ποιῆσαι δυνάμενα. Οὐδὲ γὰρ τιμῆσαι τοὺς ἰδίους λατρευτὰς, οὐδὲ ἀτιμῆσαι τοὺς ὑβρίζοντας οἷοί τέ εἰσιν, οὕστινας ὑμεῖς σκοτισθέντες λατρεύετε, καὶ τὸν νοῦν ἐξεστηκότες. Καὶ ἀντὶ τοῦ Θεοῦ, οὗ τῶν ἀγαθῶν ἀπελάβετε, τιμᾶτε τοὺς λιθίνους καὶ ξυλίνους καὶ χρυσοῦς καὶ ἀργυροῦς, ἃ ὁ Θεὸς ἔκτισεν εἰς ὑπηρεσίαν καὶ ἀπόλαυσιν καὶ χρείαν τῶν ἀνθρώπων...

Quod dixisti, pro gloria ignominiam te illaturum, omnino mihi concilias honorem angelorum, cum lætitia factorem suum laudantium. Quod ais, pro dignitate carcerem et vincula mihi præparata, beatus sum, si vincula domini mei valeam imitari, ut cum ipso oblectationem consequar, et in adventu ejus exsultem. Quod statuis me tuis privare cœnis, præparas me ad decumbendum cum patre fidei nostræ Abraham, et cum omnibus justis, qui hilaritate summa perfruentur in regno Dei. Quod mortem mihi minitaris; ecce immisces me choro Dei, apud quem omnes choreas agunt, Patres, Justi, Prophetæ, Apostoli, Martyres, et omnes electi Dei. Quum vero dixisti: Morte omnem tibi vitæ spem abscindo: non mea neque omnium piorum spes morte abscinditur; invalescit vero spes Deum colentium, quam et ego habeo. Eorum vero, qui apud vos idola et opera manuum colunt, nulla revera est spes vitæ divinæ.

§ 24. Quod autem magnam dominam vocas Artemidem, id facis te ipse decipiens. Non ita se habent res istorum: sed homines aliquando fuerunt. At quoniam dæmones per prurigines et præstigias homines in admirationem traxerunt, ipsi figuras et phantasmata repræsentantes, persuaserunt eis, ut altaria ædificarent, columnas erigerent, et adorarent inutilia, quæ neque malum facere possunt, neque bonum. Etenim nec honorare possunt cultores suos, nec injuria afficientes ignominiose habere; quos vos tenebris excæcati et mente emoti divino cultu honoratis et Dei loco, a quo bonas accepistis, vos colitis lapideos, ligneos, aureos, argenteos deos, quas materias Deus creavit in ministerium et usum hominum...

Digitized by Google

ni punir ceux qui les outragent. Il n'y a qu'un esprit aveugle qui puisse adorer les dieux que vous honorez..... »

VI.

[§ 28.] Le roi prit la parole et dit : « Combien de fois t'ai-je averti et ordonné de ne plus répéter en ma présence ces fables que tu as trouvées et apprises, et qu'il ne t'appartient pas de me raconter? Je t'ai ménagé à cause de tes services et parce que j'espérais que tu reviendrais au vrai culte, en adorant les divinités dont tu offenses de nouveau l'honneur. Tu invoques un autre Créateur inutile, et tu outrages ceux qui sont vraiment créateurs, même la grande Anahid qui vivifie et protége l'Arménie. Tu en fais de même pour le grand et fort Aramazd, créateur du ciel et de la terre. Nos autres divinités, tu les appelles muettes et insensées. Dans ton arrogance, tu nous as outragés, en nous appelant chevaux et mulets. Or, puisque tu as accumulé tant d'offenses, en nous comparant même à des animaux, je te livrerai aux tourments, je mettrai un frein à ta langue, afin que tu saches que ce sont les paroles que tu as osé répéter devant moi qui en sont cause. Je t'ai fait un grand honneur en daignant parler avec toi, et tu m'as répondu comme à un égal. »

[§ 29.] Et il ordonna qu'on lui attachât les mains derrière le dos, qu'on lui mît un mors dans la bouche, une grande quantité de sel sur le dos, qu'on lui liât la poitrine; et, au moyen d'une corde attachée aux mains et aux pieds, qu'on le hissât avec une machine, à l'endroit le plus élevé des murs du palais. Il resta ainsi lié très-étroitement pendant sept jours. Après ce temps, le roi ordonna qu'on le délivrât de ses liens cruels et qu'on l'a-

CAPUT QUARTUM.

Supplicia, quibus Gregorii constantiam frangere nititur Teredates.

§ 28. Ὑπολαβὼν δὲ ὁ βασιλεὺς, εἶπεν αὐτῷ· Ποσάκις σε ἐνουτέθησα καὶ ἐνετειλάμην, ἵνα μὴ δευτερώσῃς τὰ πλάσματα τῶν μυθευομένων σου ῥημάτων, ἃ συῤῥάψαι μεμάθηκας; οὐδὲ γὰρ πρέπει σε λαλεῖν ταῦτα. Κἀγὼ ἐφεισάμην σου, ὡς κεκμηκότος, ὅπως ἔλθῃς εἰς εὐθύτητα σέβειν τοὺς θεούς. Σὺ δὲ ἐπιβαλὼν ἄλλῳ τὴν τιμὴν αὐτῶν, ὃν ἂν βούλῃ, καλεῖς ποιητὴν, καὶ τοὺς ὄντας ἀληθῶς ποιητὰς ὑβρίζεις, καὶ τὴν μεγάλην Ἄρτεμιν, ἐν ᾗ ζῇ καὶ ζωὴν ἔχει ἡ χώρα τῆς Ἀρμενίας, σὺν ταύτῃ καὶ τὸν ἀνδρειότατον Δία, τὸν ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς, μετὰ δὲ τοῦτον καὶ τοὺς ἄλλους θεοὺς, καλέσας ἀψύχους καὶ ἀλάλους· καὶ ἡμῖν δὲ ἐξέτεινας ὕβρεις. Ἐτόλμησας γὰρ εἰπεῖν ἡμᾶς ἵππους καὶ ἡμιόνους, καὶ πάσας λοιδορίας προστεθεικὼς, ἐθάῤῥησάς τε ἀλόγους (f. ἄλογα) ἡμᾶς εἰπεῖν. Νῦν περιβαλῶ σε ἐν βασάνοις, καὶ κημὸν ἐμβαλῶ ἐν ταῖς σιαγόσιν σου, ἵνα γνῷς τὴν ματαιότητα τῶν σῶν λόγων, οὓς προελάλεις ἐνώπιόν μου, ὅτι διὰ ταῦτά σοι ἐγένετο. Καὶ τοῦτο, φησὶ, μέγα σοί ἐστιν, ὅτι ἐλάλησας ἐνώπιόν μου, καὶ ἐτίμησά σε, καὶ ἔδωκάς μοι ἀπόκρισιν, ὡς τῷ σῷ ἑταίρῳ.

§ 29. Καὶ ἐκέλευσεν ἐξάγκωνα δῆσαι αὐτὸν, καὶ κημὸν ἐν τῷ στόματι αὐτοῦ δοῦναι, καὶ τοῦ παρ' αὐτοῖς λαζευτοῦ ἅλατος βώλους ἐπιθεῖναι κατὰ τοῦ νώτου αὐτοῦ, καὶ στραγγαλώσαντες αὐτὸν τῇ στραγγάλῃ κατὰ τοῦ στήθους κατασφίγξαι καὶ ἀνακρεμασθῆναι ἐν ὑψηλοτάτῳ τόπῳ τοῦ δώματος τοῦ παλατίου αὐτοῦ διὰ μηχανικῶν ὀργάνων. Καὶ ἔμεινεν οὕτως κρεμάμενος ἑπτὰ ἡμέρας, καὶ ἐκέλευσεν καὶ ἔλυσαν αὐτὸν ἀπὸ τῶν πικροτάτων καὶ δεινοτάτων βασάνων τούτων.

§ 28. At rex respondens ad eum dixit : Quoties te monui et tibi præcepi, ut non repeteres figmenta verborum fabulosorum, quæ consarcinare didicisti : neque enim te decet talia loqui. Peperci tibi, ut qui laboraveris, ut ad rectam rationem accedas in cultu deorum. At tu illorum honorem transferens ad alium, quem tibi lubet, hunc factorem vocas, eosque, qui vere effectores sunt, contumeliis impetis, et magnam Artemidem, per quam vivit et vigorem habet provincia Armeniæ, cumque ea et fortissimum Jovem, cœli et terræ opificem, post hunc et alios deos, quos vocasti inanimos et mutos; et ad nos quoque injurias extendisti. Sustinuisti enim nos dicere equos et mulos, omnemque adjiciens contumeliam, etiam rationis expertes nos dicere ausus es. Nunc tradam te cruciatibus, et camum injiciam maxillis tuis, ut percipias vanitatem verborum tuorum, quæ locutus es coram me; cum id tibi eorum causa contingat. Et hoc, inquit, tibi magnum est, quod locutus sis coram me, et te honoraverim. At tu mihi respondisti, ut æquali tuo.

§ 29. Tunc manibus in tergum revinctis alligari jussit, et camum ori ejus inseri, massasque excisi apud ipsos salis dorso ejus imponi; constrictumque loro circa pectus fortiter stringente, suspendi in celsissimo loco palatii sui per instrumenta mechanica. Mansit autem septem diebus sic suspensus : tunc, jubente rege, solverunt ipsum amarissimis vehementissimisque cruciatibus istis : ferentesque eum stiterunt regi. Rex autem

Digitized by Google

menât devant lui. Il commença à lui parler ainsi : « Comment as-tu pu souffrir, supporter, résister et vivre jusqu'à aujourd'hui ? as-tu senti au moins que, comme un âne et un mulet, tu as véritablement porté ta charge et que tu es resté courbé dessous? C'est parce que tu as osé insulter nos Dieux, en disant qu'ils étaient insensibles, qu'ils t'ont infligé ce châtiment. Maintenant, si tu ne veux pas rendre un culte aux idoles, si tu continues à les outrager, tu endureras des tourments encore plus cruels..... »

VII.

[§ 31.] Alors le roi commanda qu'on le suspendît par un pied la tête en bas ; que, dans cette position, on brûlât sous lui du fumier et qu'on le frappât fortement avec des verges mouillées. D'après l'ordre du roi, dix hommes le martyrisèrent, et il resta ainsi suspendu durant sept jours.....

VIII.

[§ 47.] Et il commanda qu'on apportât des entraves de bois, pour les lui mettre aux os des jambes et qu'on les serrât avec de fortes cordes qui faisaient couler le sang à l'extrémité inférieure de ses doigts de pieds. Alors le roi lui dit : « Ne ressens-tu aucune douleur ? » Il répondit en ces termes : « La force m'est donnée, puisque j'ai prié le Créateur de l'univers, l'architecte et le constructeur de toutes les choses visibles et invisibles. » Le roi alors ordonna qu'on lui ôtât ses liens, et, ayant fait apporter des coins de fer, on les lui enfonça dans la plante des pieds. Ensuite on le prit par la main et on le faisait courir çà et là d'un côté à l'autre. Le sang coulait de ses pieds et arrosait la terre en abondance....

Καὶ ἐνέγκαντες ἔστησαν αὐτὸν ἐπὶ τοῦ βασιλέως. Καὶ ἠρώτα αὐτὸν, λέγων· Πῶς ἐκαρτέρησας ἕως τῆς σήμερον; ἔλαβες ἄρα πεῖραν, ὅτι ἀληθῶς ὡς ὄνος ὄντως βαστάξας κατὰ τοῦ νώτου γόμον ἐστήριξας καὶ ἐπὶ τόπῳ ἔμεινας μετὰ τὸν γόμον, ἐπειδὴ ἐτόλμησας ὑβρίσαι τοὺς θεοὺς, λέγων· Ἀκίνητοί εἰσι· διὰ τοῦτο ἀπέδωκάν σοι τὴν τιμωρίαν ταύτην. Νῦν δὲ ἐὰν μὴ καταδέξῃ σέβειν αὐτοὺς, καὶ προσθήσεις τοιαύτας ὕβρεις, ἔτι μειζότερά σοι κακὰ γενήσεται...

§ 31. Καὶ θυμωθεὶς ὁ βασιλεὺς ἐκέλευσεν αὐτὸν κατὰ κεφαλὴν κρεμασθῆναι ἀπὸ τοῦ ἑνὸς ποδὸς, ἵνα ἔτι αὐτοῦ κρεμαμένου καπνίσωσιν ὑποκάτω αὐτοῦ δυσώδη κόπρον, καὶ τυφθῇ σφόδρα βάκλοις ὑγροῖς· καὶ ἔδειραν αὐτὸν δέκα ἄνθρωποι κατὰ τὴν κέλευσιν τοῦ βασιλέως, καὶ ἔμεινεν οὕτως κρεμάμενος ἑπτὰ ἡμέρας.....

interrogabat ipsum, dicens : Quomodo tolerasti usque in hunc diem? Experimentum nunc cepisti, quod vere, ut asinus, dorso onus gestans constiteris, et per onus in loco manseris, quia deos contumeliis appetere ausus es, dicens : Immobiles sunt. Ideo hanc tibi pœnam retribuerunt. Nunc vero, si non consenseris eos honorare et ejusmodi addideris injurias, majora etiam tibi inferentur mala...

§ 31. Tunc rex iratus jussit eum capite deorsum verso suspendi ab uno pede, ut eo in caput præcipite pendente inferius fumum excitarent ex fimo graveolente, et fortiter cæderetur baculis humidis. Decem homines ex mandato regis ipsum verberarunt, eoque modo pependit septem diebus.....

CAPUT QUINTUM.

[*Alia Sancti tormenta : injicitur tandem profundo puteo, ut ibi moriatur. Regis contra Persas bella et edicta contra Christianos.*]

§ 47. Καὶ ἐκέλευσεν κορμοὺς ξύλων ἐνεχθῆναι καὶ γενέσθαι σανίδας κατὰ τῶν ἀντικνημίων τῶν ποδῶν αὐτοῦ, καὶ μετὰ στραγγάλης περισφίγξαι σπαρτίοις εὐτόνως, ἕως οὗ κατέῤῥεεν τὸ αἷμα διὰ τῶν ἄκρων τῶν δακτύλων τῶν ποδῶν αὐτοῦ, καὶ ᾐσθάνθη τῶν πόνων..... Καὶ ἐκέλευσεν μετὰ ταῦτα ἥλους σιδηροῦς ἐνεχθῆναι, καὶ κατὰ τῶν πελμάτων αὐτοῦ ἐμπαγῆναι, καὶ λαβόντες ἀπὸ χειρὸς ἔνθεν καὶ ἔνθεν δραμεῖν αὐτὸν ἐποίουν ὧδε κἀκεῖ. Καὶ τὸ αἷμα ἐξεχέετο, καὶ ἔῤῥεεν ἀπὸ τῶν ποδῶν αὐτοῦ, καὶ τὴν γῆν σφόδρα κατέβρεχεν....

§ 47. Tunc jussit afferri lignorum truncos, et inde fieri tabulas tibiis pedum ejus imponendas, easque funibus nodosis vehementer constringi, donec defluerat sanguis per summitates digitorum pedum ejus, et senserit hunc dolorem..... Deinde rex jussit afferri clavos ferreos, plantisque pedum ejus infigi : sumentes vero manum ejus hinc et inde, eum currere fecerunt hac et illac. Atque effundebatur sanguis et defluebat a pedibus ejus, et terram abunde rigabat.....

Digitized by Google

[§ 48.] Le roi dit alors : « Maintenant frappez-le, pour que de ses larmes il ressente de l'allégresse. » Et ils lui donnèrent des coups sur la tête et le frappèrent cruellement. Le roi lui demanda alors : « Est-ce de l'allégresse? » — Il lui répondit : « Sans doute, car, si le laboureur ne suait pas sous l'ardeur brûlante du soleil, il n'aurait pas la joie de jouir du fruit de son labeur durant le repos de l'hiver. » Le roi reprit ensuite : « Tu vas aussi travailler dans la position terrible où tu te trouves. » Et il fit apporter du sel, du nitre et du vinaigre, le fit coucher à terre, le visage tourné en l'air, la tête serrée dans un étau de menuisier, et lui fit mettre un roseau dans les narines pour lui faire absorber ce mélange. Puis il fit apporter des sacs faits de peaux de brebis remplis des cendres d'un brasier, pas assez remplis pour qu'il ne pût respirer, mais suffisamment pour que la cendre, lui montant au cerveau, pût le tourmenter. On les lui mit sur la tête, et on lui serra l'ouverture du sac autour du cou; il resta ainsi pendant six jours.

IX.

[§ 49.]..... Et le roi, s'irritant de plus en plus, lui fit lier les pieds avec des courroies, et le fit suspendre la tête en bas; il lui fit mettre un entonnoir à l'anus, et, avec des outres, il lui fit verser de l'eau dans les entrailles.....

X.

[§ 50.] Et il ordonna qu'on lui déchirât les flancs avec des crochets de fer, jusqu'à ce que le sol fût arrosé de son sang..... Puis il commanda qu'on apportât des clous et des crochets de fer dans beaucoup de paniers, qu'on les disposât par terre très-rapprochés, et, après avoir enlevé à Grégoire ses vêtements, on le jeta dessus. On lui perça tous les membres, on le traina, on l'ensevelit presque dans les pointes de fer, et on le roula de telle sorte qu'il ne resta plus une seule partie de son corps qui ne fût couverte de blessures.....

---

§ 48. Εἶπεν δὲ ὁ βασιλεύς· Τύψατε αὐτὸν τῷ κλαυθμῷ, σκεύει τῶν δακρύων, ἵνα ἔλθῃ αὐτῷ εὐφροσύνη. Καὶ ἐκολάφισαν αὐτὸν εἰς τὴν κεφαλήν, παίοντες ἐεινῶς. Οὐκοῦν ἐνταῦθα κοπίασον ἐργατικῶς διὰ τῶν βασάνων, ἐν αἷς ἔστηκας. Καὶ ἐκέλευσεν ἐνεχθῆναι ἅλας καὶ νίτρον καὶ ὄξος δριμύτατον, καὶ ὕπτιον αὐτὸν ἁπλῶσαι καὶ τὴν κεφαλὴν ἀσφαλισθῆναι ἐν τῷ κοχλίᾳ τῶν τεκτόνων, καὶ καλάμου αὐλίσκον πῆξαι ἐν τῇ ῥινὶ αὐτοῦ, κἀκεῖνα ἀναμιγέντα διὰ τοῦ αὐλίσκου καταχέειν εἰς τὴν κεφαλήν. Καὶ μετὰ ταῦτα ἐκέλευσεν, καὶ ἤνεγκαν θύλακα δερμάτινον καὶ ἐγέμισαν αὐτὸν καμινιαίας αἰθάλης, καὶ ἐποίησαν ἵνα μὴ πάνυ μεμέστωται ἕνεκεν τῆς δοσοληψίας τῆς πνοῆς, ὅπως εἰσελκύσαντος τοῦ ἐγκεφάλου βασανισθῇ πικρῶς· καὶ ἐνδύσαντες εἰς τὴν κεφαλὴν τὸ στόμα τοῦ θύλακος, περιέδησαν τῷ τραχήλῳ αὐτοῦ· καὶ ἔμεινεν οὕτως ἓξ ἡμέρας.

§ 49. ..... Ἐπὶ πλεῖον δὲ ὀργισθεὶς ὁ βασιλεὺς, ἐκέλευσεν δῆσαι τοὺς πόδας αὐτοῦ σπαρτίοις, καὶ κατὰ κεφαλὴν κρεμάσαι, καὶ καταχέειν διὰ τῆς ἕδρας ὕδωρ εἰς τὸ ἐντὸς αὐτοῦ....

§ 50..... Καὶ ἐκέλευσεν ξῦσαι τὰς πλευρὰς αὐτοῦ σιδηροῖς ὄνυξιν, ἕως οὗ κατηρδεύθη τὸ ἔδαφος ἀπὸ τοῦ αἵματος αὐτοῦ..... Καὶ ἐκέλευσεν ἐνεγκεῖν τριβόλους ἐν κοφίνοις καὶ ἐν τῇ γῇ ῥανθῆναι· καὶ γυμνώσαντες τὸν Γρηγόριον ἥπλωσαν ἐπάνω τῶν τριβόλων, καὶ κατεκεντήθη ὁμοῦ ὅλον τὸ σῶμα αὐτοῦ. Σύροντες δὲ αὐτὸν, ἐκαλίνδουν, καὶ περιέστρεφον, ἕως τοῦ μὴ ἀπομεῖναι τόπον ὁλόκληρον ἐν τῷ σώματι αὐτοῦ.

§ 48. Rex autem dixit: Percutite eum usque ad fletum, afferentem lacrymas, ut oriatur eidem lætitia. Et colaphis eum ceciderunt in caput, percutientes vehementer. Ergo hic labora operose per tormenta, in quibus constitutus es. Et jussit afferri salem et nitrum et acetum vehementissimum, eumque extendi resupinum, caputque cochleæ architectonicæ tuto imponi, et nari ejus parvam infigi fistulam, illaque simul commixta per fistulam effundi in caput. Deinde jussit, et attulerunt saccum coriaceum, quem fuligine ex camino repleverunt, et fecerunt ne nimium repleretur ad respirationem non impediendam, ut cerebro attrahente acriter torqueretur : et inducentes capiti ejus os sacculi, collo ejus alligarunt : et sic mansit sex diebus.

§ 49. . . . . Rex vero magis excandescens, funibus pedes ejus colligari jussit, præcipitemque in caput suspendi, et per anum ejus ex utribus infundi aquam in interiora....

§ 50. ..... Jussit autem latera ejus radi ungulis ferreis donec pavimentum sanguine ejus rigaretur..... Tum jussit in cophinis afferri tribulos, iisque conspergi terram : et nudatum Gregorium super tribulos extenderunt, totumque simul ejus corpus punctionibus impletum est : trahentes quoque ipsum, tegebant (aculeis?) et in iis circumvolvebant, donec non maneret locus integer in ejus corpore...

Digitized by Google

[§ 51]..... Et le roi ordonna, qu'après lui avoir mis des cercles de fer aux genoux, on le frappât avec des marteaux, et qu'on le suspendit jusqu'à ce qu'on lui eût brisé les genoux. Et il demeura ainsi suspendu pendant trois jours. Le quatrième jour, il ordonna qu'on l'amenât en sa présence.....

[§ 53.] ..... Et il ordonna qu'on fît fondre du plomb dans des chaudières de fer; et, quand il fut bouillant et liquide comme de l'eau, on le répandit sur lui. Tout son corps fut couvert de brûlures. Mais Grégoire n'en mourut pas et il résista avec un grand courage. Et, à quelques demandes qu'on lui adressât, il répondait aussitôt.....

XI.

[§ 54.] Tandis que Tiridate s'attachait à lui parler avec douceur et à lui promettre des richesses et des honneurs, en disant : « S'il ne m'écoute pas, j'augmenterai encore ses souffrances et je le tourmenterai de telle façon qu'il ne pourra plus les supporter, » voici qu'un des satrapes (1) se présenta devant le roi pour lui donner cet avis : « Cet homme est indigne de vivre, c'est pourquoi il ne veut plus exister ni voir la lumière; depuis longtemps il habite parmi nous, et nous ne le connaissions point. C'est le fils du perfide Anag, qui tua ton père Chosroès, dévasta l'Arménie et la livra au pillage et à la captivité. Or le fils de ce criminel est indigne de vivre. » Après tant de tortures, de souffrances, de fléaux, de gibets et de douleurs atroces qu'il supporta avec tant de résignation pour le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le roi, ayant su d'une manière positive qu'il était fils d'Anag le Parthe, meurtrier de son père Chosroès, ordonna qu'on le conduisît

(1) Moïse de Khorène (liv. II, ch. 82) nous apprend le nom de ce satrape. « Dadjad, dit-il, beau-frère de Ardavazt Mantagouni, fut créé prince du canton d'Achotz. Ce fut Dadjad qui prévint Ardavazt, lequel avertit à son tour Tiridate, que Grégoire était fils d'Anag..... » Zénob de Glag, *Hist. de Daron* (pag. 32 de la trad. fr.), dit au contraire que Tiridate apprit ce fait de la bouche « de la sœur du beau-père de Grégoire ».

---

§ 51. ..... Καὶ ἐκέλευσεν περικνημῖδας σιδηρᾶς γενέσθαι εἰς τὰ γόνατα αὐτοῦ, καὶ πῆξαι παχεῖς σφῆνας, καὶ ἀνακρεμάσαι αὐτὸν, ἕως οὗ ἀπεσπάσθησαν τὰ γόνατα αὐτοῦ. Ἔμεινεν δὲ τρεῖς ἡμέρας κρεμάμενος. Καὶ τῇ τρίτῃ ἡμέρᾳ κατενέγκαντες ἔστησαν αὐτὸν ἔμπροσθεν τοῦ βασιλέως.....

§ 53. ..... Καὶ ἐκέλευσεν λυθῆναι μόλυβδον ἐν λέβητι σιδηρῷ, καὶ ἔτι ζέουσαν καταχέειν κατὰ τοῦ στόματος αὐτοῦ καὶ καθ' ὅλον τὸ σῶμα αὐτοῦ. Καὶ οὐκ ἀπέθανεν, ἀλλ' ἔτι ἔχων δύναμιν, ἐν τῷ ἐπερωτᾶσθαι ἀπεκρίνατο ἐν τάχει.....

§ 54. Καὶ ὡς ἔτι ἐσκέπτετο Τηριδάτιος λαλῆσαι αὐτῷ ἁπαλῶς, καὶ δηλῶσαι καὶ ἐπαγγείλασθαι ὑπάρξεις καὶ τιμὰς, αἷς οὐκ ἔμελλεν ὑπακούειν, λογισάμενος ὡς, εἰ μὴ ταύταις πεισθείη, προσθεῖναι αὐτῷ βασάνους καὶ εἰς χρόνον κολάσαι· ἰδοὺ εἷς τῶν σατραπῶν προσέρχεται τῷ βασιλεῖ, καὶ ἀρξάμενος λαλεῖν αὐτῷ, καὶ διδάξαι πᾶσαν τὴν ἀκρίβειαν, τὴν περὶ αὐτὸν, ἔφη· Οὐκ ἔξεστιν αὐτὸν ζῆν· διὰ τοῦτο οὐ θέλει τὸ φῶς ἰδεῖν, οὔτε ἐληθῆναι. Τοσοῦτος γὰρ χρόνος, καὶ οὐκ ἔγνωμεν αὐτόν. Ἀλλ' οὗτός ἐστιν υἱὸς Ἄνακ τοῦ καταδίκου, τοῦ ἀποκτείναντος τὸν σὸν πατέρα Κουσαρῶ, καὶ ποιήσαντος σκότος τῇ τῶν Ἀρμενίων χώρᾳ, καὶ εἰς ὄλεθρον παραδόντος τὴν γῆν ταύτην, καὶ εἰς αἰχμαλωσίαν. Νῦν οὖν οὐ χρὴ αὐτὸν ζῆν· υἱὸς γὰρ ἐκδικήσεως ὑπάρχει. Καὶ μετὰ τοσαύτας ἐξετάσεις καὶ βασάνους καὶ πληγὰς καὶ φυλακὰς, στρεβλώσεις καὶ κρεμάσεις, ἐν αἷς ἐνέπηξαν εἰς αὐτὸν, ἃς ἐπήνεγκεν διὰ τὸ ὄνομα τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, μαθὼν περὶ τούτων τῶν πραγμάτων ὁ βασιλεὺς, ὅτι ἀληθῶς υἱός ἐστιν τοῦ Πάρθου Ἄνακ, τοῦ ἀποκτεί-

§ 51. ... Tunc jussit rex tibilia ferrea imponi genibus ipsius, infigique cuneos crassos, eumque suspendi, donec genua ejus avellerentur. Mansit autem tribus diebus suspensus, et die tertia deposuerunt et statuerunt coram rege.....

§ 53. ... Et jussit liquefieri plumbum in lebete ferreo, et adhuc fervidum effundi in os et in totum corpus ipsius. Non tamen est mortuus, sed vires etiamnum habens, dum interrogabatur, confestim respondit...

§ 54. Et dum Teredates adhuc meditabatur molliter ipsum alloqui, eique exhibere et promittere opes et honores, quibus promissis morem gesturus non erat, cogitans, si his non cederet, addere cruciatus, et in longum tempus eum punire; ecce quidam ex satrapis regem adit, eumque orsus alloqui et docere omnem diligentiam de illius rebus, dixit : « Non licet ipsum vivere. Hac de causa non cupit lucem videre, nec misericordiam obtinere. Multum effluxit temporis, quo eum non cognovimus. At hic est filius Anaci judicio damnati, qui occidit patrem tuum Cusaronem, et tenebras induxit in regionem Armeniæ, et hanc terram ad interitum perduxit et ad captivitatem. Nunc ergo non oportet eum vivere : nam filius ultionis est. » Et post tot inquisitiones, cruciatus, plagas, carceres, tormenta et suspensiones, quibus ipsum afflixerunt, et quæ passus est propter nomen domini nostri Jesu Christi; intelligens de his rebus rex, quod revera filius esset Anaci Parthi, qui patrem ipsius

Digitized by Google

pieds et mains liés, dans la province d'Ararat, qu'on l'enfermât dans le donjon du château de la ville d'Ardaschad, et qu'on le descendît dans une caverne très-profonde (1) pour qu'il y mourût. Il y resta durant treize ans (2).

[§ 55.] Le roi s'en vint ensuite dans son palais d'hiver de la ville de Vagharschabad, dans la province d'Ararat, située dans la partie orientale de l'Arménie. Ensuite, durant tout le temps de son règne, le roi Tiridate détruisit et dévasta le pays placé sous la domination des Perses, ruina l'Assyrie et y fit un grand carnage. A cause de cela, ceci passa en proverbe : « Comme le fier Tiridate, qui, dans son impétuosité, renversa les digues des fleuves, et, dans son audace, arrêta leurs cours vers la mer. » Et en vérité, il était audacieux, magnanime et doué d'une grande vigueur. Sa taille était très-élevée; il était très-robuste et très-fort; c'était un vaillant et courageux guerrier. Il avait passé toute sa vie au milieu des batailles, et avait toujours remporté la victoire. Il s'acquit une grande renommée, et l'éclat de ses triomphes se répandit par toute la terre. Il mit en déroute tous ses ennemis, et vengea ses ancêtres. Il fit d'immenses ravages dans toute l'Assyrie, et partout il enlevait du butin. Il passa au fil de l'épée les armées perses, rassembla des dépouilles considérables, et, à la tête de la cavalerie grecque, il culbutait les cohortes ennemies. Il fit une levée d'hommes parmi les Huns, et réduisit en servitude une grande partie de la Perse (3).

(1) La légende de S. Grégoire l'Illuminateur est un des faits les plus mémorables des annales religieuses de l'Arménie. Elle se trouve consignée dans la plupart des écrits religieux et profanes qui traitent de l'histoire de cette époque. Agathange donne à ce sujet des détails très-circonstanciés que l'on trouve rapportés dans le Ménologe arménien (30 sept. et 18 nov.). — Cf. aussi J.-B. Aucher, *Vies des saints*, en arm., t. II, pag. 520 et t. III, pag. 74, 321 et suiv. — Le souterrain du château d'Ardaschad, que les Arméniens désignent sous le nom de *caverne* ou de *puits*, est appelé actuellement *Khor-virab* « fosse profonde ». On a construit sur l'emplacement de cette localité, illustrée par le martyre de S. Grégoire, un monastère célèbre, mentionné par Vartan dans sa *Géographie* (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pag. 418 et suiv.). — Cf. aussi Indjidji, *Géogr. anc.*, pag. 486. — Le P. L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, pag. 72, § 139. — Chakhatounoff, *Descript. d'Edchmiadzin*, t. II, pag. 277 et suiv., § 571. — Il existe dans ce monastère une grande quantité d'inscriptions arméniennes d'une époque assez récente, et qui rappellent que ce lieu servit de prison à l'apôtre national de l'Arménie. La plus intéressante est gravée sur un fût de colonne, au bas du clocher; elle est en caractères pehlwi, et n'a pas encore été publiée jusqu'à présent. J'en dois la communication à M. Bergé, de Tiflis, qui m'a également envoyé la copie de toutes les inscriptions arméniennes de Khor-virab, dont le père Chakhatounoff a publié le texte, souvent altéré, et dont Dubois de Montpereux a donné quelques traductions dans son Voyage autour du Caucase.

(2) Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre d'années que S. Grégoire passa dans la caverne d'Ardaschad; les uns disent qu'il y resta treize ans, d'autres quatorze; mais presque tous les écrivains fixent la durée de sa détention à quinze ans (Zénob de Glag, pag. du texte et pag. 32 de la trad. fr. — Oukhthanès d'Edesse, pag. 75-77. — *Vies des saints arm.*, *loc. cit.*).

(3) Les exploits de Tiridate sont racontés tout au long

ναντος Κουσαρῶ πατέρα αὐτοῦ, ἐκέλευσεν δεδεμένον αὐτὸν χερσὶ καὶ ποσὶ καὶ τραχήλῳ ἀπαγαγεῖν εἰς τὴν Ἀραρὰτ πατρίδα, καὶ δοῦναι αὐτὸν ἐν τῇ λόφῃ τοῦ κάστρου ἐν τῇ Ἀρταξάτ τῇ πόλει, καὶ καταγαγεῖν εἰς τὸ κατώτατον χάος, ὃ ἦν βαθύτατον πάνυ, ἕως οὗ ἐκεῖ ἀποθάνῃ· καὶ ῥιφεὶς ἔμεινεν ἐν ἐκείνῳ τῷ χρημνῷ ἔτη δεκατέσσαρα.

§ 55. Καὶ αὐτὸς οὖν ὁ βασιλεὺς ἐπορεύθη παραχειμάσαι ἐν πατρίδι Ἀραρὰτ, ἐν Οὐαλαρσαπὰτ πόλει τῆς Ἀρμενίων χώρας κατὰ ἀνατολάς. Ὁ δὲ βασιλεὺς Τηριδάτιος ὅλον τὸν χρόνον τῆς αὐτοῦ βασιλείας κατέτρεχεν καὶ ἐπραίδευεν τὴν γῆν τοῦ τῶν Περσῶν βασιλέως, καὶ τὴν ἐπαρχίαν τῆς Ἀσσυρίας ἐπάταξε δεινοτάταις πληγαῖς. Διὰ τοῦτο ἐῤῥέθησαν οὗτοι οἱ λόγοι ἐν παραβολαῖς λόγων, ὅτι ὡς ὁ ἁλαζὼν Τηριδάτιος ἁλαζονευόμενος κατέστρεψεν τὰ τῶν ποταμῶν χείλη, καὶ ἐξήρανε τὰ ῥεῖθρα τῶν θαλασσῶν ἐν τῇ ἁλαζονείᾳ αὐτοῦ· ἐπειδὴ ἦν σφόδρα πρὸς τὴν ἀμφίασιν ἁλαζὼν καὶ σεμνὸς, καὶ δυνατὸς καὶ στερεὸς ὀστέοις, καὶ εὔσαρκος σώματι· ἀνδρειότατος δὲ καὶ πολεμι-

Cusaronem occidit, jussit eum manibus pedibusque et collo vinctum perduci in provinciam Ararat, tradique in verticem castri in civitate Artaxat, demittique in infimum hiatum, qui profundus admodum erat, donec ibidem moreretur. Injectus autem, mansit in illo præcipitio annis quatuordecim.

§ 55. Rex ipse quoque profectus est in provinciam Ararat, in Valarsapat civitatem, quæ est regionis Armeniæ versus orientem, ut ibi hiemaret. Hic autem rex Teredates toto tempore regni sui profligavit et deprædatus est terram regis Persarum, et provinciam Assyriæ percussit gravissimis plagis. Quapropter hæc verba in proverbium abierunt : Sicut gloriosus Teredates jactabundus evertit ripas fluviorum, et marium fluenta exsiccavit in jactantia sua. Nam supra modum in vestimentis gloriosus erat et magnificus, ossibus robustus et firmus, et corpore succi pleno.: bellator vero erat fortissimus, procerus

Digitized by Google

[§ 56.] Pendant les treize années que Grégoire séjourna dans la caverne profonde du château, une veuve qui était dans ce château, ayant appris en songe sa captivité, préparait chaque jour un petit pain et le lançait dans la caverne. Par un effet de la divine Providence, il s'en nourrit durant toutes les années qu'il y fut enfermé. Par une faveur du Seigneur, il demeura vivant dans cette caverne, où tous ceux qu'on y jetait moururent par suite de l'odeur fétide de la fange de ce bourbier, de la quantité de reptiles et de la profondeur de la caverne. En effet, ce lieu était particulièrement destiné à ceux qui s'étaient rendus coupables d'homicides en Arménie.

XII.

[§ 57.] A cette époque, le roi Tiridate expédia un édit dans toutes les contrées soumises à sa domination dont voici la teneur : « Tiridate, roi de la Grande-Arménie, aux grands, aux princes, aux satrapes, aux préfets et à tous ceux qui sont sous ma puissance, dans les bourgs, dans les villes, dans les villages, dans les campagnes, aux nobles et au peuple, à tous salut également. Puissent la santé et la prospérité vous arriver avec l'aide des dieux; une abondante fertilité par le puissant Aramazd, la protection de la grande déesse Anahid, et un grand courage par le vaillant Va-

par Moïse de Khorène (liv. II, ch. 75, 79, 82, 85) d'après l'Histoire, aujourd'hui perdue, de Firmilien, évêque de Césarée, que l'annaliste arménien a résumée dans son livre.

στὴς, ἄκρως ὑψηλὸς καὶ πλατὺς τῇ ἡλικίᾳ. Ὅστις πάντα τὸν χρόνον αὐτοῦ πολεμῶν, ἐλάμβανε τὰ νικητήρια ἐν τοῖς μονομάχοις. Κτησάμενος δὲ καὶ ὄνομα καυχήματος, ἔστησεν ἀθλήσεως νίκην ἐν ὅλῳ τῷ κόσμῳ. Ἐν τοῖς ἰδίοις καιροῖς ἐπάταξεν ἐν πληγαῖς μεγάλαις τοὺς ἐχθροὺς, καὶ ἐζήτησεν ἐκδίκησιν τῶν προγόνων αὐτοῦ· ἔλαβεν σκῦλα πολλὰ ἀπὸ τῶν τῆς Ἀσσυρίας μερῶν, καὶ ἀφείλετο ὑπάρξεις μεγίστας· ἐνέβαλεν εἰς ῥομφαίαν τὸ στράτευμα τῶν Περσῶν καὶ ἀπέσπασεν σκῦλα πολλά. Ἐγένετο δὸηγὸς στρατοπεδάρχαις Ῥωμαίων, καὶ παρέδωκεν τὰς παρεμβολὰς αὐτῶν. Ἐξέβαλεν στρατιὰν Οὔννων, καὶ ᾐχμαλώτισεν τὰ μέρη τῆς Περσίδος.

§ 56. Ἐν δὲ τοῖς τεσσαρεσκαίδεκα ἔτεσιν, ἐν οἷς γέγονεν ὁ ἅγιος Γρηγόριος ἐν τῷ κάστρῳ τῆς φυλακῆς, ἐν τῷ βαθυτάτῳ χάσματι, γυνὴ μία χήρα, οἰκοῦσα ἐν ἐκείνῳ τῷ κάστρῳ, χρηματισθεῖσα ἀπὸ ὁράματος, καθεκάστην ἄρτον ποιοῦσα ἕτοιμον, ἔῤῥιπτεν κάτω ἐν τῷ χάσματι, καὶ οὕτως ἐτρέφετο ἀπὸ τῆς τοῦ Θεοῦ κελεύσεως τὰ ἔτη ἐκεῖνα, ἐν οἷς ἔμεινεν αὐτόθι. Αὐτὸς γὰρ ἐν τῷ κρημνῷ ἐκείνῳ ἐφυλάττετο διὰ τῆς χάριτος τοῦ ἰδίου δεσπότου. Οἱ γὰρ ἄλλοι ἄνθρωποι ῥιφέντες ἐκεῖ ἔθνησκον ἕνεκεν τῆς δεινότητος καὶ τῆς πικρίας καὶ κακότητος τοῦ τόπου, καὶ τοῦ βορβόρου, καὶ τῶν ὄφεων τῶν ἐγκειμένων, καὶ τῆς βαθύτητος αὐτοῦ. Διὰ γὰρ τοὺς κακούργους ᾠκοδομήθη ἐκεῖνος ὁ τόπος, καὶ εἰς κόλασιν πάντων τῶν καταδίκων τῆς Ἀρμενίων γώρας.

§ 57. Μετὰ δὲ ταῦτα ἐκέλευσεν ὁ Τηρηδάτιος ὁ βασιλεὺς γράμματα καταπεμφθῆναι πανταχῇ τῆς ἰδίας ἐξουσίας ἐν τούτῳ τῷ τύπῳ· Τηρηδάτιος βασιλεὺς τῆς μεγάλης Ἀρμενίας τοῖς μεγιστᾶσι καὶ ἄρχουσι καὶ σατράπαις καὶ ἐπ' ἐξουσίαις, καὶ τοῖς λοιποῖς ὑπηκόοις ὑπὸ τὴν ἐμὴν ἐξουσίαν, κωμοπόλεσι καὶ κώμαις καὶ χωρίοις, ἐλευθέροις τε ὁμοῦ καὶ ἀπελευθέροις πᾶσιν εἰρήνη. Πρόνοια γένηται ἀπὸ τῆς τῶν θεῶν βοηθείας, καὶ πλῆθος ἑτοιμασίας ἀπὸ τοῦ ἀνδρειο-

admodum et latus statura. Hic omni tempore suo belligerans, victoriæ præmia reportavit inter gladiatores. Obtento etiam nomine glorioso, per totum mundum luctationis victoriam extendit. In tempore suo magnas inimicis intulit clades, et vindictam progenitorum suorum expetivit : obtinuit spolia multa ex partibus Assyriæ, et divitias abstulit maximas : exercitum Persarum magna strage percussit, multaque abstraxit spolia. Ducibus Romanorum factus est ductor, et ordines castrorum eis præbuit. Ejecit exercitum Hunnorum, et in captivitatem duxit tractus Persidis.

§ 56. Annis vero illis quatuordecim, quibus sanctus Gregorius manebat in castro carceris, in profundissimo hiatu, mulier quædam vidua, habitans in castro illo, divinitus per visionem monita, quotidie panem præparatum mittebat deorsum in hiatum, et sic nutriebatur mandato Dei annis illis, quibus ibidem mansit. Nam ipse in præcipitio illo conservabatur caritate Domini sui. Alii enim homines, qui illuc erant injecti, moriebantur ob molestiam, acerbitatem et calamitatem loci, ob lutum et serpentes, qui erant in profunda illa caverna. Nam pro hominibus flagitiosis ædificatus erat iste locus, et ad supplicium omnium condemnatorum regionis Armeniæ.

§ 57. Post hæc Teredates quocumque per ditionem suam litteras transmitti jussit, quæ hujus erant tenoris : Teredates rex magnæ Armeniæ magnatibus, ducibus, satrapis, præfectis et reliquis in ditione mea subditis, oppidis, vicis et locis, liberis simul et libertate carentibus, omnibus pacem. Providentia sit ab auxilio deorum, et plurimum alacritatis a fortissimo Jove, cura

Digitized by Google

hak'n (1), à tous les Arméniens de notre pays (2); la sagesse aux Grecs du pays des empereurs, et protection à ceux des divins Parthes, descendants de nos aïeux. Sachez, chacun en particulier, par cet ordre, tout ce que nous avons fait pour votre prospérité. Quand nous étions dans le pays des Grecs, nous vîmes la sollicitude des rois pour procurer la félicité dans leur pays, honorant le culte des dieux par des sacrifices, par des offrandes magnifiques, des dons différents, toutes sortes de fruits et leur offrant toute espèce de présents; observant leur culte très-pieusement et avec amour, adorant et vénérant de toutes les manières les dieux illustres, magnifiques et immortels. Nous avons vu également comment ces mêmes dieux donnaient la tranquillité, la prospérité, la richesse et l'abondance au pays, et une population florissante, comme la récompense de leur zèle pour le culte des dieux. C'est pourquoi les rois du pays, pour leur en inspirer la crainte, choisirent des hommes pour veiller au culte des dieux, parce que, si le vulgaire par ignorance, ou si quelqu'un par oubli ou par démence, voulait mépriser leur culte, les préfets, selon l'ordre établi par les rois, les extermineraient dans leurs provinces, afin que les dieux augmentent la félicité du royaume. Car, si quelqu'un les méprisait, il exciterait leur colère contre nous, il se perdrait lui-même, en provoquant de grands dommages et d'irréparables malheurs. C'est précisément à cause de cela que les rois des Grecs donnèrent, dans leur royaume, l'ordre menaçant de condamner à mort les coupables (3). Or, nous aussi, jaloux de votre félicité et désirant que les dieux augmentent avec abondance leurs dons envers vous, nous ordonnons que vous restiez fidèles à leur culte et à leur glorification, pour obtenir par leur intervention la prospérité, l'abondance et la paix. De même que chaque père de famille prend soin de sa maison et des siens, nous aussi, nous veillons avec sollicitude à la prospérité de l'Arménie. Ainsi donc vous tous, nos grands bien-aimés, satrapes, nobles, préfets, villageois et citadins, et vous, nos sujets arsacides (Arschagouni), élevés et nourris pour le bien de votre roi, honorez les dieux. S'il se trouve quelqu'un qui les offense, s'il tombe entre vos mains, prenez-le, et, après lui avoir lié les pieds, les mains et le cou, conduisez-le à la Porte Royale; et ses biens, ses récoltes, ses terres, ses possessions et ses trésors, tout sera pour ceux qui l'auront dénoncé. Soyez satisfaits avec l'aide des dieux et de votre roi; soyez aussi heureux, car nous le sommes. »

Ensuite le roi Tiridate, pendant tout le temps de son règne, guerroya avec la Perse et tira ven-

(1) Le dieu Vahak'n, qui fait partie du Panthéon arménien, appartient, selon M. Emin, à la classe des demi-dieux, désignés par les auteurs nationaux sous le nom de *Iutzazn* « hommes d'origine divine ». Vahak'n était fils de Tigrane I, roi d'Arménie, contemporain de Cyrus et de Crésus. Sa mémoire s'est conservée dans les chants des rhapsodes; et un fragment relatif à la naissance de ce dieu nous a été transmis par Moïse de Khorène (liv. I, ch. 30). Agathange donne dans un passage de son Histoire un précieux renseignement sur ce dieu, qui portait l'épithète de *Vitchabakal*, « destructeur de dragons ». Vahak'n avait son temple à Achdichad, dans la province de Daron, non loin de l'Euphrate (Emin, *Recherches sur le pagan. arm.*, pag. 41 et suiv. de la trad. fr.).

(2) Nous ferons observer ici que le texte grec ne renferme que le préambule du décret de Tiridate, que l'arménien donne dans son entier.

(3) Ce passage fait allusion aux édits des empereurs romains ordonnant les persécutions contre les chrétiens. Tiridate s'appuie sur ce précédent, pour rendre également un édit de persécution, en sa qualité de prince allié des Romains, auxquels il devait sa couronne et la possession de son royaume.

τάτου Διὸς, φροντὶς δὲ ἀπὸ τῆς δεσποίνης Ἀρτέμιδος· καὶ ἀρετὴ ὑμῖν φθάσῃ ἀπὸ τοῦ ἐναρέτου Ἡρακλέους, πάσῃ τῇ χώρᾳ, καὶ τὰ λοιπά. Ἐν ὅλοις δὲ τοῖς ἔτεσιν τῶν αὐτοῦ χρόνων Τηριδάτιος ὁ βασιλεὺς, ἐχθρεύσας τῆς τῶν Περσῶν βασιλείας, ἐξεζήτησεν ἐκδίκησιν διὰ μάχης καὶ πολέμου, ἕως τοῦ πληρωθῆναι τὸν χρόνον τῶν δεκατεσσάρων ἐτῶν, τοῦ τὸν πανάγιον Γρηγόριον ἐν τῇ φυλακῇ τοῦ κάστρου γενέσθαι. Ἦν γὰρ πόλεμος σκληρότατος ἀνάμεσον Τηριδάτου βασιλέως καὶ ἀνάμεσον τῶν τῆς Περσίδος βασιλέων. Πάλιν δὲ δευτέραν διάταξιν κελεύει διαχαράξαι πάσαις ἐπαρχίαις τούτῳ τῷ τύπῳ· Τηριδάτης ὁ τῆς μεγάλης Ἀρμενίας βασιλεὺς ταῖς χώραις καὶ ἐπαρχίαις σατράπαις τε καὶ στρατηγοῖς καὶ πολίταις εἰρήνη. Ὑγιαίνετε· καὶ γὰρ ἡμεῖς αὐτοὶ ὑγιαίνομεν. Ὑμεῖς ἐπίστασθε πῶς ἄνωθεν καὶ

a domina Artemide, virtus ab Hercule, virtute ornato, adsit vobis et omni regioni, et reliqua. Porro omnibus annis temporum suorum Teredates rex, inimicitias gerens cum regno Persarum, vindictam exquisivit per pugnam et bellum, donec impleretur tempus quatuordecim annorum, quibus sanctissimus Gregorius erat in carcere castri. Erat enim bellum durissimum inter Teredaten regem et reges Persidis. Rursum jussit scribi secundum mandatum omnibus provinciis hunc in modum: Teredates magnæ Armeniæ rex locis et provinciis, satrapisque et belli ducibus ac civibus, pacem: valete, nam et nos ipsi valemus. Vos scitis, quomodo antiquitus et

Digitized by Google

geance des anciennes batailles. Ainsi, pendant les treize ans que Grégoire resta dans la caverne, il y eut une guerre continuelle et terrible entre Tiridate et le roi des Perses (1). Il ordonna encore qu'on expédiât un autre édit dans les provinces de son royaume et qui était conçu en ces termes : « Tiridate, roi de la Grande-Arménie, aux pays tributaires et aux provinces, aux satrapes, aux soldats, aux villageois et à tous, salut. Soyez satisfaits, car nous aussi sommes satisfait. Vous savez comment, dès le temps de nos ancêtres, nous obtinmes la victoire et la paix avec l'aide des dieux, comment nous avons subjugué toutes les nations, et nous les avons conservées sous notre obéissance. Mais quand nos hommages ne furent plus agréables aux dieux et que nous ne savions plus les apaiser dans leur courroux, ils nous renversèrent de force du faîte de notre puissance.

[§ 58.] « Et cela à cause de la secte des chrétiens. Or nous vous commandons que, s'il s'en trouvait quelques-uns (puisqu'il n'est que trop vrai que ce sont eux qui s'opposent au culte des dieux), on les dénonce aussitôt; et, à ceux qui le feront, il sera distribué des présents et des largesses de notre trésor royal. Mais celui qui les cacherait ou qui ne les dénoncerait pas, s'il est découvert ensuite, qu'il soit condamné à mort, et envoyé au tribunal du roi; il mourra, et sa maison sera dévolue au fisc. De même que je n'ai pas épargné mon fidèle Grégoire que j'aimais infiniment, puisque, précisément pour cela, je lui fis endurer d'atroces tourments, et puis ensuite je l'ai fait jeter dans une caverne profonde pour y servir aussitôt de pâture aux serpents, sans avoir égard à ses grands services, dès qu'il s'agissait de l'amour et de la crainte des dieux. Que ceci serve d'exemple, et redoutez une mort semblable. Ainsi vous vivrez sous la protection des dieux, et vous pourrez attendre de nous des bienfaits. Soyez satisfaits, car nous le sommes aussi. »

XIII.

[§ 59.] En ce temps-là, il arriva que l'empereur (Dioclétien, Tioghlidianos) voulut prendre

(1) Le roi des Perses était alors Sapor, fils d'Hormisdas. (Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 85-87.)

ἀπὸ προγόνων νίκη καὶ εἰρήνη πολλὴ κεχάριστο ἡμῖν διὰ τῆς τῶν θεῶν βοηθείας, ὅπως πάντα τὰ ἔθνη συμφώνως ὑποτάξαντες ἔσχομεν. Ὅταν γὰρ αὐτοὺς θεραπεύειν ἐν σεβάσμασιν οὐκ ἐσπουδάσαμεν, καὶ τὰς διαταγὰς αὐτῶν ὑπερεφρονήσαμεν, ἐξέβαλον καὶ ἀπώσαντο ἡμᾶς τῇ ὀργῇ αὐτῶν ἀπὸ τῆς μεγίστης ἡμῶν δεσποτείας.

§ 58. Νῦν οὖν μάλιστα διὰ τὴν τῶν χριστιανῶν θρησκείαν παραγγέλλομεν ὑμῖν, πολλάκις γὰρ συμβαίνει εὑρεθῆναί τινα, αὐτοὶ γὰρ πλεῖον γίνονται ἐμπόδιον τῇ τῶν θεῶν λατρείᾳ· ὥστε τοὺς τοιούτους εὑρόντας ὑμᾶς εἰς μέσον ἀγαγεῖν· καὶ γὰρ ἀπὸ τῶν βασιλέων δῶρα καὶ τιμὴ κεχάρισται τοῖς φανεροῦσιν· εἰ δὲ μὴ ἀποδείξουσιν αὐτούς, ἢ καὶ κρύψουσι, καταληφθέντες οὗτοι μετὰ τῶν καταδίκων λογισθήσονται, καὶ εἰς τὰ βασίλεια ἀχθέντες ἀποθανέτωσαν, ὁ δὲ οἶκος αὐτῶν τῷ δημοσίῳ ἀποδοθῇ. Εἰ καὶ τὰ μάλιστα ἐγὼ οὐκ ἐφεισάμην τοῦ ἐμοῦ ἀγαπητοῦ καὶ εὐεργέτου Γρηγορίου, ὅνπερ ἕνεκεν τούτου τοῦ προστάγματος πολλαῖς βασάνοις καὶ τιμωρίαις ὑποβαλών, ὕστερον ἐκέλευσα αὐτὸν ἐν τῷ βαθυτάτῳ κρημνῷ ῥιφῆναι, κἀκεῖσε ἅμα ὑπὸ τῶν ὄφεων βρωθῆναι. Οὐδὲ γὰρ τὸν μέγαν αὐτοῦ κύπον ἐλογισάμην τι πρὸς [τὴν] τῶν θεῶν ἀγάπην καὶ τιμήν, ἵνα καὶ ὑμῖν ἀπειλὴ καὶ φόβος θανάτου γένηται, καὶ ζήσητε ὑπὸ τὴν αὐτῶν πρόνοιαν, καὶ παρ' ἡμῶν συνεργασίας εὕρητε· συνίετε. Ὑγιαίνετε, καὶ ἡμεῖς ὑγιαίνομεν.

§ 59. Καὶ ἐγένετο ἐν ἐκείνοις τοῖς καιροῖς, ἐζήτησεν ἑαυτῷ γυναῖκα Διοκλητιανὸς ὁ Καῖσαρ πρὸς γά-

a tempore progenitorum nostrorum victoria et pax multa nobis data sit per auxilium deorum, ut omnes gentes concorditer haberemus subditas. Nam quando illos in simulacris colere non studuimus, et mandata eorum contempsimus, ira sua nos ejecerunt et expulerunt a maxima dominatione nostra.

§ 58. Nunc ergo maxime propter religionem Christianorum mandamus vobis (nam sæpe contingit, ut illorum aliquis inveniatur, ipsique cultum deorum præcipue impediunt) ut, si quos tales inveniatis, in medium producatis. Nam eos manifestantibus et dona et honor decreta sunt a regibus: si vero illos non indicabunt, vel etiam abscondent, hi comprehensi cum damnatis habebuntur, ductique in carceres regios moriantur: domus vero eorum publico detur. Si ego vel maxime non peperci dilecto meo et bene merito Gregorio, quem propter hoc mandatum, multis cruciatibus et tormentis prius subjectum, in profundissimum præcipitium projici jussi, ibique simul a serpentibus devorari; neque enim magnum ejus laborem existimavi aliquid esse in comparatione ad amorem et cultum deorum, ut vobis etiam metus sit et timor mortis, et sub eorum vivatis providentia, et beneficia a nobis consequamini; intelligite. Valete, et nos valemus.

§ 59. Illis temporibus Diocletianus imperator quæsivit mulierem nuptiis sibi sociandam: et tunc circumqua-

Digitized by Google

une épouse ; or, des peintres allèrent dans toutes les parties de son empire, pour retracer exactement sur des tableaux la beauté du sujet, les charmes du visage, les yeux grands et noirs, le teint de la peau, afin d'exposer ensuite au roi ces images agréables à sa vue. En ce temps-là aussi, il y avait dans la ville des Romains un monastère de vierges solitaires, mortifiées, qui ne vivaient que de légumes. C'étaient des chrétiennes chastes, pures, saintes et fidèles, qui, le jour et la nuit, à toute heure, étaient dignes d'adresser au ciel une sainte prière, des louanges et des actions de grâces. La supérieure s'appelait Gaïanè, et une de ses disciples avait nom Hripsimè ; elle était fille d'un homme de race royale, et pieux (1).

(1) L'histoire des saintes Hripsimiennes ou Ripsimes, nom générique que les Latins donnent aux compagnes de Hripsimè, se trouve racontée tout au long dans le Panégyrique de sainte Hripsimè, dont l'auteur est Moïse de Khorène (*Œuvres complètes*, Venise, 1843, pag. 297), par S. Nersès Schnorhali, dans ses poésies sacrées (*Œuvres compl.*, Venise, 1830, pag. 468, 469, 472, 475, 520), dans le livre des Hymnes, ou *Charagan*, *passim*, et dans les « Vies des saints arméniens » (8 et 6 octob.). Les Mékhitaristes ont donné à la fin de leur traduction d'Agathange en italien (*append.* 2) plusieurs hymnes du patriarche Gomidas et de S. Nersès Schnorhali en l'honneur des saintes Hripsimiennes, traduites en vers italiens par M. Luigi Carrer (pag. 209 et suiv.). — Cf. aussi les Vies des saints grecs (29 sept.) et latins (30 du même mois). — Malgré tout le respect dû à la tradition concernant les saintes Hripsimiennes, je ne puis m'empêcher de comparer ce que racontent Agathange, les hagiographes et les panégyristes, au sujet de ces martyres, avec un événement historique contemporain rapporté par Lactance (*de Mort. persec.*, ch. 15, 39, 40, 41, 50 et 51), et qui me paraît avoir servi de texte à la légende du voyage et du martyre en Arménie de sainte Hripsimè et de ses compagnes. Dioclétien avait eu de Prisca, sa femme, une fille appelée Valéria qui épousa Galère. Ce dernier, en mourant, recommanda à Licinius sa femme et un fils Candidianus qu'il avait eu d'une concubine. Licinius ne se vit pas plutôt maître du sort de Valéria, qu'il lui proposa de l'épouser ; mais cette princesse refusa et chercha un refuge auprès de Maximien qui voulut également la prendre pour épouse. Valéria repoussa cette proposition, et elle fut dès lors en butte aux plus injustes persécutions ; ses biens furent confisqués, son entourage périt dans de cruelles tortures, et elle-même fut traînée d'exil en exil. Une vieille femme, amie de Valéria, une vestale et la femme d'un sénateur, accusées injustement d'avoir engagé Valéria à repousser Maximien, furent mises à mort, parce qu'elles avaient contrarié l'amour de ce prince. Valéria, reléguée dans les déserts de la Syrie, trouva le moyen d'instruire son père Dioclétien de ses malheurs. Ce prince, retiré à Salone, demanda à Maximien de lui rendre sa fille ; mais il ne put fléchir la colère de l'empereur et mourut de chagrin. Valéria chercha alors à se dérober aux poursuites continuelles dont elle était l'objet de la part de Maximien. Pendant quinze mois elle erra déguisée, mais elle finit par être arrêtée en 315, avec sa mère, à Thessalonique. Licinius les condamna toutes deux à mort, et elles furent exécutées. Quelques auteurs ont prétendu que Valéria et sa mère étaient chrétiennes, et que Dioclétien les avait contraintes à offrir de l'encens aux idoles. La vie si accidentée de ces deux femmes, leur supplice, leur mort, offrent de telles analogies avec le récit d'Agathange qui dit que Hripsimè était d'origine royale, que je suis disposé à croire que ce que raconte le secrétaire de Tiridate des saintes Hripsimiennes, a peut-être son origine dans l'histoire des aventures malheureuses de Valéria, de Prisca et des femmes de leur suite, qui furent victimes de l'amour insensé de Maximien. Je signale ce rapprochement, sans rien conclure de positif ; peut-être l'attention sera-t-elle appelée sur ce point historique qui mérite d'être examiné avec soin. — Cf. sur la vie et les aventures de Valéria et de Prisca, Lebeau, *Hist. du Bas-Empire* (éd. St-Martin), t. I, pag. 144 et suiv., et pour plus de détails l'ouvrage même de Lactance, auquel ce récit a été emprunté par le savant historien français.

μου κοινωνίαν· καὶ τότε πανταχῇ τῆς ἰδίας δεσποτείας ἀποσταλέντες περιήεσαν ζωγράφοι καὶ ὁμοιογράφοι, εἰκονογράφοι, ἀκριβογραφεῖς, καλλωπισταὶ καὶ ἡλικιομέτραι, ἵνα τὴν εὐμορφίαν τῆς ὄψεως, καὶ τὸν μέλανα κόσμον τῶν ὀφρύων ἐν ταῖς σανίσιν ὁμοιογραφήσαντες, διὰ τοῦ τῶν χρωμάτων καλλωπίσματος ἀποδείξωσιν εἰς τὴν τοῦ βασιλέως ἀρέσκειαν. Τότε οὖν παραγενόμενοι εὑρίσκουσιν ἐν τῇ πόλει τῶν Ῥωμαίων μοναστήριον ἡσυχαστριῶν, ἀειπαρθένων, ἰδιαζουσῶν ἐν ἐρημίαις, ὀσπρίων μόνον κεχρημένων, σεμνῶν, σωφρόνων, ἁγίων γυναικῶν τῆς τοῦ Χριστοῦ πίστεως, αἳ νυκτὸς καὶ ἡμέρας καὶ ἐν παντὶ καιρῷ ὀρθολογίας καὶ ὕμνους καὶ τελείας εὐχὰς τῷ Θεῷ εἰς τὸν οὐρανὸν ἀναπέμπουσαι οὐκ ἐπαύοντο. Ὀνόματα δὲ ἦν αὐταῖς ταῦτα· τῆς μὲν πρώτης Γαιανὴ, καὶ τῆς ὑπ' αὐτῆς ἀνατραφείσης Ῥιψιμία ἐκ τοῦ βασιλικοῦ καὶ θεοσεβοῦς γένους οὖσης. Ἦσαν δὲ καὶ ἄλλαι σὺν αὐταῖς πλεῖσται.

que per totam ejus dominationem missi circumibant pictores varii generis, nempe qui similitudinem norant exhibere, qui ipsam docti erant repræsentare imaginem, qui accurata in pingendo præstabant diligentia, qui ornamenta norant addere, et qui staturam metiri, ut oculorum pulchritudinem, nigrumque superciliorum ornatum in tabulis ad vivum repræsentantes, per colorum elegantiam exhiberent imaginem regi placitam. Cum itaque advenissent, in civitate Romanorum inveniunt monasterium viventium in quiete et in perpetua virginitate, quæ in locis solitariis ad victum solis utebantur leguminibus, erantque mulieres honestæ, prudentes, sanctæ, fide christianæ, quæ noctu dieque et omni tempore laudes et hymnos, precesque perfectas in cœlum ad Deum transmittere non cessabant. Nomina vero illis hæc erant : prima dicebatur Gaiana ; altera quæ ab ipsa enutriebatur, et ex regio et christiano erat genere, Ripsimia : erant et aliæ cum his plurimæ.

Digitized by Google

[§ 60.] Les peintres entrèrent de force dans l'habitation de ces saintes femmes ; et, voyant la beauté modeste de Hripsimè, ils en furent frappés, ils la peignirent avec différents autres portraits, et les envoyèrent au roi. Lorsque le roi vit la rare beauté de Hripsimè, retracée sur le tableau, il fut pris d'un amour insensé, et voulut fixer sans retard le jour de ses noces, attendant avec impatience le moment de la fête. Ensuite on envoya en toute hâte des ambassadeurs et des messagers dans tout l'empire, afin que tous apportassent des présents et des cadeaux pour les noces royales, et que leur joie rendit plus solennelles les cérémonies, suivant l'usage des princes.

Quand les pieuses femmes virent les flèches de l'Ennemi (le démon) lancées, selon la coutume, contre les saints adorateurs du Christ, elles comprirent que [§ 61.] l'Ennemi avait choisi le roi comme l'instrument de sa malice, comme déjà, dans le Paradis, il se servit du serpent pour insinuer l'oubli du précepte dans l'oreille insensée de la première femme. Ainsi, se cachant sous les traits du roi impie, il voulait combattre les églises fondées par Dieu. Quant au roi, enorgueilli par les insinuations insidieuses de l'Ennemi, il suscitait des persécutions aux églises de Dieu ; insensé et stupide, il adorait les fantômes des morts, les statues muettes d'idoles d'or, d'argent, de bois, de pierre, de cuivre, et leur rendait un culte impur. Il s'en glorifiait, et il voulait ébranler la pierre sur laquelle repose l'Église ; mais, ne pouvant y parvenir, il fut écrasé (1). Cependant, dans son orgueil, il causait beaucoup de dommages aux églises de Dieu.

(1) Luc. XX, 18.

---

§ 60. Ὅτε οὖν παρεγένοντο οἱ πεμφθέντες, εἰσῆλθον βίᾳ εἰς τὴν μάνδραν τῶν ἁγίων· καὶ θεασάμενοι τὴν σεμνοτάτην καὶ ἁγιωτάτην Ῥιψιμίαν, ἐξίσταντο ἐπὶ τὸ κάλλος αὐτῆς. Εὐθέως δὲ ἐν ταῖς σανίσιν ὁμοιογραφήσαντες, πρὸς τὸν Καίσαρα ἔδραμον. Ὅτε οὖν ἐθεάσατο ὁ βασιλεὺς τὸ λαμπρότατον κάλλος ἐν τῇ ζωγραφίᾳ τῆς Ῥιψίμης, ἐμφανῶς ἐν τῇ ἐπιθυμίᾳ τοῦ ἔρωτος διὰ τὸ ἀθέμιτον αὐτοῦ ἦθος ἐσκοτοῦτο ἐπειγόμενος· προθεσμίαν δὲ ὁρίσας, ἔσπευδεν καὶ ὠχλεῖτο τὴν γυναικείαν εὐφροσύνην ἐπιτελέσαι. Τότε διὰ τάχους ἀγγέλους ἔπεμπεν πάσῃ τῇ ἰδίᾳ ἐξουσίᾳ, ὅπως πάντες δωροφόροι γένωνται τῷ μεγάλῳ γάμῳ, καὶ ἐν πλείστῃ χαρᾷ ἐρχομένους ὁμοῦ πάντας, ἐπιτελεῖν τὴν τοῦ βασιλέως διαταγὴν κατὰ τοὺς νόμους τῶν βασιλικῶν γάμων. Θεασάμεναι οὖν αἱ πανάγιαι τὰ κρυφομπαῖα βέλη τοῦ ἐχθροῦ, ἐν οἷς πέμπει τοξεῦσαι τοὺς τοῦ Χριστοῦ ἁγίους, ἐθλίβοντο.

§ 61. Σκεῦος γὰρ ὀργῆς εὑρὼν τὸν βασιλέα, καθάπερ ἐν παραδείσῳ τὸν ὄφιν, ὑπηρέτην ποιησάμενος τὸν αὐτὸν τρόπον, καὶ ἐνθάδε τὸν παράνομον τοῦτον ὡς θηρίον ἔχων, κατὰ πρόσωπον τὰς τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας δι' αὐτοῦ ἐπολέμει. Ἀναστήσας γὰρ αὐτὸν ἐν ὑπερηφανίᾳ καὶ διεστραμμένῃ καρδίᾳ, καὶ παγίδα στήσας ὁ μισόκαλος παρώτρυνεν αὐτὸν εἰς τὸ ἐξεγεῖραι διωγμὸν κατὰ τῶν τοῦ Θεοῦ ἐκκλησιῶν. Διαστραφεὶς γὰρ τὸν νοῦν καὶ ἐξεστηκώς, προσκυνεῖ τὰς τῶν νεκρῶν στήλας, καὶ χρυσᾶ καὶ ἀργυρᾶ, καὶ ξύλινα, καὶ χαλκᾶ ἐνδάλματα τῷ σεβάσματι· καὶ ἅμα ἀλαζονευόμενος, προσκροῦσαι τῇ στερεᾷ πέτρᾳ τῆς τῶν ἐκκλησιῶν πίστεως ἐνεθυμεῖτο· οὐ μόνον μὴ ἰσχύσας τὴν πέτραν μαλάξαι, ἀλλὰ καὶ συντριβεὶς κατεπόθη ἐχόμενα πέτρας ὁ ἄδικος κριτής. Ὁμοίως (l. Ὁμῶς) δὲ τῇ μανιώδει ἀλαζονείᾳ ἐπὶ πλεῖον ἐπαρθεὶς, πολλὰ δεινὰ ἐποίησε τῇ ἁγίᾳ τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίᾳ.

§ 60. Postquam ergo missi advenerant, vi in monasterium sanctarum ingressi sunt : conspectaque honestissima et sanctissima Ripsimia, admirati sunt pulchritudinem ejus. Ubi ergo velociter eam ad vivum in tabulis pictis expresserunt, profecti sunt ad imperatorem. At imperator in pictura Ripsimæ splendidissimam intuitus pulchritudinem, per nefariam consuetudinem suam, quasi caligine obductus, palam in concupiscentiam amoris ejus exarsit : tempusque definitum constituens, festinabat mente turbatus, ut muliebres delicias perfecte consequeretur. Tunc festinanter nuntios misit per totam ditionem suam, ut omnes dona ferant magnis nuptiis, maximaque cum lætitia omnes simul accurrant ad perficiendum mandatum imperatorium secundum leges regiarum nuptiarum. Videntes igitur sanctæ missa in occulto inimici jacula, quæ jacit ad vulnerandos Christi sanctos, affligebantur.

§ 61. Nam cum vas iræ invenisset imperatorem, sicut in paradiso serpentem, suumque eodem modo fecisset ministrum, et hic improbum illum ut belluam habens, palam Christi ecclesias per ipsum oppugnabat. Quippe ubi ipsum imbuisset superbia et corde perverso, osor ille honesti, injecto laqueo, eundem impulit ad persecutionem contra Dei ecclesias movendam. Cum enim sit mente perversa et obstupefacta, mortuorum statuas, aureaque, argentea, lignea et ærea simulacra religioso cultu adorat : simulque superbius in solidam ecclesiarum veræ fidei petram impingere in animum induxit : qui non solum non potuit petram emollire, sed contritus etiam prope petram submersus est injustus judex. Nihilominus tamen insana sua jactantia maxime elatus, multa sanctæ Dei ecclesiæ intulit mala.

Digitized by Google

[§ 62.] Mais la bienheureuse et vertueuse Gaïanè, avec Hripsimè, élevée dans la sainteté, et ses autres compagnes, en pensant au vœu religieux de chasteté qu'elles avaient fait, pleuraient ensemble sur cet ordre du roi impie et dépravé, qui exigeait de faire leurs portraits. Elles se mirent donc à prier avec une grande ferveur, et sollicitèrent l'aide du Dieu miséricordieux, pour qu'il les délivrât du danger qui les menaçait.....

[§ 65]. Après cela, sainte Gaïanè et sa compagne Hripsimè, avec leurs vertueuses compagnes, prirent la fuite et vinrent dans un pays lointain pour conserver leurs âmes dans la sainteté, loin de ces hommes grossiers.....

[§ 66]..... Elles arrivèrent ensuite en Arménie dans la province d'Ararat, dans la ville de Vagharschabad, aussi appelée Norkaghakn (Ville Neuve), capitale du roi d'Arménie. Elles se retirèrent dans un endroit où l'on réunissait les cuves pour les vignes qui sont situées entre l'Orient et le Nord, et elles vivaient ensemble des choses qu'elles achetaient à la ville ; elles n'avaient point d'autres provisions. Une d'elles seulement savait travailler le verre, et fabriquait des perles, dont le prix servait pour leur nourriture quotidienne.

XIV.

[§ 67.] En ce temps-là, une grande perturbation se manifesta dans le pays des Romains, et on expédiait de tous les côtés des courriers et des messages, afin de pouvoir retrouver les fugitives. Alors un ambassadeur fut envoyé à Tiridate, roi de la Grande-Arménie, et vint trouver ce prince dans la ville de Vagharschabad. Quand l'envoyé lui remit l'édit, le roi le prit de sa main avec joie. Voici ce qu'il contenait : « L'empereur Dioclétien

---

§ 62. Θεασαμένη οὖν ἡ μακαριωτάτη Γαιανὴ σὺν τῇ ἁγίᾳ Ῥιψίμῃ καὶ ταῖς λοιπαῖς σεμνοτάταις καὶ ἁγιοτρόποις γυναιξίν, ἐμνήσθησαν τῆς ἁγίας ἀποταγῆς, καὶ τοῦ σεμνοῦ βίου, καὶ τῆς ἐπιπόνου διαγωγῆς καὶ τροφῆς, ἐν αἷς ἦσαν ἐκπαλαι παιδευθεῖσαι. Τότε οὖν ὀλολύζουσαι ἐν ἑαυταῖς διὰ τὴν ἀπόδειξιν τῆς ἑαυτῶν διαγνώσεως, τῆς ἐπὶ τοῦ μιαρωτάτου καὶ παρανόμου βασιλέως διὰ τῆς εἰκόνος αὐτῶν γενομένης, εἰς εὐχὰς καὶ ἐπιπονωτέρας ἀσκήσεις τραπεῖσαι, παρεκάλουν τὸν ἐλεήμονα Θεὸν βοηθῆσαι αὐταῖς, καὶ ἐξελέσθαι αὐτὰς τοῦ πειρασμοῦ....

§ 65. Καὶ μετὰ ταῦτα ἡ ἁγία Γαιανὴ μετὰ Ῥιψίμης καὶ τῆς λοιπῆς συνοικίας, καὶ τῆς σεμνοτάτης συνοδίας, ἐξελθοῦσαι, ἐπορεύοντο φεύγουσαι, ἵνα τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς ἐν ἀγνότητι τηρήσωσιν ἐν τῷ φιλαμαρτήμονι τούτῳ κόσμῳ ἀπὸ τῶν παρανόμων ἀνθρώπων....

§ 66..... Τότε οὖν ἐλθοῦσαι φθάνουσιν τὰ ὅρια τῆς Ἀρμενίας, εἰς Ἀραρὰτ τὴν πατρίδα, καὶ Οὐαλαρσαπὰτ, τὴν καλουμένην νέαν πόλιν, κεκτισμένην εἰς οἰκητήριον τῶν βασιλέων τῆς Ἀρμενίας. Ἐλθοῦσαι οὖν εἰσέρχονται εἰς τοὺς ληνοὺς τῶν ἀμπελώνων, οἳ εἰσὶν ᾠκοδομημένοι ἀπὸ βορρᾶ κατὰ ἀνατολὰς, καὶ ἐτρέφοντο ἐκ τῶν ἰδίων ἀπὸ τῆς ἀγορᾶς τῆς πόλεως, μηδὲν μὲν ἔχουσαι μεθ' ἑαυτῶν, ἀλλ' ὅτι μία ἐξ αὐτῶν εἰδυῖα βελουργεῖν (l. ὑελουργεῖν), τῆς ἐφημέρου τροφῆς αὐτῶν ἐχορήγει τὰς χρείας.

§ 67. Τότε δὴ οὐ μικρὰ ταραχὴ ἐγένετο ἐν τῇ Ῥωμαίων χώρᾳ, καὶ πανταχῆ πέμπουται εἰς ζήτησιν, εἰ δυνατὸν, εὑρεῖν αὐτάς. Φθάνουσιν οὖν ἐν ἐκείνῳ τῷ καιρῷ ἄγγελοι πρὸς Τηρηδάτην βασιλέα Ἀρμενίας, ἐν αὐτῇ τῇ Οὐαλαρσαπὰτ πόλει· καὶ ὡς προσήνεγκαν τὴν ἐπιστολὴν ἐδέξατο μετὰ χαρᾶς. Ἦν δὲ τοῦτον τὸν τύπον ἔχουσα· Αὐτοκράτωρ Καῖσαρ Διοκλητιανὸς

§ 62. Hæc ergo cum perspiceret beatissima Gaiana cum sancta Ripsime et reliquis castissimis sanctorumque morum mulieribus, recordatæ sunt sanctæ renuntiationis, et vitæ castæ, et laboriosæ vivendi rationis et victus, quibus olim erant institutæ. Itaque lamentatæ secum propter manifestationem suam, apud impurissimum et improbum imperatorem per imaginem ipsarum factam, versæ ad preces et laboriosas magis exercitationes, rogabant misericordem Deum, ut sibi opem ferret, illaque se tentatione liberaret.....

§ 65. Post hæc sancta Gaiana cum Ripsime et reliquis cohabitantibus et cum honestissimo comitatu, egressæ, discedebant fugientes, ut in mundo hoc peccatis dedito animas suas ab improbis hominibus servarent castas.....

§ 66..... Itaque tunc profectæ, pervenerunt ad confinia Armeniæ, in provinciam Ararat, et ad Valarsapat, dictam novam civitatem, quæ condita erat pro habitatione regum Armeniæ. Ubi eo pervenerant, ingressæ in torcularia vinearum quæ sunt ædificata ex parte boreali versus orientem, et nutriebantur de propriis ex foro civitatis, nihil quidem secum habentes, sed quia una ex illis noverat in vitro operari, ad quotidianum victum necessaria ipsis suppeditabat.

§ 67. At non modica eo tempore facta est turbatio in regione Romanorum, et quoquoversum mittuntur, qui investigent, ut illas, si possint, inveniant. Veniunt ergo illo tempore nuntii ad Teredaten regem Armeniæ in ipsam civitatem Valarsapat : et epistolam quam attulerunt, accepit cum gaudio. Erat autem scripta hoc modo : Imperator Cæsar Diocletianus dilecto fratri et throni ejusdem

Digitized by Google

(Tioghlidianos) César à notre bien-aimé frère Tiridate, notre collègue, salut. Ta fraternité doit connaître les dommages qui nous sont causés toujours par la secte perfide des chrétiens, parce qu'en toutes choses notre majesté et notre gouvernement sont méprisés par eux et par leur religion. Ils n'ont aucune retenue; ils adorent un crucifié; ils révèrent aussi un bois, et ils honorent également les ossements de ceux qui ont été tués; ils pensent que c'est une gloire et un honneur de mourir pour leur Dieu. Ils ont été condamnés par la justice de nos lois, parce qu'ils insultèrent et tourmentèrent nos ancêtres et nos prédécesseurs dans ce royaume. Le fil de nos épées s'est émoussé, et ils n'ont pas redouté la mort. Séduits par un Juif crucifié, ils enseignent à mépriser les rois, et à ne se point soucier des statues des dieux. Ils ne tiennent aucun compte de l'influence des astres, du soleil, de la lune et des étoiles, qu'ils regardent comme créés par ce crucifié. Ils enseignent aussi à mépriser les images des dieux; ils les ont tous repoussés de leur culte; ils engagent même les femmes à abandonner leurs maris, et les maris leurs femmes.

[§ 68.] « Et cependant, bien que nous leur ayons infligé des peines et des supplices, ils s'enflamment encore davantage, et leur secte se répand partout. J'ai vu une jeune et belle vierge de leur secte, j'ai voulu en faire mon épouse, et ils ont osé me la ravir. Non-seulement elle ne fut point dans le ravissement de devenir ma compagne, moi son roi, mais elles toutes ne craignirent point mes menaces; et comme je n'appartiens point à leur secte, elles me regardèrent comme un être impur, souillé et abominable, et on l'a fait fuir dans les pays soumis à ta domination. Maintenant, mon frère, fais en sorte de les retrouver partout où elles seront, tire vengeance de celles qui sont avec elle et de sa supérieure, et fais-les mourir. Quant a la belle et divine fugitive, envoie-la près

---

τῷ ἀγαπητῷ ἀδελφῷ καὶ συνθρόνῳ μου Τηριδάτῃ. Γνωρίζω τῇ σῇ ἀδελφότητι καὶ ἐμῷ συμμάχῳ τὰς συμφορὰς, ἅσπερ διαπαντὸς πάσχομεν ἀπὸ τῆς πεπλανημένης θρησκείας τῶν χριστιανῶν. Πάντοτε γὰρ ἐξουδενεῖται ἡ ἡμετέρα δεσποτεία ἀπὸ τῆς αὐτῶν συναγωγῆς, καὶ καταφρονεῖται ἡ βασιλεία ἡμῶν ὑπ' αὐτῶν. Αὐτοὶ γὰρ νεκρόν τινα καὶ ἐσταυρωμένον σέβουσι, καὶ ξύλον προσκυνοῦσι, καὶ τὰ ὀστᾶ τῶν τεθνηκότων τιμῶσι, καὶ τὸν ἐν αὐτοῖς θάνατον ὑπὲρ τοῦ Θεοῦ δόξαν καὶ τιμὴν ἡγοῦνται. Καὶ ἀπὸ τοῦ ἡμετέρου νόμου κατακέκριναι, ἐπειδὴ καὶ τοὺς ἡμετέρους προγόνους, τοὺς ἀρχαίους πατέρας καὶ βασιλεῖς, ἐσίαναν, καὶ τὰ ξίφη ἡμῶν ἠμβλυναν, αὐτοὶ δὲ οὐκ ἀπέκαμον τοῦ ἀποθανεῖν. Πεπλάνηνται οὖν ἔν τινι Ἰουδαίῳ ἐσταυρωμένῳ, καὶ τοὺς βασιλεῖς ἀτιμάσαι διδάσκουσι, καὶ αὐτοὺς τοὺς θεοὺς ἐξουθενοῦντες, ἀλλὰ καὶ τὰς δυνάμεις τῶν φωστήρων ἡλίου τε καὶ σελήνης ἅμα τοῖς λοιποῖς ἄστροις ὡς οὐδὲν λογίζονται, ἀλλὰ ποιήματα λέγουσιν εἶναι αὐτοῦ τοῦ ἐσταυρωμένου, καὶ τὴν γῆν ἅπασαν μετέστησαν ἀπὸ τῆς τῶν θεῶν λατρείας, ὥστε καὶ τὰς γυναῖκας ἀπὸ ἀνδρῶν καὶ τοὺς ἄνδρας ἀπὸ γυναικῶν ἔτι ζώντων ἀποχωρίζουσιν.

§ 68. Εἰ καὶ μεγίσταις ἀπειλαῖς καὶ διαφόροις βασάνοις ὑπεβλήθησαν, περισσοτέρως ἀνήφθη καὶ διέλαβεν καὶ διέδωκε ἡ θρησκεία αὐτῶν, καὶ ὅσον προσεθήκαμεν τὰς ἐκφοβήσεις, ἡ αἱματοχυσία αὐτῶν ὑπὲρ τὸ δέον ἐπλεόνασεν τὴν διδαχήν. Συνέβη οὖν θεωρεῖν με ἀπὸ τῆς αὐτῶν θρησκείας νεάνιδα μίαν εὐμορφοτάτην παρθένον, καὶ βουλομένου μου αὐτὴν λαβεῖν εἰς γυναῖκα, ἐτόλμησαν καὶ ταύτην δολιεῦσαι ἀπ' ἐμοῦ· καὶ οὐδὲ ὡς βασιλέα ἐπεθύμησαν, οὐδὲ τὰς ἀπειλάς μου ἐφοβήθησαν, μᾶλλον δὲ διὰ τὴν θρησκείαν αὐτῶν βδελυκτὸν καὶ ἀκάθαρτον καὶ σιαντὸν ἐλογί-

consorti Teredatæ. Notas facio fraternitati tuæ et throni sodali meo calamitates, quas semper patimur per errantem superstitionem christianorum. Omnino enim vilipenditur dominatio nostra ab eorum congregatione, et ab ipsis contemnitur imperium nostrum. Nam illi colunt mortuum quendam et crucifixum, et lignum adorant, et ossa mortuorum honorant, et ob illa mortem pro Deo suo gloriæ sibi vertunt et honori. Per legem nostram damnati sunt, quandoquidem progenitores nostros, antiquos patres et imperatores, contemptui habuerunt, et gladios nostros obtuderunt, illi vero moriendo non sunt defatigati. Decepti autem sunt circa quendam Judæum crucifixum, discuntque regibus honorem non habere, ipsos quoque deos nihili facientes. Verum et potestates luminarium, solis et lunæ, et reliquorum astrorum pro nihilo habent, sed opera esse dicunt crucifixi sui, totamque a deorum cultu abstraxerunt terram, ut et uxores a maritis, et viri ab uxoribus etiamnum viventibus secedant.

§ 68. Etiamsi autem gravissimis comminationibus, variisque subjecti fuerint suppliciis, tamen ipsorum superstitio magis accensa pluresque complexa est, et se disseminavit: quantum auximus terrores, tantum effusio sanguinis eorum supra æquum multiplicavit doctrinam ipsorum. Contigit autem, ut viderem illorum superstitionis puellam quandam, virginem speciosissimam, quam cum uxorem ducere vellem, ausi sunt et hanc deceptam a me alienare: et neque ut imperatorem me desideraverunt, neque minas meas timuerunt; sed per superstitionem suam potius me ut detestandum et impurum

Digitized by Google

de moi. Cependant, si sa beauté te charmait, garde-la, car on n'a jamais rencontré chez les Grecs une beauté qui lui soit comparable. Sois en paix avec le culte des dieux et avec toute félicité. »

XV.

[§ 69.] Or il arriva qu'après avoir pris lecture de cet édit, le roi donna aussitôt des ordres sévères pour qu'on fît sans tarder des recherches dans tous les pays soumis à sa domination. Il expédia des messagers de différents côtés, pour qu'on lui amenât les fugitives aussitôt qu'on les aurait trouvées, et il promit en récompense des présents magnifiques. Pendant qu'ils s'empressaient, aux confins de l'Arménie, dans l'espoir de semblables promesses, ces saintes martyres se tenaient cachées dans la ville royale de Vagharschabad, capitale du royaume. Peu de jours après, à la suite de recherches incessantes, elles furent découvertes.....

[§ 70.].... Or, on les trouva dans l'endroit où l'on met les cuves en réserve. Car, quand l'édit du grand roi des Grecs fut remis à Tiridate, il s'éleva un grand tumulte dans le pays des Arméniens. On fit fermer tous les chemins et toutes les issues des provinces, et on fit partout des recherches. Lorsque quelqu'un fit savoir qu'il les avait vues, et que la chose se fut vérifiée, on ordonna de suite à une légion de troupes à pied de cerner pendant deux jours le lieu où elles se trouvaient. Trois jours après, la renommée de la modeste et admirable beauté de Hripsimè se répandit parmi le peuple et sur toutes les places. Tout le monde était dans l'agitation, et l'unanimité des louanges augmentait l'étonnement. Une foule immense accourait de toutes parts pour rendre hommage à sa beauté. Les satrapes et les grands accouraient aussi à l'envi pour la voir. Les nobles, confondus avec le peuple, se pressaient les uns les autres, à cause du déréglement de leurs mœurs et de l'impureté effrénée des païens. Quand ces saintes femmes virent la malice de ces hommes insensés

---

σαντό με. Διὸ καὶ τὴν τροφὸν μετὰ τῆς νεάνιδος εἰς τὰ μέρη τῆς ὑμετέρας δεσποτείας προπέμψαντες ἐφυγάδευσαν. Φροντὶς οὖν σοι γένηται, ἀδελφέ μου, ζητῆσαι ἐν ἐκείνοις τοῖς μέρεσι, καὶ εὑρεῖν τὰ ἴχνη αὐτῶν, καὶ τὰς μετ' αὐτῆς ἅμα τῇ τροφῷ θανάτῳ ἀπαλλάξαι, καὶ τὴν ἀπατηθεῖσαν θεοειδῆ [καὶ] εὐμορφοτάτην ἐμοὶ ἐνθάδε ἀποστεῖλαι. Εἰ δὲ ἀρέσει σοι τὸ κάλλος τῆς ὄψεως αὐτῆς, σεαυτῷ τηρήσεις. Οὐ γὰρ ἀνευρέθη ὁμοία ταύτης ἐν τῇ Ἰωνίων χώρᾳ. Ὑγίαινε ἐν πάσῃ τιμῇ ἀπὸ τῆς τῶν θεῶν λατρείας.

§ 69. Καὶ ἐγένετο, ὡς ἀνεγνώσθη ἡ διαταγὴ τῆς ἐπιστολῆς ταύτης, ἐκέλευσεν ὁ βασιλεὺς μετὰ σπουδῆς πλείστης καὶ παραγγελίας, ἵνα, πάντας τοὺς τόπους τῆς αὐτοῦ ἐξουσίας ἐξετάσαντες ἐν τάχει, ἐκζητήσωσιν. Δρομαίους οὖν ἔπεμπεν πανταχῇ, ἵνα εὑρόντες εἰς μέσον ἐνέγκωσιν· τοῖς δὲ εὑρίσκουσιν αὐτὴν μεγάλας ὥρειὰς ὑπισχνεῖτο. Καὶ ὡς ἔτι αὕτη ἡ ταραχὴ ἐν τοῖς τῆς Ἀρμενίας μέρεσιν ἐκινεῖτο, αἱ πανάγιαι μάρτυρες ἐκεῖναι ἐκρύπτοντο ἐν τῇ βασιλευούσῃ πόλει Οὐαλαρσαπάτ· καὶ μετ' οὐ πολὺ εὑρεθεῖσαι ἐγνώσθησαν.....

§ 70..... Εὑρίσκονται οὖν εἰς τοὺς ληνοὺς ἔξωθεν τῆς πόλεως. Ὅτε οὖν ἔφθασε τὸ γράμμα ἀπὸ τοῦ μεγάλου τῶν Ῥωμαίων βασιλέως πρὸς Τηριδάτιον τὸν τῆς Ἀρμενίας βασιλέα, οὐκ ὀλίγη ἐγένετο ταραχὴ ἐν ἐκείνῃ τῇ χώρᾳ. Ἐτήρησαν γὰρ πάσας τὰς περιόδους καὶ διαβάσεις ἐν τοῖς ἑκάστης τῆς πατρίδος μέρεσιν, καὶ θεασάμενός τις αὐτὰς διηγήσατο περὶ αὐτῶν. Ὡς δὲ καταφανεῖς αὐτὰς ἡ φήμη ἐποίησεν, ἐκελεύσθησαν δύο ἡμέρας τηρηθῆναι ἐκεῖσε διὰ τῶν πεζῶν μετὰ τῶν θυρεῶν [καὶ] ῥοπάλων. Καὶ μετὰ τρεῖς ἡμέρας ἤχησεν

et aversandum habuerunt. Quapropter nutricem cum puella ad vestram transmittentes ditionem fugere compulerunt. Itaque, frater mi, cura investigare in illis partibus, et vestigia earum deprehendere, sociasque virginis una cum nutrice morte e medio tollere; deceptam vero, divinam scilicet et speciosissimam, inde ad me transmittere. Si vero tibi placebit decor faciei ejus, tibi ipsam servabis : neque enim inventa est huic similis in tota Ionia provincia. Vale cum omni honore per cultum deorum.

§ 69. Postquam epistolæ illius contextus erat perlectus, præcepit rex maximo cum studio et mandato, ut per omnia ditionis suæ loca continuo investigantes, illam quærerent. Quoquoversum ergo mittebat cursores, ut inventam in medium adducerent : illam autem inventientibus magna pollicebatur præmia. Dum vero hic tumultus fiebat in partibus Armeniæ, sanctissimæ istæ martyres latebant absconditæ in regia civitate Valarsapat : et post non multum temporis repertæ innotuerunt.....

§ 70..... Inveniuntur autem in torcularibus extra civitatem. Cum enim venerat epistola magni Romanorum imperatoris ad Teredaten Armeniæ regem, non modicæ in illa regione factæ sunt turbæ, observabant enim omnes circuitus et transitiones in partibus uniuscujusque provinciæ : cumque eas quis vidisset, de ipsis adnuntiabat. Ut vero fama eas fecit manifestas, jussæ sunt duabus diebus ibidem custodiri per pedites, scutis et clavis instructos. Post tres dies vulgata est fama pulchritudinis Ri-

Digitized by Google

et dépravés, elles se mirent à se lamenter et à sangloter tout haut; elles élevaient leurs mains au ciel, en demandant leur salut au Seigneur tout-puissant qui les avait déjà sauvées de la malice impure des païens. Puisse Dieu leur accorder la victoire en l'honneur de la foi! Et, s'étant voilé le visage, elles se prosternaient à terre, par honte de ces hommes dissolus qui faisaient foule pour les voir.

[§ 71.] Beaucoup de ceux qui étaient les confidents du roi, ayant vu la beauté de Hripsimè, en parlèrent au prince qui en fut émerveillé. Le lendemain, dès le matin, le roi ordonna qu'on conduisit la bienheureuse Hripsimè au palais royal, et qu'on retint Gaïanè et ses compagnes dans le lieu où elles se trouvaient. Aussitôt on fit venir du palais des litières couvertes de plaques d'or; des serviteurs arrivèrent à la porte de l'endroit où l'on mettait les cuves en réserve et qui leur servait de demeure hors de la ville. Par ordre du roi, on apprêta également des vêtements magnifiques, brillants, splendides, éclatants, des ornements très-riches pour qu'elle s'en parât et qu'elle entrât avec pompe dans la ville, pour être présentée au roi; car, avant de l'avoir vue, il avait songé à la prendre pour épouse, à cause du récit qu'on lui avait fait de sa beauté.....

XVI.

[§ 74.] Les choses en étant à ce point, une foule immense de peuple se réunit aux ministres du roi, qui étaient venus pour conduire Hripsimè à la cour, ainsi que les satrapes, les principaux d'entre les grands qui étaient arrivés pour lui faire

---

ἡ φήμη τοῦ κάλλους τῆς Ῥιψίμης παρὰ πᾶσι, καὶ πάντες ἄνθρωποι, καὶ σύμμικτοι καὶ μεγάλοι καὶ σατράπαι, συνέδραμον εἰς τὸ θεωρῆσαι τὸ αὐτῆς κάλλος, καὶ κατὰ τὴν ἄθεον αὐτῶν καὶ δαιμονιώδη συνήθειαν, ἀλλήλοις ἐπεμβαίνοντες συνεθλίβοντο. Αἱ δὲ ἅγιαι καὶ μακαριώταται, θεασάμεναι τὴν τῶν ἀνθρώπων ἀναίδειαν, ὀλολύζουσιν ὑψηλῇ τῇ φωνῇ μετὰ δακρύων, καὶ τὰς χεῖρας εἰς εὐχὰς ἐπάρασαι, ἐζήτουν σωτηρίαν παρὰ τοῦ παντοκράτορος καὶ παντοδυνάμου δεσπότου, ὃς καὶ ἐν πρώτοις αὐτὰς ἐλυτρώσατο ἀπὸ τοῦ παρανομωτάτου μιάσματος, ἵνα δώσῃ καὶ τὴν τοῦ παρόντος πολέμου νίκην. Τὰς δὲ ὄψεις αὐτῶν περιδήσασαι, ἔῤῥιψαν ἑαυτὰς εἰς τὴν γῆν ἀπὸ αἰδοῦς ἐκ τῶν θεατῶν, τῶν περὶ αὐτὰς συνηγμένων.

psimes apud universos, et omnes homines, cum promiscuitum magni et satrapæ, concurrerunt ad videndam ejus pulchritudinem, et pro more suo impio et diabolico invicem comprimentes, conterebantur. At sanctæ et beatissimæ, perspecta tanta hominum impudentia, lamentabantur alta voce cum lacrymis, manusque elevantes ad orationem, ad salutem suam conservandam rogabant omnia continentem et omnipotentem dominum, qui jam antea ipsas ab improbissimo eruit flagitio, ut in præsenti etiam bello concedat victoriam. Vultus quoque suos circumligantes, in terram se projecerunt ex verecundia, quam incutiebant spectatores circum ipsas congregati.

CAPUT SEPTIMUM.

Sanctarum Ripsimes, Gaianæ et sociarum cum Teredate pro castitate certamina, et martyrium.

§ 71. Καὶ οἱ πλεῖστοι αὐτῶν, καὶ μάλιστα πιστικοὶ τοῦ βασιλέως, πορευθέντες διηγοῦνται αὐτῷ περὶ τοῦ αὐτῆς κάλλους. Τῇ δὲ ἐπιούσῃ ἡμέρᾳ ὄρθρου ταχέως ἐκέλευσεν ὁ βασιλεὺς τὴν μακαριωτάτην Ῥιψιμίαν ἐν τοῖς βασιλείοις ἀνενεχθῆναι, τὴν δὲ ἁγίαν Γαιανὴν ἅμα ταῖς λοιπαῖς αὐτόθι τηρηθῆναι. Εὐθέως οὖν ἀπὸ τῶν βασιλικῶν χρύσεα παστοφορεῖα μετὰ πλήθους δορυφόρων ἐν τοῖς ληνοῖς ἔφθασαν, ὅπου ἦσαν παραμένουσαι ἔξωθεν τῆς πόλεως, καὶ πολυτελέστατος ἱματισμὸς καὶ ἁπαλός· καὶ κόσμια λαμπρὰ προσενέγκαντες, ἔδωκαν αὐτῇ, ἵνα μετὰ τιμῆς καὶ δόξης εἰσελθοῦσα εἰς τὴν πόλιν θεάσηται τὸν βασιλέα. Πρὸ τοῦ γὰρ ἰδεῖν αὐτὴν, ἐβουλήθη λαβεῖν αὐτὴν εἰς γυναῖκα διὰ τοὺς διηγησαμένους περὶ τῆς εὐμορφίας αὐτοῦ.....

§ 74. Τούτων οὖν παρ' αὐτῆς οὕτως ῥηθέντων, τὸ

§ 71. Plurimi autem eorum, et maxime qui fideles erant regi, ad ipsum accedentes, narrabant de Ripsimes pulchritudine. Postridie vero in crepusculo matutino rex continuo jussit beatissimam Ripsimam ad palatium adduci; et sanctam Gaianam una cum reliquis ibidem conservari. Itaque velociter a regio palatio lecticæ auro varietatæ cum multitudine satellitum ad torcularia pervenerunt, ubi permanebant extra urbem sanctæ, unaque vestitus pretiosissimus et mollis: ornamentaque afferentes splendida, eidem dederunt, ut cum honore et gloria urbem ingressa, regem videret. Nam priusquam eam rex videret, uxorem sibi sumere volebat, quia audiverat narrantes de ejus egregia forma. ...

74. Hisce ab ea sic dictis, multitudo confluxit homi-

Digitized by Google

honneur et pour l'escorter jusqu'au palais, comme épouse du roi Tiridate et reine des Arméniens.....

[§ 75.] A ce moment, on entendit dans le ciel un grand éclat de tonnerre; tous en furent épouvantés, et on entendit une voix qui leur dit : « Prenez courage, soyez fermes; parce que je suis avec vous, je vous ai gardées dans toutes vos voies, je vous ai conduites en sûreté jusqu'ici, pour que mon nom soit glorifié devant les peuples de ces contrées septentrionales. Surtout toi, Hripsimè, ainsi que le dit ton nom, tu fus véritablement *jetée* (1) de la mort à la vie avec Gaïanè et ses compagnes bien-aimées. Ne craignez point, mais venez dans le lieu de l'ineffable allégresse, que mon Père et moi nous avons préparé à vous et à ceux qui vous ressemblent. » Et il tonna si longtemps que les hommes en furent saisis d'effroi; beaucoup de chevaux de la troupe se cabrèrent de frayeur, et, en bondissant et en ruant, ils renversèrent à terre beaucoup de leurs cavaliers, en foulèrent plusieurs aux pieds et les tuèrent. La foule épouvantée se pressa tellement que plusieurs furent étouffés; il y eut un grand massacre, et on entendit des cris et des lamentations. Tous furent saisis de confusion et de terreur, beaucoup de gens moururent, et plusieurs teignirent la terre de leur sang. Dans ce désordre et dans ce massacre de la multitude, quelques-uns des officiers du roi coururent aussitôt, et lui rapportèrent ce qu'ils avaient entendu; ils arrivèrent avec des signes d'écriture (2) et, apres avoir enregistré toutes les paroles [de la sainte], ils les lurent en présence du roi. Le roi dit alors : « Puisqu'elle ne vient pas de bon gré en grande pompe, qu'on la transporte de force au palais, et qu'on la conduise dans mes appartements royaux. »

(1) Le nom de Hripsimè, qui est grec, vient de ῥίπτω, *jeter* et au figuré *affronter un danger.*

(2) L'usage d'écrire en abrégé existait chez les Arméniens, à ce que l'on peut induire de ce passage et d'un autre qui se trouve également dans Agathange (éd. arm. de Venise, p. 85) où il est dit : « Les secrétaires du roi Tiridate enregistrèrent avec des signes d'écriture, *nechanakirkh*, tout ce qui avait été dit par le saint homme (Grégoire l'Illuminateur). » Ces mots « signes d'écriture » font allusion à des abréviations que M. Emin (*de l'Alphabet arménien*, p. 6 et suiv. de la trad. fr.) suppose être des caractères hiéroglyphiques ou cunéiformes, dont il a rapporté bon nombre d'exemples dans sa savante notice. Cependant, en l'absence de renseignements positifs sur l'écriture *tironienne* des Arméniens avant la vulgarisation de l'alphabet Mesrobien, il est bien difficile de se faire une idée exacte de ce qu'Agathange a voulu dire, en parlant des *nechanakirkh*.

πλῆθος συνέῤῥεεν τῶν ἀνθρώπων. Ἦσαν γὰρ ἄπειροι οἱ τοῦ βασιλέως ὑπηρέται, οἱ ἐλθόντες λαβεῖν αὐτὴν εἰς τὰ βασίλεια, σατράπαι καὶ μεγιστᾶνες καὶ ἄρχοντες τιμῆσαι αὐτὴν, καὶ ἀπελθεῖν μετ' αὐτῆς, ἵνα ἀπενέγκωσιν αὐτὴν εἰς γυναῖκα τοῦ βασιλέως καὶ βασιλίδα τῆς Ἀρμενίας.....

§ 75. Καὶ ἐγένετο σφοδροτάτη βροντὴ, ὥστε ἐκφοβεῖσθαι τὸν ὄχλον, καὶ ἤκουσαν φωνῆς λεγούσης πρὸς αὐτάς· Ἀνδρίζεσθε, καὶ θαρσεῖτε· μεθ' ὑμῶν γάρ εἰμι, καὶ ἐφύλαξα ὑμᾶς ἐν πάσαις ταῖς ὁδοῖς ὑμῶν, καὶ ἤνεγκα ὑμᾶς τοῦ τόπου τούτου φυλάξας ἀσπίλους, ἵνα καὶ ἐνθάδε δοξασθῇ τὸ ὄνομά μου ἐν τοῖς βορεινοῖς μέρεσιν τῶν ἐθνῶν. Εἴ γε μάλιστα, Ῥιψίμη, κατὰ τὸ ὄνομά σου ἀληθῶς ἐξερρίφθης σὺν τῇ Γαιανῇ καὶ ταῖς λοιπαῖς ἐκ τοῦ θανάτου εἰς τὴν ζωήν· μὴ φοβηθῆτε οὖν, ἀλλὰ δεῦτε εἰς τὸν τόπον, ἐν ᾧ ἡτοιμάσθη ὑμῖν, καὶ τοῖς ὑμῖν ὁμοίοις ἡ ἀνεκλάλητος εὐφροσύνη. Καὶ οὕτως ἐπὶ ἀρᾷ τῆς βροντῆς κρατούσης, ἐσκοτώθησαν οἱ ἄνθρωποι ἀπὸ τοῦ φόβου, καὶ πολλῶν ἵπποι ἀφηνιάσαντες ἔῤῥιψαν τοὺς ἐπιβάτας, πολλοὺς δὲ καὶ κατεπάτησαν καὶ ἀπέκτειναν, κραυγῇ τε καὶ ταραχῇ πάντες ἐθορύβησαν, καὶ ὑπ' ἀλλήλων συνεπατήθησαν. Τὸ γὰρ φόβητρον πάντας ἐξέστησεν, καὶ πολλῶν αἱμάτων ἐκχυθέντων τὴν γῆν ἐμόλυναν. Γενομένου οὖν τούτου τοῦ θορύβου τοῖς συναχθεῖσιν, τινὲς τῶν ὑπηρετῶν ἐκ μέσης τῆς ταραχῆς δραμόντες, ἀπήγγειλαν

num. Nam innumeri erant regis ministri, qui venerant eam ad palatium perducturi, satrapæ, magnates et præfecti, qui aderant ad ipsam honorandam et ad abeundum cum ea, ut ipsam abducerent uxorem regis, reginamque Armeniæ.....

§ 75. Et factum est tonitru vehementissimum, ut expavesceret turba : illæ vero audierunt vocem sibi dicentem : « Virili animo estote, et confidete : nam vobiscum sum, et servavi vos in omnibus viis vestris, et portavi vos etiam ex hoc loco servans sine macula, ut et hic glorificetur nomen meum in partibus gentium borealibus : si quidem maxime, Ripsime, secundum nomen tuum *ejecta* es, cum Gaiana et reliquis, ex morte in vitam. Itaque nolite timere, sed venite in locum, ubi vobis parata est, iisque qui vobis sunt similes, ineffabilis delectatio. » Sic autem prævalente tonitru, homines timore excæcati sunt, multorum equi frenum mordentes excusserunt sessores suos, multosque et conculcarunt et occiderunt : clamoreque et tumultu omnes exæstuarunt, aliique ab aliis invicem conculcati sunt. Nam terror omnes fecerat attonitos, multoque effuso cruore terram contaminarunt. Facto igitur hoc tumultu inter congregatos, quidam ministrorum, ex mediis turbis abscurrentes, nuntiaverunt regi omnia

Digitized by Google

[§ 76.] Alors les soldats du roi emmenèrent sainte Hripsimè, tantôt la trainant à terre, tantôt la portant dans leurs bras .....

[§ 77.] Pendant que sainte Hripsimè offrait à Dieu ses prières, le roi Tiridate entra dans la chambre où elle était renfermée. Or, quand il fut entré, la foule qui était au dehors du palais et dans les rues dansait, sautait et chantait des chansons. Beaucoup encombrèrent de tables le milieu de la ville, les autres le palais. Ils voulaient célébrer ainsi les noces, en excitant à danser. Mais le Seigneur Dieu regarda sa bien-aimée Hripsimè afin de la sauver; il prêta l'oreille à ses prières, il lui donna la force, comme il l'avait donnée à Jaël et à Debbora (1), pour qu'elle fût délivrée du tyran injuste et violent. Or le roi, étant entré, voulut la saisir pour satisfaire sa passion; mais elle, enveloppée de la force de l'Esprit-Saint, résista avec un courage viril, et lutta depuis la troisième jusqu'à la dixième heure, et le roi fut vaincu. Celui qu'on réputait avoir une force extraordinaire, qui chez les Grecs avait donné tant de preuves de sa vigueur, qui avait rempli tout le monde d'étonnement, et qui dans son propre royaume, lorsqu'il fut revenu dans sa patrie, avait déployé son courage et sa valeur (2), cet homme si remarquable en toutes choses fut ce jour-là vaincu par une jeune fille, par la volonté et la grâce du Christ. Et quand il fut vaincu et harassé, il perdit courage, et il sortit de la chambre.

(1) Juges, IV, 9, 24.

(2) Cf. Moïse de Khorène, l. II, ch. 79, 82, 85.

πάντας τοὺς λόγους αὐτῶν καὶ τὰ λεγόμενα τῷ βασιλεῖ. Καὶ εἶπεν ὁ βασιλεύς· Ἀνθ' ὧν οὐκ ἐβουλήθη ἐλθεῖν ἐν τιμῇ καὶ εἰρήνῃ, βίᾳ ἐνεχθῇ ἐν τῷ παλατίῳ, καὶ εἰσαχθῇ εἰς τὸν τοῦ βασιλέως κοιτῶνα.

§ 76. Λαβόντες οὖν τὴν ἁγίαν Ῥιψιμίαν οἱ δορυφόροι, ποτὲ μὲν σύροντες, ποτὲ δὲ ἀναβαστάζοντες ἦγον.....

§ 77. Καὶ ὡς ἔτι ἡ ἁγία Ῥιψίμη ταύτας τὰς εὐχὰς τῷ Θεῷ προσέφερεν, παραγενόμενος εἰσῆλθεν ὁ βασιλεὺς Τηριδάτιος εἰς τὸν κοιτῶνα, ἔνθα ἐνεκέκλειστο ἡ παναγία. Εἰσελθόντος δὲ αὐτοῦ, ὁμοῦ πάντες, οἱ μὲν ἔξωθεν τοῦ παλατίου, οἱ δὲ ἐν ταῖς πλατείαις, ἄλλοι δὲ ἐσωτέρω, ἐκραύγαζον κρότοις πηδῶντες, καὶ οἱ μὲν ᾄδοντες, [καὶ τινὲς μὲν ἐν τῷ κάστρῳ,] οἱ δὲ [τὸ μέσον τῆς πόλεως ἐπλήρωσαν, καὶ] παίζοντες, λογιζόμενοι τοῖς γάμοις ᾄδειν καὶ χορεύειν. Ὁ δὲ κύριος ὁ Θεὸς, προσεσχηκὼς τῇ ἀγάπῃ τῆς αὐτοῦ Ῥιψίμης, ὥστε περισῶσαι αὐτὴν, ἵνα μὴ ἀπολεῖται ἡ παρακαταθήκη, ἣν ἐφύλαξεν καὶ ἠσφαλίσατο ἕως τότε, ἐνίσχυσεν αὐτὴν, ὡς τὴν Ῥαχὴλ καὶ Δεββορὰν, καὶ δέδωκεν αὐτῇ δύναμιν, ἵνα ῥυσθῇ ἀπὸ τῆς παρανομωτάτης ἐκείνης βίας. Εἰσελθὼν οὖν ὁ βασιλεὺς, ἐπελάβετο αὐτῆς, ὥστε πληρῶσαι τὸ ἀθέμιτον ἔργον. Αὐτὴ οὖν, ἐνδυναμωθεῖσα ὑπὸ τοῦ Ἁγίου Πνεύματος, ἀνδρείως ἀντέστη, ἀπωθοῦσα αὐτόν· καὶ ἀπὸ τρίτης ὥρας μαχεσάμενος ὁ βασιλεὺς ἕως δεκάτης, ἐκλυθεὶς ἔπεσεν, οὕτως δυνατώτατος ὢν, ὃς καὶ ἐν τῇ Ἰωνίων χώρᾳ ἔτι ὑπάρχων, πολλὰς δυναστείας ἀπέδειξεν διὰ τὸ τῶν ὀστέων στερεὸν, ὅτε καὶ ἐξέστησεν πάντας. Οὐ μόνον, ἀλλὰ καὶ ἐν τῇ βασιλείᾳ αὐτοῦ ἀφ' οὗ τὴν προγονικὴν πατρίδα παρέλαβεν, πολλὰ ἔργα τῆς αὐτοῦ ἀνδρειότητος ἀπέδειξεν, καὶ πανταχοῦ εὔφημος γενόμενος ἦν. Οὗτος οὖν ἀπὸ μιᾶς κόρης ἡττηθεὶς τῷ θελήματι καὶ τῇ δυνάμει τοῦ Χριστοῦ, καὶ ἀποκαμὼν ἐξῆλθεν ἔξω.

illarum verba, omniaque jam relata. At rex dixit, ut, cum noluisset venire cum honore et pace, vi afferretur ad palatium, et induceretur in cubiculum regium.

§ 76. Itaque satellites sanctam Ripsimiam arripuerunt, et modo trahentes, modo gestantes, adduxerunt. .....

§ 77. Adhuc preces has Deo offerente sancta Ripsimia, ingressus est rex Teridates in cubiculum, cui sancta erat inclusa. Illo autem ingresso, simul omnes, alii extra palatium, alii in plateis, alii interius, cantantes exclamarunt, et cum plausibus saltarunt. Et cantantes quidem (quorum aliqui erant in castro, alii mediam urbis partem impleverant) et ludentes credebant se nuptiarum causa cantare. At dominus Deus cum attenderet ad caritatem Ripsimiæ suæ, ut servaret eam, ne periret depositum, quod eo usque servaverat et securum reddiderat, confortavit ipsam, quemadmodum Rachelem et Debboram, deditque ei vires, ut liberaretur violentia illa iniquissima. Ingrediens ergo rex, apprehendit eam, ut opus nefandum perageret. Illa igitur viribus animata a Sancto Spiritu, fortiter restitit, ipsum repellens. Ubi autem rex ab hora tertia pugnaverat usque ad decimam, deficiens viribus cecidit, licet alias esset robustissimus, ut qui, cum adhuc in Ionia degeret, multa fortitudinis dedit specimina per soliditatem ossium suorum, quando omnibus stuporem ingessit. Neque tunc solum, sed in regno etiam suo, postquam regionem progenitorum suorum obtinuit, multa virtutis suæ exhibuit documenta, et ubique famosus evaserat. Hic igitur ab una puella superatus pro voluntate Dei, et virtute Christi, fatigatusque cubiculo exivit.

Digitized by Google

[§ 78.] Et il fit venir la bienheureuse Gaïanè, et après lui avoir fait mettre un carcan de bois au cou, il la fit amener à la porte de la chambre. Lui-même y rentra et ordonna à ses serviteurs de forcer l'inflexible Gaïanè de dire à Hripsimè : « Accomplis la volonté du roi, tu vivras et nous vivrons aussi. » Gaïanè consentit à parler à sa compagne, et, s'étant approchée de la porte, elle dit à Hripsimè qui était dans la chambre : « Ma fille, que le Christ t'épargne une pareille honte et vienne à ton secours; qu'il ne soit jamais vrai, ma fille, que tu renonces à l'héritage de la vie éternelle de Dieu, pour une vie fugitive qui n'est rien, qui est aujourd'hui et qui demain n'existe plus. » Lorsqu'on entendit quels conseils elle lui donnait, on prit des pierres et on l'en frappa sur la bouche, de manière à lui briser les dents, pour la forcer de dire à Hripsimè de faire la volonté du roi. Mais elle l'encourageait encore davantage, en lui disant : « Prends courage, ... »

[§ 80.] Sainte Gaïanè dit toutes ces choses en langue romaine (latine) à sa fille, lorsqu'elle était à la porte de la chambre, et durant que le roi luttait avec sainte Hripsimè. Mais, parmi les serviteurs du roi, il s'en trouvait quelques-uns qui comprirent ce discours prononcé dans le langage des Romains. Or, quand ils surent ce que Gaïanè disait à sa compagne, ils l'arrachèrent de la porte; car, bien qu'ils la frappaient cruellement, qu'ils lui hachaient le visage avec une pierre, de manière à lui casser les dents, qu'ils lui brisaient la mâchoire, elle ne changea pas de langage, ne dit pas autre chose à la jeune fille, mais elle répéta ce qu'elle avait commencé à formuler devant eux. Hripsimè lutta de nouveau avec le roi depuis la dixième heure jusqu'à la première veille de la nuit, et elle resta triomphante. La jeune fille était fortifiée par l'Esprit-Saint en luttant contre le roi; elle le repoussait, elle le domptait, jusqu'à ce qu'enfin, fatigué et languissant, elle le terrassa. Elle lui enleva et lui déchira ses vêtements, elle

---

§ 78. Καὶ ἐκέλευσεν ἐνεγκεῖν τὴν μακαριωτάτην Γαιανὴν, καὶ ξύλον κατὰ τοῦ τραχήλου αὐτῆς κρεμασθῆναι, καὶ ἐπὶ ταῖς τοῦ κοιτῶνος θύραις στῆσαι αὐτήν. Αὐτὸς δὲ εἰσῆει πάλιν πρὸς αὐτὴν, παραγγείλας τοῖς ὑπηρέταις ἀναγκάσαι τὴν Γαιανὴν εἰπεῖν πρὸς τὴν ἁγίαν Ῥιψημίαν ἀπὸ τῆς θύρας ποιῆσαι τὸ θέλημα αὐτοῦ, ὅπως σὺ καὶ ἡμεῖς ζήσωμεν, φησίν. Καταδεξαμένη οὖν λαλῆσαι αὐτῇ, προσῆλθεν τῇ τοῦ κοιτῶνος θύρᾳ, καὶ φησίν· Τέκνον, φυλάξῃ σε ὁ Χριστὸς ἀπὸ τοῦ μιάσματος τούτου, καὶ γένηταί σοι δύναμις. Τέκνον ἐμὸν, μηδαμῶς γένηταί σε ἐξελθεῖν ἀπὸ τῆς κληρονομίας, καὶ τὰ πρόσκαιρα ἐπιθυμῆσαι, τὰ μηδὲν ὄντα σήμερον, καὶ αὔριον ἀπολλύμενα. Ὅτε οὖν ἐποίησε τὴν προσενεχθεῖσαν αὐτῇ νουθεσίαν, λίθοις τὸ στόμα αὐτῆς ῥίψαντες, τοὺς ὀδόντας κατέκλασαν, καὶ ἠνάγκαζον αὐτὴν εἰπεῖν τὸ θέλημα τοῦ βασιλέως. Ἡ δὲ πλέον διισχυριζομένη ἔλεγεν· Ἀνδρίζου.....

§ 80. Ταῦτα οὖν πάντα ἐλάλει ἡ ἁγία Γαιανὴ ἐν τῇ ῥωμαϊκῇ διαλέκτῳ ἀπὸ τῆς θύρας τοῦ κοιτῶνος, ἔτι τοῦ βασιλέως μαχομένου μετὰ τῆς ἁγίας Ῥιψήμης. Ἦσαν δέ τινες τῶν ὑπηρετῶν τοῦ βασιλέως ἀκούοντες τὴν τῶν Ῥωμαίων ὁμιλίαν· καὶ ὡς ἤκουσαν ταῦτα πάντα, ἃ ἐλάλησεν Γαιανὴ μετὰ τῆς παιδὸς, ἐπῆραν αὐτὴν ἀπὸ τῆς θύρας. Εἰ γὰρ καὶ πολλάκις ἔτυψαν αὐτῆς τὸ πρόσωπον λίθοις, καὶ τὸ στόμα σὺν τοῖς ὀδοῦσιν καὶ ταῖς οὐλαῖς συνέτριψαν· ἀλλ' ὅμως αὐτὴ οὐκ ἠλλαξεν τοὺς λόγους, τοῦ λαλῆσαι ἄλλως πρὸς τὴν παρθένον, ἀλλὰ καθὼς ἤρξατο, τοῖς αὐτοῖς προσέθηκεν. Ἐμαχήσατο οὖν ἔτι μετ' αὐτῆς ἀπὸ τῆς δεκάτης ὥρας ἕως μιᾶς φυλακῆς τῆς νυκτός: Καὶ ἐνδυναμωθεῖσα ἡ νεᾶνις ἀπὸ τοῦ ἁγίου Πνεύματος ἔῤῥιψεν τὸν βασιλέα, ὀλιγωρήσαντα καὶ ἐκλυθέντα,

§ 78. Jussit vero adduci beatissimam Gaianam, et lignum ex collo ejus suspendi, et ad januas cubiculi eam constitui. Ipse autem iterum intrabat ad sanctam, dato ministris mandato cogendi Gaianam, ut ex janua ad sanctam Ripsimiam diceret, ut regis voluntati obsequeretur, quo et tu et nos vivere possimus, inquit. Itaque, cum recepisset ipsam alloqui, appropinquavit januæ cubiculi, et dicit : « Filia, custodiat te Christus ab hac contaminatione, et tibi dentur vires. Filia mea, nequaquam contingat, ut excidas ab hereditate, et temporalia desideres, quæ nihil hodie sunt, et cras intereunt. » Quando ergo proferebat admonitionem ei factam, lapidibus contundendo ejus os, dentes ejus frangebant, cogebantque ipsam loqui secundum voluntatem regis. Illa vero magis confirmans, dicebat : « Viriliter age ..... »

§ 80. Hæc omnia dicebat sancta Gaiana ex janua cubiculi lingua romana, adhuc rege pugnante cum sancta Ripsime. At ex ministris regis erant nonnulli, qui intelligebant sermonem Romanorum : et ubi hæc omnia, quæ sancta Gaiana loquebatur ad puellam, audiverant, eam amoverant a porta. Licet enim frequenter faciem ejus lapidibus percuterent, et os ejus cum dentibus et gengivis comminuissent, illa tamen non mutabat sermones ut alio modo loqueretur cum virgine : sed sicut cœperat, sic et prosequebatur. Rex ergo adhuc cum sancta pugnabat ab hora decima, usque ad primam noctis vigiliam : et roborata puella a Spiritu sancto dejecit regem vix spirantem et deficientem, nudum pallioque suo et veste

Digitized by Google

lui arracha le bandeau royal, et elle le laissa couvert de honte. Elle lui mit son manteau en lambeaux et remporta la victoire, en conservant sa pureté. Elle ouvrit les portes du palais et en sortit de vive force, en fendant la foule du peuple, sans que personne pût la retenir. Puis, courant par la ville, elle sortit par la porte d'orient. Étant venue à l'endroit où l'on serrait les cuves, où était d'abord leur demeure, elle jeta un cri pour avertir ses compagnes.

[§ 81.] Ensuite, s'étant éloignée de la ville, elle alla vers l'endroit situé entre le nord et l'orient, sur un point montant et sablonneux, près la grande route qui conduit à la ville d'Ardaschad. Là, s'agenouillant pour prier .....

[§ 83.] Pendant que sainte Hripsimè parlait ainsi, les ministres du roi, les chefs des gardes et les bourreaux, avec des torches allumées devant eux, arrivèrent en toute hâte cette nuit-là même. Ils parurent à l'improviste, lui lièrent les mains derrière le dos et voulurent lui couper la langue. Mais elle ouvrit la bouche et leur présenta sa langue à couper. Ils la dépouillèrent de ses vêtements, et, ayant enfoncé quatre pieux en terre, ils l'attachèrent par les pieds et par les mains, et, en ayant approché les torches, ils lui brûlèrent le corps avec la flamme pendant longtemps; puis ils la tuèrent à coups de pierre. Pendant qu'elle vivait encore, ils lui arrachèrent les yeux, et ensuite ils mirent son corps en pièces, en disant: « Que tous ceux qui oseront mépriser la volonté du roi et n'en tenir aucun compte périssent de la sorte. » Il y avait avec les compagnes de Hripsimè plus de soixante et dix personnes, tant hommes que femmes. Les compagnes cherchèrent à ensevelir leurs corps, car il y en eut trente-deux qui furent massacrées en même temps ..... Et, ayant prononcé ces paroles toutes ensemble, elles expirèrent.

γυμνὸν καὶ ἐκδεδυμένον ἀπὸ τῶν ἱματίων καὶ τῆς στολῆς αὐτοῦ· ἐσκόρπισεν δὲ καὶ τὰ κόσμια τοῦ διαδήματος, καὶ ἐν αἰσχύνῃ κατέλιπεν αὐτόν. Ἐξῆλθεν δὲ τὰ ἴδια ἐνδύματα κατεσχισμένα φοροῦσα, πλὴν ὅμως ἀσπίλως φυλαχθεῖσα ἔμεινεν ἐν ἀγνότητι, καὶ ἀνοίξασα τὴν θύραν, βίᾳ ἐξῆλθεν, καὶ σχίσασα τὸν ὄχλον παρῆλθεν διὰ μέσης τῆς πόλεως, μηδενὸς ἰσχύσαντος κρατῆσαι αὐτήν. Διαπερῶσα οὖν ἐξῆλθε κατὰ ἀνατολὰς τὴν πύλην, καὶ ἐλθοῦσα εἰς τὸν λῆνὸν ὅπου τὸ πρότερον ἦν ἡ καταμονὴ αὐτῶν, εὐηγγελίζετο ταῖς λοιπαῖς παρθένοις.

§ 81. Μείνασαι δὲ μικρὸν ἀπὸ τῆς πόλεως εἰς τὰ μέρη τὰ βόρεια κατὰ ἀνατολὰς ἐν λόφῳ τινὶ ἀμμώδει, ἐχόμενα τῆς βασιλικῆς ὁδοῦ, τῆς ἀποφερούσης εἰς τὴν Ἀρταξὰτ πόλιν, γόνυ κλίνασαι ηὔχοντο.....

§ 83. Ἔτι δὲ λαλούσης ταῦτα πάντα τῆς ἁγίας Ῥιψήμης, ἐν αὐτῇ τῇ νυκτὶ ἐπέστησαν εἰς τὸν τόπον οἱ ἄρχοντες τοῦ βασιλέως, καὶ ὁ ἀρχιμάγειρος μετὰ τῶν στρατιωτῶν, λαμπάδας βαστάζοντες, καὶ προσελθόντες ἔδησαν ἐξάγκωνα τὴν ἁγίαν Ῥιψήμην, καὶ ἐζήτουν γλωττοτομῆσαι. Ἡ δὲ ἑκουσίως προέφερεν ἐκβάλλουσα τὴν γλῶτταν, καὶ αὐτίκα τὰ περὶ αὐτὴν ἱμάτια περισχίσαντες χερσὶ καὶ ποσὶ, καὶ τανύσαντες τὰς λαμπάδας τῷ σώματι προσέφερον, καὶ οὕτως τῷ πυρὶ τῶν λαμπάδων τὸ σῶμα καύσαντες, καὶ λίθους ὀξεῖς ἐν τοῖς κόλποις αὐτῆς πήξαντες, ἐσκόρπισαν τὰ σπλάγχνα αὐτῆς, καὶ ἔτι ἐχούσης πνοὴν τοὺς ὀφθαλμοὺς ἐξώρυξαν. Μετὰ ταῦτα δὲ καταμελήσαντες αὐτὴν, ἔλεγον· Πάντες οἱ τοῖς βασιλικοῖς προστάγμασιν ἀνθιστάμενοι τούτῳ τῷ τρόπῳ ἀπολέσθωσαν. Ἦσαν δὲ καὶ ἄλλοι ἅγιοι ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες, πλείους ἑβδομήκοντα ὀνομάτων, οἳ σὺν αὐταῖς ἐλθόντες ἔξω,

talari exutum : dispersit quoque ornamenta diadematis, eumque reliquit pudore affectum. Exivit autem, discissa gerens vestimenta : servata tamen sine macula in castitate permansit ; portaque aperta, per vim egressa est : scindensque turbam, per mediam transiit civitatem, nemine valente ipsam apprehendere. Itaque pertransiens versus orientem egressa est portâ, veniensque ad torcular, ubi antea earum erat mansio, reliquis virginibus bonum attulit nuntium

§ 81, Ubi vero manserant aliquo tempore non longe a civitate in partibus borealibus versus orientem in tumulo quodam arenoso prope viam regiam, quæ ducit ad urbem Artaxat, flexis genibus, orabant .....

§ 83. Adhuc omnia hæc loquente sancta Ripsime, eadem nocte advenerunt in locum præfecti regis et magister coquorum cum militibus, instructi lampadibus, et accedentes, S. Ripsimes manus post terga ligaverunt, et volebant eidem linguam abscindere. At illa lubenter protulit linguam extensam. Et mox vestimenta, quibus erat induta, manibus pedibusque dilaceraverunt corpori, et extensas lampades admoverunt sic flamma lampadum corpus adurentes, et acutos lapides in sinus ejus infigentes, viscera ejus disperserunt; oculosque etiam tum spirantis evulserunt. Post hæc vero, illâ membratim discissâ, dixerunt : « Hoc modo pereant omnes qui regiis mandatis resistunt. » Erant autem et alii sancti, viri et mulieres, plures quam septuaginta, qui cum ipsis foras erant egressi, et quidam ad locum venerant, quod cuperent

Digitized by Google

[§ 84.] Une autre, qui fut tuée aussi dans leur demeure de la resserre aux cuves, dit en laissant le monde : « Je te remercie, ô Dieu bienfaisant, qui ne m'as point exclue ; j'étais malade et je n'ai pu me mettre à la suite de mes compagnes. Pourtant, Seigneur doux et miséricordieux, reçois mon âme, et mets-la avec la troupe de tes saintes martyres, mes compagnes et mes sœurs, près de ta servante, et de notre guide Gaïanè, et de ta bien-aimée Hripsimè, notre fille. » Et en disant ces mots, elle mourut. On prit leurs corps et on les jeta en pâture aux chiens de la ville, aux bêtes féroces de la terre et aux oiseaux du ciel.

XIX.

[§ 85.] Quant au roi, il ne prenait nul souci de sa honte, comme il l'aurait dû. Célèbre comme il l'était à la guerre, et s'étant montré fort comme un géant, aux jeux Olympiques des Grecs ; ayant remporté tant de victoires au-delà de l'Euphrate ; dans les pays des Dadjik (Arabes) il eut un cheval gravement blessé ; ayant pris le cheval et ses harnais, il serra sa cuirasse et passa l'Euphrate à la nage. Cependant ce prince si fort et si vigoureux qui fut, par la volonté de Dieu, vaincu par une jeune fille, ne songeait plus à la honte qui le couvrait, mais, épris ardemment de sa beauté, il était triste et accablé après la mort de la jeune fille, et il éclatait en lamentations : « Voyez, disait-il, cette secte abominable des chrétiens, comme elle égare les hommes en les éloignant du culte des dieux. Ils les privent des jouissances de cette vie, et les empêchent de redouter la mort. Ils ont fait de même pour l'admirable Hripsimè, qui n'a pas sa pareille parmi toutes les femmes qui sont sur terre. Mon cœur a brûlé pour elle, et moi, le roi Tiridate, tant que je vivrai, elle ne s'effacera point de ma mémoire. Je connais bien le pays des Grecs et des Romains,

---

τινὲς τὸν τόπον φθάσαντες ἐζήτουν τὰ λείψανα αὐτῶν συστεῖλαι καὶ θάψαι. Τούτοις οὖν ξίφη ἐπιθέντες ἀνεῖλαν ὀνόματα τριάκοντα δύο..... Ταῦτα δὲ ἐπὶ τὸ αὐτὸ εἰπόντες ἐτελειώθησαν.

§ 84. Μίαν ἐξ αὐτῶν, ἀσθενοῦσαν ἐν τῇ καταμονῇ αὐτῶν τῷ ληνῷ, ἀπέκτειναν καὶ αὐτὴν εἰρηκυῖαν οὕτως ἐν ὥρᾳ τῆς τελευτῆς αὐτῆς· Εὐχαριστῶ σοι, δέσποτα φιλάνθρωπε, τῷ κἀμὲ μὴ ὑστερήσαντι. Ἀσθενὴς γὰρ ὑπάρχουσα, οὐκ ἠδυνήθην δραμεῖν ὀπίσω τῶν ἐμῶν ἑταίρων· ὅμως δὲ, ἀγαθὲ καὶ ἐλεήμων, δέξαι καὶ σύναψον τὸ ἐμὸν πνεῦμα εἰς τὸν χορὸν τῶν σου μαρτύρων, ἐμῶν δὲ ἀδελφῶν, μετὰ τῆς μητρὸς ἡμῶν Γαιανῆς, καὶ ἀδελφῆς καὶ τέκνου ἡμῶν Ῥιψήμης. Καὶ αὐτὴ οὖν οὕτως λαλήσασα ἐκοιμήθη. Σύραντες δὲ τὰ σώματα ἔξω ἔῤῥιψαν βρῶμα γενέσθαι κυσὶν τῆς πόλεως, καὶ πετεινοῖς καὶ θηρίοις.

§ 85. Ὁ δὲ βασιλεὺς μεγάλως ἐνετράπη, ὁ οὕτως ὀνομαστὸς πανταχοῦ γενόμενος ἐν πολέμῳ, καὶ μάλιστα ἐν τοῖς ὀλυμπιακοῖς ἀγῶσι τῆς Ἰωνίας γῆς γιγανταῖος φανείς, καὶ πολέμους ἐπέκεινα τοῦ Εὐφράτου ποταμοῦ κατορθώσας εἰς τὰ μέρη τῶν Σαρακηνῶν, ὅπου ποτὲ τρωθεὶς ἐξῆλθε μετὰ τοῦ ἵππου τὸν πόλεμον φεύγων καὶ ὥστε μὴ καταληφθῆναι, τόν τε ἵππον σύρων καὶ τὰ οἰκεῖα ὅπλα καὶ τὸ τοῦ ἵππου ἔνδυμα τοῖς μεταφρένοις ἐπιθεὶς, διενήξατο τὸν Εὐφράτην· καὶ οὗτος πανταχοῦ στερεώτατος τοῖς ὀστέοις ἀπὸ μιᾶς νεάνιδος ἡττηθεὶς κατισχύνθη θελήματι τοῦ Θεοῦ. Ὅμως δὲ παριδὼν τὴν ἑαυτοῦ αἰσχύνην, εἰς δὲ τὴν ὅρασιν τῆς ὄψεως τῆς κόρης, καὶ τῆς αὐτῆς φιλίας θερμανθεὶς, ἐν μεγίστῃ λύπῃ καὶ πένθει ἐκάθητο, τὸν θάνατον τῆς κόρης ὀδυρόμενος, Βλέπετε, λέγων, τὸ γοητικὸν γένος τῆς τῶν χριστιανῶν θρησκείας πῶς ἀπόλλυσι τὰς ψυχὰς τῶν ἀνθρώπων διαστρέφοντες ἀπὸ τῆς θεῶν

ipsarum reliquias componere et sepelire. In hos ergo gladios stringentes, occiderunt triginta et duos. ..... Hæc simul dicentes, mortem obierunt.

§ 84. Unam ex illis ægrotantem in ipsarum mansione in torculari occiderunt, in hora obitus sui sic locutam : « Gratias tibi ago, misericors Domine, qui nec me destituisti. Cum enim infirma essem, non poteram socias currendo sequi. Verumtamen, benigne et misericors, spiritum meum accipe et conjunge cum choro martyrum tuarum, mearum vero sororum, una cum matri nostra Gaiana, et sorore ac filia nostra Ripsime. » Hæc itaque sic locuta obdormivit. Tracta vero foras corpora projecerunt, ut fierent esca canibus civitatis, avibusque et feris.

§ 85. At rex vehementer erubuit, ille nimirum, qui ubique tam famosus evaserat in bello, et qui maxime in olympicis certaminibus Ioniæ apparuerat instar gigantis, qui et bella fortiter gesserat trans flumen Euphraten in partibus Saracenorum, ubi aliquando vulneratus bello egressus est cum equo fugiens, et ne comprehenderetur, trahens equum, armaque propria et equi indumentum dorso imponens, Euphraten transnatavit : et hic ossium robore ubique celebratus, ab una victus puella, Dei voluntate dejectus est. Verumtamen negligens verecundiam suam, in visionem vero faciei puellæ et in amorem ejus inflammatus, in maxima sedebat tristitia et luctu, de morte puellæ lamentans. « Videte, inquiebat, magicum genus illorum, qui sectæ sunt christianorum ; quo animas hominum perdant modo, dum eas avertunt ab adoratione

Digitized by Google

les contrées des Parthes qui nous appartiennent, et l'Assyrie, et le pays des Dadjik (Arabes), et l'Adherbadagan (Adherbeidjan). Mais pourquoi les énumérer les uns après les autres? Les pays que j'ai visités pendant la paix, beaucoup d'autres que j'ai parcourus pendant la guerre, en les saccageant, sont en nombre considérable; mais dans aucun d'eux je ne vis une semblable beauté, et elle a été perdue par les séductions de ses compagnes. Leurs sortiléges ont été tellement puissants, que moi-même j'ai été vaincu. »

[§ 85.] Le jour d'après, le chef des archers se présenta pour obtenir l'ordre de tuer sainte Gaïanè. Le roi, en entendant cela, troublé par l'amour, consterné, stupéfait, anéanti, ne se souvenant plus de ce qui était advenu à sainte Hripsimè, la croyait encore vivante. Il promettait d'élever à de grandes dignités et à de grands honneurs quiconque parviendrait à séduire la jeune fille et la persuaderait de venir à lui. Celui à qui il s'adressait lui dit : « Ainsi périssent, ô roi, tous tes ennemis, et ceux qui méprisent les dieux et la volonté des rois. Mais celle qui perdit l'admirable Hripsimè vit, ainsi que deux de ses compagnes. » Ayant appris que sainte Hripsimè était morte, le roi retomba de nouveau dans sa tristesse, se roula à terre, versa des larmes, et entra dans une fureur terrible. Puis il ordonna qu'on arrachât la langue à la vertueuse Gaïanè, avant de la tuer, parce qu'elle avait osé perdre par de perfides conseils celle qui parmi les mortels avait la beauté d'une déesse (et cette beauté, les déesses la lui avaient donnée), et qu'on la fît mourir dans d'atroces tourments. Le chef des bourreaux se présenta alors, et il se vanta de la faire mourir cruellement. Il les fit sortir chargées

---

προσκυνήσεως, καὶ τῆς μὲν παρούσης ζωῆς καὶ ἀπολαύσεως καταφρονοῦσι, τὸν θάνατον οὐ φοβοῦνται. Ἐννοῶ δὲ μάλιστα τὴν θαυμασιωτάτην Ῥιψήμην, ἧς οὐκ ἐξισοῦτό τις ἐν συγκρίσει τῶν γηγενῶν γυναικῶν. Ὀπίσω γὰρ αὐτῆς ἡ καρδία μου ἀπομένει, καὶ οὐκ ἐπιλανθάνομαι αὐτῆς ἕως ἂν εἰμι ἐν τῇ ζωῇ Τηριδάτιος ὁ βασιλεύς. Τὴν γὰρ Ἰωνίαν καὶ Ῥωμαίαν χώραν ἐπίσταμαι καὶ τὰ μέρη τῶν Πάρθων, Ἀσσυρίαν τε καὶ Περσικὴν, καὶ ἵνα μὴ ἐφεξῆς ὀνομάσω, πολλοὺς γὰρ τόπους καὶ χώρας ἐν πολέμῳ κατέλαβον, πλείστους τε καὶ μετ' εἰρήνης, καὶ τοῦ κάλλους ταύτης ὅμοιον οὐκ ἐθεώρησα πώποτε, ἣν διαστρέψαντες ἦσαν οἱ γόητες, οὕτως ὑπερβαλλόντως φαρμακεύσαντες, ὡς κἀμὲ νικῆσαι.

§ 86. Τῇ δὲ ἐπιούσῃ προσελθὼν ὁ ἀρχιμάγειρος, διάταγμα ἤτει λαβεῖν περὶ τῆς ἁγίας Γαιανῆς, ποίῳ θανάτῳ αὐτὴν ἀποκτείνῃ. Αὐτὸς οὖν ἀκούσας, ὡς ἐξεστηκὼς ἀπὸ τῆς φιλίας καὶ μωρανθεὶς καὶ ἐκλυθεὶς καὶ ἑξῶ ἑαυτοῦ γενόμενος, ἐνόμισεν ζῆν τὴν ἁγίαν Ῥιψήμην, καί φησιν· Ἐπὶ μεγάλῳ ἀξιώματι καὶ τιμῇ καὶ δώροις ἵστημι τὸν δυνάμενον πεῖσαι τὴν κόρην ἐλθεῖν πρὸς μέ. Ὁ δὲ ἀρχιμάγειρος ἔφη οὕτως· Ἀπολοῦνται πάντες οἱ τοῦ βασιλέως ἐχθροὶ, καὶ οἱ τῶν θεῶν καταφρονοῦντες, καὶ τῶν βασιλικῶν προσταγμάτων, ὡς ἐκείνη. Ἡ δὲ διαστρέψασα αὐτὴν γοήτρια μετὰ δυοῖν ἑταίρων αὐτῆς ζῇ. Καὶ ὡς ἤκουσεν τὸν τῆς ἁγίας Ῥιψήμης θάνατον ὁ βασιλεὺς, πάλιν ἐν λύπῃ κατεπόθη καὶ καταβὰς ἀπὸ τοῦ θρόνου, ἐπὶ τὴν γῆν ἐκάθισεν καὶ ἐθρήνει καὶ ἔκλαιεν. Πάλιν οὖν κελεύει τὴν ἁγίαν Γαιανὴν, ὥστε τὴν αὐτῆς γλῶσσαν διὰ τοῦ τένοντος ὄπισθεν πρῶτον ἐκβαλεῖν, καὶ οὕτως ἀποκτανθῆναι αὐτὴν, ἐπειδὴ ἐτόλμησεν, φησὶν, ἐν διαστρόφῳ νουθεσίᾳ ἀπολέσαι τοιαύτην κόρην, ἔχουσαν τὴν τῶν θεῶν εὐμορφίαν ἐν μέσῳ τῶν ἀνθρώπων. Διὰ

deorum : præsentem vitam ejusque fruitionem contemnunt : mortem non verentur. Verum maxime cogito admirandam summopere Ripsimam, cui in comparatione adæquata non est ulla mulier terrestris. Ad illam enim cor meum anhelat, ejusque non obliviscar, donec in vita fuero rex Tiridates. Ioniam cognovi regionem et Romanam, ditionesque Parthorum, et Assyriam, et Persidem, et ne plura nominem, multa loca et provincias accessi in bello, plurima in pace, et pulchritudinem huic æqualem nunquam vidi. Hanc perverterunt magi illi, qui eam ita supra modum præstigiis instruxerunt, ut et me vinceret. »

§ 86. Postridie accedens coquorum magister, mandatum petiit de sancta Gaiana, qua eam morte perimeret. Audiens ergo rex, quasi attonitus præ amore et stupidus dissolutusque et mentis impos factus, putabat vivere sanctam Ripsimen, et dixit : « Si quis persuadere possit puellæ, ut veniat ad me, ei magnam dignitatem, honorem et dona offero. » At magister coquorum sic dixit : « Pereant omnes regis inimici et contemptores deorum, ac mandatorum regiorum, quemadmodum illa. At præstigiatrix, quæ illam pervertit, etiam nunc vivit cum duabus sociabus. » Ubi vero audivit rex mortem sanctæ Ripsimes, iterum tristitiâ absorptus est, solioque descendens, in terra sedebat, lugebat, flebat. Quare iterum de sancta Gaiana præcepit, ut linguam ejus per cervicem retro primum evellerent, et sic ipsam occiderent, quia ausa est, inquit, perversa admonitione perdere talem puellam, quæ in medio hominum habebat pulchritudinem deorum. Hac

Digitized by Google

de chaines, par la porte méridionale de la ville, vers le chemin conduisant au pont de Medzamor, dans le lieu où l'on avait coutume d'exécuter tous les condamnés; c'était un endroit marécageux, proche du fossé qui entourait la ville.

[§ 87.] Ils enfoncèrent en terre quatre pieux pour chacune d'elles, et tandis qu'ils les préparaient, sainte Gaïanè et ses compagnes parlèrent ainsi : « Nous te remercions, Seigneur..... »

[§ 88.] Après cela, les bourreaux vinrent, et leur arrachèrent leurs vêtements. Ils les attachèrent chacune solidement aux quatre pieux; ils leur firent des incisions dans la peau des jambes, y placèrent des tubes de roseaux, et, en soufflant, ils les écorchèrent, pendant qu'elles respiraient encore, depuis les pieds jusqu'aux seins. Ils leur percèrent la nuque, et leur arrachèrent par cette ouverture la langue. Ils leur entrèrent des pierres dans le corps, et leur firent sortir les entrailles. Et comme elles étaient encore vivantes, ils leur tranchèrent enfin la tête avec le glaive. Ceux qui les avaient accompagnées du pays des Romains dans la contrée d'Arménie étaient au nombre de soixante-dix personnes. Mais celles qui furent massacrées avec les saintes femmes Gaïanè et Hripsimè, et celles qui partagèrent avec elles le martyre, étaient seulement trente-sept. Donc le vingt-sixième jour du mois d'Hori (1), sainte Hripsimè fut martyrisée avec la sainte cohorte des trente-trois martyres ses compagnes; et le vingt-septième jour du même mois, sainte Gaïanè avec deux de ses compagnes, qui combattaient avec elle, reçurent la couronne de la victoire (2).

(1) Second mois arménien correspondant à septembre et octobre.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Panégr. des SS. Hripsim.; op. et loc. cit.*—La fête des SS. Hripsimiennes est célebrée dans l'eglise d'Arménie le lundi après l'octave de la Pentecôte; celles des Gaïaniennes, c'est-à-dire des martyres compagnes de Gaïanè, le mardi d'après. Les Grecs célèbrent cette fête le 29 septembre, les Latins et les Arabes chrétiens, le 30, et enfin les Coptes le 26 du même mois.

τοῦτο πρῶτον καταπήξαντες, οὕτως αὐτὴν ἀποκτείνατε. Δεξάμενος οὖν τὴν παραγγελίαν, ὁ ἀρχιμάγειρος ἐκέλευσεν ἐχούσας τὰς ἁλύσεις ἐκβαλεῖν αὐτὰς διὰ τῆς ἡλιακῆς πύλης τῆς πόλεως εἰς τὰ μέρη τῆς βασιλικῆς ὁδοῦ, τῆς ἀποφερούσης εἰς τὴν γέφυραν τοῦ Βαθυτάτου καλουμένου ποταμοῦ, εἰς τὸν τόπον, ὅπου πάντας τοὺς καταδίκους ἐφόνευον ἐν τῇ πεδιάδι παρὰ τὸ φοσσάτον τὸ τὴν πόλιν κυκλοῦν.

§ 87. Καὶ πησσόντων αὐτῶν πάλους τέσσαρας μιᾷ ἑκάστῃ αὐτῶν, καὶ ἑτοιμαζόντων, ἤρξατο ἡ ἁγία Γαιανὴ σὺν ταῖς ἄλλαις λαλεῖν οὕτως· Εὐχαριστοῦμέν σοι, δέσποτα.....

§ 88. Μετὰ ταῦτα οὖν προσελθόντες περιέσχισαν τὰ ἱμάτια ἀπὸ τῶν μελῶν αὐτῶν, καὶ ἐτάνυσαν μίαν ἑκάστην τέσσαρσι πάλοις, τοὺς δὲ ἀστραγάλους τρυπήσαντες καὶ αὐλίσκῳ φυσῶντες, ὡς ἀσκούς, ἐξέδηραν τὰ τῶν ἁγίων δέρματα κάτωθεν ἀπὸ τῶν ποδῶν ἕως τῶν μασθῶν αὐτῶν ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἅμα τῶν τριχῶν. Τὰς δὲ γλώσσας διὰ τῶν αὐχένων τρυπήσαντες ἐξέβαλον, καὶ λίθους ὀξεῖς ἐν τοῖς κόλποις αὐτῶν πήξαντες διεσκόρπισαν τὰ σπλάγχνα αὐτῶν, καὶ ἔτι ζώσαι τὰς κεφαλὰς ἀπετμήθησαν ξίφεσιν. Οἱ δὲ ἅμα αὐταῖς παραγενόμενοι ἀπὸ τῆς Ῥωμαίων χώρας πλείους ὑπῆρχον ἑβδομήκοντα. Οἱ δὲ σφαγέντες μετὰ τῶν ἁγίων Γαιανῆς καὶ Ῥιψήμης ἅμα ταῖς λοιπαῖς τριάκοντα ἑπτὰ ἦσαν τὸν ἀριθμόν. Τοσοῦτος ἦν ὁ χορὸς τῶν μαρτύρων. Τῇ εἰκάδι οὖν καὶ ἕκτῃ τοῦ μηνὸς σεπτεμβρίου ἐτελειώθη ἡ ἁγία Ῥιψήμη ἅμα τοῖς σὺν αὐτῇ ἀθληταῖς· εἰκάδι δὲ καὶ ἑβδόμῃ τοῦ αὐτοῦ μηνὸς ἡ Γαιανὴ σὺν ταῖς ὑσὶν ἔλαβεν τὸν στέφανον τῆς νίκης.

de causa ipsam prius figentes, sic occidite. Accepto mandato, magister coquorum jussit vinctas catenis illas ejici per portam urbis solarem in partes viæ regiæ, quæ ducit ad pontem fluminis dicti Profundissimi, ad locum, ubi occidebant omnes condemnatos in planitie prope fossam, quæ urbem cingit.

§ 87. Dum autem illi singulis quatuor figebant palos, et omnia parabant, cœpit sancta Gaiana cum reliquis sic loqui : « Gratias tibi agimus, Domine..... »

§ 88. Post hæc ergo accedentes, dilaceraverunt vestimenta a membris earum, et unamquamque extenderunt quatuor palis : talos vero perforantes, et fistula inflantes, sicut utres, pellem sanctis detraxerunt ab imo, sive a pedibus usque ab ubera eodem modo una cum capillis. At linguas per cervices perforando extraxerunt; lapidesque acutos in sinus earum figentes, viscera disperserunt : et etiam tum viventibus capita gladio amputata sunt. Qui simul cum illis venerant e regione Romanorum, plures erant quam septuaginta. Qui vero cum sanctis Gaiana et Ripsime mactati sunt, una cum reliquis numero fuerunt triginta et septem. Tantus erat martyrum chorus. Itaque vigesima sexta mensis septembris, mortua est sancta Ripsime cum athletis eidem adjunctis : vigesima septima ejusdem mensis Gaiana cum duabus obtinuit coronam victoriæ.

Digitized by Google

XX.

[§ 89.] Durant six jours, le roi fut plongé dans le deuil et dans une sombre tristesse, par suite de son amour passionné pour la beauté de Hripsimè; puis il prit la résolution d'aller chasser dans la plaine de Paragan Nechamag (?) (1). Il fixa l'heure et commanda à sa garde de prendre des rets, des cordes, des lacets, et beaucoup de piéges. Le roi, monté sur son char, était sur le point de sortir de la ville, quand le châtiment du Seigneur s'appesantit sur lui. Un démon immonde s'empara du roi et le renversa à terre de son char. Aussitôt il entra dans une grande fureur, et il s'arrachait les chairs. Semblable à Nabuchodonosor, roi des Babyloniens (2), n'ayant plus rien d'humain, il prit la forme des sangliers et habitait avec eux. Puis, étant entré dans un lieu couvert de roseaux, il paissait l'herbe comme une brute, et il se roulait complétement nu dans les champs. Cependant, comme on voulait le retenir dans la ville, on ne put y parvenir, d'abord à cause de sa vigueur naturelle, ensuite par la force des démons qui s'étaient emparés de tout son être (3). Les habitants de la ville, également possédés du démon, devenaient furieux, et une infinité de malheurs fondait sur tout le pays. Toute la famille royale, serviteurs et ministres, étaient frappés de semblables châtiments, et un deuil immense était répandu en tous lieux.

(1) Le nom de cet endroit est altéré dans tous les manuscrits, *Paragon Nechamag*, *Nechemag*, *Ichemag*, *Chemag*, *Emag* (Agathange, *texte arménien.*, p. 662).

(2) Daniel, IV, 12, 13.

(3) Le roi Tiridate était vraisemblablement atteint de *lycanthropie*, espèce particulière d'aliénation mentale et de délire mélancolique, dans les accès duquel les malades s'imaginent être changés en loup ou en toute autre espèce d'animal sauvage, hurlent comme les fauves, fuient le jour la compagnie des hommes et courent la nuit à travers les champs. On donne aussi le nom de lycanthropie à une maladie de l'âme qui rend sauvage et misanthrope l'homme qui en est atteint. J.-J. Rousseau fut une des victimes de cette touchante folie, qui diffère complétement de la maladie dont fut atteint le roi Tiridate. — Les anciens parlent souvent dans leurs récits de la lycanthropie. On se rappelle à ce sujet le récit de Nicéros, au banquet de Trimalchion (Pétrone, *Satyricon*, ch. LXII, p. 92 et suiv., éd. H. de Guerle).

CAPUT OCTAVUM.

Pœna divinitus inflicta regi Teredati. Sanctus Gregorius e carcere aut puteo eductus, regem Armenosque docere incipit.

§ 89. Ἐπεὶ οὖν ἓξ ἡμέρας διέμεινεν βαθυτάτῃ λύπῃ κατασχεθεὶς ὁ βασιλεὺς ἀπὸ τῆς ἐπιθυμίας τοῦ κάλλους τῆς Ῥιψήμης· καὶ μετὰ ταῦτα ἠβουλήθη εἰς θήραν ἐξελθεῖν ἅμα τῷ στρατεύματι, καὶ ἑτοιμαζόντων τῶν πεζῶν τὰ λίνα, καὶ μελλόντων ἀπελθεῖν εἰς τὴν θήραν ἐν τῇ πεδιάδι καλουμένῃ Φαρακάνης ἐμάχων, ἀνῆλθεν ἐν τῷ ἅρματι ὁ βασιλεὺς, καὶ καθίσας ἐξῆει τὴν πόλιν, καὶ εὐθέως τιμωρία παρὰ τοῦ Θεοῦ φθάσασα παίει τὸν βασιλέα ἐπὶ τῷ ἅρματι, πνεῦμα ἀκάθαρτον, καὶ εἰς γῆν καταβάλλει· καὶ ἤρξατο μαίνεσθαι, καὶ τὰς ἰδίας σάρκας κατεσθίειν. Ἀλλὰ καὶ κατὰ τὴν ὁμοίωσιν Ναβουχοδονόσορ τοῦ βασιλέως Βαβυλῶνος, ἀπὸ φύσεως ἀνθρωπίνης γενόμενος ἐν μορφῇ συάγρων, μετ' αὐτῶν ᾤκει εἰς τοὺς καλαμῶνας, καὶ γυμνωθεὶς παντελῶς τὴν πεδιάδα περιήει. Οὐδὲ γὰρ οἱ ἐν τῇ πόλει βουλόμενοι κρατῆσαι αὐτὸν ἴσχυον διὰ τὴν φυσικὴν αὐτῷ δύναμιν προσοῦσαν, καὶ τὴν τῶν δαιμόνων μανίαν τῶν ἐν αὐτῷ οἰκισθέντων. Ἀλλὰ καὶ πλεῖστοι τῶν ἐν τῇ πόλει ἀνθρώπων τὸν αὐτὸν τρόπον δαιμονισθέντες ἐμαίνοντο, καὶ φοβερὰ καταστροφὴ πάσῃ τῇ χώρᾳ ἐπέφθασεν. Οἱ δὲ τοῦ βασιλέως οἰκεῖοι, δοῦλοί τε καὶ ὑπηρέται, ὡσαύτως πάντες δμοῦ τιμωρίαις πολλαῖς ἐκολάζοντο.

§ 89. Rex autem, postquam sex diebus profundissima detentus manserat tristitia ex desiderio pulchritudinis Ripsimes, deinde voluit exire ad venationem cum agmine suo : cumque pedites lina pararent, et discessuri essent ad venationem in campum, dictum Φαρακάνης ἐμάχων, rex currum suum ascendit, sedensque exivit urbe. Protinus autem castigatio, immissa a Deo, regem in curru percutit, spiritus immundus, ipsumque dejicit in terram. Cœpit porro furere et carnes proprias comedere : quin etiam, veluti Nabuchodonosor rex Babylonis, ab humana natura ad formam aprorum dejectus est, et cum ipsis habitabat in arundinetis, planeque nudus pertransibat campum. Neque enim comprehendere eum poterant, qui ex urbe id volebant, propter naturale robur, quo præstabat, et propter furorem dæmonum, qui eum inhabitabant. Verum et homines plurimi ex iis, qui habitabant in urbe, eodem modo correpti a dæmonibus furebant, horrendaque subversio toti contigit regioni. Familiares vero regis, servique et ministri, eodem modo omnes simul multis castigabantur suppliciis.

Digitized by Google

[§ 90.] Dans ce temps-là, la sœur du roi, nommée Kosrovitoukhd, eut un songe inspiré par Dieu. Elle vint parler au peuple auquel elle raconta sa vision, disant : « J'ai eu cette nuit un songe. Un homme au visage radieux vint et me dit : Il n'y a pas d'autre moyen de faire cesser les châtiments qui vous accablent, que d'envoyer à la ville d'Ardaschad, pour y chercher le prisonnier Grégoire. Dès qu'il sera arrivé, il vous indiquera un remède à vos souffrances. » Lorsqu'ils eurent entendu ces paroles, ils en rirent et lui dirent : « Es-tu donc devenue folle, es-tu donc possédée aussi? Comment cela se peut-il, puisqu'il y a quinze ans qu'on l'a jeté dans une caverne profonde, et tu dis qu'il est encore vivant? Qui sait seulement si ses os se trouvent encore dans cet endroit? car, le jour où il y fut jeté, il sera mort sur-le-champ, à la vue des reptiles. » Cependant la sœur du roi eut encore la même vision au moins cinq fois de suite, avec menace, si elle ne la racontait pas, d'un grand châtiment, et de voir les souffrances du roi et des autres hommes augmenter jusqu'à la mort, avec un accroissement de douleurs. Kosrovitoukhd, étant rentrée, répéta les paroles de l'ange avec une grande terreur et une insistance particulière.

[§ 91.] Ils envoyèrent aussitôt un grand satrape, nommé Oda (1), qui arriva à la ville d'Ardaschad, afin de tirer Grégoire de la caverne où il était renfermé. Or, quand Oda fut venu à la ville d'Ardaschad, les habitants allèrent à sa rencontre, en lui demandant la cause de son arrivée. Il répondit : « Je suis venu pour chercher le prisonnier Grégoire. » Et eux très-étonnés répondirent : « Qui peut savoir s'il est encore là? Il y a bien longtemps qu'on l'a enfermé dans ce lieu. » Alors Oda raconta le songe et les événements qui étaient arrivés. Puis on apporta de longues et solides cordes, et, quand on les eut nouées, ils les descendirent dans la caverne. Oda appela à haute

(1) Oda, de la famille satrapale des Amadouni, gendre de la famille des Selgouni, était père adoptif de Khosrovitoukhd, fille de Chosroès, et sœur de Tiridate. Ce personnage résista à Ardschir, roi de Perse, et s'enferma dans le fort d'Ani (Moïse de Khorène, l. II, ch. 77). Oda avait élevé la sœur de Tiridate, et avait gardé à Nitach les trésors du roi. Tiridate, en montant sur le trône, éleva Oda à la charge de premier ministre (Moïse de Khorène, II, 82), pour le récompenser de ses services et de son dévouement.

---

§ 90. Ἐν ἐκείνῳ οὖν τῷ καιρῷ ὀπτασία ἐπεφάνη τῇ τοῦ βασιλέως ἀδελφῇ, τῇ καλουμένῃ Κουσαρωδούκτα. Ἐλθοῦσα οὖν διηγεῖτο τοῖς ἀνθρώποις, καὶ ἔλεγεν· Ὅραμα ἐθεασάμην ταύτῃ τῇ νυκτί· ἄνθρωπος εἷς φωτοειδέστατος παραστὰς ἔφη πρὸς μέ, ὅτι οὐδεμία ἴασις τῆς πληγῆς τῶν βασάνων ἡμῶν γενήσεται, ἐὰν μὴ πέμψαντες ἐν τῇ Ἀρταξάτ πόλει, ἐκεῖθεν ἐνέγκητε τὸν δέσμιον Γρηγόριον, ἵνα αὐτὸς ἐλθὼν διδάξῃ ὑμᾶς φάρμακον ἰάσεως. Ἀκούσαντες δὲ οἱ ἄνθρωποι κατεγέλων τῶν αὐτῆς ῥημάτων, λέγοντες· Τάχα καὶ αὐτὴ συμμαίνῃ, ἀπὸ δαίμονος ἐλαυνομένη. Πῶς γὰρ οὔ; ἰδοὺ δεκαπέντε ἔτη πληροῦνται, ἀφ' οὗ αὐτὸν ἔρριψαν ἐν τῷ χρημνῷ, καὶ λέγεις αὐτὸν ζῆν; ποῦ γὰρ ἂν τὰ ὀστᾶ εὑρίσκηται; ἐν αὐτῇ γὰρ τῇ ὥρᾳ, ἐν ᾗ ἐκεῖ ἐχαλάσθη, ἀπὸ τῆς θέας τῶν ἡμῶν ὀφθαλμῶν ἀνηλώθη. Δεύτερον οὖν καὶ τρίτον ὁ φανεὶς αὐτῇ μετὰ μείζονος ἀπειλῆς ἔλεγεν· Ἐὰν μὴ συχνῶς διηγήσῃ, μεγάλας τιμωρίας καὶ αὐτὴ δέξῃ. Αἱ δὲ βάσανοι τῶν ἀνθρώπων καὶ τοῦ βασιλέως ἐπλεόναζον, καὶ ὁ θάνατος ἐν ὄχλῳ. Εἰσελθοῦσα οὖν πάλιν ἐν μεγάλῃ σπουδῇ Κουσαρωδούκτα διηγήσατο τοὺς λόγους.

§ 91. Εὐθέως οὖν ἀποστέλλουσι τιμιώτατόν τινα σατράπην, Αὐταυίαν ὀνόματι, ἀπελθεῖν ἐν τῇ Ἀρταξάτ πόλει. Οἱ δὲ πολῖται, ὡς ἐθεάσαντο αὐτὸν ἐρχόμενον, ἐξιόντες εἰς ὑπάντησιν αὐτοῦ μετὰ χαρᾶς, ἐπυνθάνοντο τὴν αὐτοῦ παρουσίαν. Καὶ εἶπεν αὐτοῖς· Διὰ τὸν δέ-

§ 90. Eodem tempore visio obtigit sorori regis, cui nomen Cusaroducta. Hanc ergo, accedens ad homines, narrabat, et dicebat : « Visionem vidi hac nocte. Vir lumine splendidissimus mihi adstans dixit, quod nulla sanatio plagæ cruciatuùm nostrorum sit futura, nisi mittatis ad civitatem Artaxat, indeque auferatis vinctum Gregorium, ut ille veniens vos doceat medicamentum, quo obtineatur sanatio. » At homines id audientes deridebant ejus verba, dicentes : « Forsitan et ipsa insanis, stimulata a dæmone. Numquid non? Ecce quindecim anni complentur a tempore, quo eum in præcipitium injecerunt, et dicis ipsum vivere? ubi enim vel ossa invenientur? nam eadem hora, qua illuc dimissus est, a visu oculorum nostrorum ablatus est. » Secundo igitur et tertio apparens ipsi, cum gravioribus minis dixit : « Nisi assidue narraveris, magnas et ipsa sustinebis pœnas. » Cruciatus vero hominum et regis augebantur, et mors in multitudine. Rursum ergo accedens Cusaroducta, magno studio narravit audita verba.

§ 91. Confestim ergo mittunt satrapam quendam honestissimum, nomine Autaviam, ut se conferat ad urbem Artaxat. Cives vero, ubi viderunt eum venientem, obviam exeuntes cum gaudio, interrogabant de adventu ejus. Ille autem dixit : « Adsum propter vinctum Gregorium,

Digitized by Google

voix et dit : « Grégoire, où que tu sois, sors, parce que le Seigneur Dieu, que tu adores, a commandé qu'on te tirât de ce lieu. » Et Grégoire, s'étant levé aussitôt, prit la corde, la secoua et s'y cramponna. Et ceux qui étaient au dehors, l'ayant entendu, le hissèrent et virent tout son corps noir comme du charbon; on lui apporta des habits et on l'en revêtit. Puis on l'accompagna avec joie dans la ville d'Ardaschad, et on se mit en route pour le conduire à Vagharschabad.

[§ 92.] Alors le démon, s'étant emparé du roi, le conduisit au-devant de lui, tout brisé par ses souffrances; et les satrapes attendaient Grégoire hors de la ville. Or, quand ils le virent venir de loin avec Oda et beaucoup d'autres hommes de la ville d'Ardaschad, ils se précipitèrent à sa rencontre, et, se dévorant les chairs avec une épouvantable fureur, ils écumaient devant lui. Le saint, s'agenouillant aussitôt, se mit en prières, et ils revinrent à la raison tout à coup. Grégoire commanda qu'on leur mit des vêtements et qu'on cachât leur nudité. Le roi et les satrapes, s'étant approchés, embrassaient les pieds de saint Grégoire, disant : « Nous te supplions de nous pardonner tout le mal que nous t'avons fait. » Il les releva et leur dit : « Je suis un homme semblable à vous, et j'ai un corps pareil au vôtre. Mais vous, reconnaissez votre Créateur qui a fait le ciel, la terre, le soleil, la lune, les étoiles, la mer et le désert, car lui seul peut vous guérir. »

σμιον Γρηγόριον πάρειμι, ἐκβαλεῖν αὐτὸν ἀπὸ τῆς φυλακῆς. Τῶν δὲ θαυμαζόντων καὶ λεγόντων· Ἆρα σύ; πολλὰ γὰρ ἔτη ἐστὶν, ἀφ' οὗ ἐρρίφθη ἐκεῖ. Εἶτα αὐτὸς διηγήσατο τὸ ὅραμα, καὶ τὰ λεγόμενα ἔργα. Ἐνέγκαντες οὖν σχοινία μακρὰ καὶ στιβαρὰ, προσδήσαντες σχοίνους μακροὺς ἐχάλασαν κάτω. Ἀνεβόησεν οὖν Αὐταυίας ὁ σατράπης μεγάλῃ τῇ φωνῇ καὶ εἶπεν, Γρηγόριε, εἰ ἔτι ἐν τοῖς ζῶσιν ὑπάρχεις, δεῦρο ἔξω· ὁ γὰρ κύριος ὁ Θεός σου, ᾧ αὐτὸς λειτουργεῖς, ἐκέλευσέν σε ἀνελθεῖν. Καὶ εὐθέως ἀναστὰς, καὶ δραξάμενος τῶν σχοινίων, ἐκίνει αὐτά. Αἰσθόμενοι οὖν καὶ ἀνελκύσαντες αὐτὸν ἀναφέρουσιν, καὶ ἐθεάσατο ὅτι τὸ σῶμα αὐτοῦ μεμελάνωτο, ὡς ὁ ἁλός. Καὶ προσενέγκαντες ἱμάτια ἐνέδυσαν αὐτὸν, καὶ μετὰ χαρᾶς πλείστης λαβόντες αὐτὸν, ἀπὸ τῆς Ἀρταξάτ τῆς πόλεως ἔρχονται εἰς Οὐαλεροκτίστην πόλιν.

§ 92. Τότε οὖν ὁ βασιλεὺς διὰ τὴν τοῦ δαίμονος μάστιγα ἀγόμενος βίᾳ εἰς ὑπάντησιν ἔρχεται τοῦ ἁγίου, γυμνὸς καὶ ἐπονείδιστος. Οἱ δὲ σατράπαι ἔξω τῆς πόλεως παραμένοντες προσεδέχοντο αὐτούς. Θεασάμενοι οὖν ἐρχόμενον τὸν ἅγιον Γρηγόριον, ἅμα Αὐταυίᾳ τῷ σατράπῃ, πολλῶν ἐπακολουθούντων αὐτοῖς ὄχλων ἀπὸ Ἀρταξὰτ τῆς πόλεως, προσεχώρουν εἰς συνάντησιν αὐτοῦ δαιμονιαζόμενοι, καὶ τὰς ἰδίας σάρκας ἐσθίοντες, καὶ ἀφρίζοντες ἔπιπτον ἔμπροσθεν αὐτοῦ. Ὁ δὲ ἅγιος, εὐθὺς γόνυ κλίνας, ηὔξατο ἐκτενῶς περὶ αὐτῶν· ὡς δὲ ἀνένηψαν, ἐκέλευσεν αὐτοὺς περιβαλέσθαι ἱμάτια, καὶ σκεπάσαι αὐτῶν τὰ ἀσχήμονα. Προσελθὼν οὖν ὁ βασιλεὺς μετὰ τῶν σατραπῶν ἐπελάβοντο τῶν ποδῶν τοῦ παναγίου Γρηγορίου, καὶ ῥίψαντες αὐτοὺς εἰς τὴν γῆν, ἀνεβόων λέγοντες· Αἰτούμεθα παρὰ σοῦ μὴ μνησθῆς τῶν κακῶν ἡμῶν, ἐν οἷς σε ἐθλίψαμεν. Αὐτὸς δὲ ἐξεγείρας αὐτοὺς, ἔλεγεν πρὸς αὐτούς· Κἀγὼ καθ' ὑμᾶς ἄνθρωπος ὑπάρχω, σῶμα ἔχων ὁμοιοπαθὲς ὑμῖν. Ὑμεῖς δὲ γνῶτε τὸν ποιήσαντα τὸν οὐρανὸν καὶ τὴν γῆν, ἥλιόν τε καὶ σελήνην σὺν

ut eum de carcere educam. » Illis vero mirantibus et dicentibus : « Ain' tu ? nam multi sunt anni, a quibus illuc injectus est. » Deinde ipsis narravit visionem, et quæ contigerant. Quapropter allatis funibus longis et solidis, colligaverunt funes oblongos, et deorsum demiserunt. Exclamavit ergo Autavias satrapa elata voce, et dixit : « Gregori, si etiamnum in vivis es, egredere. Nam dominus Deus tuus, cui tu servis, præcepit ut ascendas. » Et continuo surgens, et pugno funes apprehendens, eos movit. Id ergo sentientes, attrahentesque eum sursum tulerunt : visumque corpus ejus, nigrum erat factum instar titionis. Allatis vero vestimentis eum induerunt, eoque maxima cum lætitia suscepto, a civitate Artaxat proficiscuntur ad civitatem Valeroctisten.

§ 92. Tunc ergo rex, per flagellum dæmonis vi ductus, in occursum sancti procedit, nudus et ignominiosus. Satrapæ vero, qui degebant extra civitatem, illos exspectabant. Ubi autem viderunt venientem sanctum Gregorium cum Autavia satrapa, multis ipsos sequentibus a civitate Artaxat, obviam ei se contulerunt a dæmonibus vexati, et proprias comedentes carnes, spumasque emittentes coram ipso prociderunt. At sanctus, velociter genu flectens, orabat pro illis cum fervore. Ubi ad sobrietatem mentis redierunt, jussit eos vestibus circumdari, et verenda eorum tegi. Accedentes ergo rex et satrapæ apprehenderunt pedes sancti Gregorii, seque in terram projicientes, exclamaverunt ad ipsum dicentes : « Rogamus te, ne memineris malorum, quibus te afflximus. » Ille vero eos surgere faciens, ad eosdem dixit : « Et ego inter vos homo sum, habens corpus vestris simile. Vos autem cognoscite eum qui fecit cœlum et terram,

Digitized by Google

[§ 93.] Grégoire se mit à les interroger : « Où sont déposés les corps des martyres de Dieu? » Ils répondirent : « De quelles martyres veux-tu nous parler? » Il reprit : « De celles que vous fites mourir pour Dieu. » Et ils lui montrèrent l'endroit où elles étaient. Alors le saint courut recueillir les corps à l'endroit où elles avaient été suppliciées. Elles étaient restées là, en plein air, près de la ville. Et ils virent que la toute-puissance de Dieu avait conservé leurs corps durant neuf jours et neuf nuits, et qu'aucune bête féroce, aucun chien, aucun oiseau, ne s'était approché pour les dévorer, enfin que la corruption ne s'y était pas mise. Ils apportèrent beaucoup d'étoffes pour les envelopper. Mais le bienheureux Grégoire ne trouva pas les brocarts apportés par le roi et par les autres personnes, dignes de ces corps sacrés, et il enveloppa chaque sainte dans sa robe déchirée. « Pour le moment, que tout reste dans cet état, jusqu'à ce que vous soyez dignes d'envelopper leurs corps. » Puis, les ayant pris avec lui, il se transporta dans l'endroit où l'on emmagasinait les cuves et qui servait de demeure aux saintes femmes, et lui-même y resta pour y fixer sa résidence. Et toute la nuit, saint Grégoire priait Dieu pour leur salut, afin qu'ils se convertissent, et qu'ils trouvassent le moyen de faire pénitence. Le jour suivant, le roi, les satrapes, les grands avec une grande foule de peuple vinrent se prosterner à genoux devant saint Grégoire et devant les restes saints des martyres du Seigneur. Ils priaient en disant : « Pardonne-nous tout le mal que nous t'avons fait, et demande pour nous à ton Seigneur que nous ne périssions point. »

[§ 108]..... Et ayant dit cela, saint Grégoire

τοῖς ἄστροις, τὴν θάλασσάν τε καὶ τὴν ξηρὰν, τὸν καὶ ὑμᾶς δυνάμενον ἰάσασθαι.

§ 93. Καὶ εὐθέως ἤρξατο ὁ ἅγιος Γρηγόριος πυνθάνεσθαι. Ποῦ, φησιν, εἰσὶν κείμενα τὰ σώματα τῶν τοῦ Θεοῦ μαρτύρων; Ἔφησαν ἐκεῖνοι· Ποίων μαρτύρων λέγεις; Εἶπεν αὐτοῖς· Τῶν διὰ Χριστὸν ἀποθανόντων ὑφ' ὑμῶν. Καὶ εἶπον πρὸς αὐτόν· Δεῦρο καὶ ἴδε τὸν τόπον. Δραμὼν οὖν ὁ ἅγιος συνέστειλεν τὰ αὐτῶν λείψανα. Ἔκειντο γὰρ ἐν τῷ τοῦ θανάτου αὐτῶν τόπῳ ἐῤῥιμμένα, φυλαχθέντα δὲ διὰ τῆς τοῦ Θεοῦ δυνάμεως, ἐννέα ἡμέρας καὶ τὰς ἴσας νύκτας ἐσκορπισμένα ἔξω τὰ σώματα μήτε θηρίου ἁψαμένου μήτε κυνός (ἐγγὺς γὰρ περὶ τὴν πόλιν ἦσαν)· ἀλλ' οὐδὲ πετεινὸν ἐφιζάνειν ἠδυνήθη οὐδὲ μὴ ὤζεσαν τὰ σώματα αὐτῶν. Προσήνεγκαν οὖν πολυτελέστατον ἱματισμὸν τῆς κηδεύσεως χάριν ὁ βασιλεὺς καὶ πάντες. Ὁ δὲ ἅγιος Γρηγόριος οὐκ ἄξια αὐτῶν ἔκρινε ταῦτα, ἀλλ' ἐν τοῖς ἰδίοις ἱματίοις σκεπάσας αὐτὰ, εἶπεν πρὸς πάντας· Οὕτως ἐχέτωσαν ἕως οὗ γένησθε ὑμεῖς ἄξιοι τοῦ τιμῆσαι τὰ σώματα αὐτῶν· καὶ συνάψας τὰ λείψανα ἀνεχώρησεν εἰς τὸν ληνὸν, ὅπου τὸ πρότερον ἡ καταμονὴ αὐτῶν ὑπῆρχεν, κἀκεῖσε ἔμεινεν. Καὶ δι' ὅλης τῆς νυκτὸς ὁ πανάγιος Γρηγόριος τῷ Θεῷ εὐξάμενος περὶ τῆς σωτηρίας αὐτῶν, ἐζήτει πως ἵνα μετανοήσαντες σωθῶσιν. Τῇ δὲ ἐπιούσῃ ὁ βασιλεὺς μετὰ τῶν σατραπῶν καὶ μεγιστάνων καὶ συμμίκτων δμοῦ καὶ παντὸς τοῦ ὄχλου γονυπετοῦντες ἔμπροσθεν τοῦ ἁγίου Γρηγορίου καὶ τῶν ἁγίων μαρτύρων, κλαίοντες ἔλεγον· Συγχώρησον ἡμῖν τὰ κακὰ ἡμῶν, τὰ παρ' ἡμῶν σοι γενόμενα, καὶ αἴτησαι παρὰ τοῦ Θεοῦ σου, ἵνα μὴ ἀπολώμεθα.

§ 108. ..... Καὶ τοῦτο εἰπὼν, ἀπέλυσε τὸν ὄχλον. Ὁ δὲ βασιλεὺς καὶ οἱ μεγιστᾶνες αὐτοῦ οὐδέποτε ἠδύ-

solem et lunam cum sideribus, mareque et terram aridam, qui et vos potest sanare.

§ 93. Tum continuo cœpit sanctus Gregorius interrogare. Ubi, inquiebat, jacent corpora Dei martyrum? Illi dixerunt : De quibus martyribus loqueris? Dixit eis : De illis qui pro Christo occisi sunt a vobis. Responderunt eidem : Veni et vide locum. Currens itaque sanctus eorum corpora simul collegit. Nam in loco mortis ipsorum projecta jacebant, conservata autem Dei potentia : novem dies totidemque noctes dispersa foris corpora nec fera bestia attigit, nec canis (nam prope civitatem erant); sed neque avis iis insidere potuit; nec vero olebant corpora eorum. Quapropter et rex et omnes pretiosissima attulerunt indumenta pro sepultura. At sanctus Gregorius hæc illis digna non censuit; sed ea propriis contegens vestimentis, ad omnes dicebat : Sic permaneant, donec vos fiatis digni, qui honoretis earum corpora : conjunctisque corporibus, abiit in torcular, ubi prius earum fuerat habitatio, ibique mansit. Per totam porro noctem Deum orans pro illorum salute, sanctus Gregorius quærebat, ut pœnitentes salutem consequerentur. At sequenti die rex, satrapæ et magnates cum promiscuis et universa turba in genua provoluti sunt coram sancto Gregorio et sanctis martyribus, et flentes dixerunt : Condona nobis mala, quæ tibi intulimus, et ora Deum tuum, ut non pereamus.

§ 108. ..... Et his dictis, dimisit multitudinem. Rex vero et magnates ipsius numquam poterant a sancto

Digitized by Google

les congédia. Mais le roi et les grands, frappés par le châtiment, ne le quittaient jamais, et le jour et la nuit; ils restaient dans la vigne avec lui, près de la porte de l'endroit où l'on resserrait les cuves, revêtus d'un cilice et assis sur la cendre, et ils jeûnèrent durant soixante-six jours. Et le bienheureux Grégoire, sans prendre de repos, ne cessa jour et nuit durant soixante-cinq jours de discuter, d'avertir, d'enseigner et de persuader. En sage médecin, il s'efforçait de trouver le remède efficace, pour qu'ils se confiassent à lui comme malades.. ..

CI.

[§ 109.] ..... Or les soixante-six jours étant écoulés, le roi, les princes, les satrapes avec leur peuple (1), vinrent au lever du soleil se prosterner devant saint Grégoire; les femmes y étaient également avec leurs jeunes enfants pleins d'innocence; tous le priaient de les délivrer des châtiments qui s'étaient appesantis sur eux et de la verge terrible dont les avait frappés le juge inflexible; et, plus que tous les autres, le roi, qui avait pris la forme des pourceaux immondes. En effet, ses membres s'étaient couverts de poils, et sur tous ses os il lui était poussé des soies comme aux sangliers sauvages, les ongles de ses pieds et de ses mains s'étaient durcis comme les ongles des animaux qui labourent la terre avec leur groin et se nourrissent de racines. Ainsi les traits de son visage s'étaient allongés en forme de museau, semblable à celui des brutes qui vivent au milieu des roseaux.

[§ 110.] A cause de sa féroce nature et de ses actes abominables, le roi, déchu des honneurs du trône, et semblable aux brutes privées de raison, errait avec elles dans les buissons, se dé-

(1) Chaque satrape possédait une, deux, et quelquefois même plusieurs provinces, dont il avait le gouvernement sous l'autorité immédiate du roi. De plus ces satrapes avaient leur armée à eux, différente des contingents qu'ils envoyaient au souverain, et qui formaient l'armée royale (cf. Moïse de Khorène, III, 56. — Indjidii, *Archeol. arm.*, en arm., t. II, pag. 87).

ναντο χωρισθῆναι αὐτοῦ, πεπληγμένοι γὰρ ἦσαν καὶ φοβερισμένοι (l. πεφοβ.). Νυκτὸς οὖν καὶ ἡμέρας ἡ κατοικονὴ αὐτῶν ἦν ἐν τῷ ἀμπελῶνι πρὸς τῇ θύρᾳ τοῦ ληνοῦ. Ἦσαν ἐνδεδυμένοι σάκκους, καὶ σποδοῦ (l. ἐπὶ σποδοῦ vel ἐν σποδῷ) καθήμενοι. Νηστεύοντες (l. Νηστεύοντας) δὲ ἐπὶ ἡμέρας ἑξήκοντα πέντε, λαλῶν καὶ παιδεύων καὶ διδάσκων αὐτοὺς καὶ διαβεβαιῶν, ὡς σοφὸς ἰατρός, σπουδάζων εὑρεῖν τὸ τῆς σωτηρίας αὐτῶν φάρμακον, ὅπως αὐτοὶ πρῶτοι προσενέγκωσιν αὐτῷ τὰς ψυχὰς αὐτῶν, ὡς οἱ ἀσθενοῦντες.....

§ 109. ..... Πληρωθέντων τῶν ἑξήκοντα ἡμερῶν, ὄρθρου ταχέως προσελθόντες οἱ μεγιστᾶνες καὶ ἄρχοντες σὺν τῷ βασιλεῖ καὶ τῷ λοιπῷ ὄχλῳ, μετὰ γυναικῶν καὶ παιδίων θηλαζόντων, φατρίαι διάφοροι, προσπεσόντες τῷ ἁγίῳ Γρηγορίῳ, ἐζήτουν ἴασιν εὑρεῖν τῶν βασάνων. Πληγέντες γὰρ ἦσαν τῇ τῆς ὀργῆς ῥάβδῳ τοῦ δικαιοτάτου κριτοῦ, μάλιστα δὲ ὁ βασιλεὺς, ἀλλαγεὶς ἐν μορφῇ κοπροφύκτων χοίρων, δεδασυμμένου ὅλου τοῦ σώματος αὐτοῦ, καὶ ἐν τοῖς μέλεσιν αὐτοῦ ἀναφυεισῶν τριχῶν, ὡς καὶ τῶν μεγάλων συάγρων, τῶν ἐν τοῖς καλαμῶσιν βοσκομένων, καὶ οἱ ὄνυχες δὲ τῶν χειρῶν καὶ τῶν ποδῶν ἦσαν ὡς τῶν γεωρύκτων χοίρων, καὶ τὸ στόμα, ἡ (l. ἦν) ὄψις ἀλλοιωθεῖσα ἐν σχήματι χοίρου.

§ 110. Δικαίαν γὰρ ἐπιτιμίαν παρὰ τοῦ δικαίου κριτοῦ Θεοῦ δεξάμενος διὰ τὸ ἄγριον αὐτοῦ καὶ ἀνήμερον ἦθος, ἐκπεσὼν τῆς βασιλείας μετὰ τῶν θηρίων ἐν τῷ ἀγρῷ ἐβόσκετο. Παρασυνεβλήθη γὰρ τοῖς κτή-

discedere : attoniti enim erant et exterriti. Quare noctibus et diebus manebant in vinea ad portam torcularis. Induti erant saccis, et pulvere conspersi sedebant. Cum autem jejunarent ad sexaginta et quinque dies, loquens sanctus, instituensque et docens ipsos, et confirmans, veluti sapiens medicus, studebat invenire medicinam salutis eorum, ut illi primi offerrent eidem animas suas, sicut infirmi.....

§ 109. ..... Completis illis diebus sexaginta, mane confestim accedentes magnates et principes cum rege et cum reliqua multitudine, cum uxoribus et pueris lactentibus, agmina diversa, accidentesque ad pedes sancti Gregorii, flagitabant sanationem dolorum. Percussi enim erant virga iræ justissimi Judicis, et vel maxime rex, mutatus in figuram in stercore se volutantium porcorum, hirsuto reddito toto ejus corpore, et excrescentibus per membra ejus pilis, quales sunt magnorum aprorum, qui pascuntur in arundinetis : imo et ungues manuum pedumque erant velut terram fodientium porcorum, quemadmodum et vos : os conspiciebatur formâ porcinâ alienatum.

§ 110. Nam justam pœnam cum accepisset a Deo justo judice ob mores suos silvestres et immites, regno privatus cum feris pascebatur in agris. Comparatus est illis, secundum quod scriptum est, separatus ab

Digitized by Google

robant à la vue des hommes. Quand le saint confesseur du Christ, Grégoire, sortit de la caverne qui lui servait de prison et arriva à l'endroit où étaient les martyres, tous les possédés, comme par un effet de la divine Providence, accoururent et vinrent ensemble dans ce lieu. Le roi lui-même, semblable à un animal du genre des pourceaux, sortit des roseaux hantés par une quantité de bêtes sauvages, et, poussant des grognements, labourant le sol avec son visage, ayant l'écume à la bouche, s'approcha du bienheureux Grégoire qui se mit en prières. Il demanda d'abord au Dieu très-miséricordieux, non pas la transformation des traits du visage des êtres châtiés, mais celle de leur intelligence, pour qu'ils pussent comprendre les mystères et écouter sa doctrine. Et ils obtinrent d'être assez guéris pour pouvoir entendre, comprendre et parler avec facilité. Cependant, jusqu'au soixante-sixième jour de l'instruction, le roi avait le même aspect, enveloppé dans ses liens, et entouré d'un peuple innombrable accouru de tous les pays.

[§ 111.] A ce moment, ils se prosternèrent devant lui et sollicitèrent leur guérison. Le roi était loin d'avoir une figure humaine, et il se trouvait dans cette humiliation; mais il pouvait parler, écouter et comprendre. Grégoire, ayant entendu leur prière, répondit : « Et moi aussi, comme si j'étais parmi vous, je solliciterai votre délivrance; quant à vous, implorez votre guérison de tout votre cœur. En attendant, hâtez-vous d'élever des chapelles où nous déposerons les martyres de Dieu, pour qu'elles obtiennent pour vous le soulagement de vos peines, que vous soyez délivrés des supplices amers, cruels, épouvantables qui sont préparés et dont vous êtes menacés, et que vous soyez dignes du paradis du Christ. » Ils le supplièrent alors qu'il commandât ce qu'il voulait qu'on fît.

νεσιν τοῖς ἀνοήτοις, καὶ ὡμοιώθη αὐτοῖς, κατὰ τὸ γεγραμμένον, κεχωρισμένος ἐκ μέσου τῶν ἀνθρώπων. Ὅτε οὖν ἐξῆλθεν ὁ ὁμολογητὴς ἐκ τῆς φυλακῆς καὶ μάρτυς τοῦ Χριστοῦ Γρηγόριος, ἔφθασαν εἰς τὸν τόπον τῶν μαρτυρησάντων ἀπὸ τῆς τοῦ Θεοῦ οἰκονομίας, καὶ συνήχθησαν πάντες εἰς ἀπαντὴν ἐρχόμενοι δαιμονιῶντες, καὶ ὁ βασιλεὺς σὺν αὐτοῖς, καὶ ὡς σύαγρος μεγάλῃ τῇ φωνῇ ἔκραξεν, βρίζων (l. τρίζων vel βρύκων) καὶ ἀρροῦ πληρῶν τὴν ἑαυτοῦ ὄψιν, ἐν ὁμοιώματι τετραπόδων τρέχων ἀπὸ τῶν καλάμων, καὶ ἔφθασεν εἰς τὸν τόπον ἐκεῖνον. Ὁ δὲ ἅγιος Γρηγόριος εὐξάμενος ἐζήτει παρὰ τοῦ παντοδωροδότου Θεοῦ, ἵνα πρὸς ὥραν οὐ τὴν ὑγείαν τῆς ὄψεως ἀπολάβοι, ἀλλ' ἵνα τὴν ἀκρόασιν καὶ τὴν ἔννοιαν ὡς (l. εἰς) τὴν διδασκαλίαν νηφαλίως ἔχειν (l. ἔχοι), ὥστε νοῆσαι τὰ λεγόμενα τῶν λεγομένων λογίων τοῦ Θεοῦ, τοσοῦτον μόνον τὴν ἴασιν γενέσθαι αὐτῷ, ὥστε ἀκούειν καὶ λαλεῖν καὶ νοεῖν ἀνεμποδίστως. Τετυχηκὼς δὲ ταύτης ὁ βασιλεὺς τῆς ἰάσεως, τὰς ἑξήκοντα ἓξ ἡμέρας τῆς διδασκαλίας αὐτοῦ ἔμεινεν ἐν τῇ αὐτῇ μορφῇ, περιδεδεμένος καὶ περικεκλεισμένος ἐν μέσῳ τῶν συνηγμένων ἀνθρώπων.

§ 111. Πάντες δὲ κυλιόμενοι καὶ κλαίοντες ἐζήτουν ἴασιν ἑαυτοῖς τε καὶ τῷ βασιλεῖ. Εἶπεν δὲ πρὸς αὐτοὺς μετὰ τὴν παράκλησιν ὁ ἅγιος· Κἀγὼ μεθ' ὑμῶν ὡς εἷς ἐξ ὑμῶν ζητήσω τὴν ὠφέλειαν, καὶ ὑμεῖς συνθύμως ζητήσατε τὴν ὑμετέραν ἴασιν, καὶ ὁ φιλάνθρωπος Θεὸς ἐλεήσει ὑμᾶς. Σπεύσατε οὖν οἰκοδομῆσαι τὰ μαρτύρια καὶ ἀναπαῦσαι τοὺς τοῦ Χριστοῦ μάρτυρας, καὶ αὐτοὶ ἀναπαύσωσιν ὑμᾶς ἀπὸ τῶν βασάνων καὶ τῆς ἐπελθούσης τιμωρίας· σωθῆτε καὶ ἀπὸ τῶν φοβερῶν καὶ πικρῶν καὶ ἡτοιμασμένων κολάσεων καὶ τῶν μελλουσῶν καὶ ἐπηγγελμένων κρί-

hominibus. Quando ergo confessor et martyr Christi Gregorius exivit de carcere, per Dei providentiam venerunt ad locum, ubi passi erant martyres, et congregati sunt omnes vexati a dæmonibus, ut ipsi procederent obviam, et cum eis rex; ac instar apri magna voce clamavit, frendens et vultum suum spumâ replens, more quadrupedum currens ex arundinibus, et pervenit ad locum istum. At sanctus Gregorius precatus, rogabat datorem donorum omnium Deum, ut ad tempus non sanitatem formæ obtineret, sed ut auditum impetraret et mentem ad doctrinam sobrie excipiendam, ut perpenderet exposita de dictis Dei oraculis, tantumque dumtaxat sanationis eidem concederetur, ut sine impedimento audiret, loqueretur et cogitaret. Hac ergo sanatione obtenta, rex illis sexaginta et sex diebus institutionis suæ permansit in eadem figura, undique ligatus et inclusus in medio eorum, qui convenerant.

§ 111. Omnes vero provoluti et flentes rogabant sanationem sibi et regi. At sanctus post consolationem ad eos dixit : Et ego vobiscum, tamquam unus ex vobis, rogabo quæ utilia sunt, et vos uno animo rogate sanationem vestram; et benignus Deus miserebitur vestrûm. Festinate igitur ædificare sacras martyribus ædes, et corpora Christi martyrum ad requiem perducere, ut ipsi vobis impetrent requiem a cruciatibus et a supplicio, quod vobis supervenit : ab horrendis etiam, amaris ac paratis pœnis futurisque et annuntiatis judiciis eruamini,

Digitized by Google

CII.

Il se mit alors à leur raconter sa vision, et leur dit : « Venez maintenant, et je vous raconterai, mes frères, quel signe le Créateur m'a donné de son amour pour vous, c'est-à-dire, la vision admirable qui m'est apparue; comment Dieu est descendu vers ces saintes martyres, et comment il les a élevées à une hauteur inaccessible dans le royaume des cieux.

[§ 112-113.] « Or voici la merveilleuse, ineffable et divine vision qui m'est apparue des grâces vivifiantes qui vous seront accordées. Voici quelle était sa forme : Vers le milieu de la nuit, tandis que, fatigués de veiller, vous vous étiez endormis, je veillais encore et je méditais sur l'infinie miséricorde de Dieu, qui se montra si prompte à vous visiter et à vous placer comme au creuset des avertissements de sa sage et divine doctrine. Et je me rappelais l'amour des saintes martyres pour leur admirable Créateur, car elles jouissaient des ineffables récompenses qui leur étaient préparées. Alors un grand bruit de tonnerre se fit entendre; c'était un mugissement terrible comme le roulement des vagues gonflées et furieuses de la mer. La voûte du firmament céleste s'ouvrit comme un pavillon, et il en descendit un homme éclatant de lumière; il m'appela par mon nom et me dit : « Grégoire! » Et moi, regardant, je vis son visage; épouvanté et tremblant, je tombai à terre. Et il me dit : « Regarde en haut, et contemple les merveilles que je te montre. » Et moi, regardant, je vis le firmament céleste ouvert, les eaux divisées et comme des vallées et des cimes de montagnes

---

σεων, καὶ καταξιωθῆτε τῆς τοῦ Χριστοῦ βασιλείας. Τῶν δὲ ἐν σπουδῇ ζητούντων, καθὼς βούλεται, προσέταξεν αὐτοῖς ποιεῖν. Καὶ αὐτός τι ὅραμα διηγούμενος αὐτοῖς, ἔλεγεν· Δεῦτέ, φησιν, ἀδελφοί, διηγήσομαι ὑμῖν τὴν κηδεμονίαν τῆς τοῦ δημιουργοῦ ἀγάπης τὴν πρὸς ὑμᾶς οὖσαν· ἥτις ἀπεκαλύφθη μοι φοβερὰ καὶ θεϊκὴ θεωρία, δηλοῦσα τὴν αὐτοῦ συγκατάβασιν, τὴν πρὸς τοὺς ἁγίους αὐτοῦ μάρτυρας, καὶ τὴν ἀσύγκριτον τούτων τιμὴν τὴν εἰς τὸ ἄμετρον ὕψος ἀρθεῖσαν (fort. τῶν ἀρθεισῶν) ἐν τῇ τῶν οὐρανῶν βασιλείᾳ καὶ τὴν ὑμῖν μέλλουσαν χαρισθῆναι ζωοφόρον ἐπίσκεψιν.

§ 112-113. Ἐφάνη οὖν λίαν θαυμαστὸν καὶ θεϊκὸν καὶ ἀνεκδιήγητον ὅραμα, οὗ ἐκ μέρους ἔλαβον τὴν κατανόησιν. Ἐν τῷ μεσονυκτίῳ οὖν τούτῳ, ὅτε ὑμεῖς κεκμηκότες ἀνεπαύεσθε ἀπὸ τοῦ βάρους τῆς ἀγρυπνίας, ἐγὼ ἐγρηγόρουν ἔτι ἐνθυμούμενος καθ' ἑαυτὸν ἕνεκεν τῶν ἐξαίφνης θαυμασίων καὶ ἐπισκέψεων καὶ ἐλέους τοῦ Θεοῦ πρὸς ὑμᾶς, διὰ τὸ ἐμβαλεῖν αὐτὸν ὑμᾶς ἐν τῷ χωνευτηρίῳ τῆς θεϊκῆς γνώσεως καὶ τῆς διδασκαλικῆς παιδεύσεως. Ἐλογιζόμην δὲ καὶ τὴν τῶν μαρτύρων ἀγάπην, τὴν πρὸς τὸν αὐτῶν ποιητήν, καὶ τὰς ἑτοιμασθείσας αὐτοῖς ἀμοιβάς, ἅρα ὁποῖαι νῦν ὑπάρχουσι. Ὡς δὲ ἐν τούτοις ἦμην, ἄφνω ἐγένετο φωνὴ σφοδροτάτης βροντῆς, καὶ φοβερὸς κτύπος, ὡς φωνὴ θαλάσσης βραζούσης, τῶν κυμάτων οἰδαινόντων καὶ τεταραγμένων, καὶ διηνοίχθη τὸ σκηνοειδὲς στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ, καὶ κατελθὼν ἄνθρωπος εἷς ἐν σχήματι φωτὸς ἐκάλεσε τὸ ὄνομά μου, καὶ εἶπεν· Γρηγόριε. Ἐγὼ δὲ, ἀτενίσας, εἶδον τὴν μορφὴν αὐτοῦ. Ἔμφοβος δὲ γενόμενος καὶ τρομάσας, εἰς τὴν γῆν ἔπεσον. Καὶ εἶπέν μοι· Πρόσεχε ἄνω, καὶ ἴδε τὰ θαυμάσια, ἃ ἐγώ σοι δείξω. Καὶ ἀναβλέψας ἐθεασάμην τὸ στερέωμα τοῦ οὐρανοῦ, καὶ τὰ ὕδατα τὰ ὑπεράνω τοῦ στερεώματος διασχισθέντα καθ' ὁμοίωσιν τῶν φαράγγων, ὡς τοὺς λόφους τῶν ὀρέων,

et dignemini regno Christi. Illis vero studiose obsecrantibus, ut volebat, eos facere jubebat. Ille quoque, quandam visionem illis enarrans, dicebat : Venite, inquit, fratres, narrabo vobis providentiam caritatis conditoris in vos. Hæc mihi ostensa est visio tremenda et divina, manifestans quam clementer se demittat in gratiam sanctorum martyrum, et horum incomparabilem gloriam, ad immensam altitudinem in regno cœlorum elatam, et visitationem, quæ vitam afferat, vobis benigne impertiendam.

§ 112-113. Itaque apparuit mihi admodum admirandum, divinum et inerarrabile spectaculum, cujus intelligentiam ex parte assecutus sum. In media hac nocte, quando vos dormientes requiescebatis a labore vigiliarum, ego vigilabam, in memetipso adhuc cogitans de repentinis mirabilibus et visitationibus, et de Dei in vos misericordia, quia vos immisit in conflaturam Dei cognitionis et eruditæ institutionis. Considerabam autem et martyrum caritatem, qua feruntur in Creatorem suum, et paratas eis retributiones, qualibus utique nunc fruuntur. Quando his immorabar, repente facta est vox tonitrui vehementissimi, et sonitus terribilis, qualis est sonus maris fervescentis, fluctibus intumescentibus et conturbatis; et cœli firmamentum, tabernaculi referens formam, apertum est : descendensque homo quidam in habitu viri, vocavit nomen meum, et dixit : Gregori! Ego vero, intendens oculos, vidi formam ejus : at timens tremensque factus, in terram cecidi. Et dixit mihi : Respice sursum, et vide mirabilia, quæ tibi ostendam. Sursumque aspiciens, vidi firmamentum cœli, et aquas, quæ sunt supra firmamentum, discissas ad modum præcipitiorum, sicut vertices montium, hinc et inde divisas,

Digitized by Google

accumulées çà et là et tellement élevées que l'œil ne pouvait les atteindre. Et une lumière répandue sur elles descendait jusqu'à la terre, et en même temps que la lumière, d'innombrables cohortes d'hommes étincelants et ailés ; et leurs ailes étaient flamboyantes. La lumière était semblable aux légers atomes de la poussière, qui, au moment de la chaleur du printemps, se jouent dans le rayon de soleil glissant par une fenêtre ou par toute autre issue. Et les cohortes, en même temps que la lumière, inondèrent toute la terre; et comme la lumière se répandait, elles se répandirent avec elle. Et un homme au visage terrible, grand et formidable, descendit le premier d'en haut. Il tenait à la main un énorme marteau d'or, et tous le suivaient. Il arrivait d'un vol rapide, semblable à un aigle aux ailes puissantes. Il descendit et vint jusqu'à terre, au milieu de la ville, et il frappa la croûte épaisse de l'immense contrée. Et le coup en retentit jusque dans les abîmes de l'enfer, et toute la terre, jusqu'où pouvait atteindre la vue, devint unie comme une plaine.

[§ 114.] « Et j'aperçus au milieu de la ville, près du palais du roi, un piédestal rond en or, large comme un grand plateau, duquel s'élevait une immense colonne de feu, avec un nuage pour chapiteau, surmonté d'une croix flamboyante. Et je regardai, et je vis trois autres piédestaux, un à l'endroit où fut martyrisée sainte Gaïanè avec deux de ses compagnes, l'autre, là où sainte Hripsimè fut martyrisée avec ses trente compagnes; le troisième sur l'emplacement de la resserre des cuves. Et ces piédestaux étaient de couleur rouge sang, et les colonnes étaient de nuages et les chapiteaux de feu. Et sur les trois colonnes, des croix lumineuses, semblables à la croix du Seigneur. Et les croix de ces colonnes étaient semblables au chapiteau de la colonne de lumière qui était plus élevée que toutes les autres. Et sur les croix de ces quatre colonnes s'unirent ensemble

---

ὧδε καὶ ὧδε διαμεμερισμένα, ἑστηκότα καὶ συντεθειμένα, ἀνείκαστα καὶ ἀκατάληπτα τῆς τῶν ὀφθαλμῶν θεωρίας. Καὶ τὸ φῶς εἶδον ῥέον ἄνωθεν, καὶ μέχρι τῆς γῆς κατιὸν, καὶ μετὰ τοῦ φωτὸς στρατιαὶ ἄμετροι, φωτοειδεῖς, δίπτεροι ἐν ὁράσει ἀνθρώπων. Ἦσαν δὲ αἱ πτέρυγες αὐτῶν πῦρ. Κατῆσαν δὲ καθ' ὁμοίωσιν λεπτοτάτου κονιορτοῦ, κινουμένου ἀπὸ τῆς θερμοτάτης ἀκτῖνος τοῦ ἡλίου, ὅταν διὰ θυρίδων καὶ φωτοφόρων στρογγυλῶν εἰσβάλλῃ. Οὕτως αἱ στρατιαὶ μετὰ τοῦ φωτὸς ἐπλήρωσαν τὰ κάτω μέρη, καὶ προέτρεχε τὸ φῶς σὺν τῇ στρατιᾷ, καὶ εἷς φοβερὸς ἐν ὁράσει ἀνθρώπου, ὑψηλὸς καὶ ἔνδοξος ἐκράτει τὴν ἀρχὴν καὶ τὸ τέλος τῆς στρατιᾶς, καὶ προῆγεν ἕως κάτω, καὶ τὰς ἄμφω ἀρχὰς ἐφύλαττεν, καὶ ἐν τῇ χειρὶ αὐτοῦ σφῦρα μεγάλη χρυσῆ, καὶ πάντες ἠκολούθουν αὐτόν. Αὐτὸς δὲ, πετόμενος ὀξέως, κατὰ τὴν ὀξύτητα τοῦ ἀετοῦ, κατελθὼν ἔφθασε τὸ ἔδαφος τῆς γῆς εἰς τὸ μέσον τῆς πόλεως, καὶ ἐπάταξε τὸ πάχος τοῦ πλάτους τῆς γῆς. Μέγας δὲ καὶ ἄμετρος κτύπος ἤχησεν ἐν τοῖς καταγθονίοις τῶν ἀβύσσων, καὶ πᾶσα ἡ γῆ ἐν βλέμματι ὀφθαλμῶν ἱκανῶς ὁμαλισθεῖσα ἐξισώθη, καὶ πεδίον γέγονε.

§ 114. Καὶ θεωρῶ ἐν μέσῳ τῆς πόλεως ἐγγὺς τοῦ παλατίου τοῦ βασιλέως τετορνευμένην βάσιν χρυσῆν, τῷ μεγέθει ὡς βουνὸν μέγαν, καὶ ἐπάνω αὐτῆς στῦλον πυρὸς ὑψηλὸν σφόδρα, καὶ ἐπάνω αὐτοῦ κεφαλίδα ἐκ νέφους καὶ σταυρὸν φωτός· ἔτι δὲ θεωρῶ ἄλλας τρεῖς βάσεις, μίαν ἐν τῷ τόπῳ, ᾧ ἐμαρτύρησεν ἡ ἁγία Γαιανὴ μετὰ τῶν δύο ἑταιρῶν αὐτῆς, καὶ μίαν ἐν τῷ τόπῳ, ᾧ ἐμαρτύρησεν ἡ ἁγία Ῥιψίμη μετὰ τῶν τριάκοντα τριῶν, καὶ μίαν ἐν τῷ τόπῳ τοῦ ληνοῦ. Αἱ δὲ βάσεις ἐκεῖναι ἦσαν πυροειδεῖς, καὶ στῦλοι ἐπέκειντο ἐκ νεφέλης, καὶ αἱ κεφαλίδες ἐκ πυρὸς, καὶ ἐπάνω

consistentes et simul compositas, hominum conspectui invisibiles et incomprehensibiles. Lucem etiam vidi desuper fluentem, et ad terram usque descendentem : et cum luce erant agmina immensa, eaque lucidorum et bipennium in aspectu hominum : sed pennæ eorum erant sicut ignis. Descendebant autem in similitudinem minutissimi pulveris, qui movetur a ferventissimo solis radio, quando per fenestras et rotunditates luciferas ingreditur. Hoc modo agmina cum lumine implebant inferiores partes : et procurrebat lux cum agmine, et aliquis verenda hominis specie, excelsus et gloriosus, regebat principium et finem agminis, duxitque deorsum usque : et ambo custodiebat agmina, habebatque in manu sua grandem malleum aureum, et ipsum omnes sequebantur. Ille autem, velociter volans instar velocis aquilæ, descendens venit ad solum orbis terrarum in mediam civitatem, et percussit crassitiem latitudinis terræ; ingens vero et immensus sonitus in infernis abyssorum locis insonuit, et omnis terra secundum oculorum visum abunde explanata est et ad æqualitatem redacta, factaque est planities.

§ 114. Et in medio civitatis prope palatium regis video basim auream tornatam magnitudine collis ingentis, et super ipsam ignis columnam valde excelsam, et supra ipsam capitulum ex nube et crucem lucidam : præterea video alias tres bases, unam in loco, ubi martyrio coronata est sancta Gaiana cum duabus suis sociabus; et unam in loco, ubi passa est sancta Ripsime cum triginta tribus, et unam in loco torcularis. Hæ autem bases erant ignei aspectus, et columnæ ex nube iis insistebant, et capitula ex igne : et supra tres columnas erant cruces

Digitized by Google

des arcs admirables; et sur ces arcs je vis un édifice avec une coupole, en forme de pavillon, formé de nuages; c'était une œuvre prodigieusement divine. Et sous ce pavillon, sur les arcs, je vis les trente-sept saintes martyres, toutes éclatantes dans leurs robes blanches, avec des formes d'une beauté ineffable. En haut de l'édifice, je vis un trône divin et admirable, tout entier de feu, où se dressait la croix du Seigneur. La lumière répandue de toutes parts l'enveloppa et se confondit avec les rayons de la croix, pour former une colonne de lumière rayonnante qui s'étendit jusqu'à la base des colonnes.

[§ 115.] « Et une source abondante jaillit, coula et se répandit sur toute la plaine, la couvrit entièrement, aussi loin que l'œil pouvait voir. Et elle devint une mer unie et azurée, et tous les champs parurent de la couleur du ciel. Et je vis un nombre immense d'autels de feu, et, près de chaque autel, une colonne surmontée d'une croix, et une multitude innombrable m'apparut brillante comme les étoiles. Et je vis d'immenses troupeaux de chèvres noires qui, après avoir traversé les eaux, se changèrent en agneaux, et leur couleur devint blanche, et leur laine scintillait et lançait des étincelles. Et tandis que je regardais, tout à coup les troupeaux enfantèrent et se multiplièrent, et les agneaux qui venaient de naître remplirent la campagne, et tous étaient d'une couleur très-brillante. Tout à coup, d'autres naquirent encore et se multiplièrent. Et une moitié, ayant traversé les eaux, se changea en loups noirs, ils assaillirent les troupeaux et commencèrent à en faire un immense carnage, et le sang coulait à flots. Et tandis que je regardais, je vis poindre des ailes aux troupeaux, et ils devinrent

---

τῶν τριῶν στύλων σταυροὶ τρεῖς φωτοειδέστατοι, καθ' ὁμοίωσιν τοῦ δεσποτικοῦ σταυροῦ, καὶ τῶν στύλων τούτων οἱ σταυροὶ ἴσοι ἦσαν, τῆς δὲ φωτοειδοῦς κεφαλίδος ὁ στῦλος ὑψηλότερος ὑπῆρχεν. Καὶ τοῖς τέσσαρσι στύλοις ἐπάνω τῶν σταυρῶν καμάραι θαυμαστοειδεῖς, ἴσαι ἀλλήλαις, συνεπάγησαν. Τούτων δὲ ἐπάνωθεν κυκλοφερὲς ἡμίσφαιρον σκήνωμα, ὡς σελήνην, ἐθεώρουν, νεφοφανῆ καὶ θεοκτίστην οἰκοδομὴν ἔχουσαν· ὑποκάτω δὲ τῆς σκηνῆς ἐπάνω τῶν καμαρῶν τοὺς τριάκοντα ἁγίους μάρτυρας τοῦ Χριστοῦ, ὡς ἐν σχήματι λευκοτάτου φωτὸς μετὰ τῶν ἐνδυμάτων, περὶ ὧν οὐ δύναμαι διηγήσασθαι. Ἐπάνω δὲ τοῦ ἄκρου τῆς οἰκοδομῆς ἐθεώρουν θρόνον θαυμαστὸν, θεόπλαστον, φοβερὸν, πύρινον, καὶ τὸν δεσποτικὸν σταυρὸν ἐπάνω αὐτοῦ, φῶς δὲ τούτῳ περιερχόμενον, συμμιγὲν εἰς τὰς ἀκτῖνας τοῦ σταυροῦ, καὶ συμπεπηγὸς ἐπὶ τὸ αὐτὸ, καὶ στῦλον φωτὸς ἐργασάμενον ἔλαμψεν μέχρις ἄνω.

§ 115. Ἐν μέσῳ δὲ τῶν βάσεων τῶν κατωτέρων στύλων ἐξέῤῥευσε πηγὴ σφοδροτάτου ὕδατος, καὶ ἐκχυθεῖσα ἁπλώθη ἐν πάσαις ταῖς πεδιάσι, καὶ ἐπλήρωσε τὰ σύμπαντα ἄχρι τῆς τῶν ὀφθαλμῶν καταλήψεως, καὶ ἐγένετο θάλασσα μεγάλη. Οὐρανοειδῆ δὲ καὶ χλωρίζοντα ἐφάνη ὁμοῦ πάντα τὰ πεδία. Καὶ εἶδον πλῆθος πυρίνων θυσιαστηρίων ἄμετρον, καὶ σταυρὸν ἕνα ἐπάνω ἑνὸς ἑκάστου θυσιαστηρίου· ἔλαμπον δὲ ὡς τὸ πλῆθος τῶν ἄστρων. Καὶ εἶδον ἀγέλην ἀναρίθμητον αἰγῶν ἐν χρώματι μελανῷ, ἥτις, περάσασα τὰ ὕδατα, πρόβατα ἐγένετο, ὡς καὶ τὴν χρόαν στραφῆναι αὐτῶν εἰς λευκότητα. Χρυσόμαλλα δὲ φωτοειδέστατα ἐφάπαξ ἐγένοντο, ὥστε καὶ ἀκτῖνας ἐκπέμπειν. Αὐτὰ δ' ἔτι προσέχοντος ἐμοῦ, ἐξαίφνης γέννησις τῶν ποιμνίων ἐγένετο, καὶ ἐπληθύνθησαν, καὶ τὰ γεννήματα αὐτῶν ἐπλήρωσε τὰ σύμπαντα, καὶ τὰ γεννηθέντα ἀρνία πάντα φωτόμαλλα ὑπῆρχον. Μετὰ

tres lucidissimæ ad similitudinem crucis Dominicæ, et trium columnarum æquales erant cruces, sed luminoso capitulo columna erat excelsior. Et quatuor columnæ supra cruces mirabilis aspectus fornices, invicem similes, habebant superductas. Supra has videbam orbiculare dimidii circuli tabernaculum, quasi lunam, cujus structura ex nube videbatur et divinitus facta : at infra tabernaculum supra fornices videbam triginta sanctos Christi martyres, tamquam in forma candidissimi luminis cum vestimentis, de quibus nihil referre possum. Supra verticem ædificii spectabam solium admirandum, divini operis, reverendum, igneum, et supra illud Dominicam crucem, lumen vero circumfusum solio erat mixtum cum radiis crucis, simulque cum iis compactam columnam lucis efficiebat, et usque ad partem supremam resplendebat.

§ 115. Ex medio basium inferiorum columnarum scaturiebat fons aquæ vehementissimæ, eaque effusa explicabatur per omnia loca campestria, replebatque omnia, quæ patebant oculorum conspectui, fiebatque mare magnum. Cœlestis autem et viridis coloris omnes simul apparebant campi. Et vidi multitudinem ingentem altarium igneorum et crucem supra unumquodque altare : splendebant autem ut multitudo stellarum. Et vidi gregem innumerabilem caprarum coloris nigri, quæ ingredientes in aquas fiebant oves, ut et cutis earum mutaretur in candorem : unica autem vice coloris aurei et splendidissimæ fiebant, ut radios etiam emitterent. Dum adhuc speculabar, confestim gregum facta est generatio, et multiplicati sunt, et fœtus eorum omnia repleverunt : agnique generati erant omnes lucidi velleris. Post hos vero et alii fœtus propositi sunt, et ex illis nonnulli, qui in

Digitized by Google

ailés, et, prenant leur vol, ils vinrent se joindre aux cohortes rayonnantes. Et il coula un torrent de feu qui emporta les loups, et je contemplais toutes ces choses avec étonnement...

[§ 120.] ..... « Et on entendit un grand tremblement de terre; et, lorsque le jour parut, la vision s'évanouit.

[§ 121.] .... « C'est pourquoi il m'a dévoilé en songe l'avenir, pour que je vous le raconte, et que sa volonté s'accomplisse aussitôt en vous. Hâtez-vous donc, vous aussi, d'exécuter ses préceptes. Venez, élevons des chapelles pour transférer les martyres dans le lieu du repos, et elles-mêmes vous encourageront à vous renouveler. »

CIII.

Ayant dit ces mots, Grégoire ordonna qu'on préparât aussitôt les matériaux pour construire, et toute la foule, dès qu'elle l'eut entendu, se mit ardemment à l'œuvre. Ils entassèrent, dans les endroits indiqués, les uns des cailloux, les autres de grosses pierres, quelques-uns des briques, quelques autres des cèdres, et ils disposaient chaque chose, remplis de joie et pénétrés d'une grande crainte. Grégoire lui-même, prenant le niveau des maçons, jetait les fondements de la chapelle destinée au repos des martyres. Toute la multitude était accourue à son aide; ils élevaient l'édifice suivant un plan bien arrêté. Chaque homme se mettait au travail; les femmes aussi prêtaient leur assistance, suivant la faiblesse de leurs forces. Ainsi ils travaillaient tous ensemble avec foi et saisis de crainte, afin qu'il ne restât personne qui ne participât aux grâces salutaires. Et ils élevèrent trois chapelles, l'une du côté de la ville entre le nord et le levant, là où fut martyrisée Hripsimè avec ses trente-trois compagnes, et ils construisi-

---

δὲ ταῦτα ἄλλα γεννήματα προετέθησαν, καὶ ἐξ αὐτῶν τινα, εἰσελθόντα εἰς τὰ ὕδατα, ἐπέρασαν, καὶ τὰ ἀρνία λύκοι ἐγένοντο μελανοὶ, καὶ ὁρμήσαντες εἰς μέσον τῶν ποιμνίων, ἤρξαντο σφάζειν, καὶ πλῆθος αἵματος ἐξεχύθη. Καὶ ὡς ἔτι ἐθεώρουν, ἀνεφύησαν πτέρυγες τοῖς ποιμνίοις, καὶ ἐγένοντο πτερωτὰ, καὶ πετασθέντα ἀνελήφθησαν εἰς τὰς στρατιὰς τοῦ φωτὸς, καὶ ἀνέστη κατακλυσμὸς πυρὸς, καὶ σύρας ἀπώλεσε τοὺς λύκους· ἐγὼ δὲ ἀτενίζων ἐθαύμασα.

§ 120. ..... περὶ τὸν ὄρθρον σεισμὸς ἐγένετο, καὶ παρῆλθεν τὸ ὅραμα.

aquas fuerant ingressi, transiverunt, et agni facti sunt nigri, irruentesque in medium gregum, cœperunt mactare, et multum sanguinis effusum est. Et cum adhuc contemplarer, gregibus natæ sunt alæ, factique sunt alati, et volantes ad agmina lucis assumpti sunt : et ortum est diluvium ignis, trahensque perdidit lupos. Ego vero aspiciens miratus sum.

§ 120. ..... Circa auroram motus est factus, et transiit visio.

CAPUT UNDECIMUM.

Templa ædificata : rex sanatus cum populo : idola multis in provinciis confracta et gentes institutæ.

§ 121. ..... Διὰ τοῦτο καὶ τὴν τῶν μελλόντων ὅρασιν ἔδειξέν μοι διηγήσασθαι ὑμῖν, ὥστε τὸ θέλημα αὐτοῦ ἐν ὑμῖν νῦν ἀποτελεσθῆναι. Ὑμεῖς δὲ σπεύσατε πρὸς τὴν διαταγὴν τὴν παρ' αὐτοῦ ῥηθεῖσαν. Δεῦτε μετενέγκωμεν τοὺς μάρτυρας εἰς ἀνάπαυσιν, ὅπως καὶ αὐτοὶ ὑμᾶς μετενέγκωσιν εἰς ἀνακαίνωσιν.

Τοῦτο δὲ εἰπὼν, ἐκέλευσε τὰ πρὸς τὴν οἰκοδομὴν ἐν τοῖς προτεταγμένοις τόποις· κομίζοντες οἱ μὲν λίθον, οἱ δὲ πλίνθον, οἱ δὲ κέδρινα ξύλα ἐν ἀγαθότητι καρδίας καὶ σπουδῇ καὶ φόβῳ. Αὐτὸς δὲ ὁ ἅγιος Γρηγόριος, ἀναλαβὼν τὸ τῶν οἰκοδόμων σπαρτίον, τὰ θεμέλια τῶν ναῶν ἐχάραξε, καὶ ἕκαστος ἐκ τοῦ πλήθους ᾠροντίδα ἀναδεξάμενος, καλλίστῳ χαράγματι εὐαρμόστως τοὺς θεμελίους κατέθεντο εἰς ἐκδωμάτωσιν τῆς οἰκοδομῆς, πάντων χεῖρα ὀρεξάντων εἰς τὸ ἔργον ἐν πίστει καὶ φόβῳ μεγάλῳ, δεδιὼς ἕκαστος μήπως ὕστε-

§ 121. ..... Hac de causa et futurorum visionem mihi ostendit, ut eam vobis enarrarem, quo voluntas ejus in vobis modo perficiatur. Vos vero festinate ad implendum mandatum ab eo vobis declaratum. Venite, transferamus martyres ad requiem, ut et illi vos perducant ad renovationem.

Hoc ubi dixerat, mandavit necessaria ad ædificationem in designatis locis. Adferebant alii lapides, alii lateres, alii ligna cedrina, cum bonitate cordis, diligentia et timore. Ipse vero sanctus Gregorius, assumpto ædificantium funiculo, fundamenta templorum signavit, et singuli e multitudine, curam exhibentes, pulcherrimo ordine lapides fundamentales concinne deponebant, ad structuram ædificii, omnibus manum opere admoventibus cum fide et timore magno, quod unusquisque metueret, ne forsan postea salutari gratia sanationis excideret.

Digitized by Google

rent l'autre au midi de la même ville, là où la supérieure Gaïanè souffrit le martyre, et la troisième près de la resserre des cuves, dans la vigne où était leur habitation (1).

[§ 122.] Ils les construisirent, les embellirent, et les ornèrent de lampes d'or et d'argent sans cesse allumées, de grands lustres resplendissants de lumière et également de candélabres brûlant toujours.

CIV.

Et il commanda qu'on fît pour chacune d'elles une caisse de bois de sapin, avec de fortes attaches et des garnitures de fer. Chaque caisse ayant été préparée suivant ses ordres, ils les portèrent à l'entrée de la resserre des cuves, devant saint Grégoire. Celui-ci les prit, entra seul dans la resserre, et ne permit à aucun autre d'y pénétrer, disant : « Il ne vous convient pas de vous en approcher et de les toucher, parce que vous n'êtes pas encore guéris, ni purifiés par le baptême. » Lorsqu'il était renfermé seul, il plaça chacune des saintes dans une caisse séparée, et il l'ensevelit avec soin dans une robe; puis il mit dessus le signe du Christ. Pendant ce temps-là, le roi, les princes du sang et tous les grands, les satrapes, les nobles et toute l'armée, apportèrent des aromates odoriférants, du pur encens, des étoffes de soie de diverses couleurs et des tissus d'or. Et la reine et les princesses, les femmes des grands et les filles des nobles, apportèrent des robes de pourpre tissées d'or, des tissus bleus et blancs comme la neige, pour les ornements destinés aux saintes. On entassait l'or, l'argent et les tissus, à la porte de la resserre des cuves.

(1) Les églises des saintes Hripsimè, Gaïanè et de leurs compagnes ont été élevées à petite distance de l'endroit où se dressent actuellement les constructions du célebre monastère d'Edchmiadzin, résidence du catholicos des Arméniens dissidents, chef suprême de la religion. L'église consacrée à sainte Gaïanè a été construite par le catholicos Ezdras ou Ezr en 630, et réparée par Philippe patriarche, en 1652. — L'église de sainte Hripsimè fut bâtie par le catholicos Gomidas en 618 et réparée en 1653 par Philippe. (Sébéos, *Hist. d'Héraclius*, ch. 25, p. 131.) — Cf. Dubois de Montpereux, *Voyage autour du Caucase*, t. III, p. 213. — Chakhatounoff, *Descr. d'Edchmiadzin*, en arm., t. I, pag. 261, 273 et suiv. — Brosset, *Rapports sur un voy. en Arménie*, III, pag. 82 et suiv.

ρον τῆς σωτηριώδους χάριτος ἐκπέσῃ τῆς ἰάσεως. Ἐξεδωμάτωσαν δὲ ναοὺς τρεῖς, ἕνα ἐν τοῖς βορεινοῖς μέρεσι κατὰ ἀνατολὰς τῆς πόλεως, ἔνθα ἐμαρτύρησαν οἱ (αἱ?) περὶ τὴν ἁγίαν Ῥιψίμην τριάκοντα τρεῖς, τὸν δὲ ἕτερον ἐν τοῖς μέρεσι τοῦ νότου, ἔνθα ἐμαρτύρησεν ἡ τῆς ἁγίας τροφὸς Γαιανὴ μετὰ τῶν τριῶν αὐτῆς ἑταιρῶν, τὸν δὲ τρίτον παρὰ τὸν ληνὸν ἐν μέσῳ τοῦ ἀμπελῶνος, ὅπου τὸ πρότερον ὑπῆρχεν αὐτῶν ἡ καταμονή.

§ 122. Οἰκοδομήσαντες δὲ τοὺς τόπους ἐκόσμησαν χρυσοῖς καὶ ἀργυροῖς φανοῖς καὶ λαμπάσιν ἀσβέστοις, καὶ λυχνίαις καιομέναις διαπαντός. Προσέταξε δὲ αὐτοῖς ποιῆσαι καὶ λάρνακας ἑκάστῳ ἀπὸ σανίδων κεδρίνων ἐν στερεοῖς ἥλοις συγκλεισθείσας· καὶ πάντα κατὰ τὸ προστεταγμένον παραυτίκα ἀπηρτίσθη. Ἐνεχθεισῶν δὲ τῶν λαρνάκων πρὸς τὴν θύραν τοῦ ληνοῦ ἐνώπιον τοῦ ἁγίου Γρηγορίου, αὐτὸς καταμόνας εἰσῆλθεν, μὴ συγχωρήσας ἄλλῳ τινὶ συνεισελθεῖν αὐτῷ. Οὐ γὰρ δεῖ, φησιν, ὑμᾶς πλησιάσαντας προσπελάσαι αὐτοῖς, μήπω λαθέντας, μηδὲ καθαρισθέντας διὰ τοῦ βαπτίσματος. Αὐτὸς δὲ λαβὼν τὰς λάρνακας ἔσω, ἕκαστον τῶν ἁγίων ἐν τῇ ἰδίᾳ λάρνακι κατέθετο, σὺν τοῖς αὐτῶν ἐσχισμένοις ἱματίοις περισφίγξας, ἐσφράγισε τῇ τοῦ Χριστοῦ σφραγῖδι. Ὁ δὲ βασιλεὺς, καὶ οἱ μεγιστᾶνες, καὶ ὁ στρατὸς, ἕκαστος προσέφερεν μύρα εὐωδέστατα, καὶ ἀρώματα καὶ ἐνδύματα διάφορα, ἀπὸ μεταξίων ὑφασμένα, καὶ χρυσέμπαστα, ὁλοσηρικά. Καὶ ἡ γυνὴ τοῦ βασιλέως καὶ νεάνιδες τοῦ αὐτοῦ γένους, καὶ αἱ τῶν μεγάλων γυναῖκες καὶ θυγατέρες

Construxerunt autem tria templa, unum in partibus borealibus ad orientem civitatis, ubi cum sancta Ripsime martyrio coronati sunt triginta tres; alterum in partibus australibus, ubi passa est sanctæ nutrix Gaiana cum tribus sociabus suis; tertium vero apud torcular in medio vineæ, ubi prius earum erat commoratio.

§ 122. Loca vero, quæ ædificaverunt, exornarunt auro et argento, lanternis et lampadibus inextinctis, et candelabris semper ardentibus. Eis quoque præcepit, ut singulis construerent arcas ex tabulis cedrinis per solidos clavos conclusas : et omnia, quæ mandaverat, velociter perfecta sunt. Allatis vero arcis ad portam torcularis coram sancto Gregorio, ipse solus ingressus est, non sinens secum alium quempiam ingredi. Non enim oportet, inquiebat, vos prope ad illos accedere, cum necdum sanati sitis, neque mundati baptismate. At ipse, arcis intro portatis, singulos sanctos in propria deposuit arca, scissis eorum constringens vestimentis, signavitque sigillo Christi. Rex vero, et magnates, et exercitus, unusquisque proferebat unguenta odoris optimi et aromata, et vestimenta varia ab opificibus serici contexta, aureisque variata filis et holoserica. Conjux quoque regis, et puellæ ex ejusdem genere, et magnatum uxores et filiæ,

Digitized by Google

[§ 123.] Quand saint Grégoire sortit et qu'il vit tant de richesses entassées à la porte de la resserre des cuves, il ne voulut pas les employer pour les saintes : « Ne vous ai-je pas dit qu'il ne convient pas que vous approchiez d'elles ce qui vous appartient, tant que le baptême ne vous aura point purifiés?... »

CV.

Cependant le roi Tiridate, à l'exception de la parole, conservait toujours la forme d'un pourceau. Il en avait les cornes des pieds et des mains, son visage ressemblait à un grouin, ses dents étaient comme des défenses de sanglier, et son corps tout entier était hérissé de poils. Il avait la tête et la figure voilées, son corps était revêtu d'un cilice, et il paraissait ainsi à tout le peuple.

[§ 124.] Donc le roi s'approcha de saint Grégoire, et le supplia de guérir ses pieds et ses mains, pour qu'il pût aussi travailler à la construction des chapelles des saintes. Alors le bienheureux Grégoire, ployant les genoux devant le Seigneur de tous, devant le Dieu bienfaisant et miséricordieux, se prosterna devant les caisses où étaient renfermés les corps des saintes martyres du Christ, et, les invoquant, il leva les bras, les étendit vers le ciel, en implorant la guérison du roi et de tous les assistants. Puis il revint près du roi, et, par la grâce du Christ, il lui guérit les pieds et les mains; car la corne lui tomba des pieds et des mains (1) pour qu'il pût aussitôt travailler avec ses mains, et prendre part aux travaux élevés en l'honneur

(1) Sozomène (*Hist. ecclésiast.*, II, 8) attribue la conversion de Tiridate à un miracle, sans parler cependant de S. Grégoire et de son intervention pour obtenir la guérison du roi.

τὰ πορφυρᾶ, καὶ διάχρυσα, καὶ βύσσινα, καὶ οὐρανόχρωτα, καὶ χιονοφανῆ, εἰς τὰ ἐνδύματα τῶν ἁγίων προσέφερον, ὡσαύτως χρυσὸν καὶ ἄργυρον καὶ λίνον ἐκόμισαν ἐν σπουδῇ πρὸς τὴν θύραν τοῦ ληνοῦ.

§ 123. Ἐξελθὼν δὲ ὁ ἅγιος Γρηγόριος, ἐθεάσατο πάντα βεβουνισμένα ἐπὶ τῇ θύρᾳ, καὶ μὴ καταδεξάμενος λαβεῖν τι ἐξ αὐτῶν, ἔφη πρὸς αὐτούς· Τοῦτο ὑμῖν πάλαι εἴρηκα, ὅτι οὐ δέον ἐστὶν τῶν ὑμετέρων τι αὐτοῖς προσεγγίσαι, μήπω καθαρισθέντων τῷ λουτρῷ τοῦ ἁγίου βαπτίσματος... Ὁ οὖν βασιλεὺς Τηριδάτιος ἔτι ὑπῆρχεν ἐν τῇ τοῦ χοίρου μορφῇ, καὶ τοῖς ὄνυξι τῶν χειρῶν καὶ ποδῶν, καὶ τῷ ὁμοιώματι τῆς ὄψεως, πλὴν τῆς ἀνθρωπίνης ὁμιλίας. Ἦσαν δὲ οἱ ὀδόντες μεγάλοι ὡς συάγρων, καὶ τῶν βοστρύχων ἡ δασύτης περὶ ὅλον τὸ σῶμα, περιδεδεμένος ἐν σάκκῳ ὡς φοβερὸν θέαμα ἐν μέσῳ τῶν λαῶν.

§ 124. Προσελθὼν οὖν παρεκάλει τὸν ἅγιον Γρηγόριον, ὅπως τῶν χειρῶν καὶ τῶν ποδῶν τῆς ἰάσεως ἐπιτύχῃ, καὶ τοῦ ἔργου τῶν ἁγίων μὴ ἄμοιρος παντελῶς γένηται· ὁ δὲ ἅγιος Γρηγόριος εἰσελθών, καὶ γόνυ κλίνας τῷ πάντων δεσπότῃ καὶ φιλανθρώπῳ Θεῷ, περιλαβών τε καὶ τὰς λάρνακας τῶν ἁγίων μαρτύρων καὶ μακαρίων σωμάτων τῶν τοῦ Χριστοῦ ἀθλητῶν, προσέφερεν ἐκτενεῖς δεήσεις, ἐπάρας τὰς ἁγίας καὶ διαπαντὸς ἡπλωμένας χεῖρας εἰς τὸν οὐρανὸν, ἐπιζητῶν τῷ βασιλεῖ (add. καὶ) τοῖς συναχθεῖσιν ἴασιν. Ἡ δὲ κραυγὴ πάντων καὶ ὀλολυγμὸς καὶ ὁ κλαυθμὸς τὸν ἀέρα ἐπλήρου. Στραφεὶς οὖν πρὸς τὸν βασιλέα, διὰ τῆς τοῦ Χριστοῦ χάριτος τὰς χεῖρας αὐτοῦ καὶ τοὺς πόδας ἴασατο· ἐξέπεσαν γὰρ αἱ ὁπλαὶ αὐτοῦ, ἵνα κοινωνὸς γένηται τοῦ ἔργου τῶν ἁγίων, ταῖς ἰδίαις χερσὶν κατεξιούμενος κοπιᾶν. Ἰαθεὶς οὖν ἠρώτα τὸν ἅγιον Γρηγόριον, τί αὐτῷ προστάττει ποιεῖν. Ὁ δὲ τὸ μέτρον

purpurea et inaurata et byssina et cœlesti colore tincta et niveo candore fulgida, pro indumentis sanctorum offerebant; similique animo aurum, argentum et linum studiose afferebant ad portam torcularis.

§ 123. At egressus sanctus Gregorius, vidit omnia in cumulum congesta ad portam, et non sustinens ex illis aliquid accipere, ad eos dixit : Jam ante indicavi, nequaquam decere aliquid rerum vestrarum ad sanctos accedere, quod necdum mundati sitis lavacro sancti baptismatis..... Rex autem Teredates etiam tum habebat figuram porci cum unguibus manuum et pedum et similitudine vultus, excepto sermone humano. Dentes erant fulminei, velut aprorum; capillorum hirsuties erat per totum corpus : circumdatus erat sacco, ut horrendum spectaculum in medio populorum.

§ 124. Itaque accedens rogat sanctum Gregorium, ut manuum ac pedum obtineat sanationem, et operis pro sanctis non omnino expers permaneat. Sanctus vero Gregorius ædem ingressus, flexit genua coram domino omnium et misericordi Deo; complexusque arcas sanctorum martyrum et beatorum corporum Christi athletarum, obtulit ferventes obsecrationes, extensis sanctis manibus iisque semper in cœlum expansis, efflagitans sanationem regi et reliquis ibi congregatis. Clamor vero omnium et ejulatus et fletus aera replebat. Igitur sanctus ad regem conversus, per gratiam Christi manus ejus ac pedes sanavit ; nam ungulæ ejus deciderunt, ut particeps fieret laboris pro sanctis, operandi propriis manibus gratia impetrata. Sanatus ergo rogavit sanctum Gregorium, quidnam faciendum sibi committeret. Ille

Digitized by Google

des saintes. Le roi demanda à Grégoire ce qu'il voulait qu'il fît. Il lui donna la mesure des caisses des saintes, afin qu'il creusât la terre pour chacune d'elles, dans les chapelles destinées à leur repos. Et il pria de nouveau Grégoire qu'il ordonnât à son épouse, la reine Aschkhen (1), et à sa sœur Khosrovitoukhd, de s'associer aussi au travail. Le saint donna cet ordre, et elles se rendirent avec lui pour l'aider dans son œuvre. Et lorsqu'il eut pris la mesure des caisses, elles creusaient, dans le temple des saintes martyres, l'endroit où elles devaient reposer.

[§ 125.] Le roi prit alors la bèche et la pioche, et il creusait la terre selon la grandeur des caisses. Et les deux autres, la reine Aschkhen et la sœur du roi, Khosrovitoukhd, se passaient de main en main, dans le pan de leur tunique, la terre qu'elles enlevaient pour la porter dehors. Et ainsi, selon l'ordre [qu'elles avaient reçu], elles disposèrent d'abord la tombe de sainte Hripsimè, et puis celles de ses trente-deux compagnes, dans l'endroit même où fut répandu le sang de leur bienheureux martyre, là où on allait dresser le glorieux autel du Christ. Et également dans la chapelle située au midi de la ville, là où furent martyrisées sainte Gaïanè et ses deux compagnes, le roi lui-même avec sa sœur Khosrovitoukhd et avec la reine Aschkhen préparèrent leurs tombes de leurs propres mains. Puis le roi vint solliciter de saint Grégoire l'autorisation de se transporter sur le sommet du mont Massis (2), voyage qui exigeait sept journées. Il prit dans ce lieu, sur la cime de la montagne, des pierres très-dures, pesantes, longues, grosses, énormes, dont une seule n'eût pu être mise en mouvement par une multitude d'hommes. Mais le roi, doué d'une force extraordinaire, plaçant sur son épaule huit de ces blocs, à la manière d'Haïg (3), les apporta à la chapelle des vierges. Lui seul dressa sur le seuil quatre énormes blocs, comme pour réparer sa lutte insensée avec la sainte, dans sa chambre, lorsque, gardée par la grâce du Seigneur, elle en triompha

(1) Aschkhen était fille d'Achkhatar; elle était aussi grande de taille que le roi. Tiridate la fit inscrire au rang des Arsacides, lui fit revêtir la pourpre, ceindre la couronne, pour en faire son épouse. D'Aschkhen naquit Khosrov ou Chosroès (Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 83). A la mort de Tiridate, la reine Aschkhen se retira à Carni, où elle mena une vie toute religieuse jusqu'à sa mort.

(2) Le mont Ararat est appelé Massis par les Arméniens.

(3) L'arménien se sert de l'expression *haïgapar* qui est intraduisible, et qui exprime la force herculéenne du roi qu'il compare à celle de Haïg, chef de la race arménienne, qui passait pour un géant d'une force extraordinaire (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, I, 10).

δέδωκεν αὐτῷ τῶν ἁγίων λαρνάκων, ὥστε σκάπτειν τοὺς τόπους ἑκάστῃ λάρνακι ἐν ταῖς στοαῖς τῶν μαρτύρων ἐν τόποις ἀφωρισμένοις παρὰ Κυρίου. Παρεκάλεσε δὲ τὸν ἅγιον Γρηγόριον κελεῦσαι τὴν βασίλισσαν Ἀσιχήνην αὐτοῦ γυναῖκα, καὶ τὴν ἀδελφήν, τὴν καλουμένην Κουσαρωδούχτα, συνεργοὺς αὐτῷ γενέσθαι, ὅπως καταξιωθῶσι καὶ αὐταὶ κοινωνῆσαι τῷ ἔργῳ. Κελεύσαντος δὲ αὐτοῦ, ἐπορεύθησαν σκάπτειν κατὰ τὸ διάμετρον τῶν λαρνάκων ἔσω ἐν τῷ ναῷ ἐν τοῖς τόποις τῆς αὐτῶν καταπαύσεως.

§ 125. Λαβὼν οὖν ὁ βασιλεὺς ἀξινόρυγα λαξευτήριον καὶ ἄμην, ἔσκαπτε τοὺς τῶν ἁγίων τόπους κατὰ τὸ μέτρον τῶν λαρνάκων. Ἡ δὲ βασίλισσα Ἀσιχήνη, καὶ ἡ τοῦ βασιλέως ἀδελφὴ Κουσαρωδούχτα, δεξάμεναι τὸν χοῦν εἰς τοὺς κόλπους αὐτῶν ἔξω ἐκόμιζον, καὶ ἀκολούθως ἡτοίμασαν πρῶτον τὴν τῆς ἁγίας Ῥιψίμης κατάθεσιν, ἔπειτα τῶν τριάκοντα τριῶν ἐν τῷ τόπῳ τῆς αὐτῶν μαρτυρίας, ὅπου ἐκενώθη τὸ αἷμα αὐτῶν ὑπὲρ τοῦ ὀνόματος τοῦ Χριστοῦ. Ὁμοίως δὲ καὶ ἐν τῷ μαρτυρίῳ, τῷ κατὰ νότον τῆς πόλεως, ἡτοίμασαν τῆς ἁγίας Γαιανῆς καὶ τῶν ἅμα αὐτῇ τριῶν αὐτὸς ὁ βασιλεὺς σὺν τῇ ἰδίᾳ ἀδελφῇ καὶ τῇ δεσποίνῃ Ἀσιχήνῃ τὰς θήκας, χερσὶν ἰδίαις περιχοσμήσασαι τοὺς ἑκάστους τόπους. Μετὰ δὲ ταῦτα προσελθὼν ὁ βασι-

vero eidem dedit mensuram arcarum, ut loca singulis effoderet arcis in cellis martyrum, in locis a Domino distinctis. Rogavit autem sanctum Gregorium, ut juberet reginam Asichenen, conjugem suam, et sororem nomine Cusaroductam, secum operari, ut et hæ operis participes fieri mererentur. Illo autem jubente, iverunt intro in ecclesiam ad fodiendum secundum arcarum diametrum in locis requiei martyrum.

§ 125. Sumens itaque rex marram et ligonem, effodit loca sanctis secundum mensuram arcarum : regina vero Asichene, et regis uxor Cusaroducta, acceptum in sinu pulverem foras portabant; et consequenter præpararunt primum sanctæ Ripsimes depositioni locum, deinde aliorum triginta trium in loco martyrii eorum, ubi sanguis ipsorum pro Christi nomine effusus est. Simili modo in æde martyrum, quæ est ad austrum civitatis, præpararunt sanctæ Gaianæ et tribus cum ea rex ipse cum sorore sua, et domina Asichene, thecas, propriis manibus loca singula circumornantes. Post hæc accedens rex cum

Digitized by Google

d'une façon si victorieuse. Aussi, à ce moment, il lui offrit comme couronne de sa victoire le travail de ses mains.

[§ 126.] Après avoir élevé et terminé les trois chapelles sacrées, ils les ornèrent et les embellirent d'une manière digne; puis ils transportèrent chaque martyre dans sa chapelle. On mit sainte Gaianè avec ses deux compagnes dans la chapelle du midi, au lieu de son martyre. Et ils transportèrent aussi la bienheureuse Hripsimè avec ses trente-deux compagnes dans la chapelle de l'orient, du côté de la grande église. Et celle qu'ils avaient martyrisée seule dans la resserre aux cuves, ils lui élevèrent une chapelle au nord de la ville. Et ils transportèrent toutes les saintes martyres du Christ, chacune dans le lieu de son repos. Et chaque chose fut accomplie suivant l'ordre de la vision apparue à saint Grégoire. Et dans les trois chapelles élevées sur les sépultures de ces martyres vivantes [en Dieu], il éleva le signe sacré de la croix du Seigneur, en recommandant au peuple d'adorer le Seigneur leur Créateur devant ce signe qui vivifie tout le monde....

Aussitôt il alla avec le roi et avec tout le peuple au lieu indiqué de la colonne de feu sur la base d'or; ils environnèrent aussitôt ce lieu d'une haute muraille, ils la munirent de portes et de serrures, et là aussi ils élevèrent le signe de la croix salutaire (1); et quiconque venait en cet endroit pouvait adorer à genoux le Dieu Créateur.

(1) L'Église élevée par S. Grégoire porta le nom de « Descente du fils unique ». C'est sur son emplacement que se dressent les constructions actuelles de l'église du monastère patriarcal d'Edchmiadzin, décrites par Dubois de Montpereux, dans son « Voyage autour du Caucase », par le P. Chakhatounoff, « Descript. d'Edchmiadzin », par M. Brosset dans son « IIIe Rapport sur un voyage en Arménie, » et en général par tous les voyageurs qui ont écrit des relations de leurs pérégrinations dans la province d'Erivan, sur le territoire de laquelle se trouve le couvent patriarcal de l'Arménie.

λεὺς συνετάξατο τῷ ἁγίῳ Γρηγορίῳ εἰς ὑψηλότατον καὶ μέγα ὄρος, Μαασῆς λεγόμενον, ἀπελθεῖν, ἑπτὰ ἡμερῶν ὁδὸν ἔχον, ὥστε ἀπὸ τῆς κορυφῆς λαβεῖν λίθους ἀκροτόμους, στιβαροὺς, πλατεῖς τε καὶ μήκει παμμεγέθει, ὡς μὴ ῥᾳδίως κινεῖσθαι ὑπὸ πλήθους ἀνθρώπων. Ἀναβαστάξας οὖν τῷ νώτῳ γιγαντιαίως καὶ κομίσας ὀκτὼ στήλας εἰς τὰς θύρας τῶν ναῶν, ἔστησεν παραστάδας καὶ ὑπέρθυρα, ἀντὶ τῆς προτέρας καὶ ἀνοήτου μάχης, ἣν μετὰ τῆς ἁγίας Ῥιψίμης ἐπύκτευσεν ἐν τῷ ἰδίῳ κοιτῶνι, ἀντεισφέρων τῶν πόνων.

§ 126. Οἰκοδομήσας δὲ καὶ καλλωπίσας τρεῖς ναοὺς τῶν μαρτύρων, μετὰ πάσης ἑτοιμασίας καὶ παντὸς κόσμου ἕκαστον τῶν ἁγίων ἐν τοῖς ἰδίοις τόποις ἀποκατέστησεν. Καὶ τὴν μὲν ἁγίαν Γαιανὴν πρὸς τοῖς νοτιαίοις μέρεσιν μετὰ τῶν τριάκοντα τριῶν ἐν τοῖς βορεινοῖς μέρεσιν κατὰ ἀνατολὰς τῆς πόλεως ἐν τῷ ναῷ παρέδωκαν· καὶ τὴν σφαγεῖσαν ἀσθενῆ ἐν τῷ ληνῷ ἀπέθεντο, ἔνθα καὶ γέγονε ναὸς κατὰ βορρᾶν τῆς πόλεως. Πάντας οὖν τοὺς μάρτυρας παθόντας ὑπὲρ τοῦ Χριστοῦ μετήνεγκαν εἰς τὸν ἑκάστου τόπον τῆς αὐτῶν καταθέσεως, κατὰ τὴν προφανεῖσαν ὅρασιν τῷ ἁγίῳ Γρηγορίῳ οὕτως τελειώσαντες. Ἔσω δὲ τῶν τριῶν ναῶν ἐπάνω τῶν κοιμητηρίων καὶ ζωοφόρων τάφων, ἐν τοῖς τόποις τῶν θυσιαστηρίων, ἔστησεν ἑκάστῳ τὸ δεσποτικὸν σημεῖον τοῦ σταυροῦ, ἵνα, φησὶν, ἐνώπιον τοῦ ζωοδότου σημείου τούτου προσκυνήσητε κύριον τὸν Θεὸν, ποιήσαντα ὑμᾶς .....

Καὶ ἅμα τῷ βασιλεῖ σὺν τοῖς ὄχλοις τὸν τόπον, ἔνθα ἐθεάσατο τὸν στῦλον πύρινον ἐπὶ τῇ χρυσῇ βάσει, περιετείχισεν ὑψηλοτάτῳ τείχει εἰς τιμὴν τοῦ τόπου, θυρεῷ δὲ καὶ κλείθροις ἀσφαλισάμενος, καὶ

sancto Gregorio decrevit abire in altissimum et amplum montem, Masis nominatum, septem dierum itinere distantem, ut ex vertice ejus caperet lapides duros, graves, latosque et ingentis amplitudinis, ut non facile moverentur a multis hominibus. Sublatas ergo in humerum gigantis more octo columnas tulit pro portis templorum, et constituit porticus et lapides superiores ostiorum, pro priore et amenti pugna, qua in cubiculo suo cum sancta Ripsime luctatus est, reddens labores.

§ 126. Ubi ædificaverat et ornaverat tres martyrum ædes sanctus cum omni apparatu omnique ornatu unumquemque sanctorum in loco suo deposuit: et sanctam quidem Gaianam in partibus australibus [cum duabus posuerunt, sanctam Ripsimen] cum triginta tribus in borealibus versus orientem civitatis in templo sepulturæ tradiderunt; et infirmam mactatam in torculari deposuerunt, ubi et templum constructum est ad septentrionem civitatis. Itaque omnes martyres pro Christo passos transtulerunt ad loca suæ depositionis singulos, omnia perficientes secundum visionem sancto Gregorio ante manifestatam. Intus vero in tribus templis super cœmeteria et sepulchra vitam afferentia, in locis altarium, in singulis sanctus constituit Dominicum signum crucis, ut, inquiebat, coram hoc signo, per quod vita data est, adoretis dominum Deum, qui fecit vos.....

Tum una cum rege et cum turbis locum, ubi vidit columnam igneam super basim auream, circumvallavit muro altissimo ad honorem loci, saxoque ad ostium et

Digitized by Google

CVIII.

[§ 129.] ..... Et aussitôt le roi, de sa propre volonté, prescrivit et recommanda à saint Grégoire d'enlever tout d'abord et d'anéantir les anciennes divinités de sa patrie, qui ne sont pas des dieux. Puis le roi alla lui-même avec toute l'armée de la ville de Vagharschabad à Ardaschad, pour y détruire les autels d'Anahid, à l'endroit appelé Erazamoïn (1). Il rencontra d'abord sur sa route le temple du dieu Dir (2) où l'on expliquait les songes inspirés par ce dieu; c'était le temple du maître enseignant la sagesse des prêtres, qui portait le nom d'école de l'Écrivain d'Ormizd, et dans laquelle s'enseignaient tous les arts (3).

[§ 130.] Ils se mirent aussitôt à le détruire; ils l'incendièrent et le laissèrent en ruines. Là, apparut une immense troupe de démons, ayant la forme humaine, montés sur des chevaux ou à pied, armés de lances et de javelots, munis d'armes et de projectiles; ils couraient, criaient et poussaient des hurlements terribles. Lorsqu'ils se furent enfuis, ils se précipitèrent dans le temple d'Anahid. De là, ils combattaient contre ceux qui s'approchaient, et, du sommet de l'édifice, ils décochaient contre ceux qui se trouvaient en bas, des flèches

(1) Erazamoïn, de *eraz*, songe, et *mouïn*, faculté, — c'est-à-dire, interprétation des songes (Cf. Emin, *Recherches sur le pag. armén.*, pag. 18 de la trad. fr.). — Cet endroit se trouvait dans la province d'Ararat. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 497 et suiv.

(2) Le dieu Dir n'est cité qu'en ce seul endroit d'Agathange, et on ne trouve nulle part, dans les écrivains arméniens, qu'il soit fait mention de cette divinité. M. Emin (*Rech. sur le pag. arm.*, pag. 18 et suiv.) le compare à Hermès ou Mercure, et affirme qu'il était le même que le Tir assyrien, fils de Nebo. — Le nom de Tiridate, en arménien Dertad, est composé du nom *Dir* et de *dad* qui signifient « don de Dir », comme Mihrdad (Mithridate) veut dire « don de Mithra. » (Emin., *op. laud.*, pag. 20, note 1.)

(3) Cette phrase a été différemment interprétée par les savants Mékhitaristes qui semblent ne pas avoir reconnu le nom du dieu Dir que leur texte donne sous la forme *Dour*. Voici comment ces savants ont rendu ce passage dans la version italienne d'Agathange (pag. 147): « N'andò poi il re stesso con tutto l'esercito dalla città di Valarsabad in Ardassad, per quivi distruggere i simulacri d'Anaite : poi al luogo detto Erazamujn; che primo incontrasi nella via questo tempio delle spiegazioni de' sogni, ov'era il soggiorno de' sacerdoti pagani, e chiamavasi l'archivio del Dio potente, scrittore della dottrina d'Ormizda, e dottore del senno eloquente. »

στήσας ἐκεῖ τὸ σωτήριον σημεῖον τοῦ σταυροῦ, ἐκέλευσεν, ἵνα ἐν τῷ τόπῳ ἐκείνῳ πάντες φθάνοντες καὶ γονυπετοῦντες προσκυνήσωσι τὸν παντοκράτορα Θεόν.

§ 129. ..... Ἐν τάχει οὖν ὁ βασιλεὺς ἐξουσιαστικῶς ἐκέλευσεν, συμπειθομένων καὶ τῶν λοιπῶν, ἐν τῇ ἐξουσίᾳ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου εἶναι τὴν καταστροφὴν τῶν πατρῴων νομιζομένων αὐτοῖς θεῶν, καὶ τῶν βουνῶν αὐτῶν, ὅπως ἐξάρῃ ἐκ μέσου τὰ μνημόσυνα αὐτῶν. Αὐτὸς οὖν ὁ βασιλεὺς ἐπορεύθη μετὰ τοῦ στρατεύματος ἀπὸ Οὐαλεροκτίστης τῆς πόλεως εἰς τὴν Ἀρταξερξοκτίστην, ὥστε καταστρέψαι τὸν ἐκεῖ σεβασμὸν τῆς Ἀρτέμιδος ἐν τοῖς λεγομένοις τόποις Ὀνειρομούσοις. Ἀπιοῦσι δὲ αὐτοῖς ὑπήντησε τόπος, προσαγορευόμενος ὀνειροπόλων, ὀνειροδεικτῶν, σέβασμα δαίμονος γραμματέως, καὶ γνώσεις ἱερέων. Τρίδις ἐκέκλητο βωμὸς Ἀπόλλωνος, χαρτυλαρίων (χαρτυλάριον?) Διὸς διδαχῆς, εὐμαθήτης (οὗ μάθησις?) ἱερέων.

§ 130. Πρῶτον οὖν τοῦτον χειρωσάμενοι καθεῖλαν, καὶ ἔκλασαν, καὶ ἐκ θεμελίων κατέστρεψαν· ἐν ᾧ φανέντων τῶν δαιμόνων, ὡς πλῆθος στρατοπέδων καὶ νουμέρων ἡτοιμασμένων, ὡς εἰς παράταξιν, λόγχας βασταζόντων ἐν σχήματι ἀνθρώπων προστρεχόντων μετὰ δοράτων καὶ θυρεῶν, καὶ μεγάλως βοώντων, τροπὴ γέγονεν αὐτῶν, καὶ εἰς τὸ τῆς Ἀρτέμιδος

claustris munivit, et salutare crucis signum ibi erexit, præcipiens ut omnes ad illum locum venientes genuaque flectentes adorent omnipotentem Deum.

§ 129. ..... Confestim ergo rex, consentientibus et reliquis, pro imperio mandavit, ut in potestate esset sancti Gregorii evertere patrios, quos ipsi putabant, deos, et colles eorum, ut de medio tollerentur monumenta ipsorum. Ipse quoque rex cum exercitu profectus est ab urbe Valeroctiste ad civitatem Artaxerxoctisten, ut destrueret vigentem ibi cultum Dianæ in locis dictis Ὀνειρομούσοις. Abeuntibus autem illis occurrit locus cognominatus divinantium per somnia, demonstrantium somnia, numen dæmonis scribæ, et cognitiones sacerdotum. Tridis vocata est ara Apollinis, chartularium Jovis, ubi institutio sacerdotum.

§ 130. Hanc igitur primum, injecta manu, abstulerunt, fregerunt, et a fundamentis everterunt. Cum ibi apparerent dæmones, velut turma militum, et cohortium paratarum tamquam ad bellum, lanceas gestantium, et humana forma procurrentium cum hastis et scutis magnoque clamore, fuga eorum facta est, et ad tem-

Digitized by Google

inoffensives et une grêle de pierres, ce qui effraya peu les nouveaux adeptes. Quand Grégoire vit cela, il fit le signe du Seigneur, courut à la porte du temple, et toutes les constructions de l'édifice, ébranlées jusque dans leurs fondements, s'écroulèrent. Les matériaux en bois s'allumèrent à l'improviste et brûlèrent par la puissance de la croix divine, et la fumée s'éleva comme les ramures d'un arbre jusqu'aux nues. Tous les démons prirent alors la fuite devant le peuple, déchirant leurs vêtements et se frappant le front, hurlant et poussant des cris déchirants : « Malheur à nous, parce que Jésus, fils de Marie, nous chasse de la terre tout entière; il nous faut quitter ces lieux, par la puissance des morts et des captifs; qu'allons-nous devenir, fugitifs que nous sommes, puisque sa gloire remplit l'univers? Irons-nous au milieu des habitants du Caucase, du côté du nord? là peut-être pourrons-nous nous cacher et vivre, et au lieu de combattre avec les vents, sans relâche, séparés des habitations des hommes, pourrons-nous accomplir notre volonté contre eux. » Tous ceux qui entendirent ces paroles [§ 131.] furent confirmés dans la foi. Alors la troupe ténébreuse des démons disparut de ce lieu, comme une fumée. Mais le peuple qui était arrivé là détruisit aussitôt les fondements qui restaient; il distribua les trésors qui y étaient accumulés aux mendiants, aux pauvres et aux nécessiteux. Le terrain, les ministres, avec les prêtres païens et leurs biens, furent donnés pour le service de l'Église. Ensuite Grégoire, semant chez eux tous

---

ἱερὸν ἔφυγον, ὅθεν καὶ τοῖς καταλαβοῦσιν ἀνθρώποις ἀνθιστάμενοι ἐμάχοντο, βέλη ἀδύνατα καὶ λίθους ὡς λαίλαπας ἄνωθεν ἐκ τῆς οἰκοδομῆς κατὰ τῶν ἀνθρώπων ἀκοντίζοντες, οὓς πρὸς ὀλίγον ἐτάραξαν νεοπίστους ὑπάρχοντας. Ὡς δὲ Γρηγόριος ταῦτα ἐθεάσατο, τὸ δεσποτικὸν σημεῖον τοῦ σταυροῦ ποιήσας, εἰς τὴν θύραν τοῦ ἱεροῦ ἔφθασεν, καὶ εὐθὺς ἡ οἰκοδομὴ σεισθεῖσα ἐκ θεμελίων κατέπεσεν. Ἡ δὲ τῶν ξύλων κατασκευὴ ἀναφθεῖσα κατεκάη ἀπὸ τῆς τοῦ σημείου δυνάμεως. Ὁ δὲ καπνὸς τὸν ἀέρα ἐκάλυψεν, καὶ πάντες οἱ δαίμονες, φυγάδες γενόμενοι, ἐνώπιον τῶν ἀνθρώπων φαντασίας ἐποίουν περιεσχισμένοι καὶ κοπτόμενοι ἐν κραυγῇ μεγάλῃ καὶ κλαυθμῷ λέγοντες· Οὐαὶ ἡμῖν, οὐαὶ ἡμῖν, ὅτι ἀπὸ πάσης τῆς γῆς ἐφυγάδευσεν ἡμᾶς Ἰησοῦς, ὁ υἱὸς Μαρίας, καὶ ἐντεῦθεν διὰ τοῦ δεσμίου καὶ τεθνηκότος Γρηγορίου γέγονεν ἡμῖν δίωξις. Ποῦ οὖν φύγωμεν; ἡ γὰρ δόξα αὐτοῦ ἐπλήρωσεν τὴν ὑπ' οὐρανόν. Νῦν οὖν ἐκχωρήσαντες ἀπέλθωμεν εἰς κατοίκησιν ἐν ὄρει Καυκασίῳ ἐν τοῖς μέρεσι βορρᾶ, ὅπως ἐκεῖσε διασωθέντες ἡσυχάσωμεν. Ἀπαύστως γὰρ κατὰ τὸν ἀέρα πλανωμένους ποιήσας, διεχώρισεν ἀπὸ τῆς ἐπιμιξίας τῶν ἀνθρώπων, ὥστε μὴ συντελέσαι δι' αὐτῶν τὰς ἐπιθυμίας ἡμῶν. Ταῦτα δὲ ἔλεγον ἐκεῖνοι, ἀκουόντων πάντων.

§ 131. Οἱ δὲ ἄνθρωποι περισσοτέρως ἐν τῇ πίστει ἐδραῖοι ἐγίνοντο. Μελανοφανεῖς δὲ οἱ δαίμονες ὀφθέντες, ὡς καπνὸς, ἀπὸ τοῦ τόπου ἐκείνου ἐξέλειπον. Πάντων δὲ καθελόντων τὸ ἱερὸν ἐκ θεμελίων, ἁρπαγὴ τῶν ἐκεῖσε θησαυρῶν γέγονε τοῖς δεομένοις καὶ πτωχοῖς, ὀρφανοῖς τε καὶ χήραις καὶ ἀπεριστάτοις διανεμηθέντων. Τὴν δὲ περιοχὴν τοῦ ἱεροῦ μετὰ τῶν ὑπηρετῶν αὐτοῦ καὶ τῶν ἱερῶν, καὶ ἀρούρας καὶ ὁρίων εἰς δουλείαν τῆς ἐκκλησιαστικῆς ὑπηρεσίας ἀφώρισαν. Οὕτως δὴ πᾶσιν ὁ ἅγιος Γρηγόριος σπείρας τὸν λόγον τῆς θεογνωσίας, καὶ πάντας στήσας ἐν τῇ τοῦ Χριστοῦ ὁδῷ, ἐδίδαξεν τὰς ἐντολὰς τοῦ κτίσαντος

plum Dianæ recesserunt : unde etiam supervenientibus hominibus resistentes pugnabant, jacula impotentia et lapides nimborum instar ex suprema ædificii parte vibrantes in homines, quos, utpote neophytos, modico tempore perturbarunt. At ubi ea vidit Gregorius, facto Dominico crucis signo, in portam templi pervenit, et continuo motum a fundamentis ædificium concidit : lignorum vero materies virtute signi incensa est et combusta. Fumus autem aera obscuravit, et omnes dæmones, in fugam conjecti, coram hominibus spectra faciebant, et dissoluti plangentesque magno cum clamore et fletu dicebant : Væ nobis! væ nobis! quia ex omni terra fugavit nos Jesus, Mariæ filius, et hic per vinctum et mortuum Gregorium concitata est adversum nos persecutio. Quo ergo fugiamus? nam gloria ejus implevit orbem terrarum. Nunc itaque cedentes discedamus ad habitandum in monte Caucaso, in partibus borealibus, ut ibidem servati in quiete degamus. Nam indesinenter per aera vagantes nos fecit et separavit a societate hominum, ut non perficiantur ab illis desideria nostra. Hæc illi dicebant, audientibus omnibus.

§ 131. Homines autem in fide abundantius firmabantur. Postquam vero dæmones nigra specie fuerant visi, tamquam fumus, a loco illo evanuerunt. At omnibus templum a fundamentis diruentibus, spoliatio facta est thesaurorum ibi servatorum, qui indigentibus et pauperibus pupillisque et viduis et hominibus derelictis fuerunt divisi. Ambitum templi cum ministris ejus et sacris, agrisque et terminis, in servitium ministerii ecclesiastici separaverunt. Hoc modo sanctus Gregorius omnibus seminavit verba cognitionis Dei, omnesque in via Christi constituit, et deinde præcepta Dei, qui eos

Digitized by Google

la parole du culte véritable de Dieu, les amena dans le sentier du Seigneur et il les instruisit dans les préceptes du Créateur. Dans toutes les villes de l'Arménie, dans les cités, les bourgs et les campagnes, il indiquait l'emplacement de la maison de Dieu. Cependant il n'en creusait nulle part les fondements, il n'élevait nulle part aucun autel au nom de Dieu, car il n'était pas revêtu des honneurs du sacerdoce. Il entourait seulement les localités consacrées de murailles et y dressait le signe de la croix. Il élevait également, au commencement des rues et des chemins, sur les places et dans les carrefours, le signe conservateur et protecteur.....

[§ 132.] Il choisit ensuite les principaux de la race des Arsacides (Arschagouni) et leur enseignait la doctrine. Le premier parmi eux était le roi Tiridate, avec toute sa famille. Il s'efforçait également d'indiquer à toutes les intelligences la science de la vérité. En prêchant ainsi et en répandant partout le saint Évangile du Seigneur, il les instruisait pour qu'ils se conduisissent bien dans le chemin de la vie éternelle. Il leur recommandait principalement d'adorer seulement le Seigneur leur Dieu, et de ne servir que lui.

CIX.

Puis, invoquant pour eux la grâce du Dieu bienfaisant, il s'en alla avec le roi dans les autres parties de l'Arménie, semer le Verbe de vie. Il parvint dans le canton de Taranaghi (1), pour y

(1) Le canton de Taranaghi est appelé Δαράνισσα par Ptolémée, *Géogr.*, V, 15, 14.

αὐτοὺς Θεοῦ, καὶ ἐν πάσαις ταῖς πόλεσι τῆς Ἀρμενίας, καὶ ταῖς κώμαις καὶ χωρίοις, καὶ κωμοπόλεσιν, ἀφώρισε τοὺς τόπους τοῦ οἴκου τοῦ Θεοῦ, μὴ καταβαλὼν θεμέλιον ἐκκλησίας, μηδὲ στήσας θυσιαστήριον, διὰ τὸ μὴ ἔχειν αὐτὸν τὴν τῆς ἱερωσύνης τιμήν. Μόνον δὲ περιετείχισεν τοὺς τόπους περιβόλῳ, καὶ τὸ δεσποτικὸν σημεῖον τοῦ σταυροῦ ἐπήγνυεν, ὡσαύτως ἐν εἰσόδοις καὶ ἐξόδοις....

§ 132. Ἀπὸ τότε οὖν ἀρξάμενος, ἐκέλευσεν τὸ τῶν Σαρακηνῶν (l. Ἀρσακιδῶν) γένος κατὰ σχολὴν πρὸς τὴν θείαν διδασκαλίαν γυμνάζεσθαι· ἐν ᾧ πρῶτος ἦν Τηριδάτιος ὁ βασιλεὺς μετὰ παντὸς τοῦ οἴκου αὐτοῦ, καὶ οἱ λοιποὶ τοῦ αὐτοῦ γένους. Σπουδὴν γὰρ ἐποιεῖτο οὕτως πᾶσαν ψυχὴν εἰς εὐθύτητα καὶ γνῶσιν ἀληθείας ἐνέγκαι, καὶ ἐμπλῆσαι πάντων τὰς ἀκοὰς τῶν λογίων τοῦ ἁγίου Εὐαγγελίου, ἀσφαλῶς τὴν τῆς ζωῆς ὁδὸν παραδοῦναι, ὥστε πάντοτε αὐτοὺς ἔχειν ἐν τῇ καρδίᾳ κύριον τὸν Θεὸν αὐτόν τε προσκυνεῖν καὶ αὐτῷ μόνῳ λατρεύειν. Παραθέμενος δὲ αὐτοὺς τῇ τοῦ Θεοῦ χάριτι, αὐτὸς ἀναλαβὼν τὸν βασιλέα, ἐπορεύθη, ὅπως καὶ τοῖς ἄλλοις μέρεσι τῶν ὁρίων τῆς Ἀρμενίων χώρας σπείρῃ τὸν λόγον τῆς ζωῆς. Παραγενόμενος δὲ ἔφθασε τὴν τῶν Δαραλιστῶν πατρίδα, ἵνα κἀκεῖ τῶν ψευδονόμων θεῶν τὰ ἱερὰ καταστρέψωσιν. Ἐλθόντες οὖν ἐν τῇ καλουμένῃ κώμῃ Θορδὰν, ἐν ᾗ ὑπῆρχεν ἱερὸν λεγόμενον λευκοδόξων δαιμόνων, βωμὸς Βα[ρ]σαμήνης, πρῶτον τοῦτον καταστρέψαντες, τὴν εἰκόνα αὐτῆς συνέτριψαν καὶ πάντας τοὺς θησαυροὺς τοῦ χρυσοῦ καὶ ἀργύρου συλλέξαντες, διεμέρισαν τοῖς πτωχοῖς, τὴν δὲ κώμην πᾶσαν σὺν ταῖς ἀρούραις καὶ ὁρίοις αὐτῆς εἰς ὄνομα ἐκκλησίας ἀφώρισαν, καὶ τὸ ζωοφόρον ἐκεῖ σημεῖον ἔστησαν. Ὁ δὲ μακάριος, εὐθέως τὴν εὐαγγελικὴν διδασκαλίαν ἀναλαβὼν, ἤρξατο τὴν πατρίδα, συνευδοκοῦντος Θεοῦ καὶ τοῦ βα-

creaverat, edocuit: in omnibus quoque civitatibus Armeniæ, in vicis, locis et in oppidis, separavit loca pro domo Dei, non jaciens tamen fundamentum ecclesiæ, nec erigens altare, quia non habebat honorem sacerdotii. Loca solum circumvallabat, et Dominicum crucis signum figebat, cum in ingressibus tum in egressibus....

§ 132. Ab eo igitur incipiens tempore, jussit genus Saracenorum (l. Arsacidarum) per otium divina doctrina institui. Hac in re primus erat rex Teredatius cum omni domo sua, et cum reliquis generis sui. Nam hoc modo studebat omnem animam ad rectam viam et cognitionem veritatis adducere, omnium auditum implere dictis Evangelii, iisque secure viam vitæ tradere, ut semper in corde haberent dominum Deum, ipsumque adorarent, atque ei soli servirent. At ille, ubi eos per Dei gratiam adduxerat, secum assumens regem, profectus est, ut in aliis quoque partibus ditionis regni Armeniæ verbum vitæ seminaret. Venit autem ad provinciam Daralistarum, ut ibidem etiam templa falsi nominis deorum destruerent. Ubi vero advenerant in pagum, Thordan dictum, in quo erat templum, λευκοδόξων dæmonum vocatum, altare Barsaminæ; hoc primum destruentes, imaginem ejus confregerunt, omnesque thesauros auri et argenti colligentes, pauperibus distribuerunt, totum vero pagum cum agris et finibus suis nomine ecclesiæ sequestrarunt, et salutare signum ibi posuerunt. Porro beatus, assumpta confestim doctrina evangelica, cœpit provinciam, Deo probante et consentiente rege, a patriis

Digitized by Google

détruire le temple des faux dieux, parce qu'il y avait dans le bourg de Thortan (1) le temple d'un dieu glorieux et célèbre, appelé Parschimnia (2). Ils le ruinèrent d'abord, et mirent en pièces la statue (3). S'étant emparés de tous les trésors en or et en argent, ils les distribuèrent aux pauvres, et le bourg avec toutes les terres et les champs furent donnés au nom de Dieu. Là aussi on éleva le signe de la croix du Sauveur de tous. Ensuite le saint, prenant le caractère d'apôtre sacré, avec l'aide efficace du roi, s'occupa à détacher les habitants de cette province du culte de leurs ancêtres et de leurs coutumes sataniques, pour les amener au service de l'obéissance du Christ. Et pendant qu'ils semaient en eux le Verbe de vie, qu'il les exerçait tous dans le culte de Dieu, il se manifesta des miracles éclatants aux habitants du pays, et les démons, sous des formes diverses, s'enfuirent en masses pressées du côté de la Chaldie (4).

[§ 133.] Les ayant aussi confirmés dans la foi, Grégoire s'en alla dans une place forte appelée Ani (5), sépulture des rois d'Arménie, et là également, ils ruinèrent les statues du dieu Aramazd, qu'on disait être le père de tous les dieux. Après avoir élevé aussi dans cet endroit le signe divin, ils donnèrent le bourg avec son château pour le service de l'Église. Ensuite, il se dirigea sur la province d'Eghéghiatz qui est sur les confins, dans le bourg d'Erez où se trouvaient les temples les plus considérables des rois d'Arménie, consacrés spécialement au culte d'Anahid. Là, les dé-

(1) Le bourg de Thortan, dans la Haute-Arménie, était situé à l'orient de l'Euphrate. C'est dans cette localité que fut enterré S. Grégoire avec quelques-uns de ses successeurs. (Faustus de Byzance, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 2. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, II, 88. — Mesrob, *Vie de S. Nersès*, ch. I. — Cf. aussi Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 6.)

(2) Le dieu Parschimnia est d'origine assyrienne. On le désignait sous l'épithète de *spitakapar*, « glorieux ». Moïse de Khorène (l. I, ch. 13; liv. II, 14) l'appelle Parchamin, et Anania de Schirag le nomme Parcham l'Assyrien. La légende raconte que pendant l'hiver Vahak'n lui vola de la paille, et s'enfuit avec le fruit de son larcin à travers la voûte des cieux, en laissant tomber des brins qui formèrent la Voie lactée, appelée par les anciens Arméniens « trace du voleur de paille ». (Emin, *Rech. sur le pag. arm.*, pag. 17.) Cf. plus haut, p. 24, et p. 40.

(3) Moïse de Khorène (liv. II, ch. 14) dit que la statue de Parchamin fut transportée de la Mésopotamie par Tigrane II, fils d'Ardaschès, dans le village de Thortan, et ajoute que cette statue était d'ivoire et de cristal, montée en argent.

(4) C'est-à-dire dans le pays de Chaldik qui se trouvait dans le Pont. — Cf. plus haut, p. 44, note 3.

(5) Le fort d'Ani, appelé aussi Gamakh, et que Constantin Porphyrogénète (*De adm. imp.*, ch. 50) nomme Κάμαχα, était situé sur la rive occidentale de l'Euphrate, dans le canton de Taranaghi. Ce fort était célèbre, non-seulement par son temple d'Aramazd et par la sépulture des rois, mais aussi parce qu'on y gardait les trésors de la couronne. Vers la fin du quatrième siècle, les tombeaux des rois d'Arménie furent détruits par Méroujan Ardzrouni, commandant les armées perses en Arménie, après la mort d'Archag II (Faustus de Byzance, liv. III, ch. 2, et liv. IV, ch. 24). Lors de la domination byzantine, Ani fut occupé par une garnison grecque, chargée de protéger la partie orientale de l'empire contre les Arabes (Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 7 et suiv.).

σιλέως, ἀφιστᾶν ἀπὸ τῶν πατρικῶν παραδόσεων, καὶ τὰς σατανικὰς καὶ δαιμονιώδεις συνηθείας τῇ ὑποταγῇ καὶ δουλείᾳ τοῦ Χριστοῦ προσφέρειν. Καὶ ὅτι ἔσπειρεν καὶ τούτοις τὸν λόγον τῆς ζωῆς, πάντας εἰς θεοσέβειαν ἄγων, μεγάλα παρὰ τοῦ Θεοῦ καὶ ταύτῃ τῇ πατρίδι σημεῖα γέγονεν. Οἱ γὰρ δαίμονες, ὀφθαλμοφανῶς ἐν διαφόροις σχήμασι φυγάδες γενόμενοι, εἰσῆλθον εἰς τὰ μέρη τῶν Χαλτῶν.

§ 133. Στηρίξας δὲ τοὺς πιστοὺς, ἐξελθὼν ἐπορεύθη εἰς ὀχυρώτατον τόπον, καλούμενον Ἰαυὶ (l. Ἀνὶ), βασιλικὸν οἶκον ἐν τοῖς κοιμητηρίοις τῶν τῆς Ἀρμενίας βασιλέων, κἀκεῖ κατέστρεψαν τὸν βωμὸν τοῦ Κρόνου, τοῦ πατρὸς Διὸς παντοδαίμονος, καὶ τὸ δεσποτικὸν σημεῖον ἔστησαν· τὴν δὲ κωμόπολιν σὺν τῷ ὀχυρώματι εἰς δουλείαν ἐκκλησίας ἀφώρισαν. Μετὰ δὲ ταῦτα εἰς τὴν ὁμορον πατρίδα, Ἐκκλησιανὴν λεγομένην, ἀνῆλθον, κἀκεῖσε ἐφάνησαν δαίμονες ἐν τοῖς μεγάλοις ἱεροῖς τῆς Ἀρμενίας, ἐν τοῖς τόποις τῶν σεβασμάτων, ὅπου ἦν ὁ βωμὸς τῆς Ἀρτέμιδος ἐν κωμοπόλει Ἐρηζ· ὡς γὰρ στρατιῶται μετὰ θυρεῶν συναχθέντες ἐμά-

avellere traditionibus, et satanicas diabolicasque consuetudines subjectioni et famulatui Christi deferre : et quandoquidem in iis seminabat verbum vitæ, omnes ad cultum Dei impellens, magna a Deo huic etiam provinciæ signa ostensa sunt. Nam dæmones variis formis, quæ oculis patebant, fugientes, in partes Chaltorum ingressi sunt.

§ 133. Confirmatis autem fidelibus, egressus venit ad locum munitissimum, Javi (l. Ani) nominatum, domum regiam ex cœmeteriis regum Armeniæ, et ibi everterunt altare Saturni, patris Jovis, deorum principis, et signum Dominicum erexerunt : oppidum vero cum munitione in servitutem ecclesiæ separarunt. Post hæc in finitimam profecti sunt provinciam, dictam Ecclesianam, ibique apparuerunt dæmones in magnis Armeniæ templis, in locis sacrorum, ubi erat altare Artemidis, in oppido Erez. Nam sicut milites collecti scutis pugnabant, et præ

Digitized by Google

mons, s'étant réunis comme une armée, avec des boucliers, combattaient en faisant retentir les montagnes d'un bruit épouvantable et de leurs hurlements. Ensuite ils prirent la fuite, et les hautes murailles, s'écroulant tout à coup, aplanirent le sol. Saint Grégoire, avec le roi, l'armée et tous ceux qui étaient venus, brisèrent la statue d'or de la déesse Anahid (1), détruisirent tout et enlevèrent l'or et l'argent.

CX.

Ensuite, ayant traversé le fleuve Kaïl (Lycus), ils détruisirent la statue de Nanéa (2), fille d'Aramazd, dans le bourg de Thil (3), et ayant pris et rassemblé le trésor des deux temples, ils les laissèrent en offrande avec les terres aux églises de Dieu. Ainsi, dans beaucoup d'endroits, ils ruinaient les idoles muettes, perverses, fondues, sculptées, taillées, vaines, inutiles, pernicieuses, créations de l'ignorance d'hommes insensés, eux qui s'étaient convertis de plein gré et avaient été confirmés dans la foi.

[§ 134.] ..... Saint Grégoire se hâta d'arriver dans le canton de Terdjan (4), pour y prêcher et y introduire la culture apostolique, délivrer les habitants de la barbarie abominable, idolâtre et satanique, pour instruire ces races barbares, et les conduire de la vie âpre et sauvage de l'idolâtrie dans la voie droite et à la sagesse divine, et leur faire connaître la vérité évangélique. Il alla également au temple de Mihr (5) qu'on disait fils d'Aramazd, dans la ville de Pakaïaridj (6) dans l'idiome des Parthes, et le détruisit aussi, jus-

(1) La statue d'or d'Anahid était célèbre chez les Arméniens et les Occidentaux. Pline en a donné la description (*Hist. nat.*, liv. 33, ch. 24), en disant que cette statue d'or massif fit partie du butin emporté par Marc-Antoine, lors de son expédition contre les Parthes. C'est sans doute cette statue d'or qui avait valu à Anahid les surnoms de *oskedzin*, « créée d'or », *oskiamair*, « mère d'or », *oskéhat*, « d'or », que lui donnent les auteurs arméniens, et notamment Agathange (Cf. Emin, *Recherches sur le pag. arm.*, pag. 14 de la trad. fr.).

(2) Nanéa, Nané, est une divinité très-peu connue. Les Grecs l'assimilaient à Artémis (Josèphe, *Ant. jud.*, XIII, 13); mais les Arméniens semblent en faire une forme d'Astlig ou de Vénus (Emin, *Recherches sur le pag. arm.*, pag. 16).

(3) Thil, bourg de la Haute-Arménie, appelé Θαλίνα par Ptolémée (V, 13, 12). C'est dans ce bourg que furent enterrés les fils de S. Grégoire et le patriarche S. Nersès (Faustus de Byzance, III, 2; V, 24. — Mesrob, *Vie de S. Nersès*, en arm., ch. 1 et 10).

(4) Le canton de Terdjan faisait partie de la Haute-Arménie; il correspond à la Derxène ou Xerxène de Strabon (liv. XI, 14, § 5). Au quatorzième siècle, le canton de Terdjan se nommait Atakh, à ce que nous apprend Vartan dans sa Géographie (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pag. 434-435).

(5) Mihr est un dieu d'origine perse, le même que Mithra (Emin, *Rech. sur le pag. arm.*, pag. 20 et suiv. de la trad. fr.). La traduction grecque a assimilé Mihr à Vulcain, Ἥφαιστος; mais le rapprochement n'est pas exact. Il est vrai que Tigrane avait fait dresser la statue de Vulcain dans le temple de Mihr à Pakaïaridj, statue qu'Ardaschès avait enlevée comme butin de guerre et transportée en Arménie (Moïse de Khorène, II, 14). Toutefois ces deux divinités sont très-différentes, et ne peuvent en aucune façon être confondues l'une avec l'autre.

(6) Sur cette ville, cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, pag. 24, et St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 74.

χοντο, καὶ ἀπὸ τῆς κραυγῆς αὐτῶν τὰ ὄρη ἠχήσαντα ἐδόκει σείεσθαι. Ἐκκεχωρηκότων δὲ τούτων τοῦ ἱεροῦ, καὶ ἐκπεφευγότων, καταπεσὸν τὸ ἱερὸν μετὰ τοῦ ὑψηλοτάτου τείχους, ἐν τάχει ἠδαφίσθη. Ὁ δὲ στρατὸς ἅμα Γρηγορίῳ καὶ τῷ βασιλεῖ τὴν χρυσῆν εἰκόνα τῆς Ἀρτέμιδος συνέτριψαν, καὶ τὸν τόπον παντελῶς καθελόντες, ἔλαβον τὸ χρυσίον καὶ τὸ ἀργύριον· κἀκεῖθεν περάσαντες τὸν Λύκον ποταμὸν κατέβαλον τὸν τῆς Ἀθηνᾶς βωμὸν, θυγατρὸς Διὸς, ἐν τῇ κωμοπόλει Θεσδίας, τοὺς δὲ θησαυροὺς ἀμφοτέρων τῶν ἱερῶν συνάξαντες, ἀφώρισαν εἰς ὑπηρεσίαν ἐκκλησιαστικῶν κειμηλίων μετὰ τῶν τόπων αὐτῶν. Καὶ οὕτως ἀπὸ πολλῶν πατρίδων ἐξῆραν τὰ σκάνδαλα, κωφά τε καὶ χωνευτὰ καὶ γλυπτὰ εἴδωλα, βλαβερά τε καὶ ἀχρεῖα, πεποιημένα ἀπὸ τῶν ἀνοήτων καὶ ἐξεστηκότων ἀνθρώπων.

§ 134. .... Μετὰ δὲ ταῦτα ἔσπευδεν ὁ ἅγιος Γρηγόριος καταλαβεῖν καὶ τὴν τῶν Ζερανιτῶν πατρίδα,

clamore eorum montes resonantes videbantur moveri. Verum illis e templo discedere coactis et aufugientibus, concidens templum cum altissimo muro confestim æquatum est solo. Exercitus vero cum Gregorio et rege auream imaginem Dianæ confregerunt, locumque omnino subvertentes, abstulerunt aurea et argentea. Inde trajicientes Lycum fluvium, dejecerunt Minervæ aram, Jovis filiæ, in oppido Thesdias : thesauros vero utriusque templi collectos segregarunt ad usum ecclesiasticorum ornamentorum cum locis ipsis. Hoc modo a multis provinciis abstulerunt offendicula, surdaque et tornatilia et sculpta idola, noxiaque et inutilia, ab hominibus amentibus et stupidis fabricata.

§ 134..... Deinde vero festinavit sanctus Gregorius proficisci ad provinciam Zeranitarum, apostolicamque ibi

Digitized by Google

qu'aux fondements. Il en prit les trésors pour les distribuer aux pauvres, et il consacra le terrain à l'Église. Il confirma les habitants du pays dans la science de la vérité. Ensuite il commença à instruire avec soin dans la sagesse divine la cour du roi, ainsi que les grands et les nobles de l'armée.

CXI.

[§ 135.] Ensuite le roi Tiridate, avec sa femme la reine Aschkhen et sa sœur Khosrovitoukhd, commanda qu'on réunit toutes ses troupes, et d'après ses ordres elles arrivèrent aussitôt au rendez-vous indiqué, qui était la ville de Vagharschabad, dans la province d'Ararat. Le roi y vint aussi et toutes les cohortes s'y rassemblèrent ; les grands, les préfets, les gouverneurs, les nobles, les généraux, les commandants, les princes, les satrapes, les juges, les magistrats, tous se présentèrent devant le roi. Celui-ci décida, de concert avec eux, de hâter la possession de si grands biens : « Hâtons-nous d'élire pour notre pasteur Grégoire, qui nous a été donné par Dieu comme guide, pour qu'il nous illumine par le baptême, et qu'il nous renouvelle par le sacrement du Créateur. » Mais Grégoire ne voulait pas consentir à recevoir le

---

καὶ τὸ ἀποστολικὸν κήρυγμα κἀκεῖσε σπείρας, ἀποστῆσαι τῆς βδελυρᾶς τῶν δαιμόνων προσκυνήσεως καὶ τῆς ἐφιαλτικῆς ἐνεργείας τὰ βαρβαρικὰ μέρη, καὶ εἰς τὰ μαθήματα τῆς θεϊκῆς σοφίας μεταλαβεῖν τὸ τραχύτατον ἔθνος καὶ περιφερόμενον ἐθνικαῖς ἀγωγαῖς, ὥστε πεπαιδευμένους καὶ γεγυμνασμένους ἐν τοῖς εὐαγγελικοῖς παραγγέλμασι καὶ οὐκ οἴους (l. οἰκείους) κατασταῆσαι. Ἔφθασεν οὖν ἐν τῷ ἱερῷ Ἡφαίστου, λεγομένου υἱοῦ τοῦ Διὸς, ἐν κώμῃ λεγομένῃ Βαραάριζ κατὰ τὴν τῶν Πάρθων γλῶσσαν, καὶ τοῦτο ἀπὸ θεμελίων κατέσκαψεν, τοὺς δὲ ἀποκειμένους θησαυροὺς συλλέξαντες, τοῖς πτωχοῖς διένειμαν· καὶ τὸν τόπον τῇ ἐκκλησίᾳ ἀφώρισαν, καὶ ἐστήριξαν ἐν τῇ γνώσει τῆς ἀληθείας. Καὶ ἀπὸ τότε ἔσπευδεν τοὺς οἰκειοτάτους, καὶ τοὺς μεγάλους τοῦ παλατίου καὶ ἐλευθέρους ἐν γένει ἐν τῇ τοῦ Θεοῦ σοφίᾳ παιδεῦσαι.

etiam promulgando prædicationem, abstrahere ab abominanda dæmonum adoratione, et ab Ephialtica operatione partes barbaricas, et ad disciplinam divinæ sapientiæ transferre gentem durissimam, institutisque gentilibus circumlatam, ut eruditi et exercitati essent evangelicis monitis et amici fierent. Venit ergo ad templum Vulcani, qui Jovis filius dicitur, in pago Baraariz nominato secundum linguam Parthorum, et hoc a fundamentis everterunt : sed thesauros ibi jacentes collegerunt, et diviserunt pauperibus : locum pro ecclesia sequestrarunt, et ipsos in cognitione veritatis confirmarunt. Ab eo tempore festinavit familiarissimos, et proceres palatii, et genere liberos, Dei scientia erudire.

CAPUT DUODECIMUM.

Sanctus Gregorius cum insigni comitatu et cum litteris Cæsaream missus a rege, ibique ordinatus archiepiscopus, redit in Armeniam cum litteris Cæsareensium.

§ 135. Ὁ δὲ βασιλεὺς Τηριδάτιος σὺν τῇ βασιλίσσῃ Ἀσιχήνῃ, καὶ τῇ ἀδελφῇ αὐτοῦ Κουσαρωδούκτᾳ, ἐκέλευσεν συναχθῆναι ὁμοθυμαδὸν τὰ στρατεύματα. Οἱ δὲ διὰ τάχους εἰς τὴν ὡρισμένην ἡμέραν παρεγένοντο εἰς Ἀραράτ τὴν πατρίδα, καὶ Οὐαλεροκτίστην τὴν πόλιν, ἔνθα καὶ ὁ βασιλεὺς ἐπορεύετο. Καὶ συνήχθησαν μεγιστᾶνες, καὶ φύλαρχοι, καὶ τοπάρχαι, καὶ οἱ ἐν ἀξιώματι ἔντιμοι, στρατοπεδάρχαι, καὶ οἱ ἐπ' ἐξουσιῶν ἄρχοντες, σατράπαι τε καὶ ἐλεύθεροι, καὶ παρίστανται ἐνώπιον τοῦ βασιλέως. Συμβούλιον δὲ ἔλαβεν μετὰ πάντων ὁ βασιλεὺς, σπεύδων αὐτοὺς ἀγαθῶν ἔργων κληρονόμους γενέσθαι, καί φησιν· Δεῦτε τοῦτον ἐν τάχει, τὸν δοθέντα παρὰ τοῦ Θεοῦ τῆς ζωῆς ἡμῶν ὁδηγὸν, ποιμένα καταστήσωμεν τὸν Γρηγόριον, ὅπως φωτίσῃ ἡμᾶς διὰ τοῦ βαπτίσματος, καὶ ἀνακαινίσῃ διὰ τῶν ζωοφόρων μυστηρίων τοῦ

§ 135. Rex porro Teredatius cum regina Asichene et sorore sua Cusaroducta jussit unanimiter congregari exercitus. Hi vero velociter ad diem præstitutum advenerunt in proyinciam Ararat, et in civitatem Valeroctisten, quo et rex profectus est. Congregati autem sunt magnates, principes tribuum, locorum principes, et qui in dignitatibus sunt honorati, agminum duces, magistratuum principes et liberi, adstiteruntque coram rege. Consultabat autem cum omnibus rex, studens bonorum operum eos reddere possessores, et dixit : Agite, hunc Gregorium, qui a Deo nobis datus est vitæ dux, quamprimum constituamus pastorem, ut illuminet nos baptismate et renovet mysteriis vitam afferentibus creatoris nostri

Digitized by Google

grand honneur du sacerdoce. « Je ne puis, disait-il, soutenir une telle dignité à cause de sa grandeur, car c'est un honneur et une gloire ineffable donnée par le Christ, d'être intercesseur entre Dieu et les hommes. Cherchez donc et trouvez quelqu'un qui en soit digne. »

[§ 136.] Alors Dieu envoya au roi une vision admirable, parce qu'il voyait l'ange de Dieu qui lui parlait : « Vous devez, disait-il, conférer sans tarder le sacerdoce à Grégoire, afin qu'il vous éclaire par le baptême. » L'ange de Dieu apparut également à Grégoire, et il lui dit de ne point s'y refuser : « car, disait-il, cela est ordonné par le Christ. » Alors il consentit aussitôt et dit : « Que la volonté de Dieu soit faite! »

CXII.

Alors le roi, avec hâte, avec crainte et aussi avec une grande joie, rassembla les principaux satrapes et les gouverneurs du pays. En premier lieu, le prince de la maison d'Ankegh (1); le second, le prince d'Aghdsnik (2) qui était grand ptiachtchkh (3); le troisième, le prince chef des eunuques (4); le quatrième, le prince thakatir, chef de la cavalerie (5); le cinquième, le prince généralissime, chef des troupes arméniennes (6); le sixième, le prince du pays de Gortouk (7); le septième, le prince du pays de Dzop (8); le huitième, le prince du pays des Karkars (9), nommé le second ptiachtchkh; le neuvième, le

(1) La race d'Ankegh était issue de Baskam, petit-fils de Haigag (Moïse de Khorène, I, 13), surnommé Dork (II, 8). Faustus de Byzance dit que les possessions de cette satrapie se trouvaient dans le canton de Dzop, situé dans la quatrième Arménie.

(2) Cette province, appelée aussi Aghdzen, située au sud de l'Arménie et sur les bords du Tigre, correspond au pachalik d'Amid. Les Byzantins la nommaient Arzanène (Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 62. — St-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, pag. 156 et suiv.).

(3) Le titre de ptiachtchkh, que les Grecs ont rendu par πυτιάξ (Visconti, *Icon. grecque*, t. II, pag. 386), veut dire « commandant des frontières. » (Cf. Moïse de Khorène, II, 8.)

(4) Ce personnage portait, selon Moïse de Khorène (II, 7), le nom d'*Haïr-ichkhan*, « prince-père ».

(5) Le *thakatir* « qui pose la couronne » était également *asbed* « chef de la cavalerie ». Cette charge appartenait aux Pakradouni (Bagratides), issus du juif Pakarad, auquel Valarsace avait conféré cette importante dignité (Moïse de Khorène, II, 7, 8).

(6) Ce prince s'appelait Ardavazt Mantagouni (Moïse de Khorène, II, 82).

(7) Canton de la province de Gordjaik (Moïse de Kh., II, 8.)

(8) Dans la quatrième Arménie. Ce canton répond à la Sophène de Strabon (XI, 14, 2). — Cf. Moïse de Kh., II, 8.

(9) Le Koukharkh est une province de l'Arménie septentrionale, qui répond à l'ancienne Gogarène de Strabon (XI, 14, 4).

δημιουργοῦ ἡμῶν Θεοῦ. Ὁ δὲ Γρηγόριος οὐκ ἐβούλετο καταδέξασθαι τὴν τῆς ἀρχιερωσύνης τιμήν· Οὐκ εἰμι ἱκανὸς, λέγων, διὰ τὸ ἄπειρον ὕψος τῆς θεότητος ταύτην βαστάζαι· ἀνεκδιήγητα γὰρ δωρήματα ὑπάρχουσιν ἀπὸ τῆς τοῦ Χριστοῦ δόξης τῷ ἡγουμένῳ καὶ μεσίτῃ γινομένῳ Θεοῦ καὶ ἀνθρώπων. Ἀλλὰ ζητήσατε τὸν ἄξιον εἰς τοῦτο προχειρισθῆναι.

§ 136. Τότε θεωρεῖ ὁ βασιλεὺς ὅραμα φοβερὸν παρὰ τοῦ Θεοῦ ἀποδειχθὲν αὐτῷ. Εἶδεν γὰρ Θεοῦ ἄγγελον λέγοντα αὐτῷ· Δεῖ ὑμᾶς, φησὶ, τὸν Γρηγόριον κληρῶσαι ἀνυπερθέτως ἐν τῇ τῆς ἱερωσύνης τιμῇ, ὅπως φωτίσῃ ὑμᾶς. Ὡσαύτως ἐφάνη καὶ Γρηγορίῳ αὐτὸς ὁ ἄγγελος, λέγων· Μὴ τολμήσῃς ἀντιστῆναι, παρὰ τοῦ Χριστοῦ γὰρ ταῦτά σοι προστέτακται. Καὶ εὐθέως καταδεξάμενος, ἔφη· Τὸ θέλημα τοῦ Κυρίου γενέσθω.

Τότε ὁ βασιλεὺς μετὰ πολλῆς χαρᾶς καὶ σπουδῆς καὶ φόβου μεγάλου ἐφρόντιζεν. Κελεύει οὖν τοὺς ἀρχηγοὺς τῶν σατραπῶν συγκαλέσασθαι, καὶ τοπάρχας. Καὶ πρῶτος ἄρχων Ἀγγελιτῶν οἴκου, ὁ δεύτερος ἄρχων Ἀλσενῶν, ὁ τῆς κομητατησίας, ὁ τρίτος ἄρχων ἐπὶ τῆς ἐξουσίας Πατρίκιος λεγόμενος, ὁ τέταρτος ἄρχων ὁ τὸ διάδημα ἐξουσίαν ἔχων ἐπιδῆσαι τῷ βασιλεῖ, ὁ λεγόμενος Ἀσπέτων, ὁ πέμπτος

Dei. At Gregorius nolebat acceptare honorem summi sacerdotii. Non sum idoneus, aiebat, propter immensam sublimitatem divinitatis hunc honorem possidere. Nam inenarrabilia a gloria Christi habet dona, qui ductor fit hominumque intercessor apud Deum. Verum quærite dignum, qui ad hoc promoveatur.

§ 136. Tunc offertur regi visio verenda, eidem a Deo ostensa. Vidit enim Dei angelum sibi dicentem : Oportet vos, inquit, Gregorium sine dilatione sortiri in honorem sacerdotii, ut vos illuminet. Similiter Gregorio visus est idem angelus, dicens : Ne præsumpseris resistere : nam hæc tibi a Christo mandata sunt. Ille statim annuens, dixit : Fiat voluntas Dei!

Tunc rex ingente cum gaudio studioque et timore magno rei curam suscepit. Jussit ergo convocari satraparum duces, et locorum principes. Primus princeps domus Angelitarum : secundus princeps Alsenarum, qui est ex comitatu : tertius princeps, qui a dignitate sua Patricius dicitur : quartus princeps, qui auctoritatem habet redimiendi regem diademate, dictus Aspeton : quintus princeps, castrorum præfectus militiæ

Digitized by Google

prince du pays des Reschdouni (1); le dixième, le prince du pays de Mog (2); le onzième, le prince du pays de Siounik (3); le douzième, le prince du pays de Zotek (4); le treizième, le prince du pays d'Oudi (5); le quatorzième, le prince préfet du canton de Zaravant et de Her (6); le quinzième, le prince de la race de Malkaz (7); le seizième, le prince des Ardzrouni (8). Ce sont là les princes choisis, les préfets et les gouverneurs, les chefs de mille et de dix mille soldats d'Arménie, de la race de Thorgom. Le roi, les ayant rassemblés, les envoya en Cappadoce, dans la ville de Césarée, qui dans l'idiome arménien s'appelle Majakh (9). C'est là qu'ayant envoyé Grégoire, Tiridate voulait le faire nommer grand pontife de tout son pays.

(1) Canton de la province de Vasbouragan, situé sur les rives méridionales du lac de Van.

(2) Province de la Grande Arménie, située à l'orient du Tigre, dans les montagnes du Kurdistan, et qui paraît être la même que la Moxoène d'Ammien Marcellin (liv. 25, ch. 7).

(3) Cette province s'étendait depuis l'Araxe jusqu'au-delà du lac de Sévan. Les satrapes de cette province descendaient de Haïg, et étaient qualifiés par les Grecs d'Ἄρχοντες τοῦ Συνῆς (Const. Porphyr., *De cærem. aul. byz.*, t. I, pag. 397). Plus tard la Siounie devint l'apanage des princes Orbélians, qui en furent dépouillés par les Musulmans.

(4) La tribu des Zotek, issue de la race d'Ahran (Moïse de Khorène, II, 7), occupait le pays situé à l'orient du Kour ou Cyrus.

(5) La tribu des Oudi occupait le territoire situé à l'extrémité septentrionale de l'Arménie sur les rives du Kour. C'est ce pays qui est appelé Otène par Pline (VI, 13). — Cf. S.-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 226 et suiv.

(6) Ces deux cantons faisaient partie de la Persménie, et se trouvaient situés sur le versant des montagnes du Kurdistan vers l'est, et du côté d'Ourmiah. — Cf. S.-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 178.

(7) La race de Malkaz descendait des Khorkhorouni, issus de Haïg. Le chef de cette race était commandant des gardes du corps du roi (Moïse de Khorène, II, 7).

(8) Cette satrapie fut fondée par Vagharschag. Le chef avait le privilége de porter les aigles devant le roi (Moïse de Khorène, II, 7). Les Ardzrouni régnèrent au dixième siècle dans le Vasbouragan (Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrounis*, en arm. — Indjidji, *Archéol. arm.*, t. II, pag. 109-121).

(9) Mazaca fut fondée, selon les traditions arméniennes, par Majakh, deux mille ans avant J.-C. (Moïse de Kh., I, 13). Le nom de Césarée, qui remplaça celui de Mazaca, fut donné à cette ville par Tibère (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, I, pag. 185-186).

CXIII.

[§ 139.] ..... Grégoire monta dans le char enrichi d'or du roi, traîné par des mules blanches; et tous les princes réunis l'accompagnèrent avec des chars et des chevaux, avec des troupes et des bannières, chacun conduisant sa cohorte. Ils quittèrent la province d'Ararat et la ville de Vagharschabad, et ils arrivèrent aux frontières des Grecs, où ils trouvèrent l'hospitalité dans toutes les villes et furent reçus avec de grands hon-

---

ἄρχων στρατοπεδάρχης στρατηλατικῆς ἐξουσίας τῆς Ἀρμενίων χώρας, ὁ ἕκτος ἄρχων ὁ τῆς Κορδοβιτῶν χώρας, ὁ ἕβδομος ἄρχων ὁ ἕτερος κομητατήσιος· ὁ ὄγδοος ἄρχων τῆς Ῥουστινῶν χώρας, ὁ ἔννατος ἄρχων τῆς Κωμητῶν χώρας· ὁ δέκατος ἄρχων τῆς Συνιστῶν χώρας, ὁ δωδέκατος ἄρχων ὑ Σουδέων χώρας, καὶ ὁ τρισκαιδέκατος ἄρχων ὁ τῆς Σουτιῶν χώρας. Ὁ τεσσαρεσκαιδέκατος, ὁ ἐθνάρχης Ζαρουανδῶν καὶ Χεκρᾶς τῆς πατρίδος· ὁ πέμπτος καὶ δέκατος ἄρχων, ὁ τοῦ Μαλχασιῶν οἴκου· ὁ ἑξκαιδέκατος ἄρχων, ὁ Ἀσουρουνῶν. Οὗτοι οἱ ἄρχοντες οἱ ἐκλεκτοὶ, τοποχράτορες, πατριαρχικοὶ, χιλίαρχοι καὶ μυρίαρχοι ἐν μέσῳ τῆς Ἀρμενίων χώρας οἴκου Θοργὼμ, οὓς συναθροίσας ὁ βασιλεὺς, ἀπέστειλεν εἰς τὰ μέρη Καππαδοκίας εἰς πόλιν Καισαρέων, κατὰ τὴν Ἀρμενίων διάλεκτον Μασὰχ λεγομένην, ὅπως ἀπελθόντες τὸν Γρηγόριον ἀρχιερέα καταστήσωσι πάσῃ τῇ χώρᾳ.

§ 139. ..... Ἀνεβίβασαν δὲ τὸν ἅγιον Γρηγόριον ἐν τῷ χρυσεμπάστῳ ἅρματι, ἑλκομένῳ λευκαῖς ἡμιόνοις, καὶ πάντες οἱ ἄρχοντες μετ' αὐτοῦ μετὰ τῶν ἁρμάτων καὶ ἵππων, ἕκαστος σὺν τῷ ἰδίῳ στρατεύ-

egionis Armeniæ : sextus princeps, præfectus regionis Cordobitarum . septimus princeps, alius ex comitatu : octavus princeps, regionis Rustinarum præfectus : decimus princeps, regionis Synistarum : duodecimus princeps, regionis Sudeorum : decimus tertius princeps, regionis Sutiarum : decimus quartus, præfectus gentis Zaruandarum et provinciæ Checras : decimus quintus, princeps Malchasiarum domus : decimus sextus, princeps Asurunarum. Hi sunt principes electi, locorum præfecti, capita familiarum, mille et decem millium ductores in regione Armeniæ ex familia Thorgom, quos collegit rex, et misit in Cappadociam ad civitatem Cæsaream, secundum idioma Armenorum Masach dictam, ut proficiscentes Gregorium constituerent summum sacerdotem totius regionis.

§ 139. ..... Sanctum vero Gregorium ascendere fecerunt in currum auro distinctum, tractum a mulis candidis, et omnes cum ipso principes cum curribus et equis, singuli cum agminibus suis egressi a provincia

Digitized by Google

neurs. On leur témoignait une grande joie, on leur donnait des fêtes et des banquets, lorsqu'on apprenait les miracles opérés par Dieu, la conversion salutaire de ceux qui étaient venus, et leur progrès dans la voie du bien. Étant ainsi fêtés sur toute la route, ils arrivèrent à Césarée et ils y virent le saint catholicos Léonce (Léontios), tout le clergé de l'Église par ordre de dignités, et tous les ministres des mœurs angéliques. Après les avoir salués, ils racontèrent tout ce que Dieu avait opéré, et ils présentèrent la lettre du roi au saint pontife qui la reçut avec de grandes démonstrations d'allégresse. Tous les habitants, les accueillant avec amour, leur faisaient avec joie une grande fête; ils accueillirent saint Grégoire à cause des mérites de ses vertus et des souffrances qu'il avait endurées dans son martyre, et ils le reçurent avec des cierges, des chants et des hymnes spirituelles. Les grands de la ville lui témoignèrent un grand respect, et l'honorèrent de grand cœur, suivant la coutume de ceux qui appartiennent au Christ. Ainsi, il fut honorablement accueilli de tous, a cause du bonheur qu'il avait éprouvé en obtenant le titre de martyr.

[§ 140.] Alors on convoqua dans la ville de Césarée un concile composé de beaucoup d'évêques pour ordonner saint Grégoire, et lui concéder l'honneur de l'humble sacerdoce du Christ et la dignité de l'épiscopat pour la gloire de Dieu. Les saints évêques réunis et le saint catholicos Léonce lui imposèrent les mains avec le saint Évangile, pour qu'il reçût l'autorité sur la terre et dans le ciel et les clefs du royaume céleste (1). Ensuite ils prirent congé de saint Grégoire et des princes, avec de grands honneurs, et lui donnèrent une lettre et une escorte. Ceux-ci se mirent en route, et, ayant quitté la ville, avec la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils arrivèrent à la ville de Sébaste, où, ayant trouvé des demeures, ils résidèrent plusieurs jours. Grégoire y rencontra beaucoup de

(1) Sur l'apostolat de S. Grégoire et la légalisation ecclésiastique de ses travaux qu'il alla chercher lui-même à Cesarée, avec le titre d'évêque d'Arménie, consultez Fabricius, *Lux salutaris*, p. 640. — Blumhardt, *Hist. gener. de l'etabl. du Christ.* (trad. de Bost.), t. I, p. 292. — Lenain de Till emont, *Memoires*, t. V, p. 112.

ματι, ἐξελθόντες ἀπὸ Ἀραρὰτ τῆς πατρίδος καὶ Οὐαλεροκτίστης πόλεως, ἔφθασαν ἐν τοῖς ὁρίοις Ἰωνίας, πολλὴν τιμὴν εὑράμενοι πανταχοῦ ἐν ταῖς πόλεσι, μετὰ πλείστης χαρᾶς καὶ εὐφροσύνης προπεμπόμενοι, ἐπειδὴ ἀκούοντες ἦσαν ἅπαντες τὰ θαυμάσια τοῦ Θεοῦ, καὶ τὴν γινομένην σωτηρίαν, καὶ τὰς ἐπ' ὠφελείᾳ πορείας αὐτῶν. Οὕτως πανταχοῦ ὁδηγηθέντες, ἔφθασαν εἰς τὴν Καισαρέων πόλιν, καὶ ἐθεάσαντο ἐκεῖ τὸν ἁγιώτατον καὶ καθολικὸν Λεόντιον, καὶ πάντας τοὺς ἐκκλησιαστικοὺς χοροὺς τῶν ἁγίων κληρικῶν, καὶ τὰς ἀγγελικὰς καταστάσεις ἐν τῇ ἀσκήσει καὶ λειτουργίᾳ. Καὶ ἀσπασάμενοι αὐτοὺς διηγήσαντο τὰ γενόμενα παρὰ τοῦ Θεοῦ· προσήνεγκαν δὲ καὶ τὴν ἐπιστολὴν τοῦ βασιλέως τῷ ἁγιωτάτῳ ἐπισκόπῳ· ὅστις, μετὰ πλείστης χαρᾶς δεξάμενος, σὺν πάσῃ τῇ πόλει ηὐφραίνετο, καὶ πάντες ἐπὶ τὸ αὐτὸ ἑώρταζον πανηγυρικὴν ἑορτήν. Τὸν δὲ ἅγιον Γρηγόριον ἀξίως ἐτίμησαν, κατὰ τὴν ἐνάρετον αὐτοῦ ἄθλησιν, καὶ τὸ μαρτυρικὸν στάδιον ψαλμοῖς καὶ πνευματικοῖς ᾄσμασιν δοξολογοῦντες· καὶ τῶν ἀρχόντων δὲ τῆς πόλεως φιλοτίμως δεξαμένων αὐτοὺς μετὰ σπουδαιοτάτης φροντίδος κατὰ τὸ χριστιανικὸν σπούδασμα. Οὕτως παρὰ πάντων δεόντως ἐτιμήθησαν, καὶ μάλιστα διὰ τὸ ἀξίωμα τοῦ μαρτυρικοῦ ὀνόματος.

§ 140. Μετὰ ταῦτα οὖν γίνεται σύνοδος ἐπισκόπων ἐν τῇ Καισαρέων πόλει, ἵνα τὸν ἅγιον χειροτονήσωσιν, ὥστε ἐγχειρισθῆναι αὐτῷ τὴν τιμὴν τῆς ταπεινώσεως καὶ ἀρχιερωσύνης τοῦ Χριστοῦ, καὶ τὸ ὕψωμα τῆς ἀρχιερατικῆς δόξης τοῦ Θεοῦ. Τὸ δὲ ἅγιον Εὐαγγέλιον κατὰ τῆς κεφαλῆς αὐτοῦ κουφίσαντες, ἐπέθηκαν

Ararat et urbe Valeroctiste, venerunt ad confinia Ioniæ, multum honoris ubique recipientes in urbibus, magnoque cum gaudio et oblectatione deducti, quandoquidem omnes audiebant mirabilia Dei, factamque salutem, et itinera eorum fructuosa. Sic ubique deducti, venerunt ad civitatem Cæsaream, et ibidem viderunt sanctissimum et catholicum Leontium, et omnes choros ecclesiasticos sanctorum clericorum, et angelicos consessus in exercitatione et liturgia. Ubi illos salutaverant, narrabant facta a Deo : epistolam vero regis attulerunt sanctissimo episcopo, qui, ea summo cum gaudio accepta, cum tota civitate exsultabat, et omnes simul magnificam celebrarunt festivitatem. Sanctum quoque Gregorium digne honorarunt propter fortia ejus certamina, totum etiam martyrii ejus cursum psalmis et canticis spiritualibus gloriose celebrantes. Præterea civitatis principes honorifice eos cum diligentissima cura exceperunt secundum christianorum studium. Sic ab omnibus decenter honorabantur, et maxime propter dignitatem nominis martyris.

§ 140. Post hæc igitur habitum est concilium episcoporum in civitate Cæsærea, ut sanctum manus imponendo ordinarent, ipseque acciperet honorem humiliationis et summi sacerdotii Christi, et excellentiam pontificalis honoris Dei. Cum autem levarent super caput ejus sanctum Evangelium, manus imposuerunt episcopi

Digitized by Google

moines qu'il persuada de venir avec lui pour les ordonner prêtres dans son pays, et il en emmena un grand nombre. Il fut magnifiquement reçu par les évêques de cette ville, par les grands et par le peuple. Partout où ils passaient, une foule immense se pressait pour voir le saint évêque Grégoire, et pour recevoir sa bénédiction..... Ensuite..... ayant accompli de cette manière leur long voyage, en bonne santé, en prospérité et remplis d'allégresse spirituelle, ils arrivèrent en Arménie.

CXIV.

[§ 141.] Étant arrivé aux confins de l'Arménie, Grégoire apprit que le temple de Vahak'n, dans le canton de Daron, était rempli d'or et d'argent et de beaucoup de présents offerts par les grands rois, et célèbre par le nom de la huitième statue du dieu appelé Vahak'n, destructeur de dragons. C'était l'endroit des sacrifices des rois de la Grande Arménie, situé sur le sommet du mont Karké (1) et proche de l'Euphrate, en face de la grande montagne du Taurus, et, à cause des nombreux sacrifices qui s'y faisaient, on l'appelait encore Achdichad (lieu des sacrifices) (2). Trois temples étaient encore restés debout : le premier était le temple de Vahak'n (3); le second, celui de la divine Mère d'or, et la statue avait aussi ce nom, c'est-à-dire la Mère d'or (4); le troisième temple était celui de la déesse Astghig, appelé aussi la résidence de Vahak'n, et qui est l'Aphrodite des Grecs.

(1) Le mont Karké faisait partie de la chaîne des montagnes du Kurdistan (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pg. 32).

(2) Ville principale du canton de Daron, dans la province de Douroupéran, célèbre par les temples des dieux nationaux de l'Arménie.

(3) Le dieu Vahak'n était représenté dans ce temple sous la forme d'un homme tuant un dragon. Les anciens bardes arméniens récitaient au son du pamprn les exploits de Vahak'n, qui avait délivré le pays des monstres qui l'infestaient (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, I, 31).

(4) Ce nom était donné à la déesse Anahid, comme nous l'avons dit dans une note précédente.

τὰς χεῖρας οἱ ἐν τῇ ἁγίᾳ συνόδῳ ἐπίσκοποι, ὧν πρῶτος Λεόντιος. Λαβὼν οὖν τὴν ἐξουσίαν ἐν οὐρανῷ καὶ ἐπὶ γῆς δῆσαι καὶ λῦσαι, κατὰ τὸ ῥητὸν τοῦ Εὐαγγελίου, καὶ τὰς κλεῖς τῆς βασιλείας τοῦ Θεοῦ, προπέμπεται ὑπὸ τοῦ πλήθους ἐπισκόπων ὁ ἁγιώτατος Γρηγόριος μετὰ πολλῆς τιμῆς καὶ γραμμάτων. Ἐξελθόντες δὲ ἐκεῖθεν ἐν τῇ χάριτι τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, ἔφθασαν τὴν Σεβαστινῶν πόλιν, κἀκεῖσε καταμείναντες ἡμέρας οὐκ ὀλίγας, ἔπεισαν πλείονας τῶν εὐλαβεστάτων ἀδελφῶν συνεξελθεῖν αὐτοῖς, ἵνα ὁ ἁγιώτατος ἀρχιεπίσκοπος κληρώσῃ αὐτοὺς ἱερατικῷ κλήρῳ ἐν τῇ ἰδίᾳ χώρᾳ, καὶ πολλοὺς χορούς συμπαραλαβόντες ἐπορεύοντο. Φιλοτίμως δὲ παρὰ πάσης χώρας τῶν ἐπισκόπων καὶ τῶν ἀρχόντων καὶ λαῶν ὑπεδέχοντο. Ἐπὶ δὲ τῇ αὐτῶν πορείᾳ συνήγετο ὄχλος πολὺς τῶν λαῶν, ὥστε ἰδεῖν τὸν ἅγιον ἀρχιεπίσκοπον Γρηγόριον, ἵνα εὐλογηθῶσι παρ' αὐτοῦ..... Μετὰ δὲ ταῦτα..... διήνυσε τὸ μῆκος τῆς ὁδοῦ μετὰ πολλῆς εὐοδώσεως καὶ πνευματικῆς χαρᾶς μέχρι τῆς ἰδίας χώρας.

§ 141. Καὶ ὅτε ἔφθασαν εἰς τὰ ὄρη τῆς Ἀρμενίων χώρας, ἤκουσεν ὁ ἅγιος Γρηγόριος, ὅτι ὁ Βαβήϊος βωμὸς κατελείφθη ἐν χώρᾳ Ταραυνῶν, βωμὸς πλουσιώτατος, μεστὸς ἀργυρίου καὶ χρυσίου. Ἦν γὰρ ἐκεῖ πολλὰ ἀναθήματα μεγάλων βασιλέων ἀποκείμενα. Προσηγορεύετο δὲ ὁ βωμὸς ὀγδόου σεβάσματος τοῦ ἐμφημοτάτου ὁρακοντοπνίκτου Ἡρακλέους, τόπος θυσιῶν βασιλέων Ἀρμενίας μεγάλης ἐν τοῖς Χαρχαρεῶν ὄρεσιν. Ἦν δὲ ἐπάνω τοῦ ποταμοῦ Εὐφράτου, κατέναντι τοῦ μεγάλου ὄρους Ταύρου, ὁ εἰρημένος τόπος διὰ τὰς πολλὰς θυσίας πολύθυτος. Τοῦτο τὸ ἱερὸν ἔτι περιέστηκεν τρεῖς βωμοὺς ἐν ἑαυτῷ ἔχον· ὁ

in sancto concilio præsentes, quorum primus Leontius. Accepta ergo in cœlo et in terra potestate ligandi et solvendi, secundum verba Evangelii, et clavibus regni cœlorum, sanctissimus Gregorius a multitudine episcoporum dimittitur magno cum honore et cum litteris. Inde egressi cum gratia Domini nostri Jesu Christi, venerunt ad civitatem Sebasten, ibique morati diebus non paucis, pluribus e piissimis fratribus persuaserunt, ut secum proficiscerentur, quo sanctissimus archiepiscopus in sua provincia eos ordinatione sacra clero sacerdotali adscriberet, multosque choros secum ducentes inde discesserunt. Honorifice autem ab omnium locorum episcopis, præfectis et populis excipiebantur. In eorum quoque itinere multa conveniebat populorum turba, ut viderent sanctum archiepiscopum Gregorium, et benedictionem ab eo obtinerent..... Post hæc ..... longam viam multa cum itineris prosperitate absolvit, et cum spirituali lætitia pervenit ad regionem suam.

§ 141. Ubi vero pervenerant in montes regionis Armeniæ, audivit sanctus Gregorius, relictum esse altare Babeium in provincia Taraunarum, altare ditissimum, plenum argenteis et aureis. Erant enim ibidem deposita multa donaria magnorum regum. Nominabatur autem altare octavi simulacri Herculis, famosissimi draconum suffocatoris, locus sacrificiorum magnæ Armeniæ regum in montibus Charcharearum. Erat situs locus supra Euphratem fluvium e regione magni montis Tauri, appellatus propter multitudinem sacrificiorum Polythytus

Digitized by Google

Grégoire alla pour le détruire aussi; car la masse ignorante des habitants sacrifiait toujours dans les temples qui existaient encore.

[§ 142.] En revenant de la Grèce, il apportait avec lui quelques reliques des ossements du grand prophète, du bienheureux Jean-Baptiste (Méguerditch) et du saint martyr du Christ Athénogène (1). Cependant, arrivé en face de ces temples, près de l'Euphrate, il voulut porter les reliques à l'un des temples pour détruire les autels des idoles, et élever des chapelles aux saints. Quand ils arrivèrent près du fleuve Euphrate, distant de deux courses de cheval, ils eurent à traverser encore une vallée où il y avait un peu d'eau. Les mules blanches du carrosse où se trouvaient les divins trésors, les reliques, s'étant arrêtées, il fut impossible de les faire avancer dans la vallée. Mais l'ange de Dieu, étant apparu à Grégoire, lui dit : « Il plaît au Seigneur que ces saints de Dieu demeurent ici. » Aussitôt toute la troupe, s'étant mise au travail, éleva bien vite une chapelle, et donna à ces saints leur repos (2).

CXV.

Pendant qu'ils élevaient la chapelle, Grégoire commanda à la troupe et aux princes qui étaient avec lui de monter pour abattre à coups de marteau le temple des idoles. Ayant gravi en se pressant, ils ne purent trouver les portes du temple pour y entrer, parce que les démons les leur avaient cachées. Ils tâchaient d'y pénétrer par l'extérieur, mais les outils de fer ne purent

(1) Athanakinès ou Athénogène, évêque de Sébaste, fut martyrisé sous Dioclétien (*Vies des Saints*, 17 juillet). Il est curieux de lire dans Zénob de Glag (*Histoire de la province de Daron*, p. 34 et suiv. de la trad. fr.) l'histoire des événements qui mirent S. Grégoire en possession des reliques de S. Jean-Baptiste et de S. Athénogène. Il paraît que l'évêque de Césarée vendit à S. Grégoire, pour la somme de 1200 tahégans, les reliques de ce dernier.

(2) Le monastère de S. Jean-Précurseur, en Arménie, *Sourp Garabed*, fondé par S. Grégoire sur l'emplacement où il déposa les reliques de ce saint et celles d'Athénogène (Zénob de Glag, p. 50 et suiv. de la trad. fr.), devint la résidence des évêques de la principauté des Mamigoniens. On appelle encore ce monastère, couvent de Glag ou des Neuf-Sources, *Innagnian*, à cause de neuf cours d'eau qui se trouvent dans son voisinage (Indjidji, *Geogr. anc. de l'Arm.*, p. 99).

πρῶτος ἐλέγετο ὁ Βαβήϊος, ὁ δεύτερος Χρυσῆς μητρὸς χρυσογεννήτων θεῶν, χρυσόκοκκος (Χρυσῆς μητρὸς τῶν δαιμόνων). Καὶ ὁ τρίτος βωμὸς ἀστέρος θεῶν (f. Ἀσταρὼθ) καὶ τῶν (τοῦ?) Ἡρακλέους ἐλέγετο κληθείς, κατὰ δὲ τοὺς Ἕλληνας Ἀφροδίτης. Ὥρμησεν οὖν ὁ ἅγιος Γρηγόριος, ἵνα καὶ τοῦτον καθέλῃ. Ἔτι γὰρ ἀγνοοῦντες οἱ ἄνθρωποι ἐθυσίαζον ἐν τοῖς καταλειφθεῖσιν βωμοῖς τούτοις.

§ 142. Ἀναστρέφων δὲ ἀπὸ τῶν Ἰωνίας μερῶν ἔλαβεν ἐκ τῶν λειψάνων τοῦ μεγάλου προφήτου καὶ φθάσας κατέναντι τῶν βωμῶν παρὰ τὸν Εὐφράτην ποταμὸν, ἐβούλετο ὁ ἅγιος Γρηγόριος ἀνελθεῖν, ἔνθα οἱ βωμοὶ, ἵνα καθελὼν αὐτοὺς μαρτύρων τοῖς λειψάνοις ἀναστήσῃ. Ὡς δὲ προσεπέλασαν τῷ Εὐφράτῃ ποταμῷ ἀπὸ τριῶν σταδίων, καὶ φάραγγα μικρὰν ἔμελλον περᾶσαι, ὕδωρ ὀλίγον ἔχουσαν, ἀπεστάθησαν αἱ ἐν τῷ ἅρματι λευκαὶ ἡμίονοι καὶ τὸν θεϊκὸν θησαυρὸν τῶν ἁγίων λειψάνων βαστάζουσαι, καὶ οὐκ ἠδύναντο παρελθεῖν τὴν φάραγγα. Ἀποκαλυφθεὶς δὲ ὁ ἄγγελος Κυρίου πρὸς Γρηγόριον εἶπεν· Εὐδόκησεν Κύριος τὴν κατοίκησιν τῶν ἁγίων ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ. Τοῦ δὲ πλήθους εὐθέως χεῖρα ὀρέξαντος, κατὰ πρόθεσιν Γρηγορίου, ᾠκοδόμησαν μαρτύριον, καὶ τοὺς ἁγίους κατέθεντο.

Ἔτι δὲ μελλούσης τελειωθῆναι τῆς οἰκοδομῆς, προσέταξεν Γρηγόριος τῷ στρατεύματι καὶ τοῖς ἄρχουσι τοῖς σὺν αὐτῷ, ἵνα ἀνελθόντες μετὰ λαξευτηρίων καταβάλωσι τοὺς βωμούς. Πολλὰ δὲ κοπιάσαντες, οὐκ ἴσχυσαν ἐξευρεῖν τὰς θύρας τοῦ ἱεροῦ,

(sacrificiis abundans). Hoc fanum adhuc stabat, tria in se habens altaria : primum vocabatur Babeius; secundum Aureæ genetricis auro genitorum deorum, auro purpuraque ornata (statua?) Aureæ matris deorum. Et tertium altare Astaroth (?) et Herculis dicebatur locus, vocatum secundum Græcos Aphroditæ. Profectus ergo est sanctus Gregorius, ut hoc etiam fanum destrueret; nam homines ignorantes etiam tum sacrificabant in relictis istis altaribus.

§ 142. Revertens autem ex partibus Ioniæ, accepit de reliquiis magni prophetæ [Joannis Baptistæ et Athenogenis martyris], veniensque e regione altarium circa Euphratem fluvium, volebat sanctus Gregorius pergere ad locum ubi erant altaria, ut ea destrueret et martyrum reliquis alia erigeret. Cum vero ad Euphratem appropinquarent, tribusque ab eo distarent stadiis, et modicam transituri essent vallem, in qua nonnihil erat aquæ, albi muli, qui currum trahebant, et divinum portabant sanctarum reliquiarum thesaurum, defecerunt et non poterant transire vallem. Apparens vero angelus Domini, ad Gregorium dixit : Placuit Domino, ut habitatio sanctorum sit in hoc loco. Continuo secundum propositionem Gregorii, multitudine manum porrigente, ædificarunt sacram martyrum ædem, et sanctos ibi deposuerunt.

Dum adhuc perficiendum erat ædificium, præcepit Gregorius exercitui et principibus, qui cum ipso erant, ut pergerent cum instrumentis lapidariis, et altaria dejicerent. At illi multum laborando non potuerunt invenire portas templi, ut illud ingrederentur : qui

Digitized by Google

entamer les murailles. Aussitôt les princes accoururent et firent part des obstacles qu'ils avaient rencontrés.

[§ 143.]..... Un vent violent s'éleva bientôt du bois de la croix que le saint pontife portait à la main. Le vent souffla fortement, aussi haut que la cime de la montagne; et, y étant arrivé, il abattit, renversa et déracina tout l'édifice des autels des idoles, et le fit si bien disparaître qu'on n'aperçut ensuite plus rien dans cet endroit, ni p erre, ni bois, ni argent; il semblait qu'il n'y avait jamais eu là de constructions. Ceux qui s'y trouvaient renfermés, les ministres païens et leurs sectaires furent anéantis; leurs ossements mêmes disparurent..... (1).

Il gravit ensuite à l'endroit où étaient les temples, et, ayant rassemblé les gens du pays, il les convertit au culte divin. Il jeta les fondements de l'église et éleva un autel à la gloire du Christ. C'est là qu'on commença d'abord à construire des églises et des autels au nom de la Sainte Trinité et à établir les fonts baptismaux (2). D'abord il purifia par le baptême les grands satrapes qui l'avaient accompagné à la ville de Césarée, puis ensuite les habitants du pays. Il s'arrêta vingt jours en cet endroit, où il baptisa plus de cent quatre-vingt-dix mille personnes. Il éleva un autel dans la chapelle du repos des saints qu'il avait construite, y célébra le sacrifice salutaire, et là il distribua le corps et le sang vivifiant du Christ. Il

(1) Cf. le récit détaillé de la prise de possession de cette localité appelée Kiçané, sur le territoire de Balounik, dans le canton de Daron, qu'a donné Zénob de Glag (*Histoire de Daron*, p. 36 et suiv. de la traduction fran aise).

(2) Faustus de Byzance appelle cette première église « la mère des églises d'Arménie » (*Hist. d'Arm.*, III, 3, 14. — IV, 14). Elle fut détruite par Abderrahim, neveu de Mahomet, à ce que nous apprend le continuateur arménien de l'Histoire de Zénob, Jean Mamigonien.

ὥστε ἔνδον εἰσελθεῖν· οἱ γὰρ ἔνδον φαντασίας ποιήσαντες ἐκάλυψαν ταύτας. Ἀλλὰ μὴν οὐδὲ ἔξωθεν ὁ σίδηρος ἥψατο τῆς οἰκοδομῆς. Σπεύσαντες δὲ οἱ ἄρχοντες κατέβησαν διηγήσασθαι τῷ πατριάρχῃ.

§ 143. ..... Σφοδρότατος ἄνεμος ἀπὸ τοῦ δεσποτικοῦ σημείου, οὗ ἐν τῇ χειρὶ ἐβάσταζε, πνεύσας, καὶ τὴν οἰκοδομὴν τῶν βωμῶν τύψας, ἐκ θεμελίων κατέβαλεν, τῆς φάραγγος πλήρης ἐκπνεύσας, καὶ παντελῶς ἐδαφίσας τὸν τόπον, ὥστε μηδὲ τὰ ἴχνια αὐτῶν ἀπὸ τότε φανῆναι, καὶ τοὺς λίθους δὲ μηκόθεν ἀκοντίσας. Ἀλλ' οὐδὲ ὁ χρυσὸς καὶ ὁ ἄργυρος, ὁ πολὺς ἀποκείμενος ἐν τῷ ἱερῷ, εὑρέθη, καὶ πλῆθος δὲ ἀνθρώπων ἐκ τῶν ἱερέων καὶ τῶν δεισιδαιμόνων ἐν τῷ τόπῳ ἐκείνῳ ἀπέθανον, μηδὲ τῶν ὀστέων αὐτῶν εὑρεθέντων.....

Μετὰ δὲ ταῦτα ἀνελθὼν εἰς τὸν τόπον ἱεροῦ, καὶ συνάξας τοὺς ἀνθρώπους, ἐδίδασκεν τὴν θεογνωσίαν, καὶ κατέθεντο τὰ θεμέλια τῆς ἐκκλησίας ἐν αὐτοῖς τοῖς τόποις, καὶ ἔστησεν θυσιαστήριον ἐν ὀνόματι τῆς δόξης τοῦ Θεοῦ, ἐκεῖσε ἐν πρώτοις ἀρξάμενος ἐκκλησιῶν οἰκοδομῆς καὶ καταστάσεως θυσιαστηρίων εἰς ὄνομα τοῦ Χριστοῦ· καὶ ἑτοιμάσας λουτῆρας βαπτίσματος, πρῶτον μὲν τοὺς μετ' αὐτοῦ συνοδεύσαντας μεγάλους σατράπας ἐπελθόντας, ἡμέρας δὲ εἴκοσι ἐν τῇ αὐτῇ πατρίδι παραμείνας, ἐβάπτισε πλείους ἐννέα καὶ δέκα μυριάδας ἀνθρώπων· καὶ στήσας θυσιαστήρια ἐν τοῖς μαρτυρίοις τῶν ἁγίων, τοῖς ὑπ' αὐτοῦ οἰκοδομηθεῖσιν, προσήνεγκεν προσφορὰς σωτηρίων, καὶ τὸ ζωοποιὸν σῶμα καὶ αἷμα τοῦ Χριστοῦ μετέδωκε πᾶσι· καὶ προσέταξεν ἐπιτελέσαι κατ' ἔτος ἐν τῷ τόπῳ ἐκείνῳ τὴν τῶν μαρτύρων μνήμην ἑβδόμῃ τοῦ μηνὸς Σαομὴ κατὰ χώραν λεγομένου, κατὰ δὲ Ῥωμαίους ὀκτωβρίῳ, ὅπως μετὰ πλείστης χαρᾶς συναχθέντες τὴν πανήγυριν ἐκείνης τῆς ἡμέρας ἑορτάσωσιν, ἐπειδὴ ἐνταῦθα ἐκ-

enim intus erant, spectra objiciendo illas occultabant. At neque extrinsecus ferrum tangebat ædificium. Itaque principes festinanter iverunt, patriarchæ ista nuntiaturi.

§ 143..... Ventus vehementissimus a signo Dominico, quod in manu gestabat, spirans, ædificiumque altarium percutiens, a fundamentis dejecit, plenus ex valle aspirans, et locum omnino solo æquans, ut nec altarium vestigia ab illo tempore cernerentur, imo et lapides longissime jactarentur. At neque aurum et argentum, quod in templo plurimum jacebat, inventum est, et multitudo hominum ex sacerdotibus et superstitiosis in loco illo mortui sunt, ne ossibus quidem eorum inventis.....

Post hæc procedens ad locum templi et congregans homines, docebat Dei cognitionem : et posita sunt fundamenta ecclesiæ in iisdem locis, et erexit altare ad gloriam Dei, ibi primum incipiens ædificare ecclesias et altaria erigere nomine Christi : præparatisque lavacris ad baptizandum, primum quidem magnos satrapas, qui itineris comites fuerant, accedentes baptizavit, deinde vero viginti diebus in eadem permanens provincia, plures quam novem et decem hominum myriadas. Erectis quoque altaribus in sacris sanctorum martyrum ædibus, quas ipse ædificaverat, obtulit sacrificia salutaria, et salutiferum Christi corpus et sanguinem distribuit omnibus : præterea mandavit, ut quotannis in loco illo martyrum memoria celebraretur septima die mensis Saome in loco illo dicti, secundum Romanos mense Octobri, ut maximo cum gaudio congregati festivitatem illius diei celebrent, quandoquidem ecclesiam in principio ibidem

Digitized by Google

prescrivit qu'on célébrât dans ce lieu chaque année la fête des saints, et que là, s'étant tous réunis, ils sanctifiassent une fête en leur mémoire, le septième jour du mois de Sahmi (1), parce que ce fut là qu'il éleva des églises, et qu'il ordonna des prêtres. Tout à l'entour, on construisit des églises entourées de murailles et on y établit des prêtres.

[§ 144.] Ensuite, en quittant ce lieu, avec la glorieuse puissance de la croix, il emporta une partie des reliques des saints, pour leur élever des chapelles en d'autres endroits. Et parcourant toutes les provinces, visitant les bourgs et les campagnes, il construisait des églises, donnait le baptême et consacrait des prêtres.

CXVI.

Le grand roi Tiridate, ayant appris que Grégoire était arrivé en Arménie, partit avec son armée, la reine Aschkhen et sa sœur Khosrovitoukhd, de la ville de Vagharschabad, dans la province d'Ararat, pour aller au-devant de Grégoire. Il arriva au bourg de Pakovan (2), qui en langue parthe se dit Titzavan (bourg des idoles) (3), et il y séjourna un mois. Ensuite il voyagea pour doter différents pays d'églises, de prêtres et de ministres, et introduire la discipline pour le service divin et pour purifier beaucoup de gens par le baptême. Il arriva ensuite dans un lieu appelé Titzavan, avec tous les grands, les soldats et la foule du peuple qui s'était rassemblée dans différentes localités, le suivait partout et obtenait de lui la guérison et tout ce qui était nécessaire. Et lui, avec une doctrine abondante, semait chez tous le Verbe de vie. Le bienheureux évêque, suivi des ministres de l'Évangile qui étaient avec lui et dont nous ne pouvons mentionner les noms,

(1) Le 16 d'octobre. Maintenant les Arméniens célèbrent cette fête le deuxième dimanche après la Pentecôte.

(2) Ville de la province d'Ararat dans le canton de Pakrévant, dans le voisinage du mont Massis. Elle fut fondée à la fin du premier siècle, par Sempad Bagratide, général des armées du roi Ardaschès II, qui la peupla avec des captifs amenés de Pakaran (Moise de Khorène, II, 45).

(3) En arménien *Titzavan* a la signification « de bourg des idoles »; *tikh*, idole, et *avan*, bourg.

κλησίαν ἐν ἀρχῇ ᾠκοδόμησεν καὶ θυσιαστήρια ἔστησεν καὶ ἱερέας ἐκλήρωσε τοῖς τόποις ἐκείνοις, καὶ βαπτίσματα ἐποίησεν.

§ 144. Ἔπειτα δὲ τὴν περίχωρον ἐπλήρωσεν ἐκκλησιῶν καὶ ἱερέων, αὐτὸς δὲ ἀπάρας, ἐπορεύθη ἐκεῖθεν μετὰ τοῦ καυχήματος τοῦ σταυροῦ καὶ δυνάμεως τοῦ Χριστοῦ, βαστάζας μέρος τῶν ἁγίων λειψάνων, ὥστε καὶ ἐν ἄλλοις τόποις οἰκοδομῆσαι μαρτύρια. Ἐν πολλαῖς δὲ ἐπαρχίαις, καὶ κωμοπόλεσιν, καὶ χωρίοις ᾠκοδόμησεν ἐκκλησίας καὶ βαπτίσματα καὶ ἱερέας ἔστησεν.

Ἀκούσας δὲ ταῦτα ὁ μέγας βασιλεὺς Τηριδάτιος, ὅτι κατέλαβε τὴν τῆς Ἀρμενίας χώραν ὁ ἅγιος Γρηγόριος, ἀναλαβὼν τὰ περὶ αὐτὸν στρατεύματα, καὶ τὴν βασίλισσαν Ἀσιχήνην καὶ τὴν ἀδελφὴν Κουσαρωδούχταν, ἐξῆλθεν ἀπὸ τῆς Ἀραρὸτ πατρίδος καὶ Οὐαλεροκτίστης τῆς πόλεως, εἰς ἀπάντησιν τοῦ ἁγίου ἀρχιεπισκόπου, καὶ παρεγένετο ἐν πόλει Βαγαβὰν ἥτις καλεῖται διὰ τῆς τῶν Πάρθων γλώσσης Κωμόπολις βωμῶν· καὶ ἐν αὐτῇ παρέμεινεν μηνὸς ἡμέρας καραδοκῶν αὐτόν. Ὁ δὲ ἅγιος Γρηγόριος περιῄει εἰς διάφορα μέρη, πληρῶν ἐκκλησιῶν καὶ ἱερέων, καὶ βαπτισμάτων φωτίζων πάντας διὰ πασῶν τῶν ἐκκλησιαστικῶν καταστάσεων. Ἐλθὼν οὖν ἔφθασεν τὴν πόλιν, λεγομένην Βαγαβὰν, μετὰ τῶν μεγιστάνων καὶ τοῦ ὄχλου ἀκολουθοῦντος αὐτῷ ἀπὸ διαφόρων τόπων, οἱ καὶ ἰάσεως παρ' αὐτοῦ ἀπὸ νοσημάτων ἐτύγχανον. Αὐτὸς δὲ ἐν τῇ δαψιλωτάτῃ διδασκαλίᾳ πᾶσι περιέσπειρε τὸν λόγον ζωῆς σὺν τοῖς

construxit, altaria erexit, sacerdotes illis locis ordinavit, et baptismum contulit.

§ 144. Deinde vero loca circumjacentia replevit ecclesiis et sacerdotibus, ipseque discedens, inde profectus est cum gloria crucis et virtutis Christi, secum portans partem sanctarum reliquiarum, ut in aliis quoque locis sacras martyrum ædes construeret. Et vero in multis provinciis, oppidis et locis ædificavit ecclesias baptismatumque lavacra, et sacerdotes constituit.

At ubi audiverat magnus rex Teredatius, in regionem Armeniæ pervenisse sanctum Gregorium, assumptis exercitibus, quos habebat secum, et regina Asichene et sorore Cusaroducta, egressus est a provincia Ararat, et ab urbe Valeroctiste, in occursum sancti archiepiscopi, venitque ad civitatem Bagaban, quæ Parthorum lingua vocatur Oppidum altarium; mansitque in ea mensis intervallo, eum exspectans. At sanctus Gregorius circumibat ad partes varias, replens omnes ecclesiis et sacerdotibus, omnesque baptismate illuminans, secundum omnia ecclesiastica statuta. Eundo igitur pervenit ad civitatem, Bagaban nominatam, cum magnatibus, et cum turba ipsum ex variis locis sequentium, qui et sanationem ex morbis ab eo impetrabant. Ipse vero abundantissima doctrina omnibus in circuitu spargebat verbum vitæ, una cum

Digitized by Google

s'étant recommandé à la grâce de Dieu, arriva au pied du mont Nebad (1).

[§ 145.] Le roi vint à sa rencontre avec toute l'armée sur le bord du fleuve Euphrate, et Grégoire, le rencontrant en cet endroit, les remplit tous de la grâce de l'Évangile du Christ. Puis, avec une grande révérence et un contentement parfait, ils retournèrent au bourg, où les princes présentèrent au roi la réponse qu'ils avaient apportée à la lettre.....

CXVII.

[§ 149.] Là, Grégoire posa les fondations pour élever une église et il plaça dans cette maison du Seigneur les reliques des saints qu'il apportait avec lui. Et de cette manière, dans chaque endroit des provinces, il fondait des églises, il dressait des autels, et consacrait des prêtres. Tout le pays s'étant converti de bon gré, tous persévéraient dans la prière et dans la crainte de Dieu. Lorsque les jours de jeûne furent accomplis, Grégoire convoqua les cohortes de l'armée, le roi lui-même, avec son épouse Aschkhen, la grande princesse Khosrovitoukhd, tous les grands, et, au jour fixé, il les conduisit tous sur la rive de l'Euphrate, et là il les baptisa tous, au nom du Père, du Fils et du saint Esprit (2).....

(1) Le mont Niphate était au sud-ouest du mont Ararat, vers les sources de l'Euphrate. Les anciens géographes comme Strabon (XI, 12, § 4) et Ptolémée (V, 13) en parlent comme d'une montagne célèbre. Virgile en fait aussi mention dans le IIIe livre des *Georgiques* (vers 30), et Horace dans son IIe livre (*Ode* IX, à Valgius), où il qualifie le Niphate de montagne glacée, « rigidum Niphaten ».

(2) Le martyrologe arménien, dix-huitième jour de novembre, constate que Grégoire imposa alors à Tiridate le nom de Jean.

οἷσιν αὐτῷ ἐργάταις τοῦ Εὐαγγελιου τοῦ Χριστοῦ, οὓς κατ' ὄνομα εἰπεῖν δύσθεώρητον. Μετὰ τούτων οὖν ἐρχόμενος ὁ ἅγιος ἀρχιεπίσκοπος, πλήρης τῆς τοῦ Θεοῦ χάριτος, ἐπέρασεν παρὰ τὸ ὄρος, τὸ λεγόμενον Ναπάτ.

§ 145. Ὁ δὲ βασιλεὺς προκατελάβετο αὐτὸν σὺν τῷ στρατεύματι ἐπὶ τοῦ χείλους τοῦ ποταμοῦ Εὐφράτου· ἐν δὲ τῇ συναντήσει πάντας ἐπλήρωσε θεϊκῆς χάριτος, καὶ εὐαγγελικῶν ἀσπασμῶν παραπλησίων τῶν τοῦ Χριστοῦ μαθημάτων. Μετὰ πολλῆς οὖν εὐφροσύνης καὶ χαρᾶς εἰς τὴν κωμόπολιν ὑποστρέψαντες, ἐκεῖσε προσκομίζουσι τὰ εἰρηνοφόρα γράμματα....

operariis Evangelii Christi, quos habebat, sed quorum nomina dicere difficile est. Post hæc igitur veniens sanctus archiepiscopus, plenus Dei gratia, pervenit ad montem, dictum Napat.

§ 145. Rex autem in occursum ejus cum exercitu venit ad ripam Euphratis fluminis; in occursu vero sanctus omnes replevit divina gratia et evangelicis salutationibus ex sibi notis Christi disciplinis. Cum magna ergo oblectatione et gaudio in oppidum revertentes, ibidem protulerunt litteras pacificas.....

CAPUT DECIMUM TERTIUM.

Baptismus regi, reginæ et innumeræ Armenorum multitudini collatus : ecclesiæ per totum regnum constructæ; iisque sacerdotes præfecti : scholæ institutæ, etc.

§ 149. Καταβεβληκὼς δὲ κἀκεῖσε θεμέλια, ᾠκοδόμησεν ἐκκλησίαν, καὶ τὰ καταλειφθέντα τῶν ἁγίων λείψανα ἐν τῷ τοῦ Κυρίου οἴκῳ ἐναπέθετο, καὶ οὕτως ἐν πάσῃ περιχώρῳ ἐθεμελίωσεν ἐκκλησίας, καὶ θυσιαστήρια ἀνωρθώσατο, καὶ ἱερέας προεχείρισε, πάντων ἐπιστραφέντων ἐξ ὅλης καρδίας αὐτῶν προαιρέτως, καὶ προκοπτόντων ἐν νηστείαις καὶ εὐχαῖς καὶ φόβῳ Θεοῦ. Πληρωθείσης δὲ τῆς νηστείας καὶ τῆς ὡρισμένης ἡμέρας, λαβὼν ὁ μακαριώτατος τὸ στράτευμα, καὶ αὐτὸν τὸν βασιλέα, καὶ Ἀσιχήνην τὴν βασίλισσαν καὶ τὴν μεγάλην νεᾶνιν Κουσαρωδούκταν, μετὰ τῶν λοιπῶν μεγάλων, ἀνιόντος ἡλίου, κάτεισι παρὰ τὸ χεῖλος τοῦ Εὐφράτου ποταμοῦ, καὶ ἐβάπτισε πάντας ὁμοῦ ἐν ὀνόματι Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ ἁγίου Πνεύματος.....

§ 149. Jactis autem fundamentis, ibidem ecclesiam ædificavit, et sanctorum reliquias, quæ supererant, in domo Domini deposuit : et in omnibus circumjacentibus locis ecclesias fundavit, altaria erexit, et sacerdotes promovit, omnibus in toto corde suo libera voluntate conversis, ac proficientibus in jejuniis et orationibus et timore Dei. Impleto deinde jejunio et die præfixo, beatissimus vir, assumptis secum exercitu, ipsoque rege, et Asichene regina et magna puella Cusaroducta, cum reliquis magnatibus, oriente sole, descendit ad ripam Euphratis fluminis, et omnes simul baptizavit in nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.....

Digitized by Google

CXIX.

[§ 150]..... Ceux de l'armée royale qui furent baptisés durant ces sept jours, tant hommes qu'enfants, étaient au nombre de plus de quatre millions. Il ordonna qu'on célébrât solennellement la commémoration des saints qu'il avait apportés avec lui, au jour même où l'on célébrait déjà le culte inutile du dieu Amanor (1), au moment de l'apparition des fruits nouveaux, et où l'on fêtait joyeusement dans cette localité le dieu hospitalier, dans les premiers jours de Navassart. Enfin il ordonna que, les réunissant ensemble, ils célébrassent à la fois, le même jour, dans ce bourg, la commémoration du grand et bienheureux Jean Baptiste et du saint martyr de Dieu, Athénogène (2). Ensuite le bienheureux Grégoire, enseignant sa doctrine et ouvrant le cœur du peuple pour la saisir, et proposant ses enseignements comme une mer montante, les remplissait tous des biens spirituels (3).

[§ 151.] Après avoir visité chaque localité de la Grande Arménie, il éleva des églises dans toutes les provinces, les villes, les bourgs, les villages et les campagnes. Le roi écrivit également par tout son royaume pour qu'on donnât à chaque église quatre champs dans les campagnes, et dans les bourgs sept domaines, comme offrande au Seigneur. Il institua des prêtres en tous lieux, et il commanda qu'on adorât seulement le Seigneur Dieu, Créateur du ciel et de la terre. Il multiplia partout les ministres de l'autel de Dieu, et consacra des prêtres dans toutes les églises pour chaque autel. Ainsi, il instituait les évêques, comme chefs du peuple du Seigneur, et il leur imposa de gouverner avec un zèle prudent et

(1) La fête d'Amanor, « nouvel an », divinité d'origine perse, avait lieu au commencement du nouvel an, c'est-à-dire le premier jour de Navassart (11 août), et durait six jours. Cette fête avait été instituée par Vagharschag (Moïse de Khorène, II, 66). Les pieux pèlerins qui venaient à cette fête, de tous les points de l'Arménie, restaient à l'entour du temple de Bagavan, où ils recevaient l'asile et participaient aux produits des sacrifices (Emin, *Rech. sur le pay. arm.*, p. 23 et suiv. de la trad. fr.).

(2) On célébra aussi plus tard dans cette localité la fête de sainte Gaianè.

(3) Cedrenus (*ad ann. XIX Const. magni*) confirme le témoignage d'Agathange, touchant la conversion de l'Arménie tout entière par S. Grégoire l'Illuminateur : Ἡ πᾶσα Ἀρμενία εἰς τὴν τοῦ Χριστοῦ πίστιν μετατίθεται.

---

§ 150.... Ἐν δὲ ταῖς ἑπτὰ ἡμέραις ἐκείναις ἐβαπτίσθησαν ἀπὸ τῆς βασιλικῆς παρεμβολῆς ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες σὺν τοῖς παιδίοις πλείους τετρακόσιαι μυριάδες. Καὶ τὰ μνημόσυνα τῶν ἐνεχθέντων ἔταξεν εἰς τὴν μεγάλην πανήγυριν τῆς λεγομένης Διαπομπῆς, τῆς ματαίως εἰς τιμὴν τῶν παλαιῶν σεβασμάτων γενομένης ἀπὸ τῶν καιρῶν τῶν νέων εἰς τὰς ἀπαρχὰς τῶν καρπῶν, ξενοδέκτων Θεῶν λεγομένης τῆς πανηγύρεως, ἣν ἐπιτελοῦσιν ἐν τῷ τόπῳ ἐκείνῳ εὐφραντικῶς ἀπὸ τῶν ἀρχαίων καιρῶν ἐν ἡμέρᾳ τῆς πληρώσεως τοῦ ἐνιαυτοῦ. Αὐτὴν οὖν τὴν ἡμέραν ὡρίσατο ὁ ἅγιος, συναγθέντας ὁμοῦ ἑορτάζειν τὴν τῶν μαρτύρων ἡμέραν, Ἰωάννου τοῦ Βαπτιστοῦ καὶ Ἀθηνογένους τοῦ μάρτυρος ἐν ταύτῃ τῇ πόλει Βαγαβὰν, ἐν ᾗ καὶ ὁ μακαριώτατος τὴν διδασκαλίαν εἰς ἔργον ἐμβαλὼν, ἐπλήρωσεν πνευματικῆς νουθεσίας τοὺς συνελθόντας, καὶ πλατυτέρως ἐξηγησάμενος, πάντας ἐχαροποίησεν.

§ 151. Μετὰ ταῦτα δὲ ἐξελθὼν εἰς πάντα τὰ ὅρια Ἀρμενίων τῆς μεγάλης χώρας, ᾠκοδόμησεν ἐκκλησίας ἐν πάσαις ταῖς ἐπαρχίαις, καὶ πατρίσι, καὶ μέρεσιν, ἐν ταῖς πόλεσίν τε καὶ κωμοπόλεσιν, κώμαις τε καὶ χωρίοις, καὶ ἐποικίοις. Ὁμοίως δὲ καὶ ὁ βασιλεὺς ἐν πάσῃ τῇ αὐτοῦ ἐξουσίᾳ ἔταξεν τέσσαρας ἀρούρας, εἰς ὑπηρεσίαν τοῦ ἱερέως, ὥστε προσενέγκαι τὰς ἀπαρχὰς τῷ Κυρίῳ· καὶ ἐν πᾶσι τοῖς τόποις στήσαντες ἱερέας, ἐκέλευσεν κύριον τὸν Θεὸν μόνον σέβειν, τὸν ποιήσαντα τὸν οὐρανὸν

§ 150..... Illis autem diebus septem baptizati sunt in castris regiis, cum viri, tum mulieres cum pueris, plures quam quadringentæ myriades. Memoriam sanctorum allatorum statuit in magna festivitate, quæ dicitur Διαπομπὴ (dimissio) et quæ vane in honorem antiquorum simulacrorum peragebatur, a temporibus novarum frugum pro primitiis fructuum. Hospitalium deorum dicta erat festivitas, quam celebrant in illo loco hilariter ab antiquis temporibus in die, quo annus completur. Hanc igitur diem constituit, ut simul congregati diem festivitatis martyrum Joannis Baptistæ et Athenogenis celebrarent in illa civitate Bagaban : in qua vir beatissimus instructionem opere exsequens, congregatos spirituali adhortatione replevit, latiusque disserens, omnibus gratificatus est.

§ 151. Post hæc egressus in omnes fines magnæ Armenorum regionis, ecclesias construxit in omnibus præfecturis, provinciis et tractibus, in civitatibus, in oppidis, in pagis, in vicis, et in villis. Similiter et rex in omni ditione sua ordinavit in vicis quatuor arva, in oppidis vero arva septem, ad servitium sacerdotis, ut offerrent primitias Domino. Cumque in omnibus locis sacerdotes constituerent, jussit rex Deum qui fecit cœlum et terram, solum coli; ejusque servos et altarium Domini ministros

Digitized by Google

dévoué le troupeau du Seigneur. Saint Grégoire persuada ensuite au roi de rassembler dans plusieurs localités beaucoup d'enfants de divers pays et de diverses provinces et de les instruire. Ayant mis ce peuple grossier, sauvage et barbare dans le creuset de la doctrine, par l'ardeur de l'amour spirituel, il leur enlevait l'écorce et la rouille des démons impurs et des cultes superstitieux, et il les déshabituait tellement des coutumes de leur patrie, qu'ils disaient : « J'ai oublié mon peuple et la maison de mon père (1). »

CXX.

[§ 152.] Le roi Tiridate ordonna qu'on amenât beaucoup d'enfants des différentes parties de l'Arménie, pour étudier la doctrine et pour en faire des maîtres dévoués; qu'on amenât spécialement dans des localités désignées, et en différentes catégories, les enfants des prêtres réprouvés des idoles, et qu'on leur accordât un salaire annuel. Il les partagea en deux catégories, l'une qui devait apprendre la langue syriaque, et l'autre le grec. Ainsi tout à coup, ce peuple grossier, nomade et brutal, s'instruisant dans la doctrine des prophètes et des apôtres, connut et posséda l'Évangile, et apprit les divines traditions. Grégoire arriva d'abord dans son domaine de Rodangag (2) dans la province d'Ararat, dans la ville de Vagharschabad, là où avaient commencé les châtiments divins, où il avait eu la vision et où il avait ensuite élevé le signe de la sainte croix; c'était là aussi qu'avaient été ensevelies les saintes de Dieu, que leurs chapelles furent édi-

(1) *Psalm.* XLIV, 11.
(2) Ce nom est altéré dans tous les manuscrits, ce qui empêche d'identifier cette localité avec aucun nom connu.

καὶ τὴν γῆν· καὶ τοὺς μὲν ὑπηρέτας καὶ λειτουργοὺς τῶν τοῦ Κυρίου θυσιαστηρίων ἐν πάσαις ταῖς ἐκκλησίαις. Ἐκλήρου δὲ τούτους εἰς ἀναχεφαλαίωσιν τῶν λαῶν Κυρίου ὁ ἀρχιεπίσκοπος, παραγγέλλων αὐτοῖς διαπιστικῶς τὰ τῆς ὁδηγίας κυβερνᾶν, καὶ φωτίζειν τὸ τοῦ Κυρίου ποίμνιον. Ἔπειτα δὲ ἔπεισεν τὸν βασιλέα ἵνα ἑκάστῃ πατρίδι, καὶ τόπῳ ἐν πᾶσι τοῖς μέρεσι συναγάγῃ παῖδας πρὸς διδασκαλίαν, τὸ ἄγριον καὶ ἀνήμερον καὶ ἐφιαλτικὸν ἦθος ἐξημερῶν. Ὅπερ καὶ πεποίηκεν, ἐμβαλὼν αὐτοὺς ἐν τῷ χωνευτηρίῳ τῆς πνευματικῆς παιδεύσεως καὶ ἀγάπης, τὸν ἰὸν καὶ βύπον καὶ δυσωδίαν τῶν δαιμόνων ἐκκαθαίρειν καὶ ἀποξῦσαι θέλων· καὶ οὕτω διεχώρισε τὰς ψυχὰς αὐτῶν ἀπὸ τῶν ματαίων καὶ πατρικῶν σεβασμάτων, ὥστε εἰπεῖν αὐτούς· Ἐπελαθόμην τοῦ λαοῦ μου καὶ τοῦ οἴκου τοῦ πατρός μου.

§ 152. Παρακελεύεται οὖν ὁ βασιλεὺς Τηριδάτιος κατὰ τόπους τῶν ὁρίων τῆς Ἀρμενίας ἐν τῇ ἰδίᾳ ἀπὸ χωρῶν καὶ πατρίδων πλῆθος νεολαίας παίδων εἰσφέρειν, ἐπὶ τοῦ γυμνάσαι αὐτοὺς, πιστικοὺς διδασκάλους ἐπιστήσας. Ἐπαίδευσε δὲ μάλιστα τὸ γένος τῶν δεισιδσιμόνων ἱερέων, καὶ τούτους ἐν τοῖς ἐπιτηδείοις τόποις συνάξας, τὰ πρὸς τὴν ἀναγωγὴν ἐκέλευσεν χορηγεῖσθαι, διαμερίσας ἐν δυσὶ χωρίοις τοὺς παιδευομένους, τοὺς μὲν ἐν τῇ σύρᾳ διαλέκτῳ, τοὺς δὲ ἐν τῇ ἑλληνικῇ παιδευθῆναι. Διὸ παραυτίκα οἱ ἀγριογνώμονες καὶ ἀμεριμνόβιοι καὶ κτηνόφρονες ἄνθρωποι, προφητικόγνωστοι, καὶ ἀποστολικομαθεῖς, καὶ εὐαγγελικῶν ῥημάτων κληρονόμοι ἐγίνοντο. Οὕτως γὰρ ἰχνηλατήσας πᾶσαν τὴν θεϊκὴν παράδοσιν, ἐν οὐδενὶ ἀμοίρους αὐτοὺς ἀπέδειξεν. Ἔφθασεν καὶ ἐν τοῖς πρώτοις μέρεσιν ὁ ἀρχιεπίσκοπος ἐν τῇ Ἀραράτ πατρίδι καὶ Οὐαλεροχτίστῃ τῇ πόλει, ἔνθα ἡ θεϊκὴ

in omnibus ecclesiis. Hos vero sortiebatur archiepiscopus ad populos Domini summatim recensendum, ut fideliter administrarent, quæ ad directionem pertinent, et gregem Domini illuminarent. Deinde persuasit regi, ut unicuique provinciæ et loco in omnibus partibus pueros congregaret docendos, ut quod in eorum moribus est agreste, immite et paganicum, ad mansuetudinem reduceret : quod et fecit, immittens eos in conflaturam spiritualis instructionis et caritatis, ut rubiginem, sordes et fœtorem dæmonum abstergeret et abraderet : adeoque eorum animas avulsit a vanis et patriis sacris, ut ipsi dicerent : « Oblitus sum populi mei, et domus patris mei. »

§ 152. Jubet ergo rex Teredatius per loca finium Armeniæ, ut in locum privatum ex tractibus et provinciis inferretur multitudo conventus puerorum, ad eos instituendum fideles magistros præponens. Maxime autem instruebat genus superstitiosorum sacerdotum, hisque in locis idoneis congregatis necessaria ad institutionem suppeditari jubebat; instruendos in duas dividens classes, ut alii quidem lingua syriaca, alii græca erudirentur. Hinc confestim, qui silvestri erant indole, qui negligentioris vitæ, qui mento belluina erant homines, fiebant propheticæ doctrinæ gnari, apostolicarum scripturarum discipuli, et verborum evangelicorum participes. Sic enim investigata omni traditione divina, nulla in re eos illius ostendebat expertes. Venit etiam archiepiscopus in primum tractum, nempe in provinciam Ararat, et in urbem Valeroctisten, ubi divina comminatio principium habuit, ubi et ipse

Digitized by Google

fiées, et que l'autel fut élevé au Seigneur sur le lieu du repos des saintes. Il bâtit à l'endroit assigné la maison de Dieu, comme cela lui avait été révélé dans la vision, et il éleva l'autel du Christ (1).

[§ 153.] Il multiplia les églises dans tous les lieux où existaient autrefois des temples qu'il avait détruits et dans des pays et des endroits différents. Il consacra des prêtres, et, avec la confirmation du Christ, il les fortifia tous pour recevoir le Saint-Esprit. Ainsi, dans toute l'Arménie, il répandit la culture de la prédication évangélique, depuis la ville de Satala (2) jusqu'au pays des Chaldik, et depuis Gaghardch (3) près les confins des Massagètes (4), vers le pays des Alains, jusqu'au pays des Caspiens, à Phaidagaran (5), ville du royaume d'Arménie; depuis la ville d'Amid (6) jusqu'à Medzpin (7) en côtoyant la Syrie, la nouvelle Schiragan et Mahkherdan (8), et près des Gortouk jusqu'au pays des Mèdes (Mares), et aux domaines du prince de Mahkherdan; enfin il étendit ses soins évangéliques jusqu'à l'Adherbadagan (9). Tout le temps de sa vie, l'été et l'hiver, le jour et la nuit, avec une infatigable sollicitude, avec une marche lente et évangélique, il porta le nom du Christ sauveur, en présence du roi et des princes et de tous les pays, ne rencontrant pas d'adversaires; il revêtit chaque âme de la grâce divine et des armes du Saint-Esprit.

(1) L'église patriarcale d'Edchmiadzin, à laquelle il est fait allusion dans ce passage, a été souvent décrite par les voyageurs, notamment par Dubois de Montpereux, M. Brosset, et le P. Chakhatounoti dans sa « Description de l'Arménie et du siége patriarcal d'Echmiadzin. »

(2) Satala, ville de la Petite-Arménie sur la branche septentrionale de l'Euphrate. Elle porte aujourd'hui le nom d'Erzinga (Indjidji. *Arm mod.*, p. 98. — L. Alischan, *Geogr. de l'Arm.*, p. 59).

(3) Canton du Koukarkh, appelé le Klardjethi en Géorgien, et qui était situé à l'extrémité septentrionale de l'Arménie, près du Djawakhethi (Moïse de Kh., liv. II, 83). C'est peut-être les monts *Coraxiani* de Pline, V, 27; VI, 9.

(4) Le grec porte Οὔννων « des Huns ».

(5) Ville capitale de la province du même nom, située dans le canton de Vartanagueid. C'est là que Sanadroug se rendit indépendant au commencement du quatrième siècle et prit le titre de roi (Moïse de Kh., III, 3). Cette ville s'appela sous les Musulmans qui s'en emparèrent, Baylekan (Aboulfeda, *Geogr.*, text. arab., p. 404).

(6) Ville de la province d'Aghdsnikh, sur le Tigre, dans le pays de Diarbékir (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 165 et suiv.).

(7) Medzpin, aussi appelée Nisibe, ville importante de l'Aghdsnikh, dont il est souvent question dans l'histoire d'Arménie (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pg. 161).

(8) Nor-Schirag ou Nouvelle-Schirag se trouvait sur les confins de la Syrie, mais en dehors de l'Arménie. Le père Indjidji l'identifie avec la Cœlésyrie. Mahkherdan était également située en dehors de l'Arménie, au sud. Il en est fait mention dans Faustus de Byzance (IV, 50).

(9) L'Adherbeidjan, canton de l'Arménie dépendant de la province de Vasbouragan et qui confinait avec la province persane d'Adherbeidjan (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pg. 127 et suiv.).

ἀπειλὴ ἤρξατο, ὅπου καὶ αὐτὸς τὸ δεσποτικὸν σημεῖον ἔστησε, καὶ οἱ μάρτυρες τοῦ Θεοῦ τελειωθέντες κατετέθησαν. Ἀνωρθώσατο οὖν ἐκεῖ θυσιαστήριον τοῦ Θεοῦ ἐν τοῖς κοιμητηρίοις, καὶ τὸν περιτειχισθέντα τόπον τοῦ οἴκου τοῦ Θεοῦ ἐξεδωμάτωσεν, τὸν πρὸ πάντων ἀποδειχθέντα αὐτῷ διὰ τῆς θείας ὁράσεως.

§ 153. Οὕτω καὶ ἐν τοῖς τόποις τῶν ἱερῶν ἐν ἀρχῇ καθαιρεθέντων, ἐν Ἀρταξάτ τῇ πόλει, καὶ τοῖς λοιποῖς τόποις, καὶ χώραις, καὶ πατρίσιν, ἐπλήθυνεν ἐκκλησίας, καὶ ἱερέας κατέστησεν· καὶ σημειοχρίστους πάντας πεποιηκὼς, καὶ πνευματοφόρους προσήνεγκε τῷ Θεῷ, καὶ ἐν πάσῃ τῇ χώρᾳ τῆς Ἀρμενίας ἀπ' ἄκρου ἕως ἄκρων διέτεινεν τὴν ἐργασίαν τοῦ εὐαγγελικοῦ κηρύγματος ἀπὸ Σαταλῶν τῆς πόλεως μέχρι τῆς χώρας Χαλτῶν καὶ Καλαρσῶν, ἕως ὁρίων Μασαχοῦ τῶν Οὔννων, καὶ πυλῶν Κασπίων, καὶ μερῶν Ἀλανῶν καὶ Φαταχαρανῆς πόλεως Ἀρμενίας βασιλέων, καὶ ἀπὸ τῆς τῶν Ἀμηδηνῶν πόλεως μέχρι Νισίβεως παρὰ τὰ ὅρια τῆς Συρίας ἕως Νοσικάρων γῆς, καὶ Κορδοβιτῶν, καὶ τῆς ὀχυρωτάτης χώρας τῶν Μήδων, καὶ τοῦ οἴκου Μαχουρτῶν τοῦ ἄρχοντος καὶ μέχρι Ἀτραπατακὰν, ἥτις καλεῖται Προχωρία κατὰ τὴν Περσικὴν γλῶτταν, ἐξέτεινε τὸ εὐαγγελικὸν

signum Dominicum erexerat, et Dei martyres post mortem erant depositi. Erexit ergo ibidem altare Deo in loco sepulturæ martyrum, et locum ante vallo circumdatum pro domo Dei, exædificavit, illum ipsum, qui ante omnia eidem divina visione ostensus fuerat.

§ 153. Sic quoque in locis templorum gentilium, quæ in principio fuerunt eversa, in civitate Artaxat, et reliquis locis, tractibus et provinciis, multiplicavit ecclesias et sacerdotes constituit : et omnes Christi signo fulgentes reddidit et Spiritu sancto afflatos Deo obtulit. In omni quoque tractu Armeniæ, ab extremo usque ad extremos, dilatavit operationem evangelicæ prædicationis, a Satalorum civitate usque ad regiones Chaltarum et Calarsarum, usque ad confinia Masachi Hunnorum et usque ad portas Caspias et partes Alanorum, et ad civitatem Phatacaranen, quæ est regum Armeniæ : et a civitate Amedenorum usque ad Nisibin prope confinia Syriæ, et usque ad terram Nosicarorum, et Cordobitarum, et munitissimum Medorum tractum et domum principis Machurtarum, et usque Atrapatacan, quæ Προχωρία vocatur sermone persico, extendit evangelicam

Digitized by Google

[§ 154.] Il sauva la vie à beaucoup de prisonniers qui avaient eté martyrisés, les délivrant par la puissance terrible de la gloire du Christ; il anéantit beaucoup d'ordres sévères, injustement écrits. Il confirma dans une confiante espérance beaucoup d'hommes simples et sincères, et, avec sa consolante doctrine, il les exhorta à la glorieuse apparition du Dieu très-grand, seigneur et sauveur de tous, Jésus-Christ, et il les dirigea vers l'ordre et la piété. Il envoyait également des cénobites par troupes, dans les lieux habités et sauvages, dans les campagnes et sur les montagnes, réfugiés et rassemblés dans des grottes. Il prit aussi les enfants de quelques prêtres païens et il les élevait et les instruisait sous ses yeux. Il s'occupait de les nourrir et de les instruire avec une ferveur et un zèle spirituels. Il consacra ceux qui avaient mérité la dignité épiscopale. Le premier se nommait Albin (Aghpian), qui fut prélat au-dela de l'Euphrate; le second Euthalius (Eudaghios), qui fut pasteur dans le pays de Passen; le troisième Bassus (Pasos); le quatrième Moïse; le cinquième Eusèbe; le sixième Jean; le septième Agapius (Agapès); le huitième Arditès (1); le neuvième Arsougès; le dixième Antiochus; le onzième Dirigès; le douzième Cyriaque (Guiragos). Ce sont eux qui furent choisis parmi les prêtres païens pour être évêques des divers diocèses, et étendre la prédication. Mais celui qui voudrait se souvenir du nom des autres ne le pourrait pas.

(1) Il est cité dans la rubrique du ch. 80 du livre II de l'Histoire de Moïse de Khorène.

κήρυγμα, θέρους καὶ χειμῶνος, ἡμέρας καὶ νυκτὸς, ὁ ἄοκνος ἐν τῇ ἀποστολικῇ αὐτοῦ πορείᾳ καὶ εἰρηνοφόρῳ βαδίσματι, ἐπὶ βασιλέων καὶ ἀρχόντων, καὶ ἐθνῶν ἀφόβως τὸ πανσωτήριον ὄνομα τοῦ Κυρίου ἐπὶ στόματος φέρων, πᾶσαν ψυχὴν Χριστοφόρον εἰργάσατο.

§ 154. Καὶ πολλῶν δεσμίων καὶ πεφυλακισμένων ἀπὸ τυράννων σωτηρίας πρόξενος γέγονεν, ἐκσπάσας ἀπὸ τῶν χειρῶν αὐτῶν τῇ δυνάμει τῆς τοῦ Χριστοῦ δόξης, τῆς ἐν αὐτῷ ἐνοικούσης. Πολλῶν δὲ καὶ τὰ ἄδικα γραμμάτια περισχίσας, ἐγένετο παράκλησις τοῖς πενθοῦσιν ὀλιγοψύχοις· καὶ διὰ τῆς θείκῆς διδασκαλίας τὴν προσδοκωμένην ἐλπίδα τῆς ἐπιφανείας τοῦ μεγάλου Θεοῦ, καὶ σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ ἐν τῇ ἑκάστου ψυχῇ ἐναπέθετο. Πάντας οὖν οὕτως μετὰ προθυμίας εἰς τὴν θεογνωσίαν μετήνεγκεν ἀπὸ τῆς ἀρχαίας αὐτῶν παραδόσεως. Πολλοὺς δὲ (add. καὶ) ἀναριθμήτους χοροὺς τῶν μοναστῶν ἐν ἀοικήτοις τόποις, καὶ χωρίοις, καὶ κωμοπόλεσι, τὴν ὀρεινήν τε καὶ πεδιάδα οἰκοῦντας, στηλίτας καὶ ἀποκλείστους κατέστησεν. Τινὰς δὲ καὶ δεισιδαιμόνων ἱερέων παῖδας δεξάμενος ἐνώπιον αὐτοῦ, ἐνάγειν ἐποίει σπουδὴν πνευματικοῦ μαθήματος ἐπιτιθέμενος, παραγγείλας μετὰ φόβου διάγειν αὐτούς· ἐξ ὧν καὶ εἰς τὴν ἐπισκοπικὴν τιμήν τινες ἀξιωθέντες παρ' αὐτοῦ χειροτονοῦνται. Ὁ πρῶτος Ἀλβηνὸς καλούμενος, ὅστις τοῖς μέρεσιν Εὐφράτου τοῦ ποταμοῦ ἐπέστη διδάσκαλος. Ὁ δὲ δεύτερος Εὐθάλιος, τοῖς μέρεσι Βασηνῶν κατασταθεὶς ποιμήν. Ὁ τρίτος Βάσσος, ὁ τέταρτος Μωϋσῆς· ὁ πέμπτος Εὐσέβιος· ὁ ἕκτος Ἰωάννης· ὁ ἕβδομος Ἀγάπιος· ὁ ὄγδοος Ἄρτιος· ὁ ἔνατος Ἀρσύκης· ὁ δέκατος Ἀντίοχος. Αὐτοὶ ἐκ τῶν ἱερέων υἱῶν ἐξελέχθησαν γενέσθαι ἐπίσκοποι ἐν διαφόροις μέρεσιν,

prædicationem, tempore æstatis et hiemis, diebus et noctibus, vigil in sua via apostolica, et in itinere suo pacem afferente; et coram regibus, principibus et gentibus nomen salutiferum Domini sine timore in ore gerens, in omni anima efficiebat, ut Christum portaret.

§ 154. Multis quoque vinctis et custodia detentis per tyrannos salutem conciliabat, Christi gloriosa virtute, quæ in ipso inhabitabat, illos ab eorum manibus evellens. Præterea, conscissis multorum schedis injustis, fiebat consolatio lugentium et eorum, qui pusillo erant animo. Per divinam autem doctrinam uniuscujusque animæ instillabat exspectatam spem revelationis magni Dei et salvatoris nostri Jesu Christi. Hoc itaque modo omnes cum alacritate ab antiqua ipsorum traditione ad cognitionem Dei transferebat. Choros vero monachorum multitudine innumerabiles in locis inhabitatis, in vicis, in oppidis, cum in montanis tum in campis degentes, stylitas et reclusos, constituit. Sumpsit autem et nonnullos superstitiosorum sacerdotum filios apud se, quos jubebat studiose incumbere ad spiritualem doctrinam, adhortans, ut cum timore viverent: ex quibus aliquos, honore episcopali dignatos, manuum impositione ipse ordinavit. Primus nominatus est Albenus, qui partibus fluminis Euphratis præest magister. Secundus vero Euthalius, tractui Basenorum constitutus pastor. Tertius Bassus, quartus Moyses, quintus Eusebius, sextus Joannes, septimus Agapius, octavus Artius, nonus Arsyces, decimus Antiochus. Hi ex filiis sacerdotum electi sunt ad episcopatum in variis partibus obeundum, ut

Digitized by Google

[§ 155.] Il laissa Albin, homme sincère et rempli de l'amour de Dieu, pour veiller sur l'armée de la cour royale; et lui, de temps en temps, s'en allait sur les montagnes et il se donnait lui-même comme exemple aux autres. Il prenait quelques-uns de ses disciples des différents monastères, et ils allaient ensemble habiter sur des montagnes solitaires, cachés dans des grottes et dans des cavernes, heureux de se nourrir d'herbes.....

CXXIII.

[§ 158.]... En ce temps-là, l'Arménie devenait heureuse, enviée et admirée. Comme autrefois Moïse fut tout à coup maître de la loi des Hébreux, avec tout le chœur des prophètes, comme Paul avec la troupe des apôtres et le salutaire Évangile du Christ; ainsi Grégoire vint et apparut, et aux Arméniens il parla la langue arménienne (1). Étant allé dans diverses provinces, il choisissait un lieu solitaire dans les déserts, et là il résidait, et de là il les instruisait. Il institua des évêques dans toutes les provinces de l'Arménie son diocèse. Ceux qui furent appelés par lui à la dignité épiscopale étaient au nombre de plus de quatre cents, et les ordres des prêtres, des diacres et des lecteurs et d'autres ministres du Seigneur étaient innombrables. Le roi Tiridate fit ce pacte avec tous les hommes sous sa domination, grands et petits,

(1) Ce renseignement sur l'usage de la langue arménienne est précieux, car il est pour nous la preuve que l'idiome national était en usage parmi le peuple, malgré l'absence de caractères alphabétiques spéciaux à la langue arménienne, qui s'écrivait avec les caractères grecs, syriaques ou perses. On peut induire également de ce passage que l'arménien n'était pas la langue dont se servaient les premiers apôtres qui vinrent prêcher le christianisme en Arménie, et nous savons en effet que les premiers prêtres du pays furent des Syriens et même des Grecs, comme semblent l'indiquer les noms propres d'hommes, portés par les premiers évêques ordonnés par S. Grégoire (Cf. plus haut, § 154, p. 181).

ὥστε εἰς αὔξησιν φέρειν τὸ κήρυγμα. Τῶν δὲ λοιπῶν τὰ ὀνόματα ὀυσθεώρητα, εἰ καὶ βουληθείη τις ἐξειπεῖν.

prædicatio caperet incrementa. Aliorum vero nomina cognitu sunt difficilia, etsi quis vellet edicere.

CAPUT QUARTUMDECIMUM.

Gregorius, relicta regis aula, in solitudine sic habitat, ut frequenter invisat ecclesias. Duo ejus filii, jussu regis, in Armeniam ducti, ex his unus Arostaces consecratus episcopus; mira regis pietas.

§ 155. Τὸν δὲ Ἀλβηνὸν ἄνδρα ἀληθινὸν καὶ θεοφιλέστατον ἐν τῷ παλατίῳ τοῦ βασιλέως ἐπιστάτην ἔταξεν· καὶ αὐτὸς κατὰ καιροὺς ἐν τοῖς ἀβάτοις ὄρεσιν ἦγεν σχολὴν, τύπος ἐν παντὶ καὶ πᾶσι γενόμενος. Παραλαμβάνων γάρ τινας ἐκ τῶν μαθητευθέντων τῶν μοναστηρίων, ἀνήει εἰς τὰ ὄρη ἰδιαζόντως, ἐν σχίσμασι πετρῶν καὶ σπηλαίοις, τὴν ἡμερούσιον τροφὴν ἀπὸ τῶν βοτανῶν ἐπιτηδεύων. .....

§ 158. .... Τότε οὖν ποθεινοτάτη καὶ εὐπρεπεστάτη καὶ ὑπερκαλλίστη ἐγεγόνει ἡ χώρα τῆς Ἀρμενίας. Ὡς γὰρ ὁ Μωϋσῆς νομοθέτης εὑρεθεὶς ταῖς ἑβραϊκαῖς παρεμβολαῖς μετὰ τοῦ προφητικοῦ χοροῦ, καὶ ὁ παῤῥησιαστικώτατος Παῦλος μετὰ τοῦ ἀποστολικοῦ συστήματος, καθ' ὁμοίωσιν αὐτῶν εἰς μέσον παρελθών, καὶ τὸ ζωοποιὸν κήρυγμα τοῦ Εὐαγγελίου τοῦ Χριστοῦ ἐπειράσθη τῇ τῶν Ἀρμενίων γλώττῃ, τὴν θεοσέβειαν πάντας ἐδίδαξεν, καὶ ἐν πάσαις χώραις πορευόμενος ἐπελέξατο ἑαυτῷ εἰς κατοίκησιν ἐρήμους τόπους, κἀκεῖσε ᾤκει, ἀπὸ τῶν ἐρημιῶν πάντας εἶναι (fort. ἐνιεὶς) ἐπισκόπους πάσαις ταῖς πατρίσιν τῆς Ἀρμενίων χώρας. Οἱ δὲ ὑπ' αὐτοῦ χειροτονηθέντες καὶ καταστηθέντες πλείους ἢ τετρακόσιοι ἐπίσκοποι ἦσαν, οἳ καὶ διαφόροις τόποις

§ 155. Albenum autem, virum tenacem veri Deique amantissimum, in palatio regio magistrum ordinavit: et ipse ad tempus otio vacabat in montibus inaccessis, omnibus exemplar factus in omnibus. Assumens enim quosdam in monasteriis institutos, seorsum abibat in montes, in scissuris petrarum et speluncis degens, et victum quotidianum sibi parans ex herbis.....

§ 158 ..... Tunc ergo desideratissima, honestissima et supra modum pulcherrima facta est regio Armenia. Sicut enim Moyses castris hebraïcis cum choro prophetico inventus est legislator, et liberrimus Paulus cum turba apostolica, simili modo in medium eorum progressus, S. Gregorius etiam vivificam Evangelii Christi prædicationem sermone Armenorum tentavit, pietatem omnes docuit; et omnes ingrediens tractus, in omnibus pro sua habitatione sibi elegit loca deserta; ibique habitabat, ex eremis omnes immittens episcopos omnibus provinciis regni Armeniæ. Qui vero ab ipso ordinati erant et constituti, plures quam quadringenti erant episcopi, qui et

Digitized by Google

qu'ils obéiraient avec fermeté à tous les commandements du Seigneur, et qu'ils croiraient au Créateur de tout leur cœur. Tous, étant persuadés, s'empressaient d'accomplir l'ordre. Le roi supplia Grégoire de rester auprès de lui et de l'accompagner dans ses voyages; mais il n'y consentit pas, aimant mieux habiter dans des déserts. Il veillait à s'humilier dans des jeûnes, afin que l'orgueil ne s'élevât pas pour le faire tomber. Il avait résolu durant toute sa vie de se nourrir seulement tous les quarante jours et de jeûner le reste du temps, jusqu'au jour où il serait invité par le Christ à son repos.

[§ 159.] Et tandis que le roi affligé désirait, ainsi que tous, qu'il habitât au milieu d'eux, et se plaignait de lui; quelques-uns de ceux qui le connaissaient avertirent le roi que saint Grégoire, dans sa jeunesse, avait été d'abord marié et qu'il avait eu deux fils, dont le premier s'appelait Verthanès (il était séculier et s'était voué également à la prêtrise), et le second, Rhesdaguès, avait été élevé dès l'enfance dans le service de Dieu. Ce dernier était entré dans l'ordre des moines solitaires qui habitaient sur les montagnes; il avait supporté de grandes afflictions, et suivait l'Évangile en tous points. Il s'était adonné entièrement aux choses spirituelles, à la solitude, au séjour des montagnes, à la faim et à la soif, vivant d'herbes, s'enfermant dans l'obscurité, couvert d'un cilice, dormant sur la terre, se privant même souvent du doux repos de la nuit, du sommeil réparateur, et veillant debout. Il faisait tout cela depuis peu de temps. D'autres s'étaient réunis à lui et il les avait élevés dans le même culte évangélique. Ayant ainsi fortement et volontairement supporté toutes les tentations qui lui étaient survenues, et étant sanctifié

ἐπεσκόπησαν· τὸ δὲ πλῆθος τῶν πρεσβυτέρων καὶ διακόνων καὶ ἀναγνωστῶν, καὶ ἄλλων τῶν ἐν τῇ λειτουργίᾳ τοῦ Θεοῦ κατασταθέντων, τὸν ἀριθμὸν ὑπερβαίνει. Τηρηδάτιος δὲ ὁ βασιλεὺς τὴν εὔνοιαν τῶν ὑπηκόων ἀπαιτῶν, τὴν πίστιν τῆς πρὸς αὐτὸν εὐνοίας ἀπὸ τῆς ὑποταγῆς πρὸς τὰς ἐντολὰς τοῦ Θεοῦ τὸν λαὸν ἐπιδείκνυσθαι ἔφασκεν, καὶ ἐν τῇ πίστει τῇ πρὸς τὸν ἁπάντων δημιουργὸν καὶ Θεόν· καὶ πάντων μετὰ προθυμίας πιστευόντων ἐν σπουδῇ ἐπληροῦντο τὰ προστεταγμένα. Πολλάκις δὲ ὁ βασιλεὺς προσπίπτων ἠντιβόλει τὸν ἀρχιεπίσκοπον αὐτῷ παραμεῖναι διαπαντὸς, καὶ περινοστεῖν τὰς χώρας. Ὁ δὲ οὐκ ἐπένευσεν, ἀλλ' ἐν ταῖς ἐρήμοις κατοικῶν, ἐν νησταίαις κατέτρυχεν ἑαυτὸν, ἵνα μὴ ἀπὸ τῆς ὑπερηφανίας ἐπαρθεὶς καταπατηθῇ, ἀλλ' ὥρισεν ἑαυτῷ ἐν πάσαις ταῖς ἡμέραις τῆς ζωῆς αὐτοῦ διὰ τεσσαράκοντα ἡμερῶν τὴν νηστείαν ἄγειν μέχρι τῆς τοῦ Χριστοῦ κλήσεως καὶ ἀναπαύσεως τῆς ἰδίας τελευτῆς.

§ 159. Ὁ δὲ βασιλεὺς σὺν πάσῃ τῇ χώρᾳ ὀδυρόμενος τὸν χωρισμὸν αὐτοῦ, ἐν πολλῇ ἀδημονίᾳ διῆγεν. Τότε ἀκούσας ὁ βασιλεὺς παρά τινων, ἐπισταμένων περὶ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου, ὅτι νεώτερος ἔτι ὑπάρχων καὶ βιώσας δύο ἔσχεν υἱοὺς, ὧν ὁ μὲν πρωτότοκος ἐγνωρίζετο Οὐρθάνης τοὔνομα, ὅστις καὶ αὐτὸς ἐν τῷ βίῳ διαπρέπων εἰς βαθμὸν λειτουργίας πρεσβυτέρου προσῆλθεν· ὁ δὲ δεύτερος Ἀρωστάκης, ὅστις ἐκ νέας ἡλικίας ἐν τῷ θεϊκῷ ἔργῳ τε καὶ δουλείᾳ ἀνετράφη, ἀναχωρητής τε καὶ ἀσκητὴς ὢν, καὶ τὰ ὄρη οἰκῶν, καὶ πολλαῖς κακοπαθείαις ὑποπιεσθεὶς κατὰ τὸ Εὐαγγέλιον, πάσῃ τῇ γυμνασίᾳ τοῖς πνευματικοῖς μαθήμασιν ἐξέδωκεν ἑαυτὸν, ὅτι τε μονοχίτων ἦν καὶ μόνος, καὶ πεινῶν καὶ διψῶν, καὶ λαχάνοις χρώμενος, ἀπεκέκλειστο ἐν ἐνδύμασι ταπεινοῖς καὶ χαμοκοιτίαις, πολλάκις τὰς νυκτερινὰς ἀγρυπνίας ἐν ἀκοιμήτῳ ὄμματι ἐκ ποδὸς ἀποπληρῶν, καὶ τοῦτο οὐκ ἐπ' ὀλίγῳ χρόνῳ,

episcopatum in diversis locis administrarunt. Multitudo vero presbyterorum, diaconorum, lectorum, et aliorum, qui in Dei ministerio sunt constituti, numerum supergreditur. At rex Teredatius, subditorum suorum exigens benevolentiam, dicebat fidem benevolentiæ in se ostendi a populo per subjectionem, qua Dei præcepta observabat, et per fidem in omnium conditorem et Deum. Omnibus autem cum alacritate credentibus, studiose perficiebantur mandata. Rex porro frequenter procidens rogabat archiepiscopum, ut semper maneret secum et provincias circumiret. At ille non consensit, sed habitans in locis desertis, se jejuniis affligebat, ne in superbiam elatus conculcaretur. Omnibus vero diebus vitæ suæ sibi præscripsit, ut jejunaret per dies quadraginta utque ad vocationem Christi et requiem ejus per mortem.

§ 159. At rex cum universo regno dolens de secessu ejus, in multa vivebat tristitia. Tunc rex per quosdam, qui res Gregorii noverant, intellexit eum, cum junior esset et in sæculari vita, duos genuisse filios, quorum primogenitus notus erat, nomine Urthanes, qui et ipse in sæculari vita insignis, ad ministerium clericale et gradum presbyteri accessit; secundus vero Arostaces, qui a pueritia educatus erat in opere et servitute Dei, cumque anachoreta esset et asceta, et in montibus degeret, multosque secundum Evangelium in omni exercitatione passus esset labores, disciplinis spiritualibus se tradiderat: nam unico indutus erat vestimento et solus, esuriens et sitiens, oleribus vescens, degebat reclusus humilibus et indumentis et humi cubationibus. Nocturnas vigilias frequenter vigilanti oculo expedite peragebat: et hacce non exiguo, sed longissimo tempore consuetudine utebatur.

Digitized by Google

de la sorte, il fut connu et devint cher à Dieu et aux hommes. Or le roi Tiridate, ayant entendu toutes ces choses, expédia, sans plus tarder, trois princes honorables et estimés, avec des lettres, pour que les deux fils de Grégoire fussent aussitôt amenés près de lui.

[§ 160.] Les envoyés du roi, qui devaient les amener, étaient : le prince Ardavast, généralissime de toutes les armées de la Grande Arménie; le second, Dadjad, prince de la province d'Aschotz (1); le troisième, Tad, héraut (précurseur) du roi.

CXXIV.

Ceux-ci, étant arrivés dans la contrée de Cappadoce, rencontrèrent Verthanès dans la ville de Césarée, et saint Rhesdaguès qui habitait dans le désert de son monastère. Ce dernier ne voulait pas quitter sa solitude, jusqu'à ce que beaucoup de chrétiens, s'étant réunis, le persuadèrent de partir, car, « il est mieux pour toi, disaient-ils, de travailler à l'œuvre de la culture divine que d'habiter en solitaire dans le désert. » Et ils les envoyèrent. Ceux qui étaient venus s'en retournèrent en Arménie et présentèrent au roi les deux fils de Grégoire qu'ils avaient ramenés avec eux. Le roi les reçut et alla avec eux en personne à la recherche de saint Grégoire partout où ils croyaient le rencontrer. Enfin on le découvrit dans la province de Taranaghi, sur le mont Manaiark (2), dans le désert. Alors le roi Tiridate supplia le bienheureux Grégoire, puisqu'il ne voulait pas con-

(1) Cf. sur ce personnage, qui était beau-frère d'Ardavast Mantagouni, ce qu'en dit Moïse de Khorène, liv. II, ch. 78 et 82.

(2) La caverne ou l'antre de Mané tirait son nom d'une des compagnes de sainte Hripsimè, qui ne suivit pas ces dernières en Arménie, et s'arrêta en cet endroit, sachant que « tous les lieux appartiennent à Dieu » (Moïse de Khorène, l. II, ch. 91). On ignore quel nom portait originairement la montagne où se trouvait l'antre de Mané. Au douzième siècle, les Arméniens nommaient cette montagne le mont Sebouh, et le géographe Vartan lui donne le nom de Kohanam « je rends grâce » (*Géogr.*, dans St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pag. 432-433), qui est une épithète donnée par le peuple à toute montagne élevée.

ἀλλ' ἐπὶ πλείστῳ οἰκειούμενος. Εὑρηκὼς δέ τινας, προσπελάσαι ἑαυτῷ πεποίηκεν καὶ κατηχήσας αὐτοὺς, ἐδίδαξεν τὴν εὐαγγελικὴν λειτουργίαν, καὶ τοὺς ἐπερχομένους πειρασμοὺς ἀνδρείως φέρειν. Οὗτος δὲ φωστὴρ γενόμενος καὶ ὑπερεκλάμψας, ἐγνώσθη Θεῷ καὶ ἀνθρώποις. Περὶ τούτων ἀκριβέστερον μαθὼν Τηρηδάτιος ὁ βασιλεὺς, ἐν τάχει καὶ ἀνυπερθέτως ἀπέστειλε τρεῖς τῶν ἐνδοτάτων ἀρχόντων μετὰ θείων γραμμάτων, ἵνα τοὺς δύο υἱοὺς Γρηγορίου κομίσωσιν αὐτῷ.

§ 160. Τῶν δὲ πεμφθέντων παρὰ τοῦ βασιλέως ὁ πρῶτος, στρατοπεδάρχης πάσης τῆς μεγάλης Ἀρμενίας, ὁ δεύτερος, Τασάτης Ἀσουκώων πατρίδος ἄρχων, ὁ τρίτος Δατᾶς, ὁ προμηνυτὴς τοῦ βασιλέως.

Παραγενόμενοι οὖν οὗτοι ἐν τῇ Καππαδοκῶν χώρᾳ, εὗρον τὸν Οὐρθάνην ἐν τῇ Καισαρέων πόλει. Ὁ δὲ ἅγιος Ἀρωστάκης ᾤκει ἐν ταῖς ἐρήμοις ἀναχωρητὴς, ὅστις οὐκ ἐπείθετο χωρισθῆναι τῆς ἡσυχίας, καὶ συνελθεῖν αὐτοῖς, εἰ μὴ ἐγεγόνει συνέλευσις πλήθους χριστιανῶν· οἳ καὶ πάντα ποιήσαντες, ἐποίησαν ἅμα αὐτοῖς συνελθεῖν αὐτὸν, φάσκοντες· Βέλτιόν σοι ὑπάρχει ὁ κόπος τῆς τοῦ Θεοῦ ἐργασίας ἢ περιμονία τῆς ἐν τῇ ἐρήμῳ κατοικίας. Προπέμπουσιν οὖν αὐτὸν σὺν τῷ ἰδίῳ ἀδελφῷ. Οἱ δὲ ἀπεσταλμένοι, παραγενόμενοι ἐν τῇ Ἀρμενίων χώρᾳ, τοὺς δύο υἱοὺς Γρηγορίου παρέστησαν τῷ βασιλεῖ· οὓς δεξάμενος ὁ βασιλεὺς, σὺν αὐτοῖς εἰς ἐκζήτησιν τοῦ ἁγίου Γρηγορίου ἐξῆλθεν, ὅπου δὴ εὕροι· καὶ ἐλθὼν εὑρίσκει αὐτὸν ἐν τῇ Δαραναλητῶν πατρίδι, ἐν τῷ ὄρει τῷ καλουμένῳ Μαναάρχ, ἐν τῇ ἐρήμῳ. Παρεκάλεσεν οὖν ὁ βασιλεὺς Τηρηδάτιος τὸν ἅγιον Γρηγόριον, Ἀνθ' ὧν, φησὶν, οὐκ ἠβουλήθης παραμεῖναι ἡμῖν, ἀγαπήσας τὴν ἐρημίαν καὶ

Cum vero quosdam invenisset, illos ad se jussit accedere, eosque instruendo evangelicum ministerium docuit, et irruentes tentationes fortiter tolerare. Hic ergo lumen effectus, et supra modum resplendens, notus erat Deo et hominibus. De hisce autem cum accuratius instructus esset rex Teredatius, continuo sine dilatione tres ex principibus familiarissimis cum divinis litteris misit, ut duos Gregorii filios ad se perducerent.

§ 160. Primus ex missis a rege præfectus erat castrorum totius magnæ Armeniæ : secundus Tasates, princeps provinciæ Asucoorum : tertius Datas, prænuntius regis.

Ubi ergo hi advenerant in provinciam Cappadocum, Urthanem invenerunt in civitate Cæsareensi. At sanctus Arostaces habitabat anachoreta in locis desertis; neque is consensit ad discedendum ex solitudine et cum illis proficiscendum, nisi ubi factus fuerat conventus multorum christianorum. Hi omnia molientes, effecerunt, ut una cum illis discederet, dicentes : Utilior tibi est labor in opere Dei, quam perseverans habitatio in eremo. Itaque ipsum cum fratre suo dimittunt. Qui vero erant missi, postquam advenerant in Armeniam, duos Gregorii filios regi stiterunt. His acceptis, rex cum illis profectus est ad quærendum sanctum Gregorium, ubicumque eum posset invenire : veniensque eum reperit in provincia Daranaletarum, in monte cui nomen Manaarch, in loco solitario. Quapropter rex Teredatius hortatus est sanctum Gregorium, dicens : Quandoquidem noluisti nobiscum manere, quod ames solitudinem et vitam monasticam,

Digitized by Google

sentir à rester avec lui par amour de la vie solitaire, de consacrer évêque son saint fils Rhesdaguès qu'il lui avait amené. Grégoire le consacra évêque à sa place, d'après ces paroles de l'Écriture : « Au lieu des pères, les enfants seront comme princes de la terre (1). »

[§ 161.] Car, plus que son père, celui-ci démontra sa doctrine du vivant de son père ; et puis il lui succéda et monta sur le siége du patriarcat de la Grande Arménie (2). Puis le grand Grégoire lui-même s'en alla dans les pays qu'il avait organisés et dans les provinces de l'Arménie qu'il avait instruites, pour consoler, fortifier, renouveler, confirmer.....

CXXV.

[§ 163.] Dans ce temps-là, Constantin, fils du roi Constance (3), régna en Espagne et en Italie, et il crut en Dieu, Créateur du ciel et de la terre, et dans le Verbe son fils unique, et dans le saint Esprit de sa divinité. Il rassembla une nombreuse armée sur les rivages du grand Océan, et il les adjura tous de croire à la vérité, en écoutant les oracles d'un Dieu unique, et que tous, comme une seule nation parfaite, glorifiassent Dieu. Se confiant en Dieu, il marcha contre les rois païens, et en peu de temps les mit tous en déroute ; il renversa, par la puissance de la Croix du Christ, les rois impies et scélérats Dioclétien, Marcien (4), Maximien, Lucien (5) et Maxence, et il extermina toute la race des rois impurs et païens. Il releva également les églises ruinées et les autels détruits de la maison du Seigneur ; il mura les endroits où les saints avaient été martyrisés et il multiplia la gloire des bienheureux martyrs. Il augmenta l'honneur des prêtres de Dieu ; il établit la paix par toute la terre, en détruisant le scandale, afin

(1) *Psalm.* XLIV, 17.

(2) Saint Grégoire monta sur le trône pontifical de l'Arménie vers l'an 303 ou 304 de notre ère. Son fils cadet Rhesdaguès le remplaca en 306, et occupa le patriarcat jusqu'en 314, époque à laquelle le fils aîné de Grégoire, Verthanès, succéda à son frère.

(3) Constantin 1er le Grand, fils de Constance Chlore.

(4) Le nom de Marcien, qui régna de l'an 450 à 457, est une preuve manifeste des retouches et des interpolations qu'a subies le texte d'Agathange ; et même, on peut conclure que le texte qui nous est parvenu est postérieur de plusieurs siècles à la rédaction primitive. Il paraît évident que les noms de ces empereurs n'ont pu être cités qu'après la réunion du concile œcuménique de Chalcédoine, qui amena la séparation des Églises d'Orient et d'Occident.

(5) Il est probable que le nom de Lucien est une faute de copiste pour Licinius, que le grec appelle Licinianus.

τὸν μοναστικὸν βίον, χειροτόνησον ἡμῖν ἐπίσκοπον τὸν ἅγιον υἱόν. Ἀρωστάκην ἀντὶ σοῦ. Ὃ δὴ καὶ πεποίηκεν αὐτὸς, κατὰ τὸ γεγραμμένον· Ἀντὶ τῶν πατρῶν σου ἐγενήθησαν οἱ υἱοί σου. Καταστήσεις αὐτοὺς ἄρχοντας ἐπὶ πᾶσαν τὴν γῆν.

§ 161. Οὗτος ὁ Ἀρωστάκης, ὑπερβαλλόντως κάλλιστος εὑρεθεὶς, ἐπλεόνασε τὴν διδασκαλίαν ὑπὲρ τὸν πατέρα, καὶ μετ' αὐτὸν κρατήσας τοῦ πατρικοῦ τόπου, παρέλαβε τοὺς οἴακας τοῦ καθολικοῦ θρόνου τῆς μεγάλης Ἀρμενίας. Τότε καὶ αὐτὸς ὁ ἅγιος Γρηγόριος ἐκπορεύεται περιελθεῖν τοὺς τόπους, καὶ τὰς διαταγὰς τῶν μαθητευομένων περιεργάσασθαι, ὅπως παραμυθήσηται αὐτοὺς, καὶ χαροποιήσῃ, καὶ πλεῖον στηρίξῃ.

protepiscopum nobis manuum impositione constitue sanctum filium tuum, Arostacen. Id sane et ipse fecit, secundum quod scriptum est : Pro patribus tuis nati sunt tibi filii : constitues eos principes super omnem terram.

§ 161. Hic Arostaces quam optimus repertus, prædicationem multiplicavit supra patrem, et post ipsum in paternum elevatus locum, suscepit administrationem catholici solii magnæ Armeniæ. Tunc et ipse sanctus Gregorius egressus est, circumiturus tractus, ad dispositiones discipulorum curiose perficiendas, ut eos consolaretur, eis gratificaretur eosdemque magis confirmaret.

CAPUT QUINTUMDECIMUM.

Laus Constantini imperatoris, quem cum Gregorio invisit Teredates. Concilium Nicænum cui interest Gregorii filius : perseverantia sancti in bono usque ad mortem. Fides scriptoris.

§ 163. Τούτων δὲ οὕτως ἐχόντων, ἐν τοῖς καιροῖς ἐκείνοις ἐβασίλευσεν Κωνσταντῖνος, υἱὸς Κωνσταντίου βασιλέως, ἐν τῇ χώρᾳ τῶν Σπανιῶν καὶ Γαλλιῶν, καὶ ἐπίστευσεν εἰς Θεὸν, τὸν ποιητὴν οὐρανοῦ καὶ γῆς, καὶ εἰς τὸν αὐτοῦ Υἱὸν, τὸν λόγον τοῦ Θεοῦ, τὸν μονογενῆ, καὶ τὸ ἅγιον Πνεῦμα τῆς θεότητος αὐτοῦ. Οὗτος, συναθροίσας ἄπειρον πλῆθος ἐπὶ τὴν μεγάλην

§ 163. Cum hæc sic se haberent, illis temporibus imperabat Constantinus, filius Constantii imperatoris, in regione Hispaniarum et Galliarum : crediditque in Deum factorem cœli et terræ, et in Filium ejus unigenitum, verbum Dei, et in sanctum Spiritum divinitatis ejus. Hic collecta immensa multitudine ad mare magnum, quod

Digitized by Google

que personne ne chancelât dans la voie du Seigneur. Il renversa les temples impies des démons; et ces mêmes démons avec leurs ministres prirent la fuite et disparurent. Il combla d'honneurs et de présents ceux qui n'avaient cessé de vivre dans le culte vrai et pieux de Dieu.

[§ 164.] C'est pourquoi il remporta sur tous la victoire, parce qu'il avait la bannière de la croix et que, par ses édits, il répandit dans l'univers le ferme commandement de la vérité, pour que les hommes restassent fermes dans la foi reçue de Dieu: imposant à tous de vivre religieusement avec la lumière puissante de la foi divine. Ainsi il dispersait les cohortes des ténèbres et domptait toutes leurs forces. Mais ceux qui consentaient à se faire les adorateurs de la vérité devenaient ses amis, et, en les honorant, il les appelait auprès de lui. De cette manière, ayant acquis la puissance sur les hommes, il établit sa domination et il disait avec raison que son royaume était fondé par Dieu. Il devint si pieux et si constant que, tous les jours de sa vie, un ange lui apparut et le bénissait chaque matin, en prenant le signe du Christ de sa couronne, et le lui posait sur le front. Ainsi le bienheureux et admirable Constantin voyait l'ange céleste son ministre; et lui, le véritable adorateur et l'ami de Dieu toujours victorieux, offrait au Christ sa pourpre royale, confirmait son royaume dans la foi, et établissait dans toutes les églises la croyance à la vérité.

θάλασσαν, τὴν ἐν τῷ Ὠκεανῷ, τοῦτον τὸν λόγον τὸν περὶ τῆς πίστεως πᾶσι διέθετο, ἵνα ὁμοθυμαδὸν πάντες τῇ ἀληθείᾳ πάντες πιστεύσωσιν (f. πιστεύσωσιν, πάντες), ἐν ἑνὶ θεολόγῳ φθόγγῳ ἐπὶ τὸ αὐτὸ τὰς ἐντολὰς τοῦ Θεοῦ ἐπιτελοῦντες, ὥστε ἑνὸς Θεοῦ προσκυνητὰς γενέσθαι· καὶ θαῤῥήσας τῷ Θεῷ τὰ τῶν Ἑλλήνων βασιλέων ὥρμησεν, καὶ εὐθέως ἐξολοθρεύσας ἀπώλεσεν πάντας, διὰ τῆς δυνάμεως τοῦ δεσποτικοῦ σημείου, τοὺς ἀκαθάρτους καὶ παρανόμους βασιλεῖς, τὸν Διοκλητιανὸν καὶ Μαρκιανὸν καὶ Μαξιμιανὸν καὶ Λικινιανὸν καὶ Μαξέντιον, καὶ πᾶν ἀκάθαρτον γένος τῶν ἐθνικῶν βασιλέων ἐξῆρεν ἐκ μέσου, καὶ ᾠκοδόμησεν ἐκκλησίας, καὶ τὰ κατεστρεμμένα θυσιαστήρια ἔστησεν ἐν τοῖς οἴκοις τοῦ Θεοῦ. Ἐξεδωμάτωσεν δὲ καὶ μαρτύρια, καὶ ἐπλήθυνε τοὺς λειτουργοὺς αὐτῶν, προσέθηκέν τε τιμὴν καὶ τοῖς ἱερεῦσι τοῦ Θεοῦ. Καὶ ἐποίησεν εἰρήνην τοῖς ἐπιγείοις, καὶ ἐξῆρεν ἐκ μέσου τὰ σκάνδαλα, ἵνα μηδεὶς ἐν μηδενὶ προσκόψῃ εἰς τὴν θεϊκὴν πορείαν. Κατέστρεψεν δὲ καὶ τὰ βδελυκτὰ ἱερὰ τῶν δαιμόνων, καὶ τοὺς ὑπηρέτας αὐτῶν φυγάδας ποιήσας ἐξήλειψεν. Δῶρα δὲ καὶ τιμὴν ἐχαρίσατο τοῖς ἐν τῇ ἀληθινῇ θεοσεβείᾳ ἐμμείνασιν, καὶ μὴ ἀφισταμένοις τῆς εὐθύτητος.

§ 164. Τούτου οὖν ἕνεκεν ἐχαρίσθη αὐτῷ νίκη πρὸς πάντας. Ἀνεδέξατο γὰρ εἰς αὐτὸν καὶ τὸ σημεῖον, τὸ τοῦ ἀεὶ νικῶντος σταυροῦ, καὶ τὰ προστάγματα τῆς ἀληθινῆς ἐντολῆς, καὶ ἐμμένειν ἐν τῇ ἑδραίᾳ πίστει τοῦ Κυρίου ἐπηγγείλατο, καὶ ταύτην διὰ γραμμάτων εἰς τὴν οἰκουμένην ἥπλωσεν. Ἐξέπληξεν δὲ πάντας τῇ ἀνικήτῳ δυνάμει διὰ τῆς φωτοφόρου πίστεως, καὶ εὐσεβῶς τῷ δεσπότῃ αὐτοῦ προκείμενος διετέλεσεν. Οὕτως ὑπερισχύσας ἐφυγάδευσε τὴν στρατιὰν τοῦ σκότους, καὶ ἀνώτερος πάντων ἐγένετο. Τοὺς δὲ ὑποταγέντας τῇ προσκυνήσει τῆς ἀληθείας, ὡς φίλους, μετὰ πλείστης τιμῆς οἰκείους ἑαυτῷ ἐποίει, καὶ τούτῳ τῷ τρόπῳ πάντων τῶν ἀνθρώπων δυνατώτερος εὑρεθεὶς τὴν ἰδίαν βασιλείαν παρὰ τοῦ Θεοῦ δεδομένην ὄντως βασιλείαν ἡγεῖτο. Ἐπὶ τοσοῦτον δὲ προέκοψεν ἐν τῇ εὐαρεστήσει τοῦ Θεοῦ, ὥστε πάσας

est Oceanus, de ratione fidei coram omnibus egit, ut uno omnes essent animo, omnes veritati crederent, consono sermone de Deo omnes simul præcepta Dei perficerent, omnesque unius Dei fierent adoratores. Confisus porro de Deo, imperatorum gentilium ditionem invasit, et brevi tempore per virtutem signi Dominici penitus exterminavit immundos et injustos imperatores Diocletianum, et Marcianum, et Maximianum, et Licinianum, et Maxentium, omneque immundum gentilium imperatorum genus de medio sustulit, et ædificavit ecclesias, altariaque eversa in Dei ædibus erexit. Construxit similiter sacras martyrum ædes, earumque ministros multiplicavit; et Dei sacerdotum auxit honorem. Pacem terræ tribuit, et offendicula e medio abstulit, ut nullus ulla in re laberetur contra institutum divinum. Evertit autem et abominanda sacra dæmonum, eorumque ministros fugatos obliteravit. Dona vero et honorem impertiebat illis, qui in vero Dei cultu permanserant, et a via recta non erant aversi.

§ 164. Horum ergo causa eidem contra omnes data est victoria. Nam ille acceperat signum crucis semper vincentis, veræque legis præcepta; et pollicitus est se mansurum in firma Domini fide, et hanc litteris per orbem declaravit. Omnes autem attonitos reddidit insuperabili virtute fidei luciferæ, et pie Domino suo subjectus vitam traducebat. Sic supra modum confortatus agmen tenebrarum fugabat, et omnibus fiebat major. Illos vero, qui se veritatis cultui subjecerant, tanquam amicos, maximo cum honore familiares sibi faciebat, et hoc modo omnibus factus potentior, imperium sibi a Deo datum vere imperium existimabat. Tantum vero proficiebat in gratia Dei, ut omnibus diebus vitæ suæ angelos haberet sibi ministrantes, et diadema Christi signo distinctum

Digitized by Google

CXXVI.

[§ 165.] Alors cette grande nouvelle arriva dans la Grande Arménie, à la cour arsacide de Tiridate, roi de la Grande Arménie. Celui-ci, l'ayant apprise, offrit au Seigneur de tous des louanges infinies, et, avec les témoignages d'une immense joie, il remerciait celui qui, dans tous les pays, glorifiait son saint nom. Après qu'il eut pris des renseignements, le grand roi des Arméniens tint conseil pour entreprendre son voyage. Ayant fait ses préparatifs, il prit avec lui le grand archevêque Grégoire, son fils Rhesdaguès, l'évêque Albin, et les quatre préfets de sa cour qu'on appelait ptiachtchkh de la milice : le premier, le commandant des frontières de Nor-Schirag; le second, le commandant des pays de l'Assyrie; le troisième, celui des pays arabes; le quatrième, celui des pays des Massagètes; de plus, le grand prince de la race d'Ankegh, le thakatir, chef de la cavalerie, et le généralissime, prince de Mog (1), le prince de Siounik, le prince des Reschdouni, le prince de la race de Makaz (2), le gouverneur de Schahab, et le surintendant des chasses royales. En outre il emmena beaucoup d'autres grands et soixante-dix-mille soldats d'élite, [§ 166.] et il s'en alla de la ville de Vagharschabad dans la province d'Ararat, et arriva aux frontières des Grecs. Il traversa avec une grande

(1) La province de Mog, limitrophe de celle d'Aghdsnikh, à l'est du Tigre, dans les montagnes du Kurdistan, répond à l'ancienne Moxoène d'Ammien Marcellin (liv. XXV, ch. 7). Les princes de Mog se succédèrent pendant plusieurs siècles dans cette province, et leurs descendants régnaient même dans le pays au commencement du dixième siècle (Jean Cathol., *Hist d'Arm.*, ch. 116, pag. 291 de la trad. de St-Martin).

(2) Le grec dit ἀπογράφοντα ἄρχοντα qui semble indiquer un chancelier. Les Mékhitaristes, dans les notes jointes à l'édition italienne d'Agathange (pag. 192, note 2), émettent l'opinion que cette indication cache peut-être le titre que portait Agathange, qui était secrétaire du roi. Toutefois le texte arménien, qui est très-différent en cet endroit, n'autorise cette supposition qu'avec une extrême réserve.

τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς αὐτοῦ ὑπ' ἀγγέλων ὑπηρετεῖσθαι, καὶ τὸ σημειόχριστον διάδημα ἐπὶ τῆς κεφαλῆς κατὰ πρωῒ ἐπιτιθέναι. Οὕτως θεωρῶν οὐράνιον ἄγγελον τῇ ἰδίᾳ ὑπηρεσίᾳ ὁ μακαρίτης, ποθεινότατος πᾶσιν ἐγένετο ὁ εὐσεβέστατος βασιλεὺς Κωνσταντῖνος· ὃς καὶ τὴν ἰδίαν ἁλουργίδα τῷ Χριστῷ προσανέθηκε. Διὰ γὰρ τῆς ἐνούσης αὐτῷ θεοσεβείας πάντας ὑπερνικήσας, ἔστησε τὴν βασιλείαν αὐτοῦ ἐν πίστει, καὶ ἐν πάσαις ταῖς ἐκκλησίαις ἐβεβαίωσε τὴν ἀληθινὴν πίστιν.

§ 165. Τούτων δὲ ἀκουστῶν γενομένων ἐν τῇ Ἀρμενίων χώρᾳ, καὶ ἐν τῷ παλατίῳ τῆς βασιλείας τῶν Ἀρσακιτῶν πρὸς Τηριδάτιον βασιλέα τῆς μεγάλης Ἀρμενίας, πολλὴν εὐχαριστίαν προσενέγκας τῷ Θεῷ, μετὰ πλείστης χαρᾶς καὶ εὐφροσύνης εὐλόγησεν τὸν Κύριον, ὅτι ἐν πάσῃ τῇ γῇ δοξάζεται τὸ πανάγιον αὐτοῦ ὄνομα. Ὅτε οὖν ἤκουσε τοιαῦτα ὁ βασιλεύς, ἐβουλεύσατο μετὰ σπουδῆς πορευθῆναι πρὸς αὐτὸν, καὶ ἕτοιμος γενόμενος παραλαμβάνει τὸν μέγαν ἀρχιεπίσκοπον Γρηγόριον, καὶ τὸν υἱὸν αὐτοῦ Ἀρωστάκην ἐπίσκοπον, καὶ ἀπὸ τῶν περὶ αὐτὸν ἐνδόξων τοὺς τέσσαρας τιμιωτάτους τοῦ ἰδίου παλατίου, τὸν πρῶτον τοποκράτορα ἀπὸ Νορσιρέων μερῶν, τὸν δεύτερον τοποκράτορα ἀπὸ τῶν τῆς Ἀσσυρίας μερῶν, τὸν δὲ τρίτον ἀπὸ τῶν Ἀρουαστῶν μερῶν, τὸν δὲ τέταρτον ἀπὸ τῶν Μασαχοῦ τῶν Οὔννων μερῶν, καὶ τὸν μέγιστον ἄρχοντα τοῦ οἴκου τῶν λεγομένων Ἀγγελιτῶν, καὶ τὸν στέφοντα τὸν βασιλέα ἄρχοντα, Ἄσπετ λεγόμενον, καὶ τὸν στρατοπεδάρχην τὸν μέγαν, καὶ τὸν ἄρχοντα Μακιτῶν, καὶ τὸν ἄρχοντα Συνιστῶν, καὶ τὸν ἄρχοντα Ῥεστουνιτῶν, καὶ ἀπογράφοντα ἄρχοντα, καὶ τὸν ἐθνάρχην Σαπιανῶν, καὶ τὸν ἄρχοντα Πασκαπετέων,

matutino tempore capiti suo imponentes. Cum autem religiosus imperator Constantinus ita paratum ad sibi ministrandum perspiceret cœlestem angelum, beatus ille omnibus factus est desideratissimus : qui et purpuram suam Christo obtulit. Cum enim pietate sibi insita omnes superaret, per fidem imperium suum constituit, et in omnibus ecclesiis veram fidem stabilivit.

§ 165. Ubi hæc innotuerant in regione Armenorum, et in palatio regni Arsacidarum Tiridatio regi magnæ Armeniæ, multis Deo gratiis actis, maxima cum lætitia et exsultatione benedixit Domino, quod in omni terra glorificaretur sacrosanctum nomen ejus. Quando igitur talia rex audivit, consilium cepit ipsum studiose invisendi : factusque ad iter paratus comites assumpsit magnum archiepiscopum Gregorium et filium ejus Arostacen episcopum, et ex viris apud se honoratis quatuor palatii sui honoratissimos : primum Norsireorum tractus præfectum, secundum Assyriæ partium præfectum, tertium tractus Aruasparum, quartum Masachi partium Hunnorum; et principem domus eorum, qui nominantur Angelitæ; et principem, qui diadema regi imponit, Aspet vocatum; et magnum castrorum præfectum, et ducem Macitarum, et ducem Synistarum, et ducem Restunitarum, et scribam principem, et præfectum gentis Sapianarum, et præfe-

Digitized by Google

allégresse beaucoup de pays, et reçut de grands honneurs et des marques de respect dans toutes les villes. Beaucoup de princes venaient à sa rencontre et lui offraient leurs respectueux hommages. Ainsi, voyageant promptement et par terre et par mer, ils arrivèrent enfin en Italie, dans la province des Dalmates (1), et à la ville capitale de Rome. Aussitôt l'avis en fut donné au palais royal. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, le roi sacré par Dieu et le digne possesseur de ce trône, Constantin, avec le pontife, grand archevêque de la ville royale, Sylvestre (Selpestros) (2), les honorant d'une grande estime, et avec toutes les marques de l'allégresse, les firent reposer quelque temps dans la ville universelle. Puis le pieux roi Constantin, rempli d'admiration, demanda au roi Tiridate de quelle manière lui était arrivé le miracle de Dieu. Et Tiridate raconta devant l'empereur tous les biens qu'il avait reçus de Dieu, et n'eut pas honte de rappeler le châtiment qui l'avait changé en bête sauvage; la pieuse résignation des saintes martyres, ce qui arriva, et l'endroit où elles reposaient actuellement. Et il montrait au roi Grégoire lui-même, et lui disait: « C'est l'homme par le moyen duquel nous avons connu la bonté de Dieu. » Et il raconta ses souffrances et les miracles prodigieux qu'il accomplit.

[§ 167.] L'empereur (Gaiser) Constantin, dans l'admiration, se prosterna et s'agenouilla devant Grégoire pour recevoir sa bénédiction et lui rendit des honneurs comme au confesseur du Christ, autant qu'il le méritait. Il montra aussi au roi

(1) Les historiens anciens de l'Arménie donnent assez souvent le nom de Dalmates aux Latins, probablement parce qu'à cette époque, il y eut plusieurs empereurs d'origine illyrienne.

(2) Le texte grec l'appelle Eusèbe, ce qui est une faute des copistes.

καὶ πλείστους τῶν ἄλλων μεγάλων, καὶ ἑβδομήκοντα χιλιάδας ἐκλεκτῶν στρατοπέδων.

§ 166. Ἐξελθὼν οὖν Ἀραρὰτ τῆς πατρίδος, καὶ Οὐαλαρσαπὰτ τῆς πόλεως, ἐπέρασεν εἰς τὰ μέρη τῆς Ἰωνίας. Πολλὰς δὲ ἡμέρας διανύσας ἐν πλείστῃ εὐφροσύνῃ καὶ τιμῇ καὶ ἑτοιμασίᾳ κατὰ τὰς πόλεις ὑπὸ πάντων τῶν ἀρχόντων μετὰ μείζονος ὑποδοχῆς διὰ γῆς τε καὶ θαλάσσης ἐπειγόμενος, ἔφθασεν ἐν τῇ χώρᾳ τῶν Ἰταλῶν, εἰς τὴν βασιλεύουσαν πόλιν τῶν Ῥωμαίων· καὶ περὶ τοῦτο παραυτίκα ἐμηνύθη ἐν τῷ βασιλικῷ παλατίῳ. Ἀκούσας δὲ ὁ θεοσεβέστατος βασιλεὺς καὶ τιμιώτατος τῶν βασιλέων Κωνσταντῖνος, καὶ ὁ ἀρχιεπίσκοπος, εἰσπορευόμενος ἐν τῷ αὐτοῦ παλατίῳ πάντοτε, ὁ καλούμενος Εὐσέβιος, μετὰ μεγίστης τιμῆς καὶ ἀγάπης ἐξῆλθον εἰς ἀπάντησιν αὐτῶν, καὶ ἡτοίμασαν ξένια ἐν τῇ αὐτῇ οἰκουμένῃ πόλει, ὅπως ἀναπαύσηται ἀπὸ τοῦ μήκους τῆς ὁδοιπορίας. Θαυμάσας οὖν ὁ θεοφιλέστατος Καῖσαρ Κωνσταντῖνος, ἐπηρώτα τὸν βασιλέα Τηρηδάτιον, λέγων· Πῶς πρὸς σὲ τὰ θαυμάσια τοῦ Θεοῦ γέγονεν, ἀδελφέ; Ὁ δὲ διηγήσατο πάντα ἀκριβῶς ἐπὶ τοῦ Καίσαρος τὴν παρὰ τοῦ Θεοῦ γεγενημένην φιλανθρωπίαν, καὶ τὴν τιμωρίαν τοῦ γενέσθαι ἐν μορφῇ κτηνῶν ἀνεπαισχύντως ἐξαγγείλας, καὶ τὴν ὑπομονὴν τῶν ἀθλοφόρων μαρτύρων, καὶ πάντα τὰ πεπραγμένα λεπτομερῶς ἐξειπών· καὶ τὸν παρεστῶτα μέγαν Γρηγόριον ἐπὶ τοῦ Καίσαρος ἀποδεικνύων, Οὗτός ἐστιν, ἔφη, ὁ ἀνὴρ, δι' οὗ ἡμεῖς ἐγνωμεν τὴν φιλανθρωπίαν τοῦ Θεοῦ, καὶ περὶ τοῦ (l. τῆς τοῦ) ἀνδρὸς καρτερίας καὶ ὑπομονῆς, καὶ τῶν σημείων καὶ θαυμάτων δι' αὐτοῦ γενομένων.

§ 167. Διὸ ὑπερθαυμάσας ὁ θειότατος Καῖσαρ Κωνσταντῖνος, καὶ ταπεινώσας ἑαυτὸν, ἔπεσεν εἰς τοὺς πόδας τοῦ ἁγίου Γρηγορίου, ἵνα εὐλογηθῇ παρ' ctum Pascapeteorum; plurimosque ex aliis magnatibus et septuaginta millia electorum militum.

§ 166. Egressus ergo a provincia Ararat et civitate Valarsapat, transivit in provinciam Ioniæ. Multos autem transigens dies, magna cum voluptate, honore et apparatu in civitatibus ab omnibus præfectis una cum majore susceptione exhibitis, per terram et mare festinans, pervenit in provinciam Italicam, et in dominantem urbem Romam: et hac de re nuntius quam primum delatus est ad palatium imperiale. Ubi id intellexerat religiosissimus imperator et regum omnium honoratissimus Constantinus, et archiepiscopus, qui in ejus palatio semper versebatur, nominatus Eusebius, maximo cum honore et amore egressi sunt in occursum eorum, et in eadem illa orbis instar urbe præpararunt hospitia, ut requiescerent post iter longissimum. Cum autem miraretur Dei amantissimus imperator Constantinus, interrogabat regem Teredatium, dicens: Quomodo Dei mirabilia in te facta sunt, frater? Ille vero coram imperatore accurate enarravit, nimirum exhibitam a Deo misericordiam, pœnamque inflictam, qua formam jumentorum induerant, sine pudore referens, et tolerantiam martyrum coronatorum, omniaque facta enucleate exponens: adstantem vero magnum Gregorium imperatori ostendens, Hic est, inquiebat, vir ille, per quem cognovimus misericordiam Dei; narratque viri fortitudinem ac patientiam, signaque et miracula per eum patrata.

§ 167. Quapropter supra modum miratus, et humilians se divinissimus imperator, procidit ad pedes sancti Gregorii, ut sibi bene precaretur; ipsum vero postquam decenter

Digitized by Google

Tiridate de l'affection comme à un frère bien-aimé, avec une grande joie, surtout parce qu'il avait reconnu Dieu. Il fit alliance avec lui, ayant pour médiatrice la foi dans le seigneur Christ, pour qu'on observât entre les deux royaumes une amitié durable (1). Aussi le roi des Arméniens se confirmait encore davantage dans sa foi dans la Sainte-Trinité. Il raconta aussi comment les martyres de Dieu avaient été suppliciées. Puis l'empereur Constantin se mit également à raconter leur vie incomparable ; car il savait déjà combien elles étaient vertueuses, quand elles étaient dans leur patrie, et à quelle noble race elles appartenaient. Il raconta aussi les victoires que Dieu lui avait accordées, et comment il avait triomphé de tous les ennemis de la vérité : « Sache, mon frère, lui dit-il, que Dieu fait connaître sa miséricorde par toute la terre, afin que toutes ses créatures le connaissent et glorifient sa vérité, parce qu'il veut de tels adorateurs ! »

[§ 168.] Puis on leur fit de grands honneurs, on leur donna des subsistances, et on les entoura de la glorieuse pompe en usage à la cour, de prêtres et de nobles de la ville. On leur fit des présents et des cadeaux précieux, comme marque de respect et d'affection. Puis, prenant congé des Augustes, et étant salués par le saint catholicos, par le clergé et par les illustres seigneurs de la

(1) Beaucoup de critiques ont mis en doute le voyage de Tiridate et de S. Grégoire à Rome, bien que la relation de cet événement nous ait été transmise par la plupart des anciens écrivains profanes et religieux de l'Arménie. Cependant, comme ce fait a été passé sous silence par les historiens occidentaux, on s'accorde à le croire controuvé. Pour ce qui est de la Lettre d'alliance entre les deux souverains, arménien et romain, et entre le catholicos Grégoire et le pape Sylvestre, il paraît certain que ce document est apocryphe. On y rencontre en effet des mots empruntés au langage des Croisés, ce qui est la preuve manifeste que cette pièce est l'œuvre d'un écrivain contemporain des dernières guerres saintes. Pour entreprendre la critique des deux questions si épineuses du voyage de Tiridate en Occident et de l'antiquité de la Lettre d'alliance, il faudrait entrer dans de longues et minutieuses discussions qui nous entraîneraient trop loin. Nous dirons seulement que les Arméniens eux-mêmes révoquent en doute l'authenticité du voyage et de la lettre, comme on pourra s'en convaincre, en lisant le travail récent sur ce sujet de Garabed Chahnazarian, publié à Paris, en 1862 (en arménien), sous le titre de *Réfutation de la prétendue alliance entre saint Grégoire et saint Sylvestre.*

αὐτοῦ· πρεπόντως δὲ αὐτὸν τιμήσας, ὡς τοῦ Χριστοῦ ὁμολογητήν, ἀξίως καὶ τὸν βασιλέα Τηριδάτιον ἀδελφικῷ φιλήματι προσεδέξατο, καὶ ἠγάπησεν αὐτὸν, ὡς γνησιώτατον ἀδελφὸν, καὶ ὁμόψυχον, μάλιστα θεωρῶν αὐτὸν φιλόχριστον· καὶ διαθήκην πρὸς αὐτὸν διέθετο, μεσίτην ποιησάμενος αὐτῶν τὴν εἰς τὸν κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν πίστιν, ὅπως ἀπαραλείπτως ἡ φιλία μεταξὺ τῆς βασιλείας αὐτῶν εἰς τέλος διατηρηθείη· καὶ περισσῶς ἐβεβαίωσε τὸν βασιλέα τῆς Ἀρμενίας ἐν τῇ ὁμολογίᾳ τῆς ἁγίας Τριάδος. Περὶ δὲ τῶν παναγίων τοῦ Θεοῦ μαρτύρων Κωνσταντῖνος ὁ μέγας Καῖσαρ διηγήσατο, πῶς ἐν Ῥωμίᾳ οὖσαι ἐβίωσαν, καθὼς πάλαι περὶ αὐτῶν ἠπίστατο τὴν εὐάρεστον αὐτῶν τῷ Θεῷ πολιτείαν, καὶ πῶς συγγενίδες αὐτοῦ ὑπάρχουσαι, πάντων ὁμοῦ διὰ τὸν Χριστὸν κατεφρόνησαν. Ἐξεῖπεν δὲ αὐτῷ καὶ τὴν νίκην τὴν δοθεῖσαν αὐτῷ παρὰ τοῦ Θεοῦ πρὸς πάντας τοὺς ἐχθροὺς τῆς ἀληθείας, πῶς πάντων περιεγένετο, καί φησιν πρὸς αὐτόν· Γίνωσκε, ἀδελφὲ, ὅτι ὁ Θεὸς ἐν πάσῃ τῇ γῇ ἀποδείκνυσι τὸ ἔλεος τῆς δεσποτείας αὐτοῦ, ὅπως πάντα τὰ ποιήματα αὐτοῦ γνώσωνται αὐτὸν καὶ γένωνται προσκυνηταὶ τῆς ἀληθείας· τοὺς γὰρ τοιούτους προσκυνητὰς βούλεται.

§ 168. Μετὰ δὲ ταῦτα τιμηθέντες πρεπόντως ἀπὸ τῶν βασιλικῶν, καὶ τῶν ἐκκλησιῶν, καὶ τιμιωτάτων ἀρχόντων τῆς πόλεως ἐν δώροις μείζοσι, μετὰ πολλῆς εὐνοίας συνετάξατο τῷ θείῳ Αὐγούστῳ. Δεξάμενος δὲ ἀσπασμὸν καὶ ἀπὸ τοῦ ἀρχιεπισκόπου τῆς ἐκκλησίας, καὶ τῶν ἐνδοξοτάτων ἀρχόντων, ἐξῆλθεν μετὰ πάσης

honoravit, ut Christi confessorem, regem quoque Teredatium digne excepit fraterno osculo, eumque dilexit ut fratrem germanissimum et unanimum, maxime quod videret Christi amantem. Fœdus quoque cum eo inivit ; fidem in dominum nostrum Jesum Christum interponens, ut indesinenter amicitia inter regna eorum usque ad finem conservaretur. Abundantius etiam confirmavit regem Armeniæ in confessione sanctissimæ Trinitatis. De sanctissimis autem Dei martyribus narravit Constantinus magnus imperator, quo modo vixissent, quando erant in ditione Romana, qua ratione olim cognovisset earum vivendi modum Deo gratum ; quodque, cum ejus essent consanguineæ, omnia simul pro Christo reliquissent. Narravit victoriam sibi a Deo datam de omnibus veritatis inimicis, quo omnes superavisset modo ; eidemque dixit : Scito, frater, quod Deus in omni terra ostendat misericordiam dominationis suæ, ut ipsum omnes creaturæ ejus agnoscant, fiantque cultores veritatis : tales enim vult adoratores.

§ 168. Post hæc majoribus decore honorati donis, cum ab aulicis imperatoris, tum ab ecclesiis, tum a præcipuis urbis principibus, summa cum benevolentia valedixit divino Augusto. Accepta etiam salutatione benevola ab archiepiscopo ecclesiæ, et ab honoratissimis principibus,

Digitized by Google

ville, et étant montés sur un char comblé des souhaits de l'empereur, ils s'en allèrent avec une grande pompe et un grand cortége, pour commencer leur royal voyage. On les comblait d'honneurs dans toutes les villes, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés en Arménie, dans la province d'Ararat, à la ville de Vagharschabad, où étaient les chapelles des saintes martyres. Les ornements d'or donnés par l'empereur furent mis dans le tombeau des saintes. Ils élevèrent et ornèrent d'autres églises. Ensuite le grand Grégoire entreprit de rendre visite à ses premiers disciples, et il les confirmait dans la véritable instruction.

CXXVII.

[§ 169.] Ensuite le grand et auguste empereur Constantin ordonna à tous les évêques de se réunir dans la ville de Nicée. Alors le grand roi Tiridate et le saint catholicos Grégoire envoyèrent Rhesdaguès, muni de tout ce qui était nécessaire. Il arriva avec tous les évêques à ce grand concile de Nicée où fut exposée la croyance universelle qu'on devait accepter. On établit des règles définies, des canons invariables, suivant la divine volonté du Très-Haut. Et là, le grand empereur Constantin, étant entré, confessa sa foi, et, couronné de la bénédiction du concile, il laissa sa mémoire sur la terre, et dans les cieux il s'assura la récompense. Le bienheureux Rhesdaguès, étant reparti, arriva en Arménie avec la foi resplendissante, et avec les canons de Nicée, confirmés et acceptés par Dieu. Alors il présenta au roi et au saint catholicos le dépôt qu'il avait apporté. Saint

---

τιμῆς. Ἀναβιβάσαντες δὲ αὐτοὺς ἐν χρυσεμπάστοις ἅρμασιν, κελεύσαντος τοῦ Καίσαρος οὕτως, προεπέμποντο εὐπρεπῶς ἐπὶ τὴν βασιλικὴν ὁδόν. Λαμπρότατοι δὲ φανέντες πάσαις ταῖς πόλεσι, καὶ κατὰ τὸ βασιλικὸν ἀξίωμα παρὰ πάντων τιμηθέντες, ἔφθασαν εἰς τὴν τῶν Ἀρμενίων χώραν, ἐν πατρίδι Ἀραράτ, ἐν πόλει Οὐαλαρσαπάτ, ἔνθα τὰ κοιμητήρια ἦν τῶν μαρτύρων, φέροντες καὶ τὰ παρασχεθέντα δῶρα, χρυσὸν καὶ ἄργυρον καὶ τιμιώτατα σκεύη, ἐπὶ τῷ ἀναθέσθαι τῇ ὑπηρεσίᾳ τῆς τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας, καὶ τοῖς εὐκτηρίοις τῶν μαρτύρων. Ἔδωκεν δὲ καὶ ὁ μέγας Καῖσαρ εἰς τιμὴν τῶν μαρτύρων χρυσᾶ κειμήλια· οἱ δὲ καὶ προσανέθηκαν, καὶ πλέον τῆς ἰδίας ἐκκλησίας ἐκόσμησαν. Ὁ δὲ μέγας Γρηγόριος ἤρξατο περινοστεῖν τοὺς μαθητευομένους, καὶ ἐπὶ πλεῖον αὐτοὺς στηρίζειν τῷ ἀληθινῷ κηρύγματι.

§ 169. Τούτων δὲ οὕτως ἐχόντων, μετὰ ταῦτα ἐκέλευσεν ὁ μέγας Καῖσαρ Αὔγουστος Κωνσταντῖνος σύνοδον πάντων τῶν ἐπισκόπων γενέσθαι ἐν τῇ Νικαέων πόλει. Τότε ὁ μέγας βασιλεὺς Τηριδάτιος καὶ ὁ ἅγιος καὶ καθολικὸς Γρηγόριος παρασκευάσαντες ἀπέστειλαν τὸν Ἀρωστάκην ἐπίσκοπον, υἱὸν δὲ τοῦ ἁγίου Γρηγορίου, παραγενέσθαι ἐν τῇ Νικαέων πόλει μετὰ πάντων τῶν ἐπισκόπων, ἔνθα πάσῃ οἰκουμένῃ ἐξεδόθη ἡ ἀληθινὴ παράδοσις τῆς πίστεως, καὶ διατάξεις τῶν φωτοφόρων κανόνων, δεδομέναι εἰς εὐαρέστησιν τοῦ Θεοῦ τοῦ ὑψίστου. Ἐν ταύτῃ τῇ συνόδῳ εἰσελθὼν ὁ μέγας Καῖσαρ Κωνσταντῖνος, ὡμολόγησε τὴν ὀρθὴν πίστιν, καὶ παρὰ πάσης τῆς συνόδου εὐλογηθεὶς καὶ στεφθεὶς, τὸ ἐπαινετὸν ὄνομα ἐν τῇ γῇ κατέλιπεν, καὶ τὴν δικαιοσύνην ἐν τῷ οὐρανῷ προέπεμψεν. Ὁ δὲ μακαριώτατος Ἀρωστάκης ἤρχετο ἐλλαμφθεὶς ἀπὸ τῆς πίστεως τῆς ἁγίας καὶ θεοπρεπεστάτης συνόδου σὺν τοῖς κανόσι τῶν Νικαέων. Ἔφθασε δὲ ἐν

egressus est cum omni honore. Cum autem ipsos elevassent in currus auro distinctos, jubente sic imperatore, honorifice deduxerunt in viam regiam. Ubi vero in omnibus civitatibus magnificentissimi apparuerant, et pro regia dignitate ab omnibus fuerant honorati, pervenerunt in regionem Armeniæ, in provinciam Ararat, in urbem Valarsapat, ubi erant sepulcra martyrum. Afferebant autem obtenta dona, aurum et argentum, vasaque pretiosissima, ut ea offerrentur in ministerium ecclesiæ Dei, et oratoriorum martyrum. Dedit autem magnus imperator in honorem martyrum etiam ornamenta aurea; hi vero et obtulerunt, eaque oratoria magis, quam propriam ecclesiam, exornarunt. At magnus Gregorius cœpit invisere discipulos, eosque vera prædicatione magis confirmare.

§ 169. Hisce sic se habentibus, postea magnus Cæsar Augustus Constantinus jussit concilium omnium episcoporum congregari in urbe Nicæa. Tunc magnus rex Teredatius et sanctus et catholicus Gregorius, facta præparatione, miserunt Arostacen episcopum, filium sancti Gregorii, ut cum omnibus episcopis adesset in urbe Nicæa, ubi toti mundo edita est vera fidei traditio, conditaque depositio canonum luciferorum, ambæ ad placendum Deo altissimo. Hoc ingressus concilium magnus imperator Constantinus, confessus est rectam fidem, et ab omni concilio faustis precationibus honoratus et coronatus, laudabile nomen in terra reliquit, et justitiam præmisit in cœlum. At beatissimus Arostaces, illustratus fide sancti divinique concilii, venit cum canonibus Nicænorum patrum : pervenitque in Armeniam, ac regi et sancto

Digitized by Google

Grégoire, ayant fait quelques additions à ces canons (1) de concert avec le roi Tiridate, illumina son diocèse d'Arménie pour tous les jours de son existence.

[§ 171.].... De cette manière, passant en véritable apôtre tous les jours de sa vie, conformément aux préceptes qu'il avait reçus, il fit de même, d'année en année, jusqu'à sa mort (2). Et il était plongé et rayonnant dans l'amour du Christ.

[§ 172.] Nous, qui avons reçu de ta Majesté, ô Tiridate, l'ordre de tout exposer, comme il convient à un historien, nous n'avons pas écrit conformément aux règles de l'éloquence grecque, en disposant les événements avec art, mais nous avons regardé dans la divine Écriture, comme dans un miroir, les preceptes très-hauts inspirés au bienheureux Moïse, en vue d'écrire tous les faits pour les conserver aux siècles futurs. Ce commandement fut donné aussi à d'autres prophètes : « Prends, dit-il, une tablette polie et neuve et écris avec le style d'un écrivain courageux (3) », et ailleurs : « Écris cette vision sur une tablette et couche-la dans un livre, pour que quiconque la lira la comprenne facilement (4). Et David, parlant plus clairement, indique que les lois divines sont données en héritage à toutes les nations, et il dit ainsi : « Que ceci soit écrit pour la génération dernière (5). » Et ailleurs : « Le Seigneur racontera aux peuples par écrit (6) » ce qu'est venu accomplir le Sauveur de tous, le Christ, avec son gracieux commandement :

(1) Ces documents se trouvent dans les recueils de canons arméniens, dont il existe bon nombre de manuscrits dans les bibliothèques d'Edchmiadzin, Venise (Saint-Lazare), Paris, etc.

(2) On est étonné de ne trouver dans Agathange aucun détail sur la mort de S. Grégoire. Galanus, auteur d'un ouvrage fort remarquable, intitulé · *Conciliatio ecclesiæ armenæ cum romana*, en 3 vol. in-4°, raconte que S. Grégoire mourut dans des lieux solitaires, ignorés de tous, et que son corps fut trouvé par des bergers. Au temps de l'empereur Zénon, le saint apparut en songe à un ermite et lui commanda de prendre son corps et de l'ensevelir dans la ville de Thortan, ce que fit l'ermite. Zénon ordonna de le transporter ensuite à Constantinople, en ne laissant qu'une partie de ces reliques dans la première ville. Ces faits sont relatés dans le Bréviaire de l'ordre des frères prêcheurs, en arménien. Ce qui resta en Arménie des reliques de saint Grégoire fut partagé et placé dans de riches reliquaires ornés de pierres précieuses. Une partie fut déposée dans l'église patriarcale de Vagharschabad (Edchmiadzin), siége pontifical de saint Grégoire; l'autre, après différentes péripéties, fut déposée dans l'église du monastère patriarcal de Sis, en Cilicie. A Edchmiadzin on conserve aujourd'hui encore la dextre du premier patriarche de l'Arménie; et à Sis, j'ai vu moi-même, en 1852, l'autre bras de saint Grégoire enfermé dans une châsse d'argent en forme de bras (V. mon *Voyage en Cilicie*, p. 400). Pour ce qui est des reliques apportées à Constantinople, elles furent plus tard transférées en Italie, où elles furent déposées dans une église de Naples, appelée Saint-Liguor, corruption de Saint-Grigor ou Grégoire, appartenant à des moines bénédictins (Cf. Baronius, *Annot. ad Martyrol.*, 11 *junii et* 30 *sept.*).

(3) Isaïe, VIII, 1.

(4) Isaïe, XXX, 8. — Habac., 22.

(5) Psalm., CI, 19.

(6) Psalm., LXXXVI, 6.

τῇ τῆς Ἀρμενίας χώρᾳ, καὶ προσήνεγκε τῷ βασιλεῖ καὶ τῷ ἁγίῳ ἀρχιεπισκόπῳ τὴν ἐνεχθεῖσαν παράδοσιν. Ἐν ταύτῃ οὖν τῇ πίστει ὁ ἅγιος Γρηγόριος καὶ τοῖς κανόσι φωτίσας τὴν κληρωθεῖσαν αὐτῷ χώραν τῆς Ἀρμενίας, συμπράττοντος δὲ καὶ τοῦ βασιλέως Τηριδάτου, πάσας τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς αὐτοῦ ἐφωταγώγησε πάντας.

§ 171..... Τούτῳ οὖν τῷ τρόπῳ πάσας τὰς ἡμέρας τῆς ζωῆς αὐτοῦ ἀποστολικῶς διάγων, ἠκολούθει τοῖς παραγγέλμασι τῶν παραδεδωκότων. Τοῦτο ποιήσας μετὰ τῆς τελευτῆς αὐτοῦ ἐν πάσῃ ψυχῇ ἐγκατέθετο τὴν τοῦ Χριστοῦ φωταγωγοῦσαν ἀγάπην.

§ 172. Ἡμεῖς δὲ, καθὼς ἐδεξάμεθα τὴν διάταξιν τοῦ σοῦ κράτους, ἄριστε βασιλέων Τηριδάτιε, συγγράφειν τὰ ὑπομνήματα, ὡς χρηστοὺς χρονογραφίας τόμους, διελύψαμεν (l. διελύσαμεν) καὶ κατὰ τὸν τύπον τῆς ἑλληνικῆς παιδεύσεως ἀκολούθως τὰ πάντα συνεγραψάμεθα. Προσεσχηκότες δὲ καὶ, ὡς ἐν ἐσόπτρῳ, τῇ θεϊκῇ παραδόσει καὶ τῇ δεδομένῃ ἐντολῇ τῷ μεγάλῳ Μωϋσεῖ, ὅστις παραγενόμενος περὶ πάντων τῶν γενομένων πραγμάτων τὰ θεϊκὰ προστάγματα παρέδωκεν

archiepiscopo attulit stabilitam traditionem. Hac igitur fide hisque canonibus sanctus Gregorius illuminavit commissam sibi Armeniæ regionem, rege Teredatio opem afferente, et sic omnibus vitæ suæ diebus lumen omnibus attulit.

§ 171..... Hoc ergo modo omnes vitæ suæ dies apostolice transigens [sanctus Gregorius] sequebatur præcepta eorum, qui ea tradiderant. Cum vero ista fecisset, post obitum suum tota anima sua induit illuminantem Christi amorem.

§ 172. Nos vero, quemadmodum accepimus præceptum potentiæ tuæ, optime regum Teredati, conscribendi commentarios, velut utiles descriptionis temporum tomos, debitum solvimus, et ad similitudinem eruditionis Græcæ, omnia consequenter conscripsimus. Attendimus tamen etiam, veluti in speculum intuiti, ad divinam traditionem et ad præceptum magno Moysi datum, qui, cum adfuisset omnibus rebus gestis, divina præcepta scriptis

Digitized by Google

« Allez par toutes les nations (1), » et « Cet Évangile sera prêché dans tout l'univers (2), » pour démontrer que l'Évangile serait bientôt divulgué et pratiqué avec une fructueuse culture.

[§ 173.] Or, pour agir conformément à ces écrits, nous avons raconté tout ceci, non pas d'après les données conservées dans d'anciens ouvrages, mais ayant vu les personnages de nos propres yeux (3), étant témoins des faits spirituels, ayant entendu le cher enseignement dont nous avons été aussi les ministres suivant le précepte évangélique. Nous n'avons pas raconté faussement, jouant avec nos propres paroles; mais, ayant laissé le trop, nous avons seulement consigné les choses principales sans [y ajouter] beaucoup de détails. Car nous n'avons pas écrit pour nous, mais pour les rois; et, lorsqu'on lira ce livre en ta présence, on en reconnaîtra la véracité, car nous ne pouvions minutieusement noter tout ce que firent les saints, mais nous nous sommes borné à ce qui est facile et nécessaire, selon la manière des apôtres. Laissant de côté les nombreux mérites des saints, sans entrer dans les détails, nous avons seulement noté le plus utile et le plus important. Nous avons agi de cette manière, non pour ajouter à l'honneur des élus de Dieu qui sont célèbres et vénérables par la gloire vivifiante de la croix, mais pour donner l'exemple et inspirer le courage à leurs enfants spirituels, qui doivent être instruits par eux pendant de longues générations, suivant le chantre spirituel qui dit : « Ainsi

(1) Matth., XXVIII, 19.
(2) Marc, XVI, 15.
(3) Ce passage a été un des points capitaux qui ont fait taxer de mensonge le livre d'Agathange par le bollandiste Stilting. Il est vrai qu'on est autorisé à penser qu'Agathange n'a pas été témoin de tous les faits qu'il a enregistrés, et il est probable que l'hagiographe qui a dénaturé son livre aura conservé cette phrase de l'œuvre primitive, sans penser que les interpolations et les additions ajoutées par lui feraient suspecter la bonne foi du secrétaire de Tiridate.

διὰ τῆς συγγραφῆς εἰς τήρησιν τῶν ἐν τοῖς μετέπειτα αἰῶσιν ἐρχομένων· ἀκολούθως δὲ καὶ τοῖς ἄλλοις προφήταις, οἷς ὁ Θεὸς ἐτάξατο, Λάβε σεαυτῷ, λέγων, τόμον νέον μέγαν, καὶ γράψεις ἐν αὐτῷ γραφίδι γραμματέως, καὶ ἀλλαχοῦ· Γράψον τὴν ὅρασιν ταύτην ἐν πλαξὶν καὶ ἐν βιβλίῳ, ἵνα οἱ ἀναγινώσκοντες παῤῥησίᾳ ἀναγνώσωνται. Ὁ δὲ ἅγιος Δαβὶδ ῥητῶς περὶ πάντων τῶν ἐθνῶν τὸν κλῆρον τῶν θείων προσταγμάτων σημαίνει, φάσκων· Γραφήτω αὕτη εἰς γενεὰν ἑτέραν, καὶ Κύριος διηγήσεται ἐν γραφῇ λαῶν. Ὅπερ ἐλθὼν ἐπλήρωσεν Χριστὸς ὁ σωτὴρ ἡμῶν διὰ τῆς θείας χάριτος, Ἐξέλθετε, λέγων, εἰς πάντα ἔθνη, καὶ κηρύξατε τὸ Εὐαγγέλιον τοῦτο ὑποκάτω τοῦ οὐρανοῦ. Ὅθεν καὶ ὁ μακαριώτατος τῇ ἐλπίδι τοῦ Θεοῦ ἐμπλησθεὶς ἐν σπουδῇ ἐφανέρωσε κατὰ τὸ Εὐαγγέλιον τὴν αὐτοῦ ἐργασίαν.

§ 173. Νῦν δὲ κατὰ τὸν τύπον τὸν γεγραμμένον ἐπὶ τέλει καταπαύσωμεν, οὐκ ἐκ παλαιᾶς φήμης ἐγνωκότες, ἃ συνεγραψάμεθα ἀκολούθως, ἀλλ' οἷς ἡμεῖς παρεστάμενοι, θεαταὶ ἐγενόμεθα τῶν πεπραγμένων ἔργων, καὶ ἀκροαταὶ τῆς κεχαριτωμένης διδασκαλίας. Καὶ ὑπηρέται τῶν εὐαγγελικῶν προσταγμάτων, οὐ ψευδολογήσαντες μυθωδῶς ἐκ τῶν ἡμετέρων λόγων, πλεῖστα δὲ καταλείποντες τῇ συντομίᾳ, τοῖς ἐπισημοτέροις ἐχρησάμεθα, συλλέξαντες τῶν χρησιμωτέρων τὴν σύνθεσιν· ὅπερ οὐχ ἡμῖν μόνοις, ὦ βασιλεῦ, ἀλλ' ὅταν καὶ ἐπὶ τοῦ σοῦ κράτους ὁ τόμος ἀναγνωσθῇ, πάντη ἔκδηλον γενήσεται. Οὐδὲ γὰρ ἱκανοὶ ὑπήρχομεν πάντα τὰ πεπραγμένα παρὰ τῶν ἁγίων καθ' ἓν ἐπισημάνασθαι, ἀλλ' εἰς τὸ εὐχερέστερον καὶ ἀναγκαῖον καὶ ἡδύτατον, ἀποστολικῶς τὴν προαίtradidit, ut observarentur ab iis, qui venturi essent futuris sæculis : consequenter et ad alios prophetas, quibus Deus præcepit : « Sume tibi librum novum grandem, et scribes in eo stilo scribæ. » Et alibi : « Scribe hanc visionem in tabulis et in libro, ut legentes cum libertate legant. » At sanctus David, disertis verbis, de omnibus gentibus loquens, hæreditatem divinorum præceptorum ostendit, dicens : Scribatur hæc in generatione altera, et Dominus narrabit in scriptura populorum. Quod Christus servator noster, ubi venerat, implevit divina gratia : Exite, inquiens, ad omnes gentes, et prædicate Evangelium hoc in orbe terrarum. Unde et beatissimus, Dei fiducia repletus, studiose ostendit operationem suam Evangelio conformem.

§ 173. Nunc vero exemplari conscripto finem demum imponamus, qui non ex antiqua fama novimus, quæ consequenter scripsimus, sed, cum ipsi adfuerimus, rerum gestarum facti sumus spectatores et doctrinæ traditæ auditores. Cum autem evangelicorum præceptorum simus ministri, non sermone nostro fabulose mendacia comminiscentes; sed plurima brevitatis gratia prætermittentes, insignioribus usi sumus, ex utilioribus collecta compositione. Quod quidem, non nobis tantum, o rex, sed ubi tomus coram potestate tua lectus fuerit, ubique fuit manifestum. Neque enim idonei eramus ad omnia, quæ peracta sunt a sanctis, singulatim exponenda : sed ad illud, quod facilius, necessarium et suavissimum est, more apostolico consilium nostrum defleximus, quemad-

Digitized by Google

qu'il a commandé à nos pères de montrer ces choses à nos enfants, pour qu'elles soient connues d'une autre génération. Les enfants qui naîtront les raconteront à leurs enfants, pour qu'ils mettent en Dieu leur espérance, qu'ils n'oublient pas ses œuvres, qu'ils cherchent avec soin ses préceptes et qu'ils ne deviennent pas comme leurs pères (1) », mais, parlant à leur Créateur, ils s'expriment ainsi : « Tu es le Seigneur notre Dieu! »

(1) Psalm., LXXVII, 5-8.

ρεσιν ἐξεδώκαμεν, ὡς καὶ ὁ ἅγιος Λουκᾶς τὰ πλεῖστα τῶν ἁγίων ἀποστόλων ἔργα παρεὶς λεπτομερῶς ἐκθέσθαι, τὰ ἀναγκαῖα καὶ ὠφελιμώτατα ἐξηγήσατο. Ὅθεν καὶ ἡμεῖς καθ' ὁμοιότροπον ἐξεθέμεθα οὐκ εἰς τιμὴν τῶν ἐκλεκτῶν τοῦ Χριστοῦ, οἳ διὰ πάντων τῶν καυχημάτων τοῦ ζωοποιοῦ σταυροῦ γνωρισθέντες ἐτιμήθησαν, ἀλλ' εἰς τύπον θάρσους τῶν πνευματικῶν γεννημάτων, τῶν μελλόντων μαθητευθῆναι ἐν διαφόροις γενεαῖς κατὰ τὸν πνευματικὸν ψαλμῳδὸν, τὸν λέγοντα· Καθὼς ἐνετείλατο τοῖς πατράσιν ἡμῶν τοῦ γνωρίσαι αὐτὰ τοῖς υἱοῖς αὐτῶν, ὅπως γνῷ γενεὰ ἑτέρα, υἱοὶ τεχθησόμενοι καὶ ἀναστήσονται καὶ ἀναγγελοῦσιν αὐτὰ τοῖς υἱοῖς αὐτῶν, ἵνα θῶνται ἐπὶ τὸν Θεὸν τὴν ἐλπίδα αὐτῶν, καὶ μὴ ἐπιλάθωνται τῶν ἔργων τοῦ Θεοῦ, καὶ τὰς ἐντολὰς αὐτοῦ ἐκζητήσωσιν, ἵνα μὴ γένωνται ὡς οἱ πατέρες αὐτῶν, ἀλλ' ἵνα αὐτοὶ πρὸς τὸν δημιουργὸν οὕτως φθεγγόμενοι εἴπωσι· Κύριος ὁ Θεὸς ἡμῶν σὺ εἶ, καὶ αὐτὸς εἶπε· Λαός μου ὑμεῖς ἐστε· αὐτῷ ἡ δόξα εἰς τοὺς αἰῶνας. Ἀμήν.

modum et sanctus Lucas, plurima sanctorum apostolorum opera minutatim exponere prætermittens, necessaria et utilissima enarravit. Unde et nos simili modo exposuimus, non in honorem electorum Christi, qui vivificæ crucis gloriationibus innotuerunt et honorati sunt, sed ad exemplar fortitudinis spiritualium filiorum, qui erudientur in variis generationibus secundum spiritualem Psalmistam, qui dicit : Sicut mandatum est patribus nostris nota facere ea filiis suis, ut cognoscat generatio altera : filii qui nascentur, et exsurgent, et narrabunt filiis suis, ut ponant in Deo spem suam, et non obliviscantur operum Dei, et mandata ejus exquirant, ne fiant sicut patres eorum : sed ut ipsi ad conditorem loquentes, dicant : Dominus Deus noster es tu; ipse dicat : Populus meus vos estis. Ipsi gloria in sæcula. Amen!

APPENDICE.

FRAGMENT DU IVe LIVRE DE L'HISTOIRE DE MOISE DE KHORÈNE.

On savait par le témoignage de Thomas Ardzrouni, écrivain du dixième siècle, auquel on doit une « Histoire de la maison satrapale des Ardzrounis », et par quelques allusions d'Assoghig et de Samuel d'Ani, qu'il avait existé jadis un quatrième livre de l'« Histoire d'Arménie » de Moïse de Khorène. Ce quatrième livre n'était pas, comme on aurait pu le supposer, une continuation du récit des événements rapportés dans les trois premiers, mais plutôt une sorte de commentaire de cette histoire, où l'auteur développait certains chapitres qu'il avait rédigés avec trop de concision. On peut donc supposer que ce quatrième livre était plutôt une seconde histoire, entreprise par l'Hérodote arménien, et c'est à cette opinion que le savant P. Léon Alischan paraît s'être arrêté, dans une remarquable notice qu'il a imprimée dans le *Pazmaveb*, journal arménien des Mékhitaristes de St-Lazare de Venise (1851, page 69 et suiv.). Jusqu'au moment où le P. Alischan publia son mémoire, on ne connaissait aucun fragment du quatrième livre de l'histoire de Moïse de Khorène, bien que certaines personnes assurent qu'il se conserve en manuscrit dans la bibliothèque du couvent patriarcal arménien de Saint-Jacques (Sourp Agop), à Jérusalem. Toutefois l'opinion la plus accréditée est celle qui considère cette partie de l'« Histoire de Moïse de Khorène », comme à jamais perdue. Le P. Alischan, en compulsant les manuscrits du couvent de Saint-Lazare de Venise, a découvert un fragment fort précieux de ce quatrième livre, dans un *Donagan* ou Martyrologe, et cette découverte a été une véritable révélation. Le fragment en question contient le récit de l'assassinat et des funérailles du roi Tiridate. Il se trouve reproduit dans le texte original, à la suite de la savante notice du P. Alischan (page 75 du *Pazmaveb*, de 1851).

ASSASSINAT ET FUNÉRAILLES DU ROI TIRIDATE.

Cependant le roi Tiridate (Dertad), après avoir cru dans le Christ, fit briller la vertu la plus éclatante jusqu'au moment de sa mort, arrivée alors qu'il était fort avancé en âge. Mais l'endurcissement de notre nation, et son orgueil qui se manifesta depuis l'origine, furent la source de toutes

Digitized by Google

nos infortunes. En effet, quelques hommes pervers, à l'instigation de Sapor (Schapouh), conçurent le projet de tuer Tiridate, et de rétablir de nouveau le paganisme en Arménie. Parmi les conjurés se trouvait le chambellan (sénégabed) du roi, imitant en cela l'exemple du traître Judas. D'ailleurs le roi ignorait le nom et le nombre des conjurés; c'est pourquoi, ayant mandé en sa présence le chambellan, il voulut savoir de lui si une semblable conjuration existait dans le palais. Le chambellan, à cette communication du roi, se troubla et fut saisi de frayeur; il déclara n'avoir connaissance de rien de semblable. Aussitôt après son entrevue avec le roi, il alla trouver, encore plein d'épouvante, ses complices. Ceux-ci, effrayés, promirent d'abandonner le projet impie qu'ils avaient conçu, et, à sa prière, ils feignirent tous par crainte d'y renoncer. Cependant le roi, persistant dans ses soupçons, et mettant son espoir et sa vie entre les mains de Dieu, se retira du côté de l'occident, dans le canton d'Eghéghiatz, en feignant d'ignorer complétement cette conspiration. Parmi les conjurés, dont le nombre était considérable, il s'en trouva quelques-uns, comme les nobles de la contrée de Siounik, qui, désirant assurer la tranquillité de leurs domaines, secondaient les vues de Sapor avec plus de zèle que les autres, et vinrent rejoindre le roi. Comme ils se trouvaient auprès de Tiridate pendant une chasse aux bêtes fauves, ils profitèrent de cette occasion pour lui décocher un trait, lancé comme par l'effet du hasard. Alors le roi rentra dans son palais et se coucha, légèrement blessé. Alors le chambellan, qui était au nombre des conjurés, s'approcha du roi afin de panser sa blessure; et, jugeant qu'elle n'était point mortelle, il lui donna du poison. Tiridate expira sur-le-champ. Ce fait fut révélé dans la suite par les complices mêmes du coupable.

Le corps du roi fut transporté à Thortan, placé dans un cercueil garni d'argent, et orné d'étoffes précieuses; il était traîné par des mulets dont les harnais étaient d'or. Des cohortes de soldats armés, portant des étendards, l'escortaient à droite et à gauche. En avant du cercueil, on chantait des hymnes funèbres et on faisait brûler des parfums. Après, marchaient sur deux files les amis, les familiers, les parents; plusieurs des fils [du roi] suivaient à pied le cortége. Derrière le cercueil, les trompettes et les harpes faisaient entendre des sons funèbres qu'accompagnaient de leurs chants des femmes éplorées; sans compter une masse considérable de peuple qui fermait la marche. Dès que le cortége fut arrivé à l'endroit désigné pour la sépulture, on éleva un tombeau monumental en marbre blanc, et là on déposa ce trésor précieux, cette victime pure, cette illustre dépouille, ce bienfaiteur du pays. On couvrit le cercueil de cristal et on inhuma [le corps du roi] à l'endroit désigné sous le nom de « délassement du grand Grégoire [l'Illuminateur] », qu'il avait entouré lui-même d'une muraille et qu'il appelait son « jardin ». On établit pour règle dès lors de célébrer chaque année [en cet endroit] l'anniversaire de la mort du roi; et après avoir confié à l'évêque du village le soin d'accomplir cette fête, on s'en retourna. Telle fut la fin de Tiridate qui, après un règne de soixante-quinze ans, rendit son âme au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

NOTE ADDITIONNELLE.

J'ai reçu dernièrement de M. Brosset, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, l'inventaire traduit par lui des manuscrits géorgiens conservés au monastère d'Ivéron, au mont Athos, dont j'ai donné un court résumé dans l'Introduction de la Géographie de Ptolémée (1). En faisant une étude plus approfondie des matières contenues dans cet inventaire dressé en 1836 par un prêtre géorgien, le P. Hilarion, j'ai découvert qu'il existait, dans un volumineux martyrologe, une traduction en langue géorgienne de l'Histoire d'Agathange. Ce curieux document, dont on ignorait jusqu'à présent l'existence, forme le § 15 des pièces contenues dans le manuscrit en question. Cette traduction commence ainsi : « Vie du saint prêtre Grégoire, évêque d'Arménie. — Lorsque l'empire des Perses était divisé..... ». Ces derniers mots sont précisément le début de l'Histoire d'Agathange, en arménien, ce qui est pour nous la preuve que la version géorgienne de la « Vie de Grégoire » a été faite directement, comme la version grecque, sur le texte arménien qui nous est parvenu.

(1) Cf. pag. 105 de l'Introduction qui précède la reproduction en photolithographie du msc. de la Géographie de Ptolémée, appartenant au monastère de Vatopédi, au mont Athos (Paris, A. Firmin Didot, 1867, in folio).

Digitized by Google

LE PSEUDO-AGATHANGE.

HISTOIRE ANCIENNE DE L'ARMÉNIE.

Sébéos, évêque de la satrapie des Mamigoniens, qui florissait au septième siècle de notre ère, a rapporté au commencement de son *Histoire de l'empereur Héraclius* (1) un passage assez étendu composé, à ce qu'il prétend, par Agathange, secrétaire et biographe du roi Tiridate. Ce fragment historique contient l'histoire de l'Arménie depuis les origines jusqu'au règne de Bab, qui mourut soixante-trois ans après que Tiridate eut cessé d'exister. Il est donc constant que l'auteur de cette composition historique ne peut être Agathange. Toutefois, comme ce document renferme des détails complétement neufs sur quelques points de l'histoire d'Arménie que Moïse de Khorène ne nous a pas transmis, nous n'avons pas hésité à le publier, parce qu'il est évident que l'auteur a puisé ses renseignements à des sources aujourd'hui perdues, et qui complètent les informations recueillies par Moïse de Khorène dans le livre de Mar Apas Catina.

EXTRAIT DE L'HISTOIRE D'HÉRACLIUS PAR SÉBÉOS.

Traduction de l'arménien.)

Livre I.

Ce n'est pas de mon propre mouvement (2) que j'ai entrepris de décrire avec soin l'époque des anciens héros, et de retracer leur histoire, en mentionnant également les temps fabuleux. Dans ce livre, je vais faire également le récit de ce qui arriva dans la suite, et je le comparerai aux misères du temps présent, en comptant les années et les jours des cinq rois. Pour cela, j'examinerai dans le livre de Marappas (Mar Apas Catina) (1), le philosophe de Medzourkh (2), l'inscription qu'il découvrit dans la ville de Medzpin (Nisibe), résidence du roi Sanadroug (3), en face des portes de son palais, inscription tracée sur une pierre ensevelie sous les décombres de l'habitation royale. Lorsque les colonnes (4) qui ornaient ce palais furent demandées pour la Porte du roi des Perses, on trouva aussitôt, en fouillant les ruines pour les découvrir, une inscription en lettres grecques, gravée sur une pierre : c'étaient les jours et les années des

(1) Constantinople, 1851, édition de M. Thaddée Mihrtad Mihrtadiantz, p. 1 à 14. — Cette édition a été faite sur le seul manuscrit de Sébéos connu jusqu'à présent, et qui appartient à la bibliothèque d'Edchmiadzin. M. Brosset avait signalé, en 1848, l'existence de ce manuscrit dans ses « Rapports sur un voyage en Géorgie et en Arménie, » (3e Rapport, p. 45 et suiv.). Le Catalogue imprimé de la bibliothèque d'Edchmiadzin (Tiflis, 1863, in-4°, en arménien) mentionne cet important ouvrage sous le n° 1746, p. 192. — Le P. Chakhatounoff, dans sa « Description d'Edchmiadzin » (en arménien), t. II, a parlé aussi à plusieurs reprises de l'Histoire de l'empereur Héraclius, par Sébéos.

(2) Déjà, dans la préface attribuée à Agathange, l'auteur insiste sur ce point, en disant que c'est en vertu de l'ordre du roi Tiridate, qu'il a entrepris d'écrire l'histoire des événements qui amenèrent le triomphe de la foi chrétienne en Arménie. — Cf. plus haut, p. 191, § 172.

(1) Cf. plus haut, p. 13 et suiv., le long fragment de l'«Histoire ancienne de l'Arménie », de Mar Apas Catina, que nous a conservé Moïse de Khorène.

(2) Cf. plus haut, p. 10, et note 6.

(3) A la mort d'Abgar Ouchama arrivée l'an 32 après J.-C., le royaume d'Arménie fut partagé en deux parties : Ananoun, fils d'Abgar, régna à Édesse, et Sanadroug hérita d'une partie de l'Arménie et de l'Adiabène. En 36, Sanadroug fit périr le fils d'Abgar et régna seul (Moïse de Khorène, II, 35). C'est ce prince qui est appelé Izate par Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XVIII, ch. 9; XX, 3). Moïse de Khorène (II, 36) dit qu'en effet Sanadroug releva la ville de Medzpin (Nisibe) détruite par un tremblement de terre, et qu'il dépensa pour la reconstruction de cette ville tous ses trésors. Ce prince mourut d'une façon tragique à l'âge de trente ans, à ce que raconte l'Histoire de Léroubna, auteur dont le livre est perdu et dont Moïse de Khorène a emprunté quelques chapitres relatifs aux règnes d'Abgar et de Sanadroug (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 26 à 37).

(4) Nisibe, située dans la partie septentrionale la plus fertile de la Mésopotamie, à deux journées du Tigre, sur le Mygdonius, au pied du mont Masius, répondait, selon S. Jérôme (*Quæst. in Genes.*, c. II, v. 10, t. III, p. 320, *éd.* Vallars.), à l'Achad de la Genèse, ville bâtie par Nemrod, en même temps que Babylone et Édesse. Nisibe, en phénicien, veut dire « colonnes » ou « monceau de pierres ». Le premier sens est donné par Philon, écrivain cité dans Étienne de Byzance, et le second par Uranius, mentionné par le même auteur. Ces deux interprétations sont confirmées par les langues hébraïque et syriaque et par tous les idiomes de même origine.

Digitized by Google

cinq rois arméniens et parthes. J'ai trouvé cette inscription chez les disciples de Marappas dans la Mésopotamie, et je veux vous la faire connaître. En voici la suscription :

Moi, le scribe Agathange, j'ai tracé de ma main sur cette pierre les années des premiers rois d'Arménie, d'après l'ordre du vaillant Tiridate (Dertad), apres les avoir relevées dans la cour (archives) royale. Tu verras plus bas, à sa place, la copie de cette inscription.

Je commencerai mon récit par l'histoire du roi redoutable, de l'homme brave; ce sera d'abord l'histoire des anciens, afin de montrer d'où est venue l'abondance des choses terrestres. Ensuite j'ajouterai, en les y greffant, les mythes des héros et les récits fabuleux des guerres insensées. Lorsque les douleurs qui suivirent la construction de la tour [de Babel], pareilles à celles d'un enfantement, amenèrent la dispersion d'un peuple nombreux dans le grand désert, dans les lieux inaccessibles au bruit, à cette époque Titan (Didan), qui régna le premier sur la terre, déclara la guerre à tous ses compagnons (1).

Bel le Titan, ne tenant aucun compte de sa nature, s'imaginait être supérieur au genre humain, dont il convoitait la domination entière. C'est alors que Haïg, de la race de Japhet, ne voulut pas se soumettre au roi Bel et ne consentit pas à le reconnaître pour son Dieu. Bel s'arma contre Haïg, qui le repoussa avec son arc (2).

Ce fut cet Haïg qui engendra son fils Aramaniak à Babylone (3). Aramaniak fut père de plusieurs fils et de plusieurs filles; l'aîné fut Aramaïs. Aramaïs eut beaucoup de fils et de filles; l'aîné fut Amasia. Amasia engendra beaucoup de fils et de filles; l'aîné fut Kégham. Kégham engendra beaucoup de fils et de filles; l'aîné fut Harma. Harma engendra beaucoup de fils et de filles; l'aîné fut Aram. Aram engendra beaucoup de fils et de filles; l'aîné fut Ara le Beau (4).

Voilà les noms des premiers hommes fondateurs de la race, nés à Babylone, et qui émigrèrent dans les contrées du Nord, sur la terre d'Ararat. Haïg vint de Babylone avec sa femme, ses enfants et tous ses biens. Il arriva et se fixa sur les terres de l'Ararat, au pied de la montagne (1), dans la demeure que s'était bâtie autrefois Zérouan le père avec ses frères (2).

Ensuite Haïg laissa cette possession en apanage à son petit-fils Gatmos, fils d'Aramaniak. Quant à lui, il se retira, alla au nord et se fixa sur un plateau élevé. Ce plateau reçut le nom de Hark (pères) en l'honneur de ses ancêtres. De même, le pays reçut le nom de Haïg, ainsi que tous les Haïciens (Arméniens) (3).

Haïg était doué d'une force puissante, beau de visage, adroit à lancer les flèches et fort à la lutte (4).

En ce temps-là, Bel le Titan régnait à Babylone; c'était un fort chasseur, magnifique, et classé parmi les Dieux. Il était doué d'une force colossale, et sa personne était d'une remarquable beauté. Il était prince de tous les peuples dispersés sur la surface de la terre. Usant d'artifices pour les tromper, leur dictant ses ordres, et enflammé d'un orgueil insensé, il dressa sa propre image, et les força de l'adorer et de lui offrir des sacrifices comme à Dieu.

Aussitôt tous les peuples se soumirent à sa puissance. Mais Haïg, un des patriarches de la race, refusa de lui obéir, n'éleva pas l'image du roi dans sa maison, et ne lui rendit pas les honneurs divins.

Le nom de cet homme était Haïg, et le roi Bel conçut contre lui une haine implacable. Le roi Bel, rassemblant ses armées à Babylone, s'élança sur Haïg afin de le tuer.

Il arriva dans le pays d'Ararat, dans le domaine qui était leur apanage héréditaire, élevé au pied de la montagne. Gatmos s'enfuit à Hark, auprès de son père, et l'informa en ces termes : « Le roi Bel a marché contre toi; il est parvenu jusqu'à notre domaine, et me voilà fuyant avec ma femme et mes enfants. »

Haïg se fit alors accompagner de ses fils Aramaniak et Gatmos, de leurs enfants et des fils de ses sept filles, guerriers vaillants quoique peu nombreux.

Haïg se porta à la rencontre du roi Bel et ne

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. I, ch. 10 et suiv., et plus haut, p. 16 et suiv.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, chap. 10 et 11, et plus haut, p. 16 et suiv.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 10, et plus haut, p. 16 et suiv.

(4) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 5, 12 et 14 à la fin; et plus haut, p. 20 et suiv.; enfin, p. 25, à la fin.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 10, et plus haut, p. 16.

(2) Cf. Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 6), qui raconte d'après la « Sibylle Bérosienne » la lutte que Titan et Japhet soutinrent contre Zérouan qui voulait les dominer.

(3) Cf. Moïse de Khorène, liv. I, ch. 10, 12 et suiv., et plus haut, p. 16, 19 et suiv.

(4) Cf. Moïse de Khorène, liv. I, ch. 10, et plus haut, p. 16.

Digitized by Google

put lutter avec le nombre considérable des géants bien armés.

Lorsqu'Haïg et Bel se trouvèrent face à face, celui-ci voulut faire Haïg prisonnier de ses propres mains; mais celui-ci s'échappa de sa présence et prit la fuite. Alors Bel se mit à sa poursuite, accompagné de son écuyer.

Haïg s'arrêta et lui dit : « Pourquoi me poursuis-tu? Retourne dans ton pays, afin que tu ne meures pas aujourd'hui de ma main, car ma flèche ne manque jamais son but. »

Bel lui répondit en ces termes : « Je ne veux pas que tu tombes aux mains de mes jeunes guerriers et que tu meures. Soumets-toi à mon autorité, vis en paix dans ton domaine, et tu seras placé à la tête des jeunes chasseurs de ma maison. »

Haïg, répliquant à Bel, lui dit : « Tu es un chien, de la meute des chiens, toi et ta troupe; c'est pourquoi aujourd'hui je viderai mon carquois contre toi. » Le roi Titan, étant armé, se fiait à son armure.

Haïg, descendant de Japhet, s'approcha de lui, tenant en main son arc, pareil à une énorme massue de cèdre. Il s'arrêta et ajusta son arc contre Bel.

Plaçant une flèche dans la courbe de son arc immense, et la lançant avec force, il traverse la cuirasse de fer, et, perçant son bouclier d'airain, il frappa si violemment l'idole de chair que la flèche, passant d'outre en outre, s'enfonça dans la terre. Le héros, qui se croyait dieu, roula à terre. Quant à son armée, elle prit la fuite. S'élançant alors à la poursuite des vaincus, les Haïciens leur enlevèrent leurs troupeaux de chevaux, de mulets et de chameaux (1).

Haïg rentra dans son pays et posséda la terre d'Ararat où il s'établit avec sa race jusqu'à nos jours. Avant de mourir, il laissa ses domaines en apanage à Gatmos, son petit-fils, fils d'Aramaniak, et frère de Harma.

Il commanda à Aramaniak de se rendre au côté du nord où il s'était d'abord fixé. Après la mort de Haïg, Aramaniak, prenant ses fils et ses filles, ses sept sœurs avec leurs maris, leurs fils et leurs filles, ainsi que tous ses biens, s'en alla et se fixa dans la première province qui fut appelée Hark en l'honneur de ses pères (1).

Ensuite Aramaniak, s'avançant vers le nord, gagne une vallée profonde qui s'étend entre de hautes montagnes, et à travers laquelle roule en s'échappant un fleuve rapide. L'ayant traversé, Aramaniak se fixe dans cette contrée montagneuse et aride, et en fait son apanage héréditaire.

Après Aramaniak, son fils Aramaïs se construit une habitation sur les bords du fleuve, et la nomme de son nom Aramaïs. Ses enfants commencèrent à se multiplier et à remplir la terre.

Ils fondèrent des provinces. Aramaïs mourut et son fils Amasia occupa le pays. Après lui vint Kégham. Après Kégham, son fils Harma gouverna; après celui-ci vint son fils Aram (2), et puis le fils de ce dernier Ara le Beau, qui donna son nom à toute la plaine d'Ararat.

Sémiramis (Schamiram), femme du roi des Assyriens Ninus, ayant entendu parler de sa beauté, voulut faire amitié avec lui, pour trouver l'occasion de satisfaire sa passion voluptueuse. Sa renommée de beauté lui faisait désirer ardemment de posséder le bel Ara et sa beauté.

Il n'y avait pas d'homme dans ce temps-là qui lui fût comparable en beauté. Elle lui envoya donc des ambassadeurs chargés de lui offrir des présents, pour l'inviter à venir la trouver chez elle à Ninive. Mais Ara dédaigna ses présents et refusa de venir voir Sémiramis à Ninive. Alors Sémiramis, ayant réuni ses troupes, marcha contre lui, en Arménie. Dès qu'elle fut arrivée dans la plaine d'Ara, elle lui livra un combat, défit ses troupes, et fit périr Ara dans la bataille.

Alors Sémiramis donna l'ordre de porter le cadavre d'Ara sur la terrasse de son palais, et dit : « Je vais commander aux dieux de lécher ses plaies, et il ressuscitera. »

Mais, lorsque le cadavre commença à se décomposer sur la terrasse du palais, elle ordonna de le jeter secrètement dans une fosse et de la combler. Ensuite, faisant revêtir de magnifiques ornements un de ses favoris, beau de figure, elle fit courir le bruit que les dieux avaient léché les plaies d'Ara et l'avaient ranimé. La reine Sémiramis, de cette manière, le tenant enfermé et ne

(1) Le récit du Pseudo-Agathange est beaucoup plus circonstancié que celui de Moïse de Khorène, qui paraît avoir abrégé en cet endroit le livre de Mar Apas Catina (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 11). On doit croire que notre auteur a eu sous les yeux l'ouvrage original de l'annaliste syrien, à moins qu'on ne suppose, ce qui est fort possible, que le Pseudo-Agathange, qui était peut-être un écrivain postérieur à Moïse de Khorène, ait développé le texte de cet historien pour donner à son récit un plus grand intérêt.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 10 et 12, et plus haut, p. 16, 19 et suiv.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 12, et plus haut, p. 19 et suiv.

Digitized by Google

le faisant voir à personne de ceux qui le connaissaient, inventa la fable des Aralèz (1).

Sémiramis s'empara alors de la terre d'Arménie, et dès cette époque les rois de l'Assyrie la possédèrent jusqu'à la mort de Sennakérib (Sénékarim), après lequel les Arméniens secouèrent le joug des rois assyriens.

Ils furent gouvernés par Zareh, fils de l'un des enfants d'Aramaniak, homme fort et adroit à lancer des flèches. Après lui vint Armok, puis Sarhank, puis Schavasch, et ensuite Pharnavaz (2).

Celui-ci engendra Pakam et Pakaram; Pakaram engendra Piouram; Piouram engendra Asbad. Les enfants de Pakaram recueillirent leur héritage dans les contrées occidentales. Ils forment la maison d'Ankegh, parce que Pakaram s'appelait aussi Ankegh, qui était adoré dans ce temps-là par les nations barbares (3).

Pharnavaz se soumit à Nabuchodonozor, roi de Babylone. Depuis lors les rois babyloniens et mèdes dominèrent l'Arménie jusqu'au temps d'Alexandre de Macédoine, qui soumit à son pouvoir l'univers entier.

Les Arméniens furent soumis aux Macédoniens jusqu'à la révolte des Parthes contre ces derniers et jusqu'à la fondation du royaume des Arsacides (Arschagouni) (4). Comme tu le vois, c'est ainsi que le raconte l'annaliste.

On raconte qu'une esclave d'Abraham, Marsiag, s'enfuit de Damas, de la maison d'Isaac, et vint s'établir au pied des deux montagnes qui dominent la grande plaine de l'Araï (Araxe), le sommet de l'Arakadz et la montagne de Kegh.

Elle donna son nom aux montagnes qui s'appellent Azad (libre). Elle eut trois fils, Parokh, c'est-à-dire Éléazar. Son habitation est appelée Parokhd et la terre Paragan, servant à leurs courses et à leurs chasses; ils se sont confondus avec la race d'Aramaniak (1).

Révolte des Parthes qui arriva en Arménie à cette époque.

Après la mort d'Alexandre, roi (césar) des Macédoniens, les Parthes furent soumis à ces derniers pendant soixante et un ans. Cependant, à Babylone, régnèrent Séleucus Nicator (Nicanor), trente-huit ans; Antiochus Soter, dix-neuf ans; Antiochus Théus, dix ans.

La onzième année du règne d'Antiochus, les Parthes se révoltèrent et s'affranchirent du joug des Macédoniens. Arsace (Arschag) le Grand, fils du roi des Thétaliens [qui habitait] à Pahl-Schahasdan (2), au pays des Couschans, s'empara du pouvoir, et tous les peuples de l'orient et du nord se soumirent à sa domination (3).

Alors le roi Arsace, avec toute son armée, porta la guerre de l'orient à Babylone, dans les États des rois que nous avons nommés, pour y établir sa domination, et il arriva à Babylone.

Mais, lorsque Antiochus s'aperçut que le roi des Parthes, Arsace, avec une nombreuse armée s'avançait contre lui, et qu'il ne pouvait compter sur ses troupes pour arrêter l'usurpateur, il s'enfuit devant lui et gagna l'Asiasdan (4) où il régna cinq ans. Après lui, l'Asiasdan fut soumis pendant quelque temps aux Macédoniens qui s'y succédèrent. Le roi Arsace soumit les Assyriens, sujets d'Antiochus, ainsi que les Babyloniens, les Perses, les Mèdes et le pays d'Arménie jusqu'au mont Gabgoh (5) et jusqu'aux rivages de la grande

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 15, et plus haut, p. 26 et suiv.

(2) Ces trois personnages ne figurent pas dans la liste des rois de la dynastie haïcienne que nous a transmise Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 31) d'après Mar Apas Catina. Le nom de Pharnavaz, qui paraît être le même que celui de Pharnouas, deuxième successeur de Barouïr (Moïse de Khorène, liv. I, ch. 22), n'autorise pas cependant à confondre ces deux personnages. Le nom de Pharnavaz paraît plutôt géorgien qu'arménien, car il figure dans les annales géorgiennes, comme l'appellation du premier roi du Karthli, qui régna de l'an 302 à 237 avant J.-C. — Cf. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 36 et suiv.

(3) Cette généalogie des derniers rois de la dynastie d'Haïg est complétement différente de celle que nous a transmise Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 31), qui donne la liste suivante : « Vahak'n, Aravan, Nerseh, Zareh, Armok, Pakam, Van et Vahé qui périt en combattant contre Alexandre de Macédoine. » L'absence de documents ne nous permet pas de contrôler les renseignements généalogiques que nous ont transmis Moïse de Khorène et le Pseudo-Agathange; aussi nous nous contentons de signaler les différences qui se remarquent dans ces deux monuments historiques.

(4) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*; liv. I, ch. 31, et plus haut; p. 41.

(1) Ce passage du Pseudo-Agathange diffère complétement des renseignements que nous a transmis Moïse de Khorène (liv. I, ch. 12), où il est question de Parokh qu'il dit être fils de Kégham, fils d'Amasia. Il est évident que le Pseudo-Agathange a puisé les données qu'il nous transmet ici à des sources différentes de celles où Moïse a recueilli ses renseignements.

(2) Cette même ville est appelée par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 2) Pahl-Aravadine. Le nom de Schahasdan veut dire en arménien « pays ou contrée du roi ».

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 1 2 et 68, et plus haut, p. 42 et suiv.

(4) L'Asie centrale.

(5) Le Caucase.

Digitized by Google

mer occidentale (1). Arsace régna un grand nombre d'années à Babylone (2).

Dans la cent quatorzième année (?) du roi parthe Arsace et dans la quatrième du gouvernement de Démétrius en Asiasdan et en Syrie, lorsqu'Arsace était absent et se trouvait en Orient, Démétrius rassembla des troupes et s'empara de Babylone.

Voyant qu'Arsace s'avançait contre lui avec une grande quantité de troupes, Démétrius se replia et se retira vers Antioche. Là, il livra bataille à Arsace. Un combat sanglant eut lieu près de la ville d'Antioche; les troupes de Démétrius furent battues et détruites, et Démétrius lui-même fut fait prisonnier. Arsace, lui ayant fait attacher les bras et les jambes, l'emmena en Orient, à Pahl-Schahasdan (3).

Antiochus, frère de Démétrius, ayant appris que ce dernier était tombé au pouvoir du roi Arsace, s'empara du trône de Syrie et de l'Asiasdan, rassembla une armée, et, dix ans après, il marcha sur Babylone. Arsace apprit qu'Antiochus, frère de Démétrius, régnait et qu'il marchait sur Babylone.

Dix ans après, Arsace donna la liberté à Démétrius et le laissa revenir chez son frère pour lui parler de ce qu'il y avait à faire. Mais Démétius ne se rendit pas à Babylone chez son frère, et alla dans l'Asiasdan. Alors Arsace marcha contre Babylone avec une armée de 130,000 hommes.

Dans la cent vingt-huitième année du règne d'Arsace, et comme il s'approchait de Babylone, Antiochus l'attaqua à l'improviste dans les gorges des montagnes et en hiver, mais il ne put triompher de lui. Arsace battit son armée, et, portant un coup à Antiochus de sa propre main, il le renversa et le tua. Il fit en même temps prisonnier Séleucus, fils d'Antiochus, qu'il ordonna de garder dans son palais royal (4).

Dans ce temps-là, Arsace confia le trône de l'Arménie à son fils Arsace dit le jeune (5), dans la ville de Medzpin (Nisibe), et lui soumit l'Arouasdan (1) sur les confins des Dadjiks et de la Syrie, ainsi que la Cappadoce tenant à la Cilicie, jusqu'aux rivages de la grande mer occidentale; au nord, jusqu'à la grande montagne du Caucase qui s'étend à l'est et va tout le long de la frontière fortifiée du pays des Mèdes, rejoint le mont Zarasb et traverse la contrée de Nor-Schirag (Nouveau-Schirag) (2).

Arsace l'envoie à Merdzan vers l'occident avec une armée forte de 70,000 hommes et accompagné des plus grands princes des satrapies, car personne ne pouvait lui opposer de résistance. Pakarad Pharazian (3), descendant d'Aramaniak, grand satrape, vint à sa rencontre avec son armée et lui offrit des présents en or et en argent, le revêtit de la tunique et du manteau [royal], lui posa [sur la tête] la couronne des anciens rois, le fit asseoir sur le trône d'or orné de pierres précieuses, et lui donna sa fille en mariage.

Ensuite le roi Arsace le fit commandant de la cavalerie du royaume d'Arménie, c'est-à-dire prince et gouverneur, chargé de l'exécution des ordres souverains, [et lui donna le titre] de père et frère du roi, avec des pouvoirs considérables (4). Il dispersa et détruisit les bandes qui s'étaient révoltées contre lui dans la Mésopotamie syrienne.

Voici les princes parthes qui régnèrent, après Arsace leur père, à Pahl-Schahasdan dans la terre des Couschans. On raconte qu'Arsace, roi des Parthes, eut quatre fils; on dit que le premier régna dans le pays de Thétaliens, le second sur les Ciliciens, le troisième sur les Parthes, et le quatrième sur le pays d'Arménie (5).

Arsace vécut 130 ans et régna 56 ans. Après lui, son fils Arsace régna sur les Parthes à Pahl-Schahasdan pendant 70 ans. Après celui-ci, son fils Aschnasch, 32 ans; Arschen, 22 ans; Arschavir, 45 ans; Ardaschès, 34 ans; Darius

(1) Le Pont-Euxin.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 2, 68.

(3) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 2) raconte qu'Arsace le Grand eut à soutenir une guerre contre Démétrius et son fils Antigone. Ce dernier vint fondre sur Arsace à Babylone; il fut fait prisonnier et conduit chez les Parthes chargé de fers, d'où lui est venu son nom de Sidéritès. — Cf. aussi plus haut, p. 42 et suiv.

(4) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 2, et plus haut, p. 42.

(5) Moïse de Khorène (liv. II, ch. 3) assure que ce fut Valarsace, qu'Arsace le Grand, son frère, établit sur le trône d'Arménie. — Cf. aussi plus haut, p. 43.

(1) L'Arouasdan « pays des Arik ». Sur ce nom voyez plus haut, p. 36, note 2.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 530 et suiv.

(3) Il est question ici de Schampa Pakarad, descendant d'une famille juive transportée en Arménie, et qui, ayant rendu les plus grands services à Valarsace, fut élevé par lui aux plus hautes dignités du royaume (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 3, 7). Ce Pakarad est le chef de la race des Bagratides dont nous avons parlé plus haut, p. 48, note 3, 2e colonne, et p. 46.

(4) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 3, 7, et plus haut, p. 43 et 46.

(5) Cf., sur la constitution politique de l'empire des Parthes et des royaumes qui en dépendaient, ce que nous avons dit plus haut, p. 46, note 2, 1re colonne.

Digitized by Google

(Darèh), 30 ans; Arschag, 17 ans; Ardaschir, 46 ans; Péroze, 64 ans; Valarsace (Vagharschag), 50 ans; Artaban (Ardavan), 36 ans; ainsi toutes les années du gouvernement des Parthes font 573 ans (1).

Voici les rois arsacides qui, après Arsace le Grand, ont régné sur l'Arménie : la 129e année du règne d'Arsace, son fils Arsace le jeune monta sur le trône d'Arménie, dans la ville de Medzpin, avec son frère Valarsace qu'il institua roi d'Arménie, et régna 42 ans. Ensuite vinrent Arsace, 13 ans; Ardaschès, 25 ans; Artaban et Arschavir, 37 ans; Érouant, fils d'Arsace, 21 ans; Ardaschès son frère, 52 ans; Diran, fils d'Ardaschès, 22 ans(2); Tigrane son frère, 42 ans (3); Arscham, 38 ans (4); Sanadroug, fils de la sœur d'Abgar, 30 ans (1); Ardaschès, fils de Sanadroug, 41 ans (2); Ardavazt et Tigrane, fils d'Ardaschès, 24 ans (3); Vagharsch, fils de Tigrane, 20 ans (4); Chosroès (Khosrov) le brave, fils de Vagharsch, 48 ans (5); ensuite Tiridate le Grand, fils de Chosroès, 48 ans (6); Arsace, fils de Diran, 7 ans (7); Sapor (Schapouh), roi de Perse, 74 ans; Bab, fils d'Arsace, 7 ans (8).

(1) Cette généalogie des Parthes arsacides est complétement erronée. Il suffira pour s'en convaincre de consulter Saint-Martin, *Fragments d'une Histoire des Arsacides* (Paris, 1850, 2 vol. in-8°), où ce savant critique a rassemblé tous les textes anciens qui tendent à éclaircir l'histoire des souverains arsacides de la Parthie, de l'Arménie, de la Bactriane, etc., qui formaient l'ensemble d'un vaste système monarchique embrassant l'Asie centrale et occidentale.

(2) Les historiens arméniens et notamment Moïse de Khorène (liv. II, ch. 9 et suiv.) établissent ainsi la succession des rois d'Arménie de la dynastie arsacide : Valarsace, Arsace Ier, Ardaschès Ier auquel succéda Tigrane Ier, dont il sera question plus bas.

(3) Tigrane Ier régna de 89 à 36 av. J.-C.

(4) Arscham, frère de Tigrane Ier, paraît être le même que le Monobaze ou Manovaze des Grecs et des Arméniens, et le Maanou Sapheloul des Syriens; il régna à Édesse de l'an 38 avant J.-C., jusqu'à l'an 10.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 36. — Ce prince régna de l'an 36 à 58 après J.-C.

(2) Ardaschès III régna de 78 à 120; c'est ce personnage que les Grecs appellent Axidarès, et dont le règne fut sans cesse troublé par la rivalité des Parthes et des Romains.

(3) Ardavazt IV ne régna que quelques jours en 120; il eut pour successeur Diran Ier son frère (121-1/2) auquel succéda Tigrane VI son frère (142-161), lequel fut remplacé par Sohème, créature de Lucius Vérus.

(4) Vagharsch ou Vologèse régna de 178 à 198.

(5) Chosroès Ier le Grand régna de 198 à 232.

(6) Tiridate II, fils de Chosroès Ier, régna de 259 à 314.

(7) Arsace III régna de 341 à 370.

(8) Bab régna de 370 à 377. Ce fut dix ans après la mort de Bab que l'Arménie fut partagée entre les Romains et les Perses. Arsace IV régnait sous la suzeraineté de l'empereur de Constantinople dans les provinces occidentales du royaume, et Chosroès III, de la race des Arsacides, gouvernait, au nom de Sapor III, la portion de l'Arménie qui reconnaissait l'autorité des Sassanides de Perse.

Digitized by Google

FAUSTUS DE BYZANCE.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

EN QUATRE LIVRES,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DE L'ARMÉNIEN EN FRANÇAIS,

PAR

JEAN-BAPTISTE EMINE,

DIRECTEUR DU GYMNASE IMPÉRIAL DE WLADIMIR SUR LA KLIAZMA.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

De tous les monuments historiques de l'Arménie, l'ouvrage de Faustus de Byzance est assurément celui qui a été le plus sévèrement jugé par les écrivains nationaux. Déjà, à une époque fort ancienne, les Arméniens, par un sentiment exagéré de patriotisme, avaient témoigné leur mécontentement contre Faustus, en accusant cet historien de s'être fait l'écho de récits mensongers et d'appréciations calomnieuses. Lazare de Pharbe, auteur du cinquième siècle, qui avait compris l'injustice de ses compatriotes envers Faustus, s'appliqua à le défendre et à le justifier. Cet historien, qui fit preuve en cette circonstance d'une louable impartialité, n'hésita pas à reconnaître que l'ouvrage de Faustus avait subi d'importantes modifications, et que l'ignorance et l'esprit de parti n'étaient point étrangers aux interpolations qu'on remarque, à première vue, dans l'histoire de cet écrivain. Au surplus, ces altérations des textes originaux des plus anciens prosateurs de l'Arménie sont assez fréquentes, et la critique a déjà signalé des additions et des changements introduits dès le quatrième siècle (1), dans les ouvrages historiques qui nous sont parvenus sous les noms d'Agathange (2) et de Zénob de Glag (3). Il est curieux de voir qu'au cinquième siècle, comme de nos jours, les Arméniens se sont toujours blessés des attaques dirigées contre leur nation, et qu'il est fort difficile de faire taire chez eux les rancunes qu'ils conservent contre plusieurs de leurs écrivains, accusés d'avoir flétri ou stigmatisé les défauts de leurs compatriotes. Lazare de Pharbe qui, de son côté, s'est montré impitoyable envers ses nationaux (4), et qui a pris à tâche de justifier Faustus, en le représentant comme un écrivain supérieur, d'une rare érudition, incapable de descendre jusque dans les basses régions de la calomnie (1), n'a pu, malgré ses efforts, ramener les Arméniens à des sentiments plus justes envers cet historien. Ce préjugé a subsisté même jusqu'à présent, et les savants religieux de la congrégation de Saint-Lazare de Venise, notamment Indjidji (2) et Tchamitch (3), n'hésitent point à déclarer que tout le récit de Faustus, à quelques exceptions près, est dépourvu d'authenticité et ne mérite aucune confiance. Il est vraiment regrettable que les éditeurs de l'Histoire de Faustus n'aient attaché qu'une médiocre importance au témoignage de Lazare de Pharbe qui place cet auteur au même rang qu'Agathange, en donnant aux livres de ces deux annalistes la préférence sur « cette quantité d'ouvrages historiques arméniens qu'il avait à sa disposition », en composant son livre (4). Toutefois l'ouvrage de Faustus, auquel nous accordons une véritable importance, n'est pas exempt de défauts, et il est vrai de dire qu'on y trouve des erreurs capitales, de fréquents anachronismes, une absence complète de chronologie et des exagérations inexplicables sur le nombre et l'importance des armées dont il fait l'énumération. Mais ces défauts qui, il faut bien le reconnaître, sont communs aux écrivains de cette époque, et dont la faute retombe en partie, soit sur les traducteurs, soit sur les copistes, sont du reste excusables chez un écrivain du quatrième siècle, d'autant plus qu'à côté de quelques taches, nous trouvons des indications précieuses et exactes qu'on chercherait en vain chez les contemporains de Faustus ; nous voulons parler des détails que donne cet historien sur les mœurs,

(1) Cf. l'introduction à l'*Hist. d'Arménie* de Lazare de Pharbe, en arménien (Venise, 1793, pag. 14).

(2) Cf. l'introduction à l'*Histoire d'Agathange*, plus haut, pag. 100 et suiv.

(3) Cf. l'avant-propos en tête de la traduction française de Zénob de Glag dans le *Journal asiatique*, 1863, et tirage à part, pag. 5.

(4) Cf. la *Lettre* de Lazare de Pharbe à Vahan Mamigonien, en arménien (Moscou, 1853, in-8°).

(1) Introduction à l'*Histoire d'Arménie* de Lazare de Pharbe, pag. 14.

(2) Indjidji, *Archéol. armén.*, en arménien (Venise, 1835), t. II, pag. 185.

(3) Tchamitch, *Hist. d'Armén.*, en arménien (Venise, 1832), t. I, p. 11.

(4) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, p. 9.

Digitized by Google

les usages, les coutumes, les superstitions, les croyances populaires, les cérémonies du paganisme arménien, les relations des satrapes avec le roi, le système féodal introduit en Arménie par les Arsacides, les commencements du christianisme et ses luttes, les rapports de l'Église avec l'État, enfin sur les relations du patriarche avec le pouvoir royal, etc. Non-seulement Faustus nous apparaît dans son livre comme un historien savant et fort au courant des événements qu'il raconte, mais encore il déploie un véritable talent de narrateur lorsqu'il trace les portraits de quelques-uns des personnages dont il a esquissé l'histoire. Les biographies des patriarches Verthanès, Grigoris, Iousig, Jacques de Medzpin, Daniel, Nersès, Khad, et des généraux Vasag, Mouschég, Manuel, sont rédigées de main de maître, et nous représentent avec une vérité parfaite ces personnages peu connus et dignes de l'admiration de la postérité.

Les récits de Faustus, comparés à ceux de Moïse de Khorène qui a rapporté également quelques-uns des faits historiques racontés par son prédécesseur, offrent des différences sensibles, et ce désaccord a été l'un des principaux arguments mis en avant par les critiques arméniens pour accuser Faustus de s'être écarté de la vérité. Cependant, dans l'état actuel de nos connaissances, il est fort difficile de dire auquel des deux historiens il faut accorder le plus de confiance, et on doit attendre, pour se prononcer à cet égard, que la critique, à l'aide de données nouvelles, soit en mesure de contrôler avec une entière certitude les récits de ces deux grands écrivains.

Quoi qu'il en soit, l'Histoire de Faustus de Byzance est, avec celle de Moïse de Khorène, la source capitale qui fournit les renseignements les plus abondants pour les annales de l'Arménie dans les deux premiers siècles de la conversion de ce pays au christianisme. Le récit de Faustus s'étend depuis l'année 344 de notre ère jusqu'en 392. Le savant Saint-Martin faisait grand cas de l'Histoire de Faustus, à laquelle il a emprunté une foule d'informations qui ont trouvé place dans les notes dont il a enrichi les premiers volumes de la nouvelle édition de « l'Histoire du Bas-Empire » de Lebeau (1). Du reste, dans un autre ouvrage, Saint-Martin s'était plu à rendre justice à cet historien, en disant « qu'il est facile de voir, par l'attention scrupuleuse qu'il prend de rappeler jusqu'aux moindres détails des événements, qu'il doit donner une connaissance plus exacte de l'Arménie au quatrième siècle de notre ère, que Moïse de Khorène, dont l'Histoire est écrite avec une extrême brièveté (1). » Il n'est pas douteux que Moïse de Khorène ait fait de larges emprunts à l'Histoire de Faustus qu'il n'a pas nommé, et du reste son exemple a été suivi par Lazare de Pharbe, Sébéos, Moïse de Gaghangaïdoutz, Jean Catholicos, Mesrob, Étienne Assoghig, Guiragos de Gantzag, Vartan le Grand, et tant d'autres encore, qui citent Faustus sans le nommer, et rapportent même quelques-unes de ses expressions.

Bien que Faustus de Byzance fasse partie de la pléiade des historiens classiques de l'Arménie, on ne connaît que fort peu de chose de sa biographie. Son origine grecque, qui n'est pas douteuse, l'a fait considérer comme un étranger, et aucun écrivain national ne s'est spécialement attaché à nous conserver des détails particuliers sur sa vie (2). Dans un seul passage de son Histoire, Faustus, en énumérant les grands satrapes convoqués par le roi Diran (353-363), mentionne un certain prince de la famille des Saharouni qu'il dit être de sa famille : « l'ischkhan de notre famille, dit-il, de la race des Saharouni (3). » On ne saurait dire si c'était par son père ou par sa mère, qu'il appartenait à cette illustre maison, mais ce qu'on peut avancer avec certitude, c'est qu'il était originaire de Byzance, comme l'indique son surnom de *Pouzantatzi*, qui veut dire en arménien « natif de Constantinople ou de Byzance ». Il reçut une instruction solide dans cette capitale, comme l'assure Lazare de Pharbe (4), mais il n'appartenait pas vraisemblablement à la caste sacerdotale, car notre auteur n'a rien de commun avec l'évêque Faustus dont il est ques-

(1) Cf. les tomes II à V. Édition F. Didot.

(1) Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. I, pag. 313-314, note 2.

(2) Les critiques modernes, et notamment le P. Karékin dans son « Histoire de la littérature arménienne, » en arménien, n'hésite pas à considérer Faustus, comme un Grec.

(3) Faustus de Byzance, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 12. — Ce passage paraît du reste altéré par les copistes. Le P. Karékin suppose, qu'au lieu de lire *méro dohmi* « de notre famille, » il faut restituer le nom du satrape *Mérohtahzad*, ce qui changerait complétement le sens de ce passage.

(4) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, p. 14.

Digitized by Google

tion dans son Histoire (1), et avec lequel on a cherché à l'identifier (2).

L'instruction brillante que Faustus avait acquise dans les écoles de la capitale de l'empire des Césars ne permet pas de douter que cet écrivain n'ait composé son livre dans l'idiome grec, et en effet son style diffère essentiellement, même dans la traduction arménienne qui nous est seule parvenue, de celui des autres écrivains de son époque. De plus, les derniers mots qui terminent le troisième livre de son Histoire ne peuvent laisser subsister aucune incertitude sur la langue dans laquelle il rédigea son livre, puisque Faustus y est désigné par cette épithète « grand historien et chronographe grec. »

On doit croire que l'Histoire de Faustus de Byzance fut traduite dans la première moitié du cinquième siècle, immédiatement après l'introduction ou la mise en usage de l'alphabet national, dont l'invention est attribuée à S. Mesrob (3), et ce qui nous autorise à avancer cette hypothèse, c'est la mention que fait Lazare de Pharbe de la mutilation qu'aurait subie le texte original de Faustus de la part des falsificateurs grecs ou syriens qui abondaient à cette époque (4).

La version arménienne de l'Histoire de Faustus, répandue en grand nombre d'exemplaires en Arménie, contribua sans aucun doute à la perte du texte original grec, comme cela avait eu lieu déjà pour une foule d'ouvrages du même genre, dont il ne reste que des versions syriaques, arméniennes, coptes, etc. Cependant le texte primitif de Faustus, qui avait eu un certain retentissement en Grèce, existait encore au sixième siècle, puisque Procope l'a connu, et qu'on trouve dans son *Histoire de la Guerre Persique* (5), des détails précis sur les événements qui précédèrent et suivirent la détention d'Arschag II dans le Château de l'Oubli (Aniousch; φρούριον τῆς λήθης), détails qui sont textuellement empruntés à notre auteur (1). En effet, Procope nomme la source à laquelle il a puisé les renseignements qu'il donne sur Arschag II « une Histoire d'Arménie », et c'est le même titre que nous trouvons dans Lazare de Pharbe (2). L'édition de Venise donne une rubrique différente : « Histoire d'Arménie de Faustus de Byzance, en 4 livres. » Il serait curieux de savoir si ce titre existe réellement sur les manuscrits dont se sont servis les savants éditeurs, car il est à remarquer qu'en tête des quatre livres de l'Histoire de Faustus, on lit les mots *Pouzantaran Badmouthiounk*, qui sont fort importants. S'il est vrai, comme le dit Lazare de Pharbe, que l'ouvrage de Faustus portait la rubrique d' « Histoire d'Arménie », on se demande ce que pourrait signifier alors le terme *Pouzantaran*, et pourquoi le mot *Badmouthiounk* qui le suit écrit immédiatement, est au pluriel au lieu d'être exprimé au singulier. Pour répondre à cette question, il faut avant tout expliquer le mot *Pouzantaran*. Cette expression fort singulière se compose de deux éléments, d'abord *Pouzant*, surnom de Faustus qui est l'abrégé de *Pouzantatzi*, « originaire ou natif de Byzance », et ensuite la particule *ran* qui, en arménien, exprime l'idée de lieu. C'est le seul et unique cas où cette particule entre dans la composition d'un nom propre. Or, en présence d'un fait aussi rare dans la langue arménienne, on peut hasarder une conjecture, c'est que le mot composé *Pouzantaran* doit signifier « Bibliothèque de Pouzant » ou « de Faustus de Byzance ». A l'appui de cette hypothèse, nous voyons le mot *Badmouthiounk* « histoires » employé au pluriel, ce qui nous permet de conjecturer que les expressions *Pouzantaran Badmouthiounk* veulent dire « Bibliothèque historique de Faustus de Byzance », et que cette Bibliothèque renfermait l'histoire de plusieurs nations et notamment celle de l'Arménie. Au surplus, ce titre n'a rien d'insolite, puisque déjà il avait été pris à une époque plus ancienne par Diodore de Sicile, dont les œuvres, soit dit en passant, étaient complètes à l'époque où vécut Faustus (3).

Faustus a divisé son ouvrage en quatre livres (4);

(1) Liv. IV, ch. 4; liv. V, ch. 24; liv. VI, ch. 5 et 6.
(2) Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, liv. II, ch. 45. — St-Martin, *Hist. du Bas-Empire* (éd. Didot), t. V, p. 27.
(3) Sur l'alphabet arménien, cf. notre Mémoire inséré dans l'édition russe de Moïse de Khorène (Moscou, 1858) pag. 377; la traduction française dans la *Revue d'Orient* (1865) et le tirage à part de cette traduction.
(4) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, p. 14.
(5) Procope, *Bell. persic.*, liv. I, ch. 5.

(1) Faustus de Byzance, *Hist. d'Arm.*, liv. IV, ch. 54, et liv. V, ch. 7.
(2) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, p. 8.
(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 1.
(4) Cf. plus bas, la Préface de Faustus, p. 20[illegible].

Digitized by Google

cependant le premier livre est nommé, par l'auteur ou par son traducteur, le 3e; le second devient le 4e, le troisième est appelé le 5e, et enfin le quatrième est désigné sous le nom de 6e. Cette division, qui peut paraître singulière de prime abord, est cependant facile à expliquer. En effet, les premières lignes de l'avis préliminaire que Faustus a placé en tête de son Histoire, quoique assez confuses, nous permettent de reconnaître que l'ouvrage de cet annaliste, tel qu'il nous est parvenu, ne forme que la troisième partie de la « Bibliothèque historique », et que les deux parties précédentes devaient être divisées en deux livres distincts, traitant de l'histoire d'autres nations. L'Histoire d'Arménie venait ensuite; elle formait la continuation de la « Bibliothèque » de Faustus, et devait par conséquent commencer par le troisième livre. En effet, pour que le lecteur ne pût avoir de doutes sur cette division en livres, l'auteur, après avoir écrit, en tête de son Histoire d'Arménie, la rubrique « troisième livre », se hâte d'ajouter le mot « commencement », puis vient le premier chapitre de ce même livre. De cette façon, on doit écarter la supposition des savants Mékhitaristes qui croyaient à l'existence d'une autre Histoire d'Arménie du même auteur, qui serait aujourd'hui perdue. En résumé, si le mot *Pouzantaran*, dont le sens a été expliqué plus haut, a la valeur que nous lui avons attribuée, les mots « voici ce qui se trouve dans les livres de cette troisième Histoire (1) » se comprennent aisément sans qu'il soit besoin de recourir à une autre explication.

M. Neumann, de Munich, a cependant donné une explication différente de la nôtre (2), et que nous croyons utile de rappeler, malgré son peu de vraisemblance. Selon lui, le 1er livre de Faustus serait appelé le 3e, parce que cet historien aurait considéré son ouvrage comme faisant suite au récit d'Agathange. Mais cette supposition, tout ingénieuse qu'elle paraisse, ne repose sur aucune preuve et se trouve en désaccord avec le texte même de l'Avis préliminaire de Faustus.

Les quatre livres de Faustus ont subi de la part des copistes de fâcheuses mutilations, comme on peut s'en assurer en lisant la table des matières qui termine le sixième livre. En effet, Faustus donnait, dans cette partie de son Histoire, des détails sur lui-même « en dix versets bien complets », qui manquent actuellement dans tous les manuscrits.

L'Histoire de Faustus embrasse l'espace d'environ un demi-siècle, et traite des règnes de huit souverains arméniens de la dynastie arsacide. Après avoir dit quelques mots sur le roi Tiridate, sur S. Grégoire l'Illuminateur et son fils Rhesdagués, notre auteur raconte le règne de Chosroès II, fils de Tiridate; puis il passe à ceux de Diran II, d'Arschag II, de Bab, de Varazadt, d'Arschag IV, de Vagharschag ou Valarsace II. Il termine son Histoire par un exposé de la division politique de l'Arménie arrêtée par Sapor, roi de Perse, et par Arcadius, empereur des Grecs, en faveur d'Arschag IV et de Chosroès III.

Le style de Faustus est irreprochable comme pureté de langue, et en cela il ne le cède en rien pour l'élégance aux traductions arméniennes faites pendant le cinquième siècle. Cependant Faustus a le défaut d'allonger ses périodes, ce qui rend son style parfois très-languissant, et le sens des mots difficile à saisir au premier abord. Aussi on doit comprendre que de difficultés il nous a fallu vaincre, pour rendre dans un idiome européen l'ouvrage de cet auteur, qui jusqu'à présent n'avait pas encore été soumis à l'épreuve d'une traduction.

Le texte de Faustus n'a eu encore que deux éditions; la première a paru à Constantinople en 1730; la seconde a vu le jour un siècle plus tard à Venise en 1832. L'édition *princeps* est fort rare, et il nous a été impossible de nous la procurer; c'est sur le texte de Venise que nous avons fait notre traduction.

En terminant, nous ferons observer que Faustus ne donne dans son livre aucune date, ce qui rend la chronologie des Arsacides très-difficile à établir. Pour entreprendre la restitution des époques de chaque règne, il aurait fallu entrer dans une série de longues discussions qui nous eussent entraîné au-delà des bornes qui nous ont été tracées. Dans un ouvrage spécial, pour lequel nous avons rassemblé des documents assez nombreux, nous aborderons la question de la chronologie des Arsacides d'Arménie qui, jusqu'à présent, n'a

(1) Cf. plus bas, Avis préliminaire de l'Histoire de Faustus.

(2) *Versuch einer Geschichte der Armenischen litteratur* (Leipzig, 183), p. 26. — C'est aussi l'opinion du P. Karékin dans son Histoire de la littérature arménienne.

Digitized by Google

pas été étudiée avec le soin qu'elle mérite, et nous avons tout lieu d'espérer que ce travail, entrepris en dehors du domaine par trop fréquenté des hypothèses, offrira au public savant quelque intérêt et sera consulté avec une sympathique indulgence.

J.-B. Emin.

Digitized by Google

FAUSTUS DE BYZANCE.

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE.

(*Traduction de l'arménien.*)

AVIS PRÉLIMINAIRE DE L'AUTEUR.

Voici ce qui se trouve dans les livres de cette troisième Histoire (1) : les canons chronologiques des trois ouvrages, puis les quatre livres [suivants], qui ne renferment que des mémoires sur la même matière; l'histoire de la nation arménienne, issue des enfants de Thorgom (2); c'est-à-dire les faits et gestes accomplis autrefois; les actions et la biographie des saints pontifes, hommes de Dieu, jusqu'au moment de la mort de chacun d'eux; [les exploits] des rois arsacides, maîtres du pays, et ceux des hommes illustres placés à la tête de l'armée et issus du nombre des vaillants satrapes (nakharar); [le tableau] de la paix, de la guerre, de la prospérité, de la dévastation, de la justice, de l'iniquité, de la foi et de l'impiété. A partir du règne de Chosroès (Khosrov), fils de Tiridate (Dertad), jusqu'au dernier temps de la décadence de la royauté en Arménie, et du pontificat de Verthanès, fils du premier pontife Grégoire, enfin jusqu'aux principaux et derniers évêques arméniens, j'ai décrit [tout] en détail, selon l'ordre chronologique et dans des chapitres rigoureusement divisés. J'ai fait précéder ces quatre livres de quatre tables des matières, que je reproduis en tête de chaque chapitre, jusqu'à la fin de cet [ouvrage], afin d'en faciliter [la lecture] à tous ceux qui voudront étudier ce que je vais raconter.

(1) C'est ainsi que nous avons compris ce premier membre de phrase, qui est le début de la « Bibliothèque historique » de Faustus de Byzance. Les termes en sont confus, mais nous avons expliqué dans l'Introduction ce qu'il faut entendre par les mots « troisième histoire ». — Cf. plus haut, p. 206.

(2) Selon les traditions arméniennes, Thorgom, le *Thogarma* des Livres saints, était père de Haïg, premier chef de la race arménienne. Ainsi l'expression « enfants de Thorgom » signifie « les Arméniens ».— Cf. plus haut, p. 16, notes 4 et 6.

LIVRE TROISIÈME.

CANONS DE CE LIVRE; VINGT ET UN CHAPITRES.

I. Ce qu'il advint en Arménie après la prédication de l'apôtre Thaddée (Thatéos). Canons des livres chronologiques.

II. Du premier grand pontife Grégoire; [de son fils] et de leurs sépultures.

III. Règne de Chosroès (Khosrov), fils de Tiridate (Dertad); Patriarchat de Verthanès, fils du grand pontife Grégoire.

IV. Des deux familles des Manavazian et des Ouortouni, qui s'entretuèrent en Arménie.

V. Des deux fils de Verthanès, dont le premier se nommait Grigoris et le second Iousig.

VI. De Grigoris, fils de Verthanès; sa mort; sa sépulture.

VII. Grand combat livré à la suite de l'invasion du roi des Massagètes (Mazkhouth) dans les États du roi d'Arménie. Comment il périt, lui et ses troupes.

VIII. Plantation d'une forêt. Guerre avec les Perses et extermination de la race satrapale des Peznouni.

IX. Le ptieschkh Bacour se révolte contre le roi d'Arménie; il est remplacé par le ptieschkh Vaghinag de Siounik.

X. De Jacques (Agop), évêque de Medzpin.

XI. Grande guerre entre les Perses et les Arméniens, où succomba le commandant Vatché. Mort du roi Chosroès (Khosrov) et passage de ce monde à l'autre du patriarche Verthanès.

XII. Diran règne après son père. Iousig, après la mort de son père Verthanès, occupe le siége patriarcal; de quelle manière il fut tué par le roi Diran, dont il avait censuré la conduite.

XIII. Comment, après la mort de Iousig, l'Arménie resta sans chef [spirituel], ses fils n'étant pas dignes d'occuper le siége de leur père.

Digitized by Google

XIV. Vie et actions du grand Daniel ; comment il réprimanda le roi Diran qui, pour se venger, le fit mourir.

XV. Des fils de Iousig ; comment ils foulèrent aux pieds l'honneur du divin sacerdoce.

XVI. De Pharin qui occupa le siége patriarcal.

XVII. De Schahag, issu de la race de l'évêque Albin (Aghpianos), qui occupa le siége patriarcal. Comment l'Arménie entière abandonna le Seigneur et ses commandements.

XVIII. Le chef des eunuques, Haïr, fait mourir les familles satrapales.

XIX. De Bab et d'Athanakinès, fils de Iousig, et de quelle manière ils moururent dans leur iniquité.

XX. Le roi Diran est trahi par son chambellan Phisig de Siounie, et fait prisonnier par Varaz. Le pays partage le sort de son roi.

XXI. Les satrapes arméniens se réunissent d'un consentement unanime et engagent l'empereur des Grecs à venir en Arménie pour les secourir. Le roi des Perses, accouru avec une nombreuse armée, est contraint de s'enfuir seul dans son royaume sur un cheval.

LIVRE TROISIÈME.

COMMENCEMENT.

CHAPITRE I.

Ce qu'il advint en Arménie après la prédication de l'apôtre Thaddée. — Canons des livres chronologiques.

La prédication de l'apôtre Thaddée depuis son début; son martyre et sa mort jusqu'à la fin de la prédication et de la mort de saint Grégoire (1); le meurtre de l'apôtre commis par le roi Sanadroug (2) jusqu'au moment où celui-ci fut obligé d'embrasser la foi [chrétienne] (1); la mort du roi Tiridate (Dertad) (2); les faits accomplis par les anciens; la vie des hommes illustres, celle de leurs adversaires, tout cela a été décrit par d'autres [historiens] (3). Néanmoins nous allons relater succinctement tous ces faits dans le cours de notre Histoire, pour ne pas en intervertir l'ordre. Dans notre narration, nous examinerons et l'époque primitive et les derniers temps; quant à l'époque intermédiaire, elle a été écrite par d'autres, et nous la mentionnons seulement pour ne point laisser de lacunes dans notre ouvrage. C'est ainsi qu'une brique placée au milieu d'un mur achève la construction de l'édifice entier. Cela dit, nous allons entrer immédiatement en matière.

CHAPITRE II.

Du premier grand pontife Grégoire; [de son fils] et de leurs sépultures.

Pendant le règne de Tiridate (Dertad), fils de Chosroès (Khosrov), [l'Arménie] embrassa la foi chrétienne (4), grâce au zèle du grand prêtre Grégoire, fils d'Anag.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, liv. II, ch. 33. — Les détails que donne Moïse sur la prédication de Thaddée à Édesse, à la cour du toparque Abgar Ouchama qu'il convertit à la foi, sont extraits, à ce qu'il nous apprend lui-même (ch. 36), d'une histoire écrite en syriaque par Léroubna, fils du scribe Apschatar, qui a raconté les événements des règnes d'Abgar et de Sanadroug. L'ouvrage de Léroubna était conservé dans les archives d'Édesse. Il existe à la Bibliothèque impériale de Paris, dans un martyrologe arménien manuscrit, une histoire attribuée à Léroubna, mais cette composition est apocryphe.

(2) L'apôtre Thaddée fut martyrisé avec ses compagnons, dans le canton de Chavarchan, appelé aussi Ardaz. Selon la tradition, la pierre s'entr'ouvrit pour recevoir le corps de l'apôtre, qui fut ensuite inhumé dans la plaine (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 34).

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 34, 35.

(2) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 92) raconte que le roi Tiridate avait pris la résolution, vers la fin de sa vie, d'abdiquer et d'aller vivre en solitaire dans l'antre de Mané, où saint Grégoire avait achevé ses jours. Ses sujets, mécontents de la résolution du roi, lui donnèrent un breuvage empoisonné qui causa sa mort (voir plus haut, p. 194). Le même historien donne à Tiridate cinquante-six ans de règne.

(3) Il est impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de savoir quels sont les historiens auxquels Faustus de Byzance fait allusion dans ce passage. On ne saurait même dire si ces historiens étaient arméniens ou grecs, car Moïse de Khorène lui-même, en racontant l'histoire détaillée de ces événements, n'indique pas non plus les sources où il a puisé ses informations (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 34). Un seul historien syriaque est cité par Moïse : c'est Léroubna, dont il a été question dans une note précédente, et qui a donné le texte de la prétendue correspondance échangée entre Abgar et le Christ, correspondance dont Eusèbe nous a transmis une traduction grecque, dans son *Histoire ecclesiastique*, liv. I, ch. 13.

(4) Tiridate II, fils de Chosroès le Grand, monta sur le trône de son père, l'an 286 de J.-C. et gouverna le royaume d'Arménie pendant l'espace de cinquante-six ans, c'est-à-dire jusqu'à l'année 342. La dix-septième année de son règne, en 302, il embrassa la foi chrétienne, par suite de la prédication et des miracles de saint Grégoire l'Illuminateur (Cf. plus haut, Agathange, *Hist. de Tiridate*, ch. XX, § 92 et 93, p. 152 et suiv.).

Digitized by Google

Aristaguès (1), fils cadet de ce dernier, pendant l'apostolat de son père, fut son coopérateur actif durant toute sa vie, jusqu'au jour de sa mort, quand il fut rappelé par le Christ (2). On avait préparé pour tous les deux des sépultures dignes de les recevoir : Grégoire le Grand fut enterré dans le village de Thortan, au canton de Taranagh. Quant à son fils Aristaguès, après sa mort de confesseur, son corps fut emporté du canton de Dzop et enseveli dans le bourg de Thil au canton d'Eghéghiatz, dans les domaines de son père Grégoire (3).

CHAPITRE III.

Règne de Chosroès, fils de Tiridate. — Patriarcat de Verthanès, fils du grand pontife Grégoire.

Aussitôt après, le trône [d'Arménie] fut occupé par Chosroès [II] Kotac (4), petit-fils de Chosroès [I], fils du vaillant et vertueux roi Tiridate. Sous son règne, vivait Verthanès, fils aîné de Grégoire, qui, à l'exemple de son père et de son frère, occupa le siége du premier et devint [grand] pontife (5). En ce temps-là, régnaient la paix, l'ordre, la fécondité, la santé, la richesse, un zèle et un grand amour pour le bien qui se propageaient partout. Saint Verthanès, suivant l'exemple de son père et de son frère, ne faisait qu'éclairer le peuple et le guider [dans la voie du bien]. C'était une époque où la justice et la probité florissaient. Vers ce même temps, le pontife Verthanès, partit pour aller visiter la première et grande mère des églises arméniennes, dans le pays de Daron, où jadis, du temps du grand pontife Grégoire, les autels des temples païens furent détruits par l'effet d'un miracle (1). Arrivé là, il se préparait, comme il avait l'habitude de le faire, à renouveler le sacrifice que le Seigneur avait offert sur la croix pour notre salut et communier en souvenir de la Passion, c'est-à-dire avec le corps et le sang vivifiants du Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car c'est ainsi que les pontifes arméniens, avec les rois, les grands, les satrapes et une foule immense de gens du pays, venaient ordinairement honorer les localités où, dans le commencement, on ne voyait érigées que les statues des idoles, les localités qui, purifiées au nom de la divinité, devenaient une maison de prières et un lieu de dévotion pour tous. Là surtout, dans ce centre principal de l'Église, on se réunissait sept fois l'année en commémoration des saints qui y reposaient; c'était avec une prédilection prononcée qu'on se rendait aussi à la chapelle du grand prophète saint Jean-Baptiste. Ce rendez-vous se faisait chaque année dans les églises placées sous l'invocation des apôtres, disciples du Seigneur, et dans celles consacrées aux martyrs, où on venait fêter avec allégresse le jour de leur mort.

Il arriva une fois que le grand pontife Verthanès, accompagné d'une suite peu nombreuse, était venu offrir le sacrifice de la bénédiction. Des gens, qui jusqu'alors gardaient en secret le culte invétéré du paganisme et de l'idolâtrie, s'étant réunis au nombre de deux mille, convinrent entre eux de tuer Verthanès, le pontife de Dieu. Ils étaient un peu encouragés dans leur dessein par l'épouse du roi, que le saint réprimandait sans cesse au sujet de sa conduite déréglée. Cette foule cernait déjà la grande muraille de l'église d'Achdichad; et, tandis que Verthanès, entré dans le temple, célébrait la messe, la troupe se prépara à l'assiéger du dehors. Mais ici un miracle s'accomplit; les bras des gens qui faisaient partie de la troupe se replièrent sur leurs dos; et de cette manière tous se sentirent attachés, sans avoir été liés par personne. C'est ainsi que tous ces gens frappés de stupeur, pliés, garrottés, accroupis, gisaient sur le sol, ne pouvant bouger de leur place : c'étaient des hommes de la race sacerdotale qui ne faisaient que sacca-

(1) Arisdaguès, ou Rhesdaguès, occupa le trône pontifical de l'Arménie de l'an 306 à l'an 314 de J.-C.

(2) Agathange est entré dans quelques détails sur l'activité de Rhesdaguès, fils cadet de saint Grégoire, dans son *Histoire de Tiridate*. — Cf. plus haut, ch. CXXIII, § 159, pag. 183.

(3) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 89 et 91, liv. III, ch. 2) précise l'endroit où saint Grégoire fut enterré; ce fut dans l'antre de Mané sur la montagne où il s'était retiré de son vivant. Rhesdaguès, qui avait succédé à son père, fut tué par Archélaüs, proconsul de la Quatrième Arménie, qui l'assassina dans le canton de Dzop. Ses disciples enlevèrent son corps, le portèrent dans la localité indiquée par Faustus, où il fut enseveli. — Cf. aussi la *Vie des saints arméniens; sub nom.* SS. Grégoire et Rhesdaguès.

(4) Le mot *kotac*, ajouté ici comme épithète au nom de Chosroès II, fils de Tiridate, est inconnu, et on ne saurait en donner l'explication. Faustus est le seul auteur qui l'ait employé. On peut supposer que ce mot a la signification de « petit », épithète qui avait été donnée à Chosroès II, dont le règne fut de neuf ans (344-353).

(5) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 80 et 91; liv. III, ch. 2. — Verthanès, fils aîné de saint Grégoire l'Illuminateur et successeur de Rhesdaguès, son frère cadet, sur le trône pontifical, administra l'Église d'Arménie, de l'an 314 à 330 de J.-C.

(1) Agathange, *Hist. de Tiridate*, pag. 173, ch. CXIV, § 16. — Zénob de Glag, *Hist. de Daron*, pag. 36 de la traduct. franç.

Digitized by Google

ger et dévaster le pays par leur cruauté. Toute cette foule restait entassée pêle-mêle dans l'enceinte de l'église, quand Verthanès en personne, s'approchant d'elle, demanda : « Qui êtes-vous, d'où venez-vous et qui cherchez-vous? » Ils commencèrent à lui confesser la vérité en disant : « Nous sommes venus pour ravager cet endroit et pour vous tuer, encouragés que nous étions par l'ordre et à l'instigation de la reine de la Grande Arménie. Mais le Seigneur Dieu vient de manifester sa puissance et de nous prouver que c'est lui seul qui est Dieu. Et maintenant nous sommes convaincus et nous croyons que c'est bien lui seul qui est Dieu. Nous voilà garrottés, ne pouvant même bouger de cette place. »

Alors le bienheureux Verthanès commença à leur enseigner la foi et à les fortifier dans la croyance du Seigneur Jésus-Christ; et il leur parla longuement. Après quoi, s'adressant à Dieu, il lui adressa des prières, puis, après avoir guéri [cette multitude], il la délivra de ses liens invisibles et de ses souffrances insupportables. Toute cette multitude, une fois libre, se prosterna devant Verthanès en lui demandant, comme remède, la pénitence; le saint homme leur en désigna le terme. Instruits dans la foi de la Trinité une et sainte, ils reçurent le baptême, au nombre de deux mille environ, sans compter leurs femmes et leurs enfants. Verthanès, après les avoir réunis aux fidèles, les congédia, purifiés et fermes dans leur croyance (1).

CHAPITRE IV.

Des deux familles des Manavazian et des Ouortouni qui s'entre-tuèrent en Arménie.

Vers ce temps-là, un grand conflit éclata dans le pays des Arméniens : deux grands satrapes et princes, maîtres et seigneurs de provinces et de pays entiers, étant aux prises, se firent l'un contre l'autre une guerre cruelle avec une violente inimitié. D'un côté, le prince de la maison des Manavazian (2), de l'autre, le chef de la famille des Ouortouni (3), ne cessèrent de troubler le vaste pays des Arméniens (4). C'était une guerre acharnée entre eux, qui fut la cause d'une ruine et d'un massacre immense d'individus. Enfin le roi Chosroès et le grand pontife Verthanès se décidèrent à envoyer le vénérable archevêque Albin (1) pour rétablir la paix entre eux. On le traita avec mépris et on rejeta son intervention, en se moquant de ceux qui l'avaient envoyé. L'évêque ayant été congédié avec des injures, [les princes ennemis] se mirent à dévaster la maison du roi. Acharnés comme ils l'étaient, ils continuèrent à se faire la guerre avec plus de violence. Alors le roi, courroucé, envoya contre eux le commandant en chef de l'armée arménienne, Vatché, fils d'Ardavazt, chef de la maison des Mamigoniens, pour tuer et exterminer entièrement les deux familles. Le commandant Vatché, aussitôt arrivé, tomba sur les deux familles, les combattit et les mit en fuite, n'épargnant pas même un seul enfant mâle. Après quoi il revient auprès de Chosroès, roi des Arméniens, et du grand pontife Verthanès. Le roi fit don du bourg et du village, résidence du chef des Manavazian, à l'église de l'évêque Albin, ainsi que de Manavazakert (2) avec tous ses alentours et son petit canton, situé sur les confins de ce dernier, et s'étendant vers les rives de l'Euphrate. Le propre village des Ouortouni, nommé Ouortorou, fut aussi cédé (3) : il se trouvait dans le pays de Pasan (4), où l'évêque de Pasan avait son siége.

CHAPITRE V.

Des fils de Verthanès, dont le premier se nommait Grigoris et le second Iousig.

Verthanès et Rhesdaguès (Aristaguès) étaient les fils du grand pontife Grégoire. Rhesdaguès était vierge et pur dès son enfance; quoique fils cadet, il occupa le premier le siége épiscopal de son père. Bien que marié, Verthanès n'avait point de postérité. Pendant bien des années, il pria Dieu de ne pas le priver de la bénédiction d'avoir un enfant qui se consacrerait un jour au service du Seigneur, comme étant son héritier. Dans sa vieillesse, le Seigneur exauça ses prières; son épouse conçut et engendra deux fils jumeaux; Verthanès donna à l'aîné le nom de son père Grigoris, au cadet celui de Iousig. Élevés en présence du

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 2) ajoute qu'après avoir échappé au complot des païens, Verthanès s'en alla au bourg de Thil, où se trouvait le tombeau de son frère Rhesdaguès.

(2) Cf., sur cette famille, la note 5 de la page 19.

(3) Cf., sur cette famille, la note 5 de la page 19-20.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 2.

(1) Un personnage du même nom est cité à plusieurs reprises par Agathange (*Hist. de Tiridate*, éd. de Venise, pag. 626, 627, 646). Cf. plus haut, pag. 181 *et passim*.

(2) Ce mot veut dire « la ville de Manavaz ».

(3) Cf. plus haut, pag. 19 et note 5.

(4) Le pays de Pasan, ou de Pasen, situé dans la province d'Ararat. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc. de l'Arménie*, pag. 380 et suiv., et plus haut, pag. 45, note 1, 2e col.

Digitized by Google

roi d'Arménie, ils se voyaient entourés de soins pour leur éducation. Dans la suite, le fils aîné, Grigoris, occupa le siége épiscopal dans les contrées des Aghouank et des Ibériens (Virk), quand il fut d'âge à faire de bonnes actions et à porter en lui la science de Dieu. Il ne voulut pas contracter mariage; et, dans sa seizième année, il monta sur le siége épiscopal dans les pays des Ibériens et des Aghouank, c'est-à-dire dans le voisinage des Massagètes (Mazkouth) (1). Aussitôt installé, son premier soin fut de rétablir l'ordre dans les églises, en suivant l'exemple de Grégoire premier (2).

Ce fut Diran (3), fils du roi Chosroès, qui éleva Iousig (4). Le prince royal Diran donna sa fille en mariage à Iousig, fils de Verthanès. Comme c'était un jeune homme, la première nuit qu'il connut sa femme, elle conçut. Immédiatement, il aperçut dans une vision, qu'il avait deux enfants et tous deux indignes du service du Seigneur Dieu; alors il se repentit de s'être marié. Il versa des larmes, implora Dieu, et, abreuvé de chagrin, il fit pénitence. Comme jeune homme, il ne s'était marié qu'en cédant aux instances du roi. Ceci même ne se fit que par la grâce de Dieu; car plus tard devaient naître de lui de grands pasteurs qui se voueraient au bien de leur pays et à l'intérêt du service de l'Église, d'après les préceptes de l'Évangile. Après cette première et unique nuit, il ne connut plus sa femme. La femme engendra pour ce monde, comme cela avait été déjà montré d'avance à Verthanès, dans la vision. L'un des fils s'appela Bab, l'autre Athénogène (Athanakinès).

Iousig, jeune homme resté pur, à la suite de la première nuit [de ses noces], n'approcha plus sa femme, non pas qu'il considérât le mariage comme une chose impure, mais parce qu'il avait souci de la vision qu'il avait eue, et il ne voulut plus donner le jour à des enfants indignes. Or ce n'était pas pour ce monde qu'il désirait avoir un enfant, mais il le souhaitait pour le consacrer au service du Seigneur Dieu. Il comptait pour rien tout ce qui était terrestre; il préférait aux choses passagères ce qui venait d'en haut; il n'avait qu'une seule aspiration, celle de la vie céleste. Servir Jésus-Christ était son seul désir et son unique gloire. Il ne s'arrêtait ni sur l'amitié du roi, ni sur les honneurs et les grandeurs qui venaient de lui, ni sur ce qu'il était son gendre. Il renonça à tout, comme à des choses inutiles, abominables et trompeuses. La première déception éprouvée, il ne fut jamais enclin à la séduction comme un adolescent; dès lors il parut avoir l'esprit d'un vieillard, ne méditant que l'immortalité. Il préféra le blâme, par amour du Christ, aux grandeurs des rois. Il se consacra à la vie austère et, dès l'âge de douze ans, il n'endura que des mortifications. En tout il suivait [la doctrine de] ses pères, et l'exemple de son frère Grigoris vivait en lui. Il a supporté le joug du Christ jusqu'à la fin de sa vie sans la moindre paresse.

La maison royale s'était posée vis-à-vis de Verthanès dans une situation hostile, et, tandis que ses beaux-parents (beaux-pères) le tracassaient à cause des faits que je viens de raconter, la mort atteignit sa femme, et [de cette manière] Iousig se trouva libre d'engagement. Préoccupé comme il l'était du sort de ses enfants, il passait des heures entières à prier Dieu; l'ange du Seigneur lui apparut dans une vision et lui dit : « Iousig, fils de Grégoire, sois sans crainte, car le Seigneur a exaucé ta prière, et de tes enfants naîtront d'autres enfants qui apporteront la lumière de la science à l'Arménie; ils seront pour ce pays la source de la sagesse spirituelle. Ce sera d'eux que jaillira la grâce des commandements de Dieu; par leur intermédiaire, le Seigneur accordera une paix abondante et une prospérité durable aux églises triomphantes et fortes; nombre d'égarés rentreront dans la voie de la vérité et le Christ sera glorifié par beaucoup de nations. Ils seront les colonnes de l'église, les dispensateurs de la parole de vie, les bases de la foi, les serviteurs du Christ et du Saint-Esprit; car ce qui servira de fondement à l'édifice doit en servir aussi pour le couronnement. Leur main laborieuse plantera beaucoup d'arbres fructueux et utiles, qui obtiendront la bénédiction de Dieu. Ceux d'entre eux qui ne consentiront pas à être plantés par elle, qui ne voudront pas s'abreuver de la rosée de la science, seront rejetés avec mé-

(1) Moïse de Gaghangaïdoutz (*Hist. des Aghouank*, t. I, ch. 14, 21, Paris, 1860, en arm.) parle longuement de Grigoris, fils de Verthanès, qui prêcha la foi dans le pays des Aghouank, après avoir reçu à l'âge de quinze ans la consécration patriarcale des mains de son frère Iousig, patriarche d'Arménie. Grigoris fut mis à mort en 343 (Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 426) dans la plaine de Vadnîan par ordre de Sanesan ou Sanadroug (voy. plus loin, ch. VI). Ses reliques furent portées au village d'Hagou par les moines syriens. — Cf. aussi Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I. Addition XXVI, pag. 473.

(2) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 3.

(3) Diran II, fils de Chosroès II le Petit, monta sur le trône en 325 et mourut en 351.

(4) Iousig, petit-fils et troisième successeur de saint Grégoire sur le trône pontifical de l'Arménie, fut intronisé à la mort de son père Verthanès, l'an 330, et occupa le siége patriarcal jusqu'en 326.

Digitized by Google

pris et malédiction et consumés par le feu. Souvent, pour le nom du Seigneur, ils seront enviés et haïs par les indignes; mais ils resteront cependant inébranlables dans leur foi comme un rocher, et triompheront de leurs ennemis par leur longanimité. Après eux commencera à régner le mensonge engendré par des gens qui ne connaîtront pas de frein, égoïstes, intéressés, sans asile, indignes et fourbes, et le nombre de ceux qui ont fait vœu de conserver fermement la foi sera très-restreint. » Le jeune Iousig, après avoir entendu tout cela de la bouche de l'ange, se consola et rendit grâces au Seigneur Dieu, qui le jugea digne d'une pareille révélation. Dès lors, il ne fit que rendre grâces au ciel à chaque heure de sa vie.

CHAPITRE VI.

Fin de Grigoris.

L'évêque Grigoris, fils de Verthanès et frère d'Iousig, étant encore un jeune homme, fut nommé catholicos des pays des Ibériens (Virk) et des Aghouank, où il fit construire et restaurer beaucoup d'églises, dans les districts limitrophes de l'Adherbéidjan (Aderbadagan). Prédicateur de la vraie foi chrétienne, il se présentait, admirable et sublime, devant tout le monde; il menait une vie d'une austérité indicible; jeûnant, se sanctifiant, veillant durant toute la nuit, et priant avec ferveur le Seigneur Dieu pour le salut de chacun. D'après les prescriptions de l'Évangile, aidé par les grâces de Dieu, il surveillait sans cesse la sainte Église. Il travaillait surtout sans relâche à convaincre chacun de la nécessité de faire le bien, à passer le jour et la nuit dans le jeûne et dans les prières, et à remplir les prescriptions sublimes de la foi. Il faisait cela également et avec la même ardeur spirituelle, pour ceux qui étaient près et pour ceux qui étaient loin. Comme un athlète jaloux de combattre, il s'exerçait sans cesse et était prêt à aller au-devant des tentations et des dangers, à répondre avec hardiesse et à lutter pour la vérité de la foi chrétienne.

Après avoir édifié et restauré toutes les églises des pays dont il a été question, Grigoris arriva au camp du roi arsacide des Massagètes, qui se nommait Sanesan (1). Il y avait parenté entre les rois Massagètes et ceux des Arméniens, parce qu'ils tiraient leur origine de la même race. Grigoris se présente au roi des Massagètes qui commandait l'immense armée des Huns. Debout devant eux, il commença à leur prêcher l'Évangile du Christ en disant : « Reconnaissez Dieu. » Au commencement, les Huns l'écoutèrent avec attention, acceptèrent [la foi] et se soumirent à lui. Ensuite, en examinant la religion du Christ, ils apprirent que Dieu déteste le pillage, le meurtre, l'avarice, le désir de s'emparer et de s'approprier ce qui appartient à autrui. Quand ils apprirent cela, ils dirent avec emportement : « Si nous cessons de piller, de dépouiller les autres, de nous emparer de leurs biens, comment subsistera alors une armée aussi nombreuse que la nôtre? » Avec beaucoup de bonnes paroles, Grigoris essaya de les convaincre, mais personne ne voulut l'écouter. Ils se disaient entre eux : « Le voilà arrivé chez nous pour nous empêcher avec de semblables discours de pratiquer ce que nous avons fait jusqu'à présent. Si nous prêtons l'oreille à ce qu'il dit et si nous embrassons la religion chrétienne, qu'est-ce que nous deviendrons, sans pouvoir monter à cheval comme c'est chez nous la coutume? » Ils ajoutèrent : « C'est la pensée du roi d'Arménie, qui, en l'envoyant chez nous, a voulu, par la propagation de cette doctrine, nous faire renoncer à nos incursions dans son propre royaume. Eh bien! tuons-le, recommençons nos invasions en Arménie, et enrichissons notre pays d'un butin abondant. »

Le roi [des Massagètes] se tourna vers eux et se plaça du côté de sa troupe. Alors on amena un cheval fougueux; on attacha le jeune Grigoris à la queue de ce cheval et on le lança sur le littoral de la grande mer septentrionale (1), qui s'étend au-delà de leur camp situé dans la plaine de Vadnian. C'est ainsi qu'on tua le vertueux prédicateur du Christ, le jeune Grigoris. Ceux qui l'avaient accompagné du canton de Hapant enlevèrent son corps, le transportèrent dans leur propre district, dans le pays des Aghouank sur les confins de l'Arménie, à Hapant, dans le village qui se nomme Amaraz. On le déposa près de l'église qui fut construite par le premier Grégoire, surnommé le Grand, lequel était l'aïeul de Grigoris, grand pontife du vaste pays des Arméniens. Chaque année, les habitants de tous les cantons du pays se réunissent pour fêter la mémoire et le jour de son martyre (1).

(1) Sanesan est le même souverain que Sanadroug dont il est longuement question dans l'*Histoire d'Arménie* de Moïse de Khorène (liv. III, ch. 3).

(1) Il s'agit ici de la mer Caspienne, comme le dit de son côté Moïse de Khorène (*Hist.*, liv. III, ch. 3) qui a raconté très-brièvement cet événement.

(2) Selon le récit de Moïse de Khorène (*Hist.*, liv. III, ch. 3), « les barbares foulèrent Grigoris aux pieds de leurs chevaux, dans la plaine de Vadnian près de la mer

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Grand combat livré à la suite de l'invasion du roi des Massagètes dans les Etats du roi d'Arménie. Comment il périt, lui et ses troupes.

Dans ce temps-là, Sanesan, roi des Massagètes, nourrissait une animosité et une haine implacables contre son parent le roi d'Arménie Chosroès (Khosrov). Il réunit ses troupes composées des Huns, des Phokh (1), des Thavasbar, des Hedjmadag, des Ijmakh, des Kath, des Teghouar, des Koukar, des Schischp, des Dchighp, des Paghasdj, des Ekersouan (2), celles des autres peuplades innombrables, non habituées à avoir un domicile fixe et vivant sur des chariots, et tout ce que le roi avait de gens de guerre sous son commandement. Laissant derrière lui ses frontières, il franchit la grande rivière Cyrus (Kour), entra dans l'Arménie et envahit [avec ses troupes] tout le pays. Les cohortes de cette immense cavalerie étaient innombrables, et même on ignorait le nombre des fantassins armés de lances. Ces peuplades elles-mêmes n'étaient pas en état de connaître le chiffre de leurs troupes. Seulement, quand, dans des localités indiquées, on passait en revue ces cohortes, dont chacune avait son drapeau et ses armes particulières, ordre était donné à chaque homme d'apporter une pierre et de la jeter dans un endroit désigné pour en former un monceau. C'est de cette manière qu'on indiquait la quantité de cette masse d'hommes, et par ce moyen on voulait inspirer l'épouvante à ceux qui devaient passer le lendemain par cet endroit. Chemin faisant, ils laissaient [cette indication] aux carrefours des grandes routes. Enfin ils entrèrent dans le pays d'Arménie, qui bientôt se trouva envahi par ces barbares dans toute son étendue. Ils ne cessaient de détruire, de porter la dévastation partout et de réduire les habitants en captivité. Ils se répandirent vers les frontières [du pays] jusqu'à la petite ville de Sadagh et jusqu'à Kandsag d'Adherbeidjan (Aderbadagan) (1). Alors on ordonna [à toutes ces troupes] de se réunir dans un même lieu, et ce rendez-vous général était fixé dans la province d'Ararat.

A la nouvelle de l'invasion de son frère Sanesan, roi des Massagètes, le roi d'Arménie Chosroès prit la fuite et se jeta dans le château inaccessible de Tarioun (2), dans le territoire de Gok (Govk), suivi par le vieux Verthanès, grand pontife des Arméniens. Alors on commença à jeûner, à prier Dieu pour qu'il les délivrât de ce bourreau implacable, qui déjà depuis une année entière tenait sous sa main tout le pays qui était couvert de ses guerriers. C'est alors qu'on vit arriver Vatché, fils d'Ardavazt, de la maison des Mamigoniens, commandant en chef de toutes les armées de la Grande Arménie, qui, dans ce temps-là, revenait d'un voyage lointain, entrepris dans les provinces grecques (3). Il rassembla les vaillants satrapes (nakharar), improvisa un corps nombreux, et le lendemain,

Caspienne. Les diacres de Grigoris, ayant enlevé son corps, le portèrent dans la petite Siounik et l'enterrèrent dans le bourg d'Amaraz. » — Cf. Moïse de Gaghangaidoutz, *Hist. des Aghouank*, t. I, ch. 14, 21.

(1) Dans la Géographie de Pappus d'Alexandrie, attribuée à Moïse de Khorène (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pag. 356-357), cette peuplade est appelée les Phaskh. On trouve mentionnés dans la même géographie les noms des deux peuplades suivantes.

(2) Les noms de ces peuplades sont en majeure partie inconnus. Elles habitaient toutes la Sarmatie orientale où se trouvaient un nombre considérable de tribus dont quelques-unes ont été mentionnées dans la Géographie de Pappus, attribuée à Moïse de Khorène (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pag. 354-357). Les écrivains et les géographes postérieurs ne nous ont pas transmis les noms de toutes ces tribus scythiques, dont la plupart étaient d'origine touranienne, et ils se contentent de les désigner sous le nom générique de Gog et Magog, appellation empruntée aux Livres saints et qui persista dans tout le moyen âge oriental, comme qualification des populations barbares qui, à différentes reprises, envahirent l'Asie occidentale. — Cf., à ce sujet, la note savante de M. Pauthier, insérée dans sa remarquable édition du *Livre de Marco-Polo* (Paris, Didot, 1865), t. I, pag. 217 et suiv. note 4.

(1) Cette ville s'appelle actuellement Gandjah ou Elisabethpol. Les Arméniens la désignaient aussi sous le nom de Kandsag des Aghouank. Kandsag se trouve dans la province arménienne d'Artsakh, à peu de distance du Kour. (Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 150 et suiv.)

(2) Un manuscrit donne, au lieu de ce nom, celui de Daron, ce qui n'est pas admissible. Ce château, qui portait aussi les noms de Taronkh, Taroun, Tarioun, etc., était en effet situé dans le canton de Gok ou Gokaiovid, qui faisait partie de la province d'Ararat. On conservait dans l'église de ce château de précieuses reliques dont parle Vartan dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mem. sur l'Arm.*, t. II, pag. 420-421).

(3) Moïse de Khorène parle dans son Histoire (liv. III, ch. 4) d'une ambassade que Verthanès et les satrapes arméniens envoyèrent à Constance, fils de Constantin le Grand, pour lui demander des secours contre Sanadroug et Pagour, prince d'Aghdsnikh, qui voulait se rendre indépendant. Les députés qui allèrent en Grèce étaient Mar, prince de Dzop, et Cac, prince de Hachdiank. Mais l'historien arménien auquel nous empruntons ces détails ne nomme pas Vatché, fils d'Ardavazt, qui semble cependant avoir fait partie de l'ambassade, à ce qu'on peut induire des paroles de Faustus.

Digitized by Google

à l'heure des matines, il tomba sur le camp des ennemis, établi au pied de la montagne nommée *Tzlou-kloukh* (tête de taureau). Après avoir passé tout le monde au fil de l'épée, de telle sorte que personne ne put échapper au massacre, il emmena avec lui de nombreux captifs. Chargé du butin, il descend dans la plaine de la province d'Ararat, y rencontre le roi des Massagètes, Sanesan, avec son armée principale qui était considérable [et qui occupait] la ville de Vagharschabad (1). Vatché, à la tête de son corps d'armée, fond sur la ville à l'improviste, et le Seigneur lui livre les ennemis.

L'ennemi, se voyant ainsi attaqué, sort de la ville et se dirige vers les endroits escarpés du château d'Oschagan, cherchant asile dans ces lieux déserts et couverts de blocs de pierres. Cependant il s'y livra un combat des plus acharnés. Les compagnons d'armes du commandant en chef des Arméniens, c'est-à-dire Bagrat Bagratide (Pakratouni), Méhountag et Karékin Reschdouni, Vahan, chef de la famille des Amadouni, et Varaz Gaminagan, arrivés à temps, se mettent à frapper et à tuer les troupes des Alains, des Massagètes, des Huns et des autres peuplades, jusqu'à ce que cette plaine couverte de pierres se trouvât encombrée de cadavres; le sang coulait comme un fleuve et il n'y avait pas moyen de préciser le nombre des tués. Le peu de gens échappés à la mort étaient poursuivis par les Arméniens qui les chassèrent devant eux jusqu'au pays des Paghasidj. On apporta la tête du grand roi Sanésan et on la présenta au roi d'Arménie qui, à cette vue, commença à pleurer, en disant : « Oui, c'était un frère pour moi, un prince d'origine arsacide. » Ensuite le roi, accompagné du grand pontife arménien, se rendit sur le lieu du combat où ils virent un nombre immense de guerriers morts de leurs blessures : l'endroit était empesté par les cadavres en putréfaction. Ils donnèrent l'ordre d'amener un nombre considérable d'hommes robustes pour qu'ils les ensevelissent en entassant sur eux de grands blocs de rochers, afin de préserver le pays de la peste qui pouvait se propager. Pendant plusieurs années, aucun événement ne vint troubler la paix de l'Arménie.

C'est ainsi que la mort de saint Grigoris fut vengée sur le roi Sanesan et sur toute son armée, car il ne resta pas un seul homme en vie (2).

(1) Sur cette localité, voyez plus haut, pag. 117, note 1.

(2) Cette guerre est racontée différemment par Moïse de Khorène, qui rapporte (*Hist.*, liv. III, ch. 3 et suiv.) que Sanadroug s'empara sur Chosroès de la ville de Phaidagaran. Cette agression engagea le roi d'Arménie, conseillé par Verthanès, à implorer l'assistance de Constance, qui envoya au secours de Chosroès un de ses généraux nommé Antiochus. Celui-ci, ayant pris comme auxiliaires Pacarad, général de la cavalerie arménienne, Mihran, gouverneur de l'Ibérie et ptieschkh des Koukars, Vahan Amadouni et Manadjihr Reschdouni, marcha au-devant de Sanadroug qui se retira du côté de la Perse, auprès du roi Sapor (Schapouh). Antiochus, ayant rétabli l'ordre dans le royaume, revint en Grèce. Moïse de Khorène (liv. III, ch. 9) parle ensuite d'une seconde invasion des peuples du Nord, excités secrètement par Sanadroug. Vahan Amadouni se porta à la rencontre des ennemis, leur livra bataille à Oschagan et les mit en pleine déroute. Son récit est moins circonstancié que celui de Faustus.

CHAPITRE VIII.

Plantation d'une forêt. — Guerre avec les Perses et extermination de la race satrapale des Peznouni.

Quand la paix fut rétablie pour quelque temps dans le pays des Arméniens, le roi d'Arménie, Chosroès, ordonna de distribuer des présents à tous les hommes vaillants, qui l'avaient servi et qui s'étaient exposés dans tous les combats pour [le salut] de la Grande Arménie (1). Il fit don au commandant Vatché des sources de Tchantchanag, Tcherapachkhik et de Tzlou-kloukh (tête de taureau) avec tous leurs cantons; il en fit autant aux autres grands satrapes. Le roi donna ordre à son commandant de faire venir beaucoup de palissades de tout le pays, d'apporter des noisetiers sauvages et de planter une forêt de noisetiers dans la province d'Ararat, à commencer du solide château royal, nommé Karni, jusqu'à la plaine de Medzamor qui s'étend au pied de la colline appelée Tevin, située au nord de la grande ville d'Ardaschad. Cette forêt suivait le courant du fleuve jusqu'au palais de Dignouni, que le roi nomma Dadjar-maïri (palais du bosquet). Une autre forêt fut plantée au sud de la première, dans la plaine qui s'étend depuis l'endroit où croit le roseau : on la nomma Khosrovakert (plantée par Chosroès). C'est ici qu'on construisit un palais royal. Les deux forêts étaient entourées de palissades, et on ne les avait pas réunies pour laisser libre la grande route qui les traversait. Quand les forêts eurent pris racine et grandi, le roi ordonna de les remplir de bêtes fauves de toute espèce, pour qu'elles puissent servir aux chasses royales. Le commandant Vatché exécuta

(1) Moïse de Khorène (*Hist.*, liv. III, ch. 9) rapporte que le roi Chosroès donna le territoire d'Oschagan à Vahan, qui avait remporté en cet endroit une victoire signalée contre les peuples du Nord.

Digitized by Google

l'ordre du roi avec la plus grande diligence (1).

Tandis que Chosroès était occupé à planter la forêt, il arriva tout à coup chez lui, pendant son séjour dans le canton de Her et de Zaravand (2), un messager [avec la nouvelle] que l'armée perse, prête à entrer en campagne, allait bientôt lui déclarer la guerre. Alors le roi Chosroès ordonna à Tadapé, chef de la famille des Peznouni, de réunir un nombre considérable d'hommes les plus vaillants du pays, et d'aller avec ce corps d'élite au-devant de l'ennemi afin de l'arrêter dans sa marche. Tadapé, à la tête de cette nombreuse armée arménienne, alla à la rencontre des Perses. Quand il rencontra l'ennemi, il entra en négociation avec les chefs de l'armée perse, afin de leur livrer le roi d'Arménie, son maître. Il donna l'ordre à l'ennemi de se tenir en embuscade, de se jeter sur les Arméniens et de les passer au fil de l'épée. Au moment où les Arméniens s'y attendaient le moins, quarante mille hommes furent massacrés et les autres prirent la fuite. Alors, le traître Tadapé, ayant pris le commandement de l'armée perse, se prépara à attaquer le roi d'Arménie. Mais les fugitifs, arrivés au camp du roi des Arméniens, lui apportèrent la funeste nouvelle du grand désastre et de l'exécrable trahison du perfide Tadapé.

Alors le roi d'Arménie, Chosroès, avec Verthanès, le grand pontife, se prosternant devant Dieu, commença à lui adresser de ferventes prières accompagnées de larmes abondantes. Après quoi il se hâta de rassembler autour de lui une armée d'environ trente mille hommes; le commandant Vatché fut mis à leur tête. C'est ainsi que le roi alla à la rencontre de l'ennemi avec tous ses grands satrapes. Les deux armées se heurtèrent sur le bord de la mer de Peznouni dans le bourg d'Aresd (3), près de la petite rivière où se trouvait la pêcherie royale. C'est de là qu'ils virent l'armée perse qui était innombrable; c'était comme des étoiles dans le ciel et comme le sable sur le bord d'une mer. Il était impossible de compter les guerriers, ni de préciser le nombre des éléphants. Mettant leur espérance en Dieu, ils se précipitèrent sur le camp ennemi; ils frappèrent, ils hachèrent, ils tuèrent de telle sorte que personne ne put échapper. Ils firent un grand butin et emmenèrent les éléphants et tout ce qui formait la force [ennemie]. Tadapé, pris par le commandant en chef Vatché et par le vaillant Vahan Amadouni, fut amené devant le grand roi Chosroès et lapidé comme un homme qui avait trahi sa patrie, son armée et son maître. Vatché, apprenant que tous les parents, la femme et les enfants [de Tadapé] se trouvaient au château du prince des Reschdouni, dans l'île d'Aghthamar (1), s'embarqua pour cette île, où il massacra hommes et femmes sans exception. C'est ainsi que la race des Peznouni fut exterminée. On confisqua la maison [de Tadapé] pour le fisc.

Après cela, les Perses ne discontinuèrent pas de guerroyer avec le roi Chosroès, qui établit la loi suivante : « Dorénavant les grands et les satrapes, maîtres et possesseurs des provinces, commandant une troupe de mille à dix mille hommes, seront obligés de rester auprès du roi, et de former sa suite; et aucun d'eux ne devra se trouver dans l'armée royale. » Le roi, se méfiant de leur fidélité, pensait qu'à l'exemple de Tadapé, il leur serait facile de se révolter contre lui. Il n'avait de confiance que dans le vieux Vatché, le fidèle généralissime de la Grande Arménie, et que dans le vaillant Vahan Amadouni. Après avoir réuni les troupes de toutes les anciennes familles à l'armée royale, il leur transmit le commandement. Dès lors cette armée ne cessa de se couvrir de gloire dans les guerres incessantes qu'elle faisait sur le territoire de la Perse, empêchant l'ennemi d'envahir et de dévaster l'Arménie, à cause de l'inaction [des généraux de ce royaume]. Durant la vie de ces deux chefs, le pays jouit de la paix et le roi d'une parfaite sécurité.

CHAPITRE IX.

Le ptieschkh Bacour se révolte contre le roi d'Arménie; il est remplacé par le ptieschkh Vaghinag.

Vers ce temps-là, le grand prince d'Aghdsnik, un des vassaux qu'on nommait ptieschkh, se révolta contre le roi d'Arménie. C'était un des quatre [personnages] occupant la première

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 8.

(2) Ces deux cantons faisaient partie de la province de Persarménie, non loin des montagnes occupées par les Kurdes, près de la ville d'Ourmiah. — Cf. Géogr. de Pappus, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 362-363, et Géogr. de Vartan, même ouvrage, pag. 422-423.

(3) Cette localité était située dans la province de Douroupéran, non loin du lac de Van, dont il est ici question sous le nom de mer de Peznouni (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 55).

(1) Cette île du lac de Van est entièrement occupée par une ville et par le célèbre monastère d'Aghthamar, fondé en 653 par le prince Théodore (Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, en arm., t. II, p. 355), et qui sert actuellement de résidence à un patriarche naguère indépendant, mais qui relève actuellement du catholicos d'Edchmiadzin.

Digitized by Google

place et le premier coussin au palais du roi (1). Il se rangea du côté du roi des Perses (2), et trahit la maison royale qui avait en lui une confiance parfaite (3). Il demanda au roi des Perses une troupe auxiliaire, et, se détachant du royaume d'Arménie, il commença contre son roi, avec le secours des Perses, une guerre qui, chaque jour, devenait de plus en plus acharnée. Alors le roi d'Arménie, à la tête d'une nombreuse armée, expédia ses fidèles vassaux, notamment le prince de Gortouk (4), Tchonn; le prince du grand Dzop (5), Mar; le prince de Dzop (6), Schahéi-Nersèh; le prince de Siounik, Vaghinag; le prince de Hachdiank (7), Tad; et le prince de Pasen (8), Manag (9), qui, étant partis, prirent [non-seulement] le dessus sur l'armée perse, mais exterminèrent [encore] tous les combattants, en les faisant passer au fil de l'épée.

Le ptieschkh, ainsi que ses frères et ses fils, furent tués (10). On présenta au roi la tête de Bacour, et sa jeune fille. Comme de toute la famille, il ne restait que cette jeune fille, le roi la donna en mariage à son favori Vaghinag de Siounik avec toute la maison d'Aghdsnik en l'élevant à la dignité de ptieschkh et en le déclarant héritier de la maison de ce dernier. Vaghinag, le ptieschkh, eut beaucoup d'héritiers, et, quoiqu'il possédât de vastes domaines et une troupe nombreuse, il resta toujours fidèle au roi. Seulement un des fils du ptieschkh, Bacour, jeune encore, s'enfuit et se réfugia chez le commandant arménien Vatché, dans la maison duquel il fut caché et sauvé. Dans la suite, il devint héritier de la maison de Vatché, et après quelque temps il reparut et rentra en possession de sa propre maison. Ce jeune homme se nommait Hécha.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 4 et 7.

(2) Sapor II, qui régna de 310 à 380.

(3) Il est question ici de la révolte de Bacour contre Chosroès, roi d'Arménie (Moïse de Khorène, liv. III, ch. 4, 7).

(4) Gortouk était un canton du Gordjaïk, et répond à la *Cortæa*, de Ptolémée (*Geogr.*, liv. V, ch. 13).

(5) La Sophène des anciens, canton de la Quatrième-Arménie. (Strabon, liv. XI, ch. 12 et 14. — Pline, liv. V, ch. 12. — Ptolémée, liv. V, ch. 13.)

(6) La petite Sophène, aussi appelée Sophène des Schahouni. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 48.)

(7) Canton de la Quatrième-Arménie qui servait de résidence aux Arsacides qui n'étaient pas destinés à régner. C'est l'Asthianène de Ptolémée, liv. V, ch. 13.

(8) La Phasiane de Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, ch. 45) qui était un canton de la province d'Ararat.

(9) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 7) raconte que ce fut Manadjihr, chef des Reschdouni, qui fut chargé d'opérer contre Bacour et les Perses, et qui revint victorieux de son expédition.

(10) Le fils de Bacour s'appelait Hécha; il fut envoyé chargé de chaînes au roi d'Arménie (Moïse de Khorène, liv. III, ch. 7). Faustus dit plus loin que ce prince échappa au massacre de sa famille.

CHAPITRE X.

De Jacques, évêque de Medzpin (Nisibe).

Vers ce temps-là, le grand évêque de Medzpin, cet admirable vieillard, infatigable dans les œuvres de la vérité [chrétienne], cet élu de Dieu, Jacques (Agop) de nom, Perse d'origine (1), partit de sa ville, se dirigeant vers les montagnes d'Arménie, c'est-à-dire vers le mont de Sararat (2), dans le territoire de la principauté d'Ararat, au canton de Gortouk. C'était un homme rempli des grâces du Christ, qui possédait la puissance de faire des miracles et des prodiges. Arrivé [sur la place], il s'adressa à Dieu avec le plus vif désir d'obtenir la possibilité de voir l'arche de délivrance construite par Noé, qui s'était arrêtée sur cette montagne pendant le déluge (3). Jacques obtenait de Dieu tout ce qu'il lui demandait. Tandis qu'il montait les côtés pierreux de l'inaccessible et aride montagne de Sararat, lui et ceux qui l'accompagnaient se sentirent altérés par suite de la fatigue. Alors le grand Jacques fléchit les genoux et resta en prières devant le Seigneur, et, à la place où il posa sa tête, jaillit une source dont lui et ceux qui l'accompagnaient étanchèrent leur soif : [c'est pour cela que] jusqu'à ce jour on la nomme « source de Jacques ». Cependant il ne discontinua pas de s'appliquer avec zèle à voir l'objet de son désir, et il ne cessa de prier le Seigneur Dieu.

Déjà il était près du sommet de la montagne, et, exténué et fatigué comme il était, il s'endormit. Alors l'ange de Dieu vint et lui dit : « Jacques! Jacques! » Il répondit : « Me voici Seigneur. » Et

(1) S. Jacques de Nisibe, surnommé le Sage, et *Ezcon*, parent de S. Grégoire l'Illuminateur, fut un des pères du concile de Nicée. On a de lui un livre d'homélies appelé *Ezcon*, qui fut publié et traduit à Rome par le cardinal Antonelli en 1756, et édité de nouveau à Venise, en 1765, à la suite de l'édition des SS. Pères. L'original arménien fut également publié à Constantinople en 1824. — Cf. aussi Assemani, *Biblioth. orient.*, t. I, p. 17 et suiv.

(2) Le mont Ararat, le Massis des Arméniens, considéré comme la montagne où s'arrêta l'arche de Noé. L'orthographe du nom de Sararat, donnée par Faustus, me paraît être une faute des copistes, car elle ne se trouve que chez cet écrivain.

(3) Genèse, VIII, 4.

Digitized by Google

l'ange dit : « Le Seigneur exauce ta prière et accomplit ta demande ; ce qui se trouve sur ton chevet est du bois de l'arche. Le voilà ; je te l'apporte, il vient de là. Dorénavant tu cesseras de désirer de voir l'arche, car telle est la volonté du Seigneur. » Jacques se réveilla avec la plus grande joie, adorant le Seigneur en lui rendant grâce ; il vit la planche qui paraissait avoir été enlevée d'un coup de hache à un grand morceau de bois. L'ayant prise, il rebroussa chemin, avec ce qui lui était accordé, suivi de ses compagnons de voyage. La joie qu'éprouva le grand [prophète] Moïse, cet homme qui avait vu Dieu, n'avait pas été plus grande [que celle de Jacques], peut-être même fut-elle moindre, quand, après avoir reçu les commandements écrits avec le doigt de Dieu, et les ayant entre les mains, il descendait de la montagne de Sinaï, avec les tables qu'il apportait au peuple rebelle ; à ce peuple qui, s'étant détourné des saints lieux, la face prosternée contre terre, ayant quitté la voie du Seigneur, adorait le veau de métal et attristait profondément le porteur des commandements ; car les tables brisées prouvaient déjà le chagrin de celui qui les apportait. Mais quant à ce bienheureux [Jacques], l'objet de notre discours, ce n'était pas le même cas ; car, rempli de consolation spirituelle, il revenait en apportant la bonne nouvelle à toutes les nations de la terre, accordée évidemment et secrètement par le Dieu tout-puissant.

Pendant que l'homme de Dieu apportait le bois de la délivrance, ce symbole de l'arche construite par notre père Noé, ce symbole éternel du grand châtiment infligé par Dieu aux êtres raisonnables et à ceux privés de raison, les habitants de la ville et des alentours venaient à sa rencontre avec une joie et une allégresse sans bornes. Dès qu'on eut aperçu le saint homme, on l'entoura comme un envoyé du Christ et comme un ange du ciel ; on envisageait ce vaillant pasteur comme le prophète qui avait vu Dieu ; on l'embrassait et on baisait les traces de ses pieds fatigués. On recevait avec empressement ce bois, ce gracieux présent, conservé jusqu'à ce jour chez eux comme le signe visible de l'arche du patriarche Noé (1).

Après cela l'admirable évêque Jacques apprit une nouvelle venant du pays des Arméniens ; il partit vers le grand prince Manadjihr Reschdouni, grand vassal du roi d'Arménie (2), et il entra sur son territoire. Il avait entendu parler de lui comme d'un homme méchant et cruel, qui, dans des accès d'emportement, faisait périr à tort quantité de gens. Il était venu pour le réprimander et l'édifier, afin que Manadjihr, se rappelant la crainte du Seigneur, devînt plus docile et renonçât à ses habitudes de férocité. Quand l'impie Manadjihr vit l'homme de Dieu, l'évêque Jacques, il commença à se moquer de lui avec mépris. Entraîné par le penchant naturel de ses mœurs indomptables, il donna ordre d'amener devant le saint homme huit cents individus qui se trouvaient mis aux fers, sans avoir commis de crime, et, comme par dérision, il chargea un bourreau de les jeter tous dans la mer. Après avoir fait périr tant d'âmes innocentes, il ordonna de chasser de ses domaines le saint évêque, le couvrant d'injures et de moqueries : « Tu vois bien, lui dit-il, que je fais grand cas de ton intercession : je les ai délivrés tous de leurs chaînes et les voilà qui nagent dans la mer (1). »

Plongé dans une profonde tristesse, Jacques quitta ces lieux et, selon l'ordre du Seigneur, en secouant sur eux la poussière de ses pieds. Lui et ses compagnons atteignirent la montagne de Reschdouni, où se trouvent les mines de fer et d'étain. C'est une haute montagne, qu'on nomme Endsakiar (2) ; elle se divise en deux, et, de son sommet, on peut voir tout le territoire du canton. Pendant plusieurs jours, Jacques n'avait pris aucune nourriture ; une soif brûlante le tourmentait, et comme il était déjà arrivé au pied de la montagne, il se mit en prières à genoux devant le Seigneur. Au moment où il posait sa tête sur la terre, il vit jaillir une source, dont lui et ceux qui étaient avec lui étanchèrent leur soif. Ce qui s'était passé sur la montagne de Sararat se répétait au pied d'Endsakiar, au bord de la mer de Reschdouni. Cette source, comme la première, se nomme également jusqu'à ce jour « source de Jacques. »

Jacques, le grand pontife de Dieu, monté au sommet de la montagne d'Endsakiar, maudit toute la contrée, afin que la discorde n'y cessât

(1) On conserve à Edchmiadzin, dans le trésor du monastère, un morceau de bois pétrifié qu'on dit avoir appartenu à l'arche de Noé (Cf. Brosset, 3e Rapport, p. 20).

(2) Manadjihr était chef de l'armée méridionale de l'Arménie, et chargé par Antiochus d'envahir l'Assyrie et la Babylonie (Moïse de Khorène, liv. III, ch. 6).

(1) Selon Moïse de Khorène (liv. III, ch. 7), Manadjihr aurait fait un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels se trouvaient huit diacres de S. Jacques, qu'il fit jeter à la mer.

(2) Cette montagne, qu'on appelait aussi Endsakhisar, est citée par Jean Catholicos dans son Histoire ; il dit que cette montagne faisait partie des contrées cédées par Chosroès à l'empereur Maurice (Jean Catholicos, *Hist. d'Arménie*, ch. IX).

Digitized by Google

jamais, puisqu'on avait rejeté la paix du Seigneur. Le saint évêque, ce pasteur de la bonne nouvelle, retourna ensuite dans sa ville. Deux jours après son départ, la femme de Manadjihr et ses sept fils moururent dans ce même canton; puis, par suite d'une maladie horrible, Manadjihr lui-même eut son corps rongé de vers et sortit de ce monde dans d'affreuses souffrances (1). Selon la parole qui a été dite, depuis ce jour et après, il n'y a pas eu de paix dans ce pays. Jacques faisait de grands miracles. Il assista au grand concile de Nicée qui eut lieu pendant le règne de l'empereur grec Constantin, où se réunirent trois cent dix-huit évêques, à cause de la maudite hérésie d'Arius d'Alexandrie, de la province d'Égypte. Tous les évêques étaient déjà assis devant Constantin, et parmi eux se trouvait aussi Rhesdaguès (Aristakès), fils du merveilleux Grégoire, premier catholicos de la Grande-Arménie. C'est ici que les actions inconnues de ce souverain admirable furent, par un miracle du Saint-Esprit, dévoilées à Saint-Jacques, qui vit le cilice que l'empereur Constantin portait sous la pourpre et sous l'habit royal, et l'ange gardien qui le servait (2). L'évêque Jacques, frappé d'admiration, révéla aux autres évêques du concile la présence de l'ange, mais personne ne voulut y croire. Cependant il ne discontinua pas de discuter avec eux, en disant : « Puisque vous connaissez les choses secrètes, dites-moi avant tout ce que le souverain porte sous son habit royal? » Alors il se leva, et, avec le secours du Saint-Esprit, il leur montra le signe qui prouvait l'humilité de l'empereur, son ascétisme et son amour pour Dieu. C'est ainsi qu'il prouva et montra à tous que Constantin, à cause de sa foi fervente en Jésus-Christ, portait le cilice sous sa pourpre. A son tour, l'empereur Constantin vit l'ange qui servait Jacques; il se jeta aux pieds de ce dernier et l'honora par de grands présents.

L'empereur ordonna que son siége fût placé au-dessus de celui de beaucoup d'autres [évêques] qui assistaient au concile.

Les ossements de Jacques, donnés à la ville d'Amid, y furent transférés par les habitants de Medzpin, pendant les guerres des empereurs grecs avec les rois perses (3).

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 7.

(2) La même légende est racontée par Agathange, dans son *Histoire de Tiridate*. — Cf. plus haut, p. 186, § 164.

(3) Le géographe Vartan assure qu'on conservait la main droite de S. Jacques dans l'ermitage de Reschdagapnag, situé dans le canton d'Arakadzodn (S. Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, p. 416-417).

CHAPITRE XI.

Grande guerre entre les Perses et les Arméniens, où succomba le commandant Vatché. Mort du roi Chosroès, et passage de ce monde à l'autre du patriarche Verthanès.

Après cela, la guerre entre les Arméniens et les Perses se renouvela avec encore plus de violence. Les Perses réunirent une armée nombreuse pour envahir tout le territoire du pays des Arméniens. De son côté Vatché, chef de la cavalerie de la Grande-Arménie, rassembla les satrapes avec toutes leurs troupes et marcha à leur tête contre les Perses : un combat eut lieu; des deux côtés le carnage fut immense, et plusieurs des anciens les plus marquants y trouvèrent la mort. Dans ce combat fut tué Vatché, le chef illustre de la cavalerie arménienne, ce qui causa un grand deuil dans tout le pays, car c'était par lui que le Seigneur avait plus d'une fois sauvé l'Arménie. Alors Verthanès, le grand pontife, invita le roi Chosroès et rassembla tout le monde et toute l'armée; tous, plongés dans une tristesse profonde, versant des torrents de larmes, en proie aux plus vives angoisses, pleurèrent amèrement la perte irréparable de ceux qui, abandonnant cette vie, en laissèrent les pénibles soins à ceux qui restaient. Le grand Verthanès, visitant tout le monde, consolait chacun en disant : « Consolez-vous en Christ, car ceux qui sont morts ont péri pour sauver leur pays, leurs églises et les lois dictées par la Providence divine, pour que notre patrie ne tombe pas dans la servitude, que nos églises ne soient plus profanées, que nos martyrs ne soient plus voués au mépris, que nos vases sacrés ne tombent pas entre les mains impures des infidèles, que notre clergé ne se désorganise point et que ceux qui ont reçu le baptême, réduits en captivité, n'embrassent pas les abominations des cultes impies. Si nos ennemis étaient parvenus à s'emparer de notre pays, ils y auraient sans doute établi leur religion impie qui renie le vrai Dieu : nous implorons [le ciel] pour que cela ne s'accomplisse jamais. C'est pour cela que nos pieux athlètes ont combattu avec courage; ils n'ont embrassé la mort que pour détourner le mal de leur pays, pour que l'impiété ne s'introduise pas dans une contrée où fleurissent l'amour et le culte du vrai Dieu, pour que le malin [esprit] n'asservisse pas à sa volonté et ne sème pas la discorde dans les cœurs liés entre eux par un amour ardent. Durant leur vie, ils n'ont fait que travailler dans cette vue avec équité, et en mourant ils se sont sacrifiés avec une fermeté unanime pour la vérité du Seigneur,

Digitized by Google

pour les églises, pour les martyrs, pour la sainte loi, pour la foi, pour le clergé, pour les innombrables néophytes baptisés au nom du Christ et enfin pour l'armée du Seigneur de notre pays. Puisqu'ils n'ont pas épargné leurs propres personnes, ils méritent d'être rangés au nombre des confesseurs du Christ. Eh bien! cessons de les pleurer, honorons-les pour leur foi inébranlable, comptons-les au nombre de nos martyrs, et que la mémoire de leur vertu soit dorénavant célébrée dans notre pays avec celle des confesseurs du Christ, dans les siècles des siècles. Célébrons donc leur fête, réjouissons-nous pour complaire à Dieu, afin qu'il nous accorde la paix. »

Le grand pontife Verthanès établit comme loi dans toute l'Arménie que l'église célébrât chaque année la mémoire de ces martyrs, et que le souvenir de ceux qui, à leur exemple, tomberaient dans le combat pour la délivrance du pays, fût célébré aussi devant le saint autel de Dieu, pendant la messe, immédiatement après la commémoration des saints, afin que les vivants reçoivent des trépassés sollicitude et miséricorde; « car, disait Verthanès, ils sont tombés dans la guerre comme les frères de Judas et de Matathias Machabée. »

Le fils du commandant Vatché, jeune enfant qu'on nommait du nom de son aïeul, Ardavazt, fut élu à sa place et mis en possession du coussin de son père. En présence du roi, on posa sur sa tête les insignes portés par son père et on l'éleva à la dignité de chef de la cavalerie, puisqu'il était le représentant d'un homme et d'une famille qui avaient rendu de grands services. Tout ce qu'il y avait d'hommes vaillants dans sa famille avait péri dans cette bataille sanglante. On transmit le commandement de l'armée à Arschavir Gamsaragan, prince de Schirag et de la province d'Archarounik (1), ainsi qu'à Antov, prince de Siounie, parce que tous deux étaient les beaux-fils de la famille des Mamigoniens. Le grand pontife Verthanès, de concert avec le roi, chargea Arschavir et Antov d'élever le jeune Ardavazt, afin qu'il pût occuper la place de ses ancêtres et celle de son père, et accomplir de grandes actions pour le Christ, Seigneur de tous, ainsi que pour ses propres maîtres, les héros arsacides, en défendant leur vie et leur maison; qu'il fût le protecteur des veuves et des orphelins, et qu'enfin, durant toute sa vie, il restât le digne successeur de son illustre père dans la fonction de chef de la cavalerie.

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 10.

Après cela Chosroès, roi de la Grande-Arménie, ce héros qui ne rêvait que le bien de son pays, passa de ce monde dans l'autre (1). Les habitants de toutes les contrées et de toutes les provinces de la Grande-Arménie se réunirent et firent de grandes lamentations; après quoi on le porta et on le mit avec ses ancêtres à Ani, dans le canton de Taranagh (2).

Après lui, passa de ce monde dans l'autre Verthanès, le grand pontife (3). Tout le pays se rassembla, profondément consterné, versant des larmes abondantes sur ce qu'il était privé de son maître et de son enseignement spirituel; et avec une grande cérémonie et des chants spirituels, avec des candélabres, des cierges et de l'encens, on transporta sur un char royal le corps de saint Verthanès jusqu'au village de Thortan, dans le district de Taranagh (4). Et là on posa près du grand patriarche Grégoire ses saints ossements, et, après avoir chanté des prières funèbres, chacun retourna dans son foyer (5).

CHAPITRE XII.

Diran règne après son père. Iousig, après la mort de son père Verthanès, occupe le siége patriarcal; de quelle manière il fut tué par le roi Diran dont il avait censuré la conduite.

Le roi Chosroès étant mort, son fils Diran lui succéda dans le royaume de la Grande-Arménie (6). En même temps le saint et bienheureux jeune homme Iousig occupa le siége des patriarches d'Arménie (7). Alors le roi Diran manda Vagharsch, prince d'Andzith (8), grand intendant de l'Arménie et réunit chez Iousig, comme c'était l'usage, les grands satrapes dont les noms suivent : le prince

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 10. — Chosroès II mourut en 325.

(2) Cf. plus haut, p. 166, note 1; p. 167, notes 1 et 3.

(3) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 11. — Verthanès mourut en 330.

(4) Cf. plus haut, p. 167, note 1.

(5) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 11

(6) Diran II régna de l'an 335 jusqu'en 341.

(7) Iousig occupa le siége patriarcal de l'an 330 à 336.

(8) Le canton d'Andzith, aussi appelé Andzda et Handzith, faisait partie de la Quatrième Arménie. Une dynastie satrapale occupait ce canton depuis une époque fort reculée (Cf. plus loin, Faustus, liv. IV. ch. 24; liv. V, ch. 9. — Moïse de Khorène, liv. III, ch. 15. — Lazare de Pharbe, p. 268. — Mesrob, *Vie de S. Nersès*, ch. I.) — Ptolémée (liv. V, ch. 13) nomme ce canton Andzitène, nom que les Byzantins ont transcrit sous la forme Χανζίτ (Const. Porphyr., *de adm. imp.*, ch. 50.) — Cf. aussi Aboulpharadj, *Chr. syr.*, p. 301 et suiv. — Assemani, *Bibl. orient.*, t. I, p. 249, t. III, p. 718.

Digitized by Google

Zarèh, chef de la famille du Grand-Dzop; Varaz Schahouni, prince du pays de Dzop; Guénith, de la race des Gaminagan, prince de la province de Haschdiank; Voroth, prince de la province de Vanant; Schahên, prince de la race d'Andsevatzi; Adam, prince de Koghthen; Manavaz, prince de Goghp; Korouth, prince du pays de Dzork (1), Manasb, prince de Khorkhorouni (2), de la maison de Maghkhazouni; le prince de notre famille, de la race des Saharouni (3), et Apa, prince de la famille de Kenouni. Le roi ordonna à tous ces satrapes d'aller avec le grand intendant Vagharsch chez le bienheureux Iousig, de le conduire sur un char royal à Césarée, capitale de la Cappadoce, limitrophe de l'Arménie, pour qu'il fût élevé au siége apostolique des patriarches. Arrivé dans la ville de Césarée, on fit sacrer catholicos Iousig fils de Verthanès. Il fut élevé sur le siége de l'apôtre Thaddée, occupé jadis par son bisaïeul Grégoire le Grand; après quoi tous revinrent sains et saufs dans la province d'Ararat, avec la plus vive allégresse. On dépêcha d'avance les deux princes des deux provinces de Dzop chez le roi, comme messagers apportant la bonne nouvelle.

Le roi, ayant appris cette nouvelle, passa par le pont de Dapher au-delà de la rivière, dans la plaine, et alla en personne à la tête d'une troupe nombreuse à la rencontre de Iousig. Après s'être salués mutuellement, on traversa le pont de Dapher, on entra dans la grande ville d'Ardaschad, en se dirigeant vers l'église, où on fit asseoir le jeune Iousig sur le siége épiscopal. Digne fils de son père, Iousig hérita de la mission apostolique de Verthanès. Il menait une vie angélique, remplissant ses devoirs selon les grâces divines. Il mettait un grand zèle à faire paître le troupeau des êtres raisonnables du Christ, en lui proposant les préceptes de l'Évangile. C'était un jeune homme de haute taille et d'une beauté telle que rien ne l'égalait sur toute la terre. Avec son âme sainte et pure, il ne s'occupa jamais des choses d'ici-bas, mais, comme un vaillant guerrier du Christ, comme un athlète, dès l'âge le plus tendre, il ne cessa de combattre et de vaincre l'ennemi invisible. Pour lui, craindre ou favoriser qui que ce fût, était chose inconnue; il portait toujours le glaive de la parole du Saint-Esprit à ses côtés. Le Saint-Esprit l'avait rempli de ses grâces, et son savoir se répandait comme une rosée sur ses ouailles, en arrosant la terre de leurs cœurs.

Cependant le roi Diran, les satrapes les plus marquants, et en général le pays entier, menaient une vie contraire à la volonté de Dieu. Le roi surtout et ses princes ne faisaient que donner l'ordre de commettre des meurtres, d'odieux forfaits et de répandre le sang des innocents. Ils ne faisaient pas attention aux commandements du Très-Haut, quoiqu'on leur rappelât chaque jour ce qu'ils devaient attendre de Dieu. Le bienheureux patriarche Iousig s'opposait à tout cela; il réprimandait sans relâche avec de douces paroles pénétrées de l'esprit chrétien, en rappelant à tous les tourments éternels du feu inextinguible qui les attendaient après le dernier jugement. Quoique jeune, Iousig portait en lui la sagesse de la vieillesse et remplissait le devoir du pasteur avec un courage admirable. Ce jeune homme, par sa sagesse, ne le cédait en rien à ses pères : leur raison, leur esprit pénétrant, leur génie, vivaient en lui, et, à la fleur de ses jours, il était prêt à combattre pour la vérité jusqu'à la mort. Il n'était préoccupé que d'une seule chose : sauver son âme ainsi que celles des autres. La crainte du Seigneur était tellement grande en lui, qu'il n'estimait ni l'amitié, ni le courroux du roi. Il était plein de la sagesse divine et profondément versé dans l'Écriture-Sainte. Armé de ces vertus, il réprimandait incessamment; enfin il donna l'ordre d'interdire au roi ainsi qu'aux grands, l'entrée de l'église.

C'est ainsi qu'il châtiait, en liant par sa parole de pontife, le roi et les grands, à cause de l'iniquité, de l'adultère, des vices contre nature, de l'effusion du sang, de la rapine, du manque d'amour pour les pauvres, enfin pour beaucoup d'autres péchés semblables. En voulant observer strictement les lois du Seigneur et en frappant impitoyablement ceux qui transgressaient les préceptes du Christ, Iousig était devenu leur ennemi commun. De cette manière, durant toute sa vie, il faisait une guerre constante à tout le monde. Il advint que, le jour d'une fête annuelle, le roi Diran, accompagné des grands, allait entrer dans l'église. Iousig lança contre lui ces mots : « Tu es indigne; pourquoi es-tu venu? n'entre pas dans le temple! » A cause de ces paroles, on le traîna hors de l'église, on lui asséna des coups de bâton, et le grand pontife de Dieu, le bienheureux Iousig, abattu et blessé, resta sur la

(1) Canton de la province de Douroupéran, qui paraît correspondre à la Χορὴ ou Χοροὶ de Constantin Porphyrogénète, *De adm. imp.*, ch. 44.

(2) C'est ce passage qui nous donnerait le seul détail connu sur la famille à laquelle appartenait Faustus de Byzance; mais il paraît altéré, ainsi que je l'ai dit, p. 204, note 3.

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 487.

Digitized by Google

place à demi mort. Les prêtres attachés à l'église du palais, dans le château royal de Penapegh du canton du Grand Dzop, le relevèrent et le portèrent dans le village de Thortan, au canton de Taranagh, où, peu de jours après, il mourut. Il fut enterré auprès de Grégoire et de ses pères (1).

CHAPITRE XIII.

Comment, après la mort de Iousig, l'Arménie resta sans chef [spirituel], ses fils n'étant pas dignes d'occuper le siége de leur père.

Après cette mort que le bienheureux Iousig subit sous des coups de bâton redoublés, tous les habitants du pays de Thorgom (l'Arménie), restés sans chef spirituel, erraient comme des aveugles. Car il leur avait été donné l'esprit de l'erreur et des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre et un cœur pour ne pas comprendre et ne pas se repentir. Ils se sont frayé les voies qui les conduisaient tout droit dans l'abîme ténébreux de la perdition, dans lequel ils sont tombés. Restés sans pasteur, ils n'avaient personne pour retenir leur fureur effrénée à commettre le péché. Étant devenus des enfants rebelles, ils allaient à leur gré dans la voie de la perdition, et c'était sans Dieu que la perverse nation arménienne vivait sur la terre. Ils ressemblaient à ce troupeau de brebis qui, après avoir rejeté la surveillance des chiens vigilants, est devenu la proie des loups ravisseurs, à l'exemple de la grande ville d'Athènes.

En ce temps-là, le roi Diran leur servait de mauvais exemple : tous commencèrent à l'imiter et à agir comme lui. Depuis longtemps les Arméniens avaient embrassé le christianisme, mais extérieurement et seulement pour avoir un culte quelconque; ils l'envisageaient comme un égarement humain qu'ils avaient été contraints d'accepter; car le nombre de ceux qui avaient embrassé le christianisme avec espoir, foi et conscience était très-restreint et se bornait seulement aux personnes initiées à la littérature grecque et syriaque, ou bien à ceux qui étaient un peu versés dans l'un ou l'autre idiome. A ceux qui n'étaient pas du nombre des initiés, c'est-à-dire à la multitude du peuple, soit satrapes, soit sujets, les docteurs prenaient la peine d'enseigner jour et nuit, de verser sur eux leurs enseignements, comme les nuages versent une pluie abondante. Personne d'eux ne comprenait ni un mot, ni un demi-mot, pas même un soupçon de ce qu'ils entendaient dire. La mémoire leur faisait défaut, et ils ne pouvaient absolument rien retenir dans leur esprit; car cet esprit n'était occupé que de choses inutiles et vaines. Comme des enfants gâtés dans leur enfance par des jouets, et peu habitués à songer à l'utile et au nécessaire, ils dépensaient, avec leur esprit inculte et barbare, leur temps et leurs facultés à étudier les usages et coutumes du paganisme ancien, cette œuvre d'un esprit pauvre et superficiel. Ils s'adonnaient au contraire aux études de leur mythologie et de leurs chants épiques avec un amour vif et constant, avec une foi ardente, d'où découlaient la haine, l'envie, la discorde, l'animosité qu'ils nourrissaient avec constance. S'entre-tuer et trahir son prochain et son frère était pour eux une occupation de prédilection. Ils étaient prêts à se tendre des piéges les uns aux autres, les amis aux amis, les proches aux proches, les familiers aux familiers, les parents aux parents et les alliés aux alliés. Altérés de sang, ils le versaient en profusion et il leur était aussi facile de commettre des forfaits, qu'aux gens privés de culture morale et spirituelle. Dans l'obscurité des nuits, ils rendaient un culte à leurs anciennes divinités, comme on commet l'adultère en se livrant à des débauches abominables. C'est pour cela qu'ils ne prêtèrent pas l'oreille aux conseils des sages et n'écoutèrent pas les chefs spirituels qui leur rappelaient les commandements de Dieu. A cause des conseils qu'ils donnaient, ceux-ci étaient haïs, persécutés et tués, et, comme dit le prophète : « Ils haïssent ceux qui les reprennent à la porte des villes et ils ont en abomination celui qui rend la justice » (1). La connaissance de la vraie foi n'était pas prêchée parmi eux, comme elle était propagée par la voie de la parole divine parmi les nations des croyants et des sages qui, en l'embrassant, l'acceptèrent avec reconnaissance, y crurent

(1) Moïse de Khorène (liv. III, ch. 14) raconte différemment le martyre de Iousig : « Étant arrivé au canton de Dzop, Diran voulut ériger, dans son église royale, l'effigie [de l'empereur Julien et celles des démons (ch. 13),] qu'il venait d'apporter. Saint Iousig, arrachant cette image des mains du roi, la jeta à terre, la foula aux pieds, et la brisa en criant à l'imposture. Diran n'écoutait rien, car il connaissait la colère de Julien. Il pensait que la mort l'attendait pour avoir profané l'effigie de l'empereur. Ces réflexions, ajoutant encore à l'ardeur de sa haine pour Iousig, à cause des reproches que celui-ci lui faisait sans cesse sur sa coupable conduite, Diran le fit battre longtemps à coups de fouet, jusqu'à ce qu'il rendît l'esprit..... Le corps d'Iousig fut transporté près de celui de son père au village de Thortan. S. Iousig avait passé six ans dans l'épiscopat. »

(1) Amos, chap. V, vers. 10.

Digitized by Google

et jouirent des grâces de la miséricorde. Non, ils l'avaient acceptée, comme les Hébreux, avec un esprit boiteux et aveugle. C'est peut-être à cette nation [arménienne] que se rapportait la parole du prophète : « Ce sont des enfants insensés, des enfants qui ne sont pas dociles ; ils sont sages pour faire le mal, ils n'ont jamais su faire le bien ; » et encore : « Ce sont des enfants effrontés dont le cœur est obstiné... ; eux et leurs pères ont péché contre moi. » Cette nation fut délaissée parce qu'elle ne voulut pas saisir les choses invisibles que Dieu lui faisait comprendre par les choses visibles; elle n'a pas voulu s'élever par les êtres créés jusqu'au Créateur, qui coordonne et protége tout, et qui ne cessa de multiplier le nombre de ses prodiges et de ses signes visibles jusqu'à changer même l'image de l'homme en une figure de bête. C'est par cette voie que Dieu a sauvé cette nation. Le règne du roi Diran, ce règne qui passa sans rien produire d'utile ni de sage, n'avait d'autre but [que ce que nous venons de décrire]. Il surpassa tous les règnes précédents, par ses méchancetés, dont la plus grave a été la mort que subit le chef spirituel, sous les coups de bâton. Après cela, les Arméniens n'agissaient que d'après leur volonté, puisqu'il n'y avait personne dont les conseils sévères pussent leur servir de frein et les empêcher d'aller dans la voie de l'iniquité. Alors le Seigneur, les abandonnant, leur laissa suivre le désir de leur cœur. Mais, comme il n'y avait pas de chef du sacerdoce, les Arméniens commencèrent à chercher un pasteur ou un chef qui pût occuper la place de pontife, non pas pour [enseigner] la vérité [chrétienne], mais pour avoir un complice qui consentit à faire leur volonté.

Alors le roi, les princes et en général tous [les grands] délibérèrent sur le choix d'un homme digne [d'occuper le siége patriarcal], car les deux jumeaux de Iousig, qui étaient restés après leur père, l'un nommé Bab, l'autre Athanakinès, étaient des jeunes gens indociles et rebelles, nullement versés dans la science de l'Écriture divine, ni élevés dans les principes de la vertu. Ils ne voulurent pas imiter l'exemple de leur père, ni s'arrêter sur la vie vertueuse de Grégoire le Grand, ni penser à l'honneur spirituel [de leur famille], ni même à la vie éternelle. Ils suivirent de préférence les habitudes de leur siècle, et, fiers de leur parenté vaine et passagère, ils embrassèrent l'état militaire. A cause de cela et de leur orgueil, ils ne furent pas élus et furent rejetés d'après la vision de leur père; de cette manière ils n'entrèrent pas sous le joug du culte divin. [Excepté ces deux jeunes hommes], il n'y avait personne de la maison des enfants de saint Grégoire qui pût hériter de la dignité de grand pontife dans la maison du Seigneur.

CHAPITRE XIV.

Vie et actions du grand Daniel; comment il réprimanda le roi Diran qui, pour se venger, le fit mourir.

En ce temps-là, vivait encore l'homme admirable, le saint vieillard, le grand chorévêque Daniel, disciple du grand Grégoire, qui l'avait nommé surintendant principal du district de Daron, dans la province d'Egéghiatz (1). Investi du pouvoir, Daniel avait l'administration de la juridiction ecclésiastique sur tout le pays, où il était chef indépendant. Outre cela, il avait la surveillance, l'inspection et la sollicitude pastorale sur toutes les églises de la Grande-Arménie. Il prêcha l'Évangile jusque dans les lieux les plus lointains de la Perse, où il convertit au christianisme un nombre immense d'égarés. Syrien d'origine, il occupa le siége de Daron, où était la mère, la première et la plus grande de toutes les églises de l'Arménie, le siége principal le plus honoré. Car c'est ici que, pour la première fois, la sainte église fut construite et l'autel érigé au nom du Seigneur. Plus loin se trouvait l'église du prophète [Jean-Baptiste], et près de la maison du Seigneur, l'église où reposent les apôtres. Les patriarches et les rois avaient ordonné d'honorer ces lieux à cause de leur priorité, de même que dans le district de Taranagh, on honorait l'église de Thortan qui renfermait le tombeau du patriarche Grégoire. Les mêmes honneurs se rendaient à la mémoire du roi Tiridate, qui le premier, contraint ou de bon gré, se trouva digne d'embrasser la foi du Christ. C'est pour cela que tout le pays voulut honorer les lieux où reposaient les évêques des temps anciens; il lui était aussi agréable de rendre les mêmes honneurs à son roi Tiridate, le premier voué au Christ, à son premier évêque Grégoire, aux premières martyres Gaïanè et Hripsimè, qui, avec leurs compagnes, subirent le martyre dans la province d'Ararat (2), qu'à la première église [de l'Arménie].

Tous ces lieux avec leurs districts étaient confiés aux soins de Daniel, de cet homme fidèlement attaché non-seulement à la première église,

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 14.
(2) Cf. plus haut, Agathange, *ad calcem*.

Digitized by Google

mais aussi au pouvoir du siége patriarcal et à la stabilité de l'union de l'église catholique. Il avait reçu du grand Grégoire la dignité de chorévêque même, par l'imposition des mains, quand celui-ci détruisit les autels du temple d'Hercule, c'est-à-dire de Vahak'n, à l'endroit nommé Achdichad, où étaient posés les fondements de la première église (1).

Daniel était un homme admirable, doué de la vertu d'opérer de grands miracles au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il marchait sur les eaux des fleuves avec ses chaussures, sans les mouiller. S'il lui arrivait dans les jours d'hiver de se frayer un passage dans les montagnes couvertes d'une neige profonde et abondante, les monceaux de neige, ayant acquis de la solidité, s'aplanissaient tout à coup sous ses pas. Voulant entreprendre un voyage lointain, il le faisait sans efforts, avec la vitesse de l'éclair. Dans l'endroit où il voulait se rendre, on l'y voyait paraitre au moment où il y était le moins attendu, comme s'il avait été apporté sur des ailes. Il ressuscitait les morts, il guérissait les malades et opérait beaucoup d'autres prodiges plus grands que ceux-là, que ma parole n'est pas en état de transcrire. Pour demeure il choisissait les montagnes inhabitées par l'homme, d'où il venait cependant s'informer des besoins de son troupeau avec une sollicitude admirable. Il ne portait qu'un habit, un manteau de cuir et des sandales; il se nourrissait de racines, d'herbes, et ne se servait même jamais de bâton. Il obtenait tout ce qu'il demandait de Dieu, et sa parole était pénétrée d'une puissance tellement divine, que ce qu'il disait s'accomplissait. Quand il quittait les déserts et qu'il descendait dans les villages pour faire de bonnes œuvres, il s'arrêtait dans les principales églises et souvent à l'origine de la source, au pied de la hauteur qui servait jadis d'emplacement au temple d'Hercule et qui, en s'élevant en face de la grande montagne, nommée Tzoul (taureau), se trouve éloignée du lieu de l'autel, du côté inférieur, d'environ un jet de pierre. [Cette source est] dans l'étroit ravin entouré d'un bocage riche en frênes, qui pour cette raison s'appelait Hatsiats-trakhd (jardin des frênes); c'est à cette source que jadis saint Grégoire baptisa un grand nombre de soldats. Saint Daniel avait ici une petite cellule, creusée dans la terre, d'où il ne sortait que pour aller inspecter son diocèse.

Ainsi les plus grands des satrapes, réunis dans un même endroit, après avoir délibéré entre eux, engagèrent le roi à faire venir le vieillard Daniel dans le camp, pour le désigner comme chef spirituel et l'élever au siége patriarcal. On envoya vers lui un des princes de la race des Saharouni, Artaban (Ardavan), prince de Vanand, Garen, prince de la race des Amadouni, et Varaz, prince de la race des Timakhsian. Tous ces satrapes, arrivés dans le district d'Egéghiatz, trouvèrent le saint homme à Thil, village appartenant aux domaines de l'église, où il était occupé à faire la moisson de Dieu. C'est ici qu'il fut rencontré et amené au bourg de Paraedch, au canton d'Aghdsnik, où se trouvait alors le roi Diran. Aussitôt qu'il fut en présence du roi Diran, le grand chorévêque Daniel débuta par le réprimander.

C'est ainsi qu'il parla en s'avançant : « Pourquoi avez-vous oublié Dieu, votre Créateur, les châtiments, les signes et les prodiges qu'il a faits pour vos pères et pour vous? pourquoi êtes-vous retombés dans l'erreur de l'idolâtrie de vos ancêtres, dans la haine, dans l'avarice, dans la violence, dans la persécution des pauvres, dans l'adultère, dans la perfidie, dans la vexation mutuelle et dans le meurtre? Pourquoi avez-vous abandonné la voie de la justice? pourquoi vous êtes-vous détournés de Dieu, votre bienfaiteur, qui vous a tirés du néant et que vous oubliez dans vos erreurs, lui, qui est venu vous chercher quand vous étiez plongés encore dans l'éternelle perdition? Fils de Dieu, il est descendu pour enseigner ses créatures; elles n'ont pas voulu l'entendre, elles l'ont tourmenté jusqu'à la mort; cependant il a supporté ces tourments, et en même temps il n'a caché sa puissance à personne, puisqu'il a voulu être cause de la vie de tous. Il a élu ceux qu'il trouva après sa résurrection, prêts et dignes; il les enseigna et les envoya comme des prêcheurs et comme des solliciteurs pour vous inviter à jouir de la lumière de la délivrance.

« Mais vous, vous avez payé d'ingratitude les bienfaits; vous avez tué celui qui fut envoyé vers vous comme prédicateur et incitateur pour vous appeler aux grâces salutaires du royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans votre démence, vous êtes devenus complices de la nation déicide des Hébreux, car ceux-ci tuèrent le Seigneur, tandis que vos pères ont tué son apôtre et ont fait subir les mêmes souffrances à un autre apôtre et pour la même cause. Après quoi est venue une multitude de saints martyrs de Dieu qui subirent le même martyre qu'avaient embrassé ces apôtres : ils subirent non-seulement de cruels

(1) Cf. plus haut, Agathange, p. 173, ch. CXIV.

Digitized by Google

supplices, mais la mort même, pour vous faire voir la vérité et vous convaincre de retourner vers la connaissance de la sagesse du Fils de Dieu. C'est par son sang, comme je viens de dire, et par divers prodiges que Dieu vous a châtiés, mais il ne vous a pas fait périr à cause de sa grande miséricorde; il a voulu vous faire approcher de lui et, par la connaissance de sa doctrine, vous faire entrer dans la demeure de la vie, à cause de son grand amour pour son fils bien-aimé.

« Après cela, Dieu, en vous pardonnant vos méfaits, vous donna pour docteurs ses [créatures] bien-aimées; vous les avez non-seulement oubliés, mais vous ne vous en souvenez plus; vous imitez les Hébreux que vous avez pris pour modèles dans toutes vos actions. Vous devriez bien garder dans vos cœurs les bienfaits de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui n'a pas voulu se rappeler les péchés de vos pères ainsi que vos iniquités. Impossible à vous d'oublier les soins que les saints-pères ont eus pour vous; eux qui, par leurs conseils et leurs enseignements, n'ont pensé jour et nuit qu'à sauver vos âmes. Vous devriez avoir de l'affection pour eux comme pour des personnes qui vous ont enfantés et régénérés spirituellement par leur enseignement; et quand vous êtes retombés dans vos erreurs, les saints-pères, voyant quelques-uns de vos proches se repentir, se sont décidés à vous enfanter de nouveau, à inculquer en vous le Christ, pour vous rendre dignes du royaume du ciel. Pour votre part, vous devriez aussi avoir de la sollicitude pour leurs fils et leurs disciples, qui ont été vos guides et vos chefs pendant la propagation de la parole divine parmi vous; je ne parle pas déjà de ceux d'entre ces derniers qui, quoique leurs descendants par la chair, ne leur étaient nullement inférieurs par leurs œuvres spirituelles.

« Ainsi, après avoir abandonné Dieu, vous vous êtes rappelé vos méchancetés d'autrefois et vous avez comblé la mesure des crimes de vos pères qui, ne voulant pas prêter l'oreille aux bons et utiles conseils des saints-pères, les ont fait périr dans des tourments; vous aussi vous avez tué leurs fils, leurs héritiers, leurs compagnons et leurs imitateurs, car vos actions criminelles leur déplaisaient : j'entends nommer saint Iousig, le jeune patriarche, le vicaire et le remplaçant de l'apôtre saint Thaddée et de son égal saint Grégoire. En ceci vous agissez comme les Hébreux, qui ne faisaient que massacrer les envoyés de Dieu et les prophètes. Eh bien, pour tant de mensonges et d'abominations, le Seigneur vous ôtera votre royaume, vous ôtera votre sacerdoce. Vous tomberez en ruine, vous vous disperserez; vos frontières se dissoudront comme celles du royaume d'Israël; vous resterez sans maître; personne ne vous épargnera, personne ne vous accordera de sollicitude : vous serez comme des brebis qui n'ont pas de berger et comme un troupeau livré à des fauves. Vous serez privés de votre gloire; la main de l'ennemi vous emmenera dans la captivité et vous imposera le joug de la servitude que vous ne secouerez jamais de vos cous : vous dépérirez et vous vous userez en aspirant toujours [à la liberté]. De même qu'Israël, après son déchirement, n'a pu se réunir de nouveau, de même vous vous ruinerez et vous vous disperserez. Ce seront d'autres qui jouiront de vos travaux, ce seront d'autres qui se nourriront de la séve [de votre nation]. Alors il ne se trouvera personne pour vous délivrer, et le Seigneur ne daignera même pas jeter un regard sur vous et vous sauver de nouveau.

« Eh bien, est-ce pour cela, est-ce pour entendre de ma bouche tout ce que je viens de vous dire, que vous m'avez engagé à venir chez vous? Si même je ne vous avais pas parlé de tout cela, tout cela devrait s'accomplir un jour à cause du meurtre du jeune Iousig, de ce juste, de ce grand et vertueux chef, issu de la maison de saint Grégoire. C'est cela que le Seigneur m'a fait voir, et cela s'accomplira un jour.

« Quant à ce que vous m'avez fait dire par vos envoyés, de venir et de m'installer en qualité de chef, [je vous demande] : comment puis-je être chef de ceux qui ne veulent pas revenir au Seigneur? Comment puis-je m'installer comme chef d'une nation que le Seigneur a déjà abandonnée? Comment lèverai-je mes mains vers Dieu en priant pour ceux dont les mains sont couvertes du sang des saints du Seigneur? Comment, étant en oraison, rendrai-je grâces pour ceux qui ont tourné vers le Seigneur, non pas leurs visages, mais leurs dos? Comment me poserai-je en médiateur pour ceux qui ont subjugué? Comment parlerai-je de la réconciliation à ceux qui ont trahi et ne veulent pas revenir? Le Seigneur lui-même a préparé tous les maux pour ces gens-là qui disaient que le Seigneur ne voit rien de tout cela... et ainsi de suite. »

Tel est le discours que le vieux chorévêque Daniel prononça en présence du roi Diran devant les princes, devant les chefs, devant toute l'armée. Pendant qu'il le débitait, le roi, frappé d'étonnement, absorbé par les paroles qu'il venait d'entendre, gardait un profond silence. Après avoir écouté tout ce discours, Diran s'enflamma

Digitized by Google

d'une violente colère suscitée par son impiété et donna l'ordre d'étrangler Daniel. Ceux qui servaient [le roi], ayant entendu cet ordre, l'exécutèrent sur-le-champ. Les plus anciens des satrapes ne purent parvenir à détourner l'esprit du roi de cette méchante pensée; dans l'emportement de sa violente colère, il refusa de prêter l'oreille [à leur intercession]. Par conséquent, on jeta un lacet autour du cou de Daniel et on l'étrangla. C'est ainsi que le saint vieillard finit ses jours (1).

Une multitude de gens qui le connaissaient intimement, ayant pris son corps, voulurent le déposer auprès des ossements des martyrs du Christ. Mais Daniel apparut à saint Épiphane, un de ses disciples, et lui dit de ne pas honorer ses ossements comme ceux des autres [martyrs], mais de les porter et de les ensevelir dans l'endroit indiqué par lui-même en ajoutant : « Si le corps de Notre-Seigneur a été enseveli dans le sépulcre jusqu'à la troisième journée, quand il ressuscita pour aller vers son Père, d'autant plus notre corps terrestre peut rester enterré. » Alors les plus aimés de ses disciples, accompagnés du clergé du camp (royal), ayant à leur tête Schaghita et Épiphane, dont le premier avait été désigné par Daniel même, comme docteur dans le pays de Gortouk, et le second dans les cantons d'Aghdsnik et du Grand Dzop, ayant pris son saint corps, le portèrent et le déposèrent dans le lieu, où jadis se trouvait sa cellule, c'est-à-dire dans le pays de Daron, où était la mère de toutes les églises de l'Arménie, près de la source dans laquelle Grégoire baptisa l'immense quantité du peuple, dans la localité qui se nomme Hatziatz-drakht (Jardin des frênes). C'est ici qu'on ensevelit le corps de saint Daniel, d'après l'ordre qu'il avait donné à ses disciples pendant son apparition (2).

CHAPITRE XV.

Des fils de Iousig; comment ils foulèrent aux pieds l'honneur du divin sacerdoce.

Après cela, on assembla un conseil où il fut décidé de présenter le fils de saint Iousig au sacerdoce auquel ses pères avaient été voués (3). Aussitôt Bab et Athanakinès furent pris, sans leur consentement, amenés dans l'assemblée des évêques où, contre leur propre volonté, on imposa sur eux les mains et on leur conféra le diaconat. Mais en foulant aux pieds ce gage de l'honneur spirituel, ils embrassent la vocation militaire et de cette manière ils se dégradent profondément. Non-seulement ils donnent la préférence à la vie terrestre, mais ils prennent pour femmes les sœurs du roi et s'éloignent de l'héritage de Dieu. La femme de Bab se nommait Varazdoukht. Tous deux sortirent de ce monde sans avoir jamais eu d'enfants. Le nom de la femme d'Athanakinès était Bambischen (1); c'est d'eux que naquit Nersès, homme admirable, qui ensuite fut grand pontife. Cependant en ce temps-là, il n'y avait personne qui pût administrer le siége pontifical. On délibéra sur le choix d'un chef et on s'arrêta unanimement à ceci : trouver quelqu'un de la maison de Grégoire qui put occuper la chaire des patriarches.

CHAPITRE XVI.

De Pharén qui occupa le siége patriarcal.

En ce temps-là, on trouva digne [du siége patriarcal] Pharèn (2) du district de Daron, qui était prêtre de la grande église placée sous le vocable du prophète saint Jean-Baptiste, la première maison de prière où reposent les saints dont l'administration était confiée à Pharèn. Il fut invité chez le roi qui, après l'avoir muni d'une lettre, lui donna un cortége de princes les plus brillants, [à savoir] le grand commandant arménien Vasag, de la race des Mamigoniens, Méhentag Reschdouni, Antov Siouni, Arschavir Gamsaragan, tous grands et principaux chefs de famille, avec dix autres personnages honorables, et l'envoya avec des présents à Césarée, capitale de la Cappadoce où Pharèn fut consacré catholicos de la Grande-Arménie. Après quoi ils retournèrent en paix dans leur pays.

Pharèn n'occupa la chaire patriarcale que peu de temps (3). Il n'avait pas assez de courage pour châtier ou réprimander quelqu'un à cause de ses erreurs ou de son impiété. Il ne surveillait que la pureté de sa propre vie, se soumettant en tout

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 14.
(2) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 14.
(3) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 16.

(1) Moïse de Khorène (liv. III, ch. 16) raconte que les deux fils d'Iousig qui étaient indignes d'occuper le siége apostolique, furent foudroyés ensemble à la même place.

(2) C'est le même personnage qui est appelé Pharhnersèh, d'Aschdischad, au canton de Daron, par Moïse de Khorène (III, 16) et qui occupa le siége pontifical de l'an 336 à l'an 340.

(3) Moïse de Khorène (liv. III, ch. 16) dit quatre ans.

Digitized by Google

à la volonté du roi impie avec lequel il agissait de concert involontairement. Enfin il s'endormit et fut enseveli avec ses pères. Les prêtres de l'église du camp (royal) enlevèrent son corps, partirent pour le district de Daron et dans le village appartenant à la célèbre église du prophète saint Jean-Baptiste, lieu de son séjour d'autrefois, ils construisirent un magnifique tombeau et y ensevelirent ses ossements.

CHAPITRE XVII.

De Schahag, issu de la race de l'évêque Albin, qui occupa le siége patriarcal. Comment l'Arménie entière abandonna le Seigneur et ses commandements.

En ce temps-là, tout le pays se réunit et commença à délibérer sur celui qui pourrait être investi de la dignité patriarcale. Car puisque de la maison de Grégoire il n'y avait personne de digne, on s'arrêta sur un certain Schahag de la race de l'évêque Albin. On confia Schahag au chef des eunuques, qualifié du nom de Haïr (père), qui fut accompagné de dix satrapes, ayant à leur tête un des grands princes de la vallée de Gardman, et on l'envoya avec de grands honneurs à la grande ville de Césarée, dans le pays de Cappadoce. C'est ici qu'il reçut l'imposition des mains et fut consacré catholicos de la Grande-Arménie. Après quoi, ils revinrent chez le roi avec honneur.

Or, Schahag s'installant sur le siége des patriarches, suivit en tout l'exemple de Pharèn et administra le pays comme son prédécesseur. Mais ceux qu'il instruisait, ne prêtaient nullement l'oreille à ses conseils, et, quoique réprimandés, ils continuaient à commettre le péché ouvertement. Le roi, les satrapes et les princes en général, abandonnant le Seigneur et ses commandements, étaient revenus sans la moindre crainte a tous les maux d'autrefois. L'impiété que les hommes commettaient envers leurs proches, surpassait celle des grands : tout le monde, à commencer par les gens du peuple jusqu'aux seigneurs, tous ne pensaient qu'à revenir aux anciennes habitudes de leurs pères. A cause de tout cela, le Seigneur Dieu, s'indignant contre eux, les délaissa et permit à leurs ennemis de les fouler aux pieds. Car au temps du règne de Tiridate, quand ils connaissaient le Seigneur, Dieu leur accorda la paix et imposa silence à leurs ennemis; dès lors le Seigneur apaisa la guerre dans le territoire de leur pays : il n'y avait ni discorde ni trouble avec leurs voisins, et ils vivaient dans la plus parfaite tranquillité. Mais dans le temps [dont nous parlons], sur toutes les frontières, les nations voisines s'étaient posées en ennemies contre chacun des rois de l'Arménie, et ceux-ci ne pouvaient compter sur l'amitié d'aucune d'elles.

CHAPITRE XVIII.

Haïr, chef des eunuques, fait mourir les familles satrapales.

Or, à l'époque de ce règne extravagant, non-seulement les ennemis trahissaient leurs ennemis, les amis leurs amis, et les proches leurs proches; mais dans toute l'étendue du pays des Arméniens, les habitants ne faisaient qu'ourdir de nombreuses trames les uns contre les autres. C'était le Seigneur qui répandait parmi eux la discorde, faisait souffler l'esprit immonde et le vent des erreurs; aussi ils commencèrent à s'entre-tuer, à cause de leur iniquité. Il y avait surtout un homme pervers, poussé par l'esprit malin qui, plus que personne, tâchait d'exciter le roi Diran contre les familles satrapales. Il était revêtu de la dignité de grand eunuque; c'était un homme malveillant et cruel, au cœur endurci, qu'on nommait Haïr. Cet homme, par ses rapports mensongers, fit massacrer beaucoup de satrapes innocents et ébranla tout ce grand royaume. Par ses intrigues, il fit passer au fil de l'épée deux familles, celles des Reschdouni et des Ardzrouni, qu'il anéantit complétement. Sans avoir commis aucun crime, elles furent exterminées, y compris les femmes qui ne furent pas même épargnées. En ce temps-là, on était à la recherche de Dadjad fils de Méhentag Reschdouni, et de Schavasp, fils de Vatché Ardzrouni, tous deux enfants à la mamelle, qui étaient élevés chez leurs nourriciers; ils furent amenés en présence du roi. Aussitôt que [ce dernier] les vit, il donna l'ordre de les égorger, parce que c'étaient les derniers enfants mâles, restés des deux familles. Mais Ardavazt et Vasag, de la race des Mamigoniens et généraux de l'armée arménienne, se trouvant là en ce moment, s'emparèrent de ces petits enfants et les prenant sous les bras, les emportèrent avec eux. Levant au-dessus d'eux leurs épées, ils se préparèrent à combattre pour ces enfants, jusqu'à la mort (1). Et quoique, en ce temps-là, ils eussent

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 15) raconte ces événements d'une manière toute différente. Selon cet historien, les satrapes arméniens, en apprenant le martyre d'Iousig (ch. 14), firent éclater leurs murmures, et Zora, commandant l'armée méridionale de

Digitized by Google

en nourrice Arschag, fils du roi; cependant ils abandonnèrent Arschag leur nourrisson et quittèrent le camp royal. Ils se retirèrent dans leurs domaines, et quittant leurs propres maisons pendant un grand nombre d'années, ils vécurent avec leurs familles, dans les lieux inaccessibles de Daik. Après avoir élevé ces enfants, c'est-à-dire Schavasp et Dadjad, ils leur donnèrent leurs filles en mariage. C'est ainsi que ces deux races commencèrent à se propager de nouveau. Pendant une longue série d'années, Ardavazt et Vasag ne prirent aucune part dans les conseils des Arméniens.

CHAPITRE XIX.

De Bab et d'Athanakinès, fils de Iousig; et de quelle manière ils moururent dans leur iniquité.

Cependant les fils d'Iousig, Bab et Athanakinès, menant une existence en haine de Dieu, ne faisaient que marcher dans la voie de l'impiété et de l'iniquité. N'ayant pas devant leurs yeux la crainte de Dieu, ils passaient tous les jours de leur vie dans la plus grande insolence. Ils préféraient l'incontinence et l'impudicité aux commandements de Dieu, qu'ils tournaient en dérision. Les deux frères, Bab et Athanakinès, se rendirent au village d'Aschdischad, au canton d'Egéghiatz, dans la province de Daron, où leur bisaïeul avait construit la première église. Retirés dans le palais épiscopal qui s'élevait là, entourés de femmes perdues, de courtisanes, de joueurs d'instruments et de bouffons, ils se livrèrent à l'ivrognerie, ne s'inquiétant nullement des lieux saints qu'ils foulaient aux pieds, plaisantant et se moquant même du temple de Dieu.

Tandis que, plongés dans la plus grande joie et assis dans le palais épiscopal, ils mangeaient et buvaient, l'ange du Seigneur apparut subitement comme un éclair, frappa les deux frères et les fit périr au milieu du festin (1). Ceux qui se trouvaient au palais, partageant leur joie et le festin, tous, sans exception, abandonnèrent la place et prirent la fuite. L'épouvante était si grande que personne d'entre eux n'osa retourner au palais une autre fois. Personne d'étranger ne s'arrêta non plus jamais à la pensée d'entrer dans ce lieu, d'approcher des portes et de les fermer, car elles étaient restées ouvertes au moment de la fuite générale. De même, les jours suivants, personne n'osa passer devant ces portes.

C'est ainsi que périrent les deux frères Bab et Athanakinès. Leurs corps gisaient dans l'intérieur du palais épiscopal, là où étaient réunis les convives. Les portes du palais restèrent ouvertes, personne n'eut assez de courage pour y entrer, si bien que leurs corps se pourrirent, se décomposèrent, et les os décharnés se détachèrent les uns des autres. Plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'on se fût décidé à aller ramasser ces os et à les emporter de ce lieu. On les trouva dépouillés de leurs chairs et entièrement desséchés : ils furent déposés dans la vigne de l'église qu'on nomme Akarag.

Cependant il restait un fils d'Athanakinès, qu'il avait eu de sa femme Bambischen, sœur du roi : il se nommait Nersès (2). Ce fut lui qui, dans la suite, occupa le siége patriarcal de tout le pays des Arméniens. Quant à Bab, il n'eut pas d'enfants de sa propre femme, mais comme il avait eu une concubine de noble origine, née au village de Hatziatz dans la province de Daron, il eut de cette femme de Hatzeg un fils du nom de Vrig.

CHAPITRE XX.

Le roi Diran est trahi par son chambellan Phisac (Phisig) de Siounie et fait prisonnier par Varaz. Le pays partage le sort de son roi.

Une [parfaite] amitié liait le roi d'Arménie et celui de la Perse. Un des premiers dignitaires de la Perse, Schapouh-Varaz, avait sa résidence dans le pays d'Adherbeidjan (Aderbadagan). Tandis qu'une paix parfaite régnait entre eux, le Seigneur choisit un homme indigne appelé Phisac (Phisig), un vrai démon de discorde, originaire de

l'Arménie, à la place de Manadjihr, qui accompagnait l'armée mise à la disposition de l'empereur Julien par Diran, se révolta contre le roi avec ses soldats et se retrancha à Demoris. Sur ces entrefaites, Julien écrivit à Diran que les auxiliaires arméniens qu'il lui avait donnés, désertaient l'armée, et il lui enjoignit de faire mourir Zora. Diran expédia à ce dernier l'eunuque Haïr en lui donnant l'ordre de venir le trouver. Zora qui se vit tout à coup abandonné par ses soldats, prit le parti d'aller trouver le roi qui s'empara de son château d'Aghthamar et fit mettre à mort Zora et toute sa famille. Un seul enfant, fils de Méhentag, échappa à ce massacre, et fut sauvé par ses nourriciers. Saghamout, seigneur d'Andzith fut placé par le roi à la tête de l'armée de Zora.

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 16) dit que les deux frères furent frappés au même instant par la foudre qui les tua sur le coup.

(2) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 16) raconte que le jeune Nersès résidait à Césarée, et qu'il passa de là à Byzance, où il épousa la fille d'un grand prince du nom d'Aspion.

Digitized by Google

Siounie, chambellan du roi Diran, et par son intermédiaire, il suscita le trouble pour un motif futile. Il fut envoyé comme messager vers Varaz-Schapouh, que le roi de Perse avait laissé dans le pays d'Adherbeidjan comme gouverneur de la province.

Or, en ce temps-là, le roi Diran avait un cheval qui excitait l'admiration de tout le monde. C'était un cheval gris-pommelé, fougueux, magnifique, connu dans tout le pays, un bel animal qui n'avait pas son égal et qui, par sa grandeur et sa taille, surpassait tous les chevaux. Phisac, chambellan du roi, pendant son ambassade, parla de ce cheval à Varaz, avec qui il avait déjà noué amitié. En retournant, il présenta au roi des Arméniens une lettre de la part de Varaz, [dans laquelle celui-ci priait le roi de lui céder son cheval]. Diran ne voulut pas même entendre parler de cette affaire. Cependant, comme il se méfiait de cet homme, qui pouvait semer la discorde entre les deux rois, il donna ordre de chercher un cheval qui fût aussi beau et de la même couleur. On parvint à en trouver un, gris-pommelé, en tout semblable au sien, mais moins grand; il fut envoyé avec le perfide Phisac, muni d'une lettre et de présents pour le prince Varaz en Adherbeidjan. Le roi lui conseilla de dire ces paroles : « Voici le cheval que tu avais demandé et que le roi te cède sans aucun regret à cause de l'amitié qu'il te porte. » Arrivé chez Varaz, Phisac ne lui cacha point le refus du roi ; et, au lieu de dissimuler ses perfides projets, il fit tout son possible pour exciter davantage Varaz. Il ne craignit pas même de raconter que le roi Diran nourrissait une haine violente, une envie démesurée, une grande animosité contre le roi de Perse et son armée, qu'il ne redoutait nullement, et qu'enfin, il avait manifesté sa répugnance à se séparer de son cheval qu'il avait caché. [Il ajouta : « Le roi] se moquant de toi, a voulu te tromper en t'envoyant un autre cheval avec moi. Mais ce n'est pas encore tout : le roi Diran, fondant son espérance sur l'empereur et sur son armée, se propose d'arracher le pouvoir royal des mains des Sassanides, en disant : « Ce pouvoir appartenait jadis à nous et à nos pères, et je ne me tranquilliserai pas jusqu'à ce que l'honneur de mes ancêtres ne me revienne, jusqu'à ce que la royauté d'autrefois ne me soit rendue, à ma maison, à mon fils et à leurs enfants. » C'est ainsi que par de semblables paroles, le perfide Phisac excitait Varaz contre son propre maître, et appelait la mort sur la tête de son roi.

Aussitôt que Varaz-Schapouh, marzban d'Adherbeidjan, entendit tout cela de la bouche de Phisac, ce chien enragé, il écrivit sur-le-champ une lettre de dénonciation, et la dépêcha à Nersèh, roi de Perse. [Dès ce moment] il ne cessa de provoquer le roi des Perses, de l'exciter contre le roi des Arméniens jusqu'à ce qu'il reçut l'ordre de trouver le moyen de se saisir de Diran, en lui tendant toutes sortes d'embûches. Pendant que la paix régnait entre les deux princes, la colère du Seigneur excita sa vengeance contre le pervers Diran, sur qui fut vengée la mort des deux grands prêtres, dont le sang fut versé par lui.

Alors Varaz dépêcha un messager vers le roi des Arméniens et, prétextant le vif désir de le voir, il lui demanda une entrevue pour lui témoigner son amitié et pour l'entretenir de questions concernant la paix. Aussitôt que Diran entendit exprimer ce désir, il donna l'ordre, avec la plus grande joie, de l'engager à venir chez lui. Avant l'arrivée de Varaz, le roi, après avoir conféré avec ses familiers et les dignitaires de son palais, dit : « Il va nous arriver un personnage qu'il faudra divertir et amuser avec des chasses, des festins et d'autres plaisirs. Cependant il ne faut pas qu'il voie les chasses de notre pays qui abondent en bêtes fauves, car les Perses en général sont très-envieux et très-malveillants; trouvez seulement un lieu où nous puissions nous divertir sans tuer beaucoup de bêtes fauves et sans en faire grande parade. [En un mot,] la chasse doit être médiocre, pour ne pas exciter l'envie de cette méchante et perverse nation des Perses. Que cela soit dans le pays d'Abahouni, au pied de la grande montagne Masik, dans les environs de l'endroit où se trouve la ville d'Aghiorskh; c'est là que vous préparerez la chasse. »

Enfin Varaz-Schapouh arriva accompagné d'une suite de trois mille hommes; il se présenta au roi dans le pays d'Abahouni, et [Diran] lui fit un accueil des plus magnifiques. Les paroles concernant la chasse, qui avaient été proférées par le roi, furent rapportées sur-le-champ au commandant des Perses, par le perfide calomniateur Phisac, par ce lâche qui, trahissant son maître, préparait sa mort, en consommant aussi la ruine de sa patrie. Cependant les deux princes se divertirent pendant quelques jours. Mais le prince perse cachait profondément sa haine sous le voile de l'astuce, jusqu'à ce qu'il pût trouver un moment favorable pour accomplir ses perfides projets.

Or, il advint qu'en ce temps-là, les généraux [arméniens] s'étaient retirés et se trouvaient absents, ainsi que les plus grands des satrapes et les anciens chefs de familles; l'armée royale vi-

Digitized by Google

vait soit dans ses maisons, soit dans son camp, en sorte qu'il n'y avait avec le roi aucun détachement de soldats ou de cavalerie; il n'y avait que quelques serviteurs munis de leurs filets pour la chasse, des éclaireurs, des gens de service, gardant les tentes, enfin quelques soldats chargés du service de la garde; puis venaient la reine et le prince royal, le jeune Arschag. Quoique Diran eût si peu de gens autour de lui et qu'il vît le général des Perses arriver avec une escorte forte de trois mille hommes, armés de toutes pieces, il ne conçut aucun soupçon, parce qu'il le voyait venir avec des intentions pacifiques, avec de riches présents et en lui témoignant beaucoup d'égards.

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, que le roi fut engagé [par Varaz] à un festin où il devait être magnifiquement traité. Après d'amples libations, le roi et tous ceux qui l'accompagnaient s'étant enivrés, des soldats embusqués se jetèrent subitement et à l'improviste sur chacun des convives et s'emparèrent d'eux, ainsi que de la personne du roi Diran qui fut entouré d'hommes armés de haches et de boucliers. Dès qu'il fut saisi, on l'attacha avec des chaines de fer. Alors l'ordre fut donné de piller le camp [royal]; tout ce qu'on y trouva, le trésor du roi, ses biens, sa femme et ses fils furent emmenés du pays d'Abahouni.

A peine [les soldats] arrivaient au village de Talaris, que le général des Perses qui les suivait, faisait aussi son entrée dans le même village, amenant avec lui le roi Diran enchaîné. Alors Varaz dit : « Eh bien, apportez-moi du charbon pour faire rougir le fer et brûler les yeux du roi des Arméniens. » Le charbon apporté, on brûla les yeux de Diran. Alors Diran commença à parler en ces termes : « Puisque c'est en cet endroit que la lumière de mes deux yeux s'est assombrie, que dorénavant et pour toujours il soit nommé *Atzough* au lieu de *Talaris*, et que cela reste comme un souvenir de moi. Maintenant je me rappelle et je comprends que c'est une vengeance pour l'énormité de mes péchés, puisque j'ai privé tout mon pays, dont j'étais le roi, de la lumière que lui apportaient les deux docteurs; en croyant éteindre la lumière de la vérité prêchée par eux, me voilà privé de la lumière de mes propres yeux. »

Après quoi, le général des Perses, quittant le village d'Atzough, partit sans délai pour la Perse, emmenant avec lui le roi Diran et tous les captifs; de là il se rendit en Assyrie chez son maître le roi des Perses (1).

La funeste nouvelle de cette calamité ne tarda pas à se répandre bientôt [dans tout le pays]. De tous les côtés arrivèrent les satrapes, les princes, les juges, les généraux d'armée, les chefs et une multitude de gens : ils se réunirent en corps et se mirent à la poursuite de Varaz, mais ils ne purent l'atteindre. Néanmoins, ils s'emparèrent d'une contrée du pays des Perses, où ils firent passer au fil de l'épée tous les habitants, répandant sur tout leur passage l'incendie et la dévastation. Après quoi ils retournèrent chez eux et, se réunissant, ils pleurèrent le roi des Arméniens, leur propre maître, ainsi que la ruine de leur pays et de ce qu'ils restaient privés de maître et de seigneur.

CHAPITRE XXI.

Les satrapes arméniens se réunissent d'un consentement unanime et engagent le roi des Grecs à venir en Arménie pour les secourir. Le roi des Perses, accouru avec une nombreuse armée, est contraint de s'enfuir seul dans son royaume sur un cheval.

Or, les habitants du pays des Arméniens, c'est-à-dire les grands satrapes, les anciens, les gouverneurs, les dynastes, les nobles, les généraux, les juges, les chefs, les princes et le peuple lui-même se réunissant, commencèrent à se dire les uns aux autres : « A quoi bon ce deuil dans lequel nous sommes plongés? Nos ennemis vont sans doute en tirer profit; encore quelque temps et ils vont faire irruption dans notre pays. Il est urgent de nous consoler; défendons-nous, défendons notre patrie, et vengeons la mort de notre maître. » Après quoi, tous les gens du pays en général consentirent unanimement à chercher du secours.

Alors les anciens parmi les Arméniens envoyèrent un des grands satrapes nommé Antov, chef de la famille de Siounie et Arschavir Gamsaragan, chef de la famille des Arscharouni, avec des présents, vers le roi des Grecs, en lui promettant de se soumettre à son pouvoir, s'il consentait à

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 17), en racontant la captivité de Diran, donne d'autres motifs à cet événement. Selon cet historien, le roi de Perse, Sapor, après la mort de Julien et le traité de paix qu'il signa avec son successeur Jovien, aurait écrit à Diran qu'il le félicitait de sa fidélité, de l'ordre habile qu'il avait donné à son armée, et d'avoir quitté le parti des Romains, faisant ainsi allusion à la retraite de Zora qui, nous l'avons vu, s'était révolté contre Diran. Sapor qui feignait de croire que Diran était dans ses intérêts, bien qu'il sût le contraire, l'engagea à venir le trouver pour recevoir la récompense de sa fidélité. Mais, dès que le roi d'Arménie fut auprès du roi de Perse, Sapor changea de langage, lui adressa les plus vifs reproches, et lui fit crever les yeux. Ce prince avait régné onze ans.

Digitized by Google

venir à leur secours et à leur prêter la main pour se venger de leur ennemi. Arrivés au pays des Grecs, ils se rendirent au palais impérial, et présentant au souverain la lettre et les présents, ils lui firent part de la prière que tous leurs compatriotes lui adressaient. L'empereur, après les avoir entendus, témoigna une grande disposition à leur être utile et s'empressa de tendre la main au pays des Arméniens. En effet, il se rappelait très-bien le pacte que l'empereur Constantin et le roi Tiridate avaient conclu entre eux et confirmé par leurs serments.

Les ambassadeurs, envoyés du pays des Arméniens au palais impérial, n'étaient pas encore de retour dans leur patrie, lorsque du côté de l'orient, le roi des Perses, Nersèh, se mit en marche vers l'Arménie, afin de conquérir son territoire et de le livrer à l'incendie et à la dévastation. Il partit à la tête de son armée avec un camp immense, avec beaucoup d'éléphants, muni de provisions et accompagné de toute sa suite, de sa chancellerie, de ses femmes et de la reine des reines; puis il entra dans le territoire de l'Arménie et occupa tout le pays en général. Les satrapes arméniens, accompagnés de leurs sujets et de leurs familles, s'enfuirent en cherchant un refuge sur le territoire de la Grèce et en faisant parvenir à l'empereur l'avis de cette funeste nouvelle. Aussitôt que l'empereur grec apprit tous ces événements, il rassembla ses troupes, entra en Arménie et marcha contre le roi des Perses. Laissant son camp près de la ville de Sadagh, il choisit deux hommes des plus marquants et des plus sages du camp arménien, nommés Arschavir et Antov, ceux-mêmes qui avaient été envoyés vers lui comme ambassadeurs la première fois; et, travesti en paysan, en habit de maraîcher, il entra avec eux dans le camp des Perses, qui était établi dans le village d'Oskha situé dans le canton de Pasèn, où ils examinèrent et étudièrent attentivement le nombre et la force de l'armée ennemie. Revenus dans leur camp, ils se préparèrent à marcher contre l'armée du roi des Perses, qu'ils trouvèrent dans le même lieu, campée sans précaution et sans méfiance. Il faisait déjà jour quand ils fondirent sur le roi des Perses et passèrent au fil de l'épée le camp tout entier, sans laisser échapper personne. Ils s'emparèrent du camp, des trésors, des richesses et emmenèrent en captivité les femmes du roi et la reine des reines, avec toute leur suite. Le roi seul, monté sur un misérable cheval, se sauva précédé d'un courrier et parvint avec peine jusque dans son royaume. Alors l'empereur apparut en triomphe au milieu du camp, et donna ordre d'exterminer en général tout individu dans la force de l'âge et d'emmener le reste en captivité au pays des Grecs. Après avoir comblé d'honneurs Antov et Arschavir, il leur confia le gouvernement de l'Arménie, leur donna la suprématie sur tous les princes et leurs domaines, et se mit en route pour retourner dans ses états, dans le pays des Grecs.

Cependant le roi des Perses, fugitif, rentra dans son royaume, convoqua le reste de ses dignitaires en conseil et donna l'ordre d'examiner et de découvrir la cause primitive de cette guerre. Enfin on parvint à la connaître, et on rapporta au roi que le méchant Varaz-Schapouh en avait été la cause unique, qu'il avait suscité tout ce trouble pour une chose sans importance, pour un motif futil, c'est-à-dire pour un cheval. Alors il ordonna de le démettre de sa dignité, de le dépouiller de ses vêtements d'honneur et de lui infliger la bastonnade la plus terrible. Puis, selon l'usage des Perses, il ordonna de l'écorcher, de rembourrer sa peau avec de la paille et de l'exposer à la risée de tout le monde. Se repentant des choses déjà accomplies, le roi dépêcha vers l'empereur ses dignitaires les plus honorables, pour solliciter la paix et [demander la liberté de] ses femmes captives, afin qu'il lui épargnât la honte et l'humiliation. [A la suite de cette prière], l'empereur grec Valens (Vaghès) expédia au roi des Perses une lettre ainsi conçue : « C'est à toi premièrement à rendre les captifs que tu as emmenés du pays des Arméniens et tout le butin pris par toi. Pour que je te rende ce que j'ai pris, il faut que tu fasses ce que je te propose. » Ayant reçu cette lettre, le roi des Perses n'eut rien de plus pressé que de se conformer sur-le-champ [à son contenu]. Il fit sortir le roi Diran de sa prison, lui parla avec douceur, disant qu'il allait le renvoyer avec honneur en Arménie et lui rendre le pouvoir royal. A cela Diran répondit : « Non-seulement il est inutile, mais même il est impossible à un aveugle de régir un royaume ; élève plutôt mon fils Arschag sur le trône royal à ma place. » Alors Nersèh, élevant à la royauté le fils de Diran, Arschag (1), l'expédia en Arménie avec toutes les femmes du roi, tous les captifs, les trésors, les

(1) Arschag III régna de l'an 341 jusqu'en 370. Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 18) ne parle en aucune façon des faits rapportés ici par Faustus. Il se contente de dire que Sapor plaça Arschag, fils de Diran II, sur le trône d'Arménie, afin de se concilier les bonnes grâces des habitants du pays et de s'assurer la possession de ce royaume.

Digitized by Google

présents et le butin. De même il envoya de son royaume, dans le pays des Arméniens, le roi Diran avec un attirail magnifique. Il remplit ainsi strictement l'ordre de l'empereur grec. Après les avoir tous expédiés en Arménie, le roi des Perses congédia aussi les envoyés de l'empereur grec, afin qu'ils lui rapportassent en détail comment il venait d'exécuter son ordre, et pour que l'empereur renvoyât de la même manière les captifs pris au roi des Perses. L'empereur apprit avec la plus grande satisfaction les détails de l'exécution de son ordre, touchant le renvoi du roi Diran et des captifs arméniens. Alors l'empereur grec, de son côté, consentit à rendre les captifs perses; il renvoya les femmes du roi des Perses avec les plus grands honneurs, ainsi que tous les captifs; et il les fit partir tous sains et saufs du pays des Grecs dans le pays des Perses.

Ici finit le troisième livre, [contenant] vingt et un chapitres et les canons chronologiques de Faustus de Byzance, grand historien et chronographe grec (1).

LIVRE QUATRIÈME.

CANONS CHRONOLOGIQUES DE L'HISTOIRE D'ARMÉNIE, DU PAYS DES ENFANTS DE THORGOM.

I. Comment, après une longue guerre, le roi des Perses, Nersèh, éleva au trône Arschag, fils de Diran; et comment il envoya ce dernier dans le pays des Arméniens avec son père Diran et tous les captifs.

II. L'ordre est rétabli et reconnu dans toute l'étendue du pays; rétablissement du royaume d'Arménie.

III. Saint Nersès; son origine; comment il fut choisi comme évêque du pays des Arméniens.

IV. Comment Nersès fut emmené à Césarée; nombreux miracles accomplis par Dieu; apostolat et direction religieuse que Nersès donna à son troupeau.

V. Nersès, catholicos des Arméniens, accompagné de satrapes, est envoyé par le roi Arschag vers l'empereur Valens; son discours sur la religion, à propos du fils de l'empereur, est cause de son arrestation et de son exil; l'empereur renvoie les satrapes avec des présents.

VI. Comment Nersès, après avoir été exilé dans une île déserte, y vécut miraculeusement pendant neuf ans.

VII. Miracles accomplis par Dieu envers Nersès et Basile. Jalousie de l'évêque Eusèbe contre ce dernier.

VIII. L'empereur Valens persécute tous les orthodoxes; il est cause d'une dispute entre les vrais croyants et les Ariens hétérodoxes. Saint Basile, à la suite d'une vision miraculeuse, est contraint d'accepter le combat, durant lequel, avec l'aide de Dieu, il triomphe de ses adversaires en présence de l'évêque Eusèbe. Comment ce dernier est jeté en prison et y meurt. Basile est mis en liberté.

IX. Saint Basile est élu évêque; miracle de Dieu; Basile ordonne au peuple croyant en Jésus-Christ de réunir tous ses trésors, ce qui est exécuté. On les lui apporte à cause de l'amour de Dieu vivifiant, et on implore l'empereur pour qu'il fasse rentrer les évêques [bannis] dans leurs diocèses.

X. L'empereur Valens engage un sophiste à aller combattre la vraie doctrine; miracles dont ce dernier fut témoin en voyant la multitude des martyrs dans l'enceinte de l'église; l'empereur Valens meurt à la suite des prodiges accomplis par Dieu, et la paix est rétablie dans l'Église de Dieu.

XI. Les princes envoyés vers l'empereur Valens retournent en Arménie chez leur maître Arschag; ce dernier s'emporte contre l'empereur et dévaste les domaines de l'empire grec.

XII. Khat est sacré évêque de Pakravant par Nersès et chargé du vicariat; son caractère, ses prodiges et ses miracles; comment, guidé par la vérité, il se montre impartial pour le grand roi Arschag et cherche à mettre un frein à toutes ses iniquités; il prend soin des pauvres, à l'exemple du grand pontife Nersès.

XIII. Après son retour de la Grèce, le saint catholicos Nersès réprimande le roi Arschag; prodiges horribles accomplis dans le bourg d'Arschagavan; toute la multitude des hommes qui s'y trouvaient, périt subitement.

XIV. Haïr chef des eunuques; son arrivée dans le canton de Daron; il visite Aschdischad, lieu de prières; comment, condamné par ses propres paroles, il se trouva contraint de s'en aller; sa mort.

XV. Comment l'impie roi Arschag, excité par la

(1) Cette indication finale est des plus importantes, car elle ne permet pas de douter que Faustus de Byzance n'ait composé son livre en grec, puisque le titre d'*historien grec* lui est donné ici, ce qui n'aurait aucun sens si Faustus avait écrit son livre en arménien.

Digitized by Google

calomnie du méchant Dirith, fit périr Knel fils de son frère; il est réprimandé pour ce fait par l'homme de Dieu, Nersès; le roi ordonne de tuer son autre neveu Dirith; il prend pour femme la veuve de Knel; il fait amener Olympie (Oghempi) de la Grèce et la prend pour épouse; elle est empoisonnée par le prêtre Merdchiounig, sur l'ordre de Pharandzêm, pendant la communion.

XVI. Le roi des Perses, Sapor, invite chez lui Arschag roi des Arméniens et lui fait un accueil des plus magnifiques; le sbarabed arménien Vasag le Mamigonien, tue le chef de l'écurie du roi des Perses. Le roi Arschag prête serment de fidélité au roi des Perses sur l'Évangile; il viole son serment et s'enfuit. Sapor, pour se venger, fait massacrer soixante-dix serviteurs de Dieu.

XVII. Sapor, roi des Perses, persécute les chrétiens.

XVIII. Vartan est mis à la mort par le roi Arschag, à l'instigation du sbarabed Vasag, frère de Vartan.

XIX. Le roi des Arméniens, Arschag, massacre les satrapes sans raison et sans pitié.

XX. Guerre acharnée entre les Grecs et les Perses; secours apporté par Arschag, roi des Arméniens, au roi des Perses; il fait passer au fil de l'épée les troupes grecques. Arschag, trompé par Antov de Siounie, s'enfuit de la cour de Sapor, roi des Perses.

XXI. Guerre entre Sapor, roi des Perses, et Arschag, roi de Arméniens; ce dernier remporte la victoire.

XXII. Après cette première bataille, trois combats ont lieu avec les Perses dans le pays des Arméniens; ceux-ci triomphent encore de leurs ennemis.

XXIII. Mehroujan Ardzrouni se révolte contre Arschag, roi des Arméniens; il passe chez le roi des Perses, Sapor, et commence à susciter la guerre; il renie Dieu et cause de grandes calamités au pays des Arméniens.

XXIV. Mehroujan engage le roi des Perses, Sapor, à continuer la guerre; il sert de guide à Sapor. Mehroujan envahit l'Arménie; il s'empare des ossements des rois Arsacides; le général Vasag, après avoir triomphé de l'ennemi, reprend ces ossements.

XXV. Le roi Arschag tente une invasion en Perse; il attaque le camp du roi Sapor à Thavredch, et le met en déroute.

XXVI. Vin le perse, avec quatre cent mille hommes, essaye d'envahir l'Arménie; il est vaincu par les troupes arméniennes.

XXVII. Le général perse Antigan, avec une armée de quatre cent mille hommes, s'avance pour dévaster l'Arménie, le sbarabed arménien Vasag va à sa rencontre à la tête de cent vingt mille hommes et le défait, ainsi que son armée.

XXVIII. Hazaroukhd, satrape perse, est envoyé par le roi Sapor à la tête de huit cent mille hommes, pour envahir l'Arménie; Vasag avec cent dix mille hommes va à sa rencontre et le défait, lui et son armée, sur le territoire d'Aghdsnik.

XXIX. Temaiount Vecemagan, avec une armée de neuf cent mille hommes, est envoyé par Sapor, roi des Perses contre Arschag, roi des Arméniens; le général arménien Vasag le bat avec toute son armée.

XXX. Vahridch, à la tête d'une armée de quatre millions d'hommes (?), fond sur le roi Arschag; il est défait avec toute son armée par le général arménien Vasag.

XXXI. Koumant Sapor se vante en présence de Sapor, roi des Perses [de conquérir l'Arménie]. Il marche à la tête de neuf cent mille hommes; il est défait et chassé honteusement du pays des Arméniens.

XXXII. Kéhgan, chef de race, envoyé avec de nombreuses troupes par Sapor, roi des Perses, contre Arschag, roi des Arméniens, est défait par Vasag, général des Arméniens.

XXXIII. Sourên Pahlav, avec une nombreuse armée, est défait comme ses prédécesseurs.

XXXIV. Abagna Vicemagan, prend parti dans cette guerre; il n'est pas plus heureux que ses prédécesseurs.

XXXV. Zig, chef des secrétaires de Sapor, roi des Perses, envoyé par ce dernier avec une armée nombreuse en Arménie, périt comme ses prédécesseurs.

XXXVI. Sourên le perse veut continuer la guerre après Zig; il tombe entre les mains de Vasag et périt avec ses troupes.

XXXVII. Herevschoghoum, envoyé par le roi des Perses avec neuf cent mille hommes en Arménie, donne aux Arméniens une nouvelle occasion de triompher de leurs ennemis.

XXXVIII. Alanozan, à la tête de quatre millions d'hommes (?), marche, sur l'ordre du roi des Perses, pour combattre le roi des Arméniens; il est vaincu par Vasag.

XXXIX. Le grand satrape Poïagan, avec ses quatre cent mille hommes, est exterminé par le sbarabed arménien Vasag.

XL. Vatchagan, à la tête d'une armée de cent quatre vingt mille hommes, marche à la con-

Digitized by Google

quête de l'Arménie; il est mis en fuite avec ses troupes par le sbarabed Vasag.

XLI. Meschgan fait une invasion en Arménie avec trois cent cinquante mille hommes; il est vaincu par Vasag et par les troupes arméniennes.

XLII. Maroudjan, avec six cent mille hommes venus contre le roi Arschag, sont battus et exterminés par le sbarabed Vasag.

XLIII. Le chef des Zintags, à la tête d'une armée de neuf cent mille hommes, fond sur le roi arménien; il est défait avec ses troupes par le général Vasag.

XLIV. Le prince royal Bab, possédé par les dev, commet des abominations.

XLV. Saguesdan, grand maître de la garde-robe du roi Sapor, est envoyé par ce dernier en Arménie; il est mis en fuite par le général arménien Vasag.

XLVI. Schabesdan, grand maître de la cour, venu avec une armée de cinq millions d'hommes (?) en Arménie, est entièrement défait par les troupes arméniennes.

XLVII. Le grand-maître de la garde-robe des Mages, avec cent quatre-vingt mille hommes, livre bataille au roi des Arméniens; il est défait comme ses prédécesseurs.

XLVIII. L'intendant général des vivres, avec neuf cent mille hommes, arrive pour combattre les troupes du roi des Arméniens; il est défait par eux et le général Vasag, à Saghamas.

XLIX. Mergan, avec quatre cent mille hommes, présente le combat au roi des Arméniens; il est défait par Vasag et les troupes arméniennes.

L. Désorganisation du royaume d'Arménie; plusieurs satrapes arméniens se révoltent et passent du côté de Sapor, roi des Perses; affaiblissement du royaume d'Arménie.

LI. Les satrapes restés en Arménie viennent se réunir chez le catholicos arménien Nersès, pour porter plainte contre leur roi Arschag, qu'ils abandonnent.

LII. Le roi Sapor fait en ce moment cesser la guerre avec Arschag, roi des Arméniens, et l'engage avec des promesses à conclure la paix.

LIII. Le roi Sapor fait de nouvelles propositions à Arschag, roi des Arméniens; ce dernier se rend à son appel et meurt.

LIV. Sapor, ayant interrogé les Mages et les Chaldéens, cherche à sonder Arschag; il le fait jeter dans le château de l'Oubli (Aniousch), et fait endurer une mort cruelle au sbarabed arménien Vasag.

LV. Invasion et dévastation de l'Arménie; captivité [arménienne] emmenée en Perse; mort cruelle de la reine Pharandzèm, et ruine totale des villes et du pays entier.

LVI. Martyre du prêtre Zouith en Perse.

LVII. Invasion tentée par Sapor, roi des Perses, afin d'exterminer entièrement le reste [des habitants] de l'Arménie; malheurs sans nombre endurés par ces derniers.

LVIII. Calamités que Vahan et Méroujan font subir au pays des Arméniens; Vahan et sa femme sont mis à mort par leur propre fils.

LIVRE QUATRIÈME.

Canons chronologiques de l'Histoire d'Arménie, du pays des enfants de Thorgom.

CHAPITRE I.

Comment, après une longue guerre, le roi des Perses, Nersèh, éleva au trône Arschag, fils de Diran, et comment il envoya ce dernier dans le pays des Arméniens avec son père Diran et avec tous les captifs.

La paix et l'amitié étant rétablies entre l'empereur des Grecs et le roi des Perses Nersèh, [les deux souverains] s'empressèrent de remplir ponctuellement leurs engagements. L'empereur grec renvoya les captifs au roi des Perses Nersèh qui, après avoir investi Arschag (1) du pouvoir royal, l'expédia en grande pompe avec son père, leurs femmes, tous les captifs, leurs trésors et leurs biens. C'est ainsi qu'Arschag, roi de la Grande-Arménie, se mit en route, accompagné de son père et de sa famille, traversa le pays des Assyriens et entra dans son royaume, où il réunit tous [les habitants] dispersés et commença à régner sur eux. En ce temps-là, la paix fut rétablie partout, et tous ceux qui s'étaient enfuis, égarés, ou bien se tenaient cachés dans des lieux inaccessibles du pays des Arméniens, revinrent, et, s'étant réunis, ils vécurent en sécurité sous la protection du roi Arschag. C'est de cette manière que l'ordre et la paix furent rétablis par ces deux souverains dans l'Arménie, et que la population entière ne cessa dès lors de jouir d'une parfaite tranquillité dans ses possessions et dans ses domaines.

(1) Arsace ou Arschag III, fils de Diran II, régna en Arménie de l'an 341 à 370 de notre ère. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 18.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

L'ordre est rétabli et reconnu dans toute l'étendue du pays ; rétablissement du royaume d'Arménie.

En ce temps-là, le roi Arschag se mit à la recherche des généraux de la race des vaillants Mamigoniens ; car ils avaient été ses pères nourriciers. Il les rencontra dans leurs propres domaines, dans des lieux inaccessibles du pays de Daik et les fit rentrer à son service ; car, pendant la démence de Diran, ils s'étaient refusés à prendre part aux affaires des Arméniens. Le frère aîné, Vartan, fut rétabli par le roi dans ses droits de chef de sa famille ; le second frère, Vasag, nourricier du roi, fut nommé généralissime (sbarabed) de l'armée, et le plus jeune fut investi d'un commandement militaire. Arschag, à l'exemple des rois ses prédécesseurs, fit rentrer dans le devoir les chefs de toutes les grandes familles avec leurs troupes, en désignant à chacun d'eux leurs fonctions. Les grands une fois soumis, il partagea les troupes et leur confia la garde des frontières de l'Arménie de tous les côtés.

Le pouvoir royal fut dès lors rétabli dans le pays des Arméniens comme par le passé ; les grands rentrèrent dans l'exercice de leurs charges, et les commissaires remplissaient leurs fonctions. On voyait à la tête des gouverneurs et des administrateurs, chargés de pourvoir aux besoins des habitants du pays, dans les villes et dans les villages, la famille des Kénouni, [dont les membres] furent investis de la haute direction des affaires. L'armée entière avec tout ce qui en dépend, c'est-à-dire les munitions d'armes, les piques, les arcs, les étendards ornés d'aigles et de faucons, ainsi que le commandement des troupes, en temps de guerre, furent confiés aux descendants de l'ancienne famille des Mamigoniens, qui furent investis des charges de stratélates et de sbarabed. Ces personnages étaient renommés pour leur intrépidité, leur courage, leur dextérité, leur valeur militaire, leur célébrité et leurs bonnes œuvres ; on eût dit que c'étaient des gens auxquels le ciel même accordait l'administration militaire dans toute l'étendue de la Grande-Arménie. Les membres de ces deux maisons, ainsi que ceux de la noblesse qui venait après eux, décorés des titres de gouverneurs, obtinrent le droit de s'asseoir en présence du roi sur des coussins, de porter les insignes d'honneur sur leurs têtes ; sans parler des chefs des grandes familles qui, en leur qualité de gouverneurs, étaient aussi admis au palais, à l'heure du repas, et occupaient neuf cents coussins parmi les convives, sans compter un nombre considérable de serviteurs au service du palais.

CHAPITRE III.

Saint Nersès ; son origine ; comment il fut choisi comme évêque du pays des Arméniens.

Les chefs de plusieurs grandes familles et de différentes races, les grands qui avaient leurs propres soldats et leurs bannières, tous les satrapes et les nobles, les chefs et les princes, les généraux et les gardiens des frontières, se réunirent chez le roi Arschag pour délibérer sur le choix d'un chef [spirituel], qui fût digne d'occuper le siége patriarcal et de garder les brebis du Christ. La décision qui fut prise au conseil, et qui fût accueillie en général par tous les assistants, consistait à trouver parmi les descendants de la maison de Grégoire [l'Illuminateur] quelqu'un qui fut digne d'être choisi comme chef [spirituel]. Tous, s'adressant au roi, lui dirent : « Puisque Dieu a voulu rétablir votre royauté, il faut que le patriarcat spirituel reste aussi dans cette famille. Car, avec la restauration de ce siége, il y aura une notable amélioration des mœurs dans notre pays. »

Alors les nombreuses troupes de toute l'Arménie demandaient et proclamaient celui qui se nommait Nersès. C'était le fils d'Athanakinès et le petit-fils du grand patriarche Iousig, fils de Verthanès, fils du grand et du premier Grégoire ; sa mère avait nom Bambischen et était sœur du roi Diran. Dans son enfance, il fut élevé à Césarée, ville de Cappadoce (Kamir), où il reçut son instruction sous la direction de maîtres fidèles, et où il acquit l'affection de ses condisciples. Entré dans le monde, il se maria jeune encore (1). En ce temps-là, il était au service militaire, et occupait la charge de chambellan particulier du roi Arschag, qui lui accordait une entière confiance dans toutes les affaires intérieures et extérieures du royaume.

Nersès était d'une taille élevée et agréable, d'une beauté si attrayante que personne ne l'égalait sur la terre ; à ceux qui le voyaient, il inspirait non-seulement de la sympathie, mais encore de l'admiration, voire même une certaine crainte ; son courage dans la guerre était envié par tout le monde. Il se nourrissait de la crainte du Seigneur

(1) Nersès, au dire de Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 16), était en ce moment à Constantinople, où il était venu pour épouser la fille d'un grand personnage, nommé Aspion. — Voir plus haut, p. 229, note 2.

Digitized by Google

Dieu, en conservant ses commandements. Charitable, pieux et prudent, il possédait une sagesse infinie; c'était un juge impartial, modeste, aimable et doux; il aimait les pauvres; les saintes lois du mariage étaient sacrées pour lui, et son amour pour Dieu atteignait la perfection. Il aimait son prochain, selon les commandements, autant que son âme. Bien qu'au service militaire, sa conduite était très-régulière. Malgré sa jeunesse, il vivait selon les préceptes du Seigneur, dans la voie de la justice. Sa manière d'être habituelle envers ses égaux était à l'abri de tout reproche. Il était infatigable, plein de zèle pour la gloire de Dieu et [enflammé] d'un amour ardent pour le Saint-Esprit. Tel était cet homme, parfait et accompli en tout. Il aimait les pauvres et les malheureux, et il en avait soin au point de partager avec eux non-seulement ses vêtements, mais encore sa nourriture. Il portait secours aux affligés, à ceux qui étaient dans la douleur, et s'offrait toujours comme protecteur et médiateur des opprimés.

Nersès, ce jeune homme à la taille grande et élancée, à la chevelure abondante et flottante, portait un vêtement riche et élégant, et se tenait debout derrière le roi, portant en main l'épée royale, qui était d'acier et enfermée dans un fourreau d'or avec une ceinture ornée de perles et de pierres précieuses. Aussitôt toute l'assemblée commença à crier à haute voix : « C'est Nersès qui doit être notre pasteur ! » Ayant entendu cette acclamation, Nersès refusa d'accepter [le mandat] dont il se disait indigne. Cependant l'assemblée ne cessait de persister dans sa résolution et continuait à crier devant le roi : « Personne excepté lui ne sera notre pasteur; personne excepté lui n'occupera le siége. » Mais lui, à cause de sa grande humilité, se considérant indigne [d'un tel honneur], s'avança et fit des rapports mensongers sur sa propre personne, s'accusant d'iniquité et de péchés qu'il n'avait jamais commis. La multitude, de même que le roi, en l'écoutant, poussèrent des éclats de rire, surtout quand il se calomniait ainsi lui-même. Cependant les troupes qui étaient présentes répétaient unanimement et à haute voix : « Que les péchés commis par toi retombent sur nous et sur nos têtes; nous prenons sur nous-mêmes et sur nos enfants toutes les actions [que tu as commises]; mais toi, reprends l'œuvre de ton bisaïeul Grégoire [l'Illuminateur] et renouvelle parmi nous son patriarcat. » Comme il ne savait que répondre à ces paroles, il se mit à blâmer les troupes en disant : « Vous êtes des hommes iniques et impurs; c'est pour cela que je ne veux pas être votre pasteur et que je ne puis pas prendre sur moi vos péchés : je ne suis pas juste, je ne tolérerai pas vos méchancetés. Oui, vous m'aimez aujourd'hui, mais c'est en vain; demain vous me haïrez et vous me considérerez comme votre ennemi, car je deviendrai pour vous une lourde massue que vous appelez sur vos têtes. Ainsi laissez-moi traîner ma vie misérable, remplie de péchés, sans d'autres soucis, en attendant le jugement dernier. » Mais la multitude des guerriers faisait entendre son acclamation, en disant : « Eh bien, nous ne voulons que toi, pêcheur, pour être notre pasteur ! » Sans doute ce n'était que la Providence divine qui les faisait persister tous dans leur résolution. Alors le roi Arschag, s'enflammant d'une grande colère, se retourna vers Nersès, qui, en sa qualité de chambellan, tenait l'épée royale avec la ceinture, et, l'arrachant de ses mains, il donna ordre de le lier en sa présence, de lui coûper ses cheveux bouclés, longs, épais, magnifiques, incomparables pour leur beauté, et d'arracher ses riches vêtements. Puis il donna l'ordre d'apporter les habits sacerdotaux et de l'en revêtir; en même temps le roi fit appeler le vénérable évêque Faustus (Fausdos) pour qu'il lui conférât le diaconat par l'imposition des mains.

Pendant qu'on lui coupait les cheveux, plusieurs des personnes présentes ne purent retenir leurs larmes et ne pas exprimer leurs regrets, à cause de leur beauté, en apercevant son visage complétement méconnaissable. Mais aussitôt qu'on le vit orné de la beauté du Christ, aussitôt que la grâce divine l'appela à veiller sur la maison du Christ, plusieurs des assistants éprouvèrent une immense joie.

C'était le Seigneur lui-même qui avait inspiré dans les cœurs de tous ces gens le choix du pasteur qui pouvait être leur guide et qui devait leur montrer le chemin de la vie. Faisant encore partie de l'armée, bien qu'il en portât le costume extérieurement, il avait intérieurement revêtu le Christ. La vie qu'il menait était empreinte d'une noblesse exemplaire. Dans son cœur, il se croyait crucifié avec Jésus-Christ; il partageait avec lui sa sépulture, et, semblable à un juste, il attendait avec un ferme espoir la Résurrection.

Tout cela le rendait vraiment digne du siége patriarcal et de la chaire occupée par ses pères et par l'apôtre Thaddée, et digne également de cet héritage matériel légué par saint Grégoire. Aussi, comme c'était le Seigneur qui l'appelait à cette charge, c'était lui qui avait mis dans le cœur de tout le monde de l'en trouver digne et de le demander. De son côté, il se trouvait indigne du haut

Digitized by Google

rang auquel on voulait l'élever; lui, toujours si craintif et si humble, ne cédant qu'à la violence, au désir unanime, à l'ordre de Dieu et à ce qui fut prédit à Iousig dans sa vision : « Un homme sortira de ta race qui sera le flambeau illuminateur de tout son pays. »

CHAPITRE IV.

Comment Nersès fut emmené à Césarée; nombreux miracles accomplis par Dieu; apostolat et direction religieuse que Nersès donna à son troupeau.

On réunit alors les plus grands princes pour accompagner Nersès qu'on avait tant désiré, et pour aller là où on avait l'habitude de consacrer les patriarches. Une multitude d'évêques se rassembla pour cela chez le roi, et tous, tant qu'ils étaient, consentirent à élire Nersès et à l'élever sur le siége patriarcal. Avec le consentement unanime de tous les évêques, du roi et des laïques, Haïr, principal chef des eunuques, Pakarad, grand prince investi du commandement militaire, Daniel, grand prince de Dzop; Méhantag Reschdouni; Antov, prince de Siounie; Archavir, prince de Schirac et d'Arscharouni; Noïn, prince du second Dzop; Barkev, prince de la maison des Amadouni, munis de lettres authentiques de la part du roi pour le catholicos Eusèbe, furent envoyés avec une quantité de présents magnifiques à Césarée, capitale de la Cappadoce (Kamir), afin que saint Nersès y fût consacré catholicos de la Grande-Arménie.

Arrivés dans cette ville, ils éprouvèrent la plus grande joie, en voyant le catholicos des catholicos, le saint, le célèbre, le bienheureux, le magnifique et l'admirable Eusèbe. Ils lui remirent la lettre du roi Arschag, en étalant devant lui les présents qu'ils avaient apportés. L'archevêque Eusèbe accueillit les envoyés avec beaucoup de considération et d'après les règles canoniques et les lois établies par les apôtres, et convoqua chez lui beaucoup de saints évêques pour qu'ils conférassent par l'imposition des mains à saint Nersès le pontificat de la Grande-Arménie. Alors un grand miracle éclata : à peine étaient-ils entrés dans l'église qu'une colombe blanche descendit sur l'autel à la vue de tout le clergé et de tout le monde. Puis, au moment où le grand pontife Eusèbe faisait son entrée, accompagné de prêtres et d'un saint archiprêtre, qui avait nom Basile, la colombe quitta l'autel, et, s'arrêtant sur ce dernier, elle se posa sur lui pendant plusieurs heures. Aussitôt l'heure du sacre arrivée, on vit la colombe s'envoler loin de saint Basile et se placer sur la tête de Nersès.

A la vue de ce miracle et de ce prodige de Dieu qui s'accomplissaient sur cet homme, tout le peuple et le grand archevêque Eusèbe étaient frappés d'admiration. Alors une acclamation générale se fit entendre : « Tu as plu à Dieu, et l'Esprit de Dieu s'est arrêté sur toi; » car c'était vraiment ainsi que le Saint-Esprit était jadis apparu sur le Seigneur. Après l'imposition des mains, on fit asseoir Nersès sur le siége épiscopal, on lui rendit honneur et plusieurs personnes disaient : Ἐγκωμιᾷ, ce qui signifie : « Le Saint-Esprit s'est arrêté sur lui. » Cependant Nersès ne cessait de se croire indigne de l'accomplissement de ces faveurs. On le fit partir avec la plus grande pompe, accompagné par les grands satrapes arméniens. Tous, revêtus de la gloire spirituelle, rentrèrent dans le pays des Arméniens. Le roi Arschag alla au-devant d'eux jusqu'à la montagne nommée Arioutz (Lion), où ils se rencontrèrent pleins de joie; et, après s'être salués et bénis mutuellement, ils rentrèrent dans l'intérieur du pays.

C'est ainsi que saint Nersès s'installa sur le siége patriarcal. Durant son pontificat, la paix ne cessa de régner dans le pays. En effet, dans toutes les occasions de sa vie, il ne fit qu'imiter l'exemple de son bisaïeul Grégoire le Grand, car il avait hérité de son ineffable bonté. Il réhabilita l'apostolat de ses ancêtres, et continua leur œuvre, c'est-à-dire qu'il prit soin de garder [son troupeau] intact contre les attaques des ennemis visibles et invisibles. Il ressemblait aux premiers arbres, il portait les mêmes fruits, grâce à son enseignement et à sa vigilance pastorale, en donnant [à ses fidèles] une pâture utile et spirituelle. La grâce divine était si grande en lui que, lorsque l'occasion se présentait, il faisait des prodiges de guérison sur les malades. Non-seulement il convertissait les égarés, mais il faisait des miracles plus grands encore; il finissait par convaincre les obstinés endurcis, en leur inspirant de la crainte, et en persuadant ceux dont les cœurs étaient ouverts aux douces paroles de l'enseignement.

Nersès renouvelait les églises dévastées et rétablissait les autels renversés. Il prêchait le repentir à ceux dont la foi était chancelante, pour qu'ils puissent se sauver en croyant en Dieu. Il consolait ceux qui croyaient, en leur inspirant l'espérance des biens éternels qui les attendaient. Occupant la chaire de Thaddée et marchant dans la voie de ses pères, il devint un fils digne d'eux. Il faisait taire la médisance et empêchait [la propagation] de l'iniquité, soit par les paroles, soit

Digitized by Google

par les actions. Prêt à embrasser la mort pour la vérité, il applaudissait et encourageait avec joie les succès du juste. La pluie de son enseignement, en fécondant la justice, la nourrissait et la rendait capable de recevoir la bénédiction et de porter des fruits. Dans toutes les localités de la Grande-Arménie, où jadis ses ancêtres avaient semé la prédication de la parole de vie, lui aussi fit tomber la pluie, et, patient moissonneur, il participait à l'œuvre des semeurs. En arrosant et en faisant croître l'herbe, il multiplia la moisson abondante dans le grenier du royaume de Dieu. Oui, c'était vraiment un successeur digne de ses ancêtres.

Il possédait un pouvoir immense pour accomplir des prodiges indicibles. Pratiquant l'œuvre de la charité, il donnait par là le bon exemple, et par son enseignement il ouvrait en général les portes fermees de l'esprit de tout le monde, en engageant à faire le bien. D'un côté, il enseignait l'amour, l'espérance, la foi, la sainteté, la douceur, l'humilité, la clémence, la sollicitude pour le soutien des indigents et l'espérance de la promesse faite par le Christ; d'un autre côté, il rappelait le juste châtiment par le feu inextinguible et par les supplices sans fin qui auront lieu au [second] avénement, lorsque viendra le Fils de Dieu, Jésus-Christ. Par ce moyen, il suscita une telle crainte, que tous ceux qui habitaient le territoire de l'Arménie crurent [à ses paroles] et se hâtèrent de distribuer leurs biens aux pauvres, et cela avec une grande joie.

Nersès se mit en route et arriva dans le pays de Daron, où il convoqua tous les évêques de l'Arménie. Réunis dans le village d'Aschdichad, où était construite la première église, la mère de toutes les églises, et où ordinairement les anciens convoquaient les assemblées synodales, ils commencèrent à délibérer sur le rétablissement de l'ordre dans l'Église et l'unité dans la foi. Tous se montrèrent unanimes dans ce concile, en établissant des règles générales et obligatoires pour tous les ordres monastiques du pays des Arméniens, à l'exception du mariage. Le saint pontife Nersès imposait une seule chose à tous : c'étaient les institutions apostoliques, c'est-à-dire que tous devaient, par leurs conseils, par la persuasion et le zèle, guider le peuple dans la voie des bonnes œuvres. Nersès était le premier à faire ce qu'il enseignait aux autres; en général, c'est ainsi qu'il voulait qu'on agît dans tous les cantons, dans toutes les contrées, dans tous les lieux et dans tous les endroits du territoire de l'Arménie. Il ordonna de choisir les lieux les plus commodes, pour y construire des hospices, pour y réunir les malades, les lépreux, les paralytiques, enfin tous ceux qui étaient atteints d'une maladie quelconque. On établit simultanément des hôpitaux pour les lépreux et pour les malades ordinaires, en pourvoyant aux besoins de chaque jour et en fournissant aux pauvres le nécessaire. Cet ordre venait du grand pontife Nersès et était [en même temps] l'avis du saint conseil, à savoir, que les malades devaient rester dans leurs demeures propres et ne pas les quitter pour aller mendier, mais ne pas même en franchir les portes, et que tout le monde fût obligé de venir à leur secours. « Il ne faut pas, disait-il, que l'ordre dans le pays en souffre; il faut qu'en général chaque homme, mû par la charité et la crainte, leur apporte des aliments et pourvoie à leurs besoins. »

C'est ainsi que Nersès organisa, construisit, établit toutes ces choses; il enseigna à tout le pays mille autres moyens de pratiquer la charité, en rétablissant les institutions de ses pères. A ceux qui, dans leur désespoir, s'abandonnaient aux lamentations et aux pleurs sur les morts et se faisaient beaucoup de mal, Nersès prêchait l'espérance de la Résurrection, persuadant aux hommes que la mort n'est pas éternelle, et qu'ils renaîtront un jour, que le Seigneur viendra, qu'il y aura une renaissance par la Résurrection et que chacun aura sa récompense selon ses actions. Il conseillait de respecter les lois du mariage, de se garder une fidélité mutuelle; surtout de ne pas contracter de mariage avec de proches parents, d'éviter l'inceste, de ne pas avoir de rapports illicites avec les filles d'une beauté remarquable, comme cela était arrivé une fois. Il établit comme règle, de s'abstenir complétement de la chair des animaux et de l'usage du sang [pour la nourriture], de ne pas s'approcher d'une femme pendant l'époque de ses menstruations, parce qu'il trouvait toutes ces choses impures devant le Seigneur.

Nersès envisageait l'astuce, les murmures, l'avarice, l'envie, le désir, l'iniquité, la sodomie, la lâcheté, la médisance, l'ivrognerie, la gourmandise, la violence, l'adultère, la vengeance, le mensonge, l'inimitié, la cruauté, le faux témoignage, l'effusion du sang, le meurtre, enfin toutes sortes d'abominations, comme il envisageait ceux qui n'avaient pas foi en la Résurrection, qui pleuraient leurs morts avec désespoir, et il les estimait également dignes de la perdition. Il prescrivait au pays entier, à commencer par le roi et par les grands jusqu'à ceux qui avaient quelque autorité sur leurs proches, d'avoir compassion des serviteurs, des humbles, des disciples, de les aimer

Digitized by Google

comme leurs proches et de ne pas les accabler d'impôts outre mesure, en leur rappelant qu'eux aussi ils ont un maître dans le ciel. De même, il ordonnait aux serviteurs d'avoir une parfaite obéissance envers leurs seigneurs, afin de mériter la récompense de la part de Jésus-Christ.

De son temps, les églises restaurées jouissaient d'une paix parfaite. Partout les évêques se voyaient entourés d'honneurs et de considération dans toute l'étendue de la Grande-Arménie. La prospérité dans toute sa plénitude régnait dans l'Église en général : la pompe et la magnificence ornaient les principales églises, le nombre du clergé augmentait chaque jour. Il multiplia le nombre des églises dans les villages et dans les déserts. On peut en dire autant des moines.

Dans tous les districts de l'Arménie, il fonda des écoles pour les langues grecque et syriaque. Il fit rentrer dans leur patrie beaucoup de captifs malheureux et affligés, les uns par la rançon, les autres par la crainte qu'il inspirait, en prêchant la gloire du Christ. Les veuves, les orphelins, les indigents, trouvaient toujours chez lui un asile et la nourriture, les pauvres la consolation : son palais et sa table étaient toujours prêts à recevoir les indigents, les étrangers et les hôtes. Quoiqu'il eût déjà construit à leur usage beaucoup d'hospices dans tous les cantons, et qu'il les eût munis de provisions indispensables pour qu'ils ne fussent pas dans la nécessité de quitter leurs lits et d'aller mendier; inspiré par son grand amour pour les pauvres, il leur laissait cependant la libre entrée dans son palais; car les boiteux, les aveugles, les paralytiques, les sourds, les gens perclus, les malheureux, les nécessiteux, tous assis à sa table, partageaient avec lui son repas. Il les lavait tous de ses propres mains; il les oignait et les pansait; c'était lui qui donnait à chacun son aliment et dépensait pour eux tout le nécessaire. Tous les étrangers trouvaient le repos auprès de lui et sous son toit. . . . . .

. . . . . .

Le pays des Arméniens ne posséda jamais un semblable pasteur (1).

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 20) raconte dans les mêmes termes, mais plus brièvement, les bienfaits dont saint Nersès dota son pays durant son patriarcat. Ce catholicos, un des plus illustres de l'Arménie, occupa le siége pontifical de l'an 340 à 374 de notre ère. Un écrivain arménien du Xe siècle, Mesrob le prêtre, nous a transmis une biographie de saint Nersès qui a eu plusieurs éditions (Madras, 1775; Venise, 1853, dans la *Petite Biblioth. arm.*) — Cf. aussi Aucher, *Vies des saints arm.*, *s. verb. Nersès.* — Le même, *Fleur de la vie des saints*, page 218. — P. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 129 et suiv.

CHAPITRE V.

Nersès, catholicos des Arméniens, accompagné de satrapes, est envoyé par le roi Arschag vers l'empereur Valens; son discours sur la religion, à propos du fils de l'empereur, est cause de son arrestation et de son exil; l'empereur renvoie les satrapes avec des présents.

Or, il arriva que le roi des Arméniens jugea nécessaire d'envoyer en Grèce le grand catholicos Nersès, avec dix satrapes les plus marquants, pour renouveler le pacte d'alliance qui existait entre le royaume d'Arménie et l'empereur grec. Ils se mirent en route et arrivèrent au palais impérial des souverains grecs.

Vers ce temps-là, Valens (1), le grand souverain grec, ayant pris parti pour les Ariens, avait embrassé leur hérésie. Quand, à la première audience, il vit Nersès, il lui témoigna la plus grande considération, en lui faisant un accueil magnifique.

Quelque temps après il advint que le fils unique de l'empereur, — il n'en avait pas d'autre, — tomba gravement malade. Le saint catholicos des Arméniens, Nersès, fut engagé par le souverain à réciter des prières sur l'enfant. Arrivé en sa présence, Nersès lui parla en ces termes (2). . . . . .

. . . . . .

C'est ainsi que saint Nersès parla à l'empereur; de plus il ajouta à ces paroles : « Dès aujourd'hui nous t'indiquons un terme de quinze jours pour que tu puisses bien penser au bienfait que nous te proposons. Si pendant ce temps ou jusqu'au dernier jour de ce terme, tu n'embrasses pas la vraie foi, pour que tu comprennes que tout ce que je viens de dire devant toi est juste et fidèle, tu auras le signe que voici : ton enfant mourra! »

Pendant que Nersès parlait en présence de Valens, ce souverain l'écoutait, gardant le plus profond silence. Il était assis les jambes croisées, appuyé sur le coude, la main sous le menton. Telle était l'attitude de Valens pendant tout le discours de Nersès, dont toutes les paroles étaient

(1) Selon Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 21), ce fut vers l'empereur Valentinien I, collègue de Valens, que saint Nersès fut envoyé par le roi d'Arménie. Ces deux opinions sont erronées; c'était l'empereur Constant qui régnait à Constantinople lors du voyage de saint Nersès (Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. Saint-Martin, t. II, liv. X, 19).

(2) Le discours de Nersès à l'empereur est une profession de foi orthodoxe que nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire ici.

Digitized by Google

fidèlement inscrites par des secrétaires garde-notes qui se tenaient debout devant l'empereur. Enfin [Valens], s'enflammant d'une colère violente, ordonna de charger le saint pontife arménien, Nersès, de chaînes de fer, de le jeter dans une prison, de l'y garder jusqu'au moment où il se déciderait quelque chose : la guérison ou la mort de l'enfant. Mais, aussitôt les quinze jours écoulés, le fils de l'empereur, son héritier unique, mourut. Après l'avoir grandement pleuré, il ordonna d'amener en sa présence saint Nersès, et, l'appelant à lui, il lui demanda : « N'est-ce pas vous, chrétiens, qui êtes la cause de la mort de l'enfant? » Nersès répliqua en disant : « Après les paroles dites par moi, Jésus-Christ a prolongé pendant quinze jours [la vie de l'enfant] pour que vous ayez le temps de vous convertir [à la vraie foi]; mais vous ne l'avez pas fait; et c'est pour cela que l'enfant est mort. Pourtant, si maintenant, toi et tes familiers, croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, il peut ressusciter ton fils. » A ces paroles, l'empereur s'emporta à un tel point qu'il voulut lui faire subir la mort la plus cruelle. Mais les grands dignitaires du palais et les conseillers, s'approchant de l'empereur, lui dirent : « C'est un des envoyés d'un grand souverain, et il vient d'un pays lointain de la part d'un roi puissant : il ne faut pas qu'il souffre le moindre mal chez nous. Autrement, une inimitié fâcheuse va éclater bientôt et une guerre désastreuse s'engagera entre nous et le grand roi des Arméniens. [Sans doute], ce n'est pas d'après la parole [de cet homme] que l'enfant pouvait vivre ou mourir. » Ils parlèrent longtemps dans ce sens, mais ils ne parvinrent pas à apaiser le courroux de l'empereur. Si d'un côté les choses prenaient de plus en plus un caractère sombre, de l'autre toute la multitude, à laquelle se joignirent aussi les troupes, insistait fermement pour que l'homme en question ne fût pas mis à mort. Enfin on parvint, et cela avec beaucoup de peine, à convaincre l'empereur de ne pas le faire tuer; le persuader de laisser aller Nersès dans son pays était chose impossible. Cependant l'empereur était mis dans une telle position, qu'il devait consentir seulement à l'exiler. En agissant ainsi, les sages conseillers pensèrent avec raison qu'une fois en exil, Nersès conserverait la vie, qu'ensuite il pourrait conquérir sa liberté, et que de cette manière la guerre n'éclaterait pas entre les deux royaumes. Ils dirent : « Nulle part, dès les temps les plus reculés, on n'a vu, ni entre les nations ennemies, ni en temps de guerre, qu'un ambassadeur fût jamais détenu, ni surtout qu'il ait été menacé de mort, sans parler déjà d'un personnage aussi considérable que l'est le chef [spirituel] d'un pays entier; car le roi de leur pays et lui sont égaux, dit-on. Le pays entier, d'où ces envoyés sont venus, aime grandement cet homme, et il y jouit de la plus grande célébrité. Ceux qui l'accompagnaient ont raconté qu'il est non-seulement un des personnages les plus intimes du roi, mais qu'il est même son parent. En un mot tout le pays le chérit. »

Le roi répondit à cela : « Tout ce que vous venez de dire, hommes sages, serait bien pensé si la chose était ainsi. Car, si Nersès était autorisé par son maître à me transmettre tous ces reproches humiliants, on n'aurait pas le droit d'accuser l'ambassadeur, de le blâmer ou de l'en punir. Mais cet homme a commencé de son chef à m'adresser des reproches, de son chef il s'est fait garant de la mort de mon fils, et il est même allé jusqu'à dire : « Oui, c'est moi qui l'ai tué. » Son roi l'avait envoyé ici pour consolider l'amitié mutuelle, et le voilà qui introduit la mort chez nous; par conséquent il est dangereux même pour son roi. Il est responsable d'avoir agi de son gré, il est condamnable pour avoir fait tout cela, j'en suis convaincu, à l'insu de son roi. »

Par conséquent l'empereur ne fit aucune attention à ce qu'on venait de dire. Il donna l'ordre d'exiler le bienheureux Nersès et de l'envoyer dans une des îles de la grande mer déserte et inhabitée, où il n'y aurait ni eau pour boire, ni aliment quelconque, afin qu'il y mourût de faim. [Après quoi], Valens réunit chez lui les évêques, les prêtres et les diacres de toutes les villes de l'empire qui confessaient la foi orthodoxe, il en forma une assemblée nombreuse et il leur proposa d'embrasser la fausse doctrine de la secte arienne, de retourner dans leurs diocèses respectifs et de convertir leur troupeau à la foi des Ariens. Mais, comme personne parmi eux ne voulut y consentir, il les fit tous bannir dans des pays étrangers, de sorte que personne d'eux ne rentra dans son foyer. A leurs places, il nomma des pasteurs impies et envoya de faux évêques dans toutes les villes. C'est ainsi que le trouble et l'hérésie, entrés dans l'église, l'ébranlèrent jusque dans ses fondements. L'épreuve, l'anxiété et le péril étaient répandus partout, si bien qu'on n'avait rien vu de pareil du temps des souverains d'autrefois : c'était encore pire que la guerre et les troubles excités jadis par les empereurs idolâtres, amis des temples païens. Les vrais docteurs orthodoxes furent remplacés par les ouvriers de Satan; l'anxiété gagna tous ceux qui avaient foi en Jésus-Christ, et le peuple en général fut plongé

Digitized by Google

partout dans le deuil et dans la tristesse. Car les ouvriers de Satan envahirent les églises, et, avec l'éloignement des pasteurs de leurs troupeaux, les ouailles se dispersèrent, et, restées sans chefs, elles n'avaient [pas d'endroit] où prier Dieu.

Pour ne pas seulement obéir aux envoyés de Satan, les fidèles faisaient leur oraison hors des villes et des villages, à ciel ouvert, dans des lieux découverts. A la fin de chaque prière, ils demandaient à Dieu qu'il fit cesser les temps difficiles, qu'il leur rendit leurs vrais chefs, et qu'il les fit rentrer dans les églises construites par eux-mêmes et dont ils étaient éloignés.

Quant aux princes arméniens, qui avaient accompagné saint Nersès, Valens leur donna a tous beaucoup d'argent, et, après les avoir ainsi comblés de présents, il les renvoya. Il les chargea en même temps d'une immense quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses pour leur souverain, voulant de la sorte gagner les bonnes grâces du roi des Arméniens, Arschag, et il lui adressa une lettre dans laquelle il accusait Nersès d'être l'unique cause de la mort de son fils. En outre, il congédia les otages du roi d'Arménie, Arsacides d'origine, qui se trouvaient alors au palais impérial, c'est-à-dire les deux neveux du roi, dont l'un se nommait Knel, l'autre Dirith, en les confiant aux satrapes arméniens. C'est ainsi que Valens se décida à mettre en liberté ces derniers.

CHAPITRE VI.

Comment Nersès, après avoir été exilé dans une île déserte, y vécut miraculeusement pendant neuf ans.

L'empereur Valens, après avoir persécuté la sainte Eglise dans toute l'étendue de son empire, après avoir éloigné tous les évêques de leur troupeau en les bannissant dans des pays étrangers, concentra tout son courroux sur saint Nersès qui fut la cause de la mort de son fils unique et chéri, et se décida à lui faire subir la mort la plus cruelle. C'était avec beaucoup de peine que les grands et les conseillers du souverain, qui n'étaient point de son avis, parvinrent à soustraire Nersès au danger qui le menaçait. Ordre fut donné qu'on le transportât dans une île déserte du grand Océan, où il n'y eût ni eau, ni herbe, ni racine, enfin rien de ce qui est indispensable pour les besoins de l'homme, et qui ne fût qu'un rocher couvert de sable, inaccessible aux voyageurs et aux navires.

Nersès fut transporté dans le lieu désigné avec soixante-dix autres personnages, dont les uns étaient des évêques de différentes villes, les autres, des clercs de différentes églises. Nersès se réjouissait à la pensée qu'enfin il lui était donné de souffrir pour le nom du Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu. Parmi ceux qui subirent l'exil avec lui, il y avait deux des siens : un diacre, nommé Rasdoin, et un certain Diranam. Les soixante-dix exilés venant de différents lieux une fois montés sur le navire, le bâtiment partit, et, grâce à un vent favorable, il arriva en quinze jours au lieu désigné et retourna après les avoir débarqués. Cette île couverte de sable était dépourvue de tout, même d'herbe et d'eau potable. C'est pour cette raison qu'on l'avait choisie pour le lieu d'exil où, d'après l'ordre impérial, ils furent tous transportés et où ils devaient mourir de faim. A peine un mois s'était-il écoulé que les plus faibles parmi les exilés, tourmentés par la faim et la soif, commencèrent à s'épuiser et à s'affaiblir. Nersès les consolait et les ranimait. . . . . (1).

Après avoir parlé, Nersès ajouta : « Pliez le genou tous ensemble pour que Jésus-Christ nous rende dignes de sa miséricorde. » A peine avaient-ils plié le genou trois fois et récité l'oraison, qu'un vent violent se leva sur la mer et commença a jeter dans l'île une immense quantité de poissons en monceaux, ainsi qu'une pareille quantité de bois. Le bois préparé, ils virent qu'il leur manquait du feu pour l'allumer. Tout d'un coup, le bois s'enflamma de lui-même et commença à brûler; alors tous se redressèrent pour prier Dieu et lui rendre grâce; puis ils firent cuire le poisson. Cela fait, ils s'assirent et mangèrent. Ils étaient déjà rassasiés quand ils sentirent le besoin d'apaiser leur soif. Alors saint Nersès se levant creusa dans le sable de l'île, et voilà qu'une source d'eau douce et savoureuse jaillit; ceux qui s'y trouvaient étanchèrent leur soif. C'est ainsi que la mer les nourrissait dans cette île. De son côté, Nersès ne cessait de les encourager.

Les frères, jour et nuit, rendaient grâces au Seigneur Jésus-Christ, le bénissant sans relâche. Ils attendaient le coucher du soleil, quand les flots de la mer leur apportaient l'aliment habituel, pour prendre le repas envoyé par Dieu. Quant à saint Nersès, il ne prenait son repas qu'une fois la semaine, c'est-à-dire les dimanches. Durant neuf ans que les frères passèrent dans cette île, Nersès ne cessa jamais de soutenir leur courage.

(1) Nous avons supprimé une longue prière qu'il nous a semblé inutile de reproduire, puisqu'elle ne renferme rien d'historique.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

Miracles accomplis par Dieu envers Nersès et Basile. Jalousie de l'évêque Eusèbe contre ce dernier.

Quand l'évêque de la Césarée, Eusèbe, vit la colombe, descendant miraculeusement du ciel, s'arrêter sur le saint archiprêtre Basile de Césarée, il conçut une jalousie excessive contre lui, et, dès ce moment, il le considérait comme son antagoniste et son ennemi. Le bruit s'en était déjà répandu par tout le pays, où l'on racontait que pendant le sacre du saint catholicos Nersès, [le Saint-Esprit], sous la forme d'une colombe, se posa d'abord sur le saint archiprêtre Basile, puis, s'envolant loin de lui, s'arrêta sur le pontife Nersès. Ce bruit courait dans tout le pays de Cappadoce. Aux yeux de tout le monde, ce miracle était extraordinaire, par conséquent chacun témoignait une haute considération à saint Basile. [Ce qui le rendait digne de tout honneur c'étaient] la vie sainte, l'humilité sans bornes, la prière fervente adressée à Dieu, la modestie de son caractère, son amour pour les pauvres et les malheureux et son aptitude pour les commandements [de Dieu]. Ayant de vastes connaissances, il était comme une source intarissable de sagesse, comme un fidèle interprète de la doctrine [chrétienne]; versé dans la philosophie, il était prêt partout et toujours à fermer la bouche aux hérétiques, affermissant chez tous la foi en la vraie et très-sainte Trinité. A cause de tout cela, on le considérait comme un apôtre du Christ, comme un ange du ciel, en disant que vraiment il était digne de l'esprit de Dieu. A le voir, on dirait l'humilité personnifiée, et, quoiqu'il s'estimât indigne, tous ceux qui sentaient le besoin de s'instruire venaient chez lui et surtout les chefs des philosophes profanes. Il convertit plusieurs d'entre eux de leur croyance erronée à la vraie foi, et de la sorte il rendait adorateurs de Jésus-Christ beaucoup de gens. Tout le pays le regardait comme un être descendu du ciel. Mais la parole humaine est faible pour rendre toutes ses perfections. Cependant, quand saint Basile, rencontrant son évêque, lui voyait la figure sombre, il s'éloignait de lui, et, quittant la ville, il se retirait dans quelque village, où il pouvait vivre tranquillement.

CHAPITRE VIII.

L'empereur Valens persécute tous les orthodoxes. Il est cause d'une dispute entre les vrais croyants et les Ariens hétérodoxes. Saint Basile, à la suite d'une vision miraculeuse, est contraint d'accepter le combat, durant lequel, avec l'aide de Dieu, il triomphe de ses adversaires, en présence de l'évêque Eusèbe. Comment ce dernier est jeté en prison et y meurt. Basile est mis en liberté.

En ce temps-là, Valens, cet empereur impie, s'armait avec le plus grand acharnement contre les ouvriers de la vraie foi, c'est-à-dire contre ceux qui croyaient sincèrement en Jésus-Christ, le confessant vrai Fils de Dieu, engendré par le Père et consubstantiel avec lui. Il était prêt à susciter la persécution générale accompagnée de supplices et de tourments, à prescrire à tous [d'embrasser la doctrine arienne] et à l'imposer avec son autorité.

Alors les fanatiques docteurs de la secte arienne, se réunissant, dirent : « Souverain, permets-nous d'entrer en combat avec nos adversaires et de discuter avec eux; alors nous verrons lequel des deux partis remportera la victoire, et on n'aura pas le droit de dire que nous avons triomphé [de nos adversaires] par la force. » L'empereur Valens accepta cette proposition avec joie. Il choisit des hommes éloquents et d'habiles dialecticiens, qu'il croyait profondément versés [dans l'art], parmi les faux évêques de la secte arienne. Il envoya vers Eusèbe, évêque de Césarée, demander que celui-ci indiquât le jour pour la discussion qui devait avoir lieu en sa présence et qui prouverait jusqu'à l'évidence de quel côté est la vérité. Le jour des conférences une fois fixé, l'évêque Eusèbe, après avoir réuni tous les clercs chez lui, commença de concert avec eux à penser sérieusement à l'issue de l'affaire; et comme c'était un homme qui n'avait pas le don de la parole, il était fort inquiet des réponses qu'il devait donner à ses adversaires. Dans ce conseil, on se décida d'envoyer vers le bienheureux Basile pour l'engager à venir, « parce que, disait-on, il a la parole puissante et que lui seul a la grâce de mettre fin à la fraude traîtresse de Satan que celui-ci prépare à l'Église que le Christ a rachetée par son sang. » Par conséquent l'évêque Eusèbe écrivit une lettre suppliante à l'archiprêtre Basile concernant l'honneur du culte [orthodoxe], dans laquelle il conjurait ce dernier d'oublier les désagréments réciproques qui eurent lieu jadis entre eux et d'arriver sans délai, car il s'agissait d'une discussion sur la foi en Dieu. De leur côté, tous les clercs qui se trouvaient présents lui adressèrent aussi une lettre, en le priant d'arriver sur-le-champ sans perdre un instant. On chargea de ces lettres des hommes fidèles et honorables, et on

Digitized by Google

les dépêcha vers Basile. Ces gens se mirent en route et, tandis qu'ils voyageaient, saint Basile célébrait le service divin dans le lieu où il était. Tout à coup il fut saisi d'un profond sommeil pendant lequel il vit en songe une grande et belle vigne, couverte de fruits abondants, et trois sangliers dans cette vigne la détruisaient en la bouleversant. Ils coupèrent plusieurs racines aux ceps, les déracinèrent, arrachèrent leurs rejetons et ils faisaient de grands dégâts dans toute la vigne. Tous les vignerons étaient là réunis et, malgré leurs efforts, ils ne pouvaient parvenir à chasser de la vigne les sangliers dévastateurs. Alors ils se mirent à appeler à haute voix Basile, en disant : « Si toi, Basile, tu refuses de venir [à notre secours], personne d'autre ne sera en état de faire sortir d'ici ces sangliers et de mettre fin à cette grande dévastation. Hâte-toi, accours vite, car le dégât est grand. » Basile, étant arrivé, chassa les sangliers dévastateurs hors de la vigne et répara ce qui avait été détruit.

L'homme admirable, Basile, se réveillant, était frappé de son rêve et plongé dans ses pensées. Pendant qu'il se demandait ce que ce songe pouvait signifier, les envoyés de l'évêque Eusèbe arrivèrent de Césarée et lui présentèrent les lettres. Les ayant parcourues, il se réjouit grandement, car il comprit bien que c'était Dieu qui avait inspiré à Eusèbe le désir de l'engager à se poser en défenseur de la vérité. D'après cette lettre, il se mit en route immédiatement, se dirigeant vers l'évêque Eusèbe. Après avoir délibéré sur ce qu'ils devaient entreprendre, Basile dit à Eusèbe de demander à l'empereur l'autorisation d'amener avec lui l'un de ses prêtres. Eusèbe se rendit chez l'empereur et lui dit : « Comme tu viens de me donner deux adversaires, laisse-moi amener un de mes prêtres [à la conférence]. » De concert avec les évêques ariens, l'empereur consentit à ce qu'Eusèbe amenât avec lui ses compagnons, en se rendant à l'assemblée.

A l'heure indiquée, l'empereur, l'évêque Eusèbe avec le bienheureux archiprêtre Basile et les deux adversaires du côté de Satan, c'est-à-dire les deux faux évêques ariens, entrant en lice, se prirent à discuter et à examiner les opinions divergentes sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, c'est-a-dire s'il était engendré du Père et s'il était Fils de son essence ou non. Alors le bienheureux Basile, qui se tenait derrière l'évêque Eusèbe et prenait note de tout, rempli du Saint-Esprit, commença à faire des citations de la Genèse, du Lévitique, des Prophètes, des Actes des Apôtres, de la Sainte Écriture en général, montrant et démontrant [la vérité de la doctrine orthodoxe], jusqu'à ce qu'il eût imposé silence aux deux champions de Satan et, en les faisant taire ainsi que l'empereur, il les couvrit d'opprobre.

L'empereur Valens, portant ses regards sur l'évêque, le vit couvert de sueur. Il lui demanda : « Comment se fait-il qu'une sueur si abondante ruisselle sur ton visage, car c'est grâce à ton secrétaire-garde-notes que tu viens de remporter la victoire dans cette discussion? » Basile répliqua à l'empereur disant : « Comment ! après avoir longuement chassé devant lui deux pourceaux et un âne, tu viens lui demander pourquoi il est couvert de sueur? » Cependant l'empereur conçut un vif regret d'avoir consenti à ce que Basile eût été adjoint à Eusèbe. Alors les Ariens, couverts de honte, se levèrent et dirent à Valens : « A quoi bon toutes ces peines et ces discussions? N'es-tu pas maître d'ordonner d'accumuler toutes les souffrances possibles sur la tête de ceux qui se montrent rebelles à ta volonté? » C'est ainsi que l'assemblée fut dissoute.

L'empereur donna ordre de jeter Eusèbe avec beaucoup d'autres personnes dans une prison, d'opprimer les chrétiens orthodoxes et de surcharger les églises d'impôts onéreux. Sur ces entrefaites, Eusèbe succomba dans sa prison, accablé qu'il était sous le poids des chaines les plus lourdes. Quant à saint Basile, les habitants de Césarée disaient : « Si vous ne le faites pas sortir de la prison, nous mettrons le feu à toute la ville. » Quand cette menace devint générale, l'empereur se vit contraint de céder, et il ordonna de délivrer le bienheureux Basile.

CHAPITRE IX.

Saint Basile est élu évêque; miracle de Dieu; Basile ordonne au peuple croyant en Jésus-Christ de rassembler tous ses trésors, ce qui est exécuté. On les lui apporte, à cause de l'amour du Dieu vivifiant, et on implore l'empereur pour qu'il fasse rentrer les évêques [bannis] de leurs diocèses.

Alors tous les évêques du diocèse de Césarée se réunirent pour élire saint Basile comme archevêque de Césarée. Les évêques étaient déjà rassemblés pour consacrer saint Basile, quand on vit une colombe descendre du ciel et se poser sur lui, comme cela était déjà arrivé une fois lors du sacre du grand pontife Nersès. Grand fut l'étonnement de tout le monde. On rendit grâces au Christ miséricordieux de permettre que le prodige accompli sur sa propre personne, en preuve de

Digitized by Google

sa divinité, se renouvelât aussi sur ses saints et ses serviteurs. C'est ainsi que Basile s'installa sur le siége des catholicos de Césarée.

Cependant l'empereur Valens ne discontinuait pas d'opprimer les chrétiens, car il disait : « Tous ceux dans mon empire qui portent le nom de chrétiens ne doivent dorénavant avoir chez eux ni or ni argent : ils doivent les apporter au palais [impérial]. » Par conséquent on enleva chez les soldats et les généraux, chez les habitants de plusieurs villes, portant le nom de chrétiens, leur or et leur argent, afin de n'en rien laisser chez personne, car ceux chez qui on en trouverait devaient subir la mort. C'était avec joie que chacun apportait au palais [son trésor], pour le nom du Christ, et qu'on se soumettait à ce châtiment avec empressement. De même les commissaires impériaux se saisirent de l'or et de l'argent des habitants de la ville de Césarée. Alors le bienheureux Basile commença à les encourager pour qu'ils l'apportassent de bon cœur, en disant : « Rendez vos trésors par mon intermédiaire ; je m'en fais garant, car Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'unique Fils de Dieu, contre lequel l'empereur s'est armé avec arrogance, va se venger de lui par la mort. Mais soumettez-vous gaiement à ce dépouillement de vos richesses, car on a préparé pour vous dans le ciel des trésors impérissables. Quant à cette richesse, je vous la ferai rendre bientôt en vos propres mains. » Alors tous les habitants de la ville de Césarée arrivèrent en apportant l'argent et l'or qui se trouvaient chez chacun d'eux, et l'église en fut entièrement encombrée. On fit venir les grands et fidèles serviteurs de l'empereur, et, en leur présence, on mit les scellés sur les portes de l'église.

Après quoi, l'empereur Valens ordonna d'enchaîner de rechef l'archevêque Basile et de le jeter en prison, ainsi que tous les évêques, dans toutes les villes [de l'empire]. Cependant le peuple en général faisait des vœux et implorait [le ciel] pour qu'il mît fin à cette calamité menaçante, et pour que les vrais pasteurs rentrassent dans leurs foyers et fussent rendus à leurs ouailles.

CHAPITRE X.

L'empereur Valens engage un sophiste à aller combattre la vraie doctrine ; miracles dont ce dernier est témoin, en voyant la multitude des martyrs dans l'enceinte de l'église ; l'empereur Valens meurt à la suite des prodiges accomplis par Dieu, et la paix est rétablie dans l'Église de Dieu.

L'empereur Valens donna l'ordre de chercher et de trouver un homme éloquent qui fût en état de réfuter par écrit la foi des chrétiens [orthodoxes]. On lui dit qu'il y avait dans une certaine ville un sophiste très-habile. L'empereur dépêcha vers lui des fonctionnaires (magistros) pour qu'ils l'amenassent chez lui le plus vite possible ; ce qui fut exécuté sur-le-champ. Au second relais, ils virent une ville, et hors de cette ville une église au nom de sainte Thécla. C'est ici que le sophiste s'arrêta ; il se choisit un gîte dans l'enceinte même de l'église, tandis que les envoyés de l'empereur en cherchèrent un dans la ville. Après avoir pris ses repas, le sophiste arrangea son lit et ferma les portes de l'église. Assis sur son lit, il était déjà prêt à s'y étendre, quand il vit de ses propres yeux, — car il veillait encore, — les portes de l'église s'ouvrir subitement et une grande multitude de martyrs apparaître entourés d'une gloire éblouissante. Sainte Thécla alla à leur rencontre, vêtue magnifiquement et étincelante de lumière. Après s'être salués mutuellement, sainte Thécla leur dit : « Vous êtes les bienvenus, amis, qui avez travaillé pour Jésus-Christ. » Chacun d'eux se prépara un siége et ils se rangèrent par ordre. Les saints commencèrent à parler ainsi : « Les saints du Seigneur qui n'ont pas encore quitté la terre s'y trouvent dans de grands dangers ; car les uns sont dans les fers, les autres en prison, ceux-ci dans l'exil, ceux-là accablés d'impôts, calomniés et suppliciés odieusement. Nous voilà réunis pour porter secours aux croyants du Seigneur et les venger de leurs ennemis. Plusieurs ouvriers du Seigneur restent emprisonnés, beaucoup de champs sont délaissés et beaucoup de vignes sont devenues stériles : il faut que nous mettions un frein à Valens pour qu'il n'empêche pas les ouvriers de reprendre leurs travaux. C'est ainsi que le vaillant ouvrier Basile reste éloigné de son œuvre. Eh bien, envoyons deux d'entre nous pour qu'ils mettent fin à la vie de l'impie Valens. » L'un d'eux avait nom Serge (Sarkis), l'autre Théodore ; on les expédia, en leur indiquant l'heure du rendez-vous : « A telle heure nous nous reverrons. » Cela dit, ils se levèrent et partirent.

Le sophiste qui se trouvait dans l'église et contemplait cette vision de ses propres yeux, frappé d'étonnement, ne put fermer l'œil pendant toute la nuit. Le lendemain, les envoyés de l'empereur étant venus de grand matin lui dirent : « Allons, mettons-nous en route. » Lui, prétextant une maladie, disait qu'il n'était pas en état de bouger de sa place. Et pendant qu'ils persistaient, le sophiste en défaillance respirait à peine, soupirant toujours, et ne pouvant leur donner de réponse jus-

Digitized by Google

qu'au soir. Le jour baissait déjà, quand les envoyés, le laissant dans l'enceinte de l'église, retournèrent en ville dans leurs gites. A peine le sophiste avait-il fermé les portes de l'église et s'était-il couché sur son lit, que tout à coup il vit les portes se rouvrir et les mêmes martyrs rentrer : ils remplirent l'église entière. Ils allèrent à la rencontre les uns des autres, radieux de joie, se saluant mutuellement; après quoi tous, se préparant un siége, s'assirent avec ordre. C'est alors qu'on vit arriver saint Sarkis et saint Théodore revenant de la mission qu'on leur avait confiée et entrant dans l'assemblée des saints. Le synode des saints, en les voyant, demanda : « Comment vous êtes-vous acquittés de l'affaire pour laquelle vous avez été envoyés? » Ils répondirent : « Aussitôt partis d'ici, nous avons tué Valens, l'ennemi de la vérité; maintenant nous voilà de retour auprès de vous. » Alors, tous se levèrent, et, après avoir rendu grâces à Notre-Seigneur Jésus-Christ, ils retournèrent chacun chez eux. Jusqu'au matin, le sophiste épouvanté ne pouvait revenir de sa frayeur. Le jour venu, arrivent les envoyés de l'empereur, qui dirent au sophiste : « Eh bien, rendons-nous auprès de l'empereur. » Mais il leur répliqua : « L'empereur est déjà mort : chez qui irons-nous à présent? » Sur cette question, il s'engagea bientôt une discussion des plus vives; on alla même jusqu'à faire un pari, en indiquant un terme de trois jours. « Si l'on ne s'empare pas des marchandises, dit le sophiste, si l'on ne pille pas les villes, si l'empereur est en vie, je donne ma tête à couper, puisque je me suis permis d'avancer ce que je viens de dire. » Les envoyés consentirent à ce délai de trois jours. Les trois jours écoulés, on vit les paroles du sophiste confirmées, car en effet l'empereur était déjà mort.

Après cela, tous ceux qui étaient en prison ou en exil furent mis en liberté; les biens confisqués furent rendus à ceux à qui ils appartenaient. Ordre fut donné de restituer aussi aux habitants de Césarée leurs biens. Engagés par saint Basile à reprendre leurs effets, personne ne voulut même s'en approcher; et quoique Basile leur dit : « N'avais-je pas raison d'avancer que je me faisais garant de remettre vos biens dans vos propres mains? » ils n'y faisaient aucune attention, disant seulement : « Que nos biens entrent dans la trésorerie du Seigneur qui fut notre juge et vengea les serviteurs de la sainte Église. » De la sorte, aucun des habitants de Césarée ne toucha à son argent qui fut versé dans la trésorerie de l'église. Plus tard, l'archevêque en fit des fonts de baptême en argent qui existent jusqu'à ce jour dans la maison de Dieu.

CHAPITRE XI.

Les princes envoyés vers l'empereur Valens retournent en Arménie chez leur maître Arschag; ce dernier s'emporte contre l'empereur et dévaste les domaines de l'empire grec.

Voici les noms des princes qui, de la part du grand roi Arschag, furent envoyés du pays des Arméniens vers Valens, empereur des Grecs. Le grand pontife arménien, Nersès, en personne; le chef de la famille des Mamigoniens, Vartan, frère de Vasag, grand stratétate des Arméniens, qui tous deux étaient les pères nourriciers du roi Arschag; Méhen[tag], chef de la famille des Reschdouni; Méhar, chef de la famille des Andsévatzi; Karchouil Maghkhaz, chef de la famille des Khorkhorouni; Mouschg, chef de la famille des Saharouni; Témed, chef de la famille des Kentouni; Gischgen, chef de la famille des Pakïank, Sourig, chef de la famille de Hersidzor; Vergen, chef de la famille des Hapoujen; tous partirent en ambassade pour renouveler l'alliance avec l'empereur Valens. Ce dernier fit arrêter le grand pontife Nersès et l'envoya en exil; à sa place, il mit en liberté Knel et Dirith, neveux du roi Arschag, auquel il expédia de grands présents, avec Vartan et avec ceux qui l'accompagnaient, pour gagner ses bonnes grâces. Après avoir quitté l'empereur, les ambassadeurs, arrivés dans leur pays, se présentèrent au roi de la Grande-Arménie, Arschag, en lui offrant la lettre de l'empereur, dans laquelle il se plaignait de saint Nersès, l'accusant de la mort de son fils unique. « C'est à cause de cela, écrivait l'empereur, que j'ai fait arrêter Nersès; pour que tu ne m'accuses pas trop, je te rends Knel et Dirith, deux jeunes gens qui sont tes neveux, fils de ton frère Arschag. » En même temps, les ambassadeurs présentaient au roi de grands et inestimables trésors.

Quand le roi Arschag eut entendu ce qu'on venait de lui lire, et vu tout ce qu'on avait apporté, il témoigna son mécontentement contre celui qui lui envoyait ces présents, ainsi que contre ceux qui les apportaient. Il s'enflamma de colère contre l'empereur qui avait osé arrêter un personnage aussi considérable et aussi honoré que l'était le chef spirituel d'un pays entier et de tout un royaume : « Nous lancerons une quantité de pierres à l'empereur ainsi qu'à vous; oui, nous en avons assez pour briser ses dents et les vôtres : les siennes à cause de son envoi, les vôtres pour vous en être chargés. Et notre humiliation, qu'en ferons-nous? Eh bien, je lui ferai payer cher toutes ses bontés! »

Digitized by Google

Il ordonna à Vasag, son général, de réunir les troupes et d'aller porter la dévastation sur le territoire de Césarée (Kamir). Vasag le sbarabed exécuta sur-le-champ l'ordre qu'il venait de recevoir. Il réunit une nombreuse armée de deux cent soixante mille hommes environ, à la tête de laquelle il ravagea tout le pays de Cappadoce jusqu'à la ville d'Ancyre (Angora). Pendant six ans, il dévasta sans relâche les domaines de l'empire grec. Grands étaient le butin et la richesse que ramassa [l'armée de Vasag], qui, en même temps, usait de violence et de cruauté envers ses ennemis dans tout le pays.

CHAPITRE XII.

Khat est sacré évêque de Pakravant par Nersès et chargé du vicariat; son caractère, ses prodiges et ses miracles; comment, guidé par la vérité, il se montre impartial pour le grand roi Arschag et cherche à mettre un frein à toutes ses iniquités; il prend soin des pauvres, à l'exemple du grand pontife Nersès.

Khat était originaire du village de Marak (1), du canton de Garin (2). Disciple du grand pontife Nersès, il fut élevé en sa présence. Doué d'une intelligence remarquable, il se montra zélé pour la foi, fidèle en toutes choses, il excella surtout dans le service et dans l'amour de l'Église de Dieu. Saint Nersès lui confia la surveillance des pauvres, et il fit preuve d'une sollicitude exemplaire. En conséquence saint Nersès, avant son voyage en Grèce, consacra Khat en qualité d'évêque de Pakravant et d'Arscharouni, et partit après l'avoir nommé son vicaire (3). Cependant, tout le pays des Arméniens, avec les grands seigneurs et les chefs des familles les plus considérables, maîtres des provinces, des cantons et des bourgs, avec tout le clergé et tout le peuple en général, tous étaient plongés dans un deuil profond, après le départ de leur grand et principal pasteur. L'évêque saint Khat prescrivit à tout le pays d'observer le jeûne et de se mettre en prières jusqu'au retour de saint Nersès. Pendant tout le temps de l'emprisonnement [de ce dernier], le peuple ne cessa de jeûner; Khat de son côté le guidait en toutes choses, à l'exemple du grand pasteur Nersès, jusqu'à ce que le Seigneur daignât exaucer la prière de tous les fidèles, et rappeler saint Nersès sur son siége.

Pendant ce temps-là, le roi des Arméniens, Arschag, s'écartait du sentier de Dieu : autant dans sa jeunesse il avait suivi la sagesse divine, autant dans l'âge mûr il se montra vicieux et insensé. Malgré les constantes réprimandes du saint pasteur Khat, il restait sourd à ses paroles. Vers ce temps-là, le roi fit construire un bourg dans la vallée du canton de Kog (1). Par la voix des crieurs publics, il ordonna de proclamer sa volonté royale dans toute l'étendue de son empire, dans tous les lieux, dans tous les cantons, sur les places publiques, afin d'engager tous les débiteurs, tous les criminels et tous les accusés, à venir dans ce bourg et à s'y établir. Celui qui avait versé le sang humain, qui avait commis un crime, qui avait enlevé la femme d'un autre, qui restait devoir à quelqu'un, qui s'était emparé du bien d'autrui, qui avait raison de craindre quelqu'un, n'avait qu'à se rendre dans ce lieu pour se soustraire à la poursuite de la loi.

Cet ordre aussitôt proclamé, on vit accourir de tous les côtés des voleurs, des brigands, des assassins, des meurtriers, des parjures, ceux qui volent les hommes, des malfaiteurs, des sacculaires, des oppresseurs, des juges prévaricateurs, des calomniateurs, des spoliateurs et des avares. A la suite de cela, ceux qui excellaient dans le crime y trouvèrent refuge, comme les femmes qui abandonnaient leurs maris, les maris qui abandonnaient leurs femmes, accompagnés des femmes des autres, des serviteurs qui s'étaient saisis des trésors de leurs maîtres et des personnes avec les objets qu'ils avaient en nantissement : de la sorte, le pays entier fut spolié et dévasté. Le murmure devint général, et cependant personne n'obtenait de justice, même dans les tribunaux. Par conséquent tout le monde se lamentait, poussait des gémissements, disant à haute voix : « La justice est morte, c'est pour cela que nous ne la trouvons nulle part; car, si elle existait, si elle n'était que perdue, nous l'aurions retrouvée. »

Cependant l'endroit prit d'abord l'aspect d'un bourg, puis celui d'une ville, qui ne tarda pas à remplir bientôt toute la vallée (2). Le roi Arschag donna ordre de nommer ce bourg en son honneur Arschagavan, et de plus d'y construire un palais royal. Dès ce moment, [les habitants de cet endroit] n'eurent aucune crainte du Seigneur. Beaucoup de gens commencèrent à se ressentir de cet ordre de choses, et le mécontentement devenait général. Pour cette raison, l'évêque saint

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, page 35.
(2) Cette ville est la même que *Theodosiopolis* ou Erzeroum, dans la Haute-Arménie.
(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 20.

(1) Le canton de Kog, appelé aussi Gokovid, faisait partie de la province d'Ararat (Moïse de Khorène, *Géogr.*, dans S. Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pages 366-367).
(2) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 27.

Digitized by Google

Khat fit au roi des observations continuelles, le réprimandait ouvertement surtout quand on le contraignit d'élever l'autel dans l'église du bourg l'Arschagavan. En blâmant et en gourmandant le roi, les grands et les princes, il disait : « Je ne suis qu'un vicaire et, sans le consentement de mon père qui m'a laissé ici, je ne puis rien entreprendre. » Alors le roi Arschag conçut l'idée de corrompre le saint évêque Khat par des honneurs et par des présents; il lui donna beaucoup d'or et d'argent, plusieurs chevaux de son écurie royale avec un harnachement royal enrichi de soie et d'or, afin de l'attirer à lui et de gagner ses bonnes grâces. Mais Khat, en présence du roi, distribuait aux pauvres les présents qu'il avait reçus de lui et ne discontinuait pas de le réprimander jusqu'à ce que l'ordre fut donné de le chasser du camp [royal]. Cependant, Khat alla faire sa tournée dans le pays, pour y rétablir l'ordre, édifier [ses ouailles] et les enseigner, enfin pourvoir aux besoins des pauvres, comme cela lui avait été ordonné par saint Nersès, lors de son départ. Khat fit beaucoup de prodiges et de miracles, et guérit beaucoup de malades. En venant au secours des pauvres, il vidait tous les greniers, tous les vases, toutes les caves et tous les tonneaux; arrivé le lendemain, il voyait que tout était plein et rempli de nouveau par l'ordre de Dieu. Chaque jour il recommençait son œuvre de bienfaisance envers les pauvres, mais les greniers et les caves ne s'épuisaient jamais. Tels étaient les grands miracles qui se faisaient par l'intermédiaire de cet homme admirable, magnifique et illustre parmi tous les Arméniens, qui, à l'exemple de saint Nersès, allait partout édifiant et enseignant les églises arméniennes.

Il arriva un jour que des voleurs dérobèrent les bœufs appartenant à l'église de l'évêque saint Khat, et s'en allèrent. Bientôt les voleurs furent frappés de cécité; sans le vouloir, en tâtonnant, ils ramenèrent avec eux tous les bœufs jusqu'aux portes de saint Khat qui, en sortant, les vit de ses propres yeux et rendit grâces au Seigneur de n'avoir pas oublié ceux qui croyaient en lui. Alors l'évêque se mit en oraison et rendit la vue aux voleurs; après quoi il ordonna de les laver, de leur donner à manger et de les fêter dignement. Après les avoir bénis, il leur rendit les bœufs qu'ils avaient volés, les laissa poursuivre leur chemin, et ils partirent.

En général, il faisait preuve de longanimité dans toutes ses actions. Il avait deux filles dont il donna l'une en mariage à un certain Asroug, qui, après son beau-père, occupa son siége épiscopal.

CHAPITRE XIII.

Après son retour de la Grèce, le saint catholicos Nersès réprimande le roi Arschag; prodiges horribles accomplis dans le bourg d'Arschagavan; toute la multitude des hommes qui s'y trouvaient périt subitement.

Après la mort de l'empereur, tous les évêques, revenus de leur exil, vinrent se fixer de nouveau dans les villes qui leur servaient de résidence. Le saint catholicos Nersès revint aussi de l'île déserte où il avait été enfermé. La prière générale fut exaucée, et il fut rendu à son pays. A son arrivée en Arménie, les évêques de plusieurs cantons accompagnés de leurs ouailles, tous les satrapes et les gouverneurs de province allèrent à sa rencontre. On amenait vers lui des malades qu'il guérissait, ce qui faisait rendre grâces à Dieu, en le glorifiant. Le peuple entier, à cause de son amour sans bornes pour son principal pasteur, se croyait délivré comme lui de la captivité.

La joie et l'allégresse spirituelles étaient immenses : partout on allait accomplir les vœux faits au Seigneur Dieu pour le retour du patriarche, de ce trésor spirituel qui leur avait été enlevé; [car vraiment] en exauçant leurs prières, il avait envoyé la consolation à tous, en la personne de leur père et de leur docteur spirituel, sans lequel ils étaient restés orphelins, le cœur brisé et dans le désespoir. Tout le monde avait déjà oublié la tristesse cruelle qui venait de se changer en allégresse. Quant au roi Arschag, il alla à la rencontre jusqu'aux contrées de Pakhaser, d'où ils partirent ensemble gais et joyeux. Dorénavant, toute l'Arménie allait prendre un autre aspect : les mœurs, les ordonnances et les lois de l'Église allaient se renouveler.

A son arrivée en Arménie, le premier soin du patriarche Nersès fut de se convaincre que son vicaire, saint Khat, était resté fidèle à la vérité et à l'orthodoxie, qu'il avait toujours marché dans le sentier du Seigneur Dieu, et qu'il n'avait jamais erré ni à droite, ni à gauche. Alors il rendit grâces à Dieu d'avoir retrouvé son fils spirituel Khat, comme il le désirait : il lui tardait de le revoir. Mais quand il eut appris, par Khat, l'iniquité, la méchanceté et la mauvaise conduite du roi, il fut plongé dans la plus profonde tristesse, et ne cessa de se lamenter, de verser des larmes et de pousser des gémissements. Ce qui surtout affligeait Nersès, c'était la ville d'Arschagavan qui avait été construite au prix de beaucoup de péchés, d'iniquités et de méchancetés.

Alors le saint patriarche Nersès, entrant chez

Digitized by Google

le roi, commença à lui parler ainsi : « Pourquoi as-tu oublié le Seigneur et négligé ses commandements, le Seigneur qui a tout créé du néant, qui est le père des orphelins et le protecteur des veuves, qui pour notre salut a daigné se faire homme, qui secourt les pauvres, qui les nourrit par sa miséricorde, le Seigneur qui est un juge équitable, fort et clément, qui prête l'oreille à tous les affligés et qui ne supporte jamais le mépris de qui que ce soit? Comment as-tu osé faire si peu de cas de ses commandements? N'est-ce pas pour cette iniquité que ton père a péri? Cependant ne t'es-tu pas rappelé celui qui, ne se souvenant pas des péchés de ton père, t'a permis d'occuper sa place, c'est-à-dire d'hériter de son trône et de sa couronne? Malgré tout cela, tu as commencé à faire des iniquités devant ton Seigneur Dieu et à commettre ouvertement l'impiété et l'injustice à l'exemple des habitants de Sodome. Tout le pays ne fait que gémir et verser des larmes sur les vexations et les déprédations sur lesquelles tu as voulu fonder ta grandeur, quoique tu possèdes les immenses richesses du royaume que le Seigneur de tous, Jésus-Christ, t'a donné.

« Eh bien, écoute ce que je vais te dire, et fais-le pour que tu puisses te sauver, et te soustraire à la colère de Dieu, et pour que le malheureux pays des Arméniens ne périsse pas à cause de toi. J'ai eu une vision : j'ai vu la perdition et la ruine se préparant à se ruer sur l'Arménie. Par conséquent, ordonne de détruire le bourg que tu as élevé, de chasser les hommes que tu y as réunis, afin que chacun d'eux retourne dans sa résidence primitive et rende à son prochain ce qu'il lui doit, et pour que tu n'encoures pas le malheur de tomber dans l'abîme des maux préparés par la colère divine. Quant aux péchés que tu as commis, nous prescrirons à tout le pays d'observer le jeûne et de se mettre en prières pour toi et nous ferons avec toi pénitence ; peut-être que le Seigneur te pardonnera tes énormes péchés. Enfin, si tu as une telle prédilection pour Arschagavan, moi-même je le remplirai équitablement d'édifices et je le maintiendrai en bon état pour toi. »

Mais le roi se moqua du catholicos et de ce qu'il venait de dire. Nersès s'adressa à lui pour la seconde fois et lui dit avec irritation : « O roi, sais-tu ce que Dieu a prédit par la bouche des prophètes : Malheur à celui qui bâtit sa maison par l'injustice et ses étages sans droiture (1); et encore : Malheur à celui qui cherche à faire un gain injuste pour établir sa maison? Nonobstant la beauté et la grandeur des maisons, elles tomberont en ruine : l'homme ne les habitera jamais, et elles deviendront cloisons pour les troupeaux, repaires pour les bêtes sauvages, tanières pour les hyènes, les lapins et les renards, nids pour les grues et les corbeaux. C'est ainsi que l'œuvre de tes mains se détruira et ne sera plus rétablie; tous les impies qui l'habitent périront jusqu'au dernier ; elle deviendra la cabane des cerfs et la nourriture des onagres; les renards ne feront qu'y entrer et en sortir ; elle ne sera plus rétablie, elle ne sera plus habitée. »

(1) Jérémie, XXII, 13.

Après avoir ainsi parlé, le patriarche Nersès quitta le roi et alla visiter les cantons, les instruisit et établit l'ordre dans toutes les églises de l'Arménie. Trois jours après le discours du bienheureux Nersès, le Seigneur livra le bourg d'Arschagavan à la destruction. Alors, une maladie cruelle, que quelques personnes qualifiaient d'« implacable », commença à faire de grands ravages, en sévissant sur les hommes et les animaux. Cette épidémie, n'ayant duré que trois jours, dépeupla entièrement le bourg : plus de vingt mille individus périrent, de manière que personne n'échappa. C'était une calamité subite et inattendue qui détruisit tout (1).

A la suite de ce désastre, le roi alla lui-même à la recherche du patriarche Nersès, et, après l'avoir trouvé, il le supplia de prier pour lui, afin qu'il ne périt point, car il éprouvait des angoisses horribles . . . . . .

Le roi tomba à genoux, supplia saint Nersès de se réconcilier avec lui, et lui promit de ne jamais lui désobéir dorénavant.

CHAPITRE XIV.

Haïr chef des eunuques; son arrivée dans le canton de Daron; sa visite à Aschdischad, lieu de prières; comment, condamné par ses propres paroles, il se trouva contraint de s'en aller; sa mort.

Haïr, le chef des eunuques (martbed), était un

(1) La ruine d'Arschagavan est racontée d'une manière toute différente par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 27). Selon cet écrivain, les satrapes arméniens, qui avaient vu avec regret la fondation d'une ville donnant droit d'asile à des malfaiteurs de la pire espèce, s'étaient amèrement plaints au roi Arschag, qui ne tint aucun compte de leurs avis. Ceux-ci s'armèrent alors, et, ayant marché contre la ville du roi, passèrent au fil de l'épée tous les habitants, sauf les enfants à la mamelle. Nersès, en apprenant ce massacre, accourut, délivra les enfants qu'il fit porter dans des corbeilles dans une étable, et les fit élever par des nourrices. Ces enfants formèrent plus tard une bourgade qui fut appelée *Ouort* « corbeille », à cause de cette circonstance.

Digitized by Google

homme méchant, qui par son iniquité, par son injustice et son caractère vindicatif, surpassait tous les chefs des eunuques, ses prédécesseurs, du même nom. C'était lui qui, pendant le règne du roi Diran, fit mourir les familles satrapales et renouvela ce massacre au temps d'Arschag. Pendant qu'il visitait ses domaines (martbédouthioun), il arriva à Haïr le martbed de descendre dans le canton de Daron, pour inspecter ses villages.

Vers ce temps-là, saint Nersès faisait aussi sa tournée dans ses propres domaines qui se composaient de quinze cantons, jadis octroyés à ses ancêtres, et où ils avaient leurs résidences d'été. Les principaux de ces quinze cantons étaient Ararat, Taranagh, Egéghiatz, Daron, Peznounni, Tzop; les autres étaient situés ou parmi ces derniers ou dans les environs. Haïr le martbed arriva dans ses domaines [de Daron], en même temps que le saint catholicos Nersès visitait le lieu de la première église construite par Grégoire, où se trouvent aussi les églises [érigées en l'honneur] des saints martyrs, pour célébrer le service en commémoration des saints. Haïr le martbed, en traversant ces localités, voulut voir les saints lieux d'Aschdischad, pour y prier et pour recevoir la bénédiction du saint pontife Nersès. Après l'office, ils se saluèrent mutuellement. Le saint patriarche Nersès ordonna de préparer un dîner pour les assistants. Tandis qu'on était occupé à préparer un repas digne d'un hôte aussi considérable [que Haïr], ce dernier, quittant l'endroit où était le palais épiscopal, se dirigea vers les églises des saints martyrs et sur une place large et spacieuse, où il se mit à se promener en long et en large, et à admirer les jolis endroits, les sites agréables, les collines au pied desquelles se déroulaient des paysages, car vraiment le pays était magnifique. Dès lors un violent sentiment de jalousie s'empara de lui.

Rentré [au palais épiscopal], il se mit à table et commença à manger et à boire. Il était déjà pris de vin, quand il se mit à proférer, dans son ivresse, des paroles outrageantes, à vomir des injures contre le roi Tiridate, contre les morts et les vivants, contre les ancêtres et les descendants des rois arméniens arsacides : « Comment ont-ils pu octroyer de pareils biens à des individus vêtus comme des femmes et non pas à de véritables hommes? » Il parlait des saints lieux légèrement et avec mépris, disant : « Nous nous emparerons de cette place, car il faut y construire un palais royal. Si moi, Haïr le martbed, je conserve la vie, aussitôt arrivé auprès du roi, je ferai transporter d'ici tout ce qui s'y trouve, je chasserai tout le monde et je transformerai cet endroit en une résidence royale. »

Le saint pontife, après l'avoir écouté, dit : « C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a choisi cet endroit; son nom est glorifié partout avec celui du Père et du Saint-Esprit. Il a commandé de ne convoiter rien de ce qui appartenait à un autre; par conséquent celui qui arrête avec avidité ses regards sur ce qui lui est consacré, n'atteindra jamais le but qu'il s'est proposé, et il sera ruiné par cela même dont il menace les autres. » Après quoi, Haïr le martbed, quittant les saints lieux, descendit sur la rive de l'Euphrate, dans des vallées couvertes de forêts épaisses et de roseaux abondants au confluent des deux rivières, à l'endroit nommé Medzourkh, où jadis une ville avait été construite par le roi Sanadroug. C'est ici que la colère et le jugement du Seigneur se manifestèrent sur l'impie Haïr, à la suite de ses actions et de ses menaces. Il tomba dans les mains d'un homme, nommé Schavasb, descendant de la famille des Ardzrouni. Tandis qu'il poursuivait son chemin, monté sur son char, Schavasb, venant à sa rencontre, trompa sa crédulité en disant : « Je viens de rencontrer un ours blanc comme la neige. » Haïr, séduit par ces paroles, descendit de son char, et, montant un cheval, s'enfonça dans la forêt [avec Schavasb]. Ils étaient déjà dans la plus profonde épaisseur des bois, quand ce dernier ralentit sa marche et décocha par derrière une flèche qui, perçant d'outre en outre l'eunuque Haïr, lui fit mordre la poussière. C'est ainsi que les paroles dites par l'homme de Dieu s'accomplirent immédiatement, car ce n'était pas en vain qu'il les avait prononcées.

CHAPITRE XV.

Comment l'impie roi Arschag, excité par la calomnie du méchant Dirith, fit périr Knel, fils de son frère; il est réprimandé pour ce fait par l'homme de Dieu, Nersès; le roi ordonne de tuer son autre neveu, Dirith; il prend pour femme la veuve de Knel; il fait amener Olympie de la Grèce et la prend pour épouse; elle est empoisonnée par le prêtre Merdchiounig, sur l'ordre de Pharandzèm, pendant la communion.

Un certain Antov, un des vassaux du chef de la famille de Siounie, avait en ce temps-là une fille nommée Pharandzèm, renommée pour sa beauté et sa modestie. Le jeune Knel, neveu du roi, l'épousa (1). Bientôt le bruit de sa beauté, s'étant répandu partout, fut connu dans tout le

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 22.

Digitized by Google

pays. Il parvint aussi jusqu'à Dirith, cousin germain de Knel, qui, en apprenant cette réputation de beauté, conçut une vive passion pour la jeune femme. Dès lors il ne cessa de chercher le moyen de jeter, ne fût-ce que furtivement, un regard sur sa belle-sœur. Une fois ce but atteint, il n'eut d'autre pensée que de faire périr le mari de cette femme, afin d'avoir plus tard la satisfaction de la posséder.

Alors Dirith se mit à tramer un complot contre Knel. Grâce à son argent, il gagna plusieurs personnes, par la voie desquelles il était sûr de faire réussir sa calomnie. Il fit même arriver au roi Arschag les mensonges inventés par lui; on lui disait : « Knel veut te tuer et s'emparer de ton trône; en général, les satrapes de tout notre pays préféreraient se trouver sous son pouvoir plutôt que sous le tien. Prince, c'est a toi de bien penser à ce que tu devrais entreprendre et faire pour te sauver. » Telles étaient les paroles au moyen desquelles on excitait continuellement le roi Arschag, jusqu'à ce qu'on parvint enfin à le persuader de la vérité de la chose (1).

Dès lors, le roi, excité de cette manière contre le jeune Knel, ne cessait de le persécuter et de machiner lentement de secrètes menées contre lui. Enfin, le roi se décida à engager le jeune Knel aux fêtes de *navassart* (2) afin de le tuer. Il dépêcha vers lui le chef de la famille des Mamigoniens, Vartan, frère du général (sbarabed), pour qu'il l'engageât à venir, [en lui prescrivant toutefois de prendre] toutes les précautions pour que le secret ne transpirât point, car alors Knel pourrait se dérober par la fuite. [Le roi conseilla à Vartan] d'user de beaucoup de finesse et de séduction pour l'amener là où la mort l'attendait. Alors le camp royal était établi à Schahabivan, chef-lieu du camp des rois arsacides, [qui se trouve] plus bas que la Siounie et plus haut que la plaine. Vartan, envoyé par le roi Arschag, partit et trouva Knel dans un lieu voisin, c'est-à-dire au village d'Aravioudotz. Le chef de la famille des Mamigoniens lui fit beaucoup de promesses, et usa d'une grande habileté pour décider le jeune Knel à venir, accompagné de sa femme et de sa maison, au camp royal. Il lui disait : « Depuis que la calomnie de tes rivaux s'est trouvée émoussée, depuis qu'Arschag a reconnu lui-même ton innocence et qu'il t'a haï à tort, toi, qui es grandement digne de son amour; depuis ce temps, dis-je, il t'affectionne beaucoup, il te réserve des honneurs et il ne veut pour rien au monde passer les fêtes de *navassart* sans toi (1). »

Knel se mit en route avec toute sa suite; il employa toute une nuit pour gagner le camp royal et y arriva le lendemain de grand matin, quand le jour du dimanche allait commencer. Il advint que ce jour était celui de la fête de Grégoire et de Tiridate qu'on célébrait dans le bourg de Pakavan A cette fête étaient accourus une immense multitude de gens du pays et plusieurs évêques de différents cantons. Le grand pontife Nersès y avait envoyé Khat, son vicaire, et son archidiacre Mourig, tous deux autorisés par lui à y assister à sa place et à pourvoir à tous les besoins du peuple qui s'y trouvait. Lui-même était resté au camp royal pour y célébrer la même fête. Cette même nuit, en présence du catholicos, on chanta les offices de la manière la plus solennelle.

Le jour ne faisait que poindre quand Knel, suivi de son escorte, s'approchait du camp royal. A peine était-il entré dans le camp qu'on fit savoir son arrivée au roi qui donna l'ordre de l'arrêter, de l'emmener hors du camp et de le tuer. Il se trouvait déjà au milieu du camp, monté sur son cheval et se dirigeant vers la tente royale, d'où il vit sortir beaucoup de serviteurs à pied, armés d'épées et de boucliers, de lances, de poignards, de haches et de piques, qui, se jetant sur le jeune Knel, se saisirent de lui et le firent descendre de cheval. Après lui avoir lié les mains sur le dos, on l'emmena sur le lieu du supplice. Sa femme, qui l'accompagnait en litière, se trouvait au milieu de l'escorte. Quand elle vit son mari arrêté et garrotté, elle se précipita vers la tente qui servait d'église, où l'on récitait les offices pour les gens du camp, réunis pour prier Dieu, et où était alors le grand pontife Nersès. Arrivée près de lui, elle lui apporta la funeste nouvelle de la mort injuste que son mari allait subir, et criait à haute voix : « Va, hâte-toi, car on veut égorger mon époux qui n'est coupable d'aucun crime. » Nersès, interrompant le service, se dirigea aussitôt vers la tente royale, et, y étant arrivé, il se présenta brusquement au roi. Quand celui-ci vit le grand pontife devant lui, il comprit qu'il venait en médiateur pour le dissuader de faire périr Knel; alors le roi, se couvrant la tête et le visage de son hermine, et feignant de dormir, se mit à ronfler pour ne pas entendre les paroles du pontife. Mais le saint homme, s'approchant du roi et le touchant, lui dit : « Seigneur, souviens-toi de ton

(1) Moïse de Khorêne, liv. III, ch. 22.

(2) Cf. sur ces fêtes, les *Recherches sur le paganisme arménien*, trad. d'A. de Stadler, page 23.

(1) Moïse de Khorêne, liv. III, ch. 22.

Digitized by Google

Seigneur, qui, pour l'amour des hommes, quitta son céleste séjour et prit notre humble et indigne image, afin de nous enseigner la charité, et qu'en suivant l'exemple du maître divin, nous ayons mutuellement pitié les uns des autres, que nous nous aimions avec des égards, et que nous nous gardions de nous faire du mal réciproquement. Eh bien, si tu n'épargnes pas ton frère, ton compagnon, ton proche et ton parent, le Seigneur, qui volontairement s'est fait notre frère, n'aura pas de pitié pour toi ; car il nous a dit : Si tu écoutes le Christ qui te parle par ma bouche, tu ne périras pas. [Qui sait?] peut-être seras-tu privé de ton royaume ; peut-être resteras-tu seul, et personne ne viendra à ton secours. Écoute ce que le Christ vient de dire ; pense à toi-même, ne verse pas le sang de ton frère, de ton parent, en tuant le juste, sans sujet et sans pitié. »

Le roi restait immobile, faisant semblant de ne rien entendre. Il ne se découvrait pas le visage et ne donnait aucune réponse. Étendu sur son siége, enveloppé et couvert comme il était, il ne montrait même pas le moindre désir de se bouger. Tandis que Nersès prononçait ces paroles pour persuader le roi, le chef des bourreaux, Erazmag, arriva, et, entrant dans la tente royale, il dit : « Je viens d'accomplir l'ordre de Votre Majesté. Ayant pris Knel, je l'emmenai sous le mur de Sious, où je l'ai tué et enterré sur place (1). »

(1) Faustus de Byzance attribue la mort de Knel à des circonstances secondaires, en supposant que ce fut par jalousie que Dirith ourdit contre lui une intrigue auprès du roi Arschag. Moïse de Khorène (liv. III, ch. 21 — 25) paraît avoir mieux compris le sens de ce drame dont il raconte les péripéties avec des détails fort circonstanciés. Pendant une guerre entre les Romains et les Arméniens, Valentinien avait fait périr Tiridate, frère d'Arschag et père de Knel ; mais plus tard, s'étant repenti de cette action criminelle, il accorda à Knel le titre de *hypatos* (consul), ce qui irrita beaucoup Dirith. Knel, ayant épousé Pharandzèm, de la race de Siounie, obtint des satrapes arméniens leurs fils qu'il fit élever dans son palais. Dirith profita de cette circonstance pour dénoncer Knel au roi, comme aspirant à la royauté, et il fut appuyé dans ses calomnies par Vartan le Mamigonien, écuyer du roi. Arschag donna l'ordre à Knel de quitter la province d'Ararat et de se fixer ailleurs. Cependant Vartan ne cessait de renouveler ses perfides menées contre Knel et excitait secrètement Arschag contre lui. Ce prince écrivit alors à Knel une lettre que Moïse de Khorène nous a conservée, et, l'ayant invité à une chasse, il le fit tuer traîtreusement par Vartan. Arschag, s'étant débarrassé de Knel, lui fit faire de magnifiques funérailles à Zarichad, et, pour paraître étranger au meurtre de ce prince, il s'abandonna publiquement à la plus vive douleur. Cependant saint Nersès n'ignorait pas le crime d'Arschag et il le maudit. Arschag s'empara des richesses de Knel, et épousa sa femme Pharandzèm de laquelle il eut Bab.

Alors saint Nersès commença à parler ainsi : « Vraiment tu es comme l'aspic qui ferme son oreille pour ne pas écouter la voix des psylles, la voix du charmeur habile dans l'art des enchantements ; toi aussi, tu te bouches les oreilles pour ne pas écouter les paroles et les conseils de la divine Écriture ; à l'exemple des bêtes féroces, tu commences à dévorer les hommes. Par conséquent ce qui a été dit d'eux s'accomplira pour toi : « Dieu brisera leurs dents dans leurs bouches. Le Seigneur rompra les dents de la mâchoire des lionceaux. » Puisque tu es allé contre le commandement de ton Seigneur Jésus-Christ, tu seras humilié comme de l'eau qui coule, et, quand il bandera son arc, tu seras terrassé. Telle sera la défaite que je viens de prédire par la bouche du prophète ; votre race arsacide boira le calice jusqu'à la lie, vous vous abreuverez dans cette coupe, vous serez terrassés et vous ne vous relèverez plus. Au second avénement du Seigneur, c'est le feu inextinguible qui vous sera réservé ; alors vous serez dans les ténèbres et vous ne verrez plus la splendeur de la gloire du Fils de Dieu. Mais toi, Arschag, puisque tu viens de commettre l'œuvre de Caïn, tu hériteras de la malédiction de Caïn : toi vivant, tu seras dépouillé de ta royauté ; tu subiras des supplices plus grands encore que ceux endurés par ton père Diran, et ta vie d'ici-bas sera couronnée par une mort cruelle. » Ayant dit cela, le grand pontife Nersès sortit de chez le roi, pour ne plus retourner au camp royal.

Le jeune Knel, emmené près de Sious royale, fut décapité au sommet du monticule, à l'endroit nommé Lesin, tout près de la palissade qui entoure l'enceinte destinée à la chasse des bêtes fauves, vis-à-vis des sources du bosquet de myrte, en face du camp royal.

Alors le roi donna ordre que tous ceux, grands et petits sans exception, qui se trouvaient au camp, se réunissent pour se lamenter et pleurer Knel, le grand *sébouh* (1) arsacide qui venait de subir la mort. Le roi en personne se rendit à cette cérémonie funèbre pour pleurer son neveu dont il avait lui-même ordonné la mort. Assis auprès du corps, il pleurait Knel et ordonnait en même temps qu'on fît entendre de grandes et tristes lamentations autour du corps de sa victime. Pharandzèm, la femme de Knel, la tunique déchirée, les cheveux épars, le sein découvert, pleurait et se lamentait au milieu des pleureurs ; elle poussait des gé-

(1) Le mot *sébouh* veut dire littéralement, « un noble de haut rang, un pair du roi »

Digitized by Google

missements, et ses larmes amères faisaient verser des pleurs à tous les assistants. Le roi Arschag, qui venait de voir la femme de Knel à cette cérémonie, se prit de passion pour elle, et, dès ce moment, il conçut l'idée d'en faire son épouse.

Mais celui qui venait de mettre en œuvre tant de trahisons et de calomnies et de préparer cette intrigue pour faire tuer son propre parent, était Dirith. Il avait commis tous ces crimes à cause de la femme [de Knel] dont il était devenu amoureux; et, pour satisfaire sa passion, il avait excité le roi à commettre ce meurtre. Le deuil le plus profond régnait encore, quand Dirith, dans l'ivresse de sa passion, commençait déjà à perdre patience. Il envoya dire à la femme de Knel : « Ne t'afflige point trop, car je suis meilleur que ton mari; je t'aime, c'est à cause de cet amour que je l'ai fait périr pour t'avoir pour épouse. » Telles étaient les propositions adressées par Dirith à Pharandzèm durant le cours des lamentations qui se faisaient autour du corps de son mari. S'abandonnant à des plaintes déchirantes, elle dit : « Vous tous, écoutez; c'est moi qui suis cause de la mort de mon mari; car celui qui, en attachant sur moi ses regards, est devenu amoureux de moi, a fait périr mon mari. » Elle s'arrachait les cheveux, elle poussait des gémissements perçants, en donnant un libre cours à ses lamentations.

Quand ces graves événements eurent été dévoilés à tout le monde, Pharandzèm se mit à la tête des pleureuses qui toutes ensemble commencèrent à chanter, sur un ton lamentable, la convoitise de Dirith, le regard amoureux de ses yeux, ses calomnies, ses secrètes menées contre Knel, le meurtre de ce dernier, avec une voix déchirante, pénétrante et passionnée, qui se faisait entendre au milieu des lamentations générales. A peine le chant eut-il cessé, que le bruit [de cet amour] se répandit partout. Il parvint jusqu'au roi Arschag, qui, après s'en être assuré, fut étonné et surpris, et éprouva un vif regret d'avoir ordonné le meurtre de Knel. Il se tordait les mains, en exprimant le profond regret d'avoir commis un tel crime, en disant : « Épris d'un amour blâmable pour la femme de Knel, Dirith a causé tous ces maux, cette calomnie, cette mort cruelle et inutile; à cause de sa passion criminelle, il nous a fait verser le sang innocent; en nous poussant à faire périr son frère, il a accumulé sur notre tête les malédictions éternelles qui vont nous frapper. »

Le roi, après avoir pris des renseignements précis sur tous ces événements, dissimula son dépit pendant quelque temps. La victime était déjà enterrée dans l'endroit où elle avait été massacrée, et un grand nombre de jours s'étaient déjà écoulés depuis sa mort, lorsque Dirith expédia au roi une dépêche ainsi conçue : « Que le roi daigne me permettre de prendre Pharandzèm, la femme de Knel, pour épouse. » Quand le roi apprit cela, il dit : « Maintenant je suis convaincu de ce que j'ai entendu dire : la femme de Knel a été la cause unique de la mort de ce dernier. » Dès lors, le roi ne cessa de méditer la mort de Dirith afin de venger sur lui le meurtre de Knel. A peine Dirith eut-il eu connaissance des intentions du roi qu'il prit la fuite pendant la nuit, pour se soustraire à la colère d'Arschag. On rapporta au roi Arschag que Dirith venait de s'enfuir; alors il donna ordre à tous les nobles qui se trouvaient dans le camp de se mettre à la poursuite de Dirith et de le tuer là où il serait atteint. Plusieurs braves se mirent à la poursuite de Dirith qu'ils rencontrèrent dans la forêt du canton de Pasèn, où il fut tué. Alors Arschag emmena chez lui Pharandzèm, la femme de Knel. Autant le roi Arschag aimait cette femme, autant celle-ci le haïssait, disant que le roi Arschag était velu et qu'il avait la peau basanée. Quand le roi se persuada qu'il lui serait impossible de se faire aimer de cette princesse, il dépêcha des envoyés en Grèce, d'où on lui amena pour femme une certaine Olympie, issue du sang impérial. Arschag l'aima d'un amour ardent et par là excita la jalousie de Pharandzèm, qui, portant envie à Olympie, cherchait le moyen de la perdre. Cependant Pharandzèm venait de mettre au monde un fils qu'on nomma Bab. Ayant grandi et étant devenu fort et robuste, il fut envoyé comme otage à la cour de l'empereur grec. Pharandzèm continuait toujours à nourrir la plus grande jalousie et la plus implacable inimitié contre Olympie, qu'elle cherchait à empoisonner par tous les moyens. Mais elle ne trouvait aucune facilité pour réaliser ses machinations, car Olympie, étant toujours sur ses gardes, ne prenait la nourriture et la boisson que des mains de ses confidentes, et ne buvait que le vin préparé par ces dernières dans les bassins. Quand Pharandzèm vit qu'elle avait épuisé tous les moyens possibles pour faire prendre des breuvages mortels à sa rivale, elle fit saisir un certain Merdchiounig, originaire d'Archamouni, du canton de Daron, qui en ce temps-là était prêtre de la cour, et le fit jeter dans une prison. Alors ce prêtre [se vit contraint] d'accomplir un crime inouï qui, jusqu'à présent, n'avait encore été commis sur la terre par qui que ce soit, c'est-à-dire de glisser du poison dans l'Eucharistie. En mêlant

Digitized by Google

le poison mortel au saint et divin corps du Seigneur, le prêtre Merdchiounig l'administra à la reine Olympie dans l'église, et mit ainsi fin à ses jours. De la sorte, il accomplit les ordres implacables de l'impie Pharandzêm et reçut d'elle en récompense le village de Komgounk, au canton de Daron, dont il était originaire (1).

Le saint catholicos Nersès ne vit plus le roi Arschag jusqu'au jour de sa perte. A la place de Nersès, on fit siéger un certain Tchounag comme chef spirituel : c'était le serviteur des serviteurs de la cour. Le roi donna ordre de convoquer tous les évêques du pays des Arméniens pour sacrer Tchounag en qualité de catholicos de toute l'Arménie. Mais personne d'eux ne se rendit à cet appel, excepté les évêques de Gortouk et d'Aghdsnik, qui, d'après l'ordre du roi, consacrèrent Tchounag catholicos. Ce Tchounag était un homme doux, dépourvu d'éloquence, et incapable ni d'enseigner, ni de réprimander ; le roi était sûr d'obtenir son approbation pour toutes les actions qu'il commettrait.

CHAPITRE XVI.

Le roi des Perses, Sapor, invite chez lui Arschag, roi des Arméniens, et lui fait un accueil des plus magnifiques ; le sbarabed arménien, Vasag le Mamigonien, tue le chef de l'écurie du roi des Perses. Le roi Arschag prête serment de fidélité au roi des Perses sur l'Évangile ; il viole son serment et s'enfuit. Sapor, pour se venger, fait massacrer soixante-dix serviteurs de Dieu.

En ce temps-là, le roi des Perses, Sapor, invita chez lui le roi des Arméniens, Arschag, lui fit un accueil magnifique, le combla de faveurs et d'honneurs, l'honora avec des présents en or et en argent, enfin il lui donna tout ce qui est dû à un roi. Il accueillit Arschag comme un frère, comme un fils bien-aimé, et lui céda l'Adherbeidjan, cette vaste contrée, qui occupait le second rang [dans la hiérarchie politique de l'empire perse]. A l'heure des festins, ils étaient toujours ensemble, assis l'un à côté de l'autre sur le même siége, ayant des habits de la même couleur et les mêmes insignes royaux. Chaque jour, le roi des Perses préparait pour lui un diadème semblable au sien. Tous les deux étaient comme des frères du même sang, inséparables dans les banquets et les festins, où ils passaient leur temps dans une joie indicible.

Or, il advint qu'un jour le roi des Arméniens, Arschag, visita une des écuries du roi des Perses. Le chef de l'écurie royale s'y trouvait assis dans un des bâtiments attenants. En voyant le roi, non-seulement il ne lui témoigna aucun égard, mais au contraire il commença à l'injurier, en lui adressant en langue perse ces paroles : « Roi des boucs arméniens, viens et assieds-toi sur ce tas d'herbe. » Le sbarabed de la Grande-Arménie, Vasag le Mamigonien, ayant entendu ces paroles, et enflammé d'une violente colère, tira l'épée qui pendait à sa ceinture, et, d'un seul coup, il trancha sur place la tête du chef de l'écurie du roi des Perses. Il ne supportait jamais des paroles humiliantes pour son roi, et il était prêt à endurer plutôt mille morts que d'entendre des injures adressées à son maître. Quoiqu'il fût dans un pays étranger, entouré de Perses, il n'hésita pas un instant à châtier l'insolence de cet homme. Quand le roi des Perses eut appris ce meurtre, il témoigna beaucoup d'égards au général Vasag, admirant en même temps son intrépidité et son courage. Il le combla de présents et d'honneurs, à cause de son attachement pour son maître. Durant tout le temps de la paix qui régna entre les deux souverains, Vasag fut l'objet de la constante affection de Sapor.

Le roi des Arméniens était encore chez le roi des Perses ; une grande amitié et une paix solide régnaient encore entre eux, quand Sapor eut de vives appréhensions touchant le roi des Arméniens, Arschag. Il craignait qu'il ne trahît l'alliance mutuelle et ne se détachât de lui en se rangeant du parti de l'empereur grec. Il n'avait aucune confiance en lui et il redoutait beaucoup de le voir rompre le pacte d'alliance. En conséquence, il exigea que le roi Arschag lui fît un serment : « Déclare, lui disait-il, et jure-moi que tu ne me trahiras jamais. » Pressé de la sorte, il fut contraint de faire venir des prêtres de l'église de la ville de Ctésiphon (Dispon), dont le principal s'appelait Mari. On apporta le saint Évangile ; le roi des Perses, Sapor, fit prêter au roi des Arméniens, Arschag, serment sur l'Évangile de Dieu, qu'il ne le trahirait jamais et qu'il conserverait le pacte d'alliance conclu entre eux. Tous ces pourparlers avaient lieu par l'intermédiaire du chef de la maison des Mamigoniens, c'est-à-dire par le frère aîné du sbarabed Vasag, qui se nommait Vartan et qui était un des principaux favoris du roi Sapor. Le général arménien Vasag, qui portait envie à son frère aîné Vartan et voulait lui nuire, s'efforça de brouiller les deux souverains. Il conseilla au roi des Arméniens de prendre la fuite ; et ce dernier y consentit sans beaucoup

(1) Cf. Moïse de Khorêne, liv. III, ch. 24, 25.

Digitized by Google

d'hésitation. Le roi Sapor, instruit de son intention, dit : « Si, vous autres Arméniens, aviez prêté serment de bon cœur et avec sincérité, votre roi ne m'aurait jamais trahi et pris la fuite. Je suis convaincu que vous avez usé d'artifices pour me tromper, et que vous avez comploté traîtreusement avec lui, avant de le décider à s'enfuir. Vous n'avez d'autre pensée que de vous emparer du royaume des Arsacides : voilà tout ce que vous cherchez ! »

Alors le roi Sapor jura par le Soleil, l'Eau et le Feu, en disant qu'il ne laisserait pas en vie un seul homme confessant la religion chrétienne, et il ordonna de massacrer tous les chrétiens. Alors on emmena les prêtres, les diacres et le principal prêtre Mari à leur tête, en tout soixante-dix personnes, et on les égorgea tous dans une même fosse. Sapor fit attacher le saint Évangile sur lequel le roi Arschag avait prêté serment, avec des chaînes de fer, le scella avec sa propre bague, puis il ordonna de le mettre dans la trésorerie et de l'y garder soigneusement.

CHAPITRE XVII.

Sapor, roi des Perses, persécute les chrétiens.

En ce temps-là, quand le prêtre Mari et les soixante-dix autres prêtres eurent subi le supplice de la mort, le roi Sapor suscita la plus grande persécution contre la religion chrétienne ; il chargeait les chrétiens d'impôts onéreux, leur infligeait des peines et des châtiments, après quoi il donna l'ordre de passer au fil de l'épée tous ceux qui, dans son royaume, portaient le nom de chrétien, sans aucune exception. A la suite de cet ordre, on massacra les chrétiens par milliers et par dizaine de milliers, pour qu'il n'en restât pas un seul dans les domaines du roi.

CHAPITRE XVIII.

Vartan est mis à mort par le roi Arschag, à l'instigation du sbarabed Vasag, frère de Vartan.

Cependant Vartan, chef de la maison des Mamigoniens, étant venu en ambassade de la part du roi des Perses auprès du roi des Arméniens, Arschag, lui remit la lettre [de Sapor], en ajoutant que ce dernier resterait comme par le passé, fidèle, non-seulement à la paix et à l'amitié réciproque, mais aussi au serment juré. En outre, Vartan disait : « Sapor est prêt à oublier le passé, si tu restes fidèle au pacte d'alliance et si tu ne trahis pas le serment que tu as juré selon les lois de la religion. Dans le cas contraire, il t'abandonne [aux remords] de ta propre conscience et à ta foi que tu trahiras. » Le roi Arschag écouta avec beaucoup de calme ce que Vartan venait de lui dire, et lui promit de se conformer au vœu [du roi des Perses] Après quoi il le congédia avec de grands égards et le laissa aller dans ses domaines pour s'y reposer des fatigues de son long voyage. Vartan partit aussitôt.

Pendant le séjour de Vartan, chef de la famille des Mamigoniens, chez Arschag, Vasag, frère cadet du premier, ne se trouvait pas auprès du roi. Mais quand il arriva, [après le départ de son frère], il commença à exciter le roi contre son aîné, en disant : « Vartan ne pense qu'à te livrer au roi des Perses, il ne médite que ta perte ; si tu ne te hâtes pas de t'en défaire le plus tôt possible, il te fera périr et l'Arménie entière avec toi. » La reine, de son côté, répétait les mêmes paroles, confirmant celles du général Vasag. Elle avait de la rancune contre Vartan, parce qu'il avait traîtreusement, et avec de grands serments, engagé son [premier] mari Knel à venir trouver le roi Arschag, afin de le faire périr. A cause de cette haine invétérée, la reine ne se lassait pas d'exciter le roi, qui enfin se décida à rassembler des troupes et à les faire marcher contre Vartan. Il confia leur commandement à Vasag, frère de Vartan.

Arrivés dans le district de Daïk, appartenant à Vartan, ils le trouvèrent dans son château fort d'Erakhani (1). Quand les gens du lieu virent le détachement, et Vasag à sa tête, ils ne conçurent aucune crainte, et ne prirent aucune précaution, croyant que c'était l'escorte du frère [de Vartan], et que son arrivée ne pouvait annoncer rien de funeste. On le vit, lui et son détachement, mettre pied à terre devant la tente de Vartan, dressée dans la vallée au pied même du château. Les gens de Vasag portaient tous des armes sous leurs habits. [En ce moment, Vartan], entièrement nu, se lavait la tête. Il était courbé, attendant qu'on lui versât de l'eau, quand plusieurs hommes, se jetant sur lui avec des épées, lui en portèrent des coups, de telle sorte qu'il ne put même pas se relever et fut tué sur place.

La femme de Vartan était enceinte et sur le point d'accoucher. Elle était en haut du château assise sur un siége, quand une grande clameur retentit aussitôt. A peine l'eut-elle entendue,

(1) Cette localité n'est citée que cette seule fois, par Faustus, comme se trouvant dans le canton de Daïk. Les autres écrivains arméniens n'en font aucunement mention. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, page 373.

Digitized by Google

qu'elle se précipita de son siége, et, tandis qu'elle courait, elle mit au monde un enfant, auquel on donna le nom de son père, Vartan.

CHAPITRE XIX.

Le roi des Arméniens, Arschag, massacre les satrapes sans raison et sans pitié.

Dès le moment où le saint pontife Nersès s'éloigna du camp royal, il n'y eut personne qui pût en imposer au roi, lui donner des conseils ou le reprendre; dès lors il se livrait à des actes d'une cruauté sans exemple. Plusieurs satrapes furent massacrés par lui; des familles satrapales furent totalement anéanties; les domaines de plusieurs familles furent réunis au fisc. La race des Gamsaragan, par exemple, qui possédait les districts de Schirag et d'Arcbarouni, fut détruite entièrement, et leurs cantons furent acquis par le fisc. Vasag, sbarabed des Arméniens, parvint à soustraire à la mort un seul petit garçon de cette famille, nommé Sbantarad, et à le sauver. Ce dernier rentra plus tard en possession de ses domaines (1). Le roi Arschag donna ordre de construire dans le district d'Archarouni un fort qui fut nommé Ardaker (2); et comme c'était un des châteaux les plus importants, ce canton était désigné par le roi pour approvisionner de vivres les magasins destinés à l'entretien de sa maison.

CHAPITRE XX.

Guerre acharnée entre les Grecs et les Perses; secours apporté par Arschag, roi des Arméniens, au roi des Perses; il fait passer au fil de l'épée les troupes grecques. Arschag, trompé par Antov de Siounie, s'enfuit de la cour de Sapor, roi des Perses.

Quand pour la première fois le roi Arschag, foulant aux pieds ses serments, s'enfuit de chez le roi Sapor, ce dernier ne chercha nullement à l'inquiéter, parce qu'il soutenait alors une guerre des plus acharnées contre l'empereur grec. Le roi des Arméniens, Arschag, voyant cette guerre devenir de jour en jour plus menaçante, attendait patiemment, dans sa présomption, quel serait celui des deux souverains qui solliciterait son secours. Il espérait que l'empereur grec lui ferait des ouvertures à ce sujet, et il se serait rendu avec empressement à son appel. Toutefois il fut déçu dans son attente, car les Grecs ne lui firent aucune proposition dans ce sens.

Cependant le roi des Perses, Sapor, dépêcha vers Arschag des ambassadeurs chargés de lui rappeler son premier serment et de lui dire : « Mon frère, si tu es disposé à me prêter ton concours pendant cette guerre, tu feras bien d'arriver à la tête de ton armée. Car, si tu te ranges de notre côté, je sais d'avance que la victoire est à nous. » Ce fut avec la plus grande joie que le roi des Arméniens, Arschag, entendit cette proposition. Il manifesta [sur-le-champ] sa volonté d'aller porter secours à Sapor, roi des Perses. Il ordonna à son sbarabed Vasag de réunir et de préparer les troupes, ce qui fut exécuté sans délai. Une armée de quatre cent mille hommes d'élite et de braves soldats, courageux et habitués aux fatigues de la guerre, fut bientôt sur pied. Elle était composée de soldats armés de toutes pièces, munis de piques, d'épées, de haches, et d'archers habiles, dont les coups étaient sûrs. C'étaient des gens pleins de courage qui ne tournaient jamais le dos à l'ennemi, des cavaliers cuirassés, ayant la tête couverte d'un casque, avec des drapeaux, des étendards et des trompettes au son retentissant.

Le roi Arschag se mit en route, entouré d'une multitude de satrapes; il traversa l'Aghdsnik, qui faisait partie de ses domaines; et, se précipitant dans le pays d'Arouatsasdan, il ne s'arrêta que devant la ville de Medzpin (Nisibe), où devait avoir lieu la bataille. Alors, des deux côtés, on se prépara, afin d'arriver au lieu du combat, dans le temps voulu.

Les troupes grecques, campées sur le bord de la mer, étaient innombrables comme [les grains] de sable. L'armée perse se faisait attendre, car elle était encore en marche, se dirigeant vers l'endroit désigné. Cependant le roi des Arméniens, étant arrivé avant les Perses, campait au rendez-vous fixé; ses troupes, fatiguées de leur inactivité, commençaient à perdre patience. Elles voulaient, sans attendre les Perses, attaquer l'empereur grec et terminer la guerre à elles seules. Chaque corps de l'armée arménienne était prêt à engager l'attaque; le général Vasag lui-même avait une ardeur égale à celle de ses compagnons d'armes; pour lui, tout obstacle était facile à vaincre, car il voulait à tout prix commencer et terminer lui-même le combat

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III. ch. 31) raconte aussi en détail les cruautés commises par Arschag envers les satrapes. Il parle de l'extermination complète de la race des Gamsaragan, dont il convoitait la forteresse Ardaker et leur ville Erouantachad. Spantarad, qui échappa seul au massacre de cette famille, était le fils d'Arschavir.

(2) Sur cette forteresse, cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 396.

Digitized by Google

avec ses propres ressources, sans attendre le secours de l'armée perse.

C'est ainsi que toute l'armée arménienne se présenta à son souverain Arschag, en le suppliant de ne pas attendre l'arrivée du roi des Perses, Sapor. Elle lui demandait la faveur de mettre fin à l'entreprise pour laquelle elle était venue, c'est-à-dire d'attaquer l'ennemi le plus vite possible, au lieu de séjourner dans un pays étranger; car elle préférait plutôt mourir, que de vivre loin de sa patrie. Le roi Arschag fut contraint de céder et consentit à livrer le combat. Alors le général Vasag, sbarabed de la Grande-Arménie, ordonna à l'armée arménienne de se préparer.

Après lui avoir fait prendre les armes, Vasag, à la tête de tous les braves soldats d'Ararat, fondit sur le camp ennemi, et fit passer au fil de l'épée tous les Grecs, de telle sorte que personne ne fut épargné. Les Arméniens s'emparèrent d'un riche butin, de trésors immenses, et prirent tout ce que possédaient les troupes grecques.

Dès que le combat fut terminé, le roi des Arméniens alla se reposer avec ses troupes jusqu'au moment où le roi des Perses arriva, accompagné d'une armée immense, innombrable. Quand ce dernier eut appris les hauts faits accomplis par les Arméniens, [les résultats] du combat qu'ils avaient livré et de la victoire qu'ils avaient remportée, enfin que l'affaire était déjà terminée, il fut frappé d'admiration et d'étonnement. Il s'empressa aussitôt de combler de grands honneurs le roi des Arméniens Arschag, tous les grands, ainsi que le sbarabed Vasag.

Le roi des Perses, Sapor, consulta alors [les chefs] de son armée sur les présents et les récompenses qu'on pourrait dignement accorder au roi Arschag, qui venait d'accomplir de si grandes choses, de donner des marques d'une valeur à toute épreuve, de battre un si redoutable ennemi, de livrer une si grande bataille, de laquelle il était sorti victorieux, et qui avait couvert ses alliés d'une gloire aussi éclatante. « Car si nous avions été présents, [dit-il], et si la fortune nous avait été favorable, ce n'est qu'avec le secours des Arméniens que l'armée arienne aurait pu espérer triompher de l'ennemi. Mais voilà que le roi des Arméniens [seul] vient de combattre sans nous, et qu'il a remporté des succès et accompli des actions d'éclat dont personne n'est capable de lui disputer le mérite. Eh bien, comment le récompenserons-nous? »

Préoccupé qu'il était, il se demandait : « Que puis-je lui offrir? » Alors les satrapes, répondant au roi des Perses Sapor, lui dirent : « Tu peux lui donner ce que tu voudras et le récompenser comme bon te semblera; car tu possèdes une immense quantité d'or, d'argent, de perles et d'étoffes de soie; tu n'as qu'à choisir et lui en donner selon ta volonté. » Mais le roi des Perses, Sapor, répondit à ses princes en disant : « Ce que vous venez de dire n'est pas encore une preuve d'amitié [solide]; je veux contracter une telle amitié avec le roi des Arméniens, Arschag, qu'elle soit indissoluble et éternelle. Je lui donnerai pour femme ma fille, je lui octroirai un domaine tellement vaste que, quand il voudra venir chez nous de l'Arménie, il puisse, pendant son voyage depuis l'Arménie jusqu'à Ctésiphon (Dispon) s'arrêter partout dans ses propres possessions. Voilà ce que nous ferons pour le roi! Quant au commandant en chef Vasag, aux grands et autres généraux, nous leur distribuerons de l'or, de l'argent, des soieries et des perles. » Les conseillers du roi et les grands accueillirent cette proposition et l'approuverent, en disant : « C'est ce qu'il faut faire absolument. »

Cependant Sapor, roi des Perses, engageait le roi des Arméniens, Arschag, à venir sans délai avec lui en Assyrie pour y célébrer son mariage [avec sa fille], avec une pompe vraiment royale. Arschag et ses troupes ne se prêtèrent pas volontiers à entreprendre ce voyage lointain; car tous, et chacun d'eux en particulier, avaient grande envie, selon les habitudes des Arméniens, de rentrer sans tarder dans leurs foyers. Antov, chef du canton de Siounie, apprenant que le roi des Perses, Sapor, voulait donner sa fille en mariage au roi des Arméniens, Arschag, conçut la plus vive inquiétude, et dès lors il ne cessa de concevoir des craintes mortelles. Il pensait qu'aussitôt qu'Arschag prendrait pour épouse la fille du roi des Perses, [la reine] Pharandzêm, qui était sa propre fille, tomberait en disgrâce, car cette princesse, qui était la veuve de Knel, était alors la femme d'Arschag, roi des Arméniens. Il était dans de continuelles appréhensions, pensant qu'une fois qu'Arschag prendrait une autre femme, sa propre fille devrait subir une grande humiliation.

C'est alors qu'Antov se mit à chercher, dans son esprit inquiet, le moyen de troubler la profonde amitié qui liait les deux souverains. Antov commença par le général arménien Vasag, auquel il offrit une quantité d'or; de même il corrompit tous les grands, afin de pouvoir parvenir à faire rompre les relations d'intimité qui existaient entre les deux rois. Tous les grands, aveuglés par l'or de la corruption, s'engagèrent à lui prêter leur concours. Alors Antov, par les

Digitized by Google

machinations les plus coupables, essaya d'entraîner dans son complot un des conseillers les plus intimes et les plus influents du roi des Perses, pour qu'il se chargeât de brouiller Sapor et Arschag. Après lui avoir donné une immense quantité d'or, Antov lui mettait même dans la bouche les paroles qu'il devait dire au roi, en feignant de le prévenir qu'Arschag voulait s'enfuir parce que le roi des Perses avait pris la ferme résolution de se saisir de lui et de le tuer. [Antov ajouta] : « Après lui avoir dit cela, tu nous feras appeler en conseil et tous les anciens affirmeront la véracité de tes paroles. » Après quoi le conseiller du roi des Perses, entrant chez le roi des Arméniens, commença à raconter les paroles que le traître Antov lui avait apprises : « O roi des Arméniens, Arschag, quitte ces lieux, car le roi des Perses, Sapor, a pris la ferme résolution de se saisir de toi et de te faire mourir : » A ces mots, le roi Arschag, frappé d'étonnement, resta ébahi, puis il dit : « Quoi ! est-ce là la récompense des grands services que je viens de lui rendre? » A l'instant même, le roi Arschag ordonna de réunir en sa présence tous les grands, tous ses conseillers, le sbarabed Vasag, son beau-père Antov et en général tous les satrapes, et leur raconta ce qu'il venait d'entendre de la bouche du Perse. Alors tous ensemble dirent d'un commun accord : « Il y a déjà longtemps que nous avons entendu cela, seulement nous n'osions pas te le dire ; mais la chose est malheureusement très-vraie. Maintenant, ô roi, réfléchis et fais en sorte de t'enfuir en même temps que nous. » Le roi Arschag fit présent de beaucoup d'or et d'argent au Perse qui venait de lui faire cette communication. Sur ces entrefaites, on se prépara à partir. Après avoir délibéré avec ses grands, le roi des Arméniens, Arschag, avec tout ce qu'il y avait en fait d'hommes au camp arménien, se leva pendant une nuit, monta à cheval et s'enfuit. On laissa sur place les tentes, les pavillons, les bagages, en un mot le camp entier et on s'en alla furtivement. Dans le camp des Perses, personne ne se douta de rien jusqu'à la pointe du jour.

Quand, à l'heure de la présentation, tous les rois et les grands princes se rendirent chez le roi des Perses pour le féliciter, on ne vit parmi eux, ni le roi des Arméniens Arschag, ni ses grands. Alors Sapor ordonna aux siens d'aller au camp du roi Arschag et de savoir la cause qui l'avait empêché de venir rendre hommage au roi des Perses. On se rendit au camp, et on le trouva désert, car il n'y avait plus personne : on n'y trouva que des pavillons, des tentes, des toiles, des rideaux, des siéges, des lits, des ustensiles de toute espèce, des bagages et même des trésors abandonnés, excepté les armes qu'on avait prises en partant. Enfin, ceux qui étaient allés au camp revinrent et racontèrent à Sapor, roi des Perses, tout [ce qu'ils venaient de voir]. A peine eut-il appris la chose, qu'il comprit, en homme sage, ce qui était arrivé, et il dit : « Ce sont des gens de notre maison qui ont fait prendre la fuite au roi des Arméniens, ce sont nos serviteurs, des gens attachés à notre propre cour qui ont engagé Arschag à s'enfuir. » Et il dépêcha sur-le-champ les plus considérables parmi ses grands pour se porter vers le roi des Arméniens, afin de l'assurer de son amitié, jurant d'observer fidèlement son serment, et de l'engager à revenir sur ses pas, afin de rechercher et de découvrir les paroles de la calomnie. Mais le roi des Arméniens ne voulut ni prêter l'oreille aux paroles des envoyés de Sapor, ni retourner dans le pays des Perses. Depuis ce jour, il s'engagea entre le roi des Arméniens, Arschag, et Sapor, roi des Perses, une guerre acharnée qui dura plus de trente ans.

CHAPITRE XXI.

Guerre entre Sapor, roi des Perses, et Arschag, roi des Arméniens; ce dernier remporte la victoire.

Après que le roi des Arméniens, Arschag, se fut enfui du royaume de Sapor, roi des Perses, ce dernier, pendant huit ans, ne lui témoigna aucune rancune; au contraire il ne faisait qu'entretenir Arschag de paroles amicales, en le priant de conserver la paix et l'union établies entre eux, car il était sans cesse menacé de soutenir une guerre continuelle et sans relâche avec les empereurs grecs. Arschag, roi des Arméniens, ne faisait aucune attention à lui et n'exprimait aucun désir de se rapprocher du roi des Perses. Il avait rompu toute relation avec Sapor; et non-seulement il ne lui envoyait pas de présents, mais il ne voulait même pas qu'on prononçât son nom en sa présence. Néanmoins le roi des Perses ne cessait de lui envoyer de riches cadeaux avec ses ambassadeurs, tandis que, d'un autre côté, il continuait à guerroyer contre les empereurs grecs.

Mais, quand la paix fut conclue entre les empereurs grecs et Sapor, roi des Perses, un pacte d'alliance fut rédigé et scellé par l'empereur des Grecs, et remis au roi des Perses. Dans ce pacte d'alliance, il était écrit : « Je te cède la ville de Medzpin en Arouastan, ainsi que

Digitized by Google

la Mésopotamie syrienne; quant aux régions méditerranéennes d'Arménie, j'en fais l'abandon; si tu en fais la conquête et si tu les soumets, je prends l'engagement de ne pas venir au secours des Arméniens. » L'empereur grec, se voyant pressé et dans une position difficile, fut contraint de mettre son sceau sur ce traité qu'il renvoya au roi des Perses. C'est à cette condition qu'il put s'échapper des mains de ce dernier.

Une fois la paix consolidée entre l'empereur grec et le roi des Perses, ce dernier se prépara à faire la guerre à Arschag, roi des Arméniens. Les troupes arméniennes qui gardaient les frontières et étaient campées à Kandzag d'Adherbeidjan (Aterbadagan) se hâtèrent d'en prévenir leur maître avant que Sapor eût atteint le territoire de l'Adherbeidjan. Aussitôt informé [de cette invasion], Arschag, roi des Arméniens, donna ordre à son sbarabed Vasag de rassembler toutes ses troupes et d'aller à la rencontre du roi des Perses, Sapor. Après les avoir réunies dans un même endroit, Vasag le sbarabed, commandant de toutes les armées arméniennes, les passa en revue et trouva une cavalerie armée de toutes pièces, munie de piques, formant ensemble six cent mille hommes, animés d'un même sentiment et d'une même pensée. A la tête de cette cavalerie, Vasag se mit en marche, et, fondant sur le roi des Perses, il le mit en pleine déroute. Tous les soldats perses sans exception furent passés au fil de l'épée; le roi Sapor put seul s'échapper au galop d'un cheval. Les Arméniens, après avoir porté l'incendie et la dévastation dans toute la Perse, après avoir fait un immense butin, [revinrent sur leurs pas] et, occupant le lieu du combat, ils gardèrent le territoire de la Perse.

CHAPITRE XXII.

Après cette première bataille, trois combats ont lieu avec les Perses dans le pays des Arméniens; ceux-ci triomphent encore de leurs ennemis.

En ce temps-là, Sapor, roi des Perses, rassembla une armée aussi nombreuse que les sables de la mer et une prodigieuse quantité d'éléphants. Il divisa son armée en trois corps. Il en confia deux au commandement des généraux Antigan et Hazaravoukhd, se réservant la direction du troisième. Le roi ordonna à ses troupes de faire irruption en Arménie par trois endroits différents. Cet ordre arriva à la connaissance du roi des Arméniens, Arschag, et du général Vasag, qui [de leur côté] rassemblèrent une immense quantité de troupes. Nonobstant leur diligence, les Perses pénétrèrent en Arménie en y faisant leur entrée par trois endroits à la fois.

Le roi Arschag divisa aussi son armée en trois corps, dont il confia le premier au sbarabed Vasag, le second à Pakas, frère de ce dernier, qui avait l'esprit borné, mais avait fait preuve d'une bravoure excessive, et lui-même prit le commandement du troisième corps. Ordre fut donné de partir et de livrer sans tarder la bataille aux troupes perses. Le sbarabed Vasag, s'étant mis en marche, rencontra le premier détachement perse, commandé par Hazaravoukhd, qui avait déjà pénétré dans le canton de Vanant et se trouvait dans le lieu nommé Erévial. C'est ici que Vasag livra bataille aux troupes perses, les vainquit et les mit en pleine déroute; celles-ci prirent la fuite et se dispersèrent. Alors le général Vasag lança ses soldats à la poursuite des Perses fugitifs qui furent tous exterminés. On s'empara de dépouilles immenses et des éléphants.

Le même mois, la même semaine, le même jour, Pakas arriva à la tête de ses troupes. Il rencontra le second corps d'armée perse sous le commandement du général Antigan qui avait assis son camp aux environs des pêcheries royales d'Aresd. Prévenus d'avance de l'arrivée de Pakas, les Perses se préparèrent à attaquer les troupes arméniennes pour les combattre. Pakas fondit sur elles, attaqua l'ennemi de front, fit un grand carnage dans les rangs des Perses et tua Antigan sur le lieu du combat. Après quoi, Bagas rencontra la troupe des éléphants, au milieu desquels il en vit un qui était orné magnifiquement, ayant les bannières royales déployées sur lui. Pakas, croyant le roi sur cet éléphant, mit pied à terre, tira son épée et se jeta sur l'animal. L'épée à la main, il se précipita sous [le ventre de] l'éléphant, et lui trancha les nerfs [des pieds]. L'animal tombant sur lui l'écrasa, car Pakas n'eut pas le temps de se sauver, de sorte que tous les deux périrent sur place. Quoique le général Pakas mourût dans ce combat, les troupes perses néanmoins furent massacrées sans qu'aucun homme pût échapper.

La même année, la même semaine, le même jour, car les trois combats eurent lieu dans la même journée, le roi Arschag arriva avec les troupes qui étaient sous son commandement. Il trouva l'ennemi campé dans le district de Pasen, au lieu nommé Oskha (Okhsa ?). Le roi Arschag se jeta sur le camp des Perses pendant la nuit et passa tous les ennemis au fil de l'épée. Sapor seul, monté sur un cheval, s'enfuit avec peine, gagnant le territoire du pays des Perses.

Digitized by Google

Alors les messagers partis des trois détachements avec la nouvelle de la victoire se rencontrèrent. Excepté Pakas, qui seul tomba dans un des combats, tous étaient sains et saufs. Ce fut Dieu qui accorda cette victoire. Les Arméniens portèrent la dévastation dans le territoire de la Perse jusqu'à la contrée qu'on nomme Khardizan. Ils s'emparèrent d'immenses trésors, de grandes richesses, de beaucoup de butin, d'armes et d'ornements, en un mot ils s'enrichirent outre mesure.

CHAPITRE XXIII.

Méroujan Ardzrouni se révolte contre Arschag, roi des Arméniens; il passe chez le roi des Perses, Sapor, et commence à susciter la guerre; il renie Dieu et cause de grandes calamités au pays des Arméniens.

En ce temps-là, Méroujan Ardzrouni, un des grands satrapes, se révolta contre le roi des Arméniens, vint se présenter à Sapor, roi des Perses, et, prêtant serment entre ses mains, il lui jura fidélité comme son vassal pour toujours. Avant tout, il renia la [vraie] vie qu'il avait en Dieu, car, ayant abandonné la foi chrétienne, il renonça au nom de chrétien et embrassa la religion du mazdéisme (1), c'est-à-dire celle des Mages; il se prosterna devant le Soleil et le Feu, en confessant que les [vrais] dieux sont ceux que le roi des Perses adore. Après quoi, il conclut le pacte suivant avec Sapor, roi des Perses. Si Sapor parvenait à triompher des Arméniens et à conquérir leur territoire, et si lui, Méroujan, venait à rentrer dans son pays et dans ses propres domaines, alors il serait le premier à construire dans sa propre maison un *artouschan* (2), c'est-à-dire une maison pour adorer le feu. Il jura par la mort et la vie, promettant d'accomplir ce qu'il disait en paroles. Alors on organisa une armée plus nombreuse que la première, à la tête de laquelle on plaça le traître Méroujan, pour envahir le pays des Arméniens. Sous la conduite de Méroujan, les Perses incendièrent et dévastèrent l'Arménie tout entière; on foulait [les hommes] aux pieds des éléphants; on accrochait les femmes au timon des chariots, et on massacrait tous les habitants des provinces septentrionales de l'Arménie.

Le roi Arschag était encore dans les contrées inférieures du canton d'Ankegh, à Oudesd, quand les troupes perses détruisirent, saccagèrent et dévastèrent les régions méditerranéennes. Le général arménien, Vasag, se hâta aussitôt de réunir ses troupes; mais ce qu'il parvint à rassembler n'était qu'un corps d'élite de dix mille cavaliers armés de toutes pièces. Il voulait, à leur tête, atteindre les Perses. Aussitôt que les généraux de l'armée du roi des Perses apprirent que le général arménien, Vasag, était occupé à rassembler ses troupes, ils s'emparèrent du peu de gens qui restaient dans le pays et partirent en toute hâte pour la Perse, en les emmenant avec eux en captivité. Cependant Vasag le Mamigonien se mit à leur poursuite et les atteignit quand ils étaient encore sur le territoire de l'Adherbeidjan. Les troupes perses, abandonnant les captifs, s'enfuirent avec Méroujan. Après avoir délivré des prisonniers en grand nombre, les Arméniens retournèrent tranquillement auprès du roi Arschag.

CHAPITRE XXIV.

Méroujan engage le roi des Perses, Sapor, à continuer la guerre; il sert de guide à Sapor. Méroujan envahit l'Arménie; il s'empare des ossements des rois Arsacides. Le général Vasag, après avoir triomphé de l'ennemi, reprend ces ossements.

Après cela, le traître Méroujan s'efforçait d'entretenir la haine violente du roi des Perses, Sapor, contre le roi Arschag. Sapor rassembla de nouvelles troupes, et envoya des émissaires pour épier les mouvements du roi Arschag. Tandis que ce dernier, à la tête de ses troupes, attendait l'arrivée des Perses sur le territoire d'Adherbeidjan, ceux-ci, sous la conduite de Méroujan, firent une incursion dans l'Arménie par un autre côté. Car le roi des Perses, Sapor, avec son armée innombrable, passant par Aghdsnik, par le grand Dzop, par Ankegh-doun, par le canton d'Andsid, par Dzop de Schahé, par le district de Mzour, par Taranagh et par Egéghiatz, se répandit comme un torrent violent, en ravageant les territoires de ces cantons. On brûlait, on pillait, on passait au fil de l'épée une multitude d'hommes, on attachait aux timons des chariots des femmes et des enfants, on foulait les autres sous les herses, on jetait une immense quantité d'hommes aux pieds des éléphants et on emmenait en captivité un grand nombre de jeunes gens. Un nombre considérable de châteaux forts et de forteresses furent rasés. Après s'être emparés de la grande ville de Tigranocerte,

(1) *Mazdezn* est la transcription arménienne du mot zend *mazdayasna*, qui veut dire « adorateur d'Ahaura-Mazda ou Ormuzd. »

(2) Mot zend signifiant « temple du feu ».

Digitized by Google

(Dikranaguerd), située dans le district d'Aghdsnik, gouvernée par le ptieschkh, les Perses la démantelèrent. Ayant emmené en captivité quarante mille familles, ils prirent le chemin du canton du grand Dzop : ils s'emparèrent de quelques-uns des châteaux, mais il en resta d'autres dont ils ne purent se rendre maîtres. Ils allèrent mettre le siége devant le château fort d'Ankegh, qui était dans le district d'Ankegh-doun, parce que là se trouvaient plusieurs tombeaux des rois arméniens de la race des Arsacides, et des trésors entassés et accumulés par les anciens, depuis un temps immémorial. Mais, comme ce château était imprenable, ils ne parvinrent pas à s'en emparer, et ils furent forcés de lever le siége et de s'en aller. C'est ainsi qu'ils durent renoncer à conquérir beaucoup d'autres châteaux forts dont ils ne purent s'emparer. Il n'y eut que l'inaccessible château d'Ani, situé dans le district de Taranagh, qui, par suite des intrigues du traître Méroujan, ouvrit ses portes aux Perses. Dès que ceux-ci eurent escaladé les murailles, ils s'empressèrent de les démanteler et d'en faire descendre les immenses trésors renfermés dans le château. En ouvrant les tombeaux des premiers rois arméniens, des vaillants Arsacides, ils enlevèrent leurs ossements et les emportèrent comme trophées. Un seul tombeau celui du roi Sanadroug, résista à leurs efforts, à cause de sa construction forte, solide, immense, et qu'on aurait cru fabriquée par des géants et avec un art parfait. Ayant quitté ce lieu, ils s'éloignèrent et ils ravagèrent tous les pays par où ils passaient. Ils se dirigèrent ensuite vers les contrées de Pasen, pour attaquer par derrière les troupes du roi des Arméniens.

Sur ces entrefaites, arriva un messager vers le roi Arschag avec cette funeste nouvelle : « Tandis qu'assis dans l'Adherbeidjan, tu attends que l'ennemi t'attaque par devant, le voilà qui dévaste par derrière notre pays tout entier et il va bientôt t'attaquer toi-même. » A cette nouvelle, le roi des Arméniens Arschag et son général Vasag passèrent aussitôt en revue leurs troupes. A ce moment, le général Vasag n'avait à sa disposition que soixante mille hommes, braves guerriers, animés d'un même sentiment et d'une même volonté pour la guerre, prêts à combattre pour leurs femmes et pour leurs enfants, décidés à sacrifier leur vie pour leur patrie, pour leur église et ses serviteurs, pour la foi en Dieu, et pour leurs maîtres, les souverains arsacides. Il arriva même que beaucoup de gens enlevèrent de leurs sépultures les restes des rois qui étaient morts, et s'exilèrent volontairement avec ces saintes dépouilles.

Le sbarabed Vasag, laissant le roi Arschag avec ses serviteurs dans un lieu inaccessible du pays des Mèdes (Mar), se mit en marche, et, à la tête de ses soixante mille hommes, il arriva dans la province d'Ararat, centre de l'Arménie, où il trouva les troupes perses, nombreuses comme les grains de sable sur les bords de la mer, et campées aux environs de cette province. Vasag, avec sa troupe, attaqua brusquement pendant la nuit le camp du roi des Perses, passa au fil de l'épée presque toutes les troupes de l'ennemi, le roi excepté, qui seul, à cheval, s'échappa avec peine. Il poursuivit quelques fugitifs qui avaient échappé au massacre jusqu'aux frontières de leur pays, et s'empara d'un riche butin. Après ce grand carnage, les Arméniens délivrèrent les ossements de leurs rois des mains des Perses, qui les emportaient dans leur pays. « Nous emportons, disaient-ils, d'après leur coutume païenne, les ossements des rois des Arméniens avec nous, pour que la gloire, la fortune et la valeur de ces rois passent avec leurs dépouilles dans notre pays. » Vasag délivra aussi tous les captifs arméniens. Quant aux ossements des rois, il les fit ensevelir dans un village de la province d'Ararat, nommé Aghdskh, et situé dans un des plus tortueux et inaccessibles défilés de la grande montagne d'Arakadz. Après cela, Vasag commença à rétablir l'ordre dans le pays, et à réparer les ravages produits par l'ennemi et par l'incendie.

Le traître Méroujan, cette fois encore, échappa avec le roi des Perses par la fuite. Dès lors, le roi Arschag, de concert avec le général Vasag, prit grand soin de la défense de son pays, en surveillant les frontières de l'Arménie jusqu'au dernier jour de leur vie.

CHAPITRE XXV.

Le roi Arschag tente une invasion en Perse; il attaque le camp du roi Sapor à Thavresch, et le met en déroute.

Arschag, roi des Arméniens, ayant rassemblé auprès de lui des troupes nombreuses comme le sable, marcha contre la Perse. Vasag, qui avait convoqué comme auxiliaires les Huns et les Alains, alla rejoindre Arschag à la tête de son corps d'armée. En même temps, le roi des Perses, accompagné de toutes ses troupes, se porta de son côté contre les Arméniens, et se dirigea vers leur pays. Mais les Arméniens entrèrent en grande diligence dans l'Adherbeidjan, où ils trouvèrent le camp du roi des Perses, assis à Thavresch.

Le sbarabed Vasag, avec ses deux cent mille

Digitized by Google

hommes, attaqua le camp des Perses. Le roi seul put s'échapper, monté sur un cheval. Tout le camp ennemi fut pris par les Arméniens qui y firent un immense butin. Ils massacrèrent la plus grande partie des troupes perses. Après quoi, ils portèrent la dévastation dans tout le pays d'Adherbeidjan, en le saccageant de fond en comble, et en emmenant en captivité des populations aussi nombreuses que les étoiles [du ciel]. Après avoir passé le reste des habitants au fil de l'épée, les Arméniens prirent grand soin de garder les frontières de leur pays avec la plus grande vigilance.

CHAPITRE XXVI.

Vin le Perse, avec quatre cent mille hommes, essaye d'envahir l'Arménie; il est vaincu par les troupes arméniennes.

Après cela, Sapor, roi des Perses, envoya contre Arschag, roi des Arméniens, Vin, à la tête de quatre cent mille hommes. Aussitôt arrivé dans le pays, ce dernier lança ses troupes sur toute la surface du territoire de l'Arménie. Le roi Arschag, averti de cette invasion, alla attaquer l'armée perse, dont il détruisit la plus grande partie, en chassant devant lui le reste des fugitifs jusqu'aux frontières de la Perse. Revenant sur leurs pas, les Arméniens occupèrent le lieu du combat.

CHAPITRE XXVII.

Le général perse, Antigan, s'avance avec une armée de quatre cent mille hommes, pour dévaster l'Arménie; le sbarabed arménien, Vasag, va à sa rencontre, à la tête de cent vingt mille hommes, et le défait, ainsi que son armée.

Après cela, le roi des Perses, ayant réuni une armée d'élite et de bons guerriers au nombre de quatre cent mille hommes, l'expédia sous le commandement du général Antigan contre le roi des Arméniens, pour s'emparer de son royaume et le livrer à la dévastation et à l'incendie. Antigan arriva et fit irruption en Arménie. Le sbarabed arménien, Vasag le Mamigonien, alla à sa rencontre avec cent vingt mille hommes. Il défit Antigan, battit son armée de sorte que personne n'échappa, et, après avoir pris tous les bagages de l'ennemi, il s'établit sur le champ de bataille.

CHAPITRE XXVIII.

Hazaravoukhd, un des satrapes perses, est envoyé par le roi Sapor à la tête de huit cent mille hommes pour envahir l'Arménie. Vasag, avec cent dix mille hommes, va à sa rencontre, et le défait lui et son armée, sur le territoire d'Aghdsnik.

Hazaravoukhd, un des généraux perses, fut envoyé avec la mission d'incendier, de ravager et de ruiner le pays des Arméniens de fond en comble. Se dirigeant vers le district d'Aghdsnik, il se préparait à répandre ses troupes dans l'Arménie entière et dans tout son territoire. Mais Vasag, s'étant porté à sa rencontre, le défit entièrement et chassa devant lui le reste des fugitifs qui s'enfuirent en Perse. Hazaravoukhd fut tué pendant le combat.

CHAPITRE XXIX.

Témavount Vécémagan, avec une armée de neuf cent mille hommes est envoyé par Sapor, roi des Perses, contre Arschag, roi des Arméniens: le général arménien Vasag le bat avec toute son armée.

Ensuite, arriva en Arménie Témavount Vécémagan, de la race de Kavous (Gavosagan), envoyé par Sapor, roi des Perses, avec une armée de neuf cent mille hommes pour livrer bataille aux Arméniens. Les troupes arméniennes se préparèrent à l'attaque, ayant à leur tête le général Vasag, et se portèrent à la rencontre de l'ennemi pour lui offrir le combat. L'armée perse fut vaincue et tourna le dos. Le carnage que fit Vasag dans les rangs des Perses fut immense; il n'épargna personne. Il tua Vécémagan qui se tenait au milieu de son armée. Quant à ceux qui échappèrent au massacre, les Arméniens les poursuivirent loin de leurs frontières.

CHAPITRE XXX.

Vahridch, à la tête d'une armée de quatre millions d'hommes (?), fond sur le roi Arschag. Il est défait avec toute son armée par le général arménien Vasag.

Ensuite on vit arriver Vahridch, [fils] de Vahridch, avec une armée de quatre millions (?) de Perses, envoyée par le roi Sapor en Arménie, pour ravager ce pays et le détruire entièrement. Les Perses atteignirent un lieu nommé Makhasian. Le général Vasag les rencontra avec quarante mille hommes, les battit, fit un massacre des plus sanglants et n'épargna personne. Dans ce combat, Vahridch fut tué. Après cela, les troupes arméniennes surveillèrent les frontières de leur pays.

CHAPITRE XXXI.

Koumant Sapor se vante en présence de Sapor, roi des Perses, [de conquérir l'Arménie]. Il marche à

Digitized by Google

à tête de neuf cent mille hommes; il est défait et chassé honteusement du pays des Arméniens.

Après cela, Koumant Sapor, se vantant [de sa valeur] en présence du roi Sapor, fut envoyé par ce dernier [en Arménie], avec neuf cent mille hommes, et, ayant pris pour guide le traître Méroujan, de la famille des Ardzrouni, Arménien d'origine, il pénétra en Arménie, dont les frontières étaient généralement mal défendues. Les Perses se répandirent sur toute l'étendue de l'Arménie, où ils ramassèrent du butin et ravagèrent le pays tout entier. Le général arménien Vasag, ayant préparé [les siens], marcha contre eux; il atteignit le détachement du roi et fondit sur lui. Koumant Sapor fut le premier que tua Vasag; après quoi les Arméniens, se répandant dans la plaine, massacrèrent les Perses jusqu'au dernier. Méroujan le traître parvint seul à s'enfuir, monté sur un cheval, et se sauva en Perse.

CHAPITRE XXXII.

Téhgan, chef de race, envoyé avec de nombreuses troupes par Sapor, roi des Perses, contre Arschag, roi des Arméniens, est défait par Vasag, général des Arméniens.

Après cela, Sapor, roi des Perses, rassembla ses troupes; il réunit une armée aussi nombreuse que les sables de la mer, armée de piques, au nombre de quatre millions (?) d'hommes. Téhgan, chef de race, qui était parent des généraux arméniens, c'est-à-dire des Mamigoniens, fut envoyé par Sapor en Arménie. Il trouva que les Arméniens veillaient attentivement et qu'ils étaient prêts à livrer combat. Le général Vasag, à la tête de soixante-dix mille combattants, rencontra les Perses, les battit et les obligea à prendre la fuite devant lui. Téhgan, chef de race, parent de Vasag, fut tué par ce dernier. Méroujan Ardzrouni, qui lui servait de guide, échappa seul par la fuite.

CHAPITRE XXXIII.

Sourèn Pahlav, avec une nombreuse armée, est défait comme ses prédécesseurs.

Cependant Sapor, roi des Perses, rassembla de nouveau des troupes, organisa et forma plusieurs légions de braves combattants avec un nombre considérable d'éléphants, qu'il confia à Sourèn Pahlav, parent d'Arschag, roi des Arméniens, sous la conduite de Méroujan; et il les envoya combattre les Arméniens. Le général arménien Vasag le rencontra avec trente mille hommes, fit un carnage horrible des troupes perses, et attaquant face à face Sourèn, il le tua. Toutefois Méroujan parvint [encore] à prendre la fuite.

CHAPITRE XXXIV.

Abagan Vécémagan prend parti dans cette guerre; il n'est pas plus heureux que ses prédécesseurs.

Après Sourèn, Vécémagan parut à la tête d'une immense armée guidée par Méroujan. Il était envoyé par Sapor, roi des Perses, en Arménie, pour conduire la guerre. Le sbarabed arménien Vasag fut chargé de se porter à sa rencontre. Il attaqua Abagan Vécémagan et ses troupes, les défit complétement, et personne ne put échapper. Méroujan le traître put seul s'enfuir.

CHAPITRE XXXV.

Zig, chef des secrétaires de Sapor, roi des Perses, envoyé par ce dernier avec une armée nombreuse en Arménie, périt comme ses prédécesseurs.

Après cela, Sapor, roi des Perses, envoya Zig (1), son premier secrétaire, pour faire la guerre aux Arméniens; il lui donna pour guide Méroujan. Son armée se composait de cohortes et de légions aussi nombreuses que le sable de la mer. Ayant pénétré en Arménie, le général arménien, Vasag, rencontra l'ennemi et lui livra le combat; après avoir tué Zig, il massacra une partie de ses troupes, l'autre fut obligée de prendre la fuite. Cette fois encore, on ne parvint pas à s'emparer de Méroujan.

CHAPITRE XXXVI.

Sourèn le Perse veut continuer la guerre après Zig; il tombe aux mains de Vasag et périt avec ses troupes.

Après la mort de Zig, Sourèn le Perse fut envoyé [en Arménie] par Sapor, roi des Perses. Il vint à la tête de six cent mille combattants pour présenter le combat au roi des Arméniens, Arschag; il avait encore Méroujan pour guide. Alors Vasag, sbarabed arménien, réunit toutes les troupes satrapales, et, pendant la nuit, il s'introduisit à pied dans le camp ennemi, l'épée à la main, avec dix mille combattants d'élite. On y fit

(1) Ammien Marcellin (XXVII, 12), en parlant du siége d'Artogérasse, dit que cette expédition était confiée à deux Arméniens transfuges, Cylax et Artaban. Or, au ch. 54, qu'on lira plus loin, Faustus dit que l'un des chefs de l'armée perse, chargé d'assiéger Artaguers (Artogérasse), s'appelait Zig; on peut donc supposer que Cylax et Zig sont un même personnage dont le nom aura été altéré par Ammien Marcellin ou par les copistes de son Histoire.

Digitized by Google

un horrible carnage; Sourèn le Perse fut pris et amené en présence du roi Arschag, qui donna ordre de l'assommer à coups de pierres. Quant à Méroujan, il put encore s'échapper par la fuite.

CHAPITRE XXXVII.

Herevschoghoum, envoyé par le roi des Perses, avec neuf cent mille hommes, en Arménie, donne aux Arméniens une nouvelle occasion de triompher de leurs ennemis.

Herevschoghoum alla à son tour porter la guerre en Arménie. Lui aussi était parent du roi des Arméniens. Vasag, après avoir préparé et armé toutes ses légions, s'avança à la rencontre des Perses, les contraignit à prendre la fuite, en les chassant devant lui. Herevschoghoum et Méroujan prirent la fuite.

CHAPITRE XXXVIII.

Alanozan (Aghanaïozan), à la tête de quatre millions (?) d'hommes, marche sur l'ordre du roi des Perses pour combattre le roi des Arméniens; il est vaincu par Vasag.

Aghanaïozan, de la race de Pahlav et de la famille des Arsacides (1), se fit fort en présence de Sapor, roi des Perses, d'envahir le territoire de l'Arménie. Arschag, roi des Arméniens, prévenu à temps de son invasion, confia ses troupes au sbarabed arménien, Vasag. Le roi plaça tous les satrapes arméniens sous le commandement de ce dernier et les envoya à la rencontre de l'armée perse. Vasag vainquit et repoussa ce qui restait d'ennemis dans le pays des Perses. Puis, revenant sur ses pas, il organisa la défense des frontières de l'Arménie.

CHAPITRE XXXIX.

Le grand satrape Poïégan, avec ses quatre cent mille hommes, est exterminé par le sbarabed arménien, Vasag.

Après cela, Poïégan, grand satrape perse, entra avec quatre cent mille hommes dans l'Adherbeidjan, afin d'envahir l'Arménie. Vasag, lui barrant le chemin avec son armée, battit les troupes perses et tua Poïégan à Thavresch. Il mit le feu au palais du roi des Perses, et, ayant trouvé le portrait de ce prince, il en fit une cible et lui décocha des flèches. Méroujan, qui était venu avec les Perses, parvint seul à s'enfuir.

(1) Ce personnage est mentionné par Moïse de Khorène. (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 34). Toutefois les faits racontés par l'Hérodote arménien, sont en complet désaccord avec le récit de Faustus. Selon Moïse de Khorène, Arschag prit la fuite dès qu'il apprit l'arrivée de Alanaozan Pahlavig dans ses États, car il était abandonné de la plupart des satrapes qui s'allièrent au général de l'armée perse et se rendirent volontairement auprès de Sapor. Celui-ci les combla d'honneurs et les renvoya dans leur patrie. C'est alors, dit Moïse de Khorène, qu'Arschag envoya un message à Alanaozan pour l'engager à cesser de le poursuivre, mais celui-ci refusa d'accueillir ses propositions.

CHAPITRE XL.

Vatchagan, à la tête d'une armée de cent quatre-vingt mille hommes, marche à la conquête de l'Arménie; il est mis en fuite avec ses troupes par le sbarabed Vasag.

Vatchagan, un des satrapes perses, fit irruption en Arménie à la tête d'une armée de cent quatre-vingt mille combattants. Le général arménien, Vasag, laissant le roi Arschag dans le château fort de Tarioun, se mit en marche avec toutes les troupes arméniennes, et fondit sur le camp de Vatchagan. Il tua Vatchagan et fit un immense massacre dans le camp ennemi. Méroujan seul, qui était venu comme guide, se sauva avec un petit nombre de combattants.

CHAPITRE XLI.

Meschgan fait une invasion en Arménie avec trois cent cinquante mille hommes. Il est vaincu par Vasag et par les troupes arméniennes.

Un satrape perse, nommé Meschgan, se mit en route pour présenter le combat au roi Arschag. Le général Vasag dirigea ses troupes contre lui. Des deux côtés on s'attaqua avec une grande impétuosité. L'armée arménienne triompha des troupes perses et en fit un tel carnage que personne ne put s'échapper. Meschgan lui-même fut tué, mais Méroujan parvint à s'enfuir.

CHAPITRE XLII.

Maroudjan, à la tête de six cent mille hommes, venus contre le roi Arschag, sont battus et exterminés par le sbarabed Vasag.

Un grand satrape, appelé Maroudjan, vint livrer combat aux Arméniens. Il pénétra dans le centre de l'Arménie, à la tête d'une armée de six cent mille combattants. Ce satrape avait pris pour guide Méroujan Ardzrouni. Vasag, avec les troupes arméniennes, rencontra l'armée perse, la défit et tua Maroudjan. Méroujan s'échappa seul.

Digitized by Google

CHAPITRE XLIII.

Le chef des Zïntag, à la tête d'une armée de neuf cent mille hommes, fond sur le roi d'Arménie; il est défait avec ses troupes par le général Vasag.

Un certain chef des Zïntag se chargea du commandement des troupes du roi des Perses, et envahit le territoire d'Adherbeidjan. Le général arménien, Vasag, se hâta d'aller à sa rencontre. Pendant la nuit, il fondit sur le camp des Perses, passa ces derniers au fil de l'épée et tua le chef des Zïntag au milieu du camp. Le traître Méroujan parvint encore à s'enfuir.

CHAPITRE XLIV.

Le prince royal Bab, possédé par les dev, commet des abominations.

Bab, fils d'Arschag, avait pour mère Pharandzêm, originaire de Siounie et veuve de Knel, tué par le roi Arschag, qui prit pour épouse la femme de sa victime. C'est de cette Pharandzêm qu'il eut un fils nommé Bab. Aussitôt après la naissance de l'enfant, son père, qui était un impie et ne craignait pas Dieu, le voua aux *dev* (1). A la suite de cela, l'enfant fut possédé par les *dev*, qui le dirigèrent d'après leur volonté. Quand il devint grand, il se livra au péché, à l'adultère, à la sodomie et à toutes sortes d'abominations; c'était en outre un homme très-efféminé.

Sa mère, avertie de ces abominations et ne pouvant plus supporter cette mauvaise renommée, dit au chambellan de son fils de l'appeler dans la chambre de Bab, quand celui-ci ferait entrer chez lui ceux avec qui il était en liaison coupable. Le jeune homme était déjà dans son lit et avait fait mander ses compagnons de débauche, quand il vit entrer brusquement sa mère qui se plaça devant lui. Le jeune prince se mit alors à gémir et à se lamenter, en disant à sa mère : « Lève-toi, et va-t-en, je ne puis plus supporter ta présence et je mourrai si tu restes dans cette chambre. » Sa mère lui répondit : « Non, je ne quitterai pas cette chambre ; » mais lui continua à se plaindre et à gémir encore plus fort. C'est alors que Pharandzêm vit de ses propres yeux des serpents blancs qui s'enroulaient autour des pieds du lit et se tordaient sur le jeune Bab pendant qu'il restait couché. [Cependant le prince] ne cessait de gémir et d'appeler ses jeunes compagnons de débauche. Alors Pharandzêm se rappela ce qui s'était passé, lors de la naissance de son fils, quand son père le voua aux *dev*. Elle comprit que c'étaient bien eux, qui sous la figure des serpents se tordaient sur [le corps de] son fils. Fondant alors en larmes, elle dit : « Malheur à moi, ô mon fils! tu es sous la puissance des *dev*, et je n'en savais rien. » Après avoir prononcé ces mots, elle se leva et s'en alla, laissant son fils assouvir sa passion. C'est ainsi que, possédé par les *dev*, Bab, fils d'Arschag, ne discontinuait pas de commettre des abominations tous les jours de sa vie jusqu'à son avénement au trône, et depuis jusqu'à sa mort (1).

(1) Les *dev* étaient des génies malfaisants selon l'ancienne religion des Perses (Burnouf, *Comm. sur le Yaçna*, t. I, p. 8). — Cf. Émin, *Rech. sur le pagan. arm.*, page 27 de la trad. fr. — On verra quelques lignes plus bas que les *dev* prenaient la forme de serpents blancs pour tourmenter leurs victimes. Il n'y a donc pas de doutes à avoir sur le rôle des *dev* dans la mythologie arménienne, puisque Faustus nous révèle ici un fait fort intéressant, qui confirme le Zend-Avesta (Vendidad-Sadé, dans le Zend-Avesta, t. I, part. II, p. 305, éd. Anq. Duperron), et ce qu'avance M. Émin, touchant les mauvais esprits qu'il considère comme les agents d'Ahriman, bien que cette divinité ne soit pas mentionnée dans les auteurs arméniens comme faisant partie de leur Panthéon. Le nom d'Ahriman, corrompu en celui de Kharaman, est devenu chez les Arméniens le nom du serpent et du Diable (History of Vartan, by Elisæus, éd. Neumann, page 84, note 9). — Cf. aussi A. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, t. I p. 133, et note 3.

CHAPITRE XLV.

Saguesdan, grand-maître de la garde-robe du roi Sapor, est envoyé par ce dernier en Arménie; il est mis en fuite par le général arménien, Vasag.

Après cela, le roi des Perses, Sapor, rassembla ses troupes, au nombre de quatre cent mille hommes, et les ayant placées sous le commandement du grand-maître de la garde-robe, Saguesdan, il les envoya en Arménie. Dès qu'elles furent arrivées dans ce pays, ces troupes se répandirent dans tout le royaume d'Arménie. Alors les principaux satrapes arméniens se réunirent à un rendez-vous donné, où ils décidèrent que le roi Arschag ne devait point prendre part personnellement au combat qui allait se livrer. Après cela, le général arménien Vasag, de concert avec tous les grands et les principaux satrapes de la Grande-Arménie, fit essuyer aux troupes perses une défaite complète. Il tua Saguesdan, grand-maître de la garde-robe. Méroujan Ardzrouni seul s'échappa par la fuite.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 38 et suiv.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

Schabesdan, grand-maître de la cour, venu avec une armée de cinq millions (?) d'hommes en Arménie, est entièrement défait par les troupes arméniennes.

Schabesdan, grand-maître de la cour, qui était venu à la tête d'une armée de cinq millions (?) d'hommes, se préparait à pénétrer dans l'intérieur de l'Arménie. Cependant le général arménien, Vasag, après avoir rassemblé les légions arméniennes, se mit à leur tête et se porta à la rencontre des Perses, qu'il massacra tous, y compris Schabesdan, grand-maître de la cour de Perse. Méroujan fut le seul qui se sauva par la fuite.

CHAPITRE XLVII.

Le grand-maître de la garde-robe des Mages, avec cent quatre-vingt mille hommes, livre bataille au roi des Arméniens; il est défait comme ses prédécesseurs.

Après cela, le grand-maître de la garde-robe des Mages, avec cent quatre-vingt mille combattants, vint livrer bataille au roi des Arméniens, Arschag. En un lieu [désigné], se réunirent les troupes arméniennes et le sbarabed Vasag qui avait été jadis le nourricier du roi Arschag. Quoiqu'ils eussent mis beaucoup de diligence dans leur marche, ils ne purent cependant parvenir que jusqu'à Maghkhazan. Ce fut dans cet endroit que les deux armées se heurtèrent; les Perses furent vaincus et prirent la fuite devant Vasag et les troupes arméniennes. Le grand-maître de la garde-robe des Mages fut tué, et l'armée entière qu'il commandait fut massacrée. Méroujan seul, monté sur un coursier fougueux, put échapper au massacre.

CHAPITRE XLVIII.

L'intendant général des vivres, avec neuf cent mille hommes, arrive pour combattre les troupes du roi des Arméniens; il est défait par eux et le général Vasag, à Saghamas.

L'intendant général des vivres du roi des Perses vint à la tête d'une armée de neuf cent mille hommes à Saghamas, dans le canton de Gordjekh. Ayant assis son camp dans un lieu inaccessible, il se préparait à livrer combat à Arschag, roi des Arméniens. Alors arriva le général arménien, Vasag, avec dix mille combattants d'élite, et il se tint en embuscade aux environs du camp. La nuit venue, il fondit sur le camp [ennemi] et fit passer tout le monde au fil de l'épée, de sorte que personne ne put s'enfuir. Méroujan qui, à ce moment, était loin de l'armée, s'enfuit seul.

CHAPITRE XLIX.

Mérigan, avec quatre cent mille hommes, présente le combat au roi des Arméniens; il est défait par Vasag et par les troupes arméniennes.

Enfin un certain Merigan arriva en Arménie à la tête d'une nouvelle armée perse. Il vint avec quatre cent mille hommes pour livrer combat à Arschag, roi des Arméniens. De leur côté, les troupes arméniennes, ayant à leur tête le général Vasag, fondirent sur l'ennemi comme des lions furieux, massacrèrent les Perses, et tuèrent Mérigan. Cette fois encore Méroujan put s'échapper par la fuite.

CHAPITRE L.

Désorganisation du royaume d'Arménie. Plusieurs satrapes arméniens se révoltent et passent du côté de Sapor, roi des Perses; affaiblissement du royaume d'Arménie.

Pendant trente-quatre ans, l'Arménie soutint la guerre contre le roi des Perses; des deux côtés on se sentait fatigué, harassé et épuisé. C'est alors qu'on vit les grands quitter un à un le camp du roi des Arméniens et se disperser, en abandonnant leur maître Arschag. Ce furent les principaux satrapes qui donnèrent l'exemple de cette désertion : en premier lieu le ptieschkh d'Aghdsnik, le ptieschkh de Norschiragan, ceux de Mahguerdoun, de Nihoragan et de Tassendré, de concert avec tous les satrapes d'Aghdsnik, avec le corps des troupes et toute la population de cette province. Ils abandonnèrent le roi Arschag, et vinrent se présenter à Sapor, roi des Perses. Ils se hâtèrent de se retrancher dans [leurs domaines] du côté de l'Arménie, de l'autre côté de la muraille, nommé Dzoraï, et y pratiquèrent des portes. De cette manière, ils séparèrent entièrement leur pays de l'Arménie.

En second lieu, c'était le ptieschkh de Koutar (Koutor), puis le seigneur du canton de Dzoraï, le seigneur du district de Goghp et avec eux celui de Kartmanadzor, [enfin] tous ceux dont les domaines se trouvaient de leur côté ou confinaient aux domaines des premiers, ou bien étaient situés dans leurs alentours; tous abandonnèrent Arschag, roi des Arméniens, et allèrent se présenter au roi des Perses, Sapor. La province d'Artsakh, le district des Demori, le pays de Gortik, tous célèbres par leur position inattaquable, se révoltèrent contre Arschag. Ensuite le seigneur du canton de Gortik alla se présenter au roi des Perses.

Digitized by Google

Après cela, le pays de Mar, qui est au delà de l'Adherbeïdjan, se révolta contre le roi d'Arménie et se rendit indépendant. Il refusa de reconnaître son autorité, et son exemple fut suivi par le pays de Gasp. Saghamoud, seigneur d'Andsit, de concert avec le prince du grand Tzop, abandonnèrent aussi Arschag, et allèrent trouver l'empereur grec. [A la suite de tous ces événements], les régions méditerranéennes [de l'Arménie] commencèrent à concevoir de la défiance pour leur roi et à se détacher de son obéissance, en refusant de prendre part à aucune de ses entreprises. C'est ainsi que le pouvoir royal s'affaiblit considérablement.

Vahan, frère du sbarabed Vasag, de la maison des Mamigoniens, séduit par son neveu (fils de sa sœur) Méroujan Ardzrouni, se révolta aussi contre Arschag, roi des Arméniens, et se rendit auprès du roi des Perses, Sapor. Pour gagner entièrement les bonnes grâces de ce dernier, Vahan renia la [vraie] vie en Jésus-Christ et consentit à confesser la religion des Mages, c'est-à-dire à adorer le Feu, l'Eau, et le Soleil, et à renier la foi chrétienne, dans laquelle il était né. Il entra dans les bonnes grâces du roi des Perses, l'excita par ses calomnies contre le roi des Arméniens, Arschag, et contre Vasag, chef de sa propre famille, en lui rappelant la mort de Vartan, « qui, ajoutait-il, est mort à cause de toi ».

Vahan devint alors le favori de Sapor, qui lui donna pour femme sa propre sœur Ormizdtoukhd; dès lors la plus grande intimité régna entre Vahan et Sapor qui lui accorda le coussin (1) et les honneurs dont jouissaient ses ancêtres. Il investit Vahan de grands honneurs, en présence de son armée, en lui promettant beaucoup de biens. A partir de ce moment, le nombre des Arméniens commença à diminuer (2).

CHAPITRE LI.

Les satrapes restés en Arménie viennent se réunir chez le catholicos arménien Nersès, pour porter plainte contre leur roi Arschag, qu'ils abandonnent.

Alors tous les hommes du royaume d'Arménie, s'étant rassemblés, se rendirent chez le grand pontife arménien Nersès; c'étaient de grands satrapes, des chefs et des gouverneurs de provinces, des seigneurs de cantons, des intendants et des chefs de villages qui se présentèrent devant Nersès et lui dirent : « Seigneur, tu sais toi-même qu'il y a déjà trente ans, que grâce à notre roi Arschag, nous n'avons pas eu une année de repos; nous n'avons pu essuyer la sueur de notre front que par le tranchant de l'épée, et par la pointe de la lance. Nous sommes découragés, nous ne pouvons plus combattre, nous aimerions mieux faire ce qu'ont fait nos compagnons, c'est-à-dire aller chez le roi des Perses et lui rendre hommage : il ne nous reste que cela à faire, car nous sommes las de guerroyer. Si le roi Arschag a besoin de continuer la guerre avec Sapor, il n'a qu'à demander l'assistance de Vasag et de son beau-père Antov; quant aux gens de l'Arménie, dorénavant personne n'ira lui porter secours. Combattre le roi perse, ou ne pas le combattre, ne dépend que du bon plaisir d'Arschag : nous lui laissons le champ libre, cela ne nous regarde plus. »

Saint Nersès leur répondit comme on devait bien s'y attendre, et leur adressa les paroles suivantes : « Réfléchissez, pensez bien et souvenez-vous du commandement que Notre-Seigneur nous a prescrit par rapport aux serviteurs, c'est-à-dire d'obéir à ceux qui sont nos maîtres. Vous tous, qui êtes présents ici, vous pouvez rendre témoignage que vous êtes redevables de beaucoup aux rois arsacides. C'est d'eux que quelques-uns de vous ont reçu en apanage des cantons entiers, d'autres ont été nommés chefs de contrées; à ceux-ci, des villages et des bourgs considérables ont été accordés, à ceux-là, on a donné des trésors et des terres. Quoique cette abominable race des Arsacides soit coupable devant le Dieu Créateur, néanmoins elle a été tout pour vous : elle vous a tous protégés, elle vous a tirés de la boue, elle vous a tous relevés, les uns par des honneurs, les autres par le pouvoir, les troisièmes par de hautes charges. Oui, le roi Arschag est coupable devant Dieu, il est redevable d'intérêts à son Créateur, c'est-à-dire que la vengeance doit retomber sur lui; mais Dieu, par sa grande et immense miséricorde, l'a épargné, ainsi que vous, à cause de lui. Néanmoins vous voilà prêts à vous précipiter dans la servitude des idolâtres, à vous priver de

(1) De même que les seigneurs perses, les princes arméniens avaient à la Porte de Perse, leur place et leur coussin distincts. (Moïse de Khorène, III, 51, 65. — Moïse de Gaghangaïdoutz, I. II, c. 1. — Agathange, p. 593, Ed. de Venise) — Cf. Patcanian, *Essai d'une histoire des Sassanides*, page 13, § 4 de la trad. franç.

(2) Faustus est encore en désaccord complet dans ce chapitre avec Moïse de Khorène qui raconte (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 36) qu'à la mort d'Arschag, Sapor envoya une armée en Arménie sous les ordres de Méroujan. Le roi aurait donné, selon le même historien, sa sœur Ormizdtoukhd en mariage à Méroujan avec de nombreux villages et des domaines en Perse, et lui aurait même promis le trône d'Arménie, à la condition de convertir tout le pays au magisme.

Digitized by Google

la [vraie] vie en Dieu et à renier vos propres maîtres qui vous ont été donnés par Dieu même; [vous êtes prêts] à aller servir des maîtres étrangers et à rechercher leur religion sans Dieu. Est-ce que vous préféreriez par exemple aimer et accepter ces derniers et rejeter votre roi qui adore le Créateur? Supposons qu'Arschag soit le plus méchant des hommes, cependant il est adorateur de Dieu : j'admets qu'il soit pécheur, mais il est votre roi! Vous venez de me dire que, pendant des années entières, vous avez fait la guerre pour sauver vos personnes, vos âmes, votre pays, vos femmes, vos enfants, et ce qui est le plus grave encore, vos églises, les serviteurs de la foi que nous avons en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que Dieu vous a toujours accordé la victoire. Au lieu du Christ votre Seigneur, vous voulez servir le magisme et ses adorateurs; vous voulez abandonner notre Créateur et ses préceptes qui vous prescrivent de rester fidèles aux maîtres, selon la loi imposée par lui. Peut-être [à la suite de tout cela], votre Seigneur Dieu, dans sa colère, va vous détruire entièrement, vous livrer à jamais à la triste servitude des idolâtres, de sorte que ce joug pèsera à jamais sur nous. Alors vous implorerez Dieu, mais il ne vous écoutera point, car c'est de bon gré que vous serez allés en servitude chez des maîtres idolâtres et cruels, chez des hommes ignorants et sans Dieu. Une immense quantité de maux vous attend et vous ne serez pas en état de vous en débarrasser. »

Alors toute l'assemblée, réunie dans un même lieu, commença à pousser des clameurs et à vociférer, en disant : « Eh bien, allons-nous-en, rentrons chacun dans nos foyers, car nous ne sommes pas disposés à entendre de semblables paroles. » Et ils se retirèrent tous dans leurs maisons.

CHAPITRE LII.

Le roi Sapor fait en ce moment cesser la guerre avec Arschag, roi des Arméniens, et l'engage avec des promesses à conclure la paix.

Cependant le roi des Perses, Sapor, invita Arschag à venir le trouver pour conclure la paix avec lui et cimenter une amitié solide, en lui adressant des prières et des lettres accompagnées de présents. Quoique Arschag fût disposé à continuer la guerre, les troupes arméniennes refusèrent formellement de lui obéir. C'est alors [seulement] que de bon gré ou de force, il se vit contraint d'écrire une lettre de soumission au roi des Perses, Sapor, comme il convenait à un vassal de le faire vis-à-vis de son maître, et de lui envoyer des présents [comme gage] de réconciliation.

CHAPITRE LIII.

Le roi Sapor fait de nouvelles propositions à Arschag, roi des Arméniens; ce dernier se rend à son appel et meurt.

Après cela, Sapor, roi des Perses, envoya une seconde députation vers le roi des Arméniens, Arschag. Elle était chargée de lui dire : « Si moi et toi, nous sommes en paix, il faut que nous nous voyions, et que dès ce moment nous vivions comme un père et un fils. Cependant si tu persistes à ne pas venir me voir, c'est pour moi la preuve que tu cherches à entretenir la guerre entre nous. » Alors, Arschag demanda à Sapor un serment solennel pour qu'il puisse se rendre auprès de lui sans appréhension. Ce dernier fit apporter du sel et, d'après l'usage établi en Perse pour assurer l'inviolabilité du

---

Προκοπίου Καισαρέως ἱστορίαι.

..... Διὸ δὴ καὶ τὴν ἐπωνυμίαν ταύτην πρὸς Περσῶν ἔλαχεν. Ἅπαξ δὲ ἡ τῶν Ἀρμενίων ἱστορία φησὶ νόμου τοῦ ἀμφὶ τῷ λήθης φρουρίῳ παραλελύσθαι τὴν δύναμιν Πέρσαις τρόπῳ τοιῷδε.

Πόλεμός ποτε Πέρσαις τε καὶ Ἀρμενίοις ἀκήρυκτος γέγονεν εἰς δύο καὶ τριάκοντα ἔτη ἐπὶ Πακουρίου μὲν Περσῶν βασιλεύοντος, Ἀρμενίων δὲ Ἀρσάκου Ἀρσακίδου ἀνδρός. Τούτῳ τε τῷ πολέμῳ μηκυνομένῳ κεκακῶσθαι μὲν ἐς ἄγαν ἀμφοτέρους ξυνέβη καὶ διαφερόντως τοὺς Ἀρμενίους. Ἀπιστίᾳ δὲ πολλῇ ἐς ἀλλήλους ἐχόμενοι ἐπικηρυκεύεσθαι παρὰ τοὺς ἐναντίους οὐδέτεροι εἶχον. Ἐν τούτῳ δὲ Πέρσας τετύχηκε πόλεμον πρὸς ἄλλους βαρβάρους τινὰς οὐ πόρρω Ἀρ-

Procopii de bello persico, lib. I. *cap.* 5. (*Ed. Paris*, pg. 15 et *seq.* — *Ed. Bonn.* T. I. pg. 26 et *sq.*)

..... Quæ causa fuit appellationis ejusmodi (i. e. Oblivionis). Semel autem legi, quæ est de castello Oblivionis, abrogatam vim datumque laxamentum fuisse, Armeniorum monumenta fidem faciunt. Res ita contigit.

Persis aliquando bellum fuit cum Armenis inexpiabile per annos xxxij imperante illis Pacurio (l. Sapori), his Arsace ex genere Arsacidarum. Et graviter quidem utrosque, sed Armenos in primis afflixerat bellum impendio diuturnius. Eo processerat mutua diffidentia, ut neutri integrum sibi esse putarent caduceatores mittere. Interim forte accidit ut cum aliis barbaris Armeniæ accolis bellum Persæ susciperent. Hic Armeni quo suam in

Digitized by Google

serment, le fit cacheter avec une bague [sur le chaton de laquelle] était la figure d'un sanglier (1), et il l'envoya à Arschag, avec une lettre ainsi conçue : « Au cas où Arschag se refusera après un tel serment de venir me trouver, qu'il se prépare à recommencer la guerre » (2).

Les gens du pays des Arméniens, ayant appris et entendu [ces nouvelles], ne donnèrent pas de répit à Arschag ; ils le pressaient par tous les moyens d'aller se présenter devant le roi des Perses, Sapor. Alors Arschag, roi des Arméniens, accompagné du sbarabed arménien son nourricier, se mit en route non sans regret et quitta le pays des Arméniens pour se rendre en Perse, auprès du roi Sapor. Aussitôt arrivés, tous les deux, c'est-à-dire le roi Arschag et le sbarabed Vasag, furent reçus par le détachement de la garde qui se composait de nobles, et, bien qu'ils étaient surveillés, ils jouissaient toutefois de leur liberté. Cependant, le roi Sapor ayant fait venir le roi Arschag en sa présence, le reçut avec dureté comme un vassal. Le roi des Arméniens s'avoua coupable et criminel envers lui, et il fut de nouveau remis à la garde du détachement qui l'avait accompagné, pour y être surveillé.

(1) Cf. Moïse de Gaghangaïdoutz, *Hist. des Aghouank*, liv. II. ch. I. — Patcanian, *Essai d'une hist. des Sassanides*, pg. 13. §.5 de la trad. franc.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III. ch. 34, 35.

CHAPITRE LIV.

Sapor, ayant interrogé les Mages et les Chaldéens, cherche à sonder Arschag. Il le fait jeter dans le château de l'Oubli (Aniousch) et fait endurer une mort cruelle au sbarabed arménien Vasag.

Alors Sapor, roi des Perses, appela les mages, les astrologues et les Chaldéens, et leur adressa la parole en ces termes : « Plus d'une fois j'étais prêt à cimenter l'amitié la plus solide avec Arschag, roi des Arméniens ; mais lui m'a toujours méprisé. J'avais conclu avec Arschag un pacte d'alliance, et quoiqu'il m'eût juré sa foi, selon la loi chrétienne, sur ce qu'on appelle l'Évangile, il fut cependant le premier à trahir son serment. J'étais prêt à avoir mille bontés pour lui, comme un père aurait été capable de le faire pour son fils; mais il m'a payé le bien avec le mal. Supposant que ce furent les prêtres de l'église de la ville de Ctésiphon (Dispon), qui lui avaient frauduleusement fait prêter un serment pour qu'il le reniât plus tard, j'ai fait venir ces prêtres, afin de les châtier comme des criminels ; mais Mâri, le principal d'entre eux, me dit : « Nous avons fait prêter serment à Arschag avec la plus grande sincérité; s'il n'a pas été loyal, ce même Évangile le reniera à vos pieds. » Toutefois je n'ai prêté aucune attention à ce que lui et ses compagnons disaient. J'ai donné ordre de les égorger, au

---

μενίων διωκημένους διενεγκεῖν. Οἵ τε Ἀρμένιοι, ἐν σπουδῇ ἔχοντες ἐπίδειξιν ἐς Πέρσας τῆς ἐς αὐτοὺς εὐνοίας τε καὶ εἰρήνης ποιήσασθαι:, ἐσβαλεῖν ἐς τούτων δὴ τῶν βαρβάρων τὴν γῆν ἔγνωσαν, δηλώσαντες τοῦτο πρότερον Πέρσαις. Ἀπροσδόκητοί τε αὐτοὶ ἐπιπεσόντες σχεδόν τι ἅπαντας ἡβηδὸν ἔκτειναν. Ὁ τε Πακούριος τοῖς πεπραγμένοις ὑπερησθεὶς, πέμψας παρὰ τὸν Ἀρσάκην τῶν οἱ ἐπιτηδείων τινὰς, τά τε πιστά οἱ παρασχόμενος, τὸν ἄνθρωπον μετεπέμψατο. Καὶ ἐπεὶ παρ' αὐτὸν Ἀρσάκης ἀφίκετο, τῆς τε ἄλλης αὐτὸν φιλοφροσύνης ἠξίωσε καὶ ἅτε ἀδελφὸν ἐπὶ τῇ ἴσῃ καὶ ὁμοίᾳ ἔσχε. Καὶ τότε μὲν ὅρκοις δεινοτάτοις τόν τε Ἀρσάκην καταλαβὼν καὶ αὐτὸς οὐδὲν ἧσσον ὁμωμοκὼς ἢ μὴν εὔνους τε καὶ ξυμμάχους Πέρσας τε τὸ λοιπὸν καὶ Ἀρμενίους ἀλλήλοις εἶναι, αὐτίκα δὴ αὐτὸν ἐς τὰ πάτρια ἤθη ἀφῆκεν ἰέναι.

Χρόνῳ δὲ οὐ πολλῷ ὕστερον διέβαλον τὸν Ἀρσάκην τινὲς, ὡς δὴ πράγμασιν νεωτέροις ἐγχειρεῖν βούλοιτο. Οἷσπερ ἀναπεισθεὶς ὁ Πακούριος αὖθις αὐτὸν μετεπέμπετο ὑπειπὼν ὅτι δὴ αὐτῷ τὸ κοινολογεῖσθαι ὑπὲρ τῶν ὅλων ἐπιμελὲς εἴη. Καὶ ὃς οὐδέν τι μελλήσας ἐς αὐτὸν ἦλθεν, ἄλλους τε τῶν ἐν Ἀρμενίοις μα-

Persas benevolentiam, et pacis cum ipsis colendæ studium declararent, in barbarorum illorum fines prorumpere statuerunt. Cum autem de suo consilio certiores Persas fecissent, improviso impetu Barbaros sine ullo ætatis discrimine ad internecionem prope cecidcrunt. Quo facto summe lætans Pacurius, Arsacem per quosdam ex intimis data fide ad congressum invitavit, eumque, postquam advenit, prolixa humanitate dignatus, non aliter habuit quam si cum fratre parique egisset. Tum demum jusjurandum exegit sanctissimum, ipseque vicissim reddidit, Persas deinceps atque Armenos mutuam sibi benevolentiam, et in bellis auxilium præstituros. Mox in patriam dimisit.

Haud multo post quidam ad Pacurium detulerunt rebus novis Arsacem studere. Id Pacurius sibi passus persuaderi, ipsum iterum ad conferenda de summa rerum, ut aiebat, consilia advocavit. Nulla is interposita mora adfuit, cum alios Armenos bello egregios in comitatu habens

Digitized by Google

nombre de soixante-dix individus qu'ils étaient, dans une même fosse, et de passer leurs coreligionnaires au fil de l'épée. Quant à l'Évangile, sur lequel le roi Arschag a prêté serment et qui renferme l'essence de la doctrine chrétienne, je l'ai fait attacher avec des chaînes et déposer avec mes trésors. Les paroles du prêtre Màri sont gravées dans ma mémoire; je me rappelle bien ce qu'il disait : « Ne nous tuez pas, car je sais bien que l'Évangile amènera le roi Arschag à vos pieds. » — « Voilà déjà bien des prédictions de ce prêtre accomplies. Il y a déjà trente ans que nous autres Arik soutenons la guerre contre le roi Arschag, et nous ne sommes pas parvenus à remporter une seule victoire sur lui; aujourd'hui il arrive ici de sa propre volonté et sur ses propres jambes. Si j'étais sûr que dorénavant il restera fidèle et soumis au pacte [d'alliance,] je le renverrais avec beaucoup d'honneurs dans son pays. »

A cela les Chaldéens répondirent à Sapor : « Accorde-nous le jour présent [pour réfléchir], et demain matin nous te donnerons notre réponse. » Le lendemain, tous les Chaldéens et les astrologues vinrent ensemble et dirent au roi : « Maintenant que le roi des Arméniens, Arschag, est venu chez toi, comment parle-t-il, quel ton prend-il avec toi, et comment se comporte-t-il? » Le roi dit : « Il se tient sur le même rang que mes vassaux, il cherche à ressembler à la poussière de mes pieds. » Ils reprirent : « Fais ce que nous allons te dire; garde-le encore ici, et [en même temps] dépêche des envoyés en Arménie, pour qu'ils apportent de là, à peu près deux mesures de terre arménienne avec une cruche d'eau. Alors tu ordonneras de couvrir la moitié du sol de ta tente avec de la terre rapportée de l'Arménie, après quoi tu prendras le roi des Arméniens, Arschag, par la main, et, d'abord tu le mèneras à l'endroit où est ta propre terre, en lui adressant quelques paroles. Puis tu le prendras de nouveau par la main, tu le conduiras dans la partie de la tente couverte de terre arménienne, et tu feras une grande attention à ce qu'il te dira. C'est alors que tu sauras si Arschag, après avoir été renvoyé par toi en Arménie, sera fidele à l'alliance et au pacte. Mais si, sur la terre arménienne, il commence à parler avec arrogance, sache que le jour même où il touchera la terre d'Arménie, il reprendra avec toi le ton hautain d'autrefois, il renouvellera la même guerre avec toi, en entretenant ses anciennes inimitiés. »

Ayant entendu cette communication des Chaldéens, le roi des Perses envoya en Arménie, des exprès avec des chameaux d'Arabie, pour y chercher de la terre et de l'eau qui devaient servir à la divination. Peu de jours après, ils revin-

---

χιμωτάτων ἐπαγόμενος καὶ Βασίκιον, ὅσπερ αὐτῷ στρατηγός τε καὶ ξύμβουλος ἦν· ἀνδρείας τε γὰρ καὶ ξυνέσεως ἐπὶ πλεῖστον ἀφῖκτο. Εὐθὺς οὖν ὁ Πακούριος ἄμφω, τόν τε Ἀρσάκην καὶ Βασίκιον, πολλὰ ὀνειδίζων ἐκάκιζεν, εἰ τὰ ὁμωμοσμένα ἡλογηκότε οὕτω δὴ τάχιστα ἐς ἀπόστασιν ἴδοιεν. Οἱ δὲ ἀπηρνοῦντό τε καὶ ἀπώμνυον ἐνδελεχέστατα, μηδὲν σφίσιν αὐτοῖς βεβουλεῦσθαι τοιοῦτον. Τὰ μὲν οὖν πρῶτα ὁ Πακούριος αὐτοὺς ἐν ἀτιμίᾳ ἐφύλασσεν, ἔπειτα δὲ τῶν μάγων ἀνεπυνθάνετο ὅ τι οἱ ποιητέα ἐς αὐτοὺς εἴη. Οἱ δὲ μάγοι τῶν μὲν, ἀρνουμένων καὶ οὐ διαρρήδην ἐλληλεγμένων, καταγινώσκειν οὐδαμῇ ἐδικαίουν, ὑποθήκην δὲ αὐτῷ τινα ἔφραζον, ὅπως ἂν Ἀρσάκης αὐτὸς ἄντικρυς αὐτοῦ κατηγορεῖν ἀναγκάζοιτο. Τὸ γὰρ τῆς βασιλικῆς σκηνῆς ἔδαφος κόπρῳ καλύπτειν ἐκέλευον, ἥμισυ μὲν ἐκ τῆς Περσῶν χώρας, θάτερον δὲ ἥμισυ ἐκ τῆς Ἀρμενίας. Καὶ ὁ βασιλεὺς κατὰ ταῦτα ἐποίει. Τότε δὴ οἱ μάγοι τὴν σκηνὴν ὅλην μαγείαις τισὶ καταλαβόντες ἐκέλευον τὸν βασιλέα σὺν τῷ Ἀρσάκῃ τοὺς περιπάτους ἐνταῦθα ποιεῖσθαι, ἐπικαλοῦντα τοῖς τε ξυγκειμένοις καὶ ὁμωμοσμένοις λυμήνασθαι. Δεῖν δὲ αὐτοὺς τῷ διαλόγῳ παραγενέσθαι (f. περιγενέσθαι)· οὕτω γὰρ ἂν τῶν λόγων μάρτυρες ἁπάντων εἶεν. Αὐτίκα γοῦν ὁ Πακούριος τὸν Ἀρσάκην μεταπεμψάμενος

tum Basicium (l. Vasacium), quem ob fortitudinem ac prudentiam singularem, et rei bellicæ, et consilio regio præfecerat. Ambos amarulentis verbis excepit Pacurius, spretum exprobans jusjurandum, quo vix dato, incubuissent continuo ad defectionem. Infitiari illi constantissimeque tale consilium abjurare. Nihilo tamen minùs Pacurius eos in custodia primum habuit, et parum illa quidem liberali atque honesta : postea quid in ipsos esset statuendum requisivit ex Magis. Hi cum iniquum esse pronuntiassent reos diffitentes nec aperte conjunctos damnare, aggressi sunt rationem tradere, qua Arsaces accusare se ipse coram adigeretur. Ergo jubent regii tabernaculi solum obduci luto, sumpta ex agro Persico dimidia parte, ex Armenio altera. Præscriptum rex accuravit. Tum Magi tabernaculo incantato, regi denuntiant, inambulandum illic esse cum Arsace, deque facta conventis ac iuramento fraude expostulandum : oportere autem ipsos colloquio interesse; atque ita testes exstituros eorum omnium quæ essent ultro citroque dicta. Accito confestim Arsace obambulare cum eo cœpit Pa-

Digitized by Google

rent, en apportant avec eux ce qu'on leur avait ordonné de chercher. Alors le roi des Perses, Sapor, commanda de recouvrir la moitié du sol de sa tente avec de la terre apportée de l'Arménie et de l'asperger avec de l'eau provenant de ce pays, en laissant intacte l'autre moitié du sol. Il ordonna qu'Arschag, roi des Arméniens, fût amené en sa présence et que tout le monde se retirât. Sapor, prenant Arschag par la main, se mit à marcher avec lui dans sa tente de long en large. Arrivé sur la terre perse, il dit : « O Arschag, roi des Arméniens, pourquoi es-tu devenu mon ennemi? ne t'ai-je pas aimé comme un fils? ne t'avais-je pas promis ma fille pour épouse, afin de t'avoir pour fils? Néanmoins, tu t'es révolté contre moi, de ta propre volonté; tu t'es posé en ennemi vis-à-vis de moi, et voilà déjà trente années que tu soutiens la guerre contre moi. »

Le roi Arschag répondit : Oui! je suis fautif et coupable envers toi. Venu à ton secours, j'ai taillé en pièces tes ennemis et je les ai vaincus, espérant obtenir de toi une grande récompense; mais, séduit par [les paroles trompeuses de] mes ennemis, qui me conseillaient de me défier de toi, je me crus dans l'obligation de m'enfuir. Maintenant le serment que je t'ai prêté m'amène auprès de toi, et me voici en ta présence; comme ton vassal, je me livre entre tes mains. Fais de moi ce que tu voudras, et agis comme tu le trouveras bon. Tue-moi, car moi, ton vassal, je suis très-coupable, et je me reconnais criminel envers toi. »

Mais le roi Sapor, le prenant par la main, marcha de nouveau et, faisant semblant de justifier Arschag, il se dirigea vers l'endroit recouvert de terre arménienne. A peine Arschag avait-il atteint cet endroit, à peine avait-il touché la terre arménienne, qu'il commença à parler avec orgueil, et changea de ton avec arrogance, en disant : « Éloigne-toi de moi, vassal scélérat, toi qui domines tes maîtres d'autrefois; je me vengerai de toi et de tes enfants, [je tirerai vengeance de l'opprobre] de mes ancêtres et de la mort du roi Artaban (Ardevan). Car vous autres vassaux, vous voilà occupant le coussin de vos maîtres; mais je n'abandonnerai pas [mon dessein] tant que je n'aurai point repris la place [que vous occupez] »

Sapor le prit de nouveau par la main, et le conduisit encore sur la terre perse. Arschag, se repentant de ses paroles, s'inclina [devant le roi des Perses], embrassa ses genoux et regretta beaucoup d'avoir parlé de la sorte. Sapor le ramena sur la terre arménienne, et Arschag se mit à parler encore avec plus de véhémence que la première fois. Le roi des Perses l'éloigna de rechef de l'endroit, et Arschag exprima de nouveaux regrets [à cause des paroles imprudentes] qu'il venait de prononcer et se repentit encore une fois. Cependant Sapor, du matin jusqu'au soir, ne cessa pas de sonder le roi des Arméniens. Lorsqu'il se trouvait sur la terre arménienne, ce dernier devenait arrogant; mais aussitôt qu'il touchait la terre perse, il commençait à se repentir.

Sur le soir, arriva l'heure du repas du roi des Perses. Ordinairement, c'était l'usage de préparer un siége pour le roi des Arméniens sur le même divan qu'occupait le roi des Perses pendant le festin : c'était déjà une coutume du pays que les deux souverains devaient s'asseoir sur le même siége. Ce jour-là, on prépara d'abord et on arrangea les siéges pour tous les hôtes royaux, qui étaient présents; mais celui d'Arschag fut placé plus bas que tous les autres et à un endroit très-éloigné, qui était recouvert de terre arménienne. Tous les convives occupaient déjà les places qui leur étaient assignées, selon leur dignité, lorsqu'on amena le roi Arschag qu'on fit asseoir. Après avoir manifesté pendant quelques instants un sentiment d'humeur et de colère, Arschag se leva et dit, en s'adressant au roi Sapor : « Elle est à moi la place que tu occupes, ôte-toi de là pour que je puisse m'y asseoir : elle appartient de droit à notre race; [si non], arrivé dans mon

---

διαύλους ἐν τῇ σκηνῇ ξὺν αὐτῷ ἐποιεῖτο, παρόντων σφίσιν ἐνταῦθα τῶν μάγων, καὶ ἀνεπυνθάνετο τοῦ ἀνθρώπου ὅτου δὴ ἕνεκα τὰ ὁμωμοσμένα ἠλογηκὼς εἶτα Πέρσας τε καὶ Ἀρμενίους αὖθις τρίβειν ἀνηκέστοις κακοῖς ἐγχειροίη· ὁ δὲ Ἀρσάκης, ἕως μὲν ἐν τῷ χώρῳ οἱ λόγοι ἐγίνοντο οὗ δὴ χοῦς ἐκ τῆς Περσίδος ἐπέκειτο, ἀπηρνεῖτό τε καὶ ὅρκοις τοῖς δεινοτάτοις πιστούμενος ἀνδράποδον ἰσχυρίζετο εἶναι Πακουρίου πιστόν· ἐπειδὴ δὲ μεταξὺ λέγων ἐς τῆς σκηνῆς τὸ μέσον ἀφῖκτο, ἵνα δὴ κόπρου τῆς Ἀρμενίας ἐπέβησαν, ἐνταῦθα οὐκ οἶδα ὅτῳ ἀναγκασθεὶς λόγους μὲν τούτους ἐπὶ τὸ θρασύτερον

curius in tabernaculo, coram Magis interrogans, cur contra fidem juramento sancitam tentasset denuo maximis calamitatibus Persas pariter Armenosque conterere? Ac pernegavit quidem Arsaces, fidum se esse mancipium Pacurii dejerans, quamdiu ubi terra Persica suberat, sunt collocuti. Ut vero medio in sermone medium in tabernaculum ventum est, et terra Armenia calcari cœpta, illa e vestigio vi nescio qua adactus effervesce-

Digitized by Google

pays, je me vengerai cruellement de toi. » Sapor, roi des Perses, ordonna qu'on apportât [sur-le-champ] des chaînes, et qu'on les mit au cou, aux pieds et aux mains d'Arschag; qu'on l'emmenât à Antmesch (1), aussi appelé le château d'Aniousch, et qu'on l'y enfermât jusqu'à sa mort (2).

Le lendemain, le roi Sapor fit amener en sa présence Vasag le Mamigonien, sbarabed de la Grande-Arménie. Il lui fit d'amers reproches, en disant : « Eh bien, renard (car Vasag était de petite taille), c'est bien toi qui a été la cause de tant de malheurs, et qui nous as procuré une si grande somme de fatigues? C'est bien toi qui pendant tant d'années as taillé en pièces les Arik? Que feras-tu maintenant, car je vais te faire subir la mort d'un renard? » Vasag répondit à cela : « Maintenant me voyant petit comme je le suis, tu ne peux comprendre la mesure de ma grandeur, car jusqu'à présent j'étais un lion pour toi; mais actuellement tu me traites comme un renard. Cependant, tant que j'ai été Vasag, j'étais un géant; j'avais un pied sur une montagne, un autre pied sur une autre montagne; quand j'appuyais sur mon pied droit, la montagne de droite rentrait sous terre; quand j'appuyais sur mon pied gauche, c'était la montagne de gauche qui s'enfonçait sous la terre. » Sapor, roi de Perses, lui répliqua : « Eh bien, dis-moi quelles sont les montagnes que tu as ainsi enfoncées? » Vasag répondit : « Les deux montagnes! l'une c'était toi, l'autre l'empereur grec. Je vous aurais fait rentrer, toi et l'empereur des Grecs, sous la terre, si Dieu me l'avait permis, s'il ne nous avait pas abandonnés et si la bénédiction de notre père Nersès reposait sur nous. Car tant que nous avons suivi la parole et le conseil de ce dernier, nous n'avons pas cessé de te châtier cruellement. Maintenant que de notre propre chef, les yeux ouverts, nous nous sommes nous-mêmes précipités dans l'abîme, fais de moi ce que tu voudras. » Le roi des Perses donna ordre d'écorcher le général arménien, Vasag, de remplir d'herbe

(1) Antmesch en persan, et Aniousch-pert en arménien, veulent dire « château de l'Oubli ». C'est une localité dont la position n'est pas bien déterminée. Ammien Marcellin l'appelle *Agabana*, (XXVII, 12). Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 35) et Faustus placent ce château dans la Suziane ou Khoudjastan (Khouzistan). Procope le mentionne également dans son *Bell. Persic.* (liv. I, ch. 5), dont nous donnons un extrait relatif à cet événement, qu'il semble avoir emprunté à Faustus. Agathias (l. IV, p. 138) et Cédrénus (t. I, p. 356, 396) donnent au château d'Aniousch le nom de τῆς λήθης φρουρίον, ce qui est la traduction de l'arménien.

(2) Ammien Marcellin (liv. XXVII, ch. 12) raconte que le vieux roi de Perse, Sapor, se montrait aussi envahisseur à la fin de sa vie qu'au commencement de son règne. A la mort de Julien et après le traité ignominieux qui l'avait suivie, on crut à une apparence de concorde entre la Perse et les Romains. Mais bientôt foulant aux pieds ce pacte, il voulut étendre la main sur l'Arménie et réunir ce royaume à ses domaines. L'esprit public y étant contre lui, il employa la ruse et le parjure pour décider Arschag à venir le trouver, et il le fit arrêter et conduire dans un endroit écarté où on lui creva les yeux. Après quoi le roi captif fut chargé de chaînes d'argent et relégué au fort d'*Agabana*, où il fut mis à mort au milieu des tortures. Le château d'Agabana doit être la même chose que le fort d'Aniousch.

ἐξαπιναίως μεταβιβάζει, ἀπειλῶν δὲ τῷ τε Πακουρίῳ καὶ Πέρσαις οὐκ ἔτι ἀνίει, ἀλλὰ τίσασθαι αὐτοὺς ἐπηγγέλλετο ὕβρεως τῆσδε, ἐπειδὰν αὐτὸς αὐτοῦ τάχιστα κύριος γένοιτο. Καὶ ταῦτα λέγων τε καὶ νεανιευόμενος ἐποιεῖτο τὸν περίπατον ὅλον, ἕως ἀναστρέψας ἐς κόπρον αὖθις τὴν ἐκ γῆς τῆς Περσίδος ἀφίκετο. Ἐνταῦθα γὰρ πάλιν ὥσπερ τινὰ παλινῳδίαν ᾄδων ἱκέτης τε ἦν καὶ οἰκτρούς τινας τῷ Πακουρίῳ προὔφερε λόγους. Ἐπεὶ δὲ ἐς χοῦν αὖθις τὸν Ἀρμενίων ἦλθεν, ἐς τὰς ἀπειλὰς ἀπεχώρησε. Καὶ πολλάκις οὕτω μεταβληθεὶς ἐφ' ἑκάτερα ἔκρυψε τῶν οἱ ἀπορρήτων οὐδέν. Τότε δὴ οἱ μὲν μάγοι κατέγνωσαν αὐτοῦ ἔς τε τὰς σπονδὰς καὶ τοὺς ὅρκους ἠδικηκέναι. Πακούριος δὲ Βασικίου μὲν τὸ δέρμα ἐκδείρας, ἀσκόν τε αὐτὸ πεποιημένος καὶ ἀχύρων ἐμπλησάμενος, ὅλον ἀπεκρέμασεν ἐπὶ δένδρου τινὸς ὑψηλοῦ λίαν. Τὸν μέντοι Ἀρσάκην (ἀποκτεῖναι γὰρ ἄνδρα τοῦ βασιλείου αἵματος ὄντα οὐδαμῇ εἶχεν) ἐν τῷ τῆς λήθης φρουρίῳ καθεῖρξε.

re, ingentique spiritu vocem mittere, Pacurio Persisque minitari, memorem se atque adeo ultorem acceptæ contumeliæ polliceri, statim ut juris esse sui cœpisset. Ita confecit spatium, hæc denuntians juveniliterque ferociens, donec regressus, in terra Persica pedem posuit. Hic enim palinodiam canens, famulum rursus egit supplicem ac miserabili voce in humilitatem sese submisit. Post, simul ad Armeniam terram, simul ad minas rediit: atque ita utroque versum sæpe circumductus, quidquid habuit arcani effudit. Eum tandem Magi fœdifragum ac perjurum judicarunt : et Basicio quidem deripi cutem jussit Pacurius, deinde utrem ex ea fieri, tum inferciri paleis, ex arbore demum procerissima suspendi; Arsacem vero in castellum Oblivionis detrudi. Neque enim sibi committendum putavit, ut virum regio cretum sanguine morte afficeret.

Digitized by Google

sa peau et de l'apporter au château d'Antmesch, aussi appelé Aniousch, où était déjà enfermé le roi Arschag (1).

CHAPITRE LV.

Invasion et dévastation de l'Arménie; captivité [arménienne] emmenée en Perse; mort cruelle de la reine Pharandzêm, et ruine totale des villes et du pays entier.

Alors Sapor, roi des Perses, envoya en Arménie deux de ses grands, dont l'un se nommait Zig, l'autre Garên (2), à la tête de cinq millions (?) de combattants, pour ruiner et dévaster ce royaume de fond en comble. Ils s'y rendirent sans retard. Quand la reine d'Arménie, Pharandzêm, femme du roi Arschag, vit les armées du roi des Perses couvrir toute la surface du pays, elle prit avec elle onze mille hommes d'élite, tous nobles, braves guerriers et bien armés; elle partit avec eux et s'enferma dans le château d'Ardakers (3) situé dans la contrée d'Arscharouni, et s'y réfugia.

Bientôt arrivèrent les Perses qui mirent le siége devant le château et l'enveloppèrent de tous les côtés. Les Arméniens s'y enfermèrent, comptant sur la position inaccessible de cette place.

Cependant les Perses établirent leurs tentes et assirent leur camp dans les vallées d'alentour. Ils assiégèrent ce château pendant treize mois et ne purent s'en emparer, car il était imprenable. La contrée fut dévastée entièrement par eux; ils ne quittaient leur camp que pour aller faire du butin; ils amenaient des districts voisins des captifs et des bestiaux, et ils apportaient d'autres endroits, des vivres pour leur propre subsistance. C'est ainsi qu'ils traînèrent en longueur le siége de cette place.

En ce temps-là, Bab (1), fils du roi Arschag, ne se trouvait pas en Arménie, car il s'était réfugié auprès de l'empereur des Grecs (2). Quand la noblesse arménienne apprit tous ces malheurs, elle conçut le projet d'aller chercher des secours et résolut de venir rejoindre son prince royal. Elle avait à sa tête le général Mouschegh, fils du sbarabed Vasag. Pendant que la députation sollicitait des secours auprès de l'empereur des Grecs, la noblesse envoyait sans cesse des messagers chez la reine Pharandzêm, lui conseillant de garder le château et de ne pas se rendre aux Perses. Son fils Bab lui envoyait chaque semaine des exprès, qui s'introduisaient en cachette dans le château par une porte secrète, afin d'encourager la reine, et cela pendant les treize mois que dura le siége. Ceux qui venaient chez la reine n'avaient qu'une seule parole : « Tenez ferme, car votre fils Bab va arriver bientôt à votre secours avec les troupes impériales. » Chaque jour on ne faisait que lui répéter : « Encore quelques instants, encore un peu de patience, et le secours vous arrivera. »

Il arriva que, le quatorzième mois, les assiégés qui étaient dans le château, furent atteints par la colère de Dieu, car la mort commença à y faire de grands ravages : c'était un châtiment envoyé par le Seigneur. Car, en présence de la reine Pharandzêm, on mangeait, on buvait, et on se livrait à la joie dans ses appartements mêmes. Or il arriva qu'à la table autour de laquelle tout le monde se trouvait réuni, subitement, dans l'espace d'une heure, mouraient cent, deux cents et cinq cents hommes; et ceci se renouvelait chaque jour. Cette calamité dura un mois et pendant ce temps-là tout le monde périt; savoir onze mille hommes

(1) Il existe, dans la littérature moderne de l'Arménie, plusieurs tragédies dont le sujet est tiré de l'histoire d'Arschag III. L'une, intitulée « Arschag II » (*sic*) est en prose et a pour auteur un arménien de Constantinople, Mr Karakasian. L'autre, qui porte le même titre, (les Arméniens ne comptant pas parmi leurs rois, Arschag II, fils d'Artaban III, roi des Parthes, qui régna en 35 de J.-C.), est en vers; elle a été composée par le P. Khorène Calfa, qui en a publié une traduction française, dans la *Revue de l'Orient*, en 1864.

(2) Ammien Marcellin (liv. XXVII, ch. 12) raconte qu'après l'emprisonnement d'Arschag, le roi de Perse, Sapor, envoya en Arménie deux transfuges, l'eunuque Cylax et Artaban, dont le premier était un ancien préfet et le second un général investi d'un grand commandement sous le roi Arschag, avec ordre de prendre le fort d'Artogérasse (Artakers) des Arméniens, point très-important où était renfermé le trésor d'Arschag et où s'étaient réfugiés la femme et le fils du roi d'Arménie. — Le nom de Cylax est peut-être une altération du nom de Zig; nous donnons cette explication sous toute réserve. Quant au nom d'Artaban, il me paraît bien difficile de l'identifier avec celui de Garên, à moins qu'on ne suppose que Garên ne soit le nom de famille d'Artaban, car on sait que la race de Garên-Pahlav était fort nombreuse en Perse et en Arménie, comme nous l'avons fait remarquer dans une des notes qui accompagnent l'Histoire d'Agathange, p. 114, note 1.

(3) Ardarakers ou Ardakers, château fort de la province d'Ararat, appelé aussi Gaboïd-pert « château bleu », faisait partie des domaines des Gamsaragan. Ammien Marcellin (liv. XXVII, ch. 12) le nomme *Artogérasse*. — Strabon (liv. XI, 14, § 6) lui donne le nom d'Artagéras, qui est aussi l'appellation que l'on trouve dans Velléius Paterc ule (liv. II, p. 125). Ptolémée (liv. V, ch. 13) l'appelle Artagigarta. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, pag. 395. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 122-123.

(1) Bab, fils d'Arsace ou Arschag III, régna de 370 à 377. C'est ce prince qui est appelé *Para* par Ammien Marcellin (XXVII, 12; XXX, 1).

(2) Valens.

Digitized by Google

et six mille femmes. La reine Pharandzêm avec ses deux servantes resta seule au château. Alors Haïr le martbed, chef des ennuques, s'introduisit furtivement dans le château et accabla d'injures la reine, comme si elle était une courtisane, puis il blâma la race des Arsacides, comme des hommes coupables et criminels, qui avaient causé la perte du pays : « Vous avez bien mérité votre malheur et ce qui vous attend encore. » [Ayant dit cela], il sortit brusquement et s'en alla. Quand la reine Pharandzêm se vit seule, elle ouvrit la porte du château, y laissa entrer les Perses qui s'emparèrent de sa personne, et la firent sortir de la forteresse. Dès qu'il fut entré dans le fort, le général des Perses s'empara des trésors du roi des Arméniens qui s'y trouvaient renfermés. Pendant neuf jours et neuf nuits, les Perses ne furent occupés qu'à enlever tout ce qu'ils trouvèrent dans le château d'Ardakers (1). La reine avec tout le butin furent envoyés [en Perse].

Après cela, ils se rendirent près de la grande ville d'Ardaschad, la prirent et, après en avoir rasé les murailles, ils s'emparèrent de tous les trésors qui s'y trouvaient accumulés, et réduisirent en captivité tous les habitants de la ville. On emmena d'Ardaschad quarante familles arméniennes et neuf mille familles juives qui jadis avaient été amenées captives de la Palestine par le roi Tigrane l'arsacide. On mit le feu aux bâtiments en bois, on démolit ceux en pierre, on abattit la muraille de la ville de fond en comble, on ne laissa pas pierre sur pierre, [en un mot] on fit régner la désolation dans la ville d'Ardaschad (1).

Après avoir réuni tous les captifs de la ville dans un même lieu, on leur fit traverser le pont de Dapher, on en fit le dénombrement et on les enveloppa de troupes armées de haches. C'est alors que les généraux perses dirent à Zouith, prêtre de la ville d'Ardaschad (2) : « Sors du milieu des captifs et va-t-en où bon te semblera. » Mais le prêtre Zouith ne consentit pas à cette proposition, disant : « Où vous conduisez mes fidèles, conduisez-moi aussi, car je suis leur pasteur; il est impossible que le pasteur abandonne son troupeau, puisque le berger doit donner sa vie pour ses brebis. » Ayant dit cela, il reprit sa place au milieu des captifs et alla avec eux en captivité en Perse.

Les Perses prirent la ville de Vagharschabad et, l'ayant détruite de fond en comble, ils enlevèrent [de cette ville] dix-neuf mille familles. Dans toute la cité, ils ne laissèrent pas debout un seul édifice. Après avoir tout détruit et démoli, ils répandirent la dévastation dans le pays entier, massacrèrent tous les hommes mûrs, et réduisirent en captivité les femmes et les enfants. Puis ils s'emparèrent de toutes les forteresses du roi des Arméniens, et, les ayant amplement approvisionnées, ils y mirent des garnisons.

Les Perses s'emparèrent aussi de la grande ville d'Erouantaschad, et, après avoir enlevé vingt mille familles arméniennes et trente mille familles juives, ils la démolirent de fond en comble.

Ensuite ils prirent Zarehavan (3), ville du district de Pakrévant, d'où ils enlevèrent cinq mille familles arméniennes et huit mille familles juives. Quant à la ville, ils la détruisirent de fond en comble.

Ils prirent aussi la grande ville de Zarischad (4), située dans le canton d'Aghiovid (Aghoïhovid), [d'où ils firent sortir] quatorze mille familles arméniennes et dix mille familles juives, puis ils la détruisirent de fond en comble.

De même, ils s'emparèrent de la forte ville de Van, dans le canton de Dosp (5) ; l'ayant détruite jusqu'aux fondements ils la livrèrent à l'incendie

(1) Moïse de Khorène (III, 35.) — Cylax et Artaban, envoyés par Sapor pour faire le siége d'Artogérasse, entourèrent la place avec une nombreuse armée, pendant l'hiver. L'eunuque Cylax, voyant qu'il serait très-difficile de s'emparer du château qui était entouré de formidables défenses, vint, accompagné d'Artaban, avec un sauf-conduit, trouver la reine dans la forteresse pour l'engager à capituler. Cependant la reine, par ses larmes éloquentes, parvint à séduire les deux généraux qui abandonnèrent le parti de Sapor et engagèrent la reine à faire une sortie pendant la nuit, pour surprendre le camp de Perses. Cette ruse ayant réussi, les Arméniens battirent les assiégeants et le prince Para (Bab) parvint à s'échapper et à aller trouver Valens qui lui donna pour résidence, la ville de Néocésarée, dans le Pont. Ces bonnes dispositions de Valens envers les Arméniens engagèrent Cylax et Artaban à envoyer une députation à Valens pour lui demander Para pour roi, ce qui fut accordé. Ces événements et surtout la trahison de Cylax et d'Artaban irritèrent tellement Sapor, qu'il résolut d'envoyer une armée pour dévaster l'Arménie et se rendre maître d'Artogérasse. Il s'empara de la ville, fit la reine prisonnière et mit la main sur tous les trésors d'Arsace. (Ammien Marcellin, XXVII, 12.)

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 35.

(2) Zouith était un prêtre chrétien d'origine juive, qui ayant été accusé auprès de Sapor d'exciter les captifs faits à Ardaschad, à ne pas abandonner la foi du Christ, fut martyrisé par ordre du roi de Perse (Moïse de Khorène, III, 35.)

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 153.

(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 125.

(5) Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 378. — St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pg. 131.

Digitized by Google

et y firent captifs cinq mille familles arméniennes et dix-huit mille familles juives.

Toute cette multitude de Juifs que les Perses conduisirent en captivité de l'Arménie, avaient été amenés de la Palestine par le grand roi des Arméniens, Tigrane, lors de la captivité du grand-prêtre des Juifs, Hyrcan, qu'il amena jadis en Arménie (1). Le grand roi, de son vivant, avait établi tous ces Juifs dans les villes de l'Arménie que les Perses venaient de dévaster et dont les habitants avaient été réduits en captivité. [A ces captifs, on avait joint] ceux de tout le pays des Arméniens, c'est-à-dire de plusieurs districts, de plusieurs contrées, de plusieurs cantons et de plusieurs provinces : tous furent rassemblés dans la ville de Nakhitchévan (Nakhdjavan), où était le quartier général de l'armée perse. Cette ville fut prise également et détruite. On en fit sortir deux-mille familles arméniennes et seize mille familles juives, pour les emmener en captivité avec tous les autres. Pour réduire tout le reste du pays, les Perses y laissèrent des gouverneurs et des chefs et, ayant pris la reine Pharandzêm, les trésors et tous les captifs, ils se dirigèrent vers la Perse, afin de les présenter à Sapor. Arrivés dans le pays des Perses, ils allèrent présenter la reine Pharandzêm, tous les captifs arméniens et les trésors au roi qui témoigna beaucoup de reconnaissance à ses généraux. Sapor voulant humilier la nation et la royauté arméniennes, donna ordre de rassembler toutes ses troupes, tous ses nobles et tous les hommes de son pays, grands et petits, qui étaient sous son pouvoir et d'amener devant toute cette multitude Pharandzêm, reine d'Arménie. D'après l'ordre royal, elle fut jetée dans un lieu préparé d'avance pour cela, et elle fut livrée a des hommes qui se portèrent vis-à-vis d'elle, aux plus odieux attentats. C'est ainsi que mourut la reine Pharandzêm. Quant aux captifs, on les établit, partie en Assyrie, partie dans le pays de Khouzistan.

(1) Moise de Khorène, liv. II, ch. 19.

CHAPITRE LVI.

Martyre du prêtre Zouith en Perse.

Parmi les captifs arméniens, emmenés en Perse, se trouvait aussi Zouith, prêtre de la ville d'Ardaschad, qui fut amené, chargé de chaînes en présence du roi des Perses, Sapor. En le regardant, le roi remarqua que le prêtre Zouith était un homme robuste et grand de taille; et quoique jeune encore, il avait la chevelure blanche, tandis que sa barbe était tout à fait noire. Les premières paroles proférées par le roi furent celles-ci : « Voyez-vous la méchanceté de cet homme; cela est évident, car sa chevelure prouve qu'il doit être magicien : il a les cheveux blancs et la barbe noire. » A cela le prêtre répondit : « Tu es libre de dire ce que tu veux, mais apprends qu'il est juste que mes cheveux aient blanchi, car ils sont plus vieux et ils ont poussé au moins quinze ans avant ma barbe. » Le roi ordonna de le garder jusqu'au lendemain. Le jour suivant, il le fit conduire sur la place publique, chargé de chaînes. Les gens du roi vinrent l'interroger, croyant que s'il consentait à embrasser la religion des mages, il pourrait ne pas subir la mort. Mais Zouith refusa nettement, en déclarant qu'il mourrait avec joie pour Dieu. Arrivé sur le lieu du supplice, il demanda aux bourreaux de lui permettre de se mettre un instant en prières. En s'avançant un peu, il fléchit le genou et dit :

« Notre (1) Créateur, qui as créé les cieux, la terre et la mer, c'est toi qui nous a tirés de la poussière en nous donnant l'esprit, la parole et la vie; c'est toi qui t'es révélé à nous en nous envoyant le Fils de l'Homme, par la voie des saints prophètes, tes précurseurs. Toi-même, tu es descendu [du ciel], tu es devenu homme et tu as paru sur la terre, tu as marché avec les hommes, tu as accordé ta parfaite sagesse à tes créatures en la faisant prêcher dans le monde par les apôtres. Par l'intermédiaire des saints docteurs que tu as placés dans ton Église pour l'éclairer, tu as donné la sagesse à tout le monde. Moi aussi, homme indigne et malheureux, tu m'as rendu digne de ton service, en me faisant préparer d'avance par ton saint et grand pontife Nersès, ton serviteur, qui après m'avoir élevé et instruit, m'ordonna prêtre par l'imposition de ses mains. Dès lors tu m'avais jugé digne de boire le calice salutaire du martyre : en le buvant, j'invoquerai le nom du Seigneur, adressant ma prière au Seigneur, en présence de tout son peuple. A toi, comme à ton fils unique, ton bien-aimé Jésus-Christ et à ton Saint-Esprit vivifiant, gloire, force et puissance soient rendues avant les siècles, maintenant et toujours. Amen. »

A peine Zouith avait-il prononcé ces mots,

(1) Dans quelques msc., la prière de Zouith forme un chapitre spécial, le 57e; il a pour titre : « *Prière de Zouith à l'heure de la mort* ». Les Mékhitaristes, dans leur édition de Faustus de Byzance, ont conservé ce chapitre, ce qui porterait à 59 le nombre des chapitres du IVe livre.

Digitized by Google

que la foule, qui se pressait autour de lui, dit : « Amen. » Les bourreaux mécontents de ce qu'on lui avait permis de parler si longuement, le conduisirent, sans plus tarder, sur le lieu du supplice. Ce fut avec une grande joie que Zouith tendit son cou et fut frappé avec le tranchant de l'épée (1).

CHAPITRE LVII.

Invasion tentée par Sapor, roi des Perses, afin d'exterminer entièrement le reste [des habitants] de l'Arménie; malheurs sans nombre endurés par ces derniers.

Après cela, Sapor, roi des Perses, à la tête de toutes ses armées, se mit en marche et arriva en Arménie, ayant pour guide Vahan le Mamigonien et Méroujan Ardzrouni. Ses troupes dévastèrent le pays en tout sens, et réunirent en un même lieu tous les captifs. Plusieurs satrapes arméniens, abandonnant leurs femmes, leurs enfants et leurs proches, s'enfuirent de tous les côtés. Ces femmes délaissées furent prises par les envahisseurs et amenées en présence de Sapor.

Le camp du roi Sapor était assis dans le canton de Pakrévant, sur les ruines de la ville de Zarehavan, détruite précédemment par les troupes perses. Les captifs de l'Arménie furent tous réunis devant le roi qui donna ordre de jeter aux pieds des éléphants tous ceux qui avaient atteint l'âge mûr, et d'attacher aux timons des chariots les femmes et les enfants. C'était par mille, par dizaines de mille qu'on comptait les victimes, de sorte qu'il est impossible de préciser le nombre des morts. Les femmes des nobles et des satrapes, qui avaient pris la fuite, amenées sur la place publique de la ville de Zarehavan, furent mises à nu, d'après l'ordre royal, et rangées des deux côtés de la place publique. Le roi Sapor, entouré de pompe, chevauchait autour de ces femmes et emmenait celles qui étaient les plus belles, les prenant une à une dans son palais pour assouvir sa passion ; car non loin de la place, il avait fait dresser une tente, pour accomplir ces forfaits. Ceci se continua pendant l'espace de plusieurs jours. Tous les hommes de la race de Siounie, d'un âge mûr, furent massacrés, les femmes furent tuées, les enfants mâles furent mutilés pour en faire des eunuques, après quoi on les emmena en Perse. Sapor faisait tout cela pour se venger d'Antov qui avait excité la guerre contre Nersèh, roi des Perses (2).

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 35.
(2) Cf. plus haut, liv. III, ch. 21, pag. 231 et suiv.

Le roi des Perses, Sapor, donna ordre de construire des forteresses dans les lieux les plus inaccessibles de l'Arménie et de les faire toutes occuper par des garnisons. Il distribua les femmes nobles [arméniennes] dans toutes ces forteresses pour y être gardées, et il imposa cette condition que, si leurs maris ne prenaient pas du service chez le roi, elles seraient tuées par ceux qui en avaient la garde. Il laissa en Arménie, Zig et Garèn comme gouverneurs, avec un nombre considérable de troupes, en chargeant Vahan et Méroujan, d'administrer le reste du pays (1); puis il partit lui-même pour l'Adherbeïdjan.

CHAPITRE LVIII.

Calamités que Vahan et Méroujan font subir au pays des Arméniens ; Vahan et sa femme sont mis à mort par leur propre fils.

Après cela, Vahan le Mamigonien et Méroujan Ardzrouni, hommes impies et abominables, qui avaient tous les deux renié le culte divin et embrassé l'hérésie du mazdéïsme, détruisirent les églises chrétiennes et les maisons de prières dans plusieurs cantons et dans plusieurs contrées de l'Arménie. Ils persécutèrent beaucoup de monde, en les contraignant d'abandonner la foi divine et d'embrasser le culte du mazdéïsme. Vahan et Méroujan donnèrent en même temps l'ordre de persécuter dans toutes les forteresses, les femmes abandonnées par les satrapes leurs maris, afin de leur faire accepter la loi du mazdéïsme, et si elles s'y refusaient, ils donnaient plein pouvoir aux chefs des garnisons de les faire périr toutes, au milieu des souffrances les plus cruelles. Quand on reçut cet ordre dans les forteresses, on le mit partout à exécution. Mais comme aucune de ces femmes ne consentit à renier la foi chrétienne, toutes furent massacrées, après avoir enduré les plus épouvantables supplices (2). Cependant Vahan avait une belle-sœur, issue de la race mamigonienne, sœur de Vartan, et appelée Hamazasbouhi : elle était la femme de Karékïn, seigneur du canton de Reschdouni. Lors de l'invasion du roi Sapor en Arménie, Karékïn, la laissant dans la citadelle de Van, ville du canton de Dosp, s'enfuit. Mais l'impie Vahan et Méroujan envoyèrent l'ordre aux chefs des garnisons, de contraindre cette femme à accepter la loi du mazdéïsme, et au cas où elle s'y refuserait, de la tuer, en l'attachant au sommet de la plus haute tour. Hamazasbouhi,

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 36.
(2) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 36.

Digitized by Google

ayant refusé de se soumettre à cet ordre, fut conduite sur la tour qui s'élève au plus haut sommet du rocher et regarde le lac du côté du fleuve; là elle fut mise à nu, comme au moment où elle était sortie du sein de sa mère, et, après qu'on lui eut lié les pieds, on la suspendit au sommet de la tour, la tête en bas. C'est ainsi qu'elle mourut sur le gibet. Hamazasbouhi avait le corps très-blanc et excessivement beau; par conséquent il y avait une foule de monde qui se réunissait chaque jour pour le contempler comme un objet digne d'admiration. A la vue de la princesse Hamazasbouhi, une femme qui avait été jadis sa nourrice, ayant mis un manteau appelé *anguiough* (1), et s'étant ceinte d'une ceinture, se plaça au pied du rocher où était la tour, à laquelle était suspendu [le cadavre de] la princesse, jusqu'à ce que son corps se détachât par lambeaux. A mesure que les os tombaient, elle les rassemblait tous dans son sein; cette femme retourna ensuite parmi les siens.

La méchanceté de Vahan et de Méroujan était telle qu'ils furent impitoyables même envers leurs parents; quant aux étrangers, ils les traitèrent avec dureté et sans miséricorde. Ils firent construire des temples du feu dans plusieurs endroits, en obligeant les gens de se soumettre aux lois du mazdéïsme. Dans leurs propres domaines, ils construisirent aussi des temples du feu, et firent enseigner la doctrine du mazdéïsme à leurs enfants et à leurs proches. Enfin, le fils de Vahan, qui s'appelait Samuël, fit périr sous ses coups Vahan son père et Ormizdtoukhd sa mère, sœur de Sapor, roi des Perses, et se sauva dans le pays de Chaldie.

LIVRE CINQUIÈME.

CANONS CHRONOLOGIQUES DE L'HISTOIRE DE LA MAISON DES ENFANTS DE THORGOM, SOUCHE DES ARMÉNIENS.

I. Bab est élevé à la dignité royale en Grèce; son arrivée en Arménie; il entre en possession de son pays et réussit dans toutes ses entreprises.

II. Le général arménien Mouschegh attaque le camp de Sapor, roi des Perses, et en fait un horrible carnage; Sapor s'enfuit à cheval.

III. Le roi Bab donne l'ordre de tuer Haïr le martbed.

IV. Nouvelle guerre entre le roi Bab et les Perses; une bataille est livrée dans le bourg de Pakavan, dans le canton de Pakravant.

V. Avis donné par Ournaïr d'un second combat livré par les Arméniens aux Perses à Kandzag d'Adherbeïdjan, où les premiers sont vainqueurs.

VI. Teghag le martbed, nommé chef des frontières (marzban), entre en négociation avec le roi des Perses, pour trahir le roi des Arméniens; le roi Bab fait mourir Teghah.

VII. Arschag, roi des Arméniens, se donne la mort dans le château d'Aniousch, situé dans le pays de Khouzistan, à l'instigation de Trasdamad.

VIII. Après la guerre des Perses, le sbarabed Mouschegh livre bataille à ceux qui s'étaient révoltés contre le roi des Arméniens, en différents endroits, à commencer par l'Adherbeïdjan, possession du roi d'Arménie.

IX. De Noschiragan.

X. Des cantons de Gortouk de Gortik, et de Dmorik.

XI. Des Mar.

XII. De l'Ardsakh.

XIII. De l'Aghouank.

XIV. De Gasp.

XV. De l'Ibérie (Virk).

XVI. Du roi d'Aghdsnik.

XVII. Du grand Dzop.

XVIII. De l'Ankegh-doun.

XIX. Du district d'Andsid.

XX. Du sbarabed arménien Mouschegh.

XXI. Du pontife Nersès; ce qu'il était et ce qu'il faisait.

XXII. Le roi Bab est obsédé par les *dev*; son genre de vie.

XXIII. Comment saint Nersès reprenait sans cesse le roi Bab, à cause de sa conduite déréglée.

XXIV. Le saint et grand pontife Nersès est mis à mort par le roi Bab.

XXV. Vision qui apparut aux saints anachorètes Schaghida et Épiphane, quand ils vivaient encore dans la montagne.

XXVI. De saint Schaghida.

XXVII. De saint Épiphane.

XXVIII. Prodiges et miracles merveilleux opérés par Dieu à Mampré, après le départ d'Épiphane.

(1) Le texte arménien présente ici quelqu'obscurité; le mot *anaguiough*, que d'autres manuscrits nous ont transmis sous la forme *anguiough*, dérive du mot *anguioun*, « angle », et veut dire sans doute « une poche ». Le vêtement de la nourrice de Hamazasbouhi devait être une sorte de manteau, garni d'une large poche, ou dont une des pointes se relevait et se fixait à une ceinture, afin de remplir l'office d'une poche.

Digitized by Google

XXIX. Iousig, descendant de la famille de l'évêque Albin (Albianus), est élevé à la dignité patriarcale par le roi Bab, sans le consentement du grand pontife de Césarée. Les patriarches arméniens sont dès lors privés du droit de donner l'imposition des mains aux évêques.

XXX. Deuil profond causé par la mort du patriarche Nersès.

XXXI. Après la mort du patriarche Nersès, le roi Bab abolit et renverse l'ordre établi dans l'église par Nersès, de son vivant.

XXXII. Le roi Bab se détache de l'alliance du roi des Grecs; il est tué par les soldats grecs.

XXXIII. Les princes arméniens délibèrent sans résultat.

XXXIV. Varaztad est élevé à la dignité royale dans le pays des Arméniens, après Bab.

XXXV. Varaztad, roi des Arméniens, à l'instigation d'hommes insensés et malintentionnés, fait périr le général arménien Mouschegh.

XXXVI. Vaine espérance des proches parents de Mouschegh et d'autres personnes.

XXXVII. Manuel, de retour de sa captivité en Perse, venge Mouschegh; il chasse le roi Varaztad de l'Arménie, et s'empare du pays.

XXXVIII. Le sbarabed des Arméniens, Manuel, de concert avec toute l'Arménie, se range du côté du roi des Perses, amène en Arménie Sourên en qualité de marzban et de lieutenant du roi des Perses; ce prince le comble de présents. Méroujan Ardzrouni, par ses intrigues, soulève l'Arménie. Commencement de la guerre.

XXXIX. Koumant-Sapor est envoyé par le roi des Perses pour porter la guerre en Arménie; il périt avec toute son armée de la main de Manuel.

XL. Varaz est envoyé en Arménie par le roi des Perses; il périt comme son prédécesseur, de la main de Manuel.

XLI. Mergan est envoyé par le roi des Perses avec une armée nombreuse dans le pays des Arméniens contre Manuel; il périt de la même manière que son prédecesseur.

XLII. Paix qui dure sept ans.

XLIII. Méroujan Ardzrouni, à la tête d'une armée, marche contre Manuel et périt de sa main.

XLIV. Le sbarabed Manuel fait élever à la royauté le jeune Arschag.

LIVRE CINQUIÈME.

CANONS CHRONOLOGIQUES DE L'HISTOIRE DE LA MAISON DES ENFANTS DE THORGOM, SOUCHE DES ARMÉNIENS.

CHAPITRE I.

Bab est élevé à la dignité royale en Grèce; son arrivée en Arménie; il entre en possession de son pays et réussit dans toutes ses entreprises.

A la suite de ces événements, Mouschegh, fils de Vasag, ayant rassemblé ce qui restait de la noblesse arménienne, se rendit avec elle auprès du roi des Grecs. Il fit part à ce dernier de la prière des Arméniens et de tous leurs malheurs, et il demanda à l'empereur le fils d'Arschag, Bab, pour roi d'Arménie. Le grand roi des Grecs éleva à la royauté Bab (1), fils d'Arschag, d'après la demande qu'on venait de lui adresser et, donnant un secours considérable au roi Bab, il l'expédia en Arménie, accompagné du stratélate Térence, d'un certain comte Até (2), [lesquels étaient suivis par] six millions (?) de combattants.

Arrivé en Arménie, Mouschegh fut nommé sbarabed de l'armée arménienne à la place de Vasag son père. Alors, de tous les côtés du pays, tous ceux qui, après s'être dispersés et enfuis, s'étaient tenus cachés [jusqu'alors], venaient et se rassemblaient. Le premier soin du roi, de tous les habitants du pays des Arméniens, des grands, des gouverneurs de cantons et des seigneurs de provinces, fut d'aller trouver le saint et le grand-pontife Nersès. Ils savaient tous que le grand catholicos pouvait par sa prière, obtenir de Dieu la prospérité du pays et sa délivrance des mains

(1) Selon Moïse de Khorène (III, 36), Nersès le Grand, patriarche d'Arménie ayant appris les malheurs de ce royaume et la mort du roi Arschag, vint trouver Théodose pour lui demander d'élever Bab sur le trône de ses pères. L'empereur, cédant aux prières du pontife, envoya Bab dans son royaume, avec une armée sous le commandement de Térence. Le prince arménien chassa Méroujan du pays et occupa dès lors le trône de ses ancêtres. Le récit d'Ammien Marcellin (liv. 37) est plus détaillé et semble se rapprocher davantage de la vérité. Cylax et Artaban demandèrent à Valens de leur donner Para (Bab) pour roi et de lui prêter le concours de ses armées. L'empereur accéda à leur demande et envoya Térence avec Para en Arménie, pour l'installer sur le trône de ses pères. Seulement Valens, pour ne pas rompre le traité signé par les Romains avec la Perse, défendit à Para de prendre les insignes de la royauté, mais il l'autorisa à exercer dans tout son royaume la puissance souveraine.

(2) C'est le même personnage que Moïse de Khorène (III, 38) appelle Atte et qu'il qualifie de « grand comte ».

Digitized by Google

de l'ennemi; [ils savaient] aussi que tout ce qu'il demandait à Dieu lui était accordé, et qu'enfin guidés par sa sagesse, il pouvait leur être utile par ses conseils. C'était une chose très-grave d'aller à la recherche d'un tel homme, qui pût leur donner des conseils sages et utiles, et selon les circonstances du moment, leur inspirer des idées dont ils pourraient se servir dans des occasions données.

Alors le roi Bab lui-même, avec tous les anciens de l'Arménie, alla à la recherche de Nersès; il trouva le grand pontife et le supplia d'être le père des Arméniens, de les guider en toutes choses par ses conseils et d'intercéder pour eux [auprès de Dieu]. Ce fut avec beaucoup de peine qu'on parvint à persuader Nersès de venir avec eux au camp royal; car, depuis le jour où Knel fut mis à la mort, jusqu'à l'avénement de Bab, Nersès n'avait point paru dans le camp royal.

Cela leur coûta beaucoup [de peines]; enfin ils l'y emmenèrent. Dès lors il fut leur seul chef et leur seul conseiller; il arrangeait et dirigeait [en même temps] toutes choses, priant Dieu sans cesse pour eux. Car vraiment on le voyait partout avec sa sagesse, ici partageant les soucis [du roi], là allégeant les peines [des ses compatriotes] par ses prières; [en un mot] en tout et partout, il se comportait en père.

Cependant le sbarabed Mouschegh, après avoir préparé les troupes arméniennes au nombre de dix mille hommes placés sous son commandement, après les avoir rangées et munies d'armes, de brillants drapeaux et d'étendards déployés, il les passa en revue en présence du roi Bab, du grand pontife Nersès et des généraux grecs, Térence et Até. Bab, roi des Arméniens, témoigna la plus grande reconnaissance au général Mouschegh, en lui accordant des présents considérables; de leur côté les généraux grecs lui adressèrent aussi leurs félicitations. Le grand pontife Nersès, bénissant le général Mouschegh, lui dit : « Que le Seigneur Christ te bénisse, qu'il te soit propice, qu'il t'accorde le don de la victoire tous les jours de ta vie, qu'il délivre par toi et par [les membres] de ta famille, le pays des Arméniens, à tout jamais [de ses ennemis]. »

Le général arménien, Mouschegh, à la tête de son corps d'armée, se mit en marche, précédant comme avant-garde le roi Bab et les troupes impériales. Arrivé dans le canton de Taranagh, Mouschegh pressa hardiment le pas; il pénétra dans les régions méditerranéennes de l'Arménie, tomba sur Garên et Zig, généraux perses, les tua et passa au fil de l'épée toutes leurs troupes, ne laissant échapper personne. Ainsi, il délivra tout le territoire de l'Arménie, dont il s'empara jusqu'à Kandzag, ville de l'Adherbeïdjan.

C'est ainsi que le roi Bab fit son entrée dans le pays des Arméniens et commença à y régner. Il conquit les plus forts des châteaux dont les Perses s'étaient emparés, entre autres celui de Tarounk, dans le pays de Gok (1), où étaient déposés d'immenses trésors appartenant aux Arsacides. Comme la garnison de ce château consistait en gens dévoués, les Perses ne parvinrent pas à s'en emparer, quoiqu'ils ne cessèrent pas de battre en brèche cette place depuis le moment où le roi Arschag fut emmené en Perse jusqu'à l'arrivée du roi Bab en Arménie. De la sorte, le trésor fut conservé et passa intact entre les mains du roi Bab. A Érant et à Pakhisch l'armée grecque, se divisant, alla occuper toutes les provinces du pays des Arméniens. Cependant Méroujan le traître s'enfuit seul, monté sur un cheval.

Le général arménien Mouschegh, parcourant le pays entier, détruisit partout les temples du feu du mazdéïsme. Il donna l'ordre de s'emparer des sectaires de cette religion, d'en prendre autant qu'il était possible et de les brûler tous à petit feu. Il fit subir la mort la plus cruelle aux garnisons de plusieurs châteaux, et ayant pris plusieurs des seigneurs qui jouissaient d'une grande considération auprès du roi des Perses, Mouschegh les fit écorcher, fit remplir leurs peaux d'herbe, et les suspendit sur [le haut] des murailles. Il fit cela dans plusieurs endroits, pour venger la mort de Vasag son père.

On reconstruisit ce que l'ennemi avait détruit; on répara les églises. On voyait la royauté acquérir de jour en jour de nouvelles forces et les affaires prendre une meilleure direction. [On voyait partout] saint Nersès, ce sage patriarche, comme guide, dirigeant toutes les affaires par ses conseils lumineux, construisant des hospices pour les pauvres, comme il le faisait jadis, et surveillant les mœurs dans tout le royaume, en fondant sa doctrine sur les bons principes de la religion, comme du temps des anciens rois, ainsi qu'il en avait été lui-même le témoin oculaire. Ayant sur toutes choses une grande sollicitude pour l'ordre de l'Église et pour le service des évêques, des prêtres et des diacres, il répara en même temps les édifices appartenant aux églises [en général], et ceux des églises en l'honneur des martyrs.

D'après l'ordre du roi Bab, le général arménien Mouschegh, à la tête de son armée, se rendit

(1) Indjidji, *Arm.*, *anc.*, p. 450.

Digitized by Google

vers les frontières de son pays, pour les garder et les surveiller avec attention.

CHAPITRE II.

Le général arménien Mouschegh attaque le camp de Sapor, roi des Perses, et en fait un horrible carnage; Sapor s'enfuit à cheval.

Le stratélate de la Grande-Arménie, Mouschegh, fils de Vasag, réunit autour de lui un corps d'élite de quarante mille hommes [appartenant à la] noblesse, tous animés d'un même désir et d'une même volonté, et après les avoir munis d'armes, de chevaux et de vivres, il alla, à leur tête, occuper les confins d'Adherbadidj pour garder [les frontières] de l'Arménie. En même temps, Sapor, roi des Perses, s'étant préparé [aussi de son côté] avec une armée fortement organisée, vint dans le pays d'Adherbeidjan, en prenant pour guide Méroujan. Le camp royal se trouvait alors à Thavresch.

Le sbarabed arménien Mouschegh alla à sa rencontre avec ses quarante mille combattants, et, attaquant le camp [royal], il le tailla en pièces. C'est avec la plus grande peine que le roi Sapor put trouver à cheval un salut dans la fuite. Aidé par les troupes arméniennes, Mouschegh passa au fil de l'épée tous les gens du camp; il y en eut beaucoup qui furent massacrés; plusieurs des grands furent pris avec les trésors du roi des Perses; de même la reine des reines, avec beaucoup d'autres femmes, tomba entre les mains de Mouschegh. Le sbarabed s'empara aussi de toute la chancellerie [royale], de tous les anciens, au nombre de six cents hommes, et les ayant fait écorcher, il ordonna de remplir d'herbe leurs peaux et de les envoyer à Bab, roi des Arméniens. Mouschegh fit ces représailles pour venger [la mort de] Vasag son père.

Quant aux femmes du roi Sapor, le général arménien Mouschegh prescrivit sévèrement aux siens de se bien garder de leur faire le moindre affront. Il ordonna de préparer pour elles des litières dans lesquelles il les expédia toutes à la suite du roi Sapor, leur mari, escortées par des Perses qui furent chargés de les conduire auprès de Sapor, saines et sauves, et à l'abri de toute insulte. Le roi des Perses fut frappé de voir la magnanimité, la noblesse et l'indépendance de Mouschegh qui s'était bien gardé d'insulter ses femmes. En ce temps-là, Mouschegh avait un coursier blanc. Il arriva au roi Sapor, pendant les banquets qu'il donnait à son armée, de prendre dans sa main la coupe remplie de vin, en disant : « Que l'homme au coursier blanc prenne aussi du vin. » Il fit peindre sur une coupe le portrait de Mouschegh, monté sur un cheval blanc, et ordinairement pendant les grands festins, il posait la coupe devant lui et répétait chaque fois les mêmes paroles : « Que l'homme au coursier blanc prenne aussi du vin! »

Cependant Mouschegh et les troupes arméniennes s'emparèrent d'un butin considérable dans le camp des Perses et s'enrichirent de trésors et de richesses immenses. Ils mirent de côté une part du butin pour le roi Bab, une autre pour les troupes restées auprès de ce dernier et une troisième pour les généraux grecs qui étaient auprès du roi; outre cela, ils distribuèrent des présents à chaque soldat. Cependant les troupes arméniennes, rentrées dans leur pays, portèrent des plaintes au roi Bab contre le sbarabed Mouschegh, en disant : « Pourquoi a-t-il laissé aller les femmes du roi des Perses, notre ennemi? » A cause de cela, Bab, roi des Arméniens, garda rancune à Mouschegh pendant longtemps.

CHAPITRE III.

Le roi Bab donne l'ordre de tuer Haïr le martbed.

On rapporta au roi Bab et on lui raconta toutes les injures que Haïr le martbed vomissait contre la reine Pharandzèm, mère du roi, quand elle se trouvait dans le château assiégé [par l'ennemi], où il s'était introduit furtivement, en l'outrageant comme une courtisane; après quoi il s'en était allé. Pendant que Haïr le martbed visitait ses domaines dans le pays de Daron, le sbarabed arménien Mouschegh était dans la même province, dans son propre château d'Oghagan (1) qui s'élève sur [les bords] du fleuve Euphrate. Là, un courrier envoyé par le roi Bab arriva chez le général arménien Mouschegh, avec une lettre où il était écrit que Mouschegh était chargé de faire subir à Haïr le martbed la mort la plus cruelle. Il tenait encore dans sa main la lettre du roi avec son ordre, quand il envoya inviter avec perfidie Haïr [à venir] chez lui à Oghagan, sous prétexte d'un festin qu'il allait lui préparer. On était en plein hiver, et les eaux de l'Euphrate étaient complétement glacées. Haïr le martbed, invité à ce festin, se rendit au château d'Oghagan. Alors le général Mouschegh ordonna aux soldats de le prendre, de le mettre à nu, tel qu'il était sorti [du sein] de

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 107. — Place forte du Douroupéran qui appartenait aux Selgouni (Moïse de Khorène, II, 84).

Digitized by Google

sa mère, de lui lier les mains sous ses genoux, de le faire descendre dans la rivière et de l'exposer sur la glace du fleuve. Haïr périt de la sorte. Le lendemain, quand on vint le voir, on trouva que sa cervelle, à la suite du froid, s'était écoulée par ses narines. Il fut remplacé dans son office de Haïr-martbed par un certain Teghag, qui, du temps du roi Arschag ou de Diran, père de ce dernier, avait occupé la charge de martbed pendant quelque temps.

CHAPITRE IV.

Nouvelle guerre entre le roi Bab et les Perses; une bataille est livrée dans le bourg de Pakavan, situé dans le canton de Pakravant.

A la suite de ces événements, le roi des Perses rassembla de nouveau toutes ses troupes et se mit à leur tête pour le pays d'Adherbeidjan, où il resta avec quelques soldats; et il envoya le gros de son armée faire la guerre au roi Bab. Les troupes perses dévastèrent le pays des Arméniens jusque dans le centre de la contrée. Le roi d'Arménie [de son côté] donna ordre de réunir ses troupes à Pakavan. L'armée des Grecs, qui était cantonnée à Erant et à Pakhisch, vint rejoindre Bab et se retrancha dans son camp, en l'entourant d'un fossé, à peu de distance de la montagne de Nebad (Niphates), près du fleuve Euphrate. A la suite de ces préparatifs, on attendit l'heure du combat.

Le sbarabed arménien Mouschegh rassembla aussi les troupes arméniennes au nombre de quatre-vingt-dix mille hommes et s'apprêta [à soutenir le choc des ennemis]. Le roi Sapor avait déjà envoyé ses troupes contre les Arméniens et les Grecs, quand Ournaïr, roi des Aghouank (1), qui se trouvait alors chez le roi des Perses, se présenta à ce dernier et lui demanda un présent, en disant : « Daigne, ô le plus brave des hommes, me permettre de combattre seul, avec mon détachement, les troupes du roi Bab, car il est plus convenable que l'armée des Arik aille au-devant des Grecs, et que moi à la tête des miens, je marche contre les généraux arméniens. »

Non-seulement cette proposition plut à Sapor, mais il en témoigna sa reconnaissance à Ournaïr et il lui accorda [ce qu'il demandait]. Cependant Méroujan Ardzrouni dit à Ournaïr : « Tu vas ramasser des épines, ce sera une grande merveille si tu parviens à les recueillir. » [En même temps], Méroujan dépêcha secrètement un messager vers le général arménien Mouschegh pour lui dire : « Méfie-toi et sois sur tes gardes, Mouschegh; car tu es le présent qu'Ournaïr, roi des Aghouank, a demandé [à Sapor], avec beaucoup de présomption. Maintenant c'est à toi de te tirer d'embarras. »

Après avoir délibéré sur ce qu'il y avait à faire, les troupes perses se mirent en marche pour aller en Arménie, suivies par le détachement d'Ournaïr, roi des Aghouank. Voici le langage que ce dernier tint aux siens : « Quand vous serez aux prises avec les troupes grecques, je vous recommande de faire des prisonniers plutôt que de les tuer; nous les emmènerons liés comme des trophées, et nous les ferons travailler chez nous comme des ouvriers et des maçons à la construction de nos villes et de nos palais. » Au moment où les troupes des Grecs et celles des Perses se trouvaient déjà en présence et étaient prêtes à en venir aux mains, le roi Bab lui-même s'arma pour aller prendre part au combat. Mais le général grec Térence l'en dissuada en disant : « L'empereur grec, en nous envoyant près de toi, nous a recommandé de te bien garder. Qui sait, s'il t'arrive quelque accident, avec quel visage paraîtrons-nous devant notre maître? Quelle réponse lui donnerons-nous, lorsque nous reviendrons auprès de lui sans toi? Alors l'empereur nous considérera comme des criminels. O roi, fais ce que nous allons te dire : prends le pontife des Arméniens, Nersès, éloigne-toi avec lui sur la montagne de Nebad, dans quelque lieu inaccessible et à l'abri du danger; que le grand-pontife se mette en prière et demande pour nous la victoire au Seigneur. Quant à toi, tu regarderas de la hauteur, et tu seras témoin du zèle, des prouesses ou de la lâcheté de chacun, dans le combat qui s'engagera bientôt sous tes yeux. » Le roi Bab consentit à cette proposition, et ayant pris le grand-pontife Nersès, il alla se placer sur la montagne de Nebad, [d'où il voyait] les troupes grecques et arméniennes descendre sur le lieu du combat. Alors le sbarabed arménien Mouschegh, avant de se rendre au combat, apporta ses armes et ses étendards au pontife Nersès, pour qu'il les bénît. Le roi Bab se souvint en ce moment des paroles qui lui furent rapportées jadis et dit : « Je me rappelle que Mouschegh est un ami du roi des Perses, Sapor. N'est-ce pas ce même Mouschegh qui a délivré les femmes du roi Sapor [et les a envoyées] dans les litières, escortées par des soldats? J'ai même entendu dire qu'il négocie avec les Perses. Eh bien il ne faut pas qu'il prenne part à ce combat. »

(1) Ce personnage est cité également par Moïse de Khorène (III, 37), comme auxiliaire des Perses.

Digitized by Google

Le général arménien Mouschegh demanda au grand-pontife Nersès d'intercéder pour lui auprès du roi Bab. Mais celui-ci répondit à Nersès : « N'intercède pas pour lui, car, aussitôt descendu, il va se ranger du côté des Perses. » Cependant le pontife continuait à le solliciter, et comme en ce temps-là, le roi mettait beaucoup d'empressement à accomplir la volonté de Nersès, il lui dit : « Je ferai ta volonté, mais avant que tu le laisses aller au combat, fais-lui prêter serment entre tes mains, qu'il ne nous trahira pas. » Mouschegh fut appelé en présence du roi et, après l'avoir salué, il s'approcha du grand-pontife Nersès, prit sa main droite et prêta serment ; puis il mit sa main dans celle du roi Bab et lui prêta le serment suivant : « Je vivrai et je mourrai pour toi, comme mes ancêtres l'ont fait pour tes ancêtres ; ce que mon père a fait pour ton père Arschag, je le ferai pour toi; seulement ne prête pas l'oreille à la colomnie. »

Alors le pontife arménien Nersès le bénit avec la plus grande ferveur. Le roi Bab ordonna d'amener son coursier et sa lance, et les offrit au brave général Mouschegh, qui cependant se refusa à les accepter, en disant : « Je combattrai avec mes propres armes, et quand je serai de retour, tu me donneras ce que bon te semblera ; ne suis-je pas ton serviteur? » Puis il présenta son drapeau et ses armes à Nersès pour qu'il les bénît. Monté à cheval, à la tête de son détachement, qui occupait l'aile droite de l'armée grecque, Mouschegh commença à s'avancer.

Le roi Bab et le pontife Nersès restèrent debout sur la montagne de Nebad. Saint Nersès, les bras élevés vers le ciel, demandait au Seigneur d'épargner sa sainte Église, rachetée par son sang précieux; de ne pas abandonner son peuple aux idolâtres et aux infidèles, afin qu'on ne dise pas parmi les gentils : où est leur Dieu? Tandis qu'il adressait à Dieu sa prière, les troupes arméniennes se présentaient comme un feu ardent vis-à-vis les Perses. [On vit alors] le corps d'armée de Mouschegh, devançant les autres détachements, se précipiter avec impétuosité [sur l'ennemi.] Le roi qui contemplait ce spectacle, allait perdre Mouschegh de vue; enfin il voyait disparaître ses drapeaux. Aussitôt ces derniers disparus, le roi Bab se mit à crier et dit, s'adressant à Nersès : « Me voici, grâce à toi, précipité dans le feu! ne t'avais-je pas dit de ne pas envoyer cet homme au combat? Le voilà qui a passé du côté des Perses et il va maintenant nous causer beaucoup de malheurs. » Le pontife Nersès répliqua : « Non, roi, non, ne pense pas ainsi; il n'est pas homme à nous trahir : tu verras toi-même quelles prouesses va accomplir devant toi ton serviteur. »

Le roi Bab ne cessait d'importuner le pontife Nersès pour qu'il ne discontinue pas d'implorer le secours du Seigneur pendant la mêlée. Mais Nersès perdant patience, dit au roi Bab : « Si tu diriges ton cœur vers le Seigneur, alors peut-être il aura pitié de toi et de ton pays; si tu te purifies de tes actes abominables, le Seigneur t'accueillera; il ne te laissera pas échapper de ses mains, et il ne te livrera pas à tes ennemis.....(1).

C'est en ces termes, que Nersès, debout sur la montagne, ayant le roi Bab à ses côtés, pria Dieu jusqu'au soir, au coucher du soleil, et jusqu'au moment où le combat fut terminé.

Pendant cette bataille, Dieu venant en aide aux Grecs, les troupes arméniennes remportèrent la victoire. L'armée des Perses, défaite, tourna le dos et se dispersa dans les plaines, dans les hautes montagnes et dans les vallées profondes. Les troupes grecques et arméniennes poursuivirent les Perses et les taillèrent en pièces, [y compris] les chefs et les simples soldats, sans aucune distinction; ceux qui avaient des chevaux légers purent seuls s'enfuir. C'est ainsi que les Arméniens poursuivirent les fugitifs, les chassant devant eux jusqu'à Kandzag d'Adherbeidjan, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Arménie. Le sbarabed Mouschegh fit un carnage immense des troupes perses. Ensuite il guetta le détachement des Aghouank, qu'il décima entièrement. Il atteignit leur roi Ournaïr au moment de sa fuite et le frappa sur le crâne, à coups reboublés, avec la hampe de sa pique, en disant : « Tu dois remercier le sort d'être roi et d'avoir une couronne; car je ne voudrais jamais tuer un roi, quand même je serais dans des circonstances très-difficiles. » Il le laissa ainsi s'enfuir avec huit cavaliers dans le pays des Aghouank.

Quand les troupes arméniennes furent de retour, le général Mouschegh présenta à Bab, roi des Arméniens, une quantité considérable de têtes des plus braves combattants. Les satrapes, les grands, enfin tous les guerriers en firent autant. On célébra cette victoire dans l'Arménie entière, ainsi que dans l'armée grecque. Il serait difficile de préciser l'immense quantité de trésors, d'armes, d'ornements d'or, d'argent et de butin, le nombre de chevaux, de mulets et d'éléphants que [les vainqueurs] prirent à l'ennemi.

(1) Il y a ici une longue prière de saint Nersès qui ne renferme rien d'historique et que nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire.

Digitized by Google

Bientôt après, on calomnia le général Mouschegh auprès du grand roi Bab en disant : « Sache, ô roi, que Mouschegh est plein d'astuce pour toi; il n'attend que le moment propice pour te tuer; car il donne ouvertement la liberté à tes ennemis; il lui est arrivé plus d'une fois de laisser partir ceux qui se trouvaient entre ses mains. Il vient de faire la même chose à ton rival, le roi Ournaïr, qu'il a laissé échapper. » A la suite de ces calomnies, il y avait sans cesse des querelles entre le général Mouschegh et le roi Bab, qui lui adressait des reproches continuels. [Enfin] Mouschegh fit au roi Bab la réponse suivante : « J'ai taillé en pièces tous ceux qui étaient mes égaux; mais ceux qui portent des couronnes sont tes égaux et non pas les miens; tu n'as qu'à aller tuer tes semblables, comme je l'ai fait avec les miens. Jusqu'à ce moment, je n'ai pas levé la main contre quiconque portait une couronne, je ne la lève pas à présent, je ne la lèverai pas dans l'avenir. Si tu as envie de me tuer, tue-moi; quant à moi, si dorénavant un roi quelconque tombait entre mes mains, comme cela m'est arrivé plus d'une fois, [je te répète] que je ne suis pas homme à tuer un roi qui porte la couronne, quand même il serait sur le point de m'ôter la vie. »

Le roi Bab, après avoir entendu ces paroles, se levant de son trône, les larmes aux yeux, se jeta au cou de Mouschegh, l'embrassa et dit en pleurant : « Oui, ils méritent bien la mort ceux qui osent calomnier Mouschegh, cet homme brave et honorable! Mouschegh est issu d'une race aussi noble que la nôtre; ses ancêtres sont comme les nôtres; car, ayant abandonné la royauté du pays des Djen (1) et étant venus en Arménie, ils ont non-seulement consacré leur vie à nos ancêtres, mais ils l'ont même sacrifiée pour eux; son père, le père de Mouschegh a donné sa vie pour mon père, il nous a servi lui-même [jusqu'à présent] avec un dévouement sans bornes, grâce aux prières ferventes que notre admirable père Nersès a adressées à Dieu. Mouschegh a remporté des victoires et a été la cause unique d'une longue paix. Eh bien! comment [maintenant] ose-t-on me dire que Mouschegh attend le moment propice pour me tuer? Un homme juste, raisonnable et bien intentionné, au point d'épargner même les souverains étrangers, pourrait-il lever la main contre ses propres maîtres? »

En ce temps-là, Bab donna au général Mouschegh beaucoup de présents, de villages, et le combla d'honneurs.

(1) Les Mamigoniens et les Orbélians passaient, selon une ancienne tradition, pour être originaires de la Chine (Djénastan). Leurs ancêtres, chassés de leur pays par une révolution, seraient venus chercher asile en Arménie, où les rois arsacides les accueillirent et leur donnèrent le titre de satrapes, avec des domaines. (Moïse de Khorène, II, 81.)

CHAPITRE V.

Avis donné par Ournaïr d'un second combat livré par les Arméniens aux Perses à Kandzag d'Adherbeïdjan, où les premiers sont vainqueurs.

Après cela, Ournaïr, roi des Aghouank, dépêcha un envoyé vers Mouschegh pour lui donner cet avis : « Je te suis vivement reconnaissant de ne m'avoir pas tué, car Dieu m'avait fait tomber entre tes mains; mais tu as bien voulu m'épargner : tant que je vivrai, je n'oublierai jamais ce témoignage d'amitié de ta part. Je te préviens donc que le roi des Perses, Sapor, se prépare à la tête de toute son armée à tomber sur toi à l'improviste. » A la suite de cet avis, le stratélate grec disposa les troupes qu'il avait alors sous ses ordres et partit avec elles, en dirigeant sa marche vers les frontières de l'Arménie, du côté de Kandzag d'Adherbeïdjan. De même, le sbarabed Mouschegh rassembla toutes les troupes arméniennes qui étaient au nombre de quatre-vingt-dix mille hommes d'élite, tous bien armés et portant des lances, sans parler de ceux qui étaient munis de boucliers; et, pour prévenir l'ennemi, il se porta sans tarder sur les frontières. Le roi resta seul en Arménie avec le pontife Nersès qui implorait le secours de Dieu pour tout le pays, ainsi que pour l'armée qui allait livrer bataille.

Le roi des Perses, Sapor, arrivé avec ses troupes sur le lieu du combat, y trouva déjà l'armée grecque et les légions arméniennes prêtes à entamer l'affaire. Une mêlée terrible s'engagea et les Perses furent vaincus. Ce fut surtout le corps des soldats armés de lances qui, attaquant avec ardeur les soldats perses, les faisait tomber de leurs chevaux, en présence même du roi Sapor. Les guerriers arméniens, voyant les Perses tomber, faisaient retentir ce même cri tous ensemble : « Qu'ils soient à Arschag le brave! » C'est à leur roi Arschag qu'ils consacrèrent tous les valeureux combattants qu'ils tuèrent dans cette bataille; ils disaient à chaque soldat tué : « Sois une victime pour notre roi Arschag! » C'était toujours le même cri qu'on entendait, quand les braves Arméniens, armés de lances, appartenant à la noblesse, renversaient les Perses, car eux aussi disaient : « Qu'ils soient à Arschag le brave! » puis

Digitized by Google

à chaque tête tranchée, on disait ordinairement : « Sois une victime pour Arschag! »

[A ce combat], un nombre considérable de légions grecques et arméniennes étaient munies et entourées de boucliers, ayant l'aspect d'une ville imprenable. Quand les Perses commencèrent à presser les troupes grecques et le corps des Arméniens armés de lances, alors ces derniers, pénétrant au milieu des légions grecques et arméniennes, s'y reposèrent protégés par leurs boucliers, comme dans une forteresse. Après s'être reposés un instant, ils sortaient et recommencaient à attaquer les Perses, en faisant un horrible carnage dans leurs rangs et en leur faisant mordre la poussière à leurs pieds. C'était toujours avec le même cri poussé au nom de leur roi Arschag que les Arméniens s'encourageaient les uns les autres, en tranchant la tête à une foule de Perses. Quand les troupes perses commencèrent à les harceler de nouveau, ils se retirèrent encore au centre des légions, comme dans un château inaccesible, et ceux-ci, écartant leurs boucliers, les accueillirent dans leurs rangs. Ce jour-là, le stratélate Térence, avec son armée, et le sbarabed Mouschegh, à la tête de ses troupes, taillèrent complétement en pièces les Perses. Sapor, roi des Perses, s'enfuit du lieu du combat avec le peu de gens qui lui restaient. Après avoir laissé des troupes pour garder les frontières, les vainqueurs retournèrent auprès de leur roi Bab, couverts de gloire, chargés d'un riche butin, et entourés d'une grande pompe (1).

Le roi Sapor rentra dans son royaume, émerveillé de la bravoure que le corps d'armée arménien venait de déployer devant lui. Il disait : « Je suis en admiration devant ce que je viens de voir. Dès ma jeunesse, j'ai passé toutes mes journées à la guerre dans les combats; [et quoiqu'] il y ait déjà plusieurs années que j'occupe le trône, je n'en ai pas passé une seule sans livrer bataille; eh bien, je n'ai jamais vu un combat aussi acharné que celui dont je viens d'être témoin. Quand les Arméniens armés de lances s'avançaient pour tenter l'attaque, ils ressemblaient à une haute montagne ou à une tour bien assise, forte et inébranlable. S'il nous arrivait de les ébranler quelque peu, ils se réfugiaient parmi les légions grecques, qui, écartant leurs boucliers, les recevaient comme dans l'enceinte d'une ville entourée de murailles.

« Après s'y être reposés un peu, ils sortaient de nouveau et se mettaient à massacrer impitoyablement les troupes des Arik. Encore une chose qui m'a vivement frappé, c'est cet amour, ce dévouement que l'armée arménienne porte à son maître. Quoiqu'il y ait déjà tant d'années que leur roi Arschag leur a été enlevé, c'était par son nom qu'ils s'encourageaient les uns les autres au combat.

« Quand il leur arrivait de terrasser les combattants, ils disaient d'une voix unanime : « A Arschag! « Cependant Arschag n'était plus parmi eux. Professant un tendre amour pour leur maître, ils sacrifiaient à Arschag les ennemis qu'ils tuaient. Et ce fougueux détachement de Mouschegh! Il ne semblait qu'un feu jaillissait de ses bannières; quant à lui, il passait et repassait comme la flamme qui embrase les touffes des joncs. Des années entières se sont déjà écoulées depuis qu'ils ont perdu leur maître Arschag, qui, à l'heure qu'il est, se trouve au château d'Antmesch, dans le pays de Khouzistan; cependant les Arméniens, qui l'aiment ardemment, s'imaginaient qu'il était à leur tête comme leur propre roi, le croyaient parmi eux, dirigeant le combat, et eux-mêmes remplissaient leur devoir en sa présence. Ah! continua Sapor, heureux le maître qui commanderait une armée animée de pareils sentiments, aussi fidèle et aussi dévouée à son roi! »

(1) Il est question dans ce chapitre de la bataille de Tzirav, mentionnée par Moïse de Khorène (III, 37).

CHAPITRE VI.

Teghag le martbed, nommé chef des frontières, entre en négociation avec le roi des Perses, pour trahir le roi des Arméniens; le roi Bab fait mourir Teghag.

Le général de l'armée grecque Térence, et Mouschegh, général des troupes arméniennes, laissèrent Teghag le martbed, qui d'après ses fonctions se nommait *Haïr* du roi (1), comme gardien des frontières, à Kandzag, qui se trouvait sur les confins des deux royaumes, de Perse et d'Arménie. Ils lui confièrent trente mille hommes d'élite, munis de lances et couverts de cuirasses, et pourvus de tout ce qui était nécessaire. Térence et Mouschegh, avec le reste des troupes, retournèrent ensuite en Arménie auprès du roi Bab. Teghag le martbed, [resté seul], dépêcha secrètement des envoyés vers Sapor, roi des Perses, s'engageant à livrer dans ses mains le roi Bab, le général grec Térence et le général arménien Mouschegh. Teghag obtint de Sapor [en retour de cette proposition] une immense quantité de trésors. Cependant quelques-uns des grands sa-

(1) C'est-à-dire « père du roi ». Cette charge était celle de chef des eunuques.

Digitized by Google

trapes, par exemple Knel, seigneur du canton d'Andsevatsi, et d'autres qui étaient restés avec lui [à Kandzag], en avertirent secrètement le roi Bab. Celui-ci envoya des exprès vers Teghag le martbed pour lui dire : « Après avoir réuni les troupes qui se trouvent sous ta main, transmets-les à Knel Andsevatsi, et hâte-toi d'arriver auprès de moi le plus vite possible; il m'est indispensable de t'envoyer vers Sapor, roi des Perses, car je me suis décidé à me reconnaitre son vassal. » A peine Teghag le martbed avait-il entendu ces paroles, qu'ivre de joie, il disait dans son cœur : « Maintenant il me sera plus facile de réaliser ce que j'ai promis au roi Sapor. Une fois auprès de Bab, d'un côté j'userai de tout mon pouvoir pour le tranquilliser, de l'autre je le ferai attaquer à l'improviste par le roi des Perses. » Teghag, au comble de la joie, se mit à négocier avec les deux souverains; puis, étant monté sur un bon coursier, il partit sans plus tarder, pour rejoindre le roi Bab [qui se trouvait alors] au grand village d'Artians appartenant au domaine royal et situé dans la province d'Ararat. Aussitôt arrivé, Teghag se présenta au roi qui lui fit un accueil des plus magnifiques. A l'heure du souper, le roi Bab donna ordre qu'on emmenât Teghag le martbed et qu'on le revêtît de riches habits. On lui mit un caleçon très-large, tombant à gros plis et dont l'ampleur l'empêchait d'être [convenablement] habillé. Puis on lui fit endosser un habit très-large et on lui attacha une ceinture à laquelle pendait une épée. Les plis qui retombaient de sa ceinture couvraient entièrement son épée. Pendant qu'on mettait à Teghag le caleçon, la chaussure, et qu'on lui ceignait l'épée, — les plis de son caleçon, descendant jusqu'aux chevilles de ses pieds, couvraient totalement son épée, — il ne se douta pas un instant du mauvais augure que présageait la largeur démesurée de ses habits. A neuf heures, on vint dire à Teghag : « On t'invite à souper dans les appartements intérieurs du palais. » On le fit entrer dans le corridor de l'appartement habité par le roi. Or ce corridor était étroit et avait plusieurs petites ouvertures pratiquées au plafond pour donner du jour. Des deux côtés de ce corridor, se trouvaient rangés des gens munis de boucliers et armés de haches; tandis qu'on conduisait Teghag, tout d'un coup les fenêtres furent fermées. Alors ceux des gens qui portaient des boucliers l'entourèrent et le tirèrent de côté et d'autre. En vain, il porta la main pour saisir son épée qui se trouvait enveloppée et cachée dans les plis de ses habits; il ne put parvenir à la tirer.

Quoique Teghag fût grand de taille, robuste et osseux, cependant les gens qui portaient des boucliers, après l'avoir entouré, l'enlevèrent et le transportèrent jusqu'aux portes de l'appartement du roi. Ce dernier, voyant qu'on allait l'y faire entrer, dit : « Ne le portez pas ici; ne le portez pas ici; mais conduisez-le dans la garde-robe. » Les soldats, portant des boucliers, le firent passer du corridor même dans la garde-robe, où était déposée la couronne royale. Lorsqu'on lia les mains de Teghag, il dit : « Dites au roi, dites-lui bien que j'ai mérité cette mort; mais que cependant il devait me faire tuer sur la place publique et non dans un appartement où on garde les couronnes et où on va ensanglanter la sienne. » A peine avait-il proféré ces mots, qu'on l'égorgea dans les chambres de la garde-robe. Après lui avoir tranché la tête, on la porta au bout d'une pique, qui fut plantée au milieu du camp royal.

CHAPITRE VII.

Arschag, roi des Arméniens, se donne la mort dans le château d'Aniousch, situé dans le pays de Khouzistan, à l'instigation de Trasdamad.

En ce temps-là, Arschag, roi des Arméniens, vivait encore au château d'Antmesch, nom qui signifie château d'Aniousch (1), et qui se trouvait dans la contrée de Khouzistan, située dans le royaume de Perse. Bien qu'à cette époque, la guerre entre la Perse et l'Arménie eût cessé, cependant le roi des Kouschans, qui était d'origine arsacide, suscita une [nouvelle] guerre contre le roi Sapor le sassanide. Ce prince, ayant réuni toutes ses troupes et tous les cavaliers qu'il avait emmenés en captivité avec lui du pays des Arméniens, leur donna l'ordre de marcher et se mit à leur tête, accompagné de l'eunuque du roi Arschag. Or, cet eunuque d'Arschag, roi des Ar-

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 35.

Προκοπίου Καισαρέως Ἱστορίαι.

.... Χρόνῳ δὲ ὕστερον τῶν τις Ἀρμενίων τῷ τε Ἀρσάκῃ ἐν τοῖς μάλιστα ἐπιτήδειος καὶ οἱ ἐπισπόμενος ἐς τὰ Περσῶν ἤθη ἰόντι Πέρσαις ἐπί τι ἔθνος

Procopii de Bello Persico, lib. I, cap. 5. (*Ed. Paris., pag.* 17 *et seq.* — *Ed. Bonn.*, t. I, *pag.* 29 *et seq.*)

.... Secundum ea, quidam Armenus ex intimis Arsacis, et eorum numero, qui ipsum in Persidem comitati

Digitized by Google

méniens, qui jadis avait été un personnage dévoué, investi d'un pouvoir étendu, jouissant de grands honneurs et très-aimé [de son maître], s'appelait Trasdamad. La guerre entre le roi des Kouschans et celui des Perses une fois commencée, les troupes du premier harcelèrent cruellement celles des Perses, réduisirent en captivité beaucoup de leurs ennemis et chassèrent devant elles le reste. L'eunuque Trasdamad, qui pendant le règne de Diran, roi des Arméniens, et de son fils Arschag, avait été gouverneur de province et [gardien] fidèle des trésors du château d'Ankegh et de tous les châteaux royaux de ces contrées, ainsi que des trésors du château de Penapegh dans le pays de Dzop (1), confiés à ses soins, avait son cousin plus élevé que ceux des autres satrapes. Cette charge [de gardien des trésors], dès les temps les plus anciens de la dynastie arsacide, était inhérente à celle de martbed.

L'eunuque Trasdamad, prince (ischkhan) [du canton] d'Ankegh-doun, avait été emmené captif en Perse, au temps où le roi Arschag fut fait prisonnier. Il se trouva au combat où les Kouschans défirent Sapor, roi des Perses. Dans cette affaire, Trasdamad se signala par sa bravoure et sauva la vie à Sapor; il mit hors de combat beaucoup de Kouschans et présenta [ensuite à son maître] les têtes de plusieurs ennemis.

C'est ainsi que Trasdamad sauva la vie à Sapor au moment où ce dernier se trouva pressé et entouré de tous les côtés par les ennemis.

Quand le roi des Perses rentra en Assyrie, [son premier soin] fut de témoigner à l'eunuque Trasdamad sa reconnaissance pour le service qu'il lui avait rendu. Il lui dit : « Tu peux me demander ce que tu voudras, et ce que tu demanderas, je te l'accorderai sans hésiter. » Trasdamad dit au roi : « Je ne te demande qu'une seule chose : permets-moi d'aller voir mon propre maître, Arschag, roi des Arméniens. Permets-moi, quand je me serai rendu chez lui, de le délivrer de ses liens pour un jour seulement, de lui laver la tête, de l'oindre, de le revêtir de riches habits, de lui préparer son siége, de lui présenter un repas et du vin, et de le divertir au moyen de musiciens, et cela pour un jour seulement. »

Le roi Sapor lui dit : « C'est une demande bien difficile à accorder; car depuis que le royaume de Perse existe et que le château porte la dénomination de château d'Aniousch, personne n'a osé rappeler aux rois un seul homme qui y ait été enfermé. Ce que tu demandes est d'autant plus grave que celui qui est enfermé dans cet endroit est un roi, un personnage qui est mon égal et qui s'y trouve retenu parce qu'il a été mon rival. En me faisant une demande aussi importune, tu risques ta propre vie en prononçant le nom seul d'Aniousch; car cela est défendu par la loi, depuis qu'existe le royaume des Arik. Mais puisque les services que tu m'as rendus sont immenses, je t'accorde ta demande, tu peux aller [trouver Arschag]. Cependant il serait plus prudent de songer à tes intérêts, de me demander [comme don] une province, un canton ou bien des trésors. En exprimant ton désir, quoique tu enfreignes la loi du royaume des Arik, j'y accède au lieu de t'accorder des récompenses auxquelles tu as droit. »

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 507 et 57.

ἰοῦσι βαρβαρικὸν ξυνεστράτευσεν· ὃς δὴ ἀνήρ τε ἀγαθὸς ἐν τῷ πόνῳ τούτῳ, ὁρῶντος Πακουρίου τὰ ποιούμενα, γέγονε καὶ τῆς νίκης αἰτιώτατος Πέρσαις. Διὸ δὴ αὐτὸν ὁ Πακούριος ὅ τι ἂν βούλοιτο αἰτεῖσθαι ἠξίου, ἰσχυρισάμενος ὅτι δὴ οὐδενὸς πρὸς αὐτοῦ ἀτυχήσει. Ὁ δὲ ἄλλο οἱ οὐδὲν γενέσθαι ἠξίου ἢ ὥστε τὸν Ἀρσάκην ἐν ἡμέρᾳ μιᾷ θεραπεῦσαι ᾗ βούλοιτο. Τοῦτο τὸν βασιλέα ἠνίασε μὲν ὡς τὰ μάλιστα, εἰ λύειν νόμον οὕτω δὴ παλαιὸν ἀναγκάζεται, ὅπως μέντοι παντάπασιν ἀληθίζηται, ξυνεχώρει τὴν δέησιν ἐπιτελῆ γενέσθαι. Ἐπεὶ δέ γε βασιλέως ἐπαγγείλαντος γέγονεν ἐν τῷ λήθης φρουρίῳ, ἠσπάσατο μὲν τὸν Ἀρσάκην, ἄμφω δὲ ἀλλήλοιν περιβαλόντε ἐθρηνησάτην τε ἡδύν τινα θρῆνον καὶ ἀπολοφυραμένω τὴν παροῦσαν τύχην μόλις ἀπ' ἀλλήλοιν διαλύειν τὰς αὐτοῦ χεῖρας ἑκάτερος ἔσχεν. Ἐπεὶ δὲ τῶν ὀδυρμῶν ἐς κόρον ἐλθόντες ἐπαύσαντο, ἔλουσε μὲν ὁ Ἀρμένιος τὸν Ἀρσάκην καὶ τἄλλα οὐ κατημελημένως ἐκόσμησε,

fuerant, militarem navavit operam Persis adversum barbaros, et sub oculis ipsius Pacurii (I. Saporis) tam strenue se gessit in eo bello, ut Persæ illius maxime opera victoriam reportarint. Quamobrem contendit ab ipso Pacurius ut peteret quidquid collibitum esset., affirmate recipiens ei nihil se negaturum. Unum hoc ille rogavit, sibi ut potestas fieret ministrandi Arsaci per diem unum, idque prout libido foret. Mirum quam grave regi fuerit in necessitatem adduci infringendæ adeo antiquæ legis: fidem tamen ne falleret, annuit postulatui. Mandato itaque regio admissus ille in castellum Oblivionis, Arsacem salutavit. Hic inter se complexi, et in suavissimum lamentum effusi, vicem suam complorarunt, vix ut alter ab altero divellere manus quiverint. Tandem lugendi satietate fessi cum paululum respirassent, Arsacem lavit Armenius, et totum accurate composuit; habitu etiam regali ornatum reclinavit in toro. Tum Arsaces

Digitized by Google

Le roi donna à Trasdamad un officier de sa garde des plus dévoués, le munit d'une lettre portant l'empreinte de la bague royale. Cette lettre lui accordait la libre entrée dans le château d'Antmesch, où, d'après la faveur qu'il venait de solliciter, il pouvait réaliser son désir de voir le roi prisonnier, Arschag, qui jadis avait régné sur l'Arménie. Avec l'officier de la garde et la lettre royale, Trasdamad s'introduisit dans le château d'Aniousch où il vit son propre maître. Aussitôt, il délivra Arschag des fers qui liaient ses mains et ses pieds, ainsi que du jonc (?) et des chaînes qui retenaient son cou. Il lava la tête d'Arschag et le fit baigner. Ensuite il le revêtit de magnifiques habits, lui prépara le siége et le fit asseoir. Puis il lui servit son repas d'après le cérémonial de la cour, et plaça du vin devant lui, selon le même cérémonial. De cette manière, Trasdamad tira Arschag de sa torpeur, le consola et le divertit au moyen des musiciens.

Vers la fin du repas, on fit placer devant Arschag des fruits, des pommes, des concombres et des mets délicats; et en même temps, on déposa un poignard devant lui, pour qu'il pût s'en servir. Trasdamad faisait tout son possible pour divertir Arschag, et, se tenant debout devant lui, il ne cessait de lui prodiguer des consolations. Arschag était déjà plongé dans les vapeurs de l'ivresse, qui commençaient à lui obscurcir la vue. Alors il se rappela son passé et dit : « Malheur à Arschag! ainsi vont les choses! Me voilà ici et arrivé à ce point. » Ayant dit cela, il plongea dans son cœur le poignard qu'il tenait à la main pour couper le fruit auquel il allait goûter. Il mourut sur le coup, à l'endroit même où il était assis. Trasdamad voyant cela, se précipita sur lui, arracha de son sein le poignard, et se l'étant plongé dans le côté, il mourut, lui aussi à l'instant même.

CHAPITRE VIII.

Après la guerre des Perses, le sbarabed Mouschegh fait la guerre à ceux qui s'étaient révoltés contre le roi des Arméniens, dans différents endroits, à commencer par l'Adherbeïdjan, possession du roi des Arméniens.

Quand la guerre avec les Perses fut terminée, et que tout rentra dans le calme, le sbarabed arménien Mouschegh, déclara la guerre à ceux qui s'étaient soulevés contre les rois arsacides, pour se rendre indépendants (1). En premier lieu, il commença par les possessions du roi des Arméniens, dans l'Adherbeïdjan, en dévastant tout le territoire des Adherbaditch, et en emmenant en captivité une multitude considérable de gens. Après avoir soumis le reste des habitants, il leur imposa un tribut et prit beaucoup d'otages.

CHAPITRE IX.

De Noschiragan. (2)

Mouschegh défit les habitants du pays de Noschiragan, qui s'étaient révoltés contre le roi des Arméniens. Après avoir soumis le pays, il le dévasta et le réduisit en esclavage. Il prit des otages parmi les habitants qui restèrent, et leur imposa un tribut.

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 35.
(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 530.

σχῆμα δὲ αὐτῷ περιθέμενος τὸ βασίλειον ἐπὶ στιβάδος ἀνέκλινεν. Ἐνταῦθά τε τοὺς παρόντας Ἀρσάκης βασιλικῶς εἱστία ἥπερ εἰώθει τὰ πρότερα. Ἐν ταύτῃ τῇ θοίνῃ πολλοὶ μὲν ἐπὶ κύλικι λόγοι ἐλέχθησαν, οἵπερ τὸν Ἀρσάκην ἱκανῶς ἥρεσκον, πολλὰ δὲ ἄλλα ἐς μέσον ἦλθεν, ἅπερ αὐτῷ ἐν ἡδονῇ ἦν· μηκυνομένου τε τοῦ πότου ἄχρι ἐς νύκτα τῇ πρὸς ἀλλήλους ὁμιλίᾳ περφυῶς ἥσθησαν, μόλις δὲ ἀλλήλων ἀπαλλαγέντες διελύθησαν, καταβεβρεγμένοι τῇ εὐπαθείᾳ. Τότε δὴ λέγουσι τὸν Ἀρσάκην εἰπεῖν ὡς ἡμέραν τὴν ἡδίστην διατελέσας, ἐν ταύτῃ τε ξυγγενόμενος τῷ ποθεινοτάτῳ ἀνθρώπων ἁπάντων, οὐκ ἂν ἔτι ἑκών γε εἶναι ὑποσταίη τὰ φλαῦρα τοῦ βίου. Καὶ ταῦτα εἰπόντα μαχαίρᾳ ἑαυτὸν διαχρήσασθαι, ἥνπερ ἐν τῇ θοίνῃ ἐξεπίτηδες κεκλοφὼς ἔτυχεν, οὕτω τε αὐτὸν ἐξ ἀνθρώπων ἀφανισθῆναι. Τὰ μὲν οὖν κατὰ τοῦτον δὴ τὸν Ἀρσάκην ἡ τῶν Ἀρμενίων συγγραφὴ λέγει ταύτῃ, ἥπερ ἐρρήθη, κεχωρηκέναι, καὶ τὸν νόμον τότε ἀμφὶ τῷ τῆς λήθης φρουρίῳ λελύσθαι.

regifice pro more pristino apparatis epulis eos accepit qui adfuerunt. Convivalibus jocis, non sine magno ejus oblectamento, bellissime lusum est, aliaque in medium venere plurima, quæ ipsum multa hilaritate conspererunt. Summa certe fuit confabulandi suavitas, quæ ad noctem usque compotationem duxit. Vix tandem discesserunt, lauti epuli voluptate perfusi. Subindo Arsacem dixisse memorant, haud æquo deinceps animo laturum se ærumnas vitæ, postquam cum mortalium sibi optatissimo omnium lætissimum diem egisset : his dictis, cultro, quem de mensa consulto sublegerat, se confodisse, itaque occubuisse. Eum exitum habuisse Arsacem, ac tunc temporis legem illam quæ est de castello Oblivionis, abrogatam esse prodit historia Armenorum.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Des cantons de Gortouk, de Gortik et de Dmorik.

Le sbarabed Mouschegh ravagea également les districts de Gortouk (1), de Gortik et de Dmorik (2), qui s'étaient aussi révoltés contre le roi d'Arménie. Après les avoir soumis, il les dévasta, les réduisit en esclavage et imposa un tribut au reste des habitants; il prit également beaucoup d'otages.

CHAPITRE XI.

De Mark.

Mouschegh dévasta également les contrées de Mark, [dont les habitants] s'étaient aussi révoltés contre le roi des Arméniens; il emmena beaucoup de captifs. Après avoir imposé tribut au reste des habitants, il leur prit des otages.

CHAPITRE XII.

De l'Artsakh.

Mouschegh ravagea le pays d'Artsakh (3) d'où il enleva un grand nombre de prisonniers; et, après avoir pris des otages, il imposa un tribut au reste des habitants.

CHAPITRE XIII.

De l'Aghouanie.

Mouschegh porta la guerre dans le pays des Aghouank, qu'il dévasta cruellement. Il reconquit plusieurs cantons, notamment Oudi, Schagaschen, la Vallée de Kartman, Goght et d'autres contrées environnantes, dont les Aghouank, qui les avaient détachées de l'Arménie, s'étaient emparés. Le fleuve Kour fut désigné comme devant servir de limite entre le pays des Aghouank et celui des Arméniens, ainsi que cela existait auparavant. Plusieurs chefs aghouank furent tués [dans cette campagne]. Mouscheg, après avoir pris des otages, imposa au reste des habitants un tribut.

CHAPITRE XIV.

De Gasp (1).

Ensuite le sbarabed Mouschegh tira une cruelle vengeance du pays des Perses et de la ville de Phaïdagaran (2), parce que les gens de ce pays avaient trahi le roi des Arméniens, en se révoltant contre lui. Arrivé là, le sbarabed arménien massacra un grand nombre de leurs habitants dont une quantité considérable fut réduite en captivité. Après avoir pris des otages, il imposa un tribut au reste des habitants et laissa [dans le pays] des gouverneurs.

CHAPITRE XV.

De l'Ibérie (Virk).

Ensuite le sbarabed Mouschegh alla contre le roi de l'Ibérie (Virk) (3), qu'il pressa excessivement, en dévastant le territoire de son royaume. Il passa au fil de l'épée toute la noblesse et toutes les familles satrapales qu'il y trouva. Mouschegh donna ordre de mettre en croix, au centre même du pays, la race des Phar[n]avazian (4); il prit aussi le ptiaschkh des Koukark qui reconnaissait autrefois la suzeraineté du roi des Arméniens, mais qui, dans la suite, se révolta contre ce dernier. Le sbarabed massacra tous les mâles de la famille de ce ptiaschkh et emmena en captivité ses femmes et ses filles. Il agit de la même manière envers tous les satrapes qui, se trouvant dans ce pays, s'étaient révoltés contre le roi des Arméniens, c'est-à-dire qu'il les décapita tous. Il reconquit toutes les provinces et, ayant pris des otages, il imposa un tribut au reste des habitants. Après avoir rétabli pour limite entre le pays des Arméniens et celui des

(1) La province de Gordjaïk ou des Kurdes. (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 176.)

(2) Le canton appelé Gortik (Indjidji, *Arm., anc.* pag. 146.) répond à la *Cortæa* de Ptolémée (V, 13,) où se trouvait la forteresse de Dmorik ou Dmoris (Moïse de Khorène, II, 50; III, 15.)

(3) La province d'Artsakh, appelée plus tard Khatchen, dont les Grecs ont fait la *Chatziène* mentionnée par Constantin Porphyrogénète (*de cærem. aul. byz.*, t. I, pag. 397.) qui appelle le prince du pays, ἄρχων τῆς Χατζιηνῆς. C'est aujourd'hui le Karabagh (jardin noir) dans les provinces russes de la Transcaucasie, et dont le chef-lieu est Choucha.

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 319.

(2) Capitale de la province du même nom, sur le Kour, et non loin de la mer Caspienne. La ville actuelle de Salian occupe son emplacement. (L. Alischan, *Geogr. de l'Arm.*, pag. 92.)

(3) Le pays de Virk ou d'Ibérie formait alors le royaume de Géorgie, dont les rois furent souvent en guerre avec ceux d'Arménie, leurs voisins. Il n'est pas question de la guerre que Mouschegh fit au roi des Géorgiens qui devait être alors Bakour III, fils de Pharsman VI, le dernier souverain de la dynastie khosroïde. (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, pag. 214 et suiv.)

(4) Les descendants de Pharnavaz, qui fut le premier roi du Karthli, n'ont pas laissé de traces dans l'histoire de la Géorgie. J'ignore où Faustus a puisé ce renseignement.

Digitized by Google

Ibériens le grand fleuve Kour, comme cela existait jadis, il rentra en Arménie.

CHAPITRE XVI.

Du roi d'Aghdsnik.

Ensuite Mouschegh se dirigea vers le pays d'Aghdsnik, qui s'était révolté contre le roi des Arméniens, et le livra à une épouvantable dévastation. Ayant pris le ptiaschkh d'Aghdsnik, il fit massacrer ses femmes en sa présence et réduisit ses enfants en captivité. Il imposa le tribut à ceux qui restèrent dans le pays d'Aghdsnik, où il établit des chefs et des gouverneurs.

CHAPITRE XVII.

Du grand Dzop.

De là [les Arméniens] firent irruption dans le grand Dzop (1) qui s'était aussi révolté. Mouschegh y porta la dévastation, passa au fil de l'épée les habitants, et, après avoir pris des otages, il imposa un tribut à toute la population.

CHAPITRE XVIII.

De l'Ankegh-doun.

Mouschegh fit périr une multitude de gens dans l'Ankegh-doun (2), en les passant au fil de l'épée. Mais, comme ce pays fut jadis une résidence royale, Mouschegh se contenta d'imposer seulement un tribut à ses habitants.

CHAPITRE XIX.

Du canton d'Andsid.

Ensuite Mouschegh fit irruption dans le canton d'Andsid (3), en portant la dévastation dans tous les lieux environnants, qui s'étaient tous révoltés contre le royaume des Arsacides. Après avoir soumis ce canton, il passa au fil de l'épée les seigneurs du pays, prit des otages, et contraignit le reste des habitants à payer tribut à Bab, roi des Arméniens.

CHAPITRE XX.

Du sbarabed arménien Mouschegh.

Le brave sbarabed arménien [Mouschegh], plein d'ardeur et de zèle, consacrait tous les jours de sa vie au royaume d'Arménie, qu'il servit toujours avec fidélité. Occupé et le jour et la nuit, il passait tout son temps à combattre l'ennemi pour ne pas le laisser s'emparer même d'un coin de territoire faisant partie du pays des Arméniens. [Il n'avait qu'une seule pensée], celle de vivre pour sa patrie, de mourir bravement pour elle, pour ses propres maîtres, pour les habitants du pays, pour la foi chrétienne, pour ceux qui croient en Dieu, pour le peuple baptisé au nom du Christ, pour les églises, pour les vases sacrés, pour les basiliques consacrées à la mémoire des martyrs du Christ, pour les serviteurs de Dieu, pour les sœurs et les frères, pour les proches parents, pour les amis sincères; enfin, toujours prêt à se sacrifier, Mouschegh ne rêvait qu'à servir ses maîtres arsacides.

CHAPITRE XXI.

Du pontife Nersès, ce qu'il était, et ce qu'il faisait.

Le pontife des Arméniens, Nersès, renouvela tout ce qui était détruit dans le pays des Arméniens. Se chargeant de consoler, de nourrir et de surveiller les pauvres, il accueillait en même temps les lépreux. Il construisit partout des églises, restaurant celles qui avaient été démolies, en y rétablissant l'ordre renversé. Ici, il édifiait [le peuple] et l'affermissait [dans la foi], là il le reprenait et le châtiait. Il accomplit beaucoup de miracles, de grands prodiges et des guérisons merveilleuses. Sévère dans tout ce qui concernait la religion, quand il bénissait quelqu'un, sa bénédiction produisait son effet; quand il maudissait quelqu'un, il était maudit. Il multiplia le nombre des serviteurs [de Dieu] sur tous les points du territoire d'Arménie, en instituant des évêques dans chaque canton, et en se réservant pour lui la surveillance générale et la juridiction, qu'il exerça jusqu'à ses derniers jours.

CHAPITRE XXII.

Le roi Bab est obsédé par les dev; son genre de vie.

Le roi Bab, dans son enfance, et dès les premiers jours de sa naissance, fut consacré aux *dev* (1) par sa mère impie Pharandzêm (2); à la suite de cela,

(1) Canton de la Quatrième-Arménie qui était appelé Sophène par les Grecs, et que les Arméniens divisaient en deux parties, le grand et le petit Dzop (St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 92.)

(2) Indjidji, *Géogr. anc.*, pag. 507.

(3) Indjidji, *Arm., anc.*, pag. 43.

(1) Voir plus haut, pag. 265, et note 1, ch. XLIV.

(2) Faustus est ici en contradiction avec ce qu'il a dit dans le ch. 44 du liv. IV (pag. 265), où il raconte que ce fut le roi Arschag qui, à la naissance de son fils Bab, l'avait consacré aux *dev*. La reine ignorait même cette cir-

Digitized by Google

il fut obsédé par les *dev*, dès l'âge le plus tendre. Ne pensant qu'à accomplir leur volonté, Bab ne chercha jamais à s'en délivrer. Il s'était voué tout à fait à ces génies du mal, et ceux-ci, invoqués par des sortiléges, se montraient sur la personne de Bab, et chacun pouvait de ses yeux s'apercevoir de leur présence auprès du roi. Chaque fois qu'on venait saluer le roi Bab, on voyait les *dev*, sortant de son sein, s'enrouler autour de ses épaules sous la forme de serpents. Les personnes présentes, épouvantées, n'osaient s'approcher du roi. Quant à lui, il disait à tout le monde : « Ne craignez rien, ce sont les miens. » Ces serpents se faisaient voir à tout le monde, enlacés autour de lui; car Bab était possédé par une masse de ces génies, et par conséquent tous ceux qui approchaient le roi voyaient également ces serpents. Ces *dev* se rendaient invisibles seulement quand le patriarche Nersès ou le saint évêque Khat entraient chez Bab.

Le roi Bab avait des mœurs déréglées; il commettait des adultères et toutes toutes d'abominations. Possédé comme il était par les *dev*, il le fut jusqu'à ses derniers jours, car ils ne cessèrent de résider dans toute sa personne.

CHAPITRE XXIII.

Comment saint Nersès reprenait sans cesse le roi Bab à cause de ses mauvaises actions.

Saint Nersès, pontife des Arméniens, ne cessait de réprimander souvent le roi Bab, en présence même de témoins. A cause de la somme de ses péchés, il lui interdit non-seulement l'entrée de l'église, mais aussi d'approcher du vestibule. Il lui adressait des reproches continuels et lui infligeait des pénitences. Nersès croyait, par ce moyen, mettre un terme aux actes abominables du roi, et pensait le faire rentrer dans la voie de son propre salut; aussi ne cessait-il de lui inspirer la pensée du repentir. Il lui faisait des citations de l'Écriture-Sainte, lui rappelant les châtiments éternels qui l'attendaient au jugement dernier, afin qu'il se rendit sage et meilleur, en vue de progresser dans la voie de la justice et de prendre quelque soin des œuvres saintes. (1)

Le roi Bab, non-seulement ne prêta pas l'oreille à ses exhortations, mais au contraire il s'arma contre Nersès d'une haine implacable, et il n'attendait que le moment favorable pour le tuer et cela sans déguiser ses projets. Par crainte de l'empereur des Grecs (1), il n'osa pas exécuter ce meurtre contre Nersès, ni même se permettre de l'injurier publiquement. [Du reste] aucun habitant de son royaume, et aucun soldat de son armée n'aurait consenti à accomplir un tel forfait, car Nersès était un homme sur qui les regards de tous les Arméniens étaient tournés, à cause de ses œuvres équitables, de sa vie sainte, de son administration animée d'un esprit de paix, et surtout à cause des prodiges qu'il accomplissait en face de tous; ce qui le faisait regarder comme un ange du ciel. Cependant, le roi nourrissait [toujours] une haine implacable contre lui et cherchait tous les moyens de le faire périr, quoiqu'il n'osât point en parler, attendu que ses troupes l'auraient massacré. Tout le monde recourait aux prières de Nersès qui était aimé généralement des grands et des petits, des personnes notables et des hommes de basse extraction, des nobles et des gens du peuple.

CHAPITRE XXIV.

Comment le saint et grand pontife Nersès fut tué par le roi Bab.

Cependant, le roi Bab s'était déclaré l'ennemi irréconciliable du grand pontife Nersès, de cet homme de Dieu, qui le reprenait toujours sur l'énormité de ses péchés. Il ne voulait ni se corriger, ni marcher dans le sentier droit, mais comme il était fatigué de s'entendre réprimander sans cesse par Nersès, il conçut le projet de faire mourir le grand pontife de Dieu. Ne pouvant le faire ouvertement, il feignit de se repentir, en priant le saint homme de lui imposer une pénitence. Il l'invita à venir dans son palais situé dans le bourg de Khakh, dans le canton d'Egéghiatz (2), où il prépara un souper à l'homme de Dieu, en le faisant asseoir sur le siége royal. C'était comme un commencement de la pénitence qu'il allait s'imposer dès ce moment, pour se purifier de ses péchés.

L'ayant fait asseoir à sa table, le roi se leva lui-même de son siége, et alla présenter à l'homme de Dieu, à Nersès, la coupe et l'acine empoisonnés. A peine Nersès avait-il vidé la coupe qu'il comprit la perfidie du roi et dit : « Sois béni, Seigneur Dieu, pour m'avoir jugé digne de vider cette coupe et de subir pour toi cette mort que j'ai tant désirée dès mon enfance! J'accepte cette

constance, ainsi qu'on peut le voir dans la suite de ce chapitre.

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 38

(1) Moïse de Khorène (liv. III, ch. 38) dit que l'empereur des Grecs était Théodose [le Grand].

(2) Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 21.

Digitized by Google

coupe de salut, j'invoque le nom du Seigneur, car moi aussi je vais participer dorénavant à l'héritage des saints dans la lumière. — O roi, maintenant c'est à toi que je m'adresse : n'était-il pas en ton pouvoir de me faire tuer ouvertement? car personne ne pouvait t'en empêcher; personne ne pouvait arrêter ton bras au moment de l'accomplissement de ton forfait. Mais, Seigneur, pardonne-lui le crime qu'il vient de commettre sur ma personne, reçois l'âme de ton serviteur, toi qui es le refuge de tous les affligés et le dispensateur de tous les biens! »

Après avoir ainsi parlé, Nersès se leva et rentra dans sa demeure. Tous les grands satrapes arméniens, le sbarabed Mouschegh, Haïr le martbed, enfin ceux qui avaient assisté à cette scène, quittant le palais du roi, suivirent Nersès dans sa demeure. Rentré chez lui, Nersès, relevant son manteau, montra [aux assistants la tache] bleu foncé, grande comme un gâteau, qui se dessinait à l'endroit de son cœur. Aussitôt les satrapes, pour le sauver, se hâtèrent de lui présenter l'antidote contre le poison meurtrier, mais lui refusa de le prendre, et le rejeta en disant : « C'est le plus grand bien qui m'arrive, car je meurs pour avoir surveillé l'accomplissement des préceptes du Christ. Vous savez bien vous-mêmes que tout ce que je vous ai dit a été dit publiquement, et ç'a été toujours mon unique désir. Je suis content du sort qui me réunit aux élus, et c'est avec joie que j'embrasse mon héritage! Oh! avec quelle joie je vais quitter bientôt ce monde pervers et impie! » Ayant parlé de la sorte, Nersès leur donna des conseils, et pria tous les assistants d'avoir soin d'eux-mêmes et de garder les commandements du Seigneur.

Après cela, un sang caillé commença à lui sortir de la bouche, ce qui dura presque deux heures. Il se mit en prières et, fléchissant le genou, il pria [Dieu] de pardonner à son meurtrier. Il pria ensuite pour tous les hommes, pour les présents et les absents, pour les dignes et les indignes, même pour les inconnus. Après avoir terminé sa prière, il éleva ses bras et ses yeux vers le ciel, en disant : « Seigneur Jésus-Christ, reçois mon âme! » Ayant achevé ces mots, il rendit l'esprit. Alors les serviteurs de l'Église, ayant à leur tête, l'évêque Faustus (1), le maître des offices Dertadz, le sbarabed Mouschegh, Haïr le martbed et tous les nobles du camp royal, prirent le corps de saint Nersès, de cet homme de Dieu, et le transportèrent du village de Khakh, où le crime avait été commis, dans son propre bourg de Thil, avec des torches allumées et avec une grande pompe, en récitant des psaumes et des prières. Le corps n'était pas encore enseveli, quand on vit arriver le roi Bab qui l'enveloppa et le mit dans le sépulcre des martyrs. Cependant le roi Bab faisait semblant de ne rien comprendre, comme s'il était complétement étranger à la mort [de Nersès] (1).

(1) Ce personnage, qu'on a souvent confondu avec l'auteur de cette histoire, est tout à fait différent. Nous avons fait observer, dans l'Introduction, que Faustus de Byzance n'avait pas reçu les ordres sacrés ; du moins nous n'avons pu recueillir aucun renseignement à cet egard.

CHAPITRE XXV.

Vision qui apparut aux saints anachorètes, Schaghita et Epiphane, quand ils vivaient encore dans la montagne.

Deux moines anachorètes, dont l'un s'appelait Schaghita, Syrien d'origine, qui vivait dans la montagne d'Arioutz (du lion), et l'autre, d'origine grecque, se nommait Épiphane et habitait dans la grande montagne, sur le lieu consacré aux idoles et qu'on nomme « trône d'Anahid » (athor Anahta), avaient été disciples du grand saint Daniel, dont nous avons parlé plus haut (2). Au moment même de la mort de saint Nersès, les deux anachorètes, se trouvant chacun dans leurs montagnes, virent de leurs propres yeux, au milieu du jour, l'homme de Dieu, comme transporté jusqu'aux nues, et porté en haut par les anges de Dieu et des légions d'autres anges qui venaient à sa rencontre. Étant frappés de cette vision, les anachorètes furent étrangement surpris. Cependant Schaghita, qui se trouvait sur la montagne d'Arioutz, versé qu'il était dans les sciences, comprit à l'instant même que saint Nersès était mort, et que c'était son âme qu'il venait d'apercevoir; Épiphane comprit autrement cette vision : il pensa que Nersès était enlevé vivant de cette terre. Quittant tous deux leurs montagnes, ils se dirigèrent sans plus tarder du côté du canton d'Égéghiatz, où ils apprirent en effet que le saint patriarche Nersès était déjà mort. Ils allèrent alors jusqu'au village de Thil, et virent l'endroit où reposait son corps. Ces deux hommes, s'étant rencontrés dans ce lieu, se racontèrent, en présence du peuple, ce dont ils avaient été témoins. C'étaient des hommes qui menaient une vie angélique, et vivaient dans le désert. Ils avaient le

(1) Cf. le récit analogue de l'empoisonnement et des funérailles de S. Nersès, dans Moïse de Khorène (liv. III, ch. 38) qui ajoute que ce pontife occupa pendant 34 ans le siége pontifical de l'Arménie.

(2) Cf. liv. III, ch. 14; pag. 224 et suiv.

Digitized by Google

pouvoir de faire de grands prodiges, et tout le monde connaissait leurs œuvres.

CHAPITRE XXVI.

De saint Schaghita.

Schaghita, homme saint, avait été disciple du grand Daniel. Dès son enfance, élevé dans le désert, il vivait avec les anachorètes et se nourrissait d'herbes. Après la mort de saint Nersès, il alla dans le canton de Gortouk, où il fit de grands prodiges, vivant au milieu des lions, car plus de vingt lions l'entouraient toujours et l'accompagnaient partout. Si quelque maladie attaquait ces animaux, ils entouraient Schaghita, le tiraient [par ses vêtements] et, par des signes, lui faisaient entendre qu'ils avaient besoin de son secours. Or il advint qu'un énorme lion, qui avait une écharde dans la patte, vint un jour trouver saint Schaghita, dans la montagne où ce dernier habitait, et levant son membre blessé, comme l'aurait fait un homme, il lui montra sa plaie, et semblait implorer sa guérison. Saint Schaghita, après avoir enlevé l'écharde, mit de la salive sur la plaie, et avec le morceau d'étoffe qui entourait sa tête, il pansa la blessure du lion et le guérit.

C'est ainsi que le saint opéra de nombreux miracles. Il passait tous les jours de sa vie dans les déserts, en compagnie des bêtes sauvages. S'il lui arrivait de traverser un fleuve, il marchait sur ses eaux avec ses sandales, qui étaient à peine mouillées. Quand il entrait dans un village, il convertissait plusieurs égarés par des miracles et par des prodiges. Il marchait toujours seul, et, aussitôt qu'il entrait dans un village, il guérissait beaucoup de malades. C'était un homme d'un âge fort avancé.

Tout le monde attendait sa mort avec impatience, afin de s'emparer de son corps. Schaghita, ayant appris que plusieurs hommes attendaient sa mort pour s'emparer de son corps, demanda à Dieu de ne pas leur accorder ce souhait. Un jour, comme il avait l'habitude de le faire, quand il marchait sur les eaux d'un fleuve du [canton] de Gortouk pour le traverser, tout d'un coup, sur sa demande [adressée à Dieu], il plongea sous les eaux et disparut; ce qui causa un grand deuil dans tout le canton. De tous les côtés, une immense multitude d'hommes, s'étant réunis, détournèrent les eaux de la rivière, les dirigeant d'un autre côté, et se mirent à chercher le corps de saint Schaghita, qu'ils ne purent trouver nulle part. C'était la prière qu'il avait faite à Dieu qui venait de s'accomplir.

CHAPITRE XXVII.

De saint Épiphane.

Le bienheureux saint Épiphane avait été, comme saint Schaghita, élève du grand Daniel; lui aussi fut, dès son enfance, élevé dans le désert. Après la mort du grand pontife Nersès, il se retira dans le désert du Grand Dzop, nommé Mampré, qui s'étend sur la rive du fleuve Mamouschegh. Il habitait des cavernes, vivait entouré de bêtes féroces, tels que des ours et des panthères. Habitant dans le désert, il opérait de grands prodiges et des miracles. Il convertit plusieurs païens au christianisme; il couvrit le pays de Dzop de monastères, instituant des docteurs dans tout le pays, et [de la sorte] saint Épiphane devint la lumière de Dzop par son enseignement lumineux. Il passa de cet endroit dans le pays d'Aghdsnik pour y répandre la lumière : il y fonda un grand nombre de monastères; et, le jour de la commémoration des saints, il posa, pour le salut du pays, les fondements d'une église en l'honneur des martyrs dans la ville de Tigranocerte. Après avoir opéré des miracles dans cette ville, il rentra dans sa demeure habituelle. Or il y avait à peu de distance du fleuve Mamouschegh, une source d'où sortait une multitude de poissons; beaucoup de gens en faisaient leur nourriture. Deux frères s'étant pris de querelle à propos de ces poissons, l'un d'eux tua l'autre. Saint Épiphane, ayant appris cet événement, dit : « Dorénavant personne ne mangera [plus de ces poissons.] » A l'instant même le poisson de cette source prit un goût d'amertume, et jusqu'à ce jour il est d'une saveur amère comme la bile. Personne n'en a plus pêché jusqu'à présent. Saint Épiphane fit beaucoup d'autres prodiges. Après avoir rétabli l'ordre dans ces cantons, saint Épiphane, accompagné de ses disciples, c'est-à-dire des moines qui vivaient dans les montagnes et dans les déserts, au nombre de cinq cents, se dirigea vers le pays des Grecs. Chemin faisant, ils rencontrèrent une femme. Ils l'avaient laissée déjà bien loin en arrière, quand Épiphane interrogea ses disciples en leur disant : « Comme cette femme est belle et magnifique! » Un des disciples qui était jeune, dit : « La femme dont tu viens de faire l'éloge est borgne. » A cela saint Épiphane répliqua : « Et quel besoin avais-tu d'examiner son visage? n'est-ce pas une preuve que tu es obsédé par de mauvaises pensées? » A l'instant même il congédia le jeune homme. S'étant embarqués sur des navires, ils entrèrent dans la grande mer et prirent pied dans une île déserte, qui était infestée de reptiles. Cette île était

Digitized by Google

un repaire de serpents, d'aspics, de basilics et de beaucoup d'autres vipères venimeuses. Aussitôt que saint Épiphane mit le pied sur cette île, toutes les vipères la quittèrent. Dès ce moment, ils y furent en sûreté et y demeurèrent en paix. C'est dans ce lieu que saint Épiphane s'établit, et qu'il termina ses jours.

CHAPITRE XXVIII.

Grands prodiges et miracles opérés par Dieu à Mampré, après le départ d'Épiphane.

Saint Épiphane, se préparant à quitter le lieu de sa solitude, nommé Mampré, dans le canton de Dzop, y laissa plusieurs frères animés du même esprit et de la même foi chrétienne; c'étaient des ermites et des athlètes qui habitaient les montagnes, ayant pour chef un prêtre. Il y en avait parmi eux quelques-uns, qui, dès leur enfance, n'avaient pris d'autre nourriture que de l'herbe et de l'eau pure, et qui ne connaissaient même pas le goût du vin. Un de ces frères, menant une vie austère, avait cependant une conduite blâmable, car il ne buvait jamais à la coupe du salut, c'est-à-dire le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et, quand il montait à l'autel de Dieu, il ne pouvait pas se convaincre que le vin fût véritablement le sang du Fils de Dieu. Ce vin [consacré] ne lui représentait simplement que du vin, et il en faisait le sujet de disputes sans fin avec tout le monde. Un jour qu'on allait consommer le mystère du sacrifice de la messe dans l'église construite par saint Épiphane, on mit le pain sacré et le vin sur l'autel pour qu'il s'y transformât en sang. Le frère incrédule était là présent. Le prêtre se tenait déjà devant le saint autel; mais, avant d'opérer le sacrifice, il tendit les mains vers le tabernacle et pria (1). . . . . .

Ayant prié de la sorte avant d'offrir le sacrifice de la messe, le prêtre commença à le célébrer. Quand il récita : « Notre Père, qui êtes aux cieux, » il fléchit le genou et pria longtemps. Pendant qu'il était en oraison, le frère incrédule se tenant debout, regardait l'autel d'en bas; c'est alors qu'il vit un miracle de ses propres yeux. Il aperçut le Christ, descendu [du ciel], qui se tenait sur l'autel. Il montrait son côté, percé par une lance, d'où sortait son sang qui venait remplir le calice posé sur l'autel. Quand le moine incrédule vit cela, il fut frappé de terreur, et, saisi d'un violent frisson, il tomba sans connaissance et s'évanouit.

(1) Nous avons supprimé cette invocation qui ne renferme rien d'historique.

Le prêtre, après avoir terminé la sainte messe, descendit de l'autel avec le calice et vit le frère couché par terre et privé de sentiment. Lorsqu'il eut fait communier les assistants, le prêtre reporta le calice sur l'autel, puis, étant revenu sur ses pas, il s'approcha du frère qui était évanoui à terre. Il versa de l'eau dans la bouche du frère qui reprit peu à peu ses sens. Ce frère raconta alors le grand miracle dont il avait été témoin. Alors le prêtre voulut lui administrer le saint sacrement; mais le frère, s'en croyant indigne, n'y consentit pas. Il se creusa une caverne, dans laquelle, pendant sept ans, il expia le péché de son incrédulité; après quoi il se crut digne de participer au sacrement [de la communion]. Cependant le frère redescendit de nouveau dans la caverne et y passa tous les jours de sa vie jusqu'au moment de sa mort. Le prêtre mourut aussi et tous les deux furent ensevelis dans l'église construite par Épiphane, où ces miracles avaient été accomplis.

CHAPITRE XXIX.

Iousig, descendant de la famille de l'évêque Albin, est nommé patriarche à la place de Nersès, par le roi Bab, sans le consentement du grand pontife de Césarée. Les patriarches arméniens sont privés du droit de donner l'imposition des mains aux évêques.

Après le patriarche Nersès, tué par le roi Bab, celui-ci ordonna à l'évêque Iousig, de la famille d'Albin (Aghpianos), évêque de Manazguerd, d'occuper le siége patriarcal (1). Le pontife de Césarée apprit qu'après la mort du grand patriarche Nersès, Iousig avait été installé, à la place de ce dernier, sans son consentement et sans qu'il eût obtenu l'imposition des mains du pontife de Césarée.

Cet événement excita l'étonnement et le courroux du patriarche de Césarée. Un concile d'évêques de cette province se réunit sous la présidence du patriarche, et rédigea une lettre pleine de réprimandes, [adressée à l'Église arménienne], et une autre au roi Bab, dans laquelle il annulait le pouvoir du patriarche [d'Arménie], lui interdisait d'imposer les mains aux évêques arméniens, et ne lui laissait que la seule prérogative de bénir la table du palais du roi. A partir de ce moment, le patriarche [d'Arménie] fut privé du droit d'imposer les mains aux évêques qui, de

(1) Les canons chronologiques des catholicos arméniens nomment, après Nersès-le-Grand, le patriarche Schahag, de Manazguerd dans le canton de Harkh, qui occupa le siége pontifical, de l'an 374 à 378. — Cf. Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, tables.

Digitized by Google

toutes les provinces et de toutes les contrées de l'Arménie, se rendirent dès lors à la ville de Césarée, pour obtenir la dignité épiscopale. Ainsi, dans le pays des Arméniens, l'évêque qui était le plus ancien ne jouissait que de la préséance et du droit de bénir la table des rois [Iousig], quoique chrétien, n'osa jamais réprimander qui que ce fût; ayant un caractère faible et facile, il passa toute sa vie paisiblement, en gardant le silence, car il n'avait obtenu sa dignité que [de l'autorité] du roi seul.

CHAPITRE XXX.

Deuil profond causé par la mort du patriarche Nersès.

Le meurtre du saint patriarche Nersès, commis par le roi Bab, plongea le pays entier dans une profonde tristesse. Tous les habitants de l'Arménie disaient entre eux : « La gloire de l'Arménie s'en est allée, puisque le juste de Dieu a été enlevé à notre pays! » Les princes et les satrapes disaient également : « C'en est fait, notre pays est perdu! c'est en vain que le sang du juste a été répandu, d'autant plus que c'est pour Dieu que Nersès a été tué. » Le sbarabed des Arméniens, Mouschegh, disait de son côté : « Le sang du saint de Dieu a été versé sans raison. Dorénavant je ne puis plus marcher contre les ennemis, ni diriger ma lance contre qui que ce soit. Je sais d'avance que Dieu nous a déjà abandonnés, que nous sommes abattus, et que nous ne pouvons plus relever nos têtes. Maintenant nous ne remporterons plus de triomphes sur nos ennemis; je le sais bien, car la victoire nous venait de la prière de celui qui a été tué et de ceux de sa race. » Tous les habitants de la maison de Thorgom, tous ceux qui parlaient l'arménien, les nobles comme les paysans, d'un côté à l'autre du pays, déploraient amèrement cette perte.

CHAPITRE XXXI.

Après la mort du patriarche Nersès, le roi Bab détruit et renverse l'ordre établi dans l'Église par Nersès, de son vivant.

Quoique Bab, roi des Arméniens, eût déjà tué le patriarche Nersès, cependant il ne se contenta pas de sa mort, car il cherchait à détruire entièrement tout l'ordre établi dans l'Église par Nersès. Animé d'un esprit de vengeance, il ordonna ouvertement de fermer les asiles destinés aux veuves et aux orphelins, que Nersès avait construits dans plusieurs cantons du pays, et de démolir les monastères de filles, fondés par ce dernier dans les bourgs de plusieurs cantons et qui étaient entourés de murailles flanquées de tours. Le pontife arménien avait construit ces monastères pour qu'ils pussent recevoir dans leur enceinte les filles de tout le royaume, afin qu'elles s'adonnassent au jeûne et à la prière, en recevant leur nourriture ou des habitants du pays ou de leurs parents. Bab fit démolir tous ces monastères et livra les religieuses à la prostitution.

Dans chaque bourg, Nersès avait construit un hospice que les habitants d'alentour étaient obligés de pourvoir de vivres. La surveillance des malades et des pauvres, dans ces hospices, était confiée à la sollicitude de gens dévoués, et à ceux qui avaient la crainte de Dieu et la foi dans le jugement universel et dans l'avénement du Christ. En détruisant ces établissements, le roi fit chasser de leurs emplois les surveillants désignés par Nersès, pour avoir soin des indigents et des malheureux, et en même temps il publia un édit dans tout le royaume, en vertu duquel les pauvres pouvaient aller tendre la main et mendier partout, et il faisait défense à tous de leur porter dorénavant quoi que ce fût dans les hospices. C'était aussi un usage établi par les anciens, de donner au clergé les fruits et les dîmes; cependant le roi Bab défendit à chacun de se conformer à cet usage.

Du temps du patriarche Nersès, personne, dans tout le pays des Arméniens, n'osait répudier sa femme, qui avait porté le voile ou la couronne du mariage bénis [par le prêtre]; c'était une chose à laquelle personne n'eût osé arrêter sa pensée. De son vivant, personne ne se permettait de pleurer un mort avec désespoir et d'une manière interdite par les règles ecclésiastiques; personne n'osait faire entendre des lamentations et des cris de douleur. A la cérémonie des funérailles, on versait seulement des larmes, on entendait réciter les psaumes et les prières, et on ne voyait que des torches ou des cierges allumés. Mais, après la mort de Nersès, chacun eut la permission du roi d'abandonner sa femme; il y eut même des cas où un homme changea dix fois de femme; en un mot l'impiété devint générale dans ce temps-là. On faisait les obsèques des morts en poussant de grandes lamentations, accompagnées de trompettes, de guitares, de harpes et de danses. Les femmes et les hommes, ayant les bras ornés de bandelettes (?), le visage bariolé de diverses couleurs (?), se tenant les uns devant les autres et battant des mains, se livraient à des danses abominables et monstrueuses.

Digitized by Google

Du temps de Nersès, dans tout le territoire de l'Arménie, on ne voyait nulle part les pauvres mendier, car tout le monde avait soin de leur porter tout ce dont ils avaient besoin dans leurs asiles mêmes, de sorte qu'ils étaient pourvus abondamment de tout [ce qui leur était nécessaire.] Après la mort de ce pontife, s'il arrivait à quelqu'un de procurer quelque repos aux pauvres, il encourait de graves punitions, d'après l'ordre du roi.

Du temps de Nersès, dans tout le pays des Arméniens, l'exercice du culte se faisait dans les églises avec la plus grande pompe, et le nombre des saints serviteurs [de l'autel] était considérable. Alors on célébrait partout et toujours la mémoire des saints martyrs devant une affluence considérable du peuple; la considération dont on entourait les évêques dans toutes les provinces de l'Arménie allait en croissant, les institutions monastiques florissaient en général dans les lieux habités et inhabités. Tout cela fut oublié et détruit après la mort de Nersès.

Du temps du pontificat de Nersès, dans toutes les provinces de l'Arménie, dans les campagnes et dans les villages, des hospices et des hôpitaux avaient été construits au moyen des aumônes et de la charité envers les pauvres, les affligés, les étrangers, les outragés et les voyageurs. Saint Nersès avait désigné des surveillants pour leur procurer des vivres de différents lieux. Après sa mort, le roi Bab abolit tout cela et foula aux pieds l'honneur dû à l'Église; car toutes les règles qui y étaient établies par le patriarche, étant rejetées par lui, allaient tomber dans l'oubli. Après sa sortie de ce monde, plusieurs provinces d'Arménie et bon nombre de leurs habitants retournèrent à l'ancien culte des *dev*, et, avec le consentement du roi Bab, ils dressèrent des idoles dans plusieurs endroits, car il n'y avait personne qui leur inspirât quelque crainte ou qui pût les réprimander. Chacun faisait sans pudeur ce que bon lui semblait. On avait même dressé plusieurs statues qu'on adorait ouvertement.

En outre, le roi Bab réunit au fisc les terres que le roi Tiridate, du vivant du grand-pontife Grégoire, avait concédées au profit de l'Église, dans tout le pays des Arméniens. De sept terres [appartenant à l'Église], il en donna cinq au fisc et n'en laissa seulement que deux [à l'Église]. Dans chaque village dépendant de ces terres, il institua deux prêtres et autant de diacres, dont les frères et fils étaient obligés d'entrer au service du roi. En agissant ainsi, il croyait insulter [à la mémoire] de Nersès qu'il haïssait d'une haine invétérée, et se vengeait ainsi du mort [en tyrannisant] les vivants. Il ne songeait pas qu'il marchait ainsi à la perdition. A cette époque, l'ordre de l'Église et le culte allaient en s'affaiblissant dans tout le pays des Arméniens.

CHAPITRE XXXII.

Le roi Bab se détache du roi des Grecs. Il est tué par des soldats grecs.

Le roi Bab conçut dans son esprit de nouveaux projets et se détacha de l'alliance [qu'il avait conclue avec] le roi (l'empereur) grec, afin de s'unir au roi des Perses (1). Il dépêcha des envoyés vers ce dernier pour conclure une alliance avec lui, en lui demandant des secours. Ensuite il envoya des ambassadeurs chez le souverain des Grecs [pour lui dire]: « Rends-nous Césarée et dix autres villes, qui nous appartenaient jadis, ainsi que la ville d'Édesse (Ourrha), qui a été construite par nos ancêtres. Si tu ne veux pas susciter des troubles, remets-nous ces villes, ou bien je vais te faire une guerre acharnée. » Cependant Mouschegh et tous les princes arméniens tâchèrent de détourner le roi [de l'idée] de rompre l'alliance avec l'empire grec; mais il ne les écouta pas et déclara sur-le-champ la guerre à l'empereur.

[En ce temps-là], les généraux grecs, avec leurs troupes, étaient encore en Arménie; l'un se nommait Térence, l'autre Até. Le roi des Grecs expédia secrètement un exprès vers les chefs de ses troupes en Arménie avec l'ordre de tuer Bab, roi des Arméniens. Les chefs [grecs], ayant reçu l'ordre de l'empereur, cherchèrent un moment propice pour tuer Bab. Enfin Térence et Até apprirent que le roi Bab se trouvait seul, puisque tous les grands étaient absents ainsi que les troupes arméniennes. Le camp de Bab, roi des Arméniens, était assis dans la plaine, nommée Khou, dans le canton de Pakravant. Tout près de ce camp

(1) Moïse de Khorène (III, 39) raconte que Bab, qui était sous la dépendance de Théodose, ayant appris que ce prince s'était éloigné de sa capitale, se révolta contre le général romain Térence, qu'il chassa de ses États, avec les troupes impériales qui y étaient cantonnées. Ammien Marcellin (XXX, 1), qui paraît mieux informé que Moïse de Khorène, prétend que Térence, qu'il dépeint sous des couleurs peu favorables, complotait avec quelques Arméniens contre le roi Bab (Para), et qu'il écrivait lettres sur lettres à l'empereur Valens pour demander à ce prince de nommer un successeur à Bab. C'est alors que Bab résolut de se jeter dans les bras du roi de Perse, pour obtenir sa protection contre les Romains. Ce récit paraît plus conforme à la vérité historique que ceux de Moïse de Khorène et de Faustus de Byzance.

Digitized by Google

les troupes grecques étaient aussi installées. Le général grec prépara un banquet magnifique, digne d'un souverain, auquel fut invité le grand roi des Arméniens, Bab. On fit tous les préparatifs indispensables. Le roi se rendit à ce banquet, et, après avoir occupé sa place, il mangea et but. La tente du général grec Térence, où était entré le roi, était complétement cernée à l'intérieur par une légion de fantassins, ayant le bouclier à la main et l'épée à la ceinture; au dehors se tenait un autre détachement, armé de toutes pièces, qui cachait soigneusement ses armes sous ses vêtements ordinaires. Le roi Bab, à la vue de cet appareil, le considéra comme un hommage qui lui était rendu.

Pendant qu'il était à souper, les soldats, armés de haches, serrèrent les rangs, et l'enveloppèrent de tous les côtés. Aussitôt qu'on présenta au roi Bab la première coupe du festin, les tambours, les flûtes, les harpes et les trompettes commencèrent à faire entendre leurs fanfares. Le roi, tenant à la main la coupe de joie, promenait ses yeux sur tous les joueurs d'instruments. Cette coupe d'or était dans sa main gauche et il avait le coude gauche appuyé sur la table, tandis que sa main droite reposait sur la garde de l'épée attachée à son côté droit. Il allait porter la coupe à ses lèvres, les yeux fixés sur les joueurs des différents instruments, quand Térence fit un signe de l'œil aux troupes grecques. Deux légionnaires, armés de haches avec leurs boucliers ornés de clous d'or, qui se tenaient derrière le roi, levant leurs haches, se jetèrent tout à coup sur Bab. L'un d'eux le frappa juste à la nuque, et l'autre d'un coup de hache lui coupa le poignet de la main droite qui reposait sur la garde de son épée. Le roi Bab tomba sur place, la face contre terre; le vin de la coupe se mêla avec le sang qui coulait de son cou sur le plateau. Bab périt aussitôt (1). La consternation fut générale à ce festin. Alors Knel, seigneur du canton d'Andsévatzi, quittant son siége, tira son épée et tua un des deux légionnaires qui avait assassiné le roi. De son côté, le général grec Térence, s'armant de son épée, en asséna un coup sur la tête de Knel et lui fit sauter le crâne, au-dessus des yeux. Knel n'eut pas le temps de dire un seul mot devant l'assistance. (1)

CHAPITRE XXXIII.

Les princes arméniens délibèrent sans résultat.

Tous les grands princes arméniens, le sbarabed Mouschegh, Haïr le martbed et les autres seigneurs, s'étant réunis, tinrent conseil entre eux. « Qu'allons-nous entreprendre? qu'allons-nous faire? vengerons-nous notre roi ou non? » Voilà ce qui fut décidé dans ce conseil : « Nous ne pouvons, ni reconnaître la domination des Perses idolâtres, ni nous faire un ennemi de l'empereur grec; nous ne pouvons pas nous faire des ennemis de ces deux souverains, ni même nous passer du secours de l'un ou de l'autre. » Enfin on s'ar-

(1) Moïse de Khorène (III, 39) raconte que Théodose le Grand, ayant appris la défection du roi Bab qui venait de faire alliance avec le roi des Perses, donna l'ordre à son général Térence, qui était cantonné en Arménie, de marcher contre Bab pour le punir. Térence attaqua le camp des Arméniens, surprit Knel, général de l'armée royale, le tua et s'empara de la personne du roi. Bab, chargé de chaînes, fut conduit en présence de Théodose qui lui fit trancher la tête d'un coup de hache, pour le punir de sa perfidie. Selon Ammien Marcellin (XXX, 1), les choses se seraient passées tout autrement; ce fut pendant le règne de Valens que Térence cabala avec plusieurs Arméniens pour perdre le roi. Il le représentait comme un prince corrompu, tyrannique, emporté, et demandait qu'on lui ôtât la couronne. Bab (Para), appelé en Cilicie, sous le prétexte de conférer d'affaires urgentes, se rendit sans défiance à cette invitation. Il vint à Tarse, où on le reçut avec de grands témoignages de respect; mais bientôt il s'aperçut qu'il était joué, et il prit le parti de s'enfuir. Poursuivi par des soldats romains, il put gagner du terrain et arriva sur les bords de l'Euphrate. Bab passa le fleuve sur des outres et pénétra dans la Mésopotamie. L'empereur ordonna au comte Daniel et à Barzimère, tribun des sectaires, de poursuivre le fugitif avec des troupes légères et de s'emparer de sa personne. Le roi, serré de près par les troupes envoyées à sa poursuite, prit un sentier détourné, et parvint à s'échapper. Bab rentra dans ses États, laissant les soldats Romains consternés de l'habileté avec laquelle il avait su leur échapper. Cependant les deux généraux de Valens, fort irrités d'avoir manqué leur but, formèrent le complot de tuer Bab. Ils chargèrent Trajan, général des troupes romaines cantonnées en Arménie, d'exécuter ce projet. Il assura Bab des intentions bienveillantes de Valens envers lui et l'engagea plusieurs fois à venir à sa table. Bab, rassuré par les promesses du général romain, se décida à accepter un banquet en son honneur que donnait Trajan. Il fut placé sur un trône, et, tandis que la musique faisait résonner ses fanfares et que le roi portait la coupe à ses lèvres, Trajan sort et donne l'ordre à un barbare, de ceux qu'on nomme *Supra*, de se jeter sur Bab et de le tuer. Le roi tomba percé de coups. Ammien Marcellin blâme en termes énergiques cet assassinat, qui fait honte à la dignité romaine, et il ajoute que « l'ombre de Fabricius en a gémi, si le sentiment subsiste au-delà de cette vie. » (Ammien Marcellin, XXX, 1, *ad calcem.*)

(1) Selon Moïse de Khorène (III, 39), Knel fut en effet tué par Térence, non pas dans le festin dont il est ici question, mais dans une bataille livrée par le général romain aux troupes arméniennes commandées par Knel, général de Bab. Le roi d'Arménie qui, selon Faustus, fut tué le premier, aurait péri, dit Moïse de Khorène, dans un festin; mais alors Knel était déjà mort. Ces deux récits bien différents jettent une grande confusion dans la suite des événements accomplis à cette époque.

Digitized by Google

rêta à cela : « Ce qui est fait est fait; [maintenant] il faut que nous reconnaissions le pouvoir des Grecs et que nous nous remettions entièrement à leur volonté. » Et on ne songea plus ni à se venger, ni à entreprendre quoi que ce fût; chacun se tint tranquille.

CHAPITRE XXXIV.

Varaztad est élevé à la dignité royale dans le pays des Arméniens, après Bab.

Après la mort de Bab, roi des Arméniens, l'empereur des Grecs éleva à la royauté du pays des Arméniens un certain Varaztad, d'origine arsacide (1). Il fit son entrée en Arménie avec une grande pompe et commença à régner sur ce pays. C'était un jeune homme plein de bravoure, avec des bras nerveux et un cœur intrépide (2), mais d'un esprit léger, d'un caractère versatile et d'une intelligence bornée. Cependant il était à peine arrivé que toutes les grandes familles satrapales se réunirent pour lui témoigner la joie qu'elles ressentaient de son avénement.

Le sbarabed Mouschegh commandait [comme toujours] l'armée arménienne. Avec une vigilance digne d'admiration, il gardait les frontières de l'Arménie, comme il était habitué à le faire. Il dirigeait le roi Varaztad de ses conseils. Toute sa sollicitude se portait vers l'Arménie, qu'il voulait voir florissante. Cet homme bien intentionné ne songeait qu'à rétablir la stabilité du royaume. Il entra en négociation avec les dignitaires grecs, et par leur intermédiaire avec l'empereur, [en proposant] : de construire, dans chaque province du pays des Arméniens, une ville avec deux châteaux forts, entourés de murailles et munis de garnisons dans chacune, et cela jusqu'à Kandzag, qui formait la limite de l'Arménie du côté de la Perse; d'armer la noblesse et les troupes arméniennes aux frais de l'empereur, afin qu'elles pussent défendre le pays contre les incursions des Perses. L'empereur accepta avec joie cette proposition pour la sécurité et la tranquillité de l'Arménie du côté des Perses, et pour que ceux-ci ne pussent pas s'emparer du pays.

CHAPITRE XXXV.

Varaztad, roi des Arméniens, à l'instigation d'hommes insensés et malintentionnés, fait périr le général arménien Mouschegh.

Les grands satrapes arméniens s'aperçurent bientôt que Varaztad, roi des Arméniens, était un jeune homme facile à se laisser influencer, et qu'il ne savait même pas faire de distinction entre le mal et le bien. En conséquence, ils commencèrent à le conduire selon leur guise, en le dirigeant à leur volonté. Quant à lui, il était enclin à écouter plutôt les avis des jeunes gens de son âge que ceux des veillards sages, qui pouvaient lui donner des conseils utiles.

Or Pad, chef de la famille des Saharouni, nourricier du roi Varaztad, conçut l'idée de s'emparer de la dignité de sbarabed, dont Mouschegh était investi. Il se mit à calomnier ce dernier auprès du roi Varaztad son pupille, en disant : « Dès le commencement, vous autres Arsacides, vous avez eu pour ennemie et adversaire la famille des Mamigoniens; ce sont eux qui ont ruiné le pays des Arméniens, et principalement Mouschegh, qui est un homme méchant et perfide. Il est ami de vos ennemis et ennemi de vos amis. Toujours et partout il a usé de fraude, de duplicité et de méchanceté envers vous; car n'était-ce pas Mouschegh qui, sous le règne de Bab, a eu maintes fois l'occasion de tuer dans les combats le roi des Perses, Sapor, et qui cependant ne le fit pas, et laissa échapper cet ennemi? N'était-ce pas lui qui jadis, avec la plus grande sollicitude, envoya les femmes de Sapor, tombées entre ses mains, dans des litières à la suite du roi? N'était-ce pas Mouschegh qui, ayant entre ses mains Ournaïr, roi des Aghouank, ne voulut pas le tuer, mais laissa échapper cet ennemi? N'est-ce pas ce Mouschegh qui, par ses conseils et ses instigations, fit assassiner le roi Bab par les généraux grecs? N'est-ce pas lui qui, excitant et soulevant l'empereur contre le roi, décida le prince romain à donner l'ordre de faire mourir Bab? Donc il mérite bien de subir la mort de ta main, car il n'est pas digne de vivre. O roi! il faut pourtant que tu te hâtes, car il médite de faire construire dans tout notre pays des villes, et d'y faire mettre des garnisons grecques. Alors, ou l'empereur te dépouillera de ton royaume, ou bien Mouschegh, après t'avoir tué, s'emparera de ton trône. » Tel était le langage qu'on tenait toujours au roi, jusqu'à ce qu'on parvint enfin à le persuader de faire tuer le sbarabed Mouschegh.

Ensuite on commença à délibérer sur les moyens de s'emparer de Mouschegh, car on le craignait beaucoup : « S'il a seulement le pressentiment de ce complot, disait-on, il va susciter

(1) Varaztad régna de 384 à 386; cependant Moïse de Khorène (III, 40) lui accorde quatre années de règne.

(2) Moïse de Khorène (III, 40) fait également l'éloge de Varaztad, dans les termes les plus pompeux. Il le compare à Tiridate, à Chion le Laconien et à Achille (!).

Digitized by Google

une guerre affreuse, et alors personne ne pourra résister à sa bravoure. Il ne nous reste qu'à conspirer contre lui. » Les conjurés n'attendaient plus que le moment favorable [pour exécuter leur complot]. Un jour Varaztad, roi des Arméniens, fit préparer un souper somptueux. Il donna l'ordre d'inviter à ce souper tous les anciens les plus marquants et les grands, ainsi que le général Mouschegh. Le roi Varaztad choisit des gens courageux et forts, qui devaient se tenir prêts à porter le coup fatal à Mouschegh, au moment le plus inattendu. Il les traita magnifiquement, leur fit boire une certaine quantité de vin et les divertit de toutes les manières. Le signal que le roi donna d'avance à ces assassins était celui-ci : « Quand vous serez bien assurés que le sbarabed Mouschegh est déjà pris de vin, et que l'ivresse aura allourdi sa paupière, et quand vous me verrez me lever pour satisfaire un besoin, c'est alors que vous l'entourerez. » Les convives buvaient; chacun était déjà sous l'influence des fumées du vin, mais seul le roi Varaztad s'abstenait de boire. Quand ce dernier fut assuré qu'à la suite de l'ivresse, on était devenu insensible, il se leva comme pour aller satisfaire un besoin; alors tous les anciens, quittant leurs siéges, se levèrent, afin de lui témoigner leur respect. Tout d'un coup, les douze hommes, qui avaient reçu leurs instructions, assaillirent Mouschegh par derrière; six de ces individus se saisirent d'un de ses bras, six autres de l'autre bras. [Mouschegh], voyant le roi s'arrêter, se tourna vers lui [et demanda] : « Qu'est-ce cela? » Le roi lui répondit : « Retourne chez le roi Bab; c'est lui qui t'expliquera ce que cela signifie. » [Ayant dit cela], le roi s'en alla. Mouschegh reprit : « Telle est la récompense pour tant de services rendus, pour tant de sang versé, pour tant de sueur essuyée avec la pointe de ma flèche ! Mais, puisque l'instant de la mort est venu pour moi, je regrette de ne pouvoir l'affronter à cheval... » Ce fut tout ce qu'il put dire ; car il ne put proférer ensuite aucune parole. Pad Saharouni, le nourricier du roi Varaztad, ayant dégainé son épée, suspendue à son côté, frappa à l'instant même la gorge du général Mouschegh et lui trancha la tête. On prit son corps et on le porta dans son propre village.

CHAPITRE XXXVI.

Vaine espérance des proches parents de Mouschegh et d'autres personnes.

Quand on apporta le corps du sbarabed Mouschegh dans sa maison, chez ses familiers, ces derniers ne voulaient pas croire à sa mort, quoiqu'ils vissent bien que sa tête était séparée du tronc. Ils disaient : « Il a pris part à des combats sans nombre et n'a jamais reçu de blessure, jamais trait ne l'a atteint, personne ne l'a blessé d'une arme quelconque. » D'autres espéraient le voir ressusciter; aussi quelques-uns, ayant rapproché la tête du tronc, les recousirent ensemble, transportèrent ce corps et le placèrent sur le toit d'une tour, en disant : « Comme Mouschegh était un homme brave, les Arlèz descendront et le ressusciteront (1). » Espérant le voir ressusciter, ils restèrent à le garder jusqu'à ce que le cadavre se fût décomposé. Alors ils le descendirent de la tour, le pleurèrent et l'enterrèrent selon les règles prescrites.

CHAPITRE XXXVII.

Manuel, au retour de sa captivité en Perse, venge Mouschegh ; il chasse le roi Varaztad de l'Arménie et s'empare du pays.

Ensuite le roi Varaztad nomma sbarabed Pad, chef de la famille des Saharouni, qui avait été son nourricier et qui fut le calomniateur et le meurtrier de Mouschegh. Pad remplaça ce dernier dans sa charge de sbarabed de toute l'Arménie. [En même temps], le roi désigna comme chef de la famille des Mamigoniens un certain Vatché, issu de cette même famille.

En ce temps-là, deux frères mamigoniens, dont l'un s'appelait Manuel, et l'autre Goms (2), et qui avaient été emmenés en captivité par le roi Sapor, revinrent de la Perse. Peu de temps avant [leur retour en Arménie], le roi des Perses, de race sassanide, était en guerre avec le grand roi des Kouschans l'arsacide, qui résidait dans la ville de Pahl. Le roi des Perses, envoyant son armée faire la guerre contre les Kouschans (3), congédia en même temps les captifs arméniens. Au nombre de ces derniers, se trouvaient Manuel et son frère Goms. Une fois le combat en-

(1) Le culte des Arlèz ou Aralèz était très-répandu en Arménie, où il se maintint, comme le prouve ce passage de Faustus, même après la destruction du paganisme et alors que la religion chrétienne avait fait disparaître presque toutes les traces des antiques croyances orientales. — Cf. *Vebk*..... Chants populaires de l'Arménie (*en arm.*), pag. 83, et plus haut, p. 26, note 1, *col.* 1.

(2) Quelques mss. orthographient ce nom sous la forme « Gon ». Les éditeurs arméniens de Faustus se sont arrêtés à la première leçon.

(3) Cf. plus haut, p. 23, note 1, les renseignements que nous avons donnés sur les Kouschans.

Digitized by Google

gagé entre les armées ennemies, les Kouschans eurent l'avantage sur les Perses, qui prirent bientôt la fuite. Les Kouschans se mirent à les poursuivre et firent un tel carnage dans leurs rangs, que personne ne put s'échapper pour aller porter la nouvelle de la défaite, excepté Manuel Mamigonien, fils d'Ardaschīn et son frère Goms. Ceux-ci qui avaient fait preuve, dans cette bataille, d'une bravoure remarquable, se virent contraints de se sauver à pied. De toute l'armée perse, il n'y eut que ces deux frères qui, après s'être signalés par leurs actes de courage, revinrent sains et saufs chez le roi des Perses.

Ce dernier fut profondément affligé du désastre de ses troupes. Cette affliction se changea en colère, quand il vit que de toute son armée, il n'y avait eu de sauvés que les deux frères. S'emportant contre eux et les accablant de moqueries, il les expulsa de son territoire, pour qu'ils pussent retourner dans leur pays. Les deux frères se mirent en chemin et se dirigèrent à pied vers leur pays. Tous deux étaient grands et avaient une taille de géant. Ils étaient encore en route, quand Manuel renonça à continuer son chemin, car il avait mal aux pieds; alors son frère Goms, ayant pris ce géant sur ses épaules, le portait en faisant dix *farsang* (1), et le ramena ainsi en Arménie. Quand Vatché, jusqu'alors chef de la famille, vit rentrer dans le pays des Arméniens Manuel avec son frère Goms, il lui céda, avant même de l'avoir vu, le pouvoir qu'il avait obtenu du roi Varaztad, parce que Manuel était l'aîné de la race. Dès lors l'honneur du chef de la famille revint à Manuel, et Vatché resta le second.

Une fois rentré en possession de ses droits, Manuel s'empara de la dignité de sbarabed, sans en avoir reçu l'ordre du roi Varaztad, qui venait de concéder à son nourricier Pad le privilége appartenant à la famille des Mamigoniens. Après cela, le sbarabed Manuel dépêcha un messager vers le roi Varaztad pour lui dire : « Depuis les temps les plus reculés, notre race a rendu de grands services à tous les rois Arsacides; nous nous sommes sacrifiés pour vous; nous n'avons vécu que pour vous; nos ancêtres sont tombés pour vous dans les batailles; Vasag, père de Mouschegh, est mort pour le roi Arschag; [en un mot] nous avons toujours servi la dynastie des Arsacides; eh bien! au lieu de nous en récompenser, vous autres Arsacides, vous faites périr ceux de notre race qui ont été épargnés par l'ennemi. Et le brave Mouschegh, mon frère qui, dès son enfance, consacra toute sa vie à votre famille, qui défit et tailla en pièces vos ennemis, que ses ennemis mêmes ne sont jamais parvenus à tuer, tu le fis saisir et égorger durant un festin. En outre, tu n'es pas même un Arsacide, tu n'es qu'un bâtard (1), et c'est pour cela que tu n'as pas voulu reconnaître ceux qui ont rendu des services aux Arsacides. Quant à nous, nous n'avons jamais été vos vassaux, nous sommes vos égaux et même d'une extraction plus noble que la vôtre, car nos ancêtres ont été jadis rois dans le pays des Djen, d'où à la suite de discordes survenues entre les frères, et d'une grande effusion de sang, nous nous sommes mis à la recherche d'un lieu sûr; et c'est ici que nous l'avons trouvé. Les premiers rois arsacides savaient bien qui nous étions et d'où nos sommes venus. Mais puisque tu n'es pas un Arsacide, [je te conseille] de t'en aller de ce pays pour ne pas mourir de ma main. »

Le roi Varaztad [de son côté] fit transmettre au général Manuel la réponse suivante : « Bien que je ne sois pas un Arsacide, toutefois j'ai déjà posé sur ma tête la couronne de mes prédécesseurs arsacides et je domine sur tout leur royaume; j'ai vengé mon oncle (le frère de mon père) Bab sur ton frère, le perfide Mouschegh. Cependant tu viens de dire que vous n'êtes pas originaires de ce pays, mais issus de personnages d'extraction royale, venant du pays des Djen, et qu'ici vous êtes des étrangers; eh bien! songe à ne pas subir le sort de ton frère. Mû par la bonté, je te laisse aller; retourne dans le pays des Djen, va t'y installer, et place sur ton front un diadème. Mais si tu refuses de partir, je te ferai périr comme ton frère Mouschegh. »

Après un échange de courriers et de longues négociations des deux côtés, qui chaque jour devenaient plus acerbes, on finit par fixer le jour du combat. Le roi Varaztad, à la tête des troupes de son armée, parfaitement équipées, se mit en marche pour se rendre sur le lieu du combat. Le sbarabed Manuel arriva avec sa troupe au même endroit. Ce fut dans la plaine de Garïn que la mêlée eut lieu et que les combattants des deux troupes s'entrechoquèrent.

Le roi Varaztad et le sbarabed Manuel, la lance à la main, s'avancèrent l'un contre l'autre. Quand le roi, levant les yeux, aperçut le sbarabed se dirigeant vers lui, quand il vit la hauteur de cette taille magnifique couverte de pied en cap d'une

(1) Nom d'une mesure itinéraire, usitée en Perse. (Cf. Aucher, *Traité des poids et mesures* (en arm.), pag. 180.

(1) Varaztad était fils d'Anob, frère d'Arschag III, et par conséquent n'appartenait pas à la ligne directe des Arsacides

Digitized by Google

armure de fer, et ce corps robuste se dressant immobile sur un noble coursier, il crut un instant avoir devant les yeux une haute et inaccessible montagne. Mais [bientôt], il pensa à la mort, et ne comptant plus sur la vie, il se précipita [sur son adversaire.] Comme un jeune homme sans expérience, Varaztad voyant son ennemi ainsi armé et n'espérant pas que sa lance pourrait entamer sa cuirasse, il la plongea avec fureur dans la bouche du général Manuel. Celui-ci, saisissant la lance, l'arracha de la main du roi et fit sortir le fer de la lance de sa joue, en s'arrachant plusieurs dents.

Le roi Varaztad prit la fuite devant le général Manuel qui se mit à le poursuivre et, tenant dans sa main le fer de la lance, il en frappa à coups redoublés sur le crâne de Varaztad, en le chassant ainsi devant lui l'espace d'environ quatre stades. Les fils de Manuel, Hemaïag et Ardaschès, armés de lances, se précipitèrent aussi pour tuer le roi. Mais Manuel rappela ses fils en leur disant : « Gardez-vous bien d'être des régicides. » A peine avaient-ils entendu la voix de leur père, qu'ils rebroussèrent chemin sur-le-champ. C'est ainsi que l'armée du roi fut vaincue ce jour-là par la troupe de Manuel.

La surface de la plaine fut jonchée de morts, de blessés et d'hommes mutilés; le nombre des satrapes tués fut très-grand, et celui des fugitifs fut aussi considérable. Tandis que la troupe de Manuel poursuivait les fuyards, arriva le sébouh Hamazasb de la famille des Mamigoniens, qui, en passant devant les cadavres et les blessés, tombés dans ce combat, vit Karékïn, seigneur du canton des Reschdouni, étendu parmi eux sain et sauf, et n'était pas blessé. Ce Karékïn était le beau-frère de ce même Hamazasb, car il avait pour femme Hamazasbouhi, qui avait été conduite dans la ville de Van, dans le pays de Dosp, et fut pendue par les Perses sur la haute tour qui s'élève au-dessus de la caverne (1). Karékïn était couché parmi les morts, quand son beau-père (*sic*) passa devant lui. Karékïn dit alors à haute voix : « Seigneur Hamazasb, pense aussi à moi; ordonne qu'on m'amène un coursier pour que je le monte. » A cela Hamazasb reprit : « Qui es-tu? » Il répondit : « Je suis Karékïn Reschdouni. » Alors Hamazasb donna l'ordre suivant aux soldats qui étaient munis de boucliers, et qui l'accompagnaient : « Descendez, mettez vos boucliers sur lui et gardez-le, » et il passa outre. Les soldats, d'après l'ordre qu'ils avaient reçu, descendirent de leurs montures, couvrirent Karékïn de leurs boucliers et le gardèrent.

Ensuite arriva un certain Tanoun, chef d'une cohorte armée de boucliers et faisant partie des troupes de Manuel. Ces soldats, ayant vu Karékïn gardé par des hommes munis de leurs boucliers, leur demanda : « Qui est là, pourquoi êtes-vous descendus et que faites-vous ici? » Ils répondirent : « C'est Karékïn, seigneur des Reschdouni; Hamazasb nous a donné l'ordre de le garder. » Tanoun s'emporta vivement à cette réponse et dit : « Est-ce que Hamazasb ne voudrait pas l'avoir de nouveau pour beau-frère, lui donner en mariage sa [seconde] sœur Hamazasbouhi; serait-ce pour cela qu'il l'épargne et qu'il vous a ordonné de le garder? » Ayant dit cela, il descendit de cheval et, tirant son épée, il s'approcha de Karékïn, se mit à le hacher à coups redoublés et dispersa ses membres.

La moitié des troupes de Manuel revenait du carnage, ramenant un grand nombre de captifs. On présenta au sbarabed Manuel Pad le calomniateur et le meurtrier de Mouschegh, avec son fils et avec beaucoup d'autres qui lui avaient prêté la main dans [l'accomplissement de] ce forfait. Le sbarabed Manuel donna un ordre cruel contre le perfide Pad : d'abord il ordonna d'égorger le fils sous les yeux du père, puis il fit décapiter le père; enfin les autres furent massacrés de la même manière. Le roi Varaztad lui-même, chassé du territoire de l'Arménie, se réfugia dans le pays des Grecs, où il passa le reste de ses jours jusqu'à sa mort (1).

Le sbarabed des Arméniens, Manuel, après avoir soumis à son autorité le pays tout entier, réunit autour de lui les grands et les satrapes arméniens et, se plaçant à leur tête, il gouverna le pays à la place du roi, en rétablissant l'ordre partout. Au lieu du roi, il produisait devant le peuple la reine Zarmantoukhd, femme du roi Bab, accompagnée de ses deux fils arsacides, et entourée d'une pompe royale. Pendant tout le temps de son gouvernement, Manuel administra les affaires de son pays

(1) Cf. plus haut, liv. IV, ch. 58.

(1) Moïse de Khorène (III, 40) raconte d'une façon bien différente les événements accomplis sous le règne de Varaztad. Selon cet historien, le roi d'Arménie, aussitôt établi sur le trône par l'empereur, chercha à s'affranchir du joug des Grecs et à s'allier avec le roi Sapor dont il demanda une des filles en mariage. Les généraux grecs avertis de ces menées, en donnèrent avis à l'empereur Théodose qui leur intima l'ordre de faire venir le roi d'Arménie à sa cour pour expliquer sa conduite. Varaztad se rendit sans tarder à l'appel de Théodose, qui refusa de le recevoir et le fit charger de chaînes. Puis il le fit partir pour l'Ile de Thulé.

Digitized by Google

avec beaucoup de sagesse et de succès. Les deux jeunes princes arsacides se nommaient, l'aîné Arschag, le cadet Vagharschag. Tous les deux avaient été élevés par le sbarabed Manuel comme des nourrissons. Quant à leur mère Zarmantoukhd, il la gardait, en l'entourant des honneurs dus à une reine. Cependant Manuel comprit bien que l'acte audacieux qu'il avait commis ne devait pas satisfaire l'empereur grec; aussi il résolut de concert avec la reine, de faire une alliance, et ils se décidèrent à recourir à la protection du souverain des Grecs (1).

CHAPITRE XXXVIII.

Le sbarabed des Arméniens, Manuel, de concert avec toute l'Arménie, se range du côté du roi des Perses, amène en Arménie Sourèn, en qualité de marzban et de lieutenant du roi des Perses. Ce prince le comble de présents. Méroujan Ardzrouni, par ses intrigues, soulève l'Arménie. Commencement de la guerre.

Après cela, la reine d'Arménie, Zarmantoukhd, et le sbarabed Manuel envoyèrent Kardchouil Maghkhaz, accompagné de plusieurs satrapes arméniens, avec des lettres et de riches présents, à la cour du roi des Perses, pour lui annoncer qu'ils étaient décidés à le servir fidèlement et à reconnaître son autorité, en plaçant sous sa suzeraineté le pays des Arméniens. Kardchouil avec sa suite, étant arrivé à la cour du roi des Perses, présenta à ce prince les lettres de la reine et du sbarabed arménien, en lui faisant part de la soumission de l'Arménie. Le roi des Perses accueillit cette ambassade avec la plus grande joie, la combla de grands honneurs, et donna des présents considérables à Kardchouil.

Il envoya avec lui dans le pays des Arméniens Sourèn le perse, un de ses plus puissants satrapes, accompagné de dix mille cavaliers bien armés, afin de servir de renfort au général Manuel pour garder la reine Zarmantoukhd contre les attaques de l'ennemi. [En même temps], il chargea Sourèn de porter un diadème, des vêtements et un voile à la reine Zarmantoukhd, avec des couronnes pour ses deux jeunes fils Arschag et Vagharschag (2). Quant au sbarabed Manuel, le roi des Perses envoya aussi pour lui un vêtement royal, une fourrure d'hermine, un ornement flottant en or et en argent pour attacher à l'aigle du casque, un bandeau pour ceindre son front, des ornements pour orner sa poitrine, tels qu'en portent les rois, une tente de couleur rouge de pourpre avec un aigle, de grandes tapisseries bleu céleste pour tendre l'entrée de sa tente et des vases d'or pour sa table; en outre le roi investit le général Manuel d'un pouvoir illimité sur le pays des Arméniens.

Kardchouil Khorkhorouni revint en Arménie accompagné de Sourèn le perse et de dix mille cavaliers. On apporta les présents à la reine et aux princes royaux, ainsi qu'au sbarabed Manuel et à chacun des anciens et des chefs des grandes familles arméniennes. La reine Zarmantoukhd et le général Manuel, voyant ces marques d'honneurs et ces preuves d'amitié données par le roi des Perses, témoignèrent la plus grande considération à Sourèn, reconnurent la suzeraineté du souverain de la Perse sur l'Arménie, et transmirent à son satrape le gouvernement du pays. Depuis lors, on fixa au roi d'Arménie un tribut fixe, des présents et des dons; au marzban Sourèn l'entretien, la chaussure et les vivres nécessaires et aux dix mille cavaliers la nourriture indispensable. C'est ainsi qu'ayant obtenu cette protection, les Arméniens trouvèrent dans le roi des Perses un soutien solide qu'ils servirent fidèlement. Les envoyés du roi ne faisaient qu'aller et venir en Arménie, et le pays tâchait par tous les moyens de témoigner son attachement au souverain de la Perse. De son côté, le roi des Perses envoyait de fréquents présents à la reine Zarmantoukhd, ainsi qu'au général Manuel, qui, devenu son ami intime, atteignit bientôt le plus haut degré de gloire. Méroujan Ardzrouni, voyant la considération et les honneurs dont le roi des Perses comblait Manuel, comme s'il était son frère ou son fils, lui porta envie et chercha le moyen de le perdre auprès du roi, afin de le remplacer lui-même [dans ses bonnes grâces.] Mais n'espérant pas réussir auprès des Perses [pour nuire à Manuel], il dissimula son ressentiment et entreprit de tramer

(1) Je crois qu'il y a ici une erreur de copiste et qu'il faut lire « des Perses », comme semble l'indiquer la rubrique du chapitre suivant.

(2) Moïse de Khorène (III, 41) dont le récit diffère de celui de Faustus, assure que ce fut Théodose le Grand qui éleva sur le trône d'Arménie les deux fils de Bab, Arschag et Vagharschag. Ces deux princes, au dire du même narrateur, s'assirent sur le trône, après avoir lutté courageusement contre les Perses. Mais Vagharschag mourut dans l'année de son avénement, et Arschag resta seul maître du pouvoir qu'il conserva durant cinq ans. — Arschag IV et Vagharschag II montèrent sur le trône en 382. Vagharschag étant mort en 383, Arschag régna seul de l'an 383 à 389. Le royaume d'Arménie était partagé entre les Grecs et les Perses. En 387, Arschag était roi de la partie occidentale du pays comme vassal des Grecs, et Chrosrès ou Khosrov III, d'origine arsacide, gouvernait la partie orientale, sous la suzeraineté de Sapor III, roi de Perse.

Digitized by Google

dans son cœur la perte du général. S'appuyant fermement sur la noblesse du caractère de Manuel, il s'empara d'abord de son esprit en lui témoignant son humilité et son dévouement, puis il tâcha de se montrer pénétré d'une vraie sollicitude pour lui; enfin il vint [un jour] le prévenir d'un secret qui n'était que le fruit de son imagination, et qu'il lui découvrit dans les termes suivants : « Manuel! il faut que tu saches qu'un exprès est arrivé de la part du roi des Perses, portant à Sourên l'ordre de te prendre, de te lier et de te tuer ici, ou bien de t'emmener avec les plus grandes précautions auprès du roi, en chargeant de fers tes pieds, tes mains et ton cou. Maintenant, c'est à toi de penser à ce que tu dois faire dans cette conjoncture. » Ayant entendu ces paroles, Manuel, frappé d'étonnement, se disait : « Je ne me sens pas coupable envers les Perses, pourquoi agiraient-ils ainsi envers moi? » Mais Méroujan dit à Manuel : « Guidé par mon attachement et ma constante sollicitude pour toi, je me suis bien assuré de la vérité du fait avant de t'en prévenir. » Se fiant aux paroles de Méroujan, Manuel les crut sincères, et se mit à réunir ses nombreuses troupes autour de lui. Sourên vivait paisiblement et sans souci dans son camp, parce que le calomniateur et le scélérat Méroujan n'avait pas encore opposé l'un à l'autre les deux chefs. Tout à coup le général arménien Manuel tomba à l'improviste sur le camp de Sourên et tailla en pièces les dix mille Perses. Il épargna la vie au marzban Sourên, qu'il laissa aller seul, monté sur un cheval et qui cependant, saisi d'étonnement, ne pouvait s'expliquer pourquoi Manuel avait accompli un pareil acte. A cela Manuel dit : « Grâce à notre amitié, je te laisse aller ton chemin sain et sauf; [et je te déclare] que dorénavant je ne tomberai plus dans le piége tendu par les Perses. » Cependant Manuel comprit bien qu'il allait exciter la colère et la haine du roi des Perses; aussi il se prépara et rassembla toutes les troupes arméniennes. A la tête de son armée, il conduisit la reine Zarmantoukhd, femme du roi Bab, dans [la résidence] des souverains, et lui-même, défendant l'intégrité de l'Arménie, repoussait les attaques dirigées contre cette princesse par les peuples du voisinage, et surtout par les troupes des Perses, et cela durant tous les jours de sa vie. Quant à Méroujan, il alla en Perse, afin d'exploiter ses calomnies contre Manuel auprès du roi des Perses.

CHAPITRE XXXIX.

Koumant-Sapor (Schabouh) est envoyé par le roi des Perses pour porter la guerre en Arménie; il périt avec toute son armée de la main de Manuel.

Le roi des Perses envoya Koumant-Sapor à la tête de quatre-vingt huit mille combattants en Arménie, pour qu'il s'emparât de ce pays et le livrât à la dévastation. Il arriva du côté de l'Adherbeïdjan, jusqu'aux frontières de l'Arménie. En ce temps de troubles incessants, le sbarabed Manuel réunit avec beaucoup de peine vingt mille hommes et se porta en toute hâte à la rencontre de l'ennemi dont il passa les troupes au fil de l'épée. Il tua Koumant-Sapor et revint triomphant dans son pays.

CHAPITRE XL.

Varaz est envoyé en Arménie par le roi des Perses; il périt comme son prédécesseur, de la main de Manuel.

Ensuite un certain Varaz, général du roi des Perses, à la tête de cent quatre-vingt mille hommes, vint en Arménie pour combattre le sbarabed Manuel et les légions arméniennes. Le général arménien, après avoir préparé et armé dix mille cavaliers, alla livrer bataille à Varaz. Il défit et anéantit entièrement l'armée ennemie, tua en même temps Varaz, et revint avec un riche butin, beaucoup d'armes et de dépouilles enlevés aux Perses.

CHAPITRE XLI.

Mergan est envoyé par le roi des Perses avec une armée nombreuse dans le pays des Arméniens contre Manuel; il périt de la même manière que son prédécesseur.

Après ces événements, le roi des Perses envoya Mergan à la tête de quatre cent mille combattants contre l'Arménie. Aussitôt arrivé [dans ce pays], le général perse s'empara d'une partie du pays des Arméniens et assit son camp dans la plaine d'Ardantan. Manuel tomba pendant la nuit sur le camp ennemi, et après avoir passé tous les combattants au fil de l'épée, il tua Mergan et enleva un butin immense.

CHAPITRE XLII.

Paix qui dure sept ans.

Après cela, les Perses n'osèrent plus pénétrer sur le territoire de l'Arménie pendant sept ans, et la paix ne fut pas troublée. Ceux qui s'étaient dispersés dans tout le pays, commencèrent à se

Digitized by Google

réunir autour du sbarabed Manuel, ou bien à s'assembler en société et à vivre en sécurité sous l'administration de ce général. On vit arriver chez lui trois jeunes princes de la maison de Siounie, qui avaient échappé au carnage lors de l'invasion des Perses. L'un s'appelait Papic, l'autre Sam, le troisième Vaghinag. Le général arménien Manuel non-seulement les accueillit, mais il leur prêta même son concours, et les fit retourner dans leur propre domaine. Il institua Papic comme seigneur du pays, en désignant aussi des possessions aux deux autres. Papic (1) jura fidélité à Manuel et resta pendant toute sa vie son compagnon d'armes. Le sbarabed arménien institua de même des chefs de familles et des seigneurs dans plusieurs cantons, qui tous furent administrés par lui. Durant la vie de Manuel, le pays des Arméniens jouit d'une parfaite tranquillité sous son administration; les habitants du pays gouvernés par lui, buvaient et mangeaient; et pendant sept ans, ils se livrèrent à la joie, jusqu'au [moment de] la division de l'Arménie en deux parties et jusqu'à l'anéantissement de la royauté.

CHAPITRE XLIII.

Méroujan Ardzrouni, à la tête d'une armée, marche contre Manuel et périt de sa main.

Méroujan Ardzrouni qui, du vivant du roi Arschag (2), s'était déjà révolté contre le roi des Arméniens, avait passé du côté du roi des Perses. Il avait renié la foi chrétienne, et avait embrassé la religion du mazdéïsme. Il avait à plusieurs reprises conduit les troupes perses en Arménie, en faisant éprouver de grands désastres à sa patrie, et il se trouvait encore auprès du roi des Perses. En excitant ce prince [contre l'Arménie], il le persuada de lui confier une grosse armée à la tête de laquelle il marcha contre le pays des Arméniens. Il se vantait auprès du roi des Perses, de prendre et d'amener Manuel auprès de lui, ou bien de lui présenter sa tête tranchée.

Il entra en Arménie avec une nombreuse armée perse, qu'il laissa campée dans le canton de Gordjek, et à la tête de son propre détachement, il se sépara de l'armée des Arik, pour aller tomber à l'improviste sur Manuel, lui livrer bataille et le défaire, afin d'être seul à se couvrir de gloire. [Avant de se mettre en marche], il parla ainsi aux généraux de l'armée des Arik : « J'irai d'abord épier [la position de Manuel], et puis je vous conduirai contre lui; de la sorte il nous sera plus facile de nous emparer de lui. »

Ayant pris avec lui son détachement, Méroujan partit pour le canton de Gok, s'y arrêta et commença à surveiller le camp de Manuel. Ce dernier avait son camp assis dans le bourg de Pakovan, situé dans le canton de Pakravant près des ruines de la ville de Zarehavant. Les émissaires de Méroujan vinrent épier le camp et le lieu où étaient parqués les chevaux, et, quand ils furent revenus, ils lui en firent un rapport. Méroujan conçut le projet de s'emparer de ces chevaux, et il porta toute son attention à cette entreprise, se réjouissant d'avance et disant à ses troupes : « Demain, à la même heure, Manuel sera entre mes mains, pris et garrotté, et sa femme Vartanouïsch sera déshonorée en sa présence même. » Il se mit en route pour accomplir son dessein, car il lui tardait de le réaliser. Sur le chemin par lequel devait passer le détachement de Méroujan, s'élevait une montagne nommée par les habitants, Eghdcherk. Chemin faisant, il rencontra des voyageurs auxquels il demanda : « Quels sont les endroits par lesquels ce chemin mène à Pakravant? » Les voyageurs lui répondirent : « Ce chemin va à Pakravant par la montagne d'Eghdcherk. » Méroujan tira un mauvais augure de ces paroles, qui le jetèrent dans une profonde tristesse. Aussi il ordonna de frapper cruellement ces hommes. Puis, traversant la route, il alla chez un magicien pour lui demander son avis; mais les sorts furent peu favorables et ne répondirent aucunement à ses espérances. Profondément affligé, il envoya en avant ses émissaires pour qu'ils le conduisissent au lieu où se trouvaient parqués les chevaux, afin de pouvoir d'abord s'emparer de Manuel. Arrivé en cet endroit, il ne l'y trouva pas; car par une inspiration divine, le sbarabed Manuel venait de donner ordre aux troupes arméniennes d'aller à la chasse. En conséquence, tous les chevaux étaient réunis dans le village et les gens étaient déjà prêts à les monter. Sur ces entrefaites arriva un homme porteur de la funeste nouvelle; il dit au général Manuel : « Sache que Méroujan Ardzrouni est arrivé à la tête d'un fort détachement et va tomber sur toi! Prends tes précautions. »

A l'instant même, les gens du détachement et le sbarabed arménien passèrent auprès des reliques de Saint-Jean (1), qui se trouvaient dans ce

(1) Selon Moïse de Khorène (III, 41), Papig avait donné sa fille en mariage au roi Arschag III.

(2) Arschag III. — Cf. plus haut, pag. 260, liv. IV, ch. 23.

(1) Les reliques de Saint-Jean Précurseur (Sourp Garabed) avaient été partagées entre plusieurs églises.

Digitized by Google

même village et se mirent à invoquer Dieu, ce juge équitable, pour qu'il vint à leur secours. Sortis de là, ils envoyèrent la reine arsacide, ses deux fils, Arschag et Vagharschag, avec leurs femmes dans l'inaccessible château situé sur la grande montagne de Varaz (1). En même temps, Manuel donna ordre à Ardavazt, fils de Vatché, de partir avec les femmes; mais il ne voulut pas y consentir. Il était très-jeune encore, et comme tel, il avait selon les coutumes religieuses des Arméniens, établies pour les garçons, la tête rasée tout autour et, ne gardant qu'une longue tresse de cheveux. Manuel, voyant la résistance de ce jeune homme qui se refusait à suivre les femmes, donna des coups de sa houssine sur la tête nue d'Ardavazt, en lui défendant sévèrement de se rendre au combat, à cause de sa grande jeunesse. Ce dernier, mû par un sentiment de crainte que lui inspirait le général, partit avec les femmes; mais bientôt il s'arma et se rendit sur le lieu du combat.

Après avoir envoyé la reine avec ses suivantes dans le château inaccessible, Manuel se prépara au combat; il rassembla ses troupes et il traversa, enseignes déployées, le bourg de Kéough, en se dirigeant du côté de l'occident. Bientôt il vit Méroujan venir à sa rencontre, à la tête de son détachement. Cet indigne scélérat avait fait mettre à plusieurs de ses soldats des armes, des ornements et des bandelettes à leurs casques, que lui seul avait le droit de porter et, les ayant ainsi travestis, lui-même ne prit aucun de ses insignes habituels. Aussitôt que Manuel s'aperçut que l'armée des Perses et son détachement en étaient venus aux mains, il se précipita, semblable à un lion ou à un sanglier, dans les rangs de l'ennemi, en portant toute son attention sur ceux qui avaient revêtu les insignes de Méroujan, croyant qu'il allait tuer ce dernier. Ayant tranché la tête à plusieurs braves ainsi travestis, il se persuada bientôt qu'il n'avait pas eu affaire à Méroujan. Alors le sbarabed Manuel, s'adressant à son compagnon d'armes Papic, lui dit : « Vois-tu la feinte que ce maudit Méroujan vient d'employer? Mais il m'est arrivé jadis, quand nous étions amis, de vivre en sa compagnie, et je connais de lui un signe particulier : quand il est à cheval, ses genoux ne touchent pas les flancs de sa monture, car il les tient écartés. Eh bien! faisons attention à cela, peut-être parviendrons-nous à le reconnaître à ce signe. » Tous les deux regardèrent attentivement et ils reconnurent bientôt Méroujan, qui s'était travesti, car il ne portait pas ses insignes. Alors Manuel se mit à crier, en engageant Méroujan à s'avancer, et lui dit : « Maudit sois-tu! Jusques à quand te joueras-tu de nous et feras-tu massacrer les autres à ta place? Mais nous t'avons reconnu, c'est bien toi, et aujourd'hui tu ne t'échapperas pas de nos mains, car c'est le Seigneur Dieu qui, après avoir accumulé sur ta tête tous les crimes commis par toi, va te livrer à nous. » A peine Méroujan avait-il entendu ces paroles, que la lance à la main, il s'avança sur-le-champ, tandis que d'un autre côté, Manuel alla à sa rencontre. Tous les deux étaient des hommes robustes; aussi ils se portèrent réciproquement des coups de lance, qui les renversèrent par terre. A l'instant même, arriva le seigneur de la province de Siounie, Papic, le compagnon d'armes de Manuel; d'un coup de lance, dirigé de haut en bas au flanc de Méroujan, il le cloua à terre, de telle sorte qu'il lui fut impossible de faire un mouvement. Les serviteurs du sbarabed Manuel, après l'avoir remis à cheval, tranchèrent la tête à Méroujan (1). Les troupes de Méroujan, le voyant mort, prirent la fuite. Le détachement de Manuel, reprenant courage à la suite de cet événement, se mit à la poursuite de l'armée de Méroujan et la tailla en pièces, sans laisser échapper personne.

Le jeune Ardavazt, à l'insu de Manuel, s'était rendu sur le lieu du combat. Armé de pied en cap, il passa loin du détachement de Manuel, sur les bords de l'Euphrate, et il fit un grand carnage dans les rangs des ennemis, parmi les plus braves combattants. Un des guerriers de Méroujan, qui portait un étendard, voyant ce jeune homme imberbe, beau de figure et plein de feu, lui lança quelques paroles blessantes, et ayant enroulé les plis de son étendard autour de sa lance, il se précipita sur Ardavazt. Mais celui-ci banda son arc et décocha une flèche, qui, ayant traversé le corps du porte-étendart, vint se fixer dans le sol en le laissant étendu sur la place. S'emparant de la lance, Ardavazt se mit à la poursuite des fuyards, et plus que personne, ce jeune homme fit un horrible carnage dans l'armée de Méroujan. Après s'être couvert de gloire, il revint avec un riche butin pris sur l'ennemi.

(1) Cf. St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, pag. 265.

(1) Moïse de Khorène (III, 37) raconte autrement la mort de Méroujan. Selon cet historien, Méroujan aurait été fait prisonnier par le général Sempad à la bataille de Tzirav, qui fut livrée sous le règne du roi Bab. Sempad, pour punir Méroujan de sa trahison, aurait fait rougir une broche de fer et l'aurait placée sur la tête de Méroujan qui mourut à la suite de ce supplice.

Digitized by Google

Ce jour-là, il arriva un grand malheur. Vatché, qui était le lieutenant de Manuel, périt écrasé par son cheval, de même que Kardchouil Maghkhaz qui, emporté par sa monture, fut tué également; car tous deux étaient montés sur des chevaux jeunes et indomptés.

Manuel alla rejoindre le camp de la reine, en portant avec lui la tête de Méroujan. Samuel, fils de Vahan, ne voulant pas le suivre, se rendit au camp. Aussitôt que les femmes du camp de Manuel virent la tête de Méroujan, elles poussèrent un grand cri, la prenant pour celle de Samuel, fils de Vahan, car Méroujan et Samuel se ressemblaient beaucoup. Mais quand elles virent la tête de Méroujan fixée au sommet d'une poutre élevée, elles furent convaincues que ce n'était pas la tête de Samuel, mais celle de Méroujan Ardzrouni. Toutefois, elles dirent : « Cependant Méroujan était un frère à nous. »

Ensuite, on apporta dans le camp le corps de Vatché, père d'Ardavazt, ainsi que celui de Kardchouil Maghkhaz Khorkhorouni : on les pleura en faisant de grandes lamentations. Le porte-étendard de Méroujan, frappé par la flèche d'Ardavazt, fut aussi amené. L'étonnement fut général quand on vit que cet homme avait échappé à la mort, quoique la flèche l'eût transpercé d'outre en outre. Quand les troupes perses, que Méroujan avait laissées dans le canton de Gordjek, apprirent la mort de ce dernier et le massacre de son armée, elles prirent la fuite, en se dirigeant vers le pays des Perses. La tranquillité fut dès lors rétablie en Arménie.

CHAPITRE XLIV.

Le sbarabed Manuel fait élever à la royauté le jeune Arschag [IV]. *Sa mort.*

Après tous ces événements, le sbarabed Manuel rassembla toutes les troupes et, ayant pris la reine arsacide et les deux jeunes princes, Arschag et Vagharschag, suivis de l'armée arménienne, des grands satrapes et de tous les chefs des familles, il arriva dans le canton de Garïn, où il donna sa fille Vartantoukhd en mariage au jeune prince arsacide, Arschag. Puis il célébra les noces du frère de ce dernier, qui épousa la fille d'un général bagratide (1), du district de Sber, de cette race qui, dès l'origine [de la dynastie], avait seule le droit de poser la couronne sur la tête des rois arsacides. Le pays entier prit part à ces noces, qui causèrent la plus grande joie à tous les habitants. Enfin, Manuel convoqua les représentants de toute l'Arménie et éleva le jeune Arschag [IV] à la royauté, en nommant Vagharschag le second (1), ce qui causa aussi beaucoup de joie aux Arméniens.

Après cela, le sbarabed des Arméniens, Manuel, fut atteint d'une maladie mortelle; il appela son fils Ardaschir, lui conféra tous ses droits et l'investit de la charge de sbarabed, en lui recommandant de garder fidélité au roi Arschag et de lui être entièrement soumis. Il ajouta à cela : « Tu seras [toujours] prêt à te sacrifier pour le pays des Arméniens, à l'exemple de tes braves ancêtres qui ont donné leur vie pour leur patrie. Car c'est un devoir noble et agréable aux yeux de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui le remplissent. [En accomplissant ce devoir], vous laisserez ici-bas un nom glorieux et vous irez représenter la justice au ciel. Ne craignez pas la mort, mais mettez votre espérance en celui qui a tout créé et tout affermi. Rejetez loin de vous la fraude, l'abomination et la méchanceté. Adorez le Seigneur Dieu avec sainteté et fidélité. Soyez prêt à mourir pour le pays qui adore Dieu, car vous subirez cette mort pour lui, pour son Église et ses serviteurs, et pour vos propres maîtres arsacides régnant sur ce pays. »

Ayant dit cela, il écrivit une lettre à l'empereur grec, en lui confiant [le sort de] l'Arménie et du roi Arschag. Lorsqu'il était couché sur son lit, très-malade, plusieurs personnes s'étaient réunies autour de lui; c'étaient le roi Arschag, Vartantoukhd, sa femme, les anciens, les grands, les satrapes arméniens, et plusieurs hommes et femmes de la plus haute condition. Manuel découvrit devant eux tous ses membres, les leur montra nus et ils purent voir de leurs propres yeux que sur tout son corps il n'y avait pas un endroit grand comme une monnaie d'argent qui ne portât une cicatrice; sur ses membres génitaux, il y avait plus de vingt marques de blessures. Il avait découvert ses membres et les montraient à tout le monde. Alors il se mit à verser des larmes et dit : « Dès ma jeunesse, j'ai passé ma vie dans les combats; c'est en combattant bravement que j'ai reçu toutes ces blessures. Pourquoi ne m'a-t-il pas été donné de tomber sur le champ de bataille, plutôt que de mourir ainsi comme un animal! J'aurais mieux aimé mourir dans un combat pour mon pays, en défendant les églises et les serviteurs de Dieu. Quel bonheur eût été le mien d'em-

(1) Il est question ici de Sahag Bagratouni, dont il est fait mention dans Moïse de Khorène, liv. III, ch. 41 et 43.

(1) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 41.

Digitized by Google

brasser la mort pour les maîtres arsacides de notre pays, pour nos femmes et nos enfants, pour les gens qui croient en Dieu, pour nos frères, nos proches et nos amis sincères! Peut-être est-ce à cause de ma grande présomption, qu'il m'est dévolu de mourir de cette mort honteuse sur mon lit! »

Tel fut le discours tenu par Manuel en présence du roi et de tous les assistants! Puis il adressa à Arschag la prière suivante : « J'ai vécu en chrétien fervent, mettant toute mon espérance en Dieu, par conséquent, je désire qu'on ne se livre pas au désespoir, en me pleurant et en se lamentant à l'exemple des païens; car il ne faut pas pleurer ceux qui croient à la résurrection et au second avénement du Christ. Jusqu'à ce moment, j'ai vécu dans l'espérance et la crainte de Dieu; [de votre côté], vous ne devez pas vous écarter des commandements de Dieu, surtout prenez soin de la justice et plus encore de la miséricorde. C'est la principale chose que nous a recommandée le grand patriarche Nersès, qui, de son vivant, faisait ce qu'il enseignait aux autres : il portait secours aux indigents, aux pauvres, aux captifs, aux délaissés et aux étrangers en disant : « Il n'y a pas de commandement plus grand et plus honorable aux yeux de Dieu que la miséricorde et l'aumône. » Nersès envisageait comme un grand péché les lamentations sur les morts, auxquelles il avait mis fin de son vivant, et ce ne fut qu'après sa mort que des gens insensés les ont remises en vigueur. Que personne ne se lamente à propos de moi, autrement il sera coupable; sans doute une fois mort, je ne serai plus en état de défendre qui que ce soit; mais on ne doit pas faire ce que je ne veux pas qu'on fasse. Que celui qui m'aime, conserve ma mémoire. Ne craignez pas la mort dans le combat où je n'ai pas trouvé la mort, car rien ne se fait sans Dieu. »

C'est ainsi que parla Manuel. Il distribua de ses propres mains des trésors immenses aux pauvres et aux nécessiteux, après avoir fait don de ses richesses aux églises et aux grands évêques, et il mourut. Quoique le grand sbarabed venait de donner ordre de ne pas se lamenter, personne ne put se conformer à ses intentions, car dès qu'il eut fermé les yeux, les nobles et les pauvres, en un mot tous les habitants du pays des Arméniens, firent de grandes lamentations et le pleurèrent unanimement. Ce brave et bienfaisant Manuel était considéré par le monde comme un père, à cause de sa douceur, de sa charité, de son humilité et de sa sollicitude. Se voyant séparés à jamais de leur brave général, de leur sauveur et de leur triomphateur, tous exhalaient des plaintes amères.

LIVRE SIXIÈME.

FIN QUI DOIT SERVIR DE COMPLÉMENT AUX LIVRES PRÉCÉDENTS.

I. L'Arménie est divisée en deux états; Arschag [IV] est élevé à la royauté par l'ordre de l'empereur grec; Chosroès [III] règne sur l'autre moitié de la nation [armenienne], par l'ordre du roi des Perses. Après la division du pays, on fixe les limites des deux États.

II. Évêques illustres qui, en ce temps-là, vécurent en Arménie, dans les États du roi Chosroès, lequel reconnaissait la domination des Perses. Vie de Zavên.

III. De Schahag, [originaire] de Gordjek, qui remplaça Zavên comme grand pontife.

IV. D'Asbourag de Manazguerd, qui s'établit pontife après Schahag.

V. Des évêques Faustus et Zorth.

VI. D'Arosdom, frère de l'évêque Faustus.

VII. De l'évêque de Pasen, Ardith.

VIII. De l'évêque Jean; sa vie, ses paroles et ses actes insensés; prodiges opérés sur lui par Dieu.

IX. Continuation de l'histoire de Jean.

X. Suite [et fin] de l'histoire de Jean.

XI. De l'évêque Cyriaque (Guiragos).

XII. De Zorthovaz, évêque de Vanant.

XIII. De Dirig et Moïse, évêques de Pasen.

XIV. De l'évêque Aaron (Arscharoun).

XV. Du grand évêque Asbourag.

XVI. Du saint et vertueux Kint, qui, en ce temps-là, était chef des moines arméniens et vivait dans le désert ou dans les monastères.

A la fin de toutes ces histoires, les lecteurs trouveront des renseignements sur ma personne, en dix versets bien complets (1).

(1) Ces renseignements sur la vie de Faustus, qu'il eût été très-précieux de connaître, n'existent plus dans aucun des manuscrits que nous possédons actuellement.

Digitized by Google

LIVRE SIXIÈME.

FIN QUI DOIT SERVIR DE COMPLÉMENT AUX LIVRES PRÉCÉDENTS.

CHAPITRE I.

L'Arménie est divisée en deux États; Arschag [IV] *est élevé à la royauté par l'ordre de l'empereur grec; Chosroès* [III] *règne sur l'autre moitié de la nation* [*arménienne*] *par l'ordre du roi des Perses. Après la division du pays, on fixe les limites des deux États.*

Après la mort du général arménien Manuel, tout s'ébranla dans le royaume du roi Arschag [IV], car, plusieurs des satrapes se séparèrent de lui et trahirent leur patrie en passant du côté du roi des Perses, à qui ils demandèrent, pour les gouverner, un [autre] roi arsacide. Ce fut avec une grande joie qu'il accepta la proposition et consentit à leur donner un roi de la race des arsacides arméniens, afin de s'emparer de leur pays. Il choisit un jeune homme de cette race, nommé Chosroès [III], auquel il fit ceindre le diadème et, après lui avoir donné sa sœur Zérouantoukhd pour épouse et un certain Zig pour régent, il l'envoya en Arménie avec une nombreuse armée (1). Aussitôt que le roi Arschag les vit arriver, il passa sur le territoire de la Grèce pour y chercher du secours, tandis que les Perses prêtèrent la main à Chosroès. Le roi Arschag était déjà parvenu aux environs du canton d'Égéghiatz, quand les troupes grecques vinrent le rejoindre. L'armée des Perses et le roi Chosroès occupèrent la province d'Ararat. C'est ici que les envoyés et les ambassadeurs des souverains des Grecs et des Perses entamèrent des négociations, à la suite desquelles il fut décidé qu'on partagerait entre eux l'Arménie, « car, disaient-ils, il nous est indispensable d'affaiblir ce riche et puissant royaume qui se trouve entre nous. En le divisant entre ces deux rois arsacides placés par nous, puis en le dépouillant et en le réduisant en captivité, il ne sera plus en état de relever la tête. » S'arrêtant à cette pensée, ils divisèrent l'Arménie en deux parties : sur la partie appartenant à la Perse régnait le roi Chosroès, sur celle des Grecs régnait le roi Arschag. Cependant, plusieurs provinces furent détachées çà et là [par l'empereur des Grecs et le roi des Perses], de manière que des deux parties, il en resta peu de chose pour les deux rois, [c'est-à-dire] pour Chosroès et Arschag. Les deux arsacides marquèrent comme limite entre leurs deux États le canton de Siounie, dont les habitants reconnaissaient leurs rois respectifs.

Ajoutons à cela que la partie appartenant à Chosroès était plus grande que celle d'Arschag. Les deux états se virent dépouillés de plusieurs de leurs provinces, et peu après le royaume d'Arménie, tombant en pièces et marchant dès cette époque vers la décadence, s'amoindrit dans sa grandeur (1).

(1) Arschag IV et son frère Vagharschag II, fils du roi Bab, étaient montés sur le trône d'Arménie en 382. L'année suivante, Arschag IV régna seul, et en 387, l'Arménie fut partagée entre les Grecs et les Perses. La partie orientale du pays fut laissée à Arschag qui reconnaissait la suzeraineté des Grecs, et la partie orientale fut donnée à Chosroès III par Sapor III, roi de Perse.

CHAPITRE II.

Évêques illustres qui, en ce temps-là, vécurent en Arménie, dans les États du roi Chosroès, lequel reconnaissait la domination des Perses. Vie de Zavén.

Zavên était un descendant du célèbre évêque Albin (Albianus), du village de Manavazguerd; c'était un homme excessivement méchant et envieux. Il établit pour les prêtres de son temps la coutume de porter l'habit militaire. En abandonnant la règle de l'Église apostolique, chacun vivait à sa manière, car de son temps, les prêtres ne portèrent plus de longues robes, comme cela était établi dès le commencement, mais des vêtements courts, [ne descendant] qu'aux genoux; ils ornèrent leurs vêtements de broderies, et marchèrent d'une manière superbe, ce qui ne leur convenait nullement; ils se paraient également de la fourrure des bêtes mortes. Quant à Zavên, il était toujours vêtu de vêtements brodés et garnis de rubans, il portait des habits doublés d'hermine et de loup, ayant par-dessus une fourrure de renard; c'est ainsi qu'il se tenait assis devant l'autel. Adonné à la dépravation, il passa toute sa vie à boire et à manger, et n'occupa son siége que trois ans.

CHAPITRE III.

De Schahag [*originaire*] *de Gordjek, qui remplaça Zavén comme grand pontife.*

Ensuite ce fut Schahag de Gordjek, qui, après la mort de Zavên, le remplaça comme grand pontife pendant trois ans. C'était un bon chrétien,

(1) Moïse de Khorène (l. III, ch. 42) est entré dans d'assez longs détails sur cette division de l'Arménie entre les deux rois Arschag IV et Chosroès III, et qui complètent les renseignements que nous fournissent sur cet événement Faustus de Byzance et Lazare de Pharbe, pag. 17 et suiv., du texte arménien.

Digitized by Google

qui cependant ne pensa guère à changer l'ordre établi par Zavên, et sortit de ce monde après deux ans de pontificat.

CHAPITRE IV.

D'Asbourag de Manazguerd qui fut pontife après Schahag.

Après la mort de l'évêque Schahag, s'établit comme chef des évêques, Asbourag, de la race de l'évêque Albin ; c'était un homme juste, vivant en Dieu et pénétré de l'esprit chrétien. Il avait son siége dans la partie de l'Armenie où régnait Chosroès. Il ne changea en rien l'ordre établi par Zavên, touchant les vêtements du clergé.

CHAPITRE V.

Des évêques Faustus et Zorth.

Vers ce temps-là vivait l'évêque Faustus, qui jadis avait été administrateur de la maison du grand pontife Nersès, ainsi que Zorth le camérier. Tous les deux étaient du nombre des douze évêques qui, vivant dans la maison patriarcale, formaient le conseil et régissaient tout, sous la direction du grand pontife. Sans parler des évêques de toutes les provinces, Faustus et Zorth étaient surtout chargés de la surveillance des hospices, et pendant toute leur vie, ils remplirent fidèlement leur devoir, du vivant de Nersès et pendant les règnes des deux rois, Chosroès et Arschag.

CHAPITRE VI.

D'Arosdom, frère de l'évêque Faustus.

L'évêque Faustus avait un frère, qui était un moine anachorète, d'une vie admirable, vivant dans les montagnes ; tous les deux étaient d'origine grecque. [Ce frère deFaustus] vécut dans la plus grande austérité durant toute sa vie. Conduit par le Saint-Esprit, il résidait dans la province d'Ararat. Habillé de vêtements de cuir, se nourrissant d'herbes, il n'habita que le désert et les montagnes, jusqu'au jour de son repos. Enfin il mourut ; son corps fut rapporté du désert et enseveli dans le propre village du patriarche Nersès, nommé Amok (1), où l'on célébrait annuellement sa mémoire.

CHAPITRE VII.

De l'évêque de Pasen, Ardith.

En ce temps-là, l'évêque de Pasen, Ardith, vieillard honorable et utile, était célèbre parmi les évêques qui vivaient alors. Par une vie sainte et droite, il se trouva digne du Saint-Esprit, et pendant plusieurs années, il opéra de grands prodiges dans plusieurs endroits. Disciple du grand Daniel, il avait vécu du temps du roi Diran et vivait encore à l'époque des deux rois d'Arménie, Chosroès et Arschag.

CHAPITRE VIII.

De l'évêque Jean ; sa vie, ses paroles et ses actes insensés ; prodiges opérés sur lui par Dieu.

L'évêque Jean, si toutefois on peut le nommer évêque, était fils du patriarche Pharên. C'était un vieillard hypocrite qui aimait à montrer aux hommes qu'il portait le cilice et s'abstenait d'aliments ; il allait jusqu'à ne pas porter de souliers, car l'été il enveloppait ses pieds d'une bande de toile, et l'hiver il mettait des chaussures d'écorce. Son avarice ne connaissait pas de bornes, et il n'était pas en état de se corriger par crainte de Dieu, et cela à un tel point, qu'il faisait des choses indignes et incroyables.

Il arriva qu'un jour, il rencontra en route un jeune homme, un laïque, venant à sa rencontre : il était à cheval, ceint d'une épée attachée à sa ceinture et portant le carquois sur le dos ; il avait les cheveux lavés, oints et bien coiffés ; un bandeau ceignait sa tête, un manteau couvrait ses épaules ; il suivait son chemin, et peut-être revenait-il de faire du brigandage. Le cheval qu'il montait était grand, fougueux et rapide ; l'évêque Jean l'aperçut de loin et, émerveillé qu'il était, il ne pouvait pas en détacher ses regards. Quand le cavalier approcha de l'évêque qui se tenait là à l'attendre, Jean saisit la bride du cheval et s'adressant [au jeune homme], lui dit : « Descends à l'instant même de ton cheval, car j'ai à te parler. » — L'autre répondit : « Tu ne me connais point, et moi je ne te connais pas du tout ; donc qu'est-ce que tu veux me communiquer ? » Pour rien au monde, le cavalier ne voulait mettre pied à terre, et cela d'autant plus, qu'il paraissait être ivre. Mais Jean persista à le faire descendre de cheval, et, l'ayant conduit à une certaine distance du chemin, il lui dit de s'incliner, « car, dit-il, je veux t'ordonner prêtre ». L'individu avoua avoir été brigand, meurtrier et scélérat dès son enfance, qu'il l'était même jusqu'à ce moment, par conséquent il ne se croyait pas digne d'un pareil honneur. De côté et d'autre s'engagea une vive dispute ; ni l'un ni l'autre ne voulait céder. Enfin Jean terrassa avec force cet homme et lui imposant les mains, il l'ordonna prêtre ; puis, se le-

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 505.

Digitized by Google

vant, il lui commanda d'ôter son manteau et jeta son pallium sur ses épaules : « Va dans ton village et sois-y prêtre, dit-il à cet homme qui ne savait même pas de quel village il était. » Quant à Jean, il s'empara du cheval en disant : « Parce que je t'ai ordonné prêtre, ton cheval me remplacera la chaussure. » Quoique l'homme ne voulait pour rien au monde le lui céder, l'évêque s'en empara de force, et congédia le possesseur. Tout cela n'avait été fait qu'à cause du cheval.

L'individu, contre son gré, le pallium sur ses épaules, se dirigea vers sa maison, se présenta à sa femme et à ses familiers, et il leur dit : « Levez-vous et allons nous mettre en oraison. » A cela ils dirent : « Mais tu divagues, n'es-tu pas possédé par le *dev?* » Il répliqua : « Allons, mettons-nous en oraison, car je suis prêtre. » Tantôt c'était la rougeur qui couvrait le visage de ces gens frappés d'étonnement, tantôt c'était le sourire qui paraissait sur leurs lèvres; enfin le voyant persister, ils consentirent à se mettre en prière avec lui. Cependant la femme dit au mari : « Mais tu n'étais que catéchumène, tu n'étais pas encore baptisé! » Le mari répondit : « Dominé [par l'évêque] qui ne m'a rien demandé à ce propos, moi-même j'ai oublié de le lui rappeler; il m'a ordonné prêtre, il a pris mon cheval, avec la bride et la selle, et s'en est allé. » Alors ses familiers lui dirent : « Pars à l'instant même chez l'évêque et dis-lui : « Je ne suis pas encore baptisé, comment as-tu pu m'ordonner prêtre? » Arrivé chez l'évêque, il lui dit : « Je ne suis pas encore baptisé, comment as-tu pu m'ordonner prêtre? » A cela, Jean répliqua : « Apportez-moi une cruche d'eau. » Ayant pris de l'eau, il la versa sur la tête de l'homme et lui dit : « Va-t'en, car je viens de te donner le baptême, » et il le congédia sur-le-champ.

CHAPITRE IX.

Continuation de l'histoire de Jean.

Il arriva à Jean de passer un jour devant une vigne au temps où on en faisait la taille. Quelqu'un de la vigne se mit à crier, et s'adressant à l'évêque, lui dit : « Seigneur, bénis-nous ainsi que notre vigne. » Jean répondit : « Qu'elle te produise des épines et des chardons! » L'homme dit : « Puisque tu nous maudis sans raison, eh bien! que ton propre corps soit couvert d'épines et de chardons! » Le prodige de Dieu ne tarda pas à se manifester, car aussitôt que l'évêque eut gagné sa demeure, il fut atteint par le châtiment; sur tous les membres de son corps, on vit poindre des épines. Attaqué de maladies cruelles, il se trouva pendant plusieurs jours entre la vie et la mort. Enfin il envoya chercher le vigneron et le supplia de réciter des prières sur lui, afin qu'il fût délivré de ses maux. Mais le vigneron lui dit : « Qui suis-je donc pour pouvoir bénir ou maudire quelqu'un, et surtout un évêque? » Jean persista jusqu'à ce que le vigneron se mît en oraison en disant : « Seigneur Dieu, tu sais bien que je ne suis qu'un indigne et un pécheur, et que je ne comprends rien à tous ces troubles qui m'enveloppent. Délivre-moi de ce mal, parce qu'on me dit: C'est toi qui as maudit l'évêque, et [son mal] n'est que la suite de ta parole. J'aurais mieux aimé la mort, car je ne comprends rien à tout ce qu'on dit de moi. » Cela dit, l'évêque fut guéri. [On vit alors] les épines se détacher de tout son corps; c'étaient des épines semblables à celles des plantes. Et il recouvra aussitôt la santé.

CHAPITRE X.

Suite [et fin] de l'histoire de Jean.

Ce même évêque Jean, fils de Pharên, toutes les fois qu'il lui arrivait de se rendre chez le roi des Arméniens, prenait volontiers près de lui le rôle d'histrion, afin d'en obtenir quelque libéralité, car il était pétri d'avarice. Il se mettait à marcher en présence du roi, à quatre pattes, et imitant le chameau, il faisait entendre le cri de cet animal. En faisant cela, il entremêlait ses cris de mots tels que : « Je suis un chameau, je suis un chameau, je porte les péchés du roi, mettez sur moi les péchés du roi, pour que je les porte. » Les rois, au lieu de leurs péchés, mettaient sur le dos de Jean des diplômes qui lui octroyaient des champs et des villages. Ce fut ainsi que cet évêque, imitant le chameau et portant les soi-disant péchés, obtint des rois des Arméniens, des champs, des villages et des trésors. Ce Jean était tellement plongé dans l'avarice, que mû par cette passion, il ne fit toute sa vie que des choses indignes [d'un évêque].

CHAPITRE XI.

De l'évêque Cyriaque (Guiragos).

L'évêque de Daïk, Cyriaque, qui se nommait aussi Schahag, était d'une piété exemplaire; se confiant à la volonté de Dieu, il conduisait son peuple dans la voie de la vérité et il gouverna toute sa vie son évêché selon la volonté de Dieu.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

De Zorthovaz, évêque de Vanant.

Zorthovaz, évêque du district de Vanant, [était] un homme modeste, digne de Dieu et plein de l'Esprit-Saint; il agissait en tout comme un [vrai] chrétien, et conduisait son peuple selon la volonté de Dieu.

CHAPITRE XIII.

Des évêques Dirig et Moïse.

Il y avait dans le district de Pasen deux évêques: Moïse et Dirig. C'étaient des hommes bons, angéliques, saints, croyants et dignes d'être les élus [de Dieu]. Chaque jour de leur vie, tous deux conduisaient leur troupeau de fidèles dans la voie de Dieu.

CHAPITRE XIV.

De l'évêque Aaron (Arscharoun).

Vers ce temps-là, vivait en Arménie l'évêque Aaron, homme célèbre qui excellait dans la vertu; tous les jours de sa vie, il se montra un chef éclairé pour son peuple.

CHAPITRE XV.

Du grand évêque Asbourag.

Asbourag était le grand évêque des Arméniens, homme saint, pieux, craignant Dieu et les hommes. Il n'osa jamais reprendre qui que ce fût. Doux, modeste, sobre, humble, bienfaisant et charitable, il passa toute sa vie en jeûnant et en priant Dieu. Seulement il portait des vêtements garnis de rubans, à la manière de Zavèn.

CHAPITRE XVI.

Du saint et vertueux Kint qui, en ce temps-là, était chef des moines arméniens et vivait dans le désert ou dans les monastères.

Kint, originaire du district de Daron, avait été disciple du grand Daniel. Après la mort de ce dernier, il fut [nommé] chef des moines, docteur (vartabed) des ermites et de tous les anachorètes, surveillant des monastères et de tous ceux qui, pour l'amour de Dieu, quittant le monde, habitaient le désert, les cavernes, les anfractuosités des rochers, les crevasses de la terre, et marchaient nu-pieds, n'ayant qu'un seul vêtement, errant dans les montagnes à l'exemple des bêtes, vêtu des peaux de brebis et de chèvres, réduits à la misère, affligés, tourmentés, errant dans le désert pendant le froid et la chaleur, endurant la faim et la soif, se nourrissant d'herbes, de légumes et de racines. Telles furent les épreuves auxquelles ils se soumettaient tous les jours de leur vie et, comme il est écrit: « Le monde n'était pas digne de tels hommes. »

A l'exemple d'une troupe d'oiseaux, ils vivaient dans des trous de rochers et de cavernes, sans rien posséder, n'ayant aucune propriété, se privant de nourriture, et n'ayant aucune sollicitude. [En les voyant, on était tenté de demander]: comment le corps [humain] peut-il supporter tant [de privations? Comme nous venons de dire], saint Kint était leur principal chef, et tous les gens du pays des Arméniens lui donnaient le nom de *vartabed*.

Parmi ces anachorètes, il y en avait d'autres qui avaient été disciples [de Kint] et lui ressemblaient en tout; voici leurs noms: Vatchag, Ardoïd Marakh et Tiridate (Dertad), qui avait été le compagnon de ces derniers. L'archidiacre du grand pontife Nersès, après la mort de celui-ci, alla rejoindre l'essaim de ces vartabed-anachorètes. Mousché, jeune homme élevé par le saint Kint, marcha [aussi] sur les traces de son maître; enfin le nombre de leurs disciples était grand; tous vivant d'une vie angélique. Cependant il n'est pas donné à tout le monde de raconter les détails de leur vie.

Saint Kint était plein de l'Esprit de Dieu; tous ceux qui étaient avec lui opéraient, à son exemple, de grands prodiges et des guérisons, au nom du Seigneur Jésus-Christ. Visitant les pays lointains, habités par les païens, ils convertirent plusieurs d'entre eux, en les conduisant à la connaissance de la vie et dans le chemin de la vérité. Saint Kint remplit plusieurs déserts d'ermites, plusieurs villages de monastères, rétablissant et affermissant [en même temps] la divine religion parmi les hommes. Il avait lui-même pour lieu d'habitation le désert où jaillissent les sources du fleuve Euphrate. C'est là que, dans les anfractuosités des rochers qui jadis furent la demeure du premier et grand Grégoire, qu'on nomme Osgik, que le grand anachorète Kint avait son habitation. Saint Mousché ne le quittait jamais, tandis que les autres disciples de Kint visitaient sans cesse les cantons [environnants], d'après l'ordre de leur chef. Saint Tiridate avait son habitation construite par ses frères dans le canton de Daron.

Digitized by Google

SECONDE PARTIE.

HISTORIENS SYRIENS

TRADUITS EN ARMÉNIEN.

LÉROUBNA D'ÉDESSE, ZÉNOB DE GLAG

ET SON CONTINUATEUR JEAN MAMIGONIEN.

Digitized by Google

LÉROUBNA D'ÉDESSE.

HISTOIRE D'ABGAR

ET DE LA PRÉDICATION DE THADDÉE,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS

SUR LE MANUSCRIT UNIQUE ET INÉDIT DE LA BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE DE PARIS,

PAR

JEAN-RAPHAEL ÉMINE

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Moïse de Khorène mentionne, dans son Histoire d'Arménie, un écrivain syrien du nom de Léroubna ou Ghéroupna, fils du prêtre Apschatar, contemporain d'Abgar Ouchama, toparque d'Édesse, et qui florissait par conséquent dans le premier siècle de notre ère. Cet écrivain avait étudié à fond les Annales des Temples, et avait écrit l'histoire d'Abgar et de son neveu Sanadroug, laquelle se conservait dans les archives de la capitale de l'Osrhoène (1). Je ne saurais dire sur quelle autorité certains critiques se fondent pour prétendre que Léroubna était disciple de Bardesane (2). Moïse de Khorène, qui est le seul auteur qui parle de Léroubna, dont il avait lu le livre et auquel il a fait des emprunts assez notables, n'en dit pas un mot, et la chronologie s'oppose à ce qu'on puisse admettre que ces deux écrivains aient vécu dans le même temps.

On croit généralement que l'ouvrage original de Léroubna est perdu; et en effet, ni Assemani, qui vivait au siècle dernier et qui connaissait si bien les écrivains de sa patrie, ni les savants modernes qui s'occupent de la langue et de la littérature syriaques, n'ont rencontré jusqu'à présent de monuments historiques appartenant à cet auteur. Cependant, il y a quelques années, un docte mékhitariste de Venise, le P. Sukias Baron, qui avait été chargé de rédiger le catalogue des manuscrits arméniens de la Bibliothèque impériale de Paris, eut un instant l'espoir d'avoir découvert l'ouvrage de Léroubna. Il avait en effet trouvé dans un Martyrologe, écrit en caractères onciaux, un document intitulé : « Lettre d'Abgar, » et qui n'est autre chose que la prétendue correspondance échangée entre le toparque d'Édesse et le Christ, suivie d'une Histoire apocryphe de l'Invention de la croix et d'une relation de la prédication de l'apôtre Thaddée (3). A la fin de ce morceau, on lit qu'il fut composé par « Ghépoupnia (*lisez* Ghéroupna), fils d'Anag, fils d'Apschatar, secrétaire du roi,..... avec l'aide d'Anna (*lisez* Anan) confident du roi. » La correspondance d'Abgar et du Christ, ainsi que la relation de la prédication de Thaddée, paraissent être en effet l'œuvre de Léroubna, puisque Moïse de Khorène raconte les mêmes détails que ceux que nous donne le manuscrit de la Bibliothèque impériale; seulement l'Histoire de l'Invention de la croix, qui n'est pas dans Moïse de Khorène, est sans aucun doute une composition bien postérieure, due à un hagiographe ignorant qui l'a interpolée dans l'écrit original de Léroubna. En effet, selon le document en question, la découverte de la croix du Christ serait due à une princesse nommée Patronicia, femme de Claude, général romain et *césar* de Tibère, qui serait venue à Jérusalem au temps de cet empereur. Cet anachronisme suffit pour démontrer que la narration de l'Invention de la croix, attribuée à Léroubna, est un hors-d'œuvre, qui retrace sous une forme un peu différente, la découverte de la croix du Christ par Hélène, mère de Constantin le Grand.

Les critiques arméniens, et notamment le P. Karékin (1), n'hésitent pas à considérer le document qui nous est parvenu sous le nom de Léroubna, dans le Martyrologe de la Bibliothèque impériale, comme apocryphe d'un bout à l'autre. Cependant je suis disposé à croire que la partie de ce document, qui contient la prétendue correspondance échangée entre Abgar et le Christ et la prédication de l'apôtre Thaddée, est bien l'œuvre de Léroubna. Toutefois je ferai observer qu'en dehors de l'interpolation que nous avons signalée, cet ouvrage a subi, sous la plume des copistes, des altérations considérables et qu'il est facile de reconnaître, en comparant les deux textes de Moïse de Khorène et du Martyrologe de la Bibliothèque impériale. Un fait curieux à signaler dans le document de la Bibliothèque impériale, c'est que dans la lettre d'Abgar au

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. II, ch. 36.
(2) Allemand-Lavigerie, *Essai sur l'École chrét. d'Édesse*, p. 36.
(3) Anc. fonds arm., n° 88, in-f. contenant 142 articles. — Le document en question s'étend depuis le f. 112 *verso* jusqu'au f. 126 *verso*. — Cf. aussi Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 30 à 34.

(1) *Hist. de la littér. arm.*, en arm., p. 82 et suiv.

Digitized by Google

Christ, il le qualifie de « grand médecin », tandis que, dans Moïse de Khorène, le titre de médecin est remplacé par ceux de « sauveur et de bienfaiteur ». Léroubna était né païen, tandis que Moïse était un prêtre chrétien; aussi la variante s'explique aisément.

Le document de la Bibliothèque impériale a été traduit sans aucun doute sur un ouvrage rédigé originairement en syriaque. On reconnaît de prime abord que le style appartient à la bonne époque de la littérature arménienne, et que cette version doit être l'œuvre d'un des savants interprètes qui travaillèrent à la traduction en arménien des Livres saints. En effet, le style du document en question offre beaucoup d'analogies avec celui des Évangiles qui, on le sait, remonte au cinquième siècle de notre ère. La traduction française de la « Lettre d'Abgar », qui paraît ici pour la première fois, a été faite directement sur le texte arménien, par un élève distingué du collége Mourad de Paris, M. Jean Raphaël Émine, qui montre une aptitude remarquable pour les études scientifiques, et promet de devenir un jour un érudit distingué dont s'honorera la congrégation mékhitariste de Saint-Lazare de Venise.

V. L.

Digitized by Google

LÉROUBNA D'ÉDESSE.

I.

LETTRE D'ABGAR, FILS DE MANOVA (1), ROI DE LA VILLE D'ÉDESSE, QUI EST OURRHA EN LANGUE SYRIENNE.

(Manuscrit de la Biblioth. Imp. de Paris; anc. fonds arm.; n° 88. — Martyrologe; f. 112 v. et suiv.)

(*Traduction faite sur le texte arménien.*)

L'an 340 de l'ère des Grecs, sous les règnes de Tibère, empereur des Romains et d'Abgar, fils de Manova, roi de la ville d'Édesse en Mésopotamie de Syrie, la 32e année, le 12e jour du mois de Dré, le roi Abgar envoya avec des lettres Rapihap (2) et Schamschagram (3), personnages illustres et distingués de sa cour, et son confident Anan, dans la ville d'Euothropolis (Éleuthéropolis), appelée en langue syrienne Beth-Kouprin (4), vers le grand et illustre Sabinus (*lis.* Marinus), [fils] d'Eustorge (5), général de l'empereur, et gouverneur de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine. Ceux-ci lui apportèrent une lettre relative à des affaires du gouvernement, et, lorsqu'ils furent arrivés chez lui, Sabinus les reçut avec une grande joie et de grands honneurs; ils restèrent vingt-cinq jours avec lui. Sabinus écrivit des lettres en réponse à celles que ces [messagers] lui avaient apportées, et il les renvoya auprès du roi Abgar. Ceux-ci prirent congé de lui et se dirigèrent directement sur Jérusalem. Ayant vu une multitude de gens qui venaient de loin pour voir le Christ (car la renommée des merveilles et des prodiges qu'il faisait dans tout le pays s'était répandue au loin), Mar-Ihap, Schamschagram et Anan, confident du roi, se joignirent à eux. Dès qu'ils furent entrés à Jérusalem, ils virent aussitôt le Christ et furent grandement émerveillés, ainsi que le peuple qui se trouvait avec eux. Ils virent aussi les Juifs réunis par groupes et discutant sur ce qu'ils devaient faire de lui. Les Juifs étaient très-tristes et fort troublés, en voyant la multitude de leurs concitoyens qui croyaient au Christ. Après [que les messagers] furent restés pendant dix jours à Jérusalem, Anan, confident du roi, écrivit toutes les choses qu'il avait vu accomplir par le Christ, et tout ce qu'il avait encore fait auparavant, alors qu'ils ne s'étaient pas encore rendus à Jérusalem. De là, ils s'en allèrent, et étant arrivés dans la ville d'Ourrha (Édesse), ils se présentèrent devant le roi Abgar leur maître, et lui remirent la lettre telle qu'ils l'avaient reçue. Après la lecture de cette lettre, Anan raconta au roi tout ce qu'ils avaient vu faire au Christ à Jérusalem. Anan lut ensuite au roi ce qu'il avait écrit et apporté à la résidence royale. Le roi Abgar, au comble de l'étonnement, disait à ses principaux officiers et aux princes de sa maison qui étaient présents : « Ces actes ne sont pas ceux d'un homme, mais d'un Dieu, car il n'y a personne parmi les hommes qui puisse ressusciter les morts, si ce n'est Dieu. » Il voulait se rendre lui-même en Palestine, pour voir de ses yeux le Christ et toutes les merveilles qu'il accomplissait, mais, comme le pays des Romains qu'il devait traverser, n'était pas sous sa domination, il resta chez lui pour ne pas donner lieu à quelque contestation.

Après quoi, il écrivit une lettre et la fit porter au Christ par son confident Anan. Celui-ci partit d'Ourrha, le 14 du mois d'Arek, et entra à Jérusalem le 12 du mois d'Ahégan, qui était un mercredi. Il trouva le Christ dans la maison du

(1) Manova ou Maanou est le nom que Denys de Telmahr, dans sa Chronique, donne à Arscham, père d'Abgar; plus loin, le nom de Maanou est remplacé par celui d'Arscham. (Voy. p. 318.)

(2) Moïse de Khorène (II, 30) appelle ce personnage Mar-Ihap, prince d'Agbdsnik; l'orthographe véritable est du reste rétablie quelques lignes plus bas.

(3) C'est la même appellation que les Occidentaux ont rendue sous la forme *Sampsicéramus*, Σαμψιγέραμος (cf. Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 502. — Mém. de l'Acad. des Inscript., t. XXIII, 2e part., p. 334). — Sampsicéramus était satrape des Abahouni (Moïse de Khorène, II, 30).

(4) Beth-Kouprin était un village du canton d'Éleuthéropolis, en Judée. (Reland, *Palest.*, I, 3.)

(5) Moïse de Khorène (II, 30) nomme ce personnage Marinus, fils d'Eustorge. Tibère l'avait nommé commandant de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie et de la Mésopotamie. — Il y eut aussi un gouverneur de la Syrie qui s'appela Sabinus, au temps d'Auguste; mais il ne peut être question de lui dans ce passage. (Münk, *Palestine*, p. 560-561.)

Digitized by Google

grand-prêtre des Juifs, Gamaliel. Il lut la lettre devant lui; elle était conçue en ces termes :

« Abgar, fils d'Arscham (1), à Jésus, grand médecin qui est apparu en Judée, dans la ville de Jérusalem, salut.

« Seigneur, j'ai entendu parler de toi et des guérisons que tu fais. Tu ne guéris pas avec des remèdes et des racines, mais avec ta parole. Tu rends la vue aux aveugles, tu fais marcher les boiteux, tu rends la santé aux lépreux et tu fais entendre les sourds; tu chasses les démons et tu ressuscites les morts; tu guéris par ta parole tous ceux qui souffrent et tous ceux qui sont malades. Lorsque j'ai entendu parler de ces merveilles extraordinaires que tu as faites, j'ai compris et j'ai cru que tu es Dieu, fils de Dieu, qui es descendu du ciel et qui accomplis toutes ces choses. A cause de cela, je t'ai adressé cette supplique, afin que tu viennes vers moi, pour que je t'adore et que tu me guérisses de mes douleurs et de ma maladie, comme je crois que tu en as le pouvoir. J'ai aussi entendu dire que les Juifs se plaignent de toi, te poursuivent et veulent te perdre. Je possède une petite ville charmante et suffisante pour nous deux, où nous vivrons paisiblement. »

Jésus, ayant reçu la lettre dans la demeure du grand-prêtre des Juifs, dit à Anan, confident du roi : « Va dire à ton maître qui t'a envoyé vers moi : Heureux celui qui a cru en moi sans m'avoir vu, car il est ainsi écrit de moi : Ceux qui me voient ne croiront point en moi, et ceux qui ne me voient pas y croiront. Sur ce que tu m'as écrit de venir vers toi, et pourquoi j'ai été envoyé dans ce monde, tout est accompli. Après quoi, je retournerai vers mon Père qui m'a envoyé, et lorsque je m'élèverai vers mon Père, je t'enverrai l'un de mes disciples pour qu'il te guérisse, toi et tout le peuple qui est avec toi, et qu'il vous conduise à la vie éternelle. Que ta ville soit bénie et que nul ennemi ne s'en empare à jamais. »

Anan, ayant entendu tout ce que Jésus lui avait dit, peignit son portrait avec des couleurs précieuses, car il était peintre du roi, et il vint l'apporter et l'offrir au roi Abgar, son maître. Lorsque le roi Abgar vit le portrait de Jésus, il le reçut avec une grande allégresse et le plaça avec honneur dans l'appartement de son palais. Anan lui raconta ensuite tout ce qu'il avait entendu dire de Jésus. Après l'ascension du Christ dans les cieux vers son Père, Thomas, l'un des douze apôtres, envoya vers le roi Abgar Até (Thaddée), l'un des soixante-douze disciples. Lorsqu'Até arriva dans la ville d'Ourrha, il entra dans la demeure de Doupia (Tobie), fils de Doupia le juif (1), qui était de la Palestine, et toute la ville fut remplie de cette nouvelle.

L'un des satrapes d'Abgar, nommé Abdiou, fils d'Abdiou, qui était l'un des principaux de la ville et collègue du roi, se présenta devant lui et lui dit : « Voici qu'un ange est arrivé et est entré ici, serait-ce celui que le Christ t'a annoncé en disant : Je t'enverrai l'un de mes disciples qui te guérira ? Lorsque le roi Abgar eut entendu parler d'Até, des prodiges qu'il faisait, des guérisons remarquables qu'il opérait, il se souvint et crut sincèrement qu'il était celui auquel Jésus avait fait allusion en disant : Lorsque je monterai aux cieux vers mon Père, je t'enverrai l'un de mes disciples qui te guérira. »

Le roi Abgar envoya chercher Doupia et lui dit : « J'ai entendu dire qu'un homme puissant est entré dans votre maison, amenez-le moi pour que je puisse espérer une bonne guérison qui me délivrera de mes douleurs. » Doupia se hâta le lendemain de prendre l'apôtre Até et de le conduire en présence du roi. Até savait qu'il possédait dans son cœur la force de Dieu, afin d'accomplir toutes ses volontés. Lorsqu'il eût été introduit chez le roi Abgar, et que tous les satrapes, les princes et les grands se tenaient devant lui, Abgar, dès qu'il fut entré, contempla sur le visage d'Até une merveilleuse vision. Au même instant où Abgar aperçut la vision, il se prosterna devant lui, l'honora, et ceux qui se tenaient devant lui s'en étonnèrent, car ils ne voyaient pas la vision dont Abgar seul avait été frappé. Abgar dit alors à Até : « Réponds-moi sincèrement si tu es en vérité le disciple de Jésus le puissant, fils de Dieu, qui m'envoya dire : « Je t'enverrai l'un de mes disciples qui te guérira de tes maux et te donnera la vie. » Até lui dit : « Puisque tu as cru d'avance en lui, il m'a envoyé vers toi; si tu crois en lui de tout ton cœur, tu obtiendras tout ce que tu lui demanderas... » Le roi Abgar reprit : « J'ai cru en lui si sincèrement que j'ai voulu le rejoindre avec mes soldats et exterminer les Hébreux qui le crucifièrent; mais j'en fus empêché à cause de la puissance des Romains, car nous avions conclu un traité de paix avec l'empereur Tibère, comme nos premiers an-

(1) Abgar, fils d'Arscham, le Maanou Sapheloul de Denys de Telmahr, régna en Osrhoène depuis l'an 5 avant J.-C. jusqu'à l'année 32 après notre ère. — Abgar, surnommé Ouchama (le noir) par les Syriens, est appelé Monobaze par l'historien juif Josèphe.

(1) Moïse de Khorène (II, 63) dit que ce Tobie était de la race des Bagratides.

Digitized by Google

cètres. » L'apôtre Até lui répondit : « N.-S. J.-C., ayant accompli les volontés de son Père, est retourné vers son Créateur et s'est assis avec lui au milieu des gloires éternelles, dans lesquelles il était dès le commencement. » Le roi dit : « Moi aussi, je crois en lui et en son Père. » L'apôtre reprit : « Puisque tu as cru de cœur et d'esprit, j'impose mes mains sur toi, au nom de Celui en qui tu as cru. » Au même moment, il imposa ses mains sur le roi et le guérit du fléau de la maladie qui le dévorait depuis longtemps. Abgar s'étonna et s'émerveilla beaucoup de voir que, comme Jésus, il guérissait par la parole et sans remèdes, au nom de J.-C.

Quand Abdiou, fils d'Abdiou, vit que le roi Abgar était guéri, il avança ses pieds vers Até, car il était goutteux, et Até, ayant imposé la main sur lui, le guérit, et le mal disparut. Il faisait également de grands miracles et des prodiges dans toute la ville ; il guérissait les maux [des habitants] et toutes leurs maladies, et il accomplit devant eux les plus grands prodiges. Abgar lui dit : « Maintenant nous reconnaissons que tu fais ces miracles par la force et le nom de J.-C., aussi tous tes actes nous étonnent; nous te prions de nous raconter la manière dont s'effectua la venue du Christ, son règne glorieux, les miracles qu'il faisait et dont nous avons entendu parler et dont toi et tes autres compagnons avez été les témoins. » L'apôtre Até répondit : « Je ne cesse de prêcher que j'ai été envoyé ici pour enseigner et évangéliser tous ceux qui veulent croire comme toi. Or, dès demain, ordonne d'assembler près de moi toute la ville et j'y sèmerai la parole de vie ; je prêcherai devant tout le monde sur la venue du Christ, comment elle se fit, sur le Père qui l'envoya, sur les mystères glorieux qu'il enseigna au monde et sur la vraie prédiction. Je dirai comment et pourquoi il abaissa la personne et humilia la hauteur de sa divinité, en se revêtant de notre humanité, comment il fut crucifié de son plein gré, comment il descendit chez les morts et affranchit ceux qui étaient encore dans les liens; comment il racheta les morts par sa mort, en descendant lui seul et en rejoignant avec beaucoup d'autres son glorieux Père, qui était avec lui dès le commencement, réunis ensemble dans une même divinité suprême. » Le roi Abgar commanda [qu'on donnât] à l'apôtre Até beaucoup d'argent, d'or et de présents.

Até lui dit alors : « Comment pourrai-je prendre ce qui ne nous appartient pas? car nous avons fait l'abandon de tout ce que nous possédions, selon l'ordre du Seigneur qui nous ordonna de prêcher sans bourse et sans besace, en portant la croix sur nos épaules et son Évangile dans tout l'univers, Évangile dont toutes les créatures ont été informées et se sont lamentées en sachant que le Seigneur a été crucifié pour nous en vue de délivrer tous les hommes. » Até raconta tous les prodiges et tous les miracles du Seigneur devant le roi Abgar, ses princes, ses satrapes, et devant Augusta, mère d'Abgar, de Scheghameth (Salomé), fille de Mihrtad, femme d'Abgar (1).

« Je [raconterai] les miracles étonnants qu'il accomplit, les prodiges divins qu'il opéra, son ascension vers son Père dans le ciel, et la manière dont il faisait de grands prodiges, avec une immense autorité, au moment de son ascension. [Je dirai] que c'est avec la même puissance qu'il guérit Abgar et Abdiou, fils d'Abdiou, le second personnage de son royaume. » Il leur montra de quelle manière il devait se manifester lors de la fin du monde, au moment de la résurrection à la vie qui est préparée à tous les hommes, et il leur indiqua la différence qui doit être faite entre les brebis et les boucs, entre les croyants et les infidèles. Até leur dit : « La porte de la vie est étroite, la voix de la vérité n'est pas retentissante; à cause de cela, les fidèles sont peu nombreux, et, comme le démon réside chez les infidèles, il y a beaucoup de tromperies qui égarent les spectateurs. Mais si ce n'était pas pour la bonne foi, qui doit être le partage de l'homme fidèle, que N.-S. est descendu des cieux, a pris naissance, s'est livré aux tourments de la mort, et nous a envoyés pour que nous soyons ses prédicateurs et ses évangélistes, lui que nous vîmes et dont nous avons entendu parler, pourquoi eût-il agi de la sorte et enseigné avec tant de hardiesse [sa doctrine]? Nous prêchons avec conviction devant tout homme, nous annonçons le véritable Évangile; et non-seulement cela, mais ce qui a été établi en son nom, après son ascension, nous le démontrerons et nous le prêcherons à tous.

« Or, je vais vous raconter un fait qui se passa au milieu d'hommes qui, comme vous, crurent que le Christ était le fils du Dieu vivant. Une femme appelée Patronicia, femme du général Claude, que l'empereur Tibère éleva à la seconde dignité de son empire, lorsqu'il s'en alla faire la guerre aux Hispaniens (Espagnols) qui s'étaient révoltés contre lui, à l'époque où Pierre, l'un des

(1) Selon Moïse de Khorène (II, 35), la femme d'Abgar se nommait Hélène. Après la mort de son mari, elle reçut la souveraineté de l'Adiabène, et mourut à Jérusalem, où elle fut enterrée.

Digitized by Google

disciples du Christ et chef des apôtres, se trouvait dans la ville de Rome, ayant vu les grands prodiges et les miracles qu'il accomplissait au nom du Christ, renia le paganisme de ses pères et les idoles qu'elle adorait, et crut en N.-S. J.-C. Elle l'adorait et le glorifiait avec ceux qui suivaient Pierre, qu'elle comblait des plus grands honneurs. Après cela, elle voulut voir Jérusalem et les lieux où s'accomplirent les grands miracles du Christ. Puis, partant sans plus tarder, elle quitta la ville de Rome et vint à Jérusalem, avec ses trois fils et une fille [qui était] vierge. A son entrée dans la ville, tous les habitants vinrent au-devant d'elle et on la reçut avec de grands honneurs, comme la reine et la maîtresse de tout l'empire des Romains.

« Cependant Jacques, chef et directeur de l'Église qui était bâtie dans Jérusalem, ayant appris la cause qui amenait cette princesse dans la ville, vint également et lui rendit visite, car elle était descendue au palais du grand roi Hérode. Quand la princesse l'aperçut, elle le reçut avec toutes les marques de la plus vive allégresse, comme Simon-Pierre, et il lui montra les guérisons merveilleuses qu'il opérait comme Pierre. Elle lui dit alors : « Montrez-moi le Golgotha où le Christ fut crucifié, le bois de la croix où il fut attaché par les Juifs, et l'endroit où il a été enseveli. »

« Jacques répondit : « Ces trois choses que Votre Majesté veut contempler sont entre les mains des Juifs, ce sont eux qui en sont les maîtres; ils ne nous permettent pas d'en approcher, ni de prier au Golgotha, ni à [l'endroit de] la résurrection, et ils se refusent à nous donner le bois de la croix. Là ne se bornent pas leurs mauvais procédés; ils nous persécutent cruellement pour nous empêcher d'évangéliser et de prêcher au nom du Christ, et même ils nous jettent souvent dans les prisons. » La reine, en entendant ces paroles, donna l'ordre d'amener en sa présence Zonia, fils du prêtre Anan, Athalie, fils de Caïphas, Juda, fils d'Absalon, les principaux et les chefs des Juifs, et elle leur dit : « Remettez entre les mains de Jacques et de ses compagnons le Golgotha, le lieu où s'accomplit la résurrection, et le bois de la croix du Christ, et que nul ne les empêche de vénérer les Lieux-Saints, selon leur habitude. » Ayant donné cet ordre aux prêtres, elle se leva, alla visiter les Lieux-Saints, qu'elle remit à la garde de Jacques et de ceux qui l'accompagnaient.

« Après cela, elle entra dans le sépulcre et trouva à l'intérieur trois bois de la croix, l'un de N.-S. et les autres des deux larrons qui furent crucifiés avec lui (1). Au moment de son entrée avec ses enfants dans le sépulcre, sa fille, qui était vierge, tomba et mourut sans souffrance ni maladie, et sans qu'il y eût aucune cause apparente de mort. Quand la princesse eut vu sa fille expirer si subitement, elle se mit à genoux et pria dans l'intérieur du sépulcre, en disant ces paroles : « Dieu qui avez voué votre personne à la mort à la place des créatures, qui êtes monté sur la croix en ce lieu même pour délivrer tous les hommes, qui avez été placé dans ce sépulcre pour donner la vie à tous ceux qui étaient renfermés dans le tombeau, qui êtes ressuscité comme un Dieu en vivifiant toutes les créatures, qui en ressuscitant avez rendu la vie à beaucoup d'autres, faites à présent, Seigneur Dieu de tous, que les païens, ainsi que les Juifs qui vous ont crucifié et foulé aux pieds, renoncent aux erreurs que j'ai reniées, aux idoles, aux images, et à la crainte des divinités de leur paganisme. Ils se réjouiront et se riront de moi, en disant que tout ce qui m'est arrivé est dû à ma renonciation au culte des dieux que j'adorais et devant lesquels je me prosternais, que j'ai confessé le Christ que je ne connaissais pas, et que je suis venue honorer les lieux de sa crucifixion et de sa sépulture. Si je ne suis pas digne, Seigneur, de voir exaucer mes prières, parce que j'ai adoré vos créatures au lieu de vous, ô vous, Seigneur, ayez pitié de moi à cause de votre nom adoré, afin qu'il ne soit pas blasphémé à présent pour la seconde fois, comme il a été blasphémé lors de votre crucifixion. » Lorsqu'elle eut prié de la sorte et soupiré amèrement, en se lamentant devant tous les assistants, son fils aîné se présenta à elle, et lui dit : « Écoutez, ma mère, ce que je vais vous dire. Je crois que la mort qui vient de frapper si subitement ma sœur n'a pas été une chose inutile, mais c'est au contraire un grand et étonnant miracle qui va servir à glorifier le grand nom du

(1) Le récit de l'Invention de la croix, qu'un hagiographe ou un copiste ignorant a interpolé dans l'écrit de Léroubna, est emprunté aux livres des écrivains ecclésiastiques qui racontent qu'Hélène, mère de Constantin le Grand, étant âgée de soixante-dix-neuf ans, se rendit à Jérusalem, afin d'aller honorer les Lieux-Saints. A son arrivée, elle fut étonnée de l'état déplorable où se trouvait le Calvaire, et ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'elle parvint à découvrir le sépulcre du Christ. En fouillant aux environs, on trouva trois croix, les clous et l'inscription telle qu'elle est rapportée par les évangélistes. Un miracle fit distinguer la croix du Christ. (Eusèbe, *Vie de Constant.*, liv. III, ch. 25 et suiv. — Théodoret, l. I, ch. 17, 18, — Zosime, liv. II, ch. 1. — Paulin, lett. 31. — S. Jérôme, lett. 58, t. I, p. 319.)

Digitized by Google

Christ, et que ceux qui le proclamèrent et y crurent ne seront point méprisés à cause de cela. Puisque nous sommes entrés dans ce sépulcre et que nous y avons trouvé trois croix, nous ne savons pas quelle est celle de ces croix sur laquelle le Christ fut crucifié. Or, par la mort de ma sœur, nous pouvons savoir et connaître quelle est la croix du Christ, car le Christ a pitié de ceux qui croient en lui. » Alors Patronicia, bien que très-désolée en ce moment, réfléchit pour comprendre si ce que son fils lui avait dit était vrai. Puis, s'étant approchée, elle prit une des croix et la plaça sur sa fille couchée devant elle. Aussitôt elle se mit en prières et dit ces paroles : « Christ, qui avez fait tant de miracles et de prodiges en ce lieu, nous avons appris et cru que cette croix est à vous, Seigneur ; que vous avez étendu vos bras sur elle et que vous y avez été attaché par des hommes criminels et audacieux : dévoilez-nous la puissance et la grandeur de votre divinité. Vous qui avez pris un corps et êtes devenu homme, avez été tourmenté et crucifié, faites que ma fille revienne à la vie, et votre nom sera glorifié lorsque son âme rentrera dans son corps, et ceux qui vous ont crucifié seront honteux, et ceux qui vous adorent se réjouiront. » Après avoir attendu une heure, après qu'elle eut prononcé ces paroles, elle mit de côté la croix qui était sur le cadavre et y plaça une autre croix. Puis elle dit encore cette prière : « Dieu qui avez créé tout être d'un regard et qui avez établi toutes les éternités d'un mot, Dieu qui avez répandu la vie sur tous les hommes qui vous prient, ne repoussez pas la prière que nous vous adressons, Seigneur, et, si cette croix est à vous, montrez la puissance de votre grandeur, comme vous le pouvez, pour que ma fille ressuscite, se lève, et que les Juifs qui vous ont crucifié soient confondus, que les païens qui adorent des idoles au lieu de vous adorer, que les fidèles et les vrais adorateurs vous remercient, en faisant retentir vos louanges devant ceux qui vous renient. » Ayant attendu encore deux heures, elle enleva encore cette croix de dessus le corps de sa fille.

« Ayant pris la troisième croix, elle la plaça sur sa fille, et, tandis qu'elle élevait les yeux au ciel et regardait en haut, en ouvrant la bouche pour prier, tout à coup, en un instant, lorsque la croix fut approchée du cadavre, sa fille revint à la vie, se leva sur son séant et, en se redressant, elle glorifia Dieu qui, avec sa croix, lui rendait la vie. Patronicia, en voyant la manière subite dont sa fille était ressuscitée, fut terrifiée, et, se jetant la face contre terre, elle glorifiait J.-C., en qui elle avait cru, et elle persévéra davantage dans sa foi qu'il était réellement fils du Dieu vivant. Son fils lui dit : « Voyez, princesse, si ce miracle ne s'était pas accompli ainsi aujourd'hui, peut-être, n'en ayant point été témoins, nous aurions abandonné la croix du Christ qui a rendu la vie à ma sœur, nous aurions pris l'une des croix des larrons meurtriers et nous l'eussions honorée. Mais dorénavant nous l'avons vue, nous nous sommes grandement réjouis, et Dieu, qui a accompli ce miracle, a été glorifié. »

« Ayant pris la croix du Christ, elle la remit à Jacques, pour qu'il la gardât avec de grands honneurs, et elle lui donna l'ordre de construire un grand et splendide édifice sur le sommet de la montagne où fut crucifié le Christ et sur le sépulcre où on l'avait déposé, afin que ces endroits fussent vénérés et devinssent des lieux d'adoration pour tous les fidèles (1). Or, quand la princesse vit que tous les habitants de la ville s'étaient rassemblés à la vue d'un si grand miracle, elle ordonna à sa fille de lever son voile et de laisser les insignes de sa naissance pour regagner le palais où elles étaient descendues, afin que tout homme qui la verrait glorifiât Dieu.

« Cependant les Juifs et la multitude des païens qui s'étaient réjouis et égayés à la mort de la jeune fille s'attristèrent beaucoup lors de sa résurrection. Ils n'osaient pas dire que le miracle ne s'était pas accompli ainsi, car ils voyaient beaucoup de gens qui croyaient au Christ, et ils étaient témoins de la quantité des miracles opérés après son ascension par les apôtres qui prêchèrent l'Évangile, en bien plus grand nombre que ceux qui avaient eu lieu en ce moment. La renommée des grands prodiges des apôtres arriva jusque dans les pays les plus éloignés, et ce fut une grande joie pour l'Église de Jérusalem. Dans les villes d'alentour, ceux qui ne furent pas témoins de ces miracles, ayant entendu ces récits, glorifiaient Dieu de plus en plus.

« Quand la princesse quitta Jérusalem pour rentrer dans la ville de Rome, par toutes les villes où elle passait une foule de gens se pressaient autour d'elle et la suivaient pour voir sa fille. Quand elle entra à Rome, elle raconta devant le général Claude tous les événements qui s'étaient passés. Lorsqu'il eut entendu tous ces faits, il ordonna d'expulser tous les Juifs du pays d'Italie, et par-

(1) Il est question dans ce passage de la construction de l'*Anastasis*, c'est-à-dire de l'Église de la Résurrection, ou du St-Sépulcre (Eusèbe, *Vie de Constantin*, liv. III, ch. 29 et suiv. — Socrate, liv. I, ch. 1. — Sozomène, liv. I, ch. 1. — Fleury, *Hist. eccles.*, liv. II, ch. 54.)

Digitized by Google

tout on racontait ce miracle. Cependant la princesse répéta aussi devant Simon-Pierre le récit du miracle. Or tout ce que les apôtres font, leurs disciples le font également; ils prêchent devant tout le monde, pour que ceux qui ne le savent pas apprennent ce qu'a fait le Christ par notre entremise, et que chacun glorifie son nom.

« Tout ce que j'ai raconté devant vous, [c'est pour] que vous soyez convaincus, et que vous croyiez combien le nom du Christ est grand pour ceux qui croient véritablement en lui. Cependant Jacques, chef de l'Église de Jérusalem, qui vit de ses propres yeux ces miracles, les consigna dans un écrit et le fit porter à ses collègues, à tous les apôtres, dans les pays et les villes qu'ils parcouraient. Les collègues (de Simon), les apôtres, écrivirent et prouvèrent à ce même Jacques tout ce que le Christ faisait par leur entremise, et ils le lisaient et le racontaient au peuple. »

Lorsque le roi Abgar, Scheghameth (Salomé), fille de Mihrtad, Pogra, Apethschmia et Schamschagram, Abdiou, Aghi et Parkaghapa, avec les autres, eurent entendu ce récit, ils en furent très-joyeux et ils glorifiaient Dieu, en confessant tous le nom du Christ. Le roi Abgar dit à l'apôtre Até : « Je veux que tout ce que nous t'avons entendu raconter, tu le répètes devant toute la ville à haute voix, et chacun entendra la prédiction de l'Évangile du Christ que tu enseignes; ainsi nous connaîtrons à fond et nous nous raffermirons dans la doctrine que tu enseignes, et beaucoup d'hommes sauront que j'ai véritablement cru au Christ par la lettre que je lui ai adressée. Tous sauront qu'il est Dieu et fils de Dieu, que tu es son vrai et fidèle disciple, et tu montreras par des œuvres sa puissance glorieuse devant tous ceux qui veulent croire en lui. »

Après cela, le roi Abgar ordonna à Abdiou, fils d'Abdi[ou], qui avait été guéri de sa maladie, d'envoyer des hérauts pour convoquer tous les habitants de la ville, pour que tous les hommes et les femmes, sans exception, se rassemblassent dans un endroit appelé Beth-para, endroit très-vaste près de la maison d'Avita, fils d'Abteklé, afin d'entendre la doctrine de l'apôtre Até, comment il enseignait, et au nom de qui et par quelle puissance il guérissait et faisait des miracles et des prodiges. Car, lorsqu'il guérit Abgar, il n'y avait là que ses satrapes qui virent qu'il le rendit à la santé par la parole du Christ, tandis que beaucoup de médecins ne purent le guérir, malgré toutes leurs peines; mais un étranger le guérit par la seule parole du Christ.

Lorsque toute la ville, hommes et femmes, se furent assemblés d'après l'ordre du roi, on y voyait Avita, Ghappou, Khapès, Parkaghapa, Ghoupoupnia, Khosrov et Schamschagram, avec d'autres de leurs compagnons qui, comme eux, étaient les premiers et les satrapes du roi, toute son armée et beaucoup de gens de métier.

Les Juifs et les païens qui étaient dans la ville, les étrangers des pays éloignés, les gens de Medzpin, de Kharran, avec les habitants de la Mésopotamie, étaient venus et se tenaient tous en foule compacte pour entendre la doctrine de l'apôtre Até. Ils avaient ouï dire qu'il était disciple de Jésus qui fut crucifié à Jérusalem, et qu'il faisait des miracles et opérait en son nom de merveilleuses guérisons. Até commença à leur parler de la sorte..... (1)

Et lorsque l'apôtre Até eut exposé entièrement sa doctrine devant tous [les habitants] de la ville d'Ourrha, le roi Abgar vit que chacun des citadins était joyeux de la prédication de l'apôtre, hommes et femmes tous ensemble, et ils lui dirent : « Le Christ qui t'a envoyé vers nous est véritablement Dieu. » Le roi lui-même se réjouissait de plus en plus, il glorifia Dieu, car, comme il l'avait appris du Christ, il voyait les prodiges et les merveilles que faisait l'apôtre Até, au nom du Christ.

Le roi Abgar lui dit : « Comme je l'ai écrit au Christ dans ma lettre et comme il m'a répondu, et comme aussi je l'ai compris de toi aujourd'hui, je croirai de même durant tous les jours de ma vie et je demeurerai fidèle [à ma croyance], en m'en glorifiant, car j'ai compris qu'il n'y a pas d'autre puissance au nom de laquelle il se fasse des prodiges et des merveilles que la puissance du Christ, comme tu les accomplis en vérité. Or, désormais, c'est lui que j'adore, moi et mon fils Maanou (2), et les reines Augusta et Scheghameth (Salomé). Ainsi donc, là où tu voudras, construis une église, un lieu de réunion où ceux qui ont cru et qui croient à tes paroles, comme l'a dit Notre-Seigneur, seront libres de l'adorer à toute heure. Ceux qui voudront instruire et prêcher l'Évangile recevront de grands présents, et ils n'au-

(1) Léroubna expose longuement ici la doctrine de l'apôtre Thaddée, que nous n'avons pas jugé utile de reproduire, car elle ne renferme aucun renseignement historique. Cependant l'apôtre fait mention des divinités du paganisme édessénien, « l'idole Napou, Pel (Belus), Pathnicagh (Patnikal), divinité adorée par les habitants de Kharran, Tartha, divinité des Apontiens (?), le Soleil, la Lune et l'Aigle adorés par les Arabes. » Ces divinités sont également mentionnées par Moïse de Khorène (II, 27).

(2) Le fils d'Abgar s'appelait Anané ou Anamoun; il succéda à son père l'an 32 après J.-C.

Digitized by Google

ront d'autre occupation que leur ministere. Tout ce dont tu auras besoin pour l'usage de l'Église, je te le donnerai avec abondance. Comme ta parole est puissante et répandue dans cette ville, tu entreras chez moi sans te faire annoncer dans le palais d'honneur de ma royauté. » Alors le roi Abgar se rendit dans son palais royal et il fut rempli de joie, ainsi que les princes Abdiou, Kaimou, Schamschagram, Apouptou et Mihrtad. Après tout ce qu'ils virent de leurs yeux et entendirent de leurs oreilles, ils glorifiaient, la joie dans le cœur, Dieu qui fit revenir à lui leurs esprits détournés.

Et lorsqu'ils eurent renié le paganisme qu'ils pratiquaient et qu'ils eurent accepté l'Évangile du Christ, Até construisit [à Ourrha] une église, et ils y offraient leurs vœux et leurs sacrifices, eux et la multitude [des gens]de la ville, et là ils glorifiaient Dieu tous les jours de leur vie. Avita et Parkaghapa, qui étaient les principaux et les chefs de la ville et qui portaient des tiares, vinrent trouver Até et lui demandèrent des détails sur la venue du Christ; comment, étant Dieu, il s'était fait homme et comment [ses disciples] pouvaient supporter l'éclat de son visage? Até repondait à leurs questions, les enseignait et rendait le calme à leurs esprits. Sur tout ce que virent leurs yeux et que leurs oreilles entendirent, et tout ce qui a été prédit par les prophètes, touchant le Christ, il leur expliqua et ils accueillirent ses paroles avec candeur et avec foi, et personne ne s'éleva contre lui, car les prodiges qu'il faisait ne permettaient pas qu'on pût s'élever contre lui.

Mais Schavita et Apetnabon, les principaux de la ville, avec Béroze, Tangov et leurs compagnons, ayant vu les miracles de l'apôtre Até, acceptèrent sa doctrine, et détruisirent les temples dans lesquels on sacrifiait à Aratchnassou (?) et à Bel, leurs dieux.

Dans le grand temple qui était au milieu de la ville, ils criaient en disant : « Il est véritablement le disciple du grand docteur, de l'illuminateur glorieux dont nous avons entendu parler, touchant ce qu'il accomplissait en Palestine. » Tous ceux qui croyaient au Christ, l'apôtre Até les recevait et les baptisait au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ceux qui adoraient les pierres et le bois venaient s'asseoir à ses pieds, pour apprendre et être conseillés par lui, pour s'éloigner des impuretés et des erreurs du paganisme. Les Juifs instruits dans la loi et les prophètes, qui étaient marchands de toiles, consentirent à devenir ses disciples, en avançant que le Christ est le fils du Dieu vivant. Cependant, ni le roi Abgar, ni l'apôtre Até, ne tourmentaient qui que ce soit, en les violentant pour croire au Christ, car, sans aucune menace, la seule force des miracles et des prodiges les poussait à croire au Christ; et toute la Mésopotamie et les pays d'alentour reçurent avec empressement sa doctrine. Até, fabricant de soie et de tiares du roi, Peghod et Parchghama, Parcemi et leurs autres compagnons, se joignirent à l'apôtre Até. Il les accueillit, en les faisant participer au ministère et à la doctrine..... (1)

On adorait [Dieu] dans l'église qu'éleva l'apôtre Até, sur l'ordre exprès du roi Abgar. [Les disciples d'Até] étaient les administrateurs du roi et des satrapes, en ce qui concernait les besoins de l'Église et les aumônes à faire aux pauvres. Cependant beaucoup de gens du peuple s'assemblaient de jour en jour et venaient aux prières et aux offices. Tous étaient fortifiés dans la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament, dans les écrits sur la Trinité, et ils croyaient à la résurrection et à la rédemption des morts. Ils entassaient leurs morts dans l'espérance de la rédemption, et ils célébraient avec allégresse les fêtes de l'Église aux époques déterminées. Tous les jours, dans les veillées de l'Église, ils faisaient des aumônes abondantes aux malades et aux pauvres, selon la doctrine d'Até. Ils construisaient des églises autour de la ville et beaucoup de gens étaient ordonnés prêtres par lui. D'autres, en grand nombre, arrivaient, sous le costume de marchands, des pays de l'Orient et de la domination des Romains, afin de voir les prodiges accomplis par l'apôtre Até; ceux qui devenaient ses disciples recevaient l'ordination de la prêtrise, et ils reportaient dans leurs pays ses enseignements. En Assyrie et dans leurs provinces, ils élevaient des maisons de prières en secret, par crainte de ceux qui rendaient un culte au Feu et à l'Eau.

Cependant Nersèh, roi d'Assyrie, ayant entendu parler des actes qu'accomplissait l'apôtre Até, envoya quelqu'un auprès du roi Abgar, pour lui dire : « Fais-moi conduire cet homme qui fait des prodiges chez toi, pour que je le voie, que j'entende ses paroles, ou bien fais-moi savoir tout ce qu'il a fait dans ta ville. » Le roi Abgar écrivit à Nersèh, roi d'Assyrie, et il lui fit savoir toute l'histoire des faits accomplis par l'apôtre Até, depuis le commencement [de sa prédication] jusqu'à la fin; il n'omit rien, lui faisant tout connaître par écrit.

(1) Nous avons supprimé ici un passage de la doctrine de Thaddée qui renferme des conseils aux ministres de la nouvelle église.

Digitized by Google

Lorsque Nersèh entendit [la lecture] de ce qui lui avait été écrit, il en fut ravi et étonné, et il souhaitait très-ardemment de voir Até.

Abgar, ne pouvant point passer sur les domaines des Romains et se rendre en Palestine, afin d'exterminer les Juifs qui avaient crucifié le Christ, écrivit une lettre et la fit porter à l'empereur Tibère. Elle était ainsi conçue :

« Le roi Abgar à mon maître l'empereur Tibère, salut.

« Comme je sais que rien ne peut être caché à ta royauté, j'ai écrit à ta redoutable et immense puissance que les Juifs, qui sont sous ta domination dans les contrées de la Palestine, se sont assemblés et ont crucifié le Christ, sans qu'il ait commis aucun crime capital, [par jalousie] des grands prodiges qu'il a accomplis. En effet, il faisait de grandes merveilles et de grands miracles, et il ressuscitait même les morts. A l'heure où on le crucifia, le soleil s'obscurcit, la terre trembla et toutes les créatures furent saisies d'effroi et de terreur. Et si ce phénomène avait duré encore, tout l'univers et tous les fils des hommes auraient été anéantis. Or, ta royauté sait ce qu'il convient d'ordonner contre le peuple juif qui a accompli ce forfait. »

L'empereur Tibère écrivit et fit porter la réponse que voici au roi Abgar : « J'ai reçu la lettre dictée par ton amitié, et on l'a lue devant moi. J'ai su ce qu'ont fait les Juifs au crucifié, car l'éparque Péghanos (1) m'en a écrit, ainsi que sur le juge Pilate (?) (2). C'est la même chose que ce que tu m'as mandé. Comme je suis actuellement en guerre avec les Hispaniens (Espagnols) qui se sont révoltés contre moi dans ce moment-ci, je n'ai encore pu tirer vengeance de ce peuple. Mais je suis décidé, et quand j'aurai le loisir, j'ordonnerai de faire subir aux Juifs impies des châtiments suivant la loi qu'ils ont enfreinte. Quant à ce que le juge Pilate a fait dans tes domaines, je lui ai infligé une punition, car je l'ai destitué outrageusement, pour avoir enfreint les lois et accompli les volontés des Juifs, en laissant crucifier le Christ dans leur propre résidence. J'ai appris du Christ qu'il ne méritait pas le supplice de la croix et de la mort, mais qu'il était digne d'être honoré et adoré par eux, d'autant plus qu'ils voyaient de leurs yeux tout ce qu'il faisait. Quant à toi, à cause de notre amitié et de notre solide alliance, qui [existaient déjà du temps] de tes pères, tu as bien fait de m'écrire à ce sujet. »

(1) Moïse de Khorène (II, 33) nous permet de rectifier le nom de Pilate qui a été défiguré ici par les copistes.

(2) Ce membre de phrase a été altéré par les copistes.

Le roi Abgar ayant reçu Ardétias, envoyé vers lui par l'empereur Tibère, le renvoya avec de riches présents et des honneurs aussi grands que ceux avec lesquels on l'avait envoyé. Il partit de la ville d'Ourrha et se rendit à Nouthigoutha (?) où se trouvait Claude, le second de l'empire, et de là ils passèrent à Aratice (?), car l'empereur Tibère se trouvait dans cet endroit. Caïus gardait les pays qui étaient dans le voisinage de l'empereur, et Aratice raconta devant l'empereur Tibère les prodiges que faisait l'apôtre Até devant le roi Abgar. Quand on eut parlé de la paix et de la guerre, Tibère envoya et fit exterminer les principaux d'entre les Juifs de la Palestine, en nombre considérable. Quand le roi Abgar eut connu cette résolution, il fut joyeux d'apprendre que les Juifs avaient reçu le châtiment qu'ils méritaient.

Plusieurs années après, lorsque l'apôtre Até eut construit l'église d'Ourrha, et qu'il l'eut organisée comme il lui convenait, il enseigna un nombre considérable d'hommes des villes et des villages voisins ou éloignés. Il éleva de nouvelles églises qu'il orna et organisa ; il y établit des prêtres, des diacres et des lecteurs, et il leur apprit les règlements du ministère, à l'intérieur comme à l'extérieur.

Après cela, l'apôtre Até prit la résolution d'aller prêcher dans les pays de l'Orient et en Assyrie, d'y enseigner la nouvelle doctrine du Christ et d'élever des églises dans toutes les provinces et dans tous les villages de l'Orient. Or, ayant convoqué tous les princes et le peuple qui étaient dans la ville, il éleva à sa place, à la dignité d'évêque, le fabriquant de tissus de soie Até, aux fonctions de prêtre Péghod, et de diacre Apchghama. Tandis que les satrapes et les principaux de la ville, Parkaghapa, fils de Zamé et Mar-Ihap, fils de Parschamscha, Snéga, fils de Badriga (du patrice?), avec d'autres de leurs compagnons, étaient rassemblés autour de lui, l'apôtre Até leur parla en ces termes. . . . . (1).

Le roi Abgar, avec les principaux satrapes de son royaume, se levèrent, et le roi rentra au palais. Tous étaient attristés du départ et de l'éloignement d'Até. Abgar, fit apporter [au fabricant

(1) Nous avons supprimé le discours prononcé par Thaddée, qui est purement religieux ; seulement nous avons rencontré dans ce discours un passage intéressant sur le culte ancien des Édesséniens, que nous avons cru utile de reproduire ici : « Prenez garde aux païens qui adorent le Soleil et la Lune, Bel et Napou, ainsi que les autres choses qui sont dans le ciel et sur la terre, et qu'ils appellent des dieux ; ce sont toutes choses créées par le Créateur pour les besoins de l'humanité. . . . . »

Digitized by Google

de soieries Até, à Péghod et à Apchghama], beaucoup de présents. Até, les ayant vus, envoya quelqu'un vers le roi Abgar, pour lui dire : « Je n'ai rien pris de vous à mon arrivée, et je témoigne que je me suis conformé à l'ordre du Christ qui a dit : « Ne prenez rien de personne et n'acquérez rien dans ce monde. » Trois jours après, l'apôtre Até, ayant parlé de la sorte, reçut le témoignage de l'enseignement qu'il avait fait de sa doctrine et de sa prédication devant tous les satrapes et les princes [de la cour] du roi. Il éleva les mains, se mit en prières et les bénit. Il se mit en route, suivi de toute la multitude. C'était un jeudi, le 14e jour du mois de Maréri. Son éloignement causa un grand deuil et une grande tristesse dans toute la ville. Non-seulement les chrétiens pleuraient, mais, plus que personne, le roi Abgar était attristé de son départ. Les chefs du royaume étaient également plongés dans une profonde douleur; aussi le roi ne fit plus aucun cas de sa dignité royale et [sembla l']abandonner. Il ne mangea ni ne but durant tout ce jour; et, en versant des larmes amères, il reconduisit Até, suivi de toute l'Église. Tous les habitants de la ville, le voyant ainsi, s'étonnaient de cette grande tristesse du roi. De même qu'on accompagne un mort, avec de grands honneurs, du respect et de la tristesse, on accompagna Até, qui s'en alla vers l'Orient pour prêcher l'Évangile du Christ. Até, qui fut son disciple, devint le chef, le directeur et l'héritier du siége de l'apôtre Até, par la consécration sacerdotale qu'il reçut de lui publiquement. Toute la Mésopotamie et tous les pays de l'Orient se soumirent à Até, selon la doctrine qu'il reçut de l'apôtre Até. Car, en ce temps-là, Ourrha fut la métropole de tous les pays du côté de l'Orient; ce fut dans ses murs que fut d'abord prêché l'Évangile du Christ, et là aussi fut bâtie la première église. Les habitants de tout l'Orient recevaient de cette ville leurs évêques consacrés, et ils se soumettaient eux-mêmes, comme elle se soumit à l'apôtre Até. . . . . .

Quelques années après, le roi Abgar mourut et le tróne fut occupé par un de ses fils (1), homme méchant et pervers, rempli d'impiété, haïssant la paix et ne croyant pas à la doctrine de la prédication de l'Évangile. Il envoya dire à l'évêque Até qui était dans l'église et interprétait au peuple les saintes Écritures : « Fais-moi des tiares en or comme tu en faisais auparavant à mes pères. » Até n'y consentit pas, et renvoya le messager en disant : « Je n'abandonne pas le ministère du Christ qui m'a été confié par l'apôtre Até, son disciple. » Lorsque le roi vit qu'Até ne consentait pas à faire ses volontés, il envoya [un homme] qui lui brisa les jambes, lorsqu'il s'asseyait dans l'église et interprétait [les Livres-Saints]. En mourant, Até fit jurer à Péghod et à Apchghama : « Mettez-moi dans cette demeure, où je meurs pour la vérité et ensevelissez-moi ici. » Ainsi qu'il avait fait jurer à Péghod et à Apchghama, ceux-ci se conformèrent à son désir. On l'enterra en avant de la porte du centre, au milieu des hommes et des femmes. Le deuil fut grand et amer dans toute l'Église et dans toute la ville, à cause des événements qui venaient de s'accomplir. Un deuil et une douleur semblables eurent lieu, quand mourut en martyr l'apôtre Até, son maître, [qui périt] de la main des impies habitant du côté de l'Orient (1).

Lorsqu'on eut brisé les jambes d'Até, il mourut presque subitement et n'eut pas le temps de consacrer Péghod. Celui-ci se rendit à Antioche et reçut l'ordination des mains de Sérapion, évêque de la ville d'Antioche, qui l'avait reçue lui-même de Zéprianos (2), évêque de la ville de Rome, qui l'avait reçue de Simon-Pierre, qui l'avait reçue du Seigneur. Celui-ci fut évêque de Rome pendant 25 ans du temps de l'empereur Tibère qui régna 13 ans; car les règnes des rois, les lois qu'ils édictent et les affaires dont on les entretient sont consignés et gardés dans les archives. De même aussi dans la ville d'Ourrha, Ghépoupnia (Ghéroupna), fils d'Anag, fils d'Apschatar, secrétaire du roi, a écrit tous les événements arrivés à l'apôtre Até, depuis le commencement jusqu'à la fin, avec le concours d'Anna (Anan), confident du roi, et ils placèrent [leur récit] dans les archives où l'on garde les livres, les lois royales, les contrats de vente et d'achat et les actes particuliers. Ces documents sont conservés soigneusement dans ces archives.

(1) Moïse de Khorène (II, 34) nomme le fils d'Abgar Anané ou Ananoun. — Cf. plus haut, p. 322, note 2.

(1) Thaddée et Barthélemy furent martyrisés, au dire des hagiographes, par ordre de Sanadroug, neveu d'Abgar.

(2) Le pape Zéphirin occupa le siége de Saint-Pierre de l'an 202 à 218. Il y a donc ici une erreur de nom qui prouve que ce passage est encore une interpolation due à l'ignorance des copistes.

Digitized by Google

II.

Histoire d'Abgar Ouchama et de Sanadroug.

(Extrait de l'Histoire de Moïse de Khorène, livre II, chap. XXVI à XXXVI.)

I. (Ch. XXVI.)

Règne d'Abgar [Ouchama]. — L'Arménie entièrement soumise au tribut des Romains. — Guerre avec les armées d'Hérode. — Son neveu Joseph est tué.

Abgar, fils d'Arscham, monte sur le trône la vingt-quatrième armée d'Arschavir, roi des Perses. Cet Abgar était appelé *Avag-hair* (homme brave) à cause de sa bonté, de sa sagesse, et surtout à cause de sa haute stature. Les Grecs et les Syriens, qui ne pouvaient bien prononcer son nom, l'appelaient Abgar. La seconde année de son règne, toutes les provinces de l'Arménie devinrent tributaires des Romains. Il parut alors un édit de César-Auguste enjoignant, comme il est dit dans l'Évangile de Saint-Luc, de faire un dénombrement général. Alors des procurateurs romains furent envoyés en Arménie, y apportèrent l'image de l'empereur Auguste, et la placèrent dans tous les temples. En ce temps-là naquit notre Sauveur Jésus-Christ, fils de Dieu.

Dans le même temps, Abgar et Hérode [Antipas] se brouillèrent, parce qu'Hérode voulait que son image fût placée à côté de celle de César, dans les temples de l'Arménie; Abgar s'y opposa. D'ailleurs Hérode, qui ne cherchait qu'une occasion pour attaquer Abgar, envoya une armée composée de Thraces et de Germains, pour faire une incursion dans le pays des Perses, avec ordre de traverser les États d'Abgar. Abgar, loin de consentir, s'oppose [au passage de cette armée], en se fondant sur l'ordre de l'empereur qui disait de la faire passer en Perse par le désert. Hérode indigné, et ne pouvant agir par lui-même, [tant il était] accablé de souffrances, en punition de sa coupable conduite envers le Christ, comme le raconte Josèphe, envoie son neveu Joseph, à qui il avait donné sa fille, unie en premières noces à Phérour (Phéroras) son frère. Celui-là, à la tête d'une armée considérable, précipitant sa marche sur la Mésopotamie, se présenta devant le camp d'Abgar, établi dans la province de Pouknan, fut tué dans le combat, et son armée fut mise en déroute. Aussitôt après, Hérode mourut, et Archélaüs son fils fut nommé dynaste des Juifs par Auguste.

II. (Ch. XXVII.)

Fondation de la ville d'Édesse. — Court aperçu sur la race de notre Illuminateur.

Peu de temps après, Auguste mourut, et Tibère lui succéda comme empereur des Romains. Germanicus devint César et conduisit à Rome les princes [du royaume] d'Arschavir et d'Abgar qui ornèrent son triomphe, à la suite de la guerre où ils avaient fait périr le neveu d'Hérode. Abgar irrité médite des projets de révolte, et se prépare à la guerre. Il éleva une ville sur le lieu occupé par le camp des Arméniens, à l'endroit même où précédemment elle gardait le passage de l'Euphrate contre les entreprises de Cassius. Cette nouvelle ville fut appelée Édesse. Abgar y transporte sa cour qui était à Medzpin, tous ses dieux, savoir : Nabok, Bel, Patnikal et Tarata, les bibliothèques des écoles attachées aux temples, et aussi les archives royales.

Ensuite, Arschavir étant mort, son fils Ardaschès régna sur les Perses. Bien que ce ne soit pas l'ordre chronologique ni l'ordre systématique que nous avons adopté pour la rédaction de ces annales, nous allons, — puisqu'il est question des descendants du roi Arschavir et d'Ardaschès son fils, [auxquels la nation arménienne est redevable de la vraie croyance (1)], — pour faire honneur à ces princes, les placer par anticipation près d'Ardaschès, afin que les lecteurs sachent qu'ils sont bien issus de la race du brave [Arschag le Parthe]. Enfin nous noterons l'époque de l'arrivée en Arménie de leurs ancêtres, les Garénian et les Sourénian, de qui descendent saint Grégoire et les Gamsarian, lorsque, suivant l'ordre des événements, nous atteindrons le règne du roi sous lequel ils parurent (2).

Cependant Abgar échoua dans ses projets de révolte; des dissensions s'étant élevées entre ses parents du royaume de Perse, il se mit en marche avec une armée pour apaiser et faire cesser la discorde.

III. (Ch. XXVIII.)

Abgar va en Orient et maintient Ardaschès sur le trône de Perse. — Il réconcilie ses frères de qui sont issus notre Illuminateur et ses parents.

Abgar étant allé en Orient, trouva sur le trône de Perse Ardaschès, fils d'Arschavir, et les frères

(1) Ce qui est entre crochets ne se trouve que dans deux manuscrits.

(2) Cf. le ch. suivant et le 58e du liv. II de l'Histoire de Moïse de Khorène.

Digitized by Google

d'Ardaschès en lutte avec lui ; car ce dernier voulait régner sur eux dans sa postérité, et eux ne voulaient pas se soumettre à ses prétentions. C'est pourquoi Ardaschès les cerne de toutes parts, en les menaçant de les faire mourir. La division régnait parmi leurs soldats, leurs parents et leurs alliés ; car le roi Arschavir avait trois fils et une fille : l'aîné était le roi Ardaschès lui-même, le second Garèn, le troisième Sourèn, et leur sœur appelée Goschm était mariée au général de tous les Arik, choisi par leur père Arschavir (1).

Alors Abgar persuade aux fils d'Arschavir de faire la paix, et stipule ainsi les conditions : Ardaschès règnera avec sa postérité, comme il le voulait, et ses frères seront appelés Pahlav, du nom de leur ville et de leur vaste et fertile domaine, de manière que leur satrapie soit la plus noble et la première de toutes celles de la Perse, comme étant d'origine vraiment royale. Il est stipulé en outre, par des traités et des serments, qu'en cas d'extinction de la ligne masculine d'Ardaschès, ses frères arriveront au trône. Après la descendance régnante d'Ardaschès, ses frères sont distingués en trois branches appelées : race de Garèn Pahlav, race de Sourèn Pahlav, et la race de leur sœur, Asbahabed Pahlav, du titre d'honneur porté par son mari.

On dit saint Grégoire issu de la race de Sourèn Pahlav, et les Gamsarian de la race Garèn Pahlav. Nous raconterons plus tard les circonstances de la venue de ces personnages, ne rappelant seulement ici leurs noms à côté d'Ardaschès, que pour que tu saches que ces grandes races sont bien du sang de Valarsace, c'est-à-dire la postérité d'Arsace le Grand, son frère.

Tout étant réglé de la sorte, Abgar, muni du texte du traité, retourne [dans son royaume], malade et en proie à d'intolérables douleurs.

IV. (Ch. XXIX.)

Abgar revient d'Orient, et secourt Arétas contre Hérode le tétrarque.

A son retour d'Orient, Abgar apprend que les Romains le soupçonnaient d'y être allé pour lever une armée. En conséquence, il expose aux procurateurs romains les causes de son voyage en Perse et le traité signé entre Ardaschès et ses frères. Toutefois on n'ajouta pas foi à ses rapports, car il était calomnié par ses ennemis, Pilate, Hérode le tétrarque, Lysanias (Lousina) et Philippe. Abgar s'étant rendu dans sa ville d'Édesse, se ligua avec Arétas, roi de Pétra (des Pétréens), lui fournit des auxiliaires sous la conduite de Kosran Ardzrouni, pour faire la guerre à Hérode. Celui-ci avait d'abord épousé la fille d'Arétas, puis l'avait répudiée pour prendre Hérodiade, du vivant même de son mari, circonstance pour laquelle il avait fait mourir Jean-Baptiste (Méguerdich). Ainsi la guerre entre Hérode et Arétas éclata à cause de l'injure faite à la fille de ce dernier. Les troupes d'Hérode, brusquement attaquées, furent écrasées, grâce au concours des braves Arméniens, comme si la divine Providence eût voulu tirer vengeance de la mort du Baptiste (1).

V. (Ch. XXX.)

Abgar envoie à Marinus des princes, qui, à cette occasion, voient le Christ notre Sauveur, ce qui fut la cause première de la conversion d'Abgar.

Vers ce temps-là, Marinus (2), fils de Storog (Eusthorge), fut investi par l'empereur de la charge de commandant de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie et de la Mésopotamie. Abgar lui envoya deux de ses principaux officiers, Marihap prince d'Aghdsnik et Sampsicéramus (Schamschagram), chef de la maison des Abahouni, ainsi qu'Ananus (Anan) son favori. Les envoyés se rendirent dans la ville de Bethkoubin (3) pour faire connaître à Marinus les causes du voyage d'Abgar en Orient, en lui montrant le traité conclu entre Ardaschès et ses frères, et en même temps pour invoquer l'appui de Marinus. Ils rencontrèrent ce dernier à Eleuthéropolis. Marinus reçut avec courtoisie et distinction les députés, et fit cette réponse à Abgar : « Ne redoute rien de la part de l'empereur, pourvu que tu acquittes régulièrement le tribut. »

A leur retour, les députés allèrent à Jérusalem pour voir le Christ notre Sauveur, attirés par la renommée de ses miracles. Devenus eux-mêmes témoins oculaires de ses prodiges, ils en firent part à Abgar. Celui-ci, saisi d'admiration, crut vraiment que Jésus était le fils de Dieu, et dit : « Ces miracles ne sont pas d'un homme, mais d'un Dieu ! Il n'est personne ici-bas qui ait le pouvoir de ressusciter les morts, si ce n'est Dieu ! » Abgar souffrait par tout le corps de douleurs aiguës qu'il avait contractées en Perse, sept ans auparavant, et les hommes n'avaient pu apporter aucun soulagement à ses maux. Il fit porter une

(1) Cf. plus haut, Agathange, pag. 114, note 1.

(1) Cf. Josèphe, *Antiq. Judaïq.*, liv. XVIII, ch. 6.
(2) Cf. plus haut, pag. 317.
(3) Cf. plus haut, pag. 317 et note 4.

Digitized by Google

lettre suppliante à Jésus, le conjurant de venir le guérir de ses douleurs. Cette lettre était ainsi conçue :

VI. (Ch. XXXI.)

*Lettre d'Abgar à Jésus-Christ, Sauveur.**

« Abgar, fils d'Arscham, toparque (prince du pays), à Jésus, Sauveur et bienfaiteur [de l'humanité] qui a apparu dans le pays de Jérusalem, salut.

« J'ai entendu parler de toi et des guérisons opérées par tes mains, sans l'emploi des remèdes et des plantes. Car il est dit que tu fais que les aveugles voient, que les boiteux marchent et que les lépreux sont guéris. Tu chasses les malins esprits; tu guéris les malheureux affligés de longues maladies; enfin tu ressuscites les morts. Comme j'ai entendu parler de toutes ces merveilles opérées par toi, je n'hésite pas à croire, ou que tu es Dieu descendu du ciel pour faire de tels prodiges, ou bien le fils de Dieu, toi qui opères de si grandes choses. En conséquence je t'ai donc écrit, te suppliant de daigner venir vers moi afin de me guérir du mal qui me dévore. J'ai entendu dire aussi que les Juifs murmurent contre toi et veulent te livrer au supplice. Je possède une ville petite, mais [dont le séjour est] agréable; elle suffira à nous deux. »

Les porteurs de ce message rencontrèrent Jésus à Jérusalem, événement confirmé par les paroles de l'Évangile : « Quelques-uns d'entre les païens vinrent trouver Jésus; mais ceux qui les entendirent, n'osant rapporter à Jésus ce qu'ils avaient entendu, le dirent à Philippe et à André qui racontaient tout à Jésus. »

Le Sauveur n'accepta pas alors l'invitation qui lui était adressée, mais il voulut bien honorer Abgar d'une réponse dont voici le sens :

VII. (Ch. XXXII.)

*Réponse à la lettre d'Abgar, écrite par l'apôtre Thomas, d'après l'ordre du Sauveur.***

« Heureux celui qui croit en moi sans m'avoir vu! car il est écrit de moi : « Ceux qui me voient ne croiront point en moi; et ceux qui ne me voient point, croiront et vivront. » Quant à ce que tu m'as écrit de venir près de toi, il me faut accomplir ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé, et, lorsque j'aurai tout accompli, je monterai vers Celui qui m'a envoyé; et quand je m'en irai, j'enverrai un de mes disciples qui guérira tes maux, te donnera la vie à toi et à tous ceux qui sont avec toi. »

Anan, courrier d'Abgar, lui apporta cette lettre, ainsi que l'image du Sauveur qui se trouve encore à présent à Édesse.

VIII. (Ch. XXXIII.)

Prédication à Édesse de l'apôtre Thaddée. — Copie de cinq lettres.

Après l'ascension de notre Sauveur, l'apôtre Thomas, l'un des douze, envoya un des soixante-dix disciples, Thaddée, dans la ville d'Edesse, pour guérir Abgar et évangéliser selon la parole du Seigneur. Thaddée se rendit dans la maison de Tobie, prince juif que l'on dit être de la race des Bagratides (Pakradouni). Ce Tobie, ayant été persécuté par (1) Arscham, n'abjura pas cependant avec ses autres parents le judaïsme, mais il en observa les lois jusqu'au moment où il crut au Christ. Bientôt le nom de Thaddée se répandit dans toute

(1) Deux msc., au lieu du mot *khosial*, qui veut dire « ayant fui ou évité » donnent la variante *khouschial*, qui a la signification de « ayant été persécuté ou tourmenté ». Cette dernière acception doit être préférée selon moi.

---

* Eusèbe, *Hist. Eccles.*, lib. I, ch. 13.

Ἄβγαρος τοπάρχης Ἐδέσσης Ἰησοῦ Σωτῆρι ἀγαθῷ ἀναφανέντι ἐν τόπῳ Ἱεροσολύμων χαίρειν.

Ἤκουσαί μοι τὰ περὶ σοῦ καὶ τῶν σῶν ἰαμάτων, ὡς ἄνευ φαρμάκων καὶ βοτανῶν ὑπὸ σοῦ γινομένων. Ὡς γὰρ λόγος, τυφλοὺς ἀναβλέπειν ποιεῖς, χωλοὺς περιπατεῖν, καὶ λεπροὺς καθαρίζεις, καὶ ἀκάθαρτα πνεύματα καὶ δαίμονας ἐκβάλλεις, καὶ τοὺς ἐν μακρονοσίᾳ βασανιζομένους θεραπεύεις, καὶ νεκροὺς ἐγείρεις. Καὶ ταῦτα πάντα ἀκούσας περὶ σοῦ, κατὰ νοῦν ἐθέμην τὸ ἕτερον τῶν δύο· ἢ ὅτι σὺ εἶς ὁ θεὸς, καὶ καταβὰς ἀπὸ τοῦ οὐρανοῦ ποιεῖς ταῦτα, ἢ υἱὸς εἶ τοῦ θεοῦ ποιῶν ταῦτα. Διὰ τοῦτο τοίνυν γράψας ἐδεήθην σου σκυλῆναι πρός με, καὶ τὸ πάθος ὃ ἔχω, θεραπεῦσαι. Καὶ γὰρ ἤκουσα ὅτι οἱ Ἰουδαῖοι καταγογγύζουσί σου καὶ βούλονται κακῶσαί σε. Πόλις δὲ μικροτάτη μοι ἐστὶ καὶ σεμνὴ, ἥτις ἐξαρκεῖ ἀμφοτέροις.

** Ἄβγαρε, μακάριος εἶ πιστεύσας ἐν ἐμοὶ μὴ ἑωρακώς με. Γέγραπται γὰρ περὶ ἐμοῦ, τοὺς ἑωρακότας με μὴ πιστεύσειν μοι, ἵνα οἱ μὴ ἑωρακότες, αὐτοὶ πιστεύσωσι καὶ ζήσωνται. Περὶ δὲ οὗ ἔγραψάς μοι ἐλθεῖν πρός σε, δέον ἐστὶ πάντα δι' ἃ ἀπεστάλην, ἐνταῦθα πληρῶσαί με· καὶ μετὰ τὸ πληρῶσαι, οὕτως ἀναληφθῆναι πρὸς τὸν ἀποστείλαντά με. Καὶ ἐπειδὰν ἀναληφθῶ, ἀποστελῶ σου τινὰ τῶν μαθητῶν μου, ἵνα ἰάσηταί σου τὸ πάθος, καὶ ζωὴν σοὶ καὶ τοῖς σὺν σοὶ παράσχηται.

Digitized by Google

la ville. Abgar, en apprenant sa présence, dit : « C'est bien celui au sujet duquel Jésus m'a écrit, » et il le manda aussitôt auprès de lui. Lorsque Thaddée entra, une apparition merveilleuse éclaira sa face aux yeux d'Abgar, qui se leva tout à coup de son trône, tomba la face contre terre et se prosterna devant l'apôtre. Tous les princes qui étaient présents, furent saisis d'étonnement, car ils n'avaient point remarqué la vision. « Es-tu vraiment, dit Abgar, le disciple de Jésus à jamais béni, qu'il m'a promis de m'envoyer, et peux-tu me délivrer de mes maux? Je le suis, dit Thaddée; si tu crois en Jésus-Christ, fils de Dieu, les vœux de ton cœur seront exaucés. » — « J'ai cru en lui, reprit Abgar, et en son Père; c'est pourquoi je voulais aller à la tête de mes troupes exterminer les Juifs qui ont crucifié Jésus, si je n'en eusse été empêché par la puissance romaine.

Dès lors Thaddée se mit à évangéliser le roi et [les habitants de] sa ville; puis, imposant ses mains sur Abgar, il lui rendit la santé. Il guérit aussi un goutteux appelé Abdiou, patricien de la ville, très-honoré dans la maison du roi. Il guérit encore tous les malades et les infirmes de la ville, et tous eurent la foi. Abgar fut baptisé, et avec lui, tous [les habitants] de la ville; les temples des faux-dieux furent fermés, et les statues des idoles [qui étaient placées] sur les autels et les colonnes, furent dissimulées sous [d'épaisses nattes de] roseaux. Abgar ne contraignait personne par la force à embrasser la foi, mais de jour en jour le nombre des croyants augmentait.

L'apôtre Thaddée baptisa un fabricant de tiares de soie, appelé Addée, le consacra, l'établit à Édesse et le laissa au roi à sa place. Ensuite, ayant reçu un édit du roi, qui exigeait que tous écoutassent l'Évangile du Christ, Thaddée s'en alla trouver Sanadroug, neveu (fils de la sœur) d'Abgar, que ce prince avait établi comme chef du pays et de l'armée.

Abgar se plut à écrire à l'empereur Tibère la lettre suivante :

Lettre d'Abgar à Tibère.

« Abgar, roi des Arméniens, à son Seigneur Tibère, empereur des Romains, salut.

« Je sais que rien n'est ignoré de ta majesté; mais, comme ton ami, je te ferai encore mieux connaître les faits par écrit. Les Juifs qui habitent dans les cantons de la Palestine ont crucifié Jésus, sans péché, après tant de bienfaits, tant de prodiges, tant de miracles opérés en leur faveur jusqu'à ressusciter les morts. Crois-le bien, ce ne sont pas là des effets de la puissance d'un simple mortel, mais ce sont [des manifestations] divines. Au moment où ils l'ont mis en croix, le soleil s'obscurcit, la terre fut ébranlée jusque dans ses fondements. Jésus lui-même, le troisième jour, ressuscita d'entre les morts et apparut à plusieurs [personnes]. Aujourd'hui, en tous lieux, son nom invoqué par ses disciples, produit les plus grands miracles. Ce qui m'est arrivé à moi-même, en est la preuve manifeste. Ta majesté sait donc ce qu'elle doit ordonner à l'égard du peuple juif qui a commis ce forfait; elle sait si elle doit publier partout l'univers l'ordre d'adorer le Christ comme le Dieu véritable. Sois en santé. »

Réponse de Tibère à la lettre d'Abgar.

« Tibère, empereur des Romains, à Abgar, roi des Arméniens, salut.

« On a lu devant moi ta lettre amicale, et on t'adresse de ma part des remerciements. Quoique nous ayons déjà entendu raconter ces faits par plusieurs, Pilate, de son côté, nous a officiellement informé des miracles opérés par Jésus. C'est ainsi qu'étant ressuscité d'entre les morts, plusieurs l'ont reconnu pour être Dieu. En conséquence, j'ai voulu moi aussi faire ce que tu proposes; mais, comme il est d'usage chez les Romains de ne pas admettre un Dieu [nouveau] sur l'ordre du souverain seulement, tant que le sénat ne s'est pas réuni pour discuter l'affaire, j'ai donc dû proposer l'admission de ce Dieu au sénat qui l'a rejeté avec mépris, parce qu'elle n'avait pas été examinée d'abord par lui. Toutefois, nous avons donné ordre à tous ceux à qui cela conviendra, de recevoir Jésus parmi les dieux; et nous avons menacé de mort quiconque parlera en mal des chrétiens. Quant aux Juifs qui ont osé crucifier Jésus, qui, ainsi que je l'ai appris, ne méritait ni la croix, ni la mort, mais était digne d'être honoré et adoré, j'examinerai l'affaire quand j'aurai apaisé la révolte des Hispaniens, et je traiterai ces Juifs selon leur mérite. »

Abgar écrit encore une lettre à Tibère.

« Abgar, roi des Arméniens, à son Seigneur Tibère, empereur des Romains, salut.

« J'ai reçu la lettre écrite de la part de ta majesté et je me suis réjoui des ordres émanés de ta sagesse. Si tu le permets, mon avis est que la conduite du sénat est ridicule; car, selon la raison, c'est d'après le jugement des hommes que se confère la divinité. Ainsi donc, si Dieu ne convient pas à l'homme, il ne peut être Dieu, car il faut

Digitized by Google

de toute nécessité que Dieu soit accepté par l'homme. Donc, mon seigneur pensera qu'il est juste d'envoyer un autre gouverneur à Jerusalem, en place de Pilate qui doit être chassé avec ignominie de l'emploi élevé où tu l'avais appelé ; car il a fait la volonté des Juifs et crucifié le Christ injustement et sans ton ordre. Je souhaite que tu conserves la santé. »

Abgar ayant écrit cette lettre, en déposa la copie avec celle des autres lettres dans les archives. Il écrivit ensuite au jeune Nersès (Nersèh), roi d'Assyrie, à Babylone (*sic*).

Lettre d'Abgar à Nersès.

« Abgar, roi des Arméniens, à mon fils Nersès, salut.

« J'ai reçu ta lettre ; j'ai brisé les fers de Béroze et je lui ai remis ses offenses. Si cela te convient, nomme-le gouverneur de Ninive. Quant à ce que tu m'écris de t'envoyer ce médecin qui fait des miracles et prêche un autre Dieu supérieur au Feu et à l'Eau, afin que tu puisses le voir et l'entendre, [sache que] ce n'est point un médecin selon l'art des hommes, mais qu'il est un disciple du fils de Dieu, Créateur du feu et de l'eau, et destiné à venir [évangéliser] les contrées de l'Arménie. Toutefois, un de ses principaux compagnons, appelé Simon, est envoyé dans les contrées de la Perse. Cherche-le et tu l'entendras, toi, ainsi que ton père Ardaschès. Il guérira tous vos maux, et vous conduira dans le chemin de la vie. »

Abgar écrit encore à Ardaschès, roi de Perse, la lettre suivante.

Lettre d'Abgar à Ardaschès.

« Abgar, roi des Arméniens, à Ardaschès, mon frère, roi des Perses, salut.

« Je sais que tu as entendu parler de Jésus-Christ, fils de Dieu, que les Juifs ont crucifié, qui est ressuscité d'entre les morts et qui a envoyé ses disciples par tout l'univers pour instruire les hommes. L'un de ses principaux disciples, nommé Simon, se trouve dans les États de ta majesté. Cherche-le, tu le trouveras ; il vous guérira de toutes vos maladies, il vous conduira dans le chemin de la vie, et tu croiras à ses paroles, toi, tes frères et tous ceux qui sont soumis à ton autorité. Il m'est bien doux de penser que mes parents, selon la chair, seront aussi mes parents et mes amis selon l'esprit. »

Abgar n'avait pas encore reçu la réponse à ces lettres, lorsqu'il mourut après trente-huit ans de règne.

IX. (Ch. XXXIV.)

Martyre de nos Apôtres.

Après la mort d'Abgar, le royaume d'Arménie se divisa en deux parties : Ananoun, fils d'Abgar, fut couronné roi à Édesse, et son neveu (le fils de sa sœur) Sanadroug [régna] en Arménie. Ce qui se passa de leur temps, a été écrit antérieurement par d'autres : l'arrivée de l'apôtre en Arménie et la conversion de Sanadroug, son apostasie par crainte des satrapes arméniens, le martyre de l'apôtre et de ses compagnons dans le canton de Schavarschan, appelé aujourd'hui Ardaz, la pierre s'entrouvrant pour recevoir le corps de l'apôtre, l'enlèvement de ce corps par ses disciples, son inhumation dans la plaine, le martyre de Santoukhd, fille du roi, près de la route, l'invention des reliques des deux saints, et leur translation dans les grottes, faits relevés par d'autres [écrivains] avant nous, ainsi que nous l'avons dit, et que nous n'avons pas cru nécessaire de rappeler en détail. De même aussi, ce qui a trait au martyre d'Addée, disciple de l'apôtre à Édesse, ordonné par le fils d'Abgar, a été raconté par d'autres avant nous.

Celui qui régna après la mort de son père, n'hérita pas des vertus paternelles, car il ouvrit les temples des idoles, et retourna au paganisme. Il envoya dire à Addée : « Fabrique-moi une tiare en étoffe tissée d'or, comme celles que tu faisais pour mon père. » Il lui fut répondu : « Mes mains ne fabriqueront pas de tiare pour le prince indigne qui n'adore pas le Christ, Dieu vivant. » Aussitôt le roi chargea un de ses gardes d'aller trancher les pieds d'Addée avec le glaive. Le soldat étant venu et ayant vu le saint homme assis sur le siége doctoral, lui coupa les jambes avec son épée, et aussitôt le saint rendit l'esprit. Nous mentionnons ce fait sommairement, parce que d'autres l'ont déjà raconté.

Vint ensuite en Arménie l'apôtre Barthélemy qui fut martyrisé chez nous, dans la ville d'Arevpan (1). Quant à Simon, envoyé en Perse, je ne puis pas rapporter avec certitude ce qu'il y fit, ni où il souffrit le martyre, parce que l'on raconte qu'un Simon apôtre fut martyrisé à Vériospora. Est-ce vrai ? et pourquoi vint-il là ? Je l'ignore. J'ai seulement noté ce fait pour que tu saches que je n'épargne aucun soin pour te dire tout ce qui est nécessaire.

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pag. 509.

Digitized by Google

X. (Ch. XXXV.)

Règne de Sanadroug. — Les enfants d'Abgar mis à mort. — La princesse Hélène.

Sanadroug étant monté sur le trône, lève des troupes avec le secours des braves Bagratides et Ardzrouni, ses tuteurs, et va déclarer la guerre aux fils d'Abgar, pour s'assurer la possession de tout le royaume. Pendant qu'il était occupé de cette expédition, et comme par un effet de la divine Providence, la mort d'Addée par le fils d'Abgar fut vengée; car une colonne de marbre, — qu'il faisait ériger à Édesse sur le faîte de son palais, lorsqu'il était en bas pour diriger les travaux, — échappa des mains des ouvriers, tomba et lui écrasa les pieds.

Aussitôt un message des habitants de la ville parvint à Sanadroug, lui demandant qu'il s'obligeât par un traité, à ne pas les troubler [dans l'exercice] du culte chrétien, et eux alors remettront en ses mains la ville et les trésors royaux. Sanadroug promit; mais ensuite il viola son serment. Il passa au fil de l'épée tous les enfants de la maison d'Abgar, hormis les filles qu'il retira de la ville pour les établir dans la province d'Hachdiank. Quant à la première des femmes d'Abgar, appelée Hélène, il l'envoya à Kharran, ville qui lui appartenait; lui laissant la souveraineté de toute la Mésopotamie, en souvenir des bienfaits qu'elle avait obtenus pour lui d'Abgar.

Cette Hélène, pieuse comme Abgar son époux, n'accepta point de résider parmi des idolâtres, et se rendit à Jérusalem au temps de Claude, à l'époque de la famine prédite par Akab. Elle acheta en Égypte, avec ses trésors, une immense quantité de blé qu'elle distribua aux pauvres, ainsi que le rapporte Josèphe (1). Le tombeau d'Hélène, [monument] vraiment remarquable, se voit actuellement devant la porte de Jérusalem (2).

(1) *Antiq. judaïq.*, liv. XX, ch. 2-4.

(2) Josèphe, *Antiq.*, XX, 4, 3. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 12. — Pausanias (VIII, 16) parle de ce tombeau comme d'une merveille.

XI. (Ch. XXXVI.)

La ville de Medzpin reconstruite. — Dénomination de Sanadroug. — Sa mort.

De toutes les actions de Sanadroug, rien n'est digne de souvenir que la reconstruction de la ville de Medzpin; car cette ville ayant été ruinée par un tremblement de terre, Sanadroug la démolit, la rebâtit plus magnifiquement, l'entoura d'une double enceinte de murailles avec des bastions, et fit ériger au milieu [de la ville] sa statue avec une seule pièce de monnaie dans la main, ce qui signifiait : tous mes trésors ont été dépensés à construire cette ville, et il ne m'est plus resté que cette seule [pièce].

Mais pourquoi ce prince fut-il appelé Sanadroug? Nous le dirons : c'est qu'Odé, sœur d'Abgar, voyageant en hiver en Arménie, fut assaillie dans les monts Gortouk par un tourbillon de neige qui dispersa tous les voyageurs, au point que le compagnon ignorait où son compagnon avait été emporté. La gouvernante de Sanadroug, Sanod, sœur de Piourab Bagratide et épouse de Khosran Ardzrouni, prit l'enfant qui était encore tout petit, le plaça sur son sein, et resta avec lui sous la neige pendant trois jours et trois nuits. C'est delà qu'est venue la fable [qui dit] qu'un animal d'une nouvelle espèce, merveilleux et de couleur blanche, envoyé par les dieux, garda l'enfant. Mais, d'après nos informations, voici le fait : un chien blanc, qui était avec les [gens] envoyés à la découverte, trouva l'enfant et la gouvernante. Cet enfant fut donc appelé Sanadroug, du nom de sa gouvernante, c'est-à-dire : don de Sanod (1).

Sanadroug, monté sur le trône la douzième année d'Ardaschès, roi des Perses, et ayant vécu trente ans, mourut à la chasse d'un trait qui lui traversa les entrailles, comme une punition des tourments qu'il avait fait subir à sa sainte fille. Léroubna, fils du scribe Apschatar, a recueilli tous les faits qui se sont passés du temps d'Abgar et de Sanadroug et les a déposés dans les archives d'Édesse.

(1) Le mot arménien *dourk* signifie « don ».

Digitized by Google

ZÉNOB DE GLAG.

HISTOIRE DE DARON.

TRADUCTION NOUVELLE.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Les Arméniens rangent Zénob de Glag ou Klag parmi leurs écrivains nationaux, bien que cet historien soit d'origine sémitique et qu'il ait écrit dans l'idiome syriaque. On sait du reste que les auteurs qui ouvrent la série des historiens nationaux de l'Arménie étaient pour la plupart des étrangers, grecs ou syriens, et que leurs œuvres, bientôt traduites dans la langue des enfants d'Haïg, furent regardées de tout temps comme faisant partie du cycle littéraire arménien. Zénob était Syrien et originaire de Glag, localité que l'on croit avoir été située dans la partie méridionale de la Syrie et dans le voisinage de la frontière d'Égypte. Le nom de *Glag* est une altération du mot *kalah*, « château ou forteresse ». C'est un ethnique qui se rencontre souvent dans les pays habités par les peuples de race sémitique, et que les Arméniens ont emprunté à ces derniers. On trouve en effet *Hrom-gla* pour *Roum-kalah* « château des Grecs », et le mot *gla* ou *kla*, employé seul, pour *pert* « château » (1). Zénob quitta sa patrie et vint s'établir à Césarée de Cappadoce, où saint Grégoire l'Illuminateur le rencontra lorsqu'il arriva dans cette ville pour y recevoir la consécration épiscopale des mains de Léonce. Durant son séjour à Césarée, l'apôtre de l'Arménie s'attacha Zénob qu'il emmena avec lui, pour l'aider à achever la conversion des habitants de ce royaume, dont beaucoup se montraient encore hostiles à la religion du Christ. On ignore à quelle époque Zénob fut consacré évêque; tout ce que l'on sait de lui, c'est que Grégoire, après avoir jeté les fondements du monastère d'*Innagnian* ou « des Neuf-Sources », appelé aussi couvent de *Sourp Garabed* « saint Jean Précurseur », lui en confia la direction. En sa qualité de premier abbé du monastère des Neuf-Sources, Zénob imposa son surnom à ce couvent, qui est également connu sous la dénomination de « Couvent de Glag » (2). Zénob resta pendant vingt années à la tête des religieux de Sourp Garabed, à ce que nous apprend Jean Mamigonien, continuateur de l'Histoire de l'évêque syrien et son trente-cinquième successeur (1). Zénob mourut, à ce que l'on croit, vers l'an 323 ou 324 de notre ère. Tels sont les seuls renseignements que nous avons pu rassembler sur la vie du premier abbé du monastère de Sourp Garabed.

On croit que Zénob, qui vivait dans l'intimité de saint Grégoire, remplissait, auprès de l'apôtre de l'Arménie, les fonctions d'historiographe, ou ce qu'on appelait alors *abréviateur*, emploi que nous avons vu souvent cité dans l'Histoire d'Agathange. Zénob, dont le monastère était situé sur les confins de l'Arménie et de la Syrie, à peu de distance des contrées où la foi chrétienne fit sa première apparition en Osrhoène, au temps du toparque Abgar et de l'apôtre Thaddée, écrivit vraisemblablement sous la dictée et par ordre de saint Grégoire l'histoire des luttes que le christianisme eut à soutenir dans le canton de Daron. Cette histoire est écrite sous forme de correspondance. Dans la première lettre, saint Grégoire remercie Léonce, évêque de Césarée, de lui avoir envoyé les reliques de saint Jean Précurseur, et l'informe des miracles qu'elles ont opérées, en détruisant le sanctuaire de la statue du dieu indien Kisané. Dans sa réponse à Grégoire, Léonce le félicite des merveilleux changements accomplis en Arménie, et l'engage à persévérer avec le même zèle dans son apostolat. La troisième lettre est adressée à des religieux syriens qui se trouvaient à Constantinople et qui demandaient des détails sur la conversion de l'Arménie à la foi nouvelle. Cette lettre fut écrite, d'après l'ordre de saint Grégoire, par Zénob qui se proposait de raconter toute l'histoire des événements accomplis en Arménie depuis la mort de Chosroès Ier, grand-père de Tiridate; mais il en fut dissuadé par le saint Illuminateur, et il se contenta seulement d'enregistrer les faits principaux qui s'accompli-

(1) Cf. le Grand Dictionnaire des Mékhitaristes, *v° Gla*, qui cite plusieurs autres exemples.

(2) Indjidji, *Arm. anc.*, p.98.

(1) Continuation de l'*Histoire de Daron*, par Zénob de Glag, en arménien (Venise, 1852), p. 7.

Digitized by Google

rent avant la conversion du pays, en insistant spécialement sur les derniers événements qui firent triompher en Arménie la foi du Christ. Cette lettre de Zénob forme, à proprement parler, le fond de son Histoire de Daron. C'est un document précieux pour lequel l'évêque syrien a fait usage de différentes sources aujourd'hui perdues, telles que les ouvrages historiques de Bardesane d'Édesse (1), les traductions d'un certain Bisiton, et une histoire grecque du royaume des Hephthalites, livres qui n'existent plus aujourd'hui et sur lesquels nous n'avons que les courts renseignements que nous fournit Zénob.

L'histoire de Zénob, telle qu'elle nous est parvenue, parait avoir subi de graves altérations. On sait du reste que ces altérations des textes originaux des œuvres des plus anciens écrivains arméniens, dont les écrits sont arrivés jusqu'à nous, sont très-fréquentes; et nous avons fait remarquer ailleurs (2) que le livre d'Agathange a subi des modifications considérables qui ont complétement dénaturé l'œuvre originale du secrétaire de Tiridate. L'Histoire de Zénob n'a pas échappé à ces remaniements, et il s'est produit dans l'écrit qui nous est parvenu sous le nom de cet annaliste des changements très-notables au point de vue de la langue et de la vérité historique. Le texte original de Zénob a été corrompu, les mots et les tournures de phrases ont été dénaturés et détournés de leur sens et de leur véritable signification, ce qui rend parfois très-obscure la pensée de l'auteur, quand elle n'est pas complétement inintelligible (3).

Les critiques sont divisés sur la question de savoir quel est l'idiome que Zénob a employé pour rédiger son Histoire. Si l'on considère la nationalité de l'auteur, on ne saurait douter un seul instant que Zénob a d'abord écrit ses lettres en syriaque; et, en effet, comme le titre de son livre porte : « *Histoire de Daron, traduite par Zénob le Syrien,* » on doit croire que cette histoire, rédigée d'abord dans la langue maternelle de l'auteur, fut ensuite traduite par lui en arménien. Cependant on a la preuve qu'il a existé deux traductions arméniennes différentes de l'Histoire de Zénob : la première, qui est contemporaine de l'auteur (1) et qui existait encore au dixième siècle; et la seconde, qui est de beaucoup postérieure, et qui diffère notablement de la première, dont quelques fragments nous sont parvenus dans l'Histoire d'Oukhtannès d'Édesse (2). La seconde traduction, la seule que nous possédons actuellement, pourrait bien être l'œuvre de Jean Mamigonien, continuateur de l'histoire de l'évêque syrien, qui aurait modifié l'écrit original de son prédécesseur, pour mettre d'accord les récits de Zénob avec ceux d'Agathange et de Moïse de Khorène. Au surplus, l'histoire de Zénob, telle que nous la possédons, et celle de Jean Mamigonien qui écrivit au septième siècle, offrent les plus grandes analogies de style, et on sait que la langue arménienne varie souvent dans le même siècle, au point de présenter les plus grandes dissemblances. On peut donc croire que si Jean Mamigonien n'est pas l'auteur de la seconde traduction de l'histoire de Zénob, il l'a du moins revisée et modifiée complétement, afin que la continuation qu'il a ajoutée aux Annales de Daron n'offrit pas de différences d'idiome par trop sensibles avec la première traduction arménienne de l'ouvrage de son prédécesseur.

Il existe deux éditions de l'histoire de Zénob de Glag, avec la continuation de Jean Mamigonien. La première fut imprimée à Constantinople en 1719; elle est assez défectueuse. La seconde a été donnée à Venise par les Mékhitaristes de St-Lazare en 1843. Cette dernière édition a été faite à l'aide de cinq manuscrits appartenant à la riche bibliothèque du monastère arménien de Venise. M. Prud'homme a donné, dans le *Journal asiatique* de l'année 1863, une traduction de l'Histoire de Zénob, moins la continuation de Jean Mamigonien. En publiant une traduction nouvelle de l'Histoire de Daron, à laquelle nous ajouterons celle de son continuateur qui est inédite, et que M. Jean-Raphaël Émine a entreprise, nous nous sommes attaché à rendre aussi fidèlement que possible le texte de l'évêque syrien qui, en beaucoup d'endroits, donne lieu à des interprétations différentes et présente de grandes incertitudes qu'il est souvent difficile de dissiper. V. L.

(1) Cf. plus haut, p. 63 et suiv.
(2) Cf. plus haut, p. 99 et suiv.
(3) Le P. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 124 et suiv.

(1) Sukias de Somal, *Quadro della storia lett. di Armenia*, p. 12.
(2) *Hist. de la séparation relig. des Arm. et des Géorgiens*; en arm.; Ms. de la Bibl. impériale de Paris, suppl. arm., n° 47, p. 68, 69, 93, 94.

Digitized by Google

ZÉNOB DE GLAG,

ÉVÊQUE SYRIEN.

HISTOIRE DE DARON.

Première lettre de saint Grégoire [l'Illuminateur] à Léonce, à Césarée (1).

« Au Seigneur trois fois béni, honoré d'en haut et vénéré par les hommes; au divin et saint pontife Léonce, archevêque de la grande, célèbre et magnifique ville de Césarée, cette première lettre de la faiblesse de notre intelligence est adressée en reconnaissance de la sainte consécration que vous nous avez donnée (2), avec notre salut et piété, à votre gloire et à l'univers entier.

« Nous rendons d'éclatantes actions de grâces à Dieu qui, dans sa sollicitude paternelle, a manifesté sa miséricorde au genre humain, en lui envoyant son Fils unique, qui a convoqué toutes les nations dans la Cité céleste, par la prédication apostolique. Ce bienfait a été, pour ce pays, la cause d'une gloire immense, car deux apôtres sont venus ici, dans cette contrée qui leur avait été désignée, conduits par la grâce et obéissant à l'ordre du Saint-Esprit (3). Quoique, de leur temps, le pays eût repoussé la vérité, cependant la miséricorde divine a eu pitié de notre misère, c'est pourquoi l'Esprit-Saint a opéré de nos jours des miracles que vous avez appris par le récit que nous vous en avons fait. En outre, nous offrons par votre intermédiaire à Dieu d'autres actions de grâces, et à vous particulièrement l'expression de notre gratitude, pour avoir donné à la terre d'Arménie le trésor de vie, le médiateur entre Dieu et les hommes, les reliques de saint Jean-Baptiste (Meguerditch). L'Arménie se réjouit de leur arrivée, avec la même allégresse qu'autrefois le Jourdain de la venue du Christ. Nous vous faisons savoir, de source certaine, que, de même que par la descente du Christ dans l'eau, la mort a été anéantie; ainsi, lorsqu'arrivèrent ici [les reliques du saint], les portes de l'enfer furent brisées. En effet, il y a en Arménie, dans la province appelée Quatrième-Arménie, située aux frontières de la Troisième, dans la chaîne de montagnes du Taurus, [un territoire] d'où un rameau, se détachant, se prolonge jusqu'aux portes de Pahl (Bahlav) en Perse (1). Autour s'étend le domaine des Mamigoniens (2), qui est riche en sites agréables et abondamment planté d'arbres pour tous les besoins. C'est dans ce pays que la mort habitait comme dans une caverne, dans deux endroits différents.

« La mort s'était même si solidement établie dans l'un de ces endroits que, suivant une révélation du Saint-Esprit, ce lieu était réellement l'entrée de l'enfer. Les Indiens et les Perses l'appellent les Neuf-Sources (Innagnian) (3). Les habitants tenaient en grande vénération l'idole de Kisané et son frère Témèdre (4); aussi Satan y avait-il fixé solidement sa résidence. Nous avons renversé l'idole de Satan, et déposé dans une chapelle élevée sur ce lieu même les reliques du saint Précurseur (Garabed) Jean et celles du martyr Athénogène (Athanakinès) (5). Ainsi la mort a été détruite avec sa puissance, et actuellement Dieu y est honoré et adoré.

« Dans ce lieu des Neuf-Sources, j'ai laissé deux hommes vivant [en Dieu], Antoine (Andon) et Gronitès, dont ton amitié a gratifié le pays d'Ar-

(1) En Cappadoce.

(2) Cf. plus haut, Agathange, *Hist. de Tiridate*, p. 170 et suiv., ch. CXII et suiv.

(3) Il est fait allusion dans ce passage à la prédication des saints Barthélemy et Thaddée. — Cf. plus haut, Léroubna, p. 325 et 330.

(1) Cf. plus haut, p. 23, note 1.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 81, 85, et surtout Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 23 et suiv.

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 99. — Cf. plus haut, p. 174, note 2.

(4) Emin, *Recherches sur le paganisme arm.*, p. 29 de la trad. française.

(5) Cf. Agathange, p. 174, § 142 et notes 1 et 2.

Digitized by Google

ménie, qui ont livré leurs corps vivants pour être crucifiés avec le Christ, pour la rédemption de l'âme de ceux qui sont en vie; et je les considère comme une perle d'un prix inestimable qui me serait donnée. Confiant dans l'affection et la tendresse que tu as pour nous, je te supplie de m'offrir une autre personne en présent, car, si la moisson est abondante, les ouvriers sont en petit nombre. Je te conjure donc d'envoyer des ouvriers pour faire cette moisson. L'un des moissonneurs que nous désirons est Éléazar, l'autre, le frère de Jacques le Syrien que j'ai emmené avec moi et consacré évêque de la maison des Mamigoniens. Fais-le donc partir avec d'autres ouvriers et particulièrement avec Timothée (Dimothéos) évêque d'Akten, dont tu vantais toi-même les connaissances littéraires; il serait certainement d'un très-grand secours pour notre pays, étant aidé de tes prières et de tes conseils.

« Tu es un exemple par tes pénitences continuelles, tu es le précepteur de beaucoup de gens; par la grâce de Dieu, tu vivras avec l'aide de nos prières, pour un grand nombre d'individus, dans le Seigneur. Amen! »

Seconde lettre. Réponse à saint Grégoire, de la part de l'archevêque de Césarée, écrite à l'époque de sa mort.

« Au bienheureux et divin seigneur, [mon] frère.

« Nous avons reçu ta sainte et gracieuse lettre qui nous a rempli de la joie la plus parfaite, au milieu de nos tribulations. Par suite de la tristesse qui nous est survenue, nous étions dans l'affliction, mais ta lettre de remerciments a secoué notre paresse. Après l'avoir lue, j'ai rendu grâces à Dieu de ce que, comme tu l'écris, il n'a pas rejeté les nations du Nord, qui, privées pendant longtemps de la vérité, regardaient comme des dieux les auteurs de leurs égarements, selon qu'ils l'avaient appris de Satan, l'ennemi de la vérité; car, marchant dans les ténèbres, elles étaient exclues de la connaissance de Dieu. Mais c'est à elles que s'appliquent ces paroles du prophète : « Le peuple qui est assis dans les ténèbres a vu la grande lumière de la connaissance de Dieu. » Quoique le Soleil de Justice (Jésus-Christ) eût brillé depuis longtemps déjà sur les créatures, tes peuples marchaient en tâtonnant à la lumière du jour, comme en pleine nuit. C'est pourquoi Dieu a jeté naguère un regard sur eux et il est descendu pour les délivrer du Pharaon incorporel. En effet, par les tourments que tu as endurés, tu es devenu supérieur à Moïse, puisque tu n'as pas épargné ton corps, jusqu'à ce que tu les aies délivrés et conduits au désert de Sinaï, inaccessible aux bêtes fauves et d'où étaient bannis les douleurs et les plaintes.

« Ainsi donc, puisque par toi le Soleil de Justice, le Christ, a brillé sur eux, et que tu as été choisi pour remplacer les saints apôtres, Barthélemy et Thaddée (1), qui avaient été élus [les premiers], souviens-toi de leurs travaux et suis toujours leurs traces. Au reste, il n'y a pas de raison pour cela, car le Seigneur qui les a donnés pour édifier et non pour détruire, a voulu que toi, nouveau précurseur, tu ne fasses que commencer à entrer dans ton pays d'Arménie. Inscris aussi mon nom dans ton livre; mentionne-le, pour que je reçoive une part de bénédiction après toi.

« Voici un bon conseil que je te donne : à l'endroit des Neuf-Sources, qu'on dit fertile en excellents fruits, construis une habitation pour des moines (2); tu les institueras sur le modèle des religieux de ce pays que tu as vus dans notre diocèse, et tu apprendras du bienheureux Antoine les règles de la vie monastique, car il n'est inférieur en rien au premier [Antoine]. Je pense que cela te sera utile, car j'ai persuadé à Épiphane, disciple du bienheureux Antoine, d'aller aux Neuf-Sources (3). Il emmène avec lui quarante personnes vertueuses, pénitents couverts de cilices, de mœurs irréprochables, et morts pour le monde. Quand tu les auras reçus, tu établiras Épiphane comme leur supérieur et celui des autres frères. Puis rédige un règlement perpétuel, afin que personne, dans les bourgs ou dans les villages, à l'exemple de ceux d'Alexandrie, ne se construise chacun un temple au Seigneur et ne se crée une maison à part. Tu rassembleras dans le même endroit cent personnes, tu leur assigneras de grands bourgs et de grands villages, pour subvenir aux besoins du couvent, afin que les moines vaquent uniquement à la prière et à la pénitence.

« Recommande aussi aux princes du pays d'orner les églises, d'aimer les pauvres et les moines, et de vivre dans la crainte de Dieu. Ne construis pas les bâtiments de la chapelle pour servir d'habitation à tes moines, mais établis-y des prêtres et un chorévêque, assigne-lui des vil-

(1) Cf. plus haut, Léroubna, p. 325, 330.
(2) Cf. plus haut, Agathange, 176, § 143.
(3) Cf. plus bas, Jean Mamigonien, *Contin. de l'hist. de Daron*, ch. I. — Épiphane succéda à Zénob de Glag comme abbé du monastère d'Innagnian.

Digitized by Google

lages et élèves-y des hôpitaux pour les pauvres, afin que ceux qui iront y chercher leur guérison ne murmurent pas comme autrefois ceux qui portaient des offrandes et qu'on laissait dormir à la porte du tabernacle (1). Accomplis tout cela comme je viens de te le dire.

« En ce qui concerne les évêques Timothée et Éléazar que tu m'as demandés avec insistance, ils étaient déjà partis avant que tu eusses renversé les autels des idoles et que tu nous eusses répondu. Éléazar a quitté en fugitif son siége, à cause des intrigues des hérétiques, qui se sont soulevés contre lui et l'ont banni sur le territoire des Grecs (Romains). Quant à Timothée, j'ai appris qu'il était allé à Jérusalem, au sujet de la traduction grecque de l'Évangile. Et moi, subissant les épreuves douloureuses de la mort, j'ignore encore combien de temps se prolongera mon existence; c'est pourquoi je diffère de leur écrire. Mais toi, adresse-leur des lettres pour leur faire connaître les hommes que tu as avec toi et les charmes de vos contrées. Surtout, fais-leur l'histoire exacte de la guerre que vous avez eu à soutenir contre les prêtres [idolâtres], quand vous vous êtes séparés de nous (2). Tu leur indiqueras aussi par un écrit secret les endroits où tu as déposé les reliques, afin que, l'apprenant, ils ne se refusent pas à y croire, pensant qu'elles n'ont pas encore été découvertes.

« Si, après cela, ils désirent savoir l'état de notre santé, [dis-leur que] nous sommes dans l'attente de la mort et de la fin de notre existence. L'homme extérieur, en vérité, se décompose en nous, mais l'homme intérieur commence à reprendre une vie nouvelle. Que le Seigneur Dieu vous accorde ce qui nous manque à nous-même, pour que vous puissiez conduire le troupeau qui vous a été confié au bercail spirituel de la Sion céleste, et que, par là et par tes prières, le Christ étende sa miséricorde sur notre propre troupeau, et qu'enfin, quand le pasteur paraîtra, nous recevions, nous aussi, la récompense des premiers ouvriers. Salut dans le Seigneur! »

Lorsque les messagers retournèrent vers saint Grégoire, ils ne le trouvèrent plus à Daron. Continuant leur route, ils traversèrent le canton de Haschdiank (3), et [arrivèrent] dans la province d'Ararat, à la ville de Vagharschabad. Là, montrant cette lettre, ils la lurent au peuple, et après qu'on en eut pris connaissance, tous, y compris le roi [Tiridate], furent saisis d'une profonde tristesse, principalement à cause des persécutions endurées par Éléazar et de son éloignement du pays.

Saint Grégoire, de concert avec le roi et les quatre princes investis de la garde des frontières (kaheretz ichkhank), écrivit à Éléazar, évêque de Nystra, et à Timothée, évêque d'Akten, la lettre suivante :

« Au seigneur [Éléazar], aux frères bien-aimés, aux ouvriers éloignés à cause de la parole de vie, nous offrons le salut dans le Seigneur, avec Tiridate et tous les princes.

« Celui qui entreprend de travailler à l'œuvre du Seigneur doit être persécuté, parce que sa prédication n'est pas accueillie par tout le monde. C'est pour cela, comme nous l'apprenons aujourd'hui à votre sujet, que vous avez quitté votre résidence et pris la résolution d'abandonner vos amis et votre diocèse, sans songer à votre exil. Suivant votre résolution, vous êtes partis sans savoir où vous alliez. C'est pourquoi nous vous félicitons à cause de votre émigration, mais nous croyons votre sagesse en défaut. En effet, puisque vous saviez que le roi [d'Arménie] est rempli de foi chrétienne et que le culte de Dieu est en honneur dans le pays, pourquoi vous êtes-vous enfuis dans des lieux étrangers et lointains, sachant surtout que dans tous les cantons il y a besoin d'un évêque et de prêtres? Plusieurs se sont, il est vrai, réunis ici de différents côtés; mais qu'est-ce que leur petit nombre comparé aux six cent vingt cantons de l'Arménie? C'est à peine si, dans chacun, il se trouve un prêtre ou deux. Les jeunes gens du pays sont encore des écoliers, et aucun d'eux n'est en état de recevoir les ordres sacrés. Et vous, avec tant de prêtres que vous emmenez, vous vous êtes aventurés dans un long et lointain voyage, et vous ne pensez pas à revenir dans ce pays qui est le vôtre.

« Nous vous conjurons donc de ne pas nous abandonner, de prendre courage, et de vous hâter de revenir avec les messagers que nous vous avons envoyés. Si vous venez, nous vous offrirons les contrées d'Égéghiatz et de Hark. Quel que soit l'endroit que vous choisirez pour résidence, il sera à vous et à vos successeurs après vous, aussi longtemps que nous vivrons, vous et nous. Si le territoire des Mamigoniens vous convient et vous plaît, comme tu l'as manifesté autrefois, en me demandant les Neuf-Sources, — comme c'est là que j'ai consacré ton frère [Zénob] évêque, et que, grâce à ses instantes prières, j'ai changé le nom

(1) I *Reg.*, 2, v. 22.
(2) Cf. plus haut, Agathange, p. 174, ch. CXV et suiv.
(3) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 43.

Digitized by Google

de cette localité en son propre surnom [de Glag]; il a tellement de zèle pour le service du saint Précurseur, qu'il a construit en pierre et en ciment tous les bâtiments du couvent; et il ne me paraît pas disposé à le céder à qui que ce soit avant sa mort; — il ne nous convient pas de le lui ôter, car il a travaillé seul et achevé lui-même l'église, dont je n'avais fait que jeter les fondements. Cependant, s'il cède de lui-même, j'y ajouterai de nouveaux villages. Dans le cas contraire, choisis dans le pays tout ce qui te conviendra. Le lieu qui te plaira le mieux est à toi, et vous ne trouverez rien de notre part qui soit au-dessous de nos paroles. Salut dans le Seigneur! »

Envoi de la lettre.

Les messagers, venus de Césarée, prirent la lettre, la portèrent à Édesse (Ourrha), puis à Césarée (1), où ils ne trouvèrent point [Éléazar]. De là ils passèrent à Jérusalem où ils ne le rencontrèrent pas non plus, et ils apprirent, dans cette ville, que tous les deux étaient partis pour le pays des Grecs (pour Rome). Arrivés dans ce pays, Éléazar était retourné dans la Mésopotamie syrienne, pour la traduction des Douze Prophètes. Victor (Pekdor), Anastase et Caïus, évêques d'Égypte (?) (2), ayant vu la lettre, furent remplis d'une vive allégresse, parce qu'ils voyageaient aussi sur toutes les routes à la recherche d'Éléazar.

Ils écrivirent aussitôt une autre lettre semblable et l'envoyèrent à Timothée à Corinthe, en l'appelant ainsi que le diacre Akhigos, personnage très-instruit, et eux-mêmes prirent le chemin de la Mésopotamie. N'ayant pas rencontré Éléazar [dans ce pays], ils retournèrent à Jérusalem, d'abord dans l'espoir de l'y trouver, et enfin, pour faire une enquête sur la secte de Ménandre (3); car, à cette époque, il existait encore beaucoup de gens infectés de son venin. Quand ils furent arrivés [dans cette ville], ils ne trouvèrent point Éléazar. En ce temps-là, mourut le patriarche de Jérusalem (4). Les fidèles choisirent Caïus pour le remplacer et le consacrèrent archevêque de Jérusalem. Quant à Victor et à Anastase, ils retournèrent à Césarée. Cependant Éléazar, en revenant [du pays des Romains], rencontra en chemin saint Grégoire et Tiridate; ivre de joie, il retourna avec eux à Rome. Après un assez long séjour dans cette ville, saint Grégoire demanda une partie des reliques des saints Apôtres, la main gauche d'André l'apôtre et celle de l'évangéliste Luc. Les ayant obtenues, ils s'en retournèrent remplis de joie en Arménie. Tiridate rentra dans son royaume, dans sa ville de l'Ararat (1).

Saint Grégoire resta quelque temps à Daron, ayant avec lui les reliques des saints Apôtres, et demeura vingt-cinq jours dans le couvent de Glag, au lieu des Neuf-Sources et de l'idole Kisané, où reposaient les reliques du saint Précurseur. Il envoya les princes de la maison des Mamigoniens à la recherche d'un lieu convenable dans les montagnes. Ceux-ci cherchèrent durant plusieurs jours et retournèrent sans avoir découvert aucun endroit commode dans tous les cantons. Alors saint Grégoire recommanda à ses prêtres de faire des prières le soir; lui-même, étant entré dans l'église, étendit les bras devant les reliques des saints Apôtres et sur le tombeau du saint Précurseur, et adressa à Dieu cette prière :

« Seigneur, Dieu tout-puissant et miséricordieux, qui commandes la justice et fais la charité, qui t'es souvenu du genre humain oublié de tes miséricordes, qui ne t'es pas irrité pour toujours contre lui et ne l'as pas complétement abandonné, tu m'as ordonné dans le sacerdoce que je remplis, et tu nous as donné le temps de payer la dette de nos premiers pères qui ont résisté à la prédication du saint Évangile. Tombés sous l'empire de la mort, du péché et de l'abîme de la corruption, la mort, en s'emparant d'eux, les a tous enveloppés dans la malédiction et les a rendus dignes du séjour de l'enfer, et le malin (Satan) les a engagés à persister dans le néant de l'erreur, comme si c'était la vérité. Mais tu nous as accordé la grâce de connaître ton nom et de devenir les héritiers de ton royaume céleste, en compagnie de tes saints apôtres. Tu as fait la paix avec ceux qui sont éloignés et ceux qui sont proches, par la venue de ton Fils unique et par la prédication des saints Apôtres, qui se sont partagé le monde entier pour y propager l'Évangile. Plus qu'ailleurs, tu as accompli dans ce pays les desseins de ta miséricorde par l'intermé-

(1) En Syrie.

(2) Il faut lire « de Syrie », car tous les évêques dont il s'agit ici occupaient des évêchés en Syrie.

(3) Ménandre était chef d'une secte gnostique et se disait envoyé de Dieu, afin de faire connaître un bain magique qui rendait les hommes invulnérables par les mauvais Éons. — Cf. Fleury, *Hist. eccles.*, t. I, p. 276 et suiv.

(4) Quelques pages plus loin, Zénob donne le nom de ce patriarche qui s'appelait Symmaque. — Cf. p. 341.

(1) Cf. plus haut, Agathange, p. 189, § 168.

Digitized by Google

diaire du saint Précurseur qui s'est réservé, par [la présence] de son corps, toute cette contrée. En outre, ta miséricorde a daigné habiter dans ce temple, dont ta providence m'a fait la grâce de jeter ici-même les fondements, et dans lequel la base de notre foi demeurera solidement établie et inébranlable jusqu'au dernier jour, quand, Seigneur, tu viendras le renouveler [sous une forme] incorruptible. C'est lui qui est l'intermédiaire entre les ténèbres et la vérité, et il sera assis à la droite de ton Fils unique, dans une gloire inénarrable. Toi, Seigneur des armées, regarde du haut du ciel, ton éternelle demeure, et désigne-moi un lieu pour y faire reposer les reliques de tes saints Apôtres, dans cette terre, pour [célébrer] les louanges de ta toute-puissance, l'honneur de ta divinité et la gloire de la très-sainte Trinité. »

Lorsque saint Grégoire eut achevé de prier, un ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Lève-toi, va au pied de la montagne du Taurus, je te montrerai le lieu que le Seigneur a choisi pour servir de demeure aux saints. » Grégoire, le cœur rempli de joie, partit et emporta les reliques des saints Apôtres, et il se rendit dans le lieu qui lui avait été indiqué par l'ange du Seigneur. Là, ayant prié, il fit préparer des matériaux pour la construction d'une chapelle et y déposa les reliques des saints Apôtres qu'il avait apportées avec lui. Il établit en ce lieu douze serviteurs de l'Église, et le donna à Éléazar, d'où lui est venu le nom de « monastère d'Éléazar » (1). Saint Grégoire célébra une grande fête dans cet endroit, le jour même où les restes des saints y furent déposés, en présence d'une multitude de peuple. On y opérait de nombreuses guérisons.

En ce temps-là, Victor et Anastase, ayant rencontré à Constantinople (Pouzantia) plusieurs personnes d'Aschdischad de Daron, qui étaient venues dans cette ville, celles-ci leur racontèrent l'histoire de la première guerre soutenue par saint Grégoire à son retour à Daron, comment il avait été attaqué avec les siens par les prêtres païens, habitant le bourg de Kisané, ainsi que la deuxième guerre qui eut lieu entre Tiridate et le prince du Nord. En apprenant ces événements, les Grecs furent émerveillés de la bravoure du roi d'Arménie, et, en écoutant ce récit, Victor, Anastase, Aquila et Marcel furent dans l'admiration. S'étant donc arrêtés quelques jours à Constantinople, ils adressèrent à saint Grégoire une lettre en ces termes :

« Au saint, divin et glorieux patriarche de la noble Arménie, salut dans le Seigneur !

« Saint patriarche, nous avons lu, dans la ville des Romains (1), avec des sentiments de parfaite amitié et d'affection spirituelle, la lettre écrite par ta main vénérable. Dans l'excès de notre joie, nous avons rendu grâces à Dieu et nous avons été sur le point de suivre tes envoyés; mais nous avons été retenus par l'absence d'Éléazar qui voyageait en Mésopotamie. Étant revenus du pays des Romains [dans cette contrée], nous ne le rencontrâmes point. Alors nous nous rendîmes à cause de lui et des Lieux-Saints de Jérusalem auprès de saint Symmaque. Celui-ci étant mort, les fidèles, inspirés par la providence divine, consacrèrent à sa place Caïus comme patriarche de Jérusalem. En ce moment, nous sommes à Constantinople, parce que l'évêque d'Akten est allé en Égypte (2) et essaye d'apaiser ceux qui nous ont exilés. Voici ce qu'il nous écrit : « Les habitants d'Akten ont remis leur ville entre mes mains, mais ceux de Nystra ont refusé de me recevoir. Demeurez donc à Constantinople, pendant que j'irai dans une autre ville. Voilà pourquoi nous différons notre départ; car ton pays est loin, et notre mauvaise santé et les voyages nous ont rendus impotents. Victor souffre considérablement de la chaleur, et le bienheureux Marcel a la vue très-affaiblie.

« Nous te conjurons donc, bienheureux ouvrier de Dieu, de donner l'ordre à l'un de tes prêtres de nous envoyer par écrit le récit de votre voyage, de votre arrivée dans tout le pays d'Arménie, de la première guerre que vous avez eu à soutenir de la part des prêtres païens du pays, celui de votre second retour en revenant de Rome, et de la guerre suscitée par les peuples du Nord. En ce qui concerne les reliques que tu as apportées avec toi, fais-nous connaître où tu les as déposées et quels prêtres tu y as laissés pour les garder; si l'endroit en est connu de quelqu'un, comme plusieurs le prétendent, ou s'il ne l'est pas; où tu as laissé Gronitès et Antoine, de la sainteté desquels se glorifient leurs églises; ce qu'est devenu Épiphane leur disciple; enfin où sont Éléazar et Zénob [de Glag]. Nous te supplions de nous écrire toutes ces choses fidèlement, afin que, quand nous irons trouver l'évêque Timothée, nous puis-

(1) Ce couvent, aussi appelé « monastère des Saints-Apôtres », est situé dans le voisinage de Mousch, dans le Kurdistan oriental (Indjidji, *Arm. mod.*, p. 188-189). — Cf. aussi Vartan, *Géogr.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 430-431.

(1) Constantinople.

(2) Il faut lire : « sur les frontières d'Égypte. »

Digitized by Google

sions l'en instruire, lui et les siens, par écrit. Tout ceci est important pour nous, ne tarde donc pas. Que la grâce du Saint-Esprit demeure sur ceux qui croient [en Dieu !].»

Lorsque saint Grégoire eut pris connaissance de cette lettre, il ordonna à Zénob le Syrien de rédiger par écrit le récit exact de la première et de la seconde guerre, de faire connaître l'endroit exact où avaient été déposées les reliques, comment vivaient Antoine et Gronitès, et où ils étaient. Quant à la description des vallées et de la montagne et aux hommes qui avaient provoqué cette guerre, pour ne pas vouloir renverser les idoles, « tu écriras, » dit-il, « ce qui les concerne, en indiquant chaque chose en détail, et tu en enverras le récit. » Zénob demanda à commencer son histoire à la mort de Chosroès [Ier le Grand] (Khosrov), et de narrer, à partir de ce moment, tous les faits par ordre chronologique. Grégoire n'y consentit pas, prétendant que ce qu'il avait indiqué suffisait. « Il ne convient pas, dit-il, d'écrire une aussi longue histoire dans une lettre adressée à des Syriens et de faire mention des Arméniens. Envoie-leur seulement [le récit de] ce qu'ils ont demandé. » Zénob obéit et se contenta d'écrire aux évêques syriens le récit des événements accomplis sur leurs frontières.

Réponse de Zénob [de Glag] faisant connaître l'origine de cette histoire.

« Au Seigneur [Victor], aux chers et bienheureux évêques, salut dans le Seigneur, et profonde amitié de la part de Zénob, indigne serviteur de votre sainteté et de celle des Arméniens.

« Lorsque la lettre écrite par votre main vénérable eut été lue devant le saint archevêque Grégoire, nous avons rendu grâces à Dieu avec une joie inexprimable, de ce qu'il a fait cesser les persécutions dans vos contrées. Sur-le-champ, il donna l'ordre d'écrire et de répondre à chacune de vos questions. Quelques-uns voulaient empêcher qu'on ne vous répondît, à cause de votre départ, mais il n'en a pas tenu compte, et il a oublié tout son ressentiment pour ne se souvenir que de vos explications.

« Ne méprisez pas ce récit, soit à cause de sa brièveté, soit parce qu'Agathange ne mentionne pas les faits qui y sont relatés ; la cause est que j'ai écrit avant lui (1). Si je n'ai pas raconté l'histoire des rois, c'est parce que saint Grégoire m'a prescrit de n'écrire rien de plus que ce que vous avez demandé, et qu'il a cru raisonnable de laisser de côté ce qui concernait les vaillants rois arsacides de la maison d'Arménie, pour vous adresser simplement une lettre de réponse, lettre que saint Grégoire a intitulée lui-même «Histoire des Syriens». Je prendrai donc votre demande pour point de départ de cette histoire.»

Réponse de Zénob le Syrien, évêque, contenant l'histoire de la localité nommée les Neuf-Sources (Innagnian) et de la guerre suscitée par Artzan.

Pendant le cours de son règne, Chosroès [Ier], fils de Vagharsch (1), voulut venger la mort d'Artaban (Ardévan), son frère (2). La guerre ayant éclaté entre les deux rois, celui d'Arménie et celui de Perse, le combat s'engagea avec fureur, et le roi d'Arménie triompha. Pendant dix ans, il dévasta le territoire perse qu'il s'efforçait de ruiner, en portant partout l'extermination et l'esclavage. Le roi des Djen (3) intervint, mais il ne put faire cesser son ressentiment et l'amener à faire la paix. Chosroès vengea, par la famine et le glaive, la mort de son frère, mis à mort par le roi de Perse (4). Sur ces entrefaites, un homme du nom d'Anag, de la famille même des Arsacides (5), proposa au roi d'aller tuer Chosroès, à la condition qu'on lui donnerait comme récompense Pahl (Bahlav) de Parthie (Bardav). Le roi ayant accueilli cette proposition, le Parthe ne recula point devant le meurtre de Chosroès. Il partit donc en emmenant avec lui son frère, sa femme et ses enfants, et alla trouver Chosroès, en simulant l'amitié et feignant d'être exilé (6). A la fin de la seconde année [de son séjour en Arménie], le roi manifesta le projet de faire une expédition en Perse. Un jour qu'ils étaient à la chasse, Anag prit à part Chosroès, comme s'il eût eu un secret à lui communiquer ; puis, levant tout à coup sur lui son épée, il étendit le roi mort à terre.

(1) Ce passage est évidemment une interpolation que le traducteur ou le continuateur de Zénob de Glag, Jean Mamigonien, aura ajoutée au texte primitif, pour donner plus de poids au récit de son devancier.

(1) Cf. plus haut, Agathange, p. 114.

(2) Cf. plus haut, Agathange, p. 114.

(3) Cf. sur le pays des Djen ou Djénastan Vartan, *Géogr.* publ. par Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 436-437.

(4) Cf. plus haut, Agathange, p. 115 et suiv. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 72-73.

(5) La race des Arsacides d'Arménie se divisait en trois branches (cf. plus haut, p. 114, note). Anag appartenait à la branche de Sourên-Pahlav, qui avait émigré en Perse et s'était soumise à Ardschir. (Moïse de Khorène, liv. II, ch. 71 et 74.)

(6) Cf. plus haut, Agathange, p. 117 et suiv., ch. II, § 12 et suiv.

Digitized by Google

Anag et les siens périrent submergés dans les flots, avant d'avoir pu gagner la Parthie. Quant au roi de Perse, il érigea en fête le jour de la mort de Chosroès, et donna Pahl aux membres de la famille d'Anag qui avaient survécu.

Anag, en arrivant de Perse, était venu dans le canton d'Ardaz (1) et s'était arrêté auprès du tombeau du saint apôtre Thaddée; c'est là, à ce que l'on raconte, que fut conçu saint Grégoire [l'Illuminateur], qui compléta l'œuvre de Thaddée. Pendant que Chosroès était en paix [avec la Perse], un homme nommé Pourtar, d'une famille distinguée de la Perse, étant parti à la suite d'Anag, était venu jusqu'à Ardaz, d'où il avait émigré en Cappadoce (Kamir). Étant venu à Césarée, il s'était allié à une famille chrétienne, en épousant une femme appelée Sophie, sœur d'un riche habitant du nom d'Euthale. Pourtar habitait depuis un an cette ville, quand il emmena sa femme, et reprit le chemin de la Perse. Euthale, qui le poursuivait, le rejoignit dans la province d'Ararat. Ils s'étaient arrêtés dans la ville de Vagharschabad, et Sophie avait été prise pour nourrice du jeune Grégoire. En sa qualité de gouvernante, elle éleva notre Illuminateur (2).

Après avoir été frappé mortellement par Anag, Chosroès, qui respirait encore, prescrivit de passer au fil de l'épée la famille tout entière de l'assassin. Pourtar, en apprenant l'ordre royal, entra précipitamment chez Okohi, femme d'Anag, enleva Grégoire de ses bras et le donna à sa femme Sophie. Son frère Sourèn fut transporté à la porte des Perses par ses gouvernantes, et il fut élevé auprès de sa tante (sœur de son père), femme de Djévanschir (3), roi des Hephthalites. Devenu grand, il passa sur le territoire des Djen, après la mort de Khosrovouhi, et y resta dix ans; après quoi, il régna sur le pays pendant dix-neuf ans (4). Plusieurs [auteurs] prétendent que le frère de Grégoire est surnommé « le sage » (zkon) et l'appellent Jacques (5), mais c'est une erreur. Jacques était neveu (fils de la sœur) du père de saint Grégoire, et le nom de sa mère était Khosrovouhi. Quand celle-ci fut morte, et que Diran son père eut perdu la couronne avec la vie dans un combat, de la main de Rekès roi des Lephni (1), Jacques, avec sa sœur Asguetné, continua à résider dans le même endroit. Au bout d'un certain temps, son neveu (fils de sa sœur) s'en alla dans le pays des Goths (Keth) et y devint roi. Plus tard, Tiridate, étant chez les Grecs, s'empara de sa personne, car c'est lui qui fit la guerre contre Dioclétien, roi des Grecs, ainsi que le raconte Agathange (2). Si tu veux connaître exactement toutes ces choses, ô bienheureux Victor, lis l'histoire du royaume des Hephthalites, écrite en grec, ou [celle qui] traite du royaume des Djen, que tu trouveras à Édesse, dans l'historien Bardesane (Part).

Pourtar, ayant pris sa femme et le jeune Grégoire, s'en retourna à la suite d'Euthale, son beau-père, dans la province de Cappadoce. Il envoya l'enfant à l'école et le fit instruire dans la littérature et les langues syriaque et grecque. Grégoire s'instruisait en même temps dans la piété. Lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans, un homme pieux, nommé David, lui donna en mariage sa fille Marie. Devenue mère de deux enfants, dont l'aîné se nommait Verthanès, et le plus jeune Rhesdaguès, [Marie] entra dans un couvent de femmes, et son plus jeune fils suivit un moine nommé Nicomaque (Niguimakos); l'aîné demeura avec son gouverneur et se maria dans la suite (3).

Cependant leur père [Grégoire] se rendit auprès de Tiridate, pour payer la dette de son père; il y resta jusqu'à ce que [Tiridate] eût remplacé le sien sur le trône. Comme il refusait de sacrifier aux idoles, le roi le livra à d'effroyables tourments. Enfin, ayant appris de la sœur du beau-père de Grégoire qu'il était fils d'Anag, l'assassin de son père Chosroès, Tiridate le fit jeter dans une caverne profonde et l'y retint pendant quinze ans. Au bout de ce temps, l'Arménie tout entière fut possédée par des démons, et le roi lui-même alla vivre en compagnie des sangliers (4). Par l'ordre de Dieu, ses satrapes allèrent chercher [Grégoire] et le ramenèrent. Tiridate, étant revenu, les réunit autour de lui, les garda cinq jours en sa présence, sans manger, et écoutait l'enseignement que prêchait le saint. Ce fut le

(1) Vartan, dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mém.* t. II, p. (422-423), appelle ce pays Magou. — Cf. aussi Indjidji, *Arm. anc.*, p. 201.

(2) Moïse de Khorène, liv. II, ch. 80.

(3) Selon Oukhtannès d'Édesse (*Hist. de la sépar. des Arm. et des Géorg.*, ms. de la *Bibl. imp.* p. 68.), Khosrovouhi, sœur d'Anag, était femme de Diran, fils de Djévanschir.

(4) Cf. Agathange, p. 121, ch. III, et note 2.

(5) Cf. plus haut, p. 218 et suiv., ce que dit Faustus de Byzance, de saint Jacques de Nisibe, l'un des pères de l'Église d'Arménie.

(1) Il s'agit ici de Hratché ou Hertché, qualifié de roi des Goths, par Agathange. (Cf. plus haut, p. 123, § 18.)

(2) Cf. plus haut, p. 124-125. § 20, et note 1 de la p. 125.

(3) Cf. Moïse de Khorène, liv. II, ch. 80.

(4) Cf. plus haut, Agathange, p. 125 et suiv.

Digitized by Google

premier jeûne institué à l'époque de Grégoire. Sylvestre l'adopta à Rome, et il fut observé par Constantin lui-même et par toutes les villes d'Égypte; nous l'appelons « préliminaire » (aradchavorkh).

Lorsque les jours de leur jeûne furent achevés, l'apparence immonde d'un sanglier qu'avait pris Tiridate s'évanouit, et les soldats qui étaient possédés par les démons furent guéris (1).

Alors [Grégoire], commençant sa mission, leur enseigna à élever des temples au Seigneur, et leur dit : « Il faut faire venir des prêtres pour vous diriger. » Mais un ange du Seigneur leur persuada de le prendre lui-même pour pasteur (2). [Tiridate] sanctionna leur choix, lui donna des princes et des soldats en grand nombre et l'envoya avec cette escorte en Cappadoce, à Césarée, pour y être consacré par le saint archevêque Léonce (3). Étant donc partis de Vagharschabad, ils traversèrent le canton de Pasen (4) et arrivèrent au village d'Érez, dans le canton d'Égégheatz, non loin des idoles qui furent détruites par saint Grégoire (5). Ensuite ils se rendirent à Césarée. Là il fut sacré par l'illustre archevêque Léonce, avec de grands honneurs. [Léonce] le traita avec distinction (6) et lui fit présent des reliques du saint Précurseur Jean et du martyr Athénogène (Athanakinès).

Qui donc avait apporté à Césarée les reliques du Précurseur? Ce fut Jean l'Évangéliste qui, étant dans l'île de Patmos, vint à Éphèse et passa ensuite à Jérusalem, où, par un effet de la providence divine, il découvrit son tombeau. Jean enleva pendant la nuit le saint corps du Précurseur, et le donna à l'évêque Polycarpe son disciple, pour le transporter à Éphèse, dans l'église qu'il avait lui-même élevée sous l'invocation de la Sainte-Mère de Dieu. Après la mort de l'Évangéliste, les saintes reliques du Précurseur restèrent à Éphèse jusqu'au temps de l'empereur (roi) [Trajan] Dèce. Sous le règne de ce dernier, siégeait à Éphèse un disciple d'Agténus (7), Firmilien (Pharmélos), qui, ayant été banni de cette ville, vint à Césarée, emportant les reliques entières du saint Précurseur, à l'exception du chef. Il les déposa dans une étoffe de lin immaculée, non secrètement, mais en face de tous, et elles demeurèrent dans le même endroit jusqu'au règne de Dioclétien.

Lorsque saint Grégoire alla trouver Léonce, archevêque de Césarée, pour être sacré par lui, il lui demanda, à plusieurs reprises, [de lui donner] des reliques du saint Précurseur. [Léonce] résista jusqu'au moment où il reçut l'ordre du Seigneur, pendant la dernière nuit, de les partager et de lui en remettre la moitié. Le lendemain, des luttes très-sérieuses eurent lieu; enfin les satrapes pesèrent 12,000 tahégans à l'archevêque, et, ayant enlevé de vive force les reliques, ils sortirent de la ville. Le prince de la maison d'Ankegh (1) proposa même de mettre le feu [à Césarée] pendant la nuit. L'archevêque, averti de ce projet, réussit, par son éloquence, à rétablir la paix, et, en retour des 12,000 tahégans, il leur donna les reliques d'Athénogène, et ne put qu'avec peine rétablir la concorde et l'amitié avec eux, avant de les congédier. Il offrit en outre à saint Grégoire deux pierres éclatantes de lumière qu'il avait reçues de l'archevêque de Rome.

Ayant quitté Césarée, [Grégoire] demeura pendant quelque temps à Sébaste, pour réunir des moines. Il appela aussi plusieurs docteurs d'Alexandrie, avec d'excellents prêtres, dont il consacra l'un, Téglarios, évêque de la plaine de Tévin, et il en fit venir également de Syrie. Quant à moi, [Zénob], il ne me permit pas de retourner à Nystra, et m'obligea à me séparer de mon frère Éléazar. Étant partis [de Sébaste], nous gagnâmes Thortan (2), où nous laissâmes Sourdinos d'Éphèse, en qualité de docteur de tous les districts.

De Thortan, nous formâmes le projet de traverser Garin et Hark; mais quelques-uns d'entre les princes informèrent saint Grégoire que, dans le district de Daron, il restait encore deux temples où l'on sacrifiait aux démons (3). En conséquence, il se dirigea de ce côté pour les détruire. Lorsqu'il arriva sur le territoire de Balounik, dans le grand bourg de Kisané, au village de Gouvar (4),

(1) Cf. plus haut, Agathange, p. 154 et suiv., § 109 et suiv.

(2) Cf. plus haut, Agathange, p. 170, § 136.

(3) Cf. plus haut, Agathange, p. 170 et suiv., ch. CXII.

(4) Cf. plus haut, p. 45, note 1.

(5) Cf. plus haut, Agathange, p. 167, § 133.

(6) Cf. plus haut, Agathange, p. 171 et suiv., ch. CXIII, § 139.

(7) Il s'agit d'Origène qui fut le maître de Firmilien. (Moïse de Khorène, II, 75. — *Vies des Saints*, 11 août.)

(1) Cf. plus haut (p. 170, note 1) l'origine de cette famille, dont les domaines se trouvaient dans le canton de Dzop, situé dans la Quatrième-Arménie.

(2) Village situé dans le canton de Taranagh, qui faisait partie de la Haute-Arménie. C'était le lieu de la sépulture de Tiridate. Cf. plus haut, p. 194. — Moïse de Khorène, I, 14. — Agathange, ch. CIX, p. 167, note 1.

(3) Cf. plus haut, Agathange, p. 173, ch. CXIV, § 141.

(4) Village de la province de Douroupéran, dans le canton de Balounik. Ce canton est différent de celui qui portait le même nom dans la province de Vasbouragan

Digitized by Google

il y avait là quelques prêtres païens. Ceux-ci, ayant appris du prince de Haschdiank (1) qu'on devait renverser le lendemain les grandes divinités, Kisané et Témèdre, se rendirent, pendant la nuit, dans les temples, enfouirent les trésors dans des souterrains, et adressèrent aux prêtres d'Aschdischad cet avis : « Rassemblez des troupes et hâtez-vous de venir nous rejoindre demain, parce que le grand Kisané doit livrer bataille aux princes apostats. » Ils excitèrent également les habitants de Gouvar à dresser des embuscades dans les vignes, et en placèrent quelques-unes plus en arrière dans une forêt. Le chef des prêtres, nommé Artzan, et son fils Témèdre, à la tête des troupes du territoire de Gouvar, au nombre de 400 hommes environ, se portèrent sur une montagne, en face de Gouvar, et attendirent en cet endroit que d'autres troupes vinssent à leur secours. Ils partirent le lendemain et passèrent au pied de la montagne comme des gens habitués à faire des expéditions.

Saint Grégoire, escorté par le prince des Ardzrouni, le prince des Antzévatzi, le prince de la maison d'Ankegh, et suivi d'une petite escorte composée d'environ trois cents hommes (2), s'avançait vers la troisième heure du jour, dans le voisinage de la colline où Artzan se tenait caché. Ils marchaient sans crainte et sans le moindre soupçon. Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la pente, Artzan et Témèdre, s'avançant, firent sonner par les trompettes le signal de l'attaque et s'élancèrent hardiment contre eux. Au son des trompettes, les princes se levèrent, les chevaux hennirent et chacun voulait engager la lutte. Le prince de la maison d'Ankegh, élevant la voix, disait : « Prince de Siounie, porte-toi en avant, et vois si ce sont les troupes du prince du Nord. » Celui-ci partit, mais il ne put les reconnaître. Étant revenu, il dit : « Fais conduire Grégoire dans quelque lieu sûr, avec ceux qui l'accompagnent, de peur que les ennemis ne s'emparent de lui et que nous n'ayons à encourir les reproches du roi. Envoie aussi prévenir les nôtres pour qu'ils reviennent, car il y a un corps considérable de troupes rangées en bataille, et l'on voit flotter des étendards en grand nombre. »

Alors le prince de la maison d'Ankegh confia saint Grégoire à la garde du prince de Mog (3), en lui disant : « Hâte-toi de gagner la forteresse d'Oghgan (1), et restes-y pour attendre les événements. »

Puis il envoya avertir les soldats. Le prince de Mog, ayant pris avec lui saint Grégoire, revint au bas de la colline, dans l'intention de descendre à la ville de Govar; mais les gens du lieu avaient occupé ce passage. Saint Grégoire, comprenant la grandeur du péril de ce côté, descendit les reliques auprès d'une source située de l'autre côté de la vallée, en face du village, et marqua l'endroit où il les déposa. Le Seigneur les tint cachées, et personne ne put les découvrir jusqu'au retour de saint Grégoire.

Cependant les hommes du village se mirent à nous poursuivre. Alors, chacun de nous étant monté à cheval, nous primes la fuite dans la direction de la forteresse d'Oghgan, où nous arrivâmes avant eux et où nous nous réfugiâmes, car les hommes du lieu, étant venus au-devant de nous, nous y avaient introduits. Ceux du village, survenant, pénétrèrent par l'autre côté, dans la ville de Govar, dont les habitants leur donnèrent sur nous des indications. A la suite de ces informations, ils traversèrent de ce côté et se mirent à investir la forteresse. Serrés de près, nous expédiâmes, la nuit même, un courrier au prince de la maison d'Ankegh, et nous l'instruisîmes, par lettre, de l'état des choses. Il envoya quatre mille hommes, armés d'épées, qui passèrent le fleuve le lendemain et assiégèrent la ville trois jours après. Elle fut ruinée et détruite ainsi que les remparts, et les habitants furent transportés à Meghdi (2).

Ayant eu connaissance de ces événements, les princes montèrent en haut de la colline et virent qu'Artzan n'avait avec lui que quatre cents hommes environ plus ou moins. Sans plus tarder, ils les attaquèrent bravement et contraignirent Artzan à s'enfuir. En entendant des cris, le reste des troupes arméniennes atteignit en un instant le sommet de la colline. Alors Artzan, se portant en avant, commença à injurier les princes arméniens : « Avancez, dit-il, apostats qui avez renié les dieux de vos pères, ennemis du très-glorieux Kisané; ne savez-vous pas qu'aujourd'hui Kisané vous déclare la guerre, qu'il va vous livrer entre nos mains, et vous frapper d'aveuglement et de mort? » Le prince des Ardzrouni, se plaçant entre les deux armées, répondit : » Toi qui nous

(Moïse de Khorène, *Géogr.* dans Saint-Martin, *Mém.*, t. II, p. 364-365.) — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 105.

(1) Cf. plus haut l'origine de cette famille, p. 52, note 1.

(2) Agathange (cf. plus haut, p. 170-171) a donné les noms de tous les princes qui accompagnaient saint Grégoire.

(3) Cf. plus haut, p. 171, note 2.

(1) Place forte de la province de Douroupéran, appelée aussi Oghagan. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 107-108.)

(2) Ville du pays de Daron, sur la rivière de Meghdi. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 105.)

Digitized by Google

provoques avec insolence, si c'est pour les dieux que tu combats, tu es dans l'erreur ; si c'est pour la possession du territoire, tu es un insensé, car voici le prince de la maison d'Ankegh, le prince de Siounie, et autres également puissants que vous connaissez bien. » Témèdre, fils d'Artzan, répliqua : « Écoutez-nous, princes d'Arménie ; il y a quarante ans que nous servons les grands dieux ; nous connaissons leur force et nous savons qu'ils combattent en personne contre les ennemis de leurs prêtres. Nous ne pouvons pas vous résister assurément, car c'est ici le pays du roi d'Arménie, et vous êtes des princes. Mais sachez ceci : c'est que, bien que nous ne puissions pas vous vaincre, cependant il vaut mieux mourir aujourd'hui pour nos dieux que de voir leur temple profané par vous ; c'est pourquoi nous avons fait l'abandon de notre vie, et nous désirons la mort. Toi, prince de la maison d'Ankegh, approche et combattons ensemble. »

Aussitôt le prince de la maison d'Ankegh et Artzan, s'avançant dans l'espace [laissé libre entre les deux armées], commencèrent à tourner l'un autour de l'autre. Artzan, par un mouvement rapide, frappant son adversaire de sa lance à la cuisse, faillit le terrasser. Alors le prince, se retournant contre lui, lui dit : « Sache qu'on appellera ce lieu *Artzan* (pierre) parce qu'en ce lieu on te dressera une pierre. » Puis, élevant le bras, il lui asséna un coup d'épée sur l'épaule droite, et détacha le cou avec le bras et la jambe gauches. On érigea une pierre sur son tombeau qui est en cet endroit. Aujourd'hui encore la montagne est appelée Artzan.

Sur ces entrefaites, arrivèrent en toute hâte les troupes des prêtres de la ville de Vischab (Dragon), suivies des hommes de Bardikh et de ceux de Meghdi ; d'autres, venus d'Asdghouk (1), se joignirent aussi à ceux-ci. Toutes ces troupes réunies formaient, comme ils le disaient eux-mêmes plus tard, un ensemble de cinq mille quatre cents combattants.

Lorsqu'ils atteignirent le sommet de la montagne, une grande clameur se fit entendre dans les deux camps ennemis. Toutes les cohortes des prêtres, après s'être réunies, s'élancèrent sur les troupes arméniennes, les mirent en fuite et les refoulèrent jusqu'au bas de la montagne, dans la direction du village. Les habitants de ce village, placés en embuscade, s'étant portés à la rencontre de nos troupes, cernèrent les Arméniens par devant et par derrière, et les massacrèrent. Cependant le prince de la maison d'Ankegh, s'étant ouvert un chemin à travers les rangs des prêtres, passait par derrière et s'efforçait de gagner une colline occupée par des fantassins postés sur le flanc de la montagne et qui causaient beaucoup de mal aux chevaux, en lançant des pierres. Témèdre, en apercevant le prince d'Ankegh au sommet de la colline, quitta son corps de troupes et se dirigea de ce côté. D'autres cavaliers le suivirent sur ce point, au galop de leurs chevaux.

Lorsqu'ils furent tous parvenus sur la colline, les deux armées se rangèrent de nouveau en bataille. Nos princes se trouvaient seuls en face de l'armée ennemie, parce que les autres corps de nos troupes n'étaient pas encore réunis : quatre mille hommes gardaient à Meghdi nos prisonniers ; trois mille étaient en route dans les cantons de Pasen et de Hark (1) ; d'autres disséminés dans la plaine parcouraient le pays en le ravageant. La nuit survint, lorsque les deux armées, étant en présence, allaient engager le combat. Les troupes mirent pied à terre et campèrent en cet endroit jusqu'au lendemain. Au point du jour, toute l'armée arménienne arriva, en même temps que cinq cents hommes environ, de la ville de Diragadar (2), accouraient au secours des prêtres. Lorsque, des deux côtés, on eut reçu des renforts, les prêtres avaient sous leurs ordres six mille neuf cent quarante-six hommes, et les princes arméniens cinq mille quatre-vingts combattants. Aussitôt les trompettes donnèrent le signal de l'attaque, et chaque soldat se précipita sur celui qui lui faisait face. D'abord les Arméniens battirent les prêtres ; mais le prince de Haschdiank, qui était de la famille de Témèdre et se trouvait dans nos rangs, ayant passé avec sept cents hommes du côté de l'ennemi, tourna ses efforts contre les princes arméniens. En voyant cette défection, nos soldats perdirent courage et restèrent consternés, parce que c'était un homme victorieux dans les combats, habile au métier des armes, et tellement fort que tous les princes arméniens tremblaient de crainte devant lui. Il répandit avec une cruauté raffinée des torrents de sang. Alors l'armée entière appela à grands cris le prince de Siounie. Celui-ci, s'adressant [au prince de Haschdiank], lui dit : « Louveteau, tu t'es souvenu des mœurs de ton père et tu continues

(1) Toutes ces localités, situées dans la province de Douroupéran, ne sont citées que par Zénob.

(1) Canton du Douroupéran (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 115-120).

(2) Localité de la province de Douroupéran, dont on ne trouve la mention que dans Zénob.

Digitized by Google

comme lui à dévorer des cadavres. » — « Aiglon, reprit l'autre, tu es fier de tes ailes, mais si tu tombes dans un de mes piéges, je te montrerai ma force. » Le prince de Siounie ne put supporter ces injures, et, se précipitant sur lui, il lui asséna sur le casque un coup de sa masse d'armes, le sépara de l'armée et le contraignit à s'enfuir sur la montagne, dans la direction de l'est. Enfin, l'ayant poursuivi jusqu'en face des Neuf-Sources, il l'atteignit, le renversa de cheval; puis, mettant pied à terre, il lui trancha la tête d'un coup d'épée et, faisant rouler son cadavre en bas de la colline, il dit : « Les vautours te verront et sauront que l'aigle a tué le lièvre. » Après cela, il revint. Cet endroit se nomme encore aujourd'hui *Ardzouik* (aigle).

Le prince des Ardzrouni, s'étant fait jour au milieu des combattants, détacha des rangs le chef des prêtres d'Aschdischad, qu'on appelait Médaguès, et le poursuivit jusque sur le pic le plus élevé de la montagne. Il l'avait atteint, lorsque Médaguès se retournant, le frappa à la cuisse. Le prince des Ardzrouni, devenu furieux à la vue du sang qui coulait de sa blessure, fond sur lui, partage en deux, d'un coup d'épée, le crâne et le cou [de son ennemi], et précipite son cadavre en bas de la montagne. Ce lieu est appelé *Médagogh* (plainte de Médaguès?).

Cependant le prince d'Ardchouk qui avait cherché un refuge dans cet endroit, s'y tenait caché. Le prince des Ardzrouni, l'ayant aperçu, feignit de ne pas le voir, et se dirigeant de son côté, il arriva près de lui et l'attaqua à l'improviste. [Le prince d'Ardchouk] s'enfuit dans la forêt; mais un tronc de bois lui traversa le cœur et le foie, et il mourut. Alors [le prince des Ardzrouni] prit les deux chevaux et s'en retourna. Cette localité fut nommée vallée d'Ardchouk.

De retour sur le lieu du combat, [le prince des Ardzrouni] rencontra Témèdre et le prince de la maison d'Ankegh luttant ensemble. Il se précipite sur Témèdre, lui fend l'épaule droite, le renverse par terre, lui tranche la tête, la place dans sa valise et s'en va. Ensuite tous les deux s'élancent sur les troupes ennemies, massacrant sans pitié et étendant par terre, sans vie, mille trente-huit hommes environ. Quant aux autres, ils les dépouillèrent. Dans ce combat, Témèdre tua le fils du prince de Mog, ce qui causa un grand deuil parmi les princes arméniens.

Témèdre étant mort dans ce combat, le prince fit annoncer par les trompettes la fin de la lutte, et des deux côtés, on cessa de s'exterminer. Les habitants de ce pays qui étaient des prêtres, voyant cela, supplièrent les princes d'accorder la paix, afin qu'ils pussent enterrer leurs morts. Les princes y consentirent. Ils rassemblèrent donc de tous côtés ceux qui avaient succombé; puis, ayant creusé des fosses, ils les y déposèrent, et, sur leur tombe, ils érigèrent une pierre portant cette inscription :

Première guerre qui fut très-meurtrière.
Le chef de l'armée était le grand prêtre Artzan,
qui est enterré ici,
avec mille trente-huit hommes.
Nous avons fait cette guerre à cause du dieu Kisané
et à cause du Christ (1).

Ils écrivirent ceci en syriaque et en grec, avec des caractères grecs et arabes (ismaéliens). Ensuite, les princes arméniens se mirent en route et passèrent la nuit aux Neuf-Sources; puis ils expédièrent sans retard à saint Grégoire un courrier pour l'inviter à revenir. Quant à eux, ils restèrent en cet endroit. Une partie des troupes resta sur la hauteur et les autres campèrent dans une prairie marécageuse sur le bord d'une source d'eau douce, dans la forêt (2).

Nous sortimes de la forteresse et nous reprimes le chemin que nous avions suivi pour nous enfuir. Arrivés aux abords du village, nous nous égarâmes, parce que la nuit était venue. Pendant que nous longions la lisière des vignes, tout à coup une lumière, plus éclatante que les rayons du soleil, jaillit des reliques que saint Grégoire avait conservées. Tous les habitants du village, hommes, femmes, vieillards, enfants, se placèrent sur le seuil de leurs maisons pour la contempler. Émerveillés de ce spectacle, ils se repentirent. En un instant, ils apportèrent les reliques au milieu du village et firent des prières accompagnées de démonstrations de joie, jusqu'au point du jour. Le lendemain, ayant repris les reliques, nous vînmes

(1) Jean Mamigonien (*Cont. de l'Hist. de Daron*, p. 15) dit que cette inscription fut détruite en 603 par les Perses.

(2) L'histoire de cette première guerre de religion, dont Agathange ne dit pas un mot, prouve que le christianisme éprouva, dans le canton de Daron particulièrement, une résistance assez vive. Il y avait, dans le Douroupéran, une colonie sacerdotale, issue de prêtres indiens, qui s'était établie dans le canton de Daron, depuis plusieurs siècles, et y avaient introduit le culte des dieux Kisané et Témèdre. (Émin, *Rech. sur le pag. arm.*, p. 29 de la trad. fr.) Zénob ne cache pas que la guerre fut sérieuse et qu'un instant le résultat en fut douteux. On verra plus loin que la foi chrétienne eut encore à lutter contre les résistances opiniâtres, que certains cantons de l'Arménie opposèrent à la doctrine évangélique.

Digitized by Google

à Artzan et y lûmes l'inscription. Saint Grégoire pleura pendant plusieurs heures l'inutile massacre accompli dans ce bourg; puis, prenant la dextre de [saint Jean] Baptiste, il bénit le canton, en faisant successivement de tous les côtés le signe de la croix, et disant : «Que la droite du Seigneur s'étende sur ce pays et le préserve de l'ennemi ; maintenant qu'il a été châtié par le Seigneur à cause de ses péchés, que ses ennemis cessent de le tourmenter et qu'ils soient exterminés avec leurs iniquités. Que les hérétiques n'habitent point dans ce pays; que la droite du saint Précurseur soit son sceau et son gardien, et que cet édifice se perpétue éternellement de générations en générations. »

A peine avions-nous répondu : Amen! qu'un bruit épouvantable se fit entendre. Lorsque nous descendîmes aux Neuf-Sources, les princes arméniens vinrent à notre rencontre, et nous annoncèrent la bonne nouvelle de la défaite de Témèdre. Étant arrivés sur les lieux, nous vîmes le temple renversé, et l'idole, qui avait quinze coudées de hauteur (1), brisée en quatre morceaux. Les prêtres poussaient des cris et versaient des larmes amères; les démons eux-mêmes fatiguaient les oreilles de leurs plaintes : « Malheur à nous, disaient-ils ; des ossements de morts nous chassent de ce pays. » Puis ils allèrent, sous une forme humaine, comme s'ils eussent eu des ailes, se réfugier auprès [du temple des] idoles d'Aschdischad (2). Les autres, semblables à une nuée de guêpes ou à une pluie abondante, se jetèrent sur la foule, et massacrèrent cruellement les prêtres qu'ils laissèrent presque pour morts. Cependant saint Grégoire s'approcha d'eux et les guérit; ensuite, il donna l'ordre d'abattre l'idole de Kisané qui était de cuivre et haute de douze coudées (3). Lorsque les personnes chargées de cette mission entrèrent dans le temple, les ministres du sanctuaire, en les voyant venir, se précipitèrent au-devant d'eux et les attaquèrent, en disant : « Mourons avant que le grand Kisané soit détruit. » Les soldats cernèrent les prêtres et en tuèrent six; après quoi ils renversèrent les portes de la mort. Alors les démons, élevant la voix, crièrent : « Quoique vous nous chassiez d'ici, il n'y aura jamais de repos pour ceux qui voudront y habiter. » Cela est incroyable ; semblable aux portes des villes par où pénètrent des masses de soldats, cet endroit était la porte des démons, dont le nombre était aussi considérable à Kisané, que dans les profondeurs de l'abime.

Lorsque les soldats eurent détruit l'idole, saint Grégoire jeta les fondements d'une église. Comme il n'existait pas de matériaux disposés dans la localité, il prit des pierres brutes; puis, ayant trouvé de la chaux dans les temples des idoles, il commença la construction de l'église sur l'emplacement de celui de Témèdre et dans les mêmes proportions. Il demeura douze jours dans cet endroit, et voulait même y déposer toutes les reliques provenant du saint Précurseur; cependant il n'en reçut pas l'ordre du Seigneur; il les enfouit dans un sarcophage en argile, car c'est par la terre et non par l'or [que le corps a été formé]. Ensuite il les plaça dans une caisse en cuivre, et y joignit une des pierres brillantes de lumière, nommée améthyste, qu'il avait apportées de Césarée. Il ne laissa rien voir à personne ; puis, ayant secrètement choisi un lieu propice, l'évêque Albin (Aghpianos) (1) et moi [Zénob], nous emportâmes des bêches pendant la nuit, nous creusâmes une fosse de la dimension de deux hommes, nous jetâmes dedans des cailloux et nous y déposâmes les reliques du saint Précurseur : le bras droit jusqu'au coude, la main gauche avec le bras, l'os de la cuisse droite, avec d'autres petits os du corps. Quant aux reliques d'Athénogène, nous partageâmes par moitié le chef et le bras droit jusqu'à la ceinture, et nous les enfermâmes dans un sarcophage d'argile. Si vous voulez connaître les détails exacts de tout ceci, interrogez Bisiton, interprète syrien ; il vous les donnera de vive voix. Le Précurseur est à l'angle de la porte arsacide; à une palme de distance, des clous servent d'indication à l'entrée, et ils sont placés à une demi-palme au-dessus du sol à droite de l'église. Ensuite saint Grégoire fit graver sur une plaque de cuivre placée devant l'estrade [ces mots] : « Qu'aucune femme n'ose franchir le seuil de cette église, de peur qu'elle ne marche sur de saintes reliques, et que la colère implacable de Dieu ne tombe sur celles qui entreront et les regarderont (2). » Bisiton a lu lui-même l'inscription.

(1) Quelques ms. varient dans les mesures de hauteur de l'idole ; les uns disent trente coudées, deux coudées et une palme de largeur ; les autres ajoutent que cette idole était en cuivre.

(2) Cf. plus haut, Agathange, p. 173. — Emin, *Rech. sur le pagan. arm.*, p. 50 de la trad. française.

(3) Quelques lignes plus haut, Zénob dit que la statue de Kisané avait quinze coudées.

(1) Cf. plus haut, Agathange, p. 181.

(2) Cf. Jean Mamigonien, qui raconte au chapitre Ier de sa continuation de l'*Histoire de Daron* la mort de la princesse Marie, femme de Vart le patrice, prince des

Digitized by Google

Les reliques d'Athénogène sont près de la même porte, à l'angle gauche. L'endroit où les reliques sont déposées est tellement dissimulé, qu'il est impossible de le découvrir, même avec les clous qui servent de marque, et quand bien même on creuserait [un trou de] quarante coudées. Voici pourquoi, lorsque nous eûmes enfoui les reliques du saint, saint Grégoire, ayant fléchi par trois fois le genou avec nous, se releva; puis étendant les bras vers l'Orient, il dit :

« Dieu des dieux et Seigneur des seigneurs, qui exécutes la volonté de ceux qui te craignent et ne rejettes pas les prières de ceux qui te sollicitent; toi, Seigneur, qui as conservé ces reliques et les a apportées dans ce lieu, étends ta droite sur ces tombeaux, et scelle de ta force infinie les ossements qu'elles contiennent, afin que personne ne puisse les enlever d'ici, ni les trouver jusqu'à la fin du monde, lors de leur renouvellement et de celui de tous les saints. Que si quelqu'un des saints essaye de les en tirer, je te prie de ne point écouter ses prières; mais ceux qui, avec espérance et avec foi, demanderont leur guérison à la porte du saint Précurseur, guéris-les, à moins que ta volonté ne soit de les laisser souffrir, et qu'ayant été affligés corporellement, ils vivent spirituellement jusqu'au jugement dernier. Conserve les prêtres qui te serviront avec zèle et avec foi, dans cette sainte église, car toi seul as la toute-puissance, et à toi appartient la gloire dans l'éternité. »

Lorsque nous eûmes dit : Amen! une voix du ciel se fit entendre, qui disait : « Il sera fait selon tes désirs, personne ne découvrira les [reliques] des saints pour les enlever, et ceux qui me consacreront, dans ce lieu, une vie pure et un cœur sincère, participeront à leurs biens. » Aussitôt la terre trembla, et recouvrit l'endroit où les reliques étaient déposées. Le lendemain, on amena un prêtre païen au prince de Siounie; ils le pressèrent de leur indiquer le lieu où les trésors étaient cachés et de leur découvrir l'endroit où se trouvait la porte du souterrain. Il refusa et mourut sur le gibet, dans des tortures. Il fut impossible dès lors de découvrir ces trésors, quoiqu'ils savaient bien qu'ils devaient être cachés sous les fondements de l'église, qui était auparavant le sanctuaire de Témèdre, car elle avait été construite sur le même emplacement et exactement avec les mêmes proportions de largeur et de longueur, avec cette différence toutefois que [les Indiens] se tournaient du côté de l'Occident. Ils fouillèrent également le temple de Kisané, situé à proximité d'une source abondante, du côté de l'Orient, à environ deux pas d'homme de distance, dans l'espoir de découvrir [les trésors]; mais ils ne réussirent pas davantage.

Après avoir passé neuf jours en cet endroit, le prince de Siounie quitta le village de Govar, et persuada aux hommes armés de la bourgade de venir recevoir le baptême; ils y consentirent et le suivirent. Saint Grégoire les conduisit au fond de la vallée d'Aïdzan (1), située en face de Gadjgonk, à l'est de la forteresse d'Asdghonk (2). Il les baptisa, leur conféra l'onction du Christ et les initia à la croyance de la Sainte-Trinité. Le Seigneur fit paraître une grande lumière sous la forme d'une colonne de feu au-dessus des néophytes; elle se tint durant l'espace de trois heures au-dessus de l'endroit témoin de ce merveilleux baptême, après quoi elle disparut. Le nombre de ceux qui furent baptisés, hommes et enfants, était de cinq mille cinquante. De là, il les mena au temple du Seigneur et fit célébrer une fête en l'honneur du saint Précurseur; c'était le premier jour de Navassart (3). Puis saint Grégoire confia [ces nouveaux adeptes] aux soins des prêtres, qui par son ordre les reconduisirent dans leurs villages, et leur recommanda d'élever une croix de bois sur le lieu où il avait enlevé les reliques, une autre au centre du village, et de baptiser les femmes en cet endroit. Quand tout ceci fut terminé, saint Grégoire rassembla les enfants des prêtres païens avec les ministres des idoles et les exhorta à servir le Seigneur Dieu. Ceux-ci refusèrent et dirent aux princes: « Retenez bien ceci : si nous survivons, nous réclamerons de vous la même chose; et si nous mourons, les dieux nous vengeront. » Le prince de la maison d'Ankegh ayant entendu cette menace, les fit transporter à Phaïdagaran (4) et renfermer dans une prison, au nombre de quatre cent trente-huit hommes, après qu'on leur eut rasé les cheveux.

Ils avaient un aspect étrange; ils étaient noirs et difformes et avaient les cheveux crépus; car ils étaient de race indienne. Voici du reste l'origine des idoles existant dans ces lieux. Témèdre et Kisané étaient deux frères et princes dans

Ardzrouni, qui ayant enfreint cet orare, fut foudroyée par l'ange du Seigneur.

(1) Selon un ms., cet ethnique serait appelé Éman.

(2) Localités du Douroupéran, qui ne sont citées que par Zénob.

(3) Ce jour est le premier de l'année arménienne qui commence le 11 juillet.

(4) Ville et province de la Grande-Arménie. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 317, 326.

Digitized by Google

l'Inde. Ils ourdirent un complot contre Tinaskhé, leur souverain. Celui-ci en fut informé et envoya des troupes à leur poursuite, avec ordre de les tuer ou de les chasser du pays. Ils ne s'échappèrent qu'avec peine et se refugièrent auprès du roi Vagharschag. Celui-ci leur donna le pays de Daron en apanage, et ils y élevèrent une ville qu'ils appelèrent Vischab (Dragon). Étant venus à Aschdischad, ils y érigèrent ces idoles sous le nom qu'elles portaient et sous lequel on les adorait dans l'Inde. Au bout de quinze ans, le roi mit à mort les deux frères pour un motif inconnu, et partagea leurs domaines entre leurs trois fils : Govar, Meghdès et Horian. Govar construisit le village du même nom, ainsi dénommé à cause de lui; Meghdès éleva dans une plaine une bourgade appelée de son nom Meghdi; Horian fonda un bourg dans le canton de Balounik et l'appela aussi de son propre nom (1).

Au bout d'un certain temps, Govar, Meghdès et Horian, s'étant concertés ensemble, se rendirent sur le mont Karké (2), qu'ils trouvèrent fort agréable et bien situé, parce qu'il offrait un vaste terrain pour la chasse, des lieux couverts d'ombrage, des pâturages et des bois en abondance. Ils y élevèrent des villages, érigèrent deux idoles, l'une sous le nom de Kisané, l'autre sous celui de Témèdre, et consacrèrent les membres de leur famille à leur service. Kisané, portant toute sa chevelure, ses prêtres avaient, à son exemple, laissé croître la leur; mais le prince de Siounie avait ordonné de leur couper les cheveux. Lorsque ces populations se convertirent au Christ, leur foi était douteuse; car ne pouvant suivre ouvertement les usages de leurs pères, elles avaient imaginé ce subterfuge, de laisser pousser une mèche de cheveux sur la tête de leurs enfants, afin que l'aspect de ces enfants leur rappelât leur culte détestable. Je vous en conjure, soyez attentifs, de peur que ce culte ne se répande sur votre pays et que vous ne tombiez sous le coup de la malédiction! Mais revenons à notre sujet et reprenons la suite de notre récit.

Après avoir jeté les fondements de l'église et y avoir déposé les reliques, saint Grégoire éleva le signe en bois de la croix du Seigneur, à la porte même, sur l'emplacement de l'idole Kisané, et laissa pour administrer l'église Antoine et Gronitès. Il établit Épiphane (3) supérieur du couvent sous sa propre direction, lui donna quarante-trois moines et lui assigna douze villages pour les besoins du monastère. De ce nombre étaient Govar, Meghdi, Prekh, Mousch, Khorni (Khorène), Gueghk et Pouzou, villages considérables, comme cela est mentionné dans les [documents des] archives des princes Mamigoniens. En effet, Govar comptait trois mille et douze maisons et mille cinq cents cavaliers; Doum (1), neuf cents maisons et quatre cents cavaliers; Khorni (2) mille neuf cent six maisons et sept cents cavaliers avec mille sept fantassins; Prekh (3), mille six cent quatre-vingts maisons, mille trente cavaliers et quatre cents fantassins; Guédeghk (4), mille six cents maisons, huit cents cavaliers et six cents fantassins; Pouzou (5), nom qui signifie « demeure de *beaucoup* d'hommes », trois mille deux cents maisons, mille quarante cavaliers, huit cent quarante fantassins armés d'arcs (6), six cent quatre-vingts armés de lances, et deux cent quatre-vingts armés de frondes. Ils envoyaient paître leurs troupeaux jusque dans le canton de Haschdiank. Tous ces villages furent, dès le principe, affectés au service des idoles. Les princes en confirmèrent la cession en faveur de l'Église, en l'an 32 (7). Ainsi l'a réglé saint Grégoire.

Douze jours après, nous descendîmes au village de Meghdi et nous y couchâmes. Au milieu de la nuit, un messager vint nous annoncer la fâcheuse nouvelle que le roi du Nord s'avançait contre nous. Sur-le-champ, nous nous décidâmes à traverser le fleuve et à nous renfermer dans la forteresse de Thartzenk (8).

Les princes allèrent à la découverte jusqu'aux portes de la ville de Mousch (9); puis, s'étant assurés qu'il n'y avait rien, ils rebroussèrent chemin et vinrent au-devant de nous. Nous ayant fait quitter les rives de l'Aradzani (10), quelques uns prirent les devants et entrèrent dans la ville, quelques autres nous accompagnèrent. Lorsque nous fûmes éloignés d'une distance de deux ou trois courses de cheval environ, nous arrivâmes

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, page 107.

(2) Cf. plus haut, p. 173, note 1.

(3) Cf. plus bas, Jean Mamigonien, *Cont. de l'Hist. de Daron*, ch. I.

(1) Var. *Doump*, *Kherdoum*.

(2) Var. *Kherdni*. C'est la même localité qui est plus connue sous le nom de *Khohrni* ou *Khorène*.

(3) Var. *Barekh*.

(4) Var. *Guedghek*.

(5) Var. *Pazoum* (beaucoup).

(6) Var. 2040 *cavaliers et* 740 *fantassins*.

(7) Var. en l'an 38.

(8) Var. *Hovtank*. — Cette place était située dans la province d'Aghdsnik (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 74).

(9) Dans le canton de Daron; aujourd'hui chef-lieu du pachalik de Mousch. — Cf. St-Martin, *Mém.*, t. I, p. 102.

(10) *L'Arsanias* de Pline, rivière qui se jette dans l'Euphrate et que les Turcs appellent Mourad-Tschai. (St-Martin, *Mém.*, t. I, p. 50, 51 et suiv.)

Digitized by Google

près d'un petit vallon que nous voulûmes traverser tous pour gagner le lieu des temples, où l'on avait songé à déposer les restes des reliques. Mais les mulets des chars ne purent atteindre l'autre extrémité de la vallée et s'arrêtèrent court. Dans ce moment parut un ange qui arrêta Grégoire et lui dit : « Il a plu au Seigneur que les saints reposent ici pour manifester, jusque dans les lieux les plus éloignés la puissance de Dieu, afin qu'en la voyant les hommes croient aux miracles. » Nous n'avons point entendu d'autres raisons de la bouche de saint Grégoire.

Nous nous hâtâmes de construire une église, et, pendant la nuit, nous préparâmes, de la même manière que précédemment, un endroit pour recevoir des reliques, que nous déposâmes dans une caisse de grandeur d'homme, près de la porte de l'église, du côté droit. Saint Grégoire plaça dans cette caisse la seconde pierre brillante, à cause de la lumière qui en jaillissait continuellement. Voici les reliques contenues dans cette caisse : la moitié du corps d'Athénogène, l'os de la cuisse gauche du Précurseur, les deux jambes et une partie de la colonne vertébrale. Le reste, c'est-à-dire, les deux pieds et le pouce de la main gauche étaient restés à Césarée. Après que nous eûmes enfoui ces reliques à la même profondeur qu'aux Neuf-Sources, saint Grégoire fléchit le genou avec nous, et adressa la même prière à Dieu, pour que personne n'osât les enlever. Une voix se fit entendre aussi, qui disait : « Ce que tu as demandé sera accompli, personne ne pourra découvrir ces reliques. » Ensuite nous nous en allâmes en paix. Un clou marque l'endroit pour ceux qui désireraient le connaître.

Les événements qui suivirent seront racontés par d'autres, jusqu'à ce que la série des faits de l'histoire nous ramène de nouveau à Daron. Car, de même que je n'ai point raconté ce qui concerne d'autres localités, de même personne ne peut écrire l'histoire de mon diocèse, parce que c'est l'histoire des rois.

Tel est le récit de la première guerre d'Artzan et des événements accomplis de mon temps.

Deuxième lettre relative à la guerre qui eut lieu dans Artzan.

Vers ce temps-là, on apprit à la porte du roi la nouvelle que l'empereur Constantin avait cru au Christ-Dieu, qu'il avait fait cesser la persécution contre les églises et qu'il signalait son règne par des actes de bravoure éclatants (1). Ayant formé le projet de se rendre à la porte de l'empereur pour conclure avec lui un traité de paix, [Tiridate et saint Grégoire] partirent (1) et arrivèrent dans le canton d'Abahouni, au village de Mandzguerd (2). Le roi du Nord réunit une armée et marcha contre le prince de Géorgie (3), le mit en fuite et le chassa jusque dans la ville de Garin, réduisit le pays en servitude et emmena environ quarante-huit mille personnes [en captivité]. Sur ces entrefaites, un envoyé du prince de Géorgie vint trouver Tiridate pour lui demander son alliance et le conjurer de ne pas laisser dépeupler le pays. Le roi réunit trente mille hommes sous le commandement du prince des Abahouni et les envoya à son secours. Ces troupes restèrent un mois, rendirent la liberté à un certain nombre de prisonniers, s'emparèrent de trois princes et les emmenèrent. [Le prince des Abahouni], ayant laissé [le prince d'Aghdsnik] pour garder le pays, s'en retourna avec ses troupes vers le roi.

Cependant je priai saint Grégoire de venir visiter mon couvent, dont lui-même avait jeté les fondements, en le dédiant au saint Précurseur, et qui était encore dans le même état. Le roi, ayant consenti également à visiter les lieux fondés par saint Grégoire, partit d'Aschdek (Aschdischad), et traversa les montagnes, parce que plusieurs personnes, ayant aperçu des troupes grecques, avaient publié que les princes du roi du Nord s'avançaient avec une armée considérable, [pour se venger de ce que] Tiridate leur avait ruiné beaucoup de villes et de cantons, et réduit en esclavage soixante mille des leurs qui avaient été envoyés à Tevin. Mais, lorsque Tiridate eut appris que c'étaient des troupes grecques, il revint dans le canton de Haschdiank, et alla établir son camp au sommet d'Artzan, à cause de la position commode du terrain.

Lorsque nous fûmes arrivés aux Neuf-Sources avec le roi, nous demandâmes Antoine et Gronitès. Les prêtres répondirent : « Il y a un peu moins d'une année que nous ne les avons pas vus. » Le roi fut extrêmement affligé de cette nouvelle, parce qu'il y avait longtemps qu'il désirait les voir. Alors saint Grégoire envoya l'évêque Albin avec deux diacres à leur recherche,

(1) Cf. plus haut, Agathange, ch. CXXV, p. 185.

(1) Cf. plus haut, Agathange, ch. CXXVI, p. 187.

(2) Cf. plus haut, p. 19, note 5, et Indjidji, *Arm. anc.*, p. 116.

(3) L'histoire de Géorgie de Wakhtang ne parle pas de cette guerre, mais elle nous apprend que le roi qui régnait alors en Géorgie s'appelait Mirian (265-342). — Cf. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 83 et suiv. — Le roi des Géorgiens est appelé Mihran par Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 85, 86.

Digitized by Google

et lui adressa cette recommandation : « Dès le matin, ils sortiront de la forêt pour aller sur un endroit de la colline ; prends garde qu'ils ne t'aperçoivent, car ils pourraient prendre la fuite. » Ils furent pendant quatre jours sans pouvoir les découvrir. A l'aurore du cinquième jour, ils les entendirent chanter des hymnes au moment où ils sortaient de la forêt, à l'ouest de la source d'eau pure. Lorsqu'ils furent arrivés sur la colline que nous appelons « Colline du Soleil » à l'orient, sur l'emplacement du temple de Témèdre, — car ils habitaient des cavernes, situées sur les flancs de la colline, à l'est, et qui leur servaient de cellules, — ils se rapprochèrent de la fontaine et se mirent à chanter : « Fais-moi entendre dès l'aurore, Seigneur, la voix de ta miséricorde. » Albin répondit : « Ton esprit plein de bonté me conduira. » Après qu'ils eurent terminé leur prière en cet endroit, Antoine dit à Albin : « Sois le bienvenu, voyageur pacifique. » Albin répondit : « Nous nous félicitons de vous avoir trouvés, ô sanctuaires du Saint-Esprit et flambeaux lumineux. Nous vous apportons une bonne nouvelle : saint Grégoire et le roi Tiridate sont dans votre couvent, et insistent pour vous voir. » — « Et nous, nous vous annonçons, reprirent Antoine et Gronitès, que Satan a été détruit et que Dieu a rempli aujourd'hui le monde d'une double félicité par la descente du Saint-Esprit. » Ce lieu fut nommé colline des Bonnes-Nouvelles (Avédiatz plour). Albin nous envoya ses deux diacres pour nous annoncer cette nouvelle qui nous remplit de joie. Saint Grégoire chargea ces deux mêmes diacres de la transmettre à Tiridate, au pied du mont Artzan. Le roi, en l'apprenant, éprouva beaucoup de joie. Il vint au monastère, suivi de ses princes les plus considérables. Dans l'endroit où les nouvelles avaient été échangées, il donna l'ordre de rassembler des quartiers de rocs, d'en faire un monticule et de dresser dessus une croix que nous appelons « croix des Bonnes-Nouvelles » (Avédiatz Khatch).

Saint Grégoire partit accompagné de tous les moines, de la croix du Seigneur et des prêtres portant des torches, entouré des parfums délicats de l'encens. La forêt retentissait des chants d'allégresse des prêtres. Lorsque nous approchâmes de la colline, Antoine et Gronitès vinrent à notre rencontre, et, après que nous l'eûmes gravie, nous priâmes. Quand on se fut salué, saint Grégoire dit : « Je suis heureux de vous avoir rencontrés, aurores de paix. » Ils répondirent : « Tu es le bienvenu, soleil de justice qui éclaires le monde, ouvrier irréprochable, tour plus élevée que les cieux ! » Nous nous embrassâmes à plusieurs reprises les uns les autres, puis nous les emmenâmes avec nous, en nous dirigeant vers l'église, non loin de la colline qui en est peu éloignée du côté du nord. Cette colline regarde l'orient, elle est dans une position agréable et forme comme un belvédère d'où l'on embrasse un horizon très-étendu. Quand nous les eûmes conduits en présence du roi, celui-ci les supplia de le bénir. S'étant levé, il les embrassa et ils s'assirent devant l'église. Ils s'entretinrent longtemps ensemble sur la doctrine ; puis Antoine et Gronitès leur enseignèrent les règles de la vie monastique. Quand on fut resté quinze jours en cet endroit, le roi érigea une croix faite de grands blocs de pierres, taillés sur l'emplacement même du temple de Kisané, en face de la fontaine où saint Grégoire avait guéri les malades. Lorsque le signe vénéré eut été dressé, on célébra une fête en signe de réjouissance. Toutes les populations qui s'étaient rassemblées de divers lieux s'élevaient au nombre de cent mille quatre cent cinquante hommes, non compris les troupes du roi et les gens de la suite de saint Grégoire. Le roi ordonna d'en faire le dénombrement, d'en graver le chiffre sur la base de la croix, pour servir de témoignage aux générations futures.

Après ces fêtes, les troupes cantonnées en Géorgie rejoignirent le roi, amenant avec elles les trois princes et quatre cents hommes de haute naissance. En les voyant, le roi fut rempli de joie, rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait livré ses ennemis entre ses mains, et envoya les princes enchaînés dans la forteresse d'Oghgan. Tiridate et Grégoire, de leur côté, continuèrent leur voyage, et, après un petit nombre d'étapes, ils arrivèrent jusqu'à Rome. Ils ne séjournèrent que peu de jours dans cette ville, et s'en revinrent comblés des plus grands honneurs (1). Ils éprouvèrent une grande joie en entrant dans le canton d'Égéghiatz, au village de Thil, qu'ils quittèrent au bout de trois jours et entrèrent dans le canton de Balounik. Ils demeurèrent deux jours dans le grand bourg de Horian, et passèrent de là à Govar. Comme ils étaient fatigués, ils se reposèrent ce jour-là.

Les troupes qui étaient allées en Géorgie, avaient délivré les captifs et avaient renfermé dans la forteresse d'Oghgan les trois princes qu'elles avaient amenés avec elles. Elles avaient laissé pour gouverner le pays le prince d'Aghdsnik,

(1) Cf. plus haut, Agathange, p. 187 et suiv.

Digitized by Google

[nommé Trov (1)] avec quatre mille hommes. Mais celui-ci, corrompu par l'or du roi du Nord qui lui avait donné 60,000 tahégans, se retira sur le territoire des Abahouni. Le prince du Nord essayait en effet, par toutes sortes de ruses, de se saisir de Tiridate, qui ignorait ses perfides trames. Il s'emparait des soldats qui marchaient isolément, les faisait attacher et conduire dans son camp. Grâce à ce stratagème et à ses éclaireurs, il arriva jusque dans le voisinage du roi et le cerna de très-près.

Les troupes que Tiridate avait avec lui se composaient seulement de trente mille hommes; le reste était allé occuper le village de Mousch. Au milieu de la nuit, nous célébrions l'office devant la croix vénérée, érigée par le prince de Siounie, à la recommandation de saint Grégoire. Dans le même temps, Tiridate avait dressé la croix des Neuf-Sources, le prince de la maison d'Ankegh avait élevé celle de Horiank et le prince de Siounie celle de Gouvar. Saint Grégoire avait été les bénir toutes deux et avait jeté les fondements d'une église dans chacun des villages. Dans le même village de Gouvar, au milieu de l'office de la nuit, pendant que nous récitions le cantique d'actions de grâces des « Trois-Enfants », en présence du roi et de tous les princes qui priaient, tout à coup, sans que nous eussions le moindre soupçon de ce qui se passait, une voix terrible comme celle des nuages, dont le bruit ébranle fortement, vint frapper nos oreilles : « Des fantassins cernent le haut du village et des cavaliers occupent le bas. » Puis les trompettes sonnèrent le signal de l'attaque et nous entendîmes un fracas épouvantable, mêlé aux hennissements des chevaux, tout autour de nous.

Nos princes se préparaient à se porter à la rencontre de l'ennemi et à engager le combat, parce que la lune était à la moitié de sa course; mais Tiridate les arrêta : « Il fait nuit, dit-il, et nous ne connaissons pas le nombre des ennemis. Si vous voulez agir prudemment, que six mille hommes se cachent au milieu des vignes, au sommet d'Artzan, et y restent jusqu'au matin; que quatre mille se portent sur le territoire d'Haschdiank; que quatre mille autres, passant au milieu, aillent se poster autour des vignes sur le point culminant et nous y attendent. Surtout, prenez garde que l'ennemi ne soupçonne votre présence, et que, par une fuite simulée, il ne vous cerne et ne vous mette en danger. » Il partagea les troupes [comme il l'avait ordonné] et les envoya prendre les positions qu'il avait indiquées.

Cependant le roi, Grégoire et nous, renfermés ensemble dans une petite forteresse, nous faisions des prières. Sur ces entrefaites, un soldat des troupes de Siounie s'empara d'un jeune guerrier de l'armée du Nord et le conduisit devant le roi. Lorsque Tiridate apprit que c'étaient ses propres soldats et ses princes [révoltés] qui étaient arrivés en cet endroit, [que le chef des rebelles] était Kétréhon, et qu'il était venu avec cinquante mille hommes pour s'emparer de sa personne, il recommanda aux siens de se tenir prêts à combattre en désespérés, comme si ce devait être leur dernier jour. Dès le matin, les soldats se mirent à lui préparer sa route pour monter à Artzan. Cependant le roi du Nord donna l'ordre à ses troupes de se porter en avant; il voulait arrêter Tiridate avec six mille hommes armés de toutes pièces. Ceux-ci, ayant pris les devants, arrêtèrent Tiridate, qui resta pendant de longues heures dans l'impossibilité d'atteindre le sommet [de la colline]. A cette vue, saint Grégoire, fondant en larmes, éleva la voix et dit : « Baptiste et Précurseur du Christ, vois ce qu'ils font; viens à notre secours et fais que ce jour soit signalé parmi les nations. » Puis, prenant les reliques des apôtres qu'il avait apportées de Rome, il fit avec elles le signe de la croix sur les ennemis. Aussitôt Tiridate reprit courage, poussa un cri de guerre, en appelant à son aide le saint Précurseur, s'ouvrit un passage au milieu de l'avant-garde ennemie et atteignit le haut de la colline. Les troupes qui étaient restées cachées pendant la nuit se démasquèrent alors, cernèrent ce corps d'armée, le mirent en complète déroute, et l'acculèrent au sud, à une forêt. L'ayant pris comme dans un filet, les [troupes royales] les frappèrent à coups d'épée et les massacrèrent. Cet endroit fut nommé Thagarth (filet). Cependant l'armée du Nord, jugeant le moment favorable, se porta sur le village et allait nous contraindre à abandonner la forteresse. Alors les quatre mille hommes qui étaient postés au-dessus du village, s'élancèrent à sa rencontre, mirent en fuite cette armée, et la repoussèrent jusqu'en bas. Les vignerons lançaient des pierres à la tête des chevaux, et quelques cavaliers, atteints par ces projectiles, moururent.

D'un autre côté, nos soldats, ayant dispersé l'armée ennemie au milieu des vignes, très-peu d'hommes échappèrent. Six cents avaient trouvé la mort à Thagarth; on en avait massacré deux mille sept cents autres, puis huit cents qui furent

(1) Cette interpolation ne se trouve que dans trois mss. de la Bibliothèque de Saint-Lazare de Venise.

Digitized by Google

tués à coups de fronde, ce qui faisait en tout deux mille quatre cent douze hommes. Le roi, au retour de cette expédition meurtrière, monta au sommet d'Artzan, et fit sonner la trompette pour que toutes ses troupes se rassemblassent au même lieu. Lorsqu'elles furent réunies, on conduisit saint Grégoire dans la forêt et on lui laissa une garde de six cents hommes. Cependant le roi du Nord ramena ses troupes dans le canton de Haschdiank. De là, il expédia à Tiridate une lettre conçue en ces termes : « Sois prêt à combattre demain et que ce jour-là soit éternellement mémorable entre nous deux ; rends-moi mes princes [prisonniers], et paye-moi tribut pendant quinze ans ; sinon je ravagerai ton territoire par le glaive, l'esclavage et la mort, afin que tu saches que tu t'es conduit comme un pourceau en face de tes soldats. J'attends ta réponse. » Le roi, ayant lu cette lettre, ne répondit point; mais il partit à la tête de ses trente mille hommes pour livrer combat, et alla camper en face de l'ennemi à Mouscheghamark (1) de Haschdiank. Le lendemain, ils commencèrent leurs préparatifs et disposèrent l'ordre d'attaque. Tiridate laissa deux portes pour le passage, et en confia la garde au prince des Pakradouni, puis il donna le commandement de l'aile droite de l'armée au prince de Siounie et celui de l'aile gauche au prince de la maison d'Ankegh. Quant aux princes chargés de la garde des frontières, il les réserva pour sa garde personnelle. Les dispositions étant terminées des deux côtés, on se prépara à la lutte.

Au moment où les deux armées allaient se choquer, le roi du Nord, élevant la voix, dit : « Roi d'Arménie, avance toi ! » Arrivés en face l'un de l'autre, ils se mirent à frapper comme des mineurs sur le roc ou des forgerons sur le fer rouge; l'un levait le bras, l'autre l'abaissait, car le roi du Nord était de haute stature et non moins fort que Tiridate. Ils se portèrent des coups redoublés, sans résultats. Cependant le roi du Nord commença à perdre de ses forces et comprit qu'il allait succomber. Étant muni d'un lacet, il le lança brusquement sur Tiridate, lui serra l'épaule avec le cou; puis tournant rapidement, il noua le lacet et mit son adversaire dans l'impossibilité de se servir de sa main.

Celui-ci, éperonnant les flancs de son cheval, le pousse contre Kétréhon avec une telle violence qu'il ne lui laissa pas le temps de faire dix pas devant lui. Quand il l'eut atteint : « Chien enragé, lui cria t-il, tu t'es attaché à ta chaine, » et, levant la main droite sur lui, il lui asséna un coup d'épée sur l'épaule gauche, le fendit jusqu'à la ceinture, sépara en deux le corps du cheval avec la tête, et les fit rouler à terre. Spectacle affreux ! la tête, le bras droit se tenant ensemble et le dos du cheval, fendu par le milieu, gisaient sur le sol. Ce que voyant, le prince de la maison d'Ankegh se porta en avant avec l'aile gauche, en criant : « Prince de Siounie, fais avancer les chèvres, car le bouc Hun est mort ! » Celui-ci se mit en marche, traversa les rangs ennemis et se dirigea du côté de l'aile droite de l'armée du Nord. « Toi qui aboies contre les astres, dit il, approche que nous luttions seul à seul. » Ils s'abordèrent; le général du Nord fondit sur le prince de Siounie et abattit la tête de son cheval. Celui-ci, tirant son épée, trancha les jambes de devant du cheval de son ennemi. Tous deux renversés par terre, combattaient corps à corps. Cependant un des hommes du prince de Siounie culbuta un cavalier et vint présenter le cheval à son maître, en lui disant : « Levez-vous, maître, et montez en selle. » Le prince se hâta de monter sur le cheval; puis, se retournant contre le général [ennemi], il lui trancha la tête, la jeta dans sa valise et s'en alla. Le prince de la maison d'Ankegh, voyant ce qui se passait, et les ennemis battre en retraite, entra en ligne à son tour, et on s'assaillit des deux côtés avec acharnement. Le roi les poursuivit jusqu'au coucher du soleil et massacra sans pitié tous ceux qui lui résistaient. Arrivées dans un lieu étroit, les deux armées demandèrent à passer la nuit sur le bord d'une petite rivière qui traverse le canton de Haschdiank, au nord-est. Les ennemis campèrent de l'autre côté, et les nôtres en deçà. Au point du jour, les restes de l'armée du Nord firent leurs préparatifs et se précipitèrent sur les troupes arméniennes qu'ils massacraient impitoyablement. Ils les poursuivirent avec un tel élan, qu'ils cernèrent le prince de Dzop, avec beaucoup d'autres. Réduit à l'extrémité, celui-ci s'écria : « Où es-tu, prince de Siounie? viens à mon aide ! » Celui-ci, accourant comme un aigle au vol rapide, le dégagea de ceux qui l'entouraient. Lorsqu'il vit qu'il était blessé grièvement à l'aine, il le prit par la main et le reconduisit au camp, où il mourut. Cependant le général du Nord excita pendant la nuit les autres princes à marcher contre le roi. Ceux-ci suivirent cet avis. Ils fondirent à l'improviste sur les tentes du roi, rompirent les ailes de l'armée de Tiridate, et, fondant sur lui, ils allaient s'emparer de sa personne, si un corps de troupes, celui des braves Mehnouni, n'était accouru à temps pour lui

(1) C'est-à-dire : la plaine de Mouschegh.

Digitized by Google

permettre d'atteindre les restes de l'armée du Nord. Tiridate et le général s'abordèrent avec rage, et le général blessa grièvement le roi Tiridate au bras gauche. Furieux et rugissant comme un lion, Tiridate se précipita sur son adversaire, lui fendit la tête en deux, mit en déroute les troupes qu'il avait devant lui et les poursuivit jusque sur le territoire de Harkh; quelques autres les repoussèrent jusqu'à la ville de Garin (1). De retour à Artzan, le roi et les princes descendirent auprès de saint Grégoire, à l'endroit où était le saint Précurseur; ils rendirent ensemble de solennelles actions de grâces à Dieu, lui offrirent en holocauste des taureaux blancs, des boucs et beaucoup d'agneaux, et distribuèrent aux pauvres d'abondantes aumônes. Lorsque toute l'armée et les princes furent réunis, on en fit le dénombrement et l'on trouva que le nombre des morts s'élevait à huit cents hommes des nôtres (2), tandis que ceux du Nord avaient perdu quinze mille neuf cent quarante-deux combattants.

Ceux qui s'étaient enfuis jusque dans le canton de Harkh furent attaqués en six endroits différents par le prince de Harkh, qui leur tua mille six hommes. De là, ayant pénétré en Géorgie, ils furent exterminés en beaucoup d'endroits. Six mille hommes seulement rentrèrent dans leur pays; quand ils avaient envahi Daron, ils étaient au nombre de cinquante-huit mille. Tout ceci se passa au retour de Rome de Tiridate et de Grégoire, par suite de la trahison du prince d'Aghdsnik. Ils restèrent trois jours aux Neuf-Sources, après quoi ils partirent ensemble pour le district d'Abahouni, emmenant avec eux les princes qui étaient renfermés dans la forteresse d'Oghgan; quant aux quatre cents hommes, Tiridate les fit transporter à la cour. Lorsque nous eûmes rejoint les troupes qu'il avait envoyées en avant, il leur donna l'ordre de s'emparer du prince d'Aghdsnik. Lorsque ce dernier eut été amené en sa présence, Tiridate voulait lui trancher les pieds et les mains. Mais saint Grégoire l'en empêcha et lui conseilla, au lieu de ce châtiment, de le dépouiller de sa dignité et de l'expulser du territoire arménien.

Quant aux événements qui suivirent, si on désire les connaître, on les trouvera dans un autre historien. Cette réponse de notre part doit vous suffire. Si vous désirez venir dans ce pays, le sol y est fertile, la température y est douce, les eaux [y coulent] en abondance; le sol est uni comme une plaine, et autour des montagnes se dressent de nombreuses forteresses. Il produit en grande abondance des pâturages et du miel. Semblable à la manne qui tombait du ciel pour les Juifs, une rosée plus douce que le miel se dépose ici sur les arbres; on l'appelle *kazabîn* (1). La terre [d'où vous êtes] est desséchée par un vent brûlant; votre pays est pauvre en blé; les animaux y sont en petit nombre. Notre pays au contraire regorge de toutes sortes de richesses; [et il est] excellent et salubre. Les princes sont amis des religieux, exempts de désordres et bienveillants pour les pauvres; ils prennent soin des orphelins, protégent les églises et sont pleins de sollicitude pour tous. Que le Seigneur conserve en paix, par vos prières, notre troupeau et le vôtre avec sa grâce. Salut en N.-S. J.-C.

(1) Agathange a passé sous silence cette guerre d'invasion, et Moïse de Khorène (II, 85) n'en parle que très-brièvement. Selon cet historien, le roi du Nord ou des Passils (peuplade scythique ou sarmate appelée *Parsegh* ou *Parsils* par Moïse de Khorène, *Geogr.*, dans Saint Martin, *Mém.*, t. II, 354-355), envahit l'Arménie et fut battu et tué dans les mêmes circonstances racontées par Zénob.

(2) Au nombre des morts se trouvait le généralissime arménien Ardavazt Mantagouni (Moïse de Khorène, II, 85).

(1) En persan *guézengubin* ou *guézembo*, « résine, manne ».

Digitized by Google

JEAN MAMIGONIEN,

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE DARON,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS DE L'ARMÉNIEN,

PAR

JEAN-RAPHAEL EMINE.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

L'ouvrage de Jean Mamigonien, qui écrivit au septième siècle, ne devait pas faire partie de ce volume, mais, comme il est la continuation de celui de Zénob de Glag, nous n'avons pas cru devoir séparer ces deux histoires, qui du reste portent le même titre, et dont la seconde forme, pour ainsi dire, le complément indispensable de la première.

Jean Mamigonien, trente-sixième abbé du monastère de saint Jean Précurseur (Sourp Garabed), dans le canton de Daron, vivait à l'époque du patriarche Nersès III, dit le Constructeur, qui monta sur le siége pontifical de l'Arménie en 640. Ce fut par l'ordre de ce patriarche que Jean composa son Histoire, pour faire suite à celle de Zénob de Glag, car elle porte également le titre d' « Histoire de Daron ». Jean raconte dans le mémorial de son livre que, déjà du temps de Zénob, on considérait comme une chose utile et agréable, que chaque abbé du monastère de Sourp Garabed tînt au courant le registre des annales du canton de Daron, où étaient transcrits les actes de bravoure accomplis à la guerre par le prince, les fondations et les règlements faits par lui, et de conserver ces documents dans le trésor de l'église du couvent. Ces chroniques, s'augmentant de jour en jour, étaient désignées sous le titre d'« Histoire des Syriens », parce que, jusqu'à l'époque de l'administration de Thotig ou Thaddée, tous les abbés du monastère de Sourp Garabed étaient Syriens de nation (1). Jean fait observer cependant que, depuis l'époque de Chosroès jusqu'au règne de Tiridate, les registres des annales de Daron ne parlent en aucune façon des événements accomplis dans la satrapie des Mamigoniens, et, en vue de combler cette lacune, il a pris la résolution de se rendre dans les environs d'Édesse, où un religieux du nom de Marmara possédait des annales analogues. Ayant rencontré ce moine, il lui demanda d'examiner son recueil d'annales, et il acquit dès lors la conviction que ce document avait été écrit au monastère des Neuf-Sources, et qu'il était tombé aux mains de son possesseur, à la suite des invasions et des guerres qui avaient désolé le canton de Daron. Jean raconte ensuite qu'il possédait déjà dix des chapitres de ce registre et qu'il traduisit les vingt-huit suivants, de façon à former un corps d'annales qu'il légua après lui à ses successeurs.

L'histoire de Daron se composait donc dans l'origine de trente-huit chapitres; cependant, telles qu'elles nous sont parvenues aujourd'hui, ces annales n'en forment plus que huit seulement, dont cinq appartiennent en propre au Livre de Zénob de Glag et trois à celui de Jean Mamigonien.

L'ouvrage de Jean Mamigonien est loin d'être aussi important pour l'histoire que les écrits des annalistes ses devanciers. Cet historien a accueilli avec trop de facilité certains faits d'une authenticité très-douteuse, et les données chronologiques que son livre nous fournit sont, pour la plupart du temps, très-erronées. L'auteur confond aussi certains personnages, et attribue aux uns des actions accomplies par d'autres individus et à des époques très-différentes. On doit croire que le livre de Jean a subi, sous la plume des copistes, des modifications considérables, car on trouve dans son Histoire la mention de faits qui se sont passés après sa mort. On s'explique du reste les interpolations que l'on remarque dans le livre de Jean, quand on lit dans son mémorial qu'il engage instamment ceux qui viendront après lui à ajouter à son ouvrage les événements accomplis de leur temps. Ces continuateurs anonymes, en se conformant aux intentions de Jean, ont pu conserver sans doute le souvenir de faits qui seraient aujourd'hui oubliés, mais les changements qu'ils ont introduits dans l'œuvre originale de Zénob ont beaucoup nui à la réputation de cet écrivain, dont le style est assez

(1) Thotig, vingtième abbé du monastère de Sourp Garabed, expulsa tous les Syriens de son église, abolit les règlements qu'avaient faits ses prédécesseurs, et proscrivit même leur langue, en forçant les moines placés sous sa juridiction, à n'employer que l'idiome arménien dans les usages ordinaires de la vie et dans la liturgie de l'Église.

Digitized by Google

vulgaire et diffère essentiellement de celui des grands littérateurs arméniens du quatrième et du cinquième siècle (1).

L'Histoire de Jean Mamigonien a été imprimée pour la première fois à Constantinople en 1719; mais il existe une édition bien préférable à la première et qui a été donnée par les Mékhitaristes de Venise, en 1832, à la suite de l'Histoire de Zénob. Cette dernière édition a été faite à l'aide de plusieurs manuscrits qui fournissent des variantes très-importantes pour les noms propres d'hommes et de lieux et pour les dates.

V. L.

(1) Cette notice sur l'ouvrage de Jean Mamigonien a été rédigée d'après celle que le P. Karékin a insérée dans son *Histoire de la littérature arménienne* (en arm.), p. 316 et suiv.

Digitized by Google

JEAN MAMIGONIEN.

HISTOIRE DE DARON.

CHAPITRE Ier.

Sur ceux qui administrèrent successivement le monastère de Saint-Jean Précurseur (Sourp Garabed), appelé aussi couvent de Glag.

Zénob administra le monastère de Glag pendant vingt ans. Épiphane, disciple d'Antoine, lui succéda pendant trente ans. La dixième année de son administration, saint Grégoire [l'Illuminateur] vint visiter le monastère de Glag et il demeura quatre ans chez Antoine et Gronitès, sur la colline d'Avédiatz. Ceux-ci le congédièrent en lui disant : « Allez habiter les déserts, les lieux solitaires, pour qu'on ne vienne pas vous glorifier à cause de votre sainteté. » Saint Grégoire quitta ce lieu et se retira dans la grotte de Mané, où il mourut sept ans après, dans la gloire de Dieu (1).

A Épiphane succéda son disciple Étienne pendant quinze ans (dix-huit ans, *selon* 2 *ms.*). La quatrième année de son administration, saint Antoine mourut, et deux ans après saint Gronitès, qui avait séjourné pendant quarante ans dans le lieu appelé Innagnian. Il fut enterré à quelque distance de l'église, du côté méridional (2). Il avait élevé une église de l'autre côté de Govar, près d'une source abondante et il y avait établi soixante religieux qui avaient des mœurs angéliques. C'est en cet endroit que saint Grégoire cacha les reliques (3).

Ephrem administra pendant vingt-huit ans.

Jean, pendant dix ans (cinquante ans, *selon* 2 *ms.*); il vivait à l'époque de saint Sahag.

Ghimintos administra pendant dix ans;

Marc, pendant dix-huit ans (Margar-Macaire), pendant douze ans, *selon* 2 *ms.*)

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 91. — *Panégyriques de saint Grégoire* et *Vies des Saints arm.*, *sub nom. Grigoris.*

(2) Cf. Vartan, *Géograph.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II. p. 430-431.

(3) Cf. plus haut, Zénob de Glag, p. 345.

Cyrille (Giouregh), pendant vingt-deux ans. Il fut le premier [abbé] qui fut consacré évêque par Jean Mantagouni, catholicos des Arméniens (1).

Grégoire administra pendant six ans;

André, pendant onze ans (huit ans, *selon* 3 *ms.*);

Nersès, pendant sept ans (quatre ans);

Jean, pendant trois ans (deux ans);

Sahag, pendant cinq ans (sept ans);

Joseph, pendant six ans;

Barthélemy, pendant quatre ans (trois ans);

Athanase, pendant dix ans (seize ans); c'est lui qui, du temps de Moïse, catholicos des Arméniens (2), et à sa demande, fixa [le point initial de] l'ère [arménienne] dans la ville de Tevin, car il connaissait les calendriers de tous les peuples (3).

Gomidas administra pendant huit ans (dix ans); il fut envoyé vers les Géorgiens par Abraham, patriarche des Arméniens (4), pour consacrer l'union avec eux.

Étienne (Sdéphanos) administra pendant six ans. Il se rendit auprès de Gomidas, patriarche des Arméniens (5), et comme celui-ci construisait de

(1) Jean Mantagouni, auteur d'homélies célèbres, dont le texte a été imprimé à Venise, au monastère arménien de Saint-Lazare. Cf. Lequien, *Oriens Christ.*, t. I, 1380. — Sukias de Somal, *Quadro*, p. 30. — Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 218 et suiv.

(2) Cf. sur la fixation de l'ère arménienne les savantes recherches du P. Surmélian (*Traité du calend. arm.* — Venise, Saint-Lazare, en arm.) qui ont été mises à profit dans l'ouvrage intitulé : *Recherches sur la chronologie arménienne* (Paris, 1859). — Le point initial de l'ère arménienne est fixé au 11 juillet de l'année 552 de notre ère.

(3) Moïse II, d'Eghivart, dans le canton d'Arakadzodn, occupa le siége patriarcal d'Arménie depuis l'an 551 jusqu'à l'an 581. Moïse, qui était très-avancé en âge, avait pris pour coadjuteur Verthanès.

(4) Abraham I, évêque du pays des Rheschdouni, originaire du canton d'Abahouni, succeda à Moïse II, et occupa le siége partiarcal de l'an 594 à l'an 600.

(5) Gomidas, successeur de Jean III, né à Aghtsits dans le canton d'Arakadzodn, était évêque de la satrapie des Mamigoniens, quand on l'appela sur le siége patriarcal d'Arménie en 617. Il l'occupa jusqu'en 625.

Digitized by Google

nouveau la chapelle des saintes Hripsimiennes (1), il en rapporta une relique qu'il plaça dans le couvent de Glag, où il résidait.

Basile (Parsegh-Barthélemy, *selon* 3 *ms.*) administra pendant huit ans;

Thaddée, pendant trente ans (Thotig, saint et ermite, *selon* 2 *ms.*). Il fut vertueux dès l'enfance. C'était le disciple de Basile qui le chérissait à cause de sa bonne conduite, ainsi que Mouschegh, prince des Mamigoniens, qui lui donna beaucoup de fermes. Il établit dans le couvent de Glag trois cent quatre-vingt-huit religieux qui ne faisaient qu'un seul repas par jour.

De son temps, quatre ermites qui ne mangeaient que des légumes et qui ne se donnaient aucun plaisir des sens, voulant se rendre à Sougav (2), passèrent dans le pays des Grecs. Arrivés en ce lieu, il leur convint d'y vivre en solitude et ils y passèrent deux ans. [Au bout de ce temps,] trois hommes qui habitaient le Sedjestan (Sakastan), ayant entendu parler d'eux, vinrent au monastère de Glag et y demeurèrent avec eux : les uns au lieu dit Innagnian, sur la colline des Avédiatz, les autres dans la grotte qui se trouve au sud-est, du côté de la croix cachée, et quelques-uns sur la colline couronnée d'un bois. Ils passèrent ainsi vingt ans dans cette austérité.

Pendant le gouvernement du prince Mouschegh le Mamigonien et l'administration de Thotig, un événement merveilleux se passa au monastère de Glag, devant la porte de Saint-Garabed. Le prince des Ardzrouni, appelé Vart le patrice, qui avait fait construire plusieurs églises et plusieurs couvents, voulant se rendre à Césarée, conduisit sa femme chez son père, et, ayant confié la contrée à la garde des autres nobles, il s'en alla. C'était une femme pieuse et qui s'appelait Marie. Elle désirait ardemment voir les saints hommes qui se trouvaient au couvent de Glag et au monastère de Garabed. Ayant pris un jour avec elle son fils aîné, encore à la mamelle, elle se présenta avec une grande insistance à la porte de l'église de Saint-Garabed. Elle supplia à plusieurs reprises les religieux de lui laisser visiter l'église, mais ceux-ci s'y refusèrent. Étienne conduisit l'enfant devant l'autel, le fit prosterner devant Dieu et le rapporta à sa mère. Celle-ci le prit, fondit en larmes, et se lamenta en disant : « Malheur à moi, pécheresse, qui ne puis jouir de pareilles faveurs. Femmes, déplorez mon sort; hommes, laissez-moi répandre des pleurs! Que les montagnes m'écrasent sous leur poids et que les collines me prennent en compassion. Que les monstres me plaignent, et la race des oiseaux aura pitié de moi. Les anges auront pitié de moi, et les démons se rassembleront et se précipiteront sur moi. Ayez compassion de moi, saints serviteurs de saint Jean, et conduisez-moi dans l'église. » Puis se tournant vers son fils, elle lui « dit : Pourquoi es-tu sorti de mes bras, ô mon enfant, et n'as-tu pas eu pitié de ta mère? N'est-ce pas moi qui t'ai mis au monde, qui t'ai nourri, et pourquoi m'as-tu laissée seule? »

Après avoir parlé de la sorte, la princesse présenta aux religieux beaucoup d'encens odoriférant qu'elle avait apporté avec elle, puis, l'ayant envoyé à Thotig, elle lui demanda la permission de la laisser pénétrer dans l'église. Il lui répondit : « Nos prédécesseurs n'ont pas permis de laisser entrer les femmes (1), et il nous est impossible d'exaucer votre prière. Si c'est pour un zèle pieux que vous voulez visiter l'église, Dieu sera satisfait du chagrin que vous avez éprouvé. Que notre réponse n'altère en rien vos sentiments pour nous, et allez en paix. » La princesse répliqua : « Non, il n'en sera pas ainsi, et si vous voulez m'opposer la force, je ne vous crains pas, et si vous me dites que saint Jean me méprise, n'est-il pas né lui-même d'une femme? le Seigneur n'est-il pas né aussi d'une femme, et les apôtres et les prophètes n'avaient-ils pas de mères? J'entrerai, Seigneur, car j'ai pour intercéder en ma faveur votre mère, afin que vous ne soyez pas irrité. N'exercez pas sur moi l'effet de votre colère, afin que je ne devienne pas la risée du monde. Puisque vous avez sucé le lait de la femme, rendez-moi digne de visiter ce temple. »

Ayant ainsi parlé, la princesse entra dans l'église, baisa le mur du temple, se prosterna à genoux devant le saint autel et dit : « Seigneur, voyez mon cœur déchiré et soyez miséricordieux envers une malheureuse, car, dans votre bonté, vous ne vous êtes pas souvenu de votre colère. Que votre nom soit éternellement béni! » Lorsque la princesse sortit de l'église, ils furent attristés de ce qui s'était passé et ne pardonnèrent pas à cette princesse l'acte qu'elle avait commis; ils voulaient s'en venger et ne lui préparèrent point de repas. Alors la princesse ordonna aux

(1) Sébéos, *Hist. d'Héraclius*, ch. 25, p. 131 (en arm.).
(2) Montagne de la province d'Ararat. — Cf Indjidji, *Arm anc.*, p. 406.

(1) Cette défense remontait à saint Grégoire l'Illuminateur, ainsi qu'on peut le voir plus haut, dans l'Histoire de Zenob de Glag, p. 318, col. 2.

Digitized by Google

gens de sa suite de préparer un dîner pour les religieux, les invita tous à y prendre part, et leur nombre s'élevait à trois cent quatre-vingt-quinze personnes. Lorsqu'ils eurent fini de manger, la princesse dit : « O saints hommes! zélés pour la propagation du culte divin, réjouissez-vous avec moi dans le Seigneur, car il m'a permis de visiter l'église sans me punir, et il a accompli le vœu de mon cœur. Or, donnez-moi votre bénédiction, et continuez à vivre saintement et en paix. » Aussitôt la princesse partit avec sa suite.

Cependant, le sacristain et l'un des religieux vinrent s'agenouiller devant le saint autel, et dirent : « O Seigneur! vous ne punissez donc pas la femme qui osa commettre un acte semblable, car après cela, toutes les autres femmes violeront ainsi l'entrée de ce monastère. Montrez à présent votre force, pour que les nations sachent qu'il ne faut pas violer ce saint lieu, et pour que ce soit un exemple et une loi pour beaucoup d'hommes. » Pendant que la princesse gravissait la petite colline au sud du couvent, et qui se trouve au sommet de Nartag (3 ms. Satag), et domine le petit fort de Medzamor qui est en bas de Nartag et qu'on appelle Antag (1 ms. Artag), elle aperçut du côté du nord une vision merveilleuse. Ayant confié l'enfant à sa nourrice, elle dit : « Je vois un homme à la longue chevelure, enflammé de colère et descendant des cieux; il entre dans l'église, il sort, il vient à moi. Dans sa main, il tient une épée effilée, humectée et rougie de sang. » A peine avait-elle prononcé ces mots qu'elle fut frappée par l'homme de la vision, et elle tomba morte sur le coup. Voyant cela, ses serviteurs coururent avertir ceux de l'église et leur racontèrent ce qui s'était passé. Le supérieur du couvent, en apprenant cette nouvelle, s'emporta contre le sacristain qui en fut fort attristé, et pleura pendant plusieurs heures. Le supérieur se rendit avec ses serviteurs à l'endroit où la princesse avait succombé, et, lui ayant creusé une tombe, il y déposa son corps, y dressa une croix de pierre, sur laquelle on grava l'inscription que voici :

Cette épée sera près de celui
qui aura l'audace de violer
l'église de Dieu.

Cette croix existe encore avec l'inscription.

Le supérieur prit l'enfant, le confia à sa nourrice jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de puberté, après quoi il l'admit dans le couvent, l'y instruisit et le nomma supérieur du monastère avant de mourir. Son père, le prince des Ardzrouni, apprit la nouvelle de la mort de sa femme au moment où il quittait Césarée. Il en fut très-attristé, mais le supérieur Thotig lui donna des consolations. Il résolut ensuite de bâtir des églises et partit pour Madravank (1), afin de se procurer des matériaux avec lesquels il éleva une magnifique église, qu'en souvenir de sa femme, il nomma l'église de la Mère de Dieu. Il lui fit don d'ornements magnifiques et l'orna avec une rare élégance. Il dota également de grandes richesses le monastère de Saint-Jean Précurseur, de Glag.

C'est encore lui qui rendit au couvent du saint Précurseur les villages de Govar et de Baregh, car un prince impie de la maison des Mamigoniens s'était emparé de ces deux villages qui appartenaient au monastère et les avait donnés à une chanteuse. Le père Cyrille s'irrita de ce procédé et maudit le prince qui s'était emparé de propriétés appartenant au couvent. Mais ce prince fut lancé à terre par son cheval, un mois après cette malédiction, et il mourut. Cependant son fils offrit au couvent de rendre les villages que son père s'était appropriés; mais le supérieur refusa de les accepter et exigea que le prince se présentât. [Le prince des Ardzrouni] compta vingt-deux mille tahégans qu'il donna au prince de Daron, pour racheter Govar et Baregh, qu'il rendit au couvent, en y joignant les documents authentiques. Il fit don encore au couvent de deux villages de ses domaines, Ardamed et le Trône des Princes (3 ms. Koms); puis, ayant laissé son fils près de Thotig, il rentra dans son pays. Au moment de mourir, il se fit transporter au couvent d'Innagnian, et son tombeau se trouve à trois pieds, à l'est de l'église.

En ce temps-là, les Perses assassinèrent leur roi Hormisdas (Ormizt), et son fils Chosroès (Khosrou) Dchamp se réfugia chez les Grecs (3 ms. chez les Romains). Ayant accepté le concile de Chalcédoine (2), Chosroès marcha contre les alliés perses avec l'armée que Maurice lui confia et retourna en maître dans son pays. Lorsque Chosroès se rendit dans ses États, après avoir quitté la Grèce, il prit avec lui Mouschegh, seigneur de Mousch, et Khouth, prince de Daron et de Sassoun, et, ainsi

(1) Cf. sur cette localité de la province de Douroupéran, Indjidji, *Arm. anc.*, p. 96 et suiv.

(2) Cf. Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.*, ch. IX, p. 56-57 de la trad. franç. de Saint-Martin. — C'était une tradition répandue parmi les Arméniens, que Chosroès I avait adopté le christianisme. Jean Mamigonien attribue par erreur cette conversion à Chosroès II Parviz, fils d'Hormisdas, que Maurice, empereur de Constantinople, aida à reconquérir ses États contre l'usurpateur Bahram Tchoubin.

Digitized by Google

que l'avait ordonné Maurice, il le conduisit à Tevin, le nomma gouverneur de l'Arménie et lui confia l'armée des Arméniens, forte de 30,000 hommes. Quant à Chosroès, il se mit à la tête de l'armée grecque composée de 70,000 soldats et marcha contre Pahl Schahasdan (3 ms. Palkhasdan). Pendant qu'on campait, les Grecs crurent manquer à leur dignité en restant avec les Arméniens, et, continuant leur marche, ils vinrent s'établir dans la ville.

Nikhordjès, qui avait assassiné Hormisdas, leva une armée de 80,000 Perses et s'avança à la rencontre de Mouschegh. Le valeureux Mouschegh parvint à peine par ses encouragements à décider les Arméniens à accepter le combat. Le prince des Mamigoniens, gouverneur de l'Arménie, engagea son armée à invoquer le secours de Dieu par l'intervention du saint Précurseur. S'étant tous conformés à cet ordre, les Arméniens s'élancèrent sur les Perses, et Dieu leur livra leurs ennemis. Mouschegh, ayant aperçu de loin le roi et l'ayant reconnu, s'approcha de lui, et ils s'attaquèrent mutuellement. Mouschegh, harassé de fatigue, mais n'attachant pas plus de prix à la mort qu'à la vie, leva sa masse d'armes et en asséna un coup sur le crâne de Nikhordjès. Ce coup lui brisa la tête et sa cervelle s'échappa par ses narines. Mouschegh lui trancha la tête et, l'ayant mise dans une valise, il exhorta les siens à se battre. Ceux-ci, se ranimant, mirent en fuite les ennemis et firent prisonniers quarante-huit princes. On ne pouvait pas compter les morts, tant leur nombre était considérable. On fit, avec les princes, mille prisonniers; les Arméniens rentrèrent après cette grande victoire dans leur pays (1).

En entendant cette nouvelle, le roi Chosroès fut dans l'allégresse, mais les soldats grecs étaient confus de honte. Lorsque le roi fit demander Mouschegh et se disposait à faire des largesses à toute son armée, l'empereur Maurice fit dire à Chosroès qu'on l'avait nommé roi à la place de son père. « Savez-vous, lui dit-il, que Mouschegh voulait vous faire tuer? » Alors Chosroès voulut s'emparer par trahison de Mouschegh et le faire mourir. Il l'envoya mander auprès de lui; mais la sœur de Chosroès, instruite de la trahison de son frère, avertit Mouschegh. Celui-ci prit avec lui quarante princes seulement, armés en guerre, lesquels, ayant ceint leur sabre de bataille, vinrent se présenter en face du roi. Ils s'approchèrent à cheval jusqu'auprès de la tente royale et éclatèrent en reproches amers, en racontant la trahison qu'on avait ourdie. Ils crachèrent au visage du roi, et lui firent des reproches sur sa folle conduite. Après quoi Mouschegh quitta le roi avec les siens, le cœur gonflé de colère. Quand le roi eut appris que Mouschegh était parti fort irrité, il fut saisi de terreur, car c'était encore un jeune homme.

Mouschegh envoya au général des Grecs le message suivant : « Vous avez voulu, dit-il, m'assassiner par trahison, mais, je vous le dis, ne réveillez pas le lion qui dort, ni le renard qui a oublié ses instincts, autrement celui qui a vaincu 80,000 hommes peut bien aussi en exterminer 70,000. » Ensuite, laissant l'armée à Tevin, il se démit de sa charge de gouverneur, prit avec lui les troupes de la maison des Mamigoniens, et retourna dans ses domaines. Peu d'années après, Phocas assassina Maurice et monta sur le trône.

Chosroès marcha contre Phocas pour venger la mort de Maurice (1). En passant près de la ville de Garin (Erzeroum), il envoya un messager à Mouschegh, prince de Daron, et lui dit : « Venez et accompagnez-moi à la porte du roi des Grecs pour demander vengeance de la mort de Maurice, sinon je ruinerai votre pays à mon retour, je vous chargerai de chaînes, et je vous conduirai à la Porte, vous, votre femme et vos enfants. » Mouschegh, ne répondit pas et commença à fortifier le pays. Chosroès se rendit en Grèce, y fit beaucoup de butin et un grand nombre de prisonniers; puis se dirigea du côté de Pasen, à Tevin, à Her et à Pahl. Lorsqu'il fut arrivé à Garin, Chosroès envoya Mihran à Daron, contre le prince Mouschegh, afin de s'emparer de sa personne et de le conduire prisonnier en Perse. Il lui ordonna de ruiner les lieux consacrés au culte et de massacrer les religieux. Les Perses firent irruption dans le pays et se mirent à exécuter les ordres qu'ils avaient reçus.

CHAPITRE II.

Histoire des Perses. Mihran se rend à Daron avec une armée de 30,000 *hommes, qui sont massacrés près de la ville d'Otz par Vahan le Loup. Le seigneur de Mousch, de Kalouhr, de Khouth, de Schadkh et de Sassoun va trouver Mihran.*

La première année du règne de Phocas, qui

(1) Cf. sur ces événements Théophylacte Simocatta, liv. IV, ch. 3-15; V, 1-13. — Théophane, p. 221 et suiv. — Cédrénus, t. I, p. 396-397. — Zonaras, *Annal.*, t. II, liv. XIV, p. 74-75.

(1) Théoph. Simoc., liv. VI, ch. 15. — Théophane, p. 244-272. — Cédrénus, t. I, p. 405-420. — Zonaras, *Annal.*, t II. liv. XIV, p. 82-85.

Digitized by Google

assassina son maître, l'empereur Maurice, par trahison, et monta sur le trône, Chosroès se souvint de la paix signée entre lui et Maurice et passa sur le territoire des Grecs avec 140,000 hommes. Il pilla plusieurs villes et beaucoup de provinces et retourna ensuite dans ses États. Son neveu Mihran fut envoyé par lui à Daron, avec 30,000 hommes. Lorsqu'il fut arrivé dans la contrée de Haschdiank, ils prirent un guide, et, ayant continué leur marche, ils arrivèrent à la croix de pierre (Artzan). Quand ils eurent lu l'inscription de la croix, ils la mirent en pièces (1), et 8,000 hommes pris parmi eux se rendirent à Meghdi et à Asdéghoun. Les 22,000 autres restèrent près de la croix pour voir les fuyards. Lorsque les sept religieux qui vivaient de légumes apprirent leur arrivée, ils vinrent au couvent et en firent sortir tous les moines. Les uns s'en allèrent, mais les autres demeurèrent; toutefois Polycarpe les envoya dans le fort d'Oghgan et ne garda au couvent que le supérieur Thotig, les religieux attachés au service de l'église, et il leur ordonna de se préparer à recevoir la communion divine. Après que les sept religieux eurent célébré la messe, ils enjoignirent à un secrétaire abréviateur, venu de la part des Grecs, d'écrire tout ce qu'ils allaient dire; puis, élevant les bras devant le saint autel, ils parlèrent ainsi (2).

. . . . . .

Au moment où ils disaient *Amen*, une voix se fit entendre du ciel, qui disait : « Qu'il soit fait ainsi que vous le voulez. Je vous récompenserai lors de ma venue, et je pardonnerai les péchés à ceux qui souffriront en mon nom et en celui de mon Précurseur, car je suis miséricordieux envers chacun. Venez donc dans les lieux de lumière que vous vous êtes préparés par vos austérités. »

En entendant ces paroles, les saints se prosternèrent devant le saint autel, et puis ils sortirent de l'église. Polycarpe alla se prosterner devant la sainte croix et se mit en prières, afin de supplier Dieu de donner la paix à toute la terre, de mettre en déroute l'ennemi qui était arrivé, et [il pria ensuite] pour que les pauvres obtinssent la tranquillité dans leurs demeures. Les Perses arrivèrent tout à coup, et, apercevant Polycarpe, ils lui tranchèrent aussitôt la tête, en laissant son corps devant la croix. Puis ils vinrent en toute hâte jusqu'à la porte de l'église, aperçurent les religieux en pleurs et absorbés dans la prière, et, se précipitant sur eux, ils les massacrèrent tous les sept. C'étaient Théon, Polycarpe, Siméon, Jean, Épiphane, Timarios et Énargius (lis. Evagrius — 3 ms. Narésos). Tous les sept furent massacrés par les soldats perses de Mihran, au mois de Kaghots, le 4e jour qui était un jeudi, à la 9e heure. Leurs corps restèrent sur le lieu du supplice jusqu'au matin.

Cependant les Perses ne purent pas découvrir la porte de l'église, car Dieu la déroba à leur vue; mais ils se mirent à donner des coups de marteau, sans pouvoir la découvrir davantage. Effrayés par les démons, ils s'éloignèrent enfin de ces lieux, car il faisait déjà nuit. Trois jours après, les serviteurs et le supérieur Thotig arrivèrent, mais les corps des saints restèrent sur place sans être enterrés, car tout le monde s'en était éloigné. Ayant reconnu qu'ils étaient morts, tous versèrent des larmes et furent plongés dans une grande tristesse. Ensuite, ayant relevé les corps, ils les descendirent dans le jardin au sud de l'église; là ils creusèrent la terre, préparèrent une sépulture et les déposèrent auprès d'Antoine et de Gronitès qui étaient venus jadis de Césarée avec saint Grégoire. On dressa sur leur sépulture la croix divine, et beaucoup de gens obtenaient leur guérison en cet endroit (1).

Quelques hommes envoyés par le prince Mouschegh, pour s'informer du nombre des soldats, furent étonnés lorsqu'ils apprirent que les saints avaient été massacrés; ils allèrent en toute hâte trouver le prince Mouschegh et lui racontèrent les détails de cet événement. A cette nouvelle, Mouschegh demeura trois jours sans prononcer une parole. Ses soldats lui donnèrent alors un livre renfermant les lois chrétiennes et des paroles consolantes, en lui disant : « Véritable rayon de la lumière bienheureuse, vous, notre illustre général, ne vous affligez pas de leur mort, car, par leurs prières, ils sont devenus les remparts solides du monde, nos intercesseurs et nos protecteurs auprès de Dieu. Laissez maintenant la douleur de côté, et mettez en fuite Mihran qui s'est levé contre nous. » Mouschegh, comme sortant d'un songe, ordonna de mander auprès de lui Vahan qu'il avait nommé prince de Daron, lorsqu'il était gouverneur de l'Arménie. Il lui parla en ces termes : « Vahan, ô mon fils, vous connaissez mon grand âge; voilà cent vingt ans (?) que je fais la

(1) Cf. plus haut, Zénob de Glag, p. 347, qui parle de l'érection de ce monument, élevé après la bataille gagnée par les arméniens chrétiens sur les idolâtres de Daron.

(2) Nous avons supprimé une longue prière, où les sept religieux offrent leur vie à Dieu en holocauste, pour s'assurer le ciel.

(1) Vartan mentionne, dans sa Géographie, la sépulture de ces sept martyrs (Saint-Martin, *Mém.*, t. II, p. 428-431).

Digitized by Google

guerre, ma lance à la main, et mon front ruisselait de sang au lieu de sueur. Moi-même, j'ai rangé en personne mon armée et j'ai entrepris la guerre. A présent je suis vieux, mes membres tremblent ; Dieu et vous pouvez marcher à mon aide. Or, mon fils, sachez bien que si vous succombez pour les chrétiens et pour l'Église, vous serez un martyr; si vous entreprenez la guerre pour des honneurs temporels, c'est de la bravoure. Je n'ai pas d'autre héritier que vous, et mes domaines vous appartiendront autant qu'à vos fils après vous. Levez-vous donc, marchez, joignez-les avec prudence, et le saint Précurseur vous sera en aide et vous servira de bouclier, car les prières des saints religieux s'élèveront à votre gauche et à votre droite. »

Vahan se chargea d'exécuter la volonté de Mouschegh ; il commença à former des ambassades, les envoya vers Mihran et lui demanda de faire la paix et de sortir du pays. Mihran lui fit répondre : « Il n'en sera pas ainsi tant que je n'aurai pas fait prisonnier le prince Mouschegh et que je ne l'aurai pas conduit en Perse en présence du roi. » Vahan lui envoya dire : « Si vous me remettez le pays de manière que j'en sois le maître et le prince, je vous livrerai Mouschegh, et même je me révolterai contre lui et je me joindrai à vous, en vous enlevant ainsi tout sujet de crainte, et les choses seront ainsi réglées. » Mihran s'obligea à accepter les propositions de Vahan et le manda auprès de lui. Il vint s'installer dans la ville de Mousch, et Mouschegh se rendit au fort d'Oghgan.

Les soldats qui avaient massacré les religieux se transportèrent au fort d'Asdghon, se tinrent pendant deux jours en face des murailles sans pouvoir réussir à le prendre ; puis ils allèrent trouver Mihran et lui décrivirent en détail la position de la place. Lorsque Vahan se présenta devant Mihran, celui-ci lui demanda de lui céder le fort d'Asdghon. Vahan répondit : « Non pas, seigneur, mais confiez-moi 4,000 hommes et nous irons nous emparer des places fortes où sont les favoris et les trésors de Mouschegh ; car, me croyant peut-être en état de révolte, ils se mettraient sur la défensive et refuseraient de me livrer les forteresses. Maintenant rendons-nous dans la ville d'Otz, et ensuite nous nous porterons ailleurs. » Mihran confia à Vahan 4,000 cavaliers d'élite qu'il conduisit jusqu'à la porte de la ville d'Otz, et il se ménagea des intelligences dans la place, afin de faire prisonniers les soldats qu'il avait avec lui, et de les faire mourir. Le lendemain, ayant parlementé avec la ville pour l'engager à ouvrir ses portes aux soldats, il commença à les y faire entrer, et, comme l'entrée de la place était étroite, peu de gens pouvaient pénétrer ensemble dans l'enceinte de la ville. Les habitants firent entrer dans les maisons les soldats qui pénétraient dans la ville, les dépouillaient de leurs vêtements, leur coupaient la tête, et les jetaient dans des trous bien dissimulés, situés en dehors des remparts. Il avait laissé seulement 50 hommes sur les 4,000 dans le village de Khartz (2 ms. Harts), et il leur avait ordonné, lorsqu'il leur enverrait l'un d'eux, d'aller trouver Mihran et de lui amener de nouvelles troupes. Lorsqu'il eut introduit les soldats dans la ville, Vahan leur envoya donc dire de lui envoyer de nouvelles troupes de Mihran. Ceux-ci vinrent trouver Mihran, et, ayant emmené avec eux 2,000 hommes d'élite, ils rejoignirent Vahan qui prépara un nouveau stratagème, dont ils ne se vantèrent pas et qui devait les perdre.

Dès qu'ils furent arrivés près de la porte appelée Mor (du marais), Vahan avait donné aux habitants les chevaux et les vêtements des soldats perses. Il les manda près de lui et leur communiqua un avis, en disant : « Lorsque les soldats perses vous apercevront, prenez tous le chemin de la ville et, en entrant dans la cité, faites sonner les trompettes comme pour annoncer la victoire ; puis, laissez les portes ouvertes pour que les nouveaux arrivants croient que la place est enlevée. » Ils agirent comme il leur avait été ordonné. Or, lorsque les Perses les virent se précipiter en masse sur la ville, ils furent dans l'allégresse, et, se dirigeant vers la place, ils se hâtèrent d'y pénétrer. Vahan, se présentant sans tarder devant le front des Perses, leur annonça la prise de la ville, et envoya à Mihran vingt hommes de l'armée perse, en lui annonçant cette heureuse nouvelle : « Nous avons pris la ville ; » et lui-même rejoignit les soldats perses. Plusieurs soldats, en entrant dans la place et pendant que les autres les suivaient, commencèrent à se douter du piége et voulaient battre en retraite pour rejoindre Mihran. Alors Vahan se mit à leur poursuite, commença à les massacrer et à les jeter dans le marais. D'un côté, Vahan, d'un autre côté, les habitants noyèrent quarante hommes dans le marais, et, ayant fait les autres prisonniers dans la ville, il fit trancher leurs têtes que l'on rangeait sur les remparts. Lorsqu'on eut compté les têtes tombées ce jour-là, on en trouva au moins 2,000. Il ordonna de leur couper à tous le nez et le prépuce et de les mettre dans des sacs.

Vahan, ayant rassemblé ses soldats au nombre de 700, vint dans la ville de Mousch. Ayant laissé 300 hommes à Méghoua (2 ms. Meghdea) et deux

Digitized by Google

cents soldats de Sanas (2 ms. Sasan) armés de lances à Dzdzmag (2 ms. Dzmag), il prit seulement avec lui 200 hommes et alla rejoindre Mihran. Lorsqu'il fut entré dans son appartement, il lui parla ainsi : « Je viens vers vous, fuyant vos soldats, car ils m'ont refusé l'entrée de la ville et une part du butin, et ils ont même enfermé mes troupes dans la place. J'arrive donc en fugitif auprès de vous. » Mihran voulut alors envoyer 1000 hommes contre eux; mais Vahan lui dit : « Ils se sont même révoltés contre vous, car, après avoir pris le butin et les richesses de la ville, ils veulent passer dans le pays des Grecs. » Mihran, se mettant de plus en plus en colère, ordonna d'envoyer 2,000 hommes contre eux. Vahan conseilla à ces soldats de ne pas franchir le fleuve de Meghdi pendant la nuit, mais de camper sur ses rives et de continuer leur route le lendemain. « Peut-être les ennemis se précipiteront sur vous, et vous ne connaissez pas les localités. » Il leur dit encore : « Que mille d'entre vous passent par Dzdzmag et les mille autres par la plaine. » Puis, leur ayant donné des guides, il prit congé de Mihran, afin de présider à leur départ. Dès qu'ils furent parvenus à l'endroit où il leur avait commandé de se séparer, il leur adjoignit cent hommes et ils se dirigèrent sur Dzdzmag. Vahan, s'étant mis à la tête des cent autres soldats, les suivit à quelque distance.

Quand cette troupe fut parvenue sur les rives du fleuve de Meghdi, Vahan les fit camper pour qu'ils se livrassent au sommeil, et, ayant préparé des embuscades, il ordonna aux serviteurs d'éloigner les chevaux comme pour les faire paître; de cette manière il n'éveillait en rien les soupçons des Perses. Tout à coup, les soldats de Vahan firent résonner les trompettes, en avant et en arrière des Perses, les entourèrent et les précipitèrent dans le fleuve; pas un seul n'échappa. Ensuite, poussant les chevaux devant eux, ils se dirigèrent sur Dzdzmag. Cette affaire une fois commencée et terminée, les Arméniens se rendirent à Dzdzmag, pour y surprendre les autres Perses qui n'étaient pas encore arrivés, et ils les attendirent jusqu'à ce qu'ils fussent venus. Ceux-ci descendirent de cheval, comme le leur avait prescrit Vahan, sans avoir le moindre soupçon. Bientôt après, les soldats de Vahan se placèrent à l'entrée du pont, firent entendre un bruit terrible tout autour d'eux, et ils commencèrent à les exterminer sans pitié. L'un d'eux, qui s'était réfugié dans le marais, monta à cheval et s'enfuit du côté de Mousch. Deux des soldats de Vahan se mirent à sa poursuite, l'atteignirent sur l'autre rive du fleuve, l'assommèrent en le frappant sur la tête, et sa cervelle lui sortit par les narines. L'un d'eux prenant du sable, le présenta au cadavre en disant : « Cuisinier des Perses, prenez ce sel, » et le nom de cet endroit fut appelé *Araghs* (1); on y construisit depuis une ville. Vahan ayant acculé les Perses sur les rives du marais, quelques-uns n'en purent sortir, et les autres tombèrent dans l'eau et s'y noyèrent. On coupa le nez et le prépuce de ceux qu'on massacrait sur la terre, et on lançait leur tête dans le marais et dans la plaine. Vahan ayant rassemblé les 2,000 chevaux, les fit conduire dans le fort d'Éghantz (3 ms. d'Oghen) qu'on appelle aussi Eghnoud (2).

Quand toutes ces choses furent accomplies, Vahan et les siens s'en allèrent retrouver Mihran (2 ms. Nikhor), et il commanda à ses serviteurs de préparer un festin et d'y convier Mihran. Mais, comme celui-ci était malade, il demeura dans son appartement et permit à Vahan seulement d'y entrer. Vahan se plaça près de la porte, et congédiait les princes qui se présentaient, en disant que le gouverneur de l'Arménie ne pouvait se rendre au festin. Mihran et Vahan entrèrent dans une chambre où était préparé un repas et ils y burent du vin. Aussitôt Vahan, prenant le sac où se trouvaient les nez et les prépuces, le vida devant Mihran qui fut saisi d'épouvante et lui demanda : « Qu'est-ce que cela? dites-moi ce que c'est! » Vahan lui raconta les choses telles qu'elles s'étaient passées et ne lui cacha rien de ce qu'il avait fait. Mihran, au comble de la fureur en entendant ce récit, prit une lance qu'un serviteur tenait à la main et voulait en percer Vahan. Mais celui-ci, saisissant son sabre de la main, lui coupa le prépuce, le mit dans la bouche de Mihran en lui disant : « C'est vous qui avez insulté Dieu, qui avez fait mourir les religieux qui sont les colonnes du monde. » Il lui coupa le nez, le lui mit devant les yeux, puis, lui ayant ouvert le ventre, il ordonna à un serviteur de lui arracher le foie et de le lui mettre dans la bouche. Ensuite, lui ayant traversé l'abdomen d'un coup d'épée, il le fit empaler. Au moment où il venait seulement de lui couper le prépuce, il lui dit : « Donnez-moi un ordre et une lettre pour le Perse qui est chez les Abahouni, et je vous ferai grâce de la vie. » Mihran lui donna une lettre et un ordre qu'il jura à plusieurs reprises être véridiques et que lui seul et le gouverneur des Abahouni connaissaient. Quand il eut tout appris, Vahan saisit son épée, en frappa Mihran au cœur, et il mourut aussitôt. Les serviteurs prirent les habits ensanglantés de

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 108
(2) Cf. Indjidji, *op. cit.*, p. 108.

Digitized by Google

Mihran, les cachèrent, et, ayant fait disparaître les traces du sang sur le sol, ils le couchèrent sur le côté, dans son lit, et le couvrirent comme s'il dormait. Vahan manda alors dans la tente le secrétaire perse et lui fit écrire une lettre contenant des salutations et le mot d'ordre, et qui disait : « Dans trois jours, montez sur la colline qui se trouve au-dessus de la vallée de Goth avec 1,000 hommes seulement, pour que nous vous apercevions. » Le secrétaire écrivit selon l'ordre qu'il avait reçu de Vahan, qui apposa sur la lettre le sceau de Mihran; puis, ayant convoqué dix des fidèles serviteurs de ce dernier, il leur confia la lettre pour la remettre à Varschir, qui avait les 1,000 hommes sous son commandement et qui résidait chez les Abahouni. Les serviteurs prirent la lettre et s'en allèrent. Vahan, ayant fait venir le héraut, lui dit : « Allez mander tel prince, » dont il lui donna le nom. Celui-ci exécuta l'ordre de Vahan. Lorsque le prince fut venu et traversait un passage sombre entre six hommes qui se tenaient à droite et à gauche, passage qui conduisait dans l'appartement où il devait entrer, des hommes se précipitèrent sur lui pour lui fermer la bouche, afin que, s'il venait à crier, on n'entendit pas sa voix dans l'appartement voisin; puis ils lui enfoncèrent une épée dans le cœur, et jetèrent son corps dans une autre pièce. Vahan fit mettre ensuite en prison le héraut et le secrétaire sous un prétexte quelconque.

Il manda ensuite les princes pour délibérer soi-disant sur les affaires, mais c'était une ruse, car il massacra ce jour là quatre-vingt-six d'entre eux. Quand tous ces princes furent exterminés, il se rendit dans la localité où les soldats perses tenaient garnison, il les rassembla tous, éloigna ses propres soldats, ainsi que ceux des autres pays, et se mit à les insulter, en disant : « Convenait-il que vous enleviez la couronne de perles du gouverneur? à présent voici l'ordre qui vous enjoint de vous dépouiller tous à l'instant de vos vêtements jusqu'à ce qu'elle soit trouvée. » Puis, leur ayant fait ôter à tous leurs vêtements, il en enferma une partie dans une maison, et fit mettre les autres, au nombre de dix-neuf cents trois individus, dans un autre endroit, en faisant fermer les issues. Ensuite, Vahan se fit apporter la tête de Mihran, la fit suspendre à une fenêtre, et la leur montra en disant : « C'est cette tête qui voulait ruiner de fond en comble le monastère du saint Précurseur et brûler tous les religieux. » Il ordonna de mettre le feu aux deux maisons, en disant à ceux qui y étaient renfermés : « Vous m'êtes nuisibles, puisque vous me faites brûler ces deux habitations, mais, s'il plaît à Dieu et au saint Précurseur, je fais le sacrifice de ce bois sans regret. Je briserai la tête de votre roi et vos têtes; et, puisque vous êtes nus, et que vous avez froid, j'obtiendrai le pardon de mes péchés et ceux de mes ancêtres en vous faisant brûler; surtout n'ayez point de honte. Ces maisons seront vos tombeaux, par la grâce du roi des Perses. »

On alimentait le feu avec de la graisse, de telle sorte que toute la ville fut remplie de l'odeur de la fumée. Ensuite, ayant rassemblé les trésors et le butin des Perses, Vahan les envoya au fort d'Oghgan, et, ayant mandé le prince Mouschegh dans la ville, il se porta avec 3,000 hommes au-devant de Vaschir. Arrivé au sommet de la colline, il plaça dans trois endroits différents des embuscades de soldats, et envoya vers Vaschir le secrétaire et le héraut. Ceux-ci partirent et appelèrent Vaschir, en l'engageant à monter sur la colline, car il était descendu sur les bords de la mer de Dzia (mq. dans 3 ms.). Cependant le héraut et le secrétaire ignoraient tout ce qui s'était passé, car Vahan ne les laissait pas approcher de l'armée, et ils venaient seuls à distance des troupes. En effet, au moment d'incendier les maisons, Vahan les envoya sous un prétexte dans un endroit éloigné, afin qu'ils ne vissent pas ce qui se passait, si bien qu'en reconnaissant les costumes des princes, ils les prirent pour des Mihraniens. Étant arrivés à Mousch, ils transmirent au gouverneur les ordres de Vahan, comme si Mihran les avait lui-même donnés. Vaschir prit alors 100 hommes, gravit la montagne et, arrivé à l'endroit [qu'il supposait] être occupé par les Perses, il entra dans la tente de Vahan, croyant y trouver Mihran en personne. En apercevant Vaschir, Vahan l'interpella en ces termes : « Qu'avez-vous résolu de faire? vous vouliez transformer en Perses les habitants de l'Arménie? » Puis il ordonna aux gardes de la porte de tenir les soldats éloignés, fit frapper cruellement Vaschir, pour l'obliger à lui donner le mot d'ordre qui servait à convoquer les soldats. Vaschir, contraint par la douleur, écrivit au général et aux princes de le rejoindre en toute hâte. Vahan fit écrire la lettre par le secrétaire perse; il le gagna avec de l'argent, de façon à ce que sa lettre mandât pour le lendemain les soldats, « car, disait-il, les Grecs se préparent à marcher contre nous. » Il envoya de même aux soldats éloignés la bague et la lettre de Vaschir; puis, faisant appeler les princes un à un, il leur tranchait la tête. Les autres soldats ignorèrent le massacre, jusqu'à ce qu'un des princes, étant parvenu à s'échapper, regagna son armée.

Digitized by Google

Quand Vahan eut appris que la chose était dévoilée, il fit prévenir les soldats qui étaient en embuscade de se précipiter sur les Perses; ceux-ci, les ayant attaqués par derrière, les forcèrent à se réfugier dans le fort situé de l'autre côté de la vallée de Goth. Les soldats qui se tenaient au loin en embuscade ne bougèrent même pas de leur poste. Cependant les hommes qui occupaient le fort reçurent les Persans à coups de pierres et de cailloux et les massacrèrent sans pitié. Cent de ces soldats se réfugièrent alors chez les Abahouni; mais les hommes placés en embuscade, les ayant aperçus, s'élancèrent sur eux et les firent prisonniers. Le lendemain, les autres soldats perses arrivèrent sur la colline à l'endroit où se tenait Vahan qui les reçut, les fit descendre de cheval et leur dit : « Laissez paître vos chevaux jusqu'au soir; alors nous descendrons à ce moment dans la plaine et nous marcherons contre les Grecs. » Les Perses accueillirent sa proposition, et se conformèrent à cet ordre. A ce moment, les hommes placés en embuscade se précipitèrent tout à coup sur les chevaux, les éloignèrent des soldats, et, les poussant devant eux, leur firent passer le fleuve d'Aradzani et les menèrent à Kharké. A cette vue, les soldats perses se mirent à crier ensemble : « Malheur à nous, nous sommes perdus! » et cet endroit fut appelé *Gori* (1).

Vahan se mit à la tête des soldats perses et les fit descendre dans la plaine. Alors ceux qui étaient en embuscade les assaillirent de tous les côtés, et, les ayant entourés, ils les massacrèrent jusqu'au dernier. Vahan ordonna d'en épargner quarante seulement, pour qu'ils pussent raconter au roi de Perse ce qui s'était passé. Puis il envoya à ce monarque la tête de Mihran, en lui faisant dire : « Lorsque ce gouverneur arriva dans notre pays, les soldats se mutinèrent; il voulut les discipliner sans pouvoir y réussir; et nous ne pûmes aller combattre les Grecs nos ennemis. Étant en amitié avec vous, et les soldats s'étant mutinés, nous avons fait trancher cette tête, et nous sommes parti. Cependant nous avons appris que vous avez quitté le Schahasdan, que vous vous étiez dirigé vers Posdr dans un lieu uni comme une plaine, et nous savons que vous marchez avec succès. Prenez la tête de votre neveu, et elle vous servira à vous guider, vous et les générations futures. » Quand les quarante soldats furent arrivés auprès de Chosroès, ils lui remirent la tête de Mihran, ce qui lui causa un grand trouble et le couvrit d'une honte éternelle. Mais, [le cœur] rempli d'orgueil, il envoya l'année suivante des soldats [contre l'Arménie].

Cette même année, le monastère du saint Précurseur, qui se trouve dans l'endroit appelé *Innagnian*, s'écroula à la suite d'un grand tremblement de terre, en sorte que les habitations qui se trouvaient dans l'enceinte du couvent furent aussi abattues. L'église, qui était construite sur les fondements du monastère, se lézarda. Le prince de Daron, Mouschegh, fit de grands dons en argent et ordonna de la reconstruire de nouveau en pierre. Cependant on ne put la rebâtir comme il convenait de le faire, parce que les soldats perses inquiétaient sans cesse les constructeurs. La même année, Mouschegh reconstruisit le monastère du saint Précurseur et mourut. Il repose à côté du prince des Ardzrouni, au côté oriental du portail de l'église.

A la mort de Mouschegh, Vahan, prince de la maison des Mamigoniens, lui succéda. A cette occasion, on célébra de grandes réjouissances dans les lieux saints où se pratiquait la foi, en présence de beaucoup de prêtres, et de soixante-dix évêques, en face de la porte de Saint Garabed, et dans le couvent de l'évêque de Glag. Mouschegh avait enlevé (aux Perses) dix-huit villages, dont les noms furent effacés des registres royaux, et il les avait donnés à l'église.

La même année mourut le bienheureux Thotig, supérieur du monastère de Glag, et il repose dans l'endroit appelé Haïr plour, qui est à droite de l'église, au nord-est. Après lui, on élut comme supérieur le jeune Étienne (Stéphanos), fils du prince des Ardzrouni dont la mère fut frappée de mort [par l'ange] (1). Ses parents reposent aussi dans le même couvent. Cet Étienne introduisit d'excellentes réformes dans la province de Daron, car on le considérait comme supérieur à l'évêque, puisqu'il était chef du couvent et avait sous sa direction 398 religieux. C'était un homme si vertueux, que tous le considéraient comme saint Jean Précurseur lui-même.

Étienne demanda au saint Précurseur de bâillonner la bouche des bêtes féroces qui brisaient les fenêtres de l'église, et, grâce à la sévérité de ses mœurs, il réprimanda le prince de Harkh qui avait épousé la femme de son frère, lui persuada de la répudier, lui conféra les ordres et lui fit élever

(1) Le mot *Gori* signifie, en arménien, « un canal, un conduit d'eau. » Nous ne saurions dire si cet éthnique renferme une allusion au passage du fleuve d'Aradzani par les chevaux des soldats perses.

(1) Cf. plus haut, ch. I, p. 363.

Digitized by Google

l'église du hameau de Thil, dans la province d'Égéghiatz.

CHAPITRE III.

Arrivée de Vakhdank à Daron avec 30,000 hommes. Il construit la ville de Borb et la forteresse de Kahar. Il se fixe pendant trois ans à Kerkour.

Le roi Chosroès rassembla pour la seconde fois une armée contre les Grecs, en se rappelant la mort de son neveu Mihran, et il mit à sa tête Vakhdank, son oncle, suivi de trente mille cavaliers d'élite. Dès qu'il fut parvenu dans le canton des Abahouni, Vakhdank envoya des percepteurs d'impôts à Hark, à Haschdiank et à Daron. Les gouverneurs de ces cantons lui écrivirent : « Si Vahan paye le tribut, nous le payerons également, autrement vous quitterez le pays sans rien obtenir de nous. » En apprenant cela, Vakhdank prit un ton impérieux et s'indigna. Il laissa un gouverneur dans le canton des Abahouni, et vint aux confins de Daron, avec l'esprit fort agité. Il releva la grande ville ruinée de Tzungueerd (1), changea son nom et lui imposa celui de sa femme Borbès, c'est-à-dire « savoureuse », qu'il avait amenée avec lui. Il fit des plantations de vignes, établit des jardins et transporta le pyrée à la porte de la cathédrale élevée par saint Sahag. Il bâtit sur le mont Taurus une forteresse à laquelle il donna le nom de Karkar (2), car plusieurs personnes se précipitèrent en cet endroit sur des animaux qu'elles avaient pris pour des cavaliers. Il changea le nom de la colline de Koroz, qu'il appela Kerkour, du nom de son fils Krékour, et s'y récréait pendant les jours d'été. Puis il envoya à Vahan beaucoup de présents avec une lettre ainsi conçue :

« Au bras puissant et fort de Vahan le terrible, avec l'aide des dieux, salut. Bien que nous soyons attristé de la mort de notre neveu, nous sommes étonné de la profondeur de votre sagesse. Je suis venu ici pour faire paix et amitié, et [je vous invite] à venir vers moi, à jurer de payer le tribut au roi, à lui être soumis et à garder votre ancienne honnêteté ; enfin à ne plus agir de ruse. Portez-vous bien avec le secours des dieux. »

Vahan lui adressa une réponse conçue en ces termes :

« A votre personne lâche et efféminée, Vakhdank, et à votre armée de pourceaux qui se nourrit d'immondices, salut. Si je me suis réjoui de la mort de Mihran, je pleure sur votre imbécillité. Puisque vous avez appris sa mort et reconnu la force qui m'a été donnée par Dieu, comment avez-vous osé marcher contre l'Église de Dieu? Si vous êtes venu pour conclure [un traité d'] amitié, pourquoi avez-vous amené votre femme avec vous? Désirez-vous avoir des enfants sortis de nos reins? Si vous êtes venu par amitié, pourquoi avez-vous construit une ville et des forteresses? Je sais que vous mentez et que vous cherchez à flatter, comme [le fait] un chien. Préférez donc votre vie à la mort, sortez du pays et allez-vous-en en paix ; autrement la mort que vous subirez sera connue du pays tout entier. »

Vakhdank, animé de colère, envoya six mille hommes à Mousch contre Vahan. Quelques personnes en informèrent ce dernier et lui dirent : « Rahan marche sur vous avec six mille hommes. » Vahan, faisant une marche de nuit, se dirigea à leur rencontre sur Dzdzmag où ils étaient campés, et il les battit aussitôt avec le glaive, sans qu'ils pussent se servir de leurs chevaux, parce que Sempad, traversant le milieu du camp, détacha quatre mille chevaux, les fit passer de l'autre côté d'Aradzani et les amena du côté de Haschdiank. On donna deux cents chevaux provenant de cette première expédition à l'église du couvent de Glag, comme une part du butin, car c'était là que se trouvait leur maison paternelle, et on confirma ce don. Vahan poursuivit les ennemis du côté du marais, en massacra un grand nombre, en blessa beaucoup, et fit noyer deux cents hommes dans les marais.

Le prince de Haschdiank avait sous son commandement trois mille six cents hommes, le prince des Balouni deux mille deux cents, le prince des Ardchk trois mille, le prince d'Eghnoud cinq mille, le prince Vahan huit mille et son fils Sempad six mille, en tout vingt-huit mille hommes. Toute cette armée était sous les ordres de Vahan, mais il l'avait divisée, et il avait laissé des gouverneurs de provinces de tous les côtés. Seulement, ce jour-là, il n'avait auprès de lui que trois mille hommes. Le prince des Haschdiank massacra beaucoup de gens; il s'était précipité, avait tranché la tête à Rahan et mis en fuite l'armée [ennemie]. Il l'assaillit de telle sorte que les vaincus demandaient grâce et promettaient de lui payer tribut. Cependant Vahan leur dit : « Donnez-nous la tête de Rahan, et nous vous laisserons aller. » L'armée ennemie était dans une grande perplexité; elle chercha cette tête sans pouvoir la trouver. Mais, s'étant saisis de son fils Vah, les soldats le donnèrent à Vahan. Cependant le prince de

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 108.

(2) Cette forteresse de l'Euphratèse est appelée aussi Gargar. (Cf. St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 193.)

Digitized by Google

Haschdiank étant intervenu, dit : « Donnez-nous Rahan ou trente mille tahégans. » Ils donnèrent trente mille tahégans et s'en retournèrent [chez eux]. Vahan voyant qu'ils s'en allaient tous sans exception, mû par un sentiment divin de jalousie, se précipita sur eux et les massacra. Ceux-ci se mirent à crier et dirent : « Pourquoi recommencez-vous le combat, hommes à la parole trompeuse ? » Cet endroit fut appelé *Arinchs*(1). Quand on les eut conduits dans la plaine, ils en firent un massacre affreux, et ceux qui purent s'enfuir étaient à peine cinq cents, qui allèrent raconter cet événement à Vakhdank. Celui-ci, furieux, donna l'ordre de décapiter ceux qui étaient revenus, et de la sorte aucun des six mille hommes n'échappa à la mort.

Vakhdank, irrité [de la défaite de] Rahan, envoya Assour avec huit mille hommes contre Vahan. Ils vinrent camper sur les rives du fleuve de Meghdi et envoyèrent à Vahan le message suivant : « O rusé Vahan le Loup, puisque vous savez que vous allez servir le roi des Arik, pourquoi vous conduisez-vous avec autant d'audace et d'imposture ? Venez nous trouver et acceptez d'être tributaire, autrement vous mourrez comme un chien. » Ayant entendu ces paroles, Vahan prit avec lui six mille hommes, et, accompagné de son fils Sempad, il marcha contre les Perses. Lorsqu'ils furent en présence, Assour commença à outrager Vahan en l'appelant loup. Celui-ci répondit : « Cette épithète m'est bien donnée, car je viens, je massacre, je m'en vais et je reviens (2). » Ensuite ils se combattirent. Dès que le combat fut engagé, Sempad, fils de Vahan, attendit Assour et le rencontra. Assour, voyant que c'était un jeune homme, le méprisa, et lui dit : « Bâtard, adorateur de pierres, ôte-toi de là, car je ne combats qu'avec des pierres. » Sempad lui répliqua : « Fils du démon, votre nom d'Assour vous est justement donné (3), car votre gloire n'est rien, et, en combattant avec un jeune homme comme moi, vous reconnaîtrez votre impuissance. » Sempad, ayant tiré son épée, trancha la tête du cheval d'Assour et le fit tomber par terre. Puis se précipitant sur lui, il lui coupa la tête, et, l'élevant en l'air, il dit : « Gloire à vous, Christ et saint [Jean] Précurseur, vous avez vaincu mon ennemi. »

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 109.

(2) Cette phrase forme un jeu de mots en arménien : *kaïl* veut dire « loup » et *khaïl*, « pas ». Le verbe *khaïlel* a la signification de « aller, marcher. »

(3) L'*aïp* ou *a* arménien est négatif comme l'α grec, et *sour* veut dire « glaive » ; or *a-sour* signifierait donc « sans glaive. »

Comme il disait ces mots, dix hommes cernèrent Vahan et, comme des bûcherons qui abattent [les arbres d']une forêt, ils le frappaient sans pitié. Vahan, se sentant défaillir, éleva la voix et dit : « Où es-tu, Sempad, mon fils ? arrive à mon secours, car je suis vieux ; » il avait en effet quatre-vingt-trois ans. Sempad, se précipitant bravement, comme un aigle au vol rapide, disait : « Aidez-nous, saint Précurseur ! » et il trancha immédiatement la tête du fils d'Assour, en la fendant par le milieu, si bien qu'il détacha l'épaule droite. Vahan, se sentant secouru, coupa la tête aux six chevaux. Dieu leur livra l'armée des Perses qu'ils chassèrent devant eux jusqu'au soir. Sur dix-huit mille hommes, trois mille seulement revinrent auprès de Vakhdank, qui resta tranquille jusqu'à l'année suivante. Cette même année, mourut Vahan le brave, vengeur de l'Église. Il [avait voulu] qu'on transportât son corps au couvent de Glag, et il est enterré à la porte du saint Précurseur, devant le seuil.

L'année suivante, Vakhdank rassembla et forma une armée de vingt mille hommes, et il envoya dire à Sempad : « Venez pour que nous combattions, ou bien soumettez-vous au tribut. » Mais Sempad, ayant réuni dix mille hommes, se porta contre Vakhdank à Antag, et, ayant laissé cinq mille soldats sur la colline, qu'on appelle le Champ de Mort, il se porta avec cinq mille autres soldats au-devant de l'ennemi, pour le provoquer. Vakhdank envoya à sa rencontre dix mille combattants, croyant qu'il n'avait que sa seule escorte. L'armée [ennemie] arriva et le cerna pendant la nuit, car Sempad avait voulu cette nuit-là même se porter au-devant des Perses, mais les prêtres l'en avaient dissuadé. Il leur dit : « J'ai confiance en Dieu qui ne nous abandonnera pas, parce que nous avons fidèlement servi le saint Précurseur. » Il se porta au-devant de l'ennemi avec des torches. Tout à coup, on vit un homme ayant une chevelure qui lançait du feu et aveuglait les ennemis. Sempad le brave, apercevant cette lumière, dit aux soldats : « Prenez courage, mes enfants, et ne craignez rien, car le saint Précurseur est venu à notre secours, et il combat pour nous. » Que personne ne doute de la vérité de ce prodige, car les ennemis se mirent à s'attaquer l'un l'autre et à s'entretuer. C'était le Seigneur qui combattait contre eux. Le massacre fut si grand qu'il y eut des torrents de sang répandu. On donna à cet endroit le nom de *Thil*.

Lorsque le massacre de cette multitude fut terminé, il laissa la vie à deux cents hommes, pour qu'ils pussent témoigner aux autres [de la présence] de l'homme qu'ils avaient vu pendant la

Digitized by Google

nuit ; car les ennemis même l'aperçurent. Puis il envoya les chevaux dans le bourg de Mousch, à son fils qu'il avait appelé Vahan, du nom de son aïeul Vahan Gamsaragan, afin qu'avec les fantassins de la localité il pût en faire des cavaliers qu'il lui expédierait en toute hâte. Vahan, ayant formé un corps de deux mille deux cents cavaliers, les envoya vers son père Sempad, qui pendant huit jours fit des marches militaires pour instruire son armée. Ces huit jours s'étant écoulés, Vakhdank arriva dans la plaine, et dès le lendemain on se prépara à la guerre. Sempad détacha pendant la nuit deux mille cavaliers, les plaça en embuscade derrière les Perses, et en fit passer trois mille derrière la colline, de ce côté-ci. Des deux côtés, on préparait secrètement des plans de bataille, et on partagea les huit mille hommes en six cohortes. Le matin venu, l'armée fit ses préparatifs de façon à tenir les embuscades secrètes, et, en attaquant l'ennemi de front, elle l'attira sur elle.

Dès que la lutte fut engagée, Sempad fut tout d'abord repoussé, et, gravissant la colline, il s'écria : « Où êtes-vous, braves ? avancez ! » De tous côtés, les soldats se précipitèrent et cernèrent l'armée des Perses. La lutte s'engagea de nouveau, si bien qu'il n'y avait plus moyen de se reconnaître, si ce n'est au son des trompettes et à la vue des étendards. Lorsque Vakhdank et Sempad se rencontrèrent, celui-là dit : « Arrêtez, bâtard, quoique vous ayez massacré beaucoup de monde, cependant aujourd'hui vous n'échapperez pas aux mains de mes braves, sans que mes glaives ne vous mettent en pièces. » Mais Sempad, s'avançant, lui coupa les jambières qui couvraient ses cuisses, le blessa cruellement et le désarçonna. Vakhdank, baissant sa lance, frappa Sempad à la poitrine, et ayant fait pénétrer la pointe de l'arme, il ne put l'enfoncer davantage. Sempad, élevant alors la voix, dit : « Saint Précurseur ! faites-vous voir et montrez-vous encore aujourd'hui à vos serviteurs, car c'est pour vous et pour ceux qui croient au Christ que nous mourons. » Ensuite, ayant abaissé sa lance contre la poitrine de Vakhdank, il traversa sa cuirasse, lui perça le cœur, et, ayant tiré son épée, il lui trancha la tête. Toutefois il ne put s'en emparer, parce qu'elle fut enlevée par la multitude.

Cependant l'un de ses serviteurs, étant parvenu à s'emparer de la tête de Vakhdank, s'enfuit en l'emportant. Sempad le rejoignit, et, lui assénant des coups de masse d'armes sur la tête, lui brisa son casque. Le crâne ayant été entamé, la masse d'armes pénétra si profondément dans le casque qu'il ne put l'en arracher que très-difficilement. Le serviteur jeta alors la tête de Vakhdank et tomba mort. Mais un autre serviteur ramassa cette tête et s'enfuit en l'emportant. Sempad, se mettant à sa poursuite, dit : « Perses, n'agissez pas ainsi légèrement, car ce fut après que Vakhdank fut dans cette situation que vous, ses serviteurs affligés, vous prenez sa tête et vous vous enfuyez ; mais sachez qu'il vous faudra endurer alors le même sort [que votre maître]. » Le serviteur, jetant aussitôt la tête à la poitrine de Sempad, dit : « Allez, faites-la cuire et mangez-la, et malheur à vous, puisque vous ne l'avez pas tué plustôt. » Sempad prit la tête, et, poursuivant le serviteur : « O Perse, qui haïssez votre maître, pourquoi n'avez-vous pas donné votre tête à la place de celle de votre maître ? mais, puisque vous haïssez votre maître, eh bien ! je prends votre tête. » Il le frappa au cœur avec sa lance qui le transperça d'outre en outre, et, l'ayant renversé de cheval, il lui trancha la tête et s'en revint sur la colline après ce grand triomphe. Les soldats, ayant cerné en cet endroit les Perses, les massacrèrent. Il n'échappa que ceux qui gardaient les chameaux et qui étaient au nombre de 400 individus. Sempad ordonna de ne point les massacrer, car c'étaient des fuyards. Il s'empara de mille quarante chameaux et de huit mille chevaux et mulets.

Quant le combat eut cessé, Sempad ordonna d'enterrer les morts dans les vallons et les ravins, et cette colline fut appelée Colline de la Mort. Sempad marcha ensuite pendant la nuit avec son armée, et se dirigea sur la ville de Borb. Les soldats s'introduisirent dans les maisons, massacrèrent tous les gens qui s'y trouvaient et qui parlaient l'idiome perse. Ils leur coupèrent le nez, les passèrent dans un fil et les portèrent à Sempad. On compta les nez, et on trouva que quatre mille Perses, hommes, femmes et enfants, avaient été massacrés.

On s'empara du fils et de la femme de Vakhdank que l'on conduisit dans la forteresse des Chèvres, qu'on appelait auparavant château des Aigles, pour les y garder. Sempad envoya ensuite Chosroès (Khosrov) auprès du roi des Perses, pour lui dire : « Payez-moi un tribut de douze années ; votre armée a mangé l'herbe et le pain de mon pays ; elle a brûlé les forêts ; payez-moi le prix de l'eau qu'elle a bue, la valeur des maisons que mon père Vahan le Loup a brûlées à cause de vous, le prix du savon, c'est-à-dire 60,000 tahégans que nous avons dépensés pour laver nos vêtements souillés par le carnage, et ceux qui étaient teints de sang, et dont nous étions tous vêtus ; sinon je marche contre vous avec cent hommes, je ferai

Digitized by Google

prisonniers tous vos Perses et je les amènerai à Daron. J'attacherai auprès de vos dieux des chiens qui hurleront à leur place. Hâtez-vous de m'envoyer ce que je réclame, autrement vous verrez ce qu'il vous adviendra. » Le roi, ayant entendu cela, se prit à rire [des menaces] de Sempad et ne répondit pas à sa lettre.

Cependant Sourèn, frère de Vakhdank, ayant pris cent mille tahégans et s'étant mis à la tête de quatre-vingt dix personnes, vint à Daron pour racheter la femme et le fils de Vakhdank. Sempad, venant au-devant de Sourèn, frère de ce dernier, le reçut avec amitié et le conduisit à Mousch. Après y être resté dix jours, Sourèn se mit à la recherche de son neveu pour savoir où il était. Or [les Arméniens] lui montrèrent la forteresse dans laquelle il était gardé. Sourèn dit : « Est-ce que, dans cet endroit, il fait paître des chèvres ou des diables? » Sempad sourit du propos de Sourèn, envoya quelqu'un, et fit amener la femme et l'enfant devant lui. Lorsqu'on les eut amenés, Sourèn dit : « Prince puissant du pays d'Arménie, donnez-nous les prisonniers comme un tribut du roi de Perse. » Le prince dit : « Je ne donnerai pas même sans argent au roi de Perse un chien mort pour qu'il en fasse un repas ; à plus forte raison, je ne lui donnerai pas les prisonniers. Si cependant vous voulez les racheter, je les donnerai volontiers ; autrement allez tous les trois [au château] des Aigles, pour faire paître les chèvres; rendez-vous ainsi utiles dans la forteresse et vous mangerez mon pain. »

Sourèn, qui était un homme prudent, dit : « Prince pieux et puissant, si vous nous faisiez même garder le chien de votre porte, ce serait un honneur pour nous de rester auprès de votre demeure ; donc, à plus forte raison, de faire paître des chèvres. Mais, si vous voulez nous écouter, acceptez de nous cent mille tahégans, six cents chameaux, six chevaux perses, et donnez-nous en échange cette femme et cet enfant. » Le prince dit : « Ce que vous avez apporté nous appartient, je vous trancherai la tête et je m'emparerai de ce que vous avez amené. Si ces prisonniers vous tiennent au cœur, faites-vous chrétiens, signez-vous en faisant le signe de la croix, prenez ces prisonniers et retournez chez les Perses; alors ils seront à vous, ou bien cherchez un autre moyen. » Cependant Sourèn, ayant apporté les cent mille tahégans, les chameaux et les chevaux, dit au prince : « Voici la rançon. » Le prince répondit : « J'accepte cette rançon; mais les [Perses] ont emporté avec eux, de Karké, du bois pour une valeur de 160,000 tahégans; ils ont mangé, de cette plaine que voici, de l'herbe pour 400,000 tahégans, ils ont chassé et mangé les biches, les cerfs et les lièvres du pays, représentant une valeur de 60,000 tahégans ; je ne compte pas le prix de l'eau et du pain ; qu'ils donnent de ce vin généreux de Syrie, de Salan et de Mokhir, que depuis deux ans, ils m'ont pris et consommé ; qu'ils rendent le tribut des dix cantons qu'ils ont occupés et les droits d'entrée de la ville qu'ils ont dépensés, plus quatre cents tahégans. Que les Perses payent tout cela ; de plus faites-vous chrétiens, conduisez-moi en Perse, et ces prisonniers vous seront livrés. »

Sourèn fut fort attristé et garda le silence pendant trois jours. Le prince envoya vers lui un messager pour lui dire : « Ne vous attristez pas, car je ferai tout ce que vous désirez ; mais venez me trouver, passons de l'autre côté [du fleuve] et allons en pèlerinage dans mon couvent construit par mon père. » Ayant pris Sourèn avec lui, il passèrent sur l'autre rive de l'Aradzani, et on amena avec eux la femme et l'enfant [de Vakhdank]. Cependant, comme [le prince] se proposait de tendre un piége au Perse, il laissa de l'autre côté la femme, l'enfant et Vahan le Gamsaragan, et au cas où [Sourèn] serait revenu sur ses pas, on l'aurait tué. Ayant laissé son armée, forte de quatre mille hommes à Meghdi, et le détachement perse dans le jardin du couvent des Ardk, et eux n'étant accompagnés que de quatre cents soldats d'élite et de quatre cents autres soldats [de Sourèn], ils se dirigèrent tous deux du côté du couvent. Lorsqu'ils arrivèrent à la Croix cachée, ils descendirent de cheval et se dirigèrent à pied au couvent, car personne ne pouvait aller à cheval en cet endroit. De même, personne n'osait gravir du côté de l'est du vallon, au pied de la pente jusqu'à l'église, car, si Tiridate et saint Grégoire n'osèrent pas y monter à cheval, quel homme eût été assez téméraire pour le faire?

Lorsqu'ils furent sur le point d'arriver au couvent, les prêtres se portèrent à leur rencontre pour en défendre l'accès, à cause de Sourèn. Sempad s'en irrita et dit : « Puisque vous, Perses! vous êtes si impurs, que vous n'êtes même pas dignes des bois (?), comment mériteriez-vous de vivre? » Varaz, prince des Balouni, se précipitant alors sur eux, leva son épée et trancha la tête de Sourèn. Quant aux deux princes perses, on les pendit à un arbre et on les étrangla. Les autres s'en retournèrent reprendre leurs chevaux. Cependant les soldats du prince des Balouni, au nombre de trois cents, s'étaient embusqués sur la

Digitized by Google

colline, dans la petite forteresse de Medzamor, au bas d'Antag. Les Arméniens se tinrent à cheval jusqu'à ce que les autres fussent venus à Medzamor. Ceux qui étaient en embuscade se portèrent à leur rencontre, cernèrent les quatre cents hommes, les massacrèrent, puis, ayant rejoint les autres soldats, ils s'en allèrent. Ceux qui étaient dans la forteresse du village d'Ardk, firent une sortie pendant la nuit, tombèrent sur les Perses, et, ayant détaché leurs chevaux qui étaient au nombre de deux mille cinq cents, ils les conduisirent dans la Vallée des épées. L'armée perse se mit à la poursuite des ravisseurs, et arriva à l'endroit appelé la Source des voleurs. Ceux qui avaient enlevé les chevaux se retournèrent alors, lancèrent à ceux qui les poursuivaient des pierres avec des frondes et des flèches, et tuèrent cinq cent vingt individus. Ils s'emparèrent également des chevaux de ces derniers, qu'ils emmenèrent avec les autres, ce qui en porta le nombre à trois mille.

Quelques fantassins de l'armée perse se cachèrent dans les vallées, et, s'étant mis à la poursuite des voleurs de chevaux, à travers la forêt, ils en firent un grand massacre. Celui qui était le chef des voleurs de chevaux et qu'on appelait Srem, revint sur ses pas, tira son épée et combattit seul [contre les assaillants], jusqu'à ce que ses compagnons vinssent à son secours. Quand ils arrivèrent, Srem était mort, car on l'avait blessé à la poitrine avec une flèche. On l'enterra dans cette vallée, et on lui donna le nom de Vallée de Srem. Les compagnons de Srem attaquèrent ceux qui les poursuivaient à coups de pierres et de flèches et en tuèrent un grand nombre ; les autres prirent la fuite et se réunirent ensuite dans le même endroit. Après être descendus de leurs montures, ils firent un repas.

Deux cent cinquante hommes sortirent d'Oghgan, sous prétexte d'aller à la chasse. Lorsqu'ils virent que les Perses se reposaient sans défiance, ils se précipitèrent comme des voleurs sur eux, et aucun n'eut le temps de remonter à cheval. On les cerna, et sur le lieu même du festin on massacra cinq cent huit individus. On donna à cet endroit le nom de Réunion (Joghovs), parce qu'on y massacra ceux qui s'y étaient réunis.

Pendant que ces événements se passaient, Sempad et le prince des Balouni se cachèrent dans une vallée, et ils envoyèrent un messager à Meghdi pour dire [aux Arméniens] de se porter en hâte contre les Perses, tandis qu'ils envoyaient de leur côté contre ces derniers cent soldats pour les tenir en haleine. Les soldats, en voyant les Perses, se précipitèrent et arrivèrent un à un. Lorsque l'armée [qu'ils avaient demandée] arriva auprès de Sempad, il dit aux soldats : « Tenez-vous sur la colline, l'emplacement est favorable pour combattre, et ne bougez pas jusqu'à l'arrivée des renforts que nous attendons. » Les soldats gravirent la colline. L'armée perse dirigea alors ses efforts contre Sempad et Varaz qui se mirent à genoux devant Dieu et invoquèrent le secours du saint Précurseur en disant : « Souvenez-vous de nos services, rappelez-vous que vous nous avez secourus de loin, et ne nous abandonnez pas de si près. » Le secours de Dieu leur vint alors en aide. Ils s'avancèrent sur la colline ; Sempad commandait l'aile droite, et Varaz l'aile gauche. [Bientôt] ils furent, ainsi que leurs chevaux, couverts de sang. Le sabre de Sempad était poissé de sang dans sa main et il ne put l'en détacher ; le sang qui s'était coagulé autour [de la poignée] du sabre et dans la paume de sa main le fit briser. Les Perses, s'apercevant que Sempad ne pouvait pas prendre un autre sabre, se disaient les uns aux autres, en s'encourageant : « Hâtez-vous, car [le sang est] coagulé dans la main du brave ; son Dieu l'a enchaîné et son sabre s'est brisé dans sa main. » Beaucoup d'ennemis l'entourèrent, et, de même que le bois sec craque en se fendant, de même les armes craquaient sur la tête de Sempad. Alors il cria à haute voix : « Honte à votre bravoure, puisque vous n'avez pas pu entamer ma tête. » Il dit cela pour qu'on se souvînt de cette parole. S'apercevant que le nombre des ennemis augmentait autour de lui, il éleva la voix et dit : « Où êtes-vous, bras puissant, marteau terrible [qui vous éleviez] contre les ennemis ? Soutien de ma vieillesse, prince des Balouni, avance, car des vautours et des hiboux m'ont environné. » Ce dernier, laissant le commandement de l'aile gauche à son fils Vahan qui bâtit Vahanouvid (vallée de Vahan), se précipita comme un aigle rapide [au secours de Sempad], en criant. Tous les chevaux furent saisis d'épouvante. Étant arrivé auprès de Sempad, et ayant donné un coup de lance sur le dos du Perse, il le traversa ainsi que son cheval, et il ne put ensuite arracher son arme. Puis, il dit par moquerie : « Allez mesurer votre lance et savoir combien elle a de coudées ; que personne ne vous mente et ne vous dise qu'elle a moins de trois brasses, alors il vous mentirait. » Le Perse mourut sur le coup.

Sempad, regagnant la ligne de bataille, garrotta un Perse, seulement avec sa main gauche [qui était libre], et il le fit tuer, afin qu'avec ce sang chaud on pût ramollir sa main et [la poignée de] son sabre. Il prit un autre sabre et monta un nouveau

Digitized by Google

cheval. Aussitôt qu'il fut en selle, il s'aperçut que mille hommes le cernaient de nouveau, lui et cinq cents cavaliers. Voyant les chevaux s'arrêter, il frappa un Perse et le renversa, puis, prenant son cheval, il le présenta au prince Varaz et lui dit : « Descendez et montez, prince des Balouni. » Celui-ci monta sur le nouveau cheval. L'armée, à cette vue, fut saisie d'étonnement. Agissant de la sorte au plus fort de ce terrible combat, ils changèrent de cheval, car plus l'armée ennemie augmentait en nombre, moins [les Arméniens] s'en émouvaient. L'ennemi devint si nombreux que [les Arméniens] ne purent même les entourer tous.

Lorsque quelques-uns des soldats de Sempad commencèrent à douter du succès de l'affaire, selon la volonté de la Providence de Dieu, ils virent venir [en ce moment] l'autre Sempad, prince de Haschdiank, amenant avec lui Vahan le Gamsaragan, le fils de Sempad et six mille combattants. Le prince Varaz, l'ayant aperçu, s'écria : « Vahan, fils d'un brave, où étiez-vous donc, que vous arrivez si tard à notre secours? » Mais Vahan, élevant la voix, disait en pleurant : « Mon vieux père, courbé par la fatigue, vit-il encore; ou est-il allé dans le repos du Seigneur? » Sempad, l'ayant entendu, dit : « Le saint Précurseur est venu à mon secours, autrement je serais mort par la main des infidèles. » Celui-ci remercia Dieu, et, marchant en avant contre l'ennemi, ils s'ouvrirent un passage et passèrent à travers [les ennemis]. Ils se partagèrent [les commandements]; Vahan prit l'une des ailes, et Sempad, prince des Haschdiank, prit l'autre aile. Puis, recommençant le combat, ils se mirent à massacrer les chefs des cohortes ennemies. Ensuite, s'avançant encore, ils firent former en cercle l'aile de Vahan, cernèrent l'armée des Perses, qu'ils massacrèrent jusqu'au soir. Au coucher du soleil, quatre cents Perses qui avaient échappé à la mort s'enfuirent; et, comme ils avaient abandonné leurs chevaux, ils pénétrèrent dans une vallée, se cachèrent et s'y endormirent jusqu'au lendemain. Les soldats [arméniens] se mirent à leur recherche, et, ayant répandu de l'eau sur eux, ils les réveillèrent et les amenèrent à Meghdi. Cet endroit fut appelé Vallée du sommeil (Thempradzor). Sempad ordonna d'entasser les cadavres les uns sur les autres en haut de la colline, et cet endroit fut appelé Colline de Varaz (Varazaplour), en souvenir du massacre de Varaz. Les [Arméniens] descendirent ensuite et vinrent se loger dans le village du couvent qu'on appelle Lieu de vie (Genats vair).

Lorsqu'ils entrèrent dans le village, des danseurs vinrent au-devant d'eux, et composèrent des chants dans lesquels ils louaient beaucoup les actes accomplis [dans cette campagne]. Lorsque les cadavres commencèrent à se corrompre et à se remplir de vers, ils firent le chant que voici : « Les bêtes fauves ont dévoré le corps de Varaz et se sont engraissées. La fouine devint aussi grosse que l'ours, et le renard est devenu plus orgueilleux que le lion. Le loup, qui est glouton, en a crevé, et l'ours, qui ne peut digérer ce qu'il mange, est mort de faim. Les chouettes, qui sont voraces, restent sur place sans pouvoir s'envoler. Les souris, qui transportent beaucoup de provisions dans leurs trous, ont usé leurs pattes (1). » Ils chantaient ainsi, et en effet ce chant convenait aux circonstances, et, à cause de cela, ce village fut appelé Schiraganig. Dès que les hommes qu'on avait amenés à Meghdi furent guéris de leurs blessures, Vahan leur distribua de l'argent, des chevaux, des armes, et les renvoya en Perse. Quant aux [Arméniens], ils s'en retournèrent dans la maison du Seigneur [à Glag], firent à Dieu beaucoup de dons dans l'église du saint Précurseur, et finalement ils revinrent chez eux tout joyeux.

Dans ces jours-là, mourut le bienheureux Étienne (Stéphanos), et il repose auprès des autres pères sur la colline de Haïraplour (du Père). Vahan, ayant amené avec lui les évêques des Mamigoniens, des Balouni et des Haschdiank, se rendit au monastère de Glag. On éleva à la dignité de supérieur du couvent Épiphane, qui était venu de la plaine de Tevin dans le désert, et demeurait sur les terres de l'Église. Il succéda à Étienne et fut le vingt-deuxième [supérieur]; il avait été moine pendant vingt ans. Il se rendit au concile rassemblé par [ordre d'] Héraclius, la 19e année de son règne, et dans lequel on anathématisa tous les hérétiques. L'évêque des Haschdiank s'enfuit dans le pays des Grecs.

CHAPITRE IV.

Arrivée de Tigrane (Dikran) et massacre accompli à Honenguetz.

Chosroès (Khosrov) dirigea de nouveau une autre armée, composée de 20,000 hommes, contre la maison rebelle des Mamigoniens, [et qu'il plaça sous le commandement] du grand général Tigrane (Dikran). Lorsque cette armée fut par-

(1) Ce chant, qui n'était pas connu jusqu'à présent, et n'a pas encore été signalé par les savants, mérite d'être recueilli. Les chants d'une époque aussi ancienne sont fort rares, et celui-ci est assurément un des plus anciens que nous connaissions.

Digitized by Google

venue dans [le canton des] Abahouni, Tigrane manda Sempad auprès de lui. Celui-ci envoya son fils Vahan le Gamsaragan pour connaître ses intentions. Lorsque Vahan fut arrivé et connut les intentions de Tigrane, il adressa une réponse à son père en disant : « Cet homme promet tantôt de faire le bien et tantôt le mal, et il demande les restes mortels du prince Mouschegh, de votre père Vahan, de la femme de Vakhdank et de son fils qu'on tua dans le combat de Varaz. Si vous ne faites pas droit à ma demande, je me rendrai dans l'endroit où ils reposent, j'y ferai creuser et je ruinerai [l'église]; ensuite j'élèverai des pyrées à la place de vos églises et je vous amènerai à la cour du roi. Il s'exprime ainsi, et il veut marcher contre vous à travers [le pays] des Haschdiank. Quant à moi, je le suivrai par derrière; mais vous, rassemblez vos soldats, rendez-vous à l'église du saint Précurseur, et priez les religieux de faire des prières. Salut dans le Seigneur! »

Sempad, ayant pris connaissance de cette lettre, se rendit devant le saint Précurseur ; il étendit les mains en face du saint autel, et dit en versant des larmes : « Éveillez-vous, Seigneur, et augmentez vos forces. Voyez, Seigneur, ne restez pas muet, ne cessez pas, Seigneur, [de nous secourir], car l'ennemi nous méprise! Que votre volonté soit faite! Nous vous supplions de vous souvenir des efforts que nous avons faits pour vous et pour la sainteté [de votre Église], et votre nom sera glorifié. » Ayant prié de la sorte, il fit apporter douze épées qu'il commanda de placer devant l'autel, tandis qu'on célébrait la messe; puis il les prit et dit: « Seigneur, nous espérons que ces épées serviront de levain pour d'autres épées, et, par votre volonté, nous vaincrons [les ennemis]. Seigneur! nous sommes las et fatigués de massacrer même des impies, et ceux qui ont enlevé la rouille et le sang de nos épées se sont aussi lassés. Nous espérons que vous ferez pour nous ce que vous avez déjà fait. »

Ensuite il alla rassembler son armée [qui se composait] de 9,940 hommes, se rendit dans le canton de Haschdiank, dans le village appelé Kirehn (1), où l'eau est abondante. Tigrane arriva de son côté, et prit position à Honenguetz. Il envoya dire à Sempad : « Venez me trouver, ne craignez rien, et recevez de moi des trésors et des honneurs ; je placerai la couronne sur votre tête et je vous ferai marzban de l'Arménie. Seulement donnez-moi les ossements de Mouschegh et de Vahan. » Sempad se saisit des messagers, fit rougir une barre de fer, la mit comme une couronne sur leur tête et leur dit: « Attendez pour savoir ce qu'il me donnera en présent, à moi qui vous ai mis cette couronne. » Il ordonna de s'emparer de tous les hommes qui accompagnaient le messager, et il leur coupa la tête jusqu'à la sixième heure du jour. Cet endroit fut nommé Tombeau des Mages, c'est-à-dire Moggoun (maison des mages) (1).

Sempad, ayant gravi la montagne appelée Srémavaïr, campa en face de Tigrane. Quand le soir fut venu, Vahan le Gamsaragan, fils de Sempad, se leva et vint trancher les têtes du fils de Tigrane et de trois seigneurs, car ils étaient dans la même tente. Il prit leurs têtes, vint chez son père et s'en retourna de nouveau au même endroit. Il arriva secrètement et entra [dans la tente de] Tigrane, par le côté de la tête. Tigrane, le voyant avec un sabre nu à la main, n'osa point appeler du secours, et crut qu'il voulait seulement voler ses effets. Mais Vahan, saisissant subitement un coussin, se hâta de lui fermer la bouche, en se précipitant sur lui. Un serviteur de Vahan, qui l'avait suivi, trancha la tête de Tigrane et s'en alla après avoir pris les effets, les pierres précieuses et les sabres de prix. L'armée arménienne, au comble de la joie, rendit à Dieu de grandes actions de grâces, et se repentit d'avoir détruit les tombeaux des princes. Vahan, [qui était un homme] rempli de prudence, prit deux cents boucliers de cuir, les attacha sur le dos de cent mulets fougueux et fixa de chaque côté de ces boucliers une lame [d'épée]. Puis il se dirigea vers l'armée de Hon qui avait remplacé Tigrane dans son commandement, et avait sous ses ordres huit mille combattants, et qui était campé près de la colline à l'extrémité des rochers qui font face à la montagne de Daron. Cette armée était séparée des autres corps. Vahan, ayant emmené avec lui les cent mulets fougueux, les conduisit près de cette armée. Un homme était chargé de suivre dix mulets. Quand on eut aiguillonné les mulets avec la pointe des épées, on les lança sur l'armée, tandis que les [Arméniens] les suivaient en faisant retentir la trompette guerrière ; ils massacrèrent alors tous ceux qui leur tombaient sous la main. Les ennemis criaient pleins d'effroi, s'animaient et se troublaient, car les mulets épouvantés du bruit des boucliers, du trouble des soldats, du son des trompettes, se lançaient d'eux-mêmes sur l'armée. Les ennemis croyaient avoir

(1) Quelques ms. orthographient ce mot sous la forme *Grehn*.

(1) *Mogdoun*, selon plusieurs ms.

Digitized by Google

devant eux des cavaliers et que le bruit des sabres provenait [des coups portés] par ceux qu'on massacrait. Chaque combattant ne cessait de crier : « Malheur! » car il ne savait pas ce qui allait lui arriver, et en effet c'était le Seigneur qui combattait avec [les Arméniens].

Cependant, comme l'autre armée perse ne pouvait avancer, parce qu'il faisait sombre, nos soldats les harcelaient et les massacraient, et comme [les Perses] ne savaient plus où se trouvait la colline rocheuse, car le Seigneur les frappa d'insanité, ils abandonnèrent leurs bagages, prirent la fuite vers la colline et se précipitèrent du haut en bas en roulant sur des pierres énormes. Personne ne se douta de cet événement, jusqu'au moment où les cris cessèrent [de se faire entendre]. Ce fut alors que les Arméniens eurent la certitude que l'armée des Perses était anéantie. Alors ils retournèrent dans le camp, ramassèrent les bagages, les meubles, les trésors, les chevaux et les chameaux, et ils envoyèrent ce butin dans le canton des Balouni. On compta dix-huit mille chevaux, mulets, chameaux et ânes qui couvraient la surface du canton. Quand le jour fut venu, les Perses se mirent à la recherche de Tigrane et de son fils, mais ils ne les trouvèrent plus ; puis, ayant cherché à rassembler les fuyards, ils les virent tous gisant [au pied des rochers]. Ensuite ils s'assemblèrent, élurent pour chef Mihr-Khosrov, et, enflammés de colère, ils se rangèrent en bataille.

Sempad avait laissé Vahan pour garder les abords du camp pendant la nuit, avec quatre mille hommes, et il avait dressé, avec deux mille hommes, une embuscade dans deux endroits. Quant à lui, rangeant en bataille les autres soldats, il confia l'aile droite à Varaz, prince des Balouni, car il était si fort qu'il ne redoublait pas le coup qu'il portait à un homme. Il donna le commandement de l'aile gauche au prince de Haschdiank, et il conserva auprès de lui, comme garde du corps, Vahan, fils de Varaz.

Le combat s'engagea des deux côtés. Mihr-Khosrov et Sempad se précipitèrent l'un contre l'autre et se frappèrent mutuellement sur la tête. Les soldats perses se précipitèrent sur Sempad comme [un essaim] d'abeilles, et il allait défaillir, car il était d'un âge avancé. Il éleva alors la voix en disant : « Où es-tu, mon fils Vahan? accours! » Celui-ci, s'adressant au saint Précurseur, disait : « Voilà l'heure, ô Baptiste du Christ, Jean Précurseur; où sont les prières de mes saints religieux? » Et, s'introduisant au milieu de la mêlée, il dispersa ceux qui entouraient son père. Sempad, reprenant courage, tira son épée, coupa l'épaule de Mihr-Khosrov, et jeta par terre, avec l'épaule, la tête de leur chef. Ensuite les Arméniens, poursuivant les ennemis l'épée dans les reins, les chassèrent devant eux jusqu'aux embuscades. Ceux qui formaient ces embuscades se démasquèrent et les cernèrent. Beaucoup de combattants périrent ce jour-là, et on jeta sur la colline quatre mille têtes comptées. Ce lieu s'appela dès lors Honenguetz (jetées-là).

Le soir étant venu, l'armée perse prit la fuite, et se rendit au canton de Haschdiank ; elle était composée de 8,000 hommes. Là, on fit le dénombrement des soldats, et cet endroit fut appelé Hantisiank. Les Perses voulaient par ruse se joindre aux Abahouni. Sempad, ayant appris leur départ, se mit à leur poursuite [avec les siens], et le lendemain ils les atteignirent. Comme ils étaient campés à peu de distance les uns des autres, [les Arméniens] voulurent marcher contre les Perses, et ils se préparèrent à les attaquer dès le soir. Ce projet était arrêté, lorsque l'armée [des Perses], forte de 3,000 hommes, arriva du canton des Abahouni. L'armée des Arméniens, ayant vu que l'armée des Abahouni avait fait alliance avec celle des Perses, se découragea et elle fut battue. Trouvant l'occasion de s'enfuir par le canal de Margoutz (1), l'armée descendit le long [du cours] de l'Aradzani et y campa. Les Perses les poursuivirent, en les poussant du côté du fleuve et en les harcelant. Sempad, mettant tout son espoir en Dieu, dit : « Seigneur, je connais votre bonté pour nous depuis les temps anciens ; à présent voyez ici les ennemis et là le fleuve, et regardez comme les ennemis nous harcèlent. » Alors, ayant fait le signe de la croix, ils se précipitèrent sur les Perses. Pendant le combat, [Dieu] fit voir aux [Arméniens] un homme éclatant et lumineux, dont la chevelure lançait des éclairs. Vahan le brave, l'ayant vu et ayant reconnu le Précurseur, se réjouit et se précipita sur les ennemis. Ayant séparé l'armée ennemie qui comptait 3,000 hommes, il les chassa devant lui, les poursuivit et les fit passer du côté d'Asdghonk. Ensuite, les ayant cernés de toutes parts, il les fit descendre devant l'église, car les ennemis voulaient venir en cet endroit pour massacrer les religieux ; mais la puissance de Dieu les en empêcha, et ils ne purent franchir le vallon, même en rampant par terre (?). On appela alors cet endroit Hedsang (2).

(1) Quelques ms. disent « *par le canal des Mardes.* »

(2) L'orthographe de ce nom est différente dans tous les ms. ; ainsi on trouve les variantes *Hédank*, *Aïdzsun* et *Aïdzda*.

Digitized by Google

L'armée [ennemie] pénétra dans la forêt en face du couvent et s'y cacha. Vahan se hâta [de la rejoindre] et massacra avec le glaive [tous les Perses], de telle sorte qu'il ne resta pas même de trace [de cet engagement]. Cet endroit fut appelé Mahou Arith (cause de mort). Sempad éprouva ce jour-là le terribles fatigues; mais Varaz, prince des Balouni, vint à son secours, et, poursuivant l'ennemi devant lui, il le précipita dans le fleuve, jusqu'à ce que les fuyards eussent atteint l'endroit appelé aujourd'hui Goura (1). Les chevaux des fuyards s'étant arrêtés, le prince des Balouni se mit à leur poursuite avec beaucoup de soldats, et massacra les ennemis. Lorsqu'ils furent arrivés [à Goura], Varaz dit aux Perses : « Pourquoi avez-vous été anéantis? fuyez, ou nous vous massacrerons. » Ils répondirent : « Nous sommes perdus et morts. » Cet endroit fut nommé Goura. Dans cet endroit, Varaz se saisit un à un des ennemis, et coupa le prépuce à 1,680 individus. Deux mille autres Perses se précipitèrent dans le fleuve et se noyèrent. Quant à l'autre corps d'armée qui fut massacré par Sempad, il se trouvait de l'autre côté de Hoviank, et il gravissait la montagne pour rejoindre les fuyards. Les gardes de la forteresse, se mettant à leur poursuite par derrière, les attaquèrent à coups de flèches, de pierres lancées avec des frondes et à coups de pierres; ils massacrèrent 2,800 hommes. Ceux qui purent fuir étaient au nombre de 1,040 hommes qui allèrent rejoindre Chosroès (Khosrov). Alors ce prince envoya une nouvelle armée contre Daron.

Cette même année, Sempad mourut. Il se fit porter au tombeau de ses pères dans le couvent de Glag. Il repose à la porte de Saint-Étienne, que construisit cet Étienne dont la mère fut tuée, et qui avait placé en cet endroit, dans une place secrète, le grand doigt gauche du protomartyr saint Étienne. La même année de la mort de Sempad, le père Épiphane retourna vers Dieu, vingt années après [son élévation]. David lui succéda et [administra pendant] 3 ans. Il fut le 23e supérieur en commençant de saint Grégoire. A cette époque, on baptisa le fils de Vahan, Diran, dans le couvent de Glag, dans l'église du saint Précurseur, sous l'administration de David.

(1) Quelques ms. donnent cet ethnique sous la forme de *Gouran*

CHAPITRE V.

Arrivée de Vartouhri. Sa mort à Phantigar (1) *avec* 50,000 *hommes, sur les bords de l'Aradzani.*

Dix-huit ans plus tard, une nouvelle rupture éclata entre les Perses et Vahan. Chosroès envoya une armée contre [le district] de Daron; elle se composait de 50,600 hommes qui arrivèrent à Daron, animés d'un grand ressentiment, et qui voulaient s'arrêter au couvent de Glag pour enlever les ossements de leurs ennemis. [Vartouhri, qui les commandait], vint camper à Mousch. Vahan appela son fils, le brave Diran, et lui dit : « Mon fils, ne vous laissez pas aveugler par les péchés, ni parce que vous êtes devenu grand, ni parce que vous êtes jeune; ne vous laissez pas aller à la beauté des femmes; mais souvenez-vous de vos pères, de la sainteté et de la pureté avec lesquelles ils servirent Dieu. N'oubliez pas de servir le saint Précurseur, car dans les combats c'était lui qui venait à notre secours. Si vous voulez vivre longtemps, ne vous laissez pas aller à l'impureté à laquelle vous avez échappé jusqu'à présent. Si je meurs en combattant, faites-moi transporter dans notre couvent, et servez saintement Dieu et ses religieux, comme je les ai servis moi-même. En effet, je ne me suis point laissé entraîner par la beauté [des femmes], je n'ai fait de tort à personne, je n'ai pas tourmenté les malheureux, car tous ceux qui étaient placés sous ma dépendance, hommes, femmes et enfants, je les ai soignés comme des frères, des familiers et des pères. Mon fils, agissez de même et le Seigneur vous fortifiera. Maintenant marchons au combat. »

On partit à la rencontre de l'ennemi, et on dépêcha [un courrier] vers le supérieur Grégoire, qui était le 25e et occupa son siége pendant 8 années. On amena au combat 385 religieux [dont la tête était coiffée] du capuchon. Lorsque le combat fut engagé sur les bords de l'Aradzani, auprès de la forêt appelée Colline des peupliers (Gaghamakhiatz plour), les religieux étaient vêtus de noir, portaient des cilices et [avaient la tête coiffée] du capuchon. Il y avait une crécelle pour dix personnes, et deux autres personnes portaient la croix ornée d'un étendard fixé à une longue hampe. Ils se rangèrent pour combattre les uns à côté des autres, de l'autre côté du fleuve qui est dans la plaine. Les ennemis, en les voyant, furent saisis

(1) Quelques ms. orthographient ce nom sous les formes *Phatigav*, *Phantig*.

Digitized by Google

d'épouvante. Vartouhri ne prit point part à l'affaire. « J'observerai, dit-il, ce qu'ils feront. » Lorsque le combat se fut engagé entre les Perses et les soldats de Vahan, ceux-ci voulaient fuir. Alors [les religieux,] se mettant à genoux, s'adressèrent ensemble à Dieu, en priant et en pleurant : « O Seigneur, combattez pour nous; ô Précurseur, éveillez-vous à la voix de vos ministres. » Ayant dit ensemble cette prière, ils se levèrent, tournèrent la croix du côté des ennemis, et firent retentir avec force les crécelles. Vahan, ayant porté les yeux sur la troupe des religieux, vit à leur droite un jeune homme à l'aspect redoutable, ayant sur la tête une couronne de pourpre et une croix, et portant des vêtements resplendissants de lumière. Il vit encore deux hommes dans la force de la jeunesse, avec des ailes, et qui se tenaient au-devant de lui. Les ennemis, les ayant aussi aperçus, furent si effrayés qu'ils se jetèrent en masse dans le fleuve, et ceux qui étaient de l'autre côté se dirigèrent vers Meghdi. Vahan, appelant son fils Diran et les autres soldats, dit : « Voici le Seigneur des créatures; le Christ se fait voir au milieu de ses serviteurs. C'est lui qui est leur roi et le nôtre. Il s'est rendu à l'appel de ses ministres, et il est descendu afin de les délivrer ainsi que nous. Poursuivons donc les ennemis. » Quand les impies furent arrivés à Meghdi, ils y trouvèrent douze religieux âgés et les massacrèrent. Ils sont enterrés à la porte de l'église, car ils avaient sollicité cette faveur.

Vahan entra dans le fleuve, attacha sur le dos de son cheval ses armes, et passa ainsi sur l'autre rive, dans le village appelé Côté des Perses (Barsitz témn). Là, tous les soldats de Vahan se réunirent et les religieux prièrent en cet endroit, jusqu'à l'arrivée de leur supérieur qui tenait Vartouhri, chef des infidèles, par la tête. Vahan, faisant avancer l'armée et étant arrivé à la plaine qui est sur le Madravank, fit former le cercle et rangea ses soldats en bataille. Vartouhri et Diran, fils de Vahan, s'étant approchés l'un de l'autre, Vartouhri dit : « Magiciens, vous vous glorifiez de vos magiciens, et vous voulez vaincre par des moyens magiques les braves Perses. » Diran répliqua : « Si nous sommes des magiciens, attendez quelques instants, et je vous montrerai la queue de votre cheval. » Se précipitant tout à coup, Diran coupa le pied droit avec la jambière de Vartouhri qui se pencha de l'autre côté et tomba. Diran dit alors : « Vartouhri, soyez sans inquiétude, votre tête penchait et vous a fait tomber, à présent j'ai équilibré votre poids. » Puis il leva [le bras], lui coupa la tête qu'il remit à un serviteur en disant : « Gardez-la, nous descendrons à Madravank et nous danserons devant le saint Précurseur, car c'était [Vartouhri] qui méprisait ses serviteurs. » Puis, ayant cerné l'armée des Perses, ils la massacrèrent, car le prince des Balouni sépara deux princes [du reste de leur armée], et les poursuivit jusqu'à Haschdiank. Lorsqu'il arriva à un endroit dont le terrain était plat, le prince, qui fuyait, se trompa de chemin, car l'armée était loin et il ne put se retourner pour la rejoindre, aussi fut-il obligé de rester [à la même place]. L'un de ses serviteurs lui dit : « Prince, pourquoi vous troublez-vous? » Il répondit : « Je vois le prince Baghag, et je ne puis m'en aller. » Ils ne purent savoir ce que signifiait cette parole, car il mourut aussitôt. [Diran] coupa sa tête, et, ayant pris les deux fils du prince, il les ramena et les mit sous bonne garde. Quant à lui, il continua à poursuivre les fuyards. Varaz ayant atteint l'autre prince, lui dit : « Perse, tombez volontairement, sinon vous tomberez malgré vous. » Celui-ci continua à fuir. Varaz le poursuivit, lui enfonça sa lance dans le dos et traversa même l'échine du cheval. Il dit alors : « Vous tombez à présent. » Cet endroit fut appelé Nerkinangnis.

S'étant encore avancé, Varaz atteignit l'autre prince et dit : « Tombez volontairement, sinon vous tomberez malgré vous. » Mais le fuyard se retourna, trancha la tête du cheval de Varaz et le fit tomber par terre. Varaz se laissa choir, trancha les jarrets du cheval du Perse, en disant : « Tombez aussi, » et cet endroit fut appelé Vairanganis. Ceux qui étaient restés à Boughg prirent avec eux les deux fils du prince et la tête de celui qui fut frappé d'insanité, et ils les amenèrent à Varaz. Cet endroit fut appelé Boughg. Varaz alla rejoindre son fils Sempad, et ils vinrent trouver Vahan qui avait massacré beaucoup d'ennemis et était harassé de fatigue. Ils gagnèrent le milieu de la plaine et s'en allèrent. Cet endroit fut nommé Phantig (1). Les religieux quittèrent la colline des Peupliers et montèrent sur une autre colline qui est en face de la plaine de Maïravank. Une troupe de fuyards perses vinrent se réfugier auprès d'eux, en les suppliant de leur laisser la vie. Lorsque les troupes du prince de Haschdiank arrivèrent en cet endroit, elles dirent : « Où sont les Perses qui venaient derrière les fuyards? » Mais les religieux ne voulurent pas les leur livrer. Le prince de Haschdiank étant arrivé, dit : « Où sont les Perses? » On lui répondit : « Ils sont ici avec les Arméniens. » Cet

(1) Var. : *Photalig.*

Digitized by Google

endroit fut appelé Haïguerd (1). La guerre cessa alors. On conduisit à Meghdi les fuyards, qui étaient au nombre de 480. Après leur avoir donné de l'argent et des chevaux, on les renvoya en Perse, pour qu'ils pussent raconter les merveilles accomplies par ces religieux, en faveur [des Arméniens]. La guerre de Daron se termina ainsi, grâce à la vaillance de cinq princes vertueux, Mouschegh, Vahan, Sempad, Vahan le Gamsaragan et Diran. Que leur mémoire soit bénie!

HISTOIRE DE LA CROIX DE DZIDZARN;

par qui elle fut apportée; comment elle se trouve à Dzidzarn; à quelle époque elle fut fabriquée.

Sous le règne d'Héraclius, Chosroès, roi des Perses, devint puissant et s'empara de Jérusalem. Il ruina la ville, brûla les Livres [saints], emporta avec lui la sainte Croix, la transporta en Perse, et la conserva avec ses ornements, jusqu'à la 17e année de son règne. Héraclius devint puissant également dans son royaume, marcha sur la Perse, tua Chosroès et ramena la sainte Croix avec les captifs. Il passa sans s'arrêter devant beaucoup de localités, distribua beaucoup de morceaux [de la Croix] dans le pays d'Arménie et aux grands seigneurs. Lorsqu'il se rendit à Éreznavan, le serviteur en coupa un grand morceau et voulut s'enfuir. Mais quelqu'un, l'ayant su, en informa le roi qui lui reprit ce morceau et lui trancha la tête. Étant ensuite allé à Césarée avec son armée, Héraclius remit ce fragment au patriarche de Césarée qui s'appelait Jean, et lui-même gagna sa ville capitale de Constantinople. La même année, Vahan le Gamsaragan se rendit à Césarée; il donna 36,000 tahégans au patriarche Jean, et, ayant pris le fragment de la Croix, il l'apporta au couvent de Glag [à l'église] du saint Précurseur, et le mit dans le tabernacle qui était placé sur le saint autel, où il y resta six ans.

Le prince des Artchk, Kork le Bavard qui donna son nom au canton de Chadakh, vint trouver dans la plaine de Daron un homme appelé Dzidzarnig, qui construisit un petit village et le nomma Dzidzarn. Le prince dit à Dzidzarnig : « Trouvez un moyen de dérober la Croix, car le sacristain est votre parent. Apportez et donnez-moi cette Croix, et je vous donnerai 6,000 tahégans. » Celui-ci dit : « Gardez votre argent. Je prendrai la Croix, j'irai dans votre pays, j'y choisirai un endroit fortifié, j'y élèverai un village et je lui donnerai mon nom. » Le prince, ayant consenti, s'en alla chez lui. Dzidzarnig envoya sa femme, ses enfants et sa famille auprès du prince des Artchk, et vint faire sa proposition au sacristain. Celui-ci, ayant consenti, déroba la Croix dans la sacristie, et, se rendant dans le pays du prince, il choisit un endroit pour y bâtir une église. On y plaça la sainte Croix du Seigneur et le village fut appelé Dzidzarn. En ce temps-là, le patriarche des Arméniens, Nersès [III], qui était natif de Daïk, et qui construisit l'église de Vagharschaguerd, vint pour rendre hommage à la sainte Croix. Vahan, prenant avec lui le patriarche, vint au couvent de Glag et demanda la sainte Croix. Les serviteurs la cherchèrent et ne la trouvèrent pas. Les princes, le patriarche et les évêques en prirent le deuil, et Vahan, durant sept jours, ne mangea ni ne but. Tandis que le prince Vahan dormait à la porte de l'église, un vendredi, il eut une vision où il vit un homme resplendissant de lumière sur le seuil de l'église qui, se dressant de son côté, lui dit : « On m'a dépouillé pour orner Artchk, or, tenez-vous tranquille, car ce pays est fort, et on ne peut pas la dérober. » Celui-ci, plein de joie, s'éveilla et courut avertir le patriarche, en lui disant que la Croix était à Artchk. Tous s'en réjouirent, et le lendemain ils célébrèrent une grande fête, et se préparèrent à se rendre à l'endroit indiqué. Vahan se saisit du religieux qui avait dérobé la Croix, le remit au patriarche, qui lui fit crever les deux yeux pour avoir dérobé [la Croix de l'Église] du Saint-Précurseur. Vahan s'empara aussi de la personne de Dzidzarnig et lui trancha la tête. Il exila le prince des Artchk dans l'Oghgan, jusqu'à ce qu'il eût reçu de lui cent mille tahégans. Ensuite il bâtit l'église qui se trouve sur la colline de Mousch, en mémoire de son petit-fils Étienne qui est enterré à la porte [de cette église]. Quant à la Croix, Vahan en fit don à l'évêque des Artchk qui établit sept prêtres dans l'église, pour que chaque année l'un d'eux y demeurât. Puis on stipula que les Arméniens de Daron leur feraient une rente de six mille tahégans.

Cette histoire avait été écrite dans l'église de Dzidzarn, en l'année cent trente de l'ère arménienne (comm. 9 juin 681 de l'ère chrét.), la 427e des Grecs. On écrivit avec fidélité l'histoire qui s'était accomplie et on la renferma dans le couvent de Glag, [dans l'église] du Saint-Précurseur, sur l'ordre de Nersès, 29e patriarche des Arméniens, en commençant par Grégoire, et sous le gouvernement de Vahan le Mamigonien. Il y a eu trente-deux princes de la race des Mamigoniens, en commençant par Mouschegh qui fut

(1) Var. *Haïrguerd.*

Digitized by Google

prince de Daron pendant 30 ans, et marzban pendant 6 ans.

Sur la mort de Diran, fils de Vahan, et sur le combat [qui fut livré] sur les bords de la mer d'Aghi (salée).

Après avoir raconté tant de faits historiques, le deuil s'étendit sur notre paisible patrie. Vahan alla rejoindre ses pères, et mourut; il est enterré à la porte de l'église du Saint-Précurseur, après avoir été prince de Daron et des Abahouni, durant trente ans. Son fils Diran se rendit, avec l'autorisation de Vachtyan, prince des Géorgiens, et de Vahan son père, à la cour de Chosroès qui l'adopta comme son fils. Il devint marzban d'Arménie, leva une grande armée et marcha contre les Grecs, comme pour leur déclarer la guerre. Cependant, il envoya dire à l'empereur : « Ne redoutez rien de ma venue, mais donnez-moi une ville où je réunirai les soldats arméniens, et je serai votre auxiliaire. » L'empereur fit avec lui une alliance d'amitié et le reconnut non-seulement comme marzban des Arméniens et des Persans, mais encore il le créa *timeslégos* (domesticos) de toute la Grèce.

Ayant appris cela, Vachtyan, prince des Géorgiens, envoya dire à Chosroès : « Diran vous a trahi et a embrassé le parti des Grecs. Envoyez 8,000 hommes vers Vahan et je le livrerai entre vos mains. » Le roi manda le fils du prince des Géorgiens, Dchodchig, et il le créa marzban; quant au prince de Siounie, il le fit frapper à coups de poing, comme appartenant à une nation de traîtres et de trompeurs. Puis il envoya à Vachtyan 5,000 hommes. Vachtyan écrivit à Diran une lettre ainsi conçue : « Vous vous repentez d'avoir émigré; or, venez me trouver pour que nous arrêtions quelque projet [à présenter] au roi des Perses. » Dès qu'il eut pris connaissance de cette lettre, il arriva le même jour une lettre de Hamam, neveu de Vachtyan, pour lui dévoiler le piége qui lui était tendu, avec des soldats venus de la Perse. Diran écrivit aussitôt une lettre à Vachtyan pour lui représenter tout l'odieux de ses machinations. Vachtyan irrité se fit amener Haman et lui fit couper les pieds et les mains. Puis, s'étant mis à la tête des Perses, il passa le fleuve Tchorokh, se rendit dans la ville de Hamam, appelée Dampour, la réduisit par le fer et par le feu et emmena en captivité les habitants. Le saint évêque de la ville, Manknos, anathématisa le prince qui avait ordonné aux Perses de massacrer les prêtres dans l'église de Sainte-Sion. L'évêque se mit à prier Dieu en silence et annonça que désormais la ville serait ruinée et déserte, et que personne ne pourrait jamais y demeurer. Il se plaça devant l'autel, et on le massacra le jour de la Pentecôte, avant que le sacrifice du Christ fût consommé. Deux jours après, les nuées du ciel éclatèrent et Vachtyan fut brûlé, tandis qu'il s'asseyait près de la porte de la ville de Dampour. Ensuite Hamam rebâtit cette ville et l'appela de son nom, Hamamaschen. La prophétie de Manknos fut accomplie, car trois mille hommes moururent en une seule nuit; les autres prirent la fuite et la ville resta déserte.

La même année, Héraclius déclara la guerre à Chosroès et le tua. Il se souvint de l'alliance signée entre Diran et lui, et l'établit marzban de toute l'Arménie. Quant à lui, il retourna à Constantinople. Huit ans après, Aptrahim (*sic*), neveu de Mahomet, vint avec beaucoup de bagages et, ayant amené avec lui 18,000 cavaliers, il exigeait le tribut des Arméniens. Diran fit prévenir en tous lieux que l'Arménie tout entière se rassemblait pour soutenir la guerre. Le fils de Vachtyan, prince des Géorgiens, Dchodchig, trouvant l'occasion favorable, excita une revolte en Arménie, afin d'empêcher les habitants [de se rendre à l'appel] de Diran. Diran, en présence de ces événements, prononça devant les 8,000 soldats qui s'étaient spontanément réunis à lui, cette allocution : « O peuple du Christ! il m'est préférable de mourir, plutôt que de voir l'Église de Dieu livrée aux Arabes. » Le lendemain, s'étant rassemblés au pied du Kerkour qui se trouve au sud, ils se groupèrent dans cette plaine depuis le matin jusqu'à la troisième heure. Ils auraient probablement mis en fuite les Arabes, lorsque le prince des Antzévatzi se révolta, déserta l'armée et fit un grand massacre des troupes arméniennes. Diran s'étant par deux fois enfoncé dans la mêlée, rencontra Sahour et lui dit : « Arrête, Sahour l'apostat, car le Christ t'a livré entre mes mains. » Diran trancha la tête de Sahour, et lui-même mourut frappé par le glaive avec deux princes. Aussitôt après, [les Arabes,] ayant cerné l'armée des Arméniens, les massacrèrent tous. Quelques-uns purent s'enfuir et passèrent devant la ville marécageuse d'Otz. Ceux qui furent massacrés par les Perses sont enterrés auprès de la chapelle et on les appelle la sainte armée. Quant à Aptrahim, il passa à Hark, à Pasian, en Géorgie, à Dchakhvakh et à Vanant, et, après avoir levé le tribut, il retourna en Arabie.

La même année, l'église construite dans le couvent des Aschdk par saint Grégoire fut renversée, avec celles du Précurseur aux Neuf-Sources et de

Digitized by Google

Madravank à Daron, la grande cathédrale de Asdghapert, et celle du patriarche Nersès à Thil dans le canton d'Égéghiatz. Le marzban est enterré à la porte de la cathédrale à Tzunguerd de Daron, dans la ville de Borb.

MÉMORIAL.

Cette chronique [a été] commencée du temps de saint Grégoire par Zénob le Syrien, qui laissa en écrit dans la même église ce qui se passa sur le territoire [des Syriens]. Ses successeurs se plaisent à suivre le même exemple. Chaque supérieur a écrit seulement les actes de valeur accomplis par le prince de cette maison, et les faits arrivés de son temps. Ainsi entretenue et augmentée, [cette chronique] s'appelait l'*Histoire des Syriens*. En effet, les noms de ses supérieurs, qui tous étaient Syriens, y sont inscrits jusqu'à Thotig, et dans cette demeure on s'est servi également des lettres et de la liturgie syriennes jusqu'à Thotig, qui changea les règlements et chassa du couvent tous les moines de race syrienne.

Cependant je n'ai pas trouvé relaté ce qui s'est passé, depuis Tiridate jusqu'à Chosroès, roi des Perses, dans la satrapie des Mamigoniens. Après, j'ai appris de quelques personnes qu'il y avait dans les environs d'Édesse un religieux appelé Marmara, qui possédait ce livre. Je suis allé le trouver, et j'ai vu le livre qui avait été écrit au couvent des Neuf-Sources. Il l'avait eu de quelque soldat perse ou de quelques autres personnes qui avaient ravagé le pays, et je crois que ce livre était venu dans ces mains par ce moyen. J'ai traduit de ce livre 28 chapitres, qui, avec les 10 chapitres que j'avais déjà et que j'y ai réunis, font 38 chapitres. En réunissant le tout en un seul livre, je l'ai laissé au clergé.

Du temps du règne d'Héraclius et à la mort de Chosroès, d'après l'ordre de Nersès [III], patriarche des Arméniens, et pendant le gouvernement de Vahan le Mamigonien, qu'on appelle Gamsaragan du côté de sa mère, et qui était le 32e [descendant] de Mouschegh le Fort, j'ai écrit ce livre et je l'ai mis en ordre dans le couvent de Glag, à la porte [de l'église] du Saint-Précurseur; [j'y ai apposé] mon sceau pour l'authentiquer, et je l'ai laissé en souvenir ineffaçable pour moi et pour les miens, moi Jean Mamigonien, évêque et 35e [successeur] de Zénob, premier évêque des Mamigoniens, sous le patriarcat de Samuel qui était monté sur le siége [pontifical] depuis 4 mois.

Les religieux qui viendront après ceux-ci devront mettre en écrit dans ce même livre ce qui se passera dans cette contrée, car nous avons trouvé cela ainsi ordonné par nos prédécesseurs. En outre moi, seigneur Jean Mamigonien, évêque, je prie le clergé de Dieu que, quand vous copierez ce livre, personne n'y trouve sujet de rire, mais qu'au contraire on le transcrive complétement et en toutes lettres, car vous en serez bénis par le saint Précurseur, par nos humbles prières pastorales et surtout par le Christ. Dieu payera la récompense à vous qui transcrirez [ce livre], et à vous qui le lirez. Amen.

Digitized by Google

APPENDICE.

FRAGMENTS D'HISTORIENS GRECS PERDUS,

CONSERVÉS DANS LES ŒUVRES DES ÉCRIVAINS ARMÉNIENS.

Digitized by Google

I.

MOÏSE DE KHORÈNE.

Moïse naquit dans la seconde moitié du IVe siècle, dans le bourg de Khorni ou Khorène, situé au canton de Daron, dans la province de Douroupéran, et florissait dans la première moitié du Ve siècle. Il fut l'un des nombreux disciples que Mesrob chargea de traduire dans la langue nationale les Livres-Saints. Préparé dès sa jeunesse, par une instruction solide et variée, à l'étude des belles-lettres, il consulta les nombreux dossiers conservés dans les archives de l'Orient et les riches dépôts de manuscrits rassemblés dans les bibliothèques de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce. Très-versé dans la connaissance des langues syriaque et grecque, il traduisit, à ce que l'on croit, la chronique d'Eusèbe, la vie d'Alexandre du Pseudo-Callisthènes et quelques autres ouvrages (1); il entreprit même de longs voyages en Égypte, à Athènes et à Rome, où il se perfectionna dans l'étude de la langue grecque, et où il rassembla quelques-uns des matériaux qui lui servirent à composer son « Histoire d'Arménie » (2).

Moïse de Khorène est un des écrivains arméniens qui ont emprunté aux ouvrages des Grecs les plus nombreux renseignements que nous fournit la littérature classique de l'Arménie. C'est surtout dans son « Histoire » que Moïse a consigné des citations curieuses et de nombreux extraits, empruntés à la littérature profane et religieuse de la Grèce. Il signale même l'existence d'ouvrages aujourd'hui perdus, et il rappelle les noms de plusieurs écrivains qui nous sont totalement inconnus. Dans un autre ouvrage qu'il composa, sous le titre de *aghaks bidoïtz*, « sur le besoin », ce qui est une traduction du grec χρεία, « chrie », avec le sens de « extraits concis à l'usage des orateurs », et par extension « traité de rhétorique » (1), Moïse a cité quelques ouvrages grecs. Dans ce traité, il invoque les noms de plusieurs philosophes, comme Socrate, Pythagore, les Sages de la Grèce, Platon et Aristote. Il parle également, dans plusieurs chapitres de ce même ouvrage, des discours de Démosthène et d'Eschine, des œuvres d'Homère et d'Hésiode, et des tragédies de Ménandre et d'Euripide. Moïse nous a même transmis quelques renseignements fort précieux sur la Médée d'Euripide qui est perdue, et il en cite un passage (2). Toutefois Moïse n'a rapporté dans cet ouvrage aucun fragment historique grec, et même il ne mentionne aucun nom d'historien grec.

Tous les passages historiques grecs contenus dans la Rhétorique de Moïse de Khorène se bornent à un résumé de la fable de Niobé, extrait d'Hésiode, p. 359, au récit abrégé de l'histoire de Candaule et de Gygès, p. 377, et à un fragment sur Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, p. 379, qu'on retrouve aussi dans Pausanias.

C'est dans la Géographie de Moïse de Khorène, qui n'est qu'un abrégé de l'Épitomé de Pappus d'Alexandrie, que cet écrivain a parlé, dans sa préface, de plusieurs géographes grecs auxquels il a fait quelques emprunts fort courts. Il cite notamment Ptolémée, Diodore de Samos et Constantin d'Antioche (3).

C'est donc seulement dans son Histoire de l'Arménie que Moïse de Khorène a surtout fait usage des sources historiques grecques, et les

(1) Sukias de Somal, *Quadro delle opere di autori antic. trad. in arm.* (Venise, 1825, in-8°.) — *Storia di Mose Corenese*, p. IV. (Venise, 1850.) — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 65. — Bulletin de l'Acad. des sc. de S.-Pétersb., t. III, p. 537 et suiv., *notre Étude sur les sources de Moïse de Khorène.*

(2) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 62.

(1) Œuvres de Moïse de Khorène, en arm. (Venise, 1843, in-8°), p. 382-383.

(2) Moïse de Khorène, Traité de rhétorique, p. 383 de ses œuvres complètes en arménien. — Cf. aussi Maï et Zohrab, Chronique d'Eusèbe (Milan, 1818, in-4°), p. 43, note 3. — Th. Fix, Tragédies d'Euripide (éd. Didot), p. 765.

(3) Moïse de Khorène, *Géographie*, dans ses œuvres complètes (en arm.). — St-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. II, p. 318-327. — Les extraits de Pappus, de Diodore de Samos et de Constantin d'Antioche paraîtront dans le 3e volume des Petits Géographes grecs, édités par M. Ch. Müller, dans la Collection des classiques grecs de M. Amb. Firmin Didot.

Digitized by Google

renseignements qu'il nous donne sur les écrivains et les documents grecs qu'il compulsa se trouvent épars dans les trois livres qui nous sont parvenus de cet important ouvrage. Nous avons recueilli tous les passages où Moïse parle des recherches auxquelles il se livra pour composer son « Histoire », et nous avons en même temps donné des extraits de chacun des chapitres où cet écrivain mentionne les écrits des auteurs grecs auxquels il a fait des emprunts, ou dont il a consulté les ouvrages.

Historiens grecs dont il existe des fragments conservés dans l'Histoire d'Arménie de Moïse de Khorène.

Bérose.
Alexandre Polyhistor.
Abydène.
Josèphe.
Manéthon.
Céphalion.
S. Épiphane de Constance.
Gorgias? (Korki).
Panan.
David.
Olympiodore.
Jules l'Africain.
Hippolyte.
Polycrate.
Évagoras.
Camadrus.
Phlégon de Tralles.
Olympius d'Ani.
Ariston de Pella.
Paléphate.
Porphyre.
Philémon.
Khorohpoud, *vulgo* Éléazar.
Firmilien de Césarée.

Moïse de Khorène.

Histoire d'Arménie, Livres I et suivants.

§ 1.

[Liv. I, ch. 1.] Pour ce qui est des satrapies d'Arménie, nous en décrirons sommairement l'origine et la durée, ainsi qu'il est constaté dans quelques histoires grecques.

§ 2.

[Ch. 2.] Que personne ne s'étonne que, lorsqu'il y a des écrivains de plusieurs nations, comme cela est connu de tout le monde, notamment des Perses et des Chaldéens, dans les ouvrages desquels se rencontrent le plus fréquemment les annales de notre nation, nous n'avons cité que les seuls écrivains grecs, en promettant d'en extraire notre généalogie. Car les rois grecs, ayant arrangé leurs affaires intérieures, s'efforcèrent avec un grand zèle de transmettre aux Grecs, non-seulement le fruit de leurs conquêtes, mais encore celui des travaux de l'esprit; comme ce Ptolémée Philadelphe qui fit traduire en grec les livres et les histoires de toutes les nations.

..... Mais bien d'autres hommes célèbres de la Grèce, et passionnés pour la sagesse, s'adonnèrent à traduire en grec, non-seulement les documents des archives des autres nations, c'est-à-dire celles des rois et des temples, — comme fit celui qui chargea de ce soin Bérose le Chaldéen (1), très-versé dans toutes les parties de la sagesse, — mais encore tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus admirable dans les arts. Tous ces documents découverts par eux, ils les recueillirent et les traduisirent en langue grecque, comme l'*aïp* (a) au *khé* (kh), le *za* (z) et le *tho* (th) au *piour* (ph), le *gén* (g) à l'*ietch* (i), et le *sé* (s) au *scha* (sch). Ces hommes, dont nous savons positivement les noms, rassemblant tous ces documents, les consacrèrent à la gloire du pays des Hellènes. Ces hommes sont dignes de louange, car par amour de la sagesse, avec de louables efforts, ils découvrirent les productions de l'esprit des autres. Ceux qui ont accueilli et honoré ces découvertes de la sagesse sont encore plus louables; c'est pourquoi je dis sans aucun doute que la Grèce tout entière est la mère et la nourrice des sciences.

§ 3.

[Ch. 4.] Relativement à la racine, ou mieux encore, à la cime du genre humain, il convenait de dire brièvement pourquoi, étant d'une opinion contraire à l'Esprit-Saint, les autres historiens ne s'accordent pas entre eux, — je veux dire, Bérose, le Polyhistor et Abydène (2), — au sujet du constructeur de l'arche et des autres patriarches, non-seulement pour les noms et les époques, mais aussi parce qu'ils n'assignent pas au genre humain la même origine que nous. Car, au sujet de [Noé], Abydène (3) dit avec les autres historiens : « Dieu, dans sa providence infinie, le fit pasteur et directeur de son peuple; » puis il ajoute : « Alorus régna dix sares, qui font trente-six mille ans. » De même aussi, à l'égard de Noé, ils lui donnent un autre nom (4) et lui accordent des temps infinis, bien que, pour le débordement des eaux et la corruption de la terre, ils soient d'accord avec

(1) Bérose a été également cité par Thomas Ardzrouni dans son Histoire des Ardzrouni, en arm.

(2) Cf. Thomas Ardzrouni (Hist. des Ardzrouni, en arménien, Constantinople, 1852), qui cite également Bérose et Abydène, à propos de l'histoire des premiers âges du monde.

(3) Eusèbe, *Chron.*, I, 46-47. — Le Syncelle, p. 30 : ὅτι μὲν τοῦ λεὼ ποιμένα ὁ θεὸς ἀποδείξαι. Βασιλεῦσαι δὲ σάρους ι'. Σάρος δὲ ἐστὶ χ' καὶ γ' ἔτεα.

(4) *Xisuthre*, cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 40.

Digitized by Google

les paroles de l'Esprit-Saint (1). Ils comptent pareillement dix patriarches, sans en excepter Xisuthre (2). Ainsi, non-seulement d'après la révolution du soleil, et la division de notre année en quatre saisons, leurs années sont différentes des nôtres de beaucoup, et surtout des années divines, et en outre, ils ne comptent pas les nouvelles lunes comme les Égyptiens. Pour ce qui est de ces périodes qui tirent leurs noms des divinités, si quelqu'un les considère comme des années, ils ne les comparent pas avec notre calcul, mais ils augmentent ou ils diminuent ces périodes (3).

§ 4.

[Ch. 4.] Seth élève deux colonnes contre les deux cataclysmes à venir, comme le dit Josèphe; mais on ne sait pas où (4).

§ 5.

[Ch. 5.] Quant à Mesdraïm, qualifié de quatrième descendant de Noé et troisième de Cham, nous ne le trouvons inscrit ni dans notre version, ni dans les chronographes; mais il est ainsi rangé par un savant lettré syrien (5), et ce qu'il avance nous paraît certain. Car Mesdraïm est Medzraïm, qui signifie Égypte. Beaucoup de chronographes en disant que Nemrod, c'est-à-dire Bélus, était Éthiopien (6), ont prouvé que le fait est certain, car l'Éthiopie confine à l'Égypte.

Nous ajouterons encore : bien que les années qui s'écoulèrent entre la descendance de Cham jusqu'à Ninus, ne se trouvent calculées nulle part, ou ne nous soient point parvenues, et que nous n'ayons pas une grande certitude à l'égard de Ninus et de notre Japhet, cependant cette généalogie est exacte, car chacune des trois lignées se compose de onze personnes jusqu'à Abraham, Ninus et à notre Aram, puisque Ara qui mourut tout jeune, est le douzième après Ninus. Ceci est vrai et personne n'en doute, car ces faits sont rapportés par Abydène, historien très-souvent véridique, qui s'exprime ainsi : « Ninus, fils d'Arbel, fils de Chaël, fils d'Arbel, fils d'Anébis, fils de Bab, fils de Bélus. » De même aussi pour notre généalogie depuis Haïg jusqu'a Ara le Beau, que fit périr l'impudique Sémiramis, il compte ainsi : « Ara le Beau, fils d'Aram, fils de Harma, fils de Kégham, fils d'Amassia, fils d'Aramaïs, fils d'Araménag, [fils d'Haïg], qui fut l'ennemi et le meurtrier de Bélus. » Ces faits nous sont transmis par Abydène dans le premier recueil des généalogies détaillées qui furent anéanties déjà depuis longtemps (1).

Céphalion atteste les mêmes faits, car il s'exprime ainsi dans un chapitre : « Au commencement de notre entreprise, nous avons commencé par écrire toutes les généalogies, même les plus ordinaires, d'après les archives royales; mais l'ordre nous fut donné par les rois de taire les noms obscurs d'hommes sans valeur de l'antiquité, et de mentionner seulement les hommes vertueux et sages, les conquérants, et de ne pas dépenser inutilement notre temps, etc. »

Mais il est étrange et mensonger, comme quelques-uns le disent, que Ninus soit fils de Bélus ou Bélus lui-même, car ni la généalogie, ni la somme des années, ne justifient cette opinion. Sans doute quelqu'un, cherchant la célébrité et la renommée, aura voulu rapprocher ce qui est éloigné. Tous ces documents, nous les avons vraiment trouvés dans la littérature grecque, et bien que les Grecs les aient traduits du chaldéen dans leur propre langue, et qu'un Chaldéen (2), de son propre mouvement ou d'après l'ordre des rois, ait entrepris un semblable travail, — comme firent Arius (3) et beaucoup d'autres, — cependant nous attribuons tout aux Grecs, comme ayant tout appris d'eux.

§ 6.

[Ch. 6.] Pour ce qui est du commencement, tantôt il y a du vrai et tantôt du faux, comme ce qui concerne le premier être créé que l'on n'appelle pas premier homme, mais roi, et auquel on donne un nom barbare, vide de sens, [en lui attribuant une existence] de trente-six mille

(1) Alexandre Polyhistor; cf. Eusèbe, *Chron.*, p. 38.
(2) Eusèbe, *Chron.*, I, p. 28-29.
(3) Eusèbe, *Chron.*, I, 27, et note 1, p. 28.
(4) Cf. Josèphe, *Ant. jud.*, liv. I, ch. 2. — Vartan, *Hist. univ.* (éd. de Venise), p. 37.
(5) Cf. Manéthon, dans Eusèbe, *Chron.*, I, p. 201, et *Fragm. hist. græc.* (éd. Ch. Müller), t. II, p. 526.
(6) Cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 109.

(1) Cet extrait d'Abydène est perdu en grec, et la traduction arménienne ne se trouve que dans l'Histoire de Moïse de Khorène.
(2) Il est question ici de Mar Apas Catina; cf. plus haut, p. 1 et suiv.
(3) L'écrivain dont parle ici Moïse de Khorène me paraît être Arius d'Héracléopolis, dont Philon de Byblos a parlé dans un assez long fragment du traité intitulé : περὶ τῶν Φοινίκων στοιχείων, qu'Eusèbe nous a transmis dans la Préparation évangélique (I, 10, p. 40 D) : « καὶ φησιν ὁ Ἐπήεις ἀλληγορῶν (ὁ ὀνομασθεὶς παρ' αὐτοῖς μέγιστος ἱεροφάντης καὶ ἱερογραμματεὺς, ὃν μετέφρασεν εἰς Ἑλλάδα φωνὴν Ἀρεῖος Ἡρακλεοπολίτης) κατὰ λέξιν οὕτως, κ. τ. λ. (Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 572.)

Digitized by Google

ans (1). Et quant au nombre des patriarches et à la mention du déluge, il y a concordance avec Moïse (2). De même aussi après le déluge, en citant trois personnages célèbres avant la construction de la tour [de Babel], après la navigation de Xisuthre en Arménie, on est dans le vrai (3); mais pour le changement de noms et bien d'autres choses encore, on est dans le faux.

A présent, il m'est agréable de commencer mes récits avec ma chère sibylle bérosienne plus véridique que beaucoup d'historiens : « Avant la tour, dit-elle, et la multiplication des langues parmi le genre humain, après la navigation de Xisuthre en Arménie, Zérouan, Titan et Japhet étaient princes de la terre. » Ces personnages me semblent être Sem, Cham et Japhet (4). « A peine se furent-ils partagé l'empire du monde, que Zérouan se rend maître des deux autres (5), » Zérouan que le mage Zoroastre, roi des Bactriens, c'est-à-dire des Mèdes, dit être principe et père des dieux. Zoroastre rapporte encore bien d'autres fables sur Zérouan, qu'il est inutile de rapporter ici.

« Titan et Japhet s'opposèrent à la tyrannie de Zérouan et lui déclarèrent la guerre, car Zérouan songeait à régner sur tout le monde. Dans ce conflit, Titan, dit l'historien, ravit une partie des domaines de Zérouan, mais leur sœur Asdghig (6), s'interposant entre eux, fit cesser le différend. Ils consentirent à laisser régner Zérouan, mais ils convinrent, par un traité juré, de faire périr tout enfant mâle qui naîtrait de Zérouan, afin qu'il ne régnât pas sur eux dans sa postérité; c'est pourquoi ils chargent des Titans redoutables de surveiller les enfantements des femmes de Zérouan. Déjà deux enfants mâles sont immolés pour maintenir le pacte juré, lorsque Asdghig, sœur de Zérouan, de Titan et de Japhet, médite avec les femmes de Zérouan le projet d'engager et de persuader quelques Titans à laisser vivre les autres enfants mâles, et à les envoyer en Occident sur la montagne appelée *Tutzenguetz* (rebut des dieux), à présent l'Olympe. »

Quoique ces récits soient traités de fables ou de faits réels, moi, j'en suis convaincu, il s'y trouve beaucoup de vrai; car Épiphane, évêque de Constance en Chypre, dans sa Réfutation des hérésies, essayant de démontrer que Dieu est véritable et juste dans ses jugements, même lorsqu'il extermina les sept races par les mains des enfants d'Israël, s'exprime ainsi (1) : « C'est avec justice que Dieu a détruit et anéanti ces races de devant les enfants d'Israël, car la terre de ces possessions était échue en partage aux enfants de Sem, et Cham occupa cette terre dont il fit son domaine. Or Dieu, gardant les droits des traités jurés, punit la race de Cham en lui arrachant l'héritage de Sem. » Il est question des Titans et des Raphaïm dans les divines Écritures (2).

Mais relativement à ces anciens discours, tenus autrefois parmi les sages de la Grèce, et transmis jusqu'à nous par des hommes du nom de Korki (Gorgias?) (3), Panan, et par un troisième appelé David (4), il convient, quoiqu'en très-peu de mots, de répéter ces discours. Un d'eux, profond philosophe, s'exprime ainsi : « Vieillards, lorsque j'étais parmi les Grecs, occupé à cultiver la sagesse, il arriva un jour qu'il y eut parmi ces sages et ces savants un entretien au sujet de la géographie et de la division des nations. Les uns et les autres citaient à leur manière les livres, quand le plus instruit de tous, Olympiodore (5), s'exprima en ces termes : « Je

(1) Abydène, dans Eusèbe, *Chron.*, I, 46-47, appelle le premier roi Alorus, Ἄλωρος, et dit qu'il vécut 6 sares, ou 36,000 ans. — Cf. aussi le Syncelle.

(2) Abydène, dans Eusèbe, *op. cit.*, I, 48-49.

(3) Abydène, Bérose, le Polyhistor, dans Eusèbe, *op. cit., loc. cit.*

(4) Sur cette trilogie titanique, cf. Ewald, *Geschichte des Volk.*, liv. I, p. 373.

(5) Moïse de Khorène a extrait les fragments qu'il donne ici de la sibylle bérosienne, du Polyhistor auquel Eusèbe avait lui-même emprunté ces passages. (*Chron.*, I, p. 38-39.)

(6) Asdghig, en arménien, a la signification de « constellée »; c'est un mot formé de *asdgh*, « astre, étoile » en grec ἀστήρ, et du diminutif *ig*. Cette divinité était assimilée par les Arméniens et par les Grecs à Aphrodite (Agathange, *Hist. de Tiridate*, p. 168, note 2).

Les temples d'Asdghig étaient à Aschdischad dans la province de Daron (id., p. 602-603) et à Bakhat dans le Vasbouragan, où se trouvait aussi un temple d'Aramazd (Moïse de Khorène, *Hist. des vierges compagnes de Rhipsimè*, œuvres, en arm., p. 301. — Lettre à Sahag Ardzrouni, *id.*, p. 294-295). — Asdghig était, au dire d'Agathange, l'épouse du dieu arménien Vahakn. — Cf. Émin, *Rech. sur le pagan. arm.*, pag. 15-16.

(1) Cf. saint Épiphane, Œuvres, t. I, pag. 704 (Cologn. 1682.). — Thomas Ardzrouni cite également saint Épiphane, à propos de la division des trois races humaines.

(2) Judith, XVI, 8. — Genèse, XIV, 5; XV, 20. — Josué, XII, 14; XIII, 12. — I Paral., XX, 4. — Judith, VIII, 1, et *passim*.

(3) Un Gorgias d'Athènes, auteur d'un livre intitulé περὶ ἑταιρῶν, est cité par Athénée, XIII, p. 583. — Cf. Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 410.

(4) Il est douteux qu'il soit ici question de David le philosophe surnommé l'Invincible, car il était disciple de Moïse de Khorène.

(5) On connaît plusieurs écrivains du nom d'Olympiodore; le plus célèbre est Olympiodore de Thèbes en Égypte, poëte et historien, qui vécut au temps d'Arca-

Digitized by Google

vous raconterai, dit-il, les discours non écrits, transmis par tradition, discours qu'encore aujourd'hui répètent beaucoup de paysans. Il est un livre touchant Xisuthre et ses fils, livre qui ne se trouve plus aujourd'hui nulle part et où l'ordre des faits est ainsi fixé : Après la navigation de Xisuthre en Arménie et son arrivée en terre ferme, un de ses fils, appelé Sim, s'en va au nord-ouest, afin de reconnaître le pays. Arrivé au pied d'une montagne à large base qui formait une petite plaine traversée par des cours d'eau qui se rendent en Assyrie, il s'arrête sur les bords d'un fleuve, l'espace de deux lunes, et appelle de son nom la montagne, Sim, puis il retourne au sud-est d'où il était venu. Un de ses fils puînés, appelé Darpan, avec ses trente fils, ses quinze filles et leurs époux, s'étant séparé de son père, retourne s'établir sur les rives du même fleuve. Sim, du nom de son fils, appela ce lieu Daron (1), et le lieu que lui-même habitait, il le nomme Tzronk (dispersion) (2); car ce fut là que ses enfants se séparèrent primitivement de lui. Étant allé sur les confins du pays des Bactriens, dit-on, il y demeura quelques jours, mais un de ses fils y resta : car les contrées de l'Orient appellent Sim, Zérouan et son canton Zarouant (3) jusqu'à présent. Mais souvent, très-souvent, les anciens descendants d'Aram répétaient ces traditions populaires au son du pampirn, dans leurs chants et leurs danses. » Que ces récits soient faux ou véridiques, peu importe.

dius et de Théodose le jeune. Photius (*Biblioth.*; *cod.* 80) nous a conservé un long fragment de son Histoire, dont on trouve également quelques lignes dans Zosime (V, 27). — Cf. Ch. Müller, *Frag. hist. grac.*, t. IV, p. 57-68). — Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 74) fait encore allusion à cet Olympiodore dans le courant de son Histoire : « Je vais, dit-il, rapporter le récit merveilleux d'un vieillard qui disait : Je tiens des anciens la coutume de recueillir de père en fils le souvenir des traditions, comme celle d'Olympiodore, au sujet de Daron et de la montagne appelée Sim. » — David le Philosophe cite à deux reprises différentes un certain philosophe du nom d'Olympiodore, dont il compare les idées à celles de Platon (Œuvres de David le Philosophe, en arm., pag. 143, 164 ; Venise, 1833).

(1) Le canton de Daron.

(2) Cf. ce passage avec les détails que la Bible nous donne sur la généalogie d'Arphaxad. Le nom de Phaleg est un mot abstrait qui a aussi le sens de « dispersion ». Cf. Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 257. — Knobel, *die Vœlkertafel der Genesis*, p. 169. — Renan, *Hist. des lang. sémit.*, liv. I, ch. 2, § 1, p. 30.

(3) Zarouant, canton de la Perse-Arménie, qui est appelé par Pline, *Zoaranda* ou *Zoroanda* (*Hist. nat.*, liv. VI, ch. 27).

§ 7.

[Liv. II, ch. 10.] Nous commencerons à te faire le récit des événements d'après le cinquième livre de [Jules] l'Africain, le chronographe, dont le témoignage est confirmé par Josèphe, Hippolyte (1) et beaucoup d'autres auteurs grecs; car l'Africain a extrait des livres et des archives d'Édesse, c'est-à-dire Ourrha, tout ce qui concernait l'histoire de nos rois. Ces livres y avaient été transportés de Medzpin. L'Africain (2) se servit également des Histoires des Temples de Sinope, dans le Pont; qu'on n'en doute pas, car nous avons vu ces archives de nos propres yeux. Tu as encore, pour témoignage et pour garantie, l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée, que le bienheureux Machdotz fit traduire en arménien (3). Cherche à Kéghacouni, au canton de Siounie, et tu trouveras dans le premier cahier, sous le numéro treize, l'assurance que, dans les archives d'Édesse, on conserve l'histoire de toutes les actions de nos premiers rois jusqu'à Abgar, et depuis Abgar jusqu'à Érouant. Je crois que ces documents sont conservés encore à présent dans cette ville.

§ 8.

POLYCRATE (4).

[Ch. 13.] Mais, puisque beaucoup d'historiens disent que notre Ardaschès prit Crésus et qu'ils rapportent ce fait avec des détails circonstanciés, je veux bien le croire; car Polycrate s'exprime ainsi : « Ardaschès le Parthe me paraît bien supérieur à Alexandre de Macédoine, parce que, tout en restant dans son propre pays, il commanda à Thèbes et à Babylone ; et, sans franchir le fleuve Halys, il tailla en pièces les troupes lydiennes et

(1) On ne connaît d'autre écrivain de ce nom que saint Hippolyte, métropolitain de l'Arabie, qui souffrit le martyre sous le règne d'Alexandre Sévère. Saint Hippolyte avait composé plusieurs ouvrages qui ont été réunis dans la Bibliothèque des Pères.

(2) Jules l'Africain, dont les œuvres étaient encore complètes au XIe siècle, a été consulté par Thomas Ardzrouni et par Grégoire Magistros.

(3) Machdotz est le surnom donné à Mesrob, inventeur des lettres alphabétiques arméniennes et chef de l'école des saints traducteurs. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 40 et suiv. — Gorioun, *Vie de Mesrob*, en arm. — Aucher, *Vie des SS. Arméniens* (en arm.) et *Fleur des vies des saints* (en arm.).

(4) D'autres fragments de Polycrate, conservés en grec, ont été publiés par M. Ch. Müller dans les *Fragmenta historicorum græcorum* (éd. Didot), t. IV, p. 480-481.

Digitized by Google

prit Crésus. Avant son arrivée en Asie, son nom était connu dans le château de l'Attique (Eddigé). Malheur à sa destinée! Si, du moins, il était mort sur le trône, et non dans une défaite! »

§ 9.

ÉVAGORAS (1).

[Ch. 13.] Évagoras (Évagaros) (2) dit également : « La guerre d'Alexandre et de Darius est peu de chose, comparativement à celles d'Ardaschès; car la poussière soulevée par la marche d'Alexandre et de Darius obscurcissait la clarté du jour; mais Ardaschès cacha le soleil avec la multitude des flèches lancées, et produisit les ténèbres, faisant ainsi une nuit artificielle au milieu du jour. Il ne laisse pas un seul des Lydiens prendre la fuite pour annoncer la nouvelle [de leur défaite], et il fait mettre leur roi Crésus dans une chaudière de fer. A cause d'Ardaschès, les torrents ne grossirent pas le fleuve; ses eaux, absorbées par les soldats, s'étaient abaissées comme en hiver. Ardaschès rendit les nombres impuissants à calculer la multitude de ses troupes, au point qu'il fallut plutôt recourir aux mesures qu'aux chiffres. Il ne se glorifiait pas de cela, mais il pleurait en disant : Hélas! ma gloire est passagère! »

§ 10.

CAMADRUS (?) (3).

[Ch. 13.] Camadrus s'exprime ainsi : « Les Lydiens, dans leur orgueil, se laissèrent tromper par la réponse de l'oracle pythique à Crésus : « Crésus, en passant l'Alys, brisera la puissance. » Il entendait la puissance des étrangers, et il se brise lui-même. Fait prisonnier par le Parthe Ardaschès, il est jeté dans une chaudière de fer. Alors Crésus, se rappelant les paroles de Solon l'Athénien, dit dans sa langue : « O Solon, ò Solon! tu avais bien raison de ne pas vouloir proclamer le bonheur d'un homme jusqu'au moment de sa fin. » Ce qu'ayant entendu les gens les plus rapprochés de lui, ils rapportèrent à Ardaschès que Crésus invoquait quelque nouveau dieu. Ardaschès, touché de compassion, se fit amener le captif, l'interrogea, et, ayant compris son invocation, il fit cesser les tortures. »

(1) Cf. les fragments grecs de cet auteur, dans les *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 406.

(2) Le nom d'Évagaros, donné par les éditeurs de Moïse de Khorène, me semble devoir être corrigé en celui d'Évagoras, car il est facile de voir que les copistes ont transposé les lettres de ce nom. Suidas mentionne un Εὐαγόρας Λίνδιος historien (v° Τιμαγένης).

(3) Le nom de cet écrivain est douteux, et on peut croire qu'il est peut-être le même que l'historien Καμάρων, dont Plutarque (*de Fluv.*, 4, 3) a rapporté un passage, extrait du Xe livre des Ἰνδικά, que M. Charles Müller attribue à Daimachus. — Cf. *Fragm. hist. græc.*, t. II, pag. 441, 4 *a*; t. IV, p. 352, v° *Cæmaro*.

§ 11.

PHLÉGON DE TRALLES (1).

[Ch. 13.] Phléton (Phlégon) écrit : « Le Parthe Ardaschès était devenu de tous les rois le plus puissant; non-seulement il défit les Lydiens, enchaîna Crésus, mais encore, dans l'Hellespont et dans la Thrace, il changea la nature des éléments; sur terre, il marchait à pleines voiles; sur mer, il marchait à pied. Il menaça la Thessalie; sa renommée plongea toute la Grèce dans la stupeur; il défit les Lacédémoniens, mit en fuite les Phocéens; les Locriens se donnèrent à lui et les Béotiens firent partie de ses peuples. Toute la Hellade lui payait tribut par terreur. Peu de temps après, ses malheurs dépassèrent ceux de tous les autres. Cyrus en combattant contre les Massagètes, Darius chez les Scythes, Cambyse chez les Éthiopiens, n'éprouvèrent pas tant d'infortunes. C'est peu de chose que la disgrâce de Xerxès, dans son expédition de Grèce, abandonnant ses trésors et ses tentes, car il s'échappa sain et sauf. Mais lui, si fier de ses grands triomphes, il est assassiné par ses propres soldats (2). »

§ 12.

FLAVIUS JOSÈPHE.

[Ch. 15.] Pompée, dans sa guerre contre Mihrdate (Mithridate), trouve une grande résistance, livre de terribles combats et court de grands périls. Cependant le nombre l'emporte. Mihrdate est mis en fuite dans les contrées du Pont. Pompée, comme délivré de lui par un bonheur inespéré, fait

(1) Le nom de cet historien est donné dans tous les manuscrits de Moïse de Khorène sous la forme Phléton, mais c'est une erreur des copistes qui ont confondu le ŀ arménien avec le *t*, car ces deux lettres ont une très-grande ressemblance. On trouve le nom de Phlégon cité parmi les sources auxquelles puisa l'historien syrien Denys de Thel-Mahr. (*Chron.*, liv. I, p. 120, éd. Tullberg.)

(2) M^r^ Ch. Müller a rassemblé plusieurs fragments grecs de Phlégon, dans ses *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 602 et 607, § 15.

Digitized by Google

prisonnier Mihrdate, fils de Mihrdate, prit Mazaca (1) et y mit une garnison. Mais, ne poursuivant pas le vaincu, Pompée se hâte d'arriver en Judée par la Syrie. Il fait prisonnier Mihrdate grâce au père de Ponce-Pilate, c'est ce que confirme Josèphe, lorsqu'en parlant du baume (2), il dit : « Pompée, près de Jéricho, reçoit l'heureuse nouvelle que Mihrdate est mort (3). »

§ 13.

OLYMPIUS D'ANI.

Olympius (Oghioub) vivait dans la seconde moitié du IIe siècle de notre ère (4). Il était grand prêtre d'Aramazd (Ormuzd), dont le temple s'élevait dans la forteresse d'Ani (5). La classe des prêtres, composée d'hommes éclairés et initiés aux mystères de la vie politique de leur patrie, jouissait du privilége exclusif d'écrire l'histoire ou plutôt de tenir les annales où, jour par jour, ses membres inscrivaient tous les événements qui touchaient de quelque manière, soit au sacerdoce, soit à la nation. Ces annales étaient connues dans l'ancienne Arménie, sous le nom de *Méhénagan badmouthioun* « Histoire des Temples » (6). On conservait ces annales dans les archives des Temples, et elles étaient l'objet des soins assidus des prêtres et des rois (7). Le dépôt principal de ces archives était dans les dépendances du temple d'Aramazd, à Ani, et c'est là que Bardesane vint les consulter (8).

[Ch. 66.] Sempad emmène alors les esclaves d'Érouaz qu'il a pris à Pacaran, les transporte sur le versant du Massis, et appelle cet établissement du même nom, Pacaran. Il va ensuite en Perse, pour offrir des présents à Darius, sans s'inquiéter de la puissance des Romains. Cependant, au départ de Sempad pour la Perse, les collecteurs de l'empereur arrivèrent en Arménie avec des troupes nombreuses. Ardaschès, à force de prières et en payant un double tribut, parvint à les apaiser. Ces faits nous sont attestés par Olympius (Oghioub) prêtre d'Ani qui a écrit l'Histoire des Temples, ainsi que beaucoup d'autres faits qu'il nous reste à raconter, et qui sont en outre confirmés par le témoignage des livres des Perses et par les chants historiques des Arméniens.

§ 14.

ARISTON DE PELLA.

Ariston de Pella (1) en Palestine, surnommé aussi de Chaldée (2), était, à ce que l'on croit, secrétaire de Marc, évêque de Jérusalem (3); il florissait dans la première moitié du second siècle de notre ère, et pour préciser davantage, à la fin du règne d'Hadrien et au commencement de celui d'Antonin (4). Il est l'auteur d'une controverse entre Jason et Papiscus, διάλεξις Παπίσκου καὶ Ἰάσονος, écrite après la dix-huitième année du règne d'Hadrien (5) et publiée sous celui d'Antonin le Pieux. Maxime (6) n'hésite pas à reconnaître dans Ariston, l'auteur de l'ouvrage dont il s'agit, cité au surplus par plusieurs écrivains qui en ont rapporté des extraits, et notamment par saint Jérôme (7), Origène (8), Celse (9), et un autre Celse, auteur d'une version latine de l'écrit d'Ariston, dont il ne reste plus que la préface (10). Origène a rendu hommage à cet ouvrage d'Ariston, dans son livre contre Celse, qui avait déclaré que la controverse de Papiscus et de Jason, touchant le Christ, méritait plutôt le mépris et la haine que la risée (11). Les fragments qui nous sont parvenus de l'écrit d'Ariston sont malheureusement fort peu étendus, et ne permettent pas d'apprécier le mérite de son ouvrage qui était un livre de controverses religieuses et phi-

(1) Nom arménien de Césarée de Cappadoce. — Cf. St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 185 et suiv.

(2) Le mot *abersam* ou *abrasam* est non-seulement un nom propre, mais il désigne aussi le baume.

(3) Josèphe, *Ant. jud.*, liv. XIV, ch. 3, § 4.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 48.

(5) Cf. plus haut, Agathange, *Vie de Tiridate*, p. 586. — Moïse de Khorène, liv. II, ch. 12, 14, 53.

(6) Moïse de Khorène, liv. II, ch. 48. — Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 54.

(7) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 27.

(8) Moïse de Khorène, *op. cit.*, liv. II, ch. 66.

(1) Ville de la Syrie qui, après la ruine de la capitale de la Judée par Titus, devint le siége de l'évêché de Jérusalem.

(2) Quelques auteurs croient qu'il était de Pella, village de la Chaldée. — Thomas Ardzrouni, (*Hist. des Ardzrounis*, en arm., p. 3) le cite sous le nom d'Ariston le chaldéen, *khaldéatzi*.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 60.

(4) M. J. Routh, *Reliquiæ sacræ*, t. I, p. 89 et suiv.

(5) Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. IV, ch. 6. — Nicéphore, *Hist. eccl.*, liv. III, ch. 24. — Cf. Fabricius, *Bibl. gr.* t. V, p. 187.

(6) *Comment. ad cap.* 1 *Dionysii pseudo-Areopag., de mystica theologia.*

(7) Lib. II, *Comm. ad Galat., cap.* 3, *comm.* 13. — Le même, *Quæst. hebr. in Genes.*

(8) *Contra Celsum*, liv. I et IV.

(9) *Ap. Origen. contr. Celsum*, liv. IV, cap. 52, p. 544. (Ed. Delarue.)

(10) Cf. *Oper. S. Cypriani; ad calc.*, pag. 31. (*Ed. Felli.*)

(11) Origène, *contr. Celsum*, liv. IV. — Cf. aussi Routh, *Reliq. sacr.*, t. I, p. 102, note.

Digitized by Google

losophiques (1). En l'absence de renseignements précis, on ne saurait dire si les fragments d'Ariston de Pella qu'Eusèbe, Nicéphore, Moïse de Khorène et Thomas Ardzrouni nous ont transmis, appartiennent à la διάλεξις, ou s'ils faisaient partie d'un autre ouvrage du même auteur. Cependant on doit croire qu'ils se rapportent plutôt à un écrit historique, dont le titre ne nous est pas parvenu.

(1) Cf. Routh, *Reliq. sacr.*, t. I, p. 91 et suiv. — Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. IV, p. 328.

[Ch. 60.] Ce que raconte Ariston de Pella, touchant la mort d'Ardaschès, est vraiment digne d'intérêt. En ce temps-là (*) les Juifs se révoltèrent contre Hadrien, empereur des Romains, firent la guerre contre l'éparque Rufus, sous la conduite d'un certain brigand appelé Barcocébas (Parkoba), c'est-à-dire Fils de l'Étoile. Malfaiteur, assassin, cet homme se vantait de son nom avec orgueil, comme s'il eût été pour les Juifs un sauveur descendu des cieux, afin de délivrer les opprimés et les captifs. Il poussait si activement la guerre que, à cette vue, les Syriens, les habitants de la Mésopotamie et toute la Perse, s'affranchirent du tribut des Romains, car Barcocébas avait appris qu'Hadrien était atteint de la lèpre. Cependant notre Ardaschès resta fidèle à l'empereur. Sur ces entrefaites, Hadrien arriva en Palestine et défit les révoltés, en les assiégeant dans une petite ville (1) près de Jérusalem. En conséquence, il ordonna à tous les Juifs de s'éloigner de leur pays, de telle sorte qu'ils n'apercevront pas même de loin Jérusalem. Hadrien rebâtit cette ville, détruite par Vespasien et par lui-même, et il la nomma Ælia (Eghia) de son propre nom, car on appelait Hadrien, le Soleil (Arékagn) (2).

(1) Biththéra, Βίθθηρα, ou Betthara. — Cf. Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 6.

(2) Le nom d'Hadrien était Ælius, Αἴλιος, que Moïse de Khorène a confondu avec Ἥλιος. — Cf. Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 6, et les notes de Valois.

(*) Eusèbe, *Hist. eccles.*, IV, 6. — Ch. Müller, *Frag hist. Gr.*, IV, 328. — Nicéphore, *Hist. eccl.*, III, 24.

(Ἡ κατ' Ἀδριανὸν Ἰουδαίων πολιορκία.) Καὶ δὴ τὰ τῆς Ἰουδαίων ἀποστασίας αὖθις εἰς μέγα καὶ πολὺ προελθούσης, Ῥοῦφος ἐπάρχων τῆς Ἰουδαίας, στρατιωτικῆς αὐτῷ συμμαχίας ὑπὸ βασιλέως πεμφθείσης, ταῖς ἀπονοίαις αὐτῶν ἀφειδῶς χρώμενος ἐπεξῄει, μυριάδας ἀθρόως ἀνδρῶν δμοῦ καὶ παίδων καὶ γυναικῶν διαφθείρων, πολέμου δὲ νόμῳ τὰς χώρας αὐτῶν ἐξανδραποδιζόμενος. Ἐστρατήγει δὲ Ἰουδαίων τηνικαῦτα Βαρχωχεβᾶς ὄνομα, ὃ δὴ ἀστέρα δηλοῖ· τὰ μὲν ἄλλα φονικὸς καὶ λῃστρικός τις ἀνήρ, ἐπὶ δὲ τῇ προσηγορίᾳ οἷα ἐπ' ἀνδραπόδων (?), ὡς δὴ ἐξ οὐρανοῦ φωστὴρ αὐτοῖς κατελήλυθὼς, κακουμένοις τε ἐπιλάμψαι τερατευόμενος. Ἀχμάσαντος δὲ τοῦ πολέμου ἔτους ὀκτωκαιδεκάτου τῆς ἡγεμονίας Ἀδριανοῦ κατὰ Βίθθηρα πόλιν, ἥτις ἦν ὀχυρωτάτη, τῶν Ἱεροσολύμων οὐ σφόδρα πόρρω διεστῶσα, τῆς τε ἔξωθεν πολιορκίας χρονίου γενομένης, λιμῷ τε καὶ δίψει τῶν νεωτεροποιῶν εἰς ἔσχατον ὀλέθρου περιελαθέντων, καὶ τοῦ τῆς ἀπονοίας αὐτοῖς αἰτίου τὴν ἀξίαν ἐκτίσαντος δίκην, τὸ πᾶν ἔθνος ἐξ ἐκείνου καὶ τῆς περὶ τὰ Ἱεροσόλυμα γῆς πάμπολυ ἐπιβαίνειν εἴργεται νόμου δόγματι καὶ διατάξεσιν Ἀδριανοῦ, ὡς ἂν μηδ' ἐξ ἀπόπτου θεωροῖεν τὸ πατρῷον ἔδαφος ἐγκελευσαμένου, [ὡς] Ἀρίστων ὁ Πελλαῖος ἱστορεῖ. Οὕτω δὴ τῆς πόλεως εἰς ἐρημίαν τοῦ Ἰουδαίων ἔθνους καὶ πολυτελῆ φθορὰν τῶν πάλαι οἰκητόρων ἐλθούσης, ἐξ ἀλλοφύλου τε γένους συνοικισθείσης, ἡ μετέπειτα συστᾶσα Ῥωμαϊκὴ πόλις τὴν ἐπωνυμίαν ἀμείψασα, εἰς τὴν τοῦ κρατοῦντος Αἰλίου Ἀδριανοῦ τιμὴν, Αἰλία προσαγορεύεται.

Postrema Judæorum expugnatio temporibus Hadriani. Quum defectio Judæorum magis ac magis iterum cresceret, Rufus legatus Judææ, auxiliis sibi ab imperatore submissis, amentiam ac desperationem hominum in occasionem sæviendi vertens, eos acerbissime ultus est, cæsa innumerabili hominum multitudine cum conjugibus ac liberis, agroque illorum jure belli in populi Romani ditionem redacto. Erat tunc temporis Judæorum ductor Barchochebas quidam, quod nomen stellam significat: vir alioqui cruentus et latrocinandi avidus, sed qui nomine suo auditoribus utpote vilissimis mancipiis fucum faciebat, quasi sidus e cœlo delapsum esset, ut ipsis ærumnarum mole oppressis lucem afferret. Anno demum octavo decimo imperii Hadriani, quum totius belli vis circa Bitthera urbem munitissimam nec procul Hierosolymis dissitam exarsisset, et protracta diutius a Romanis obsidione, rebelles fame ac siti oppressi essent, ipseque adeo deditionis auctor debitas pœnas dedisset, ex eo deinceps tempore universa Judæorum gens in regionem circa Hierosolyma sitam pedem inferre prohibita est, lege et constitutione imperatoris Hadriani, adeo ut ne prospicere e longinquo patrium solum ipsis liceret, ut scribit Aristo Pellæus. In hunc igitur modum quum civitas Judæorum gente nudata esset et veteribus incolis penitus vacuefacta, postea alienigenis eo confluentibus urbs et colonia civium Romanorum effecta, in honorem Ælii Hadriani imperatoris Ælia nuncupata est.

Digitized by Google

Il y établit des païens et des chrétiens, dont l'évêque était Marc. Vers le même temps, Hadrien envoya de grandes forces en Assyrie, et ordonna à notre Ardaschès d'aller en Palestine avec les nobles de sa garde (1). [Ariston de Pella] qui nous a transmis cette relation, était attaché à sa personne comme secrétaire. Il rencontra Ardaschès en Médie, dans un endroit appelé Sohount. Il est dit qu'Ardaschès tomba malade à Marant, dans le bourg de Pagouraguerd. Là, se trouvait un certain Apégho, chef de la maison des Apéghian, homme actif, astucieux et adulateur. Ardaschès, sur sa demande, l'envoie à Ériza, canton d'Égéghiatz (2), au temple d'Artémis (3) pour demander à la déesse la guérison et une longue vie. L'envoyé n'était pas encore de retour, qu'Ardaschès était mort. L'historien raconte en détail le nombre de personnes qui périrent à la mort d'Ardaschès, ses femmes bien-aimées, ses concubines et ses esclaves dévoués, quelles pompes magnifiques on déploya pour rendre honneur à ses dépouilles mortelles, selon la coutume des villes, et non à la manière des barbares. La civière était d'or, le trône et le lit d'étoffe fine, le manteau qui enveloppait le corps, de drap d'or. Une couronne était posée sur la tête d'Ardaschès; son épée d'or était devant lui. Autour du trône se tenaient ses fils et toute la foule des parents et des proches. Près d'eux étaient les généraux, les chefs des satrapies, les classes des nobles, les corps de troupes armées de toutes pièces, comme si elles allaient marcher au combat. En avant, les trompettes d'airain retentissantes; derrière le cortége, des jeunes filles vêtues de noir, des femmes éplorées, et enfin la foule du peuple. Ce fut ainsi qu'Ardaschès fut porté et enseveli. Autour de son tombeau eurent lieu bien des morts volontaires, comme nous l'avons dit plus haut.

(1) Le mot *zioukosdad*, qui ne se rencontre que dans Moïse de Khorène, n'a pas de signification bien précise.

(2) Ce temple est mentionné par Pline, V, 33; Strabon, XI, 14, 16; Procope, *Bell. Pers.*, I, 17, qui le placent dans le canton d'Acilicène, le même qu'Égéghiatz. — Cf. plus haut, Agathange, p. 125, 126.

(3) L'Anahid du panthéon arménien. — Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme armén.*, p. 10 et suiv., et plus haut, Agathange, p. 126, note 1.

Διάλεξις Παπίσκου καὶ Ἰάσονος.

Controverse entre Papiscus et Jason.

a. Préface.

[*Celsus quidam in præfatione versionis deperditæ « Disputationis Jasonis et Papisci » operis Aristoniani (ad calcem op. S. Cypriani; pag. 30. Éd. Felli).* — Cf. Routh, *Reliquiæ sacræ*, t. I, p. 93.]

Illud præclarum atque memorabile gloriosumque Jasonis hebræi christiani, et Papisci alexandrini judæi disputationis occurrit : Judaici cordis obstinatam duritiem hebræa monitione ac leni increpatione mollitam; victricem in Papisci corde Jasonis de Spiritus Sancti infusione doctrinam. Qua Papiscus ad intellectum veritatis admissus, et ad timorem Domini ipso Domino miserante formatus, et in Jesum Christum filium Dei credidit, et ut signaculum sumeret, deprecatus Jasonem postulavit. Probat hoc scriptura concertationis ipsorum, quæ collidentium inter se, Papisci adversantis veritati, et Jasonis asserentis et vindicantis dispositionem et plenitudinem Christi, græci sermonis opere signata est.

b.

[S. *Hieronymi, lib. II, Comment. ad Galat., cap. iij, comm.* 13. — Routh, *Reliq. sacr.*, t. I, p. 91.]

Memini me, [inquit Hieronymus], in altercatione Jasonis et Papisci, quæ græco sermone conscripta est, ita reperisse : Λοιδορία Θεοῦ ὁ κρεμάμενος, id est : « Maledictio Dei qui appensus est. »

c.

[S. *Hieronymi Quæstion. hebr. in Genesin.* — Routh, *op. cit.*, t. I, p. 91.]

« In principio fecit Deus cœlum et terram. » Plerique existimant, sicut in altercatione quoque Jasonis et Papisci scriptum est, et Tertullianus in libro contra Praxecem disputat, nec non Hilarius in expositione cujusdam psalmi affirmat, in hebræo haberi : « In filio fecit Deus cœlum et terram, » quod falsum esse, ipsius rei veritas comprobat.

d.

[Maximus, *Schol. in oper. de Mystica Theolog. S. Dionysii Areopag., cap.* I., *pag.* 17. (Éd Corderii.) — Routh, *op. cit.*, t. I, p. 92. — Ch. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 328.]

Digitized by Google

Ἀνέγνων δὲ τοὺς ἑπτὰ οὐρανοὺς καὶ ἐν τῇ συγγεγραμμένῃ Ἀρίστωνι τῷ Πελλαίῳ διαλέξει Παπίσκου καὶ Ἰάσονος, ἣν Κλήμης ὁ Ἀλεξανδρεὺς ἐν ἕκτῳ βιβλίῳ τῶν Ὑποτυπώσεων τὸν ἅγιον Λουκᾶν φησὶν ἀναγράψαι.

Legi etiam septem cœlos in disputatione Papisci ac Jasonis, quæ scripta est ab Aristone Pellæo, quam Clemens Alexandrinus in sexto libro Hypotyposeon ait sanctum Lucam descripsisse.

e.

[Origenis *contra Celsum*, *lib.* IV, *cap.* 52. — Routh, *Reliq. sacr.*, t. I, p. 92.]

Ἐν ᾧ (sc. τῷ βιβλίῳ τούτῳ) ἀναγέγραπται Χριστιανὸς Ἰουδαίῳ διαλεγόμενος ἀπὸ τῶν Ἰουδαϊκῶν γραφῶν καὶ δεικνὺς τὰς περὶ τοῦ Χριστοῦ προφητείας ἐφαρμόζειν τῷ Ἰησοῦ· καίτοι γε οὐκ ἀγεννῶς οὐδ' ἀπρεπῶς τῷ Ἰουδαϊκῷ προσώπῳ τοῦ ἑτέρου ἱσταμένου πρὸς τὸν λόγον.

Ibi enim christianus cum Judæo disserens demonstrat ex Judaïcis scripturis vaticinia de Christo ad Jesum pertinere; quanquam strenue adversarius contradicat personamque Judaïcam pulchre sustineat.

f.

[Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni*, page 3. (Éd. de Constantinople, 1852, en arm.).]

L'histoire s'exprime ainsi : Titan, ayant triomphé de Zérouan, s'empara de Babylone et en fit sa résidence; Zérouan était le cinquième descendant de Xisuthre (Ksisouthros). Quant à Assur, troisième descendant de Sem, il éleva le premier, Ninive. Ninus est le deuxième descendant de Sem et de Cham, et Ninive est réellement le domaine de Sem. Ninus descend du fils de Cham, selon Ariston de Chaldée, ce qui se vérifie d'après Eusèbe de Césarée, Moïse de Khorène et Julien d'Halicarnasse.

§ 15.

KHOROHPOUD, *vulgo* ÉLÉAZAR.

[Ch. 69-70.]... On voit que les Parthes, depuis le commencement de leur empire jusqu'à sa chute, ont eu des rapports avec les Romains, tantôt comme tributaires, tantôt comme belligérants, ainsi que le racontent Paléphatos (1), Porphyre (2) Philémon (3), et beaucoup d'autres écrivains. Mais nous ne parlerons que d'après le livre apporté par Khorohpoud, sous le nom de Barsouma. Ce Khorohpoud était secrétaire de Sapor (Chapouh) roi de Perse, et tomba aux mains des Grecs, quand Julien l'Apostat (*Paravados* — ὁ παραβάτης) vint à Ctésiphon (Dispon). Julien étant mort, Khorohpoud alla en Grèce avec Jovien, au nombre des officiers impériaux, et ayant embrassé notre religion, il fut nommé Éléazar. Instruit dans la langue grecque, il écrivit les actions de Sapor et de Julien. Il traduisit ensuite en un volume l'Histoire des temps primitifs, composée par un de ses compagnons de captivité, appelé Barsouma et que les Perses nomment Rasdsohoun (1). Nous reproduisons les données de cet ouvrage, en omettant le merveilleux de leurs fables. Car il serait déplacé de répéter ici les contes relatifs au songe du désir, à la colonne de feu qui sortait de Sassan et entourait le troupeau, à la clarté de la lune, à ces prédictions des interprètes des songes qui sont des astrologues, et ainsi de suite. Nous tairons le projet luxurieux d'Ardaschir suivi de meurtre, et cette passion insensée.

(1) Cf. les fragments de cet écrivain, dans les *Fragm. hist. græc.*, t. II, p. 338.
(2) Cf. *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 688.
(3) Cf. *Fragm. hist. græc.*, t. IV, p. 474.

§ 16.

FIRMILIEN DE CÉSARÉE.

Firmilien naquit en Cappadoce vers l'an 200, et mourut à Tarse en 269. Si l'on s'en rapporte au témoignage de Zénob de Glag (2), Firmilien était évêque d'Ephèse, à l'époque de Trajan Dèce, et ayant été chassé de son siége, il partit pour sa patrie, emportant les reliques de saint Jean-Baptiste que saint Grégoire l'Illuminateur et saint Léonce de Césarée se partagèrent dans la suite (3).

Dès l'année 230, il était en possession du siége épiscopal de Césarée de Cappadoce (4), et c'est en cette qualité qu'il assista au concile d'Iconium, où, par son influence, il fut déclaré qu'on devait rebaptiser les hérétiques. Il présida, en 264, le concile d'Antioche, tenu contre Paul de Samosate. Firmilien résista au schisme des Novatiens et montra beaucoup de courage pendant la persécution de Trajan Dèce. Habile théologien, Firmilien fut en rapport avec Origène dont il suivit

(1) *Rosdsohoun*, *Rasdohoun*, *Rasdahun*, selon les variantes des msc.
(2) Zénob de Glag, *Hist. de Daron*; cf. plus haut, pag 344.
(3) Agathange, cf. plus haut, p. 174, § 142. — Zénob de Glag, *op. cit.*, p. 344.
(4) Eusèbe, *Hist. eccles.*, liv. VI, ch. 26, 41; liv. VII, ch. 5.

Digitized by Google

les leçons (1), et qu'il reçut sous son toit dans la persécution qui eut lieu sous Maximien. Il entretint aussi des relations avec S. Cyprien, S. Denis d'Alexandrie et S. Grégoire le Thaumaturge. L'Église l'a sanctifié à cause de ses vertus (2). Jusqu'à présent, on ne connaissait de Firmilien qu'une lettre sur la question du baptême des hérétiques, dans laquelle il s'élève contre les prétentions de l'évêque de Rome, et qui se trouve rapportée dans la correspondance de S. Cyprien (3). Moïse de Khorène nous a conservé en outre, dans son Histoire, un assez long fragment d'un livre que Firmilien écrivit sur les persécutions de l'Église (4), et qui eût mérité de nous être transmis tout entier. Disons toutefois que, dans le fragment qui nous est parvenu, les faits historiques manquent d'exactitude, en ce qui concerne notamment les renseignements que Firmilien nous donne sur les empereurs romains et leurs expéditions guerrières.

FRAGMENT D'UNE HISTOIRE DES PERSÉCUTIONS DIRIGÉES CONTRE L'ÉGLISE.

[Extrait de Moïse de Khorène, *Histoire d'Arménie*, liv. II, ch. 75 à 79 inclus.]

I. (Ch. LXXV.)

Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, et les histoires qu'il composa.

Firmilien (Fermélianos), évêque de Césarée en Cappadoce, d'un amour admirable pour l'étude, alla, dans sa jeunesse, prendre les leçons d'Origène. Il composa plusieurs discours : l'un est l'Histoire des persécutions dirigées contre l'Église, sous Maximien [Hercule] et [Trajan] Dèce, et qui se continuèrent encore sous Dioclétien. Il raconta aussi les actes des rois. Dans cette histoire, il dit que le seizième évêque, qui occupait alors le siége d'Alexandrie, Pierre, souffrit le martyre la neuvième année de la persécution (5). Il parle également de plusieurs martyrs envoyés au supplice, dans notre pays, par Chosroès, et d'autres encore immolés par d'autres princes; mais, comme il ne raconte pas les choses avec une exactitude rigoureuse, qu'il ne mentionne ni les noms des martyrs, ni le lieu de leur supplice, nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire ses récits. Nous passons aussi sous silence ce qu'il dit d'Antonin [Caracalla], fils de Sévère, qui combattit contre Vagharsch, roi des Perses, en Mésopotamie, et mourut entre Édesse et Kharres, tandis que notre [roi] Chosroès ne prit parti pour aucun d'eux (1). Mais pour ce qui concerne les événements arrivés depuis la mort de Chosroès jusqu'au règne de Tiridate, dans les temps d'anarchie, nous les tenons pour certains et nous les reproduisons en abrégé. Ce qui a trait au règne de Tiridate et aux temps postérieurs n'est erroné ni par négligence ni par ignorance, aucune faute volontaire ne s'y remarque; tout se trouve raconté d'après les documents tirés des archives des Grecs. Pour tout le reste, nous te le raconterons fidèlement d'après les relations d'hommes savants, instruits des choses du passé, philologues et véridiques.

II. (Ch. LXXVI.)

Ardaschir envahit notre pays; il triomphe de l'empereur Tacite.

Le même historien dit que, après le meurtre de Chosroès (2), les satrapes arméniens, d'un consentement unanime, amenèrent dans leur intérêt commun les troupes grecques qui étaient en Phrygie, pour résister aux Perses et garder le pays, et ils en informèrent sans retard l'empereur Valérien. Cependant, comme quelques troupes, en franchissant le Danube (Tanoup), enlevèrent beaucoup de prisonniers dans plusieurs cantons et saccagèrent les îles Cyclades, Valérien n'arriva

(1) Zénob de Glag, *op. cit.*, p. 344. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, lib. II, ch. 75.

(2) Tillemont, *Hist. ecclés.*, t. IV. — Dom Cellier, *Hist. des ant. sacrées et profanes*, t. III. — Vies des saints arm.; en arm., 11 août.

(3) *S. Cypriani epistolæ et opuscula, ex recensione J. Andrex* (*Romæ*, 1471, f°), *ep.* LXXV.

(4) Moïse de Khorène, *op. cit.*, liv. II, ch. 75 à 79 inclus.

(5) Ce prélat eut la tête tranchée par le glaive. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VII, ch. 32, liv. VIII, ch. 13, liv. IX, ch. 6.)

(1) Cf. Dion Cassius, *Excerpt. apud Xiphil.*, lib. LXXIX. — Eutrope, *Epitom.*, liv. VIII, ch. 20. — Spartien, *Caracalla*, VI. — Ce dernier historien donne des détails circonstanciés sur la mort de Caracalla. Il raconte que ce prince, voulant porter de nouveau la guerre chez les Parthes, établit à Édesse ses quartiers d'hiver. De là, il se rendit à Karrhes, pour faire un sacrifice au dieu de la ville, Lunus; mais le jour anniversaire de sa naissance, le 6 avril, pendant les fêtes de Cybèle, s'étant retiré à l'écart pour satisfaire un besoin naturel, il fut tué par les embûches de Macrin, préfet du prétoire, qui, après sa mort, s'empara de l'empire. — Cf. aussi Sextus Rufus, *Breviarium*, XXI.

(2) Chosroès 1er, fils de Vagharsch, monta sur le trône en 198, et fut tué en 232, par Anag, prince arsacide de Perse et père de saint Grégoire l'Illuminateur. — Cf. plus haut, Agathange, *Hist. de Tiridate*, p. 114 et suiv.

Digitized by Google

pas à temps pour défendre notre pays (1). Il vécut trop peu de temps, et l'empire passa aux mains de Claude, puis à celles d'Aurélien, car ces princes se succédèrent promptement. Pendant quelques mois, les frères Quintus (2), Tacite et Florien occupèrent l'empire (3). C'est pourquoi Ardaschir envahit tout à son aise notre pays, met en fuite l'armée grecque, et fait prisonniers ou anéantit une grande partie [des habitants] de l'Arménie. Obligés de s'enfuir, les satrapes d'Arménie, avec la race des Arsacides (Arschagouni), se réfugient en Grèce. Un de ces derniers était Ardavazt Mantagouni, qui, ayant enlevé Tiridate, fils de Chosroès, le conduisit à la porte de l'empereur. En conséquence, Tacite se vit dans l'obligation de marcher contre Ardaschir dans les contrées du Pont, et envoya son frère Florien avec une autre armée (4) dans la Cilicie. Ardaschir rejoignit Tacite et le mit en fuite. L'empereur fut tué par les siens à Djanik, dans le Pont, qui est la Chaldie (5). Son frère Florien périt de la même manière, quatre-vingt-huit jours après, à Tarse (6).

III. (Ch. LXXVII.)

Paix entre les Perses et les Grecs. — Ardaschir, durant les années d'anarchie, élève de nombreuses constructions dans toute l'Arménie.

Probus qui régnait sur les Grecs (7), ayant conclu la paix avec Ardaschir, divisa notre pays, et en fixa les limites en faisant creuser des fossés. Ardaschir soumet la caste satrapale, rappelle les émigrés, réduit ceux qui s'étaient fortifiés, à l'exception d'un satrape nommé Oda, de la maison des Amadouni, gendre de celle des Selgouni et père adoptif de Khosrovitoukhd, fille de Chosroès. Oda se tient caché sur le rocher d'Ani, comme dans une tanière.

(1) Cf. Zosime, *Hist. rom.*, liv. I. — Trébellius Pollion, *Valérien.* — Eutrope, IX, 7.

(2) Quintille était frère de Claude et non pas de Tacite et de Florien. (Eutrope, IX, 12.)

(3) Cf. Zosime, *op. cit.*, liv. I. — Trébellius Pollion, *Claude.* — Fl. Vopiscus, *Aurélien, Tacite, Florien.* — Eutrope, IX, 11-16.

(4) Deux msc. disent : « avec une grande armée. »

(5) *Djanik* est une localité du Pont oriental, mentionnée par Procope (*Bell. Pers.*, I, 15, II, 29. — *Bell. Goth.*, IV, 1) et d'autres auteurs qui écrivent ce nom Τζάνοι, Τζαννική, Σάννοι et Σαῦνοι (Strabon, *Géogr.*, liv. XII, ch. 3, § 18,). — Cf. sur la Chaldie, plus haut, p. 44, note 1, col. 1.

(6) Cf. Zosime, *Hist. rom.*, liv. I. — Vopiscus, *Tacite, Florien.* — Eutrope, IX, 16.

(7) Zosime, liv. I. — Vopiscus, *Probus.* — Eutrope, IX, 17.

Ardaschir, organisant notre pays d'une manière admirable, le replace au premier rang. Les Arsacides, qui avaient perdu la couronne et leurs domaines de l'Ararat, sont rétablis dans leurs possessions, avec leurs revenus et leurs apanages, comme auparavant. Ardaschir donne de plus larges attributions aux fonctions des temples, et ordonne que le feu d'Ormizd brûle continuellement sur l'autel de Pacavan (1). Quant aux statues élevées par Valarsace (Vagharschag) en l'honneur de ses ancêtres, et à celles du Soleil et de la Lune érigées à Armavir, qui avaient été transportées d'abord à Pacaran et ensuite à Ardaschad (2), Ardaschir les abat ; il contraint par un édit notre pays à lui payer le tribut, et impose partout [l'autorité de] son nom.

Les termes de pierre qui avaient été plantés sur le sol, par ordre d'Ardaschès, furent renouvelés par Ardaschir qui leur donna son nom et les appela « termes ardaschiriens (3). » Ardaschir administra, comme une de ses provinces propres, notre pays qui fut soumis à des gouverneurs perses pendant vingt-six ans. Après lui, son fils appelé Sapor (Chapouh), nom qui signifie « fils du roi », régna jusqu'à l'avénement de Tiridate durant une année.

IV. (Ch. LXXVIII.)

Ardaschir extermine la race des Mantagouni.

Ardaschir avait su qu'un des satrapes arméniens s'était enfui avec un des fils de Chosroès, et l'avait mis en sûreté (4). Ayant découvert qui était ce satrape, il s'assura que c'était Ardavazt, de la race des Mantagouni, et il ordonna d'exterminer toute cette famille (5). En effet, quand les Arméniens désertèrent la cause d'Ardaschir, les Mantagouni l'avaient également abandonnée, conjointement avec les autres races satrapales. Ensuite, quand Ardaschir les eut réduites à l'obéissance, les Mantagouni revinrent et furent massacrés. Cependant, une des sœurs d'Ardavazt, jeune fille d'une grande beauté, fut enlevée par Dadjad (6), de la race d'Achotz, de la lignée de

(1) Cf. Émin, *Recherches sur le pagan. arm.*, p. 9, 50.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 8, 12, 49.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 56.

(4) Deux msc. ajoutent : « à la porte de l'empereur. »

(5) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 8.

(6) Ce Dadjad, qui était devenu violemment le beau-frère d'Ardavazt Mantagouni, fut créé, par Tiridate le Grand prince du canton d'Achotz. Dadjad avertit plus

Digitized by Google

Couchar, descendant de Haïg (1). Ce Dadjad s'enfuit avec elle dans la ville de Césarée où il la retint en lieu sûr et l'épousa à cause de sa rare beauté.

V. (Ch. LXXIX.)

Hauts faits de Tiridate pendant les années d'anarchie en Arménie.

L'historien rapporte ensuite les hauts faits de Tiridate (Dertad). Encore jeune homme, il aimait à monter à cheval, ce qu'il savait très-bien; il maniait les armes avec dextérité et apprenait avec ardeur les autres exercices guerriers. Selon l'oracle de la Pythie dans le Péloponnèse, Tiridate surpassait dans les combats Cléostrate le Rhodien, auquel il suffisait de saisir son ennemi par le cou pour le vaincre, Céras l'Argien, qui arrachait le sabot d'un bœuf. En effet, Tiridate saisit d'une seule main deux buffles par la corne, l'arracha et l'enleva en la tordant. Ayant voulu conduire un char aux courses du grand hippodrome, Tiridate fut renversé par l'adresse de son rival et tomba à terre; mais, saisissant le char, il l'arrêta au grand étonnement de tous. Lors de la guerre de Probus contre les Goths, il y eut une grande famine; les soldats, ne trouvant plus de vivres, se mutinèrent et égorgèrent Probus. Ils fondirent en même temps sur tous les autres princes; mais Tiridate, seul contre tous, ne laissa entrer personne dans le palais de Licinius, près de qui il était.

Alors Carus occupa le trône avec ses fils Carin et Numérien (2). Ayant rassemblé ses troupes, Carus livra bataille au roi des Perses et rentra vainqueur à Rome. Mais Ardaschir, appelant à son aide beaucoup de peuplades, s'appuyant aussi sur le désert de l'Arabie (Dadjgastan), attaqua de nouveau les Romains des deux côtés de l'Euphrate, et fit mourir Carus à Rinon (3). Il en fut de même de Carin qui marcha sur Gornag (4) dans le désert, ayant Tiridate avec lui. Carin fut taillé en pièces avec son escorte, et le reste de son armée fut mis en fuite. Tiridate, dont le cheval était blessé, ne put courir avec les fuyards; prenant alors ses armes et les harnais de son cheval, il traversa à la nage la grande et profonde largeur de l'Euphrate, pour rejoindre les troupes au milieu desquelles se trouvait Licinius. En ce temps-là, Numérien fut tué en Thrace, et Dioclétien lui succéda sur le trône (1). Pour ce qui est des faits arrivés de son temps, Agathange te les expose (2).

EURIPIDE.

FRAGMENT DE LA TRAGÉDIE PERDUE DES PÉLIADES D'EURIPIDE, CONSERVÉ DANS LE LIVRE III DE LA « RHÉTORIQUE » DE MOÏSE DE KHORÈNE (3).

[Éd. complète de ses œuvres, en arm. — Venise, 1843, p. 383.]

...Elle s'embarqua, raconte [Euripide], d'un canton de la Scythie, à la suite d'un certain Jason et arriva en Thessalie (Thédalia). Là, elle se livra à la pratique des arts magiques, car elle voulait faire mourir le roi qui régnait sur ce pays. Elle finit, par ses perfides conseils, à persuader les filles du roi, en alléguant pour motif la vieillesse de leur père, et l'absence d'enfant mâle qui puisse lui succéder et hériter de la puissance royale. « Si vous voulez, je suis à même de vous

tard son beau-frère, qui prévint le roi que son serviteur Grégoire, celui qui plus tard fut surnommé l'Illuminateur, était fils d'Anag, assassin de son père (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 82).

(1) Moïse de Khorène, liv. II, ch. 8.

(2) Vopiscus, *Carus.* — Eutrope, IX, 18 et suiv.

(3) Cf. Vopiscus, dont le récit est très-différent. Le texte de Moïse de Khorène est ici fort défectueux, car, quelques lignes plus bas, il est question d'un personnage appelé *Gornag* sur lequel nous allons revenir dans la note suivante.

(4) Samuel d'Ani raconte, dans sa Chronographie, que « Gornag, général de l'armée du grand Chosroès, père de Tiridate, passe pour avoir vécu 160 ans et avoir conservé jusqu'à sa dernière heure les yeux, les oreilles, les cheveux, les dents et la force corporelle de la jeunesse. » Il tua l'empereur Carus avec son fils Carin, dans un combat livré aux Perses qu'il commandait. Ce récit est de pure invention. Ce qui a donné lieu à la légende de Gornag est une mauvaise interprétation que les Arméniens ont faite du mot *gornag* qui n'est autre chose que la transcription du grec Κορναχής ou Καρνάνος, mot estropié par les copistes pour κεραυνὸς « la foudre ». L'histoire nous apprend en effet que Carus fut tué par la foudre, lorsqu'il asseyait son camp sur le Tigre, et que Carin mourut dans un combat. Tel est du moins le récit des historiens romains (Vopiscus, *Carus, Carin.* — Eutrope, IX, 18-19). La confusion qu'on remarque dans la narration de Firmilien, rapportée par Moïse de Khorène, s'explique maintenant sans difficulté.

(1) Vopiscus, *Numérien, Carin.* — Eutrope, IX, 19 et suiv.

(2) *Hist. de Tiridate*, cf. plus haut, p. 109 et suiv.

(3) Ce fragment avait déjà été signalé par le card. A. Maï et Zohrab dans leur édition de la chronique d'Eusèbe (Milan, 1818), p. 43, note 3. — Cf. aussi Œuvres d'Euripide (éd. Didot), pag. 765. — Ce passage de Moïse de Khorène, où il cite ce fragment, est une réfutation de la fable de Médée. — Cf. Diodore de Sicile, liv. IV, ch. 50 52.

Digitized by Google

montrer votre père redevenu jeune. » En disant cela, elle leur montra, par un exemple, comment la chose se passerait. Elle prit un bélier, le découpa, le plaça dans une chaudière et mit le feu dessous. Par le bouillonnement qui avait lieu à l'intérieur de la chaudière, elle faisait voir le bélier qui s'agitait comme s'il était en vie. Ayant ainsi trompé [les filles du roi], elle découpa par morceaux Pélias (Bélias), le mit dans la chaudière, où il resta sans que rien ne se manifestât.

Digitized by Google

II.

LE PSEUDO-CALLISTHÈNES.

HISTOIRE D'ALEXANDRE DE MACÉDOINE (Venise, 1842, en arménien); p. 1-186.

La traduction arménienne de l'Histoire d'Alexandre par le Pseudo-Callisthènes, faite au Ve siècle de notre ère, par l'un des membres de l'École des traducteurs (1), a été entreprise sur un texte qui diffère, pour les premiers chapitres, de l'édition publiée par M. Ch. Müller (2), dont le 1er ch. du liv. I commence par ces mots : Ἄριστός μοι δοκεῖ γενέσθαι, κ. τ. λ. En comparant la version arménienne qui nous est parvenue des différents textes de cette histoire, on reconnaît que cette version a été entreprise sur un exemplaire analogue à celui dont M. Müller a donné les variantes en note de son édition, et qui avait déjà été étudié et mis à profit par M. Berger de Xivrey (3). Ce manuscrit commence par ces mots : Οἱ σοφώτατοι Αἰγύπτιοι, κ. τ. λ., qui sont aussi le début de la version arménienne : « Les sages de l'Égypte... » (p. 1.) Le commencement de la version latine de Julius Valerius (4) débute également de la même manière (cf. Müller, *op. laud.*, p. 1 et suiv.). La version arménienne est du reste très-fidèle, et ne s'écarte pour ainsi dire point de l'original grec; aussi les variantes, qui sont curieuses comme étude philologique, ne présenteraient-elles aucun intérêt pour l'histoire (cf. Müller, *op. laud.*, introd., p. X, et note 1). — M. Paul de Lagarde a publié, dans ses *Analecta syriaca* (Leipsik, 1858, in-8°, p. 205-208), un fragment de quelques pages qui appartient à une version syriaque du Pseudo-Callisthènes, découverte dans les manuscrits syriaques du *British Museum* à Londres (Add. 12, 154, f° 153 *b* à 155 *a*).

(1) [Sukias de Somal], *Quadro delle opere antic. trad. in armeno*, p. 9.

(2) Arriani Anabasis et Pseudo-Callisthenis hist. fabul. primum edid. C. Müller (Didot, 1846).

(3) Notices et extr. des msc., t. XIII, p. 162 et suiv. — Tradit. tératologiques, p. 350 et suiv.

(4) Msc. de la Bibl. impériale; fonds grec, 5818.

Digitized by Google

III.

GRÉGOIRE MAGISTROS,

DUC DE LA MÉSOPOTAMIE.

Grégoire, surnommé Magistros, issu de la race de Souren Bahlav (1), descendait des Arsacides de Perse (2); il naquit à la fin du Xe siècle ou dans les premières années du XIe. Son père Vassag, seigneur de Pedchni, comptait parmi ses ancêtres maternels saint Sahag et saint Grégoire l'Illuminateur, patriarches de l'Arménie (3). Grégoire fut destiné dès sa jeunesse au métier des armes, et eut plusieurs fois l'occasion de signaler sa valeur sur les champs de bataille. Il était parvenu à occuper un rang élevé dans l'armée arménienne, à l'époque où Constantin Monomaque était assis sur le trône de Byzance et où Kakig II, prince bagratide d'Arménie, possédait le royaume d'Ani. S'étant brouillé avec ce dernier, à la suite des calomnies que Vest-Sarkis avait répandues contre lui, Grégoire quitta la province d'Ararat et vint se fixer dans le canton de Daron, où il établit des écoles dépendantes du couvent de Saint-Jean Précurseur (Sourp Garabed) qui lui devait sa fondation. Chassé de cette résidence par Kakig, il confia les établissements qu'il avait créés à Hraad, son intendant, et partit pour Constantinople. Accueilli avec de grands témoignages d'amitié dans la capitale des Césars byzantins, Grégoire, grâce à sa haute et solide instruction, acquit bientôt une grande réputation de savoir, car il discutait avec les philosophes, qui le considéraient comme un des plus illustres docteurs de l'Arménie (4). Ce fut à Constantinople que Grégoire entra en relations avec Manoutché et Ibrahim, princes musulmans avec lesquels il entretint une correspondance touchant les plus graves matières de la religion. La fidélité dont Grégoire fit constamment preuve envers Constantin Monomaque lui valut, de la part de cet empereur, le titre de *magistros* (1), l'anneau d'or et la charge de duc de la Mésopotamie (2). Kakig II, qui ne cessait de poursuivre Grégoire de sa haine, fut très-irrité, en apprenant les faveurs dont il avait été comblé par l'empereur. A partir de ce moment, il considéra Grégoire non plus seulement comme un rival travaillant sourdement à le déposséder, mais comme un traître, et lui adressa sur sa conduite une lettre de reproches. Grégoire répondit au roi pour se justifier, et la dignité dont il fit preuve dans cette circonstance engagea Kakig à mettre un terme à ses persécutions.

Lorsque les Grecs se furent emparés de la ville d'Ani par trahison, Grégoire partit pour Constantinople, afin de plaider la cause de Kakig et d'essayer de le maintenir dans ses États. Son intervention n'eut pas les résultats qu'il attendait, et, voyant que tout espoir de conserver le royaume des Bagratides était perdu, Grégoire abandonna aux Grecs Pedchni, Gaïan et Gaidzon, forteresses qui constituaient son fief paternel, en échange de villes et de villages situés dans la Mésopotamie (3), où il se fixa. En même temps, Grégoire céda ses domaines de Daron à Thornig, de la famille des Mamigoniens (4). Depuis l'époque où Grégoire vint s'établir dans la

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 82; et plus haut, p. 114, note 1.

(2) Matthieu d'Édesse, *Chroniq.*, 1re part., ch. 59, p. 70 de la trad. franç. (Paris, 1858).

(3) Matthieu d'Édesse, 1re part., ch. II, pag. 9 et 10, ch. 12, p. 12.

(4) Matthieu d'Édesse, 2e part., ch. 94, p. 154-155.

(1) Arisdaguès Lastiverdzi, *Hist. d'Arm.*, trad. fr., p. 67.

(2) Ce titre d'une très-grande dignité de la cour de Byzance, μάγιστρος, *magister officiorum*, répond à peu près au titre de conseiller aulique. Dans l'origine, il n'y eut qu'un *magistros*, mais plus tard on en compta jusqu'à quatorze. Ce titre était différent de celui de *magister militiæ*. — Cf. Indjidji, *Antiq. de l'Arm.* (*en arm.*), t. II, p. 229-230. — Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 839 et suiv.

(3) Vartan, *Hist. univ.*, en arm., p. 133. — Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 934.

(4) Ce prince résidait à Aschmouschad, dans le pays de Sassoun. — Cf. sur Thornig, Matthieu d'Édesse, *Chron.*, liv. II, ch. 82, p. 109, et ch. 106 et suiv., et p. 173 et suiv.

Digitized by Google

Mésopotamie, il ne cessa de se consacrer à l'étude des lettres et aux bonnes œuvres (1). Il mourut en 1058.

Grégoire forma plusieurs disciples, dont les plus célèbres sont Basile et Élisée, qui devinrent évêques dans la suite, et son fils aîné Vahram, d'abord engagé dans la carrière des armes comme son père et son aïeul, et qui succéda à Grégoire comme duc de la Mésopotamie. Ce Vahram, étant entré dans les ordres, devint ensuite catholicos de l'Arménie, sous le nom de Grégoire II Vegaïaser (ami des martyrs) (2), surnom qui lui fut donné, pour avoir coopéré avec un grand zèle à la traduction en arménien, des martyrologes grec et syriaque (3). Grégoire Magistros eut encore d'autres enfants, Vassag, duc d'Antioche (4), Basile, Philippé et deux filles, dont les noms ne nous sont pas connus.

Grégoire Magistros composa un grand nombre d'ouvrages, dont le plus important est le recueil de ses lettres, qui sont au nombre de quatre-vingt-cinq (5). Les lettres de Grégoire ont trait à une foule de sujets dans lesquels l'auteur se montre à la fois philosophe, théologien, poëte, et très au courant de toutes les sciences de la Grèce. Grégoire rapporte en effet, dans ses lettres, une foule de faits empruntés aux écrivains grecs qu'il avait sous les yeux, et il cite Aristote, Abydène, Apollodore, Pythagore, Socrate, Platon, Olympien, Jules l'Africain, etc. Toutefois, son style laisse beaucoup à désirer, car, bien que fortement empreint d'hellénisme, il se ressent de la décadence des lettres grecques et arméniennes, et il est surchargé d'une foule de locutions étrangères empruntées aux différents idiomes de l'Orient. Les lettres de Grégoire peuvent se diviser en trois catégories : 1° les lettres dogmatiques (*vartabedagan*), 2° les lettres philosophiques, et 3° les lettres familières. De toutes ces lettres, les premières sont les plus intelligibles à la lecture. Celle qui paraît être la plus ancienne en date, est adressée au patriarche syrien, alors que Grégoire exerçait l'autorité au nom des Grecs, comme duc de la Mésopotamie ; elle a trait aux Thontracites (1) et aux Manichéens. Une lettre que Grégoire adressa en réponse au prince musulman Ibrahim, né d'une mère arménienne de la race de Sissag, qui lui demandait de l'éclairer sur les vérités du christianisme et de lui expliquer les mystères de la foi, est fort remarquable. Grégoire a fait preuve, dans cette réponse, d'une connaissance très-approfondie de la philosophie et de la théologie. Les lettres philosophiques de Grégoire sont moins intéressantes que celles contenues dans sa correspondance dogmatique. Il profite notamment d'envois de grenades ou de poisson qui lui sont faits (2), pour jouer sur les mots, ce qui l'a fait accuser de sophisme. Ces lettres sont fort difficiles à comprendre, car elles fourmillent de mots étrangers dont le sens nous échappe, comme celles qu'il adressa, par exemple, à Vahram et à un de ses élèves auquel il reproche sa paresse. Une autre lettre, qui rentre également dans la catégorie de celles dont nous parlons, commence par un acrostiche du nom de Grégoire Magistros. La correspondance familière du duc de la Mésopotamie renferme plusieurs lettres dont les plus remarquables sont, d'abord, celles qu'il adressa en réponse au catholicos Pierre Ier Kédatards (qui arrête un fleuve) (3), qui lui annonçait les mauvaises intentions du roi Kakig à son égard, une autre écrite à Sarkis, aradchnort de Sévan, lorsqu'il était persécuté par le roi d'Arménie, et enfin une réponse qu'il envoya à Jean, archevêque de Siounie, qui lui avait adressé une lettre de condoléance sur la mort de son oncle Vahram.

Outre cette volumineuse correspondance, Grégoire composa une Explication mystique de l'alphabet arménien (4), des Commentaires sur d'anciennes grammaires, que cite souvent Jean d'Erzinga, auteur lui-même d'une grammaire arménienne fort estimée. On possède encore de Grégoire quelques ouvrages en vers, tels que des Épitres adressées à un anonyme, un Discours sur

(1) S. Nersès Schnorhalî, *Hist. rimée*, en arm. (*Vibàsanouthioun*), p. 541, 553 (Venise, 1830). — Arisdaguès Lasdivertzi, *Hist. d'Arm.*, en arm., p. 41, 94 (Venise, 1844), et trad. franç., p. 67 et suiv. (Paris, 1864). — Cf. aussi le P. Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 456 et suiv.

(2) Grégoire II occupa le siége patriarcal depuis l'an 1065. Il mourut à Tarse en 1073.

(3) Matthieu d'Édesse, 2e partie, ch. 89.

(4) Matthieu d'Édesse, ch. 111.

(5) Le P. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 460, n'en signale que 80 seulement. — Les msc. les plus complets que l'on connaît sont ceux de la bibliothèque de S. Lazare de Venise et de la collection de M. J.-B. Émin.

(1) Cf. sur cette secte, Arisdaguès Lastivertzi, *Hist. d'Arm.*, ch. 22, et Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 884-895. — Le passage de Tchamitch a été traduit à la fin de l'édition française d'Arisdaguès, p. 135-138.

(2) Lettres adressées à Éphrem, évêque de Pedchni, et à un prince Mamigonien.

(3) Ce patriarche occupa le siége patriarcal de 1190 à 1053.

(4) Msc. arm. de la Bibl. imp.; suppl. 43, § 8, f° 224 *verso* à 233.

Digitized by Google

la croix, une Poésie dédiée au catholicos Pierre Ier Kédatards, pour accompagner l'envoi d'un bâton crucifère. Mais son plus grand ouvrage est la traduction en mille strophes de l'Ancien et du Nouveau Testaments, faite à la prière de l'émir musulman Manoutché.

Grégoire n'avait pas seulement composé des ouvrages originaux : il s'était livré également au pénible travail de traducteur, suivant en cela l'exemple des anciens écrivains de sa nation, qui, dans les IVe et Ve siècles, avaient entrepris de faire passer dans l'idiome arménien une foule d'écrits profanes et religieux appartenant à la littérature hellénique. Malheureusement, toutes les traductions faites par Grégoire ne nous sont point parvenues.

Nous savons, par le témoignage même de Grégoire, qu'il avait traduit le Timée et le Phédon de Platon, ainsi que la Géométrie d'Euclide. En outre, Grégoire cite en arménien les ouvrages d'Olympiodore, dont David le philosophe nous a transmis deux passages fort courts (1), et dont il est également question dans l'histoire de Moïse de Khorène (2), enfin ceux de Callimaque et d'Andronic. Il ne nous reste de toutes ces traductions que le Timée et le Phédon, et environ une page de la Géométrie d'Euclide (3). Quelques critiques supposent que la traduction du Timée et du Phédon est de beaucoup antérieure à Grégoire, et qu'elle doit être l'œuvre des traducteurs du Ve siècle, auxquels on doit la version des ouvrages philosophiques de Platon et de Philon le juif. A défaut de renseignements précis, on ne saurait se prononcer d'une manière formelle sur une question aussi grave.

Les œuvres de Grégoire Magistros sont en très-grande partie conservées en manuscrit dans la bibliothèque des Mékhitaristes de Venise et dans d'autres dépôts littéraires; mais jusqu'à présent personne n'a songé à les publier. Toutefois on a imprimé quelques-unes des poésies et des lettres du duc de la Mésopotamie, dans des recueils de morceaux littéraires des principaux écrivains de l'Arménie, et dans quelques feuilles et revues périodiques nationales (1).

(1) Œuvres de David le philosophe, en arm., p. 143 et 164.

(2) *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 6, et II, 74.

(3) Cette page appartient à la bibliothèque de St-Lazare de Venise.

EXTRAIT DE LA CORRESPONDANCE DE GRÉGOIRE MAGISTROS.

[Msc. comprenant 83 lettres, et appartenant à M. J.-B. Émin.]

Letire 46e adressée à Sarkis, abbé du monastère de Sévan, et 83e.

.....Quant à moi, je n'ai jamais cessé de traduire beaucoup de livres que je n'ai pas rencontrés dans notre langue : les deux ouvrages de Platon, intitulés « Dialogues du Timée et du Phédon », dans lesquels se trouve tout le discours sur le pronostic, et d'autres philosophes encore; ce livre est plus considérable que notre Missel. Mais j'ai trouvé en outre et traduit en arménien le livre d'Olympiodore, mentionné déjà par David [l'Invincible], qui le compare à un poëme merveilleux et hors ligne, bien supérieur à tous les discours philosophiques. J'ai également trouvé et traduit en arménien les œuvres de Callimaque et d'Andronic. J'ai commencé aussi une version de la Géométrie d'Euclide, et si le Seigneur Dieu veut bien encore prolonger ma vie, je me hâterai de traduire avec soin en arménien ce qui reste des auteurs grecs et syriens.

(1) Cf. sur Grégoire Magistros, Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. II, p. 839. — Sukias de Somal, *Quadro*, p. 72. — Le P. Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 456-469.

Digitized by Google

IV.

SAINT ÉPIPHANE,

ÉVÊQUE DE SALAMINE, EN CHYPRE.

FRAGMENTS ARMÉNIEN ET SYRIAQUE DU « LIVRE DES POIDS ET MESURES, » περὶ μέτρων καὶ σταθμῶν. (*Ed. Paris., D. Petav.*, 1622. — T. II, p. 158 *et suiv.*)

Les chrétiens d'Orient, et particulièrement les Syriens et les Arméniens, ont traduit plusieurs des ouvrages de saint Épiphane. On trouve, dans la littérature de ces deux peuples, des livres entiers ou des fragments de quelques-unes des œuvres de ce Père de l'Église, notamment le « Bestiaire » Φυσιολόγος (1), dont le cardinal Pitra a donné dans le Spicilége de Solesme une version arménienne avec la traduction latine ; le chapitre relatif aux « Poids et mesures », extrait de l'ouvrage qui porte le même titre (2); sans compter les œuvres purement religieuses de l'évêque de Salamine, dont Sukias de Somal a donné le détail, d'après les manuscrits conservés dans la riche bibliothèque de Saint-Lazare de Venise (3). L'histoire légendaire de la version grecque des Livres-Saints, par les Septante, qui est attribuée à Aristée (4), a été reproduite par saint Épiphane, dans son « Traité des poids et mesures, » et forme un ouvrage spécial en arménien. Les manuscrits qui renferment cette notice existent en petit nombre, et la Bibliothèque impériale de Paris n'en possède qu'un seul exemplaire (5) qui fait partie d'un *osguéporig* ou recueil de différents écrits, d'une date assez ancienne. L'écriture de ce manuscrit est un mélange de caractères *iergathakir* et *polorkir*. Il est écrit sur papier, et servait de cartonnage à la reliure d'un autre manuscrit. Le P. Sukias Baron, qui le découvrit, pendant qu'il travaillait à la rédaction du catalogue arménien, a collationné avec soin les feuillets de cet *osguéporig*. C'est actuellement l'un des monuments les plus anciens et les plus précieux du fonds arménien. L'Histoire des Septante forme le premier paragraphe de la rubrique consacrée à saint Épiphane. Nous avons ajouté, comme appartenant également au « Traité des poids et mesures » de l'évêque de Salamine, un fragment syriaque, faisant partie aussi des manuscrits de la Bibliothèque impériale (1), et qui traite des signes conventionnels adoptés pour la transcription et la lecture des textes sacrés. Ce morceau, dont l'abbé Cériani, docteur de la Bibliothèque ambrosienne de Milan, et l'un des plus savants orientalistes de l'Italie, a bien voulu nous donner la traduction, n'avait pas encore été signalé, et, quoiqu'il soit étranger à l'histoire proprement dite, nous avons cru néanmoins devoir lui donner place ici.

(1) Œuvres de saint Épiphane, éd. Pétau, t. II, p. 169.

(2) Id., t. II, p. 177, § XXI. — Cf. la version arménienne publiée par le P. Aucher, dans son « Traité des poids et mesures » en arm., p. 1 à 20 (Venise, 1821).

(3) *Quadro delle opere di vari autori antic. trad. in armeno*, p. 20 et suiv.

(4) Cf. cette histoire dont le texte a été publié à Oxford, en 1662, et dans la Bibilothèque des Pères.

(5) Msc. de l'anc. fonds arm., n° 93 bis, du fol. 9 *verso* au fol. 10 *verso*.

I.

HISTOIRE DES SEPTANTE.

(*Traduction de l'arménien.*)

Histoire des Ptolémées (2) et combien de temps ils régnèrent après Alexandre de Macédoine. Ptolémée Lagus régna 40 ans; Ptolémée Philadelphe, 38 ans; Ptolémée Évergète, 26 ans (3); Ptolémée Philopator, 17 ans (4); Ptolémée Épiphane, 24 ans (5); Ptolémée Philométor (6), 35 ans (7); Ptolémée Évergète, 29 ans; Ptolémée Physcon, 17 ans; Ptolémée appelé aussi

(1) Fonds syriaque, n° 5, fol. 88 *verso et seq.*

(2) Cf. § XII du texte grec (éd. Pétau), p. 168 et suiv.

(3) Le grec, 24 ans.

(4) Le grec, 21 ans.

(5) Le grec, 22 ans.

(6) Le grec porte φιλοπάτωρ.

(7) Le grec, 34 ans.

Digitized by Google

Alexandre, 10 ans (1); Ptolémée Philadelphe, 8 ans; Ptolémée Dionysios, 30 ans (2); Cléopâtre, 22 ans (3); ce qui fait un total de 296 ans (4) et six mois (5).

Le (6) second roi, Ptolémée Philadelphe, s'occupa de recueillir tous les livres, et il fit traduire ensuite en langue grecque toutes les Saintes Écritures des Prophètes, et se montra un roi passionné pour les livres. Ainsi, après le premier Ptolémée, Ptolémée deuxième régna à Alexandrie, et fut surnommé Philadelphe et ami des sciences. Il forma une bibliothèque où il rassembla tous les ouvrages qui existaient dans l'univers. Il adressa des lettres à tous les rois, les engageant à lui envoyer (7) [les œuvres des poëtes ou d'autres écrivains, orateurs, sophistes, médecins, médicosophistes, historiens] et tous les autres livres qui existaient. L'entreprise réussit et les livres furent envoyés de tous les pays. Un jour, le roi demanda à celui (8) à qui il avait confié la garde des livres : « Combien y a-t-il de livres rassemblés dans la bibliothèque? » Celui-ci lui répondit : « Quarante mille huit cents, ni plus ni moins. Mais j'ai appris qu'il y avait encore d'autres livres dans l'univers, en Éthiopie, aux Indes, en Perse, en Élymaïde, en Assyrie, en Babylonie, en Chaldée, chez les Romains, les Phéniciens, en Grèce, à Jérusalem et en Judée, où se trouvent les livres sacrés des prophètes qui parlent de Dieu, de la création du monde et fournissent des renseignements d'une utilité générale. Or, s'il plaît à Votre Majesté, envoyez quelqu'un à Jérusalem pour cet objet; les docteurs en feront la copie, vous l'adresseront, et vous la placerez dans votre bibliothèque religieuse. » Le roi écrivit alors une lettre ainsi conçue : « Aux docteurs des Juifs qui sont à Jérusalem, salut de la part du roi Ptolémée. J'ai formé une bibliothèque et rassemblé beaucoup de livres de chaque pays que j'y ai placés; mais j'ai appris qu'il y avait chez vous des ouvrages prophétiques qui traitent de Dieu et de la création. Désirant les avoir ainsi que d'autres encore, je vous ai écrit [cette lettre], sans aucun sentiment de jalousie, pour que vous me les envoyiez, afin de me faire honneur et non pour que j'en fasse un sujet de rancune ou de haine; car je suis au-dessus de ces passions et [je ne recherche que] votre amitié et votre confiance. Souvenez-vous de la bienveillance que nous vous avons témoignée; rappelez-vous que jadis Antiochus Épiphane, ayant emmené en captivité les habitants de votre pays, en envoya un grand nombre dans ce pays-ci, pour y être vendus. J'en ai acheté moi-même à grand prix, et ayant donné plusieurs pièces d'or pour une seule personne, je les ai délivrés et soignés de toute manière. J'ai pris soin des blessés; j'ai vêtu ceux qui étaient nus et je leur ai rendu la liberté, en leur donnant beaucoup d'argent. A présent même, j'ai fait fabriquer une table d'or du poids de cent vingt talents, je l'ai envoyée au saint lieu, avec des présents et des dons pour remplacer celle qu'a enlevée Antiochus. Nous vous rappelons ces faits, pour que vous sachiez que c'est dans un but pieux et sacré que nous vous demandons ces livres. »

Les lettres furent envoyées avec les présents. Les [docteurs des Juifs] ayant reçu ces lettres et les ayant lues, et ayant vu les cadeaux que le roi avait envoyés, éprouvèrent une grande joie et ils transcrivirent sans retard, en caractères d'or, les livres en langue hébraïque; puis ils envoyèrent vingt-deux livres qui étaient authentiques et soixante-douze qui étaient apocryphes. Le roi ayant reçu [les livres] et les ayant ouverts, ne put les lire, parce que les caractères et le langage étaient hébreux. Il fut obligé d'écrire une seconde lettre ainsi conçue, relative à ce trésor caché : « [Le roi (1) Ptolémée, aux maîtres de la foi, qui résident à Jérusalem. Quelle peut être l'utilité d'un trésor caché et d'une source fermée? et comment nous sera-t-il possible de comprendre les livres que vous nous avez envoyés? Car, puisque nous ne pouvons lire les caractères tracés dans cette langue, ils ne peuvent nous être d'aucun usage et deviennent inutiles.] C'est pourquoi je vous demande avec instance que vous nous envoyiez de jeunes interprètes de ces caractères, habiles dans les langues grecque et hébraïque. » Alors ils envoyèrent les soixante-douze traducteurs, choisis parmi les docteurs juifs déjà mentionnés, en suivant l'exemple de Moïse, lorsqu'il gravit la montagne par l'ordre

(1) Le grec, 12 ans.
(2) Le grec, 31 ans.
(3) Le grec, 32 ans.
(4) Le grec, 306 ans.
(5) Cf. § IX du texte grec, p. 166 et suiv.
(6) Le canon des Lagides diffère ici de celui donné par saint Épiphane, parce que le traducteur arménien s'est conformé à la liste dressée par Eusèbe dans sa Chronique.
(7) Il y a deux lignes illisibles dans le manuscrit, mais on peut les restituer facilement à l'aide du grec.
(8) Démétrius de Phalère.

(1) La phrase entre [ ] est illisible dans le msc., nous l'avons restituée au moyen du texte grec; § XI, p. 67.

Digitized by Google

du Seigneur, comme il lui avait été commandé : « Prends avec toi soixante-dix personnes et gravis la montagne (1). » Mais Moïse, afin d'éviter des querelles parmi le peuple, choisit six personnes de chaque tribu, et on envoya de la même manière ceux qui traduisirent en entier l'Ancien Testament, dans l'île de Pharos. Il commencèrent [à travailler] du matin au soir, en face d'Alexandrie, à l'endroit où Ptolémée leur construisit trente-six cellules, et où ils furent renfermés deux à deux, du matin au soir. Le soir, on les embarquait dans des bateaux, on les passait de l'autre côté, [pour venir] dans le palais du roi Ptolémée, avec lequel ils prenaient leurs repas. Ils couchaient de même deux à deux, dans un même lit, pour qu'ils ne pussent pas se consulter entre eux et qu'ils traduisissent à l'insu l'un de l'autre. Ils traduisirent ainsi, renfermés deux à deux dans une cellule, ayant pour les servir deux serviteurs qui préparaient leur repas, car les traducteurs travaillaient sans relâche. Le roi fit construire des cellules doubles, n'ayant point de fenêtres sur les côtés, mais éclairées par le haut. Ainsi séquestrés du matin au soir, ils traduisirent tout l'Ancien Testament; deux personnes traduisaient le même livre, à partir de la création. Lorsque les deux premiers avaient terminé [la traduction] d'un livre, ils le passaient aux deux suivants qui le transmettaient à deux autres, et chacun des trente-six livres ayant passé l'un après l'autre à chacun des couples de traducteurs, l'Ancien Testament se trouva traduit dans son entier. Lorsqu'ils eurent terminé leur version, le roi s'assit sur un trône élevé; les trente-six lecteurs jaloux que les trente-six traductions fussent conformes entre elles devant le roi, et ayant devant les yeux l'exemplaire hébreu, écoutaient en présence du souverain, pendant que l'un d'eux en faisait la lecture. Le roi fut émerveillé de voir que la concordance [de ces versions] était parfaite (2).

2.

SECONDE NOTICE EXTRAITE ET ABRÉGÉE DU TRAITÉ DE SAINT ÉPIPHANE, SUR LES ASTÉRISQUES, LES OBÈLES, LES LEMNISQUES ET LES HYPOLEMNISQUES, QUI SE TROUVENT EXPRIMÉS DANS LES LIVRES-SAINTS.

Traduction du syriaque.

Ceci est la notice relative à l'astérisque *, à l'obèle — (1), au lemnisque [÷] (2) et à l'hypolemnisque [⁻] (3), signes qui se rencontrent dans les Livres-Saints. L'astérisque * (4) est placé sur les mots qui se trouvent dans les livres des Hébreux, dans Aquila, dans Symmaque, et fréquemment aussi dans Théodotius. Les soixante-douze (Septante) interprètes les ont omis et ne les ont pas traduits, comme étant répétés et superflus. Pour démontrer cela, je le ferai brièvement, afin que les autres signes soient expliqués de la même manière. Au commencement de la Genèse, on lit dans le traité hébreu, et également aussi dans Aquila et les autres interprètes, excepté les soixante-douze, ces mots : καὶ ἔζησεν Ἀδὰμ τριάκοντα ἔτος, καὶ ἐννακόσια ἔτος. Les soixante-douze, en traduisant de l'hébreu en grec, ont omis les mots faisant double emploi et inutiles, ils ne les ont pas répétés comme le texte hébreu, et comme l'ont fait également Aquila et les autres; ils les ont donc supprimés comme superflus et ont traduit : καὶ ἔζησεν Ἀδὰμ ἔτη ἐννακόσια καὶ τριάκοντα. Quoiqu'ils aient retranché les mots qui sont dans l'hébreu, la version grecque n'en souffre point, et le sens même est plus serré, ce qui ne pouvait pas avoir lieu en hébreu. Origène ayant comparé les versions entre elles, et ayant rencontré des mots qui étaient omis, parce que les soixante-douze ne les avaient pas traduits comme inutiles, ainsi qu'il a été dit, mais qui étaient nécessaires dans l'hébreu, comme cela est exigé par [le génie de] cette langue, les autres interprètes ont adopté les mots du texte hébreu, bien que, selon [le génie de] la langue grecque, ils soient superflus. Origène ajouta donc ces mots, non point qu'ils fussent nécessaires dans la leçon, c'est-à-dire dans la langue grecque, car ils sont inutiles, ainsi qu'il a été dit, mais afin que l'on ne crût pas que la version des soixante-douze avait été faite en supprimant des mots du texte hébreu. Seulement il mit sur ces mots les astérisques, ainsi qu'il a été dit qui indiquent que, de même qu'au firmament du ciel il y a des étoiles qui sont voilées, soit par les nuages, soit par le soleil, de même aussi les asté-

(1) Exode, XXIV, 1.

(2) Cf. ma traduction de la Chronique de Michel le Syrien (en cours de publication à Venise, p. 79, note 1) où j'ai discuté toute cette légende, en m'appuyant sur les documents les plus autorisés.

(1) Ὀβελός, *dard*, *trait*, *broche*, sert à indiquer une répétition ou une surabondance de mots.

(2) Λημνίσκος, *ruban*, indique la différence textuelle des interprètes.

(3) Les figures du lemnisque et de l'hypolemnisque manquent dans le msc.; nous les avons restituées au moyen du texte grec. Nous ferons observer aussi que, dans cette version syriaque, il n'est pas question du métobèle.

(4) Cf. Œuvres de Saint Épiphane (ed. Petau.), t. II, p. 159, § II.

Digitized by Google

risques, placés sur les mots, indiquent que ces mots existent bien dans le texte hébreu, comme les étoiles dans le firmament, mais le texte des soixante-douze les dissimule et les voile, comme le soleil cache les étoiles. Voici pour les astérisques.

Ceci est l'explication de l'obèle (1). Le signe de l'obèle s'exprime ainsi [—], et se traduit dans la langue syriaque par broche. Il se place dans les Livres-Saints sur les mots qui ont été employés spécialement par les soixante-douze, mais qu'Aquila et Symmaque ont omis. Car les soixante-douze interprètes eux-mêmes ont employé et ajouté ces mots avec intention et non pas inutilement, en vue d'être bien compris. En effet, il y a des mots hébreux qui, étant traduits en grec, ne sont pas très-exactement rendus, si l'on n'ajoute pas d'autres mots qui indiquent et complètent le sens de ceux traduits de l'hébreu. Pour cette raison, ces mots ont été ajoutés forcément par les soixante-douze interprètes, afin que la version grecque ne fût pas défectueuse. Origène a donc mis sur les mots qui ont été ajoutés forcément, et qui ne sont pas exprimés dans les textes hébreux d'Aquila et de Symmaque, les obèles qui ont par eux-mêmes une signification. De même que la broche anéantit ceux qu'elle transperce, de même l'obèle rend inutiles les mots sur lesquels il est placé, comme superflus et n'étant pas exprimés dans le texte des Hébreux ou dans aucun des autres interprètes, excepté toutefois dans la version des soixante-douze, d'après la raison qu'on a donnée plus haut. De plus, comme les soixante-douze ont traduit les Livres-Saints, ils étaient par couples, comme on le sait d'après l'histoire qu'en a faite saint Épiphane, où il est dit que chacun des Livres-Saints fut traduit trente-six fois; il arriva que des phrases rendues par les interprètes différaient seulement dans la traduction d'un mot et non dans la valeur. Or Origène, ayant étudié ces différentes traductions et s'étant aperçu de ces variantes, pour un mot qu'un couple seulement avait rendu différemment, à l'exception de tous les autres, marqua sur ces mots l'hypolemnisque ⸗ qui est figuré par une broche avec un point dessus (1). Là où il trouva un mot que deux couples d'interprètes ont rendu différemment, il a figuré le lemnisque ÷ qui est une broche avec deux points, dont l'un est au-dessus et l'autre au-dessous. Cette notice donne en abrégé la valeur de l'astérisque, de l'obèle, de l'hypolemnisque et du lemnisque, pour l'instruction de ceux qui les rencontreront, conformément à la doctrine inspirée par Dieu à saint Épiphane, touchant la valeur de ces signes. Et s'il arrive que quelqu'un trouve l'astérisque sur des mots ajoutés par Aquila, Symmaque, Théodotius et d'autres traducteurs, il saura quels sont les mots qui sont répétés deux fois dans l'hébreu et ont été omis par les soixante-douze, par la raison donnée plus haut. Origène a mis de même les astérisques sur ces mots, comme il les a mis sur ceux qu'il a empruntés lui-même à l'hébreu; et on n'a pas mis la désignation du texte hébreu ni d'un autre interprète sur ces mots, mais seulement les astérisques. Cependant il se trouve quelquefois des mots sur lesquels on a désigné spécialement le texte hébreu, et on y a figuré aussi des astérisques.

(1) Cf. Saint Épiphane, *loc. cit.*, p. 160, § III.

(1) Cf. Saint Épiphane, *loc. cit.*, p. 165 et suiv., § VIII.

Digitized by Google

INDEX.

A.

Aaron, 310.
Azad, 198.
Abagan Vécémagan, 263.
Abahouni, 50, 230, 231, 327, 351, 353, 355, 367, 368, 369, 370, 376, 377, 381.
Abdiou, 318, 319, 322, 323, 329.
Abgar, 92, 200, 317, 318, 319, 322, 323, 324, 325, 327, 328, 329, 330, 331.
Abgar Ouchama, 326.
Abraham, 30, 42, 128, 198, 361.
Absalon, 320.
Abtekhé, 322.
Abydène, 49.
Achdichad, 211, 225, 229, 239, 249, 250.
Achille, 41, 42.
Achot, 65.
Achotz, 49, 184, 394.
Acilicène, 125.
Adam, 106, 222.
Addée, 329, 330, 331.
Aderbadagan, 44, 48, 148, 180.
Aderbadagan, *voir* Adherbéidjan.
Adherbadidj, 280.
Adherbéidjan, 214, 215, 229, 230, 254, 259, 260, 261, 262, 264, 265, 267, 276, 277, 279, 280, 281, 282, 283, 287, 302.
Adrien, *voir* Hadrien.
Ælia, 392.
Agapès, *voir* Agapius.
Agapius, 181.
Agathange, 107, 342, 343, 397.
Aghanaïozan, 264.
Aghdskh, 261.
Aghdsnik, 34, 170, 217, 218, 225, 227, 254, 256, 260, 261, 262, 266, 289, 292, 327, 351, 352, 355.
Aghi, 322, 381.
Aghiorskh, 230.
Aghiovid, 63, 64, 274.
Aghoïhovid, 274.
Aghou, 49.
Aghouank, 48, 49, 281, 282, 283, 288, 297.
Aghouanie, 38, 288.
Aghounk, 115.
Aghpian, *voir* Albin.
Aghpianos, *voir* Albin.
Aghthamar, 217.
Agop, *voir* Jacques.
Agténus, 344.
Aguéatzi, 51.
Ahégan, 317.
Aïdzan, 349.
Aigles, 372, 373.
Ajtahag, 39.
Ajtanaghan, 39.
Akab, 331.
Akhigos, 340.
Akten, 338, 339, 341.
Alanozan, 264.
Albianus, *voir* Albin.
Albin, 181, 182, 187, 210, 212, 228, 293, 307, 308, 348, 351, 352.
Alexandre le Macédonien, 13, 41, 42, 49, 198.
Alexandrie, 338, 344, 395.
Amadouni, 225, 238, 396.
Amanor, 178.
Amaraz, 214.
Amasia, 21, 196, 197.
Amazones, 86, 87.
Amid, 180, 220.
Amok, 308.
Anag, 118, 132, 210, 325, 342, 343.
Anahid, 126, 127, 128, 129, 134, 164, 167, 168, 291.
Anahta, *voir* Anahid.
Anan, *voir* Ananus et Anna.
Ananoun, 330.
Ananus, 327.
Anastase, 340, 341.
Ancyre, 247.
Andon, *voir* Antoine.
André, 328, 340, 361.
Andzith, 221, 260, 267, 289.
Angora, *voir* Ancyre.
Ani, 67, 167, 261, 391, 396.
Aniousch, *voir* Antmesch.
Ankegh, 34, 50, 170, 187, 198, 260, 261, 286, 344, 345, 346, 347, 349, 353, 354.
Ankegh-doun, 260, 261, 289.
Ankéghia, 50.
Anna, 325.
Anouïsch, 38, 39.
Anouschavan, 31.
Antag, 33, 371, 374.
Antigan, 259, 262.
Antigone, 43.
Antioche, 199, 325, 394.
Antiochus, 42, 181, 199.
Antiochus Sidétès, 43.
Antiochus Soter, 42, 198.
Antiochus Théus, 42, 198.
Antipas, *voir* Hérode.
Antmesch, 273, 284, 285, 287.
Antoine, 337, 338, 341, 342, 350, 352, 361, 365.
Antonin, 67, 391, 395.
Antonin Auguste, *voir* Titus.
Antonin le Pieux, 391.
Antov, 221, 231, 232, 238, 250, 267, 276.
Antov de Siounie, 227, 256, 257, 258.
Antzévatzi, 51, 64, 222, 246, 285, 296, 345, 381.
Apa, 222.
Apchghama, 324, 325.
Apéghèn, 47.
Apéghian, 393.

Digitized by Google

Apégho, 393.
Apel, 47.
Apethschmia, 322.
Apetnabou, 323.
Aphrodite, 173.
Apouptou, 323.
Apschatar, 325, 331.
Aptrahim, 381.
Aquila, 341.
Ara, 25, 26, 27, 29, 30, 31.
Ara le Beau, 196, 197.
Arabes, 85.
Arabie, 91, 270, 381, 397.
Aradzani, 350, 369, 370, 373, 377, 378.
Araghs, 367.
Araï, *voir* Araxe.
Arakadz, 20, 198, 261.
Aralios, 30.
Aram, 22, 23, 24, 25, 26, 30, 40.
Aramais, 196, 197.
Aramaniak, 31, 196, 197, 198, 199.
Aramazd, 40, 127, 129, 134, 167, 168, 397.
Aran, 48, 49, 196, 197.
Ararat, 16, 18, 26, 27, 33, 39, 63, 66, 117, 133, 139, 169, 171, 176, 179, 187, 190, 196, 197, 215, 216, 222, 224, 250, 261, 285, 307, 308, 339, 340, 343, 396.
Arasd, 20.
Aratchnassou, 323.
Aravan, 41.
Aravénian, 51.
Aravioudotz, 251.
Araxe, 20, 21, 39, 44, 49, 66, 120, 198.
Archamouni, 253.
Archarouni, *voir* Arscharouni.
Archélaus, 326, 256.
Ardakers, 273, 274.
Ardamed, 363.
Ardantan, 302.
Ardaschad, 63, 120, 133, 146, 151, 152, 164, 216, 222, 274, 275, 396, 397.
Ardaschad, *voir* Artaxata.
Ardaschès, 22, 39, 43, 47, 52, 63, 199, 200, 300, 326, 327, 330, 331, 391, 392, 393, 396.
Ardaschin, 299.
Ardaschir, 114, 116, 200, 305, 394, 395, 396.
Ardavan, *voir* Artaban.
Ardavazt, 39, 63, 64, 67, 184, 200, 212, 215, 221, 228, 229, 304, 305.
Ardavazt Mantagouni, 396.
Ardaz, 330, 343.
Ardchk, 370.
Ardchouk, 347.
Ardétias, 324.
Ardévan, *voir* Artaban.
Ardimet, 66.
Arditès, 181.
Ardith, 308.
Ardk, 373, 374.
Ardoïd, 310.
Ardzivouni, *voir* Ardzrouni.
Ardzouik, 347.
Ardzrouni, 34, 47, 228, 250, 331, 345, 347, 362.
Aratice, 324.
Arek, 317.
Arékagen, *voir* Soleil.
Aresd, 259.
Arétas, 327.
Arevpan, 330.
Ariens, 243.
Arik, 37, 270, 272, 281, 284, 286, 303, 327, 371.
Arinchs, 370.
Arios, 30.
Arioutz, 238, 291.
Aristaguès, *ou* Aristakès, *voir* Rhesdaguès.
Ariston de Pella, 391, 392, 393.
Arius, 220.
Arkamozan, 34.
Arkavan, 39, 40.
Arlèz, 298.
Armais, 20, 21.
Armavir, 13, 20, 21, 22, 23, 44, 51, 396.
Armen, 22.
Arménag, 16, 17, 18, 19, 20.
Arménie, *voir* Thorgom.
Armok, 41, 198.
Arosdom, 308.
Arouasdan, 199.
Arouatsasdan, 256, 258.
Arpéran, 63.
Arpérani, 64.
Arsace, 13, 42, 43, 44, 52, 53, 198, 199.
Arsace le Grand, 41, 42, 327.
Arsacides, 342, 396.
Arschag, 200, 229, 231, 232, 235, 236, 237, 238, 240, 242, 246, 247, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 278, 279, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 299, 301, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 326.
Arschagavan, 247, 248, 249.
Arschagouni, *voir* Arsacides.
Arscham, 200, 318, 326, 328.
Arscharoun, *voir* Aaron.
Arscharouni, 221, 231, 238, 247, 256.
Arschavir, 199, 200, 232, 238, 326, 327.
Arschavir Gamsaragan, 221, 227, 231.
Arschen, 199.
Arsougès, 181.
Artaban, 66, 114, 116, 200, 225, 271, 342.
Artag, *voir* Antag.
Artaxate, 39, 107.
Artchk, 380.
Artémis, 393.
Artians, 285.
Artsakh, 266, 288.
Artzan, 342, 345, 346, 347, 348, 351, 352, 353, 354, 355, 365.
Asbad, 198.
Asbahabed Pahlav, 327.
Asbourag, 308, 310.
Aschanaz, 33.
Aschdek, 351.
Aschdk, 381.
Aschkhen, 162, 176, 177.
Aschanasch, 199.
Aschtahag, *voir* Astyage.
Asdéghoun, 365.
Asdghapert, 382.
Asdghonk, 349, 377.
Asdghon, 366,
Asdghouk, 346.
Asguetné, 343.
Asiasdan, 198, 199.
Asie, 43.

Digitized by Google

Assour, 371.
Assout, 65.
Assur, 394.
Assyrie, 23, 24, 27, 29, 34, 44, 115, 118, 133, 187, 198, 231, 257, 275, 286, 323, 324, 330, 393.
Astghig, 173.
Astyage, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 48.
Até, 278, 279, 295, 318, 319, 322, 323, 324, 325.
Aterbadagan, *voir* Adherbéidjan.
Athalie, 320.
Athanakinés, *ou* Athénogène, 224, 227, 229, 236.
Athanase, 361.
Athènes, 65, 223.
Athénogène, 174, 178, 213, 224, 227, 229, 236, 337, 344, 348, 349, 351.
Atramélek, 34.
Atzough, 231.
Augusta, 319, 322.
Aurélien, 396.
Avaghaïr, *voir* Abgar.
Avédiatz, 361, 362.
Avédiatz-khatch, *voir* Bonnes-Nouvelles.
Avédiatz-plour, *voir* Bonnes-Nouvelles.
Avida, 73, 74, 76, 80.
Avita, 322, 323.

B.

Bab, 40, 200, 210, 213, 224, 227, 229, 253, 265, 273, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 289, 290, 291, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 302.
Babel, 196.
Babylone, 16, 18, 19, 42, 44, 80, 196, 198, 199, 330, 394.
Bacour, 209, 217, 218.
Bactriens, 84.
Badriga, 324.
Bagas, 259.
Baghag, 379.
Bagrat Bagratide, 216.
Bagratides, 33, 43, 64, 65, 328, 331, 354.
Bahlv, *voir* Pahl.
Baïabis Kaghia, 24.
Balouni, 344, 352, 370, 373, 374, 375, 377, 378, 379.
Bambischen, 227, 236.
Barcocébas, 392.
Bardav, *voir* Parthie.
Bardesane, 63, 67, 73, 74, 75, 76, 80, 95, 343, 391.
Bardikh, 346.
Baregh, 363.
Barkev, 238.
Barkhar, 45.
Barouïr, 31, 32.
Barsitz-témn, *voir* Côté des Perses.
Barsouma, 394.
Barthélemy, 330, 338, 361.
Baryama, 78.
Basile, 238, 243, 244, 245, 246, 362.
Baskam, 34, 50.
Bassus, 181.
Bel le Titan, 196, 197, 323, 326.
Bélias, *voir* Pélias.
Bélochus, 30.
Bélus, 16, 17, 18, 19, 23.
Béroze, *voir* Firouz.
Bethkoubin, 327.
Beth-kouprin, 317.
Beth-para, 322.
Bisiton, 348.
Borb, 370, 372.
Borbès, 370.
Bonnes-Nouvelles, 352.
Boughg, 379.
Bretons, 86.
Brousa, 88.

C.

Caïn, 252.
Caïphas, 320.
Caïus, 324, 340, 341.
Cananitas, 30.
Cappadoce, 24, 37, 122, 171, 184, 199, 222, 227, 228, 236, 238, 247, 343, 344, 394, 395.
Caracalla, *voir* Antonin.
Carin, 397.
Carus, 397.
Caschans, 84.
Cassius, 326.
Caucase, 45, 49, 52, 66, 165, 199.
Celse, 391.
Céphalion, 29.
Céras l'Argien, 397.
César-Auguste, 326.
Césarée, 24, 25, 122, 171, 172, 175, 184, 222, 227, 228, 236, 238, 243, 244, 245, 246, 247, 293, 294, 295, 337, 338, 339, 340, 343, 344, 348, 351, 362, 363, 365, 380, 395, 397.
Cétura, 42.
Chadakh, 380.
Chalcédoine, 363.
Chaldée, 391.
Chaldéens, 87, 269.
Chaldie, 44, 167, 277, 396.
Cham, 394.
Champ de Mort, 371.
Champat, 33.
Chapouh, *voir* Sapor.
Chérech, 66.
Chèvres, 372.
Chosroès, 66, 67, 107, 114, 115, 116, 118, 121, 132, 200, 209, 210, 211, 212, 213, 215, 217, 220, 221, 307, 308, 342, 343, 369, 370, 372, 375, 378, 380, 381, 395, 396.
Chosroès Dchamp, 363, 364, 365.
Christ, 122, 123, 128, 132, 138, 144, 145, 155, 160, 161, 162, 163, 167, 170, 172, 174, 175, 177, 180, 181, 182, 183, 185, 186, 188, 189, 191, 193, 211, 212, 213, 214, 218, 219, 220, 221, 222, 224, 225, 226, 236, 237, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 250, 252, 289, 291, 293, 294, 306, 310, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 327, 328, 330, 337, 338, 347, 349, 350, 351, 353, 355, 371, 372, 379, 380.
Crète, 26.
Cilicie, 199, 396.
Claude, 319, 321, 324, 331, 396.
Cléostrate le Rhodien, 397.
Cœlé-Syrie, 51.
Colline de la mort, 372.
Colline des Peupliers, 378, 379.
Colline de Varaz, 375.
Colonia, 44.
Concholéros, 32.
Constance, 183, 190.
Constantin, 108, 185, 186, 188, 189, 220, 232, 344, 351.

Digitized by Google

Constantinople, 341, 380, 381.
Corinthe, 340.
Côté des Perses, 379.
Couschar, 44, 397.
Croix, 373.
Ctésiphon, 115, 254, 257, 269.
Cyclades, 395.
Cyriaque, 181, 309.
Cyrille, 361, 363.
Cyrus, 34, 35, 40, 48, 66, 215, 288, 289.

D.

Dadion, 64.
Dadjad, 184, 228, 229, 396, 397.
Dadjar-mairi, 216.
Dadjastan, 397.
Daik, 45, 229, 236, 255, 309, 380.
Damas, 198.
Dampad, 39.
Dampour, 381.
Daniel, 210, 224, 225, 227, 238, 291, 292, 308, 310.
Danube, 395.
Dapher, 120, 222, 274.
Darèh, *voir* Darius.
Darius, 49, 199, 191.
Daron, 211, 224, 227, 228, 229, 239, 250, 253, 254, 280, 310, 337, 339, 340, 341, 344, 350, 351, 355, 361, 363, 364, 365, 369, 370, 373, 376, 378, 380, 381, 382.
Daschir, 49.
David, 105, 191, 343, 378.
Dchakhvakh, 381.
Dchavakh, 49.
Dchodchig, 381.
Dchougha, 39.
Debbora, 144.
Dèce, *voir* Trajan.
Démétrius, 43, 199.
Demori, 266.
Dertad, *voir* Tiridate.
Dertadz, 291.
Dev, 63.
Dicran, *voir* Tigrane.
Didan, *voir* Titan.
Dignouni, 216.
Dikranaguerd, *voir* Tigranocerte.
Dikranouhi, 35, 46, 37, 38.
Dimothéos, *voir* Timothée.
Dioclétien, 136, 139, 185, 343, 344, 395, 397.
Dir, 164.
Diragadar, 346.
Diran, 40, 63, 64, 200, 209, 210, 213, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 229, 230, 231, 232, 233, 235, 236, 250, 281, 286, 308, 343, 378, 379, 380, 381.
Dirig, 310.
Dirigès, 181.
Dirith, 242, 246, 250, 251, 253.
Dispon, *voir* Ctésiphon.
Djanik, 396.
Djen, 67, 283, 299, 342, 343.
Djévanschir, 343.
Djgheb, 115.
Djouasch, 48.
Dmorik, 277, 288.
Dork, 50.
Dosp, 274, 276, 300.
Douh, 66.
Doum, 350.
Doupia, 65, 318, 328.
Douro, 88.
Dragon, *voir* Vischab.
Dré, 317.
Dzdzmag, 367, 370.
Dzia, 368.
Dizdzarn, 380.
Dzidzarnig, 380.
Dzmag, *voir* Dzdzmag.
Dzop, 49, 170, 211, 218, 222, 238, 250, 260, 261, 267, 286, 289, 292, 293, 354.
Dzop de Schahé, 260.
Dzoraï, 266.
Dzork, 222.
Dzovtéatz, 49.

E.

Edesse, 67, 92, 295, 317, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 340, 343, 395.
Edesséniens, 85.
Edom, 91.
Éghantz, 367.
Eghdcherk, 303.
Eghia, *voir* Ælia.
Eghnoud, 367, 370.
Éguéghiatz *ou* Acilicène, 64, 167, 211, 224, 225, 229, 250, 260, 290, 291, 307, 339, 344, 352, 370, 382, 393.
Égypte, 73, 220, 331, 340, 341, 344.
Éléazar, *voir* Khorohpoud *et* Parokh.
Éleuthéropolis, *voir* Euothropolis.
Elohim, 75.
Enargius, 365.
Enanus, 65.
Endsakiar, 219.
Éphèse, 344, 394.
Ephrem, 361.
Épiphane, 226, 291, 292, 293, 338, 341, 350, 361, 365, 375, 378, 405.
Erakhani, 255.
Erakhnavou, 64.
Eraniag, 64.
Érant, 279, 281.
Eraskh, *voir* Araxe.
Erazamoin, 164.
Erazmag, 252.
Erez, 125, 167, 344.
Éreznavan, 380.
Ériza, 393.
Erouant, 33, 35, 40, 66, 200.
Erouantaschad, 274.
Érouaz, 391.
Erzeroum, *voir* Garin.
Espagne, 87, 185.
Ethiopiens, 41.
Étienne, 361, 369, 375, 378, 380.
Eudaghios, *voir* Euthalius.
Euothropolis, 317.
Euphrate, 85, 147, 174, 177, 181, 212, 250, 280, 281, 304, 310, 326, 397.
Euripide, 397.
Europe, 43.
Eusèbe, 181, 238, 243, 244, 392.
Euthale, 181, 343.

Digitized by Google

Eustorge, 317, 327.
Evagrius, 365.
Ezéchias, 34.

F.

Fausdos, *voir* Faustus.
Faustus, 237, 291, 308.
Faustus de Byzance, 233.
Fermélianos, *voir* Firmilien.
Firmilien, 344, 394, 395.
Firouz, 64, 65.
Florien, 396.

G.

Gabgoh, 198.
Gadjonk, 349.
Gaghamakhiatz plour, *voir* Colline des peupliers.
Gaghardch, 180.
Gaïanè, 137, 139, 142, 143, 145, 147, 148, 149, 157, 160, 162, 163, 224.
Gamaliel, 318.
Gamsaragan, 256.
Gamsarian, 327.
Gankar, 49.
Garabed, *voir* Précurseur.
Gardman, 228.
Garên, 225, 273, 276, 279, 327.
Garénian, 326.
Garïn, 247, 299, 305, 344, 351, 355, 364.
Gartos, 267.
Gasp, 115, 267, 288.
Gatmos, 16, 18, 19, 24, 44, 48, 196, 197.
Gavosagan, *voir* Kavous.
Gaule, 86, 93.
Gèles, 83, 84.
Genats-vair, *voir* Lieu de Vie.
Géorgie, 351, 352, 381.
Germanie, 87.
Germanicus, 326.
Ghappou, 322.
Ghépoupnia, 322, 325.
Ghimintos, 361.
Giouregh, *voir* Cyrille.
Gischgen, 246.
Glag, 340, 361, 362, 363, 369, 370, 371, 375, 378, 380.
Gogh, 45, 49.
Goghp, 222, 266.
Goght, 288.
Gok, 52, 215, 279, 303.
Golgotha, 320.
Gomer, 16, 22.
Gomidas, 361.
Goms, 298, 299
Gonag, 397.
Gordjaïk, 65.
Gordjekh, 266, 303, 305, 307.
Gori, 369.
Gortik, 266, 277, 288.
Gortouatzi, 51.
Gortouk, 24, 170, 218, 227, 254, 266, 277, 288, 292, 321.
Goschm, 327.
Goths, 343, 368, 369.
Gour, *voir* Cyrus.
Goura, 378.
Govar, 344, 345, 349, 350, 352, 353, 361, 363.
Gouk, *voir* Gok.
Grand-Dzop, 222, 223, 227.
Grande-Déesse, *voir* Anahid.
Grand-Marais, 44, 46.
Grèce, 65, 91, 121, 122, 125, 174, 232, 240, 247, 250, 253, 277, 278, 307, 364, 381.
Grecs, 231, 256, 295, 396.
Grégoire, 122, 126, 127, 131, 132, 134, 136, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 159, 160, 161, 162, 163, 165, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 190, 191, 194, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 236, 237, 238, 250, 251, 295, 310, 326, 327, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 361, 365, 373, 378, 380, 381.
Grégoire l'Illuminateur, 108, 114, 394.
Grégoire Magistros, 403.
Gridé, *voir* Crète.
Grigoris, 209, 212, 213, 214, 216.
Gronitès, 337, 341, 342, 350, 351, 352, 361, 365.
Guédeghk, 350.
Gueghk, 350.
Guénith, 222.
Guiragos, *voir* Cyriaque.
Gunt Aramazd, 40.

H.

Hadrien, 391, 392, 393.
Haïasdani, 22.
Haig, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 33, 35, 36, 38, 40, 44, 47, 48, 49, 50, 65, 66, 162, 196, 197, 397.
Haïgag, 30, 34, 50.
Haïgaschen, 17.
Haïguerd, 380.
Haïk, 19.
Haïotz-tzor, 19.
Haïr, 48, 210, 228, 238, 249, 250, 274, 277, 280, 281, 284, 291, 296, 369.
Haïraplour, 375.
Hamam, 381.
Hamamaschen, 381.
Hamazasb, 300.
Hamazasbouhi, 276, 277, 300.
Hantisiank, 377.
Hapant, 214.
Hapoujen 246.
Hark, 17, 19, 196, 197, 339, 344, 346, 355, 369, 370, 381.
Harma, 21, 22, 196, 197.
Harts, *voir* Khartz.
Haschdiank, 52, 64, 218, 222, 331, 339, 345, 346, 350, 351, 353, 354, 365, 370, 371, 375, 376, 377, 379.
Hatamaguerd, 47.
Hatra, 85, 93.
Hatzeg, 229.
Hatziats-trakhd, 225, 227.
Hatziatz, 229.
Havénouni, 47.
Hazaravoukhd, 259, 262.
Hécha, 218.
Hedsang, 377.
Hélène, 331.
Hemaïag, 300.
Hénaraguerd, 49.

Digitized by Google

Hephthalites, 343.
Her, 171, 217, 364.
Héraclius, 195, 375, 380, 381.
Hercule, 41, 50, 225.
Hercule, *voir* Maximien.
Hercule libyen, 50.
Herevschoghoum, 264.
Hérode, 320, 326, 327.
Hérodiade, 327.
Hérodote, 43.
Hersidzor, 246.
Homère, 41.
Hon, 376.
Honenguetz, 375, 376, 377.
Horian Govar, 350.
Horiank, 353.
Hormisdas, 363, 364
Hoviank, 378.
Hratché, 67.
Hratchia, 33.
Hraztan, 22.
Hripsimè, 124, 137, 138, 139, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 157, 159, 162, 163.
Hripsimiennes (les), 362.
Hun, 354.
Hyrcan, 275.

I.

Ibérie, 37, 48, 49, 288.
Iconium, 394.
Ilion, *voir* Troie.
Indes, 29, 82, 106.
Innagnian, *voir* Neuf-Sources.
Iousig, 209, 210, 212, 213, 214, 221, 222, 227, 229, 293, 294.
Isaac, 30, 198.
Israël, 226.
Italie, 185, 188, 321.

J.

Jacques, 209, 218, 219, 220, 320, 322, 343.
Jacques le Syrien, 338.
Jacob, 30.
Jaël, 144.
Japétos, 14, 16.
Japhet, 197.
Jason, 391, 393, 397.
Jean, 181, 308, 309, 361, 365, 380.
Jean-Baptiste, 174, 178, 221, 224, 227, 228, 327, 337, 348, 394.
Jean l'Évangéliste, 344.
Jean Mamigonien, 361.
Jean Mantagouni, 361.
Jean (S.), 303.
Jérémie, 33.
Jéricho, 391.
Jérôme, 391.
Jérusalem, 34, 317, 318, 320, 321, 322, 327, 328, 330, 331, 339, 340, 341, 344, 380, 391, 392.
Jésus-Christ, 107, 108, 165, 267, 268, 275, 279, 318, 322, 326, 328, 329.
Joghovs, *voir* Réunion.
Joseph, 361.
Josèphe, 326, 331, 391.
Josué, 30.
Jourdain, 337.
Jovien, 394.
Juda, 320.
Judas, 194, 221.
Judée, 318, 391.
Julien l'Apostat, 394.

K.

Kadch, 63.
Kaghots, 365.
Kahar, 370.
Kaïl, *voir* Lycus.
Kalouhr, 364.
Kaimou, 323.
Kamir, *voir* Cappadoce.
Kandzag, 215, 259, 277, 279, 282, 283, 284, 285, 297.
Kapagh, 47.
Kapéghèn, 47.
Karékin, 276, 300.
Karékin Reschdouni, 216.
Karkar, 370.
Karkaratzi, 49.
Karké, 350.
Karni, 22, 216.
Karnig, 22, 47.
Karchouil Maghkhaz, 246, 301, 305.
Kardchouil Khorkhorouni, 301.
Kartmanadzor, 266.
Kartmanatzi, 49.
Kasakh, 66.
Kavous, 262.
Kégh, 21, 198.
Kéghakouni, 21,
Kégham, 21, 22, 44, 47, 197.
Kénouni, 34, 47, 222, 236.
Kentouni, 47, 246.
Kéough, 304.
Kérezmank, 19.
Kerkour, 370, 381.
Keth, *voir* Goths.
Kétréhon, 353, 354.
Khakh, 290, 291.
Khapès, 322.
Khardizan, 260.
Kharké, 369, 373.
Kharran *ou* Kharres, 322, 331, 395.
Khartz, 366.
Khat, 247, 248, 251, 290.
Khazirs, 66.
Khochagounik, 39.
Khor, 19, 47.
Khorène, *voir* Khorni.
Khorkhorouni, 20, 222, 246.
Khorni, 250.
Khorohpoud, 394.
Khosroès *ou* Khosrov, *voir* Chosroès.
Khosrovakert, 216.
Khosrovitoukhd, 396.
Khosrovouhi, 343.
Khou, 295.
Khouth, 363, 364.
Khouzistan, 275, 277, 284, 285.
Khram, 39.
Kin, 47, 63.

Digitized by Google

Kint, 310.
Kisané, 337, 340, 341, 344, 345, 347, 348, 349, 345, 350, 352.
Kirehn, 376.
Knel, 242, 246, 250, 251, 252, 253, 255, 257, 265, 279, 285, 296.
Kog, 247.
Koghten, 39, 63, 222.
Koghtnetzi, 51.
Komgounk, 254.
Koms, *voir* Trône des Princes.
Kork le Bavard, 380.
Korouth, 222.
Koroz, 370.
Kosran Ardzrouni, 327, 331.
Kosrovitoukhd, 151, 162, 169, 176, 177.
Kotac, 211.
Koukaratzi, 49.
Koumant Sapor, 262, 263, 302.
Kour, *voir* Cyrus.
Kouschans, 23, 285, 286, 298, 299.
Kouschar, 49.
Koutar, 266.
Krikor, *voir* Grégoire.
Krékour, 370.
Ksisouthros, 394.

L.

Lazique, 44.
Léonce, 172, 337, 344.
Léonce de Césarée, 394.
Léontios, *voir* Léonce.
Lephni, 343.
Lepin, 115.
Léroubna, 317, 322, 325, 331.
Lévi, 30.
Libye, 43, 87.
Licinius, 122, 123, 124, 397.
Lieu de vie, 375.
Lieux-Saints, 341.
Ligianès, *voir* Licinius.
Lion, *voir* Arioutz.
Loukianos, *voir* Lucius César.
Lousin, *voir* Lune.
Lousina, *voir* Lysanias.
Luc, 340.
Lucien, 185.
Lucius César, 65.
Lune, 51.
Lycus, 126, 168.
Lysanias, 327.

M.

Maanou, 322.
Macédoniens, 44.
Madravank, 363, 379, 38
Mages, 266, 269.
Maghkhazan, 266.
Maghkhazouni, 222.
Mahguerdoun, 266.
Mahkherdan, 180.
Mahomet, 381.
Mahou Arith, 378.
Mairavank, 379.
Majak, 24, 44, 45.
Majan, 67.
Makhasian, 262.
Malkhaz, 47.
Mamigoniens, 236, 246, 251, 254, 255, 263, 267, 337, 338, 339, 340, 350, 362, 363, 364, 369, 375, 380.
Mamouschegh, 292.
Mampré, 292, 293.
Manadjihr Reschdouni, 219, 220.
Manag, 218.
Manaiark, 184.
Manasb, 222.
Manavaz, 19, 222.
Manavazakert *ou* Manavazguerd, 212, 307.
Manavazian, 19, 50.
Manazguerd, 293, 308.
Mandzguerd, 351.
Mané, 361.
Manknos, 381.
Manova, 317.
Mantagouni, 50, 396.
Manuel, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307.
Mar, 218, 267, 277.
Maraguerd, 39.
Marak, 247, 310.
Marant, 393.
Mar Apas Catina, 13, 14, 17, 19, 22, 25, 29, 53.
Marappas, 195, 196.
Maratzouotz-der, *voir* Mouratzan-der.
Marc, 391, 393.
Marcel, 341.
Marcien, 185.
Mari, 254, 255, 269, 270.
Marie, 165, 343, 362.
Mar-Ihap, 317, 324, 327.
Marinus, *voir* Sabinus.
Margar *ou* Macaire, 361.
Margoutz, 377.
Mark, 288.
Maroudjan, 264.
Marsiag, 198.
Masik, 230.
Massis, 21, 40, 63, 162, 391.
Matathias Macchabée, 221.
Maurice, 363, 364, 365.
Maxence, 185.
Maxime, 391.
Maximien, 185, 395.
Médagogh *ou* Médaguès, 347.
Mèdes, 48.
Médie, 83, 88, 93, 393.
Medzamor, 44, 46, 120, 149, 216, 363, 374.
Medzourkh, 195, 250.
Medzpin, 14, 46, 52, 180, 195, 199, 200, 209, 218, 220, 256, 258, 322, 326, 331.
Meghdea, *voir* Méghoua.
Meghdès, 350.
Meghdi, 346, 350, 365, 367, 371, 373, 374, 375, 379, 380.
Méghoua, 366.
Méguerditch, *voir* Jean-Baptiste.
Méhar, 246.
Méhentag, 216, 238, 246.
Méhentag Reschdouni, 227, 223.
Mehnouni, 354.
Ménandre, 340.
Méphédzoul, 48.

Digitized by Google

Merdchiounig, 250, 253, 254.
Merdzan, 199.
Mergan, 302.
Mérigan, 266.
Mérod, 16.
Méroujan, 263, 266, 267, 305.
Méroujan Ardzrouni, 260, 261, 263, 264, 265, 276, 277, 279, 280, 281, 301, 302, 303, 304.
Meschgan, 264.
Mésopotamie, 196, 199, 259, 317, 322, 323, 325, 326, 327, 331, 340, 341, 392, 395.
Messie (le), 93.
Miantag, 50.
Mihr, 168.
Mihran, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370.
Mihraniens, 368.
Mihr-Khosrov, 377.
Mihrtad, 319, 322, 323, 391.
Mihrtad *ou* Mithridate, 49.
Mog, 51, 171, 187, 345, 347.
Moggoun, 376.
Moghatzi, 51.
Moïse, 91, 181, 182, 191, 219, 310, 338, 361.
Moïse de Khorène, 42, 63, 392.
Mokhir, 373.
Mor, 366.
Morphilig, 44.
Mouratzan-der, 48.
Mouratzan, *voir* Mèdes.
Mourig, 251.
Mourtz, 66.
Mousch, 246, 350, 353, 363, 364, 366, 367, 368, 370, 372, 373, 378, 380.
Mouschè, 310.
Mouschegh, 273, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 287, 288, 289, 291, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 362, 363, 364, 365, 366, 368, 369 376, 380.
Mouscheghamark, 354.
Mschag, 24.
Mzour, 260.

N.

Nabok, 326.
Nabuchodonosor, 32, 33, 34, 49, 150, 198.
Nakhdjavan, *voir* Nakhitchévan.
Nakhitchévan, 39, 40, 275.
Nanéa, 168.
Narésos, 365.
Nartag, 363.
Navassart, 178, 349.
Nazinig, 64.
Nebad, 177, 281, 282.
Nerkinangnis, 379.
Nerseh *ou* Nersès, 41, 227, 229, 230, 232, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 254, 256, 267, 272, 275, 278, 279, 281, 282, 283, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 306, 308, 310, 330, 361, 380, 382.
Neuf-Sources, 337, 338, 339, 340, 342, 347, 348, 351, 353, 355, 381.
Nicanor *ou* Nicator, 42.
Nicée, 190, 220.
Nicephore, 392.
Nicomaque *ou* Niguimakos, 343.
Nihoragan, 266.
Nikhor, *voir* Mihran.
Nikhordjès, 364.
Ninive, 13, 23, 27, 28, 29, 32, 197, 330, 394.
Ninus, 23, 25, 26, 29, 31, 197, 394.
Ninyas, 28, 29, 30.
Niobé, 29.
Nioukar, 23.
Nioukar Matès, 23.
Niphates, *voir* Nebad.
Nisibe, *voir* Medzpin.
Nitrie, 73.
Noé, 218, 219.
Nom, 238.
Norkaghakn, *voir* Vagharschabad.
Nor-Schirag, 187, 199.
Norschiragan, 266, 277, 287.
Nouart, 31.
Nouthigoutha, 324.
Nouvelle-Ville, *voir* Vagharschabad.
Numérien, 397.
Nystra, 339, 341, 344.

O.

Oda, 151, 152, 396.
Odé, 331.
Oghagan, 280, 345, 352.
Oghen, *voir* Éghantz.
Oghgan, 355, 365, 366, 368, 374, 380.
Oghioub, *voir* Olympius.
Okhsa, *voir* Oskha.
Okohi, 343.
Olympias, 42.
Olympie, 250, 253, 254.
Olympius d'Ani, 391.
Origène, 391, 394, 395.
Ormizt *ou* Hormisdas, 164, 363, 364, 396.
Ormizdtoukhd, 267, 277.
Ormuzd, *voir* Aramazd.
Oschagan, 216.
Osdan, 38, 48.
Osgik, 310, 318.
Osguiogh, 39.
Oskha, 232, 259.
Otz, 364, 366, 381,
Oubli, 269.
Oudi, 49, 171, 288.
Oukhthanès, 67.
Ouortoron, 212.
Ouortouni, 19, 50.
Ournair, 277, 281, 283, 297.
Ourrha, 322, 323, 324, 325.
Ourrha, *voir* Édesse.

P.

Pacaran, 396, 397.
Pad, 297, 298, 300.
Pad Saharouni, 298.
Pagour, 64.
Pagouraguerd, 393.
Pagratouni, *voir* Bagrat *et* Bagratide.
Pahl, 298, 337, 342, 343, 364.
Pahl-Aravadin, 42.
Pahl-Schahasdan, 198, 199, 364.
Pahlav, 118, 120, 264, 327.
Pakaïaridj, 168.

Digitized by Google

Pakam, 41, 198.
Pakarad, 44, 46, 65, 238.
Pakarad Pharazian, 199.
Pakaram, 198.
Pakas, 259, 260.
Pakatia, 65.
Pakavan, 251, 277, 281, 396.
Pakhaser, 248.
Pakhisch, 279, 281.
Pakïank, 246.
Pakovan, 176, 303.
Pakradouni, *voir* Bagratides.
Pakravant *ou* Pakrévant, 67, 247, 274, 276, 277, 281, 295, 303.
Palestine, 65, 274, 275, 317, 318, 323, 324, 326, 329, 391, 392, 393.
Palkhasdan, *voir* Pahl Schahasdan.
Pap *ou* Bab, 40.
Papié, 303, 304.
Papiscus, 391, 393.
Paracdch, 225.
Paragan, 198.
Paragan Nechamag, 150
Parakhod, 21.
Parchemi, 323.
Parchghama, 323.
Parcoba, *voir* Barcocebas.
Parkaghapa, 321, 322, 323, 324.
Parokh, 21, 198.
Parscham, 24.
Parschamscha, 324.
Parschimnia, 167.
Parsegh *ou* Barthélemy, *voir* Basile.
Part, *voir* Bardesane.
Partadzan, *voir* Bardesane.
Parthes, 43, 86, 120, 198, 342.
Parthie, 43, 73, 93, 342, 343.
Pasan, 212.
Pasen *ou* Pasène, 45, 66, 181, 218, 232, 253, 259, 261 308, 310, 314, 346, 364.
Pasian, 381.
Pasos, *voir* Bassus.
Patmos, 344.
Patnikal, 326.
Paul, 182.
Paul de Samosate, 394.
Patronicia, 319, 321.
Paz, 19.
Pégase, 64.
Péghanos, 324.
Péghod, 323, 324, 325.
Pekdor, *voir* Victor.
Pélias, 398.
Péloponnèse, 397.
Penapegh, 223, 286.
Pénélope, 64.
Pères, *voir* Hark.
Péroze, 200.
Perse, 91, 93, 115, 121, 133, 135, 217, 224, 229, 230, 231, 259, 260, 261, 262, 266, 273, 274, 275, 276, 284, 285, 297, 298, 302, 326, 327, 330, 337, 342, 343, 364, 366, 369, 373, 375, 380, 381, 391, 393.
Perses, 83, 216, 220, 231, 235, 254, 255, 256, 258, 259, 260, 262, 263, 276, 287, 301, 302, 303, 307, 364, 396.
Pétra, 327.
Pétréens, *voir* Pétra.
Peznouni, 19, 250.
Peznounian, 50.
Phaïdagaran, 180, 288, 348.
Phantig, 379.
Phantigar, 378.
Pharandzêm, 250, 252. 253, 254, 257, 265, 273, 274, 275, 280, 289.
Pharaon, 338.
Pharén *ou* Pharin, 210, 227, 228, 308, 309.
Pharmélos, *voir* Firmilien.
Pharnavaz, 198.
Pharnavazian, 288.
Phénicie, 317, 327.
Phéroras *ou* Phérour, 326.
Philippe, 42, 75, 78, 90, 327, 328.
Phisac, 210, 229, 230.
Phisig, 210.
Phocas, 364.
Phrygie, 44, 83, 395.
Pierre, 319, 320, 395.
Pilate, 324, 327, 329, 330.
Piritboüs, 64.
Piourab, 65.
Piourab Bagratide, 331.
Piouram, 198.
Pogra, 322.
Poïégan, 264.
Polycarpe, 344, 365.
Pompée, 391.
Ponce-Pilate, 391.
Pont, 24, 43, 44, 45, 50, 52, 88, 396.
Porte de Djor, 66.
Porte Royale, 135.
Posdr, 369.
Pouknan, 326.
Pourtar, 343.
Pouzantia, *voir* Constantinople.
Pouzou, 350.
Précurseur, 337, 340, 341, 344, 349, 351, 353, 355, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 368, 369, 371, 372, 374, 375, 376, 377, 378, 380, 381.
Prekh, 350.
Priam, 30, 41.
Probus, 397.
Proton-Armenia, 24.
Pseudo-Bardesane, 73.
Ptolémée, 39.
Pythie, 397.

Q.

Quintus, 396.

R.

Racamiens, 85.
Rahan, 370, 371.
Rapihap, 317.
Rasdom, 242.
Rasdsohoun, 394.
Rekès, 343.
Reschdouni, 51, 187, 219, 228, 238, 246, 300.
Réunion, 374.
Rhesdaguès, 183, 184, 185, 187, 190, 212, 220, 343.
Rinon, 397.
Rodangag, 179.
Romains, 42, 326.
Rome, 107, 188, 319, 320, 321, 325, 326, 340, 341, 344, 352, 353, 355, 395.

Digitized by Google

Rosdom Sakdjig, 50.
Rufa, 65.
Rufsian, 65.
Rufus, 392.

S.

Sabinus, 317, 327.
Sadagh, 215, 232.
Saghamas, 266.
Saghamoud, 267.
Saguesdan, 265.
Sahag, 361, 370.
Saharouni, 222, 225, 246, 297, 298.
Sahour, 381.
Saint-Étienne, 378.
Saint-Garabed, 362, 369.
Saint-Sarkis, 246.
Sainte-Sion, 381.
Sakastan, *voir* Sedjestan.
Sakdjig, 50.
Samson, 50.
Sanesan, 214, 215, 216.
Sapor, 194, 200, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 275, 276, 277, 280, 281, 283, 284, 285, 286, 297, 298, 394, 396.
Sanassar, 34, 51.
Sardanapale, 15, 30, 31, 32.
Salan, 373.
Salomé, *voir* Scheghameth.
Sampsicéramus, 317, 322, 323, 327
Samuel, 277, 305.
Sanadroug, 195, 200, 250, 261, 326, 329, 330, 331.
Sanas, 367.
Sanod, 331.
Sanloukhd, 330.
Sapadia, 65.
Sararat, 218, 219.
Sarhank, 198.
Sarkis, *voir* Serge.
Sarmatie, 87.
Sasan, *voir* Sanas.
Sassan, 114, 394.
Sassoun, 363, 364.
Satag, *voir* Nartag.
Satala, 180.
Satan, 337, 338, 340, 352.
Satinig, 39.
Sbantarad, 256.
Sbantouni, 47.
Sber, 305.
Schadkh, 364.
Schagaschen, 288.
Schaghita, 227, 291, 292.
Schahab, 187.
Schahabivan, 251.
Schahag, 307, 308, 309.
Schahasdan, 369.
Schahéi-Nersèh, 218.
Schahên, 222.
Schamiram, *voir* Sémiramis.
Schampa Pakarad, 43, 52.
Sampsicéramus *ou* Schamschagram, 73, 317, 322, 323.
Schapouh, *voir* Sapor.
Schapouh-Varaz, 229.
Schara, 20, 21, 44, 45, 49.
Scharaschan, 51.
Scharoura, 39.
Schavarschan, 330.
Schavasch, 198.
Schavasp, 229, 250.
Schavita, 323.
Schbesdan, 266.
Scheghameth, 319, 322.
Schiragan, 180.
Schirg, 256.
Schirag, 21, 221, 238.
Schiraganig, 375.
Schlahag, 210, 228.
Scythie, 397.
Sdahr, 114, 116.
Sdéphanos, *voir* Étienne.
Sébaste, 172, 344.
Sébéos, 195.
Sedjestan, 362.
Séleucus, 42, 199.
Séleucus Nicator, 42, 198.
Selgouni, 50, 396.
Selpestros, *voir* Sylvestre.
Sem, 394.
Sémiramis, 26, 28, 29, 30, 31, 52, 197.
Sempad, 33, 64, 65, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 391.
Sempadouhi, 64.
Sénnakérib, 34, 198.
Sénékia, 65.
Sénékarim, *voir* Sennakérib.
Sennékérim, 34, 47.
Sennékérim l'Assyrien, 44.
Sérapion, 325.
Serge, 245, 403.
Sévère, 395.
Sgaïorti, 31, 34.
Sidéritès, 43.
Sim, 51.
Siméon, 365.
Simon, 330.
Simon-Pierre, 320, 322, 325.
Sinaï, 219, 338.
Siounie, 21, 64, 171, 187, 194, 209, 210, 218, 221, 229, 240, 231, 238, 250, 251, 265, 276, 303, 304, 307, 345, 346, 347, 349, 350, 353, 354, 384.
Sious, 252.
Sirat, 16.
Sissag, 21, 44, 48, 49.
Sissagan, 21, 24, 51.
Slak, 50.
Snéga, 324.
Sodome, 249.
Sohount, 393.
Soleil, 21.
Sophie, 343.
Sos, *voir* Anouschavan.
Sosarès, 30.
Soter, *voir* Antiochus.
Sougav, 362.
Source des Voleurs, 374.
Sourdinos, 344.
Sourên, 301, 302, 327, 343, 373.
Sourên le Perse, 263, 264.
Sourên Pahlav, 263.
Sourénian, 326.
Sourig, 246.

Digitized by Google

Sourp Garabed, *voir* Précurseur.
Srem, 374.
Srémavir, 376.
Storog, 327.
Sylvestre, 188.
Syrie, 43, 92, 180, 199, 317, 327, 344, 373, 391.

T.

Tacite, 395, 396, 397.
Tad, 47, 184, 218.
Tadaké, 64.
Tadapé, 217.
Taglat, 16.
Tajkouïnk, 39.
Talaris, 231.
Tangov, 323.
Tanoun, 300.
Tanoup, *voir* Danube.
Taranagh,, 166, 184, 221, 223, 224, 250, 260, 261, 279.
Tarata, 326.
Tarioun, 215, 264.
Tarounk, 279.
Tarse, 394, 396.
Tassendré, 266.
Taurus, 51, 337, 341, 370.
Tavresch, 261, 264, 280.
Tchantchanag, 216.
Tcherapachkhik, 216.
Tchermès, 64.
Tchonn, 218.
Tchorokh, 381.
Tchounag, 254.
Teghag, 277, 281, 284, 285.
Téglarios, 344.
Tèhgan, 263.
Témavount Vécémagan, 262.
Témed, 246.
Témèdre, 337, 345, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 352.
Terdjan, 168.
Térence, 278, 281, 284, 295, 296.
Teutamus, 30, 41.
Tévin, 216, 344, 351, 361, 364 375.
Thaddée, *voir* Até.
Thaddée, 209, 222, 226, 238, 328, 329, 338, 343, 362.
Thagarth, 353.
Thakatir, 33.
Tharatha, 92.
Tharsis, 30.
Thartzenk, 350.
Thatéos, *voir* Thaddée.
Thavresch, *voir* Tavresch.
Thécla, 245.
Thédalia, *voir* Thessalie.
Thempradzor, *voir* Vallée du Sommeil.
Théodore, 245, 246.
Théon, 365.
Thessalie, 397.
Théus, *voir* Antiochus.
Thil, 168, 211, 225, 291, 352, 370, 371, 382.
Thiras, *voir* Sirat.
Thomas, 318, 328.
Thomas Ardzrouni, 392, 394.
Thorgom, 17, 22, 108, 117, 209, 223, 235, 277, 294.
Thortan, 167, 194, 211, 221, 222, 224, 344.
Thotig, 362, 363, 369.
Tibère, 317, 318, 319, 324, 325, 326, 329.
Tigrane, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 200, 274, 275, 375, 376, 377.
Tigranocerte, 38, 260, 292.
Tigre, 51.
Timakhsian, 225.
Timarios, 365.
Timothée, 338, 339, 340, 341.
Tinaskhé, 350.
Tioghlidianos, *voir* Diocletien.
Tiridate, 19, 42, 107, 108, 295, 310, 339, 340, 341, 343, 344, 351, 352, 353, 354, 355, 373, 395, 396, 397.
Tiridate le Grand, 42, 43.
Tiridate (Saint), 19.
Tiridate Pakradouni, 64, 104, 107, 108, 114, 121, 122, 124, 125, 132, 133, 134, 135, 136, 139, 140, 141, 143, 144, 147, 161, 166, 169, 171, 176, 179, 182, 184, 187, 188, 189, 190, 191, 194, 196, 209, 210, 211, 224, 228, 232, 250, 251.
Titan, 14, 196, 197, 394.
Titus, 65.
Titzavan, 176.
Tobie, 65, 318, 328.
Tombeau des Mages, 376.
Tonos-Concholéros, *voir* Sardanapale.
Trajan, *voir* Dèce.
Trajan, 394, 395.
Trasdamad, 277, 285, 286, 287.
Troie, 41.
Trône des Princes, 363.
Trouasb, 64.
Trov, 353.
Tzerès, 46.
Tzlou-kloukh, 216.
Tzolag, 21.
Tzolaguerd, 21.
Tzop, *voir* Dzop.
Tzor, 49.
Tzoul, 225.
Tzunagan, 47.
Tzunguerd, 370, 382.

U.

Ulysse, 64.

V.

Vachtyan, 381.
Vadnian, 214.
Vagharsch, 66, 67, 200, 221, 222, 342, 395.
Vagharschabad, 66, 120, 133, 139, 140, 141, 152, 164, 169, 171, 176, 179, 187, 190, 216, 274, 339, 343, 344.
Vagharschag *ou* Valarsace, 301, 304, 305, 350.
Vagharschaguerd, 380.
Vagharschavan, 66.
Vaghès, *voir* Valens.
Vaghinag, 209, 127, 218.
Vah, 370.
Vahaken *ou* Vahak'n, 40, 41, 51, 134, 173, 225.
Vahan, 266, 267, 305, 369, 370, 371, 372, 374, 375, 377, 378, 379, 380, 381.
Vahan Amadouni, 217.
Vahan Gamsaragan, 372, 373, 375, 376, 380.
Vahan le Loup, 364, 365, 366, 367, 368.
Vahan Mamigonien, 276, 277, 380.

Digitized by Google

Vahanovid, 374.
Vahé, 41.
Vahnouni, 41, 51.
Vahridch, 262.
Vairanganis, 379.
Valarsace, *voir* Vagharschag.
Valarsace, 13, 14, 21, 22, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 200, 301, 304, 305, 327, 396.
Valens, 232, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246.
Valentinien, 67.
Valérien, 395.
Vakhdank, 370, 371, 372, 373, 376.
Vallée de Kartman, 288.
Vallée de Srem, 374.
Vallée de Vahan, *voir* Vahanovid.
Vallée des Épées, 374.
Vallée du Sommeil, 375.
Van, 41, 274, 276, 300.
Vanant, 46, 222, 225, 259, 310, 381.
Varajnouni, 22.
Varas Schahouni, 222.
Varaz, 210, 225, 229, 230, 231, 302, 304, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379.
Varaz, *voir* Vazaria.
Varazaplour, *voir* Colline de Varaz.
Varazdoukht, 227.
Varaz Gaminagan, 216.
Varaz Schapouh, 230, 232.
Varaztad, 297, 298, 299, 300.
Varbace, 31, 32, 33.
Varj, 22, 47.
Varschir, 368.
Vart, 362.
Vartan, 236, 246, 251, 254, 255, 267, 276.
Vartanouisch, 303.
Vartkès, 66.
Vartantoukhd, 305.
Vartouhri, 378, 379.
Vasag, 227, 228, 229, 236, 246, 247, 266, 267, 269, 272, 273, 278, 279, 280, 299.
Vasag le Mamigonien, 254, 255, 256, 257, 258, 359, 260 261, 262, 263, 264, 265.
Vasbouragan, 64.
Vatchag, 310.
Vatchagan, 264.
Vatché, 209, 212, 215, 216, 217, 218, 220, 221, 298, 299, 304, 305.
Vatché Ardzrouni, 228.
Vazaria, 65.
Vedjiak, 65.
Veghentour Boulgar de Vount, 45.
Venaseb Sourhab, 66.
Vergen, 246.
Vériospora, 330.
Verthanès, 183, 184, 209, 211, 212, 213, 214, 215, 217, 220, 221, 222, 236, 343.
Vespasien, 392.
Victor, 67, 340, 341, 342, 343.
Vin, 262.
Virk, *voir* Ibérie.
Vischab *ou* Dragon, 346, 350.
Vologèse, 65, 114.
Voroth, 222.
Vrandchounik, 39.
Vratsdan, *voir* Ibérie.
Vrig, 229.

X.

Xisuthre, 394.

Z.

Zamassis, 29, 31.
Zamé, 324.
Zarasb, 23, 199.
Zaravant, 171, 217.
Zarèh, 41, 198, 222.
Zaréhavan, 274, 276.
Zaréhavanian, 51.
Zaréhavant, 303.
Zarehnavan, 41.
Zarischad, 274.
Zarmair, 30, 41.
Zarmantoukhd, 300, 301, 302.
Zarouhi, 37.
Zavèn, 307, 308, 310.
Zénob de Glag, 67, 337, 339, 341, 342, 344, 345, 361, 394.
Zéprianos, 325.
Zérouan, 14, 196, 394.
Zérouantoukhd, 307.
Zig, 263, 273, 276, 279, 307.
Zintag, 265.
Zonia, 320.
Zoroastre, 28, 29.
Zorth, 308.
Zorthovaz, 310.
Zotek, 171.
Zouith, 274, 275, 276.
Zrataschad, *voir* Zoroastre.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE..... v
DISCOURS PRÉLIMINAIRE..... ix

PREMIÈRE PARTIE.

HISTORIENS GRECS TRADUITS EN ARMÉNIEN.

MAR APAS CATINA. — *Histoire ancienne de l'Arménie;* par Victor Langlois..... 1
Introduction..... 2
Histoire ancienne de l'Arménie..... 13
BARDESANE. — *OEuvres historiques et philosophiques;* par Victor Langlois..... 55
Introduction..... 57
I. Fragments d'une Histoire de l'Arménie. 63
II. Commentaires sur l'Inde..... 68
III. LE PSEUDO-BARDESANE. — Le livre de la loi des contrées..... 73
IV. Traité sur les révolutions des astres. 95
AGATHANGE. — *Histoire du règne de Tiridate et de la prédication de Saint Grégoire l'Illuminateur;* par Victor Langlois..... 97
Introduction..... 99
Histoire du règne de Tiridate..... 105
LE PSEUDO-AGATHANGE. — Histoire ancienne de l'Arménie..... 195
FAUSTUS DE BYZANCE. — *Bibliothèque historique;* par Jean-Baptiste Émine..... 201
Introduction..... 203
Bibliothèque historique..... 209

SECONDE PARTIE.

HISTORIENS SYRIENS TRADUITS EN ARMÉNIEN.

LÉROUBNA D'ÉDESSE. — *Histoire d'Abgar et de la prédication de Thaddée;* par Jean-Raphaël Émine..... 313
Introduction..... 315
I. Lettre d'Abgar, fils de Manova..... 317
II. Histoire d'Abgar Ouchama et de Sanadroug..... 326
ZÉNOB DE GLAG. — *Histoire de Daron*..... 333
Introduction..... 335
Histoire de Daron..... 337
JEAN MAMIGONIEN. — *Continuation de l'Histoire de Daron;* par Jean-Raphaël Émine..... 357
Introduction..... 359
Histoire de Daron..... 361

APPENDICE.

FRAGMENTS D'HISTORIENS GRECS PERDUS, CONSERVÉS DANS LES ŒUVRES DES HISTORIENS ARMÉNIENS.

I. MOÏSE DE KHORÈNE. (*Extraits divers*). 385
Polycrate..... 389
Évagoras..... 390
Camadrus..... 390
Phlégon de Tralles..... 390
Flavius Josèphe..... 390
Olympius d'Ani..... 391
Ariston de Pella..... 391
Khorohpoud..... 394
Firmilien de Césarée..... 394
Euripide..... 397
II. LE PSEUDO-CALLISTHÈNE..... 399
III. GRÉGOIRE MAGISTROS..... 401
IV. SAINT ÉPIPHANE. Extraits du Livre des poids et mesures..... 405
INDEX..... 409

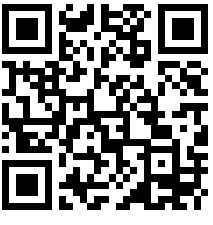
Digitized by Google

Digitized by Google

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le françois, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

COLLECTION

DES HISTORIENS ANCIENS ET MODERNES

DE L'ARMÉNIE

Digitized by Google

COLLECTION

DES HISTORIENS ANCIENS ET MODERNES

DE L'ARMÉNIE

PUBLIÉE EN FRANÇAIS

SOUS LES AUSPICES DE

SON EXCELLENCE NUBAR-PACHA

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE S. A. LE VICE-ROI D'ÉGYPTE

ET AVEC LE CONCOURS DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE

ET DES PRINCIPAUX ARMÉNISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PAR

VICTOR LANGLOIS

TOME DEUXIÈME

PREMIÈRE PÉRIODE. — HISTORIENS ARMÉNIENS DU CINQUIÈME SIÈCLE

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

M DCCC LXIX

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	v
DISCOURS PRÉLIMINAIRE	vij
HISTORIENS ARMÉNIENS DU CINQUIÈME SIÈCLE	xvij
GORIOUN. — *Biographie de saint Mesrob*, traduite par J.-R. Émine	1
Introduction	3
Histoire de Gorioun	9
Généalogie de la famille de saint Grégoire et vie de saint Nersès, par un auteur anonyme, ouvrage traduit par J.-R. Émine	17
Introduction	19
Généalogie de la famille de saint Grégoire	21
MOÏSE DE KHORÈNE. — *Histoire d'Arménie en trois livres; traduction nouvelle*	45
Introduction	47
Histoire d'Arménie	53
ÉLISÉE. — *Histoire de Vartan et de la guerre des Arméniens*; traduction nouvelle par V. Langlois	177
Introduction	179
Histoire de Vartan	183
LAZARE DE PHARBE. — *Histoire d'Arménie*; traduite pour la première fois en français par le P. Samuël Ghésarian	253
Introduction	255
Histoire de Lazare de Pharbe	259
APPENDICE.	
EZNIG DE GOGHP. — *Réfutation des sectes*, extrait du ch. II	369
Introduction	371
Réfutation de la religion des Perses.	375
TABLES CHRONOLOGIQUES des rois, gouverneurs, marzbans et catholicos d'Arménie, depuis les temps anciens jusqu'à la fin du cinquième siècle	383
INDEX	389

Digitized by Google

PRÉFACE.

Le volume que nous publions aujourd'hui complète celui qui a paru il y a un an, et qui renferme les historiens de la première période de l'*âge d'or* de la littérature arménienne, c'est-à-dire les livres traduits du grec et du syriaque par les prêtres chrétiens disciples de saint Sahag et de Mesrob. Les auteurs que nous avons rassemblés dans ce second volume appartiennent également à la seconde classe des traducteurs, mais leurs ouvrages sont des écrits originaux, qui avec les premiers forment l'ensemble des annales de l'*âge d'or*.

Les noms de Gorioun, de Moïse de Khorène, d'Élisée, de Lazare de Pharbe et d'Eznig sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de faire valoir ici l'importance de leurs œuvres. Cependant nous avons donné en tête de chaque historien une Introduction où nous avons esquissé la Biographie de ces grands écrivains et dressé la liste des différentes compositions dont ils ont enrichi la littérature de leur patrie.

L'accueil sympathique fait à notre premier volume nous permet d'espérer que les Arméniens verront avec satisfaction l'apparition de celui-ci, et le bienveillant appui de S. Ex. NUBAR PACHA, qui a pris notre publication sous son haut patronage, est un encouragement trop flatteur pour que nous ne dirigions pas tous nos efforts en vue de mener notre entreprise à bonne fin.

Certes, nous ne nous dissimulons pas que dans une publication qui doit renfermer plus de quarante auteurs, dont les œuvres n'ont jamais été traduites pour la plupart, il a dû se glisser des erreurs. Des critiques bienveillants nous en ont déjà signalé quelques-unes, et nous profiterons à l'avenir des conseils amicaux qui nous ont été donnés par des hommes d'un savoir solide et éclairé. Aussi notre publication ne pourra que gagner à ces critiques sérieuses, inspirées par le véritable amour de la science et qu'il faut bien distinguer de ces attaques brutales et de ces libelles perfides et mensongers qu'inspirent l'impuissance et l'envie. Au surplus, les pamphlets auxquels nous faisons allusion ne peuvent nous atteindre ni troubler notre repos, et nous ne saurions avoir aucun sentiment de haine ou de colère contre leur auteur, dont l'esprit, égaré par la passion, n'a pas toujours conscience de ses actes.

Digitized by Google

Sans doute la tâche que nous nous sommes imposée est lourde et périlleuse, mais elle n'est point au-dessus de nos forces; plein de confiance dans l'appui et le concours des hommes dévoués qui ont bien voulu partager avec nous le fardeau de notre entreprise, nous sommes certain du succès. Les savants membres de l'Académie de Saint-Lazare de Venise ont pris une part active aux traductions des auteurs contenus dans ce volume, et l'Histoire de Lazare de Pharbe, qui paraît ici pour la première fois, donnera une juste idée du savoir que le P. Samuel Ghésarian a déployé dans sa version, si fidèle et si exacte, d'un texte fort incorrect et qui avait fait reculer jusqu'à ce jour tous les travailleurs.

La copie des auteurs qui doivent entrer dans le troisième volume avance rapidement, et pourra être livrée à l'impression dans les premiers mois de l'année prochaine. En tenant le lecteur au courant de la marche de notre travail, nous avons voulu lui prouver que rien ne peut ralentir notre zèle et que la *Collection des historiens de l'Arménie* sera terminée, comme nous l'avons annoncé, en cinq années, sans que des préoccupations étrangères puissent, en aucune façon, retarder l'entier achèvement de notre œuvre.

Digitized by Google

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'*âge d'or* de la littérature arménienne embrasse environ deux siècles : il commence avec le règne de Tiridate et l'apostolat de saint Grégoire, et se termine dans les dernières années du cinquième siècle, c'est-à-dire au moment où l'Arménie, soumise définitivement au joug des Perses, eut à supporter pendant une longue domination le despotisme d'un ennemi cruel, qui voulait lui imposer sa religion et son idiome.

Bien avant l'époque dont nous parlons, l'Arménie avait une littérature très-brillante et qui avait acquis son plus haut degré de développement au moment où le christianisme fit son apparition dans le pays (1). Cette littérature profane et païenne, qui est aujourd'hui complétement anéantie, et qui se composait d'ouvrages en prose et en vers, dont nous ne connaissons que quelques fragments très-courts (2), ne perdit rien de son caractère archaïque par l'introduction du nouveau culte. Les écrits des premiers auteurs appartenant à la génération convertie à la doctrine de l'Évangile apportèrent, il est vrai, quelques modifications dans le langage, parce que le clergé introduisit des expressions et des idées nouvelles, mais au fond l'idiome national, en passant du profane au chrétien, demeura intact et resta complétement à l'abri de toute influence étrangère. C'est du moins ce que l'on doit conjecturer en lisant les œuvres originales de l'apôtre de l'Arménie et celles des premiers Pères de l'Église nationale, les premières versions des Livres Saints et en général tous les écrits qui datent du quatrième siècle et des premières années du cinquième. L'idiome arménien chrétien que parlaient et qu'écrivaient les premiers convertis ne peut donc être considéré que comme le prolongement de la langue nationale profane et païenne ; et, à défaut de monuments appartenant à cette dernière époque, les textes de la première période du christianisme nous offrent un spécimen fort précieux de la langue des Arméniens païens.

Certes, il eût été à désirer que les anciens monuments littéraires de l'Arménie païenne fussent parvenus jusqu'à nous, et on devra toujours déplorer la perte de cet ensemble considérable d'ouvrages en prose et en vers formant comme les anneaux de cette *chaîne d'or* qui, partant de l'époque des premiers Arsacides, se déroule jusqu'au moment où l'Arménie, privée de ses rois, courbe la tête sous le joug d'un dominateur impitoyable.

Si les premiers écrits du cycle de l'*âge d'or* portent avec eux un caractère ar-

(1) Cf. le Discours préliminaire du t. I de notre Collection, pag. ix.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*; *passim.* — Lettres de Grégoire Magistros ; *lettr.* 48e, adressée à Grégoire, évêque de Mog., msc. arm. de S. Lazare de Venise et de M. J. B. Emin. — Cf. aussi le *Journal asiatique* (1869), notre *Mémoire sur Grégoire Magistros*, et tirage à part, pag. 53.

Digitized by Google

chaïque incontestable, il n'en est pas de même des œuvres originales et des traductions de la seconde période de ce cycle, c'est-à-dire des ouvrages composés par les disciples que saint Sahag et saint Mesrob envoyèrent en Syrie (1), en Égypte et en Grèce, pour se perfectionner dans l'étude des langues syriaque et grecque. L'influence que ces études étrangères exerça sur l'idiome national fut considérable, et les modifications que subit durant le cinquième siècle la langue arménienne amenèrent, pour ainsi dire, une transformation radicale dans les règles de la grammaire et de la syntaxe (2). Une rhétorique nouvelle, une foule de néologismes empruntés aux Grecs, joints à d'autres innovations linguistiques, transformèrent presque subitement le langage national, qui devint incompréhensible pour les masses. Cette révolution opérée dans la langue donna naissance à un idiome savant, dont les prêtres seuls avaient le secret, puisqu'à cette époque la caste sacerdotale était dépositaire exclusive de la science. On murmura beaucoup contre cette révolution opérée dans le langage par les disciples de saint Sahag et de Mesrob (3) ; une réaction s'opéra, et l'idiome national dégagé de toute influence hellénique reprit le dessus à partir du sixième siècle. Malheureusement d'autres phénomènes identiques se produisirent dans le langage des Arméniens : la présence des Perses dans le pays introduisit une foule de mots et de locutions qui altérèrent plus que ne l'avait fait le grec l'idiome national. Alors la langue s'altéra profondément, et une foule de dialectes prirent naissance dans les différentes provinces de l'Arménie. C'est à ce moment que la langue vulgaire prit le dessus et parvint d'abord à éclipser, puis ensuite à faire oublier l'idiome littéral, dont le clergé lui-même, à part quelques rares exceptions, comprenait à peine le sens. Nous ferons, dans un autre volume, l'histoire des différentes évolutions de la langue vulgaire et de ses dialectes, quand nous donnerons les traductions des chroniques rédigées par des annalistes qui écrivaient dans des provinces fort éloignées l'une de l'autre, et dont le style offre des contrastes qu'on est étonné de trouver chez des auteurs vivant dans le même siècle, parlant la même langue et professant les mêmes doctrines religieuses.

Les historiens dont nous publions les œuvres dans ce volume appartiennent tous à l'école des seconds traducteurs, formés par saint Sahag et saint Mesrob (4) ; aussi on remarque dans les écrits qu'ils nous ont transmis l'influence de la culture des lettres grecques. Seulement, chez les uns cette influence est moins sensible que chez les autres, et il est bien évident qu'Élisée, par exemple, semble avoir résisté plus encore que Moïse de Khorène à cet entraînement pour l'hellénisme. Cet enthousiasme pour les lettres grecques devint en effet la cause

(1) L'École d'Édesse était la plus célèbre de la Syrie ; mais il y avait aussi d'autres centres intellectuels, à Séleucie et à Bérythe. Ces écoles étaient publiques et théologiques. Junilius (*Epist. ad Primatium*) en parle en ces termes : « ... ubi divina lex per magistros publicos... regulariter traditur. »

(2) Cf. notre Collection, t. I, *Disc. prélim.*, pag. xxiv.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. I, ch. 2, 3. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, ch. 9 ; (pag. 235 de ce vol.).

(4) Cf. notre Collection, t. I, *Disc. prélim.*, pag. xxiij et suiv.

Digitized by Google

de querelles savantes entre les disciples de Mesrob et certains lettrés arméniens qui, n'ayant pas quitté le pays et se considérant comme les dépositaires et les conservateurs de la langue nationale, s'opposèrent énergiquement aux réformes que le parti des helléniſtes voulait y introduire.

Tant que les premiers traducteurs se contentèrent de donner des versions littérales des textes sacrés syriaques et grecs, l'influence de ces deux idiomes n'était pas à redouter, et nous avons la preuve que les premières traductions faites en arménien n'offrent aucune trace de néologisme et de l'emploi d'une syntaxe étrangère (1). Mais une fois que les disciples de saint Sahag et de saint Mesrob eurent fréquenté les écoles grecques de la Syrie, de l'Égypte et de la Grèce, on s'aperçoit bien vite que les influences helléniques pénètrent profondément dans la langue des livres, et y laissent leur empreinte tracée en caractères ineffaçables.

Les auteurs dont les œuvres historiques se trouvent réunies dans ce volume sont, comme nous l'avons dit, des helléniſtes qui avaient suivi, à Antioche, à Edesse, à Alexandrie, à Athènes, à Constantinople (2), les leçons où des maîtres célèbres, la plupart rhéteurs et sophistes, professaient devant un nombreux auditoire qui remplissait alors les écoles. Ces écoles, purement séculières, ne possédaient point de chaire de théologie; c'était comme le dernier écho de l'antique splendeur du génie de la Grèce, une sorte d'asile où la jeunesse studieuse de tous les pays venait puiser la connaissance des sciences humaines et approfondir l'étude de la langue grecque, pour laquelle les Arméniens montraient une si vive prédilection (3). Si les premiers disciples envoyés dans ces écoles n'eurent d'autre mission que de recueillir les textes des Livres Saints, des œuvres des Pères de la primitive Église et d'apprendre les lettres grecques et syriaques, pour être à même d'en donner des versions fidèles, les seconds disciples, tout en se conformant aux traditions de leurs aînés, commencèrent à prendre un intérêt très-marqué à l'étude des sciences philosophiques et de la rhétorique. Voici comment s'explique cette abondance d'ouvrages sur la philosophie et la rhétorique des Grecs, ces traductions de livres d'Aristote, de Porphyre, etc., que nous fournit la littérature arménienne au cinquième siècle (4).

Malheureusement à cette époque, et depuis plusieurs siècles déjà, la langue et la littérature helléniques portaient l'empreinte d'une décadence rapide, dont la marche ne fit qu'augmenter avec les siècles. La société païenne s'écroulait sous les coups hardiment portés par la religion nouvelle, qui grandissait sur ses ruines. La civilisation se trouvait aux prises avec la barbarie, et le paganisme,

(1) Cf. notre Collection, t. I, *Disc. prélim.*, pag. xij.

(2) Théodose II, qui tenait à encourager les lettres, fonda l'Académie de Constantinople, le 27 février 425. Il ouvrit vingt chaires de grammaire, dix pour la langue latine et autant pour la langue grecque, huit chaires de rhétorique, cinq pour le grec et trois pour le latin, une pour la philosophie et deux pour la jurisprudence. (Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. Saint-Martin, t. VI, pag. 14.)

(3) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, ch. 3 (pag. 261 de ce vol.).

(4) Cf. les Œuvres de David le Philosophe (Venise, 1833, in-8°) en arm.

Digitized by Google

dans un suprême effort, essayait, mais en vain, de se relever. C'est alors qu'au milieu de ces dernières convulsions le christianisme triomphe, par la double action de l'éloquence et de la vertu. Quand les Arméniens arrivèrent en Grèce, la révolution était consommée depuis longtemps déjà; mais le souvenir des grandes luttes du paganisme et du christianisme était encore présent à la mémoire de tous. Si le triomphe de l'Évangile était un fait à jamais accompli, cependant certains esprits, convaincus ou obstinés, luttaient encore contre la foi nouvelle, et des philosophes païens tenaient école, malgré les édits impériaux et en dépit des sévérités de la loi (1).

L'École d'Athènes, qui avait fleuri au quatrième siècle sous Julianus, Proérésius (le rhéteur Barouïr l'Arménien), Himérius et quelques obscurs étrangers, Héphestion, Diophante, Épiphane, Sopolis et Parnassius, était en complète décadence à la fin du quatrième siècle, tandis que l'École d'Alexandrie prolongeait un peu sa durée.

Les disciples de saint Sahag et de saint Mesrob assistèrent encore aux leçons des philosophes et des rhéteurs païens et aux réfutations que les orateurs sacrés faisaient entendre du haut de la chaire chrétienne. Il n'en fallait pas tant pour frapper l'imagination des jeunes voyageurs, car, même à cette époque de décadence, l'Église qui combattait les sophistes leur confia jusqu'à la fin de nombreux disciples, dont elle fit des évêques. Et en effet il serait injuste de refuser à la Grèce ce don de la beauté, ce charme suprême qui se répand sur toutes les œuvres de ses écrivains et de ses orateurs. Ce fut dans ce milieu que les disciples de Sahag et de Mesrob se trouvèrent placés; et alors on s'explique pourquoi on les voit traduire de préférence les écrits d'auteurs de la décadence avec lesquels ils vécurent (2), plutôt que de s'attacher à la lecture de ces anciennes et brillantes productions du génie grec, dont ils semblent avoir méconnu l'importance.

Au moment où les Arméniens fréquentaient les écoles grecques, le goût était très-corrompu, la sève hellénique était tarie; les sophistes et les rhéteurs qui professaient dans les académies avaient fait oublier les philosophes et les orateurs du grand siècle, et même les noms des plus illustres écrivains de la Grèce antique étaient relégués au second plan, tandis que ceux d'absurdes sophistes, de rhéteurs insipides, justement oubliés aujourd'hui, étaient placés au premier rang par toute une génération d'admirateurs enthousiastes.

Si l'on se rend compte exactement de ce qu'étaient les écoles de la Syrie et de la Grèce aux quatrième et cinquième siècles, on est étonné du médiocre contingent que les maîtres de cette époque fournissent à la littérature (3); et sans les Pères de l'Église, qui pendant un certain temps soutinrent l'hon-

(1) Procope, *Hist. secr.*, XXVI, 74. — Zonaras, *Annal.*, XIV, 6. — Cf. aussi Petit de Julleville, *l'Ecole d'Athènes au quatrième siècle après Jésus-Christ* (Paris, 1868), ch. V, pag. 108 et suiv., et pag. 128 et suiv.

(2) Cf. notre Collection, t. I; *Disc. prélim.*, pag. XXV et suiv.

(3) Cf. Petit de Julleville, *l'Ecole d'Athènes au quatrième siècle après Jésus-Christ*, *passim*.

Digitized by Google

neur des lettres grecques et syriaques, on pourrait dire que ces deux siècles furent comme frappés de stérilité. Ce fut à ces sources presque taries que puisèrent les Arméniens ; et un fait digne de remarque, c'est que tous les auteurs qu'ils ont traduits dans leur langue sont, à part quelques rares exceptions, des écrivains dont le nom nous est à peine connu et dont les œuvres originales ont presque entièrement disparu.

Quoi qu'il en soit de cette influence exercée par les hellénistes sur l'idiome national, on doit dire toutefois que les ouvrages originaux des écrivains arméniens de la fin du quatrième siècle et du commencement du cinquième sont les plus importants et les plus remarquables de toute la littérature de l'Arménie. En effet cette période est féconde en écrits religieux, historiques, philosophiques et littéraires, et c'est à juste titre qu'elle a été désignée sous le nom de période de l'*âge d'or*. En passant en revue les grandes illustrations littéraires qui brillèrent à cette époque, en donnant un court aperçu des productions littéraires qui illustrèrent les temps qui nous occupent, on découvre un vaste et admirable ensemble d'œuvres capitales, qui suffisent à elles seules pour immortaliser la vieille race des enfants d'Haïg. Au surplus c'est à ces hommes d'élite, à ces intelligences remarquables, à leurs écrits et aux efforts de leur génie que l'Arménie doit sa renaissance littéraire, et on peut dire, sans crainte d'être démenti, que sans ces maîtres immortels les Arméniens, qui depuis une longue suite de siècles sont soumis à des dominateurs étrangers, eussent perdu depuis longtemps déjà leur nationalité, leur religion et leur idiome !

L'histoire de la littérature arménienne à l'époque où nous sommes arrivés en ce moment s'ouvre avec saint Sahag. Cet illustre patriarche de l'Arménie était le fils de saint Nersès le Grand, et descendait de saint Grégoire l'Illuminateur. Il alla étudier les sciences à Constantinople, et de retour dans sa patrie, il s'occupa de la traduction des Livres Saints, et publia une lettre canonique en six chapitres, qui parut aussitôt après l'assemblée tenue à Vagharschabad. On a aussi de lui quelques lettres traitant de questions religieuses, des prières et des hymnes conservées dans le *Charagan* (1).

Saint Mesrob, collaborateur de saint Sahag, et qui contribua à doter l'Arménie de caractères alphabétiques, a laissé, outre les traductions de plusieurs ouvrages, le rituel coordonné par lui, ce qui a fait donner à ce livre le nom de *Maschdots*, prénom de Mesrob (2). La tradition lui attribue aussi quelques hymnes et quelques prières (3).

Eznig de Goghp, disciple de saint Sahag et de Mesrob, fut un des lettrés envoyés à Édesse pour transcrire les livres syriaques. D'Édesse Eznig passa à Constantinople, où il se perfectionna dans l'étude des lettres grecques ; il revint ensuite dans sa patrie, où peu de temps après il fut consacré évêque de Pa-

(1) Karékin, *Hist. de la littér. arm.* (Venise, 1865, in-12), en arm., pag. 165 et suiv.
(2) Venise, 1827.
(3) Karékin, *op. cit.*, pag. 172 et suiv. — Cf. aussi plus bas, pag. 1 et suiv., la *Biographie de Mesrob*, par Gorioun.

Digitized by Google

krévant. En dehors des traductions qu'il entreprit, Eznig composa ou traduisit un petit recueil de « Maximes » et une « Réfutation des sectes », en quatre livres. Cet ouvrage, l'un des plus précieux de la littérature arménienne, est écrit dans un style très-élevé, bien qu'il abonde en hellénismes (1). Dans cet ouvrage, Eznig ne s'est attaqué principalement qu'aux doctrines des philosophes païens et à celles des Perses; son dernier livre seul a trait à l'hérésie des marcionites. On voit qu'il n'a point redouté, à un même degré, les autres hérésies qui pullulaient de son temps en Syrie et en Grèce. En effet les Arméniens sont toujours restés indifférents en face des hérésies qui prirent naissance et se développèrent dans les premiers siècles de l'Église, et plus tard les tentatives de certains hérétiques, voire même celles des pauliciens, n'aboutirent à aucun résultat bien sérieux dans les contrées habitées par les Arméniens (2). L'école d'Édesse, que fréquentèrent les disciples de saint Sahag et de Mesrob, et qui devint le foyer du nestorianisme, n'eut également aucune prise sur l'esprit religieux des Arméniens, et le monophysisme d'Alexandrie, que quelques critiques mal informés supposent être le fonds de la doctrine de l'Église arménienne dissidente, n'a été professé à aucune époque par la communion grégorienne. Une fausse interprétation du mot *pnouthioun*, qui selon les circonstances peut se traduire par « nature, substance ou personne », a donné lieu à cette méprise; et ce serait un tort grave de considérer les Arméniens comme des monophysites, à cause d'une querelle de mots, *superfluum verborum conflictum*, dont les conséquences ont été, il est vrai, très-funestes et très-préjudiciables à toute la nation.

David le philosophe, surnommé l'Invincible, était neveu de Moïse de Khorène, et faisait partie de la classe des seconds traducteurs. Saint Nersès Schnorhali fait le plus grand éloge de sa piété et de son savoir (3); et en effet, de tous les écrivains de l'Arménie David est celui qui se servait de l'idiôme grec avec la plus grande facilité, puisqu'il composa, dit-on, plusieurs ouvrages en cette langue. Très-versé dans les sciences philosophiques, qu'il avait approfondies dans les écoles de la Grèce, David rentra dans sa patrie alors que de graves préoccupations politiques avaient fait négliger l'étude des lettres et des sciences. Découragé, il se retira dans la solitude pour se livrer tout entier à l'étude, et il finit ses jours dans la retraite. Son tombeau existe au monastère de Saint-Lazare près de Daron (4), où on le montre encore à présent. David,

(1) Karékin, *op. cit.*, pag. 193 et suiv.

(2) Les rapprochements tentés au moyen âge par les Grecs d'une part, les rapports des patriarches d'Antioche avec les catholicos d'Arménie d'autre part, et les tentatives d'union faites par la cour de Rome sont des événements d'une importance très-secondaire, car nous voyons que la nation arménienne, sauf dans ces derniers temps, est toujours restée soumise à la suprématie du siége d'Edchmiadzin. Sur un nombre de quatre millions d'âmes, les Arméniens comptent seulement deux cent mille catholiques, des protestants en petit nombre, et le reste appartient à la communion de saint Grégoire, dont le catholicos d'Edchmiadzin est le chef suprême religieux.

(3) Œuvres de saint Nersès Schnorhali, *Panégyrique de la sainte Croix*, pg. 229, 234 (ed. de Venise, 1830, in-18, en arm.).

(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 102. — *Arm. mod.*, p. 188-189.

Digitized by Google

qui s'était livré avec ardeur au pénible labeur des traductions, composa aussi des ouvrages originaux. Parmi ces derniers, il faut mentionner un « Panégyrique de la Croix », composé pour combattre les hérésies de trois hypocrites qui parurent au temps du patriarche Kiud (1). On regarde comme apocryphes les discours qui nous sont parvenus sous son nom, et qu'il est censé avoir prononcés à Athènes, à Constantinople et à Jérusalem, lors du retour de la Croix qui avait été transportée en Perse. Mais un ouvrage dont on ne conteste pas l'authenticité, c'est « le Livre des définitions philosophiques », écrit pour répondre aux idées émises par les pyrrhoniens, dont la doctrine consistait à nier toute chose (2). Cet ouvrage de David nous donne la preuve qu'il possédait à fond la philosophie des Grecs, et qu'il se servait de la langue grecque avec une grande facilité, puisqu'il emprunta à l'hellénisme une foule de tournures qu'il fit passer dans l'idiôme arménien. Cet ouvrage existe en grec, et on suppose que David l'écrivit d'abord dans cette langue et qu'il le traduisit ensuite en arménien. Toutefois, quelques critiques supposent que le Livre des définitions n'est point un livre original, mais bien une traduction, puisque le dernier chapitre est attribué à saint Grégoire de Nysse et qu'on l'a mis sous le nom de ce Père de l'Église, à la fin de ses œuvres. Les mêmes critiques avancent que ce fut dans le courant du sixième siècle qu'un traducteur anonyme fit passer du grec en arménien les œuvres de David (3).

Un contemporain de David, le patriarche Kiud, qui occupa le trône pontifical de l'Arménie de l'an 465 à l'an 475, et qui était originaire d'Arahez dans le Daïk (4), faisait également partie de la classe des seconds traducteurs. Il est désigné dans un mémorial comme disciple des saints prêtres, c'est-à-dire des léontiens (5). Ce fut dix ans après le martyre de Léonce et de ses compagnons en Perse que Kiud occupa le siége patriarcal. Lazare de Pharbe rend un éclatant témoignage de sa science et de ses connaissances approfondies dans la langue grecque (6). Kiud lutta contre les tendances des Perses, qui s'efforçaient d'introduire le magisme en Arménie, et il employa tous ses efforts à ramener à la foi de l'Évangile les satrapes qui s'étaient laissés entraîner à embrasser les lois du mazdéisme. L'opposition qu'il fit aux Perses à cette occasion, le fit dénoncer à la cour du roi, qui lui donna l'ordre de se rendre à la Porte pour se justifier. Kiud étonna le roi et les grands par sa hardiesse, mais on n'osa point le faire mourir, et on se contenta de lui enlever la dignité patriarchale. Kiud mourut peu de temps après sa déposition. Ce pontife prit une part active aux traductions des livres religieux, et on croit généralement qu'il composa des

(1) Œuvres de David, pg. 103 (Venise, 1833, in-8°), en arm., avec les Œuvres de Gorioun et de Mampré.

(2) Œuvres de David, pag. 120.

(3) Karékin, *op. cit.*, pg. 206 et suiv. — Cf. les Œuvres de David, en arm. (Venise, 1833).

(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 373.

(5) Tchamitch, *Hist. d'Armén.*, t. II, p. 78 et suiv. — Sur les léontiens, cf. Lazare de Pharbe (ch. 38 et suiv.) et les Vies des Saints arméniens (éd. du P. Aucher, en arm.).

(6) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, pg. 191 et suiv. du texte arm., plus bas, ch. 50 de la trad. française.

Digitized by Google

discours et des lettres, dont il ne nous reste plus rien (1). Une lettre adressée à David le philosophe, pour lui demander le Panégyrique sur la Croix, dont nous avons déjà parlé (2), et une autre adressée à Vatché, roi des Aghouank, qui avait déposé la couronne et abandonné le mazdéisme pour retourner à la foi chrétienne et vivre dans la solitude, sont les deux seuls écrits de Kiud que le temps a respectés. Cette dernière lettre se trouve dans l'Histoire de Moïse de Gaghangaïdoutz, l'annaliste des Aghouank (3).

Jean Mantagouni, né à Dzaknod, localité située dans le canton des Arscharouni (4), était aussi un des disciples de saint Sahag et de saint Mesrob. Il fut consacré patriarche à l'âge de soixante-quinze ans, à la recommandation de Vahan le Mamigonien, dont il soutint le zèle par sa parole éloquente, durant tout le temps de la lutte que ce prince soutint contre les Perses et les apostats arméniens. Il marchait avec l'armée contre l'ennemi, pour encourager les combattants, et il reçut même une blessure dans une bataille livrée aux Perses. Jean Mantagouni occupa pendant six ans le trône pontifical, et il fut enterré à Pernos, dans le canton de Schirag (5). Si l'on s'en rapporte au témoignage des écrivains des onzième et douzième siècles, Jean aurait composé beaucoup d'ouvrages. Assoghig (6), Jean Catholicos (7), Guiragos (8) et Vartan (9) disent qu'il travailla à doter l'Église d'une foule de livres précieux, sans compter des traductions et d'autres ouvrages utiles. En dehors de ces travaux, dont il ne reste que la mention dans les livres des écrivains que nous venons de citer, Jean nous a laissé un recueil de vingt-huit discours didactiques ou dogmatiques (10), écrits dans un style élégant et à l'imitation des docteurs grecs qui florissaient pendant le quatrième siècle. Cette merveilleuse imitation a fait révoquer en doute l'authenticité de ces discours, et quelques critiques supposent que ces homélies ne sont pas l'œuvre de Jean Mantagouni, puisque dans certains manuscrits elles sont attribuées à saint Jean Chrysostome et à saint Ephrem. Toutefois, cette opinion ne saurait être admise, car aucun de ces discours ne se trouve dans les œuvres de ces Pères de l'Église. Un autre argument que les mêmes critiques invoquent contre l'authenticité des discours de Jean Mantagouni, c'est la mention qu'il fait de théâtres à une époque où en Arménie il ne pouvait y avoir de représentations scéniques, par suite de l'état de misère et d'anéantissement du pays. Mais cette raison n'a rien de concluant, car

(1) Karékin, *op. cit.*, pg. 214 et suiv.
(2) Œuvres de David le philosoph., en arm., pg. 101.
(3) T. I, p. 103 et suiv. (éd. Chahnazarian, Paris, 1860, in-12).
(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 114.
(5) Indjidji (*Arm. anc.*, pg. 429) orthographie ce nom sous la forme *Pernaus*.
(6) *Hist. d'Arm.*, pg. 81, 82 (éd. Chahnazarian, Paris, 1859), en arm.
(7) *Hist. d'Arm.*, pg. 35, 36 (éd. Emin; Moscou, 1853), en arm.
(8) *Hist. d'Arm.*, pg. 16 (éd. de Venise, 1865), en arm.
(9) *Hist. d'Arm.*, pg. 55 (éd. de Venise, 1862), en arm.
(10) Œuvres de Jean Mantagouni (éd. de Venise, 1837, 1860), en arm.

Digitized by Google

Jean pouvait élever la voix contre les théâtres en général, puisqu'il en existait en Syrie, en Égypte et dans les domaines de l'Empire grec (1).

Après Jean Mantagouni, il faut mentionner Moïse de Khorène et Élisée, dont il sera parlé en détail dans les Introductions qui précèdent leurs ouvrages. Ensuite vient Mampré, frère cadet de Moïse de Khorène, disciple de saint Sahag et de saint Mesrob, surnommé le lecteur. Mampré était tenu en grande estime par ses contemporains et par les écrivains postérieurs. Comme tous les disciples de Sahag et de Mesrob, il fit des voyages en Égypte et en Grèce, et revint en Arménie, où il mit en ordre ses travaux (2). Il avait composé plusieurs ouvrages qui sont perdus, moins deux discours; le premier a trait à la résurrection de Lazare, et le second à l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem (3). On doit faire remarquer toutefois que, comme il existe dans la littérature arménienne des traités, en assez grand nombre, sur la résurrection de Lazare, les copistes ont attribué tous ces discours indistinctement à Mampré ou bien à d'autres docteurs, notamment à saint Jean Chrysostome et à Élisée. Cependant, on doit observer que le discours sur la résurrection de Lazare ne se trouve pas dans les œuvres de saint Jean Chrysostome, que nous possédons en grande partie. Le discours sur l'entrée de Jésus à Jérusalem est de beaucoup inférieur à celui sur la résurrection de Lazare, et les critiques semblent douter de son authenticité, bien que Guiragos de Kandzag l'attribue formellement à Mampré (4). Thomas Ardzrouni assure que Mampré, à l'exemple de son frère, avait composé un livre d'histoire, mais cet ouvrage ne nous est point parvenu (5). Enfin, on lit dans d'anciennes grammaires arméniennes quelques passages attribués à Mampré le philosophe.

L'historien Lazare de Pharbe, dont nous donnons la traduction du livre d'annales dans ce volume, termine la série des écrivains de l'*âge d'or*. Lazare est à la fois un auteur historique et religieux. On trouvera dans l'introduction placée en tête de son histoire quelques renseignements sur sa vie et sur la lettre qu'il écrivit à Vahan le Mamigonien pour se justifier auprès de lui des calomnies dont ses ennemis l'avaient accusé (6). Cette lettre, qui est considérée à juste titre comme un chef-d'œuvre de style, fournit à Lazare l'occasion de rentrer en faveur auprès de Vahan et de confondre ses détracteurs (7).

Nous avons, dans ce court aperçu, passé en revue tous les écrivains de la seconde période de l'*âge d'or* de la littérature arménienne. Cette grande époque, où le génie arménien resplendit de tout son éclat, malgré les malheurs dont le

(1) Karékin, *op. cit.*, pg. 218 et suiv.

(2) Karékin, *op. cit.*, pg. 277 et suiv.

(3) Œuvres de Mampré (Venise, 1833), dans le vol. des œuvres de Gorioun, de David et des trad. d'ouvrages philosophiques grecs.

(4) Karékin, *op. et loc. cit.*

(5) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardz.*, pg. 47 (éd. de Cple, 1852), en arm.

(6) Lettre de Lazare de Pharbe à Vahan le Mamigonien, publiée en arménien, avec une introduction par J. B. Emin (Moskou, 1853 in-8° de 68 pg.).

(7) Karékin, *op. cit.*, pg. 280 et suiv.

Digitized by Google

pays fut abreuvé, donne une idée de l'importance de ce brillant mouvement littéraire, qui jeta un si grand lustre au quatrième et au cinquième siècle. Malheureusement la décadence se fit sentir très-rapidement dans les siècles suivants, et malgré quelques tentatives en faveur d'une renaissance des lettres, dont nous apercevons la trace à plusieurs époques, le coup fatal porté par les invasions et les malheurs sans nombre que l'Arménie eut à supporter éteignirent pour longtemps le flambeau du progrès. Il faut arriver jusque vers le milieu du dix-huitième siècle pour rencontrer les premiers efforts tentés par l'illustre Mékhikar de Sébaste en vue d'une renaissance des lettres nationales. Grâce à cet homme de génie, les lettres arméniennes ont reconquis depuis un demi-siècle leur antique splendeur, et à l'heure où j'écris le grand mouvement imprimé aux études nationales par l'illustre proscrit de la Morée ne se ralentit point. Venise, Constantinople, Vienne, Paris, Saint-Pétersbourg, Moscou, Tiflis, Jérusalem, sont les centres de ce mouvement intellectuel, qui chaque jour prend de plus grands développements et présage à la nation d'Haïg de meilleurs jours et de nouvelles destinées.

VICTOR LANGLOIS.

Décembre 1868.

Digitized by Google

HISTORIENS ARMÉNIENS

DU CINQUIÈME SIÈCLE.

GORIOUN, LE BIOGRAPHE ANONYME DE SAINT-NERSÈS,

MOÏSE DE KHORÈNE, ÉLISÉE, LAZARE DE PHARBE ET EZNIG.

Digitized by Google

GORIOUN.

BIOGRAPHIE DU BIENHEUREUX ET SAINT DOCTEUR MESROB,

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR

JEAN-RAPHAEL EMINE.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

§ I. Gorioun, surnommé *Skhanschell* (l'Admirable), appartenait à la classe des seconds traducteurs (1). Il fut envoyé avec Ghévont à Byzance, quand Eznig de Goghp et Joseph de Baghin étaient déjà dans cette ville, occupés à des traductions. Gorioun se rendit ensuite à Jérusalem avec Entzag (2), et revint en Arménie, où, bientôt après, le patriarche saint Sahag (3) le consacra évêque des Géorgiens, et l'envoya dans la contrée des Ibères, pour y répandre les lumières de la foi. Il mourut, à ce que l'on croit, en Géorgie; mais on ne saurait dire rien de positif à cet égard, car ses contemporains ne donnent aucun détail sur la vie et sur les occupations de Gorioun, à partir du moment où il quitta l'Arménie, pour se rendre dans son diocèse de l'Ibérie.

En dehors des traductions auxquelles travailla Gorioun (4), on possède une *Histoire de saint Mesrob*, qu'il rédigea à la prière du patriarche Joseph (5). Cet ouvrage, qui est la source principale d'informations que nous possédions sur l'histoire littéraire arménienne depuis la fin du quatrième siècle jusque dans le courant du cinquième, ne peut cependant pas être considérée comme la biographie complète de Mesrob. En effet, la vie de ce personnage présente deux phases bien distinctes : la première partie de la vie de Mesrob se passa à la cour d'Arménie, quand il était investi de la charge d'archiviste de la cour; et la seconde, lorsqu'il quitta le palais, pour entrer en qualité de disciple auprès de saint Sahag. Gorioun ne parle en aucune façon de la première phase de la vie de Mesrob, ou du moins ce qu'il en dit se borne à fort peu de chose. En effet, il donne lui-même le motif de son silence en expliquant au lecteur que, dans la biographie de son maître, il a seulement voulu parler de ses travaux spirituels et de son enseignement, et qu'il a laissé complétement de côté les actes de sa vie dans le monde, lorsqu'il occupait un emploi dans l'armée, comme quelques auteurs le prétendent, ou, ce qui est le plus vraisemblable, alors qu'il était investi des fonctions d'archiviste dans le palais d'Arsace IV et de Chosroès II (1). C'est surtout la seconde phase de la vie de Mesrob que Gorioun a eu en vue de mettre en relief. Dans son histoire, il s'attache à retracer minutieusement les résultats de la découverte des caractères alphabétiques due à Mesrob. Le style de Gorioun, qui est fort élevé, offre cependant des obscurités et des tournures difficiles à saisir, et ses pensées demeurent quelquefois incompréhensibles. On doit croire que ce défaut n'appartient point en propre à Mesrob et qu'il faut en rejeter la faute sur les copistes, qui, en différents endroits de son livre, ont fait des suppressions regrettables, sans s'apercevoir que le morceau retranché par eux, ayant une valeur précise, rendait la pensée de l'auteur tellement obscure qu'il est souvent impossible de saisir le sens exact de ses paroles.

L'histoire de Mesrob, que Gorioun a composée, a une très-grande ressemblance pour la composition et pour le style avec celles d'Agathange et de Faustus de Byzance, mais surtout avec l'Histoire du secrétaire de Tiridate, à laquelle l'auteur a fait des emprunts considérables,

(1) Voir le *Discours préliminaire* du Ier volume de la « *Collection des Historiens arméniens* », page xxiij.

(2) P. Karékin, *Hist. de la littérature arm.* (en arménien), t. I, page 201.

(3) Ce patriarche occupa le siége pontifical de l'an 390 à l'an 428, époque à laquelle il fut déposé et exilé par les Perses. Il fut rétabli en 439, mais il n'occupa que fort peu de temps son siége.

(4) Karékin, *Hist. de la littérature arm.*, t. I, page 188, 201 et suiv.

(5) Joseph I (Iouseph) d'Hoghotsim, dans le pays de Vaiots-Dzor, occupa le siége pontifical de l'an 441 à l'an 452. Il avait exercé, pendant la vieillesse de saint Sahag, les fonctions de coadjuteur du trône patriarcal, que Mesrob avait occupées depuis la restauration de Sahag jusqu'au moment où la mort vint le surprendre.

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 47.

Digitized by Google

et dont il a reproduit souvent des passages. Aussi quelques critiques ont-ils émis l'opinion que Gorioun était peut-être le traducteur de l'ouvrage d'Agathange, en arménien. C'est une question qui est loin d'être tranchée, et le manque de renseignements précis à cet égard nous oblige à ne point discuter un sujet aussi délicat, et pour lequel les avis sont très-partagés (1).

L'histoire de Mesrob par Gorioun a été publiée pour la première fois à Saint-Lazare de Venise, en 1833, dans la « Collection des classiques arméniens », t. III, avec les OEuvres de Mampré et de David le Philosophe. Les RR. PP. Mékhitaristes en ont ensuite donné une seconde édition, en 1854, dans la « Petite Bibliothèque choisie », t. XI, qui est préférable à la première. C'est sur ce nouveau texte qu'a été faite la traduction que M. J. Raphaël Emine a entreprise. Il existe une traduction allemande de la « Vie de Mesrob » par Gorioun, due à M. le Dr B. Welte, et qui fut publiée à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'avénement au trône de Wurtemberg, du roi Guillaume Ier (2). Cette traduction, qui fut entreprise sur le texte publié en 1833 par les Mékhitaristes de Venise, est enrichie de notes nombreuses. Seulement nous ferons observer que cette version n'est pas toujours très-fidèle, et que l'auteur a fait, à plusieurs reprises, des suppressions qui nuisent à l'intelligence du texte.

§ II. L'invention des caractères alphabétiques arméniens, qui est traitée dans le livre de Gorioun, est trop importante pour que nous ne nous y arrêtions pas quelques instants, d'autant plus que le récit de notre auteur est parfois entouré d'une telle obscurité qu'il est nécessaire de le résumer ici sous une forme plus intelligible. Nous avons déjà exposé, dans le « Discours préliminaire » placé en tête du premier volume de notre Collection, l'histoire abrégée de la découverte de Mesrob ; mais les détails que nous avons groupés dans ce travail sont très-peu circonstanciés, ce qui nous permet de revenir sur la question et de l'élucider complétement. Le savant arméniste russe, M. J.-B. Émine, auquel la science est redevable d'un grand nombre d'importantes publications, et qui a enrichi notre premier volume d'une excellente traduction de la « Bibliothèque historique » de Faustus de Byzance, a exposé dans un mémoire très-détaillé l'origine et la découverte des caractères alphabétiques arméniens (1). Dans les temps qui précédèrent l'introduction et le triomphe de la foi chrétienne en Arménie, on se servait dans ce pays de *signes d'écriture*, « nechankh » ou « nechanakirkh ». Aussitôt après l'établissement de la religion du Christ, on voit apparaître un premier alphabet très-imparfait, désigné sous le nom de *daniélien*, puis un second, complété et perfectionné, connu sous la dénomination de *mesrobien*. Mais dans l'intervalle du temps qui sépare les *signes*, des deux alphabets daniélien et mesrobien, les Arméniens se servaient de caractères empruntés à des idiomes étrangers, à savoir des lettres de l'alphabet perse, vraisemblablement *pehlvi*, de caractères syriaques et grecs.

Les *signes d'écriture* sont mentionnés deux fois dans l' « Histoire de Tiridate » écrite par Agathange (2). M. Emine suppose que ces *signes* devaient être, ou des caractères cunéiformes ou des hiéroglyphes; mais nous aimons mieux y voir une sorte d'écriture tironienne qui permettait de transcrire rapidement les paroles d'un interrogatoire, comme cela a dû avoir lieu précisément, dans les passages du livre d'Agathange où il fait mention de ces signes. « Les secrétaires du roi Tiridate enregistrèrent avec des *signes d'écriture*, tout ce qui avait été dit par le saint homme (Grégoire l'Illuminateur), » et plus loin : « Ils arrivèrent avec des *signes d'écriture*, et, après avoir consigné toutes ses paroles (de sainte Hripsimé), ils les lurent devant le roi. » Agathange est le seul écrivain arménien qui parle de ces *signes*, et, à défaut de renseignements plus précis, on en est réduit à des conjectures. Quant à l'emploi des

(1) Sukias de Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, pag. 23.— C. F. Neumann. *Versuch einer Gesch. der armen. Litteratur*, page 30. — Nazarian, *Hist. de la littér. armén.*, jusqu'au treizième siècle (en russe), p. 45 et suiv. (Kazan, 1844). — Karékin, *Hist. de la litt. armén.*, pag. 201 et suiv.

(2) *Goriun's Lebensbeschreibung des hl. Mesrop...* (Tubingen, 1841, in-4°), 52 pages.

(1) Emine, *Hist. de Moïse de Khorène*, trad. en russe, pag. 361 et suiv. « *Mémoire sur l'alph. armén.* » (Moskou, 1858). — Revue de l'Orient, 1865; *De l'alph. arm.*, trad. franç. du mémoire précédent.

(2) *Hist. de Tiridate* (en armén.), p. 85 et 136 de l'édit. de Venise, et « Collect. des hist. de l'Arm., » t. I, p. 143 et note 2.

Digitized by Google

caractères étrangers, perses, syriaques et grecs par les Arméniens, antérieurement à l'introduction de l'alphabet national, on ne saurait avoir aucun doute à cet égard. Moïse de Khorène le dit formellement (1), et son témoignage ne saurait être suspect, puisqu'il vécut à une époque où très-certainement l'usage de ces alphabets étrangers était encore en vigueur, et qu'il avait sous les yeux des manuscrits et des documents rédigés en langue arménienne et dont les caractères étaient perses, syriaques ou grecs. Les difficultés de toute nature (2) qu'éprouvèrent les premiers adeptes de la foi chrétienne en Arménie, pour écrire leur langue et mettre à la portée de tous les livres de la nouvelle doctrine, fut une des causes principales qui amena l'introduction d'un alphabet national. Le clergé, privé de l'instrument principal qui devait servir à fixer la parole divine, dut nécessairement songer, dès les premières années de la conversion des Arméniens à la foi évangélique, à suppléer au défaut d'un alphabet national, en inventant des caractères propres à rendre tous les sons de la langue arménienne. Du reste, l'invention d'un alphabet suit toujours de très-près l'introduction d'une foi nouvelle chez un peuple barbare, et cette innovation n'a rien de blessant, puisqu'elle est considérée comme une institution religieuse (3). Les esprits se trouvaient donc parfaitement préparés en Arménie, pour recevoir un alphabet national, quand les premières tentatives furent faites pour remplacer l'usage des caractères étrangers par un nouveau système graphique, qui devait satisfaire à toutes les exigences et à toutes les nuances des articulations de l'idiome arménien.

« Cette opération, purement littéraire en apparence, dit Saint-Martin (4), eut pour résultat de séparer à jamais les Arméniens des autres nations de l'Orient, d'en faire un peuple distinct et de les affermir dans la religion chrétienne, en proscrivant ou en rendant profane l'usage de tous les caractères alphabétiques étrangers répandus dans le pays et destinés à transcrire les livres des idolâtres ou des sectateurs de Zoroastre. C'est à l'exécution de cette entreprise que nous devons la conservation de la langue et de la littérature des Arméniens. Il est probable que, sans elle, ces peuples n'auraient pas tardé à se confondre avec les Perses ou avec les Syriens, et à disparaître entièrement, comme tant d'autres nations de l'ancienne Asie. C'est aussi là ce qui a distingué d'une manière particulière la nation et l'Église arméniennes, ce qui a conservé longtemps leur indépendance politique et religieuse et a perpétué jusqu'à nous leur existence. »

Tous les critiques s'accordent à considérer Mesrob comme l'inventeur des caractères arméniens, et cette opinion, mise en avant par Gorioun, Moïse de Khorène, Lazare de Pharbe et d'autres écrivains d'un âge postérieur, est tellement accréditée, que le nom de « caractères mesrobiens » est devenu la seule appellation que l'on a coutume de donner à l'alphabet national arménien. Toutefois il est bon de faire observer que Mesrob, qui a coopéré puissamment à l'introduction de l'alphabet national en Arménie, ne fut pas le premier à s'occuper de la question de l'invention des caractères. Le savant Luc Indjidji a fait observer, avec beaucoup de justesse, que des tentatives antérieures avaient été faites, et que Mesrob ne fit que reprendre un travail qui avait préoccupé depuis de longues années déjà les lettrés de l'Arménie (1). En effet, Gorioun et Moïse de Khorène font observer qu'il existait, antérieurement à l'invention des caractères arméniens, un ancien alphabet national, dont l'usage était abandonné depuis longtemps déjà (2). Il résulte donc qu'antérieurement à l'introduction de l'alphabet dit mesrobien, il y avait en Arménie des signes graphiques particuliers à la langue nationale, et ce sont ces caractères qui sont improprement désignés sous le nom de *daniéliens*. Mais, comme il ressort des expressions mêmes des historiens que cet alphabet est antérieur à Daniel et qu'il n'a pu être inventé par

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54. — Cf. aussi Diodore de Sicile, liv. XIX, § 13. — Polyen, liv. IV, ch. 8, § 3. — Zénob de Glag, *Hist. de Daron* (en arm.), pag. 27 et suiv., et *Collect. des hist. de l'Arménie*, t. I, pag. 347. — Notre *Numism. de l'Armén. dans l'antiq.*, pag. 23 et suiv.

(2) Moïse de Khorène, *op. cit.*, liv. III, ch. 54.

(3) Ludolf, *Hist. Æthiop.*, liv. IV, ch. 1, *init.* — Renan, *Hist. des lang. sémit.* (3e édit.), pag. 292.

(4) *Hist. du Bas-Empire* de Lebeau (éd. Saint-Martin), t. V, pag. 320.

(1) Indjidji, *Antiquités de l'Arménie* (en arm.), t. III, pag. 69 et suiv.

(2) Gorioun, *Hist. de Mesrob* (en arm.), dans la «Petite Biblioth. choisie », t. XI, pag. 4 et suiv. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, ch. 52.

Digitized by Google

lui, le nom de *daniélien* qui lui est attribué est donc un anachronisme qu'il est bon de signaler en passant, bien que l'usage ait consacré cette appellation erronée. Le témoignage de Moïse de Khorène est formel lorsqu'il parle de l'antiquité des caractères arméniens (1), et son opinion se trouve corroborée par Lazare de Pharbe qui constate également l'antiquité de cet alphabet, en citant les paroles adressées à des Arméniens par le roi Vram-Schapouh : « J'ai vu les lettres arméniennes chez un évêque, dans un village (2), » et plus loin : « Saint Machdotz (Mesrob), voyant à quelles difficultés était assujettie l'éducation de la jeunesse arménienne, qui, à cette époque, était obligée d'aller, loin de sa patrie, chercher l'instruction dans les écoles où l'on enseignait la langue syriaque, s'affligea grandement, surtout lorsqu'il s'arrêtait à cette pensée qu'il existe des signes de la langue arménienne, à l'aide desquels on peut représenter ses pensées, sans être obligé de recourir à des lettres étrangères (3). » Enfin, dans un troisième passage, Lazare de Pharbe nomme l'évêque dont il a été question quelques lignes plus haut : « Chez un pieux personnage, l'évêque Daniel, se trouvaient les signes arméniens (4). »

Les renseignements que les contemporains de Mesrob nous fournissent sur l'existence d'un ancien alphabet arménien, ou, pour me servir de l'expression consacrée, de l'alphabet *daniélien*, sont confirmés par les écrivains postérieurs. Ainsi Jean Catholicos, Etienne Assoghig, Samuel d'Ani, Guiragos de Kantzag, Vartan le Grand et quelques autres, font mention, d'une manière plus ou moins explicite, de cet ancien alphabet. Jean Catholicos s'exprime ainsi : « Dans le même temps, Mesrob nous apporta, pour écrire notre langue, des caractères qui lui avaient été révélés par la faveur de Dieu (5). » Assoghig raconte avec des détails plus circonstanciés le même fait (6) : « Ce fut S. Mesrob qui le premier inventa et enseigna l'art d'écrire et de lire avec des caractères arméniens..... Sous le règne [de Théodose le jeune], vivait le saint patriarche d'Arménie Sahag, du vivant de qui l'alphabet arménien de vingt-neuf lettres fut composé par le philosophe syrien Daniel. Quant aux sept lettres qui manquaient, le bienheureux Mesrob de Daron les obtint de Dieu par ses prières. » Samuel d'Ani donne encore des informations plus précises, en disant : « Machdotz, le même que le bienheureux Mesrob, et Sahag le Grand perfectionnèrent avec leurs collègues les formes des lettres de Daniel, et, un an après, ils en firent autant des lettres révélées par Dieu (1). » Guiragos de Kantzag nous fournit également des renseignements précieux : « Ils communiquèrent leur projet au roi Vram-Schapouh qui leur dit : « Pendant que j'étais en Syrie, un évêque syrien nommé Daniel m'apprit qu'il possédait les lettres de la langue arménienne..... En les regardant, ils virent que ces caractères ne suffisaient pas pour rendre complétement les syllabes, les liaisons et les mots (2). » Vartan le Grand est, de tous les écrivains dont nous avons cité des extraits, celui qui fournit les détails les plus précis sur la question qui nous occupe : « La cinquième année du règne de Vram-Schapouh et la première d'Ardaschir fils de Schapouh, saint Mesrob mit en ordre l'alphabet arménien; vingt-deux lettres des temps reculés furent trouvées chez l'évêque Daniel; mais, comme elles ne suffisaient pas pour représenter la richesse de notre langue, elles furent abandonnées par les anciens qui commencèrent dès lors à employer les caractères grecs, syriaques et perses. Il n'était pas possible à Mesrob de traduire à l'aide de ces caractères les Livres-Saints dans la langue arménienne; c'est pourquoi, s'étant livré à la prière, il reçut quatorze lettres de Dieu qui les traca de sa propre main devant lui sur le mont Palou..... L'existence de lettres arméniennes d'une époque reculée fut confirmée au temps du roi Léon [II]. On trouva une monnaie avec des caractères arméniens (3) sur laquelle était tracé le nom de

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 52.
(2) Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.* (en arm.), p. 27.
(3) Lazare de Pharbe, *op. cit.*, page 27.
(4) Lazare de Pharbe, *op. cit.*, p. 27.
(5) Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.* (en arm.), p. 32 de l'éd. de Moskou. — Saint-Martin, *Hist. d'Arm.* de Jean Catholicos, p. 45.
(6) Assoghig, *Hist. univers.* (en arm.), page 76 et suiv. — Cf. aussi Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 756.

(1) Samuel d'Ani, *Chronographie* (éd. Maï et Zohrab). *ad ann. Olymp.* 300, *et ad ann.* 421, p. 46.
(2) Guiragos, *Hist. d'Armén.* (éd. de Venise), p. 15.
(3) Il ne peut être question ici de médailles arméniennes, car on sait que les monnaies des rois arsacides d'Arménie ne portent que des légendes grecques. Il est probable que la pièce dont il est fait mention dans Vartan, était une médaille frappée par l'un de ces satrapes relevant de la puissance des monarques achæménides,

Digitized by Google

rois païens de race arménienne (1). Mesrob compléta ce qui manquait [à ces anciens caractères] avec la coopération de la grâce divine (2). » On lit dans un *Osguéporig* ou « Mélanges », plus connu sous le nom de *Vartankirkh* ou « Recueil de Vartan » (3), des renseignements plus développés sur l'alphabet arménien que ceux contenus dans « l'Histoire universelle » du même auteur. Ces renseignements sont extraits d'un petit traité élémentaire, rédigé par Vartan le Grand, à la prière du roi Héthoum Ier, gendre de Léon II, et intitulé : « Solutions de passages de l'Écriture-Sainte. » Voici comment s'exprime Vartan : « Quelles sont les lettres octroyées par Dieu ? Ce sont : six voyelles et treize consonnes (qu'il énumère), en tout dix-neuf. Telles sont les lettres véritablement et certainement inventées. En effet, les Syriens étaient soumis à nos rois. Or ils ont vingt-deux lettres avec lesquelles on essaya de nous créer un alphabet. Il existait anciennement des caractères arméniens, mais en petit nombre, et, comme on ne pouvait s'en servir, on les abandonna et ils tombèrent dans l'oubli. Plus tard, les ayant recherchés, on les trouva chez un certain Daniel, évêque syrien. Sahag et Mesrob lui députèrent un prêtre syrien, nommé Abel, qui les rapporta ; mais, comme ce qu'il apporta ne contenait pas toute la richesse de la langue, Mesrob retourna auprès du même évêque Daniel. Ils travaillèrent beaucoup, mais sans pouvoir rien obtenir de plus, parce qu'Abel avait déjà emprunté dix-sept lettres, après en avoir laissé cinq, qu'il lui avait été impossible de transcrire. Quand ils essayaient de les transcrire dans notre langue, ces cinq lettres n'avaient pas d'emploi. C'est pourquoi, ayant eu recours à la prière, Mesrob vit d'un œil prophétique une main droite écrivant sur une pierre. Toutes les particularités et les qualités des lettres se gravèrent en son cœur, et sur-le-champ il créa dix-neuf lettres. Quant à ce qu'on les appelle les *sept*, on les nomme ainsi à cause de leur excellence, parce que ce sont des voyelles, et qu'elles sont comme l'âme des autres. Mais pourquoi dit-on les sept, puisqu'il n'y a que six voyelles? parce que la lettre ֆ existait chez les Syriens et que Mesrob la prit de Daniel. C'est pour cela qu'on lui en attribue aussi l'invention. Cependant il reçut de l'homme la seule lettre ֆ, et les dix-neuf autres de Dieu. Mais, à cause de la très-grande importance des sept, on ne mentionne que celles-là et l'on tait les douze autres. Tenez ceci pour certain..... »

Il résulte de tous ces témoignages d'époques très-différentes, 1° qu'il existait un alphabet arménien que nous appellerons ancien, qui paraît s'être conservé chez l'évêque syrien Daniel, dont il porte improprement le nom, et 2° qu'il y eut, parmi les lettrés arméniens, un travail d'élaboration, en vue de former un alphabet plus complet que le précédent. C'est ce second travail qui amena, grâce à un concours de circonstances particulières, parmi lesquelles la tradition fait intervenir la divinité, la découverte de Mesrob, ou pour mieux dire la formation définitive de l'alphabet arménien de trente-six lettres.

Il nous reste maintenant à déterminer le nombre de lettres dont se composait l'ancien alphabet. Selon Vartan, il se composait de vingt-deux lettres, c'est-à-dire d'un nombre égal à celui des lettres de l'alphabet syriaque. Selon Assoghig, ce nombre était de vingt-neuf lettres; mais, bien que ces chiffres soient différents en apparence, cependant il est facile de voir qu'au fond le nombre de lettres est le même chez les deux auteurs, car Assoghig a compris, dans le nombre qu'il donne, les sept voyelles introduites plus tard par Mesrob dans l'alphabet national. Le chiffre des vingt-deux lettres dont se composait l'ancien alphabet n'est pas douteux. Or, quelles pouvaient être ces vingt-deux lettres? Nous croyons, d'après le passage du *Vartanakirkh* que nous avons rapporté plus haut, que ces lettres sont celles dont se compose l'alphabet syriaque; car il y est dit formellement et sans qu'il puisse subsister aucun doute dans l'esprit : « Les Syriens étaient soumis à nos rois. Or ils ont vingt-deux lettres, avec les-

et dont les légendes sont conçues en caractères phéniciens. Ces sortes de médailles se rencontrent encore fréquemment dans la Cilicie, et elles ont été souvent décrites. — Cf. H. de Luynes, *Numismatique des satrapies et de la Phénicie ; passim.*

(1) Le mot *haïgazan* peut se prêter à deux interprétations différentes ; on peut traduire « rois païens *de race arménienne* » ou bien encore, « de la race d'Haïg. » Nous préférons la première traduction qui est plus logique.

(2) Vartan, *Hist. univ.* (en arm.), p. 50 de l'édit. de Venise.

(3) Manuscr. de la Biblioth. impériale.; fonds arm. anc., n° 17. — Cf. aussi Journal Asiatique (févr.-mars 1867), p. 199 et suiv.

Digitized by Google

quelles on essaya de nous créer un alphabet. » Plus loin Vartan ajoute qu' « Abel emprunta [à cet alphabet] dix-sept lettres, après en avoir laisse cinq qu'il lui avait été impossible de transcrire. » Si l'on compte ces dix-sept lettres et les dix-neuf (six voyelles et treize consonnes) qui furent révélées, au dire de la légende, par Dieu à Mesrob, on obtient le nombre trente-six, qui est en effet le chiffre exact des lettres de l'alphabet mesrobien, puisqu'il faut, de toute nécessité, passer sous silence les deux caractères ajoutés plusieurs siècles plus tard, à la série des signes graphiques arméniens.

Le *Vartanakirkh* nous fournit un précieux renseignement : c'est la liste des dix-neuf lettres révélées par Dieu à Mesrob, autrement dit les caractères nouveaux ajoutés à l'ancien alphabet. Ces lettres sont six voyelles : ա, ե, ո, ի, ը, ւ, et treize consonnes : բ, գ, ժ, ծ, ձ, չ, ջ, վ, ց, շ, ճ, յ, փ. Il est facile maintenant de retrouver les dix-sept lettres choisies par Abel dans l'alphabet syriaque composé de vingt-deux lettres; ce sont, par conséquent : դ, զ, է, թ, լ, խ, կ, հ, մ, ն, պ, ռ, ս, տ, ր, ք, qui, ajoutées aux dix-neuf lettres de Mesrob, nous donnent le total exact des trente-six lettres, formant l'ensemble de l'alphabet arménien arrêté par saint Sahag et ses collaborateurs, au cinquième siècle.

Pour compléter les renseignements que nous fournissent les écrivains arméniens sur le travail d'élaboration entrepris par les premiers docteurs chrétiens, en vue de créer l'alphabet national, il faudrait raconter les détails des conférences tenues par saint Sahag et le roi Vram-Schapouh avec les savants qui concoururent à la découverte des caractères graphiques, les voyages entrepris par Abel et par Mesrob, les péripéties sans nombre que ce dernier éprouva lorsqu'il était à la recherche des lettrés qui pouvaient le seconder dans son travail, son découragement, la vision divine qu'il eut à Samosate (1), enfin l'aide qu'il reçut du cénobite Rufin, qui lui suggéra très-vraisemblablement la pensée de faire entrer les voyelles grecques dans le nouvel alphabet, en même temps que cet habile calligraphe traçait avec un *kalam* élégant les formes des nouveaux caractères; mais ces détails sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les reproduire ici. Nous renvoyons donc le lecteur aux sources originales, et notamment à « l'Histoire » de Moïse de Khorène (2), et à celle de Gorioun que nous publions ci-après, où les faits sont longuement racontés par des hommes qui en furent les témoins oculaires, et concoururent les premiers à répandre l'usage du nouvel alphabet qui, malgré quelques résistances locales (3), fut accepté bientôt dans toutes les parties de l'Arménie, comme un bienfait de la Providence divine.

VICTOR LANGLOIS.

(1) Les copistes des manuscrits ont tous écrit Samos, nom d'une île de l'Archipel, au lieu de Samosate, ville de la Syrie, voisine de l'Arménie.

(2) Liv. III, ch. 52, 53, 60 et 67. — Cf. aussi Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, ch. 5, 6. — *Collect. des Hist. arm.; disc. prélimin.*, p. xv et xvj.

(3) Jean Mamigonien, continuation de l'*Histoire de Daron* de Zénob de Glag (en arm.), p. 59, et *Coll. des Hist. de l'Arm.*, t. I, p. 382.

Digitized by Google

GORIOUN.

BIOGRAPHIE DU BIENHEUREUX ET SAINT DOCTEUR MESROB.

Nous vous entretiendrons [ici] des dons divins [octroyés] au pays d'Arménie et à la race d'Askhanaz (1), de l'invention des caractères alphabétiques, et de la conversion accordée par le Seigneur; [nous vous dirons] en quel temps elle eut lieu, quel fut l'homme éclairé qui l'accomplit, et nous parlerons de sa vertu et de ses mœurs.

Cet homme s'appelait Mesrob; il était fils de Vartan (2) et originaire du canton de Daron, du village de Hatségatz (3). Dans son enfance, il s'était appliqué à l'étude de la littérature grecque, et vint à la cour des monarques arsacides arméniens, pour être employé dans les archives royales où il devint chancelier des ordonnances du souverain. C'était un homme instruit, versé dans la connaissance des affaires civiles et militaires, et dont la conduite était dirigée par un jugement très-sain; c'est pour cela qu'il était cher aussi bien aux grands qu'aux petits.

Il embrassa ensuite le service de Dieu, resta l'ami des hommes, et se déchargea de tous ses emplois pour prendre la croix glorieuse; et, selon le précepte évangélique, il marcha sur les traces du Christ crucifié qui vivifie tout. Ayant accompli les commandements, il se mêla au groupe des disciples du Christ, qui portent chacun leur croix, et en embrassant pour toujours la vie religieuse, il se fit moine suivant le précepte de l'Évangile; il endura beaucoup de misères, et, en se livrant à tous les devoirs spirituels, il supporta la soif et la faim, le froid et le dénûment. Il se nourrissait d'herbes, portait le cilice et dormait sur la terre. Souvent, sans y prendre garde, il veillait debout, sans profiter du repos de la nuit, et cela durant de longues années. Ayant rencontré quelques gens modestes, il se les adjoignit pour en faire ses disciples selon l'Évangile dans la vie monastique. Il endura avec un courage très-ferme toutes les tentations auxquelles il fut en butte; il parvint ainsi à s'éclairer et à s'illuminer dans les pratiques religieuses, et il devint [par cela même] cher à Dieu et aux hommes (1).

Ensuite le bienheureux, accompagné de ses disciples, se rendit dans le canton de Koghtèn (2). Le prince Schampith (3) vint au-devant de lui, le reçut avec amitié comme le serviteur du Dieu glorifié, et il le servit avec piété selon la foi des disciples du Christ. Le bienheureux, développant aussitôt les grâces de la prédication, enseigna les habitants de la ville et du canton avec l'agrément du prince. En effet, il y avait encore chez ceux-ci quelques restes des habitudes païennes, mais il les convertit à la connaissance de la vérité et il les illumina tous avec la parole de la grâce. De grands miracles s'accomplirent par son entremise : des démons, prenant des formes diverses, poussaient des cris et faisaient résonner [la nouvelle] de leur expulsion à toutes les oreilles; ils s'enfuirent du côté de la Médie (4). Aussi les disciples du bienheureux écoutèrent plus attentivement leur docteur spirituel [lorsqu'il prêchait] la foi et la conduite [à tenir] qui leur était enseignée dans les Saintes-Écritures des saints Pères qui avaient approché le Christ.

Cependant, comme il n'y avait pas de caractères [propres à] la langue arménienne, on éprouvait une grande difficulté pour prêcher la vérité aux néophytes. Le bienheureux docteur, ne sa-

(1) Les Arméniens prétendent descendre d'Askhanaz, fils de Gomer, fils de Japhet, fils de Noé. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. I, ch. 22. — Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.*, ch. 4 et 6.

(2) Mesrob, surnommé Maschdotz, nâquit en l'année 361 de notre ère et mourut le 13 du mois de méhégan de l'an 441, à l'âge de quatre-vingts ans. On suppose qu'il appartenait à la famille des Mamigoniens (Emin, traduct. russe de l'*Histoire de Moïse de Khorène*, p. 362, note 1).

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 104.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 47.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 212.

(3) Schapith ou Schapath est mentionné par Moïse de Khorène, dans son *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 47. — Cf. aussi Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 489. — Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* (éd. Saint-Martin), t. V, liv. XXVIII, §, 32.

(4) Cf. Moïse de Khorène, liv. III, ch. 47 et 57. — Il est question, quelques pages plus loin, des Borborides, aux croyances desquels Mesrob fit une guerre acharnée.

Digitized by Google

chant comment remédier [à cet inconvénient], eut recours à Dieu tout-puissant, pour qu'il lui révélât les caractères de la langue arménienne et qu'on [suppléât] à la prédication par l'écriture. S'étant mis ensuite en voyage, il vint trouver saint Sahag, patriarche des Arméniens (1) pour l'entretenir au sujet de l'alphabet, et il le trouva encore plus désireux que lui [de mener la chose à bonne fin].

Après des efforts nombreux et un travail assidu sans résultat, ils eurent de nouveau recours à la prière et demandèrent à Dieu [de leur accorder] ce qu'ils souhaitaient. Ils se quittèrent ensuite, s'adonnèrent à l'austérité, et se livrèrent de plus en plus à la mortification.

Cependant le roi Vram-Schapouh (2), ayant connu [leurs désirs], se montra très-zélé pour la découverte [d'un alphabet], et il envoya Mesrob avec ses disciples dans la Mésopotamie de Syrie. Le bienheureux visita toutes les localités où la science des philosophes était particulièrement célèbre. Il rencontra un évêque syrien, du nom de Daniel, personnage recommandable par sa vertu, qui lui promit de lui montrer les caractères alphabétiques qu'il cherchait. Tous leurs labeurs, leurs recherches et leurs études n'amenèrent aucun résultat, car ils ne purent arriver à former les signes alphabétiques et les sons propres à la langue arménienne (3).

Alors Mesrob recourut à Dieu avec ferveur. Il lui adressait des prières mêlées de larmes, et il demandait, et le jour et la nuit, au maître de toutes choses, de lui révéler les lettres si désirées. Aussitôt il les aperçut, non pas en songe pendant le sommeil, non pas dans une vision pendant qu'il veillait, mais dans son cœur, où elles apparurent aux yeux de son esprit, tracées par le poignet d'une main droite écrivant sur la pierre, de la même manière que l'on voit sur la neige les moindres traits d'une ligne. Il y eut non-seulement apparition, mais bien plus, tous les détails [de la révélation] se gravèrent dans son esprit comme dans un vase (1).

S'étant levé après sa prière, Mesrob créa nos lettres avec un solitaire de Samos (2), Rufin (Rouphanos), disciple d'Épiphane (3), qui donna aux caractères les formes voulues, selon les indications du bienheureux docteur Mesrob, et en modifiant les lettres arméniennes d'après le mode parfait de l'alphabet des Hellènes.

Aussitôt après, on entreprit des traductions, en commençant judicieusement par les Proverbes du sage Salomon, et on traduisit complétement en arménien les vingt-deux livres authentiques et l'Ancien-Testament. Les disciples de Mesrob, Jean et Joseph (4), y travaillèrent également, en même temps que lui-même apprenait à ses plus jeunes élèves l'art de l'écriture.

En ce temps-là, Théodose le jeune était sur le trône. Le bienheureux Mesrob, docteur des Arméniens, vint présenter les caractères alphabétiques de notre langue au saint [Catholicos] des Arméniens Sahag, et au roi Vram-Schapouh, qui s'en réjouirent, comme si [c'eût été] les Tables divines, et ils remercièrent et glorifièrent le Créateur tout-puissant, pour les nouveaux dons qui leur venaient d'en haut. Mesrob réunit des enfants intelligents, instruits, ayant la voix douce et la respiration longue; il fonda des écoles dans toutes les provinces et dans tous les villages, selon l'ordre du saint patriarche et du roi, et il dota de son enseignement tout le pays d'Arménie. Le bienheureux serviteur de Dieu se rendit ensuite dans le pays des Géorgiens, les dota d'un alphabet, qui lui avait été inspiré par la grâce céleste de Dieu, et il laissa des docteurs dans différentes villes pour instruire les enfants (5). Puis il alla dans le pays des Aghouank, renouvela leur alphabet, fit revivre les traditions de la science, et, y ayant aussi laissé des docteurs, il revint en

(1) Saint Sahag I, dit le Grand ou le Parthe, occupa le siége patriarcal de l'an 390 jusqu'à l'an 440. Durant son pontificat, Bahram V, roi sassanide de Perse, plaça sur le trône patriarcal, d'abord Berkischoï, puis Samuel, deux Syriens intrus. Mais Sahag recouvra à la fin de sa vie ses fonctions, et eut pour coadjuteur Mesrob qui avait été durant de longues années le coopérateur du patriarche. — Cf. dans la Petite Bibliothèque arm., t. II (Venise, 1853), l'*Hist. de saint Sahag*, et différents autres écrits relatifs à ce patriarche et aux actes de son administration spirituelle.

(2) Vram-Schapouh, frère de Chosroès, ou Khosrov III, fut nommé roi de la partie perse de l'Arménie, lors du renversement de son frère par les Perses. Il régna de l'an 392 jusqu'à sa mort, en 414, et il fut remplacé par Chosroès III, que les Perses rétablirent comme roi d'Arménie, après l'avoir tiré de sa prison.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 52, 53.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53.

(2) Saint-Martin (*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau, t. V, liv. XXVIII, § 33) suppose, avec raison, qu'il ne s'agit pas ici de l'île de Samos dans l'Archipel, mais bien de Samosate, ville de Syrie voisine de l'Arménie.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 53.

(4) Jean d'Egéghiatz et Joseph de Baghin sont également cités par Moïse de Khorène. — Cf. le P. Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 189.

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54.

Digitized by Google

Arménie (1). Là, il trouva le patriarche saint Sahag occupé, avec la grâce du Christ, à des traductions du syriaque, car on manquait de livres grecs, ceux du pays ayant été brûlés par Méroujan, à l'époque du partage de l'Arménie (2), et les gouverneurs perses ne permettaient à aucun des habitants de leurs domaines [conquis] d'apprendre la littérature grecque, mais seulement la langue syriaque. Pour cette raison, le saint patriarche Sahag et le bienheureux Mesrob, ne sachant que faire, se dirigèrent vers l'ouest de la juridiction patriarcale, dans la partie [de l'Arménie qui appartenait] aux Grecs.

Saint Sahag envoya vers l'empereur Théodose [le Jeune] et le patriarche Atticus, Mesrob et son neveu Vartan, avec des lettres (3), pour les informer de leur arrivée et [de leur intention de doter] les habitants du pays [soumis aux Grecs] de la nouvelle science de l'enseignement arménien. Les deux voyageurs rencontrèrent le général Anatole, qui leur fit un brillant accueil, car il connaissait déjà la réputation de vertu des bienheureux Sahag et Mesrob (4); aussi il informa d'avance par des lettres l'empereur, qui lui donna l'ordre d'envoyer et de lui acheminer avec honneur et distinction à Byzance [les voyageurs]. Ceux-ci se présentèrent devant l'empereur et le patriarche qui conféra à Mesrob [le titre de] prédicateur (égéghésigdigos) (5), et il le fit ranger parmi les plus illustres et bienheureux *vartabed* (6).

Étant partis munis de lettres, Mesrob et Vartan vinrent retrouver saint Sahag et le général Anatole. Ceux-ci, ayant pris connaissance des lettres et des ordres, furent très-satisfaits, et adressèrent au Seigneur et au Dieu de tout des actions de grâces. [Le général] s'empressa aussitôt de mettre les ordres à exécution, en les faisant connaître dans les provinces et les villes de l'Arménie qui étaient soumises à la domination de l'empereur. Puis, ayant rassemblé beaucoup d'enfants dans différentes localités, il leur donna des subsistances et des appointements sur le trésor public, pour qu'ils pussent se livrer exclusivement à l'étude. Le bienheureux Mesrob développait au milieu de ses disciples son enseignement lumineux; il apprenait aux enfants réunis les caractères alphabétiques, et il établit des docteurs pour les disciples, afin que peu à peu ils les conduisissent jusqu'au terme des études (1).

Après cela, Mesrob entreprit de combattre la secte téméraire et insolente des Borborides (2), et ceux qui ne se rendaient pas à la parole de vérité étaient livrés à de terribles supplices : la prison, les chaînes et toutes sortes de tourments. Lorsqu'après cela ces hommes haïs de Dieu refusaient de marcher vers leur délivrance, on les brûlait, on les enfermait et on les chassait du pays, chargés de toutes sortes d'ignominies.

Le bienheureux, ayant commencé et terminé son enseignement, ayant acquis beaucoup de livres grecs, écrits avec la grâce divine par les Pères de l'Église, comblait les profondeurs de la doctrine et la répandait chez les habitants du pays avec un amour spirituel pour la gloire de la très-sainte Trinité.

Après cela, Mesrob, ayant confié tous [ses disciples et ses fidèles] à la grâce de Dieu qui conserve tout, s'en retourna du côté de l'Arménie. Il allait partout, affermissant les disciples dans la vérité de la foi. Puis il vint trouver saint Sahag, lui raconta ce qu'il avait fait, et tous deux ensemble glorifièrent Dieu pour les nouvelles grâces qui leur avaient été accordées d'en haut. Ensuite, les deux bienheureux travaillèrent encore avec l'assistance de Dieu à augmenter et à développer la littérature de leur nation, à traduire et à écrire des livres. En conséquence, ils envoyèrent deux de leurs disciples, Eznig (3) et Joseph (4), dans la ville d'Édesse, pour qu'ils traduisissent de

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54.

(2) Cf. Faustus de Byzance, *Bibl. hist. arm.*, liv. IV, ch. 23, 24, dans le Ier volume de notre Collection. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 54.

(3) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 57. — Cf. aussi ces lettres dans la *Petite Bibl. arm.*, t. II, p. 157, 158.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 57. — *Petite Bibl. arm.*, t. II, p. 158-159.

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 57. — Le titre d'ἐκκλησιαστὴς était une fonction de l'Église d'Orient et s'appliquait aux « docteurs de l'enseignement religieux et aux prédicateurs ».

(6) Le titre de *vartabed* signifie en arménien moderne « docteur en théologie »; mais, dans l'ancienne langue arménienne, ce titre avait une signification encore plus élevée et s'appliquait spécialement aux Pères de l'Église arménienne ou aux savants qui illustrèrent à la fois et l'Église et les lettres nationales.

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 58.

(2) Secte gnostique qui parut au deuxième siècle et qui niait le jugement dernier. — Cf. saint Epiphane, *Hæres.*, 25, 26. — Saint Augustin, *Hæres.*, ch. 5. — Baronius, *Ann. eccles., ad ann.* 120, n° 57. — Le mot arménien *porporianos* est la transcription du mot grec βορβόρεος « boue, fange » que Moïse de Khorène a aussi transcrit sous la forme *porporidon* (liv. III, ch. 57).

(3) Il s'agit d'Eznig de Goghp, l'auteur de la *Réfutation des hérésies* (Venise, 1826) en arm., dont M. Levaillant de Florival a donné une traduction française (Paris, 1853).

(4) Cf. plus haut, p. 10, note 4.

Digitized by Google

nouveau en arménien les Saintes-Écritures sur le texte syriaque, et qu'ils envoyassent la copie [de leur traduction] dans leur patrie. Ceux-ci se rendirent [à Édesse], firent ce qu'on leur avait demandé, et, par l'intermédiaire de leurs fidèles compagnons, ils envoyèrent les livres à leurs pères vénérés. Puis ils passèrent dans le pays des Grecs, à Byzance, afin de se livrer à l'étude de la philosophie. Là, ils étudièrent, s'instruisirent et devinrent traducteurs de la langue grecque. Quelque temps après, il arriva que quelques-[uns de leurs] compagnons, appelés, l'un Léon (1), l'autre Gorioun (2), vinrent dans le pays des Grecs, dans la ville de Constantinople. Ils se joignirent à Eznig, comme à un frère de la même famille, avec qui ils avaient été élevés. Dès qu'ils furent réunis, ils s'occupèrent d'achever leurs travaux spirituels. Puis, s'étant munis de copies authentiques des Saintes-Écritures, des écrits dictés par la grâce divine des patriarches (c'est-à-dire des pères de l'Église), et des canons des saints conciles de Nicée et d'Éphèse, ils s'en retournèrent dans le pays d'Arménie leur patrie, et présentèrent aux saints Pères les saints livres religieux qu'ils avaient recueillis.

De leur côté, les bienheureux saints Sahag et Mesrob, qui avaient précédemment traduit du grec en arménien l'ensemble des livres ecclésiastiques, firent encore passer dans leur langue un grand nombre de sages et pieuses pensées des saints patriarches. Ensuite, [Sahag] reprit en sous-œuvre les livres qui avaient été traduits d'abord à la hâte, sur des exemplaires défectueux, corrigea les premières versions sur des textes authentiques qu'on leur avait apportés [de Byzance] et [compléta] les traductions arméniennes par un grand nombre d'autres commentaires sur les Saintes Écritures. Ainsi, les bienheureux saints Pères travaillaient jour et nuit, sans relâche, à la lecture des Écritures Saintes; leur talent grandissait, ils triomphaient [de toutes les difficultés], et ils servaient d'exemple aux disciples studieux, qui étaient près d'eux, car ils faisaient exécuter les commandements transmis par les divins messagers. Le premier de ces commandements ordonne de méditer sur les lois du Seigneur et le jour et la nuit, et le deuxième dit : « Appliquez-vous à l'exhortation et à l'instruction; ne négligez pas les grâces qui sont en vous; méditez ces vérités et soyez toujours occupés, afin que vos progrès soient connus de tous; veillez sur vos personnes et sur l'instruction d'autrui; persévérez dans ces préceptes, car, si vous les accomplissez, vous sauverez et vous-mêmes et ceux qui vous écoutent (1). »

Ensuite, après cet enseignement lumineux, le bienheureux Mesrob entreprit de composer et de mettre en ordre de nombreux discours, d'une compréhension facile, dictés par la grâce divine, avec des commentaires variés tirés de la force et de l'essence des écritures prophétiques et apostoliques, et remplis de la vérité de la foi évangélique. Dans [ces discours], il rapportait des exemples tirés des choses passagères et les rapprochait de la vérité; il définissait principalement l'espérance [qu'on doit avoir] dans la vie future et la résurrection. [Il faisait cela], pour que ces exemples fussent faciles à comprendre et à saisir, même par les plus ignorants et par les gens préoccupés des choses matérielles, en vue de les stimuler, de les réjouir et de les encourager à se diriger avec fermeté vers la récompense promise.

C'est ainsi que, dans toutes les parties de l'Arménie, de la Géorgie et du pays des Aghouank, Mesrob, durant tout le temps de sa vie, au printemps et en hiver, le jour et la nuit, courageusement et sans relâche, enseignait l'étude des lettres récemment [découvertes]. Lui-même, voyageant sans cesse avec la parole évangélique et salutaire de la foi et de la vertu, prêchait la gloire et les louanges de Dieu devant les rois, les princes et les peuples, sans que ses ennemis s'y opposassent, parce qu'il possédait la grâce d'en haut, et il embrasait tous les cœurs fervents et aimant le Christ. Il obtint la délivrance de beaucoup de captifs et de prisonniers, et de ceux qui étaient dans l'anxiété, en ramenant tous les indécis, par la majesté de la force et de la grâce du Christ, au salut évangélique. Il déchira beaucoup de contrats injustement écrits; il consola par sa doctrine beaucoup de gens qui étaient dans le deuil; ceux qui étaient dans l'impatience, il les soumit à l'épreuve de l'espérance jusqu'au moment où sera dévoilée la gloire du Dieu grand et du Sauveur Jésus-Christ. Enfin il raffermit dans la piété tous les chrétiens, hommes et femmes.

De plus, dans les villages et dans les lieux dé-

(1) Léon ou Ghévont, prêtre de Vanant, aida Vartan à combattre le mazdéisme que les Perses voulaient imposer à l'Arménie. C'était l'un des disciples que Mesrob conduisit avec lui à Mélitène et qu'il avait laissé à l'évêque Acacius, à la demande d'Anatole. Mesrob nomma ensuite Léon directeur à sa place, quand il se fut retiré dans le désert de Schaghakomk. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 60.)

(2) L'auteur de la Biographie de Mesrob.

(1) *Épître I à Timothée*, ch. IV, vers. 13-16.

Digitized by Google

serts, il ramenait beaucoup de monde et des multitudes entières à la vérité des traditions des saints Pères, [il leur prêchait] la gloire et les louanges de la très-sainte Trinité. Il faisait résider ses religieux dans les plaines et les montagnes, dans des grottes, sur les rochers, afin qu'ils fissent les plus grands efforts, en vue de se perfectionner dans la piété. Ce n'était pas seulement par des paroles, mais c'était par des actes qu'il se donnait comme exemple aux anachorètes, en endurant le jeûne, en se livrant sans cesse a la prière, aux veilles, aux pleurs, en pratiquant l'humilité, la douceur, la charité, et en triomphant vaillamment de l'ennemi continuel. Il fuyait la gloire et il allait se cacher dans des grottes et des cavernes, n'ayant pour toute nourriture quotidienne que des herbes. Ainsi, il s'infligeait des mortifications, afin de mettre en pratique ces conseils apostoliques : « Lorsque nous nous affaiblissons pour le Christ, alors nous nous fortifions par lui; » et « Il est plus avantageux d'être faible pour que la force du Christ demeure en moi. »

Partout où il s'arrêtait, il se réjouissait spirituellement. Il ne s'animait pas avec le vin, mais par des chants spirituels en l'honneur et à la louange de Dieu. Sans cesse occupé de lectures spirituelles, il donnait des encouragements aux religieux, et, par des exhortations claires, il armait l'esprit par sa doctrine pleine de grâce, afin d'exceller dans la voie que le Christ a indiquée pour y recevoir des couronnes. Il se transportait par l'esprit au milieu du paradis de l'adoration de Dieu, et, par des prières suppliantes, des implorations touchantes, il demandait au Seigneur de tous la grâce de les rendre dignes [de participer] avec les saints à la vie éternelle.

Menant cette conduite spirituelle, il habitait des lieux déserts, et n'en descendait que lorsqu'on l'avait informé de faire quelque chose d'utile dans les contrées qu'il avait enseignées; alors il accourait à leur secours, il suppléait à ce qui manquait et l'ajoutait aux institutions spirituelles. Par sa bouche toujours ouverte pour exhorter, par la sagesse de son esprit, il répandait à profusion les ruisseaux de sa prédication dans le cœur de ceux où il avait déjà semé [sa parole]. Le bienheureux docteur des Arméniens, Mesrob, agit ainsi durant toute sa vie. Car les vrais docteurs ont l'habitude de pratiquer la vertu d'après les règles qui sont établies pour leurs disciples, comme le Christ notre Dieu en a enseigné les principes : « Car, dit-il, Jésus commença à agir et à enseigner; » et « Regardez l'auteur et le consommateur de la foi, Jésus, qui, au lieu de la félicité dont il pouvait jouir, a souffert sur la croix en méprisant la honte. » Et que nous dit-on que Jésus a reçu, en récompense de toutes ses souffrances? « Il s'est assis à la droite de la grandeur, dans les cieux. » Réfléchissez que c'est pour nous qu'il endura cette sorte de passion, pour que nous ne nous reposions pas et que nous ne nous délassions pas dans la voie de la vertu; car ce ne fut pas pour lui-même que le maître de tout accomplit cet acte, mais pour la rédemption universelle, et pour montrer aux hommes pieux qui, selon l'Évangile, sont des modèles pour tous les fidèles en Christ, la voie à suivre afin d'arriver à la vie éternelle.

Or pouvons-nous ignorer les connaissances les plus ordinaires et les plus simples, qui, selon les prophètes, attirent les grâces dont le bienheureux Paul a dit que tous les ignorent? Mais cependant il leur rappelle ce souvenir de leur pasteur de la vie éternelle : « Considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi, ne vous laissez pas entraîner par des doctrines différentes et étrangères (1), » mais suivez les vraies traditions des prophètes et des bienheureux saints Pères qui frayèrent la voie sûre du royaume des cieux, et qui, pour la foi et la conduite [à tenir], les expliquèrent à leurs disciples dans des ouvrages religieux, tantôt en instruisant chacun séparément selon ses besoins, tantôt en célébrant dans des assemblées nombreuses la gloire du Christ, ses grâces et son amour pour les hommes; et en enseignant de s'abstenir de tout plaisir mondain et de s'occuper seulement d'œuvres de piété. C'est ce que les prophètes et les apôtres avaient aussi prédit d'avance, selon le témoignage de Paul : « Ils ont mené une vie errante, dit-il, couverts des peaux de brebis et de chèvres, pauvres, affligés, persécutés, errant dans les déserts, se retirant dans les grottes et dans les cavernes de la terre; et tous ceux que leur foi a rendus si recommandables tracèrent sûrement à leurs disciples la voie de la vérité qui mène a la vie éternelle (2). »

Or notre bienheureux Mesrob, portant en lui toutes les vertus qui avaient été enseignées par la gloire du maître de tout, exhortait tous ses disciples [à se livrer] aux mêmes exercices. Ces disciples, en recevant durant longtemps ses enseignements, se rendirent agréables à Dieu, et, remplis des beautés de la foi, préparés et fortifiés [à supporter les tentations], ils menaient tou-

(1) Saint Paul, *Épît. aux Hébreux*, ch. XVII, v. 5, 9.
(2) Saint Paul, *Épît. aux Hébreux*, ch. XI, v. 37-39.

Digitized by Google

jours le même genre de vie pour la gloire de la très-sainte Trinité.

Dans ce temps-là, un homme exclu du concile d'Éphèse, et qui s'appelait Théodore [de Mopsueste], ayant acquis des livres conformes aux hérésies de Paul de Samosate et de Nestorius, livres rédigés pour les simples et les crédules, vint dans notre pays et voulut y enseigner la perverse hérésie. A cause de cela, le saint concile envoya des lettres pour prévenir Sahag et Mesrob, défenseurs de la vraie foi. Ceux-ci chassèrent avec empressement hors de leur pays cet hérétique opiniâtre [et ses adhérents], pour qu'aucune vapeur diabolique ne vînt se confondre avec la doctrine lumineuse (1).

Après cela, il arriva que le bienheureux saint Sahag, patriarche des Arméniens, mourut après une vie droite, une foi irréprochable, rempli de jours, ayant pendant longtemps éclairé le pays d'Arménie par un enseignement lumineux. Il se reposa dans le Christ, la première année de Iezdedjerd II, fils de Bahram (Vram), roi de Perse (2), dans le canton de Pakrévant, au village de Plour (3), à la fin du mois de navassart, à la troisième heure du jour, qui était aussi le jour anniversaire de sa naissance. Ainsi le vieillard exhala son âme pure en Christ, avec des psaumes et des prières, et dit : « Je confie mon âme pure entre vos mains, » selon la parole du premier martyr, et il mourut de même, en recommandant sa personne et le troupeau de ceux qui demeuraient à la garde de Dieu qui conserve tout. Ses disciples, élevés par lui, prirent aussitôt son corps, le revêtirent de ses ornements [pontificaux] selon les règlements des funérailles des patriarches. Le nom du premier de ces disciples était Jérémie (4), homme saint et craignant Dieu, qui était accompagné d'autres disciples et de la femme de Vartan le Mamigonien (5). Ayant pris le corps du bienheureux avec une grande foule d'évêques, de prêtres, de diacres, de lecteurs, ils le transportèrent en chantant des psaumes, des hymnes, des louanges et des chants spirituels, dans le canton de Daron, au village de Aschdischad. Là, ils déposèrent en grande pompe les restes du saint homme de Dieu dans les tombeaux des saints, sous l'autel des martyrs, et ils y apposèrent le signe de la croix. Après avoir célébré la mémoire du saint, en chantant la gloire et les louanges de Dieu, chacun s'en retourna. On fêta l'anniversaire de la fête du saint, le 30 du mois de navassart, avec un grand concours de monde; et, par l'intercession du saint patriarche, chacun obtient ce qu'il demandait au Seigneur de tout.

Quand le bienheureux, je veux dire le saint docteur Mesrob, son collègue, eut appris cette nouvelle, il fut chagriné et attristé; il pleurait sur cette séparation, sur la mort de l'homme de Dieu et sur l'extinction de la race de saint Grégoire. Il était incertain et consterné de ce grand malheur, d'autant plus qu'il ne rencontrait chez personne aucun effort de piété pour continuer la doctrine lumineuse et la grâce de la direction dans lesquelles [Sahag] excellait et était plus parfait que les premiers saints Pères. Réfléchissant à tout cela, il était embarrassé, et se lamentait parce qu'il ne trouvait personne qui voulût travailler en commun à l'œuvre de l'Arménie. En tout ceci, il pensait à Dieu et se consolait avec le Psalmiste : « Celui qui a tout fait, peut tout changer par sa sagesse et sa providence impénétrables. » Il se livrait de plus en plus aux exercices de la vie religieuse; il surpassait tous les autres religieux, et selon la vocation divine il s'était rangé de bonne heure parmi les saints les plus élevés, par la grâce du Christ. Il exhortait tous ses disciples à prendre courage, à se livrer à la pratique du bien, et il rappelait à chaque personne par de bons conseils de se tenir sur ses gardes vis-à-vis de chacun, de se conduire et de vivre avec prudence; de telle sorte que beaucoup de personnes trouvèrent la pratique des mœurs religieuses très-lourde et difficile. Mais lui, tout vieillard qu'il était, il oubliait le passé et marchait en progressant. En se rappelant la mort prochaine, il ne laissait pas reposer ses paupières, et n'accorda aucun repos à ses yeux, jusqu'au jour où il fut appelé à quitter le monde.

Tandis qu'il excitait ainsi l'ardeur spirituelle du prochain à l'amour de Dieu, il adressait beaucoup de lettres instructives dans toutes les provinces. La même année, le dixième mois après la mort du bienheureux saint Sahag, le dix-huitième jour de méhégan, la mort visita le saint docteur des Arméniens, dans la province d'Ararat,

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 61.

(2) Iezdedjerd II, fils de Bahram V, régna de 440 à 447.

(3) Cette localité est mentionnée par Lazare de Pharbe (*Hist. d'Arm.*, p. 63), Moïse de Khorène (III, 67), Jean Catholicos. — Cf. aussi Indjidji, *Arm. anc.*, page 412.

(4) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67.

(5) Cette princesse s'appelait Tesdrig. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67.

Digitized by Google

dans la Ville-Nouvelle (Nor-khaghakh) (1), au milieu de ses exercices spirituels, dont nous avons déjà parlé. La fin marquée par le Christ atteignit le saint après quelques jours de maladie. Lorsque Dieu voulut enlever le saint du milieu des disciples qu'il avait lui-même élevés, et le mettre parmi les troupes des saints, Mesrob, dominant la maladie, se mit sur son séant au milieu de l'assemblée, et, élevant ses bras [qui avaient] toujours été tendus vers le ciel, il bénit la très-sainte Trinité et confia ses disciples à la grâce de Dieu qui conserve tout, pour qu'ils demeurassent fermes dans la foi et la pratique de la vertu, et qu'ils se conformassent à la justice des saints pères qui approchent le Christ.

Voici les noms des principaux disciples qui étaient rassemblés chez lui : le premier Joseph (2), le second Thotig (3), hommes sages et discrets; parmi les guerriers le premier Hémaïak, de la race des Mamigoniens (4), le second Vahan, de la race des Amadouni (5), généralissime de la noble Arménie, tous deux pieux et craignant Dieu. Et tandis que les mains du saint étaient levées au ciel, une vision merveilleuse, le signe de la croix, lumineux et radieux, se fit voir sur la maison où expirait le bienheureux. Chacun put voir ce signe sans que son voisin le lui indiquât. Le saint, ayant fait ses recommandations de charité et de concorde, ayant béni ceux qui étaient au loin et ceux qui étaient présents, et ayant rendu au Seigneur des actions de grâce, expira aussitôt en l'honneur de la très-sainte Trinité.

Hémaïak et Vahan, avec le cérémonial funèbre accoutumé, et accompagnés d'une foule de peuple venue de toutes les parties du pays, enlevèrent son corps; tous chantaient des psaumes, des hymnes et des chants spirituels, portaient des cierges et des flambeaux allumés, et brûlaient des encens odoriférants. Conduits par le même signe lumineux de la croix qui les précédait, ils transportèrent le corps de Mesrob à Oschagan (1), et là ils déposèrent le saint homme de Dieu dans la demeure des martyrs, et célébrèrent la fête officielle du bienheureux en son souvenir. Après cela, le signe de la croix disparut et chacun d'eux s'en retourna chez soi, en glorifiant et en bénissant Dieu pour la merveille que le Seigneur fit voir sur [le corps] du docteur [Mesrob] (2).

Trois mois après, le pieux Vahan Amadouni, favorisé par Dieu, voulut bâtir un temple en l'honneur du nom de Dieu, sous l'invocation du saint docteur, et il éleva avec des pierres taillées de magnifiques autels richement ornés. Là, au-dessous de l'autel de l'abside, il plaça les reliques du saint. Il orna la maison de Dieu et l'autel du sacrifice vivifiant du Christ avec des vases d'or et d'argent et avec des pierres précieuses. On établit, comme desservant de cette église, son disciple Thotig, personnage sage et pieux, avec d'autres encore, pour célébrer le service quotidien. D'après la désignation des saints Pères, on nomma Joseph et Jean (3), hommes sincères et chastes, pasteurs du peuple. Or il leur arriva, après la mort des saints, [d'endurer] au nom du Christ toutes sortes de tourments qui leur furent suscités par les tyrans, en Perse, dans la ville de Ctésiphon (Dizpon). Là, ils méritèrent le titre de confesseurs, et s'en retournèrent dans le pays d'Arménie pour reprendre la direction de l'Église.

Le bienfaiteur Vahan mourut tout à coup et fut reçu avec joie par tous les saints. S'étant montré un vrai fils de sa patrie, d'où sortit l'humanité (4), il fut digne d'obtenir par la grâce du Christ la vie éternelle.

Maintenant que nous avons écrit brièvement la vie et la mort des bienheureux saints Pères (Sahag et Mesrob), nous achèverons notre discours. Nous n'écrivîmes pas ces choses en nous informant des anciennes traditions; mais nous avons rapporté [l'histoire] des hommes que nous avons nous-même vus de nos yeux, et des actes spirituels des

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67) dit que Mesrob mourut le 13 du mois de méhégan, dans la ville de Vagharschabad, qui portait en effet le nom de Nouvelle-Ville, que lui donnent plusieurs écrivains. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 471.

(2) Joseph de Vaïotzdzor du village de Khoghotzim, qui succéda à Sahag comme patriarche, en 441, après que Mesrob, qui administrait le trône pontifical, eut cessé de vivre. Joseph occupa le patriarcat jusqu'à l'année 452.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 67.

(4) Hémaïak était frère de Hamazasbian et de Vartan, et petit-fils de saint Sahag. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 58.

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 58.

(1) Ce village fortifié appartenait à Vahan Amadouni, et était situé dans le canton d'Arakadzodn, province d'Ararat (Moïse de Khorène, III, 9). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 439.

(2) Moïse de Khorène (III, 67) raconte qu'il y eut une discussion pour savoir où le corps du saint serait transporté. Les uns voulurent le déposer à Vagharschabad; les autres, et Vahan à leur tête, demandaient que les reliques de Mesrob fussent placées à Oschagan. On se rangea à ce dernier avis.

(3) Cf. plus haut, p. 10 et note 4.

(4) On sait qu'après le déluge, l'arche de Noé s'arrêta, dit la tradition, sur le mont Ararat, en Arménie.

Digitized by Google

saints, auxquels nous avons assisté. Nous fûmes les témoins attentifs de leurs prédications pleines de grâce et les serviteurs de ces saints docteurs, selon leurs préceptes évangéliques. Nous écrivîmes, non pas en arrangeant des discours faux, mais en laissant de côté beaucoup d'actes de leur vertu qui à présent sont cachés dans le Christ et qui seront dévoilés par lui, lorsqu'il viendra se glorifier parmi ses saints, et en ne racontant que les choses principales, dignes d'être connues. Cela ne nous rapporte aucun profit; mais ceux qui liront ce livre connaîtront le mérite de ces hommes. Car nous ne pouvions pas même suffire à indiquer par écrit tous les actes de la vie de ces saints en particulier; nous nous sommes surtout attaché aux choses qui étaient les plus faciles, les plus aisées, et nous avons laissé [à d'autres] le soin de scruter minutieusement les épisodes nombreux de la vie des saints. Nous n'avons consigné, autant qu'il était en notre pouvoir, que ceux de ces faits qui étaient le plus nécessaires, non pas pour l'honneur de ces élus voisins du Christ qui se sont fait connaître par une foi lumineuse et par des mœurs pures, mais nous avons raconté seulement les actions qui pouvaient servir de modèle d'exhortation à leurs enfants spirituels, et à ceux qui veulent enseigner la vérité à leur nation. C'est pour cela que ceci fut écrit en l'honneur de la très-sainte Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à présent, toujours, et éternellement. Ainsi soit-il!

Digitized by Google

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE SAINT GRÉGOIRE,

ILLUMINATEUR DE L'ARMÉNIE

ET VIE DE SAINT NERSÈS, PATRIARCHE DES ARMÉNIENS,

PAR UN AUTEUR ANONYME DU Ve SIÈCLE.

OUVRAGE TRADUIT POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR

JEAN-RAPHAEL EMINE.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Il existe dans la littérature arménienne plusieurs biographies de saint Nersès le Grand, surnommé le Parthe, arrière-petit-fils de saint Grégoire l'Illuminateur, et qui occupa le siége patriarcal de l'Arménie de l'an 340 à l'an 374 de notre ère. Ces biographies ont une très-grande analogie avec les récits de Faustus de Byzance, de Moïse de Khorène, des Vies des Saints et d'autres écrits hagiographiques qui nous ont été conservés. On reconnaît, en lisant ces biographies, qu'elles ont toutes une origine commune. Cependant il est très-difficile de dire quelle est la plus ancienne de toutes, et il serait même téméraire d'avancer que la biographie que nous publions a précédé ou suivi celle de Faustus de Byzance, avec laquelle elle a du reste la plus grande analogie. Le choix que nous avons fait de la Biographie que nous publions est dû à l'antiquité même de l'ouvrage, qui est antérieur de plusieurs siècles à l'écrit de Mesrob le prêtre. On reconnaît que l'auteur de la Biographie est un écrivain de l'âge d'or de la littérature arménienne, et, malgré des interpolations assez considérables qui ont été introduites postérieurement et à plusieurs reprises, il est facile de voir que nous avons affaire à un texte très-ancien. Malheureusement nous ne saurions dire avec certitude quel est l'auteur de cette biographie. Le savant éditeur du texte dont nous publions la traduction n'hésite point à croire que le nom de Mesrob, qu'on lit dans cette Biographie (1), indique que ce fut lui qui écrivit le premier la vie du patriarche Nersès, ou bien qu'il la raconta en détail à l'un de ses disciples qui la rédigea sous ses yeux. Il ajoute que, parmi les disciples de Mesrob, il n'y a guère que Moïse de Khorène, son neveu, qui ait pu composer cette Biographie, et il appuie son hypothèse sur un fait capital. Des savants qui ont eu l'occasion d'étudier les manuscrits du couvent de Saint-Jacques, à Jérusalem, assurent qu'il existe parmi les manuscrits de ce riche monastère une *Histoire de Nersès* dont l'auteur serait Moïse de Khorène. Mais le savant éditeur, malgré son vif désir de voir le nom du plus grand historien de l'Arménie associé à celui d'un des plus illustres patriarches de sa nation, fait observer toutefois qu'il existait jadis une *Histoire des Martyrs d'Orient* traduite du syriaque par un certain Abraham, dont le prêtre Mesrob, qui rédigea lui aussi, au dixième siècle, une Biographie de saint Nersès, aurait tiré ses renseignements. Ce détail nous est fourni par le *memento* d'un manuscrit de la Biographie de saint Nersès par Mesrob, qui est ainsi conçu : « En l'an 416 de l'ère arménienne (967-968 de l'ère chrétienne), sous l'administration du seigneur Vahan, patriarche d'Arménie (1), au temps d'Aschod le Bagratide, roi d'Arménie (2), de la maison de Schirag, moi Mesrob, humble prêtre, de la vallée de Vaï, du village de Hoghotzim (3), d'où était le bienheureux martyr Joseph, au temps de saint Vartan..... j'ai extrait cet ouvrage, avec un grand amour, de ce qui reste de l'Histoire d'Orient....; je l'ai donné ensuite à mon filleul par le saint baptême, Vahan le Mamigonien, dans le village appelé Varji. »

Pendant assez longtemps, la Biographie de saint Nersès, dont nous publions aujourd'hui la traduction, avait échappé aux recherches, et c'était l'ouvrage de Mesrob, écrivain très-médiocre, *uomo di mediocre ingegno*, comme le qualifie l'illustre Sukias de Somal (4), qui était le monument historique le plus souvent invoqué, touchant saint Nersès. Cet écrit de Mesrob, dont il existe de nombreux manuscrits, fut publié dans

(1) Petite Biblioth. armén., t. VI, p. 137, note 129.

(1) Vahan ou Vahanig, évêque de Siounie, siégea de 965 jusqu'en 970, époque de sa déposition dans le concile convoqué cette dernière année.

(2) Aschod III le Miséricordieux, surnommé Schah-Armen, régna de l'an 952 à l'an 977.

(3) Village de la province de Siounie, dont parlent Lazare de Pharbe, Moïse de Khorène (III, 67) et d'autres historiens. — Cf. Indjidji, *Armén. anc.*, p. 255-256.

(4) *Quadro della storia....* p. 63. — Cf. aussi Karékin, *Hist. de la litt. armén.*, p. 629.

Digitized by Google

le siècle dernier, aux Indes, à la suite de l'Histoire des Orbélians (1).

Ce qui donne une très-grande valeur à la Biographie de saint Nersès dont nous publions la traduction, ce sont les détails circonstanciés que l'auteur nous a transmis sur la hiérarchie et l'ordre des préséances des satrapes et des nobles de l'Arménie, à l'époque des rois Arsace III (*vulg.* II) et Bab. Les informations que nous trouvons également sur les populations scythiques et sarmates, qui avaient leur habitation dans les steppes situés de l'autre côté du versant septentrional du Caucase, offrent aussi un très-grand intérêt historique et ethnographique.

Cependant, si nous avons rendu justice au mérite de l'œuvre de l'écrivain qui a rédigé la Biographie de saint Nersès, nous devons dire qu'il eût été désirable que les interpolations qui y ont été insérées par différentes mains ne s'y trouvassent point. La difficulté de distinguer exactement certains passages vraiment authentiques, de phrases très-certainement ajoutées après coup, jette le critique dans de grandes perplexités. Ce qui est certain, c'est que si la prophétie de saint Nersès a été l'objet de retouches postérieures, il faut admettre aussi que les prières du patriarche et ses adieux à sa nation appartiennent assurément à la première rédaction de l'ouvrage, car, dans un ancien recueil d'Hymnes (Charagan), les mêmes prières se trouvent rapportées et attribuées à saint Nersès. Au surplus, nous ferons observer, à propos des interpolations que nous signalons dans la Biographie de saint Nersès, que les plus anciens manuscrits de cet ouvrage ne comportent pas différents passages que l'on trouve dans des manuscrits d'une époque plus moderne, comme aussi dans la compilation de Mesrob.

La Biographie de saint Nersès a été publiée à Venise, par les Mékhitaristes, dans la Petite Bibliothèque choisie, dont elle forme le sixième volume (1). Une suite de notes et d'éclaircissements dus à la plume d'un des plus savants religieux de la congrégation de Saint-Lazare, qui a cru devoir garder l'anonyme, enrichit cette édition. Nous avons puisé largement à cette source, dans les notes qui accompagnent la traduction que nous offrons au public. Aussi nous sommes heureux de dire que nous avons profité des lumières du guide éclairé qui a fait connaître, le premier, l'un des monuments les plus précieux de l'époque la plus brillante de la littérature arménienne. V. L.

(1) Madras, 1775.

(1) Venise, 1853. — Le 7e volume renferme également deux petits opuscules relatifs à saint Nersès.

Digitized by Google

GÉNÉALOGIE DE LA FAMILLE DE SAINT GRÉGOIRE,

ILLUMINATEUR DE L'ARMÉNIE,

ET VIE DE SAINT NERSÈS, PATRIARCHE DES ARMÉNIENS.

I. La dix-huitième année [du règne] du grand Tiridate, le siége de l'apôtre Thaddée fut occupé par Grégoire, illuminateur de l'Arménie, qui conduisit le pays tout entier à la connaissance de la vérité du Christ. Plusieurs années plus tard, il alla prendre rang parmi les anges. Des bergers qui le trouvèrent mort au pied de la montagne, ne l'ayant pas reconnu, l'enterrèrent et recouvrirent de pierres sa sépulture. De son vivant, il avait consacré son fils Arisdaguès, comme devant lui succéder (1).

Lors de la chute de la dynastie des Arsacides, le pays d'Arménie fut partagé entre les Perses et les Grecs. L'empereur (roi) qui régnait alors sur les Grecs envoya Périnte (?) (Bérindianos) comme général de la Mésopotamie. Dans ce temps-là, les reliques du saint Illuminateur de l'Arménie ayant été retrouvées, on en informa l'empereur des Grecs, Zénon, qui envoya beaucoup de légionnaires (2), sous les ordres du général de la Mésopotamie, lequel arriva et s'empara de force des reliques de saint Grégoire. Il donna la main droite avec un autre fragment aux Arméniens, parce que Grégoire les avait éclairés les premiers (3), et il apporta [le corps] entier avec quelques reliques des saintes Hripsimiennes à Constantinople, où elles furent placées dans le même tombeau (4).

Saint Rhesdaguès fut évêque de la Grande-Arménie durant sept ans, et fut tué par un Arménien appelé Archélaüs, du canton de Dzop (5). On transporta le corps de Rhesdagues dans le canton d'Egéghiatz, au bourg de Thil, et on l'y enterra. Son frère aîné Verthanès lui succéda (1).

De son temps, le généralissime de l'Arménie, Vatché, seigneur des Mamigoniens, trouva la mort dans un grand combat (2). Saint Verthanès consacra pour lui un *memento* dans la messe salutaire, et fonda, à l'intention de Vatché le Mamigonien et des autres soldats qui étaient morts dans la bataille, une messe que les Arméniens disent encore jusqu'à présent.

Ensuite Verthanès mourut en paix et son corps fut déposé dans le village de Thortan. Il fut patriarche de la Grande-Arménie pendant quinze ans (3). Après lui, le siége fut occupé par le jeune Iousig, petit-fils de Verthanès (4). Iousig eut deux fils, Bab et Athénogène (Athanakinès). Iousig, voyant que ses fils avaient des mœurs dissolues et n'étaient point dignes du sacerdoce, tomba dans une profonde tristesse et restait inconsolable. Toujours inquiet et tourmenté à leur sujet, il ne cessait de prier Dieu. Or, pendant une nuit, l'ange du Seigneur lui apparut et lui dit : « Iousig, ne t'attriste point à cause de tes fils qui se sont rendus indignes du sacerdoce. Il naîtra de ton fils un enfant qui renouvellera l'héritage du saint apôtre Thaddée et consolidera le siége du grand patriarche Grégoire, l'Illuminateur de l'Arménie, et il sera appelé Nersès. De lui jailliront les grâces des commandements de Dieu; il lui sera accordé par Dieu un grand repos, et des églises seront élevées; il convertira dans le Seigneur beaucoup de gens égarés et ignorants. Ainsi le Christ sera glorifié par un grand nombre de bouches, par ceux qui seront les colonnes de la foi et les distributeurs de la parole de vie. Ceux-ci cultiveront beaucoup de plantes vivaces, de ra-

(1) Cf. Agathange, t. I de notre Collection, p. 183.

(2) *Lékéon* est la transcription du mot grec λεγέων, qui est lui-même une transcription du latin *legio*. Les Syriens employaient aussi le mot *légouon*, en parlant des armées romaines. — Cf. Renan, *Hist. des langues sémit.* (3e édit.), p. 302.

(3) Cf. notre Collection, t. I, p. 191, note 2.

(4) Ces faits sont racontés dans le Bréviaire de l'ordre des Frères-Prêcheurs (en arm.).

(5) Faustus de Byzance, liv. III, ch. 2. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 89, 91; liv. III, ch. 2.

(1) Faustus de Byzance, liv. III, ch. 2. — Moïse de Khorène, liv. II, ch. 89, 91; liv. III, ch. 2.

(2) Faustus de Byzance, liv. III, ch. 11.

(3) Faustus de Byzance, liv. III, c. 11. — Moïse de Khorène, liv. III, c. 11.

(4) Faustus de Byzance, liv. III, c. 12.

Digitized by Google

meaux productifs et utiles dans le paradis spirituel, et qui seront entassés dans les magasins de Dieu. Plus d'une fois ils seront poursuivis à cause des commandements du Seigneur, mais ils resteront inébranlables comme le roc. Quand ils seront morts, le mensonge dominera avec des hommes insolents, égoïstes, cupides, trompeurs, impies et ambitieux. L'impiété de ce temps-là sera si grande que les fidèles auront peine à se maintenir fermes [dans la foi]. »

Iousig, ayant entendu ces paroles de la bouche de l'ange, fut consolé et remercia le Seigneur de l'avoir jugé digne de cette révélation. Alors Iousig maria son fils Athénogène et lui donna pour épouse la sœur du roi Diran, qui s'appelait Pampischen (1). Elle eut un fils qui naquit sous d'heureux auspices et qu'on nomma Nersès, ainsi que l'ange l'avait annoncé (2). Ensuite Iousig fut martyrisé par Diran, et mourut. On conduisit son corps, que l'on déposa dans le tombeau de son père Verthanès, à Thortan (3). Pendant six ans il occupa le siége de la Grande-Arménie. Or, comme il n'y avait personne de la famille de saint Grégoire pour occuper le patriarcat, on choisit, comme patriarche de la Grande-Arménie, un certain Pharnersèh qui occupa le siége durant quatre ans (4). Après la mort de celui-ci, le siége de l'Arménie fut vacant pendant un an.

II. Le jeune Nersès grandit et s'instruisit dans la province de Césarée, ayant avec lui sa femme Santoukhd, de la race des Mamigoniens, de laquelle il eut un fils qu'il nomma Sahag (5). Trois ans après Santoukhd mourut à Césarée; son père Vartan le Mamigonien (6) transporta son corps dans le bourg de Thil et l'y enterra (7).

Après cela, Arsace [III] (Arschag) régna à la place de son père Diran [II] (8). Nersès vint auprès de lui et fut nommé chambellan (chargé de la garde) de tout son trésor, parce qu'il était cousin du roi Arsace (1). Cependant le pays de l'Arménie, depuis la mort d'Iousig jusqu'à [l'avénement] de Nersès le Grand, tous, grands et petits, s'étaient éloignés des voies de Dieu et se livraient à toutes sortes de débauches, comme à Sodome. C'est pourquoi Dieu les abandonna sans secours et les livra aux mains de leurs ennemis qui leur infligeaient de cruels tourments. Alors les religieux du pays s'étant rassemblés apprirent, par l'esprit de prophétie, qu'il n'y aurait aucun salut pour l'Arménie si l'on ne trouvait un pasteur de la race de saint Grégoire. L'un des grands satrapes du canton de Schirag, de la race des Kénouni, nommé Barkèv (2), qui s'était retiré sur les montagnes, se présenta et dit [comme par une inspiration] de la providence divine : « J'ai vu au palais du roi un jeune homme de la famille de saint Grégoire, appelé Nersès, d'un âge accompli, et rempli de sagesse et des grâces de Dieu. » A cette nouvelle, la joie fut extrême, parce que, par la main de Nersès, Dieu allait sauver le pays d'Arménie, comme cela eut lieu en effet.

Arsace, voyant qu'il n'y avait pas de chef spirituel parmi les descendants de la sainte famille du grand patriarche Grégoire, ni de général de la brave et noble famille des Mamigoniens, et sachant surtout que la ruine du pays d'Arménie était due à cette absence, se mit lui-même en marche à la tête de son armée, afin d'aller à la recherche de la brave et fidèle famille des Mamigoniens dont les membres étaient les nourriciers, les maîtres et les familiers du roi. Il les rencontra dans le canton de Daïk, leur pays, ayant avec eux les Kénouni, et il les ramena avec lui (3). En effet, à l'époque du règne de Diran, ils avaient quitté l'entourage [du roi], le commandement de l'armée et toutes les affaires de l'Arménie. La race des Mamigoniens se composait alors de quatre frères, appelés : Vartan, Vasag, Vahan et Vrouj, tous fils d'Ardavazd, fils de Vasché le Mamigonien. Le roi les nomma généraux de la Grande-Arménie qui, de tout temps, avait été soumise aux premiers rois. Il investit Vasag du commandement en chef de l'armée d'Arménie,

(1) Faustus de Byzance, l. III, c. 15; l. IV, c. 3.

(2) Faustus de Byzance, l. III, c. 15; l. IV, c. 3.

(3) Faustus de Byzance, l. III, c. 12. — Moïse de Khorène, l. III, c. 14.

(4) Ce personnage est appelé Pharên par Faustus (III, 16). — Cf. aussi Moïse de Khorène, l. III, ch. 16.

(5) Ce fut ce Sahag qui devint patriarche sous le nom de Sahag le Grand.

(6) Ce personnage fut investi par Arsace III de la charge de généralissime des armées d'Arménie, en récompense des services qu'il avait rendus à ce prince dans son enfance. — Cf. Faustus de Byzance, liv. IV, c. 2. — Moïse de Khorène, l. III, c. 22.

(7) Faustus de Byzance (IV, 3) ne nomme pas la femme de saint Nersès; mais Moïse de Khorène (III, 16) dit formellement que, pendant son séjour à Constantinople, Nersès avait épousé la fille d'un grand personnage grec appelé Aspion.

(8) Arsace ou Arschag III, fils de Diran II, régna de 341 à 370.

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

(2) Selon Faustus de Byzance (IV, 4) Barkèv était prince de la maison des Amadouni. Un personnage du même nom et appartenant à la même famille est cité par Moïse de Khorène (III, 50), à l'époque du roi Chosroès.

(3) Faustus de Byzance, l. IV, c. 2.

Digitized by Google

afin de la diriger dans les combats, et plaça ses trois frères sous ses ordres, avec le titre de chiliarque (hazarabed).

Ces Mamigoniens devinrent ainsi généraux; ils livraient des combats, et mettaient en fuite les armées rangées en bataille. Ils tiraient l'arc et portaient l'aigle; leurs lances et leurs boucliers lançaient des éclairs; ils avaient un cœur à l'épreuve, ne faiblissant jamais dans les combats; ils étaient intrépides dans la mêlée, justement renommés par leur vaillance, et faisant flotter leurs bannières à la hampe de leurs lances. Dès que la fidèle famille des Mamigoniens eut été appelée au commandement de l'armée, on les voyait tous voler au combat, semblables au feu qui tourbillonne au milieu des roseaux.

III. Après cela, le pays d'Arménie et le roi Arsace tinrent conseil [relativement aux choses] divines, et particulièrement à la famille de saint Grégoire. Les satrapes et les grands de l'Arménie, les races et les parents [du roi], les porte-enseigne des seigneurs de tout rang, les gouverneurs des provinces, les généraux, les gardiens des frontières, les évêques, les prêtres et toute la foule du peuple se rassemblèrent chez le roi, et, étant tous tombés d'accord, ils dirent au roi Arsace : « Puisque Dieu a renouvelé par toi le trône des Arsacides et le commandement en chef des troupes dans l'illustre famille des Mamigoniens, il faut aussi restaurer le siége patriarcal par la race de saint Grégoire, afin de purifier et d'illuminer les mœurs de l'Arménie. » Le roi répondit : « Cette question me préoccupe également. » Alors toute la foule désigna par son nom le jeune Nersès, fils d'Athénogène, fils d'Iousig, fils de Verthanès, fils de saint Grégoire. Dans son enfance, il avait été élevé et instruit par des maîtres fidèles et il s'était marié pour donner un successeur au siége [patriarcal]. Après avoir vécu trois ans avec sa chaste épouse Santoukhd de la famille des Mamigoniens, il en eut Sahag. A la mort de sa femme, il vint trouver son parent le roi Arsace, qui le nomma son chambellan et son conseiller pour les affaires de la royauté. Nersès était d'une taille élevée; il possédait un visage agréable et son air était imposant; il craignait Dieu et prenait soin des pauvres. Il sollicitait la miséricorde du roi pour les gens opprimés et calomniés, et il se chargeait de nourrir les orphelins et les veuves (1). Il portait la bague munie du sceau du roi.

Tout le peuple cherchait Nersès pour le mettre à la tête du siége patriarcal de l'Arménie. Lorsqu'il eut été amené en présence du roi et qu'il eut entendu les acclamations du peuple, il se tint au milieu de la foule et commença à s'accuser faussement de péchés et d'impiété, [en disant] qu'il était indigne du ministère. La foule, ayant entendu ces paroles, poussa des clameurs et dit : « Ce pécheur et cet homme indigne sera notre pasteur et notre chef spirituel; il doit monter sur le siége de l'apôtre saint Thaddée et du grand patriarche Grégoire. » On s'empara de lui; mais il répétait encore : « Vous placez, comme médiateur entre Dieu et les hommes, un pécheur qui a commis une foule de crimes, et je vous le dis pour que vous en soyez honteux. Vous tenez ma vie entre vos mains, mais je ne suis point digne de l'honneur que vous me faites. Que Dieu vous donne un supérieur et un chef selon votre espérance! » Ayant entendu ces paroles, la foule comprit que c'était par crainte de Dieu qu'il parlait de la sorte. Alors tous, avec le roi, crièrent ensemble : « Que vos péchés retombent sur nous et sur nos têtes; que vos actes retombent sur nous et sur nos enfants! Mais acceptez de nous le ministère [spirituel qui est l'héritage] de vos pères. »

Voyant qu'il ne pouvait plus rien objecter, parce que la foule persistait [dans sa résolution], Nersès se mit à faire des reproches aux soldats : « Vous êtes des impies et des lâches qui haïssez vos maîtres; des infidèles, des assassins de vos maîtres; vous êtes des criminels endurcis, des délateurs, des ennemis de vos amis; vous êtes des traîtres envers vos maîtres et des rebelles. Non, je ne puis pas devenir votre pasteur, car aujourd'hui vous m'aimez sans raison, et demain vous me haïrez; je serai pour vous un ennemi et je deviendrai une massue que vous appelez sur vos têtes. Comment pourrai-je élever mes mains vers Dieu pour le prier en faveur d'une nation dont les mains meurtrières sont souillées du sang des innocents; comment pourrai-je devenir le chef d'une nation qui a abandonné le Seigneur Dieu? » Nersès dit tout cela et d'autres choses encore devant le roi, les princes et l'immense foule du peuple. Le roi, étonné, gardait le silence. Alors Nersès dit de nouveau : « Laissez-moi vivre en paix, selon ma position et mes péchés, en attendant le châtiment qui suivra le jugement. »

L'assemblée reprit alors : « Pardonnez-nous nos péchés comme votre maître [Jésus-Christ] pardonna à ses bourreaux, car nous n'avons point péché envers vous, comme ceux-là ont péché envers Celui qui était leur maître. Et vous, tout pé-

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

Digitized by Google

cheur que vous êtes, devenez notre pasteur. »

Cette grande insistance de la part du peuple fut comme un effet de la providence de Dieu. Le roi se leva et ordonna de veiller attentivement sur Nersès pendant la nuit jusqu'au matin, de peur qu'il ne s'échappât. La même nuit, l'ange du Seigneur apparut à Nersès et lui dit : « Ne refuse pas d'accepter cette direction [spirituelle], car le Seigneur le veut ainsi. » Il répondit alors : « Que la volonté du Seigneur soit accomplie! » Le lendemain, le roi Arsace fit amener en sa présence Nersès, et, en face de l'assemblée, il se leva tout irrité, lui enleva son glaive d'acier avec le fourreau orné de pierreries, que Nersès portait pour le service du roi. Il ordonna de le lier et de lui ôter le vêtement que le roi lui avait donné.

Ensuite le roi commanda d'appeler un évêque d'un âge respectable, nommé Festus (Phesdos) (1), d'apporter des habits sacerdotaux, d'en revêtir Nersès, et il le fit consacrer diacre. On lui coupa ses cheveux bouclés, qui formaient comme une couronne autour de sa tête. En voyant cela, beaucoup de gens se mirent à verser des larmes, car personne ne pouvait l'égaler en beauté. Cependant, lorsqu'ils virent la grâce divine se manifester en lui, ils se réjouirent, car ils comprirent que c'était à lui que s'appliquaient les paroles de l'ange à Iousig : « De votre fils naîtra un fils qui sera un vase choisi par les nations; il montera sur le siége de Thaddée; il occupera la place de ses pères, les premiers patriarches, et il indiquera le chemin de la vie. » On savait que c'était Dieu qui l'avait désigné, c'est pourquoi le peuple, inspiré par Dieu, insistait (2).

Après cela, on réunit plusieurs détachements de troupes et des évêques, afin de conduire le bienheureux Nersès à Césarée, où [les Arméniens] avaient coutume de faire consacrer leurs patriarches. Le roi, à ce que l'on dit, forma une escorte qu'il chargea d'accompagner Nersès. [Elle se composait du] général Schahèn de la famille des Mamigoniens et d'autres princes de chacune des provinces : David, prince des Bagratides (Pakradouni); Hemaïag, prince de Khorkhorouni; Sahag, prince des Ardzrouni; Manèdj, prince des Kénouni; Tigrane (Dikran), prince des Varajnouni; Vatché, prince des Amadouni; des chefs des cantons du pays, Moujegh, prince de Daron; Vezroug, prince des Ibères (Virk); Vrèn, prince de Koghtèn; Varèn, prince de la maison des Makhaz; Haïr, de la maison des Martbed (eunuques), qu'on appelle le père du roi; Makhaz, prince des Antzévatzi; Zarèh, prince de Mog; Moujan, prince d'Aghdznik; Méhentag, prince de Reschdouni; Varazt Schahouni, prince de Dzop; Vagharsch, prince d'Antzid; Varazvaghan, prince de Kapéghian; Knith, prince de Haschdian; Sak, prince de Parmi; Anteug (1), prince de Siounie; Manavaz, prince du pays de Dzor (vallée); Ardag, prince de Harkh; Arschavir, prince de la maison d'Angegh; Kazrig, prince de Daïk. Ceux-ci étaient accompagnés des évêques des siéges les plus importants : Grégoire, évêque de Siounie; Pharèn, évêque des Ibères; Thathoul, évêque de Daron; Joseph, évêque des Bagradites (Pakradouni); Khatchatch, évêque de la maison du Martbed; Amos, évêque des Peznouni; Nersès, évêque de Mog; Sapor (Schabouh), évêque des Ardzrouni; Absalon (Apésoghom), évêque des Antzévatzi; Vahan, évêque des Mamigoniens; Zavèn, évêque de Tzerdav; Tiridate, évêque de Pasèn; Knel, évêque de Mélitène. D'autres évêques encore, au nombre de quinze, se préparèrent [à partir] avec les princes, ainsi que d'autres gouverneurs et chefs des cantons du pays d'Arménie, portant avec eux la lettre du roi Arsace et ses présents.

On fit monter Nersès en grande pompe dans le char royal attelé de mules blanches, et on lui donna pour escorte quatre mille cavaliers (2). Les gens des campagnes, en les voyant venir de loin, prenaient la fuite, croyant avoir affaire à une troupe d'ennemis. Cependant, lorsqu'ils les eurent reconnus, les princes des cantons leur firent un grand accueil. Mais eux ne voulurent point faire halte en plusieurs endroits, et ils arrivèrent aux frontières des Cappadociens (Kamirk), dans la métropole de Césarée. Ils parurent devant le grand évêque Eusèbe, lui remirent la lettre du roi Arsace, et lui présentèrent Nersès. Le bienheureux évêque les reçut avec de grands honneurs et des témoignages d'amitié; puis, selon les préceptes des apôtres, il réunit de suite un grand nombre d'évêques des contrées de la Grèce, afin de consacrer avec pompe le grand Nersès comme catholicos de la Grande-Arménie, qui était le partage de l'apôtre Thaddée.

Lorsqu'on entra dans l'église, un grand prodige se manifesta : une colombe blanche descendit du ciel sous une forme matérielle, et se posa sur le saint autel, aux yeux de tout le clergé

(1) Faustus de Byzance le nomme Faustus (Fausdos), l. IV, c. 3.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

(1) Faustus le nomme Antov. — Cf. l. IV, c. 4.

(2) Comparez ce que dit ici notre auteur avec le récit du cérémonial du voyage de Grégoire l'Illuminateur à Césarée, dans Agathange, ch. 113, et p. 171 du 1er vol. de notre Collection.

Digitized by Google

et de la foule considérable du peuple. Là se trouvait un archiprêtre de l'église de Césarée appelé Basile, sur lequel plana la colombe qui voletait au-dessus de lui. Lorsque Nersès monta sur le siége, la colombe prit son vol et vint se poser sur la tête de Nersès, et elle y resta jusqu'à la fin de la sainte ordination. Pendant que ce prodige avait lieu, le patriarche Eusèbe resta lui-même plongé dans un grand étonnement qui dura plusieurs heures. Tout le peuple s'écria alors : « Cet homme est digne du patriarcat, parce que l'Esprit de Dieu s'est reposé sur lui, comme autrefois sur le Sauveur au Jourdain, et sur les Apôtres dans le cénacle. » La foule grandit [dans l'Église] et les soldats arméniens, qui étaient avec saint Nersès, avaient peine à la contenir. Le moment des heures étant arrivé, le saint patriarche Nersès célébra la messe; on vit de loin une colonne de feu descendre des cieux sur l'église, à l'endroit même où Nersès officiait; on entendit aussi les voix des troupes célestes qui l'accompagnaient en chantant des louanges trois fois saintes. Lorsque la messe fut achevée, on se rendit au banquet, et le visage du grand Nersès rayonnait comme celui du chef des prophètes, Moïse, sur la montagne. A cette vue, l'étonnement des spectateurs s'accrut encore (1).

A la suite de ces prodiges, et [après avoir reçu] des présents magnifiques et des cadeaux des princes grecs et du bienheureux évêque Eusèbe, l'escorte des Arméniens se mit en route avec son patriarche. Lorsque les habitants des pays des Grecs et des Syriens connurent les miracles qui avaient éclaté en la personne du grand Nersès, ils commencèrent à le suivre pour recevoir sa bénédiction. Ils se présentaient à lui, en disant : « C'est l'homme que le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, a déclaré être un véritable patriarche. » On amenait à ses pieds beaucoup de lépreux, d'infirmes, de malades et de possédés, qui recevaient de sa main leur guérison; et toutes les populations félicitaient le pays d'Arménie, à cause de ce saint homme.

A Sébaste, saint Nersès s'arrêta en plusieurs endroits, et fit construire beaucoup d'églises. Aussitôt on envoya au roi Arsace huit princes, afin de l'informer de l'arrivée de Nersès. Ces princes étaient : le prince d'Ankegh, le prince de Dzop, le prince des Arscharouni, le prince des Bagratides, le prince d'Antzid, le prince des Ardzrouni, le prince des Mamigoniens, et le prince des Reschdouni, qui rencontrèrent le roi dans la province d'Ararat. Le roi Arschag, accompagné de ces princes et d'une foule immense, vint au-devant de saint Nersès, jusqu'à la montagne d'Arioutz (du Lion). Le roi et le patriarche se rencontrèrent, et le pays des Arméniens fut dans l'allégresse. On conduisit Nersès, et on le fit monter sur le siége de l'apôtre Thaddée et de son ancêtre Grégoire. Ainsi furent renouvelés le siége et l'héritage de la Grande-Arménie et de la race d'Azkanaz (1).

IV. Saint Nersès travaillait et enseignait selon la parole de l'Évangile et il se prodiguait en faisant le bien pour l'Arménie.

Je dois dire pourquoi les Arméniens allaient chercher la consécration à Césarée. Lorsque le pays d'Arménie échut en partage à l'apôtre Thaddée, celui-ci vint d'abord chez le roi Abgar à Édesse (Ourrha), et il illumina le pays. Mais, comme Césarée avait toujours été sous la domination des Arméniens, l'apôtre Thaddée se rendit aussi dans cette contrée, et, lorsqu'il eut converti [les habitants], il ordonna prêtre et évêque l'un de ses disciples, du nom de Théophile, qu'il établit comme chef spirituel; puis il se rendit en Arménie. C'est pour cette raison que les Arméniens allèrent demander leur consécration à Césarée jusqu'au concile de Chalcédoine.

V. Après avoir été consacré à Césarée, le grand Nersès revint en Arménie et il renouvela l'investiture des princes arméniens qui avait été établie par Chosroès (Khosrov) et les autres rois; puis il établit l'ordre [des préséances] à la table du roi Arsace. Il y avait quatre cents siéges, savoir : les Haïgazni (2); les Barthévian (Parthes); les Araradian (Araratiens); les Pakradouni (Bagratides); les Dikranouni (Tigraniens); les Asbédouni (3); les Makhazouni; les Khorkhorouni; les Ardzrouni; les Mamigoniens; les Siouniens; les Amadouni; les Ankéghian; les Ibères (Virk); les Dzop; les Varajnouni; les Martbedouni (4); les Vahévouni; les Bahlavouni; les Gasp (Caspiens); les Sisanesen; les Gatmian; les Manavazian; les Étésian (Édessiens); les Kamrian (Cappadociens); les Peznouni; les Sasanian (Sassanides); les Kison; les Egéghian; les Kavbédouni; les Antzdiaï; les Sébasdian; les Aschdischadian; les

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 3.

(2) Les descendants d'Haïg.

(3) C'était une famille issue de la même origine que les Bagratides, et qui devait son nom au titre d'*asbed* « général de la cavalerie » dont avait été investi Pakarad, sous le règne de Vagharschag (Moïse de Khorène, l. II, ch. 3 et 7).

(4) Les Martbedouni étaient issus de la famille du chef des eunuques, *Martbed*.

Digitized by Google

Srouantzdiaï; les Antzavatzi; les Asbaknouni; les Reschdouni; les Vahanouni, les Aghtznian; les Khoghian; les Gazpouni; les Gamsaragan; les Mogatzi; les Seghgouni; les Khenthouni; les Aderbadouni; les Koghténiaï; les Kazpigan; les Dzoghgerd; les Makhazian; les Mrovouni; les Rasmouni (1); les Kapéghian; les Sbarouni; les Vahouni; les Vrendchouni; les Sourian; les Timagsian; les Srouni; les Tarpantian; les Arakatzian; les Gokovdian; les Abahouni; les Entzaïnotz; les Herkhian; les Gortovaï; les Aravéghian; les Haschdian; les Vrian; les Vanantian; les Pharadjouni; les Daschiratz; les Ourtziaï; les Mantagouni; les Daï; les Mélidian; les Taschdgarin; les Pasèn; les Dzaghgouni; les Mamigoniens seconds; les Phérédjouni; les Delkhian; les Pakovan; les Aschdotzian; les Apéghouni; les Khaldian; les Saharouni; les Asckhakorian; les Kenouni; les Hamazkouni; les Agiai; les Vijouni; les Aropsouni; les Schahorabed; les Dzaïthiouni; les Zanahdjirabed; les Varazadagian; les Entzaïeni; les Meghrouni; les Arschouni; les Kharian; les Martaghian; les Légantian; les Khordzeni; les Tzivnagan; les Hamoutzian; les Gorthian; les Geghounti; les Zarévhan; les Dourpéranian; les Pjouni; les Depkhouni; les Mehrouni; les Khaghakhabed (2); les Gaïouschian; les Sbantouni; les Ardaschadian; les Orsabed (3); les seigneurs d'Arkhadzotz; les Rapsian; les Pakrasbouni; les Barsbouni (4); les Agheghinatrosch (5); les Kertchouni (6); les Nedogh (7); les Namagouni (8); les Khaghovian (9); les Asbarakhagh; les Aprahamian; les Husnagan (10); les Paghasagan; les Dighp; les Liarnagan; les Sabrasamian; les Hedjmadag; les Koroghovaï; les Varteschian; les Tramant (11), les Khatchian; les Khaghpian; les Troschagir (12); les Makhalouni (13); les Osgémani (14); les Aroujian; les Gaghardch; les Dathévian; les Tadavdjir (15); les Dzorapnag; les Djagadamough (16); les Terdchaïn; les Schahabouni (1); les Parmiaï; les Gamkhiaï; les Kavarabed (2).

Il y en avait encore d'autres qui n'avaient pas de siéges : les Iouribian; les Pokhaïouni; les Movatzian; les Abégouni; les Khnouni, les Paznouni (3); les Aghnévouni; les Iouranian; les Geznouni (4); les Douschouni; les Grouni; les Maznouni; les Makhazouni (5).

Voilà la liste des siéges avec d'autres encore que j'ai trouvé inutile de consigner par écrit (6). Ils

(1) Nom formé du mot *razem*, « rang, ordre de bataille. »

(2) Mot formé de *khaghakh* « ville » et de *bed* « chef ».

(3) Grands veneurs.

(4) Inspecteurs des forteresses.

(5) Ce mot est composé ; il signifie : « arc et bannière. »

(6) Écrivains ou secrétaires.

(7) Archers.

(8) Secrétaires.

(9) Mot composé qui veut dire « joueur et bouclier ».

(10) Charpentiers ou menuisiers.

(11) Monnayeurs.

(12) Porte-bannières.

(13) Huissiers ou hérauts.

(14) Tisseurs d'or.

(15) Juges.

(16) Éclaireurs.

(1) Trésoriers.

(2) Chefs de cantons.

(3) Fauconniers.

(4) Préposés à la chasse au furet.

(5) Toutes ces appellations ont été énumérées et expliquées dans les *Antiquités de l'Arménie*, du Père Indjidji, t. II, p. 95 et suiv. — On peut faire un rapprochement fort curieux entre les fonctions des familles satrapales de l'Arménie et celles qui existaient à la cour des rois de Géorgie, même à une époque assez rapprochée de nous. M. Brosset a publié, dans l'Introduction placée en tête de son *Histoire de la Géorgie*, une longue liste des fonctionnaires de la cour de Tiflis (p. 164 et suiv.), et on est frappé de la ressemblance des titres que portaient les grands officiers de la couronne de Géorgie, et de ceux affectés à des fonctionnaires d'un ordre inférieur, avec les dénominations appliquées, dès le quatrième siècle de notre ère, aux offices de la cour d'Arménie. On peut supposer, d'après cela, que l'organisation des royaumes de l'Asie occidentale était la même partout, et que ce système, qui avait été emprunté à l'ancienne organisation introduite à une époque fort reculée en Perse, avait passé de là en Arménie et même en Géorgie, où il se maintint jusqu'à l'époque de l'annexion de ce royaume aux possessions de l'empire russe, dans les premières années de ce siècle.

(6) Le savant éditeur de la *Vie de saint Nersès* insérée dans la *Petite Biblioth. arménienne* a donné, à propos de cette liste de princes, une note que nous reproduisons en substance : « Il semble que celui qui écrivit primitivement la *Vie de saint Nersès* a découvert cette liste dans les archives royales. L'histoire dit que ce fut Chosroès le Grand qui régla les préséances des siéges princiers de l'Arménie, mais Moïse de Khorène (l. II, ch. 68) attribue ce règlement à Ardaschès, roi sassanide de Perse, peut-être parce que celui-ci avait modifié les dispositions de Chosroès. Saint Sahag rétablit les mêmes préséances après la chute de la dynastie nationale arsacide. Un fragment du diplôme de Sahag a été découvert à Moscou, il y a quelques années, dans la garde d'un msc. C'est un feuillet en parchemin écrit en caractères *iergathakir* et dont le contenu corrobore ce que dit Moïse de Khorène. Ce document fait mention de 70 siéges; voici ce qu'on lit au commencement : « D'après l'ordre du roi des rois, moi Sahag patriarche d'Arménie..... nous avons transcrit dans le registre [cette liste] et celle du roi des rois, et elle est ainsi authentique et véridique : Le prince d'Arménie et le Makhghaz. — 1° Le seigneur de Siounie. 2° Le chef de la cavalerie (asbed). 3° Le seigneur des Ardzrouni. 4° Le seigneur des Mamigoniens. 5° Le gouverneur, seigneur de Dzoph. 6° Le seigneur de Mog. 7° Le seigneur de Reschdouni. 8° Le seigneur de Vahouni

Digitized by Google

furent confirmés par le roi Arsace, qui fit placer à la table quatre cents siéges, d'après l'ordre du grand Nersès. Le clergé, divisé en neuf classes, siégeait derrière eux.

VI. Avant l'ordination du grand Nersès, les cénobites, les évêques et les solitaires habitaient avec leurs familles dans les villes et les villages, ce qu'il trouva inconvenant et contraire à la discipline ecclésiastique. Après cela, le grand Nersès passa bientôt en Géorgie, dans l'héritage de l'*apôtre* Nouné (1); de là il se dirigea dans le pays des Grecs et sur les frontières des Perses. Il donna l'ordre d'élever des évêchés et des couvents grands et petits, et de plus il commanda de construire des hôtelleries dans les lieux peu fréquentés, au détour des chemins, sur le haut des montagnes, et des hôpitaux dans les villes et dans les campagnes. Il fit ériger dans les monastères les sépultures des rois, des princes et des généraux, pour que les religieux en prissent soin en commun. Il donna aux couvents des villages et des fermes pour leur entretien. A l'époque de Nersès, on ne voyait aucun mendiant dans le pays d'Arménie (2).

Il y avait encore en Arménie, depuis de longues années, des coutumes blâmables et des injustices fâcheuses qui furent abolies par saint Nersès. Les lépreux, qu'on appelait gens à ulcères ou galeux, étaient pourchassés hors des lieux habités, afin que leur maladie ne se transmît pas aux autres. Ces malheureux s'éloignaient donc de leurs parents ou de leurs frères, de leurs pères ou de leurs épouses, et c'était une grande cause de troubles. Plusieurs devenaient la proie des bêtes fauves, d'autres étaient noyés dans les fleuves, d'autres étaient engloutis par la neige et ils étaient perdus pour toujours. Le grand Nersès les ramena tous dans leurs maisons et il défendit qu'on les expulsât, comme cela avait lieu auparavant. Puis ensuite, par une inspiration du Saint-Esprit, il les rassembla dans le canton des Antzévatzi, à l'endroit où se trouvait l'image de la Mère de Dieu qui avait été apportée en Arménie par l'apôtre Barthélemy, et où l'on avait élevé une église sous son invocation (1). Les lépreux y trouvaient la guérison de leurs maladies et les autres infirmes guérissaient également. Saint Nersès établit en ce lieu un pèlerinage, qu'on fait jusqu'à ce jour pour la gloire de Dieu, et on y trouve la guérison de la lèpre.

Durant vingt-cinq années, Nersès parcourut les diverses provinces qui étaient placées sous sa juridiction. Il y établissait et propageait les règles de la sainte Église; ce qui comblait de joie les Arméniens. Beaucoup de gens parmi les païens venaient en Arménie et y étaient baptisés (2).

Or il arriva que, tandis que Nersès visitait la très-fertile province d'Ararat, il y rencontra le martbed (chef des eunuques), appelé le père du roi. Voyant les grands villages dont Nersès avait doté son couvent, le chef des eunuques conçut de la jalousie et dit : « J'avertirai le roi et je prendrai pour la cour ces domaines. » Nersès, l'ayant entendu, lui dit : « Puisque tu as proféré des menaces, tu ne parviendras pas jusqu'au roi. » Lorsqu'il fut parti, le chef des eunuques, Haïr, rencontra un prince de la race des Ardzrouni (3) qui le tua pendant qu'il était à la chasse. Ainsi s'accomplit la parole de l'homme de Dieu, saint Ner-

9° Le seigneur de Gasb. 10° Le seigneur d'Antzavatzi. 11° Le seigneur d'Abahouni. 12° Le Gamsaragan. 13° L'autre Abahouni. 14° Le Vanantatzi. 15° Le seigneur d'Amadouni. 16° Le seigneur de Koghten. 17° Le seigneur de Kenouni. 18° L'autre Antzavatzi. 19° Le Daïk. 20° Le juge de Pasèn. 21° Le seigneur des Kentouni. 22° Le Vartzarouni. 23° Le seigneur de Kartmank. 24°....., 25° Le Sabarouni. 26° Le seigneur de Kapéghiank. 27° Le seigneur d'Apéghiank. 28° Le second seigneur de Siounie. 29° Le second seigneur des Ardzrouni. 30° Le troisième seigneur des Ardzrouni. 31° Le second seigneur des Mamigoniens. 32° Le Rophsian. 33° Le Kaschotzian. 34° Le Timaksian. 35° Le Timaksian. 36° L'autre Apéghian. 37° L'autre Timaksian. 38° Le Balouni. 39° L'Aravéghian. 40° L'Aschahmarian. 41° L'Hampoujian. 42° Le Varasbagian. 43° Le Tzounagan. 44° L'Aguéatzi. 45° Le Zaréhavanian. 46° L'Endzaïetzi. 47° Le Mantagouni. 48° Le Seghgouni. 49° Le Daïkrian. 50° L'Ermantouni. 51° Le Sbantouni. 52° L'Avavenian. 53° Le Drouni. 54° Le Mamperatzi. 55° L'Havnouni. 56° Le Pejnouni. 57° Le Khadchpérouni. 58° Le Mehnouni. 59° Le Nakhdjéri. 60° Le gouverneur de la ville royale. 61° Le chef des chasses royales. 62° L'Ardaschésian. 63° Le second Vanantatzi. 64° Le Tzoul (taureau). 65° Le Vidjanou. 66° L'Akhadzo. 67° Le Dziragatimakhsian. 68° Le Kazrigan. 69° Le seigneur des Maratzian. 70° Le Vakrasbouni. »

(1) Sainte Nouné, Nino en géorgien, était l'une des compagnes des Hripsimiennes qui vint évangéliser la Géorgie peu de temps après la conversion de l'Arménie à la foi chrétienne. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. II, c. 86 et suiv. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 89 et suiv.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 4.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. de la sainte mère de Dieu et de son image*, dans les œuvres de cet auteur (en arm.), Venise, 1845, p. 283-296. — L'Église à laquelle notre auteur fait allusion était construite dans le monastère appelé Hokotz-Vank (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 198 et suiv.). — Cf. aussi Vartan, *Géogr. de l'Arm.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. II, pages 418-419.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 4. — Moïse de Khorène, l. III, c. 20. — Cf. aussi le Père Aucher, *Vies des saints armén.*, *sub nom. Nersès*, et *Fleur de la vie des saints*, p. 218.

(3) Faustus (IV, 14) le nomme Schavasb.

Digitized by Google

sès; et chacun admirait la prompte exécution de sa prédiction (1).

Les Arméniens avaient aussi conservé des habitudes païennes. Ainsi, à la mort d'une personne, ils se déchiraient le visage, en désespérés; le sang coulait en abondance, et c'est ainsi qu'ils accompagnaient leurs morts. En outre, ils se mariaient entre proches et parents consanguins, par suite de leur impiété et en vue de propager leur propre race. Le grand Nersès abolit cette coutume en Arménie et défendit le mariage entre parents jusqu'au cinquième degré. Au temps du bienheureux Nersès, toute l'Arménie ne formait qu'une seule famille, car il se donnait en exemple à tout le pays comme un pasteur dont la vie n'excita jamais le scandale (2).

VII. Après cela, il arriva qu'Antog (3), prince de Siounie, eut une fille du nom de Pharandzem que l'on donna en mariage à Knel l'arsacide, cousin du roi Arsace. Sa réputation de beauté se répandit dans tout le pays, car il n'y avait aucune femme aussi belle, aussi modeste et aimant passionnément son époux. Lorsque Dirith, cousin d'Arsace, vit sa belle-sœur Pharandzem, il s'éprit d'amour pour elle et cherchait tous les moyens pour perdre le jeune Knel, et pouvoir arriver à épouser Pharandzem. Dirith s'associa à d'autres hommes pervers qui le calomnièrent auprès du roi, en disant : « Le jeune Knel vint vous assassiner. » Le roi crut à ces dénonciations et il méditait dans son cœur le projet de tuer le jeune Knel; cependant il n'osait pas le faire publiquement par crainte de saint Nersès.

Lors de la fête de saint Jean-Précurseur (Garabed) (4) qui avait été instituée par Grégoire l'Illuminateur, on se réunit dans le canton de Karni à Schahabivan. La troupe du roi s'y trouvait aussi, et on y amena également le grand Nersès pour qu'il célébrât la fête. Ce jour-là, le jeune Knel y vint aussi avec toute sa famille. Or, quand le roi fut informé de sa venue, il envoya au-devant de lui des troupes armées, portant l'épée, dissimulées parmi des fantassins n'ayant que leurs boucliers. Dès qu'ils l'eurent rejoint, [les soldats] firent descendre le jeune Knel de sa monture, lui lièrent les mains derrière le dos et le conduisirent au supplice. Sa femme Pharandzem, voyant cela, se mit à crier et courut trouver saint Nersès qui célébrait l'office et n'avait pas encore achevé les prières du matin. Pharandzem pénétra près de lui et lui annonça le sort réservé à son mari. Elle embrassa les pieds de saint Nersès et, les mouillant de ses larmes, elle disait : « Hélas! je suis perdue, aie pitié de moi, saint archevêque! le jeune Knel que tu aimes, mon époux, va m'être enlevé sans avoir commis aucune faute! Dieu soit béni, je ne quitterai pas tes pieds jusqu'à ce que tu ne montres à mes yeux obscurcis mon innocent époux, le jeune Knel. Accours sans tarder, saint patriarche, viens de suite, car on sépare le jeune sarment de la vigne; viens de suite, car on immole le juste avec iniquité; arrive vite, saint patriarche; arrive au secours de Knel qui est abandonné; arrive vite, saint homme de Dieu, car la brebis innocente est parmi les loups; elle est troublée, et elle est sans espérance; il n'y a pas de pasteur qui puisse secourir ce jeune homme, et les bêtes n'ont pas pitié de lui! »

Saint Nersès se mit à verser des larmes, interrompit l'office du matin et se rendit à la hâte auprès du roi, dans la demeure royale. Pharandzem portait ses vêtements et son bâton afin qu'il se hâtat encore. Saint Nersès lui ordonna de l'attendre, de peur que le roi, épris de sa beauté, n'écoutât point son intercession en faveur de Knel. Lorsqu'on vit venir saint Nersès dans le camp, chacun sortit de sa tente et vint au-devant du patriarche, qui traversait les rangs pour arriver en toute hâte auprès du roi. Le roi, ayant su qu'il venait intercéder en faveur de Knel, pour qu'on lui laissât la vie, se couvrit aussitôt la figure comme s'il dormait et se retourna sur le côté, afin de ne point entendre les prières de saint Nersès et donner le temps [à ses bourreaux] d'assassiner Knel. Saint Nersès le secoua par les mains sur son trône et l'attira vers lui; mais le roi se laissa aller comme un mort et ferma les yeux. Alors saint Nersès se leva aussitôt, et, se pressant à la manière d'un courrier, il courut lui-même afin d'arriver au secours de Knel et ordonna qu'on lui amenât un cheval. A peine arrivé au camp, survint aussitôt le chef des bourreaux (1) qui entra en disant : « Nous avons, moi et ceux qui m'accompagnaient, exécuté l'ordre du roi; nous avons tué le jeune Knel sur la petite colline près du mur de la réserve des bêtes fauves (2). »

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 14.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 31.

(3) Faustus de Byzance (IV, 15) le nomme Antov, et dit qu'il était un des vassaux du chef de la famille de Siounie.

(4) Cette fête se célébrait au mois de *navassart* (Faustus, IV, 15.)

(1) Faustus (IV, 15) le nomme Érazmag.

(2) Faustus (IV, 15) dit : « sous les murs de Sious. » — Tout ce récit est emprunté à Faustus de Byzance, mais il diffère de celui que nous a transmis Moïse de

Digitized by Google

A cette nouvelle, le grand Nersès, accablé de tristesse, courut à la demeure du roi et lui dit : « Roi injuste, tu t'es bouché les oreilles avec les mains, imitant en cela le serpent et l'aspic qui se replient sur eux-mêmes pour échapper aux charmeurs; mais ce moyen ne les sauve pas. Tu as fait de même et tu n'as pas épargné ton cousin (fils du frère), ton compagnon et ton proche parent. Or celui qui est devenu notre frère par sa propre volonté ne t'épargnera pas au jour de ton châtiment. Tu as assassiné Knel à cause de la succession au trône; mais votre royauté se divisera comme celle d'Israël et vos domaines seront partagés par des étrangers, vos ennemis. Vous serez livrés à l'esclavage, à la famine, au glaive et au joug de la servitude [qui pèsera toujours] sur votre cou. Vos biens et votre pays deviendront la proie des étrangers, et vous prendrez la fuite au seul bruissement des feuilles. Vous serez méprisés comme de l'eau corrompue et vous n'aurez plus la force de bander un arc. Race des Arsacides! vous viderez le calice jusqu'à la lie et vous vous en enivrerez; vous tomberez pour ne plus vous relever. Dieu vous livrera à vous-même pendant quelque temps pour le bien du pays; après quoi, il vous retirera la royauté et le sacerdoce, et vous marcherez dans le monde sans chefs, comme un troupeau privé de son pasteur. Quant à toi qui as assassiné ton frère Knel, tu as renouvelé le crime de Caïn et tu seras accablé sous les mêmes malédictions; de ton vivant, on t'enlèvera la royauté et tu éprouveras encore plus de chagrins que ton père Diran. Tu te tueras toi-même avec le glaive, comme Saül et Hérode, et tu sortiras de la vie par une mort cruelle. »

Saint Nersès prononça ces paroles avec d'autres encore, et le roi honteux fixait les yeux à terre, comme frappé d'un étourdissement. Le grand Nersès sortit et ne se montra plus au camp du roi. Il alla parcourir les cantons de Vasbouragan et y rétablit les institutions de l'Église. De là, il se dirigea vers l'Ibérie, et il y restaura beaucoup d'églises.

Cependant l'épouse du jeune Knel se mit à se lamenter dans le camp royal; elle pleurait amèrement la perte de son époux, et arrachait des larmes à tous les assistants. Dirith envoya un messager pour lui dire : « Ne pleure pas ainsi, car tu seras mon épouse. » Quand Pharandzem l'eut entendu, elle se mit à se lamenter et à dire : « Hommes, écoutez, c'est à cause de moi que mon époux a été tué. »

Khorène (III, 21-25). — Cf. notre Collection, t. I, page 251, note 1.

Le roi Arsace, étant accouru aux cris de Pharandzem, la vit et s'éprit de sa beauté. En apprenant cela, Dirith prit la fuite, pour ne pas être mis à mort par le roi qui envoya des soldats à sa poursuite. Ceux-ci l'atteignirent et le tuèrent dans la province de Daïk. Arsace épousa Pharandzem qui lui donna deux fils, dont le premier fut appelé Bab (1) et le second Tiridate (Dertad) (2).

Les meurtriers de Knel moururent, grâce aux prières de saint Nersès, qui dit : « Les mains qui ont trempé dans le sang, et les langues qui ont calomnié Knel devant le roi, ne seront pas recouvertes de terre bénie, mais elles seront [privées de sépulture] jusqu'à l'arrivée du juge qui leur rendra justice. » Selon la parole de l'homme de Dieu, leurs corps se conservent jusqu'à présent dans des grottes d'un accès difficile de la province de Karni (3).

VIII. Cependant Pharandzem haïssait le roi Arsace et lui parlait avec hauteur. Le roi Arsace, voyant la haine [que lui portait sa femme], envoya [des messagers] en Grèce et se fit amener, pour en faire son épouse, la sœur de l'empereur (roi) Valens (Vaghès), qui s'appelait Olympie (Oghombis) (4). Le roi lui donna la couronne, car il la préférait à Pharandzem. Pharandzem conçut aussitôt de la haine contre Olympie et cherchait à la perdre. Elle trouva un complice dans la personne d'un prêtre du palais nommé Merdchounig, qui accomplit un crime inouï. Il mêla du poison au breuvage vivifiant, au mystère salutaire [de l'Eucharistie]; il le donna à la reine Olympie dans l'église, et il l'assassina ainsi (5).

Lorsque l'empereur [des Grecs] apprit la mort de sa sœur, il voulut faire éclater la guerre entre les Arméniens et les Grecs. Quand le roi Arsace sut que le roi des Perses Sapor (Schabouh) et l'empereur des Grecs s'étaient ligués contre lui, il alla en personne avec son armée à la recherche du grand patriarche Nersès [qui se trouvait] à Aschdischad, dans [le canton de] Daron. Le roi se jeta aux pieds de saint Nersès, il lui demanda le pardon de ses fautes et [lui promit] de se con-

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 15.

(2) Faustus ne fait en aucune façon mention du second fils d'Arsace et de Pharandzem.

(3) Cf. Vartan (*Hist. d'Arm.*, éd. de Venise, p. 126) qui dit qu'en l'an 1161, on découvrit à Schahabivan les cadavres des assassins de Knel, ayant leurs vêtements bien conservés et leurs corps couverts de sang, parce qu'ils avaient été tués à la prière de saint Nersès.

(4) Faustus (IV, 15) est moins explicite, car il dit seulement qu'Olympie était du sang impérial.

(5) Faustus de Byzance, l. IV, c. 15.

Digitized by Google

duire désormais selon sa volonté. Les évêques et les princes du pays le suppliaient aussi de ne point abandonner le pays qui lui était confié. Le saint consentit à faire la paix, et tous décidèrent que saint Nersès, accompagné de satrapes, irait trouver l'empereur des Grecs, Valens, afin de renouveler l'alliance que les grands rois, saint Constantin, saint Tiridate, et notre Illuminateur saint Grégoire, avaient conclue entre eux (1).

Ensuite on prépara et on munit [des choses nécessaires] les satrapes les plus illustres de l'Arménie. C'étaient Vartan Mamigonien, frère de Vasag; Kardchogh Makhaz (aux armes mortelles), satrape des Khorkhorouni; Mouschgan, satrape des Sahrouni; Knel, satrape des Kénouni; Geschgen, satrape de Parné; Méhévan, satrape des Antzévatzi; Méhentag, satrape des Reschdouni; Sourig, satrape des Kapéghen; Mehroujan, satrape des Ardzrouni; Pakrat, satrape des Bagratides; Vrèn, satrape des Ibères: Khoujèn, satrape de Dzoph; Sbantiad, satrape de Mélitène; Dzamag, satrape de Haschdiank; Makouk, satrape d'Adherbadagan; Vezroug, satrape de Pasèn; Retès, satrape des Ibères; Haïr le Martbed (2). Tous allèrent avec saint Nersès en ambassade à la cour impériale, en vue de faire amitié et de renouveler l'alliance qui existait entre les Arméniens et les Grecs.

L'empereur Valens combla d'abord de beaucoup d'honneurs les satrapes de la Grande-Arménie, et il fit placer le siége du grand Nersès au-dessus de ceux des métropolitains et des patriarches, parce que saint Nersès avait été distingué par Dieu. L'empereur chaque jour augmentait pour eux [les témoignages] d'amitié et d'honneur. Cependant l'empereur Valens était infecté de la méchante hérésie d'Arius; il confessait que le Fils n'est pas l'égal du Père, qu'il avait été engendré par le Père avant les temps, qu'il était un être étranger, créé, inférieur et formé à la suite des temps; que la sainte Vierge Marie n'était pas Mère de Dieu, mais mère de l'homme, selon Macédonius qui combattait la divinité du Saint-Esprit, duquel il disait qu'il n'était point Dieu et ne devait pas être adoré ni glorifié avec le Père, qu'il n'était pas une personne divine, mais qu'il était étranger à la nature de Dieu le Père, ayant reçu d'un autre son existence et n'étant que le serviteur et le ministre, et n'ayant enfin qu'une influence secondaire.

Valens avait un fils appelé Trajan (Draïanos) qui était le seul héritier de l'empire, et l'unique représentant de sa race. Quelque temps après, Trajan fut atteint d'une grave maladie. L'empereur força saint Nersès à prier sur l'enfant, afin qu'il échappât à la mort. Mais saint Nersès dit à l'empereur : « Si tu reconnais le Fils comme Dieu engendré par Dieu et non créé, coéternel avec le Père et né ensuite de la Vierge Marie toujours sainte et Mère de Dieu; puis, le Saint-Esprit personne parfaite; la Trinité formant un seul Dieu; Dieu glorifié avec le Père et le Fils; et si tu renonces à l'hérésie impie, alors ton fils sera guéri. Cependant, si tu persistes dans cette hérésie, je prierai moi-même le Seigneur pour que ton fils soit enlevé à la vie, avant même que le terme fixé pour sa mort soit arrivé. » L'empereur Valens resta toutefois attaché à l'hérésie et dit : « Je demeurerai fidèle à cette croyance; mais toi, qui as la puissance de faire mourir ou vivre mon fils, fais-le vivre et qu'il ne meure pas. » Nersès répondit : « Je lui ferai miséricorde durant quinze jours si tu te repens; et si tu abandonnes ces hérésies et ces sectes perfides et impies, ton fils vivra. » Cependant le roi persista dans son impiété, et quinze jours après l'enfant mourut, ce qui causa un grand deuil. Ensuite l'empereur amena le saint patriarche devant le cadavre et lui dit : « Ressuscite mon fils, sinon tu mourras aussi. » Le saint patriarche répondit : « Je te le répète, renonce à ta secte et moi, en un jour, je ressusciterai et je ramènerai devant toi ton fils. »

L'empereur ne l'écouta point et ordonna d'attacher saint Nersès avec des chaînes de fer, de le jeter en prison et de le faire mourir en cet endroit dans des tortures. Alors les principaux de la ville se réunirent chez l'empereur et lui dirent : « Nous avons entendu dire, par ceux qui sont avec lui, que cet homme est le parent et le proche de leur roi, et que dans leur pays il est aimé plus encore que le roi. Le roi [d'Arménie] l'a envoyé vers toi pour faire amitié et alliance, et tu le fais périr. Alors le roi d'Arménie te fera une guerre terrible. » L'empereur leur répliqua : « C'est un homme également dangereux pour leur roi et il mérite la mort. Leur roi me l'a envoyé pour qu'il reçoive la mort de ma main; il m'a outragé et il a tué mon fils. »

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 5. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 21. — Nous avons déjà fait observer dans la note 1, col. 2 de la p. 240 du t. I, de notre Collection, que ce fut sous le règne de Constant que saint Nersès se rendit à la cour de Constantinople. (Cf. aussi Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, éd. Saint-Martin, t. II, l. X, c. 19.)

(2) Cette liste diffère un peu de celle dressée par Faustus (IV, 11), et les noms des satrapes offrent des variantes assez sensibles.

Digitized by Google

Saint Nersès se tint devant l'empereur et dit : « Je meurs pour le nom du Seigneur, par tes mains; mais, dans le courant de cette année, tu seras frappé de mort par un glaive invisible, et ton empire sera donné à un homme qui exécutera la volonté de mon Dieu. » L'empereur, fort irrité, ordonna d'exiler saint Nersès dans une île déserte et lointaine, avec soixante-douze autres ecclésiastiques, afin qu'ils y trouvassent la mort. Il n'y avait pas de route par mer qui conduisît dans cette île; on n'y trouvait ni racines, ni eau, mais seulement du sable. Les exilés y restèrent environ un mois et ils commencèrent à souffrir de la faim et de la soif. Alors ils se précipitèrent aux pieds de l'homme de Dieu, saint Nersès, afin qu'il leur procurât le moyen d'échapper à ces supplices. Saint Nersès commença à prier avec eux. Lorsqu'il eut achevé sa prière, un vent qui s'éleva sur la mer, lança sur l'île une quantité énorme de poissons, et de plus du bois et du sel. Le bois s'alluma de lui-même, sans le secours du feu. Ensuite saint Nersès se mit encore en prières avec tout le monde; il fit lui-même un trou dans le sable, et il en jaillit une source d'eau douce qui dure jusqu'à présent. Les exilés se nourrissaient de la sorte, le soir de chaque jour. Quant à saint Nersès, il ne prenait de nourriture que tous les quinze jours. Ils demeurèrent dans cette île pendant neuf mois (1).

L'empereur Valens renvoya ensuite les princes qui accompagnaient le grand Nersès (2) auprès du roi des Arméniens, Arsace, avec des titres d'honneur, de l'argent, des pierres précieuses et de grandes faveurs. S'étant présentés devant l'empereur Valens, les princes lui dirent : « Nous sommes innocents de la perte de notre patriarche, et il peut en résulter une guerre entre nous et vous. » L'empereur Valens écrivit alors à Arsace : « Nersès a tué mon fils, l'héritier de mon empire, et en face de mes grands, il m'a insulté comme un esclave; c'est à cause de cela qu'on l'a exilé, car il méritait la mort. Or, que ta fraternité ne me blâme point à cause de lui, car s'il avait agi envers toi comme il l'a fait envers moi, tu te serais toi-même vengé. » Il rejeta toute la faute sur saint Nersès, voulant par ce moyen calmer le roi Arsace.

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 5, 6 et 11. — C'est par erreur que Faustus dit que le séjour des exilés dans l'île déserte fut de neuf ans (IV, 5).

(2) Faustus nomme deux de ces princes, Knel et Dirith, neveux du roi Arsace, qui étaient en otage à Constantinople. Mais son récit est tout à fait différent de celui de notre auteur. — Cf. l. IV, c. 5 et 11.

Les princes qui étaient venus en ambassade avec le grand Nersès, prirent la lettre et les grandes sommes d'argent de Valens, et arrivèrent auprès d'Arsace, dans le pays d'Arménie. Lorsqu'Arsace apprit l'exil du grand Nersès, il entra dans une grande colère. Il donna l'ordre à Vasag, seigneur des Mamigoniens, général des troupes arméniennes, de former des légions, d'organiser une armée et de marcher contre le pays des Grecs. Vasag le Mamigonien se rendit sur les terres de l'empire grec et détruisit de fond en comble un grand nombre de forteresses bien défendues du pays; il s'empara de beaucoup de butin et se dirigea sur les bords de la mer, vers l'endroit appelé Chrysopolis (Khersoubolis) (1). Il réduisit la ville à la dernière extrémité et ne laissa entrer ni sortir personne. Les Romains ne combattaient pas avec les Arméniens à cause du traité signé entre Constantin et le grand Tiridate. Quant à l'armée qui était auprès de Valens, elle n'osait pas se mesurer avec les Arméniens, à cause de la puissance de Vasag. C'est pourquoi l'empereur Valens, trouvant de l'opposition parmi les citadins, se retira et se rendit à Andrinople (Atrianoupolis). Alors le patriarche Nectarius, avec tous les grands, se rendit au-devant de Vasag et de l'armée arménienne, et il conclut avec eux un traité de paix [en vertu duquel les Arméniens consentirent] à ne plus dévaster le pays et à s'en retourner paisiblement dans leur patrie. Huit mois après, Vasag rentra auprès d'Arsace avec l'armée arménienne et beaucoup de butin (2).

Quelque temps après, Valens vit dans un songe saint Nersès qui lui tranchait la tête avec le glaive, et lui disait : « Je t'arrache la vie, car tu as obscurci sur la terre beaucoup d'illuminateurs. » L'empereur raconta le songe qu'il avait eu, et on considéra la chose comme une chimère. Le même jour, l'impie Valens mourut comme un chien, dévoré par le feu; d'autres disent qu'il fut tué par un glaive invisible (3). Après lui, on plaça sur le trône Théodose qui confessait la foi orthodoxe. Des marins aperçurent la lumière d'un foyer dans l'île où se trouvait saint Nersès,

(1) Chrysopolis, ville de la Bithynie, située en face de Constantinople, voisine de Chalcédoine, et sur l'emplacement de laquelle s'élève actuellement Scutari.

(2) Selon Faustus de Byzance (l. IV, c. 11), Vasag reçut l'ordre d'Arsace d'aller dévaster la Cappadoce qui appartenait aux Grecs. Il se porta avec 260,000 hommes contre cette province qu'il ravagea jusqu'à la ville d'Ancyre, pendant six ans.

(3) Comparer ce récit avec celui de Faustus qui raconte d'une façon très-différente la mort de Valens (l. IV. c. 10). — Cf. notre Collection, t. I, p. 245.

Digitized by Google

et Théodose comprit que le grand patriarche saint Nersès vivait. Aussitôt il le conduisit chez lui, et fit placer le siége du grand Nersès au-dessus de ceux de tous les évêques et même du patriarche, qui s'étaient rassemblés au sujet de Macédonius, lequel rejetait la divinité du Saint-Esprit. L'empereur Théodose renvoya dans le pays de la Grande-Arménie saint Nersès, comblé de gloire et entouré d'une grande pompe, de marques de respect et d'honneur (1).

IX. A cette nouvelle, le roi Arsace crut que Nersès était ressuscité d'entre les morts, et il se porta au-devant de lui avec son armée. Son retour causa une grande allégresse dans le pays d'Arménie (2). Le siége du saint apôtre Thaddée et le partage [spirituel] de Grégoire l'Illuminateur furent renouvelés. A l'époque du grand Nersès, toute l'Arménie ressemblait à une seule personne d'une vertu parfaite. On ne voyait point de son temps de mendiants, car il dota les hôpitaux de tout ce qui était nécessaire aux pauvres.

Pendant tout le temps que saint Nersès était resté éloigné chez les Grecs, Arsace avait commis de grandes fautes. Ayant vu une admirable vallée (3), il ordonna d'y construire une ville qu'il appela Arschagavan, et fit promulguer dans le royaume cet édit : « Celui qui doit quelque chose à autrui, qui aura enlevé ou la femme d'un autre, ou ses serviteurs, ses trésors, ses chevaux, ses mulets, ses biens ou tout ce que l'homme convoite sur la terre, s'il se réfugie à Arschagavan, il ne passera point en jugement et aucune justice ne sera exercée par le pouvoir royal. » Il fit aussi jeter un pont dans un endroit mal situé, et agit de la même manière. La ville se remplit d'une quantité considérable de gens, et devint un repaire de criminels, car les brigands, les meurtriers, les voleurs d'esclaves, les violateurs de sépultures, en un mot tous les malfaiteurs, se réfugièrent dans cette ville qui procurait de grands revenus à Arsace (1).

Saint Nersès ayant appris les forfaits qui avaient été commis en Arménie, entra fort irrité chez le roi et, le réprimandant au sujet d'Arschagavan, il lui dit : « Malheur à celui qui bâtit sa demeure par l'injustice (2), car quoiqu'il y ait de grands et de magnifiques palais, cependant elle tombera en ruine. Maintenant ordonne qu'on démolisse cette ville, que chaque habitant rentre chez lui; et moi, je te bâtirai de mes mains d'autres villes qui produiront au trésor royal sept fois plus d'argent. » Le roi méprisa son avis et n'en tint aucun compte. Saint Nersès dit alors au roi : « Puisque tu ne m'as pas écouté, Dieu ne t'écoutera pas au jour de ta détresse; puisque tu n'as point pitié du malheureux pays d'Arménie, demeuré sans chef [spirituel] lorsque je suis allé au loin chez les Grecs, le Seigneur de même n'aura pas pitié de toi au jour de ton affliction; puisque tu as dénié la justice au triste pays d'Arménie, la royauté sera aussi enlevée à la race des Arsacides, et vous deviendrez les esclaves des satrapes d'Arménie. Vous serez maltraité par celui-là même que vous aurez maltraité. Le Créateur détournera sa face de votre race, jusqu'à l'arrivée de l'impur du désert (Antechrist). Votre magnifique pays deviendra la proie des étrangers, devant vos yeux. Et toi, Arsace, tu seras ton propre bourreau dans des pays étrangers, comme Saül et Hérode, car Dieu me l'a fait voir. Puisque tu as commis un crime nouveau, Dieu enverra une nouvelle punition à ta ville impure, et il ne restera pas sur place une pierre qui ne soit bouleversée. »

Saint Nersès fit encore bien d'autres réprimandes au roi, et il le quitta fort irrité. Le grand Nersès se rendit dans un lieu solitaire, et là, s'étant mis en prières, Dieu livra cette ville injuste à la destruction. Un bouton pestilentiel se forma sur les hommes et les animaux, et ils étaient tout à coup frappés de mort. Ce mal est appelé la peste jusqu'à présent. Dix-huit mille maisons devinrent désertes. Puis, tout à coup, on ressentit un violent tremblement de terre et tous les habitants furent écrasés. Nulle part, on ne voyait de traces de pierres ou de charpentes [pour indiquer] qu'en cet endroit il avait existé une ville (3).

(1) Il règne une grande confusion dans tout ce récit, et les renseignements fournis par notre auteur diffèrent essentiellement de ceux que nous a transmis Faustus de Byzance (l. IV, c. 10). — Le concile œcuménique de Constantinople tenu en 381, et auquel il est fait allusion dans ce passage de notre auteur, fut réuni en vue de sanctionner celui de Nicée, et d'insérer dans les canons quelques paroles contre les hérétiques, et notamment contre les Macédoniens, au sujet desquels les Pères du concile ajoutèrent un article sur la divinité du Saint-Esprit.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 13.

(3) Cette vallée était située dans le canton de Kog ou Gokovid, province d'Ararat. — Cf. Faustus de Byzance, IV, 12. — Moïse de Khorène, *Géogr.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 266-367.

(1) Faustus de Byzance, l. IV, c. 12. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l, III. c. 27.

(2) Jérémie, XXII, 13.

(3) Faustus de Byzance, l. IV, c. 13. — Cf. aussi le récit de Moïse de Khorène (III, 27) qui raconte qu'Arschagavan fut ruinée par les satrapes d'Arménie, qui ne voulaient pas tolérer l'existence d'une ville habitée par

Digitized by Google

Après cela, Saint Nersès quitta le pays d'Arménie et se rendit dans la ville d'Édesse (Ourrha). Quand le roi Arsace eut appris le départ du saint, il trouva, parmi les prêtres attachés au palais, un homme appelé Schounag (1). Il convoqua les évêques du pays pour qu'ils l'ordonnassent patriarche. Les évêques s'y refusèrent, à l'exception de l'évêque de Karni, Georges; de l'évêque d'Aghdznik, Dadjad, et de l'évêque des Antzévatzi, Siméon, qui consacrèrent Schounag comme patriarche d'Arménie, à la place de Nersès. Celui-là n'osait pas reprendre le roi, et consentait par faiblesse à faire toutes ses volontés (2).

X. Ensuite, les satrapes arméniens, les gouverneurs des provinces, les nobles, les chefs de famille et le peuple se révoltèrent contre Arsace (3). Le roi Arsace s'en alla alors volontairement trouver Sapor, roi de Perse, accompagné de Vasag le Mamigonien et de ses trois fils, dont le premier s'appelait Manuel et le second Gon. L'ainé s'enfuit et s'en fut rejoindre Nersès à Édesse; il s'appelait Mouschegh le brave. Le roi des Perses, Sapor, reçut d'abord avec honneur le roi Arsace et Vasag le Mamigonien. Un jour qu'Arsace se promenait dans les environs pour voir les chevaux du roi Sapor, un prince (amira), chef des écuries de Sapor, lui dit en souriant : « Repose-toi, roi d'Arménie, sur ce tas d'herbe. » Vasag le Mamigonien tira son glaive d'acier et lui dit : « C'est ainsi que tu parles à mon roi! » Et, le frappant à l'épaule, il lui fendit le corps en deux parties. A cette vue, Sapor fut saisi d'étonnement et loua Vasag à cause de son dévouement à son maître (4). Après cela, Sapor, excité par des magiciens et des hommes perfides, [aux discours desquels] il prêta l'oreille, fit enchainer Arsace qu'il fit conduire dans le Kouzistan (Khoujasdan), au château appelé Anousch (de l'Oubli), où Arsace se tua avec le glaive, comme Saül et Hérode (1). Ainsi s'accomplit pour lui la parole de l'homme de Dieu, Nersès. Sapor ordonna qu'on massacrât Vasag dans sa prison (2). Quant à ses fils Manuel, Gon (3) et Hamazasb (4), il les investit de commandements royaux à sa cour.

XI. Lorsque le grand Nersès apprit la mort d'Arsace, il vint trouver Théodose, empereur des Romains, fit nommer roi Bab, à la place de son père Arsace, et Mouschegh le brave pour remplacer son père Vasag (5). Ensuite il emmena des soldats de l'empereur Théodose et revint en Arménie. Tous les Arméniens qui s'étaient dispersés se rassemblèrent alors auprès du patriarche Nersès, du roi et du commandant de l'armée. Cependant le roi des Perses, Sapor, pénétra dans le pays d'Arménie avec ses femmes et avec toutes ses forces, et il fit dresser des pyrées (adrouschan) dans les églises des Arméniens et des Ibères (6).

Mouschegh, fils de Vasag, général des Arméniens, fit le dénombrement de son armée et il trouva [qu'elle s'élevait] à 40,000 [hommes]. Il apporta ses armes à Nersès qui les bénit; et il se disposa à marcher au-devant de Sapor. Il ne restait plus aux Arméniens d'auxiliaires romains (7). Mouschegh, général des Arméniens, tomba sur l'armée des Perses, et les attaquant avec fureur, il les étendit morts [à ses pieds]. Sapor prit un déguisement et s'enfuit sur un cheval. Mouschegh le Mamigonien fit prisonnières la grande reine Sithilhorag, épouse du roi Sapor, et ses autres femmes. Il s'empara aussi de cent généraux, leur fit arracher la peau qu'il remplit d'herbe, et fit porter [ces trophées] au roi Bab. Quant aux femmes du roi Sapor, il les garda, ne permit à personne de les approcher et les renvoya à Sapor. Ensuite, Mouschegh parcourut l'Arménie et renversait les pyrées qui s'y trouvaient. En revoyant

une multitude de malfaiteurs de la pire espèce. Les satrapes massacrèrent sans pitié tous les habitants, à l'exception des enfants, que saint Nersès fit recueillir et élever dans une bourgade, qui reçut plus tard le nom de *Ouort*.

(1) Faustus de Byzance (IV, 15) nomme cet intrus Tchounag.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 15.

(3) Faustus de Byzance, l. IV, c. 16, 50, 51. — Notre auteur ne parle que d'un seul voyage d'Arsace à la cour de Perse, tandis que Faustus dit positivement que le roi d'Arménie se rendit deux fois chez le roi Sapor. La première fois Arsace (Faustus, IV, 16), redoutant une trahison, s'enfuit de la Perse, ce qui causa une guerre terrible entre les deux royaumes (Faustus, IV, 21 et suiv.). La seconde fois, Arsace se rendit de nouveau en Perse, pour répondre à l'appel de Sapor (Faustus, IV, 53), et c'est alors qu'il fut arrêté et jeté dans le château de l'Oubli, comme on le verra plus loin.

(4) Faustus de Byzance, l. IV, c. 16.

(1) Procope, *de Bell. persic.*, l. I, c. 5 (Éd. Paris, p. 15 et suiv.; Éd. Bonn, t. I, p. 26 et suiv.). — Faustus de Byzance, l. IV, c. 54; l. V, c. 7. — Notre Collection, t. I, p. 268 et suiv., et la note 1, col. 1 de la page 273.

(2) Faustus de Byzance, l. IV, c. 54.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 37. — Le nom de Gon est donné sous la forme *Goms* dans plusieurs msc. de Faustus, et quelquefois aussi il est écrit *Gon* comme dans le texte de notre auteur.

(4) Hamazasb n'est pas nommé dans Faustus.

(5) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 36. — Cf. aussi Ammien-Marcellin, l. 37.

(6) Faustus de Byzance, l. V, c. 1.

(7) Faustus de Byzance, l. V, c. 1.

Digitized by Google

ses femmes, Sapor fut très-étonné, et il adressa de vifs remercîments à Mouschegh, sur sa générosité. Le cheval de Mouschegh était blanc; Sapor fit peindre celui-ci sur un tableau (1) et, à l'heure du repos, il se levait devant cette image, buvait le vin et disait : « Je bois au cheval blanc! » Sapor agissait ainsi parce que Mouschegh lui avait renvoyé ses femmes, pures de toute souillure et sans rançon (2).

Lorsque Bab eut appris que Mouschegh avait renvoyé les femmes du roi des Perses et qu'il ne les lui avait point amenées, il voulut le faire mourir; mais il n'osa point exécuter son projet, par crainte de saint Nersès. Après cela, le roi des Perses, Sapor, demanda du secours au roi des Huns, Ournaïr (3), et il ouvrit les portes des Alains. Les troupes des Huns, des Massagètes (Mazkhouth), des Akouk, des Lephin (4), des Thaumadg, des Koupour (5), des Djemah, des Koutar, des Ouz, des Djoudj, des Scheghp, des Maghazdj, des Ker, des Gouan (6), se rassemblèrent auprès de lui, avec d'autres troupes appartenant à des peuplades perses en nombre immense, et à des tribus de montagnards Kurdes nomades. Ils arrivèrent tous ensemble, envahirent les plaines de l'Adherbadagan et se répandirent sur tout le pays d'Arménie. Le roi des Huns dit au roi des Perses : « Je me porterai contre Mouschegh avec mon armée, et toi, avec les troupes des Arik, marche contre l'armée des Grecs. » Lorsque Manuel le Mamigonien, frère de Mouschegh le brave, entendit ces paroles, il dit : « Tu vas ramasser des épines, mais ce sera merveille si tu parviens à les recueillir (7). » Il expédia des messagers à son frère Mouschegh, afin de lui faire connaître le projet des rois. Mouschegh dit alors : « J'ai confiance dans les prières de saint Nersès et leur orgueil sera abaissé. » On ordonna aux soldats perses et huns de se saisir des Romains et de les conduire dans leurs pays pour les employer dans les palais et les forteresses; mais de massacrer les soldats arméniens sans pitié, afin d'exterminer la race arménienne, et pour que, [disait-il], ils ne nous tiennent pas sans cesse en haleine par leurs attaques.

L'armée des Arméniens et celle des Grecs se réunit dans la plaine de Nebadag (1) auprès du roi d'Arménie, Bab; elles amenèrent aussi avec elles le saint patriarche Nersès. Cependant Bab ne donna point à Mouschegh le Mamigonien l'ordre d'engager la bataille, disant : « C'est en perspective de cette journée que Mouschegh a délivré la femme de Sapor; il doit se révolter et il fera à nos soldats plus de mal que les ennemis. » Mouschegh se jeta aux pieds de saint Nersès, et, le choisissant pour intercesseur et médiateur, il lui prit la main droite, fit des serments solennels, et disait : « Jamais cette idée ne m'est venue à l'esprit, comme tu le crois. » Saint Nersès dit à Bab : « C'est moi qui me fais aujourd'hui le garant de ses fautes. » Le roi, ayant entendu ces paroles, permit alors à Mouschegh d'engager le combat. Saint Nersès veilla avec eux durant toute la nuit, et donna la communion à ceux qui étaient dignes [de recevoir] le corps et le sang du Seigneur. Le brave Mouschegh apporta son armure de guerre et ses armes à saint Nersès, pour qu'il les lui remît lui-même. Tous les généraux arméniens et grecs présentèrent également leurs armes à saint Nersès pour qu'il les bénît avec le signe de la croix; il bénit leurs armes en les signant du signe de la croix. Mouschegh prit l'écharpe de saint Nersès, la noua au bout de sa lance et marcha au combat. Alors saint Nersès gravit le sommet du mont Nebad, étendit ses mains pures vers le ciel, et, les tenant toujours élevées, il pria Dieu.

Le général Mouschegh devança l'armée grecque avec l'armée arménienne et il arriva avant elle en face des troupes ennemies; et, semblable au feu qui dévore avec violence les roseaux, il sépara l'armée des Perses de celle des Huns. Lorsque Bab vit disparaître la bannière de Mouschegh, il dit à saint Nersès : « Malheur! c'est toi qui as été

(1) Faustus dit que Sapor avait fait graver sur une coupe la figure de Mouschegh, et que, toutes les fois qu'il buvait, il portait la santé du général arménien.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 2.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 4.

(4) Cette peuplade est souvent mentionnée dans les anciens écrivains arméniens; on la trouve citée par Agathange, sous la forme *Lepin*, Λιφίνιοι (notre Collection, t. I, p. 115, note 4); Pline donne aux Lephin le nom de *Lubieni* (H. N., VI, 10).

(5) Moïse de Khorène (*Géogr.* dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t, II, p. 356-357) les nomme *Khépour*.

(6) Un msc. donne les variantes que voici : « les Hedjmadag (cf. Moïse de Khorène, *loc. cit.*,); les Poukour (Poukh, de Moïse de Khorène); les Idjamah (Ijmal de Moïse de Khorène. — Cf. aussi Faustus, III, 7); les Djoudj; les Kouz; les Kghouar; les Makouk; les Ouz; les Scheghp; les Djighp; les Mazavan; les Kes; les Souran. »

(7) Faustus de Byzance (V, 4) raconte les choses d'une manière toute différente et met les paroles de Mouschegh dans la bouche de Méroujan Ardzrouni qui était au service de Sapor, et qui n'est pas mentionné dans notre auteur.

(1) Elle était située au pied du mont Nebad qui est mentionné par Faustus (V, 4).

Digitized by Google

la cause du massacre de l'armée arménienne par le féroce Mouschegh! » Saint Nersès répondit au roi : « Ne pense point cela, ô roi! de la race fidèle et loyale des Mamigoniens; au contraire tu apprécieras aujourd'hui sa valeur. » Bab répliqua à saint Nersès : « Prie Dieu sans cesse, ô saint patriarche! implore-le à haute voix. » Celui-ci, levant les mains, récita cette prière en poussant de grands soupirs :

« Seigneur, Dieu tout-puissant, écoute ma prière pour que ton nom soit glorifié; car, quoique l'impiété règne dans le pays d'Arménie, tu as le pouvoir cependant de punir les fautes en toute occasion; mais en ce jour ne détourne point ta face de nous, et épargne ton peuple que tu as racheté par ton sang divin (1)..... »

Cependant [Nersès] adressait à Dieu ces prières sur des rhythmes différents et, par ses soupirs, il invoquait le secours de Dieu miséricordieux. Les armées, s'étant attaquées de part et d'autre, se frappèrent mutuellement avec acharnement, comme les marteaux des forgerons et les coups stridents des bûcherons. Lorsque cette grande mêlée fut encore plus complète, l'armée arménienne mit en déroute les troupes des Alains, des Perses, des Ouz et des Massagètes. Mais, quand saint Nersès abaissait les mains, les fuyards s'arrêtaient et opposaient de nouveau de la résistance aux Arméniens, et, lorsque le saint étendait les mains, la troupe des infidèles se dispersait devant l'armée arménienne. Après cela, les soldats arméniens poursuivirent les fuyards et massacrèrent presque tous les infidèles.

Le roi des Perses, Sapor, descendant de sa monture, changea de vêtements et échappa à la mort en se cachant dans une caverne. Le général des Arméniens, Mouschegh, seigneur des Mamigoniens, ayant atteint Ournaïr, roi des Huns, le frappa sur la tête avec la hampe de sa lance et lui dit : « Me voici, je suis le rival que tu cherchais, mais félicite toi d'être roi, car je ne donne point la mort aux têtes couronnées. Je suis Mouschegh le Mamigonien que tu recherchais en combat singulier. » Ayant parlé de la sorte, il le laissa continuer son chemin et ne le conduisit pas près de Bab, afin que celui-ci ne le fît pas mourir. Après ce combat terrible et meurtrier où elles avaient remporté la victoire, les armées arménienne et grecque rejoignirent le roi Bab et le patriarche Nersès avec un butin immense et de grands témoignages d'allégresse (1).

Dans cette bataille, aucun soldat de l'armée arménienne ne périt. Mouschegh le Mamigonien raconta un fait merveilleux; c'est que, durant la chaleur du combat, il y eut, [dit-il], entre les ennemis et nous une telle poussière et une telle ombre causée par les flèches qui s'élevaient au-dessus de nous dans l'air, de tels mugissements des éléphants et un tel bruit de lances dans l'obscurité, que personne ne savait plus distinguer les siens des ennemis. Alors le saint patriarche marcha devant nous et nous montra de sa main nos ennemis, sur lesquels nous fondîmes en leur faisant mordre la poussière. Toute l'armée raconta de la même manière cette vision, et tous se prosternant aux pieds de saint Nersès, lui disaient : « La victoire est à toi! » On descendit alors de la montagne, et on célébra le même jour une grande fête.

Au même moment, quelques dénonciateurs se présentèrent devant le roi Bab et lui dirent : « Le général Mouschegh a saisi le roi des Alains, Ournaïr, l'a fait prisonnier et ne l'a pas conduit vers toi. Il ne lui a pas non plus ôté la vie, mais il l'a laissé partir sain et sauf, comme [il l'a fait] pour les femmes du roi Sapor. » En entendant ces paroles, le roi Bab détourna son visage de Mouschegh, le regardait d'un mauvais œil et cherchait l'occasion de le faire mourir. Lorsque Mouschegh se présenta devant le roi Bab, il lui dit : « Pourquoi détournes-tu de moi ton visage? ai-je commis un acte de lâcheté? j'ai tué, de mes égaux, un nombre que j'ignore; mais lui, c'était un roi, et, quoiqu'il soit infidèle, c'est à toi de le tuer, car il est ton égal. Quant à moi, je ne porterai jamais la main sur lui, et il ne m'arrivera pas de frapper un homme qu'on a sacré, tant que je vivrai. Me voici actuellement en ta présence; tue-moi, si tu le veux, car je suis prêt à recevoir la mort de tes mains. » Le roi Bab embrassa Mouschegh étroitement et lui dit : « Ceux qui ont calomnié Mouschegh méritent la mort. » Le roi lui fit beaucoup de présents, et Mouschegh dit au roi : « Désormais je répandrai mon sang pour l'Arménie; mais toi, ô roi! vois de tes yeux et entends de tes oreilles, et ne t'en rapporte point [au témoignage] d'autrui. Distingue le bon du mauvais, l'homme de mérite des gens sans valeur, et le pays d'Arménie sera dans la bonne voie. » Le roi écouta ces paroles et elles lui plurent (2).

(1) Il y a ici une longue prière qui ne renferme rien d'historique et que nous n'avons pas cru devoir traduire.

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 4.

(2) Cf. Faustus de Byzance l. V, c. 4. — Faustus

Digitized by Google

Le général des Arméniens, Mouschegh, s'en alla de cet endroit et il opposait, à l'aide de l'armée arménienne, une vive résistance à toutes les attaques (1). De son côté le grand Nersès visitait tout le pays d'Arménie et il réunissait partout les fruits de sa prédication (2). Son disciple Mesrob, qui fut appelé Maschtotz (3), l'accompagnait : il s'était adonné à toutes les pratiques des choses spirituelles, se livrait à la mortification, ne prenant aucun repos pendant la nuit, et employant le temps consacré au sommeil à veiller debout. Il mena cette existence pendant longtemps (4).

XII. Cependant le roi Bab se livrait à la débauche; saint Nersès le réprimanda, mais il ne l'écouta point. Saint Nersès détourna alors sa face de lui, et le maudit comme il avait maudit son père Arsace. Aussitôt les *dev* commencèrent à tourmenter le roi, et ils se montraient à lui sous la forme de serpents. Bab vint alors se jeter aux pieds de saint Nersès et sollicita son pardon pour qu'il vînt dans sa demeure. Lorsque le grand Nersès entrait chez lui, le roi était soulagé et il trouvait du repos; les *dev* ne se faisaient plus voir à lui et fuyaient loin de lui; mais, lorsque Nersès sortait, le roi Bab était de nouveau tourmenté par le feu de ses passions. Saint Nersès priait et les *dev* fuyaient; mais, quand le saint s'éloignait, le roi retombait dans les mêmes tortures (5). Alors saint Nersès lui interdit l'entrée de l'Église; mais le roi chercha une occasion favorable pour tuer Nersès, sans oser toutefois accomplir son projet par crainte des satrapes et du peuple qui venaient chez le patriarche. En effet, les malades trouvaient la guérison et devenaient les disciples de Nersès, et une grande quantité de gens ne le quittaient point. Saint Nersès guérit aussi, en faisant avec la main le signe de la croix, le fléau nouveau dont Dieu frappa la ville coupable d'Arschagavan et qui est appelé peste jusqu'à aujourd'hui (6).

Après cela, le roi Bab invita par trahison le grand Nersès à un festin, au village de Khakh, dans le canton d'Égéghiatz (1), afin de le faire mourir par le poison. Le roi lui dit perfidement : « Si tu manges avec moi, je me conduirai dès à présent pour toujours selon ta volonté, et je ferai ce que tu m'ordonneras. Je ferai pénitence avec le cilice et la cendre selon ton désir. » Saint Nersès, ignorant qu'il machinait sa perte, se rendit avec lui au festin. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle, le roi le força à s'asseoir sur le trône royal, mais Nersès n'y consentit pas, et ce ne fut qu'après de vives insistances qu'il s'assit sur le siége du roi. Le roi Bab se leva, se dépouilla de ses vêtements, descendit de son siége, lui versa à boire, et, jetant du poison dans la coupe, il la présenta au saint. Lorsque Nersès eut bu, il remercia [Dieu] en disant : « Sois béni, ô Dieu, de ce que tu m'as jugé digne de boire la coupe du martyre, et de subir pour toi cette mort que je désirais depuis mon enfance. Cependant je n'ai pas cherché la mort de mon gré; car si on s'y jette sans nécessité, c'est de l'orgueil, et Celui qui récompense n'accuse pas le présomptueux, car il est condamné à fléchir comme Pierre. Quant à toi, roi injuste! on n'emploie le poison et l'astuce que contre ceux dont on ne peut se saisir, tandis que moi j'étais constamment avec toi. Qui donc retenait ta main pour me tuer ouvertement? Seigneur! pardonne-leur ce qu'ils ont fait envers moi sans motif, et reçois l'âme de ton serviteur, toi qui donnes la paix à tous tes serviteurs. » Il se leva et retourna à son monastère.

Tous les princes et tous les généraux arméniens, Mouschegh, le Martbed qu'on appelle père du roi (thakavorhaïr), les nobles, les gouverneurs de provinces, le suivirent en deuil et accablés de tristesse. Le saint étant entré dans son monastère et ayant relevé son manteau, [on remarqua] qu'il avait à l'endroit du cœur des taches bleuâtres de la grosseur d'un gâteau. Les satrapes lui présentèrent des antidotes et du contre-poison pour combattre l'effet du venin et le sauver; mais Nersès refusa (2), afin de ne pas se rendre indigne du mystère divin et du corps salutaire du Seigneur, et il dit : « Laissez-moi abandonner promptement ce monde injuste et ces hommes ingrats. La séparation de l'âme et du corps est terrible, et ce sera plus effrayant encore lorsqu'après la résurrection, on sera livré aux tourments; car la première désunit les liens de l'âme et du

parle de deux batailles livrées entre les troupes arméniennes et celles des Perses. Notre auteur ne fait mention que de la première affaire et ne dit rien du second combat raconté par Faustus (l. V, c. 5) et par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. III, c. 37) et qu'il appelle la bataille de Tzirav, dans laquelle Sapor fut complétement défait.

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 8-19. — Moïse de Khorène, l. III, c. 35.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 21.

(3) Voir plus haut p. 9, note 2, col. 1.

(4) Cf. plus haut, Gorioun, *Vie de Mesrob*, p. 11 et suiv.

(5) Faustus de Byzance, l. V, ç. 22, 23.

(6) Cf. plus haut, p. 32.

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 21.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 24.

Digitized by Google

corps, tandis que la seconde proclame ouvertement les péchés. En effet, il n'est pas possible à celui qui a commis l'injustice de se cacher, et ses péchés lui seront reprochés devant le tribunal impartial. Mais toi, ô Dieu qui es juste, montre-moi ta pitié et fais-moi miséricorde!

« Lorsque la trompette fait entendre ses accents et que les armées célestes font retentir leurs voix, alors les malheureux sont perdus dans leur anxiété et ils sont réclamés par l'enfer, tandis que les cohortes des justes chantent en chœur avec les séraphins. Seigneur, je t'en prie, aie pitié de moi et fais-moi miséricorde!

« Lorsque j'entendrai le terrible retentissement de la trompette, au dernier jour, je m'assiérai avec toi au tribunal, et tous, Seigneur, s'assembleront devant toi pour le terrible jugement; alors mes os craquent, mon esprit ne peut plus réfléchir, je me condamne moi-même dans mon esprit et je me dis : « Comment serai-je sauvé? » Mais, ô Dieu, à cause de mon repentir et de ma pénitence, aie pitié de moi et fais-moi miséricorde! »

Quand le peuple eut entendu ces paroles, il se prit à verser des larmes amères. Mouschegh le Mamigonien, Haïr le martbed, Pagour, prince des Ibères, le prince des Pakradouni, Haïg de la race d'Haïg, Méroujan, prince des Ardzrouni, Hamam, prince de Mélitène, et les autres grands princes et satrapes, les chefs de race et les gouverneurs des provinces du pays d'Arménie, ainsi que les évêques, le conjuraient de prendre l'antidote. Mais le saint patriarche refusait, en disant : « Je puis, de moi-même avec l'aide de mon Dieu, chasser de mon corps les souffrances, mais je préfère les supporter afin de ne point m'arrêter dans la voie que Dieu m'a tracée; car le chef des martyrs m'appelle pour que je recueille la récompense de mes travaux. Mais, puisque la race des Arsacides a exterminé dans le pays d'Arménie beaucoup d'illuminateurs de ma race, elle a éteint la lumière divine qui était en elle. Le Seigneur les exterminera comme il l'a fait pour Israël. Quant à ce qu'ils m'ont fait, qu'il leur soit pardonné; car mon vœu a été accompli. Quand cinquante années se seront écoulées, le sacerdoce sera enlevé à notre famille qui est celle de mon ancêtre saint Grégoire, et la royauté sera également arrachée à la race des Arsacides, lorsque l'impie du désert se sera approché. Ensuite, quand cent cinquante années se seront écoulées, les Perses s'empareront de la sainte ville de Jérusalem, de la Croix, et ils la conduiront en captivité, et, lorsqu'elle sortira de chez les Perses, elle ne rentrera plus à Jérusalem. La cité sainte ne restera plus au pouvoir des Grecs; les Ismaéliens s'en empareront, imposeront tribut aux Grecs jusqu'au temps où la nation des braves s'approchera. Alors Jérusalem sera prise par la nation des Romains, qui s'appelle les Franks, et ils délivreront les Grecs de leur tribut.

XIII. « Or, la ruine des provinces de l'Arménie sera amenée par l'astuce et la désobéissance des uns par rapport aux autres : les princes n'obéiront pas au souverain et se retireront chacun dans sa province; ils ne s'aideront pas mutuellement et se rangeront au contraire du côté des ennemis. Ensuite, chacun abandonnera son héritage et tous tomberont sous le joug des Grecs, dans leur esclavage et leur servitude; ils se relâcheront dans leur foi, et leur puissance en sera d'autant affaiblie. Les monarques grecs vivront peu de temps; ils ne s'occuperont point de la guerre, mais des impôts, du changement des institutions [religieuses], de l'examen de la foi que les trois conciles apostoliques ont établie; ils ébranleront la croyance chrétienne d'une foule de gens, et ce sera là que porteront leurs efforts et leurs préoccupations. Les guerriers grecs perdront de leur énergie; leur pays sera opprimé par la nation des archers (Turks); ils tomberont sous leur joug, et beaucoup de provinces deviendront désertes. Le monde sera dans l'anxiété; il y aura des incendies, des inondations et des tremblements de terre. Beaucoup de villes s'écrouleront et il se manisfestera des prodiges et des phénomènes dans tous les pays.

« Le sacerdoce sera interrompu pendant plusieurs années en Arménie; et le pays sera bouleversé de fond en comble; des forteresses inaccessibles seront emportées d'assaut par la nation des archers. Les hommes de cette nation dévoreront la chair de leurs bras, c'est-à-dire de leurs concitoyens, selon la prophétie d'Ésaïe (1) et la parole de Jean qui dit : « Il y a beaucoup d'antechrists dans le monde. » Les saints lieux des siéges du patriarcat deviendront les demeures et les habitations des nations païennes; les routes fréquentées deviendront désertes par le manque d'hommes; le secours ne viendra plus d'aucun côté. Alors on dira aux montagnes : « Tombez sur nous, et aux collines. Couvrez-nous, » selon la prophétie de Jérémie. La charité se tarira chez beaucoup de gens et au contraire la dureté s'enracinera chez eux; les hommes seront dans l'anxiété, et la terre entière deviendra inquiète et

(1) IX, 20.

Digitized by Google

agitée; les gens instruits se réfugieront dans les contrées de l'Orient.

« Ensuite, toutes les contrées chrétiennes seront sauvées par les braves armées romaines. Le monde vivra en paix et sera dans la voie droite pendant longtemps; il deviendra comme un jardin produisant abondamment toutes choses. Les infidèles seront repoussés et tomberont sous le joug de la servitude romaine. Les hommes plaindront ceux qui les auront précédés dans la vie et ceux qui n'auront point profité de toutes ces félicités. Enfin le fils de la perdition, l'Antechrist, apparaîtra.

« Cependant, tandis que je vis encore, je vous le fais savoir, la venue [de l'Antechrist] sera produite par la puissance de Satan. Ce ne sera ni sur les Arabes (Dadjik), ni sur les Perses, ni même sur les païens qu'il régnera, mais bien sur les serviteurs de la croix triomphante; car lui aussi, le fils de la perdition, se perdra par la gloire [de la croix]. Cet être impur sera un reproche pour les Juifs qui attendent ce corrupteur. Or, en ce qui vous concerne, ordonnez à vos fils, et que vos fils ordonnent à leurs fils d'écrire [tout ceci], de le conserver jusqu'à la venue de l'impur, afin qu'ils se trouvent préparés contre ses embûches et qu'ils ne se laissent point surprendre.

« Je vous ai donné [la vie spirituelle] par le bassin de lumière (le baptême), et, jusqu'à mon dernier soupir, je suis plein de tendresse pour vous; cependant je crains que quelque vice ne prenne racine chez vos enfants après que j'aurai quitté ce monde. Que Dieu, Verbe du Père, conduise à ma place son peuple qu'il a racheté de son sang! Le signe de la venue de l'Antechrist sera ceci : lorsqu'après des temps heureux le monde sera livré à la discorde, le royaume des Grecs sera anéanti, de même qu'il a été révélé à Daniel, sous la forme de quatre bêtes féroces, savoir la lionne, qui est le royaume des Mèdes, l'ours, celui des Babyloniens, le léopard, celui des Perses, et le quatrième, qui était terrible et effrayant à voir, celui qui dévorait et dévastait la terre, le royaume des Grecs. De même, par la venue du Christ, la royauté d'Israël fut anéantie, et ainsi, lors de la venue de l'impur, la puissance des Grecs sera détruite. Les trois royaumes furent anéantis, et le quatrième, qui se maintint avec force et qui est la puissance grecque, sera détruit par l'Antechrist.

« Avant cela, la dureté dominera et la charité se tarira; il y aura des famines, des tremblements de terre et une grande mortalité. Le frère livrera son frère à la mort et le père son fils (1), comme il a été dit par le Seigneur, ainsi que vous le savez, et la terre se refroidira. On ne récoltera point ce qu'on aura semé, et on ne mangera point ce que l'on aura planté, et il y aura beaucoup de prodiges lors de la venue de l'Antechrist. Ne croyez pas que ce soit Satan ou un démon (*dev*) de ses légions; c'est un homme à l'esprit pervers de la tribu de Dan; il naîtra dans le village de Khorazin, de la race d'Israël; le nom de son père est Hrovméla et celui de sa mère Nerghiminè (1), et lui s'appellera Hrasim. Il sera nourri (2) par des vierges et se rendra à Byzance où il grandira en réputation dans les dignités en Grèce. Ensuite le royaume des Grecs se morcellera en dix parties. Il deviendra l'un des rois, mettra à mort trois des souverains, se saisira de la personne des autres et établira sa domination sur tout le monde. Son règne sera de trois ans et demi. Il ravagera la terre avec colère; il aura à sa suite tous les satellites de Satan, car sa venue provient de la puissance même de Satan. Il fera des miracles pendant mille deux cent soixante jours. Mais heureux celui qui aura montré de la patience et parviendra jusqu'aux jours de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ! En ce temps-là, si deux personnes moulent dans le même moulin, l'une sera prise, l'autre sera laissée (3); les feuilles du figuier qui commencent à pousser signifient l'Antechrist; la pousse des branches veut dire les satellites; le moulin, c'est la vie, et celui qui est pris, c'est le choix du bon parmi les mauvais.

« Alors le fils de la perdition siégera dans l'Église de Dieu; il commencera à blasphémer Dieu et il exigera qu'on lui rende hommage comme à Dieu. Il se fera passer pour Dieu et il s'enorgueillira devant tous ceux qui porteront le nom de Dieu. Seul, il se fera adorer à la place de Dieu et il remplira le monde de maux et d'impuretés. Dieu enverra alors ses deux prophètes, Énoch et Élie, pour délivrer les hommes. Ils prémuniront les fidèles, et ramèneront les cœurs des pères vers leurs fils, comme le Seigneur l'a dit de sa bouche : « Élie viendra et aplanira les voies devant moi. » Or, comme Jean fut le précurseur du Christ lors de sa première apparition, de même il est réservé à Élie et à Énoch d'être ses précurseurs à sa seconde apparition. Ils viendront tous

(1) Marc, XIII, 12.

(1) Les msc. donnent les variantes *Melidinè, Néghidinè.*

(2) Le texte porte *dznanil* « naître », mais l'éditeur conjecture avec beaucoup de vraisemblance que le texte original portait *snanil* « élever, nourrir », ce qui est plus conforme au sens.

(3) Matthieu, XXIV, 41.

Digitized by Google

les deux et diront : « Ne croyez pas à l'Impur qui demeure dans le lieu saint, car c'est le grand dragon et le serpent à la marche tortueuse ; il vous séduit par des tromperies et de faux prodiges ; ne vous approchez pas de lui, mais fuyez sur les montagnes. Soyez patients pendant quelque temps ; c'est le faux Christ, et, par de faux prophètes, il veut séduire les serviteurs de la croix, et il est l'inspirateur de plusieurs erreurs. Priez jour et nuit, car la prière est peu de chose et la récompense sera éternelle.

« Quant au Christ, il ne viendra pas de la terre, mais des cieux, entouré d'une gloire indicible, et il plongera [l'Antechrist] dans une profonde obscurité et dans de cruels tourments. Le Christ ne viendra pas devant Pilate pour être jugé, mais au contraire ce sera lui qui jugera le monde. Énoch et Élie prophétiseront aux hommes ces choses et d'autres semblables. La terre alors se corrompra et deviendra impure par l'odeur des cadavres, et elle se corrompra de toutes parts. Les visages des humains se décomposeront par les tortures de la famine et par la soif de l'eau. De l'or, des pierres précieuses, des manteaux de diverses couleurs seront répandus sur le sol et personne ne désirera les posséder dans la crainte des dangers dont on est menacé dans ces temps de calamités. C'est alors que les hommes, le peuple corrompu, se souviendront de leurs coupables actions, eux qui se firent marquer au front du sceau de l'impiété, et ils diront à l'Antechrist : « Secourez-nous dans nos tourments, car nous mourrons tous. » Mais il ne viendra pas à leur aide ; et il les trompera avec de fausses promesses. Il se saisira alors d'Énoch et d'Élie, et cet être impur leur fera endurer de terribles tourments et ne cessera de blasphémer Dieu à beaucoup de reprises. Lorsque les saints prophètes auront méprisé ses tromperies et ses faux prodiges, il fera mourir Énoch et Élie en présence d'une grande multitude de peuple, et les faux prophètes seront dans l'allégresse en voyant la mort des véritables prophètes. C'est alors que le grand dragon, le fils de la perdition lui-même, fera entendre à haute voix aux oreilles de tous : « Voyez ma puissance ! Ceux-ci (Énoch et Élie) étaient immortels depuis une longue suite d'années, ils n'ont pu échapper de mes mains et personne n'a pu abattre ma puissance. » Il multipliera encore le crime sur la terre, et le Seigneur Jésus l'anéantira par le souffle de sa bouche. Il prodiguera ses blasphèmes au Très-Haut, en présence de beaucoup de personnes. Mais lorsqu'il parlera de la sorte, tout à coup, en un clin d'œil, on entendra un grand roulement de tonnerre, et au même moment les satellites de l'impur Antechrist disparaîtront et périront. Alors le Seigneur fera briller le signe royal et lumineux, pour encourager ceux qui ont eu recours à lui, à la gloire des justes, car ils se sont attachés à la croix d'un amour sincère. Les parties de ce signe tout-puissant et les forces de la sainte Église se réfléteront et prendront la dimension de la croix du Seigneur, et les astres seront obscurcis par sa lumière. Les nations se lamenteront, car le Seigneur viendra pour juger ceux qui n'ont pas été confirmés par [le signe de la croix] et qui ne l'ont pas reconnue.

« Alors le roi resplendissant descendra des cieux dans sa gloire indicible ; la terre tremblera et fondra comme la cire devant le feu. De sombres fleuves, roulant des flammes, tomberont des hauteurs et purifieront la terre des impiétés et des impuretés. Les légions célestes feront entendre leurs voix, les cieux s'ébranleront, et la trompette résonnera fortement dans les tombeaux : « Morts, levez-vous et accourez au-devant de l'époux, car il est venu avec la gloire de son père ; levez-vous, justes et pécheurs, et venez recevoir votre récompense. » Alors les créatures qui ne s'étaient point préparées se lamenteront avec désespoir et revêtiront à la hâte leur enveloppe corporelle. Les corps des pécheurs paraîtront sombres, car ils seront ternis par leurs mauvaises actions ; les élus marcheront avant eux et leur corps deviendra lumineux ; ils s'élèveront de la terre dans un nuage resplendissant devant le Christ, et les habitants célestes les contempleront et diront : « Qu'ont-ils fait sur la terre pour venir ainsi en groupes joyeux au-devant du Seigneur ? » Le Seigneur leur répondra : « Ce sont mes fidèles champions qui ont renoncé à eux-mêmes, se sont éloignés du monde, et ont crucifié leurs corps par des privations et des peines. A cause de leur amour pour moi, je leur donnerai à présent une joie éternelle. » Quand les anges entendront ces paroles, ils diront : « Vous êtes bénis par le Seigneur, réjouissez-vous. » Alors le roi de gloire se placera sur son trône, et les anges le serviront avec effroi. Satan sera enchaîné le premier sans jugement et il sera précipité dans le gouffre du Tartare. Ses satellites de la gauche, qui ont enseigné aux hommes les mauvaises actions, seront attachés avec des liens terribles et ne seront pas jugés dignes de paraître devant le tribunal [du Seigneur], car ils ne pourront se justifier, et aussitôt ils s'éloigneront de lui. Les justes, pleins d'espoir dans la récompense, se tiendront à sa droite et les pécheurs s'y rangeront aussi, couverts de

Digitized by Google

honte, pour répondre de leurs actes. On formera un tribunal, les livres s'ouvriront, on rassemblera comme en faisceaux les hommes condamnés, et on les précipitera dans le feu inextinguible. Quant aux autres, on leur fermera les portes [de la maison] des noces joyeuses, pour qu'ils ne puissent apercevoir l'époux céleste; car on n'allumera point pour eux les lampes de la miséricorde et on leur dira : « Je ne vous connais pas, éloignez-vous de moi. » Mais, avant tout cela, le roi donnera la couronne céleste à ceux qui l'ont méritée, en leur disant : « Venez, les élus de mon Père, prendre votre place dans le paradis, qui vous avait été préparé dès le commencement du monde. »

« Les cieux se renouvelleront alors, la terre se renouvellera aussi et se couvrira d'une agréable verdure. Le paradis produira trente pour un, comme le paradis terrestre soixante pour un et les cieux cent pour un. Il n'y aura plus ni labeurs, ni fatigues sur la terre, ni de serpent trompeur, ni de femme séductrice; mais il y aura au contraire des arbres aux fruits inépuisables. Il n'y aura plus ni peines, ni tristesse, mais seulement de la joie et de l'allégresse. A quelques-uns, le Seigneur donnera le paradis sur la terre. Les martyrs porteront des couronnes qui brilleront en couleur de pourpre, comme leurs manteaux et leur gloire. Il en sera de même pour les vierges qui ne se sont point souillées au contact du monde; elles recevront avec la vierge Marie la splendeur de la couronne de gloire et seront comme le soleil au milieu des astres. Ainsi la gloire des vierges sera plus grande que celle des époux.

« Vous, mes fils, comprenez toutes ces choses afin d'éviter les embûches du chasseur, et d'échapper aux piéges comme le chevreuil, et vous serez ma gloire au jour du Seigneur [en vous plaçant] à sa droite, comme le Seigneur me l'a fait voir. »

XIV. Saint Nersès, après avoir prédit toutes ces choses avec un œil prophétique, et après que le peuple et les grands satrapes d'Arménie l'eurent écouté, éprouva de terribles douleurs (1). Mouschegh le Mamigonien et les autres princes se jetèrent aux pieds du saint et lui demandèrent le pardon [de leurs péchés] et sa bénédiction. Il les délia [de leurs péchés] et les confia à Dieu et au Verbe de sa grâce. Puis, il appela près de lui le général Mouschegh et les autres princes de la famille des Mamigoniens qui étaient présents, et, imposant ses mains sur eux, il les bénit ainsi :

« Que le Seigneur Dieu, dit-il, soit le guide des Mamigoniens, comme il l'a été du roi David et du général Josué. Qu'il vous raffermisse sous vos pieds d'une manière inébranlable et qu'il fortifie vos mains contre vos ennemis. Les premières bénédictions qui furent dites : « Une seule personne en chassera mille, et deux en chasseront dix mille, » seront données à la famille des Mamigoniens. Vous serez bénis entre toutes les familles de la terre. Vous resterez fermes dans la foi orthodoxe, vous serez renommés et vous triompherez avec la foi chrétienne. Vous ne tomberez point sous le joug des païens, et le salut des nations sera opéré par vous. Des perles précieuses seront choisies parmi les membres de la famille des Mamigoniens et seront placées sur la couronne du Christ, à cause de leur martyre. » Il les bénit en prononçant encore d'autres paroles.

Après cela, le saint éleva ses mains qui avaient été toujours étendues pendant une heure entière, en faveur du pays d'Arménie; il suppliait Dieu et disait : « Seigneur Dieu très-compatissant et très-miséricordieux, conserve sans tache la foi du pays d'Arménie par l'intercession du saint apôtre Thaddée à qui ce pays échut en partage, et de mon ancêtre Grégoire son imitateur; car, bien qu'il y ait de l'impiété chez le peuple arménien qui suit en cela l'exemple de ses ancêtres, frappe-le avec ta miséricorde, et fais qu'aucune hérésie contraire à la foi sainte ne pénètre dans le pays d'Arménie, qu'aucun torrent déchaîné ne souille le calice incorruptible de ton autel et le pain sacré de ton mystère salutaire. Je te prie, Seigneur, de conserver les Arméniens dans la pureté de la vraie foi et d'empêcher que les loups affamés n'abordent l'entrée de ton saint troupeau. Conserve ton partage dans la foi apostolique, pour que les disciples de l'erreur, les troupes des hérétiques convertissent les esprits superbes de leurs disciples, dont la lumière de ton Évangile n'a pu abaisser l'orgueil. Mais si, par surprise et par la force du démon, des hérétiques s'introduisent dans ce partage, je te prie, Seigneur, de les déraciner entièrement de ce pays. Qu'aucun trouble ne vienne agiter la source d'eau pure qui jaillit du courant de ta divinité dans le pays d'Arménie, et conserve ce partage dans toute sa pureté jusqu'à ton second avénement. »

Après avoir fait cette prière, le saint patriarche entra dans l'église, dit adieu au saint autel et à tous les frères qui étaient présents et parla ainsi : « Adieu, sainte église, adieu, saint autel; adieu, ordres ecclésiastiques, mes frères, croyant dans le Seigneur; adieu cohortes guer-

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 24.

Digitized by Google

rières, adieu, ministres et lecteurs de la sainte Église; adieu à tous! Je me suis avancé vers mon Créateur; j'ai abandonné toute mon existence, tout mon héritage, et, selon tes ordres, je suis prêt à retourner dans la terre avec laquelle je fus créé. Voici que je me sépare de toi, sainte Église, voici que je me sépare de vous, mes frères bien-aimés, sur l'appel du Christ, mon Dieu, qui a tout renouvelé. Priez pour moi, mes pères, mes frères et mes fils, et le Christ notre Sauveur vous bénira; il vous conservera fidèles dans la foi jusqu'au moment fixé; que la paix du Seigneur soit éternellement avec vous. Amen! »

Ensuite, il s'assit sur son siége patriarcal et dit : « Vous m'avez oint le front avec de l'huile, votre breuvage m'a enivré comme du vin pur.

« Lorsque le corps quitte la vie, après la mort toutes les pensées sont anéanties; et au même instant tout combat corporel cesse également, parce qu'on est arrivé à la connaissance des choses qui vont s'accomplir. Alors on est effrayé et on tremble en face du tribunal; on énumère les actes de chacun, car tout homme est jugé digne de la récompense selon ses actions. Toi qui es toujours puissant et qui a le pouvoir [de juger] après la mort, aie pitié de moi, lors du jugement terrible, et fais-moi miséricorde! Lorsque [je réfléchis] que le genre humain se rassemblera devant toi, mes os tremblent, et tes menaces me causent d'effroyables terreurs, ô Roi céleste! car j'ai accumulé beaucoup d'impiétés et de péchés, et cependant je t'appelle à mon secours; toi qui peux tout, et qui es le médecin des âmes, ô Seigneur, aie pitié de moi! »

La sueur arrosait son corps, le mal lui causait d'horribles souffrances, et il marchait à grands pas vers le repos. Se levant de son siége, il se dirigea vers l'entrée de l'église, éleva ses mains, regarda le ciel avec un cœur joyeux et rappela dans ses prières toutes les contrées éloignées ou voisines. Son disciple Mesrob qui, dans la suite, fut appelé Masch otz, prêtait l'oreille à ses paroles. Il pria de nouveau et dit : « Ma personne s'est approchée de la terre d'où je fus créé. Puisque j'ai péché et commis des fautes contre les commandements, j'ai éprouvé une mort cruelle; Seigneur, mon espérance, secours-moi! Nous te demandons [miséricorde], Roi des rois, Seigneur des Seigneurs, lorsque les cohortes angéliques et les puissances viendront au-devant de toi et que tu paraîtras dans une gloire immense et au son de la trompette pour éveiller ceux qui dorment et guérir ceux qui sont blessés. Tu viendras alors avec la foudre, tu jugeras par le feu inextinguible, tu paraîtras dans les cieux, du côté de l'orient, et la croix sainte se montrera rayonnante au-devant de toi. Tu te feras voir au monde et tu jugeras chacun selon ses actes. Les livres s'ouvriront, les siéges se placeront et on rendra un jugement impartial. Des balances seront prêtes pour les justes et pour les pécheurs. Un grand bruit de trompettes se fera entendre, les puissances accourront et les anges seront remplis d'effroi. Le feu brillera, le soleil et la lune s'obscurciront, les astres tomberont, les nuées se confondront, la mer se desséchera et toutes les créatures seront plongées dans la stupeur. Les bons se réjouiront, les méchants se lamenteront, les martyrs seront couronnés selon leurs mérites, et les bourreaux seront punis en raison de leurs cruautés. Les renégats seront dévorés par la soif; ceux qui ont crucifié seront condamnés, et les adorateurs de la croix seront dans l'allégresse. Les renégats se lamenteront; ceux qui auront mérité des couronnes brilleront, et les vierges se réjouiront. La chambre nuptiale sera décorée, et les vierges sages, qui s'étaient préparées, y entreront avec les lampes allumées, tandis que les vierges folles, restées en dehors avec des lampes éteintes, la tête baissée, le cœur attristé, seront chassées par la voix du roi qui dira : « Je ne vous connais point. » Ceux qui seront à la droite se réjouiront et ceux qui seront à gauche pleureront. Les agneaux bondiront, et les boucs seront rejetés de la face du Seigneur. La lumière brillera de toute sa splendeur, les ténèbres diminueront, l'enfer poussera des clameurs et Satan sera couvert de confusion; notre ambition passera et le ver ne mourra point (1).

« Or, lorsque tout cela sera accompli par ta puissance, alors place et exalte l'âme de ton serviteur dans les demeures resplendissantes, avec les martyrs, avec ceux qui ont accompli tes commandements et qui ont cru en toi par ta parole. Moi, humble que je suis et qui ai occupé le siége de l'apôtre Thaddée et de mon [ancêtre] saint Grégoire, qui ai passé mes jours avec joie, sans passion, selon tes volontés, de la manière qu'il t'a plu, Seigneur Jésus-Christ, reçois à présent mon âme en paix! »

Ayant prononcé ces paroles, il ordonna au peuple de s'éloigner de lui, et, tout en priant, le saint patriarche Nersès rendit l'âme (2), en confessant le Père, le Fils et le Saint-Esprit, dans le mois de hroditz, le jour du jeudi. Le peuple ne s'aperçut pas de la mort de l'homme de Dieu,

(1) Marc, IX, 44-46.
(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 24.

Digitized by Google

parce que ses mains étaient étendues vers le ciel et que son cou se tenait droit. Alors on se rapprocha de lui pour le faire asseoir parce qu'il était fatigué et que sa personne était alanguie par les douleurs du poison. Mais, lorsqu'ils virent qu'il était mort, tous furent dans la stupéfaction; ils se jetèrent à son cou et se mirent à pousser de grandes clameurs. Le pays d'Arménie retentit de cris et de gémissements parce que le sang du juste avait été versé inutilement. On plaça le saint, avec de grandes lamentations, sur son siége patriarcal, et il semblait à ceux qui le regardaient comme une personne vivante.

Deux solitaires, l'un appelé Épiphane, l'autre Schaghida, qui s'étaient retirés, le premier sur la montagne d'Arioudz (Lion), et le second à Nébadag (1), et d'autres pères qui habitaient dans des grottes et dans des cavernes, au moment où saint Nersès quitta la vie, virent chacun, dans leur solitude, pendant le jour, le grand Nersès, comme transporté avec son corps dans les cieux au milieu des nuages. Les anges le soutenaient, se présentaient devant lui en groupes pressés, en lui offrant des couronnes de lumière plus brillantes que le soleil. A cette vue, les saints pères, au comble de l'étonnement et de la stupeur, vinrent dans le canton d'Égéghiatz, dans le village de Khakh, et apprirent la mort du saint homme de Dieu, du grand Nersès; ils versèrent d'abondantes larmes et dirent : « O illuminateur du monde! qui n'as point péché et qui, par ton innocence et tes ferventes prières, as dégelé la glace des péchés des coupables, souviens-toi de nous devant Dieu! » Les saints anachorètes racontèrent leur vision au peuple, ce qui causa un grand étonnement (2). Après cela, le roi et les autres grands princes disposèrent un cercueil, et, y ayant déposé le saint, ils l'ensevelirent dans le village appelé Thil (3). Durant quarante jours, une colonne de lumière se fit voir sur sa sépulture; beaucoup de guérisons étaient opérées sur son tombeau et même jusqu'à aujourd'hui; car, en prenant de la terre de sa sépulture, on se guérissait de la maladie appelée la peste, maladie nouvelle et terrible qu'il demanda lui-même à Dieu pour punir Arschagavan, ville coupable et foyer d'iniquités (4).

(1) Faustus de Byzance (l. V, c. 25) dit que Schaghida s'était retiré dans la grande montagne, sur le lieu consacré aux idoles et qu'on nomme « trône d'Anahid ».

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 25.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 24. — Moïse de Khorène, l. III, c. 38.

(4) Cf. plus haut, p. 32, 36.

Ce fut ainsi que le grand Nersès vécut pendant sa vie, et c'est ainsi qu'il mourut, après avoir dirigé, avec la foi orthodoxe, le patriarcat de la Grande-Arménie durant l'espace de trente-quatre ans (1).

XV. Alors les satrapes, les princes, les nobles et les *sabrag* (?) (2) du pays d'Arménie, se réunirent dans un endroit et ils se consolaient mutuellement de la mort du saint. Ils formèrent une armée et la confièrent à Mouschegh le Mamigonien, pour se préparer dans les combats. Mouschegh leur dit : « Je ne puis [accepter], car nous n'aurons plus la victoire. Notre triomphe venait par les prières du saint, et il semble à mon esprit que l'Arménie a été abandonnée de Dieu, car le juste n'est plus, et qui donc à présent priera pour nous? » Tout le monde se rangeait de son avis (3).

Malgré que Bab eût tué Nersès, il ne se rassasiait point de commettre des crimes. Il ordonna de détruire les monastères, les hôpitaux et tous les édifices construits par le bienheureux Nersès (4). Quand les satrapes virent cette conduite, ils résolurent de tuer Bab et d'élever à la dignité royale le brave Mouschegh. Mais celui-ci les détourna de cette pensée et leur dit : « N'avez-vous pas entendu saint Nersès nous ordonner et nous dire de ne point venger sa mort, car c'est au Seigneur qu'il appartient de la punir? »

Cependant, lorsque l'empereur Théodose eut appris que le roi d'Arménie Bab avait fait mourir saint Nersès, il expédia en secret une lettre au général grec qui était venu au secours des Arméniens, pour trouver un moyen de tuer Bab. Le général invita à un festin le roi d'Arménie Bab, et il cacha dans la maison des légionnaires portant l'épée nue à la main. Lorsque les convives furent sous l'influence des vapeurs du vin, les soldats entourèrent Bab et le tuèrent sur la table. Ce prince avait régné sur la Grande-Arménie pendant sept ans. Cette vengeance fut exercée par le Seigneur, à cause de l'homme de Dieu, le grand Nersès (5).

(1) Cf. aussi Moïse de Khorène, l. III, c. 38. — Quelques msc. se terminent à cet endroit. Le chapitre XV n'est à vrai dire qu'un épilogue qui a dû être ajouté par des écrivains postérieurs qui ont résumé quelques chapitres de Faustus de Byzance.

(2) Ce mot est tout à fait inconnu; il est probable qu'il a été altéré par les copistes dans tous les msc. qui nous sont parvenus.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 30.

(4) Faustus de Byzance, l. V, c. 31.

(5) Cf. les récits plus circonstanciés de Faustus de Byzance (l. V, c. 31), de Moïse de Khorène (l. III, 39), et d'Ammien Marcellin (XXX, 1) qui sont en désaccord avec celui de notre auteur. — Cf. aussi notre Collection., t. I, p. 295, note 1, et p. 296, note 1.

Digitized by Google

A partir du moment de la mort de saint Nersès, la guerre et les divisions intestines ne cessèrent point dans le pays d'Arménie. Après la mort du roi Bab, le général Mouschegh réunit l'armée arménienne et faisait de fréquentes incursions dans le pays des Perses. Les prisonniers qu'il faisait avaient la peau arrachée, et on la remplissait d'herbe, en disant : « Soyez immolés à [la mémoire] d'Arsace et de mon père Vasag. » Il parcourait le pays, détruisait les pyrées qui se trouvaient dans le pays d'Arménie et en Ibérie et il restaurait les églises.

Après ces événements, Théodose le Grand éleva sur le trône d'Arménie, à la place de son cousin (fils du frère de son père) Bab, Varaztad (1). On calomnia Mouschegh devant le roi, en disant que c'était lui qui avait été cause de la mort de Bab. Le roi Varaztad voulait faire mourir Mouschegh, mais il ne pouvait y réussir, à cause de la puissance de Mouschegh et par crainte des princes d'Arménie. Cependant il invita Mouschegh à un festin, et, lorsqu'il s'assit et que les convives étaient enivrés par les fumées du vin, vingt hommes qu'il avait cachés entrèrent tout à coup, saisirent Mouschegh par les deux mains, pendant que le roi Varaztad lui perçait en toute hâte le cœur avec sa lance. Mouschegh dit : « Dans quel but fais-tu cela? » Varaztad répondit : « Va demander à Bab pourquoi tu l'as livré aux mains de ses meurtriers. » Mouschegh reprit : « Voici donc la récompense de mes services, de mes fatigues, de mon sang, de mes sueurs que j'essuyais avec ma lance au lieu de me servir d'une étoffe. Que Dieu soit béni! mais pourquoi n'ai-je pas trouvé la mort à cheval dans les combats que j'ai livrés pour les chrétiens? » Sempad, prince des Sahrouni (2), tirant son épée, l'enfonca dans la gorge de Mouschegh. On prit son corps et on le porta dans le canton de Daron, et on l'inhuma dans le couvent de Glag (3). Le roi Varaztad nomma Sempad Sahrouni général à la place de Mouschegh (4).

Par un effet de la divine providence, le roi de Perse renvoya dans leur patrie Manuel et Gon, fils de Vasag le Mamigonien et frères du général Mouschegh, que l'on avait assassiné. Ils avaient été emmenés en captivité avec Arsace et avec leur père Vasag le Mamigonien. Manuel, qui avait une stature élevée, et son frère Gon, fils de Vasag, vinrent dans leur canton de Daron et s'y fixèrent. La bénédiction de saint Nersès s'accomplit en faveur de la famille des Mamigoniens; Manuel et Gon étendirent leur domination sur plusieurs cantons; Manuel s'empara du commandement de l'armée sur Sempad Sahrouni et se mit à la place de son frère Mouschegh et de son père Vasag.

Manuel adressa le message suivant à Varaztad : « Ma race a versé son sang pour la royauté des Arsacides, pour les saintes églises et la foi orthodoxe; ainsi, mon aïeul Vatché pour Chosroès, mon père Vasag pour Arsace, et mon frère Mouschegh pour Bab. Mais toi, au lieu de faire du bien à la fidèle famille des Mamigoniens, tu lui as causé beaucoup de maux : mon frère Mouschegh, homme fort en Dieu et brave, que les ennemis ne purent vaincre, tu l'as pris et massacré cruellement, sans aucun motif, comme un homme de rien. Tu sais bien certainement que la race des Mamigoniens n'a jamais été sous votre dépendance, mais que [ses membres étaient] vos compagnons. Nos ancêtres les rois des Djen (1), qui sont nos aïeux, c'est-à-dire grands-parents, étaient fils tous deux du roi des Djen. Ils prirent la fuite, vinrent se fixer dans le pays d'Arménie, et ils furent honorés par le roi comme des compagnons. Le nom de l'aîné était Mam, et celui du second Gon, et de ces deux [noms, leurs descendants] furent appelés Mamigon (2). Mais toi, Varaztad, tu n'es pas un Arsacide, mais un bâtard (3). Quitte le pays d'Arménie si tu ne veux pas périr de ma main pour laver le sang de mon frère Mouschegh. » Varaztad envoya à Manuel, général d'Arménie et prince des Mamigoniens, une réponse insolente, conçue en ces termes : « Ce que tu dis, que tu es le petit-fils [du roi] des Djen, est vrai. Eh bien, retourne dans ton pays de Djen, sinon tu mourras aussi de ma main comme le perfide Mouschegh ton frère. » Lorsque Manuel, général d'Arménie, eut pris connaissance de la lettre du roi, il réunit l'armée de la Grande-Arménie. Le roi Varaztad organisa de son côté

(1) Faustus de Byzance, l. V, c. 34.

(2) Faustus de Byzance l'appelle Pad et dit qu'il était le père nourricier de Varaztad.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 36.

(4) Faustus de Byzance, l. V, c. 37.

(1) Le Djénastan ou la Chine, dont les Mamigoniens se prétendaient être originaires.

(2) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. II, c. 81) ne parle que d'un seul émigré Mamkoun; le fait n'est pas bien important en lui-même; cependant Siméon Abaranetzi, dans son *Histoire rimée des Mamigoniens*, nous apprend qu'en effet les émigrés du pays des Djen étaient deux frères. Il a emprunté ce témoignage à Lazare de Pharbe qui le tenait, dit-il, d'Agathange.

(3) Varaztad était fils d'Anob, frère d'Arschag III, et n'appartenait pas à la branche directe des Arsacides.

Digitized by Google

ses troupes et appela à son aide l'armée grecque. Lorsque les messages cessèrent des deux côtés, les deux armées vinrent camper dans la plaine de Garin. Après que les deux troupes en furent venues aux mains, l'armée du roi et celle des Grecs furent battues. Le général d'Arménie Manuel et son fils Hemaïag atteignirent le roi Varaztad; Hemaïag, fils de Manuel le Mamigonien, jeta le roi en bas de sa monture et voulait le tuer; mais Manuel l'en empêcha, et, après avoir asséné au roi des coups sur la tête, ils retournèrent pleins de joie dans leur camp. Le roi Varaztad s'enfuit dans le pays des Grecs et y mourut bientôt après (1).

Manuel gouverna le pays d'Arménie avec ses trois fils, pendant plusieurs années (2). Les noms de ses fils étaient : l'aîné Hemaïag, le second Ardavazt, et le troisième Hamazasb.

Ensuite, le général Manuel prit la femme du roi d'Arménie Bab, qui s'appelait Zarmantoukhd, avec les deux fils qu'elle avait eus du roi Bab (1); il les gardait saintement selon la religion chrétienne, et il les élevait comme [il convient] à des fils de roi. Ils montèrent ensuite sur le trône royal de leurs pères, les Arsacides (2).

Enfin, Manuel quitta le monde par sa mort; on l'emporta et on l'ensevelit dans le canton de Daron de la Grande-Arménie, au monastère de Glag (3).

Saint Sahag le Parthe n'avait pas de fils, mais une fille appelée Sahaganousch, qui fut donnée en mariage à Hamazasb, prince des Mamigoniens, fils de Manuel (4). D'Hamazasb, naquirent saint Vartan et le glorieux Hemaïag qui furent illustres dans le Christ notre Seigneur, auquel appartiennent la gloire, la puissance et le triomphe, à présent, toujours et éternellement. Amen!

(1) Cf. Faustus de Byzance, (l. V, c. 37), et le récit très-différent de Moïse de Khorène (l. III, c. 40) concernant les événements du règne de Varaztad. — Cf. aussi notre Collection, t. I, p. 300, note 1.

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 37.

(1) Dans un msc., les deux fils du roi Bab sont désignés par leurs noms, Arsace et Valarsace (Vagharschag) que Faustus nous a également transmis (l. V, c. 37).

(2) Faustus de Byzance, l. V, c. 38. — Moïse de Khorène, l. III, c. 41. — Cf. aussi notre Collection, t. I, p. 301, note 2.

(3) Faustus de Byzance, l. V, c. 44.

(4) Moïse de Khorène, l. III, c. 51.

Digitized by Google

MOÏSE DE KHORÈNE.

HISTOIRE D'ARMÉNIE

EN TROIS LIVRES,

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES, CRITIQUES ET PHILOLOGIQUES.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Moïse de Khorène naquit dans la seconde moitié du quatrième siècle, à Khorni, appelé aussi Khoronk, bourg assez considérable du canton de Daron (1). C'est le nom de son lieu de naissance qui a fait désigner Moïse par le surnom de *Khorénatzi*, et quelquefois *Daronetzi* (de Daron), que les Arméniens emploient pour le distinguer de ses homonymes (2). Son oncle Mesrob (3) prit soin de son éducation, et bientôt Moïse se fit remarquer parmi ses condisciples par son zèle et son aptitude à seconder les intentions de ses maîtres et de ses protecteurs. Moïse fut bientôt désigné par le choix du saint Sahag, comme l'un des missionnaires que, sur l'ordre du roi Vram-Schapouh, le patriarche de l'Arménie envoya en Syrie, en Égypte et en Grèce pour se perfectionner dans l'étude des langues. Il visita d'abord le canton de Siounie, puis Édesse, centre des études littéraires de la Syrie, Antioche, Alexandrie, Byzance, Athènes et Rome (4). Dans ces différentes villes, il s'attacha à des maîtres habiles qui tenaient école; il fréquenta les bibliothèques et les archives, et s'adonna avec ardeur à l'étude des langues syriaque et grecque. La tradition raconte aussi qu'il avait acquis une grande renommée comme rhéteur, et que l'empereur Marcien lui prodigua publiquement des éloges sur sa science et sur son érudition (5).

De retour dans sa patrie, après ses lointaines pérégrinations, Moïse trouva l'Arménie dans un état complet d'anéantissement. Le trône des rois était renversé; saint Sahag et Mesrob étaient morts; et tous les efforts que ses maîtres avaient faits pour lancer l'Arménie dans la voie de la science et du progrès venaient d'être frappés d'une désolante stérilité. Les Arméniens, plus préoccupés des événements qui s'étaient accomplis que du moyen d'en conjurer le retour (1), se montraient indifférents envers les savants qui seuls pouvaient les consoler dans leur infortune (2). Aussi Moïse et ses compagnons, découragés par l'insouciance de leurs compatriotes, prirent le parti de se retirer dans la solitude. Moïse vécut ainsi dans l'isolement et la pauvreté pendant dix ans de sa vie.

Cependant l'oppression que les Perses faisaient peser sur l'Arménie commença à être moins douloureuse; la tyrannie des Sassanides se lassa de répandre le sang des vaincus, et le patriarche Kiud, étant monté sur le siége pontifical, appela auprès de lui ses anciens compagnons d'étude. Moïse de Khorène, qu'une circonstance imprévue ramena auprès du patriarche, fut consacré par lui, à la mort d'Eznig de Goghp, comme évêque de Pakrévant et des Arscharouni (3). Aussitôt arrivé dans son diocèse, Moïse ouvrit des écoles et attira auprès de lui de nouveaux disciples; c'est du moins ce que raconte la tradition, qui s'est plu à entourer la vie de Moïse d'une foule de circonstances particulières, dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir.

On ne saurait fixer avec exactitude l'âge qu'atteignit Moïse de Khorène, qui parvint, à ce que l'on croit, à une extrême vieillesse. Selon un historien arménien, il aurait prolongé sa vie jusque sous le règne de Zénon, en 487, et serait mort âgé de plus d'un siècle (4). Tout ce que l'on sait

(1) Zénob de Glag, *Hist. de Daron*, p. 350 du 1er vol. de notre Collect. des hist. arm. — Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 402, 412, 539, t. III, p. 21. — Indjidji, *Armén. anc.*, p. 106. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 102.

(2) Sukias de Somal, *Quadro della storia letteraria di Armenia*, p. 35, 37, 42, 44, 61, 62, 110, 153, 154, 159, 197.

(3) Mesrob, surnommé Maschdotz, le coopérateur de saint Sahag, patriarche d'Arménie, dont la vie a été écrite par Gorioun. — Cf. plus haut, p. 1 et suiv.

(4) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 61, 62.

(5) Cf. Karékin, *Hist. de la littér. arm.* (en arm.), page 244.

(1) Moïse de Khorène, *Hist. d'Arménie*, liv. III, ch. 55, 68.

(2) Moïse de Khorène, *opus cit.*, liv. I, ch. 3.

(3) Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 302.

(4) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni* (en arm.), p. 82 (Constantinople, 1852, in-8°).

Digitized by Google

de positif sur les circonstances de sa mort, c'est qu'il était dans le canton de Daron, quand l'âge et les infirmités (1) le conduisirent au tombeau, et qu'il fut enseveli dans l'église du monastère des Apôtres, qu'on appelait aussi couvent de Lazare ou d'Éléazar, et qui était situé dans les environs de la ville de Mousch (2).

Moïse de Khorène appartient à la classe des disciples de saint Sahag et de Mesrob, et fait partie du cycle des seconds traducteurs (3). On sait qu'il travailla à la version des Livres-Saints, que les Arméniens entreprirent de donner d'après le texte grec de la Bible des Septante (4). Quelques critiques lui attribuent, non sans raison, la traduction de la Chronique d'Eusèbe et la Vie d'Alexandre du Pseudo-Callisthène, ainsi que d'autres écrits (5). Mais ce qui contribua surtout à répandre la réputation de Moïse, ce sont ses travaux originaux, dont le nombre est très-considérable, et dans lesquels il se montre à la fois théologien, historien, rhétoricien, géographe et panégyriste (6). Son principal ouvrage est l'Histoire d'Arménie qu'il rédigea à la demande de Sahag le Bagratide (7), et qu'il composa à l'aide des écrits des Grecs, des Syriens, des Chaldéens, et des sources nationales et bibliques. Sa vaste érudition lui permettait d'entreprendre une œuvre aussi capitale, et c'est l'ensemble des matériaux dont il a tiré parti, joint au talent d'écrivain qu'il a déployé dans cet ouvrage, que Moïse doit le privilége d'être classé à la tête des historiens de sa nation. Nous avons donné ailleurs des extraits des auteurs chaldéens, grecs et autres que Moïse a rassemblés dans son Histoire (8); aussi ne reviendrons-nous pas sur cette question.

L'Histoire de Moïse de Khorène, telle qu'elle nous est parvenue, se compose de trois livres; mais il paraît qu'originairement cet ouvrage comprenait quatre parties, dont la dernière existait encore au temps de Thomas Ardzrouni, qui la mentionne dans son livre, en disant que Moïse y avait rassemblé tous les faits qui s'étaient passés depuis la chute de la dynastie des Arsacides jusqu'au règne de l'empereur Zénon (1). On ne connaît de ce quatrième livre que des fragments malheureusement très-courts (2), et la mention d'un chapitre dont le titre seul figure à la fin de la table des matières du troisième livre, et qui est ainsi conçue : « Vers en mesure sur l'auteur et sur Sahag le Bagratide. »

L'ouvrage le plus curieux de Moïse, que l'on doit mentionner après son Histoire, est assurément la « Géographie (3) » qui nous est parvenue sous son nom, et qui n'est à proprement parler qu'une traduction abrégée de celle de Pappus d'Alexandrie (4), à laquelle il a ajouté une description très-complète de l'Arménie. Malheureusement on ne peut considérer ce livre, qui a subi des modifications notables en passant par la plume des copistes, comme un écrit original, et quelques critiques se refusent à voir dans cet ouvrage, qui porte l'empreinte de nombreuses interpolations, un livre appartenant en propre à Moïse de Khorène (5). Toutefois le P. Indjidji, en réfutant l'opinion de ces savants, a démontré que le texte primitif de la Géographie de Moïse appartenait bien à cet écrivain, et qu'il était facile de reconnaître les interpolations postérieures et les additions que des copistes avaient faites, pour

(1) Moïse de Khorène, liv. III, ch. 65.

(2) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 102, 103. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, p. 102.

(3) Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 192.

(4) Cf. plus haut Gorioun, *Vie de Mesrob*, p. 12.

(5) Sukias de Somal, *Quadro della storia...*, p. 9. — *Storia di Mose Corenese*, p. IX (Venise, 1850, 2e édit.). — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 65.

(6) Œuvres de Moïse de Khorène (Venise, 1843, in-8°), en arm.

(7) Sahag, prince des Bagratides, fut proclamé, en 481, *marzban* d'Arménie par ses compatriotes révoltés contre les Perses, et combattit près de deux ans contre eux; il mourut en 483.

(8) *Études sur les sources de l'Hist. de Moïse de Khorène*, dans le Bulletin de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg, t. III, p. 531-583. — Collection des hist. de l'Arm., t. I, p. 1, et 386 et suiv.

(1) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzr.*, p. 82.

(2) *Pazmaveb*, mars 1851. — Collect. des hist. de l'Arm., t. I, p. 193 et suiv. — Il existe à la Biblioth. impériale de Paris (manusc. arm., anc. fonds) un grand *Djarrendir*, qui renferme entre autres choses un fragment relatif à la conversion de Constantin le Grand et à l'invention de la Croix, dont l'auteur est appelé « Moïse, père des poëtes »; c'est un extrait des chapitres 83 et 88 du IIe livre de l'Histoire.

(3) La meilleure édition de cet opuscule est celle qui fait partie des Œuvres complètes de Moïse de Khorène, en arménien (Venise, 1843), p. 585 et suiv. Les éditions de Marseille (1678, 1685) n'ont aucune valeur.

(4) Cf. Suidas, *sub voce* Πάππος, qui attribue à Pappus un Traité de géographie intitulé Χωρογραφία οἰκουμενική.

(5) Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, II, p. 303 et suivante.

Digitized by Google

rendre l'ouvrage de Moïse plus complet et plus conforme aux besoins de leurs compatriotes (1).

On attribue à Moïse de Khorène un « Traité de rhétorique », appelé aussi « Livre des chries », qu'il rédigea pour l'usage d'un de ses disciples appelé Théodore (2). Cet ouvrage renferme dix discours ou livres, dont voici les titres : chries, conseils, réfutation, lieux communs, apologie, blâme, comparaison, allégorie, déclamation et composition. L'auteur a donné des exemples pour chacune des figures de rhétorique décrites dans son traité ; mais ces exemples sont empruntés en notable partie à des écrivains de la décadence, c'est-à-dire aux rhéteurs et aux sophistes qui avaient détrôné, dans les écoles de la Grèce, les anciens écrivains qui furent autrefois la gloire et l'ornement des lettres helléniques. Ainsi Moïse de Khorène, élevé à l'école des rhéteurs et des sophistes de la décadence, a emprunté les modèles qu'il donne dans son traité, à Hermogène de Tarse, à Théon, à Aphthonius, à Libanius, l'ami de saint Basile et le maître de saint Jean Chrysostome, etc. La différence de style qui se fait remarquer entre l'Histoire de Moïse et le Traité de rhétorique a fait considérer ce dernier ouvrage comme apocryphe ; mais Guiragos de Kantzag (3) et Assoghig (4) n'hésitent pas à reconnaître, dans le Livre des chries, l'œuvre de Moïse de Khorène. Les écrivains qui s'élèvent contre l'authenticité de cet ouvrage sont d'une époque récente relativement, et on ne doit attacher aucune importance à l'allégation d'Arakhel vartabed qui attribue le Livre des chries à David l'Invincible, puisqu'un auteur anonyme, en reproduisant le passage d'Arakhel, mentionne, au lieu du Traité de rhétorique, un livre philosophique qu'il appelle *Éagatz kirkh* « Livre des Êtres » (5). Certains critiques supposent que le Traité de rhétorique de Moïse de Khorène, qui renferme des traces non équivoques d'hellénisme, a d'abord été composé en grec et traduit plus tard en arménien. Il est fort difficile de résoudre cette question, et les preuves qu'on avance à cet égard sont loin d'être concluantes. Tout ce qu'on peut admettre, c'est que ce livre a subi sous la plume des copistes de notables modifications, qu'on y a fait des changements considérables, en interpolant dans plusieurs chapitres des passages qui n'existaient pas dans l'original. Ainsi, pour n'en citer qu'un exemple, nous dirons que, dans un ancien manuscrit, le récit du combat de David et de Goliath est attribué à Khosrov le traducteur (1).

En dehors des grands ouvrages de Moïse de Khorène, on doit encore à cet écrivain plusieurs opuscules. Le principal est « l'Histoire de la sainte Mère de Dieu et de son image ». L'histoire ecclésiastique arménienne rapporte que, dans le monastère d'Hokotz-Vank, situé dans le canton d'Antzévatzi, province de Vasbouragan (2), on révérait une image de la Vierge en bois de cyprès, que l'on disait avoir été sculpté par l'évangéliste Jean. A la mort de la Vierge, Barthélemy fut le seul des apôtres qui n'assista pas à ses derniers moments, parce qu'il prêchait alors l'Évangile en Arménie. Ses compagnons, pour lui laisser un souvenir de la Mère de Dieu, lui firent don de cette image qu'il emporta en Arménie, et dont il dota une église auprès de laquelle on éleva le monastère d'Hokotz. Sahag l'Ardzrouni demanda à Moïse de Khorène d'écrire l'histoire de cette image et de la lui adresser. Moïse accéda au vœu de Sahag, et composa cet opuscule qui nous a été conservé (3)

Moïse écrivit aussi une « Apologie de sainte Hripsimè (4), » qui est différente de l'histoire des pérégrinations des Hripsimiennes, qui a été composée à une époque postérieure.

Guiragos, en donnant la liste des ouvrages de Moïse (5), lui attribue un « Discours sur la fête des Rameaux » qui paraît être l'œuvre d'un autre Moïse. Il en est de même de plusieurs autres écrits qui ont dû être composés par des homo-

(1) Indjidji, *Antiquités de l'Arm.* (en arm.), t. III, p. 303 et suiv.

(2) La première édition de cet ouvrage fut publiée à Venise par le P. Zohrab en 1796, et une seconde fois en 1841. Cet ouvrage fait aussi partie de la collection des Œuvres complètes de Moïse de Khorène, en arménien, p. 341 et suiv.

(3) Guiragos de Kantzag, *Hist. d'Arm.* (en arm.), p. 16 et 17 (Venise, 1865).

(4) Assoghig, *Hist. univ.* (en arm.), p. 77-78 (éd. Paris, 1859).

(5) Karékin, *Hist. de la littér. arm.*, p. 270, note 1.

(1) Karékin, *op. cit.*, p. 271 et 272.

(2) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 198 et suiv. — *Géogr. mod.*, p. 157. — Cf. aussi Vartan, *Géogr.*, dans Saint-Martin, t. II, p. 418-419.

(3) Œuvres complètes de Moïse de Khorène, p. 283 à 296.

(4) Id., p. 297 et suiv.

(5) Guiragos, *Hist. d'Arm.*, p. 16, 17.

Digitized by Google

nymes du grand historien national de l'Arménie. On cite parmi ces écrits « les Commentaires sur les ordres de l'Église », « le « Discours de la sagesse », qui est un commentaire raisonné sur l'art de la grammaire, les « Commentaires sur la grammaire », dans lesquels on a eu en vue d'expliquer la Grammaire de Denys de Thrace, d'autres « Commentaires sur la grammaire », qui ne sont pas l'œuvre d'un même auteur, mais de plusieurs écrivains parmi lesquels on cite Moïse, David l'Invincible, Étienne de Siounie, Grégoire Magistros, Hamam, Arisdaguès, etc.; enfin on attribue encore à Moïse de Khorène une petite prière conservée dans les livres d'office, en usage dans l'Église arménienne.

Les œuvres de Moïse de Khorène ont été publiées en arménien, tantôt complètes et tantôt par parties. Sarkis, archevêque de Constantinople, publia une édition des OEuvres de Moïse de Khorène en 1752. Des écrits séparés sont aussi sortis des presses des PP. Mékhitaristes de Saint-Lazare de Venise, qui ont également publié les OEuvres complètes de Moïse de Khorène, dans la « Collection des classiques arméniens » (1).

Il nous reste maintenant à parler des éditions et des traductions de l'Histoire de Moïse de Khorène, le seul des ouvrages de l'Hérodote arménien qui entre dans la Collection que nous publions, car c'est avec réserve qu'on a attribué à cet auteur la « Biographie de saint Nersès le Parthe », qui a passé jusqu'à présent pour être l'œuvre d'un écrivain du nom de Mesrob, et que des critiques autorisés (2) supposent avoir été composée au cinquième siècle. Du reste, nous reviendrons sur cette question dans l'Introduction placée en tête de la Vie du patriarche Nersès.

L'Histoire de Moïse de Khorène, dont il existe de nombreux manuscrits, transcrits à une époque relativement moderne (3), n'a commencé à être sérieusement appréciée en Europe que dans la première moitié du dix-huitième siècle. Jusque-là, on peut affirmer que, malgré les efforts de quelques arménistes pour faire connaître en Occident la langue et la littérature arméniennes, aucun d'eux n'avait songé à s'occuper de l'Histoire de Moïse de Khorène, car ce fut quarante ans après l'apparition de la première édition originale de cet important ouvrage, que parurent le résumé de Henry Brenner et la traduction latine des frères Whiston.

L'édition *princeps* de l'Histoire de Moïse de Khorène fut donnée à Amsterdam en 1695, par l'évêque Thomas de Vanant, avec les caractères de l'évêque Osgan (1). Cette édition fut faite à l'aide d'un manuscrit peu correct, et elle laisse beaucoup à désirer. Cependant c'est un texte qui a une valeur de manuscrit, et qui peut offrir des variantes utiles. C'est sur cette édition que les frères Whiston ont entrepris leur traduction latine.

La seconde édition de l'Histoire de Moïse de Khorène fut donnée à Venise, un demi-siècle plus tard, par les PP. Mékhitaristes, qui ajoutèrent à leur édition la « Géographie » de cet auteur (2). Le manuscrit dont se servirent les religieux de Saint-Lazare pour publier leur édition était plus correct que celui dont l'éditeur d'Amsterdam avait fait usage; cependant le texte de l'Histoire d'Arménie devait encore subir d'importantes améliorations, comme les éditions postérieures nous en fournissent la preuve.

Beaucoup plus tard, en 1827, les PP. Mékhitaristes publièrent une nouvelle édition de l'Histoire de Moïse de Khorène, avec les variantes de plusieurs manuscrits de leur riche collection (3). Cette édition, bien supérieure à toutes les précédentes, fait partie de la « Bibliothèque choisie » et a servi à M. Levaillant de Florival à donner sa traduction.

Enfin, en 1843, les Mékhitaristes ont encore publié dans le tome XXI de leur « Collection des anciens écrivains » une nouvelle édition de l'Histoire de Moïse de Khorène, qui est placée en

(1) Venise, 1843, t. XXI. — Nouvelle édition, 1864.

(2) *Petite Biblioth. arm.*, t. VI (Venise, 1853, p. 1 et suiv., et note 129, p. 137 et suiv).

(3) Les plus anciens manuscrits de Moïse de Khorène existent à Venise, dans la biblioth. de Saint-Lazare; ils ne sont que d'un siècle antérieurs à ceux d'Edchmiadzin qui ont tous été transcrits dans le courant du dix-septième siècle et plus tard.— Cf. le Catalogue de la biblioth. d'Edchmiadzin (en arm.), p. 179 et suiv., nos 1619 et suiv. (Tiflis, 1863, in-4°). Toutefois un seul manusc. de l'Histoire de Moïse, appartenant au monastère de Venise, est du douzième siècle; c'est assurément le plus ancien connu.

(1) *Généalogie de la race japhétique...*, par Moïse de Khorène (Amsterdam, 1695), 1 vol. pet. in-8° de 487 pages.

(2) *Généalogie.....* (Venise, 1752), 1 vol. in-12 de 424 et 92 pages.

(3) *Hist. des Arm.*, de Moïse de Khorène (Venise, Saint-Lazare, 1827), p. in-12 de 632 pages.

Digitized by Google

tête des OEuvres complètes de cet auteur, et qui est sans contredit le texte le plus parfait qui ait encore été publié de cet ouvrage (1). Des variantes tirées des manuscrits de leur collection enrichissent cette publication, sur laquelle nous avons revu la traduction que nous offrons aujourd'hui au public savant.

On n'a pas encore dit le dernier mot sur le texte de l'Histoire de Moïse de Khorène, et les manuscrits de cet ouvrage qui existent à Edchmiadzin, à Jérusalem et ailleurs, pourront permettre d'améliorer certains passages du livre de l'Hérodote arménien. Ainsi, depuis l'impression de la dernière édition de l'Histoire de Moïse donnée à Venise, il a paru à Tiflis un opuscule qui fournit des variantes nouvelles, et dont quelques-unes sont fort importantes (2).

Nous dépasserions le cadre qui nous est tracé, si nous voulions donner la liste fort nombreuse des mémoires ou des notices qui ont été publiés sur l'Histoire de Moïse de Khorène. Beaucoup de savants en France et à l'étranger se sont livrés à des études spéciales sur cet ouvrage capital qui est assurément le livre historique le plus remarquable de toute la littérature arménienne. Moïse est en effet le premier annaliste qui ait fait connaître en détail les origines de sa nation; et les écrivains qui sont venus après lui se sont contentés de reproduire ses récits, sans recourir aux sources auxquelles il avait puisé. Nous dirons seulement que nous avons fait une étude spéciale sur les « Sources de l'Histoire de Moïse de Khorène », où nous avons essayé de rassembler tous les renseignements que nous avons pu trouver sur les auteurs qu'a consultés Moïse et dont il a donné de nombreux extraits (3).

En dehors des éditions de l'Histoire de Moïse de Khorène publiées dans l'idiome arménien, il existe de nombreuses traductions en langues européennes qui montrent combien cet important ouvrage a été sérieusement apprécié par le monde savant.

Le premier qui fit connaître en Europe l'Histoire de Moïse de Khorène fut un Suédois, Henri Brenner, bibliothécaire du roi, qui avait accompagné en Perse Fabricius, ambassadeur de Charles XI. Éric Benzel, docteur en théologie et bibliothécaire de l'Académie d'Upsal, lui avait recommandé, au nom de Leibnitz, de s'attacher spécialement à l'étude des idiomes des peuples qu'il visiterait. Henri Brenner, qui avait traversé la Russie, franchi le Caucase et visité la Perse, allait rentrer dans sa patrie en 1699, muni de nombreux renseignements et d'importants documents qu'il avait recueillis dans son voyage, quand la guerre éclata entre la Suède et la Russie. Le voyageur fut retenu par ordre de Pierre le Grand à Moskou, comme prisonnier d'État, à cause des relations qu'il avait entretenues avec Sarug Khanbek, que la Perse, alors en guerre avec la Russie, avait envoyé en ambassade en Suède. Brenner subit une captivité de vingt et un ans, c'est-à-dire depuis l'année 1700 jusqu'à la paix de Nystad, signée le 10 septembre 1721, et qui mit fin à la guerre désastreuse que la Suède soutint contre la Russie. Pendant sa captivité, Brenner se trouva en relation avec un dominicain jacinthien, Jean Bartholomée ou Barthélemy, également prisonnier comme lui, et qui avait appris la langue arménienne pendant un séjour qu'il avait fait en Arménie et en Perse. Jean Barthélemy avait avec lui un manuscrit de l'Histoire de Moïse de Khorène dont il traduisit des parties considérables pour l'usage de Brenner, qui les publia en latin, quelques années après son retour en Suède (1). A la suite de cette publication, qu'il enrichit de notes et d'observations nombreuses, Brenner a donné, sous forme d'une lettre datée de Ulm,

(1) *Hist. des Armén.* (Venise, Saint-Lazare, 1843), 1 vol. in-8° de 640 p. dont 277 pour l'Histoire de Moïse.

(2) *Comparaison de l'Hist. de Moïse de Khorène*, imprimée à Venise avec deux autres manusc., par Agop Garinian (Tiflis, 1858), un vol. in-4° de 130 pages (en arménien).

(3) Bulletin de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, t. III, p. 531 et suiv. — Mélanges asiatiques (avril 1861), p. 293 et suiv. — Cf. aussi le t. I de la Collect. des hist. d'Arm., p. 385 et suiv. — Je ne saurais oublier ici de mentionner la notice que feu Saint-Martin a publiée sur Moïse de Khorène (t. II du *Journal asiatique*, p. 322-344), et qui est fort intéressante à cause des détails précieux qu'elle renferme; mais je dois à la vérité de dire qu'une *Notice sur Moïse de Khorène*, par M. Leudière, lue au Congrès historique de 1838, et un *Essai* sur le même historien, publié à Paris en 1866, par M. Pichard, sont des écrits sans aucune valeur, et qui dénotent de la part de leurs auteurs une très-grande inexpérience de la langue arménienne, et un défaut absolu d'érudition et de critique.

(1) *Epitome commentariorum Moysis Armeni de origine et regibus Armenorum et Parthorum, item series principum Iberiæ et Georgiæ*.... (Stokholm, J. L. Hornn, 1733), in-4° de 108 pages.

Digitized by Google

en 1723, et adressée à Éric Ecnzel, une relation abrégée et faite de mémoire, sur l'état présent de quelques nations de l'Orient, notamment sur les Persans, les Arméniens, les Géorgiens, les Circassiens, les Daghestaniens, les Tatars de la Crimée, les Cosaques, les Russes, etc. (1).

Trois ans plus tard, les frères Guillaume et Georges Whiston, fils d'un professeur de langue anglaise à Madras, où il faisait l'éducation des enfants de l'Arménien Grégoire Aghapérian, publièrent à Londres une traduction latine de l'Histoire de Moïse de Khorène (2). Ces deux jeunes Anglais avaient appris l'arménien sous la direction de leur père, qui lui-même s'était familiarisé avec cet idiome dans la maison où il était précepteur. Les frères Whiston se servirent, pour donner leur édition, de celle publiée à Amsterdam par l'évêque Thomas de Vanant en 1695, et ils y ajoutèrent en regard une version latine, qui laisse beaucoup à désirer comme exactitude. A la suite de l'Histoire de Moïse, les frères Whiston ont donné le texte et la traduction de la Géographie du même auteur, faite sur le texte édité par l'évêque Osgan, à Amsterdam en 1668, avec la lettre des Corinthiens à l'apôtre Paul et la réponse de Paul aux Corinthiens.

Un siècle après la publication qu'avaient faite les frères Whiston, un Français, M. Levaillant de Florival, professeur à l'école des langues orientales de Paris, donna dans cette ville la traduction française du même ouvrage précédée d'une notice biographique sur Moïse de Khorène (3), et qu'il retira bientôt de la circulation (4) pour éditer à Venise, en 1844, le texte accompagné d'une nouvelle traduction de l'Histoire de Moïse de Khorène (5). Ce travail, qui est fort recommandable (1), est malheureusement accompagné d'un Dictionnaire géographique, historique....., sans aucune valeur scientifique, que l'éditeur a composé à l'aide des compilations de Moréri et de Bouillet.

L'Histoire de Moïse de Khorène a également été traduite deux fois en italien. Ce fut l'abbé J. Cappelletti qui en donna la première version à Venise (2). Bien que cette traduction ne soit pas sans mérite, elle est inférieure cependant à celle que les PP. Mékhitaristes ont publiée à deux reprises différentes dans leur imprimerie, en 1849 et 1850 (3), et qui passe à tort pour être l'œuvre de M. N. Tommaseo, qui n'a fait qu'en retoucher le style. Cette excellente version est enrichie de notes historiques, critiques et philologiques qui font le plus grand honneur aux membres de l'Académie de Saint-Lazare de Venise. Nous avons largement puisé à cette source d'informations dans les annotations qui accompagnent la traduction nouvelle que nous publions.

L'intérêt qu'offre l'Histoire de Moïse de Khorène n'a pas échappé aux savants de la Russie, qui ont publié aussi deux traductions de cet ouvrage. Un diacre arménien, Joseph Ohannésian, a donné en langue russe une première version de cet ouvrage, à Saint-Pétersbourg (4), et M. J.-B. Emin, alors professeur à l'Institut Lazareff de Moskou, a publié également dans cette dernière ville (5) une excellente traduction, accompagnée de notes et de dissertations d'un intérêt capital.

VICTOR LANGLOIS.

(1) On doit encore à Brenner une relation en suédois de l'expédition de Pierre le Grand en Perse. — Cf. Biographie universelle de MM. Didot, à l'article *Brenner*.

(2) *Mosis Chorenensis historiæ armeniacæ libri III; accedit ejusdem scriptoris Epitome Geographiæ.....* (*Londini, ex off. C. Ackers*, 1737, in-4° de 412 pages).

(3) *Hist. d'Arm. de Moyse Khorénatzi* (sic), auteur arménien classique du cinquième siècle, traduite par P.-E. Le Vaillant de Florival.... (Paris, 1836, in-8°).

(4) Cette traduction est très-infidèle, et de plus l'auteur a adopté pour certains noms de lieux une transcription qui approche du ridicule; ainsi il traduit Tigranocerte par *Tigraneville!* p. 172; Erouantaguerd, par *Erouanthaville!* Pacaran, par *Idoleville!!!*, p. 99.

(5) *Moïse de Khorène, auteur du cinquième siècle, Hist. d'Arm.*, texte armén., et trad. française..... (Venise, Saint-Lazare, 1842), 2 vol. in-8°. — Même édition, avec un nouveau titre (Paris, s. d., Dondey-Dupré, 2 vol. in-8°) et ornée du portrait de l'empereur Nicolas Ier, auquel l'ouvrage est dédié.

(1) On m'a assuré que M. Levaillant de Florival a été puissamment aidé dans sa publication par le P. Gabriel Aïvazovsky, Mékhitariste, et membre du saint synode d'Edchmiadzin.

(2) *Mosè Corenese storico armeno del quinto secolo, versione di Giuseppe Cappelletti* (Venezia, G. Antonelli, 1841, in-8°), 320 pages.

(3) *Storia di Mosè Corenese, versione italiana illustrata dai monaci Armeni mechitaristi, ritoccata quanto allo stile da N. Tommaseo* (Venezia, San-Lazzaro, 1849, 1850; in-8°), 419 pages.

(4) *Hist. d'Arm., composée par Moïse de Khorène et traduite par l'archidiacre Joseph Ohannésoff* (Saint-Pétersbourg, 1804 ou 1809?).

(5) *Hist. d'Arménie de Moïse de Khorène, traduite de l'armén. et annotée par N. (Nikita) Emin* (Moscou, Katkoff. 1858, in-8°), 392 pages. — L'appellation *Nikita* a été adoptée par les Russes pour rendre le nom arménien *Méguerditch*, bien que ces deux appellations aient un sens très-différent dans les deux idiomes.

Digitized by Google

MOÏSE DE KHORÈNE.

HISTOIRE D'ARMÉNIE.

LIVRE PREMIER.

TABLE [DES CHAPITRES] DU LIVRE PREMIER.

I. Moïse de Khorène, — au commencement de notre discours, — à Sahag Bagratide, salut!

II. Pourquoi avons-nous tiré [les renseignements relatifs à] nos affaires des [livres] grecs, tandis qu'ils sont plus étendus dans [ceux] des Chaldéens et des Assyriens?

III. Du manque de philosophie de nos premiers rois et princes.

IV. Comment les autres historiens diffèrent entre eux touchant Adam et les autres patriarches.

V. Concordance de la généalogie des trois fils de Noé jusqu'à Abraham, Ninus et Aram. — Ninus n'est point Bel, ni le fils de Bel.

VI. Comment les autres archéologues sont, partie d'accord avec Moïse, partie en désaccord. — Tradition orale du philosophe Olympiodore.

VII. Démontrer brièvement que l'homme du nom de Bel, [mentionné] par les écrivains profanes, est bien le Nemrod des divines Écritures.

VIII. Qui a tracé ces récits, et d'où ils sont tirés.

IX. Lettre de Valarsace, roi des Arméniens, à Arsace le Grand, roi des Perses.

X. De la révolte d'Haïg.

XI. De la guerre et de la mort de Bel.

XII. Race et filiations des descendants d'Haïg. — Ce que chacun de ses descendants a fait.

XIII. Guerre d'Aram contre les Orientaux; sa victoire. — Mort de Nioukar Matès.

XIV. Démêlés d'Aram avec les Assyriens; sa victoire. — Baïabis Khaghia. — Césarée. — Première-Arménie et autres contrées appelées Arménie.

XV. Ara; sa mort dans une guerre suscitée par Sémiramis.

XVI. Comment, après la mort d'Ara, Sémiramis éleva la ville, la digue du fleuve et son palais.

XVII. De Sémiramis; pourquoi fit-elle périr ses fils? — Comment elle s'enfuit en Arménie [à cause] du mage Zoroastre. — Elle meurt de la main de son fils Ninyas.

XVIII. Première expédition de Sémiramis dans les Indes. — Sa mort pendant qu'elle était en Arménie.

XIX. Événements arrivés après la mort de Sémiramis.

XX. Ara, fils d'Ara. — Son fils Anouschavan, surnommé Sos.

XXI. Barouïr, fils de Sgaïorti, est le premier roi couronné en Arménie. — Il aide Varbace le Mède à s'emparer du royaume de Sardanapale.

XXII. Succession de nos rois. — Leur nombre de père en fils.

XXIII. Des fils de Sennékérim, desquels sont issus les Ardzrouni, les Kénouni et le pteschkh d'Aghdznik. — Démontrer dans ce chapitre que la maison d'Ankegh vient de Baskham.

XXIV. De Tigrane (Dikran); ce qu'il était en toute chose.

XXV. Crainte et soupçons d'Astyage, en apprenant l'étroite amitié de Cyrus et de Tigrane.

XXVI. Comment Astyage, la haine au cœur, voit sa destinée présente dans un songe merveilleux.

XXVII. Opinions des conseillers d'Astyage; ses réflexions et ses desseins; leur exécution immédiate.

XXVIII. Lettre d'Astyage. — Dispositions favorables de Tigrane. — Départ de Dikranouhi pour la Médie.

XXIX. Comment fut découverte la perfidie d'Astyage, et comment fut livrée la bataille dans laquelle il succomba.

XXX. Pourquoi Tigrane envoya sa sœur Dikranouhi à Tigranocerte. — Anouïsch, première femme d'Astyage. — De la résidence assignée aux captifs.

XXXI. Quelles sont les races issues de Tigrane et quels sont les rameaux de ces races.

XXXII. Guerre d'Ilion (Troie) sous Teutamus. — Notre [roi] Zarmaïr s'unit avec sa petite troupe à l'armée éthiopienne. — Sa mort. — — Des fables des Perses, touchant Piourasb-Astyage.

Digitized by Google

LIVRE PREMIER.

GÉNÉALOGIE DE LA GRANDE-ARMÉNIE (1).

CHAPITRE Ier.

Moïse de Khorène, — au commencement de notre discours, — à Sahag Bagratide, salut! (2).

L'éternelle protection de la grâce divine [qui s'étend] sur toi, l'influence continuelle de l'Esprit-Saint [qui rejaillit] sur ton intelligence, me sont révélées par ta noble demande; ainsi donc, j'ai connu d'abord ton esprit avant de connaître ta personne. Cette demande est si conforme à mes goûts et à mes études, qu'à cause de cela il me convient, non-seulement de te louer, mais encore de prier pour que tu restes toujours le même.

Car, si par la raison, ainsi qu'il est écrit, nous sommes l'image de Dieu, si d'ailleurs le bon sens et la prudence sont la prérogative de l'homme doué de raison, et si ton esprit n'eût été dirigé vers ces résultats, toi, en méditant profondément, et en conservant l'éclat de cette étincelle, tu ornes ta raison, et tu marches pour atteindre cette image, — tu réjouis, on peut le dire, ton modèle, le prototype de la raison, par ton noble empressement [à satisfaire] de tels désirs, sans dépasser le but.

En outre, je vois que si ceux qui, avant nous ou de nos jours, ont été les maîtres et les princes du pays d'Arménie (3), n'ont pas ordonné aux savants qui se trouvaient près d'eux de composer notre histoire, s'ils n'ont pas voulu appeler du dehors des gens instruits; nous qui découvrons actuellement en toi ce mérite, il est évident qu'il faut déclarer que tu es bien supérieur à tes prédécesseurs, que tu as droit aux plus grands éloges, et que tu es digne d'être célébré dans cet ouvrage.

Aussi, en accueillant avec plaisir ta demande, je suis désireux de la satisfaire, en vue d'immortaliser et ta mémoire et celle de tes descendants; car ta race est fort ancienne et très-renommée; elle est féconde, non-seulement en conseils prudents et efficaces, mais encore en actions nombreuses et glorieuses, et bien dignes d'être vantées (1). Ces faits, nous les consignerons par ordre dans cette histoire, lorsque nous décrirons en détail les races et que nous établirons les généalogies de père en fils. En ce qui concerne la question des satrapies de l'Arménie, nous traiterons brièvement de leur origine et de leur existence, ainsi que cela est fidèlement constaté dans quelques histoires grecques.

CHAPITRE II.

Pourquoi avons-nous tiré [*les renseignements relatifs à*] *nos affaires, des* [*livres*] *grecs, tandis qu'ils sont plus étendus* (2) *dans* [*ceux*] *des Chaldéens et des Assyriens?*

Qu'on ne s'étonne point, lorsqu'il y a des écrivains de plusieurs nations, notamment des Perses et des Chaldéens, dans les ouvrages desquels il se trouve assez fréquemment des faits relatifs à notre patrie, que nous n'avons cité seulement que les historiens grecs, en promettant d'en extraire [le tableau de] notre généalogie. C'est qu'en effet, les rois grecs, après avoir réglé leurs affaires intérieures, s'efforcèrent avec tout le zèle possible de transmettre aux Grecs non-seulement ce qui concernait leurs conquêtes, mais encore les fruits des travaux de l'esprit; comme fit ce Ptolémée Philadelphe qui voulut qu'on traduisît en grec les livres et les histoires de toutes les nations (3).

Mais qu'on ne vienne pas nous taxer d'ignorance et nous traiter comme des gens de peu de sens et de savoir, parce que, de Ptolémée roi des Égyptiens, nous avons fait un roi des Grecs, car ce prince, après avoir réduit les Grecs sous son autorité, fut nommé roi d'Alexandrie et des Grecs, titre qu'aucun autre Ptolémée, ni qu'aucun

(1) Le texte porte « *des grands Arméniens* ».

(2) Cette rubrique présente quelque difficulté, et le sens en est assez obscur; on pourrait aussi traduire : « *Moïse de Khorène parle de l'origine de notre* [*nation*] *en ces termes, à Sahag Bagratide, et le salue.* »

(3) L'adjectif *haroussd* que nous avons traduit par « maître » avec le sens de « roi ou dynaste » signifie à proprement parler « fort, riche, opulent ». Le mot *tschkhan* qui veut dire prince, s'entend ici des satrapes qui étaient souverains dans leurs domaines et ne relevaient que du pouvoir royal. — Cf. Indjidji, *Antiq. de l'Arm.* (en arm.), t. II, p. 78, 79.

(1) Cf. sur la famille des Bagratides qui s'établit en Arménie sous le règne de Valarsace, le premier des Arsacides arméniens, et qui plus tard donna des rois à ce pays et à la Géorgie, les savantes recherches du P. Indjidji (*Antiq. de l'Arm.*, t. I, p. 313, et surtout, t. II, p. 96 et suiv.), qui a rassemblé tous les documents tirés des historiens arméniens, et qui ont trait à cette famille illustre, à son histoire, à ses domaines, etc. — Cf. aussi Collection des hist. arm., t. I, p. 33, note 2, col. 2.

(2) Trois manusc.: « plus ornées. »

(3) Cf. Aristée, *Hist. de la version des Septante*, dans la Biblioth. des Pères (Oxford, 1662. — Saint Épiphane, *Traité des poids et mesures* (éd. Petau, Paris, 1622), t. II, § 12, p. 168 et suiv. — Collect. des hist. de l'Arménie, t. I, p. 405 et suiv.

Digitized by Google

des dominateurs de l'Égypte, ne porta jamais, et qui lui fut donné parce qu'il était plus philhellène (1) que tout autre, et qu'il cultiva avec amour la langue grecque. Bien d'autres exemples de faits analogues l'on fait nommer roi des Grecs; mais, en résumé, nous en avons assez dit sur ce [Ptolémée].

Beaucoup d'hommes célèbres de la Grèce, aimant la science, se sont appliqués à traduire en grec non-seulement les documents des archives des autres nations, tant celles des rois que celles des temples, — comme celui qui confia le soin de ce travail à un certain Bérose (Piourios), Chaldéen très-versé dans toutes les parties de la science, — mais encore tout ce qu'il y avait de plus grand et de plus admirable dans les arts. Tous ces documents découverts par eux en quelque lieu que ce soit, ils les recueillirent et les firent passer dans la langue grecque, comme l'*aïp* au *khé*, le *za* et le *tho* au *piour*, le *guienn* à l'*iesch* et le *sé* au *scha* (2). Ces hommes, dont nous savons exactement les noms, recueillant tous ces documents, les consacrèrent à la gloire du pays des Hellènes. Ce sont [des écrivains] recommandables, puisque, par amour de la science, ils découvrirent, à force de recherches, les productions des autres; mais ceux-là sont plus recommandables encore, qui ont accueilli et honoré ces découvertes de la science; c'est pourquoi je dis qu'assurément la Grèce est la mère et la nourrice de toutes les sciences.

Ceci suffit au surplus pour prouver le besoin que nous avions des renseignements [fournis par] les Grecs.

CHAPITRE III.

Du manque de philosophie de nos premiers rois et princes.

Je ne veux pas laisser, sans le flétrir d'un blâme, le manque de philosophie de nos ancêtres; mais je veux dès à présent leur adresser un reproche sévère. Car si [on prodigue] des louanges méritées à ceux des rois qui ont confié à l'histoire écrite les époques de leurs règnes, en consignant chacun de leurs actes de sagesse et de courage dans des poésies traditionnelles (1) et dans des annales, et si les chanceliers occupés par l'ordre des rois à faire des compilations méritent aussi nos éloges; par leur moyen, disons-nous, nous acquérons une expérience plus complète des institutions humaines, en lisant avec plaisir les discours et les récits savants des Chaldéens et des Assyriens, des Égyptiens et des Hellènes, et nous aspirons à [conquérir] la sagesse de ceux qui se sont préoccupés de si nobles études.

Il est donc évident pour nous tous que nos rois et nos ancêtres se sont montrés très-peu soucieux de la science, et que leur intelligence était très-bornée. Car, bien que nous sachions que nous ne sommes qu'un petit coin de terre, [un peuple] peu nombreux, d'une force limitée et souvent assujetti à une autre puissance, on signale souvent dans notre pays beaucoup d'actions de valeur, dignes d'être recueillies dans les annales, et aucun de nos [rois] n'a pensé à les faire enregistrer. Ils n'ont pas songé à se faire du bien à eux-mêmes, ni à laisser leur nom dans le monde, [ni à le confier] à la mémoire [des générations]; et nous pourrions continuer la série de nos reproches, et leur réclamer de plus grandes choses et de plus anciennes.

Mais quelqu'un dira peut-être : Ce fut l'absence de caractères d'écriture et de littérature (2) en ce temps-là, ou les guerres nombreuses qui se succédèrent sans relâche.

Cette objection n'est pas juste, car il y a toujours des intervalles entre les guerres; ensuite il existait des caractères perses et grecs, qu'on trouve encore aujourd'hui chez nous, transcrits sur de nombreux registres, où sont constatées les affaires des villages, des cantons et même de chaque maison, beaucoup de procès et de traités généraux, et principalement les registres relatifs à la succession des satrapies (3). Mais il me semble

(1) L'arménien a traduit mot à mot le composé φιλέλλην par « *ounasèr* ».

(2) Ce passage, que l'on a essayé d'interpréter de diverses manières, reste encore aujourd'hui une énigme qu'il semble impossible de pénétrer. On doit croire que c'est un passage corrompu par les anciens copistes qui, n'ayant pas saisi le sens de ce membre de phrase, auront dénaturé le texte, de façon à le rendre incompréhensible.

(1) Le mot *veb* qui a habituellement le sens de « chant, » signifie ici un « poëme historique. » — Cf. Emin, *Vebkh.... Chants de l'ancienne Arménie* (en arménien), préface, p. 7, et Collect. des hist. armén., t. I, p. 17, note 1, col. 1. — Le même, trad. de l'Hist. de Moïse de Khorène en russe, note 7, p. 238.

(2) Cf. Collection des hist. d'Arm., t. I, p. XIV et suiv., du Discours prélim., p. 14, note 4.

(3) Le mot *'azadouthioun* qui a le sens de « liberté » veut dire ici des « terres libres », c'est-à-dire des « domaines de satrapes » lesquels étaient exempts d'impôts, comme les terres de l'Église. Le code de Mékhitar Kosch, connu sous le nom de *Tadasdanakirkh* et qui se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, a très-bien défini ce qu'il faut entendre par ces « terres libres » qui formaient autant de seigneuries indépendantes. — Cf. aussi Indjidji, *Antiq. de l'Arm.*, t. II, p. 77.

Digitized by Google

qu'anciennement, comme de nos jours, les Arméniens dédaignaient la science et les chants traditionnels (1); c'est pourquoi il est superflu de s'arrêter plus longtemps sur ces gens vulgaires, ignorants et grossiers.

Mais j'admire la belle conception de ton intelligence; tu es le seul, depuis l'origine de nos générations jusqu'à aujourd'hui, qui aies songé à entreprendre une si grande chose, à nous proposer de coordonner dans un long et utile travail l'histoire de notre nation, de retracer avec vérité les actions des rois, des races et des maisons satrapales, leur origine, les hauts faits de chacun; de dire quelles sont les races indigènes, les races étrangères qui acquirent chez nous les droits de naturalisation; finalement d'inscrire chaque époque, depuis le temps de la construction insensée de la Tour [de Babel] jusqu'à ce jour; précieux travail entrepris pour ta gloire et ta satisfaction, sans labeur pénible.

A cela, je dirai seulement : « Un livre sera-t-il près de moi, » comme s'exprime Job (2); ou bien la littérature de tes ancêtres me venant en aide, comme les historiens hébreux, descendra-t-elle d'en haut pour arriver jusqu'à toi sans erreur? ou mieux encore, commencera-t-elle par toi pour remonter jusqu'à l'origine des autres? Mais quelle que soit la fatigue, je commencerai, pourvu qu'il se trouve seulement quelqu'un qui me soit reconnaissant de mon travail. Je commencerai donc, comme l'ont fait les autres historiens, selon le Christ et selon l'Église, considérant comme chose superflue de répéter les fables des auteurs profanes touchant les origines; ne reprenant que quelques faits des temps postérieurs, [ne citant] que certains personnages auxquels se réfèrent les divines Écritures, jusqu'à ce qu'enfin nous arrivions forcément aux récits des païens, dont nous n'extrairons que ce qui nous paraîtra certain.

CHAPITRE IV.

Comment les autres historiens diffèrent entre eux touchant Adam et les autres patriarches.

En ce qui concerne la racine du genre humain, ou si l'on aime mieux, la cime, il convenait de dire en peu de mots comment les autres historiens s'éloignent de l'Esprit-Saint et ne s'accordent pas entre eux; je veux dire Bérose (Piouros), le Polyhistor (Pazmaveb) et Abydène (3), au sujet du constructeur de l'arche et des autres patriarches, non-seulement pour les noms et les époques, mais aussi parce qu'ils n'assignent pas au genre humain la même origine que nous. Ainsi, à l'égard [d'Adam], Abydène et les autres historiens s'expriment ainsi (1) : « Dieu, dans sa providence pour tous, le fit pasteur et guide de son peuple; » puis il dit : « Alorus régna dix sares, » qui font trente-six mille ans. De même à l'égard de Noé, auquel ils donnent un autre nom (2) et [attribuent] des temps infinis, quoique, pour le débordement des eaux et la corruption de la terre, ils s'accordent avec les paroles de l'Esprit-Saint (3). Ils nomment également dix patriarches, en comprenant Xisuthros (Khsisouthros) (4). Ainsi, non-seulement d'après la révolution du soleil et la division de notre année en quatre saisons, leurs années sont de beaucoup différentes des nôtres et surtout des années divines, mais de plus, ils ne calculent pas d'après les nouvelles lunes, comme les Égyptiens. Quant aux périodes qu'ils disent tirer leur nom des divinités, — si quelqu'un les considère comme des années, — ils ne les comparent pas avec notre calcul, mais tantôt ils les augmentent et tantôt ils les diminuent (5). C'est donc un devoir pour nous d'exposer ici leurs opinions, et d'écrire pourquoi ils ont pensé de la sorte; mais, à cause de la longueur de cet ouvrage, je réserve les détails pour un autre endroit et un autre temps, et je termine en commençant par les choses dont nous sommes certains.

Adam premier être créé. Celui-ci, ayant vécu deux cent trente ans (6), engendra Seth. Seth, ayant vécu deux cent cinq ans, engendra Enos. Celui-ci dressa deux colonnes en vue de deux événements futurs, comme le dit Josèphe (7), mais je ne sais pas où. Enos est le premier qui eut l'espérance d'appeler Dieu.

Pourquoi donc dit-on qu'Enos fut le premier qui ait appelé Dieu, ou que signifie le mot *appeler*? Car Adam est vraiment la créature de Dieu, de la bouche de qui il est dit avoir reçu l'ordre; mais,

(1) Cf. Collect. des hist. d'Arm., p. 25, note 2.
(2) Job, XXXVII, 20.
(3) Cf. Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni* (en 1852), qui cite également Bérose et Abydène, à propos de l'histoire des premiers âges du monde.
(1) Eusèbe, *Chron.*, I, p. 46-47 (éd. Aucher). — Le Syncelle, p. 30.
(2) Xisuthros. — Cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 40.
(3) Alexandre Polyhistor; cf. Eusèbe, *Chron.*, p. 38.
(4) Eusèbe, *Chron.*, I, p. 28-29.
(5) Cf. Eusèbe, *Chron.*, t. I, p. 26-28, et note 1, page 28.
(6) Trois manuscrits donnent la variante : « deux cents trente-sept ans. »
(7) Josèphe, *Antiq. judaïques*, liv. I, ch. 2. — Vartan, *Hist. univ.* (en arm., Venise, 1862), p. 37.

Digitized by Google

ne s'y étant pas conformé, il s'enfuit, et ayant été interpellé par Dieu et non par d'autres [par ces mots] : « Où es-tu? » c'est ainsi qu'il entend l'arrêt de son sort de la bouche de Dieu. Puis Abel, connu et aimé de Dieu, lui offre un sacrifice qui est agréé. Ceux-ci étant ainsi admis dans la connaissance et la confiance de Dieu, pourquoi dire qu'Enos fut le premier à appeler Dieu et qu'il le fit avec espérance? Quant aux autres considérations touchant Enos, nous remettrons d'en parler dans son lieu, c'est-à-dire que nous dirons ce qui convient.

Car, surpris en transgression de l'ordre, le premier homme fut chassé, comme il est dit, du paradis et de la présence de Dieu, à cause de son péché. Puis, celui des fils d'Adam qui était le plus agréable à Dieu, est assassiné par son propre frère. Après quoi il n'y a plus ni parole de Dieu, ni révélation aucune; le genre humain fut abandonné à l'incertitude, au désespoir, à ses propres instincts et à son caprice. Parmi les hommes, Enos, plein d'espérance et de droiture, appelle Dieu. Or, *appeler* a un double sens : ou réclamer un bien qu'on a perdu, ou appeler à son secours. Or, un bien que l'on a perdu est déplacé ici, parce qu'il ne s'était pas écoulé un assez grand nombre d'années pour que le nom de Dieu ou Dieu lui-même eût été oublié; et celui que Dieu avait créé n'était pas encore mort et enseveli. Enos appela donc Dieu à son secours.

Enos, ayant vécu cent quatre-vingt-dix ans, engendra Caïnan; Caïnan, ayant vécu cent soixante-dix ans, engendra Malaléel; Malaléel, ayant vécu cent soixante-cinq ans, engendra Jared; Jared, ayant vécu cent soixante-deux ans, engendra Enoch; Enoch, ayant vécu cent soixante-cinq ans, engendra Mathusalem; et après avoir engendré Mathusalem, Enoch, ayant vécu encore deux cents ans d'une vie pure et irréprochable, fut enlevé du milieu des impies, comme le sait Celui qui l'eut pour agréable. La cause de cet événement, nous la dirons plus loin. Mathusalem, ayant vécu cent soixante-sept ans, engendra Lamech; Lamech, ayant vécu cent quatre-vingt-huit ans, engendra un fils auquel il donna le nom de Noé.

De Noé.

Pourquoi désigna-t-il seulement Noé par le nom de fils, tandis que, pour les autres, il se contente de dire : « il engendra? » Celui-ci, dit son père dans une prophétie contradictoire, nous fera reposer du travail et de la fatigue de nos mains et [des peines] de la terre que le Seigneur Dieu a maudite; ce qui ne fut pas un repos, mais une destruction de tout ce qui était sur la terre. Il me semble que [les mots] *faire reposer* signifient faire cesser l'impiété et l'iniquité par l'extermination des hommes pervers du second âge. Car il a bien dit : « nous fera reposer de nos œuvres, » c'est-à-dire de nos iniquités et de la fatigue de nos mains avec lesquelles nous commettions l'impureté. Il y eut bien repos, selon cette prophétie, non pas pour tous, mais pour les âmes consommées dans la vertu, lorsque les crimes sont lavés et effacés comme par le déluge, ainsi que [le furent] les hommes plongés dans l'iniquité, au temps de Noé. Or, par le nom de fils, l'Écriture a glorifié Noé, en le déclarant agréable, renommé et digne héritier des vertus de ses pères.

CHAPITRE V.

Concordance de la généalogie des trois fils de Noé jusqu'à Abraham, Ninus et Aram. — Ninus n'est point Bel, ni le fils de Bel.

Il est connu de tout le monde que rien n'est plus pénible et moins facile à réunir que [les documents relatifs] au comput des temps, depuis le commencement jusqu'à nous, et principalement [les matériaux] de la filiation patriarcale des trois fils de Noé, si l'on veut poursuivre les recherches de siècle en siècle, attendu que la divine Écriture séparant les siens, son peuple particulier, laissa de côté les autres nations comme des êtres méprisables et indignes d'être mentionnés par elle. En commençant, nous parlerons donc de ces peuples, autant que possible, d'après ce que nous avons trouvé de certain dans les histoires anciennes, et, autant qu'il est en nous, sans fausser aucunement les récits.

Quant à toi, lecteur éclairé et studieux, admire l'ordre, la suite constante des trois races jusqu'à Abraham, à Ninus et à Aram, et tu seras étonné.

Sem.

Sem, âgé de trente ans, engendra Arphaxad.

Arphaxad, âgé de cent trente-cinq ans, engendra Caïnan.

Caïnan, âgé de cent vingt ans, engendra Salah.

Salah, âgé de cent trente ans, engendra Héber.

Héber, âgé de cent trente-quatre ans, engendra Phaleg.

Phaleg, âgé de cent trois ans, engendra Réhu.

Réhu, âgé de cent trente ans, engendra Sarug.

Digitized by Google

Sarug, âgé de cent trente ans, engendra Nachor.

Nachor, âgé de soixante-dix-neuf ans, engendra Tharé.

Tharé, âgé de soixante-dix ans, engendra Abraham.

Cham.

Cham engendra Chus.
Chus engendra Mesdraïm.
Mesdraïm engendra Nemrod.
Nemrod engendra Bab.
Bab engendra Anébis.
Anébis engendra Arbel.
Arbel engendra Chaël.
Chaël engendra un second Arbel.
Arbel engendra Ninus.
Ninus engendra Ninyas.

Japhet.

Japhet engendra Gomer.
Gomer engendra Thiras.
Thiras engendra Thorgom.
Thorgom engendra Haïg.
Haïg engendra Arménag.
Arménag engendra Armaïs.
Armaïs engendra Amassia.
Amassia engendra Khégam.
Kégham engendra Harma.
Harma engendra Aram.
Aram engendra Ara le beau.

Or, Caïnan est inscrit par tous les chronologistes le quatrième depuis Noé et le troisième depuis Sem; de même Thiras est le quatrième depuis Noé, et le troisième depuis Japhet, selon notre version, bien qu'il ne se trouve point dans le texte original [de la Bible] (1). En ce qui concerne Mesdraïm, quatrième descendant de Noé, troisième de Cham, nous ne le trouvons [mentionné] ni dans notre version, ni dans les chronologistes; mais il est ainsi classé chez un Syrien (lis, Égyptien) très-savant et très-instruit (2), et ce que dit ce lettré nous a paru certain. Car Mesdraïm est Medzraïm, qui signifie Égypte (1); et beaucoup de chronologistes, en disant que Nemrod, c'est-à-dire Bel, était Éthiopien (2), nous ont persuadé que le fait est certain, l'Éthiopie étant limitrophe avec l'Égypte.

Nous ajouterons encore : Bien que les années des époques des filiations de Cham jusqu'à Ninus ne se trouvent comptées nulle part, ou que la connaissance ne nous en soit pas parvenue, et quoiqu'il n'y ait rien de certain touchant Ninus et notre Japhet, cependant la généalogie précédente est exacte; chacune des trois filiations étant de onze membres jusqu'à Abraham, à Ninus et à notre Aram; parce qu'Ara qui mourut très-jeune est le douzième depuis Ninus. Cela est vrai et personne n'en doute, parce que nous tenons ces renseignements d'Abydène, historien très-véridique qui s'exprime ainsi : « Ninus [fils] d'Arbel, de Chaël, d'Arbel, d'Anébis, de Bab, de Bel (3). » De même aussi par notre filiation depuis Haïg jusqu'à Ara le Beau, qui fit mourir l'impudique Sémiramis, il suppute ainsi : « Ara le Beau [fils] d'Aram, d'Harma, de Kégham, d'Amassia, d'Armaïs, d'Arménag, [d'Haïg (4)], qui fut l'ennemi et le meurtrier de Bel (5). » Ces faits sont rapportés par Abydène dans le premier recueil de généalogies spéciales, qui fut anéanti de nos jours.

Céphalion atteste les mêmes faits, car il s'exprime ainsi dans un chapitre : « Au commencement de notre travail, nous avions commencé à écrire toutes les généalogies en détail, d'après les archives royales; mais nous reçûmes l'ordre des rois de passer sous silence les hommes obscurs et sans vertu des temps antiques, et de mentionner seulement les hommes généreux, sages et conquérants, et de ne pas dépenser le temps inutilement, » etc. (6).

(1) Le nom de Caïnan ne se trouve pas mentionné en effet dans les ch. X et XI de la Genèse, ni dans le ch. I du liv. I des Paralipomènes, selon les Septante; cependant les manuscr. arméniens de la Bible intercalent dans la généalogie de Sem, Caïnan. Ainsi le verset 24 du dixième livre de la Genèse est ainsi conçu : « Et Arphaxad engendra Caïnan, et Caïnan engendra Salah, et Salah engendra Héber. » Ce verset est reproduit dans la version arménienne des Paralipomènes, liv. I, ch. 1, vers. 18.

(2) Manéthon, dans Eusèbe, *Chron.*, I, p. 201, et Ch. Müller, *Frag. hist. grxc.*, t. II, p. 526.

(1) Le nom biblique de l'Égypte est מצרך, et מצרים que les Arabes ont gardé sous la forme *m'ser*.

(2) Ce passage, qui est extrait des Ἀσσυριακὰ d'Abydène, est perdu en grec. Eusèbe l'avait déjà donné dans sa Chronique (éd. Maï et Zohrab, p. 36). — Cf. Ch. Müller, *Frag. hist. grxc.*, t. IV, p. 284, § 11.

(3) Cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 109.

(4) Ce nom manque dans les manusc.; mais il faut le restituer pour l'intelligence du texte.

(5) Ce passage du livre déjà cité d'Abydène est perdu en grec, et ne nous a été conservé que par Moïse de Khorène. — Cf. Ch. Müller, *Fragm. hist. grxc.*, t. IV, p. 285, § 12.

(6) Ce fragment extrait de l'Exorde des Histoires de Céphalion que Moïse de Khorène nous a seul transmis, appartient au livre I, intitulé Κλειώ (Photius, *Biblioth.*, *cod.* 68, p. 34. Ed. Bekk.), et a été reproduit par Ch. Müller dans le t. III des *Fragm. hist. grxc.*, p. 627, § 2.

Digitized by Google

Mais il nous paraît étrange et mensonger que certaines personnes disent que Ninus est fils de Bel ou Bel lui-même ; car ni la généalogie, ni la somme des années, n'autorisent [à le faire]. Sans doute quelqu'un, avide de renommée et de célébrité, aura voulu rapprocher ce qui est éloigné. Tous ces renseignements, nous les avons vraiment découverts dans la littérature des Grecs; car, bien que ceux-ci les aient traduits du chaldéen dans leur propre langue, et de plus qu'un Chaldéen (1), spontanément ou par l'ordre des rois, ait entrepris un semblable travail, — comme firent Arius (2) et beaucoup d'autres, — cependant nous attribuons tout aux Grecs, ayant tout appris d'eux.

CHAPITRE VI.

Comment les autres archéologues sont, partie d'accord avec Moïse, partie en désaccord. — Tradition orale du philosophe Olympiodore.

La vérité extraite autant que possible de différents écrivains, nous avons disposé les filiations des trois fils de Noé, jusqu'à Abraham, à Ninus et à Ara; à cela, je crois, aucun homme de sens ne fera d'objections; mais si, croyant rompre le cachet de la vérité, quelqu'un se plaît à changer en fables mes paroles véritables, qu'il agisse à sa volonté.

Cependant, si tu es reconnaissant de mes veilles et de mes fatigues, ô toi ami de l'instruction, qui nous convies à un semblable travail, je reviendrai brièvement sur ce que j'ai dit au commencement; je dirai comment les premiers chroniqueurs se sont plu à écrire sur de tels sujets, quoique je ne puisse pas dire ici si c'est dans les bibliothèques royales qu'ils ont rencontré de semblables documents, ou si chacun, selon son caprice, a dénaturé les noms, les faits, les temps, ou s'il y a encore quelque autre raison. Pour ce qui est du commencement, tantôt il y a du vrai et tantôt du faux, — comme au sujet du premier être créé, qu'ils n'appellent pas premier homme, mais roi, et lui donnent un nom barbare, vide de sens, [en lui attribuant une existence] de trente six mille ans (1); — mais quant au nombre des patriarches et à la mention du déluge, ils s'accordent avec Moïse (2). De même aussi après le déluge, en citant trois personnages célèbres avant la construction de la tour [de Babel], après la navigation de Xisuthre en Arménie, ces chroniqueurs disent vrai (3). Pour le changement des noms et bien d'autres faits encore, ils mentent.

Or, maintenant il m'est agréable de commencer mon récit avec ma chère sibylle bérosienne (4), plus véridique que beaucoup d'historiens : « Avant la tour, dit-elle, et la multiplication des langues dans le genre humain, depuis la navigation de Xisuthre en Arménie, Zérouan, Titan et Japhétos (5) étaient princes de la terre (6). » Ces personnages me semblent être Sem, Cham et Japhet.

« A peine, dit-elle, se furent-ils partagé l'empire du monde, que Zérouan s'érigea en maître sur les deux autres (7), » Zérouan que le mage Zoroastre (Zerataschd), roi des Bactriens, c'est à-dire des Mèdes, dit être prince et père des dieux.

Zoroastre a débité beaucoup d'autres fables relativement à Zérouan, et qui seraient déplacées ici.

(1) Il est question ici de Mar Apas Catina, dont nous avons publié les fragments de l'Histoire, dans le t. I de notre Collection, p. 1 et suiv.

(2) Arius est peut-être le même qu'Arius d'Héracléopolis, dont Philon de Byblos a parlé dans un assez long fragment qu'Eusèbe nous a transmis dans sa *Préparation évangélique* (t. I, p. 40 D). — Cf. Müller, *Fragm. hist. græc.*, t. III, p. 572.

(1) Moïse fait allusion dans ce passage à Abydène qui, ainsi que nous l'avons vu plus haut (ch. 4), dit en parlant d'Adam : « Alorus régna dix sares, qui font trente-six mille ans. » — Cf. aussi Eusèbe, *Chron.*, I, 46. — Le Syncelle, p. 30, ὅτι μὲν τοῦ λεὼ ποιμένα ὁ θεὸς ἀποδείξει. Βασιλεῦσαι δὲ σάρους ι'. Σάρος δέ ἐστι χ' καὶ γ' ἔτεα.

(2) Cf. Abydène, dans Eusèbe, *Chron.*, I, 48-50.

(3) Cf. Abydène, Bérose, le Polyhistor, dans Eusèbe, *op. cit., loc. cit.*

(4) Pausanias, *Descript. de la Grèce*, liv. X, ch. 12. — Josèphe, *Contr. Appion.* I, 19, 20. — Eusèbe, *Chron.*, p. 38. — *Coll. des oracl. sibyllins*, t. I, p. 331, 345 (Amst., 1689), et Alexandre, *Oracula sibyllina*, t. II, *Excursus* I, ch. 15, p. 82 et suiv. (éd. Didot).

(5) Sur cette trilogie titanique, cf. Ewald, *Geschichte des Volk.*, liv. I, p. 373.

(6) Ce passage semble être extrait en effet des oracles sibyllins (liv. III, § 2, vers 105-115) :

Αὐτὰρ ἐπεὶ πύργος τ' ἔπεσε, γλῶσσαί τ' ἀνθρώπων
Παντοδαπαῖς φωναῖσι διέστρεφον, αὐτὰρ ἅπασα
Γαῖα βροτῶν πληροῦτο, μεριζομένων βασιλήων.
Καὶ τότε δὴ δεκάτη γενεὴ μερόπων ἀνθρώπων,
Ἐξ οὗπερ κατακλυσμὸς ἐπὶ προτέρους γένετ' ἄνδρας.
Καὶ βασίλευσε Κρόνος, καὶ Τιτάν, Ἰαπετός τε,
Γαίης τέκνα φέριστα, καὶ Οὐρανοῦ ἐξεκάλεσσαν
Ἄνθρωποι, γαίης τε καὶ οὐρανοῦ οὔνομα θέντες,
Οὕνεκα οἱ προφέριστοι ἔσαν μερόπων ἀνθρώπων.
Τρισσαὶ δὴ μερίδες γαίης κατὰ κλῆρον ἑκάστου,
Καὶ βασίλευσεν ἕκαστος ἔχων μέρος, οὐδ' ἐμάχοντο.

— Cf. Alexandre, *Oracula sibyllina*, t. I, p. 102-103.

(7) Cf. le Polyhistor, auquel Eusèbe avait lui-même emprunté ces passages (*Chron.*, I, p. 38-39).

Digitized by Google

« Titan et Japhet, dit-elle, s'opposèrent à la tyrannie de Zérouan, et lui déclarèrent la guerre. Car Zérouan pensait faire régner ses enfants sur tous [les autres]. Dans ce conflit, dit-elle, Titan conquit une partie du territoire de Zérouan; mais Asdghig (1), leur sœur, s'interposant entre eux, fit cesser la querelle. Ils consentirent à laisser régner Zérouan, mais [ils convinrent], par un pacte juré, de faire mourir tous les enfants mâles qui naîtraient de Zérouan pour qu'il ne régnât pas toujours sur eux dans sa postérité. C'est pourquoi ils chargent plusieurs robustes Titans de surveiller les enfantements des femmes de Zérouan. Déjà deux mâles sont immolés pour maintenir le pacte juré, quand Asdghig, sœur de Zérouan, de Titan et de Japhétos, d'accord avec les femmes de Zérouan, médite de persuader et de déterminer plusieurs Titans à laisser vivre les autres mâles et à les transporter en Occident sur la montagne appelée *Tutzenguetz* (2), actuellement l'Olympe (3).

Quoique ce récit soit tenu pour fabuleux ou réel, moi, dans ma conviction, j'y trouve beaucoup de vérité; car Épiphane, évêque de Constance en Chypre, dans sa Réfutation des Hérésies, dans laquelle il s'applique à démontrer que Dieu est sincère et équitable dans ses jugements, même en exterminant les sept races par les mains des fils d'Israël, s'exprime ainsi : « C'est avec justice que Dieu détruisit et fit disparaître ces races de la présence des fils d'Israël, car la terre de ces possessions était échue en partage aux enfants de Sem, et Cham l'occupa et s'en empara. Or Dieu, maintenant le droit des traités jurés, punit la race de Cham, en lui enlevant l'héritage de Sem (4). » Il est fait mention des Titans et des Réphaïm dans les divines Écritures (5).

Mais relativement à ces anciens discours tenus autrefois par les sages de la Grèce et transmis jusqu'a nous par les [hommes] appelés Gorgias (?), Korki, Panan et par un autre nommé David (1), il convient, quoique brièvement, de les redire. Un d'eux, profond philosophe, parlait ainsi : « Vieillards, lorsque je cultivais la science, au milieu des Grecs, il arriva qu'un jour il y eut entre ces sages et ces savants une discussion touchant la géographie et la division des nations. Les uns d'une manière, les autres d'une autre, citaient les livres; or, le plus profond de tous, Olympiodore (2), s'exprima ainsi : « Je vous rapporterai, dit-il, les discours non écrits, parvenus par la tradition, discours que répètent encore aujourd'hui beaucoup de paysans. Il existe un livre relatif à Xisuthre et à ses enfants, livre qu'on ne voit plus nulle part, où l'ordre des faits se trouve ainsi fixé :

« Après la navigation de Xisuthre en Arménie et son débarquement sur la terre ferme, un de ses fils, appelé Sim, s'en va, est-il dit, au nord-ouest pour reconnaître la contrée. Arrivé au pied d'une montagne à la large base qui forme une plaine arrosée par des fleuves qui se rendent en Assyrie, il s'arrête sur les rives de ce fleuve [l'espace de] deux heures, et appelle la montagne de son nom, Sim (3); puis il retourne au sud-est, d'où il était parti. Un de ses plus jeunes fils, nommé Darpan, avec ses trente fils, ses quinze filles et leurs époux, s'étant séparé de son père, retourne s'établir sur les rives du fleuve. Sim, du nom de son fils, appelle cet endroit Daron (4), et le lieu où il a habité lui-même *Tzéronk* (dispersion), car ce fut là que pour la première fois

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 168, note 2, et p. 388, note 6, et, pour plus de détails, Indjidji, *Antiq. de l'Arm.*, t. III, p. 60, 166 *et passim*.

(2) Ce mot est un composé, qui veut dire « rebut des dieux ».

(3) Comparer tout ce récit avec le liv. III des *Oracula sibyllina*, vers 116 à 141 (éd. de M. Alexandre, t. I, p. 102-105).

(4) Cf. saint Épiphane, *Œuvres*, t. I, p. 704 (éd. Cologne, 1682), et Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardz.*, p. 17) qui cite également ce Père de l'Église, à propos de la division des trois races humaines.

(5) Genèse, XIV, 5; XV, 20. — Josué, XII, 14; XIII, 12. — I, Paral., XX, 4. — Judith, VIII, 1 *et passim*.

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 388, notes 3, 4.

(2) Cf. notre Collection, t. I, p. 388, note 5, col. 2.

(3) Cf. notre Collection, t. I, p. 34, note 3, col. 1.

(4) Le canton de Daron, l'un des seize districts de la province de Douroupéran, est assurément le plus connu de tous, car il a été souvent cité par les Grecs, les Latins et les Arméniens. Il paraît que souvent le canton de Daron donna son nom aux cantons environnants et même à la plus grande partie du Douroupéran. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 89 et suiv.) — Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 98-99). Strabon dit que le canton de Daron fut enlevé par Artaxias aux Syriens (Géogr., liv. XI, ch. 14, § 5). On sait du reste que ce pays, malgré son annexion à l'Arménie, fut toujours regardé par les Syriens comme faisant partie de leur habitation, et, même après la conversion des populations de ce pays au christianisme, le canton de Daron était encore peuplé de Syriens. Les principaux couvents, notamment celui de Saint-Jean-Précurseur, restèrent en la possession de moines syriens pendant assez longtemps (Zénob de Glag, *Hist. de Daron*, dans notre Collection, t. I, p. 337, et Jean Mamigonien, *Contin. de cette Histoire*, p. 382, *Mémorial*). L'histoire du canton de Daron est une des histoires particulières qui nous est le plus connue, grâce aux livres de Zénob et de Jean Mamigonien, que nous venons de citer.

Digitized by Google

ses enfants se séparèrent de lui (1). Ayant gagné les confins du pays des Bactriens, il y séjourna, dit-on, quelques jours; mais un de ses fils s'y fixa, car les contrées de l'Orient appellent Sim, Zérouant, et son pays Zarouant (2), jusqu'à présent. Cependant souvent, très-souvent, les anciens descendants d'Aram redisent ces traditions populaires au son du *pampirn* dans leurs ballades et leur danses. » Que ces traditions soient vraies ou fausses, peu importe; mais pour t'instruire de tout ce qui se trouve dans la tradition et les livres, je rassemble tout dans cet ouvrage, afin que tu apprécies pleinement la sincérité de mon dévouement envers toi.

CHAPITRE VII.

Démontrer brièvement que l'homme du nom de Bel [mentionné] par les écrivains profanes est bien le Nemrod des divines Écritures.

On raconte de Bel, sous qui vivait notre ancêtre Haïg, beaucoup d'histoires différentes; mais je dis que celui qu'on appelle Chronos et Bel est bien Nemrod. Ainsi les Égyptiens s'accordent avec Moïse en dénombrant Éphaïstos, le Soleil, Chronos, c'est-à-dire Cham, Chus et Nemrod; en négligeant Mesdraïm, car ils disent qu'Éphaïstos fut leur premier homme et l'inventeur du feu (3).

Pourquoi inventeur du feu, et pourquoi dit-on que Prométhée déroba le feu aux dieux pour le livrer aux hommes? C'est une allégorie que le plan de notre histoire n'autorise pas à rapporter ici.

L'ordre des dynasties égyptiennes, toute la succession, en remontant de la dynastie des Pasteurs jusqu'à Éphaïstos, témoigne surabondamment du rapport avec la dynastie des Hébreux, en la faisant remonter depuis l'époque de Joseph jusqu'à Sem, Cham et Japhet.

Assez sur ce sujet; car si nous voulions te faire connaître l'histoire de tout ce qui s'est passé depuis la construction de la tour jusqu'à nous, quand pourrions-nous arriver à notre propre histoire, objet de tes désirs, attendu la longueur du travail et la limite courte et incertaine de la vie de l'homme? C'est pourquoi je commencerai par te faire connaître d'où et comment notre histoire est tirée.

CHAPITRE VIII.

Qui a trouvé ces récits, et d'où ils sont tirés?

Arsace (Arschag) (1), grand roi des Perses et des Parthes, de nation parthe, ayant secoué, dit-on, le joug des Macédoniens, établi sa puissance sur tout l'Orient et l'Assyrie, tué Antiochus roi de Ninive, et soumis à son autorité tout l'univers, met son frère Valarsace (Vagharschag) sur le trône d'Arménie (2), croyant rendre son propre empire inébranlable. Il donne à Valarsace, Medzpin (Nisibe) pour capitale, une partie de la Syrie occidentale, la Palestine, l'Asie, toute la partie méditerranéenne et la Thétalie (Thidalia), la mer de Pont, jusqu'à l'endroit où le Caucase aboutit à la mer occidentale, en outre l'Adherbadagan (Adherbeidjan) et un autre pays « aussi étendu, dit-il à Valarsace, que tes pensées et ta valeur te le feront concevoir; car ce qui trace des limites à l'empire des forts, ce sont leurs armes, et plus elles acquièrent de territoires, plus ils en possèdent. » (3).

Valarsace, ayant disposé et réglé d'une manière grande et digne toutes les parties de sa puissance et organisé son empire, voulut savoir quels étaient les princes qui, jusqu'à lui, avaient régné sur le

(1) Rapprochez tout ce que Moïse de Khorène dit ici des détails de la généalogie d'Arphaxad consignés aux ch. X et XI de la Genèse. Le nom de *tzéronk* n'est pas sans analogie avec celui de *Phaleg* qui, en hébreu, a également le sens de « dispersion. » — Cf. Tuch, *Kommentar über die Genesis*, p. 257. — Knobel, *die Vœlkertafel der Genesis*. p. 169. — Renan, *Hist. des lang. sémit.*, p. 30 de la 3e édition.

(2) Zarouant ou Zarevant est un des cantons de la Persarménie, province qui fut souvent placée sous la domination des Perses. On suppose que c'est la même province qui est appelée *Zoaranda* ou *Zoroanda* par Pline (*Hist. nat.*, liv. VI, ch. 27).

(3) Manéthon, dans Syncelle, p. 18 C, et 51 B, qui a lui-même emprunté les renseignements qu'il donne, à la Chronique d'Eusèbe (éd. Aucher, t. I, p. 200.). — Ch. Muller, *Frag. hist. grxc.*, t. II, p. 530 et 354.

(1) Arsace V Mithridate I, cinquième successeur du fondateur de la dynastie des Arsacides de Perse, régna de l'an 173 à l'an 137 avant notre ère. — Cf. Saint-Martin, *Fragm. d'une hist. des Arsacides*, t. I, p. 330 et suiv.

(2) Procope (*de Ædificiis*, III, 1), qui avait consulté les histoires de l'Arménie, raconte, probablement d'après Moïse de Khorène, l'avénement au trône de Vagharschag en ces termes : Καὶ τότε τις τῶν ἐν Πάρθοις βασιλέων τὸν ἀδελφὸν τὸν αὑτοῦ Ἀρμενίοις βασιλέα κατεστήσατο Ἀρσάκην ὄνομα, ὥσπερ ἡ τῶν Ἀρμενίων ἱστορία φησί.

(3) Cf. sur les conquêtes de Mithridate I, et l'établissement de Valarsace, son frère, comme roi d'Arménie, les *Fragm. d'une hist. des Arsacides* de Saint-Martin, t. I, p. 36, 37 et suiv., 364 et 354 suiv. 419 et suiv.

Digitized by Google

pays des Arméniens; si enfin il tenait la place de monarques généreux ou fainéants. Ayant trouvé un syrien, Mar Apas Catina, homme profond et très-versé dans les lettres grecques et chaldéennes, il l'envoya avec de riches présents chez son frère aîné Arsace, en le priant de lui ouvrir les archives royales. Valarsace écrit à son frère une lettre ainsi conçue :

CHAPITRE IX (1).

Lettre de Valarsace, roi des Arméniens à Arsace le Grand, roi des Perses.

« A Arsace, souverain couronné de la terre et de la mer, toi, de qui la personne et l'image sont semblables à celles de nos dieux, dont la fortune et les destinées sont au-dessus de celles de tous les rois, dont les conceptions sont aussi vastes que l'étendue du ciel sur la terre, Valarsace, ton frère cadet et ton compagnon d'armes, par ta grâce roi des Arméniens, salut et victoire à toujours! L'ordre que tu m'as donné d'allier la sagesse à la vaillance, je ne l'ai jamais oublié; j'ai veillé sur toutes choses, autant que me l'ont permis mes forces et mon habileté. Maintenant que ce royaume est solidement établi par tes soins, il m'est venu à l'esprit de connaître quels furent les princes qui avant moi ont régné sur le pays des Arméniens, et d'où viennent les satrapies qui y sont établies. Car ici, il n'y a point de règlements connus, ni de culte déterminé; on ne sait qui est l'homme le plus considérable du pays, et qui est le dernier. Rien n'est réglé; tout y est confus et à l'état sauvage.

« Je supplie donc ta majesté de faire ouvrir les archives royales à celui qui se présentera devant ta vaillante majesté. Après avoir trouvé ce que désire ton frère, ton fils, il s'empressera de lui rapporter des documents authentiques. Notre satisfaction venue de l'heureux succès de nos désirs, est, je le sais, un sujet de joie pour toi. Salut, toi, illustré par ton séjour parmi les immortels. »

Arsace le Grand, ayant reçu la lettre des mains de Mar Apas Catina, ordonna avec plaisir et empressement de lui ouvrir les archives de Ninive; heureux qu'une si noble pensée fut venue à son frère, auquel il avait remis la moitié de son empire. Mar Apas Catina, ayant examiné tous les manuscrits, en trouva un, en grec, sur lequel, dit-il, était cette suscription :

« COMMENCEMENT DU LIVRE.

« Ce livre fut, par ordre d'Alexandre le Macédonien, traduit du chaldéen en grec, et contient l'histoire des premiers ancêtres. »

Le commencement de ce livre traite, dit-il, de Zérouan, de Titan et de Japhétos; chacun des personnages célèbres des trois lignées de ces trois chefs de race y est inscrit par ordre, chacun à sa place, durant de longues années.

De ce livre, Mar Apas Catina, ayant extrait seulement l'histoire authentique de notre nation, la porta au roi Valarsace à Medzpin, écrite en caractères grecs et syriens. Valarsace le beau, habile à tirer l'arc, prince éloquent, ingénieux et subtil, estimant cette histoire comme l'objet le plus précieux de ses trésors, la place dans son propre palais, pour qu'elle y soit gardée en sûreté, et en fait graver une partie sur la pierre.

Ainsi, assuré de l'authenticité et de l'ordre des événements, nous les répétons ici pour satisfaire ta curiosité. L'histoire de nos satrapies y est prolongée jusqu'au Sardanapale des Chaldéens, et même au delà. Voici dans ce livre le commencement des récits :

« Terribles, extraordinaires étaient les premiers dieux, auteurs des plus grands biens dans le monde, principes de l'univers et de la multiplication des hommes. De ceux-ci se sépara la race des géants, doués d'une force terrible, invincibles, d'une taille colossale, qui, dans leur orgueil, conçurent et enfantèrent le projet d'élever la tour. Déjà ils étaient à l'œuvre : un vent furieux et divin, soufflé par la colère des dieux, renverse l'édifice. Les dieux, ayant donné à chacun de ces hommes un langage que les autres ne comprenaient pas, répandirent parmi eux la confusion et le trouble. L'un de ces hommes était Haïg, de la race de Japhétos, chef renommé, valeureux, puissant et habile à tirer l'arc. »

Un tel récit doit s'arrêter ici, car notre but n'est pas d'écrire l'histoire universelle, mais de nous efforcer de faire connaître nos premiers ancêtres, nos anciens et véritables aïeux. Or, en suivant ce livre, je dirai : Japhétos, Mérod, Sirat, Taglat, c'est-à-dire Japhet, Gomer, Thiras, Thorgom; puis le même chroniqueur, poursui-

(1) A partir de cet endroit jusqu'à la fin du récit de Mar Apas Catina, nous renvoyons le lecteur, pour les annotations, au 1er volume de la Collection (p. 13 et suiv.), où les fragments de l'histoire de l'annaliste syrien ont été publiés intégralement d'après le livre de Moïse de Khorène

Digitized by Google

vant, mentionne Haïg, Arménag et les autres par ordre, comme nous l'avons dit plus haut.

CHAPITRE X.

De la rébellion de Haïg.

« Haïg, dit-il, célèbre par sa beauté, sa force, sa chevelure bouclée, par la vivacité de son regard, par la vigueur de son bras, prince valeureux et renommé entre les géants, s'opposa à tous ceux qui levaient une main dominatrice sur les géants et les héros. Dans son audace, il entreprit d'armer son bras contre la tyrannie de Bélus, lorsque le genre humain se dispersa sur toute la terre, au milieu d'une masse de géants furieux, d'une force démesurée. Car chacun, poussé par sa frénésie, enfonçait le glaive dans le flanc de son compagnon; tous s'efforçaient de dominer les uns sur les autres. Cependant la fortune aida Bélus à se rendre maître de toute la terre. Haïg, refusant de lui obéir, après avoir engendré son fils Arménag à Babylone, s'en va au pays d'Ararat, situé du côté du nord, avec ses fils, ses filles, les fils de ses fils, hommes vigoureux, au nombre d'environ trois cents, avec les fils de ses serviteurs, les étrangers qui s'étaient attachés à lui, et avec tout ce qu'il possédait. Il s'arrêta auprès d'une montagne où quelques-uns des hommes, précédemment dispersés, avaient fait halte pour s'y fixer. Haïg les soumit à son autorité, fonda en ce lieu un établissement, et le donna en apanage à Gatmos, fils d'Arménag. » Ceci donne raison aux récits des anciennes traditions non écrites.

« Quant à Haïg, il s'en va, dit-il, avec le reste de sa suite au nord-ouest, s'établit sur une plaine élevée, appelée Hark (Pères), ce qui veut, dire : Ici habitèrent les Pères de la race de Thorgom. Puis il bâtit un village qu'il appela Haïgaschen (construit par Haïg). » L'histoire dit encore : « Au milieu de ce plateau, près d'une montagne à large base, quelques hommes s'étaient déjà établis, et ils se soumirent volontairement au héros. » Ceci donne encore raison aux anciennes traditions non écrites.

CHAPITRE XI.

De la guerre et de la mort de Bel.

Poursuivant sa narration, (Mar Apas Catina) dit : « Bel, ce Titan, ayant affermi sur tous sa domination, envoie dans le nord vers Haïg un de ses fils, accompagné d'hommes fidèles, pour l'obliger à se soumettre à lui et à vivre en paix : — Tu t'es fixé, dit-il (à Haïg), au milieu des glaces et des frimas; réchauffe, adoucis l'âpreté glaciale de ton caractère hautain, et, soumis à mon autorité, vis tranquille là où il te plaît, sur toute la terre de mon empire. Mais Haïg, congédiant les envoyés de Bel, répondit avec dédain, et le messager retourna à Babylone.

« Alors Bel le Titan, rassemblant ses forces, marcha au nord, avec une nombreuse infanterie contre Haïg, et arriva au pays d'Ararat, non loin de l'habitation de Gatmos. Celui-ci s'enfuit vers Haïg, et envoie en avant de rapides coureurs : — Sache, dit Gatmos, ô le plus grand des héros, que Bel vient fondre sur toi avec ses braves immortels, ses guerriers à la taille élevée, et ses géants. En apprenant qu'ils approchaient de mon domaine, j'ai pris la fuite. Me voici, j'arrive en toute hâte; avise sans plus tarder à ce que tu dois faire.

« Bel, avec son armée audacieuse et imposante, pareil à un torrent impétueux qui se précipite du haut d'une montagne, se presse d'arriver sur les confins des possessions de Haïg. Bel se confiait dans la valeur et la force de ses soldats; mais [Haïg], ce géant calme et réfléchi, à la chevelure bouclée, à l'œil vif, rassemble aussitôt ses fils et ses petits-fils, guerriers intrépides, habiles tireurs d'arc, mais très-peu nombreux, avec les autres hommes qui vivaient sous sa dépendance, et arrive au bord d'un lac dont les eaux salées nourrissent de petits poissons. Là, haranguant ses troupes, il leur dit : — En marchant contre l'armée de Bel, efforçons-nous d'arriver à l'endroit où il se tient entouré par la multitude de ses braves; si nous mourons, ce que nous possédons tombera aux mains de Bel; si nous nous signalons par l'adresse de nos bras, nous disperserons son armée, et nous serons maîtres de la victoire.

« Aussitôt, franchissant un large espace, les soldats de Haïg s'élancent dans une plaine située entre de très-hautes montagnes, et se retranchèrent sur une hauteur, à droite d'un torrent. Alors levant les yeux, ils virent la masse confuse de l'armée de Bel, courant çà et là avec une audace farouche, et dispersée sur toute la surface du pays. Cependant Bel, tranquille et confiant, se tenait, avec une forte escorte, à la gauche du torrent, sur une éminence, comme dans un poste d'observation. Haïg reconnut le détachement où était Bel en avant de ses troupes, avec des soldats d'élite et bien armés. Un large espace de terre le séparait de sa troupe. Bel portait un

Digitized by Google

casque de fer à la crinière flottante, une cuirasse d'airain qui lui garantissait le dos et la poitrine, des cuissards et des brassards; au côté gauche et fixée à la ceinture, une épée à double tranchant; de la main droite, il portait une bonne lance et de la gauche un épais bouclier. A sa droite et à sa gauche se tenaient ses troupes d'élite. Haïg, voyant le Titan ainsi armé de toutes pièces, et flanqué des deux côtés d'une escorte choisie, place Arménag avec ses deux frères à sa droite, Gatmos et deux autres de ses fils à sa gauche, parce qu'ils étaient habiles à tirer l'arc et à manier l'épée; pour lui, se plaçant à l'avant-garde, il forma derrière lui en triangle ses autres troupes qu'il fit avancer doucement.

« S'étant rapprochés de tous côtés les uns sur les autres, les géants, dans leur choc impétueux, faisaient retentir la terre d'un bruit épouvantable, et par la fureur de leurs attaques ils répandaient parmi eux la terreur et l'épouvante. Grand nombre de robustes géants, de part et d'autre, atteints par le glaive, tombaient renversés à terre; cependant des deux côtés la bataille restait indécise. A la vue d'une résistance aussi inattendue et pleine de dangers, le roi effrayé remonte sur la colline d'où il était descendu, car il croyait trouver un abri sûr au milieu des siens, jusqu'à ce qu'enfin, toute l'armée étant arrivée, il put recommencer l'attaque sur toute la ligne. Haïg, l'habile tireur d'arc, comprenant cette manœuvre, se place en face du roi, bande son arc à la large courbure, décoche une flèche munie de trois ailes, droit à la poitrine de Bel, et le trait, le traversant de part en part, sort par le dos, et retombe à terre. C'est ainsi que le fier Titan, abattu et renversé, expire. Ses troupes, à la vue de ce terrible exploit, prennent la fuite, sans qu'aucun se retournât en arrière. » Mais assez sur ce sujet.

Haïg couvre de constructions le champ de bataille et lui donne le nom d'Haïk, à cause de la victoire remportée; d'où le canton encore à présent s'appelle *Haïotz-tzor* (vallée des Arméniens). La colline où Bel succomba avec ses braves guerriers fut nommée par Haïg *Kérezmank* (les tombeaux), et l'on dit encore à présent *Kérezmank*. Le corps de Bel étant peint de diverses couleurs, dit [Mar Apas Catina], Haïg le fit transporter à Hark, et enterrer sur une hauteur à la vue de ses femmes et de ses fils. Or notre pays est appelé *Haïk*, du nom de notre ancêtre Haïg.

CHAPITRE XII.

Races et filiations des descendants de Haïg. — Ce que chacun de ses descendants a fait.

Après ces événements, une foule de faits sont racontés dans ce livre; mais nous n'inscrirons ici que ce qui est nécessaire à notre histoire.

« Après cette expédition, Haïg, dit [Mar Apas Catina], retourna à sa même habitation, et donna à Gatmos, son petit-fils, une grande partie du butin fait à la guerre, ainsi que plusieurs des plus braves de ses gens; puis il lui ordonna de demeurer dans son séjour primitif. Ensuite Haïg, s'en étant allé, s'arrêta au lieu appelé Hark. Il avait engendré son fils Arménag à Babylone, ainsi que nous l'avons dit plus haut; après quoi, ayant vécu encore de longues années, il meurt, laissant à Arménag le gouvernement de la nation tout entière.

Arménag laisse deux de ses frères, Khor et Manavaz avec toute leur suite, au lieu appelé Hark, ainsi que Paz, fils de Manavaz. Celui-ci reçut Hark en apanage; son fils eut en partage au nord-ouest le littoral de la mer salée, qu'il appelle de son propre nom, ainsi que le canton. De Manavaz et de Paz sont issues, dit-on, les familles satrapales des Manavazian, des Peznouni, des Ouortouni qui, après saint Tiridate (Dertad), se sont détruites, assure-t-on, l'une l'autre dans les combats. Khor multiplie au nord et fonde des villages. De lui est issue la grande satrapie de la race des Khorkhorouni, hommes braves et renommés, comme le sont encore leurs descendants actuels.

Arménag, emmenant avec lui toute la multitude des siens, se dirige au nord-est, arrive et débouche dans une plaine encaissée, entourée de hautes montagnes, traversée par des fleuves impétueux venant de l'ouest; cette plaine, située à l'est, s'étend au loin sous les rayons du soleil. Au pied des montagnes jaillissent quantité de sources limpides qui, réunies en fleuves à leurs confins, à la naissance des montagnes, au bord de la plaine, jeunes encore, se promènent comme des jeunes filles. Mais la montagne au sud, qui regarde le soleil, — avec son sommet neigeux, s'élevant à pic, qui ne peut être atteint en moins de trois jours par un voyageur muni d'une bonne ceinture, à ce que rapporte un des nôtres, — se termine doucement en pointe; c'est véritablement une vieille montagne au milieu de montagnes d'une formation plus récente. Dans cette plaine profonde, Arménag s'établit; il couvre d'édifices

Digitized by Google

une partie de ce séjour du côté du nord, et nomme, conformément à son nom, le pied de la montagne du même côté : Arakadz, et ses domaines : le pied d'Arakadz. »

Le même historien raconte ce fait merveilleux, que sur beaucoup de points se trouvaient établis des hommes, dispersés çà et là dans notre pays, avant l'arrivée de notre ancêtre Haïg.

Cet Arménag engendra Armaïs, et, ayant encore vécu un grand nombre d'années, il mourut. Son fils Armaïs construisit son habitation sur une colline au bord du fleuve et, de son nom, la nomma Armavir; et du nom de son petit-fils Arasd, il appela le fleuve, Eraskh. Son fils Schara multipliait et mangeait beaucoup; il l'envoya avec toute sa suite dans une plaine voisine, très-fertile, arrosée par beaucoup de cours d'eau, derrière le nord de la montagne, et appelé Arakadz. On dit que du nom de Schara, le canton est appelé Schirag. Ainsi s'explique le proverbe en usage chez les villageois, disant :

« Si tu as le gosier de Schara,
« Nous n'avons pas les greniers de Schirag. »

Cet Armaïs engendra son fils Amasia, et mourut après avoir encore vécu de longues années.

Amasia, établi à Armavir, engendre Kégham; après Kégham, le valeureux Parokh et Tzolag; puis passant le fleuve, il s'en va à la montagne du midi, au pied de laquelle il établit à grands frais, dans la vallée, deux habitations; l'une à l'orient près des sources qui jaillissent à la base de la montagne, l'autre à l'ouest de celle-ci, distante d'une bonne demi-journée de marche à pied. Il donna en apanage ces deux habitations à ses fils, le valeureux Parokh et Tzolag à l'œil flamboyant; ceux-ci, en s'y fixant, appelèrent ces lieux de leur propre nom, Parakhod, du nom de Parokh, et Tzolaguerd, de celui de Tzolag. Amasia nomma la montagne de son propre nom, Massis; puis étant retourné à Armavir, il vécut seulement quelques années et mourut.

Kégham engendra Harma à Armavir, et l'y laissant avec les siens, il s'en alla vers l'autre montagne au nord-est, sur les bords d'un lac, y bâtit sur les rives et y laissa des habitants. Il appela la montagne de son nom Kégh, et les villages Kéghakouni, ainsi que la mer qui porte aussi cette appellation. Dans cet endroit, il engendra son fils Sissag, personnage renommé par sa noble fierté, sa force, sa beauté, son éloquence et son adresse à tirer l'arc. Il lui remit une grande partie de ses biens, beaucoup d'esclaves, et lui donna en apanage tout le pays depuis la mer à l'orient jusqu'à une grande plaine où le fleuve Eraskh, après s'être frayé un lit dans les cavernes des montagnes, avoir traversé des vallées boisées et franchi des gorges étroites, descend dans la plaine avec un bruit effrayant. Là, Sissag, ayant fait halte, couvre de constructions le sol de son domaine, et appelle le pays de son nom, Siounie, mais les Perses le dénommèrent plus exactement Sissagan. Valarsace, premier roi parthe d'Arménie, ayant rencontré là des hommes célèbres, de la descendance de Sissag, les institue seigneurs du pays; c'est la race de Sissagan. Ce que fit Valarsace, d'après le sens précis de l'histoire, et comment il s'y prit, nous le raconterons en son temps.

Kégham retourne à la plaine au pied de la montagne, et dans un vallon escarpé, il bâtit lui-même un village, qu'il appelle de son nom Kéghami, et qui, dans la suite, fut nommé Karni, par son petit-fils Karnig. De sa descendance était issu, à l'époque d'Ardachès, petit-fils de Valarsace, un jeune homme appelé Varj, adroit à la chasse des cerfs, des chèvres sauvages et des sangliers, habile à lancer le javelot; Ardachès l'institue gardien des chasses royales, et lui donne des villages sur les bords du fleuve appelé Hraztan. On dit que c'est de lui qu'est issue la maison des Varajnouni. Kégham, comme nous l'avons rapporté, engendra Harma et d'autres enfants; puis il mourut, en enjoignant à son fils Harma de résider à Armavir.

Tel est cet Haïg, fils de Thorgom, fils de Thiras, fils de Gomer, fils de Japhet, ancêtre des Haïasdani (Arméniens); tels sont ses races, ses descendances, et l'endroit de son séjour. Dès lors, dit [Mar Apas Catina], sa postérité commença à se multiplier et à remplir le pays.

Harma engendra Aram sur le compte duquel on raconte une foule d'actions d'éclat, d'actes de valeur dans les combats, et qui étendit de tous les côtés le territoire des Arméniens. C'est de son nom que tous les peuples appellent notre pays : les Grecs, *Armen*, les Perses et les Syriens, *Arméni*. Mais pour ce qui est de rapporter son histoire tout entière, ses actes de courage, de dire le quand et le comment, nous le ferons, si tu veux, dans un autre ouvrage; ou bien nous laisserons de côté ces particularités, ou bien encore nous les noterons ici.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

Guerre d'Aram contre les Orientaux; sa victoire. — Mort de Nioukar Matès.

Puisqu'il nous a paru (agréable) de regarder le travail entrepris par ta volonté, comme une source de jouissances plus grandes que ne le sont, pour les autres, les somptueux festins, avec leurs mets et leurs vins, nous avons voulu rappeler en peu de mots les combats d'Aram le Haïcien. Ce guerrier, ami des labeurs et de sa patrie, comme nous le montre le même historien, eut préféré mourir pour son pays, que de voir les fils de l'étranger fouler le sol natal, et commander à ses compatriotes et à ses frères.

Aram, peu d'années avant l'avénement de Ninus en Assyrie, à Ninive, inquiété par les nations voisines, rassemble toute la multitude de ses braves guerriers, habiles à manier l'arc et à lancer le javelot, jeunes, nobles, doués d'une grande adresse et d'une beauté remarquable, troupe qui, pour le courage et dans l'action, valait autant que cinquante mille hommes. Aram rencontre sur les confins de l'Arménie la jeunesse des Mèdes, sous la conduite de Nioukar, surnommé Matès, guerrier orgueilleux et vaillant, comme nous le montre le même historien. Déjà à l'exemple des Kouschans, Matès, imposant son joug à l'Arménie, la tient esclave pendant deux annees. Avant le lever du soleil, Aram, fondant sur lui à l'improviste, extermina toute la multitude de son armée. Quant à Nioukar, appelé Matès, Aram, l'ayant fait prisonnier, le conduit à Armavir, et là, au sommet de la tour des murailles, le front traversé avec un long clou de fer, Nioukar est fixé au mur, par ordre d'Aram, à la vue de tous les spectateurs qui étaient venus là, et des passants. Tout son pays jusqu'à la montagne appelée Zarasb est soumis au tribut, jusqu'au règne de Ninus en Assyrie et à Ninive.

Cependant, Ninus devenu roi de Ninive, nourrissait dans son cœur un souvenir de haine, à cause de son ancêtre Bélus, car il connaissait le passé par la tradition. Il songeait depuis de longues années aux moyens de se venger, épiant le moment d'exterminer et d'anéantir, jusqu'au dernier rejeton, toute la race des fils du brave Haïg. Mais la crainte de se voir lui-même dépouillé de son royaume, en exécutant un tel projet, le retint. Il cache ses perfides desseins, et ordonne à Aram de conserver la puissance sans inquiétude, lui accorde le droit de porter le bandeau de perles, et le nomme son second. Mais c'est assez; car notre but en ce moment ne nous permet pas de nous étendre sur cette histoire.

CHAPITRE XIV.

Démêlés d'Aram avec les Assyriens; sa victoire. — Baïabis Kaghia. — Césarée. — Première Arménie et autres contrées appelées Arménie.

Nous raconterons brièvement les grands faits d'Aram, ses actions glorieuses en Occident, rapportées dans le livre, ses différends avec les Assyriens, en signalant seulement les causes et l'importance des événements, et en montrant rapidement ce que l'historien raconte avec de longs détails.

Ce même Aram, après avoir terminé sa guerre contre l'Orient, marche avec les mêmes troupes en Assyrie. Il y trouve un homme qui ruinait sa patrie avec quarante mille fantassins et cinq mille cavaliers; il était de la race des géants et avait nom Parscham. A force d'opprimer le pays, de l'accabler d'impôts, il changeait en désert toute la contrée d'alentour. Aram lui livre bataille, le jette, fugitif, au milieu du pays des Gortouk, dans la plaine d'Assyrie, et extermine un grand nombre d'ennemis. Parscham mourut sous les coups des soldats d'Aram. Déifié à cause de ses nombreux exploits, (Parscham) fut adoré longtemps par les Syriens. Une grande partie des plaines de l'Assyrie devint, pendant de longues années, tributaire d'Aram.

Il nous faut parler maintenant des prodiges de valeur qu'Aram fit en Occident contre les Titans. Il marche ensuite sur l'Occident, avec quarante mille fantassins et deux mille cavaliers, arrive en Cappadoce, dans un endroit appelé aujourd'hui Césarée. Comme il avait soumis l'Orient et le Midi et qu'il en avait confié la garde à deux familles, l'Orient à celle des Sissagan et l'Assyrie à ceux de la maison de Gatmos, il n'avait plus dès lors aucune crainte de troubles.

Pour cela, Aram s'arrête longtemps en Occident. Baïabis Kaghia lui livre bataille; ce Titan occupait tout le pays situé entre les deux grandes mers, le Pont et l'Océan. Aram fond sur lui, le défait, le refoule jusque dans une île de la mer asiatique. Puis laissant un de ses parents, nommé Mschag, avec dix mille hommes de ses troupes pour garder le pays, il retourne en Arménie.

Aram enjoint aux habitants du pays d'apprendre à parler la langue arménienne, c'est pourquoi jusqu'à ce jour, ils appellent cette contrée : Proton Armenia, qu'on traduit par Première Arménie.

Digitized by Google

Le village que le gouverneur établi par Aram, et qui s'appelait Mschag, fonda et entoura de petites murailles, et auquel il donna son nom, les anciens habitants du pays le nommaient Majak, ne pouvant bien prononcer; jusqu'à ce qu'ensuite agrandi par d'autres, ce village fut nommé Césarée. C'est ainsi qu'Aram, depuis ces lieux jusqu'à son propre empire, remplit d'habitants beaucoup de contrées désertes, et le pays fut nommé la Deuxième, la Troisième et même la Quatrième Arménie. Voilà la première et la véritable raison d'appeler les parties occidentales de notre pays, Première, Seconde, Troisième et Quatrième Arménie. Et ce que disent certaines personnes de l'Arménie grecque, ne nous plaît aucunement : que les autres fassent à leur guise!

Le nom d'Aram est tellement puissant et renommé jusqu'à ce jour, comme tout le monde le sait, que les nations qui nous entourent, le donnent à notre pays. On raconte d'Aram bien d'autres actions d'éclat; mais nous en avons dit assez sur ce sujet.

Mais pourquoi ces faits ne furent-ils pas consignés dans les livres des rois et des temples? Cependant que personne ne conçoive à cet égard ni doute, ni suspicion. Car premièrement, Aram est antérieur au règne de Ninus, époque où personne ne se préoccupait de tels soins; et deuxièmement, les peuples ne sentaient ni l'utilité, ni le besoin, ni l'intérêt de s'occuper des nations étrangères, des pays lointains, de recueillir les anciennes traditions, et les récits des premiers âges dans les livres de leurs rois ou de leurs temples; d'autant plus que la valeur et les exploits des peuples étrangers n'étaient pas pour eux un motif de vanité ou d'orgueil. Et, bien que non consignés dans leurs propres livres, ces faits, comme le raconte Mar Apas Catina, ont été extraits des ballades et des chants populaires, composés par quelques obscurs écrivains, et se trouvent réunis dans les archives royales. Il y a une autre raison, dit-il encore, c'est que, comme je l'ai appris, Ninus, homme imprudent et égoïste, voulant se donner comme le principe unique, le premier auteur de toute conquête, de toute qualité et de toute perfection, fit brûler quantité de livres d'annales des premiers âges, qui se conservaient dans différents endroits et relataient les actes de bravoure de tels ou tels personnages; il fit également détruire les annales relatives à son époque, exigeant que l'histoire n'écrive que pour lui seul. Mais il est superflu de répéter tout ceci.

Aram engendra Ara; puis ayant encore vécu de longues années, il mourut.

CHAPITRE XV.

Ara; sa mort dans une guerre suscitée par Sémiramis.

Ara, peu d'années avant la mort de Ninus, obtint le gouvernement de sa patrie, jugé digne d'une telle faveur par Ninus, comme [antérieurement] son père Aram. Mais l'impudique et voluptueuse Sémiramis (Schamiram), ayant entendu parler depuis longues années de la beauté d'Ara, brûlait du désir de satisfaire sa passion; cependant elle ne pouvait agir ouvertement. Mais après la mort, ou plutôt après la fuite de Ninus en Crète, comme je le crois, Sémiramis mûrissant en sûreté sa passion, envoie des messagers au bel Ara, avec de riches cadeaux, accompagnés d'instantes prières, de promesses magnifiques, pour l'engager à venir la trouver à Ninive, à l'épouser et à régner sur tout l'empire de Ninus, ou seulement à satisfaire son ardente passion, et à retourner ensuite en paix dans ses propres états, comblé de présents.

Déjà les ambassades s'étaient succédé sans interruption, et Ara refusait toujours. Alors Sémiramis, furieuse du mauvais résultat de ses messages, lève toute la multitude de ses troupes, se hâte d'arriver sur le territoire des Arméniens, et de fondre sur Ara. Mais il était évident que ce n'était pas tant pour tuer Ara ou le mettre en déroute, qu'elle se hâtait ainsi, que pour le subjuguer, s'emparer de lui pour satisfaire ses passions; car devenue folle d'amour au seul portrait qu'elle avait entendu faire d'Ara, comme si elle l'eût vu, elle brûlait de feux dévorants. Elle accourt en se précipitant dans la plaine d'Ara, appelée de son nom Ararat. Au moment d'engager le combat, elle ordonne à ses généraux de faire en sorte, s'il est possible, d'épargner la vie d'Ara. Mais au fort de la mêlée, l'armée d'Ara est mise en pièces, et il meurt dans l'action, frappé par les soldats de Sémiramis. La reine envoie après la victoire sur le lieu du combat ceux qui dépouillent les cadavres, afin de chercher parmi les morts l'objet de son amour. Ara fut trouvé sans vie au milieu de ses braves compagnons d'armes. Sémiramis le fait placer sur la terrasse de son palais.

Cependant, comme les troupes arméniennes se ranimaient au combat contre la reine Sémiramis, pour venger la mort d'Ara; elle dit : — « J'ai ordonné à mes dieux de lécher les plaies d'Ara, et il reviendra à la vie. » — Elle espérait par la vertu de ses maléfices ressusciter Ara, tant la fureur de sa passion avait égaré sa raison. Mais

Digitized by Google

quand le cadavre fut en putréfaction, elle le fit jeter [par ses serviteurs] dans une fosse profonde pour le dérober ainsi à la vue de tous. Puis ayant travesti en secret un de ses amants, elle publie sur Ara la nouvelle suivante : — « Les dieux, en léchant les plaies d'Ara, l'ont rendu à la vie, et ont ainsi comblé nos vœux les plus chers; aussi dorénavant ils doivent encore être davantage adorés et glorifiés par nous, comme les auteurs de notre félicité et de l'accomplissement de nos désirs. » — Sémiramis érige une nouvelle statue aux dieux, lui offre des sacrifices, comme si la puissance de ces dieux avait sauvé Ara. A l'aide de ces bruits répandus en Arménie touchant Ara, Sémiramis persuada tous les esprits et fit cesser la guerre.

En ce qui regarde Ara, il suffit de le rappeler en ce peu de mots : ayant vécu..... années, Ara engendra Gartos.

CHAPITRE XVI.

Comment après la mort d'Ara, Sémiramis éleva la ville, la digue du fleuve et son palais.

Après ces succès, Sémiramis, s'étant arrêtée peu de jours dans la plaine appelée Ararat, du nom d'Ara, passe au sud de la montagne, car on était alors en été, pour se promener dans les vallons et les campagnes en fleurs. En voyant la beauté du pays, la pureté de l'air, les sources limpides qui jaillissent de toutes parts, le cours majestueux des fleuves au doux murmure : — « Il nous faut, dit-elle, dans un pays où le climat est si tempéré et l'eau si pure, fonder une ville, une demeure royale pour résider [ici] en Arménie, au milieu de toutes les délices, la quatrième partie de l'année; les trois autres saisons plus froides, nous les passerons à Ninive. »

Sémiramis, ayant visité beaucoup de sites, arrive du côté oriental, sur le bord du lac salé; elle voit sur ces bords une colline oblongue, exposée dans sa longueur au couchant; un peu oblique au nord; au midi une grotte s'élevant droit et perpendiculairement vers le ciel; à peu de distance au sud, une vallée plate, confinant à l'orient avec la montagne, et qui, en s'allongeant vers le lac, s'élargit et prend un aspect grandiose. A travers ces lieux, des eaux pures, tombant de la montagne dans les ravins et les vallées, réunies à la large base des montagnes, devenaient de véritables fleuves. A droite et à gauche des eaux, s'élevaient dans cette vallée de nombreux villages; et à l'est de cette riante colline, se dressait une petite montagne.

Ici, l'active et impudique Sémiramis, ayant tout examiné en détail, fit aussitôt venir de l'Assyrie et des autres parties de son empire, et rassembler en ce lieu douze mille ouvriers et six mille maîtres de tout état, pour travailler le bois, la pierre, le bronze et le fer, tous très-habiles dans leur art. Tout s'exécutait selon les ordres de la reine. On voyait accourir en hâte des ouvriers et des maîtres de tout état. Sémiramis fait d'abord construire la chaussée du fleuve, avec des blocs de rochers, liés entre eux avec de la chaux et du sable [fin], œuvre gigantesque pour l'étendue et la hauteur et qui existe, à ce que l'on dit, encore à présent. Dans les fentes de cette chaussée, nous le savons par ouï-dire, les voleurs et les vagabonds du pays y cherchent un refuge et s'y cachent en sûreté comme sur les cimes désertes des montagnes. Si quelqu'un veut en faire l'expérience, il ne pourra pas même, en employant toutes ses forces, détacher de cette construction une pierre de fronde; en examinant la parfaite liaison des pierres, on croirait que la cimentation a été faite avec de la cire coulée. Cette chaussée, longue de plusieurs stades, va jusqu'à la ville.

La reine fait ranger cette multitude de travailleurs en plusieurs classes, et donne pour chef à chacune le meilleur des artisans. Ainsi à force de fatigues continuelles, elle achève en peu d'années ces merveilleuses constructions, qu'elle entoure de fortes murailles avec des portes d'airain. Elle bâtit aussi dans la ville de nombreux et magnifiques palais, ornés de différentes pierres de diverses couleurs, élevés de deux ou trois étages, chacun, comme il convient, exposé au soleil. Elle distingue par de belles couleurs les quartiers de la ville, les divise par de larges rues; elle construit, selon les besoins, des thermes au milieu de la ville, avec un art admirable. Distribuant dans la cité une partie des eaux du fleuve, elle les amène partout où il en est besoin, et aussi pour l'arrosement des jardins et des parterres. Quant à l'autre portion des eaux, près des bords du lac à droite et à gauche, elle les destine aux usages de la ville et de tous les environs. Toutes les parties de la ville, à l'est, au nord et au sud, sont décorées par elle de beaux édifices, d'arbres touffus, produisant des fruits et des feuillages différents; elle plante aussi quantité de vignes dans les terrains fertiles en vins. Elle rend de tous côtés magnifique et splendide la portion de la ville entourée de murailles, et y fait entrer une immense population.

Quant à l'extrémité de la ville et aux merveilleux édifices qui s'y trouvent, bien des gens

Digitized by Google

ignorent l'état des choses; il est donc impossible d'en faire la description. Sémiramis garnit le sommet des murailles, ouvre des entrées d'un accès difficile, et élève un palais royal, avec de terribles oubliettes. Le dessin et le plan d'un semblable édifice ne nous ont été transmis par personne avec vérité, aussi nous ne croyons pas opportun d'en parler dans cette histoire. Nous dirons seulement que, de tous les ouvrages royaux, comme nous l'avons appris, c'est le premier et le plus splendide.

Sur le côté oriental de la grotte, là où actuellement on ne peut tracer un seul trait avec la pointe, tant la pierre en est dure, on a creusé des palais, des chambres, des caveaux pour mettre les trésors et de longues galeries. Personne ne sait comment ces merveilleuses constructions ont pu s'élever. Sur toute la surface de la pierre, comme sur de la cire, avec une pointe, sont tracés beaucoup de caractères. Or la vue d'un semblable prodige jette tout le monde dans l'étonnement; mais assez sur ce sujet. Dans beaucoup d'autres cantons de l'Arménie, la reine fit graver sur la pierre le souvenir de quelque événement; sur beaucoup de points, elle fit dresser des stèles avec des inscriptions tracées de même. Mais en voici assez sur les travaux exécutés en Arménie par Sémiramis.

CHAPITRE XVII.

De Sémiramis; pourquoi elle fit périr ses fils. — Comment elle s'enfuit en Arménie [à cause] du mage Zoroastre. — Elle meurt de la main de son fils Ninyas.

La reine, voulant toujours aller passer l'été dans le nord, dans la ville qu'elle avait fondée en Arménie, laissa, comme gouverneur de l'Assyrie et de Ninive, Zoroastre (Zrataschd), mage et chef religieux des Mèdes (Mar); pendant longtemps les choses étant ainsi réglées, Sémiramis remit tout le pouvoir aux mains de Zoroastre.

Souvent reprise par ses enfants à propos de sa conduite déréglée et par trop voluptueuse, la reine les fit tous périr, à l'exception de Ninyas, le plus jeune. Dans son amour pour ses favoris, elle leur remet son pouvoir souverain, ses trésors, et ne prend aucun soin de ses fils. Ninus, son mari, n'était pas mort, et ne fut pas enterré, comme on le dit, par ses soins, dans le palais, à Ninive; mais, voyant la corruption de sa perfide épouse, il abandonna l'empire et se réfugia en Crète (Gridé). Ses fils, devenus grands, reprochent à leur mère sa conduite, croyant la faire rougir de ses vices, de ses méfaits diaboliques, et la déterminer à leur céder le pouvoir et ses trésors. La reine devint plus furieuse encore et les fit tous mourir. Ninyas fut seul épargné, comme nous l'avons dit plus haut.

Par suite des torts de Zoroastre envers la reine et de leur querelle, Sémiramis prend les armes contre lui, car il songeait à établir partout sa tyrannie. Au fort du combat, Sémiramis s'enfuit devant Zoroastre, et gagne l'Arménie. Ninyas trouve le moment opportun pour se venger; il tue sa mère, et règne sur l'Assyrie et Ninive. Nous avons dit la cause et les circonstances de la mort de Sémiramis.

CHAPITRE XVIII.

Première expédition de Sémiramis dans les Indes. — Sa mort pendant qu'elle était en Arménie.

J'ai en vue Céphalion, pour ne pas m'exposer à être un sujet de risée; il parle d'après d'autres écrivains, d'abord de la naissance de Sémiramis, ensuite de sa guerre dans les Indes. Mais les faits qui résultent de l'examen que fit Mar Apas Catina, dans les livres chaldéens, nous ont paru plus certains que toutes ces particularités; car il parle avec savoir et il expose les causes de la guerre. Ajoutons encore que les fables de notre pays donnent raison au savant syrien, en disant qu'ici (en Arménie) eurent lieu la mort de Sémiramis, sa fuite à pied, sa soif ardente, ses recherches pour avoir de l'eau, son empressement à se désaltérer, et, à l'arrivée des soldats armés de glaives, le jet du talisman dans la mer, d'où est venu ce chant : « Les perles de Sémiramis dans la mer. » Aimes-tu les fables? Écoute celle-ci : « Sémiramis changée en pierre, bien avant Niobé. » Assez sur ce sujet, occupons-nous des faits postérieurs.

CHAPITRE XIX.

Événements arrivés après la mort de Sémiramis.

Je veux dans cet ouvrage te montrer tous les événements avec ordre, les ancêtres les plus renommés de la nation, toutes les traditions qui les concernent, chacun de leurs faits et gestes, en omettant toutes les choses imaginaires ou inconvenantes dans nos récits, et en racontant ce qui se trouve dans les livres, et notamment dans

Digitized by Google

les discours des hommes sages et profonds, d'où nous avons précisément cherché à rassembler et à extraire les documents de notre antiquité. Et nous dirons : Dans cette histoire, nous nous sommes attaché à la justice et à la vérité, aussi bien par inspiration que par conviction. C'est avec de telles dispositions qu'est faite notre compilation. Dieu le sait! louable ou blâmable aux yeux des hommes, leur jugement importe peu; mais l'uniformité de notre récit, la suite régulière des personnages, sont une garantie suffisante de l'exactitude de nos recherches. Ceci posé, certain ou presque assuré de la vérité, je commencerai par t'exposer les faits postérieurs, en suivant l'ordre historique.

Or, après la mort de Sémiramis, tuée par son fils Zamassis, c'est-à-dire Ninyas, né après le meurtre d'Ara, nous savons avec certitude l'ordre des faits. Ninyas règne, après avoir fait périr sa mère voluptueuse, et vit en paix. Sous Ninyas, Abraham termina ses jours.

Comparaison de la généalogie de notre nation avec celle des Hébreux, des Chaldéens, jusqu'à Sardanapale, appelé Tonos-Concholéros.

Hébreux.	*Chaldéens.*	*Arméniens.*
Abraham.	Ninyas.	Aram.
Isaac.	Arios.	Ara.
Jacob.	Aralios.	Ara,

qui était fils de notre Ara, appelé Ara par Sémiramis qui lui confie le gouvernement de notre pays.

Lévi	Sosarès.	Anouschavan.
Cahat.	Xerxès.	Bared.
Amram.	Galéos.	Arpag.
Moïse.	Armamithrès.	Zavan.
Josué.	Bélochus.	Parnas.

Depuis Josué, ce n'est plus par ordre de filiation, mais de prééminence, que tous descendent d'Abraham. Défaits par Josué, les Cananéens, fuyant leur exterminateur, passèrent en Afrique (Akras), naviguant sur Tharsis, événement constaté par une inscription gravée sur des stèles en Afrique, et qui se conserve jusqu'à présent. Voici ce qu'elle rapporte en propres termes :

« Mis en fuite par le brigand Josué,
« nous, les chefs des Cananéens,
« sommes venus habiter ici. »

Un de ces chefs était notre illustre Cananitas, en Arménie. Tout bien examiné, nous avons trouvé que la descendance des Kentouni provient de lui, sans aucun doute. Le caractère de ces derniers démontre bien qu'ils sont Cananéens.

Hébreux.	*Chaldéens.*	*Arméniens.*
Gothoniel.	Altadas.	Sour.
Avod.	Mamithus.	Havanag.
Barac.	Macaléus.	Vaschdag.
Gédéon.	Sphærus.	Haïgag.
	Mamylus.	
	Sparethus.	
	Ascatades.	
	Amyntas.	
	Bélochus.	

Haïgag qui vivait, à ce que l'on dit, sous Bélochus, périt dans une émeute follement soulevée par lui.

Abiméleck.	Balatorès.	Ambag.
Thola.	Lampridis.	Arnag.
Jaïr.	Sosarès.	Schavarsch.
Jephté.	Lamparès.	Norair.
Eséphon.	Panyas.	Vsdasgar.
Aglon.	Sosarmus.	Korag.
Labdon.	Mithræus.	Hrand.
Samson.	Teutamus.	Entzak.
Héli.		Kéghag.
Samuel.		Horo.
Saül.		Zarmaïr.
David, et ainsi de suite.		

Zarmaïr, envoyé au secours de Priam par Teutamus avec une armée d'Éthiopiens, meurt de la main des braves Hellènes.

Chaldéens.	*Arméniens.*
Teutéus.	Berdj.
Tineus.	Arpoun.
Dercylus.	Pazoug.
Eupalmeus.	Ho.
Laosthénès.	Housag.
Priétiadès.	Gaïbag.
Ophrateus.	Sgaïorti (fils de géant).
Ophratonès.	
Acrazanès	
Sardanapale.	

CHAPITRE XX.

Ara fils d'Ara. — Son fils Anouschavan, surnommé Sos.

Sémiramis, en souvenir de sa première passion pour le bel Ara, appelle Ara le fils né de lui et de

Digitized by Google

sa femme bien-aimée Nouart, et qui était âgé d'environ douze ans à la mort d'Ara. Sémiramis, pleine de confiance en ce prince, l'investit du gouvernement de notre pays. Ara meurt, à ce que l'on dit, dans la guerre contre Sémiramis.

Voici l'ordre des événements postérieurs : Ara fils d'Ara meurt dans la guerre contre Sémiramis, laissant un fils, appelé Anouschavan, très-puissant et très-capable dans l'action et dans le conseil. Il était surnommé Sos (peuplier argentifère), car il était voué aux fonctions sacerdotales, dans les forêts de peupliers d'Aramaniag, à Armavir. Le tremblement des feuilles de peuplier, au souffle léger ou violent de l'air, était l'objet d'une science magique en Arménie et le fut longtemps.

Cet Anouschavan, ayant à souffrir pendant de longues années le mépris de Zamassis, languissait à la cour. Aidé par ses partisans, il réussit à obtenir le gouvernement d'une partie du pays, moyennant tribut, ensuite du pays tout entier. Mais il serait trop long de rapporter dans cette histoire tout ce qui est digne d'être rappelé, les paroles, les faits et les entreprises.

CHAPITRE XXI.

Barouïr fils de Sgaïorti est le premier roi couronné en Arménie. — Il aide Varbace le Mède à s'emparer du royaume de Sardanapale.

Laissant de côté les faits les moins considérables, nous dirons ce qui est le plus important. Le dernier de ceux qui vécurent sous l'empire des Assyriens, depuis Sémiramis ou depuis Ninus, est, je le dis, notre Barouïr, contemporain de Sardanapale. Aidé puissamment par Varbace le Mède, il ravit le royaume de Sardanapale.

A présent j'éprouve du bonheur et de la joie en arrivant au véritable ancêtre de notre nation, dont les descendants furent élevés au rang de roi ; aussi nous avons une grande tâche à accomplir, bien des sujets à traiter. Nous avons cru de notre devoir de lire les preuves de ces faits dans quatre livres composés par cet homme sage et éloquent, le plus sage d'entre les sages.

Varbace, d'un canton de la Médie, à la pointe extrême de la province la plus fortifiée, homme d'une grande astuce, célèbre dans les combats, voyant la vie efféminée et la mollesse voluptueuse du faible et vil Concholéros, gagne par sa conduite, par ses largesses, beaucoup de partisans, parmi les personnages braves et puissants qui alors soutenaient avec dignité et une grande fermeté l'empire d'Assyrie. Il se concilie l'amitié de notre brave satrape Barouïr, lui promettant la couronne et tout l'éclat de la royauté ; il s'attache aussi un grand nombre de vaillants guerriers habiles à manier le javelot, l'arc et le glaive. Varbace, s'emparant de cette manière des États de Sardanapale, commande à l'Assyrie et à Ninive ; mais il y établit des gouverneurs et transporte aux Mèdes l'empire des Assyriens.

Si ces faits, chez les autres historiens, sont rapportés différemment, ne t'en étonne pas ; car, comme plus haut, dans les premiers chapitres, nous avons blâmé les usages de nos premiers ancêtres qui ne prenaient aucun souci de la science, il arrive encore ici la même chose. Les faits et gestes du père de Nabuchodonosor ont été consignés dans les annales et les registres de ses inspecteurs des mémoriaux ; or, nos princes n'ayant pas songé à faire de même, il n'y a eu de transcrit que les faits accomplis dans les derniers temps. Si on demande : « Où donc avons-nous trouvé les noms, les faits et gestes de beaucoup de nos ancêtres? » je répondrai : « Dans les anciennes archives des Chaldéens, des Assyriens, des Perses, à cause de la mention faite dans les écrits royaux des noms et des actes de nos aïeux comme chefs de l'administration, chargés par les rois du gouvernement général. »

CHAPITRE XXII.

Succession de nos rois. — Leur nombre de père en fils.

Je vais compter nos grands hommes, surtout les rois, jusqu'à l'empire des Parthes, parce qu'ils me sont chers, ces descendants de notre monarque couronné, comme mes compatriotes, mes proches et mes frères. Comme il m'eût été doux, si le Sauveur (Perguitch) fût alors venu me racheter, d'entrer dans le monde sous de tels monarques, de jouir du bonheur de les voir et d'échapper aux dangers du temps présent! Eh bien, ce sort heureux, cette fortune a fui loin de nous. Mais ces rois nationaux vivaient sous le gouvernement des Mèdes, et nous allons en rappeler ci-dessous les noms.

En ce temps-là, le pouvoir royal de notre nation existait véritablement, comme l'atteste le prophète Jérémie, appelant aux armes contre Babylone : « Convoquez, dit-il, le royaume d'Ararat et la troupe d'Ascanaz. » Il est donc évident que notre empire existait alors. Mais, en

Digitized by Google

réglant la succession de nos rois, nous mettrons à côté celle des rois mèdes :

Premier roi des Mèdes. Notre premier roi couronné par Varbace fut :

Varbace.	Barouïr, fils de Sgaïorti.
Maudacès.	Hratchia.
Artysis.	Parnouas.
Déjocès.	Badjouïdj.
Phraortes.	Gornag.
Cyaxares	Pavos.
Astyage.	Un autre Haïgag.
	Erouant qui vécut peu.
	Dikran (Tigrane).

Du nom des deux derniers furent appelés les derniers Erouant et Tigrane, sans doute à cause des espérances qu'ils donnaient. Le temps n'est pas très-éloigné où nous mentionnerons leurs noms.

Hratchia était ainsi appelé à cause de la vivacité de ses traits et de l'éclat pétillant de ses yeux. Sous lui, dit-on, vivait Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui emmena les Juifs en captivité. On raconte que Hratchia lui demanda l'un de ces principaux captifs hébreux, appelé Champat, le conduisit dans ses États et le combla d'honneurs. De Champat, dit l'historien, descend la race des Pakradouni; cela est certain. Mais ce que firent nos rois pour convertir cette famille au culte de leurs dieux; combien et quels furent ces Pakradouni qui moururent dans le sein du culte divin, nous le raconterons plus tard avec détail. Certains individus, indignes de croyance, par pur caprice et non selon la vérité, disent que c'est de Haïg que descend la race des Thakatir Pakradouni; mais je réponds à ceci : Ne crois pas à de pareils contes, car il n'y a aucun semblant de vérité, aucun indice de probabilité; et, dans ce qui te fut dit, rien qui dénote la vérité. Ce sont des paroles absurdes, dénuées de sens et de valeur, contre Haïg et ses pareils. Mais sache que le nom de Sempad, que les Pakradouni donnent souvent à leurs fils, correspond exactement dans leur langage primitif, qui est l'hébreu, à Champat.

CHAPITRE XXIII.

Des fils de Sennékérim desquels sont issus les Ardzrouni, les Kénouni et le pteschkh d'Aghdznik. — Démontrer dans le même chapitre que la maison d'Ankegh vient de Baskam.

Avant de commencer l'histoire du grand Tigrane (Dikran) qui est le neuvième de nos ancêtres couronnés, prince vaillant, renommé et toujours victorieux entre les conquérants, nous raconterons ce qui est le plus important. Ce qui concerne Sennakérib (Sennékérim) a été mis en oubli. En effet, environ quatre-vingts ans avant le règne de Nabuchodonosor, vivait Sennakérib, roi d'Assyrie, celui-là même qui assiégea Jérusalem sous Ezéchias, chef des Juifs. Ayant tué leur père, les fils de Sennakérib, Atramelek et Sanassar, se réfugièrent chez nous.

L'un d'eux, Sanassar, fut établi par notre vaillant ancêtre Sgaïorti au sud-ouest de notre pays, près des confins de l'Assyrie. Les descendants de Sanassar ont peuplé la montagne de Sim. Les plus grands et les plus illustres d'entre eux, ayant signalé dans la suite leur dévouement envers nos rois, furent jugés dignes d'obtenir le gouvernement de ces contrées. Arkamozan se fixe au sud-est du pays; c'est de lui, dit l'historien, que descendent les Ardzrouni et les Kénouni. Voilà la raison qui nous a fait rappeler Sennakérib.

La maison d'Ankegh, dit le même historien, est issue d'un certain Baskam, petit fils de Haïgag.

CHAPITRE XXIV.

De Tigrane, tel qu'il était en toutes choses.

Passons actuellement à ce qui regarde Tigrane et ses entreprises. C'est, de tous nos rois, le plus puissant, le plus vertueux, le plus brave de tous ces princes et de tous les guerriers. Il aida Cyrus à renverser l'empire des Mèdes, il retint longtemps sous son obéissance les Grecs, et il étendit notre territoire jusqu'à nos anciennes frontières. Objet d'envie pour tous les contemporains, il fit aussi, lui et son siècle, l'admiration de la postérité.

En effet, qui donc parmi les vrais guerriers et les admirateurs de la valeur et de la vertu ne tressaille au souvenir de Tigrane, ne désire ardemment l'égaler en grandeur? Chef et modèle des guerriers, signalant partout son courage, il éleva haut notre nation; nous étions courbés sous le joug, il la mit en état de subjuguer et de faire payer tribut à de nombreux peuples. Partout s'élevaient des monceaux d'or, d'argent, de pierres précieuses; partout on voyait des vêtements de toute forme, de toute couleur, pour hommes et pour femmes; si bien que la laideur paraissait aussi belle que la beauté, et la beauté, selon l'esprit du temps, était déifiée. On voyait les fantassins chevaucher, les frondeurs devenus d'habiles tireurs d'arcs, les hommes auparavant

Digitized by Google

armés de pieux manier le glaive et la lance, les gens autrefois sans armes, couverts de boucliers et d'armures de fer. La vue des soldats rassemblés, le feu, l'éclat resplendissant de leurs armures et de leurs armes, suffisaient pour dérouter l'ennemi. Tigrane inaugure la paix, multiplie les édifices et féconde tout le pays avec des ruisseaux d'huile et de miel.

Tels sont, avec beaucoup d'autres encore, les bienfaits dont gratifia notre patrie Tigrane fils d'Erouant, prince à la blonde chevelure bouclée, au visage coloré, au regard doux, puissamment membré, large des épaules, à la marche rapide, le pied bien tourné, sobre toujours dans le boire et le manger, et réglé dans ses plaisirs. Nos ancêtres le célébraient au son du pampirn, en chantant sa prudence, sa modération dans les plaisirs de la chair, sa sagesse, son éloquence, et son désir d'être utile à l'humanité. Quel plus grand plaisir pour moi, que de prolonger ces sujets louangeux pour lui, et qui sont la vérité de l'histoire! Toujours équitable dans ses jugements, sa balance, égale pour tous, pesait sans partialité la conduite de chacun. Il n'était point jaloux des grands, il ne méprisait pas les petits; il n'avait d'autre volonté que d'étendre sur tous le manteau de sa sollicitude. [Tigrane], depuis longtemps déjà, lié par des traités avec Astyage (Aschtahag), roi des Mèdes, lui donne en mariage sa sœur Dikranouhi, qu'Astyage recherchait avec empressement; car celui-ci se disait : « Par cette alliance, j'aurai pour Tigrane une constante affection, ou je lui tendrai facilement des embûches pour le faire périr. » En effet, pour lui, Tigrane était un sujet de crainte, car une prophétie indépendante de sa volonté lui avait annoncé l'événement que voici :

CHAPITRE XXV.

Crainte et soupçons d'Astyage, en apprenant l'étroite amitié de Cyrus et de Tigrane.

La cause première de ses craintes était l'alliance et l'amitié qui unissaient Cyrus et Tigrane. Souvent aussi le sommeil fuyait loin d'Astyage lorsqu'il rappelait ses souvenirs. Il faisait sans cesse à ce sujet des questions à ses confidents : « Comment pourrons-nous, disait-il, rompre les liens d'amitié entre le Perse et le descendant d'Haïg, fort de tant de myriades d'hommes? » Pendant qu'il est agité par ces pensées, une vision lui apparaît, qui lui révèle sa situation et qu'il raconte ainsi :

CHAPITRE XXVI.

Comment Astyage, la haine au cœur, voit sa destinée présente dans un songe merveilleux.

« Un grand danger, dit-il, menaçait le Mède Astyage, par le fait de l'union de Cyrus et de Tigrane. C'est pourquoi, de l'effervescence de ses pensées, lui apparaît dans le sommeil de la nuit un songe, où il vit ce qu'étant éveillé il n'a jamais vu ni entendu. Il se réveille en sursaut, et, sans attendre le cérémonial usité, l'heure du conseil, car il restait encore bien des heures de la nuit, il appelle ses confidents. Le visage triste, les yeux fixés à terre, il gémit du plus profond de son cœur et soupire. Pourquoi cette douleur? demandent les confidents. Et lui reste plusieurs heures sans répondre; enfin, poussant des gémissements, il commence à dévoiler toutes ses secrètes pensées, les soupçons de son cœur et aussi les détails de l'horrible vision :

« Il advint, ô mes amis, dit-il, que je me trouvais aujourd'hui sur une terre inconnue, près d'une haute montagne dont la cime paraissait enveloppée de glaces et de frimas. On disait que c'était le pays des descendants d'Haïg. Mon regard plongeait au loin vers la montagne, lorsqu'une femme revêtue de la pourpre, enveloppée d'un voile bleu céleste, m'apparut assise au plus haut de la cime. Ses yeux étaient beaux, sa stature était élevée, son teint était de rose; elle était dans les douleurs de l'enfantement. Comme j'avais le regard tendu vers ce spectacle étonnant, cette femme mit au monde tout à coup trois héros accomplis pour la taille et pour la force. Le premier, monté sur un lion, prit son vol vers l'occident; le second, sur un léopard, s'élança vers le nord; le troisième, sur un énorme dragon, se précipita avec fureur sur notre empire.

« Au milieu de ces visions confuses, il me semblait que, debout sur la terrasse de mon palais, j'en voyais la frise ornée de magnifiques tentures, et la plate-forme couverte de tapis émaillés de diverses couleurs. Nos dieux, à qui je suis redevable de la couronne, étaient là présents dans tout l'éclat de leur majesté, et moi avec vous, leur offrant des sacrifices et de l'encens. Tout à coup, levant les yeux, je vis le héros, monté sur le dragon, prendre son vol avec des ailes d'aigle, en fondant sur nous; il croyait venir exterminer nos dieux; mais moi, Astyage, me précipitant à sa rencontre, je soutins ce choc formidable et je combattis ce merveilleux héros. D'abord nous nous frappâmes l'un l'autre de la lance et nous

Digitized by Google

répandîmes des flots de sang, et la plate-forme du palais, inondée des rayons du soleil, se transforma en un mur de sang. Puis, recourant à d'autres armes, nous combattîmes encore des heures entières.

« Mais à quoi bon prolonger ce récit, puisque la fin de tout était ma ruine? L'impression du danger me couvrit d'une sueur violente, le sommeil s'enfuit loin de moi, et depuis ce jour je ne compte plus parmi les vivants. Car le résultat d'un tel songe n'a d'autre signification que la terrible invasion que Tigrane, le descendant d'Haïg, doit faire chez nous. Mais quel est l'homme qui, avec le secours de nos dieux, nous venant en aide par ses conseils et ses actes, ne croirait pas partager le trône avec nous? »

Ayant ouï beaucoup d'avis utiles de la part de ses confidents, le roi les honora de ses remercîments.

CHAPITRE XXVII.

Opinions des conseillers d'Astyage; ses réflexions et ses desseins; leur exécution immédiate.

« Après avoir entendu de vos bouches bien des avis sages et ingénieux, ô mes amis, je dirai ce qui, en fait de conseils et de réflexions, me paraît à moi préférable, si les dieux daignent m'assister. Il n'y a rien de plus utile contre un ennemi, quand on connaît ses desseins, que la présence d'une personne qui, avec l'apparence de l'amitié, lui tende des embûches. Ce n'est ni avec des trésors, ni avec des paroles trompeuses, que nous pouvons réussir, mais c'est en agissant ainsi que je le veux. L'instrument de mes desseins, l'agent de cette trame est la sœur de Tigrane, la belle et prudente Dikranouhi; car de tels liens de parenté à l'étranger lui donnent toute facilité d'ourdir en secret de sourdes menées, en allant et en venant; ou bien à l'improviste, à force d'argent et de promesses pour engager quelqu'un des familiers de Tigrane à le poignarder ou à l'empoisonner; ou pour séduire avec de l'or, détacher de lui ses partisans et les gouverneurs des provinces. C'est ainsi que nous nous saisirons de Tigrane comme d'un faible enfant. »

Les confidents du roi, regardant le projet comme efficace, en machinèrent l'exécution. Astyage envoie un de ses conseillers à Tigrane avec de riches trésors et une lettre ainsi conçue :

CHAPITRE XXVIII.

Lettre d'Astyage. — Dispositions favorables de Tigrane. — Départ de Dikranouhi pour la Médie.

« Mon frère bien-aimé le sait : rien ne nous fut donné par les dieux de plus utile dans cette vie qu'un grand nombre d'amis, c'est-à-dire d'amis sages et puissants; car ainsi les troubles du dehors ne nous atteignent pas, et, s'ils parviennent chez nous, aussitôt on les repousse; au dedans, la perfidie ne peut trouver accès, et toute perturbation est étouffée. Or, en voyant tous les avantages qui résultent de l'amitié, j'ai songé à rendre la nôtre plus stable et plus profonde. Ainsi, fortifiés de tous les côtés, nous maintiendrons notre empire ferme et inébranlable. Et cela, tu peux le faire, en m'accordant la fille de la Grande Arménie, ta sœur Dikranouhi, pour épouse. J'espère que tu considéreras cette union comme avantageuse pour ta sœur, qui deviendra la reine des reines. Porte-toi bien, mon compagnon royal et mon frère bien-aimé. »

Sans prolonger ce récit, je dirai : L'envoyé accourt et accomplit la négociation au sujet de la belle princesse; car Tigrane consentit à donner sa sœur Dikranouhi pour épouse à Astyage. Ignorant complétement les ruses ourdies par ce dernier, Tigrane envoie sa sœur, comme c'était la coutume des rois. Ayant reçu la princesse, Astyage, non-seulement pour le succès des ruses qu'il médite en son cœur, mais encore à cause de la beauté de Dikranouhi, l'élève au premier rang de ses femmes, mais en lui-même il mûrit ses perfides projets.

CHAPITRE XXIX.

Comment fut découverte la perfidie d'Astyage et comment fut livrée la bataille dans laquelle il succomba.

Après cet événement, dit [l'historien], Astyage, ayant élevé Dikranouhi à la royauté, ne faisait rien dans le royaume sans sa volonté; il réglait tout avec elle, et ordonnait à tous ses sujets d'être soumis à ses ordres. Ayant ainsi disposé toutes choses, il commença doucement à lui insinuer ces perfides paroles : « Tu ne sais pas, dit-il, que ton frère Tigrane, excité par sa femme Zarouhi, est jaloux de te voir commander aux Arik? Qu'en adviendra-t-il? D'abord je devrai mourir, et ensuite Zarouhi régnera sur les Arik, et occupera la place des déesses. Donc, il faut que tu choisisses l'un de ces deux partis : ou, par amour pour ton frère, d'accepter sous les yeux des Arik

Digitized by Google

la ruine et l'infamie; ou bien, consultant ton propre intérêt, proposer quelque utile conseil et conjurer les événements. »

Cependant, au milieu de ces perfides détours, se cachait encore le projet de faire périr Dikranouhi, si son avis n'était pas conforme à la volonté du Médo-Perse. Mais la prudente et belle princesse, devinant l'artifice, répondit très-tendrement à Astyage; et aussitôt, par de fidèles messagers, elle révèle à son frère les trames perfides de son époux.

Dès ce moment, Astyage se met à l'œuvre; il demande par des messages une entrevue à Tigrane aux frontières des deux États, simulant une affaire importante qu'il est impossible de traiter par lettre ou par ambassade, si les deux souverains ne sont pas en présence. Mais Tigrane, ayant su par le messager le but proposé, ne cacha rien de ce que pensait Astyage, et lui déclara par lettre connaître toute la noirceur de son cœur. Cette perfidie une fois découverte, il n'y avait plus dès lors ni paroles ni fourberies qui pussent pallier tant de méchanceté, et la guerre se préparait ouvertement.

Le roi des Arméniens rassemble des frontières de la Cappadoce, de l'Ibérie (Vratsdan) et de l'Aghouank des troupes d'élite, ainsi que toutes celles de la Grande et de la Petite Arménie, et marche avec toutes ses forces contre le pays des Mèdes. Astyage se trouve alors en danger d'avoir à se mesurer avec le descendant d'Haïg, auquel il ne peut pas opposer des forces inférieures. La lutte se prolongea pendant cinq grands mois, car la vivacité, l'ardeur de l'action se ralentissaient lorsque Tigrane songeait au sort de sa sœur bien-aimée; aussi il manœuvrait de façon à sauver les jours de Dikranouhi. Cependant l'heure du combat approchait.

Mais je ne saurais trop louer mon héros, sa taille majestueuse, son sûr coup de lance, la juste proportion de tous ses membres, la beauté parfaite de son visage; car il était agile, en tout bien conformé, et nul ne l'égalait en force. Pourquoi prolonger ce récit? L'affaire engagée, le héros, d'un coup de lance, fend comme [une lame d']eau la lourde armure d'airain d'Astyage, le transperse avec le fer de sa longue lance, puis, retirant la main, il ramène avec l'arme la moitié de ses poumons. Le combat était magnifique, car c'étaient braves contre braves, ne tournant pas facilement le dos; aussi l'action dura longtemps. Ce qui mit fin au combat fut la mort d'Astyage. Cet exploit, ajouté à tous les succès de Tigrane, augmenta sa gloire.

CHAPITRE XXX.

Pourquoi Tigrane envoya sa sœur Dikranouhi à Tigranocerte. — Anouïsch, première femme d'Astyage. — De la résidence assignée aux captifs.

On raconte aussi qu'après le succès de cette affaire, Tigrane, avec une pompe royale, envoya sa sœur Dikranouhi, accompagnée d'une très-forte escorte, en Arménie, au bourg qu'il appela de son nom Tigranocerte (Dikranaguerd), et il ordonne à toute la contrée d'obéir à la princesse. Là, une noble famille appelée Osdan, dit [l'historien], est une race royale issue de cette dernière.

Enfin Anouïsch, la première des femmes d'Astyage, et beaucoup de jeunes princesses ses filles, avec de jeunes garçons et beaucoup d'autres captifs, au nombre de plus de dix mille, furent établis dans le pays situé depuis l'orient de la grande montagne (l'Ararat) jusqu'aux contrées de Koghten, pays qui comprend Dampad, Osguiogh, Tajkouïnk. On leur concède aussi, sur les rives du fleuve (Araxe), les autres villages dont l'un est Vrandchounik jusqu'en face du fort de Nakhdjavan, les trois bourgs Khram, Dchougha et Khochagounik; de l'autre côté du fleuve, toute la plaine qui va d'Ajtanaghan jusqu'au même fort de Nakhdjavan. Quant à la princesse Anouïsch, Tigrane l'installe avec ses fils sur un vaste territoire au pied des ruines de la grande montagne, amenées, dit-on, par l'effet d'un horrible tremblement de terre, comme le racontent les voyageurs qui, par ordre de Ptolémée, mesurèrent non-seulement le séjour des hommes, mais aussi en partie la mer et les contrées désertes depuis la zone torride jusqu'au pays des Cimmériens (Kimiouron). Tigrane donne à Anouïsch des serviteurs pris parmi ces mêmes Mèdes établis au pied de la montagne.

Ceci est confirmé par les chants métriques que conservèrent avec passion, comme je l'ai appris, les habitants du Koghten, canton fertile en vin, dans lesquels sont mentionnés Ardaschès et ses fils, et d'une manière allégorique les descendants d'Astyage, sous le nom de descendants du dragon, car Ajtahag, dans notre idiome, veut dire « dragon ». On dit encore qu'Arkavan donna un festin en l'honneur d'Ardaschès, et lui dressa des embûches dans le temple des dragons. Ardavazt, le vaillant fils d'Ardaschès, ne trouvant pas d'emplacement convenable pour un palais, lors de la fondation d'Artaxata (Ardaschad), alla bâtir chez les Mèdes Maraguerd, située dans la plaine ap-

Digitized by Google

pelée Scharoura. La princesse Satinig, dit-on encore, convoite avec ardeur, de la table d'Arkavan, l'herbe *ardakhour* et l'herbette *ditz*.

N'admires-tu pas davantage ici encore notre véracité historique, et comment nous avons pu découvrir le secret des dragons qui habitent sur le libre Massis?

CHAPITRE XXXI.

Quelles sont les races issues de Tigrane, et quels sont les rameaux de ces races?

Peindre avec exactitude et sincérité Tigrane premier, et rapporter tous ses actes, est pour moi, historien, une tâche agréable au milieu de mes récits; et pour toi, lecteur, tous ces discours sur Tigrane, fils d'Erouant, seront remplis de charmes. Comme le héros et ses hauts faits nous intéressent, il en sera de même aussi de son histoire. C'est pourquoi il me plaît de nommer et de rappeler pour la valeur Haïg, Aram, Tigrane; car selon moi les fils des braves sont des braves. Quant aux hommes de second ordre, qu'on les appelle comme on voudra. Mais, d'après l'opinion adoptée lorsqu'il s'agit des héros, notre appréciation est juste : il n'y a pas d'Aramazd; mais quelques-uns veulent qu'il y en ait plusieurs, même quatre appelés Aramazd, dont l'un est un certain Gunt Aramazd. Ainsi beaucoup de princes se nomment Tigrane : un seul est descendant de Haïg, c'est celui qui tua Astyage, emmena sa maison en captivité, ainsi qu'Anouïsch, la mère des dragons, et, avec le consentement et l'appui de Cyrus, s'empara de l'empire des Mèdes et des Perses.

Ses fils furent Pap, Diran, Vahaken, au sujet duquel la fable dit :

« Le ciel et la terre étaient dans l'enfantement,
« La mer aux reflets de pourpre était aussi en travail,
« Dans la mer naquit un petit roseau vermeil,
« Du tube de ce roseau sortait de la fumée,
« Du tube de ce roseau jaillissait de la flamme,
« De cette flamme s'élançait un jeune enfant,
« Ce jeune enfant avait une chevelure de feu,
« Il avait une barbe de flamme,
« Et ses petits yeux étaient deux soleils. »

On chantait ses louanges au son du pampirn, et nous les entendîmes de nos propres oreilles; puis on répétait dans les chants ses combats, ses victoires contre les dragons, et ses exploits égalant ceux d'Hercule. On disait même qu'il était placé au rang des dieux, et, dans le pays des Ibériens (Virk), on lui éleva une statue à laquelle on offrit des sacrifices. De lui descendent les Vahnouni; de son fils puiné Aravan sont issus les Araveniens. De Vahaken naquit Aravan; d'Aravan, Nerseh; de Nerseh, Zarèh; des rameaux de la race de Zarèh viennent les races appelées de Zarehnavan : Armok, premier né de Zarèh; Pakam, fils d'Armok; Van, fils de Pakam; Vahé, fils de Van. Vahé périt en combattant contre Alexandre de Macédoine.

Depuis cette époque jusqu'au règne de Valarsace en Arménie, je n'ai plus rien de certain à te rapporter; car, au milieu du conflit des bandes insurgées, on voyait beaucoup d'ambitieux se disputer le gouvernement de notre patrie. C'est pourquoi Arsace (Arschag) le Grand, ayant envahi sans peine l'Arménie, créa son frère Valarsace roi du pays des Arméniens.

CHAPITRE XXXII.

Guerre d' Ilion (Troie) sous Teutamus. — Notre [roi] Zarmaïr s'unit, avec sa petite troupe, à l'armée éthiopienne. — Sa mort.

Ta studieuse ardeur nous impose deux conditions qui nous obligent à un travail fort difficile : un exposé court et rapide, et en même temps éloquent et sublime, un style platonique, exempt de fausseté et vrai en tout point; bref, une histoire non interrompue à partir du premier homme jusqu'à toi. Il est impossible de réunir toutes ces conditions; car le Créateur de toute chose, quoique pouvant tout créer d'un signe en un clin d'œil, ne le fait pas; mais il assigne des jours différents, des rangs distincts à ses créations; les unes sont créées le premier jour; les autres, le second et le troisième, et ainsi de suite. Ici, la même marche nous est indiquée par la doctrine de l'Esprit-Saint. Tes désirs, nous le voyons bien, ne veulent pas se plier à de telles règles; il faut te dire tout avec exactitude, sans rien omettre et à l'instant même. Alors, il y aura des longueurs si l'histoire est développée comme tu le désires; ou précipitation, et alors tu ne seras point satisfait. Ainsi, et à cause même de ta pressante insistance, nous n'avons point parlé en leur temps, ni du Macédonien, ni de la guerre iliaque; nous rappellerons donc ici ces faits. Nous ne saurions dire s'il eût été d'un habile ou d'un mauvais artiste de travailler alors, ou aussi tardivement, ces pièces importantes et dignes d'être exposées ici.

Quels doivent donc être les premiers de ces faits, sinon ceux que raconte Homère relativement à la guerre iliaque, sous Teutamus, roi des

Digitized by Google

Assyriens, alors que notre Zarmaïr, soumis aux Assyriens, marche à la tête d'un faible détachement, avec l'armée éthiopienne, au secours de Priam? Là [Zarmaïr] meurt frappé par les braves Hellènes, par Achille lui-même, je le veux, et non par un autre héros.

Des fables des Perses, touchant Piourasb-Astyage (1).

Quel est donc chez toi cet amour pour les fables grossières et insensées de Piourasb-Astyage? et pourquoi cet empressement à connaître les contes incomplets, ridicules et absurdes des Perses, touchant sa première et perfide bonté; l'assistance que lui prêtent les *dev*, le pouvoir qu'il a de faire triompher l'erreur et le mensonge; le baiser des épaules, qui produisit l'enfantement des dragons; et depuis lors la recrudescence de sa cruauté, qui lui fait sacrifier les hommes aux appétits de son ventre? Puis, comment Firidoun (Hroutèn), l'ayant chargé de chaînes de bronze, le conduisit sur la montagne appelée Dembavend (2); comment Firidoun s'endormit en chemin et Piourasb l'entraîna vers la colline. Firidoun se réveille, conduit Piourasb dans une caverne de la montagne, l'enchaîne, se place devant lui comme une barrière; atterré, Piourasb reste enchaîné dans ses fers et n'a plus le pouvoir d'aller dévaster la terre (3).

(1) Ce chapitre, qui ne porte pas de numéro, est un morceau détaché que Moïse de Khorène a placé en cet endroit pour compléter les renseignements qu'il nous a transmis sur Astyage, et qu'il a rédigé bien malgré lui, comme il nous l'apprend lui-même, pour être agréable à Sahag le Bagratide qui lui avait demandé de traiter spécialement des fables relatives à Astyage, d'après les écrivains perses.

(2) L'auteur fait allusion ici à l'épisode de la lutte de Zohak et de Firidoun que Firdouzi a racontée dans son poème du *Schah-nameh* (le livre des Rois, éd. Mohl, dans la « Collection orientale »). Astyage ne serait autre que Zohak, que les Arméniens ont surnommé Piourasb, c'est-à-dire « ayant dix mille chevaux » (Dubeux, *Chron. de Tabary*, t. I, p. 98 et note). Les Persans donnent aussi à Zohak le surnom de *Mari*, c'est-à-dire « serpent », faisant ainsi allusion aux deux serpents des épaules de Zohak. — Cf. Malcolm, *Hist. de la Perse* (trad. franç.), t. I, p. 26 et suiv.

(3) Le pic de Damavend doit son nom à la ville du même nom, qui est la capitale du Tabaristan. C'est un ancien volcan qui jette de temps à autre de la fumée, et le soufre, qu'on trouve dans les petits cratères qui sont à sa base, pourrait faire conclure que le cône renferme le cratère d'un volcan. Les tremblements de terre sont fréquents dans toute la contrée que domine le pic de Damavend, et au commencement de ce siècle les secousses furent si violentes que plusieurs villages furent renversés. — Cf. Dubeux, *la Perse*, dans l'« Univers pittoresque », p. 27.

Quel besoin as-tu de ces fables mensongères, de ce fatras d'histoires absurdes et insensées? Sont-ce là, par hasard, ces fables grecques si nobles, si sensées et si raisonnables, qui sous une forme allégorique cachent des choses véritables? Mais tu nous dis de donner les raisons et le sens de leurs sottises et que nous embellissions ce qui est dépourvu d'ornements. [Reçois (1) de nous cette réponse : Qu'as-tu besoin de tout ceci? qu'as-tu besoin de connaître des choses qu'il est inutile de désirer et qui augmentent la somme de nos fatigues?] J'y consens toutefois en considération de ta jeunesse, car c'est un caprice de ton âge non encore parvenu à la maturité. A cause de cela, nous allons satisfaire en ceci tes désirs.

Exposé de tout ce qui a l'apparence d'une certitude touchant Piourasb.

Je prendrai dans son sens le plus large l'axiome platonicien : « L'ami est-il à l'ami un autre lui-même (2)? » Assurément non! Donc, après avoir pour toi fait le possible et l'impossible, nous ferons encore ici la même chose, car nous avons de l'antipathie pour ces histoires et ces récits, qui nous fatiguent l'oreille en les entendant [répéter], et voici qu'aujourd'hui, de ma propre main, je les écris, en donnant un sens à ces récits qui n'en ont pas; j'expose ici des choses anciennes, incompréhensibles pour les Perses eux-mêmes, pourvu qu'il y ait pour toi plaisir ou avantage. Mais surtout, n'oublie pas notre aversion pour de telles aberrations, puisque nous n'avons point cru convenable de les insérer dans notre premier livre, pas même dans les dernières lignes, et leur place est tout à fait spéciale. Maintenant je commencerai ainsi :

L'ancêtre des Perses, appelé par eux Piourasb-Astyage, vivait sous Nemrod. Lors de la division des langues sur toute la terre, il n'y avait ni confusion, ni absence de directeurs et de chefs, mais, sur un signe de la divine providence, des princes et des chefs de race furent désignés chacun pour régir des États organisés et puissants. Je connais parfaitement ce nom de Piourasb, c'est le centaure Pyrète, comme je l'ai trouvé

(1) Ce qui est entre crochets [ ] manque dans presque tous les manusc.; les frères Whiston ont donné ce passage d'après le texte dont ils se servirent pour leur édition.

(2) Φιλότης ἰσότητα ἀπεργάζεται.

Digitized by Google

dans un livre chaldéen (1). Piourasb, non par l'effet de sa bravoure, mais par sa puissance et son adresse, possédait le gouvernement de sa nation, sous l'autorité de Nemrod. Il voulait enseigner que tout doit être mis en commun; il disait que personne ne doit posséder rien en propre; que toute parole, toute action devaient être connues. Il ne pensait rien en secret, mais il révélait par sa parole tous les secrets de son cœur. Il autorisait ses amis à entrer [chez lui] et à en sortir, la nuit aussi bien que le jour. Cette manière d'agir est ce qu'on appelle sa première et sa perfide bonté.

Habile en astrologie, il voulait aussi apprendre l'art des maléfices, mais il ne peut réussir, car, nous l'avons dit plus haut, il était habitué, par artifice, à tout faire au grand jour. Or, apprendre publiquement l'ensemble des arts magiques n'était pas chose possible; il simule, pour s'adonner à cette abominable étude, des douleurs corporelles, il feint des souffrances qui ne peuvent être guéries que par la vertu de quelques paroles, de quelque nom horrible, que très-certainement personne ne peut entendre. Un esprit malin, qui pratiquait la science infâme, la lui enseignait dans la maison et même dans les lieux publics, et, posant la tête sur les épaules de Piourasb, sans lui faire aucun mal et lui parlant à l'oreille, il lui enseignait l'art des maléfices. Celui que les Perses, dans leurs fables, appellent le fils de Satan, servait Piourasb dans tous ses désirs; puis il lui demandait un présent et l'esprit lui baisait les épaules.

En ce qui concerne la naissance des dragons, ou Piourasb même devenu dragon, voici le fait tel qu'on le raconte : Piourasb se mit à faire continuellement aux *dev* des sacrifices humains, jusqu'à ce qu'enfin, lassé de lui, le peuple le chassa. Il s'enfuit alors dans les contrées montagneuses mentionnées plus haut, et, comme on le poursuivait activement, son armée l'abandonna. Alors ceux qui le poursuivaient, croyant qu'ils n'avaient rien à redouter de lui, se reposèrent quelques jours en cet endroit. Piourasb, ayant rassemblé ses [soldats] dispersés, fond à l'improviste sur les ennemis, et leur fait éprouver de grandes pertes. Cependant ceux-ci plus nombreux finissent par l'emporter, et Piourasb s'enfuit [de nouveau]. Parvenu près de la montagne, il est tué, et jeté dans un gouffre rempli de soufre (1).

(1) Le centaure Pyrète, qui fut tué par Périphas aux noces de Pirithoüs, est rappelé dans ces vers d'Ovide (*Métam.*, liv. XII) :

« Quid tibi victore gemini Periphanta Pyreti,
« Ampyca quid referam ? »

Seulement on doit dire que Moïse de Khorène s'est étrangement mépris, en assimilant ce centaure à Astyage, d'après un document chaldéen. Il est possible qu'à l'époque de la décadence, où les chrétiens de l'Orient aimaient à faire des rapprochements entre les mythes de l'Occident et ceux de l'Asie, un écrivain chaldéen, ou plutôt syrien, ait cherché à prouver l'analogie qu'il avait cru trouver entre le nom de Pyrète et celui de Piourasb, et que Moïse de Khorène ait cru de bonne foi à ce rapprochement bizarre; mais, de nos jours, les procédés les plus élémentaires de la critique philologique ont surabondamment démontré que ces sortes de rapprochements ne sont basés, pour la plupart du temps, que sur des ressemblances de noms tout à fait arbitraires.

LIVRE DEUXIÈME.

TABLE DES CHAPITRES DU LIVRE DEUXIÈME.

I. [Préface du livre deuxième.]
II. Règne d'Arsace (Arschag) et de ses fils. — Guerre contre les Macédoniens. — Amitié avec les Romains.
III. Arsace établit Valarsace (Vagharschag) roi d'Arménie.
IV. Comment Valarsace, à la tête de l'élite des Arméniens, marche contre les alliés des Macédoniens.
V. Combat de Morphilig. — Il est tué d'un coup de lance.
VI. Valarsace organise les parties occidentales et septentrionales de notre pays.
VII. Organisation du royaume. — D'où Valarsace tire toutes ses satrapies. — Comment il règle ses institutions.
VIII. Seconde dignité du royaume, conférée aux descendants d'Astyage, roi des Mèdes.
IX. De notre Arsace premier. — Ses faits et gestes.
X. D'où cette histoire est-elle tirée, après le livre de Mar Apas Catina?
XI. De notre Ardaschès premier. Il s'empare du premier rang.
XII. Ardaschès part pour l'Occident, fait Crésus prisonnier, et donne à l'Arménie les idoles qu'il a enlevées.
XIII. Preuves des conquêtes d'Ardaschès, et comment il fit Crésus prisonnier, d'après les autres historiens.
XIV. Règne de Tigrane (Dikran) II. — Sa résis-

(1) Il est évident que Moïse entend parler ici du cratère du Damavend dont nous avons parlé plus haut, p. 49, note 3.

Digitized by Google

tance aux armées grecques. — Il construit des temples. — Il envahit la Palestine.

XV. Pompée, général romain, tombe sur nous. — Prise de Mazaca (Césarée). — Mort de Mithridate (Mihrtad).

XVI. Tigrane fond sur l'armée romaine. — Fuite de Gabinius. — Délivrance du jeune Mithridate.

XVII. Combat de Crassus qui est défait par Tigrane.

XVIII. De quelle manière Cassius résista à Tigrane. — Révolte de Mithridate. — Reconstruction de Césarée.

XIX. Alliance de Tigrane et d'Ardaschès. — Invasion en Palestine. — Captivité du grand-prêtre Hyrcan et d'un grand nombre de Juifs.

XX. Autre guerre des Arméniens contre les Romains. — Défaite de Silon et de Ventidius.

XXI. Comment Antoine fond lui-même sur l'armée arménienne et s'empare de Samosate.

XXII. Règne d'Ardavazt. — Guerre contre les Romains.

XXIII. Antoine fait Ardavazt prisonnier.

XXIV. Règne d'Arscham. — L'Arménie est en partie soumise au tribut des Romains, pour la première fois. — Délivrance d'Hyrcan. — Périls que la race des Bagratides court à cause de lui.

XXV. Différend survenu entre Arscham et Hérode. Soumission forcée d'Arscham.

XXVI. Règne d'Abgar. — L'Arménie est soumise tout entière au tribut des Romains. — Guerre avec les troupes d'Hérode. — Son neveu (fils du frère) Joseph est tué.

XXVII. Fondation de la ville d'Édesse. — Court aperçu sur la race de notre Illuminateur.

XXVIII. Abgar va en Orient et maintient Ardaschès sur le trône de Perse. — Il réconcilie ses frères de qui sont issus notre Illuminateur et ses parents.

XXIX. Abgar revient d'Orient. — Il secourt Arétas contre Hérode le Tétrarque.

XXX. Abgar envoie à Marinus des princes, qui, à cette occasion, voient Jésus, notre Sauveur, ce qui fut le début de la conversion d'Abgar.

XXXI. Lettre d'Abgar au Sauveur Jésus-Christ.

XXXII. Réponse à la lettre d'Abgar, écrite par l'apôtre Thomas, d'après l'ordre du Sauveur.

XXXIII. Prédication de l'apôtre Thaddée à Édesse. — Copie de cinq lettres.

XXXIV. Martyre de nos apôtres.

XXXV. Règne de Sanadroug. — Meurtre des fils d'Abgar. — La princesse Hélène.

XXXVI. La ville de Medzpin reconstruite. — Étymologie du nom de Sanadroug. — Sa mort.

XXXVII. Règne d'Erouant. — Meurtre des fils de Sanadroug. — Ardaschès échappe [à la mort] par la fuite.

XXXVIII. Efforts d'Erouant pour s'emparer du jeune Ardaschès. — Comment il abandonne la Mésopotamie.

XXXIX. Fondation de la ville d'Erouantaschad.

XL. Comment Erouant construisit Pakaran, ville des idoles.

XLI. Plantation d'une forêt dite de la Multiplication.

XLII. De la ville appelée Erouantaguerd.

XLIII. Sempad, aidé par les satrapes perses, cherche à mettre Ardaschès sur le trône.

XLIV. Erouant, ayant appris l'arrivée d'Ardaschès, lève des troupes pour se préparer au combat.

XLV. Réussite de l'entreprise d'Ardaschès, dès son entrée dans son pays.

XLVI. Lutte d'Erouant contre Ardaschès. — Sa fuite. — Prise de sa capitale. — Mort d'Erouant.

XLVII. Règne d'Ardaschès, qui comble de largesses ses partisans.

XLVIII. Meurtre d'Erouaz. — Construction d'une autre ville appelée aussi Pakaran. — Ardaschès tributaire des Romains.

XLIX. Construction de la ville d'Ardaschad.

L. Invasion des Alains; leur défaite. — Ardaschès fait alliance avec eux.

LI. Meurtre d'Arkam et de ses enfants.

LII. De Sempad. — Ce qu'il fit dans le pays des Alains. — La ville d'Ardaz est peuplée [de colons].

LIII. Ruine des Caspiens (Gasp.) — Les fils d'Ardaschès se brouillent d'abord avec Sempad, puis les uns avec les autres.

LIV. Guerre contre l'armée de Domitien dans la Pasène.

LV. Trajan; ses faits et gestes. — Majan meurt de la main de ses frères.

LVI. Comment Ardaschès accrut la population de notre pays et en fixa les limites.

LVII. De la satrapie des Amadouni.

LVIII. De la maison des Arouéghian. — D'où cette race est issue.

LIX. Connaissance des arts, introduite sous Ardaschès.

LX. Mort d'Ardaschès.

LXI. Règne d'Ardavazt. — Il chasse ses frères et ses sœurs. — Sa mort avec toutes les circonstances fabuleuses.

Digitized by Google

LXII. Faits relatifs à Diran.
LXIII. De Tiridate le Bagratide. — Noms de sa première race.
LXIV. Le dernier Tigrane. — Ses faits et gestes.
LXV. Règne de Vagharsch. — Il édifie le bourg de Pasène. — La nouvelle ville est ceinte de murailles. — Guerre contre les Khazirs. — Mort de Vagharsch.
LXVI. D'où sont tirés tous ces faits.
LXVII. Comment Agathange a raconté les faits en abrégé.
LXVIII. Des races royales d'où sont issues celles des Parthes.
LXIX. De la postérité d'Ardaschès, roi de Perse, jusqu'à la chute [de sa dynastie].
LXX. Quelles sont les fables touchant les Bahlaviens.
LXXI. Première invasion de Chosroès (Khosrov) en Assyrie, en vue de secourir Ardavan.
LXXII. Chosroès, secouru par Philippe, tombe sur Ardaschir et lui livre bataille.
LXXIII. Chosroès marche contre Ardaschir, sans le secours des Romains.
LXXIV. Arrivée d'Anag et conception de saint Grégoire.
LXXV. De Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, et des histoires [qu'il a composées].
LXXVI. Invasion d'Ardaschir dans notre [pays]. — Sa victoire sur l'empereur (césar) Tacite.
LXXVII. Paix entre les Perses et les Grecs. — Ardaschir, pendant les années d'anarchie, couvre de monuments l'Arménie.
LXXVIII. Ardaschir extermine la race des Mantagouni.
LXXIX. Prouesses de Tiridate (Dertad) pendant les années d'anarchie en Arménie.
LXXX. Exposé rapide de la naissance et de la vie de Grégoire et de ses fils, d'après la lettre de l'évêque Ardithéos, en réponse à Marc, solitaire d'Akrodjan.
LXXXI. D'où la race des Mamigoniens est-elle issue?
LXXXII. Prouesses de Tiridate pendant son règne et avant sa conversion.
LXXXIII. Tiridate épouse Aschkène, et Constantin, Maximina. — Comment eut lieu la conversion de Constantin.
LXXXIV. Les Selgouni exterminés par Mamkoun, de la race des Djen.
LXXXV. Prouesses de Tiridate pendant la guerre des Aghouank. — Il coupe par le milieu [du corps] le roi des Passils.
LXXXVI. De la bienheureuse Nouné. — Comment elle détermina la conversion des Ibères (Virk).
LXXXVII. Défaite de Sapor (Schabouh). — Il se soumet forcément à Constantin le Grand. — Tiridate s'empare d'Ecbatane. — Arrivée de ses parents. — En ce moment a lieu l'invention du bois sauveur.
LXXXVIII. Licinius dans les fers. — La cour quitte Rome et Constantinople est fondée.
LXXXIX. D'Arius l'hérésiarque et du concile tenu à Nicée, à cause de lui. — Miracle qui apparut à Grégoire.
XC. Rhesdaguès revient de Nicée. — Conversion de ses parents. — Édifices élevés à Karni.
XCI. Mort de Grégoire et de Rhesdaguès. — Pourquoi appelle-t-on la montagne, antre de Mané?
XCII. Mort du roi Tiridate. — Complainte en forme d'élégie sur cet événement.

LIVRE DEUXIÈME.

HISTOIRE DES TEMPS INTERMÉDIAIRES DE NOS ANCÊTRES.

CHAPITRE I.

[*Préface du livre deuxième.*]

Je vais (1) maintenant, dans ce second livre, te raconter l'histoire particulière de notre pays, depuis le règne d'Alexandre jusqu'à celui du saint et vaillant Tiridate (Dertad) le Grand. Je te dirai successivement les actes de valeur et d'éclat, les ordonnances et les institutions de chacun des princes qui sont issus d'Arsace (Arschag), roi des Perses, et notamment de Valarsace (Vagharschag), son frère, établi par lui roi de notre nation; enfin, de tous les monarques de sa race qui se sont succédé sur le trône de père en fils, et ont été appelés Arsacides (Arschagouni) du nom d'Arsace. Ses descendants se multiplient et forment une nombreuse lignée; mais, d'après l'ordre établi, il n'y a qu'un seul prince d'appelé à ce pouvoir suprême. D'ailleurs, j'écris rapidement ce qui nous intéresse, et je néglige le reste, car, pour les autres nations, ce qu'ont dit une foule d'historiens suffit.

Alexandre de Macédoine, fils de Philippe et d'Olympias, vingt-quatrième descendant d'Achille, après avoir soumis à ses lois le monde entier,

(1) Voir pour les annotations de ce chapitre et des suivants jusqu'au Xe exclusivement, le premier volume de notre collection, p. 42 et suiv.

Digitized by Google

laisse par son testament son empire à plusieurs [généraux], de telle sorte que l'empire de tous est appelé l'empire des Macédoniens; puis il meurt. Ensuite, Séleucus, régnant à Babylone, ravit les États de ses compagnons. Il soumet les Parthes, après une guerre terrible, et fut appelé pour cette raison Nicator (Nicanor). Après trente et un ans de règne, il laissa le royaume à son fils Antiochus, surnommé Soter, qui régna dix-neuf ans. Antiochus, dit Théus, lui succede [et règne] dix ans; mais, la onzième année, les Parthes secouent le joug des Macédoniens, et par suite le brave Arsace monte sur le trône. Il était de la race d'Abraham, du lignage de Cétura, en accomplissement de la parole du Seigneur à Abraham : « De toi sortiront les rois des nations. »

CHAPITRE II.

Règne d'Arsace et de ses fils. — Guerre contre les Macédoniens. — Amitié avec les Romains.

Soixante ans après la mort d'Alexandre, le brave Arsace régna, comme nous l'avons dit, sur les Parthes, dans la ville appelée Pahl Aravadin, au pays des Kouschans. Il fait une guerre épouvantable, s'empare de l'Orient tout entier, et chasse de Babylone les Macédoniens. Il apprend que les Romains sont maîtres de l'Occident et de la mer, qu'ils ont enlevé aux Hispani les mines d'où l'on tire l'or et l'argent, qu'ils ont rendu tributaires les Galates et les royaumes de l'Asie; il envoie des ambassadeurs et sollicite une alliance en vertu de laquelle tout secours sera refusé aux Macédoniens. Il ne consent point à payer tribut aux Romains, mais il leur donnè chaque année un présent de cent talents (kankar).

Arsace règne ainsi trente et un ans; Ardaschès, son fils, vingt-six ans. A celui-ci succède le fils d'Ardaschès, Arsace, surnommé le Grand. Ce dernier fait la guerre à Démétrius et à Antigone, fils de Démétrius. Antigone vient fondre sur Arsace à Babylone avec une armée macédonienne et lui livre combat; mais, fait prisonnier par Arsace, il fut conduit dans la Parthie chargé de fers, d'où lui vint le surnom de Sidéritès. Son frère, Antiochus Sidétès, prévenu de la marche d'Arsace, vient occuper la Syrie. Arsace revient contre lui avec cent vingt mille hommes. Antiochus, pressé par la rigueur de l'hiver, contraint de livrer bataille dans un étroit défilé, périt avec toute son armée. Alors Arsace commande en maître dans la troisième partie du monde, comme nous l'apprend le quatrième livre des histoires véridiques d'Hérodote, qui traite de la division de l'univers en trois parties : l'une appelée Europe, l'autre Libye, la troisième Asie, sur laquelle domine Arsace.

CHAPITRE III.

Arsace établit Valarsace roi d'Arménie.

En ce temps-là, Arsace établit son frère Valarsace roi de notre pays, lui donnant pour États le nord et l'occident. Valarsace, ainsi que nous l'avons dit dans notre premier livre, prince brave et vertueux, étendit bientôt son empire. Il organisa autant qu'il put les institutions civiles, créa des satrapies, à la tête desquelles il plaça des dynastes, personnages illustres, de la race de notre ancêtre Haïg et des autres chefs.

Le Parthe magnanime, ayant dompté les Macédoniens et mis fin à la guerre, donne un large cours à sa bienfaisance. D'abord, il songe à récompenser les services du juif Schampa Pakarad, homme puissant et sage; il lui confère, ainsi qu'à ses descendants, le privilége de couronner les Arsacides. Il accorde à sa race le droit de s'appeler Bagratides (Pakradouni), satrapie considérable existant encore aujourd'hui en Arménie. Ce Pakarad s'était dévoué volontairement au service de Valarsace, avant la guerre d'Arsace contre les Macédoniens. Il est créé aussi [chef] de la porte royale; et, à l'extrémité du royaume où se parle encore la langue arménienne, (il est nommé) préfet et prince de onze mille hommes à l'occident.

Mais retournons en arrière, et racontons la guerre de Valarsace contre les habitants du Pont et ensuite contre ceux de la Phrygie, enfin sa victoire.

CHAPITRE IV.

Comment Valarsace, à la tête de l'élite des Arméniens, marche contre les alliés des Macédoniens.

Après la guerre d'Arsace contre les Macédoniens et la conquête de Babylone et de la partie orientale et occidentale de l'Assyrie, Valarsace lève dans l'Aderbadagan et l'Arménie centrale des guerriers renommés et valeureux, et convoque Pakarad et ses braves, avec la jeunesse du littoral, les descendants de Kégham, des Cananéens, de Schara, de Couschar, leurs voisins de Sissag et de Gatmos, enfin presque la moitié du pays. Valarsace arrive au milieu de l'Arménie, au-dessus des sources du Grand Marais (Medz-Amor), au bord de l'Araxe (Eraskh), près de la colline

Digitized by Google

d'Armavir. Là, il s'arrête plusieurs jours, parce que, comme il convient de le dire, ses troupes n'étaient pas au fait de la discipline.

Ayant encore levé des troupes en Chaldie, — car la Lazique, le Pont, la Phrygie, Majak et les autres provinces, ne sachant rien de la guerre d'Arsace, et étant soumises à l'empire des Macédoniens, gardaient scrupuleusement les traités, — un certain Morphilig, soulevant toutes ces provinces, livre bataille à Valarsace. Les deux armés se rencontrèrent près d'une haute colline rocheuse, aujourd'hui appelée Colonia, et, s'approchant l'une de l'autre de quelques stades, elles se fortifièrent des deux côtés pendant plusieurs jours.

CHAPITRE V.

Combat de Morphilig. — Il est tué d'un coup de lance.

Les deux armées, après avoir été occupées à se fortifier pendant plusieurs jours, engagent la bataille; les nôtres commencent. Morphilig, de gré ou de force, range ses soldats et charge avec fureur, car c'était un vaillant guerrier, aux membres vigoureux et bien proportionnés, et d'une force égale à sa stature. Tout couvert de fer et d'airain, à la tête de ses soldats d'élite en petit nombre, Morphilig faisait mordre la poussière à la jeunesse courageuse de Valarsace. Il s'efforça de s'ouvrir un passage jusqu'au roi d'Arménie, à travers un fort bataillon bien armé. Arrivé près de lui, il réussit à croiser la lance, et, fort comme il était, champion exercé, son arme fendait l'air comme de rapides oiseaux. Mais les braves et renommés enfants d'Haïg et de Sennékérim l'Assyrien ne tardèrent pas à lui barrer le chemin. D'un coup de lance ils renversent Morphilig, et mettent en fuite son armée. Le sang coulait sur la terre à flots pressés, comme des torrents de pluie. Depuis ce moment, le pays fut en paix et soumis à Valarsace. Les Macédoniens cessèrent alors toute attaque.

CHAPITRE VI.

Valarsace organise les parties occidentales et septentrionales de notre pays.

L'expédition ainsi terminée, Valarsace organisa les provinces de Majak, du Pont et des Colches (Ekératzi). Il va au pied du Barkhar dans le Daïk, dans des lieux marécageux, couverts de brouillards et remplis de forêts et de mousses. Il donne à la contrée une forme nouvelle, aplanit les terrains accidentés, change la brûlante chaleur en une douce température et en fait le séjour de délices de son empire. Là il prépare des résidences d'été quand il ira au nord. Il transforme en parcs deux plaines boisées, entourées de collines, pour le plaisir de la chasse. Il destine le climat chaud de Gogh aux plants de vignes de l'Arménie et à des jardins. Je voudrais ici, pour un prince si cher, dire toutes choses avec détail et clarté; mais j'ai seulement signalé en passant les localités, laissant de côté les particularités et les formes du style, afin de conserver indissolubles les liens de mon amour pour un aussi admirable prince.

Alors Valarsace convoque les populations étrangères et barbares, celles du nord de la plaine, celle de la base de la grande chaîne du Caucase, celles qui sont les plus enfoncées dans les vallées d'une large et profonde étendue, en descendant de la montagne qui est au sud jusqu'à l'entrée de la grande plaine. Valarsace ordonne à cette multitude de renoncer à ses brigandages et à ses ruses, et de se soumettre aux lois et aux tributs royaux, afin qu'en la revoyant, il puisse lui donner des chefs, des princes et une bonne organisation. Puis il la renvoie sous la conduite de prudents inspecteurs de son choix. Ayant ainsi congédié les hommes de l'occident, il descend dans les prairies verdoyantes, près des domaines de Schara, que les anciens appelaient Pasène supérieure et déboisée. Plus tard, et par suite de l'établissement dans ces lieux de la colonie de Veghentour Boulgar de Vount, le pays fut appelé de son nom Vanant; et les villages sont appelés jusqu'à présent du nom de ses frères et de ses descendants.

[Valarsace], afin de se soustraire au souffle glacé du nord, descend dans une immense plaine; là, il campe au bord du Medzamor, à l'endroit où le grand fleuve, sortant du lac septentrional, va se perdre dans le Grand Marais. Puis il organise les milices du pays, laisse des inspecteurs, et, emmenant avec lui les plus notables, il se rend à Medzpine.

CHAPITRE VII.

Organisation du royaume. — D'où Valarsace tire toutes ses satrapies. — Comment il règle ses institutions.

Voici un important chapitre, tout rempli de détails historiques et digne de la plus claire et de la plus complète exposition; car il y a beaucoup à dire sur les institutions, les règlements, les familles, les races, les villes, les bourgs, les établis-

Digitized by Google

sements, et en général sur l'organisation entière d'un royaume, sur tout ce qui le concerne, les armées, les généraux, les gouverneurs de provinces et les autres officiers.

En premier lieu, le roi règle tout ce qui concerne sa personne et sa maison, et commence par sa tête et sa couronne. Voulant récompenser le juif Pakarad de son ancien dévouement, de sa fidélité et de sa valeur, il confère, ainsi que nous l'avons dit, à lui et à sa descendance, le titre de grand feudataire, le privilége de mettre la couronne sur la tête du roi, de s'appeler thakatir et général de la cavalerie, de porter le diadème avec trois rangs de perles, sans or ni pierreries, quand il se trouvait à la cour ou dans l'appartement du roi.

Valarsace choisit parmi les descendants des Cananéens un certain Tzerès, chargé de lui mettre ses ornements royaux, et donne à sa race le nom de Kentouni. Il tire ses gardes du corps, armés de toutes pièces, de la race de Khor descendant de Haïg, tous guerriers braves et habiles au maniement de la lance et de l'épée, et leur donne pour chef Malkhaz, en leur conservant le nom de leur race primitive. Tad, de la race de Karnig, sorti de Kégham, est préposé aux chasses royales. Son fils est Varj, et c'est de lui que la race tire son nom; toutefois ce ne fut que postérieurement, au temps d'Ardaschès. Kapagh est intendant des greniers à blé, et Apel est majordome et chambellan. Valarsace leur donne des villages qui portent leurs noms; ce sont les satrapies Apéghèn et Kapéghèn.

Les Ardzrouni, je ne devrais pas dire Ardzrouni, mais Ardzivouni, parce qu'ils furent ceux qui portaient les aigles devant Valarsace. Je laisse de côté les fables et les contes publiés à Hatamaguerd, à savoir qu'un enfant dormait exposé à la pluie et au soleil, lorsqu'un oiseau couvrit de ses ailes l'enfant défaillant. Je sais que le mot Kénouni vient de *kini* (vin) et *ouni* (il a) : celui qui prépare les breuvages du roi. Voici une particularité curieuse touchant cette fonction et cette dénomination : celui qui dégustait les vins les plus savoureux et les plus généreux pour le roi, s'appelait Kin. Valarsace, dit-on, enchanté de cette singulière coïncidence, élève Kin au rang des grands satrapes. Ce sont là les deux maisons sorties de la race de Sennékérim, les Ardzrouni et les Kénouni.

Je le dis aussi : les Sbantouni étaient préposés aux sacrifices; les Havénouni, fauconniers, habitaient les forêts; et si tu ne me prends pour un conteur, je dis encore : les Tzunagan étaient les gardiens des résidences d'été, les préposés aux glacières du roi; ils furent anoblis pour leurs services, comme gens de la maison royale.

Valarsace crée quatre compagnies de gardes de la porte royale, armées de toutes pièces, et chacune avec son chef, recrutées parmi les anciennes races des rois successeurs d'Haïg, qui, à différentes époques, ont hérité de leurs ancêtres de villages et d'établissements. Mais depuis, sous la domination des Perses, comme je l'ai appris, il se forma des compagnies tirées des autres classes, et qui s'appelaient Osdan. Je ne sais pas si c'est par suite de l'extinction de la première race, ou bien par esprit d'opposition à ces familles répudiées et proscrites, qu'on forma à leur place d'autres compagnies dites royales. Les premières descendent bien des premières races des rois primitifs, comme encore à présent, en Ibérie, la race appelée Méphédzoul. Valarsace fait aussi eunuques des descendants de la même race, et leur donne pour chef Haïr, prince du pays depuis l'Aderbadagan jusqu'à Djouasch et Nakhdjavan. Mais comment se fit cet arrangement? où sont passés les documents déjà oubliés de ce chef? Je l'ignore.

CHAPITRE VIII.

Seconde dignité du royaume, conférée aux descendants d'Astyage, roi des Mèdes.

La maison du roi ayant été organisée, la seconde dignité du royaume fut donnée aux descendants d'Astyage, roi des Mèdes, appelés à présent Mouratzan; car le chef de cette race ne s'appelle pas Mouratzan-der, mais Maratzouotz-der (seigneur des Mèdes). Valarsace abandonne à ce chef tous les villages pris sur les Mèdes. Il établit en orient, aux frontières de la langue arménienne, les chefs des descendants des deux dynasties de Sissag et de Gatmos, dont nous avons donné les noms dans la première partie.

Valarsace donne le gouvernement de la grande, illustre et fertile contrée du nord-est à Aran, homme illustre et distingué par sa prudence et son esprit. Cette contrée est près du Cyrus (Gour), grand fleuve qui traverse la plaine étendue. Sache aussi que nous avons oublié de mentionner, dans notre premier livre, cette grande et illustre maison de Sissag qui possédait la plaine des Aghouank avec sa région montagneuse depuis l'Araxe jusqu'à la forteresse qui est appelée Hénaraguerd. Le pays, à cause de la douceur des mœurs de Sissag, fut appelé Aghouank, car lui-même était surnommé Aghou (doux). De celui-ci descend le renommé et brave Aran, créé par le Parthe Va-

Digitized by Google

larsace, chef de dix mille (soldats). D'Aran sont issues, dit-on, les races des Oudi, des Kartmanatzi, des Dzovtéatzi, et la principauté des Karkaratzi.

Kouschar, l'un des descendants de Schara, a pour sa part la montagne chargée de brouillards qui est Gankar, la moitié de la contrée de Dchavakh, Gogh, Dzop, Tzor, jusqu'à la forteresse d'Hénaraguerd. Quant au domaine d'Achotz, aux propriétés de Daschir, Valarsace en investit les enfants de Kouschar, descendant de Haïg. En face du mont Caucase, il établit, pour gouverner la partie nord, cette grande et puissante race; le titre de la principauté est pteschkh (toparque) des Koukaratzi; c'est une race sortie de Mithridate (Mihrtad), satrape de Darius, qu'Alexandre emmena et chargea de commander aux captifs faits par Nabuchodonosor en Ibérie, comme le raconte Abydène en ces termes : « Le puissant Nabuchodonosor était encore plus terrible que l'Hercule libyen. Ayant rassemblé ses troupes, il fondit sur les Ibères, les défit, les réduisit sous le joug, et en transporta une partie sur la rive droite de la mer de Pont, en Occident. » Dans une grande vallée de la Pasène, Valarsace créa une satrapie appelée Ouortouni, issue de Haïg.

Un homme au visage repoussant, grand mais difforme, au nez aplati, à l'œil enfoncé, d'un aspect féroce, de la descendance de Baskam, petit-fils de Haïgag, appelé Dork, et surnommé à cause de sa laideur Ankéghia (le laid), doué d'une taille et d'une force de colosse, est établi gouverneur de l'occident. A cause de la laideur de Dork, sa race prend le nom de maison d'Ankegh. Mais, si tu veux, je débiterai sur le compte de Dork des fables et des extravagances, comme ont fait les Perses pour Rosdom Sakdjig, duquel on disait que sa force égalait celle de cent vingt éléphants. Des chants rationnels touchant la force et la valeur de Dork étaient en vogue, et on ne pouvait pas attribuer au même degré la même chose à Samson, à Hercule et à Sakdjig. On disait, dans ces chants, qu'il saisissait dans ses mains des pierres très-dures, sans aucune fêlure, qu'il les rendait à volonté grandes ou petites, les polissait avec ses ongles, en formait comme des tablettes, et y traçait, aussi avec l'ongle, des aigles et d'autres figures. Ayant vu des vaisseaux ennemis s'approcher du rivage de la mer de Pont, il s'élance à leur rencontre; mais les vaisseaux gagnent la haute mer à une distance de huit stades, et il ne peut les atteindre; il prend, à ce que l'on raconte, des pierres grandes comme des collines et les lance sur ces navires. L'immense tourbillon engloutit un grand nombre de vaisseaux, et les flots, soulevés dans le vide, portent à plusieurs milles au loin le reste des vaisseaux. Oh! c'est trop de fables; c'est la fable des fables! Mais que t'importe? Dork était vraiment d'une force extraordinaire, et bien digne de semblables récits.

Valarsace établit ensuite la grande satrapie de Dzop dans la quatrième Arménie, ainsi que les satrapies Abahouni, Manavazian, Peznounian, issues de la même race d'Haïg. Il choisit les plus illustres d'entre les habitants, les nomma seigneurs des villages et des cantons, et leur nom est appliqué à ces localités.

Cependant nous avons oublié le terrible Slak. Je ne saurais pas dire avec certitude s'il descend de Haïg, ou des habitants qui étaient établis dans la contrée avant son arrivée, et dont parlent les traditions. C'était un homme valeureux. Valarsace le charge avec une petite troupe de garder la montagne et de chasser les chamois. Ces hommes furent appelés Selgouni. Miantag, qui ne recule jamais, est préposé aux mêmes fonctions; c'est de lui que descendent les Mantagouni.

Parmi les enfants de Vahakn, il s'en trouva qui demandèrent spontanément le ministère des temples; Valarsace les comble d'honneurs en leur confiant le sacerdoce; il les élève au rang de première satrapie et les nomme Valnouni. De même les races Aravénian et Zaréhavanian, issues des premiers rois, sont établies par Valarsace dans les bourgs du même nom.

Scharaschan, de la maison de Sanassar, est créé grand toparque et gouverneur de la partie sud-ouest, sur les frontières d'Assyrie, au bord du Tigre. Il reçoit [en apanage] le canton d'Artzen, le pays d'alentour, le mont Taurus, avec le Sim et toute la Cœlé-Syrie.

Quant aux Moghatzi, Valarsace, trouvant un homme du canton de Mog, qui était chef d'une bande de brigands, crée la satrapie du même nom. Il fit de même des Gortouatzi, des Antzévatzi, des Aguéatzi issus des mêmes cantons. Pour ce qui est des Reschdouni et des Koghtnetzi, j'ai trouvé que ce sont vraiment des branches de la race Sissagan. Je ne sais si l'on appelle ces cantons du nom de ces hommes, ou leurs satrapies du nom des cantons.

Ayant fait toutes ces dispositions, Valarsace bâtit un temple à Armavir où il met les images du Soleil (Arékagen), de la Lune (Lousin), et celles de ses ancêtres. Schampa Pakarad le juif, investi de la dignité de thakatir et de général de la cavalerie, est invité et pressé d'abandonner la foi judaïque et d'adorer les idoles; mais s'y étant refusé, le roi Valarsace le laisse libre.

Digitized by Google

Valarsace fait reconstruire la ville de Sémiramis et élever dans beaucoup d'endroits, pour des populations nombreuses, des bourgs importants.

Il fait régner également un ordre parfait, fixe les heures d'audience, des conseils et des divertissements. Il divise la milice en première, seconde, troisième classe, et ainsi de suite. Il nomme deux rapporteurs chargés de rappeler par écrit au roi, l'un, le bien à faire; l'autre, les vengeances à exercer. Il enjoint au premier de prévenir le roi, dans sa colère, qu'il donne des ordres iniques, et de le rappeler à la justice et à la philanthropie. Il crée des justiciers dans les villes et les campagnes. Il ordonne aux citadins de tenir un rang supérieur à celui des paysans, à ceux-ci d'honorer les citadins comme leurs supérieurs, enfin aux gens des villes de ne pas être hautains envers les paysans, mais de se conduire en frères pour maintenir le bon ordre et conserver l'harmonie, sans jalousie, ce qui est la cause du bonheur et de la tranquillité de la vie. Il établit encore d'autres institutions du même genre.

Valarsace, ayant plusieurs fils, ne jugea pas convenable de les garder tous à Medzpin. Il les envoie en conséquence demeurer dans le canton de Haschdiank et dans la vallée frontière hors de Daron, leur laissant tous les villages avec une addition de revenus particuliers et de traitements pris sur le trésor royal. Valarsace garde près de lui son fils aîné, appelé Arsace (Arschag), pour lui assurer le trône, et son petit-fils Ardaschès qu'il aime tendrement. C'était en effet un enfant vraiment intelligent, de belle venue, et qui faisait présager de futures actions d'éclat. Ce fut dès lors un principe chez les Arsacides, qu'il ne restât près du roi qu'un seul fils, l'héritier de la couronne, et que les autres fils et filles allassent aux contrées de Haschdiank, apanage de la race.

Cependant Valarsace, après avoir accompli tous ces faits et cette magnifique organisation, meurt à Medzpin, après vingt-deux ans de règne.

CHAPITRE IX.

De notre Arsace (Arschag) premier. — Ses faits et gestes.

Arsace, fils de Valarsace, règne treize ans sur les Arméniens. Jaloux de suivre les traces des vertus de son père, il fit aussi beaucoup de sages institutions, déclara la guerre aux habitants du Pont, et laissa sur le rivage de la grande mer une marque de sa victoire. Prenant sa lance dont la pointe était bien affilée et qui était trempée dans le sang des reptiles, il la brandit, étant à pied, d'un bras vigoureux, et la fait pénétrer profondément dans une colonne de pierre très-dure qu'il érigea au bord de la mer.

A cette époque de son règne, surviennent de grands troubles dans les gorges de la chaîne du Caucase, au pays des Boulgars; grand nombre d'habitants émigrèrent dans notre pays, se fixèrent au-dessous de Gog, dans des plaines très-fertiles et abondantes en blé, et y restèrent longtemps.

Les fils de Pakarad, inquiétés par Arsace [qui voulait les contraindre] à adorer les idoles, périrent noblement au nombre de deux, martyrs de la foi de leurs pères. Je n'hésite pas à proclamer qu'ils ont suivi l'exemple des Ananéens et des Éléazaréens. Les autres [membres de cette famille] consentent seulement à chevaucher le jour du sabbat pour aller à la chasse ou en expédition, et à ne plus faire circoncire leurs enfants dans l'avenir. Comme ils n'étaient pas mariés, Arsace fit défense dans toutes les satrapies de leur donner des femmes en mariage, s'ils ne faisaient serment de renoncer à la circoncision. Ils se soumettent seulement à ces deux conditions, mais ils refusent d'adorer les idoles.

Ici se termine le récit du vénérable Mar Apas Catina.

CHAPITRE X.

D'où cette histoire est-elle tirée après le livre de Mar Apas Catina?

Nous commencerons à te raconter les événements d'après le cinquième livre de [Jules l']Africain le chronographe (1), dont le témoignage est confirmé par Josèphe, Hippolyte (2) et beaucoup d'autres auteurs grecs; car l'Africain a extrait des manuscrits et des archives d'Édesse, c'est-à-dire Ourrha (3), tout ce qui concernait l'histoire de nos rois. Ces livres avaient été apportés de Medzpin; mais l'Africain mit à profit aussi les

(1) Sextus Julius Africanus, auteur chrétien du troisième siècle de notre ère, écrivit en grec une Chronique embrassant l'histoire universelle depuis Adam jusqu'au règne de l'empereur Héliogabale. Des fragments de cet ouvrage nous ont été conservés dans les recueils de Routh et du cardinal A. Maï.

(2) On ne connaît d'autre écrivain de ce nom que saint Hippolyte, métropolitain de l'Arabie, qui souffrit le martyre sous le règne d'Alexandre Sévère. Saint Hippolyte avait composé plusieurs ouvrages qui ont été réunis dans la Bibliothèque des Pères.

(3) Ville de la province d'Aghdznik, et capitale de la toparchie de l'Osrhoène, à l'époque des Abgar (S. Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 158). — Cf. aussi plus bas, liv. II, ch. 27.

Digitized by Google

histoires des temples de Sinope et du Pont; et que personne n'en doute, car nous avons vu nous-même, de nos yeux, ces manuscrits. Comme témoignage et comme garantie, tu as encore l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée que le bienheureux docteur Maschdotz fit traduire en arménien (1). Cherche à Kéghakhouni (2), dans le canton de Siounie, et tu auras dans le premier dossier, numéro treize, la certitude que dans les archives d'Édesse on trouve l'histoire de tous les actes de nos premiers rois jusqu'à Abgar, et depuis Abgar jusqu'à Erouant (3). Je crois que tous ces documents sont encore conservés dans cette ville.

CHAPITRE XI.

De notre Ardaschès premier. — Il s'empare du premier rang.

Ardaschès succède à son père Arschag sur le trône d'Arménie, la vingt-quatrième année du règne d'Arschagan, roi des Perses (4). Sa situation ayant progressé, il ne se contente plus de la seconde place et il veut le premier rang; Arschagan lui cède la suprême royauté. Ardaschès était un homme orgueilleux et belliqueux. Il se bâtit en Perse un palais; il frappa monnaie à son effigie (5); il tint sous sa dépendance Arschagan, roi des Perses, et déclara son propre fils Tigrane roi d'Arménie.

Ardaschès confie l'éducation de son fils Tigrane à un jeune homme appelé Varaj, fils de Tad, de la race de Karnig, descendant de Kégham. Varaj était un jeune homme renommé par son adresse et son habileté à tirer de l'arc. Créé surintendant des chasses royales, il obtient encore des villages sur les bords du fleuve Hrastan (1); c'est de son nom que sa race s'appelle Varajnouni. Ardaschès donne sa fille Ardaschama en mariage à Mithridate (Mihrtad) (2), grand pteschkh des Ibériens (Virk), issu de la race de Mithridate, satrape de Darius, qu'Alexandre plaça à la tête des captifs ibériens, comme cela a été dit plus haut. Ardaschès confie à Mithridate le gouvernement des montagnes du Nord et de la mer du Pont.

CHAPITRE XII.

Ardaschès part pour l'Occident, fait Crésus prisonnier, et donne à l'Arménie les idoles qu'il a enlevées.

Alors Ardaschès ordonne de lever en Orient et au Nord une si grande armée qu'il ignore même le nombre [des soldats qui la composent]; mais il ordonne à chacun de laisser dans les lieux par où l'on passera et où l'on fera halte, une pierre pour former un monticule, en souvenir d'une si prodigieuse multitude. Ardaschès se dirige sur l'Occident et fait prisonnier Crésus, roi de Lydie.

Il trouva en Asie les statues de bronze doré d'Artémis, d'Hercule et d'Apollon, et les fit porter dans notre pays pour les ériger à Armavir (3). Les pontifes qui étaient de la race des Vahnouni dressèrent à Armavir les statues d'Apollon et d'Artémis; mais la statue virile d'Hercule, faite par Scyllis et Dipénus de Crète (4), qu'ils prirent pour leur ancêtre Vahak'n, ils l'érigèrent dans le canton de Daron, dans leur propre village d'Aschdischad, après la mort d'Ardaschès.

Mais Ardaschès, ayant soumis la contrée située entre les deux grandes mers, couvrit l'Océan de la multitude de ses voiles pour asservir tout l'Occident. Rome était alors agitée par de grands troubles (5), et personne n'oppose à Ardaschès une vive résistance. Mais je ne saurais dire par

(1) Mesrob, surnommé Maschdotz, dont la Biographie est publiée en tête de ce volume. — Il est probable que l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe fut traduite en arménien, non pas sur le texte original grec, mais sur la version syriaque. Cette traduction arménienne existe encore à présent en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, notamment à Edchmiadzin, à Saint-Lazare de Venise et à Paris.

(2) Le canton de Kégharkhouni ou de Kéghakhouni, le plus septentrional des districts de la Siounie, est situé sur les rives sud-est du lac de Sévan, auquel il donnait quelquefois son nom (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 265. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t I, p. 143).

(3) Cette indication d'un classement méthodique d'archives, dès le cinquième siècle de notre ère, est fort intéressante, et c'est, à ma connaissance, la plus ancienne mention que l'on trouve dans l'histoire de l'Orient d'une organisation spéciale des documents conservés dans un dépôt d'archives.

(4) Ardaschès ou Artaxès I régna de l'an 114 à l'an 89 av. notre ère.

(5) Aucune monnaie de ce prince ne nous est parvenue.

(1) Le Hrastan ou Hourasdan, actuellement Zangou-Ked ou Zingui-Sou, prend sa source dans le Kara-boghaz et reçoit les eaux d'une autre rivière qui est alimentée par celles du lac de Sévan. Il traverse Erivan et va se jeter dans l'Araxe. — Cf. la carte de la Transcaucasie, publiée par le comité topographique du Caucase, 1858.

(2) Mithridate le Grand régna de l'an 123 à l'an 65 av. notre ère.

(3) Cf. notre Collection, t. I, p. 20, note 3.

(4) Cf. Pline, *Hist. nat.*, liv. XXXVI, ch. 4, § 1 (éd. Littré, dans la Collection des auteurs latins de M. Nisard), et Cédrénus, p. 265.

(5) La guerre civile de Marius et de Sylla.

Digitized by Google

quelle influence s'éleva cet effroyable tumulte, et ces troupes innombrables s'exterminèrent mutuellement. Ardaschès fuit et meurt, dit-on, de la main de ses soldats, après vingt-cinq ans de règne (1).

Ardaschès, ayant enlevé encore dans l'Hellade les statues de Zeus, d'Artémis, d'Athéné, d'Héphæstos et d'Aphrodite, les fait transporter en Arménie. Ces statues ne sont pas encore arrivées au centre du pays, que déjà on répand la nouvelle de la mort d'Ardaschès; on fuit, on jette ces statues dans le fort d'Ani; mais les prêtres, s'attachant à ces idoles, restent près d'elles.

CHAPITRE XIII.

Preuves des conquêtes d'Ardaschès et comment il fit Crésus prisonnier, d'après les autres historiens.

Ces faits sont racontés par les historiens grecs, non pas seulement par un seul ou par deux, mais par un grand nombre. Doutant encore de la vérité, nous avons fait beaucoup de recherches minutieuses, car nous avions su, par certaines histoires, que Cyrus avait tué Crésus et s'était emparé du royaume de Lydie; on rapporte aussi les combats de Crésus et de Nectanébo. Ce Nectanébo est le dernier roi d'Égypte, selon Manéthon, et selon d'autres il serait le père d'Alexandre. Nous trouvons Crésus deux cents ans avant Nectanébo, et Nectanébo deux cents ans avant Ardaschès premier, roi d'Arménie.

Mais, puisque beaucoup d'historiens disent que notre Ardaschès prit Crésus et qu'ils rapportent ce fait avec des détails circonstanciés, je veux bien le croire; car Polycrate s'exprime ainsi : « Ardaschès le Parthe me paraît bien supérieur à Alexandre de Macédoine, parce que, tout en restant dans son propre pays, il commanda à Thèbes et à Babylone; et, sans franchir le fleuve Halys, il tailla en pièces les troupes lydiennes et prit Crésus. Avant son arrivée en Asie, son nom était connu dans le château de l'Attique (Eddigé). Malheur à sa destinée! Si, du moins, il était mort sur le trône, et non dans une défaite! »

Évagoras (Évagaros) dit également : « La guerre d'Alexandre et de Darius est peu de chose, comparativement à celles d'Ardaschès; car la poussière soulevée par la marche d'Alexandre et de Darius obscurcissait la clarté du jour; mais Ardaschès cacha le soleil avec la multitude des flèches lancées, et produisit les ténèbres, faisant ainsi une nuit artificielle au milieu du jour. Il ne laisse pas un seul des Lydiens prendre la fuite pour annoncer la nouvelle [de leur défaite], et il fait mettre leur roi Crésus dans une chaudière de fer. A cause d'Ardaschès, les torrents ne grossirent pas le fleuve; ses eaux, absorbées par les soldats, s'étaient abaissées comme en hiver. Ardaschès rendit les nombres impuissants à calculer la multitude de ses troupes, au point qu'il fallût plutôt recourir aux mesures qu'aux chiffres. Il ne se glorifiait pas de cela, mais il pleurait en disant : Hélas! ma gloire est passagère! »

Camadrus s'exprime ainsi : « Les Lydiens, dans leur orgueil, se laissèrent tromper par la réponse de l'oracle pythique à Crésus :

« Crésus, en passant l'Halys, brisera la puissance. »

Il entendait la puissance des étrangers, et il se brise lui-même. Fait prisonnier par le Parthe Ardaschès, il est jeté dans une chaudière de fer. Alors Crésus, se rappelant les paroles de Solon l'Athénien, dit dans sa langue : « O Solon, ô Solon! tu avais bien raison de ne pas vouloir proclamer le bonheur d'un homme jusqu'au moment de sa fin. » Ce qu'ayant entendu les gens les plus rapprochés de lui, ils rapportèrent à Ardaschès que Crésus invoquait quelque nouveau dieu. Ardaschès, touché de compassion, se fit amener le captif, l'interrogea, et, ayant compris son invocation, il fit cesser les tortures. »

Phléton (Phlégon) écrit : « Le Parthe Ardaschès était devenu de tous les rois le plus puissant; non-seulement il défit les Lydiens, enchaîna Crésus, mais encore, dans l'Hellespont et dans la Thrace, il changea la nature des éléments; sur terre, il marchait à pleines voiles; sur mer, il marchait à pied. Il menaça la Thessalie; sa renommée plongea toute la Grèce dans la stupeur; il défit les Lacédémoniens, mit en fuite les Phocéens; les Locriens se donnèrent à lui et les Béotiens firent partie de ses peuples. Toute l'Hellade lui payait

(1) Moïse de Khorène et les autres historiens arméniens, après lui, semblent avoir confondu ensemble les expéditions d'Ardaschès avec celles de son fils Tigrane, car les Grecs attribuent au second toutes les conquêtes que Moïse met sur le compte de son père Ardaschès. Saint-Martin, dans son ouvrage posthume intitulé : *Fragments d'une Hist. des Arsacides* (t. I, p. 62 et suiv.), a cherché à concilier les récits des Grecs et des Arméniens, en expliquant comment il a pu se faire que ceux-ci ont confondu Ardaschès avec Tigrane qui portait, au dire d'Appien (*De bello Mithr.*, CIV), le même nom que son père. Ce qui est certain, c'est que les expéditions que Moïse dit avoir été faites par Ardaschès ne sont admissibles dans l'histoire qu'à la condition de les considérer comme étant les mêmes que celles que Mithridate, aidé de Tigrane, son parent et son allié, entreprit contre les Romains.

Digitized by Google

tribut par terreur. Peu de temps après, ses malheurs dépassèrent ceux de tous les autres. Cyrus combattant contre les Massagètes, Darius chez les Scythes, Cambyse chez les Éthiopiens, n'éprouvèrent pas tant d'infortunes. C'est peu de chose que la disgrâce de Xerxès, dans son expédition de Grèce, abandonnant ses trésors et ses tentes, car il s'échappa sain et sauf. Mais lui, si fier de ses grands triomphes, il est assassiné par ses propres soldats. »

Je considère ces récits comme dignes de foi; et le Crésus qui, dit-on, vivait sous Cyrus et sous Nectanébo, je le regarde comme un personnage imaginaire, à moins que plusieurs rois n'aient porté le même nom, comme c'est l'usage pour beaucoup.

CHAPITRE XIV.

Règne de Tigrane (Dikran) II. — Sa résistance aux armées grecques. — Il construit des temples. — Il envahit la Palestine.

Après Ardaschès Ier, son fils Tigrane monte sur le trône (1), dans la dix-neuvième année du règne d'Arschagan, roi des Perses. Tigrane, ayant rassemblé les forces arméniennes, se porte contre celles des Grecs, qui, après la mort de son père Ardaschès et la dispersion de ses troupes, étaient parvenus par une marche progressive jusque dans notre pays. Tigrane les attaque et les repousse; Tigrane remet ensuite à son beau-frère Mithridate (2) (Mihrtad) le gouvernement de Mazaca (Césarée) et des provinces méditerranéennes, lui laisse une armée nombreuse et retourne dans notre pays.

Son premier soin fut de construire des temples; mais les prêtres venus de Grèce, craignant d'être relégués au fond de l'Arménie, prétendirent que les présages [avaient ordonné] que les idoles voulaient se fixer dans ces lieux. Tigrane, cédant [à leurs vœux], érige la statue de Jupiter (Zeus) Olympien sur le rocher d'Ani, la statue d'Athéné à Thil, la statue d'Artémis à Eriza, celle d'Héphæstos à Pakaïarindch (3). Quant à la statue d'Aphrodite, comme l'amante d'Hercule, il la fait porter à côté de celle d'Hercule à Aschdischad (lieu des sacrifices). Irité contre les Vahnouni qui avaient dressé dans leurs propres domaines la statue d'Hercule envoyée par son père, il les dépouille du sacerdoce et confisque le village où elle était élevée.

Ayant construit des temples et dressé devant [ces sanctuaires] des autels, le roi ordonne à tous ses satrapes d'offrir des sacrifices [aux dieux] et de les adorer. La famille des Bagratides s'y refuse, et un de ses membres, nommé Asout, qui avait méprisé les idoles, a la langue coupée. Les autres ne furent pas inquiétés, parce qu'ils consentirent à manger de la chair des victimes et de la viande de porc, bien qu'ils ne sacrifiassent pas eux-mêmes et n'adorassent point les idoles. Pour cette raison, Tigrane leur enlève le commandement de l'armée, mais il ne leur ôte pas celui de la cavalerie auquel est attaché le droit de poser la couronne sur la tête du roi. Ensuite Tigrane va en Mésopotamie, y trouve la statue de Parschamin, faite d'ivoire, de cristal et d'argent; il la fait enlever et dresser dans le bourg de Thortan.

Sans plus tarder, Tigrane se porte en Palestine (1) pour demander raison à Cléopâtre, fille de Ptolémée, des insolences de son fils Dionysos envers son père (Ardaschès). Il fait prisonniers un grand nombre de Juifs et assiége la ville de Ptolémaïs. La reine des Juifs, Alexandra, c'est-à-dire Messaline (2), femme d'Alexandre, fils de Jean, fils de Simon, frère de Juda Macchabée, qui alors occupait le trône de Judée, obtint à force d'argent que Tigrane se retirerait; car ce prince avait reçu l'avis qu'un brigand nommé Vaïgoun dévastait l'Arménie, et qu'il avait occupé une montagne inexpugnable qui, du nom de ce brigand, fut alors appelée Vaïgounikh (3).

CHAPITRE XV.

Pompée, général romain, tombe sur nous. — Prise de Mazaca (Césarée). — Mort de Mithridate.

En ce temps-là, Pompée, qui était à la tête des

(1) Tigrane II régna de l'an 89 à l'an 36 avant notre ère.

(2) Selon le témoignage de Plutarque (*Lucullus*) et d'Appien (*Bell. Mithr.*, VIII), Mithridate aurait été le beau-père de Tigrane. — Cf. aussi Memnon, dans les *Fragm. hist. græc.* de M. Ch. Müller, t. III, page 549, § 43.

(3) Cf. J.-B. Emin, *Recherches sur le pagan. arm.*, trad. d'A. de Stadler, *passim*.

(1) Josèphe, qui parle de cette expédition de Tigrane en Palestine (*Antiq. jud.*, liv. XIII, ch. 24; — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 4), dit en effet que ce prince, après s'être emparé de Ptolémaïs, et avoir reçu les ambassadeurs d'Alexandre, qu'il renvoya avec des paroles d'espérance, rentra dans ses États, parce qu'il avait appris l'invasion de l'Arménie par Lucullus, qui ravageait tout le pays.

(2) Elle est appelée Séléné par Josèphe.

(3) Cette montagne, située dans la province d'Artzakh, donna son nom à un des quatorze cantons de cette contrée (Cf. *Géogr.* de Moïse de Khorène, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 364-365.)

Digitized by Google

Romains, arrive sur les terres méditerranéennes avec son armée, et envoie Scaurus, son lieutenant en Syrie, pour livrer bataille à Tigrane. Scaurus, n'ayant pu joindre ce dernier qui était retourné dans son pays à cause des dévastations du brigand, se rendit à Damas. Scaurus trouva cette ville au pouvoir de Métellus et de Lucullus (Lollius), les en chassa et se hâta d'arriver en Judée, pour attaquer Aristobule, de concert avec son frère aîné Hyrcan, grand-prêtre, fils d'Alexandre.

Cependant Pompée, dans sa guerre contre Mithridate, trouve une vigoureuse résistance, [livre] de terribles batailles et court de grands périls. Toutefois le nombre l'emporte, et Mithridate, mis en fuite, regagne les régions du Pont. Pompée, ainsi débarrassé de son ennemi par un bonheur inespéré, s'empare de la personne du fils de Mithridate, appelé aussi Mithridate, se rend maître de Mazaca (Césarée), y met une garnison, mais, au lieu de poursuivre le [vaincu], il se hâte d'arriver en Judée, en passant par la Syrie(1). Il fait emprisonner Mithridate par le père de Ponce-Pilate(2). C'est ce que confirme Josèphe, lorsqu'en parlant du baume, il dit : « Pompée, près de Jéricho, reçoit l'heureuse nouvelle que Mithridate est mort (3). »

(1) Les événements résumés dans ce chapitre, touchant Tigrane, Mithridate et leurs enfants, sont longuement racontés par les écrivains grecs et latins, avec des détails qui démontrent clairement que Moïse n'a que très-imparfaitement compulsé les monuments historiques étrangers qui concernaient les annales de son pays. Les sources où il a puisé ses informations étaient ou abrégées ou inexactes, et son récit renferme des détails erronés qu'il serait puéril de signaler. Au surplus on n'a qu'à recourir aux sources originales grecques et latines pour s'assurer que le récit de Moïse est très-inexact, et à consulter sur tous ces événements, Strabon (*Geogr.*, liv. XI, ch. 14, § 15), Dion Cassius (*Hist. rom.*, liv. 36, 37, 40, 49), Appien (*Bell. Syriac. et Mithr.*), Eutrope (*Hist. rom.*, VI, 6, et suiv.), Justin (*Hist. univ.*, liv. XXXVIII), Cicéron (*Discours en faveur du roi Déjotare. — Discours en faveur de la loi Manilia; init.*), Plutarque (*Lucullus, Pompée, Antoine*), Josèphe (*op. cit., loc. cit.*), Vell. Paterculus (liv. II, 18, 37, 40), qui donnent les renseignements les plus circonstanciés, sur le jeune Tigrane, sur sa révolte contre son père, sa fuite à Rome, etc., événements que notre auteur a complétement passés sous silence.

(2) Les historiens grecs et romains disent que Mithridate chercha à s'empoisonner; mais, le poison n'ayant plus sur lui aucune action, il se fit tuer par un Gaulois, en l'an 63 av. notre ère.

(3) Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. I, ch. 5. — *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 3, § 4.

CHAPITRE XVI.

Tigrane fond sur l'armée romaine. — Fuite de Gabinius. — Délivrance du jeune Mithridate.

Le roi d'Arménie Tigrane, ayant colonisé les Juifs prisonniers à Armavir et dans le bourg de Vartkès (1) sur le fleuve Khasagh, exterminé les brigands de la montagne, et gardé le deuil de Mithridate, se porta en Syrie contre l'armée romaine, pour en tirer vengeance. Gabinius, général romain, que Pompée avait laissé à sa place pour retourner à Rome, marche contre Tigrane. Cependant Gabinius, ne pouvant résister à ce dernier, regagne par l'Euphrate l'Égypte, sous prétexte d'agir contre Ptolémée. Ayant traité secrètement avec Tigrane, Gabinius lui rend Mithridate le jeune, son neveu (fils de sa sœur), fait prisonnier antérieurement à Mazaca, et répand le bruit que le captif s'est échappé.

CHAPITRE XVII.

Combat de Crassus qui est défait par Tigrane.

Les Romains, qui soupçonnaient Gabinius, le rappellent et mettent à sa place Crassus, qui, dès son arrivée, s'empare des immenses trésors qu'il trouve dans le temple de Dieu à Jérusalem, et s'avance contre Tigrane. Après avoir franchi l'Euphrate, il est défait, avec toute son armée, par Tigrane, qui revient en Arménie chargé de trésors.

CHAPITRE XVIII.

De quelle manière Cassius résista à Tigrane. — Révolte de Mithridate. — Reconstruction de Césarée.

Les Romains, irrités, envoient Cassius avec une armée innombrable. Celui-ci, à peine arrivé, oppose une vive résistance et empêche l'armée

(1) Vartkès est l'un des anciens noms de la ville de Vagharschabad, qui dans l'origine reçut le nom de *Ardimet khaghakh*, ou « ville d'Artémis ». Elle fut fondée, à ce que l'on croit, par Erouant Ier. Le nom de Vartkès ou *Vartkisi-avan* lui fut ensuite donné à cause d'un prince arménien appelé Vartkès, mari de la sœur d'Erouant (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 62). Vagharsch, vers la fin du deuxième siècle, la ceignit de murailles, lui donna son nom et y fixa sa résidence. Elle reçut aussi le nom de *Nor-khaghakh* « nouvelle ville », et c'est sous cette appellation qu'on la trouve aussi rappelée dans le livre d'Agathange, dans l'Histoire de Moïse de Khorène et dans celle de Lazare de Pharbe, p. 64.

Digitized by Google

arménienne de franchir l'Euphrate et de faire des incursions en Syrie.

Vers le même temps, Tigrane, qui se défie du jeune Mithridate, qu'il soupçonne n'être point le fils de sa sœur, ne lui donne aucune part à la souveraineté, et refuse même de lui confier ses propres États de l'Ibérie. Mithridate, méprisé de la sorte par son oncle Tigrane, se révolte et se retire auprès de César, qui lui donne la souveraineté de la ville de Pergame (Perga) et reçoit de lui l'ordre de se porter au secours d'Antipater, père d'Hérode. Mithridate multiplie les constructions de Mazaca, qu'il nomme Césarée, en l'honneur de César (1). Dès lors cette ville fut détachée des domaines de l'Arménie.

CHAPITRE XIX.

Alliance de Tigrane et d'Ardaschès. — Invasion en Palestine. — Captivité du grand prêtre Hyrcan et d'un grand nombre de Juifs.

A la suite de tous ces événements, Tigrane, attaqué par la maladie, offre à Ardaschès (2), roi des Perses, de se réconcilier avec lui, car celui-ci avait été dépouillé du rang suprême par l'orgueilleux père de Tigrane. Cependant Tigrane, se démettant spontanément du second rang, restitue, comme c'était le droit, le premier à Ardaschès, fait amitié avec ce prince, et en reçoit un secours de troupes. En même temps, Tigrane choisit Parzaphrane (3), chef de la satrapie des Reschdouni, pour commander l'armée des Arméniens et des Perses, l'envoie contre les Romains et lui ordonne de traiter avec les habitants de la Syrie et de la Palestine. Un certain Pacorus, dont le père avait été roi de Syrie et était parent d'Antigone, descendant d'Aristobule (4), s'avança au-devant de Parzaphrane, et promit au chef des Reschdouni, général des Arméniens et des Perses, cinq cents femmes d'une grande beauté et mille talents d'or, si Parzaphrane voulait l'aider, en dépouillant Hyrcan de la couronne de Judée, à placer Antigone sur le trône.

Quand Hyrcan, grand-prêtre et roi des Juifs, et Phasaël, frère d'Hérode, virent que Parzaphrane, ayant mis en fuite l'armée romaine, après en avoir précipité une partie dans la mer, et rejeté une partie dans les villes, traversait le pays sans le molester, ils firent ensemble des propositions de paix à Parzaphrane. Ce général envoie sans retard Knel (1), grand échanson du roi d'Arménie, de la maison des Kénouni (2), à Jérusalem, avec de la cavalerie, sous prétexte de traiter de la paix, mais en réalité pour secourir Antigone. Hyrcan ne permit pas au grand échanson d'entrer avec toutes ses troupes à Jérusalem, mais seulement avec cinq cents cavaliers. Le grand échanson, usant de ruse, conseilla à Hyrcan d'aller s'entendre avec Parzaphrane relativement à la désolation du pays, lui promettant de lui prêter sa médiation. Hyrcan ayant demandé un serment à Parzaphrane, celui-ci jure par le Soleil, par toutes les divinités du ciel et de la terre, et par le soleil (la vie) d'Ardaschès et de Tigrane. Hyrcan, rassuré par ce serment, laisse Hérode à Jérusalem et va trouver Parzaphrane avec Phasaël, frère aîné d'Hérode, sur le rivage de la mer, dans un village du nom d'Ecdippon.

Parzaphrane, usant de ruse, les reçut avec honneur, puis, s'esquivant brusquement, il donna ordre aux soldats qui étaient là de se saisir des deux étrangers et de les livrer à Antigone. Antigone se jeta sur Hyrcan, lui coupa une oreille avec les dents, afin que, si les temps changeaient, il ne pût plus exercer le suprême pontificat, car la loi ordonne de n'élever à la dignité sacerdotale que ceux qui ont tous leurs membres. Alors Phasaël, frère d'Hérode, se frappe lui-même la tête contre une pierre, et un médecin, appelé par Antigone comme pour lui donner des soins, introduit du poison dans la plaie, et le fait mourir.

Parzaphrane ordonna au grand échanson d'Arménie de s'emparer de la personne d'Hérode à Jérusalem, en lui tendant des embûches. L'échanson s'avança jusqu'auprès des murailles pour

(1) Voy. plus haut, liv. I, ch. 14.

(2) Quelques manusc. écrivent ce nom *Arschez*, mais c'est une erreur des copistes.

(3) Le nom de ce personnage est donné sous la forme Βαρζαφάρνης, par Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 23, 24, 25. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 11).

(4) Au dire de Cicéron (*Lettres* 219, 226, éd. Nisard, t. V, p. 204, 209) et de Justin (l. XLII, § 4.), ce Pacorus ou Bakour était fils d'Orode, roi des Parthes. Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 24) dit aussi que Pacorus était fils du roi des Parthes, sans donner le nom de son père ; mais il comble cette lacune, dans sa *Guerre des Juifs* (liv. I, ch. 11), en disant que Pacorus était fils du roi Lysanias, qui avait succédé à Ptolémée son père, fils de Mennéus (Maanou des Syriens). Nous ferons cependant observer que cette généalogie est tout à fait erronée, car Orode était fils de Phraate III et frère de Mithridate III. Ce dernier périt assassiné par Orode et fut remplacé par lui sur le trône des Parthes, en l'an 53 av. notre ère.

(1) Selon Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 24), le nom du grand échanson était Pacorus, comme le fils du roi des Parthes.

(2) Cf. plus haut, liv. II, ch. 7

Digitized by Google

[chercher à] tromper Hérode. Mais celui-ci ne donna pas dans le piége, et, craignant de rester davantage dans la ville, tant il redoutait la faction d'Antigone, il s'enfuit nuitamment et en secret chez les Iduméens, en laissant sa famille dans la forteresse de Masandan (1) ; puis il se hâta d'aller à Rome. Cependant l'armée arménienne, grossie des soldats de la faction d'Antigone, entra à Jérusalem sans molester aucunement les habitants et se contenta de saisir les biens d'Hyrcan [qui montaient à] plus de trois cents talents. Tout le pays est envahi; on pille tous les partisans d'Hyrcan, la ville de Marissa (2) est prise, et Antigone est établi comme roi. Ensuite Hyrcan, chargé de chaînes, est conduit avec les captifs devant Tigrane (3). Tigrane ordonne à Parzaphrane de transporter les captifs juifs de Marissa dans la ville de Sémiramis (Van); et Tigrane, trois ans après ces événements, meurt après avoir régné trente ans.

CHAPITRE XX.

Autre guerre des Arméniens contre les Romains. — Défaite de Silon et de Ventidius.

Arrivé à Rome, Hérode se présente devant Antoine, César et le sénat; et il expose sa fidélité envers les Romains. Investi de la royauté de la Judée par Antoine, il reçoit de lui comme auxiliaire le général Ventidius, avec une armée romaine, afin de combattre les Arméniens et d'anéantir Antigone. Arrivé en Syrie, Ventidius met en fuite l'armée arménienne, laisse Silon pour leur résister près de l'Euphrate, et, après avoir mis à mort Pacorus, il retourne à Jérusalem pour attaquer Antigone. Cependant les Arméniens, ayant reçu de nouveaux renforts de la Perse, fondent sur Silon, le culbutent, le rejettent sur Ventidius, et font couler des flots de sang (4).

(1) Masandan était une forteresse de l'Idumée, située à peu de distance de la mer Morte, et qui faisait autrefois partie de la tribu de Juda. M. de Saulcy, dans son *Voyage autour de la mer Morte*, a retrouvé son emplacement.

(2) Marisa, Marissa ou Marésa, était une ville de la tribu de Juda, qui est citée dans le liv. II des Paralipomènes, ch. XI, v. 8; XIV, 9-10; XX, 37. — Mich., I, 15. — II Machab., XII, 35.

(3) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 23-25. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 11.

(4) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV ch. 26. — *Bell. jud.*, liv. I, ch 12.

CHAPITRE XXI.

Comment Antoine fond lui-même sur l'armée arménienne, et s'empare de Samosate.

Antoine, au comble de la fureur, accourt en personne à la tête de toute l'armée romaine, et, arrivé à Samosate, il apprend la mort de Tigrane. Il s'empare de la ville, et, laissant à Sosius le soin de se porter au secours d'Hérode pour combattre contre Antigone à Jérusalem, il va prendre ses quartiers d'hiver en Égypte. Enflammé d'amour, il courait plein d'ardeur vers Cléopâtre, reine d'Égypte. Cette Cléopâtre était la fille de Ptolémée Dionysos (1), neveu de Cléopâtre Ptolémaïs et ami d'Hérode. C'est pourquoi Antoine recommande chaudement la cause d'Hérode à Sosius. Sosius, après avoir combattu vaillamment, s'empare de Jérusalem, met à mort Antigone et rétablit Hérode comme roi de toute la Judée et de la Galilée (2).

CHAPITRE XXII.

Règne d'Ardavazt. — Guerre contre les Romains.

Ardavazt (3), fils de Tigrane, règne sur les Arméniens. Celui-ci établit ses frères et ses sœurs dans les cantons d'Aghiovid (4) et d'Arpéran (5), leur abandonne une partie des droits royaux perçus sur les villages de cette contrée, avec des revenus et des rentes particulières (6), sur le même pied que ses parents établis dans les régions d'Haschdiank, pour augmenter l'éclat de leur rang et rendre leur position plus royale encore que celle des autres Arsacides. Seulement il les force à ne point vivre en Ararat, lieu de la résidence royale.

Ardavazt ne fit rien autre chose de remarquable

(1) Appien et d'autres écrivains assurent que cette princesse était à la fois la sœur et la femme de Ptolémée Dionysos.

(2) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 27, 28, liv. XV, ch. 1 et suiv. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 12-14.

(3) Ardavazt Ier, associé au trône par son père Tigrane, en l'an 55 avant notre ère, reste seul maître du pouvoir en 36. Il est fait prisonnier par Antoine en 34, et mis à mort en Égypte.

(4) Canton de la province de Douroupéran, que Thomas Ardzrouni et Vartan placent dans le canton de Peznouni.

(5) Ce nom me paraît être altéré, et il n'est pas impossible d'y reconnaître le nom de la province de Douroupéran, qu'une erreur de copiste aurait dénaturé en celui d'Arpéran (Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 193, note 2).

(6) Selon Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, II, 61-62); Ardavazt II aurait agi de la même façon avec les membres de sa famille.

Digitized by Google

et n'accomplit aucune action d'éclat. Adonné à la bonne chère et à la boisson, il errait dans les marais, dans les roseaux et les rochers, pour chasser les onagres et les sangliers. Peu soucieux de ce qui regardait la sagesse, la valeur et la bonne renommée; véritablement esclave de son ventre, il en augmentait sans cesse la rotondité. Se voyant méprisé de ses soldats, à cause de son excessive mollesse et de sa dégoûtante gloutonnerie, et surtout à cause de la perte de la Mésopotamie, qu'Antoine lui avait enlevée, Ardavazt, indigné, ordonne de réunir les dix mille hommes de la province d'Adherbadagan, les habitants de la montagne du Caucase avec les Aghouank et les Ibères (Virk), et il se porte sur la Mésopotamie, d'où il expulse les garnisons romaines.

CHAPITRE XXIII.

Antoine fait Ardavazt prisonnier.

Antoine rugit comme un lion furieux, et Cléopâtre l'excite encore davantage, parce qu'elle nourrissait dans son cœur le souvenir des persécutions endurées par son aïeule, de la part de Tigrane. Antoine devint le bourreau non-seulement des Arméniens, mais de beaucoup de rois, dont il confisqua les États. C'est pourquoi, immolant un grand nombre de rois, il donne leurs domaines à Cléopâtre, à l'exception de Tyr et de Sidon et des pays situés près du fleuve Éleuthère (Azad). Antoine, avec ses troupes, marche contre Ardavazt, et, étant entré en Mésopotamie, taille en pièces l'armée arménienne, fait le roi prisonnier et revient en Égypte pour offrir à Cléopâtre Ardavazt, fils de Tigrane, avec beaucoup de butin fait pendant la guerre (1).

(1) Cf. sur tous ces événements les historiens grecs et romains, notamment : Appien, *Bell. Parth.*, ad calc. — Plutarque, *Lucullus*. — Dion Cassius, *Hist. rom.*, liv. XL, XLIX. — Velléius Paterculus, *Hist. romaine*, l. II, *passim*. — Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 5. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 13. — Les historiens occidentaux racontent d'une manière très-différente les événements accomplis en Arménie à cette époque de troubles et de confusion. Moïse de Khorène, qui n'a eu en vue dans son Histoire que de rapporter les faits relatifs à la branche royale des Arsacides, a passé sous silence tous les événements qui eurent lieu dans la Haute Arménie, alors au pouvoir des Romains, et il s'est borné seulement à donner le récit des faits accomplis dans l'Arménie inférieure et dans la Mésopotamie. Aussi, pour se faire une idée exacte de la situation de l'Arménie à l'époque où nous sommes arrivé, il faut tenir compte des renseignements que nous ont fournis les historiens romains, et recourir aux sources latines qui sont fort abondantes. Nous nous contenterons de mentionner sommairement les plus importantes, parce que les faits qui sont rapportés dans les livres de ces écrivains sont suffisamment connus. Nous renvoyons donc le lecteur aux ouvrages de Josèphe, de Tacite, de Florus, de V. Paterculus, de Suétone, de Dion Cassius, d'Orose, etc., qui entrent dans les détails les plus circonstanciés sur les victoires de Corbulon, la puissance de Pharasmane, roi d'Ibérie, l'établissement de son frère Mithridate sur le trône d'Arménie et sa fin malheureuse, les aventures de Rhadamiste, fils de Pharasmane, et l'avénement de Tiridate, frère de Vologèse, roi des Parthes, qui sembla mettre un terme aux malheurs de l'Arménie.

CHAPITRE XXIV.

Règne d'Arscham. — L'Arménie est en partie soumise au tribut des Romains, pour la première fois. — Délivrance d'Hyrcan. — Périls que la race des Bagratides court à cause de lui.

La vingtième année et vers la fin du règne d'Ar[da]schès, les troupes arméniennes, rassemblées par ses ordres, élurent pour roi Arscham ou Arsame (1), fils d'Ardaschès frère de Tigrane, père d'Abgar. Quelques Syriens le nomment Manova (2), selon l'usage commun à plusieurs princes d'avoir deux noms, comme Hérode Agrippa, comme Titus Antonin ou Titus Justus. Mais, comme cette même année mourut Ar[da]schès laissant la couronne de Perse à son fils Arschavir encore en bas âge, il n'y eut personne qui vint en aide à Arscham contre les Romains. C'est pourquoi Arscham signe la paix avec ses ennemis, leur paye tribut pour les contrées de la Mésopotamie et de Césarée, entre les mains d'Hérode. C'est alors que l'Arménie commença à être en partie tributaire des Romains.

Vers le même temps, Arscham entra en fureur contre Énanus, général [de la cavalerie], et qui posait la couronne sur la tête des rois, parce qu'il avait délivré Hyrcan, grand-prêtre des Juifs, fait autrefois prisonnier par Parzaphrane Reschdouni, au temps de Tigrane (3). Énanus s'excuse auprès

(1) Arscham régna à Nisibe, avec l'assentiment des Parthes, de l'an 38 à l'an 10 avant notre ère.

(2) Ce nom de Manova, qui est une forme de l'appellation syrienne *Maanou*, était en effet le nom que les Syriens donnaient à Arsame ou Arscham, puisque nous le trouvons ainsi mentionné par Denys de Thelmahr (*Chron. syr.*, p. 71, éd. Tullberg), qui lui attribue également le surnom de *Saphéloul*. L'appellation Maanou, dont les Arméniens avaient fait Manova, se retrouve sous la forme Monobaze, et c'est en effet sous cette forme que nous la voyons mentionnée dans Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XX, ch. 2), qui dit que Monobaze, probablement le même que notre Arscham, était roi de l'Adiabène, Μονόβαζος ὁ τῶν Ἀδιαβηνῶν βασιλεύς.

(3) Cf. Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 2), qui dit

Digitized by Google

du roi en disant qu'Hyrcan a promis cent talents pour prix de sa délivrance, qu'il espère les recevoir et s'engage à les donner au roi. Alors Arscham fixe un terme à Énanus, qui envoie en Judée un de ses frères appelé Sénékhias, pour réclamer à Hyrcan le prix de la rançon. Cependant, à l'arrivée du messager d'Énanus, Hérode avait fait mourir Hyrcan pour se délivrer de toute espèce d'inquiétude durant son règne (1). Le terme échu, Énanus ne put fournir le prix de la rançon d'Hyrcan, et Arscham, fort irrité, le dépouille de ses dignités et le fait jeter en prison.

Sur ces entrefaites, Zora, chef de la race des Kentouni, vint accuser Énanus auprès du roi, disant: « Sache, ô roi! qu'Énanus a voulu se révolter contre toi et m'a proposé que nous demandions à Hérode, roi de Judée, un serment pour qu'il nous accueillît et nous donnât des domaines dans le pays de nos ancêtres, parce que nous avions à endurer dans celui-ci beaucoup d'outrages. Moi, loin de consentir à ses propositions, je lui dis : « A quoi bon nous laisser berner par des traditions antiques et surannées, en croyant que nous sommes sortis de la Palestine? » Énanus, n'espérant rien de moi, a relâché le grand-prêtre Hyrcan, et de plus il a perdu tout espoir du côté d'Hérode. Cependant il n'abandonne pas ses projets de trahison, si tu ne te hâtes, ô roi! de les conjurer. » Arscham, ajoutant foi à cette dénonciation, ordonne qu'on fasse endurer à Énanus toutes sortes de supplices, et cela afin de le contraindre à abandonner tout à fait le judaïsme, d'adorer le Soleil et de rendre hommage aux idoles du roi. A ces conditions, le roi lui rendra ses anciennes dignités; mais, s'il n'y consent pas, il sera attaché au gibet et sa race exterminée. De plus, on exécute en sa présence un de ses parents, appelé Saria, et ses fils Saphadia et Aghazia (2) sont amenés sur le lieu du supplice. Énanus, dans la crainte de voir mourir ses fils, vaincu par les supplications de ses femmes, consentit avec toute sa famille à se rendre aux volontés du roi, et il est rétabli dans ses anciennes charges. Cependant, le roi qui ne se fie pas entièrement à lui, l'envoie en Arménie (3), et, afin de le tenir loin de la Mésopotamie, il lui donne l'administration du pays.

que Phraate, roi des Parthes, rendit la liberté à Hyrcan, après l'avoir comblé d'honneurs. L'historien juif ne parle en aucune façon d'une rançon promise par Hyrcan, et de l'intervention d'Énanus dans la grâce accordée au grand-prêtre des Juifs par le roi des Parthes.

(1) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 9. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 17.

(2) Ce nom est altéré et doit vraisemblablement se lire Azaria.

(3) Thomas Ardzrouni, qui rapporte ces événements, donne en outre des détails circonstanciés sur la façon dont Énanus, attaché au gibet, fut délivré à la prière de Dchadchour, prince de la maison des Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, p. 48).

(1) Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XV, ch. 11-14; liv. XVI, 19. — *Bell. jud.*, liv. I, ch. 15, 16.

(2) Quelques manusc. écrivent ce nom sous la forme Timon, qui est vicieuse.

CHAPITRE XXV.

Différend survenu entre Arscham et Hérode. — Soumission forcée d'Arscham.

Après ces événements, Hérode roi des Juifs et Arscham notre roi se brouillèrent, parce qu'Hérode, après beaucoup d'actions d'éclat, se donna tout entier aux soins d'une bonne administration, en élevant beaucoup d'édifices dans la plupart des villes depuis Rome jusqu'à Damas (1). Il demande à Arscham beaucoup d'ouvriers pour faire paver les places d'Antioche en Syrie, impraticables jusqu'alors à cause des boues. Arscham, au lieu de satisfaire à la demande d'Hérode, rassemble ses troupes pour lui résister et il envoie en même temps des députés à Rome, auprès de César, en le priant de ne pas le mettre sous la dépendance d'Hérode. César non-seulement ne l'affranchit pas de la domination d'Hérode, mais il confie encore au roi de Judée le gouvernement de toutes les terres méditerranéennes.

En ce temps-là, Hérode fit, sous son autorité, roi des provinces méditerranéennes le beau-père d'Alexandre son fils, issu par son père Simon (2) et sa mère, du royaume des Mèdes, de la race de Darius fils d'Hystaspe. Hérode prit à sa solde dix légions de Galates et d'habitants du Pont. Ayant vu cela, Arscham se prosterne devant Hérode comme devant son maître en toutes choses, et lui envoie les ouvriers qu'il demandait. Hérode leur fait réparer les rues d'Antioche sur une longueur de vingt stades, et paver ensuite en marbre blanc, afin que les torrents, ayant un cours plus facile en glissant sur ces dalles, n'inondassent pas la ville. Arscham meurt après un règne de vingt ans.

CHAPITRE XXVI.

Règne d'Abgar. — L'Arménie est soumise tout entière au tribut des Romains. — Guerre avec les troupes d'Hérode. — Son neveu (fils de son frère) Joseph est tué.

Digitized by Google

Abgar, fils d'Arschaм, monte sur le trône la vingt-quatrième année d'Arschavir, roi des Perses (1). Cet Abgar était appelé *Avag-haïr* (homme brave) à cause de sa bonté, de sa sagesse (2), et surtout à cause de sa haute stature. Les Grecs et les Syriens, qui ne pouvaient bien prononcer son nom, l'appelaient Abgar. La seconde année de son règne, toutes les provinces de l'Arménie devinrent tributaires des Romains. Il parut alors un édit de César Auguste enjoignant, comme il est dit dans l'Évangile de saint Luc, de faire un dénombrement général. Alors des procurateurs romains furent envoyés en Arménie, y apportèrent l'image de l'empereur Auguste, et la placèrent dans tous les temples. En ce temps-là, naquit Notre Sauveur Jésus-Christ, fils de Dieu.

Dans le même temps, Abgar et Hérode [Antipas] se brouillèrent, parce qu'Hérode voulait que son image fût placée à côté de celle de César, dans les temples de l'Arménie; Abgar s'y opposa. D'ailleurs Hérode, qui ne cherchait qu'une occasion pour attaquer Abgar, envoya une armée composée de Thraces et de Germains, pour faire une incursion dans le pays des Perses, avec ordre de traverser les États d'Abgar. Abgar, loin de consentir, s'oppose [au passage de cette armée], en se fondant sur l'ordre de l'empereur qui disait de la faire passer en Perse par le désert. Hérode indigné et ne pouvant agir par lui-même, [tant il était] accablé de souffrances, en punition de sa coupable conduite envers le Christ, comme le raconte Josèphe, envoie son neveu Joseph, à qui il avait donné sa fille, unie en premières noces à Phérour (Phéroras) son frère. Celui-là, à la tête d'une armée considérable, précipitant sa marche sur la Mésopotamie, se présenta devant le camp d'Abgar, établi dans la province de Pouknan, fut tué dans le combat, et son armée fut mise en déroute. Aussitôt après, Hérode mourut, et Archélaüs, son fils, fut nommé dynaste des Juifs par Auguste (3).

CHAPITRE XXVII.

Fondation de la ville d'Édesse. — Court aperçu sur la race de notre Illuminateur.

Peu de temps après, Auguste mourut, et Tibère lui succéda comme empereur des Romains. Germanicus devint César et conduisit à Rome les princes [du royaume] d'Arschavir et d'Abgar qui ornèrent son triomphe, à la suite de la guerre où ils avaient fait périr le neveu d'Hérode. Abgar, irrité, médite des projets de révolte et se prépare à la guerre. Il éleva une ville sur le lieu occupé par le camp des Arméniens, à l'endroit même où précédemment elle gardait le passage de l'Euphrate contre les entreprises de Cassius. Cette nouvelle ville fut appelée Édesse. Abgar y transporte sa cour qui était à Medzpin, tous ses dieux, savoir : Nabok, Bel, Patnikal et Tarata (1), les bibliothèques des écoles attachées aux temples, et aussi les archives royales.

Ensuite, Arschavir étant mort, son fils Ardaschès régna sur les Perses. Bien que ce ne soit pas l'ordre chronologique, ni l'ordre systématique que nous avons adopté pour la rédaction de ces annales, nous allons, — puisqu'il est question des descendants du roi Arschavir et d'Ardaschès son fils, [auxquels la nation arménienne est redevable de la vraie croyance (2)], — pour faire honneur à ces princes, les placer par anticipation près d'Ardaschès, afin que les lecteurs sachent qu'ils sont bien issus de la race du brave [Arschag le Parthe]. Enfin nous noterons l'époque de l'arrivée en Arménie, de leurs ancêtres, les Garénian et les Sourénian, de qui descendent saint Grégoire et les Gamsarian, lorsque, suivant l'ordre des événements, nous atteindrons le règne du roi sous lequel ils parurent (3).

Cependant Abgar échoua dans ses projets de révolte; des dissensions s'étant élevées entre ses parents du royaume de Perse, il se mit en marche avec une armée pour apaiser et faire cesser la discorde.

CHAPITRE XXVIII.

Abgar va en Orient et maintient Ardaschès sur le trône de Perse. — Il réconcilie ses frères de qui sont issus notre Illuminateur et ses parents.

(1) Abgar, surnommé *Ouchama* par les Syriens, est appelé Monobaze par Josèphe. Il régna de l'an 5 avant J.-C., à l'an 32 après notre ère.

(2) L'étymologie du nom d'Abgar, donnée ici par Moïse de Khorène, est erronée, et, bien que Jules l'Africain, cité par Eusèbe (*Chron.*, II, p. 296), semble confirmer son explication : « à Édesse régna Abgar, homme parfait », cependant rien n'autorise à l'admettre.

(3) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 27; liv. XVII, ch. 10. — *Bell. jud.*, liv. I; ch. 13, 21. — M. de Saulcy vient de publier tout récemment (Paris, 1867) une *Histoire d'Hérode*, où l'auteur a rassemblé tous les documents qui peuvent jeter un jour nouveau sur cette période des annales juives, dont les événements présentent une foule de complications.

(1) Cf. Emin, *Rech. sur le pag. arm.*, trad. d'A. de Stadler, p. 33 et suiv.

(2) Ce qui est entre crochets [ ] est une addition que l'on trouve seulement dans deux manuscrits.

(3) Voir plus bas, les ch. 28 et 58 du liv. II.

Digitized by Google

Abgar, étant allé en Orient, trouva sur le trône de Perse Ardaschès, fils d'Arschavir, et les frères d'Ardaschès en lutte avec lui ; car ce dernier voulait régner sur eux dans sa postérité, et eux ne voulaient pas se soumettre à ses prétentions. C'est pourquoi Ardaschès les cerne de toutes parts, en les menaçant de les faire mourir. La division régnait parmi leurs soldats, leurs parents et leurs alliés ; car le roi Arschavir avait trois fils et une fille : l'aîné était le roi Ardaschès lui-même, le second Garèn, le troisième Sourèn, et leur sœur, appelée Goschm, était mariée au général de tous les Arik, choisi par leur père Arschavir (1).

Alors Abgar persuade aux fils d'Arschavir de faire la paix, et stipule ainsi les conditions : Ardaschès régnera avec sa postérité, comme il voulait, et ses frères seront appelés Pahlav, du nom de leur ville et de leur vaste et fertile domaine, de manière que leur satrapie soit la plus noble et la première de toutes celles de la Perse, comme étant d'origine vraiment royale. Il est stipulé en outre, par des traités et des serments, qu'en cas d'extinction de la ligne masculine d'Ardaschès, ses frères arriveront au trône. Après la descendance régnante d'Ardaschès, ses frères sont distingués en trois branches appelées : race de Garèn Pahlav, race de Sourèn Pahlav, et la race de leur sœur, Asbahabed Pahlav, du titre d'honneur porté par son mari.

On dit saint Grégoire issu de la race de Sourèn Pahlav, et les Gamsarian de la race Garèn Pahlav. Nous raconterons plus tard les circonstances de la venue de ces personnages, ne rappelant seulement ici leurs noms à côté d'Ardaschès, que pour que tu saches que ces grandes races sont bien du sang de Valarsace, c'est-à-dire la postérité d'Arsace le Grand, son frère.

Tout étant réglé de la sorte, Abgar, muni du texte du traité, retourne [dans son royaume], malade et en proie à d'intolérables douleurs.

CHAPITRE XXIX.

Abgar revient d'Orient. Il secourt Arétas contre Hérode le tétrarque.

A son retour d'Orient, Abgar apprend que les Romains le soupçonnaient d'y être allé pour lever une armée. En conséquence, il expose aux procurateurs romains les causes de son voyage en Perse et le traité signé entre Ardaschès et ses frères. Toutefois on n'ajouta pas foi à ses rapports, car il était calomnié par ses ennemis, Pilate, Hérode le tétrarque, Lysanias (Lousina) et Philippe. Abgar, s'étant rendu dans sa ville d'Édesse, se ligua avec Arétas, roi de Pétra (des Pétréens), lui fournit des auxiliaires sous la conduite de Kosran (1) Ardzrouni, pour faire la guerre à Hérode. Celui-ci avait d'abord épousé la fille d'Arétas, puis l'avait répudiée pour prendre Hérodiade, du vivant même de son mari, circonstance pour laquelle il avait fait mourir Jean-Baptiste (Méguerdich). Ainsi la guerre entre Hérode et Arétas éclata à cause de l'injure faite à la fille de ce dernier. Les troupes d'Hérode, brusquement attaquées, furent écrasées, grâce au concours des braves Arméniens, comme si la divine Providence eût voulu tirer vengeance de la mort du Baptiste (2).

CHAPITRE XXX.

Abgar envoie à Marinus des princes qui, à cette occasion, voient Jésus notre Sauveur, ce qui fut le début de la conversion d'Abgar.

Vers ce temps-là, Marinus, fils de Storog (Eustorge), fut investi par l'empereur de la charge de commandant de la Phénicie, de la Palestine, de la Syrie et de la Mésopotamie. Abgar lui envoya deux de ses principaux officiers, Mar-Ihap (3), prince d'Aghdznik, et Sampsicéramus (Schamschagram), chef de la maison des Abahouni, ainsi qu'Ananus (Anan), son favori. Les envoyés se rendirent dans la ville de Bethkoubin pour faire connaître à Marinus les causes du voyage d'Abgar en Orient, en lui montrant le traité conclu entre Ardaschès et ses frères, et en même temps pour invoquer l'appui de Marinus. Ils rencontrèrent ce dernier à Eleuthéropolis. Marinus reçut avec courtoisie et distinction les députés, et fit cette réponse à Abgar : « Ne redoute rien de la part de l'empereur, pourvu que tu acquittes régulièrement le tribut. »

A leur retour, les députés allèrent à Jérusalem pour voir le Christ notre Sauveur, attirés par la renommée de ses miracles. Devenus eux-mêmes témoins oculaires de ses prodiges, ils en firent

(1) Cf. Agathange, p. 114, not. 1 du t. 1 de notre Collection.

(1) Kosran est peut-être une altération pour Khouran qu'on lit dans Thomas Ardzrouni, p. 49-53.
(2) Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XVIII, ch. 6.
(3) Un manusc. donne la variante *Sariha*.

Digitized by Google

part à Abgar. Celui-ci, saisi d'admiration, crut vraiment que Jésus était le fils de Dieu, et dit : « Ces miracles ne sont pas d'un homme, mais d'un Dieu! Il n'est personne ici-bas qui ait le pouvoir de ressusciter les morts, si ce n'est Dieu! » Abgar souffrait, par tout le corps, de douleurs aiguës qu'il avait contractées en Perse, sept ans auparavant, et les hommes n'avaient pu apporter aucun soulagement à ses maux. Il fit porter une lettre suppliante à Jésus, le conjurant de venir le guérir de ses douleurs. Cette lettre était ainsi conçue :

CHAPITRE XXXI.

Lettre d'Abgar au Sauveur Jésus-Christ.

« Abgar, fils d'Arscham, toparque (prince du pays), à Jésus, Sauveur et bienfaiteur [de l'humanité], qui as apparu dans le pays de Jérusalem, salut :

« J'ai entendu parler de toi et des guérisons opérées par tes mains, sans l'emploi des remèdes et des plantes. Car il est dit que tu fais que les aveugles voient, que les boiteux marchent et que les lépreux sont guéris. Tu chasses les malins esprits; tu guéris les malheureux affligés de longues maladies; enfin tu ressuscites les morts. Comme j'ai entendu parler de toutes ces merveilles opérées par toi, je n'hésite pas à croire, ou que tu es Dieu descendu du ciel pour faire de tels prodiges, ou bien le fils de Dieu, toi qui opères de si grandes choses. En conséquence je t'ai donc écrit, te suppliant de daigner venir vers moi afin de me guérir du mal qui me dévore. J'ai entendu dire aussi que les Juifs murmurent contre toi et veulent te livrer au supplice. Je possède une ville petite, mais [dont le séjour est] agréable; elle suffira à nous deux. »

Les porteurs de ce message rencontrèrent Jésus à Jérusalem, événement confirmé par les paroles de l'Évangile : « Quelques-uns d'entre les païens vinrent trouver Jésus; mais ceux qui les entendirent, n'osant rapporter à Jésus ce qu'ils avaient entendu, le dirent à Philippe et à André qui racontaient tout à Jésus. »

Le Sauveur n'accepta pas alors l'invitation qui lui était adressée, mais il voulut bien honorer Abgar d'une réponse dont voici le sens :

CHAPITRE XXXII.

Réponse à la lettre d'Abgar, écrite par l'apôtre Thomas, d'après l'ordre du Sauveur.

« Heureux celui qui croit en moi sans m'avoir vu! car il est écrit de moi : « Ceux qui me voient ne croiront point en moi; et ceux qui ne me voient point, croiront et vivront. » Quant à ce que tu m'as écrit de venir près de toi, il me faut accomplir ici toutes les choses pour lesquelles j'ai été envoyé, et, lorsque j'aurai tout accompli, je monterai vers Celui qui m'a envoyé; et quand je m'en irai, j'enverrai un de mes disciples qui guérira tes maux, te donnera la vie, à toi et à tous ceux qui sont avec toi. »

Anan, courrier d'Abgar, lui apporta cette lettre, ainsi que l'image du Sauveur qui se trouve encore à présent à Édesse.

CHAPITRE XXXIII.

Prédication de l'apôtre Thaddée à Édesse. — Copie de cinq lettres.

Après l'ascension de notre Sauveur, l'apôtre Thomas, l'un des douze, envoya un des soixante-dix disciples, Thaddée, dans la ville d'Édesse, pour guérir Abgar et évangéliser selon la parole du Seigneur. Thaddée se rendit dans la maison de Tobie, prince juif que l'on dit être de la race des Bagratides (Pakradouni). Ce Tobie, ayant été persécuté par (1) Arscham, n'abjura pas cependant avec ses autres parents le judaïsme, mais il en observa les lois jusqu'au moment où il crut au Christ. Bientôt le nom de Thaddée se répandit dans toute la ville. Abgar, en apprenant sa présence, dit : « C'est bien celui au sujet duquel Jésus m'a écrit, » et il le manda aussitôt auprès de lui. Lorsque Thaddée entra, une apparition merveilleuse éclaira sa face aux yeux d'Abgar, qui se leva tout à coup de son trône, tomba la face contre terre et se prosterna devant l'apôtre. Tous les princes qui étaient présents furent saisis d'étonnement, car ils n'avaient point remarqué la vision. « Es-tu vraiment, dit Abgar, le disciple de Jésus à jamais béni, qu'il m'a promis de m'envoyer, et peux-tu me délivrer de mes maux? » — « Je le suis, dit Thaddée; si tu crois en Jésus-Christ, fils de Dieu, les vœux de ton cœur seront exaucés. » — « J'ai cru en lui, reprit Abgar, et en son Père; c'est pourquoi je voulais aller à la tête de mes troupes exterminer les Juifs qui ont crucifié Jésus, si je n'en eusse été empêché par la puissance romaine. »

Dès lors Thaddée se mit à évangéliser le roi et

(1) Deux msc., au lieu du mot *khosial*, qui veut dire « ayant fui ou évité », donnent la variante *khouschial*, qui a la signification de « ayant été persécuté ou tourmenté ». Cette dernière acception doit être préférée, selon moi.

Digitized by Google

[les habitants de] sa ville; puis, imposant ses mains sur Abgar, il lui rendit la santé. Il guérit aussi un goutteux appelé Abdiou, patricien de la ville, très-honoré dans la maison du roi. Il guérit encore tous les malades et les infirmes de la ville, et tous eurent la foi. Abgar fut baptisé, et, avec lui, tous [les habitants] de la ville; les temples des faux dieux furent fermés, et les statues des idoles, [qui étaient placées] sur les autels et, les colonnes, furent dissimulées sous [d'épaisses nattes de] roseaux. Abgar ne contraignait personne par la force à embrasser la foi; mais de jour en jour le nombre des croyants augmentait.

L'apôtre Thaddée baptisa un fabricant de tiares de soie, appelé Addée, le consacra, l'établit à Édesse et le laissa au roi à sa place. Ensuite, ayant reçu un édit du roi, qui exigeait que tous écoutassent l'Évangile du Christ, Thaddée s'en alla trouver Sanadroug, neveu (fils de la sœur) d'Abgar, que ce prince avait établi comme chef du pays et de l'armée.

Abgar se plut à écrire à l'empereur Tibère la lettre suivante :

Lettre d'Abgar à Tibère.

« Abgar, roi des Arméniens, à son seigneur Tibère, empereur des Romains, salut.

« Je sais que rien n'est ignoré de ta majesté; mais, comme ton ami, je te ferai encore mieux connaître les faits par écrit. Les Juifs qui habitent dans les cantons de la Palestine ont crucifié Jésus, sans péché, après tant de bienfaits, tant de prodiges, tant de miracles opérés en leur faveur jusqu'à ressusciter les morts. Crois-le bien, ce ne sont pas là des effets de la puissance d'un simple mortel, mais ce sont [des manifestations] divines. Au moment où ils l'ont mis en croix, le soleil s'obscurcit, la terre fut ébranlée jusque dans ses fondements. Jésus lui-même, le troisième jour, ressuscita d'entre les morts et apparut à plusieurs [personnes]. Aujourd'hui, en tous lieux, son nom, invoqué par ses disciples, produit les plus grands miracles. Ce qui m'est arrivé, à moi-même, en est la preuve manifeste. Ta majesté sait donc ce qu'elle doit ordonner à l'égard du peuple juif qui a commis ce forfait; elle sait si elle doit publier partout l'univers l'ordre d'adorer le Christ comme le Dieu véritable. Sois en santé. »

Réponse de Tibère à la lettre d'Abgar.

« Tibère, empereur des Romains, à Abgar, roi des Arméniens, salut.

« On a lu devant moi ta lettre amicale, et on t'adresse de ma part des remercîments. Quoique nous ayons déjà entendu raconter ces faits par plusieurs, Pilate, de son côté, nous a officiellement informé des miracles opérés par Jésus. C'est ainsi qu'étant ressuscité d'entre les morts, plusieurs l'ont reconnu pour être Dieu. En conséquence, j'ai voulu moi aussi faire ce que tu proposes; mais, comme il est d'usage chez les Romains de ne pas admettre un Dieu [nouveau] sur l'ordre du souverain seulement, tant que le sénat ne s'est pas réuni pour discuter l'affaire, j'ai donc dû proposer l'admission de ce Dieu au sénat qui l'a rejeté avec mépris, parce qu'elle n'avait pas été examinée d'abord par lui. Toutefois nous avons donné ordre à tous ceux à qui cela conviendra de recevoir Jésus parmi les dieux; et nous avons menacé de mort quiconque parlera en mal des chrétiens (1). Quant aux Juifs qui ont osé crucifier Jésus, qui, ainsi que je l'ai appris, ne méritait ni la croix, ni la mort, mais était digne d'être honoré et adoré, j'examinerai l'affaire quand j'aurai apaisé la révolte des Hispaniens (2), et je traiterai ces Juifs selon leur mérite. »

Abgar écrit encore une lettre à Tibère.

« Abgar, roi des Arméniens, à son seigneur Tibère, empereur des Romains, salut.

« J'ai reçu la lettre écrite de la part de ta majesté, et je me suis réjoui des ordres émanés de ta sagesse. Si tu le permets, mon avis est que la conduite du sénat est ridicule; car, selon la raison, c'est d'après le jugement des hommes que se confère la divinité. Ainsi donc, si Dieu ne convient pas à l'homme, il ne peut être Dieu, car il faut de toute nécessité que Dieu soit accepté par l'homme (3). Donc, mon seigneur pensera qu'il est juste d'envoyer un autre gouverneur à Jérusalem, en place de Pilate qui doit être chassé avec ignominie de l'emploi élevé où tu l'avais appelé; car il a fait la volonté des Juifs et crucifié le Christ injustement et sans ton ordre. Je souhaite que tu conserves la santé. »

Abgar, ayant écrit cette lettre, en déposa la copie avec celle des autres dans les archives. Il écrivit ensuite au jeune Nersès (Nersèh), roi d'Assyrie, à Babylone (*sic*).

(1) Cf. Tertullien, *Apol.*, ch. V.
(2) Cf. Suétone, *Tiber.*, ch. 41, 49. — Tacite, *Annal.*, VI. — Vell. Paterc., liv. II, ch. 39.
(3) Cf. Tertullien, *Apol.*, ch. V.

Digitized by Google

Lettre d'Abgar à Nersès.

« Abgar, roi des Arméniens, à mon fils Nersès, salut.

« J'ai reçu ta lettre; j'ai brisé les fers de Bérose et je lui ai remis ses offenses. Si cela te convient, nomme-le gouverneur de Ninive. Quant à ce que tu m'écris de t'envoyer ce médecin qui fait des miracles et prêche un autre Dieu supérieur au Feu et à l'Eau, afin que tu puisses le voir et l'entendre, [sache que] ce n'est point un médecin selon l'art des hommes, mais qu'il est un disciple du fils de Dieu, Créateur du feu et de l'eau, et destiné à venir [évangéliser] les contrées de l'Arménie. Toutefois un de ses principaux compagnons, appelé Simon (1), est envoyé dans les contrées de la Perse. Cherche-le et tu l'entendras, toi, ainsi que ton père Ardaschès. Il guérira tous vos maux, et vous conduira dans le chemin de la vie. »

Abgar écrit encore à Ardaschès, roi de Perse, la lettre suivante :

Lettre d'Abgar à Ardaschès.

« Abgar, roi des Arméniens, à Ardaschès, mon frère, roi des Perses (2), salut.

« Je sais que tu as entendu parler de Jésus-Christ, fils de Dieu, que les Juifs ont crucifié, qui est ressuscité d'entre les morts et qui a envoyé ses disciples par tout l'univers pour instruire les hommes. L'un de ses principaux disciples, nommé Simon, se trouve dans les États de ta majesté. Cherche-le, tu le trouveras; il vous guérira de toutes vos maladies, il vous conduira dans le chemin de la vie, et tu croiras à ses paroles, toi, tes frères et tous ceux qui sont soumis à ton autorité. Il m'est bien doux de penser que mes parents, selon la chair, seront aussi mes parents et mes amis selon l'esprit. »

Abgar n'avait pas encore reçu la réponse à ces lettres, lorsqu'il mourut après trente-huit ans de règne (3).

CHAPITRE XXXIV.

Martyre de nos Apôtres.

Après la mort d'Abgar, le royaume d'Arménie se divisa en deux parties : Ananoun, fils d'Abgar, fut couronné roi à Édesse, et son neveu (le fils de sa sœur) Sanadroug [régna] en Arménie. Ce qui se passa de leur temps a été écrit antérieurement par d'autres : l'arrivée de l'apôtre en Arménie et la conversion de Sanadroug, son apostasie par crainte des satrapes arméniens, le martyre de l'apôtre et de ses compagnons dans le canton de Schavarschan, appelé aujourd'hui Ardaz, la pierre s'entr'ouvrant pour recevoir le corps de l'apôtre, l'enlèvement de ce corps par ses disciples, son inhumation dans la plaine, le martyre de Santoukhd, fille du roi, près de la route, l'invention des reliques des deux saints, et leur translation dans les grottes (1), faits relevés par d'autres [écrivains] avant nous, ainsi que nous l'avons dit, et que nous n'avons pas cru nécessaire de rappeler en détail. De même aussi, ce qui a trait au martyre d'Addée, disciple de l'apôtre à Édesse, ordonné par le fils d'Abgar, a été raconté par d'autres avant nous.

Celui qui régna après la mort de son père n'hérita pas des vertus paternelles, car il ouvrit les temples des idoles et retourna au paganisme. Il envoya dire à Addée : « Fabrique-moi une tiare en étoffe tissée d'or, comme celles que tu faisais pour mon père. » Il lui fut répondu : « Mes mains ne fabriqueront pas de tiare pour le prince indigne qui n'adore pas le Christ, Dieu vivant. » Aussitôt le roi chargea un de ses gardes d'aller trancher les pieds d'Addée avec le glaive. Le soldat, étant venu et ayant vu le saint homme assis sur le siége doctoral, lui coupa les jambes avec son épée, et aussitôt le saint rendit l'esprit. Nous mentionnons ce fait sommairement, parce que d'autres l'ont déjà raconté.

Vint ensuite en Arménie l'apôtre Barthélemy qui fut martyrisé chez nous, dans la ville d'Arevpan (2). Quant à Simon, envoyé en Perse, je ne puis pas rapporter avec certitude ce qu'il y fit, ni où il souffrit le martyre, parce que l'on raconte qu'un Simon apôtre fut martyrisé à Vériospora (3). Est-ce vrai? et pourquoi vint-il là? Je l'ignore. J'ai seulement noté ce fait pour que tu saches que je n'épargne aucun soin pour te dire tout ce qui est nécessaire (4).

(1) Il s'agit ici de Simon le Cananéen, comme l'indiquent les martyrologes arméniens.

(2) Trois mss. donnent la variante, *roi des rois.*

(3) Selon deux mss. *trente-deux ans.*

(1) Un ms., *sur le chemin.* — La légende de ces saints dit : *dans la montagne.*

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 509. — Le nom de cette localité est altéré dans tous les martyrologes et dans tous les historiens.

(3) Ce nom est corrompu et paraît, d'après les plus anciens martyrologes arméniens, devoir se lire : *dans le pays des Bretons*, ce qui est conforme à la lecture que nous trouvons dans le martyrologe grec.

(4) Les faits que rapporte ici Moïse en abrégé sont relatés dans les martyrologes arméniens et les Vies

Digitized by Google

CHAPITRE XXXV.

Règne de Sanadroug. — Meurtre des enfants d'Abgar. — La princesse Hélène.

Sanadroug, étant monté sur le trône, lève des troupes avec le secours des braves Bagratides et Ardzrouni, ses tuteurs, et va déclarer la guerre aux fils d'Abgar, pour s'assurer la possession de tout le royaume. Pendant qu'il était occupé de cette expédition, et comme par un effet de la divine Providence, la mort d'Addée par le fils d'Abgar fut vengée; car une colonne de marbre, — qu'il faisait ériger à Édesse sur le faîte de son palais, lorsqu'il était en bas pour diriger les travaux, — échappa des mains des ouvriers, tomba et lui écrasa les pieds.

Aussitôt un message des habitants de la ville parvint à Sanadroug, lui demandant qu'il s'obligeât, par un traité, à ne pas les troubler [dans l'exercice] du culte chrétien, et eux alors remettront en ses mains la ville et les trésors royaux. Sanadroug promit; mais ensuite il viola son serment. Il passa au fil de l'épée tous les enfants de la maison d'Abgar, hormis les filles qu'il retira de la ville pour les établir dans la province d'Haschdiank. Quant à la première des femmes d'Abgar, appelée Hélène, il l'envoya à Kharran, ville qui lui appartenait, lui laissant la souveraineté de toute la Mésopotamie, en souvenir des bienfaits qu'elle avait obtenus pour lui d'Abgar.

Cette Hélène, pieuse comme Abgar son époux, n'accepta point de résider parmi des idolâtres, et se rendit à Jérusalem au temps de Claude, à l'époque de la famine prédite par Akab (1). Elle acheta en Égypte, avec ses trésors, une immense quantité de blé qu'elle distribua aux pauvres, ainsi que le rapporte Josèphe (2). Le tombeau d'Hélène, [monument] vraiment remarquable, se voit actuellement devant la porte de Jérusalem (3).

CHAPITRE XXXVI.

La ville de Medzpin reconstruite. — Étymologie du nom de Sanadroug. — Sa mort.

De toutes les actions de Sanadroug, rien n'est plus digne de souvenir que la reconstruction de la ville de Medzpin; car, cette ville ayant été ruinée par un tremblement de terre, Sanadroug la démolit, la rebâtit plus magnifiquement, l'entoura d'une double enceinte de murailles avec des bastions, et fit ériger, au milieu [de la ville], sa statue avec une seule pièce de monnaie dans la main, ce qui signifiait : Tous mes trésors ont été dépensés à construire cette ville, et il ne m'est plus resté que cette seule [pièce].

Mais pourquoi ce prince fut-il appelé Sanadroug? Nous le dirons : c'est qu'Odé, sœur d'Abgar, voyageant en hiver en Arménie, fut assaillie dans les monts Gortouk par un tourbillon de neige qui dispersa tous les voyageurs, au point que le compagnon ignorait où son compagnon avait été emporté. La gouvernante de Sanadroug, Sanod, sœur de Piourab Bagratide et épouse de Khosran Ardzrouni, prit l'enfant qui était encore tout petit, le plaça sur son sein, et resta avec lui sous la neige pendant trois jours et trois nuits. C'est de là qu'est venue la fable [qui dit] qu'un animal d'une nouvelle espèce, merveilleux et de couleur blanche, envoyé par les dieux, garda l'enfant. Mais, d'après nos informations, voici le fait : un chien blanc, qui était avec les [gens] envoyés à la découverte, trouva l'enfant et la gouvernante. Cet enfant fut donc appelé Sanadroug, du nom de sa gouvernante, c'est-à-dire : don de Sanod (1).

Sanadroug, monté sur le trône la douzième année d'Ardaschès, roi des Perses, et ayant vécu trente ans, mourut à la chasse d'un trait qui lui traversa les entrailles, comme une punition des tourments qu'il avait fait subir à sa sainte fille. Léroubna, fils du scribe Apschatar (2), a recueilli

de Saints. — Cf. aussi J.-B. Aucher, Vies des Saints arm. (en arm.), t. IV, p. 14-62.

(1) Actes des Apôtr., XI, 28; XXI, 10.

(2) *Antiq. judaïq.*, liv. XX, ch. 2-4. — Cf. aussi Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 589.

(3) Josèphe, *Antiq. jud.*, XX, 4, 3. — Eusèbe, *Hist. eccl.*, II, 12. — Pausanias (VIII, 16) parle de ce tombeau comme d'une merveille. — Voyez sur ce monument les descriptions qu'en ont données les derniers voyageurs, et notamment MM. de Saulcy et Renan, dans les relations de leurs voyages en Palestine.

(1) Le mot arménien *dourk* signifie « don ».

(2) Lorsque j'ai publié le 1er volume de la Collection des historiens d'Arménie, je n'avais pas eu connaissance de l'apparition d'un ouvrage posthume du révérend Cureton (*Ancient syriac documents*,... éd. W. Wright; Londres, 1864, in-4°.), dans lequel le texte syriaque de Léroubna a été donné d'après un ancien manuscrit provenant du monastère de Sancta Maria Deipara de Nitrie (*The doctrine of Addæus the Apostle*, p. 6 et suiv. de la vers. anglaise; p. 5 et suiv. du texte syriaque). Depuis j'ai eu cet ouvrage entre les mains, et je profite de cette occasion pour rectifier ici le nom de Léroubna que Moïse de Khorène a donné sous une forme altérée, et qui doit se lire *Laboubne..... fils de Ebed-Schaddai*. A la fin de ce volume, je publierai, en addition au Ier volume de notre Collection, la traduction française de la *doctrine d'Addée* par Laboubna, d'après le texte syriaque original, et j'expliquerai les motifs qui m'ont engagé à donner une version française de ce texte qui servira de contrôle à la traduction arménienne et à l'abrégé qu'en a donné Moïse de Khorène.

Digitized by Google

tous les faits qui se sont passés du temps d'Abgar et de Sanadroug et les a déposés dans les archives d'Édesse.

CHAPITRE XXXVII.

Règne d'Erouant. — Meurtre des fils de Sanadroug. — Ardaschès échappe à la mort par la fuite.

A la mort de Sanadroug (1), son royaume tombe dans l'anarchie : un certain Erouant (2) fils d'une [femme] arsacide, règne la huitième année du dernier Darius. Voici ce qu'on raconte de lui : Une femme de race arsacide, d'une stature élevée, d'une figure horrible et repoussante, que personne n'avait voulu épouser, met au monde deux fils par suite d'un honteux commerce, comme Pasiphaé [enfanta] le Minotaure. Ces enfants grandirent et prirent les noms d'Erouant et d'Erouaz. Parvenu à l'âge viril, Erouant devint courageux et d'une force colossale ; de plus, ayant été employé comme inspecteur et commandant par Sanadroug, il acquiert une si grande gloire que bientôt il devient le premier des satrapes arméniens. Timide et généreux, il gagnait tous les cœurs. A la mort de Sanadroug, tous proclamèrent roi unanimement Erouant, sans l'intervention d'aucun *thakatir* bagratide (3).

Dès qu'Erouant fut installé sur le trône, il conçut des craintes du côté des fils de Sanadroug et les extermina tous ; il paraît que l'on tira vengeance des fils d'Abgar massacrés. Un seul, nommé Ardaschès, échappe ; sa gouvernante s'enfuit avec lui dans les contrées de Her (4), là où sont les pâturages de Maghkhazan, donne avis au gouverneur de cet enfant, Sempad, fils de Piourad Bagratide, [qui résidait] au canton de Sber (5), dans le village de Sempadavan (6). Lorsque Sempad, fils de Piourad, apprend l'horrible nouvelle de la mort de Sanadroug, du massacre de ses enfants, il prend avec lui ses deux filles, Sempadanouïsch et Sempadouhi, il les installe à Païpert (7), en laissant la garde de la forteresse à des hommes courageux. Ensuite il se dirige, avec sa seule femme et quelques serviteurs, sur les traces du jeune Ardaschès. Informé de ce fait, le roi Erouant lance des espions. C'est pourquoi, errant pendant longtemps sur les montagnes et dans les plaines, à pied, avec l'enfant, sous différents déguisements, Sempad l'élève dans des cabanes, au milieu des bergers, jusqu'à ce qu'enfin, trouvant l'occasion favorable, il passe près de Darius, roi des Perses. Comme Sempad était brave et connu depuis longtemps, il reçoit un accueil honorable de la part des généraux perses. De plus l'enfant est admis parmi les fils du roi, et ils reçurent pour résidence les cantons de Pad et d'Ozom.

(1) Ce prince, qui était monté sur le trône l'an 36 et mourut en 58 de notre ère, est appelé Izate par Josèphe (*Ant. jud.*, XX, 2, 3, 4).

(2) Erouant monta sur le trône d'une partie de l'Arménie l'an 58 et régna jusqu'en 78.

(3) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 3, 7.

(4) Canton de la Persarménie (Indjidji, *Arm. anc.*, page 155).

(5) La *Syspiritis* de Strabon (*Géogr.*, liv. XI, ch. 14 § 12), et de Constantin Porphyrogénète, appelée *Sispira*, par Cicéron, était située dans la Haute-Arménie.

(6) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 26.

(7) Cf. Indjidji, *op. cit.*, p. 26, note 3.

CHAPITRE XXXVIII.

Efforts d'Erouant pour s'emparer du jeune Ardaschès. — Comment il abandonne la Mésopotamie.

Erouant, en réfléchissant à l'ennemi de sa royauté qui grandissait en Médie, ne pouvait, la haine au cœur, goûter un seul moment de repos. Sans cesse éveillé, il était constamment assiégé par cette pensée, et dans le sommeil il était troublé par des songes effrayants. C'est pourquoi il sollicitait par des ambassadeurs et avec des présents le roi des Perses à lui livrer Ardaschès, disant : « Toi, du même sang que moi, mon proche parent, pourquoi élever le Mède Ardaschès, mon ennemi et celui de ma royauté, sur la foi des paroles du brigand Sempad qui prétend qu'Ardaschès est fils de Sanadroug? Il veut faire du fils d'un pâtre et d'un bouvier un Arsacide, en répandant le bruit que c'est ton sang et ton proche parent. Cependant ce n'est pas le fils de Sanadroug, et Sempad, par suite d'une imposture, a rencontré un enfant de Médie, et se joue [de toi.] » Erouant dépêcha aussi plusieurs fois vers Sempad, pour lui dire : « A quoi bon toutes ces intrigues inutiles? Trompé par une gouvernante, tu élèves le fils d'un Mède contre moi. » Toutefois Erouant ne reçoit pas de réponses favorables, et il envoie l'ordre d'exterminer les braves qui sont à Païpert, fait captives les filles de Sempad, les enferme dans la forteresse d'Ani, sans user envers elles de violences.

Erouant, protégé par les Romains, n'éprouve aucun dommage sous Vespasien et Titus, moyennant qu'il leur cédât la Mésopotamie. Depuis ce moment, l'autorité des Arméniens sur ce pays cessa d'exister, et Erouant tirait des Arméniens,

Digitized by Google

pour les Romains, des impôts encore plus lourds [qu'auparavant]. Les procurateurs romains, ayant restauré magnifiquement la ville d'Edesse, y établissent des trésoreries pour recevoir les impôts perçus sur l'Arménie, la Mésopotamie et la Syrie. Ils rassemblent dans cette ville toutes les archives, ouvrent deux écoles, l'une pour la langue du pays, le syriaque, l'autre pour le grec. Ensuite ils transportent dans cette ville les archives des impôts et des temples, archives que l'on gardait à Sinope, ville du Pont (1).

CHAPITRE XXXIX.

Fondation de la ville d'Erouantaschad (2).

Au temps d'Erouant, la cour se transporte hors de la colline dite d'Armavir. Comme le fleuve Araxe (Eraskh) était éloigné, l'hiver étant rigoureux et le vent glacé du nord si froid qu'il gelait les eaux du canal, il n'en restait plus assez pour l'usage de la résidence royale. Erouant, lassé [de ces inconvénients], et voulant trouver une position encore plus forte, transporte sa résidence à l'Occident, sur un rocher très-élevé près duquel l'Araxe partage son cours, tandis que de l'autre côté coule le fleuve Akhourian (3). Il entoure le rocher d'une enceinte de murailles et, dans celles-ci, il taille les pierres en beaucoup d'endroits jusqu'à la base du rocher et au niveau du fleuve, afin que les eaux de celui-ci s'écoulent par les conduites creusées, pour qu'on puisse en boire. Il flanque de hautes murailles la forteresse située au sommet [du rocher], il fabrique des portes de bronze au milieu de ces murailles, des escaliers en fer dans l'intérieur jusqu'au-dessus de la porte, et place des piéges entre les degrés des escaliers pour prendre ceux qui voudraient, en montant furtivement, attenter à la vie du roi. On dit que cet escalier était double, de telle sorte qu'un côté servait aux officiers de la cour, pour les allants et venants pendant le jour, et que l'autre côté était pour les traîtres [qui auraient voulu pénétrer] la nuit.

(1) Ce récit des événements relatifs au règne d'Erouant est différent de ceux que nous ont transmis Josèphe et Tacite. Ces historiens racontent qu'un prince du nom de Tiridate, roi de l'Arménie supérieure, après qu'il eut été couronné par Néron, combattit contre les Alains qui avaient envahi la Médie et les pays voisins, et mourut vers l'an 62 après notre ère. Erouant, qui était déjà maître des provinces de l'Arménie inférieure, obtint des Romains la possession des États de Tiridate I, et leur céda Édesse et toute la Mésopotamie. — Cf. Josèphe, *Antiq. jud.*, liv. XVIII, ch. 8. — Tacite, *Annal.*, II. 3; XIII, 34 et suiv.; XIV, 26; XV, 1 et suiv.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 391.

(3) Cf. sur ce fleuve, que les Turcs nomment l'Arpahtschai, Indjidji, *Antiq. de l'Arm.*, t. I, p. 149. — Saint-Martin, *Mém.*, t. I, p. 39.

CHAPITRE XL.

Comment Erouant construisit Pakaran, ville des idoles.

Erouant, ayant construit sa ville, y transporte tout ce qui était à Armavir, excepté les idoles qu'il ne juge pas à propos de placer dans sa [nouvelle] capitale, redoutant l'affluence de ceux qui viendraient pour y sacrifier, car la ville ne pouvait être suffisamment gardée. A une distance de quarante stades environ au nord, il éleva une forteresse semblable à la sienne sur le fleuve Akhourian, lui donna le nom de Pakaran (1), ce qui signifie que, dans cette ville, il a réuni [tous] les autels [des divinités], et il y transporte toutes celles d'Armavir. Les temples étant construits, il éleva son frère Erouaz [à la dignité de] grand-prêtre.

CHAPITRE XLI.

Plantation d'une forêt dite de la Multiplication.

Erouant plante aussi une grande forêt au nord du fleuve, l'entoure d'une muraille pour y parquer des daims légers, des cerfs, des onagres et des sangliers. Ces animaux, croissant et se multipliant, peuplèrent la forêt pour le grand plaisir du roi aux époques de la chasse. Erouant appela cette forêt du nom de forêt de la Multiplication.

CHAPITRE XLII.

De la ville appelée Erouantaguerd.

Il m'est doux de parler de la gracieuse ville d'Erouantaguerd (2), que ce même Erouant bâtit [d'une manière] si belle et si élégante. Il remplit le centre de la grande vallée d'habitants et d'édifices magnifiques, brillant comme la prunelle de l'œil. A l'entour de l'endroit habité s'étend une ceinture de jardins fleuris et odoriférants, comme autour de la prunelle se décrit le cercle de l'œil. D'innombrables vignobles imitent le contour frangé et gracieux des paupières. Sa forme arquée, au nord, est vraiment comparable aux sourcils de gracieuses jeunes filles; au sud, la forme unie des prairies ressemble à la beauté des joues bien lisses. Le fleuve avec ses rives, comme une bouche

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 394.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 392 et suiv.

Digitized by Google

entr'ouverte, représente les deux lèvres; et ce site si splendide semble regarder fixement le sommet où se dresse le séjour du monarque, séjour vraiment somptueux et royal!

Toutes ces constructions d'Erouant, Tigrane le Grand les donne plus tard à la famille des Gamsaragan comme alliée à la race des Arsacides par le sang et l'amitié, ainsi que nous le dirons en son lieu.

On raconte qu'Erouant, selon la magie, avait le mauvais œil; c'est pourquoi, chaque matin, les chambellans du palais avaient l'habitude de placer des pierres très-dures en face d'Erouant, et qu'elles se fendaient [sous l'influence] de la malignité de son regard. Mais, ou ceci est faux ou fabuleux, ou bien cela veut dire qu'il avait la puissance diabolique de nuire, par l'influence du mauvais œil, à tous ceux auxquels il en voulait.

CHAPITRE XLIII.

Sempad, aidé par les satrapes perses, cherche à mettre Ardaschès sur le trône.

Le jeune Ardaschès ayant grandi, Sempad son gouverneur avait fait beaucoup d'actions de valeur et d'éclat. Les satrapes des Arik, satisfaits de lui, supplient le roi de lui accorder en présent tout ce qu'il demandera. Le roi, accueillant leur demande, dit aux satrapes : « Voyez ce que désire cet homme valeureux! » — « Ta magnanimité est immortelle! [répondent-ils]; Sempad ne demande qu'une chose, c'est que tu rétablisses sur son trône et ton sang et ton allié, Ardaschès, fils de Sanadroug, banni de son propre royaume. » Le roi des rois, cédant à leurs prières, donne à Sempad une partie de ses troupes de l'Assyrie et celles de l'Adherbadagan, pour replacer Ardaschès sur le trône de ses pères (1).

CHAPITRE XLIV.

Erouant, ayant appris l'arrivée d'Ardaschès, lève des troupes pour se préparer au combat.

Erouant était dans la province d'Oudi (2) quand il apprit que le roi de Perse a rassemblé une puissante armée, sous les ordres de Sempad, pour marcher contre lui et replacer le jeune Ardaschès sur son trône. Dès qu'Erouant eut connaissance de cette nouvelle, il laissa plusieurs satrapes à la garde du royaume, se transporta lui-même au plus vite dans sa ville, pour appeler autour de lui les armées d'Arménie et d'Ibérie, celles des provinces de Césarée et enfin celles de la Mésopotamie, à force de prières et de présents. On était au printemps; aussi toutes les troupes furent-elles promptement rassemblées. Parmi elles, Arkam, chef de la race de Mouratzan, de la descendance d'Astyage, commandait un corps de fantassins (1). Erouant lui avait restitué le second rang que Tigrane avait enlevé à sa famille pour le donner à son beau-frère Mithridate. Cependant, à la mort de Mithridate, cette dignité n'avait été confiée à personne jusqu'au moment où Erouant la rendit à Arkam. Erouant ne fit pas seulement à ce prince des présents, mais il en donna aussi à tous les satrapes et combla tous les soldats de riches cadeaux.

CHAPITRE XLV.

Réussite de l'entreprise d'Ardaschès, dès son entrée dans le pays.

Sempad et le jeune Ardaschès se hâtèrent d'arriver sur les frontières d'Oudi. Les garnisons de ces contrées et les satrapes qu'Erouant y avait laissés vinrent au-devant d'eux. A cette nouvelle, les autres satrapes d'Arménie, découragés, songèrent à se détacher d'Erouant, d'autant plus qu'ils ne voyaient pas les Romains accourir à son secours. Cependant Erouant répandait de plus en plus ses largesses et distribuait à tout le monde ses propres trésors. Malgré cela, plus il se montrait généreux, plus il devenait odieux, car tout le monde savait qu'il ne donnait rien par libéralité, mais qu'il prodiguait tout par crainte. D'ailleurs il s'attirait moins l'amitié de ceux à qui il donnait beaucoup que l'inimitié de ceux qu'il ne comblait pas suffisamment de ses largesses.

(1) Ardaschès III fut rétabli sur le trône de son père Sanadroug par Vologèse Ier, et régna sur toute l'Arménie. C'est cet Ardaschès que les Grecs nomment *Exédarès* ou *Axidarès*. Il fut plusieurs fois rétabli et chassé par les Romains, et eut pour compétiteur le Parthe Parthamasiris que Trajan renversa de son trône. Ardaschès III régna de l'an 78 à l'an 120 de notre ère.

(2) La province d'Oudi est appelée *Otène* par les Grecs et les Latins. (Pline, *Hist. nat.*, VI, 16, 2; XII, 28, 2. — Et. de Byzance, *de Urb.*, *verb.* Ὠτηνή.) C'est par erreur que les anciennes éditions de Ptolémée (l. V, c. 13, § 9) donnent ce nom sous une forme altérée Μωτηνή ou Τωτηνή; mais les meilleurs mss. portent tous la véritable leçon, qui est Ὠτηνή. — Cf. sur la province d'Oudi, Indjidji, *Arm. anc.*, p. 334.

(1) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. II, ch. 7, 51.

Digitized by Google

CHAPITRE XLVI.

Lutte d'Erouant contre Ardaschès. — Sa fuite. — Prise de sa capitale. — Mort d'Erouant.

Cependant Sempad, avec le jeune Ardaschès, s'avance vers le rivage de la mer de Kégham, derrière la montagne appelée Arakadz. Ils se hâtent d'arriver au camp d'Erouant. Sans s'effrayer de la multitude de ses soldats, ils ne redoutaient seulement que le Mouratzan Arkam, qui était un homme intrépide et chef de beaucoup de piquiers. Le camp d'Erouant était à plus de trois cents stades de la ville au nord, sur le fleuve Akouriar. Erouant, prévenu de la marche de l'ennemi, fit avancer la masse de ses troupes, et la rangea en bataille non loin du camp. Alors Ardaschès envoie un messager à Arkam, chef de la race des Mouratzan, en lui promettant par mille serments de lui conserver tout ce qu'il tient [de la faveur] d'Erouant, à doubler encore ces faveurs, pourvu qu'il abandonne la cause d'Erouant.

Pendant que les étendards d'Ardaschès s'avançaient contre l'armée d'Erouant, Arkam, avec son infanterie, passa du côté d'Ardaschès. Sempad ordonne de faire sonner les trompettes d'airain (1) et fait avancer son armée comme un aigle qui vient fondre sur des bandes de perdrix. Les satrapes arméniens, qui se tenaient à l'aile droite et à l'aile gauche, se réunirent et vinrent rejoindre Sempad. Les troupes d'Ibérie avec leur roi Pharsmane (2), malgré l'ardeur impétueuse de leur premier choc, se mirent aussitôt à fuir. On vit alors le carnage immense fait dans l'armée d'Erouant et dans les troupes de la Mésopotamie. Cependant, dans cette mêlée des deux camps, Ardaschès est surpris par les braves habitants du Taurus, qui, au péril de leur vie, avaient promis à Erouant de tuer Ardaschès. Mais Kisag, fils de la gouvernante d'Ardaschès, se précipite à pied à travers leurs rangs et en fait un grand carnage; cependant il a la moitié de la figure emportée, et, bien que triomphant, il meurt de cette horrible blessure. Le reste de l'armée prit la fuite.

(1) Lazare de Pharbe (*Hist. d'Arm.*, p. 207.) nous apprend que les trompettes sonnaient également pour annoncer la présence du général en chef des armées.

(2) Pharsmane Ier régna, selon l'*Hist. de Géorgie* de Wakhtang, de l'an 72 à l'an 87 de notre ère. Selon cette histoire, il était contemporain d'Izrwand (Erouant), roi d'Arménie, qui lui enleva plusieurs villes et des territoires de son royaume, et tyrannisa les Ibères qui étaient alors sous la dépendance des Arméniens (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 65.)

Erouant, à cheval, brûle la route des relais (1), qui sépare le camp de sa capitale, et, changeant sans cesse de monture à chaque relais, il continue à s'enfuir. Le brave Sempad le poursuit vivement et le presse la nuit jusqu'à la porte de la ville. Alors les troupes mèdes, traversant le camp d'Erouant, s'établirent le soir sur les cadavres. Ardaschès, à peine arrivé, entra dans la tente d'Erouant dont les parois étaient garnies de peaux et de toiles, et y passa la nuit. Le lendemain, en maître du champ de bataille, il ordonna d'enterrer les morts et appela la vallée où il avait campé sur des cadavres champ des Mèdes (Maratz Mark) et le champ de bataille Erouant-Avan, nom conservé jusqu'à présent, et qui signifie qu'en cet endroit il défit Erouant (2). De là Ardaschès se mit en marche pour la ville d'Erouant. Arrivé avant le milieu du jour, il commande à ses troupes de crier à la fois : *Mar Amad*, ce qui veut dire : le Mède est arrivé (3), pour rappeler l'insulte qu'Erouant adressa au roi de Perse et à Sempad en appelant Ardaschès Mède. D'après ce cri, l'endroit fut appelé Marmed, parce qu'Ardaschès voulait ôter à cette localité le nom d'Erouant. Telle est l'origine du nom imposé à cette ville.

Cependant Sempad, qui avait suivi de nuit la piste d'Erouant avec une petite troupe, gardait la porte de la ville jusqu'à l'arrivée d'Ardaschès et de toute l'armée. Les plus braves, ayant escaladé les murailles, les franchirent, et les hommes qui étaient dans la place se rendirent et ouvrirent les portes de la ville. Un des soldats, pénétrant aussitôt à l'intérieur, fendit d'un coup d'épée la tête d'Erouant, dont la cervelle se répandit sur le sol. Ainsi fut tué et mourut Erouant, après vingt ans de règne. Ardaschès, se rappelant qu'Erouant était du sang des Arsacides, ordonna de placer son corps dans un monument funéraire (4).

(1) Le mot *khan*, qui est seulement usité avec cette acception dans Moïse de Khorène, est un mot persan qui signifie *caravanséraïl*, et par extension *poste aux chevaux*.

(2) Le nom d'Erouantavan est composé de l'appellation Erouant et du verbe *vanel*, qui a la signification de *battre, mettre en fuite*.

(3) *Amad* est un mot persan qui veut dire « il vient ».

(4) *Mahartzan*, mot composé de *mah* « mort » et *artzan* « colonne, tour, pyramide » et par extension « tombeau, monument funéraire, mausolée. »

Digitized by Google

CHAPITRE XLVII.

Règne d'Ardaschès qui comble de largesses ses partisans.

Erouant étant mort, Sempad ne cessait de rechercher ses trésors; ayant trouvé la couronne du roi Sanadroug, il la pose sur la tête d'Ardaschès, le proclame roi de toute l'Arménie, la vingt-neuvième année de Darius roi de Perse. Ardaschès, ayant reconquis son royaume, fait des présents aux troupes des Mèdes et des Perses et les renvoie chez elles. Il confère au brave et illustre Arkam le second rang qu'il lui avait promis, la couronne de perles, deux pendants d'oreilles, le brodequin de pourpre à un pied seulement, plus le droit de se servir d'une cuiller et d'une fourchette d'or et de boire dans une coupe d'or (1). Ardaschès accorde, sans en rien retrancher, les mêmes honneurs à son gouverneur Sempad, sauf les pendants d'oreille et le brodequin de pourpre. Enfin il lui donne en outre la dignité héréditaire de *thakatir*, de commandant de la cavalerie et de général de l'armée de l'Occident, avec le commandement de toutes les troupes arméniennes, l'inspection de tous les fonctionnaires de notre pays et la surintendance de toute la maison royale. Quant à Nersès, fils de Kisag, fils de la gouvernante d'Ardaschès, il lui donne, à lui et à sa race, le nom de Timakhsian (2), en mémoire des exploits de son père qui, ainsi que nous l'avons dit, avait eu la moitié de la figure emportée, en voulant défendre Ardaschès.

On raconte aussi, qu'en ces jours-là, Ardaschès érigea une satrapie pour les fils de Dour, qui étaient quinze garçons, et il les appela Drouni du nom de leur père, non point à cause de ses prouesses, mais seulement parce que leur père faisait des rapports à Sempad sur la maison du roi. Dour était attaché à la cour d'Erouant et fut mis à mort par ordre de ce prince, pour crime de trahison.

(1) Indjidji a donné la description des vêtements et des insignes du grand officier qui occupait le second rang à la cour d'Arménie (*Antiq. de l'Arm.*, t. II, p. 284). Procope parle également du costume que portaient les satrapes à l'époque de Justinien, qui reconstitua l'administration du pays en plaçant à la tête du gouvernement de la Haute Arménie un maître de la milice, στρατηγός, et, comme chefs des autres contrées comprises entre l'Euphrate et Amid, cinq satrapes, σατράπαι, qui jouissaient de l'hérédité et recevaient de l'empereur l'investiture. Ce costume se composait d'un manteau de laine, non de brebis, mais provenant d'un coquillage de mer, appelé vulgairement πίννα qui la produit (Cf. Pline, *Hist. nat.*, IX, 14, 15), et d'un vêtement de pourpre avec des broderies d'or. Le manteau était agrafé avec un ornement d'or portant une pierre précieuse enchâssée et à laquelle étaient suspendues des chaînettes d'or avec trois saphirs (Pline, XXXVII, 9, 41); une tunique de soie ornée de galons d'or, nommés vulgairement πλουμία; enfin des brodequins de pourpre montant jusqu'au genou, privilége spécial des empereurs romains et des rois de Perse.

(2) Trois mss. écrivent ce nom *Timaghisian*, qui devrait se traduire par « Balafré. »

CHAPITRE XLVIII.

Meurtre d'Erouaz. — Construction d'une autre ville appelée aussi Pakaran. — Ardaschès tributaire des Romains.

Après cela, Ardaschès ordonne à Sempad d'aller à la forteresse de Pakaran, [située] près de la ville d'Erouant, sur le fleuve Akhourian, et de mettre à mort Erouaz, frère d'Erouant. Sempad, s'étant emparé de sa personne, lui fit attacher une meule au cou et jeter dans un tourbillon du fleuve; puis il mit à sa place, pour veiller à Pakaran (1), un officier d'Ardaschès, disciple d'un mage interprète des songes, appelé pour cette raison Mokbaschdè (2). Sempad s'empare ensuite des trésors d'Erouaz, de ses esclaves au nombre de cinq cents, ainsi que des objets les plus précieux des trésors des temples, qu'il apporte à Ardaschès. Ardaschès donne à Sempad les esclaves d'Erouaz; quant aux trésors, auxquels il ajoute encore, il les fait porter à Darius, roi des Perses, comme marque de sa reconnaissance, comme à un père et à un bienfaiteur.

Sempad emmène alors les esclaves d'Erouaz pris à Pakaran, et les transporte sur le revers du Massis, en donnant à cet endroit le même nom, Pakaran. Il va ensuite en Perse pour offrir à Darius les présents, sans trop s'inquiéter des forces romaines. Au moment du départ de Sempad pour la Perse, les collecteurs de l'empereur arrivent en Arménie avec une armée nombreuse. Ardaschès, à force de prières et en payant un double tribut, les apaise. Ces faits nous sont attestés par Olympius (Oughioub) (3), prêtre d'Ani, auteur d'une Histoire des Temples, ainsi que beau-

(1) Selon plusieurs msc., « près des autels ». On sait que *Pakaran* veut dire « lieu des autels ».

(2) Mot composé de *mok* « mage » et de *baschdonia*, « serviteur ».

(3) Cet historien, auquel Moïse s'est souvent référé pour écrire son livre, ne nous est pas connu autrement que par cette mention. Olympius était grand prêtre d'Aramazd à Ani. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 12, 14, 53. — Agathange, dans le t. I de notre Collection, p. 586.)

Digitized by Google

coup d'autres faits qui nous restent à raconter et qui sont confirmés par le témoignage des livres des Perses et par les chants historiques des Arméniens.

CHAPITRE XLIX.

Construction de la ville d'Ardaschad.

Les entreprises du dernier Ardaschès te sont la plupart révélées par les chants historiques qui se récitent dans le Koghtèn : la construction de la ville, l'alliance avec les Alains, sa race et sa postérité, l'amour de Satinig pour les descendants des dragons, c'est-à-dire d'Astyage, comme dit la fable, qui occupent tout le pied du Massis (1); sa guerre contre eux, la ruine de leur puissance, leur meurtre et l'incendie de leurs domaines (2), la jalousie des fils d'Ardaschès et la guerre suscitée par leurs femmes. Tous ces faits, comme nous l'avons dit, te sont tous racontés dans les chants historiques, mais nous les rappellerons en peu de mots et nous donnerons l'interprétation vraie de l'allégorie.

Ardaschès, ayant été au confluent de l'Araxe et du Medzamor, trouve l'endroit à son gré et y élève une ville qui, de son nom, est appelée Ardaschad (3). L'Araxe lui fournit les bois de pins; aussi la ville s'élève rapidement et sans beaucoup de peine. Ardaschès y construit un temple dans lequel il transporte de Pakaran la statue d'Artémis et toutes les idoles de son père; mais, la statue d'Apollon, il la dresse hors de la ville, sur la route. Il tire de la ville d'Érouant les Juifs captifs qui avaient été transportés d'Armavir et les colonise à Ardaschad. Tous les ornements de la ville d'Érouant, apportés d'Armavir, et ceux dont il avait lui-même décoré la ville, il les transporte à Ardaschad, ajoute encore à la magnificence de cette ville et en fait la cité royale.

(1) Cf. plus haut, liv. I, ch. 30.

(2) C'est une allusion à l'invasion de Corbulon en Arménie, et à l'incendie d'Ardaschad. — Voyez plus bas, ch. 54.

(3) Ardaschad ou *Artaxata*, comme la nommaient les Grecs et les Latins, était la capitale de l'Arménie. Cette place, fondée par Annibal, alors qu'il était réfugié à la cour du roi Artaxias, et dont il donna le nom à la ville élevée sur ses plans et par ses soins, fut restaurée par Tigrane après l'incendie, et prit dès lors le nom de *Neronia*. Le désaccord qui existe entre le récit de Moïse, relativement à la fondation d'Ardaschad, et ceux d'écrivains antérieurs à Ardaschès II, comme Strabon et Pline, ou contemporains, comme Tacite, Florus, Plutarque et Juvénal, fait supposer que 1° Ardaschad fut fondée par Ardaschès I ou Artaxias, et restaurée par Ardaschès II qui lui rendit son nom d'Ardaschad, d'autant plus que celui de Neronia était tombé en oubli; 2° la position d'Ardaschad, selon Moïse, étant différente de celle que lui assigne Strabon, il peut se faire que l'Ardaschad de Moïse n'est pas la même que celle de Strabon et que ce nom aura été appliqué par les étrangers à la ville de Vagharschabad, appelée anciennement Ardimet ou Ardimetaschad, et dont les ruines se voient non loin de la résidence patriarcale d'Edchmiadzin. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 485-497. — *Storia di Mose Corenese*, p. 187-188, note 3.

CHAPITRE L.

Invasion des Alains; leur défaite. — Ardaschès fait alliance avec eux.

Vers ce temps-là, les Alains, [alliés] à tous les montagnards et avec une partie de l'Ibérie, viennent en troupes compactes se répandre sur notre pays (1). Ardaschès réunit la masse de ses troupes et la bataille s'engage sur les frontières des deux nations composées d'hommes braves et habiles à tirer l'arc. Celle des Alains fléchit un peu, traverse le grand fleuve Cyrus (Gour) et s'arrête sur la rive au nord. Ardaschès arrive, campe au sud et le fleuve [seul] les sépare.

Mais, comme le fils du roi des Alains, fait prisonnier par les troupes arméniennes, était conduit auprès d'Ardaschès, le roi des Alains demanda la paix en promettant de donner tout ce qu'on exigerait de lui. Il offrait de signer des traités perpétuels par serment juré, s'engageant à ce

(1) Les Alains, nation scythique, habitaient les steppes au nord du Caucase. (Pline, *Hist. nat.*, liv. IV. 15.) Les Alains, qui étaient fort turbulents et sans cesse préoccupés d'envahir l'Asie pour y commettre des ravages, furent en butte aux représailles des Romains. Arrien (*adv. Alanos; ad calc. Tacticæ*) nous a conservé le récit d'une campagne contre les Alains, qui fut faite à l'époque d'Adrien. Les Alains, au dire de Josèphe (*Bell. jud.*, liv. VII, ch. 7, § 4), avaient fait de fréquentes irruptions dans l'Asie méridionale, et leurs incursions causèrent souvent de grands troubles dans les régions de la Transcaucasie, même durant le moyen âge. Nous verrons plus loin (liv. II, ch. 85), que Moïse de Khorène, en parlant de la guerre que Tiridate soutint contre les peuplades scythiques campées de l'autre côté du Caucase au nord, nomme la nation avec laquelle combattit le roi d'Arménie, les Pasils. Cette tribu est en effet une de celles qui figure dans la nomenclature donnée par Moïse dans sa *Géographie* (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 354-355), et qu'il nomme la tribu des Parsegh. On doit supposer, d'après les divers témoignages que l'histoire nous a laissés, que les Pasils devaient former un groupe de la grande nation des Alains, nom générique sous lequel on avait coutume de désigner, à l'époque dont nous nous occupons, et même plus tard encore, certaines tribus scythiques et sarmates répandues dans les steppes qui s'étendent au nord de la chaîne caucasique.

Digitized by Google

que les fils des Alains ne fissent plus irruption sur la terre d'Arménie. Cependant, comme Ardaschès refuse de rendre le jeune prince, la sœur du prisonnier s'avance au bord du fleuve sur un tertre élevé et crie par la bouche des interprètes au camp d'Ardaschès : « O toi, brave Ardaschès (1), vainqueur de la valeureuse nation des Alains, consens à me rendre ce jeune homme, à moi, la vierge des Alains, la vierge aux beaux yeux. Il n'est pas digne des héros d'ôter, par vengeance, la vie aux fils des autres héros, ni de les tenir prisonniers, ni de les mettre au rang des esclaves, ni de perpétuer une éternelle inimitié entre deux peuples braves. » Ardaschès, ayant entendu ces sages paroles, se rendit sur la rive du fleuve, et, ayant aperçu la belle jeune fille et écouté ses sages propositions, brûla d'amour pour elle. Ayant mandé son gouverneur Sempad, il lui découvre la flamme de son cœur, [son désir] de prendre la princesse pour épouse, de faire un traité d'alliance et d'amitié avec la nation des braves et de mettre en liberté le jeune prince. Sempad consent et envoie demander au roi des Alains la jeune princesse des Alains, Satinig, en mariage pour Ardaschès : « Pourra-t-il me donner, le brave Ardaschès, répondit le roi des Alains, des milliers et des millions (2) [de trésors] en échange de la noble princesse, de la vierge des Alains? »

Les chantres de cet épisode, le transformant en allégorie, dirent dans leurs chants :

« Le valeureux roi Ardaschès, monté sur un beau
« [coursier] noir,
« Tirant la lanière de cuir rouge garnie d'an-
« neaux d'or,
« Et prompt comme un aigle qui fend l'air, pas-
« sant le fleuve,
« Lance cette lanière de cuir rouge garnie d'an-
« neaux d'or
« Autour des flancs de la vierge des Alains ;
« Il étreint avec douleur par le milieu du corps
« la jeune princesse,
« Et l'entraîne brusquement dans son camp. »

Voici maintenant le fait dans toute sa vérité : comme le cuir rouge est très-estimé chez les Alains, Ardaschès donne beaucoup de peaux de cette couleur (3), et beaucoup d'or en dot, et il obtient la jeune princesse Satinig. C'est là la lanière de cuir rouge garnie d'anneaux d'or. Ainsi, dans les noces, ils chantent des légendes, [en disant] :

« Une pluie d'or tombait
« Au mariage d'Ardaschès;
« Les perles pleuvaient
« Aux noces de Satinig. »

C'était en effet la coutume de nos rois, à leur mariage, d'aller, sur le seuil du palais, jeter des pièces de monnaie à la manière des consuls romains ; c'était aussi la coutume des reines de jeter des perles dans leur chambre nuptiale (1). Telle est la vérité des faits.

Satinig, la première des femmes d'Ardaschès, lui donna Ardavast et plusieurs autres fils, dont nous n'avons pas cru devoir inscrire ici les noms ; mais nous consignerons [plus tard] quelques-unes de leurs actions (2).

CHAPITRE LI.

Meurtre d'Arkam et de ses enfants.

Ardavazt, fils d'Ardaschès, ayant grandi, se montra brave, fier et orgueilleux. Portant envie au vieil Arkam, il engagea son père à sévir contre lui, sous prétexte qu'Arkam songeait à imposer son autorité à tout le monde. Ayant dépouillé Arkam de toutes ses dignités, Ardavazt s'empare du second rang. Quelque temps après, Ardaschès se rend à une invitation d'Arkam ; les fils du roi, feignant de croire que des embûches leur sont tendues, suscitent un tumulte, et, au milieu du festin, ils arrachent la barbe blanche d'Arkam. Ardaschès retourne à Ardaschad, saisi d'épouvante, et envoie son fils Majan à la tête d'un fort détachement, avec l'ordre de faire périr quantité

(1) Deux mss. donnent la variante : « O toi, brave guerrier, valeureux Ardaschès. »

(2) Ce passage est assez obscur ; le mot à mot est : « le brave Ardaschès pourra-t-il me donner *mille fois mille et dix mille fois dix mille...* »

(3) Le mot *laïkha* ou *lakha* n'est employé que cette seule fois par Moïse de Khorène, et le sens en est assez obscur.

(1) Cette coutume est encore usitée en Orient, aux noces des chrétiens et des musulmans de distinction. Les parents des époux jettent au menu peuple et aux serviteurs des piécettes d'or et d'argent, pendant les cérémonies du mariage. — En Perse, le schah distribue également une grande quantité de numéraire, frappé spécialement pour la circonstance, aux seigneurs de la cour, lors du renouvellement de l'année, et pendant les fêtes du mariage des membres de la famille souveraine. Tout dernièrement, aux noces du prince héritier de Perse, qui ont été célébrées à Tauris, avec une pompe immense, les officiers qui accompagnaient la princesse, de Téhéran à Tauris, répandaient à profusion sur toute la route des piécettes d'argent fort minces, et frappées seulement d'un seul côté (*Extr. d'une lettre particulière.*)

(2) Cf. plus bas, ch. 53 55, 64, 66.

Digitized by Google

de Mouratzan, d'incendier le palais d'Arkam, d'enlever Mantou sa concubine, femme remarquable par sa beauté et son port majestueux, et de la conduire dans la couche d'Ardaschès. Deux ans après, Ardaschès se rapprocha de nouveau d'Arkam, et ordonna de lui rendre ses biens, à l'exception de sa concubine.

Cependant Ardavazt, non content d'avoir dépouillé la race d'Arkam du second rang, s'empare aussi de Nakhdjavan et de tous les villages au nord de l'Araxe, et y construit, comme dans ses propres domaines, des palais et des forteresses. Le fils d'Arkam, irrité de cette usurpation, résiste à Ardavazt les armes à la main; mais le fils du roi le vainquit, et extermina toute la famille d'Arkam avec leur père, ainsi que tous les principaux de la race de Mouratzan. Il s'empara ensuite des villages et de toutes leurs possessions. Il n'y eut que quelques individus inconnus de cette famille qui échappèrent au massacre et se réfugièrent à la Porte Royale. Cet Arkam est celui que la fable nomme Arkavan, et voilà la cause de la guerre qu'il soutint avec Ardavazt.

CHAPITRE LII.

De Sempad. — Ce qu'il fit dans le pays des Alains. — La ville d'Ardaz est peuplée de colons.

Il m'est doux de parler encore du brave Sempad, car vraiment la fable n'est pas trop éloignée de la vérité. Sa taille n'était surpassée que par sa valeur et par sa vertu (1). Sa beauté était rehaussée par de beaux cheveux blonds, et il avait dans les yeux une légère tache de sang, comme la paille (2) qui se voit sur l'or ou au milieu d'une perle. Très-léger de sa personne et agile de corps, il était prudent en toutes choses; aussi il était plus heureux dans les batailles que les autres guerriers. Après tant de hauts faits, il va, par ordre d'Ardaschès, avec une armée, porter secours au frère de Satinig, dans le pays des Alains; car, à la mort du père de Satinig, un usurpateur s'était établi en maître dans le pays et avait chassé le frère de la [reine d'Arménie]. Sempad renverse le tyran, replace sur le trône le frère de Satinig, ruine les terres de ses ennemis et les emmène tous prisonniers à Ardaschad. Ardaschès fit transférer ensuite les captifs dans la partie sud-est du Massis, appelé le canton de Schavarschagan (1), tout en conservant le nom primitif d'Ardaz, parce que le pays d'où étaient venus les prisonniers s'appelle Ardaz encore à présent.

(1) Ce passage est assez obscur, et paraît avoir été corrompu par les copistes.

(2) Le mot *tragoudikon* qui est grec et qui signifie « dragon » a le sens de « paille ou défaut ». On dit vulgairement en français : « Il a un dragon dans l'œil, » en parlant de quelqu'un qui a une tache ou un défaut dans l'œil.

CHAPITRE LIII.

Ruine des Caspiens (Gasp). — Les fils d'Ardaschès se brouillent d'abord avec Sempad, puis les uns avec les autres.

Après la mort du dernier Arschag, roi des Perses, notre Ardaschès place sur le trône de Perse son homonyme Ardaschès, fils d'Arschag. Cependant le nouveau roi ne put se faire accepter, ni des habitants de la montagne, appelée dans leur langue le canton de Badijahar, c'est-à-dire la montagne des laines (Keghmantz), ni de ceux du littoral, ni de ceux des pays éloignés; même, à cette occasion, le pays des Caspiens (2) se révolta contre notre roi. C'est pourquoi Ardaschès envoie contre eux Sempad, à la tête de toutes les troupes arméniennes; le roi lui-même les accompagne durant sept jours. Sempad s'avance et fait rentrer dans le devoir tous les révoltés; il ravage le pays des Caspiens, il ramène en Arménie encore plus de captifs qu'il n'en avait tiré d'Ardaz. Au nombre de ces captifs se trouve leur roi, nommé Zartmanos. En récompense de tous ses services; Ardaschès donne à Sempad un apanage de la couronne, situé dans les villages de Koghtèn, ainsi que les sources du chameau (Oughd ou Aghounk) (3), et lui abandonne en outre tout le butin. Cependant Ardavazt, jaloux de Sempad, voulait le faire mourir; mais, le projet découvert, son père en fut fort indigné.

Sempad s'en alla en Assyrie et quitta volontairement le commandement des troupes arméniennes que lui enviait Ardavazt. Il s'établit par l'ordre d'Ardaschès à Dmorik, appelé aujourd'hui Gortik (4), et colonise à Algui (5) la masse des

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 201.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 319. — Faustus de Byzance, liv. V, ch. 14, dans le t. I, de notre Collection, p. 288.

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 214.

(4) Dans la province de Gordjaik ou des Kurdes (Saint-Martin, *Mém.*, t. I, p. 176) était compris le canton de Gortik, la *Cortœa* de Ptolémée, où s'élevait la forteresse de Dmoris (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 146). — Cf. Faustus de Byzance, liv. V, ch. 10, p. 288 du t. I, de notre Collection.

(5) Ville de la province de Mog, sur laquelle nous

Digitized by Google

captifs. Sempad, déjà vieux, s'était marié en Assyrie, dans ces contrées, et, comme il aimait beaucoup sa femme, il se fixa dans son pays.

Cependant Ardavazt, après le départ de Sempad, obtint de son père, comme il le désirait, le commandement de toute l'armée. Mais bientôt éclate contre Ardavazt la jalousie de ses frères, à l'instigation de leurs femmes. Alors Ardaschès choisit pour ministre Vroïr, homme prudent et poëte, lui confie l'administration de toutes les affaires de la cour, et institue Majan, grand-prêtre du Dieu Aramazd à Ani. Il partage ses troupes en quatre corps, laisse l'armée d'orient à Ardavazt, confie celle d'occident à Diran, celle du sud à Sempad et celle du nord à Zarèh. Zarèh était un homme orgueilleux, habile à chasser les bêtes fauves, mais inhabile et lâche dans les combats. Khartzam, roi des Ibères (1), ayant appris les choses de bonne source, soulève le pays, charge Zarèh de chaines et le jette en prison sur le Caucase. Ardaschès et Diran avec Sempad fondent sur Khartzam, et délivrent leur frère de ses lourdes chaines et de sa prison.

CHAPITRE LIV.

Guerre contre l'armée de Domitien dans la Pasène.

Des complications étant survenues en Occident, Ardaschès se fie à ces bruits, se révolte, résiste aux Romains et refuse d'acquitter le tribut. L'empereur (César) Domitien, indigné, envoie une armée contre Ardaschès. Arrivées près de Césarée, les [troupes romaines] attaquent impétueusement Diran et les troupes de l'occident jusqu'à l'immense vallée de Pasène. Ardavazt, accouru avec ses troupes d'orient et du nord, avec tous les fils du roi, combat vaillamment, et court les plus grands dangers. Vers la fin du combat, Sempad le rejoint avec les troupes du sud, et, faisant une diversion, il dégage les fils du roi, et remporte une victoire complète qui met fin au combat. Sempad, quoique avancé en âge, dirige et organise la guerre avec toute la vigueur d'un jeune homme, et, par une poursuite acharnée, il repousse les troupes romaines jusque sur les terres de Césarée.

Les chantres de ces événements, en les traduisant sous une forme légendaire, disent qu'un certain Domed, c'est-à-dire l'empereur Domitien, s'était rendu à cette expédition. Mais il n'y était pas personnellement; seulement ses ordres, ses troupes, sont groupés ici sous son nom (1). La fortune semble favoriser Ardaschès; car sur ces entrefaites Domitien meurt à Rome, et Nerva, qui lui succède, ne règne pas plus d'un an. Encouragées de plus en plus par ces événements, les troupes des Arméniens et des Perses firent des incursions jusqu'en Grèce. A leur exemple, les Égyptiens et les peuples des contrées de la Palestine refusent, eux aussi, d'acquitter le tribut aux Romains.

CHAPITRE LV.

Trajan; ses faits et gestes. — Majan meurt de la main de ses frères.

Vers ce temps-là, Trajan devint empereur des Romains, et, ayant pacifié tout l'Occident, il vint fondre sur l'Égypte et sur les habitants de la Palestine. Les ayant soumis [à son autorité], il marche en Orient contre les Perses. Cependant Ardaschès se hâte d'accourir au-devant de Trajan avec de riches présents, et, prenant sur lui [la responsabilité de] la faute commise, il se présente, avec tous les tributs des années précédentes, à l'empereur qui lui pardonne et le laisse retourner

n'avons pas d'autres renseignements que cette simple mention de Moïse de Khorène.

(1) Il est question de cette guerre que les Ibères firent aux Arméniens, dans l'*Hist. de la Géorgie* (Ed. Brosset, t. I, p. 69-70, et notes); seulement le nom du roi Khartzam que donne Moïse de Khorène ne peut pas s'appliquer à celui de Kartham, premier roi d'Armaz, qui était mort depuis longtemps. La guerre dont il est question ici eut lieu sous les règnes d'Azore et d'Armazel, et il est fort difficile d'admettre une ressemblance quelconque entre les noms d'Armazel et de Khartzam. Toutefois le récit de Wakhtang (*Hist. de Géorg.*, t. I, p. 70) ne permet pas de douter que les événements dont il parle ne soient bien les mêmes que ceux dont il est question dans l'Histoire de Moïse. Quelques années après, l'Ibérie ayant réparé les désastres causés par les Arméniens, les Ibères s'unirent aux Osses pour marcher contre l'Arménie. Les troupes arméniennes et les deux fils du roi, avec Soumbat (Sempad), combattaient alors contre les Perses. Les Ibères ayant multiplié leurs attaques, le roi Artachan (Ardaschès) confia à son fils Zarèn (Zarèh) une armée pour combattre les Ibères. On en vint aux mains dans le Djawakheth, et Zarèn fut vaincu et fait prisonnier. On l'enferma dans le fort de Darial; mais il fut rendu en échange d'une portion de territoire qui leur avait été enlevée. L'historien géorgien parle ensuite d'une campagne qui eut lieu trois ans après celle-ci et qui fut suivie d'une paix entre les deux pays. (Brosset, *Hist. de la Géorg.*, t. I, p. 70-71.)

(1) Il y a dans tout ce récit de Moïse une grande confusion, et il n'est pas admissible qu'il soit ici question de l'empereur Domitien que l'historien arménien aura confondu avec Cnéius *Domitius* Corbulon, qui, à ce que raconte Tacite (*Annal.*, XIII, 41), incendia Ardaschad et remporta de grands triomphes en Arménie, sous le règne de Néron.

Digitized by Google

en Arménie. Ensuite Trajan passe en Perse, fait exécuter ses volontés et retourne par la Syrie.

Majan se porte au-devant de Trajan pour trahir ses propres frères : « Sache, dit-il, ô roi ! que si tu ne chasses pas Ardavazt et Diran, si tu ne confies pas l'armée arménienne à Zarèh, les tributs ne rentreront pas facilement [dans ton trésor] ». Majan agissait ainsi pour se venger de Sempad, qui les avait élevés à la puissance. Il méditait aussi la perte de Diran, afin de devenir grand-prêtre et commandant de l'armée d'occident. Trajan, méprisant cette dénonciation, renvoie Majan tout confus. Ardavazt et Diran, ayant eu connaissance de cette machination, lui tendirent des embûches dans une partie de chasse, le tuèrent et allèrent l'enterrer dans le bourg des idoles (Pakaran), comme grand-prêtre. Après ce temps-là, Ardaschès acquitta ponctuellement jusqu'à sa mort le tribut à Trajan, et ensuite à l'empereur Adrien.

CHAPITRE LVI.

Comment Ardaschès accrut la population de notre pays et en fixa les limites.

Après tant de hauts faits, tant de sages institutions, Ardaschès fit tracer les limites des bourgs et des champs. Il augmenta la population de notre pays en y amenant beaucoup d'étrangers, qu'il établit dans les montagnes, dans les vallées et dans les plaines. Il fit fabriquer ainsi les marques des limites : il commanda de faire des cubes de pierre, d'y creuser un trou rond dans le milieu et de les enfouir dans le sol. Puis il fit placer sur ces pierres des bornes à quatre faces, dépassant un peu le niveau de la terre. Ardaschir, fils de Sassan (1), jaloux de toutes ces [innovations], ordonne de faire la même chose en Perse, sous son nom, afin que l'on ne se souvienne plus de celui d'Ardaschès (2).

On dit qu'au temps d'Ardaschès on ne trouvait dans toute l'Arménie aucun terrain inculte, ni dans les montagnes, ni dans les plaines, tant était grande la prospérité du pays.

(1) Ardaschir, fondateur de la dynastie sassanide, régna de l'an 223 à l'an 238 de notre ère.

(2) Pour mettre d'accord ce récit avec celui qui est contenu dans le ch. 77, où il est dit qu'Ardaschir fit remplacer les bornes dressées par Ardaschès en Arménie et qui portaient son nom, il faut admettre qu'Ardaschir avait fait renouveler le bornage dans les deux états, espérant que cette invention lui serait attribuée et que les bornes qu'il avait fait placer feraient oublier celles dressées en premier lieu par Ardaschès.

CHAPITRE LVII.

De la satrapie des Amadouni.

Sous Ardaschès, la race des Amadouni arriva, dit-on, du pays des Arik orientaux. Ils sont d'origine juive et sont issus d'un certain Manoué. Le fils de ce dernier était d'une taille gigantesque et athlétique, et s'appelait Samson, parce qu'il est d'usage chez les Juifs d'imposer les noms de leurs aïeux aux enfants qui donnent des espérances. A présent encore on remarque la même chose chez les hommes de la race des Amadouni, qui sont robustes, bien faits, vigoureux et gracieux en toutes choses. Ceux-ci furent amenés par Arsace, premier roi parthe, et s'étaient élevés de grade en grade aux dignités dans le pays des Arik, aux contrées d'Ahmadan (1). Quelle fut la cause de leur migration dans notre [pays]; je l'ignore ! Honorés et gratifiés par Ardaschès de villages et de domaines, ils sont appelés Amadouni, comme étant étrangers; cependant certains Perses les nomment encore Manouan, du nom de leur ancêtre.

CHAPITRE LVIII.

De la maison des Arouéghian. — D'où cette race est issue.

Sous Ardaschès, les Arouéghian, de la nation des Alains, alliés de Satinig et venus avec elle, furent élevés au rang de satrapie en Arménie, comme parents de la grande reine. Au temps de Chosroès, père de Tiridate, ils s'allièrent avec une branche illustre des Pasils, qui s'était fixée en Arménie.

CHAPITRE LIX.

Connaissance des arts, introduite sous Ardaschès.

Comme beaucoup de faits ont été accomplis sous Ardaschès, nous les avons partagés en plusieurs chapitres, de peur qu'une longue narration ne fatiguât les lecteurs. Ce dernier chapitre est consacré au récit de tous les autres faits arrivés du temps d'Ardaschès; car quoique, d'après tout ce que nous avons rappelé dans les précé-

(1) On croit généralement que Hamadân fut élevée sur les ruines de l'ancienne Ecbatane, en Médie. — Cf. la description très-détaillée de cette ville célèbre dans le *Dictionnaire géographique de la Perse*, extrait du *Modjem el-Bouldan* de Yakout, traduit et publié par M. Barbier de Meynard, p. 597 et suiv.

Digitized by Google

dents chapitres, des institutions, des sages coutumes qui avaient été établies par Vagharschag et les premiers autres rois, ces souverains n'avaient aucune idée des beaux-arts et des sciences. Occupés à des courses et à des incursions, ils négligeaient ces sciences ou ils les ignoraient; j'entends parler de la succession des semaines, des mois et des années, choses qu'ils ignoraient, bien qu'elles fussent en usage chez les autres peuples. Il n'y avait ni navigation sur les lacs de notre pays, ni traversées sur les fleuves [au moyen de ponts (1)], ni instruments de pêche. L'agriculture même n'était pas pratiquée en tous lieux, mais sur quelques points seulement. Comme c'est la coutume des habitants des contrées du Nord, certaines gens se nourrissaient de chairs crues et d'autres aliments analogues. Tout cela fut réglé à l'époque d'Ardaschès.

CHAPITRE LX.

Mort d'Ardaschès.

Ce que raconte Ariston de Pella (2) touchant la mort d'Ardaschès est vraiment digne d'intérêt. En ce temps-là les Juifs se révoltèrent contre Adrien, empereur des Romains, firent la guerre contre l'éparque Rufus, sous la conduite d'un certain brigand appelé Barcocébas (Parkoba), c'est-à-dire Fils de l'Étoile. Malfaiteur, assassin, cet homme se vantait de son nom avec orgueil, comme s'il eût été pour les Juifs un sauveur descendu des cieux, afin de délivrer les opprimés et les captifs. Il poussait si activement la guerre que, à cette vue, les Syriens, les habitants de la Mésopotamie et toute la Perse, s'affranchirent du tribut des Romains, car Barcocébas avait appris qu'Adrien était atteint de la lèpre. Cependant notre Ardaschès resta fidèle à l'empereur.

Sur ces entrefaites, Adrien arriva en Palestine et défit les révoltés, en les assiégeant dans une petite ville (3) près de Jérusalem. En conséquence, il ordonna à tous les Juifs de s'éloigner de leur pays, de telle sorte qu'ils n'apercevront pas même de loin Jérusalem. Adrien rebâtit cette ville, détruite par Vespasien et par lui-même, et il la nomma Ælia (Eghia) de son propre nom, car on appelait Adrien le Soleil (Arékagn) (1). Il y établit des païens et des chrétiens, dont l'évêque était un certain Marc. Dans le même temps, [Adrien] envoya de grandes forces en Assyrie, et ordonna à notre Ardaschès d'aller en Perse avec les nobles de sa garde (2). Celui qui nous a transmis cette histoire était attaché à sa personne en qualité de secrétaire (3). Il rencontra Ardaschès en Médie, dans un endroit appelé Sohount. Il est dit qu'Ardaschès tomba malade à Marant, dans le bourg de Pagouraguerd. Là se trouvait un certain Apégho, chef de la maison des Apéghian, homme actif, astucieux et adulateur. Ardaschès, sur sa demande, l'envoie à Ériza, canton d'Égéghiatz (4), au temple d'Artémis pour demander à la déesse la guérison et une longue vie. L'envoyé n'était pas encore de retour, qu'Ardaschès était mort. L'historien raconte en détail le nombre de personnes qui périrent à la mort d'Ardaschès, ses femmes bien aimées, ses concubines et ses esclaves dévoués, quelles pompes magnifiques on déploya pour rendre honneur à ses dépouilles mortelles, selon la coutume des villes, et non à la manière des barbares. La civière était d'or, le trône et le lit d'étoffe fine, le manteau qui enveloppait le corps, de drap d'or. Une couronne était posée sur la tête d'Ardaschès; son épée d'or était devant lui. Autour du trône se tenaient ses fils et toute la foule des parents et des proches. Près d'eux étaient les généraux, les chefs des satrapies, les classes des nobles, les corps de troupes armées de toutes pièces, comme si elles allaient marcher au combat. En avant, les trompettes d'airain retentissantes; derrière le cortége, des jeunes filles vêtues de noir, des femmes éplorées, et enfin la foule du peuple. Ce fut ainsi qu'Ardaschès fut porté et enseveli. Autour de son tombeau eurent lieu bien des morts volontaires, comme nous l'avons dit plus haut. Ainsi finit ce prince chéri de tout notre pays, après un règne de quarante et un ans.

(1) L'interpolation qui est entre [] n'existe que dans certains mss.

(2) Cf. notre Collection, t. I, p. 391, § 14. — Nous avons donné une courte notice sur Ariston de Pella, dans les extraits de Moïse de Khorène, publiés à la fin de ce volume, et le texte grec d'un fragment de l'*Hist. ecclésiastique* d'Eusèbe qui a trait à la révolte de Barcocébas.

(3) Biththera, βίθθηρα. — Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 6.

(1) Le nom d'Hadrien était *Ælius*, Αἴλιος, que Moïse a confondu avec Ἥλιος, « soleil ». — Cf. Eusèbe, *Hist. eccl.*, IV, 6, et les notes de Valois.

(2) Le mot *Zioukosdad*, qui ne se rencontre que dans Moïse de Khorène, n'a pas de signification bien précise.

(3) Ariston de Pella était secrétaire de Marc, évêque de Jérusalem.

(4) Cf. notre Collection, t. I, p. 125-126.

Digitized by Google

CHAPITRE LXI.

Règne d'Ardavazt. — Il chasse ses frères et ses sœurs. — Sa mort, avec toutes les circonstances fabuleuses.

Après Ardaschès, son fils Ardavazt régna (1). Il chassa de l'Ararat tous ses frères, et les relégua dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpéran, pour qu'ils n'habitassent pas en Ararat, dans les domaines du roi. Il garde seulement auprès de lui Diran, son successeur désigné, car il n'avait pas de fils. Après quelques jours de règne (2), en passant sur le pont de la ville d'Ardaschad pour aller à la chasse des sangliers et des onagres, près des sources de Kin (3), Ardavazt, saisi d'un vertige subit, et errant çà et là à cheval, tombe dans un gouffre profond et disparaît. Les chantres du Koghtèn improvisèrent des fables sur cet événement. A la mort d'Ardaschès, il y eut beaucoup de sang versé, selon l'usage des païens. Ardavazt, disent les chantres, parla ainsi avec amertume à son père :

« Tandis que tu es parti, emportant avec toi tout le pays,]
« Comment régnerai-je, moi, sur ces ruines? »

A cause de cela, Ardaschès maudit Ardavazt, et lui répliqua en ces termes :

« Si tu vas à cheval chasser sur le libre Massis,
« Les Kadch (4) te saisiront, te conduiront sur le libre Massis,]
« Tu resteras là et tu ne verras plus la lumière. »

Les vieilles femmes racontent également d'Ardavazt qu'il est emprisonné dans une caverne, chargé de chaînes de fer; deux chiens rongent continuellement ses chaînes, et il s'efforce de s'échapper pour venir porter la dévastation dans le monde. Mais au bruit des coups de marteau des forgerons, ses fers acquièrent, dit-on, une nouvelle force. C'est pourquoi, même de nos jours, beaucoup de forgerons, s'en rapportant à la fable, frappent l'enclume trois ou quatre fois le premier jour de la semaine (1), pour consolider, disent-ils, les chaînes d'Ardavazt (2). Toutefois la vérité est ce que nous avons rapporté plus haut.

On dit encore qu'à la naissance d'Ardavazt ce fait se produisit, que les femmes des descendants d'Astyage passèrent pour lui avoir jeté un sort, ce qui fit qu'Ardaschès les tourmenta de mille façons. Voici ce que disent les chants de la fable : « Les descendants du Dragon enlevèrent le jeune Ardavazt, et mirent un *dev* à sa place. » Mais la vérité est, selon moi, que la folie s'empara d'Ardavazt depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Ensuite Diran son frère s'empara de la royauté.

CHAPITRE LXII.

Faits relatifs à Diran.

Diran, fils d'Ardaschès (3), règne en Arménie la treizième année de Béroze (Firouz) Ier, roi des Perses. On ne raconte de lui aucune action remarquable; mais seulement qu'il servit fidèlement les Romains. Il vécut en paix, occupé de chasses et de plaisirs, à ce que l'on assure. Il avait deux chevaux plus rapides que Pégase, qui paraissaient non pas toucher la terre, mais bien fendre l'air. Un jour, Tadaké, prince des Peznouni, obtint de les monter, et se vanta d'être plus magnifique que le roi.

Les hommes de la race antique des Arsacides (Arschagouni), qui était aussi la sienne, et qui habitaient dans les contrées de Haschdiank, étant venus vers Diran, lui dirent : « Élargis nos domaines, qui sont trop insuffisants pour nous à cause de notre accroissement. » Le roi ordonna à une partie d'entre eux d'aller dans les cantons d'A-

(1) Ardavazt IV monta sur le trône en l'année 120 après notre ère; il était fils d'Ardaschès III (Exaradès ou Axidarès des Grecs), fils de Sanadroug.

(2) Tchamitch (*Hist. d'Arménie*, en arm., t. I, p. 352-353, et t. III, p. 406) donne à Ardavazt deux ans de règne, ce qui prouverait que le mot jours, *avourtz*, ne doit être pris ici qu'au figuré, et qu'il veut dire dans ce passage, un temps indéterminé.

(3) Petite rivière de la province d'Ararat, appelée aussi Medzamor par l'historien Vartan (*Hist. univ.*, p. 35, éd. de Venise). — Cf. Indjidji, *Géogr. ancienne*, p. 467.

(4) Le mot *kadch*, qui a en arménien le sens de *brave* et de *vaillant*, s'applique ici à une classe d'esprits supérieurs qui jouaient un rôle important dans la mythologie arménienne. Selon M. Émin, les *Kadch* étaient des esprits bienfaisants, en opposition avec les *Dev*, ou esprits malins. (*Recherches sur le paganisme arménien*, p. 39-40 de la trad. franç.)

(1) Le dimanche.

(2) La légende d'Ardavazt passa en Géorgie, où elle subsiste encore dans la tradition populaire, et elle a été rapportée par M. Émin dans sa *Dissertation sur les chants populaires* (en arm., p. 41-42). Seulement, en passant dans ce pays, elle a pris une couleur chrétienne, sans cependant perdre le sens de la légende primitive. M. Hissarian (dans le journal arménien de Constantinople, le *Panaser*, mai 1851, p. 239-244) a publié sous le titre de « Chant du Koghtèn » le récit de la légende d'Ardavazt; mais l'authenticité de cette pièce est très-douteuse. (Cf. *l'Europe*, de Vienne, journal arménien des Mékhitaristes, 1851, n° 34).

(3) Diran I régna de l'an 121 à l'an 142 de notre ère.

Digitized by Google

ghiovid et d'Arpéran. Mais ils firent au roi de plus vives réclamations, en disant : « Nous sommes encore plus à l'étroit. » Diran ne fit pas droit [à leur requête] ; il refusa de leur donner d'autres domaines, et partagea entre eux, par parties égales, le territoire qu'ils occupaient. Le partage fait par tête, le territoire de Haschdiank fut trouvé insuffisant pour le nombre des habitants. Alors beaucoup d'entre eux allèrent dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpéran.

Il y avait, dit-on, du temps de Diran un jeune homme de la race des Antzévatzi accompli en toutes choses et appelé Erakhnavou ; il épousa la dernière des femmes d'Ardavazt, que ce prince avait ramenée de Grèce. Ardavazt n'ayant pas de fils, le roi laisse à Erakhnavou toute la maison d'Ardavazt ; car on disait celui-là homme de mérite, modéré en toutes choses, et réglé dans ses passions. Le roi, qui l'aime, lui donne le second rang qu'occupait Ardavazt, lui confie l'armée d'orient et laisse près de lui Trouasb le perse, son favori, qui était allié aux satrapes du Vasbouragan, et à qui il avait donné le bourg de Dadion avec son territoire, et une grande vigne arrosée par un canal venant du lac de Kaïladou (1). Diran s'en alla dans les contrées d'Egéghiatz, établir sa cour dans le bourg de Tchermès, et il occupa le trône vingt et un ans. Il périt enseveli sous une avalanche.

CHAPITRE LXIII.

De Tiridate (Dertad) le Bagratide. — Noms de sa première race.

Assurément Tiridate (Dertad), de la race des Bagratides (Pakradouni), fils de Sempadouhi, fille du brave Sempad, était un homme courageux et fort, de petite taille et d'apparence chétive. Le roi Diran lui fit épouser sa fille Eraniag. Celle-ci haïssait son mari Tiridate, et allait toujours se lamentant, murmurant et se plaignant d'être contrainte, elle si belle, de cohabiter avec un homme disgracieux ; d'être alliée, elle sortie d'une maison illustre, à un homme d'un rang inférieur. Tiridate, indigné, la frappa un jour très-rudement, arracha sa blonde chevelure, et l'ayant dépouillée de ce riche ornement, il commanda qu'on l'entraînât et qu'on la jetât hors de l'appartement. Lui-même, s'étant révolté, s'en alla dans les contrées imprenables de la Médie. Arrivé au pays de Siounie, il apprend la mort de Diran, et à cette nouvelle il s'y arrête.

Un jour Tiridate est invité à la table de Pagour, chef de la famille de Siounie. Au milieu des joies de l'ivresse, Tiridate voit une femme d'une grande beauté, qui chantait en s'accompagnant d'un instrument, et qui s'appelait Nazinig. Transporté d'amour, il dit à Pagour : « Donne-moi cette chanteuse? » — « Non (répond celui-ci), car c'est ma favorite. » Tiridate saisissant alors Nazinig, l'attira à lui au milieu du festin, et donna cours à sa passion comme un jeune libertin. Pagour, furieux de jalousie, se leva pour l'arracher [à son rival], mais Tiridate, debout, s'arma d'un vase rempli de fleurs, et chassa du banquet les convives. On croyait voir un nouvel Ulysse expulsant le prétendant de Pénélope, ou bien la lutte des Lapithes et des Hippocentaures (1) aux noces de Pirithoüs. Mais il est superflu de toucher le sujet des prouesses de cet homme débauché.

Sache donc que la race des Bagratides, en abandonnant la foi de ses pères (2), reçut d'abord des noms barbares, Piourab, Sempad, et autres appellations du même genre ; privés ainsi des noms de leurs aïeux, qu'ils portaient avant leur apostasie, Pakatia, Doupia, Sénékia, Assout, Sapadia, Vazaria, Enanus. Il me semble que le nom de Pakarad que portent à présent les Bagratides est bien Pakatia ; de même qu'Assout est Achot ; de même aussi Vazaria est Varaz ; Schampad est Sempad.

(1) Le *Kaïlad*, diminutif de *kaïl* (loup), était situé dans la province d'Ararat. — Cf. la Géographie attribuée à Moïse de Khorène, dans les *Mémoires sur l'Arménie* de Saint-Martin, t. II, p. 366-367.

(1) *Ouchgabarig* est le nom d'une divinité inconnue du paganisme arménien, que les traducteurs ont appliqué sans raison soit aux Sirènes, soit aux Hippocentaures. (Cf. Emin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 36.) Ainsi, dans la traduction grecque de la Chronique d'Eusèbe, les Sirènes dont parle Apollodore sont appelées *Ouchgabarig* (t. I, p. 12, 13 de l'éd. Aucher), et Moïse de Khorène, en rappelant ici le combat des Lapithes et des Centaures, d'après Bardesane, se sert également de la même expression. Grégoire Magistros dans sa lettre à Thornig Mamigonien, désigne également les Sirènes sous le nom d'*Ouchgabarig*. (Chronique d'Eusèbe, éd. Aucher, p. 13, note 1.)

(2) Les Bagratides qui descendaient du juif Schampa Pakarad, conservèrent longtemps leur religion, après que le chef de la famille fut entré au service de Valarsace fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie. Ils furent même pressés à plusieurs reprises d'abandonner leur foi religieuse pour embrasser le culte des idoles. (Moïse de Khorène, II, 8, 14.) S'étant convertis au christianisme, les Bagratides continuèrent à jouer un grand rôle politique en Arménie, et à la chute des Arsacides cette famille avait conquis le premier rang parmi les satrapes du pays (Indjidji, *Archéol. de l'Arm.*, t. II, p. 96-108). Les Bagratides fondèrent même une dynastie au neuvième siècle, dont le siége fut la ville d'Ani.

Digitized by Google

CHAPITRE LXIV.

Le dernier Tigrane. — Ses faits et gestes.

A Tigrane (Dikran) succède son frère Tigrane (Dikran) dernier (1), qui régna sur l'Arménie la vingt-quatrième année de Bérose, roi des Perses. Après un long règne (2) de quarante-deux ans, il mourut sans avoir accompli aucune action mémorable. Il fut captif d'une jeune fille grecque, à l'époque où mourut Titus second, empereur des Romains, appelé Antonin Auguste. Bérose, roi des Perses, fondit sur l'empire romain (3), et pour cela il fut nommé Firouz, c'est-à-dire vainqueur; car avant il se nommait Vologèse en langue grecque. Mais comment le nomment les Perses? je l'ignore.

En même temps que Bérose fait une invasion en Syrie sur le territoire de la Palestine, notre Tigrane envahit pour lui et par son ordre les provinces méditerranéennes. Il est fait prisonnier par une jeune princesse qui gouvernait le pays, dans le temps que Lucius (Loukianos) César (4) construisait un temple à Athènes. Lucius, étant passé avec de nombreuses troupes dans les terres méditerranéennes, soumit l'Arménie, après la mort de Bérose, délivra Tigrane et lui donna en mariage la jeune Rufa. Mais, arrivé en Arménie, Tigrane l'abandonne, et, des quatre fils qu'il avait eus d'elle, il en fait une race appelée Rufsian, du nom de leur mère Rufa. Il crée le premier d'entre eux chef de la famille qu'il met au rang des autres satrapies, afin qu'ils ne puissent prendre le nom d'Arsacides.

Quant aux branches cadettes, ici et dans les contrées de Gordjaïk (5), elles furent établies par Tigrane; c'étaient des hommes sans rang dans les milices, mais remarquables de leur personne, qui avaient combattu pour la cause de Tigrane en Grèce. Ils étaient venus des contrées de Gordjaïk, ou bien de notre côté, je veux parler de nos voisins les Vedjiank et des descendants de Haïg, et même des étrangers. Nous ne les appelons pas par leurs noms, à cause de notre ignorance à ce sujet et aussi de la difficulté des recherches; enfin parce que les opinions de beaucoup de gens sont si différentes qu'il nous faudrait les passer toutes en revue. Pour cela, nous ne dirons rien de ces races constituées par le dernier Tigrane, quoique, à plusieurs reprises, tu nous aies engagé à le faire; mais nous parlerons seulement des faits dont nous sommes certain, des événements postérieurs. Nous avons évité autant que possible tout discours superflu, toute parole pompeuse, et tout ce qui était un sujet de doute en parole et en imagination, nous attachant, autant qu'il était en notre pouvoir, à ce qui est juste et vrai, soit que la chose vînt de nous ou d'ailleurs; de même ici, je m'abstiens de toutes paroles irréfléchies, et de tout ce qui tend à introduire des opinions inexactes. Je te conjure encore, comme je l'ai déjà fait à plusieurs reprises, de ne pas m'imposer des récits superflus, et de ne pas faire que ce travail, qui est en tout point une œuvre grande et vraie, devienne puéril et oiseux par des récits douteux ou mensongers. Le danger pour toi comme pour moi serait le même.

(1) Tigrane ou Dikran III régna de 142 à 178 de notre ère.

(2) Le texte arménien dit « *une longue vie* ».

(3) *Script. hist. August.*; Cf. Jules Capitolin (*Vie d'Antonin*, c. 8) qui parle de cette campagne de Bérose.

(4) Lucius Aurélius Vérus Commodus Antonius, dont il est question dans l'Histoire de Jules Capitolin (*Vies d'Antonin, passim ; de Verus*, ch. 6 et 7).

(5) L'Arménie Kurde, la Gordyène ou Cordouène des anciens (Ptolémée, liv. V, ch. 13. — Strabon, liv. XI, ch. 14. — Plutarque, *Vies de Lucullus et de Pompée*. — Dion Cassius, liv. XXXVII. — Ammien Marcellin, XXIV, 8; XXV, 7. — Pline, VI, 15). — Cf. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, t. I, p. 176 et suiv., et plus haut p. 24, col. 1, note 1.

CHAPITRE LXV.

Règne de Vagharsch. — Il édifie le bourg de Pasène. — La nouvelle ville est ceinte de murailles. — Guerre contre les Khazirs. — Mort de Vagharsch.

Après la mort de Tigrane, son fils Vagharsch (1) règne la trente-deuxième année de son homonyme Vagharsch, roi des Perses. Il élève un grand bourg sur le chemin, au lieu même de sa naissance. Sa mère, en allant passer l'hiver en Ararat, prise tout à coup de douleurs, était accouchée sur le chemin dans le canton de Pasène (2), au confluent du Mourtz (3) et de l'Araxe (Erask). Vagharsch couvrit cet endroit de constructions, et de son nom l'appela Vagharschavan (4). Il l'entoura de murailles, ainsi que le bourg de Vartkès (5), situé

(1) Ce prince s'appelait aussi Vologèse; il régna de 178 à 198 de notre ère.

(2) La Phasiane de Constantin Porphyrogénète (*de adm. imp.*, ch. 45). — Cf. plus haut, p. 45, col. 2, note 1.

(3) Le *Musis* de Pline, *Hist. nat.*, liv. VI, ch. 10.

(4) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 471.

(5) Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 345.

Digitized by Google

sur le fleuve Kasakh (1). Voici ce que disent les fables :

« Vartkès (2), encore enfant, étant parti
« Du canton de Douh, près du fleuve Kasakh,
« Va se fixer près de la colline de Chérech,
« Près de la ville d'Ardimet (3), près du fleuve Kasakh,]
« Pour tailler et sculpter la porte d'Érouant, roi (4). »

C'est Érouant premier qui vécut peu de temps et descendait de Haïg. Vartkès, ayant épousé sa sœur, éleva ce bourg. Tigrane (Dikran) second, de la race des Arsacides, y établit de nombreux juifs provenant de la première captivité, et ce lieu devint une bourgade commerçante (5). Vagharsch l'entoura de murailles et de forts remparts, et l'appela Vagharschabad, qui est nommée encore la Nouvelle-Ville. Ce prince mourut après vingt ans de règne. Les autres vécurent seulement; mais lui, je le dis, continue à vivre après sa mort, à cause de sa bonne renommée qui l'élève au-dessus des rois pusillanimes et efféminés. Car, de son temps, les masses coalisées des peuples du Nord, j'entends parler des Khazirs (6) et des Pasils, franchissant la Porte de Djor (7), sous la conduite de leur roi Venaseb Sourhab (1), passent le fleuve Cyrus (Gour), et se rassemblent dans cet endroit. Vagharsch accourt avec une nombreuse armée de vaillants soldats, et jonche toute la surface de leur camp d'une multitude de cadavres; puis, poursuivant vigoureusement les ennemis, il franchit le défilé de Djor. Là, ceux-ci s'étant ralliés, se rangent en bataille, et, bien que les braves Arméniens les aient encore battus et mis en fuite, cependant Vagharsch meurt [frappé] par d'habiles archers, [après avoir régné vingt et un ans] (2).

Le trône de Vagharsch est occupé par Chosroès (Khosrov) (3), son fils, la troisième année d'Artaban (Ardavan), roi des Perses. Aussitôt ce prince, à la tête des forces de l'Arménie, passe la grande montagne (le Caucase) pour venger la mort de son père, poursuit avec l'épée et la lance ces populations courageuses, prend sur elles la centième partie des choses utiles, et, comme signe de sa domination, il laisse une colonne avec une inscription grecque, afin qu'il demeure évident que le pays est sous l'obéissance des Romains.

CHAPITRE LXVI.

D'où sont tirés tous ces faits.

Ces faits nous sont transmis par Bardesane (Partadzan) d'Édesse, qui fleurit comme historien au temps du dernier Antonin (4). Il avait été disciple de l'hérésie de Valentinien; puis il l'avait rejetée et combattue, et il n'était pas arrivé à la vérité. Séparé de ce dernier, il avait fondé une

(1) Cette rivière, qui vient du mont Arakadz, coule du nord au sud et arrosait les villes de Valarsabad ou Vagharschabad et de Garpi, dont elle prit les noms. Le nom de rivière de Garpi lui est resté (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, II, p. 39 et 40). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 472, et *Arm. mod.*, p. 255.

(2) *Vartkès*, littéralement « à la chevelure rose ».

(3) Ardimet et Vartkès étaient les noms primitifs de la ville de Vagharschabad (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 472).

(4) M. Émin, dans sa Dissertation sur les chants historiques de l'ancienne Arménie, a coupé les vers qu'on vient de lire d'une autre manière que les Mékhitaristes dont nous avons adopté ici le système (Cf. Storia di Mose Corenese, versione italiana : Venise, 1850, p. 216). Voici comment le savant orientaliste russe a divisé les vers du fragment poétique en question (Dissertation... p. 93-94) :

« Vartkès, encore enfant, — » étant parti
« Du canton de Douh, — » près du fleuve Kasakh,
« Va se fixer — » près de la colline de Chérech,
« Près de la ville d'Ardimet, — » près du fleuve [Kasakh,
« Pour tailler et sculpter la porte — » d'Érouant, roi. »

(5) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, liv. II, ch. 14.

(6) Ce peuple habitait la Sarmatie; il est mentionné dans la Géographie attribuée à Moïse de Khorène. — Il est souvent question des Khazirs ou Khazars dans l'histoire du Bas-Empire. Au septième siècle, ils occupèrent la Chersonèse taurique (*Formaleone; Storia del Mar Nero*, t. II, p. 81); et on suppose que les Tartares de la Crimée sont leurs descendants. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 334-335.

(7) La Porte de Djor, appelée *Zour* par Procope (*De Bell. Goth.*, IV, 3) et aussi nommée Porte des Alains ou des Aghouank, est un défilé connu de nos jours sous le nom de Porte de Derbend et qui se trouve à l'endroit où le Caucase vient aboutir à la mer Caspienne. Ce défilé est souvent mentionné dans les historiens arméniens, arabes et persans. Alexandre y avait, dit-on, dressé une porte de fer dont il est fait mention dans la Chronique syro-arménienne de Michel le patriarche.

(1) Il est probable que ces deux noms n'appartiennent pas au même personnage et que le texte arménien a été légèrement altéré dans cet endroit; je propose de lire : « sous la conduite de leurs rois, Venaseb et Sourhab. » — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 301.

(2) Ce qui est entre crochets [ ] manque dans presque tous les manuscrits; nous avons vu, quelques lignes plus haut, qu'il est dit que Vagharsch mourut après vingt ans de règne.

(3) Chosroès le Grand régna de 198 et 232 de notre ère, et fut assassiné par un seigneur arsacide appelé Anag, qui était le père de saint Grégoire l'Illuminateur.

(4) Voir ce que nous avons dit touchant l'époque où florissait Bardesane, dans l'Introduction placée en tête des Fragments que nous avons rassemblés, p. 57-61, du t. Ier de notre Collection des historiens arméniens.

Digitized by Google

secte particulière; cependant il ne dénatura pas l'histoire. Il était persuasif et sa parole était brillante (1); il osa même adresser une lettre à Antonin, disserta longuement contre la secte des Marcionites, contre le Destin (2) et le culte des idoles pratiqué dans notre pays. Bardesane vint ici pour essayer de faire quelques prosélytes parmi ce peuple grossier de païens. Comme il ne fut pas bien accueilli, il entra dans le fort d'Ani, lut l'Histoire des Temples, où se trouvaient aussi relatées les actions des rois, y ajouta ce qui se passait de son temps et traduisit le tout en idiome syriaque, ce qui, dans la suite, fut retraduit en langue grecque. Bardesane rapporte, d'après l'Histoire des Temples, que le dernier Tigrane (Dikran), roi d'Arménie, voulant honorer le tombeau de son frère Majan le grand-prêtre, dans le bourg des idoles situé au canton de Pakrévant, élève sur ce tombeau un autel, afin que tous les passants puissent participer aux sacrifices, et que les étrangers y soient reçus la nuit. Dans la suite, Vagharsch y institua une fête générale au commencement de l'année, à l'entrée du mois de navassart (3). C'est de cette histoire, qu'ayant tiré nos récits, nous l'avons reproduite pour toi, depuis le règne d'Ardavazt jusqu'aux annales de Chosroès.

CHAPITRE LXVII.

Comment Agathange a raconté les faits en abrégé.

Chosroes (Khosrov), fils de Vagharsch et père de saint Tiridate le Grand, succède, comme nous l'avons dit, [à son père]. Agathange, l'habile secrétaire de Tiridate (1), traitant rapidement de Chosroès et de ses parents, rapporte en peu de mots la mort d'Ardavan, roi de Perse, la destruction du royaume des Parthes par Ardaschir, fils de Sassan, la réduction des Perses sous Ardaschir, la vengeance exercée sur Chosroès, père de Tiridate, et ses incursions qui désolèrent le pays des Perses et des Assyriens. Après cela, dit l'historien, Chosroès envoya dans son pays natal, aux contrées des Kouschans, prier ses parents de venir à son secours et de résister à Ardaschir. Mais ceux-ci, ajoute Agathange, repoussèrent ses propositions, parce qu'ils aimaient mieux vivre sous la domination d'Ardaschir que sous l'autorité de leur parent et de leur frère. Cependant Chosroès, poursuit encore l'historien, obtient, sans leur concours, la vengeance [qu'il désire], et, pendant dix années, renouvelant sans cesse le pillage, il réduit tout le pays à l'extrémité. Agathange rapporte ensuite l'arrivée perfide d'Anag, séduit par les promesses d'Ardaschir qui lui dit : « Je vous rendrai votre noble apanage héréditaire de Pahl, et toi, je t'honorerai d'un diadème. » Anag consent et tue Chosroès.

Or, bien qu'Agathange ait à peine esquissé ce récit, je me suis décidé à traiter plus en détail l'histoire de cette époque, en la prenant dès l'origine et [en la présentant] dans toute sa vérité.

CHAPITRE LXVIII.

Des races royales d'où sont issues celles des Parthes.

Depuis Adam, le vingt et unième patriarche est Abraham, comme le prouve l'Histoire sainte, et d'Abraham descend la race des Parthes. Sara étant morte, dit l'Écriture, Abraham prit pour femme Céthura de laquelle naquirent Emran et ses frères, qu'Abraham, pendant sa vie, sépara d'Isaac, en les envoyant en Orient (2). C'est de ceux-là qu'est issue la race des Parthes, de qui descend le brave Arschag, qui secoua le joug des Macédoniens, et régna dans la terre des Kouschans pendant trente et un ans. Après lui, son fils Ardaschès régna vingt-six ans, puis le fils d'Ardaschès, Arschag, surnommé le Grand, qui tua Antiochus et établit Vagharschag, son frère, comme roi d'Arménie en le nommant son second. Aschag, étant allé à Pahl, occupa le trône cinquante-trois ans; c'est pourquoi ses descendants

(1) C'est ce que disent en effet saint Jérôme (*Ep. de script. eccles.*, t. IV, p. 111), saint Nicéphore (*Hist. eccles.*, liv. IV, ch. 11) et saint Augustin (*Œuvres*, t. VI, p. 2).

(2) *Le Livre de la loi des contrées*, que l'on a généralement confondu avec le fameux Traité *de Fato*, n'est pas de Bardesane, mais d'un de ses disciples. Nous avons donné la traduction de cet ouvrage, d'après le texte syriaque, retrouvé depuis peu parmi les manuscrits provenant du couvent de *Sancta Maria Deipara*, et qui a été publié par M. Cureton, dans son *Spicilegium syriacum*. — Cf. notre Collection, t. I, p. 73 et suiv.

(3) Il s'agit ici de la fête instituée en l'honneur du dieu de la nouvelle année, *Amanor* (*am*, l'an; — *nor*, nouveau), qui, au dire d'Agathange, était protecteur des fruits et s'appelait aussi *Vanadourtik*, « dieu donnant asile ou abri ». Son temple était à Pakavan, canton de Pakrévant, dans la province d'Ararat. Sa fête durait six jours et commençait au nouvel an arménien, le premier jour de *navassart* (11 août), dont le nom lui-même signifie en parsi « nouvel an » (*nev*, nouveau, *sart*, an). — Cf. Émin, *Recherches sur le paganisme arménien*, p. 23-24.

(1) Cf. notre Collection des historiens arméniens, t. I, p. 109 et suiv.

(2) *Genes.*, XXV, 1-4.

Digitized by Google

sont appelés Pahlav, comme aussi les descendants de son frère Vagharschag sont nommés Arschagouni (Arsacides) du nom de leur ancêtre. Voici les rois Pahlav : après Arschag le Grand, Arschagan prend le pouvoir la trentième année de Vagharschag, roi d'Arménie, et règne trente ans. Ensuite Arschanag (1) trente et un ans, puis Archèz vingt ans, puis Arschavir quarante-six ans. Celui-ci eut trois fils et une fille, comme je l'ai dit plus haut (2). Le nom de l'aîné est Ardaschès, celui du second Garèn, celui du troisième Sourèn, et la fille s'appelait Goschm.

A la mort de son père, Ardaschès voulut, dans sa postérité, régner sur ses frères. Ceux-ci consentent, non pas tant à cause de ses paroles douces et trompeuses, mais [contraints] par la force. Abgar, avec des traités et des conventions, établit qu'Ardaschès régnera dans sa postérité, et, si sa descendance vient à manquer, ses frères occuperont le trône, par droit d'aînesse. Ardaschès, ayant obtenu de ses frères ce résultat, leur concède des provinces et érige pour eux des satrapies dénommées d'après l'appellation de chacun. Il classa ces satrapies au-dessus de toutes les autres, en conservant à chacune le nom primitif de la race d'où elles sont issues, à savoir : Garèn Pahlav, Sourèn Pahlav; et la satrapie de la sœur Asbahabed Bahlav, parce que son époux était le commandant en chef des troupes. Beaucoup d'années s'écoulèrent [sous le régime de] ces dispositions, jusqu'au moment où la royauté leur fut arrachée.

Mais ne nous blâme point comme nous livrant à un travail superflu, sous prétexte que nous avons reproduit des faits déjà rapportés. Sache que c'est à dessein que nous avons derechef raconté ces faits, afin que les lecteurs soient édifiés sur la race de notre Illuminateur.

CHAPITRE LXIX.

De la postérité d'Ardaschès, roi de Perse, jusqu'à la chute [de sa dynastie].

Nous allons établir la série des rois de la race d'Ardaschès, jusqu'au moment où la puissance leur fut enlevée. Après Arschavir, ainsi que nous l'avons dit, Ardaschès règne trente-quatre ans, Darius trente ans, Arschag dix-neuf ans, Ardaschès vingt ans, Béroze trente-quatre ans (3), Vagharsch cinquante ans, Ardavan trente et un ans.

(1) Deux mss. donnent la variante : *Arschag..... puis Ardaschès.*

(2) Cf. plus haut, ch. 27 et 33 du liv. II.

(3) Deux mss. donnent le nombre *trente-trois ans.*

Ardaschir de Sdahr (1), fils de Passan, tue Ardavan et s'empare du royaume des Parthes qu'il prive de leur dynastie héréditaire. L'histoire de cette époque est écrite par un grand nombre de Perses, de Syriens et de Grecs, car, depuis le commencement de leur empire jusqu'à sa chute, les Parthes eurent des relations avec les Romains; tantôt ils leur étaient soumis, tantôt ils leur faisaient la guerre, ainsi que le racontent Paléphate (2), Porphyre (3), Philémon (4) et beaucoup d'autres écrivains. Mais nous ne parlerons que d'après le livre apporté par Khorohpoud, sous le nom de Barsouma.

CHAPITRE LXX.

Quelles sont les fables touchant les Bahlaviens.

Ce Khorohpoud, étant secrétaire de Sapor (Schabouh), roi des Perses, tombe au pouvoir des Grecs lorsque Julien l'Apostat (5) était à Ctésiphon (Dispon). Julien étant mort, Khorohpoud alla en Grèce avec Jovien, au nombre des officiers impériaux, et ayant embrassé notre religion, il fut nommé Éléazar. Instruit dans la langue grecque, il écrivit les actions de Sapor et de Julien. Il traduisit ensuite en un volume l'Histoire des temps primitifs, composée par un de ses compagnons de captivité, appelé Barsouma et que les Perses nomment Rasdsohoun (6). Nous reproduisons les données de cet ouvrage, en omettant le merveilleux de leurs fables. Car il serait déplacé de ré-

(1) Sdahr est le nom de l'ancienne capitale de la Perse, que les Grecs et les Latins nomment Persépolis.

(2) Paléphate d'Abydos, Παλαίφατος Ἀβυδηνός, historien grec cité par Suidas, avait composé entre autres ouvrages un livre intitulé *Troïca*, dont il ne reste que des fragments fort courts qui se lisent dans Etienne de Byzance, saint Clément d'Alexandrie et dans Strabon. — Cf. Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. II, p. 338-339.

(3) Porphyre de Tyr, historien et philosophe, que certains critiques croient être le même que Dionysius Cassius Longinus, avait composé plusieurs ouvrages, dont il ne reste que des fragments que nous ont transmis Eusèbe et le Syncelle. Aboulpharadj (*Hist. dyn.*, p. 84) dit que Porphyre avait composé une Histoire des philosophes dont une partie avait été traduite en syriaque. — Cf. Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. III, p. 688 et suiv.

(4) On ne sait rien de cet écrivain qui est peut-être le même qu'un certain Philémon, officier de Ptolémée II, dont Pline a parlé à plusieurs reprises (*Hist. nat.*, IV, 27; XXXVII, 11, 32). — Cf. Ch. Müller, *Frag. hist. græc.*, t. IV, p. 474.

(5) Moise de Khorène a transcrit ici le mot grec ὁ παραβάτης sous la forme *paravados.*

(6) Ce nom est orthographié de plusieurs manières différentes dans les mss. *Rosdsohoun*, *Rasdohoun* et *Rasdahoun.*

Digitized by Google

péter ici les contes relatifs au songe du désir, à la colonne de feu qui sortait de Sassan et entourait le troupeau, à la clarté de la lune, à ces prédictions des interprètes des songes qui sont des astrologues, et ainsi de suite. Nous tairons le projet luxurieux d'Ardaschir suivi de meurtre, et cette passion insensée de la fille d'un mage pour un bouc, et tout le reste. Nous laisserons encore de côté la chèvre allaitant le nouveau-né à l'ombre des ailes d'un aigle, le présage du corbeau, la garde du lion merveilleux et le service du loup, l'acharnement de la lutte, et tout ce qui respire l'allégorie. Nous ne raconterons que ce qui est certain et tout ce qui est de l'histoire véritable.

CHAPITRE LXXI.

Première invasion de Chosroès en Assyrie, en vue de secourir Ardavan.

Après la mort d'Ardavan, Ardaschir, fils de Sassan, s'étant emparé du trône (1), deux branches des Pahlav, appelées Aspahabed et Sourèn Pahlav, jalouses de la branche régnante, sortie de leur race et à laquelle appartenait Ardaschès, consentirent, d'un commun accord, à voir régner Ardaschir, fils de Sassan. Cependant la maison de Garèn Pahlav, gardant la fidélité à leur frère et parent, s'opposèrent à main armée à Ardaschir fils de Sassan. Aussitôt que Chosroès roi d'Arménie eut été informé de ces troubles, il se porta au secours d'Ardavan, pour le sauver s'il était possible. A peine fut-il entré en Assyrie qu'il apprit la triste nouvelle de la mort d'Ardavan, l'alliance de toutes les troupes des Perses et des satrapes, et même de sa race, celle des Parthes et des Pahlav, excepté la branche de Garèn, qui s'étaient tous ligués contre lui. Après leur avoir envoyé des députés, il retourne dans notre pays, le cœur rempli de tristesse et d'indignation. Il donne aussitôt avis de ces événements à Philippe, empereur des Romains, en sollicitant son assistance.

CHAPITRE LXXII.

Chosroès, secouru par Philippe, tombe sur Ardaschir et lui livre bataille.

L'empire de Philippe étant agité par de grands troubles, ce prince ne put envoyer au secours de Chosroès les légions romaines, mais il l'aida par ses édits, en ordonnant à toutes les provinces de venir lui prêter assistance. L'édit une fois connu, on arrive au secours de Chosroès du fond de l'Égypte et des déserts jusqu'aux rivages du Pont. Chosroès, suivi de cette multitude, se porte au-devant d'Ardaschir, lui livre bataille, met en fuite son armée et lui enlève l'Assyrie et les autres parties de ses États (1).

Chosroès convie alors de nouveau tous ses parents de race Parthe et Pahlav, et toutes les troupes du pays des Kouschans, pour qu'ils accourent tirer vengeance d'Ardaschir, promettant de faire roi le plus digne d'entre eux, pour éviter que le trône ne leur échappât. Mais les branches Aspahabed et Sourèn refusent [de se rendre à son appel] et Chosroès retourne dans notre pays, moins satisfait de sa victoire, qu'affligé de l'abandon de ses alliés. Alors quelques-uns des envoyés de Chosroès vinrent le rejoindre; ils étaient allés chez une race plus illustre, résidant dans le centre du pays, à Pahl même, et qui lui donnèrent cette nouvelle : « Ton parent Vehsadjan Pahlav, avec sa branche de Garèn Pahlav, n'a pas obéi à Ardaschir; il répond à ton appel et vient à toi. »

CHAPITRE LXXIII.

Chosroès marche contre Ardaschir, sans le secours des Romains.

Chosroès fut ravi d'apprendre l'arrivée de ses parents, mais sa joie fut de courte durée, car tout à coup il apprend la fâcheuse nouvelle qu'Ardaschir lui-même, à la tête de ses troupes ralliées, s'est mis en marche et a taillé en pièces toute la race des Garèn Pahlav, exterminant tous les enfants mâles, depuis les jeunes gens jusqu'aux enfants à la mamelle, à l'exception d'un seul qui fut sauvé par un ami fidèle de sa maison, nommé Pourz, lequel s'enfuit dans le pays des Kouschans et confia l'enfant à ses parents. Ardaschir fit tous ses efforts pour s'emparer de l'enfant, mais il ne put l'obtenir de ses parents confédérés, et jura, malgré lui, de ne lui faire aucun mal. C'est pourquoi les Perses ont composé mille fables sur cet enfant qui, disent-ils, était gardé par des animaux (2). Cet enfant est Bérozamad, ancêtre de l'illustre race des Gamsaragan, dont nous parlerons en son lieu.

Nous allons raconter maintenant ce qui arriva

(1) Cf. Malcolm, *Hist. de Perse* (trad. franç.), t. I, ch. 6, p. 128 et suiv.

(1) Deux mss. donnent la variante : *et les autres villes qui étaient des résidences royales.*

(2) Ceci est une allusion à ce que Moïse a dit plus haut touchant les légendes des Perses, ch. 70.

Digitized by Google

après la destruction de la race de Garèn Pahlav, dont Chosroès roi d'Arménie poursuivit ardemment la vengeance. Quoique Philippe fût mort et que l'empire romain fût agité par des révolutions, quoique les empereurs Décius, Gallus et Valérien s'arrachassent l'un à l'autre une puissance éphémère, et qu'ils ne vinssent point au secours de Chosroès, ce prince, avec ses troupes, ses fidèles partisans et les nations du nord, triompha d'Ardaschir et le poursuivit jusque dans l'Inde.

CHAPITRE LXXIV.

Arrivée d'Anag et conception de saint Grégoire.

Mis en fuite par Chosroès, Ardaschir, poursuivi jusque dans l'Inde, fait de grandes promesses à ses satrapes si l'un d'eux le délivre de Chosroès, soit par le poison, soit secrètement par le poignard. Il offrait [en récompense] de grands présents: « C'est surtout à vous, ô Parthes! dit-il, qu'il pourrait être facile, sous le prétexte de l'amitié, de surprendre facilement Chosroès. » Il les engage à le tromper en se prévalant du titre de parents et promet de leur rendre l'ancien patrimoine de leur maison de Pahlav, la cité royale de Pahl, et tout le pays des Kouschans. Il leur promettait encore le titre et l'éclat de la royauté, même la moitié du pays des Arik, avec le titre de second sous son autorité. Anag, de la race de Sourèn Pahlav, s'engage à tuer Chosroès. Sous le prétexte d'émigrer, il s'enfuit d'auprès d'Ardaschès, et les Perses font le simulacre de le poursuivre et de le rejeter en fugitif en Assyrie, en l'entraînant sur les frontières de l'Adherbadagan, chez les Gortouk. A cette nouvelle, Chosroès le Grand, qui était alors dans la province d'Oudi, supposant que cette émigration était comme celle des Garéniens, envoie un détachement au secours d'Anag. L'ayant rencontré, on le conduisit, par ordre du roi, dans le canton d'Ardaz, dans une plaine où furent découverts [dans la suite] les restes du saint et grand apôtre Thaddée.

Je vais relater ici une narration de l'admirable vieillard (1) qui disait : « Je tiens des anciens la coutume de recueillir de père en fils le souvenir des traditions, — comme celles d'Olympiodore, au sujet de Daron et de la montagne appelée Sim. — Or, il advint qu'Anag, s'arrêtant dans la plaine d'Ardaz, fixe sa résidence près du tombeau du saint apôtre, placé à l'endroit le plus retiré de la tente. Là, dit-on, la mère du saint et grand illuminateur le conçut. C'est pourquoi, ayant obtenu aussi la grâce du saint apôtre [Thaddée], celui qui reçut la vie près de son tombeau acheva son œuvre de spirituelle culture. »

Deux ans après son arrivée en Arménie, la troisième année, Anag tue Chosroès qui avait régné quarante-huit ans. Anag meurt avec tous les siens; mais la Providence divine ne conserve que celui qui, par la volonté de Dieu et les grâces de l'apôtre, est formé, disons-nous, ou plutôt est illuminé dans le sein de sa mère, et reçoit ainsi les grâces de son apostolat. Quant aux autres événements, Agathange te les fait connaître (1).

CHAPITRE LXXV.

De Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, et des histoires [qu'il a composées].

Firmilien (Fermélianos), évêque de Césarée en Cappadoce, d'un amour admirable pour l'étude, alla, dans sa jeunesse, prendre les leçons d'Origène. Il composa plusieurs discours (2) : l'un est l'Histoire des persécutions dirigées contre l'Eglise, sous Maximien [Hercule] et [Trajan] Dèce, et qui se continuèrent encore sous Dioclétien. Il raconta aussi les actes des rois. Dans cette histoire, il dit que le seizième évêque, qui occupait alors le siége d'Alexandrie, Pierre, souffrit le martyre la neuvième année de la persécution (3). Il parle également de plusieurs martyrs envoyés au supplice, dans notre pays, par Chosroès, et d'autres encore immolés par d'autres princes; mais, comme il ne raconte pas les choses avec une exactitude

(1) On ignore quel est le vieillard auquel Moïse fait allusion dans ce passage. Quelques critiques supposent qu'il est question de Sahag le Parthe, descendant de saint Grégoire l'Illuminateur, et qui fut, avec Mesrob, le maître de notre auteur.

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 117, où Agathange retrace brièvement les faits relatifs à l'arrivée d'Anag en Arménie, à l'assassinat de Chosroès et à la destruction de toute la famille du meurtrier, dont un seul membre, saint Grégoire l'Illuminateur, fut sauvé du massacre. Les faits relatifs à l'émigration d'Anag et à l'assassinat de Chosroès ont été également racontés par Wakhtang dans les *Annales de la Géorgie* (éd. Brosset, t. I, p. 80 et suiv.), avec des détails plus circonstanciés. Nous y renvoyons le lecteur.

(2) Eusèbe, saint Basile et Zénob de Glag parlent de cet écrivain célèbre qui avait composé en effet plusieurs ouvrages, dont il ne reste plus qu'une lettre à saint Cyprien et les fragments que nous a transmis Moïse. — Cf. notre Collection, t. I, p. 394 et suiv., § 16.

(3) Ce prélat eut la tête tranchée par le glaive. (Eusèbe, *Hist. eccl.*, liv. VII, ch. 32, liv. VIII, ch. 13, liv. IX, ch. 6.)

Digitized by Google

rigoureuse, qu'il ne mentionne ni les noms des martyrs, ni le lieu de leur supplice, nous n'avons pas cru nécessaire de reproduire ses récits. Nous passons aussi sous silence ce qu'il dit d'Antonin [Caracalla], fils de Sévère, qui combattit contre Vagharsch, roi des Perses, en Mésopotamie, et mourut entre Édesse et Kharres, tandis que notre [roi] Chosroès ne prit parti pour aucun d'eux (1). Mais pour ce qui concerne les événements arrivés depuis la mort de Chosroès jusqu'au règne de Tiridate, dans les temps d'anarchie, nous les tenons pour certains et nous les reproduisons en abrégé. Ce qui a trait au règne de Tiridate et aux temps postérieurs n'est erroné ni par négligence ni par ignorance, aucune faute volontaire ne s'y remarque; tout se trouve raconté d'après les documents tirés des archives des Grecs. Pour tout le reste, nous te le raconterons fidèlement d'après les relations d'hommes savants, instruits des choses du passé, philologues et véridiques.

CHAPITRE LXXVI.

Invasion d'Ardaschir dans notre [pays]. Sa victoire sur l'empereur Tacite.

Le même historien dit que, après le meurtre de Chosroès, les satrapes arméniens, d'un consentement unanime, amenèrent dans leur intérêt commun les troupes grecques qui étaient en Phrygie, pour résister aux Perses et garder le pays, et ils en informèrent sans retard l'empereur Valérien. Cependant, comme quelques troupes, en franchissant le Danube (Tanoup), enlevèrent beaucoup de prisonniers dans plusieurs cantons et saccagèrent les îles Cyclades, Valérien n'arriva pas à temps pour défendre notre pays (2). Il vécut trop peu de temps, et l'empire passa aux mains de Claude, puis à celles d'Aurélien, car ces princes se succédèrent promptement. Pendant quelques mois, les frères Quintus (3), Tacite et Florien occupèrent l'empire (4). C'est pourquoi Ardaschir envahit tout à son aise notre pays, met en fuite l'armée grecque, et fait prisonniers ou anéantit une grande partie [des habitants] de l'Arménie. Obligés de s'enfuir, les satrapes d'Arménie, avec la race des Arsacides (Arschagouni), se réfugient en Grèce. Un de ces derniers était Ardavazt Mantagouni, qui, ayant enlevé Tiridate, fils de Chosroès, le conduisit à la porte de l'empereur. En conséquence, Tacite se vit dans l'obligation de marcher contre Ardaschir dans les contrées du Pont, et envoya son frère Florien avec une autre armée (1) dans la Cilicie. Ardaschir rejoignit Tacite et le mit en fuite. L'empereur fut tué par les siens à Djanik, dans le Pont, qui est la Chaldie (2). Son frère Florien périt de la même manière, quatre-vingt-huit jours après, à Tarse (3).

CHAPITRE LXXVII.

Paix entre les Perses et les Grecs. — Ardaschir, pendant les années d'anarchie, couvre de monuments l'Arménie.

Probus qui régnait sur les Grecs (4), ayant conclu la paix avec Ardaschir, divisa notre pays, et en fixa les limites en faisant creuser des fossés. Ardaschir soumet la caste satrapale, rappelle les émigrés, réduit ceux qui s'étaient fortifiés, à l'exception d'un satrape nommé Oda, de la maison des Amadouni, gendre de celle des Selgouni et père adoptif de Khosrovitoukhd, fille de Chosroès. Oda se tient caché sur le rocher d'Ani, comme dans une tanière.

Ardaschir, organisant notre pays d'une manière admirable, le replace au premier rang. Les Arsacides, qui avaient perdu la couronne et leurs domaines de l'Ararat, sont rétablis dans leurs possessions, avec leurs revenus et leurs apanages, comme auparavant. Ardaschir donne de plus larges attributions aux fonctions des temples, et ordonne que le feu d'Ormizd brûle continuellement sur l'autel de Pakaran. Quant aux statues élevées par Valarsace (Vagharschag) en l'honneur de ses ancêtres, et à celles du Soleil et de la Lune érigées à Armavir, qui avaient été transportées

(1) Cf. Dion Cassius, *Excerpt., apud Xiphil.*, lib. LXXIX. — Eutrope, *Epitom.*, liv. VIII, ch. 20. — Spartien, *Caracalla*, VI. — Sextus Rufus, *Breviarium*, XXI.

(2) Cf. Zosime, *Hist. rom.*, liv. I. — Trébellius Pollion, *Valérien.* — Eutrope, IX, 7.

(3) Quintille était frère de Claude et non pas de Tacite et de Florien. (Eutrope, IX, 12.)

(4) Cf. Zosime, *op. cit.*, liv. I. — Trébellius Pollion, *Claude.* — Fl. Vopiscus, *Aurélien. Tacite, Florien.* — Eutrope, IX, 11-16.

(1) Deux mss. disent : « avec une grande armée. »

(2) *Djanik* est une localité du Pont oriental, mentionnée par Procope (*Bell. Pers.*, I, 15, II, 29. — *Bell. Goth.*, IV, 1) et d'autres auteurs qui écrivent ce nom Τζάνοι, Τζαννικὴ; Σάννοι et Σαῦνοι (Strabon, *Géogr.*, liv. XII, ch. 3, § 18). — Cf. sur la Chaldie, notre Collection, t. I, p. 44, note 1, col. 1.

(3) Zosime, liv. I. — Vopiscus, *Probus.* — Eutrope IX, 17.

(4) Cf. Zosime, liv. I. — Vopiscus, *Tacite, Florien.* — Eutrope, IX, 16.

Digitized by Google

d'abord à Pakaran et ensuite à Ardaschad (1), Ardaschir les abat; il contraint par un édit notre pays à lui payer le tribut, et impose partout [l'autorité de] son nom.

Les termes de pierre qui avaient été plantés sur le sol, par ordre d'Ardaschès, furent renouvelés par Ardaschir qui leur donna son nom et les appela « termes ardaschiriens (2). » Ardaschir administra, comme une de ses provinces propres, notre pays qui fut soumis à des gouverneurs perses pendant vingt-six ans. Après lui, son fils appelé Sapor (Schabouh), nom qui signifie « fils du roi », régna jusqu'à l'avénement de Tiridate, durant une année.

CHAPITRE LXXVIII.

Ardaschir extermine la race des Mantagouni.

Ardaschir avait su qu'un des satrapes arméniens s'était enfui avec un des fils de Chosroès, et l'avait mis en sûreté (3). Ayant découvert qui était ce satrape, il s'assura que c'était Ardavazt, de la race des Mantagouni, et il ordonna d'exterminer toute cette famille (4). En effet, quand les Arméniens désertèrent la cause d'Ardaschir, les Mantagouni l'avaient également abandonnée, conjointement avec les autres races satrapales. Ensuite, quand Ardaschir les eut réduites à l'obéissance, les Mantagouni revinrent et furent massacrés. Cependant, une des sœurs d'Ardavazt, jeune fille d'une grande beauté, fut enlevée par Dadjad (5), de la race d'Achotz, de la lignée de Couchar, descendant de Haïg (6). Ce Dadjad s'enfuit avec elle dans la ville de Césarée où il la retint en lieu sûr et l'épousa à cause de sa rare beauté.

CHAPITRE LXXIX.

Prouesses de Tiridate pendant les années d'anarchie en Arménie.

L'historien rapporte ensuite les hauts faits de Tiridate (Dertad). Encore jeune homme, il aimait à monter à cheval, ce qu'il savait très-bien; il maniait les armes avec dextérité et apprenait avec ardeur les autres exercices guerriers. Selon l'oracle de la Pythie dans le Péloponnèse, Tiridate surpassait dans les combats Cléostrate le Rhodien (1), auquel il suffisait de saisir son ennemi par le cou pour le vaincre; Céras l'Argien (2), qui arrachait le sabot d'un bœuf. En effet, Tiridate saisit d'une seule main deux buffles par la corne, l'arracha et l'enleva en la tordant. Ayant voulu conduire un char aux courses du grand hippodrome, Tiridate fut renversé par l'adresse de son rival et tomba à terre; mais, saisissant le char, il l'arrêta au grand étonnement de tous. Lors de la guerre de Probus contre les Goths, il y eut une grande famine; les soldats, ne trouvant plus de vivres, se mutinèrent et égorgèrent Probus. Ils fondirent en même temps sur tous les autres princes; mais Tiridate, seul contre tous, ne laissa entrer personne dans le palais de Licinius, près de qui il était.

Alors Carus occupa le trône avec ses fils Carin et Numérien (3). Ayant rassemblé ses troupes, Carus livra bataille au roi des Perses et rentra vainqueur à Rome. Mais Ardaschir, appelant à son aide beaucoup de peuplades, s'appuyant aussi sur le désert de l'Arabie (Dadjgastan), attaqua de nouveau les Romains des deux côtés de l'Euphrate, et fit mourir Carus à Rinon (4). Il en fut de même de Carin qui marcha sur Gornag (5)

(1) Cf. plus haut, liv. II, ch. 8, 12, 49.
(2) Cf. plus haut, liv. II, ch. 56.
(3) Deux mss. ajoutent : « à la porte de l'empereur. »
(4) Cf. plus haut, liv. II, ch. 8.
(5) Ce Dadjad, qui était devenu violemment le beau-frère d'Ardavazt Mantagouni, fut créé, par Tiridate le Grand, prince du canton d'Achotz. Dadjad avertit plus tard son beau-frère, qui prévint le roi que son serviteur Grégoire, celui qui plus tard fut surnommé l'Illuminateur, était fils d'Anag, assassin de son père. — Cf. plus bas, liv. II, ch. 82.
(6) Cf. plus haut, liv. II, ch. 8.

(1) Eusèbe, *Chron. grec.*, p. 42; 333 : Κλεόστρατος Ῥόδιος, ὃς τραχηλίζων ἀπελάμβανεν. — Chron. (éd. Aucher), t. I, p. 301; Ol. 147.
(2) Eusèbe, *Chron. gr.*, p. 42; 330 : Κερᾶς Ἀργεῖος, ὃς κηλὰς ἀπέσπα βοός. — Chron. (éd. Aucher), t. I, p. 298; Ol. 120.
(3) Vopiscus, *Carus*. — Eutrope, IX, 18 et suiv.
(4) Cf. Vopiscus, dont le récit est très-différent. Le texte de Moïse de Khorène est ici fort défectueux, car, quelques lignes plus bas, il est question d'un personnage appelé *Gornag* sur lequel nous allons revenir dans la note suivante.
(5) Samuel d'Ani raconte, dans sa Chronographie, que « Gornag, général de l'armée du grand Chosroès, père de Tiridate, passe pour avoir vécu cent soixante ans et avoir conservé jusqu'à sa dernière heure les yeux, les oreilles, les cheveux, les dents et la force corporelle de la jeunesse. » Il tua l'empereur Carus avec son fils Carin, dans un combat livré aux Perses qu'il commandait. Ce récit est de pure invention. Ce qui a donné lieu à la légende de Gornag est une mauvaise interprétation que les Arméniens ont faite du mot *gornag* qui n'est autre chose que la transcription du grec Κερναχής ou Καρνάνος, mot estropié par les copistes pour κεραυνός « la foudre ». L'histoire nous apprend en effet que Carus fut tué par la foudre, lorsqu'il asseyait son camp sur le Tigre, et que Carin mourut dans un com-

Digitized by Google

dans le désert, ayant Tiridate avec lui. Carin fut taillé en pièces avec son escorte, et le reste de son armée fut mis en fuite. Tiridate, dont le cheval était blessé, ne put courir avec les fuyards; prenant alors ses armes et les harnais de son cheval, il traversa à la nage la grande et profonde largeur de l'Euphrate, pour rejoindre les troupes au milieu desquelles se trouvait Licinius. En ce temps-là, Numérien fut tué en Thrace, et Dioclétien lui succéda sur le trône (1). Pour ce qui est des faits arrivés de son temps, Agathange te les expose (2).

CHAPITRE LXXX.

Exposé rapide de la naissance et de la vie de Grégoire et de ses fils, d'après la lettre de l'évêque Ardithéos (3), *en réponse à Marc, solitaire d'Akrodjan.*

Un homme d'entre les Perses, non point sorti d'une origine commune et vulgaire, nommé Pourtar, quittant le pays, vint dans la province de Cappadoce (Kamir) et émigra à Césarée. Ayant pris parmi les croyants une femme appelée Sophie, sœur d'un riche habitant du nom d'Euthale, Pourtar se mit en route avec elle pour retourner en Perse; mais son beau-frère Euthale, l'ayant rejoint, l'empêche [de continuer son voyage].

Notre Illuminateur venait alors de naître, et Sophie s'offrit comme nourrice de l'enfant dans cette circonstance. C'était au moment de la terrible catastrophe, et Euthale, prenant sa sœur et son mari avec l'enfant, retourne en Cappadoce. Tout ceci fut l'effet de la Providence de Dieu, comme je le crois, touchant la voie de notre salut. Sinon, comment élever un jeune enfant de la race de Pahlav, dans l'empire des Romains, et le consacrer à la foi du Christ?

Dès que le jeune homme fut en âge de puberté, un homme pieux du nom de David lui donna pour femme sa fille Marie. Les deux époux, ayant eu deux fils en trois ans, se séparèrent d'un commun accord. Marie, avec le plus jeune, se retira dans un couvent, et s'y fit religieuse. Ce fils (1), parvenu à l'âge de puberté, s'attache aux pas d'un solitaire appelé Nicomaque, qui l'envoie dans le désert. L'aîné (2) reste près de ses maîtres; puis, ayant adopté la vie séculière, il se maria. Cependant leur père Grégoire se rend auprès de Tiridate pour acquitter la dette de son père, ou plus exactement pour se livrer à l'œuvre de son apostolat dans son pays, à l'œuvre de son sacerdoce (3) et de son martyre.

Mais qui en vérité furent les plus admirables, le père ou les fils? Car Grégoire ne demanda point ses enfants lorsqu'il se rendit auprès de Tiridate, et les fils n'allèrent point vers leur père, et cela peut-être par crainte des persécutions. Mais, à l'époque du sacerdoce de leur père et de sa gloire, ils ne s'en enorgueillirent pas. C'est pourquoi Grégoire ne resta pas longtemps à Césarée, mais, étant retourné promptement dans la ville de Sébaste, il se mit à recueillir toutes les matières de son enseignement. Si même il eût prolongé plus longtemps son séjour à Césarée, ses fils n'auraient rien fait de ce qu'il craignait, car ils étaient seulement préoccupés de ce qui ne passe et ne finit point. Ils ne recherchèrent pas les honneurs, et les honneurs vinrent les trouver, comme te l'apprend Agathange (4).

CHAPITRE LXXXI.

D'où la race des Mamigoniens est-elle issue?

Ardaschir fils de Sassan étant mort, la couronne de Perse échut à son fils Sapor (Schabouh). Sous ce prince, arrive en Arménie l'auteur de la race des Mamigoniens venus des contrées du nord et de l'est d'un pays noble, illustre, le premier de toutes les contrées septentrionales, je veux dire, le pays des Djèn (5) où se conserve cette tradition.

Dans l'année de la mort d'Ardaschir, un certain Arpog Djenpagour (6), — ce qui dans leur langue

bat. Tel est du moins le récit des historiens romains (Vopiscus, *Carus, Carin.* — Eutrope. IX, 18-19). La confusion qu'on remarque dans la narration de Firmilien, rapportée par Moïse de Khorène, s'explique maintenant sans difficulté.

(1) Vopiscus, *Numérien, Carin.* — Eutrope, IX, 19 et suiv.

(2) Cf. notre Collection, t. I, p. 109 et suiv.

(3) Cf. Agathange (t. I de notre Collection, p. 181), qui le nomme *Arditès*. Le texte grec (§ 154) le nomme Ἀρτιος. — Cf. le P. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 81; *en arm.*

(1) Ce jeune homme s'appelait Rhesdaguès, nom que les Occidentaux ont transcrit sous la forme Aristacès.

(2) Le fils aîné de Grégoire et de Marie s'appelait Verthanès.

(3) Deux mss. donnent la variante : *de son grand sacerdoce.*

(4) Cf. notre Collection, t. I, p. 183 et suiv.

(5) Le nom et la description du pays des Djèn, donnés par Moïse dans ce passage et dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 376-377), donnent à penser qu'il s'agit de la Chine.

(6) Nom composé de l'ethnique *Djèn* et de *pagour*

Digitized by Google

veut dire « l'honneur du royaume, » — avait deux frères de lait appelés Peghtokh et Mamkoun, qui étaient de grands satrapes. Comme Peghtokh parlait sans cesse mal de Mamkoun, le roi des Djèn, Arpog, donna ordre de tuer Mamkoun. Celui-ci, ayant appris ce projet, ne se rendit pas à l'appel du roi, mais il s'enfuit avec tout ce qu'il possédait, auprès du roi des Perses, Ardaschir. Arpog envoie des députés pour le réclamer, mais Ardaschir refuse de le leur livrer, et le roi des Djèn s'apprête à lui déclarer la guerre. Ardaschir étant mort subitement, Sapor monte sur le trône.

Quoique Sapor ne livre pas Mamkoun entre les mains de son suzerain, il ne le laisse pas [résider] sur les terres des Arik, et il l'envoie avec tous les siens, comme étranger, auprès de ses commissaires en Arménie, et il députe vers le roi des Djèn, pour lui dire : « Ne trouve pas mauvais que je n'aie pu livrer entre tes mains Mamkoun, car mon père lui avait juré assistance par la lumière du soleil. Toutefois, afin de te délivrer de tes inquiétudes, je l'ai chassé de mes États et [relégué] à l'extrémité de la terre à l'occident, peine comparable pour lui à la mort. Qu'il n'y ait donc pas de guerre entre toi et moi. » Comme de tous les habitants de la surface de la terre, la nation la plus pacifique est, dit-on, celle des Djèn, elle consent à faire la paix; ce qui prouve que cette nation aime surtout la paix et la tranquillité.

Ce pays est encore merveilleux par l'abondance de toutes sortes de fruits; il est riche en plantes magnifiques, il abonde en safran, en paons et en soie. On y trouve une foule d'antilopes, de monstres, et d'animaux appelés daims. La nourriture la plus commune se compose d'aliments très-recherchés chez nous et réservés à un petit nombre de gens, comme le faisan et le cygne, et autres mets semblables. Les perles et les pierres précieuses sont, dit-on, en si grand nombre chez les grands qu'ils n'en savent pas le nombre; des vêtements qui seraient magnifiques chez nous et portés par peu de gens, sont dans ce pays le costume ordinaire. Voilà ce qui concerne le pays des Djèn (1).

Cependant Mamkoun, venu contre son gré dans notre pays, s'y trouve à l'arrivée de Tiridate. Au lieu de retourner [en Perse] avec l'armée des Perses, il s'en va, avec tous ses bagages, au-devant du roi, en lui offrant de grands présents. Tiridate l'accueille, mais il ne le prit pas avec lui dans son expédition contre les Perses, et il fixe à lui et à ses gens une résidence et des subsides, en le faisant changer de localité tous les ans.

CHAPITRE LXXXII.

Prouesses de Tiridate pendant son règne et avant sa conversion.

Comme il n'y a pas de véritable histoire sans chronologie, nous avons scrupuleusement examiné et reconnu que Tiridate monta sur le trône la troisième année de Dioclétien (2), et qu'il arriva ici avec une nombreuse armée. Parvenu à Césarée, un grand nombre de satrapes se portèrent à sa rencontre. Étant venu dans notre pays, il trouve Oda qui avait élevé sa sœur Khosrovitoukhd, et conservé ses trésors dans une forteresse, avec une grande sollicitude. Oda était un homme juste, d'une grande constance et d'une sagesse exemplaire. Quoiqu'il ne connût pas la vérité au sujet de Dieu, cependant il était persuadé de la fausseté des idoles. Son élève Khosrovitoukhd était une jeune fille très-modeste, comme le sont les religieuses; et sa bouche n'était pas comme celle des autres femmes, sans aucune retenue.

Tiridate élève Oda à la dignité de chef suprême des affaires en Arménie et le comble d'honneurs par reconnaissance. Il favorise encore davantage son frère de lait (3) Ardavazt Mantagouni qui était la cause de son salut et de son avénement au trône de ses pères. C'est pourquoi Tiridate lui confie le commandement en chef des troupes arméniennes, et, à cause de lui, il créa son beau-frère Dadjad prince du canton d'A-

qui est une altération du mot *faghfour* que l'on trouve dans les historiens arabes, persans et turcs. D'Herbelot dit que c'était le titre et le surnom des rois de la Chine. Le titre *faghfour* est la traduction en langue touranoarienne du terme *thién-tsé*, « fils du ciel, » qualification qui, dès la haute antiquité, a été donnée aux souverains chinois, mais qu'ils ne prenaient pas eux-mêmes (Maçoudi, *Prairies d'or*, t. I, p. 306; éd. de MM. Barbier de Meynard et Pavet de Courteille). — Cf. aussi la note 1 du ch. 138 du Livre de Marco Polo, éd. de M. Pauthier, où ce savant a éclairci complétement la signification du mot *faghfour*. (*Le livre de Marco Polo*, 1re partie, p. 452-453.)

(1) Cf. la *Géographie* de Moïse de Khorène, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 376-377.

(2) Samuel d'Ani (éd. Maï et Zohrab, p. 40, *ad calc. Eusebii Chron.*) dit que quelques auteurs prétendent que Tiridate monta sur le trône la première année de l'avénement de Dioclétien, et que d'autres au contraire font remonter son élévation à la puissance souveraine à l'an neuvième.

(3) En arménien *taïegorti* « fils de la nourrice ». — Cependant Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III, ch. 6) dit qu'Ardavazt était « le gouverneur », *taïeag*, de Tiridate.

Digitized by Google

chotz. Ce fut ce dernier qui, plus tard, prévint son beau-frère Ardavazt, qui, à son tour, avertit le roi que Grégoire était fils d'Anag, puis qui parla des enfants de Grégoire, faits qu'il avait appris pendant son séjour à Césarée.

Le brave Tiridate livra, en peu de temps, beaucoup de combats d'abord en Arménie, puis en Perse, et c'est à lui que l'on devait surtout la victoire. Une fois, surpassant même cet Éléhanan du Vieux-Testament, il lève la lance pour protéger autant de blessés (1); une autre fois les braves Perses éprouvèrent toute la force du géant et de sa massive armure : son cheval, couvert de blessures, tomba sous une grêle de flèches, et l'animal en s'abattant jeta le roi par terre; mais celui-ci, se relevant aussitôt, et combattant à pied, étendait morts sur le sol beaucoup d'ennemis; puis, saisissant le cheval d'un d'entre eux, il saute bravement dessus. Une autre fois encore, marchant de son plein gré à pied, Tiridate fait reculer à coup d'épée des troupes d'éléphants.

Telles sont les prouesses accomplies par Tiridate pendant son séjour en Perse et en Assyrie. Il passe ensuite à Ctésiphon.

CHAPITRE LXXXIII.

Tiridate épouse Aschkhèn, et Constantin, Maximina. — Comment arrive la conversion de Constantin.

Tiridate, arrivé dans notre pays, envoie le général Sempad, père de Pakarad, demander pour lui en mariage la jeune Aschkhèn, fille d'Aschkhatar. Cette princesse était d'une taille aussi élevée que le roi. Dertad la fait inscrire au rang des Arsacides, lui fait revêtir la pourpre, ceindre le diadème, pour l'élever à la dignité d'épouse royale. De leur union naquit un fils, Chosroès, dont la taille n'égale point celle de ses parents.

Dans le même temps, à Nicomédie, eut lieu également le mariage de Maximina, fille de Dioclétien, avec le césar Constantin, fils de Constance empereur de Rome. Constantin n'était pas né de la fille de Maximien (2), mais de la courtisane Hélène (3). Ce Constantin fait amitié, lors de son mariage, avec notre roi Tiridate. Constance étant mort quelques années plus tard, Dioclétien envoie pour lui succéder son fils Constantin qu'il avait adopté.

Constantin, avant son règne et lorsqu'il n'était que césar, vaincu dans une bataille et s'abandonnant au sommeil à force de tristesse, vit en songe une croix d'étoiles dans le ciel, avec une inscription à l'entour qui disait : « Triomphe avec elle! » Constantin, arborant aussitôt ce signe (1) en tête de son armée, remporta la victoire; mais, entraîné dans la suite par sa femme Maximina, fille de Dioclétien, il suscita des persécutions contre l'Église, et fit un grand nombre de martyrs. Constantin, bientôt attaqué de la lèpre sur tout le corps, en punition de son orgueil, ne pouvait obtenir sa guérison ni des devins (2), ni des médecins Marses (3). C'est pourquoi il s'adressa à Tiridate pour lui demander des devins perses et indiens, qui ne parvinrent pas à le guérir. Quelques prêtres païens, excités par les démons, lui conseillèrent d'immoler dans un bassin beaucoup de jeunes enfants et de se baigner dans leur sang encore chaud, pour recouvrer la santé (4). Constantin, entendant les vagissements des enfants, les

(1) II *Reg.* XXIII, 24. — I *Paralip.*, XI, 12. — Éléhanan ou Éléazar défendit avec sa lance trois cents blessés : « *Ipse levavit hastam suam super trecentos vulneratos una vice.* »

(2) Constance avait épousé Théodora, fille d'Eutropia et d'un premier mari qu'elle avait eu avant Maximien.

(3) L'opinion des anciens auteurs et de quelques Pères de l'Église qui considèrent Hélène, mère de Constantin le Grand, comme la concubine de Constance Chlore, n'est nullement fondée. On peut lire dans Lebeau (*Hist. du Bas-Emp.*, t. I, p. 25 et suiv., éd. Saint Martin) un chapitre fort curieux (IV) où le savant historien a démontré avec beaucoup d'habileté qu'Hélène avait bien été une épouse légitime et non une concubine, d'autant plus qu'elle fut répudiée par Constance, lors du second mariage qu'il contracta avec Théodora, formalité qui eût été inutile si Hélène n'eût pas été une femme légitime.

(1) Le texte arménien emploie le mot latin *signum* qui est transcrit sous la forme *siknon*, et ne se trouve employé que cette seule fois par Moïse, qui ignorait sans doute l'existence du mot *labarum*.

(2) Le mot *arioghagan* me paraît altéré; peut-être faut-il lire *ariaghan*, adjectif dérivé de *ari*, au pluriel *arik*, qui veut dire « les Perses », ou bien supposer que ce mot est tout simplement une transcription du latin *hariolus* ou *ariolus* « devin ».

(3) Il n'y a aucune incertitude sur la valeur du mot *marisghian* qui correspond à l'adjectif *marsicus* dérivé de *Marsi*, Μάρσοι. Les Marses habitaient le Latium sur le lac Fucin et étaient connus comme magiciens et habiles dans l'art de fasciner les serpents. Il est souvent question de ce peuple dans les écrivains latins et notamment dans Pline (VII, 2, 2.); César (*Bell. civ.*, I, 15); Florus, (III, 18), etc.

(4) Lebeau (*Hist. du Bas-Empire*, t. I, p. 384, éd. Saint-Martin) nie que Constantin ait jamais été attaqué de la lèpre, et en effet saint Cyrille (*lib. VII, contr. Julian.*), en réfutant Julien qui avait dit, en parlant de Constantin, que le baptême ne guérissait pas de la lèpre, ne dit pas un mot de la prétendue maladie de l'empereur.

Digitized by Google

lamentations de leurs mères, mû par un sentiment de pitié et d'humanité, préféra leur salut à sa propre conservation. Alors il reçut de Dieu sa récompense, car, dans un songe, l'ordre lui vint des apôtres de se purifier et de se laver dans la piscine de vie par les mains de Sylvestre, évêque de Rome, qui, fuyant ses persécutions, s'était retiré sur le mont Soracte. Instruit par ce pontife, l'empereur crut en Dieu, fit disparaître de devant lui tous ses compétiteurs, comme te l'apprend Agathange en peu de mots (1).

CHAPITRE LXXXIV.

Les Selgouni exterminés par Mamkoun, de la race de Djèn.

Pendant que Sapor, roi des Perses, se reposait [des fatigues] de la guerre, Tiridate se rendit à Rome pour trouver saint Constantin (2). Sapor, profitant du moment, ourdit des trames contre notre pays, force tout le nord à faire des incursions en Arménie et fixe l'instant où il doit y arriver lui-même, sur un autre point avec les Arik. Entraîné par ses paroles, Seloug, chef de la race des Selgouni, tue son propre gendre, le vieil Oda de la maison des Amadouni, qui avait élevé Khosrovitoukhd, sœur du roi. Presqu'aussitôt Tiridate le Grand, arrivé d'occident, instruit de ces faits, et que Sapor n'est pas arrivé à temps, marche contre les révoltés du nord. Le chef des Selgouni s'était fortifié dans son château d'Oghagan (3) et s'était assuré le concours des habitants de la montagne de Sim. Il opposait au roi de la résistance et soulevait le pays, et, près de la montagne, il ne laissait aucun repos aux populations. Le roi, s'adressant à toutes les maisons satrapales du royaume d'Arménie, dit : « Celui qui m'amènera le chef des Selgouni, je lui donnerai en perpétuelle souveraineté les villages, les domaines, et toute la puissance de la race des Selgouni. » La proposition est acceptée par Mamkoun le Djèn.

Tandis que le roi se portait par les contrées des Aghouank contre les révoltés du nord, Mamkoun s'en alla avec toute sa suite dans le pays de Daron, comme s'il eût été en rébellion contre le roi. Aussitôt après son départ, il envoie secrètement des hommes à pied avertir le chef de la race des Selgouni que le roi est allé dans le pays des Aghouank : « Le danger est grand, dit-il, pour le roi Tiridate ; c'est pourquoi il s'est porté dans les contrées des Aghouank, afin de combattre tous les habitants de la base de la montagne. L'occasion est donc favorable pour nous de comploter et d'exécuter ce que nous voudrons. J'ai résolu de me liguer avec toi, en raison des injures que j'ai éprouvées de la part du roi. » Ravi de ces propositions, le chef de la race des Selgouni reçoit son serment d'alliance, mais il ne le laisse pas dans la place avant de voir comment il gardera la foi du serment et des conventions. Cependant Mamkoun, qui s'efforce en toute chose de prouver sa sincérité au rebelle, parvint à lui inspirer toute confiance comme un fidèle auxiliaire. Si bien que Seloug permet à Mamkoun d'entrer dans la forteresse et d'en sortir librement.

Après toutes ces assurances de sincérité, Mamkoun décide un jour le chef de la race des Selgouni de sortir du château pour aller chasser les bêtes fauves. Pendant la chasse, Mamkoun, ajustant son arc, transperce au milieu des épaules le dos du rebelle qu'il étend à terre. Il court aussitôt vers la porte de la citadelle avec les siens, occupe la place, et charge de fers tous ceux qui s'y trouvent. Mamkoun se décide ensuite à exterminer la race des Selgouni ; mais deux d'entre eux se réfugient dans le pays de Dzop (1). Mamkoun se hâte de prévenir le roi [des événements]. Tiri-

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 185; *ad calc. Hist. Agathangeli.*

(2) Sans entrer ici dans le détail des raisons qui ont fait révoquer en doute le voyage de Tiridate à Rome, nous nous bornerons à faire observer que cet événement est complétement passé sous silence par les historiens occidentaux, et que c'est seulement dans les écrits des Arméniens, et notamment dans les hagiographes, qu'il est question de ce voyage, dont les résultats auraient été immenses, si l'on s'en rapporte au dire d'Agathange, de Zénob de Glag et de Moïse de Khorène. Un critique d'un grand talent, le marquis de Serpos, auteur du *Compendio storico concernente la nazione armena*, a longuement discuté cette question, et il a cherché à établir l'authenticité du voyage de Tiridate et de saint Grégoire à Rome (t. I, p. 200-217). Mais les preuves alléguées par le savant écrivain italien sont très-peu concluantes et n'atténuent en rien les doutes émis par les frères Whiston sur cet événement capital, qui n'eut certainement point échappé aux historiens de l'Occident, si, comme le prétendent les écrivains arméniens, Tiridate fût venu en personne à Rome avec saint Grégoire, pour conclure une alliance religieuse avec l'empereur et le pape.

(3) Cette forteresse est souvent citée dans l'*Histoire de Daron* de Zénob de Glag et de Jean Mamigonien (Cf. notre Collection, t. I, p. 355 et *passim*). Elle était située dans la province de Douroupéran (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 107). Le plus souvent, le nom d'Oghagan est écrit *Oghgan*.

(1) Canton de la Quatrième-Arménie (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 47) qui était appelée Sophène ou Sophanène par les Grecs

Digitized by Google

date, au comble de la joie, lui expédie aussitôt des lettres lui concédant les domaines des Selgouni (1), et l'établit satrape à la place du rebelle, en appelant cette satrapie de son nom, Mamkounian. Quant aux Selgouni qui restent, il ordonne qu'il ne leur soit fait aucun mal.

CHAPITRE LXXXV.

Prouesses de Tiridate pendant la guerre des Aghouank. — Il coupe par le milieu [du corps] le roi des Passils.

Le roi Tiridate, descendu avec tous les Arméniens dans la plaine des Karkaratzi, rencontre les révoltés du nord (2) et leur livre bataille. Pendant que les deux armées sont aux prises, Tiridate fend la masse des ennemis et s'avance comme un géant. Je ne saurais dire l'agilité de son bras, et le nombre incroyable de blessés qu'il étendit à terre. Comme des poissons amenés par l'hameçon du pêcheur habile et jetés sur le sol, ils bondissaient sur la terre. A cette vue, le roi des Passils s'approche du roi, et, tirant de dessous l'armure de son cheval une lanière faite de nerfs, il la lance violemment par-derrière le roi, et le saisit de l'épaule gauche jusqu'à l'aisselle droite, car Tiridate avait le bras levé pour frapper quelqu'un avec le glaive. D'ailleurs, il était revêtu d'une armure que les traits ne pouvaient entamer. [Le roi des Passils] ne pouvant ébranler le géant avec ses mains, s'attaqua à la poitrine du cheval. Le géant ne s'efforce pas tant de piquer sa monture que de saisir la lanière avec la main gauche, et il s'en dégage par un mouvement violent, en tirant à lui son ennemi qu'il frappe adroitement de son glaive à deux tranchants et le fend par le milieu du corps. Du même coup, il abat la tête du cheval [du roi] (3).

Toutes les troupes, voyant leur vaillant roi coupé en deux par un bras si terrible, prennent la fuite. Tiridate, se mettant à leur poursuite, les chasse jusque dans le pays des Huns. Quoique les troupes de Tiridate aient été fortement décimées et qu'un grand nombre de chefs aient perdu la vie, entre autres le généralissime des Arméniens, Ardavazt Mantagouni; cependant Tiridate, selon la coutume de ses pères, prend des otages et s'en retourne (1). Tiridate, en cette occurrence, convoquant tout le nord, lève beaucoup de troupes, les rassemble et se dirige sur la Perse contre Sapor, fils d'Ardaschir. Il choisit parmi les siens quatre chefs de corps : Mihran, gouverneur des Ibères (2), qui avait toute sa confiance, parce qu'il était chrétien; Pacarad, chef de la cavalerie; Manadjihr, satrape de la race des Reschdouni, et Vahan, satrape des Amadouni. Mais il est utile de parler maintenant de la conversion de Mihran et du pays des Ibères.

CHAPITRE LXXXVI.

De la bienheureuse Nouné. — Comment elle fut cause de la conversion des Ibères (Virk) (3).

Une femme appelée Nouné (4), l'une des compagnes dispersées des saintes Hripsimiennes (5), arrive en fuyant en Ibérie, à Medzkhitha (6), ville

(1) Trois mss. ajoutent : *qu'il lui avait promis.*

(2) Il s'agit ici de ces peuples du nord du Caucase dont Moïse de Khorène a donné le dénombrement dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 354-357) et qui étaient désignés sous le nom générique de Scythes et de Sarmates par les écrivains grecs et latins.

(3) Josèphe (*Bell. Jud.*, l. VII, ch. 7, § 4) mentionne le même fait qui eut lieu dans la guerre que Tiridate soutint contre les Alains. — Cf. aussi Zénob de Glag, *Hist. de Daron*, dans notre Collection, t. I, p. 354.

(1) Zénob de Glag (Cf. notre Collection, t. I, p. 352 et suiv.) dit que cette bataille fut livrée, non pas dans la plaine des Karkaratzi, mais dans le canton de Daron. Selon le père Indjidji, il y aurait eu deux grandes batailles, la première, celle dont parle Zénob, livrée dans la province d'Oudi et qui fut perdue par les ennemis, et la seconde racontée par Moïse et qui eut lieu dans la province de Daron.

(2) Mihran, appelé Mirian, roi de Géorgie, fils de Sapor Ier, roi sassanide de Perse, régna, selon Wakhtang, de l'an 265 à l'an 342 (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 83). Ce prince lutta longtemps contre Tiridate, au dire de l'historien géorgien, mais il n'est point question de cette rivalité dans les annales arméniennes. Quoi qu'il en soit de cette assertion, Mihran, après avoir embrassé le christianisme, fut sinon le vassal, du moins l'allié de Tiridate, dont il partageait les croyances religieuses.

(3) Les annales de la Géorgie contiennent un récit très-circonstancié des causes qui amenèrent la conversion du roi Mihran et des Ibères au christianisme. C'est dans les monuments littéraires et religieux de la Géorgie que cet événement est raconté dans tous ses détails (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 90 et suiv.). Les écrivains ecclésiastiques occidentaux ne parlent qu'en termes très-brefs du changement opéré dans les croyances religieuses des Géorgiens; ils ne nomment même pas sainte Nino (Rufin, liv. 10, ch. 10. — Socrate, liv. I, ch. 20. — Sozomène, liv. II, ch. 7. — Théodoret, liv. I, ch. 24).

(4) Le nom de Nouné, en géorgien *Nino*, paraît être la transcription du mot latin *nonna* « religieuse ». — Cf. Pl. Iosélian, *Abrégé de l'Hist. ecclés. de la Géorgie* (en russe), 2e éd., Saint-Pétersb., 1843; p. 8, n° 13. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 90, note 1.

(5) Cf. notre Collection, t. I, p. 149.

(6) Cette ville nommée *Mestlela*, Μεστλῆτα, par Ptolé-

Digitized by Google

capitale du pays. Cette femme, par [le mérite de] sa vie austère, avait reçu du ciel le don de guérir, et déjà elle avait guéri beaucoup de personnes, notamment la femme de Mihran, gouverneur des Ibères (1). Mihran lui demanda : « Par quelle vertu fais-tu ces prodiges? » et il reçut la connaissance de l'Évangile du Christ. L'ayant écoutée avec plaisir, il en parla avec beaucoup d'éloges à ses satrapes. Dans le même temps, la renommée des miracles opérés en Arménie parvint jusqu'au roi et à ses satrapes, ainsi que les aventures des compagnes de la bienheureuse Nouné. Grandement émerveillé de ces faits, il les rapporta à Nouné qui les lui confirma jusqu'aux moindres détails. A cette époque, Mihran, étant allé à la chasse, s'égara dans les passages difficiles des montagnes (2), sans que ses yeux fussent obscurcis, mais le temps était brumeux, comme lorsqu'il est dit : « Et il appelle de sa voix le brouillard (3) », ou bien selon l'autre : « Il change le jour en une nuit sombre (4). » Mihran fut surpris par un semblable brouillard qui fut pour lui la cause de la lumière éternelle. Tout effrayé, il se rappela ce qu'il avait entendu dire de Tiridate : qu'ayant voulu aller à la chasse, les châtiments de Dieu s'appesantirent sur lui. Mihran crut que les mêmes malheurs allaient l'accabler, et, saisi d'une grande terreur, il se mit à prier, pour que le brouillard se dissipât et qu'il pût s'en revenir en paix, promettant d'adorer le Dieu de Nouné. Ayant obtenu [ce qu'il demandait], il accomplit sa promesse (5).

La bienheureuse Nouné, ayant obtenu des hommes fidèles, les envoie à saint Grégoire, pour lui demander ce qu'il lui ordonne de faire désormais, car déjà l'Ibérie a reçu avec joie l'annonce de l'Évangile. Elle reçoit l'ordre de briser les idoles, comme il le faisait lui-même, de dresser le précieux signe de la croix, jusqu'au jour où le Seigneur donnera un pasteur au pays pour le conduire. Aussitot Nouné se met à renverser l'idole du Dieu du tonnerre, Aramazd, qui était dressée en dehors de la ville et dont elle était séparée par le fleuve aux flots impétueux (1). Les habitants avaient coutume, à la pointe du jour, d'adorer, du haut de leurs toits, cette idole qui se trouvait en face d'eux. Si quelqu'un voulait offrir des sacrifices, il traversait le fleuve et allait sacrifier au temple même. Les satrapes de la ville se soulevèrent, disant : « Qu'adorerons-nous donc à la place des idoles? » — « Le signe de la croix du Christ, » leur fut-il répondu. Ils élevèrent ce signe sur une riante colline à l'orient de la ville, qui en était séparée par une petite rivière (2). Tous les habitants, dès la pointe du jour, comme c'était la coutume, l'adorèrent, chacun sur le toit de sa maison. Mais, quand ils eurent monté sur la colline et qu'ils virent un tronc d'arbre grossièrement taillé, la plupart le méprisèrent, disant que leur forêt était remplie de bois semblable, et s'en retournèrent. Mais Dieu miséricordieux, comprenant leur erreur, envoya du ciel une colonne de nuages; la montagne fut remplie des parfums les plus suaves, et des quantités de voix harmonieuses firent entendre les plus doux accords. Une lumière apparut, portant l'image et la forme de la croix de bois, et planant au-dessus d'elle au milieu [d'une auréole] de douze étoiles. Tous se convertirent et adorèrent. Depuis ce moment, toutes les guérisons s'opéraient par elle (3).

La bienheureuse Nouné s'en alla prêcher la foi dans les autres provinces de l'Ibérie, avec son sincère langage, parcourant le pays sans faste ni éclat, étrangère au monde et à tout ce qui en dépend, ou, pour parler plus vrai, attachée à la croix, préparant sa vie à l'exercice de la mort, confessant avec sa parole le Verbe de Dieu et digne par son zèle d'être couronnée d'une couronne de martyr (de sang). Aussi, nous osons l'appeler une apôtre, car elle prêcha l'Évangile depuis le pays de Gghardch (4) jusqu'à la porte des Alains et des Caspiens (Gasp) et jusqu'au pays des Massagètes (Maskhouth), comme te l'apprend Agathange (5).

mée (*Géogr.*, liv. V, c. 11,§ 3) et *Mechistha*, Μεχισθά, par Agathias (liv. II, p. 60), est située à peu de distance de Tiflis, au nord. Elle fut la capitale de la Géorgie jusqu'en 469, et continua d'être la résidence des patriarches d'Ibérie. La cathédrale, qui renferme les tombeaux des rois, a été décrite par M. Brosset dans ses *Rapports sur un voyage en Géorgie et en Arménie*, Rapp. 1 et 2.

(1) Brosset, *Histoire de la Géorgie*, t. I, p. 110.

(2) La chronique géorgienne dit que c'était la montagne de Thkhoth (Wakhoucht, *Géogr. de la Géorgie* (éd. Brosset, p. 217). — Cf. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 113 et suiv.

(3) *Job*, XXXVIII, 31.

(4) *Amos*, V, 8.

(5) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 114, 115.

(1) Le Gour ou Cyrus.

(2) L'Araxe.

(3) Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 122 et suiv.

(4) Le Klardjéthi des Géorgiens, qui est un des cantons de la province de Koukarkh. — Cf. Wakhoucht, *Géogr. de la Géorgie*, p. 73.

(5) Il n'est nullement fait mention de sainte Nino dans l'Histoire d'Agathange, mais quelques critiques supposent que Moïse veut sans doute faire allusion à la Lettre d'alliance signée entre Constantin et Sylvestre, Tiridate et Grégoire, qui est jointe par quelques éditeurs à

Digitized by Google

Mais revenons à l'histoire de Tiridate lors de son invasion en Perse.

CHAPITRE LXXXVII.

Défaite de Sapor. — Il se soumet forcément à Constantin le Grand. — Tiridate s'empare d'Ecbatane. — Arrivée de ses parents. — A ce moment a lieu l'invention du bois du salut.

Quoique victorieux, Tiridate, affaibli par les pertes de son armée et la mort d'un grand nombre de satrapes, craignait de se mesurer avec ses seules forces contre Sapor, jusqu'à l'arrivée de la formidable armée des Romains qui vint fondre sur l'Assyrie. Sapor fut mis en fuite et les Romains saccagèrent tout le pays, car Tiridate, avec tous les siens et toutes les troupes alliées, fait une incursion pendant une année entière dans les contrées septentrionales de l'empire des Perses.

Alors Gamsar, fils aîné de Bérozamad, vint trouver son parent Tiridate. Ce Bérozamad est cet enfant qui, lors de l'extermination de la race de Garèn Pahlav par Ardaschir, fut enlevé et sauvé par Pourz (1). Parvenu à l'adolescence, il est élevé à la dignité de son père et placé à la tête des troupes d'Ardaschir pour combattre contre ces nations féroces, mais dans le but perfide de le jeter aux mains des barbares. Bérozamad, qui était devenu un guerrier intrépide, mène admirablement la guerre et triomphe de Vezerg (2) surnommé khakhan, qui lui donne sa fille en mariage. Bérozamad prend encore d'autres femmes alliées d'Ardaschir, et, en ayant eu beaucoup d'enfants, il se fortifie et tient toutes les contrées sous sa domination. Bien que Bérozamad fût tenu en grande estime par Ardaschir, il ne consent pas à le voir, et, à la mort de ce prince, il refuse de reconnaître son fils Sapor. Bérozamad le défait même dans plusieurs batailles, lorsqu'il est empoisonné par les confidents de Sapor, et meurt.

Vers ce temps-là vivait un autre Vezerg khakhan, ennemi personnel de Gamsar, fils de Bérozamad. Gamsar, se voyant placé dans une position difficile entre deux rois puissants et jaloux, surtout parce que ses propres frères ne prenaient pas son parti, vient trouver, avec toute sa maison et ses biens, notre roi Tiridate, tandis que ses frères vont rejoindre Sapor. Ce Gamsar se signale dans les combats, à côté de son père, par une valeur intrépide et terrible. Mais, pendant qu'il déploie tout son courage, il est frappé à la tête d'un coup de sabre qui lui enlève un morceau de l'os du crâne. Cependant il guérit; mais le sommet de sa tête perd de son contour, et à cause de cela il fut appelé Gamsar (1).

Tiridate, maître de la seconde Ecbatane aux sept murs d'enceinte, y laisse des gouverneurs nommés par lui, et retourne en Arménie, emmenant avec lui Gamsar et tous les siens. Sapor supplia Constantin son vainqueur de lui accorder son amitié et de signer ensemble une paix perpétuelle. Ce qu'ayant fait, Constantin envoie Hélène sa mère à Jérusalem à la recherche de la croix vénérable. Hélène découvre le bois du salut avec les cinq clous (2).

CHAPITRE LXXXVIII.

Licinius dans les fers. — La cour quitte Rome, et Constantinople est fondée.

Lorsque Dieu eut fait disparaître de devant Constantin tous ses compétiteurs, l'empereur éleva à de grands honneurs Licinius, lui donna en mariage sa sœur de père, et lui conféra la pourpre et le diadème de césar, en lui donnant le second rang et l'empire de tout l'Orient. Mais voici que la parole divine aux Hébreux, « que la transformation du vice est chose impossible (3) », s'accomplit; car s'il est impossible au léopard de changer ses taches mouchetées, et à l'Éthiopien son teint basané, de même aussi il est impossible de changer le caractère de l'impie. En effet, à l'occasion de la foi [chrétienne], Licinius dévoila sa perfidie, et ensuite il se montra rebelle envers son bienfaiteur. Licinius suscita une nouvelle persécution contre l'Église, conspira secrètement contre Constantin, et tourmenta de toutes les

l'Histoire d'Agathange (voy. éd. de Constantinople, 1824, p. 33). Cependant il est plus naturel de croire que Moïse de Khorène s'en réfère ici à un passage d'Agathange où il est dit que saint Grégoire, soit par lui-même, soit par ses disciples, « répandit la culture évangélique depuis Satala jusqu'au pays des Chaldik, *et depuis Gaghardch, près des confins des Massagètes*..... jusqu'au pays des Caspiens. » — Cf. Agathange, dans notre Collection, t. I, p. 180, § 153.

(1) Cf. plus haut, ch. 70 et 72 du livre II.

(2) *Vezerg* ou *Vezroug* (comme l'écrit Élisée) est un mot persan, *vezurg* ou *bäzürc*, qui veut dire « grand ».

(1) Nom composé des mots persans *kam* ou *kem* « brisé » et *sar* « tête. »

(2) Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. III, c. 25 et suiv. — Théodoret, I, 17, 18. — Sozomène, II, 1. — Paulin, *Epist.*, 31. — Saint Jérôme, *Epist.*, 58. — Cf. aussi notre Collection, t. I, p. 319, où la découverte de la croix est attribuée à Patrocinia, par Léroubna.

(3) *Jérémie*, XIII, 23.

Digitized by Google

manières ceux qui se trouvaient sous sa domination. Cet homme voluptueux, ce méprisable vieillard, se teignait encore les cheveux et tenait sa femme dans une grande contrainte, à cause de la passion qu'il éprouvait pour la bienheureuse Glaphyra et qui le détermina à faire mourir saint Basile, évêque d'Amasie dans le Pont (1).

Lorsque le complot fut découvert, Licinius, qui n'ignorait pas que Constantin ne lui accorderait point son pardon, rassembla des troupes pour résister à l'empereur. Licinius, à cause du refroidissement de son amitié avec Tiridate notre roi, s'en méfiait comme d'un ennemi, car il savait que tout impie est ennemi du juste. Lorsque Constantin arriva triomphant, Dieu livra entre ses mains Licinius. L'empereur, épargnant les jours du vaincu parce que c'était un vieillard et [de plus] son beau-frère, le fit conduire dans les Gaules, chargé de chaînes, et mettre aux mines, afin qu'il invoquât Dieu contre qui il avait péché, et que Dieu pût se montrer miséricordieux envers lui. Constantin, pour montrer qu'il ne fait avec ses fils qu'un seul empire qui est l'empire des Romains, va à Nicomédie célébrer ses vicennales (2). Constantin régna depuis la quatrième année de la persécution jusqu'à la treizième année de la paix, que le monde célèbre pareillement en ce jour.

Constantin, ne croyant pas devoir retourner à Rome, se rend à Byzance, y établit sa cour, d'après les avertissements qu'il reçut dans un songe. Il y élève des édifices somptueux, agrandit au quintuple la ville, qui n'eut jamais de semblables monuments édifiés par aucun roi, sauf quelques constructions qu'avait laissées le conquérant Alexandre de Macédoine, lorsque, de cet endroit, il se prépara à marcher contre Darius, et bâtit, pour perpétuer sa mémoire, une place appelée Stratégion, parce que ce fut là qu'il fit ses préparatifs de guerre (3). Ensuite Sévère, empereur romain, la restaura, bâtit des thermes là où s'élevait une colonne portant une inscription avec le nom mystique du soleil, Zeuxippon, en langue thrace, nom qui est resté appliqué aux bains (4). Il construisit aussi un amphithéâtre pour les combats d'animaux, un autre pour les histrions, un hippodrome [qui resta] inachevé. Mais ce fut Constantin qui orna de toutes manières la ville qu'il appelle nouvelle Rome et que tout le monde appela la ville de Constantin (1). On dit aussi que Constantin enleva secrètement de Rome le palladium, chef-d'œuvre de sculpture, et le plaça dans le forum, au-dessus de la colonne qu'il y dressa; mais, quelle que soit l'opinion d'autres [écrivains], nous ne croyons pas à cela (2).

(1) Eusèbe, *Vie de Constantin*, l. II, c. 1.

(2) La fête des Vicennales de Constantin tomba le 25 juillet 325, pendant les séances du concile de Nicée. — Eusèbe, *Vie de Const.*, I, 1; III, 15, 16. — Théodoret, I, 11. — Sozomène, I, 24.

(3) Chron. pasc., p. 265. — Malala, I, p. 385.

(4) Cf. Gyllius, *de Constantinopol. topogr.* (Leyde, Elzévir, 1632), p. 119, lib. II, c. 7. — Du Cange, *Const. Christ.*, l. I, ch. 27.

CHAPITRE LXXXIX.

D'Arius l'hérésiarque et du concile tenu à Nicée, à cause de lui. — Miracle qui apparut à Grégoire.

En ce temps-là, parut Arius d'Alexandrie qui enseigna cette hérésie impie que le Fils n'était pas l'égal du Père, qu'il n'avait pas la même Nature et la même Essence que le Père, qu'il n'est pas né du Père avant tous les siècles, mais qu'il lui est étranger, qu'il est une créature inférieure et formée dans la suite (3). Arius l'impie mourut comme il le méritait, en satisfaisant ses besoins naturels. A cause de lui, l'empereur Constantin publia un édit qui enjoignait à tous les évêques de s'assembler à Nicée, en Bithynie (4). Alors se réunirent Vitus (Pidon) et Vincent (Pigent), prêtres de Rome, légats de saint Sylvestre; Alexandre d'Alexandrie, Eustathe d'Antioche, Macaire de Jérusalem, Alexandre, évêque de Constantinople.

Alors arriva une lettre de l'empereur Constantin à Tiridate notre roi, pour l'inviter à se rendre au concile avec saint Grégoire. Tiridate déclina la proposition, parce qu'il avait appris l'alliance de Sapor avec le roi des Indes et le khakhan d'Orient. Sapor avait confié le commandement des troupes à Nersès qui dans la suite régna neuf ans, et à Hormisdas (Ormizt) qui plus tard occupa le trône pendant trois ans, avec un grand éclat. Tiridate, redoutant que Sapor ne vînt à violer les traités selon l'habitude des païens, ne

(1) Socrate, l. I, c. 16. — *Hist. miscell.*, l. II, *apud Muratori*, t. I, p. 73. — Zonaras, l. XIII, t. II, p. 6. — Chron. pasc., p. 285. — Baronius, *ad ann.* 330. — Du Cange, *Const. Christ.*, l. I, ch. 3, 4.

(2) Eusèbe, *Vie de Const.*, l. III, c. 54. — Sozomène, l. II, c. 5. — Chron. pasc., p. 265, 284. — Malala, I, p. 384; II, p. 6.

(3) Cf. sur Arius et l'arianisme, *Athan., Apol. 2 contr. Arian.*, t. I, p. 133 et suiv. — Socrate, I, 5, 6. — Théodoret, I, 2, 3, 4. — Sozomène, I, 14.

(4) Le concile s'ouvrit en 325 et était composé de trois cent dix-huit évêques, dont dix-sept accusés d'arianisme. — Cf. plus bas, ch. 90.

Digitized by Google

veut pas s'éloigner du pays. Saint Grégoire ne consent pas non plus à se rendre au concile, craignant d'y recevoir de trop grands honneurs à cause de son grand renom de confesseur. En effet, on le réclamait avec de vives instances et une grande insistance. Alors [Tiridate et Grégoire] envoient à leur place Rhesdaguès (1), avec leur profession de foi, très-sincère à tous deux. Rhesdaguès, pendant sa route, rencontre le grand Léonce (2) au moment où il baptisait Grégoire, père de Grégoire le théologien. A peine Grégoire fut-il sorti de l'eau qu'il fut environné d'une éclatante lumière, invisible à toute la multitude, mais vue seulement de Léonce qui baptisait, de notre Rhesdaguès, d'Euthale d'Édesse, de Jacques de Medzpin (3) et de Jean, évêque de Perse, qui se rendaient au concile par le même chemin.

CHAPITRE XC.

Retour de Rhesdaguès de Nicée. — Conversion de ses parents. — Édifices élevés à Karni.

Rhesdaguès, étant parti avec le grand Léonce, arrive à la ville de Nicée, où se rassemblèrent trois cent-dix huit Pères pour anéantir la doctrine des Ariens qu'ils anathématisèrent et exclurent de la communion de l'Église; puis l'empereur les déporta dans les mines (4). Rhesdaguès, revenu ensuite avec une profession de foi orthodoxe et les vingt chapitres canoniques du concile, rencontre dans la ville de Vagharschabad son père et le roi. Saint Grégoire, au comble de l'allégresse, ajoute encore quelques courts articles à ceux du concile pour mieux veiller dans la suite à la garde de son troupeau (5).

Dans le même temps, leur parent Gamsar est baptisé avec tous les siens de la main de Grégoire le Grand. Le roi en reçevant [Gamsar dans ses bras], au sortir de l'immersion, lui donne en propriété le grand bourg d'Ardaschès, à présent appelé Traskhanaguerd (1), et de plus le canton de Schirag, comme à son parent et fidèle allié. Mais Gamsar, sept jours à peine après son baptême, meurt. Le roi Tiridate, pour consoler le chef des fils de Gamsar, Arschavir, le confirme dans les charges de son père, et donne son nom à sa race (2), en l'élevant au rang des satrapies. Il ajouta à cette faveur d'autres concessions, telles que la ville d'Érouant et son canton jusqu'à l'extrémité de la grande vallée (3), pour effacer de son esprit le souvenir de son pays originaire appelé Pahlav, et pour qu'il conservât fidèlement la foi. Arschavir, qui aimait passionnément cette contrée, l'appela de son nom Arscharouni, car auparavant ce pays s'appelait Éraskhadzor. Nous avons exposé plus haut les causes de la venue de ces deux races : celle des Parthes et celles des Pahlav (4).

Vers ce temps-là, Tiridate achève la construction de la forteresse de Karni, avec des pierres très-dures et taillées au marteau, cimentées ensemble par du fer et du plomb. Il élève encore une résidence d'été, ornée de colonnes et de magnifiques bas-reliefs, pour sa sœur Khosrovitoukhd, et il y fait graver une inscription grecque en souvenir d'elle (5).

Saint Grégoire, retourné sur la montagne (6), ne se fit plus voir à personne jusqu'à sa mort.

(1) Rhesdaguès, appelé Aristacès par les Occidentaux, était fils de saint Grégoire et assista en effet au concile de Nicée; son nom est inscrit parmi les signataires des actes du concile.

(2) Léonce, évêque de Césarée en Cappadoce. — Cf. Agathange, p. 172 du t. I de notre Collection, et Zénob de Glag, id., p. 337.

(3) Saint Jacques de Nisibe, fils de la tante paternelle de saint Grégoire et par conséquent cousin de l'Illuminateur.

(4) Les écrits d'Arius et notamment sa *Thalie* furent condamnés à être brûlés et la peine de mort fut prononcée contre ceux qui en seraient trouvés détenteurs. Arius fut relégué à Nicée en Illyrie avec Secundus et Théonas qui avaient encouru l'anathème. — Fleury, *Hist. eccléS.*, l. II, c. 13.

(5) Les Arméniens ont, dans leur office, tout le symbole du concile de Nicée, avec les additions de saint Grégoire. En ce qui concerne les canons ajoutés à ceux du concile, on ne sait rien de précis à cet égard. On croit généralement qu'ils furent établis par saint Sahag, et ce sont ceux-là qui se trouvent dans la Collection des canons.

(1) Localité dont la position est inconnue, bien que son nom soit cité par plusieurs historiens (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 518). Le catholicos Jean VI était né dans cet endroit.

(2) Cf. sur l'union du nom d'Arscharouni avec celui de Gamsaragan, Faustus de Byzance, p. 221, dans le t. I de notre Collection.

(3) La vallée de l'Araxe, appelée Eraskhadzor.

(4) Cf. plus haut, l. I, ch 2, 3; II, 28, 68, 73, 74, 80.

(5) Karni, fondée, dit la tradition, par Kégham (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. I, c. 12), est aujourd'hui un petit village situé auprès d'Érivan. Chardin découvrit sur les ruines d'une tour démantelée d'anciennes inscriptions. Les gens du pays donnent à ce monument le nom de *Takhd Dertad*, ce qui veut dire en turc « trône de Tiridate ». — Cf. Indjidji, *Arm. mod.*, page 254, 256.

(6) Cf. plus bas, ch. 91.

Digitized by Google

CHAPITRE XCI.

Mort de Grégoire et de Rhesdaguès. — Pourquoi appelle-t-on la montagne antre de Mané ?

La dix-septième année du règne de Tiridate, comme nous l'avons trouvé, s'assit sur le siége de l'apôtre Thaddée, Grégoire, notre ancêtre et notre père, selon l'Évangile. Après avoir éclairé toute l'Arménie des lumières de la connaissance de Dieu, dissipé les ténèbres de l'idolâtrie, établi dans toutes les contrées des évêques et des docteurs, Grégoire, aimant les montagnes et la solitude, voulant vivre dans un complet repos d'esprit, afin de s'entretenir avec Dieu sans nul souci, laisse à sa place son fils Rhesdaguès, se fixe au canton de Taranagh, dans l'antre de Mané, sur la montagne (1).

Nous dirons ici pourquoi cette montagne est appelée l'antre de Mané. Une femme appelée Mané, compagne des saintes Hripsimiennes, comme Nouné qui éclaira l'Ibérie, ne suivit pas le même chemin que ses compagnes qui se fixèrent chez nous, sachant bien que tous les lieux appartiennent à Dieu, et elle s'établit sur cette montagne dans une caverne [formée par] des rochers; c'est pourquoi la montagne s'est appelée l'antre de Mané. C'est dans ce lieu que se fixa plus tard saint Grégoire.

Bien que retiré sur cette montagne, cependant Grégoire se montrait de temps en temps, visitait notre pays et affermissait dans la foi ses disciples. Mais lorsque son fils Rhesdaguès fut de retour du concile de Nicée, saint Grégoire ne se fit plus voir à personne. Ainsi, depuis le commencement de son sacerdoce, c'est-à-dire depuis la dix-huitième année du règne de Tiridate jusqu'à la quarante-sixième année, époque à laquelle saint Grégoire cessa de se faire voir, on peut donc compter trente ans.

Après Grégoire, Rhesdaguès [occupa le siége patriarcal] durant sept ans, de la quarante-septième jusqu'à la cinquante-troisième année du règne de Tiridate, qui est l'année du martyre de Rhesdaguès. Il était bien véritablement le glaive spirituel, comme il est dit (1), et il était considéré comme l'ennemi des injustes et des pervers. C'est pourquoi Archélaüs, alors préfet de la province appelée Quatrième-Arménie, réprimandé par lui, attendit un jour favorable, et, ayant rencontré Rhesdaguès en voyage dans le canton de Dzop, le tua d'un coup d'épée, et s'enfuit sur le Taurus, en Cilicie (2). Les disciples du bienheureux Rhesdaguès, ayant pris son corps, le portèrent au canton d'Égéghiatz pour le déposer dans son village de Thil. Son frère aîné Verthanès lui succéda sur le siége patriarcal, à partir de la cinquante-quatrième année du règne de Tiridate.

Saint Grégoire, ayant vécu, sans se faire voir, de longues années dans l'antre de Mané, est transporté par la mort au sein des anges. Quelques pâtres le trouvèrent mort, et l'enterrèrent sur place, ne sachant pas qui il était. Il convenait en effet que les mêmes hommes qui avaient été les témoins de la naissance de notre Sauveur fussent chargés d'ensevelir son disciple. Les restes de saint Grégoire restèrent cachés un grand nombre d'années, car la Providence divine le voulait ainsi, comme autrefois pour les restes de Moïse, ainsi qu'il est dit dans le Vieux Testament, afin que les nations barbares, nouvellement converties au christianisme, n'en fissent pas un objet de culte. Mais lorsque la foi fut fondée et consolidée dans ces contrées, et longtemps après, [l'endroit des reliques] fut révélé à un solitaire appelé Karnig, et elles furent portées au village de Thortan (3).

Saint Grégoire, comme chacun le sait, était Parthe de nation, du pays de Pahlav, de la famille régnante et distinguée des Arsacides (Arschagouni), de la branche de Sourèn, issu d'un père nommé Anag. Saint Grégoire apparaît dans les contrées orientales de notre pays comme un orient et un rayon du soleil spirituel, comme un sauveur pour nous tirer de l'abîme fatal de l'idolâtrie, comme la véritable bonté et l'auteur de la fuite des démons, comme la cause du bonheur et de l'édification spirituelle, comme un palmier vraiment divin planté dans la maison du Seigneur et fleurissant dans les portiques de notre Dieu. Saint Grégoire, développant la foi chez tant de peuples différents, dans sa vieillesse, et tout rempli des

(1) Cette montagne, dont le nom ancien n'est pas connu, était désignée au douzième siècle sous le nom de mont Sebouh, « noble ». Vartan, dans sa Géographie (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 432-433) raconte que Tiridate, étant venu visiter saint Grégoire dans sa solitude, lui demanda quand devait arriver la chute des Arsacides. Le saint prit son épée, la bénit comme une croix, et, la plaçant en l'air, il lui dit que, quand ce signe paraîtra, les Franks viendront, et tout le monde l'adoptera. Vartan dit aussi que le mont Sebouh renferme l'épée offerte à Tiridate par Constantin. Cette montagne était appelée encore au moyen âge Kohanam « je rends grâce ». — Cf. notre Collection t. I, p. 184.

(1) *Hébr.*, IV, 12.

(2) Cf. Vies des saints arm.; *s. nom. Rhesdaguès.*

(3) Selon les légendes arméniennes, la découverte des reliques de saint Grégoire eut lieu cinquante ans après la mort de l'Illuminateur. — Cf. aussi notre Collection, t. I, p. 191, note 2.

Digitized by Google

grâces spirituelles, nous réunit tous pour la gloire et les louanges de Dieu.

CHAPITRE XCII.

Mort du roi Tiridate. — Complainte en forme d'élégie sur cet événement.

Pour parler du saint, du grand, du second martyr, de l'illustre auteur de notre illumination, du roi le plus véritablement roi de tous ceux qui l'ont été depuis le Christ, il convient d'employer des paroles sublimes et de dire de lui, comme du coopérateur, de l'égal en austérité, de notre premier guide et de l'auteur de notre illumination. Il a plu à l'Esprit-Saint de distinguer mon Illuminateur par les attributs du ministère de confesseur, et moi j'ajouterai encore par l'apostolat. Mais d'ailleurs le roi est égal à Grégoire et par ses paroles et par ses actions. Je dis même que c'est le roi qui le surpasse, car, pour ce qui est de la contemplation de Dieu et de la vie austère, le mérite est égal; mais, pour ce qui est de subjuguer par une puissance persuasive et incisive, il y avait plus de grâce du côté du roi, car tous ses actes étaient réglés selon sa foi. Voilà pourquoi je l'appelle la vie première et le second père de notre illumination. Mais, comme c'est le moment d'écrire l'histoire et non de célébrer des louanges, d'autant plus que le présent ouvrage a été composé à l'aide des écrits de différents annalistes, et qu'il n'y a rien qui nous appartienne en propre, nous allons donc passer à l'ordre des faits qui concernent Tiridate.

Après sa conversion à [la foi du] Christ, Tiridate, resplendissant [de l'éclat] de toutes les vertus, s'appliquait toujours à répandre parmi les chrétiens sa parole et ses actes, reprenant et persuadant les grands satrapes, ainsi que toute la masse du peuple, pour en faire de vrais chrétiens, afin que les œuvres de chacun témoignassent de sa foi. Mais je veux stigmatiser ici l'endurcissement et l'arrogance de notre nation depuis l'origine jusqu'à ce jour: indocile au bien, ennemie de la vérité, naturellement orgueilleuse et perverse, elle résiste à la volonté du roi en ce qui regarde la religion chrétienne, à l'instigation des femmes et des concubines. Le roi, ne pouvant tolérer un tel état de choses, jeta la couronne terrestre pour obtenir la couronne céleste, et se hâta de se rendre dans la retraite du saint confesseur du Christ afin de vivre dans le recueillement dans la caverne de la montagne (1).

(1) L'antre de Mané sur le mont Séboub.

Je rougis ici de dire la vérité, surtout [de rappeler] l'injustice et l'impiété de notre nation, et des actes capables [de produire] des lamentations et des larmes. En effet, [les Arméniens] envoient promettre [au roi] de se conformer à ses volontés s'il veut conserver la couronne. Sur le refus de ce saint monarque, ils lui donnent un breuvage, comme autrefois les Athéniens donnèrent la ciguë à Socrate, ou mieux encore, comme les Hébreux qui, dans leur rage, donnèrent un breuvage mêlé de fiel à notre Dieu. Ayant agi de la sorte, ils éteignirent le rayon resplendissant de la piété (1).

C'est pourquoi je dis, en gémissant sur les miens, comme Paul disait aux siens, ennemis aussi de la croix du Christ : seulement je n'emploierai pas mes propres paroles, mais celles de l'Esprit-Saint : Nation perverse et criminelle, qui n'as pas eu le cœur de faire le bien et qui n'as pas eu l'âme de demeurer fidèle à Dieu! Gens de l'Arménie! jusques à quand votre cœur restera-t-il dans l'endurcissement? Pourquoi préférez-vous la vanité et l'impiété? Ignorez-vous que Dieu a glorifié ses saints? et Dieu ne vous entendra pas lorsque vous crierez vers lui. Vous avez péché dans votre colère, et vous ne vous êtes point repentis sur votre couche; vous sacrifiez à l'iniquité et vous avez méprisé ceux qui espèrent dans le Seigneur : c'est pourquoi vous serez pris dans les filets de celui que vous avez méconnu; la proie que vous chassiez fera de vous sa proie, et vous tomberez dans vos propres piéges. Mais l'âme [du juste] se glorifiera dans le Seigneur, elle se réjouira de son salut et tout son être dira : « Seigneur, qui est semblable à toi? »

Et, puisqu'il en est vraiment ainsi, consolons-nous, nous aussi, de nos périls. « Car, s'ils ont agi ainsi avec le bois vert, dit le Christ, qu'arrivera-t-il au bois sec? » Si donc vous traitez ainsi les saints de Dieu et si ceux qui abandonnent un royaume par amour de Dieu s'humilient, quelles paroles adresserons-nous à Dieu, au sujet des périls que vous nous suscitez, nous qui n'avons en partage que les périls et la pauvreté? Cependant je dirai : Qui de vous pourvoira à nos besoins? Qui a adressé des prières aux docteurs? Qui a prononcé des paroles de consolation et d'encouragement? Qui portera des fardeaux dans notre voyage? Qui nous donnera l'hospitalité à notre arrivée? Qui nous préparera un logis ou une hôtellerie? Je

(1) Cf. dans notre Collection, t. I, p. 193, le récit de la mort violente et des funérailles de Tiridate, d'après le IVe livre, aujourd'hui perdu, de l'*Hist. d'Arm.* de Moïse de Khorène.

Digitized by Google

laisse le reste ; car ces langues, pleines de malice et d'ignorance, parlent avec une vaine ambition et une jactance désordonnée ; vous ne les avez pas refrénées, vous avez donné matière à leurs sottes paroles, en témoignant votre mépris pour l'instruction, et vous en avez fait un foyer plus embrasé que la fournaise de Babylone (1).

C'est pourquoi chacun est prêtre et ministre, comme dit l'Écriture. De même aussi, aujourd'hui, beaucoup de ceux qui parlent des choses divines n'en comprennent point le sens. Ils parlent non pas selon la pensée de l'Esprit-Saint, mais selon le sens de l'esprit [immonde] ; c'est pourquoi de tels discours sont un sujet d'étonnement et d'horreur pour les sages ; leur langue parle, il est vrai, de Dieu et des choses divines, mais leurs pensées sont tournées vers les choses étrangères à Dieu. Ils s'inquiètent peu de ce qu'ils disent, ils ne parlent pas doucement et agréablement, comme il est enseigné [dans la Sainte Écriture], et personne n'entend leurs paroles du dehors. Pour conquérir la gloire humaine, ils remplissent de leurs discours les oreilles des hommes ; l'abondance de leur verbiage semble jaillir d'une source, comme l'a dit un ancien, et fatigue les ivrognes du carrefour. Quel est le sage qui ne se lamenterait pas sur [le sort de] ces hommes ? S'il se trouvait quelqu'un qui ne fût pas indigné contre eux, je dirais que c'est les encourager dans leur conduite. Je m'abstiens cependant de répéter, avec le Christ, que vengeance sera tirée depuis le sang d'Abel le Juste jusqu'à celui de Zacharie, répandu entre le temple et l'autel.

Mais là s'arrête ce discours, car je suis las de me faire entendre aux oreilles des morts. L'histoire rapportée au sujet de Tiridate est vraie. En lui faisant boire le poison, ils se sont privés des rayons de la lumière de ses grâces. Tiridate régna cinquante-six ans.

ICI FINIT LE SECOND LIVRE DES PROGRÈS DE LA GRANDE ARMÉNIE.

(1) Ce passage fait allusion à l'indifférence que les Arméniens témoignèrent pour la science que Moïse et ses compagnons étaient allés chercher en Syrie, en Égypte et en Grèce, à leur retour dans leur patrie.

LIVRE TROISIÈME.

TABLE DES CHAPITRES DU LIVRE TROISIÈME.

I. [Préface du troisième livre.]
II. Événements arrivés, après la mort de Tiridate, au grand Verthanès et à trois satrapies.
III. Saint Grigoris mis à mort par les barbares.
IV. Le pteschkh Pagour se sépare de la confédération des Arméniens. — Les satrapes s'entendent pour donner le royaume à Chosroès.
V. Copie de la lettre des Arméniens.
VI. Arrivée d'Antiochus. — Ses actes.
VII. Coupable conduite de Manadjihr envers Jacques (Agop) le Grand. — Mort de Manadjihr.
VIII. Règne de Chosroès le Petit. — Changement de la résidence royale. — Plantation d'une forêt.
IX. Les peuples du nord font une irruption dans notre pays, au temps de Chosroès. — Exploits de Vahan Amadouni.
X. Mort de Chosroès. — Guerre entre les Arméniens et les Perses.
XI. Règne de Diran. — Mort de Verthanès le Grand. — Saint Iousig lui succède.
XII. Guerre entre Sapor et Constance.
XIII. Comment Diran va au-devant de Julien et lui donne des otages.
XIV. Martyre de saint Iousig et de Daniel.
XV. Comment Zora avec l'armée arménienne quitte le parti de Julien, et est exterminé avec toute sa race.
XVI. Mort des fils de Iousig. — Pharnersèh lui succède sur le siége [patriarcal].
XVII. Comment Diran fut trompé par Sapor en se rendant à son appel, et eut les yeux crevés par son ordre.
XVIII. Sapor donne le trône à Arsace. — Sapor fait une irruption en Grèce.
XIX. Comment Arsace méprise l'empereur (roi) des Grecs.
XX. De Saint Nersès. — Ses sages institutions.
XXI. Meurtre de Tiridate, frère d'Arsace. — Saint Nersès se rend à Byzance et en ramène les otages.
XXII. Rupture d'Arsace et de Knel. — Mort de Diran.
XXIII. Arsace porte de nouveau envie à Knel et le fait périr.
XXIV. Comment Arsace osa prendre pour épouse la femme de Knel, de laquelle il eut Bab.
XXV. Meurtre de Dirit.
XXVI. Défaite de Sapor à Tigranocerte.

Digitized by Google

XXVII. Construction et destruction d'Arschagavan. — Prise d'Ani.
XXVIII. Prise et ruine totale de Tigranocerte.
XXIX. Arsace en vient aux mains avec ses satrapes. — Bab envoyé comme otage à Byzance.
XXX. Nersès le Grand est exilé dans une île déserte. — Comment les captifs étaient nourris par les soins de la Providence.
XXXI. Arsace extermine les satrapes. — Conduite de l'évêque Khat.
XXXII. Comment Arsace fit saisir le bienheureux Khat et voulait le faire lapider, parce qu'il lui avait reproché ses crimes.
XXXIII. Règne de Théodose le Grand. — Concile tenu à l'occasion de ceux qui niaient le Saint-Esprit.
XXXIV. Départ forcé d'Arsace [pour aller trouver] Sapor. — Il ne quitte plus [la Perse].
XXXV. Malheurs arrivés en Arménie par le fait de Sapor. — Mort d'Arsace.
XXXVI. Malheurs causés par Méroujan. — Bab règne en Arménie.
XXXVII. De la grande bataille de Tzirav, et de la mort de l'impie Méroujan.
XXXVIII. Bab donne un breuvage empoisonné à saint Nersès qui termine ainsi sa vie.
XXXIX. Avénement de Sahag. — Théodose fait mourir Bab.
XL. Règne de Varaztad. — Sa captivité.
XLI. Règnes d'Arsace et de Valarsace.
XLII. Division de l'Arménie en deux parties, entre les mains de deux rois arsacides, et sous la dépendance des deux nations perse et grecque.
XLIII. Les satrapes d'Arménie retournent chacun dans leurs domaines, et prennent du service chez les deux rois.
XLIV. Chosroès comble d'honneur Sahag commandant de la cavalerie. — Ses exploits contre les brigands de la race des Vanantatzi.
XLV. Sourèn, Vahan et Aschkhatar vont rejoindre Chosroès avec les trésors d'Arsace.
XLVI. Arsace, vaincu par Chosroès dans une bataille, meurt de maladie.
XLVII. Du bienheureux Mesrob.
XLVIII. Les satrapes qui étaient auprès d'Arsace vont rejoindre Chosroès.
XLIX. Chosroès règne seul en Arménie. — Sahag le Grand occupe le siége patriarcal.
L. Chosroès est chargé de chaînes. — La couronne passe à Vramschapouh son frère.
LI. Sahag le Grand va à Ctésiphon (Dispon) et revient comblé d'honneurs et de présents.
LII. Des caractères [alphabétiques] de Daniel.
LIII. Des caractères mesrobiens révélés par la grâce divine.
LIV. Des caractères arméniens, géorgiens et aghouank.
LV. Chosroès règne pour la seconde fois, et après lui Sapor le Perse.
LVI. Événements survenus après le départ de Sapor de l'Arménie. — Anarchie après sa mort.
LVII. Mesrob envoyé à Byzance. — Copie de cinq lettres.
LVIII. Instruction répandue dans la partie occidentale de notre pays. — Tranquillité générale. — Règne d'Ardaschir.
LIX. Construction de la ville de Garin, appelée Théodosiopolis.
LX. Mesrob évangélise de nouveau le pays. — Voyage des traducteurs à Byzance.
LXI. Du concile tenu à Éphèse à l'occasion de l'impie Nestorius.
LXII. Des docteurs. — De l'auteur et de son voyage d'instruction, avec une comparaison tirée du système céleste.
LXIII. Déplorable coalition des Arméniens, méditant leur propre perte.
LXIV. Destruction volontaire du royaume d'Arménie. — Avilissement du siége patriarcal.
LXV. Départ de la Perse de Sahag le Grand avec son coadjuteur Samuel.
LXVI. Conduite de Samuel, collègue indigne de Sahag le Grand.
LXVII. Mort de Sahag le Grand et du bienheureux Mesrob.
LXVIII. Élégie sur le royaume d'Arménie, arraché à la race des Arsacides, et sur le patriarcat enlevé à la maison de saint Grégoire.

LIVRE TROISIÈME.

FIN DE L'HISTOIRE DE NOTRE PATRIE.

CHAPITRE I.

[*Préface du troisième livre.*]

Il n'y a point d'archéologie dans notre pays, et parcourir toute celle des Grecs nous est impossible, à cause du manque de temps. Nous n'avons pas les livres de Diodore (1), pour pouvoir, en y jetant les yeux, mentionner chaque événement, sans omettre rien de ce qui est important et capital, digne enfin d'être relaté dans

(1) L'auteur fait allusion dans son exorde à la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile.

Digitized by Google

nos écrits. Mais, autant que nos forces et les documents le permettent, nous avons raconté exactement tous les faits depuis Alexandre le Grand jusqu'à la mort de saint Tiridate, c'est-à-dire les faits [accomplis] dans les temps anciens et reculés. Il ne faut donc pas nous reprendre et nous blâmer. Quant à ce qui s'est passé de notre temps ou même un peu avant, je te dirai avec certitude, dans un troisième livre, ce qui est arrivé depuis saint Tiridate jusqu'au moment où la race des Arsacides fut précipitée du trône, et la postérité de saint Grégoire [expulsée] du sacerdoce. Nous employons un langage simple dans cette histoire, afin que personne ne se laisse surprendre par un style pompeux, mais que chacun, appréciant la vérité de nos paroles, lise souvent et avec plaisir l'histoire de notre patrie.

CHAPITRE II.

Événements arrivés, après la mort de Tiridate, au grand Verthanès et à trois satrapies.

A l'époque de la mort de Tiridate, Verthanès le Grand se trouvait à l'église de Saint-Jean bâtie par son père dans [le canton] de Daron. Les montagnards, excités par les satrapes (1), lui tendirent des embûches et voulaient le faire périr. Alors ils se trouvent [tout à coup] enchaînés par des mains invisibles, comme autrefois du temps d'Élisée, ou plutôt comme à l'époque du Christ notre Dieu les Juifs furent terrifiés. Verthanès s'en alla sain et sauf dans le canton d'Égéghiatz, au bourg de Thil où se trouvait la sépulture de son frère Rhesdaguès. Il pleura sur le pays des Arméniens livré à l'anarchie, car les satrapies, armées les unes contre les autres, s'entre-détruisaient [mutuellement]. Ainsi les trois maisons des Peznouni, des Manavazian et des Ouortoni, anéanties l'une par l'autre, disparurent totalement (2).

(1) Il est question dans ce passage des fils des prêtres païens, rassemblés en ce lieu, au nombre d'environ deux mille, et qui voulurent attenter aux jours de Verthanès, à l'instigation de la reine, femme de Chosroès II, ainsi que le rapporte Faustus de Byzance dans son Histoire (l. III, ch. 3). — Cf. notre Collection, t. I, page 211-212.

(2) La destruction totale des deux maisons des Manavazian et des Ouortoni fut amenée à la suite de leurs querelles particulières et des guerres incessantes que les membres de ces deux familles se firent entre eux. Le roi Chosroès et Verthanès se décidèrent à mettre fin à ces massacres, en donnant l'ordre à Vatché fils d'Ardavazt, chef de la maison des Mamigoniens, d'exterminer entièrement les deux familles. Cet ordre fut ponctuellement exécuté, et les biens de ces deux satrapies furent donnés à l'Église (Faustus de Byzance l. III, ch. 4. — Notre Collection, t. I, p. 212). — Plus tard les Peznouni furent également exterminés par l'ordre de Chosroès, parce que Tadapé, chef de la satrapie, qui avait reçu la misson du roi de se porter à la rencontre des Perses qui venaient envahir le pays, trahit son maître et vint à la tête des armées ennemies attaquer le roi d'Arménie. Les troupes de Chosroès furent battues. Tadapé fut fait prisonnier et lapidé. Sa famille fut exterminée sans exception, et les biens du traître furent confisqués au profit du fisc. — Cf. Faustus de Byzance, l. III, ch. 8. — Notre Collect., t. I, p. 216-217.

CHAPITRE III.

Saint Grigoris mis à mort par les barbares.

Le bienheureux Tiridate déployait un grand zèle et une grande constance en faveur de la foi et de la morale, surtout à l'égard de ceux qui habitaient les contrées les plus éloignées [du centre] de son empire. C'est pourquoi les intendants des contrées du nord-est, les chefs de la ville lointaine de Phaïdagaran (1), étant venus trouver le roi, lui disent : « Si tu veux pousser ces contrées dans le chemin de la foi, envoie-leur un évêque de la race de saint Grégoire. C'est ce qu'ils désirent ardemment ; et nous sommes persuadés qu'ils le respecteront à l'égal du nom illustre de Grégoire et qu'ils se conformeront ponctuellement à ses ordres. » Le bienheureux Tiridate, accueillant leur demande, leur donne pour évêque le jeune Grigoris, fils aîné de Verthanès. Cependant, à cause de sa jeunesse, Tiridate hésitait ; mais, connaissant la grandeur de son esprit et réfléchissant que Salomon régna dès l'âge de douze ans sur Israël (2), il envoie en toute confiance Grigoris avec Sanadroug (3), issu de la race arsacide qui est aussi la sienne.

Aussitôt arrivé, Grigoris montra le bon exemple et fit preuve dans sa conduite de la vertu de ses pères. Supérieur à eux par son innocence, il était égal au roi par son austérité. Ayant appris la mort de Tiridate, des embûches furent tendues au saint par Sanadroug et par d'autres hommes faux et perfides du pays d'Aghouank ; les barbares assassinèrent [Grigoris] en le faisant fouler aux

(1) Ville principale de la province du même nom située dans le canton de Vartanaguerd. Elle porte aujourd'hui le nom de Baylakan. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 326. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 154-155.)

(2) Cf. III *Rois*, III, 12, de la version arménienne ; mais cette indication manque dans la Vulgate.

(3) Sanadroug est appelé Sanesan par Faustus de Byzance (III, 6) qui dit que ce prince était en effet un arsacide, qui occupait le trône des Massagètes, et qui était parent des rois d'Arménie. — Cf. notre Collection, t. I, p. 214.

Digitized by Google

pieds de leurs chevaux (1) dans la plaine de Vadnian (2), près de la mer Caspienne. Les diacres, ayant enlevé son corps, le portèrent dans la petite Siounie, et l'ensevelirent dans le bourg d'Amaras (3). Sanadroug, ayant pris la couronne, occupa la ville de Phaïdagaran, et, soutenu par les peuplades étrangères, il prétendait commander à toute l'Arménie.

CHAPITRE IV.

Le pteschkh Pagour se sépare de la confédération des Arméniens. — Les satrapes s'entendent pour donner le royaume à Chosroès.

Ainsi que nous le trouvons consigné dans les histoires divines, le peuple hébreu, après les Juges, au temps de l'anarchie et de la confusion, était sans roi et chacun agissait selon sa convenance. Il en fut de même dans notre pays : à la mort du bienheureux Tiridate, le grand pteschkh Pagour, qui est appelé pteschkh d'Aghtznik (4), voyant Sanadroug régner à Phaïdagaran, conçut le projet d'imiter son exemple. Comme il ne pouvait pas prendre le titre de roi, parce qu'il n'était pas arsacide, il ne voulut pas du moins être un vassal. Séparé de la confédération des Arméniens, il fit alliance avec Hormisdas (Ormizt) roi des Perses. Alors les satrapes arméniens, réfléchissant, s'assemblèrent auprès du grand Verthanès, et envoyèrent deux princes des plus honorables, Mar, prince de Dzop (5), et Kak, prince de Haschdiank (6), à la ville capitale, près de l'empereur Constance, fils de Constantin, avec des présents et une lettre ainsi conçue :

CHAPITRE V.

Copie de la lettre des Arméniens.

« Verthanès, chef des évêques, les évêques qui sont avec lui et tous les satrapes de la Grande Arménie, à Constance notre seigneur, empereur (césar) souverain, salut !

« Souviens-toi du pacte d'alliance de ton père Constantin avec notre roi Tiridate, et n'abandonne pas ton pays au pouvoir des Perses ; aide-nous par tes armes à placer sur le trône Chosroès fils de Tiridate. Dieu t'a établi maître souverain, non-seulement de l'Europe, mais encore de toutes les contrées méditerranéennes, et la terreur [qu'inspire] ta puissance s'est répandue jusqu'aux extrémités de la terre. Nous demandons à Dieu que tu étendes de plus en plus ta domination. Sois en santé ! »

Constance, accueillant [leur requête], envoie Antiochus, son préfet du palais, avec une nombreuse armée, et [porteur de] la pourpre et d'une couronne, avec une lettre ainsi conçue :

Lettre de Constance.

« Constance Auguste, empereur souverain, au grand Verthanès et à tous ses compatriotes, salut !

« Je vous ai envoyé des troupes pour vous seconder, et l'ordre d'établir pour votre roi Chosroès, fils de votre roi Tiridate, afin que vous organisiez une sage administration et que vous nous serviez fidèlement. Soyez en santé. »

CHAPITRE VI.

Arrivée d'Antiochus (1). — *Ses actes.*

Antiochus, étant arrivé, mit Chosroès (2) sur le trône et rétablit dans le commandement des armées les quatre généraux que Tiridate, de son vivant, avait nommés à la place d'Ardavazt Mantagouni, son gouverneur, qui était seul généralissime de toute l'Arménie. Le premier, Pakarad, commandant de la cavalerie, était chef de l'armée de l'ouest ; le second, Mihran, gouverneur des Ibères et pteschkh des Koukaratzi (3), commandait l'armée du nord ; le troisième, Vahan, chef des Amadouni, commandait l'armée de l'est ; le quatrième, Manadjihr, chef des Reschdouni, commandait l'armée du midi. Antiochus leur partagea ainsi le commandement des troupes : il envoya Manadjihr, avec l'armée du midi et [les

(1) Ce récit diffère de celui de Faustus, qui dit que Grigoris fut attaché à la queue d'un cheval fougueux que l'on lança sur le littoral de la mer (III, 6).

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 318.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. III, ch. 6, p. 214 du 1er vol. de notre Collection. — Moïse de Gaghangaïdoutz, *Hist. des Aghouank*, t. I, ch. 14, 21. — Ce fut dans ce lieu que le corps de Grigoris fut découvert en 489, à l'époque du règne de Vatchiagan, roi des Aghouank.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 9, p. 217 et suiv. du 1er vol. de notre Collection.

(5) Ce prince est également cité par Faustus (*op. cit.*, *loc. cit.*).

(6) Faustus donne à ce personnage le nom de Tad.

(1) Un Antiochus est cité dans le *Code Théodosien* (*lib. III, de inf. his quæ sub tyr.*), comme étant, en 326, préfet des Veilles à Rome, *præfectus Vigilium*. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, éd. Saint-Martin, t. I, p. 407, note 3.

(2) Chosroès II le Petit régna de 316 à 325.

(3) Voy. plus haut, liv. II, ch. 86.

Digitized by Google

contingents] de la Cilicie, dans les régions de l'Assyrie et de la Mésopotamie; Vahan, chef des Amadouni, avec l'armée de l'est et les contingents des Galates, dans la province de l'Adherbadagan pour la défendre contre [les attaques] du roi des Perses.

Antiochus, laissant le roi Chosroès, qui était de petite taille, faible de corps et n'ayant nullement l'apparence d'un guerrier, prend avec lui Mihran Pakarad et leurs troupes, et se porte avec toute l'armée grecque contre Sanadroug. Celui-ci, ayant garni de soldats perses la ville de Phaïdagaran, se hâte de se réfugier près du roi Sapor, avec les satrapes des Aghouank. Antiochus, voyant leur refus de se soumettre pacifiquement, donne ordre d'anéantir la puissance des rebelles, prélève les tributs et retourne auprès de l'empereur.

CHAPITRE VII.

Coupable conduite de Manadjihr envers Jacques (Agop) le Grand (1). — *Mort de Manadjihr.*

Manadjihr, étant allé avec l'armée méridionale de l'Arménie et les troupes ciliciennes dans les contrées de l'Assyrie, fait la guerre au pteschkh Pagour (2), le défait, lui et ses troupes, met en fuite les Perses accourus à son secours, et, ayant fait prisonnier Hescha, fils de Pagour, il l'envoie chargé de chaînes à Chosroès (3). Il condamne cruellement, non-seulement les combattants, mais encore les simples paysans des localités placées sous son autorité, à être passés au fil de l'épée. Il fait, dans les contrées de Medzpin, un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels huit diacres du grand évêque Jacques (Agop). Jacques va trouver sans retard Manadjihr et l'engage à délivrer les prisonniers qui sont innocents de tout crime; mais celui-ci refuse en alléguant les ordres du roi.

(1) Saint Jacques de Nisibe surnommé « le Sage », *Ezcon* par les Arméniens, était parent de saint Grégoire l'Illuminateur et fut un des pères qui assistèrent au concile de Nicée (Faustus de Byzance, l. III, c. 10). — Cf. notre Collection, t. I, p. 218 (note 1, col. 2) et suiv.

(2) Moïse de Khorène (l. III, c. 4) a déjà parlé de la défection de Pagour qui fut tué dans une affaire où Manadjihr commandait les troupes royales (Faustus de Byzance, l. III, c. 9). Toute la famille de Pagour fut exterminée dans ce combat, à l'exception de sa fille que le roi maria à Vaghinag de Siounie.

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 9) raconte au contraire que le jeune Hescha se réfugia chez Vatché le Mamigonien qui l'adopta. Il sera question plus loin de ce Vatché dans les notes du ch. 9.

Jacques étant allé trouver le roi, Manadjihr devient encore plus furieux, et, excité [d'ailleurs] par les habitants du pays, il fait précipiter dans la mer les huit diacres qui étaient dans les fers. A cette nouvelle, Jacques le Grand retourne plein d'indignation dans sa résidence, comme Moïse sortant de la présence de Pharaon, et, étant aussitôt monté sur la montagne (1) d'où l'on découvrait tout le district, il maudit Manadjihr et son canton, et les jugements de Dieu ne tardèrent pas à fondre sur lui.

Comme Hérode, Manadjihr meurt accablé de divers maux (2); le sol fertile de la contrée, arrosé par des eaux abondantes, devient un terrain couvert de sel; le ciel qui surplombe au-dessus devient, selon l'Écriture, comme [une plaque] de bronze (3); enfin la mer en furie inonde toute la campagne. A cette nouvelle, le grand Verthanès et le roi Chosroès, irrités, ordonnent de délivrer tous les prisonniers, de faire pénitence et d'implorer le saint, afin de détourner la colère de Dieu. Jacques sortit de ce monde, et le fils de Manadjihr (4), qui était son successeur, avec un repentir sincère, [en versant] d'abondantes larmes et [pénétré] d'une douleur profonde, obtint, par son intercession, la guérison pour lui et son canton.

CHAPITRE VIII.

Règne de Chosroès le Petit (5). — *Changement de la résidence royale.* — *Plantation d'une forêt.*

La deuxième année d'Hormisdas roi de Perse et la huitième du règne de Constance, Chosroès

(1) Faustus de Byzance nomme cette montagne Endsakhisar (l. III, c. 10, dans notre Collection, t. I, p. 219, note 2, col. 2); mais on la désignait également sous le nom de *Gabudog*, aujourd'hui *Gabudgog*. Cette montagne se trouvait sur le territoire des Reschdouni dans la province de Vasbouragan. — Cf. aussi Ménologe arm., 15 décembre.

(2) Faustus de Byzance (l. III, c. 10) est entré dans des détails très-circonstanciés sur l'histoire de saint Jacques et sur les représailles qu'il exerça contre Manadjihr, en appelant sur lui la colère divine. Non-seulement Manadjihr succomba dans d'atroces souffrances, mais sa femme et ses enfants furent également frappés par la mort.

(3) *Deuter.*, XXVIII, 23.

(4) D'autres historiens nous font connaître le nom de ce prince, qui s'appelait Zoura.

(5) Chosroès II le Petit est surnommé *Kotac* par Faustus de Byzance (l. III, c. 3). Peut-être faut-il voir dans ce surnom une altération des mots *cotah* ou *kiuteh* qui, en persan, veulent dire, « petit, court. »

Digitized by Google

monta sur le trône avec le secours de ce dernier. Non-seulement Chosroès ne fit aucune action d'éclat comme son père, mais encore il ne chercha point à reconquérir les contrées soustraites à son autorité, et ne prit pas les armes après l'expédition de l'armée grecque. Laissant au contraire le roi des Perses agir comme il le voulait, il signa la paix avec lui, content de régner sur les États qui lui restent et peu soucieux [de s'élever] à de nobles conceptions. Chosroès était de petite taille (1), non pas aussi petit qu'Alexandre de Macédoine qui n'avait que trois coudées, et qui avait néanmoins un esprit très-actif. Il n'avait en lui ni valeur, ni pensée généreuse, et il s'adonnait tout entier à la chasse aux oiseaux et aux autres chasses. C'est ce qui fait qu'il plante près du fleuve Azad (libre) (2) une forêt qui porte encore à présent son nom (3).

Chosroès transporte sa cour sur un point élevé de la forêt et s'y bâtit un palais entouré d'ombrage, appelé en langue perse Tovin, qui se traduit par « colline » (4). Car, en ce temps-là, Arès (Mars) faisait route avec le soleil, et les vents soufflaient un air embrasé, corrompu et fétide; ne pouvant supporter [ce fléau], les habitants d'Ardaschad consentirent volontiers à émigrer (5).

CHAPITRE IX.

Les peuples du nord font une irruption dans notre pays, au temps de Chosroès. — Exploits de Vahan Amadouni.

Du temps de Chosroès, les habitants du nord du Caucase, s'étant ligués, connaissant sa faiblesse et son inertie, et surtout excités par les sourdes menées de Sanadroug (1) qui agissait secrètement pour Sapor, roi de Perse, accoururent en foule pour envahir notre pays, au nombre d'environ vingt mille. L'armée orientale et occidentale des Arméniens, sous les ordres du général Pakarad et de Vahan chef des Amadouni, s'oppose [à leur marche]; car nos troupes du midi étaient auprès du roi Chosroès dans le pays de Dzop. Mihran avait été tué (2); les ennemis avaient mis en pièces et dispersé notre armée du nord, et, arrivés aux portes de Vagharschabad, ils investissaient la place. Tout à coup, l'armée orientale et occidentale, tombant sur eux, les repousse sur le rocher d'Oschagan, sans leur laisser lancer leurs flèches selon leur coutume. D'intrépides cavaliers les poursuivent et les repoussent dans des lieux rocailleux et difficiles (3).

A la fin, les ennemis se préparent malgré eux à la défense. Le chef des gens armés de lances, géant d'une taille immense, armé de toutes pièces, couvert d'un feutre épais, fait preuve de sa vaillance au milieu de tous. Les braves Arméniens, qui ne perdent aucun de ses mouvements, fondirent sur lui sans pouvoir le blesser, car les coups de lance s'amortissaient sur sa cuirasse de feutre. Alors le valeureux Vahan Amadouni, en regardant l'église métropolitaine (4), s'écrie : « Aide-moi, ô Dieu! toi qui as dirigé la pierre de la fronde de David au front de l'orgueilleux Goliath; dirige aussi ma lance sur l'œil de mon terrible ennemi. » Vahan ne pria pas en vain, car il renversa de cheval le géant redoutable, ce qui amena la fuite des ennemis et décida la victoire de l'armée arménienne (5). Revenu au pays de Dzop, Pa-

(1) Cf. plus haut, ch. 6.

(2) Cette rivière formait un des affluents de l'Araxe et arrosait la province d'Ararat. Les Grecs lui donnaient le nom d' Ἐλεύθερος « libre », qui a la même signification en arménien.

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 8) donne en effet à cette forêt le nom de *Khosrovakert*, « plantée par Chosroès »; il ajoute que cette forêt se trouvait partagée en deux parties par une grande route et qu'elle était entourée de palissades.

(4) Tovin ou Tevin, appelé Δούβιος (Procope, *Bell. pers.*, II, 24) et Τιβίον (Const. Porphyrog., *de Adm. imp.*, p. 153), ville située au nord d'Ardaschad, sur le Medzamor, fut fondée en 350. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 463. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 119, 120). — Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 8, p. 216 du t. I de notre Collection.

(5) Il ne semble pas que la ville d'Ardaschad ait été complétement abandonnée par ses habitants, comme Moïse semble l'affirmer; on doit croire qu'une partie seulement se transporta à Tovin.

(1) Faustus de Byzance (l. III, c. 7) prétend que les hordes du nord, dont il donne la nomenclature, étaient commandées par Sanésan (le même que Sanadroug) roi des Massagètes. — Cf. plus haut, ch. 6.

(2) Selon les annales de Géorgie rédigées par Vakhtang, le roi Mihran mourut de maladie, et laissa la couronne à son fils Bakar (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 131, 132).

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 7) dit que, dans ce combat, celui qui commandait les Arméniens était Vatché fils d'Ardavazt, de la maison des Mamigoniens. Ce général mit en déroute les ennemis dans un lieu appelé *Tzlou-kloukh* (tête de taureau), et le roi le récompensa de ce service en lui donnant en propriété le champ de bataille où il avait vaincu les ennemis (l. III, c. 8).

(4) Il est fait allusion ici à la métropole patriarcale d'Edchmiadzin, à Vagharschabad. Le texte arménien emploie l'adjectif grec *Gathoughigué* « catholique », ce qui est le synonyme de « métropolitaine ».

(5) Faustus de Byzance (l. III, c. 7) parle également de cette seconde affaire qui eut un heureux résultat pour les armes arméniennes. Le roi Sanésan (Sanadroug de Moïse de Khorène) fut tué. Faustus donne les noms des

Digitized by Google

karad rend au roi un témoignage fidèle et sans envie de la valeur et du courage de Vahan. Aussi le roi donne à Vahan le champ de bataille d'Oschagan, où il s'était tout à coup révélé par son grand cœur. A la place de Mihran, le roi nomme commandant des troupes Kardchouïl Makhaz chef des Khorkhorouni.

CHAPITRE X.

Mort de Chosroès. — Guerre entre les Arméniens et les Perses.

Après cela, Chosroès apprenant que Sapor, roi des Perses, donnait la main à ses ennemis, rompit avec lui et lui refuse le tribut particulier pour l'acquitter envers l'empereur (César). Se mettant ensuite à la tête de l'armée grecque, il résiste au roi de Perse. Cependant il meurt bientôt après, après un règne de neuf ans, et il est enterré à Ani, à côté de ses pères (1). Alors Verthanès le Grand rassemble les satrapes de toute l'Arménie avec les troupes et les chefs, confie l'Arménie à Arschavir Gamsaragan (2), comme au premier et au plus illustre après le roi, et, prenant avec lui Diran, fils de Chosroès, il va prier l'empereur de le mettre sur le trône à la place de son père.

Cependant Sapor, roi de Perse, ayant appris la mort de Chosroès et que Diran son fils avait été trouver l'empereur, rassemble une armée considérable, sous le commandement de son frère Nersèh (3), qu'il veut établir sur le trône d'Arménie, et il l'envoie dans notre pays parce qu'il le croyait sans chef. Mais le brave Arschavir Gamsaragan, s'opposant à cette invasion avec toutes les forces de l'Arménie, livre bataille dans la plaine appelée Mérough. Quoiqu'un grand nombre des plus illustres satrapes aient trouvé la mort dans ce combat, l'armée arménienne triomphe, met en fuite les troupes perses, et garde le pays jusqu'à l'arrivée de Diran.

généraux qui prirent part à cette affaire et cite Bagrat (Pakarad) le Bagratide, Méhentag et Karékin Reschdouni, Vahan Amadouni et Varaz Gaminagan. Selon Faustus, Vatché commandait en chef les Arméniens à la bataille d'Oschagan.

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 11.

(2) Arschavir Gamsaragan était prince de Schirag et d'Arscharouni (Faustus, l. III, c. 11.)

(3) Selon les historiens grecs, Nersèh, qu'ils nomment Nersès, était le fils de Sapor.

CHAPITRE XI.

Règne de Diran. — Mort de Verthanès le Grand. — Saint Iousig lui succède.

La dix-septième année de son règne, Constance Auguste, fils de Constantin, met sur le trône Diran, fils de Chosroès (1), et l'envoie avec Verthanès le Grand, en Arménie. Étant arrivé, il prend en paix possession de notre pays, fait alliance avec les Perses, renonce aux combats, et paie tribut aux Grecs [d'une part, et de l'autre il acquitte] un tribut spécial aux Perses. Il vivait tranquille comme son père, sans faire aucun acte de prouesse ou de bravoure; bien plus, loin d'imiter les vertus paternelles, il s'écartait secrètement des voies de la piété, ne pouvant se donner ouvertement au vice, en présence de saint Verthanès.

Ayant passé quinze années sur le siége épiscopal, Verthanès le Grand passe de cette vie dans l'autre, la troisième année de Diran, et d'après son ordre, on porte son corps et on le dépose au village de Thortan (2), comme s'il eût vu d'un œil prophétique que, longtemps après, les restes de son père reposeraient en ce même lieu. Iousig (3) son fils lui succède la quatrième année de Diran et se montre fidèle imitateur des vertus de ses pères.

CHAPITRE XII.

Guerre entre Sapor et Constance.

Sapor, fils d'Hormisdas, cimenta avec notre roi Diran une amitié encore plus étroite; en le secourant avec ses armes, il le délivre de l'irruption des nations du nord qui, liguées ensemble, franchirent le défilé de Djor (4), et s'établirent pendant quatre ans sur le territoire des Aghouank. Sapor, après avoir subjugué beaucoup d'autres rois et pris comme auxiliaires un assez grand nombre de peuples barbares, fondit sur les pays méditerranéens et sur la Palestine. Constance, ayant déclaré Julien, césar (5), prit les armes

(1) Diran II régna de l'an 335 à l'an 341.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 11.

(3) Le nom d'Iousig paraît être la transcription de l'appellation grecque *Hésychios*; cependant on peut croire que ce nom est le diminutif du mot *Ioïs* (prononcez *oïs*) « espérance. » — Iousig monta sur le trône pontifical en 330, et fut tué six ans après par ordre de Diran, en 336. — Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 12.

(4) Cf. plus haut, l. II, ch 65.

(5) Ammien Marcellin, l. XV, c. 8. — Zosime, l. III, c. 1, 2. — *Julian. ad Ath.; et Or.* 3. — Libanius, *Or.* 10.

Digitized by Google

contre les Perses. Une bataille fut livrée où les deux armées furent défaites, car, des deux côtés, un grand nombre de guerriers succombèrent, sans qu'aucun des deux camps voulût reculer. A la fin, on fit une paix qui dura peu d'années (1). Revenu de la Perse, Constance, après une longue maladie, mourut à Mopsueste (2), ville de la Cilicie, ayant régné vingt-trois ans. Sous son règne, apparut la croix lumineuse au temps du bienheureux Cyrille (3).

CHAPITRE XIII.

Comment Diran va au-devant de Julien et lui donne des otages.

En ce temps-là, l'impie Julien régna sur les Grecs. Il renia Dieu, adora les idoles et suscita des persécutions et des troubles contre l'Église. Il s'efforça de toute manière d'éteindre la foi chrétienne; ce n'était pas par la violence qu'il entrainait les peuples, mais il cherchait par toutes sortes de ruses à leur faire adorer les démons (dev) (4). Quand la justice [divine] l'arma contre les Perses, il traversa la Cilicie et arriva en Mésopotamie. L'armée perse qui gardait le pays, coupant les amarres du pont de bateaux établi sur l'Euphrate, défendait le passage. Notre roi Diran, s'étant avancé à la rencontre de Julien, fond sur l'armée perse, la met en fuite, et, par un service signalé, il fait passer l'impie Julien avec toute sa cavalerie, et revient comblé d'honneurs (1).

Diran demande à l'empereur de ne pas le suivre en Perse, parce qu'il était incapable de monter à cheval, et Julien consent, mais il demande des troupes et des otages (2). Diran pour épargner son second fils Arsace, lui donne le troisième, Tiridate, avec sa femme et ses enfants, ainsi que Dirith fils d'Ardaschès, son fils aîné, qui était mort. Dès que ces otages furent donnés à Julien, il les envoya aussitôt à Byzance. Ensuite Julien renvoie Diran dans notre pays et lui donne son image peinte sur des tableaux avec celles de plusieurs démons, lui enjoignant de les exposer dans les églises, du côté de l'Orient, en disant que tous les peuples tributaires des Romains en agissent ainsi. Diran reçoit ces images et les emporte, sans penser que, trompés de la sorte, ils adorent l'image des démons.

CHAPITRE XIV.

Martyre de saint Iousig et de Daniel.

Arrivé dans le canton de Dzop, Diran veut placer dans son église royale l'image [de l'empereur], Saint Iousig, arrachant cette image des mains du roi, la jette à terre, et, la foulant aux pieds, la brise en criant à l'imposture. Diran prend une résolution subite, car il redoutait Julien et il attendait la mort pour avoir profané l'image impériale. Exaspéré encore davantage à cause de la haine qu'il nourrissait contre Iousig qui le réprimandait continuellement sur sa coupable conduite, Diran le fait battre longtemps avec un nerf de bœuf, jusqu'à ce qu'il rendit le dernier soupir sous les coups (3).

(1) Ammien Marcellin, l. XXI, c. 6, 7, 13, 16.

(2) Ce fut à Mopsucrène dans les gorges du Taurus, entre Tarse et les portes de Cilicie, que Constance II mourut le 3 novembre 361 (Ammien Marcellin, l. XXI, ch. 13-15).

(3) Julien ayant permis aux Juifs de rebâtir le temple de Jérusalem, ceux-ci s'empressèrent de déployer un grand zèle dans cette entreprise. Mais une tempête effroyable détruisit les travaux commencés. Les Juifs ne perdaient pas courage et reprenaient sans cesse les travaux, lorsqu'enfin une tempête plus terrible encore, mêlée d'orage et de tonnerres, les força à cesser tout à coup. Alors apparurent des croix lumineuses dans le ciel et sur les membres des spectateurs de ce phénomène, ce qui frappa d'étonnement les Juifs, les païens et l'empereur. Beaucoup de Juifs se convertirent. Saint Grégoire de Naziance (*Orat.* 4), Saint Jean Chrysostome (*de S. Babyla*; et *contr. jud. et gentil.*), Saint Ambroise (*Ép.* 40, t. II, 952), et surtout Ammien Marcellin (l. XXIII, c. 1) rapportent ce fait qui peut paraître merveilleux, mais qui est attesté aussi bien par les chrétiens que par les païens. — Cf. Basnage, *Hist. des Juifs*, l. VIII, c. 5. — Gibbon, *Hist. de la décad.*, t. IV, p. 405-421. — Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, (éd. Saint-Martin), t. III, p. 43 et suiv. — Warburton, *Disc. sur Julien*, etc., etc.

(4) Cf. Libanius, *Or.* 10. — Saint Grég. Naz., *Or.* 3. — Saint Jean Chrysost., *de S. Babyla, et contr. jud. et gent.*, t. II, p. 575.

(1) Sozomène raconte (l. VI, c. 1) que Julien invita le roi d'Arménie qu'il appelle *Arsace*, par une lettre, à se joindre à lui pour marcher contre les Perses. — Cf. Fabricius, t. VIII, p. 82. — Ammien Marcellin ne dit presque rien de l'alliance du roi d'Arménie avec Julien (liv. XXIII, c. 3.)

(2) Cf. Ammien Marcellin, l. XXIII, c. 2. — C'est par erreur que Moïse de Khorène et les autres auteurs arméniens rapportent les événements qui suivent au règne de Diran père d'Arsace. La chose est impossible, puisque Diran avait cessé de régner en 337, c'est-à-dire vingt-cinq ans avant l'époque dont il s'agit (Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, t. III, p. 42, note 1; éd. Saint-Martin).

(3) Faustus de Byzance (l. III, c. 13) raconte d'une manière un peu différente la mort de Iousig. Selon cet écrivain, Diran et les satrapes ne supportaient qu'avec peine les reproches qu'Iousig leur adressait à propos du déréglement de leur conduite. Un jour que le roi se pré-

Digitized by Google

Après le martyre [du saint], Diran fut maudit par le vieux prêtre Daniel (1), ancien disciple et vicaire de saint Grégoire; mais il le fit étrangler. Les disciples emportèrent son corps et l'ensevelirent dans la solitude appelée le Jardin des Frênes (Hatziatz Trakhd) (2). Le corps de saint Iousig fut transporté près de [celui de] son père au village de Thortan. Il avait passé six ans dans l'épiscopat (3).

CHAPITRE XV.

Comment Zora, avec l'armée arménienne, quitte le parti de Julien, et est exterminé avec toute sa race.

La nouvelle de la mort de saint Iousig et les murmures de tous les satrapes parvinrent à Zora, chef des Reschdouni, commandant l'armée arménienne du midi, à la place de Manadjihr, envoyé par l'ordre de Diran, avec ses troupes, à la suite de Julien. En apprenant cette nouvelle, Zora dit à ses soldats : « Nous n'obéirons pas à un prince qui jette le scandale parmi les adorateurs du Christ et massacre ses saints, et nous ne marcherons pas avec ce roi impie. »

L'armée, impressionnée par l'effet de ces paroles, revient sur ses pas. [Zora] se fortifie à Demoris (4) jusqu'à ce que les autres satrapes se décident à prendre un parti. Cependant les courriers de Julien arrivent avant lui auprès de Diran, avec la lettre suivante :

Lettre de Julien à Diran (5).

« Julien autocrate, descendant d'Inachus, fils d'Aramazd et destiné à l'immortalité, à Diran notre procurateur (1), salut! Les troupes que tu nous as envoyées ont suivi leur chef qui a déserté nos rangs. Nous pouvions les poursuivre avec nos innombrables légions et les arrêter; mais nous avons souffert [leur désertion] pour deux motifs : d'abord, pour que les Perses ne disent pas de nous que c'est par la violence et non de leur plein gré qu'il a réuni des troupes ; ensuite, pour éprouver ta loyauté. Or, si Zora n'a pas agi ainsi d'après tes recommandations, tu l'extermineras avec sa race, pour ne pas lui laisser un seul descendant; si c'est le contraire, je jure par le dieu Mars (Arès) (2) qui nous a donné l'empire, par Minerve (Athéné) qui nous a donné la victoire, qu'à notre retour, nous irons, avec des forces invincibles, exterminer et toi et ton pays. »

Diran, effrayé de cette nouvelle, envoie mander Zora par le premier eunuque de ses femmes, appelé Haïr (3), avec un serment [de ne lui faire aucun mal.] Les soldats de Zora, voyant tous les satrapes garder le silence, se dispersent chacun dans sa maison, avec cette impatience habituelle chez notre nation. Zora, seul, abandonné, va, malgré lui, trouver le roi qui s'empare de sa forteresse d'Aghthamar (4) et extermine toute sa race. Un seul enfant fut sauvé, c'était le fils de Mehentag frère de Zora (5), que les nourrices enlevèrent. Le roi mit à la place de Zora, Saghamont, seigneur d'Antzid (6).

sentait à la porte de l'église, Iousig lui en défendit l'entrée. Diran fit traîner le saint hors du sanctuaire, le fit battre à coups de bâton et le laissa pour mort sur la place. Les disciples du patriarche transportèrent le blessé à Thortan où il expira quelques jours après. Le récit de Moïse paraît être cependant plus conforme à la vérité que celui de Faustus, car il est d'accord avec les légendes arméniennes.

(1) Ce Daniel était un Syrien, qui était surintendant principal du canton de Daron, dans la province d'Égéghiatz (Faustus de Byzance, l. III, c. 15).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. III. c. 14. — Le jardin des frênes était situé dans la province de Douroupéran (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 96).

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 12.

(4) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 146.

(5) Cf. la lettre de Julien à Arsace fils de Diran, roi d'Arménie (Muratori, *Anecd. græc.*, p. 334. — Fabricius, *Bibl. græc.*, t. VII, p. 82), où il appelle ce prince Ἀρμενίων ἡγούμενος (Cf. aussi Sozomène, l. VI, c. 1), qui est l'équivalent du titre *kordzagal* « procurateur », que nous lisons dans Moïse de Khorène.

(1) Cf. la note précédente où le mot *kordzagal* est expliqué.

(2) Le texte porte *Ras* qui est une altération due aux copistes; il est évident qu'il est question ici du dieu Mars envers lequel Julien avait une grande dévotion qui s'affaiblit dans la suite par suite de présages funestes (Ammien Marcellin, l. XXIV, c. 6). La veille du jour où Julien fut mortellement blessé par un javelot qui lui traversa le foie, il avait vu pendant un sacrifice une étoile filante qu'il crut être une menace du dieu Mars qu'il avait offensé, en jurant par Jupiter de ne plus offrir d'bolocaustes à son dieu favori (Ammien-Marcellin, l. XXV, c. 2.)

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 18.

(4) L'île d'Aghthamar est située dans le lac de Van (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 172). Cette île est aujourd'hui le siége d'un évêque arménien, naguère encore indépendant, qui habite le couvent construit dans l'île.

(5) Dadjad, fils de Mehentag, fut sauvé par le général Vasag, et rentra plus tard en possession des domaines de sa famille (Faustus de Byz., l. III, c. 18).

(6)Andzid, Andzith ou Handzith, l'Anzithène des Grecs, faisait partie de la Quatrième-Arménie (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 43. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 93).

Digitized by Google

CHAPITRE XVI.

Mort des fils de Iousig. — Pharnersèh lui succède sur le siége [patriarcal].

Les satrapes d'Arménie prient Diran d'élever un homme digne sur le trône épiscopal, en remplacement d'Iousig, parce que ses fils, par leurs habitudes peu honnêtes, étaient indignes de ce siége apostolique. D'ailleurs la mort vint les frapper sur ces entrefaites; événement affreux et épouvantable à entendre. Dans le même endroit, les deux frères sont frappés par la foudre (1); l'un s'appelait Bab et l'autre Athénogène (Athanakinès). Ils ne laissaient pas de fils en âge d'occuper une telle position, excepté le jeune enfant d'Athénogène, appelé Nersès (2), qui étudiait alors à Césarée, et qui, vers cette époque, était allé à Byzance pour épouser la fille d'un grand prince appelé Aspion. Comme il n'y avait personne de la race de Grégoire, on choisit Pharnersèh d'Aschdischad de Daron (3) et on le fit grand pontife, la dixième année de Diran. Il occupa le siége quatre ans.

CHAPITRE XVII.

Comment Diran fut trompé par Sapor, en se rendant à son appel, et eut les yeux crevés par son ordre.

Après tous ces événements, l'impie Julien, en punition de ses crimes, mourut en Perse d'une blessure [reçue] dans les entrailles (4). Les troupes revinrent avec le nouveau roi (empereur) Jovien (Jopianos), qui mourut en route et n'arriva pas à Byzance (5). Le roi des Perses, Sapor, poursuit les [Grecs] et attire par ruse Diran auprès de lui, en lui écrivant la lettre que voici :

Lettre de Sapor à Diran.

« Le brave adorateur d'Ormizd (Maztezen) (1), l'égal du Soleil (2), Sapor, roi des rois, à notre frère bien-aimé, dont le souvenir [augmente] notre félicité, à Diran, roi des Arméniens, beaucoup de saluts (3)!

« Nous tenons pour certain que tu nous as gardé la fidélité en ne venant pas en Perse avec l'empereur, et que l'armée qu'il avait obtenue de toi a été rappelée. Ce que tu as fait d'abord, nous le savons, c'était pour l'empêcher de traverser ton pays, comme il l'aurait fait. C'est ce qui fait que notre avant-garde découragée a fui, en rejetant la faute sur toi. Irrité, nous avons fait boire à leur chef du sang de taureau (4). Mais nous ne ferons aucun mal à ton royaume; [nous le jurons] par le grand dieu Mihr (5). Hâte-toi seulement de venir nous trouver, afin que nous puissions aviser au salut commun. »

Ce que voyant Diran, sa tête s'égara et il vint trouver Sapor, car la justice [divine] l'attirait vers son supplice. Sapor, en le voyant, lui adressa des reproches en face des troupes, et lui fit crever les yeux (6), comme autrefois il fut fait à Sédécias. Ainsi vengeance fut tirée du martyre

(1) Faustus de Byzance (l. III, c. 19) raconte cet événement d'une façon romantique, en disant que l'ange du Seigneur, apparaissant comme un éclair, frappa les deux frères, au moment où ils se livraient à la joie du festin.

(2) Nersès était fils d'Athénogène et de Bambischen sœur de Diran (Faustus de Byzance, l. III, c. 15, 19).

(3) Pharnarsèh occupa le trône pontifical de l'an 336 à l'an 340. — Faustus de Byzance (l. III, c. 16) l'appelle Pharèn ou Pharin.

(4) Cf. Ammien Marcellin, l. XXV, c. 3. — Libanius, *Orat.* 10. — Zosime, l. III, c. 28 et suiv. — Julien mourut dans la nuit du 26 au 27 juin 363, âgé de trente-deux ans.

(5) Ammien Marcellin, l. XXV, c. 10. — Eutrope, l. X. — Jovien mourut le 16 février 364, à Dadastana, bourg de la Galatie, à l'âge de 33 ans.

(1) Le mot *Maztezen* est la transcription du zend *mazdiesn* qui signifie « adorateur d'Ormizd ». — Cf. le Zend-Avesta d'Anq. Duperron, t. I, 2e partie, p. 177. — Hyde, *Hist. rel. vet. Pers.*, p. 442. — S. de Sacy, *Mém. sur diverses antiq. de la Perse*, p. 39. — Une inscription grecque copiée par Niebuhr et expliquée par M. de Sacy (*op. cit.*, p. 31) a transcrit le mot *Mazdiesn* par ΜΑΣΔΑΣΝΟΥ, au cas oblique.

(2) Ammien Marcellin donne la rubrique d'une lettre adressée à l'empereur par Sapor, où il prend les titres de « *particeps siderum, frater solis et lunæ* » (Amm. Marc., l. 17).

(3) Cette formule *oghdchoïn schad* est la traduction de « *Salutem plurimam dico* » que Sapor emploie dans sa lettre à l'empereur rapportée par Ammien Marcellin (*loc. cit.*).

(4) L'empoisonnement par le sang de taureau était fort usité dans l'antiquité, surtout en Perse. — Cf. Plutarque, *Vie de Thémistocle*. — Strabon, l. I, c. 3, § 21.

(5) Mihr ou Mithra. Le nom de ce dieu était invoqué dans les serments des Perses. — Cf. Xénophon, *Cyrop.*, c. 5.

(6) Faustus de Byzance (l. III, c. 20) raconte les faits d'une manière différente, bien que le résultat final soit le même. Schapouh-Varaz, gouverneur perse de l'Adherbadagan, engagea un certain Phisac, chambellan de Diran, à trahir son maître. Dans une entrevue entre Varaz et Diran, et pour un motif futile, Varaz se saisit traîtreusement du roi d'Arménie pendant un festin. L'ayant fait charger de chaînes, il le fit aveugler avec un fer rouge et le conduisit ensuite en Perse auprès de Sapor.

Digitized by Google

du saint (1), par qui était illuminé notre pays, selon la parole évangélique : « Vous êtes la lumière du monde (2), » lumière dont Diran priva l'Arménie. Et lui aussi fut privé de la lumière après un règne de onze ans.

CHAPITRE XVIII.

Sapor donne le trône à Arsace. — Sapor fait une irruption en Grèce.

Sapor établit roi, à la place de Diran, son fils Arsace (3), craignant que l'armée arménienne ne vînt mettre obstacle à ses projets. Il croyait, par cet acte de générosité, s'assurer la possession de notre pays. Il soumit ainsi la caste satrapale, en prenant de chacun en particulier des otages. En place de Vahan Amadouni, il nomma commandant de l'armée arménienne de l'est Vaghinag de Siounie, son favori, et, lui confiant [le gouvernement de] toute l'Arménie, il alla poursuivre les troupes grecques. Arrivé en Bithynie, il y séjourna plusieurs mois, sans rien entreprendre. Il dressa sur les bords de la mer une colonne surmontée d'un lion ayant un livre sous ses pieds, ce qui signifiait que le lion étant la plus redoutable des bêtes féroces, de même le roi des Perses est le plus puissant des rois. Le livre renferme la sagesse, tout comme l'empire romain.

CHAPITRE XIX.

Comment Arsace méprise l'empereur (roi) des Grecs.

Vers ce temps-là, les nations du nord s'insurgèrent contre Sapor roi des Perses. Valentinien, établi empereur (roi) des Grecs, ayant envoyé des troupes dans les contrées méditerranéennes, chasse l'armée perse; ensuite il adresse à notre roi Arsace cette lettre :

Lettre de Valentinien à Arsace.

« Valentinien Auguste, autocrate, avec notre collègue et associé Valens César, à Arsace roi d'Arménie, salut!

« Tu ne devais pas oublier les malheurs que vous avez endurés de la part des Perses infidèles et les bienfaits que vous avez reçus de nous, depuis les temps anciens jusqu'à présent. [Il fallait] t'éloigner d'eux et te rapprocher de nous, t'unir à nos troupes, et combattre contre eux; envoyer enfin, avec des lettres de satisfaction de nos généraux, les tributs de ton pays. Tes frères et les proscrits qui sont avec eux seront relâchés. Sois en bonne santé et soumis aveuglément à l'empire romain. »

Arsace ne répondit pas à cette lettre, mais il dédaigna et méprisa les Romains. Il ne s'attacha pas de tout cœur à Sapor; mais, suivant ses instincts, il mettait toute sa gloire à manger, à boire et à entendre des chanteuses. Plus robuste et plus brave en apparence qu'Achille, Arsace ressemblait de fait à Thersite le boiteux et à la tête pointue (1). S'étant soustrait à l'autorité de ses maîtres, il reçut enfin le prix de son orgueil.

CHAPITRE XX.

De saint Nersès. — Ses sages institutions.

La troisième année du règne d'Arsace, on établit comme chef des évêques Nersès le Grand, fils d'Athénogène, fils d'Iousig, fils de Verthanès, fils de saint Grégoire (2). A son retour de Byzance à Césarée et à son arrivée en Arménie, il renouvela toutes les sages institutions de ses pères, et fit plus encore, en mettant en vigueur la belle discipline qu'il a vue établie en Grèce, surtout dans la ville capitale. Ayant convoqué les évêques, avec tous les laïques, il établit la charité par des constitutions canoniques, et extirpa la rudesse qui était une chose naturelle dans notre pays. Ainsi, les lépreux étaient pourchassés et réputés immondes par les lois; les gens atteints de l'éléphantiasis étaient mis en fuite, de peur que leur mal ne se communiquât aux autres. Leurs refuges étaient les déserts et la solitude; leurs abris étaient des rochers et des buissons; ils ne trouvaient

(1) Il s'agit d'Iousig qui fut assassiné quelque temps avant Daniel. — Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 20.

(2) *Matt.*, V, 14.

(3) Arsace III régna de l'an 341 à l'an 370. — Les historiens modernes de l'Arménie donnent le plus souvent à cet Arsace ou Arschag le nom d'Arsace II, parce qu'ils ne comptent point parmi les monarques arméniens Arsace II, fils d'Artaban III, roi des Parthes, qui régna en l'an 35 de notre ère. — Cf. ce que nous avons déjà dit à ce sujet dans notre Collection, t. I, p. 273, note 1, col. 1

(1) Cf. Homère, *Iliad.*, c. II. « Seul Thersite glapit encore sans mesure..... c'est le plus vil des guerriers qui sont venus devant Ilion. Son œil est louche, ses pieds sont boiteux; ses épaules voûtées se confondent avec sa poitrine, et sa tête pointue est à peine recouverte de quelques rares cheveux. »

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 3. — Nersès le Grand occupa le siége pontifical de l'an 340 à l'an 374. Nous donnons dans ce volume une Biographie de saint Nersès, qui renferme entre autres choses des renseignements très-intéressants sur l'histoire de l'Arménie à cette époque, et qui a été rédigée par un écrivain du cinquième siècle, dont le nom ne nous est point parvenu.

Digitized by Google

aucune consolation dans leurs douleurs. Ensuite, il n'y avait aucun secours pour les estropiés, aucune hospitalité pour les voyageurs inconnus et pour les étrangers.

Nersès fit construire dans chaque canton des hôpitaux dans les lieux retirés, à la manière des hospices grecs, pour soulager les affligés. Il leur assigna des bourgs, des champs riches en fruits, en laitage et en laines, pour l'entretien particulier des pauvres, afin qu'ils ne sortissent pas de leurs maisons (1).

Nersès confia la surveillance à Khat (2), natif de Marak (3) dans [le district de] Garin, son diacre, et lui enjoignit de construire des hôtelleries dans tous les villages à l'usage des étrangers, pour y nourrir les orphelins, les vieillards, et soulager les indigents. Il bâtit aussi des confréries, des monastères, des ermitages dans les lieux déserts et inhabités par les solitaires, et nomma pour pères et inspecteurs de ces refuges Schaghida, Epiphane, Ephrem, Kint de la race de Selgouni, avec d'autres encore. Il défendit deux choses aux races satrapales : les alliances entre parents qui se faisaient pour conserver soigneusement la noblesse des familles; et enfin les lamentations sur les morts, selon l'usage des païens (4). Dès lors, on vit notre pays se conduire non selon la coutume des barbares et des gens grossiers, mais à la manière des citadins policés.

CHAPITRE XXI.

Meurtre de Tiridate frère d'Arsace. — Saint Nersès se rend à Byzance et en ramène les otages.

Valentinien se montrait sévère et inflexible contre les injustices; il fit mourir beaucoup de princes à cause de leurs dilapidations (5), et brûler vif un certain Rodanus, chef des eunuques, qu'il avait engagé par trois fois à restituer à une veuve les biens qu'il lui avait pris, et qui s'y était refusé (6). Le même jour, les envoyés de Valentinien, revenus d'Arménie, l'irritèrent en lui rapportant les insolences d'Arsace. En ce moment, comme il était fort en colère, il fit mettre à mort Tiridate frère d'Arsace et père du jeune Knel.

Théodose, à la tête d'une nombreuse armée, vint fondre sur l'Arménie. Déjà il est arrivé sur les frontières du pays, quand Arsace effrayé envoie au-devant de lui Nersès le Grand qui supplie l'empereur, lui paye les tributs qu'il avait refusé d'acquitter et lui remet encore de riches présents. Nersès va trouver Valentinien, le prépare à faire la paix, et reçoit lui-même de grands honneurs. Il obtint encore les otages qu'il réclame, et part en ramenant à Arsace comme épouse Olympias, fille d'un parent de l'empereur (1). Valentinien, pour consoler le jeune Knel de la mort injuste de son père Tiridate, lui conféra la dignité de consul (2) et lui donna de grandes sommes d'argent. Dirith, jaloux de Knel, ne pensait qu'à lui nuire et attendait pour cela une occasion favorable (3).

CHAPITRE XXII.

Rupture d'Arsace et de Knel. — Mort de Diran.

Knel vint un jour dans le bourg de Gouasch, situé au pied du mont Arakadz (4), pour voir son aïeul Diran l'aveugle qui vivait encore. Diran pleurait amèrement son fils Tiridate, père de Knel, en se reprochant d'être la cause de sa mort. C'est pourquoi il donne à Knel tous ses biens, la propriété des villages et des métairies, en lui imposant pour condition d'habiter dans ce bourg de Gouasch. Ensuite Knel prend pour femme Pharandzem, de la race de Siounie, célèbre son mariage avec une magnificence toute royale et comble de présents tous les satrapes. Ceux-ci,

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 4.
(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 12.
(3) Selon un msc. *Markatz*. — Faustus de Byz., l. IV, c. 12. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 35.
(4) Cf. sur ces cérémonies funèbres, ce que raconte Faustus de Byzance, l. V, c. 31.
(5) Cf. Ammien Marcellin, l. XXVII, c. 7; l. XXX, c. 8. — Zosime, l. IV, c. 14. — Zonaras, l. XIII. — *Cod. Théodos.*, l. XI, tit. 10, loi 1, et tit. 11.
(6) Cf. Chron. Pasc., p. 301.

(1) Olympias était fille d'Ablabius, préfet du prétoire, et avait été fiancée à Constant, frère de Constance (Ammien Marcell., l. XX, c. 11). — Cf. aussi Faustus de Byzance, l. IV, c. 15; et surtout la note première de la p. 346 du t. II de l'*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau, éd. Saint-Martin.
(2) Moïse de Khorène a employé le mot composé *hypadosouthioun* (formé de ὕπατος « consul » et de la terminaison *outhioun*), qui signifie « le consulat, l'action d'être consul ». Le droit de porter des ornements consulaires s'appelait τιμαί « honneurs ».
(3) La véritable cause de la haine que Dirith portait à Knel n'était pas seulement la faveur dont ce dernier avait été l'objet de la part de l'empereur, c'était surtout son amour pour Pharandzem, femme de Knel, que le roi Arsace épousa après avoir tué son mari. — Cf. Faustus de Byz., l. IV, c. 15.
(4) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 442. — Saint-Martin. *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 47.

Digitized by Google

très-satisfaits et attachés à sa personne, lui donnèrent leurs enfants. Knel les fit habiller avec de magnifiques ornements, leur donna des armes, et on en aima Knel encore davantage.

Dirith trouva là un prétexte à la calomnie, et étant chez le roi avec son ami Vartan écuyer du roi et de la race des Mamigoniens, ils lui dirent : « Tu ignores, ô roi! que Knel a formé le projet de te tuer pour régner à ta place. Voici la preuve de ce fait, ô roi! Knel habite l'Ararat dans vos domaines royaux, et le cœur des satrapes lui est dévoué. Les empereurs, pour lui fournir l'occasion de conspirer, lui ont conféré le consulat, beaucoup d'argent avec lequel il a corrompu les satrapes. » Vartan jurait par le soleil (la vie) du roi et disait : « J'ai entendu de mes propres oreilles Knel dire : Je ne laisserai pas, sans la venger sur mon oncle, la mort de mon père, dont il a été la cause. »

Arsace crut à ces paroles et envoya Vartan auprès de Knel pour lui dire : « Pourquoi t'es-tu établi en Ararat et as-tu transgressé les règlements établis par nos pères? » Car c'était la coutume que le roi seul habitât en Ararat avec le seul fils qui était son successeur désigné (1); tandis que les autres Arsacides résidaient dans les contrées d'Haschdiank, d'Aghiovid et d'Arpéran (2) avec des revenus et des rentes sur le trésor royal. « Or, tu dois choisir actuellement, ou la mort, ou abandonner l'Ararat et renvoyer d'auprès de toi les fils des satrapes. » Knel, ayant entendu ces paroles, obéit à l'ordre du roi et s'en alla dans les cantons d'Aghiovid et d'Arpéran. Cependant Diran, son grand-père, adressa des remontrances sévères à son fils Arsace. C'est pourquoi Diran fut, pendant la nuit, étranglé par ses grands chambellans (3), sur l'ordre du roi, et enterré dans le bourg même de Gouasch, comme n'étant pas digne de la sépulture de ses pères. Ainsi Diran éprouva la juste récompense du traitement qu'il avait fait endurer à Daniel l'homme de Dieu (1); et, selon les paroles de l'Écriture, il fut mesuré avec sa propre mesure (2).

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 8. — Cette loi avait été établie par le fondateur de la dynastie arsacide d'Arménie.

(2) Le canton de Haschdiank, l'Asthianène ou Hanstanitès des Grecs, était la résidence des branches collatérales de la famille des Arsacides, ainsi que l'avait établi Valarsace. Il était situé dans la Quatrième-Arménie; au deuxième siècle Ardavazt II et Diran I y joignirent les cantons d'Aghiovid dans le Douroupéran, et d'Arpéran dans le Vasbouragan. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 92, 101, 131.

(3) Moïse emploie le mot *sénagabed* qui est l'équivalent de *hedjoub*, « chambellan, camérier ». — Cf. sur cette fonction, notre *Cartulaire d'Arménie sous les Roupéniens; Introd.*, p. 45.

CHAPITRE XXIII.

Arsace porte de nouveau envie à Knel et le fait périr.

Ensuite le roi va sur le versant opposé du Massis, chasser dans son canton de prédilection, à Gokaïovid (3). La chasse fut si abondante qu'aucun roi jusqu'alors n'avait tué tant de gibier en une heure. Et lui, dans les joies du vin, s'en glorifiait. C'est pourquoi Dirith et Vartan renouvelèrent leurs perfidies, en disant que Knel en ces jours-ci abat un bien plus grand nombre de pièces sur sa montagne de Schahabivan (4) qui lui vient de son aïeul maternel, Knel Kénouni.

Alors Arsace envoie à Knel la lettre suivante :

Lettre d'Arsace à Knel.

« Arsace, roi de la Grande-Arménie, à mon fils Knel, salut! Cherche les endroits les plus abondants en bêtes fauves sur la montagne des Fleurs (Dzaghgatz), le long de l'eau, et tu disposeras tout afin qu'à notre arrivée nous trouvions une chasse digne d'un roi. »

Arsace, arrivant presqu'en même temps que sa lettre, pensait trouver Knel non encore préparé aux ordres du roi, et, sous le prétexte que Knel porte envie aux plaisirs du roi, le charger de chaînes. Mais Arsace, voyant qu'il n'y avait jamais eu tant de préparatifs de chasse et tant de gibier, tourmenté par ses idées d'envie et ses soupçons, ordonne à ce même Vartan de le tuer pendant la chasse, comme si c'était par un coup de maladresse que le trait avait atteint Knel. Vartan s'apprête à exécuter cet ordre, non pas tant pour obéir au roi que pour satisfaire la haine de son cher Dirith (5). Cependant Arsace, accom-

(1) Voir plus haut, ch. 14.

(2) *Isaïe*, XXVII, 8.

(3) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 446.

(4) Cette montagne était située dans le canton de Dzalgadn, en Ararat, et s'appelle actuellement Ala-Dagh. Elle portait aussi le nom de « Montagne des fleurs » *Dzaghgatz*, et selon d'autres écrivains Dzalghé ou Dzalgoud. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 414.

(5) La mort de Knel est racontée d'une manière toute différente par Faustus de Byzance (l. III, c. 15). Arschag, excité par les calomnies de Dirith, cousin de Knel, engagea ce dernier à venir le trouver dans son camp pour célébrer ensemble la fête de *navassart*. Sans défiance Knel se rendit à l'appel du roi, qui le fit saisir et enchaîner. Puis il donna l'ordre à son bourreau, Érazmag, de

Digitized by Google

pagné de ses satrapes, fait descendre dans la plaine d'Aghiovid le corps de Knel et l'enterre dans la plaine de Zarischad (1). Puis, feignant d'être innocent [de ce crime], le roi s'abandonne à un grand désespoir.

CHAPITRE XXIV.

Comment Arsace osa prendre pour épouse la femme de Knel, de laquelle il eut Bab.

Bien qu'Arsace croyait exécuter ses crimes secrètement, il arriva que ce qui ne peut être caché à l'œil de Dieu, qui voit tout, fut aussi manifesté au monde pour la terreur des coupables, comme fut la mort de Diran et de Knel. Tout fut connu; Nersès le Grand l'apprit aussi et il maudit Arsace et celui qui avait été la cause du meurtre (2). Puis, s'en étant allé, il passa plusieurs jours dans le deuil, comme [autrefois] Samuël à l'occasion de Saül. Mais Arsace, loin de se repentir, osa s'emparer des trésors de l'héritage des morts, et il prit encore sa femme Pharandzem, de laquelle naquit un fils qui fut appelé Bab (3).

Cette Pharandzem commit un forfait inouï, incroyable et bien fait pour causer l'indignation de ceux qui l'entendirent conter; par les mains d'un prêtre indigne (4), mêlant au remède de vie le poison mortel, elle le donna à Olympias, première femme d'Arsace et la fit mourir, parce qu'elle enviait son rang. Elle excite aussi Arsace à tuer Vaghinag, pour mettre à sa place son père Antiochus (5).

tuer le prince qui avait cependant trouvé un chaleureux défenseur auprès du roi dans la personne du patriarche Nersès. Faustus est d'accord avec Moïse, pour accuser le roi d'une hypocrisie odieuse, puisqu'il assista en gémissant aux funérailles de son neveu. On verra plus loin comment mourut Dirith qui avait été la cause de cet assassinat, parce qu'il voulait épouser la femme de Knel.

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 125. — Cf. aussi Faustus de Byzance, l. IV, c. 55.

(2) Mesrob, *Biogr. de saint Nersès*, § 13. — Cf. aussi plus bas, c. 25. — Faustus de Byzance, l. III, c. 15.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 15. — Mesrob et Faustus disent qu'Arsace avait d'abord épousé Pharandzem, et que ce fut pour se venger du peu des sympathie qu'elle lui témoignait, qu'il épousa Olympias.

(4) Ce prêtre s'appelait Merdchiounig; il était originaire d'Arschamouni, au canton de Daron. (Faustus de Byzance, l. III, c. 15.)

(5) Faustus de Byzance (l. III, ch. 15) appelle ce personnage Antov de Siounie.

CHAPITRE XXV.

Meurtre de Dirith.

Sapor, en paix avec les nations du nord et ayant terminé toutes ses campagnes, manifesta son indignation contre Arsace qui, pendant d'assez longues années, avait payé le tribut à César et non à lui. En conséquence, Arsace envoie à Sapor Dirith et son favori Vartan, avec de riches présents, en demandant sa grâce. Mais Sapor voulait se venger des dernières guerres, et il s'avanca contre les Grecs. C'est pourquoi il invite Arsace notre roi à le suivre avec toute l'armée arménienne. Arsace ne voulut pas marcher avec lui, et, donnant un prétexte, il n'envoie avec Sapor qu'une petite troupe.

Cependant Arsace, furieux contre Dirith, le dépouille de ses honneurs, comme si tout n'était arrivé qu'à son instigation, à cause de la haine qu'il nourrissait contre les Grecs. Vasag son écuyer excitait encore davantage la colère du roi, parce qu'il gardait rancune à son propre frère au sujet d'une jeune concubine. C'est pourquoi le roi accable d'injures [Dirith et Vartan] qui, ne pouvant supporter un tel traitement et tant de reproches, se réfugient auprès de Sapor. Arsace, encore plus furieux, ordonne à Vasag de les poursuivre avec une nombreuse troupe, et de les arrêter partout où on les trouverait (1). Vasag se hâte de poursuivre les fugitifs, quoique Vartan fût son frère. Ainsi le sang innocent de Knel fut vengé dans celui de l'impie Dirith, selon la malédiction fulminée par Nersès (2), et Vartan fut tué par son propre frère (3).

CHAPITRE XXVI.

Défaite de Sapor à Tigranocerte.

Sapor se hâta de se porter contre notre ville de Tigranocerte; les habitants, avec une armée rassemblée aussitôt, lui opposent une vive résistance, car Antiochus, chef de la race de Siounie, beau-père d'Arsace et gouverneur de la ville, ordonne d'en fermer les portes devant Sapor. Et non-seulement il intercepta le passage, mais il

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. III, c. 15.

(2) Cf. plus haut, c. 24.

(3) Cf. Faustus de Byzance (l. III, c. 17), qui dit que Vartan fut assassiné par des émissaires, dans son château de Trakhani, au canton de Daïk. Sa femme qui était enceinte, entendant du bruit, accourut, mais elle fut obligée de s'arrêter et mit au monde un fils qui fut nommé Vartan comme son père.

Digitized by Google

ne lui envoya aucun député et n'en reçut aucun de lui. Une grande bataille eut lieu où un nombre considérable de Perses trouva la mort, et l'armée de Sapor en déroute retourne à Medzpin. Après avoir pris un peu de repos et s'être remis de ses fatigues, Sapor essaie de prendre Tigranocerte; mais l'avant-garde et les éclaireurs l'en empêchèrent sous prétexte que les Grecs en souffriraient. Alors Sapor écrit aux habitants de la ville une lettre ainsi conçue :

Lettre de Sapor [aux habitants de] Tigranocerte.

« Le plus brave des adorateurs d'Ormizd, Sapor, roi des rois, à vous, habitants de Tigranocerte qui n'êtes plus comptés au nombre des Arik et des Anarik.

« Je voulais, en commençant par vous, faire mon entrée en paix et librement dans les villes des environs. Or vous, habitants de Tigranocerte, qui êtes les premiers, non par vos exploits, mais par votre position sur ma route, si vous me résistez, les autres villes imiteront votre exemple et en feront autant. Mais, à mon retour, je vous exterminerai dans ma colère, afin que vous soyez un double exemple pour les audacieux et les rebelles. »

CHAPITRE XXVII.

Construction et destruction d'Arschagavan. — Prise d'Ani.

Arsace fit une folle entreprise; sur le revers du mont Massis, il bâtit un lieu de refuge pour les malfaiteurs et ordonna que quiconque viendrait s'y établir ne pourrait être atteint par les droits de la justice. Aussitôt la vallée se peupla tout entière d'une multitude semblable [aux flots] de la mer; car les dépositaires infidèles, les débiteurs, les esclaves, les malfaiteurs, les voleurs, les assassins, les gens divorcés et autres venaient s'y réfugier sans être inquiétés. Souvent déjà les satrapes avaient murmuré, mais Arsace ne les écouta pas, si bien qu'ils adressèrent des plaintes à Sapor qui, revenu de Grèce, envoya un de ses généraux, avec un détachement d'Arméniens, pour s'emparer d'Arsace si l'occasion le permettait. Mais Arsace s'enfuit dans les régions du Caucase, avec le concours des Ibères (1).

Le général des Perses, arrivé en Arménie, et soutenu par les satrapes, s'empare du fort d'Ani (1), de tous les trésors royaux et même des ossements des rois; j'ignore si c'est pour faire un outrage à Arsace, ou à cause de quelque sortilége païen. Les satrapes, ayant obtenu ces ossements par leurs prières, les enterrèrent dans le bourg d'Aghtz, au pied du mont Arakadz (2); car ils ne savaient pas distinguer les ossements des païens de ceux des chrétiens, parce que ces restes avaient été confondus ensemble par les violateurs. Aussi ces ossements ne furent pas jugés dignes d'être ensevelis dans la ville de Vagharschabad, dans la sépulture des saints.

Les satrapes d'Arménie, ligués ensemble, tombèrent sur la cité royale d'Arschagavan, passèrent au fil de l'épée les hommes et les femmes, à l'exception des enfants à la mamelle; car chacun sévissait contre ses propres esclaves et contre les criminels (3). Nersès le Grand, bien qu'averti sur-le-champ, ne put arriver avant le massacre, mais il trouva les enfants des victimes rassemblés de côté pour être traînés en captivité, comme des enfants d'ennemis éloignés. Nersès, les délivrant, les fait porter dans des corbeilles et placer dans une étable, et leur fait donner des soins et des nourrices. Avec le temps, cet endroit devint un bourg, qui à cause de cela fut appelé *Ouorthkh* (corbeilles) (4).

CHAPITRE XXVIII.

Prise et ruine totale de Tigranocerte.

Sapor étant arrivé à Tigranocerte, les habitants s'y renfermèrent pour résister [à ses attaques].

(1) Faustus de Byzance raconte (IV, 20) qu'Arsace, étant à la cour de Sapor, fut averti faussement par Antov de Siounie que le roi de Perse voulait le faire mourir. Antov craignait qu'Arsace n'épousât la fille de Sapor, et que cette alliance ne fût préjudiciable à celle que le roi avait contractée avec sa fille Pharandzem. Arsace, confiant dans les paroles d'Antov, s'enfuit; et, malgré les protestations de Sapor, il persista à ne pas retourner auprès du roi de Perse. Dès lors, il s'ensuivit une guerre longue et désastreuse qui dura trente ans. (Faustus de Byz., l. IV, c. 20 et suiv.)

(1) Faustus de Byzance (IV, 24) raconte la prise d'Ani par le traître Méroujan, et donne les mêmes détails que notre auteur sur l'enlèvement des trésors et la violation des sépultures royales.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 440.

(3) Faustus de Byzance (l. IV, c. 13) raconte que ce fut une épidémie qu'il qualifie d'implacable, qui fit mourir la population d'Arschagavan. Le patriarche Nersès avait engagé le roi à détruire ce bourg qui renfermait tous les criminels du pays, mais Arsace ne tint aucun compte des avertissements du saint, qui annonça qu'à la suite d'une vision qu'il avait eue, Arschagavan serait complétement détruite. En effet 20,000 personnes furent atteintes par le fléau et périrent en trois jours. La ville fut alors complétement détruite.

(4) Le mot *Ouorth* a également le sens de « vigne ».

Digitized by Google

Étant montés sur les murailles, ils disaient: « Retire-toi, Sapor, afin que nous ne te fassions pas éprouver une seconde fois une défaite plus terrible que la première (1). » — « O braves Arméniens, répond Sapor, vous qui vous tenez renfermés dans ces murailles de Tigranocerte, poussez au dehors vos cris menaçants. C'est le fait des braves de combattre en rase campagne, en champ libre; car il n'appartient qu'à des femmes de se tenir cachées par crainte d'une collision! » Cela dit, Sapor se tourna vers les soldats grecs prisonniers et leur parla de la sorte : « Si, avec le secours de vos armes, je prends cette ville, je vous délivrerai tous avec vos familles. » Puis il ordonne à l'armée perse d'investir la ville et de faire pleuvoir une grêle de flèches sur ceux qui étaient sur les murailles.

Les Grecs se mirent aussitôt avec ardeur à appliquer contre les murailles des machines roulantes appelées ânes, manœuvrées par trois hommes, munies à la partie inférieure de faux, de socs à deux tranchants, de pics recourbés, pour ruiner les fondations. C'est ainsi que tombèrent les murailles élevées et fortifiées par Tigrane l'Haïcien (2). On mit le feu aux portes; de toutes parts on lançait des pierres, des flèches et des traits. Les nôtres, blessés et effrayés, laissèrent la soldatesque se précipiter dans la ville; la main des Perses ne se lassait pas de tremper le fer homicide dans le sang, si bien que le sang des morts inonda les fondements [de la ville]. La main des Grecs incendia aussi tous les édifices de bois (3). Sapor emmène en captivité tous ceux qui avaient échappé au massacre et retourne en Perse (4). Il envoie des courriers aux troupes cantonnées en Arménie et ordonne d'exterminer toute la famille de Siounie (5).

(1) Voir plus haut, p. 145, 146.

(2) Cf. plus haut, l. I, c. 30. — Tigranocerte avait été reconstruite par Tigrane II. (Indjidji, *Arm. anc.*, page 74—84.)

(3) Les éditeurs de la version italienne de Moïse observent avec beaucoup de justesse que cette description du sac de Tigranocerte offre une grande ressemblance avec le récit que le Pseudo-Callisthène a donné de la prise de Thèbes par Alexandre de Macédoine. Ils en tirent cette conclusion que Moïse ne doit pas être étranger à la traduction de cet ouvrage en arménien. — Cf. *Vie d'Alex. de Macéd.*, en arm.; Venise, 1842, in-8°. — Et plus haut, p. 48; l'Introd. à l'Histoire de Moïse de Khorène.

(4) Faustus de Byzance (l. IV, c. 24) attribue la prise de Tigranocerte à Méroujan.

(5) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 57.

CHAPITRE XXIX.

Arsace en vient aux mains avec ses satrapes. — Bab envoyé comme otage à Byzance.

Les mêmes peuplades (1) se révoltèrent de nouveau contre Sapor, et la paix fut signée [entre lui] et les Grecs. Comme il est dit : il y a changement de rôles: paix pour ceux-ci, guerre pour ceux-là; paix ensuite pour ceux-là et guerre pour ceux-ci. La fin de l'un devient le commencement de l'autre. Valentinien tombe malade dans le château de Brégétium (Perkidion) et meurt en laissant l'empire à son frère (2). Valens, heureux vainqueur des Goths (Keth), se hâte d'envoyer des troupes en Mésopotamie et en Arménie pour offrir leur concours à Sapor.

Arsace, à la tête d'une armée d'Ibères (3), rassemble le petit nombre de ses partisans, et livre combat à ses satrapes pour se venger de la destruction de sa ville d'Arschagavan. Les confédérés, sous le commandement de Nersèh, fils de Gamsar, combattent pour résister à Arsace. La bataille fut meurtrière, car des deux côtés périrent beaucoup de gens : les braves combattaient contre les braves, et personne ne voulait se croire vaincu. Les choses en étaient là, lorsqu'arrivèrent les troupes impériales. Arsace, voyant alors qu'il a pour adversaires Sapor, Valens et ses propres satrapes, qu'il est abandonné de tous, envoie plusieurs fois supplier Nersès le Grand, promettant de quitter désormais le chemin du vice, de se soumettre à sa volonté, de faire pénitence couvert d'un sac et de cendre, pourvu que Nersès parvînt à conclure la paix et à l'arracher des mains puissantes des Grecs. Les satrapes, de leur côté, adressaient également de semblables prières à Nersès, et les évêques rassemblés le conjuraient aussi de s'interposer pour mettre un terme au péril de son troupeau (4).

Nersès le Grand, cédant enfin, vint au milieu d'eux, rétablit la paix, en obtenant la parole du roi et des satrapes, à l'exception de Méroujan chef des Ardzrouni et du mari de sa sœur, Vahan Mamigonien, qui, sourds aux prières de Nersès, s'en allèrent, dans leur rébellion, trouver Sapor (5).

(1) Cf. plus haut, p. 142; ch. 19. — Ammien-Marcellin (l. 27, c. 12) parle de cette expédition de Sapor en Ibérie.

(2) Cf. Ammien-Marcell., l. XXX, c. 6 et 10. — Zosime, l. IV, c. 17. — Socrate, l. IV, c. 31. — Sozomène, l. IV, c. 36. — Paul Orose, VII, 32.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 25.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 50-51.

(5) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 23.

Digitized by Google

Tous les autres satrapes, à la condition que le roi à l'avenir se comporterait avec équité, promirent de lui être fidèlement soumis. L'engagement fut ainsi fait de part et d'autre. Mais Nersès le Grand, étant allé trouver l'armée grecque, la supplia de ne faire aucun mal à notre pays, de prélever les tributs, d'emmener Bab fils d'Arsace, en otage, avec les fils de tous les satrapes, et de se retirer. Accédant à cette proposition, le bon, le grand Théodose, général [des Grecs], retourne près de l'empereur avec les otages et accompagné de Nersès le Grand (1) qui était porteur d'une lettre d'Arsace, conçue en ces termes :

Lettre d'Arsace à Valens.

« Arsace, roi de la Grande-Arménie, et tous les satrapes de la nation arménienne (2), à notre Seigneur l'empereur Valens Auguste et à Gratien son fils (3), salut !

« Que ta majesté soit convaincue que ce n'est point par haine que nous nous sommes révoltés, ou par confiance dans nos forces que nous avons envoyé des détachements pour piller sur les domaines des Grecs. Ayant appris les grands troubles qui ont eu lieu chez vous, et redoutant Sapor, si personne ne fût accouru pour nous tirer de ses mains, nous l'avons aidé avec une faible troupe. Cependant, moi, Arsace, je n'ai pas marché avec lui et je vous suis resté fidèle. C'est pourquoi il a dévasté notre pays, il l'a réduit en servitude et arraché de leurs tombeaux les ossements de nos pères. Croyez nos envoyés, conservez-nous sincèrement l'ancienne amitié, et nous vous serons dévoués avec une entière fidélité. »

Valens, sans lire la lettre, sans voir saint Nersès le Grand, ordonna qu'il fût déporté (4) et que tous les prisonniers fussent passés au fil de l'épée.

CHAPITRE XXX.

Nersès le Grand est exilé dans une île déserte. — Comment les captifs étaient nourris par les soins de la Providence.

En ce temps-là, Macédonius, qui niait le Saint-Esprit, tenait le siége épiscopal de Byzance (5)

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 5.

(2) Moïse emploie le mot *aramian*, dont la racine est *Aram*. C'est une épithète peu usitée.

(3) Gratien était le fils du frère de Valens, et par conséquent son neveu.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 5.

(5) Socrate, l. II, c. 27, 38. — Sozomène, l. IV, c. 20, 26. — Cf. sur les *Pneumatomaques* ou *Macédoniens*, Tillemont, t. VI, *Arius*, art. 62, 66, 104 *et passim*.

Quand vint l'ordre de déporter Nersès le Grand, comme si ce fût lui qui avait fait une offense à l'empereur, quelques Ariens l'approchèrent et lui dirent : « Si tu veux professer notre croyance, notre père Macédonius te délivrera. » Nersès refusa et fut déporté. Comme on naviguait par un vent impétueux de l'hiver, le vaisseau fut jeté sur une île déserte et fut brisé. Les marins, ne pouvant naviguer avec la chaloupe, restèrent là et mangèrent des racines d'arbres (1). Cependant la Providence divine les nourrit pendant huit mois (2) avec des poissons que la mer jetait vivants sur le rivage (3). Bab, avec les autres otages, ayant consenti [à accepter l'erreur], Macédonius le fit délivrer (4).

CHAPITRE XXXI.

Arsace extermine les satrapes. — Conduite de l'évêque Khat.

Nersès le Grand étant éloigné, Arsace viola tous les serments qu'il avait jurés avec les satrapes, et tira vengeance de la destruction de sa ville d'Arschagavan (5). Il extermina grand nombre de satrapes, anéantit la race des Gamsaragan parce qu'il convoitait leur forteresse d'Ardakers (6) et leur ville libre d'Érouantaschad. Les appelant près de lui, dans son palais abandonné d'Armavir, comme ses alliés qu'il voulait combler d'honneurs, hommes, femmes et enfants, il fit tout tuer, et seul Sbantarad, fils d'Arschavir, échappa à la mort. Celui-ci avait épousé en secondes noces une Arsacide et habitait dans ses domaines aux cantons de Daron et d'Haschdiank, sous prétexte qu'il avait à se plaindre de son oncle paternel Nersèh (7). C'est pourquoi il échappa au massacre; mais, ayant appris cette affreuse nouvelle, il s'enfuit en Grèce avec ses fils Schavarsch et Kazavon, et avec tous les siens.

Nersès le Grand, lors de son départ pour la Grèce, avait consacré son diacre Khat (8), évêque

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 5, 6.

(2) Neuf ans, selon Faustus, *loc. cit.*

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 6.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. V, c. 1.

(5) Cf. plus haut, p. 146, ch. 27.

(6) Ardakers est le nom arménien (Indjidji, *Géogr. anc.*, p 396) de la ville d'Artogérasse ou Artagéra des écrivains grecs et latins. Ceux-ci ont transcrit ce nom sous différentes formes, ainsi qu'on peut le voir dans Strabon (XI, 14, 6), Ptolémée (V, 13), Vell. Patercul., II, et Ammien-Marcellin (XXVII, 12).

(7) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 19.

(8) Khat était originaire de Marak (Indjidji, *Arm. anc.*,

Digitized by Google

de Pakrévant et d'Arscharouni, et lui avait confié l'administration de son pays jusqu'à son retour. Khat ressemblait en tout à Nersès le Grand, et il le surpassait même dans son zèle pour les pauvres. Ses greniers se remplirent comme par miracle, comme à l'époque d'Élie et d'Élisée (1). Lorsqu'il réprimandait le roi, il se montrait inflexible, sévère et sans crainte. Satan ne pouvait rien trouver en lui, si ce n'est que Khat était recherché dans ses habits et aimait les chevaux (2). Aussi ceux qui étaient réprimandés par lui le blâmaient, le tournaient en risée, comme pour se venger. C'est pourquoi, abandonnant pour toujours ses vêtements magnifiques, et couvert d'un cilice, il ne monta plus que sur un âne jusqu'au jour de sa mort.

CHAPITRE XXXII.

Comment Arsace fait saisir le bienheureux Khat et voulait le faire lapider, parce qu'il lui avait reproché ses crimes.

Lors du massacre de toute la race des Gamsarian, Arsace fit mutiler leurs cadavres et [ordonna de les] jeter sans sépulture, en pâture aux chiens. Le roi, comme couronné par une si grande victoire, passait ses jours dans les délices de la joie, faisant amonceler et accumuler à Armavir toutes les richesses de ses victimes. Il y avait deux fosses (3) très-larges et très-profondes creusées près du village de Nakhdjavan (4); on y transporte les trésors trouvés sur des chariots du bourg même des Gamsarian. Les voituriers, voyant des os de cadavres humains rongés par les bêtes et dispersés çà et là sur le bord de la fosse, demandèrent et apprirent que c'étaient les restes de leurs seigneurs. Les ayant recueillis dans leurs chariots, ils les couvrirent de joncs et allèrent les enterrer dans ces fosses. Arsace, ayant su cela, fait accrocher les voituriers à un poteau sur le bord de la fosse.

Khat, qui ne s'était pas trouvé au premier massacre, étant arrivé en ce moment, réprimanda fortement le roi. Arsace le fit saisir et lapider. Mais les beaux-frères de sa fille (5), qui étaient de grands satrapes de la race puissante et brave des Abahouni, tirant leurs épées, laissèrent pour morts les gens venus pour arrêter Khat, l'arrachèrent de leurs mains et s'en retournèrent dans leur pays. Arsace, qui n'osa pas se venger, se cacha, craignant une révolte de tous les satrapes.

CHAPITRE XXXIII.

Règne de Théodose le Grand. — Concile tenu à l'occasion de ceux qui niaient le Saint-Esprit (Pneumatomaques).

Valens fut ici-bas l'exemple du feu éternel selon ses mérites, et périt au milieu des flammes à Andrinople. Théodose prend la couronne. Celui-ci ruina jusqu'aux fondements les temples des idoles, déjà fermés par Constantin, tels que ceux du Soleil, d'Artémis et d'Aphrodite, à Byzance. Il détruisit aussi le temple de Damas et le convertit en église; il fit de même du temple de la ville du Soleil (Héliopolis) (1), de celui si grand et si fameux du Liban, qui était formé de trois blocs (2).

Théodose rappela tous les saints pères condamnés aux mines à cause de leur orthodoxie. Parmi ceux-ci était Nersès le Grand, que Théodose conduit à Byzance et qu'il garde auprès de lui avec de grands honneurs, afin que la véritable doctrine apparaisse au sujet des blasphèmes de l'impie Macédonius. Cet homme n'admettait pas le Saint-Esprit comme Seigneur (Dieu), ne le croyait pas digne d'être l'objet du culte et de l'adoration avec le Père et le Fils, mais comme étranger à la nature de Dieu, créature, serviteur et ministre, inspiration et non essence et personne. Rassemblés dans la ville impériale de Byzance, les saints pères Damase de Rome, Nectar de Constantinople, Timothée d'Alexandrie, Mélite d'Antioche, Cyrille de Jérusalem, [saint Nersès de la Grande Arménie (3)], Grégoire de Nysse, Gélase (4) de Césarée, Grégoire de Naziance, Amphiloque d'Iconium et d'autres évêques, en tout cent cinquante pères, anathématisèrent et excommunièrent Macédonius

p. 35) dans le canton de Garin. — Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 12.

(1) III *Rois*, XVII, 16; IV *Rois*, IX, 5.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 12.

(3) *Khor* en arménien veut dire « fosse ou fossé ». Mais deux mss. donnent la variante *hor* qui veut dire « puits ».

(4) Cf. notre Collection, t. I, p. 39, note 5, col. 1.

(5) Faustus de Byzance (IV, 12) nous apprend que Khat avait deux filles, dont l'une épousa Asroug, qui succéda à son beau-père sur le siége épiscopal.

(1) Le texte porte *Ilouz* (Ἥλιος) *khaghakh* (ville); il s'agit de Bâalbek.

(2) La Chronique pascale (p. 303) appelle ce temple τὸ τρίλιθον, et dit qu'il était situé à Balanias, τὸ τοῦ Βαλανίου, ce qui est une faute de copiste pour τὸ τοῦ Ατβανίου. Le texte de Moïse ne laisse aucun doute sur cette restitution.

(3) Le nom de Nersès n'est mentionné que dans un seul msc.

(4) Au lieu de Gélase, deux mss. donnent le nom de Basile.

Digitized by Google

et tous ceux qui niaient le Saint-Esprit (les Pneumatomaques) (1).

CHAPITRE XXXIV.

Départ forcé d'Arsace [pour aller trouver] Sapor. — Il ne quitte plus [la Perse].

Sapor, libre enfin de toute guerre, envoie contre Arsace, Alanaozan Pahlav, avec une troupe assez nombreuse; c'était un parent d'Arsace (2). Celui-ci prend la fuite, car il était abandonné de la plupart des satrapes qui, prêtant leur concours à Alanaozan, allaient volontairement trouver Sapor, tant ils étaient fatigués de leur roi Arsace, et, comblés d'honneurs [par le roi de Perse], ils retournaient dans notre pays. Arsace, très-inquiet, envoie un message au chef de l'armée des Perses : « Toi, lui dit-il, mon sang et mon frère, pourquoi me poursuis-tu avec tant d'acharnement? Je sais que tu viens ici malgré toi, ne pouvant transgresser les ordres de Sapor et refuser de marcher contre moi, ton parent. Laisse-moi donc m'échapper à un moment donné, de façon que, m'étant reposé, je puisse gagner la Grèce. Alors tu prendras ce pays, et tu recevras de moi comme d'un sincère parent, un grand nombre de bienfaits. »

Alanaozan envoya cette réponse à Arsace : « Tu n'as pas épargné les Gamsarian nos parents, qui me touchaient de plus près que toi par leur religion et par leur voisinage de mon pays; comment peux-tu donc espérer que je t'épargnerai, puisque je suis, et comme religion et comme habitation, fort éloigné de toi? Comment, dans l'espérance de tes bienfaits que je doute d'obtenir, perdrais-je ce que je tiens de mon roi (3)? »

Arsace, réduit alors à la dernière extrémité, va malgré lui trouver Sapor qui le retient captif. Ensuite, sous la pression de la violence, il écrit à Pharandzem, sa femme, de se rendre à la Porte. Sapor ordonne enfin à tous les grands de venir avec la reine (1).

(1) Cf. sur le 1er concile de Constantinople (2e œcuménique), Mansi, t. III. — Meranda, *Proleg. in Damasum*; c. 18, t. III de la Patrologie latine (éd. Migne).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 38.

(3) Faustus de Byzance raconte, dans une suite de chapitres, une série de victoires et de combats tous identiques, dans lesquels les Arméniens auraient triomphé d'une vingtaine de généraux perses, envoyés pour les soumettre à la tête d'armées immenses, dont les soldats se comptaient par millions!!! Ce récit est évidemment exagéré; nous nous bornerons à signaler ici seulement la campagne d'Alanaozan mentionnée par Faustus (l. IV, c. 38) qui dit que ce général fut battu par le général arménien Vasag.

CHAPITRE XXXV.

Malheurs arrivés en Arménie par le fait de Sapor. — Mort d'Arsace.

Les satrapes d'Arménie, qui, au lieu de défendre Arsace, avaient donné la main à Sapor, voyant qu'il veut leur enlever leurs femmes, et celles des satrapes qui étaient restées fidèles à Arsace, voyant aussi qu'Alanaozan s'en est allé avec la petite troupe venue avec lui, les satrapes se réunirent et la repoussèrent; puis, ayant pris leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuirent en Grèce. La reine Pharandzem, au lieu de se rendre à l'appel de son mari, s'enferme avec ses trésors dans la forteresse d'Ardakers et prévient son fils Bab, car elle espérait échapper aux poursuites de Sapor. Celui-ci, au comble de la fureur, fit enchaîner Arsace et le fit conduire dans la contrée de Khouzistan (Khoujasdan), dans la forteresse appelée l'Oubli (Anousch) (2); puis, ayant rassemblé une armée considérable sous les ordres de Méroujan Ardzrouni et de Vahan Mamigonien, ces apostats du Christ, il les lance contre l'Arménie (3). Ceux-ci arrivèrent et investirent la place d'Ardakers. Ils ne pouvaient rien entreprendre contre les formidables murailles de la forteresse; mais la colère de Dieu s'appesantissait sur Arsace. Les soldats de la garnison ne voulurent pas attendre des nouvelles de Bab et se rendirent volontairement et sans nécessité. Faits prisonniers avec les trésors de la princesse Pharandzem, on les conduisit en Assyrie, et là on les empala avec un timon de char, et ils moururent ainsi (4).

En ce temps-là arriva un ordre de Sapor, de raser les fortifications de toutes les villes, d'emmener en captivité les Juifs qui, fidèles à la loi mosaïque, habitaient à Van (5) dans le canton de Dosp et qu'avait amenés Parzaphrane Reschdouni au temps de Tigrane (6). Sapor les établit à As-

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 52, 53, 55.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 54. — Procope, *Bell. pers.*, l. I, c. 5. — On peut voir, dans le t. I de notre Collection, tous les détails de l'emprisonnement d'Arsace, p. 268 et suiv., et les notes.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 57, 58.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 55. — Ammien Marcellin, l. XXVII, c. 12.

(5) Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 179.

(6) Cf. plus haut, l. II, c. 19.

Digitized by Google

bahan (1). On emmena encore en captivité les Juifs d'Ardaschad et de Vagharschabad qui avaient été amenés par le même roi Tigrane, et qui avaient été convertis à la foi du Christ à l'époque de Grégoire et de Tiridate (2). Parmi les autres se trouvait Zouith, prêtre d'Ardaschad. Alors Méroujan et Vahan calomnièrent, auprès de Sapor, Zouith prêtre d'Ardaschad, en disant qu'il était venu avec les captifs dans le seul but de les exhorter à garder fermement la loi chrétienne. En conséquence, Sapor ordonna de faire appliquer la torture à Zouith afin qu'il abandonnât la foi du Christ, et, comme il refusa, il fut livré au martyre (3). Arsace ayant appris tous ces malheurs et toutes ces calamités, se tua comme Saül, après avoir régné trente ans (4).

CHAPITRE XXXVI.

Malheurs causés par Méroujan. — Bab règne en Arménie.

Après la mort d'Arsace, Sapor rassembla beaucoup de troupes sous le commandement de Méroujan (5) et les envoya en Arménie, en lui confiant le gouvernement du pays. Le roi lui donna aussi comme épouse sa sœur Ormiztoukhd (6), des diplômes [lui concédant] de nombreux villages et des propriétés en Perse, et lui promit encore la souveraineté de l'Arménie, à la charge de soumettre les satrapes et d'amener tout notre pays à professer le culte du mazdéïsme. Méroujan consentit; et, aussitôt arrivé en Arménie, il s'empara de la plupart des femmes de satrapes, les fit renfermer dans différentes forteresses, espérant faire ainsi revenir leurs maris. Méroujan s'efforçait également de ruiner tout l'édifice du christianisme : il jetait dans les fers les évêques et les prêtres sous prétexte de tributs, et il les faisait conduire en Perse. Il brûlait tous les livres qu'il trouvait; il ordonnait d'abandonner l'étude des lettres grecques, et permettait seulement [l'usage de] la langue perse, défendant absolument qu'on parlât ou qu'on traduisît le grec, sous prétexte d'empêcher toute relation et tout lien d'amitié entre les Arméniens et les Grecs; mais en réalité c'était pour empêcher l'enseignement du christianisme. Alors les caractères arméniens n'existaient pas encore et les livres d'église étaient écrits en caractères grecs.

Nersès le Grand, ayant appris tous les malheurs qui accablaient l'Arménie, et connu la mort d'Arsace, prie l'empereur Théodose de venir à leur aide. Celui-ci place sur le trône Bab fils d'Arsace (1), et lui donne pour l'appuyer une puissante armée commandée par le brave Térence (2). Nersès le Grand, accompagné de tous les satrapes, de ceux qui étaient partisans de Bab et qui lui étaient opposés, de l'exilé Sbantarad Gamsarian, ramène Bab en Arménie, avec leur concours. A leur arrivée, ils trouvent l'impie Méroujan maître absolu du pays; ils le chassent et se mettent en possession de la contrée. Alors Méroujan ordonne aux gardes de pendre aux murailles des forteresses les femmes des satrapes, de les laisser mourir et d'abandonner leurs cadavres suspendus aux potences, pour qu'en se pourrissant, ils servent de pâture aux oiseaux (3).

CHAPITRE XXXVII.

De la grande bataille de Tzirav et de la mort de l'impie Méroujan.

Méroujan fit savoir à Sapor, alors dans le Khorassan, tous les secours prêtés par Théodose à Bab, et Sapor ordonne à toutes les forces des Perses d'aller, avec Méroujan, porter la guerre en Arménie. Bab et Térence, de leur côté, préviennent l'empereur Théodose que Sapor a donné l'ordre à toute son armée, excepté à ses familiers, de nous envahir. Alors Théodose Auguste commande à Addée, grand comte (4), de se porter au secours de Bab avec toutes les forces de la Grèce sans exception, de prendre même les gardes à pied des villes, qui portaient des dragons de soie [peints sur leurs bannières].

(1) Asbahan, aujourd'hui Ispahan, la seconde capitale de la Perse. — Cf. sur cette ville, le *Dict. géogr. de la Perse*, extrait du *Modjem el-Bouldan* de Yakout, publié par M. Barbier de Meynard, p. 40 et suiv.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 55.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 56.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. V, c. 7. — Procope, *Bell. pers.*, l. I, ch. 5.

(5) Faustus de Byzance dit que Vahan Mamigonien partageait avec Méroujan le commandement de l'armée et l'administration de l'Arménie après l'invasion perse, dont il parle au ch. 57 du l. IV de son *Histoire*.

(6) Faustus de Byzance (l. IV, c. 58) dit que cette femme avait épousé Vahan Mamigonien et que leur fils les fit périr tous deux.

(1) Bab, fils d'Arsace III, régna en Arménie de l'an 370 à l'an 377. C'est ce même prince qui est appelé *Para* par Ammien-Marcellin (l. XXVII, c. 12; l. XXX, c. 1).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. V, c. 1. — Ammien-Marcellin, l. XXXVII, et la note 1, p. 278 du t. I de notre Collection.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. IV, c. 57, 58.

(4) Cf. Faustus de Byzance (l. V, c. 1), qui donne

Digitized by Google

La bataille fut livrée dans la plaine appelée Tzirav (1), où les armées se rencontrèrent. La jeunesse des braves satrapes d'Arménie, avec un élan impétueux, se lance dans la mêlée, entraînée par le commandant de la cavalerie Sempad, fils de Pakarad, de la race des Bagratides. La jeunesse perse s'avance également et se lance au milieu des lignes ennemies. Tout était dans la confusion: quand la jeunesse perse s'avançait, les nôtres aussitôt se précipitaient sur elle. De même que la tempête emporte les feuilles d'une forêt, de même les Arméniens, au galop de leurs coursiers, la lance en arrêt, couchent à terre de rigides cadavres, sans que l'ennemi ait le temps de regagner son camp. Aussi, quand les Perses voulaient entourer les nôtres, ils se garantissaient derrière les boucliers des Grecs, comme dans une ville fortifiée, pour n'éprouver aucun dommage. C'est ainsi que le prince Gorgonius, chef de l'infanterie, entoura, comme d'un rempart de boucliers, le front de Bab.

Les troupes grecques étaient munies d'armes d'or et d'argent et les chevaux étaient magnifiquement harnachés; on eût dit une muraille! La plupart portaient une armure complète faite de nerfs et de cuir et dure comme la pierre. Une crinière épaisse flottait sur leur tête comme le faîte d'arbres touffus. Quant aux enlacements des dragons (2), avec la gueule effroyablement ouverte, leur corps gonflé par le souffle du vent (3), je ne puis mieux les comparer qu'à une montagne de diamants s'abaissant vers la mer. C'est ainsi que toute l'armée grecque fond sur les Perses. Ceux-ci étaient comme un fleuve impétueux, étendant et élargissant ses rives; ou bien ces hommes couverts de cuirasses ressemblaient pour la couleur à une grande masse d'eau.

A cette vue, le grand Nersès monte sur le sommet du mont Niphates (Nébad), et, ayant levé les mains au ciel en les tenant levées et suppliantes, comme autrefois le premier prophète Moïse (1), il attendait que le nouvel Amalécite fût défait (2).

Le soleil s'étant levé en face de nos troupes, les boucliers couverts de bronze étincelaient, scintillaient sur les montagnes, comme des éclairs sortis d'une épaisse nuée. Du milieu [de cette armée], les plus braves de nos satrapes, bardés de cuirasses, s'élancèrent hors des rangs comme les étincelles de l'éclair. A cette vue, l'armée perse est frappée d'effroi et la nôtre également, car les yeux ne pouvaient fixer le soleil levant. Mais, tandis que les deux armées étaient aux prises, survint une nuée protectrice, et de notre côté un vent impétueux qui soufflait à la face des Perses. Dans la mêlée, Sbantarad Gamsarian rencontre un fort détachement où se trouvait le brave Scherkir, roi des Lek (Gheg) (3), qui se tenait fortement à la tête du centre de l'armée. Sbantarad fond sur cette troupe et l'enfonce, en culbutant par terre le brave Scherkir qui sembla frappé par la foudre; sa troupe, attaquée sur le flanc, s'enfuit. C'est ainsi que, fortifiée par le secours d'en haut, l'armée grecque et arménienne couvre le champ de bataille de cadavres ennemis et poursuit les fuyards (4). Parmi ceux-ci Ournaïr, roi des Aghouank, frappé par Mouschegh, fils de Vasag le Mamigonien, est mis hors de combat (5).

Cependant l'impie Méroujan, dont le cheval était blessé, ne peut suivre les fuyards. Sempad, général des Arméniens, l'atteint rapidement, taille en pièces tous les siens et fait prisonnier ce pervers, au bord des roseaux de Gokaïovid. Réfléchissant que peut-être Nersès le Grand pourra lui rendre la liberté, Sempad ne le mène pas dans

à ce personnage le nom d'Até, et ne lui confère seulement que le titre de comte.

(1) Indjidji (*Arm. anc.*, p. 404) ne donne aucun détail sur cette localité de la province d'Ararat.

(2) Moïse parle ici des enseignes militaires, dont il est aussi fait mention quelques lignes plus haut.

(3) On peut rapprocher la description que fait ici notre historien du passage suivant d'Ammien-Marcellin décrivant l'entrée triomphale de Constance à Rome : «... Tout autour on voyait flotter les dragons attachés à des hampes incrustées de pierreries, et dont la pourpre, gonflée par l'air qui s'engouffrait dans leurs gueules béantes, rendait un bruit assez semblable aux sifflements de colère du monstre, tandis que leurs longues queues se déroulaient au gré du vent. » (Amm. Marcell., l. xvi, ch. 10.)

(1) Exode, XVII, 8 et suiv.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 4.

(3) Le nom de ce peuple est transcrit sous la forme *Gheg* ou *Lek*, dans la Géographie de Moïse de Khorène (éd. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 356-357). Les anciens les connaissaient sous les noms de Λῆγαι, *Legæ* (Strabon, l. xi, c. 5, § 1. — Plutarque, *Vie de Pompée*). Leurs descendants sont les Lesghi ou Lesghiens actuels. Les Lek formaient une de ces peuplades barbares qui habitaient dans le Caucase, et dont Moïse a donné une nomenclature très-détaillée.

(4) Faustus de Byzance (l. v, c. 2, 4, 5) ne parle pas de la bataille de Tzirav, mais il décrit trois batailles différentes; l'une livrée à Thavredj où le *harem* du roi de Perse tomba au pouvoir de Mouschegh; l'autre qui eut lieu au pied du mont Niphates, et enfin une troisième qui fut livrée près de Kantzag d'Adherbeidjan. C'est assurément de la seconde bataille qu'il est question dans Moïse de Khorène, puisque nous lisons dans les deux histoires les mêmes épisodes, racontés presque dans les mêmes termes.

(5) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 4.

Digitized by Google

le camp, mais il trouve dans cet endroit ce qu'il faut pour le supplice de l'impie, [c'est-à-dire] des gens dans une tente qui ont allumé du feu, et une broche de fer pour rôtir des viandes. Il fait rougir cette broche, la courbe en forme de couronne, et, la voyant toute rouge, il dit : « Je te couronne, ô Méroujan, puisque tu voulais régner sur les Arméniens; c'est au surplus mon droit héréditaire de poser la couronne. » Et, pendant que le fer était encore rouge, il le plaça sur la tête de Méroujan; ainsi périt ce pervers (1). Depuis ce moment le pays fut en paix et soumis à Bab.

CHAPITRE XXXVIII.

Bab donne un breuvage empoisonné à saint Nersès qui termine ainsi sa vie.

La guerre étant terminée, la tranquillité fut rétablie dans notre pays. Nersès le Grand fit promettre au roi et aux satrapes de marcher dans les voies de la justice, afin que leurs œuvres témoignassent de leur foi dans le Christ : au roi de ne point ressembler à son père, de ne point commettre d'injustice ni d'extorsions, mais de se conduire avec équité et de témoigner à ses satrapes la sollicitude d'un père. [Il fit promettre] aux satrapes de ne plus se révolter contre Bab, et de lui obéir fidèlement. Alors le roi Bab rendit à Sbantarad Gamsarian tout ce dont son père l'avait dépouillé, le canton de Schirag et d'Arscharouni, non pas comme des biens ravis par l'avarice injuste de son père Arsace, mais comme des présents pour les services rendus par le brave Sbantarad qui tua le roi des Lek. Bab rendit aussi aux autres satrapes ce qu'on leur avait enlevé (2); il ne se montrait nullement avide de richesses, mais très-libéral.

Bab, livré à une passion honteuse (3) et réprimandé fortement à cause de cela par Nersès le Grand, regardait ce dernier d'un mauvais œil, en méditant contre lui un perfide projet (4). Ne pouvant, par respect pour l'empereur Théodose, nuire ouvertement à Nersès, il lui fit donner secrètement un breuvage mortel. Il termina ainsi son existence après avoir siégé trente-quatre ans (1). Le bienheureux Nersès sortit de cette vie, dans le canton d'Égéghiatz, au village de Khakh (2). Le roi Bab fit enlever son corps et le fit ensevelir dans le bourg de Thil, en tenant cachée la cause de sa mort (3).

(1) Faustus de Byzance (l. v, c. 43) raconte d'une tout autre manière la mort de Méroujan. Selon cet historien, Méroujan, qui continua à guerroyer longtemps contre les Arméniens, fut tué par le sbarabed Manuel sous le règne de Varaztad, roi d'Arménie, dans un combat où les Perses auraient été entièrement défaits.

(2) Selon notre auteur, la soumission des satrapes se serait faite pacifiquement; cependant Faustus de Byzance (l. v, c. 8-19) dit que le sbarabed Mouschegh dut guerroyer longtemps contre les rebelles, et qu'il usa envers eux de mesures très-rigoureuses pour les faire rentrer dans le devoir.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 22.

(4) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 23.

CHAPITRE XXXIX.

Avénement de Sahag (4).— *Théodose fait mourir Bab.*

Le roi Bab, voyant toute l'Arménie en deuil du bienheureux Nersès (5), et pressé par les circonstances, cherche et découvre un membre de la race et de la famille d'Albianus, nommé Schahag (6), homme très-vertueux et qu'il établit à la place de Nersès, sans l'intervention du grand archevêque de Césarée (7). Schahag occupa le siége quatre ans.

Bab ayant appris que Théodose le Grand était allé de Byzance à Rome, et qu'à son entrée à Thessalonique avec ses troupes, il s'était élevé entre lui et les habitants, au sujet des logements, une contestation qui avait pris les proportions

(1) Cf. l'*Auctarium Biblioth. patrum* (éd. Combefils), t. II, p, 271-292, qui renferme une liste des premiers patriarches de l'Arménie par un anonyme, qui avait écrit son livre en arménien. Une traduction grecque nous est parvenue, où il est dit que Nersès, Νερσέσης, siégea trente-quatre ans.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 21.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 24.

(4) Le texte de cette rubrique porte *Sahag*, mais il faudrait lire Schahag, qui est l'orthographe adoptée par Moïse de Khorène, dans les plus anciens mss. et dans les meilleures éditions.

(5) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 30.

(6) Schahag de Manazguerd occupa le trône pontifical de l'Arménie de l'an 374 à l'an 378. — Faustus de Byzance (l. v, c. 29) nomme après Nersès « Iousig de Manazguerd, de la famille d'Albianos. » Bien que ces deux noms soient très-différents, il ne peut y avoir de doutes sur l'identité du personnage, et nous croyons que le nom d'Iousig est une altération commise dans le texte de Faustus, soit par le traducteur arménien de son Histoire, soit par les copistes.

(7) Les successeurs de saint Grégoire jusqu'à l'avénement de Schahag furent consacrés à Césarée; c'est un fait hors de doute, puisque Faustus de Byzance (l. III, c. 12, 16) et Assoghig le disent formellement. Jean VI raconte dans son Histoire (ch. 9, p. 40 de la trad. de Saint-Martin) que le roi Arsace fit rassembler un synode, dans lequel on conféra à Nersès le Grand le titre de patriarche, et on statua que ses successeurs seraient désormais ordonnés par les évêques du pays, et non plus par celui de Césarée.

Digitized by Google

d'un combat, qu'enfin l'empereur, maître de l'émeute, avait mis à mort quinze mille personnes (1), Bab, à cette nouvelle, croyant que le conflit se prolongerait, secoua avec mépris le joug de l'obéissance et, courant à sa ruine, il chassa Térence avec ses troupes et se prépara au combat. Le brave Térence, par ordre de Théodose le Grand, revint sur ses pas, et, par un effet de sa bonne fortune, il tombe à l'improviste sur le camp, taille les uns en pièces et met les autres en fuite. Là, luttant avec courage et intrépidité, Knel, chef de la race des Antzévatzi et général de l'armée orientale de Bab, lui oppose une vive résistance. Térence, victorieux, fend d'un violent coup d'épée la tête de Knel (2) et fait prisonnier le roi Bab. Bab le supplie de ne pas le faire mourir et de le conduire en présence de l'empereur, et Térence, ému de pitié, y consent. Bab, chargé de chaînes, est conduit devant Théodose le Grand et tué d'un coup de hache en punition de sa perfidie, après avoir régné sept ans (3).

CHAPITRE XL.

Règne de Varaztad. — Sa captivité.

Le généreux Auguste Théodose, surnommé le Grand, dans la vingtième année de son règne, plaça sur le trône d'Arménie, à la place de Bab, Varaztad, issu de la même race arsacide (4). Ce Varaztad était un jeune homme plein d'ardeur, fort et robuste, d'un courage à toute épreuve et très-habile au tir de l'arc (1). Lors de la fuite de Sapor, il était allé à la Porte (cour) de l'empereur, et se fit remarquer tout d'abord, en sortant victorieux d'un combat au pugilat, à Pise; puis à Héliopolis (Arek-khaghakh) (2), ville de la Hellade, où il terrassa en plein jour des lions, et sa gloire fut célébrée et proclamée aux jeux Olympiques par les Athlètes. D'après tous ses exploits contre la nation des Longobards (3), j'ose le comparer à saint Tiridate, car, cinq guerriers ennemis étant tombés sur lui, il les abattit tous les cinq à coups d'épée. Arrivé à une place forte, il perça dix-sept hommes placés sur les remparts avec ses flèches, et les blessés tombèrent l'un après l'autre du haut des murailles, comme des figues gâtées que l'ouragan a abattues.

Celui-ci, devenu roi de notre pays, la cinquante-cinquième année de Sapor, dans un premier combat, rencontra dans les gorges de Taranaghi (4) plusieurs brigands syriens; il les mit en fuite et leur donna la chasse; mais les brigands franchirent le passage, puis le pont sur l'Euphrate, et coupèrent les madriers (5). Cependant Varaztad accourt, franchit l'Euphrate et surpasse ainsi le saut de Chion le Laconien qui fut de vingt-deux coudées (6); on eût cru voir Achille franchissant le Scamandre. Les brigands épouvantés jetèrent leurs armes et se rendirent.

C'est pourquoi Varaztad, qui était accoutumé dès son enfance aux entreprises audacieuses, aussitôt qu'il fut sur le trône, s'affranchit de l'autorité des chefs de l'armée grecque. Il envoya donc à Sapor des messagers pour lui demander une de

(1) La sédition de Thessalonique fut amenée à cause d'un cocher du cirque qui avait été emprisonné. — Cf. Théodoret, v, 17; Sozomène, VII, 25; Rufin, XII, 18; Paulin, *Vie de saint Ambroise*, § 24.

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 32. — Selon cet historien, Knel ne fut pas tué dans une bataille, mais à la suite d'un banquet dans lequel Bab fut assassiné par les Grecs.

(3) Ammien-Marcellin (l. XXX, c. 1) raconte la fin tragique de Bab (Para) d'une manière toute différente, et son récit qui est conforme à celui de Faustus (l. v, c. 32) semble devoir être préféré à celui de Moïse. Térence complotait depuis longtemps la perte de Bab, et celui-ci, pour éviter la mort, se jeta dans les bras du roi de Perse. On le poursuivit, mais il ne fut pas atteint; c'est alors que les Romains chargèrent le général Trajan d'attirer Bab dans une embuscade, où celui-ci se rendit sans défiance. Pendant un banquet donné en son honneur, un soldat barbare lui porta un coup mortel. Knel, prince des Antzévatzi, qui voulut le venger, tomba également sous les coups des conjurés. — Cf. notre Collection, t. I, p. 295, 296 et les notes.

(4) Varaztad régna de l'an 384 à l'an 386; il était fils d'Anob frère d'Arsace III, et n'appartenait pas à la ligne directe des Arsacides. Les Grecs et les Latins ne parlent pas de ce roi dans leurs écrits; seulement on trouve son nom mentionné dans la liste grecque des premiers patriarches arméniens dressée par l'anonyme arménien, sous la forme Βαρισπιρτάκ (éd. Combefis, t. II du Suppl. à la Bibl. des Pères, p. 271-291).

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. v, c. 34.

(2) Ce nom a été vraisemblablement altéré par les copistes.

(3) Cf. sur les Lombards, la note que Saint-Martin leur a consacrée dans son éd. de l'*Hist. du Bas-Emp.* de Lebeau, t. IV, p. 34, note 1.

(4) Canton de la Haute-Arménie. — Cf. Indjidji, *Arm. ancienne*, p. 3.

(5) Le texte n'est pas très-clair en cet endroit; mais on peut supposer qu'il s'agit de plusieurs madriers jetés sur un des petits affluents de l'Euphrate qui, en effet, est formé de plusieurs sources prenant naissance dans le canton de Taranaghi. — Cf. Xénophon, *Exp. de Cyrus*, liv. IV.

(6) Cf. Eusèbe, *Chron.*, I, p. 286. — Le texte de la version arménienne d'Eusèbe et celui de Moïse portent le mot *gankoun* « coudée »; mais le texte grec d'Eusèbe emploie le mot πούς « pied ». Le nombre de 22 pieds ou coudées qui se lit dans Eusèbe (vers. arm.) et dans notre auteur, permet de corriger le texte grec de la Chronique d'Eusèbe qui dit que la distance franchie était de « 52, νϐ', pieds ».

Digitized by Google

ses filles en mariage, lui promettant de lui soumettre l'Arménie. Les chefs des Grecs, informés [de cette démarche], en donnèrent avis à l'empereur. Théodose ordonna alors qu'on arrêtât Varaztad, s'il ne se rendait sur-le-champ à l'appel de l'autocrate. Le roi, contraint par la nécessité, va trouver Théodose, espérant tromper Auguste par des paroles mensongères. Mais l'empereur ne voulut pas le voir (1), le fit conduire enchaîné à Thulé, île de l'Océan (2). Varaztad avait régné quatre ans.

La deuxième année du règne de Varaztad, Zavèn fut nommé chef des évêques de l'Arménie; il était de la famille d'Albianos et occupa le siége pendant quatre ans (3).

CHAPITRE XLI.

Règne d'Arsace et de Valarsace.

Théodose le Grand mit à la place de Varaztad, roi d'Arménie, les deux fils de Bab, Arsace et Valarsace, pensant qu'ils ne se réuniraient pas ensemble pour se révolter (4). Gardant près de lui la mère (5) des jeunes princes, il les envoie en Arménie avec leurs gouverneurs, hommes qui lui étaient dévoués, et avec des troupes (6). A leur arrivée, ils s'établirent en maîtres sur le pays, en combattant vigoureusement les Perses; ensuite Arsace épousa la fille de Papig, chef de Siounie (7), et Valarsace celle du commandant de la cavalerie Sahag. Cette même année Valarsace mourut.

La deuxième année d'Arsace, Asbouraguès, parent de Schahag et de Zavèn, fut pendant cinq ans chef des évêques d'Arménie (1).

Cependant Théodose le Grand, qui livre de nouvelles batailles, tombe malade à Milan (Mitovlanon), et meurt, laissant le trône à ses fils; Arcadius eut l'empire byzantin et Honorius l'empire romain. Ces princes ne méritèrent aucune louange, et ne furent pas les dignes héritiers des vertus paternelles.

CHAPITRE XLII.

Division de l'Arménie en deux parties, entre les mains de deux rois arsacides et sous la dépendance des deux nations perse et grecque.

Sapor, voyant qu'Arcadius était un homme injuste, traita avec lui de la paix, parce qu'il avait été vaincu et mis en déroute par Théodose le Grand, son père. Arcadius consent à faire la paix, surtout sur l'avis de ses généraux; car, bien que Dieu leur eût donné la victoire durant la vie du bienheureux Théodose, ces généraux étaient las et fatigués de livrer des combats continuels. En conséquence, on s'accorda pour diviser en deux parties différentes la Mésopotamie et l'Arménie (2). Arsace, laissant alors le propre royaume de ses pères, c'est-à-dire l'Ararat et toute la contrée limitrophe de la Perse, vint régner sur les parties occidentales de notre pays, dans la région limitrophe de Grèce, non-seulement à cause de sa mère qui était originaire de la ville impériale, mais surtout parce qu'il aimait mieux gouverner un territoire moins étendu (3), être vassal d'un souverain chrétien, que de régner sur un État plus vaste et vivre sous le joug des païens. Les satrapes de la partie du pays soumise à Sapor émigrèrent avec le roi en emmenant leurs femmes et leurs fils, et en faisant abandon de leurs biens, de leurs villages et de leurs établissements.

Sapor, furieux, écrit à Arsace : « Pourquoi as-tu excité une guerre entre moi et l'empereur, en entraînant les satrapes? » Il reçut d'Arsace cette réponse : « Parce qu'ils souffraient d'être soumis à la domination de la Perse, et ils m'ont suivi. Mais, si tu me confies le gouvernement de la partie [de notre pays] qui t'appartient, comme l'empereur l'a fait pour la sienne, je me hâterai

(1) Faustus de Byzance (l. v, c. 37) dit que ce fut le sbarabed Manuel qui chassa Varaztad de l'Arménie, pour venger la mort du général Mouschegh que ce prince avait fait assassiner.

(2) Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.* (éd. Saint-Martin), t. IV, p. 160, note 1. — Saint-Martin suppose que Varaztad fut relégué dans les îles Britanniques, auxquelles on donnait quelquefois le nom de Thulé, qui s'applique à tous les pays septentrionaux de l'Europe, connus des anciens.

(3) Zavèn de Manazguerd occupa le siége de l'an 378 à 382. Faustus le fait siéger avant Schahag. — Cf. Faustus de Byzance. l. vi, c. 2.

(4) Arsace IV et Valarsace II montèrent sur le trône en 382. Celui-ci étant mort en 383, Arsace régna seul de 383 à 389.

(5) Cette princesse s'appelait Zarmantoukhd (Faustus de Byzance, l. v, c. 37, 38).

(6) Le récit de Moïse est encore ici très-différent de celui de Faustus de Byzance. Selon cet écrivain, ce fut Sapor roi de Perse qui plaça sur le trône d'Arménie les deux princes, fils de Bab (Faustus, l. v, c. 38).

(7) Faustus de Byzance (l. v, c. 44) dit que Arsace épousa Vartantoukhd, fille de Manuel.

(1) Asbouraguès siégea sur le trône patriarcal de l'an 382 à l'an 390 (Faustus de Byzance, l. vi, c. 4, 15).

(2) Cf. Faustus de Byzance, l. vi, c. 1.

(3) Cf. Faustus de Byzance, l. vi, c. 1. — Procope (*de Ædif.*, l. iii, c. 1) dit que la partie de l'Arménie qui appartenait aux Perses était quadruple de l'autre.

Digitized by Google

de te prêter l'hommage comme à César. Si cette proposition ne t'est pas agréable et que les satrapes retournent de bon gré, je ne m'y opposerai pas. » Sapor, ayant eu connaissance de cette réponse, établit comme roi de l'Arménie soumise à son autorité, Chosroès (1) qui était aussi un Arsacide. Il envoie aux satrapes de sa domination qui avaient suivi Arsace, un édit ainsi conçu :

Lettre de Sapor aux satrapes.

« Le plus brave des héros, Sapor, roi des rois, aux satrapes d'Arménie qui ont des domaines dans mes possessions [arméniennes], salut à vous !

« Il n'est pas noble d'avoir abandonné vos domaines, ce qui du reste ne nous fait éprouver aucun dommage ; mais, en souverain généreux, nous avons eu pitié de vous et de votre pays, en pensant que si les troupeaux ne peuvent rester sans pasteurs, les pasteurs eux aussi ne peuvent se passer d'un chef supérieur. C'est pourquoi nous vous avons donné pour roi Chosroès qui pratique votre religion et qui appartient à la race de vos rois. Rentrez donc dans vos domaines et reprenez votre pouvoir habituel. Nous jurons par le Feu, par l'Eau et par la gloire de nos immortels ancêtres, que nous avons agi sans arrière-pensée et sans ruse et que nous garderons ce pacte inviolable. Quant à ceux qui n'obéiront pas à nos ordres, nous avons ordonné que leurs maisons, leurs villages et leurs établissements soient réunis au domaine royal. Soyez en santé ! »

CHAPITRE XLIII.

Les satrapes d'Arménie retournent chacun dans leurs domaines, et prennent du service chez les deux rois.

Les satrapes arméniens qui avaient leurs domaines dans les cantons de la partie du pays appartenant aux Perses, ayant appris que Sapor leur avait donné un roi chrétien et Arsacide, et voyant l'édit déjà mis à exécution, abandonnèrent Arsace et retournèrent dans leurs propres domaines, excepté trois jeunes gens qui avaient été élevés avec le roi, et étaient ses plus proches parents. C'étaient Tara, fils de Papig, seigneur de Siounie et beau-frère d'Arsace, Kazavon, fils de Sbantarad, seigneur de Schirag et d'Arscharouni, Béroze (Firouz) de la race des Kartmanatzi, avec leurs partisans, Adad de la race des Kenouni, Génan de la race des Amadouni, Soura de la race de Mog, Resdom Aravénian et d'autres qui sont inconnus. En conséquence, Chosroès réunit leurs domaines à la couronne par ordre de Sapor, sans laisser au père les possessions du fils, ni au frère celles du frère.

Cependant il se trouva quelques satrapes qui avaient leurs domaines dans la partie du pays soumise aux Grecs, et dans les possessions d'Arsace, comme le commandant de la cavalerie, Sahag, beau-père de Valarsace frère d'Arsace, qui cherchèrent à aller rejoindre Chosroès. Arsace en voulait à Sahag, parce que sa femme l'excitait contre ce dernier, [en disant] qu'il portait un ornement royal laissé par son gendre. Alors s'élevèrent contre Sahag des accusations mensongères de la part de ses parents du canton de Sber. C'est pourquoi le roi Arsace le persécuta, et Sahag chercha à le fuir et à se réfugier auprès de Chosroès. Sahag avait pour fauteurs et complices de ses projets Sourèn Khorkhorouni, Vahan Aravélian et Aschkhatar de la race de Timakhsian. Lorsque Sahag fut parti, ceux-ci ne le suivirent pas, parce qu'Arsace, avec ses troupes, les empêcha de partir. Ils cachèrent dès lors leurs projets sous le voile de l'hypocrisie, en attendant une occasion favorable.

CHAPITRE XLIV.

Chosroès comble d'honneurs Sahag commandant de la cavalerie. — Ses exploits contre les brigands de la race de Vanant.

Chosroès fut très-satisfait de la venue du commandant de la cavalerie Sahag ; il le mit à la tête de ses propres troupes, lui rendit les possessions de ses pères et lui donna en outre d'autres bourgades avec les terres provenant de l'héritage de ceux qui avaient quitté le territoire perse pour rester auprès d'Arsace.

A ce moment, quelques membres de la race de Vanant (1) se révoltèrent contre Chosroès. Ils ne se réfugièrent pas dans les domaines d'autrui, mais dans les forêts de leurs montagnes, dans les défilés et les rochers des Daïk, et troublèrent le pays sans relâche, en faisant des incursions et des ravages sur les terres des deux rois

(1) Chosroès ou Khosrov III régna sur la partie de l'Arménie soumise aux Sassanides, depuis l'an 387 (Faustus de Byz., l. VI, c. 1).

(1) Le pays de Vanant, dans la province d'Ararat, était voisin de la Pasène. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 107-108. — Notre Collection, t. I, p. 45, note 1.

Digitized by Google

d'Arménie. Sahag, général de la cavalerie et chef des troupes de Chosroès, marcha contre eux, en tua une grande partie, tandis que beaucoup s'enfuirent dans les régions de la Quatrième-Arménie, car ils ne se jetèrent ni dans le pays de Chaldie, chez les Grecs, ni sur les domaines du roi Arsace; mais ils cherchèrent un refuge auprès des brigands de la Quatrième-Arménie, sur les confins de la Syrie. Les gens de Vanant se livraient au brigandage avec beaucoup d'ardeur, et ce métier leur paraissait agréable et naturel. Sahag va droit contre eux, les repousse au loin jusque sur les frontières de Mananaghi (1).

CHAPITRE XLV.

Sourèn, Vahan et Aschkhatar vont rejoindre Chosroès avec les trésors d'Arsace.

Sourèn Khorkhorouni, Vahan Aravélian et Aschkhatar Timakhsian saisirent le moment où l'on enlevait les trésors d'Arsace de la forteresse d'Ani, pour les porter au pays de Dzop. S'étant emparés de ces trésors, ils voulaient se rendre chez Chosroès, mais ils ne le purent pas, car Samel le Mamigonien, confident d'Arsace, se mit à leur poursuite avec une nombreuse armée et força les fugitifs à s'enfermer dans une caverne très-forte du district de Mananaghi, dans laquelle il n'y avait pas d'entrée, mais seulement une issue fort étroite sur un des côtés. En avant de la porte de la grotte, était un pic élevé formé tout d'un morceau de roc, et au-dessus un rocher avancé qui surplombait sur l'abîme d'une profonde vallée. Tout ce qui tombe de cet endroit se précipite avec une effroyable rapidité et avec une immense force de rotation, sans s'arrêter à aucun obstacle.

Samel, très-inquiet, réfléchissant que ces lieux étaient inaccessibles, en informa Arsace, et ordonna de fabriquer un coffre de fer, d'y placer des hommes courageux et de les faire descendre au moyen de chaînes jusqu'à l'entrée de la caverne. Mais ce moyen ne réussit pas, car d'épais buissons empêchaient de s'en approcher de près.

Tandis qu'on était occupé à cette opération, voici que par hasard arriva Sahag, chef de toute l'armée de Chosroès, qui était à la poursuite des brigands. Ayant abandonné ces derniers, il tomba sur les gens qui faisaient le siége de la caverne, et, les ayant chassés, il délivre Sourèn, Vahan et Aschkhatar avec les trésors et il les expédie aussitôt à Chosroès. Celui-ci prélève sur ces trésors la part de Sapor, qui lui donne l'ordre d'octroyer à ces trois personnages des villages situés sur la partie du pays appartenant aux Perses et des emplois élevés et distingués provenant de l'héritage de ceux qui étaient demeurés auprès d'Arsace. Telle fut la cause de la guerre qui éclata entre Arsace et Chosroès.

(1) Ce canton était situé dans la Haute-Arménie. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 22.

CHAPITRE XLVI.

Arsace, vaincu par Chosroès dans une bataille, meurt de maladie.

Quoique Sapor et Arcadius ne prêtassent la main ni à Chosroès, ni à Arsace, ne leur donnassent aucun secours dans leur guerre, cependant ils ne s'opposèrent pas aux hostilités. Les messages ayant cessé de tous côtés, Arsace, à la tête de ses troupes, marcha contre Chosroès. Chosroès partit de son camp et se dirigea vers la mer de Kégham (1), appelée Mours, à la rencontre d'Arsace pour l'empêcher d'entrer sur son territoire. Cependant il n'arriva pas assez à temps et trouva Arsace ayant déjà envahi ses États et occupant le canton de Vanant. Ils se rencontrèrent dans la plaine d'Érével et se livrèrent un combat acharné. L'armée d'Arsace fut taillée en pièces; Tara de Siounie qui la commandait meurt en combattant, et Arsace s'enfuit avec une faible escorte. Le brave commandant de la cavalerie, Sahag, chef de l'armée de Chosroès, le poursuit et le serre de près. En cette circonstance, Kazavon, fils de Sbantarad, fit des prodiges d'audace, en revenant plusieurs fois à l'attaque, et en dispersant ceux qui poursuivaient Arsace, afin de lui donner le temps de s'enfuir.

Chosroès rentra chez lui, et Arsace se rendit à Égéghiatz. Là, il fut atteint d'une maladie de langueur, et se consuma dans les douleurs. Il avait régné sur l'Arménie entière cinq années et sur une partie seulement deux ans et demi (2). A partir de ce moment, les Grecs ne nommèrent plus de roi dans la partie du pays qui leur était soumise; on désigna comme chef des satrapes de

(1) Ce lac est situé au nord de l'Araxe, non loin d'Érivan. Il porte actuellement le nom de lac de Sévan. Les anciens lui donnaient le nom de *Lychnites* (Ptolémée, v, 13). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 264. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 61.

(2) Arsace IV fut le dernier rejeton en ligne directe de la race des Arsacides d'Arménie. La descendance directe des Arsacides avait régné en Arménie depuis l'an 149 avant J.-C., jusque vers l'année 392 ou 393 après notre ère.

Digitized by Google

cette contrée le brave Kazavon, et, pour commander le pays, les Grecs envoyèrent des comtes gouverneurs (1).

CHAPITRE XLVII.

Du bienheureux Mesrob (2).

Mesrob, voyant le royaume d'Arménie toucher à sa fin et trouvant que de semblables perturbations avaient lassé sa patience, Mesrob, qui était d'Hatzeg, dans le canton de Daron, qui avait été élevé et instruit près de Nersès le Grand, et nommé à sa mort secrétaire-archiviste (3) de la Porte royale, préféra de vivre dans la solitude. Comme on l'a dit (4) : « Le vaisseau battu par la tempête arrive au port, et l'homme prudent recherche la solitude. » Fuyant ainsi les affaires du monde et renonçant aux honneurs de la terre, il recherchait les biens célestes. Mesrob va se fixer dans le canton de Koghtèn et y vivre dans la solitude. Prêtant son appui au prince du canton, Schapith (5), il détruisit la secte païenne qui s'était réfugiée dans cet endroit, s'y était tenue cachée depuis le règne de Tiridate jusqu'alors, et s'était montrée de nouveau à la chute de la dynastie des Arsacides. Différents miracles se manifestèrent alors comme du temps de saint Grégoire; des démons à forme humaine, mis en fuite, se réfugièrent dans les contrées des Mèdes (6). Des merveilles non moins grandes éclatèrent dans le pays de Siounie, avec le concours du prince du canton, appelé Vaghinag (7).

Le bienheureux Mesrob éprouva beaucoup de fatigues dans l'exercice de son doctorat, parce qu'il était à la fois lecteur et traducteur. Si une autre personne lisait et que Mesrob n'y fût pas, les populations ne comprenaient pas, parce qu'il n'y avait pas de traducteur. C'est alors qu'il songea à inventer des caractères pour la langue arménienne, et, se livrant à ce travail, il éprouva des fatigues sans nombre.

CHAPITRE XLVIII.

Les satrapes qui étaient auprès d'Arsace vont rejoindre Chosroès.

Les satrapes arméniens, voyant que les Grecs ne leur avaient pas donné de roi, et ne voulant pas rester sans chef, résolurent spontanément de faire leur soumission au roi Chosroès. Ils lui écrivirent une lettre ainsi conçue :

Lettre des satrapes à Chosroès.

« Le général (1) Kazavon et tous les satrapes arméniens de la partie du pays soumise aux Grecs, à notre seigneur Chosroès, roi de la contrée de l'Ararat, salut.

« Tu sais, ô roi, notre vénération pour la mémoire de notre roi Arsace auquel nous avons conservé la fidélité jusqu'au jour de sa mort. Aujourd'hui nous avons résolu de te servir avec dévouement, si par un traité tu t'obliges envers nous à observer trois choses : premièrement, d'oublier nos torts envers toi dans la guerre que nous t'avons faite par la force des choses et non de notre gré; de nous rendre tout notre patrimoine qui se trouve dans la partie du pays soumise aux Perses, et que tu as annexé au domaine royal; enfin, de trouver le moyen de nous affranchir de l'empereur et d'empêcher que les Grecs viennent détruire les biens que nous possédons dans cette contrée. Écris ce traité et accepte ces conditions en y appliquant le sceau de la croix. En le voyant, nous accourrons pour te servir. Sois en santé, notre seigneur. »

Lettre de Chosroès aux satrapes.

« Le brave des braves (2), Chosroès, roi des Arméniens, au général Kazavon et à tous nos satrapes, salut.

« Réjouissez-vous, car nous sommes en bonne santé et nous nous réjouissons que vous soyez

(1) Le texte emploie l'expression *gomes ischkhan* « comte-prince » ; mais Procope (*de Ædif.*, III, 1) donne à ces fonctionnaires le titre de *comte*. Ce ne fut que plus tard qu'ils furent investis du titre de *duc*.

(2) Voyez plus haut, la Biographie de S. Mesrob, par Gorioun, p. 7.

(3) Le texte arménien emploie le mot *khardoughar* qui est la transcription du grec χαρτουλάριον, qui a formé le latin *chartularius* ou *cartularius*.

(4) Le passage qu'on va lire est de saint Nilus, écrivain ecclésiastique du cinquième siècle, et il est extrait de son « Exhortation à la vie spirituelle », dont les Arméniens ont fait une traduction dans leur langue à l'époque de l'apparition de cet ouvrage (Sukias de Somal, *Quadro delle opere trad. in arm.*, p. 26). Les Œuvres de saint Nilus, traduites en arménien, furent imprimées pour la première fois à Constantinople, en 1720.

(5) Ce prince est aussi appelé Schampith.

(6) Il est fait allusion dans ce passage à la secte des Borborides, dont il sera question plus loin, ch. 57, et dont il a été aussi fait mention dans la *Biographie de S. Nersès* par Gorioun (Cf. plus haut, p. 11, note 2).

(7) Vaghinag était frère de Babik.

(1) Moïse emploie ici le titre *sdradélad* qui est la transcription du grec στρατηλάτης.

(2) Le texte porte *khadch arantz*, « le brave des hommes ».

Digitized by Google

aussi bien portants. Nous vous avons envoyé, selon votre désir, ce traité : d'abord d'oublier vos torts qui ne nous parurent pas aussi graves, puisqu'ils étaient la conséquence de la gratitude et de l'attachement que vous gardiez à votre roi Arsacide, et qui seront, nous l'espérons, les mêmes envers nous. Ensuite, nous vous rendrons votre héritage que nous avions confisqué, sauf les biens que nous avons donnés à différentes personnes, car les dons faits par les rois ne se révoquent point sans inconvénient, surtout puisqu'ils ont été enregistrés dans les archives de notre père, le seigneur Sapor, roi des rois. Mais, en échange de ces biens, nous établirons une compensation de vos pertes avec l'argent du fisc. Enfin, nous vous affranchirons de la domination des procurateurs grecs, soit en faisant la guerre à l'empereur, soit en employant des moyens pacifiques.

« En ce qui te concerne, Kazavon, mon propre sang et mon proche, non point en raison de notre ancienne parenté, mais à cause des droits que tu tiens de ta mère Arschanouisch Arsacide, te tirant de ta race paternelle de Gamsarian, je te rangerai dans celle de ta mère, qui est ma race, et je t'honorerai du nom d'Arsacide. »

Ayant entendu tout cela, Kazavon ramène de suite tous les satrapes à Chosroès ; et, comblé d'honneurs et de bienfaits, il voit toutes ses prières et toutes ses promesses satisfaites. Cependant Samel le Mamigonien prit la lettre de Chosroès et la copie de celle des satrapes, et, s'étant séparé de ces derniers, il va trouver l'empereur Arcadius. Samel avait fait tuer son père Vartan (1), à cause de son apostasie et de celle de sa mère Dadjadourhi ; il avait donc alors tout à craindre de la part des Perses et de la part de ses oncles maternels les Ardzrouni ; aussi il ne voulait pas se séparer des Grecs. Arcadius le comble de faveurs, et ordonne de déposer dans ses archives la copie des lettres en caractères grecs, afin de perpétuer le souvenir des races rebelles. Ces pièces existent encore à présent.

CHAPITRE XLIX.

Chosroès règne seul en Arménie. — Sahag le Grand occupe le siége patriarcal.

Chosroès régnant, comme c'était son désir, sur tous les satrapes arméniens, envoie demander à Arcadius de lui confier le gouvernement des possessions grecques en Arménie, promettant de bien administrer le pays, de lui payer fidèlement le tribut, comme autrefois il l'avait acquitté à ses procurateurs. Arcadius, se défiant d'une coalition des satrapes qui pourraient arracher cette partie du pays [à sa domination] pour la donner aux Perses, consent à accorder la requête de Chosroès.

Après cela, Asbouraguès, chef des évêques, étant mort, Chosroès mit à sa place Sahag, fils de Nersès le Grand, fils d'Athénogène, fils de Iousig, fils de Verthanès, fils de saint Grégoire (1). Celui-ci réunissait toutes les vertus de ses ancêtres, mais il l'emportait sur eux par l'amour de la prière. Il avait réuni soixante disciples, sous la règle du grand couvent des Spoudées (2). Ses disciples, voués à la vie religieuse, portant le cilice, ayant une ceinture de fer, marchant nu-pieds, le suivaient partout. Avec eux, Sahag passait tout son temps en continuelles observances, comme ceux qui habitaient les déserts, et il s'occupait des choses du monde comme ceux qui vivent dans les choses du monde. Mesrob vint trouver Sahag, au sujet de la recherche des caractères arméniens et le trouva encore plus désireux que lui d'arriver à un bon résultat. Après beaucoup d'efforts infructueux, ils eurent de nouveau recours à la prière pour obtenir de Dieu ce qu'ils désiraient. S'étant séparés ensuite, Mesrob retourna dans sa solitude, et, se livrant à toutes sortes d'austérités, ils se fortifièrent chacun davantage.

CHAPITRE L.

Chosroès est chargé de chaînes. — La couronne passe à Vramschapouh son frère.

Sapor (3) était irrité contre Chosroès qui avait fait une alliance étroite avec Arcadius et avait

(1) Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, 70 et 73) l'appelle Vahan, et raconte sa mort avec des circonstances analogues. Faustus de Byzance (l. IV, c. 58) assure de son côté que Vahan le Mamigonien, complice de Méroujan, et sa femme Ormizdtoukhd, sœur de Sapor roi des Perses, furent assassinés par leur fils Samuël.

(1) Saint Sahag le Grand, aussi nommé *Parthev* « le Parthe », occupa le siége patriarcal de l'an 390 à l'an 428.

(2) Les Spoudées, σπουδαῖοι « studieux », étaient appelés aussi *Acœmeti*. — Cf. Du Cange, au mot *Acœmeti*.

(3) Il paraît qu'à cette époque Sapor était mort et que le trône de Perse était occupé par Vram ou Vahram IV, Kirmanschah. Le nom de Sapor est donné par notre auteur indistinctement à tous les rois de Perse, comme un titre honorifique analogue à celui d'Arsace, d'Auguste ou de César. Au surplus les Romains eux-mêmes appliquaient aussi le nom de Sapor à tous les monarques sassanides à partir de cette époque, comme on peut le voir dans Claudien (*In Eutr.*, l. II, v. 481). — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, t. V, p. 94, note 1, éd Saint-Martin.

Digitized by Google

installé Sahag le Grand sur le siége épiscopal; il lui fit adresser des reproches et des menaces. Chosroès répondit avec fierté et arrogance, et renvoya les ambassadeurs avec mépris. Aussitôt il conféra avec Arcadius qui, rompant la paix avec Sapor, fournit à Chosroès un secours militaire et plaça tout le pays sous son autorité. Cependant Sapor, à l'instigation des chefs de nos races (1), envoya aussitôt son fils Ardaschir avec une puissante armée en Arménie. Alors Arcadius refuse de se coaliser avec Chosroès, et celui-ci, ne trouvant d'assistance chez aucune nation étrangère, ne voyant pas non plus les moyens de résister ou de s'enfuir, se rendit auprès d'Ardaschir.

Ardaschir déposa Chosroès et mit à sa place son frère Vramschapouh (2); il ne garda ni Sahag le Grand, ni aucun des satrapes institués par Chosroès; il les dépouilla tous de leurs honneurs, et ordonna d'user de la même rigueur envers ceux qui étaient dans la partie du pays soumise aux Grecs. Puis, ayant laissé en Arménie une armée considérable, il retourna à Ctésiphon (Dispon), à cause de la vieillesse de son père. Il emmena avec lui Chosroès, pour le faire enfermer dans la forteresse d'Anousch. Chosroès avait régné cinq ans. Il emmena aussi Kazavon dont il redoutait le courage, et ordonna que sa maison fût donnée à la couronne ainsi que celles de son frère Schavarsch et de Barkev Amadouni. Tous deux avec leurs troupes, au nombre de sept cents hommes, épiaient le moment opportun, pour attaquer la caravane (3) et délivrer leur roi Chosroès. Leur entreprise échoua parce que Chosroès avait les chaînes aux pieds. Dans un combat acharné périrent Schavarsch, Manuel fils de Barkev, et beaucoup d'autres avec eux. Barkev fait prisonnier fut conduit devant Ardaschir qui ordonna qu'on fît gonfler sa peau comme une vessie, afin de l'exposer continuellement aux regards de Chosroès.

CHAPITRE LI.

Sahag le Grand va à Ctésiphon et revient comblé d'honneurs et de présents.

Les premiers patriarches et pasteurs de ce pays furent saints et illustres; c'étaient vraiment des sources de lumière. Leur succession descend de fils en fils jusqu'à Sahag le Grand, en qui s'éteignit la ligne masculine. Il avait une fille nommée Sahaganouisch qui épousa Hamazasb Mamigonien. A la mort du brave chef des Arméniens, de Sahag commandant de la cavalerie, saint Sahag pria Chosroès, et, après la captivité de celui-ci, son frère Vramschapouh, de mettre Hamazasb à la place de Sahag. Mais Vramschapouh ne voulut pas le faire sans l'autorisation du roi des rois, se rappelant qu'à cause de faits analogues, son frère Chosroès avait beaucoup souffert. Alors saint Sahag, muni d'une lettre de Vramschapouh, et sur les instances de sa fille, alla en personne trouver Ardaschir roi de Perse, qui, après son père (dont le règne fut de soixante ans), occupa le trône pendant quatre ans.

Sahag est comblé d'honneurs par le roi de Perse; d'abord à cause de l'illustration de sa race, les Bahlaviens, puis encore parce que, devant les infidèles, Dieu montre que ses serviteurs sont dignes de respect et d'honneurs. Toutes les demandes de Sahag sont accordées : celle qu'il fait pour son gendre Hamazasb et celle qu'il adresse pour les individus restants des races qui ont été coupables envers Ardaschir, comme les Gamsarian et les Amadouni, et qui se tenaient cachés dans des lieux éloignés et inconnus. Saint Sahag implora pitié, selon le divin commandement, pour que les fils ne portassent pas la peine des pères. Du reste les pères, qui avaient commis la faute, sont morts a cause de leur coupable conduite. Ardaschir, en faisant grâce de la vie aux survivants, fit restituer à tous les deux leurs maisons confisquées; cependant il ne leur rendit pas les dignités de leurs pères; il les plaça dans un rang inférieur à celui des autres satrapes, dans la classe des derniers. Quant à la race d'Hamazasb qui est de la maison mamigonienne, il l'élève au cinquième rang parmi les satrapes d'Arménie et fait consigner tous [ces actes] dans ses archives.

Deux règlements étaient observés d'ordinaire : à chaque renouvellement de règne, toute la monnaie qui était gardée dans le trésor royal était fondue, et on la frappait à l'effigie du nouveau roi; ensuite la rubrique des diplômes était modifiée et portait son nom avec une légère différence, sans abandonner cependant les anciennes formules. Si le roi occupait le trône pendant de longues années et faisait opérer une nouvelle révision des actes, on laissait de côté les changements survenus précédemment, pour n'écrire que le nom du nouveau roi. Ardaschir qui, dans sa courte existence, n'eut pas le temps d'ordonner une révision des actes, changea les formules

(1) Cf. plus bas, Lazare de Pharbe (*Hist. d'Arm.*, c. 3, en arm.) qui entre dans de plus grands détails sur la conduite tenue par les satrapes dans cette circonstance.

(2) Vramschapouh, appelé Vramsapor par les Grecs, régna de 392 à 414.

(3) Le mot *garavan* qu'emploie ici Moïse est la transcription du mot persan *kiarvan* ou *kiarban*.

Digitized by Google

de ses prédécesseurs, et voulut que tout fût rédigé en son nom (1). Il accorda le rang et les honneurs de satrape à Hamazasb, avec la possession de villages et de domaines, parce qu'il ambitionnait le commandement de l'armée arménienne. Puis il adressa à notre roi Vramschapouh cet édit :

Lettre d'Ardaschir à Vramschapouh.

« Le plus brave des adorateurs d'Ormizt, Ardaschir, roi des rois, à mon frère Vramschapouh, roi des Arméniens, salut à toi!

« J'ai reçu ta lettre relative à l'évêque Sahag; et je me suis rappelé les services de ses ancêtres qui étaient les chefs de la race de Sourèn Pahlav et qui reconnurent la domination de mon ancêtre appelé comme moi Ardaschir. Ces chefs de race, qui l'affectionnaient comme s'il eut été un de leurs parents, non contents de combattre avec eux en Perse, vinrent de ce pays dans le vôtre pour tuer Chosroès ton ancêtre, et ils payèrent de leur sang le meurtre [qu'ils avaient commis]. Lorsque Tiridate eut perdu par suite d'une maladie le trône avec la vie, le fils du meurtrier, Grégoire, lui donna de nouveau ces biens en le guérissant. Il fut encore plus bienfaisant à votre égard. C'est pourquoi, avec notre agrément, tu établiras Hamazasb, fils adoptif de Sahag, comme commandant des troupes; tu donneras à sa race le cinquième rang parmi les satrapes, et les villages, avec les domaines octroyés par tes ancêtres à ses pères, retourneront à sa famille. De même pour les gens appartenant aux races coupables, tu leur rendras les maisons que nous leur avions confisquées, seulement tu ne les élèveras pas au rang qu'occupaient leurs pères. Telles sont les dispositions que nous avons fait consigner par écrit dans nos archives. Sois en santé! »

A peine Sahag le Grand était-il arrivé, et toutes les donations faites par le roi de Perse Ardaschir étaient-elles confirmées, qu'Ardaschir mourut et eut pour successeur Vram, surnommé Kirman [schah] (German) qui régna dix ans. Il conserva les mêmes liens d'amitié avec Vramschapouh notre roi et avec Sahag le Grand, et la paix régna également entre Vram et Arcadius. Vramschapouh gouverna notre pays, étant vassal des deux rois et payant à chacun le tribut : Vram recevait celui de la partie du pays soumise à la Perse, et Arcadius celui de la partie soumise aux Grecs (2).

(1) Cf. Patkanian, *Essai d'une histoire de la dyn. des Sassanides*, etc., p. 13 de la trad. franç.
(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 4.

CHAPITRE LII.

Des caractères [alphabétiques] de Daniel.

Dans ce temps-là, Arcadius tomba malade; d'horribles tremblements de terre, des incendies eurent lieu à Byzance, au sujet de Jean [Chrysostome] le Grand (1). L'empire grec était dans la confusion, et les armées se battaient tantôt entre elles et tantôt contre les Perses. C'est pourquoi Vram ordonne à Vramschapouh, notre roi, d'entrer en Mésopotamie pour la pacifier, d'y mettre l'ordre, de faire une enquête, et d'assigner à chacun des procurateurs ses attributions (2). Arrivé en Mésopotamie et ayant tout réglé, il éprouve de grandes difficultés pour trouver un secrétaire archiviste. Car, lorsque Mesrob eut quitté la Porte royale, il n'y avait plus d'habile secrétaire, et tous employaient les caractères perses. Alors se présenta au roi un prêtre appelé Abel, qui promit de tracer pour la langue arménienne des caractères disposés par l'évêque Daniel, son parent. Le roi, sans se préoccuper de cela, étant revenu en Arménie, trouva réunis, auprès de Sahag le Grand et de Mesrob, les évêques occupés à chercher des caractères arméniens. Instruit par eux-mêmes de leurs désirs, le roi leur rapporte l'offre du cénobite. Aussitôt toute l'assemblée le pressa instamment de s'occuper d'une affaire aussi importante.

Alors le roi envoie de notre pays comme messager, à Abel, un homme honorable, son confident, de la race des Khatouni, appelé Vahridj, qui désirait beaucoup le succès de l'entreprise. Celui-ci emmena Abel et le conduisit avec lui auprès de Daniel qui l'avait instruit, et, après qu'on eut disposé selon l'ordre de l'alphabet grec les caractères anciennement inventés, ils allèrent les présenter à Sahag le Grand et à Mesrob. Ceux-ci apprirent ces caractères et, en peu d'années, des jeunes gens travaillèrent avec eux à cette lecture. Mais les docteurs reconnurent l'insuffisance de ces caractères, pour rendre exactement les syllabes des mots arméniens avec ce système graphique imparfait et emprunté [à d'autres alphabets] (3).

CHAPITRE LIII.

Des caractères Mesrobiens révélés par la grâce divine.

Après cela, Mesrob, étant allé en Mésopotamie

(1) Cf. saint Jean Chrysost., *In act. Hom.*, 7, 41. — Socrate, l. VI, c. 23. — Sozomène, l. IX, c. 1.
(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 5.
(3) Cf. plus haut, p. 4 et suiv., § 2.

Digitized by Google

trouver Daniel avec ses disciples, sans mieux réussir que la première fois, passa à Édesse pour voir un certain Platon, rhéteur païen, qui était garde des archives. Celui-ci le reçut avec joie, et, s'étant pénétré à fond de tout ce qui concernait les locutions arméniennes, après beaucoup d'efforts infructueux, le rhéteur finit par avouer son impuissance. Il parla à Mesrob d'un homme fort instruit, appelé Épiphane, qui avait été son maître et qui s'en était allé, en emportant avec lui les livres de science de la bibliothèque d'Édesse, et avait embrassé la foi chrétienne : « Va vers lui, dit Platon à Mesrob, et il satisfera tes désirs. »

Alors Mesrob, avec le secours de l'évêque Babylas, se rend en Phénicie et arrive à Samos[ate] (1). Épiphane était mort, mais il avait laissé un disciple du nom Rufin (Hrophanos), habile dans l'art de la calligraphie grecque, qui était cénobite à Samos[ate]. Mesrob vint le trouver, et, sans tirer profit de cette démarche, il recourt à la prière. Alors il aperçoit non pas dans un songe pendant son sommeil, non pas le jour dans une vision, mais dans le secret de son cœur apparaître aux yeux de son esprit une main droite écrivant sur la pierre (2), comme l'on voit marquées sur la neige les lignes les plus fines. Et non-seulement cela lui apparut, mais toutes les particularités de l'apparition se rassemblèrent dans l'esprit de Mesrob, comme dans un vase. Ayant cessé de prier, Mesrob créa nos caractères avec Rufin qui traça aussitôt la forme des signes de Mesrob, en combinant les éléments arméniens d'après le mode des syllabes grecques. Aussitôt Mesrob se mit à traduire, en commençant judicieusement par les Proverbes, et il traduisit en entier, en arménien, les vingt-deux livres authentiques et le Nouveau-Testament, avec l'aide de ses disciples Jean d'Égéghiatz et Joseph de Baghin. En même temps, il enseignait avec eux l'art de l'écriture à ses disciples les plus jeunes.

CHAPITRE LIV.

Des caractères arméniens, géorgiens et aghouank.

Arcadius étant mort, son fils appelé Théodose le Jeune lui succéda. Il fut également l'ami de notre pays et du roi Vramschapouh; cependant Théodose ne lui confia pas la partie du territoire [qui était soumise aux Grecs], et il la fit gouverner par ses procurateurs. Il fit aussi amitié avec Iezdedjerd (Hazguerd) roi de Perse. En ce temps-là, Mesrob vint apporter les caractères de notre langue, et sur l'ordre de Vramschapouh et de Sahag le Grand, ayant réuni des enfants choisis, intelligents, à la prononciation nette, à la voix douce, ayant la respiration longue, il établit des écoles dans tous les cantons, et il instruisit toutes les contrées de la partie [du pays soumise] à la Perse, hormis [celle qui appartenait] aux Grecs, dont les habitants, soumis à la juridiction du siége de Césarée, devaient employer les lettres grecques et non syriennes.

Mesrob, étant arrivé dans le pays des Ibères, leur composa aussi un alphabet, par la grâce qu'il avait reçue d'en haut, en collaboration avec un certain Dchagaï, interprète du grec et de l'arménien, et avec la protection de leur roi Bacour (Pagour) et de leur évêque Moïse (1). Mesrob choisit des enfants, les partage en deux classes et leur laisse pour maîtres Der de Khortzèn et Mousché de Daron, ses disciples.

Puis, Mesrob se rend dans le pays des Aghouank, auprès du roi de la contrée d'Arsvaghen et du chef des évêques Jérémie, qui, ayant agréé volontiers son enseignement, lui confièrent des enfants choisis. Puis ils appelèrent un certain Benjamin, traducteur fort distingué, qu'envoya sans tarder le jeune Vasag, prince de Siounie, par l'entremise de son évêque Anania. Avec leur coopération, Mesrob créa les caractères de la langue des Karkaratzi, langue gutturale, rauque, barbare, grossière et discordante (2). Ayant laissé pour directeur un de ses élèves, Jonathan, et établi quelques prêtres à la Porte du roi, Mes-

(1) Cf. plus haut, p. 10 et note 2, col. 2.

(2) Un seul msc. donne les caractères, dont voici la valeur : *a, ié, é, e, i, ouo* ou *o, ou* ou *v*.

(1) Mesrob donna aux Géorgiens leur alphabet *khoutzouri* « ecclésiastique » qui ressemble beaucoup à l'alphabet arménien. Cependant Vakhtang raconte dans ses Annales que cet alphabet fut donné aux Géorgiens par le roi Pharnavaz (Brosset, *Hist. de la Géorg.*, t. I. p. 43). L'alphabet civil, *mkédrouli* « des guerriers », qui diffère par la forme des caractères, du *khoutzouri*, ne fut employé par les Géorgiens que beaucoup plus tard; c'est celui dont on se sert aujourd'hui habituellement dans le pays, tandis que le *khoutzouri* est réservé spécialement pour la transcription des livres religieux.

(2) L'alphabet des Aghouank est perdu depuis longtemps déjà, et jusqu'à présent on n'a trouvé aucune trace de manuscrits écrits dans cette langue. Les inscriptions lapidaires font également défaut. M. Boré (*Lettres d'un voyageur en Orient*, t. II, p. 50) avait cru retrouver l'alphabet des Aghouank dans un manuscrit arménien; mais cette découverte, qu'il avait annoncée à l'Institut en 1838, était une véritable mystification. L'alphabet aghouank de M. Boré était tout simplement un alphabet moderne, que le plus illettré des Arméniens eût reconnu de suite pour des caractères *nodorkir*, fort en usage actuellement dans tout l'Orient.

Digitized by Google

rob vint trouver Sahag le Grand qui était occupé à traduire des livres syriaques, car les livres grecs manquaient. D'abord Méroujan avait fait brûler dans notre pays tous les livres grecs (1), et, lors du partage de l'Arménie, les gouverneurs perses ne permettaient à personne, sur leur territoire, d'apprendre le grec, mais [ils autorisaient] seulement l'étude du syriaque.

CHAPITRE LV.

Chosroès règne pour la seconde fois, et après lui Sapor le Perse.

Vramschapouh, ayant régné vingt et un ans, mourut laissant un fils âgé de dix ans, appelé Ardaschès. Aussitôt Sahag le Grand se rendit à la Porte du roi des Perses, Iezdedjerd, pour réclamer Chosroès qui était dans les fers et qui, depuis la mort d'Ardaschir, était délivré de ses chaînes et gardé seulement à vue dans la forteresse d'Anousch, du temps de Vram. Iezdedjerd accueillit la requête, rendit à Chosroès le trône et le renvoya en Arménie (2). Chosroès réclama Hrahad (3), fils de Kazavon, qui, à la mort de son père, avait été tiré de la forteresse d'Anousch (4) et exilé de là dans le Sakastan (5). Mais Chosroès ne put voir Hrahad, car il ne régna pour la seconde fois que pendant un an (6).

Après cela, Iezdedjerd donna pour roi aux Arméniens, non pas un prince de leur race, mais son fils Sapor (7), avec l'intention perfide [de forcer] les satrapes à être ainsi toujours en relation avec lui, au moyen de conversations, de présents réciproques, de festins et de chasses. [Il croyait] qu'il y aurait union par des alliances et des mariages, et qu'ainsi il pourrait les ramener au culte du mazdéïsme et les détacher entièrement des Grecs. Il ignorait, l'insensé, que le Seigneur anéantit les pensées des païens, quoique peu s'en fallût qu'il ne réussît. En effet, Hamazasb était mort et Sahag était plongé dans le deuil ; personne n'était plus à la tête des troupes arméniennes. Alors Sapor entra facilement dans notre pays, amenant avec lui Hrahad et tous les bannis (1). Cependant il ne put gagner l'esprit des satrapes ; tous le haïssaient, et, soit à la chasse, soit dans les jeux, personne ne lui rendait les honneurs dus à un roi.

Un jour, en poursuivant avec vigueur un troupeau d'onagres, il arriva qu'on se lança dans des endroits difficiles et rocailleux. Sapor se retirait, quand Adom Mogatzi, en le raillant, lui dit : « Va, fils du dieu des Perses, va, si tu es un homme ! » Sapor répliqua : « Va toi-même, car c'est le fait des démons de s'aventurer au milieu des rochers. » Un autre jour, on chassait avec des torches allumées des sangliers dans les roseaux. Sapor n'osait pas s'aventurer dans le fourré, parce que le feu l'environnait de toutes parts, et, regardant de tous les côtés, il allait de droite et de gauche avec son cheval. « Fils du dieu des Perses, lui dit encore Adom, voici ton père et ton dieu ; que crains-tu donc ? » — « Cesse de railler, repartit Sapor, passe à travers le feu et je te suivrai par derrière, car mon cheval se cabre lorsqu'il passe le premier. » Adom railla encore Sapor, en disant : « Est-ce qu'il y aurait encore ici des pierres, qu'il me faut de nouveau passer le premier ? Si donc tu appelles les Mogatzi, race de démons, je vous appellerai, vous autres Sassanides, des hommes efféminés. » Et Adom, éperonnant son cheval, passe comme dans une prairie en fleurs, à travers le feu, pour tirer Sapor d'embarras. Ensuite, ayant appris que Sapor ne lui pardonnerait pas ses railleries, Adom se rend dans le pays de Mog.

Une autre fois, en jouant au mail, il arrive par deux fois à Schavasb Ardzrouni d'enlever la balle à Sapor, et le roi, lui appliquant un coup de bâton, lui dit : « Apprends à te connaître. » — « Oui, je me reconnais, reprit Schavasb, je suis de race royale

(1) Cf. plus haut, l. III, c. 36.

(2) Chosroès III monta sur le trône en 414 et il régna jusqu'en 415.

(3) Ce nom est la transcription du nom perse Phraate.

(4) Le texte se sert du mot *anischeli* « sans souvenir » et par extension « oublié ».

(5) Le Sedjestan ou Séistan, à l'est du Khorassan ; c'est la Sacastène ou pays des Saces des anciens.

(6) Cf. Lazare de Pharbe, c. 7, 8.

(7) Sapor ou Schapouh, régna de 415 à 419. — Procope (*de Ædif.*, l. III, c. 1. — *Bell. pers.*, l. II, c. 3) donne des détails très-circonstanciés sur la chute de la dynastie arsacide d'Arménie, et l'avénement au trône d'un prince perse. Pendant la minorité de Théodose II, Arsace, roi d'Arménie, mourut laissant le trône à ses deux fils Tigrane et Arsace. Tigrane eut une plus large part que son frère qui, mécontent de ce partage, appela à son aide les Romains. Tigrane, hors d'état de résister, fit don au roi de Perse des États que son père lui avait laissés. Arsace, de son côté, imitant la conduite de son frère, donna également à Théodose II la partie de l'Arménie que son père lui avait léguée. L'histoire d'Arménie ne parle pas de ces deux princes, et, pour concilier le récit de Moïse avec celui de Procope, il faut supposer qu'il s'agit de Chosroès III qui seul a pu faire les dispositions testamentaires en faveur de ses fils, dont parle Procope. En effet il ne peut être question de Vramschapouh qui ne laissa qu'un fils en bas âge, lequel fut exclu du trône à cause de sa jeunesse. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, t. V, p. 438 et suiv., éd. Saint-Martin.

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 8.

Digitized by Google

et du sang de Sanassar (1), et j'ai le droit, avec tes frères, d'embrasser le coussin du roi, en raison même de mon nom. » En proférant ces paroles pleines de mépris, Schavasb s'élança comme la foudre hors de l'hippodrome.

Enfin, une autre fois, au milieu des fêtes d'un festin, Chosroès Kartmanatzi, pris de vin, en présence de Sapor, montra un amour indécent et passionné pour une femme qui pinçait avec talent de la cithare. Sapor indigné ordonne de l'arrêter et de le garder dans la salle. Mais, mettant la main sur son épée, comme Tiridate Bagratide (2), il traverse [la salle] et rentre chez lui. Nul d'entre les officiers du roi n'ose mettre la main sur lui, car on connaît déjà par expérience la valeur de Chosroès. C'est sur tes instances que j'ai été forcé de rapporter ces faits.

CHAPITRE LVI.

Evénements survenus après le départ de Sapor en Arménie. — Anarchie après sa mort.

Sapor, ayant passé quatre ans sans gloire sur le trône d'Arménie, reçut la nouvelle de la maladie de son père et s'apprêta à partir. Il enjoignit au commandant qui était son lieutenant de réunir les grands d'Arménie et de les conduire en Perse. A peine Sapor fut-il arrivé à Ctésiphon qu'Iezdedjerd son père mourut, après un règne de onze ans. Ce jour-là même, Sapor, surpris par les embûches des gens de la Porte, fut tué (3). Alors les satrapes arméniens choisissent le brave et illustre Nersès Djidjragatzi, pour leur général, et avec leurs troupes ils livrent bataille à l'armée perse et la taillent en pièces; Abersam Sbantouni tue leur commandant. Chacun s'en va de son côté, maître de lui-même, et cherche, par la fuite, un refuge dans les montagnes et les rochers. Les habitants de Vanant se distinguent par un courage héroïque. Ainsi déchiré par des discordes et des collisions, notre pays reste pendant trois ans (4) livré à l'anarchie, à la désolation et à la ruine (5). Alors les impôts ne rentraient plus dans le trésor royal, les chemins publics étaient coupés, et toute l'organisation intérieure était bouleversée et détruite.

En ce temps-là, Vram II était assis sur le trône de Perse, et il chercha à tirer vengeance de notre pays. Il fit la paix avec les Grecs et respecta la partie du pays qui leur appartenait.

CHAPITRE LVII.

Mesrob envoyé à Byzance. — Copie de cinq lettres.

Sahag le Grand, voyant tous les malheurs arrivés dans la partie [de notre pays appartenant à la] Perse, se transporta à l'occident de l'Arménie, dans la partie qui dépendait des Grecs; mais il n'y fut pas reçu selon son mérite. En conséquence, il envoie Mesrob et Vartan son neveu, à Byzance, auprès de l'empereur Théodose, avec une lettre ainsi conçue :

Lettre de Sahag à Théodose.

« Au pacifique empereur, mon seigneur Théodose Auguste, Sahag, évêque des Arméniens, salut dans le Seigneur. Je sais que le bruit de nos infortunes est parvenu aux oreilles compatissantes de ta majesté. Aussi, plein d'espoir dans ta bienfaisance miséricordieuse, je suis venu me réfugier à tes pieds; je n'ai pas trouvé d'accueil dans ma juridiction, d'après l'ordre prohibitif de ceux qui gouvernent. Ils nous haïssent tellement qu'il n'ont pas accepté les caractères [arméniens] que leur a portés l'homme que j'ai envoyé à ta bienfaisance, après qu'il eut souffert beaucoup de tribulations en Syrie. Qu'il plaise à ta majesté de ne pas nous laisser sans autorité dans notre juridiction, et d'ordonner qu'ils nous reçoivent et qu'ils acceptent notre enseignement. Sois en santé. »

(1) Cf. plus haut, l. I, 23, l. II, 7.

(2) Cf. plus haut, l. II, c. 23.

(3) Lazare de Pharbe (c. 8), dit que Sapor fut empoisonné.

(4) Assoghig dit onze ans.

(5) Procope (*de Ædif.*, l. III, c. 1) nous donne des renseignements précieux sur l'état de l'Arménie à l'époque dont nous parlons. La Perse et l'Empire semblaient s'être mis encore une fois d'accord relativement aux affaires d'Arménie, et le partage, qui avait été fait jadis entre les deux États, fut de nouveau rétabli sur les anciennes bases; l'Arménie occidentale, désignée sous le nom de Grande-Arménie, fut réunie à l'Empire qui en confia l'organisation à un comte. La Quatrième-Arménie, qui était située au nord de la Mésopotamie, entre l'Euphrate et le Tigre, renfermait plusieurs satrapies indépendantes sous la suzeraineté de l'empereur (Justinien, *Novell. Const.*, 31), formant une réunion de nations et de noms barbares. Ces satrapies étaient au nombre de cinq dans la partie de l'Arménie comprise entre l'Euphrate et la ville d'Amid; la Sophanène, l'Anzitène, la Sophène, l'Asthianène, la Bélabitène. Elles se transmettaient par droit de succession, et chacun des satrapes recevait de l'empereur l'investiture (Procope, *op. et loc. cit.*). Il est évident que c'est à cette division de l'Arménie en plusieurs États distincts, que Moïse de Khorène fait allusion dans ce chapitre, quand il parle de l'anarchie qui régna pendant plusieurs années dans le pays.

Digitized by Google

Sahag écrit la lettre suivante à l'évêque de la ville impériale :

Lettre de Sahag à Atticus.

« Sahag, évêque des Arméniens, à notre docteur Atticus, évêque de la Porte très-fréquentée; salut et bénédiction!

« Espérant en ta sainteté, j'ai envoyé le docteur de notre pays, Mesrob, et mon neveu Vartan, afin que tu apprennes d'eux nos infortunes, que tu intercèdes auprès du grand empereur et que tu nous sauves véritablement comme un frère bien-aimé. Sois en santé. »

Sahag écrit également au général Anatole cette lettre :

Lettre de Sahag à Anatole (1).

« Sahag, évêque des Arméniens, au brave général Anatole, salut!

« Je rends grâces à Dieu de ce qu'il t'a donné à nous pour être notre refuge. Aussi je te fais savoir que, cherchant quelque expédient dans notre détresse, j'ai envoyé notre docteur Mesrob et mon neveu Vartan à la Porte impériale, et je prie ta bravoure de faciliter leur voyage. Sois en santé! »

En voyant cette lettre, Anatole, qui se rappelait la réputation bien connue de Mesrob, fit aux envoyés un très-bon accueil. Ayant informé l'empereur [de leur venue] par un messager et une lettre, il en reçut l'ordre de les envoyer sans retard et avec de grands honneurs. Puis, gardant à Mélitène les nombreux disciples que Mesrob avait emmenés avec Léon leur chef, Anatole les laisse auprès de l'évêque Acacius. Ensuite, ayant pris Mesrob et Vartan, il les confie à Knith évêque de Terdchan (2), et les reconduit avec de grands honneurs. Mesrob et Vartan, entrèrent à Byzance et furent présentés de suite au grand empereur, dont ils obtinrent beaucoup plus qu'ils n'espéraient. Enfin ils s'en retournèrent avec une lettre ainsi conçue :

Lettre de Théodose à Sahag.

« L'empereur Théodose, Auguste et César des Romains, à Sahag le Grand, évêque, salut.

« Ayant daigné voir tes lettres, nous avons appris ce que tu as écrit et nous t'avons fait beaucoup de reproches de ce que tu t'es dévoué de tout cœur à un roi païen, et tu n'as pas même daigné par lettres te faire connaître à nous. Nous te blâmons encore davantage de ce que, dédaignant les savants qui sont dans notre ville, tu t'es adressé à certains Syriens pour obtenir des inventions scientifiques. C'est pourquoi il nous a plu de voir nos sujets rejeter ton enseignement. Mais, quand ensuite Mesrob nous a raconté que l'exécution de sa découverte était due à la grâce d'en haut, nous avons écrit qu'ils eussent à apprendre aussitôt ce tu enseignais, qu'ils t'accueillissent avec respect comme leur véritable maître, comme cela a lieu pour l'archevêque de Césarée, et que les provisions et les dépenses soient payées par le trésor. Nous avons encore ordonné de bâtir une ville dans votre pays d'Arménie pour servir de résidence à vous et à nos troupes; et, comme faveur, nous avons nommé général Vartan, fils de ton fils adoptif, et fait inscrire Mesrob parmi les premiers docteurs. Sois en santé! »

Le grand évêque Atticus lui écrivit aussi en ces termes :

Lettre d'Atticus à Sahag.

« Atticus, évêque indépendant (1) de Constantinople, à mon cher frère et collègue Sahag, évêque des Arméniens, salut dans le Seigneur!

« Nous rendons grâces à Dieu au sujet de ta bonne renommée parmi des nations aussi barbares, mais nous te blâmons de ne pas t'être rappelé plus tôt l'amitié de Grégoire et de Nersès, tes pères, pour nous. Nous nous étonnons encore davantage de ce que tu as négligé la source de l'Église, saint Jean notre père, par qui, non-seulement cette métropole de l'univers, mais encore tous les chrétiens et le monde entier ont été enseignés, ce qui l'a fait surnommer Chrysostome. Sans vous arrêter à lui, vous avez voulu étancher votre soif à des eaux bourbeuses; mais enfin le Tout-Puissant, à la vue de tous ces vains efforts, fit pleuvoir sur vous les grâces du Saint-Esprit, ce dont nous nous réjouissons aujourd'hui. Ainsi donc, d'après l'ordre de l'auguste empereur, il t'est accordé d'enseigner sur la partie [de l'Arménie qui] nous [appartient], et de convaincre ou d'expulser hors de ta juridiction la secte des Borborides (2). En ce qui concerne Mesrob ton en-

(1) Anatole était maître de la milice d'Orient et jouissait d'un très-grand crédit sous le règne de Théodose le Jeune. — Cf. Cyrille de Scythopolis, *Vit. S. Euth.*, dans les *Anal. græc.*, t. I, p. 19 et suiv.

(2) Le canton de Terdchan, l'ancienne Derxène (Pline, v, 24) ou Xerxène (Strabon, xi, 14, 5) se trouvait dans la province appelée Haute-Arménie. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 24. — Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arm.*, t. I, p. 44, 45, 74.

(1) L'arménien emploie le mot *inkhnakloukh* qui est la traduction du grec ἀυτοκέφαλος.

(2) Le texte arménien emploie le mot *porporidon* qui

Digitized by Google

voyé, nous l'avons ordonné prédicateur (egghésiastikos) (1). »

CHAPITRE LVIII.

Instruction répandue dans la partie occidentale de notre pays. — Tranquillité générale. — Règne d'Ardaschir.

A leur arrivée, Mesrob et le commandant Vartan trouvèrent le général Anatole parvenu aux frontières de notre pays. Anatole, ayant reçu l'ordre royal, mena à bonne fin les affaires, avec encore plus de zèle et de bonne volonté. Les princes, [les procurateurs (2)], les grands et tous les notables du pays se réunirent avec toute la classe sacerdotale, de bon gré, comme s'ils étaient convoqués par la voix de Dieu. Alors, se mettant immédiatement à enseigner cette multitude, les docteurs instruisirent en peu de temps la contrée d'Occident, comme ils l'avaient fait déjà pour celle d'Orient.

Des messagers envoyés alors au nom de beaucoup de satrapes, près de Sahag le Grand, le sollicitaient de venir au milieu d'eux, et de les réunir tous en corps de confédération. Car le roi des Perses, Vram, savait bien que sans les satrapes d'Arménie, il ne pouvait pas posséder le pays, et il engagea des pourparlers avec Sempad commandant de la cavalerie, pour aviser à un accommodement. C'est pourquoi Sahag laisse Mesrob pour instruire les contrées occidentales, et lui confie ses neveux Hemaïag et Hamazasbian, fils du commandant Vartan. Il ordonne de bien examiner la secte criminelle des Borborides, et si, ni par la douceur, ni par la rigueur, ils n'abandonnent pas leurs erreurs, d'employer les supplices, afin que des offenses vengent des offenses, et qu'une mort justement infligée au corps stigmatise la mort injuste des âmes. Ensuite Sahag se rend dans la province d'Ararat, convoque toutes les races satrapales, et envoie le commandant de la cavalerie Sempad et le général Vartan, son petit-fils, à la cour du roi des Perses (3).

Ce prince, ayant conclu la paix, signe un édit revêtu de son sceau qui accorde l'amnistie, et, à la demande des satrapes, il institue comme roi Ardaschès, fils de Vramschapouh, dont il change le nom en l'appelant Ardaschir, et il lui confie le pays d'Arménie, sans y envoyer un préfet perse. Ardaschir régna six ans (1).

CHAPITRE LIX.

Construction de la ville de Garin, appelée Théodosiopolis.

Le général Anatole, ayant reçu l'ordre impérial, vient dans notre pays; il traverse beaucoup de nos provinces et veut construire dans le canton de Garin (2), comme étant le centre du pays, une ville sur un terrain productif, fertile et riche en eaux. Comme centre du pays, ce lieu n'est pas très-éloigné de l'endroit où jaillissent les sources d'une partie de l'Euphrate (3), qui dans leur cours paisible se grossissent comme un vaste marais ou une mer (4). Il y avait une grande quantité de poissons et une grande variété d'oiseaux, et les habitants se nourrissaient exclusivement de leurs œufs. Sur les bords de ce marais, on trouve quantité de joncs et de roseaux. Les plaines produisent des herbes et des fruits à semence. Les montagnes sont remplies d'animaux au pied fourchu et ruminants. Les troupeaux se multiplient, sont de grande espèce et très-forts, et s'engraissent merveilleusement.

Au pied de cette agréable montagne (5), on trouve quantité de sources limpides. C'est cet endroit qu'Anatole choisit pour fonder la ville; il l'entoura d'un large fossé, jeta les fondations des murailles à une grande profondeur, et il éleva sur les remparts des tours hautes et formidables, dont la première fut nommée Théodosie, en l'honneur de Théodose. Plus loin il construisit d'autres tours pointues en forme de proues de navires et creusa des passages en face de la mon-

est la transcription du mot βορβόρεος « boue, fange ». — Cf. plus haut, p. 158, et la note 6. — Moïse de Khorène avait déja fait allusion à cette secte dans le ch. 47 de ce livre.

(1) Cf. plus haut, p. 11, et la note 5.

(2) Ce mot existe seulement dans deux mss.

(3) Cf. Lazare de Pharbe, c. 8.

(1) Ardaschir monta sur le trône d'Arménie en 422, par l'ordre de Bahram V roi de Perse. Il fut renversé par ce prince en 428. Ardaschir porte, dans les listes royales d'Arménie, le nom d'Ardaschès IV.

(2) Ce canton était situé dans la Haute-Arménie; Pline (liv. v, c. 24) l'appelle *Caranitis*. — Cf. Procope, *Bell. pers.*, l. I, ch. 10. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 27. — Saint-Martin; *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 27, 43.

(3) Ces sources proviennent de la montagne appelée en turc *Bin-gueul*, ou les « mille sources, les mille lacs ».

(4) Lazare de Pharbe (p. 259) nomme cet amas d'eau « mer de Garin ». Ce marais est appelé en turc *Sazlik* « marais ou endroit des roseaux ». — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 64.

(5) C'est la montagne appelée *Sourp-Khatch* « la Sainte-Croix » par les Arméniens, et *Top-dagh* « montagne du canon » par les Turcs.

Digitized by Google

tagne. Il fit la même chose sur le côté de la plaine qui regarde le nord; et du côté de l'est, ainsi que du côté de l'ouest, il construisit des tours de forme circulaire. Au milieu de la ville, sur une éminence, il bâtit de nombreux magasins, et il appela cet endroit Augustéum, en l'honneur d'Auguste. Il amena les eaux sur différents points, par des canaux souterrains. Il remplit d'armes et de troupes la ville, afin de la défendre et il lui donna le nom de Théodosiopolis, afin que le nom de la ville immortalisât celui de Théodose. Enfin Anatole éleva des édifices en pierre de taille sur les sources thermales (1).

CHAPITRE LX.

Mesrob évangélise de nouveau le pays. — Voyage des traducteurs à Byzance.

Mesrob, fixé dans le désert et dans des lieux inhabités et boisés, appelés Schaghkomkh, complète l'instruction des masses; car ce n'était pas un art qu'il enseignait, mais c'était un souffle qu'il donnait à ses disciples, à la manière des apôtres. Puis, laissant comme directeurs quelques-uns de ses disciples, Léon et Énoch à Sber, à Terdchan leur évêque Knit, Tanan à Égéghiatz, Mesrob s'en alla en Ararat, en passant par le canton de Koghtèn, son premier séjour.

Là une racine amère de la secte païenne s'était propagée depuis l'époque de l'anarchie, et elle s'était manifestée et étendue de nouveau. Le bienheureux l'ayant complétement extirpée, avec l'aide de Kid digne fils de Schapith prince du canton, apprend que les instigateurs de ces faux docteurs sont dans les contrées de Paghassagan (1); il vient sur les lieux, en ramène plusieurs à la saine croyance et chasse les plus obstinés qui restent dans le pays des Huns. Mesrob, confiant l'instruction de cette contrée à l'évêque appelé Mousché, retourne au vallon de Kartman, où il a appris que se trouvent encore des sectaires. Mesrob les découvre, les amène à la connaissance de la vérité, et convertit également le prince de Kartman appelé Khours. Le ptes-chkh des Koukaratzi, Aschouscha (2), invita aussi Mesrob à venir au canton de Daschir, dans ses domaines, dans le même but. Arrivé dans ce pays, Mesrob instruit les habitants qui se montrèrent plus disposés et plus fermes dans la doctrine que tous ses autres disciples. En ce temps-là, Artzil était roi des Ibères.

Puis Mesrob et Sahag le Grand, ayant rappelé les mêmes disciples, Joseph (3) et son compagnon du village de Goghp, appelé Eznig (4), ils les envoient de la Mésopotamie dans la ville d'Édesse, pour rapporter promptement des traductions en notre langue de tous les livres qu'ils pourraient trouver des premiers saints Pères, afin qu'après cela ils les fassent partir pour Byzance, en vue de s'occuper du même travail. Ceux-ci, d'après des lettres mensongères de quelques fourbes, qui leur disent que Sahag le Grand et Mesrob sont disposés à envoyer d'autres disciples à Byzance, s'y rendent sans retard et sans en avoir reçu l'ordre de leurs docteurs, car ils étaient avides de la saine doctrine. Devenus habiles dans les lettres grecques, ils s'adonnèrent à traduire et à écrire. Mais, poussés par l'envie, leurs compagnons et leurs condisciples, appelés Léon et Gorioun, se rendi-

(1) Cette description est tout à fait conforme à l'état actuel de la ville et diffère de celle que nous a transmise Procope (*de Ædif.*, III, 5) qui attribue la construction d'une partie des édifices aux empereurs Anastase et Justinien, qui ne firent vraisemblablement que les restaurer. Les Arméniens donnent à cette ville le nom de Garin, quelquefois aussi ils la nomment Théodosiopolis; les Turcs l'appellent Erzeroum ou Arzroum « citadelle grecque » parce qu'elle confine avec l'Asie-Mineure. Toutefois cette étymologie paraît douteuse, et Saint-Martin, dans les notes qu'il a jointes à son édition de l'Histoire du Bas-Empire de Lebeau (t. V, p. 448), suppose avec beaucoup de vraisemblance que le nom d'Erzeroum vient d'Arzen ou Artzé, nom d'un bourg des environs que l'on avait donné au onzième siècle à la ville de Théodosiopolis, et auquel on avait ajouté l'épithète de *Erroum* (Arzen-erroum; Ardzen des Grecs) pour le distinguer d'une localité située au sud de l'Arménie près des rives du Tigre. Les sources d'eau thermale portent actuellement le nom d'*Iligé*. La construction d'Erzeroum aurait été confiée, dit le Ménologe arménien (19 février), à notre auteur qui était à ce qu'il paraît surintendant des édifices publics; mais, comme cette assertion ne se trouve nulle part ailleurs, on est en droit de révoquer le fait en doute, car, en rapprochant la date de la construction de cette ville de l'âge de Moïse de Khorène à l'époque où elle fut fondée, on trouve que notre auteur aurait été âgé à peine de dix ans.

(1) On n'est pas d'accord sur ce point, à savoir si Paghassagan se trouvait dans la province de Siounie, ou dans le pays des Aghouank.

(2) Ce dynaste est connu par un monument fort curieux conservé au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris. Son buste de profil est gravé en creux sur un onyx, et autour on lit cette légende : Ουσας πητιαξης Ιδηρων Καρκηδων. Le mot Ουσας n'est autre chose que le nom d'Aschouscha rendu méconnaissable par l'artiste chargé de la gravure de la pierre. — Cf. Visconti, *Iconogr. grecque*, t. II, p. 269 et suiv., pl. 45, n° 10. — Ma *Numismatique de la Géorgie* (1re édit. 1852), p. 7-8. — Dumersan, *Hist. du cab. des médailles*, p. 90, n° 425.

(3) Joseph était de Baghin, canton de la Quatrième-Arménie, non loin de la Sophène.

(4) Cf. plus haut, p. 12.

Digitized by Google

rent spontanément à Byzance. Puis arrivèrent également Jean et Artzan envoyés aussi par Sahag le Grand et Mesrob. Comme ils voyageaient doucement, ils s'arrêtèrent pour se reposer à Césarée. Tous avaient reçu un accueil empressé de Maximien, évêque de Byzance (1).

CHAPITRE LXI.

Du concile tenu à Éphèse à l'occasion de l'impie Nestorius.

Vers le même temps, l'impie Nestorius, indignement assis sur le siége épiscopal de Byzance, et suivant les enseignements des Juifs, blasphémait que la très-sainte Vierge était mère d'un homme et non de Dieu. Car l'enfant né de la Vierge ayant eu un commencement, était, disait-il, un fils de Marie créé par la grâce et différent de l'autre fils né du père et préexistant; de cette manière il y avait deux fils, et la Trinité devenait Quatrinité. C'est pourquoi, en vue d'examiner la Sainte-Écriture (2), se réunirent en Asie, à Éphèse, ville maritime (3), les saints Pères, Célestin de Rome (4), Cyrille d'Alexandrie, Juvénal de Jérusalem, Jean d'Antioche, Memnon d'Éphèse, Paul d'Émèse, Théodote d'Ancyre, et beaucoup d'autres au nombre de deux cents. Ils anathématisèrent Nestorius, confessèrent que Notre-Seigneur Jésus-Christ était le Fils unique de Dieu, et que la très-sainte Vierge Marie était la mère de Dieu.

Sahag le Grand et Mesrob n'assistèrent pas au concile; mais Cyrille d'Alexandrie, Proclus de Constantinople (5) et Acacius de Mélitène, leur écrivirent pour les avertir que quelques disciples des hérétiques, emportant les écrits de Théodore de Mopsueste, maître de Nestorius et disciple de Diodore [de Tarse], s'étaient rendus en Arménie. Puis nos traducteurs, dont nous avons déjà donné les noms, vinrent trouver Sahag le Grand et Mesrob à Aschdischad de Daron, et leur remirent les lettres et les canons du concile d'Éphèse, contenus en six chapitres; enfin des copies authentiques des Livres-Saints.

Sahag le Grand et Mesrob, ayant reçu ces livres, traduisirent de nouveau ceux qui avaient été déjà traduits [du syriaque], et ils formèrent promptement avec leurs disciples une composition toute nouvelle (1); mais, comme ces traducteurs ignoraient notre méthode, leur travail fut trouvé défectueux en beaucoup de points. C'est pourquoi Sahag le Grand et Mesrob nous envoyèrent à Alexandrie, pour étudier la langue savante et nous initier à la science philologique.

CHAPITRE LXII.

Des docteurs. — De l'auteur et de son voyage d'instruction, avec une comparaison tirée du système céleste.

Les philosophes et les observateurs, dans leurs infatigables recherches touchant les sciences mathématiques, disent que les astres reçoivent leur éclat de la lune et que la lune emprunte sa lumière au soleil, et que le soleil lui-même [tire son éclat] du ciel lumineux; que la lumière de l'éther se partage en deux zones, dont chacune, par le moyen du soleil, se tempère ou se propage selon le lieu, le degré et le temps. De même, nous aussi, illuminés par l'effusion continuelle des rayons invisibles de nos pères spirituels, en parcourant les régions du midi, nous sommes parvenus à la ville d'Édesse; en naviguant légèrement sur les abîmes des archives, nous sommes arrivés aux lieux saints pour adorer et nous raffermir dans les doctrines de la Palestine.

Puis, avec la même rapidité, nous sommes entrés en Égypte, dans ce pays si fameux, exempt des excès du froid et de la chaleur, garanti contre les inondations et la sécheresse, situé dans la plus belle partie de la terre, produisant en abondance toutes sortes de fruits, et auquel le Nil sert de murailles non construites de main d'homme; le Nil qui non-seulement la protége, mais lui fournit

(1) Sisinnius, successeur d'Atticus, en 426, et prédécesseur de Nestorius et de Maximien, fit aussi un accueil empressé aux envoyés de Sahag et de Mesrob. Mais Moïse ne parle que de Maximien, sans qu'on s'explique la cause du silence qu'il a gardé envers Sisinnius. Maximien avait remplacé Nestorius, déposé en 431 au concile d'Éphèse.

(2) Cette phrase offre une véritable difficulté : les mots *kravoragan verdzanouthiamp* signifient à proprement parler « avec une lecture littérale ».

(3) Le concile d'Éphèse se tint en 431. — Cf. Socrate, l. VII, c. 31. — Evagrius, l. I, c. 2. — Fleury, *Hist. eccl.*, l. XXV, art. 1 et suiv.

(4) Le pape Célestin était représenté au concile par ses légats.

(5) La lettre de Proclus se trouve en grec, dans la *Collection des conciles* de Mansi, t. V, p. 422.

(1) La nouvelle traduction de la Bible, en arménien, fut faite sur la version grecque des Septante et adoptée par les Pères du concile national d'Aschdischad en 434. C'est cette version arménienne que nous possédons actuellement, qui est appelée la *reine des versions*, parce que les traducteurs n'ont pas même interverti l'ordre relatif des mots, si bien qu'à la place d'une expression grecque, ils ont mis le mot arménien correspondant. Cette traduction est donc la reproduction fidèle d'un manuscrit grec de la version des Septante, datant de la première moitié du cinquième siècle.

Digitized by Google

encore toutes les denrées, et qui par ses canaux est l'arbitre et le dispensateur de la chaleur et de l'humidité pour la culture de la terre. Tout ce que le sol ne peut produire, le fleuve le fournit en abondance; il fait du pays une île fertile, car il environne la terre de ses eaux qui s'écoulent par les branches de douze canaux. Là est construite avec un art admirable la grande ville d'Alexandrie, dans un climat excellent, entre la mer et un lac artificiel. Ce qui cause la douce température de l'air, c'est que des bouches du lac qui se dirigent dans la mer et de celles qui viennent de la mer, qui est proche, s'échappe un souffle presque continuel, qui est léger lorsqu'il est apporté par la mer, et épais lorsqu'il vient du lac. Ces souffles, qui se confondent, raffermissent et consolident la vie.

Aujourd'hui le premier du pays n'est plus ce Pluton aux cinq têtes qui enveloppait l'immensité du monde (1), c'est Marc proclamant l'Évangile. On ne voit plus les tombeaux des descendants du dragon, mais les églises des saints martyrs resplendissent. On ne célèbre plus le 25e jour du mois de τυβὴ (doupi), cette fête insensée où l'on couronnait des bêtes de somme, où l'on adorait des serpents et où l'on distribuait des épis de blé (?) (2); mais le 11e jour de ce même mois de τυβὴ, on célèbre la fête de l'Épiphanie, où on loue les victorieux athlètes de la foi et où on accorde l'hospitalité aux étrangers et des aumônes aux pauvres. On ne sacrifie plus à l'infâme démon Sérapis, mais on offre en sacrifice le sang du Christ. On n'interroge plus les oracles de Protée le chef des enfers; on apprend toute la sagesse d'un nouveau Platon (3), je veux dire de ce docteur dont je ne me suis pas trouvé digne d'être le disciple; mais je me suis, par des exercices multipliés, approprié la science et je l'ai cultivée.

En naviguant du côté de la Grèce, nous avons été poussé par des vents contraires en Italie. Là, nous avons salué la terre où reposent les saints Pierre et Paul, sans trop nous arrêter dans la ville des Romains, et, gagnant la Grèce pour venir en Attique, nous sommes resté un temps assez court à Athènes. A la fin de l'hiver, nous nous sommes dirigé vers Byzance, désireux de rentrer dans notre patrie.

(1) Ce passage est une réminiscence du ch. 30 de l'*Hist. d'Alexandre* du Pseudo-Callisthène, que les Arméniens, et probablement Moïse de Khorène, avaient traduite au cinquième siècle sur le texte grec. (Cf. Pseudo-Callisth., éd. Ch. Müller, p. 31.)

(2) Moïse se sert ici du mot *athéra* qui est la transcription du grec ἀθήρ « épi. »

(3) Moïse veut sans doute désigner ici saint Cyrille, évêque d'Alexandrie.

CHAPITRE LXIII.

Déplorable coalition des Arméniens, méditant leur propre perte.

Le roi d'Arménie Ardaschir se plongea éperdument dans le gouffre des voluptés, et tous les satrapes s'éloignèrent de lui. Ils vinrent trouver Sahag le Grand et se plaignirent à lui, en le suppliant de venir à leur secours, de dénoncer Ardaschir auprès du roi des Perses, pour qu'il détrônât leur roi et qu'il mît un Perse à la tête de leur pays. Mais Sahag dit : « Je sais que vous n'êtes pas des fourbes, car j'ai entendu parler des incroyables folies d'Ardaschir, et plusieurs fois je l'ai réprimandé et il a abjuré ses torts. Or il faut encore supporter avec patience les défauts du roi, jusqu'à ce que nous puissions arranger cette affaire avec l'empereur des Grecs, Théodose, pour ne pas exposer Ardaschir à la risée et aux moqueries des infidèles. »

Les satrapes n'acceptaient point [ce délai] et ils tentaient d'amener Sahag à partager leur avis; mais il répondit : « Dieu me garde de livrer à des loups ma brebis égarée, de ne point la soigner lorsqu'elle est blessée ou malade, et de la précipiter dans l'abîme. S'il fallait traiter avec un roi de notre foi, je le ferais sans hésiter, dans l'espérance de relever le malheureux; mais, avec des païens, j'aggraverais sa ruine et je refuse, car il est dit : « Ne livre pas aux bêtes celui qui te confesse (1). » Bien qu'Ardaschir soit adonné à tous les vices, il a été marqué du sceau du baptême; il est débauché, mais c'est un chrétien. Son corps est souillé, mais son âme a gardé sa foi; il est dissolu, mais il n'est pas un adorateur du feu. Il est sans défense devant les femmes, mais il n'est pas l'esclave des éléments. Et comment pourrait-il me venir à l'esprit de changer ma brebis souffrante contre une bête vigoureuse, dont la santé même serait un fléau pour nous? »

Les satrapes, réfléchissant que ces paroles cachent peut-être une ruse pour les arrêter, et donner au roi le temps d'être averti, dirent tous : « Puisque tu n'as pas voulu, d'accord avec nous, lui ôter la couronne, nous ne voulons plus de toi pour notre pontife. » Tous alors, ligués ensemble, se rendirent auprès du roi des Perses, Vram, avec Sourmag d'Ardzgué (2), prêtre vani-

(1) *Psalm.* LXXIII, 19.

(2) Cette ville était située dans le canton de Peznouni,

Digitized by Google

teux, pour accuser leur roi Ardaschir et Sahag le Grand de pencher du côté des Grecs (1).

CHAPITRE LXIV.

Destruction volontaire du royaume d'Arménie. — Avilissement du siége patriarcal.

Alors Vram, roi des Perses, manda à la Porte le roi d'Arménie Ardaschir et Sahag le Grand. Les satrapes forcèrent ce dernier à accuser Ardaschir; mais il refusa de parler en bien ou en mal. Vram ordonne au général des Arik, appelé Sourèn Bahlav, de gagner Sahag, son parent, par des paroles d'amitié. Sourèn, usant de tous les moyens d'exhortation, dit : « Tu es mon propre sang, mon frère, et je te veux du bien. Si tu veux te réunir avec les satrapes, tu seras comblé d'honneurs par le roi des Perses, qui établira ton neveu Vartan chef des Arméniens, avec un rang égal au rang et à la dignité d'un roi. » Mais Sahag refusa, disant : « Comment, pour une vaine gloire et par amour de la puissance, dire du mal de mon compagnon? Et que signifie cette proposition de renverser Ardaschir? Je ne découvre chez lui aucun désir de se révolter. Si c'est à cause de sa conduite dissolue qu'on l'accuse, il mérite au contraire d'être considéré chez vous selon vos lois impures, quoique notre loi le condamne. Mais ne comptez plus entendre de moi une seule parole. »

Cependant Vram, très-irrité, faisant examiner l'affaire dans le grand tribunal, et sans prêter l'oreille aux paroles d'Ardaschir, écoutait avec complaisance ses délateurs, et principalement les paroles insolentes de Sourmag, auquel les satrapes, dans leur haine violente, avaient promis le siége pontifical. Aussi Sourmag, dans son propre intérêt, fit de sa langue une épée meurtrière. Alors Vram enlève sa couronne à Ardaschir, l'emprisonne dans ses propres États et confisque tous les domaines de sa race. Puis voici comment il traita Sahag le Grand; il affecta la maison du patriarcat au domaine royal et installa à sa place Sourmag sur le siége pontifical d'Arménie (2). Il combla de richesses les satrapes et les renvoya accompagnés d'un marzban (3) persan nommé Veh-Mihr-Schabouh (1). Cependant Sourmag n'occupa pas le siége plus d'un an, et il en fut chassé par les satrapes eux-mêmes. Ensuite il obtint du roi de Perse, pour lui et sa race, l'évêché de son canton de Peznouni. Nos satrapes demandèrent alors à Vram un autre pasteur, et il leur donna un Syrien du nom de Perkhischo (2). Arrivé avec ses compagnons de débauche et avec des femmes, pour tenir sa maison (3), Perkhischo, par des dépenses superflues et immodérées, en extorquant les diocèses des [évêques] qui mouraient, se maintint durant trois ans. Les satrapes, ne pouvant plus le tolérer, supplièrent de nouveau Vram de le changer et de leur donner un autre pontife de leur religion. La moitié des satrapes redemande alors Sahag le Grand (4).

CHAPITRE LXV.

Dévart de la Perse de Sahag le Grand, avec son assesseur Samuel.

Les satrapes arméniens, comme il est dit, étaient divisés en deux partis. Des deux côtés on envoya demander au roi de Perse un pasteur : Vatché, seigneur des Ardzrouni, et Hémaïak, seigneur d'Aschotz (5), [furent chargés de demander] telle personne qui conviendrait au roi; d'autre part, Manèdj, seigneur des Abahouni, et Sbantarad, seigneur des Ardzrouni, réclamèrent Sahag le Grand. Le général des Grecs, Anatole, lui aussi, envoie de Garin, Havoug de Gougaïaridj (6), [pour dire au roi] que, s'il ne lui est pas agréable

province de Douroupéran. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arménie*, t. I, p. 100-104.

(1) Lazare de Pharbe, c. 13, 14.

(2) Sourmag occupa le siége patriarcal, comme intrus, de l'an 428 à l'an 429.

(3) Les *marzban* étaient des « gardiens des frontières auxquels les rois de Perse confièrent le gouvernement de l'Arménie, lorsque la dignité royale eut été abolie, après le renversement d'Ardaschir.

(1) Ce personnage fut le premier marzban d'Arménie. Il appartenait à la famille perse des *Mihr* ou *Mihran*, Μιρράμος (Th. Simocatta, III, 18), l'une des branches des Arsacides, qui a donné plusieurs fonctionnaires célèbres à la cour des Sassanides (Patkanian, *Essai d'une hist. des Sassanides*, p. 31 de la trad. franç.). — Le mot *Veh* « glorieux » précédait le nom de tous les personnages illustres par leur race ou leur antiquité; c'est un mot pehlvi dérivé du zend, *Vengh*.

(2) Perkhischo, appelé aussi Bérékhischoï ou Abdischoï, administra le siége de 429 à 432.

(3) Lazare de Pharbe (c. 15) assure que les prêtres syriens avaient des concubines.

(4) Cf. Lazare de Pharbe, c. 14.

(5) Le pays d'Aschotz, au nord de la province d'Ararat, fait partie de la Géorgie et s'appelle actuellement le Somkheth. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 452. — Brosset, *Géographie de Wakhoucht*, p. 141.

(6) Cette localité n'est mentionnée dans aucun géographe arménien, et Indjidji ne la donne pas dans son *Arménie ancienne*. Peut-être est-ce un mot altéré par les copistes.

Digitized by Google

d'avoir [Sahag] dans la partie du pays qui lui appartient, il le donne à la partie de l'Arménie dépendant des Grecs. La majorité des évêques avec le bienheureux Mesrob et tout le clergé envoyèrent, avec une supplique, le prêtre Diroug, fils de Movsisig, de Zarischad [dans le canton] de Vanant. Vram consentit et donna satisfaction aux deux partis, en nommant à la dignité pontificale, un autre Syrien appelé Samuel (Schmouel) (1), qui, par son rang et sa dignité, sera le rival de Sahag le Grand. Il lui ordonne d'assister le marzban, de veiller à la répartition des impôts fixés, aux jugements et aux autres affaires temporelles. Quant à Sahag le Grand, le roi, en le renvoyant, lui laisse quelques villages de sa maison pour s'y fixer, avec le seul pouvoir d'enseigner la religion et de consacrer les ecclésiastiques que Samuel lui désignera.

Cependant, avant de le laisser partir, Vram fait venir Sahag en sa présence, au milieu d'une nombreuse assistance, et lui dit : « Je veux que tu jures par ta foi de demeurer fidèle à notre service, de ne point méditer de projets séditieux, de ne pas t'associer à la fausse communion de la foi des Grecs, pour ne point nous fournir l'occasion de ruiner l'Arménie et de faire changer notre nom bienfaisant en un nom exterminateur. » Alors Sahag le Grand, debout, le visage calme et plein de sérénité comme il convient à ce genre de discours faits en public, le regard modeste et d'une voix plus modeste encore, se mit à énumérer ses services, l'ingratitude de ses ouailles, leur reprochant la douceur hypocrite de leurs paroles, l'amertume de leurs pensées et la perfidie de leurs actions. En outre, il combat les paroles blasphématoires proférées par Vram qui dit que la communion de la même foi est une fausseté; il montre le néant de leur culte et termine par une admirable démonstration de la vraie foi, autant qu'il pouvait le faire pour des oreilles païennes. Il ne jette pas toute la splendeur de ses paroles, comme une perle aux pieds des pourceaux; mais telle est la foudre de son discours qu'il réduit en poussière la langue des mages. Le roi lui-même stupéfait est frappé d'effroi, et toute la multitude de l'assemblée des Perses l'écoutait debout sur la pointe des pieds. Enfin Vram fit donner à Sahag une grande somme d'argent pour prix de son éloquence et du courage [qu'il avait montré] en parlant si franchement en présence d'un si grand roi.

(1) Samuel gouverna le siége patriarcal de l'an 432 à 439.

Toutefois Sahag refuse le présent et dit à son parent Sourèn Bahlav : « Qu'il garde son argent, et engage-le seulement à m'accorder deux choses : que le rang des satrapes d'Arménie, tel qu'il fut réglé par Ardaschir (1) et tel qu'il s'est maintenu jusqu'à ce jour, soit réglé par lui de la même manière, pour que les marzban perses ne puissent faire que des rapports sincères et ne rien changer selon leur caprice; ensuite que Vram restitue les biens de mon parent, qui est aussi le tien, le jeune Kazavon, fils de Hrahad. Car, s'il ne l'a pas replacé dans son rang par haine du nom arsacide, au moins qu'il le mette dans sa caste, qu'il le compte au nombre des satrapes dans quelle place il voudra, — comme il l'a fait pour la race des Gamsarian ou celle des Amadouni, déchues de la gloire de leurs pères et précipitées des hautes régions de leur dignité; — ou bien qu'il confie l'administration royale du pays à Kazavon et à ses fils, avec une égale confiance, jusqu'à ce que Dieu, devenu favorable, daigne lui rendre le rang de ses pères par l'entremise d'un roi quelconque. Efforce-toi donc de décider Vram, à la manière d'un habile enchanteur. »

Vram consent et ordonne qu'on satisfasse sans retard aux demandes de Sahag; puis il rétablit son neveu, le commandant Vartan, dans les possessions de la race mamigonienne et le renvoie en Arménie (2).

Mais, si quelques-uns disent qu'il nous fallait rappeler tout ce qu'a dit Sahag le Grand dans le discours qu'il prononça devant l'assemblée des Perses, qu'ils sachent que personne n'est venu rapporter à nos oreilles ce discours tout entier avec exactitude; que dès lors nous ne pouvons consentir à le reproduire dans cette histoire. Car je suis vieux et malade, toujours occupé à traduire; j'ai pris soin de me presser, sans penser à châtier mon style, afin que ton désir soit satisfait et que je puisse accomplir la tâche que tes instances et tes prières m'ont imposée. Je crois que tu es un homme égal à nous pour les souffrances ordinaires et non pas, comme disent les poëtes, que les princes sont des proches parents de la race et du sang des dieux.

(1) Il s'agit ici d'Ardaschir II, roi de Perse, dont il a été question plus haut, c. 51.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 14-15.

Digitized by Google

CHAPITRE LXVI.

Conduite de Samuel, collègue indigne de Sahag le Grand.

Samuel arriva et occupa le siége épiscopal; il adopta les habitudes de rapacité de Perkhischo, et le surpassa même. Car, de même que ce dernier, il extorquait les revenus des évêques morts et même ceux des vivants. Il ne permettait pas à Sahag le Grand de consacrer les successeurs des morts, et, cherchant de futiles prétextes aux vivants, en les accusant d'empêcher la rentrée des impôts royaux, il chassait et s'appropriait les maisons de chacun d'eux. C'est pourquoi, odieux à tous les évêques, Samuel était très-méprisé. Bien qu'ils eussent enduré de lui mille maux, personne ne le voyait, excepté Sourmag dont il augmenta les revenus en vertu d'un ordre royal, et, ce qu'il extorquait aux autres, il le lui donnait. Les autres évêques, poussés par la jalousie, en firent aussi autant et demandèrent l'autorisation du roi des Perses, avec l'assistance de chacun de leurs princes.

Cependant Sahag le Grand ne cessait de répandre le lait spirituel sur les enfants de l'Église, ainsi que Mesrob qu'il avait préposé aux soins de l'Église métropolitaine de Vagharschabad; car pour lui il se fixa au canton de Pakrévant, à l'endroit où apparut une clarté lumineuse du haut du ciel, quand saint Grégoire baptisa le roi Tiridate et tous les Arméniens (1).

Après cela, Samuel, ayant vécu cinq ans, mourut dans notre pays. Alors tous les satrapes réunis allèrent trouver Sahag le Grand, et, confessant leur faute, ils le supplièrent de remonter sur son siége. Ils promirent d'obtenir du roi des Perses la confirmation, et, par un acte scellé d'eux tous, de donner la même dignité à ses neveux dans leurs descendances. Sahag refusa; mais, pressé par leurs instantes prières, il raconta la vision qu'il avait eue longtemps auparavant, pendant un songe, et qui lui avait révelé l'avenir (2). Ayant entendu ce récit, les satrapes, voyant que, par l'ordre divin, le pontificat sortirait de la race de Sahag, fondirent en larmes, et se lamentèrent selon cette parole de l'Évangile : « Il faut que le scandale arrive, mais malheur à ceux par qui arrivera le scandale (1); » et ils le laissèrent tranquille (2).

(1) Cet endroit s'appelle actuellement *Utch-Kilissé* (les trois églises, en turc). — Sur la clarté lumineuse qui apparut au moment du baptême de Tiridate, voir le t. I de notre Collection, page 158 et suiv., où Agathange a raconté ce prodige.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, ch. 15 et 16. — Cf. aussi la correspondance de Grégoire Magistros, et les ménologes.

CHAPITRE LXVII.

Mort de Sahag le Grand et du bienheureux Mesrob.

Vram II, ayant régné en Perse vingt et un ans (3), meurt en laissant le pouvoir à Iezdedjerd son fils (4). Celui-ci, méconnaissant la paix dès qu'il fut sur le trône (5), fond sur l'armée grecque qui était à Medzpin et ordonne aux forces de l'Adherbadagan de se porter sur notre pays. Ces troupes accoururent par bandes et campèrent près du bourg de Pakavan.

Alors survint la maladie mortelle [qui emporta] Sahag le Grand. Ses disciples le transportèrent dans le village de Pelour (6), comme en un endroit caché et à l'abri des incursions des Perses leurs persécuteurs. Là, il mourut après cinquante et un ans de son pontificat, qui avait commencé la troisième année du règne de Chosroès, dernier roi d'Arménie, [et avait duré] jusqu'au commencement de la deuxième année de Iezdedjerd, roi de Perse, à la fin du mois de navassart, le jour anniversaire de sa naissance. Né mortel, il laissa une mémoire immortelle. Il honora l'image [divine], adora celui qui l'avait invité [au banquet évangélique?], et ne fit que changer de vie. Sa conduite fut toujours la même, de sorte qu'on n'y trouva aucune tache causée ou par la vieillesse ou par la maladie. Il nous faudrait, en termes magnifiques et sublimes, célébrer les louanges de ce père; mais, de peur que la longueur de notre discours ne fatigue le lecteur, nous nous réserverons de le faire dans une autre occasion et dans un autre temps; car nous nous sommes proposé dès le commencement de traiter ce sujet (7).

Quant au corps vénérable de Sahag, le chef de ses diacres, Jérémie, avec ses condisciples et la princesse des Mamigoniens sa nièce, appelée Tesdrig, épouse du commandant Vartan, allèrent le

(1) Matthieu, XVIII, 7.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 15, 16.

(3) Bahram V régna seulement vingt ans, selon Agathias, l. IV, p. 137.

(4) Iezdedjerd II.

(5) Cf. Théodoret, l. V, c. 37.

(6) Ce village était situé dans le canton de Pakrévant.

(7) Ce passage est assez obscur; peut-être l'auteur fait-il allusion ici à ce qu'il se proposait de traiter dans le quatrième livre de son Histoire, mentionné par Thomas Ardzrouni, et dont il ne nous est parvenu qu'un fragment très-court.

Digitized by Google

déposer dans leur village d'Aschdischad, qui se trouve dans le district de Daron. Les disciples de saint Sahag, religieux spoudés (1), dispersés chacun dans leurs cantons, bâtirent des couvents et y rassemblèrent des frères.

Six mois après, le treizième jour de méhégan (2) mourut également, dans la ville de Vagharschabad, le bienheureux Mesrob, qui surpassait en vertu ses contemporains les plus vertueux. Jamais l'orgueil ou la flatterie ne trouvèrent place dans sa vie; il était doux et bienveillant, occupé à faire le bien, et se montrait à tous orné des qualités célestes. Son aspect était angélique; son esprit était fécond, il était doué d'une éloquence sublime, d'une constante persévérance, sa stature était noble, sa contenance digne, il était d'un bon conseil, sa foi était droite, il vivait dans l'espérance, son amour était sincère, et son enseignement lumineux. Je ne suffirais pas à énumérer tous les mérites de Mesrob, et je vais parler de l'ensevelissement de ses dépouilles mortelles. Ainsi que je l'ai entendu raconter par des hommes véridiques, une lumière rayonnnante, ayant la forme un peu confuse d'une croix, brilla sur la maison où le bienheureux rendit l'esprit. Ce fut un prodige visible non-seulement pour quelques personnes, mais pour toute la multitude, ce qui amena beaucoup d'infidèles à se faire baptiser. Alors il y eut un grand trouble parmi le peuple divisé en trois partis, au sujet de l'endroit où on devait déposer ce corps si pur et si bien préparé a la mort, avant même de mourir. Les uns disaient de le porter dans son canton natal, à Daron; les autres dans celui de Koghtèn qui avait goûté la primeur de ses enseignements; les autres à Vagharschabad, dans la sépulture des saints. Le brave Vahan Amadouni l'emporta, car il était puissant par la foi et par la richesse, et de plus les Perses lui avaient confié le gouvernement de l'Arménie. Celui-ci prit le corps, le transporta avec un cortége magnifique dans son village d'Oschagan. Alors la même croix lumineuse apparut sur la civière, en présence de toute la multitude, jusqu'au moment où Vahan et Thatig ses disciples eurent déposé son corps dans le lieu de son repos; ensuite le signe [divin] se dissipa (3). Le siége du pontificat fut donné avec le titre de suppléant, par ordre du bienheureux Mesrob, à son disciple Joseph, prêtre de Vaïotz-dzor, du village de Khoghotzim (1).

(1) Cf. plus haut, p. 159 et note 2.

(2) Septième mois arménien, qui commence vers le milieu de janvier. La mort de saint Mesrob eut lieu le 19 février 441. Le mois de *Méhégan* ou *Méhéghi* correspond au mois persan *Mihragan* consacré au dieu Mihr ou Mithra. — Cf. Hyde, *Hist. rel. vet. Pers.*, page 244-247.

(3) Cf. Lazare de Pharbe, c. 18.

CHAPITRE LXVIII.

Élégie sur le royaume d'Arménie arraché à la race des Arsacides et sur le patriarcat enlevé à la maison de saint Grégoire.

Je te plains, terre d'Arménie; je te plains, contrée supérieure à toutes celles du nord, car ils te sont ravis, ton roi et ton pontife, le conseiller et le maître de la science! La paix a été troublée, le désordre a pris racine; l'orthodoxie a été ébranlée, et l'hérésie s'est fortifiée par l'ignorance.

Je te plains, Église d'Arménie; le magnifique éclat de ton sanctuaire est obscurci, car tu es privée du pasteur excellent et de son compagnon. Je ne vois plus ton troupeau spirituel paître dans la prairie verdoyante, le long du fleuve de la tranquillité; je ne vois plus le troupeau rassemblé dans la bergerie et protégé contre les loups; mais il est dispersé dans des déserts et des précipices.

Heureux le premier et le second changement! Car alors l'époux était absent avec son compagnon; et toi, l'épouse, tu supportais patiemment l'absence, conservant la pureté du mariage, comme on l'a déjà si bien exprimé avant nous. Une autre fois, lorsqu'un audacieux libertin vint s'imposer sur ta couche inviolée, toi, l'épouse, tu ne l'as point souillée. Quoique la violence ait écarté l'époux, que des enfants orgueilleux aient méprisé leur père (2), — comme le font avec raison les enfants d'un autre lit avec un père étranger, un beau-père nouveau-venu; — cependant on ne t'a point vue abandonnée de tous, car tu espérais le retour de ton pasteur et de son compagnon. Tu n'as pas agi comme avec un beau-frère, mais comme le père véritable de tes enfants, et tu leur as prodigué tes caresses. Dans cette troisième absence, il n'y a plus d'espérance de retour, car et lui et le compagnon de ses labeurs et de ses fatigues ont quitté cette vie corporelle.

(1) Joseph fut élevé au pontificat de l'Arménie en 441; mais il ne fut en réalité qu'un suppléant, car le roi de Perse avait exigé que l'on rendît le rang suprême à Sourmag qui avait déjà siégé pendant un an du vivant de Sahag. Seulement six ans plus tard, Joseph fut définitivement installé comme patriarche. — Cf. Jean Catholicos, *Hist. d'Arm.*, p. 49 de la trad. de Saint-Martin.

(2) Ésaïe, 1, 2.

Digitized by Google

Il est préférable pour eux d'habiter dans le Christ, de reposer dans le sein d'Abraham et de voir les chœurs des anges. Mais toi, tu es restée sans appui dans ton veuvage, et nous, malheureux, nous sommes privés de la surveillance paternelle ! Car nous ne sommes pas comme l'ancien peuple [hébreu], puisque notre misère est plus grande. Moïse disparaît, mais Josué ne vient pas à sa place pour nous conduire dans la terre promise (1). Roboam fut abandonné de son peuple, et le fils de Nabat lui a succédé (2). L'homme de Dieu n'a pas été dévoré par un lion (3), mais par la consommation des temps. Élie fut enlevé, et Élisée n'est point resté avec le double esprit (4) pour oindre Jéhu; mais Azael a été appelé à exterminer Israël (5). Sédécias fut emmené en captivité, et il ne se trouve nulle part un Zorobabel pour restaurer sa puissance (6). Antiochus (Iezdedjerd II) (7) nous condamne à abandonner les lois de nos pères, et Mathathias ne s'y oppose point; la guerre nous a environnés et Macchabée ne nous délivre pas (8). Aujourd'hui la guerre est intestine et la terreur est au dehors. L'effroi nous vient des païens; les combats, des hérétiques; et il n'est plus au milieu de nous, le conseiller qui avertissait et préparait aux combats.

O désolation! ô lamentable histoire! Comment supporter ma douleur? Comment contenir mon esprit et ma langue et trouver quelques paroles à dire à mes pères pour la vie et les soins qu'ils m'ont donnés? Car ils m'ont mis au monde, ils m'ont nourri de leur doctrine, et m'ont fait grandir sous d'autres maîtres. Lorsqu'ils comptaient sur notre retour pour se glorifier de la profondeur de mon savoir et de mes dispositions bien coordonnées; lorsque nous, accourant de Byzance, en grande hâte, nous espérions très-certainement danser aux noces, et chanter des épithalames; alors, au lieu de cette allégresse, me voici sur une tombe, gémissant, me lamentant et pleurant. Pas même arriver à temps pour les voir (Sahag et Mesrob), leur fermer les yeux, entendre leurs paroles dernières et recevoir leurs bénédictions!

Mon âme est oppressée sous le poids d'un si grand malheur, et je cours un grand danger par la perte de notre père. Où est cette douce tranquillité de son regard sur les justes, et ce terrible coup d'œil sur les pervers? Où est ce gracieux sourire de la lèvre à l'arrivée de ses chers disciples? Où est cette vive allégresse en recevant ses serviteurs? Où est cette espérance qui rendait facile les longs voyages, et faisait reposer des fatigues? La maison hospitalière n'est plus, et le port a disparu; le secours manque; la voix qui encourageait est muette.

Qui désormais appréciera votre doctrine? Qui se réjouira de mes progrès, moi qui fus son disciple? qui parlera ce langage de la joie d'un père, en partie surpassé par moi son fils? Qui réprimera les insolences élevées contre la sainte doctrine, de ces gens qui, en toute circonstance, inconstants et dissipés, changent souvent de maîtres et de livres, comme l'a dit un ancien? Tout raisonnement les irrite à un même degré; ils donnent un mauvais exemple (?) en nous traitant avec insolence et mépris, comme des gens légers pour qui la science ne présente rien d'utile. Qui fermera leur bouche en les reprenant, et qui les consolera par quelques louanges? Qui pourra imposer une limite au bavardage et au silence?

En pensant à tout cela, je sens au dedans de moi venir les soupirs et les larmes et le désir de pousser des cris douloureux et funèbres. Je ne sais comment diriger mes lamentations, ou ce qui doit plutôt me faire verser des larmes. Sera-ce mon jeune et malheureux roi (Ardaschir) qu'ils ont, dans leurs conseils pervers, dépouillé avec sa race, et, qui avant la mort corporelle, subit la mort de l'infamie, et se vit précipiter du trône? Ou bien, pleurerai-je sur moi-même? Car elle a été enlevée de dessus ma tête cette couronne si brillante et si salutaire qui était ma gloire. Dois-je pleurer mon père, le pontife aux sublimes pensées, qui allait porter partout sa parole accomplie avec laquelle il gouvernait et dirigeait toute chose; et, tenant les rênes, il guidait l'esprit, refrénait les langues discordantes? Ou bien dois-je pleurer encore sur moi-même, qui suis privé des faveurs de l'esprit, et qui suis abandonné à l'aventure? Dois-je pleurer mon père, cette source de doctrine fécondant la justice, ce torrent dévastant l'impiété? Ou dois-je pleurer sur moi qui me sèche et me flétris, dévoré que je suis par la soif de la science? Dois-je pleurer sur les désastres de ma patrie et sur l'avenir [qui lui est réservé]? Qui racontera avec nous ces malheurs en partageant notre tristesse? Qui nous aidera, en souffrant avec nous, à redire nos douleurs ou à les graver sur la pierre? Réveille-toi, Jérémie, réveille-toi; pleure

(1) Josué, I, 3.
(2) III *Rois*, XII, 12, 14, 17.
(3) III *Rois*, XIII, 24.
(4) IV *Rois*, II, 9, 11.
(5) IV *Rois*, IX, 2; X, 32; XIII, 3.
(6) IV *Rois*, XXV, 6; — I, Esdr. III, 2.
(7) Cf. Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*; *passim*. — Élisée, *Hist. des Vartaniens*, *passim*.
(8) I et II, Macchab., *passim*.

Digitized by Google

dans tes prophéties les misères que nous avons endurées et qu'il nous reste encore à souffrir. Prédis l'apparition des pasteurs ignorants, comme le fit jadis Zaccharie en Israël (1).

Les docteurs ignorants et prétentieux, achetant l'honneur [du sacerdoce] et non désignés par Dieu, élus à prix d'argent et non par l'esprit, avares, envieux, méprisant la douceur dans laquelle Dieu se complaît, deviennent des loups déchirant leurs propres troupeaux. Les moines hypocrites, orgueilleux et vains, préfèrent les honneurs à Dieu. Les ecclésiastiques hautains, pleins d'assurance, débitant des futilités, paresseux, ennemis des sciences, des instructions des docteurs, préfèrent le trafic et les bouffonneries. Les disciples insouciants de s'instruire, pressés d'enseigner avant d'avoir approfondi la science, siégent en théologiens. Le peuple altier, insolent, hautain, désœuvré, caustique, malfaisant, fuit l'état ecclésiastique. Les soldats brutaux, fanfarons, laissant le métier des armes, paresseux, débauchés, intempérants, pillards, sont devenus les émules des brigands. Les princes révoltés, associés aux voleurs, avares, cupides, spoliateurs et dévastateurs, dépravés, ont l'âme semblable à celle des esclaves. Les juges partiaux, faux, trompeurs, avides de cadeaux, prévaricateurs, sont faibles dans leurs jugements et se livrent à des controverses. En somme, tout sentiment de charité et de pudeur a disparu d'au milieu de tous.

Quel sera le châtiment de tant [de fautes], si ce n'est que nous sommes abandonnés de Dieu et que la nature des éléments se modifiera? Le printemps sera sec, l'été pluvieux, l'automne glacé, l'hiver intense, avec des tempêtes, et sera prolongé; les vents feront tourbillonner la neige, ils seront brûlants et mortels; les nuées s'enflammeront, et il tombera une grêle épaisse; les pluies arriveront à contre-temps, et seront inutiles; l'air sera glacial et saturé de givre; la crue des eaux sera sans utilité, et la chaleur deviendra intolérable. La terre ne produira plus de fruits et les animaux ne se multiplieront plus. Il y aura encore des secousses et des tremblements de terre, et, pour comble de fléaux, la perturbation régnera partout, ainsi qu'il est dit: « Point de paix pour les impies (1)! »

Les rois deviendront des tyrans cruels, exécrables, qui imposeront des charges énormes et accablantes, et donneront des ordres intolérables; les supérieurs, sans souci de la justice, seront sans pitié. Les amis seront trahis et les ennemis triompheront. La foi sera vendue au profit de cette vie futile. Les brigands, en nombre considérable, afflueront de toutes parts. Les maisons seront ruinées, les propriétés volées; il y aura des chaînes pour les chefs, des prisons pour les notables, l'exil pour les gens libres et la misère pour la masse du peuple. Les villes seront prises, les forteresses détruites, les bourgs mis au pillage, et les édifices livrés aux flammes. Enfin, il y aura de longues famines, des épidémies et des morts de toute espèce. Le culte divin sera oublié et on aura l'enfer à ses pieds.

Que le Christ-Dieu nous garde de tous ces malheurs, et qu'il protége ceux qui l'adorent en vérité! Gloire lui soit rendue par nous tous ses créatures! Ainsi soit-il!

Fin du livre troisième de l'Histoire de la Grande-Arménie (2).

(1) Zacchar., XI, 16.

(1) Ésaïe, LVII, 21.

(2) Le quatrième livre de l'*Histoire* de Moïse de Khorène, qui existait encore au temps de Thomas Ardzrouni, ne nous est pas parvenu. Il n'est arrivé jusqu'à nous qu'un seul chapitre relatif à l'assassinat et aux funérailles du roi Tiridate, que nous avons publié dans le t. I de notre Collection, p. 193 et suiv.; nous y renvoyons le lecteur.

Digitized by Google

ÉLISÉE VARTABED.

HISTOIRE DE VARTAN ET DE LA GUERRE DES ARMÉNIENS.

TRADUCTION NOUVELLE

ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES

PAR

VICTOR LANGLOIS.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Élisée appartient à la classe des seconds traducteurs. On ignore le lieu et la date de sa naissance; toutefois les biographes rapportent que, dans sa jeunesse, il fit partie des milices à la tête desquelles Vartan le Mamigonien lutta si vaillamment contre les Perses, et qu'il put voir par lui-même une foule d'événements qu'il a racontés dans son Histoire (1). Selon d'autres écrivains, Élisée aurait été le secrétaire de Vartan, et il paraît même que des liens de parenté l'unissaient au défenseur de l'indépendance nationale (2). Tous les historiens s'accordent à donner à Élisée le titre de *Vartabed* ou « docteur »; et quelques-uns même prétendent qu'il exerça les fonctions épiscopales dans la satrapie des Amadouni (3), et que c'est lui qui est mentionné dans la liste des évêques assemblés à Aschdischad (4). Élisée, qui avait assisté aux événements qui signalèrent le grand soulèvement national de l'Arménie, pendant le cinquième siècle, ne put voir sans un profond sentiment de tristesse les malheurs sans nombre qui désolaient sa patrie. Après avoir payé de sa personne dans les combats, et servi avec loyauté le généralissime Vartan, il résolut de renoncer au monde et d'embrasser la vie cénobitique. Fuyant tout ce qui pouvait rappeler à son souvenir les hommes et les événements de son temps, il se retira dans la solitude, afin d'y terminer ses jours, et choisit pour le lieu de sa retraite une caverne creusée dans les flancs de la montagne de Mog, et qui s'appela, de son nom, « la caverne d'Élisée » (5).

(1) Histoire du Vartabed Élisée, dans la *Petite Biblioth. armén.*; t. XI, p. 39-45 (Venise, 1854).

(2) Le P. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 226. — Le P. Léon Alischan, dans le t. III de ses *Poésies* (Venise, 1858, en arm.), retrace en termes poétiques la vie d'Élisée et celle de Vartan; il célèbre leur liaison, qui avait commencé dans la maison de S. Sahag (p. 272). — Cf. *le Rossignol d'Avarair*, p. 258 de l'ouvrage cité.

(3) Ch. Neumann, *The history of Vartan .....; préface*, p. *xiv*.

(4) Élisée, *Histoire*, p. 22 de l'éd. arm. de Venise, 1858. — Cappelletti, *Storia di Eliseo*, p. 36. — Kabaradji, *Soulèvement...* p. 30.

(5) Hist. du Vartabed Élisée, dans la *Petite Biblioth. arm.* t. XI, p. 43.

Là, se nourrissant d'herbes et de racines, se mortifiant par l'austérité et la prière, il fuyait la société des hommes et attendait dans le calme et le silence l'heure de la délivrance.

Cependant des bergers, qui fréquentaient la montagne où Élisée s'était réfugié, découvrirent par hasard le lieu de sa retraite. Ils furent frappés d'admiration en apercevant le solitaire qui, depuis plusieurs années, ne vivait que de privations et montrait l'exemple de la plus grande vertu. Les bergers, malgré les supplications d'Élisée, répandirent bientôt dans tous les cantons d'alentour le bruit de l'existence du saint ermite, qui, pour éviter les ovations dont il était l'objet, quitta secrètement sa retraite, et vint chercher une autre solitude dans le canton des Reschdouni. Là, il se livra de nouveau au jeune, aux mortifications, à la prière, « en fuyant, comme dit un « de ses biographes, les flots de la mer pour s'a- « briter dans le désert comme dans un port (1). » La caverne qu'il avait choisie pour demeure était située près du lac, et elle fut également désignée, comme la précédente, sous le nom de « caverne d'Élisée ».

Peu de temps après son arrivée dans cette nouvelle solitude, Élisée, dont la vie avait été abrégée par des fatigues de tout genre, mourut (2). Des gens qui passaient par hasard près de l'endroit où le corps inanimé d'Élisée reposait sans sépulture le découvrirent, et une apparition leur révéla que ce cadavre était celui du saint ermite. Le bruit de cette découverte se répandit bientôt dans tous les pays environnants. On éleva un tombeau près de la caverne, et on y plaça le corps d'Élisée. Beaucoup de guérisons s'opérèrent en ce lieu, et on accourait de tous côtés en pèlerinage au tombeau du serviteur de Dieu.

Dès que le prince de Mog eut appris que le

(1) Hist. d'Élisée, dans la *Petite Biblioth. arm.*, t. XI, p. 42.

(2) L'époque de la mort d'Élisée est fixée, par quelques écrivains, à l'an 480 de notre ère.

Digitized by Google

corps d'Élisée avait été trouvé dans le pays des Reschdouni, il se rendit en pèlerinage à l'endroit où s'élevait son tombeau, et fit halte auprès de la caverne. Puis, s'étant emparé en cachette de la tête et d'une des mains du saint docteur, il regagna sans plus tarder ses domaines, afin d'échapper aux représailles du prince des Reschdouni et des fidèles qui habitaient ce pays. Dès que le bruit de cette profanation se répandit dans la contrée, une grande clameur s'éleva parmi le peuple; mais on parvint à apaiser le ressentiment des fidèles. Le prince de Mog, afin de calmer celui des Reschdouni, fit construire une chapelle près de la caverne qui avait servi de première retraite à Élisée, et là il enferma les reliques qu'il avait dérobées. Cet endroit devint aussi un lieu de pèlerinage très-fréquenté par les fidèles qui accouraient en foule pour y chercher la guérison de leurs maladies, surtout à l'époque de l'anniversaire de la mort d'Élisée, qui fut érigée en fête solennelle (1).

Si les renseignements que les biographes nous ont transmis sur la vie d'Élisée sont peu étendus, nous avons en revanche des ouvrages en grand nombre qui sont sortis de la plume du saint ermite. A part son « Histoire » qui est l'œuvre capitale de cet illustre docteur, d'autres écrits, également importants, sont parvenus jusqu'à nous (2). Celui que les Arméniens considèrent à juste titre comme une œuvre des plus remarquables, tant sous le rapport du style que des pensées, est le « Discours adressé aux solitaires (3) ». Élisée avait écrit ce livre en vue d'exhorter ceux de ses compagnons d'étude qui avaient embrassé la vie cénobitique à imiter l'exemple des premiers anachorètes et à chercher à atteindre leur perfection. Il les encourageait à se consoler des malheurs qui avaient désolé la patrie, en se livrant avec ardeur à la prière pour obtenir dans une vie meilleure le soulagement des peines qu'ils avaient endurées ici-bas. Un autre ouvrage, mais qui semble avoir été composé par Élisée avant le « Discours adressé aux solitaires », a pour titre « Commentaires sur la Genèse et les livres de Josué et des Juges ». Le style est moins châtié et indique qu'il fut écrit à une époque où l'auteur n'avait pas encore acquis ce talent remarquable qu'on se plaît à admirer dans le « Discours adressé aux solitaires ». Élisée composa aussi une « Explication de l'oraison dominicale », quelques homélies et des prières. Plusieurs critiques semblent douter de l'authenticité de ces derniers écrits; cependant des historiens nationaux en font mention, et Guiragos lui-même a donné l'indication précise de plusieurs des livres que composa Élisée (1). Enfin, on sait encore qu'Élisée avait écrit des « Commentaires sur la création » qui sont aujourd'hui perdus, et dont Vartan a cité des passages dans un ouvrage qui porte le même titre (2).

L'« Histoire des Vartaniens » d'Élisée devait, à ce qu'il nous apprend lui-même dans son introduction, se composer primitivement de sept livres. Cependant il ajouta un assez long supplément, pour compléter l'histoire des événements qui suivirent la mémorable résistance que le peuple arménien opposa au despotisme brutal des Perses. Quelques critiques sont d'avis que le supplément de l'Histoire d'Élisée est l'œuvre d'un continuateur anonyme, et ils s'appuient sur un passage de Thomas Ardzrouni qui considère l'ouvrage de l'annaliste des Vartaniens comme ayant subi des remaniements et éprouvé des suppressions (3). Cette raison n'est pas suffisante, selon nous, pour rejeter, parmi les écrits apocryphes, les additions à l'Histoire des Vartaniens; et bien que Thomas s'étonne de ne pas rencontrer dans cet ouvrage le récit du martyre de Vahan Ardzrouni qui devait en effet y trouver place, cet historien se charge lui-même de nous en donner la raison : Au temps de Firouz, roi des Perses, l'hérétique nestorien Barsouma vint dans le pays de Mog afin d'y propager son hérésie, et, comme en ce moment Élisée résidait dans ce canton, Barsouma lui demanda son livre d'Histoire et en obtint communication. Le prince des Ardzrouni, Nerschapouh, qui s'était retiré dans la forteresse de

(1) Hist. d'Élisée, dans la *Petite Biblioth. armén.*, t. XI, p. 43 et suiv.

(2) Cf. les œuvres complètes d'Élisée (en armén., Venise, 1839 et 1859, in-8°). La dernière édition est plus complète.

(3) Ce discours a été aussi imprimé à la suite de l'*Histoire d'Élisée* (Venise, 1839, in-8°), p. 159, et (Venise, 1864, in-12) p. 363.

(1) Guiragos, *Histoire universelle*, en arm. (Venise, 1865), p. 3.

(2) P. Karékin, *Hist. de la litt. armén.*, p. 242.

(3) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni*, p. 89.

Digitized by Google

Dmoris, ayant appris la venue de Barsouma sur les terres de son domaine, donna l'ordre de le menacer de punitions terribles et de l'exiler, s'il ne se conformait point à ses ordres. Alors Barsouma, par esprit de vengeance, effaça toutes les mentions relatives à la maison des Ardzrouni qui se trouvaient dans le livre d'Élisée, y compris le martyre de Vahan Ardzrouni. Élisée, qui s'était retiré sur les bords du lac du canton des Reschdouni, n'eut pas le temps de revoir son Histoire, car presque aussitôt il mourut. C'est pour cela, à ce que dit Thomas Ardzrouni, que le saint docteur laissa son livre inachevé.

L'Histoire d'Élisée a été publiée à différentes reprises. Abraham d'Edchmiadzin donna, en 1764, à Constantinople, une édition de ce livre qui est considérée comme la première. Depuis, en 1823, on a réimprimé dans la même ville une nouvelle édition; mais ces deux textes sont fort incorrects (1). Je ne saurais rien dire d'une autre édition du même ouvrage, imprimée à Nakhitchévan en 1787, et que je trouve citée dans le « Catalogue de la littérature arménienne » rédigé par M. Patkanian (2). L'archevêque Joseph Argoutiantz (Argoutinsky) réimprima en 1787, à Saint-Pétersbourg, l'Histoire d'Élisée. Cette édition est fort rare et il m'est impossible de dire si elle est préférable aux précédentes. Les Mékhitaristes de Venise ont, de leur côté, publié de nombreuses éditions de l'Histoire d'Élisée. Ainsi, la première édition qui parut à Saint-Lazare, en 1825, offre déjà un texte pur, bien que des améliorations très-sensibles aient été introduites dans les éditions postérieures (3), et notamment dans celle de 1864. En 1861, M. Khorène Calfa a donné une édition de l'Histoire d'Elisée, à Théodosie de Crimée (Caffa) (4), d'après le célèbre manuscrit des Antzévatzi. Cette édition est curieuse à cause des variantes qu'elle renferme et que les autres éditions ne donnent pas. Enfin, une édition de l'Histoire des Vartaniens a été imprimée en 1865, au couvent de Saint-Jacques à Jérusalem, par les soins du patriarche Ésaïe. Cette édition fait partie d'une « Collection d'auteurs choisis » que ce savant prélat se propose de publier, en mettant à profit les précieux manuscrits conservés dans la bibliothèque de son monastère patriarcal (1).

L'Histoire d'Élisée a été traduite en plusieurs langues européennes. La première traduction est en anglais; elle fut donnée à Londres, en 1830, par M. Neumann, aux frais du Comité des traductions (2). L'abbé Cappelletti a publié à Venise, en 1840, une excellente version italienne de l'Histoire d'Élisée (3). Le P. Garabed Kabaradji, pendant le long séjour qu'il fit à Paris, traduisit le même ouvrage en français; mais cette version est très-infidèle et doit être plutôt considérée comme une paraphrase que comme une traduction (4). M. Pierre Chancheïef, Arménien de Tiflis, a publié dans cette ville, en 1853 (5), une traduction russe du livre d'Élisée qui est assez estimée. Enfin, on a édité à Moscou, en 1863, une traduction en arménien vulgaire de la même Histoire (6), qui est plus intelligible à la lecture que le texte original d'Élisée écrit, comme on le sait, dans le style classique le plus pur.

Telles sont, à ma connaisance, les éditions et les traductions de l'Histoire des Vartaniens, ouvrage remarquable au point de vue littéraire, et précieux surtout à cause des données qu'il nous fournit sur les événements accomplis en Arménie au milieu du cinquième siècle, et sur quelques particularités de la religion de Zoroastre, qui ne se rencontrent point dans le chapitre II du livre d'Eznig. Comme œuvre littéraire, l'Histoire d'Élisée est considérée à juste titre, par les Arméniens, comme un des morceaux les plus brillants de leur littérature classique. En effet, bien que l'annaliste des Vartaniens fasse partie de la classe des traducteurs, cependant il a su résister, plus qu'aucun autre de ses compagnons d'étude, à l'introduction de l'hellénisme dans le lan-

(1) Sukias de Somal, *Quadro della storia litt. di Armenia*, p. 32.

(2) Bulletin de l'Acad. des sc. de St-Pétersb., t. II, p. 57.

(3) 1828, 1838, 1852, 1859, 1864.

(4) Histoire des Vartaniens, par Éghisché (Élisée); 1 vol. in-12 de 342 p.

(1) *Touchant les batailles de Vartan et des Arméniens, par Éghisché Vartabed;* 1 vol. in-12 de 431 p.

(2) *The history of Vartan .... by Elisæus, bishop of the Amadunians ....;* 1 vol. in-4° de 111 pag.

(3) *Eliseo storico armeno del V° secolo, versione del prete G. Cappelletti;* 1 vol. in-8° de 240 pag.

(4) *Soulèvement national de l'Arménie chrétienne au Ve siècle ....;* 1 vol. in-8° de 358 p. avec une carte.

(5) 1 vol. in-8° de 344 p. avec une carte.

(6) J'ignore le nom du traducteur, et je n'ai pu me procurer aucun renseignement sur cette édition.

Digitized by Google

gage national. Il est fort rare de rencontrer dans les différents ouvrages d'Élisée des mots grecs, et on reconnaît bien vite, en lisant son histoire, qu'il fut un des savants opposés à l'influence que l'hellénisme exerça au cinquième siècle sur la langue nationale. Malheureusement, son exemple ne fut point imité. L'Histoire d'Élisée nous offre un magnifique spécimen du langage arménien exempt d'influences étrangères; c'est comme un écho sonore de l'idiome national, exhalant ses derniers soupirs avec cette pureté de style et cette richesse de pensées et d'expressions que nous admirons dans les versions des premiers traducteurs.

V. Langlois.

Digitized by Google

ÉLISÉE VARTABED.

HISTOIRE DE VARTAN ET DE LA GUERRE DES ARMÉNIENS (1) [ÉCRITE] A LA DEMANDE DE DAVID MAMIGONIEN.

J'ai terminé l'ouvrage que tu m'as commandé d'écrire. Tu m'as ordonné de raconter les guerres des Arméniens, dans lesquelles le plus grand nombre combattit vaillamment. Je les ai écrites en sept chapitres : le premier traite des époques; le deuxième, des faits accomplis par le prince de l'Orient (2); le troisième, de l'union du clergé; le quatrième, de la défection de ceux qui se séparèrent de l'Église; le cinquième, de l'invasion des Orientaux; le sixième, des prouesses des Arméniens dans les combats; le septième, de la longue durée de cette lutte désastreuse.

Dans ces sept chapitres, j'ai disposé et consigné avec des détails circonstanciés l'origine, la marche et la fin des événements; pour que, par une lecture assidue, tu connaisses les actes d'héroïsme des braves et la faiblesse des lâches, non point tant pour satisfaire le désir d'une âme avide de s'instruire des choses terrestres, que pour méditer sur les vues de la céleste providence qui, dans sa prescience, fait à chacun une égale compensation d'avantages et de revers, et se manifeste visiblement, pour faire comprendre l'éternité.

Mais toi qui es profondément versé dans la connaissance des choses divines, pourquoi demandes-tu, plutôt que de te laisser demander des choses meilleures (3)? Toutefois, et autant que nous pouvons le comprendre, nous et tous ceux qui se sont occupés de la science, c'est de ta part une preuve d'amour céleste, et non point le mobile d'une ambition terrestre, comme l'ont dit aussi quelques historiens illustres.

La concorde engendre le bien; la discorde, le mal. C'est pourquoi nous aussi, en réfléchissant à la sainte charité de ton commandement, nous ne nous sommes point découragé, malgré notre ignorance. Quoi qu'il en soit, il est certain que la sainteté est un secours pour la faiblesse, comme la prière vient en aide à la science, et le saint amour, au bien public.

Cet ordre nous étant imposé par toi, nous nous résignons de bon gré, pour la consolation des fidèles, pour le zèle de ceux qui espèrent et pour l'encouragement des braves qui marchèrent courageusement à la mort, en voyant devant eux Celui qui commande la victoire, qui ne se réjouit pas, comme un ennemi, de la défaite des autres, mais qui leur enseigne son invincible vertu. Quiconque le désire est admis par lui comme un valeureux champion, et, puisque le nom de cet héroïsme se multiplie, il a distribué à chacun de nombreuses grâces, et nous savons que la plus grande est le saint amour qui réside dans un cœur sincère.

Cette simplicité porte en elle une ressemblance avec la simplicité suprême, et, la découvrant en toi, nous avons oublié notre misère. Nous voici prenant avec toi notre essor, comme les oiseaux qui planent au-dessus de l'atmosphère orageuse, et, nous nourrissant de l'air céleste et incorruptible, nous acquérerons la science, en vue du salut des âmes et de la gloire de l'Église toujours victorieuse. C'est ainsi que beaucoup de saints ministres remplissent leur ministère avec félicité, pour la gloire du Père de tous, en bénissant la sainte Trinité qui tressaille d'allégresse dans sa glorieuse essence.

Puisque nous avons reçu la tâche honorable que nous a imposée ton esprit bienveillant, nous débutons par où il est utile de commencer, bien

(1) Cette guerre nationale et religieuse commença vers l'an 451 de notre ère.

(2) L'auteur donne le titre de *prince de l'Orient* à Iezdedjerd II, roi sassanide de Perse, parce que ce pays est situé à l'orient de l'Arménie.

(3) La concision du texte en cet endroit le rend fort obscur; voici le sens de la phrase : « Mais toi, qui es profondément versé dans la connaissance des choses divines, pourquoi m'as-tu demandé d'écrire cette histoire, tandis qu'il eût été préférable qu'on t'eût commandé de le faire, à toi qui es capable d'écrire des choses bien meilleures que celles que j'écris? »

Digitized by Google

qu'il nous soit pénible de retracer les malheurs de notre nation. C'est donc contre notre gré et avec des larmes amères que nous raconterons les tribulations sans nombre qui nous ont frappés, puisque nous en avons été les témoins oculaires.

CHAPITRE PREMIER

LES ÉPOQUES.

Lors de l'extinction de la race des Arsacides (1), la famille de Sassan le Perse s'empara de l'Arménie. Ce prince étendait son pouvoir avec la loi des Mages et il avait guerroyé à différentes reprises contre ceux qui ne se soumettaient pas à leurs doctrines. Il commença ses attaques au temps du roi Arsace [III], fils de Diran [II], petit-fils de Tiridate (2), et il combattit jusqu'à la sixième année du règne d'Ardaschès [IV], fils de Vramschapouh (Sdahr Schabouh) (3). Lorsqu'il eut renversé du trône ce prince, le pouvoir passa aux mains des satrapes arméniens, et, bien que les impôts du pays fussent envoyés au trésor de la Perse, cependant toute la cavalerie arménienne était placée, durant la guerre, sous le commandement des satrapes. C'est pourquoi le culte divin, levant librement la tête, brilla en Arménie depuis le règne du roi des rois Sapor (Schabouh) jusqu'à la seconde année du règne d'Iezdedjerd [II], (Azguerd) roi des rois, fils de Bahram [V] (Vram) (4). Satan le choisit pour son instrument; par lui il lança tout son fiel, et il le remplit de son venin comme un vase bien choisi. Le roi commença à menacer avec colère, et, en rugissant, souleva la poussière aux quatre coins du monde; il regarda comme ses ennemis et ses adversaires ceux qui croyaient dans le Christ, et, rempli de fureur, la paix troublait son repos.

Se plaisant au sein de la discorde et plein d'ardeur pour répandre le sang, il cherchait sur qui épancher l'amertume de son venin et choisissait la contrée où il pourrait décocher la multitude de ses flèches. Pour comble de démence et semblable à un animal féroce, il fondit sur le pays des Grecs (1), s'avança jusqu'à la ville de Medzpin (Nisibe) et dévasta, en les saccageant, plusieurs villes appartenant aux Romains. Il incendia toutes les églises, enleva du butin et des esclaves et jeta l'épouvante parmi toutes les troupes de la province.

Cependant le bienheureux empereur Théodose, qui était ami de la paix dans le Christ, ne voulut pas lui opposer de résistance (2). Il lui envoya des sommes d'argent considérables par un personnage appelé Anatole (Anadol) qui était son général en Orient (3). Celui-ci arrêta la marche des Perses qui avaient envahi et s'étaient emparés de la ville impériale, et remit les trésors entre les mains du roi. Il se conforma à toutes ses exigeances, et apaisa ainsi son implacable colère (4); ensuite le roi rentra dans sa ville de Ctésiphon (Dizpon) (5).

Lorsque ce prince indigne vit les progrès de son iniquité, il voulut l'accroître par un autre moyen, comme lorsqu'on jette du bois sur un feu embrasé. Partout où se portaient ses soupçons, il dirigeait ses coups. Il détourna beaucoup de

(1) La chute de la dynastie des Arsacides de Perse eut lieu vers l'année 226.

(2) Arsace III, vulgairement connu sous le nom d'Arsace II, était fils de Diran II, fils de Chosroès II le Petit, fils de Tiridate le Grand. Arsace III régna de 341 à 370. — Voyez notre Collection, t. I, pag. 235 et suiv.

(3) Ardaschès IV, nommé Ardaschir par les Perses, régna de l'an 422 à l'an 428, époque à laquelle il fut détrôné par Bahram V, roi de Perse. La dynastie des Arsacides d'Arménie fut alors anéantie, et les rois de Perse placèrent dans ce royaume des *marzban* ou gouverneurs qui administraient le pays, au nom du monarque sassanide.

(4) Notre auteur, comme l'a fait observer avec beaucoup de justesse le savant Saint-Martin (*Hist. du B.-E.* de Lebeau, t. VI, p. 131. note 1), donne à ce prince le plus souvent le nom de Sapor. « Ce doit être, dit-il, une faute de son éditeur, à moins que cet auteur n'ait entendu se servir de ce nom dans un sens général, comme c'était assez l'usage en ce temps. »

(1) La paix que les Romains avaient signée avec la Perse, et qui avait été conclue pour cent années, fut violée dix-huit ans plus tard.

(2) Théodose II dit le Jeune, au dire de Théodoret (l. V, c. 37), ne put pas opposer de résistance à Iezdedjerd, parce qu'il était occupé à d'autres guerres, et qu'il se fiait sur les traités, sans songer que le roi de Perse aurait la perfidie de violer son serment.

(3) Anatole avait conclu le précédent traité avec Bahram V; il sortait du consulat et était décoré des titres de patrice et de maître de la milice (Procope, *Bell. pers.*, l. I, c. 2).

(4) Anatole, en arrivant en Mésopotamie, apprit qu'Iezdedjerd avait passé le Tigre et s'avançait contre les Romains. Il se porta seul au-devant du roi, conclut une trêve d'un an; en 441 un traité fut signé, qui confirmait les conventions antérieures et stipulait de ne fortifier aucune place forte sur les frontières. — Cf. Procope, *Bell. Pers.*, l. 1, c. 2; — *de Ædif.*, l. II, c. 1.

(5) Le véritable nom de cette ville, qui était la capitale de l'empire des Sassanides, était *Madaïn*, mot qui veut dire « les deux villes » parce qu'elle se composait de deux cités distinctes, Séleucie et Ctésiphon, séparées l'une de l'autre par le Tigre. Les Perses donnaient quelquefois à Ctésiphon le nom de *Tisfoun*, qui est la même chose que Ctésiphon, et que les Arméniens ont transcrit sous la forme *Dizpon*. — Cf. Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, p. 400, 518 et suiv.

Digitized by Google

chrétiens de la sainte religion, les uns par des paroles menaçantes, les autres par la prison et les tortures. Il en condamna plusieurs à subir une mort affreuse, et tous furent ignominieusement persécutés (1). Cependant, lorsqu'il vit qu'ils s'étaient dispersés de tous côtés, il manda auprès de lui ses conseillers (2). Ceux-ci étaient attachés à l'idolâtrie par des liens indissolubles; ils brûlaient d'ardeur comme une fournaise et voulaient réduire en cendre la foi de la sainte Église.

Ils étaient plongés dans d'horribles ténèbres, et leur esprit assoupi dans leur corps ressemblait à un être vivant enfermé dans le sépulcre, sans qu'aucun rayon de la sainte lumière du Christ vint les éclairer. Ainsi, au moment d'expirer, les ours combattent avec rage, et les sages, en les évitant, s'enfuient, de même la domination de ces hommes cesse; quand ils sont vaincus, ils ne le sentent pas; et quand ils sont vainqueurs, ils ne le comprennent pas. Lorsqu'ils n'ont pas d'ennemi étranger, ils se battent et se font la guerre à eux-mêmes. C'est à eux que le prophète s'adresse : « L'homme affamé se traîne et devore la moitié de lui-même. » Le Seigneur a dit aussi : « Toute maison et tout royaume divisés contre eux-mêmes ne peuvent subsister. »

Mais pourquoi tant de peines? Pourquoi ces combats? Pourquoi ce courroux et ces flammes qui te consument? Pourquoi appeler au conseil ceux qui ont égaré ton esprit, ont changé l'incorruptible en corruption et entraînent ton corps que la mort corrompra, comme un cadavre que l'on rejette loin de soi? Tu le veux ainsi pour dissimuler tes iniquités; mais, quand tes forfaits seront dévoilés, tu verras quel en sera le dénouement.

Les mages (3) dirent : « O roi valeureux! les dieux t'ont donné la puissance et la victoire; ils n'ont pas besoin en retour des hommages terrestres; ils exigent seulement que tu réunisses sous une seule loi tous les peuples qui vivent dans ton empire. La contrée des Grecs elle-même se soumettra à tes lois. C'est pourquoi, ô roi, exécute promptement ton projet. Lève des troupes, rassemble des soldats, marche sur le pays des Kouschans (1), réunis tous les peuples, et établis-toi au-delà des portes (2). Quand ils seront tous retenus et confinés dans des contrées reculées et inhospitalières, tes projets et ta volonté seront accomplis, et, comme nous l'apprend notre religion, tu domineras aussi sur le pays des Kouschans, et les Grecs ne se révolteront plus contre ta puissance. Mais surtout, anéantis la secte des chrétiens. »

Cet avis plut au roi et aux grands qui partageaient cette manière de voir. Il rédigea un décret et envoya des courriers dans toutes les contrées de son empire. Ce décret était conçu en ces termes :

« A toutes les nations de mon empire, aux Arik et aux Anarik (3), salut et bienveillance de notre part. Soyez heureux, car nous le sommes aussi avec l'aide des Dieux.

« Sans rien exiger de vous, nous sommes allé envahir le territoire des Grecs, et là, sans tirer l'épée, mais par l'amour et la clémence, nous avons soumis tout le pays à notre autorité. Vous, soyez heureux et dans l'allégresse, et exécutez promptement ce que nous vous ordonnons. Nous avons conçu le projet formel de nous rendre dans les contrées de l'Orient, et de reconquérir avec l'aide des Dieux l'empire des Kouschans. Dès que vous aurez reçu ce décret, réunissez sans retard

(1) Iezdedjerd avait publié de sanglants édits contre les chrétiens; mais il fit cesser la persécution à la recommandation de l'empereur. Ce fut durant cette persécution que s'illustrèrent les martyrs syriens. — Cf. Assemani, *Bibl. or.*, t. III, p. 396.

(2) Le premier ministre d'Iezdedjerd était l'*hazarabed* ou intendant-général Veh-Mihr-Nersèh, appelé par Mirkond et les auteurs persans, Mihir-Nersy, qui le font descendre du héros Isfendiar, fils de Goustasp. Tabary dit cependant que ce ministre était fils de Nodar, descendant de Darius. Ce fut ce personnage qui excita le roi de Perse à se déclarer ouvertement contre les chrétiens. Du reste, il était lui-même encouragé par l'apostat arménien Varazvaghan qui avait gagné toute sa confiance, en émigrant en Perse.

(3) Le mot « mage », en arménien *mobed*, vient de *mèh* (prononcez *mègh*), qui veut dire « grand, excellent ». (Anquetil-Duperron, *le Zend-Avesta*, t. II, p. 555.) — Cf. sur les mages, Hérodote, I, 1. — Diogène de Laërte, *in proœm.* — Glycas, *Annal.*, t. II, p. 130 (éd. Paris.)

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 23, note 1.

(2) Élisée veut parler ici des défilés du Caucase qui étaient, selon les auteurs arméniens, au nombre de trois, savoir : la porte des Aghouank ou des Alains, la porte de Bahl ou Balkh, et la porte de Djor ou rempart des Huns. Le premier défilé était connu des auteurs anciens sous le nom de portes Caucasiennes; les Arméniens et les Géorgiens le nommaient porte de Darial, et les Arabes *Bab-allan* « porte des Alains ». Le second défilé était situé, selon M. St-Martin dans la Perse orientale, aux environs de Balkh, vers le pays des Huns Hephthalites. Le troisième est celui qui est appelé « portes de fer » *Demir Capou*, ou défilé de Derbend, et que les anciens nommaient *pylæ albaniœ*. Procope (*Bell. goth.*, IV, 3) l'appelle Τζούρ. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Emp.*, (éd. S. Martin), t. VI, p. 269 et suiv., note 1.

(3) Cf. sur ces dénominations, notre Collection, t. I, p 37, note 2.

Digitized by Google

la cavalerie et venez me rejoindre dans la province d'Abar (1). »

Cet édit fut promulgué (2) dans les pays des Arméniens, des Ibères (Virk), des Aghouank, des Lephin (3), des Dzotek (4), des Gortouk, des Aghdznik et dans beaucoup d'autres régions éloignées, qui anciennement n'étaient point tenues de se rendre dans cette contrée. Dans la Grande-Arménie, on fit une levée de nobles et de fils de nobles, d'hommes libres et de personnes de sang royal; on en fit également chez les Ibères, les Aghouank, les Lephin, dans toutes les autres régions méridionales voisines du pays des Dadjik (Dadjgasdan) et du pays des Romains, des Gortouk, des Goths (Ket), des Dzotek et des Arznarz, qui tous étaient fidèles à la seule Église catholique et apostolique.

C'est alors qu'en pleine sécurité, ignorant les intentions perfides du roi, ces peuples se rendirent promptement à son appel et quittèrent leurs territoires avec une grande joie et avec des sentiments de fidélité pour le souverain, en maintenant avec une ardeur infatigable la valeur militaire. Ils emportèrent avec eux les Livres-Saints et se firent accompagner par beaucoup de religieux et des prêtres, après avoir réglé les affaires du pays sans compter sur la vie; mais, en attendant la mort, ils recommandaient tour à tour [à Dieu] leur âme et leur corps. Mais, bien que les projets du roi ne leur fussent point connus, tous concevaient des soupçons, surtout lorsqu'ils virent la puissance des Grecs abattue devant lui; alors ils s'affligèrent intérieurement et furent pris par le découragement.

Cependant, comme ils étaient fidèles observateurs de la sainte loi de Dieu, ils se souvinrent des paroles de Paul : « Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels, non point faussement et en apparence, mais de bon cœur, comme si vous serviez Dieu et non pas un homme, car c'est le Seigneur qui vous récompensera de votre labeur. » Alors, avec une grande docilité, ils sortirent de leur pays et, s'étant recommandés au Saint-Esprit, ils se rendirent auprès du roi, accomplissant exactement ses ordres et faisant tout selon sa volonté. Mais le roi commença à mettre à exécution les avis que lui avaient suggérés les complices de sa cruauté.

Le roi, en voyant l'organisation et la multitude de barbares qui étaient venus volontairement pour renforcer son armée, se montra très-satisfait en présence des grands et de tous ses soldats. Au dehors, il cachait ses perfides projets, et, malgré lui, il les comblait de présents. Tout à coup, il fit irruption sur les terres du pays des Huns (1) qui s'appelaient aussi Kouschans, et guerroya contre eux pendant deux ans, sans réussir à les soumettre. Après cela, il renvoya les troupes dans leur pays et en convoqua d'autres auprès de lui, pour continuer la campagne. De cette manière, d'une année à l'autre, il établit cette coutume, et il fit bâtir une ville pour y établir sa résidence, depuis la quatrième année de son avénement jusqu'à la onzième de son règne.

Quand le roi vit que les Grecs restaient fermes dans l'alliance qu'ils avaient faite avec lui, et que les Khaïlentourk (2) ne faisaient plus d'invasion par le défilé de Djor, que leur pays jouissait d'une paix profonde, et qu'en outre il avait réduit à l'extrémité le roi des Huns, en dévastant beaucoup de ses domaines (3), tandis que sa propre puissance avait prospéré d'autant, il en donna avis à tous les temples du feu (adrouschan) (4) de son empire. Il fit immoler au feu

(1) La province d'*Abar* faisait partie de l'Arie, et elle est mentionnée sous le nom d'*Abrschahr*, dans la *Géographie* de Moïse de Khorène (*Œuvres compl.*, en arm., Venise, 1843, in-8°, p. 614). Le pays d'Abar renfermait dans son territoire la ville de Nischapour, à ce que nous apprennent les Arméniens, qui ajoutent qu'Abar dépendait de Vergan (l'Hyrcanie des anciens). Le nom d'Abrschahr est la transcription du nom persan d'Ebreschehr qui est donné à la ville de Nischapour (Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse de Yakout*, p. 7.). *Ebr* veut dire « nuage » et *Schehr* « ville » en persan.

(2) Cet édit fut envoyé aux peuples tributaires de la Perse, en l'an 444.

(3) Cf. sur ce peuple, notre Collection, t. I, pg. 115, n. 4.

(4) Le pays de Dzotek était situé sur les bords du Cyrus ou Kour, dans le voisinage de l'Oudi, l'Othène des anciens; et il paraît correspondre à la province géorgienne de Kakhétie. (*Hist. du B.-Emp., de Lebeau*, éd. Saint-Martin, t VI p. 268, note 3.)

(1) Il est question ici des Huns Hephthalites, établis à l'est de la mer Caspienne.

(2) Le nom de ce peuple ne se rencontre que deux fois dans l'Histoire d'Élisée. On peut supposer qu'il désigne, soit les Turks Khazars, soit les Turks du Ghilan. La forme *Khaïlen* est peut-être une forme ancienne du nom de la province de Ghilan. Toutefois, c'est avec réserve que nous proposons cette assimilation.

(3) La guerre, qui avait duré plusieurs années, se termina en 450.

(4) Le mot *adrouschan*, dont se servent les Arméniens pour désigner les temples ou chapelles où les *mobeds* entretenaient le feu sacré (adéran), est la transcription du mot *Atesch-dan*, c'est-à-dire le « vase qui contient le feu ». Le mot qui signifie « temple du feu » est *Dérimher*, que les Parsis écrivent *dor o meher* « porte de miséricorde ». — Cf. Anquetil-Duperron, le *Zend Avesta*, t. II, p. 531 et 568. — Il est bon d'observer que, dans beaucoup d'endroits, le mot *adrouschan*, qu reparaît souvent dans l'ouvrage d'Élisée, veut dire simplement « un pyrée » ou autel du feu.

Digitized by Google

des taureaux blancs et des boucs à l'épaisse toison, et rendit plus fréquents les sacrifices de l'abomination. Il conféra des dignités et des couronnes aux mages et aux chefs des mages, et ordonna qu'on confisquât aussi les richesses et les biens des chrétiens qui se trouvaient dans le royaume de Perse.

De cette manière, le roi s'enorgueillit et s'en imposa tant à lui-même, en se croyant un être supérieur à la nature humaine, non-seulement à cause de ses victoires sur la terre, mais encore parce qu'il s'imaginait qu'il était un être supérieur dans l'ordre surnaturel. Aussi il dissimulait avec hypocrisie ses prétentions orgueilleuses, mais, en présence des sages, il se rangeait parmi les dieux. Il se mettait en fureur contre le nom du Christ, lorsqu'il entendait qu'il avait souffert, qu'il avait été crucifié, qu'il était mort et avait été enseveli.

Dans son délire, il parlait chaque jour de ces choses, lorsqu'un des plus jeunes parmi les satrapes arméniens, s'entretenant avec lui, lui dit : « O roi valeureux! d'où as-tu appris ces détails sur le Seigneur? » Le roi lui répliqua en disant : « On a lu devant moi les livres de votre secte. » Le jeune homme reprit alors : « O roi, pourquoi n'as-tu fait que lire jusqu'à cet endroit? Fais poursuivre ta lecture et tu apprendras sa Résurrection, son apparition à beaucoup de personnes, son Ascension au ciel, où il est assis à la droite du Père; la promesse d'une seconde apparition, en vue d'opérer pour tous une résurrection miraculeuse, et la rétribution définitive de son arrêt équitable. » Quand le roi entendit ces paroles, il se prit à rire aux éclats, et dit : « Tout cela est mensonge. » Le champion du Christ répondit : « Si les souffrances corporelles te semblent croyables, crois encore davantage à sa seconde et redoutable apparition. »

En entendant ces paroles, le roi s'enflamma de colère comme le feu de la fournaise de Babylone; et ceux qui l'entouraient, ainsi que les Chaldéens, furent également exaspérés. Le roi fit tomber toute sa colère sur le bienheureux jeune homme qui se nommait Karékin. On lui lia les pieds et les mains, on lui fit endurer pendant deux ans de cruels supplices, et, après lui avoir enlevé sa dignité, on le livra à la mort (1).

(1) Plusieurs faits rapportés dans ce chapitre se trouvent aussi consignés dans l'Histoire de Lazare de Pharbe que nous publions à la suite de celle d'Élisée. — Cf. ch. 14 et suiv.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DES FAITS ACCOMPLIS PAR LE PRINCE DE L'ORIENT (1).

Ceux qui montrent du refroidissement pour les vertus célestes ont un caractère pusillanime; ils tremblent de tout, ils se troublent pour les plus petites choses, ils tournent à tous les vents; leur vie passe comme un songe, et, au moment de la mort, ils prennent le chemin de l'irréparable perdition. Comme il a été dit autrefois : « La mort qu'on ne comprend pas est bien la mort; mais la mort qu'on comprend, c'est l'immortalité. Celui-là craint la mort qui ne la connait pas, mais celui qui la connait ne la craint pas. »

Tous les maux sont entrés dans l'esprit de l'homme par l'ignorance. L'aveugle est privé des rayons du soleil et l'ignorant est privé de la vie parfaite. Il est préférable d'être privé de la vue que de la lumière de l'intelligence. Comme l'esprit est supérieur au corps, la vie de l'esprit est aussi supérieure à celle du corps. Si quelqu'un possédait en abondance des richesses terrestres, et qu'il fût pauvre d'esprit, il serait bien à plaindre, comme on le voit non-seulement chez les hommes vulgaires, mais encore chez celui qui est plus grand que tous les autres. Le roi qui, sur le trône, ne possède point la sagesse, n'est pas digne de son rang. S'il en est ainsi des choses terrestres, il en est bien autrement des choses spirituelles. L'âme est la vie du corps, et l'esprit est le régulateur du corps et de l'âme. Ce qu'on dit d'un individu se dit aussi de tout le monde. Le roi non-seulement est responsable de lui-même, mais aussi de ceux dont il a amené la perdition.

Bien qu'il ne soit point permis de médire du prince, cependant nous ne pouvons adresser des louanges à celui qui combat contre Dieu; c'est pourquoi je raconte les événements accomplis, qui, à cause de lui, frappèrent la sainte Église : je le fais sans plus tarder, non pas dans l'intention de murmurer; mais je romprai le silence et j'exposerai avec sincérité le résultat des événements. Sans être provoqué par des opinions ou des récits brillants, j'ai été moi-même témoin de ces événements, j'ai vu et j'ai entendu le son de sa voix qui prononçait des paroles pleines d'insolence. De même qu'un vent déchaîné s'abat sur la vaste mer, de même il excitait et mettait en mouvement la multitude de ses troupes. Il étudiait et comparait toutes les religions de son empire avec le magisme, l'art de la divination,

(1) Iezdedjerd II, roi de Perse.

Digitized by Google

en y comprenant avec hypocrisie le christianisme, et disait dans sa colère : « Interrogez, examinez, observez! nous choisirons ce qui nous paraîtra le meilleur. » Et il s'empressait de mettre à exécution avec ardeur ses résolutions.

Cependant, de tous côtés, les chrétiens qui étaient dans l'armée soupçonnèrent le feu caché qui devait incendier en même temps les montagnes et les vallées. Alors ils se réchauffèrent au feu inextinguible et se préparèrent courageusement aux épreuves qui les attendaient. Ils commencèrent dès lors à pratiquer leur religion en présence de l'armée, à expliquer leur sainte croyance et à chanter à haute voix des psaumes et des cantiques spirituels. Dépouillant toute crainte, ils enseignaient ceux qui volontairement se présentaient à eux; le Seigneur les favorisait par des miracles et des prodiges, et même beaucoup de malades de l'armée païenne obtinrent leur guérison.

Lorsque le prince impie sut que ses mauvais desseins avaient été découverts et que la trame qu'il avait ourdie était connue de ceux qui craignaient Dieu, il commença à se sentir tourmenté par des troubles intérieurs, et son corps, de même que son âme, furent atteints de mortelles blessures. Tantôt il se tordait comme un serpent venimeux, tantôt il rugissait comme un lion furieux; il se roulait et se terrassait dans [les combats] de ses stériles pensées et il s'efforçait d'exécuter les desseins de sa volonté. Comme sa main était impuissante à atteindre les objets de sa haine, puisqu'ils n'étaient pas près de lui, rassemblés dans un même lieu, il commença à favoriser le peuple au détriment des nobles, les gens méprisables plus que ceux qui méritaient le respect, les ignorants plus que les savants, et les lâches plus que les braves. Mais pourquoi les énumérer un à un? Il élevait tous les gens indignes, il abaissait tous les hommes de valeur, au point d'éloigner petit à petit le père de son fils.

Tout en causant ces désordres parmi tous ses sujets, il s'acharnait surtout contre le pays des Arméniens, parce qu'il voyait [que les habitants étaient] très-attachés à leur religion, et principalement ceux qui étaient de la race des satrapes d'Arménie, qui observaient fidèlement les saintes prescriptions des apôtres et des prophètes. Il en séduisit quelques-uns avec de l'or et de l'argent, et quelques autres par des présents magnifiques; aux uns, il donnait des terres et de riches villages; aux autres, des honneurs et un pouvoir considérable, en leur prodiguant encore de vaines espérances. De cette manière, il les excitait et les flattait sans cesse, en leur disant : « Si vous confessez seulement les lois du magisme et si, de toute votre âme, vous vous convertissez de votre secte à la vérité du culte de nos illustres divinités, j'augmenterai vos grandeurs et votre autorité, vous deviendrez les égaux de mes satrapes bien-aimés, et vous serez ici en grand nombre. » Il s'humiliait ainsi avec hypocrisie devant tous et leur parlait en apparence avec affection, afin de pouvoir les tromper traîtreusement, suivant les avis de ses conseillers. C'est ainsi qu'il agit depuis la quatrième jusqu'à la onzième année de son règne.

Ensuite, lorsqu'il vit que ses ruses mystérieuses ne réussissaient aucunement, qu'au contraire les [Arméniens] agissaient d'une manière tout opposée, que le christianisme se répandait et se manifestait de tous les côtés et dans les contrées les plus éloignées, le découragement s'empara de lui et il se plaignait et gémissait. Malgré lui, il fut obligé d'avouer ce qu'il avait conçu en secret et il donna ouvertement des ordres, en disant : « Que tous les peuples et toutes les langues qui sont dans mon empire abandonnent leurs fausses doctrines religieuses, et qu'ils viennent adorer le Soleil, en lui offrant des sacrifices comme à leur unique et seul Dieu, et rendre également un culte au Feu. Que de plus ils gardent les lois du magisme, afin qu'elles soient continuellement observées. » Ayant dit cela, il publiait des ordres menaçants dans l'armée, en les faisant connaître à tous, et il expédiait en toute hâte des messagers à toutes les nations lointaines, en leur imposant le même commandement.

Au commencement de la douzième année de son règne, il fit une levée considérable de troupes, et en avançant il atteignit la terre italienne (1) (?). Le roi des Kouschans, voyant cette agression, n'eut pas le courage de lui livrer bataille. Se retirant dans les lieux les plus inaccessibles du désert, et se cachant, il échappa par la fuite avec toute son armée. Sur ces entrefaites, le roi, en envahissant les provinces et les campagnes, s'emparait de beaucoup de châteaux et de villes, entassait des prisonniers, des dépouilles et du butin, et les envoyait dans son empire. Là, ses vains projets n'ayant pas réussi, il s'obstinait

(1) Les mots *ergir Idaghagan*, « terre italique », sont évidemment corrompus, puisqu'il s'agit d'une expédition sur le territoire des Kouschans entreprise par le roi Iezdedjerd II, ainsi que le prouve la phrase qui vient immédiatement après. Peut-être faut-il voir dans ce mot une altération du nom de la *Thétalie;* je donne toutefois cette conjecture sous toute réserve.

Digitized by Google

dans ses vues impies, en disant aux ministres du culte idolâtre : « Qu'offrirons-nous aux dieux en échange de cette grande victoire qui prouve que personne n'ose combattre avec nous? »

Alors, à ce moment, les mages et les Chaldéens élevèrent ensemble la voix et dirent : « Les dieux qui te donnèrent la victoire et la domination sur tes ennemis, n'ont pas besoin de te demander des biens spirituels, mais [ils désirent] que tu détruises toutes les sectes et que tu les convertisses à la religion de Zoroastre. » Cet avis plut au roi et à tous les grands, surtout à ceux qui avaient un rang élevé dans la religion; puis, ayant tenu conseil entre eux, l'avis des mages prévalut. Aussitôt on fit éloigner de la porte de la montagne (1) la nombreuse cavalerie des Arméniens, des Ibères et des Aghouank, et tous ceux qui étaient fidèles au saint Évangile du Christ. On imposa un ordre sévère aux gardiens du défilé, pour qu'ils laissassent passer ceux qui venaient vers l'orient, mais qu'ils fermassent le chemin à ceux qui se rendaient du côté de l'occident.

Lorsqu'ils furent internés dans l'enceinte fortifiée et imprenable, — et c'est en vérité que je le dis, car il n'y avait pas là d'endroit pour se cacher ou pour fuir, parce que les ennemis étaient groupés tout à l'entour, — on les saisissait; ensuite on les faisait cruellement souffrir et, en employant diverses tortures, on les réduisait à une telle misère, qu'on força beaucoup d'entre eux à renier le vrai Dieu et à adorer des éléments visibles. Cependant, ceux qui étaient courageux disaient avec une grande sagesse et l'accent de la conviction : « Nous prenons à témoin le ciel et la terre, que jamais nous n'avons été négligents pour le service du roi, et que la lâcheté ne s'est jamais mêlée à nos actions; donc nous ne méritons en aucune manière ces persécutions. » Le bruit de leurs plaintes grandissait tellement que le roi, qui les entendait, les approuvait en faisant des serments, et disait : « Je ne vous laisserai pas en paix tant que vous n'aurez pas accompli les ordres de ma volonté. »

Or, les perfides serviteurs du roi obtinrent la permission de soumettre à l'épreuve des tortures quatre des principaux champions. Ils les accablèrent publiquement de coups; puis ils les enchaînèrent et les jetèrent en prison. Le roi sembla accorder à quelques-uns son pardon, en rejettant la faute sur ceux qui étaient incarcérés, et il agissait ainsi par une inspiration satanique.

(1) Le défilé des portes du Caucase, dont il a été question plus haut, p. 185, col. 2, note 2.

Douze jours après, il ordonna de préparer un banquet plus somptueux que de coutume; il y invita beaucoup de guerriers chrétiens. Au moment de prendre place, il désigna à chacun d'eux, avec une grande pompe, le rang [qu'il devait occuper] à la table. Il leur parla en termes affectueux et avec douceur, comme par le passé, afin qu'ils consentissent à manger de la chair immolée, dont les chrétiens ne pouvaient se nourrir. Personne n'ayant voulu y consentir, il n'insista point trop, et même il ordonna qu'on leur servît leur nourriture accoutumée, et il augmenta la gaieté du festin en faisant servir plusieurs vins. Ensuite, les ayant fait passer dans la chambre royale, on en arrêta plusieurs à qui on attacha les mains derrière le dos avec des courroies munies d'un cachet. On les garda de la sorte pendant deux ou trois jours, et on leur fit endurer bien d'autres châtiments infâmes que nous ne croyons pas nécessaire de raconter. Puis, on en éloigna plusieurs après les avoir dégradés, comme indignes de conserver leur rang dans la noblesse.

Après cela, on en déporta par troupes dans un pays éloigné, dans un désert impraticable, pour faire la guerre contre les ennemis du roi; on en passait beaucoup au fil de l'épée; on réduisait à tous leurs salaires; on les tourmentait par la faim et par la soif; on leur donnait pour résidences d'hiver des endroits froids, et ils étaient signalés aux yeux de tous comme des lâches et des infâmes. Cependant, fortifiés par l'amour du Christ, ils enduraient avec une grande joie toutes ces souffrances pour son nom et pour la sublime espérance qui est préparée aux patients observateurs de ses commandements. Plus la méchanceté redoublait ses cruautés, plus ils se fortifiaient dans l'amour du Christ, d'autant plus que beaucoup d'entre eux, dans leur jeunesse, avaient appris les saintes Écritures; ils se consolaient et consolaient leurs compagnons, et ils pratiquaient publiquement leur culte. C'est pourquoi les païens, à qui leurs paroles semblaient agréables et consolantes, les exhortaient et les encourageaient, [en leur disant] qu'il valait mieux souffrir jusqu'à la mort que de renier une telle religion.

Mais, bien que par l'amour du Christ ils se réjouissaient intérieurement avec beaucoup de courage, cependant leur existence matérielle était très-misérable dans cet exil. Des guerriers si vaillants étaient tombés dans la plus vile condition et la liberté de la patrie gémissait sous le détestable esclavage d'un meurtrier oppresseur qui, en répandant le sang, violait les lois des

Digitized by Google

païens, et ne croyait pas qu'il y eût dans le ciel un vengeur de son iniquité. Il ne tenait même aucun compte du mérite personnel de chacun; et ce qui est plus dans l'ordre naturel, puisqu'il y avait des satrapes arméniens dont les mères avaient nourri les frères [du roi]; et c'est eux qu'il tourmentait encore plus que les autres.

Il imagina encore un autre moyen; il envoya dans le pays d'Arménie un de ses fidèles serviteurs, appelé Tenschapouh, afin qu'étant venu avec un ordre royal, il leur offrît les salutations du grand roi, et qu'en simulant la douceur, il fît le dénombrement de toutes les possessions des Arméniens, pour les exempter des tributs et diminuer le contigent de la cavalerie.

Bien qu'il usât de finesse, on découvrit cependant ses perfides desseins. Premièrement, il frappa d'un impôt la liberté de l'Église; secondement, il comprit dans cette taxe les religieux du Christ qui demeuraient dans des monastères; troisièmement, il augmenta encore les tributs du pays; quatrièmement, en semant la division parmi les satrapes, il suscita des troubles dans toutes les familles. Il agissait ainsi pour rompre l'union, disperser le clergé, chasser les moines et opprimer les agriculteurs, et pour que, dans leur détresse, ils vinssent, malgré eux, demander un refuge auprès des mages. Le cinquième moyen fut encore plus fâcheux : L'intendant général du pays (1) était regardé comme un père pour les chrétiens. On excita et on accumula contre lui des accusations; on le dépouilla de sa charge, et on mit à sa place un Persan comme gouverneur (2), et comme juge du pays un chef des mages, en vue de troubler la paix de l'Église.

Malgré la perfidie de cette conduite, il n'y avait cependant personne qui molestât ouvertement l'Église, c'est pourquoi on ne fit point d'opposition, bien que les tributs fussent lourds, et que de ceux qui payaient cent *tahégans* (3) on en exigeât le double. On imposait des tributs sur les évêques et les prêtres, non-seulement des contrées prospères, mais encore des contrées dévastées. Mais qui peut raconter cette charge des taxes, des impôts, des tributs, des exactions sur les montagnes, les campagnes et les bois? On ne les exigeait pas suivant la convenance royale, mais suivant la coutume des assassins. Eux-mêmes s'étonnaient que le pays put être encore florissant après qu'on en avait enlevé tous les trésors.

Voyant que rien ne pouvait lasser notre constance, on ordonna ouvertement aux mages et aux chefs des mages de rédiger un édit selon les doctrines de leur fausse religion. Voici la teneur de cette ordonnance (1) :

« Mihr-Nersèh, gouverneur suprême de l'Iran et de l'Aniran (2), aux habitants de la Grande-Arménie, salut!

« Sachez que tout homme qui habite sous le ciel et ne suit pas la religion du mazdéisme, est sourd, aveugle et trompé par les *dev* d'Arimane (Haraman). En effet, tant que les cieux et la terre n'existaient pas, le grand Dieu Zérouan fit des sacrifices pendant mille ans et dit : « Si par hasard il me naît un fils du nom d'Ormizd, *il* créera les cieux et la terre. » Or, il arriva qu'il enfanta deux fils, l'un pour avoir fait des *sacrifices,* l'autre pour avoir dit : *Si par hasard.* Il dit alors : « Je donnerai mon empire à celui qui viendra le premier. » Alors celui qui était né sous la parole du doute se présenta. Zérouan lui demanda : « Qui es-tu? » Il répondit : « Je suis ton fils Ormizd. » Zérouan lui répliqua : « Mon fils est éclatant et répand une odeur agréable, et toi tu es ténébreux et puant. » Tout en se lamentant amèrement, il lui accorda son royaume pendant mille ans (3). Quand son autre fils naquit, il le nomma Ormizd, enleva la royauté à Arimane et la donna à Ormizd en disant : « Jusqu'à présent je t'ai offert des sacrifices, dorénavant c'est toi qui m'en offriras. » Alors Ormizd créa le ciel et la terre, et Arimane au contraire enfanta tous les maux (4); en sorte que les créatures se divisent ainsi : les anges appartiennent à Ormizd et les *dev* à Arimane. De même tout ce qu'il y a de bien sur la terre, c'est Ormizd qui le créa, et tout ce qui est mauvais est la création d'Arimane. Ormizd créa l'homme, et Arimane, les peines, les maladies et la mort. Toutes les misères, les malheurs, les guerres meurtrières sont l'œuvre du

(1) Vahan Amadouni.

(2) Ce personnage s'appelait Meschkan.

(3) Cf. ma *Numismatique de l'Arménie au moyen âge*, p. 10.

(1) Cette ordonnance a été publiée par Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 472 et suiv.), mais le traducteur n'a pas toujours exactement suivi le sens précis du texte, ce qui fait que notre version présente d'assez notables différences avec celle du savant orientaliste.

(2) Le titre de *Vezourg hramandar* est la transcription en arménien de celui de *Bouzourg fermandar*, « grand gardien des ordres *du roi de Perse* », usité en Perse et qui s'applique au premier ministre. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 274.

(3) Eznig (*Réfutation des Sectes .... en arm.*, l. II, § 13) dit neuf mille ans.

(4) Eznig (*Réfut. des Sectes*), liv. II, § 1 et suiv.

Digitized by Google

créateur du mal ; mais le bonheur, la puissance, la gloire, les honneurs, la santé du corps, la beauté du visage, l'éloquence du langage et la longévité sont l'œuvre du créateur du bien. Tout ce qui n'est pas ainsi a été produit par l'auteur du mal (1).

« Les hommes qui disent que c'est l'auteur de la mort et que le bien et le mal proviennent de lui, sont dans l'erreur : surtout les chrétiens qui affirment que Dieu est jaloux et que, pour une seule figue détachée d'un arbre, il a créé la mort et condamné les hommes à la subir. Une telle jalousie n'existe point entre les hommes et encore moins entre Dieu et l'homme. Donc ceux qui disent cela sont sourds et aveugles, et trompés par les *dev* d'Arimane. Les [chrétiens] professent encore une autre erreur ; ils disent : Dieu, qui a créé le ciel et la terre, vint au monde et naquit d'une vierge nommée Marie (Mariam) dont l'époux s'appelait Joseph, [mais la vérité est qu'il était fils de Phantour, par suite d'un commerce illicite (2).] Il s'en trouva beaucoup qui furent séduits par cet homme. Si le pays des Grecs (Romains), par comble d'ignorance, fut grossièrement trompé et s'éloigna de notre culte parfait, ils sont la cause de leur perte. Pourquoi partageriez-vous leur erreur? Vous devez professer la religion que suit votre maître, d'autant plus que, devant Dieu, nous devons rendre compte de vous.

« Ne croyez pas à vos supérieurs spirituels (aradschnort) que vous nommez Nazaréens, car ils sont trompeurs. Ce qu'ils enseignent en paroles, ils le démentent en actions. Ils disent que ce n'est point péché de manger de la chair, et eux refusent d'en manger ; qu'il est permis de prendre femme, et eux ne veulent point les regarder ; que celui qui amasse des trésors, pèche, et ils exaltent au plus haut degré la pauvreté. Ils aiment les tribulations et méprisent la prospérité ; ils dédaignent la fortune et considèrent la gloire comme le néant ; ils aiment les vêtements pauvres et estiment les choses communes au-dessus des choses précieuses ; ils louent la mort et méprisent la vie ; ils blâment la naissance des enfants et regrettent la stérilité ; si vous les écoutez, vous ne vous approcherez plus des femmes et la fin du monde arrivera bientôt. Je n'ai pas voulu vous décrire chaque chose en détail, quoiqu'il y ait encore bien d'autres choses qu'ils disent.

« Ce qui est encore plus grave que tout le reste, c'est qu'ils prêchent que Dieu a été crucifié par les hommes, qu'il est mort, qu'il a été enseveli et qu'ensuite il est ressuscité et est monté au ciel. Ne devriez-vous pas vous-même faire justice de semblables doctrines? Les *dev*, qui sont méchants, ne sont pas emprisonnés, ni tourmentés par les hommes ; encore moins le Dieu créateur de toutes choses. C'est donc une honte pour vous de dire de pareilles choses, et pour nous c'est tout à fait incroyable.

« C'est pourquoi je vous soumets deux questions : ou réfutez tout ce qui est contenu dans mon édit ; ou levez-vous, venez à la Porte et présentez-vous devant le tribunal suprême. »

Noms des évêques qui firent la réponse à cet édit.

Joseph, évêque d'Ararat (1) ; Sahag, évêque de

(1) Thomas Ardzrouni (*Hist. des Ardzrouni*, p. 26), en parlant de Zoroastre, raconte une légende qui n'est pas sans intérêt. Pendant la guerre que se firent Arimane et Ormizd, une famine se déclara, et Ormizd, ayant aperçu un veau, l'enleva, le conduisit à l'écart, le tua et le couvrit de pierres, en attendant que le soir fût venu pour apaiser sa faim plus facilement, et sans être vu. Mais, pendant son absence, le veau avait été dévoré par des reptiles, des araignées et des insectes. En souvenir de cet événement, Zoroastre ordonna que tous les animaux nuisibles fussent apportés à la cour royale, dans une mesure dont il fixa le contenu, afin que ces animaux qui avaient nui au dieu Ormizd fussent tués. Zoroastre institua encore beaucoup d'autres lois extravagantes. Thomas ajoute que, s'il a rapporté ce fait, c'est parce que les Perses, qui voulaient imposer leur religion aux Arméniens, leur firent une guerre acharnée qui amena la ruine du pays, et il termine en disant : « Ainsi que te le fait voir l'Histoire des saints Vartaniens rédigée par le bienheureux prêtre Élisée. »

(2) Msc. des Antzévatzi, p. 36. — Le nom de *Phantour* qu'on retrouve écrit quelques pages plus loin, sous la forme *Phantourag*, ne signifie pas « charpentier » (*Grand dict. de l'Acad. arm. de Venise*, *Vis Phagtour*, *Phantour*), mais c'est un nom propre d'homme qui n'est autre que celui de *Panthéros*, qu'une ancienne tradition juive, qui prit naissance au IIe siècle de notre ère, dit avoir été le père de Jésus-Christ. Celse fut le premier des écrivains qui nous sont connus, à relever cette calomnie (Origène, *contr. Celsum*, I, 28, 32). L'histoire fabuleuse de ce Panthéros forme la base de ce que les Talmuds nous disent de Jésus, et du fameux livre intitulé : *Sefer tholedoth Ieschou*, postérieur au Talmud. A ces renseignements que M. E. Renan a bien voulu nous communiquer avec son obligeance accoutumée, nous ajouterons qu'un savant allemand du XVIIe siècle, J. Ch. Wagenseil, a publié le texte et la traduction du *Sefer tholedoth Ieschou*, à la fin du t. II (p. Ire et suiv.) de son livre intitulé *Tela ignea Satanæ* (Altorf, 1681, 2. v. 4°), et il a réfuté, dans une dissertation spéciale, les calomnies que ce livre renferme (*op. cit.*, t. II, p. 25-45) Au surplus Voltaire, dans son *Épître sur la calomnie*, a fait également justice de cette absurde légende, qui n'a trouvé grâce que dans la *Guerre des Dieux* de Parny. — Cf. aussi le Dictionnaire de Bayle, art. *Schomberg*, note A, par Leclerc.

(1) Joseph était à ce moment catholicos d'Arménie, et son titre était évêque d'Ararat. Il monta sur le siége pontifical en 441 et l'occupa jusqu'en 452.

Digitized by Google

Daron ; Mélidon (Méled), évêque de Manazguerd ; Eznig, évêque de Pakrévant ; Sourmag, évêque des Peznouni ; Dadjad, évêque de Daïk ; Tatig, évêque de Pasèn ; Kasou, évêque de Douroupéran ; Jérémie, évêque de Martasdan ; Eulalius (Evghagh), évêque de Martaghi ; Anania, évêque de Siounie ; Mousché, évêque des Ardzrouni ; Sahag, évêque des Reschdouni ; Basile, évêque de Mog ; Kat, évêque de Vanant ; Élisée, évêque des Amadouni (1) ; Eghpaïr (Frère), évêque des Antzévatzi ; Jérémie, évêque des Abahouni.

Tous ces évêques, beaucoup de chorévêques, de vénérables prêtres de différents lieux, d'un commun accord avec le clergé, et réunis ensemble à Ardaschad, avec le consentement des grands satrapes et de toute la multitude [du peuple] du pays, firent la réponse [suivante] à cet édit :

« Joseph, évêque, avec le consentement de tous les fidèles, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits, à Mihr-Nersèh, grand intendant (2) des Arik et des Anarik, ami sincère de la paix salut à toi et à tous les officiers de haut rang des Arik.

« En conformité des préceptes divins, nos ancêtres nous ont transmis la coutume de prier pour l'existence du roi, et de demander sans cesse à Dieu qu'il vive longtemps, afin qu'il gouverne avec bonté l'empire que Dieu lui a confié ; car c'est dans la paix qu'il nous accorde de passer notre vie dans la santé et dans le service divin.

« Relativement à l'édit que tu as adressé à notre pays, il fut un temps où un des chefs de vos mages, qui était un des plus instruits de votre religion et que vous regardiez comme supérieur à la nature humaine, crut au Dieu vivant, créateur du ciel et de la terre, et qui réfuta en détail et fit voir l'erreur de votre culte. Comme vous ne pûtes pas le réfuter par des paroles, il mourut lapidé par ordre du roi Hormisdas (Ormizt). Si tu n'accordes pas foi à nos paroles, lis les livres de ce mage qui se trouvent en divers endroits de ton pays, et tu pourras en acquérir la preuve.

« En ce qui concerne notre religion, elle n'est pas invisible, elle n'est pas prêchée dans un seul coin du monde, mais elle est universellement répandue sur toute la terre, sur les mers, sur les continents, dans les îles ; non point seulement en occident, mais encore en orient, dans le nord et dans le midi ; enfin elle est pratiquée en tous lieux. Elle n'a pas été fondée par l'homme, ni imposée par le moyen de chefs répandus dans l'univers, mais sa force est en elle-même. Elle n'est pas seulement supérieure, si on la compare aux autres religions, mais c'est du ciel que lui vient son institution infaillible, non point par convention, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu et il n'y a personne en dehors de lui qui lui soit supérieur ou inférieur. Car il n'a pas eu de commencement pour être Dieu, il est éternel en lui-même ; il n'est pas contenu dans tel ou tel lieu, mais il est contenu en lui-même ; il n'est pas soumis au temps, mais le temps n'existe que par lui. Non-seulement il est supérieur aux cieux, mais encore à la raison humaine et à celle des anges. Il ne prend aucune forme et n'est pas visible pour les yeux ; non-seulement la main ne peut point le toucher, mais la pensée de qui que ce soit ne peut le concevoir ; je ne parle pas pour nous qui avons un corps, mais pour les anges qui sont incorporels. Cependant, s'il le veut, il se manifeste aux siens qui en sont dignes, sans qu'ils le voient avec leurs yeux ; et non pas à ceux qui ont l'esprit mondain, mais à ceux qui croient véritablement en Dieu.

« Son nom est : Créateur du ciel et de la terre. Cependant, comme il existait par lui-même avant

(1) Cf. plus haut, l'introduction à l'Histoire d'Élisée, pg. 179.

(2) Les Arméniens appellent Mihr-Nersèh, *medj hazarabed* « grand intendant », au lieu de « gouverneur suprême », titre qu'il avait pris dans la rubrique de son édit — Cf. plus haut, p. 190. — M. Patcanian (*Essai d'une histoire de la dynastie des Sassanides*, p. 14 de la trad. franç.) a expliqué la valeur de ce titre qui correspond au titre de χιλιαρχός qui a en grec la même signification, « chef de mille ». Bien que ce titre semble désigner un grade militaire, cependant nous savons par les historiens arméniens que le personnage qui en était revêtu à la cour de Perse, était un dignitaire civil de l'ordre le plus élevé qui exerçait toute l'autorité au nom du roi. Élisée et Lazare de Pharbe (p. 42, 65, 109, 185, 206 du texte arm.) nous en fournissent la preuve à plusieurs reprises. Les historiens grecs et latins parlent aussi de cette charge qu'ils ont transcrite sous les formes ἀζαραπατεῖς (Hésychius, l. VI, c. 33) et ἀζαβαρίτης (Ctésias, *ad calc. Hérodot.*, éd. Didot, p. 54, § 46). Cornélius Népos (*in Conon.*, c. III) s'exprime ainsi : « Chiliarchum, qui secundum imperii gradum tenebat. » Nous ferons observer que si Mihr-Nersèh, dans son édit aux Arméniens, a pris le titre de *Vezourk hramandar* « gouverneur suprême » ou plus exactement « grand gardien des ordres *du roi de Perse* », et que dans leur réponse les évêques lui ont donné le titre de *Medj hazarabed* « grand intendant » ou « chef de mille, » c'est que ces deux titres devaient s'appliquer au même dignitaire. Et en effet, le roi étant le premier dans l'ordre hiérarchique, le « grand intendant » devait être le second, comme nous l'apprend Cornélius Népos ; d'où on doit conclure, je crois, que les deux titres étaient portés par le même personnage, car on ne peut pas supposer que les Arméniens eussent eu l'intention de blesser la susceptibilité d'un homme qui était tout-puissant, en lui donnant un titre inférieur à celui dont il était décoré. — Cf. aussi sur le titre de *hazarabed*, Saint-Martin, *Hist. du B.-E. de Lebeau*, t. VI, p. 33, note 2.

Digitized by Google

le ciel et la terre, c'est lui-même qui est son nom. Il est éternel. Quand il voulut que les créatures eussent un commencement, il les tira, non point avec ce qui existait, mais du néant, car il est le seul être, et de lui toutes les autres choses reçurent l'existence. Il ne les créa pas, après les avoir réfléchies; mais, avant de les créer, il les voyait par sa prescience. Comme maintenant aussi, Dieu connaît les actions humaines avant leur exécution, et lorsque l'homme agit bien ou mal; ainsi, avant l'existence des choses, il ne connaissait aucun objet incréé qui soit confus; mais, devant lui, toutes les espèces de chaque genre, les races des hommes et des anges s'offraient devant lui en ordre et en catégories, ainsi que tout ce qu'il y aurait dans chaque espèce.

« Puisque sa vertu a tout créé, notre malignité ne pouvait empêcher sa bonté, comme cela eut lieu, et nous avons pour juge la main du Créateur. Les mains qui affermirent les cieux et la terre, gravèrent sur des tables de pierre un commandement qui renferme des lois pacifiques et salutaires, afin que nous connaissions le seul Dieu, créateur des choses visibles et invisibles, et non tantôt celui-ci et tantôt celui-là, comme si l'un était bon et l'autre mauvais; mais lui seul est parfaitement bon.

« Et s'il te semble qu'il y ait quelque chose de mauvais dans les créations de Dieu, dis-le sincèrement et tu verras peut-être que c'est un bien. Tu as dit que les *dev* étaient mauvais; il y en a aussi de bons que nous appelons anges. S'ils l'avaient voulu, les *dev* même auraient été bons et les anges eux aussi seraient devenus mauvais. Cela se voit chez les hommes, et aussi chez les enfants d'un même père, dont l'un est docile et soumis et l'autre pire que Satan. Même on distingue parfaitement deux hommes dans un même individu; quelquefois il est méchant, quelquefois il est bon, et celui qui est bon devient méchant et de nouveau il redevient bon, bien qu'il n'y ait en lui qu'une seule nature.

« Quant à ce que tu as dit que Dieu, à cause d'une figue, inventa la mort; [je réponds]: un petit morceau de parchemin est moindre qu'une figue, pourtant si on inscrivait dessus les paroles du roi, et que quelqu'un le déchirât, il mériterait la mort; et pourrait-on blâmer le roi? Que Dieu nous en garde! Quant à moi, je ne l'oserais pas et j'engagerais même les autres à ne point le faire. Dieu aurait été jaloux s'il n'avait pas défendu de toucher à cet arbre, mais l'ayant défendu et ayant montré la douceur de son amour, l'homme qui n'en a point tenu compte a mérité la mort.

« De plus, tu as dit que Dieu était né d'une femme; tu ne dois en éprouver ni horreur, ni mépris. En effet Ormizd et Arimane naquirent d'un père et non d'une mère; si tu y réfléchis, tu ne peux accepter cela. Il est encore une chose plus singulière, le dieu Mihr naissant d'une femme, comme si quelqu'un pouvait avoir commerce avec sa propre mère.

« Mais si tu déposais ton royal orgueil et que tu vinsses discuter amicalement, je suis certain que, comme tu es savant en toutes choses, tu ne trouverais rien d'exagéré touchant Notre-Seigneur né de la sainte Vierge; tu reconnaîtrais que cette rédemption est supérieure à la formation de l'univers, du néant; tu attribuerais à la délivrance de l'homme du péché et à la miséricorde de Dieu le terme de la servitude.

« Quant à comprendre que Dieu a tiré l'univers du néant, sache qu'il a créé les créatures par sa parole. Mais, puisque Dieu a créé le corps exempt de souffrances, il l'aime comme un père; et comme il est incorruptible, il créa les créatures exemptes de corruption. Cependant celui-ci (Adam), s'étant volontairement perdu, se corrompit; il ne put point se relever de lui-même. Il était poussière, et, s'étant tué lui-même, il retourna en poussière. Le châtiment ne lui vint pas d'une force étrangère de quelque méchant, mais [il lui arriva] par sa désobéissance à ne pas observer l'ordre divin, et sa désobéissance fut punie par la mort à laquelle il fut assujetti.

« Mais si la mort a été créée par un Dieu méchant, comment connaît-on l'essence de la mort? D'aucune manière. Seulement on sait qu'elle détruit la créature de Dieu. Et, s'il en était ainsi, ne pourrait-on pas dire que son œuvre n'est pas bonne, mais imparfaite et corruptible? et le Dieu, dont les créations seraient imparfaites et corruptibles, ne pourrait s'appeler incorruptible. Ainsi donc, laissez de côté ces erreurs de la démence. Il n'y a pas deux gouverneurs pour une même province, ni deux dieux dans une même personne; car s'il y avait deux [gouverneurs] qui eussent la hardiesse de devenir rois d'un même pays, la province serait divisée et les royaumes ne pourraient exister.

« Ce monde est formé d'éléments divers et opposés les uns aux autres. Mais il n'y a qu'un créateur de ces éléments opposés, qui les oblige à se combiner spontanément. Donc, en les divisant, on adoucit la chaleur par les brises de l'air, de même [on diminue] l'intensité du froid par la chaleur. Ainsi, il pétrit avec l'humidité de l'eau les plus petits atomes; l'eau, dont la nature est

Digitized by Google

liquide, en se combinant avec la terre, se solidifie. Si tous les éléments étaient de même nature, quelque ignorant pourrait les considérer comme un Dieu incorruptible ; et, négligeant le Créateur, il adorerait les créatures. Celui qui les créa voulut d'abord que les hommes, en observant le contraste de ces éléments corruptibles, ne reconnussent qu'un seul modérateur du monde ; un seul et non pas deux, le même créateur des quatre éléments, d'où sont sortis tous les autres par son ordre. Les quatre saisons qui s'accomplissent tour à tour, forment la période annuelle, et toutes les quatre observent les ordres de leur Créateur ; unies sans le savoir pour le bien général, elles n'intervertissent point entre elles l'ordre établi.

« Voici une explication facile et que chacun peut comprendre. Le feu, par substance et par force, est encore mêlé aux trois autres éléments ; il y a plus de chaleur dans les pierres et dans le fer, et moins dans l'air et dans l'eau ; et il ne s'y montre pas par lui-même. L'eau possède en elle une autre qualité ; elle est mêlée également aux trois autres éléments ; il y en a une très-grande quantité dans les végétaux, et il y en a moins dans l'air et dans le feu. L'air pénètre dans l'eau et dans le feu, et par le moyen de l'eau [il entre] dans les aliments nutritifs. Ces éléments sont ensuite mêlés et combinés en un seul corps, sans jamais rien perdre de leur propre nature, et sans se détruire par leur opposition, parce qu'ils obéissent à un maître simple par essence qui en dispose les composés pour la conservation de tous les vivants et pour la stabilité durable de l'univers.

« Maintenant, si Dieu prend tant de soin des choses privées de raison, il en prend bien davantage de l'homme, créature raisonnable. C'est ce que disait autrefois un de nos plus grands savants : « Le dieu Mihr était né d'une mère parmi les hommes ; il est souverain, fils de Dieu et vaillant auxiliaire des sept dieux. » S'il faut croire à ce mythe que vous admettez dans votre religion comme fait réel ; nous, nous ne croyons point à ces fables, mais nous sommes les disciples du grand prophète Moïse avec qui Dieu parla dans le buisson et sur le Sinaï, et il traça la loi devant lui et la lui donna. Il lui montra ce monde matériel qui est sa création, et son essence immatérielle, qui a tiré du néant la matière ; il lui montra que la terre avec les créatures terrestres et le ciel avec les corps célestes sont l'ouvrage de ses mains ; que les anges sont les habitants du ciel et les hommes ceux de la terre ; qu'il n'y a que l'homme et l'ange qui soient raisonnables, et que Dieu seul est supérieur aux cieux et à la terre.

« Toutes les créatures, sans le savoir, exécutent ses ordres, sans jamais franchir les bornes prescrites. Il laissa à l'homme et à l'ange le libre arbitre parce qu'ils sont doués d'intelligence : en observant les commandements, ils deviennent immortels et enfants de Dieu. Il créa toute chose pour leur service, la terre pour les hommes et le ciel pour les anges. Mais en désobéissant, en violant les préceptes et en se révoltant contre Dieu, au lieu de la gloire, ils obtiennent le mépris, afin que la puissance soit irréprochable et que les coupables subissent la honte de leurs fautes.

« Si tu es dans l'ignorance, moi qui le sais fermement, je ne puis te suivre. Si je devenais le disciple de ton erreur, nous irions ensemble à la damnation éternelle, et moi encore plutôt que toi, parce que j'ai pour guide la parole même de Dieu : « Le serviteur qui ignore la volonté de son maître, s'il commet une faute qui mérite un châtiment, est puni, mais peu sévèrement. Celui au contraire qui connaît la volonté de son roi et la transgresse, est puni durement et sans rémission. »

« Je t'en conjure donc et je supplie tous ceux qui sont sous ton obéissance, qu'il n'arrive jamais que nous soyons punis durement ou légèrement, mais vous tous et moi, ainsi que votre généreux monarque, soyons de telle sorte les disciples des saintes Écritures, qu'il nous soit donné de nous soustraire aux tourments de l'enfer et au feu inextinguible, pour hériter du paradis ; et grâce à cette vie périssable, de posséder les trésors inépuisables de l'Éternité. Pour cela, que crains-tu ? Saisis promptement l'occasion de croire et deviens sans tarder le disciple de la vérité.

« Parmi les anges immortels, il y en eut un qui, s'étant révolté, quitta le ciel. Étant venu sur cette terre, il proposa, par des paroles flatteuses et mensongères, un espoir irréalisable à l'homme ignorant et inexpérimenté ; comme un enfant avec un jouet, il fit voir à son esprit des choses merveilleuses, pour lui faire manger du fruit d'un arbre auquel il n'était pas permis de toucher, en lui disant qu'il deviendrait Dieu. L'homme, oubliant l'ordre de Dieu, fut séduit par la ruse ; celui qui était immortel tomba dans la perdition et n'atteignit point le but trompeur. A cause de cela, expulsé de la terre des vivants, il fut chassé dans ce monde corruptible dans lequel vous habitez aussi, trompés [que vous êtes] par la même erreur, non pas en mangeant [du

Digitized by Google

fruit] de l'arbre défendu, mais en appelant la créature Dieu, en adorant des éléments muets, en fournissant des aliments aux *dev* qui sont incorporels et en vous éloignant du Créateur de toutes choses.

« Cependant le méchant conseiller fut satisfait; il voulut qu'on fît encore plus de mal qu'il n'en avait fait. Les *dev* en effet n'entraînent personne par la violence à la perdition, mais ils dirigent la volonté de l'homme vers le péché, et par la ruse ils induisent en erreur les ignorants, de la même manière que les hommes entraînent leurs complices au vol et à l'agression. Ils ne l'y entraînent point par violence; mais par des procédés trompeurs, ils font commettre beaucoup de mal : à celui-ci par des sortiléges, à celui-là par la fornication, à d'autres par une multitude de vices. Grâce aux juges équitables, ils subissent leur punition par la mort, non pas que les juges soient des créatures du Dieu bon et que les coupables soient engendrés par le Dieu mauvais, puisqu'il arrive quelquefois que les bons deviennent méchants et que les mauvais redeviennent bons.

« Les véritables juges qui condamnent les malfaiteurs ne sont point appelés méchants et on ne dit pas qu'ils font le mal, mais au contraire qu'ils sont bons et qu'ils agissent bien. Pourtant ils n'ont pas deux natures, mais une seule, mais il y a en elle deux opérations; ils condamnent les uns à la mort, et aux autres ils décernent des récompenses. Or, s'il arrive que, par un édit souverain, les hommes s'attribuent le droit [de juger] dans leur propre pays, combien Dieu aura-t-il ce droit bien davantage dans le monde, lui qui veut la vie de tous et non la mort? C'est pourquoi, partout où les crimes se sont multipliés, il les a punis par la mort; et, lorsqu'on a obéi à ses commandements, il a décerné l'immortalité.

« Il est le vrai Dieu, Créateur de nous tous, celui que tu blasphèmes sans crainte et sans pudeur. En rejetant le nom salutaire de Jésus-Christ, tu l'appelles le fils de Phantourag (1), tu le regardes comme un imposteur, tu méprises et tu détruis la rédemption céleste, pour la perte de ton âme et de tout le pays. Tu seras obligé d'en rendre compte et d'en payer la peine par les supplices éternels du feu inextinguible de l'enfer, en compagnie de tous tes satellites, aussi bien les premiers que les derniers. Ainsi nous connaissons Dieu et nous croyons fermement en lui.

« Lui-même, qui créa ce monde, est venu, comme l'avaient prédit les anciens prophètes; il est né de la sainte vierge Marie, sans aucun attouchement corporel, parce que du néant il a tiré cet incommensurable univers, sans aucun médiateur corporel; il prit véritablement un corps, de la Vierge immaculée, et non pas sous une apparence fantastique. C'est le vrai Dieu et il s'est fait homme en vérité. En se faisant homme, il n'a point perdu sa divinité, et, en restant Dieu, il n'a pas modifié son humanité; mais il est toujours le même. Comme on ne peut voir ce qui est invisible, ni s'approcher de ce qui est inaccessible, il vient et s'unit à notre humanité, afin que nous nous unissions à sa divinité. Il ne regarda pas comme une ignominie de revêtir un corps qui était son ouvrage, mais comme créateur il l'a ennobli. Il ne lui concéda pas peu à peu le don de l'immortalité, comme aux anges incorporels, mais il en a revêtu tout à coup son essence par le moyen du corps et de l'âme, et il l'a uni à sa divinité. Il y a unité et non dualité; depuis lors nous savons qu'il n'y a qu'un Dieu, celui qui existait avant notre monde, et il est le même encore à présent.

« Jésus-Christ qui, par son incarnation, sauva le monde, a subi volontairement la mort; et comme il a la conscience de sa propre divinité, il s'est fait chair, il est né de la Vierge immaculée, il a été enveloppé de langes dans une crèche; les mages sont venus de l'Orient pour l'adorer; il a été allaité comme un simple enfant; il a grandi, et à l'âge de trente ans, Jean, fils d'une mère stérile, l'a baptisé dans le Jourdain; il a opéré des miracles et des prodiges parmi les Juifs; il a été trahi par les prêtres et condamné par Pilate; il a été crucifié, il est mort, il a été enseveli et il est ressuscité le troisième jour. Il a apparu à ses disciples et à beaucoup d'autres au nombre de plus de cinq cents. Ayant conversé avec eux pendant quarante jours, il s'éleva de la montagne des oliviers dans le ciel, en présence de ses disciples, et il s'est assis sur le trône de son Père. Il a promis de venir une seconde fois avec toute sa gloire pour ressusciter les morts et renouveler le monde; pour juger avec équité les bons et les méchants, pour récompenser les justes et punir les pécheurs qui ne croient point à tous ses bienfaits.

« Personne ne peut nous détourner de notre foi, ni les anges, ni les hommes, ni le feu, ni l'eau, ni toutes les plus horribles tortures. Tous nos biens sont entre vos mains; nous sommes devant toi, dispose de nous comme tu voudras. Si tu nous laisses notre foi, nous ne te changerons point pour un autre maître sur la terre; mais nous ne changerons pas Jésus-Christ pour un autre

(1) Cf. plus haut, pg. 191, note 2.

Digitized by Google

Dieu, puisqu'il n'y en a point d'autre que lui. Si, après ce solennel témoignage, tu demandes autre chose, nous voici entre tes mains, agis comme il te plaira. Si tu nous offres des supplices, nous devons les accepter; si tu nous présentes le glaive, voici notre tête. Nous ne sommes pas meilleurs que nos ancêtres, qui pour ce témoignage sacrifièrent leurs richesses, leurs biens et même leurs corps.

« Quand bien même nous serions immortels, s'il nous fallait mourir pour l'amour du Christ, nous le ferions avec raison, puisque lui qui est immortel nous a aimés à un tel point qu'il s'est soumis à la mort, afin que, par ce moyen, nous soyons délivrés de l'éternelle mort. S'il n'a pas épargné sa propre immortalité, nous qui volontairement avons choisi la mort, nous mourrons pour son amour, afin qu'il reçoive notre mort comme si nous étions immortels.

« Après cela, ne nous interroge plus davantage, puisque notre foi n'est pas promise à un homme, mais qu'elle est liée indissolublement à Dieu. Nous ne nous trompons pas comme des enfants; mais il est impossible que nous nous dégagions de nos promesses, ni maintenant, ni après, ni dans l'éternité, ni dans les siècles des siècles. »

Dans cette déclaration solennelle, tous furent d'accord, depuis les plus grands jusqu'aux plus petits; et, avec un serment inviolable, ils jurèrent d'y rester fermes à la vie et à la mort.

Lorsque cette lettre parvint à la cour royale, on la lut devant la grande porte sublime, en présence de toute la multitude, et beaucoup de gens approuvèrent cette réponse. Quoiqu'ils craignissent beaucoup la puissance [royale], cependant ils leur rendaient à l'envi le même témoignage d'approbation, et ils s'émerveillaient surtout de leur éloquence et de leur courageuse témérité. Plusieurs, remplis de crainte, commencèrent à prendre tout à coup les armes, et on entendait dans chaque bouche les mêmes murmures.

Cependant le perfide chef des mages, d'accord avec le grand ministre du palais, les dénonça secrètement, et il enflamma le roi d'une épouvantable colère. Il se mit à grincer des dents comme un homme mortellement blessé, et, élevant la voix dans le conseil suprême, il dit : « Je connais la malice de tous ces hommes qui ne croient point à notre religion et qui s'obstinent dans leur erreur. J'ai décidé que je ne leur épargnerai pas les plus grands supplices tant qu'ils ne se seront point éloignés de leur fausse religion, et quand bien même l'un d'eux serait mon proche parent, je le soumettrais au même châtiment. »

Alors le vieillard prit la parole et dit au roi : « Pourquoi cette grande tristesse? Si l'empereur (gaïser) [des Grecs] ne peut résister à tes ordres, si les Huns restent sous ta domination, est-il quelqu'un dans le monde qui puisse s'opposer à ta volonté? Commande en maître, et tout ce que tu diras sera promptement exécuté. »

Aussitôt le roi fit appeler son chancelier, et lui ordonna de rédiger un édit, non pas selon la formule ordinaire, mais avec des paroles menaçantes, comme à des êtres méprisables et vils, dont on avait oublié les grands et fidèles services, et en convoquant avec arrogance ceux qu'il connaissait et dont voici les noms : Vasag, de la maison de Siounie; Nerschapouh, de la maison des Ardzrouni; Ardag, de la maison des Reschdouni; Katécho, de la maison de Khorkhorouni; Vartan, de la maison des Mamigoniens; Ardag, de la maison de Mog; Manedj, de la maison d'Abahouni; Vahan, de la maison des Amadouni; Kiud, de la maison des Vahévouni; Schmavon, de la maison des Antzévatzi. Ces satrapes furent appelés nominativement à la porte royale. Quelques-uns étaient déjà auprès du roi dans l'armée, les autres étaient cantonnés dans le pays des Huns; enfin il y en avait encore qui étaient restés en Arménie.

Quoiqu'ils ne fussent pas tous réunis dans le même lieu, toutefois, connaissant les intentions du perfide tyran, les plus éloignés comme les plus proches se figuraient être rassemblés dans le même endroit. A l'appel de l'évêque Joseph, tous, étant d'accord, se rendirent de leur résidence à la porte royale. Ils étaient tourmentés pour leurs frères, leurs enfants et leurs nationaux bien-aimés qui éprouvaient de terribles angoisses; aussi ils s'exposaient à la mort, ne la redoutant point comme des lâches et des hommes pusillanimes, mais ils se fortifiaient dans l'espoir de pouvoir peut-être les délivrer de leurs cruelles inquiétudes.

Lorsqu'ils arrivèrent à la porte royale, le samedi de Pâques, ils se présentèrent au grand roi. Bien que voyant leurs frères dans les dures angoisses des tribulations qu'ils souffraient au nom du Christ, toutefois ils ne témoignaient pas en public la moindre tristesse, et plus ils paraissaient joyeux, plus les méchants s'en étonnaient.

Il était d'usage, quand la cavalerie arménienne, commandée par un illustre général, arrivait à la Porte, d'envoyer à sa rencontre un haut fonctionnaire qui s'informait du bien-être et de la

Digitized by Google

situation du pays d'Arménie; il répétait trois et même quatre fois la même question, faisait lui-même l'inspection des troupes, et avant de les envoyer au combat, et pour fêter leur arrivée, on leur prodiguait des remercîments. Le roi, en présence de ses ministres, de tous les grands, leur adressait des éloges, leur rappelait les hauts faits des ancêtres et leur racontait les actes de bravoure de chacun d'eux.

Cependant, ce jour-là, on ne fit aucune cérémonie de ce genre; mais, comme un mauvais démon, le roi ne cessait de soulever une infernale tempête, puisque cela ressemblait tout à fait à une bourrasque furieuse. Ce n'était pas seulement dans un seul endroit que le roi exhalait sa colère, il faisait trembler également tout son empire, poussant des hurlements de dragon, comme s'il voulait renverser du même coup les montagnes, les abîmes et les vallées, pour détruire en un instant la tranquille étendue des plaines.

Plein de fureur, il s'écria : « Je jure par le Soleil, dieu suprême, qui éclaire l'univers de ses rayons, et qui par sa chaleur réchauffe toutes les créatures, que si demain matin, au spectacle merveilleux du lever du soleil, vous ne vous agenouillez pas tous avec moi en le proclamant Dieu, je ne vous épargnerai aucune des plus atroces tortures, jusqu'à ce que vous accomplissiez les ordres de ma volonté. »

Cependant les croyants, étant confirmés dans le Christ, n'étaient ni refroidis par les glaces de l'hiver, ni réchauffés par les ardeurs de l'air; ils ne craignaient point les terribles menaces, ni les tourments dont on les effrayait; mais, regardant en haut, ils voyaient la force du Christ qui venait à leur secours. C'est pourquoi, avec un visage souriant et avec des paroles modestes, ils se présentèrent au roi.

Ils lui dirent : « Nous te supplions, ô roi vaillant, de prêter l'oreille à nos paroles et d'entendre favorablement ce que nous allons te dire. Nous venons te rappeler les temps du roi Sapor (Schapouh), le père de ton aïeul Iezdedjerd (Azguerd) à qui Dieu donna en héritage la terre d'Arménie, avec la même religion que nous professons aujourd'hui. Nos pères et les ancêtres de nos pères lui furent soumis pendant les durs labeurs de la servitude; ils exécutèrent avec amour tous ses commandements et reçurent à diverses reprises des présents de sa main. Depuis cette époque jusqu'au moment de ton gouvernement paternel, nous avons gardé la même fidélité, encore plus à toi qu'à tes prédécesseurs. »

En disant cela, ils lui rappelèrent toutes les actions d'éclat qui avaient été faites en plus grand nombre que sous ses prédécesseurs, dans l'ordre militaire; quant aux taxes, aux tributs et aux redevances du pays, le produit versé au trésor était bien plus considérable que sous le règne de son père. « La sainte Église, qui dès l'origine a toujours été libre dans le Christ chez nos ancêtres, tu l'as assujettie à un impôt. Et cependant, nous, par attachement pour ton gouvernement, nous ne nous y sommes point opposés. Qui a pu exciter ta colère contre nous? Dis-nous-en le motif. C'est peut-être notre religion qui nous a fait perdre ta bienveillance? »

Le roi cruel et rempli de malice, en détournant le visage, leur répliqua : « Je regarde comme un mal de recevoir dans le trésor royal les tributs de votre pays, et comme une chose inutile l'éclat de votre bravoure, puisque par ignorance vous vous éloignez de nos lois infaillibles, vous méprisez les dieux, vous tuez le feu (1), vous souillez l'eau, vous corrompez la terre en y ensevelissant les morts; et, en étant irréligieux, vous faites triompher Arimane. Ce qui est plus grave encore, vous ne vous approchez jamais des femmes et vous réjouissez beaucoup les *dev* en ne vous corrigeant pas et en n'observant point la discipline des mages. Je vous considère comme des brebis égarées et errant dans le désert, et je redoute fort que les dieux, irrités contre nous, ne nous en fassent porter la peine. Si donc vous voulez vivre et ranimer vos âmes, être de nouveau accueillis avec honneur, faites demain sans retard ce que je vous ai ordonné. »

Alors les bienheureux satrapes prirent la parole et dirent en présence de tous : « O roi! ne nous dis pas cela et que personne ne nous demande une telle chose, parce que l'Église n'a pas été fondée par l'homme et n'est pas un don du soleil que tu crois faussement être un Dieu. Non-seulement ce n'est pas un Dieu, mais ce n'est même pas un être vivant. Les églises ne sont pas le présent des rois, ni l'œuvre des artistes, ni l'invention des savants, ni le butin pris par les soldats, ni un artifice des démons; et quoi que tu en aies dit sur ce qui est terrestre, céleste ou réprouvé, ce n'est pas d'eux que l'Église tire son existence. C'est une miséricorde de notre Dieu, accordée non-seulement à quelques hommes, mais

(1) Cf. plus bas, ch. 8, l'interrogatoire que Tenschapouh fit subir à l'évêque Sahag et dans lequel il lui demanda *s'il avait tué le feu*. Les Perses, qui considéraient le feu comme un être animé, disaient qu'on le tuait, lorsqu'on l'éteignait.

Digitized by Google

à toutes les nations qui sont sous le soleil. Ses fondements reposent sur la pierre dure, les hommes ne peuvent pas les ébranler et les anges sont impuissants à les renverser. Qu'aucun homme ne se vante jamais de triompher de celle que les cieux et la terre ne peuvent effrayer. Exécute donc ce que tu veux faire; nous sommes prêts à endurer les plus cruels supplices; et non-seulement prêts à souffrir, mais aussi à mourir. Si tu nous demandes de nouveau la même chose, tu recevras la même réponse de chacun de nous, et avec plus de fermeté encore. »

Le roi, rempli d'amertume et de fiel, était agité par sa colère qu'il exhalait en paroles de feu semblables à la fumée qui sort d'une fournaise ardente. Ne voulant pas se modérer, il manifestait une agitation qui révélait ses perfides desseins. Il les exposait, les expliquait, et, ce qu'il ne voulait point dire à ses favoris, il l'exprimait involontairement en présence des serviteurs du Christ, et il leur détaillait chaque chose.

Il répéta par trois et quatre fois le serment solennel qu'il avait fait par le Soleil et dit : « Vous ne pouvez porter atteinte à ma force invincible, et je ne vous accorderai jamais ce que vous désirez. Tous ceux qui sont dans mon armée, je les enverrai chargés de lourdes chaînes, par des localités impraticables, dans le Sagasdan (1), et beaucoup d'entre vous périront de chaleur pendant la route. Ceux qui survivront, mourront dans la forteresse et dans des prisons d'où l'on ne peut sortir. J'enverrai ensuite dans votre pays d'innombrables armées avec des éléphants, et je ferai transporter dans le Khoujasdan (2) les femmes et les enfants. Je saccagerai vos églises, je démolirai et je ruinerai celles que vous appelez chapelles des martyrs. S'il se trouve quelqu'un qui veuille m'en empêcher, il mourra, écrasé cruellement [sous les pieds] des animaux féroces. Enfin, je ferai et j'accomplirai, dans tout le reste du pays, tout ce que j'ai dit. »

Aussitôt il ordonna que les honorables satrapes fussent chassés ignominieusement de sa présence, et il commanda sévèrement au chef des gardes qu'on les surveillât sans les enchaîner dans leurs propres maisons. Lui-même, très-découragé, s'en alla, au comble de la tristesse, se reposer dans son palais. Cependant les vrais croyants dans le Christ ne se départaient point de la première exhortation de leurs saints docteurs, et même ils cherchaient le moyen de se soustraire, eux et ceux qu'ils aimaient, à cette immense tribulation. Pour réussir, ils faisaient aux grands qui les protégeaient à la porte royale, la promesse de riches espérances, et ils épuisaient à cet effet une grande partie de leurs trésors.

Quand ils furent enfermés dans d'impénétrables prisons, rappelant à leur esprit la prière d'Abraham, ils s'écriaient et disaient dans leur cœur : « Reçois, ô Seigneur, le sacrifice volontaire de nous tous qui t'offrons et livrons aux chaînes nos frères et nos enfants, tous ceux enfin qui nous sont chers, comme [te fut offert] Isaac sur le saint autel; et ne livre point ton Église aux insultes de ce prince inique. »

Un des intimes conseillers du roi possédait en secret l'amour inviolable du Christ, parce qu'il avait été baptisé sur les fonts sacrés; aussi il employait toute son influence à conserver la vie de ces infortunés. Lorsqu'il se fut bien assuré que le roi ferait endurer à l'Arménie tous les maux dont il l'avait si cruellement menacée, il indiqua non pas à tous, mais à quelques-uns, un moyen de se tirer eux-mêmes de leur triste position.

Or, tandis qu'on formait une escorte pour les conduire dans l'exil perpétuel, où l'on avait déjà envoyé beaucoup de satrapes de l'Ibérie, il arriva en ce moment la fâcheuse nouvelle que les Kouschans faisaient des incursions et avaient ravagé beaucoup de provinces royales. Ce fut pour les exilés un secours du ciel. Le roi impie fit marcher la cavalerie et lui-même la suivit en toute hâte; et, l'âme troublée, il oublia pour le moment les menaces qu'il avait formulées dans un serment solennel.

Alors ceux qui craignent le Seigneur, voyant cela, faisaient ensemble la même prière : « O Seigneur de tous, toi qui connais les secrets du cœur humain et à qui sont connues d'avance les pensées cachées, toi qui ne demandes point le témoignage des créatures visibles parce que tes yeux voient nos actions avant qu'elles soient accomplies; c'est à toi que nous offrons nos prières. Reçois, ô Seigneur! nos vœux secrets, et fortifie-nous pour que nous observions tes préceptes avec docilité et pour que le malin esprit soit humilié, lui qui, avec orgueil, combat contre nous par la puissance de ce roi impie. Renverse les projets insensés de l'imposteur; empêche la malice de sa volonté et fais-nous retourner de nouveau par des pensées de paix à la sainte Église, afin que, persécutée tout à coup, elle ne soit pas encore

(1) La Sacastène des anciens, le Seïstan actuel, province orientale de la Perse.

(2) La Suziane des anciens, le Kouzistan actuel, province méridionale de la Perse, où se trouvait le château de l'Oubli, *anousch pert*, dont il a déjà été question dans le t. I de notre Collection, p. 272, note 1.

Digitized by Google

troublée par tes ennemis. » Quand tous eurent fait intérieurement cette promesse à Dieu, qu'ils garderaient fidèlement leurs premières résolutions, ils envoyèrent comme leur interprète au roi celui-là même qui les avait protégés, comme s'ils étaient décidés à partager son impiété (1).

Le roi, en entendant cela, transporté de joie, crut que les divinités lui étaient venues en aide pour changer et modifier les fermes résolutions des serviteurs de Dieu. On offrit alors un tribut d'adoration au Soleil, en l'honorant par des victimes et par toutes les cérémonies du magisme. Cependant l'insensé ne pouvait comprendre que la splendide lumière du Soleil de Justice dissiperait et renverserait ses projets ténébreux et qu'il anéantirait ses désirs pervers. Aveuglé par ce qu'on lui avait dit, il ne soupçonna point l'habile ruse avec laquelle on l'abusait. Il prodiguait à profusion en leur faveur des présents et des terres, et il leur rendit de nouveau tous leurs honneurs et tous leurs domaines, en les élevant en rang et en gloire dans toute l'étendue de son empire. A chacun d'eux, il donnait, aux dépens du trésor, des villages et des bourgs; il les appelait ses amis bien-aimés, et, dans l'orgueil insensé de son obstination, il croyait qu'on avait échangé la vérité pour le mensonge.

Après cela, il rassembla une cavalerie nombreuse et il envoya non point quelques mages, mais plus de sept cents docteurs (vartabed) ayant à leur tête un grand prince, chef des mages (2). En s'humiliant et en conjurant, il recommandait que jusqu'à son retour de la campagne suivie de la paix (3), on eût à exécuter toute chose suivant sa volonté. On les accompagna de nouveau pendant la longueur du trajet, en leur prodiguant des faveurs et des honneurs jusqu'en Arménie. Ensuite le roi fit savoir ces heureuses nouvelles à beaucoup de temples du feu; il écrivait et il rendait compte aux mages et aux chefs des mages, ainsi qu'à tous les grands des diverses provinces, comment, avec l'aide des dieux, la puissance de ses armes avait triomphé.

Ces hommes perfides, sortant alors de leurs ténébreuses retraites, voulaient accomplir sans retard l'ordre qu'on leur avait donné. Ils firent savoir aux pays éloignés qu'on viendrait dans les contrées orientales. Avant d'arriver en Arménie, ils tirèrent les baguettes [magiques] et consultèrent le sort afin de savoir quel serait le pays que chacun d'eux devrait enseigner. En effet l'ordre royal était général; c'était le même pour le pays d'Arménie, comme pour les pays des Ibères, des Aghouank, des Lephin, des Aghdznik, des Gortouk, des Dzot et des Tasan (1) et pour tous les pays quelconques qui professaient en secret le christianisme dans l'empire de Perse (2). Ils se hâtèrent avec un zèle insatiable de s'emparer des richesses de toutes les saintes églises, et, semblables à des démons, tous ensemble déployaient une fureur implacable. Ils rassemblaient beaucoup de soldats, et le perfide Satan, comme leur chef, se mêlait à eux, les exhortant toujours et les excitant à se hâter.

Ayant fixé l'époque du sixième mois, ils exigèrent, en vertu de l'ordre royal, que d'un *navassart* à l'autre, dans tous les lieux soumis à la puissance du grand roi, toutes les cérémonies de l'Église fussent abolies, qu'on fermât les portes des temples sacrés et qu'on y mît les scellés, que, par écrit et par inventaire, on donnât au fisc les ornements sacrés, que les chants des psaumes ne fussent plus entendus, qu'on ne récitât plus les livres des prophètes véridiques, que les prêtres cessassent d'enseigner le peuple dans leurs demeures, que les hommes et les femmes voués au Christ, qui habitent chacun des monastères, changeassent leurs vêtements pour s'habiller comme les séculiers. [Ils exigèrent] aussi en outre que les femmes des satrapes reçussent l'enseignement de la doctrine des mages, que les fils et les filles des nobles et du peuple fussent instruits publiquement par les mages, qu'on abolit et qu'on supprimât l'institution du saint mariage qu'ils avaient reçue de leurs ancêtres, suivant les commandements du christianisme, qu'au lieu d'une femme on en eût plusieurs, afin que la nation arménienne s'augmentât, que les filles s'unissent avec leurs pères, les sœurs avec leurs frères, les mères avec leurs fils et les petites-filles avec leurs aïeux, que les animaux qui servent à la nourriture ne fussent

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 27, 28.

(2) Iezdedjerd, qui ne se fiait point tout à fait aux promesses des satrapes arméniens, garda auprès de lui leurs fils comme otages. Les deux fils de Vasag, Babik et Amir Nersèh (lis. Adernersèh), étaient de ce nombre. — Cf. Lazare de Pharbe, c. 28.

(3) Les Huns orientaux ou Hephthalites venaient de faire une irruption sur le territoire perse et avaient pénétré jusque dans le Khorassan.

(1) *Tarsan* selon un autre msc. — Il est probable que ce nom est altéré et qu'il s'agit d'une petite tribu connue sous la dénomination de Tzannet, qui habitait avec quelques autres dans la contrée montagneuse comprise entre la mer Noire, l'empire romain et l'Arménie.

(2) Parmi les otages que Iezdedjerd garda en Perse, on comptait Vazden, roi d'Ibérie, Aschouscha, ptieschkh des Koukark, et Vatché, roi des Aghouank.

Digitized by Google

pas tués sans être immolés, et ceci s'appliquait aussi bien aux agneaux qu'aux chèvres, aux bœufs, aux poules et aux porcs; qu'on ne fît pas de pâte avec de la farine sans employer le *phantam* (1); que le fumier et les fientes ne servissent point d'aliment au feu. Ils [exigèrent] que les mains fussent lavées avec de l'urine de vache (2); qu'on ne tuât point les castors, les renards et les lièvres; qu'on se débarrassât des serpents, lézards, grenouilles, fourmis et de toute espèce de vermine et qu'on les apportât sans tarder, rassemblés et comptés suivant la mesure royale (3). [Ils exigèrent] enfin que tout ce qui concerne le service des fêtes, et ce qui est relatif aux victimes et aux immolations se fît suivant les rites et à des époques fixes et conformément à la mesure déterminée pour la cendre (4); « que tout ce que nous exigeons, [disaient-ils], soit exécuté de suite au commencement de l'année et qu'ensuite on dispose tout le reste. »

Alors les mages et les chefs des mages, munis de cet édit, voyageaient nuit et jour pour arriver en Arménie; et, dans leur allégresse, ils ne se plaignaient point de la longueur du voyage (1).

CHAPITRE TROISIÈME.

DE L'UNION DU SAINT CLERGÉ.

Bien que nous soyons incapable de raconter toutes les misères que souffrirent les troupes arméniennes durant [la marche] du détachement, cependant nous ne voulons pas nous taire et dissimuler les amertumes de cette tribulation. Nous en rapporterons même quelques-unes, pour nous unir à ceux qui versaient d'abondantes larmes sur nous et pour que, toi aussi, en les écoutant, tu pleures sur les infortunes de notre nation.

En effet, dans l'immense armée des Perses, tous ceux qui croyaient au saint Évangile du Christ, ayant appris l'apostasie odieuse des Arméniens, s'affligèrent beaucoup intérieurement, et ils se prosternèrent le visage [contre terre]. Beaucoup d'entre eux, plongés dans une tristesse profonde, l'esprit abattu, et avec d'abondantes larmes, adressèrent des reproches aux satrapes et blâmèrent l'assemblée du clergé. Ils les raillaient et disaient: « Que ferez-vous de la sainte Bible? où porterez-vous les ornements de l'autel du Seigneur? peut-être oublierez-vous les bénédictions spirituelles, ou passerez-vous sous silence les paroles des Prophètes? avez-vous fermé vos yeux pour ne pas les voir et bouché vos oreilles pour ne pas les entendre? mais n'avez-vous pas retenu ces paroles dans votre esprit? Que ferez-vous du précepte du Seigneur : « Celui qui me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans le ciel, et devant les saints anges. »

« Vous étiez les docteurs de la prédication évangélique; vous allez devenir les disciples de mensonges trompeurs. Vous étiez les maîtres de la vérité, vous allez enseigner les erreurs des mages. Vous étiez les vulgarisateurs de la force créatrice, maintenant vous attribuez cette force aux éléments. Vous étiez les adversaires du mensonge, mainte-

(1) Le *phantam* est la transcription du mot *Penom* ou *Padom*, en zend *Péété-dané*, « mis dessus ». Dans la religion des anciens Perses, il était défendu de prier, de manger, sans avoir mis le *Padom* sur le nez. (Anquetil-Duperron, *Zend-Avesta*, t. II, p. 530.) — Cf. aussi Strabon, XV, 3, § 14.

(2) Les rites du magisme prescrivaient de se laver les mains avec de l'urine de bœuf, parce que l'eau eût été souillée par la malpropreté des mains. (Anquetil-Duperron, *op. cit.*, t. II, p. 2, § 3, et p. 540.) Les Perses prenaient grand soin de ne jamais souiller ni la terre, ni l'eau, ni le feu, ni l'air, aussi le roi de Perse fait ce reproche aux chrétiens : « Vous tuez le feu, vous souillez l'eau, et vous corrompez la terre en y ensevelissant les morts. » Le catholicos Jean IV Odznetzi qui occupa le siége patriarcal d'Arménie de l'an 718 à l'an 729, s'exprime ainsi dans son Homélie contre les Pauliciens : « Les Perses divinisèrent le feu, l'eau et la terre, au point de préférer abandonner leurs morts en pâture aux bêtes fauves et aux oiseaux, plutôt que de les enterrer et de souiller cette terre qu'ils adoraient dans leur ignorance. » (Cf. Jean Odznetzi, *arm. lat.*, Venise, 1834, p. 82.) Eznig (*Réfutation des sectes*, liv. II) a longuement disserté sur le mazdéisme, et les renseignements qu'il fournit sont très-curieux, puisque, jusqu'à la découverte des livres sacrés des Parsis par Anquetil-Duperron, ils ont été la seule source d'informations que l'on avait sur le culte du magisme. On sait qu'il existe encore quelques Parsis dans l'Inde et dans la Transcaucasie, notamment à Bakou.

(3) Cf. plus haut, p. 191 et la note 1.

(4) Afin de s'assurer si les Arméniens avaient scrupuleusement accompli les ordres du roi, les mages avaient fixé une mesure de cendre que chaque famille devait produire par an. C'était un crime si la mesure n'était pas remplie. Cet usage existait aussi en Perse. Anquetil-Duperron (*Zend-Avesta*, t. II, p. 531) rapporte que chaque ville ou bourg devait avoir un feu *Adéran* (chef des feux). Lorsque le feu de cuisine a servi trois fois, les Parsis le portent au feu *Adéran*. Ils doivent y porter les autres feux de leurs maisons au bout de sept jours. Le feu *Adéran* est porté tous les ans au feu *Behram*, qui est entretenu dans chaque province. Puis, au bout d'un certain temps on porte les cendres de ces feux dans les champs et les terres labourées, pour être utilisées comme engrais.

(1) Lazare de Pharbe a rapporté, dans son Histoire, plusieurs des événements racontés dans ce chapitre par Élisée; nous y renvoyons le lecteur. — Cf. ch. 19 et suiv.

Digitized by Google

nant vous serez plus faux que le mensonge. Vous avez été baptisés dans le feu et dans l'esprit, maintenant vous vous couvrirez de cendre et de poussière. Vous avez eu pour nourriture un corps vivant et un sang immortel, maintenant vous vous souillerez de la vapeur et de la fumée des victimes et de la corruption. Vous étiez les temples de l'Esprit-Saint, maintenant vous serez les autels des démons. Vous avez été, dès votre enfance, le peuple du Christ; maintenant dépouillés de votre gloire, vous danserez comme des démons en face du Soleil. Vous étiez les héritiers du Paradis, maintenant vous donnez vos âmes en héritage à l'Enfer. Ils sont menacés du feu inextinguible et vous vous consumerez avec eux. Le ver éternel leur est préparé, et vous préparez vos âmes pour le nourrir. Les ténèbres extérieures sont réservées pour eux; et vous, éclairés par la grâce, les accompagnerez-vous dans ces mêmes ténèbres? Ils ont toujours été aveugles, et vous, deviendrez-vous aveugles avec eux? Leur fosse était déjà préparée, pourquoi y descendrez-vous les premiers? Comment apprendrez-vous les noms si nombreux de leurs dieux, dont pas un seul n'existe? Allégés de vos lourdes charges, voici que vous vous chargez de poids plus pesants; libres dès l'enfance, vous vous plongez honteusement dans un esclavage éternel.

« Si vous saviez et si vous pouviez voir, les cieux sont dans le deuil et la terre tremble sous vos pieds. Au ciel, les anges sont irrités contre vous, et sur la terre, les martyrs sont dans l'affliction. Ceux que vous aimez me font compassion et je gémis sur vous-mêmes. Car si un homme vous avait délivrés, et que vous-mêmes vous vous fussiez remis dans l'esclavage d'un autre maître, le premier ne devrait-il pas être très-irrité contre vous? Or que ferez-vous du terrible commandement de Dieu? « Je suis Dieu, il n'y en a pas d'autre que moi, et personne ne sera Dieu après moi. Je suis le Dieu jaloux; je punis les péchés des pères dans les enfants jusqu'à la septième génération. » Or, si les fils innocents portent la peine des péchés de leurs pères, quand ensuite ces mêmes enfants commettent le péché, ne leur fera-t-il pas porter en même temps la peine pour eux et pour leurs pères? Vous étiez pour nous un roc inexpugnable de refuge; lorsqu'il y avait danger, nous recourions à vous; maintenant le fondement de cette grande force a été renversé? Vous étiez notre gloire devant les ennemis de la vérité; maintenant vous êtes notre opprobre en face de ses ennemis. Jusqu'à présent, à cause de votre vraie foi, on nous épargnait aussi, et maintenant, par votre faute, nous sommes traités cruellement. Non-seulement vous devrez en rendre compte devant le terrible tribunal de Dieu, mais encore vous serez responsables pour tous ceux qui seront tourmentés à cause de vous. »

Ils dirent ces choses et d'autres encore aux principaux seigneurs, et ils accrurent ainsi leurs douleurs. Ceux-ci ne voulaient pas leur exposer ni leur confier leur projet, et il était impossible de se taire et de ne point répondre; le cœur déchiré, ils pleuraient amèrement. Partageant la même affliction, ceux qui les entendaient et ceux qui les observaient, étaient plongés dans un deuil inconsolable.

A ce moment, les prêtres, qui étaient dans l'armée, ne pouvaient cacher leur indignation; s'étant éloignés, ils quittèrent les satrapes et toute la foule, et envoyèrent en toute hâte un messager à cheval en Arménie (1). Porteur de ces tristes nouvelles et déchirant ses vêtements, il arriva dans le conseil des évêques, et, tout en larmes, il se tenait devant eux, leur racontait toutes les persécutions qu'ils avaient supportées et ne leur communiquait pas leurs résolutions cachées.

En ce moment, les évêques partirent chacun pour leur diocèse, envoyèrent leurs chorévêques dans les villages, dans les campagnes et dans beaucoup de châteaux des cantons montagneux. Ils parvinrent à rassembler la foule des hommes et des femmes, des nobles et du peuple, des prêtres et des religieux; ils leur donnèrent des avis, les encouragèrent et les firent tous champions du Christ.

Comme première résolution, ils établirent que « la main d'un frère se lèverait sur son propre frère qui violerait les préceptes de Dieu; que le père n'épargnerait pas son propre fils et que le fils n'aurait point égard au respect qu'il devait à son père; que la femme s'opposerait à son mari et que le serviteur se tournerait contre son propre maître; qu'enfin la loi divine serait la règle souveraine de tous, et que par cette loi, les coupables subiraient la peine de leurs crimes. »

Lorsque tout fut arrangé et disposé, ils vinrent tous armés et couverts de leurs casques, l'épée au côté et le bouclier au bras; non-seulement il y avait des hommes valeureux, mais il y avait aussi des femmes.

Pendant ce temps, les troupes arméniennes, avec tous les alliés et avec une foule de mages, arrivèrent en Arménie, le quatrième mois (2),

(1) C'était un prêtre syrien qui fut dépêché de Ctésiphon au clergé arménien pour l'informer de l'apostasie des satrapes.

(2) Le mois de *dré* qui correspond à novembre.

Digitized by Google

dans le grand bourg qui est appelé Ankgh (1). Ils y campèrent, s'y retranchèrent, et, en se réunissant, ils formèrent une foule considérable.

Vingt-cinq jours après, il arriva que le chef des mages, accompagné de beaucoup d'autres mages, alla un dimanche pour enfoncer avec violence les portes de l'église; et il voulait exécuter ce projet. Mais le saint prêtre Léonce (Ghévont), d'accord avec ses conseillers et beaucoup de membres du clergé, se trouva présent à ce moment, et l'en empêcha. Bien qu'il ne fût pas entièrement au courant de ce que pensaient tous les satrapes, ni de la force du chef des mages, cependant il ne voulut point attendre tous les évêques, ni laisser accomplir les ordres de l'injuste souverain. Alors une grande foule repoussa les soldats et les mages. On s'arma de pierres pour casser la tête des mages et du chef des mages, et après qu'on les eut forcés à rentrer dans leurs propres résidences, en exaltant le culte de l'Église, ils accomplirent sans interruption les cérémonies sacrées jusqu'au dimanche suivant.

Après cette imposante manifestation, il arriva de toutes les parties de l'Arménie une multitude d'hommes et de femmes. C'est alors qu'on put voir leur grand désespoir et leurs tribulations. Il y en avait qui versaient des larmes amères, d'autres poussaient de grands cris qui montaient jusqu'au ciel; d'autres, devenus furieux, saisissaient leurs armes et préféraient la mort à la vie. Quelques-uns des membres du saint clergé, prenant entre leurs mains l'Évangile, priaient Dieu et l'invoquaient; d'autres souhaitaient que la terre s'entrouvrît pour leur servir de sépulture. Aussi ils inspiraient une grande crainte au chef des mages qui suppliait ses confidents de le délivrer de la mort et de le faire arriver en sûreté à la cour du roi.

En ce qui concernait le projet pour lequel il était venu, il leur disait : « Laissez-moi écrire au grand roi, pour qu'il sache ce qui arrive, pour qu'il révoque l'exécution de ses projets; puisque, quand même les dieux nous viendraient en aide, il serait impossible d'établir en Arménie la religion des mages, comme j'en ai déjà eu la preuve par l'union du saint clergé. En effet, si les mages étaient les soldats du pays, ils n'en pourraient sauver aucun du massacre, ni les étrangers, ni les frères, ni les enfants, ni tous leurs voisins, ni eux-mêmes. Des hommes qui méprisent les chaînes, qui ne s'effrayent point des tourments, qui ne se soucient pas de leurs biens, et ce qui est le pire de tous les maux, qui préfèrent la mort à la vie, que pourrait-on leur opposer?

« J'avais déjà entendu dire à nos pères qu'au temps du roi des rois, Sapor (Schapouh), lorsque leur culte commença à se propager, à s'étendre, à remplir tout le pays des Perses et à pénétrer au delà de l'Orient, ceux qui étaient les docteurs de notre loi, exhortèrent le roi à ne jamais repousser du pays la religion des mages, et il ordonna avec sévérité qu'on abolît le christianisme. Cependant, plus il voulut défendre [l'exercice de cette religion], plus elle se propagea; elle grandit et pénétra jusque dans le pays des Kouschans, et de là dans les parties méridionales et jusqu'aux Indes.

« Dans le pays des Perses, ils étaient si courageux et si hardis qu'ils construisirent, dans toutes les villes du pays, des églises qui surpassaient en splendeur les résidences royales. Ils bâtissaient aussi des chapelles des martyrs; ils les embellirent avec les mêmes ornements que les églises et ils élevèrent des monastères dans des endroits habités et dans des lieux déserts. Sans qu'aucun secours leur arrivât ouvertement, ils se multipliaient prodigieusement et ils s'enrichissaient de tous les biens terrestres. Nous ne connaissions pas la cause de telles richesses, mais nous savions seulement que tout le monde accourait à leurs enseignements.

« Bien que le roi se saisît cruellement [de ces hommes], en les faisant arrêter pour les torturer et les faire mourir, cependant, plus il s'irritait et plus il se surexcitait, moins il put en diminuer le nombre. En outre, bien qu'on eût fermé et scellé les portes des églises dans tout le pays, ils convertirent en églises leurs maisons, et, dans chaque localité, ils accomplissaient leurs cérémonies; ils se considéraient eux-mêmes comme autant d'autels de martyrs, et ils estimaient plus la construction d'un temple humain que celle des églises de pierre. Les épées des meurtriers s'émoussèrent, mais leur constance ne faiblit pas; les ravisseurs de leurs biens se fatiguèrent et le butin s'accrut et s'augmenta chaque jour. Le roi était furieux et les ministres de sa fureur étaient très-irrités. Eux au contraire, toujours prêts et satisfaits, supportaient toutes les angoisses des tourments et [acceptaient] avec résignation la dévastation de leurs biens.

« Le roi, voyant qu'ils couraient à la mort sans se plaindre, et comme de saintes brebis pour lécher le sel céleste, fit suspendre leurs tourments et cesser leurs afflictions. Il ordonna aux mages

(1) Ce bourg était situé dans un canton montagneux de la province de la Quatrième-Arménie. Procope (*Bell. pers.*, l. II, c. 25) nomme cette localité Ἀγγλὼν et la place à 120 stades de Tevin, Δούβιος, capitale de l'Arménie. — Cf. Saint-Martin, *H. du B.-E.* de Lebeau, t. VI, p. 281, note 2.

Digitized by Google

et aux chefs des mages qu'on cessât de les persécuter et que le mage, le manichéen (Zantig), le juif, le chrétien et tous ceux de quelque religion que ce soit, restassent fermes et tranquilles dans leur croyance, dans les différentes provinces de la Perse. Alors le pays jouit d'une paix durable, et toutes les agitations causées par les persécutions cessèrent. Car, à cause des troubles de notre pays, les Occidentaux (les Grecs) s'étaient mis en mouvement, en entraînant tout le Dadjgastan (pays des Dadjig.)

« Ces choses, nous les savons pour les avoir entendues; mais ce que j'ai vu de mes propres yeux me semble encore plus grave. Or, toi qui es le *marzban* de ce pays (1), tu dois écrire pour démontrer à la cour du roi la rapidité de leur accord, et avec quelle hardiesse ils n'ont tenu aucun compte des ordres royaux. Et si nous ne nous étions pas hâtés, si nous n'avions pris la fuite, pas un seul de nous n'eût échappé à la mort. Or, si des hommes sans défense déploient tant de hardiesse, qu'ils rassemblent même des troupes, qui donc pourra s'opposer à leurs attaques?

« Quant à moi, j'ignorais l'union indissoluble du clergé, puisqu'il est bien différent d'entendre ou de voir de ses propres yeux. Toi qui, dès ton enfance, fus élevé dans leur religion et qui connais véritablement la fermeté d'âme de ces hommes, qui, sans répandre le sang, ne nous permettraient pas de toucher à leurs églises, pourquoi n'as-tu pas exposé sincèrement [tout ceci] en présence du roi? Tu es en effet le plus grand de tous les satrapes; tout le pays est confié à ton commandement, pourquoi donc n'en as-tu pas pris plus de soin? Autrefois tu étais prudent, je le savais; mais cette fois tu n'as point agi judicieusement. Autrement, il est manifeste que tu es d'accord avec eux, et que c'est par ton conseil que mes soldats et moi, nous avons été maltraités.

« Or, s'il en est ainsi et que tu ne veuilles pas embrasser le magisme, agis sans crainte du roi. Je l'écris et je le signifie à la porte du chef suprême des mages, au vice-intendant et au général en chef, afin qu'ils persuadent le roi de révoquer son premier ordre, et qu'on laisse chacun, selon sa volonté, s'accoutumer peu à peu à la religion des mages. Ainsi, ceux qui l'embrasseront, prouveront qu'ils ont suivi avec attachement l'ordre royal. En effet, ce pays est une province, et si on lui cause quelque dommage, les habitants dispersés émigreront peut-être ailleurs; et si la province était dépeuplée, il t'adviendrait également de grands reproches de la cour royale. »

Le marzban répondit au chef des mages, et dit : « Toutes ces choses auxquelles tu m'exhortes et que tu m'as dites sont vraies; la première pourtant que nous n'avions point sue, tu l'as vue et nous en éprouvons un grand regret. En attendant, fais tout ce que je vais te dire et tu en seras satisfait. Prends patience, et cache tes projets au plus grand nombre; révèle-toi seulement à ceux que je te nommerai, jusqu'à ce que je me fortifie, en rassemblant des soldats à notre aide et peut-être même en rompant l'accord du clergé. Car, si je puis réussir en ceci, je sais que je pourrai aussi mettre à exécution le projet du roi. »

Aussitôt, en faisant une levée dans la province de Siounie, il grossit son armée pour venir en aide aux mages et au chef des mages, et puis il dit : « Fais venir de la Porte un édit, afin que les dix mille cavaliers qui sont dans le pays des Aghouank viennent en Arménie pour passer leurs quartiers d'hiver. Quand nous les aurons sous la main, il n'y aura personne qui puisse violer l'ordre royal. »

Le chef des mages répliqua, et dit au marzban : « Ce projet est encore contraire à mes paroles, puisque si nous combattons à outrance contre ce pays, il sera détruit et nous ne serons pas exempts d'inquiétudes. Ce sera pour nous et pour la cour royale un grand dommage. »

Le marzban ne voulut même pas l'écouter, parce qu'il professait avec un grand amour la religion perse. Dès-lors, il s'efforça d'attirer à lui les uns par de l'argent, les autres par des flatteries, par des menaces terribles, et, en les effrayant, il jetait la terreur parmi tout le peuple. Il augmenta la splendeur des banquets de chaque jour; il allongeait les heures de la joie, en passant de longues nuits dans les chants de l'ivresse et dans les danses impudiques; il cherchait à rendre agréables à quelques-uns la musique et les chants des infidèles, et il louait beaucoup les ordonnances du roi. Il avait aussi rapporté de la cour beaucoup de richesses, et il corrompait un grand nombre de gens avec de l'argent, des présents et des honneurs. En employant beaucoup de ruses, il séduisait les simples et les attirait à lui.

Mais, en voyant cela, les saints évêques, encore plus affligés, s'excitèrent à une union plus intime et avec une habile adresse, ils divisèrent toute l'armée en deux partis. Ayant appris que le prince impie de Siounie avait l'âme ulcérée par de mortelles plaies, ils s'en éloignèrent, en l'évitant et en

(1) Il semble, d'après ce passage du discours du chef des mages, que Vasag, marzban d'Arménie pour les Perses, était présent.

Digitized by Google

le fuyant. Une nuit qu'ils tenaient conseil avec tout le clergé, ils y appelèrent le général en chef des troupes (1); ils l'interrogèrent, l'éprouvèrent et connurent sa ferme résolution, car il ne s'était éloigné en aucune manière de l'amour du Christ. Tous ensemble prièrent pour lui et le reçurent à la communion. Par son moyen, beaucoup de ceux qui s'étaient éloignés furent gagnés à la première union; ils vinrent, et on réunit des troupes nombreuses de soldats. De cette manière, ils s'éloignèrent encore plus des mages, du chef des mages et de l'impie Vasag.

Celui-ci excita de plus en plus le chef des mages et s'empara tellement de son esprit, qu'il l'empêcha de prévoir l'issue des choses. Il mit des mages dans toutes les maisons des satrapes, prépara de somptueux festins, sacrifia des animaux destinés à être mangés, donna comme nourriture à ceux qui étaient baptisés, de la chair immolée, et il leur fit adorer le Soleil. Lorsque cette odieuse profanation commença à se répandre dans tout le pays, les femmes même des soldats eurent l'audace, un dimanche, d'éteindre les lumières de l'église et de déchirer les vêtements des religieuses.

En voyant ces déplorables désordres, tous les saints évêques réunis, prenant dans leurs mains l'Évangile, se présentèrent à la demeure du général en chef où étaient rassemblés les soldats arméniens, et sans demander l'autorisation, ils y pénétrèrent. Ils élevèrent la voix et dirent: « Nous vous supplions tous par le saint Évangile : Si le marzban et le chef des mages commettent ces exécrables infamies, d'accord avec vous, d'abord prenez nos têtes, et puis emparez-vous de l'Église. Mais s'ils font le mal sans votre assentiment, qu'aujourd'hui on leur en fasse porter la peine. »

Or ceux qui se trouvaient dans la maison du général en chef, se tenant debout, élevèrent unanimement leurs voix vers Dieu et dirent : « Toi, Seigneur, qui scrutes tous nos cœurs, tu n'as aucun besoin du témoignage des hommes. Nous ne nous sommes pas éloignés de toi par le cœur, tu le sais bien; aujourd'hui cependant juge-nous suivant nos péchés. Mais si nous sommes fermes dans la foi du saint Évangile, toi, Seigneur, viens à notre aide et remets entre nos mains les ennemis de la vérité pour en faire ce que nous voudrons. »

Ayant dit cela, ils courbèrent la tête jusqu'à terre, et ils reçurent la bénédiction de l'Évangile et des évêques. Un des satrapes qui se trouvait là bien qu'il fût de leur parti, ne s'unit pas à eux dans ce solennel témoignage, et sur le moment même, il fut lapidé par eux (1). Un grand trouble agita alors l'esprit de chacun.

Tous alors, remplis d'indignation, s'enflammèrent à l'envi d'un grand zèle, et leur cœur battait [en pensant] à tout ce qu'ils avaient vu. Ils ne se soucièrent plus des présents du roi et ils méprisèrent ses ordres terribles. Ils coururent promptement aux armes, et toute la nuit ils se préparèrent au combat (2). Au lever du soleil, partageant l'armée en trois corps, ils se mirent en campagne. Le premier corps était à l'est, le second à l'ouest et le troisième au nord. Entourant le gros de l'armée [perse], ils attaquèrent son centre et massacrèrent beaucoup de soldats (3). Ils firent prisonniers beaucoup de personnages importants et ils les renfermèrent dans les forteresses qui étaient en leur pouvoir. En réunissant dans un même lieu la masse du butin et les dépouilles du camp, ils les conservèrent, comme s'ils en avaient reçu l'ordre de la cour royale.

Ensuite le marzban, ayant été fait prisonnier, s'unit à eux en jurant de tenir son serment, se repentant de s'être séparé d'eux, et, faisant acte de pénitence, il se jeta aux pieds des saints évêques, les embrassa avec tendresse, les suppliant de ne pas le repousser avec mépris. Deux ou trois fois il renouvela son serment sur l'Évangile, en présence de la multitude. Il répétait et renouvelait son serment, le confirmait sur l'Évangile, et il priait qu'on s'en remît à Dieu pour la vengeance, et qu'on ne le fît pas mourir sur une condamnation des hommes. Eux, bien que très-convaincus de sa profonde hypocrisie, et qu'il les tromperait en revenant à ses anciennes erreurs, ne voulurent point le punir de ses fautes antérieures, et ils en laissèrent la condamnation au saint Évangile.

Ceux qui étaient venus piller les saints trésors de l'Église, se présentèrent malgré eux avec leur butin, et se mirent à la discrétion des saints évêques et des soldats. On déchira et on méprisa l'édit du roi, et comme on avait triomphé par la vertu de Dieu, les hommes, les femmes et toute la foule du peuple, rendant grâces, s'écriaient et

(1) Vartan le Mamigonien, comme on le verra dans la suite. Ce général s'était retiré sur le territoire de l'empire grec, dans la Bagravandène située sur les frontières de la Pasèn

(1) Ce satrape s'appelait Antaghan. Selon le témoignage d'un historien, il trahit ses compagnons et vint avertir Vasag de leur résolution. Il fut arrêté à Ardzak et lapidé.

(2) Lazare de Pharbe (c. 28) assure que Vartan se décida à commencer les hostilités à la sollicitation de Vahan Amadouni, ennemi de Vasag

(3) L'armée arménienne s'était concentrée sous les ordres de Vartan dans un endroit appelé Schahabivan, canton de Dzaghkodn, province d'Ararat, sur les frontières du Douroupéran.

Digitized by Google

disaient : « Nous sommes prêts à être persécutés et à mourir, à subir tous les tourments et toutes les tortures pour les saintes églises que nos anciens pères ont fondées en l'honneur de la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par laquelle nous fûmes de nouveau créés, pour l'unique espérance de la foi, par le baptême de Jésus-Christ. C'est pourquoi nous voulons renouveler nos âmes par les tourments et par le sang, puisque nous reconnaissons pour notre père le saint Évangile, et pour mère l'Église catholique et apostolique, et personne, même en soulevant de perfides obstacles, ne nous séparera d'eux. »

A partir de ce moment, le maître ne se montrait plus le supérieur du serviteur; le noble ne paraissait pas plus dans l'aisance que l'homme du peuple affligé; ni l'un ni l'autre ne semblaient devoir faiblir dans leur constance. Il n'y avait plus qu'une seule préoccupation dans le cœur de tous, des hommes et des femmes, des vieillards et des enfants, et de ceux enfin qui étaient unis dans le Christ, car unanimement ils s'étaient couverts de la même armure, ils s'étaient revêtus de l'unique cuirasse de la foi, par les enseignements du Christ; et les hommes et les femmes s'étaient ceints les reins de la ceinture de la vérité.

Dès lors, on méprisait l'or, et personne ne prenait d'argent pour son usage; exempts d'avarice ils le dédaignaient, et on se souciait peu des vêtements précieux qui étaient une marque d'honneur. Les biens eux-mêmes, aux yeux de leurs propres possesseurs, étaient considérés comme choses sans valeur; ils se regardaient les uns les autres comme autant de cadavres et ils préparaient leur sépulture, estimant que leur vie est une mort, et que leur mort est une véritable vie.

C'est pourquoi on leur entendait répéter souvent : « Mourons seulement en héros, et ayons-en le nom et la renommée, afin que le Christ vive en nous, lui à qui il est facile de renouveler de la poussière, nous tous et ceux qui sont déjà morts, et de nous rémunérer chacun selon nos œuvres. »

En disant cela et bien d'autres choses encore, ils se consolaient mutuellement; les soldats préparaient de nouveau leurs armures, les fidèles persévéraient dans d'incessantes prières, et ceux qui vivaient d'abstinence, se mortifiaient dans le jeûne. Les voix des ministres ne cessaient de se faire entendre tout le jour et toute la nuit, et chantaient des hymnes sacrés; la lecture des livres divins n'était interrompue à aucune heure, et ceux qui les expliquaient, n'interrompaient jamais la consolation de la céleste doctrine.

En ce temps-là, ils assaillirent de nouveau les châteaux et les bourgs que les Perses occupaient çà et là, dans des lieux fortifiés du pays, et ils renversaient et détruisaient leurs habitations. Premièrement la grande ville d'Ardaschad avec ses faubourgs; puis ils prirent les inaccessibles forteresses de Karin, d'Ani, d'Ardakers et leurs bourgs; Ergaïnort, Arhin et leurs faubourgs; Partzrapoul, Khoranisd, Dzakhanisd, Oghagan, localité bien fortifiée, et avec elles, leurs villages; Arpanela, le bourg de Van avec ses bourgs, Kréal, Goboïd, Orod et Vasagaschad (1).

S'étant emparés de toutes ces villes dans la même année, avec leurs villages et leurs dépendances, avec leurs soldats et leurs chefs, ils les démantelèrent et emmenèrent en captivité les hommes et les femmes avec leurs richesses et leurs biens, avec tous leurs précieux trésors et leurs meubles; ils démolissaient leurs demeures; ils incendiaient les maisons des ministres et les *adrouschan;* ils purifiaient les profanations de l'idolâtrie et ils s'emparaient des temples, de leurs ornements qu'ils enlevaient et déposaient dans la sainte église; et par le moyen sacré des prêtres, ils les consacraient au service de l'autel. Au lieu des infâmes cérémonies des païens qu'ils abolirent en tous lieux, ils dressaient la croix rédemptrice du Christ; ils élevaient le très-saint autel, et ils célébraient pieusement le sacrement vivifiant. Ils rétablissaient aussi dans les mêmes localités les ministres et les prêtres, et toute la terre se réjouissait dans une ferme espérance.

Tandis qu'avec tant de zèle ils accomplissaient dignement ces entreprises héroïques, on reconnaissait en eux tous la grâce divine, de sorte que quelques soldats arméniens de la partie orientale du pays, sans en avoir reçu l'ordre, envahirent la province d'Adherbadagan, et causèrent çà et là beaucoup de dommages, en s'emparant, en renversant et en détruisant beaucoup d'*adrouschan.*

Les soldats se jetèrent sur ceux qui se trouvaient dans les grandes forteresses, en faisant le signe de la croix. Il y eut même deux châteaux-forts qui s'écroulèrent sans que personne y eût touché; en sorte que tous les habitants de la contrée, épouvantés de cet étonnant prodige, mirent eux-mêmes le feu de leurs propres mains aux *adrouschan* et, abjurant le magisme, ils confessèrent le saint Évangile.

D'autres grands succès étaient accomplis par les troupes, parce que là où il n'y avait plus d'espérance, et alors qu'on invoquait le nom de Dieu,

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.; passim.* — Saint-Martin *Mém. sur l'Arm.*; t. I, *passim.*

Digitized by Google

[les ennemis] étaient saisis d'un grand effroi, et chacun racontait à son voisin des visions nouvelles et merveilleuses. Les étoiles brillaient dans le ciel avec plus d'éclat et de lumière qu'à l'ordinaire, et tous les enfants du pays s'armaient de courage comme des guerriers.

Plusieurs jours après, le général en chef des Aghouank (1) arriva avec le saint évêque de la province et, animant ses soldats, il leur disait : « L'armée perse qui est dans le pays des Huns est de retour; elle est venue et elle est entrée dans notre province avec beaucoup de cavalerie de la Porte. En outre, ayant amené avec eux trois cents docteurs mages, ils ont semé la division dans le pays et ont attiré à eux un grand nombre de gens. Ils voulaient s'emparer de l'Église, et par ordre du roi, ils disaient pour les effrayer : » Si vous acceptez spontanément la religion, vous obtiendrez de lui des dons et des honneurs, et la cour vous exemptera de tributs. Mais si vous ne la recevez pas volontiers, nous avons l'autorisation de dresser des *adrouschan* dans les villes et dans les campagnes, d'y allumer le feu de Vram (2), et d'y établir des mages et des chefs des mages, comme juges de tout votre pays. Si quelque téméraire s'oppose à tout ceci, il sera condamné à mort et sa femme et ses enfants deviendront esclaves de la cour royale. »

En apprenant cette triste nouvelle, l'armée arménienne ne perdit pas courage. On rassembla de nouveau tous les gens du pays à propos de ces messagers de fâcheuses nouvelles qui étaient arrivés. D'un commun accord, on leur donna des paroles d'encouragement en les congédiant, afin d'essayer de les abuser et d'empêcher leurs perfides projets, en usant d'artifice, afin qu'ils ne se saisissent point des membres de leur saint clergé. S'étant ensuite réunis en conseil, ils cherchèrent à conjurer les événements par la force de Dieu.

Dans le même temps, ils envoyèrent dans le pays des Occidentaux un des grands satrapes, Adom, de la maison des Kénouni (3), pour donner avis de toutes les perfides résolutions du roi d'Orient, et aussi pour déclarer que dans leur ferme résolution, ils avaient, par leurs actes, foulé aux pieds l'ordre odieux du roi et mis à mort un grand nombre de mages. Ils imploraient aussi leur secours efficace et promettaient de se soumettre à eux s'ils le désiraient. Voici la copie de la lettre qu'ils écrivirent à l'empereur Théodose (1) :

« Joseph évêque, avec un grand nombre de ses évêques et avec toutes les troupes arméniennes; Vasag marzban et Nerschapouh Remposian, avec les généraux et tous les grands satrapes, à l'illustre empereur Théodose, nous réitérons notre salut à toi et à toutes tes troupes! C'est par ta bonté magnanime que tu domines sur la mer et sur la terre, et il n'y a personne au monde qui s'oppose à ton invincible puissance. Nous possédons des témoignages irréfragables que tes valeureux ancêtres, maîtres de l'Europe, s'avancèrent, puis s'emparèrent des régions asiatiques depuis les frontières des Seres jusqu'aux contrées de Gaderon (2), et il ne s'est trouvé aucun rebelle qui se soit soustrait à leur domination.

« Ils se plaisaient à désigner l'Arménie comme une possession chère et délicieuse, parmi celles de leur immense empire. C'est pourquoi, en souvenir de cette ancienne affection, notre roi Tiridate, dès son enfance, et afin d'échapper à ses oncles cruels et parricides, fut élevé sur la terre des Grecs; puis, reconnu roi par vous, il reconquit l'héritage paternel. Il reçut en même temps la foi du Christ par l'intermédiaire du saint archevêque de Rome, qui avait illuminé les contrées ténébreuses du Nord. Maintenant les fils égarés de l'Orient veulent nous enlever notre foi; mais nous, pleins de confiance dans ta vaillance et ta générosité, nous avons déjà résisté à leurs ordres et nous sommes encore disposés à le faire. Nous préférons mourir en servant Dieu, plutôt que de vivre en apostasiant. Si tu veux nous protéger, nous obtiendrons une double vie et nous éviterons la mort. Pourtant si tu tardes encore, la violence de cet incendie se communiquera peut-être à beaucoup d'autres provinces. »

Lorsque cette lettre suppliante du pays d'Ar-

(1) Les mages aidés par Sebokht (Laz. de Ph., c. 30) faisaient de grands efforts pour convertir à la loi de Zoroastre les Aghouank, dont le roi Vatché avait embrassé par force les principes.

(2) Le feu *Behram* que les Arméniens appellent *Vram*, fut établi en Arménie dans chaque province, comme cela est ordonné par la loi (*Vieux Ravaët*, fol. 278 *recto*, cité par Anquetil-Duperron, *Zend-avesta*, t. II, p. 531, note 2). C'était le résultat de mille et un feux, pris de quinze espèces de feux différents (Anq. Duperr., *op. cit.*, t. II, p. 22). Les cendres du feu *Behram*, réunies à celles du feu *Adéran* étaient, après un certain temps, répandues dans les champs et sur les terres labourées.

(3) Adom était accompagné d'Hémaïak frère de Vartan, d'un autre Vartan de la race des Amadouni et de Méroujan de la race des Ardzrouni.

(1) Saint-Martin, dans les notes de l'édition de l'*Hist. du Bas-Empire* de Lebeau (t. VI, p. 287, note 4), fait observer que Théodose le Jeune mourut le 28 juillet 450, ce qui placerait la révolte des Arméniens à l'année 449.

(2) Cadix ou Gadès, que les Grecs nommaient Γάδειρα.

Digitized by Google

ménie eut été présentée et lue au grand empereur, on chercha et on consulta beaucoup de livres contenant d'anciens documents, et on y trouva ce même pacte d'alliance. Or, tandis que le bienheureux Théodose prenait l'avis de tout le sénat (Singghidos) et voulait terminer les choses pacifiquement, — il s'y était intéressé de tout cœur, afin que les églises des Orientaux ne fussent pas saccagées par les païens odieux, — tout à coup il arriva au terme de son existence. Sa mort amena un funeste résultat pour ce secours [qu'il avait promis].

L'empereur Marcien lui succéda sur le trône. Cédant aux conseils de ses perfides conseillers, le général Anatole et le Syrien Eulalius (Ephlalios) (1), tous deux hommes vils et iniques et en même temps irréligieux, il ne voulut pas accepter le pacte d'alliance des croyants qui avaient résisté de tout leur pouvoir à la perversité des païens. Ce prince pusillanime préférait conserver l'alliance avec les païens, pour conserver une paix terrestre, plutôt que de secourir par les armes les chrétiens. A cet effet, il expédia en toute hâte ce même Eulalius comme ambassadeur au roi de Perse, et il s'engagea, par un traité d'alliance, à ne point venir en aide aux troupes arméniennes, soit avec des armées, soit avec des armes, soit enfin par aucun autre moyen.

Les choses étant convenues de la sorte, et tout espoir de secours étant anéanti, les saints évêques reprirent un nouveau courage et enflammèrent le zèle des troupes arméniennes. Bien que songeant à leur faiblesse et à l'alliance des souverains, cependant ils ne se laissèrent point abattre et s'armèrent de courage, et répétant leur première résolution : « Nous sommes décidés à combattre et à mourir. Il est facile à Dieu de repousser avec une poignée d'hommes les efforts d'un grand nombre, et d'exécuter des choses sublimes avec des moyens insuffisants. »

Quoiqu'ils n'eussent ni roi pour chef, ni aucun étranger pour allié, néanmoins par le seul sentiment de courage et par les consolations des saints docteurs, ils se réunirent aux troupes des satrapes de chaque famille, et ils arrivèrent promptement au rendez-vous fixé, avec beaucoup d'autres cavaliers de l'ancienne cour. Ils partagèrent ensuite toute l'armée en trois corps. Ils confièrent le premier corps à Nerschapouh Remposian, en le chargeant de la défense du pays, auprès des confins de l'Adherbadagan. Ils donnèrent le second à Vartan, général des Arméniens, pour qu'il se portât sur les confins des Ibères, contre le marzban de Djor, qui était venu pour ruiner les églises des Aghouank. Ils remirent enfin le troisième corps à Vasag, prince de Siounie, qui intérieurement ne s'était jamais détaché du culte des païens (1).

Vasag prit avec lui et choisit ceux dont il savait que la foi était tiède : le prince des Bagratides avec ses troupes, le prince des Khorkhorouni avec ses troupes, le prince des Abahouni avec ses troupes, le prince des Vahévouni avec ses troupes, le prince des Balouni avec ses troupes, le prince des Kapélénian avec ses troupes, et le prince d'Ourdz avec ses troupes. Il attira encore à lui beaucoup d'autres soldats de la maison royale et quelques nobles des autres maisons. Par une infâme trahison, il se retira perfidement dans les forteresses de son domaine, et il pénétrait adroitement, par une insigne hypocrisie, au milieu des troupes perses, pour inquiéter le pays des Aghouank.

Durant ce temps-là, il expédiait en hâte, de sa retraite bien fortifiée, des courriers à l'armée perse : « Voici que j'ai rompu l'union du clergé arménien ; j'ai fait diviser l'armée en trois corps : le premier, je l'ai fait partir pour les pays de Her et de Zaravant (2) ; le second est en mon pouvoir, et je ne lui laisse point la liberté de nuire aux troupes du roi. Ensuite, j'ai fait disperser dans tout le pays tous les guerriers qui se trouvent dans cette contrée. Le troisième corps, qui est faible et peu nombreux, je l'ai confié à Vartan, dans l'Aghouank. Avance-toi bravement contre lui et ne crains pas d'en venir aux mains ; je sais qu'ils seront mis en déroute par tes prouesses. »

Il écrivit et fit connaître ces choses au marzban nommé Sépoukhd, qui, en apprenant de Vasag tous ces faits encourageants et s'étant parfaitement assuré que le général des Arméniens venait à sa rencontre avec une troupe peu nombreuse, ne resta plus dans le pays de Djor ; il rassembla tous ses soldats, et, traversant aussitôt le grand fleuve Cyrus (Gour), il se porta au-devant de lui dans le pays des Ibères, en face de la ville de Khaghkhagh, séjour d'hiver des rois Aghouank (3). Il arriva et

(1) Anatole était maître de la milice en Orient, et le Syrien que notre auteur nomme par corruption Eulalius était le comte d'Orient Florentius (Laz. de Pharbe, c. 36) qui avait été consul en 421. Les Arméniens donnent au comte d'Orient le titre du connétable (grand-sparabed) d'Antioche.

(1) Vasag, à ce que nous apprend Lazare de Pharbe (c. 30), était en correspondance secrète avec les Perses envoyés en Arménie par Mihr-Nersèh.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 154-155.

(3) Cette ville appelée plus ordinairement Khalkhal était située dans la province d'Oudi. — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 343. — Saint-Martin, *Hist. du B. Emp.*, t. VI, p. 290, note 3.

Digitized by Google

se retrancha tout à l'entour avec son armée, et formant un camp sur toute l'étendue de cette plaine, il s'y enferma. Puis les soldats, ayant préparé toutes leurs armes, s'encouragèrent pour le combat [qu'ils devaient livrer] à l'armée arménienne.

Cependant l'intrépide Vartan et toutes les troupes qui étaient avec lui, voyant les dispositions de la formidable armée des païens, s'aperçurent alors combien ils étaient inférieurs en nombre. Cependant, bien qu'ils fussent en plus petit nombre, les Arméniens ne s'épouvantèrent pas de la multitude des ennemis, et tous, d'un commun accord, se rassemblèrent en levant les mains vers le ciel et s'écrièrent : « Juge (1), ô Seigneur! ceux qui jugent; combats contre ceux qui combattent contre nous; défends-nous avec tes armes et ton bouclier; mets en déroute et renverse la multitude de ces impies. En face du grand étendard de ta rédemption, dissipe et brise l'union injuste de tes ennemis; donne à nous, qui sommes en si petit nombre, la gloire de la victoire sur cette innombrable multitude. Nous ne sollicitons point cette faveur par une vaine ambition de gloire pour de stériles mérites, ni par une avarice cupide pour obtenir une grandeur passagère, mais pour que tous ceux qui obéissent à la prédication du saint Évangile, reconnaissent et apprennent que tu es le Seigneur de la vie et de la mort, et que le triomphe et la défaite sont dans ta main. Nous sommes tout prêts à mourir pour ton amour; mais, si nous pouvons les anéantir, nous serons les vengeurs de la vérité. »

Ayant prononcé ces paroles, ils réunirent les troupes et marchèrent à l'assaut. Ayant culbuté l'aile droite, ils s'élancèrent sur l'aile gauche; ils passaient tous les ennemis au fil de l'épée sur le champ de bataille et les mirent en fuite jusque dans les forêts situées sur les rives profondes du fleuve Lophnas. Là, quelques seigneurs de race royale résistèrent au roi de Paghassagan (2) et firent tomber de cheval un des satrapes arméniens de la race de Timaksian; puis ils tuèrent Mousch et blessèrent Kazrig.

Pendant ce temps-là, Arschavir Arscharonni levant les yeux pour observer, rugit comme un lion et s'élança comme un sanglier. Il frappa et tua le brave Vourg, frère du roi des Lephin, et massacra en même temps beaucoup de gens de sa suite. Il fit mordre aussi la poussière à beaucoup d'hommes valeureux, et comme résultat de cette affaire, il y eut encore plus de guerriers noyés dans le fleuve, que de tués par l'épée et couchés par terre. La grande quantité de cadavres épars avait changé en sang les eaux limpides du fleuve; on ne trouva pas un seul ennemi caché ou fugitif dans les bosquets épais de ces plaines. Cependant, un des soldats ennemis traversait avec ses armes le grand fleuve, monté sur son cheval, et il s'était non sans peine échappé du combat. Il porta la triste nouvelle [de cette défaite] aux survivants de l'armée qui s'étaient enfuis dans la grande ville (1).

Ensuite les soldats arméniens, ayant cessé le combat, revinrent pour dépouiller les morts, recueillir tout le butin de l'armée, fouiller les cadavres, ramasser beaucoup d'argent et d'or, des armes, les ornements des personnages de marque et des coursiers fougueux. Ils se portèrent ensuite avec une grande valeur à l'attaque des châteaux et des villes que les Perses possédaient dans le pays des Aghouank. Combattant avec ardeur, ils incendièrent leurs retraites bien défendues, tuèrent un grand nombre de mages qui étaient venus pour ruiner la contrée, et ils passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent dans les bois, puis ils les abandonnèrent en pâture aux oiseaux de l'air et aux animaux de la terre. Ils purifièrent les lieux où se trouvaient des victimes immondes et ils affranchirent les églises qui furent délivrées d'incalculables persécutions.

Beaucoup de satrapes et de gens du pays d'Aghouank qui, pour le nom de Dieu, étaient dispersés et répandus dans des lieux sûrs du mont Gabgoh, en voyant le succès que Dieu avait procuré par l'intermédiaire de l'armée arménienne, se rassemblèrent et se réunirent aux soldats, et s'étant unis et alliés avec eux, ils participèrent à l'œuvre de la délivrance. Ensuite, ils se portèrent dans les défilés des montagnes des Huns que les Perses occupaient fortement. Ils prirent et ruinèrent les fortifications du défilé, mirent en déroute les soldats qui y tenaient garnison et ils confièrent le passage à Vahan, de la famille des rois Aghouank. Dans tous ces combats, personne ne fut blessé, à l'exception d'un bienheureux qui termina sa vie en martyr dans cette grande bataille (2).

Aussitôt après, les Arméniens envoyèrent de cet endroit celui à qui était confiée la garde du défilé, comme ambassadeur dans le pays des Huns

(1) Ps. 34.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, 60. — Ce pays dépendait du pays des Aghouank. — Cf. plus haut, pg. 167, note 1, col. 2.

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 30.

(2) Élisée veut sans doute parler de Mousch Timaksian dont il a été question plus haut, et qui fut englouti dans un marais.

Digitized by Google

et chez beaucoup d'autres peuplades barbares, alliées des Huns, afin qu'on s'engageât de part et d'autre et qu'on signât un traité d'alliance indissoluble. Ces peuples, en entendant toutes ces communications, accoururent aussitôt et furent témoins de la victoire remportée. Ils s'empressèrent d'accepter le traité, en prêtant serment suivant leur religion; ils reçurent également celui des chrétiens, qui [jurèrent] de garder l'alliance avec eux fidèlement.

Après que ces choses eurent été réglées et qu'ils se furent fortifiés mutuellement, et que les Arméniens se furent paisiblement établis dans cette contrée, il arriva d'Arménie un porteur de tristes nouvelles. Se frappant le front, et déchirant ses vêtements à cause de Vasag, [il dit] : « Désertant la religion chrétienne, Vasag a ruiné beaucoup de localités du pays d'Arménie, particulièrement les résidences royales d'hiver, dans lesquelles se trouvaient des troupes, Karni, Eramon, Treshamaguerd, magnifique construction, Vartanaschad, le fort d'Oschagan, Parakhod, Artians, le bourg de Dzoghguerd, le château d'Armavir, le bourg de Govasch, Aroudj, Aschnag et tout le pied d'Arakadz, la province d'Ardaschad avec sa capitale Ardaschad, tous les villages et les bourgs qui l'environnent (1); les prenant, les dévastant, les incendiant, et mettant en fuite toutes vos familles, il les expulsa de leurs propres maisons. Il s'est emparé des saintes églises, il a emprisonné les familles des ministres et il a chargé ceux-ci de chaînes et les a jetés en prison. Quant à lui, il parcourt le pays avec ses troupes pour le ravager et le saccager. L'armée qui était dans l'Adherbadagan, n'arriva point pour secourir les habitants dans l'intérieur du pays; les soldats qui étaient là, fuyant le traître, sont allés sur les confins extrêmes de la province, mais toutefois ils conservent avec vous le pacte d'union pour l'amour du Christ. Quant à ceux qui étaient avec Vasag, les uns ont déserté leurs postes, mais beaucoup d'autres ont été séduits par sa perversité. »

On leva le camp de l'endroit où il était établi, pour retourner en toute hâte en Arménie, avec un butin considérable et de grandes richesses. Ils chantaient avec allégresse et disaient à haute voix : « Célébrez (2) le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle; il a frappé les grands et anéanti les princes valeureux, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. » Chantant ce psaume jusqu'à la fin et le terminant par des prières, ils glorifiaient la sainte Trinité. Cependant le général [Vartan] veillait sur tous les rangs de l'armée, et établissant une avant-garde, une arrière-garde, des éclaireurs sur les flancs, et il les fit arriver sains et saufs, en trente jours, près des frontières de la patrie.

On raconta à l'apostat Vasag, et aux princes qui étaient avec lui, les éclatants faits d'armes de l'armée de Vartan dans le pays des Aghouank, comme aussi l'alliance avec les Huns. Avant d'en venir aux mains avec eux, il fuyait à la faveur de la nuit dans les lieux fortifiés de ses domaines; il s'éloignait avec tant de précipitation que, malgré lui, il abandonna les prisonniers et le butin qu'il avait faits dans la province d'Ararat, et il prit la fuite.

Cependant l'hiver étant arrivé, et l'ennemi ayant épuisé les vivres de l'armée, [Vartan] ne pouvait plus nourrir les soldats rassemblés en un seul endroit. Alors il les dispersa çà et là dans différentes localités de la province, afin qu'ils y prissent leurs quartiers d'hiver. Il ordonna qu'ils préparassent leurs armes pour le printemps; il garda auprès de lui comme auxiliaires quelques soldats de l'armée et les principaux satrapes, et il employait sa force à se maintenir dans les résidences royales.

Il envoya ensuite de nombreuses troupes dans la province de Siounie, soumit et subjugua beaucoup de cantons, et réduisit à une telle détresse Vasag et ceux qui étaient avec lui, que cruellement éprouvés par la famine, ils mangeaient sans exception les ânes et les chevaux morts. D'autres malheurs fondirent encore sur l'apostat, de telle sorte que l'assemblée des saints évêques et de tout le clergé déplorait amèrement des tourments si cruels. En effet, des hommes et de faibles femmes s'en allaient à pied et sans chaussures, et des enfants étaient brisés contre les pierres et étaient jetés sur les chemins.

En souvenir des succès remportés par ceux qui craignaient Dieu, tous les évêques et les prêtres donnèrent l'ordre au pays de faire, pendant tout le mois de *khaghotz* (1), des jeûnes et d'adresser des prières à Dieu, et de fêter ensemble la célébration de la victoire obtenue dans cette bataille avec le saint anniversaire de l'Épiphanie du Christ, afin qu'à ce grand souvenir fût à jamais attachée l'éternelle fête divine. Les saints évêques

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc., passim.* — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, *passim.*

(2) Ps. 135.

(1) Le cinquième mois arménien qui commence vers le milieu de décembre et se termine dans la première quinzaine de janvier.

Digitized by Google

écrivirent aussi quelle protection Dieu avait providentiellement accordée à l'Arménie, et ils envoyèrent cet écrit dans le pays des Grecs, à la grande capitale (1), au saint clergé, afin qu'eux aussi, en adressant à Dieu des prières, lui demandassent [pour les Arméniens] d'achever [leur tâche] comme ils l'avaient commencée.

Ayant mis en liberté un des principaux prisonniers perses et le faisant comparaître devant les satrapes, ils s'entretinrent avec lui et lui exposèrent tous les malheurs arrivés, soit par la dévastation des provinces, soit par le massacre des troupes royales, soit enfin par toutes les autres circonstances qui devaient surgir. En lui exposant toutes ces choses, on mettait en parallèle les accusations des deux partis, celle des croyants et celle des apostats; comment les premiers avaient été injustement et sans raison tourmentés, afin de les éloigner de la foi de leurs pères; la trahison du rebelle Vasag; comment il avait trompé le roi en engageant la parole des Arméniens qui auraient embrassé le magisme; comment enfin, tandis que personne ne s'était engagé avec lui verbalement, il les avait trompés de sa propre volonté. Quant on lui eut fait comprendre toutes ces choses, ils l'envoyèrent [en Perse] comme ambassadeur, afin qu'il les défendît et qu'il trouvât le moyen de sauver leurs frères de la tribulation.

Ces premières et tristes nouvelles étaient déjà parvenues [à la cour] par l'impie Vasag; il annonçait les terribles calamités qu'avaient souffertes les troupes royales et toute l'accusation retombait sur le saint clergé de l'Église. Cet homme perfide voulait seulement diviser dans leur union les évêques et les satrapes; mais il n'avait pas songé à ce que l'on peut voir dans l'ordre naturel, c'est-à-dire que, pour un temps donné, l'âme et le corps se désunissent, mais qu'un semblable phénomène ne peut pas se produire chez ceux qui, pour l'amour de Dieu, sont unis entre eux.

Cependant Vasag s'étant rendu dans la résidence d'hiver, raconta tous ces événements devant le roi; il l'émut et l'effraya à un tel point, qu'il perdit tout son courage, d'autant plus qu'il était revenu de sa campagne d'Orient plutôt avec déshonneur qu'avec gloire. Lorsque la certitude des faits lui fut confirmée par le dernier ambassadeur qui lui était arrivé, il rejeta sur ses conseillers tout l'insuccès de ses entreprises. Il calma cependant son terrible courroux; aussi les perfides conseillers qui l'excitaient dans son impiété, eurent la bouche fermée. Il s'humilia dans son orgueil altier et changea les dispositions de son cœur aigri en des sentiments plus humains. Il fit un retour sur lui-même, se reconnut plein de faiblesse, et il comprit qu'il ne pouvait mettre à exécution tout ce qu'il voulait entreprendre. Il calma son impétueuse colère, il réprima ses cris furieux, et celui qui, à haute voix, s'emportait et faisait, par ses ordres terribles, trembler également ceux qui étaient proches et ceux qui étaient éloignés, commença à parler à tout le monde, en employant de douces et flatteuses paroles. Il dit : « Quel dommage ai-je commis? Quel malheur ai-je fait éprouver aux peuples, aux langues ou aux individus? N'existe-t-il pas beaucoup de sectes dans l'empire des Arik, et ces cultes ne sont-ils pas publics? Qui donc les a contraints ou forcés à se convertir uniquement à la religion des mages? Ceux surtout qui professent la foi chrétienne, plus ils ont été attachés et sincères dans leur religion, plus ils nous ont paru meilleurs que tous les autres sectaires. Personne ne peut trouver une tache dans leur parfaite religion, et même je la regarde comme semblable et égale à celle des mages; c'est pourquoi elle était respectée déjà sous le règne de mon père qui était assis sur ce trône majestueux.

« Quand ensuite le roi se mit à examiner et à connaître à fond toutes les religions et qu'il les eut complétement approfondies, il trouva celle des chrétiens plus sublime qu'aucune autre. C'est pourquoi les ayant loués et honorés, ils furent admis à la porte royale, comblés par lui de présents magnifiques, et ils pouvaient librement parcourir tout le pays. Ceux qui étaient à la tête des chrétiens et qu'on appelle évêques, il leur rendait des honneurs et leur faisait des présents comme à ses fidèles *osdigans* (1). Il leur recommandait les provinces éloignées, et il n'y avait jamais aucun conflit dans les affaires de l'État.

« Cependant vous ne vous êtes jamais souvenu de tout ceci; mais toujours vous m'avez fatigué les oreilles, en proférant beaucoup de méchancetés contre eux. Voyez! vous m'avez fait agir comme je ne le voulais pas et il en est survenu

(1) Constantinople.

(1) Ce titre que les historiens arméniens donnent particulièrement aux gouverneurs musulmans de l'Arménie veut dire « commandant militaire » ou « lieutenant des Khalifes ». On n'est pas d'accord sur l'étymologie de ce nom qui, selon Saint-Martin (*Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 340, note 1), viendrait de *osdan*, mot que nous avons vu employé par Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. I, 29; II, 7) avec la signification de « garde du corps ». Toutefois cette explication peut être contestée, et nous la reproduisons avec réserve.

Digitized by Google

de grands dommages sur les territoires des deux implacables ennemis. Nous-même, dans une contrée reculée, nous n'avons obtenu aucun succès militaire, et vous ici, dans mes domaines, vous avez suscité des combats dont l'issue sera peut-être pire que si nous combattions avec des ennemis étrangers. »

Il dit tout cela et d'autres choses encore à tous les grands, et il imputait la cause des dommages au chef des mages et aux mages. Tous les grands et illustres satrapes qui avaient rang à la cour, en entendant ce perfide langage, remplis de honte et la tête baissée, fixaient les yeux à terre et n'osaient plus les lever. Cependant, quelques-uns voulant convaincre le roi, lui dirent : « O roi valeureux, les choses sont comme tu les as rapportées et maintenant tu peux nous humilier avec raison ; il n'est personne qui puisse s'opposer à ta volonté, puisqu'il t'a été accordé par les dieux d'agir en tout comme il te convient. Ne tourmente point ton esprit et n'afflige point nos âmes ; peut-être les choses seront faciles à exécuter. Gagne du temps et arrache-leur de nouveau la foi chrétienne, car de cette manière tu convaincras les rebelles. »

Ce discours plut au roi et aussitôt il manda en sa présence tous ceux, à quelque nation qu'ils appartinssent, qui professaient le christianisme et servaient dans son armée. Il défendit expressément à chacun d'eux d'adorer Dieu en public ; il persécuta ceux qui refusèrent d'obéir et leur prohiba tout culte extérieur. Il contraignit quelques-uns à adorer le Soleil et fit prendre le deuil à tous les soldats. Il ordonna ce même jour qu'ils restassent libres de garder leur religion chrétienne, suivant son premier ordre.

Cependant ceux qui s'étaient rendus coupables d'apostasie, ne voulaient pas venir effrontément se mêler aux pratiques du christianisme. Mais le roi ordonna qu'on les prît de force, qu'on les menât à leur église, et il engagea les prêtres à agir envers eux comme il fallait, suivant leurs coutumes. Il accorda de nouveau à chacun d'eux les gages qui avaient été supprimés, et il ordonna qu'ils reprissent leurs places dans les festins. Il ne les excluait pas de la cour, car il les replaça de nouveau dans le rang qu'ils occupaient primitivement. Il s'humiliait et s'entretenait affectueusement avec eux, suivant sa première habitude.

Ayant accompli et ordonné tout ceci, il expédia dans tous les pays soumis à sa domination un édit de pardon aux chrétiens : « Si quelqu'un est dans les chaînes, qu'il en soit délivré par ordre royal ; si on leur a enlevé leurs biens, qu'on les leur rende de nouveau. Qu'on agisse de même pour les propriétés soit paternelles, soit octroyées, soit achetées ou même dérobées ; nous avons déjà ordonné qu'elles soient rendues. » Lorsqu'il leur eut fait savoir toutes ses volontés, il exigea d'eux un témoignage de fidélité dans le pays d'Arménie et par serment, et il s'engagea lui-même solennellement avec l'adhésion de tous les grands, d'oublier entièrement toute vengeance à leur égard : « Comme vous professiez auparavant votre religion ouvertement, dorénavant faites de même ; seulement ne vous révoltez plus contre notre souveraineté. »

Le roi dit et écrivit toutes ces choses au pays d'Arménie et à beaucoup d'autres contrées qui professaient la religion chrétienne. Ensuite, ourdissant secrètement une trame, il envoya en hâte des ambassadeurs à l'empereur Marcien. S'étant assuré que les Grecs ne voulaient pas secourir les chrétiens, soit en envoyant des troupes, soit par tout autre moyen, le roi revint de nouveau à ses premiers projets de perfidie. C'est pourquoi, il faisait ordonner par ses ministres l'exécution des ordres et il pensait qu'ils les rempliraient en suivant ses premières prescriptions.

Quoique les Arméniens eussent reçu l'édit contenant les trompeuses promesses du roi, qui en apparence leur donnait l'espoir de la vie et en réalité l'amertume de la mort ; néanmoins ils s'étonnaient de la perfidie de ses résolutions et ils disaient entre eux : « Que sa ruse est perfide et impudente ; deux ou trois fois mis à l'épreuve, il n'a retiré que confusion et il n'en n'a pas honte. Il n'ignore pas notre union indissoluble, et il ose, il compte encore vouloir nous décourager dans l'avenir. Maintenant croirons-nous à cet ordre capricieux ? Quel bien avons-nous vu dans toutes les églises du pays des Perses ? Celui qui est naturellement pervers ne peut faire aucun bien aux autres ; et celui qui de lui-même marche dans les ténèbres, ne peut guider personne avec la lumière de la vérité. Comme la justice ne découle pas de l'iniquité, ni la vérité du mensonge, on ne peut attendre d'un esprit bouleversé l'espérance de la paix. Nous, cependant, délivrés par la vertu de Dieu et confirmés par la foi dans l'espérance du Christ, qui est venu et a pris de la sainte Vierge la chair de notre nature, en l'unissant à son inséparable divinité ; il supporte en lui-même les tortures dues à nos fautes, et c'est avec ce corps qu'il fut crucifié et enseveli. Étant ressuscité, il apparut à beaucoup de gens et, en présence de ses disciples, il s'éleva vers son père et s'assit à la

Digitized by Google

droite de sa puissance. Lui-même, nous le reconnaissons pour le vrai Dieu et nous attendons qu'il vienne avec la gloire et la vertu de son père pour ressusciter tous les morts, pour renouveler la jeunesse des créatures et prononcer la sentence éternelle et irrévocable sur les justes et sur les pécheurs.

« Nous ne nous trompons pas comme des enfants; nous ne sommes pas séduits comme des ignorants; nous ne sommes point égarés par inexpérience, mais nous sommes prêts à subir toutes les épreuves. Nous prions Dieu, et incessamment nous demandons à son infinie miséricorde de terminer, comme nous avons commencé, avec courage et non avec déshonneur. Car l'Orient et l'Occident savent aussi que vous avez été rebelles à Dieu, et que nous avons été injustement, et contre tous nos droits, condamnés à la mort. Les cieux avec les bienheureux nous rendent témoignage, et la terre avec ses habitants, que nous n'avons pas même péché par pensée; et au lieu de nous donner des récompenses et de nous faire du bien, vous voulez nous ravir notre véritable vie. Cela est impossible et ne sera jamais! Croirons-nous donc à la parole indigne de celui qui nous contraignait injustement à apostasier? et maintenant sans avoir fait aucune bonne œuvre, pourra-t-il nous annoncer de bonnes nouvelles. Nous ne pouvons aujourd'hui facilement nous fier à la foi simulée de celui qui blasphémait le Christ et le faisait renier aux croyants. Celui qui jurait, par sa vaine et trompeuse croyance, de faire éprouver tous ces tourments aux ministres de l'Église, nous remercie perfidement aujourd'hui, afin de répandre sur nous toute sa méchanceté. Ne le croyons pas et n'accomplissons point ses ordres mensongers. »

Cependant, lorsque le roi fut convaincu qu'il ne pourrait rompre leur inébranlable union, le cœur rempli d'amertume, il éloigna de lui le vieillard (1) dans lequel le démon résidait avec toute sa puissance et qui avait provoqué le grand massacre. Dès l'enfance, sa nourriture favorite était le corps sans tache des saints, et son insatiable boisson, le sang des innocents. Il joignait à son iniquité l'ordre de mort et, avec cet ordre, il rassemblait beaucoup de troupes de toutes les provinces, et il envoyait aussi beaucoup d'éléphants.

Arrivé près des frontières de l'Arménie, il entra dans la ville de Phaïdagaran, et il dispersa tous ses soldats autour de la place pour dissimuler les préparatifs de ses perfides projets (1). L'ancien dragon pénétrant avec son venin dans la forteresse, se cachait audacieusement avec beaucoup d'hypocrisie, menaçait d'une voix terrible ceux qui étaient éloignés, et il encourageait ceux qui étaient prêts en s'insinuant comme un serpent. Il se nommait Mihr-Nersèh; il était prince et commandant suprême de toutes les possessions perses, et il n'y avait personne qui pût s'opposer à lui. Non-seulement les grands et les petits, mais le roi aussi écoutait ses avis et il lui avait fait exécuter des entreprises malheureuses.

(1) Mihr-Nersèh, comme Élisée le donne à entendre plus loin.

CHAPITRE QUATRIÈME.

De la défection du prince de Siounie et de ses adhérents impies.

Jusqu'à présent, je n'ai pas hésité à raconter les infortunes de notre nation, qui vinrent fondre perfidement sur nous, par [l'arrivée] des étrangers ennemis de la vérité. Ils ne tuèrent pas beaucoup des nôtres, mais nous fîmes périr un plus grand nombre des leurs, parce qu'alors nous étions unis et alliés, et bien que quelques-uns dissimulassent l'astuce de leur hypocrisie, néanmoins l'union semblait formidable aux yeux des étrangers, qui, dans deux ou trois campagnes, ne purent tenir en face de nous. Mais depuis que la discorde a éclaté parmi nous, et que l'union s'est peu à peu relâchée, la vertu céleste s'est également éloignée de nous.

Ces faits se produisant chez les plus braves ont amené les gémissements du désespoir. En effet, si l'on dispersait les membres séparés qui d'abord appartenaient à notre corps sanctifié, chacun éclaterait en sanglots à l'aspect du cadavre; et on s'attristerait encore davantage sur celui qui serait mort en corps et en âme. Cependant si cela avait lieu pour un seul homme, l'effet ne serait-il pas bien plus grand pour une nation tout entière?

Cependant notre plainte ne s'exhale point pour une nation prise isolément, mais pour plusieurs nations et pour plusieurs pays, dont je parlerai dans la suite et par ordre, mais non avec la tranquillité de l'esprit. Et voici que, malgré moi, je consigne par écrit les vicissitudes d'un grand nombre de gens; comment quelques-uns perdirent leur véritable vie et furent cause de la perte de

(1) Ce fut au printemps de 451 que Mihr-Nersèh marcha sur l'Arménie. Il partit en mars; et en mai, il passa l'Araxe et entra dans la province de Phaïdagaran qui était possédée alors par les Aghouank. — Cf. Lazare de Pharbe, c. 32.

Digitized by Google

beaucoup d'hommes, les uns qui la perdirent sur la terre et les autres qui la perdirent également et sur la terre et dans l'éternité, ce qui est encore plus grave. Dieu seul peut fermer la porte de la perdition, mais ils l'ouvrirent en franchissant les bornes des forces humaines.

L'impie Mihr-Nersèh, connaissant depuis longtemps avec certitude la perfidie de Vasag, le fit mander pour qu'il vînt le trouver. Comme Vasag s'était déjà éloigné et séparé de l'union des Arméniens, il se rendit à cet appel et arriva. Il assura Mihr-Nersèh de sa fidélité et de la rébellion injuste des Arméniens. Il ajouta aussi et raconta avec exagération des choses que les Arméniens n'avaient point faites, et cela en vue de s'insinuer plus familièrement dans l'esprit de l'impie [Mihr-Nersèh].

Ce dernier blâmait beaucoup Vasag intérieurement, cependant il feignait de l'encourager et il lui offrit de riches présents. Il lui promit un pouvoir plus étendu que celui qu'il avait, il le séduisit par de fausses promesses qui outrepassaient sa propre puissance en lui faisant entrevoir la dignité royale, s'il trouvait le moyen de réussir dans ses projets, c'est-à-dire de rompre l'union du clergé arménien et d'exécuter dans le pays les ordres du roi.

L'indigne [Vasag] ayant obtenu que les choses tournassent suivant son désir et voyant que le vieillard aigri était découragé et n'avait plus la fermeté de ceux qui formaient l'union, s'en réjouit dans son cœur et il pensa qu'il pourrait peut-être les gagner tous pour leur éternelle perdition. Son habileté le rendait pénétrant et il n'ignorait pas que de lui-même, il s'était éloigné et séparé de la sainte Église, et qu'il s'était détaché et privé de l'amour du Christ. Depuis lors, il perdit le souvenir de la venue du Fils de Dieu, et ne se souvint plus de la prédication du saint Évangile. Il ne craignit plus les menaces et ne se consola plus dans l'espérance. Il renia le saint baptême qui l'avait vivifié et il oublia l'Esprit-Saint qui l'avait engendré. Il méprisa le vénérable corps avec lequel il avait été sanctifié; il dédaigna le sang vivifiant par lequel il avait obtenu la remise de ses péchés. Il effaça le caractère de l'adoption qu'il avait reçu comme un fils, et, de ses mains, il brisa l'anneau du sceau inviolable. Il fut rejeté du nombre des élus et entraîna à sa suite beaucoup de gens. Il étendit la main injustement, fit choix de l'idolâtrie et devint un instrument d'iniquité. Le démon l'enveloppa de ruses; il se mit à son bras comme un bouclier et le couvrit comme avec un casque; en somme il devint comme un de ses plus fidèles champions. Il disputa insidieusement avec les sages, avec sagacité avec les savants, ouvertement avec les simples et tortueusement avec les hommes habiles. Il étendit la main, et détacha beaucoup de gens de la milice du Christ pour les faire entrer dans celle des démons. Dans plusieurs endroits, il entra comme un assassin, s'insinua comme un serpent dans les forteresses et, pratiquant une brèche, il ravit, saisit et enleva ouvertement beaucoup de nobles, de princes et aussi quelques prêtres indignes de ce nom.

Voici les noms de ses adhérents : Ardag, prince des Reschdouni; Katisch, prince des Khorkhorouni; Kiud, prince des Vahévouni; Dir, prince des Pakradouni; Manedj, prince des Abahouni; Ardèn, prince des Kapelian; Endchough, prince d'Agé; Nersèh, prince d'Ourdz; Varazschapouh, autre prince des Balouni; Manèn, noble des Amadouni, et beaucoup d'hommes de distinction qui sont nommés *osdanig* (1) par la cour royale.

Il fit parjurer tout son pays par l'apostasie, non-seulement le peuple de la contrée, mais aussi beaucoup de membres du clergé, surtout par le moyen de prêtres menteurs avec le concours desquels il triomphait par l'iniquité; par exemple un prêtre appelé Zankag, un autre nommé Pierre et un diacre du nom de Sahag. Il les envoyait auprès des gens simples pour les tromper et les railler. Ils juraient par le saint Évangile et ils disaient que le roi accordait à tous le christianisme, et ainsi par la ruse il faisait sortir beaucoup de gens de la sainte union, pour les conduire et les incorporer dans la troupe des apostats.

Il rassembla ensuite tous ceux qu'il avait séduits, et il en forma des troupes de soldats; puis il écrivit au général en chef, en désigna plusieurs par leurs noms, vanta sa propre valeur et se loua beaucoup de les avoir attirés dans sa trompeuse apostasie; enfin il représenta les troupes arméniennes plutôt désunies que d'accord entre elles.

Toutes ces machinations perfides lui réussissaient; il finit par rompre l'union des Ibères et des Arméniens; il fit dissoudre celle des Aghouank, et fit révolter la province d'Aghdznik. Il fit également aux habitants du pays des Grecs de trompeuses promesses, et il écrivit une lettre à un

(1) Lors de l'organisation de l'Arménie, par Valarsace, les *Osdan* ou *Osdanig* étaient les descendants des anciennes races royales et formaient quatre compagnies de gardes du corps. Mais, sous la domination perse, on n'eut plus égard à la noblesse des *Osdan* que l'on tirait d'autres satrapies. Ce renseignement nous est donné par Moïse de Khorène dans son Histoire, liv. I, ch. 29; et surtout liv. II, ch. 7. — Cf. plus haut, p. 55 et 210.

Digitized by Google

certain Vasag, l'un des Mamigoniens qui sont au service des Grecs. A cette époque de calamités, celui-ci était général de l'Arménie-Mineure et des fidèles soldats grecs cantonnés sur les confins de la Perse (1); par cela même, il était éloigné des lois de Dieu. Vasag trouva un coopérateur de ses épouvantables scélératesses dans cet autre Vasag, et tous deux se lièrent dans la suite.

Vasag écrivait et faisait croire que tous les Arméniens s'étaient associés avec lui et avec l'étranger Vasag, et il faisait parvenir la même lettre à la capitale de l'empereur. Il refroidit même à leur égard l'esprit des saints évêques et il détourna du clergé tous les soldats grecs; d'autant plus que par le moyen de faux prêtres, il les séduisait et les trompait en leur donnant l'apparence d'hommes sincères. Il faisait porter l'Évangile en même temps que la croix et il cachait de la sorte ses projets sataniques. Lui-même comptait avec tout le parti des apostats dans le nombre des adorateurs de Dieu; il se consolidait ainsi avec plus de force que toutes les armées arméniennes, et il jurait, il affirmait et montrait même à tous les lettres de pardon venues de la cour royale.

La province soumise aux Grecs éprouvait de la satisfaction en entendant tout cela, et se montrait très-portée par ses instances [à l'écouter], puisque déjà elle était disposée [en sa faveur]. Vasag agissait de la même manière dans toutes les localités des contrées bien défendues, chez les Dmorik et chez les Gortik, dans l'Artzakh et le pays d'Aghouank, chez les Ibères et dans la contrée de Chaldie (Khaghdik) (2); il envoyait des nouvelles, les faisait confirmer afin que ces peuples ne permissent à personne de s'établir chez eux.

Sa perfide conduite et plus encore le temps faisaient prospérer ses machinations. Aussi il ne trouva aucun étranger qui se portât au secours des troupes arméniennes, excepté les Huns qui étaient leurs alliés. C'est pourquoi il rassembla contre eux un grand nombre de cavaliers perses, il ferma et condamna les portes de leurs passages, car il ne laissait pas de repos au roi de Perse, et il envoyait demander beaucoup de troupes à la porte de Djor. Il convoqua et envoya beaucoup de troupes aux défilés des montagnes. Il rassembla l'armée entière de la province des Ibères, les guerriers des Lephin, Djghp, Vad, Kav, Kghouvar, Khersan, Hedjmadag, Phaskh, Phoskh, Phioukhonan et toutes les troupes de Thavasbaran (1), des endroits montagneux, des plaines et de tous les lieux fortifiés des montagnes. Il gagnait les uns par de l'argent, par de riches présents, en distribuant largement les trésors royaux; les autres, il les effrayait avec des menaces, en invoquant l'ordre du roi.

Dès qu'il eut fait et exécuté toutes choses d'après les ordres du roi, il écrivit chaque jour et informait le général en chef des Perses qui s'était retiré et caché dans la ville de Phaïdagaran. A partir de ce moment, celui-ci se décida à se montrer à plusieurs peuplades; les uns, il les effrayait horriblement, et les autres, il leur distribuait affectueusement des présents. Il manda auprès de lui Vasag et tous les princes qui étaient avec lui; il distribuait des dons considérables au nom de la cour royale à ces personnages et aux soldats qui tenaient son parti. Il n'oubliait pas les prêtres, et disait et affirmait que, par leur moyen, il les gagnerait en les détachant de l'union. Ensuite le général exprimait aux deux [apostats] sa gratitude et les flattait de l'espérance que, s'il obtenait la victoire, il leur accorderait la vie des autres prêtres, et ferait connaître au roi le déploiement de leur zèle.

Vasag souleva et excita l'Arménie de telle sorte qu'il désunit tout à coup beaucoup de frères; il ne laissa pas le fils uni avec le père, et il sema la division là où régnait la paix. Il avait dans ses domaines deux neveux qui étaient restés fermes dans le pacte de la vertu; il écrivit et les signala à la cour royale; il obtint des droits sur leur vie, il les chassa et les exila de la contrée, afin qu'ils n'y revinssent plus. Il fit persécuter et chasser tous les moines du pays qui maudissaient son impiété obstinée. Il employa et exécuta tous les genres de scélératesse contre la vérité, et il fit savoir aux païens impies ce qu'ils ignoraient, c'est-à-dire

(1) Saint-Martin (*H. du B.-Emp.* de Lebeau, t. VI, p. 296, note 4) dit que ce Vasag était commandant de la partie septentrionale de l'Arménie romaine, ce qui forme aujourd'hui le territoire d'Erzeroum. En cette qualité, il était aussi investi de la défense de la frontière de Perse, et portait encore le titre de « comte des limites ».

(2) Tous ces noms de province se trouvent exprimés dans les ouvrages des auteurs que nous avons publiés dans le 1er volume de notre Collection; ils ont été l'objet de notes et d'éclaircissements. Nous y renvoyons le lecteur.

(1) Quelques-unes des peuplades mentionnées ici par Élisée se retrouvent dans l'énumération qui se lit dans la *Géographie* de Moïse de Khorène (Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 356-357). Ces noms se rencontrent dans plusieurs écrivains arméniens et paraissent désigner des tribus de Lesghiens, dont les descendants se sont perpétués jusqu'à nos jours dans le Daghestan et le Schirwan septentrional.

Digitized by Google

de quelle manière on pouvait déraciner le christianisme du pays d'Arménie.

Lorsque Mihr-Nersèh vit dans Vasag tant de perversité, il se fia encore plus à lui qu'à lui-même. Il demanda et s'assura quel était le nombre exact des troupes de Vartan en Arménie, et en apprenant qu'elles montaient au chiffre de soixante mille hommes, il s'informait de la valeur de chacun; ou bien, combien on comptait d'hommes munis de cuirasses, combien d'archers armés à la légère, et combien de fantassins armés de boucliers. Dès qu'il connut le nombre des soldats, il désira ardemment savoir quels étaient les chefs des braves guerriers, pour en opposer trois à chacun d'eux, en outre des autres. Il prit aussi des informations sur chaque bannière, en combien de corps on avait partagé les troupes, quels étaient leurs généraux? ensuite du côté de quel général on devait commencer le combat, sous quel nom se trouvait désignée chaque cohorte, et combien de trompettes se feraient entendre dans l'armée? Il voulut encore savoir si l'armée se retrancherait ou si elle camperait à découvert, si elle attaquerait corps par corps, ou si elle s'avancerait en masse sur un même point? Enfin quels étaient ceux qui seraient les plus vaillants, et ceux qui se précipiteraient au-devant de la mort?

Aussitôt que Mihr-Nersèh fut informé de toutes ces choses par Vasag, il manda les généraux, et tous s'étant rassemblés autour de lui, il leur ordonna d'écouter ses ordres. Il confia le commandement en chef de toutes les troupes avec leurs généraux à un des seigneurs, dont le nom était Mouschgan Niousalavourd.

Puis il se dirigea vers les contrées des Orientaux, (en Perse) et s'étant présenté au grand roi, il lui raconta les progrès des affaires, son industrieuse sagacité, ainsi que les machinations perfides de Vasag, et comment, la première fois, il avait voulu cacher les moyens odieux avec lesquels il avait désuni les soldats de l'Arménie. Lorsque le roi eut entendu tout ce rapport de la bouche du généralissime, il s'enflamma d'une grande colère et dit en faisant un serment solennel : « Si ce misérable échappe à ce grand combat, je lui ferai les plus graves reproches et je lui présenterai à boire le calice de la mort la plus cruelle. »

CHAPITRE CINQUIÈME.

Invasion des Orientaux.

L'amour de Dieu est au-dessus de toutes les grandeurs terrestres, et il rend les hommes intrépides à la manière des cohortes incorporelles des anges, comme cela s'est vu très-souvent en différents endroits depuis le commencement. Les hommes qui avaient en eux l'amour de Dieu, ne s'inquiétaient point, — comme redoutent les lâches et les paresseux, ou la mort, ou la perte des biens, ou le massacre des êtres chéris, ou la captivité des parents, — de sortir du domaine paternel et d'aller en esclavage dans les contrées étrangères. Ils considéraient comme nulles toute espèce de souffrances; ils étaient seulement unis à Dieu, afin de n'être point uniquement séparés de lui; car, préférant dans leur esprit, lui seul, ils estimèrent qu'il leur suffisait, au delà de toute sorte de grandeurs. Ils regardaient l'apostasie comme une mort, et comme une vie éternelle de mourir pour Dieu (1). Nous avons vu précisément de nos yeux, à cette époque, l'Arménie déployer un héroïsme semblable.

Car dès que le grand Vartan eut vu la discorde envahir son pays, il ne s'en effraya pas comme l'eût fait un lâche; et bien qu'il connût avec certitude l'irrésolution de plusieurs personnages qui cependant avaient fait cause commune avec lui; toutefois il reprit courage et il en inspira à ses soldats. Ensuite, avec le consentement des satrapes qui ne s'étaient point séparés de la sainte alliance, il occupa les localités de résidence royale. Ordonnant à toutes les troupes de se rassembler dans la ville d'Ardaschad, il substituait aux apostats qui avaient suivi le prince de Siounie, leurs frères, leurs fils, et leurs neveux et il leur confiait à chacun une troupe de soldats, afin de pouvoir reconquérir tout le pays.

Ils précipitèrent leur marche et arrivèrent tous sur le lieu du combat, d'abord [les Vartaniens] et ceux qui étaient restés fidèles, avec chaque corps de troupe, et ayant fait tous leurs préparatifs. [C'étaient :] Nerschapouh Ardzrouni; Khorène Khorkhorouni, qui était général; Ardag Balouni; Vahan Amadouni, et la troupe des Vahévouni; Thathoul Timaksian; Arschavir Arscharouni; Schmavon Antzavatzi; Dadjad Kentouni; Adom Kenouni; Khosrov Kapéghian; Garèn Saharouni; Hemaïag Timaksian et Kazrig, aussi Timaksian; Nersèh Khadchpérouni; Pharsmane Mantagouni; Arsène Entzaïatzi; Aïroug Selgouni; Vrèn Daschiratzi; Abersam Ardzrouni; Schah, écuyer du roi; Khours Serouantzdiank et les Khoghiankh; les Agéatzikh; les Derbadouni; les troupes des Reschdouni et tous les officiers royaux avec leurs troupes particulières.

(1) Jean, XII, 25.

Digitized by Google

Toutes ces troupes marchaient au combat dans la plaine d'Ardaz, et elles formaient un ensemble de soixante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Les saints prêtres Joseph et Léonce les accompagnaient, ainsi que beaucoup d'autres prêtres et religieux, parce qu'ils ne se refusèrent pas de prendre part au milieu d'eux à la bataille. Ils ne se considéraient pas comme combattant en personne, mais par leurs vertus spirituelles, ils désiraient devenir, par la mort, les émules de ces vaillants guerriers.

Le général, d'accord avec les satrapes, harangua les troupes et leur dit : « J'ai livré beaucoup de combats et vous étiez avec moi; dans quelques-uns de ces combats, nous triomphâmes glorieusement des ennemis; dans d'autres, ils nous ont vaincus. Cependant les combats, où nous fûmes victorieux et non vaincus, furent plus nombreux. Mais ces batailles étaient livrées en vue d'une gloire terrestre, parce que nous combattions par l'ordre d'un souverain périssable. Celui qui était pusillanime paraissait infâme aux yeux du monde et recevait une mort barbare; celui qui luttait vaillamment, obtenait un nom illustre dans la nation, et il recevait de très-riches présents d'un souverain périssable et mortel. En effet, nous avons chacun sur notre corps des blessures et des cicatrices, et notre valeur fut grande, puisque nous reçûmes [en récompense] des dons très-magnifiques. Je regarde cette valeur comme nulle et inutile, et je considère tous ces présents comme des choses vaines, parce que tout cela est pour nous des obstacles. Car si, pour un chef mortel, nous avons déployé tant de bravoure, que ne ferons-nous pas dès lors pour notre roi immortel qui est le Seigneur des vivants et des morts et qui doit juger chacun selon ses œuvres? Quand même nous atteindrions une extrême vieillesse, nous devons à la fin quitter ce corps pour nous présenter devant le Dieu vivant, dont nous ne nous séparerons plus.

« Je vous prie pourtant, mes braves compagnons d'armes, d'autant plus que beaucoup d'entre vous me surpassent en valeur et en puissance par la noblesse de leur race, — puisque de votre plein gré et selon votre désir, vous avez choisi un chef et un commandant, — que mes paroles semblent douces et agréables aux oreilles des grands et des inférieurs : Ne fuyez pas, effrayés par la multitude des idolâtres, ne tournez pas le dos devant l'épée d'un homme mortel; puisque, si le Seigneur met dans nos mains le triomphe, nous briserons leurs forces, afin que le parti de la vérité soit exalté! Et si, dans ce combat, nous parvenons au terme de notre vie par une sainte mort, acceptons-la de bon cœur. Seulement, à l'éclat de la valeur, ne mêlons pas [les douceurs] du repos. Je n'ai pas oublié, — je m'en souviens bien et quelques-uns de vous doivent se le rappeler, — que pendant un certain temps, nous trompâmes ce prince injuste et nous le surprîmes comme un faible enfant, comme si, en apparence, nous avions exécuté des ordres iniques. Le Seigneur cependant est le témoin caché de nos pensées; [il sait] que nous avons persévéré sans nous séparer de lui. Vous savez vous-mêmes que pour ceux qui nous sont chers, et qui se trouvaient dans une grande affliction, nous avons cherché tous les moyens de leur procurer la tranquillité. Nous combattîmes à cause d'eux ouvertement contre l'impie monarque, pour [conserver] les lois de nos pères qui nous furent octroyées par Dieu; et comme rien ne put prévaloir sur elles, il fut impossible que, pour l'amour de la vie, nous échangeassions Dieu pour les hommes.

« Or Dieu même nous secourut avec une grande puissance dans deux ou trois combats, de telle sorte que nous obtînmes le nom de braves et nous mîmes impitoyablement en déroute les troupes royales. Nous avons sans pitié massacré les mages et purgé plusieurs contrées de la souillure de l'idolâtrie; nous avons tout à fait méprisé l'ordre injuste du roi et nous avons apaisé les tempêtes de la mer. Les flots amoncelés se sont aplanis, l'écume agitée disparaît et la colère brutale s'est apaisée. Celui qui tonnait plus haut que les nuages, abaissé au-dessous de son orgueil, vint conférer avec nous. Celui qui, la parole impérieuse, voulait faire triompher son injustice sur la sainte Église, en vient aux mains avec l'arc, la lance et l'épée. Celui qui croyait que nous portions la foi chrétienne comme un vêtement, ne pourra pas plus la changer qu'on ne change la couleur du corps, et il ne le pourra peut-être pas jusqu'à la fin. En effet, les fondements de notre foi sont solidement construits sur la pierre de l'immobilité; non point sur la terre, mais en haut, dans le ciel, d'où les pluies ne tombent pas, d'où les vents ne soufflent pas, et d'où les torrents ne causent point d'inondations. Bien que nous soyons sur la terre, avec nos corps, nous sommes enracinés avec la foi dans le ciel. Là, personne ne peut toucher à l'édifice du Christ.

« Soyez fermes en notre infaillible chef qui n'oubliera jamais les actes de votre valeur. Il est bien et clairement évident, ô mes braves compagnons! que Dieu exécuta toutes ces choses par le moyen de notre nature; par là aussi, on aperçoit

Digitized by Google

d'une manière manifeste la force de Dieu. Car si nous avons acquis de la gloire en massacrant les autres, à cause des lois divines, et si, au nom illustre de nos races, nous avons préféré l'Église, si nous attendons la récompense du Seigneur, — ce prix est réservé suivant l'affection du cœur, et il est précédé par les actes, — combien cela se vérifiera-t-il davantage si nous mourons pour [avoir proclamé] le solennel témoignage de Jésus-Christ, pour lequel soupireraient les habitants du ciel, si la chose était possible? En effet, ce don n'est pas accordé à tous, mais à celui qui y est préparé par le Dieu miséricordieux. Et il ne vient pas du mérite des œuvres, mais bien du distributeur impartial, comme cela est dit dans le saint Testament : « Là où les péchés abondent, la grâce divine surabonde. » Cette prophétie se rapporte bien à nous; car plus nous avons paru irréligieux devant les hommes, plus nous paraîtrons justifiés devant les hommes, les anges et le Père de tous. Car, puisque dans ce jour où les hommes apprirent que nous avions commis ce sacrilége (1), beaucoup de larmes furent versées dans notre sainte Église et encore au milieu de ceux que nous aimons. Nos compagnons irrités nous menacèrent du glaive et voulaient nous infliger une mort cruelle; nos serviteurs fuyaient notre présence, et ceux qui étaient éloignés et qui avaient entendu parler de notre apostasie, ne connaissant pas nos projets, pleuraient incessamment sur nous, et, ignorant la vérité, ils nous chargeaient de blasphèmes. Je dirai plus; non-seulement les hommes sur la terre, mais aussi les anges dans le ciel, détournèrent de nous leur face, afin de ne point nous regarder avec colère. Ainsi donc, le temps est venu de repousser loin de nous toute [tache] d'infamie; car, comme des malades de corps et d'esprit, nous étions plongés dans la tristesse; aujourd'hui, joyeux et satisfaits, nous sommes revenus à la vie, parce que nous voyons le Seigneur bienfaisant se mettre à notre tête. Notre chef n'est pas un homme, mais le suprême commandant de tous les martyrs. La crainte est un signe de doute dans la foi. Nous avons repoussé loin de nous notre ancienne faiblesse; que la crainte donc s'éloigne avec elle et de notre esprit et de nos pensées. »

Le valeureux général prononça tout ce discours en présence de la multitude, et de plus il encourageait chacun en particulier; il les animait, et il pourvoyait à tous les besoins de la pauvreté. A celui des soldats à qui tout manquait, il offrait du sien ou de celui de ses compagnons; à celui qui ne possédait pas d'armes, il en confiait; à celui qui était dépourvu de vêtements, il en donnait, pour qu'il s'en revêtît; enfin il donnait des chevaux à ceux qui n'en possédaient point. Il les comblait de joie par de gros salaires et se montrait gai avec tout le monde. Rappelant les coutumes militaires, il racontait toujours devant eux les souvenirs des braves, parce que, dès son enfance, il était déjà très-versé dans la connaissance des saintes Écritures. Choisissant le mémorable exemple des Machabées, il le lisait pour le faire entendre à tous, et il leur commentait la marche des événements : comment, en combattant, ils avaient, grâce aux lois divines, résisté au roi Antiochus (1); et bien qu'alors ils aient terminé leur existence par la mort, toutefois la renommée de leur vaillance est parvenue jusqu'à notre époque, non pas seulement sur la terre, mais éternellement dans le ciel. Il rappelait en outre à l'armée comment la race de Mathatias s'était séparée de son alliance, s'était soumise aux ordres du roi, avait construit des temples, offert des victimes immondes, s'était séparée de Dieu et avait reçu des saints alliés un châtiment mérité. Mathatias cependant, et ceux qui étaient de son parti, ne perdirent point courage; mais ils se fortifièrent encore davantage et entreprirent les rudes travaux d'une très-longue guerre. En racontant tout cela, dans la campagne, et en choisissant un campement, il disposait les troupes et, peu à peu, il rassemblait de tous côtés la cavalerie.

Bien des jours après, le général des Perses arrivait avec toute l'armée des idolâtres. Il entra en Arménie par les provinces de Her et de Zaravant (2). Aussitôt dressant son camp dans le pays, il entoura les campements, creusa des fossés, éleva des escarpements, se retrancha avec des palissades et se fortifia comme dans une ville, en faisant tous ses préparatifs de guerre. Il envoyait beaucoup d'éclaireurs de son armée, faisait des incursions dans le pays et il s'efforçait de saccager plusieurs cantons.

Dès que les troupes arméniennes eurent appris ces nouvelles, elles choisirent dans toute l'armée un noble de la race des Amadouni, appelé Arantzar, homme prudent et courageux. Celui-ci se porta au-devant de l'ennemi avec deux mille hommes;

(1) Vartan fait allusion, dans ce passage de son discours, à l'apostasie apparente des seigneurs arméniens, qui semblèrent adopter le mazdéïsme, tandis qu'intérieurement ils restèrent fidèles à leur foi religieuse.

(1) Le texte dit « des Antiochiens ».

(2) Ces deux cantons faisaient partie de la Persarménie. — Cf. le t. I de notre Collection, p. 171, note 6.

Digitized by Google

il battit et massacra une multitude de soldats, et ceux qui échappèrent, il les repoussa dans leur camp. Il revint ensuite sain et sauf; et cette journée fut pour l'armée arménienne un jour d'allégresse et de grande fête (1).

Cependant l'apostat Vasag cherchait à découvrir de nouveau quelque embûche, avec son astuce primitive. Il envoyait de faux prêtres dont nous avons parlé [dans le pays], et, par leur moyen, il expédiait des messagers sur l'ordre du roi, et il affirmait avec serment qu'il professait de nouveau le christianisme. Ayant agi de la sorte pendant plusieurs jours, il ne put rompre l'union, surtout du saint clergé, dont les membres ne s'étaient pas éloignés de l'armée.

Le bienheureux prêtre Léonce, ayant reçu l'ordre de ses saints collègues, notamment du pieux Joseph et de tous les grands, des prêtres et des généraux, ouvrit la bouche et avec de sublimes paroles, il dit en présence de ces hommes angéliques :

« Souvenez-vous de vos premiers pères qui, avant la venue du Fils de Dieu, vécurent à différentes époques. C'est pourquoi, quand l'esprit malin nous chassa et nous repoussa hors du lieu divin, nous tombâmes sous un joug impitoyable pour avoir commis la faute d'apostasier, faute que nous avions lâchement commise de notre propre volonté. Nous avions provoqué sur nous la force créatrice dans la fureur de sa colère, et nous avions excité le juge miséricordieux à tirer une vengeance terrible de ses créatures; de telle sorte qu'il ordonna à la mer du ciel de se répandre sur notre continent; et, en éclatant, la croûte solide de la terre opéra en sens contraire. Les cieux et la terre devinrent des instruments de torture pour venger impitoyablement nos fautes. Le seul juste, Noé, fut trouvé parfait parmi les générations humaines; il apaisa la fureur de la colère suprême, et il fut un principe de régénération pour la propagation de la race humaine. Abraham aussi fit preuve de courage dans son épreuve, et, en recevant les dons de Dieu, il en offrait de ses mains un gage que Dieu accepta comme un symbole. En effet, il voyait en lui l'inénarrable venue du Fils de Dieu, l'emprisonnement de celui qui ne peut être captif, et l'immolation de l'immortel qui anéantit avec sa mort le pouvoir de la mort. Car, si, par la mort, la mort fut anéantie, ne regrettons pas d'être les compagnons du Christ dans la mort, afin qu'avec lui, pour qui nous mourons, nous soyons aussi glorifiés.

(1) Cf Lazare de Pharbe, c. 33-34.

« Souvenez-vous, ô braves, du grand Moïse qui, non encore parvenu à l'âge viril, montra dans son enfance le saint mystère du martyre. La maison du roi d'Égypte fut réduite sous sa servitude et le nourrit, malgré lui, avec le lait; et, au moment de délivrer le peuple de la captivité, il devint l'instrument du ciel et de la terre, et il fut même reconnu comme Dieu de l'Égypte; car où le saint mystère triomphait, il se vengeait en personne des Égyptiens, et, quand la divine révélation était en lui, par le moyen de sa verge, il opérait des prodiges étonnants. Par son saint zèle, il frappa l'Égyptien et l'ensevelit, et, à cause de cela, Dieu lui imposa un grand nom, et il l'établit comme conducteur de son peuple. C'est un fait mémorable que, par l'effusion du sang, il fut nommé juste, et appelé le plus grand de tous les prophètes, ayant non-seulement tué les ennemis étrangers, mais aussi ceux du dedans qui, dans le désert, avaient abandonné Dieu pour le veau. S'il vengeait ainsi par avance la venue du fils de Dieu, nous qui fûmes témoins oculaires et qui avons joui au suprême degré des dons célestes de sa grâce, nous devons être encore plus les vengeurs de la vérité. Celui qui s'offrit lui-même à la mort pour nos péchés, nous a délivrés de la terrible condamnation; aussi livrons-nous à la mort pour en recevoir le prix immortel, et que nous ne soyons pas inférieurs à ces vengeurs.

« Souvenez-vous du grand prêtre Phinée (1), qui, pendant la guerre, suspendit l'impureté causée par le meurtre, et établit par un serment le sacerdoce. N'oubliez pas le saint prophète Élie qui témoignait son indignation en découvrant l'idolâtrie d'Achab; et qui, dans son zèle empressé, massacra de ses mains huit cents individus, fit brûler avec un feu inextinguible deux chefs de cinquante soldats; puis, ayant accompli la justice divine, il fut enlevé de la terre au ciel sur un char merveilleux. Vous avez eu en partage quelque chose de plus grand; on ne vous envoie pas d'en haut un char, mais le Seigneur des chars et des chevaux, se manifestant avec une grande force et au milieu de ses saints anges, donne des ailes à chacun de nous, afin que vous soyez ses compagnons de route et les habitants de ses demeures.

« Mais que dire de plus à votre courage indomptable, puisque vous êtes plus que moi versés et savants dans les saintes Écritures? David dans sa jeunesse abattit avec une pierre la grande colline de chair et regarda comme peu de chose la terrible épée du géant; il dispersa les troupes des

(1) III Rois, 18.

Digitized by Google

étrangers, sauva l'armée du massacre et délivra le peuple de l'esclavage; il devint l'aîné des rois d'Israël, et il fut nommé le père du Fils de Dieu. On le nomma ainsi dans ce temps; mais vous vraiment, engendrés par l'Esprit-Saint, vous êtes les enfants de Dieu et les héritiers du Christ. Que personne ne vous enlève votre héritage, ou, vous rendant étrangers et bâtards, ne vous chasse déshérités. Rappelez-vous de tous les braves chefs d'Israël, Josué, Gédéon, Jephté et de tous les autres qui professaient la vraie foi; ils massacrèrent les troupes des païens, purifièrent la terre des souillures de l'idolâtrie, et à cause de leur ferme croyance qui ne vacilla jamais dans leur résolution, le soleil et la lune qui n'ont pas d'oreilles, entendirent et exécutèrent leur ordre; la mer et les fleuves, contre leur règle, ouvrirent un chemin devant eux, et les hautes murailles de la ville de Jéricho, sur une simple parole, tombèrent en s'ébranlant. Et tous les autres qui, par la foi, opérèrent des prodiges, à différentes époques, furent loués par les hommes et pardonnés par Dieu.

« En vérité, le Seigneur est le même dès le commencement et jusqu'à présent, dans l'avenir et dans les siècles des siècles et même au delà de tous les siècles. Il n'est ni nouveau ni ancien, il ne rajeunit pas et ne vieillit point; l'immuable nature de Dieu ne change pas, comme il le disait lui-même par la bouche des saints prophètes : « Je suis, je suis, je suis le même dès le commencement jusqu'à l'éternité; je ne cède à personne ma gloire, ni ma puissance aux idoles. » En sachant cela, mes frères! ne chancelez pas dans le doute; mais avec un esprit résolu, une foi ferme, nous nous élancerons contre les ennemis qui se sont soulevés contre nous. Nous avons une double espérance, soit que nous succombions, soit que nous frappions de mort, la vie est également devant nous. Rappelons-nous la parole de l'apôtre qui dit : « Au lieu de l'allégresse qui s'offrait à lui, il s'humilia jusqu'à la mort, et à la mort sur la croix; c'est pourquoi Dieu l'exalta encore davantage et lui donna un nom qui est supérieur à tous les noms, afin qu'au nom de Jésus-Christ, tout genou fléchisse, les êtres célestes, terrestres et infernaux (1). »

« Car celui qui est vraiment uni au Fils de Dieu, voit avec les yeux de l'esprit la brillante lumière invisible des rayons du Soleil intellectuel, qui, à chaque heure et chaque jour, illumine brillamment toutes choses, arrête les regards perçants et clairvoyants par une lumière qui n'est pas douteuse, et, pénétrant les cieux, les fait s'approcher d'une vue inaccessible, afin d'offrir l'adoration de l'unique vertu distincte en trois personnes. Or celui qui a gravé les degrés de Dieu et qui en s'élevant est arrivé à la cour [céleste], en a vu complétement toute la magnificence, celui-là seul hérite d'une joie qui n'est pas passagère et d'une consolation exempte de tristesse.

« Ne nous abaissons pas, respectables Seigneurs! en descendant de nouveau sur cette terre, après nous être élevés à une telle hauteur; mais, ayant fixé là-haut notre demeure, confirmons-nous dans cette sublimité. Si nous considérons les basses régions de cette terre, nous les voyons remplies de corruption et d'impureté. Quelles sont donc les lamentables misères qu'on ne rencontre pas sur cette terre féconde en maux? les infortunes des pauvres et leurs nombreuses afflictions, les lourds impôts des percepteurs, les souffrances et les vexations des gens inhumains, la faim et la soif, suivant les besoins de notre nature. De plus, les glaces de l'hiver et les ardeurs de l'été, les infirmités imprévues et les maladies mortelles tourmentent continuellement les hommes. Sans cesse ils sont dominés par la crainte au dehors, et l'épouvante au dedans; ils souhaitent la mort avant le temps, et ils ne la rencontrent pas. Beaucoup s'efforcent de la trouver, et lorsqu'ils y sont parvenus, ils s'en réjouissent. Ceux-là ensuite qui nous semblent heureux dans les richesses et jouissent avec bonheur de cette vie fugitive, qui, par vanité, s'enorgueillissent des choses périssables de ce monde, sont aveugles en comparaison de la véritable vie. Or donc quel est le mal qui ne se trouve pas parmi les hommes? on mêle avec les richesses ce qu'on enlève au bien des pauvres; on confond avec le saint mariage la souillure immonde; et ces choses dans lesquelles on se plaît volontairement, les hommes leur offrent un tribut d'adoration comme à Dieu, trompés qu'ils sont sur la véritable vie. Tout ce monde n'est-il pas cependant la création du Créateur de toutes choses? Ce qu'ils adorent et ce qu'ils honorent est vraiment une partie de la même matière; or les fractions de chaque partie sont de viles créatures, puisque si une partie de ce monde est corruptible, il faut aussi que tout le reste se corrompe avec elle; et même dans chaque partie, on doit apercevoir la dissolution. Le bien est connu de tous, et, pour celui qui sait comprendre, il est meilleur que les parties. S'il en est ainsi, dans tous les cultes que professent les païens, les adorateurs sont pires que les éléments privés de raison, à qui ils rendent follement hommage, parce qu'ils

(1) Philipp., II, 5.

Digitized by Google

n'adorent pas l'Être-Dieu qui prit la forme de l'homme, et ils offrent leur adoration aux créatures. Au tribunal impartial, il n'y a pas de rémission pour ce péché. Ainsi donc, abandonnons les conseils ténébreux de ces égarés; estimons-les les plus malheureux et les plus misérables des hommes, d'autant plus qu'ils se sont aveuglés volontairement et sans nécessité; aussi ils ne trouveront jamais le chemin de la vérité.

« Nous pourtant, qui voyons d'un œil clairvoyant la céleste lumière, que les ténèbres extérieures ne nous frappent point, bien que la vraie lumière ait paru pour ceux qui étaient dans les ténèbres? Les aveugles furent privés de la vie; vous qui avez été reçus par la foi, vous êtes des enfants et non des étrangers, des amis et non des ennemis, participants et héritiers de la suprême cité intellectuelle. Là est le conducteur de notre salut; il fut le premier ici à combattre vaillamment, et ses dignes compagnons, les apôtres, furent enseignés par lui. Ici, vous aussi, vous vous êtes montrés doublement sanctifiés, par la foi contre l'ennemi invisible, et munis de cuirasses contre les exécuteurs des entreprises sataniques. D'une manière et d'une autre, hâtez-vous pour [remporter] la victoire des deux côtés, comme le Seigneur [l'a remportée] dans le monde. On le vit mourir et il devint alors le héros le plus accompli de la vertu : il provoqua l'ennemi, soutint le combat, dispersa ses adversaires, recueillit le butin, racheta les captifs, et distribua ses récompenses à tous ceux qu'il aimait, suivant leurs mérites.

« Vous savez tous qu'autrefois, lorsque vous alliez à la guerre, suivant la coutume, les prêtres restaient toujours dans les camps; et au moment où vous marchiez au combat, vous recommandant à eux avec des prières, vous les laissiez en lieu sûr. Mais aujourd'hui les évêques, les prêtres et les diacres, les chantres et les lecteurs, chacun d'eux rangés suivant leur ordre, armés d'épées et préparés au combat, veulent, avec vous, affronter et attaquer les ennemis de la vérité. S'il leur advenait d'être tués, ils ne le redoutent point, car ils préfèrent recevoir la mort que de la donner. Ils ont deux vues : avec les yeux de la foi, ils voient lapider les prophètes; et avec les yeux du corps, ils [contemplent] la gloire de votre valeur, surtout si ces deux vertus se manifestent en vous. Vous aussi, vous avez vu les souffrances des saints apôtres et le massacre des saints martyrs qui, par leur mort, ont raffermi la sainte Église. L'effusion de leur sang fut une gloire pour les habitants du ciel comme pour ceux de la terre. Ainsi que jusqu'au second avénement, on continue la même œuvre de valeur, en supportant les mêmes souffrances. »

Ainsi parla le saint prêtre Léonce, et il acheva son discours en glorifiant Dieu et en disant *amen*. L'autel étant préparé, ils célébrèrent le très-saint mystère. Ils préparèrent aussi les fonds, et s'il se trouvait dans la masse des troupes quelque catéchumène, il recevait le matin le baptême et la sainte Eucharistie. De cette manière, ils se purifièrent comme à la grande solennité de Pâques. Puis toute la multitude des soldats, avec une immense joie et au comble de l'allégresse, s'écria et dit : « Que notre mort soit semblable à celle des justes, et que notre sang coule comme celui des saints martyrs. Que Dieu accepte notre sacrifice volontaire, et qu'il ne livre pas son Église aux mains des païens. »

CHAPITRE SIXIÈME.

Seconde bataille livrée par les Arméniens au roi des Perses.

Après cela, le généralissime de l'armée perse voyant que les messagers, avec lesquels il voulait tromper les Arméniens, n'étaient plus parmi ces derniers et que l'espoir de les détacher de l'indivisible union s'était évanouie, il appela près de lui Vasag et tous les princes arméniens apostats qui étaient de son parti, les interrogea et s'informa auprès d'eux de la manière d'obtenir la victoire. Ayant découvert et apprécié la valeur de chacun, il engagea et ordonna à beaucoup de généraux placés sous ses ordres de faire marcher en avant les éléphants. Il partagea ces animaux en plusieurs groupes, et à chaque éléphant, il assigna trois mille hommes armés de cuirasses, non comprises les autres troupes. Il parlait ainsi aux grands par l'ordre du roi, et disait : « Souvenez-vous chacun de l'ordre du grand roi et cherchez la renommée de la bravoure. Choisissez la mort plutôt qu'une vie ignominieuse; n'oubliez pas les parfums, les couronnes, les marteaux d'armes et les présents magnifiques dont la cour royale vous récompense. Vous êtes chacun seigneurs de différents cantons et vous avez une grande autorité; vous connaissez le courage des habitants de l'Arménie, la valeur et l'héroïsme de chacun. Si par malheur vous êtes vaincus, vous serez privés pendant votre vie de vos nombreuses richesses. Souvenez-vous de vos femmes et de vos enfants; souvenez-vous des amis qui vous sont chers. Peut-être vous serez couverts d'opprobre par les ennemis étrangers et pleurés par vos propres amis. »

Digitized by Google

Il rappelait aussi à leur mémoire tous leurs compagnons fugitifs, qui, ayant survécu à la bataille, avaient été condamnés à voir leur existence tranchée par l'épée; puis leurs fils, leurs filles, tous leurs proches, rendus captifs et arrachés de leur pays natal. Il disait cela et faisait surtout valoir l'ordre du roi. Il disposait et organisait tous ses soldats, faisait défiler et étendre les bataillons sur toute la longueur du camp, et il faisait ranger trois mille hommes armés de cuirasses à droite et à gauche de chaque éléphant. Il renforçait le corps des Immortels (Kount-Madian) comme un taureau invincible ou comme un château imprenable. Il distribuait les étendards, envoyait les bannières et donnait l'ordre qu'au son de la trompette, ils se tinssent prêts. Il rassembla sur le même point les troupes des Gadasch, des Huns, des Gèles (Kegh) (1) et tous les autres guerriers, et il ordonna à l'aile droite de son armée de se préparer à marcher contre le général des Arméniens (2).

Le valeureux Vartan, en se portant en avant, interrogeait les premiers, et en exhortant chacun il distribuait leurs places aux généraux. Il confia le premier corps au prince des Ardzrouni; il lui donna pour lieutenant le grand prince de Mog, et tous les autres satrapes comme généraux sous leurs ordres, et il leur assigna toute la masse des troupes composant les deux ailes de l'armée. Il confia le second corps à Khorène Khorkhorouni dont les lieutenants étaient l'Endzaïetzi et Nersès Kadchpérouni (3). Il remit le commandement du troisième corps à Thathoul de Vanant et il lui donna comme lieutenant Dadjad Kentouni, et beaucoup de braves comme généraux. Lui-même (Vartan) prit le commandement du quatrième corps et choisit pour lieutenants le valeureux Arschavir et son propre frère Hamazasb. Il disposa et organisa les bataillons, les exhortant dans toute l'étendue du camp, et en face de l'armée des Arik, sur les bords du fleuve Deghmoud (1).

Lorsqu'ils furent ainsi préparés des deux côtés, ils en vinrent aux mains avec une grande fureur et une rage indicible; et ils couraient avec ardeur à l'attaque les uns contre les autres. Le bruit des clameurs des deux partis qui s'étaient rencontrés comme deux nuages, faisait écho en se prolongeant, et leur retentissement faisait trembler les cavernes des montagnes. Des éclairs de lumière jaillissaient au milieu du nombre considérable des casques et des brillantes armures des soldats, et égalaient la splendeur du soleil. Par l'éclat des épées, et la vibration de la multitude des flèches, il semblait que le ciel était sillonné d'éclairs. Mais qui pourrait raconter l'épouvantable clameur de ces voix effrayantes? qui pourrait redire le bruit des boucliers et le sifflement des cordes d'arcs qui assourdissaient toutes les oreilles? Il fallait voir les gémissements douloureux et les terribles angoisses de cette attaque incessante où ils se heurtaient à l'envi; car les forts devenaient furieux, les timides se décourageaient, les braves s'animaient et écrasaient d'autres braves. La masse des combattants s'étant rassemblée, on la repoussa vers le fleuve, et les soldats perses, épouvantés de ce danger, se mirent à ramper à terre. Cependant l'armée arménienne ayant débouché et traversé le fleuve à cheval, assaillit l'ennemi avec une grande impétuosité. Puis se heurtant vaillamment tour à tour, des deux côtés tombaient beaucoup de morts et de blessés.

Dans cette immense mêlée, le valeureux Vartan tourna ses regards vers la hauteur et aperçut les braves combattants de l'armée perse qui jetaient le désordre dans l'aile gauche de l'armée arménienne. Il se précipita courageusement de ce côté et, mettant en déroute l'aile droite des Perses, il les repoussa jusque sous les éléphants; puis les ayant entourés dans cet endroit, il les extermina. Il les remplit même d'un si terrible effroi, qu'ayant culbuté le corps des Immortels, ces derniers furent dispersés loin du camp retranché et mis en complète déroute.

Cependant Mouschgan Niousalavourd ayant levé les yeux pour observer, aperçut quelques troupes de l'armée arménienne qui fuyaient et d'autres qui étaient restées en arrière dans les plaines et la montagne. Poussant des cris, il encouragea les soldats persans qui l'entouraient, et s'étant arrêtés, ceux-ci assaillirent la troupe de Vartan. Dans cette mêlée, on eût pu croire que les deux

(1) Les peuples dont il est question ici sont les Cadusiens, nomades de la Médie et Scythes d'origine. Ils étaient tenus de fournir aux armées perses des contingents. — Les Gèles se sont perpétués jusqu'à nos jours dans le Ghilan. — Les Huns Hephthalites étaient les alliés des Perses, tandis que les Huns Cidarites et Tétraxites étaient au contraire unis aux Arméniens. — Cf. Saint-Martin, *Ed. du B. E.* de Lebeau, t. VI, p. 301, et notes.

(2) Lazare de Pharbe, c. 34-36. — La bataille fut livrée dans la plaine d'Avarair, au pied de l'Ararat, dans le canton d'Ardaz qui fait partie de la province de Vasbouragan. Les Arméniens campèrent le jour de la Pentecôte de l'an 451.

(3) La capitale de ce pays est Ardjisch sur les bords septentrionaux du lac de Van.

(1) Cette rivière se jette dans l'Araxe. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 41-42.

Digitized by Google

partis étaient vaincus, car il y avait un tel amas de cadavres qu'on eût dit un monceau de ruines.

A cette vue, Mouschgan Niousalavourd attendit les éléphants d'Ardaschir qui s'était retranché sur eux, comme sur un observatoire élevé ou comme dans une ville inexpugnable. Il les appela au son des trompettes et il les mit en réserve avec l'élite de l'armée. Mais le héros Vartan, avec ses braves compagnons, en fit en cet endroit un horrible carnage, et lui aussi devint digne de subir le parfait martyr.

Le combat se prolongeant, le jour était déjà sur son déclin et la nuit approchait. Beaucoup [de blessés] mouraient, surtout à cause de l'entassement des cadavres amoncelés très-près les uns des autres, comme du bois coupé dans une forêt de cèdres. On voyait là des flèches et des arcs brisés, et on ne pouvait discerner avec certitude les corps des bienheureux. Une grande confusion régnait des deux côtés de ceux qui avaient été frappés. Ceux qui avaient survécu se dispersaient égarés dans d'impénétrables vallées, et lorsqu'ils se rencontraient, ils se tuaient l'un l'autre, jusqu'au coucher du soleil. On continua sans trêve cet épouvantable massacre (1).

On était au printemps, et les campagnes fleuries avaient changé d'aspect à cause de tout le sang répandu. Si quelqu'un eût vu la masse de ces cadavres tombés, il eût versé des larmes de douleur. Les entrailles étaient bouleversées en entendant les gémissements des blessés, les plaintes des mourants, le bruit que faisaient en tombant les blessés, la fuite des timides, l'effroi des lâches, les cris des gens saisis d'effroi, les pleurs et les regrets des amis et des parents, et leurs douloureux sanglots. Ce n'était pas sur un seul point qu'on avait vaincu; mais comme ils s'étaient mesurés braves contre braves, les vainqueurs se trouvaient des deux côtés.

Cependant, comme dans ce grand combat le généralissime des Arméniens avait trouvé la mort, il n'y avait plus alors aucun chef sur l'appui duquel les troupes qui avaient survécu, pouvaient compter. Bien que ceux qui avaient échappé au carnage fussent plus nombreux que les morts, ils étaient dispersés et errants, et ils se dirigèrent vers des endroits inaccessibles du pays; ils s'y réfugièrent et s'emparèrent de beaucoup de lieux et de châteaux que personne n'avait pu prendre.

Voici les noms des illustres héros qui endurèrent le martyre [dans cette bataille] : le héros Vartan, de la race des Mamigoniens, avec cent trente-trois hommes; Khorène, de la race des Khorkhorouni avec dix-neuf hommes; le brave Ardag, de la race des Balouni avec cinquante-sept hommes; le puissant Dadjad, de la race des Kentouni avec dix-neuf hommes; le savant Hemaiag, de la race des Timakhsian, avec vingt-deux hommes; l'illustre Nersèh, de la race des Khadchpérouni avec sept hommes; le jeune Vahan, de la race des Kénouni avec trois hommes; le juste Arsène, de la race des Endzaïetzi avec sept hommes; le robuste Karékin, de la race des Sérouantzdian avec ses deux frères et dix-huit hommes.

Ces deux cent quatre-vingt-sept héros et les grands satrapes furent martyrisés avec eux dans cette bataille. En outre de ce nombre de deux cent quatre-vingt-sept, il y eut encore des martyrisés qui appartenaient à la race royale, à celle des Ardzrouni, et aux autres dynasties de satrapes, huit cent quarante hommes, dont les noms, le jour de ce grand combat, furent inscrits dans la liste de la vie. Il y eut en tout mille trente-six tués; et du côté des apostats trois mille cinq cent quarante-quatre hommes qui périrent dans cette journée. Neuf d'entre eux étaient de grands personnages, ce qui affligea beaucoup Mouschgan Niousalavourd. En voyant surtout le désastre subi par son armée qui était sept fois plus nombreuse que celle des Arméniens, il se découragea et fut très-effrayé, car il ne savait comment persévérer dans ses plans, puisque le combat n'avait pas eu les résultats qu'il en attendait. [Son découragement fut plus grand] encore lorsqu'il vit et considéra la multitude des morts de son armée. Il les fit compter et il trouva le total de ceux qui étaient morts bien supérieur à celui de l'armée arménienne. De plus, il fut fort affligé [de la mort] des personnages de marque dont les noms étaient connus du roi. Il craignit d'écrire au roi et de lui faire savoir la vérité sur le résultat de l'affaire; car il ne pouvait pas non plus le cacher, parce que la nouvelle d'un si grand combat ne pouvait demeurer secrète.

Tandis qu'il se livrait à ces pensées et qu'il était affligé dans son esprit, l'apostat Vasag qui, caché au milieu des éléphants, avait conservé la vie, offrait des consolations à l'âme de l'affligé, en lui enseignant des ruses qu'il pourrait employer pour battre en brèche les forteresses. Il jurait par l'ordre royal, se donnant lui-même comme garant avec les prêtres qui l'accompagnaient dont il faisait des

(1) Élisée ne dit pas que le général perse Mouschgan fut blessé, mais ce fait est rapporté par Lazare de Pharbe. — La bataille où finalement les Arméniens, après des prodiges de valeur, furent battus, fut livrée un samedi, le 26 de maréri, c'est-à-dire le 2 juin 451, vingt-trois ans après le renversement de la dynastie des Arsacides d'Arménie.

Digitized by Google

messagers, qu'il pouvait offrir aux Arméniens le pardon de leur rébellion, en leur accordant de nouveau de rebâtir les églises et de rétablir toutes les cérémonies suivant l'ancien usage. Cependant, bien que l'ordre du roi fût très-formel à ce moment, sa puissance était très-affaiblie puisqu'il avait été vaincu à deux reprises différentes; toutefois les soldats arméniens qui connaissaient la fourberie de Vasag, dont ils avaient si souvent découvert les ruses, ne purent croire de suite à ses propositions.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Où l'on raconte encore l'héroïsme des Arméniens et la scélératesse croissante de Vasag.

Mouschgan Niousalavourd stimula de nouveau toute la noblesse des Arik, et ayant réuni des troupes, il arriva à un château où s'étaient réfugiés une bande de soldats arméniens et de saints prêtres. Ils se préparèrent à faire le siége de la place et l'investirent de tous côtés. Ne pouvant point s'emparer du château, ils eurent de nouveau recours aux serments pour les amener à capituler, sans employer la force; et ils leur firent ensuite présenter deux ou trois fois le saint Évangile. Bien que les prêtres consentissent à sortir et à se présenter [à Mouschgan], cependant beaucoup de chefs ne voulurent pas croire aux fausses promesses de Vasag, puisque Mouschgan Niousalavourd avait commencé à seconder les perfides projets [de l'apostat].

Or un des vaillants officiers arméniens, nommé Pag, qui, en fuyant, était arrivé dans le château, s'étant présenté sous les murs, vomissait des injures contre l'apostat, et rappelait au général en chef des Perses tous les malheurs qu'il avait fait endurer à l'Arménie. En l'écoutant, beaucoup des accusations [qu'il reprochait à Vasag] étaient approuvées non-seulement par les Arméniens, mais elles l'étaient encore davantage par les Perses. Pag sortit la même nuit du château avec sept cents soldats, sans qu'on pût mettre la main sur lui.

Mais ceux qui étaient restés dans le château, connaissaient bien la fausseté des serments de leurs [ennemis]; cependant comme ils manquaient de vivres, ils en sortirent bien malgré eux. Lorsqu'ils se présentèrent, on ordonna d'en massacrer deux cent treize. Tous s'écrièrent et dirent : « Nous te remercions, Seigneur notre Dieu, car, tandis que les églises sont encore fréquentées, que les sanctuaires des martyrs sont intacts, que le saint clergé est uni et pratique la vertu, tu nous as rendus dignes de ton céleste appel. Que notre mort soit semblable à celle des saints athlètes et que notre sang se mêle avec celui des martyrs. Que le Seigneur dans sa sainte Église trouve de l'allégresse à cause des victimes volontaires qui montent sur le saint autel. » Ayant dit ces paroles, deux cent treize martyrs furent immolés dans cet endroit.

Les saints prêtres qui s'étaient réfugiés dans le château, le bienheureux Joseph et le bienheureux Léonce, avec beaucoup de leurs compagnons, offrirent aussi leur tête au glaive du chef des bourreaux, répétant les mêmes paroles qu'avaient dites les deux cents [martyrs]. Ce n'était pas que les bienheureux eussent quelque espoir de [conserver] une vie corporelle, mais ils cherchaient avec sagesse à procurer de la gloire à leur pays. C'est pourquoi ils en appelèrent à la Porte, en rejetant toute la faute sur l'impie Vasag. Lorsque Mouschgan Niousalavourd entendit ces paroles, il n'ordonna pas qu'on mît la main sur eux pour les faire mourir; mais, faisant frapper Joseph et Léonce, il commanda qu'ils fussent gardés soigneusement parce qu'ils en avaient appelé à la Porte. Ils disséminèrent ensuite les autres prêtres dans différents endroits, en leur donnant des instructions pour la prospérité et la tranquillité du pays.

En attendant, les Arméniens, en voyant que les ordres du roi et du perfide Vasag étaient changés, ne crurent pas à ce pardon trompeur, mais s'encourageant à l'envi, ils disaient : « Qu'avons-nous besoin de la vie passagère de ce monde, ou pourquoi voyons-nous le jour après [la mort de] ceux que nous aimons? Car si nos valeureux champions tombèrent dans la grande bataille, si beaucoup de blessés furent étendus sur la terre, dans le sang, au milieu de la campagne, si leurs cadavres servirent de pâture aux oiseaux et de nourriture aux bêtes fauves, si nos dignes satrapes sont anéantis par le malheur, s'ils ont perdu leurs domaines et s'ils éprouvent les tribulations de la persécution, si toute la joie des Arméniens s'est changée en pénibles souffrances et en une corruption insupportable, n'ajoutons pas foi à ces ordres fallacieux et ne nous livrons pas aux mains de ces princes. »

A partir de ce moment, tous abandonnèrent les villages, les bourgs et les campagnes; les époux quittèrent la couche nuptiale, les vieillards laissèrent leurs demeures, et les jeunes enfants abandonnèrent le sein de leurs mères. Les jeunes gens et les jeunes filles fuyaient, et de même toute la masse des hommes et des femmes gagnaient d'impénétrables déserts et de fortes positions dans dif-

Digitized by Google

férentes montagnes. Ils pensaient qu'il était préférable d'habiter dans des cavernes avec les bêtes fauves que de se reposer dans des palais, en apostasiant. Ils souffraient, sans s'attrister, de se nourrir d'herbes et sans se rappeler leurs mets habituels. Les cavernes leur semblaient comme les arceaux de splendides monuments, et des lits sur la terre, comme des couches brodées. Les psaumes, les modulations de leurs chants, et la lecture des saintes Écritures étaient toute leur joie. Chacun était pour lui-même un temple, dont il était aussi le prêtre ; les corps de chacun étaient comme un saint autel, et leurs âmes étaient un sacrifice agréable ; aussi aucun d'eux ne se lamentait par la crainte de devoir être passé au fil de l'épée, aucun d'eux ne regrettait non plus d'être éloigné de ceux qu'il aimait. Ils supportaient avec joie qu'on leur enlevât leurs biens et ils ne se souvenaient plus d'avoir eu des possessions. Ils luttaient avec patience, et ils soutenaient avec courage leur douloureux martyre. En effet, s'ils n'eussent pas apprécié visiblement leur joyeuse espérance, ils n'auraient pu agir avec autant de fermeté. Beaucoup appartenaient à la race illustre des satrapes ; leurs frères, leurs fils, leurs filles avec plusieurs de leurs amis habitaient dans des localités inaccessibles ; quelques-uns dans le sombre pays de Chaldie ; beaucoup dans les régions méridionales des inaccessibles rochers de Demorik ; d'autres dans les profondes cavernes d'Artzakh, et quelques-uns occupaient beaucoup de châteaux dans l'intérieur du pays. Tous, avec une grande résignation, supportaient beaucoup de misères en vue de l'espérance divine, et ils demandaient à Dieu, par des supplications, de ne point voir la ruine des saintes églises.

Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois, l'impiété du méchant excitait et forçait les soldats perses, dans les parties voisines du pays, à solliciter un ordre royal pour faire arriver des troupes à leur aide. Beaucoup de cavalerie étant ensuite venue, elle augmenta le nombre des gens opprimés, et elle devint aussi nombreuse que dans l'origine. Ils pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et en combattant ils assiégèrent les forteresses du mont Gaboïd. Mais les assiégés, en se défendant vigoureusement, massacraient un grand nombre de soldats perses, poursuivaient dans leurs campements les fugitifs qui, avec des prières mensongères, voulaient de nouveau les réduire par la ruse.

Bien que personne ne voulût aller vers eux pour ne pas être livré aux mains des ennemis, cependant un prêtre appelé Arsène (Arschen) y fut contraint par leurs serments. Il leur parlait avec beaucoup de familiarité ; il approuvait la fuite des innocents, et son visage exprimait mêlée de la compassion pour l'impie Vasag. Il lui rappelait son premier pacte avec le christianisme, en termes respectueux, afin d'adoucir un peu sa détestable iniquité. Mais Vasag ne l'écouta point, ne prêta nulle attention à ses paroles, et fit attacher et emmener le bienheureux et tous ceux qui étaient venus avec lui.

Ensuite, voyant que le général en chef adoptait ses plans, il se mit à faire des incursions dans beaucoup d'endroits, et lorsqu'il trouvait des gens en dehors des forteresses, il les faisait prisonniers, et il incendiait avec des torches plusieurs localités. Ceux qui étaient renfermés dans les châteaux de Demoris, ayant appris tout le mal que faisaient les troupes royales, songèrent qu'il était désavantageux de séjourner dans les forteresses. Étant sortis courageusement, ils fondirent sur les ennemis avec l'aide des défenseurs de ces châteaux, et, arrivés dans le pays qui formait la frontière avec la Perse, ils firent un cruel massacre, conduisirent en captivité les survivants, les enfermèrent dans les forteresses et incendièrent les édifices de la contrée.

Ceux qui résidaient dans les montagnes de la Chaldie, s'étant aperçus que les soldats perses arrivaient avec insolence et sans méfiance, dans les régions fortifiées de l'Arménie, assaillirent également avec une grande valeur le territoire de Daïk, situé au milieu des vallées. Ils trouvèrent là plusieurs troupes de soldats royaux qui voulaient faire prisonniers les seigneurs du pays et qui s'imaginaient aussi que là se trouvaient les trésors des satrapes ; aussi ils fouillaient partout avec ardeur.

Là, ils virent, dans deux villages, les églises incendiées, et ils en furent encore plus irrités. Ils se lancèrent à la poursuite des ennemis et ils s'attaquaient mutuellement. Enfin, victorieux et triomphants, ils affaiblirent les forces de l'armée perse, massacrèrent beaucoup d'ennemis et contraignirent ceux qui avaient échappé à quitter le pays. Dans cette terrible rencontre, le bienheureux Hemaïag, frère de Vartan, généralissime des Arméniens, combattant seul avec une grande bravoure, fut tué en martyr, pour la sainte union de la religion (1).

Tous ceux qui n'avaient pas été blessés, poursuivirent les fuyards. Ayant agi de la sorte, les soldats du roi cessèrent de faire des incursions

(1) Cf. Lazare de Pharbe, ch. 36, 37.

Digitized by Google

dans la contrée, et ils eurent plus de respect pour les églises. De plus, les Arméniens s'adressèrent de nouveau à la cour.

Ceux qui s'étaient enfuis dans les forêts d'Artzakh ne restèrent pas non plus inactifs. Ils expédiaient sans cesse des messagers dans le pays des Huns, stimulaient et exhortaient les troupes de cette contrée; ils leur rappelaient le pacte qu'ils avaient fait avec les Arméniens, et qu'ils avaient confirmé par un serment solennel. Il était agréable à plusieurs d'entendre ces paroles. En outre, ils leur faisaient des reproches pour ne point être venus au combat tandis qu'ils étaient prêts. Cependant, comme au commencement ils n'avaient pu s'entendre entre eux, ils firent une levée de troupes nombreuses et aussitôt ils allèrent envahir les frontières du royaume des Perses. Ayant saccagé beaucoup de provinces et enlevé beaucoup de prisonniers, ils les conduisirent dans leur pays pour témoigner au roi de leur alliance avec les troupes arméniennes.

Quand toutes ces nouvelles parvinrent au général perse, il en fut fort irrité, et, au comble de la fureur, il rejeta toute la faute sur l'impie Vasag, comme étant la source et l'instigateur de tout le mal qui était arrivé. Ayant levé son camp, il partit et arriva en Perse; il écrivit tout ce qui s'était passé, avec exactitude, à la cour, et il accusa l'apostat de tout ce qui était arrivé.

Dès que le roi eût appris que le pays était ruiné et qu'il se fut assuré du résultat de la grande bataille, il se découragea et perdit de son audace habituelle. Gardant le silence, il repoussait ses continuelles et trompeuses pensées; il pesait l'erreur de cette folle entreprise, et il voulut la connaître, en disant : « Se trouvera-t-il quelqu'un qui m'exposera les choses avec vérité? » — Le grand intendant Mihr-Nersèh lui-même, qui était au courant de cet acte injuste, se présentant au roi, lui dit : « Je te le dirai, ô roi valeureux, si tu veux entendre la vérité avec certitude; fais appeler ceux qui, en Arménie, sont les chefs des chrétiens; ils viendront promptement et te diront toute la vérité. »

En attendant, il écrivit et confia l'Arménie à un marzban qui était l'un de ses premiers satrapes, appelé Adrormizt (1), dont les domaines étaient situés sur les frontières de l'Arménie et qui avait été le lieutenant du général dans la dernière bataille. Il rappela Mouschgan Niousalavourd (1) avec tout le reste des troupes [et les envoya] dans le pays des Aghouank, des Lephin, des Djéghp, des Hedjmadag, des Thavasbar, des Khipiovan, et dans toutes les forteresses que les Huns avaient ruinées lors de leur alliance avec les Arméniens. Cependant, comme le roi s'était attristé à cause de la ruine des provinces et du massacre des soldats, et surtout à cause de la destruction des forteresses, — qui avaient exigé beaucoup de temps et de peines pour les construire, et qui alors avaient été facilement enlevées et démantelées, sans espoir de les relever, — il donna l'ordre qu'on fît venir Vasag avec les chefs des chrétiens (2).

Pendant ce temps-là, le marzban Adrormizt fit son entrée en Arménie, avec des sentiments pacifiques. En vertu d'un ordre royal, il appela Sahag, le saint évêque des Reschdouni, afin de savoir de lui les détails de ce qui était arrivé. Bien que cet évêque eût démoli un adrouschan et que, de différentes façons, il eût tourmenté les prêtres du feu, cependant il n'hésita point à se présenter au tribunal public. Le marzban convoqua aussi un pieux prêtre, nommé Mousché, qui était inspecteur de la province des Ardzrouni, et qui avait également détruit un adrouschan, et fait emprisonner et châtier cruellement des mages. Celui-ci ne craignit point non plus et se rendit volontiers en présence du marzban. Deux autres bienheureux prêtres aussi, Samuel et Abraham, qui avaient renversé un adrouschan à Ardaschad et qui avaient été faits prisonniers par l'apostat Vasag, furent conduits également avec ces personnages vertueux. On réunit aussi, dans le même but, le grand Joseph, Léonce, Khadchadch et Arsène. Lorsque le marzban eut été instruit et renseigné par tous, il écrivit et notifia à la cour chaque chose avec sincérité, comme il l'avait entendu de leur bouche.

Bien que Vasag fût déjà arrivé à la Porte et qu'il eût, à sa façon, raconté diversement et faussement chaque événement, il ne pouvait cependant pas se justifier dans l'esprit du roi qui lui répondit en ces termes : « Quand les chrétiens seront arrivés, je vous entendrai tous ensemble au tribunal. »

Cependant, comme les saints prêtres étaient enchaînés, ils n'arrivèrent à la résidence royale d'hiver qu'après deux mois et vingt jours. Lorsque le grand intendant apprit qu'on les avait amenés dans la ville, il vint lui-même pour les voir, et, bien

(1) Lazare de Pharbe (c. 36) donne à ce personnage le nom d'Arschagan, ce qui fait supposer, dit Saint-Martin (*Hist. du B. E. de Lebeau*, t. VI, p. 308, note 1), qu'il appartenait à une branche des Arsacides de Perse qui était encore puissante à cette époque en Perse.

(1) Lazare de Pharbe (c. 38) place le retour de l'armée et l'arrivée des captifs à la 13e année du règne d'Iezdedjerd II, qui répond à l'année de notre ère 452. — Cf. Saint-Martin, *loc. cit.*, note 2.

(2) Cf. Lazare de Pharbe, c. 36, 38, 43.

Digitized by Google

qu'il entendît leur rapport sur chaque événement avec des détails précis, il ne pouvait cependant pas les faire saisir et les tourmenter, parce que plusieurs des satrapes arméniens avaient vraisemblablement occupé les lieux fortifiés du pays, et le marzban les redoutait peut-être. C'est pourquoi il commanda qu'on gardât les saints avec soin et qu'on administrât le pays avec douceur. De son côté, il parcourait la contrée, relevait les ruines et promettait aux habitants la sécurité.

Il donna l'ordre de rendre aux évêques leurs diocèses respectifs, d'exercer ouvertement leur culte suivant l'antique usage, et de se montrer en public en toute liberté. En outre, il leur accordait des présents et des cadeaux. Comme l'armée avait pris et ravagé beaucoup de cantons, il commanda qu'on exemptât le pays des tributs, et il diminua aussi pendant quelque temps la cavalerie royale. Il ordonna que les moines qui avaient émigré et s'étaient dispersés vinssent reprendre possession de leurs domaines : « Que tous les ministères du culte divin, dit-il, soient exercés aujourd'hui, comme cela avait lieu sous ses prédécesseurs. Si quelqu'un s'est retiré dans quelque contrée lointaine, j'ai le pouvoir, [ajoutait-il], donné par la cour, de le faire rentrer et de lui faire recouvrer tout ce qu'il avait abandonné, de le mettre en possession de ses biens, soit qu'il appartienne à la classe des nobles, ou à celle du peuple, ou enfin à celle du clergé. »

Il confirma ses paroles par serment, et il en envoya l'avis de tous les côtés; c'est pourquoi beaucoup de gens revinrent, acceptèrent ses offres et recouvrèrent leurs propres possessions.

Mais ce qui est plus important encore, c'est que si quelqu'un par violence avait embrassé le magisme contre sa volonté, on envoyait un édit de la cour, pour qu'il professât le christianisme. [Cet édit portait :] « Les dieux sont irrités aussi contre ceux qui ne vénèrent pas affectueusement la religion du mazdéisme, et moi je ne les en remercie point. Aujourd'hui j'adresse à tous le même commandement : laissons à chacun la faculté d'agir suivant son libre arbitre, qu'il suive le culte qu'il lui convient de pratiquer, car tous sont mes sujets. » Il parla ainsi et donna cet ordre par écrit à tout son royaume.

Lorsqu'ils eurent connu et vu cet édit, beaucoup de gens qui erraient et étaient dispersés dans des lieux éloignés, accouraient et reprenaient leurs biens. Ensuite, quand les satrapes qui résidaient dans les châteaux-forts du pays, virent le rétablissement [de la stabilité], et l'Église encore florissante, ils reprirent confiance et eurent le courage de se présenter au roi. Ils envoyèrent aussi un message au marzban du pays pour signifier leur soumission à la Porte. Le marzban, animé d'une vive sollicitude, demanda un édit royal et leur donna une promesse de sécurité par ordre de la cour. Toutefois, comme ils connaissaient la dureté du gouvernement et sa duplicité en toute chose, ils voulurent néanmoins participer aux martyres des saints, et, puisque la mort leur était réservée, ils ne s'en effrayaient point.

En entendant ces paroles, le roi donna l'ordre qu'ils se présentassent devant lui, libres de tous liens, et avec les mains et les pieds débarrassés de leurs fers. Aussitôt ils conduisirent leurs femmes et leurs enfants, et, grâce au marzban, ils recouvrèrent leurs propres biens et se rendirent avec empressement au quartier d'hiver du roi.

Tandis que le roi était dans sa résidence d'hiver, il ordonna que l'on fît faire une enquête sur chacun d'eux. Le grand intendant siégea pour écouter les deux parties, et, après avoir examiné pendant plusieurs jours les pièces du procès, on déclara coupable le parti des apostats. Ainsi ils produisirent des lettres envoyées par Vasag et par tous ceux qui étaient ses adhérents, en vue de rester unis au pacte de rébellion; une lettre de la province des Ibères, une autre de celle des Aghouank, enfin une troisième de l'Aghdznik et une adresse au souverain des Grecs, ainsi qu'une lettre au général Antiochus. Toutes ces lettres portaient le cachet authentique de Vasag. Il était aussi complice du meurtre des mages à Zarèhavan (1), et ses lettres et ses ordres prouvaient que beaucoup de châteaux avaient été enlevés aux Perses, alors qu'il était marzban du pays.

S'étant avancé à son tour, Adom, de la race des Kénouni, qui avait été envoyé par Vasag en qualité d'ambassadeur en Grèce, lui fit des reproches en présence du grand tribunal, [en lui montrant] le document qu'il lui avait remis muni de son sceau. Mouschgan Niousalavourd porta aussi son accusation et témoigna, avec ses compagnons de l'armée, comment, après la fin du combat, Vasag avait fait répandre beaucoup de sang, comment il avait fait sortir les assiégés des châteaux-forts, en les trompant par un faux serment, comment il avait mis à mort quelques-uns des sujets et des sujettes du roi et en avait envoyé d'autres en captivité. Enfin, pour comble d'infamie, on l'accusait de s'être approprié les tributs du pays qui auraient dû être versés au trésor.

Beaucoup d'apostats, complices de Vasag, dé

(1) C'était un des neuf cantons de la Persarménie.

Digitized by Google

voilèrent les maux qu'il avait causés au pays d'Arménie. On interrogea aussi, à son égard, ceux des mages qui avaient survécu, ainsi que les gardes du corps, qui avaient été délivrés de leurs fers et avaient été amenés à la cour, et on leur dit : « Êtes-vous bien renseignés sur les injustices commises par Vasag? « Ils répondirent en disant : « C'est lui qui a été le chef, l'instigateur et la cause de toutes les terribles infortunes que nous avons supportées, de tous les malheurs qui fondirent sur les troupes royales, de la ruine et de l'esclavage du pays d'Arménie, et de la perte des tributs royaux. » Durant le cours de son procès qui dura plusieurs jours, ses parents se présentèrent aussi; ils l'avaient déjà accusé devant le roi. Ils firent connaître et démontrèrent, article par article, comment Vasag s'était uni d'amitié avec Héran le Hun, roi de Paghassagan, précisément à l'époque où ce prince massacra dans l'Aghouank l'armée perse, et qu'en dévastant tout sur son passage, il était arrivé sur le territoire grec, avait enlevé beaucoup de prisonniers et de butin aux Grecs, aux Arméniens, aux Ibères et aux Aghouank. Ils racontèrent en outre comment le souverain lui-même en avait été informé et avait tué le roi de Paghassagan. Vasag, à cette époque, était marzban d'Arménie, et on découvrit qu'il était l'allié des ennemis du roi. Ses parents firent connaître encore et prouvèrent comment ils étaient parfaitement informés de ses perfides projets. Ils dirent et avancèrent tout cela en présence du roi, et ils racontèrent les diverses ruses dont il se servait traîtreusement, non-seulement contre ses compagnons, mais aussi contre le roi; car, dès son enfance, il n'avait jamais fait aucune chose avec équité.

Alors le grand intendant donna les ordres suivants : « Amenez ici quelques-uns des captifs qui sont en prison. » On enleva les chaînes des bienheureux et on les amena. C'étaient Sahag, évêque des Reschdouni, le saint évêque Joseph et le prêtre Léonce. Quand on eut exposé devant eux toute la procédure instruite au tribunal, l'évêque Sahag répondit : « Ceux qui ont ouvertement renié le vrai Dieu ne savent ni ce qu'ils font ni ce qu'ils disent, parce que leur intelligence est obscurcie. Ils servent leurs maîtres sous de faux prétextes, et ils s'accordent avec leurs complices, en les trompant. Ce sont des vases de Satan, car, par leur moyen, il accomplit la perversité de ses volontés, comme on le voit par Vasag. En effet, tandis qu'il avait le nom de chrétien, il croyait, par sa fausseté, couvrir et cacher toute sa perversité devant votre gouvernement mal renseigné, en dissimulant toutes ses fraudes, sous le manteau du christianisme. C'est pourquoi, vous, en croyant à cet homme, vous l'avez honoré au-delà de son mérite. Vous lui avez confié le pays des Ibères; eh bien! demandez-leur s'ils furent satisfaits de lui. Vous lui avez donné la principauté de Siounie; écoutez ce que ses parents vous racontent de lui. Vous l'aviez institué marzban de l'Arménie; il détruit tout le pays que vos ancêtres avaient fondé avec tant de peines. Vous l'avez vu, lorsqu'il rejeta le nom vénérable de Dieu qu'il honorait faussement, toute sa perversité apparut dans sa nudité, car s'il se montra traître envers son Dieu, pour quel mortel se montrera-t-il juste? Or, toutes les accusations qu'on a formulées maintenant contre lui, ne les aviez-vous pas entendues auparavant? Pour quel motif les avez-vous dissimulées; ne le saviez-vous pas? Il me semble qu'il vous a trompés par une fausse espérance; mais ni vous, ni lui, ni aucun autre qui viendra après vous, ne pourra le trouver en nous. Faites donc de lui ce qu'il vous plaira, et pourquoi nous interrogez-vous à son sujet? »

Le grand intendant, troublé dans son esprit et dans ses pensées, repassait toutes les dépositions faites devant le tribunal. Après qu'il eut acquis la ferme conviction qu'on devait condamner Vasag, avec justice, à cause de ses actes iniques, il entra à la cour royale, et il montra tous les documents du tribunal. Lorsque le roi eut tout entendu et qu'il fut convaincu de la culpabilité de Vasag par le rapport du grand intendant, il fut fort irrité et il éprouva un vif ressentiment. Cependant il voulut conduire Vasag par degrés au sommet de l'ignominie. Il garda le silence pendant douze jours, jusqu'à ce que les accusations du procès fussent épuisées.

Un jour de grande fête, il ordonna d'inviter à un banquet tous les personnages illustres et marquants. L'apostat fut aussi invité. Observant le cérémonial accoutumé de la cour, il revêtit le vêtement d'honneur qu'il avait reçu du roi; il ceignit le bandeau et plaça sur sa tête la tiare brodée d'or; il boucla la ceinture d'or massif enrichie de perles et de pierres précieuses, il mit les pendants d'oreilles et le collier au cou, et les fourrures de martre sur ses épaules. Revêtu de tous ces insignes, il se rendit à la cour royale et paraissait le plus magnifique et le plus fastueux de tous les invités.

Les satrapes qui spontanément étaient venus de l'Arménie pour s'exposer à l'épreuve, et les saints qui étaient arrivés les premiers, étaient tous gardés dans les fers, auprès de la porte royale. En voyant venir Vasag à la cour, dans tout l'éclat

Digitized by Google

de la splendeur et du luxe et accompagné d'une suite nombreuse, ils le raillèrent en eux-mêmes et dirent : « O marchand insensé ! tu as vendu l'honneur éternel et immortel et tu as acheté des [vanités] passagères dont peut-être tu seras dépouillé dans quelques jours. »

Vasag se présenta et prit place dans l'intérieur de la salle qui était la cour des grands. Le héraut de la cour entra et l'interrogea en ces termes : « Le roi m'envoie vers toi ; de qui as-tu obtenu tous ces honneurs insignes ? Réponds-moi sur le champ, si tu les as justement mérités. » Et il lui présentait toutes les dépositions du tribunal qui l'avait condamné. Il lui fit connaître aussi ce qu'on n'y avait pas révélé, [à savoir :] qu'il ne possédait pas légalement le domaine de la province de Siounie ; mais que, par astuce et par calomnie, il avait fait tuer son oncle paternel Vaghinag, et s'était saisi de son domaine comme s'il eût été un ministre fidèle de la cour. Il lui fit encore beaucoup d'autres reproches pour le confondre, et tous les grands appuyèrent ce témoignage. Vasag resta muet et il ne sortit pas de sa bouche une parole d'aveu. On redoubla et on accumula les preuves devant la cour, et enfin on prononça contre lui la sentence de mort.

Ensuite le chef des bourreaux s'approcha et, en présence de tous les seigneurs, il lui enleva toutes les décorations qu'il avait reçues de la cour, et il lui fit endosser le vêtement des condamnés. On l'enchaîna par les pieds et par les mains, on le fit asseoir comme une femme sur une jument ; et [les gardes] le prirent et le conduisirent dans la prison où se trouvaient tous les condamnés.

Les satrapes arméniens, les saints évêques et les prêtres, bien qu'ils éprouvassent de grandes inquiétudes, ne se souvenaient plus des tribulations qu'ils avaient endurées, et ils oubliaient même les tourments imminents qu'on redoutait, car ils étaient dans l'admiration pour la révélation sublime que Dieu leur avait envoyée. Ils se réjouissaient mutuellement et disaient : « Nous avons lutté avec courage, souffrons encore avec plus de patience. Nous avons appris par nos saints pères que la patience est la première de toutes les vertus et que la sagesse céleste est le culte parfait de Dieu ; personne ne peut la trouver sans souffrir. Quand ensuite les souffrances se prolongent, alors la récompense s'accroît. S'il en est ainsi, demandons seulement à Dieu de pouvoir souffrir avec patience toutes les épreuves ; le Seigneur lui-même réglera la manière de nous délivrer. Nous connaissons la sentence des quarante athlètes du Christ, qui souffrirent de terribles persécutions. Un d'eux sortit du bain et il se priva lui-même de la couronne ; mais les trente-neuf se sacrifièrent avec patience et arrivèrent à la promesse qu'ils avaient désirée. Or voici notre compagnon qui d'abord s'était éloigné de nous et qui s'est rendu maintenant l'instrument de Satan. Son âme étant encore dans son corps, il a fait l'essai des tourments de l'enfer, que les saints seuls et même les hommes barbares ne redoutent point. »

En disant cela, ils versaient d'abondantes larmes sur celui qui s'était perdu, et, modulant avec leurs livres des cantiques spirituels, ils disaient : « Il vaut mieux mettre sa confiance dans le Seigneur que d'avoir de l'espérance dans les hommes ; il vaut mieux avoir confiance en Dieu qu'aux princes de la terre. Toutes les nations se sont levées contre moi, et je les ai vaincues par le nom du Seigneur (1). » Ils s'encourageaient mutuellement et disaient : « Puisque nous sommes certains [de la vérité] de ces paroles, mes frères, ne craignons pas les nations idolâtres qui n'ont point de Dieu, qui sont pires que des abeilles dans leur colère, car leur courroux causera leur propre perte. Nous cependant invoquons le nom du Seigneur et nous les mettrons tous en déroute. »

L'apostat Vasag fut témoin de l'union des saints prisonniers qui, avec une grande allégresse, acceptaient les souffrances et paraissaient joyeux et resplendissants, comme autrefois dans la cour royale. Il les regardait et les enviait, mais personne ne voulut l'accueillir et on le gardait séparément dans la même prison. Chaque jour on le transportait comme un cadavre et on le traînait au tribunal suprême, on se moquait de lui, on le raillait et on le donnait en spectacle à toute la cour. On le dépouilla de tous ses biens et on ne lui laissa rien de ce qu'il possédait. On le réduisit tellement à la misère que ses serviteurs mendiaient du pain pour le lui apporter. On accumula tellement de dettes sur sa maison pour [acquitter] les tributs de la province, qu'il dut faire l'abandon de tout l'héritage de ses pères et de ses aïeux ; il dut faire également abandon des parures de femme, sans pouvoir acquitter sa dette envers la cour. On lui réclama de telles sommes, qu'il demandait s'il y avait des trésors dans les tombeaux de ses ancêtres ; et, s'il s'en fût trouvé, il les aurait pris et les aurait donnés pour solder sa dette et celle de sa famille, parce que beaucoup de ses parents avaient été également condamnés.

Frappé ainsi de tous les côtés et plongé dans

(1) Psaume 117.

Digitized by Google

l'avilissement, il fut en proie à de terribles maladies dans sa prison. Ses entrailles s'enflammèrent, sa poitrine s'affaiblit et fut attaquée; il se dessécha et sa force diminua. Ses yeux étaient remplis de vers et il en sortait de ses narines. Ses oreilles se fermèrent et ses lèvres se fendirent horriblement. Ses nerfs se roidirent et ses talons se tournèrent. Il exhalait une odeur de mort et ses serviteurs le fuyaient. Sa langue seule était saine dans sa bouche, mais ses lèvres ne proféraient aucun aveu. Il mourut suffoqué et descendit aux enfers avec une insupportable amertume. Tous ses amis le raillèrent et tous ses ennemis se réjouirent de ses cruelles tortures (1).

Celui qui voulait devenir roi du pays d'Arménie par des moyens coupables n'eut pas un lieu de sépulture; il mourut comme un chien et fut traîné comme un corps immonde. Son nom ne fut pas rappelé parmi les saints; et, dans les églises, on ne consacra point sa mémoire devant le saint autel. Il n'y eut pas de mauvaise action qu'il n'eût commise durant sa vie, et il n'y eut pas de douleurs plus atroces que celles qu'il éprouva pour mourir. On écrivit ces souvenirs en exécration de ses fautes, afin que quiconque les connaîtra lui lance des malédictions, et ne se fasse point l'imitateur de sa conduite.

CHAPITRE HUITIÈME.

COMME SUPPLÉMENT DES SEPT PREMIERS (2).

Nouveaux détails sur la même bataille et sur le martyre des saints prêtres.

La seizième année du règne de ce même roi (Iezdedjerd II) (3), il partit de nouveau, enflammé d'une grande colère, pour le pays des Kouschans afin de leur déclarer la guerre. En traversant l'Ibérie, et en entrant dans le pays d'Abar (4), il ordonna que les satrapes et les prêtres fussent gardés de la même manière dans la ville de Nischapour (Niouschapouh). Toutefois il conduisit avec lui deux des prisonniers bienheureux, et, partout où il passait, il abolissait le christianisme.

(1) Cf. Lazare de Pharbe, c. 40 et suiv.

(2) Ce chapitre supplémentaire n'est pas mentionné dans la liste de ceux que l'auteur a donnés dans son Introduction. Il complète l'œuvre d'Élisée, en faisant connaître des événements importants accomplis à la suite de la lutte que les Arméniens soutinrent contre les Perses.

(3) Cette année correspond à l'an 455 de notre ère.

(4) Cf. plus haut, p. 186, note 1, col. 1.

Voyant cela, un [personnage] hun, de la race royale du pays de Khaïlentour (1), nommé Pel, inclinait secrètement vers le christianisme, et il apprenait d'eux de tout son cœur et spontanément la vérité. De son plein gré, il s'était soumis à la domination du roi [de Perse], et, en voyant persécuter les saints, son âme éprouvait des chagrins. Cependant, comme il n'avait pas le pouvoir de rien faire pour eux, il s'adressa au roi des Kouschans. Il alla le trouver et lui raconta toutes les afflictions et tous les tourments que le roi avait fait endurer à l'Arménie. Il l'informa aussi de l'état du défilé des montagnes des Huns et lui fit connaître aussi la révolte des soldats amenée par la désaffection de beaucoup de nations envers le roi; enfin il lui révéla également le mécontentement [qui régnait] dans l'empire des Arik.

En apprenant cela, le roi des Kouschans ne douta point de la sincérité de cet homme et n'avait dans son cœur aucun soupçon, parce que, déjà auparavant, il en avait su quelque chose. Mais quand ensuite, il fut parfaitement certain, par le rapport de Pel, que le roi [de Perse] s'avançait contre lui, il se hâta de rassembler des troupes, et fit une levée pour se porter à sa rencontre avec une armée redoutable. Quoiqu'il ne pût en venir aux mains avec lui, il assaillit l'avant-garde du roi et fit un grand massacre de soldats. Le roi désespéré manifesta son chagrin de ce que, réduit à un petit nombre de troupes, on le forçait à battre en retraite. Le roi des Kouschans, se mettant à sa poursuite avec des pillards, dévasta beaucoup de cantons appartenant au roi et rentra avec sécurité dans ses États.

Le roi [de Perse], voyant le déshonneur et la perte que lui avait occasionnée cette campagne, se repentit et reconnut que tous ses revers provenaient de l'indiscipline des soldats. Dans les angoisses de son cœur, il ne savait sur qui faire retomber l'amertume de son venin. Cependant le grand intendant était rempli de terreur, parce qu'il était la cause de tous les malheurs qui étaient survenus. Il inspira alors des discours au chef des mages et aux mages qui, se présentant devant le roi, lui dirent : « O roi vaillant, nous savons, par la religion, qu'aucun homme ne peut résister à ton courage héroïque; mais, à cause des chrétiens qui sont hostiles à notre foi, les dieux sont irrités contre nous, parce que jusqu'à présent tu as laissé vivre ces chrétiens. » Ils lui rappelèrent aussi comment ils le maudissaient dans leur prison, et ils proférèrent encore beaucoup d'autres calom-

(1) Cf. plus haut, p. 186, note 2, col. 2.

Digitized by Google

nies contre les saints. Tous les jours, ils les rendaient odieux et excitaient le roi à tirer d'eux une horrible vengeance, au point qu'il se hâta précipitamment de répandre le sang de ces innocents.

Il ordonna que les deux prêtres qui étaient avec lui dans l'armée, Samuël et Abraham, fussent secrètement mis à mort. Ceux qui se trouvaient dans la forteresse de la ville étaient éloignés de l'armée de presque quinze stations. Il ordonna à l'intendant des vivres, appelé Tenschapouh, de se rendre avant lui à la ville où se trouvaient les saints prêtres du Seigneur, de les juger de sa propre volonté, de les interroger, en employant les tortures, et de les massacrer avec le glaive.

Mais le chef des mages, à la garde duquel ils avaient été confiés, les avait déjà tourmentés plusieurs fois, même sans en avoir reçu l'ordre royal, mais parce qu'il était chef de la religion dans le pays d'Abar, et qu'il était très-dévoué au magisme. En outre, il était plus instruit que beaucoup d'autres savants de la religion de Zoroastre, et même, — ce que l'on regardait comme un grand honneur, suivant les lois de leurs fausses doctrines, — il avait le titre d'*hamakhten* (1). Il connaissait de plus l'*anbardkasch;* il avait appris le *pozbaïd*, et il possédait [la connaissance] des livres pahlavi et la doctrine des Perses (2), parce que ces cinq degrés composent toute la religion du magisme. Outre cela, il y a encore un sixième degré qui est la doctrine du chef des mages (3). Comme il croyait être parfait en toute chose, il considérait les bienheureux comme des ignorants qui s'étaient éloignés de la véritable science. Il arrêta dans son esprit la pensée criminelle de les tourmenter sans relâche, afin que, pour ne pas souffrir de peines corporelles, ils fissent entendre quelques paroles où l'erreur transpirerait. Dans cette vue, il éloigna et sépara les prêtres des satrapes, et il les plaça loin les uns des autres. Il les relégua dans un étage inférieur, humide et obscur; et, pour les six [prêtres], il ordonna [qu'on leur donnât seulement] deux pains d'orge de temps en temps, avec une demi-bouteille d'eau; enfin il défendit à quiconque d'approcher de la porte de la prison. Les ayant ainsi tourmentés durant quarante jours, et n'entendant point proférer de leur part aucune plainte, il s'imagina qu'un de ses serviteurs, ayant été corrompu, leur avait donné secrètement à manger. C'est pourquoi il alla lui-même sceller la lucarne et la porte de la prison, et il distribua à ses serviteurs fidèles la nourriture convenue, afin qu'ils la portassent aux prisonniers. Il agit de la sorte pendant cinquante jours. Ainsi martyrisés, les bienheureux ne s'affligèrent point davantage; ils supportaient même ces tribulations avec une grande patience, et, en chantant continuellement des psaumes, ils persévéraient dans leur culte de chaque jour. Enfin, lorsqu'ils avaient terminé leurs prières en rendant de joyeuses actions de grâce au Seigneur, ils se couchaient pour prendre quelque repos sur le sol.

Les gardes qui veillaient sur les prisonniers s'étonnaient beaucoup de la force de leur tempérament, parce qu'ils entendaient incessamment le timbre sonore de leurs voix. C'est pourquoi, en racontant ce fait au chef des mages, ils disaient : « Ce ne sont pas de simples mortels privés de force, car, si même ils avaient des corps de bronze, ils seraient maintenant en pourriture à cause de l'humidité extrême de la prison. Il y a déjà longtemps qu'on nous a confié la garde de cette prison, et nous ne nous souvenons pas qu'aucun des prisonniers ait pu y vivre même durant un mois. Or nous te le disons, si tu as reçu l'ordre de les faire mourir, songes-y; autrement, s'il t'a été recommandé de les garder et non de les tuer, sache que ces prisonniers sont dans un très-grand danger. Nous aussi, nous sommes épouvantés, et nous tremblons de frayeur à la vue de si terribles afflictions. »

Ayant entendu ces paroles, le chef des mages se leva et alla lui-même au milieu de la nuit à la lucarne de la prison. Dans l'obscurité de la nuit, en regardant par l'orifice, après que les prisonniers, ayant terminé leurs prières, se reposaient un peu, il aperçut le visage de chacun d'eux qui brillait comme une lampe éclatante de lumière. Il fut saisi d'épouvante et dit à part lui : « Que signifie donc ce grand prodige? Nos dieux sont-ils venus dans la prison et se sont-ils exaltés pour leur justification? Car, s'ils ne s'étaient point approchés d'eux, il serait impossible qu'un simple mortel fût entouré d'une lumière aussi éclatante

(1) *Hémehdin*, en persan « celui qui possède toute la religion ».

(2) Anquetil-Duperron (*Zend-avesta*, t. II, p. 67-68) raconte que, du temps même de Zoroastre, l'Iran était partagé en plusieurs sectes. Indépendamment des *Poériodékeschans*, c'est-à-dire les observateurs de la loi primitive de Djemschid, les uns adoraient à la fois Dieu et les Étoiles, sans culte marqué; les autres avaient substitué le culte des astres à celui de l'Être suprême.

(3) Ce passage offre une véritable difficulté : Élisée veut parler ici des livres sacrés du magisme, qui se composaient de cinq parties ou ouvrages. Le chef des mages, qui était arrivé à connaître et à approfondir ces ouvrages qui formaient sans doute l'ensemble de la théologie du magisme, avait reçu pour cela le titre d'*Hamakhten*, qui était le plus considérable de tous ceux qu'un chef de la religion pouvait obtenir.

Digitized by Google

J'avais entendu parler de telles choses dans cette religion, comment ils sont séduits par une erreur grossière, et comment enfin ils se dévoilent aux yeux de l'ignorant. C'est peut-être ainsi que cette vision m'apparaît. » Cependant il ne put entièrement comprendre ce qui était arrivé.

Tandis qu'il était agité par ces pensées, les saints se levèrent de nouveau de leurs couches et reprirent leur occupation habituelle. Alors le chef des mages acquit la conviction qu'il n'était point le jouet de la vision qui lui était apparue, mais que c'était d'eux que venait toute cette splendeur. Alors il s'effraya encore davantage et dit : « A quel prisonnier est-il jamais arrivé d'être ainsi transformé par une lumière éclatante? Je ne l'ai appris de personne et je ne l'ai point non plus entendu dire par mes ancêtres. » Extrêmement troublé par cette merveille éclatante, tremblant et transi, il resta sur l'appui du toit jusqu'au matin. Au lever de l'aurore, il se leva comme un homme malade depuis plusieurs jours, gagna son palais, sans même oser raconter à qui que ce soit ce qu'il avait vu.

Il manda les gardes et leur dit : « Allez et conduisez les prisonniers dans une salle sans humidité, et là gardez-les avec soin comme vous l'avez déjà fait. » Un de ces gardes, en entendant le commandement du chef des mages, courant en toute hâte, marchait comme s'il était porteur d'une grande nouvelle. « On nous a commandé, dit-il, de vous transporter dans une salle sans humidité. Levez-vous tous de suite et sans tarder, parce que nous aussi, nous avons imploré pour vous en raison de vos afflictions. »

Saint Joseph répondit humblement au garde et lui dit : « Va et dis à ton chef insensé : N'as-tu rien entendu dire de la seconde venue de Notre-Seigneur, ou des somptueux tabernacles qui nous ont été préparés dès le commencement et pour lesquels nous supportons si facilement les grandes afflictions, en vue de l'espérance à laquelle nous aspirons? Tu as agi honnêtement puisque tu as eu pitié des pénibles souffrances de notre corps; mais nous ne sommes point fatigués, comme l'athée qui en lui-même n'a d'autre espoir que ce qui frappe sa vue. Nous, au contraire, pour l'amour de notre Christ, nous nous réjouissons beaucoup de ces tourments, et nous les regardons comme des dons parfaits, afin qu'à cause de l'affliction temporelle, il nous soit donné d'hériter de la béatitude éternelle. Si nous désirons des édifices, nous avons des palais dans le ciel qui n'ont pas été construits par la main des hommes et dans lesquels vos courtisans ne peuvent paraître; il y a aussi les vêtements, des honneurs et des mets salutaires, et si quelqu'un voulait vous entretenir de ces choses, votre faiblesse vous empêcherait de l'écouter froidement, car, vieillis dans la cécité, vous ne voyez pas, vous n'entendez pas et vous ne comprenez pas. C'est pourquoi vous nous jugez cruellement et à tort, injustement et sans raison. Mais notre roi est libéral et miséricordieux; la porte de son royaume est ouverte. Quiconque veut y entrer, y entre courageusement. Il ne repousse pas les convertis à la pénitence, et jamais qui que ce soit. Quant au soulagement que tu as obtenu pour nous, nous pouvions dans notre pays ne point tomber dans les mains du roi, comme ceux qui se sont soustraits à de semblables tourments. Mais comme nous y sommes venus avec enthousiasme et spontanément, en connaissant bien les supplices qui nous attendaient, sans craindre en rien ces tribulations, nous voulons qu'elles pèsent encore davantage sur nous, jusqu'à ce que la perversité de ceux qui te commandent soit satisfaite. Car, si notre Dieu qui est le créateur du ciel et de la terre, de tous les êtres visibles et invisibles, et qui dans son inépuisable charité s'humilia pour les générations humaines, revêtit un corps périssable, supporta toutes les épreuves de la vertu, exécuta l'œuvre de l'incarnation, fut remis de sa propre volonté aux mains de ses bourreaux, mourut, fut enseveli dans le tombeau, et, par la puissance de sa divinité, ressuscita et apparut à ses disciples et à beaucoup d'autres, monta aux cieux vers son père et s'assit à la droite du trône paternel, il nous donna une force céleste, afin qu'à l'exemple de son immortalité, nous puissions aussi, avec notre corps mortel, participer à son immortelle grandeur. Il ne considère pas notre mort comme une mort véritable, mais il nous accorde la récompense de nos peines, comme à des immortels. C'est pourquoi nous regardons ces tourments comme peu de chose, en comparaison de l'amour qu'il a montré aux générations futures. »

En entendant de la bouche du garde toutes ces paroles, le chef des mages s'attendrit et se troubla dans ses pensées. Le sommeil s'enfuit de ses yeux durant plusieurs nuits. Un jour cependant, sur le soir, s'étant levé, il s'en alla seul et en secret chez les prisonniers, sans prendre avec lui aucun de ses serviteurs. Étant arrivé à la porte de la maison, il regarda au dedans par une ouverture, et il entrevit les saints comme dans la première vision. Ils dormaient [d'un sommeil] paisible. Il appela doucement l'évêque, parce qu'il connaissait bien la langue des Perses. Celui-ci s'approcha

Digitized by Google

en dehors et lui demanda : « Qui es-tu? » — « C'est moi-même, lui répondit-il, je veux entrer et vous voir. »

Lorsqu'il eut pénétré parmi les saints, la vision avait cessé; il leur raconta la vision qu'il avait eue par deux fois. Le prêtre Léonce prit la parole : « Dieu qui a dit que des ténèbres sortirait la lumière, qui déjà brilla et illumina avec sagesse les créatures invisibles (1); cette lumière a brillé avec une égale force dans ton esprit. Les yeux de ton âme se sont ouverts, et tu as vu l'ineffable lumière de la grâce de Dieu. Hâte-toi, ne tarde pas, afin qu'aveuglé de nouveau, tu ne te plonges encore dans les ténèbres. »

Ayant prononcé ces paroles, les saints restèrent tous debout en récitant le psaume XLII : « Envoie, ô Seigneur, ta lumière et ta vérité, afin qu'elles nous guident et nous conduisent à la montagne sainte et à tes tabernacles. Certainement, ô Seigneur, tu as amené véritablement cet égaré à l'éternelle allégresse et à ton immuable repos. Voici que ce jour ressemble à celui de tes saintes souffrances. De même que tu as racheté de la seconde mort (celle de l'âme) le larron condamné à mort, et que par lui tu ouvris la porte fermée de l'Éden (Aten); tu as racheté cet égaré de la même manière. Celui qui était la cause principale de morts nombreuses, maintenant tu l'as rendu une cause de vie pour nous et pour lui-même. Nous te remercions, ô Seigneur, nous te remercions, et par la voix du saint prophète, nous te disons : « Seigneur, ne nous donne pas de la gloire pour nous-mêmes, mais pour ton nom, par ta miséricorde et ta vérité, afin que les païens ne disent jamais : Où est leur Dieu (2)? C'est ainsi que, même aujourd'hui, ta grande force a été révélée chez cette nation indomptable et égarée. »

Ensuite celui qui avait obtenu la faveur des grâces divines dit en lui-même : « Seigneur, ma lumière et ma vie, que redouterai-je? Seigneur, gardien de ma vie, qui me fera peur? Je sais certainement que, dès à présent, beaucoup seront mes ennemis et qu'ils vont s'approcher pour dévorer mon corps; mais toi, ô Seigneur de toutes choses, qui es venu pour racheter la vie de toutes les créatures, afin qu'ils se convertissent et qu'ils soient sauvés par ta grâce, ne me sépare pas de ces saints agneaux, parmi lesquels j'ai été placé, afin que, ne sortant plus de ta bergerie, je ne sois point dévoré par la bête cruelle. Ne regarde pas, ô Seigneur, mes iniquités passées, afin qu'en m'écartant de la véritable vie, je ne fasse pas beaucoup de disciples pour la perdition; mais que je sois au contraire une cause de vie pour ceux mêmes dont j'ai causé la mort. Que Satan qui, par moi, se vantait avec orgueil d'avoir entraîné tant de monde à la perdition, soit, par moi, humilié au milieu de ses adhérents. »

Ayant dit ces mots, on lui laissa achever sa prière, et ils ne cessèrent de prier jusqu'à la troisième heure, et tous s'endormirent avec calme jusqu'au jour. Le chef des mages était cependant resté debout; il ne dormit pas; mais, élevant ses bras, il priait. Or, tandis que, plein de componction, il regardait le ciel par la lucarne, la maison fut tout à coup inondée de lumière; il vit des échelles lumineuses qui allaient de la terre au ciel et des milices y montaient par troupes. Cette vision était nouvelle, pleine de charmes, terrible et merveilleuse, comme une vision d'anges. Il comptait dans son esprit chaque troupe qu'il voyait; une de mille, une de trente-trois et une autre de deux cent treize. Il s'approcha encore davantage et reconnut trois personnes, Vartan, Ardag et Khorène. Ils tenaient neuf couronnes dans les mains; ils conversaient ensemble et disaient : « Voici que l'heure est venue, voici qu'elle est arrivée; que ceux-ci soient aussi réunis à votre troupe. Nous les attendions en vérité et nous leur portions un gage d'honneur. Celui aussi que nous n'attendions pas est venu; il s'est réuni aux autres et il est devenu comme un soldat du Christ. »

Trois fois cette vision merveilleuse apparut au bienheureux; il tira les saints de leur sommeil et il leur raconta, d'après l'ordre qu'il avait reçu, sa vision. Alors, s'étant éveillés, tous priaient et disaient : « Seigneur! notre Seigneur! combien ton nom est admirable par toute la terre! Ta gloire est plus élevée que les cieux. Par la bouche des enfants et même de ceux qui sont à la mamelle, tu confirmas ta bénédiction, afin que ton ennemi et ton antagoniste soient détruits. C'est pourquoi dorénavant nous ne dirons pas : « Je verrai les cieux, ouvrage de tes mains (1) », mais je te verrai, ô Seigneur, des cieux et de la terre, comme, par l'entremise de tes saints athlètes, tu es apparu aujourd'hui à cet étranger, qui avait perdu l'espérance de sa vie. Voici, Seigneur, que tu as couronné tes fidèles par ta miséricorde et par ta grâce; tu as ramené cet égaré; tu l'as converti et tu l'as confondu parmi les groupes de tes saints. Il n'a pas vu seulement les cieux, ouvrage de tes mains, mais il vit également les cieux et leurs habitants,

(1) Psaume 111.
(2) Psaume 78.

(1) Psaume 8.

Digitized by Google

et, étant encore sur la terre, il fut mêlé aux troupes de tes anges. Il vit aussi les âmes des justes martyrisés; il vit encore la glorieuse image de l'invisible préparation; il vit dans leurs mains la palme impérissable qu'on garde préparée par la grâce du modèle. Il est bienheureux par cette sainte vision, et nous sommes bienheureux en étant près de lui; parce que par cette vision nous avons connu pleinement que lui, qui a contemplé de telles merveilles, a déjà reçu une partie de tes richesses infinies. Seigneur, tes dons sont inépuisables; par ton immense et paternelle bonté, tu les accordes à qui tu veux, sans qu'ils soient sollicités. Car, si tu ne refuses pas de donner à ceux qui ne les demandent pas, ouvre-nous, ô Seigneur, la porte de ta miséricorde, nous qui, dès notre enfance, avons désiré la félicité de tes saints. Nous choisissons ton néophyte comme intercesseur pour nous-mêmes; que le navire de notre foi ne soit pas englouti dans la mer orageuse du péché. »

En continuant leur prière, ils versaient d'abondantes larmes sur eux-mêmes. Ils offraient humblement leurs saintes prières au [Dieu] clément, afin de ne pas être privés des couronnes désirées que les saints tenaient dans leurs mains, parce qu'il leur avait été révélé par l'intermédiaire de l'Esprit-Saint que le temps était venu, où ils allaient être appelés, afin qu'ils s'en allassent et qu'ils cessassent de craindre pour la réalisation de leur espérance, avec laquelle ils supportaient tant de tourments, en vue d'obtenir, par un faible gage, la magnificence céleste qu'ils souhaitaient depuis longtemps.

Comme le chef des mages était prince du pays et que tous les prisonniers de la ville se trouvaient sous son autorité, le lendemain, il les amena dans son palais, comme des personnes libres. Il les lava et les purifia de toutes les souillures de la prison. Il prenait l'eau avec laquelle les saints s'étaient lavés et la répandait sur son corps. Il dressa les fonts sacrés dans sa demeure, et reçut d'eux le saint baptême; il communia avec le saint corps et avec le sang rédempteur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il s'écria à haute voix et dit : « Que ce baptême soit pour moi une purification de tous mes péchés et une régénération dans l'Esprit-Saint, et que la communion avec ce sacrement immortel soit pour moi l'héritage de la céleste adoption. » Il leur prépara aussi, pour [réparer] leur corps, une table couverte de mets; il leur présenta la coupe de la consolation, et il participa avec eux au pain de la bénédiction.

Bien qu'il fût parvenu [à conquérir] les biens célestes, et qu'il ne craignît plus les persécutions des hommes, cependant il redoutait beaucoup que ses parents ne fussent dénoncés comme coupables de lèse-majesté. C'est pourquoi il faisait venir en secret pendant la nuit les satrapes qui étaient chargés de chaînes dans la même ville, et il fit pour eux de grandes dépenses. Tous se réjouissaient beaucoup à cause du miracle dont ils avaient été témoins, et ils ne se souvenaient même plus d'avoir éprouvé aucun tourment.

Au moment de s'asseoir à table, les saints eurent quelques soupçons dans l'esprit relativement à un prêtre qui était avec eux dans les saintes chaînes, parce qu'il avait vécu parmi les villageois et qu'il était très-ignorant des écrits de la consolation. On lui commanda de prendre à table la première place. Le bienheureux répondit en disant : « Que faites-vous donc? pourquoi me dissimulez-vous vos secrètes pensées? je suis plus misérable que les derniers d'entre vous et plus ignorant que les derniers de vos disciples. Comment pourrai-je souffrir cela? C'est déjà un grand bienfait pour moi d'avoir participé aujourd'hui à vos saintes chaînes. Si vous me jugez digne de [prendre place à] votre table, que chacun ait la sienne, et indiquez-moi celle que je dois occuper. » Le saint évêque, d'accord avec tous les saints, insista et le fit asseoir le premier de tous.

Lorsqu'ils furent réunis à la table et que tous eurent mangé joyeusement, saint Joseph se leva, présenta la coupe de l'allégresse et parla en ces termes : « Réjouissez-vous tous dans le Christ, car demain, à cette heure, nous aurons oublié toutes les afflictions et tous les tourments que nous avons endurés. En échange de nos médiocres labeurs, nous allons obtenir un grand repos, et, au lieu de l'infâme prison, nous entrerons dans la brillante cité céleste dont Jésus-Christ lui-même est le chef, en sa qualité de rémunérateur de la carrière que lui le premier parcourut valeureusement, en élevant le signe de la victoire. C'est ce même Seigneur qui aujourd'hui nous invite à gagner le même signe pour le salut de nos âmes et pour la gloire de la sainte et très-glorieuse Église. De même que vous voyez notre frère assis en tête de notre assemblée, de même, demain, il recevra la couronne le premier par son martyre. Voici qu'en effet l'ennemi de notre vie et le dispensateur de nos saints tourments approche près de nous, [qui sommes] les serviteurs du Christ. »

Lorsqu'il eut fini, il entendit [le néophyte] prononcer des paroles [empreintes d'un grand] courage, ce qui causa à tous beaucoup de joie. Il dit : « Que le Christ opère en moi selon vos saintes prières et qu'il dirige mon départ de ce monde suivant tes paroles. Voici qu'en t'écoutant, mon

Digitized by Google

esprit a été inspiré, et il me revient à la mémoire la mansuétude du Christ, qui est venu dans le monde à cause de nos péchés. Qu'il ait pitié de moi, comme du larron au moment du crucifiement; de même que, par lui, il ouvrit les portes fermées du paradis, et que, tout d'abord, il se fit le conducteur de ceux qui allaient y entrer dans l'allégresse, de même que le Seigneur Jésus-Christ m'y fasse entrer aussi aujourd'hui, moi qui suis le serviteur de votre pieuse association. Voici que, pour un pécheur qui fait pénitence, la joie des anges qui sont dans le ciel est immense, parce qu'ils connaissent la volonté du Seigneur. Étant venu à la recherche d'une brebis égarée, ils se réjouissent avec lui pour celui qui revient à la pénitence. C'est pour moi peut-être aussi qu'est venu le grand général des Arméniens avec ses saints compagnons. Il a apporté pour vous une couronne; mais il donnait également à tous la bonne nouvelle de l'allégresse. Et pour moi, ils furent encore plus étonnés parce qu'ils ne me connaissaient pas pendant leur vie et ils ont voulu que je participasse avec les bienheureux à leur sainte mort. Je vous prie, ô mes maîtres et mes pères, priez à cause de mon indignité, afin que je devienne digne d'arriver à cette immense promesse qui, par votre bouche véridique, retentit à mes oreilles. Maintenant je soupire pour voir arriver le jour et l'heure de ce jour. Quand viendra le moment où je te verrai, ô Jésus-Christ? quand viendra l'instant où je ne redouterai plus la mort? quand donc mon ignorance arrivera-t-elle à la parfaite science? Aide-moi, aide-moi, Seigneur, et étends pour me secourir ta main puissante, afin que j'accomplisse avec mérite par mes œuvres les paroles de la promesse, et qu'en moi soit glorifié le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Quand le bienheureux eut cessé de parler, ils se levèrent debout de leurs siéges et, rendant grâces à Dieu, ils disaient : « Gloire à toi, ô Seigneur, gloire à toi, ô Roi, puisque tu nous as donné la nourriture de l'allégresse. Remplis-nous de ton Saint-Esprit, pour que nous nous rendions agréables en ta présence et [que nous ne tombions] jamais dans la honte, car tu rémunères chacun selon ses actions. »

En même temps, ils tinrent entre eux un sérieux conseil, pour sauver le chef des mages, pour que la cour royale, en apprenant la nouvelle [de sa conversion], n'allumât pas sa colère, comme le feu entre ceux qui survivraient. Comme ils ne purent réussir, ils firent d'accord une prière en recommandant à Dieu la vie de cet homme fidèle.

Alors les satrapes s'éloignèrent des saints en versant des pleurs, et, prosternés à leurs pieds, ils les priaient avec ferveur, en répandant des larmes d'allégresse, afin qu'ils les recommandassent à l'Esprit-Saint, « de manière qu'aucun de nous, disaient-ils, étant affaibli, ne se sépare de l'union commune et ne devienne la pâture de la bête féroce. » Cependant les bienheureux, d'un commun accord, s'encourageaient et disaient : « Fortifions-nous dans le Seigneur, ô mes frères, et consolons-nous dans la miséricorde de Dieu, qui ne nous laissera pas orphelins et qui ne détournera pas de nous sa miséricorde, à cause de notre foi dans le Christ. Grâce aux nombreux intercesseurs que nous avons près de lui, que la flamme de vos lampes ne s'éteigne point et que l'ennemi ténébreux de votre vie ne se réjouisse pas. Car [Jésus-Christ] est le même Seigneur qui fortifia les premiers martyrs, en les faisant entrer dans les légions de ses anges. Leurs saintes âmes et toute la multitude des justes viendront à vous pour vous aider à supporter avec patience [les tribulations], afin que vous deveniez, avec eux, dignes de leurs couronnes. »

Ils disaient entre eux ces paroles, et ils passèrent toute la nuit à réciter des psaumes. Vers le matin, ils disaient tous ensemble : « Seigneur, répands ta miséricorde sur ceux qui te connaissent, et ta justice sur ceux qui ont le cœur droit. Que le pied des orgueilleux ne pèse pas sur nous, et que les mains des pécheurs ne nous fassent pas trembler. Que tous ceux qui commettent l'iniquité soient abattus, qu'ils soient rejetés et qu'ils ne puissent jamais se raffermir (1). »

Les bourreaux arrivèrent ensuite à la porte de la prison; ils y entrèrent et virent que celui qui était précédemment chef des mages tâchait de les protéger. Il était assis au milieu d'eux et ils l'écoutaient; il les encourageait également à ne pas craindre la mort. Les bourreaux, témoins de si grandes merveilles, furent très-étonnés et n'osèrent pas l'interroger. Toutefois ils s'en allèrent pour raconter ce fait à Tenschapouh qui avait reçu la mission de tourmenter les saints (2). En entendant ce récit [de la bouche] des bourreaux du roi, il craignit beaucoup qu'on ne le crût d'accord avec eux, parce qu'il était dans l'intimité [du chef des mages]. Il donna l'ordre de les extraire en-

(1) Psaume 35.

(2) A la suite de la conversion du chef des mages au christianisme, ce fut Tenschapouh qui fut chargé de garder et de tourmenter les prêtres arméniens. Il semble que cette mission lui fut peu agréable, et qu'il redoutait, à cause de son amitié avec le néophyte, qu'on soupçonnât sa conduite.

Digitized by Google

chaînés de la prison, et de les conduire à douze lieues de Perse, loin de la ville. Il demanda ensuite secrètement au chef des mages pour quels motifs il était encore en prison. Il répondit : « Ne me parle pas secrètement, et n'écoute pas le conseil de la lumière au milieu des ténèbres, parce que maintenant mes yeux se sont ouverts, ayant vu la lumière céleste. Si tu veux t'associer aux conseils de vie, interroge-moi en public, et je te les dirai, puisque j'ai vu les grands prodiges de Dieu. »

Ayant entendu de lui toutes ces paroles, et s'étant assuré aussi de son indissoluble alliance dans l'union des saints, il n'osa pas mettre la main sur lui, bien que la cour royale lui en eût donné l'ordre; mais sur-le-champ il raconta secrètement au roi tout ce qu'il avait entendu de lui. Le roi répondit et dit à Tenschapouh : « Que personne n'apprenne de toi ces événements, et surtout la grande vision qui lui est apparue, afin que les ignorants, dans le doute, ne se séparent de la vérité de nos lois. Peut-être ils diront que tandis que nous voulons faire obéir les autres, ceux qui étaient les docteurs de notre religion ont adopté leur imposture. Ce qui est pire pour nous, c'est que celui qui s'égara dans leur secte n'est pas un homme vulgaire, mais il est *hamakhten* (1), et renommé dans tout le pays comme un homme supérieur. Si nous disputons avec lui, c'est le plus savant de tous les docteurs du royaume, et la religion ébranlée dans ses fondements sera renversée. Si ensuite nous le jugeons comme les autres criminels, alors le bruit se répandra qu'il s'est fait chrétien, et ce sera une grande honte pour notre religion. Si on le tue avec le glaive, il y a dans l'armée beaucoup de chrétiens, et ils partageront ses os dans tout le pays. Nous étions quelque peu déshonorés devant tous les hommes, tant qu'on avait en vénération les os des Nazaréens; mais si on offre la même vénération aux mages et aux chefs des mages, nous deviendrons nous-mêmes les destructeurs de notre religion.

« Or donc, je le jure par les dieux immortels; appelle d'abord devant toi ce vieillard rebelle; s'il déplore de bon gré et avec repentir leur sorcellerie, témoigne-lui de l'affection, rends-lui hommage comme par le passé, et que personne ne connaisse son infâme conduite. Mais s'il ne veut pas être persuadé, s'il refuse d'écouter mes paroles, suscite contre lui beaucoup d'accusations de la part des gens de la contrée, pour qu'il paraisse coupable de lèse-majesté; et, par le moyen [d'accusateurs] du pays, fais-lui un procès, et envoie-le en exil au-delà de Gog et de Magog (Gouran iev Magouran) (1); qu'il soit là jeté dans une fosse et qu'il y meure de faim. Ote au plus vite la vie à ceux qui sont d'une autre religion, afin qu'ils n'anéantissent pas le culte de notre pays, car, s'ils ont attiré si vite le chef des mages à leurs doctrines, comment des hommes ignorants pourraient-ils résister à leurs tromperies? »

Cependant Tenschapouh sortit du camp, et, comme nous l'avons dit, il s'assit dans le tribunal, éloigné de douze lieues persanes. Il interrogea le chef des mages et lui dit : « J'ai reçu plein pouvoir relativement à toi, non-seulement pour t'interroger verbalement, mais encore pour te torturer dans des supplices. Avant que je mette la main sur toi, accepte les hommages, évite les reproches, et épargne tes cheveux blancs. Abandonne le christianisme que tu ne connaissais pas auparavant, et reviens de nouveau au magisme, afin de l'enseigner à la multitude. »

Le bienheureux répondit : « Je te prie, ô toi qui étais d'abord à mes yeux comme un véritable frère, et qui es aujourd'hui tout à fait mon ennemi, n'aie pas compassion de moi en vue de ton ancienne affection, mais exécute la cruelle volonté de ton roi, et juge-moi d'après les pleins pouvoirs que tu as obtenus relativement à moi. »

Lorsque Tenschapouh vit qu'il ne craignait pas les menaces du roi, qu'il n'écoutait pas les supplications, et qu'il voulait en outre qu'on fît un procès public et non secret, il le traita suivant l'ordre royal, et il l'envoya avec mystère dans un lointain exil (2). Il agit [en conséquence], comme son maître le lui avait suggéré.

(1) Cf. plus haut, p. 230 et les notes.

(1) Cf. sur les noms de Gog et de Magog la note savante que M. G. Pauthier a insérée dans sa remarquable édition du *Livre de Marc-Pol* (t. I, p. 218 et suiv., note 4). Ce pays répond au pays de Tanduc. Au moyen-âge, en Europe, on avait coutume de désigner cette contrée sous les noms de Gog et Magog; mais les Orientaux l'appelaient le pays de *Ong* et *Mugul*. — Dans la Bible arménienne, ces deux noms sont écrits sous les formes *Kok* et *Makok* (*Apocalypse*, I, 20, v. 7) qui sont absolument les mêmes que celles employées dans les textes sacrés. La variante donnée ici par Élisée n'est pas susceptible, à notre avis, d'une autre interprétation. Selon Moïse de Khorène (*Géograph.*, éd. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 438-439), les pays de Gouran et Magouran correspondraient au Khorassan intérieur.

(2) Moïse de Khorène (*Géogr.*, éd. Saint-Martin, *Mém.*

Digitized by Google

Le roi nomma ensuite comme assesseurs de Tenschapouh deux autres personnages remplissant des emplois élevés, Djenigan qui était le chef des eunuques de la cour, et Movan grand maître de la garde-robe, délégué par le chef des mages.

Ces trois personnages avec leurs serviteurs firent sortir les saints de ce désert, et, cette même nuit, ils les conduisirent dans un autre endroit escarpé, [situé] beaucoup plus loin, sans permettre qu'ils fussent vus, soit par quelqu'un de l'armée, soit par des Arméniens, soit par tous les autres chrétiens, soit même par des étrangers païens. Ils commandèrent ensuite aux serviteurs, qui étaient dans la ville près des prisonniers, de les garder étroitement, afin que personne, ni eux ni d'autres, ne pussent retrouver leurs traces, quand ils auraient été conduits sur le lieu du supplice.

Cependant un des soldats du roi, nommé Khoujig, qui professait secrètement le christianisme, et qui avait été désigné pour faire l'office de bourreau, veillait avec l'instrument de tortures. Il vint pendant la nuit, et se mêla aux troupes des satrapes. La première troupe croyait qu'il appartenait à la seconde, et la seconde qu'il faisait partie de la troisième. Toutes les trois supposaient qu'il comptait dans l'une ou l'autre troupe; et aucun d'eux, ni maîtres, ni serviteurs, ne lui demanda : « Que fais-tu parmi nous? »

Quand ils arrivèrent dans un lieu désert, qui était totalement dépourvu de végétation, et où il y avait des rochers si escarpés qu'on ne trouva pas même un endroit pour se reposer; les trois satrapes se retirèrent à l'écart, et ils ordonnèrent à leurs bourreaux de lier les pieds et les mains des prisonniers. Ils leur attachèrent aux pieds une longue corde, ils les lièrent deux à deux, les traînèrent, en les conduisant par des chemins pierreux; ils les déchirèrent et les mutilèrent tellement, qu'il n'y avait aucune partie du corps de ces bienheureux qui fût saine et intacte. Ils les délièrent ensuite et les conduisirent tous dans un même endroit. « Nous avons dompté leur entêtement, disaient-ils dans leur erreur, nous avons vaincu leur rébellion obstinée; maintenant ils consentiront à tout ce que nous dirons; ils exécuteront les volontés du roi, et ils seront délivrés des terribles tourments. » Mais ils n'avaient pas compris la constance [de ces martyrs], car ils les avaient armés comme de braves soldats; ils les avaient accoutumés à la discipline, et ils les avaient rendus comme des bêtes sauvages féroces et sanguinaires.

Si naguère les bienheureux hésitaient, en apercevant les plaies affreuses de leurs corps, ils repoussèrent tout sentiment de crainte. Ils s'encouragèrent comme des hommes enivrés et insensibles, à se fortifier l'un l'autre dans leurs réponses, et ils aspiraient à la source comme des gens altérés, afin de pouvoir être les premiers à répandre sur la terre leur propre sang. Tandis que les saints se préparaient ainsi, Tenschapouh commença à parler et dit : « Le roi m'a envoyé vers vous. Il dit que vous êtes coupables de toute la désolation du pays des Arméniens, du massacre des soldats, et de ce que beaucoup de satrapes sont tourmentés et enchaînés; tout cela est arrivé à cause de votre obstination. Mais si vous voulez m'écouter, je vous le dis : comme vous avez été la cause de tous les tourments de la mort, soyez aujourd'hui la cause de votre vie. Il est en votre pouvoir de délivrer les satrapes qui sont maintenant dans les chaînes; les ruines de votre pays se relèveront par votre moyen, et beaucoup de ceux qui sont en captivité seront délivrés.

Vous avez vu aujourd'hui, de vos propres yeux, comment un grand personnage, que le roi lui-même appréciait personnellement pour sa connaissance complète de nos lois, qui était le chef de toute notre religion, cher à tous les grands, et dont presque tout notre pays dépendait, qui, ayant méprisé la doctrine des mages, et ayant été séduit par votre religion insensée, a été traité par le roi, sans aucun égard pour son rang, et que, comme un esclave déserteur, il l'a fait partir pour l'exil dans un lieu si écarté, et qu'en s'y rendant il ne put même arriver jusqu'à l'endroit de son châtiment. Or, si, à cause de nos lois respectables, il n'épargna pas celui qui reçut avec lui la même éducation, comment pourrait-il vous épargner, vous étrangers, qui vous êtes rendus coupables de lèse-majesté? Il n'y a pas d'autre moyen de salut et de conserver votre vie que [celui-ci : il faut que] vous adoriez le Soleil et que vous exécutiez la volonté du roi, comme nous l'a enseigné le grand Zoroastre. Si vous faites cela, non-seulement vous serez délivrés de vos chaînes et vous serez affranchis de la mort, mais vous serez encore renvoyés dans votre pays avec de magnifiques présents. »

Le prêtre Léonce, s'étant avancé, prit pour in-

sur l'Arm., t. II, p. 438-439) raconte, au sujet du Mobed converti au christianisme, qu'étant arrivé au lieu de son exil, on le jeta dans un puits. Il demanda à Dieu de signaler son martyre, en faisant jaillir de l'eau d'un canal desséché qui devint un torrent où on le précipita, et une troupe d'oiseaux se mit à le suivre.

Digitized by Google

terprète l'évêque Sahag (1) et dit : « Comment obéirons-nous à tes ordres odieux? Car tout d'abord tu nous as imposé d'adorer le Soleil, et tu prétends que c'est le roi qui a ordonné cette adoration; tu honoras le Soleil, en proclamant son nom à haute voix, et tu élevas le roi plus haut que le Soleil; tu as dit que le Soleil sert les êtres sans sa volonté, mais que le roi par son libre arbitre défie qui il veut, et fait esclave qui il veut; et que lui-même n'est pas arrivé à la vérité. Ne nous parle pas comme à des enfants, parce que nous sommes parvenus à l'âge mûr, et nous ne sommes pas étrangers à la science. Je te donnerai la réponse à ce que tu as dit en commençant. Tu nous as crus coupables de la ruine de notre pays et du massacre des troupes royales. Nos lois ne nous enseignent pas de semblables doctrines, mais elles nous commandent d'honorer extrêmement les rois de la terre et de les aimer de tout notre pouvoir, non point comme des hommes, mais de les servir sincèrement, de la même manière que nous servons Dieu; et, si nous sommes opprimés par eux, il nous a promis, au lieu de la terre, le royaume céleste. Non-seulement nous leur devons nos services soumis, mais il est de notre devoir de devenir la proie de la mort, pour l'amour du roi. Comme nous n'avons pas le pouvoir de le changer pour un autre maître de la terre, nous n'avons pas non plus le pouvoir de changer pour un autre notre vrai Dieu du ciel, puisqu'il n'y a pas de Dieu en dehors de lui (2).

Maintenant je te parlerai de choses dans lesquelles tu es un peu plus expert. Lequel des braves généraux marcherait le dernier au combat? Celui qui agirait de la sorte ne serait pas nommé valeureux, mais très-lâche. Ou bien, quel sage marchand échangerait une pierre précieuse contre un verre sans valeur? Celui qui ferait un acte aussi insensé serait devenu fou, comme ceux qui vous guident dans votre perversité. Tu nous as choisis non-seulement parmi un si grand nombre des nôtres, et tu veux secrètement détruire nos inébranlables résolutions. Nous ne sommes pas seuls comme tu le crois. Il n'y a aucun endroit vide, dans lequel ne soit le Christ, notre Roi. Ceux-là seulement sont vides qui sont comme toi et ton prince perfide, car vous avez apostasié. C'est pourquoi les soldats de notre pays qui, grâce à nous, étaient devenus des disciples du Christ, méprisèrent le terrible commandement de votre roi, regardèrent comme rien ses présents magnifiques, et furent dépouillés de leurs domaines paternels. Ils ne ménagèrent ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni les grandes richesses du pays; ils n'épargnèrent pas non plus leur sang pour l'amour du Christ, mais ils frappèrent de mort par des coups terribles les adorateurs du Soleil, qui étaient vos docteurs, et ils attirèrent de grandes calamités sur vos soldats. Beaucoup tombèrent morts dans cette bataille; d'autres endurèrent diverses tribulations; il y en eut qui furent envoyés dans un lointain exil, et un grand nombre qu'on conduisit en captivité. Tous sont parvenus avant nous dans le royaume de Dieu; ils ont été réunis aux légions des anges célestes et ils vivent dans l'allégresse qui leur a été préparée, et à laquelle participe le bienheureux, que tu dis avoir fait prisonnier. Je l'appelle bienheureux, j'appelle bienheureux le chemin par où il passera, et le lieu où il mourra. Il surpasse en excellence non-seulement votre cour royale, mais encore tout l'éclat resplendissant du ciel que vous adorez. »

Le grand maître de la garde-robe, Movan, lui répondit : « Les Dieux sont bienfaisants et ils traitent avec magnanimité la race humaine, afin qu'elle comprenne et qu'elle reconnaisse sa petitesse et leur grandeur; qu'elle jouisse des dons de la terre, dont la propriété est remise entre les mains du roi, de la bouche de qui sortent les ordres de mort et de vie. Vous n'avez pas le pouvoir de vous opposer à leur volonté, ni de vous refuser à l'adoration du Soleil, qui illumine par ses rayons tout l'univers, et mûrit par sa chaleur la nourriture des hommes et des animaux; et qui, par son impartiale générosité et par son egale largesse, fut nommé *Dieu Mihr* (1), parce qu'il n'y a en lui ni astuce, ni ignorance. C'est pourquoi nous prenons en patience votre ignorance, parce que nous n'avons pas de haine pour les hommes, comme les bêtes sauvages affamées de chair et ivres de sang. Mettez une fin à vos premiers crimes et réglez vos actions présentes, afin que les autres obtiennent par vous la miséricorde du grand roi. »

Le saint évêque Sahag répondit à ce discours et dit : « Comme un savant et un homme pré-

(1) Ce personnage était évêque du canton de Reschdouni.

(2) Ep. aux Coloss., III, v. 22.

(1) Mihr ou Mithra. — Cf. Émin, *Recherches sur le pagan. arménien*, p. 20, § 7 de la trad. franç. d'A. de Stadler.

Digitized by Google

voyant, tu prends soin de la prospérité du pays et de la gloire du roi; mais ton enseignement dénote un ignorant. Tu reconnais beaucoup de Dieux, mais tu ne dis pas qu'ils ont tous une seule volonté. Si les êtres célestes se contrarient l'un l'autre, nous qui sommes plus faibles qu'eux, comment pourrons-nous adhérer à tes paroles? Mets d'accord ensemble l'eau et le feu, afin que, par eux, nous connaissions la paix. Appelle le soleil chez toi, comme le feu; et s'il ne peut y venir, parce que le monde resterait dans l'obscurité, envoie-le-lui, afin qu'il apprenne de lui à n'avoir besoin de rien.

Si ensuite tes Dieux n'ont qu'une seule nature, qu'ils s'unissent tour à tour et d'un commun accord. Que le feu, de même que le soleil, n'ait pas besoin d'aliment, et que les ministres royaux ne soient pas occupés à l'alimenter. Or, l'un dévore toujours sans se rassasier et finit par mourir, tandis que l'autre qui ne mange pas, quand il est privé d'air, diminue la lumière de ses rayons. Il se refroidit dans l'hiver, et il glace toutes les pousses des herbes fraîches; il se réchauffe dans l'été, et brûle tous les vivants, car, étant toujours variable, il ne peut accorder à personne une vie stable. Je ne t'accuse pas d'offrir des adorations à des êtres méprisables, puisque tu n'as pas vu le roi suprême; mais si ceux qui sont instruits faisaient ainsi, ils mériteraient aussitôt la mort. Quant au soleil, si tu veux l'apprendre, je te dirai la vérité : il fait partie des créations du monde, et, parmi elles, il occupe une place distinguée; une moitié lui est supérieure, et une moitié lui est inférieure. Il n'est pas saint en lui-même par son éclatante lumière; mais au commandement de Dieu, par le moyen de l'air, il répand ses rayons, et, par son ardeur, il réchauffe tous les êtres placés au-dessous de lui. Les êtres célestes n'ont aucune participation à ses rayons, parce que la lumière de ce disque est placée comme dans un vase, et il la répand en bas comme d'une bouche ouverte, suivant que nous, qui sommes placés dessous, en avons besoin pour notre bien-être. De même, un vaisseau qui glisse sur l'immensité des eaux de la mer, voyage à son insu par le moyen d'un nocher habile et expérimenté; de même aussi le soleil, par le moyen de son modérateur, effectue les phases de sa marche annuelle. De même que les autres parties du monde sont arrangées pour notre vie, de même le soleil nous est donné pour lumière, comme la lune, les étoiles, l'air agité et les nuages pluvieux. De même aussi une des autres parties de la terre, la mer, les fleuves, les sources et toutes les eaux, ainsi que le continent et tout ce qu'il contient, ne peuvent se dire Dieu. Si quelqu'un osait le dire, il se perdrait lui-même par ignorance, et aucune de ces choses ne profiterait de l'honneur d'être appelée du nom de Dieu. Il n'y a pas deux rois dans un même royaume; car, si les hommes ne l'admettent pas, comment la nature de Dieu pourrait-elle exister d'une manière aussi étrange? Si cependant tu veux apprendre la vérité, adoucis l'amertume de ton cœur, ouvre les yeux de ton esprit et ne marche pas, étant éveillé, comme un aveugle dans l'obscurité. Tu es tombé dans l'abîme et tu veux entraîner tout le monde avec toi. Si les tiens, qui ne voient ni n'entendent, suivent ta trompeuse doctrine, ne crois pas que ce soit de même pour nous; parce que les yeux de notre esprit sont ouverts et nous sommes clairvoyants. Nous voyons les créatures par les yeux du corps, et nous comprenons qu'elles sont faites par un autre, et que toutes sont sujettes à la dissolution. Le Créateur de tout est invisible à nos yeux corporels; mais, par notre esprit, nous connaissons sa vertu. Lorsqu'il nous vit dans une extrême ignorance, il eut compassion de notre grossièreté, car nous aussi, pendant long temps, nous croyions comme vous que les choses visibles étaient des créateurs, et nous commettions toute sorte d'iniquités; c'est pourquoi, dans son amour, il parut et prit un corps d'homme; et il nous fit connaître son invisible divinité. En outre, il monta lui-même sur le bois de la croix, et comme les hommes étaient trompés par les astres lumineux, il enleva au soleil la lumière de ses rayons, afin que les ténèbres fussent les ministres de son humanité; car ceux qui sont indignes comme vous ne voient pas leur vie plongée dans une misère profonde. Celui qui aujourd'hui ne confesse pas un Dieu crucifié est entouré de la même obscurité dans son âme et dans son corps; toi aussi aujourd'hui tu es enveloppé dans les mêmes ténèbres, et c'est pourquoi tu nous tourmentes. Nous sommes prêts à mourir à l'exemple de Notre-Seigneur; exécute donc comme il te plaira les amers désirs de ta volonté. »

Alors le perfide Tenschapouh, les observant et les voyant tous dans la plus vive allégresse, comprit que ses paroles menaçantes ou flatteuses ne seraient pas écoutées. Il commanda qu'on amenât devant lui l'un des moins âgés; c'était un prêtre nommé Arsène, dont les saints avaient d'abord douté (1). On lui lia les pieds et les mains, on le

(1) Cf. plus haut, pg. 233, col. 2.

Digitized by Google

serra fortement jusqu'à ce que ses nerfs se retirassent, et il resta longtemps dans cette insupportable torture. Le saint ouvrit ses lèvres et dit : « Me voici entouré de beaucoup de chiens, et les conseils des méchants m'environnent. Ils ont percé mes mains et mes pieds, et, au lieu de ma bouche, mes os s'écrieront : Écoute-moi, ô Seigneur, écoute ma voix et accueille mon âme dans les légions de ton armée, qui apparut dans ta nouvelle demeure. Ta miséricorde, émue de compassion, me fait les précéder, tandis que je suis inférieur à tous. »

Ayant dit ces mots, il ne pouvait plus ouvrir la bouche à cause des terribles cordes du chevalet. Ensuite les bourreaux ayant reçu au même moment l'ordre des trois satrapes de trancher la tête du bienheureux par le glaive, ils jetèrent son corps dans une fosse immonde. Puis, dans ce même endroit, Tenschapouh se mit à parler avec l'évêque et lui dit : « Lorsque je vins en Arménie, il me fallut parcourir ce pays pendant un an et six mois : je ne me souviens pas qu'aucune plainte m'ait été faite sur toi, et encore moins de Joseph qui était le chef de tous les chrétiens, et fidèlement attaché aux intérêts du gouvernement. Celui qui avait été marzban du pays avant que je ne vinsse, était très-satisfait de lui, et moi je vis de mes yeux que, dans tout le pays, il était justement estimé comme un père, et qu'il aimait les grands et les petits sans distinction.

Maintenant, je vous en prie, épargnez-vous vous-mêmes, car vous êtes dignes d'honneur, et ne vous exposez pas à une mort cruelle, comme le premier que vous avez vu de vos propres yeux. Car si vous persistez dans la même pensée d'obstination, j'ai résolu de vous ôter la vie en vous faisant endurer beaucoup de supplices. Je sais que vous êtes séduits par les suggestions de celui-ci : mais, comme il est malade de corps, et qu'il ne trouve pas la santé par le secours des médecins, il est fatigué d'une vie infirme, et il désire la mort plutôt que la vie. »

A cela saint Joseph répondit et dit : « L'éloge que tu as adressé d'abord à l'évêque et puis à moi, tu l'as fait avec raison, et tu as honoré dignement nos cheveux blancs; il devait en être ainsi. En effet, les véritables serviteurs de Dieu ne doivent pas résister aux princes de la terre, ni, en vue d'un intérêt terrestre, murmurer contre quelqu'un; mais ils doivent enseigner les préceptes de Dieu, sans fausse sagesse, se montrer conciliants envers tous, et, au moyen d'une saine doctrine, guider tous les hommes vers le seul Dieu des créatures. Quant à ce que tu as dit des séductions de cet homme, tu n'as pas fait un mensonge, mais tu as dit précisément la vérité. En effet, il ne nous flatte pas comme un étranger, et il ne nous trompe pas comme un séducteur, mais il nous aime beaucoup.

Notre Mère l'Église qui régénère étant une, et l'Esprit-Saint qui nous a engendrés étant notre seul père, pourquoi les enfants d'un même père et d'une même mère seraient-ils en contestation, au lieu d'être d'accord? Jour et nuit notre pensée était la même, c'était d'avoir l'union de notre vie inséparable, bien que nous semblions séduits. Car si celui-ci est fatigué, et s'il veut sortir d'un corps malade, nous le sommes nous tous encore davantage, puisqu'il n'y a point parmi les femmes une seule qui, en enfantant, soit exempte dans son corps de cruelles douleurs. »

Tenschapouh répondit : « Vous ne savez pas combien je suis patient avec vous! Ce n'est pas en vertu d'un ordre royal que je supporte vos discussions, mais je les ai autorisées par humanité, parce que je ne vous méprise pas, vous qui vous haïssez vous-mêmes et qui êtes les ennemis des autres. Moi qui ai mangé du sel et du pain dans votre pays, j'ai de l'affection et de la compassion pour lui. »

Le prêtre Léonce répondit et dit : « Celui qui a de l'amour et de la compassion envers les étrangers accomplit les préceptes de Dieu; mais il doit aussi en garder pour lui-même, parce que nous ne sommes pas maîtres de nous-mêmes : il y a quelqu'un qui nous demandera compte des étrangers et de ceux de notre nation. Tout ce que tu as dit, je l'écoute de toi, et non d'après l'ordre du roi. Si vous êtes habitués à transgresser les ordres de votre souverain, vous faites bien, parce qu'il est le destructeur du pays et le meurtrier d'hommes innocents; et qu'il est l'ami de Satan et l'ennemi de Dieu. Nous, nous ne pouvons pas transgresser le commandement de notre souverain, et nous ne pouvons changer notre vie contre les illusions corruptibles du monde. Quant à moi, dont tu as dit que je préfère la mort à la vie, parce que les médecins sont impuissants pour me rendre la santé, de telles paroles ne peuvent convenir à ceux qui connaissent tous les malheurs du pays.

Je t'en conjure! adoucis un peu l'ardeur de ta colère et écoute mes sincères paroles ». Il repassa en ordre les choses de ce monde. « Quel mortel mène une vie exempte de tribulations? Ne sont-ils pas tous abreuvés d'infortunes, tel au dedans, tel au dehors? Le froid et le chaud; la faim et la soif; le manque absolu des choses né-

Digitized by Google

cessaires. Au dehors l'injustice, la rapine, la honteuse impudicité avec une violence effrontée; au dedans l'iniquité, l'apostasie, l'ignorance, le mensonge effronté avec une licence effrénée. Mais toi qui méprises les médecins, et qui les regardes comme inutiles, parce que par eux je ne puis pas obtenir la santé, sache que ceci ne doit pas étonner, parce qu'eux aussi sont des hommes. Il y a telle maladie à laquelle ils peuvent remédier, et telle autre qui est rebelle à leurs médicaments. Nous sommes tous mortels, autant celui qui soigne que celui qui est soigné. Vous seriez heureux si vous étiez comme la science de la médecine, parce que dans la médecine la véracité du médecin n'est pas peu de chose. Quand ils voient un homme devenu malade, ils ne tardent pas à le visiter et ils pensent lui rendre promptement la santé. Ainsi par exemple à la cour royale, si un de ceux qu'aime le roi devenait malade, quand même, en arrivant sur la grande place, il verrait une multitude d'illustres personnages, de beaux jeunes gens pleins de santé, si, en entrant dans la salle royale, il voyait le brillant et admirable cortége de tous les serviteurs, cette magnificence ne serait pas de nature à l'étonner. De plus, s'il y avait un lit d'or enrichi de pierreries, sur lequel est étendu le malade, il ne s'en préoccuperait pas; mais il ordonnerait qu'on lui ôtât son manteau orné de broderies d'or, et avec ses mains il lui toucherait le corps pour connaître s'il est d'un tempérament ardent, si son cœur bat tranquillement à sa place, s'il a le foie affaibli, et si les mouvements de son pouls sont réglés, afin d'y remédier et de lui rendre la santé. Or, si la médecine humaine surmonte ainsi chaque chose, et si en appliquant son art elle obtient des effets, ne conviendrait-il pas à vous, qui tenez tout le pays sous votre vaste domination, de tâcher de guérir d'abord votre esprit de toutes les erreurs qui sont répandues dans votre empire? Tous alors ne resteraient-ils pas volontairement sous votre domination? Mais maintenant que vous êtes devenus ignorants, et que vous avez rendu mortelle votre âme qui était immortelle, pour l'inextinguible feu de l'enfer, que vous le vouliez ou non, vous êtes malades corporellement d'une inguérissable maladie. Cependant vous nous méprisez, nous qui sommes affligés dans notre corps, dont nous ne pouvons nous délivrer à notre volonté; mais nous le serons [un jour] comme cela doit arriver à la nature corporelle de chacun. Le Christ, aussi vrai Dieu, vivant et vivifiant par sa bonté spontanée, se fit médecin des âmes et des corps; par la douleur de ses souffrances, il a guéri lui-même tous les hommes. Il nous engendra d'une manière encore plus bienfaisante, [en nous faisant participer] à une génération exempte de douleurs et de plaies; il a guéri les blessures cachées des anciennes morsures du dragon; il nous a rendus, en esprit et en corps, immaculés et exempts de blessures, afin que nous devenions les compagnons des anges et les champions de notre Roi céleste. Dans ton ignorance, toi qui ne jouis pas des célestes dons de Dieu, tu ne veux pas même être instruit par nous; au contraire tu veux nous séduire; c'est impossible, cela ne sera jamais, et tu ne réussiras pas à l'obtenir. Quant à mon corps maladif, je t'en parlerai franchement. Je me réjouis et mon cœur tressaille de joie en voyant mon corps tourmenté; je sais que cela raffermit en moi la force de mon esprit, d'autant plus que j'en ai la preuve par le grand docteur des païens, qui se consolait des douleurs de son corps, et se glorifiait des attaques des satellites de Satan, et disait : « Si nous ressemblons par nos souffrances à sa mort, nous mériterons aussi d'avoir part à sa résurrection (1). » Et toi, maintenant, qui as de l'autorité sur nous, juge-nous suivant la malice de ta volonté. Nous n'avons pas peur des terribles tourments dont tu nous menaces, et nous ne craignons pas non plus la mort cruelle que tu nous prépares. »

Alors il fit séparer les bienheureux, et, lorsqu'il fut seul, il dit au saint évêque : « L'éloge que je t'ai fait d'abord, ne l'as-tu pas regardé comme un honneur? Je te fais ressouvenir des mauvaises actions que tu as faites, afin que tu te condamnes toi-même à la mort. As-tu effectivement détruit l'adrouschan du pays de Reschdouni? As-tu tué le feu? J'ai aussi appris, et je m'en suis assuré, que tu as tourmenté les mages, et que tu as enlevé les ornements du culte. Or, si tu as fait cela réellement, raconte-moi toutes ces choses. » Le saint répondit : « Tu veux le savoir maintenant de moi, tandis que tu le savais déjà. » Tenschapouh ajouta : « Autre chose est un renseignement, et autre chose la vérité. » L'évêque reprit : « Raconte-moi les faits avec franchise. » Tenschapouh répondit : « J'avais entendu dire que tous les dommages commis dans le pays des Reschdouni étaient de ton fait. » L'évêque répliqua : « Puisqu'on t'a raconté les choses ainsi, pourquoi me demandes-tu de nouveaux renseignements? » Tenschapouh ajouta : « Je veux entendre de toi la vérité. » L'évêque dit : « Tu ne veux rien apprendre de moi pour ton bien; mais intérieure-

(1) *Rom.*, VI, 5.

Digitized by Google

ment tu désires mon sang. » Tenschapouh répondit : « Je ne suis pas une bête sauvage et sanguinaire; mais je suis le vengeur des dieux, qui ont été méprisés. »

L'évêque dit : « Tu appelles dieux les éléments muets, et tu veux égorger les hommes tes semblables? Tu en recevras la punition avec ton roi dans l'impartial tribunal de Dieu. Ce que tu veux entendre de moi, dans une intention maligne, je te le dis : Oui, certainement, j'ai dévasté l'adrouschan; j'ai par le bâton tourmenté les mages; quant aux immondes ornements qui étaient là, je les ai jetés à la mer (1). En ce qui concerne le feu, qui peut le tuer, puisque le très-sage Créateur des êtres, en prenant soin, dès le principe, des quatre éléments, ne rendit pas leur nature périssable? Ainsi donc, tue l'air si tu peux, ou corromps la terre, afin qu'elle ne produise pas d'herbe; égorge le fleuve, afin qu'il meure. Si tu peux faire ces trois choses, tu peux aussi tuer le feu. Si notre auteur a uni ensemble ces quatre éléments indissolubles, — on trouve dans les pierres ainsi que dans les métaux et dans tous les éléments visibles la nature du feu, — tue donc la chaleur du soleil, puisqu'il y a en lui une portion de feu. Ou bien commande que le feu ne soit pas frappé par le fer. Celui qui respire, se meut, marche, mange, boit et meurt. Quand as-tu vu le feu marcher, parler, ou comprendre? Or, tu affirmes qu'on a tué celui que tu n'as pas vu vivant. Combien votre iniquité n'est-elle pas plus insupportable que celle de tous les païens, qui sont plus éclairés que vous! Bien qu'ils soient loin du vrai Dieu, pourtant ils n'appellent pas Dieu les éléments insensés. Or, si par ignorance tu dis que la nature du feu est corruptible, les créations qui la composent sont en désaccord avec tes [croyances]. »

Tenschapouh dit : « Je n'entre pas avec toi en discussion pour rechercher la nature des créations; mais avoue-moi si tu as éteint le feu, ou non. » Le bienheureux répondit : « Puisque tu n'as pas voulu devenir le disciple de la vérité, je te dirai tout ce que veut ton père Satan. Moi-même j'entrai dans votre adrouschan, et je vis les perfides ministres de votre secte trompeuse, et le foyer rempli de feu qui brûlait devant eux. Je leur demandai verbalement et non avec le bâton : « Que pensez-vous dans votre esprit, de ce culte rendu au feu? » Ils répondirent : « Nous, nous n'en savons rien; seulement, nous savons que c'est l'usage des ancêtres, et l'ordre tout puissant du roi. » Je leur dis de nouveau : « Et que connaissez-vous de la nature du feu? le croyez-vous créateur, ou création? » Ils dirent tous d'une voix : « Nous ne le reconnaissons pas créateur; il ne donne pas même de repos aux travailleurs. Nos mains sont durcies par la hache, nos dos sont calleux, tant nous avons porté de bois, nos yeux sont devenus malades à force de pleurer à cause de la violence de la flamme, et nos visages sont noircis par l'humide épaisseur de la fumée. Si on lui donne peu de nourriture, il a très-faim, et si nous ne lui offrons rien, il s'éteint tout à fait; si ensuite nous allons auprès de lui et que nous l'adorions, il nous brûle; si nous nous éloignons absolument, il devient cendre. C'est ainsi que nous comprenons sa nature. » Je leur dis de nouveau : « Avez-vous jamais su qui vous a enseigné un tel mensonge? » Ils répondirent : « Pourquoi nous interroges-tu pour le savoir? regarde les choses actuelles. Nos législateurs sont aveugles seulement dans leur esprit; tandis que notre roi dans son corps est privé d'un œil (1) et dans son esprit il est aveugle. » — C'est pourquoi, en entendant les mages, j'en eus beaucoup de compassion, parce que dans leur ignorance ils disaient la vérité. Je les tourmentai un peu par le bâton; je leur fis jeter le feu dans l'eau et je leur dis : — que les dieux qui ne créèrent ni le ciel, ni la terre, périssent sous les cieux : — et après je mis les mages dehors. »

Tenschapouh, en entendant toutes ces choses de la bouche du saint évêque, s'émut beaucoup des insultes prodiguées au roi et à la religion. C'est pourquoi il n'eut pas le courage de le torturer sous le bâton, pour ne pas lui faire dire devant le tribunal des injures plus graves contre le roi; pour ne pas faire tomber les soupçons sur lui, à cause du mépris qu'il professait pour le roi et la religion, et enfin pour avoir patiemment discuté avec eux. Comme il siégeait au tribunal, ceint d'une épée pour inspirer de la crainte aux saints; rugissant comme un lion furieux, et tirant son épée, il s'élança comme une bête féroce sur les bienheureux; et, frappant l'évêque à l'épaule droite, il la détacha avec la main. Le saint, étant tombé à terre du côté gauche, se releva; et, ayant pris sa main droite, il cria à haute voix et dit : « Reçois, ô Seigneur, le sacrifice volontaire par lequel je me suis offert entièrement à toi, et réunis-moi aux troupes de tes saints champions. » En outre il en-

(1) Il est question du lac de Van, aussi appelé mer des Reschdouni. — Cf. St-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 54 et suiv.

(1) Iezdedjerd était borgne.

Digitized by Google

courageait ses compagnons et il disait : « Voici, ô justes, que l'heure de notre mort est arrivée; fermez un moment les yeux du corps, et voyez maintenant le Christ, notre espérance. » Et, baigné dans son sang, il disait : « Je bénirai le Seigneur en tout temps, toujours sa bénédiction sera dans ma bouche. Mon âme se glorifie dans le Seigneur; que les gens de paix entendent et qu'ils se réjouissent. » Et, récitant ce psaume, il le poursuivait jusqu'à l'endroit : « Les afflictions des justes sont nombreuses; mais le Seigneur les délivre, et conserve tous leurs os (1). » Son corps ayant encore conservé un peu de vigueur, en observant avec ses yeux, il voyait venir du ciel beaucoup de légions d'anges et six couronnes dans la main d'un archange. Il entendit aussi d'en haut une voix qui disait : « Courage, mes fidèles, puisque vous avez déjà oublié votre vie pénible, et que vous êtes arrivés aux couronnes bienheureuses, que par vos labeurs vous avez préparées. Prenez, mettez-les chacun sur votre tête, puisque par vous elles furent préparées, qu'elles furent tressées par les très-saintes mains du Christ, qui les a remises à ses ministres, car vous êtes compagnons d'Étienne. » Il voyait aussi très-bien que l'épée brillait sur la la tête des bienheureux.

Lorsque saint Léonce vit qu'on ne voulait plus les interroger et les juger un à un, mais qu'on avait donné indistinctement l'ordre de mort, il dit au bienheureux Joseph : « Approche-toi, avance-toi contre l'épée; car pour le rang tu es supérieur à tous. » Ayant dit cela, ils se rangèrent l'un après l'autre, et les bourreaux en grande hâte les décapitèrent tous ensemble. On jeta les corps des bienheureux devant le saint évêque. Lui en exhalant son esprit s'écria, et dit : « O Seigneur Jésus, reçois les âmes de nous tous, et réunis-nous aux cohortes de tes fidèles. » C'est ainsi que tous furent martyrisés dans le même endroit.

Si on veut aussi compter avec eux le chef des mages, qui crut au Christ, les martyrs sont au nombre de sept; outre les deux qui furent martyrisés à Vadkédès, et un autre évêque en Syrie, qui se nommait Thathig. Mais ici, dans cet endroit (2), ils furent six, dont voici les noms : Sahag, évêque des Reschdouni; saint Joseph, de la vallée de Vaï, du bourg de Hoghotzim (3); le prêtre Léonce de Vanant, du bourg d'Idchavan (1); le prêtre Mousché d'Aghpag (2); le prêtre Arsène de Pakrévant, du village d'Éghékiag (3); le diacre Khadchadch d'où était l'évêque des Reschdouni; en outre le bienheureux chef des mages de la cité de Nischapour (Niouschapouh); le prêtre Samuel d'Ararat, du bourg d'Aradz (4); le diacre Abraham de la même localité.

En ce qui concerne ces six saints qui furent martyrisés là dans le désert, Tenschapouh, le chef des mages, Dchenigan, et l'intendant choisirent des gardes parmi leurs serviteurs, et ils ordonnèrent que, durant l'espace de plus de dix jours, on gardât leurs corps, jusqu'à ce que l'escorte royale fut partie, afin que ceux d'une autre religion (5) ne vinssent pas en prendre les os, pour les porter et les partager dans tout le pays, ce qui exciterait encore davantage les populations à suivre la secte des Nazaréens. En attendant, Khoujig, dont nous avons parlé plus haut (6), restait là armé, avec les gardes, comme s'il avait été un des leurs; c'était un homme plein de prudence, et parfait dans la science divine. Il attendait et il observait de quelle manière il lui serait possible de leur ravir les os des saints.

Trois jours se passèrent, et ils furent tous saisis d'une grande crainte. Comme engourdis et à moitié morts, ils ne purent se relever pendant trois jours. Le quatrième jour, ils furent violemment agités par Satan. On entendait, pendant tout le cours de la nuit, des voix horribles, des bruits et des tonnerres souterrains semblables à des secousses de tremblement de terre. La terre tremblait sous leurs pieds et les épées brillaient autour d'eux. On voyait tous les cadavres se lever debout, et les paroles mêmes du tribunal retentissaient, d'une façon terrible, à leurs oreilles. Troublés tour à tour, ils se heurtaient l'un contre l'autre, et ils étaient tellement haletants et en délire que l'un ne savait pas

(1) Psaume 33.

(2) Le lieu du martyre des saints s'appelait *Revan* ou *Bourg des Mages* (Lazare de Pharbe, c. 48, p. 175).

(3) La vallée de Vaï, ou *Vaïotz dzor*, faisait partie de la province de Siounie. Le bourg de Hoghotzim s'élevait dans cette vallée où se trouvaient aussi beaucoup d'autres localités. — Cf. Indjidji. *Arm. anc.*, p. 255-256.

(1) Idchavan ou *Idchavanitz Kiough*, qu'il ne faut pas confondre avec une autre localité du même nom située dans le Daïk (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 373), se trouvait dans la province d'Ararat, canton de Vanant (Indjidji, *op. cit.*, p. 437). Élisée est le seul auteur qui mentionne cette localité.

(2) Aghpag ou *Aghpak* était un des cantons du Vasbouragan. Il y avait le grand et le petit Aghpag. — Cf. Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardz.*, p. 39 *et passim* — Indjidji, *Arm. anc.*, p. 206.

(3) Éghékiag, bourg du canton de Pakrévant, province d'Ararat, est cité seulement par Élisée et Lazare de Pharbe; *loc. cit.* — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 412.

(4) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 500.

(5) C'est-à-dire les chrétiens.

(6) Cf. plus haut, p. 236.

Digitized by Google

où son compagnon s'était enfui; au comble de l'étonnement, ils coururent raconter tout ce qu'ils avaient souffert.

Les trois satrapes tinrent conseil, et, fort étonnés, ils se mirent à dire entre eux : « Que faire? Que penser de cette incroyable secte des chrétiens? Tandis qu'ils vivaient, leur existence était merveilleuse; ils méprisaient les richesses, comme s'ils n'en avaient pas besoin; ils étaient purs comme ceux qui n'ont pas de corps; ils étaient parfaits comme les justes et vaillants comme les immortels. Si nous disons tout cela en ignorants et en incrédules, que dirons-nous quand, par leur entremise, tous les malades de l'armée sont guéris? Quel mortel, — et cela est vraiment surprenant, — a-t-on vu ressusciter un cadavre, ou a-t-on entendu qu'il proférait des paroles? Nos serviteurs ne sont pas des imposteurs; nous nous en sommes assurés par nous-mêmes. S'ils voulaient prétendre à quelque gratification, et qu'ils se missent à rechercher les chrétiens dans l'armée, ils recevraient pour chaque corps de l'or en récompense. Quant à ceux qui furent tourmentés par Satan sans qu'alors ils fussent malades, comme nous le savons, il est évident qu'ils ont vu aujourd'hui un grand prodige. Si nous nous taisons, notre vie est en danger; et si nous les conduisons devant le roi, qui apprendra par eux ces grands prodiges, quelque schisme peut surgir dans notre religion. » Le chef des mages leur dit : « Ne suis-je pas votre président? Pourquoi vous tourmentez-vous si gravement? Vous avez exécuté ce qui vous concerne, et vous avez accompli l'ordre royal. Si ensuite on répand cette nouvelle et qu'on en demande l'explication en présence du roi, la recherche appartient à nous qui sommes mages; ne vous en inquiétez donc pas, et n'y pensez point. Si vous vous effrayez un peu dans votre âme, venez vers le soir, avant demain matin, puisque demain le très-savant chef suprême des mages offrira un sacrifice, et lui, qui est convaincu, persuadera vos esprits. »

Quand Khoujig eut entendu tout cela et qu'il sut qu'alors on ne s'occuperait plus du tout des saints martyrisés, il prit aussitôt avec lui dix hommes, qu'il savait être très-attachés à la foi chrétienne. Étant arrivé à l'endroit, il trouva tous les corps très-bien conservés. Mais, comme il soupçonnait encore les bourreaux, ils transportèrent encore les saints dans un autre endroit, distant de deux lieues. Ne s'en préoccupant plus désormais, ils nettoyèrent et arrangèrent les os des bienheureux; ils les portèrent à l'armée, et les tinrent cachés. Peu à peu, ils les montrèrent d'abord au général arménien, et puis à beaucoup de chrétiens, qui étaient dans l'armée. Ils offrirent les premiers fruits de ce présent aux satrapes prisonniers qui, à ce moment, avaient été délivrés de leurs liens, et avaient évité la mort dont on les avait menacés, car on avait expédié en Arménie des lettres de grâce.

Ce bienheureux Khoujig, qui fut digne de servir les saints secrètement, nous a raconté avec détail tout ce que j'ai dit de leur mort jusqu'au moment des lettres de grâce, leur douloureux supplice, les interrogatoires et les épreuves auxquels les juges les soumirent, et les réponses de chacun des saints, leur exécution à mort, les terreurs horribles qui s'emparèrent des bourreaux, les craintes qu'éprouvèrent les trois satrapes, les os qu'ils avaient recueillis, non pas confusément, mais en les réunissant dans une même enveloppe, [en ayant soin que] les os de chacun fussent disposés séparément dans six caisses, sur lesquelles était gravé le nom de chaque martyr. Il avait mis aussi avec les os de chacun les chaînes cruelles que les bourreaux avaient abandonnées, et il avait fait une marque sur le couvercle des caisses.

Les six bienheureux furent martyrisés par une mort sainte et désirée, le vingt-cinquième jour du mois de hroditz (1), dans le grand désert de la province d'Abar, aux environs de la ville de Nischapour.

DES DISCIPLES DES MARTYRS QUI DEVINRENT CONFESSEURS.

Les disciples de ces bienheureux se trouvaient dans les fers dans la même ville. Un des chefs des bourreaux du roi vint et les tira de prison. Il emmena aussi de la même ville cinq chrétiens syriens, qui, pour le nom du Christ, avaient été mis dans les fers. Il les interrogea verbalement, et ils ne consentirent pas à adorer le Soleil. Il les fit fouetter avec des verges, et ils se raffermirent encore plus dans la même pensée. Il leur coupa les oreilles et les paupières, et les fit conduire dans la Syrie, afin qu'ils y restassent comme esclaves de la cour. Ils y allèrent avec une grande joie, comme s'ils avaient reçu du roi de magnifiques présents.

Ensuite le même chef des bourreaux retourna auprès des disciples des saints martyrisés; il en choisit deux qui étaient les plus doux, et, les prenant à part, il leur dit : « Quel nom avez-vous? »

(1) Le mois de *hroditz* correspond au mois de juillet et aux dix premiers jours d'août. — Leur martyre eut lieu en l'an 454 de notre ère, selon Saint-Martin, dans les notes de l'*Hist. du B. E.* de Lebeau; *loc. cit.*

Digitized by Google

L'un répondit et dit : Depuis ma naissance je me nomme Khorène, et celui-ci Abraham; quant à notre état divin, nous sommes serviteurs du Christ, et disciples des bienheureux que vous avez fait mourir. » Le chef des bourreaux reprit et leur dit : « Que faites-vous maintenant, et qui vous a conduits ici? »

A cette demande, Abraham répondit en lui disant : « Vous avez dû apprendre cela de nos docteurs. Ce n'étaient pas des hommes vulgaires, ils avaient des biens paternels en suffisance et aussi des serviteurs, quelques-uns de notre classe et d'autres d'un rang plus élevé. Nous sommes venus avec ceux qui nous avaient enseignés et élevés; parce que nos lois divines nous commandent d'aimer nos docteurs comme des pères vénérés, et de les servir comme des maîtres spirituels. » Le chef des bourreaux, irrité, lui dit : « Tu parles comme un révolté et un téméraire audacieux. Tant que vous étiez en paix, et dans votre pays, c'était très-bien. Mais depuis que [vos maîtres] se sont rendus coupables envers la cour et qu'ils ont été condamnés à mort à cause de leurs actions, vous ne deviez pas même vous approcher d'eux Ne voyez-vous pas, dans la grande armée, que quand un des personnages honorables est arrêté par ordre de la cour, on le revêt d'un vêtement brun; il est séparé et éloigné des autres, il reste seul au loin, et personne n'ose même s'approcher de lui? Quant à toi, tu parles en te vantant comme le disciple d'hommes innocents? » — A cela Khorène répondit : « Notre raisonnement n'est pas injuste et le vôtre n'est pas faux. Le satrape coupable devrait être obéissant envers celui dont il a reçu des faveurs, au point qu'en dehors de son hommage, il devrait recevoir encore de grands présents. Mais, en échange de ce qu'il ne fit pas, il lui est arrivé le contraire. Si nos docteurs avaient péché contre Dieu, ou avaient insulté le souverain, nous eussions agi envers eux de la même manière. Ainsi, dans le pays, nous ne nous serions pas approchés d'eux; nous ne les aurions pas suivis ici sur la terre étrangère. Mais puisque, sur ces deux points, ils ont persévéré avec justice, et que vous les avez mis à mort sans raison, c'est précisément pour cela que nous honorons leurs os. » Le chef des bourreaux ajouta : « Je l'ai déjà dit, que tu es un homme très-téméraire; et il est maintenant démontré que vous êtes complices de toutes leurs fautes. » Abraham dit : « De quelles fautes? » Le chef des bourreaux répondit : « D'abord à cause de la mort des mages, et à cause de tous les autres forfaits. » Abraham ajouta : « Ce n'est pas seulement par caprice, mais c'est suivant l'ordre et suivant la loi. Les rois vous commandent, et vous agissez au moyen de vos serviteurs. » Le chef des bourreaux dit : « Je le jure par le Dieu Mihr, tu parles plus témérairement que tes docteurs. Il est clair que vous êtes encore plus coupables. C'est pourquoi il ne vous est pas possible de vous soustraire à la mort si vous n'adorez le Soleil et si vous n'accomplissez pas ce que veut notre religion. » Khorène dit : « Jusqu'à présent tu étais un homme qui parlait mal; maintenant tu aboies en vain comme un misérable chien. Si le soleil avait des oreilles, tu lui ferais honte; mais il est insensible par sa nature, et toi, dans ton iniquité, tu es plus insensible que lui. En quoi nous as-tu vus inférieurs à nos pères? Ne veux-tu pas nous tenter par des paroles? Examine plutôt ta malice et notre bonté, et que Satan ton père en reçoive la honte, non-seulement de nous qui sommes avancés [en âge], mais aussi de celui qui te semble le plus jeune. Il causera des plaies profondes à ton esprit et à ton corps. »

En entendant cela, le chef des bourreaux, irrité contre eux, se mit dans une grande colère. Il les fit traîner encore plus cruellement que les premiers, et ce supplice devint si intolérable qu'il y en eut beaucoup que l'on crut morts. Trois heures après, ils se mirent à parler de nouveau et dirent : « Ce supplice nous semble léger, et nous regardons comme peu de chose les douleurs du corps, en comparaison du grand amour de Dieu, pour lequel moururent nos pères spirituels. Va donc, ne t'arrête pas, ne te donne pas de repos; ce que tu leur fis, fais-le également pour nous. Si leurs actions te paraissent mauvaises, que les nôtres te le semblent doublement; parce qu'eux donnaient des ordres en paroles, et nous, par le fait, nous étions leurs instruments. »

Le chef des bourreaux s'irrita encore davantage contre eux et il ordonna qu'on les frappât jusqu'à la mort. Les bourreaux se relayaient de six en six pour chaque martyr. Lorsqu'ils furent étendus à terre à moitié morts, il ordonna qu'on leur coupât tout à fait les deux oreilles, et on les trancha de telle manière qu'on eût dit qu'ils n'en avaient jamais eu. Après tant de tortures ils sortirent comme d'un profond sommeil, et ils se mirent à prier avec ferveur, en disant : « Nous te prions, ô valeureux soldat du roi, ou perfectionne-nous par la mort, comme nos pères, ou exécute le châtiment comme tu l'as fait pour les derniers martyrs. Puisque voici que nos oreilles ont été guéries par un remède céleste; nos nez dans les diverses tortures n'ont pas été touchés; ne nous

Digitized by Google

prive pas des dons de la céleste bonté. Purifie nos corps en les traînant, et nos oreilles en les coupant; coupe aussi nos nez pour les purifier, parce que plus tu nous rends difformes dans les choses corporelles, plus tu nous rends séduisants dans les choses célestes. » Le chef des bourreaux leur répondit avec douceur : « Si je reste encore auprès de vous, je crois que vous m'inculquerez votre obstination. Je vais vous faire connaître les ordres du roi. Je ne dois pas vous punir davantage. De plus, j'ai l'ordre de vous envoyer en Syrie pour être esclaves de la cour royale, et afin que, si quelqu'un vous voit ici, il ne persévère pas dans la même obstination contre les commandements du souverain. »

Les bienheureux lui dirent : « Tu as laissé notre terre imparfaite; nous ne travaillerons pas sur la terre royale avec la moitié de nos corps. » En entendant cela, le chef des bourreaux donna l'ordre aux soldats qui les conduisaient, et dit : « Emmenez d'ici ces hommes et allez; arrivés en Syrie, qu'ils aillent à l'aventure et suivant leur volonté. »

Ce sont là les confesseurs arméniens, qui supportèrent avec joie les tortures et les mutilations de leurs membres. Mais, comme ils n'avaient pas été jugés dignes d'une mort bienheureuse, ils marchaient tristes et rêveurs pendant ce long voyage. Ils ne regrettaient pas d'avoir les pieds et les mains enchaînés, comme n'ayant pas été dignes d'être comparés aux généreux martyrs.

Pendant que les soldats les conduisaient, ils arrivèrent dans le pays de Babylonie, dans une contrée nommée Schahough (1). Bien qu'ils fussent soumis à une punition royale, ils furent cependant accueillis avec sympathie et considération par les habitants du pays. Toutefois les bienheureux étaient très-tristes, comme s'ils avaient peu travaillé et qu'ils se fussent beaucoup reposés; et ils persistaient dans leurs regrets. Ils désiraient aussi vivement voir [alléger] les saintes chaînes des satrapes, pour les secourir dans leur indigence corporelle. Ils le firent comprendre aux grands, qui professaient la sainte religion chrétienne. Tous consentirent, les grands et les petits, à avertir tout le pays, pour que chacun contribuât aux nécessités des besoins corporels des saints prisonniers dans leur lointain exil. C'est pourquoi, d'une année à l'autre, ils réunissaient, suivant le moyen de chacun, ici un peu, là beaucoup, tout ce dont ils pouvaient disposer. Ils recueillaient, soit de grandes sommes, soit de petites, et ils les envoyaient en présent aux bienheureux pour les expédier aux prisonniers. De cette manière, ils restèrent en esclavage jusqu'à ce que la dixième année fût accomplie.

Comme ils étaient gardés avec beaucoup de soin dans un pays brûlant, et qu'ils ne cessaient de voyager dans le Schahough, dans le Meschov (1), dans le Khaschgar (2), dans toute l'Assyrie et le Khoujasdan (Khouzistan), saint Khorène mourut sous l'influence de la grande chaleur et tourmenté par un vent brûlant. Ils le remirent aux habitants du pays avec les saints martyrs.

Cependant le bienheureux Abraham vivait incessamment dans la vertu; il voyageait, il recueillait, il portait dans les lieux lointains tous les dons des fidèles, et il les distribuait à chacun suivant ses besoins. Il continua ainsi jusqu'à la douzième année du châtiment; de sorte que tous, d'un commun accord, le prièrent de consentir à retourner en Arménie, afin que par sa présence ils vissent aussi en sa personne les valeureux martyrs qui étaient morts par le glaive, et que, par lui aussi, ils vissent les saintes chaînes de ceux qu'on avait torturés. Quand on vit avec lui les martyrs, les confesseurs et les captifs, tout le pays fut béni par sa présence. A cause de lui, ils furent bénis par l'accroissement de leurs enfants; leurs jeunes gens s'élevèrent à la sainteté, et les vieillards devinrent habiles dans la science. A cause de lui, leurs princes connurent l'amour du prochain. A cause de lui, Dieu fit descendre la pitié dans le cœur du roi pour restaurer et pacifier tout le pays. A cause de lui, les églises furent glorifiées, comme par un brave et parfait champion;

(1) Cet ethnique qui, au dire d'Élisée, était une province de la Babylonie, doit avoir été mal transcrit par les copistes de son Histoire. Un passage de la *Géographie* de Moïse de Khorène (Œuvres compl., en arm.; Venise, 1843, in-8°) nous fournit en effet le moyen de restituer l'orthographe exacte du nom de cette province (p. 612, — § 32) qui, dans la nomenclature des quatre divisions de la Babylonie, est écrit sous la forme *Agogha* ou *Agola*. Saint-Martin, dans son édition de la *Géographie de Moïse de Khorène* (*Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 368-369), ayant sous les yeux un texte fort altéré de cet ouvrage, a donné ce nom sous la forme *Gogha*, et il avait assimilé cette province à *Koufah*.

(1) Le pays de *Meschoun* est, selon Moïse de Khorène (Œuvres de Moïse de Khorène, *Géographie*, p. 613), un des vingt petits cantons de la Perse proprement dite. La seule différence qui se remarque dans l'orthographe de ce nom est trop peu sensible pour qu'elle puisse donner lieu à une autre interprétation.

(2) Le Kaschgar, que Moïse de Khorène orthographie Kaschkhar, était une petite province de l'Élymaïde. — Cf Œuvres de Moïse de Khorène, p. 613.

Digitized by Google

on orna les chapelles des martyrs, et les martyrs triomphants se réjouirent; à cause de lui, la plaine d'Avaraïr (1) fut embellie, elle fut ornée de fleurs, non par les nuages porteurs de la pluie, mais par le sang répandu des martyrs, et par la blancheur des os qu'on y avait disséminés. Les pieds très-laborieux du confesseur, en foulant les vastes sillons [où s'était livrée] la bataille, la route suivie par le martyr vivant, le vivant allant aux vivants, redoubla la vie de tout le pays. « Nous savons, disaient-ils, qu'à sa vue, tous les solitaires de l'Arménie revoient en lui les troupes des combattants spirituels, qui se dévouèrent à la mort à notre place et versèrent leur sang comme un sacrifice de réconciliation avec Dieu. Les saints prêtres, en le voyant, se souviennent qu'ils furent massacrés dans leur exil lointain, et qu'ils apaisèrent le courroux du roi. Ils se souviendront peut-être aussi de nos chaînes, et, en priant, ils demanderont à Dieu que, d'ici, ils nous fassent retourner dans la terre de nos pères. En effet nous sommes très-affligés, non-seulement par un désir naturel, mais encore plus par le désir de voir notre sainte Église, et nos saints ministres que nous y avons établis. Si Dieu nous favorise, que celui-ci puisse y aller pour satisfaire les désirs des survivants, nous connaîtrons alors que Dieu nous ouvre la porte de sa miséricorde pour suivre la même trace que les pieds de celui qui nous précède. »

En y réfléchissant, les satrapes, remplis des grâces de Dieu, exhortaient par de grandes instances le confesseur à se rendre à leurs vœux, et, comme il n'avait pas coutume de jamais s'opposer au bien, cette fois encore, selon son usage, il se hâta de mettre à exécution le désir unanime de ceux qui étaient fermes dans la vertu divine. Il vint donc et entra en Arménie.

Aussitôt les hommes et les femmes, les grands et les petits et toute la multitude des nobles et du peuple se porta au-devant de lui. Prosternés devant le saint, ils lui baisaient les pieds et les mains et ils disaient :

« Béni soit le Seigneur Dieu au plus haut des cieux, qui nous envoya l'ange du ciel pour nous donner la nouvelle de notre résurrection, afin que nous soyons héritiers du royaume céleste. Voici en effet que nous découvrons en toi tous ceux qui moururent par l'espérance de la résurrection, et ceux qui sont dans les chaînes dans l'espoir de la libération. En toi, nous voyons aussi la restauration de notre pays, par la paix; par toi, nos églises glorifiées sont dans l'allégresse, et par toi, nos saints martyrs seront toujours nos intercesseurs auprès de Dieu. Bénis- nous, ô notre saint père; ta parole est celle des morts, donne-nous leur bénédiction, afin que nous sentions dans le secret de nos âmes les bénédictions des saints. Tu as aplani le sentier à ceux qui désiraient venir dans leur pays; prie Dieu afin qu'ils te suivent promptement, toi leur précurseur. Comme tu as aplani le sentier impraticable sur la terre, ouvre-nous aussi la porte du ciel pour nos prières, afin que les supplications de nous autres pécheurs montent vers Dieu, pour l'intercession des prisonniers. Tant que nous serons dans ce corps fragile, de même que nous voyons ta bienheureuse sainteté, qu'il nous soit donné de voir ceux que nous aimons, puisque depuis longtemps nous sommes avilis et désolés dans notre âme et dans notre corps. Maintenant nous croyons avec une confiance non trompeuse, que par ta vue nous avons été ravis par ton saint amour; et que nous puissions voir dans peu les vrais martyrs du Christ, puisque toujours nous nous consumons du désir de contempler leur céleste beauté. »

Mais le bienheureux confesseur, bien qu'il fût accueilli avec tant d'amour par tout le pays, ne voulut pas s'approcher d'aucun d'eux par une affection naturelle. Il choisit un endroit éloigné de la foule du peuple, et, avec trois vertueux frères, il termina sa vie dans une grande pénitence. Si quelqu'un voulait raconter avec soin sa vie ornée de toutes les vertus, il éprouverait une très-grande difficulté.

Et en effet, si je racontais ses veilles, il passait toutes les nuits comme une lampe inextinguible; l'insuffisance de sa nourriture, il faudrait s'imaginer qu'il ressemblait aux anges qui n'ont besoin d'aucun aliment. Si je voulais raconter sa douceur et sa modération, je ne trouverais personne parmi les vivants qui lui ressemblât. Pour le mépris des richesses; comme un mort qui ne les recherche pas, ce bienheureux lui ressemblait en tout point.

Doué d'une voix infatigable, il persévérait dans la religion, et, par des prières incessantes, il parlait toujours avec Dieu dans les cieux. Il fut le sel des indifférents, le stimulant pour secouer les négligents (1). L'avarice fut méprisée par lui, et la grossière gourmandise fut encore plus flétrie. Il

(1) La plaine d'Avaraïr était située dans la province de Douroupéran. C'était la partie la plus fertile du pays. — Cf. Indjidji, *Géogr. anc.*, p. 205. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, p. 56.

(1) Matth., V, v. 13

Digitized by Google

devint le salut de notre pays d'Arménie, et beaucoup de malades obtinrent secrètement par lui la santé. Il fut le parfait docteur de ses docteurs, et le père de la sainteté, conseiller de ses pères. Au bruit de sa renommée, les ignorants s'instruisirent; et à son approche les hommes vicieux devenaient modérés. Quant à lui, il demeurait dans une étroite cellule, et il inspirait le respect à cause de sa sainteté à ceux qui étaient proches et à ceux qui étaient éloignés. Les démons (*dev*) s'effrayèrent et s'éloignèrent de lui; les anges descendirent et l'entourèrent comme d'une couronne.

Les Grecs rendirent l'Arménie heureuse à cause de lui, et beaucoup de barbares accouraient pour le voir. Il fut cher à ceux qui aimaient Dieu, et il convertit au saint amour beaucoup d'ennemis de la vérité. Dès les premières années de son enfance, il commença à pratiquer la vertu, et il termina sa vie de la même manière. Comme il ne contracta pas le saint mariage, il n'eut pas besoin corporellement d'aucune chose corruptible de ce monde; et, pour le dire franchement, comme il échangea les indigences corporelles pour les choses nécessaires à l'esprit, il fut transporté de la terre dans le ciel.

NOMS DES SATRAPES QUI SPONTANÉMENT ET POUR L'AMOUR DU CHRIST SE RENDIRENT EN CAPTIVITÉ A LA COUR DU ROI [DE PERSE].

De la race de Siounie, les deux frères Papkèn et Pagour; de la race des Ardzrouni, Nerschapouh, Schavasb, Schenkin, Méhroujan, Barkev et Dadjad; de la race des Mamigoniens, Hamazasb, Ardavazt et Mouschegh; de la race des Gamsaragan, Arschavir, Thathoul, Vartz, Nersèh et Aschod; de la race des Amadouni, Vahan, Arantzar et Arnag; de la race des Kenouni, Adom; de la race des Timakhsian, Thathoul et Sad avec deux autres compagnons; de la race des Antzavatzi, Schmavon, Zovarèn et Aravan; de la race des Aravélian (Orientaux), Phabag, Varaztèn et Tagh; de la maison des Ardzrouni, Abersam; de la maison des Mantagouni, Sahag et Pharsman; de la race des Daschiratzi, Vrèn; de la famille des Raphsonian, Papig et Ioukhnan.

Sur ce nombre de trente-cinq, quelques-uns sont de grands satrapes, d'autres sont d'un rang inférieur; mais tous, quant à la race, sont bien des satrapes, et, quant à la vertu spirituelle, ils sont tous habitants du ciel. Ainsi beaucoup d'autres nobles personnages, quelques-uns de la cour royale, et d'autres, des maisons des satrapes, furent les compagnons et les frères d'armes des valeureux héros. Tous s'offrirent volontairement aux chaînes cruelles. Nous ne nous étonnons pas seulement qu'ils se soient assujettis aux angoisses des tortures; mais nous sommes surpris, surtout, que des hommes nobles comme eux, habitants libres des montagnes couvertes de neige, soient devenus les habitants des campagnes embrasées. Ceux qui erraient en liberté comme les animaux sauvages, sur les montagnes fleuries, furent chassés dans le pays brûlant de l'Orient, les pieds et les mains attachés. Nourris du pain de la tribulation et de l'eau de l'indigence; enfermés dans l'obscurité pendant le jour, et la nuit privés de lumière; sans couverture et sans lit, à la manière des bêtes fauves, ils s'étendirent sur la terre pendant neuf ans et six mois. Ils supportaient ces tourments avec une si grande allégresse que jamais personne n'entendit sortir de leurs lèvres la plus légère plainte; au contraire, ils rendaient de grandes actions de grâce, comme des hommes satisfaits qui servent Dieu.

Pendant qu'ils supportaient ces tribulations, le roi s'imagina qu'ils étaient plongés dans une profonde tristesse et qu'ils devaient être las de mener cette existence douloureuse. Il leur envoya le grand intendant qui leur dit : « Rentrez dès à présent en vous-mêmes, et ne persistez pas dans votre obstination. Adorez le Soleil; vous serez délivrés de vos pénibles chaînes, et vous rentrerez de nouveau en possession de vos richesses paternelles. »

Les bienheureux répondirent : « Tu es peut-être venu nous tenter par des questions. Très-certainement le roi t'a envoyé. » L'intendant répondit avec serment : « Il n'est pas sorti de sa bouche le moindre mot sur cette affaire. » Ils répliquèrent : « Ceux qui ont une fois connu la vérité ne s'en éloignent jamais, mais ils restent fermes dans la voie qu'ils ont suivie. Nous fûmes peut-être des obstinés, parce que nous n'en avions pas fait l'expérience, et qu'aujourd'hui les tribulations nous auraient rendus prudents. Mais cela n'est pas ainsi; car notre chagrin est de ne pas avoir rendu le dernier soupir avec les premiers martyrs. Or nous te prions, et par ton intermédiaire nous prions aussi votre roi, que vous ne nous interrogiez plus désormais sur ces choses; mais que vous exécutiez le plus promptement possible ce que vous avez décidé dans votre esprit. »

En entendant cela, le grand intendant approuva beaucoup en lui-même leur ferme persévérance, et dès lors il se prit à les aimer comme des êtres chéris de Dieu. Il exhortait par ses supplications le roi à briser leurs chaînes. Aussi, bien qu'il fût révoqué de sa charge d'intendant du roi, car pour beaucoup de raisons on le trouvait coupa-

Digitized by Google

ble, et que lui-même attirait sur lui la ruine du pays d'Arménie, au point d'être destitué de son emploi avec un grand déshonneur; toutefois il ne voulut jamais, pendant tout le temps de sa vie, parler mal de ces prisonniers. Or beaucoup des bienheureux, particulièrement ceux qui étaient encore jeunes, avaient appris la doctrine du pays de leurs pères. Ce fut leur aliment céleste, par lequel ils s'encourageaient eux-mêmes et se consolaient l'un l'autre. Leur cœur et leur esprit se dilataient tellement que ceux aussi qui étaient les plus vieux devenaient semblables à des enfants, rajeunissaient et reprenaient de la vigueur. Bien que leur temps d'apprendre fût passé, toutefois, en chantant des psaumes, ils accompagnaient par des cantiques spirituels la troupe des jeunes gens. Ils embellissaient tellement le culte sacré qu'il paraissait agréable à quelques-uns de leurs cruels bourreaux; et ceux-ci, lorsqu'ils le pouvaient, les favorisaient malgré les ordres du roi; ils leur témoignaient tour à tour de l'empressement et de l'affection, et ils les assistèrent, à plusieurs reprises, dans leur indigence corporelle; surtout parce que Dieu opérait par eux beaucoup de merveilleuses guérisons, et que plusieurs possédés du démon, qui étaient dans la ville, furent guéris. Quand ils n'avaient auprès d'eux aucun prêtre, les malades et les infirmes de la ville couraient à eux et obtenaient la guérison de leurs maladies.

Celui qui était le grand prince du pays, Harevschghom Schapouh (1), à qui étaient confiés tous les prisonniers, leur témoigna une grande sympathie. Il regardait comme des pères les vieillards, et il caressait les jeunes gens comme des enfants chéris. Il écrivit souvent et il signala à la cour les pénibles angoisses des prisonniers; il fit également ressortir la conduite admirable de chacun d'eux. Il intercédait auprès des grands, et, en usant de beaucoup d'influences, il parvint, par le moyen de plusieurs protecteurs, à changer les dispositions du roi. [Ce prince] ordonna ensuite qu'on enlevât les chaînes des prisonniers; qu'on fît cesser l'angoisse de leur châtiment, et qu'ils reprissent les costumes de leur rang satrapal. Il fixa leur apanage, et il ordonna que leurs armes fussent fournies par la cour. Il écrivit et recommanda au généralissime qu'ils fussent admis dans l'armée royale. Ce nouvel ordre du roi étant établi, ils se conduisirent en braves dans les différents endroits où ils passèrent, si bien qu'il arriva à la cour des lettres remplies d'éloges en leur faveur. Ces faits parurent tellement agréables à l'esprit du roi qu'il ordonna qu'on les lui amenât. Ils vinrent et se présentèrent au roi des rois, Iezdedjerd. Ce prince les vit avec joie; il leur parla avec bonté; il permit qu'on leur rendît leurs domaines paternels, suivant le rang qu'avaient occupé leurs aïeux, et qu'ils quittassent le pays, en [professant librement] la religion chrétienne, pour laquelle ils avaient été tourmentés si cruellement.

Au moment où, au comble de l'allégresse, ils avaient été admis à la cour sublime, devant le roi, Iezdedjerd arriva au terme de sa vie, dans la dix-neuvième année son règne (1). Ses deux fils (2) s'étant armés l'un contre l'autre, se disputèrent le pouvoir en guerroyant. L'épouvantable perturbation causée par cette lutte dura deux ans. Tandis qu'ils se livraient des combats continuels, le roi des Aghouank (3), qui était leur neveu, se révolta de son côté. Ce prince, qui professait d'abord la religion de son père, était chrétien; mais le roi des rois, Iezdedjerd, l'avait forcé à adopter le magisme. Trouvant le moment favorable, il se crut en mesure d'affronter la mort. Il lui parut préférable de mourir en combattant, plutôt que de posséder un royaume en restant apostat. Toutes ces complications retardèrent l'ordre du départ des satrapes pour leur pays.

Sur ces entrefaites, le gouverneur du fils cadet d'Iezdedjerd, nommé Raham, de la famille de Mehran, bien qu'il voyait que l'armée des Arik était divisée en deux partis, attaqua vivement avec l'autre moitié le fils aîné du roi; il défit et massacra l'armée de ce prince, et, l'ayant fait prisonnier, il ordonna qu'on le fît mourir sur le champ. Ensuite il gagna les soldats qui avaient échappé au carnage, rassembla toutes les troupes des Arik, et fit couronner roi le jeune prince qu'il avait élevé et qui s'appelait Béroze (Firouz).

La paix régnait dans le pays des Arik, lorsque le roi des Aghouank refusa de nouveau de faire

(1) Saint-Martin (*Hist. du Bas-Empire de Lebeau*, t. VI, p. 313, note 4) a rétabli avec une grande pénétration le texte de ce passage qui est évidemment altéré. Selon lui *Harevschghom* formerait deux mots distincts et la phrase devrait être ainsi rétablie : « Celui qui était grand prince du pays de Harev, Schghom Schapouh, etc. ». *Harev* n'est autre chose que *Rey*, ville de l'Irak persan, sur les frontières du Mazandéran. — Cf. Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, p. 273.

(1) Selon Lazare de Pharbe (c. 51), ce fut la 17e année du règne d'Iezdedjerd, que les satrapes arméniens furent graciés, c'est-à-dire en l'an 456. Si l'on adopte la date d'Élisée, ce serait en 458.

(2) Hormisdas et Firouz.

(3) Ce prince se nommait Vatché.

Digitized by Google

sa soumission. Il franchit les défilés de Djor, et les fit traverser par les troupes des Massagètes. Il réunit avec lui onze rois des montagnes, se porta au-devant de l'armée des Arik qu'il attaqua, et il fit éprouver de grandes pertes aux troupes du roi. Bien qu'on lui écrivît deux ou trois fois des lettres suppliantes, il refusa toujours un accommodement. Il leur reprochait par écrit et en paroles l'injuste dévastation de l'Arménie; il leur reprochait aussi la mort des satrapes et les tortures des prisonniers. « Au lieu de leur accorder la vie à cause de leur grand amour et de leurs labeurs, vous les avez tués [disait-il]. Il vaut mieux pour moi souffrir un sort semblable au leur que d'abandonner le christianisme. »

Voyant qu'on ne pouvait le réduire ni par la force ni par la persuasion, ils firent envoyer beaucoup d'argent dans le pays des Khaïlantourk (1); ils ouvrirent la porte des Aghouank, firent une grande levée parmi les Huns, et soutinrent pendant un an la guerre contre lui. Bien que ses troupes fussent dispersées et loin de lui, ils ne purent le faire rentrer dans l'obéissance. Ils eurent à subir de grandes persécutions, des affronts et même des tortures cruelles. L'invasion du pays dura pendant si longtemps que la plus grande partie de la contrée fut dévastée. Cependant personne ne déserta par crainte la cause du roi des Aghouank.

Le roi de Perse lui fit dire de nouveau : « Permets qu'on m'amène ma sœur et ma nièce, qui étaient nées dans la religion des mages, et que tu as faites chrétiennes; et alors le pays sera ta propre possession. » Mais cet homme admirable ne combattait pas pour conserver sa puissance, il luttait en faveur de la vraie religion. Il abandonna sa mère et sa femme, il quitta le pays, prit l'Évangile et voulut sortir de son royaume. Lorsque le roi eut appris cette résolution [de Vatché], il en éprouva intérieurement beaucoup de peine et d'angoisses, et il attribuait toute la responsabilité de ses fautes à son père. Il fit alors un serment solennel et lui envoya dire : « Pourvu que tu ne quittes pas le pays, je ferai ce que tu dis. » Il demanda l'apanage de mille maisons, qu'il avait reçues de son père dans son enfance. Le roi lui accorda sa demande et [Vatché] se retira parmi les solitaires. Il se dévoua tout entier au ministère divin, de telle sorte qu'il ne se souvenait pas d'avoir été roi autrefois.

Toutes ces longues vicissitudes qui durèrent jusqu'à la cinquième année du roi des rois, Bérose, furent cause qu'on ne rendit pas la liberté aux satrapes arméniens. Pourtant on augmenta leur apanage, et on leur permit de venir à la cour plus souvent que dans les années précédentes. Dans cette cinquième année, le roi concéda des revenus à beaucoup d'entre eux, et il fit espérer aux autres que, dans la sixième année, ils seraient tous renvoyés dans leur pays et rentreraient en possession de leurs biens et de leurs honneurs (1).

Mais laissons ceci, car il est nécessaire de reprendre le fil de mon récit.

Les femmes des bienheureux, des prisonniers et de ceux qui étaient morts dans les combats livrés dans tout le pays d'Arménie, sont en nombre si considérable que je ne saurais les compter, parce que celles que je ne connais pas sont plus nombreuses que celles que je connais. Parmi elles, j'en connais cinq cents de nom et de vue; non-seulement des femmes âgées, mais aussi de très-jeunes. Toutes d'un commun accord enflammées d'un zèle céleste, imitèrent celles qui avaient renoncé aux joies du monde. En effet, soit qu'elles fussent nobles ou qu'elles fussent d'une basse condition, elles se parèrent également de la vertu de la foi. Elles ne se souvenaient même plus de nom de l'aisance de la noblesse maternelle; mais, comme celles qui ont toujours vécu, en supportant virilement comme des hommes habitués à de rudes et pénibles travaux dans cette vie, elles les surpassaient entièrement dans cette souffrance.

Non-seulement elles furent consolées dans leur âme par l'invisible force de l'éternelle espérance, mais dans les peines du corps elles en soutinrent encore mieux la charge pesante; car, bien que chacune eût des suivantes élevées par elle, on ne s'apercevait pas quelle était la maîtresse et quelle était la servante. Elles s'habillaient d'une manière uniforme, et les unes et les autres couchaient également par terre; aucune ne préparait la couche de l'autre, parce qu'elles ne cherchaient pas même à distinguer leur couche particulière. Les nattes étaient de couleur brune et les oreillers étaient noirs.

Elles n'avaient pas de mets recherchés particuliers, ni de cuisiniers affectés à leur service,

(1) Cf. plus haut, p. 186.

(1) Ce fut seulement après un exil et une captivité de douze ans que les satrapes arméniens rentrèrent dans leur patrie. Cet événement, qui mit un terme aux malheurs du pays et amena la pacification entière de l'Arménie, s'accomplit l'an 464 de notre ère. — Cf. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, édition Saint-Martin, t. VI, p. 314-315.

Digitized by Google

comme c'était l'usage des nobles; mais elles se servaient de ceux de tout le monde. Pendant toute la semaine, on observait le jeûne, selon l'usage des solitaires qui habitent dans les déserts. Il n'y en avait aucune qui versât de l'eau sur les mains des autres; et les jeunes femmes ne présentaient pas de fines serviettes aux femmes nobles. Les femmes délicates ne se servaient pas de savon, et on ne leur offrait pas des huiles [parfumées] en signe d'allégresse. On ne plaçait pas devant elles de vaisselle précieuse, ni les coupes de joyeux [festins]. Il n'y avait pas d'introducteur à leur porte, et on n'invitait pas dans les maisons d'illustres personnages; on eût dit qu'elles ignoraient si elles avaient eu des frères et des sœurs, des gouvernantes affectionnées ou des parents bien-aimés.

Les baldaquins et les lits des nouvelles épouses étaient couverts de poussière et enfumés, et les araignées filaient leurs toiles dans les chambres nuptiales. Les siéges d'honneur de leurs maisons furent renversés et les vaisselles de leurs festins furent brisées. On ruina aussi leurs palais et on démantela leurs châteaux forts. Leurs délicieux jardins se sèchèrent et se flétrirent, et les ceps fertiles de leurs vignes furent déracinés. Elles virent de leurs propres yeux leurs biens arrachés par la rapine, et elles entendirent de leurs oreilles les angoisses cruelles de ceux qu'elles aimaient. Leurs trésors furent confisqués, et il ne leur resta rien des bijoux qui ornaient leur front.

Les femmes délicates d'Arménie, qui étaient élevées dans les caresses et la tendresse sur leurs coussins moelleux et sur leurs litières, se rendaient dans les maisons de prières sans chaussures et toujours à pied. Elles priaient patiemment et faisaient des vœux, afin d'endurer [plus facilement] cette grande tribulation. Elles qui dès l'enfance avaient été nourries avec des cervelles de veaux et avec des mets délicatement assaisonnés de gibier, vivaient maintenant d'herbes, comme les bêtes sauvages; et elles recevaient cette nourriture avec une grande allégresse, ne se souvenant plus de leurs mets délicats d'autrefois. Leur peau devint brune, parce que le jour elles étaient brûlées par le soleil, et que chaque nuit elles dormaient sur la terre. Les psaumes chantés continuellement étaient les cantiques qui sortaient de leur bouche, et elles trouvaient une parfaite consolation dans la lecture des prophètes. Elles s'unirent ensemble deux à deux, comme sous un joug spontané et égal, dirigeant leurs sillons vers le paradis, pour arriver sans se tromper de route au port de la paix. Elles oublièrent leur faiblesse féminine, et elles devinrent comme des hommes, fortifiées pour le combat spirituel. Elles luttèrent contre les désirs des sens, et elles arrachèrent et extirpèrent leurs racines qui donnent la mort. Elles vainquirent la ruse par la simplicité; et, par le saint amour, elles effacèrent la couleur livide de l'envie; elles tranchèrent les racines de l'avarice, et les fruits de mort de ses rameaux furent desséchés. Avec l'humilité, elles réprimèrent l'orgueil, et, avec la même humilité, elles parvinrent à la céleste exaltation. Par leurs prières, elles ouvrirent les portes fermées des cieux, et, par la sainte prière, elles firent descendre les anges pour le salut; elles entendirent de loin de bonnes nouvelles, et elles glorifièrent Dieu, qui est dans les cieux.

Les veuves qui étaient parmi elles devinrent les nouvelles épouses de la vertu, et effacèrent l'humiliation du veuvage. Les femmes des prisonniers emprisonnèrent de bon gré les désirs de la chair et participèrent aux tourments des saints captifs. Par leur vie, elles se rendirent semblables aux valeureux martyrs qui étaient morts; et de loin elles devinrent des modèles de consolation pour les prisonniers. Avec leurs mains elles travaillaient pour se nourrir; et la paye que leur avait allouée la cour, elles la leur offraient chaque année comme un secours, et elles la leur envoyaient pour leur consolation. Elles se rendirent semblables aux cigales privées de sang qui, par la douceur de leur chant, vivent sans nourriture, en respirant l'air, et nous offrent l'image des êtres incorporels.

Les glaces de beaucoup d'hivers se fondirent, le printemps revint, et avec lui de nouvelles hirondelles; les hommes mondains se réjouirent, mais elles ne purent voir leurs bien-aimés. Les fleurs du printemps leur rappelaient leurs tendres époux, et leurs yeux désirèrent contempler la beauté de leur visage. Les agiles lévriers disparurent et les traces [laissées par] les chasseurs furent effacées. On conserva le souvenir [de leurs bien-aimés] sur des inscriptions, et nulle fête annuelle ne les leur ramena de la terre lointaine. Elles virent leurs places au banquet, et elles pleurèrent. Dans toutes les assemblées, on se souvint de leurs noms. Beaucoup de monuments furent élevés en leur souvenir, et on y grava le nom de chacun d'eux.

Ainsi leur esprit étant agité de tous côtés; elles ne se ralentissaient point en vacillant dans la céleste vertu. Aux profanes, elles apparaissaient comme des veuves affligées et inquiètes; mais leur âme était ornée et consolée par l'amour céleste. Elles ne demandaient plus à ceux qui venaient de loin : « Quand nous sera-t-il donné de voir nos

Digitized by Google

bien-aimés? » Mais elles priaient Dieu « qu'ayant « commencé avec courage, elles puissent conti- « nuer jusqu'à la fin d'être toujours remplies du « céleste amour. » Et qu'il nous soit fait à nous, comme à eux, d'hériter de la métropole les biens et d'arriver aux possessions éternelles promises par Dieu à ses fidèles, en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Digitized by Google

LAZARE DE PHARBE.

HISTOIRE D'ARMÉNIE

TRADUITE POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES,

PAR

LE P. SAMUEL Dr GHÉSARIAN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Lazare de Pharbe ou *Pharbetzi* est encore surnommé le Rhéteur, titre que lui donnent quelquefois ses compatriotes. Il vécut à la fin du cinquième siècle ou au commencement du sixième. Son surnom de *Pharbetzi* ne lui vient pas du lieu de sa naissance, mais il lui fut donné à cause du séjour prolongé qu'il fit au couvent du village de Pharbe ou Pharbi, petite localité de la province d'Ararat, sur laquelle on n'a que fort peu de renseignements. Indjidji, qui a relevé avec le plus grand soin tous les noms géographiques de sa patrie, ne cite même pas le village de Pharbi dans ses ouvrages, et Tchamitch ne mentionne qu'une seule fois ce village dans son Histoire (1). Les géographes modernes de l'Arménie, le P. Chakhatounoff (2) et le P. Léon Alischan (3), parlent de Pharbi dans leurs écrits, mais sans fournir aucune particularité importante sur cette localité, où, dit-on, le tombeau de Lazare existe encore actuellement.

Lazare appartenait à une noble famille arménienne; c'est du reste ce que l'on doit induire d'un passage de sa *Lettre à Vahan le Mamigonien*, où il vante son origine distinguée. Il paraît que Lazare avait reçu, dans sa jeunesse, une instruction solide dans le palais d'Aschouscha, ptieschkh des Koukark et des Ibères, personnage dont parle Moïse de Khorène dans son Histoire (4). Le cachet de ce prince, gravé en creux sur un onyx, qui fait partie des riches collections du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale de Paris, nous a conservé les traits d'Aschouscha (5).

La présence de Lazare à la cour du ptieschkh des Ibères s'explique du reste par les relations que sa famille et ses maîtres avaient eues avec Aschouscha, qui avait épousé Anousch-Vram, tante de Vahan le Mamigonien, le compagnon d'enfance de Lazare.

Après avoir séjourné quelque temps auprès d'Aschouscha, Lazare vint trouver Aghan, fils de Vasag Ardzrouni, ami du célèbre Méroujan, qui trahirent leur patrie et leur religion pour prendre du service chez les Perses. Aghan, que la conduite de son père avait scandalisé, quitta la profession des armes qu'il avait d'abord embrassée, pour entrer dans les ordres sacrés, et il se rendit, dans cette vue, auprès du patriarche saint Sahag. Étant passé ensuite dans le canton de Koghtèn, il s'y rendit célèbre par sa piété et sa vertu (1). Ce fut dans l'ermitage d'Aghan que Lazare se perfectionna dans l'étude des sciences divines et humaines, après quoi il obtint de saint Sahag et de saint Mesrob l'autorisation de se rendre en Grèce pour compléter son instruction dans les écoles que ses compagnons fréquentaient depuis quelques années. Lazare se livra de préférence aux belles lettres, ce qui lui valut le surnom de Rhéteur que lui donnent plusieurs de ses compatriotes, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

A son retour de Grèce, Lazare se rendit chez le prince Gamsaragan, parent des Mamigoniens. Mais les malheurs qui désolaient l'Arménie, l'état de trouble et d'anarchie qui régnait dans sa patrie, le décidèrent à quitter la maison de son hôte, et il partit pour le canton de Siounie, où il demeura deux ans, auprès d'un solitaire réputé pour sa sainteté, et qui s'appelait Moïse. De temps à autre, il quittait la grotte où il vivait avec Moïse, pour se rendre auprès de l'archevêque de la contrée qui avait nom Mousché, et qu'il secondait dans les soins de l'administration et du sacerdoce.

A cette époque, l'ancien compagnon de Lazare, Vahan le Mamigonien, venait d'être investi par la cour de Perse de la charge de marzban de l'Armé-

(1) Tchamitch, *Hist. d'Arm.* (en arm.), t. III, p. 450.
(2) *Descript. d'Edchmiadzin* (en arm.), t. II, p. 75.
(3) *Géogr. de l'Arm.* (en arm.), p. 65.
(4) *Hist. d'Arm.*, l. III, ch. 60. — Cf. plus haut, p. 167.
(5) Visconti, *Iconogr. grecque*, t. II, p. 269, pl. 45, n° 10. — Notre *Numism. de la Géorgie* (1re édit., 1852), p. 7-8.

(1) Thomas Ardzrouni, *Hist. des Ardzrouni* (en arm.), p. 75, 76 et *passim*.

Digitized by Google

nie. Vahan mit à profit les quelques moments de calme et de repos dont jouissait l'Arménie, pour réorganiser le pays. Il releva les églises, les monastères, et restaura la métropole d'Edchmiadzin, en payant de ses deniers toutes les dépenses nécessaires. C'est alors qu'il fit chercher Lazare, qui vivait retiré dans le canton de Siounie et qu'il lui confia l'administration de la métropole, avec l'assentiment du patriarche Jean Mantagouni. Lazare se montra digne de la confiance du marzban. En peu de temps, il rétablit la discipline parmi les moines du monastère, qui s'en étaient écartés durant la période des troubles causés par les invasions des Perses, et il rendit au couvent et à l'église d'Edchmiadzin son éclat primitif. Les princes arméniens, frères de Vahan, Nersèh et Hrahad Gamsaragan, Hamazasp Mamigonien, les neveux de Vahan et Kazrig, fournissaient en abondance tout ce qui était nécessaire aux besoins de la métropole et aux embellissements de l'église.

Cependant la jalousie de quelques membres du clergé ne tarda pas à se manifester contre Lazare. Ses rivaux, blessés de la renommée qu'il s'était faite, envieux de la science qu'ils n'avaient point su acquérir, blâmèrent sourdement son enseignement, en insinuant que ses doctrines étaient contraires à la vraie foi. Ils dénoncèrent Lazare au marzban qui prêta l'oreille à la calomnie et menaça son ancien ami de l'expulser avec les siens du couvent et de la métropole d'Edchmiadzin. Cette nouvelle terrifia Lazare qui, ne se trouvant point coupable, appela cependant à son aide le patriarche Jean Mantagouni, en lui demandant de l'aider à se justifier aux yeux du marzban. Lazare lui envoya un noble de son voisinage, avec la mission de lui raconter les intrigues dont il était la victime et de lui expliquer combien sa situation était critique et douloureuse. Cette mission n'eut pas les résultats que Lazare en attendait, et c'est alors qu'il prit la résolution d'aller trouver lui-même le patriarche. Jean Mantagouni refusa de le recevoir et de l'entendre, et il lui fit déclarer qu'il ne voulait en aucune façon se mêler de ses affaires.

Alors les ennemis de Lazare, qui jusqu'alors avaient conspiré dans l'ombre, jetèrent le masque. Ils le chassèrent brusquement de sa résidence, s'emparèrent de tout ce qu'il possédait et lui refusèrent même le droit d'emporter les livres grecs qu'il avait rassemblés. Lazare quitta Edchmiadzin et se rendit à Tigranocerte, et là, pour se justifier aux yeux du marzban, il lui adressa une longue lettre qu'il lui fit porter par Hamazasp Mamigonien. Il rappelait à Vahan, dans cet écrit, les accusations dont il avait été l'objet, il répondait point par point à chacune des attaques formulées par ses ennemis, et il blâmait les mœurs déréglées et l'ignorance de ses détracteurs (1). Il paraît que cette lettre produisit sur Vahan l'effet que Lazare en attendait, car le marzban rappela sans retard auprès de lui son ancien ami, et il est probable que Lazare demeura depuis lors dans le palais du marzban où il rédigea, à sa prière, l'histoire qui nous est parvenue et qui forme la suite de celle de Faustus de Byzance (2).

L'Histoire de Lazare de Pharbe offre un grand intérêt en ce qu'elle relate tous les événements accomplis en Arménie jusqu'à l'an 485 de notre ère. Le style de Lazare est très-élevé, et se ressent de l'influence des études helléniques que l'auteur avait faites avec ses compagnons dans les écoles de la Grèce, fréquentées par les Arméniens, pendant le cinquième siècle. Les manuscrits de l'Histoire de Lazare de Pharbe sont fort rares ; pendant assez longtemps on n'a connu que celui dont s'est servi le P. Tchamitch, pour son Histoire d'Arménie, et qui lui avait été envoyé de Constantinople (3). Mais, depuis lors, on a découvert à Edchmiadzin de nouveaux manuscrits qui n'ont point encore été collationnés (4).

Il n'existe qu'une seule édition de l'Histoire de Lazare de Pharbe, qui a été publiée par les soins des Mékhitaristes de Venise. Un second tirage de cet ouvrage a été fait quelques années plus tard, mais il ne contient pas des changements (5). Nous ferons observer que l'Histoire de Lazare n'a jusqu'à présent été traduite dans aucun idiome européen, et que le seul auteur qui ait tiré des ren-

(1) Lettre de Lazare de Pharbe à Vahan le Mamigonien (en arm.), publiée avec une introduction par J. B. (Méguerditch) Emin (Moscou, 1853).

(2) Cf. Karékin, *Hist. de la litt. arm.* (en arm.), p 280 et suiv.

(3) Tchamitch, *Hist. d'Arm.*, t. I, p. 14, 540.

(4) Le Catalogue de la bibliothèque d'Edchmiadzin (Tiflis, 1863, in-4°, en arm.), mentionne des mss. de l'Histoire de Lazare de Pharbe, et nous savons aussi de bonne source qu'il en existe en effet plusieurs, puisque M. Brosset (*Rapports sur un voyage en Géorgie,... Rapp.* III, p. 45) signale un recueil d'historiens (le n° 5 des mss. historiques dressé par le P. Chakhatounoff) où figure l'Histoire de Lazare de Pharbe.

(5) Venise, 1793 et 1807 ; in 12.

Digitized by Google

seignements du livre de Lazare est l'arméniste français J. Saint-Martin, qui lui a fait de larges emprunts, pour annoter l'édition de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, publiée par la maison de MM. Firmin Didot. Les renseignements précieux que renferme l'histoire de Lazare faisaient désirer depuis longtemps qu'une traduction de ce livre fût mise à la disposition du public lettré. Aussi les RR. PP. Mékhitaristes avaient entrepris une version italienne de cet ouvrage qui, par suite de circonstances particulières, n'a point été publiée (1). Le P. Samuël Ghésarian, en se chargeant de traduire l'Histoire de Lazare, s'est imposé la tâche glorieuse de faire passer dans notre langue un document qui présente des difficultés d'autant plus sérieuses, que le seul texte qu'il avait à sa disposition est malheureusement incorrect. Cependant la connaissance approfondie de l'arménien littéral, que possède au plus haut degré le P. Samuël, l'a puissamment aidé à rompre les difficultés qu'il a rencontrées et qu'il a surmontées avec un rare bonheur; aussi la traduction que nous offrons aux lecteurs présente-t-elle les plus grandes garanties d'exactitude et de fidélité.

V. L.

(1) Cette traduction existe dans la bibliothèque de St-Lazare de Venise; elle forme un fort volume in-4°.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LAZARE DE PHARBE,

ÉCRITE A LA DEMANDE DU SEIGNEUR VAHAN LE MAMIGONIEN, GÉNÉRAL ET MARZBAN D'ARMÉNIE.

1. EXORDE.

Ce fut le bienheureux Agathange qui entreprit le premier d'écrire l'histoire d'Arménie, en nous racontant avec vérité, dans son premier livre, le meurtre d'Artaban (Ardevan) par Ardaschir, fils de Sassan, satrape de Sdahr (1), et la conversion à la vraie connaissance de Dieu, de l'Arménie [plongée] dans les ténèbres de l'idolâtrie, par le moyen du saint martyr Grégoire, qui a aussi donné son nom à l'ouvrage [d'Agathange] : « Livre de Grégoire (2). »

Le second ouvrage a été entrepris pour continuer le précédent, par un certain Faustus de Byzance qui a raconté les vicissitudes si variées de l'Arménie, heureuses ou malheureuses, les faits et gestes des hommes saints et des hommes corrompus, les temps de guerre et de paix jusqu'à l'époque d'Arsace (Arschag III) fils de Diran, sous le règne duquel l'Arménie se divisa et se partagea en deux [parties], comme une étoffe usée. C'est à ce moment que Faustus termine son histoire qui est intitulée : « Histoire des Arméniens (3). »

Le présent ouvrage, œuvre de notre faiblesse, va former comme la troisième partie de ces annales. Nous sommes forcé d'[entreprendre] un semblable travail par ordre des princes et sur les exhortations des saints docteurs, n'osant pas nous y opposer, en nous rappelant les menaces que la sainte Écriture fait aux enfants désobéissants, et de l'indulgence [qu'elle] montre vis-à-vis de ceux qui sont soumis et dociles. Pour cela, j'ai dû disposer un à un les faits si variés et les événements si divers [accomplis] dans notre Arménie ; [exposer] sa division en deux royaumes, et [dire], à propos du parti obéissant à la loi sacrée, de quelle manière et combien d'illustres personnages des familles satrapales arméniennes livrèrent leurs âmes à la mort pour la sainte Église ; comment d'autres supportèrent pendant longtemps les fers et la captivité dans l'espérance des biens célestes ; comment les prêtres élus de Dieu, les véritables pasteurs, répandirent le sang de leur gorge pour le troupeau spirituel et choisi du Christ ; comment quelques-uns des collègues des satrapes, avec d'autres nobles, renoncèrent à la sainte religion et devinrent la proie du feu éternel et inextinguible qui est préparé à Satan et à ses satellites. Je consignerai tout ceci jusqu'au jour où Vahan, seigneur des Mamigoniens, général en chef des Arméniens et marzban (1), prit le gouvernement de l'Arménie ; et là, je terminerai ce travail de narration historique.

2. *De l'authenticité d'Agathange.*

J'ai parcouru plusieurs livres des historiens anciens de l'Arménie, et, en les relisant en entier, j'ai trouvé chez eux, touchant les vicissitudes de notre pays, des récits qui diffèrent sensiblement de l'exacte et précise exposition du premier ouvrage composé par le bienheureux Agathange, personnage très-instruit, doué d'une science immense, véridique dans l'art oratoire et élégant dans la narration historique. Agathange a exposé et écrit méthodiquement la décadence de l'empire d'Artaban l'Arsacide, la suprématie d'Ardaschir de Sdahr, fils de Sassan, la vengeance de Chosroès (Khosrov), et les angoisses du fier Sdahrien, ses trames et les promesses [faites] à celui qui trouverait le moyen de faire mourir Chosroès, le perfide projet d'Anag et le meurtre de Chosroès par ce dernier [qui employa] un artifice odieux ;

(1) Cf. notre Collection, t. I, p. 114, notes 3 et 4.
(2) Id. ; p. 105 et suiv
(3) Id. ; p. 209 et suiv.

(1) Vahan, surnommé *medz* « le grand », prince de Daron, fils de Hemaïag et frère de Vartan le Grand, fut *marzban* de l'Arménie depuis l'an 485 jusqu'à l'an 511.

Digitized by Google

comment, depuis cette époque, l'Arménie tomba sous le joug des étrangers, comment les gouvernantes cachèrent les enfants de Chosroès dans un pays lointain pour les sauver, et comment Tiridate (Dertad) revint en héros, reconquit courageusement le royaume de ses ancêtres, en remportant des victoires; comment saint Grégoire alla chez Tiridate, dans l'intention de le servir volontairement et se déclara le véritable champion [du Christ]; comment il souffrit de cruels et d'innombrables tourments et combien l'assistance du Christ brilla sur le saint, [ce qui fut une cause] d'admiration pour des gens encore plongés dans l'erreur; comment, pendant tant d'années, il persévéra patiemment dans la caverne, selon les vues prévoyantes du Très-Haut qui conservait le champion pour l'œuvre [de la délivrance] de l'Arménie; l'arrivée des saintes vierges (les Rhipsimiennes) [venues] de la ville des Romains et l'effusion de leur sang dans la ville de Vagharschabad, pour féconder les corps des hommes épuisés; la sortie de saint Grégoire de la caverne, et comment l'Arménie fut tirée des ténèbres de l'ignorance [pour arriver] à la lumière du royaume de Dieu. Dès lors [se manifesta] l'enseignement de la vraie doctrine donnée à l'Arménie; les grâces de la lumière du baptême par lesquelles notre sauveur Jésus-Christ, par le mérite de l'admirable confesseur Grégoire et par l'intercession des saintes vierges, propagea dans notre empire la construction des églises; la sainteté des prêtres; la multitude du peuple [empressé] à célébrer les fêtes du Sauveur et la commémoration des saints. Tout cela et d'autres choses encore plus dignes d'attention nous furent racontées par le bienheureux serviteur de Dieu, Agathange, dans son ouvrage authentique et véridique. Après lui, il y eut des vicissitudes et des époques de trouble en Arménie; tantôt la paix régnait, tantôt le pays se trouvait livré à de grandes agitations; tantôt la concorde existait, tantôt des dissensions causaient des séparations. Alors quelques hommes impudents, stupides et insolents écrivirent des récits frivoles et futiles et ils les interpolèrent dans les livres des habiles érudits. Cependant un esprit attentif distingue clairement les écrits des hommes savants des fictions des hommes ignorants. Ayant examiné toutes ces choses avec une attention soutenue, le fort et courageux Vahan, seigneur des Mamigoniens, général et marzban de l'Arménie, qui pendant son gouvernement procura d'innombrables biens au pays, en exhortant aussi beaucoup d'autres à l'imiter, chercha par tous les moyens à faire le bonheur de l'Arménie; il lui sembla plus opportun de continuer la suite de l'histoire du second ouvrage, [celui de Faustus], et d'écrire tout ce qui arriva depuis cette époque en Arménie.

Il faut écrire très-rapidement et relater en détail toutes les vertus des justes et les qualités des braves, afin que le peuple, en voyant la bonne conduite des hommes de bien, désire les imiter dans leur sainteté; car, l'ardeur de la perversité ayant été étouffée, ils s'apaiseront promptement, puisque c'est ainsi que le Fils de Dieu compense toutes choses, et que, dédaigné par notre perversité, il s'apaise aussitôt, et qu'enfin, en nous voyant heureux, il vient de suite à notre aide.

Si donc les gens avides de richesses, délivrés des périls de la mort et parvenus au but de leurs désirs auxquels ils aspirent pleinement, oubliant les désastres soufferts et [l'âme] satisfaite, jouissent des fruits [de leurs labeurs], combien il y en aura davantage qui hériteront du trésor éternel, parmi ceux qui nous ont raconté [l'histoire] avec vérité, n'ajoutant rien à l'égard de certains hommes, dans leurs écrits ! Pour que leurs os ne soient point brisés, selon les paroles du psalmiste, mais plutôt avec une crainte plus grande et plus circonspecte, ils parcourent heureusement l'étendue de plusieurs ouvrages savants, confiés à la grâce du Saint-Esprit, appuyés, non sur un objet de bois, mais sur la base de la foi catholique; l'une ornée de guirlandes artificielles bien disposées, l'autre embellie par l'unité des trois personnes de l'indivisible Trinité. Car, si les planches, sans le travail de main-d'œuvre de plusieurs ouvriers, ne peuvent être utilement employées; une si grande et si sainte entreprise mérite d'autant plus l'appui d'éminents personnages.

Cependant quelques-uns, observant les commandements divins, restèrent fidèles à l'autorité de leurs légitimes monarques arsacides, et quelques autres se soumirent volontairement à la domination de princes étrangers, et [coururent] à leur perte et à celle du royaume. En effet, ils comprenaient bien que, quand ils étaient unis, la grâce de Dieu était répandue sur eux et sur le royaume, et qu'en se divisant et en se séparant, ils causaient du dommage à eux-mêmes et au pays.

3. *L'historien Faustus* [*de Byzance*].

En ce qui concerne le second ouvrage, on lui donne pour auteur un certain historien du nom de Faustus de Byzance; toutefois, comme quelques écrivains ont critiqué dans leurs livres divers

Digitized by Google

passages absurdes et contraires aux vérités exprimées par le précédent auteur, Agathange, ils se sont vus obligés, dans leur doute, de ne pas attribuer au savant byzantin un ouvrage rempli de semblables absurdités. En effet, Byzance, dans les temps anciens, était une petite ville bâtie par un certain Byzas (Piouzas) (1), dans le voisinage des limites de la Thrace. Lorsque Constantin vint, par l'ordre de Dieu, déclarer la guerre aux Goths qui formaient une multitude innombrable, il campa avec son armée sur les bords du Danube (Ghégovp) (2), où il obtint aussi les grâces de la divine Providence, qui lui montra visiblement dans le ciel la sainte croix, formée d'étoiles lumineuses et surmontée d'une inscription faite de rayons, où on lisait : « Avec cela, tu vaincras ! » Il sortit de son sommeil, et, avec l'espérance d'être assisté par la croix [qui lui était] apparue, il vainquit et dispersa les hordes ennemies (3). Ensuite Constantin s'occupa de rechercher et de découvrir la croix. Il envoya aussitôt sa mère Hélène à Jérusalem. Comment le bois sacré fut retrouvé par les soins diligents d'un saint homme, cela est connu de quiconque a lu son ouvrage sur la découverte de notre salut (4).

L'empereur (roi) vint à la ville mentionnée plus haut, c'est-à-dire Byzance, et, admirant sa magnifique situation, bien qu'il reconnût qu'il était urgent d'y faire de nombreux et immenses travaux, cependant il ne se découragea point, considérant les avantages de l'île. En effet, sa position étant resserrée, elle se trouvait entourée de tous les côtés par la mer; seulement il y avait une digue formée par le fond de la mer, par où l'eau ne passait plus et qui se trouvait vers la partie occidentale de la ville. Aussitôt, mettant la main à l'œuvre, il ordonna qu'on aplanît les hautes collines qui existaient dans l'intérieur de l'île, et il construisit une ville magnifique qu'il appela de son nom Constantinople, mot qui en arménien se dit « Ville de Constantin », et que quelques personnes, selon la langue romaine, nomment *Palat[ium]* (Paghad) qui se traduit par « palais royal ». L'ancienne Byzance ne fut plus qu'un faubourg à l'extrémité de la ville et qui jusqu'à ce jour s'appelle du même nom : Byzance (1). Depuis lors, les sources de la science s'écoulent [de cette ville] comme d'une cité royale; c'est là que, de toutes les parties de la Grèce, les plus savants accourent afin de se rendre célèbres, et aujourd'hui les sources de la science [qui se sont] multipliées, s'étendent partout. Donc, le célèbre Faustus, élevé dans une ville si importante et au milieu d'un si grand nombre de savants, pouvait-il jamais insérer dans son histoire des relations [qui répugnent] aux lecteurs ? Cela n'est pas admissible. Cela même paraissant incroyable à ma faible intelligence, et le fait étant une cause de doute, je dis que peut-être un autre écrivain aura interpolé dans son ouvrage des narrations absurdes et insensées, traitant de choses futiles et inventées à plaisir; ou bien un [copiste], incapable de transcrire exactement, aura altéré l'ouvrage et détruit son ensemble, croyant ainsi dissimuler la faute de son ignorance qui est attribuée à Faustus. Cela apparaît clairement à tout le monde, parce qu'il y a eu de semblables [ignorants] parmi les Grecs et surtout parmi les Syriens.

Que les braves en contemplant les entreprises des autres, des héros anciens, puissent laisser après eux une mémoire respectée, et que les indolents et les lâches, en rentrant en eux-mêmes et en songeant au blâme d'autrui, encouragés par une juste émulation, cherchent à se comporter vaillamment ! C'est ainsi que le général des Arméniens, le marzban Vahan, le seigneur puissant des Mamigoniens, nous oblige d'écrire rapidement, dans l'ordre qu'il a adressé à moi Lazare de Pharbe.

4. *Aghan Ardzrouni.*

Vahan fut élevé et instruit auprès de l'illustre et pieux Aghan, qui descendait de la race de l'insigne et magnifique famille des Ardzrouni. Il était

(1) Étienne de Byzance, *De urb. et pop.*, v° Βυζάντιον.

(2) Ce nom est altéré; nous supposons qu'il faut lire *Tanoup* « Danube », parce que ce fut, selon une tradition, sur les bords de ce fleuve qu'eut lieu l'apparition de la croix miraculeuse.

(3) On ne sait rien de bien précis sur le lieu où se trouvait Constantin quand il vit la croix miraculeuse. Quelques-uns prétendent qu'il était aux portes de Rome; mais, selon l'opinion la plus accréditée, il n'avait pas encore passé les Alpes. Ce fut en Gaule, à ce qu'il paraît, que Constantin eut sa vision, et plusieurs localités se disputent l'honneur d'avoir été les témoins de ce prodige. On cite particulièrement Numagen, Sintzic, et un lieu situé entre Autun et St-Jean de Lône. Selon la tradition de l'église de Besançon qui paraît avoir été adoptée par les Orientaux, puisque Lazare lui donne la préférence dans son récit, le miracle eut lieu sur la rive du Danube, lorsque Constantin faisait la guerre aux barbares, alliés de Maxence, qui voulaient passer ce fleuve. On sait que c'est à la suite de l'apparition de la croix que Constantin embrassa le christianisme et triompha de Maxence, en 312.

(4) Cf. sur la découverte miraculeuse de la croix, le t. I de notre Collection, p. 320 et la note.

(1) Constantinople fut fondée en 329 (Codin., *Orig. Constantinopol.*, p. 8) et sa dédicace eut lieu le 11 mai 330. (*Chron. pasc.*, p. 285. — Codin., *op. cit.*, *loc. cit.*)

Digitized by Google

cc
s,s de Vasag et frère de Dadjad et de Kodorz. nès sa plus tendre jeunesse et à peine le duvet paraissait-il sur ses joues gracieuses et roses, qu'il dalndonna et méprisa tout plaisir terrestre. Attaà la voie qui mène au ciel des biens éternels, il s'y dirigea. Il vécut dans les solitudes avec des hommes distingués, et [il s'imposa] de si rigoureuses mortifications que personne ne serait capable de rendre en paroles l'austère sévérité de sa vie. En rapportant ce seul fait, nous terminerons notre discours. Avec le danger de se trouver dans une enveloppe mortelle, il jeûnait et priait; par des prières continuelles, le jour et la nuit, et par des occupations spirituelles incessantes, il imitait les vertus des célestes milices incorporelles. Jamais, dans sa vie, il ne fixa de moment pour prier Dieu, mais le jour et la nuit furent pour lui des heures continuelles de prières. Il vécut de cette façon jusqu'à ce que les cheveux blancs eussent crû en si grand nombre qu'ils remplacèrent sa blonde chevelure. Ayant accompli de cette manière son austère existence, il se reposa en paix et fut enseveli dans l'église des Martyrs à Atamaguerd. On rappelle sa mémoire avec celle des saints martyrs, et, jusqu'à présent et pour toujours, on célèbre la commémoration du saint dans toutes les églises de l'Arménie, comme aussi dans celles des Ibères et des Aghouank (1).

C'est ainsi que Vahan, seigneur des Mamigoniens, général et marzban d'Arménie, m'obligea d'entreprendre une œuvre supérieure aux forces de mon intelligence. Toutefois il faut craindre, si quelqu'un s'engage résolûment dans ces travaux pour lesquels il est nécessaire de grouper et d'observer les règles déterminées par les préceptes de la science, de donner des écrits [qui ne soient pas] irréprochables aux amis de l'érudition, [il faut avoir soin] de ne pas ajouter des faits imaginaires pour allonger inutilement le discours, et de ne point raccourcir; le récit en les exposant brièvement et avec négligence; enfin on doit disposer toute chose avec des précautions attentives. Or, puisqu'il est urgent de faire ici une étude sérieuse, vous qui contribuez à mes faibles efforts, je vous prie de m'accorder votre secours, par vos prières adressées au Seigneur, afin qu'en menant à bonne fin et avec exactitude cet ouvrage important, et au-dessus de mes forces, après avoir sillonné les flots de la vaste histoire avec un esprit prudent, je puisse aborder au port sûr et tranquille, par l'intercession des saints. Que le Seigneur soit béni!

(1) Thomas Ardzrouni (*Histoire des Ardzrouni*, p. 75, 76 *et passim.*; en arm.) parle également dans les termes les plus élogieux de Aghan Ardzrouni.

HISTOIRE D'ARMÉNIE.

5. *Division du royaume d'Arménie en deux parties.*

Lorsque le royaume arsacide eut été divisé en deux parties, la partie occidentale de l'Arménie était soumise à la domination de l'empereur des Grecs et la partie orientale était sous le joug du roi des Perses qui lui imposa une dure et implacable domination. Alors les satrapes arméniens de la partie appartenant au roi de Perse demandèrent avec instance d'avoir un roi à eux de la race arsacide, comme c'était la coutume auparavant. Sapor (Schapouh), roi de Perse, cédant à leurs instances, leur donna pour roi un certain Chosroès (Khosrov), [issu] de la race arsacide (1).

Arsace (Arschag), premier roi des Arméniens (2), avait un pouvoir absolu sur toute l'Arménie; mais, en voyant l'autorité annihilée et sans force dans le royaume, et la nation succomber par cette grave division, il fut fort attristé et troublé, et il éprouva un grand embarras. D'abord il voyait l'Arménie soumise à la domination de deux rois; de plus, la plus grande partie, la plus florissante et la plus fertile, était échue en partage au roi de Perse. Et, en effet, bien que plusieurs autres provinces [du pays] fussent entrées dans la possession de l'empereur des Grecs, cependant aucune d'elles ne pouvait être comparée à la province d'Ararat. Agité par de si tristes pensées, Arsace conféra avec ses familiers, et, dans l'hésitation de son cœur, il leur dit: « Bien que plus d'une fois, jusqu'à ce jour, nous nous soyons trouvés avec les Perses en guerre ou en paix, nous leur avons donné la preuve de notre vaillance par des actions d'éclat, de même qu'il convenait à un homme de faire l'essai d'un autre plus puissant que lui. Si toutefois nous fîmes des alliances avec eux, nous étions considérés comme leurs égaux, soit en réputation, soit en royauté, bien que nous ne possédions qu'un domaine moins

(1) En l'année 387, le royaume d'Arménie fut partagé entre les Grecs et les Perses. Arsace IV continua à gouverner la partie occidentale, comme vassal de l'empereur de Constantinople. Le roi Sapor III confia la partie du royaume qui lui était échue, et qui était beaucoup plus étendue que celle des Grecs, à Chosroès III, issu d'une branche collatérale des Arsacides.

(2) Lazare entend parler ici d'Arsace IV qui régna avec Valarsace II son frère, mais qui avait la suprématie en sa qualité de fils aîné du roi Bab. L'auteur, en donnant à Arsace le titre de premier roi, fait allusion au partage de l'Arménie entre les Grecs et les Perses, et à l'élévation de Chosroès III sur le trône de l'Arménie soumise aux Perses, comme le reste de la phrase le donne à entendre.

Digitized by Google

considérable. Jamais nous n'avons été réduits à l'état de province, et par conséquent nous n'avons jamais été considérés comme des esclaves. Mais aujourd'hui, puisque nous et nos prédécesseurs avons provoqué [la colère] du Dieu miséricordieux et clément, nous sommes devenus des esclaves livrés à l'ignominie et traités cruellement à cause de nos dissensions. Nous avons vu aussi la délicieuse partie de notre résidence, de notre séjour, confisquée par la nation perse, orgueilleuse et sans foi. Aussi je préfère abandonner les sites agréables et enchanteurs de l'Ararat, l'ancien héritage de mes ancêtres, mener une vie misérable dans une profonde misère, que de subir cette existence dont nous devons nous éloigner presque forcément. Je préfère choisir ce parti plutôt que de vivre dans l'opprobre parmi les impies, et d'être constamment obsédé par les pensées douloureuses de cette existence incertaine, soit longue, soit courte, et de mourir enfin honteusement comme un homme sans honneur et indigne de la majesté royale. »

6. *Fertilité de l'Ararat.*

Ayant médité sur toutes ces circonstances, le roi Arsace abandonna l'heureux et antique héritage de ses ancêtres, la magnifique, célèbre et illustre province d'Ararat, qui produit toute espèce de plantes; province fertile et féconde, très-abondante en choses utiles et pourvue des ressources nécessaires à l'homme pour une vie de bonheur et de félicité. Ses plaines sont immenses et regorgent de gibier; les montagnes d'alentour, agréablement situées et riches en pâturages, sont peuplées d'animaux au pied fourchu et ruminants et de beaucoup d'autres espèces. Du sommet de ses montagnes les eaux s'écoulent en arrosant des champs qui n'ont pas besoin d'être fertilisés et procurent à la métropole, remplie d'une multitude immense de gens de l'un et de l'autre sexe et de familles, l'abondance du pain et du vin, des légumes délicieux et d'un goût sucré, enfin diverses graines oléagineuses. A ceux qui, pour la première fois, tournent les regards sur la pente des montagnes ou sur les collines unies, les couleurs des fleurs se montrent à l'œil comme une étoffe brodée, germes fertiles qui fécondent les pâturages, d'une saveur agréable, produisant de l'herbe en abondance, [servant] à nourrir d'innombrables troupeaux d'ânes domestiques et d'indomptables bêtes fauves qui, engraissées et devenues robustes, se montrent tout en chair (1). Le vif parfum des fleurs odoriférantes offre la santé aux habil archers, aux amateurs de chasse et aux berge qui vivent sous la voûte du ciel; il donne de force à l'esprit et le renouvelle. Là se trouv diverses espèces de racines de plantes employ comme remèdes efficaces et approuvés par des médecins très-savants et très-profonds dans la science. Il y a là aussi des drogues spécifiques qui font disparaître le mal, des liqueurs qui rendent la santé aux personnes épuisées par de longues maladies.

La fertilité des champs est comme une voix qui attire à elle le cœur des laboureurs et les comble de tous les biens; elle les sollicite ardemment de les payer de retour. Ces champs montrent non-seulement à l'intérieur qu'ils possèdent les avantages nécessaires à l'homme, mais aussi ils révèlent aux chercheurs zélés des trésors qu'ils renferment dans le sein de la terre, afin d'en tirer leur profit et les jouissances de ce monde, et pour la magnificence des rois et pour l'accroissement des revenus du fisc, l'or, le cuivre, le fer, les pierres précieuses qui, en des mains habiles, deviennent de magnifiques ornements pour les rois, des bijoux qui resplendissent sur les tiares, des couronnes et des vêtements brodés d'or.

La composition des liquides donne aux viandes la douceur des saveurs qu'elle produit. De même la gracieuse plaine d'Ararat produit, non pas inutilement, des cannes à sucre et des cochenilles pour la fabrication des couleurs vermeilles qui donnent du profit et du luxe aux gens intéressés. Les cours des fleuves procurent de l'agrément par [la présence de] plusieurs espèces de poissons, grands et petits, de goûts variés et de formes différentes; ce qui augmente le bien-être et satisfait l'appétit d'hommes industrieux et intelligents. La terre nourrit aussi, par ses sources abondantes, une foule d'oiseaux pour l'agrément et le divertissement des nobles qui se livrent au plaisir de la chasse : les compagnies de perdrix et de francolins roucoulant, mélodieux, qui aiment les lieux escarpés, se cachent dans les rochers et nichent dans des trous; et encore les familles d'oiseaux sauvages, gras et délicieux [au goût] qui hantent des localités plantées de roseaux et qui se cachent dans les bosquets et les buissons, et enfin les grands et gros oiseaux aquatiques qui aiment l'algue et les graines, et beaucoup d'autres bandes innombrables de

(1) Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, liv. III. ch. 59) a fait également une description très-poétique de la province de l'Ararat, moins étendue que celle de notre auteur, mais offrant avec elle des ressemblances très-frappantes. — Cf. plus haut, p. 166

Digitized by Google

catiles terrestres et aquatiques. Ici les satrapes avec leurs nobles fils se livrent à la chasse avec des rets et des filets trompeurs ; ou bien les uns courent après les onagres et les daims, en discourant d'une qui regarde l'adresse et les archers; les autres, en galopant, poursuivent des troupeaux de cerfs et de buffles et se montrent habiles à tirer l'arc. D'autres avec des poignards, à la façon des gladiateurs, lancent, dans les pentes ardues, des troupes d'énormes sangliers et les tuent. Quelques-uns des fils des satrapes, avec leurs gouverneurs et leurs familiers, chassent à l'épervier diverses espèces d'oiseaux, afin d'augmenter au retour la joie du festin ; et ainsi, chacun, chargé [des produits] de sa chasse, retourne joyeux. Les enfants des pêcheurs, prenant du poisson et nageant dans l'eau, attendent l'arrivée de la noblesse, selon la coutume, et, courant au-devant d'elle, lui font présent des poissons pêchés, de diverses espèces d'oiseaux sauvages et des œufs [trouvés] dans les îles de la rivière. Les satrapes, agréant avec plaisir une partie de leurs présents, leur offrent, eux aussi, des produits de chasses considérables. De cette manière, tous comblés de biens, retournent dans leurs demeures, offrent les produits les plus recherchés à ceux de la maison qui sont occupés d'affaires et surtout aux étrangers. Il est curieux de voir aux repas de chaque maison [les produits] des chasses entassés en monceaux et disposés en bon ordre, ce qui réjouit ceux qui aiment le poisson et la viande ; célébrant et bénissant, non pas, avec la douceur des mets, mais avec de célestes aliments et avec des cantiques d'actions de grâce, Jésus-Christ, notre rémunérateur, qui nous accorde et nous comble de tous les biens. Or une province, si agréable, si bien favorisée et si riche, par la grâce de Dieu créateur qui veille sur tout le monde, je veux dire la province d'Ararat, capitale de l'Arménie, illustre et remplie d'abondance ; province qui, selon le texte sacré, offre l'image de la terre d'Égypte et du paradis du Seigneur ; l'ancien et même l'héritage particulier de la maison des Arsacides ; la ville de Vagharschabad, séjour royal des monarques arsacides, et d'autres grands et innombrables édifices royaux ; les délices des champs agréables et comblés de biens; la fondation de la maison de Dieu, temple auguste élevé par un ange ; les chapelles des vierges solitaires, martyres bienheureuses ; tout cela fut aliéné, parce que la maison des Arsacides s'y était rendue indigne par ses iniquités et avait été abandonnée du Seigneur, selon la sentence du saint homme de Dieu, saint Nersès : « On deviendra la proie des souverains perse et grec, qui, briguant tous les deux [la possession] de la célèbre Arménie, la partageront entre eux et la rendront tributaire. » C'est pourquoi le roi des Arméniens, Arsace, abandonna la province d'Ararat et se mit en route comme pour se rendre en captivité. Il crut qu'il était préférable de se retirer sur une terre chrétienne, bien que dans une contrée resserrée, et de vivre sous l'autorité de l'empereur des Grecs, que de se fixer dans cette délicieuse et charmante province; de voir continuellement la profanation de la foi, l'insulte prodiguée à la sainte Église, et les injures auxquelles les ministres de Dieu étaient exposés; la ruine de la nation et du royaume par les orgueilleux princes de Perse; aimant mieux passer chrétiennement en paix le temps court et incertain de cette vie que d'acquérir une fausse gloire et de vivre en ce monde comme un apostat, et, privé de la vie éternelle, d'être consumé par le feu inextinguible. Réfléchissant à tout cela et [le cœur] rempli d'amertume, Arsace vint se placer sous la domination des souverains grecs (1).

7. *Chosroès est détrôné.*

Il ne s'écoula pas longtemps avant que les satrapes arméniens, placés sous la dépendance de la puissance perse, prirent en haine le roi Chosroès, parce que le royaume arsacide tombait en décadence, et que tous persévéraient dans leurs iniquités, selon les prophéties des premiers saints patriarches qui sans cesse leur faisaient des reproches, à cause de leurs crimes et de leur soumission au joug d'une servitude dure et honteuse, et qui les en avertissaient d'avance.

Les satrapes se rendirent chez le roi Sapor, pour lui faire de faux rapports sur Chosroès en lui disant : « Bien qu'il se montre soumis et obéissant envers toi, cependant toute cette soumission apparente est déguisée, parce que secrètement il a traité et fait amitié avec l'empereur des Grecs, et que sans cesse, par des correspondances et des messagers, il traite d'alliance avec lui. Il t'appartient de lui faire porter la peine de sa trahison. » Les dénonciateurs crurent nuire au roi par cette action coupable et se procurer des avantages, à eux et à la nation. Ils ne considéraient pas qu'abandonnés par le Seigneur, ils s'exposaient à encourir une plus grande tribulation et une servitude plus malheureuse à cause de leurs péchés. Sapor accueillit ces révélations

(1) Cf. Faustus de Byzance, l. VI, c. 1. — Moise de Khorène, l. III, c. 42

Digitized by Google

avec satisfaction, en y prêtant l'oreille avec plaisir. Aussitôt il ordonna par un édit de faire venir à la cour Chosroès qui, ignorant la haine des satrapes, se rendit sans tarder à la résidence royale, comme s'il venait chez ses princes et ses amis. Sapor l'accabla de reproches et le menaça d'une punition sévère. Il ne voulut même pas qu'il vît ses dénonciateurs, afin de hâter sa dégradation. Aussitôt il le condamna, le renversa de son trône et jura que jamais Chosroès ne reverrait l'Arménie. Puis il le garda prisonnier en Perse (1).

8. *Vramschapouh succède [à Chosroès] sur le trône.*

Chosroès ayant été renversé du trône, les Arméniens demandèrent à Sapor un autre roi. Celui-ci, cédant à leurs instances, leur donna pour roi Vramschapouh, frère de Chosroès, de la race des Arsacides. Aussitôt qu'il fut appelé à la royauté, Vramschapouh partit pour l'Arménie (2).

9. *Saint Maschthotz vartabed.*

Pendant son règne, un certain Maschthotz brilla par la grâce de la divine Providence. C'était un homme juste, originaire de Hatzégatz, village du canton de Daron, et qui était fils d'un homme appelé Vartan. Dans sa jeunesse, ayant appris le grec, il fut employé à la cour de Chosroès, roi d'Arménie, et admis parmi les historiographes royaux; car, en ce temps-là, les écrivains de la cour transcrivaient en caractères syriaques et grecs les décrets du roi d'Arménie, c'est-à-dire les édits et les ordonnances. Il y resta employé pendant plusieurs années, ayant mené une conduite exemplaire et conservé toute sa dignité. Ensuite, voulant embrasser l'état religieux, il se retira dans un couvent occupé par un grand nombre de moines, où il revêtit l'habit monastique, et, en toutes choses, il se rendit célèbre et digne de servir d'exemple. Il s'abstint de tout plaisir mondain, et ensuite, s'étant imposé la retraite solitaire, il devint plus illustre et plus renommé. Il vivait soit dans les ermitages, soit dans des grottes de certaines localités, [témoignant] d'une vertu sublime et d'une vie austère, avec d'autres saints religieux et pieux frères, jusqu'à la cinquième année du règne de Vramschapouh, frère de Chosroès. Si quelqu'un désire avoir des renseignements plus précis, il pourra obtenir des informations dans l'histoire du célèbre Gorioun, disciple du bienheureux Maschthotz, en lisant sa Biographie, où il raconte à quelle époque, en quel endroit et par le moyen de qui les lettres furent retrouvées (1). Cette histoire a été écrite véridiquement par le célèbre Gorioun, qui en avait été chargé sur les instantes prières du roi d'Arménie Vramschapouh. Nous aussi, l'ayant parcourue à plusieurs reprises, nous la connaissons en détail.

Or Dieu, notre protecteur bienfaisant, voulant réaliser le vœu de Maschthotz, qui, depuis longtemps, aspirait à ce désir, il l'instruisit par l'esprit de sa divine grâce. En effet, le bienheureux Maschthotz s'inquiétait et s'attristait sans cesse, en voyant des sommes considérables s'épuiser pour les enfants de l'Arménie qui faisaient de grosses dépenses, des voyages lointains, de longues études, et passaient leur vie dans les écoles littéraires syriennes. Les fonctions de l'Église et les études religieuses se faisaient en langue syriaque, soit dans les monastères, soit dans les églises arméniennes, de sorte que le peuple d'un pays si étendu ne pouvait rien comprendre, ni retirer aucun profit (de ces études), puisqu'il ignorait la langue syriaque.

Réfléchissant à cet inconvénient, Maschthotz fondit en larmes, d'autant plus qu'il existait des caractères de la langue arménienne, et il était facile d'exciter les âmes de l'un et de l'autre sexe dans le langage qui leur était propre. Animé par l'inspiration du Saint-Esprit, il se rendit chez le saint patriarche des Arméniens, Sahag; il lui fit part de ses réflexions déjà anciennes, et il fut encouragé et invité par lui à poursuivre son dessein : « Tu prendras, lui dit-il, d'autres personnes parmi les prêtres que je t'indiquerai pour t'aider à assembler les syllabes; et, quand tu ne parviendras pas à un résultat, soumets-moi les difficultés; je les examinerai, puisque ce que tu désires est chose facile à obtenir. Cependant il faut qu'auparavant nous informions le roi de l'importance d'une affaire si grande et si considérable; car, il y a peu de jours, dans une conférence, tandis que l'on parlait de la nécessité d'un tel travail, quelqu'un a rapporté au roi qu'il avait vu dans un village, chez un évêque, certaines lettres arméniennes. Le roi s'en souviendra, puisque c'est lui-même qui me l'a raconté. »

Le saint patriarche Sahag le bienheureux Maschthotz se présentèrent alors devant le

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 50. — Chosroès, qui avait été fait roi de l'Arménie soumise aux Perses en 390, fut détrôné vers l'an 394.

(2) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 51.

(1) Nous renvoyons le lecteur à la *Biographie de Mesrob* par Gorioun ublée en tête de ce volume.

Digitized by Google

roi Vramschapouh, en lui démontrant l'importance de l'affaire. Le roi lui-même raconta ce que le moine lui avait dit de cette affaire, ce qui lui avait causé de la joie. En entendant cela de la bouche du roi, ils l'encouragèrent, en lui disant : « Tâchez que de vos jours cette découverte si précieuse pour la nation arménienne s'accomplisse, ce qui sera pour vous, dans l'avenir, une gloire bien supérieure à la puissance de votre empire et à celle de vos prédécesseurs, qui étaient comme vous de la race arsacide. Elle rendra immortelle votre mémoire et vous procurera une récompense dans le royaume céleste. » En entendant ces paroles, le roi, au comble de la joie, rendit grâces à Dieu, puisque de son temps l'Arménie obtint cette faveur de la vie spirituelle. Aussitôt il expédia comme messager, avec une lettre, un homme appelé Vahridj, vers un prêtre du nom d'Abel, qui auparavant avait parlé au roi et s'était lié avec l'évêque Daniel, homme d'une grande piété et chez lequel se trouvaient les caractères arméniens. Lorsque le bienheureux Abel eut reçu de Vahridj la lettre et compris le contenu, il se rendit aussitôt chez le célèbre évêque Daniel, et là il s'informa auprès de lui de l'ordre des lettres. Ensuite, il les obtint de lui et vint trouver le roi, le saint patriarche des Arméniens, Sahag, et le bienheureux Maschthotz. Le roi des Arméniens, d'accord avec le patriarche Sahag et le bienheureux Maschthotz, en recevant ces lettres, furent dans l'allégresse. Cependant l'étude qu'on en fit leur démontra qu'elles étaient insuffisantes pour épeler exactement les syllabes de la langue arménienne, parce qu'elles contenaient des caractères empruntés [à d'autres alphabets].

10. » *Découverte des caractères arméniens.*

Ensuite Mesrob (Maschthotz) lui-même se rendit avec ses disciples en Mésopotamie, auprès du même Daniel, et, ne découvrant rien de plus qu'auparavant, il passa à Édesse chez un rhéteur païen, nommé Platon, chargé de la garde des archives. Celui ci l'accueillit avec empressement, et, d'après ce qu'il connaissait de la langue arménienne, après avoir tenté plusieurs épreuves infructueuses, il avoua son insuffisance. Il lui parla d'un autre homme très-savant qui auparavant avait été son maître et qui depuis s'en était allé, en emportant avec lui les ouvrages des lettrés de la bibliothèque d'Édesse, et avait embrassé la foi chrétienne; il s'appelait Épiphane : « Allez le trouver, dit-il, et il satisfera votre désir. » Alors Mesrob, aidé de l'évêque Babylas (Papélos) et passant par la Phénicie, arriva à Samos[ate]. Mais alors Épiphane était mort, laissant un disciple du nom de Rufin (Hrouphanos) fort habile dans l'art de la calligraphie grecque, qui s'était fait religieux à Samos[ate]. Mesrob se rendit chez lui, et, là aussi, ses espérances étant déçues, il eut recours à la prière. Il vit, non pas en songe dans le sommeil, ni dans une vision pendant une veille, mais dans le secret de son cœur, apparaître aux yeux de l'esprit une main qui écrivait sur une pierre où se traçaient, comme sur la neige, les traits les plus fins. Et non-seulement cela lui apparut, mais encore tous les détails se recueillirent dans l'esprit de Mesrob comme dans un vase. Se levant après sa prière, il inventa nos lettres, assisté par Rufin qui dessina aussitôt la forme des caractères de Mesrob, en disposant les lettres arméniennes précisément à la façon des syllabes grecques.

Les lettres étant découvertes de cette manière, le bienheureux Maschthotz se mit à disposer les caractères avec leur prononciation sous la direction du patriarche saint Sahag, qui lui indiqua une méthode facile, en lui adjoignant pour collaborateurs d'autres personnes intelligentes et savantes, connaissant aussi bien que Maschthotz les lettres grecques. Le premier d'entre eux se nommait Jean (Ohan) du canton d'Égéghiatz, le second Joseph, de la maison de Baghin (Baghanagan), le troisième Der de Khortzèn, et le quatrième, Mousché de Daron, avec le concours desquels le bienheureux Maschthotz put ramener les lettres dans l'ordre des syllabes grecques, consultant sans cesse et étudiant auprès du saint patriarche Sahag la forme des caractères, pour imiter exactement l'ordre des lettres grecques. En effet, ils n'étaient pas à même d'exécuter leur tâche avec précision sans les conseils du saint patriarche Sahag qui était fort instruit, et qui l'emportait en savoir sur plusieurs érudits grecs, puisqu'il connaissait admirablement la rhétorique et l'éloquence oratoire et montrait encore qu'il était aussi très-versé dans les sciences philosophiques.

Après avoir fixé l'alphabet avec l'assistance du Seigneur, ils prirent la résolution de fonder des écoles et d'instruire la jeunesse, car chacun désirait ardemment s'appliquer à l'étude de la langue arménienne, se consolant, pour ainsi dire, d'avoir été délivré des entraves syriennes et des ténèbres et d'être arrivé à la lumière. Cependant ils se trouvèrent au dépourvu par l'absence des livres et ils s'arrêtèrent dans leur tra-

Digitized by Google

vail, puisqu'on n'avait pas encore, en arménien, les livres saints de l'Église. En effet le bienheureux Maschthotz ainsi que ses vénérables prêtres craignaient d'entreprendre une œuvre de tant d'importance et de valeur, c'est-à-dire la traduction des textes grecs en langue arménienne, car ils n'avaient pas une entière connaissance de la langue grecque (1).

II. *Traduction des Saintes Écritures.*

Alors tous les vénérables prêtres d'Arménie, le bienheureux Maschthotz, tous les satrapes arméniens et les grands du pays se rassemblèrent auprès de Vramschapouh, roi d'Arménie; là ils prièrent le roi et le patriarche Sahag d'entreprendre cette œuvre spirituelle et de traduire la Sainte Écriture du grec en arménien. Les vénérables prêtres parlèrent ainsi au saint patriarche : « Nous voici devant toi, nous et le bienheureux Maschthotz auquel la grâce divine inspira de mettre en ordre les caractères anciens, dont personne, avant lui, n'avait eu la pensée de faire usage, et vainement on s'appliquait à l'étude laborieuse et inutile de la langue syriaque. Le peuple n'en retirait aucun profit et il quittait l'Église sans aucun fruit. Les maîtres découragés regrettaient l'inutilité de leurs efforts. Pas un des auditeurs intelligents ne profitait de l'enseignement de l'instruction morale qui est l'aliment et la jouissance des âmes pieuses, jusqu'à ce que l'on eût retrouvé les lettres qui, par la grâce du Seigneur, se répandent et se développent de plus en plus. Mais c'est cependant sous ta direction et par ta science que l'œuvre doit recevoir son entier accomplissement. Or, comme Grégoire, le saint martyr du Christ, a été, par la main du Tout-Puissant, maintenu dans les tortures pour amener l'Arménie à la lumière de la vérité; ainsi à toi, qui es son descendant, il a été réservé d'entreprendre cette tâche si glorieuse, de commencer une œuvre si profitable et de marcher sur les traces de ton saint aïeul qui, extirpant l'ignorance de l'Arménie, la guida vers la véritable connaissance de Dieu. Toi aussi, en délivrant des lettres étrangères et inutiles la population considérable d'une si vaste contrée, prépare-la à la véritable connaissance des doctrines salutaires de l'Église; comble les lacunes que tes saints aïeux ont laissées. Dieu t'a réservé pour l'accomplissement de cette œuvre si grande qu'aucun de tous ceux qui se trouvent en Arménie est incapable d'entreprendre; parce qu'il ne nous a pas été possible d'acquérir cette science merveilleuse, ni de posséder cette intelligence puissante qui t'ont été accordées par l'assistance céleste, en récompense de tes vertus et de la bonté de ton âme; car tu as parfaitement donné l'exemple de la vie de saint Nersès, ton père bienheureux. »

Lorsque le pieux patriarche des Arméniens, saint Sahag, entendit tout cela de la bouche de Vramschapouh, roi d'Arménie, du bienheureux Maschthotz, du clergé entier et surtout des grands et de tous les satrapes arméniens, il se réjouit en son cœur, glorifia Jésus-Christ, le maître et le sauveur de tout le monde, et se mit à l'œuvre, se confiant dans l'assistance de Dieu qui lui donna cette grande science; et, en travaillant sans cesse, et le jour et la nuit, il traduisit les Livres Saints, écrits par les vrais prophètes, inspirés par l'Esprit-Saint, et aussi le Nouveau-Testament, dont les bienheureux apôtres, également sous l'inspiration du Saint-Esprit, nous ont transmis les enseignements simples et salutaires (1).

Dès que Sahag, le saint patriarche des Arméniens, eut terminé le travail de cette œuvre considérable, on fonda aussitôt des écoles pour le peuple. Des copistes empressés se multiplièrent; les cérémonies religieuses acquirent un nouvel éclat; une foule d'hommes et de femmes se pressait dans les églises pendant les jours de fête du Sauveur et des solennités des martyrs. Des hommes âgés et des enfants, ayant profité des biens spirituels et assisté aux saints mystères, retournaient pleins de joie dans leurs demeures, en psalmodiant et en chantant des hymnes en tous lieux, sur les places, dans les rues et dans les maisons. Les temples resplendissaient et les chapelles des saints martyrs étaient glorifiées par la fréquentation des fidèles [qui y adressaient] leurs vœux. Les torrents coulaient toujours de la bouche des commentateurs qui, en développant les mystères des prophètes, préparaient pour le peuple un très-riche festin d'aliments spirituels que les sages goûtaient et dont ils sentaient la saveur imprimée à leur goût, suivant la parole du psalmiste qui dit : « Les préceptes de la doctrine sont plus doux que le rayon de miel; » ou en un mot d'après les paroles du saint prophète Esaïe, la science du Seigneur remplit l'Arménie avec les sources spirituelles du saint patriarche Sahag, comme les eaux remplissent la mer.

Tout cela, comme nous l'avons rapporté, fut

(1) Cf. plus haut Gorioun, *Biographie de Mesrob.* — Moïse de Khorène, l. III, c. 47, 49, 52, 53, 54.

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 53.

Digitized by Google

accompli par la grâce miséricordieuse de Jésus Christ, à l'époque de Vramschapouh, et l'Arménie acquit un développement remarquable. Depuis ce moment, Vramschapouh vécut vingt et un ans, et, atteignant une vieillesse avancée, il mourut tranquillement sur sa couche, en Arménie (1). Sapor, roi de Perse, mourut ensuite, et son fils Vram, appelé Kirman-Schah (German Arkha), lui succéda.

12. *Chosroès règne seul.*

Les Arméniens lui demandèrent pour roi le même Chosroès, frère de Vramschapouh, qu'auparavant eux-mêmes, par leurs intrigues, avaient fait détrôner par Sapor, roi de Perse. Vram céda à leurs instances et mit une seconde fois sur le trône Chosroès qui était avancé en âge. Après son retour en Arménie, Chosroès vécut huit mois, puis il mourut et descendit dans le tombeau de ses pères (2). Après la mort de Vram, roi de Perse, Iezdedjerd (Azguerd), frère de Vram et fils de Sapor, obtint la couronne de Perse. Comme il ne voulait pas qu'aucun membre de la famille arsacide régnât en Arménie, il leur donna pour roi son fils Sapor qui portait le même nom que son père (3) et il conçut de perfides projets : « Le premier, c'est que, l'Arménie étant vaste et très-productive et confinant avec l'empire grec, auquel plusieurs membres de la famille arsacide sont soumis, les familles, pensait-il en lui-même, qui se trouvent sous notre domination et sous celle des Grecs, se portant peut-être réciproquement de l'affection, contracteront une alliance, concluront un traité avec l'empereur des Grecs, et, préférant leur être soumis, elles se révolteront contre nous. Si plusieurs fois les Arméniens nous ont inquiétés, ils renouvelleront leurs entreprises quand il seront nombreux, et ils nous attaqueront avec leurs armes. En second lieu, ils diffèrent de notre religion et la détestent, et, d'un commun accord, ils professent leur culte et leur religion; or, si nous faisons roi quelqu'un de notre nation, nous délivrerons notre empire de toutes ces inquiétudes, et, toujours saisis de crainte et de terreur, les Arméniens nous resteront soumis et ne fomenteront plus de révoltes; en outre, ils embrasseront peu à peu notre religion, par des conversations, par des amitiés qu'on cimente dans les divertissements de la chasse et dans les jeux. Ils se lieront aussi par des mariages réciproques, et par conséquent ils se lasseront de leur attachement à leur religion. »

Il combinait toutes ces [machinations]; mais il ne savait pas ce que dit le Saint-Esprit, que Dieu n'ignore pas que les projets des hommes sont vains. Les événements le prouvèrent bientôt, puisque Iezdedjerd mourut peu de temps après avoir pris en main le pouvoir. Le même jour aussi, Sapor, son fils, qu'il avait couronné roi d'Arménie au lieu d'un Arsacide, fut tué par trahison dans le palais.

13. *Règne d'Ardaschès, [prince] arsacide.*

Après la mort d'Iezdedjerd, roi des Perses, son fils Vram lui succéda sur le trône. Les princes arméniens, étant venus le trouver, lui demandèrent de leur donner un roi de la race arsacide. Il créa roi Ardaschès, fils de Vramschapouh, de la famille royale d'Arménie (1). Ardaschès, qui était un jeune homme de mœurs déréglées et plongé dans les voluptés, gouverna le pays. Les satrapes, ne voulant plus supporter les habitudes dissolues et vicieuses du roi Ardaschès, se réunirent tous ensemble auprès de saint Sahag le Grand, qui était de race parthe et fils de saint Nersès, et ils lui tinrent ce langage : « Nous ne pouvons plus tolérer les iniquités et la dépravation du roi. Nous préférons mourir que d'entendre continuellement et de voir [de nos yeux] de pareils débordements. D'ailleurs nous ne pouvons participer aux célestes mystères, après avoir tout le jour écouté et assisté à toutes ces débauches. Car c'est ta doctrine et celle de tous tes ancêtres, que non-seulement ceux qui commettent le péché sont coupables, mais aussi ceux qui y participent. Il te reste donc à remédier à cette calamité et à chasser un monarque aussi impie, qui ouvertement, comme un infidèle, foule aux pieds le sanctuaire et commet impudemment

(1) Vramschapouh mourut en 414 ou 415. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 55.

(2) Chosroès III aurait régné pendant un an, au dire de Moïse de Khorène (l. III, c. 55), lors de sa restauration, en 414 ou 415.

(3) Sapor, fils d'Iezdedjerd Ier, monta sur le trône en 415, à la mort de Chosroès III. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 55. — Ce prince régna quatre ans, et après lui il y eut un interrègne de trois années, durant lesquelles saint Sahag et Vartan le Mamigonien, prince de Daron, administrèrent l'Arménie. — Cf. Moïse de Khorène l. III, c. 56.

(1) Vers la fin de l'année 423 ou au commencement de l'an 424, le roi de Perse, Bahram V, cédant aux instances des Arméniens venus en députation pour lui demander un roi appartenant au sang des Arsacides, leur donna Ardaschès IV, fils de Vramschapouh, qui était alors âgé de dix-huit ans. En montant sur le trône, ce prince prit le nom d'Ardaschir. (Moïse de Khorène, l. III, c. 58.)

Digitized by Google

d'ignobles obscénités. » Lorsque les satrapes eurent parlé de la sorte au patriarche saint Sahag, celui-ci répondit : « Ce que vous me dites de ce roi n'est pas une nouveauté pour moi; je sais aussi que c'est avec un cœur affligé que vous me faites ce discours, et d'ailleurs je ne pourrais vous dire que tout ceci est un tissu de fausseté. Or il convient à tous d'y réfléchir et de chercher des moyens acceptables par des gens généreux, afin de pouvoir trouver un procédé pour nous tirer de là. » Ceux-ci répondirent unanimement au patriarche saint Sahag : « Nous ne pouvons trouver ni moyen ni procédé que celui de demander au roi de Perse de dépouiller le roi de sa puissance, puisque lui-même s'est rendu indigne de l'exercer. Nous ne voulons rien entendre de plus; mais nous te supplions de te ranger de notre avis, car il n'est pas juste de tolérer les turpitudes et les sacriléges du roi. »

Lorsque le patriarche eut entendu tout cela [de la bouche] des satrapes arméniens, et sachant bien que tous les grands de la nation étaient du même avis et de la même opinion, il s'abandonna à une douleur amère. Il versait des torrents de larmes en présence des satrapes arméniens et refusa de répondre pendant plusieurs jours à leur sommation. Il se retira dans sa demeure où l'on n'entendait que des plaintes et des gémissements, parce que l'homme de Dieu prévoyait d'un œil prophétique, et par la vertu du Saint-Esprit, la ruine totale de l'Arménie.

Plusieurs jours après, quelques-uns des évêques qui fréquentaient souvent le saint, ne pouvant plus se priver de son inépuisable et admirable doctrine, — qui est douce au goût de l'esprit des auditeurs sages et pieux, selon les paroles du prophète, plus que le rayon de miel, — et plusieurs personnes honorables parmi les prêtres et les diacres qui appartenaient au même clergé du saint patriarche, enfin quelques membres de la noblesse arménienne, prenant courage, s'introduisirent chez lui et lui firent entendre des paroles suppliantes. Le saint patriarche, éprouvant un peu de soulagement [en se trouvant] au milieu d'eux, selon sa doctrine sainte et sa sagesse, qui s'étaient unies en lui dès sa plus tendre jeunesse, se calma pour quelque temps.

Quelques jours s'étant écoulés, toute la noblesse d'Arménie se présenta encore une fois chez saint Sahag et, lui réitérant les mêmes instances, elle voulait le contraindre par la force à se mettre d'accord avec elle. Comprenant qu'ils persistaient dans leur première résolution, puisque le roi renouvelait chaque jour ses infâmes turpitudes, et provoquait de plus en plus les princes à se désunir et à courir à leur perte, le saint éleva la voix et, avec de grands gémissements, il dit à tous [ceux qui étaient présents] : « Nous parlons, moi et vous, animés par le zèle de la doctrine du Seigneur; cependant supportez un peu les vices du roi, et suppliez avec des larmes et des instances notre Sauveur Jésus-Christ pour la conversion de l'égaré. Car, par le saint baptême, il est, quoique pécheur, notre frère et notre proche. Souvenez-vous de la doctrine de l'apôtre saint Paul, rapportée ensuite et prêchée par votre père spirituel, le patriarche saint Grégoire, [qui dit] que si un membre souffre, tous les membres souffrent ensemble, et si un membre se réjouit, tous les membres se réjouissent ensemble. Il faut considérer et se rappeler les douleurs et les angoisses, la prison et les chaînes de saint Grégoire, ses prières et ses supplications adressées au Seigneur pour le salut de la nation. Ce fut lui qui, par la vertu du Saint-Esprit, fit de nous, [qui étions] des infidèles, des croyants; qui éloigna de nous les erreurs de Satan et qui a fait fleurir en vous le germe de la foi véritable qu'il a semé. Or vous aussi vous devez avoir de la compassion pour un membre coupable, ne pas le livrer aux impies, et exposer ainsi à la risée et au mépris le saint mystère de notre foi. Souvenez-vous de mon [maître], de votre père et docteur qui a rendu la forme humaine à celui-là même qui était transformé en bête brute, par des gémissements continuels et des prières, invoquant jour et nuit Jésus-Christ, notre créateur. Vous encore qui suivez ses traces, avec vos docteurs spirituels; réunis ensemble, hommes et femmes, veillards et jeunes gens, priez et apaisez le Dieu tout-puissant qui peut tout, pour qui tout est possible, et qui accomplit dans sa bonté tout ce qu'il nous est impossible [de faire]. Le vrai Dieu prononça cette parole pour ceux qui le prient avec confiance et avec candeur : « Car là où il y a deux ou trois personnes rassemblées en mon nom, tout ce qu'elles demanderont à mon Père leur sera concédé. » Or, si deux ou trois personnes prient Dieu avec une foi ferme, s'il exauce une prière quelconque, il cédera d'autant plus aux supplications d'une multitude aussi considérable, surtout si les prières sont assidues, ferventes et d'une foi pure; assurément il concédera des choses plus grandes que celles qu'on lui demandera. Quant à ce que vous sollicitez de moi, de m'unir avec vous, Dieu me garde de profaner la véritable foi, d'abandonner la brebis égarée de mon troupeau à la risée et aux moqueries des païens. Car, bien que pécheur, il a

Digitized by Google

été scellé du sceau du baptême ; il connaît le chemin de la vie et il a été initié à la doctrine de l'Évangile. Si je devais conduire à un médecin savant la brebis malade de mon église, j'irais sans retard; mais, apporter devant un tribunal animé de toutes les passions l'âme ulcérée de mon fils, je n'y consens point. S'il s'agissait de le réprimander devant un roi professant la vraie foi, peut-être l'aurais-je fait, en espérant ramener l'égaré; mais, accuser un fidèle en présense des païens pour avoir commis un péché, je ne le ferai jamais, moi qui ai toujours prêché la doctrine de saint Paul qui dit : « Quand quelqu'un d'entre vous a un différend avec un autre, osera-t-il l'appeler en jugement devant les infidèles plutôt que devant les saints? Ne savez-vous pas que les saints jugeront le monde? et si vous jugez le monde, êtes-vous indignes de juger les moindres choses? Ne savez-vous pas que nous jugerons les anges? Comment donc pourrions-nous juger les choses de cette vie? et prenez plutôt pour juges ceux qui sont les moins considérés dans l'Église. Je le dis pour vous faire honte : n'y a-t-il donc point de sages parmi vous, pas même un seul qui puisse se porter juge entre ses frères? mais un frère a des procès avec son frère et cela devant des infidèles? Or, ce que j'ai prêché à plusieurs, ne dois-je pas le prêcher à moi-même? Je préfère la mort plutôt que d'abandonner un fidèle à des impies à cause de ses débauches; car, bien qu'il soit un fornicateur, il porte le sceau du troupeau du Christ. Son corps est impur, mais il n'est pas privé de foi et païen; il est dissolu, mais non pas adorateur du feu; il est faible vis-à-vis des femmes, mais il n'est pas le serviteur des éléments; il est corrompu par le péché, mais il n'est pas souillé de tous les crimes comme un scélérat. Et quel cœur pourra, pour perdre celui qui a commis peu de fautes, le livrer à eux qui sont tout à fait souillés de crimes? Loin de vous cette pensée, mes enfants! ne cherchez pas à anéantir [l'existence] de vos propres monarques, comme l'ont fait vos ancêtres. »

Le saint patriarche Sahag donna tous ces conseils et d'autres encore à la noblesse arménienne, en la conjurant par de vives instances et en versant d'abondantes larmes; mais il lui fut impossible de ramener les grands à son avis et de faire changer leur résolution bien arrêtée. Alors ils attirèrent sur eux l'anathème du saint homme de Dieu, Nersès le Grand, qui les condamnait à être assujettis au joug de la servitude païenne. Cependant saint Sahag ne cessait de leur en parler, espérant toujours obtenir un heureux succès. Alors tous ensemble répondirent au saint patriarche et lui dirent : « Puisque tu n'as pas voulu nous entendre et que tu t'es séparé de nous, sache donc bien que, comme nous ne voulons pas que le roi gouverne davantage, nous te déclarons que ton pontificat ne durera pas longtemps. » En répondant ainsi au saint patriarche, tous les nobles et les grands de l'Arménie s'en allèrent fort irrités des paroles du saint, et ne voulurent plus retourner chez lui; car le bienheureux patriarche Nersès le Grand les avait liés et enveloppés dans son anathème, ce qui ne leur inspira que des pensées de perdition.

14. *Ardaschès est accusé devant Vram.*

Étant dès lors tous réunis ensemble, les satrapes se rendirent à la cour et se présentèrent au roi des Perses, Vram. Il y avait parmi eux un certain Sourmag, du canton de Peznouni, du village d'Ardzgué (1), appartenant à une famille sacerdotale. Celui-ci, uni avec les satrapes arméniens, irrité des remontrances de saint Sahag, débitait sur Ardaschès des propos plus absurdes et plus obscènes que n'en disaient les satrapes eux-mêmes, devant les grands de la Perse, et cela pour leur être agréable, parce que quelques-uns d'entre eux lui avaient promis le siége pontifical de l'Arménie. Cependant ils avaient fait connaître d'avance les motifs de leurs plaintes à Sourèn et aux autres grands de la Perse. En effet, à cette époque, Sourèn Bahlav était l'intendant de la Porte royale. Par le moyen de ce personnage et d'autres grands de la cour, ils firent parvenir leurs accusations à Vram, roi de Perse.

Le roi, en entendant cette plainte des nobles, ne leur permit point d'en parler, jusqu'à ce que le roi accusé fût arrivé à la Porte. Aussitôt il envoya un messager à Ardaschès, roi d'Arménie, en lui ordonnant de se rendre promptement à la cour; il écrivit aussi à Sahag le Grand, patriarche d'Arménie, de venir également se trouver. Lorsqu'ils furent arrivés à la Porte, le roi de Perse interrogea d'abord Ardaschès, roi d'Arménie, en lui disant : « De quoi t'accusent les satrapes d'Arménie? » — « J'ignore, répondit-il, tout ce dont parlent les satrapes en m'accusant; mais, comme c'est leur habitude d'outrager leurs maîtres, main-

(1) L'anonyme arménien publié par Combefis (*Auct. Bibl. patr.*, t. II, p. 274 et 290) est parfaitement d'accord avec Lazare sur le nom de ce personnage et sur sa patrie, car il l'appelle Σορμὰκ ἀπὸ τοῦ Ἀρζακέ. Ardzgué se trouvait dans le canton de Peznouni, province de Douroupéran, sur les bords du lac de Van.

Digitized by Google

tenant encore ils veulent réaliser leurs mauvaises pensées, car ils ont toujours changé leurs princes et constamment haï leurs maîtres. »

Le roi des Perses ordonna d'appeler chez lui, tout seul, saint Sahag, le saint patriarche des Arméniens, car il l'estimait, d'abord à cause de sa parenté, ensuite parce que Dieu voulait que ses saints serviteurs fussent respectés et honorés par les infidèles. Il interrogea le bienheureux patriarche, et il voulut savoir par lui la vérité sur les accusateurs du roi d'Arménie. Il lui répondit en ces termes : « Je ne sais rien de ce qu'ils disent de lui; qu'ils le racontent eux-mêmes et tu l'apprendras d'eux; selon qu'ils parleront devant toi, ils en recueilleront le fruit. Ne me fais plus de questions, car tu n'apprendras rien de moi touchant cette accusation, ni en bien ni en mal. »

Le roi Vram fit venir alors chez lui Sourèn Bahlav, son ministre, qui était parent du grand pontife Sahag (1). Il le chargea du soin de persuader au patriarche de s'unir avec les autres satrapes arméniens pour appuyer leur accusation, afin qu'il pût retourner dans son pays et sur son siége pontifical, honoré de beaucoup de présents et d'une pompe magnifique. Sourèn, apportant l'ordre du roi au bienheureux Sahag, lui promettait, comme Vram avait dit, de grands honneurs et de grands avantages de la part du roi. « Si en faisant la volonté du roi, lui dit-il, tu appuies le témoignage des satrapes arméniens, alors, comblé de grands honneurs, tu rentreras en possession de tes dignités; mais si, en t'obstinant, tu penses autrement, tu perdras ton rang patriarcal, et tu seras dépossédé de l'autorité que tu exerces. Ce n'est pas légèrement que je te donne ce conseil du cœur, mais parce que je suis ton parent et que je veux ton bien. » Il tâchait ainsi, par de belles paroles, de persuader le saint patriarche Sahag, parce qu'ils voulaient anéantir le royaume d'Arménie. Cependant le saint ne consentit pas à appuyer le témoignage des accusations des princes arméniens, et, ferme dans sa première résolution, il disait : « Je ne sache pas qu'Ardaschès ait commis un crime si odieux qu'il soit reconnu coupable d'être jugé et déshonoré par vous ; car, bien que, selon nos saintes lois, il mérite le mépris, cependant, selon les doctrines de vos lois impures, il est digne de louanges et d'honneurs. »

Sourèn, en entendant cette réponse du grand pontife arménien Sahag, et la rapportant au roi des Perses, le fit entrer dans une grande colère. Alors, furieux de dépit, le roi ordonna de questionner, en assemblée générale, les satrapes arméniens et Ardaschès. Là, les princes arméniens accumulèrent contre leur roi plusieurs accusations obscènes et des dénonciations indignes; car ils racontaient, non pas des faits réels, mais ils ajoutaient beaucoup de calomnies, et, comme des ennemis, ils accumulaient sur sa tête une foule de crimes. Cependant, bien qu'Ardaschès les démentît et les réfutât, les juges ne tinrent aucun compte de sa défense, résolus qu'ils étaient d'enlever le pouvoir à la famille des Arsacides, d'autant plus que le roi des Perses avec tous les nobles de la Porte entendirent les accusateurs d'Ardaschès dire : « Qu'avons-nous besoin d'un roi ? Qu'un prince perse vienne nous gouverner pendant un certain temps; qu'il s'informe de la soumission ou de la désobéissance de chacun de nous et qu'il en fasse des rapports au roi. »

15. *Chute de la dynastie arsacide [d'Arménie].*

En entendant ces paroles, Vram et les grands de la cour furent transportés d'une grande joie. Le roi ordonna aussitôt d'enlever le pouvoir à Ardaschès, et en outre de s'emparer de la résidence patriarcale de saint Sahag, puisqu'il ne voulait pas consentir à se ranger de l'avis des satrapes arméniens. Aussitôt l'ordre du roi fut exécuté. Depuis ce moment, la couronne fut enlevée à la famille arsacide, dans la sixième année du règne] d'Ardaschès, comme l'avait prédit le bienheureux serviteur de Dieu, le patriarche saint Nersès le Grand, et la nation tomba sous le joug de la servitude de la domination cruelle des Perses. Les princes arméniens obtinrent du roi des Perses des honneurs et des richesses pour les récompenser d'avoir trahi Ardaschès, semblables en cela aux frères de Joseph qui reçurent de l'argent en le vendant à des marchands ismaéliens. Les princes, prenant ensuite congé de la Porte, revinrent dans leur patrie; puis, comme ils avaient promis le pontificat à Sourmag d'Ardzgué, ils le placèrent sur le siége patriarcal (1). Cependant il ne se passa pas longtemps avant que quelques-uns des princes et des

(1) Sourèn Bahlav était issu de la branche des Arsacides, appelée Sourénian, qui avait conservé sous les Sassanides le haut rang qu'elle occupait sous les Arsacides. Sa parenté avec saint Sahag remontait assez haut, car le surnom de Bahlav ou Parthe, que portait le patriarche, indiquait seulement son origine bahlavienne; mais rien ne prouve que Sahag et ses ancêtres étaient de la branche de Sourèn.

(1) L'intrus Sourmag occupa le trône pontifical en 428 et fut bientôt renversé par les satrapes.

Digitized by Google

généraux arméniens, irrités contre lui, le déposassent du trône pontifical. Ce fut alors que, pour la première fois, Vram, roi de Perse, envoya en Arménie un marzban perse (1), et ainsi les Arméniens tombèrent tout à fait sous le joug de l'indigne nation perse, en accomplissement de l'anathème du pontife Nersès le Grand. En effet, de jour en jour, les iniquités avaient augmenté dans la famille royale arsacide, et on les commettait avec une impudence et une licence effrénées. Lorsque saint Nersès vit surtout la mort injuste dont Arsace frappa traîtreusement son neveu Knel, il ne put supporter un tel acte de scélératesse, et, comme il est raconté dans le treizième chapitre de l'Histoire (2), le cœur indigné, il dit au roi : « Puisque tu as persévéré dans tes énormes iniquités, plus encore que ton père Diran et vos pareils, les princes cruels et pervers de la famille arsacide; que tu n'as pas suivi avec constance l'exemple des bons et vertueux monarques de ta maison, qui, en héritant de la dignité royale de leurs ancêtres, ont cherché plutôt à se rendre les héritiers des bonnes œuvres que ceux du pouvoir; qu'au contraire, de jour en jour, tu t'es plongé davantage dans les voluptés et que, par-dessus tout, tu as été la cause de l'effusion du sang innocent de ton neveu Knel, tu seras à ton tour renversé par terre comme de l'eau corrompue, et, quand Dieu bandera son arc, tu seras terrassé. Telle sera la ruine que je viens de prédire par la bouche du prophète! Votre race arsacide boira le calice jusqu'à la lie; vous vous abreuverez à cette coupe, vous serez abattus et vous ne vous relèverez plus. » C'est en ces termes et en d'autres encore plus sévères et plus terribles que le saint pontife frappa d'anathème la famille des Arsacides (1).

Les satrapes arméniens demandèrent ensuite à la cour un autre patriarche, et Vram leur donna un certain Perkischo, Syrien de nation (2), qui se rendit en Arménie avec ses compatriotes. Ils menaient une vie déréglée, et selon leur coutume, en venant de Syrie, ils étaient accompagnés de femmes de leur pays. Ils ne vivaient point suivant les saintes et pures constitutions établies dans toutes les églises et prescrites par le saint martyr Grégoire, de façon que les satrapes, les grands et tout le peuple avaient en horreur la conduite de ceux qui étaient venus avec le patriarche Perkischo, parce qu'ils ne se comportaient pas conformément aux règles et selon la doctrine de la constitution angélique du saint martyr Grégoire, d'après laquelle il avait instruit et exercé tous [les fidèles] pour la vie qui conduit au ciel. Les saints prêtres surtout, qui avaient reçu l'ordination sacrée de la main apostolique du patriarche Sahag, étaient amèrement affligés; et, ne pouvant tolérer plus longtemps des mœurs aussi dissolues, ils déposèrent ignominieusement Perkischo du pontificat arménien (3), et en donnèrent ensuite avis au roi Vram : « La conduite de cet homme et sa vie sont en opposition avec notre religion; or, donne-nous un autre pontife selon nos anciens usages, qui, occupant le siége, conserve sans y rien changer, les règles de la sainte Église. » Vram, se rendant de bon gré à leurs instances, nomma au siége pontifical un autre Syrien, appelé Samuel, qui, en arrivant en Arménie, adopta, lui aussi, les mœurs de Perkischo. Mais il vécut peu de temps et mourut en Arménie (4).

(1) Après le renversement d'Ardaschès ou Ardaschir en 428, Bahram V, roi de Perse, ne consentit plus à mettre de roi sur le trône d'Arménie; il désigna pour gouverner le pays un seigneur de sa cour, Veh-Mihr-Schapour, qui fut investi du titre de marzban. Celui-ci administra le pays de l'an 428 à l'an 442. En même temps, Vahan Amadouni était chargé de l'administration intérieure du pays, et Vartan Mamigonien, qui fut dans la suite surnommé Vartan le Grand, occupait la charge de général en chef des armées arméniennes. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 64.

(2) Lazare, en parlant du livre de Faustus de Byzance (Cf. l'Exorde; 3) suppose, avec beaucoup de pénétration, que cet ouvrage a subi des remaniements. Voici une preuve que cette histoire fut non-seulement altérée par les copistes des premiers siècles, mais encore plus tard, puisque Lazare, en rappelant le meurtre de Knel et l'indignation de saint Nersès, dit que cet événement est raconté « dans le treizième chapitre de l'Histoire ». Or, dans les manuscrits de l'histoire de Faustus et dans les éditions qui ont été publiées d'après les manuscrits, la mort de Knel est donnée dans le chapitre quinzième du livre IV (Cf. notre Collection, t. I, p. 250 et suiv.) du livre de Faustus. Il paraît donc évident, comme l'a si judicieusement fait observer Lazare de Pharbe, que le livre de Faustus a été altéré en différents endroits, et que les extravagances qui se rencontrent dans cet ouvrage sont l'œuvre d'écrivains ignorants ou de copistes malavisés.

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, ch. 64.

(2) Perkischo, — ce nom signifie en langue syriaque « la bénédiction de Jésus », — était un Syrien sujet du roi de Perse, à ce que nous apprend l'anonyme arménien publié par Combefis, qui dit que les satrapes arméniens avaient demandé au roi de Perse un patriarche qui ne fût pas arménien. Δὸς ἡμῖν ἐκ τῆς χώρας σου, καὶ μὴ ἔστω ἡμῖν Ἀρμένιος. (Combefis, *Auct. Bibl. patr.*, t. II, p. 290.) Cette assertion de l'anonyme est, selon nous, dénuée de fondement, car Lazare la contredit de la façon la plus formelle quelques lignes plus bas.

(3) Perkischo fut déposé après trois ans de pontificat. — Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 64. — L'anonyme, dans Combefis, *op. cit.*, t. II, p. 290.

(4) Samuel prit possession du siége patriarcal de l'Arménie en 432 et fut investi du gouvernement de l'Église,

Digitized by Google

Alors la haute noblesse, tout le clergé, les hommes et les femmes du peuple, réunis ensemble, se mirent à pleurer sur la sainte et pure doctrine apostolique que saint Grégoire avait semée et fait croître parmi eux, et que ses fils avaient enseignée à tous les fidèles, de la même manière qu'ils l'avaient reçue des Apôtres; non pas de l'homme, ni par le moyen de l'homme, mais par l'inspiration de la grâce du Saint-Esprit. Une seconde fois, réunis tous ensemble, ils allèrent chez le serviteur de Dieu, saint Sahag; ils se jetèrent à ses pieds et, en versant des torrents de larmes devant le véritable pontife, ils lui dirent en suppliant : « Nous avons péché contre le ciel et contre toi; pardonne-nous, à nous, pécheurs, et imite l'exemple de ton pieux prédécesseur qui oublia les innombrables tortures et les tourments cruels que nos ancêtres lui firent éprouver, et qui, imitant notre Créateur, fit le bien en échange des maux si nombreux qu'on lui avait fait souffrir. Par toutes ses paroles, il fit preuve d'une vie toute céleste et il enseigna les voies qui conduisent au ciel. Il enseigna à tous pour toujours de répondre : Remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à nos débiteurs. Or, comme tu as toujours été notre docteur, fais briller en toi la dignité [de saint Grégoire] et l'image de sa constance, en nous remettant nos dettes, et nous nous efforcerons, en adressant une supplique à la Porte, de te replacer sur le siége pontifical de la sainte Église, par laquelle, ayant été illuminés, nous avons vu [briller] l'inaccessible Soleil de Justice (Jésus-Christ). Que la secte de confusion ne se confonde pas avec la doctrine claire et pure du saint patriarche et apôtre Grégoire, car déjà le sceau de la tradition de la sainte prédication se relâche et s'affaiblit, à cause des prélats vivant dans l'indolence, et ainsi nous allons nous perdre éternellement, nous et ceux qui naîtront de nous. »

En disant ces paroles, tous supplièrent unanimement le saint pendant plusieurs jours et ils le sollicitaient jour et nuit, mais ils ne purent ramener son cœur à leurs instances touchantes et réitérées (1). D'un air calme, il répondit à tous les assistants : « Je n'ai point appris du divin créateur et du docteur Jésus-Christ à m'irriter contre personne, car lui, attaché sur la croix, priait son Père pour ceux qui le crucifiaient, de vouloir leur pardonner. C'est lui aussi qui nous avertit toujours en disant : Bénissez ceux qui vous persécutent et faites du bien à ceux qui vous haïssent. Toutefois, exercer les fonctions de patriarche sur un peuple qui tend des embûches à son maître, qui le tue et le trahit, je ne saurais m'y résoudre. Car le Saint-Esprit lui-même qui nous régénéra avec le saint baptême, pour que nous puissions devenir les héritiers du Christ, a dit par la bouche de saint Paul, habitant des célestes demeures : Ne jugez pas pour ne pas être condamnés; et vous qui êtes forts, soutenez l'impuissance des faibles; et ailleurs : A moi la vengeance, je prendrai ma revanche. Or vous reconnaissez vous-mêmes que vous vous êtes vengés des actes de votre roi, et qu'irrités contre lui, vous avez livré la foi de notre sainte religion à la dérision des méchants. Comment cherchez-vous maintenant à me consoler? ou bien en faveur de qui me suppliez-vous de remplir les fonctions de patriarche, tandis que je vois la brebis du Christ blessée, privée de secours, sa plaie non adoucie avec de l'huile et du vin, n'ayant pas de litière et n'étant pas menée à l'hôtellerie, mais cruellement déchirée et jetée à des bêtes féroces dévorantes, pour être mise en pièces? Retirez-vous donc de devant moi, et laissez-moi pleurer les malheurs universels de l'Arménie que j'entrevois avec les yeux de mon esprit, par la force de la divine révélation. Ne vous donnez pas de la peine pour me consoler des calamités de mon peuple, parce que l'avenir de ces malheurs m'a été déjà révélé en songe par une prédiction divine, avant que je fusse consacré évêque, — prédiction semblable à la vision prophétique qui est apparue à saint Grégoire, — et que je suis obligé, dans l'amertume de mon cœur, de vous raconter. Ainsi je vais passer pour un imprudent, comme aussi saint Paul écrivant aux Corinthiens, au sujet des faux apôtres et des ministres impies, et se glorifiant de ses souffrances. Écoutez-moi donc avec attention, vous qui êtes rassemblés en foule ici, et je vais vous raconter cette révélation :

« Il y a plusieurs années, des pensées douloureuses m'affligeaient; j'avais sans cesse l'esprit agité et je priais le Très-Haut de vouloir bien m'accorder un enfant mâle, comme à mes aïeux qui, avant moi, avaient contracté mariage en

tandis que Sahag se trouvait placé en quelque sorte sous la dépendance de Samuel. Ce dernier est mentionné par l'anonyme (Combefis, *op. cit.*, t. II, p. 290) qui le nomme Μουσούλιον τὸν Σύρον, sans doute par une erreur de copiste. Toutefois il est facile de restituer l'orthographe véritable du nom de ce patriarche intrus, qui devait être écrit Σαμούλιον ou même Σουμούλιον, à l'accusatif de Σαμούλιος. Samuel mourut en 437 après avoir opprimé durant cinq ans l'Église d'Arménie, bien que l'anonyme ne lui accorde que deux ans de pontificat, ce qui du reste est assez d'accord avec l'opinion de Lazare, qui dit que « Samuel vécut peu de temps ».

(1) Cf. Moïse de Khorène, l. III, c. 66.

Digitized by Google

vue de laisser des héritiers. La répartition des biens du Tout-Puissant envers chacun est juste, car il sait et comprend beaucoup mieux que nous. C'était le jeudi saint, le jour du carême où l'on veille pour se préparer à célébrer la fête de Pâques. Pendant l'office de la nuit, jai reçu le sacrement de la divine et expiatoire Eucharistie, et ensuite je n'ai pas pris d'autre nourriture que du pain, de l'eau et du sel, suivant la règle prescrite par le saint concile des trois cent dix-huit évêques qui, rassemblés dans la ville de Nicée, l'établirent ainsi et dont les décisions furent scellées et confirmées par l'Esprit-Saint. Le chœur des clercs, ayant longtemps récité un canon entier des psaumes, et s'étant abandonné à un profond sommeil, pour avoir longtemps veillé, paraissait comme à demi mort. Ils avaient passé le carême, en priant sans cesse et le jour et la nuit, et en observant un jeûne rigoureux. La semaine sainte surtout, ils s'appliquèrent à redoubler de prières, se proposant d'en obtenir le prix par leur zèle empressé. Les cierges et les lampes brillaient avec éclat, et le lecteur prolongeait exprès sa lecture pour reprendre un peu de forces et pour que les clercs pussent continuer les canons. On attendait aussi que le peuple se rassemblât comme à l'ordinaire dans l'église pour assister aux offices de la nuit; puisque tous, hommes et femmes, désiraient ardemment parvenir le plus tôt possible au salut éternel. Et moi, j'étais assis près de l'autel du Seigneur, dans la ville de Vagharschabad.

16. *Vision que saint Sahag le Parthe eut à Vagharschabad, pendant qu'il s'était assis dans la grande chapelle de l'église cathédrale, près de l'autel du Seigneur. Nous allons décrire les détails de cette vision qui sont les paroles du Père, de Jésus-Christ Dieu et du Saint-Esprit.*

« 1. Voici que tout à coup le ciel s'est entr'ouvert, et il en jaillit une éclatante lumière qui illumina toute la terre. — 2. Un autel de nuages me parut s'élever de la terre, ayant une forme carrée, et sa hauteur, en grandissant, couvrait toute la terre. — 3. Sur l'autel, il y avait un vase sacré d'or pur, tel qu'il convient au service du Seigneur, et couvert d'un voile fin de couleur blanche. — 4. Sur la coupole voûtée, on voyait distinctement le signe de la sainte croix, dont l'aspect n'était pas matériel, mais entièrement lumineux. — 5. Et voilà qu'il s'éleva tout à coup un vent très-faible, et une partie du voile se souleva. — 6. J'ai jeté les yeux sur cet objet, et j'ai vu qu'il y avait sur l'autel une table carrée, ornée de pierres précieuses et enrichie de diamants de diverses couleurs. — 7. Sur l'autel était placé un pain de purification et une grappe de raisin, à l'imitation de l'admirable mystère de la Rédemption céleste. — 8. Près de l'Eucharistie, on voyait un olivier, chargé de fruits et de feuillage, dont je ne pouvais mesurer la hauteur et la largeur, et dont les fruits étaient mûrs et en grand nombre; il brillait d'une beauté ineffable et merveilleuse. — 9. Quatre rameaux séparés et d'une hauteur égale à celle de l'olivier s'étaient penchés vers la terre; trois d'entre eux semblaient être d'une égale grandeur et d'une égale fécondité, mais le quatrième différait des autres par sa petite dimension et par sa stérilité. — 10. Les fruits de ces quatre rameaux n'étaient pas semblables, ni d'une égale fécondité, ni en nombre aussi considérable que les autres fruits de l'olivier; mais ils étaient en moins grande quantité, chétifs et presque desséchés. — 11. A gauche de l'autel, j'ai vu un trône élevé, de forme carrée, de couleur céleste et [transparent comme le] cristal. — 12. Il était couvert d'une étoffe épaisse et foncée. — 13. Au souffle de ce vent agréable et un peu agité, l'étoffe se souleva, et j'ai vu un grand plateau d'argent sur le trône. — 14. Il y avait sur le plateau un voile d'étoffe très-fine et pliée; — 15, et tout auprès un globe rond en or, un parchemin ayant la forme d'un livre carré, au commencement duquel plusieurs lignes étaient tracées en caractères d'or, d'une manière si merveilleuse qu'elles semblaient formées par une main habile. A l'intérieur du parchemin, on apercevait d'autres lignes avec des lettres effacées, séparées de celles des caractère tracés en or, et dont on ne distinguait ni la forme ni la figure. — 16. A l'extrémité du parchemin, je remarquai, à distance des lignes effacées, une ligne et demie tracée en lettres d'or, encore plus admirables que les premières écrites au commencement du parchemin. — 17. La moitié de la ligne était jusqu'à la moitié des lettres beaucoup plus dorée; le reste jusqu'à la fin paraissait être en encre de pourpre. — 18. Le bord du plateau était entouré d'une foule d'enfants mâles et de quelques jeunes filles, — 19, tous d'une beauté remarquable et enveloppés de lumière. — 20. Les rayons qui s'échappaient de leurs vêtements répandaient les uns, une lumière rouge, — 21, les autres éclataient des couleurs les plus vives et les plus variées. — 22. Tous avaient le visage tourné vers l'autel, ne détournant point leurs yeux du mystère de la Rédemption. — 23. Tout à coup le trône commença à s'ébranler violemment. —

Digitized by Google

24. Les enfants que j'avais vus pleins de jeunesse se transformèrent aussitôt en hommes dans toute la force de l'âge, et, prenant des ailes, ils s'envolèrent vers l'autel sacré qui était enrichi de diamants de diverses couleurs, et, s'étant rangés en cet endroit, ils chantèrent le *Trisagion*. — 25. L'autel sacré disparut avec eux au-delà du ciel. Et voici que tout à coup m'apparut une forme humaine, un homme resplendissant de lumière, dont la splendeur éclatante affaiblissait la lumière du soleil. En prenant son essor, il s'élança là où je me trouvais, et moi, au comble de l'étonnement à l'aspect éclatant de cet homme, aussitôt, en tremblant, je me prosternai à terre. Alors, me prenant par la main, il me releva, me mit debout, en me disant : « Courage ! sois fort et sans crainte; que ton cœur mette sa confiance dans le nom du Tout-Puissant qui a fait tout cela et qui t'a révélé le grand mystère de son œuvre divine déjà annoncée. » A ces paroles, je repris mes sens et mes forces ; il me dit : « Pourquoi es-tu triste et pourquoi des pensées affligeantes agitent-elles ton âme ? Pourquoi te troubles-tu en roulant des projets incertains dans ton esprit, parce qu'il ne t'est pas né un fils ? tandis que tu connaissais parfaitement la volonté du Seigneur qui a sagement réparti à chacun ses avantages, sans refuser injustement à qui que se soit ce qui est raisonnable. Or le Très-Haut, plein de compassion envers toi, car il t'aime, a voulu que ces pensées inutiles fussent chassées de ton cœur, en te consolant par cette vision; puisqu'une grande révélation t'a été manifestée, non-seulement pour le présent, mais surtout pour l'avenir, en t'informant de tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde. Tout cela a été révélé à toi et à tous ceux qui ont foi à sa parole, comme il l'a fait pour ton véritable aïeul saint Grégoire. Cependant ce fut à toi en particulier qu'a été révélé tout ce qui doit se passer jusqu'à la fin du monde. Or, écoute que je t'explique cette révélation, comme il m'a été ordonné ; et toi, en me prêtant une oreille attentive, grave mes paroles sur les tablettes de ton cœur, en souvenir éternel, sans y rien changer, et tu le laisseras par écrit au peuple fidèle, jusqu'à la fin du monde. »

17. *Explication de la vision de saint Sahag, donnée par l'ange du Seigneur, qui lui commenta en détail tout ce qui concerne la vie de l'homme et la fin du monde.*

« 1. — Le ciel entr'ouvert et la lumière que tu as vue se répandre sur toute la terre indiquent que, par la bienvenue de l'immortel Fils de Dieu, la porte de la grâce de miséricorde sera ouverte pour tous ceux qui l'aiment et qui observent ses commandements, sur lesquels brillent les rayons de la lumière triomphante de sa doctrine, et ils les illuminent. — 2. L'autel carré qui t'apparut s'élevant de la terre au ciel, c'est la foi de la vérité, par laquelle les justes montent de cette vie pénible au repos du céleste séjour. — 3. Comme l'autel t'apparut de la couleur d'un nuage, celui qui monta au ciel, porté sur les nues, doit lui-même venir pour transporter avec lui les justes dans le séjour du royaume du Père, où il y a plusieurs demeures, comme tu en as été instruit par le Saint-Esprit qui a parlé par la bouche de l'illustre saint Paul qui dit : « Nous serons avec eux transportés sur les nuages de l'air à la rencontre du Seigneur. » — 4. Par le vase d'or qui était sur l'autel, recouvert d'une étoffe fine et blanche et qui cachait la table sacrée et le saint mystère qui y est renfermé, tu dois savoir que les mystères de la science divine sont profonds et incompréhensibles par leur sublimité et leur sainteté, comme la pureté de l'or passé au creuset et la blancheur d'un voile de lin. — 5. Tu as vu le signe de la croix vivifiante, puisque c'est avec elle que toutes les créatures, abattues par le péché, ont repris la vie et se sont relevées, et qu'à la venue du Christ apparaîtra d'abord la croix, puis se dévoilera le mystère du jugement et de la récompense, selon le mérite des œuvres de chacun. — 6. Le vent paisible qui a soufflé et soulevé une partie du voile signifie que tu dois comprendre que le Saint-Esprit t'a démontré la douce effusion des grâces, par laquelle il révèle à ses saints les mystères cachés de sa divinité. — 7. L'autel d'or, enrichi de pierres précieuses, signifie la consubstantialité de la Très-Sainte Trinité, qui, imprimant en elle les épreuves et les vertus des justes, à la façon des pierres précieuses de diverses variétés, réjouit ceux qui, s'approchant avec elle de la table sacrée, goûtent pieusement le corps et le sang de Jésus-Christ. — 8. Le pain et la grappe de raisin, qui t'apparurent sur la table, représentent l'image du corps et du sang de la passion salutaire de Jésus-Christ. — 9. L'apparition de l'olivier merveilleux qui s'élevait auprès de l'autel sacré, chargé de feuillage et de fruits, te démontre la bonté, la charité et l'amour réciproque des hommes, puisque, de toutes les vertus, la plus proche et la plus agréable à la divinité, c'est la charité par laquelle se sont distingués les anciens patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, et dont l'absence a fait réprouver même

Digitized by Google

la vertu irréprochable de ces vierges qui ont été chassées des noces. C'est par la charité que l'on fait sur les hommes l'épreuve de la prédication du Christ qui a dit : « A ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » Ceux qui observent surtout avec un empressement manifeste ce commandement, non-seulement avec les pauvres, mais encore envers leurs amis, leurs frères, et envers tous ceux qui font régner la paix sur la terre, auront avec eux le Seigneur et la gloire; il leur distribuera la prospérité de la fertilité du sol, semblable en cela à l'olivier que tu as vu chargé de fruits et orné de feuillage. — 10. Les quatre rameaux de l'olivier qui paraissaient penchés vers la terre, dont trois étaient d'égale longueur et le quatrième que tu as vu plus petit de moitié en comparaison des autres rameaux et moins fertile que les autres, — car les fruits de ce rameau étaient maigres et flétris, et leurs produits inférieurs et médiocres, comparativement aux autres fruits mûrs de l'olivier, —[ont une explication]. Or, sois attentif, et je te dirai tout ce que le Très-Haut a décidé. Depuis ce moment jusqu'à la fin du monde, trois dizaines et une demi-dizaine diminueront dans tout l'univers, jusqu'à la venue de l'abomination de la désolation, que le Saint-Esprit a prédite par la bouche du prophète Daniel, ce qui forme exactement trois cent cinquante ans, conformément au nombre égal des fruits des trois rameaux et à celui de la moitié. — 11. Et comme tu as vu les fruits du rameau desséchés et flétris et tout à fait différents des autres fruits suspendus aux branches de l'olivier, observe bien et considère que la charité et la justice ont été arrachées du cœur de tous les hommes, et cela est enregistré exactement et scellé dans le livre de Dieu qui sait tout, qui tolère avec longanimité, mais qui juge avec sévérité. — 12. Le trône carré, de couleur bleu-céleste et transparente comme le cristal, qui t'a été montré à gauche de l'autel, représente le siége du pontificat et du royaume; c'est ce qui est véritablement confirmé par la parole divine. — 13. Quant au plateau d'argent qui y était placé, [il représente] la parole divine qui s'est répandue, comme l'argent précieux éprouvé et brillant chez toutes les nations qui l'ont accueillie. Le psalmiste lui-même, inspiré par le Saint-Esprit, nous l'apprend en disant : « Les paroles du Seigneur sont comme l'argent passé au feu et éprouvé dans le creuset de terre; et sache qu'en disant : de terre, le prophète annonce la naissance du Fils de Dieu, par le moyen de la sainte Vierge. — 14. Le trône qui t'apparut d'un aspect bleuâtre et semblable au cristal désigne le trouble orageux de la nation arménienne. — 15. Car le voile en étoffe grossière et foncée indique aussi le grand deuil qui sera répandu sur tout le pays, puisque la vision tire à sa fin. — 16. Le voile de fine étoffe que tu voyais replié et mis sur le plateau, avec le globe d'or sur le voile; l'un veut dire le pontificat, et l'autre le royaume. Et comme personne ne se revêtit de ce voile et qu'il n'y avait non plus personne qui tînt le globe en main, — 17, sache cependant que le royaume cessera certainement dans la race arsacide, ainsi que le pontificat dans la famille du digne pontife Grégoire. — 18. Quant au parchemin qui t'a été montré sous la forme d'un livre et qui portait au commencement quelques lignes tracées en caractères d'or, la grâce du Saint-Esprit t'a fait voir le sacre des hommes saints, issus des fils du bienheureux Grégoire, qui succéderont dignement au siége pontifical; ce sont les élus, inscrits en caractères d'or dans le livre céleste. — 19. Et comme il t'apparut dans le milieu du parchemin, loin des lignes en or, quelques lignes mal tracées et effacées, sache qu'au siége de saint Grégoire succéderont des pontifes qui seront élevés à la dignité suprême, non pas suivant l'ordre des apôtres, ni suivant les règles du concile des trois cent dix-huit évêques, mais ils s'y porteront audacieusement pour la vaine gloire de ce monde et ils aimeront mieux les richesses que Dieu. Et comme un pontificat aussi méprisable n'est pas conforme à la volonté du Très-Haut, ils sont effacés du livre céleste de félicité; ils porteront dans le feu éternel la peine de leur perdition et de celle du peuple. Quant à l'autre ligne et demie qui te parut merveilleusement écrite en caractères d'or, à l'extrémité inférieure du parchemin, tiens pour certain que, lorsque l'abomination de la désolation apparaîtra de nouveau, un roi s'élèvera de la famille des Arsacides, et le siége pontifical se rétablira par les descendants de saint Grégoire. Et comme le globe et le voile n'étaient pas tout à fait déshonorés, jetés par terre et foulés aux pieds, mais que le globe paraissait brillant et le voile splendidement replié; par cela, comme aussi par l'admirable ligne en or et par l'autre demi-ligne, l'inspiration divine t'a révélé d'une manière très-claire qu'à l'époque de l'orgueilleux ennemi de la vérité, un saint homme de la famille de saint Grégoire, montera sur le trône pontifical. Il terminera son patriarcat, en endurant beaucoup de souffrances, à cause des faux prophètes du prince de perdition; il expirera en paix et non pas sous le coup du glaive.

Digitized by Google

Son autre fils, succédant au siége pontifical, après avoir longtemps enduré plusieurs tourments à différentes reprises, comme la flagellation, la faim, des persécutions et d'amers chagrins, subira la mort du martyre sous le glaive de bourreaux impitoyables. — 20. Une partie des lignes écrites, qui te fut montrée en encre de pourpre, démontre clairement le martyre que les saints devront endurer. — 21. Quant à cette foule d'enfants qui t'est apparue, entourant le plateau d'argent, sois au comble de la joie, car du sein de ta race se propageront plusieurs rejetons, des hommes pleins de courage, auxquels s'uniront beaucoup d'autres gens de bien parmi les satrapes arméniens. Tous, fortifiés par la parole divine, comptant pour rien la puissance des rois et les menaces des princes, s'uniront dans l'espérance du désirable appel céleste, en s'éloignant des vaines grandeurs et des honneurs passagers, pour lesquels quelques-uns, en échangeant la gloire du Dieu incorruptible pour une vie frivole et corruptible dans ce monde, abjurent la foi. En effet, la ruine est proche des faibles, tandis que l'assistance [divine] est toute prête pour sauver les forts. — 22. Parmi les enfants que tu as vus exécuter des chœurs autour du saint autel, ne détournant jamais les yeux du côté des erreurs du faux culte païen, quelques-uns, parvenus à l'âge mûr, mériteront de remporter la palme du martyre. — 23. Beaucoup d'autres, non-seulement parmi les hommes, mais aussi parmi les femmes, finiront leurs jours, non pas avec le fer, mais ornés de plusieurs vertus et animés par la grâce du Saint-Esprit. — 24. Les rayons resplendissants que tu as vus sortir des vêtements des enfants, dont quelques-uns lançaient une lumière rougeâtre et de diverses nuances, signifient le martyre de ceux qui endureront la mort en versant leur sang. — 25. Les autres rayons de diverses couleurs désignent le brillant éclat de la splendeur de l'homme vertueux, puisque les peines et les mérites des hommes justes sont nombreux et ne peuvent se compter. — 26. Et comme tu as vu le trône s'ébranler violemment et que ceux qui autrefois te paraissaient des enfants, maintenant parvenus à l'âge mûr, montaient de la terre au ciel, le dispensateur des biens t'a révélé toute la vie des justes sur la terre, et leur ascension au ciel comme des anges. Car les justes ont vécu en ce monde dans l'innocence comme des enfants, ne tournant jamais le regard de leur âme sur de vaines distractions, mais ils attendaient avec impatience d'être appelés à la félicité céleste. En effet, plusieurs souverains violents jetteront désormais le monde dans le désordre; on verra les rois se soulever contre les rois; il y aura des tremblements de terre, des famines et beaucoup d'autres tribulations qui annonceront l'avénement du fils de la perdition. Il viendra se placer dans le lieu saint, comme il est écrit, et se fera passer pour Dieu. Il sera épuisé et consumé par la puissance céleste. Le Seigneur Jésus le terrassera du souffle de sa bouche. Alors les justes, ornés de vertus et parvenus à la perfection, s'envoleront dans les demeures éternelles, et ainsi, ils resteront sans cesse avec le Seigneur, et sa parole s'accomplira pour eux, lorsqu'il dit : « Là où je suis, là sera aussi mon serviteur. » Quant à toi, mets le sceau à la vision qui t'a été révélée d'en haut, car rien ne restera sans effet jusqu'à ce que tout soit accompli.

« Et moi, réveillé comme d'un sommeil après la vision que le Très-Haut m'avait révélée d'une manière aussi visible que si elle avait eu lieu pendant l'éclat du jour, je fus saisi d'un grand étonnement, et j'ai glorifié le Dieu bienfaisant qui daigna me montrer à moi, qui en suis indigne, une vision si terrible. Jusqu'à ce jour, j'ai gardé mon secret sans en faire part à personne; mais maintenant je vous l'ai fait connaître, non-seulement parce que mon cœur est tourmenté, mais aussi parce que j'ai craint de le cacher afin de n'être pas jugé et puni, comme un homme désobéissant, par celui qui m'a révélé cette vision et m'a ordonné de laisser au pays ce dépôt par écrit. »

La noblesse arménienne, les chefs, les princes et la multitude des personnes qui étaient rassemblées en cet endroit, ayant entendu toutes ces choses de la bouche du saint patriarche Sahag, frappés de terreur, fondirent en larmes, et depuis lors, personne n'osait plus lui parler de cette affaire.

18. *Mort de Sahag et de Mesrob.*

Depuis cette époque, [Sahag,] cet homme vertueux, renonçant à toute occupation mondaine, s'adonna seulement à la prière et à l'enseignement; car plusieurs des évêques et des prêtres vénérables ne pouvaient plus se détacher, ni s'éloigner de la source intarissable de la doctrine du saint, partout où ils le rencontraient, soit dans la ville, soit dans les campagnes. Après avoir vécu un grand nombre d'années, et parvenu à une vieillesse avancée, Sahag mourut en paix dans le canton de Pakrévant, dans le village appelé Plour, au commencement de la seconde année d'Iezdedjerd

Digitized by Google

(Azguerd.), fils de Vram, roi des Perses, le trentième jour de navassart, à la troisième heure du jour. Ce même jour était l'anniversaire de sa naissance, ainsi que nous l'avons appris par des personnes bien renseignées et par l'histoire du bienheureux Gorioun (1). Il n'avait aucun enfant mâle, mais seulement une fille qu'il avait donnée en mariage à Hamazasp, seigneur des Mamigoniens et général en chef des Arméniens, qui eut trois fils : saint Vartan, saint Hemaïag et le bienheureux Hamazasbian, auxquels saint Sahag donna en héritage ses biens, consistant en villages, fermes, et tout ce qu'il avait en sa possession. Alors, étendant ses mains, il leur donna sa sainte bénédiction et il leur recommanda de conserver les préceptes de la doctrine de saint Grégoire qu'il enseigna à toute l'Arménie, en leur ordonnant de servir et d'adorer le seul et vrai Dieu, Jésus-Christ, Notre Seigneur et Rédempteur. Une grande foule de prêtres et de nobles recueillirent les restes précieux du saint et les portèrent dans son village d'Aschdischad, au canton de Daron; et là, ayant disposé le tombeau du saint, ils y placèrent solennellement la pieuse dépouille mortelle du juste, repos digne de ce saint homme (2). Ensuite on y construisit une église magnifique et une chapelle des saints, en les embellissant d'ornements riches et splendides. On y fonda également un monastère pour de nombreux religieux, qu'on pourvut de grands revenus et de biens pour subvenir aux besoins de cette importante communauté. On y établit des réunions annuelles et universelles, où, à une époque fixe, une grande affluence de peuple, de nobles et de prêtres du pays, accouraient avec empressement, même des lieux les plus éloignés, pour célébrer l'anniversaire de la commémoration du saint. Les pèlerins obtenaient, des reliques du saint, des grâces nombreuses et la guérison de tous leurs maux; enfin, la joie au cœur, ils retournaient chez eux.

Dans la même année, six mois après la mort de saint Sahag, mourut aussi le bienheureux Mesrob, dans la ville de Vagharschabad, nommée également nouvelle ville (Nor Khaghakh), le 13 du mois de méhégan (3). Vahan Amadouni, ayant recueilli ses dépouilles, les transporta dans son village d'Oschagan, où on les déposa en pompe dans une sépulture (1). Tout le peuple d'Ararat célèbre solennellement la fête de sa commémoration. [A Sahag] succéda sur le siége pontifical arménien, par ordre du bienheureux Maschthotz (Mesrob), saint Joseph, du canton de Vaïotz-Dzor, du village de Khoghotzim (2). Par l'intercession de ces saints enlevés par la mort, l'Arménie conserva la foi orthodoxe jusqu'à la douzième année d'Iezdedjerd, fils de Vram, roi des Perses.

(1) Cf. plus haut, p. 14.

(2) Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, ch. 67. — Gorioun, *Biogr. de Mesrob*, plus haut, p. 14.

(3) Le 13 de méhégan correspond au 19 février de l'an 441.

19. *Desseins perfides de Mihr Nersèh contre les Arméniens.*

Iezdedjerd, roi des Perses, avait un ministre appelé Mihr Nersèh (3), homme perfide et cruel, qui, depuis plusieurs années, nourrissait dans son âme des projets pervers, pour la perte et la damnation des esprits pusillanimes. Il trouva dans un membre de la famille de Siounie, nommé Varazvagan, un coopérateur méchant et un conseiller criminel pour le seconder dans ses funestes pensées, méditées depuis longtemps. Ainsi, de même que dans le paradis le démon trompa à l'aide du serpent la femme du premier homme, de même Mihr Nersèh se servit de Varazvagan pour exécuter ses perfides projets. Varazvagan était devenu le gendre de Vasag, prince de Siounie, et, au dire de quelques-uns, lui et la fille du prince de Siounie avaient une haine violente l'un contre l'autre; le beau-père ressentait une indignation profonde contre son gendre et chercha à se venger de lui en faisant mourir les ennemis de sa fille. A la fin, il le chassa de l'Arménie.

Le perfide Varazvagan, s'étant aperçu de la considération parfaite dont Vasag [jouissait] et ne pouvant souffrir la dure oppression de son beau-père qui exerçait une autorité absolue pendant son administration, s'enfuit en Perse et se réfugia chez Mihr Nersèh, intendant-général des Arik. Aussitôt, roulant dans son esprit des pensées infernales, il devint la cause de la ruine de la nation, sachant bien que de son côté Mihr Nersèh,

(1) Cf. Moïse de Khorène, *op. cit.*, l. III, c. 67. — Gorioun, *op. et loc. cit.*

(2) Cf. plus haut, p. 14, note 2, col. 1.

(3) Si l'on s'en rapporte au témoignage des auteurs persans, et notamment à celui de Mirkhond, Mihr Nersèh (Mihir-Nersy) était d'origine arsacide. Sous le règne de Bahram V, il remplissait déjà des fonctions fort élevées dans le gouvernement, et, quoiqu'il, se fût volontairement démis de ses charges pour se consacrer à la prière, Iezdedjerd II le tira de sa solitude pour l'élever à la dignité d'*hazarabed* qui répond à celle de premier ministre. — Cf. St-Martin, notes de la page 264 du VIe vol. de son édit. de l'*Hist. du Bas-Empire* de Lebeau.

Digitized by Google

dans son âme, était porté à seconder ses perfides projets. Faisant alliance avec Satan, il conçut l'infâme pensée de renier la vérité; il commença à adorer le Soleil et la Lune, astres établis par le Créateur pour le besoin des hommes; et, de son propre mouvement, se détachant de la sainte et véritable doctrine de la vie, — que le martyr et l'apôtre de l'Arménie, Grégoire, enseignant jour et nuit, propagea dans l'âme de tous par des prières constantes, par des supplications continuelles, en endurant de grandes et nombreuses souffrances, — il entra dans le temple du Feu et en confessa la divinité. Il renia la sainte Trinité indivisible et consubstantielle; il devint un empoisonneur fatal, un ministre de la perdition des âmes, en se servant de l'inique et perfide Mihr Nersèh qui devint dès lors son précepteur, puisqu'il instruisait avec soin, jour et nuit, le misérable prince de Siounie, Varazvagan, en lui parlant en ces termes : « Vois avec les yeux de l'âme et admire cet empire qui est si formidable et si supérieur à tous les empires; la force de sa cavalerie, la discipline, l'éclat de ses armes qui font frémir et trembler tous ceux qui les aperçoivent ou qui en entendent parler, soit qu'ils soient soumis, soit qu'ils soient insoumis. Vois aussi l'excellence de nos lois infaillibles et légitimes, en rapport avec la dignité de cet empire. En effet, qui ne contemple pas dans tout l'univers la splendeur du soleil qui, par ses rayons, illumine toutes les créatures, les hommes et les animaux; qui ne remarque l'utilité du feu, réchauffant et fécondant tous les êtres raisonnables, tous les éléments; et le souffle des brises tempérées qui, en faisant mûrir les plantes et les semences, offrent aux hommes le bien-être et la jouissance? Mais ceux-là (les Arméniens), parce qu'ils se révoltent contre nous, ils voient tout cela et ne le comprennent pas, car ils n'ont pas comme nous l'intelligence et de sages instructions. Et comme ils ne peuvent pas connaître les dieux, ni même les avantages que chacun d'eux accorde aux hommes, il est certain et positif que les dieux indignés n'ont pas voulu faire connaître aux insensés les faveurs qu'ils accordent spécialement au monde. Ainsi celles des nations qui obéissent à notre autorité suprême et qui sont sujettes d'un empire si redoutable, périront éternellement, et nous, nous serons blâmés et punis par Dieu. »

Varazvagan, disciple enthousiaste de Mihr Nersèh, ayant entendu cette doctrine de son maître perfide, ne put revenir de l'étourdissement satanique de son esprit troublé et ne put répondre à son maître insensé : « Comment un dieu qui par lui-même est imparfait et incomplet peut-il accorder à un autre la perfection qu'il demande? Car quelqu'un peut donner à un suppliant ce qu'il possède; et celui qui n'a rien en propre et qui a reçu une chose d'un autre qui en possède plusieurs, peut donner une partie de la chose qu'il possède; mais ce qu'il n'a pas, il est évident qu'il ne peut pas même le donner à un autre. Car si quelqu'un, brûlé par la chaleur et ayant besoin de fraîcheur, se met à rechercher encore de la chaleur, non-seulement il n'atteint pas son désir, mais encore on le considère comme un homme étourdi et ridicule. En effet, le suppliant lui-même sait bien ce qu'il désire obtenir de lui, mais il ne le possède pas, ni même il ne peut rien donner; or donc, s'il insiste à le solliciter par des instances réitérées et par de longues prières, c'est un insensé et un homme misérable. Il en serait de même si quelqu'un demandait de la sécheresse à l'eau et de l'humidité au feu, ou si quelqu'un suppliait le soleil de le rafraîchir, ou qu'un autre exigeât que la nuit lui procurât de la lumière. Chaque chose reste dans les limites que Dieu lui a imposées, et, suivant ces limites déterminées, elles sont obligées de satisfaire continuellement aux besoins du monde; et cela, non pas de leur plein gré, mais par l'ordre de leur Créateur qui est le vrai Dieu créateur de tous les êtres, de tous les temps, des éléments, de la chaleur et du froid, de la sécheresse et de l'humidité, de la lumière et des ténèbres. Il contient toute chose en lui-même; il satisfait complétement aux besoins de chacun de ceux qui l'implorent dignement, et il satisfait amplement à tous leurs désirs. » Le perfide Varazvagan savait bien tout cela, puisqu'il était déjà instruit de ces choses, dès son enfance; mais, ayant conçu une haine perfide contre son beau-père, l'apostat réfléchissait dans son cœur et, excité par le démon qui s'était glissé et avait pénétré dans son âme, il disait ceci : « Ce projet, cet effort et cette entreprise me feront obtenir deux choses avantageuses : ou la nation arménienne consentira à renier sa foi, et alors j'obtiendrai des Perses de grands présents et des honneurs éclatants, comme un fidèle initiateur qui a été la cause d'une si importante et si grave affaire; ou bien elle ne voudra pas l'accepter et s'y opposera; alors, n'étant pas capable de tenir tête contre une force si puissante, tous périront avec leurs biens et leurs maisons, et dans ce désastre mon ennemi périra peut-être aussi. Et quand même je ne pourrais atteindre aucune autre chance, pourtant je serai satisfait à la nouvelle et à la contemplation de la mort de mon ennemi qui me suffiront au-delà de tous les biens

Digitized by Google

et de toutes les richesses de ce monde (1). »

Tels sont les perfides projets que le prince pervers de Siounie et son fils formèrent dans leur cœur et qu'ils mirent à exécution. Mais la Providence divine ne reste point inactive. Il reçut ici-bas de l'impartial jugement de Dieu la sentence de sa punition, à cause de ses œuvres, car il fut exposé aux outrages de toute sa maison et des hommes de son pays. Pendant plusieurs années, il fut tourmenté par le démon son conseiller et sans cesse couvert d'opprobre devant tout le monde; il écumait en se roulant à terre, et, privé de sentiment, il n'était pas capable de se repentir. Ainsi le démon, l'ayant trouvé privé des soins miséricordieux de Dieu, le terrassa, le suffoqua [dans ses étreintes], après lui avoir longtemps fait endurer de cruelles tortures et des tourments excessifs. Il légua à son fils les restes de son repas fétide et amer, selon qu'il est écrit dans le XVIe psaume : « Ils se sont rassasiés de mets, » [paroles] qu'un autre traducteur a rendues par « de la chair de porc », et « ils laissèrent le reste à leurs enfants (2). » Ainsi, ayant reçu en ce monde le châtiment de ses péchés, il était également réservé pour le feu infernal de la géhenne, pour être livré aux flammes éternelles et inextinguibles. De cette manière, se manifesta peu à peu à la lumière la vision antique et l'apparition prophétique que le Seigneur révéla à saint Grégoire. Il vit la source de vie, où le troupeau des chèvres noires s'était baigné et prit la couleur des brebis couvertes d'une blanche toison, en paraissant resplendir comme le soleil. Quelques-unes de celles qui s'étaient baignées, revenant encore sur leurs pas, franchissaient l'eau et, changeant de couleur, leur aspect d'agneaux blancs se transformait en celui de loups [au poil] fauve. Ceux-ci se précipitaient sur les agneaux et en faisaient un sanglant carnage. Et voici que, selon la prophétie du saint, Varazvagan, de la race de Siounie, se transformant, le premier parmi eux, d'agneau en loup, fut cause de la ruine de beaucoup de gens et de la désolation de l'Arménie.

Le perfide Mihr Nersèh, ayant entendu tout cela, fut au comble de la joie d'avoir rencontré Varazvagan, l'homme satanique, comme auxiliaire terrible et propagateur de ses projets iniques et criminels. Il entra joyeusement chez le roi Iezdedjerd, se mit à parler à part avec lui et lui dit : « Les maîtres doivent penser non-seulement à l'intérêt et à l'avantage qu'ils peuvent tirer de leurs sujets, mais ils doivent aussi avoir souci du salut de leurs âmes pour qu'elles ne périssent point. Car, comme tu t'intéresses pour les impôts afin d'en tirer profit, de même et encore davantage les dieux procurent et désirent voir le salut des âmes. Et si l'on ne peut pas énumérer les récompenses et les honneurs que les dieux réservent à ceux qui leur rendent une personne chère, [ces récompenses seront] d'autant plus grandes si quelqu'un arrive à conduire plusieurs âmes égarées dans le chemin droit, et à détourner les justes de la malédiction. La gloire et les honneurs que celui-ci obtient des dieux, nul ne pourrait les dire, les expliquer ni les décrire. Or tu sais combien sont [nombreuses] les nations sur lesquelles tu domines comme un Dieu, et que tu es le maître d'anéantir ou de sauver. La première, la plus productive et la plus riche, c'est la Grande-Arménie, puis l'Ibérie et le pays d'Aghouank; tu ne considères que les avantages que tu retires de ces nations, mais ce qui est le plus important et le plus nécessaire, tu n'y songes même pas et tu le négliges. Ne savais-tu pas que tu dois rendre compte aux dieux de toutes les âmes [de ces contrées?]; et si tu prends à cœur le salut de tant d'âmes, sache que le bien et les richesses de ces âmes te procureront plus de richesses et de profit que tous les trésors que tu possèdes dans ton royaume. En outre, je vois encore à ce propos d'autres avantages plus grands et plus importants pour le pays des Arik. Tu sais très-bien, toi et tous les Perses, combien l'Arménie est vaste et productive; elle est limitrophe des domaines de l'empereur; elle professe le même culte et elle est soumise aux mêmes lois, puisque l'empereur la tient sous sa domination. Si tu les accoutumes à [suivre] nos lois, ils s'y attacheront, et, de cette manière, ils pourront reconnaître que, jusqu'à ce jour, ils étaient plongés dans l'erreur. Ainsi, en rentrant dans la bonne voie, ils commenceront à t'aimer et à aimer le pays des Arik; ils s'éloigneront et se sépareront de l'empereur, de sa religion et même de son domaine. C'est alors que la nation s'unira intimement avec nous, et, lorsque les Arméniens nous seront sincèrement attachés, les Ibères et les Aghouank nous seront également acquis. Il y a longtemps que je méditais sur cette importante affaire, et je pensais de te la confier. Je suis encore plus ferme dans cette croyance, depuis que le prince de la mai-

(1) Vasag, beau-père de Varazvagan, fut nommé marzban d'Arménie en 442 et fut destitué vers l'an 452. Son gouvernement avait duré dix ans environ. Il sera question plus loin de l'administration de Vasag et de sa conduite. — Cf. aussi Élisée, ch. 1 et 7.

(2) Psaume XVI, 14, 15.

Digitized by Google

son de Siounie a abandonné la religion erronée qu'il avait jusqu'à ce jour professée, qu'il a embrassé de son plein gré et volontairement notre culte basé sur la vérité et dont les fondements sont inébranlables. Par lui, j'ai appris davantage et j'ai approuvé le bien spirituel et temporel que cet acte procurera à votre royaume et à tout le pays des Arik. Car, puisque ce prince s'est dévoué avec un amour sincère, en choisissant le meilleur parti, il mérite d'être élevé à des dignités éminentes et à de grands honneurs, beaucoup plus que tous ses compagnons et ses parents, afin que sa famille et toute la noblesse arménienne, en voyant les grands biens et les richesses dont tu le combles, et pour rivaliser à l'égaler aussi en honneurs et en dignités, acceptent de bon gré ton édit et se disputent avec empressement [l'honneur] d'exécuter tes volontés. Si cela arrive, alors le royaume des Arik jouira toujours de la paix et de la tranquillité; si le contraire a lieu, je doute de l'avenir, parce que je crains qu'ils ne veuillent devenir les sujets du prince dont ils professent la foi; c'est alors que le pays des Arik aura tout à redouter. »

Le roi de Perse Iezdedjerd, ayant entendu ces paroles emphatiques [de la bouche] de son ministre perfide et astucieux, applaudit à cette pensée, la communiqua aux mages et aux autres seigneurs des Arik. Ceux-ci louèrent et approuvèrent ce conseil. Aussitôt le roi convoqua les mages, leur fit écrire les lois du magisme et les envoya en Arménie. Il rédigea aussi un édit adressé à toute la nation arménienne et qui était ainsi conçu :

20. *Édit adressé à la noblesse arménienne.*

« J'ignore si les premiers rois, mes ancêtres, qui ont occupé ce trône, ont négligé [leur empire] à cause de graves préoccupations ou bien parce qu'ils ne songeaient pas [à veiller] sur un bien aussi grand et aussi considérable. Mais moi, j'y ai réfléchi, j'ai été renseigné par les mages et par d'autres savants et nobles du pays des Arik, et [j'ai appris] que si nous cherchons à jouir des avantages et des services de tous ceux qui se trouvent sous l'autorité de notre empire, nous devons d'autant plus favoriser et chercher le salut de toutes les âmes. Et si, par malheur, nous manquons à ce soin capital, nous serons sévèrement punis par les dieux, comme nous l'avons appris par nos lois. Or, si nous étions châtiés pour n'avoir point averti quelqu'un de vous, vous-mêmes devez craindre bien davantage si vous négligez le salut de vos âmes, puisque vous serez punis par nous et par les dieux. C'est pourquoi nous avons fait écrire [les dogmes de] notre religion qui est basée sur la vérité et assise sur des bases solides et nous vous les avons envoyés. Nous désirons que vous, qui êtes si utiles au pays et qui nous êtes chers, acceptiez et embrassiez notre saint et véritable culte et que vous ne professiez plus cette religion que nous savons tous parfaitement être fausse et stérile. Or, en prenant connaissance de notre édit, acceptez-le volontiers et de bon gré, sans détourner votre esprit vers d'autres pensées. De plus, nous avons condescendu jusqu'à vous ordonner de nous écrire votre prétendue religion, qui jusqu'à ce jour a été la cause de votre perdition. Quand vous connaîtrez comme nous notre religion, les Ibères, les Aghouank, n'oseront plus s'opposer à notre volonté (1). »

Lorsque toute la noblesse arménienne eut pris connaissance de la teneur de l'édit qu'elle avait reçu et qu'elle eut lu tout ce qu'il contenait, en apprenant qu'on leur imposait une religion si détestable, sous laquelle on cachait les flèches que l'ennemi lançait traîtreusement en secret contre le troupeau sans tache du Christ, elle en fut affligée et outragée, en pensant comment on avait conçu et publié des desseins aussi funestes et aussi pernicieux. Les satrapes craignaient qu'une nouvelle erreur s'emparant des esprits insensés et ambitieux des gens incrédules et y jetant de profondes racines, beaucoup de gens ne perdissent la vie [spirituelle], en s'écartant de la véritable et sainte foi du Christ.

21. *Assemblée en Arménie à propos de l'édit.*

Alors, d'après l'ordre des satrapes arméniens, les saints évêques de toutes les provinces de l'Arménie, les vénérables prêtres et les religieux se rassemblèrent. Voici leurs noms :

22. *Noms des membres de l'assemblée.*

Joseph qui, bien que simple prêtre, occupait alors le siége patriarcal de l'Arménie; le seigneur Anania, évêque de Siounie; le seigneur Mousché, évêque des Ardzrouni; le seigneur Sahag, évêque de Da-

(1) Cf. aussi Élisée, ch. 2. — Cet édit fut rédigé en même temps que la lettre adressée par Mihr Nersèh aux Arméniens, pour les engager à embrasser le mazdéisme et à se conformer aux ordres du roi.

Digitized by Google

ron; saint Sahag, évêque des Reschdouni; le seigneur Mélidé (Méliton), évêque de Manazguerd; le seigneur Eznig, évêque de Pakrévant; le seigneur Sourmag, évêque des Peznouni; le seigneur Thathig, évêque de Pasèn; le seigneur Jérémie, évêque de Martasdan; le seigneur Kath, évêque de Vanant; le seigneur Basile, évêque de Mog; le seigneur Éghpaïr (frère), évêque des Antzévatzi; le seigneur Dadjad, évêque de Daïk; le seigneur Khasoun, évêque de Darpérouni; le seigneur Zavèn, évêque de Mananaghi; le seigneur Élisée, évêque des Amadouni; le seigneur Jérémie, évêque des Abahouni. Telle est la liste des évêques. Parmi les vénérables prêtres, il y avait saint Léon et Khorène de Merèn, David et d'autres prêtres vénérables, plusieurs chefs de religieux avec l'excellent et angélique Aghan de la race des Ardzrouni. Les satrapes rassemblés étaient: Vasag, seigneur de Siounie; Nerschapouh, seigneur des Ardzrouni; Vriv Maghkhaz; Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens; Kiud, seigneur des Vahévouni; Ardag, seigneur de Mog; Siméon (Schmavon), seigneur des Antzévatzi; Manedj, seigneur des Abahouni; Aravan, seigneur de Vanant; Arschavir, seigneur des Arscharouni; Vahan, seigneur des Amadouni; Adom, seigneur des Kénouni; Varazschapouh, seigneur des Balouni; Hrahad, seigneur d'Achotz; Hemaïag, seigneur des Timakhsian; Kazrig, seigneur des Apéghian; Phabak, seigneur des Aravéghian; Vrèn Tzunagan. Tous ces grands, avec les nobles et les vénérables évêques, avec les prêtres et les honorables religieux, écrivirent une réponse à l'édit du roi Iezdedjerd et à toute la noblesse de la Porte. Elle était ainsi conçue :

23. *Réponse à l'Édit.*

« Dans nos vraies et saintes lois qui vous semblent des frivolités et des rêveries, il est écrit : Serviteurs, obéissez à vos maîtres temporels comme à Dieu. Aussi nous, étant soumis d'abord aux préceptes de notre religion, et ensuite à votre puissante autorité, nous sommes disposés, autant qu'il est en nous, à vous servir, non point par contrainte, par crainte des hommes, comme le font ordinairement les gens pervers, mais à exécuter volontiers et avec empressement tous vos ordres et toutes vos volontés, à vous être soumis, non-seulement en acquittant nos tributs, mais aussi en versant pour vous notre sang et celui de nos fils. Toutefois, en ce qui regarde le salut ou la damnation de nos âmes, que cela ne soit point un souci pour vous, et en ce qui concerne les récompenses et les punitions que vous attendez de la part des dieux touchant le soin à donner aux âmes, comme vous le dites, [nous acceptons] les faveurs ou les châtiments pour nous et pour nos âmes. Sur ce point seulement, cessez de discuter avec nous et dispensez-nous [de répondre]. Car, comme la nature humaine ne peut donner à la forme du ciel un autre aspect, de même il nous est impossible, à nous, qui, dès l'enfance, avons été instruits et perfectionnés dans cette religion, d'obéir et de consentir à un tel ordre. Nous refusons d'en entendre parler, puisque nous ne pouvons pas même [discuter]. En ce qui concerce [les doctrines de] votre religion que vous avez écrites et que vous nous avez envoyées, nous ne pouvons vous écouter. En effet, si, lorsque nous étions à la Porte, en présence des mages, qu'on appelle vos législateurs, nous les tournions en dérision et nous les méprisions, bien plus aujourd'hui, [nous agirons de même], si vous nous engagez à lire et à écouter des écrits qui ne nous intéressent point et qui ne peuvent pas devenir l'objet de nos méditations. En outre, afin d'honorer encore plus votre autorité, nous n'avons même pas voulu ouvrir et voir votre écrit. Car une religion que nous savons être fausse et [le résultat] des rêveries d'hommes insensés, et dont les détails nous ont été transmis par vos prétendus docteurs de l'imposture; une semblable religion dont nous sommes instruits aussi bien que vous, ne mérite pas d'être lue, ni écoutée. En effet, en lisant vos lois, nous sommes forcés de les railler; et ainsi, les lois, les législateurs et ceux qui professent de telles erreurs seront tournés ensemble en ridicule. C'est pourquoi nous n'avons pas même jugé opportun d'écrire, d'après votre ordre, [les doctrines de] notre religion et de vous les envoyer. Car si nous n'avons pas cru votre fausse et abominable religion digne d'être lue et de nous être présentée, pour ne pas vous offenser en la ridiculisant, vous deviez, d'après votre haute sagesse, songer à cela en nous l'écrivant et en nous l'envoyant. Comment pourrons-nous donc exposer devant votre ignorance notre sainte et divine religion et la livrer à vos risées et à vos insultes? Mais, en ce qui touche notre foi, tenez cela pour certain que nous n'adorons point, comme vous, les Éléments, le Soleil, la Lune, les Vents et le Feu; nous ne rendons point de culte à tous ces dieux que vous nommez sur la terre et au ciel. Cependant, ainsi que nous l'avons appris, nous adorons fermement un seul et vrai Dieu qui a créé le ciel et la

Digitized by Google

terre et tout ce qu'ils contiennent; lui seul, de tous vos prétendus dieux, est Dieu et Créateur, Roi des rois, Seigneur des seigneurs; et c'est à lui seul que tous les hommes doivent adresser des hommages et rendre un culte. »

Les saints prêtres et les satrapes arméniens qui étaient dans cette assemblée, ayant consigné toutes ces choses dans une lettre, l'envoyèrent au roi Iezdedjerd. Celui-ci assembla les mages et tous les grands parmi les Arik. Il fit ouvrir la lettre qui lui était envoyée par les Arméniens et la fit lire en présence de tous. Lorsque le roi, les mages et tous les nobles de la Porte eurent pris connaissance de ce qui était contenu dans cette lettre, ils furent enflammés de colère et d'indignation. Le roi, au comble de l'exaspération, interrogeait les mages et les grands : « Que vous semble-t-il, que les serviteurs puissent, avec tant de hardiesse et d'audace, écrire ainsi à leurs maîtres? » Les mages et tous les grands de la Porte se levèrent et répondirent au roi : « Ils vous ont écrit leur propre ruine et celle de leur nation; mais c'est à vous de leur faire connaître votre puissance et leur ignominie. » Ils excitèrent encore davantage le roi et toute la noblesse en ajoutant : « S'ils n'avaient pas quelque espérance de secours de quelque part, ils n'auraient pas imaginé de telles choses et surtout de les faire parvenir dans une lettre à votre majesté. » C'était surtout le perfide Mihr Nersèh qui inspirait toutes ces réponses.

24. *Les princes arméniens sont mandés à la cour de Perse.*

Le roi Iezdedjerd ayant entendu tous ces discours [de la bouche] des mages et de tous les nobles de la Porte, enflammé de colère, fit sur-le-champ expédier des édits en Arménie, en Ibérie et dans l'Aghouank, et ordonna d'écrire dans ces trois édits que tous les chefs et les principaux nobles de ces trois nations se rendissent promptement et sans délai à la Porte, en ajoutant que quiconque hésiterait et tarderait à se présenter subirait sans rémission la peine de mort. Lorsque ces édits parvinrent aux trois nations arménienne, ibérienne et des Aghouank, et qu'après lecture en présence [des chefs], elles entendirent cet appel si urgent, elles comprirent que les choses ne tournaient point à la paix, mais que cette brusque convocation tendait à perdre les âmes. Les chefs se troublèrent, s'attristèrent et eurent recours à l'assistance divine. Puis les trois nations s'envoyèrent des messagers pour conclure entre elles des alliances qu'elles confirmèrent en prêtant serment sur l'Évangile. Les chefs pensaient que s'ils ne se rendaient pas [à la Porte], ils feraient naître des soupçons de rébellion, et d'autre part la pensée de s'y rendre les jetait dans l'incertitude et la perplexité. Enfin, ils pensèrent que le mieux était de venir à la Porte, en invoquant l'assistance de Dieu en vue du résultat de l'affaire. Ensuite [les trois nations], inspirées unanimement par les mêmes sentiments et les mêmes pensées, conclurent par la vertu du saint Évangile [cette alliance] : « Certes, nous irons à la Porte; mais, pour renier le Créateur du ciel et de la terre, nous ne le ferons jamais. Et nous obtiendrons de Dieu cette faveur quand nous nous montrerons comme un seul corps et une seule âme en Jésus-Christ, en nous rappelant les saints apôtres, les confesseurs de la sainte Église qui formaient un seul cœur et un seul esprit, et par l'intercession desquels Jésus-Christ, notre Rédempteur, règle nos réponses devant le roi impie et nous protége contre les attaques de cette bête féroce qui vient s'élancer sur nous. Dieu n'a jamais abandonné ceux qui rivalisent d'efforts pour une sainte cause; mais si quelqu'un se sépare de cette union, le Fils de l'Homme, comme il le dit lui-même, le reniera et le chassera de sa présence devant le Père et devant les anges du ciel. » De cette manière, les trois nations des Arméniens, des Ibères et des Aghouank, liées ensemble par des engagements et des serments, se rendirent à la Porte (1). Voici les noms des nobles arméniens qui partirent alors pour la Perse.

25. *Noms des satrapes qui se rendirent à la cour de Perse.*

De la famille de Siounie, Vasag, seigneur de Siounie, qui alors était marzban d'Arménie; de la famille des Ardzrouni, Nerschapouh; de la famille des Reschdouni, Ardag; de la famille des Khorkhorouni, Katischo; de la famille des Mamigoniens, Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens; de la famille de Mog, Ardag; de la famille des Abahouni, Manedj; de la famille des Amadouni, Vahan; de la famille des Vahévouni, Kiud; de la famille des Antzévatzi, Schmavon (Siméon). Du pays des Ibères, le pteschkh Aschouscha, avec d'autres nobles du pays. Tous ces seigneurs, étant arrivés à la Porte, se présentèrent d'abord aux grands de la cour et ensuite au roi Iezdedjerd. Le roi ordonna que tous les grands de la Porte, avec les principaux d'entre les mages, se

(1) Cf. plus haut, Élisée, ch. 2.

Digitized by Google

réunissent chez lui, dans sa tente. Le lendemain, on fit ainsi que le roi avait ordonné. Il fit alors amener devant lui les Arméniens, les Ibères et les Aghouank, et, interrogeant d'abord les chefs et les princes arméniens, il leur dit : « Avant tout je veux entendre de vous ce que vous pensez de moi et comment prétendez-vous ne former tous ensemble qu'un seul corps. » Ils répondirent unanimement : « La raison et la pensée de ce que tu nous imposes sont si claires pour tous les Arik et les Anarik qu'il n'est pas nécessaire d'attendre de nous une explication. » Le roi reprit aussitôt la parole et dit : « Elles sont évidentes et claires pour ceux qui sont sous mon autorité et qui n'osent point s'opposer à mes ordres. Mais je veux entendre de vous et je désire connaître votre opinion à mon égard; or dites-moi ce que vous croyez que je suis. » Ils lui répondirent ainsi : « Nous te regardons comme roi de tous, mais surtout comme notre roi. Tu as, autant qu'un Dieu, l'autorité sur nous et sur tous ceux qui vivent sous ta domination; tu peux ôter la vie et la donner. » Le roi Iezdedjerd et tous les nobles de la Porte entendirent cette réponse. « Ce discours, dit le roi, est bien différent et bien éloigné [du sens] de la lettre que vous m'avez envoyée; puisque dans cette lettre vous m'aviez exposé qu'il y a des choses pour lesquelles vous m'obéissez, vous faites promptement ma volonté et vous exécutez mes ordres; et qu'il y en a d'autres qu'il ne m'est pas permis de vous imposer, ni à vous de vous y soumettre et d'y consentir. Or donc ce que notre royauté et tous les Arik exigent de vous, c'est que vous embrassiez notre religion. C'est alors que se manifesteront notre puissance et notre bienveillance envers vous, et votre soumission et votre obéissance sincère envers nous. Car nous sommes satisfaits de vos mérites et des services que vous avez rendus à nos rois et à tout le pays des Arik. Je veux vous renvoyer dans votre pays avec des honneurs et des faveurs insignes, à la condition que vous obtempériez à ce désir, car j'ai en vue votre salut, en vous éloignant du chemin de la perdition où vous errez jusqu'à présent, comme un aveugle dans les ténèbres. Mais si vous pensez autrement, et si réellement vous vous obstinez à garder la religion et la fausse doctrine dans lesquelles vous êtes restés jusqu'à ce jour, je le déclare à vous, Arméniens, Ibères et Aghouank, je ne compterai pour rien vos services et vos mérites, mais je vous exterminerai avec vos femmes, vos enfants et toute votre nation. » Les princes des trois nations, ayant entendu ce discours d'Iezdedjerd, roi des Perses, qui promettait des honneurs et les menaçait en même temps de la mort, prirent le parti de garder le silence pour le moment.

26. *Réponse de Vartan [faite] en présence d'Iezdedjerd.*

Cependant Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, se présenta avec un cœur courageux et intrépide, et, devant toute la multitude, il répondit au roi Iezdedjerd en ces termes : « Il y a plusieurs seigneurs dans ces trois nations, qui, par leur dignité et par leur âge, me sont supérieurs, et il y en a aussi plusieurs qui me sont inférieurs. Toi, qui es le Seigneur de tous, et tous les grands du pays des Arik, vous savez que moi et chacun de nous, avons jusqu'à ce jour rendu l'hommage et accepté la soumission que les sujets doivent prêter à leurs maîtres et à leur roi, de telle sorte qu'il n'est pas nécessaire que moi ou quelqu'un d'entre eux, nous vous exposions et nos services et nos mérites. J'ai décidé dans mon cœur de me sacrifier désormais, s'il est possible, et de consacrer au seigneur des Arik et à son pays toute ma force et mon énergie, même ma vie et mes biens et tout ce que je possède dans ma maison. Mais abandonner une religion que j'ai reçue de Dieu dès mon enfance, et la changer par crainte des hommes, cela n'est pas possible! Quant bien même j'aurais reçu des hommes cette sainte doctrine que je garde dans mon âme, et qu'en la croyant être vraie, je l'eusse trahie, je me serais considéré comme un misérable; bien plus, si je reniais par crainte des hommes et pour une vaine gloire, cette religion que j'ai reçue et que j'ai apprise de la bouche de Dieu, cela ne sera jamais! Voilà ma réponse, car j'aime mieux mourir, plutôt que de vivre comme un apostat et un athée. Quant à ceux qui sont présents ici devant vous, ils peuvent répondre chacun comme ils voudront. »

Les autres princes des trois nations, Arméniens, Ibères et Aghouank, ayant entendu cette réponse franche de Vartan, général des Arméniens, et voyant l'ardente colère qui empourprait le visage du roi, répondirent également, en ces termes : « Que ta majesté nous accorde quelques jours pour conférer ensemble et vous faire un aveu complet et une réponse positive. Puisque l'on exige de nous une réponse sur la destinée de l'âme, d'où dépend le salut ou la

Digitized by Google

damnation éternels, il ne faut pas vous faire une réponse hâtive, irréfléchie, sur une question si importante qui consiste à abandonner une doctrine ancienne, pratiquée par nos pères, et à nous obliger à embrasser une religion que ni nous, ni nos maîtres, n'avons jamais acceptée ni aimée. » Le roi et tous les grands consentirent à leur accorder leur demande et l'approuvèrent, et, après leur avoir donné le temps nécessaire, ils sortirent du conseil.

27. *Conseil tenu par les satrapes, pour conjurer un malheur imminent.*

Alors les satrapes des trois nations arménienne, ibérienne et aghouank, plongés dans l'incertitude, se réunirent ensemble pour discuter les moyens qu'ils pourraient trouver pour conjurer les événements. Après avoir été pendant quelques jours indécis dans leurs résolutions, ils finirent par se mettre d'accord et par adopter ce parti : « Nous ne pouvons en aucune façon, disaient-ils, échapper au piége que le rusé chasseur, le démon, vient de nous tendre pour nous envelopper, si ce n'est en acceptant en apparence, pour le moment du moins, ce que l'on nous ordonne. Nous pourrons ainsi retourner dans notre patrie, et alors, ou nous vivrons en professant la vraie foi de Jésus-Christ, par laquelle nous avons été régénérés par le baptême, et en vertu de la sainte doctrine de saint Grégoire et de ses fils; ou bien, abandonnant notre patrie, nous irons tous dans des pays étrangers en mettant notre confiance dans la parole du divin Sauveur qui dit : Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. Mais si, ne songeant qu'à notre salut, nous nous opposons aux ordres impies du prince, nous serons la cause de l'éternelle damnation d'une foule innombrable d'hommes et de femmes, de vieillards et d'enfants qu'on transportera ici, en les forçant à commettre des impiétés, de génération en génération (1) ».

Or, bien que chacun en particulier eût pensé de la même manière et que tous réunis ensemble, et après avoir conféré jour et nuit, eussent adopté le même plan, cependant ils n'osaient pas révéler à Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, le résultat de leur résolution; car ils savaient bien, au fond du cœur, qu'il ne voudrait pas accepter ce parti et consentir à l'adopter, d'autant plus qu'il avait fondé la foi de son esprit sur la ferme et inébranlable pierre du Christ. D'autre part, il leur était impossible de ne pas lui dire et lui communiquer leurs résolutions, sachant bien que, sans lui, tout ce qu'ils avaient pensé, leurs raisonnements et leurs actes, n'auraient aucune valeur et seraient sans nul effet.

Tout en croyant pouvoir se délivrer au moyen d'une supercherie et de prétextes supposés, et gagner ainsi le cœur du roi et de tous les Perses de la Porte, afin de retourner chacun dans sa patrie, ils comprenaient pourtant leur faiblesse et ils voyaient que leurs desseins et leurs projets n'amèneraient point un bon résultat, puisque tous avaient fait l'expérience et connaissaient sûrement par les récits historiques que, dès les premiers temps, des affaires de ce genre étaient toujours mises à exécution par la famille des Mamigoniens et avec son consentement. Les satrapes et les princes qui se trouvaient dans le conseil à la Porte, ayant réfléchi à tout cela, vinrent tous ensemble trouver Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens; et, en lui faisant connaître leur pensée, ils lui expliquèrent leurs sentiments et les projets qu'ils avaient conçus, en appuyant leur démarche d'instances et de supplications et en disant : « Considère-nous avec le calme de ton esprit, vois les circonstances présentes; des milliers d'hommes plongés dans une extrême calamité; rappelle-toi les gémissements des mères, les pleurs des enfants, le brutal exil des vieillards, tant hommes que femmes, et les malheurs de tous ceux qui sont plongés dans de si pénibles souffrances. Quand même on aurait dû souffrir toutes ces infortunes par des tribulations et par la mort, pourtant c'eût été une chose grave et qui eût été pleine d'amertume; un tel sort aurait été lamentable. Aussi, lorsqu'il s'agit d'un péril commun et de la damnation de l'âme et du corps, ce péril est d'autant plus imminent qu'il ne sera pas chose passagère; mais de profondes ténèbres envelopperont pour toujours nos saintes églises, nos compatriotes, nos femmes et nos enfants. Donc, si, partageant notre avis pour quelque temps, tu laisses adoucir ton esprit, certes nous obtiendrons la grâce, et les églises des trois nations ne seront plus anéanties, les habitants de nos pays ne seront point emmenés en captivité, puisque la sainte foi ne s'ébranlera point dans ses fondements. Et si par hasard elle essuie quelque

(1) Élisée, ch. 2 (cf. plus haut, p. 198) raconte, au sujet de l'apostasie simulée des satrapes arméniens, que ce fut un personnage attaché au service de la cour et qui professait en secret le christianisme, qui leur conseilla de se conformer aux ordres d'Iezdedjerd en feignant d'adopter le mazdéisme.

Digitized by Google

secousse, le bras du Tout-Puissant la maintiendra de nouveau solidement, et il la soutiendra. Tout cela se passera ainsi très-certainement si tu consens à devenir pour nous malade pour un temps, afin que le Verbe divin, médecin très-miséricordieux, nous guérisse avec toi. »

Lorsque Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, eut entendu toutes ces paroles de la bouche des satrapes arméniens, ibériens et des Aghouank, il ne voulut en aucune façon consentir à de pareilles propositions ni même s'associer à de semblables desseins, et, au comble de l'exaspération, il criait à tous à haute voix : « Loin de moi cette pensée de mentir jamais à mon Créateur, soit en apparence, soit réellement; de renier, devant une créature mortelle et infâme, celui qui méconnaîtra devant le Père et les anges ceux qui le désavoueront. Dieu me garde, qu'en songeant aux malheurs et aux souffrances de la femme, des enfants et de la famille, j'oublie ce qui a été dit : Quiconque aime sa femme et ses enfants plus que moi n'est pas digne de moi. Mais vous, chefs et princes, qui êtes venus ici des trois pays, vous êtes pleins de valeur. et de bonté; puisque vous excellez dans l'art libéral avec une parfaite harmonie, et que, par votre bravoure dans les guerres et dans les batailles, vous vous êtes acquis un renom illustre dans l'armée et parmi toutes les nations. De même vous avez appris de Dieu la sainte et véritable foi, par le moyen du pasteur apostolique saint Grégoire et de son fils; par conséquent chacun de vous peut répondre pour soi-même; et vous pouvez agir d'après vos sentiments. Cependant que personne de vous ne me parle d'une chose que je ne saurais entendre, et encore moins exécuter. »

Tous les satrapes des trois nations et les prêtres, ayant entendu ces paroles de la bouche de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, et bien qu'ils fussent pénétrés d'une tristesse profonde et qu'ils en fussent troublés, cependant ils ne revinrent pas sur leurs propositions, et, soutenus par l'urgence du péril, ils tentèrent un autre moyen de supplication. Étant réunis tous ensemble, ils appelèrent Ardag, prince de Mog, et ils l'engagèrent vivement, par des instances réitérées, à parler seul à leur général et seigneur de la famille des Mamigoniens. C'était un homme vertueux, intelligent et brave, pour qui Vartan, seigneur des Mamigoniens, avait une grande estime et une affection toute particulière. Il consentit à cette proposition des satrapes arméniens, et se chargea avec un grand zèle de le supplier avec persévérance. Fidèle à son engagement, il suppliait Vartan tantôt seul, et tantôt avec les princes arméniens, qui ne cessèrent point, jour et nuit, de lui adresser, pendant plusieurs jours, les mêmes discours et les mêmes supplications. Le prince des Ibères, Aschouscha, pressait tous les satrapes à cet effet, avec un grand empressement. C'était un homme sage et prudent, qui avait épousé la belle-sœur de Vartan, grand prince des Mamigoniens (1), et c'est pour cela qu'il engageait encore plus tous les satrapes arméniens, ainsi que le prince de Mog, Ardag, de parler avec Vartan, général des Arméniens. En outre, il ne cessait, lui aussi, de s'adresser constamment à Vartan, en lui démontrant le dommage qu'il causerait aux trois nations, en ne se rangeant pas de leur avis; et qu'il assurerait le salut de plusieurs en l'acceptant et en y consentant. Il lui faisait entrevoir l'espérance de l'expiation pour lui-même. Les satrapes et les princes des trois nations voyaient que Vartan, général des Arméniens, était ferme dans ses résolutions et insensible à leurs exhortations et à leurs prières. Alors ceux d'entre eux qui étaient le plus versés dans les saintes Écritures de l'Église furent obligés de lui citer des paraboles de la sainte Écriture, adaptées à la circonstance. En effet Vartan était très-versé dans les livres de la doctrine, parce qu'il avait été instruit par le saint patriarche Sahag, son aïeul, qui lui avait enseigné ce que saint Paul a écrit du Créateur, en disant : Pour l'amour de nous, il a traité celui qui ne connaissait point le péché, comme s'il eût été le péché même. De plus, il lui rappelait le dévouement de saint Paul lui-même, qui désirait être anathématisé pour le salut de ses parents, comme il l'écrit dans sa lettre aux Romains : Je souhaiterais que Jésus-Christ m'anathématisât moi-même pour mes frères, qui sont de même race que moi selon la chair, les Israélites, à qui appartiennent l'adoption des enfants, et la gloire, et l'alliance, et la loi, et le culte, et les promesses. Toi aussi, ajoutaient-ils, consens à être anathématisé pour nous en apparence; tu n'es pas plus grand que Paul, le saint apôtre du Christ; d'ailleurs, les peuples de l'Arménie, les Ibères et les Aghouank, sont bien plus nombreux que le peuple qui a cru-

(1) Vartan avait donné sa fille aînée, Vartanouhi, à Vazden, prince ou ptéschkh des Ibères, et Vartanouisch, la plus jeune, avait épousé Arschavir de la race des Gamsaragan. Hemaïag, frère de Vartan, s'était marié avec Dzovik, fille de Bahram ou Vram Ardzrouni, et Anouisch-Vram, sœur de Dzovik, était femme d'Aschouscha, dont il est ici question.

Digitized by Google

cifié Notre-Seigneur. » Après que les grands et les princes des trois nations eurent dit à Vartan, général des Arméniens, bien d'autres choses semblables, et qu'ils lui eurent adressé des supplications et des prières réitérées, ils apportèrent le saint Évangile, et tous, en étendant la main sur lui, jurèrent, en disant : « Si tu acceptes seulement pour un temps, et en apparence, ce que le roi a dit; si tu nous délivres des menaces de l'ennemi qui nous tend des piéges, nous t'obéirons, et nous ferons tout ce que tu nous diras, en nous sacrifiant pour la sainte Église, et en versant notre sang pour la délivrance de notre pays. Et s'il nous arrive d'abandonner notre pays et tous nos biens et de nous rendre en exil, nous accepterons ce sort avec nos femmes et nos enfants, et nous souffrirons volontairement la pauvreté et l'indigence, pourvu que nous échappions à ce danger imminent. Quiconque en manquant à sa foi mentira à cette promesse, violera lâchement le serment fait sur le saint Évangile, et se détachera de notre union, sera, lui aussi, séparé, comme Judas, qui se détacha des saints apôtres; il partagera son sort, sera privé de pardon et de rémission, et il sera livré aux flammes inextinguibles, que Dieu a destinées au démon et à ses satellites. Et pour tous les malheurs, les calamités et les alarmes qui arriveront aux trois nations, le Vengeur le punira éternellement ainsi que ceux qui s'uniront à lui. Mais si tu te mets pour un temps d'accord avec nous, la protection puissante et bienveillante que le Sauveur Jésus-Christ accorda à tant de personnes parmi les trois nations, sera comme un gage éternel du salut de ton âme et de celui de la nation. » Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, ayant entendu toutes ces choses de la bouche des nobles des trois nations, et voyant aussi que tous s'engageaient par un terrible serment sur l'Évangile devant lequel ils firent leurs promesses et les déposèrent avec le sceau, fondit en larmes, et consentit à succomber pour un temps, en apparence, pour sauver les trois nations, et la multitude des hommes et des femmes. Alors ils se décidèrent tous unanimement à se soumettre en apparence à l'ordre du roi. Ils se rendirent ensuite dans l'*adrouschan* (temple du feu), et là, quelques-uns d'entre eux, mais non tous, eurent l'air d'incliner la tête devant leurs fausses divinités; quant aux autres, bien qu'ils connussent leur chute irréparable, cependant, en aspirant à la gloire du monde, ils changèrent la gloire incorruptible de Dieu pour la vie corruptible et passagère de cette vie.

Le roi des Perses, tous les princes de la cour et les mages, en voyant cela, furent transportés de joie, et ils offrirent plusieurs sacrifices à leurs dieux. Ils firent, le même jour, un festin solennel, en se flattant qu'en ce jour ils avaient obtenu l'affermissement solide de leur royaume, et l'assurance de vivre dès lors en paix, sans nulle crainte des ennemis. Ils revêtirent ensuite de magnifiques vêtements royaux les chefs et les princes des trois nations arménienne, ibérienne et des Aghouank; et en les comblant tous, selon les besoins de chacun, de divers présents, de faveurs, de villages et de fermes, ils les congédièrent pour qu'ils retournassent dans leur pays. Ils leur donnèrent aussi un grand nombre de faux docteurs, qu'ils appellent des mages; en exhortant les princes à apprendre la science des sifflements ridicules, les hurlements mimiques, comme le font les enchanteurs des serpents et les ventriloques; ils leur ordonnèrent de fonder dans les trois pays des écoles de leur secte et d'enseigner à tous sans distinction, aux hommes et aux femmes, la science des mages. Ils leur obéirent, et consentirent à emmener les mages avec eux. Ensuite ils prirent congé du roi Iedezdjerd et des princes de la Porte, en leur donnant, surtout au perfide Mihr Nersèh, de faux éloges, en leur rendant des actions de grâces simulées, autant que l'état de l'intelligence de chacun le lui permettait. Voici comment ils adressèrent au roi leurs remerciments : « Tous les rois tes ancêtres, qui avant toi furent élevés sur ce trône, avaient de l'attachement pour nous, et prenaient soin de notre bonheur et de notre bien-être temporel. Mais tu nous as montré une affection encore plus grande, puisque tu t'es intéressé à notre salut éternel, en nous le déclarant, et même en nous l'accordant. Si donc, ô roi, nous avons obéi volontairement et de bon gré à tes ancêtres, en tout ce qu'ils nous ordonnaient, c'est envers toi principalement que chacun de nous s'impose l'obligation de te servir, non pas comme une seule personne, mais comme plusieurs unies en une seule, et de veiller sans cesse, jour et nuit, pour ta bienveillante majesté, puisque tu as songé au salut de nos âmes égarées. » Après que chacun des satrapes eût prodigué au roi plus ou moins de louanges, ils se turent. Alors Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, en exposant sans déguisement et comme une louange adressée au roi et à tous les nobles perses, ses sentiments sincères pour l'avenir, parla ainsi : « Vous tous connaissez bien l'obéissance et les services que mes

Digitized by Google

ancêtres ont rendus à cette cour et à votre royaume, depuis l'époque où nous sommes devenus vos sujets; et il n'est pas besoin que je vous expose en détail toutes ces choses que vous connaissez plus que moi. Pour moi, bien que je sois fort inférieur à mes ancêtres, pourtant je me suis décidé à vous satisfaire autant que je le pouvais, en me dévouant à vous loyalement. Ainsi, lorsque, par votre ordre, j'exerçais quelque charge, vos généraux et mes compagnons voyaient bien que j'agissais et que je travaillais avec sincérité autant qu'il était en mon pouvoir. Mais, jusqu'à présent, je n'ai pas fait des actes dignes de gloire et de louanges; mon désir est de faire dorénavant, avec l'assistance du Seigneur et avec toutes mes forces et mes ressources, une action dont la renommée retentira éternellement, non-seulement auprès de vous, Arik, mais jusqu'à la cour de l'empereur; et cette action sera racontée également chez d'autres nations. »

Telles furent les paroles de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, qui fut presque inspiré par la grâce de Dieu. Le roi des Perses et tous les nobles de sa cour, ayant entendu ces paroles, furent saisis d'étonnement, et ils lui en témoignèrent leur gratitude et leur satisfaction. Mais Dieu leur déroba la promesse que Vartan, général des Arméniens, avait donnée de rendre son nom célèbre, puisque Dieu lui accorda le titre de martyr, qui devait durer éternellement parmi toutes les nations.

28. *Retour des satrapes en Arménie.*

Les princes des trois nations, arménienne, ibérienne et des Aghouank, en faisant à tous leurs adieux, et en emmenant avec eux une foule de mages, s'en retournèrent chacun dans leur pays. Pendant qu'ils étaient en route, ils confirmèrent plus d'une fois le serment fait sur le saint Évangile; ensuite, prenant congé les uns des autres, ils se rendirent dans leurs domaines, pour se réunir de nouveau, en temps opportun, si Dieu le permettait, afin d'exécuter scrupuleusement leurs projets. Cependant Iezdedjerd, roi des Perses, réfléchissant à l'incertitude de l'avenir, et concevant de la défiance, voulut s'assurer [de leur fidélité], et, dans cette vue, il retint chez lui le prince des Ibères, Aschouscha, les deux fils de Vasag, prince de Siounie, Babig, et Amir Nersèh (1), avec d'autres satrapes arméniens.

Or les chefs arméniens, les princes et leur suite arrivèrent en Arménie. Ils étaient plus malades que sains, mourants plutôt que vivants; ils ne paraissaient pas aussi joyeux que lors de leur premier retour quand ils eurent heureusement accompli leur long voyage. Les ministres du Christ étaient allés au-devant d'eux, apportant la sainte croix et les reliques de saint Grégoire, martyr apostolique; ils entonnaient les psaumes, chantés jadis par le prophète David, par la grâce du Saint-Esprit, psaumes que les satrapes répétaient autrefois, en surpassant même les ministres, et en chantant joyeusement ces hymnes célestes. On entendait alors des sanglots et des pleurs, des cris lamentables, des gémissements et des clameurs. Les enfants affectueux, saisis d'épouvante, fuyaient des bras de leurs pères, en les croyant transformés; ils s'effrayaient, ne reconnaissant plus leurs traits; ils regardaient souvent en face leurs mères, et en les voyant tristes et baignées de larmes, ils se mettaient eux aussi à pleurer; et ni leurs nourrices, ni leurs gouverneurs, ne pouvaient calmer leur chagrin. En voyant cela, ceux qui avaient en apparence, et non point en réalité, abjuré la foi, voulaient se lever à l'instant même et plonger leur épée dans leur sein; car ils préféraient ne pas vivre même un seul instant, que de voir et de supporter de tels malheurs. Les mets du repas qu'ils mangeaient [leur semblaient] comme la cendre, selon la parole du psalmiste, et ils mêlaient leurs larmes à leur boisson; car personne ne voulait s'asseoir à la même table qu'eux, ni leurs femmes, ni leurs enfants, ni les nobles, ni les gens du peuple, ni les serviteurs. Alors on voyait se diviser et se séparer tous ceux à qui était douce et agréable la parole de Jésus-Christ, qui disait : Il y a encore d'autres brebis, qui ne sont pas de cette bergerie : il faut les amener, elles aussi, pour qu'ils ne forment qu'un troupeau. Dieu les avait réunis, et il avait accompli sa promesse, lorsque l'ennemi se jeta tout à coup sur eux; il les dispersa çà et là et en fit un troupeau sans pasteur. C'est pour cela que les femmes des princes et les veuves, les jeunes femmes et les épouses versaient des torrents de larmes. Les jeunes filles renfermées dans les appartements, les épouses dans leurs chambres, les saints évêques, les prêtres vénérables, le clergé tout entier, les vieillards et les enfants, tout le peuple, pleuraient à haute voix dans la maison de Dieu; et l'on voyait le visage des fidèles comme couvert

(1) St-Martin (H. du B.-E. de Lebeau, t. VI, p. 280, note 1) suppose, avec beaucoup de vraisemblance, que le nom d'Amir Nersèh est une transcription vicieuse due aux copistes, et qu'il faut lire Ader Nersèh, nom qui était fréquemment porté par les princes de Siounie.

Digitized by Google

de sang. Cependant la foule des mages les contraignait avec force de porter le feu dans le temple sacré du Seigneur, d'élever des adrouschan (temples de feu) (1) dans les localités les plus importantes et les plus agréables, d'y établir des portefaix, des porteurs de bois, pour entretenir le feu devant l'insatiable divinité qui dévore sans en avoir conscience, et n'accorde aucune récompense à ses ministres lesquels, couverts de cendre et accablés de fatigue, portent soigneusement au dehors les restes inutiles de la cendre.

Or, en voyant tous ces malheurs, Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, convoqua tous les gens de sa maison, et se mit à leur parler en ces termes : « Ce n'est pas de ma propre volonté ou par un sentiment de crainte que j'ai renié mon Créateur et Seigneur Jésus-Christ; je n'ai point abandonné la doctrine et la foi du saint Évangile que saint Sahag, mon aïeul, m'a enseignées et qu'il a inculquées dans mon âme; mais c'est seulement pour un temps, jusqu'à ce moment et pour votre salut que je me suis perdu en apparence, afin de pouvoir vous sauver avec moi, pour me repentir ensuite et obtenir le salut. Car j'ai appris et je me rappelle la parole des saints prophètes qui disent que Dieu ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il désire sa conversion et son salut; et ce que le Saint-Esprit a dit ailleurs : Celui qui se repent et gémit sera sauvé. Or donc, si j'ai abandonné Dieu pour vous, en apparence et pour un temps, je veux abandonner réellement, et pour toujours, toutes les choses de ce monde. Et si quelqu'un de vous veut me suivre, en méprisant toutes les vanités de ce monde, je consens à partir avec lui en pays étranger pour l'amour du Christ. » Lorsque Vartan eut dit cela à ses familiers, Hemaïag, son frère bienheureux, lui répondit, en disant: « Hâte-toi de mettre à exécution ce que tu penses; il ne faut pas retarder, puisque nul ne peut se rendre garant de sa personne, pas même pour une heure. C'est une grâce de Dieu si nous parvenons exempts des remords de la conscience, à la fin de nos jours; tôt ou tard, nous ne pourrons pas échapper à la mort, soit dans la misère, soit dans un pays étranger; vivons seulement avec Dieu et glorifions-nous toujours en son nom. Rejetons loin de nous le nom d'apostat, unissons-nous au troupeau du Christ, et supportons toutes les souffrances qui nous atteindront, la faim ou le fer, la misère dans l'exil ou la mort. »

C'est ainsi qu'en méprisant unanimement toutes les vaines grandeurs de ce monde, ils les considéraient pour rien; aussi, réunis tous ensemble avec leurs familles et leur suite, ils se mirent en route. Étant parvenus sur le territoire des Grecs, ils cherchaient à se retirer tous dans un endroit, ou à se disperser çà et là. Arrivés à un village, nommé Aramana, dans la province de Pakrévant, confinant avec la Pasène et le Dovaradzadaph (1), ils s'y arrêtèrent pour quelques jours; ensuite ils se disposèrent à prendre la route qu'ils avaient l'intention de suivre.

Vasag, prince de Siounie, alors marzban des Arméniens, et tous les autres chefs et princes arméniens, ayant été tout à coup informés du dessein de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, et de son départ de l'Arménie, avec ses frères, sa cour et toute sa suite, en eurent le cœur brisé et furent saisis de terreur, en considérant que, tandis qu'ils songeaient à se sauver, ils seraient tout à fait perdus, et qu'il n'y aurait aucun moyen de pouvoir échapper à cette calamité. Car ils avaient tous éprouvé et ils savaient que, sans la direction de cette famille, nulle entreprise et nulle affaire n'avaient pu être achevées en Arménie. Alors Vasag, prince de Siounie, tint conseil avec tous les chefs et les princes arméniens, dont il se concilia les cœurs, en leur disant: « Il faut expédier promptement auprès de Vartan, prince mamigonien et général des Arméniens, quelques prêtres distingués et d'illustres princes choisis parmi les chefs; et ceux-ci par des prières suppliantes l'obligeront à revenir sur ses pas, car sans lui nos projets et nos desseins ne pourront pas s'accomplir. » Vasag, prince de Siounie, écrivit une lettre de sa propre main; il ordonna d'écrire aussi à tous les autres grands chefs arméniens. Après que chacun eut scellé sa lettre de son sceau, il fit apporter l'Évangile du serment, et le fit aussi sceller par tous les assistants. Ensuite il choisit parmi les vénérables prêtres le bienheureux prêtre Léon, le bienheureux prêtre Jérémie, de Nor-khaghakh (Vagharschabad), et le bienheureux prêtre Khorène, de Morèn (2). Parmi les

(1) Les écrivains arméniens donnent généralement aux temples du feu le nom d'adrouschan, que nous avons rencontré souvent dans l'Histoire d'Élisée; mais Lazare leur applique de préférence l'épithète de « maison où l'on recueille la cendre », ce qui revient parfaitement au même. Nous avons conservé dans notre traduction les expressions d'adrouschan ou de temple du feu, avec lesquelles le lecteur est déjà familiarisé.

(1) Le village d'Aramana n'est mentionné que par notre auteur; les autres écrivains arméniens n'en parlent pas.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 528-529.

Digitized by Google

grands chefs arméniens, le prince des Ardzrouni, Arschavir; le prince des Timaksian, Hemaïag et le prince des Apéliantz, Kazrig. Vasag, prince de Siounie, leur confiant l'Évangile du serment et les lettres, les expédia comme messagers auprès de Vartan. Arrivés dans le village d'Aramana, ils le trouvèrent là avec sa suite. L'ayant averti de leur venue, ils se présentèrent devant lui, lui exposèrent, en présence de ses frères, Hemaïag et Hamazasp, le motif qui les avait amenés ainsi à la hâte auprès de lui, leurs projets, leurs entretiens, avec le serment fait unanimement par tous les nobles arméniens, ainsi que par Vasag, prince de Siounie. Ensuite, ils apportèrent l'Évangile et le présentèrent au bienheureux Vartan et à ses frères; et après avoir déposé entre ses mains la lettre de Vasag, seigneur de Siounie, et celles des autres nobles arméniens, des évêques et des princes, ils lui parlèrent ainsi : « Voici que toi, tes frères et tes parents qui cherchiez à vous sauver tous ensemble, vous échappez au péril, tandis que nous tous, nous périrons éternellement. Car il n'est pas possible, ni à nous, ni à nos enfants, d'obtenir sans vous le salut et la vie. Or donc, comme vous avez pris soin de veiller sur vous-mêmes, ne laissez pas non plus périr un si grand nombre d'âmes, puisque plusieurs d'entre nous appartiennent à votre famille et à votre sang. Veuillez que, nous aussi, nous soyons avec vous couronnés par Jésus-Christ, tandis que vous avez tenté d'être couronnés seuls. » Vartan, le saint général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, ayant, en présence de ses bienheureux frères, entendu ces paroles de la bouche des prêtres et des satrapes expédiés comme messagers, puis voyant le saint Évangile du serment, et ayant lu la lettre de Vasag, prince de Siounie et marzban des Arméniens, et celle de chacun de ses autres compagnons, répondit à tous, en ces termes : « Moi, mes frères et toute ma famille, nous avons considéré que la chose la plus précieuse et la plus importante de tout ce qu'il y a dans le monde, c'est d'aller chercher et de posséder le salut de l'âme. Nous avons appris cette sentence inaltérable, à laquelle nous croyons fermement : Que sert à l'homme de conquérir le monde entier, s'il perd sa vie? Quel échange l'homme peut-il faire pour recouvrer sa vie? Ce n'est pas seulement le bien de nos âmes que nous cherchons, mais surtout celui des autres, dont nous désirons le salut. Personne ne croira que nous avons fui par crainte du fer, qu'aucun membre de notre race n'a jamais redouté; et que cette famille qui s'est toujours dévouée pour le bien du prochain plus que pour elle-même, — vous le connaissez tous parfaitement, soit par les histoires, soit par la tradition des princes, — veuille vous abandonner. Mais c'est en nous rappelant les intrigues insidieuses dont vous vous êtes toujours servi envers nos ancêtres, que nous avons fui pour nous sauver; car vous nous avez souvent réduit à l'étroit; et notre famille, délaissée par vous, s'est trouvée seule en face de graves calamités et de la mort. Cependant personne de notre famille ne s'est opposé à l'Évangile, ce saint et céleste messager; nous aussi, nous ne nous opposerons jamais à lui : mais si vous vous comportez sincèrement ou de mauvaise foi, c'est à vous de le savoir, et au saint Évangile qui connaît tout, et juge chacun selon ses œuvres. » Ayant dit cela, Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, accompagné de ses frères et de ses parents, s'en retourna chez les siens, dans le camp arménien. Lorsqu'ils se furent réunis tous ensemble, la première pensée de Vartan fut qu'on célébrât les offices divins avec les prêtres et d'autres ministres sacrés de sa maison, non-seulement dans sa demeure, où l'on récitait les prières jour et nuit avec une grande sollicitude; mais il désirait surtout qu'on se rendît publiquement à l'église. Et bien qu'il éprouvât du chagrin de ne pouvoir point s'y rendre, pourtant il souffrait volontairement un retard de quelque temps, en songeant aussi au bien de ses compagnons, plus qu'à celui de sa famille. Il avait surtout beaucoup de souci pour Aschouscha, prince des Ibères, et pour les fils de Vasag, prince de Siounie, que Iezdedjerd, roi des Perses, avait retenus et gardés auprès de lui à sa cour. Vartan considérait cela, non pas qu'il eût besoin de quelque secours pour accomplir son projet bien arrêté, puisqu'il ne recherchait point le nom de conquérant, et même il désirait ardemment verser son sang pour la paix de la sainte Église. D'ailleurs, avec sa bienveillance, il était préoccupé de la pensée que les princes ne souffrissent aucune vexation de la part du roi.

Cependant Vahan, prince des Amadouni, ne donnait pas de repos à Vartan, général des Arméniens; il le pressait, tantôt en personne, tantôt par le moyen des autres, à lever l'étendard de la révolte, sans attendre davantage, en lui insinuant de procurer par ce moyen le salut des âmes. Il l'excitait à la rébellion, non qu'il s'intéressât au bien des âmes, mais à cause de la haine invétérée qui existait entre Vasag, prince de Siounie, et Vahan, prince des Amadouni. Il comprenait avec son habileté et sa finesse que Vasag, prince de Siounie, ne voulant pas prendre part

Digitized by Google

à la révolte, serait ignominieusement mis à mort par ses compagnons; ou bien qu'il consentirait à se soulever, à cause du danger, et alors que ses deux fils, retenus à la cour, seraient en péril de mort, et même qu'ils la trouveraient; ou bien encore que, chargés de chaînes, ils seraient jetés en prison et, tourmentés cruellement pendant longtemps. Mais le saint serviteur de Dieu, Vartan, seigneur des Mamigoniens et général des Arméniens, ne prêtait l'oreille aux paroles de personne; et, ne recherchant que le bien des siens, il se laissait entraîner au-devant du martyre désiré. A cause du printemps, il fut obligé de prolonger son séjour jusqu'à l'approche des jours de l'été; et, le mois de la chaleur étant arrivé, il marcha avec toute l'armée arménienne vers des localités plus fraîches. Ils arrivèrent dans le canton de Dzaghkodn, près de la forteresse appelée Ankgh (1), et c'est dans cette région qu'ils établirent leur campement pour y passer les jours les plus chauds de l'été.

Les mages que les satrapes arméniens avaient amenés avec eux de la Porte pour convertir le pays, s'aperçurent qu'on les détestait, eux et la religion qu'ils enseignaient. Car les femmes même qu'ils espéraient instruire, les avaient en horreur, et elles recommandaient souvent à ces mages de ne point faire passer près d'eux leurs fils et leurs filles. Ceux qui en apparence feignaient d'être apostats, ne permettaient même pas à ces faux docteurs de manger en leur présence. Les mages voyageaient ainsi misérablement et mourant de faim : ils n'osaient ni partir, ni fuir; et en restant auprès des Arméniens, c'était s'attirer la mort et la perdition; aussi cherchaient-ils à avertir en secret la Porte du fait de la rébellion.

Vartan, général des Arméniens, ayant vu que la révolte allait se propager, et qu'une lenteur prolongée pourrait causer de grands malheurs, tint conseil pendant plusieurs jours, et convoquant à part les vénérables évêques, les prêtres distingués, les grands chefs et les princes arméniens, — car ils ne voulaient pas encore communiquer leurs desseins à Vasag, marzban de l'Arménie, ayant su que son retard à se convertir n'avait pas seulement pour motif ses enfants, mais qu'il nourrissait dans son âme des intentions ambitieuses et détestées de Dieu, — il parla alors ouvertement à tous en disant : « Jusques à quand consentirons-nous à dissimuler la vérité et à causer ainsi notre perte? Le bruit de la révolte s'est déjà répandu partout, et il a rempli tout le monde. Marchons donc dans la lumière, comme pendant le jour, et nous serons appelés des enfants de lumière. » Un homme de la famille royale, qui se nommait Antaghan, de race perverse, fruit d'iniquité, qui avait commis d'énormes crimes pendant sa vie, ayant appris de quelques personnes la résolution des Arméniens, se rendit aussitôt auprès de Vasag, son pareil, pour lui faire connaître le fait. Les satrapes arméniens, ayant appris la conduite de ce misérable traître, s'emparèrent de lui dans le village d'Ardzag, le conduisirent dans un autre village, nommé Pertgounk (1), dans le canton de Pakrévant, et ils se saisirent de lui. Quelques jours après il fut lapidé et massacré en punition de ses iniquités (2). Ensuite, tous les chefs et les princes arméniens, accompagnés des évêques, des prêtres et d'une grande quantité de gens, se rendirent publiquement auprès de Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, et de là ils s'en allèrent avec lui chez Vasag, prince de Siounie et marzban de l'Arménie, pour lui déclarer unanimement leur résolution. Vasag montra de l'hésitation, non pas tant pour ses fils qui se trouvaient à la Porte, mais parce qu'il fomentait dans son cœur de coupables projets. En voyant qu'on ne lui donnait pas le temps de réfléchir, il fut forcé, malgré lui, de faire cause commune avec les rebelles. Alors les satrapes arméniens ayant ordonné aux évêques et aux prêtres d'apporter encore une fois l'Évangile, ils firent jurer tous les soldats, les nobles et le peuple, ainsi que Vasag, prince de Siounie, et tous les chefs et les princes, et ainsi ils confirmèrent leur serment. Ceux qui n'avaient point encore scellé l'Évangile de leur propre sceau, l'y appliquèrent. Après cela, toute la multitude, les hommes et les femmes, pleins de joie, élevant les mains au ciel, disaient d'une voix unanime : « Nous croyons en toi, ô Père, Créateur du ciel et de la terre, en ton Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ, au Saint-Esprit vivifiant, et à l'indivisible et inséparable unité de la Trinité. Tu es le Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles : toi seul es Dieu, et il n'y en a pas d'autre en dehors de toi. Toi, une des personnes de la sainte Trinité, plein de bonté envers le monde et désireux de sa rédemption, tu es né, à la fin des temps établis, de la sainte Vierge, mère de Dieu; et en supportant toutes les souffrances en ton corps que tu as reçu de sainte Marie, tu les as attachées à la croix, sur laquelle, en versant ton

(1) Cf. plus haut, p. 202 et la note.

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 412.
(2) Cf. plus haut, p. 204.

Digitized by Google

sang, tu as arraché le monde à la servitude de la malédiction et du péché ; tu es mort, tu as été enseveli et tu es ressuscité ; et, montant au ciel, tu nous as donné l'annonce de la promesse d'appeler auprès de toi tous ceux qui te professent le vrai Dieu, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Et nous, nous te reconnaissons et nous te professons Dieu des dieux, Seigneur des seigneurs, Dieu propice et expiateur de nos péchés. Nous t'avons renié, mais nous nous en repentons ; nous avons péché, mais nous recourons à ta miséricorde ; nous nous sommes abattus, mais nous nous relevons. Reçois-nous comme l'enfant prodigue, nous qui avons consumé et souillé l'habit du saint baptême, dont tu nous as revêtus, après nous avoir lavés dans les fonts sacrés : nous nous sommes, par d'infâmes iniquités, plongés dans la boue de l'apostasie, comme un troupeau de pourceaux. Or, en retournant à toi, vrai Père céleste, nous nous écrions en disant : Nous avons péché contre le ciel et contre toi. Accorde-nous le pardon de nos péchés par l'intercession des saints illuminateurs et apôtres et par les mérites du saint martyr Grégoire, leur imitateur et leur coopérateur. Revêts-nous de la première robe, et délivre nos pieds des entraves de l'iniquité, car l'ennemi nous a criblés de blessures et il nous a renversés. Mets-nous des sandales, pour que nous soyons fermes dans l'observation de la doctrine du saint Évangile. Passe l'anneau décoré de ta croix au doigt de notre main droite; et ayant ainsi scellé tout notre corps, le démon en sera épouvanté, et il nous fuira. Et comme tu as versé ton sang sacré pour les pécheurs et pour le salut des coupables, accorde-nous aussi de verser notre sang pour cette foi et pour l'expiation de tous nos péchés. Si quelqu'un s'écarte de cet engagement, et, en violant son serment, se sépare de cette union, il sera rejeté comme Judas, qui fut exclu du nombre des saints apôtres, et, privé de tout pardon, il sera placé à la gauche, et entendra de toi cette terrible sentence que tu prononceras le jour du jugement : Retirez-vous de moi, maudits, et allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le démon et ses satellites. »

Cette protestation de bénédiction ou de malédiction fut, à haute voix et unanimement, prononcée par les hommes et par les femmes, si bien que toute la terre tremblait aux cris de la multitude. Alors on rédigea par écrit toutes les conditions de la sainte union, qui fut scellée d'abord de l'anneau de prince de Vasag, Siounie, et ensuite de ceux de tous les chefs et des nobles princes arméniens; puis on plaça cet acte sur l'Évangile du serment, que l'on remit aux vénérables évêques et aux illustres prêtres qui étaient présents. Ayant terminé ainsi toute chose, ils se rendirent avec une grande joie, et avec des chants pieux, dans la maison du Seigneur, et là, ayant fait de longues génuflexions, et remplis d'ardeur, ils adorèrent le seul vrai Dieu, et lui adressèrent leur prière.

Lorsqu'on eut fini de prier, les simples soldats, sans attendre l'ordre des supérieurs, se précipitèrent en foule dans l'adrouschan (temple du feu), et, saisissant le brasier, ils jetèrent le feu dans l'eau comme dans le sein de son frère, d'après le dire des faux docteurs perses. L'eau s'empara du feu en ennemi et non pas fraternellement, et elle l'éteignit. Ils ordonnèrent que la foule des mages fût gardée ce jour-là avec soin ; et, le lendemain, au lever du soleil, on en passa un grand nombre au fil de l'épée dans le village nommé Zaréhavan (1). Après qu'ils eurent accompli tous ces faits, dans l'ordre que je viens d'exposer, ils y demeurèrent pendant tous les jours de l'été. Ensuite ils se hâtèrent d'aller dans la province d'Ararat, parce qu'ils avaient su que Mihr Nersèh, intendant général des Arik, était arrivé dans la ville de Phaïdagaran, organisait des troupes, et les expédiait, par le pays des Aghouank, en Arménie (2). Les Aghouank eux-mêmes, qui étaient alliés des Arméniens, les sollicitaient de venir auprès d'eux, afin de pouvoir affronter l'ennemi dans l'Aghouank et le combattre.

Lorsque l'armée fut arrivée dans la province d'Ararat, et qu'on eut appris cette nouvelle dans les contrées de l'Aghouank, Vasag, prince de Siounie, pressait Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, d'aller attaquer l'ennemi avec ses troupes; pour lui, il demeurait immobile, en cherchant des prétextes, et disait : « Je reste ici pour faire des préparatifs, de crainte que le fourbe Mihr Nersèh, ayant une autre intention, ne nous cause quelque dommage. » Mais Vasag traçait la voie de la trahison qu'il avait tramée dans son cœur, ayant pour complices de ses desseins d'autres apostats parmi les nobles arméniens. Le bienheureux Vartan, général des Arméniens et prince des Mamigoniens, disait ainsi à Vasag, prince de Siounie : « Comme nous l'avons déjà résolu, il faut que nous expédiions d'abord des messagers à l'empereur, et ensuite je ferai infailliblement tout ce que tu m'ordonneras. » Et lui, pour hâter le terme de ses projets, consentit à faire tout ce que lui avait dit le bienheureux général Vartan.

(1) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 410.
(2) Cf. plus haut, p. 212.

Digitized by Google

29. *Les Arméniens envoient des lettres à l'empereur pour implorer du secours.*

Aussitôt ils écrivirent des lettres à l'empereur (1), à tous les grands de la cour des Grecs, et à d'autres princes et gouverneurs; au ptieschkh d'Aghdznik, au prince d'Ankegh-doun, aux princes de Dzoph, de Haschdian, d'Égheghié, aux autres princes de chaque canton, et au général en chef d'Antioche (2). Toutes ces lettres furent scellées d'abord avec l'anneau de Vasag, prince de Siounie, et ensuite avec ceux des autres chefs arméniens. On envoya comme messagers en Grèce : Vahan, prince de la famille des Amadouni, homme sage et prudent; le bienheureux prince Hemaïag, frère du bienheureux Vartan, général des Arméniens, de la famille des Mamigoniens, et le bienheureux Merhoujan, frère de saint Aghan, de la famille des Ardzrouni (3). C'est à eux que Vasag et tous les princes arméniens confièrent les lettres, et les expédièrent à l'empereur, ainsi qu'à tous les autres nobles arméniens.

30. *Vartan se rend dans le pays des Aghouank où il fait des exploits.*

Alors Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, rassembla tous ceux d'entre les chefs arméniens, qui avec une sainte ardeur se hâtaient d'obtenir le martyre et qui étaient : Khorène Khorkhorouni, Arschavir Gamsaragan, Thathoul Timaksian, Ardag Balouni, Kiud Vahévouni, et Hemaïag Timaksian, avec d'autres chefs et princes, et plusieurs d'entre les soldats arméniens, qui, de leur propre volonté, aspiraient à devenir les défenseurs de la sainte Église, et à mourir pour la foi véritable et sacrée du Christ; et avec eux d'autres troupes de cavalerie du Martbed, courageux à la guerre. Le perfide Vasag, prince de Siounie, organisait et envoyait chez Vartan ceux qu'il connaissait être contraires à ses mauvais desseins, et il retenait chez lui ceux d'entre les chefs et les princes arméniens les plus illustres et d'entre les gens du peuple, qu'il savait incliner vers le parti contraire, et peu attachés à l'union jurée. Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, avec ses compagnons, et les soldats qui étaient avec lui, prirent congé de Vasag, prince de Siounie, et des autres nobles qui restèrent avec lui. Ils se disposèrent de bonne foi à aller à la guerre. Avant qu'ils fussent partis, ils se rendirent dans la maison du Seigneur pour adorer le Dieu tout-puissant; là, Vartan prenant le saint Évangile et la croix vivifiante, la baisait et la pressait avidement sur les paupières de ses yeux et sur son front; la même chose fut faite avec ferveur par tous ceux qui étaient avec lui. Puis ils s'en allèrent en paix et pleins d'ardeur. A peine s'étaient-ils mis en route, et que Vartan, le bienheureux général des Arméniens, se trouvait à quelques journées de l'Ararat, qu'aussitôt Vasag, prince de Siounie, envoya secrètement des messagers à Mihr Nersèh, intendant général des Perses, en lui communiquant par une lettre ses perfides desseins; il écrivit également à Sépoukhd Nikhoragan (1) et aux autres princes, que Mihr Nersèh avait institués gouverneurs en Arménie, ainsi qu'à Veh Schapouh, son confident, qui était alors chambellan de la cour, et qui ensuite fût aussi chancelier de la Perse. Or, dans ces lettres, Vasag, le perfide prince de Siounie, exposait ainsi ses odieux desseins : « Ne vous inquiétez pas, dit-il, de ceux qui viennent avec Vartan pour vous combattre; ne craignez rien d'eux : car je les retiens la plupart auprès de moi, et j'en ai dispersé plusieurs autres çà et là; ses gens sont en petit nombre et non pas en troupe considérable. » Cet impie ne se rappelait guère que les cœurs des princes sont entre les mains de Dieu; et tandis que ce pervers croyait leur faire par là une faveur, la puissance de Dieu la changeait en dépit violent, et les excitait contre lui, ce qui fut la cause qui attira plus tard le malheur sur sa tête.

Lorsque Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, fut arrivé dans le pays des Aghouank, les généraux perses furent avertis de la venue des Arméniens. A cette nouvelle, ils se hâtèrent de passer la grande rivière qu'on appelle le fleuve Cyrus (Gour), et s'avancèrent jusqu'au village, nommé Khaghkhagh (2) sur le territoire des Aghouank. Le saint général Vartan, voyant l'immense armée des Perses comparée au petit nombre des siens, se mit à haranguer l'armée arménienne, en lui rappelant ce qu'Anne, mère de Samuel, inspirée par l'Esprit Saint, et se confiant joyeusement dans le Christ,

(1) C'était alors Théodose le Jeune qui occupait le trône de Byzance. — Cf. plus haut, p. 206 et les notes.

(2) Lazare veut parler ici du comte d'Orient, appelé Florentius, qui résidait à Antioche. — Cf. plus haut, p. 206 et notes.

(3) Élisée (ch. 3) nomme encore d'autres personnages qui furent envoyés en ambassade chez les princes arméniens. —Cf. plus haut, p. 206.

(1) Sépoukhd était le commandant de la forteresse de Derbend et du défilé fortifié qui défendait le passage contre les invasions des Huns.

(2) Cf. plus haut, pg. 207, note 3. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 343.

Digitized by Google

chantait, en disant : « Que le fort ne se glorifie point de sa force, non plus que le grand de sa grandeur; mais que celui qui veut se glorifier se glorifie en Dieu, car ce n'est pas du petit ou du grand nombre que dépend la défaite ou la victoire, mais bien de l'ordre de la volonté de Dieu. » Ayant dit cela, Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, voyant aussi la bonne disposition de ses compagnons et de toute son armée, qui étaient animés et enflammés d'un zèle ardent et d'une grande espérance; glorifiait le Sauveur de tous, le Seigneur Jésus-Christ.

Arrivés sur le champ de bataille, ils virent les troupes perses prêtes pour le combat. Vartan, le bienheureux général des Arméniens, disposa, lui aussi, son armée en face d'eux, avec toute la cavalerie dont il disposait. Il la divisa en trois corps et il confia chaque corps à un général. Il établit commandant de l'aile droite le prince des Ardzrouni, Arschavir Gamsaragan, gendre de saint Vartan, général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, car il avait épousé sa fille; il lui donna pour lieutenant le prince Mousché, de la famille des Timaksian. Il confia l'aile gauche à Khorène Khorkhorouni, et lui donna Hemaïag Timaksian comme lieutenant; pour lui, il se plaça au milieu de l'armée. Ainsi s'étant rangés en ordre de bataille, et en mettant leur confiance dans la providence de Dieu, ils attaquèrent l'ennemi. Arschavir Gamsaragan et Mousché, prince des Timaksian, s'étant avancés les premiers sur le champ de bataille, et n'ayant pas pris connaissance des lieux, rencontrèrent de profonds bourbiers, et entraînés par l'élan rapide de leurs coursiers, ils se précipitèrent avec eux dans la fange où ils s'enfoncèrent. C'est là que fut couronné le bienheureux Mousché, prince des Timaksian, tué par Khoragan. Quant à Arschavir Gamsaragan, il descendit de son cheval et combattant à pied, il mit à mort Vourg, frère du roi des Lephin. Ensuite il tira son cheval du bourbier profond; mais, à ce moment, une de ses chaussures sortie de son pied, resta enfoncée dans le bourbier. Cependant Arschavir Gamsaragan, avec une seule chaussure, et tout couvert de boue ramena son cheval à terre, avec toute son armure; et d'un courage intrépide il s'élança à cheval comme un aigle, puis frappant de terreur l'aile des ennemis qui lui faisait face, il la mit en fuite. En tournant ses regards, il vit Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, qui avec ses compagnons et avec toutes les troupes arméniennes, faisait tourner le dos à la masse des soldats perses, et les poursuivait. Ils étendirent les uns morts sur place avec leurs épées; ils jetèrent les autres dans le fleuve, où ils furent noyés, et le reste fut dispersé dans les campagnes et dans les forêts impénétrables. Quelques-uns des nobles perses, embarqués sur des bateaux, se hâtèrent de gagner l'autre rive du grand fleuve. Alors Vartan le bienheureux général des Arméniens, commanda à Arschavir Gamsaragan, prince des Ardzrouni, de lancer des traits sur les bateaux qui s'éloignaient, se fiant à son tir vigoureux et à son coup infaillible. Arschavir Gamsaragan toujours prêt à exécuter tout ce que le saint général lui ordonnait, obéissant aussitôt à son ordre, lança des traits sur les bateaux qui prenaient le large. Un grand nombre de ceux qui les montaient furent blessés grièvement, leurs bateaux furent submergés, et plusieurs autres mariniers avec les chefs se noyèrent dans le fleuve. Ayant ainsi remporté la victoire avec l'aide de l'assistance divine, ils s'en retournèrent dans leur camp, en remerciant Dieu et en le glorifiant (1).

Étant restés pendant ce jour là sur le champ de bataille, ils se mirent en marche le lendemain pour passer le grand fleuve Cyrus (Gour); ils arrivèrent aux portes du défilé qui confine avec le royaume des Aghouanket des Huns. Là ayant trouvé les gardes des portes et un grand nombre d'autres soldats perses, ils les massacrèrent en les passant au fil de l'épée. Il confièrent les portes à un aghouan de la famille royale, nommé Vahan; ils l'expédièrent aussi comme messager chez les Huns et auprès [des chefs] des autres forteresses des environs, pour les persuader de s'unir à eux avec leurs troupes; ceux-ci consentirent volontairement à leur prêter leur assistance et s'y engagèrent par serment.

31. *Vasag renie sa foi et viole son serment.*

Toute cette [campagne] se terminait ainsi au gré de leurs désirs, grâce à la protection du Seigneur, lorsque tout à coup un messager vint trouver Vartan, le bienheureux général des Arméniens; il apportait une nouvelle fâcheuse et funeste, en disant : « L'impie Vasag a renié sa foi et violé traitreusement son serment; car en se séparant de l'union sacrée, il s'est soulevé contre elle. Les nobles arméniens qui étaient restés auprès de lui, s'en sont également détachés et se révoltent contre elle; ils se sont détournés du droit

(1) Le récit de Lazare est complétement d'accord avec celui que nous a laissé Élisée (ch. 3 et 4), sauf quelques détails. Ces deux historiens se complètent l'un par l'autre, comme on pourra le voir en comparant ensemble les deux textes.

Digitized by Google

chemin, et suivent les traces du démon. Ils ont expédié des messagers en Perse pour traiter par lettres avec les Perses ; ils ont éloigné les gardes arméniens des forteresses et y ont placé des garnisons à eux pour les défendre. Vasag a fait enlever à leurs gouverneurs les enfants des familles des Mamigoniens, des Gamsaragan et ceux des autres princes, et les a fait renfermer dans les châteaux-forts de la principauté de Siounie. Il a donné ordre de les garder avec vigilance ; puis le perfide prince les a fait conduire auprès du roi des Perses. Voici les noms de ceux, qui avec le misérable Vasag ont suivi les traces du démon : Dirotz, prince des Pakradouni ; Katisch, prince des Khorkhorouni ; Manedj, prince des Abahouni ; Kiud, prince des Vahévouni ; Varazschapouh, prince des Balouni ; Ardèn, prince des Apéghian ; Nersèh, prince d'Ourdza, et d'autres illustres princes de diverses familles. »

Lorsque Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, les satrapes et l'armée qui étaient avec lui, eurent appris tous les crimes commis par Vasag, prince de Siounie, et par les satrapes qui étaient avec lui, ils éprouvèrent un vif chagrin. Ils se confièrent, ainsi que leurs enfants qui avaient été emmenés en captivité, à la protection de la main toute-puissante, en disant : « Voilà Jésus-Christ, notre Sauveur ; son van à la main, il purifiera son aire ; il choisira le froment, le rassemblera dans les greniers du ciel et il brûlera la paille dans le feu inextinguible. Soyons donc des grains de blé purifiés ; attendons ardemment le jour de notre martyre ; si nous en sommes dignes, nous partagerons le sort des saints, et une heureuse fin sera le couronnement [de notre existence]. Dieu conservera et élèvera les enfants ; il fera parvenir chacun d'eux dans sa patrie, et rentrer dans sa dignité ; il fera repentir et couvrira de honte et d'ignominie les complices du démon, tant dans ce monde que dans l'autre. » Le bienheureux ayant dit cela, il se dirigèrent tous ensemble du pays des Aghouank vers l'Arménie, dans la province d'Ararat, et là, ayant passé, suivant leur usage, les jours rigoureux de l'hiver, tous désiraient ardemment voir arriver les jours du mois [qui ouvre le] printemps et parvenir au terme de leur martyre : car aucun ne songeait plus ni à la victoire, ni à la défaite ; ils aspiraient à la fin de la vie, dévorés par une soif ardente, afin [de vider] le calice du salut.

32. *Trahison de Vasag.*

Cependant le perfide Vasag, prince de Siounie, ne cessait d'adresser des lettres aux princes, au peuple et aux prêtres de l'Arménie. Il leur faisait croire par des témoignages trompeurs qu'il avait apporté de nouveaux ordres de la Porte. « Le roi des rois disait-il, tolérera le christianisme en Arménie ; il ne tirera point vengeance du massacre des mages ; il ne gardera aucun souvenir de votre soulèvement, pourvu que vous vous éloigniez des conseils et du parti de Vartan, et pour ne pas vous perdre avec lui. » Le perfide Vasag écrivait en outre en son propre nom : « Je serai le médiateur de toute cette affaire, et je préserverai l'Arménie de tout dommage ». Le traître Vasag déposa ces lettres entre les mains de quelques faux prêtres, dont les noms sont : Zankag, un certain Sahag Tzainog et Pierre Ergathi. Sahag et Pierre étaient de la province de Siounie. Le perfide Vasag leur confiait les lettres à l'insu du bienheureux général Vartan pour les faire circuler dans toute l'Arménie. En voyant cela, ceux qui étaient désespérés ou refroidis dans la foi, croyaient aux paroles du traître, et s'égaraient dans la voie de la perdition. Mais les gens courageux et vertueux et ceux qui désiraient le martyre, en entendant toutes ces absurdités, se ranimaient et se fortifiaient davantage, en attendant avec espoir le jour désiré de leur salut. Les jours froids de la saison d'hiver s'étant passés, la fête de Pâques arriva pour les fidèles. Ce jour-là apporta de la joie aux anges et aux hommes, puisque c'est par la résurrection solennelle du Rédempteur que tous se réconcilièrent ensemble. On célébra cette fête avec allégresse, et quelques jours s'étant écoulés, on apprit qu'une nombreuse armée avait fait invasion dans les provinces de Her et Zarévant.

33. *Combat des Vartaniens.*

Alors Vartan, le bienheureux général des Arméniens et seigneur des Mamigoniens, donna avis aux alliés qui s'étaient rendus dans leurs familles, pour célébrer les jours solennels de Pâques, que de nombreuses troupes s'avancent, en apportant des couronnes célestes, pour ceux qui aiment Dieu. « Or, disait-il, celui qui désire les conquérir, doit se hâter, de crainte d'en être privé et de s'en repentir. Si quelqu'un pense autrement, c'est-à-dire de la même manière que ceux qui se sont laissés aller sur les traces du démon, qu'il s'arrête et demeure là où il lui plaira, car nul ne sera couronné avec ses compagnons, s'il n'a pas souffert avec eux. Que chacun prépare donc pour lui-même les biens terrestres et les biens éternels. » En entendant cela, les amis de la vérité et ceux qui aspirent à la vie éternelle accoururent en foule

Digitized by Google

l'un l'autre a l'envi, comme des troupeaux qui, au son de la flûte, s'empressent de suivre le berger. Il me semble qu'Abraham mit moins de précipitation, en apportant le veau aux anges, que les soldats arméniens qui accoururent auprès du bienheureux Vartan, général des Arméniens, pour prendre part au repas du Christ et manger le pain des anges. Ils devinrent tous, comme les saints apôtres, un cœur et un esprit. Alors Vartan, le bienheureux général des Arméniens, du consentement de toute la noblesse qu'il avait avec lui, expédia un noble de la famille des Amadouni, appelé Arantzar (1), avec trois cents hommes environ de cavalerie, pour aller épier l'armée des Perses et les provoquer au combat, s'il était possible, afin d'obtenir bientôt, par leur moyen, les couronnes célestes, que devait leur accorder le Christ Sauveur et dispensateur des biens éternels.

34. *Victoire du prince Arantzar.*

Arantzar et la troupe qui était avec lui s'étant mis en marche, le Seigneur leur accorda de rencontrer l'armée des Perses. S'étant précipités sur un corps considérable qui formait l'arrière-garde, ils firent tomber un grand nombre de combattants avec leurs glaives, et ils rejetèrent les autres jusque dans leur camp. Ensuite ils s'en retournèrent avec joie, sains et saufs, dans le camp arménien, où ils racontèrent comment la puissance de Dieu les avait favorisés. Ayant entendu ce récit, le bienheureux général Vartan et l'armée entière rendirent grâces à Dieu tout-puissant et ils le glorifièrent. Les soldats d'Arantzar rapportèrent que les généraux des Perses étaient Mouschgan Niousalavourd et Toghevdj. Ils dirent aussi que les ennemis s'avançaient rapidement vers l'intérieur du pays. En entendant ce rapport, le bienheureux général des Arméniens et ceux qui étaient avec lui, se hâtèrent encore davantage de marcher contre l'ennemi, premièrement, pour atteindre bientôt l'heure du martyre, puisqu'ils priaient assidûment jour et nuit, afin d'être dignes de ce bonheur céleste; et ensuite ils disaient que peut-être la guerre arriverait sans doute à son terme dans les provinces de Her et Zarévant. D'ailleurs il n'y avait personne qui put empêcher l'armée perse de pénétrer en Arménie, d'y commettre des massacres, d'enlever des captifs et de ravager le pays. Bien qu'en songeant à tout cela, ils se hâtassent d'avancer, les troupes perses, précipitant leur marche, arrivèrent dans la province d'Ardaz, près du village appelé Avaraïr, au centre de la plaine de Deghmoud. Tel fut l'endroit que les Perses choisirent, par crainte des troupes arméniennes, et par ce qu'ils le regardaient comme un asile sûr pour eux. Ils élevèrent des retranchements au centre et y campèrent. Le vendredi de la fête solennelle de la Pentecôte, les troupes arméniennes arrivèrent dans les environs et elles trouvèrent les soldats perses qui n'avaient fait aucun préparatif de défense. Bien que cette armée eût pu causer de grands dommages à ces Perses surpris à l'improviste, cependant elle les épargna et fit trêve pour un jour. En effet ceux qui étaient animés par le désir du martyre, ne songeaient plus à remporter la victoire, en jouissant du spectacle de la désolation des âmes qui se livraient à la perdition : ils cherchaient sans cesse à atteindre l'heure de l'appel et le martyre tant désiré. Les Arméniens campèrent donc près de l'armée perse, jusqu'à la fin de la journée. Vers le soir, en récitant, comme d'habitude, les offices, ils se contentèrent d'un modeste repas. Ensuite les saints prêtres ordonnèrent de passer la nuit en prières ferventes; et pendant toute la nuit, tantôt en récitant les canons des psaumes et tantôt par de pieux entretiens, ils exhortaient les soldats à persévérer encore une fois pour mériter les biens éternels. Le saint prêtre Joseph, qui occupait aussi le siége pontifical, ordonna au bienheureux serviteur de Dieu, Léon, d'instruire le peuple et de l'encourager. Le saint prêtre Léon, pendant la nuit tout entière instruisait les assistants et les stimulait, par sa sagesse consommée et par ses enseignements inspirés par le Saint-Esprit, en expliquant des paraboles. Les paroles qui sortaient de la bouche du juste, comme le miel de l'abeille, causaient de la joie à ceux qui l'entendaient; il se rendait affable par l'inspiration divine qui produisait un éclat brillant dans le fond de son cœur, et par l'air angélique de son visage. Il arriva un jour que, lorsque le saint se reposait, le serviteur de Dieu, Maschthotz, son maître, et ses deux disciples, les bienheureux Gorioun et Artzan, le virent resplendissant d'une lumière éclatante. Ils comprirent aussitôt que la fin du saint [approchait], et qu'il devait terminer son existence par le martyre. Bien qu'ils ne lui aient point révélé cette vision merveilleuse, cependant le bruit s'en répandit partout de bouche en bouche. Dans ses instructions spirituelles, il rappelait à tous la vie et la vertu des anciens; d'abord les souffrances ineffables de

(1) Élisée, *op. cit.*, ch. 5.

Digitized by Google

saint Grégoire et ensuite de tous les autres qui « en connaissant, disait-il, que cette vie doit finir tôt ou tard, ont préféré embrasser la vie éternelle. Les uns ont souffert des tourments et subi la mort; les autres se sont mortifiés en jeûnant et en couchant sur la terre; d'autres encore, par leur charité, furent dignes de recevoir les anges, à leur insu; d'autres, enfin, en gouvernant leur pays avec sagesse et en rendant la justice avec équité, devinrent les élus de Dieu. Car le don de la sagesse divine ne s'accorde pas à tout le monde [de la même manière], mais la Providence d'en haut le répartit selon le temps et les circonstances. Ceux qui le possèdent doivent acheter à un juste prix la vie éternelle par le moyen de la vie passagère, de même qu'ils acquièrent les biens perpétuels avec les biens corruptibles. Or vous, qui êtes destinés à boire le calice sacré et précieux, hâtez-vous de mériter et de posséder dans le ciel l'héritage des saints, dont le psalmiste célèbre les louanges en disant : C'est une chose précieuse aux yeux du Seigneur que la mort de ses saints. Et voilà qu'aussi Grégoire, votre vertueux docteur, vous appelle dans la cité céleste de Jérusalem, [pour participer] au doux et ineffable banquet du Christ, d'où sont bannies les douleurs, les tristesses et les plaintes. » C'est par ces paroles pieuses et par d'autres discours sacrés que chacun des nobles princes arméniens était encouragé par Léon et le bienheureux Joseph qui, quoique simple prêtre, avait cependant été élevé à la dignité du siége pontifical. Ils instruisaient la foule pendant toute la nuit et ils l'encourageaient par des paroles spirituelles. Ceux qui les écoutaient sincèrement reprenaient tout leur courage, comme s'ils étaient revêtus des armes du Saint-Esprit. Les heures ordinaires de la nuit leur paraissaient bien plus longues que celles des autres nuits; ils aspiraient à voir l'aurore tant désirée, afin de boire le calice du règne céleste. Vartan, le bienheureux seigneur mamigonien, en écoutant avec amour les paroles divines et les discours propres à exhorter au martyre, qu'adressaient les angéliques docteurs, Joseph et Léon, répondit ainsi : « De même que la dignité sacerdotale des ministres de la sainte Église est accordée par le Saint-Esprit et non par les hommes; de même les paroles de ces docteurs élèvent au ciel toutes les nobles pensées des auditeurs; de même aussi en ce moment, c'étaient eux qui, pendant toute la nuit et par des exhortations incessantes, nous appelaient tous au banquet céleste, en nous rappelant les tourments de saint Grégoire. Plusieurs d'entre nous, réunis maintenant ici, sont non-seulement ses disciples, mais ils sont encore unis par les liens de la parenté avec lui. Hâtons-nous donc d'arriver aux noces du Christ, où nous appellent les apôtres et le Christ lui-même, qui, tenant ouverte la porte du paradis, s'apprête à accueillir tous les élus et à les consoler; car la joie qu'il y fait éprouver est perpétuelle, éternelle et infinie. Empressons-nous donc sans tarder : que personne ne suive Judas qui se sépara du reste des apôtres, comme vous avez vu cette nuit quelques-uns de nous qui, ayant été corrompus, ont marché sur les traces du démon. Pour moi, je reçois ardemment le calice que je désirais depuis longtemps, et je m'écrie selon qu'il est écrit : Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur. » C'est ainsi que parla le saint général. Au chant du coq, saint Joseph et saint Léon ordonnèrent aux prêtres de réciter les oraisons. Chacun, ranimé par cette prière, et comme muni des armes du Saint-Esprit, se disposait à prendre le chemin qui conduit au paradis délicieux planté par Dieu. Après que les soldats arméniens eurent reçu le précieux corps et le sang de Jésus-Christ, ils se hâtèrent de commencer l'entreprise; car l'heure du lever du soleil approchait, et les troupes perses se mettaient en ordre de bataille et prenaient les armes. Saint Vartan, seigneur des Mamigoniens, divisa son armée en trois corps : il établit comme chef du corps d'armée qui formait le centre le seigneur des Ardzrouni, le chef des eunuques Mihr-Schapouh avec Arschavir, prince des Arscharouni, et le bienheureux Ardag, prince de Mog, avec d'autres satrapes. A l'aile droite, il plaça pour chef le bienheureux Khorène Makhaz avec le bienheureux Thathoul, prince de Vanant, saint Nersèh Kadchpérouni, avec d'autres nobles satrapes. Il prit lui-même, avec sa troupe, le commandement de l'aile gauche avec le prince des Araséghian, Papak, et avec d'autres princes et satrapes arméniens : car c'était de ce côté que s'apercevaient en plus grand nombre les étendards de l'armée des Gadisch (1) [et] de Siounie, et d'autres vaillants guerriers. Il laissa comme arrière-garde Hamazasb, son frère, en lui ordonnant de ne contraindre personne, mais seulement d'exhorter chacun au salut par des paroles en-

(1) Les Gadisch, qu'Élisée appelle Gadasch ou Gadesch (ch. 6, pg. 221), sont un peuple nomade de la Médie que les anciens désignaient sous le nom de Cadusiens. Ces nomades furent, avec les Gèles et les Huns Hephthalites, les auxiliaires actifs des rois de Perse dans les guerres que ceux-ci soutinrent contre les Arméniens.

Digitized by Google

courageantes. Après que saint Vartan eut ainsi distribué l'armée arménienne en trois corps, et que les soldats eurent reçu la bénédiction de la bouche des saints prêtres, en bénissant le Seigneur; les Arméniens et les Perses s'attaquèrent de part et d'autre; chacun s'avançait à l'envi, en désirant obtenir la couronne du martyre. Tout d'abord, les soldats perses furent mis en déroute (1).

35. *Martyre des Vartaniens.*

Cependant un parti nombreux de soldats arméniens, qui s'était engagé par force et non pas de bon gré, travaillait à décourager et à détourner ceux [de leurs compagnons] qui aspiraient aux biens célestes. Cette troupe prit la fuite, et attira sur elle la damnation éternelle. Les soldats perses, en voyant l'armée arménienne ainsi affaiblie et exténuée, — car elle n'avait plus la force de les mettre en déroute, — en voyant aussi que les soldats arméniens prenaient la fuite, ils les environnèrent et se répandirent sur toute la plaine. Ceux qui étaient là succombèrent et arrivèrent ainsi au but de leurs désirs. Ensuite les soldats perses se mirent à la poursuite des Arméniens fugitifs, et, en les atteignant, ils massacrèrent les uns, et se saisirent des autres qu'ils renfermèrent dans un fort. Mais ceux-là ayant rompu les rangs des soldats armés de lances qui montaient la garde pendant la nuit, ils en tuèrent un bon nombre et s'en allèrent librement. Au point du jour, les Perses, ayant fait prisonniers les fugitifs arméniens, les conduisirent dans leur camp, et là ils les égorgèrent; ils en tuèrent plusieurs autres, en lançant sur eux des éléphants; le reste des fugitifs se dispersa dans différents endroits de l'Arménie (2).

36. *Noms des martyrs avec leur nombre.*

Voici les noms de ceux qui, en ce jour, méritèrent, avec saint Vartan, d'être appelés [au séjour] fortuné et céleste, et subirent le martyre : de la famille Khorkhorouni, le bienheureux Khorène; de la famille des Balouni, le bienheureux prince Ardag; de la famille des Kentouni, le bienheureux Dadjad; de la famille des Timaksian, le bienheureux Hemaïag; de la famille des Kadchpérouni, le bienheureux Nersèh; de la famille des Kenouni, le bienheureux Vahan; de la famille des Endzaïn, le bienheureux Arsène; de la famille des Serouantzd, le bienheureux Karékin : et ainsi que nous l'avons appris, à la suite de différentes recherches et de divers examens, ceux qui, dans le champ de bataille, ont été couronnés avec les illustres satrapes, forment un chiffre de deux cent soixante-seize hommes; quant à ceux qui, descendus des forts, furent tués par le fer, ou foulés aux pieds par les éléphants, ils sont au nombre de sept cent cinquante hommes, qui tous ensemble font mille trente-six hommes : le nom de chacun est conservé dans le livre de vie par le Christ rémunérateur. Du côté des Perses, il y eut en ce jour, dans le combat, trois mille cinq cent quarante-quatre hommes frappés de mort, ainsi qu'on nous l'a exactement raconté; ce qui est confirmé par les rapports des généraux perses. C'est ainsi que se termina cette guerre, dans laquelle le Seigneur miséricordieux appela auprès de lui tous ceux qu'il chérissait. Alors Mouschgan Niousalavourd écrivit une lettre à Iezdedjerd, roi de Perse, dans laquelle il lui faisait savoir l'issue du combat, et lui annonçait la victoire remportée, en désignant par leurs noms ceux qui des deux côtés avaient succombé dans la bataille. Le roi Iezdedjerd, en apprenant la perte des hommes distingués dans l'armée perse, et la mort du brave Vartan, éprouva un très-vif chagrin, en considérant les exploits du héros, et la magnanimité dont il avait plus d'une fois fait preuve envers la nation perse, son ennemie. Il ordonna de répondre à cette lettre, et il rappela à la Porte Mouschgan Niousalavourd avec son armée. Il lui donna l'ordre de laisser comme marzban, à sa place, un certain Adrormizt (1), à qui il recommanda par un édit de ne pas irriter les Arméniens, mais de les apaiser avec douceur, et de permettre à chacun d'exercer librement le culte chrétien. Mouschgan, aussitôt qu'il vit l'édit du roi et qu'il lut les ordres qu'il contenait, établit comme marzban de l'Arménie Adrormizt Arschagan; et lui ayant remis toute l'administration, comme il était ordonné dans l'édit du roi, il s'en retourna en Perse, avec la noblesse et avec toute son armée. Devenu marzban de l'Arménie, Adrormizt envoya différentes lettres de réconciliation dans les diverses parties de l'Arménie : « Venez, disait-il, vous établir avec confiance, et ne craignez rien. » Dans ces lettres, il écrivait et confirmait aussi la nouvelle consolante de tolérer partout

(1) Cf. Élisée, ch. 6.

(2) Le récit de cette bataille se lit également avec des détails circonstanciés dans l'Histoire d'Élisée (ch. 6). Elle fut livrée le samedi 26 du mois de maréri (2 juin) 451; les Arméniens éprouvèrent une défaite complète.

(1) Adrormizt Arschagan, Perse de nation, fut nommé par Iezdedjerd II, marzban de l'Arménie en 452 et administra le pays jusqu'à l'an 464

Digitized by Google

le culte chrétien, en le laissant pratiquer selon la volonté et le désir de chacun. A cette nouvelle, tous ceux de la Perse et de Siounie accoururent avec joie. Alors Vasag résolut de marcher contre ceux qui s'étaient réunis auprès de Hemaïak. Il rassembla des troupes dans la forteresse de Daïk, en recrutant un grand nombre de braves guerriers parmi les Perses et les habitants de la Siounie. Il divisa son armée en deux corps, et il mit à la tête de ses troupes Ardèn Kapéghian et Varaz Schapouh Balouni. Un grand nombre de fugitifs arméniens, de satrapes, de princes, de citadins et de gens du peuple s'étaient rendus dans la terre de Daïk, et réunis autour de Hemaïag, frère du saint général Vartan, qui se trouvait alors en Grèce, pour demander des troupes à l'empereur (roi), comme nous l'avons déjà raconté. Il se présenta avec ses compagnons à l'empereur Théodose, qui, ayant su le motif de leur venue, les écouta avec bonté, et s'engagea à les secourir avec des troupes. Le saint empereur se disposait à exécuter sa promesse lorsqu'il toucha au terme de son existence et cessa de vivre. Marcien lui succéda; ce prince, s'étant informé de la situation des affaires des Arméniens, interrogea en ces termes les grands de sa cour : « Quelle réponse vous semble-t-il qu'on doive faire à ceux qui sont venus de l'Arménie ici? » Anatole, qui était alors général d'Antioche, et un certain Florentius, Syrien de nation, qui était un grand de la Porte royale, répondirent à l'empereur, en disant : « Il ne nous paraît pas utile de rompre l'alliance et les traités que nos anciens souverains ont depuis longtemps conclus et contractés de renouveler avec la guerre une querelle déjà apaisée, ni d'arracher un pays à la domination de son souverain. En outre, il faut encore considérer l'issue d'une entreprise si incertaine, puisque nul ne peut savoir si cette guerre aura une fin favorable ou funeste. » En parlant ainsi, ils détournèrent l'empereur de sa résolution; et les Arméniens échouèrent ainsi dans l'espérance qu'ils avaient conçue inutilement. Tandis qu'on différait de leur donner une réponse, la guerre éclata entre les Arméniens et les Perses. Les chefs et les satrapes arméniens qui s'étaient rendus en Grèce, voyant que malgré tous leurs efforts ils n'avaient rien obtenu, se hâtèrent de revenir, afin de n'être point privés de l'espérance de leur salut, et de se rendre dignes de vider avec leurs compagnons le calice du martyre (1).

(1) La mort de l'empereur Théodose le Jeune, arrivée le 28 juillet 450, et l'avénement au trône de Marcien, le 24 août de la même année, eurent pour résultat de modifier complétement la politique de la cour de Byzance touchant les affaires de l'Arménie. Ses conseillers, Anatole, maître de la milice en Orient, et le comte d'Orient, Florentius, dont le premier avait conclu le dernier traité de paix avec les Perses, insistèrent pour une politique de neutralité qui prévalut dans le conseil de Marcien et amena la ruine de l'Arménie. — Cf. aussi Élisée, ch. 3.

37. *Martyre de Hemaïag, frère de Vartan.*

Cependant, comme ils n'étaient pas arrivés au moment où on livrait le combat, ils s'arrêtèrent pour quelque temps près de la montagne appelée Barkhar, sur les frontières de la Chaldie (1). La position qu'ils y avaient prise était assez forte. Tandis qu'ils conféraient ensemble sur la manière dont ils devaient agir en vue des éventualités du moment, les ennemis arrivèrent pendant la nuit, avec des guides sûrs, et, au point du jour, ils se jetèrent, les armes à la main, sur les compagnons de Hemaïag le Mamigonien, dans le village nommé Ordchenhagh, dans la province de Daïk (2). Alors ceux qui étaient descendus du mont Barkhar se mirent à marcher avec précipitation et à monter sur leurs chevaux; et, les uns sans armes, les autres armés, battirent les soldats perses; puis, les faisant reculer, ils les mirent en fuite. Un grand nombre de combattants furent renversés par terre dans le village même et d'autres dans la campagne. Ce fut dans cet engagement que le bienheureux prince Hemaïag obtint la couronne du martyre, car il désirait ardemment de s'unir à son saint frère; aussi il ne tarda pas à être exaucé, puisque Dieu, en accueillant son désir, le couronna pour satisfaire à son vœu. Les soldats fidèles, qui s'étaient réunis auprès de saint Hemaïag, témoins de cet événement, furent plongés dans une grande affliction, et ils tombèrent dans le découragement n'ayant plus aucune espérance de consolation. Chacun semblait déjà entendre la sentence d'une mort infâme et d'une fin terrible; et, frappés d'épouvante, ils s'en retournèrent sur le mont Barkhar, pour réparer les pertes qu'ils avaient essuyées dans ce désastre, et pour trouver quelque remède au malheur et à la désolation qui les accablaient.

Adrormizt, marzban des Arméniens, ayant appris la mort de tant de personnages distingués de l'armée de Perse et de Siounie, en fut d'abord profondément attristé et troublé; mais ensuite, ayant connu celle des saints Vartan et Hemaïag,

(1) Le mont Barkhar appartient à la chaîne qui, chez les anciens, portait le nom de « monts Paryadres » et séparait au sud le Daïk de la Haute-Arménie.

(2) Selon Saint-Martin (*Mém. sur l'Arménie*, t. I, pg. 77-78), le village d'Ordchenhagh serait la même localité que celle appelée *Ardanoutzé* par les Byzantins et qui porte aujourd'hui le nom d'*Ardanoudj*, dans le pachalik d'Akhal-tzikhé.

Digitized by Google

il fut soulagé et transporté de joie, surtout lorsqu'il eut l'assurance positive que ces braves généraux n'existaient plus. Il convoqua un conseil pour trouver un moyen de s'emparer des fugitifs arméniens, sans en venir aux mains avec eux, de les soumettre à l'autorité [du roi de Perse] et de rendre l'Arménie tributaire. Finalement il fut résolu qu'on séduirait la noblesse par de faux serments et par de vaines promesses, sans employer la force des armes.

38. *Départ des satrapes et des prêtres pour la cour de Perse.*

Le marzban Adrormizt écrivit donc [aux satrapes] selon l'édit du roi Iezdedjerd, en leur jurant traîtreusement qu'il ne condamnerait personne à mort et qu'il ne priverait aucun seigneur de sa dignité ou de ses honneurs. En les séduisant ainsi par des promesses insidieuses, il s'empara de leurs personnes et les expédia à la cour de Perse. Voici les noms de ceux qu'il fit conduire à la Porte du roi Iezdedjerd : le grand prince des Ardzrouni, Nerschapouh; le prince de la famille des Amadouni; le prince de la famille de Vanant; le prince de la famille des Arscharouni, Arschavir; le prince de la famille des Antzévatzi, Siméon; le prince des Amadouni, Vahan; le prince des Kentouni; le prince d'Achotz; le prince des Aravélian, Papakh; le prince de Daschir, Vrèn; le prince des Ardzrouni, Abersam, avec d'autres chefs et nobles princes. L'impie Vasag, prince de Siounie, voulait, lui aussi, se mettre en route pour aller à la cour, mais il s'avisa d'envoyer en avant les saints prêtres arméniens, qu'il avait d'avance pris et enfermés dans diverses forteresses de Siounie. Ces prêtres sont : le prêtre Joseph, qui était alors à la tête du siége pontifical; le vénérable Léon, et les prêtres d'Aradza, Samuel et Abraham. On conduisit aussi avec eux l'évêque des Reschdouni, Sahag; le vénérable Mousché, prêtre de la cour de Nerschapouh, prince des Adzérouni; le saint prêtre Arsène; le saint diacre Katchatch. Cependant Tatigh, saint évêque de Pasène, dénoncé par le prince Vasag, avait été auparavant conduit par les généraux perses dans le Kouzistan et retenu, dans ce pays, chargé de chaînes cruelles. Vasag fit transporter aussi les enfants qu'il avait enlevés à la famille des Mamigoniens et des Gamsaragan, ainsi qu'à d'autres familles des princes arméniens, croyant rendre par cette action un grand service au roi Iezdedjerd et à toute la Perse, et obtenir ainsi la dignité royale [en Arménie] avec d'autres honneurs. Mais Dieu augmenta encore davantage sa honte par la main de ses ennemis, lorsque Iezdedjerd, avec toute sa cour, le couvrit d'opprobre et le déshonora, selon l'invisible inspiration du Dieu de justice. Or, l'an treizième de Iezdedjerd, roi de Perse, l'impie Vasag, ayant fait partir avant lui tous ces personnages, se mit en route, avec un grand appareil et un cortége nombreux, pour se rendre auprès du roi des Perses. Il essaya de justifier auprès du roi et des nobles perses sa feinte et trompeuse loyauté, et d'obtenir en récompense, selon ses rêveries insensés, la royauté de l'Arménie. « Si par hasard, disait-il, cela ne me réussit pas, sans aucun doute et sans contredit j'obtiendrai d'autres dignités et des honneurs, qui me sont dus. » Toutefois il ne tenait pas compte de la volonté du Seigneur Dieu, qui dit, par la bouche du prophète, que les hommes ont régné, mais non pas avec lui; ils ont conclu des contrats, mais sans sa volonté. Aussi, au moment où cet impie croyait, selon ses désirs, s'élever à de si hautes dignités, tout à coup la justice de Dieu fit tomber le masque de ses pensées perfides, et détruisit tous ses funestes dessins, comme les conseils trompeurs d'Achitophel (1). Or il se trouva que sur le même chemin par où l'on conduisait les saints prêtres, attachés et montés sur des mulets; le nombreux cortége, qui accompagnait l'impie Vasag, rencontra les martyrs du Christ. Ils demandèrent quelle était cette multitude; et on leur répondit : « C'est l'escorte du seigneur de Siounie; le voici lui-même qui vient vers nous. » Ayant entendu ces paroles, les saints poursuivirent leur chemin. Saint Joseph dit à Léon, serviteur de Dieu: « Je sais bien que Vasag aura l'insolence et la témérité de venir nous saluer; or réfléchis à ce qu'il nous conviendra de faire, et nous nous comporterons selon que tu nous l'ordonneras. » Saint Léon lui répondit, en disant : « Ne cherche point à apprendre des hommes la doctrine du Christ qui dit : En quelque ville ou quelque village que vous entriez, saluez-le, et si quelqu'un en est digne, votre paix ira reposer sur lui; s'il n'en est pas digne, votre paix retournera vers vous. » A peine eurent-ils fini de parler, que le perfide Vasag, seigneur de Siounie, s'étant informé qui ils étaient, descendit aussitôt de son cheval et salua les saints. Ceux-ci, sans lui faire voir aucun soupçon d'inimitié, le regardèrent affectueusement. Saint Léon surtout, qui était naturellement gai et avait un air toujours souriant, avec des paroles enjouées et avec gaieté, conversa longuement avec Vasag, prince de Siounie. En entendant le langage amical

(1) II *Reg.*, 15 et suiv.

Digitized by Google

et les paroles pleines d'aménité du bienheureux, Vasag, aveuglé par le démon, crut qu'ils ignoraient les piéges qu'il avait tramés contre eux; c'est pourquoi, rassuré encore davantage par les paroles de Léon, serviteur de Dieu, il les accompagna durant un long espace de chemin. Lorsqu'on eut cessé de parler, le seigneur de Siounie voulut les inviter; il les pria de dîner ce jour-là avec lui à l'hôtellerie. Quand l'impie Vasag s'éloigna un peu d'eux, saint Léon criant derrière lui, l'appela par le titre de sa dignité : « Seigneur de Siounie, seigneur de Siounie. » Vasag lui répondit avec empressement : « Mes seigneurs, que voulez-vous? » Le saint ajouta : « Ayant parlé de toute chose avec toi, nous avons oublié l'affaire la plus urgente et la plus importante, c'est de te demander où tu vas. » Ayant entendu cela, le traître Vasag fut saisi d'une grande tristesse, et dit avec étonnement : « Je vais auprès de mon seigneur, pour en obtenir une grande récompense, selon le mérite de mes grands services. » Saint Léon lui répondit, en disant : « Le démon, qui t'a séduit et qui t'a réduit à rompre la promesse faite à l'Évangile, te fait maintenant croire que c'est seulement par la dignité du royaume d'Arménie que les Perses pourront justement récompenser tes mérites. Tu attends vainement une récompense; car, si en effet tu portes en Arménie ta tête vivante sur tes épaules, alors le Seigneur Dieu ne m'aura point inspiré. » Ayant entendu cela, le perfide prince Vasag fut vivement attristé; toutes ses vaines espérances échouèrent, et il reconnut à l'instant que sa ruine était prochaine; car nulle des paroles du saint ne manqua son but, jusqu'à ce que tout fût accompli. Or le perfide prince de Siounie, étant arrivé à la cour, rendit visite d'abord aux nobles de la Porte royale; ensuite il se présenta au roi Iezdedjerd. Il fut, pour un moment, reçu avec égard et avec honneur par le roi et par tous les grands de la cour. Car, bien qu'ils connaissaient son iniquité, son serment et l'accord qu'il avait traîtreusement conclu avec saint Vartan et avec tous les princes de l'Arménie, pour les faire périr, et paraître lui seul fidèle; toutefois ils paraissaient tout ignorer, et l'honoraient avec affabilité comme un homme fidèle et bienfaisant. [Ceci dura] jusqu'à l'arrivée à la Porte des saints prêtres de Dieu, et des personnes les plus illustres parmi les chefs et les princes arméniens qui s'étaient révoltés, y compris les jeunes enfants des familles des Mamigoniens, des Gamsaragan et d'autres familles rebelles. Alors ils furent conduits et présentés par le traître Vasag devant le ministre Mihr Nersèh et devant les autres grands de la cour.

39. *Les Léontiens sont interrogés sur le ministre.*

Le ministre impie des Perses, ayant d'abord fait venir devant lui les saints prêtres, interrogea le saint prêtre Samuel d'Aratz et son fils spirituel, le saint diacre Abraham, qui avait éteint le feu à Ardaschad. « Par quelle hardiesse, disait-il, et par l'ordre de qui avez-vous osé commettre un crime aussi épouvantable; et, sans redouter l'indignation du roi et l'autorité des princes, avez-vous eu la témérité de mettre la main sur un si grand feu? Si un pareil outrage eût été fait à un homme, cet acte eût mérité la mort, mais le crime est d'autant plus grand qu'on offense les dieux! » En entendant cela les deux saints hommes, Samuel et Abraham, répondirent ensemble, tantôt avec sincérité, tantôt avec dérision, en lui démontrant leur courage intrépide; et ils parlèrent ainsi en se moquant de leurs questions insensées : « Avoir la crainte juste et légitime des rois et des princes, c'est ce que nous impose notre religion même; mais éprouver la crainte des hommes au lieu de celle de Dieu, cela nous est impossible. Quant à ce feu que vous dites avoir été tué, nous n'avons point offensé le feu, ni en le battant, ni en le tourmentant cruellement. Car, en voyant la multitude de la foule et la lâcheté des ministres qui, ne comptant pour rien la crainte de leurs dieux, les ont abandonnés avec mépris et s'en sont allés; en voyant aussi le feu délaissé, réduit en cendres, et resté ainsi pendant plusieurs jours, sans que personne l'entretînt, nous avons recueilli la cendre et l'avons jetée au vent; car nous voyions souvent les ministres eux-mêmes porter continuellement la cendre et la répandre sur la terre. Quant à ce que nos détracteurs nous ont reproché auprès de vous, d'avoir pris et jeté le feu dans l'eau; votre justice ne doit pas pour cela s'indigner contre nous et nous juger dignes de subir la mort, mais au contraire elle doit nous estimer dignes de louange et d'honneurs. Car, si en effet, suivant vos paroles, tout ce que vous nous dites, et que vous avez entendu dire à vos précepteurs, sont choses vraies; si le feu est le frère de l'eau, alors non-seulement nous n'avons pas éteint ou offensé le feu, mais encore nous l'avons honoré et nous lui avons fait du bien. Or, s'il y en a qui méritent la mort, ce sont ceux qui, abandonnant et outrageant le feu, s'en allèrent, et non pas nous qui, l'ayant pris, l'avons confié à son frère, pour qu'il le conservât avec soin et avec honneur, et le restituât en temps utile. »

C'est ainsi que l'on accusait et que l'on interrogeait les autres ministres de Dieu : Saint Joseph,

Digitized by Google

digne pontife des Arméniens; le saint évêque des [illegible]; le saint prêtre Léon, avec d'autres vertueux prêtres qui subissaient avec lui l'interrogatoire; saint Mousché d'Aghpag, prêtre de la cour du prince des Ardzrouni; le saint prêtre Arsène du village d'Eghékiag, dans la province de Pakrévant, le saint diacre Katchatch, de la province des Reschdouni, disciple du saint évêque Sahag. « Par quelle hardiesse téméraire, leur disait-on, avez-vous accumulé vous-mêmes sur vos têtes infortunées tant d'iniquités qui méritent la mort? C'est vous qui avez détruit les temples, qui avez éteint ces feux si imposants, accordés à la Perse par les Dieux, pour nous préserver des événements funestes et terribles qui pourraient nous survenir par le fait des ennemis ou de toute autre manière; ce sont ces feux qui nous ont jusqu'à présent exemptés de tous les maux, et qui doivent nous protéger de même à l'avenir. C'est vous qui avez tué les mages, et qui, par vos machinations, avez fait périr Vartan, cet homme vaillant qui était si dévoué au seigneur des Arik. Plusieurs d'entre les généraux et d'autres Perses, avec lesquels il combattit, gardent le souvenir de ses glorieux exploits; et le roi lui-même, qui est semblable aux dieux, a été témoin oculaire de sa vaillance à Marvirod (1). Il en est peu parmi les Perses qui puissent faire dignement l'éloge de cet homme et de ses actions : et c'est par votre doctrine infâme et pernicieuse que vous avez fait périr un tel homme; des torrents de sang des Perses et d'autres nations ont été versés dans votre pays. Ne pourriez-vous pas vous-mêmes trouver une mort quelconque, pour vous priver de cette lumière bienfaisante dont vous jouissez aujourd'hui indignement et sans aucun droit, au lieu de plusieurs tourments et d'une mort cruelle, selon le mérite de vos œuvres? » En entendant toutes ces paroles de menaces et de reproches du rusé ministre des Perses, Mihr Nersèh, et de tous les nobles de la cour, le saint homme de Dieu, Léon, se leva et répondit en ces termes : « Tous ceux qui peuvent être interrogés en présence de votre autorité et avec lesquels vous tenez de si longs discours, sont honorés de la dignité sacerdotale, selon notre religion et suivant la divine constitution de l'Église. » En disant cela, il désignait un à un les saints pour leur faire connaître qui ils étaient, quels noms ils portaient et à quelle dignité ils étaient élevés, suivant la loi chrétienne. Car, bien qu'ils eussent entendu parler des saints et des fonctions que chacun d'eux avait exercées en Arménie, toutefois ils ignoraient leurs noms et ne connaissaient pas les dignités dont ils étaient revêtus selon la consécration chrétienne. Il parlait ainsi de saint Joseph : « Celui-ci, que vous voyez, bien qu'il vous paraisse moins âgé que moi, est à juste titre par sa dignité plus grand que moi; car il est le chef de tous les prêtres d'Arménie. » Ensuite, en montrant saint Sahag, il disait : « Celui-ci est revêtu de tous les ordres sacrés, suivant la véritable et sainte consécration qui nous a été donnée par le Christ. Les autres et moi, nous sommes égaux selon l'ordre sacerdotal; et si quelqu'un est inférieur en rang, comme il partage en ce moment notre sort et surtout comme il peut être digne d'obtenir le martyre désiré, il est bien plus grand dans le règne de Dieu, où tout est accordé libéralement. Ces paroles ne sont pas les miennes, mais celui qui est notre Créateur et notre maître a dit que quiconque servira volontairement tous les autres, celui-là sera appelé grand dans le royaume des cieux. Or, en arrivant aux réponses que vous nous avez imposées de faire à vos injonctions menaçantes, ce n'est point par manque de considération ou par ignorance que nous avons accompli une si grande et si terrible action; et loin de nous la pensée de nous en repentir, ou de paraître à quelques-uns avoir de la crainte et de ne pas avoir confiance dans ta terrible présence. Nous sommes heureux d'avoir agi ainsi, et nous nous en consolons. Nous aurons à souffrir divers tourments et la mort, et nous attendons avec anxiété le moment de les mériter. Quant aux temples du feu que vous nous dites avoir été détruits, ou quant à avoir tué le feu, il est écrit dans nos livres : « Que les Dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre périssent sous le ciel! » Car le feu se forme de diverses matières : tantôt il s'éteint par l'action des mêmes matières dont il tire son essence, et tantôt il augmente et s'enflamme par le moyen de la cause qui le fait naître. Or le feu jaillit du fer et de la pierre, de l'eau et du bois. Il y a aussi la perle blanche dont il sort du feu; de même il naît du feu de l'argile argentine, si on l'expose à la chaleur du soleil. Le feu qui naît du fer s'éteint si tu places d'autres fers sur lui; le feu qui sort de la pierre s'éteint si tu le couvres avec d'autres pierres; il en est de même pour l'eau et pour toutes les autres matières. Le feu qui sort du bois, c'est par le bois même qu'il s'enflamme; ce n'est donc pas le feu, mais le bois lui-même qui mérite d'être nommé dieu, puisque c'est lui qui produit et vivifie. Or, n'est-ce pas

(1) Lazare est le seul historien qui fasse mention du lieu où fut livrée la bataille dans laquelle Vartan perdit la vie, et qui prétende qu'Iezdedjerd assista en personne au combat.

Digitized by Google

une folie extrême d'appeler frères deux ennemis, et dieu, ce qui n'est que l'œuvre des hommes? Celui qui dévore son père et son frère comme des ennemis, comment saurait-il honorer ou punir ceux qui l'adorent ou ceux qui l'offensent? Ces Dieux consument sans égard celui dont ils sont nés. Dans toutes les matières il existe du feu; en conséquence, toute matière qui existe sur la terre est un dieu. Si vous raisonnez ainsi, pourquoi nommez-vous aveuglément une partie de la matière dieu, et que de l'autre partie vous vous servez pour des choses impures? Ainsi vous l'outragez. Par exemple, avec une partie de briques et de pierres vous bâtissez des palais, et avec l'autre vous fabriquez des latrines et des endroits [pour y déposer] des immondices; avec une partie de l'argent vous formez des coupes, et avec l'autre des vases pour mettre les choses impures. Avec le feu du dieu, vous rôtissez et vous faites cuire les bœufs et les moutons; vous nettoyez avec l'eau les impuretés, les humeurs et les ordures; vous en buvez une partie pure ou bien mêlée de vin, vous n'en avez pas de l'horreur et vous n'en frémissez pas! Et pourquoi nous efforcerions-nous de dire ou d'énumérer une à une vos absurdités? Vartan, ce héros sage et vaillant, et ses compagnons ne voulurent pas rendre hommage à de telles erreurs, et protestaient sans cesse en disant que votre culte est faux et que vos doctrines sont celles de gens insensés. Mais vous ne les écoutiez point, car la violence ne permet pas de reconnaître la raison, comme on le voit actuellement. C'est pourquoi, ne pouvant supporter [ces erreurs] plus longtemps, ils affrontèrent la mort et ils furent couronnés. Nous aussi, nous avons ranimé leur courage et nous avons été leurs véritables précepteurs. »

Lorsque le saint homme de Dieu, Léon, eut dit toutes ces choses, les saints prêtres l'approuvèrent tous ensemble à haute voix, et ils en furent transportés de joie. Le perfide Mihr Nersèh et les autres nobles de la Perse qui s'étaient assis devant lui, en entendant l'approbation formelle que les saints [donnaient à ces paroles], et voyant la joie qui brillait sur leurs visages, se mirent en colère. « Nos lois, leur dit le ministre, nous interdisent de s'indigner contre quelqu'un avant de l'avoir entendu. Or nous vous avons vus joyeux à cause des paroles de cet homme pernicieux, dont nous avons entendu et apprécié les actes et la doctrine magique, en vertu de laquelle il a fait mourir l'homme excellent, le brave Vartan et ses compagnons. C'est pourquoi il attirera justement sur lui des peines sévères et même la mort. Mais vous, faites-nous savoir si vous partagez tant à la révolte timent que ce criminel a eu la tévoué sur l'audace d'exprimer devant vous. » Saint Joseph et saint Sahag lui répondirent en ces termes : « Toutes les paroles que le vénérable Léon, inspiré par la grâce du Seigneur, vous a adressées, et la réponse qu'il vous a faite, comme l'exigeait sa sainteté, nous les avons déjà depuis longtemps et bien des fois méditées tous ensemble. Aujourd'hui il les a admirablement exposées devant vous avec la sagesse que Dieu lui a accordée. Nous y avons réfléchi et nous avons conclu que nous sommes tous du même sentiment, et, unis dans la même volonté, nous désirons mourir de la même manière. Mais toi, plein d'aigreur et de dépit, tu l'as insulté. Heureux ceux qui ont les yeux de l'esprit clairvoyants et équitables! Mais les grands et quelquefois aussi les inférieurs s'avilissent, parce qu'ils sont infectés des passions de la chair. Or, vous pliant sous le poids de telles passions, ne nous insultez pas avec indignation; car c'est vous qui méritez tous les blâmes. »

Le prince impie, irrité contre les saints qui lui adressaient ces reproches, comme s'ils eussent lancé contre le roi ces injures, ordonna aux bourreaux de bâillonner étroitement avec des chaînes les bouches des bienheureux, jusqu'à ce qu'elles furent remplies de leur sang qui s'écoulait dehors. Cela fait, il congédia l'assemblée; et les saints, semblables aux saints apôtres, quittèrent pleins de joie le conseil parce qu'ils avaient été jugés dignes de souffrir des outrages, des flagellations et des condamnations pour le nom de Jésus. A l'égard des autres prisonniers, des chefs et des nobles princes qui avaient été traduits devant le même tribunal, Mihr Nersèh ordonna aux bourreaux de les ramener et de les garder chargés de leurs chaînes, « jusqu'à ce que, ajouta-t-il, le roi lui-même les interrogeât et entendît ce qu'ils auraient à dire. » Le lendemain, l'impie Mihr Nersèh, étant entré auprès du roi Iezdedjerd, lui rapporta toutes les questions adressées par lui et les réponses des saints prêtres. Le roi indigné ordonna qu'un grand conseil fût tenu le lendemain en sa présence, que tout Perse et tout étranger et quiconque portait quelque insigne royal, eût à comparaître devant lui, et que tous les prisonniers fussent amenés en sa présence. Quant aux enfants de la famille des Mamigoniens et des Gamsaragan et à ceux des autres familles, il ordonna au perfide Mihr Nersèh de les confier à qui il voudrait. En entendant cet ordre, tous les chefs militaires et ceux qui portaient quelque insigne royal se hâtèrent d'arriver au conseil. Le perfide Vasag, prince de Siounie,

Digitized by Google

digne pontife [illegible] les distinctions qu'il avait obte- [illegible] entra avec une grande pompe dans la chambre royale : car, excepté les honneurs des rois qui seuls lui manquaient, il n'y avait aucune distinction qu'il n'eût pas obtenue. C'est pour cela qu'il croyait s'asseoir sur le trône du grand royaume de l'Arménie. Il ne savait pas, le malheureux, que le Seigneur l'avait abandonné, que l'esprit malin l'étouffait, et que la parole du saint homme de Dieu, Léon, s'accomplissait alors sur ce misérable. Toute la salle étant remplie de Perses, le roi ordonna de faire venir en sa présence les Arméniens révoltés, chargés de chaînes.

40. *Les satrapes comparaissent devant le conseil du roi.*

Les grands d'Arménie furent conduits devant le roi, qui les interrogea en disant : « Par quelle témérité ou dans quel dessein, par quelle séduction ou par quel espoir insensé, vous êtes-vous engagés dans une si terrible entreprise dans laquelle vous voyiez votre ruine et celle de votre pays, comme cela est arrivé réellement, ainsi que vous en avez fait l'expérience? » Ayant entendu ces paroles du roi, les satrapes arméniens gardèrent pour le moment le silence, sans lui donner de réponse. Le roi, en réitérant la même question, exigeait d'eux une prompte réponse. Ils lui répondirent en disant : « Que votre bénignité nous permette de choisir quelqu'un d'entre nous qui vous exposera les motifs qui nous engagèrent, dès l'origine, à procéder ainsi, à décider et à agir : car il ne nous convient pas de parler tous confusément devant vous. » Le roi et les nobles y ayant consenti, on leur ordonna de s'expliquer. Alors ils présentèrent Arschavir Gamsaragan, disant qu'ils devaient tout entendre de lui. Arschavir Gamsaragan, inspiré par le Saint-Esprit, s'avança courageusement, et se mit à parler devant le roi et devant tous les nobles en disant :

41. *Discours d'Arschavir Gamsaragan dans le conseil présidé par Iezdedjerd.*

« Déjà, dès le principe, toutes les causes de vos démarches nous étaient connues, alors même qu'elles s'éveillaient dans le cœur de vos rois. Ensuite vous avez mis la main à l'œuvre; vous nous avez ordonné de vous obéir et vous nous avez forcés à embrasser une religion que ni nous, ni nos ancêtres, n'ont point connue et à laquelle ils n'ont point ajouté foi. Bien des fois nous vous avons déclaré qu'il nous était impossible d'accepter et de professer une religion que nos ancêtres n'ont jamais professée, qui répugne à nos cœurs et ne nous inspire que du mépris. Nous avons protesté ainsi, comme peut l'attester cette respectable assemblée. Comme nous n'avons point voulu consentir à vos exigences, vous nous avez, par la violence et par la force, réduits à pratiquer votre culte que nous avons suivi par crainte, en apparence; nous avons voulu échapper un moment à votre tyrannie, mais, dans notre cœur, nous avons détesté et abhorré cet acte; nous nous étions décidés à nous en délivrer par quelque moyen, et à retourner dans notre patrie, pour l'abandonner ensuite avec nos femmes et nos enfants et nous réfugier sur une terre étrangère. Celui qui le premier exécuta cette résolution, ce fut le plus illustre parmi les princes arméniens et votre serviteur Vartan. Mes paroles sont connues et attestées par d'illustres personnages parmi les Perses, qui vivent encore et qui se trouvent ici auprès de vous. Ayant pris seulement sa femme et ses familiers, Vartan se dirigea, en fuyant votre tyrannie, sur le territoire des Grecs. Ayant appris sa fuite, Vasag, prince de Siounie, se hâta d'expédier auprès de lui en qualité de messagers les grands chefs, les princes et les saints prêtres. Il lui fit porter le saint livre de nos lois, scellé de son sceau, sur lequel on avait prêté serment. Il m'envoya aussi avec eux, et dans la lettre que Vasag adressa à Vartan, il écrivait ainsi : « Pourquoi as-tu fui? ou bien qu'elle est cette crainte qui t'inspire de la peur, et que tu ne m'as pas déclarée? Ne fuis pas et ne crains personne. Si tu redoutes le seigneur de la Perse et sa force, ne t'en effraye point. Reviens donc, et nous enverrons une lettre à l'empereur, nous nous soumettrons à son autorité, et lui, en croyant que, par notre propre volonté, nous plaçons sous son autorité un si vaste pays, il acceptera volontairement et avec joie notre proposition, et nous fournira des troupes. Alors, unis avec eux, nous fatiguerons sans cesse le seigneur de la Perse et les Perses eux-mêmes. Cependant, si l'empereur pense autrement, il ne connaît pas son interêt, mais peu importe. Pendant que j'étais marzban des Ibères, et que la porte des Aghouank était sous ma main, plusieurs généraux grecs se sont liés d'amitié avec moi, par des engagements et par serment; et, fidèles à ce pacte, ils me fréquentent jusqu'à ce jour. C'est moi qui tiens les tributs de toute l'Arménie; tous les commissaires sont sous ma direction. Je garde encore de l'argent en quantité considérable, que j'ai retiré des ministres perses qui se trouvaient ici, en Arménie. Cet argent se conserve dans mon trésor. Si j'en expédie une partie en Grèce, je rassemble-

Digitized by Google

rai de ce pays tant de Grecs, que la terre perse ne leur suffira pas pour butin. Ayant écrit tout cela, et confirmant ses lettres par serment, Vasag, seigneur de Siounie, fit revenir par force Vartan qui était déjà sur le point de passer chez des princes étrangers qui ne sont pas soumis à votre domination. La lettre que le seigneur de Siounie écrivit à Vartan existe encore; nous en avons le sceau auprès de nous; nous pouvons vous le montrer, si vous voulez le voir. » En ce qui concerne ses enfants, il parlait de la sorte : « S'il y a des Perses en Arménie, je les renfermerai tous, chargés de fers, dans les forteresses, jusqu'à ce que le roi mette mes fils en liberté. Il fit arrêter quelques Perses, il les mit pour quelque temps en prison, et, lorsqu'il eut accompli l'œuvre de notre destruction, alors il les laissa aller. Il envoya des lettres à l'empereur, aux autres nobles de la Porte, et au général d'Antioche; il expédia en Grèce Vahan Amadouni et d'autres satrapes de chaque famille. Il envoya Vartan avec nous et avec les troupes en Aghouank, pour y combattre; il nous poussa, à notre insu et par trahison à cette calamité, en faisant mourir un si excellent serviteur. Il fut cause de la ruine de beaucoup de Perses et d'Arméniens du pays même; et maintenant le voilà qui vient avec insolence s'asseoir parmi vous comme un homme qui a bien mérité. Mais vous! veuillez voir toutes les lettres qu'il a écrites et scellées pour l'empereur, pour toute la Grèce et pour plusieurs autres personnages, et alors ordonnez et disposez-en, comme il vous plaira; car là où il existe des lettres et des sceaux, votre équité n'a pas besoin de discours superflus et de paroles inutiles. » En entendant tout ce récit d'Arschavir Gamsaragan, et voyant aussi les lettres que Vasag, seigneur de Siounie, avait écrites, le roi Iezdedjerd et tous les princes de la cour connurent la vérité et furent frappés d'étonnement.

42. *Vasag est déclaré coupable devant le conseil.*

Alors le roi, appelant devant lui Vasag, prince de Siounie, se mit à lui parler d'un cœur fortement irrité et rempli d'indignation, et il lui dit : « Il est vrai que nous avions déjà entendu parler de tous ces desseins et de toutes ces trahisons. Mais cependant, dis-moi, quelle pensée as-tu conçue, ou bien quelle intrigue as-tu ourdie pour oser t'engager dans une entreprise si périlleuse et l'exécuter alors que tu étais prince et chef de l'Arménie? D'abord, tu as poussé les autres à la rébellion, comme nous l'avons exactement constaté par des lettres écrites par toi, qui ont été lues. En excitant à la révolte le brave Vartan, notre zélé et dévoué serviteur, et ses compagnons, tu les as trompés, en feignant d'écrire des lettres à l'empereur et à son général. De plus, tu l'as conduit avec l'armée en Aghouank, tu l'as poussé à attaquer les troupes perses, et ainsi tu as artificieusement trahi et dévasté le pays; ensuite tu as été cause de la mort de beaucoup de mes sujets perses et étrangers. Car, si même l'empereur et le roi des Huns m'eussent enlevé par force un serviteur, comme l'était Vartan, j'aurais combattu avec toutes les armées de la Perse, et je ne leur aurais point accordé de paix jusqu'à ce que je l'eusse possédé. Or tu as, avec tes mains, donné la mort à un tel sujet; tu as désolé un pays très-vaste et très-fertile, et tu as osé encore avec insolence venir nous visiter, comme si nous ignorions tes actes perfides. Sache donc que tu n'es plus dorénavant seigneur de Siounie, et tous les maux que tu as médités et exécutés retomberont sur ta tête perfide. Le tribut de mon Arménie et de ces Perses que tu as tués, et tous les biens que tu as ramassés, nous avons ordonné de les reprendre sur tes domaines et sur ceux de tes fils, jusqu'à ce que tout soit acquitté. » Bien que le misérable et perfide Vasag voulût parler et répondre, personne ne prêta l'oreille à ses paroles, et personne ne les approuva; en effet, Vasag, ayant violé le serment fait sur le saint Évangile, s'attira la malédiction du bienheureux homme de Dieu Léon, qui le réduisit au silence et le couvrit de confusion. Quoiqu'il eût toutefois quelques mérites auprès des Perses, et qu'il tâchât de s'en prévaloir en ce moment, pourtant cela ne lui servit de rien; et même ils augmentaient encore plus ses crimes, en le rendant coupable. Alors se vérifia sur lui la parole du psalmiste, qui dit : « Lorsqu'on le jugera, qu'il soit condamné; et que sa prière même lui devienne comme un péché. » Le roi ordonna de lui enlever en sa présence et ignominieusement tous les insignes qu'il portait. Les gardes mêmes l'insultèrent et le dépouillèrent de ses ornements. Puis, après lui avoir ôté toutes ses marques d'honneur, ils le chassèrent honteusement hors de la cour royale.

Le même jour, son ennemi Varazvaghan, le prince apostat de Siounie, fut établi seigneur de Siounie. Celui-ci, durant tout le temps qu'il fut placé à la tête du gouvernement de Siounie, commit beaucoup d'injustices; il éleva plusieurs temples du Feu dans la Siounie, pour consommer la ruine de sa maison, et, longtemps tourmenté par le démon, ainsi qu'il a été écrit plus haut, il succomba misérablement d'une mort cruelle. Le perfide Vasag

Digitized by Google

vécut quelques années à la Porte, très-affligé et accablé de beaucoup de souffrances. Il consumait ses jours en soupirant et en gémissant tous les jours et à toutes les heures, de sorte qu'en étendant lui-même la paume de ses mains, il frappait son visage d'une manière outrageante, en disant : « Reçois ces outrages que te valurent la violation du serment prêté sur le saint Évangile, le sang du saint martyr Vartan le Mamigonien, et de ses chers compagnons, martyrisés avec lui, qui ont hérité de la vie éternelle et qui ont laissé leur noble mémoire éternellement sur la terre et à toutes les générations de sa maison. Et toi, misérable, tu végètes au contraire pendant le peu de jours de cette vie, tourmenté par les remords et la douleur dans l'âme, et tu es réservé au feu éternel et inextinguible. » Ce furent les serviteurs eux-mêmes du prince Vasag qui nous rapportèrent fidèlement toutes les paroles pénibles qu'il prononça, en versant des larmes, jusqu'au moment de sa mort. Il termina ses jours, dans la Perse, comme l'avait dit le saint homme de Dieu, Léon.

43. *Noms des prisonniers.*

Les saints prêtres retenus prisonniers étaient : Joseph, patriarche; Sahag, évêque des Reschdouni; le bienheureux prêtre Léon; Mousché, prêtre de la cour de Nerschapouh, seigneur des Ardzrouni; Samuel, prêtre d'Aradza; Abraham, diacre; Arsène, prêtre d'Éghékiag; Khadchadch, diacre (1). Avec eux étaient aussi des satrapes fidèles, retenus prisonniers, dont voici les noms : De la famille de Siounie, les deux frères Papgèn et Pagour; de la famille des Ardzrouni, Nerschapouh, Schavasb, Schenkin (Schentin), Barkev et Dadjad; de la famille des Mamigoniens, Hamazasbian, Hamazasb, Ardavazt et Mouschegh; de de la famille des Gamsaragan, Arschavir, Thath-[oul] et Vartz (2); de la famille des Amadouni, Vahan, Arantzar et Sernag (Arnag); de la famille des Kenouni, Adom; de la famille des Timaksian, Thathoul et Sad, avec deux autres membres de la même famille; de la famille des Antzévatzi, Siméon (Schmavon) et Aravan (3); de la famille des premiers Aravélian, Papagh, Varaztèn et Tagh; de la famille des Ardzérouni, Abersam; de la famille des Mantagouni, Sahag et Pharsman; de la famille des Daschiratzi, Vrèn; de la famille des Raphsonian, Papig et Ohan (1). Le roi Iezdedjerd ordonna que tous ces personnages et avec eux trente et un autres satrapes, chargés de lourdes chaînes, fussent retenus dans la province de Vergan, jusqu'à la seizième année de son règne. La seizième année de son règne, Iezdedjerd, se dirigeant avec toute sa nombreuse armée pour faire la guerre aux Kouschans, ordonna que les prisonniers arméniens, les prêtres et les satrapes, fussent aussi amenés du Vergan auprès de lui. Arrivé dans le pays d'Abar, il passa dans la ville royale appelée Nischapour (Niouschapouh) (2); il donna ordre que les prisonniers arméniens, les prêtres et les satrapes, fussent gardés là, dans le château de Nischapour. Mais, pour les deux bienheureux prêtres, Samuel et Abraham, il commanda de les conduire avec lui; il leur faisait sans cesse souffrir de cruels tourments et des flagellations, en les chargeant de lourdes chaînes, pour inspirer de la crainte et pour jeter l'épouvante parmi les chrétiens qui se trouvaient avec lui dans l'armée. Lorsqu'il arriva aux frontières de l'ennemi, ses projets ne furent en aucune manière réalisés; car, ayant été complétement défait, il s'en retourna couvert de honte, ayant perdu les plus illustres et les plus distingués de ses soldats, ainsi que d'autres hommes de la cavalerie. Ce ne fut pas en attaquant de front que les ennemis combattirent les soldats perses; mais, se précipitant soudain sur chacune des ailes, ils firent tomber un grand nombre de combattants sous leurs glaives; ensuite ils s'en retournèrent sans dommage et ils disparurent. En guerroyant ainsi pendant plusieurs jours, ils dispersèrent les soldats perses, en leur infligeant une sanglante déroute (3). Le roi Iezdedjerd, se voyant si honteusement déshonoré et avili, fut plongé dans une profonde tristesse et se consumait de désespoir. Il avait l'esprit agité; il cherchait à savoir pour quel motif il avait été exposé à une si grave ignominie. Le cœur rempli de doute, il en attribuait la cause tantôt à la discorde de ses troupes et tantôt à la négligence des mages, en disant qu'ils n'avaient pas apaisé les Dieux avec des offrandes et avec des sacrifices. « Les Dieux indignés n'ont pas voulu

(1) Cf. plus haut, pg. 242, la liste des mêmes martyrs.

(2) Élisée (p. 247) ajoute Nersèh et Aschod Gamsaragan qui sont omis par Lazare.

(3) Élisée (*loc. cit.*) nomme aussi Zovarèn Antzévatzi qui n'est pas cité par notre auteur.

(1) Élisée donne pour le nom d'Ohan, qui paraît la lecture la plus certaine, la variante Ioukhnan. (Élisée, *loc. cit.*)

(2) Cf. plus haut, p. 186, note 1, col. 1.

(3) Il s'agit ici de la campagne qu'Iezdedjerd II entreprit contre les Kouschans et qui fut si funeste à ses armes, à ce que rapporte Élisée, ch. 8. Il paraît qu'il faut entendre à cette époque par les Kouschans, les Huns, Hephthalites. (Cf. Saint Martin, *H. du B.-Emp.*, t. VI, pg. 312, note 1.)

Digitized by Google

nous secourir; ils nous ont abandonnés, et, l'armée ennemie ayant triomphé de nous, nous sommes retournés vaincus et couverts de honte. » Ayant appris la colère du roi, les mages s'assemblèrent par le conseil de l'inique ministre Mihr-Nersèh, et ils se mirent à parler au roi, en lui disant : « Vaillant roi des Arik, que ton âme ne cherche pas d'autres raisons touchant les revers qui nous ont été infligés par les ennemis : ce sont les Dieux qui sont grandement irrités contre nous à cause des prêtres arméniens déicides, qui depuis longtemps ont mérité la mort. En négligeant de nous occuper de leur sort, ils ont continué à vivre encore jusqu'à ce jour. Car, si même ils avaient été de simples sicaires, et que vous les eussiez gardés vivants pendant si longtemps, c'eût toujours été un acte grave et digne de blâme ; d'autant plus qu'ils ont osé lever les mains contre les Dieux pour les tuer. Cependant ils vivent encore et voient le soleil! voilà pourquoi nous avons été sévèrement punis par les Dieux. »

44. *Martyre du prêtre Samuel et du diacre Abraham.*

Ayant entendu ces paroles des mages, et croyant à la véracité de leurs faux discours, le roi s'emporta violemment contre les prêtres prisonniers, en déclarant qu'en effet ce furent eux la cause de la défaite signalée qu'essuyèrent ses troupes. Il ordonna aussitôt que les saints prêtres qui étaient avec lui, le saint prêtre Samuel et le saint diacre Abraham, fussent conduits dans un lieu solitaire, assez loin de l'armée, et que là ils fussent décapités, afin qu'aucun des chrétiens ne pût les trouver et vénérer leurs ossements. Mais, avant de les exécuter, il ordonna de couper la main droite de Samuel et de la poser dans la main du vénérable Abraham. Il commanda de couper aussi la main droite de saint Abraham et de la placer dans celle du vénérable Samuel : « puisque, dit-il, ils ont osé porter leurs mains sur le feu sacré et le tuer. » Ensuite il leur fit trancher la tête par le glaive (1). Ainsi furent martyrisés les saints, dans le mois de hroditz le septième jour du mois, dans la province nommée Varthès (2).

45. *Martyre de Thathig, évêque de Passèn.*

Après cela, le roi ordonna d'expédier le plus promptement possible un messager auprès du bienheureux évêque de Passèn, Thathig, qui depuis longtemps déjà était prisonnier en Assyrie, et tourmenté par de cruelles tortures. Il commanda de l'exécuter sur les lieux mêmes et de faire disparaître le corps du saint, pour que personne parmi les chrétiens ne le trouvât et n'exposât ses reliques à la vénération des fidèles. Le messager étant arrivé, les mages, pleins de joie, exécutèrent cet ordre; mais, avant de mettre le saint à mort, ils le torturèrent pendant plusieurs jours; ils lui écorchèrent la peau jusqu'aux os ; puis, d'après l'ordre du roi, ils lui tranchèrent la tête. Le même ordre fut donné aussi pour les autres saints prêtres qu'on avait laissés prisonniers dans la forteresse de Nischapour (1).

46. *Martyre des Léontiens.*

Le roi ordonna à Veh-Ten-Schapouh, l'intendant, de prendre avec lui deux nobles pour assesseurs, Dchenigan, chef des eunuques de la cour royale, et Movan, grand maître de la garde-robe, avec le chef des mages (2), et d'aller sans plus tarder tirer les saints prêtres et les satrapes arméniens de la prison où ils étaient enfermés ; enfin de les conduire bien loin de la ville, dans un lieu impraticable et désert, et là, après d'horribles tortures, de leur ôter la vie de la manière qu'il jugerait convenable. Mais il imposa sévèrement à Veh-Ten-Schapouh l'obligation de ne faire savoir à personne leur départ de la ville, ni la route par où ils devaient les conduire, ni le lieu où ils devaient les exécuter. « Car, dit-il, nous avons entendu dire avec certitude que ceux qui appartiennent à la secte chrétienne se réjouissent grandement de leur mort. Ils disent en effet que, par la vertu des os de ceux qui meurent pour le nom de leur Dieu, si quelqu'un en conserve dans sa maison une partie ou quelque petit morceau, aucun mal ou infortune n'arrive, ni à lui, ni à sa maison, ni à ses familiers. De plus, ils disent qu'ils en obtiennent de la bonté, de la sagesse, de la valeur et de la protection. Ils cherchent, aux dépens de leur vie, à se procurer de ces reliques, en personne ou par de l'argent, soit une dent ou un ongle, et à l'emporter dans leur maison. En outre, nous nous sommes informés auprès de personnes fidèles qui professaient leur fausse secte et qui à présent ont embrassé notre sainte et vraie religion, que si quelqu'un offre à leurs femmes, à leurs fils ou à leurs filles, des ornements d'or,

(1) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 230.
(2) Élisée orthographie différemment le nom de cette province, qu'il écrit *Vadkédès*. — Cf. plus haut, pg 242.

(1) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 242.
(2) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 236.

Digitized by Google

d'argent et de perles, en y ajoutant un petit morceau des reliques de ces morts, ils l'estiment plus important et plus précieux que tous les autres objets. Que dirai-je de plus? les ornements mêmes que les pères et les mères leur ont donnés pour souvenir, des colliers et des bracelets de perles précieuses, les femmes des chrétiens ne font aucune difficulté de s'en défaire et de les donner, pour acheter les os de ces hommes. Mais vous, tâchez d'agir de manière que leur exécution ait lieu dans un endroit désert et hors de l'atteinte de ceux qui meurent avec cette espérance d'honneurs et de ceux qui espèrent posséder les reliques de ces hommes. »

L'intendant Veh-Ten-Schapouh, ayant entendu cet ordre du roi, dans le pays d'Abar, se rendit dans la forteresse de Nischapour, et là il se mit à dire des mensonges, en annonçant perfidement que le roi des rois lui avait ordonné de renvoyer dans leur pays les prêtres arméniens qui étaient enchaînés, et qu'à l'égard des autres nobles arméniens, il avait promis de leur rendre la liberté, à son arrivée. En entendant cela, les habitants de la ville royale croyaient à la véracité des paroles que Veh-Ten-Schapouh leur avait adressées. Mais les saints prêtres, l'ayant entendu, reconnurent à l'instant, par la vertu du Saint-Esprit, que l'heure de leur martyre était proche; ils se mirent à parler aux satrapes arméniens, avec qui ils étaient enchaînés, et ils leur dirent : « Bien que Veh-Ten-Schapouh ait voulu cacher la vérité, il ne l'a pas pu, puisque nous aurons le sort que nous savons. Vous serez, par la miséricorde du Christ, déchargés de vos liens, et nous, par la grâce du Saint-Esprit, terminant les jours pénibles de cette vie, de notre pèlerinage, nous nous rendrons dans notre véritable patrie, chez nos proches; c'est là que nous trouverons les chœurs des apôtres, les demeures des saints, l'armée du Seigneur et du Créateur de tous, du Christ, qui dit : Où je suis, là sera aussi mon serviteur. » Tandis qu'ils parlaient ainsi, un des bourreaux, qui était en intime relation avec les satrapes arméniens prisonniers, et qui s'était exactement renseigné de toute l'affaire auprès du bienheureux Khoudjig (1), vint leur découvrir leurs secrets desseins; il leur fit connaître la vérité, et ce que le roi avait ordonné concernant l'exécution des prêtres. Les satrapes, en apprenant ces nouvelles, pleuraient amèrement, non qu'ils ne désirassent pas le martyre des saints, car eux-mêmes souhaitaient de le mériter, mais parce qu'ils en étaient privés et qu'ils restaient comme des orphelins inconsolables. Cependant les saints, ayant entendu de la bouche du bourreau cette heureuse nouvelle, se ranimèrent et ils en éprouvèrent une grande joie; et, rendant gloire à Dieu, ils se préparèrent aussitôt à réciter les offices de la nuit, car l'heure des offices était déjà passée, en comparaison des autres jours. L'arrivée de l'intendant à la ville royale fut également retardée, et il fut obligé de s'y arrêter la nuit. Les saints, ayant récité l'office du soir, prirent le peu de nourriture simple qu'ils avaient à leur disposition, comme si c'eût été un mets délicat. Ce repas devenait agréable pour eux, car ils étaient pleins de satisfaction et consolés par la grâce du Saint-Esprit. Ayant fini le repas, ils glorifièrent et bénirent Dieu, et ils récitèrent les prières. Les saints prêtres du Seigneur ordonnèrent aux satrapes prisonniers de veiller cette nuit et de faire tour à tour des prières, en leur disant : « Si quelqu'un de vous est aujourd'hui renvoyé en Arménie, n'est-il pas vrai que vous adresseriez avec joie à tous vos amis des lettres affectueuses et des nouvelles consolantes? De plus, vous prierez Dieu aussi pour celui qui devrait voyager, afin qu'il puisse arriver heureusement chez vos parents et exécuter ce dont vous l'auriez chargé. Or voilà que nous allons être envoyés par vous auprès de Dieu. Nous avons tous prié le Christ, notre Sauveur, et son Esprit-Saint, afin que nous puissions tous, avec un courage intrépide, être dignes de marcher dans la voie désirée qui conduit au ciel, de porter vos hommages et vos recommandations au Christ miséricordieux et aux saintes cohortes des apôtres, des prophètes et de tous les saints, par l'incessante intercession desquels le cœur miséricordieux du Christ créateur sera touché de compassion; il sera votre consolateur et votre libérateur; il vous déchargera des liens visibles qui vous enchaînent, et il confondra vos ennemis et vos rivaux. Il vous fera voir le pays de l'Arménie et vos familles; il y recueillera les ossements de chacun de vous et il les unira aux cendres de vos pères; et, en délivrant vos âmes des liens invisibles du démon, il les conservera inviolables jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Lorsque les satrapes eurent entendu ces vœux des saints prêtres du Christ, ils leur répondirent, en disant : « Qui peut être jamais vaincu par le sommeil dans le ciel, où il n'y a ni veille, ni souffrance; ou bien, qui donc souffrira et aura du chagrin dans l'éternelle félicité, d'où sont bannis les douleurs, les tristesses et les sanglots? Ce jour-ci est comme un précurseur et comme un gage de ce jour-là. Et tandis qu'on

(1) Cf. Élisée, ch. 8, et plus haut, p. 236.

Digitized by Google

prêche et qu'on fait sans cesse entendre parmi nous la doctrine des saints prêtres de Dieu, pourquoi la tristesse doit-elle résider dans nos cœurs? Car nous avons été dignes de voir, pendant notre existence, nos pères et nos docteurs qui ont été, de leur vivant, comme autant d'anges, et, à leur mort, comme autant d'esprits célestes. Mais nous pleurons, comme le Christ notre Sauveur, en voyant Jérusalem, ou bien Lazare qu'il a ressucité de la mort, en réfléchissant pourquoi une créature immortelle et sainte du Seigneur, séduite par la tromperie du démon, a été de nouveau remise sur la terre, sujette aux maux et à la mort. »

En entendant toutes ces paroles consolantes des satrapes, les saints prêtres du Seigneur éprouvèrent une très-grande joie; et, en étendant les mains vers le ciel, ils se mirent à rendre grâces à Dieu, en disant: Nous te rendrons grâces, « Seigneur, toi qui, par les mérites de la prédication des saints apôtres, as régénéré plusieurs autres apôtres, et, par la vertu des martyrs vertueux, as engendré d'innombrables héros, comme aussi l'apôtre et le confesseur saint Grégoire, par ses bonnes œuvres et par l'enseignement de sa sainte et désirable doctrine, transportant tous les cœurs d'un zèle sacré, a produit des docteurs et d'innombrables héros, plusieurs religieux et de nombreux chœurs de vierges, en formant de chacun un temple de la sainte Trinité. Nous te remercions, notre Sauveur, car tu as rendu dans le troupeau de saint Grégoire les brebis plus intelligentes que les pasteurs; et tu as accordé la science au peuple, aux disciples plutôt qu'aux précepteurs. Voilà que, nous aussi, nous sommes maintenant encouragés et ranimés par la doctrine de nos fils spirituels, inspirés par la grâce divine : ce sont les enfants qui enseignent les pères; les disciples, les maîtres, et le peuple, les prêtres. Or nous sommes dirigés avec joie par ceux-ci, qui nous mettent en route et nous envoient auprès de toi; et eux, en demeurant dans le corps, sont avec toi et en toi, et ils se fortifient par toi. Conserve-les avec ta main toute-puissante; défends-les par la force de ton Esprit-Saint, en les consolant avec la joie de ta parole, en leur concédant ta paix, et en faisant croître la grâce en eux. » En bénissant ainsi les bienheureux prisonniers et en les recommandant au Tout-Puissant, ils ajoutèrent : « Il vous conservera saufs et vous consolera pour toujours avec son Saint-Esprit : cependant ne vous attristez point, mais réjouissez-vous en Celui qui dit : « Je ne vous laisserai point orphelins, je viendrai à vous. » Il est déjà venu, il se trouve parmi vous; il vous délivrera des liens où vous vous trouvez, vous gardera dans l'espérance de son secours, et vous fera vivre avec une libre franchise, puisque nous sommes tous les jours livrés à la mort à cause de vous, et que nous sommes regardés comme des brebis destinées à la boucherie. Le Seigneur tout-puissant écrasera le démon sous vos pieds, vous rendra illustres et célèbres au milieu de cette nation impie, et vous fera retourner dans votre patrie. Il gardera vos maisons, élèvera vos enfants, et fera vos fils héritiers des biens de leurs pères. Gloire à lui maintenant et dans tous les siècles! Amen. »

Lorsque saint Léon eut achevé d'adresser toutes ces paroles de doctrine et de consolation, par l'ordre de saint Joseph et de saint Sahag; eux aussi, en bénissant les bienheureux satrapes et les autres qui s'étaient réunis auprès d'eux, les recommandèrent tous à la sainte Trinité et se mirent à prier. Alors chacun des bienheureux satrapes prisonniers devint comme ceux qui s'étaient rassemblés dans le cénacle, et qui s'entretenaient avec les saints apôtres, remplis de la grâce du Saint-Esprit, ranimés et confirmés dans l'espérance céleste. Et tandis que tous les esprits des auditeurs tressaillaient de joie, en jouissant de la divine doctrine des docteurs apostoliques, comme de divers mets délicieux et exquis; voilà que tout à coup arrivèrent les nombreux bourreaux de l'intendant avec plusieurs torches allumées; puisque, selon le divin ordre de l'arrêt perpétuel et inaltérable, c'était déjà l'heure ou le coq chante. Ils étaient accompagnés d'une foule de forgerons, munis des instruments de leur métier, enclumes, marteaux, masses et limes, pour limer, couper et détacher les fers des mains, des pieds et du cou des saints; ou bien pour rompre et briser ce qu'ils ne pourraient pas couper avec des limes, en le posant sur l'enclume, et en rompant avec des marteaux l'écrou de fer. Car leurs fers étaient plus durs et plus pesants que tous les fers ordinaires, avec lesquels on enchaînait les autres condamnés; et les mages les avaient fait faire expressément pour eux, comme pour des hommes infâmes, ennemis de la patrie et déicides. Les chaînes du saint patriarche étaient, à ce qu'on disait, plus fortes, plus grosses et plus lourdes que les autres. Les saints prêtres du Seigneur, en voyant arriver les bourreaux avec Veh-Ten-Schapouh, et en apercevant la multitude des forgerons, s'en attristèrent tous et se troublèrent, puisqu'ils désiraient se rendre au céleste appel, avec les mêmes ornements, qu'ils méritèrent de porter pendant si longtemps sur leur corps pour le nom de Dieu. C'était un plaisir et une joie pour eux d'aller avec leurs chaînes sur le lieu du martyre, pour y mériter la gloire éternelle. Ils souhaitaient ardemment y laisser ensuite les

Digitized by Google

chaînes et les liens des charges de ce monde. Il en est parmi les hommes et parmi les femmes qui, cherchant la gloire, et pleins d'avidité, se parent d'or, de perles et de pierres précieuses, dont ils se ceignent orgueilleusement les mains, les pieds et le cou. Si quelque ennemi ou quelque prince tyran les eussent ornés, pour punition, avec ces chaînes, et leur eût commandé de les garder sans les ôter, ils commenceraient à fondre en larmes, et ne pourraient les souffrir un seul instant. Cependant les saints s'enveloppaient eux-mêmes de leurs chaînes, et cela ne leur paraissait rien ; ils n'en sentaient point le poids ; et même, en voyant sur les autres différents objets, l'envie les ronge parce qu'ils ne les possèdent pas. « S'ils en possèdent, disent-ils, comment pourrons-nous paraître plus riches qu'eux? » Et quand même on les chargerait de tous les objets précieux de ce monde, jusqu'à en être oppressés et étouffés, ils n'en seraient pas encore satisfaits. Pourtant ceux qui se parent de ces ornements passagers ne paraissent point si beaux, si splendides et si chers à tous ceux qui les observent, que les bienheureux et angéliques fils du martyr Grégoire, héritiers de ses vertus paternelles, avec leurs chaînes désirées qu'ils portaient glorieusement et avec joie sur leurs mains sacrées et sur le cou.

Les forgerons s'approchèrent d'eux, et s'efforçant pendant plusieurs heures de rompre avec des limes et avec d'autres instruments les écrous énormes, et ne le pouvant pas, ils les appuyèrent sur les enclumes, et, en les rompant avec des marteaux, à peine purent-ils détacher les fers et les enlever des corps des saints, déchirant cruellement et ulcérant leurs chairs. Mais ils ne comptaient pour rien toutes ces souffrances horribles; et, tandis que les bourreaux prolongeaient cette torture jusqu'à la troisième heure du jour, ils bénissaient, avec les satrapes prisonniers, le Christ, réparateur de tous les maux, en lui adressant des prières et en le glorifiant. Alors Veh-Ten-Schapouh ordonna à ses compagnons de faire venir en secret et pendant la nuit les personnages influents de la capitale, comme aussi les principaux parmi les mages; il leur parla ainsi d'après l'ordre royal, en leur disant : « Que chacun de vous réfléchisse pour sa vie et pour sa famille, et qu'il redoute la sévérité des rois qui peuvent, comme les dieux, ôter la vie et la donner, élever à des dignités et dégrader. Dès aujourd'hui, jusqu'à ce que toute l'armée royale soit réunie et rassemblée dans le Vergan, qu'il soit défendu de sortir hors des portes de la capitale à tous les Arméniens, quels qu'ils soient, ou à quelqu'un des gens des satrapes arméniens ou à ceux des prêtres enchaînés, que nous devons emmener aujourd'hui, ou à tout autre Arménien, arrivé de quelque endroit que ce soit pour y habiter; autrement, vous serez, sans aucune indulgence, punis avec toutes vos familles et soumis par le roi à une mort cruelle, et nous serons impardonnables, alors que tous ces maux vous arriveront. Tenez-vous donc en garde avec crainte, et ayez soin de faire ainsi que nous. Alors tous nous obtiendrons de glorieuses récompenses. » En songeant en effet à l'ordre du roi, ils craignaient que quelqu'un des gens des satrapes prisonniers, étant déguisé, ne cherchât furtivement la trace du chemin par où ils passeraient. Mais Jésus, le Sauveur, avait déjà envoyé avec eux celui qui devait montrer et révéler au monde ce grand trésor. Cependant ils agissaient comme les Juifs qui commandaient aux soldats de Pilate de garder le sépulcre, lorsque la sagesse divine l'ouvrit par le moyen des anges et le montra aux fidèles, au nom de Celui qui prouve toujours que ses paroles sont infaillibles, et qui dit : « Celui qui croit en moi, fera lui-même les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes encore. » Lorsque les bourreaux eurent exécuté l'ordre de Veh-Ten-Schapouh, ils se hâtèrent ensuite de faire sortir les saints de la capitale. En voyant cela, les satrapes arméniens, qui devaient rester enchaînés dans la forteresse de la capitale, furent ranimés et mirent leur confiance dans l'espérance céleste; et, en présence de toute la multitude du peuple perse et de ceux de la ville, ils se jetèrent sans crainte et pleins de joie aux pieds des saints prêtres ; ils les baisèrent longtemps, les suppliant et leur disant de se souvenir d'eux dans la félicité et dans le règne céleste. De même, les saints prêtres du Seigneur, les embrassant tous avec tendresse et d'un visage serein, disaient ainsi : « Que le Dieu des armées vous bénisse et vous accorde la grâce de persévérer pour la gloire de son nom; qu'il vous donne de la force devant ces nations païennes, et qu'il délivre vos corps des liens visibles dans lesquels vous vous trouvez; qu'il vous guide vers la terre où vous êtes nés, et qu'il fasse reposer vos os dans le sépulcre de vos pères; et, dégageant vos âmes des liens invisibles du démon, qu'il vous transporte dans la patrie où vous nous envoyez; qu'il nous établisse avec vous dans les demeures éternelles où est assis le Christ à la droite du Père. » Les impies, en voyant que les saints prêtres se séparaient si joyeusement des satrapes arméniens, se moquaient d'eux intérieurement et les raillaient, croyant qu'ils ignoraient l'ordre du roi ; ils disaient secrètement entre eux: « Si les prêtres savaient la

Digitized by Google

mort qui les menace, il s'en trouverait plusieurs pour les pleurer, et ils ne pourraient point rire ainsi et se réjouir. » Mais les impies ne savaient pas que cela même était le motif de leur joie, et que pour cela ils se consolaient extrêmement, autant ceux qui s'en allaient que ceux qui les abandonnaient. Les saints prêtres et les satrapes arméniens s'embrassèrent les uns les autres, et, se faisant leurs adieux, ils partirent pour être couronnés par le martyre auquel ils étaient invités. Les saints prêtres étant partis, d'autres jeunes serviteurs des bienheureux se joignirent à eux. Ils étaient spontanément venus avec eux de l'Arménie pour les accompagner et pour leur prêter assistance dans leur captivité, et ils désiraient devenir dignes d'obtenir la participation d'un sort meilleur. Surtout le prêtre Khorène, qui était de la province d'Ararat, du village appelé Orgovi (1); et le bienheureux prêtre Abraham, qui était de la province de Daïk, du village nommé Zénags (2).

Veh-Ten-Schapouh, qui conduisait les martyrs avec leurs compagnons, leur demanda à qui ils appartenaient, et, ayant entendu d'eux qu'ils étaient prêts à aller où l'on conduisait leurs pères et docteurs spirituels, soit à la vie, soit à la mort, il s'indigna et ordonna à ses soldats de les saisir par force et de les garder là dans la capitale; il leur imposa, en réitérant le premier ordre, de veiller sur eux avec un grand soin, jusqu'à ce que toute l'armée royale fût entrée dans la ville. Ensuite il dit : « Qu'aucun des serviteurs des satrapes prisonniers ne puisse sortir de la capitale pour des affaires particulières, partout où ils seront envoyés par leurs maîtres. » Les bienheureux prêtres Khorène et Abraham, voyant que les bourreaux les retenaient forcément dans la capitale, furent fort troublés et attristés, se croyant indignes de cette couronne céleste que devaient obtenir leurs saints docteurs, fils de saint Grégoire. A la sixième heure du jour, l'intendant Veh-Ten-Schapouh quitta Nischapour, avec les prêtres, par le chemin qui conduit dans le Vergan.

(1) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 500. — Cette localité n'est connue que par le seul témoignage de Lazare de Pharbe.

(2) Indjidji, *Arm. anc.*, p. 373. — Lazare est le seul auteur qui mentionne ce village, sur lequel les géographes et les historiens arméniens ne nous ont laissé aucun renseignement.

Ch. 47. *De Koudjig, qui fut témoin oculaire du martyre des Léontiens.*

En entendant ces paroles, un marchand [nommé Khoudjig] originaire du Khouzistan (Khoujasdan) qui avait, pour des affaires de commerce, voyagé différentes fois dans l'Arménie; qui dès son enfance avait vécu vertueusement; fils de parents fidèles et pieux chrétiens, et qui connaissait intimement les bienheureux prêtres et les satrapes arméniens prisonniers, pour lesquels il avait dépensé ses biens, et qui les avait servis alors qu'ils se trouvaient dans le Vergan, attendait tous les jours et espérait être digne d'obtenir quelques reliques des saints après qu'ils seraient martyrisés. Ce marchand, en entendant l'ordre du roi, sans tarder un seul instant et sans que personne n'en sût rien, remit ses chevaux et ses biens à ses fils et à ses compagnons, et lui, choisissant ses plus forts et ses plus robustes chevaux, et se faisant passer pour un des gens de l'armée, se mit en voyage par le chemin qui conduit dans le pays d'Abar. Il accompagnait Veh-Ten-Schapouh en lui indiquant pendant le voyage, avec beaucoup d'intelligence, les stations où ils devaient loger. Cette attention de Khoudjig avait plu à Veh-Ten-Schapouh; il l'aima tendrement et conçut de l'affection pour lui, car c'était Dieu qui favorisait l'entreprise. Khoudjig étant admis dans la familiarité du prince, celui-ci lui demanda, en manière de passe-temps, de quel village il était, quels étaient ses parents et d'où ils étaient originaires. Alors Khoudjig lui donna des raisons et des réponses équivoques, en alléguant de faux prétextes pour la circonstance. « Je suis, disait-il, fils de parents honnêtes qui, depuis leurs aïeux, ont été fidèles adorateurs du Feu et du Soleil auquel ils m'ont consacré dès mon enfance, et c'est par leur protection que j'ai vécu jusqu'à ce jour et que je vivrai, en voyant clairement sur moi la protection des Dieux. » En parlant ainsi, le bienheureux Khoudjig se rappelait les prétextes du docteur des nations, saint Paul, qui prétendait être tantôt pharisien et tantôt romain, tandis qu'il n'était ni l'un ni l'autre, mais au fond du cœur il était prêcheur et docteur de l'Évangile. Bien que citoyen de Tarse, capitale de la Cilicie, il appartenait surtout à l'armée sainte, spirituelle et céleste; mais pour le moment il entraînait çà et là l'esprit des auditeurs pour pouvoir propager la vérité et la confirmer. Aussi le bienheureux Khoudjig, par des discours mensongers, gagnait en ce moment le cœur de Ven-Ten-Schapouh, afin qu'en atteignant le but désiré de son voyage, il pût ensuite exécuter

Digitized by Google

à son gré ses projets. L'intendant Veh-Ten-Schapouh considérait comme un don particulier des dieux d'avoir rencontré Khoudjig, voyant en lui une grande intelligence en toute chose. Il le regardait surtout comme un auxiliaire fidèle et habile pour l'affaire à laquelle il s'appliquait. Pour cela, il ne permettait pas qu'il s'éloignât de lui, même pour un instant, il le gardait jour et nuit auprès de lui, et, avec une grande tendresse et une estime particulière, il lui communiquait l'ordre du roi et l'urgence de l'affaire pour laquelle il voyageait. Puisque, comme nous l'avons dit plus haut, c'était Dieu qui disposait toutes les choses à son gré, à la destruction et à la confusion des impies, à l'avantage et à la gloire de sa sainte Église. Ainsi la parole du Saint-Esprit se vérifia; elle disait « qu'ils ont formé des desseins, mais sans mon approbation; ils ont conclu des traités, mais sans mon inspiration. » Et le psalmiste ajoute : « Leurs desseins ont avorté. »

Ensuite le bienheureux Khoudjig allégua le prétexte d'aller ailleurs pour ses affaires et demanda son congé à Veh-Ten-Schapouh, de sorte qu'il éloigna la pensée de l'intendant de tout soupçon d'intérêt, et il lui paraissait encore plus fidèle, en sachant certainement par l'inspiration de l'Esprit-Saint que Dieu permettait de le laisser aller. Mais Veh-Ten-Schapouh ne voulait pas absolument prêter l'oreille aux paroles de Khoudjig, et il lui disait secrètement : « Toi, qui es élevé dans cette religion et qui vis pour l'honneur des Feux, ne désires-tu pas rester auprès de moi pour voir l'exécution de ces iniques meurtriers du Feu, condamnés à mort, et pour t'en réjouir? » Le bienheureux Khoudjig, ayant entendu ces paroles de l'intendant, le remercia par une profonde salutation pour l'affection qu'il lui portait; et, au fond de son cœur, il glorifiait et bénissait Dieu tout-puissant qui dispose de tout et qui faisait parler l'intendant et prier celui qui devait découvrir les reliques des saints, de se porter avec lui à l'endroit des martyrs du Seigneur, lui qui devait anéantir et flétrir l'ordre du roi et qui devait propager et distribuer le grand et céleste trésor des saints. Le bienheureux Khoudjig adressait au Seigneur les vœux de son cœur, priait le Très-Haut de lui donner l'intelligence et l'étendue de l'esprit, pour pouvoir imprimer exactement sur les tables de son âme, comme sur un livre, toutes les demandes des tyrans, les réponses et les prières que chacun des saints adresserait au Seigneur, au moment de leur mort, afin de pouvoir les raconter exactement et que tous les auditeurs fidèles en gardassent le souvenir dans tous les siècles. Il obtint de Celui qui est clément et dispensateur de tous les biens l'effet de sa prière, de promulguer ce fait à tous les peuples catholiques et dans tous les lieux pour l'étonnement de tous et pour la gloire du nom du Christ. Mais Veh-Ten-Schapouh ne jugea pas d'abord qu'il était utile de raconter à Khoudjig ce qu'il devait faire à l'égard des saints prêtres, et il lui disait de les conduire dans le Vergan, et de là les mettre en liberté. Ils allèrent ce jour-là dans un village nommé Révan (1), à six lieues environ ou un peu plus de Nischapour, selon la mesure de Perse, et ils y demeurèrent jusqu'au matin. Dès le point du jour, ils se levèrent en toute hâte et furtivement, sans rien faire savoir à personne du village, ni à aucun de ceux qui étaient avec eux; mais ils partirent sans bruit, suivis seulement du bienheureux Khoudjig et des bourreaux cruels qui devaient exécuter les saints. Les bourreaux, ayant emmené les saints, marchèrent durant tout le reste de la nuit à travers un désert solitaire situé à environ une lieue de Perse, du village. Au point du jour, ils parvinrent dans un lieu pierreux et sablonneux, resserré entre des vallons escarpés; c'était un endroit où aucun bétail ne venait paître et par où ne passait aucun voyageur, car on n'y trouvait point de sentier battu. Là, les trois princes s'assirent sur des siéges; c'étaient Veh-Ten-Schapouh, l'intendant; Dchenigan, le chef des eunuques, et Movan, le grand maître de la garde-robe. Quant au bienheureux Khoudjig, son esprit était dirigé vers le Créateur de l'univers. Les saints ayant été amenés devant le conseil, Veh-Ten-Schapouh leur parla ainsi : « Les fautes que vous avez commises sont innombrables et infinies, et vous êtes responsables d'avoir causé le massacre d'un grand nombre de Perses. Car, si même vous eussiez été seulement la cause de la mort de deux ou trois personnes, ce serait néanmoins une chose grave, et vous ne seriez plus dignes de vivre. Mais vous êtes d'autant plus coupables que vous avez causé la ruine d'une grande nation, celle des Arméniens, et vous avez fait verser beaucoup de sang. Tous ces malheurs ne sont arrivés que par votre instigation et par vos conseils. Cependant, malgré tous ces crimes et ces meurtres, le roi des rois s'est comporté avec vous avec une grande générosité, en nous ordonnant de vous dire que si vous consentez à adorer le Soleil et le Feu, si vous embrassez notre religion, il vous pardonne vos mortelles offenses, il permet à la noblesse qui est

(1) Je suppose qu'il s'agit ici du bourg de Rawanser situé dans le canton d'Arghiân, province de Nischapour, et qui est mentionné par Yakout. — Cf. Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse*, p. 256.

Digitized by Google

en prison, de retourner en Arménie, et il remet à chacun des nobles ses domaines de famille, ses dignités et ses honneurs. Mais si vous ne voulez pas accepter ces propositions, et si vous continuez à rester obstinés dans votre aveuglement, vous mourrez ; le roi veut que les nobles soient, eux aussi, mis à mort, et que tout le sang qui a été versé et qui doit être encore répandu soit réclamé à vos âmes par les Dieux. » Telles sont toutes les paroles que Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs adressèrent aux saints.

On ordonna ensuite au bienheureux évêque Sahag de servir d'interprète à saint Léon et à ses autres compagnons, puisque le saint évêque seul savait la langue des Perses, et qu'aucun autre parmi les saints ne la possédait. Le saint évêque répondit à Veh-Ten-Schapouh et aux autres qui siégeaient avec lui et parla en ces termes : « Ne prétendez pas me faire répéter à mes compagnons des choses qui ne méritent point d'être entendues par eux, car à quoi bon leur dire des paroles qui me paraissent odieuses et dérisoires, puisque je suis certain qu'en les entendant, ils ne pourront que vous mépriser, vous et tout ce que vous voulez dire ? Faites comme vous voudrez, et ne nous parlez plus désormais de choses futiles et de superstitions grossières. » Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs indignés dirent au saint : « Tu dois absolument parler à tes compagnons, car nous voulons savoir ce qu'ils disent et ce qu'ils veulent. » Alors le saint évêque répéta brièvement à ses saints compagnons la communication et l'ordre du roi. Les saints, ayant entendu ces paroles, rirent aux éclats et méprisèrent les paroles [des juges]. Les princes iniques, s'étant aperçus de cela, s'indignèrent encore davantage. Cependant le saint patriarche Joseph leur répondit, en disant : « Cette question nous a été faite en public à la Porte, en présence de Mihr-Nersèh, ministre des Perses ; il a obtenu nos réponses, connu nos sentiments, et il les a même rapportés au roi. Notre volonté et nos réponses sont toujours les mêmes ; nous ne modifions point nos dires, comme cela a eu lieu autrefois, lorsque nous avons agi follement et sans réflexion. Maintenant nous nous en repentons et nous regrettons d'avoir péché. La seule pensée et le seul désir qui s'accroît de jour en jour dans notre cœur, c'est que nos œuvres de piété et nos actes de foi brillent en nous aujourd'hui plus qu'hier et qu'avant-hier, et nous ne voulons songer qu'à notre salut, travailler pour lui et mourir pour lui. Mais, quant au Soleil, que vous dites que le roi nous a ordonné d'adorer, en nous proposant, si nous acceptons et si nous approuvons ce culte, que nous vivrons, nous et la noblesse qui est en prison, et qu'au contraire, si, en nous obstinant, nous ne voulons pas l'accepter, nous serons mis à mort et qu'il fera tuer aussi les autres ; il nous est impossible de renier la vérité et d'adorer des dieux faux et imaginaires qui ne sont pas des divinités. Nous ne consentirons jamais que quelqu'un des prisonniers fidèles soit délivré par notre apostasie, et qu'ensuite il mérite les liens indissolubles et éternels, en abjurant la foi, tandis qu'ils prient Dieu pour notre mort accomplie en son honneur, plus que pour notre vie. Mais, s'il vous était possible de deviner, touchant ces croyances superstitieuses que vous nous annoncez par l'ordre du roi, combien vous nous paraissez insensés et ridicules, vous et le roi qui vous a envoyés, vous vous estimeriez les plus misérables de tous les hommes malheureux. Or, ce que vous avez résolu de faire, faites-le bientôt ou quand il vous plaira. » Lorsque le saint patriarche Joseph eut dit ces paroles, Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs entrèrent dans une grande colère. Il ordonna à saint Sahag de parler ainsi : « Bien que, par les injures que tu profères en nous insultant, tu nous aies traités d'hommes insensés et stupides, cependant, considérant l'audacieuse témérité qui t'a porté à prononcer des paroles injurieuses contre la personne du roi, semblable à Dieu, les insultes et les insolences que tu nous as adressées ne paraissent rien. D'ailleurs, tu le sais, toi-même tu as cherché et voulu ta mort, et il n'est pas possible que tu puisses vivre davantage. Pourtant il faut que nous connaissions le désir et la pensée de tous les autres, car nos lois nous l'ordonnent ainsi. » Alors il ordonna à saint Sahag de leur parler en ces termes : « N'écoutez point les paroles insensées de cet homme ; détachez-vous d'un aussi absurde conseiller, et préférez sagement la vie à la mort. Quant à celui qui a osé maintenant proférer de telles paroles qui méritent la mort, c'est un grand coupable, indigne de vivre davantage ; ses iniquités elles-mêmes ne lui permettent point d'exister plus longtemps. Cependant, vous qui êtes aussi en quelque sorte coupables, si vous exécutez la volonté souveraine, si vous adorez le Soleil, le roi a ordonné de vous remettre vos offenses et de vous renvoyer sains et saufs et avec honneur dans vos demeures. » Veh-Ten-Schapouh et ses assesseurs ordonnèrent aussi à saint Sahag de parler au bienheureux serviteur de Dieu Léon : « Nous avons entendu dire qu'il n'y a personne qui connaisse mieux que toi la religion chrétienne, et ce fut surtout par tes conseils que l'Arménie a été amenée à une ruine complète. Or un esprit

Digitized by Google

si sage et si instruit doit connaître la magnanimité du roi des rois qui vous pardonne tant d'offenses et vous fait connaître le vrai Dieu. Donc, comme tu as été le conseiller, et que c'est à cause de toi que beaucoup de gens sont morts, maintenant sois le conseiller de la vie, et fais que ceux-ci vivent et avec eux d'autres en grand nombre. Dis-leur qu'ils adorent le Soleil, et ils vivront; et toi, tu obtiendras du roi des honneurs qui te rendront glorieux, autant devant ta nation que devant toutes les autres. » Le saint évêque Sahag, avec constance et en plaisantant, expliquait aux saints toutes les paroles de l'intendant et de ses iniques assesseurs, pour faire connaître aux impies, par les réponses des saints, la volonté, le désir et la constante fermeté dans la foi de chacun des bienheureux.

Alors le saint serviteur de Dieu se mit à parler seul avec saint Sahag, et lui dit : « Il nous convient de répondre à ces hommes de la même manière que le Sauveur répondit à Pilate devant le tribunal. Mais, pour leur manifester franchement notre désir, dis-leur : « Vous avez compris tout ce que vous avez entendu de moi, que j'ai pleine connaissance de notre religion et que j'ai été le précepteur d'une nombreuse population; cela vous indique que la fin de mes jours approche. Or, en ce qui me concerne, il n'arrivera jamais que je change et que j'oublie aujourd'hui, par crainte d'un homme mortel, la connaissance de ma saine doctrine, que vous-mêmes avez déclaré que j'ai reçue de Dieu et non des hommes, et que j'attire ainsi sur moi ma condamnation. Car j'entendrai la sentence qui me blâmera en disant : Tu as instruit différentes personnes sans t'instruire toi-même. Quant aux honneurs et à la gloire que vous promettez de nous donner, nous ne recevrons jamais de la main d'un homme terrestre et mortel des honneurs que la rouille et les vers rongent et que le voleur cherche et dérobe. A nous, qui sommes revêtus de la gloire et de l'honneur par la main céleste et immortelle du Très-Haut, que ne peuvent égaler ni le ciel ni la terre avec toutes leurs merveilles, il ne nous manque qu'une seule chose pour accomplir notre heureuse fin, c'est le calice de la mort que nous nous hâtons de boire comme des gens dévorés par la soif. Donnez-le-nous aussitôt à vider et laissez-nous nous délivrer avec joie des passions agitées de cette vie. Ne nous réitérez plus en de longs discours les paroles insensées et pernicieuses de votre roi. » Lorsque le saint serviteur de Dieu Léon eut fini de parler, le bienheureux prêtre Mousché, le bienheureux prêtre Arsène et le bienheureux diacre Khadchadch prièrent le saint évêque Sahag de transmettre au prince inique les paroles suivantes : « Tout ce que vous ont dit nos saints docteurs et nos pères spirituels, Joseph et Léon, nous l'approuvons et nous le confirmons aussi; terminez le plus vite possible l'affaire pour laquelle vous êtes venus, et n'en retardez point l'exécution. Nous prions Dieu de vouloir bien nous accorder sa grâce et de nous rendre dignes de l'éternelle gloire et du royaume céleste. » En entendant cela, Veh-Ten-Schapouh et ses iniques assesseurs, au comble du dépit, voulurent adresser aux saints martyrs d'autres paroles trompeuses et futiles, en croyant pouvoir détacher peut-être quelqu'un du nombre de leur union indissoluble, ce qui était absolument impossible. C'est pourquoi ils se mirent une autre fois à presser le saint évêque Sahag d'expliquer tout ce qu'ils voulaient dire de nouveau aux saints. Le saint évêque Sahag répondit ainsi à Veh-Ten-Schapouh et à ses assesseurs : « Jusqu'à présent je me suis montré prêt à satisfaire tous vos ordres et j'ai expliqué aux saints tout ce que vous leur avez dit; mais je n'ai point voulu par là condescendre à vos avis ni accepter les paroles absurdes de votre roi. Car il n'est point nécessaire qu'un homme qui a l'esprit sain et qui est dans son bon sens veuille, même pour lui, écouter de telles chimères, et, qui plus est, qu'il les rapporte à l'oreille de personnes aussi sages et aussi intelligentes [que mes compagnons], si ce n'est toutefois pour que votre folie malheureuse soit connue davantage, et que la constance de notre vraie et divine prédication augmente et se raffermisse. » [Dès ce moment] les trois princes impies, fort irrités, ne purent supporter davantage [les paroles] des saints.

48. *Martyre des saints Léontiens.*

Alors Veh-Ten-Schapouh lui-même se leva, et, comme pour montrer [son attachement] au service du roi qui avait été tellement insulté, en présence de ses assesseurs, il frappa avec l'épée l'épaule du saint évêque Sahag, de telle sorte que la blessure s'étendit jusqu'à sa ceinture. Le saint évêque, ébranlé par ce coup violent, ne tomba point par terre, mais, s'appuyant sur une pierre, il s'y soutint; et, au nom de tous les saints, il commença à parler en ces termes : « Nous te rendons grâce, ô Christ, Agneau vivifiant qui as été tant de fois offert dans le sacrifice immortel et distribué par nos mains, sans être consommé; reçois-nous aussi avec miséricorde comme des victimes, et sois favorable à notre sacrifice. » Tandis

Digitized by Google

que le saint évêque parlait de la sorte, et, bien que le sang eût coulé à flots de sa blessure, il conservait encore sa vigueur, ranimé par la grâce du Tout-Puissant, et il semblait n'être point blessé. Ensuite, on ordonna de trancher avec l'épée la tête du saint patriarche Joseph, qui, ayant été dépouillé par les bourreaux, dit trois fois : « Retourne, ô mon corps, à la terre, à ton repos; puisque le Seigneur t'a exaucé. » Il reçut ainsi la mort avec l'épée. Quant à saint Léon, les princes impies ordonnèrent aux bourreaux de le dépouiller et de le traîner cruellement à travers les rochers abruptes et escarpés.

Alors on traîna le saint pendant si longtemps que tout son corps, sa poitrine et son dos furent écorchés et déchirés, et que ses os furent dépouillés de leur peau. En effet, tous les Perses disaient du bienheureux serviteur de Dieu, Léon, qu'il avait été, plus que tous les autres, le conseiller et la cause de tous les actes de Vartan et des événements qui à cette époque se passèrent en Arménie. Tandis que quelques-uns des bourreaux traînaient le bienheureux Léon, les autres tranchèrent avec l'épée les têtes du saint prêtre Mousché, du saint prêtre Arsène et du saint diacre Kadchadch. Ceux-ci, à l'heure de leur mort, parlèrent ainsi : « Jésus, Seigneur, reçois nos âmes! » Ensuite les bourreaux qui traînaient saint Léon, étant épuisés de fatigue, le conduisirent, lorsqu'il était mourant, sur le même lieu où ils avaient exécuté les autres saints; et là ils tranchèrent avec l'épée la tête du saint, qui, au moment de sa mort, parla ainsi d'une voix joyeuse : « Je te rends grâces, ô Christ, car, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, tu m'as assisté et sauvé par ta clémence infinie; tu m'as fait arriver à cette heure et rendu digne de la communion de vos saints; c'est dans tes mains, ô Sauveur, que je remets mon âme. » Après la mort de tous ces martyrs, on trancha aussi avec l'épée la tête du saint évêque Sahag qui était mourant, et qui, en récitant une prière d'une voix languissante, et ayant dit *amen*, rendit l'âme. Ainsi, la seizième année du règne d'Iezdedjerd, le vingt-cinquième jour du mois de *hroditz*, six saints ont été couronnés : le saint patriarche Joseph, de Vaïodzor; saint Sahag, évêque des Reschdouni; le saint prêtre Arsène de Pakrévant; le saint serviteur de Dieu, Léon, prêtre de Vanant; saint Mousché, prêtre d'Aghpag; le saint diacre Kadchadch, du canton des Reschdouni, [tous exécutés] dans la province d'Abar, près du village des Moks, nommé Révan. Nous avons rapporté fidèlement les paroles et la mort de chacun des saints, selon ce que nous a raconté Arschavir Gamsaragan, qui avait ardemment supplié le bienheureux Khoudjig [de l'instruire de ces faits] et avait su par lui la vérité.

Ensuite Veh-Ten-Schapouh et les autres princes qui l'accompagnaient quittèrent ce lieu, et choisirent neuf hommes, qu'ils laissèrent tout armés en observation. Veh-Ten-Schapouh choisit le premier parmi ces hommes, par l'inspiration de Dieu, Khoudjig, en le priant de rester dans cet endroit, parce qu'il était un homme très-fidèle et nécessaire pour l'exécution de ses ordres. Alors on ordonna aux gardes de surveiller les cadavres avec vigilance pendant dix jours au moins; afin que, dévorés par les oiseaux, leurs ossements fussent dispersés sur le haut des montagnes, ou bien dans les profondeurs des cavernes, jusqu'à ce que l'armée royale eût décampé de cet endroit. « Peut-être, disait Veh-Ten-Schapouh, des chrétiens, informés par quelqu'un, viendront pour chercher leurs ossements, et, les recueillant, ils les distribueront à tous les chrétiens; et alors nous mériterons la mort, [lorsque nous serons revenus] auprès du roi. »

Les gardes demeurèrent donc en cet endroit par l'ordre de Veh-Ten-Schapouh, du chef des eunuques Movan et du grand-maître de la garde-robe Tchénigan. Pendant ce temps-là, le bienheureux Khoudjig réfléchissait aux moyens que Dieu lui indiquerait, et quelle ruse il emploierait pour parvenir à dérober aux autres gardiens les reliques des saints. Tandis que le bienheureux s'abandonnait à ces vagues pensées, tout à coup, le même jour et au milieu de la nuit, il y eut un grand tremblement de terre dans cet endroit : d'horribles craquements et des bruits épouvantables se firent entendre du fond des abîmes; des nuages amoncelés couvrirent la terre : des grondements de tonnerre accompagnés d'éclairs firent trembler les montagnes, et une colonne de feu, semblable à un arc-en-ciel, descendit des cieux en entourant les corps des martyrs qu'elle enveloppa de lumière. Les gardes, renversés par terre, restaient comme à demi morts, de sorte que chacun d'eux ignorait où se trouvait son compagnon; et ceux qui étaient étendus sur le sol ne pouvaient plus se relever, puisque les secousses de ce grand tremblement de terre les soulevaient, puis les faisaient ensuite retomber. Tous étaient meurtris, avec les pieds foulés, et avaient perdu l'usage de la parole. Mais la main du Tout-Puissant préservait de tout danger le bienheureux Khoudjig, qui, le cœur joyeux, rendait gloire à Dieu, en songeant alors que ses vœux, depuis longtemps formulés, allaient s'accomplir. Ce désastre épouvantable dura pendant toute la

Digitized by Google

nuit, le jour suivant, et même pendant la seconde nuit, jusqu'à l'heure du lever du soleil. Ensuite les bruits qui retentissaient dans les abîmes cessèrent; les grondements du tonnerre s'apaisèrent; les nuages se dissipèrent; la terre cessa de trembler, et les feux des éclairs disparurent. Ces phénomènes se passèrent seulement autour du lieu [du martyre des saints], sur une étendue de deux stades de tour. Les gardes, remis de leur horrible frayeur, cherchaient des yeux comment ils pourraient fuir de ce lieu; mais, ayant le cœur fortement agité et saisis de peur, ils ne pouvaient point se relever; ils se regardaient étonnés les uns les autres sans pouvoir parler. Vers la neuvième heure du troisième jour, Khoudjig se leva, et, feignant de boiter, il tourna les yeux autour de lui et se mit à fuir de cet endroit, pour encourager les autres à se relever et à s'éloigner de la place avec lui. Voyant le bienheureux Khoudjig s'en aller ainsi en boitant, et ranimés par le péril, ils s'enfuirent à sa suite, n'ayant point, par crainte, le courage de se retourner en arrière pour regarder les lieux qu'ils quittaient. Ils se pressaient, afin de rejoindre Veh-Ten-Schapouh et ses compagnons, tandis que le bienheureux Khoudjig s'éloignait d'eux et prenait un autre chemin. Les gardes, étant arrivés le sixième jour auprès des princes, leur racontèrent tous les désastres qui leur étaient arrivés pendant un jour et deux nuits. En voyant la pâleur empreinte sur leurs visages et en entendant le récit des terribles aventures qui leur étaient arrivées, Veh-Ten-Schapouh et ses compagnons furent saisis de terreur, et ils demeurèrent longtemps frappés d'étonnement et de surprise. Ayant tenu ensuite conseil, ils ne purent trouver d'autre expédient que de faire taire les gardiens, en les engageant à ne point révéler à personne leurs aventures et à ne point parler à qui que ce fût de la mort des prêtres, ni des prodiges qu'ils avaient vus. Ils y réfléchissaient en secret, et ils étaient frappés d'étonnement. Veh-Ten-Schapouh et Tchenigan dirent ainsi entre eux : « L'affaire des chrétiens n'est pas chose légère et insignifiante; mais positivement la force de leur religion et de leur foi est grande; quant à nous, corrompus par l'ignorance, nous nous perdons, et nous ne nous en apercevons point. »

49. *Khoudjig s'empare des reliques des saints.*

Lorsque le bienheureux Khoudjig eut été certain que Dieu avait dissipé toute crainte de tous côtés, et ayant même entendu les réponses que les princes avaient faites aux gardiens; voyant aussi que personne ne s'occupait des reliques des saints, il emmena avec lui dix autres compagnons, dont il connaissait bien la fermeté dans la foi chrétienne. Il prit aussi des chevaux et des corbeilles carrées pour chacun des saints; puis il s'en alla secrètement, la nuit, pour exécuter le plan qu'il avait formé. A l'approche du lieu du martyre, ils perdirent la trace de l'endroit où se trouvaient les reliques des saints; car la nuit était sombre. Comme ils étaient déjà fatigués, ils s'attristaient, se croyant indignes de retrouver ce trésor céleste. Tandis que, troublés de la sorte, ils erraient dans cet endroit, voici que tout à coup un aigle lumineux prit son essor rapide du haut du ciel et vint se poser sur le corps du saint homme de Dieu, Léon. La place fut éclairée plus que le jour, et les corps de chacun des saints apparurent très-distinctement. Alors, contents et joyeux, ils adorèrent le Seigneur Dieu, et se mirent à recueillir séparément [les corps de] chacun des martyrs dans des corbeilles, selon les signes qui apparaissaient au bienheureux Khoudjig, en forme de lettres. L'odeur suave, qu'exhalaient les corps des saints, les remplissait de joie. Ayant placé sans tarder les corps sur les chevaux, ils les transportèrent dans un autre endroit du désert, à environ trois lieues de Perse du lieu du martyre; et là ils demeurèrent pendant sept jours, jusqu'à ce que tout soupçon de crainte eût cessé. Ensuite ils détachèrent les os des saints de leurs chairs odorantes, qu'ils enveloppèrent avec vénération dans des toiles, et ils les inhumèrent avec honneur dans le désert. Après cela, ils recueillirent les os et les portèrent à la ville, où, après les avoir pendant longtemps tenus cachés chez eux, ils commencèrent à les distribuer secrètement à quelques pieux chrétiens qui se trouvaient dans l'armée, et qui les reçurent comme une marque du salut de leurs âmes et de leurs corps. On envoya bientôt des reliques dans tous les pays, pour le bonheur et le salut céleste des familles et de la province. Mais les premiers fruits du trésor glorieux et divin furent premièrement offerts par le bienheureux Khoudjig aux satrapes prisonniers, qui avaient mérité de recevoir un présent si salutaire. Car ils reconnurent aussitôt que Dieu veillait sur eux et qu'ils seraient, dans un temps donné, délivrés de leurs entraves, par l'intercession des os des saints, selon la parole du serviteur de Dieu, Léon, qui leur annonça cette nuit, dans une révélation, ce qui devait leur arriver par la grâce du Seigneur. [Cette révélation leur fit connaître] qu'ils devaient revoir leur patrie, et, en effet, ce que le saint avait prédit s'accomplit avec le temps.

Digitized by Google

Le bienheureux Khoudjig commença ensuite à raconter tous ces événements aux satrapes prisonniers. Il m'est pénible désormais de ne plus nommer Khoudjig; et personne n'a pris soin de nous rappeler le nom de cet homme admirable : mais le Tout-Puissant le conservera par écrit jusqu'au jour de sa majestueuse apparition, où il récompensera largement les mérites de ses labeurs, en même temps qu'il couronnera ceux qui ont aimé son nom. Il racontait et exaltait l'intervention et le secours que lui avait prêtés le Tout-Puissant; il disait comment, étant dans le pays de Vartkès, le Christ lui révéla les desseins du roi, et le guida, en comblant ses vœux. « Il me fit paraître, disait-il, comme un homme dévoué et fidèle auprès de Veh-Ten-Schapouh, l'intendant, si bien que cet impie me supplia de l'accompagner et me conduisit par force à l'endroit tant désiré du martyre des saints, par la main de Dieu Tout-Puissant, dont la volonté rend toutes choses possibles. Je fus digne de tout voir, tandis que je me croyais indigne d'entendre les interrogatoires des oppresseurs, les réponses de chacun des saints et leurs prières. J'ai assisté successivement au supplice de chacun d'eux et j'ai tout entendu. Ainsi donc, par vos prières assidues, la très-sainte Trinité m'a secondé, moi indigne, de manière que j'ai été digne de vous apporter le trésor céleste des reliques des saints. » Khoudjig mit honteusement en fuite les gardes épouvantés, il effraya les cœurs des ministres infidèles; il déjoua les desseins du roi insensé, et il glorifia le nom de sa sainte Église. Tels sont les faits de consolation et de gloire que racontait sans cesse aux fidèles en Christ ce bienheureux marchand, qui, pendant un temps, ayant été marchand du trésor terrestre, devint tout à coup, par ses œuvres pieuses, un marchand du précieux, sublime et céleste trésor des reliques des martyrs. C'était la seule conversation et l'unique consolation des satrapes arméniens prisonniers, soit en sortant, soit en rentrant, soit en s'asseyant dans la maison, soit en se levant, soit pendant les fêtes, soit le premier jour du mois. En racontant tous ces faits avec une joie intarissable, ils renouvelaient et consolaient les esprits accablés des auditeurs, en les confirmant dans la foi de la vérité. Le prince des Arscharouni, Arschavir Gamsaragan [méditait surtout ces récits]. Pour lui, à toute heure, le jour et la nuit, il trouvait un aliment pour son esprit et une douce méditation dans la doctrine des saints, et surtout dans les paroles et les instructions spirituelles de saint Léon, dans les réponses de chaque martyr aux interrogations des bourreaux, et dans les prières faites par chacun des saints au moment de leur mort. Il les récitait, en les unissant aux canons des psaumes; il les répétait sans cesse et avec assiduité. Nous aussi, en entendant souvent ces récits de la bouche de l'illustre Gamsaragan, nous les avons écrits avec empressement et avec soin, et, bien que notre faiblesse fût incapable de rapporter chaque chose avec ordre, cependant nous n'avons rien oublié ou omis par négligence (1).

Or, lorsque le roi Iezdedjerd fut entré dans sa capitale, dans le pays de Vergan, avec tous les grands et les soldats qui l'accompagnaient, les habitants de la capitale, qui se trouvaient à Nischapour, permirent, sur l'ordre de Veh-Ten-Schapouh, aux satrapes arméniens qui étaient prisonniers dans la forteresse, de pouvoir envoyer où ils voudraient leurs serviteurs et les autres qu'ils avaient auprès d'eux, pour leurs affaires particulières. En entendant cet ordre, les bienheureux prêtres, Khorène et Abraham, se hâtèrent d'arriver dans le Vergan, et là, se prosternant publiquement devant l'intendant Veh-Ten-Schapouh, ils le sollicitèrent, en lui disant : « Lorsqu'en emmenant nos pères spirituels et nos docteurs, tu les as conduits hors de Nischapour, nous aussi, nous voulions les accompagner dans leur voyage; mais tu as sévèrement ordonné de nous retenir ici jusqu'à ce moment sous une surveillance rigoureuse. Or, si vous les avez conduits dans quelque pays étranger; si vous les y avez transportés sans nulle espérance de retour; faites-nous la grâce de nous le dire, afin que nous y allions, nous aussi, pour y demeurer toujours avec eux. Nous sommes disposés à vivre là et à mourir; nous désirons seulement être dignes de les voir. Si cependant vous les avez mis à mort, veuillez faire exécuter aussi le même ordre en ce qui nous concerne, puisque nous regardons cette mort comme plus précieuse et plus glorieuse que toutes les richesses et toute la gloire de ce monde. » Veh-Ten-Schapouh, ayant entendu toutes ces paroles, et étonné de leur courage intrépide, répondit avec toute la multitude aux bienheureux, en leur disant : « Personne ne vous montrera le chemin qu'ont pris vos docteurs; mais nous interrogerons à votre égard le roi des rois, qui a seul le pouvoir de donner des ordres. » Veh-Ten-Schapouh se présenta alors devant le roi Iezdedjerd pour lui transmettre les paroles et les instances des prêtres bienheureux.

(1) Cf. plus haut (pg. 229 et suiv.) le détail des mêmes événements, qui sont relatés dans le ch. 8 de l'Histoire d'Élisée.

Digitized by Google

50. *Profession de foi des prêtres Khorène et Abraham.*

Le roi ordonna et il dit : « Personne ne leur reproche de fautes, et personne ne porte plainte contre eux. Qu'ils adorent le Soleil, qu'ils apprennent à respecter le Feu ; ils recevront alors de nous de grands présents, et ils seront renvoyés dans leur pays. Toutefois, s'ils ne veulent pas obéir à notre ordre, ils seront punis et torturés ; ils seront transportés en Assyrie, condamnés aux travaux publics avec les esclaves royaux, et ils resteront ainsi en esclavage pendant toute leur vie. » Veh-Ten-Schapouh vint pour communiquer aux bienheureux prêtres Khorène et Abraham l'ordre du roi. En entendant cela, les vénérables prêtres répondirent unanimement en ces termes : « Non-seulement nous sommes prêts à souffrir des tortures pour le nom du Christ, mais aussi les supplices et la mort. Quant à l'adoration du Soleil que vous nous imposez, c'est plutôt nous qui sommes douloureusement affligés à cause de l'aveuglement de votre erreur. Nous prions Dieu de vous montrer votre ignorance, et non pas de faire de nous vos imitateurs. Nous n'abandonnerons jamais le Créateur, pour adorer des créatures. » Ayant entendu cette réponse courageuse de la bouche des bienheureux prêtres, les princes exécutèrent l'ordre du roi. Ils coupèrent les oreilles à tous les deux ; ils les firent conduire en Assyrie, dans la province nommée Schapoul (1), pour y rester comme esclaves et être employés aux travaux publics. Les fidèles de la province qui habitaient en Assyrie, ayant appris la venue des bienheureux, allèrent avec joie à leur rencontre, en les honorant comme les reliques des saints martyrs, puisqu'ils méritaient dignement de tels honneurs. Chacun apportait aux pieds des bienheureux ce qu'il avait de biens, afin qu'ils les prissent et les distribuassent pour les besoins et l'usage de leurs personnes et de leurs familles. Les bienheureux prenaient une partie convenable des dons des fidèles, et ils l'acceptaient pour l'apporter aux satrapes prisonniers dans la province d'Abar. Chacun, plein de joie et d'empressement, priait les bienheureux de les rendre dignes d'un voyage si louable. Quelquefois le bienheureux prêtre Abraham recueillait des dons dans les contrées méridionales de l'Assyrie, et il les envoyait pour les distribuer aux satrapes arméniens prisonniers, selon les besoins de chacun. C'est ainsi qu'agirent à plusieurs reprises les chrétiens du pays. Ensuite le bienheureux prêtre Abraham, pendant plusieurs années, apportait avec un grand zèle aux satrapes de l'Arménie les dons que lui offraient les fidèles de la nation, jusqu'à ce que ceux-là fussent mis en liberté. Le bienheureux prêtre Khorène, après avoir vécu encore quelques années, mourut en Assyrie. Alors le bienheureux prêtre Abraham revint en Arménie, ayant pour répondants les fidèles de la nation, qui mirent en gage à la cour, pour sa caution, leurs maisons et leurs biens, pendant tout le temps de sa vie, ayant aussi pourvu à tous ses besoins. Partout son aspect angélique inspirait à tous l'admiration. Il fut consacré évêque du pays des Peznouni, et, après y avoir introduit plusieurs sages réformes, il mourut dans l'ordre sacré après une heureuse vieillesse (1). Puissions-nous mériter nous aussi son sort, par la grâce de Jésus-Christ Notre-Seigneur. A lui gloire dans tous les siècles, Amen.

(1) L'ethnique *Schapoul* est altéré. Nous avons vu dans l'Histoire d'Élisée (cf. plus haut, pg. 245) que ce nom est écrit sous la forme *Schahoug*. Or il n'existe à notre connaissance, dans aucun texte arménien, une province ou un district de la Babylonie qui porte ce nom. Nous avons essayé de restituer la véritable forme de cet ethnique d'après la Géographie de Moïse de Khorène (Œuvres compl., en arm.; Venise, 1843, 8°, § 32, p. 612) qui mentionne, dans la nomenclature des quatre divisions de la Babylonie, un district du nom d'*Agogha* ou *Agola*, que nous croyons être l'orthographe exacte des mots *Schapoul* et *Schahoug* que nous lisons dans Lazare de Pharbe et dans Élisée, *Agoghon* ou Agouri (*Itinér. de Tovin jusqu'à plusieurs autres villes de l'Arménie*, dans S.-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, 396) et qui sont très-certainement des altérations dues aux copistes.

51. *Vahan le Mamigonien est rendu à la liberté, à la demande d'Aschouscha.*

Or, en faisant un retour sur le passé, reprenons l'ordre historique. En la dix-septième année du roi Iezdedjerd, Aschouscha, prince des Ibères, fit des démarches auprès des nobles de la Porte royale, en offrant à chacun de grandes sommes d'argent, et notamment à l'inique ministre Mihr-Nersèh, qu'il parvint, à la suite de grands efforts et de pénibles fatigues, à persuader de dire au roi Iezdedjerd qu'on lui accordât les fils du bienheureux héros Hemaïag de la famille des Mamigoniens. Le perfide Vasag, prince de Siounie, avait traîtreusement enlevé ces enfants à leurs gouvernantes, comme les fils des condamnés, et

(1) Cf. plus haut (pg. 243 et suiv.) ce que raconte également Élisée, dans l'appendice du ch. 8 de son Histoire (*Des disciples des martyrs qui devinrent confesseurs*), touchant Khorène et Abraham. Les récits des deux auteurs sont complétement d'accord sur les détails relatifs à la vie de ces personnages.

Digitized by Google

les avait transportés à la Porte, afin qu'ils fussent mis à mort. C'étaient encore des enfants en bas âge. Dieu miséricordieux toucha, par l'intercession du sang sacré de leurs pères, le cœur du roi, qui accorda à Aschouscha, comme à un homme aimé et estimé, cette demande qui paraissait incroyable à tous. Après cela, Aschouscha, ayant reçu du roi cette faveur insigne, se leva au milieu de la salle, et là, en présence de tous, il se prosterna par terre, de côté et d'autre, et ensuite il se frappa la tête contre terre. C'est de cette façon qu'il témoigna sa reconnaissance au roi. En voyant cela, le roi et tous ceux qui étaient réunis dans la salle furent très-étonnés de ce procédé. Le roi lui dit alors : « Prince des Ibères, quelle est donc cette nouvelle manière de rendre grâce que tu nous as montrée aujourd'hui? » Aschouscha répondit, en disant : « O roi magnanime! tu m'as accordé une nouvelle grâce, qu'aucun autre de mes compagnons, tes sujets, n'a jamais obtenue; c'est donc pour moi aussi un devoir de t'en remercier d'une manière toute nouvelle et que tu n'as jamais vu employer par aucun de tes sujets. » En entendant ces paroles d'Aschouscha, le roi et tous les nobles le louèrent beaucoup et furent fort étonnés.

52. *Mort de Iezdedjerd et avénement de Bérose.*

Iezdedjerd, roi des Perses, étant arrivé au terme de son existence, mourut sans gloire. Ses deux fils occupèrent le trône, mais il s'éleva parmi eux une querelle, et ils se déclarèrent mutuellement la guerre. Le plus jeune fut vainqueur. Ayant tué son aîné, il monta sur le trône; il se nommait Bérose (1).

53. *Délivrance des satrapes prisonniers.*

La première année de son règne, Bérose expédia Ezad-Veschnasb, son frère de lait, qu'il aimait tendrement, et lui ordonna de délivrer les satrapes arméniens de leurs chaînes, et de leur assigner un apanage à Hrev (1). « Qu'ils séjournent là, dit-il, avec la cavalerie, et qu'ils exécutent tout ce qui leur sera imposé par Aschdad, père de Ezad-Veschnasb. » Dès son arrivée, Ezad-Veschnasb fit part de cette nouvelle aux satrapes en leur disant : « Le roi des rois vous a fait grâce de la vie; il a même ordonné de vous délivrer de vos chaînes, et il vous a assigné un apanage à Hrev, ainsi qu'à vos femmes, dans leur pays. Il vous a ordonné également de garder les charges que vous tenez de la royauté, d'obéir, et d'exécuter tout ce que mon père Aschdad vous commandera. » En entendant cette communication de Ezad-Veschnasb, les satrapes arméniens rendirent gloire à Dieu, leur protecteur et leur bienfaiteur, dont ils attendaient fermement et avec persévérance d'autres faveurs encore, par l'intercession des reliques des saints. Comme Ezad-Veschnasb voyait fréquemment les satrapes arméniens, il entra peu à peu dans leur confiance, et il arriva, comme par une grâce de la Providence divine, qu'il prît soin d'eux. Il aimait Arschavir Gamsaragan, comme Jonathas aimait David. Il veillait aussi sur le sort des autres satrapes arméniens, en intercédant souvent en leur faveur. Les satrapes furent après cela conduits à Hrev, où l'on fixa à chacun son apanage. Aschdad leva chez eux des combattants pour s'en servir pendant la guerre. Il honora et releva leur mérite, en louant leur valeur devant le général de l'armée, comme aussi devant tous les habitants de Hrev et de la province. La main du Tout-Puissant accorda la guérison à une foule d'infirmes par le moyen des reliques des saints, que les prêtres, qui étaient allés avec eux, gardaient en secret auprès d'eux. C'est pourquoi ils méritèrent les louanges du général, et, dans toute la province, ils furent regardés comme des hommes vaillants et distingués. Le prince de Hrev, appelé Hrev Schnom Schapouh (2), aimait beaucoup les prisonniers arméniens, et il fit plusieurs fois connaître par écrit, aux grands de la Porte et à ses amis à la cour, leur valeur, leurs bonnes qualités et leur habileté. Il y avait cependant des gens qui cherchaient, dans la vie des bienheureux prisonniers, des

(1) Cf. plus haut, Elisée, p. 248. — Les historiens orientaux et occidentaux ne sont pas d'accord sur la durée du règne d'Iezdedjerd II; les uns disent qu'il occupa le trône 17 ans, les autres 19 ans. (Agathias, l. 4, p. 137. — Élisée, ch. 8. — Samuel d'Ani, *Chron.*, dans *Euseb. chron.*; éd. Maï et Zohrab, pg. 47.) Cette différence explique pourquoi les critiques modernes fixent la mort de ce prince entre les années 457 et 460. Saint-Martin suppose que ce fut en 458 que le roi Iezdedjerd laissa le trône à Hormisdas son second fils au détriment de l'aîné Bérose (Firouz), qui parvint après une lutte assez longue à détrôner son frère cadet, à s'emparer de la couronne et à le faire mourir. Les auteurs orientaux sont aussi en désaccord touchant les fils d'Iezdedjerd II; les uns veulent que Bérose soit le plus jeune des fils du roi de Perse et Hormisdas l'aîné. Les Arméniens, et notamment Élisée et Lazare de Pharbe, partagent cette dernière opinion.

(1) Cf. plus haut, pg. 248, note 1, col. 1.

(2) Élisée nomme également ce personnage et l'appelle Harevschghom Schapouh, avec une légère différence dans l'orthographe. — Cf. plus haut, pg. 248, note 1.

Digitized by Google

traces de quelque faiblesse, et ils ne craignaient même pas de les questionner à ce sujet. C'étaient des hommes qui, selon la parole du Sauveur, oubliant la poutre de leur œil, se permettent avec une audacieuse présomption d'observer la paille dans l'œil du voisin. Quant à moi, en entendant ces paroles, j'en frémis d'étonnement. Car, en considérant les divers tourments qu'ils ont volontairement soufferts dans l'espérance de la charité, en voyant la constance avec laquelle ils méprisèrent les richesses, considérant comme rien les dignités, s'éloignant des biens, affrontant courageusement la mort, souffrant patiemment les chaînes, supportant les prisons et les insultes, préférant l'ignominie à la gloire, tourmentés par la faim, se consumant de soif, détestant l'abondance des richesses et chérissant la pauvreté, méprisant la mollesse et aimant l'austérité et beaucoup de souffrances corporelles supportées avec joie, je n'ose pas même penser qu'il pût se trouver quelque faiblesse chez de telles gens. De même, en contemplant la somme des vertus des bienheureux prophètes et des saints apôtres, nous ne nous considérons pas même comme capables de trouver en eux la moindre trace des faiblesses humaines. Quant à moi, qui suis coupable de mille fautes, je les tairai, car, en y songeant, le repentir me gagne. Celui-là seul est saint et juste, qui a dit : « Moi seul, j'ai vaincu le monde. »

Cependant quelques-uns des satrapes prisonniers, c'est-à-dire de ceux que j'ai vus de mes propres yeux, étaient en effet comme des êtres célestes sur la terre, et ils paraissaient des anges avec une enveloppe corporelle; ils avaient établi des écoles à leur propre usage, où ils apprenaient la doctrine de l'Église; et, avec une existence toute spirituelle, imprimant en eux-mêmes la vie pure des gens vertueux, ils récitaient avec zèle les canons des psaumes; ils lisaient jour et nuit les leçons des prophètes, ils suivaient les exercices spirituels même dans le camp, comme dans une maison, quelquefois publiquement, et d'autres fois en secret, selon les circonstances. Ils tâchaient toujours d'exciter leur zèle de plus en plus. En prenant les armes, ils récitaient mentalement des psaumes, et, en attaquant l'ennemi, ils priaient intérieurement dans leur cœur. Aussi, avec le secours du Tout-Puissant, ils revenaient de tous les combats sains et saufs, vainqueurs et glorieux. Quant à ceux qui, à cause de leur grand âge ou bien par faiblesse d'esprit, selon les lois de la nature, n'étaient pas capables d'apprendre, ils veillaient et ne se reposaient point, se livrant avec le plus vif plaisir à de longues prières, et restant debout sans jamais se lasser. A les voir, on aurait dit qu'ils étaient tous des enfants de lumière et [des habitants] du royaume des cieux.

Les femmes dont les époux avaient été martyrisés en héros, et d'autres aussi dont les maris étaient prisonniers à Hrev, tâchaient de se surpasser les unes les autres par leurs vertus, en mortifiant chaque jour leurs penchants. Elles étaient des martyres vivantes, selon la parole du prophète. La parole est impuissante à rendre la sévérité de leur vie, car elles surpassèrent en vertu plusieurs hommes, en fortifiant la faiblesse naturelle de leur corps, plus que celle des hommes; ainsi elles se rendirent glorieuses et victorieuses. Les femmes délicates, les filles des satrapes et les princesses mangeaient du millet au lieu de la fleur de farine; elles buvaient de l'eau avec mesure, au lieu de vin pur; elles s'habillaient avec des laines grossières au lieu des vêtements d'étoffe brodés en or; elles s'étendaient par terre sur des broussailles sèches, au lieu de lits moelleux, et celles qui autrefois prolongeaient leur sommeil veillaient alors, semblables aux âmes célestes. Elles ne se parfumaient plus, elles n'ajustaient point avec le peigne la chevelure de leur tête. Elles surent même résister à ce qui est le plus difficile à vaincre pour les femmes : à l'intempérance de langage et à ce désir de porter souvent çà et là leurs yeux couverts d'un voile pour observer. Elles réprimèrent leurs langues, renonçant à prononcer d'inutiles paroles (1). Aussi le Dieu miséricordieux, regardant les prières et les mérites des femmes et des hommes, se rappela enfin le martyre de saint Vartan et de tous ses compagnons, l'intercession des prêtres qui avaient subi le martyre, et il fit retourner en Arménie les prisonniers, qui, étant rentrés dans leurs maisons, la sixième année du règne de Bérose, et ayant vécu chacun, selon que le Seigneur l'avait ordonné, finirent leurs jours, selon la volonté de Dieu, et furent enterrés en paix dans les tombeaux de leurs pères, après avoir été bénis tous par la bouche du saint patriarche Kiud. En effet, le saint patriarche Joseph étant mort, Mélidé, originaire de Manazguerd, lui succéda dans le pontificat de l'Arménie; et après lui Moïse, qui était aussi de la même localité, monta sur le siége patriarcal (2).

(1) Cf. Élisée, ch. 8, à la fin de l'ouvrage.

(2) A la mort de Joseph I, en 452, Mélidé de Manazguerd lui succéda. Ce fut lui qui transporta de Vagharschabad à Tovin la résidence patriarcale En 457, Moïse lui succéda et laissa, en 465, le trône pontifical à Kiud.

Digitized by Google

54. *Le patriarche Kiud.*

Ensuite Kiud succéda à Moïse par la Providence divine, dans le pontificat de l'Arménie. Il était de la province de Daïk, du village d'Arahez (1). C'était un homme très-érudit dans les lettres arméniennes, plus habile encore dans le grec; éloquent et ingénieux dans l'enseignement de la doctrine. On ne remarquait jamais en lui l'absence de connaissances; au contraire, inspiré par la grâce du Saint-Esprit, il révélait les secrets du même Esprit divin, en enseignant tout le peuple avec une clarté lumineuse. Ses paroles, semblables à une pluie abondante, produisaient la fertilité et portaient des fruits dans les âmes des auditeurs (2).

Les femmes des martyrs et des prisonniers qui étaient à la Porte, bien qu'accablées de souffrances, élevaient et instruisaient, avec une grande sollicitude, les fils encore jeunes de ceux qui avaient été martyrisés avec saint Vartan, et qui étaient de la même famille des Mamigoniens, ainsi que les fils de ceux qui appartenaient à la famille des Gamsaragan et à d'autres familles. Elles s'empressaient d'instruire ces enfants par des enseignements utiles, non pas comme des femmes incapables et négligentes, mais comme des hommes courageux. Surtout la femme du martyr mamigonien Hemaïag, qui fut célèbre parmi toutes les femmes de l'Arménie, tant elle était douée de toutes les vertus et des dons intellectuels. Elle éleva et instruisit, dans le pays des Ibères et chez Aschouscha, pteschkh des Ibères, ses fils, que ce prince avait réclamés à Iezdedjerd, roi des Perses, comme cela a été dit précédemment. Ensuite Aschouscha les avait conduits et rendus à leur mère, qui se nommait Tzouig; car ce prince avait pris en mariage la sœur de Tzouig, qui s'appelait Anouisch-Vram. Ces enfants, élevés et instruits à la cour d'Aschouscha, faisaient de grands progrès, et devenaient célèbres; dès l'enfance ils paraissaient habiles et admirables à quiconque les observait avec les yeux de l'intelligence. Le premier d'entre eux se nommait Vahan, le second, Vasag, et le troisième, Ardaschès. Ils avaient aussi un autre frère cadet, nommé Vart, qui dès son enfance était resté chez ses gouvernantes, en Daïk (3).

En ce temps-là, on voyait des hommes qui, retirés chacun dans leur maison, vivaient seuls et isolés comme des lâches; ils avaient indignement acheté des Perses l'autorité, en abjurant la foi, au lieu de la posséder par la piété et par la vertu. C'étaient des hommes insensés et pernicieux, infâmes et faibles, ignobles et lâches, dont quelques-uns, unis à des brigands errants dans les montagnes, se prévalaient de leur apostasie; d'autres achetaient des dieux, pour en plaisanter, insultant à la fois ces dieux et les marchands insensés, indignes d'être réputés des hommes et exclus du nombre des nobles. Dès lors, on voyait en Arménie la vertu délaissée, la sagesse abandonnée, la valeur éteinte et disparue, et la foi chrétienne oubliée. Ces soldats arméniens, qui jadis se distinguaient parmi tous les autres guerriers, et qui étaient considérés comme d'illustres généraux et des triomphateurs, devinrent alors la risée et l'opprobre de tous. Le roi Bérose lui-même les insulta une fois publiquement, en présence de toute l'assemblée, et leur parla ainsi : « L'homme le plus vil et la troupe la plus méprisable qui se trouve sous ma domination, ce sont les Syriens; mais l'Arménien est plus vil et plus méprisable encore que le Syrien. » Un tel jugement provoquait en effet des larmes et des gémissements.

Tandis que les indignes princes de ce temps-là agissaient de la sorte, on voyait prospérer de jour en jour les fils de la famille des martyrs mamigoniens, qui se vantaient de posséder cette prospérité, non pas par des moyens humains, mais par le secours de la Providence divine, et par l'intercession du sang sacré de leurs aïeux, qu'ils versèrent volontairement pour la sainte Église arménienne. Ils se comportaient courageusement parmi ces indignes princes arméniens comme au milieu des ennemis, et, bien que par jalousie ils en fussent détestés, cependant ils étaient meilleurs qu'eux et ils les surpassaient en tout. Ils étaient habiles dans les conseils, intelligents et ingénieux, adroits et vaillants à tirer de l'arc, agiles à la chasse et les premiers à atteindre le but; ils se servaient avec la même adresse de la main droite et de la main gauche; ils étaient habiles en tout et pleins de grâce. Des personnes qui avaient une grande suite de serviteurs importunaient ceux qui étaient sans serviteurs, en

(1) Kiud occupa le siége patriarcal de l'Arménie de l'an 465 à l'an 475.

(2) Cf. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, pg. 214 et suiv., et le *Discours préliminaire* placé en tête de ce volume.

(3) Les liens de parenté qui unissaient les princes d'Ibérie aux satrapes arméniens étaient très-étroits. Vartan avait donné sa fille aînée Vartanouhi à l'Ibère Vazden, et Vartanouisch la cadette à Arschavir Gamsaragan. Hemaïag, frère de Vartan, avait épousé Tzouig, fille de Vram Ardzrouni, et Aschouscha, pteschkh des Ibères, avait pris pour femme Anouisch-Vram, sœur de Tzouig.

Digitized by Google

frappant souvent à leurs portes pour leur demander les produits de leurs chasses, et d'autres choses précieuses et de grand prix, selon chaque pays. C'était avec toutes ces choses qu'étaient ornées les tables des festins des chefs arméniens, ainsi que toutes les maisons. Les étrangers et les familiers s'efforçaient de les imiter. Ils avaient soin aussi d'élever et d'exercer dans leur science et dans leur art les fils du bienheureux Arschavir Gamsaragan, seigneur des Ardzrouni, qui étaient leurs parents, puisqu'ils étaient nés de la fille du martyr Vartan.

Mais celui qui montrait le plus d'ardeur et le plus de soin à s'instruire dans ces bons principes était le plus âgé des fils de saint Hemaïag, qui se nommait Vahan. C'était un homme sage, intelligent et bienveillant. Lorsqu'il entreprenait quelque chose, Dieu le faisait réussir par son assistance, et lui donnait de la force. Les gouverneurs perses eux-mêmes, qui arrivaient de la Porte, l'aimaient et l'honoraient malgré eux, parce qu'ils y étaient contraints par l'influence de Dieu. Ils louaient aussi sa vertu devant le roi des Perses, et souvent ils en parlaient à ce monarque, si bien que le roi Bérose lui-même, connaissant l'habileté de Vahan, le regardait comme un homme excellent. Il faisait son éloge devant tout le monde et l'estimait digne d'honneurs. Mais, bien qu'il eût la pensée de l'honorer selon les mérites de son talent et de sa valeur, cependant, se rappelant les actes et les entreprises de ses pères et de ses ancêtres, et comment, par des résistances et des guerres continuelles, ils avaient fatigué les Perses, il recula devant l'idée de le récompenser et y renonça. Ainsi, il ne consentit pas à lui accorder les honneurs qu'il méritait, surtout en entendant continuellement les délations des envieux qui, dans ces temps malheureux, avaient été nommés les chefs de la nation arménienne, et qui étaient jaloux de la prospérité et de l'avancement de Vahan le Mamigonien dont ils redoutaient l'influence. Cette crainte de l'avenir pervertissait le cœur de ces hommes indignes et orgueilleux; et si, par hasard, il se trouvait à cette époque un homme de mérite et vertueux, comme l'excellent Papig de Siounie, ou l'admirable Arnag Amadouni, ou quelqu'un de leurs semblables, tous s'éloignaient de la perversité du roi insensé, et se dérobaient aux atteintes des princes iniques de ce temps; semblables aux lièvres qui, échappés des griffes des aigles voraces, se cachent dans les cavernes des rochers ou dans les lieux boisés des forêts. Ils jugeaient plus avantageux de mourir avec persévérance dans la religion chrétienne, qu'en recherchant des honneurs, de tomber dans l'apostasie et de mériter la damnation. Ils aimaient mieux, selon la parole de l'Écriture sainte, supporter des injures pour le Christ, que de se laisser pour un moment séduire par les vains honneurs de ce monde et mériter ensuite les peines éternelles. Ils voyaient monter le feu de l'iniquité, comme celui de la fournaise de Babylone, et il n'y avait personne pour l'éteindre. Ils s'assemblaient tous et s'asseyaient auprès du saint patriarche des Arméniens, Kiud, qui ne cessait jamais de pleurer l'erreur des adorateurs du Feu, et qui cherchait en secret avec eux quelque moyen de fuir en des pays étrangers, ou de trouver quelque secours afin de pouvoir se révolter. On expédia souvent et secrètement des messagers à l'empereur des Grecs, Léon; bien que ce prince eût consenti à les secourir, le temps s'écoula, et ainsi leurs projets échouèrent.

55. *Le patriarche Kiud est accusé devant Bérose.*

Depuis lors le saint patriarche Kiud, ne pouvant plus supporter les vexations, se mit à attaquer hautement et avec indignation les apostats impies, et à favoriser et honorer le parti des fidèles que l'on tourmentait. Il regardait et méprisait surtout comme un homme vil l'infâme Makhaz Katischo, qui était le chef et l'âme du parti des impies. Celui-ci, ne pouvant supporter les blâmes du saint patriarche des Arméniens, Kiud, et inventant mille propos injurieux, il alla le calomnier auprès de Bérose, roi des Perses, en lui disant: « Ceux qui veulent exécuter tes ordres et qui consentent à embrasser ta religion qu'ils aiment, il les appelle auprès de lui, il les corrompt, les uns par des présents, et les autres par des paroles flatteuses, et ainsi il les détourne de leur pensée. En effet, [je connais] plusieurs personnes qui sont venues chez moi et qui ont embrassé ta religion; mais Kiud les a appelées par séduction auprès de lui, il les a fait renoncer à leur religion, et leur a appris à la haïr; et nous qui t'aimons et qui adorons le Soleil et le Feu, il nous déteste et nous insulte. Il traite avec l'empereur; il se soumet à lui et aux grands de sa cour, dont il reçoit des présents. » Telles étaient les dénonciations de tout genre qu'il débitait comme un ennemi.

56. *Le patriarche Kiud se rend à la Porte des Perses.*

Lorsque Bérose, roi des Perses, eut appris ces révélations de l'infâme Katischo, il entra dans une grande colère, et ordonna au saint patriarche

Digitized by Google

des Arméniens de venir à la Porte, pour se défendre des accusations de son dénonciateur. Aussitôt Kiud, le bienheureux patriarche arménien, se rendit volontiers et de son plein gré à la Porte et se présenta devant les princes de la cour. Là, ce saint et respectable personnage fut honoré par tout le monde. Chacun regardait son visage comme celui d'un ange; et les païens eux-mêmes le respectaient, en lui témoignant les plus grands égards. De même, les chrétiens et l'évêque de Ctésiphon (Dizpon), de Kouzistan (Khoujasdan) et de Hrev, avec tous les prêtres et les diacres de ces contrées, craignaient le saint comme un prophète du Seigneur Dieu. En apprenant l'arrivée de saint Kiud, le roi Bérose lui envoya en détail toutes les accusations du dénonciateur par Ezad-Veschnasb, fils d'Aschdad, de la famille de Mihran. Le saint patriarche Kiud, répondant aux interrogations du roi, s'exprima ainsi : « Les accusations de Makhaz [Katischo] ne sont pas entièrement vraies; il y en a qui sont justes, et d'autres qui ne le sont pas. En effet, ce n'est pas aujourd'hui seulement, mais depuis mon enfance, que je nourris dans mon cœur un sentiment d'amour pour la religion chrétienne et pour quiconque est chrétien; quant à tous ceux qui se sont éloignés de la vérité, je les déteste. Je désire ramener dans la bonne voie tous ceux qui veulent s'écarter de la vérité et prendre une autre route qui n'est pas le chemin droit; et s'il y avait quelque moyen de convaincre une personne, ou par force, ou par des supplications, ou même avec de l'argent, je le ferais sincèrement et je ne le laisserais point se damner éternellement. Quant à ce qu'il avance, que j'ai de fréquentes relations avec les Grecs, cela n'est pas ainsi qu'il le dit et le croit; c'est donc un mensonge. Cependant, comme c'est dans la Grèce que j'ai appris notre science littéraire et que j'ai fait mes études, j'y ai conservé plusieurs connaissances et des compagnons. Le drap même des habits que nous portons, c'est de la Grèce que nous le tirons, puisqu'il ne s'en trouve pas dans aucun autre pays, hormis celui-là. Nous sommes donc obligés d'acheter des habits en Grèce selon nos besoins. En ce qui concerne l'obéissance juste et légitime que nous devons aux maîtres, et aux devoirs qui nous sont imposés envers eux, nos lois mêmes nous l'imposent. » Le messager rapporta toutes ces paroles au roi, qui comprit aussitôt que Makhaz [Katischo] avait dénoncé le patriarche par mensonge et par ruse. Car Dieu lui-même, selon le désir de son saint serviteur, faisait comprendre au roi ses paroles. Cependant ce prince, pour ne pas faire croire aux chrétiens qu'il avait adouci les ordres [relatifs à l'exécution] de ses lois, garda le silence; et, laissant de côté les accusations du dénonciateur, il ne fit plus d'autre enquête sérieuse. Cependant le roi envoya dire au saint patriarche Kiud : « Tu as jusqu'à présent exercé ton autorité sans mon ordre, et ceux qui t'ont accordé une charge si importante ne sont que de simples sujets. Tu n'as pas reçu non plus aucune autorisation de ma part. Cependant, si tu exécutes ma volonté, en embrassant ma religion et en adorant le Soleil, je conférerai perpétuellement, par un édit, cette charge à toi, à ta nation et à quiconque tu me désigneras. Je te ferai retourner en Arménie avec de tels honneurs qu'aucun autre Arménien n'en aura jamais reçu de semblables de la Porte. Mais si, en t'obstinant [dans ta résolution], tu ne veux pas exécuter ma volonté, je t'enlèverai l'épiscopat, je te retirerai ta charge, et tu retourneras dans ta maison et dans ton pays, déshonoré et outragé. » Le bienheureux serviteur de Dieu, le patriarche des Arméniens, Kiud, plein de la grâce du Saint-Esprit, répondit au messager du roi : « Je désirerais répondre moi-même en personne certaines choses au roi; car tu ne pourras pas, et tu n'oseras pas rapporter franchement et en détail à ton souverain tout ce que tu entendras de ma bouche. » Le messager répondit au saint : « Les rois ont accordé aux messagers de rapporter fidèlement tout ce qu'ils entendent entre les deux partis, et ils ne peuvent point ne pas dire la vérité. « Alors le saint serviteur de Dieu répondit ainsi : « Dis au roi qu'en ce qui concerne la charge que tu dis que j'ai jusqu'à présent obtenue avec l'autorisation de tes sujets et non pas la tienne; si toi, ou si quelqu'un des sujets qui me l'ont conférée, voulaient me l'enlever, je m'en consolerais, et je le désire même; car, ainsi délivré d'inquiétudes fâcheuses et de tribulations, je ne m'occuperais que de moi-même et de la prière. Quant à l'ordre épiscopal que tu me menaces de m'enlever, c'est un ordre de dignité céleste; et ni les rois, ni quelqu'un des princes, ne peuvent me l'ôter; la mort même est impuissante à me l'arracher, puisqu'elle ne peut pas le faire. Ainsi je ne crains rien d'un homme mortel qui ne peut ni me donner, ni m'enlever cette dignité. A l'égard de tes lois que tu m'ordonnes d'embrasser, et pour lesquelles tu me promets aussi des honneurs et des présents, il n'y a point sur la terre une dignité plus grande, ni une autorité plus puissante que celle que tu tiens. Mais, en ce qui concerne tes lois impies et détestables que tu chéris, toi-même qui es roi, et tous ceux qui professent ces lois, vous êtes morts, et

Digitized by Google

non pas vivants à mes yeux. Tes honneurs et ta gloire, je les regarde comme un déshonneur, comme des futilités et comme une dérision puérile. » Le messager, ayant entendu le saint patriarche des Arméniens Kiud parler de la sorte, lui dit : « Si vraiment tu persistes dans tes résolutions, alors, tu le disais justement, je n'aurai pas le courage de rapporter ta réponse au roi. Tu disais vrai sans doute, puisque personne n'a jamais adressé à un roi une réponse aussi dure. Mais penses-y bien; tâche, s'il est possible, de modifier ton discours; et sois prudent. » Le saint lui répondit, en disant : « Vois-tu que c'est toi qui t'opposes au commandement de Dieu, et que tu ne le crains pas? car vous dites que quiconque désobéit à l'ordre du roi, méprise Dieu. Toi-même tu l'as dit, que c'est une loi des rois qu'un messager ne peut ni supprimer, ni ajouter un seul mot dans la réponse de celui qui l'envoie. Or, va donc, et dis au roi ce que tu as entendu de moi; puisque je ne puis pas penser ou parler autrement. » Le messager se rendit auprès du roi et lui dit : « Je n'oserai pas répéter témérairement en ta présence tout ce que cet homme a dit, sans avoir obtenu de toi la permission [de rapporter ses paroles]. » Le roi lui ayant ordonné de dire sans aucune crainte tout ce qu'il avait entendu, il lui rapporta alors une à une toutes les paroles du saint serviteur de Dieu, Kiud. Le roi, en entendant tout ce que Kiud avait dit si librement, se mit en fureur et voulut donner un ordre sévère. Mais tout à coup il s'apaisa et garda pour un moment le silence. Ensuite il reprit la parole et dit : « Il est impossible que sa volonté soit accomplie; je ne permettrai point aux chrétiens de baiser ses chaînes, ni de vénérer ses os, comme ils ont l'habitude de le faire. J'ai entendu parler de leur culte, à savoir qu'ils ne rendent pas aux vivants les mêmes honneurs qu'ils font aux morts. Or, dis-lui que je ne le laisserai point parvenir à l'honneur qu'il croit obtenir, en me faisant irriter. Qu'il demeure où il lui plaira; mais [qu'il sache qu'] il est déchu du siége pontifical, qui ne lui appartient plus dès ce moment. » En entendant cet arrêt, le saint patriarche des Arméniens, Kiud, d'une part s'en consola, mais d'autre part, il en fut affligé mortellement; car, en entendant qu'on l'avait exclu de sa charge, il en éprouva de la joie, en se reposant des occupations de ce monde; mais en apprenant que le roi n'avait donné aucun ordre pour le charger de chaînes, ni pour le mettre à mort, ce qu'il désirait depuis longtemps, et qu'il souhaitait de mériter, il en fut troublé et attristé, sans pouvoir se consoler de n'avoir pu atteindre ce vif et ardent désir qu'il ambitionnait. Depuis lors, Kiud, le saint patriarche des Arméniens, séjourna à la Porte tant qu'il voulut, honoré publiquement, non-seulement par les chrétiens, mais bien davantage encore par les païens dont les maladies étaient guéries par ses prières. Des chrétiens de ces contrées désiraient recevoir les ordres sacrés de la main du saint serviteur de Dieu : il consacra les uns évêques, et à plusieurs autres il conféra la dignité sacerdotale. Ainsi honoré de tous, il partit glorieusement, pour revenir en Arménie. Il bénit tout le monde, et recommanda chacun à Dieu en particulier; ensuite il se mit en route, et il se rendit en Arménie. Là, il vécut plus vénéré encore qu'auparavant; il se reposa en paix dans une extrême vieillesse, et il fut déposé dans le tombeau de ses pères, au village nommé Otmesou-Kiogh, dans le canton de Vanant (1). Il donna sa bénédiction à tout le peuple de l'église arménienne.

57. *Vahan est calomnié auprès de Bérose.*

Lorsque l'infâme Makhaz Katischo fut revenu aussi de la Porte, tous les apostats se réunirent auprès de lui. Cependant, quoiqu'ils goûtassent les plaisirs amers et bornés de monde, en voyant Vahan le Mamigonien progresser rapidement dans le bien, ils se prirent de haine contre lui et se consumèrent de jalousie. Ils cherchèrent à l'accuser, en le calomniant faussement, afin de pouvoir perdre à la fois lui et ses frères. Ils firent connaître aux grands de la Porte, et au roi lui-même, qu'il était impossible qu'il pût rester en Arménie sans fomenter quelque révolte. Ils rappelaient aux Perses chacun des ancêtres de Vahan, et ils ajoutaient : « Qui donc parmi eux n'a pas troublé la Perse? Qui donc fut cause des grandes calamités et des massacres? Celui-ci excitera de même tôt ou tard de semblables séditions contre vous. » En entendant sans cesse toutes ces calomnies des dénonciateurs, les Perses commencèrent à douter de la réputation de Vahan; et, considérant son habileté et son talent, ils s'en affligèrent, car ils l'aimaient.

58. *Vahan faiblit dans la foi; il se justifie dans l'assemblée en présence de Bérose.*

Vahan, voyant alors toutes les attaques dirigées

(1) Cette localité, qui faisait partie de la province d'Ararat, est également citée par Assoghig (II, 2) et Guiragos (éd. de Venise, p. 39), qui orthographient ce nom sous la forme *Outhmesou-Kiouz*.

Digitized by Google

contre lui par ses envieux, qui ne cessaient de l'offenser par leurs discours malveillants; et ne pouvant plus supporter des calomnies continuelles, se rendit à la Porte, et là il faiblit dans sa foi. A son retour en Arménie, il ne put encore fermer la bouche aux médisants; car, si quelqu'un dans les assemblées parle en mal d'un prince, il le hait; et si quelqu'un était inhabile à lancer des flèches à la chasse ou au tir, c'est à Vahan qu'il s'en prenait. « Il s'assied, disaient-ils, et il regarde tout le monde avec mépris. » Toute personne qui, par son incapacité, ne pouvait exercer une charge royale, en attribuait la cause à Vahan. « Il avance, disaient-ils, dans tous les emplois, et il ne laisse personne agir et faire son profit. » Il avait pour collègue un homme nommé Vriv, sorti d'une basse origine et fort incapable. C'était le fils d'un Syrien, et il était remarquable surtout par son verbiage et par ses discours frivoles, qui dénotaient chez lui le caractère syrien. Vriv, incapable d'exercer la charge qu'il tenait du roi (1), se rendit auprès du roi Bérose pour accuser Vahan. Il dit au roi : « Il ne m'a point laissé aller aux mines d'or; et lui, ramassant tout l'or du pays, a formé le dessein de le porter chez l'empereur ou chez les Huns; car, en leur offrant cet or, il veut lever des troupes et se révolter. » L'habile Vahan, ayant appris toutes les accusations de révolte qu'on lui prêtait, prit aussitôt d'immenses charges d'or, et arriva à la cour. Informé de la prompte arrivée de Vahan, Bérose en fut étonné et dit : « La venue si empressée de Vahan ne s'accorde nullement avec les paroles de Vriv, surtout s'il a apporté quelque chose. » Lorsque Vahan se présenta devant le roi Bérose, celui-ci s'informa auprès de lui si réellement il avait apporté quelque chose; et, ayant appris de Vahan la quantité considérable d'or qu'il avait apportée, il en éprouva une grande joie. Il fit ensuite appeler Vriv, et lui ordonna de répéter, en présence de Vahan, les accusations qu'il avait auparavant formulées contre lui. Vahan, après avoir entendu toutes les accusations de Vriv, répondit en présence du roi, et dit : « Je reconnais que je suis fort ignorant de ce qui regarde ma personne telle que Vriv en a fait ici le portrait; cependant je ne suis pas si aveugle que je ne puisse apprécier la force des Perses; cette force qui a causé une terrible épouvante à plusieurs nations rebelles, qui, ayant été réduites à l'obéissance, sont encore soumises à l'autorité des Perses. Quant à moi, qui suis diposé à me révolter, selon les paroles de Vriv, lui-même sait que je ne possède pas même un serviteur pour préparer mes repas, que je ne commande pas même en maître à deux ou trois jeunes gens qui me servent avec respect. Telle est la force de mon armée. Si j'étais exposé à des vexations de votre part, et que j'eusse voulu me transporter dans quelque pays étranger pour y mourir, pourquoi alors vous aurais-je apporté tout cet or, qui aurait été pour moi une fortune suffisante jusqu'à ma mort, quand bien même j'eusse vécu assez longtemps, moi et dix autres comme moi? Et d'ailleurs vous n'aviez pas nommé un commissaire pour m'obliger à vous apporter une si grande quantité d'or. Or, si je sais comment il faut vous être utile, je n'ai qu'à me confier à vous, vous qui pouvez par votre volonté m'accorder la vie, et à l'instant même m'élever en dignité selon qu'il vous plait. » Le roi Bérose et tous les autres grands, ayant entendu les paroles pleines de sagesse de Vahan, les approuvèrent bien plus que celles de Vriv. Alors Vahan, déclaré innocent, sortit de l'assemblée, tandis que Vriv, le fils du Syrien, fut couvert de honte et d'opprobre. Vahan, comblé d'honneurs et de gloire, partit de la cour et revint en Arménie. Mais, comme son âme n'était point en paix à cause du nom d'apostat, qu'à l'exemple de ses aïeux il portait en apparence et non en réalité, il craignait, surtout après son retour de la Porte, où il avait été si bien accueilli, d'oublier la gloire de l'autre monde, séduit par la gloire de celui-ci, et de causer ainsi sa propre perte. Ayant sans cesse l'esprit agité, il révéla son inquiétude à ses amis intimes. Il cherchait des moyens, il priait toujours le Christ Sauveur de lui accorder le moment favorable, en disant ainsi dans son cœur : « Pour toi, ô Seigneur, tout est toujours possible, et il n'y a rien d'impossible pour toi. Toi, ô Seigneur, sois mon refuge, et accorde-moi le temps de me convertir et de me repentir. Apprends-moi à observer ta volonté, parce que tu es mon Dieu. »

Tandis que, l'esprit troublé, Vahan demeurait indécis, soudain une révolte terrible éclata dans le pays des Ibères. Vakhthank (1) assassina le

(1) Vriv était l'intendant des mines d'or d'Arménie situées dans la partie occidentale de la Persarménie, sur les frontières de l'empire grec. — Il est souvent question des mines d'or de l'Arménie dans les anciens; celles de Spir (*Hyspiratide*, *Syspiratide* ou *Syspiritide*) étaient riches en métal aurifère (Strabon, l. XI, ch. 14, § 9). Memnon, général d'Alexandre le Grand, fut chargé de s'en emparer; mais il périt assassiné pendant cette expédition.

(1) Vakhthank, ou plutôt Wakhtang, surnommé Gourgaslan, était fils de Mirdat V, et régna sur les Ibères de l'an 446 à l'an 499, à ce que disent les *Annales de*

Digitized by Google

perfide prince Vazken, la vingt-cinquième année du roi Bérose. Cette nouvelle se répandit parmi les habitants de l'Arménie, dont plusieurs se trouvaient cette même année dans le pays des Aghouank, pendant l'attaque dirigée contre la garnison révoltée. A la tête de toute cette armée était Zarmihr Hazaravoukhd (1), et Ader Veschnasb Ozmantian (2) était marzban de l'Arménie. Les Arméniens demeurés chrétiens, qui à ce moment faisaient partie de l'armée, souffraient bien plus des outrages et de la jalousie de ces lâches princes arméniens, fiers de leur apostasie, que des actes de violence des généraux perses. En apprenant la révolte du roi des Ibères, leur cœur fut rempli de joie; car la nouvelle était arrivée que le roi des Ibères s'exprimait ainsi : « Je ne livrerai point de combat à d'autres nations, mais je ferai une si nombreuse levée parmi les Huns que les soldats perses ne pourront point leur tenir tête. » Encouragés en apprenant cette nouvelle, les chrétiens espéraient en tirer quelque avantage pour eux, et obtenir du Très-Haut quelque grâce. Cependant ils craignaient que les généraux perses ne les emmenassent et ne les conduisissent avec eux à la Porte. Le Christ les délivra de leurs craintes, car ils se dirigèrent en Arménie, et arrivèrent au pays de Schirag (3), dans la plaine où habitait le marzban des Arméniens Ader Veschnasb Ozmantian, qui avait près de lui Veh-Vehnam, général des Arméniens (4).

Là, quelques-uns des satrapes se consultèrent ensemble, car déjà depuis longtemps ils connaissaient la tristesse et les chagrins qui agitaient l'âme de Vahan Mamigonien, à cause du nom de mage qu'il portait. Ils disaient : « Ce moment est favorable pour la délivrance, autant pour nous que pour lui; car lui se délivrera de ses remords de conscience, et nous, victimes de l'envie, nous nous débarrasserons de ces inquiétudes continuelles et de ces tourments incessants auxquels nous sommes livrés. Le roi des Ibères Vakhthank est un homme puissant; et qui sait si Dieu, qui est miséricordieux, considérant la grandeur de nos périls, ne nous aidera pas? car, en nous joignant aux Ibères, nous pourrons peut-être résister aux Perses. » Quelques-uns des satrapes arméniens, après avoir ainsi conféré ensemble, virent leur avis également approuvé par quelques autres; et, grâce à l'inspiration divine, tous ceux qui connurent cette résolution s'unirent promptement et volontairement. Encouragés de la sorte, ils firent part une nuit, de leur projet, à Vahan Mamigonien; celui-ci, l'ayant entendu, leur parla ainsi : « Presque tous ceux qui se trouvent dans ce conseil, ou du moins quelques-uns, savent combien je me sens à toute heure tourmenté et affligé à cause du faux nom que je porte en moi avec horreur; tellement que, parvenu au soir, j'appréhende le matin, et, arrivé au matin, je redoute le soir. Aussi, considérant la fin subite et incertaine de cette vie, qui arrive soudainement, sans qu'on l'attende, je redoute de quitter ce monde avec le nom [d'apostat]. En ce cas, j'aurais voulu, et il vaudrait mieux en effet, que ma mère ne m'eût jamais mis au monde. Je prie sans cesse Dieu de me suggérer un moyen pour me délivrer des remords qui me rongent. Toutefois, je ne puis prendre part au projet que vous venez de former, et dire que votre pensée est bonne et

Géorgie. (Ed. Brosset. *Hist. de la Géorgie.*, t. I, p. 148 et suiv.)

(1) Le mot *Hazaravoukhd* est le même titre que celui de *Hazarabed* que nous avons déjà rencontré.

(2) Ce marzban, qui était Perse, fut nommé par Firouz en 464 et gouverna l'Arménie jusqu'en 481.

(3) Cf. notre *Collection des hist. arm.*, t. I, p. 21, col. 1, note 1.

(4) Les faits relatifs à la mort de Vazken ou Vazden, pteschkh d'une partie de l'Ibérie et qui était gendre de Vartan(cf. plus haut, pg. 286, note 1), sont seulement racontés par Lazare de Pharbe. Ce prince, qui professait la religion de Zoroastre, devint odieux à ses sujets qui se révoltèrent et placèrent à leur tête Wakhtang, connu dans les Annales de la Géorgie sous le surnom de Gourgaslan. Wakhtang, qui était parent de Vazken, le fit mourir, et se fit déclarer roi. Aussitôt maître de la situation), Wakhtang appela les Huns, pour résister aux Perses dont il redoutait la vengeance. Tels sont les événements rappelés par Lazare. Les Annales de la Géorgie, publiées par le savant M. Brosset, ne disent rien de ces événements; elles représentent Wakhtang comme un des plus illustres monarques de l'Ibérie, et nous apprennent que ce prince, étant parvenu au trône, triompha des Osses, conquit la Mingrélie, le pays des Aphkhaz, soumit les Patzinaces, fonda Tiflis, et entreprit même une expédition dans les Indes (Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I, p. 148-200, et Addit. III, p. 67-80). Il résulte de ces deux témoignages bien différents que l'histoire de Wakhtang paraît avoir été fort amplifiée par l'annaliste géorgien, tandis que l'historien arménien, qui vivait à une époque assez rapprochée des événements qu'il raconte, semble mériter plus de confiance. On sait du reste que l'histoire ancienne de la Géorgie est fort obscure, et qu'il ne faut pas ajouter trop de foi au dire de l'annaliste national, qui est en désaccord formel avec les autres sources anciennes qui nous sont parvenues. La découverte toute récente de l'inscription grecque de Nakhal-Bakévi, publiée par le général Bartholomæi (Tiflis, 1868, en russe) et qui mentionne deux rois de l'Ibérie, contemporains de Vespasien, montre que les annales de la Géorgie, dans le premier siècle de notre ère, sont inconciliables avec les textes des auteurs anciens et les monuments épigraphiques, dont l'authenticité ne saurait être suspectée. (Cf. *Journal asiatique*, 1868, *Notice sur l'Inscription de Nakhal-Bakévi.*)

Digitized by Google

praticable, car je ne puis pas parler de cela, et même je ne l'oserai pas. Je connais trop la force et la fierté des Perses, ainsi que l'indolence et la tromperie des Grecs; je vous connais, vous aussi, par expérience, et je sais comment vous vous êtes alliés à nos pères par un serment, qu'ensuite vous avez violé; à l'égard du roi des Ibères et des Huns dont vous parlez, les Ibères à eux seuls ne forment qu'une nation sans importance, ayant une cavalerie peu considérable (1); quant aux Huns, qui sait s'ils voudront venir ou non, puisqu'ils ne sont pas encore au milieu de nous et qu'on ne les aperçoit pas? Mais, par-dessus tout, défiez-vous de vous-mêmes, puisque vous êtes des hommes faux et méfiants. Si vous me consultez, si vous faites ce que je vous dis, et si vous m'écoutez, laissez de côté tout cela, et priez seulement Dieu, à qui il est facile de faire tout ce qu'il veut, de vous procurer quelque moyen, et surtout ne m'obsédez pas avec vos avis vains et inutiles. » Ayant entendu de Vahan Mamigonien tous ces conseils, les satrapes arméniens lui répondirent unanimement en disant : « Tu as bien et justement exprimé toute ta pensée, comme il convient à ta sagesse; cependant, ce n'est ni dans l'alliance des Romains, ni dans le concours des Huns, que nous plaçons notre confiance; c'est tout d'abord dans la miséricorde de Dieu, dans l'intercession de saint Grégoire et dans la mort de nos ancêtres qui, par leur martyre, plurent au Christ Sauveur, et enfin dans notre propre mort; car nous préférons tous périr à la même heure que d'être tous les jours témoins des humiliations de l'Église et de la séparation des fidèles. »

59. *Vahan s'unit avec les satrapes, contre les Perses.*

En entendant parler de la mort, Vahan Mamigonien et Vart, son vaillant frère, s'enflammèrent de courage; et, remplis de la grâce du Saint-Esprit, ils furent transportés d'enthousiasme. Vahan prit la parole et dit : « Vous savez que Vart, mon frère, réside en ce moment à la Porte; je suis certain que si les Perses viennent à connaître nos desseins, ils l'enchaîneront et le tourmenteront. Cependant j'aime mieux mourir que de vivre ainsi dans l'apostasie. Je me range donc de votre côté, et j'accepte le projet que vous voulez exécuter; car j'espère que Dieu tout-puissant, voyant ma conversion, et que c'est de tout mon cœur que je la désire, daignera opérer un miracle en ma faveur; qu'il fera revenir auprès de moi Vart, mon frère bien-aimé, et qu'il m'accordera le bonheur de le voir de mes propres yeux et d'être consolé. Ensuite Dieu disposera de moi selon sa volonté, comme bon lui semblera. » Lorsqu'il eut ainsi parlé, les chrétiens et les apostats se levèrent tous ensemble et se mirent à prier, ensuite ils demandèrent le saint évangile. Alors le saint prêtre Athig s'avança; il était avec eux dans l'armée; c'était un homme sage et fidèle, originaire du célèbre village appelé Pedjni (1). Il leur présenta le saint évangile que tous baisèrent, et chacun, en étendant la main sur le livre sacré, disait : « Quiconque confessera cette foi que Jésus-Christ notre Seigneur et Sauveur a enseignée et écrite dans ce livre, le fils de l'homme le confessera aussi et le conduira devant son père, pour lui faire posséder les biens du ciel; et quiconque violera frauduleusement le serment prêté sur cet évangile, le fils de l'homme le reniera aussi et le jettera dans les ténèbres extérieures, où il n'y a que pleurs et grincements de dents. » Ayant ainsi prêté serment cette même nuit, et étant confirmés dans la foi du Christ, les satrapes se quittèrent et se rendirent chacun dans sa demeure, pour s'y reposer.

Cependant, l'un des satrapes arméniens, qui se nommait Varaz Schapouh, de la famille des Amadouni, aussitôt sorti du conseil des princes assemblés, à l'exemple de Judas qui fut rejeté du nombre des saints apôtres, s'empressa de se rendre pendant cette même nuit auprès du marzban; il l'instruisit, ainsi que tous les autres, des discours, de la résolution et des serments des princes. A cette nouvelle, le marzban Ader Veschnasb, avec les autres Perses et les princes arméniens apostats, furent saisis d'une sorte de terreur panique, et ils veillèrent par peur tout le reste de la nuit. Dès que l'heure du matin fut venue, ils s'éloignèrent de ce lieu, et ils allèrent camper près de la muraille du château appelé Ani (2). Les apostats infidèles et le marzban restèrent là durant tout le jour, pleins d'anxiété, en laissant croire aux autres qu'ils viendraient certainement

(1) Ce passage de Lazare prouve bien que Wakhtang était un souverain fort peu redoutable, et qu'il y a de l'exagération dans les Annales de Géorgie qui prétendent que ce prince, en dehors des conquêtes qu'elles lui attribuent, aurait pu entreprendre une expédition dans les Indes. Au surplus, tout le récit de l'annaliste géorgien semble emprunté à une légende plutôt qu'à une tradition nationale.

(1) Ce village, aussi appelé *Pedchni*, était situé dans le canton de Nig et faisait partie de la province d'Ararat. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 452 et suiv. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 101 et 456.

(2) Cet endroit était fort peu important à l'époque qui

Digitized by Google

les trouver le lendemain. Cependant cette même nuit, le marzban, le général et ceux qui étaient d'accord avec eux, montèrent à cheval et s'enfuirent. Les satrapes arméniens, ayant eu connaissance de ce fait, se mirent à la poursuite des fuyards; mais, comme le marzban et le général gagnaient du terrain avec des guides expérimentés, en s'écartant des routes ordinaires et en prenant différents chemins, ils arrivèrent à la ville forte d'Ardaschad. Aussi les satrapes arméniens ne purent pas les rejoindre; mais, sur le chemin, ils se saisirent de tous les chevaux des Perses; ils firent aussi prisonnier l'infâme Makhaz Katischo, qu'ils amenèrent avec eux.

Arrivés à Tevin (1), ils allèrent mettre le siége devant Ardaschad; mais le marzban et le général, sortant secrètement de la forteresse, s'enfuirent à la faveur de la nuit du côté de la province d'Adherbeidjan (Adherbadagan). Un prince d'Ourdz (2), qui se nommait Varaz Nersèh, fils de Goghthig, prince d'Ourdz, qui avait prêté serment avec les satrapes arméniens, violant le pacte sacré, alla dévaster la ville royale (Schahasdan) de Pernavij (3), et, ayant enlevé toutes les richesses de cette ville, il alla se réfugier dans la forteresse appelée fort de Sakrpert (4); c'était le château fort de leur domaine (5).

Quelques-uns des satrapes arméniens qui avaient apostasié donnèrent ce conseil au marzban des Arméniens Ader Veschnasb : « Le roi des Ibères s'est révolté et veut réunir une armée de Huns qu'il n'a pas encore levée; de plus les Arméniens ont envoyé demander des troupes à l'empereur; mais elles ne paraissent pas encore; ils ne sont pas eux-mêmes bien organisés. Or, si tu vas promptement les attaquer, tu triompheras facilement et sans peine; tu acquerras un grand renom, et nous obtiendrons, toi et nous, des honneurs et beaucoup de présents du roi des rois. Mais, si tu tardes, nous craignons que leur force ne s'augmente et qu'ils ne trouvent de l'appui quelque part, comme nous le pensons. Alors nous serons à la merci des événements et nous nous en repentirons. » Ce conseil plut au marzban et à tous ceux qui étaient avec lui. Ils se mirent aussitôt à la tête des troupes d'Adherbeidjan, du marzban des Gobr (?) et des milices des Gadisch (1) qui étaient dans les environs, et arrivèrent en Arménie, près du fleuve Araxe. Ensuite ils résolurent de passer dans le village de Nakhitchévan (Nakhdjavan) (2) aux confins de la Siounie.

On avertit le seigneur des Pakradouni, Sahag, que les Arméniens, et Vahan, général des Arméniens, venaient de le nommer en ce temps-là marzban d'Arménie. Le général de la cavalerie Sahag avait la charge de marzban (3), et Vahan possédait la principauté des Mamigoniens et le commandement en chef de l'armée arménienne. Ce fut d'abord très-certainement par l'ordre d'en haut et ensuite par celui des Arméniens qu'ils reçu-

nous occupe, et il n'acquit de grands développements qu'à la fin du neuvième siècle, sous le gouvernement des rois Pakradouni (Bagratides), qui agrandirent considérablement Ani et y élevèrent de nombreux monuments civils et religieux. Ani fut dévastée au XIIIe siècle par les Mongols. Les ruines qui se voient encore aujourd'hui dans le pachalik de Kars, au confluent de l'Akhourian et de l'Arpa-Tschaï, sont magnifiques. Plusieurs voyageurs, notamment Ker-Porter, MM. Texier et de Khanikoff, ont décrit les ruines de cette ville. M. Brosset a récemment publié, à Saint-Pétersbourg, un *Album d'Ani* qui renferme des vues de tous les monuments de cette antique cité. Un texte savant accompagne les vues d'Ani et jette un jour tout à fait neuf sur cette ville fameuse qui fut aussi célèbre par ses monuments que par les catastrophes qui amenèrent sa ruine. — Cf. Brosset, *Album d'Ani;* Saint-Pétersbourg, 1861, 1 vol. in-4°, avec atlas oblong. — L. Alischan, *Géogr. de l'Arm.*, en arm.

(1) Tevin était, à l'époque qui nous occupe, la résidence des marzbans d'Arménie. Les Grecs appelaient cette ville Δούβιος (Procope, *Bell. pers.*, l. II, c. 25).

(2) La principauté d'Ourdz n'est mentionnée que par Élisée (ch. IV, pg. 213 de notre Collection) et par Lazare. On ignore sa position.

(3) Cette localité, dont la position est inconnue, faisait probablement partie, comme son nom semble l'indiquer, du domaine royal. Lazare est le seul auteur qui mentionne cette ville.

(4) Aucun auteur arménien, si ce n'est Lazare, ne parle de ce fort, qui était la résidence des princes d'Ourdz.

(5) Varaz-Nersèh paraît avoir été plutôt un homme jaloux qu'un traître. Il est probable que l'influence de

Sahag Bagratide et de Vahan Mamigonien lui portait ombrage et qu'il résolut de se séparer des révoltés pour faire la guerre à son profit. C'était donc, selon toute apparence, un partisan qui faisait des incursions sur le pays ennemi ou sur les domaines appartenant au roi de Perse, afin de s'enrichir personnellement.

(1) Cf. plus haut, pag. 297 et la note.

(2) Nakhitchevan, l'ancienne Ναζούανα de Ptolémée (l. 5, ch. 13), faisait partie de la province de Vasbouragan. C'est une ville encore très-importante aujourd'hui. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 131, et t. II, p. 126 et *passim*. — Barbier de Meynard, *Dict. géogr. de la Perse* de Yakout, pg. 561 et 565.

(3) Sahag, *asbed* « général de la cavalerie », charge héréditaire dans la famille des Bagratides, à ce que nous apprend Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, I, 22; II, 3), fut élevé, par ses compatriotes révoltés, à la dignité de marzban, en 481. Il mourut après un an et sept mois, en 487, en combattant contre les Perses. — Ce fut à Sahag Bagratide que Moïse de Khorène dédia son *Histoire de l'Arménie*, dans laquelle il parle de ce personnage dans les termes les plus élogieux, en disant qu'il était distingué par ses belles qualités, son savoir et son amour pour les lettres. — Cf. Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. I, ch. 1.

Digitized by Google

rent ces dignités. Ayant appris l'arrivée des troupes perses, et voyant que leur armée n'était pas encore bien organisée, ils songèrent à se réfugier pour quelque temps dans les lieux fortifiés de la province de Daïk. Mais ensuite, se rappelant l'assistance invincible du Seigneur, ils disaient : « Ce n'est point du petit ou du grand nombre de soldats que dépend la victoire, mais elle est dans les mains de Dieu, ainsi que notre entreprise qui a complétement besoin de sa faveur. Or il n'y a pas autre chose à faire que de marcher promptement contre l'ennemi, en implorant l'appui glorieux du Sauveur de tous. » Ils décidèrent aussi, par l'inspiration de Dieu, que le marzban Sahag et le général des Arméniens Vahan Mamigonien, avec quelques autres satrapes, resteraient dans la ville pour encourager ceux qui marchaient et leur donner de l'espoir, et pour jeter la consternation et le découragement dans le cœur de ceux qui étaient du parti des impies. Ceux qui alors s'apprêtèrent à prendre les armes pour marcher au combat furent : Papkèn de Siounie, qui à cette époque avait été nommé prince de la seigneurie de Siounie (1) ; le vertueux et vaillant prince des Mamigoniens, frère du général Vahan (2) ; Kardchouil Maghkhaz (3) ; les deux fils du bienheureux Arschavir Gamsaragan, Nersèh, prince de Schirag, et Hrahad, son frère, avec deux autres membres de la famille des Kenouni, Adom, prince des Kenouni, et Arasdom, son frère, et d'autres combattants qui en tout étaient au nombre de quatre cents. Ceux-ci se rendirent dans l'église, pour adorer le Seigneur Dieu, qui a créé tout et qui donne la force à tous. Ils le prièrent de les secourir, en invoquant les vertus du saint martyr Grégoire, de tous les autres saints, et des pieux Arméniens récemment martyrisés, ainsi que la puissance de la sainte croix. Alors Jésus-Christ Sauveur, touché de compassion pour eux et accueillant leurs ferventes prières, leur accorda le secours qu'ils lui demandèrent et les renvoya en paix. Ensuite les satrapes, et tous les hommes de l'armée qui étaient avec eux, offrirent leurs hommages au saint et angélique patriarche Jean (4), qui, les comblant de la bénédiction de son âme pieuse et juste, les envoya au combat. Après cela, ils dirent adieu au commandant de la cavelerie, le marzban Sahag, au général des Arméniens Vahan Mamigonien, et à leurs autres compagnons, qui devaient rester dans la ville ; puis ils s'en allèrent sans plus tarder, remplis d'ardeur et de joie. Ils réfléchissaient en eux-mêmes et disaient : « Qui sait si nous ne pourrons arriver à l'endroit où les troupes perses veulent tenter le passage du fleuve? Nous les attendrons dans un lieu retiré, et, lorsque nous aurons l'assurance que la moitié de l'armée a franchi le fleuve, nous fondrons sur ceux qui l'auront passé, et nous pourrons peut-être aussi les battre. Ensuite nous résisterons au reste de l'armée des Perses. » Lorsqu'ils furent arrivés dans le village nommé Varazguerd (1), ils apprirent que l'armée perse, forte de sept mille hommes, avait déjà passé le fleuve. Alors le vaillant prince des Mamigoniens Vasag, qui ce jour là avait le commandement de l'avant-garde, s'avança vers le village nommé Grovag (2) : « Peut-être, disait-il, pourrais-je trouver quelque stratagème ; je chercherai à connaître la situation de l'armée perse, et à savoir si elle vaut quelque chose ou non. » Il s'était rendu à Grovag pour y passer la nuit, lorsque tout-à-coup au point du jour le marzban perse Ader Veschnasb, arrivant aussi au même village, apprit que Vasag Mamigonien y était également. Le brave prince des Mamigoniens, Vasag, ayant su qu'Ader Veschnasb et les siens étaient là, usa habilement d'un stratagème en vue de sauver en ce moment sa troupe ; il ordonna à ses soldats de sortir du village par deux, par trois et même en plus grand nombre, en suivant les rues et les passages les moins fréquentés, et de se hâter d'arriver, par petits détachements isolés, au village de Varazguerd, où se trouvaient les satrapes et la cavalerie des Arméniens, afin de les informer de l'affaire. De son côté, le vaillant prince des Mamigoniens, Vasag, trompait Ader Veschnasb par des paroles séduisantes, en lui envoyant des messagers et en lui disant : « J'ai une communication à te faire ; mais, en attendant, que toi et les tiens la considèrent comme bonne et utile au sei-

(1) Ce prince était au nombre des captifs emmenés en Perse après la mort de Vartan. Il avait succédé à Gédéhon, prince de Siounie, qui avait pris du service chez les Perses, après avoir embrassé la doctrine de Zoroastre.

(2) Ce personnage s'appelait Vasag.

(3) Kardchouil était de la race des Khorkhorouni. Nous retrouverons son nom dans la suite de cette histoire.

(4) Jean Mantagouni avait succédé en 480 à Christaphor. Il était disciple de S. Sahag et de Mesrob. Il mourut en 487. Il a laissé des ouvrages que nous possédons encore à présent. — Cf. Karékin, *Hist. de la litt. arm.*, p. 218 et suiv., et notre *Discours préliminaire* (t. II), où nous avons donné des détails particuliers sur la vie du patriarche Jean et sur ses travaux littéraires.

(1) Cette localité, qui était située dans le voisinage de Nakhitchévan, n'est mentionnée que par notre auteur. Le P. Indjidji (*Arm., anc.*, 547) n'a pu recueillir aucun renseignement sur ce lieu.

(2) Lazare est le seul auteur qui parle de ce village, situé comme le précédent, dans le voisinage de Nakhitchévan. — Cf. Indjidji, *op. cit.*, pg. 524.

Digitized by Google

gneur de la Perse et à l'Arménie. » En entendant cela, Ader Veschnasb, bien que secrètement il s'en réjouît au fond du cœur, en croyant qu'ils se soumettaient réellement, cependant il lui envoya dire sévèrement : « Quelle communication une nation rebelle a-t-elle à me faire? » Le brave prince des Mamigoniens Vasag, ayant appris que sa cavalerie avait échappé au danger sans aucune perte, et que dès lors il n'y avait plus rien à craindre, répondit aux envoyés d'Ader Veschnasb, en disant : « Nous n'avons jusqu'à présent commis aucune mauvaise action, nous n'avons causé aucun dommage aux intérêts de la cour; mais si vous le voulez, je vous exposerai ma communication après avoir eu votre assentiment; réfléchissez et réglez ce qu'il faut faire. » Il renvoya les messagers, monta à cheval et dit aux autres Perses qui se trouvaient présents : « C'est pour plaisanter que j'ai ainsi parlé à ces envoyés, car personne ne m'a chargé d'aucun message. Je suis venu simplement pour savoir ce que vous êtes. Or vous êtes des hommes vils et infâmes; vous êtes venus ici pour accomplir de mauvais desseins; aussi vous marchez à votre perte sans crainte et sans peur. Ayant rejoint les troupes arméniennes, il leur dit : « Les Perses sont nombreux, mais plusieurs d'entre eux sont des hommes faibles et pusillanimes. »

60. *Exploits de Vasag, frère de Vahan, et de ses compagnons.*

Ayant entendu ce que venait de dire le vaillant prince de Mamigoniens, les soldats de l'armée arménienne tinrent conseil, et le prince s'exprima en ces termes : « Il faut que nous nous transportions de cette plaine dans des endroits montagneux. Réfléchissez bien à ceci; car si après avoir été attaqués de front, nous pouvions, avec le secours du Seigneur, résister à l'ennemi, la chose serait dès lors bien plus facile pour nous et bien plus utile. Si au contraire la chose tourne autrement, la forte position des montagnes deviendra pour nous plus avantageuse, et elle nous servira d'asile. » Ils partirent aussitôt, et vinrent camper dans un village du Massis, qui s'appelait Agori (1). Ayant appris que le lendemain les troupes perses devaient s'avancer contre eux pour livrer combat, ils s'empressèrent de dire, selon leur coutume, l'office de la nuit, et après avoir récité les prières du matin, tous ceux qui étaient présents s'apprêtèrent à aller combattre l'ennemi. Ils formèrent quatre corps de cent hommes chacun. Papkèn, prince de Siounie, et Vasag, vaillant prince des Mamigoniens, furent investis du commandement du centre; Kardchouïl Maghkhaz fut placé à la tête de l'aile gauche; à l'aile droite, se trouvaient les deux Kenouni, Adom, prince des Kenouni, et Arasdom, son frère; au centre et derrière ces deux corps, ils placèrent le brave et illustre prince de Schirag, Nersèh Gamsaragan, et Hrahad son frère, afin que si l'une des ailes venait à faiblir, ils pussent arriver promptement pour lui prêter secours, et soutenir partout les forces des combattants. En effet, chacun avait confiance en ces guerriers, qu'ils regardaient comme des hommes vertueux, justes et fidèles à leurs engagements. Ayant ainsi organisé ces quatre cents hommes, et rendu gloire au Seigneur, ils s'écrièrent tous ensemble : « Secours-nous, Dieu, notre Sauveur, pour la gloire de ton nom, de peur que les infidèles ne disent un jour : Où est leur Dieu? » Ensuite ils gravirent le sommet d'une montagne élevée (?) (Aïdnavor) (1), et là ils se retranchèrent. Les soldats Perses, voyant les Arméniens en si petit nombre, ne les regardèrent que comme des gens insensés qui couraient à la mort. Les soldats d'élite de l'armée perse s'avancèrent d'assez loin vers la troupe arménienne. Plusieurs d'entre eux, dont les chevaux étaient fatigués, restèrent en arrière, et ceux qui avaient des coursiers fringants s'avancèrent sur le lieu du combat. En ce moment, Maghkhaz Kardchouïl, à la tête de ses cent hommes, violant le serment prêté sur l'Évangile, passa du côté des Perses, et les Arméniens furent réduits au nombre de trois cents, selon les vues de Dieu, et semblables en cela aux trois cents choisis par Gédéon. Ils s'élancèrent sur les soldats perses, et avec le secours du Très-Haut, ils étendirent morts sur la place les plus vaillants d'entre les guerriers. Ils

(1) Agori était un village dépendant du canton de Masiatz-odn dans la province d'Ararat. Ghévont, historien postérieur à Lazare, donne à ce village le surnom de *Medj-avan* « grand bourg. » (ch. 90). — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 445.

(1) *Aïdnavor* peut s'expliquer de deux manières différentes. Si on prend ce mot pour un ethnique, il devrait signifier la montagne d'*Aïdnavor*; si au contraire, on suppose que ce mot est altéré, on peut croire que c'est un qualificatif dont la signification n'est pas donnée très-clairement dans les dictionnaires arméniens. Du reste les lexicographes, notamment les auteurs du grand Dictionnaire de l'Académie de Venise et Dchakdchak hésitent à se prononcer sur la question de savoir si le mot *Aïdnavor* est un ethnique ou un nom commun. Ce mot ne se rencontre qu'une seule fois dans Lazare de Pharbe; il est aussi employé dans un recueil de *Kantz*; mais il est fort difficile de fixer le sens bien précis de ce mot, dont le radical semble être l'adjectif *aïdni* « clair, évident, connu. »

Digitized by Google

mirent en désordre le reste de l'armée perse, en la dispersant dans les vallées et les lieux escarpés. La troupe du vaillant Vasag, prince des Mamigoniens, et de Papkèn prince de Siounie, frappa mortellement le marzban Ader Veschnasb, d'autres princes et satrapes arméniens apostats, ainsi que plusieurs autres perses. La troupe commandée par Adom et Arasdom perdit plusieurs hommes valeureux. Papkèn put avec peine arracher des mains d'Adom et d'Arasdom le seigneur de Siounie, Gédéon (Ketihon), cet ennemi de la vérité, le réservant ainsi pour un autre moment plus terrible. Hrahad, fils du bienheureux Arschavir Gamsaragan tua d'un coup de lance un guerrier perse qui s'avançait sur lui. Tandis que, ranimés par la main du Tout-Puissant, ils triomphaient ainsi de l'ennemi, Maghkhaz Kardchouil, ayant entraîné la troupe des Gadisch, et d'autres Arméniens transfuges, ainsi que les hommes qu'il avait avec lui, passa du côté opposé, et suivant les passages les plus cachés des vallées, il surprit par derrière les soldats arméniens de l'armée alliée, croyant qu'ils ne s'en apercevraient pas, tant ils étaient entraînés par l'impétuosité avec laquelle ils massacraient les ennemis de Dieu. Il voulait attaquer par derrière ceux qui s'étaient confiés dans le Christ, remporter ainsi une victoire par trahison et acquérir de cette manière un grand renom. Mais tout à coup un des combattants, ayant entendu la voix d'un Arménien égorgé par les Gadisch, poussa des cris pour avertir les gens de Gamsaragan. Ceux-ci, irrités contre lui, voulaient tuer cet homme en disant : « Cette troupe est la nôtre, et tu veux, au moyen d'une surprise, nous faire perdre une occasion si favorable. Cependant Nersèh ayant vérifié le fait qu'avait constaté son frère Hrahad, et ayant su que c'était un parti d'ennemis, les deux frères coururent et s'élancèrent avec un petit nombre d'hommes sur cette masse de combattants. Là Nersèh Gamsaragan, héritier des vertus de son père, frappa d'un coup de lance et tua sur place le chef des Gadisch, homme vaillant et brave. Aussitôt le reste des ennemis ainsi refoulés, chercha son salut dans la fuite. Dans cette affaire, bien plus que dans d'autres batailles, de nombreux cadavres étaient étendus par terre. Ce fut un jour glorieux et rempli d'allégresse pour ceux qui croyaient dans le Christ, et un jour de confusion et de défaite pour tous ceux qui avait renié la foi du Christ; et ainsi s'accomplit la parole du prophète qui dit : « Un seul de ceux que Dieu assiste, en chasse mille, et deux en ébranlent dix mille. »

En présence d'une si glorieuse victoire, l'ennemi de la vérité, le démon, fut rempli de confusion. Il réfléchissait en lui-même et disait : « Tout ceci a été accompli contre ma volonté. Or, si je n'ai pu rien obtenir, si j'ai été vaincu, je veux au moins attrister pour quelque temps les cœurs de ces hommes vaillants, qui ne connaissent encore ni mes malheurs, ni ma ruine. » Il trouva donc pour complices deux hommes, dont l'un était de la famille des Kenouni et se nommait Varkosch; l'autre était de la famille Saharouni et son nom était Vasag. Le lendemain, au point du jour, ces deux hommes arrivèrent précipitamment, et, en poussant des cris, ils annoncèrent de tristes nouvelles au saint patriarche Jean, et aux deux nobles princes arméniens, le marzban Sahag et Vahan le Mamigonien. « Des deux côtés, disaient-ils, la mêlée a été sanglante; bien que nous n'ayons pas assisté au combat, cependant l'armée perse l'a emporté, et les troupes arméniennes ont eu le dessous. Elles ont pris la fuite, et les gens valeureux sont tombés sous le glaive de l'ennemi; là sont morts le brave Vasag Mamigonien, le valeureux Papkèn de Siounie, et les deux hommes illustres, Nersèh, seigneur de Schirag et son bien-aimé frère Hrahad; c'est là aussi qu'ont succombé, sur le coteau d'Agori, les Kenouni Adom et Arasdom, ainsi que tous les autres soldats de l'armée arménienne. Nous nous sommes échappés seuls, comme les messagers de Job, pour vous annoncer cette nouvelle. » Le bruit [de ce désastre ne s'était pas encore répandu dans la ville de Tevin, et le démon ne put pas s'en réjouir au point de troubler la cité, lorsque presque aussitôt arriva un porteur de bonnes nouvelles qui se nommait Arasdom [et qui appartenait] à la famille des Kenouni. Il cria à haute voix, et dit : « La puissance de la croix a vaincu, et elle vaincra toujours. » Il annonçait les prodiges que Dieu avait opérés en faveur de ses serviteurs bien-aimés, par l'intercession des saints, l'épouvantable défaite et la confusion éprouvées par le parti des apostats. En écoutant le récit de cette heureuse nouvelle, Jean, patriarche des Arméniens, les nobles princes, le marzban Sahag et Vahan, général des Arméniens, les satrapes et les peuples accoururent tous ensemble à la maison de Dieu, dont la puissance est efficace; là ils rendirent grâces au seul et vrai Dieu, et adorèrent l'irrévocable résolution de sa volonté. Ensuite le bienheureux patriarche arménien Jean fit réciter le psaume vingt-neuvième : « Le Seigneur m'a entendu, et il a eu pitié de moi; le Seigneur est mon secours. Il a changé mes gémissements en

Digitized by Google

allégresse, il a déchiré le sac dont je m'étais enveloppé, et il m'a revêtu d'allégresse, afin que ma gloire te chante, et ne se taise jamais. Seigneur, mon Dieu! je te louerai dans l'éternité. » Ayant fini de réciter l'office, ils célébrèrent des fêtes; mais d'abord ils s'occupèrent des pauvres, en leur donnant à manger; et ensuite ils firent de grandes réjouissances. Les soldats revenaient aussi du combat; ils annonçaient la nouvelle victoire remportée par la puissance de la main de Dieu, qui leur avait fait acquérir la gloire du triomphe, en écrasant l'ennemi et en le couvrant de honte. Ils rendirent gloire au Christ en s'embrassant les uns les autres avec effusion. Ayant ainsi assuré la paix, ils rentrèrent chez eux pour prendre du repos pendant l'hiver, et en même temps ils se préparèrent à renouveler la guerre au printemps.

Bientôt on dépêcha un messager à Vakhthank, roi des Ibères, pour lui demander l'assistance des Huns, qu'il avait promise. Celui-ci fut longtemps a remplir son engagement; enfin, il rassembla trois cents soldats Huns et les envoya en Arménie. Ensuite avant qu'un mois de l'hiver se fût écoulé, il rappela ces auxiliaires sous un prétexte futile. Dès lors il ne restait aux Arméniens d'autre ressource et d'autre appui que dans le Christ, en qui ils avaient mis leur confiance et leur espérance, puisqu'il n'y avait personne qui vint à leur secours.

Vahan le Mamigonien, général des Arméniens, envoya des messagers à la célèbre et noble famille des Ardzrouni, à celle des Antzévatzi et des Mog, et aux nobles des Reschdouni. Il leur fit rappeler comment Dieu avait autrefois prêté son assistance à ceux qui s'étaient confiés en lui. « Chacun de vous, disait-il, sait bien, et vous n'avez point besoin d'apprendre de qui que ce soit, la foi et la doctrine de notre véritable et sainte religion. Voyez donc comment le fanatisme ardent de la secte des mages a embrasé, comme une fournaise, l'esprit de tous, à l'exception de quelques-uns. Or, elle est venue l'heure du vrai cultivateur, du Christ, qui, son van à la main, purifiera son aire; il rassemblera dans les célestes greniers le froment purifié, et il brûlera la paille dans le feu qui ne s'éteint point. Or, celui qui veut devenir un de ces grains de froment doit s'offrir à Dieu, et il sera sauvé; et quiconque reculera sera changé en paille; il deviendra la proie des flammes inextinguibles de l'enfer, où il brûlera, sans jamais s'éteindre. Cependant je n'oblige personne par violence à songer à son propre bien; mais par la voie de l'exhortation, je rappelle à tous le salut ou la damnation qui leur sera accordée au jour du jugement. En effet, celui qui professera la vérité sera sauvé de l'enfer; et celui qui s'égarera du chemin droit périra éternellement. Or, quiconque de vous cherche et prend soin de son salut, et désire obtenir la vie éternelle, doit venir pour venger les opprobres dont l'Église a été depuis si longtemps et pendant tant d'années abreuvée par le fait des apostats indignes. Celui qui craint pour son corps, et qui prétend suivre les erreurs de la secte, demeurera dans les ténèbres; il sera indigne de regarder le Soleil de la vérité, le Christ. Quant à moi, le Christ rémunérateur me récompensera de mes pressantes sollicitations. »

Dès que les satrapes des quatre provinces eurent entendu cet appel, quelques uns d'entre eux, désirant suivre la droite voie, accoururent rejoindre le troupeau des brebis; les autres, s'unissant aux boucs de la gauche, s'enfoncèrent pour toujours dans les ténèbres extérieures. Un des satrapes des Antzévatzi, dont le nom était Ohan, et un autre, nommé Nersèh Erouanthouni, entrèrent dans la sainte ligue; d'autres aussi, qui s'étaient dévoués pour défendre la vérité, allèrent rejoindre les troupes du général des Arméniens Vâhan le Mamigonien. Des qu'ils furent réunis ensemble, ils se mirent en chemin. C'était à la fin du carême, le jour du samedi saint qui précède celui de Pâques. Lorsqu'ils se furent approchés du bourg d'Aresd (1), tout à coup le prince des Antzévatzi, appelé Sévoug, et le prince des Mog, Ohan, se jetèrent sur eux à l'improviste au point du jour, avec un corps de cavalerie considérable. Ils en furent cependant avertis; et bien que les uns fussent armés, et que les autres étaient sans armes, cependant, ranimés par l'assistance du Très-Haut, ils affrontèrent courageusement l'ennemi. D'abord Nersèh Erouanthouni, soutenu par Ohan prince des Mog, le frappa de sa lance et le renversa par terre. Un jour, celui-ci s'était orgueilleusement vanté, en parlant de Ohan prince des Antzévatzi, qu'il faudrait lui mettre un collier au cou, comme à un bœuf, puisqu'il n'était capable de rien, ni de faire le mal, ni de faire le bien, Sévoug, prince des Antzévatzi, son parent, lui avait fait répondre : « Moi, j'apporterai le collier, et tu le lui mettras au cou. » Pour tirer vengeance de ces paroles insolentes, ce bœuf le heurta violemment avec ses cornes, le renversa par terre de son cheval et le foula aux pieds. En voyant cela, la multi-

(1) Aresd, bourg du pays des Peznouni, possédait une pêcherie royale (Faustus de Byzance, l. IV, ch. 22.)

Digitized by Google

tude des soldats prit la fuite; ils les poursuivirent et en tuèrent quelques-uns, et, mettant le reste en fuite, ils les dispersèrent çà et là. Alors la protection de Dieu fut reconnue visiblement et glorifiée, car avec un si petit nombre d'hommes isolés, il mit en déroute un grand nombre de soldats (1). On raconta partout cette action, et la nouvelle de ce fait incroyable répandit dans toute l'Arménie la terreur du Dieu tout-puissant. Ohan, prince des Antzévatzi, Nersèh Erouanthouni, les hommes qui etaient avec eux, et par le moyen desquels Dieu avait opéré ces prodiges et ces exploits, rejoignirent ensuite les troupes arméniennes. En les voyant, le saint patriarche Jean célébra des fêtes solennelles, et offrit le sacrifice agréable au Seigneur Dieu qui avait accordé la victoire et relevé la gloire de sa sainte Église. Ils s'embrassèrent les uns les autres, en se réjouissant dans le Christ.

61. *Combat de Vahan contre les Perses.*

Dès que les jours rigoureux de l'hiver furent passés, et que l'on eut atteint la saison tempérée du printemps, on apprit que de nombreuses troupes s'avançaient des contrées de la Perse, et qu'elles étaient déjà parvenues aux frontières des provinces de Her et de Zarévant. [Ces troupes] étaient commandées par plusieurs généraux, dont voici les noms : Sourèn Bahlav et Ader-Nersèh commandant en chef des gardes du corps (Pouschdiban salar) (2); Vini Khorian, Ader Veschnasb Idabian (3), Gédéon, seigneur de Siounie. Toutefois, bien que quelques-uns d'entre ces généraux fussent investis d'un rang plus élevé, cependant le commandement en chef de l'armée était dévolu au chef des gardes du corps.

Vahan Mamigonien, général des Arméniens, hâta les préparatifs du départ; il était accompagné par le saint patriarche des Arméniens Jean; car il avait confiance dans ses prières, et il était persuadé que Dieu lui accorderait tout ce qu'il lui demanderait. Vahan rassembla les troupes arméniennes, et se hâta de marcher à la rencontre des ennemis. « Peut-être, se disait-il, la multitude des Perses ne pourra traverser ces localités pour se rendre dans le centre de l'Arménie. » Il emmena avec lui les satrapes, les nobles et tous les autres guerriers qui marchèrent au combat, pleins d'ardeur et de joie. Les soldats arméniens partirent de Tevin, et après quelques journées de marche ils arrivèrent dans la province d'Ardaz. S'étant rapprochés de l'armée perse, ils campèrent dans un village, nommé Nerséhabad (1). Le saint patriarche Jean ordonna à toute l'armée arménienne de passer toute la nuit à réciter de ferventes prières, de supplier le Sauveur de tous d'illustrer son grand nom parmi la multitude des païens assemblés, d'accorder à ses serviteurs une fin glorieuse et de confondre les bandes des apostats. C'est alors que Vahan, général des Arméniens, ayant avec lui l'admirable chef, le marzban Sahag et toute l'armée arménienne, tous transportés d'ardeur, demandèrent à Dieu son assistance, en priant pendant les heures de la nuit. Dès que le jour eut paru, le saint patriarche des Arméniens, Jean, donna à tous sa bénédiction; il les encouragea, en disant : « Ceux qui se sont confiés en Dieu n'ont été jamais confondus. Et le vase élu du Saint-Esprit s'écrie hautement, en disant : L'espérance n'est jamais vaine pour ceux dans les cœurs desquels l'amour de Dieu est répandu. Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la vertu de son bras, afin de pouvoir éteindre tous les traits enflammés, visibles et invisibles de l'esprit malin. Que personne ne s'effraye, en voyant la multitude des soldats impies; car Dieu étant avec vous, il vous fera paraître bien plus nombreux, et il les entraînera complétement, en les dispersant dans les campagnes et sur les collines, comme une paille qu'emporte un vent impétueux. Or, que la main du Tout-Puissant vous bénisse, vous serve de guide et vous donne la victoire. Gloire à Lui, à son Fils et au Saint-Esprit dans tous les siècles, *amen*. » En disant tous *amen*, ils se préparèrent au combat. Tandisque les soldats arméniens apprêtaient leurs armes [pour marcher] contre les ennemis, le bienheureux Jean se mit à prier. Alors Vahan Mamigonien, général des Arméniens, commença à disposer en ordre chaque corps d'armée. Il confia le corps du centre au brave général, le marzban Sahag, avec une nombreuse cavalerie; à l'aile droite, il établit Paschegh Vahévouni, Papkèn de Siounie,

(1) La bataille d'Aresd fut livrée le 24 avril 482, le samedi saint, comme Lazare l'a dit quelques lignes plus haut.

(2) Le *Pouschtiban salar* était le chef des gardes du corps, l'ἀρχισωματοφύλαξ. Ce titre est formé des mots *pouscht* « dos » et par extension « le corps, la personne, » et *ban*, « gardien », et de *salar*, « chef ou général ». — Cf. l'*Hist. du Bas-Emp.* de Le Beau; Ed. Saint-Martin, t. VIII, p. 281, note 2.

(3) Ce personnage est différent d'un autre Ader Veschnasb, tué peu de temps auparavant.

(1) La position de cette localité n'est pas connue; elle n'est du reste citée que dans ce seul passage de l'Histoire de Lazare de Pharbe.

Digitized by Google

Adom Kenouni et Phabagh Balouni, chacun avec sa cavalerie et avec beaucoup d'autres encore; à l'aile gauche, il se plaça lui-même avec les Gamsaragan alliés, et avec ses frères bien aimés Vahan, Nersèh et Hrahad, chacun à la tête de sa cavalerie. Il donna également leur rang de bataille à d'autres personnages nobles et distingués, avec leur cavalerie. Ceux-ci avaient à leur tête Vrèn de Vanant. Il expédia Bab Ardagouni, prince de la garde royale (osdanig), fils de Papotz, pour porter cet ordre à chacun des princes : « Je vois s'avancer vers nous les enseignes des hommes vaillants, des Perses, des Gadisch et de la troupe de Sbounie, dont nous connaissons déjà la force. Marchez donc lentement, en nous observant alternativement; d'abord laissez-nous commencer l'attaque, et si par la grâce du Christ, nous réussissons à repousser et à mettre en fuite le corps qui nous fait face, alors les autres ne pourront point tenir tête devant nous et devant vous. » Bab apporta ce message de Vahan, général des Arméniens, à chacun des chefs de corps; et bien qu'ils eussent voulu se conformer à l'ordre du général, cependant l'armée perse, s'étant avancée promptement devant le front des troupes réunies, ne laissa pas le temps aux Arméniens de prendre leurs mesures. Elle ébranla l'aile droite, où était Paschegh (1) Vahévouni, et la mit en fuite. Le seigneur et chef de la cavalerie, Sahag, s'élança alors avec sa lance sur le commandant des gardes du corps [du roi de Perse]; mais leurs lances portèrent à faux. Alors, ils se rapprochèrent avec leurs chevaux, et se saisant par les cheveux, ils combattirent corps à corps. Vahan Mamigonien, général des Arméniens, voyant ses soldats se mettre en désordre et perdre du terrain devant les ennemis, cria à Vrèn de Vanant, et lui dit : « Marche sur les ennemis, et engage le combat. » Mais celui-ci, effrayé, répondit : « Je ne le puis pas, ne compte pas sur moi en ce moment. » Alors Vahan Mamigonien, général des Arméniens, le cœur rempli de courage et faisant le signe de la croix, s'élança avec les deux Gamsaragan sur les ennemis qui les avaient surpris, mais qui furent impuissants à leur résister. Les Arméniens, ayant ébranlé fortement le corps d'armée qui leur faisait face, le mirent en fuite. Cette troupe ayant été défaite, ils se tournèrent contre le corps du centre, qu'ils mirent en déroute avec les troupes des deux ailes; et là, sur le penchant resserré de la colline, ils firent tomber morts sur place une grande multitude d'hommes vaillants, et ils répandirent des torrents de sang. Cependant Vini Khorian, avec deux autres compagnons pleins de courage, soutenaient encore le choc de la bataille. Aussitôt le brave général des Arméniens Vahan, le tua avec une valeur intrépide, et Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, mit à mort Ader Veschnasb Dabian (1). D'autre part, chaque combattant renversa par terre un grand nombre de vaillants guerriers. La troupe de Parschegh et les autres Arméniens fugitifs s'en étant aperçus, et voyant que les forces des Perses diminuaient et qu'ils fuyaient devant l'armée de Vahan, général des Arméniens, se ranimèrent et reprirent courage. Ils revinrent sur leurs pas, et poursuivant ceux qui les avaient repoussés, ils en tuèrent un grand nombre et ils en poursuivirent plusieurs. Le nombre des morts de l'armée perse était bien supérieur à celui des fuyards qui se sauvèrent, puisque le chiffre des morts et des blessés tombés çà et là surpassait celui des soldats de l'armée perse massacrés sur le champ de bataille. L'armée arménienne couverte de gloire et victorieuse, et chargée d'un butin considérable et de grandes richesses, retourna dans le camp, auprès du vénérable patriarche des Arméniens Jean, en glorifiant et en bénissant le Christ, qui lui avait accordé une si éclatante victoire. Le patriarche alla au devant de l'armée, et le cœur plein de joie il répandit sur elle ses bénédictions; puis, l'âme remplie d'allégresse, il dit à tous : « Je suis au comble du bonheur; il m'est impossible d'exprimer avec des paroles la joie de mon cœur. Mais ce qui me donne une plus grande félicité, c'est de voir que Dieu vous est favorable; car si votre victoire me réjouit, cependant je suis encore plus heureux de voir le Christ vous prêter son assistance, en nous accordant la victoire et en confondant les ennemis de la vérité. Que ce même Dieu qui maintenant vous a rendus puissants vous donne toujours la force; qu'il soit avec nous et ne nous abandonne jamais! »

Ayant remporté la victoire, les Arméniens revinrent joyeusement du combat remporté par la force du Très-Haut, comme le désirait le saint patriarche Jean, et l'armée entière. Une autre nouvelle inattendue de consolation et de joie se répandit dans tout le camp arménien. Elle disait que Vart, frère de Vahan général des Arméniens, arrivait plein de vie et délivré de ses chaines par la puis-

(1) Le nom de ce personnage a été mal transcrit par les copistes; il est orthographié plus exactement quelques lignes plus bas. Il faut lire Parschegh ou Barschegh, qui est la forme arménienne du nom de Basile.

(1) Ce nom est écrit plus haut *Idabian*. Nous ignorons quelle est la véritable leçon. Tchamitch et Saint-Martin ont adopté la forme *Idabian*.

Digitized by Google

sance de Dieu. Cette nouvelle consolante s'étant répandue dans toute l'Arménie, chacun accourait pour voir cette grande faveur que la Providence de Dieu avait accordée à l'Arménie. Plusieurs même, en voyant cet incroyable prodige, le révoquaient en doute, dans l'exaltation de leur joie, et croyaient voir une trompeuse apparition, et non pas un fait réel. Mais en se rappelant l'efficacité irrésistible de la volonté divine, ils glorifiaient et adoraient le Tout-Puissant, devant la parole et l'ordre duquel toute chose impossible devient possible et facile. Ils considéraient aussi la fournaise de Babylone, dont le feu fut converti en rosée; la mer Rouge en Égypte, dont les flots se durcirent comme des remparts de glace; le Jourdain, dont les eaux reculèrent, et les murailles de Jéricho, qui tombèrent au bruit des clameurs. Tout ces souvenirs d'incontestables prodiges forcèrent tout le monde à célébrer par d'humbles prières les louanges du Tout-Puissant, qui fit un miracle encore plus grand que celui qu'il avait opéré en faveur de l'apôtre saint Pierre, puisque l'ange le délivra seul de ses chaînes et l'envoya pour multiplier la prédication de la vie. Tandis que Dieu posait comme un aigle sur ses ailes, non pas seulement le brave Mamigonien Vart, mais encore tous les siens et sa suite, il les fit passer à travers les endroits fortifiés de la ville, les hautes murailles, et la multitude des gardes armés de boucliers. Ensuite, traversant beaucoup d'endroits différents, il les fit tranquillement arriver en Arménie. Alors les alliés, de Vahan, hommes remplis de piété, se rappelèrent le serment de Vahan Mamigonien, et ils reconnurent que Dieu avait agréé sa conversion, son désir du martyre et sa foi. En effet le jour de la réunion devant le saint Évangile, Vahan parla ainsi : « Si Dieu a vraiment exaucé les prières de mon cœur et les souhaits que depuis longtemps je lui ai adressés, en gémissant sur mon égarement; s'il a accueilli favorablement l'aveu de ma bouche; si Celui qui sait tout a approuvé mes pensées et exaucé mes vœux, qu'il opère en moi, selon sa toute-puissance, un miracle éclatant; qu'il me fasse voir bientôt mon frère Vart et éprouver ainsi de la consolation. » Dès lors, dans toutes les églises de l'Arménie, dans toutes les chapelles des martyrs, dans les festins et les réunions solennelles, on entendait ces paroles sortir de la bouche des prêtres, et de tout le peuple, des hommes et des femmes en général : « Qu'il est bon, qu'il est doux, que les frères habitent ensemble! » Et touchant la défaite signalée des ennemis, et le triomphe de la sainte Église, ils disaient en chantant : « Ils ont été courbés, et ils sont tombés; nous nous sommes relevés, et nous sommes restés debout! La force des impies a été brisée, et la force du juste a été exaltée. » Ensuite ils rendaient grâces, et chantaient des louanges, en disant : « Mais nous sommes ton peuple et les brebis de ton pâturage. Nous te louerons, Seigneur, dans la suite des siècles, et notre postérité publiera tes bienfaits. » Plusieurs jours s'étant écoulés, des hommes sages et sensés, voyant le triomphe de saint Vasag, le vaillant prince des Mamigoniens et frère de Vahan général des Arméniens, comprirent aussitôt que la fin du saint était proche. Il avait demandé à Dieu de voir en cette vie le retour de son frère chéri Vart, et de mourir ensuite avec joie le jour même de l'accomplissement de son vœu. En effet, Dieu tout-puissant combla bientôt les désirs du saint; il ne tarda pas à satisfaire à son vœu, et, exauçant aussitôt sa prière, il lui amena son frère Vart, le lui montra ainsi qu'à tous les autres, le laissa sain et sauf auprès de ses serviteurs vivants, et rappelant auprès de lui le saint martyr Vasag, il le couronna et l'établit dans les demeures du Paradis, avec les anges du ciel.

62. *Trahison de Vakhthang, roi des Ibères.*

Ils arrivèrent ensuite en Dzaghguéod (1), et ils voulurent prendre un peu de repos, dans un lieu nommé Varschag (2), lorsque arriva un messager de Vakhthang, roi des Ibères, qui leur dit : « De nombreuses troupes ont fait invasion en Ibérie, et comme je vois que je ne pourrai pas leur résister seul, je me suis enfui dans les montagnes d'Arménie, près des confins de l'Ibérie, où je vous attends. » Il apportait une lettre du roi Vakhthang, écrite en termes ambigus, où il était dit : « J'ai ordonné à l'armée des Huns d'arriver, et et ils ne sont pas encore venus, mais ils seront ici lorsque vous viendrez, et alors vous et nous unis avec les Huns, nous mettrons en déroute l'ennemi. Cependant il me semble que quand les Huns arriveront, il ne sera plus nécessaire que nous combattions, puisqu'eux-mêmes termineront l'affaire, car j'ai ordonné à un grand nombre d'entre eux de venir. »

(1) L'orthographe du nom de ce canton paraît ici sous une forme différente de celle qui est adoptée par d'autres écrivains. Moïse de Khorène a écrit ce nom *Dzaghgaodn* dans sa Géographie; Assoghig, *Dzaghgoiodn*. Ce canton était situé dans la province d'Ararat. — Cf Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 413 et suiv.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 416.

Digitized by Google

Comme Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et tous les nobles chefs et les princes arméniens avaient prêté serment de fidélité à Vakhthang, roi des Ibères, sur l'Évangile et sur la Croix, les soldats arméniens se rendirent aussitôt et sans plus tarder auprès du roi des Ibères; ils firent halte, et campèrent durant quelque temps dans le canton de Gankark (1). Là Vakhthang, roi des Ibères trompait le général Vahan Mamigonien et les autres nobles chefs arméniens avec des paroles mensongères et des détours perfides. Tantôt il disait: « En apprenant votre arrivée, Mihran s'est enfui des confins de l'Ibérie, et, saisi de crainte, il s'est réfugié dans le pays des Aghouank. » Et tantôt : « Encore deux jours, et les troupes des Huns vont arriver. » Les deux jours de temps fixés par lui d'une manière mensongère s'étant écoulés, il expliquait ce retard en invoquant des prétextes, le troisième jour, puis le quatrième, et enfin le sixième et le septième jour. Quelquefois il lançait des soldats de l'armée des Ibères et des Arméniens comme des espions, en leur ordonnant de descendre dans la plaine, de faire voir les lumières de plusieurs feux et d'habiller des troncs d'arbre armés comme des hommes, ainsi que l'avait fait par ruse Alexandre de Macédoine (2). D'autres fois il disait : « L'armée des Huns ne viendra plus sur les montagnes. Ils me disent: Amène ici dans la plaine et montre-nous les Arméniens; alors nous croirons à toutes les paroles que tu nous as dites en les confirmant par serment, et dès lors nous exécuterons tout ce que tu nous ordonneras de faire. Dans le cas contraire, nous ne voyons pas que les Arméniens soient d'accord avec toi. Si en effet nous voyons que tu as exécuté ce désir, alors laisse-nous aux prises avec les Perses, et ne te mets pas en peine. Ainsi donc, si vous ne descendez pas dans la plaine, les Huns, ne croyant point à mes paroles, ne quitteront pas leur position, et Mihran s'en retournera et dévastera l'Ibérie. A quoi bon me servira alors votre assistance? » L'armée arménienne ayant contracté avec le roi d'Ibérie une alliance, tâchait de satisfaire à toutes ses demandes, soit vraies, soit fausses, dans la crainte de commettre un crime contre l'Évangile. Bien que la saison fût brûlante, ils furent obligés de descendre dans la plaine de Djarmanaïn. Quelques-uns des princes arméniens ne jugèrent pas prudent pour les troupes arméniennes de se rendre dans l'Ibérie, et ils en parlèrent plus d'une fois; mais n'ayant point été écoutés, ils se turent. Cependant l'armée arménienne descendit dans la plaine, et campa dans l'endroit cité plus haut. Trois ou quatre jours ne s'étaient pas encore écoulés, que Mihran arriva, et campa en face et près du camp des Arméniens, de l'autre côté du fleuve Cyrus (Gour). Alors l'armée arménienne se porta sur un autre endroit, assez éloigné du camp des Perses, et là elle établit son camp. Pendant la nuit, plusieurs soldats du camp arménien, oubliant la crainte de Dieu et méprisant le terrible serment prêté sur l'Évangile, envoyèrent secrètement des émissaires à ceux de leurs amis qui servaient dans l'armée perse, en leur disant : « Ce n'est point de notre propre volonté, mais c'est par la violence de Vahan, général des Arméniens, que nous nous trouvons engagés dans cette affaire. Nos cœurs et nos pensées sont d'accord avec les vôtres; nous savons que nous ne nous détacherons point de la sujétion que nous vous devons; car jusqu'à présent nous avons vu grandir la somme de nos malheurs, en cherchant notre propre ruine. Or, si vous oubliez notre conduite, et si vous nous pardonnez, disposez de nous à votre gré. Demain, lorsque nous viendrons sur le lieu du combat, nous déserterons l'armée, nous et beaucoup d'autres avec nous. » Les Perses accueillirent cette proposition, et confirmèrent par serment leur promesse. Le lendemain, lorsqu'on fut arrivé sur le lieu du combat, le roi des Ibères conféra avec Vahan, général des Arméniens, avec les chefs et avec les princes arméniens, et leur dit : « C'est une bonne occasion pour nous de combattre l'armée perse; car nous seuls sommes en état de leur tenir tête, et ils ne pourront nous opposer aucune résistance. Si nous avions retardé encore un jour, les Huns seraient arrivés, ils auraient revendiqué l'honneur de la victoire, et réclamé la meilleure part du butin. » Ainsi, jusqu'au dernier moment, il les abusait avec des paroles trompeuses. Le général des Arméniens Vahan Mamigonien s'indigna enfin de l'impudence et des mensonges du roi des Ibères; il s'aperçut aussi du découragement des soldats arméniens qu'il voyait abattus et bien différents de ce qu'ils étaient jadis [lorsqu'ils déployaient] leur ardeur et leur zèle. Néanmoins il disposa son armée en ordre de bataille. Il confia l'aile droite à Parschegh Vahévouni et à Sadon Kapélian, et l'aile gauche au roi des Ibères. Quant à

(1) Ce canton, qui faisait partie de la Gogarène, était couvert de montagnes Moïse de Khorène (*Hist. d'Arm.*, l. II, ch. 7-8) dit que la principale chaîne se nommait *Melhin* « ténébreux ». — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 365. — Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 241, et t. II, p. 176.

(2) Cf. Frontin, *Stratagèmes*, l. II, ch. 5, § 17.

Digitized by Google

.ui, il se plaça au centre avec trois vaillants guerriers, fils du bienheureux Arschavir, et avec le bienheureux seigneur des Kenouni. Il plaça entre lui et Parschegh le bienheureux commandant de la cavalerie Sahag et Papkèn de Siounie. Les combattants n'avaient pas encore engagé le combat, et les deux armées, arménienne et perse, restaient en ordre de bataille en face l'une de l'autre, lorsque la puissance d'en haut fit entrevoir aux esprits clairvoyants ceux qui dans ce jour devaient obtenir la couronne du martyre, et dont les traits, ayant quitté leur aspect naturel et mortel, étaient devenus, par un changement merveilleux, brillants de splendeur et prenant l'apparence des esprits célestes. Le visage du vaillant Mamigonien Vasag, frère de Vahan, général des Arméniens, brillait tellement de l'éclat de la majesté divine, que plusieurs de ses compagnons d'armes ne purent regarder sa face resplendissante, semblable au visage glorieux du saint prophète Moïse. Son frère Vahan lui-même, en le voyant, fut saisi d'une si grande terreur qu'aussitôt il comprit que Vasag lui serait ravi et qu'il serait arraché à cette misérable vie, qu'il serait transporté enfin au milieu à cette armée céleste, dont les guerriers ont l'apparence et la forme divines.

63. *Combat contre les Perses; martyre de Vasag, frère de Vahan, et de Sahag, commandant de la cavalerie.*

Les Arméniens et les Perses se précipitèrent donc les uns contre les autres. Vahan général des Arméniens, avec les trois frères Gamsaragan, soutint le choc de l'ennemi en tête des combattants. Ils le dispersèrent et le mirent en fuite, de sorte qu'il rejetèrent au delà du fleuve Cyrus un grand nombre de soldats perses, et ils massacrèrent vaillamment plusieurs chefs distingués de l'armée de la Perse. Là, l'intrépide prince des Mamigoniens Vasag frappa vigoureusement de sa lance un vaillant guerrier de l'armée perse, et le renversa par terre. Mais tout à coup sa lance s'étant brisée, le brave Mamigonien se mit à en chercher une autre, et l'ayant trouvée il retourna sur le champ au combat et le cœur rempli de joie. Il rencontra Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, dont la lance s'était aussi brisée et qui en cherchait une autre. L'intrépide Mamigonien poussa un cri, et lui dit : « Hâte-toi, Nersèh, de trouver une lance, et reviens rapidement, car nous ne pourrons jamais rencontrer un moment plus favorable pour échanger l'immortalité contre la mort, les biens éternels contre les biens passagers et la vie incorruptible contre celle qui est corruptible; hâte-toi, puisque nous ne sommes pas immortels; prends garde que, privés d'une fin aussi illustre et aussi glorieuse, nous sortions de cette vie par une mort obscure et déshonorée. » Le seigneur de Schirag, Nersèh Gamsaragan lui-même, nous raconta plusieurs fois et confirma par serment avoir entendu dire ces paroles au saint homme Vasag Mamigonien. Tandisque Vahan, général des Arméniens, combattait ainsi avec son bienheureux frère Vasag, et avec les deux fils d'Arschavir Gamsaragan, tout à coup, toutes les troupes des Arméniens et des Ibères prirent la fuite au galop, et plusieurs de ces traîtres criaient sans cesse : « Les Arméniens se sont enfuis; sauvez-vous ! » Et puisque la main céleste de Celui qui règle toutes choses, et qui sait tout, ne voulut pas accorder en ce moment, selon sa puissance impénétrable et malgré leurs instances vives et pressantes, le martyre au brave Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et à ses autres compagnons fidèles, qui aspiraient au calice du martyre, mais qui n'en furent pas dignes, ils lâchèrent, eux aussi, la bride à leurs coursiers, et suivirent les Arméniens fugitifs. Le général des Arméniens Vahan Mamigonien rencontra Papkèn de Siounie blessé et couché parmi les soldats perses; il le fit monter sur son propre coursier, et, l'emportant loin du champ de bataille, il lui sauva la vie. Dans cette journée succombèrent plusieurs personnages qui désiraient être au nombre des élus, et qui méritèrent leur sort avec le saint chef Sahag, et saint Vasag Mamigonien. Dès lors toute l'armée arménienne et les lâches soldats d'Ibérie avec leur roi Vakhthang furent mis en fuite et dispersés. Les soldats perses les poursuivirent; ils massacrèrent beaucoup d'entre eux, et un grand nombre se réfugia en divers endroits pour échapper à la mort. Le cheval de Hrahad Gamsaragan ayant renversé son cavalier dans sa course précipitée, les Perses arrivèrent, et s'étant saisis de Hrahad, tandis qu'il était à pied, ils le conduisirent à Mihran, qui le voyant en éprouva une grande joie. Il lui prodigua des paroles injurieuses, violentes, et après l'avoir chargé de chaînes il le fit garder avec vigilance; partout où il allait en Arménie, il le conduisait avec lui. Les Perses prirent aussi un prince Siounien, qui se nommait Azt et quelques autres Ibères. Le général des Arméniens Vahan Mamigonien se retira pour quelque temps dans la forteresse de Daïk, où se rassemblèrent auprès de lui les restes des fugitifs arméniens, avec d'autres princes et les deux Gamsa-

Digitized by Google

ragan, qui étaient toujours avec lui ; ils ne le quittaient jamais, tant ils avaient uni leur sort au sien. Mihran les poursuivit avec sa troupe ; il essaya de les tuer dans quelque combat, ou de s'emparer de leur personne par quelque moyen, ou enfin de les contraindre à se soumettre. Le corps le plus considérable de l'armée perse se trouvait dans le village de Tou, situé aux confins de l'Ibérie et sur l'extrême frontière de l'empire grec (romain) (1). Vahan Mamigonien, général des Arméniens, se trouvait à environ deux farsangs de lui, dans un village nommé Meghnarindj (2), avec une centaine d'hommes à peu près, et peut-être plus ou moins. Mihran, avec des milliers de combattants était campé non loin de lui. Le lieu où se trouvait Vahan Mamigonien, général des Arméniens, appartenait au roi des Perses. Mais Dieu avait si efficacement répandu la grâce de sa vertu sur le brave Vahan Mamigonien, que Mihran, entouré d'un si grand nombre de soldats et de vaillants guerriers, tremblait de frayeur avec sa troupe, frappé de la crainte effroyable que le Très-Haut lui faisait éprouver. Il n'osait ni attaquer ni tuer celui qu'il cherchait, ni repousser ni abattre le reste des fuyards.

64. *Mihran et Vahan entrent en négociations.*

Depuis ce moment, Mihran ne cessait de parlementer, en donnant à Vahan des assurances flatteuses de paix. « Prends garde, lui disait-il, de te perdre et de t'affranchir de la domination du roi des rois, et surtout d'exposer l'Arménie à être dévastée. Rentre sous l'obéissance du roi et je servirai de médiateur entre lui et toi, car le roi a de l'affection pour moi et il écoute mes paroles. De plus je m'emploierai à implorer le roi pour qu'il t'accorde le pardon, et je m'efforcerai d'obtenir qu'il te donne tout ce qu'il convient de te donner. » Vahan Mamigonien, général des Arméniens, répondit à Mihran, et lui dit : « Celui qui est seigneur de la Perse doit regarder d'un œil équitable et en roi tous les hommes, considérer avec impartialité et juger avec équité comme il convient à un roi. Mais lorsqu'un prince ne regarde pas d'un œil équitable ses sujets, et qu'il n'écoute pas les plaignants d'une oreille impartiale, mais qu'il se comporte toujours suivant son caprice sans consulter les lois de la justice, et, ce qui est plus pénible et cause la ruine d'un pays, quand il persiste à agir ainsi, et à ne voir que par les yeux d'un autre, à n'entendre que par les oreilles d'autrui, alors la sujétion devient dure, insupportable et dangereuse, et personne ne peut la supporter. Car un maître qui ne peut discerner ses bons serviteurs d'avec les mauvais, et qui ne veut point pourvoir aux besoins de chacun selon ses mérites, ne peut être le maître d'un bon serviteur. Le pays d'Arménie est vaste et productif ; or nomme-moi quelqu'un de ce pays qui se soit élevé à des grandeurs et à des dignités ! On n'y voit que des infâmes, des voleurs, des parasites et des hommes indignes, qui viennent abuser d'un grand pouvoir, échanger même le royaume pour l'honneur du feu, se retirer à l'écart pour uriner sur le feu, et jeter leurs ordures sur la cendre ; au contraire la vertu, la valeur, le talent et la science, ces qualités qui font la force des royaumes et les rendent florissants, ne sont comptés pour rien, et on n'en a nul souci. Les impostures des hommes vils et infâmes sont louées, et vous vous imaginez avoir du discernement ! Tu as entendu, toi, Mihran, et tous les Perses, le discours que Bérose, seigneur des Arik, tint en pleine assemblée des grands du royaume. Les Syriens, dit-il, sont des soldats lâches et efféminés ; mais les Arméniens sont encore plus vils que tous les autres. Ne vaudrait-il pas mieux mourir que d'entendre un pareil langage [sorti de la bouche] du roi. Cependant, j'ai livré deux batailles aux Perses ; et dans un troisième combat, nous nous sommes trouvés aux prises, toi et moi. Dans les deux premiers engagements, nous avons combattu des hommes braves et illustres, dont le seigneur des Ariks lui-même et tous les Perses connaissaient la valeur. Aucun étranger ne nous est venu en aide, ni les Huns, ni les Romains, ni aucun autre allié, et cependant, seuls les Arméniens que vous connaissez sont venus à bout d'une entreprise si importante. Or, vous tous Ariks, vous avez entendu parler de cela et vous en avez été témoins. Cependant ce n'est point avec le secours d'une nombreuse cavalerie, mais c'est avec cent hommes et moins encore que nous avons mis en fuite mille et même deux mille combattants. Dans cette dernière bataille, croyez-vous et ne vous vantez-vous pas de nous avoir vaincus grâce à votre valeur supérieure ; et cependant ce fut à cause de nos querelles et de la trahison que nous avons éprouvé ce désastre. Si l'armée arménienne avait compris

(1) Le village de Tou faisait partie du canton de Pasèn dans l'Ararat, dans une plaine appelée Aghpéragan. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 384.

(2) Cette localité, qui n'est connue que par Lazare de Pharbe, était située dans le voisinage du village de Tou, dont il vient d'être question.

Digitized by Google

que la crainte et la terreur devaient avoir quelque prise sur elle, comme il arriva au seigneur des Ariks d'agir par son influence sur vos sujets; si vos soldats avaient été dans mes mains de la même manière qu'ils étaient aux mains de mes ancêtres, j'aurais pu alors librement commander, juger les lâches dans le combat, en menaçant leurs biens et leur vie, et même en les punissant de mort; si j'eusse été en état de récompenser les braves guerriers, de leur conférer des honneurs, j'aurais fait connaître au seigneur des Ariks, et à vous tous, quelle était la troupe la plus glorieuse et la plus puissante, et quelque forts et valeureux que fussent les Perses, je n'aurais jamais montré la faiblesse des miens par rapport aux votres, ni leur infériorité vis à vis de vous. Mais depuis que vous avez nommé gouverneurs de l'Arménie des hommes vils et infâmes, ceux-ci ont, par leur lâcheté, banni de notre pays la valeur, l'honneur et la vertu. Car une armée qui a pour chef un lâche ne peut jamais être victorieuse; et un pays dont les princes sont des misérables ne peut progresser et devenir célèbre.

« Pour moi, vous le savez tous, dès mon enfance j'ai été privé de mes parents; j'ignore les services qu'ils ont rendus au pays des Ariks et je n'ai eu aucune part dans leur faute. Dès que je me sentis grandir et que je fus digne d'offrir mes services à vous et au seigneur des Ariks, je me suis résolu, devant Dieu et les hommes, à servir avec loyauté le seigneur des Ariks et vous, et à vous prêter mon concours fidèle. Tandis que je me consacrais à l'intérêt du pays et que je redoublais d'efforts pour faire le bien, ces lâches et indignes princes arméniens adressaient de faux rapports selon leurs caprices, et vous-mêmes leur prêtiez l'oreille et me regardiez d'un mauvais œil. Je réfléchissais donc au moyen de faire changer l'opinion du seigneur des Ariks et de ses nobles à mon égard; et si j'étais parvenu, non pas à obtenir des présents, mais du moins à être regardé d'un œil équitable, cela m'aurait suffi. D'après mon sentiment, je ne pouvais me faire de reproche touchant la charge que j'exerçais; et je n'ai trouvé aucune modification à introduire dans mon administration, ni aucune innovation à y ajouter. Malgré cela, je ne pouvais fermer la bouche aux délateurs; les oreilles du seigneur des Ariks et les vôtres étaient prêtes à écouter des mensonges, et vous pensiez mal de moi. Ne trouvant plus d'autre moyen pour dissiper le profond chagrin que j'éprouvais dans mon âme, et ne pouvant quitter le pays, j'ai conçu une triste pensée; je me suis tué moi-même; et plût à Dieu que j'eusse tué seulement mon corps! mais j'ai perdu mon âme et mon corps tout à la fois, puisque j'ai renié la vérité et abandonné le vrai Dieu, créateur et maître de tout, et que j'ai adoré le mensonge et l'erreur. Cependant aujourd'hui je déclare, devant vous et devant tout le monde, que tout cela n'est que mensonge et infâme tromperie. Depuis la chute qui m'a fait renoncer à ma foi, j'ai été chaque jour sous l'empire d'une grande terreur, [j'ai vécu] dans la crainte de mourir dans le péché et de mériter l'éternelle damnation. Me jetant au milieu de tous les périls, j'ai bravé la menace des rois, j'ai rejeté loin de moi le remords de l'apostasie, et je me suis éclairé. Désormais je suis satisfait, et prêt à souffrir la persécution, l'indigence, les supplices et la mort; car, quoi qu'il m'arrive, étant chrétien, je suis tranquille et exempt de crainte. Or, je sais qu'en effet tu peux faire ce que tu dis, et que le roi veut nous tenir sous le joug de la servitude. Mais, avant tout, il faut qu'il s'engage à laisser l'Arménie libre de professer sans obstacle le culte chrétien, et à extirper de notre pays cette infâme marchandise que des hommes impies et lâches vous achètent par tromperie; puis lorsqu'ils l'ont obtenue, ils se rient de vous et de la cendre. Sachez distinguer les hommes de bien des méchants, exigez des actes de chacun, et non pas des bouffonneries, considérez les œuvres, pour récompenser chacune selon ses mérites, et n'écoutez pas les propos infâmes et mensongers; faites un édit, et scellez-le, en déclarant que si nous avons été coupables, ce fut à cause de votre violence, et non point à cause de notre obstination et de notre témérité; dites enfin que vous nous accordez le pardon, que vous prenez les nobles pour des nobles, et les gens du peuple pour des gens du peuple. Si vous voulez nous gouverner à ces conditions, vous serez nos maîtres légitimes comme vous l'étiez de nos pères et de nos ancêtres; nous vous prêterons notre assistance, et nous, rentrerons sous votre obéissance. Mais si, au contraire, vous continuez à regarder les hommes abjects comme des hommes de bien, à abandonner les honnêtes gens, à vendre le gouvernement du pays pour des actes infâmes d'impiété, à ne point considérer avec justice les gens utiles et de mérite, nous, qui sommes portés à la révolte, — non pas en nous imaginant que nous puissions tenir tête aux Ariks, car nous connaissons la faiblesse de notre force et la puissance de la grande et considérable armée des Perses; — nous sommes résolus à mourir, et nous serons encore plus heureux de recevoir une mort glorieuse et sainte

Digitized by Google

dans la religion chrétienne, que d'acheter une vie périssable par l'apostasie et de mériter la damnation éternelle. »

65. *Hrahad, prisonnier, s'enfuit, et Azt de Siounie subit le martyre.*

Mihran et Vahan Mamigonien, général des Arméniens parlementaient de la sorte, lorsque tout à coup un messager arriva de la Porte. On rappelait Mihran avec empressement à la cour. Il partit sans plus tarder pour la Porte, avec toute la multitude de ses hommes, en emmenant avec lui le prisonnier Hrahad et le bienheureux Azt, ainsi que les autres captifs. Nersèh, frère chéri de Hrahad, et seigneur de Schirag, les suivait avec tristesse et anxiété, accompagné de gens d'élite. Ceux-ci, témoins des douloureuses et incessantes plaintes de Nersèh, en furent touchés de compassion, et se rappelant le bien que ces deux frères avaient fait, ils s'en allèrent avec lui. Depuis le jour où Hrahad fut pris par les Perses, Nersèh, son frère, seigneur de Schirag, n'avait point cessé de pleurer; il ne s'était jamais reposé sur un lit; il n'avait point mangé de pain sans verser de larmes, et même ses aliments étaient rendus amers dans sa bouche à cause de la douleur. Il suivait les troupes perses, en songeant que peut-être, s'il voyait Hrahad au milieu de quelque corps détaché de l'armée, il pourrait se précipiter à son secours et parvenir à délivrer son frère : « Sinon, disait-il, je rencontrerai au moins la mort en combattant, et ainsi je cesserai d'être accablé de cette tristesse inconsolable. » Il les suivit donc ainsi durant plusieurs jours sans aucun résultat. Mais lorsqu'on se fut approché presque à une journée de l'endroit sacré de l'église du martyr saint Grégoire, se rappelant la compassion que les saints ont pour ceux qui souffrent, et la confiance dont saint Grégoire jouissait auprès de Dieu, Nersèh cria à haute voix, en versant des larmes; il invoqua le saint homme de Dieu, en disant : « O saint Grégoire, toi, qui as chassé et dissipé de l'Arménie le brouillard épais de l'impiété et du péché, dissipe aussi de mon cœur ce sombre nuage de tristesse et accorde-moi de recevoir mon frère chéri, en vie auprès de moi; car tout est possible à Dieu, qui se plaît à écouter tes instances, et à les exaucer. » C'est ainsi que Nersèh Gamsaragan, priant de toute sa force et pleurant, invoqua le saint homme de Dieu, Grégoire. Cependant il priait encore davantage mentalement qu'en paroles. Le saint, écoutant sa prière, s'adressa aussitôt au Christ, et le Dieu libérateur, dérobant tout à coup le prisonnier Hrahad à la surveillance rigoureuse des gardes, le renvoya en paix dans sa patrie, auprès de son frère chéri. Mihran, général des Perses, et les autres grands qui étaient avec lui, voyant que Hrahad Gamsaragan avait été délivré d'une manière si merveilleuse et si glorieuse, ordonnèrent à l'instant même d'amener devant eux le bienheureux prince de Siounie, Azt. Ils commencèrent à lui parler, en lui adressant des reproches : « Il est impossible, disaient-ils, que celui qui a fait le mal puisse vivre et être cause des malheurs de ses semblables; puisque le seigneur de la Perse qui est semblable aux Dieux et qui a l'autorité sur tous les hommes, a seul le droit de leur ôter la vie ou de la leur accorder. Hrahad est un grand criminel et a mérité plusieurs morts. Pour le punir de ses crimes comme il le méritait, la majesté du roi des rois a ordonné de l'enchaîner et de le confier à votre garde. Bien que nous eussions voulu l'épargner et lui laisser la vie, cependant, par ses actes qui méritent la mort, il s'est rendu coupable et il est indigne du pardon; tôt ou tard il périra. Car celui qui quitte furtivement un si grand et si puissant prince peut à peine cacher sa personne; et celui qui tente de s'écarter des Dieux ne peut se dérober aux poursuites ni se sauver? Or, toi, qui es son compagnon, par tes actes coupables, tu mérites la mort, et tu ne peux trouver d'autre moyen pour te délivrer et pour sauver ta vie, que d'avoir recours au Feu et d'adorer le Soleil. C'est donc par leur médiation seule que tu obtiendras le pardon du roi et que tu vivras. Si nous te donnons ce conseil, c'est parce que nous voulons t'épargner; car nous désirons te voir plutôt vivre que mourir. » Le perfide prince Gédéon (Kétihon), comme un frère envieux et haineux, chercha, par le moyen de messagers et de lettres, à engager plusieurs fois Mihran pour qu'il persuadât le bienheureux Azt, prince de Siounie, non pas qu'il vécût en reniant sa foi, mais qu'il subît une mort honteuse en apostasiant. Le bienheureux Azt, en entendant ces conseils de Mihran et de tous les autres nobles perses, ayant su aussi le désir et la pensée du perfide Gédéon, répondit, en disant : « Si quelqu'un me rendait l'existence temporelle, et si je pouvais l'obtenir et en profiter pour vivre, entraîné par les passions et par l'amour de cette vie, j'aurais peut-être tout donné malgré mon indigence, et j'aurais ainsi sauvé mon existence. Mais c'est une grande folie que de s'attirer les peines éternelles et les menaces du feu inextinguible pour posséder des richesses,

Digitized by Google

d'autant plus que la durée de toutes ces choses est incertaine, puisque personne ne peut savoir si le terme de sa vie est prochain ou éloigné. Il peut même arriver qu'on jouisse pour quelques moments de ces richesses, et qu'en mourant le lendemain, on soit jeté dans les ténèbres extérieures. Et pourquoi donc renierais-je maintenant ma foi pour acquérir des biens odieux et méprisables, tandis que j'aurais pu le faire depuis longtemps, et obtenir de la gloire et de grands honneurs? Mais moi, j'ai choisi la condition où je me trouve, et j'estime que cela est bon et précieux. Je suis plus content et plus heureux de mourir en chrétien, que de vivre des milliers d'années dans l'apostasie et de mériter les peines éternelles et perpétuelles. » En entendant ces paroles de saint Azt, les juges perfides ordonnèrent de lui trancher la tête avec le glaive, près de l'endroit de la chapelle consacrée à saint Grégoire, martyr apostolique, dans le village de Pakavan (1), situé dans la province de Pakrévant, sur le penchant de la montagne appelée Nebad, à environ deux jets de pierre de la sainte chapelle. Ainsi, le saint prince siounien Azt acheva sa vie par le martyre dans le mois de *hori*, le seizième jour de ce mois (2). Ses restes furent recueillis et déposés dans la chapelle de saint Grégoire [dont il vient d'être question.]

Le général des Arméniens, Vahan Mamigonien, s'avança et pénétra avec ses fidèles satrapes et les soldats arméniens dans la province d'Ararat; ensuite il visita la maison de Dieu, dans la ville de Vagharschabad, et les chapelles des saintes vierges martyrisées (3). Ils offrirent, comme c'est l'usage, des présents et des cadeaux; et, après avoir pourvu aux besoins des pauvres, ils célébrèrent de grandes réjouissances, en rendant gloire à Dieu. Ils partirent ensuite de ce lieu, et allèrent hiverner à Tovin, ville principale de l'Arménie, pour y passer les jours rigoureux et froids de l'hiver. Tandis qu'ils voulaient y prendre quelque repos et se délasser de leurs fatigues, tout à coup il arriva des contrées d'Ibérie des hommes pervers et insensés, qui faisaient des récits mensongers et racontaient des visions trompeuses, qu'ils n'avaient point eues, afin de séduire et de semer la discorde parmi les soldats qui se trouvaient dans la ville, avec Vahan, général des Arméniens. Ils faisaient à tout le monde ce récit : « Sahag, l'admirable chef, et Vasag, le vaillant prince des Mamigoniens sont encore vivants et se portent tous bien; ils nous ont envoyés pour vous dire que lorsque vous avez déserté le champ de bataille des Ibères, ils sont restés sur le lieu du combat, grièvement blessés; et que malgré les blessures graves et presque mortelles qu'ils ont reçues sur tout le corps, cependant grâce à l'assistance de la puissance divine, ils sont arrivés l'un auprès de l'autre, tantôt en rampant, tantôt en se traînant par terre, et en se roulant sur la poussière; qu'enfin ils sont tombés au milieu d'un buisson épais et épineux. Guidé par la miséricorde divine, un bienheureux prêtre de ces lieux déserts se transporta en cet endroit, et les chargeant un à un sur ses épaules, il les a emportés au loin, à une distance d'environ une lieue de Perse. Ce prêtre, disaient-ils encore, ne savait point qui nous étions et de quel pays nous venions; mais, touché de compassion, il résolut de nous sauver comme des hommes blessés pour la cause de Dieu; ou bien, si nous venions à mourir, il voulait enterrer nos dépouilles, pour le bien de son âme. Après qu'il nous eut emmenés de ce lieu, et transportés dans un endroit plus sûr, voyant qu'il n'y avait plus de danger pour nous, il se rendit dans son ermitage, d'où il nous rapporta quelques aliments et de l'eau. Il avait amené un autre jeune homme avec lui; il nous présenta les aliments, et nous pria d'en manger. Quant à nous, nous acceptâmes, des mains du saint, cette nourriture; nous mangeâmes autant que nous le pûmes, et nous nous sommes ainsi ranimés. Dès qu'il eut vu que nous avions un peu repris nos forces et ouvert les yeux, il nous questionna en ces termes : Qui êtes-vous, et de quel pays venez-vous? car votre visage et vos traits révèlent la présence de nobles personnes. Voyant la vertu de cet homme, nous lui avons sincèrement dit notre nom et notre condition. Quand le prêtre eut appris qui nous étions, il rendit gloire à Dieu, et, laissant le jeune homme auprès de nous, il retourna à son ermitage. La nuit suivante, il amena des chevaux et conduisit un autre jeune homme avec lui; ils nous firent monter sur ces chevaux, et, tous trois nous aidant, ils nous menèrent dans la solitude qu'ils habitaient; et là ils nous cachèrent pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que, par le secours de Dieu, nous nous soyons guéris, et que nous ayons rétabli notre santé. Mais le démon, notre adversaire, a soufflé, selon

(1) Pakavan « bourg des idoles » dont il est souvent question dans l'Histoire d'Arménie et notamment dans Moïse de Khorène. — Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 326; et Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. I, p. 128.

(2) Le martyre de Azt de Siounie eut lieu en 482, le 25 septembre.

(3) Cf. l'Histoire d'Agathange, pg. 159 et suiv. du t. I de notre Collection.

Digitized by Google

son habitude, aux oreilles des ennemis de Dieu, qui cherchent sans cesse à s'emparer de nous. Ils veulent nous tuer, et acquérir par ce moyen des honneurs et des dignités. Ce saint religieux nous conduisit donc secretement à travers différents endroits déserts et diverses vallées profondes, mais il craint de nous ramener au milieu de vous ; redoutant, dit-il, que quelqu'un cherchant les traces de nos pas ne nous trouve et ne nous mette à mort. Hâtez-vous donc de nous envoyer une troupe nombreuse et un chef fidèle qui nous ramène auprès de vous, afin qu'étant arrivés, nous vengions ensemble la vérité de la foi. »

En entendant ces discours inspirés par le démon, les hommes insensés y crurent aussitôt. « Il faut qu'on se hâte, disaient-ils; car s'ils reviennent heureusement en Arménie, et si les Perses apprennent qu'ils sont vivants, toutes leurs forces seront écrasées, et ils seront abattus. » Cependant, lorsque cette nouvelle parvint à l'oreille des veuves, et lorsqu'elles eurent appris que leurs époux vivaient encore, — car ces hommes pervers parlaient même la nuit aux femmes, en imitant avec artifice la voix de leurs maris, et en se faisant même passer pour eux, — ces femmes n'eurent plus de repos, ni le jour ni la nuit, comme il convient au caractère léger et inconstant des femmes. Elles engageaient leurs amis, leurs parents, leurs protecteurs, leurs serviteurs à courir sans retard et à se hâter de ramener leurs époux. Le général des Arméniens, Vahan Mamigonien, cet homme doué d'une grande intelligence et d'un esprit pénétrant, ayant su les récits de ces hommes pervers, venus d'Ibérie, ainsi que les intentions et l'adhésion de plusieurs Arméniens, et surtout l'inquiétude, l'empressement et l'impatience des femmes, dont l'imagination était embrasée comme une flamme flamboyante que personne ne pouvait éteindre, parla en ces termes : « Ces bruits et ces discours sont ceux d'hommes malintentionnés et pervers, qui, étant informés de l'arrivée de l'armée perse, viennent en Arménie, dans l'intention de tromper, de désunir et de disperser de tous les côtés les soldats arméniens qui se trouvent dans la ville, afin que les troupes perses, bien que peu nombreuses, puissent s'emparer d'eux et les exterminer. Cependant, si mes paroles n'avaient point paru suspectes à quelques-uns de vous, je n'aurais pas laissé ces hommes dangereux sortir vivants de l'Arménie. Car moi-même, j'ai vu la mort de mon bienheureux frère, le jour même de son martyre; j'ai vu aussi sa couronne, avant qu'il en eût été ceint; et, avant sa mort, j'ai été témoin de l'éclat et de l'aspect de cette armée et de ces guerriers, parmi lesquels il devait s'envoler, afin de prendre place au milieu d'eux. Nous ne nous étions pas encore élancés sur l'ennemi, ni avancés les uns contre les autres, quand le visage [de mon frère] tout à coup s'illumina d'une splendeur si vive, qu'il m'est impossible de dire en paroles combien cette lumière était resplendissante. Étonné de l'éclat de son aspect, j'ai voulu le regarder encore une fois, mais les rayons éclatants de son visage m'éblouirent encore plus et je n'ai pu le considérer d'avantage. Je pense que d'autres également ont été témoins en cet instant, de l'apparition de cette lumière ravissante [qui inondait] son visage. A partir de ce moment, j'ai compris qu'il devait m'être enlevé et qu'il allait se réunir à ces guerriers dont le visage brille d'une si vive splendeur. C'est pourquoi je vous le dis, ne le cherchez point; et quant à l'autre prince, ne vous en mettez point en peine. Cependant, vous voulez faire des recherches inutiles, à l'exemple des fils des prophètes, qui, trompés par de vaines chimères, cherchaient Élie, tandis qu'Élisée les exhortait sans résultat à ne pas s'en occuper. Alors [il vous arrivera] aussi de vous en retourner honteusement, comme les autres s'en retournèrent couverts de honte, et ayant échoué dans leur entreprise. Cependant, pour ne porter ombrage à personne, voici les soldats de l'armée arménienne et les satrapes qui sont devant vous; je ne retiens aucun de ceux qui voudront s'en aller. Toutefois, sachez bien et n'oubliez pas combien de désastres il résultera pour l'Arménie, de ce départ inutile. » Quoi qu'il en soit, des gens insensés et frivoles, surtout les femmes des martyrs, leurs familles et leurs protecteurs, déterminèrent Mouschegh à partir. Ils l'envoyèrent avec une nombreuse troupe de gens d'élite et en compagnie de ces hommes perfides et trompeurs qui le poussèrent à entreprendre cette expédition fâcheuse, par des routes qu'ils ne connaissaient point. Arrivés aux confins de l'Ibérie, ils les conduisirent à l'aventure vers le démon, dont ils étaient les complices. Ils alléguaient plusieurs prétextes fallacieux et disaient que les princes, échappés des mains des assassins, s'étaient cachés, qu'ils traversaient sans cesse des vallées profondes à travers des rochers, et qu'ils franchissaient les cimes de hautes montagnes couvertes de forêts. Ils conduisirent au hasard pendant plusieurs jours, Mouschegh, prince des Mamigoniens et la troupe qui était avec lui, jusqu'au moment où les vents glacés de l'hiver rigoureux cessèrent de souffler.

Digitized by Google

66. *Le général des Perses, Zarmihr Hazaravoukhd, pénètre en Arménie avec une armée considérable.*

Lorsque fut venue la saison des fleurs et du souffle léger des zéphyrs du printemps, favorable par sa douceur aux hommes pauvres et nus, tout à coup Zarmihr Hazaravoukhd arriva en Arménie (1) avec un corps considérable de troupes d'élite. Il franchit en toute hâte le pont du fleuve Araxe, et campa le même jour dans le village appelé Ardaschad. Des traîtres l'avaient instruit en effet d'une manière certaine du départ de la moitié de l'armée arménienne pour l'Ibérie, et de la présence dans la ville de Vahan Mamigonien, général des Arméniens, avec quelques satrapes et une cavalerie peu considérable. « En te précipitant sur eux, lui disaient ces traîtres, avec tes nombreuses troupes d'élite, et bien que les Arméniens soient décidés à affronter la mort, et que tu ne puisses t'en emparer même avec un si grand nombre de cavalerie, toutefois en les cernant et les entourant par trois et même par quatre rangs de soldats, tu pourras les faire passer tous au fil de l'épée. De cette manière, en menant à bonne fin une si difficile entreprise, tu seras honoré et félicité par le roi, et nous autres nous serons délivrés d'un terrible danger. » Ayant entendu ces discours, Hazaravoukhd et les autres grands qui étaient avec lui s'en réjouirent beaucoup. Le lendemain, le général perse marcha en toute hâte pour se mesurer avec Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et avec les soldats qui étaient avec lui. Arrivé près de la ville de Tovin, il disposa son armée en ordre de bataille, en la faisant déployer à partir du milieu de la forêt de Khosrovaguerd, (2) jusqu'à la ville [de ce nom] et à la montagne qu'on nomme Dchervèj (3).

67. *Exploits de Vahan avec un petit nombre d'hommes.*

Vahan, général des Arméniens, les autres satrapes et la cavalerie arménienne, voyant la multitude des soldats perses, comprirent qu'ils étaient incapables de résister à leurs ennemis, parceque toute la plaine était couverte de leurs bataillons. Toutefois, ils n'en furent pas très-effrayés et ne songèrent pas à la fuite. Ils partagèrent les soldats dont ils disposaient en plusieurs détachements [qu'ils placèrent] sous le commandement d'un ou de deux satrapes. Puis ils s'élancèrent sur les Perses, et en attaquant vigoureusement une partie de leur armée, ils étendirent morts sur la place un grand nombre de guerriers d'élite, qui tournant les brides de leurs coursiers, prirent la fuite immédiatement. En effet, la défection d'un homme courageux jette la terreur au milieu des ennemis, en leur faisant craindre un nouvel engagement. C'est précisément ce qui eut lieu ensuite, car la valeur de Vahan fut signalée à plusieurs guerriers qui en furent surpris et étonnés en le voyant surpasser tous les autres en bravoure. Le fier prince de Siounie, Gédéon, en fit lui-même l'expérience.

68. *Deux des satrapes arméniens, les bienheureux Orti et Khadchadch, succombent dans le combat.*

Deux des satrapes arméniens, s'exposant volontairement à la mort, perdirent la vie sur le champ de la bataille, après avoir combattu avec bravoure et déployé un grand courage ; ce sont le bienheureux Orti, de la famille des Timaksian, et le bienheureux Khadchadch, de la famille des Saharouni. Ils se dévouèrent à la mort pour le triomphe de la sainte religion, et ils furent couronnés [par le martyre]. Les soldats perses éprouvèrent une défaite signalée, et prirent la fuite. Le saint patriarche des Arméniens, tombé de son cheval, fut laissé pour mort. Les guides criminels avaient fait si rapidement marcher Hazaravoukhd pour surprendre les Arméniens, que ceux-ci ne purent quitter la ville un jour d'avance, et pourvoir à leur sûreté. Il en fut de même pour le patriarche Jean. Mais la miséricorde toute-puissante du Christ Sauveur fut touchée de compassion. Il regarda avec pitié son troupeau fidèle ; il ramena vivant son saint pasteur, et le montrant heureusement à son peuple, il lui procura cette consolation.

Le même jour, et après la fin du combat, Mouschegh, prince des Mamigoniens, accourut avec la cavalerie qui était avec lui. Mais comme ils ne purent arriver à temps pour prendre part au combat, ils s'en allèrent avec les autres fugitifs,

(1) Zarmihr Hazaravoukhd était fils de Soufaray, marzban du Séistan (Sedjestan), qui fut investi ensuite du gouvernement de toute la Perse.

(2) Khosrovaguerd, c'est-à-dire « la ville de Chosroès », avait été fondée au commencement du quatrième siècle par Chosroès II, qui y avait élevé un palais, servant de rendez-vous de chasse. Cette localité était traversée par le fleuve Azad. (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 8.)

(3) Le mont Dchervèj n'est mentionné que par notre auteur seulement. C'était, à ce qu'il paraît, une montagne boisée, très-fertile, et qui donnait naissance à une foule de torrents et de cascades « dchervèj ».

Digitized by Google

et de cette façon les soldats arméniens se débandèrent et se dispersèrent de tous côtés. Alors, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, se mit en route, lui et les satrapes arméniens qui l'accompagnaient, emmenant chacun ses familles et ses serviteurs, afin de se réfugier pour le moment dans des lieux inaccessibles, sur les frontières de la Chaldie, y prendre quelque repos et se remettre de leurs fatigues, en attendant avec espérance le secours du Seigneur. Hazaravoukhd, toujours inquiet, les poursuivit vivement, pour les attaquer avec toute son armée. Dans sa marche, il occupa plusieurs forteresses des Arméniens; il les saccagea, les démolit, et pénétrant plus avant, il massacrait partout un grand nombre d'hommes et en faisait un carnage sanglant. Plein d'orgueil, il cherchait le moyen de s'emparer de la personne du brave Vahan Mamigonien, ou bien de le tuer dans une bataille, et ensuite de se reposer. Il se rendit donc dans [le canton] de Okhagh (1), et campa auprès des villages appellés Kevghig et Vartaschen (2). C'est en cet endroit qu'il dressa son camp ce jour-là. Le lendemain, il apprit que Vahan Mamigonien se trouvait à peu de distance de lui, dans la maison d'un grec de Varaïrvaro, au canton appelé Schaghakom (3). Il croyait que l'habile Mamigonien était là sans défiance, puisqu'il demeurait dans la maison d'un sujet grec. Il se mit donc secrètement en marche pendant la nuit, et, guidé par de bons conducteurs, il parvint en cet endroit au moment où le jour commençait à paraître. Il y trouva un grand nombre de personnes, parmi les quelles étaient aussi les femmes de deux Gamsaragan, seigneurs de Schirag, Nersèh et Hrahad. Les soldats perses se précipitèrent sur elles à l'improviste; ils tuèrent un grand nombre de gens du peuple arménien, et, s'étant emparés des femmes des deux princes Gamsaragan, ils les amenèrent dans leur camp. Le général perse, n'ayant pas réussi à se saisir de Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et des autres satrapes qui étaient avec lui, s'en retourna confus d'avoir échoué dans les projets qu'il voulait exécuter et de ce qu'il n'avait pu atteindre son but. Cependant, ayant appris que les femmes prisonnières étaient réellement les épouses des Gamsaragan il s'en consola et s'en réjouit dans son cœur. Il réfléchissait et disait en lui-même : « Je pourrai assurément par leur moyen faire tomber Vahan dans le piége et le saisir, car ces deux princes sont comme une partie de son cœur, et une vive affection les attache l'un à l'autre. Dès qu'ils se seront détachés de lui, et qu'il restera seul, abandonné par les siens, il sera réduit à se soumettre à nous, comme nous le voulons; ou bien, en fuyant dans quelque pays étranger, il y périra seul, délaissé de tous. » Il ordonna alors que les femmes des deux Gamsaragan fussent respectées et gardées avec les plus grands égards, selon les lois des chrétiens, comme il en était instruit. Ensuite il partit d'Okhagh, et pénétrant dans la province de Pasèn, il campa près du village de Tou (1), dans la plaine des sources qu'on appelle Ardzathaghpour (2). Il y séjourna un jour, quand un messager arriva de la cour, avec une lettre dans laquelle le roi Bérose écrivait et faisait connaître qu'il allait lui-même partir avec toutes les forces de la Perse pour commencer une nouvelle campagne contre les [Huns] Hephthalites. Il lui enjoignait aussi de se transporter en Ibérie, afin de s'emparer, de tuer ou de chasser le roi Vakhdang, de remettre le gouvernement de l'Arménie et la dignité de marzban à Schapouh, de la famille de Mihran, et de laisser à sa disposition un corps de troupes.

(1) Le canton d'Okhagh ou Okhalé faisait partie de la province de Daïk. — Cf. Moïse de Khorène, *Géogr.*, dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, pg. 366-367.

(2) Ces deux villages étaient voisins de la Pasèn, dans la province d'Ararat.

(3) Le canton de Schaghakom ou Schaghkomkh, faisait partie de la province de la Haute-Arménie (Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 60). C'est dans ce canton que Mesrob évangélisa et enseigna la science divine à ses disciples et au peuple de ce pays, lorsqu'il y eut fixé sa résidence.

69. *Hazaravoukhd, laissant Schapouh en Arménie, se transporte en Ibérie, pour tuer Vakhdang.*

Hazaravoukhd, ayant reçu cette lettre et ayant connu l'ordre du roi, laissa Schapouh dans le pays avec un corps de cavalerie perse et de troupes d'élite, ainsi que Gédéon, prince de Siounie, avec l'armée entière de la province de Siounie, et il se hâta de se transporter en Ibérie. Arrivé

(1) Cf. plus haut, pg. 338 et notes.

(2) Dans les notes que Saint-Martin a données sur l'*Hist. du B. Emp.* de Le Beau (t. VII, p. 294, note 2), il est dit que pour entrer dans le canton de Pasèn en venant de Daïk, qui est au nord, il faut traverser une haute chaîne qui se détache des montagnes qui dominent Erzeroum, en donnant naissance à des fleuves qui coulent vers les quatre points cardinaux, l'Euphrate, l'Araxe, le Cyrus et le Tchorokh (Acampsis des anciens). Cette chaîne se prolonge au nord-est, de manière à former la partie septentrionale du bassin arrosé par l'Araxe.

Digitized by Google

dans ce pays, il rassembla auprès de lui tous les traîtres qui, ayant abandonné le roi Vakhdank et ayant violé leur serment prêté sur l'Évangile, étaient entrés dans son parti, ainsi que ceux qui étaient d'accord avec le roi des rois et s'étaient joints également à lui. Il promettait à celui-ci le royaume, à celui-là des dignités et des honneurs, et aux autres de pourvoir à tous leurs besoins. Ayant ainsi réuni un grand nombre de personnes en Ibérie, il en forma une troupe. Le roi Vakhdank, voyant que les siens le trahissaient, l'abandonnaient et avaient passé du côté de Hazaravoukhd, et que les Arméniens de leur côté n'étaient point en état de le secourir, puisqu'eux-mêmes s'étaient exposés au danger, quitta l'Ibérie, et se réfugia pour le moment dans les contrées d'Eker (1). Cependant Schapouh, ayant conduit les femmes des Gamsaragan dans la forteresse de Pasen qu'on appelle Poghpert (2), les y laissa et en confia la garde à Iezdan Veschnasb (Ezdaveschnasb), commandant de la forteresse, en lui recommandant de les traiter avec beaucoup d'égards, et de ne porter nulle atteinte à leur honneur, selon les lois des chrétiens. Car les femmes des Gamsaragan elles-mêmes répétèrent plusieurs fois la même chose, et déclarèrent tout haut que si les Perses voulaient en effet réduire leurs époux à leur joug, ils n'avaient qu'à leur faire savoir que leurs femmes étaient en sûreté. « Alors, leur disaient-elles, ils feront tout ce que vous leur ordonnerez. Nous pouvons vous dire, car tous les Arméniens le savent, même ceux d'entre eux qui sont auprès de vous peuvent l'attester, que nos époux ne connaissent point d'autre femme que nous. Or, s'ils viennent à apprendre que nous sommes maltraitées et déshonorées, ce qui serait un péché et une infamie selon nos lois, ils affronteront la mort et se feront tuer. » Schapouh lui-même connaissait leur fermeté dans la foi chrétienne, non-seulement parce qu'il en avait entendu parler, mais encore parce qu'il était instruit de toutes leurs actions, de leur constance dans la foi du Christ, de leurs principes et de leurs sentiments, comme s'il eût été élevé parmi eux. C'est pourquoi il recommanda à plusieurs reprises au commandant de la forteresse de préserver de tout outrage les princesses. Il informa même souvent les Gamsaragan de cet ordre, et il envoya sans cesse des messagers leur dire : « Pourquoi voulez-vous vous perdre, en vous affranchissant de la domination du roi des rois? Venez vous ranger sous sa puissance, et reprenez vos femmes. Je serai votre intercesseur auprès du roi, que je déterminerai à vous accorder le pardon, et à vous rendre ce qui est convenable. Quant à la religion chrétienne que vous avez jusqu'à présent fermement professée, vous pourrez la pratiquer toujours dans l'avenir, sans rien craindre. En ce qui me concerne, car je vous aime comme mes propres fils, je vous conseille en père, d'agir de manière à vivre et à prospérer. Toutefois, si vous voulez songer à votre intérêt, et rendre quelque utile service au roi des rois, en trouvant un moyen de faire périr Vahan, vous obtiendrez de lui de si grands présents et de si grands honneurs, que personne parmi vos ancêtres n'en aura jamais obtenu de semblables de nos rois; vous en jouirez paisiblement, vous et vos enfants, à perpétuité. »

En entendant toutes ces paroles de Schapouh, général des Perses, les deux Gamsaragan le flattèrent d'abord pendant plusieurs jours avec des réponses vagues; mais à la fin, les deux seigneurs de Schirag, Nersèh et Hrahad, fermes et constants dans leur foi, envoyèrent à Schapouh cette réponse décisive : « Nos peines et nos fatigues ne sont point pour des plaisirs terrestres, ni pour la femme, ni pour les enfants, que vous estimez si nécessaires et si indispensables. Mais le mystère de notre foi est grand et sublime; et le monde, la femme, les biens, les richesses, et tous les plaisirs de cette vie nous paraissent peu de chose et même rien auprès de l'amour d'un si grand mystère. Si nous n'avions pas appris avec certitude que le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent ne peuvent être comparés à ce trésor précieux, auquel nous aspirons, nous ne serions pas si insensés de vouloir vous tromper, comme le font ces traîtres qui sont auprès de vous. Nous aurions pu nous aussi prendre un vase de cendre, et le donner à une de nos suivantes pour qu'elle en fît usage à son gré, même pour les choses les plus impures; et nous aurions obtenu de vous de vains honneurs, pour en jouir quelque temps et paraître glorieux; mais ensuite nous aurions été misérablement condamnés à une mort éternelle. Quant à nos femmes, voici un signe que nous vous indiquerons, et que vous-mêmes vérifierez par les faits. Si, en effet, nous souffrons toutes ces peines pour la foi que nous aimons et que nous professons fermement, et pour cette douce espérance de la gloire; si notre action est chère et agréable au

(1) Eker ou Eger est le nom que les Arméniens donnent à la Colchide. Ce pays est appelé Egros par les Géorgions. — Cf. Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 180 et 184. — Brosset, *Hist. de la Géorgie*, t. I., *Intr.*, *et passim*.

(2) Le château de Pogh (Poghpert) est le même que celui appelé Βόλον par les historiens grecs.

Digitized by Google

vrai Dieu, il nous délivrera de cet embarras, il conservera à nos femmes leur honneur et il nous les rendra. Si le contraire arrive, c'est notre incrédulité que nous devons blâmer, et non pas votre violence et vos menaces. » Ayant envoyé cette réponse à Hazaravoukhd, les deux frères Gamsaragan se disposèrent avec plus d'empressement qu'auparavant, et engagèrent aussi les autres à seconder Vahan Mamigonien, général des Arméniens, en tout ce qu'il leur ordonnerait. Après le départ de Hazaravoukhd pour l'Ibérie, Schapouh, resté à Okhagh, se préparait à exécuter l'ordre de Hazaravoukhd, et il cherchait à se saisir par ruse de Vahan pour le tuer. Toutefois il ne put y réussir, car la main céleste le protégeait et le conservait. Quant à Vahan Mamigonien avec ses guerriers, il ne laissait pas reposer les Perses un seul jour dans leurs retranchements. Pendant toute la nuit il lançait des flèches dans l'intérieur du camp, et de cette manière beaucoup de Perses tombèrent morts, percés de coups par les Arméniens, tandis que d'autres étaient écrasés, en tombant les uns sur les autres. Vahan Mamigonien, général des Arméniens, se retira ensuite avec les siens et alla camper dans un village voisin, qui relevait de la satrapie des Mamigoniens, et qui s'appelait Dzaghig (1). De là il gagna le territoire des Haschdiank, afin de se procurer des renforts.

70. *Schapouh, général des Perses, se met à la poursuite de Vahan.*

Schapouh, général des Perses, ayant appris que Vahan Mamigonien campait dans un village, et que les gens de sa suite, étaient en petit nombre, se mit en marche au point du jour avec toute sa troupe, et se précipita sur l'armée arménienne. Mais Vahan Mamigonien, général des Arméniens, tenait toujours ses soldats en haleine. Ceux-ci, se trouvant prêts, quittèrent leur campement sans éprouver de pertes. Cependant les soldats perses, qui se préoccupaient peu des autres [ennemis qu'ils avaient à combattre] s'attachaient constamment à la poursuite de Vahan, général des Arméniens. « Si nous parvenons, disaient-ils, à nous emparer de sa personne, toutes nos affaires seront terminées, et nous parviendrons ainsi au but de nos désirs. » Vahan Mamigonien, général des Arméniens, franchit la frontière sur les bords orientaux du lac de Garin (1). Les vaillantes troupes perses le poursuivirent, mais sans pouvoir l'atteindre. Cependant Mouschegh, de la famille des Mamigoniens, et Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, ayant pris les devants, s'écartèrent de Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et, s'étant trompés de route, ils se dirigèrent avec un petit nombre de gens, vers les rives septentrionales du lac de Garin. Ils s'approchèrent d'un village voisin de Garin, qui s'appelait Ardzathi (2), et, parvenus au bord d'une rivière [qui coulait] à peu de distance d'un autre village, ils voulurent prendre quelque repos au bord de cette rivière. Des cultivateurs labouraient dans le voisinage. Les Perses n'étant pas parvenus à surprendre la petite troupe [des Arméniens], résolurent de se venger sur ces laboureurs, en leur disant : « Pourquoi laissez-vous les sujets du roi des rois traverser votre pays? » En ce moment [un personnage nommé] Khours, du canton d'Arscharouni (Arschamouni), du village de Schirmatz (3), frère de lait de [Nersèh] Gamsaragan, seigneur de Schirag, aperçut un des soldats perses qui allait tuer l'un de ces laboureurs. Celui-ci, tournait autour d'une meule de blé, cherchant à échapper aux poursuites du meurtrier. En le voyant, Khours, frère de lait de Nersèh Gamsaragan, fut au comble de l'indignation, ainsi que Mouschegh, prince des Mamigoniens et Nersèh Gamsaragan. « N'est-il pas vrai, dit-il, que si cet homme vient à être tué par un Perse, le Dieu vengeur le réclamera de nous. » En disant cela, Khours courut contre le Perse avec sa lance, le tua sur place, et arracha ainsi le laboureur de Garin aux mains du meurtrier. Excités par les paroles de Khours, Mouschegh, prince des Mamigoniens et Nersèh Gamsaragan, seigneur de Schirag, qui avaient été témoins de l'action si vaillamment accomplie par leur compagnon, s'aperçurent aussi que ceux qui les poursuivaient n'étaient pas en nombre considérable; ils se précipitèrent sur les Perses avec le petit nombre de gens qui étaient avec eux, et, fortifiés par le secours de Dieu, ils répandirent des torrents de sang en cet endroit. Puis ils mi-

(1) Ce village faisait partie de la province de Douroupéran, canton de Daron. (Indjidji, *Arm. anc.*), p. 104.

(1) Le lac de Garin devait son nom au voisinage de la ville de Garin ou Théodosiopolis, l'Erzeroum des modernes. (Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 28. — *Arm. mod.*, p. 60-61.)

(2) Cette localité, située à environ trois lieues au N. E. d'Erzeroum, porte actuellement le nom d'*Ardzeth* ou *Ardzéthi*. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 35. — *Arm. mod.*, p. 77.)

(3) Le village de Schirmatz était situé dans le canton d'Arscharouni ou d'Eraskhadzor, province d'Ararat. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 402.)

Digitized by Google

rent le reste des Perses en fuite, en les faisant honteusement reculer. Le nombre des morts qui jonchaient le sol fut de soixante-douze. En apprenant le succès de cette entreprise, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, rendit gloire à Dieu, qui, sans son concours, avait abattu et écrasé la force de l'ennemi. Il se rendit ensuite aux frontières de Haschdiank, comme il l'avait auparavant projeté; et étant arrivé dans la province d'Arschamouni, il campa dans le village d'Eredch (1), où il résolut de se reposer deux jours.

Sur ces entrefaites, Gédéon, commandant des Siouniens, excitait Schapouh, général de l'armée perse, en ces termes : « Toi et tous les Perses, vous avez été témoins de la valeur de Vahan. Pour moi, je ne puis comprendre ni les actes ni les démarches de cet homme. Car s'il avait réuni toutes ses troupes auprès de lui à Tevin, là il nous aurait montré la puissance de sa force. Cependant la couronne du roi des rois et l'honneur des Perses ont été sauvegardés de telle sorte que ses entreprises ont abouti à ce résultat dont nous avons été témoins, et nous avons heureusement réussi dans notre entreprise. Cependant nous avons vu ce que cet homme a pu accomplir avec un si petit nombre de gens; il extermine chaque jour nos troupes, et il en diminue le nombre. S'il parvient encore à se procurer du secours quelque part, tu verras qu'il nous fera retourner honteusement et fort affaiblis; et encore je ne suis pas sûr que nous puissions même nous en retourner. Hâte-toi donc, et ne donne point de repos à cet homme, de peur que, si nous agissons mollement, il nous mette dans l'embarras et ne nous ménage quelque désastre. Si tu abandonnes à moi seul sa poursuite, avec ma propre troupe, tu apprendras, en cinq jours, quels terribles revers je lui aurai fait éprouver, et comment je le ferai périr lui et les siens. » Cependant, comme la conduite de Gédéon causait à toutes les âmes pures de l'indignation, l'esprit immonde dont il était possédé lui révéla à lui-même qu'après cinq jours il périrait d'une mort cruelle de la main des gens qui étaient avec Vahan Mamigonien. En effet, le démon ayant rencontré cet homme entièrement privé de la grâce de Dieu, le sacrifia comme Saül, pour le tuer à son gré. Ayant entendu les propositions de Gédéon, Schapouh, général des Perses, sans prendre un moment de repos ni pour lui-même ni pour les soldats perses, et, rempli d'indignation, se mit à la poursuite de Vahan. Étant arrivé près de son camp, il s'y arrêta, et résolut de se cacher dans un endroit peu fréquenté et proche de la rivière.

(1) Ce bourg d'Eredch, que les géographes écrivent plus ordinairement Erez, faisait partie du canton d'Arschamouni ou Aschmouni, l'une des seize subdivisions de la province de Douroupéran. (Indjidji, *Arm. anc.*, p. 114.)

71. *Autre exploit de Vahan contre les Perses. — Mort de Kapagh, noble de la maison des Kapéghian.*

Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et les soldats qui l'accompagnaient, goûtèrent pendant cette seule nuit un sommeil paisible. Ensuite Vahan rassembla tous les gens du village d'Eredch. Tous écoutaient avec attention et respect ses ordres, comme s'ils étaient dictés par un roi établi par Dieu sur la terre; car Dieu lui-même était avec lui dans toutes les entreprises que lui inspirait sa volonté. Il compléta sa troupe avec les habitants d'Eredch, et arriva de nuit devant le camp des ennemis. Là il rangea en ordre de bataille les gens d'Eredch, armés de boucliers. Les autres soldats lançaient constamment des flèches, qui, tombant comme une pluie d'orage, jetèrent l'épouvante parmi les troupes perses. Cette attaque sema la terreur au milieu des oldats, et les Perses eux-mêmes, se foulant mutuellement aux pieds, s'entretuaient. Tout le camp des impies retentissait de cris, de plaintes et de gémissements. Dans l'armée arménienne il n'y eut seulement que Kapagh, prince des Kapéghian (1) qui fut blessé, en combattant courageusement, et en déployant une grande vaillance. Cette blessure le rendit peu de jours après digne d'obtenir de Dieu la couronne du martyre.

Après la défaite qu'il avait fait éprouver aux ennemis, Vahan Mamigonien, se rendit dans le village d'Oghin, que les habitants de ces contrées appellent Schedia (2), pour s'y reposer le reste de la nuit, jusqu'au lever du soleil. Aussitôt que le jour parut, il alla camper dans le bourg même de Schedia. A peine les soldats de Vahan prenaient-ils quelques instants de repos après les fatigues de la nuit, qu'en levant les yeux ils virent Schapouh, général des Perses, qui marchait contre eux, la haine au cœur, et frémissant comme une bête féroce. En effet, les pertes de cette nuit lui paraissaient encore plus grandes et plus terribles que celles de tous les autres jours, comme cela était réellement; et cependant elles devaient être inférieures à la défaite signalée qu'il

(1) Cf. sur l'origine de cette famille, Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. II, c. 7.

(2) Cf. Indjidji, *Arm. anc.*, p. 534

Digitized by Google

devait bientôt essuyer en se faisant battre complétement. Vahan Mamigonien, général des Arméniens, s'apercevant que Schapouh, général des Perses, marchait contre eux si rapidement avec toute la multitude de ses guerriers, et voyant ses troupes prises au dépourvu en ce moment, et si peu nombreuses en comparaison de la masse imposante des soldats ennemis, n'en fut pas effrayé. Aussitôt il donna des ordres, et arma tous les hommes dont il disposait. Puis il éleva la la voix, rugit comme un lion, et leur dit : « Il y a deux destinées pour un fidèle croyant; et il est impossible qu'il ne subisse pas l'une ou l'autre. Bien que toutes les deux soient précieuses et glorieuses, cependant l'une, étant plus éclatante et plus sublime, est plus désirable que l'autre. Quelle que soit celle de ces deux destinées que nous aurons à subir, nous devons la regarder comme une chose désirable et pleine d'attraits pour nous. Quant à vous, qui avez voulu vivre vertueusement et mourir avec une ferme espérance, la vie et la mort sont un présage de gloire; tandis que mourir pour la sainte Église, c'est le sort d'un martyr. Quant aux victoires, Dieu nous a plusieurs fois rendus illustres; et nous nous en trouvons fort heureux. Or, le Tout-Puissant nous couronnera aussi, en nous accordant ce qui est encore plus haut et plus élevé que toutes les autres grandeurs. Que personne d'entre vous ne soit effrayé à cause de son incrédulité ; car le saint Esprit a dit qu'un seul en poursuit mille, et que deux vaincront dix mille de ceux que Dieu punit et livre entre les mains de ceux qu'il aime. Or, nous sommes à Dieu, et Dieu nous regardera et nous secourra. Nous sommes en petit nombre, cent hommes au plus, peut-être un peu plus ou un peu moins. Mais si le Tout-Puissant veut faire éclater pour nous ses paroles et ses promesses, les ennemis nous sembleront peu nombreux, bien qu'ils soient au nombre de trois cent mille hommes. Or, à en juger par les yeux, ils ne sont pas plus de quatre mille hommes. Cependant, ce sera toujours en Dieu que nous mettrons notre gloire; et nous donnerons éternellement des louanges à son saint nom. » En disant ces paroles, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, partagea la troupe dont il disposait [en plusieurs corps], et il confia le commandement de chaque corps aux généraux qu'il jugea dignes et capables. Il était déjà préparé à marcher à l'ennemi, et les soldats perses, rangés en ordre de bataille, s'avançaient avec impétuosité pour engager le combat, lorsqu'il vit et aperçut que presque tous les soldats de l'armée arménienne, oubliant les serments qu'ils avaient prêtés sur l'Évangile et ses conseils, prenaient la fuite. Il ne resta plus que lui et quelques-uns de ses fidèles compagnons, Mouschegh, de la famille des Mamigoniens, les trois Gamsaragan, fils du bienheureux Arschavir, avec deux ou trois de leurs serviteurs, et quelques autres nobles, avec ceux de la famille des Mamigoniens, en tout quarante hommes ou moins encore, qui voyant, eux aussi, la fuite de toute l'armée arménienne, furent saisis d'épouvante. Quelqu'un cria à Vahan Mamigonien, général des Arméniens : « Prends garde, seigneur, prends garde à l'ennemi, retire-toi sur le champ s'il est possible, et prends tes mesures. »

72. *Vahan, avec trente hommes traverse toute l'armée des Perses.*

Alors, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, faisant le signe de la croix, dit à haute voix : « Que personne ne me conseille maintenant de prendre mes précautions; car, à Dieu ne plaise que j'espère quelque chose des hommes ou que je me glorifie d'autre chose que de la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ. » En disant cela, il se jeta courageusement au milieu des soldats perses, avec un petit nombre de braves et de fidèles guerriers qui étaient restés auprès de lui. Étonné de ce courage intrépide et menaçant de Vahan, général des Arméniens, et du petit nombre de gens qui le suivaient, Schapouh, général des Perses, se hâta d'envoyer prévenir Gédéon en ces termes : « Viens au secours de mon corps d'armée; car une scène étrange s'offre à mes regards. Il y a peut-être une puissance invisible qui combat avec ces hommes et qui ne se montre pas à nous; quant à moi, je l'ignore. Si au contraire ils désirent follement se faire tuer, nous les ferons prisonniers. » Gédéon, prince de Siounie, fut très-joyeux en apprenant que Schapouh le faisait appeler. Il accourut aussitôt auprès de lui. Alors, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, avec un petit nombre de ses fidèles compagnons, et protégé par la main du Tout-Puissant, se jeta en avant, et se fraya un passage à travers les troupes perses, semblable à ces impétueux torrents d'eau qui inondent la campagne et passent outre. Il traversa courageusement comme un lion, avec ses braves compagnons, toutes les troupes ennemies et courut d'un côté à l'autre, ayant tué, lui et les gens qui étaient avec lui, un grand nombre de braves guerriers perses. Ils blessèrent aussi mortellement l'orgueilleux Gédéon, prince de Siounie, en le frappant d'un coup de lance sous l'aisselle; ils fendirent de part en part la

Digitized by Google

cuirasse épaisse et solide, dont cet impie se glorifiait et sur laquelle il comptait, et ils lui enfoncèrent dans le foie la pointe de la lance. Il expira au bout de quelques jours, sans repentir, en poussant des gémissements amers et douloureux. Lui qui se vantait avec orgueil et disait : « Ce n'est pas avec la flèche que je me battrai contre Vahan et contre les autres Arméniens; mais je les exterminerai tous avec mon carquois, ou bien je les disperserai dans les vallées et dans les campagnes. » Ce furent ces paroles orgueilleuses qui causèrent sa propre perte. Car Dieu l'avait livré une et deux fois entre les mains des gens de Vahan Mamigonien; mais il fut toujours indulgent pour lui, à cause de sa bonté, et il l'épargna, pour que peut-être, étant touché de repentir, il trouvât le temps de se convertir et de faire pénitence, afin de sauver son âme. Cependant, comme il ne revint point de ses égarements, et qu'il méprisa même complétement la vérité, alors il se rendit inexcusable en présence du tribunal de Dieu, et il périt d'une mort misérable, à sa confusion, et dans ce monde et dans l'autre. Les soldats perses se mirent à la poursuite des Arméniens fugitifs, et ils tuèrent un grand nombre d'hommes lâches et pusillanimes. Cependant, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, et ses compagnons, après s'être couverts de gloire, et ayant été secourus par la puissance de Dieu, se dirigèrent sans crainte assez près du corps de l'armée perse. Les soldats perses n'osaient pas même les regarder; car Dieu avait tellement répandu sur eux la terreur du nom de Vahan Mamigonien, qu'ils croyaient ne pouvoir se dérober même au regard du général et des gens qui étaient avec lui sans s'exposer à quelque danger. Ceux d'entre les vaillants compagnons de Vahan qui, se jetant au milieu des ennemis avec le général des Arméniens, succombèrent dans cette lutte, furent le bienheureux Khonth Aravénian; le bienheureux Ners Ovsébian; le bienheureux Adken, noble de Vanant; le bienheureux Hipparque (Gherbarkos), grec de nation.

Les soldats siouniens jetèrent par terre les entrailles de leur prince, car elles exhalaient une odeur fétide; et enveloppant son corps dans des herbes aromatiques, ils l'amenèrent dans le pays de Siounie, accompagnés de ses parents et de ses serviteurs. En voyant cela, tous les gens de la cavalerie de Siounie, découragés et abattus, se dispersèrent par divers chemins, et ils rentrèrent chacun chez eux. Schapouh, général de l'armée perse, voyant la désertion de la troupe des Siouniens, et la terrible force de son adversaire, Vahan Mamigonien, se rappelant aussi de cette irrésistible puissance, il tremblait de colère, et il ne savait que faire. « Si, disait-il, un homme tel que Gédéon fut vaincu de son vivant, lui et la troupe d'élite qui l'accompagnait, réunie aux guerriers qui sont ici auprès de moi; et si Vahan, ne les comptant pour rien, se jeta avec trente personnes seulement sur trois et même quatre mille hommes, et découragea les cœurs de tous; s'il a mis en déroute tant de soldats, en nous faisant éprouver de si grandes pertes, avec quelle confiance pourrons-nous maintenant, nous qui sommes très-amoindris, résister à des gens si valeureux? Je songe encore à ceci, et je crains que cet homme habile et rusé n'envoie des émissaires dans les contrées voisines, chez les Arméniens des provinces d'Andzith, de Dzoph et de Haschdiank, ne lève des troupes et n'en forme une armée nationale. Alors nous, qui sommes restés en ces lieux, nous ne pourrons pas même chercher notre salut dans la fuite. Hâtons-nous donc d'aller dans des endroits plus sûrs; et dépêchons des messagers au roi des rois, pour l'avertir de l'état des choses. Si avec l'aide des Dieux, il a terminé son entreprise, il est temps qu'il retourne dans sa capitale; il pourra alors, ou avec une forte armée, ou lui-même en personne, terminer cette affaire des Arméniens. Pour moi, quand je me rappelle le spectacle de cet acte de valeur accompli hier, je deviens incapable de réflexion et de raisonnement. Et, bien que je ne sois pas avancé en âge, je n'ai jamais entendu dire à aucun des généraux des Arik, qu'un guerrier, soit aujourd'hui, soit dans les siècles passés, se soit, avec trente personnes, précipité sur trois mille hommes d'élite, qu'il ait accompli un tel exploit, et qu'il se soit tiré sain et sauf d'une semblable entreprise. » En réfléchissant à tout cela, il se dirigea dès le lendemain, du côté de la province de Pasèn, et il se rendit dans le village appelé Alvar (1).

73. *Mort de Bérose et défaite de son armée par les Hephthalites.*

Tandis que Schapouh, l'esprit inquiet et tourmenté, réfléchissait aux craintes que Vahan Mamigonien, général des Arméniens, lui causait, il arriva tout à coup un messager de la part des Perses, qui apportait des nouvelles fâcheuses et plusieurs lettres que lui écrivaient les grands de la Perse, ainsi que les missives que les Armé-

(1) Cette localité, sur laquelle les géographes ne nous ont transmis aucun renseignement, n'a même pas été citée par le P. Indjidji dans son *Arménie ancienne*.

Digitized by Google

niens, échappés à la complète et sanglante défaite que l'armée [royale] avait essuyée dans la campagne contre les Hephthalites, écrivaient à leurs parents et à leurs amis. En recevant ces lettres, et en apprenant tous les malheurs immenses et irréparables causés par cette terrible défaite des Perses, Schapouh fut plongé dans une grande affliction et frappé d'épouvante. Il demeura quelque temps sans dire un seul mot; il semblait anéanti, et il ne put ni questionner l'homme qui avait apporté les lettres, ni même reprendre ses esprits. Au bout de plusieurs heures, il revint de son évanouissement et de sa surprise, et fit venir à part le messager. Il lui demanda comment et par quelle cause le pays des Arik avait subi cette défaite et d'où provenait cet immense désastre. Il s'informa aussi de ceux qui, ayant échappé [à la mort], apportèrent la nouvelle de la destruction entière d'une si grande multitude de soldats; comment avait peri Bérose, le Seigneur semblable aux Dieux. Le messager lui donna cette réponse, en disant : « Ta demande est juste et raisonnable, comme il convient à tout homme de s'informer par des messagers des faits et des nouvelles importantes. Cependant, il m'est pénible de parler de choses lamentables et de raconter les terribles calamités que nous avons apprises par les fuyards qui ont échappé [à la mort], d'autant plus que la cause de si grands malheurs et d'une si éclatante défaite est Bérose lui-même, le Seigneur semblable aux Dieux. Et comme il n'y a ni peine de mort ni aucune autre punition pour un serviteur qui blâme les Dieux; puisqu'en ce jour-là ce fut par la colère des Dieux qu'arriva ce funeste malheur au seigneur des Arik et à toute la nation, et que, d'ailleurs, la cause de tous ces malheurs est due au seigneur des Arik lui-même, il faut donc raconter tout ce qu'on a vu et tout ce qu'on a entendu, car on ne gagne rien à le cacher. D'abord, lorsque Bérose était encore dans le Vergan (Hyrcanie) (1), il enrôla des soldats de toutes les nations, et il voulut marcher contre les Hephthalites. Il prit sur lui seul de mener l'affaire sans demander les conseils de personne, afin de s'assurer si son entreprise était bonne ou mauvaise. Si tous les gens de l'armée avaient su qu'il voulait faire la guerre aux Hephthalites, ils auraient été abattus et découragés; ils n'auraient même pas voulu entendre parler des Hephthalites et encore moins leur faire la guerre et combattre ouvertement contre eux, en se rappelant la terreur et l'effroi qu'ils avaient causé jadis aux Perses et au seigneur des Arik. Dès lors toutes les bouches protestaient hautement en disant : « Si en effet nous méritons la mort et si le roi des rois veut nous faire périr, qu'il ordonne lui-même de nous faire passer ici au fil de l'épée, au lieu de nous condamner à mourir par l'épée des Hephthalites, car par cet acte il se déshonorera éternellement, lui et toute la nation des Arik. » Les grands de la Porte tenaient souvent aussi les mêmes discours. Bahram (Vahram), général des Perses, fit à plusieurs reprises parvenir franchement cet avis à l'oreille de Bérose, et même il protesta publiquement contre ses mesures arbitraires. Mais le roi n'écouta personne, il ne voulut point reconnaître sa faute, et il ne se rappela en aucune façon ses outrages et la honte que lui et tous les Arik avaient essuyés de la part des Hephthalites. Il marcha donc avec une multitude d'Arik et d'Anarik, qui allaient à la mort comme des condamnés, plutôt que comme des combattants marchant à la guerre. Ceux qui purent échapper à cette défaite rapportent encore que lorsqu'on approcha du champ de la bataille, les Hephthalites (1) envoyèrent dire à Bérose : « Il y a un traité écrit entre toi et moi, scellé et confirmé par serment, par lequel tu t'es obligé à ne point combattre contre moi. Nous avons fixé des limites, qui ne doivent être ni franchies ni violées par aucun acte d'hostilité. Or, souviens-toi de ce traité, du péril que tu as couru et dont je t'ai délivré. J'ai eu compassion de toi, et je ne t'ai pas mis à mort. Retourne donc en paix sur tes pas et ne t'expose pas à être tué. Si tu n'écoutes point mes paroles, sache que je t'anéantirai, toi et toute la multitude misérable de tes soldats, en qui tu as mis ton espérance. Tant que nous combattrons l'un contre l'autre, je m'appuierai sur la justice de l'observation des traités, et tu n'auras pour toi que l'infamie d'avoir violé ces traités; comment donc alors pourrais-tu me vaincre? » En entendant ces paroles des Hephthalites, les Arik dirent à Bérose : « Le raisonnement des Hephthalites est juste, et c'est nous qui combattons injustement. » Bérose, indigné contre les nobles Arik, fit une réponse orgueilleuse aux Hephthalites, en leur disant : « Avec la moitié de cette multitude de troupes que vous voyez, je vais vous combattre et vous anéantir; avec l'autre je ferai transporter la terre de l'en-

(1) Le Vergan, l'Hyrcanie des anciens, était une des subdivisions de l'Arie ou *Khousdi-Khorassan* (*Géogr.* de Moïse de Khorène dans Saint-Martin, *Mém. sur l'Arm.*, t. II, p. 372-373.) Il a été précédemment question de ce pays dans les auteurs que nous avons publiés.

(1) Les écrivains orientaux nous apprennent que le roi des Huns Hephthalites s'appelait alors Kouschnewaz (De Guignes, *Hist. des Huns*, t. II; 1, 4; § 2.)

Digitized by Google

droit où vous vous trouvez, et je comblerai la mer et les fossés des frontières qu'on a creusées entre nous (1). » Son cœur était devenu si insensible qu'il ne pouvait comprendre qu'il devait remplir avec les cadavres de ses soldats ce fossé qu'il avait fait creuser pour sa perte et pour celle de toute sa nation.

Les deux armées se rangèrent en bataille, et le combat s'engagea. Bérose périt lui-même avec ses fils et avec tous les siens. Un petit nombre d'hommes échappés à ce désastre arrivèrent dans le Vergan, et racontèrent à tout le monde ces tristes événements (2). Tous les nobles et tout le peuple qui se trouvaient dans le Vergan se réfugièrent en Assyrie. On expédia des messagers à [Zarmihr] Hazaravoukhd en Ibérie (3).....

(1) Cf. Procope, *Bell. pers.*, l. I, c. 4.

(2) La guerre contre les Huns Hephthalites dont il est question ici fut la dernière de celles que Bérose avait entreprises en vue de se venger de tous les échecs que ce peuple lui avait fait éprouver. Dans l'origine de ses démêlés avec les Hephthalites, Bérose, plusieurs fois vaincu, avait été fait prisonnier, et n'avait dû sa délivrance qu'à la médiation de l'empereur grec. Cependant son esprit turbulent lui fit de nouveau déclarer la guerre aux Huns, et un premier succès l'ayant enhardi, il résolut de les attaquer sur leur propre territoire. C'est cette campagne qui est racontée ici par Lazare de Pharbe et que Procope a également rapportée dans son Histoire de la guerre de Perse (l. I, ch. 3, 4). Les Huns, injustement attaqués par Bérose, marchèrent résolument au-devant de l'ennemi. Leur roi Kouschnawaz usa d'un stratagème fort habile, qui amena la ruine de l'armée perse et causa la mort de Bérose. Il fit creuser un fossé sur la route que les Perses devaient suivre, et le fit recouvrir de branches et d'une légère couche de terre. Les Perses, qui ne se doutaient pas de la ruse, ayant aperçu les Huns rangés en bataille en face d'eux, s'y précipitèrent sous la conduite de leur roi contre les ennemis; mais en arrivant sur le fossé, ils y tombèrent jusqu'au dernier. Le roi lui-même, ses fils et une partie de l'armée périrent dans ce fossé, où une grêle de pierres et de javelots tuait tous ceux qui n'avaient point été brisés dans leur chute. Ceux que la mort épargna furent faits prisonniers, et cette défaite, si fatale aux armes de la Perse et au roi Bérose, mit fin aux querelles qui pendant tout le règne de ce prince avaient ensanglanté l'empire de Perse et celui de Huns Hephthalites, en même temps qu'elle permit aux Arméniens de se révolter contre l'oppression des marzbans et de s'insurger contre les dominateurs.

(3) Il y a évidemment ici une lacune de quelques lignes. Je l'ai indiquée par des points, bien que le texte de l'Histoire de Lazare ne la signale pas. Il semble que les lignes qui manquent devaient parler également de l'envoi de messagers à Sapor, qui commandait l'armée des Perses en Arménie, puisque dans les lignes qui suivent il est question de Sapor, sans qu'il ait été fait mention plus haut de ce général. Voici, au surplus, comment les faits relatifs à la défaite de Bérose et aux conséquences qu'elle amena doivent être compris. Bérose, vaincu et tué dans sa campagne contre les Hephthalites, laissa la Perse dans la plus grande perplexité. Les grands de la cour, pour parer aux éventualités du moment, se rassemblèrent en conseil à Ctésiphon, et expédièrent des courriers à Sapor en Arménie et à Zarmihr en Ibérie, pour les presser de rentrer en Perse avec leurs armées. Ces deux généraux se hâtèrent de se rendre à l'appel des grands de la Perse, et, n'ayant laissé que de faibles garnisons dans les pays qu'ils abandonnaient, ils donnèrent ainsi aux Arméniens l'occasion de se révolter.

et « moi [dit le messager], on m'a envoyé ici auprès de vous afin de vous presser de vous réunir ensemble, et de trouver le moyen de vous sauver, vous et toute la contrée des Arik. » En entendant toutes ces paroles du messager, Schapouh répondit en disant : « Avant que cette triste nouvelle nous fut parvenue, nous cherchions déjà, moi et la troupe que tu vois avec moi, le moyen de sortir de l'embarras où nous nous trouvions. Car Vahan, ce rebelle, nous a étrangement surpris et effrayés, et il nous a cruellement fatigués et tourmentés. Ses actions et ses exploits ne ressemblent en rien à ceux des hommes du temps présent, que nous avons connus et même vus, mais ils égalent ceux de ces héros anciens dont on rapporte les prouesses dans les histoires et dont nous entendons sans cesse parler. Outre les exploits et l'intrépidité déployée en d'autres temps par lui et par les gens qui l'accompagnent, faits dont nous avons été témoins, moi et d'autres nobles, et que j'omets de rappeler, il s'est élancé et il a combattu non-seulement contre cette multitude armée qui est maintenant ici et que je vois, mais encore contre Gédéon, prince de Siounie, qui était ici avec le corps de la cavalerie d'élite de sa province. Vahan, avec ses trente hommes, se jeta impétueusement sur eux; et là, comme un aigle qui se précipite sur une bande de perdrix, massacre les unes, disperse les autres dans les ravins et les cavernes des lieux escarpés, de même Vahan et ses gens dispersèrent çà et là une grande multitude de soldats; ils tuèrent Gédéon, cet homme semblable à un géant; et après avoir taillé en pièces plusieurs autres guerriers de l'armée, ils s'en allèrent sans éprouver de pertes et ne craignant personne. Or, n'est-ce point le fol orgueil et le dédain superbe de Bérose qui ont fait perdre aux Arik la domination qu'ils exerçaient sur de tels gens et enlevé à notre empire un pays si grand et si productif? Si j'eusse pu vaincre et faire prisonnier ce Vahan, que je connaissais de réputation et que maintenant j'ai pu apprécier encore davantage; [si j'eusse pu] également vaincre et faire prisonniers ses compagnons et surtout les trois frères de la famille

Digitized by Google

des Gamsaragan, j'aurais considéré cela comme une grande consolation, après la terrible défaite que la Perse vient d'éprouver. » Ayant parlé de la sorte, Schapouh Mihranian et le messager ordonnèrent à l'armée de faire ses préparatifs, et ils se dirigèrent à marche forcée vers la Perse. Schapouh, ayant laissé dans la forteresse de Pogh les femmes des Gamsaragan, les confia aux soins du commandant, en lui recommandant à plusieurs reprises d'avoir pour elles beaucoup d'égards et surtout de sauvegarder leur honneur, conformément aux lois des chrétiens. En apprenant toutes ces nouvelles, Vahan Mamigonien, général des Arméniens, confia le résultat de ces nouvelles, les besoins et la garde de l'Arménie aux mains de la providence de Dieu, qui sait tout ce qui convient et tout ce qui est utile à chacun, et qui, par sa miséricorde, accorde les biens selon la sincérité de ceux qui l'implorent. Il se rendit dans la ville de Vagharschabad avec les Arméniens, ses alliés fidèles et dévoués; il fit les offrandes et les vœux accoutumés à la sainte métropole; il fit reconstruire avec une magnificence splendide cet édifice, que ses ancêtres avaient bâti, mais qui tombait en vétusté. Après avoir visité les chapelles des martyrs, et pourvu aux besoins des pauvres, les princes arméniens se livrèrent à la joie, et firent de grandes réjouissances. Ayant quitté cet endroit, ils entrèrent dans la ville de Tevin, où ils s'arrêtèrent quelques jours en attendant l'ordre et volonté de la providence du Christ. Hazaravoukhd, qui se trouvait en Ibérie, en apprenant la mort de Bérose et la défaite signalée des Perses, fut saisi d'épouvante et de terreur; il se hâta de se mettre en route et de gagner la Perse.

74. *Vagharsch, frère de Bérose, est appelé à la royauté.*

Aussitôt que Hazaravoukhd arriva à la cour, ceux qui avaient échappé [à la mort], les nobles perses, les fils et les frères se rassemblèrent auprès de lui. Ils conférèrent ensemble pour nommer à la dignité royale celui qui en serait le plus digne : et après s'être consultés pendant plusieurs jours, ils se décidèrent enfin unanimement pour Vagharsch, frère du roi Bérose (1), qui était un homme doué d'un caractère doux, pacifique et conciliant. Alors tous les grands se rassemblèrent auprès de Vagharsch, et Hazaravoukhd prit la parole, en lui déclarant ce que chacun d'eux avait pensé, et en lui rappelant la présomption et l'obstination du roi Bérose, dont les paroles étaient empreintes de colère et d'audace, et qui ne faisait aucun cas de personne, ne prenait conseil d'aucun de ses familiers, faisait tout ce qui lui plaisait, et agissait en toute occasion arbitrairement et par force. [Il ajouta que] ce fut à la suite de ses actes irréfléchis qu'il se perdit lui-même et causa la désolation du pays des Arik. « En conséquence, nous tous, dit-il encore, nous t'avons spontanément élu comme un homme doux et voulant la prospérité du pays, afin de relever et de rétablir le trône du royaume des Arik, de faire fleurir sous ton règne l'empire de la Perse, et les pays qui sont soumis à ta domination. Tu dois réduire avec douceur et avec magnanimité les nations rebelles et ennemies; connaître individuellement chacun des Perses et des étrangers, et les apprécier selon leur mérite; distinguer les bons des mauvais; prendre conseil des sages, aimer ceux qui aiment leur prochain, haïr et même anéantir les envieux et les intrigants; examiner chaque chose attentivement; connaître ceux qui font le bien et distribuer des récompenses égales au mérite de ceux qui rendent des services. » Lorsque Hazaravoukhd eut donné au roi beaucoup de conseils, les nobles lui prêtèrent serment de fidélité, et le placèrent sur le trône du royaume des Perses. Le lendemain de l'avénement de Vagharsch, Hazaravoukhd convoqua une assemblée, d'accord avec les nobles, et là il parla devant le roi en ces termes : « Comme tu le sais, Bérose, le roi des rois, ton frère, était un homme violent, présomptueux et irréfléchi; ce fut à cause de son obstination dédaigneuse que beaucoup de gens émigrèrent hors du royaume des Arik et ont nui à la Perse sous plusieurs rapports. Et d'abord, considère ce grand pays d'Arménie affranchi de ta sujétion et cet homme qui l'en a délivré. Eh bien, ce fut Bérose qui, méconnaissant sa valeur ainsi que ses services, éloigna de la Perse un homme excellent et nous fit perdre un si beau pays. Considère aussi combien de dommages et de défaites essuya la Perse à cause de cet homme, comme chacun le sait. Je suppose que tu as eu connaissance de tous ces faits et que tu en as été instruit; mais ce fut surtout Schapouh Mihran, qui alors était chargé du pouvoir, qui a le mieux connu la vérité et a pu apprécier les événements avec exactitude. Donc si tu veux l'interroger et l'entendre, lui-même te fera le récit [de toutes ces affaires].

(1) Vagharsch occupa le trône de 486 à 490. C'est le même qui est appelé Βλάσης et Οὐάλλας par les écrivains grecs.

Digitized by Google

75. *On raconte à Vagharsch les exploits de Vahan.*

Le roi Vagharsch interrogea Mihran Schapouh sur les affaires de l'Arménie. « Qu'as-tu fait, lui dit-il, dans le pays des Arméniens; quels sont les desseins de Vahan; quelle est sa force, et comment a-t-il pu résister pendant tant d'années aux forces des Arik? » Alors Mihran répondit : « Illustre prince, si dans la bataille qu'Hazaravoukhd a livrée conjointement avec nous, toutes les troupes de Vahan eussent été réunies, il aurait remporté la victoire; et si même nous eussions vaincu, je sais qu'ils auraient massacré une grande multitude de nos soldats. Mais ta majesté a agi de telle sorte que la moitié des hommes d'élite de l'armée arménienne s'est trouvée occupée ailleurs. Cependant Vahan a causé beaucoup de dommages même avec un petit nombre de personnes. Hazaravoukhd lui-même le sait, ainsi que les autres nobles Perses qui commandaient dans le pays. Lorsque Hazaravoukhd se porta en Ibérie, en me laissant en Arménie comme général de l'armée, que fit alors Vahan? Il nous a harcelés avec si peu de troupes que je ne mentirai pas si je dis qu'ils étaient quelquefois seulement au nombre de cent. Je prends à témoin les chefs de notre armée qui se trouvaient alors avec moi et qui maintenant sont ici. Il est bien pénible en effet de rapporter des faits incroyables et de dire que cet homme, avec un si petit nombre de gens, tint tête à nos soldats, et nous attaquait tous les jours dans nos retranchements en nous causant de grandes pertes. Moi-même je me rappelle une journée dans laquelle j'étais présent; c'est un fait étrange et au-dessus des choses humaines, de sorte que ceux qui l'entendront ne pourront y croire. Car, avec trente hommes, il osa affronter une armée de trois mille hommes, et il fit cet exploit, dont se souviennent aujourd'hui tous ceux qui en furent témoins; il me semble même que nous sommes encore sous le coup de la terreur qu'il nous causa; car ce fait extraordinaire n'a rien d'analogue au monde. Comme des moissonneurs infatigables qui, armés de la faux tranchante et de la faucille, coupent l'herbe et laissent tomber les gerbes entassées les unes sur les autres, et s'en vont pleins de joie et sans souci chacun dans sa maison; de même ces gens-là, lancés sur Mihran, s'ouvrirent un passage et traversèrent tout le camp, ayant massacré un grand nombre de personnages distingués. Ils tuèrent aussi le terrible Gédéon, seigneur de Siounie, dont je disais que lui seul avec dix hommes de sa troupe vaincrait, s'il voulait affronter ces gens-là. Ainsi donc ils passèrent au fil de l'épée cet homme et d'autres illustres et vaillants guerriers perses; et au lieu de prendre la fuite et de faire galoper leurs coursiers, pendant plusieurs heures, ils marchèrent sans crainte tout près de nos troupes. Aucun de nos soldats n'osait les regarder, car ils nous paraissaient des dieux, et non des hommes. C'est pourquoi bien que mes paroles semblent hasardées devant toi, cependant, eu égard aux circonstances actuelles, j'ose dire que toi-même tu connais la grandeur et la force de l'Arménie, et que si aujourd'hui Vahan et ses compagnons vivaient en paix sous ton obéissance, j'aurais regardé cette circonstance comme un grand bien et une consolation après les désastres que nous avons essuyés. En effet, si les Arméniens avec des gens de cette trempe eussent été à nous, ni les Ibériens ni les Aghouank n'auraient jamais osé se révolter et penser différemment. » En entendant dire à Mihran et à Hazaravoukhd ces paroles mesurées, le roi Vagharsch et tous les nobles Arik applaudirent unanimement aux paroles de Mihran : « Tu as parlé le langage de la vérité, lui dirent-ils, et tu as dit avec sagesse et droiture ce qui est juste. »

Ensuite ils s'empressèrent d'envoyer en Arménie, avec un grand nombre de gens d'élite, Nikhor Veschnasbtad, qui joignait à beaucoup de douceur et d'aménité un grand esprit de justice. Le roi lui-même et surtout Hazaravoukhd, ainsi que les autres grands de la cour, lui donnèrent des ordres précis, et lui dirent : « Va en Arménie, et de quelque manière que ce soit, agissant avec la douceur et la tolérance, selon les instances de Vahan et de ses compagnons, réduis ces gens-là à l'obéissance et fais-les rentrer sous la domination de la Perse. Mais tâche d'abord de réunir auprès de toi la cavalerie d'Adherbéïdjan, ainsi que celles des provinces de Her et de Zaravant, pour quelles se tiennent près de l'Arménie. Prends garde qu'en envoyant à Vahan des messagers, il prétexte de s'entretenir amicalement avec toi et qu'il ne te trompe et ne te cause quelque préjudice; car c'est un homme vaillant et très-artificieux; et c'est par la valeur seule que lui et ceux qui sont avec lui accomplissent de si grands exploits. Fais donc les plus grands préparatifs. Cependant il paraît que Vahan n'a plus de pareils desseins; car, si lui et ceux qui l'accompagnaient osèrent se révolter, c'est à cause de la cruauté de Bérose, et à cause de son caractère orgueilleux et capricieux. Ainsi Vahan et les gens qui s'étaient unis à lui, ne pouvant plus souffrir les injures, s'exposèrent à la mort et résolurent par nécessité de commettre de telles actions. » Ayant dit ces choses

Digitized by Google

à Nikhor Veschnasbtad, Vagharsch, seigneur des Arik et tous les nobles le congédièrent et l'envoyèrent en Arménie.

76. *Nikhor se rend en Arménie, pour traiter de la paix avec Vahan.*

Nikhor se mit en marche; mais il n'essaya pas d'entrer trop avant en Arménie. Il s'arrêta dans la province de Her, dans le village appelé Nevarsag (1). Il expédia à Vahan Mamigonien, comme messagers, Schapouh, secrétaire du conseil, et Mihr Veschnasb Djavarschian pour l'informer de son arrivée en Arménie. « Je suis porteur, dit-il, d'une lettre du roi Vagharsch et des messages de tous les nobles Arik. Dans ces lettres ils t'invitent à rentrer sous l'obéissance des Perses. Viens donc m'écouter, et choisis selon tes désirs et tes pensées ce qui doit te paraître le plus avantageux. » En voyant les messagers de Nikhor et en entendant parler des messages qu'ils portaient, Vahan Mamigonien rassembla auprès de lui toute la troupe des alliés fidèles, les satrapes, les nobles et les chefs de sa cavalerie; il ordonna aux envoyés de Nikhor de répéter devant tout le monde les paroles du roi Vagharsch et des nobles de la Perse. Lorsqu'il eut fait parvenir à tous les Arméniens, le message deNikhor, il dit aux messagers qu'il ferait répondre le lendemain. Le jour suivant, tous les Arméniens s'étant rassemblés auprès de Vahan, conférèrent ensemble sur les événements anciens et sur les affaires présentes; ensuite, lorsque les messagers de Nikhor vinrent à l'assemblée, Vahan Mamigonien parla, et répondit aux propositions de Nikhor en ces termes : « A l'égard de notre soulèvement et des motifs qui nous déterminèrent à faire cette rude et terrible entreprise, il y a beaucoup de choses importantes à dire; et ce n'est point par le moyen de lettres et de messages qu'on pourrait arriver à conclure un traité. Il faut conférer personnellement avec celui qui est le seigneur des Arik, et avec vous qui êtes les nobles de la cour. Cependant je dirai trois choses; et s'il répond à ces trois choses comme je le veux, moi et tous ceux qui sont ici présents, s'il peut nous accorder ces trois conditions, garanties par la signature et le sceau du souverain, alors nous ferons tout ce que vous nous dites de juste et de raisonnable, et nous vous obéirons comme le firent nos ancêtres. D'ailleurs, ces paroles que je vous dis maintenant, ce ne sont pas les miennes, mais celles de tous les grands et même de tous ceux qui sont présents devant vous; et ce n'est point aujourd'hui que nous avons conçu et décidé ce projet, mais le jour même où nous nous sommes exposés à la mort. Nous nous sommes donc depuis longtemps proposé de demander ces trois conditions en nous disant que si les Perses consentent à nous les accorder, nous les servirons comme de loyaux et fidèles sujets; mais s'ils n'y consentent pas, s'ils persistent à ne pas nous les accorder, nous nous exilerons, nous périrons et nous mourrons avec joie; mais nous ne nous humilierons jamais devant un Perse.

« Or, la première, la plus essentielle et la plus importante de ces trois conditions, c'est de nous garantir les lois de notre pays et de nos pères; de ne faire mage aucun Arménien; de n'accorder à personne des charges et des honneurs parce qu'il exercera les fonctions de mage; d'enlever les adrouschans (temples du feu) de l'Arménie; de ne faire endurer jamais des outrages à l'Église comme cela a eu lieu jusqu'à présent par le moyen d'hommes infâmes et méprisables; de laisser les chrétiens et les prêtres pratiquer librement et sans crainte le culte et les lois de la religion chrétienne, où ils voudront et comme il leur semblera bon. Voilà notre première condition. La seconde, c'est de ne point juger arbitrairement les personnes, mais de distinguer les bons et les mauvais, de savoir apprécier les gens utiles et de ne pas les confondre avec les inutiles, de distinguer les nobles de ceux qui ne le sont pas; de considérer comme des gens honnêtes les personnes distinguées, braves et capables; de détester et de ne compter pour rien les gens pervers et méchants; d'aimer les hommes laborieux, et de haïr ceux qui sont désœuvrés; de vous entourer de personnes sages; et quant aux insensés, non-seulement de ne pas les attirer auprès de vous, mais même de les chasser de la cour. Quand tout cela sera observé, toutes les affaires de la Perse seront prospères et en bon état; mais si vous préférez le contraire, c'est-à-dire agir d'une façon nuisible aux intérêts de tous, comme vous l'avez fait jusqu'à présent, vous éprouverez des revers, comme cela est arrivé et comme vous-même l'avez vu. Voici notre troisième condition : Nous voulons que celui qui est le seigneur des Arik et le roi de la nation voie tout de ses propres yeux et entende tout de ses propres oreilles; qu'il connaisse lui-même les bons et les mauvais; qu'il n'emploie pas la bouche d'autrui pour décider les affaires importantes; autrement on ne voit pas juste, et l'on n'entend pas

(1) Notre auteur est le seul écrivain qui mentionne cette localité. — Cf. Indjidji. *Arm. anc.*, pg. 155.

Digitized by Google

bien. C'est alors qu'on croit à des mensonges, qu'on donne des ordres inexécutables et qu'on défigure entièrement la vérité. Dès que tout marche de la sorte, tous les mérites tombent et périssent avec les sujets; le pays ne peut plus se maintenir, et les habitants perdent de leur fermeté et de leur solidité. Mais quand un roi regarde d'un œil juste et entend d'une oreille impartiale; quand il parle loyalement avec ses sujets; alors ceux-ci, encouragés, ne se lassent point de travailler; ils redoublent de jour en jour leurs efforts et cherchent à faire augmenter la prospérité; le pays devient florissant et le maître se rend illustre et glorieux. Or, si vous pouvez nous accorder ces conditions, et déposer entre nos mains ces promesses, en les confirmant par le sceau et par la signature du roi, alors appelez-nous, et nous viendrons, nous nous soumettrons et nous obéirons à l'ordre du roi, et nous exécuterons tout ce qu'il dira. Mais si vous ne pouvez nous accorder ces trois conditions, et si vous reconnaissez que cela est impossible, alors nous sommes prêts à mourir, puisque nous nous sommes déjà exposés à la mort; mais nous ne pourrons jamais servir le seigneur des Arik. S'il y a encore quel que autre chose à dire, lorsqu'il me sera permis de venir chez vous, moi-même je parlerai en personne avec lui; mais s'il ne n'est pas loisible de m'y rendre, alors toute l'affaire et les projets en resteront là. »

Vahan Mamigonien, ayant dit tout cela à Schapouh, secrétaire du conseil, et à Mihr Veschnasb Djavarschian, les congédia, en faisant partir avec eux cinq de ses compagnons : Aschgour Ardzérouni, Sahag Gamsaragan, fils du bienheureux Arschavir; Vasavourd Garkhaïn, Aravan Aghpiourghian, et Badjog, chef des eunuques. Vahan ayant congédié tous ces personnages, les fit partir avec sécurité [et les adressa] à Nikhor. Ils se rendirent dans la province de Her, auprès de Nikhor, qui, en voyant les Arméniens venus de la part de Vahan le Mamigonien, en éprouva un vif plaisir et fut au comble de la joie; il ordonna d'apprêter un festin, et il les reçut avec de grands témoignages d'affection et de tendresse. Toutes les fois qu'il vidait sa coupe, il prononçait le nom du brave Vahan Mamigonien. Ce joyeux festin étant terminé, chacun retourna chez lui. Vers le matin, tous les membres du conseil des Perses se rassemblèrent auprès de Nikhor; les apostats s'y étaient rendus également avec les messagers qui étaient envoyés par Nikhor à Vahan Mamigonien, ainsi que les satrapes arméniens et les autres personnes qui étaient venues avec eux de la part de Vahan. Là, en présence de toute l'assemblée, Schapouh et Mihr Veschnasb exposèrent publiquement le message de Vahan Mamigonien. Nikhor, en entendant les paroles et les propositions de Vahan, fut au comble de la joie, et dit en présence de tout le monde : « Toutes ces paroles et ce message envoyés par Vahan sont en effet dignes des Dieux; car, ces hommes, que Bérose conduisit et fit massacrer par les Hephthalites sont innocents; et tout le sang répandu sera réclamé à Bérose par les Dieux. Vahan n'est point coupable à cause de l'entreprise qu'il médita et exécuta; mais ce fut à cause de la violence et de la malice de Bérose qu'il a agi de la sorte, et non point de sa propre volonté. Jusqu'à ce jour je ne m'étais pas consolé de la grande défaite qu'essuya le seigneur des Arik; mais aujourd'hui cette nouvelle me réjouit et me console. Puissent les Dieux me faire voir le jour où Vahan, grâce à moi, rentrera sous l'obéissance des Arik. » C'est ainsi que parla Nikhor en présence de toute l'assemblée; les princes arméniens fidèles et les autres gens qui étaient venus de la part de Vahan Mamigonien, entendant ces paroles, rendirent gloire à Dieu, qui tient dans ses mains les cœurs des princes, et les fait parler comme il veut.

77. *Lettre de Nikhor à Vahan Mamigonien.*

Alors Nikhor convoqua les mêmes messagers, Schapouh, secrétaire du conseil, et Mihr Veschnasb Djavarschian; et il écrivit à Vahan Mamigonien une lettre ainsi conçue : « J'ai appris des messagers que je t'avais envoyés tout ce que tu as dit; et j'ai consigné dans cette lettre toutes tes paroles, pour te faire connaître que les envoyés m'ont en effet rapporté fidèlement toutes choses, et que j'ai tout entendu. Viens donc me trouver en toute confiance; car le seigneur des Arik et tous les nobles sont décidés à t'accorder pleinement et à exécuter toutes les demandes que tu m'as fait parvenir par le moyen de ces messagers, et tout ce que tu diras. En outre le seigneur des Arik te comblera de dignités, autant que tu le voudras, toi et ceux qui sont avec toi, et puis il vous renverra en Arménie. » Nikhor, après avoir fait un magnifique accueil aux satrapes venus de la part de Vahan le Mamigonien, les honora et les renvoya avec ses messagers auprès de lui, en leur recommandant instamment et en leur confiant le soin d'amener promptement et sans retard auprès de lui Vahan Mamigonien. Enfin, il les congédia et les laissa partir avec affabilité. Les perfides apostats qui s'étaient unis aux Perses, voyant combien ces Arméniens rebelles avaient

Digitized by Google

été honorés et bien accueillis par les Perses, tandis qu'on les détestait comme des gens méprisables, courbaient la tête et se cachaient honteusement. En voyant cela, les fidèles satrapes arméniens et les autres, qui étaient avec eux, se faisaient signe des yeux et se montraient les uns aux autres leur humiliation. L'un de ces fidèles satrapes leur parla ainsi : « Par cela seul que Nikhor nous a adressé des paroles conciliantes, un épais nuage de tristesse s'est étendu sur vos fronts, et vous marchez ainsi la tête baissée; mais lorsque le Christ nous sera propice, et que vous verrez Vahan le Mamigonien et les autres fidèles qui sont avec lui couverts de la gloire que le Christ leur accordera, alors vous serez abattus et écrasés. Que ferez-vous donc alors, gens misérables et infortunés que vous êtes, au grand jour de l'Enfer, dont le feu ne s'éteindra jamais? » Il dit cela et les satrapes arméniens s'en allèrent avec les messagers de Nikhor vers Vahan Mamigonien. Arrivés auprès de lui, ils lui remirent la lettre de Nikhor. Il sut d'après le contenu de cette lettre que Nikhor était instruit de tout ce qu'il lui avait envoyé dire, et qu'il n'y avait rien pas même une seule de toutes ses paroles que Nikhor n'eût pas entendue. Il s'informa aussi auprès des messagers avec quelle joie et quelle affabilité Nikhor avait reçu et honoré les satrapes. Ils lui racontèrent l'extrême confusion des apostats, et avec quel empressement Nikhor attendait et désirait sa venue. Les messagers de Nikhor sollicitaient aussi instamment Vahan de partir.

78. *Vahan se rend en personne auprès de Nikhor. Leur entretien.*

Vahan le Mamigonien, général des Arméniens, partit alors avec les satrapes ses compagnons, et avec une troupe nombreuse et bien armée, qui, en apprenant que les propositions de Vahan avaient été sincèrement acceptées par Nikhor, marchaient avec plaisir et le cœur plein de joie afin de se rendre auprès de lui. Arrivé dans la province d'Ardaz, Vahan s'arrêta dans le village appelé Eghint (1), avec toutes les troupes qui étaient avec lui; et il dépêcha un exprès au général perse pour l'informer de son arrivée, en lui disant : « Si tu juges à propos que je vienne et que je te voie, envoie-moi de nobles Arik appartenant à des familles illustres, pour qu'ils restent ici avec mes gens, jusqu'à ce que je vienne te trouver. Ensuite nous conférerons ensemble, et nous nous entendrons l'un et l'autre sur ce qu'il nous paraîtra convenable de faire. » Nikhor, apprenant la venue et la demande de Vahan le Mamigonien, envoya bientôt Nerseh Gamsaragan, seigneur de Schirag, Schabab, grand fauconnier de l'Adherbéidjan (1), Veh Vehnam, gouverneur d'Arménie, et Ner Schapouh, frère de Mihran, avec cinq autres nobles perses. Vahan le Mamigonien, voyant les personnages envoyés par Nikhor, les reçut avec joie, et, s'étant ce jour-là livrés ensemble à la joie, il laissa le lendemain ces huit personnages auprès de ses fidèles compagnons en leur donnant ordre de les traiter avec honneur, et d'avoir pour eux les plus grands égards; puis il partit avec sa troupe et en grande pompe pour se rendre auprès de Nikhor. Arrivé au village où se trouvait Nikhor, il ordonna aux soldats, qui étaient avec lui, de se ranger en bataille; et à peine eurent-ils entendu l'ordre de Vahan le Mamigonien, qu'ils se présentèrent à lui tout équipés et tout armés. Vahan donna ordre de sonner les trompettes guerrières, et la terre retentit du bruit de ces trompettes; les gens de Nikhor, frappés de terreur, crurent que Vahan était venu traîtreusement pour les attaquer et non point pour faire pacifiquement sa soumission. Nikhor envoya aussitôt au-devant de lui quelques personnes de distinction, et lui fit dire : « Ce que tu fais là est contraire aux coutumes des Arik, et tu agis d'une façon inaccoutumée, tandis que tu dois désormais observer les usages des Perses et les pratiquer. Seul, le général en chef des Perses peut entrer au milieu de l'armée perse ou en partir au son des trompettes; et aucun autre Perse ne peut avoir ce privilége. » Vahan Mamigonien répondit à Nikhor en disant : « Commence par me faire sujet de la Perse, et je saurai bien suivre alors les règles du cérémonial perse, sans avoir besoin de toi pour m'en instruire. Ne me compte pas pour un homme si oublieux; puisqu'il n'y a pas beaucoup d'années que je suis éloigné de vous. » Vahan Mamigonien, ayant parlé ainsi à Nikhor par la voix des messagers, vint lui-même le trouver à l'heure du conseil; puisque c'était à l'heure du lever du soleil qu'il arriva chez lui. Nikhor, voyant Vahan le Mamigonien et les au-

(1) Cette localité n'est mentionnée que par notre auteur; on ne la trouve citée dans aucun géographe arménien.

(1) Le texte porte, *pazé zaderbatagan Schabab*. — Saint-Martin suppose que le mot *pazé* vient du persan *baz*, « faucon » et qu'il indiquait la dignité dont Schabab était revêtu.

Digitized by Google

tres fidèles satrapes qui étaient avec lui, fut transporté de joie; il le serra durant plusieurs heures dans ses bras, et le salua. Ils lui présenta aussi les salutations de Vagharsch, seigneur des Arik, et celles de tous les nobles. Ensuite il salua affectueusement un à un les satrapes venus avec Vahan le Mamigonien, [en les appelant] chacun par son nom, ainsi que tous les gens de la troupe, les grands aussi bien que les petits. Vahan, en recevant les salutations du seigneur des Arik, et celles de tous les grands de la cour, remercia gracieusement et en se prosternant, et il les accepta avec de grands témoignages de joie. Nikhor ordonna de laisser entrer tous les gens de la troupe de Vahan le Mamigonien; il ordonna aussi aux nobles Perses de demeurer dans la salle du conseil. Lorsque tous les ordres de Nikhor furent exécutés, et que toute la salle du conseil fut remplie des gens qui avaient accompagné Vahan, et de Perses, Nikhor parla ainsi à Vahan le Mamigonien : « Bien que tu n'aies pas vécu avec moi comme sujet, cependant je t'ai vu bien des fois à la cour, et j'ai entendu parler de toi par des Arméniens et par des Perses; non point par des personnes sans valeur et sans crédit, mais par des hommes vertueux, sages et intelligents. Or nous savons tous et nous comprenons maintenant, par une expérience évidente, que c'est par la valeur que les batailles se gagnent; et plus encore, par la sagesse et par l'intelligence qu'on remporte des victoires. Ces deux choses-là, tu en as donné des preuves éclatantes en personne, et tu l'as fait savoir à toute la Perse, puisque tu as signalé ta valeur avec un petit nombre de gens, et que tu as voulu combattre contre des masses considérables avec un petit nombre d'hommes, en leur faisant éprouver de grandes pertes, et en les décimant. Tu as donné des preuves de ta sagesse, en sachant choisir l'heure du combat, le moment de se replier, et d'appuyer ta troupe, sans éprouver aucune perte, en la tenant à toute heure prête pour le combat. Si ces deux qualités te faisaient défaut, comment aurais-tu jamais pu, avec un si petit nombre de combattants, faire face à cette nombreuse multitude d'hommes belliqueux, remporter quelquefois de grands avantages, et quelquefois même les frapper de terreur et d'effroi? C'est pourquoi, considérant ta valeur et ton intelligence, je connais d'avance toutes les réponses que tu nous feras pour chaque question que nous t'adresserons. En effet, à l'égard de ta rébellion, nous te demandons comment as-tu osé la méditer, et surtout la mettre à exécution? Tu vas nous répondre, en disant : Ce furent et les insolences et les paroles de mépris dont nous accabla Bérose qui me forcèrent à affronter la mort. Il exigeait de tout le monde le service et des peines sans nombre, comme un Dieu, mais il ne songeait point à récompenser les gens pour leurs services, et il les traitait comme des insensés. Car, pour un homme vaillant, il vaut mieux faire connaître en un seul jour sa valeur et mourir ensuite, que de vivre longtemps en supportant des calamités. Aussi personne parmi les Perses ne peut te blâmer d'avoir conçu un tel dessein et de l'avoir exécuté, ni celui qui est maintenant seigneur des Arik, ni les grands de la cour qui sont au milieu de nous, et que tu connais [ne sauraient t'en faire un reproche]. Car si Bérose, le roi des rois, n'a point pris soin de sa personne et de celle de ses enfants, comment pouvait-il songer à faire du bien à un sujet fidèle? Cette action que tu as accomplie, qui pouvait oser alors la faire? Tous les sujets, voyant sa rigueur excessive, pensaient tous les jours à faire quelque entreprise, et, ne le pouvant pas, ils mouraient; ainsi leurs desseins prenaient fin avec eux. Mais toi, et les gens qui furent d'accord avec toi, ne comptant pour rien la mort, vous avez courageusement pris la résolution de tenter cette entreprise. Les Dieux réclameront de Bérose le sang de ceux d'entre vous qui sont morts à cause de son orgueil; et vous, qui avez pu vous sauver et vivre, vous êtes innocents et la faute n'est pas à vous. En effet, celui qui est maintenant seigneur de la Perse, et tous les nobles, ne parlent toujours que de cette conduite [insensée de Bérose], ils pleurent et sont inconsolables; ils s'affligent, en se rappelant le caractère indocile et orgueilleux de Bérose, qui ne ressemblait point à celui d'un homme, mais à celui d'une bête féroce et sauvage, puisqu'il anéantit la force et la puissance de toute la Perse; il livra à la domination des Hephthalites un royaume si grand et si indépendant, de sorte que, tant qu'elle existera, le pays des Perses ne pourra être délivré de cette cruelle servitude. Mais toi, si tu consens à te soumettre et à rendre des services à tes anciens maîtres; si tu oublies et si tu laisses de côté tout ce qui s'est passé de fâcheux entre nous et vous, alors je te servirai d'intermédiaire, et toi, tu resteras en Arménie, jusqu'à ce que le roi scelle l'édit et te le fasse parvenir. Ensuite, en te rendant auprès du seigneur des Perses, il exaucera tes demandes, il t'accordera volontairement et avec bienveillance tout ce qui est bon et convenable, à toi et à celui que tu voudras. » Lorsque

Digitized by Google

Nikhor eut dit toutes ces choses dans le conseil à Vahan Mamigonien et aux fidèles satrapes arméniens qui étaient avec lui, Vahan, après les avoir entendues, répondit aux paroles de Nikhor, en ces termes : « Pour un esprit clairvoyant et intelligent, il est facile de savoir quand la paix de Dieu règne sur la terre. Lorsqu'il nous donne des princes qui aiment la justice, qui discernent le bien et prennent soin du bonheur du pays, un esprit ordinaire doit aussitôt reconnaître que les bienfaits de la providence divine se manifestent sur la terre et se renouvellent ; comme nous le voyons actuellement, moi et les autres. Je n'ai pas encore vu le seigneur des Perses ; mais je veux le voir, si Dieu me le permet, par ton entremise, et le voir comme tout chrétien le désire et le souhaite. Cependant, je t'ai vu, toi qu'il a envoyé comme un nouveau pacificateur et comme le dispensateur des biens de la noble nation arménienne, et du pays dont nous sommes les habitants, en admirant d'un œil intelligent le bien et les soins qu'on doit prodiguer au pays et aux gens qui l'habitent. En effet, nous voyons que tu désires et que tu aimes le bien d'autrui, et que tu regardes comme tiens le bonheur et la prospérité de la nation. Quant au caractère et à la présomption de Bérose, roi des rois, qui, ainsi que tu l'as dit, ne faisait aucune distinction entre ses sujets, ne discernait point les bons d'avec les mauvais, les vaillants d'avec les lâches, les sages d'avec les ignorants et les laborieux d'avec les paresseux, que les paroles de ton seigneur et tout ce qu'il a dit te suffisent. En ce qui me concerne, je remercie Dieu de ce qu'on m'a dispensé de la tâche de répondre à ta demande. Cependant, je m'étais plaint déjà à Bérose de tout cela, voyant comment lui et tous les Arik étaient trompés continuellement, par des hommes pervers, haïs des honnêtes gens, sortis du pays pour leurs actes infâmes, errants dans les montagnes, chefs de brigands, sanguinaires, parasites, délateurs, traîtres, perfides, séditieux et lâches. Ceux-ci reconnaissant qu'ils ne sont rien et qu'ils ne peuvent plus vivre, étant dépourvus de tout et lassés d'attendre leur proie, ont eu recours à la cendre ; et en satisfaisant à leurs demandes, vous les laissiez partir avec joie, en accordant aux uns des charges et des honneurs, et aux autres des maisons, des biens et des richesses. Dès qu'ils étaient éloignés de vous, ils riaient du Feu, en y jetant leurs ordures ; je passerai sous silence les autres insultes grossières qu'ils faisaient au Feu chacun en particulier. D'ailleurs, toute personne le sait, et il est connu que chaque artisan qui sait son mêtier, et qui en tire un profit, veut l'apprendre aussi à ses fils pour qu'ils puissent exister ; c'est ainsi que ces gens trompeurs, reconnaissant que ce n'était point par la sagesse ni par la valeur qu'ils avaient vécu et qu'ils étaient devenus glorieux, mais par un faux trafic de la cendre, se hâtaient de l'enseigner aussi à leurs fils. C'est pourquoi, le travail, le talent, la valeur, la noblesse et la justice étaient perdus et anéantis dans le pays d'Arménie, et l'on faisait parade de l'apparence de toutes ces vertus. Et vous, Perses, en voyant tout cela, vous ne pouviez comprendre qu'ils agissaient contre les enseignements qu'ils avaient reçus de nous ; et qu'ils n'auraient été blâmables que s'ils n'avaient rien su et rien appris. Dans le conseil, vous insultiez les Arméniens, en les comparant à des gens vils et lâches dans le combat, et à des Syriens, en les traitant d'insolents et d'insouciants. Cependant, ces hommes, qui étaient semblables à eux, qui étaient du nombre de vos parasites, au lieu de baisser la tête honteusement, semblaient se réjouir, en entendant prononcer de telles paroles. Cependant celui qui se sentait un homme et qui avait dans son cœur le sentiment de sa dignité, en entendant le seigneur des Perses prononcer de telles paroles, devrait mourir, non pas seulement une ou deux fois, mais encore s'il revivait dix fois, et qu'il entendît les mêmes reproches, il devrait mourir dix fois. C'est pourquoi, ayant réfléchi à tout cela et en pesant aussi les paroles outrageantes que le seigneur des Perses avait proférées contre notre pays, avec insistance, nous nous sommes d'abord proposé de quitter le pays et de disparaître du monde, sachant combien sont grandes la force et la multitude des Perses. En effet, nous n'étions ni assez insensés et assez fous pour ignorer que nous sommes peu nombreux et très-faibles en comparaison des Perses, que nous ne pourrions pas résister à un si grand nombre de soldats, et que nous péririons. Ensuite nous avons songé que si, saisis de crainte, nous partions furtivement et à l'insu de tout le monde, nous aurions mérité bien davantage le nom de lâche, que déjà nous portions, et l'on aurait dit de nous, que des gens si vils et si infâmes ont péri justement ; qu'ils ont disparu, et n'existent plus nulle part, car il est indifférent qu'ils vivent ou qu'ils ne vivent pas. Nous avons donc préféré faire connaître d'abord ce que nous sommes, et ensuite nous nous sommes résolus à mourir ou à disparaître. Si nous étions tous d'accord et non point divisés et déchirés par les factions, nous

Digitized by Google

aurions montré à ceux qui marchaient contre nous si nous sommes en effet des gens braves ou si nous ressemblons aux Syriens. Je vous propose donc une épreuve, faites-en l'essai : Ordonnez à ces gens-là que Bérose, durant son règne, a faits princes pour avoir embrassé la religion des mages, et qui maintenant sont investis de charges et d'honneurs, qui sont gouverneurs des provinces, et possèdent des chevaux, des armes et des troupes, se réunissent ensemble, avec toute leur cavalerie; nous nous rassemblerons, nous aussi, et bien que vous sachiez que nous sommes en petit nombre, et que nous ne possédions ni maisons, ni serviteurs, ni troupes, ni pouvoir, cessez pour quelque temps de les secourir, laissez l'Arménie entre leurs mains et les nôtres, et donnez-la à celui des deux partis qui pourra l'enlever à l'autre, pour vous servir ensuite. Je ne veux point fatiguer votre intelligence par de longs discours; cependant il est impossible de taire et de ne pas dire ce qui concerne l'intérêt de tout le monde ; et puisqu'il s'agit du salut ou de la perte d'un grand pays, il faut développer le sujet. Or, nous, qui nous sommes exposés à la mort et qui nous sommes affranchis de la domination du seigneur de la Perse, nous t'avons écrit, par nos messagers, ces trois conditions, que tu as présentées, par écrit, au roi. Ces seules conditions nous sont nécessaires; accordez-les nous, avec la signature et le sceau du roi. Quant aux autres faveurs, regardez les œuvres de ceux qui travaillent, et accordez-les à chacun selon son mérite. Alors vous serez nos maîtres légitimes, et nous serons vos sujets fidèles. Recevez-nous honorablement, en nous traitant avec ménagement, et en nous accordant le pardon d'une faute que vous nous avez fait commettre par force. »

Lorsque Nikhor eut entendu ce discours éloquent de Vahan Mamigonien, il en éprouva intérieurement une grande joie, et il dit en présence de l'assemblée : « Cette tristesse, causée par le grand désastre qui accabla la nation perse, et ces ténèbres épaisses qui avaient enveloppé si longtemps mon cœur, ont été dissipées par les paroles franches et loyales de Vahan; de plus, elles m'ont consolé et réjoui. » Nikhor congédia l'assemblée en disant : « S'il y a encore quelque autre affaire à traiter entre Vahan et moi, nous en conférerons dans la suite, et nous nous réjouirons ensemble pendant quelques jours. » Nikhor invita donc ce jour-là Vahan, avec tous ses fidèles satrapes et avec toute la troupe qui était avec lui, à se réjouir auprès de lui. Alors on fit honteusement sortir du banquet les Arméniens infidèles et apostats. S'étant divertis ce jour-là, selon les usages, ils prirent congé de Nikhor et allèrent se reposer tous dans leur demeure. Le lendemain, beaucoup de gens s'étant rassemblés dans la salle, Nikhor, tandis qu'il était seul, ordonna de faire venir Vahan dans sa chambre; et après avoir traité tout seul avec lui, durant plusieurs heures, les affaires importantes du pays avec la sollicitude que les princes doivent avoir, ils se rendirent tous deux à la salle du conseil. Nikhor ordonna à tous ceux qui étaient venus avec Vahan, aux satrapes et aux simples soldats, d'entrer dans le conseil; il invita aussi les grands d'entre les Perses à se rendre au conseil. Quant à ceux qui faisaient croire qu'ils étaient fidèles aux Perses, les gardes, conformément à l'ordre qu'ils avaient reçu, ne les laissaient pas même approcher de la Porte, en leur disant : « Vous n'avez aucune connaissance des affaires, et vous n'y entendez absolument rien; or, pourquoi voulez-vous empêcher des personnes dignes d'occuper une place dans le conseil, où doivent siéger des hommes savants qui comprennent les paroles des nobles et des sages et qui sauront en profiter. » Ce fut alors qu'éclata aux yeux de tous la justice de Dieu, qui accorda la gloire et la confiance à ses fidèles chéris, et couvrit de honte et de mépris la foule des perfides apostats. Ainsi s'accomplit en vérité la parole de l'Écriture : Dieu est la lumière même. C'est pourquoi le visage de ses pieux serviteurs brillait et resplendissait de la clarté de cette lumière, et ils en furent illuminés; tandis que les visages des adorateurs du feu étaient empreints de la couleur de cendre qui couvrait ces impies. Lorsque leurs visages furent démasqués, on découvrit les apparences trompeuses de ces parasites, comme marquées du sceau de la honte et de l'opprobre. En effet, selon les paroles du prophète sacré : Leurs visages étaient languissants, épuisés et desséchés, et semblables à des images. La croix du Christ les avait jadis couverts publiquement de honte et donnés en spectacle, en présence de ceux qui les emmenaient en captivité; la parole du psalmiste se vérifiait complétement sur eux : Il n'en est point ainsi des impies. Ces malheureux, ces infortunés auxquels le Temple du Feu n'avait accordé aucune faveur, et qui s'étaient exclus eux-mêmes et séparés de la sainte Église, s'asseyaient les uns auprès des autres, frappés de stupeur, abattus, et comme réveillés par les fantômes d'un songe de la nuit. Frappés de terreur, et étonnés de l'effet de la

Digitized by Google

puissance du Seigneur, qui les avait si subitement et si inopinément rendus tristes et ridicules, devant leurs protecteurs, ils désiraient obtenir à grand prix, s'il était possible, le nom de rebelles; mais personne ne le leur accordait. Car si quelqu'un de ces hommes inconnus voulait entrer dans le conseil, il disait aux gardes, en présence de la multitude, qu'il était du nombre des rebelles, et aussitôt on le laissait entrer; autrement, personne ne les laissait même approcher de la porte de la salle, ni écouter les discours des princes, et tout ce qu'on y disait. Alors tous les yeux clairvoyants de l'intelligence de ceux qui aiment la vérité voyaient ouvertement les faveurs signalées que saint Grégoire et tous ses compagnons bienheureux venaient d'accorder à ceux qui sont persévérants et fidèles dans leur foi. Tous les regards des Perses et des autres hommes contemplaient avec crainte et avec joie Vahan Mamigonien, à qui le Christ avait concédé une éloquence pleine de grâce, de la présence d'esprit, de la facilité pour trouver des pensées ingénieuses, et une voix sonore, douée de tous les charmes de la parole. Ainsi s'accomplissait parfaitement la parole du Christ Sauveur, écrite dans l'Évangile : Ce n'est point vous qui parlez, dit-il, c'est l'esprit de votre père qui parlera en vous.

Vahan Mamigonien, répétant dans le conseil le même discours, commença à parler de nouveau à Nikhor, et il lui dit : « En ce qui regarde l'intérêt et les demandes de chacun de ceux qui maintenant sont ici devant vous, des satrapes, des nobles, des autres gens de la cour et des chefs de la cavalerie, vous êtes capables d'apprécier leurs mérites, et vous saurez leur donner de justes récompenses. Mais moi, et les fidèles satrapes qui sont avec moi, nous ne désirons obtenir que ce que nous t'avons déjà demandé par nos messagers et par écrit, c'est-à-dire les choses dont moi-même je t'ai parlé hier et aujourd'hui, et que tu as promis de nous accorder par l'ordre du seigneur des Perses et du consentement de tous les grands de la cour, avec leur signature et leur sceau. Sans cela il nous est impossible de vivre, ni de rentrer sous votre obéissance. [Ces conditions, les voici :] Raffermissement de la foi chrétienne, abolition du magisme et des Temples du Feu en Arménie, plein et entier exercice du culte chrétien, comme nous le voulons; voilà ce qui nous est nécessaire. Ce dont nous avons un besoin urgent, et que tu dois confirmer par le sceau du roi, les autres choses qui sont écrites dans la lettre, tu les connais, et il n'est pas nécessaire d'en parler longuement devant toi. Mais en ce qui concerne les charges, les honneurs et les dignités, servant à récompenser les œuvres de chacun, accordez-les sans distinction et sans faire d'injustice à personne. »

Lorsque Vahan Mamigonien parlait de la sorte, Nikhor l'écoutait avec plaisir et acceptait sans discuter ses conditions. Ensuite il lui demanda la cavalerie arménienne, en disant : « Arme-la sans retard et envoie-la à la Porte; car Zareh, fils de Bérose (1) s'est soulevé contre le pouvoir des Perses; il organise une armée pour causer sa propre perte et celle de ses adhérents. Hâte-toi donc de faire partir la cavalerie arménienne, avant d'aller toi-même à la Porte, car cette démarche sera regardée comme un grand service rendu au roi et à tous les Perses. Le roi m'a ordonné aussi d'arriver en hâte à la cour. Sans doute les Dieux termineront cette affaire heureusement et à notre avantage; cependant il est convenable et opportun que je parte le plus tôt possible. Nikhor et Vahan Mamigonien, après s'être réjouis ensemble quelques jours, se mirent aussitôt à prendre les mesures nécessaires pour mener à bonne fin leur entreprise. Ils se quittèrent et partirent; Nikhor se rendit à la cour, auprès du roi, et Vahan Mamigonien, général des Arméniens, rentra à Tevin.

79. *Exploits des soldats arméniens en Perse, contre Zareh, fils de Bérose.*

Vahan Mamigonien, ayant organisé la cavalerie arménienne, l'envoya à la cour; il en donna le commandement à Vrèn de Vanant; il envoya aussi avec cette troupe un de ses neveux, Grégoire, fils du martyr Vasag Ceux-ci, étant arrivés à la Porte, se mirent en marche, pour être prêts à engager le combat [avec Zareh]. Les deux armées s'attaquèrent avec courage; celle de Zareh fut vaincue, et prit la fuite. Un grand nombre de blessés resta sur le champ de bataille. Là, Grégoire, prince des Mamigoniens, digne fils de son père, déploya un grand courage et se couvrit de gloire; sa valeur fut connue du général et de tous les soldats, et la renommée de sa bravoure s'étant divulguée, elle parvint jusqu'aux oreilles du roi Vagharsch. Vrèn, prince de de Vanant, se signala aussi par ses exploits et par son intrépidité. Zareh prit la fuite, et alla se

(1) Lazare est le seul historien qui fasse mention de ce fils de Bérose, révolté contre Vagharsch et qui voulait s'emparer de la royauté.

Digitized by Google

réfugier dans des montagnes escarpées; on se saisit de sa personne, et on l'amena sur la place du palais, où il fut égorgé cruellement comme un animal féroce (1).

Les soldats de Vahan, arrivés au bord de la rivière, qui, à cause de la saison, était fort agitée, trouvèrent le pont d'Ardaschad rompu en partie par les habitants de ces lieux, en partie par la course rapide des eaux. Ils furent fort embarrassés, et cherchèrent un endroit pour passer, mais ils ne purent le trouver. Quelques-uns ayant tenté de traverser la rivière sur divers points s'enfoncèrent dans l'eau, et parvinrent à peine à en sortir et à se sauver. Alors le brave général des Arméniens, Vahan Mamigonien, s'approchant d'un endroit, au bord de la rivière, et faisant le signe de la croix sainte et vivifiante, descendit dans la rivière, et passa l'eau sans encombre comme si c'eût été un lieu tout à fait guéable. Cet endroit devint pour la troupe un chemin sûr de passage. Ce fut évidemment un grand prodige, car les gens qui étaient montés sur des coursiers fougueux et toute la cavalerie purent passer facilement et à l'aise, en se confiant dans la vraie foi du brave général des Arméniens, Vahan. Ce fut un prodige semblable à celui qui s'opéra pendant que le peuple israélite traversa le Jourdain. Les Arméniens entrèrent dans la ville de Tevin, où ils offrirent à Dieu leurs actions de grâce; et, après avoir, selon l'usage, distribué charitablement des aumônes aux pauvres, ils se réjouirent, eux aussi, et comblés d'une joie agréable à Dieu.

80. *Vahan Mamigonien se rend à la cour, auprès du roi Vagharsch.*

Peu de jours après, Vahan Mamigonien rassembla promptement la cavalerie arménienne, et, prenant avec lui tous les satrapes ses alliés, il partit pour se rendre auprès du roi Vagharsch. Après quelques journées de marche, il arriva à la cour. Le roi et les nobles Perses, en apprenant l'arrivée de Vahan à la cour, fixèrent aussitôt l'heure où il devait se présenter au roi et à tous les nobles Perses. Le roi, eu égard aux fatigues du voyage de Vahan, lui demanda affectueusement, et à plusieurs reprises, s'il se portait bien; et il l'écouta parler avec joie. Cependant, ce jour-là il ne lui demanda rien autre chose. Le lendemain, tous les grands de la cour royale et plusieurs autres Perses s'assemblèrent, et le vaste pavillon fut rempli d'une grande multitude de gens.

(1) Cf. Patcanian, *Hist. des Sassanides*, pg. 75-76 de la trad. franç.

81. *Discours du roi à Vahan.*

Le roi Vagharsch, adressant la parole à Vahan Mamigonien, lui dit : « Nous nous sommes déjà complétement renseigné sur les conférences que tu as eues avec Nikhor : il nous a rapporté tout ce que tu avais dit, soit par les messagers, soit par les correspondances, et ce dont vous avez traité ensemble. Tu n'as point menti dans tout ce que tu as dit, car si la folle présomption de Bérose, mon frère, si son incrédulité opiniâtre, son obstination et son orgueil n'avaient privé les Perses que de ta personne, le dommage aurait été peu considérable; nous aurions perdu en toi un simple sujet, et il aurait peut-être pu en trouver un autre qui t'aurait remplacé. Mais lui, au contraire, par sa fierté, a causé la perte d'une innombrable multitude de gens distingués dont aujourd'hui personne ne peut tenir lieu; et, à la fin, il a causé sa propre perte et celle de ses fils et de ses femmes. Or, si tu avais été la cause de ta perte et de celle de la multitude qui a péri par ta main, tu aurais été, ce jour-là, digne d'être jugé, puni et condamné à subir une mort cruelle. Mais puisque c'est un autre qui fut cause de tous ces malheurs et de la ruine que tu as causée, ce serait très-grave de te punir à cause de la faute et de la tyrannie d'un autre, et au surplus nos lois ne nous le permettent point, car cet acte que tu as exécuté a été déterminé par le caractère dédaigneux et opiniâtre de Bérose. D'autre part, plusieurs d'entre les Perses songèrent à l'exécuter également, mais ils ne furent pas à même de l'entreprendre, n'ayant pas le courage de s'exposer à la mort intrépidement, comme tu l'as fait, puisqu'ils estimèrent que les plaisirs de cette vie sont préférables à la mort. Mais vous, Arméniens, vous avez compté ce monde pour rien; et ceux qui moururent sont tombés courageusement : vous qui vous êtes sauvés et qui êtes de ce monde, vous avez vécu bien plus vaillamment. Plût à Dieu qu'aussi les autres guerriers que Bérose conduisit inutilement au combat, et qu'il fit périr, eussent fait preuve d'une telle vaillance; car peut-être aujourd'hui ils vivraient comme vous, et ils seraient en ce moment auprès de nous. »

82. *Réponse de Vahan au roi Vagharsch.*

Vahan Mamigonien répondant au roi Vagharsch, en présence de toute la multitude, lui dit : « Il ne convient pas de faire de longs discours devant Dieu et devant les rois. Et comme je t'ai déjà fait con-

Digitized by Google

naître, à toi et à tous les grands de la cour, par Nikhor et par un écrit scellé, nos vœux et nos propositions, ainsi que les motifs de la conduite que nous avons tenue, en nous exposant à la mort, dire les mêmes choses plusieurs fois serait allonger le discours et causer de l'ennui. Ainsi que tu l'as dit, le caractère violent et le cœur inflexible de ton frère Bérose étaient insupportables et ne convenaient pas à un roi. Cependant, quand il exerçait sa tyrannie sur les autres, il ne faisait que les priver de leurs maisons, ou de leur vie, ou il leur faisait subir quelque autre punition. Quant à nous, on blessait nos âmes; c'était un malheur et un supplice que ni nos ancêtres ni nous-mêmes n'avons pu tolérer. Nous avons toujours déclaré et nous déclarons que vos lois nous paraissent des mensonges, et qu'elles sont des bavardages d'hommes insensés. Ne nous force pas à insulter des choses que nous ne pouvons ni honorer ni aimer spontanément et avec réflexion, car elles nous semblent ridicules, et nous n'y croyons point. Quant à vous, vous prévalant de votre autorité et de votre force, et, n'écoutant point notre protestation, vous vouliez nous anéantir; et cependant nous avons déjà éprouvé bien des pertes. Nos lois demandent de la sainteté; elles ne permettent et ne veulent aucune de ces impuretés par lesquelles les âmes des hommes périssent; elles ordonnent de servir les maîtres et leur obéir comme à Dieu. Or, parmi ceux qui furent honorés par Bérose pour avoir embrassé vos lois, montrez-nous, je vous prie, un homme qui se soit distingué par quelque service, par ses prouesses à la guerre, et qui ait fait preuve de quelque courage. Que vos nombreux généraux perses, qui ont été en diverses contrées, nous parlent de quelque action mémorable faite par quelqu'un d'entre eux, d'un fait d'armes que vos généraux aient vu, et que vous ayez récompensé. Quant à leurs actes infâmes et à leurs crimes, leurs compatriotes et les autres habitants de l'Arménie les connaissent bien. Ils savent ce que sont ces gens, couverts de toutes sortes d'infamies, ces imposteurs, ces lâches, ces impudiques, ces voleurs et ces traîtres, qui s'en vont secrètement, qui errent dans les montagnes, et qui violent les tombeaux pour les dépouiller. Les hommes les plus pauvres du pays d'Arménie avaient de la répugnance à manger du pain avec eux, et même à aller auprès d'eux, de crainte d'en être souillés, selon les préceptes de nos lois. Ceux-là sont venus embrasser vos doctrines par supercherie, et en même temps ils souillaient le Feu, en vous regardant comme des insensés. C'est pourquoi je vous dis hautement aujourd'hui : Supprimez en Arménie ce trafic frauduleux que nous ne prenons point pour une chose juste, et que personne n'honore comme un Dieu. Quand des inférieurs, des lâches, des infâmes, des fils rebelles et des serviteurs infidèles se décident à offenser ou à perdre leurs supérieurs, les hommes de bien, les honnêtes gens, leurs pères ou leurs maîtres, se servent de vos fausses lois pour commettre toutes sortes de crimes. Mais vous, comme des maîtres, exigez de nous, vos serviteurs, le respect, le service, le travail, la soumission, l'intérêt et la loyauté; et, d'une manière digne des Dieux, donnez avec un esprit impartial une juste récompense à chacun selon son mérite. Telles sont nos raisons et nos conditions que nous vous exposons : et si vous nous accordez et confirmez ces conditions, si vous ne voulez pas nous éloigner de la sujétion que nous vous devons, alors, suivant l'usage des rois, donnez-nous-en pleine garantie par un écrit scellé; ensuite, exigez de nous, ainsi que de vos serviteurs, des services et la soumission, et regardant de l'œil de l'intelligence, qui voit tout, les hommes et leurs mérites, accordez-leur une juste récompense. »

Lorsque Vahan Mamigonien eut dit ces paroles en présence du roi Vagharsch et de tous les grands de la cour, tous approuvèrent hautement ses paroles, et ils le trouvèrent digne d'estime. Tous étaient étonnés de la sagesse de Vahan, et du charme des paroles éloquentes qui sortaient de sa bouche. Non-seulement les fidèles, mais aussi les infidèles s'apercevaient des grâces que Dieu avait versées sur les paroles qui se faisaient agréer de tous avec un grand plaisir. Le roi Vagharsch, répondant, dit à Vahan Mamigonien et à tous les satrapes arméniens ses alliés : « Vahan a exposé devant nous tout ce que vous avez pensé et résolu. Qu'aujourd'hui toutes vos demandes vous soient accordées éternellement, confirmées par notre écrit et par notre sceau; que cet acte de révolte que vous avez fait, quand vous y avez été forcés par la violence de Bérose, et non pas par votre volonté, vous soit pardonné en ce jour; que dorénavant et jusqu'à la fin des siècles aucun des rois qui occuperont ce trône et qu'aucun des Perses n'osent s'opposer à cette décision, soit dans leurs discours privés, soit devant quelque Arménien. Quant à vous, soumettez-vous fidèlement et rendez les services qu'il convient aux serviteurs de rendre à leurs maîtres. » Ayant dit cela, le roi congédia l'assemblée.

Digitized by Google

83. *Vahan, seigneur des Mamigoniens, est nommé général en chef de l'Arménie.*

Le lendemain, les grands de la cour s'assemblèrent en conseil en présence du roi Vagharsch, pour lui proposer de conférer à Vahan Mamigonien le titre de seigneur des Mamigoniens et de général en chef de l'Arménie, sachant que le roi désirait et voulait les écouter avec plaisir et avec bienveillance. Le roi accepta spontanément et volontairement cette proposition; on fit connaître à Vahan Mamigonien la volonté du roi Vagharsch et des grands de la cour. Alors Vahan Mamigonien répondit, en disant : « Je n'ai pas la puissance de m'opposer à votre volonté et à votre commandement. Votre délibération et votre démarche à mon égard sont trop flatteuses et dépassent mon attente. Cependant, je voudrais vous rendre d'abord quelque service ou faire quelque action d'éclat, pour que vous me considériez favorablement, et qu'alors vous fissiez ce qu'il vous semblerait bon de faire. Je désirerais donc que vous ne m'honoriez pas ainsi cette fois. » Le roi et tous les grands Perses, interrompant Vahan Mamigonien, dans son discours, le firent asseoir sur le siége de la seigneurie des Mamigoniens, et lui conférèrent le titre de général en chef de l'Arménie avec les mêmes droits qu'avaient exercés ses ancêtres. Ils accordèrent aussi aux autres satrapes arméniens, restés fidèles et unis à Vahan, seigneur des Mamigoniens et général en chef d'Arménie, ce qui alors était nécessaire et convenable à chacun selon son mérite. Le roi Vagharsch et tous les grands, après les avoir tous accueillis avec beaucoup d'empressement et avec honneur, les congédièrent et les laissèrent partir en paix pour le pays d'Arménie.

Lorsque Vahan, seigneur des Mamigoniens et général en chef de l'Arménie, alla prendre congé de Vagharsch, roi des Perses, et de tous les grands de la cour, le roi lui demanda : « Vahan, général d'Arménie, es-tu content de nous? t'avons-nous bien traité? s'il te faut encore quelque autre chose, dis-le-nous? » Alors, Vahan, seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie, répondit au roi Vagharsch : « Ce que ta bienveillance vient de nous accorder, à nous, indignes serviteurs, pouvait être accordé par Dieu seul, qui est le créateur de tous et qui désire le bien et l'utilité de tous les hommes; mais cela était impossible pour un mortel. Or, c'est toi qui nous as pardonné nos offenses; c'est toi qui nous as pris en considération, en nous accordant des charges et des honneurs; qui nous as comme ressuscités de la mort, et qui as relevé une nation abattue et perdue. Mais, puisque tu m'as interrogé et que tu m'as donné la liberté de dire la vérité, je voudrais que, de même que tu m'as, comme un Dieu, rappelé de la mort à la vie, et que, m'ayant ainsi ressuscité, tu as tenu compte de moi, tu aies pu ressusciter ma personne tout entière et non une partie; car je vois encore la moitié de moi-même frappée de mort. » Alors le roi Vagharsch lui demanda : « Fais-nous donc connaître clairement le sens de tes paroles, pour que nous le sachions. » Vahan, seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie, dit : « S'il t'était possible d'accorder aussi la seigneurie au prince Gamsaragan (1), alors j'aurais regardé comme entièrement ressucités mes membres morts. » Le roi Vagharsch répondit au seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie : « Pour ne pas t'attrister en ce moment, et pour que la première faveur que tu nous as demandée te soit accordée, je te rends la seigneurie du prince Gamsaragan. Quant à la seigneurie du prince Ardzrouni (2), laisse quelque temps que ceux qui sont de cette famille sachent nous rendre quelque service efficace, qu'ils fassent quelque chose utile à la Perse; alors nous verrons ce qu'il convient de faire. Mais toi, contente-toi de la faveur présente que nous t'avons accordée; tâche désormais de faire tous tes efforts pour aimer tes maîtres, pour être équitable, et pour bien gouverner ton pays. Vas donc en paix en ton pays et auprès de ta famille, et sois prêt à recevoir nos ordres. »

84. *Le général Vahan retourne en Arménie.*

Le roi Vagharsch congédia Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, et tous les satrapes arméniens, et les laissa partir en paix. Quand Vahan, accompagné de tous les satrapes arméniens ses alliés, arriva en Arménie, le saint homme de Dieu, Jean, patriarche d'Arménie, alla au-devant d'eux, avec le signe précieux de la croix et avec les reliques sacrées du saint martyr Grégoire, qui déjà avaient servi à les conduire au moment où ils se rendaient à la cour. Quand le saint patriarche rencontra Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, accompagné des autres satrapes arméniens, et de toute la multitude des soldats, il les salua, les embrassa

(1) Ce prince s'appelait Nersèh.

(2) Ce prince, appelé Sahag, fut remis plus tard en possession de ses domaines héréditaires.

Digitized by Google

en les bénissant; et puis d'un cœur plein de joie, il dit : Mon âme tressaillera dans le Seigneur, qui a essuyé la sueur des fils de son Église, qui ont sué et combattu pour le nom du Christ; qui les a fait reposer de leurs fatigues, a essuyé la souillure de leurs armes, et lavé les âmes des fidèles avec l'eau de la loyauté. Il les a ornés tous avec des vêtements du salut et avec la robe de l'allégresse ; il vous a embellis, comme un époux, avec une couronne, et il vous a ornés d'une parure, comme une épouse de son royaume. Qu'il fasse la grâce de vous orner aussi de cette parure dont s'embellissent les apôtres et les prophètes au jour du Christ. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme n'a jamais compris la splendeur de cette parure que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment. » Le saint patriarche ayant parlé de la sorte et donné à tous sa bénédiction, ils entrèrent dans la ville de Vagharschabad, qui maintenant s'appelle la Ville-Nouvelle. Vahan, général d'Arménie et les satrapes arméniens ses alliés y demeurèrent quelques jours, selon leur habitude; et après avoir fait leurs vœux et leurs offrandes dans la sainte métropole, et ensuite dans les chapelles des vierges martyres, ils songèrent à venir au secours des pauvres. Tous les satrapes arméniens et une grande foule d'autres personnes venaient tous les jours, avec une grande joie, auprès de Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, et ils se réjouissaient ensemble, en psalmodiant et entendant les discours des pieux docteurs de la sainte église. Ils y demeurèrent quelques jours, et puis Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, se mit en route, et rentra, avec toute la multitude des Arméniens, à Tevin, ville capitale d'Arménie, en bénissant et glorifiant la puissance de la sainte Trinité.

En ce temps-là vint en Arménie un marzban, dont le nom était Antégan (1). C'était un homme d'un caractère doux, prudent et juste, qui savait distinguer avec discernement le sage de l'ignorant et le bon du mauvais. Il voyait tous les jours la sagesse prévoyante de Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, sa rectitude de jugement, les soins qu'il prenait pour le bien du pays, son courage, son habileté en toute chose, et le progrès qu'il faisait en tout. Il voyait aussi que chaque chose que Vahan s'était engagé à entreprendre, bien qu'elle fût très-difficile, Dieu la faisait réussir par son moyen, et qu'il achevait sans peine et facilement toutes ses entreprises. Étant toujours témoin de ces actes utiles, et considérant ces qualités ingénieuses, données par Dieu, qui brillaient dans Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, Antégan s'en étonnait secrètement dans son cœur, et il s'en réjouissait à cause de son caractère bienveillant. Il avait de l'affection pour lui, et il faisait souvent connaître aux grands de la cour, et à ses amis, l'esprit plein d'intelligence de Vahan. Il faisait aussi tout savoir au roi Vagharsch. Lorsqu'il partit d'Arménie pour se rendre à la cour, il parla avec une grande admiration au roi Vagharsch, en présence de tous les grands de la cour, de toutes les hautes qualités de Vahan, général d'Arménie et seigneur des Mamigoniens, et il ajouta : « On le voyait faire de jour en jour de grands progrès et développer sans cesse ces qualités ingénieuses dont bien des fois je vous ai fait part, et dont maintenant je vous entretiens de vive voix. C'est pourquoi, considérant ces progrès, j'ose dire devant vous qu'il est superflu et inopportun de nommer un autre marzban. Car si un autre marzban va en Arménie, d'abord il n'a pas l'expérience que cet homme possède. En effet dans quelle autre personne brillent autant de talents et une intelligence si fine, si ce n'est en toi seul qui es semblable aux Dieux, et au-dessus de la nature humaine? Je dis donc en toute liberté qu'il n'y a aucun autre homme, ou bien il y en a peu qu'on puisse comparer à lui. Ensuite, un marzban étranger, qui ira en Arménie, pourra à peine en deux ou trois ans, à cause de l'étendue de la contrée, connaître d'abord l'état du pays, et tout ce qu'il offre de commodités ou de difficultés, distinguer les hommes de ce pays, les bons et les mauvais, les gens utiles et les méchants. Si bien que si l'on gouverne sans avoir aucune connaissance de toutes ces choses, on se trouvera dans une situation pénible et embarrassante. Vahan au contraire, étant du pays, connaît chacun par son nom; il regarde comme bons ceux qui sont bons, et comme mauvais ceux qui sont mauvais. Outre les conséquences que cela pourra avoir, et dont je viens de vous parler, le marzban perse qui se rendra dans ce pays, ira avec sa femme, ses enfants, sa cour, ses amis, ses serviteurs et ses suivantes. Or, si tous ces gens-là sont entretenus aux dépens du seigneur de la Perse, les dépenses seront peu importantes, et s'ils vivent aux frais du pays, il en résultera un dommage considérable pour les gens de ce pays. Si Vahan est nommé marzban, il vivra avec les revenus de sa propre maison; tout l'argent restera dans le trésor royal, et il y aura même de l'avantage pour le gouvernement. Or, considérant la probité et l'habileté de Vahan, ayant réfléchi à cela pendant

(1) Ce marzban, Perse de nation, resta sept mois dans le pays, en 484.

Digitized by Google

longtemps, et ayant égard à l'intérêt du gouvernement et du pays, j'ai pris la liberté de dire ce qu'il faut penser et faire; d'ailleurs, mes frères, jugez l'affaire comme vous le voudrez. » En entendant toutes ces paroles d'Antégan, le roi Vagharsch et tous les grands de la cour furent satisfaits : tous ceux qui l'entendirent furent saisis d'admiration; ils lui donnèrent des éloges éclatants, le trouvèrent digne d'estime, comme un homme qui aime ses maîtres et qui désire l'intérêt du pays.

85. *Vahan, général d'Arménie, est nommé marzban d'Arménie.*

Aussitôt le roi Vagharsch, de concert avec tous les grands de la cour et des Arik, ordonna d'envoyer un décret en Arménie, et de conférer à Vahan, seigneur des Mamigoniens et général d'Arménie, la charge de marzban (1). On apporta le décret, et quand on l'eut remis à Vahan, on lui conféra par la grâce de Dieu tout-puissant la dignité de marzban d'Arménie. Vahan reçut des mains du messager le décret d'investiture de sa charge; et, bien qu'il fît difficulté de l'accepter, parce qu'il connaissait la jalousie de quelques-uns des Arméniens, cependant il n'osa pas s'opposer à l'ordre du roi et lui désobéir. Aussitôt qu'il fut en possession du décret, il demanda un cheval pour se rendre à la maison de Dieu. Les habitants de la ville, en l'entendant venir, s'y portèrent tous en foule, les satrapes, les nobles, les courtisans, le peuple, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants; les nouvelles mariées elles-mêmes, quittant leur chambre nuptiale et de félicité, oubliant en ce moment la pudeur virginale, accoururent toutes à l'église. La maison de Dieu n'était pas suffisante pour contenir toute cette foule, les vestibules extérieurs de l'église, les rues et les places d'alentour étaient remplies. C'était un jour de joie ineffable pour les gens honnêtes et pieux et pour les esprits sages et bienveillants, et un jour de deuil douloureux et d'inconsolable tristesse pour les gens méchants et perfides. Alors, le saint patriarche d'Arménie, Jean, voyant cette faveur signalée et inattendue accordée par Dieu pendant son pontificat, le cœur plein de joie, fit réciter ce psaume : « Bénissez le Seigneur dans vos assemblées; bénissez le Seigneur, vous qui descendez des sources d'Israël. » Il ordonna ensuite de lire le passage de la délivrance d'Israël du joug de Pharaon; et puis le passage du livre des Rois où il est rapporté que David sacra roi son fils Salomon. Il monta ensuite les degrés de la chaire, et, donnant le salut de paix, il parla ainsi :

(1) Vahan, surnommé *le Grand*, fut nommé marzban d'Arménie en 486 par Vagharsch et confirmé dans ses charges par Cabad, frère de Vagharsch et fils de Firouz. Il resta marzban d'Arménie jusqu'en 511, époque à laquelle Vart, son frère, lui succéda dans sa charge.

86. *Sermon de Jean Mantagouni.*

« Dès le commencement, Jésus-Christ, notre Sauveur et Seigneur, nous traça et nous révéla par plusieurs allégories et par diverses paraboles le symbole de sa venue et de son incarnation dans le sein de la sainte Vierge, mère de Dieu. Par le buisson ardent, il désigna la vierge bienheureuse; par les prodiges en Égypte, la forme insensée des lois hébraïques; par l'immolation de l'agneau, l'affranchissement d'Israël, puisque c'est par l'immolation du véritable agneau que toutes les créatures devaient être sauvées; par le passage à travers la mer, la régénération dans les fonds du baptême; par l'engloutissement des Égyptiens, la mort du vieillard. Le passage du peuple à travers le Jourdain, comme il est écrit, les douze sources d'eau qui ont jailli, et les soixante-dix palmiers, figurent les disciples de Jésus-Christ, comme il est dit: Le Seigneur choisit encore soixante et dix autres disciples et les envoya pour guérir les malades. Leurs fruits qui avaient déjà en eux une saveur si douce, étant mis en terre, se changèrent en sources. Quant aux sources abondantes des douze fontaines, qui, s'étendant au loin et se dispersant dans plusieurs campagnes, les garnirent de fleurs, de fruits fertiles, ce sont les figures des douze apôtres bienheureux, que le psalmiste a indiqués aujourd'hui même d'une manière évidente, en disant : Bénissez le Seigneur dans vos assemblées, bénissez le Seigneur, vous qui sortez des sources d'Israël. Elles furent comme des sources abondantes de grâce, semblables à celle du jardin d'Éden, dont l'Écriture dit: Il s'élevait de la terre une source qui en arrosait la surface. Aussi les saints apôtres, puisant à la source du Verbe né de la sainte Vierge, inondèrent et fécondèrent toute la surface de la terre. C'est dans la mer de leur prédication que meurent les péchés, que revivent les créatures; Pharaon est englouti, Israël est sauvée, la servitude finit, la délivrance s'établit, l'agneau se distribue, les nations se rendent immortelles; ceux qui goûtent l'agneau s'approchent des cieux, et ceux qui ne le goûtent pas périssent engloutis dans la mer; les païens deviennent des Israélites, Satan disparaît englouti comme Pharaon dans le torrent du Jourdain. O prodige ineffable et étonnant! Les trois jeunes hommes innocents changèrent en rosée les flammes de la

Digitized by Google

fournaise ; et les ruisseaux de ces douze sources de prédication enflammèrent les eaux des fonts du baptême. La même fournaise de Babylone brûlait les Babyloniens impies ; tandis que les eaux des fonts du baptême, en lavant les impuretés des âmes des baptisés, les transforment et les rendent lumineux ; converties en un feu ardent, elles brûlent l'ennemi de la justice, avec les œuvres du vieillard. O vous, qui aimez l'Église ; vous, fils des apôtres, rachetés au prix du sang du Christ, ne vous faites pas les esclaves de la crainte des hommes ; rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Bénissez le Seigneur dans vos assemblées ; bénissez le Seigneur, vous qui sortez des sources d'Israël ! Vous avez aimé l'Église, et vous avez été aimés par l'Église. C'est elle qui a adouci les rois, apprivoisé les bêtes féroces, et changé les loups en agneaux ; qui vous a rendus glorieux et qui a couvert de honte les ennemis de la vérité.

« Mais moi, ému aujourd'hui par la joie de mon cœur et par l'allégresse de mon âme, levant mes mains vers le ciel, je crie à Dieu avec l'antique David, qui rendit au Tout-Puissant des actions de grâce et des louanges à propos de son fils Salomon, en disant : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a donné de voir aujourd'hui de mes propres yeux mon fils assis sur mon trône : unissant donc ma voix à celle du prophète, je dis, moi aussi : Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui m'a donné de voir les fils de l'Église, qui m'ont été confiés, brillants de gloire et de splendeur, par la faveur du Christ ! Que les Hébreux restent muets, que les apostats soient couverts de honte ! Adonias s'enfuit, lui qui croyait régner sans Dieu. Ses compagnons, couverts de honte, se cachent sous l'autel. Ils ont régné par eux, dit l'Écriture, et non par moi ; ils ont eu des princes, et je ne les ai pas connus. Où sont ceux qui s'enorgueillissaient sans Dieu ? où sont ceux qui dominaient sans Dieu ? où sont les hommes sanguinaires ? où sont ceux qui aimaient les prostituées ! Adonias a dit : Donne-moi Abisag de Sanam. Ils n'ont point recherché Dieu, et ils n'ont point reconnu le Seigneur des armées. Où sont ceux qui insultaient l'Église, qui foulaient aux pieds les lois, qui profanaient le sanctuaire, qui bâtissaient des Temples du Feu, qui mettaient dans l'oubli la vérité, et qui blasphémaient contre la justice ? Ils s'enfuirent, ils se retirèrent, et ils furent couverts de honte.

« Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une source de larmes ? et je pleurerai la perte des infortunés ! Voyez : voilà que l'homme efféminé meurt : mais vous ne le laissez pas mourir. L'homme sanguinaire va être massacré devant l'autel ; hâtez-vous donc de le secourir ! Séméï va être exécuté : ayez-en pitié, et prêtez-lui secours ! disant à Salomon : Il n'est pas ici ; et que la sévérité des lois n'est point tracée sur des tables de pierre. Le Christ est ici : peuples, applaudissez. Il dit : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui avez des fardeaux pesants, et je vous soulagerai. Il dit encore : Je ne suis point venu pour appeler les justes à la pénitence, mais les pécheurs. Mais il vous donna à vous aussi des ordres, à vous qui êtes plus puissants et plus capables, en disant : Vous devez, vous qui êtes plus forts, supporter les faiblesses des infirmes. Invités par le Christ, assis auprès de sa table, et prêts à manger le pain céleste, appelez-y les boiteux, les aveugles et les infirmes. Ne les laissez point se tenir attachés, comme Adonias et Joab, à la corne de l'autel, qui, selon le grec, est une partie du corps, et encore une plante non fertile dont le fruit est sans saveur. Disposez les ignorants à sucer le lait nourrissant, et apprenez leur à boire au calice de l'allégresse pour sentir la douce joie du salut de l'âme ; qu'ils goûtent ce même lait et ce même vin dont le sage Salomon a parlé jadis, par la grâce du Saint-Esprit, dans le Cantique des cantiques, en disant : Que ton sein est délicieux, ma sœur, mon épouse ! que ton sein est doux ! Il est plus doux que le vin. Mais préservez les plus jeunes et les infirmes en esprit de ce vin assoupissant que le peuple hébreux a bu d'une manière insensée, et dont parle le livre de la Genèse du grand prophète, pour réprimander ce peuple, maintenant et jusqu'à la fin du monde, en disant : Le peuple s'assit pour manger et pour boire, et tous se levèrent pour danser. Préservez-les encore de ce vin que Loth et Noé ont bu. Ne les laissez pas sortir comme Séméï, hors de Jérusalem, et surtout se mettre à la recherche des fils d'Agar. Faites qu'on aime les fils d'Isaac, et qu'on cherche parmi ses fils le Dieu devenu homme. Car celui qui naquit de l'esclave et ce qui est écrit sur des tables de pierre désignent l'endurcissement de ceux qui ont le cœur dur comme la pierre et qui sont méchants ; et dont Paul lui-même, en parlant allégoriquement, a dit : Agar est la montagne de Sinaï en Arabie, qui tient à la Jérusalem d'ici-bas, qui est esclave avec ses enfants ; au lieu que la Jérusalem d'en-haut est libre. La doctrine du Christ, prêchant le pardon, est écrite en caractères ineffaçables, non pas sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair qui sont les cœurs des élus.

Digitized by Google

« Il y a plusieurs médecins dans l'Église. Venez ici, vous tous qui êtes fatigués, et qui, comme il a été dit, avez des fardeaux pesants; déposez-les ici et reposez-vous! Et vous, qui vous trouvez maintenant au dedans, invitez les pécheurs qui sont au dehors, et soyez leurs hôtes. Allez dans les places publiques et dans les rues de la ville, et, rassemblant les faibles d'esprit et ceux qui sont accablés de péchés, amenez-les ici. Ils seront tous guéris, en apportant avec eux le repentir et les larmes qu'on leur demande. Les médecins de chaque infirmité sont connus et prêts. Conduisez le publicain à Matthieu l'évangéliste et à Zachée; les adultères, à cette femme adultère qui est aujourd'hui fille du Christ; les voleurs, à ce voleur qui a ouvert le paradis; les apostats, à Pierre, qui garde les portes et qui tient les clefs du royaume des cieux. On ne demande d'eux d'autre rétribution que la prière et les larmes; c'est des opulents seuls que l'on exige la miséricorde, car elle s'élève au-dessus du jugement. Or, qui est plus misérable et plus malheureux que celui qui pour quelques larmes reste privé du royaume céleste; ou bien, qui est plus heureux et plus admirable que celui qui, pour quelques larmes versées jour par jour, possède les biens éternels? Si tu voyais mourir ta femme adorée, ton fils, ou bien quelqu'un autre de tes amis intimes, n'aurais-tu pleuré amèrement, n'aurais-tu voulu ni reposer, ni même reprendre haleine! Or, tu vois tous les jours devant toi ta propre âme qui est morte; et la crainte du feu inextinguible et le souvenir des menaces de l'enfer tourmentant toujours tes pensées; tu restes les bras croisés, et tu ne t'en soucies point! Comment peux-tu donc être tranquille, reposer un moment ou respirer! Croyez-moi, je tremble et je frémis en entendant ces paroles. Je vous prie donc, vous qui êtes encore fermes et inébranlables, de ne point rendre vos prières semblables à celle du Pharisien, bien que vous possédiez mille biens; dites seulement: Nous sommes des serviteurs inutiles. N'allez pas aux noces sans emporter de l'huile, ainsi que le firent les vierges folles, de peur que la porte ne soit fermée et que vous ne restiez au dehors, couverts de honte. Tâchez, vous surtout qui avez supporté le poids du jour, de la chaleur et de la sueur, en travaillant avec persévérance dans la vigne de Dieu, plantée dans les âmes, de ne point rester privés de tout, et de tout perdre. Je désire qu'au lieu de ces ornements dont vous vous êtes parés, vous soyez revêtus des ornements désirables des cieux; qu'au lieu de cette couronne réjouissante qui ne rend illustres ceux qui la possèdent que pendant peu de jours, vous receviez de la main de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ la couronne céleste, lumineuse, incorruptible et éternelle; que vous entendiez cette voix glorieuse et heureuse, en disant: Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. Puissions-nous le mériter tous, par la grâce et la bienveillance de notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ, à qui, ainsi qu'à toi, ô Père, et à ton Saint-Esprit appartiennent la gloire, la puissance et l'honneur, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen! »

NOTE ADDITIONNELLE.

L'histoire de Vahan le Mamigonien, qui occupe toute la fin du récit de Lazare de Pharbe, a été traduite librement en français par le P. Garabed Kabaradji, à la suite de celle d'Élisée(1). C'est un résumé d'une partie du livre de Lazare qui complète le récit de la guerre des *Vartaniens* et des *Vahaniens*. Il existe un tirage à part de ce résumé, qui est intitulé : « Abrégé de la vie politique et guerrière du prince Vahan le Mamigonien..... par Lazare de Pharbe (2). »

Je crois devoir faire observer qu'à la page 151 du texte de Lazare, et p. 307 de notre traduction (Ch. 46), le titre *maïbed*, que nous avons rendu par « chef des eunuques de la cour royale » peut être traduit aussi par « chef des vins (1) », (*mey*, vin; et *bed*, chef). Comme ce mot n'existe pas dans les dictionnaires, le doute est possible. Quant au titre de *amparabed* ou *ambaragabed*, « intendant », il peut aussi être traduit par « chef des magasins ». C'est l'acception qu'a adoptée M. Patcanian, dans son *Histoire des Sassanides* (2).

(1) Continuation de l'Histoire d'Élisée, par Lazare de Pharbe, pg. 251-296.
(2) Paris, 1843, in-8° de 48 pages.

(1) Patcanian, *Hist. des Sassan.*, pg. 15.
(2) *Op. cit.*, pg. 15.

Digitized by Google

Le texte d'Élisée renferme dans le chapitre II une expression que nous avons mal rendue et que nous avons hâte de corriger; ce sont les mots *ergir Idaghagan,* que nous avons traduits, bien qu'avec le signe de doute, par « terre italienne » (Cf. plus haut, p. 188, 2ᵉ col.). Ces deux mots ne sont pas incorrects comme nous l'avions supposé; c'est la transcription de l'ethnique perse *Haïthélaïan,* qui s'applique à la *Thétalie,* ou « terre occupée par les Hephthalites. » Ce nom se retrouve dans celui de la ville de *Thalekân,* située dans le Khorassan, entre Balkh et Merw-er-Roud. Au dire d'Yakout (*Géogr. de la Perse,* Ed. Barbier de Meynard, page 376-377), Thalékan est la plus grande ville du Thokharistan. Nous devons cette rectification importante à la sagacité de notre savant confrère, M. G. Garrez, qui a bien voulu appeler notre attention sur cet ethnique, qu'on ne rencontre qu'une seule fois dans Élisée et que nous n'avons vu employé nulle part ailleurs dans les écrivains arméniens de la même époque.

Digitized by Google

APPENDICE.

EZNIG DE GOGHP.

RÉFUTATION DES SECTES.

EXTRAIT DU CHAPITRE II.

RÉFUTATION DE LA RELIGION DES PERSES.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE ARMÉNIENNE DE SAINT-LAZARE DE VENISE.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

Un des plus illustres écrivains qu'ait produits l'Arménie au Ve siècle est sans contredit Eznig (1) de Goghp (2), évêque de Pakrévant, et disciple de S. Sahag et de S. Mesrob. Son principal ouvrage, qui est intitulé « Réfutation des sectes », est un livre précieux à plus d'un titre, parce qu'il complète les renseignements que les écrivains arméniens, et notamment Élisée et Lazare de Pharbe, nous ont transmis sur le mazdéïsme.

Eznig, qui appartient à la classe des seconds traducteurs, fut envoyé par ses maîtres dans les écoles de la Syrie pour se perfectionner dans l'étude des lettres syriaques et transcrire, de concert avec son condisciple Joseph de Baghin, les Saintes Écritures (3). Peu de temps après leur arrivée en Syrie, Eznig et Joseph résolurent d'aller à Constantinople, en vue de compléter leur instruction, en se livrant à l'étude de la langue grecque. Après un séjour assez prolongé dans la capitale de l'empire byzantin, Eznig rentra dans sa patrie, et se rendit à Aschdischad de Daron, où il trouva ses maîtres, auxquels il remit les exemplaires authentiques des canons du concile d'Éphèse et deux manuscrits des Saintes Écritures. C'est à l'aide de ces manuscrits que S. Sahag, avec le concours d'Eznig, traduisit de nouveau sur le grec l'Ancien Testament, dont les Arméniens ne possédaient dans leur idiome qu'une version imparfaite, exécutée d'après le texte de la *peschito*.

Eznig, étant parvenu à la dignité épiscopale, fut appelé à administrer le diocèse de Pakrévant, et c'est en sa qualité d'évêque de cette ville qu'il assista au concile d'Aschdischad présidé par le patriarche Joseph (1). Les biographes et les annalistes ne nous ont transmis aucun détail particulier sur la vie d'Eznig, et on ignore même l'époque de sa naissance et la date de sa mort.

Eznig, qui coopéra sans nul doute à la version des Livres saints en arménien, composa aussi plusieurs écrits originaux (2), dont le principal est sa « Réfutation des sectes ». Ce livre fut écrit en vue de prémunir les Arméniens contre les doctrines du magisme, les sectes philosophiques et les hérésies qui prirent naissance et se développèrent dans les premiers siècles de l'Église. La tâche qu'Eznig s'imposait était d'autant plus difficile que, d'une part, il avait à combattre la religion d'un peuple puissant, les Perses, qui venaient de soumettre l'Arménie à leur autorité et voulaient imposer, par la violence, leurs croyances religieuses aux populations chrétiennes de ce pays. D'autre part, Eznig avait à lutter contre le prosélytisme de sectaires hérétiques, qui essayaient de gagner des partisans dans les contrées de l'Arménie où la foi chrétienne n'était plus protégée par le pouvoir royal, anéanti lors du renversement de l'arsacide Ardaschès. Ce qui contribuait surtout à faciliter l'introduction d'un culte étranger et quelquefois même de doctrines erronées parmi les Arméniens, c'était l'usage des langues grecque, syriaque et perse, très-répandu parmi les membres du clergé national; et c'est au moyen de ces différents idiomes que les hérétiques trouvaient par intervalles des auxiliaires souvent puissants pour la réalisation de leurs desseins et la propagation de leurs doctrines. En présence de ces dangers incessants qui menaçaient d'ébranler la foi de l'Évangile en Arménie, Eznig, qui était profondément versé dans la connaissance des lettres grec-

(1) Guiragos (*Hist. d'Arm.*, p. 16, éd. de Venise, 1865, en arm.) lui donne le nom d'Eznag.

(2) Goghp, ville de la province de Daik, fertile en sel. Cette ville et ses salines furent données par Héraclius, empereur de Constantinople, à Esdras, patriarche d'Arménie. — Cf. Moïse de Khorène, III, 60. — Indjidji, *Arm. anc.*, pg. 372.

(3) Gorioun, *Biographie de Mesrob*, pg. 12. — Moïse de Khorène, *Hist. d'Arm.*, l. III, c. 60.

(1) Élisée, *Hist. des Vart.*, pg. 192. — Lazare de Pharbe, *Hist. d'Arm.*, pg. 282 de ce volume.

(2) Guiragos, *Hist. d'Arm.*, pg. 16.

Digitized by Google

ques et orientales, et qui connaissait à fond les doctrines professées par les philosophes et les sectaires de son époque, conçut le projet d'écrire un traité où il exposerait les principes de ces croyances diverses, dont il démontrerait la fausseté.

Le livre d'Eznig est divisé en quatre parties, dont chacune est dirigée contre ceux de ses adversaires religieux qu'il considérait comme les plus redoutables. Dans la première partie, l'auteur s'attaque aux païens, et notamment aux dualistes, dont il réfute les croyances; la seconde est écrite spécialement en vue de combattre les *parsis*, ou adorateurs du feu; dans la troisième il attaque et réfute les doctrines des philosophes grecs; enfin, dans la quatrième l'auteur combat l'hérésie de Marcion et de ses adhérents. Dans ces différents chapitres, Eznig fait preuve d'une connaissance étendue des questions philosophiques et religieuses qui étaient agitées de son temps; mais il tombe dans les mêmes erreurs qu'Élisée et les autres écrivains arméniens de son époque ont commises lorsqu'ils exposent leurs théories touchant les lois de l'astronomie et de la physique.

La « Réfutation des sectes » n'est pas le seul ouvrage d'Eznig; on lui attribue encore un petit « Recueil de Maximes, » qui ont été publiées à la suite de sa Réfutation. Toutefois la critique a démontré que ces Maximes ne sont que la traduction d'un recueil en langue grecque dont l'auteur serait S. Nilus.

On trouve également dans le *Djarrendir* plusieurs petits écrits attribués à Eznig; mais ces compositions sont apocryphes, car on ne saurait y reconnaître le style et les pensées qui ont présidé à la rédaction du livre de la Réfutation.

La « Réfutation des sectes » a été publiée à différentes reprises. La première édition parut à Constantinople, en 1763. Elle est très-fautive, comme le sont généralement toutes les éditions des classiques qui ont été données au dix-huitième siècle, en Orient. La seconde édition, qui parut à Saint-Lazare de Venise, en 1825 (1826), a été suivie en 1863 d'une troisième, sortie également des presses de la Congrégation arménienne Mékhitariste (1). Cette dernière édition est celle sur laquelle la traduction que nous offrons du 2e chapitre de la « Réfutation des sectes », a été entreprise.

Une traduction française du traité de la « Réfutation des sectes » a été publiée à Paris, en 1853, par M. Levaillant de Florival (1). Cette version est malheureusement fort infidèle, et ne peut donner qu'une idée très-imparfaite de la valeur du livre d'Eznig (2). Tout ce qui a trait dans ce livre à la doctrine de Manès et des Perses a été traduit par M. Neumann (3) et M. Windischmann (4). Enfin, on peut encore consulter, sur l'ouvrage d'Eznig, le *Hermès* (5), la dissertation de M. Ezoff, qui a pour titre : « De la doctrine des anciens mages » en russe (6), et enfin une étude sur la « Cosmogonie des Perses » insérée dans la *Revue de l'Orient* (7).

Les « Maximes » attribuées à Eznig ont été imprimées à Constantinople et à Venise, à la suite des éditions de la Réfutation dont nous avons parlé, et la version française en a été donnée par M. Levaillant de Florival à la fin de sa traduction de l'ouvrage d'Eznig (8).

Nous avons donné seulement la traduction de la première partie du chapitre II de la « *Réfutation des sectes* », qui traite spécialement de la Religion des Perses, c'est-à-dire les paragraphes 1 à 11 inclusivement, en laissant de côté les autres paragraphes qui n'ont plus de rapport avec le magisme. Nous ne pouvions en effet reproduire en entier l'ouvrage d'Eznig, puisque ce livre n'est point une œuvre historique, mais bien un traité philosophique, d'une grande valeur sans doute, mais qui a sa place marquée dans une autre collection, avec les écrits de David le

(1) *Eghdz Aghantolz*, 1 vol. in-8°, de 334 pg. — Nous croyons utile de faire observer que le savant M. Petermann a publié à la suite de sa *Grammaire armén.* (Berlin, 1841) un fragment du livre d'Eznig (l. IV°) dans sa Chrestomathie, pg. 14-18.

(1) *Réfutation des différentes sectes des païens, de la religion des Perses, des sages de la Grèce et de la secte de Marcion*, par Eznig. 1 vol. in-8° de 213 pg.

(2) Cf. Armand de Wickering, *Eznig de Goghphe....*, *et son traducteur français*, dans la *Revue de l'Orient*, t. V, pg. 207-216.

(3) *Zeitschrift für die historische Theologie*.

(4) *Bayerische Annalen*; V. 23 janv. 1834.

(5) T. 23, pg. 201.

(6) St-Pétersbourg, 1858.

(7) T. V, pg. 253-262.

(8) Pg. 203-215 de l'ouvrage cité plus haut.

Digitized by Google

Philosophe et des autres penseurs arméniens. En donnant les onze premiers paragraphes du second chapitre de la Réfutation de Eznig, nous avons eu seulement en vue de compléter, autant que possible, les renseignements si précieux que les historiens arméniens, et notamment Élisée et Lazare de Pharbe, nous ont transmis sur la religion professée par les anciens Perses. Ces renseignements sont du reste peu considérables, mais ils ont le grand avantage de fournir des données nouvelles sur le magisme et que l'on ne trouve point ailleurs. Au surplus, nous nous faisons un véritable plaisir d'annoncer qu'un de nos savants confrères, M. G. Garrez, se propose de publier bientôt un mémoire étendu sur la Perse ancienne et la religion de Zoroastre, où il a réuni tous les documents orientaux et occidentaux qu'il a pu rassembler sur cette intéressante question, encore si peu étudiée et si peu connue.

V. Langlois.

Digitized by Google

EZNIG DE GOGHP.

RÉFUTATION DES SECTES.

EXTRAIT DU CHAPITRE II.

RÉFUTATION DE LA RELIGION DES PERSES.

§ 1. — Avant que rien n'existât, disent-ils (les mages), ni cieux, ni terre, ni aucune des autres créations qui sont dans les cieux ou sur la terre, il y avait un certain Zérouan, nom qui se traduit par « sort ou gloire ». Pendant mille ans, il fit des sacrifices pour qu'il lui naquît un fils qui serait appelé Ormizt, qui créerait les cieux et la terre, et tout ce qui s'y trouve. Après avoir fait des sacrifices pendant mille ans, Zérouan commença à réfléchir, et dit : « De quelle utilité sera le sacrifice que je fais? aurai-je un fils Ormizt, ou mes efforts auront-ils été vains? » Et tandis qu'il se livrait à ses réflexions, Ormizt et Arhmèn furent conçus dans le sein : Ormizt à cause des sacrifices [qu'il avait] accomplis, et Arhmèn, parce qu'[il avait] douté. Informé de cela, Zérouan dit : « Deux fils sont dans le sein; or celui des deux qui se présentera à moi le premier, je le ferai roi; et Ormizt ayant connu les pensées de son père, les révéla à Arhmèn. Il dit : « Zérouan, notre père, a pensé que celui de nous deux qui se présenterait à lui le premier, il le ferait roi. » Ce qu'ayant entendu, Arhmèn perça le sein et alla se présenter devant son père. Celui-ci l'ayant vu ne savait pas qui il était, et il lui demanda : « Qui es-tu? » Arhmèn répondit : « Je suis ton fils. » Zérouan lui répliqua : « Mon fils est d'une odeur suave, et il est lumineux, et toi tu es ténébreux et puant. » Tandis qu'ils discouraient entre eux, Ormizt, étant né à son heure, lumineux et d'une odeur suave, vint se présenter devant Zérouan. [Dès qu']il l'eut vu, Zérouan connut que c'était son fils Ormizt, pour qui il avait fait des sacrifices, et ayant pris les baguettes qu'il avait en main, avec lesquelles il faisait des sacrifices, il les donna à Ormizt, et dit : « Jusqu'à présent, j'ai fait des sacrifices pour toi; à partir de maintenant, tu en feras pour moi. » Puis donnant les baguettes à Ormizt, Zérouan le bénit. Alors Arhmèn se présenta devant Zérouan, et lui dit : « N'as-tu pas fait le vœu [suivant] : celui de mes deux fils qui se présentera le premier à moi, je le ferai roi. » Zérouan, pour ne pas violer son vœu, dit à Arhmèn : « Oh ! être faux et malfaisant, il t'est donné un règne de neuf mille ans, et ensuite j'établirai Ormizt roi sur toi. Après neuf mille ans, Ormizt régnera, et tout ce qu'il voudra faire, il le fera. » Alors Ormizt et Arhmèn commencèrent à produire des créatures; et tout ce qu'Ormizt faisait était bon et droit, et ce qu'Arhmèn faisait était mauvais et tortueux.

§ 2. — A ces discours impies et fantastiques d'esprits ignorants et extravagants, il n'était pas besoin de faire une réponse, car leur ineptie suffisait pour réfuter tout d'abord leurs paroles, qui se contredisent et se démentent mutuellement. Mais par cela même que les chefs de leur secte sont tenus en grande estime par ceux qui leur obéissent, et que leur jetant le lacet autour du cou, ils les entraînent dans l'abîme, il est nécessaire de faire une réponse, et de leur montrer qu'ils ne disent rien de plus que Manès (Mani) qu'ils ont eux-mêmes écorché (1).

(1) L'hérésiarque Manès, qui vécut dans la seconde moitié du IIIe siècle, était disciple de Térébinthe. Il enseignait que le monde est l'œuvre de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants. C'était un habile médecin attaché à la cour des rois de Perse; mais ayant été accusé d'avoir laissé mourir le fils de Sapor, il fut mis en prison. Pendant sa captivité, il forma le projet d'allier ses principes au christianisme, et il modifia les textes sacrés selon ses doctrines. Étant sorti de prison, il vint en Grèce, où

Digitized by Google

Car il (Manès) dit deux racines : du bien et du mal, et cela non [par l'effet] de la conception et de la naissance, mais existantes par elles-mêmes et contraires l'une à l'autre ; et ceux-là (les Perses) disent la même chose, comme étant produites par le désir de Zérouan, au moyen de la conception et de la naissance. Or, si c'est la même doctrine chez les deux sectes, pourquoi les mages haïssent-ils les Manichéens (Zantig), si ce n'est qu'ils sont séparés entre eux par les mœurs, mais seulement en apparence et non en réalité. Cependant les deux sectes sont semblables entre elles, car ceux-ci admettent deux racines, et ceux-là également; ceux-ci sont adorateurs du soleil et ceux-là en sont les serviteurs; ceux-ci attribuent le souffle [de la vie] à toutes les choses inanimées et ceux-là pensent également de la même manière.

Toutefois, Manès a voulu feindre [de pratiquer] des mœurs plus pures que celles des Perses, comme s'il était tout à fait inaccessible aux passions, non-seulement plus que ceux-ci, mais encore plus que toutes les autres sectes. C'est ce qui fait qu'ayant été accusé d'avoir séduit des jeunes filles, il fut privé de la vie par une mort [terrible] et écorché. De ceci il résulte évidemdemment qu'ils sont séparés les uns des autres par les mœurs seulement, car ceux-ci sont dissimulés et ceux-là sont dissolus et ouvertement débauchés; mais comme doctrine, leurs sectes sont les mêmes et en tout semblables.

§ 3. — Or, laissant ceux-ci (les Manichéens), nous demanderons à ceux-là (les Perses) : « Zérouan, qu'ils disent antérieur à tout, était-il un être parfait ou imparfait? S'ils disent qu'il était parfait, qu'ils écoutent ceci : S'il était parfait, à qui avait-il donc besoin de demander un fils qui vînt et créât les cieux et la terre; et s'il était imparfait, il est évident qu'il y avait quelqu'un au-dessus de lui qui pouvait suppléer au défaut de son imperfection; et s'il y avait quelqu'un au-dessus de lui, c'était à ce quelqu'un de créer les cieux et la terre et tout ce qu'ils renferment, pour montrer sa bienfaisance et sa puissance, et non pas d'accorder à Zérouan un fils qui ferait les cieux et la terre et tout ce qu'ils contiennent.

Mais, disent-ils, il faisait des sacrifices à la gloire.

Nous demanderons : Par qui la gloire lui fut-elle accordée? Puisqu'il était éternel, il était glorifié. Si quelqu'un lui avait donné la gloire, il faut supposer qu'il y avait quelqu'un au-dessus de lui, plus puissant et plus glorieux, par qui la gloire lui a été accordée. Mais s'il n'y avait personne au-dessus de lui, ce fut en vain qu'il fit des sacrifices pendant mille ans; car la gloire n'existe pas à l'état de personne, mais d'après le succès d'une personne; on dit : gloire, comme d'après l'infortune d'une autre, on dit : malheur. Ces deux [états] sont produits par le hasard et ne sont pas constitués à l'état d'individualités.

Autre chose encore : Si le soleil et la lune n'étaient pas encore créés, par qui les heures, les jours, les mois et les années ont-ils été réglés; et les mille ans, qui les a calculés? Car ils n'existaient pas encore, ces astres lumineux qui règlent le nombre des jours, des mois et des années. Donc il est évident que ces erreurs ne sont que des folies.

Et de plus, si les cieux et la terre et ce qui y est contenu n'existaient pas, où faisait-il les sacrifices et avec quels éléments? Quand la terre n'existait pas, ni les plantes qu'elle produit; d'où aurait-il pris les baguettes qu'il tenait à la main, ou que sacrifiait-il donc, puisque les animaux n'étaient pas encore créés? Et ce qui est plus absurde que tout le reste : Pendant mille ans, disent-ils, il fit des sacrifices, et après mille ans il douta, et dit : Me naîtra-t-il un fils Ormizt, ou ne naîtra-t-il pas, et sacrifierai-je en vain? Par là il est prouvé que Zérouan était impuissant, imparfait et ignorant. La cause des maux, c'est lui-même, et non pas Arhmèn; car s'il n'avait pas douté, comme ils disent, Arhmèn ne serait pas né, Arhmèn qu'ils proclament créateur des maux; mais il douta, ce qui est incroyable et inexplicable.

Car jamais deux sources ne sortent d'un seul orifice : l'une [d'eau] douce et l'autre [d'eau] amère; jamais d'un même arbre ne proviennent deux fruits, l'un agréable au goût et l'autre amer. Or s'ils reconnaissent que Zérouan est doux, ils ne doivent pas supposer que le fruit amer, Arhmèn, est sorti de lui; et s'ils reconnaissent que Zérouan est amer, il n'y a pas de raison pour admettre [qu'il a produit] un fruit doux, Ormizt. Ainsi le langage divin leur est applicable, en disant : Ou faites l'arbre doux et son fruit également doux, ou faites l'arbre amer et son fruit amer; car à l'arbre on reconnaît le fruit.

Si les créatures restent chacune dans leur or-

il essaya de se faire passer pour le Paraclet annoncé par Jésus-Christ. Archélaüs, évêque de Cascar, le combattit victorieusement, et il dut repasser en Perse, où Vahram le fit écorcher vif. La doctrine de Manès trouva des adeptes, qui sous le nom de Manichéens, ont joué un grand rôle dans les affaires religieuses de l'Orient et de l'Occident, où cette secte se multiplia pendant plusieurs siècles.

Digitized by Google

ganisation, et ne dépassent point les limites qui leur sont assignées; si Zérouan était un être immortel et cherchait le moyen de faire des créatures, soit par lui-même, soit par autrui, soit par son fils, comme ils disent, il devrait faire preuve d'ordre et non de désordre.

Car jamais nous n'avons vu que des génisses donnassent naissance à des ânes, ni des ânes à des bœufs, ni des loups à des brebis, ni des brebis à des renards, ni des lions à des chevaux, ni des chevaux à des serpents. Mais seulement il est une procréation que les hommes ont inventée en dehors des lois de la nature, c'est de faire naître des mulets par [le moyen] de chevaux et d'ânes; toutefois, ces mulets sont inféconds et ne donnent pas de rejetons, car ils n'ont pas été créés par Dieu, mais par l'invention humaine. Or, si Zérouan était un bœuf, comment eût-il engendré le scorpion Arhmèn? et s'il était loup, comment eût-il procréé l'agneau Ormizt? Ne sont-ce donc pas là des aberrations de l'imagination des hommes?

Zérouan a été fait homme, et c'était un vaillant champion à l'époque des Titans; et comme les Grecs, les Arik (Perses) et toutes les nations païennes ont coutume de désigner les braves, comme fils des Dieux, le fondateur de la secte des Perses ayant réfléchi que les hommes de ce pays le tiennent pour Dieu, se dit à lui-même : En ce qui concerne la création des cieux et de la terre et de tous les êtres, je l'attribuerai à Zérouan.

Et comme cette parole est authentique, il est évident par là que [Zoroastre] a fondé la secte selon la manière [habituelle] aux hommes, et que par conception et par naissance il a établi cette religion. Car, en premier lieu, il déclare que deux créateurs proviennent d'un même père, le créateur du bien et celui du mal; et puis au moyen d'un acte incestueux, avec la mère et les sœurs, il commence la création des astres. Et il fit cela, non pour autre chose, si ce n'est pour satisfaire à la sensualié et à la voluptueuse concupiscence, parce qu'ayant égard [à la nature] des Arik, qui est portée vers les femmes, il a combiné ses lois d'après leurs mœurs dissolues, afin que lorsqu'ils entendront dire de leurs dieux qu'ils imaginèrent d'abominables rapprochements, eux aussi, en les imitant, commettent les mêmes turpitudes. Cependant la Divinité qui réside dans les hautes régions [des cieux] est fort éloignée de ces aberrations, car il ne convient pas à Dieu d'avoir de fils par le mariage, mais de [le posséder de] toute éternité, comme la raison de l'intelligence et l'orifice de la source, la chaleur du feu et la lumière du soleil; mais non point, comme ils l'assurent, parce que [Zérouan] avait besoin qu'un fils lui naquît, dont le nom serait Ormizt.

O folie! Nulle part de fils existant et lui (Zérouan) imposant un nom à qui n'était ni conçu ni né. Après leur naissance seulement, on donne des noms aux enfants; mais lui (Zérouan), avant la naissance (de son fils), il lui donnait le nom d'Ormizt, parce qu'il croyait que nécessairement il lui naîtrait un fils. Or, s'il le croyait, pourquoi douta-t-il et fut-il, en raison de ce doute, la cause de la naissance d'Arhmèn, par qui les maux sont entrés dans ce monde? Chose encore étonnante, c'est que l'un [des fils] après le sacrifice, qui dura mille ans, était à peine né, que naquit aussitôt celui [qui avait été le résultat] de son doute.

Puis Zérouan, qui savait que deux fils étaient dans le sein, comment ignora-t-il que l'un était bon et l'autre mauvais? S'il le savait et s'il ne détruisit pas le [principe] mauvais, il est lui-même la cause du mal; et s'il l'ignorait, comment est-il croyable qu'il connût l'autre? Et si alors il ne comprit pas [la vérité], quand il vit [son fils] ténébreux et puant, ne le sut-il pas alors? Mais il le sut et le vit, et fit roi [son fils] ténébreux; donc il est lui-même cause des maux, par cela même qu'il ne détruisit pas le mauvais, et qu'il lui accorda même un règne de neuf mille ans. Et sur qui le fit-il régner, si ce n'est sur les bonnes créatures engendrées par Ormizt, pour les tourmenter, en mêlant avec elles ses mauvaises créatures?

Mais aussi, disent-ils, [Zérouan] fit régner Ormizt sur Arhmèn.

Si Ormizt était son roi, comment lui permettait-il de tourmenter ses bonnes créatures? Si le père n'a pas épargné les créatures de son fils, par cela même qu'il les a livrées entre les mains du mauvais, pourquoi le fils ne prend-il pas soin des siennes? Est-ce par faiblesse ou par malveillance? Si c'est par faiblesse, il ne peut les sauvegarder; donc à présent, ce n'est pas à lui de régner, et même il ne peut triompher à la fin, comme ils le prétendent. Si c'est par malveillance, il résulte que non-seulement le père, qui a fait régner le mauvais [fils], est l'auteur des maux, mais encore son autre fils (Ormizt) fut le complice et l'incitateur du méchant.

Ensuite, comme Zérouan donna le royaume à ses fils, à l'un pour neuf mille ans et à l'autre pour toujours, dans quelle condition se trouva-t-il? Car tandis qu'il n'y avait rien, il n'était roi d'aucune chose, puisqu'il n'était créateur de rien; puis quand ses fils naquirent, ils furent créateurs,

Digitized by Google

l'un des biens et l'autre des maux, et ils furent rois, l'un pour un temps et l'autre éternellement, de telle sorte que Zérouan resta privé de création et de royaume. Il n'est pas créateur, car il n'a rien créé; il ne fut pas roi, car de quelles créatures eût-il été roi? Il est évident par conséquent qu'il n'y eut jamais de Zérouan et qu'il n'y en a pas, car si un être quelconque existe, il est ou créateur ou créature. Or, comme Zérouan n'est ni créateur ni créature, [il ne fut] jamais Dieu, il ne l'est pas et il ne le deviendra point.

§ 4. — Mais puisque Zérouan, disent-ils, a conçu cette pensée dans son esprit : si l'un de mes fils vient le premier vers moi, je le ferai roi, Ormizt le sut, et découvrit ce projet à Arhmèn.

Si Ormizt connut la pensée de son père, comment ne sut-il pas le projet de son frère pervers, qui, perçant le sein, sort et s'élance en avant pour s'emparer de la royauté, laquelle par malheur devait lui échoir à lui et à ses créatures. Car d'abord, dès le commencement Arhmèn, ayant repoussé en arrière Ormizt, il le maltraita, et puis durant l'espace de neuf mille ans ce dernier fut affligé et désespéré à cause du mauvais œil lancé sur ses bonnes créatures qu'Arhmèn devait corrompre et rendre dépravées. Ou alors, si Zérouan connaissait la conception de ses deux fils dans le sein, pourquoi lorsqu' Arhmèn se présenta devant lui ne le reconnut-il pas?

Ensuite [Zérouan] qui savait que son fils Ormizt était d'une odeur suave et lumineux lorsqu'il était encore dans le sein, comment ne sut-il pas que son autre fils était puant et ténébreux? Il est donc évident que toutes les choses qu'ils racontent sont mensongères et que ce sont des fables décousues.

Il y a encore une autre chose plus incroyable que tout [ceci, c'est] que l'un [des fils], après un sacrifice de mille ans, était à peine créé, que l'autre, aussitôt après le doute [de Zérouan, fut enfanté]. Et si après ce doute Arhmèn devint le fils [de Zérouan], celui-ci ne devait pas l'appeler son fils; car s'il était réellement son fils, il devait être semblable et pareil à son père, c'est-à-dire [qu'il eût été] bon si [Zérouan] était bon, et méchant s'il était méchant. Est-ce que leur père Zérouan était bon ou méchant et que le bon fils lui naquit de la bonne artère et que le mauvais fils sortit de la mauvaise veine? S'il n'en était pas ainsi, Zérouan n'aurait pas appelé le méchant son fils et ne lui aurait pas donné la royauté. Mais si Zérouan était lui-même bon, il eût anéanti le méchant et il eût donné au bon la royauté. De cette manière il devenait lui-même renommé, et il n'eût pas plongé son bon fils Ormizt dans une profonde tristesse. De tout ceci, il est évident qu'il n'y a jamais eu de Zérouan, père des dieux et distributeur de royaumes.

§ 5. — Ils disent encore : Les baguettes qu'il avait en main, Zérouan les donna à son fils Ormizt, et dit : Jusqu'à présent j'ai fait pour toi des sacrifices; dorénavant tu en feras pour moi.

Or, si Zérouan faisait des sacrifices pour Ormizt afin qu'il lui naquit un fils, pourquoi Ormizt faisait-il des sacrifices à Zérouan? Est-ce qu'un soupçon quelconque serait venu à Zérouan, et qu'à cause de cela il aurait ordonné à Ormizt de lui faire des sacrifices? Est-ce que celui de qui il sollicitait un fils, en lui accordant ce fils devait en retirer un profit? Si cette pensée lui était venue dans l'esprit, les baguettes ne pouvaient pas l'aider, et en lui donnant ces baguettes [Zérouan] n'eût pas dit [à Ormizt] : Tu me feras des sacrifices pour montrer qu'il y avait quelqu'un à qui Zérouan faisait des sacrifices pour son fils, et [Zérouan] ordonna à son fils [Ormizt] de faire à cet être des sacrifices pour lui.

S'il y avait un être au-dessus de Zérouan et de son fils, à qui ils faisaient des sacrifices, il fallait donc supposer que cet être était leur auteur et le créateur de tous, et ne pas croire que Zérouan est l'auteur d'Ormizt et d'Arhmèn, et cela à cause des maux et des biens, [plutôt] que de donner à Zérouan un fils créateur; puisque l'être qui était supérieur à Zérouan pouvait par lui-même créer les cieux et la terre et tout ce qui s'y trouve, ainsi qu'il a été dit plus haut, et montrer ainsi sa puissance et sa bonté? Ou alors Zérouan, ayant quelque soupçon de son fils Arhmèn, donna à cause de cela des baguettes à Ormizt, afin que par [la jouissance de] ces baguettes, en faisant des sacrifices à un être supérieur, il fût à l'abri de l'inquiétude. Ainsi donc il fallait qu'il existât un être à qui il fît des sacrifices, et si cet être auquel il était dans l'obligation de faire des sacrifices existait, [il résulte que] Zérouan n'était pas éternel, mais qu'il fût créé par quelqu'un, et il fallait s'enquérir de qui il provenait, quel était cet être à qui il faisait lui-même des sacrifices, et quel était celui en faveur de qui il ordonna à son fils de faire des sacrifices pour lui? Car il n'est pas possible à quelqu'un de prendre commencement d'un être s'il ne prend l'être d'un autre : Dieu seul peut tirer quelque chose du néant, comme il veut. Donc qui a créé Zérouan, si ce n'est Dieu, à qui il faisait des sacrifices, Dieu qui lui donna un fils, afin que celui-ci créât les cieux et la terre et tout

Digitized by Google

ce qui s'y trouve? Il est étonnant que lui-même n'ait pas fait [tout cela] et qu'il ait donné au fils de Zérouan [le pouvoir] de le faire.

Mais il n'existait aucun être, disent-ils, à qui Zérouan pût faire des sacrifices; s'il en est ainsi, Zérouan même n'existait pas, et il est ridicule [de dire] que celui qui n'existait pas fit des sacrifices à un être qui n'existait pas, pour un être qui n'existait pas [non plus].

§ 6. — Mais, disent-ils, si la Fortune était Zérouan, il devait être la Fortune de quelqu'un, et quel était donc celui dont il était la Fortune? Car la Fortune est impersonnelle, mais une phase de la prospérité, de même que de la Justice on a formé le juste, de la vaillance le vaillant; de même aussi de la prospérité [on a formé] la Fortune. Donc si la Fortune était Zérouan, Zérouan serait impersonnel, d'où il est évident que Zérouan n'existe en aucune manière.

Et si, comme ils disent, Arhmèn fut conçu à cause du doute, dès le commencement il fallait que Zérouan doutât, afin qu'un fils lui naquît aussitôt, qu'il ne se mît point en peine pendant mille ans, et qu'il fît des sacrifices pour qu'il lui arrivât un fils. Cependant il lui en naquit un bon et un méchant. Celui-ci prit de son caractère, et non pas de sa naissance, sa méchanceté, d'autant plus qu'il n'était pas possible à un même sein de concevoir l'auteur des maux et le créateur des biens. En effet si le sein était impur, il devait seulement contenir le méchant, et s'il était pur, [il devait seulement concevoir] le bon, car le bon et le méchant ne pouvaient s'unir dans un même sein, non plus que les loups et les agneaux ne sont point conçus dans un même sein. Le côté du bien, selon eux, fut la part d'Ormizt, [qui créa] les bœufs, les brebis, et les autres animaux utiles; le côté du mal [fut le partage] d'Arhmèn, [qui créa] les loups, les bêtes féroces et la vermine nuisible. Ils ne savent pas que les êtres nuisibles ne peuvent pas habiter avec les êtres inoffensifs, de même qu'il n'est pas possible au bon d'être conçu dans le même sein que le méchant; car, par exemple, il n'est pas possible de combiner le feu avec l'eau sans que l'élément prédominant ne devienne le destructeur de l'autre; de même aussi, il n'était pas possible au bon et au méchant de rester dans le même lieu, car celui-ci corromprait celui-là, et réciproquement.

Or, si les fils [de Zérouan] étaient produits par la source de vie, il n'était pas possible à un seul individu de lancer deux sources contraires l'une à l'autre; ni à un même sein de recevoir deux sources différentes; car, quoique plusieurs hommes puissent s'approcher d'une même femme, les produits vitaux de ces hommes ne se combattent point, d'autant plus que la première source projetée, anéantit les autres comme superflues. Ainsi comment serait-il admissible que ce même sein eût reçu deux sources de vie opposées l'une à l'autre?

Et puis, comment la progéniture issue des sacrifices ne triompha-t-elle pas, tandis que la progéniture issue du doute lui devint opposée? Au contraire, placés là ensemble, ces ennemis reposaient avec un accord parfait dans le même sein. Il y a plus, si le père savait que deux enfants existaient dans le même sein, il ne devait pas légèrement promettre le royaume, et il devait le promettre à celui-là seul pour qui il faisait des sacrifices.

Donc Ormizt avant sa naissance était imparfait, et cependant comment, étant imparfait, comprit-il la parole de son père; car celui qui peut connaître la pensée de quelqu'un est supérieur à l'autre. Au surplus, c'est ce qui est [propre] à Dieu et non à l'homme; d'où [il résulte qu']Ormizt est très-supérieur à son père, qu'il est plus fort et plus sage. En effet, tandis qu'il était encore dans le sein il connut la pensée de son père, et dès qu'il en fut sorti il put créer les cieux et la terre, que son père ne put pas créer.

Or celui qui était plus fort, plus sage que son père se trouve le plus trompé, parce qu'il a été abusé par le perfide à qui il a révélé la pensée de son père; car celui-là devait être en hostilité implacable avec lui, et non pas en amitié.

Puis encore, s'il fallait percer le sein et en sortir, c'était à [Ormizt], qui connut la pensée de son père [à le faire], afin qu'il arrivât le premier et qu'il s'emparât du royaume; et ce n'était pas à Arhmèn, qui ignorait la pensée de son père et n'était point appelé à la royauté. Si Arhmèn eût percé le sein, peut-être même eût-il fait périr sa mère, et il faut s'enquérir si vraiment [Ormizt et Arhmèn] eurent une mère.

D'où serait-il donc possible de dire qu'ils avaient une mère? Est-ce parce qu'ils disent qu'avant que rien n'existât, ni cieux, ni terre, Zérouan était seul. Ce qui est digne de risée, [c'est] qu'il serait à la fois et père et mère, lui-même projetant la semence de vie et lui-même la recevant. Et ce qui est encore plus ignoble, quand Arhmèn, disent-ils, eut percé le sein, et qu'il vint se présenter à son père, celui-ci ne le reconnut point. Comment ne le connut-il pas, puisqu'il n'y avait personne et que lui-même était seul? N'est-il donc pas évident que celui qui vint à lui était

Digitized by Google

un de ses enfants? Et il y a encore quelque chose de plus ignoble que l'ignoble, c'est qu'Arhmèn connut Zérouan et que celui-ci ne le reconnut pas et renia son fils [en disant] : Mon fils est d'une odeur suave et lumineux, et toi tu es ténébreux et puant. Et comment n'était-il pas son fils, celui qui avait été conçu dans le même sein avec son fils bon? Il le renia [disant :] Tu n'es pas mon fils, et il reconnut l'autre [et dit :] Celui-ci est mon fils.

Or s'il reniait Arhmèn comme étant mauvais, il ne devait pas le trouver digne d'être conçu, mais au contraire [il fallait] le repousser à l'instant comme méchant et l'exterminer, non-seulement lui, mais aussi Ormizt, qui avait révélé les pensées [de son père].

§ 7. — Voici encore une autre chose plus ignoble qu'ils disent, c'est que Zérouan donna les baguettes à Ormizt pour faire des sacrifices en son honneur, comme si [ce n'était] pas dans Ormizt ou dans le sacrifice même qu'était la puissance, mais dans les baguettes. Car si Ormizt avait l'assurance d'être exaucé, il lui était inutile d'avoir en main des baguettes; et s'il n'était pas digne, les baguettes n'étaient pas suffisantes pour rendre digne de faire des sacrifices celui qui en était indigne; car la possession de ces baguettes et [l'action] de faire des sacrifices est l'œuvre de l'homme et non pas de Dieu. Or, si Ormizt était Dieu et avait la puissance de créer les cieux et la terre, quel besoin avait-il d'avoir en main ces baguettes et de faire des sacrifices pour délivrer son père de ses doutes? Celui qui avait la puissance de créer les cieux et la terre sans ces baguettes ne pouvait-il tranquilliser son père sans [faire usage de] ces baguettes? Il est évident que le père était insensé, impuissant, cherchant son appui dans un autre, et que le fils était également impuissant et insensé, car ni Zérouan ne put engendrer son fils sans faire des sacrifices, ni le fils ne put affranchir le père de ses doutes sans prendre en main les baguettes.

§ 8. — En outre, tous les deux furent cause des tribulations du mal, en tourmentant les créatures qui étaient bonnes; car, disent-ils, ce qui était bien, Ormizt le faisait, et [il créait] des hommes justes et bienfaisants, tandis qu'Arhmèn créait les mauvaises créatures et les démons.

Or si les démons étaient créatures du mal et méchants par nature, nul d'entre eux ne pourrait jamais rien concevoir de bon, et Arhmèn principalement. Mais nous voyons qu'une chose qui est même très-agréable parmi les créations fut, disent-ils, créée par Arhmèn. Quand celui-ci vit, disent-ils, qu'Ormizt avait créé de belles créatures et qu'il ne savait pas produire la lumière, il se consulta avec les démons, et dit : Quel avantage y a-t-il pour Ormizt: il a fait ces belles créatures et elles restent dans les ténèbres, car il n'a pas su faire la lumière? Maintenant s'il était sage, il entrerait [en commerce] avec sa mère, et il aurait un fils, le Soleil; il aurait également commerce avec sa sœur, et la Lune naîtrait, et il ordonnerait que personne ne révélât sa pensée. Ayant entendu cela, le démon Mahmi se rendit en toute hâte auprès d'Ormizt et lui fit part de ce projet. O démence! ô folie ridicule! [Ormizt], qui put trouver le moyen de créer les cieux, la terre et tout ce qui s'y trouve, ne pouvait pas pressentir ces ruses vulgaires. Aussi, en raison de cela, non-seulement ils font d'Ormizt un insensé, mais encore [ils disent qu']Arhmèn est le créateur des bonnes œuvres.

Ils disent également une autre chose, qu'Arhmèn aurait exprimée : « Ce n'est pas que je n'aie point le pouvoir de faire quelque chose de bien, mais je ne le veux pas »; et pour justifier son dire, il créa le paon. Vois-tu! c'est par sa volonté qu'il est méchant, et non pas à cause de son origine.

Or qu'y a-t-il de plus éclatant que la lumière, dont Arhmèn fut le créateur? ou bien quoi de plus magnifique que le paon, qu'il créa pour montrer sa puissance à faire ce qui est beau? Par là il est évident que si par nature Arhmèn était mauvais, il ne serait ni le créateur de la lumière ni celui de la beauté. De plus, si par nature les démons étaient mauvais, il ne serait pas possible à Mahmi de prévoir les effets de la création de la lumière, à laquelle jusqu'à présent les ministres de cette secte offrent des sacrifices trois fois par an; d'où il résulte qu'ils sont bien coupables eux aussi d'adorer les démons. Les démons ne sont pas méchants par nature, mais par volonté; et si [ces ministres] offrent des sacrifices aux démons, pourquoi donc persécutent-ils les adorateurs des démons? Vois-tu : tout ce qu'ils disent est un tissu de fables et d'histoires sans valeur.

§ 9. — Ceux qui attribuent à ces causes la création des [corps] lumineux expliquent cette assertion en admettant une autre raison pour la création du soleil. Ils disent qu'Arhmèn invita Ormizt à un festin; celui-ci s'y rendit, et ne consentit à manger qu'à la condition que leurs fils se fussent préalablement attaqués. Le fils d'Arhmèn ayant terrassé le fils d'Ormizt, [les deux dieux] se mirent à la recherche d'un juge, et comme ils

Digitized by Google

n'en trouvèrent point, ils créèrent le soleil pour qu'il fût leur arbitre.

Ainsi, ils disent d'une part qu'Arhmèn fut le créateur de l'existence du soleil, et d'autre part il est évident [qu'il ne fut que] le co-créateur de la lumière. Mais s'il n'y avait pas quelque autre être pour les juger, [les deux dieux] ne pouvaient-ils point trouver leur père, ou l'être auquel le père [Zérouan] et le fils [Ormizt] faisaient des sacrifices, à ce que dit la fable?

Et maintenant, comment [Ormizt et Arhmèn] étaient-ils ennemis l'un de l'autre, eux qui prirent l'être dans un même sein, se rendaient au festin l'un de l'autre et par une mutuelle opération créèrent le soleil, en l'établissant pour leur juge? Or en premier lieu, un certain Zoroastre (Zrataschd) attribue le fait au libertinage, [en disant] que le soleil et la lune furent produits par un commerce incestueux avec la mère et la sœur, afin qu'en voyant cet acte la nation [de Zoroastre] se livrât sans réserve aux mêmes turpitudes. En second lieu, pour cacher cette honteuse action, [Zoroastre] publie que pour le besoin des jugements [Ormizt et Arhmèn] ont créé [le soleil]. Aussi comme les dogmes religieux ne sont pas écrits, tantôt ils disent une chose, et se trompent, tantôt ils en disent une autre, et ils trompent les ignorants. Cependant si Ormizt était Dieu, il pouvait tirer les autres du néant, comme il avait créé les cieux et la terre, et non pas au moyen d'un commerce infâme, ou bien en raison de l'absence d'un juge.

§ 10. — Ils disent encore une autre chose, qui est incroyable, [à savoir qu']au moment de la mort d'Ormizt celui-ci lança son sperme dans une source, et que dans la suite une vierge doit naître de cette source. De cette vierge doivent naître un enfant qui vaincra les troupes innombrables d'Arhmèn, et deux autres [enfants] qui seront produits de la même manière, battront les armées et les extermineront.

Tout d'abord, il y a confusion dans tout ceci; car l'eau n'est pas conservatrice du sperme, mais au contraire, elle le détruit. Ensuite sur un autre point, ils sont aussi battus, car plutôt que de donner à un fontaine son sperme à conserver, pourquoi [Ormizt] ne put-il pas lui-même se conserver en vie, et qu'il fut tué par le mauvais fils [Arhmèn], lui [Ormizt] qui était fils du Dieu bon? Il est évident que ceux qui, plongés dans l'abjection, ont vaincu le bon [Ormizt] et son fils, doivent dominer à la fin sur ceux qui comptent des troupes si innombrables.

Ensuite, si les dieux sont eux-mêmes mortels, comment pouvaient-ils espérer une résurrection et même une triple résurrection qui n'est point une résurrection, mais une non-résurrection? Mais si vraiment, comme ils le disent, le fils [d'Ormizt] mourut, il n'est pas permis de douter qu'Ormizt et son autre fils Kourschid (Khoraschd) (1) ne moururent pas également, puisque la race de leurs dieux appartient à une catégorie d'[êtres] mariés et mortels.

Il faut tenir de pareils dieux non pour de véritables divinités, mais pour de faux-dieux, car celui qui est le vrai Dieu possède sa toute-puissance de toute éternité, de même qu'il existe par le fait même qu'il possède l'éternelle existence, conjointement avec son fils, qui existe constamment avec lui, sans cause [première] et sans intermédiaire. La création [n'est pas due] à quelque invention, mais à sa puissante volonté. Il n'a personne [qui lui soit] opposé et qui, tandis qu'il existerait en tant que créateur des biens, créât de son côté les maux, de la même manière qu'ils attribuent à Ormizt les bonnes créatures et à Arhmèn les mauvaises. Ils ne peuvent pas montrer, s'ils y réfléchissent attentivement, une mauvaise créature qui soit mauvaise par nature, ni Arhmèn, ni même les démons qu'ils supposent ses créatures, comme déjà à plusieurs reprises, et par de fréquents exemples, nous n'avons pas omis, dans notre premier livre, de le démontrer.

Cependant si Arhmèn leur paraît mauvais, c'est parce qu'il prive de la vie ceux qui aiment la vie (*m.* à *m.* les adorateurs du Soleil), [circonstance] qui lui a fait prendre le nom d'Haraman. De même aussi le nom de Satan n'est pas un nom [tiré] de la nature, mais il provient des mœurs, comme quelqu'un est appelé bon à cause de la bonté, et un autre est appelé méchant à cause de la méchanceté; cela ne veut pas dire que ce soient des mœurs innées, mais bien que ce sont des habitudes acquises. De là il résulte évidemment que bien des fois nous voyons des [gens] insensés recouvrer la raison et des [gens] doués de raison devenir insensés; de même des [gens] malhonnêtes devenir honnêtes et des gens honnêtes devenir malhonnêtes. Tel est le sort des êtres doués de raison.

§ 11. — En outre, il ne faut pas admettre deux créateurs pour les êtres privés de raison, à cause de leurs instincts différents, comme ces gens-là qui, par ignorance, ont pensé qu'Ormizt créa les bêtes brutes, les quadrupèdes, les oiseaux, les

(1) Le Soleil.

Digitized by Google

poissons et tout ce qui est bon et beau, et qu'Arhmèn créa les animaux féroces, les oiseaux de proie, les reptiles, les serpents, les scorpions, et tous les animaux nuisibles. Si les cieux et la terre, les airs et les eaux d'Ormizt étaient des créatures, comment les êtres nuisibles créés par Arhmèn habiteraient-ils sur la terre d'Ormizt, respireraient-ils le même air, se nourriraient-ils des mêmes aliments qui sont [produits] par la terre ; comment dans les mêmes eaux pourrait-il exister des animaux impurs avec des poissons non impurs, et dans le même air les oiseaux de proie voleraient-ils avec les oiseaux les plus doux? Tous ces animaux malfaisants devraient être exterminés par les bonnes créatures d'Ormizt, et non pas leur servir de pâture; car c'est par lui qu'ont été créés la terre, les eaux et les airs.

Si les bêtes féroces, à cause de leur instinct nuisible, sont réputées [provenir] de quelque mauvais créateur, il est plus raisonnable de croire que les hommes, et non pas les bêtes féroces, ont été engendrés par un mauvais créateur. En effet les hommes sont plus nuisibles aux bêtes féroces que les bêtes féroces elles-mêmes ne sont nuisibles aux hommes; car ceux-ci, sortis des villes et des villages, se mettent à poursuivre pour les exterminer les bêtes féroces, qui, de leur côté, s'élancent dans les montagnes et les lieux abruptes, et se hâtent de les fuir. Les repaires mêmes de la plupart [de ces animaux] sont garantis contre les poursuites des hommes.

De même aussi, les reptiles lorsqu'ils entendent l'approche de l'homme pénètrent et se blottissent dans des trous, des cavités et dans les crevasses de la terre. Mais si en poursuivant avec acharnement les animaux les hommes éprouvent quelque peine, le tort en est à eux et non pas aux animaux. Aussi il ne faut pas croire que les bêtes féroces et les animaux nuisibles furent produits par quelque mauvais créateur, mais bien par un créateur bon et unique, partie pour nos besoins et partie pour l'ornement [de la terre], d'autres enfin [comme] un épouvantail destiné à rabaisser le vain orgueil de l'homme. Mais si l'on considère leur instinct nuisible, [on voit qu']ils ne se nuisent pas les uns les autres; et s'il faut haïr leur instinct nuisible, qui n'est pas le fait de leur volonté, on doit détester d'autant plus les mauvais instincts des hommes qui s'exercent par la réflexion et la ruse !

En outre, [Dieu] nous fait tourmenter par les [êtres] les plus infimes, comme par la puce et par la mouche, par le moustique et par la guêpe, par le cousin, par la souris et d'autres animaux du même genre, qui sont des [créatures] infimes et peuvent nous fatiguer. Car parmi ces animaux, il y en a qui peuvent nous tourmenter et d'autres qui nous sont nuisibles, comme la souris, la vermine, le ver et d'autres qui leur ressemblent. [Dieu] par leur moyen abaisse et humilie l'orgueil de nos pensées, car quand nous saurons que de si petits animaux peuvent nous être nuisibles, nous descendrons [du faîte] d'un vain orgueil, [pour] ne pas avoir de notre personne une si haute estime. Ensuite, [il nous faut] aussi considérer la Providence de Dieu; car si de petits animaux peuvent nous nuire, comment pourrions-nous vivre si [Dieu] nous avait fait habiter au milieu des reptiles et des bêtes féroces? Aussi nous devons faire attention que [Dieu], en raison de nos besoins, nous a soumis les chevaux, les chameaux, les éléphants, les troupeaux de bœufs et de brebis; dans les montagnes et dans les plaines, les daims et les cerfs, les chamois et les sangliers, tous animaux dont les uns sont bêtes de somme et les autres sont bons pour la nourriture.

[Dieu] nous a donné aussi de connaître les animaux qu'il veut [que nous asservissions], et que nous puissions dominer, et ceux qu'il ne veut pas que nous assujettissions et dont nous ne pouvons triompher, aussi bien les plus grands que les plus petits. Quoi de plus misérable que la puce et la souris? Et cependant nous ne pouvons pas les détruire, ni les faire disparaître de la terre. Il existe aussi dans les eaux de grands animaux qui ne sont pas créés en vue de satisfaire nos besoins, mais seulement pour nous tourmenter. Quand nous verrons que nous ne sommes pas capables de les exterminer, nous reconnaîtrons notre impuissance, nous rabattrons notre vain orgueil, et nous donnerons la victoire à celui-là seul qui nous fait tourmenter par des êtres infimes, et qui cependant soumet à notre autorité les plus grands animaux, tels que les éléphants et les chameaux, les lions, les tigres et les panthères. Une moitié de ces animaux est dressée et apprivoisée par [la volonté de] Dieu, et l'autre moitié sert aux amusements [de l'homme].

. . . . . .

Digitized by Google

TABLES CHRONOLOGIQUES

DES ROIS, GOUVERNEURS, MARZBANS ET CATHOLICOS DE L'ARMÉNIE

DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'A LA FIN DU Ve SIÈCLE.

Digitized by Google

TABLES CHRONOLOGIQUES

DES ROIS, GOUVERNEURS, MARZBANS ET DES CATHOLICOS DE L'ARMÉNIE,

DEPUIS LES TEMPS ANCIENS JUSQU'A LA FIN DU CINQUIÈME SIÈCLE DE NOTRE ÈRE,

D'APRÈS LE P. TCHAMITCH ET SAINT-MARTIN.

av. J. C.

DYNASTIE DES HAÏCIENS.

Japhet, fils de Noé.

2312. *Gomer, fils de Japhet* (Kamer).
2305. *Thorgom, fils de Gomer* (Thorkom).
2107. Haïg, fils de Thorgom.
2026. Arménag, fils de Haïg.
1980. Aramaïs, fils d'Arménag.
1940. Amasia, fils d'Aramaïs.
1908. Kégham, fils d'Amasia.
1858. Harma, fils de Kégham.
1827. Aram, fils de Harma.
1769. Ara le beau, fils d'Aram.
1743. Gartos, *aussi appelé* Ara, fils d'Ara.
1725. Anouschavan, fils de Gartos, *soumis aux rois d'Assyrie, ainsi que ses successeurs.*
1662. Bared.
1612. Arpag.
1568. Zavan.
1531. Pharhnag.
1478. Sour.
1433. Havanag, *aussi appelé* Honag.
1403. Vaschdag.
1381. Haïgag I.
1363. Ampag I.
1349. Arhnag.
1332. Schavarsch I.
1326. Noraïr.
1302. Vesdam.
1289. Gar.
1285. Korhag.
1267. Hrand I.
1242. Endzag.
1227. Kéghag.
1197. Horoï.

av. J. C.

1194. Zarmaïr.
1182. *Interrègne.*
1180. Schavarsch II.
1137. Berdj I.
1102. Arpoun.
1075. Berdj II.
1035. Pazoug.
985. Hoï.
941. Housag.
910. Ampag II.
883. Gaïbag.
838. Pharhnavaz I.
805. Pharhnag II.
765 Sgaïorti.
768. Baroïr, fils de Sgaïorti, *se rend independant du royaume d'Assyrie à la mort de Sardanapale.*
700. Hratchéa.
678. Pharhnavaz II.
665. Badjoïdj.
630. Gorhnag.
622. Phavos.
605. Haïgag II.
569. Erouant I.
565. Tigrane I (Dikran).
520. Vahaken.
495. Arhavan.
475. Nersèh.
440. Zareh.
394. Armok.
385. Païkam.
371. Van.
351. Vahé, *tué en* 328 *en combattant contre Alexandre de Macédoine.*

Digitized by Google

GOUVERNEURS ÉTABLIS PAR ALEXANDRE ET ENSUITE PAR LES SÉLEUCIDES.

av. J. C.
325. Mihram (Mithrinès).
319. Néoptolème.
317. Artovart (Ardoatès).
284. Hrand (Orontes).

av. J. C.
239. Ardavaz (Ardavazt).
189. Ardaschas (Artaxias).
159. Ardavazt *est détrôné en* 149 *par les Arsacides.*

DYNASTIE DES ARSACIDES (PREMIÈRE BRANCHE).

av. J. C.
149. Vagharschag I (Valarsace), frère de Mithridate (Arsace le Grand) roi arsacide de Parthie.
127. Arschag I (Arsace).
114. Ardaschès I (Artaxès).
89. Tigrane (Dikran).
55. Tigrane et Ardavazt, son fils.
36. Ardavazt seul.
34. Artaxès, fils d'Ardavazt.
Alexandre, fils d'Antoine, et de Cléopâtre.
30. Artaxès II.
20. Tigrane II.
Tigrane III.
6. Ardavazt II.
5. Tigrane III, de nouveau.
2. Erato, sœur de Tigrane III.

ap. J. C.
2. Ariobarzane.
4. Artabaze (Ardavazt III).
5. Erato, de nouveau.
Interrègne.
16. Vononès, roi des Parthes, dépossédé.
17. *Interrègne.*
18. Zénon fils de Polémon, roi de Pont, appelé aussi Artaxias.
Tigrane IV, fils d'Alexandre, fils d'Hérode, roi des Juifs.
35. Arsace II, fils d'Artaban III, roi des Parthes.
35. Mithridate, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie.
51. Rhadamiste, fils de Pharasmane.
52. Tiridate I, frère de Vologèse I, roi des Parthes.
60. Tigrane V, règne environ 11 ans.

(DEUXIÈME BRANCHE.)

A Edesse.

av. J. C.
38. Arscham, frère de Tigrane (Monobaze-Maanou).
10. Maanou, fils du précédent.
5. Abgar Ouchama (Monobaze?)

ap. J. C.
32. Ananoun (Anané).
36. Sanadroug (Isate).
Les descendants d'Abgar continuent à régner à Édesse.

En Arménie et en Adiabène.

ap. J. C.
36. Sanadroug.
58. Erouant.
78. Ardaschès III (Axidarès). — Parthamasiris, compétiteur.
120. Ardavazt IV.

En Arménie.

ap. J. C.
121. Diran I.
142. Tigrane VI.
178. Vagharsch (Vologèse).
198. Chosroès le Grand (Khosrov I).
232. Ardaschir, roi sassanide de Perse, soumet l'Arménie.
259. Dertad (Tiridate II le Grand).
314. *Anarchie.* — Sanadroug et Pagour.
316. Chosroès II le Petit.
325. Diran II.

Digitized by Google

ap. J. C.

341. Arschag III (Arsace).
370. Pap ou Bab, aussi appelé Para.
377. Varaztad.
382. Arsace IV et Vagharschag II.
383. Arsace IV seul.

Partage du royaume d'Arménie.

387. Arsace IV. — Chosroès III (Schahpour).

ap. J C.

392. Vramschapouh.
414. Chosroès III rétabli.
415. Schahpour (Schapouh), fils d'Iezdedjerd I, roi de Perse.
419. *Interrègne.*
422. Ardaschir (Ardaschès IV) est détrôné en 428, et le royaume d'Arménie est réuni aux possessions de l'empire perse.

MARZBANS NOMMÉS PAR LES PERSES.

ap. J. C.

428. Veh-Mihr-Schahpour.
442. Vasag, prince de Siounie.
452. Adrormizt-Arschagan.
464. Adher Veschnasb-Ozmantian.
481. Sahag le Bagratide.

ap. J. C.

483. Schahpour Mihranian.
483. Nikhor-Veschnasb-Tad.
484. Antégan.
485. Vahan le grand, prince mamigonien.

CATHOLICOS OU PATRIARCHES DE L'ARMÉNIE.

ap. J. C.

Saint Barthélemy, apôtre.
Saint Thaddée, id.
276. Saint Grégoire l'Illuminateur (*Lousavoritch*).

A Vagharschabad.

306. Rhesdaguès ou Arisdaguès.
314. Verthanès.
330. Housig.
336. Pharhnersèh ou Pharèn (Pharin).
340. Saint Nersès le Grand.
374. Schahag de Manazguerd.
378. Zavèn.
382. Asbouraguès.
390. Saint Sahag le Grand.
428. * *Sourmag* d'Ardzghé, *intrus.*

ap. J. C.

429. * *Perkischo ou Abdischo, intrus.*
432. * *Samuel, intrus.*
439. Saint Sahag *rétabli.*
440. Mesrob (Maschdotz), *coadjuteur, puis administrateur du siége vacant.*
441. Joseph de Hoghotzim.

A Tevin.

452. Mélidé, de Manazguerd.
457. Moïse Ier, de Manazguerd.
465. Kiud, d'Arahez.
475. Khrisdaphor (Christophe I) Ardzrouni.
480. Jean Mantagouni.
487. Papgen de Othmous.
492. Samuel d'Ardzghé.

CONCILES TENUS EN ARMÉNIE

depuis le IVe jusqu'à la fin du Ve siècle.

325. — 1er Concile de Vagharschabad. — Saint Grégoire l'Illuminateur.
365. — 1er Concile d'Aschdischad. — Saint Nersès le Grand.
366. — 2e Concile de Vagharschabad ou d'Aschdischad. — Saint Nersès le Grand.
402. — 3e Concile de Vagharschabad. — Saint Sahag le Grand.
426. — 4e Concile de Vagharschabad. — Saint Sahag le Grand.
432. — 2e Concile d'Aschdischad. — Saint Sahag le Grand.
435. — 3e Concile d'Aschdischad. — Saint Sahag le Grand.
447. — 1er Concile de Schahabivan. — Joseph de Hoghotzim.
450. — Concile d'Ardaschad. — Joseph de Hoghotzim.
450. — 2e Concile de Schahabivan. — Joseph de Hoghotzim.
452. — 1er Concile de Tevin. — Joseph de Hoghotzim.
491. — 5e de Vagharschabad. — Papgen de Othmous.

Digitized by Google

INDEX.

A.

Abahouni, p. 26, 84, 95, 149, 170, 192, 196, 207, 213, 282, 283, 295.
Abar, p. 186, 229, 230, 243, 306, 308, 311, 315, 318.
Abdiou, p. 97.
Abégouni, p. 26.
Abel, p. 57, et *passim*.
Abersam, p. 247, 300, 306.
Abersam Ardzrouni, p. 215.
Abersam Sbantouni, p. 164.
Abgar, p. 25, 86, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.
Abraham, p. 57 et *passim*.
Absalon, p. 24.
Abydène, p. 56, 84.
Achille, p. 77 et *passim*.
Achot, p. 112.
Achotz, p. 84, 120, 122, 282, 300.
Adad, p. 156.
Addée, p. 99.
Aderbadouni, p. 26.
Ader-Nersèh, p. 333.
Ader Veschnasb Dabian, p. 334.
Ader Veschnasb Idabian, p. 333.
Ader Veschnasb Ozmantian, p. 326, 327, 328, 329, 330, 331.
Adherbadagan, p. 30, 34, 61, 81, 83, 92, 102, 118, 136, 172, 205, 207, 209, 328, 353, 356.
Adherbeidjan, *voir* Adherbadagan.
Adken, p. 349.
Adom, p. 226, 247, 282, 306, 329, 330, 331.
Adom Kenouni, p. 215, 334.
Adom Mogatzi, p. 163, 206.
Adrormizt Arschagan, p. 225, 298, 299, 300.
Agathange, p. 115, 259, 260, 261.
Agé, p. 213.
Agéatzikh, p. 215.
Aghan, p. 282, 293.
Aghazia, p. 93.
Aghdnik, p. 33.
Aghdznik, p. 24, 72, 95, 135, 186, 199, 213, 225, 293.
Agheghnatrosch, p. 26.
Aghevouni, p. 26.
Aghiovid, p. 91, 111, 112, 144, 145.
Aghou, p. 83.
Aghounk, p. 107.
Aghouank, p. 10, 12, 75, 92, 124, 125, 134, 162, 199, 203, 206, 207, 208, 209, 213, 214, 225, 226, 227, 248, 249, 262, 280, 281, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 292, 293, 294, 295, 304, 305, 326, 336, 353.
Aghpag, p. 242, 302, 315.
Aghthamar, p. 140.
Aghtz, p. 146.
Aghtznian, p. 26.
Aglaï, p. 26.
Agop, p. 136.
Agori, p. 330, 331.
Agouankh, p. 83, 136, 138, 152, 186, 189.
Aguéatzi, p. 84.
Ahmadan, p. 109.
Aïdnavor, p. 330.
Aïroug Selgouni, p. 215.
Ajtahag, p. 75.
Ajtanaghan, p. 75.
Akab, p. 99.
Akhouzian, p. 101, 102, 104.
Akouk, p. 33.
Akras, p. 70 et *passim*.
Akrodjan, p. 121.
Alains, p. 34, 35, 126.
Alanaozan Pahlav, p. 150.
Albianus, p. 153, 155.
Algui, p. 107.
Alorus, p. 56.
Alvar, p. 349.
Anadol, p. 184.
Anag, p. 115, 118, 123, 130, 259.
Anan, *voir* Ananus.
Anania, p. 162, 192.
Ananoun, p. 98.
Ananus, p. 95.
Anarik, p. 146, 185, 192, 284, 350.
Anatole, p. 11.
Andrinople, p. 31 et *passim*.
Andzith ou Antzith, p. 349.
Anébis, p. 58 et *passim*.
Angegh, p. 24.
Ani, p. 87, 88, 100, 104, 108, 115, 138, 146, 157, 205, 327.
Aniran, p. 190.
Ankegh, p. 25, 72, 84.
Ankegh-Doun, p. 293.
Ankéghia, p. 25, 84.
Ankgh, p. 202, 291.
Anouïsch, p. 75, 76.
Anouïsch-Vram, p. 321.
Anousch, p. 33, 150, 160, 163.
Anouschavan, p. 70, 71.
Antechrist, p. 38 et *passim*.
Antégan, p. 364, 365.
Antigone, p. 81 et *passim*.
Antiochus, p. 61 et *passim*.
Antog, p. 28.
Antoug, p. 24.
Antzavatzi, *voir* Antzévatzi.
Antzdiaï, p. 25.
Antzévatzi, p. 24, 26, 27, 30, 33, 84, 142, 154, 192, 196, 247, 282, 283, 300, 306, 332, 333.

Digitized by Google

Antzid, p. 24, 25, 140.
Amadouni, p. 15, 24, 25, 109, 119, 124, 125, 135, 136, 137, 156, 160, 171, 192, 196, 213, 217, 247, 282, 283, 290, 293, 296, 300, 306, 327.
Amaras, p. 135.
Amasja, p. 65.
Amassia, p. 58 et *passim*.
Ambag, p. 70.
Amir, p. 288.
Amos, p. 24.
Apéghèn, p. 83.
Apéghian, p. 110, 282, 295.
Apégho, p. 110.
Apéghouni, p. 26.
Apel, p. 83.
Apéliantz, p. 290.
Apésoghom, *voir* Absalon.
Aprahamian, p. 26.
Apschatar, p. 99.
Ara, p. 58, 67, 70, 71.
Aradz, p. 242.
Aradza, p. 300, 306.
Arahez, p. 321.
Arakadz, p. 65, 103, 143, 146, 209.
Arakatzian, p. 26.
Aram, p. 57, 65, 66, 67, 70, 76, 83, 84.
Aramana, p. 289.
Aramaniag, p. 71.
Aramazd, p. 76, 108, 126, 140.
Arantzar, p. 217, 247, 296, 306.
Araradian, p. 25.
Ararat, p. 14, 25, 27, 63, 67, 68, 71, 75, 91, 111, 113, 119, 144, 155, 158, 166, 167, 191, 209, 242, 262, 263, 264, 278, 292, 293, 295, 311, 341.
Araratiens, *voir* Araradian.
Arasd, p. 65.
Arasdom, p. 329, 330, 331.
Aratz, p. 301.
Aravan, p. 76, 247, 282, 306.
Aravan Aghpiourghian, p. 355.
Aravéghian, *voir* Aravélian.
Aravélian, p. 26, 247, 282, 297, 300, 306.
Aravénian, p. 76, 84, 156.
Araxe, p. 75, 81, 83, 101, 105, 107, 113, 328, 343.
Arbel, p. 58 et *passim*.
Archélaüs, p. 21.
Archèz, p. 116.
Ardag, p. 24, 196, 213, 222, 232, 282, 286, 297, 283, 298.
Ardag Balouni, p. 215, 293.
Ardakers, p. 148, 150, 205.
Ardaschad, p. 105, 107, 111, 120, 137, 151, 192, 205, 209, 215, 225, 301, 328, 343, 361.
Ardaschad, *voir* Artaxata.
Ardaschadian, p. 26.
Ardaschama, p. 86.
Ardaschès, p. 65, 72, 81, 83, 85, 86, 87, 88, 90, 92, 94, 95, 96, 97, 99, 100, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 115, 116, 117, 118, 120, 129, 139, 163, 166, 184, 268, 270, 271, 321.
Ardaschir, p. 109, 115, 116, 118, 119, 120, 122, 125, 127, 160, 161, 163, 166, 168, 170, 171, 172, 222, 259.
Ardaschir de Sdahr, p. 116, 117, 121.
Ardavan, p. 114, 115, 116, 117.
Ardavan, *voir* Artaban.
Ardavazd, p. 22.
Ardavazt, p. 22, 75, 91, 92, 106, 107, 108, 109, 111, 112, 115, 123, 247, 306.
Ardavazt Mantagouni, p. 119, 120, 122, 125, 135.
Ardaz, p. 98, 107, 118, 216, 333, 356.
Ardèn, p. 213, 295.
Ardèn Kapéghian, p. 299.
Ardimet, p. 114.
Adrormizt, p. 298.
Ardzathaghpour, p. 344.
Ardzathi, p. 346.
Ardzgué, p. 169, 270, 271.
Ardzivouni, p. 83.
Ardzrouni, p. 24, 25, 27, 30, 37, 72, 83, 95, 99, 147, 159, 170, 192, 196, 221, 222, 225, 247, 281, 282, 283, 290, 293, 294, 297, 300, 302, 306, 322, 332, 363.
Arek-Khaghakh, p. 154.
Arékagen, *voir* Soleil.
Arékagn, p. 110.
Arevpan, p. 98.
Aresd, p. 332.
Arétas, p. 95.
Arhin, p. 205.
Arhmèn, p. 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382.
Arik, p. 34, 72, 95, 102, 109, 118, 122, 124, 146, 170, 185, 192, 210, 221, 223, 229, 248, 249, 278, 280, 281, 283, 284, 288, 292, 302, 307, 338, 339, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 365, 377.
Arimane, p. 190, 191, 193, 197.
Arios, p. 70 et *passim*.
Arioudz, p. 42.
Arioutz, p. 25.
Aristagès, p. 21.
Arkam, p. 102, 104, 106, 107.
Arkamozan, p. 72.
Arkavan, p. 75, 76, 107.
Arkhadzotz, p. 26.
Armaïs, p. 58, 65.
Armavir, p. 65, 66, 71, 82, 84, 86, 89, 101, 105, 119, 148, 149, 209.
Armen, p. 65.
Arménag, p. 58, 63, 64, 65.
Arméni, p. 65.
Armok, p. 76.
Arnag, p. 70, 247.
Arnag, *voir* Sernag.
Arnag Amadouni, p. 322.
Aropsouni, p. 26.
Aroueghian, p. 109.
Aroudj, p. 209.
Aroujian, p. 26.
Arpag, p. 70.
Arpanela, p. 205.
Arpéran, p. 91, 111, 112, 144.
Arpog, p. 122.
Arpog Djenpagour, p. 121.
Arpoun, p. 70.

Digitized by Google

Arsace, p. 22, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 31, 32, 34, 36, 43, 61, 62, 80, 81, 82, 85, 109, 139, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 155, 156, 157, 184, 259, 262, 263, 264, 272.
Arsace le Grand, p. 76, 95.
Arsacides, p. 21, 23, 32, 37, 44, 80, 91, 102, 103, 111, 113, 114, 119, 123, 130, 134, 144, 173, 184, 264, 265, 268, 271, 272, 276.
Arsame, *voir* Arscham.
Arschag, p. 25, 86, 107, 115, 116.
Arschag le Parthe, p. 94.
Arschag, *voir* Arsace.
Arschagan, p. 86, 88, 116.
Arschagavan, p. 32, 36, 42, 146, 147, 148.
Arschagouni, p. 116.
Arscham, p. 92, 93, 96.
Arschanouisch, p. 159.
Arscharouni, p. 25, 129, 149, 153, 156, 282, 297, 300, 317, 346, 347.
Arschavir, p. 24, 92, 94, 95, 129, 148, 221, 247, 282, 290, 297, 300, 306, 337, 348.
Arschavir Arscharouni, p. 208, 215.
Arschavir Gamsaragan, p. 138, 293, 294, 304, 305, 315, 317, 319, 322, 329, 331, 337, 355.
Arschen, *voir* Arsène.
Arschdad, p. 319, 323.
Arsène, p. 222, 224, 225, 238, 242, 298, 300, 302, 306, 314, 315.
Arsène Entzaïatzi, p. 215.
Arsvaghen, p. 162.
Artaban, p. 114, 259.
Artaghan, p. 291.
Artaxata, p. 75.
Artians, p. 209.
Artzakh, p. 214, 224, 225.
Artzan, p. 168, 296.
Artzen, p. 84.
Artzil, p. 167.
Arznarz, p. 186.
Asbahabed Bahlav, p. 116.
Asbahan, p. 151.
Asbaknouni, p. 26.
Asbarakhagh, p. 26.
Asbédouni, p. 25.
Asbouraguès, p. 155,
Ascanaz, p. 71.
Aschag, p. 115.
Aschdischad, p. 14, 29, 86, 88, 141, 168, 173, 278.
Aschdischadian, p. 25.
Aschdotzian, p. 26.
Aschgour Ardzérouni, p. 355.
Asckhakorian, p. 26.
Aschkhatar, p. 123, 156, 157.
Aschkhèn, p. 123.
Aschnag, p. 209.
Aschod, p. 247.
Aschotz, p. 170.
Aschouni, p. 26.
Aschouscha, p. 167, 283, 286, 288, 290, 318, 319, 321.
Aschtahag, *voir* Astyage.
Asdghig, p. 60.
Askhanaz, p. 9.
Asout, p. 88.
Aspahabed, p. 117.
Aspion, p. 141.
Assout, p. 112.
Astyage, p. 73 et *passim*.
Atamaguerd, p. 262.
Aten, p. 232.
Athanakinès, *voir* Athénogène.
Athénogène (Athanakinès), p. 22, 23, 141, 151.
Athig, p. 327.
Atramelek, p. 72.
Atrianoupolis, *voir* Andrinople.
Atticus, p. 11.
Avag-hair, *voir* Abgar.
Avaraïr, p. 246, 296.
Azad, p. 137.
Azad, *voir* Éleuthère.
Azguerd, *voir* Iezdedjerd.
Azkanaz, p. 25.
Azt, p. 337, 340, 341.

B

Bab, p. 21, 29, 33, 34, 35, 36, 42, 43, 44, 58, 141, 145, 147, 148, 150, 151, 152, 154, 155.
Bab Ardagouni, p. 334.
Babig, p. 288.
Babylas, p. 162, 266.
Babylone, p. 63 et *passim*.
Babyloniens, p. 38 et *passim*.
Bacour, p. 162.
Bactriens, p. 59 et *passim*.
Badijahar, p. 107.
Badjog, p. 355.
Badjouïdj, p. 72.
Baghanagan, *voir* Baghin.
Baghin, p. 162, 266.
Bagratides, p. 24, 25, 30, 81, 88, 92, 96, 99, 112, 152, 207.
Bahlaviens, p. 116.
Bahlavouni, p. 25.
Bahram (Vram), p. 14, 184, 350.
Baïabis Kaghia, p. 66.
Balouni, p. 207, 213, 222, 281, 295, 298.
Bardesane, p. 114, 115.
Bared, p. 70.
Barkèv, p. 22, 247, 306.
Barkev Amadouni, p. 160.
Barkhar, p. 82, 299.
Barouïr, p. 71, 72.
Barsbouni, p. 26.
Barsouma, p. 116.
Barthélemy, p. 27.
Barthévian, p. 25.
Basile, p. 192, 282.
Baskam, p. 72, 84.
Bel, p. 57, 94.
Bélochus, p. 70.

Digitized by Google

Bélus, p. 63 et *passim*.
Benjamin, p. 162.
Berdj, p. 70.
Bérose, p. 54, 111, 113, 116, 156, 248, 249, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 338, 344, 349, 350, 351, 352, 355, 357, 358, 359, 360, 361.
Bérozamad, p. 117.
Bethkoubin, p. 95.
Borborides, p. 11, 165, 166.
Boulgars, 85.
Byzance, p. 11 et *passim*.

C.

Caïnan, p. 56 et *passim*.
Cananéens, p. 70 et *passim*.
Cananitas, p. 70.
Cappadociens, *voir* Kamir.
Caspiens, *voir* Gasp.
Caucase, p. 61 et *passim*.
Céphalion, p. 69 et *passim*.
Césarée, *voir* Mazaca.
Chaël, p. 58 et *passim*.
Cétura, p. 81 et *passim*.
Chalcédoine, p. 25 et *passim*.
Chaldéens, p. 54 et *passim*.
Chaldie, p. 82, 119, 157, 214, 224, 299, 344.
Cham, p. 58 et *passim*
Champat, p. 72.
Chérech, p. 114.
Chosroès, p. 25, 43.
Chosroès Kartmanatzi, p. 164.
Chronos, p. 61 et *passim*.
Chrysopolis, p. 31 et *passim*.
Chus, p. 58 et *passim*.
Chypre, p. 60 et *passim*.
Cimmériens, p. 75 et *passim*.
Cœlé-Syrie, p. 84.
Colches, p. 82 et *passim*.
Colonia, p. 82.
Concholéros, p. 71.
Constance, p. 60 et *passim*.
Constantin, p. 30 et *passim*.
Constantinople, p. 12 et *passim*.
Couschar, p. 81, 120.
Ctésiphon, p. 15, 164, 323.
Cyrus, p. 72, 114, 207, 293, 294, 336, 337.

D.

Dadion, p. 112.
Dadjad, p. 33, 120, 122, 192, 247, 262, 282, 298, 306.
Dadjad Kentouni, p. 215, 221, 222.
Dadjadourhi, p. 159.
Dadjgastan, p. 120, 203.
Dadjik *ou* Dadjig, *voir* Arabes.
Daï, p. 26.
Daïk, p. 22, 24, 29, 82, 156, 192, 224, 282, 299, 311, 321, 329, 337.
Dampad, p. 75.
Dan, p. 38.
Daniel, p. 10, 38, 161, 162, 266.
Danube, p. 119.
Darius, p. 84 et *passim*.
Daron, p. 9, 14, 24, 29, 43, 44, 60, 85, 86, 118, 124, 134, 141, 148, 162, 168, 173, 192, 265, 266, 278, 281.
Darpan, p. 60.
Darpérouni, p. 282.
Daschir, p. 84, 167, 300.
Daschiratzi, p. 26, 247, 306.
Dathévian, p. 26.
David, p. 24, 40, 282.
David Mamigonien, p. 183.
Dchagaï, p. 162.
Dchavalh, p. 84.
Dchervèj, p. 343.
Dchougha, p. 75.
Deghmoud, p. 221, 296.
Delkhian, p. 26.
Dembavend, p. 77.
Démétrius, p. 81 et *passim*.
Demoris *ou* Demorik, p. 140, 221
Depkhouni, p. 26.
Der, p. 266.
Derbadouni, p. 215
Dertad, p. 123.
Dighp, p. 26.
Dikran, *voir* Tigrane.
Dikranaguerd, *voir* Tigranocerte.
Dikranouhi, p. 25, 73, 74, 75.
Dir, p. 213.
Diran, p. 22, 29, 76, 108, 109, 111, 112, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 145, 184, 259, 272.
Dirith, p. 28, 29, 139, 143, 144, 145.
Diroug, p. 171.
Dirotz, p. 295.
Dizpon, *voir* Ctésiphon.
Djagadamough, p. 26.
Djanik, p. 119.
Djarmanaïn, p. 336.
Djéghp, p. 225.
Djemah, p. 34.
Djén, p. 43, 121, 122, 124.
Djenigan, p. 236, 242, 307, 312.
Djghp, 214.
Djor, p. 114, 138, 186, 207, 214, 249.
Djouasch, p. 83.
Djoudj, p. 34.
Dmorik, p. 107, 214.
Domed, p. 108.
Dork, p. 84.
Dosp, p. 150.
Douh, p. 114.
Doupia, p. 112.
Dour, p. 104.
Douroupéran, p. 192.
Dourpéranian, p. 26.
Douschouni, p. 26.
Dovaradzadaph, p. 289.
Dragon, p. 111.
Draïanos, *voir* Trajan.

Digitized by Google

Drouni, p. 104.
Dzaghgatz, *voir* Fleurs.
Dzaghkodn, p. 291.
Dzaghgouni, p. 26.
Dzaghig, p. 346.
Dzaithiouni, p. 26.
Dzakhanisd, p. 205.
Dzamag, p. 30.
Dzoghguerd, p. 26, 209.
Dzop, p. 21, 24, 25, 30, 84, 124, 130, 135, 137, 139, 157, 293, 349.
Dzoph, *voir* Dzop.
Dzor, 24.
Dzorapnag, p. 26.
Dzot, p. 199.
Dzotek, p. 186.
Dzovtéatzi, p. 84.

E.

Edippon, p. 90.
Édesse, p. 11, 12, 25, 33, 85, 86, 94, 96, 98, 99, 100, 101, 114, 119, 129, 162, 167, 168, 266.
Édessiens, *voir* Étésian.
Egéghian, p. 25.
Egéghiatz, p. 21, 36, 42, 110, 112, 130, 134, 153, 157, 162, 167, 266.
Eghéghié, p. 293.
Eghékiag, p. 242, 306.
Eghint, p. 356.
Eghpair, p. 192, 282.
Égypte, p. 55 et *passim*.
Égyptiens, p. 54 et *passim*.
Éker, p. 345.
Ékératzi, *voir* Colches.
Éléazar, p. 116.
Éleuthère, p. 92.
Élie, p. 38 et *passim*.
Élisée, p. 182, 192.
Élisée Vartabed, p. 183.
Énanus, p. 92, 93, 112.
Endchough, p. 213.
Endzaïetzi, p. 221, 222.
Endzaïn, p. 298.
Enoch, p. 38 et *passim*.
Enos, p. 56 et *passim*.
Entzaïeni, p. 26.
Entzaïnotz, p. 26.
Entzak, p. 70.
Ephaïstos, p. 61 et *passim*
Éphèse, p. 12 et *passim*.
Éphrem, p. 143.
Épiphane, p. 10, 42, 143, 162, 266.
Erakhnavou, p. 112.
Eramon, p. 209.
Eraniag, p. 112.
Eraskh, *voir* Araxe.
Eraskhadzor, p. 129.
Eredch, p. 347.
Érével, p. 157.
Ergaïnort, p. 205
Eriza, p. 88, 110.
Érouant, p. 72, 73, 76, 86, 100. 101, 102, 103, 104, 105. 114, 129.
Érouantaschad, p. 101, 148
Érouant-Avan, p. 103.
Érouantaguerd, p. 101.
Érouaz, p. 100, 101, 104.
Ésaïe, p. 37 et *passim*
Étésian, p. 25.
Eulalius, p. 192.
Eusèbe, p. 24, 25.
Eustorge, *voir* Storog.
Evghagh, *voir* Eulalius.
Ezad-Veschnasb, p. 319, 323.
Ezdad-Veschnasb, *voir* Veschnasb.
Ezéchias, p. 72 et *passim*.
Eznig, p. 11, 12, 167, 192, 282
Eznig de Goghp, p. 375.

F.

Festus, p. 24.
Firidoun, p. 77.
Firouz, *voir* Bérose.
Firouz, p. 113.
Fleurs, p. 144.
Franks, p. 37 et passim.
Frère, *voir* Eghpaïr.

G.

Gabgoh, p. 208.
Gadasch, p. 221.
Gaderon, p. 206.
Gadisch, p. 297, 331, 334.
Gaghardch, p. 26.
Gaïbag, p. 70.
Gaïouschian, p. 26.
Galates, p. 81 et *passim*.
Gamkhiaï, p. 26.
Gamsar, p. 127, 129, 147.
Gamsaragan, p. 26, 102, 117, 147, 148, 295, 300, 301, 303, 306, 317, 321, 334, 337, 344, 345, 346, 352, 363
Gamsarian, p. 94, 149, 159, 171.
Gankar, p. 84, 336.
Garèn, p. 95, 116.
Garèn Pahlav, p. 95, 116, 117, 118, 127.
Garèn Saharouni, p. 215.
Garéniens, p. 118.
Garérian, p. 94.
Garin, p. 44, 143, 166, 170, 316.
Gartos, p. 68.
Gasp, *voir* Caspiens.
Gatmian, p. 25.
Gatmos, p. 63, 64, 81, 83.
Gazpouni, p. 26.
Gédéon, p. 331, 333, 340, 343, 344, 347, 348, 349, 351, 353.
Geghounti, p. 26.
Gèles, p 221.

Digitized by Google

Génan, p. 156.
German, *voir* Kirman.
German Arkha, *voir* Kirman-Schah.
Georges, p. 33.
Géorgiens, p. 10, et *passim*.
Geschgen, p. 30.
Geznouni, p. 26.
Gghardch, p. 126.
Gheg, *voir* Lek.
Ghegovp, p. 261.
Gherbarkos, *voir* Hipparque.
Ghévont, p. 202.
Glag, p. 43, 44.
Goboïd, p. 205, 224.
Gobr, p. 328.
Gogh, p. 82, 84, 85, 235.
Goghp, p. 167.
Goghthig, p. 328.
Gokaïovid, p. 144, 152.
Gokoudian, p. 26.
Gomer, p. 58 et *passim*.
Gon, p 33, 43.
Gordjaïk, p. 113.
Gorgias, p. 60 et *passim*.
Gorioun, p. 9, 12, 167, 265, 278, 296
Gornag, p. 72, 120.
Gorthian, p. 26.
Gortik, p. 107, 214.
Gortouatzi, p. 84.
Gortouk, p. 66, 99, 118, 186, 199.
Gortovaï, p. 26.
Goschm, p. 95.
Goths, p. 186.
Gouan, p. 34.
Gouasch, p. 143, 144.
Gougaïaridj, p. 170.
Gour, *voir* Cyrus.
Gouraniev Magouran, *voir* Magog.
Govasch, p. 209.
Grand Marais, p. 81, 82.
Grecs, p. 11 et *passim*.
Grégoire, p. 12, 14, 21, 22, 23, 24, 25, 40, 41, 121, 123, 126, 128, 129, 130, 134, 259, 260, 266, 267, 269, 270, 273, 275, 276, 278, 279, 280, 285, 286, 288, 292, 297, 309, 310, 311, 327, 329, 340, 341, 360, 363.
Grégoire l'Illuminateur, p. 28, 30, 32.
Gridé, *voir* Crète.
Grouni, p. 26.
Grovag, p. 329.
Gunt Aramazd, p. 76.

H.

Haïasdani, p. 65.
Haïg, p. 37, 58, 62, 63, 64, 65, 66, 70, 72, 73, 75, 76, 81, 82, 83, 113, 114, 120.
Haïgag, p. 84.
Haïgaschen, p. 63.
Haïgazni, p. 25.
Haïk, p. 64.
Haïotz-dzor, p. 64.
Haïr, p. 24, 27, 82, 83, 140.
Haïr le Martbed, p. 30, 37.
Halys, p. 87 et *passim*.
Hamam, p. 37.
Hamazasb, p. 33, 44, 163, 221, 247, 278, 290, 297, 306.
Hamazasbian, p. 166, 278.
Hamazasb Mamigonien, p. 160, 161.
Hamazkouni, p. 26.
Hamoutzian, p. 26.
Haraman, p. 381.
Haraman, *voir* Arimane.
Harevschghom, p. 248.
Hark, p. 63, 64.
Harkh, p. 24.
Harma, p. 58, 65.
Hasaravoukhd, p. 343, 344, 345, 346, 352, 353.
Haschdian, p. 24, 26, 293.
Haschdiank, p. 30, 85, 91, 99, 111, 112, 114, 135, 144, 148, 346, 347, 349, 350.
Hatamaguerd, p. 83.
Hatzégatz, p. 9, 265.
Hatziatz Trakhd, *voir* Jardin des Frênes.
Havanag, p. 70.
Havénouni, p. 83.
Havoug, p. 170.
Hébreux, p. 61 et *passim*.
Hedjmadag, p. 26, 214, 225.
Hélène, p. 99.
Hellènes, p. 10 et *passim*.
Hemaïag, p. 24, 44, 166. 222, 224, 278, 282, 289, 290, 293, 298, 299, 318, 321, 322.
Hemaïag Timaksian. p. 215, 293, 294.
Hémaïak, p. 15, 170, 299.
Hénaraguerd, p. 83, 84.
Hephthalites, p. 344, 349, 350, 355, 357.
Her, p. 100, 207, 217, 295, 296, 333, 353, 355.
Héran le Hun, p. 227.
Hercule, p. 76 et *passim*.
Herkhian, p. 26.
Hérode, p. 29 et *passim*.
Hérodote, p. 81 et *passim*.
Hescha, p. 136.
Hipparque, p. 349.
Hippolyte, p. 85 et *passim*.
Hispani, p. 81.
Ho, p. 70.
Hoghotzin, p. 242.
Homère, p. 76 et *passim*.
Hormisdas, p. 128, 135, 136, 138, 192.
Horo, p. 70.
Housag, p. 70.
Hrahad, p. 163, 282, 329, 330, 331, 334, 340, 344, 345
Hrahad Gamsaragan, p. 337, 340.
Hranad, p. 171.
Hrand, p. 70.
Hrasim, p. 38.
Hratchia, p. 72.
Hratsan, p. 86.
Hratzan, p. 65.
Hrev, p. 319, 320, 323
Hrev Schnom Schapouh, *voir* Hrev.

Digitized by Google

Hripsimiennes, p. 21, 125, 130.
Hrouphanos, ou Hrophanos, *voir* Rufin.
Hroutèn, *voir* Firidoun.
Hrovméla, p. 38.
Huns, p. 34, 35, 125, 167, 186, 206, 208, 209, 214, 221, 225, 229, 249, 294, 305, 325, 326, 327, 328, 332, 335, 336, 338, 344.
Husnagan, p. 26.
Hyrcan, p. 89, 90, 91, 92, 93.
Hyrcanie, *voir* Vergan.

I.

Ibères, p. 24, 25, 30, 33, 37, 92, 108, 125, 126, 135, 146, 147, 162, 167, 186, 199, 207, 213, 214, 226, 227, 280, 281, 283, 284, 286, 288, 290, 304, 318, 321, 325, 326, 327, 328, 332, 335, 336, 337, 341, 353.
Ibérie, p. 29, 43, 90, 102, 103, 105, 125, 126, 130, 198, 229, 280, 283, 336, 338, 341, 342, 343, 344, 345, 351, 353.
Idchavan, p. 242.
Iezdedjerd, p. 14, 162, 163, 164, 172, 184, 197, 248, 268, 277, 278, 281, 282, 283, 284, 288, 290, 298, 300, 301, 303, 304, 306, 315, 317, 318, 319, 321.
Ilion, p. 76 et *passim*.
Indes, p. 69 et *passim*.
Ioukhnan, p. 247.
Iouranian, p. 26.
Iouribian, p. 26.
Iousig, p. 21, 22, 23, 24, 138, 139, 140, 141, 142, 159.
Iran, p. 190 et *passim*.
Isaac, p. 70 et *passim*.
Ismaéliens, p. 37.
Israël, p. 29 et *passim*.

J.

Jacques le Grand, p. 136.
Japhet, p. 58 et *passim*.
Jardin des Frênes, p. 140.
Jared, p. 57 et *passim*.
Jean Mantagouni, p. 365.
Jean, p. 10, 15, 37, 162, 168, 266, 329, 331, 333, 334, 343, 363, 365.
Jean-Précurseur (Garabed), p. 28 et *passim*.
Jérémie, p. 14, 37, 162, 172, 282, 289.
Jonathan, p. 162.
Jopianos, p. 141.
Joseph, p. 10, 11, 15, 24, 162, 167, 173, 191, 192, 206, 216, 218, 223, 225, 227, 233, 239, 242, 266, 278, 296, 297, 300, 301, 302, 306, 309, 313, 315, 320.
Josué, p. 40 et *passim*.
Jourdain, p. 25 et *passim*
Jovien, p. 116.
Juifs, p. 38 et *passim*.
Jules l'Africain, p. 85 et *passim*.

K.

Kadchpérouni, p. 298.
Kaïladou, p. 112.
Kaïn, p. 29 et *passim*.
Kak, p. 135.
Kamir, p. 121.
Kamirk, *voir* Cappadociens.
Kamrian, p. 25.
Kapagh, p. 83, 347.
Kapedian, p. 213.
Kapéghèn, p. 30, 83.
Kapéghian, p. 24, 26.
Kapélénian, p. 207.
Kardchogh Makhaz, p. 30.
Kardchouil Maghkhaz, p. 138, 329, 330.
Karékin, p. 187, 298.
Karin, p. 205.
Karkaratzi, p. 84, 125, 162
Karmanatzi, p. 156.
Karni, p. 28, 29, 33, 65, 129, 209
Karnig, p. 65, 83, 86, 130.
Kartman, p. 167.
Kartmanatzi, p. 84.
Kasakh, p. 114.
Kason, p. 192.
Kat, p. 192.
Katécho, p. 196.
Kath, p. 282.
Katisch, p. 213, 295.
Katischo, p. 283, 322.
Kav, p. 213.
Kavarabed, p. 26.
Kavbédouni, p. 25.
Kazavon, p. 148, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 171.
Kazpigan, p. 26.
Kazrig, p. 24, 290, 208, 215, 282.
Kégh, p. 65, 221.
Kéghag, p. 70.
Kéghakhouni, p. 65, 86.
Kéghami, p. 65.
Keghmantz, p. 107.
Kénouni, p. 22, 24, 26, 30, 72, 83, 90, 156, 206, 222, 226, 247, 282, 298, 306, 329, 330, 331, 337.
Kentouni, p. 26, 70, 83, 93, 298, 300.
Kepéghian, p. 347.
Ker, p. 34.
Kérezmank, p. 64.
Kertchouni, p. 26
Ket, *voir* Goths.
Keth, p. 147.
Kétihon, *voir* Gédéon.
Kevghig, p. 344.
Kghouvar, p. 214.
Khadchadch, p. 225, 242, 306, 314, 315, 343.
Khadchpérouni, p. 222.
Khaghdik, *voir* Chaldie.
Khaghakhabed, p. 26.
Khaghkhagh, p. 207, 293.
Khaghovian, p. 26.
Khaghpian, p. 26.
Khakh, p. 36, 42, 153.
Khaïlantourk, p. 186, 249
Khaïlentour, p. 229.
Khaldian, p 26.

Digitized by Google

Kharian, p. 26.
Kharran, p. 99.
Kharres, p. 119.
Khartzam, 108.
Khasagh, p. 89.
Khaschgar, p. 245.
Khasoun, p. 282.
Khat, p. 142, 148, 149.
Khatchatch, p. 24, 300, 302.
Khatchian, p. 26.
Khatouni, p. 161.
Khazirs, p. 113, 114.
Khégam, p. 58, 65, 81, 83, 86, 103, 157.
Khenthouni, p. 26.
Khersan, p. 214.
Khersoubolis, *voir* Chrysopolis
Khipiovan, p. 225.
Khnouni, p. 26.
Khochagouninik, p. 75.
Khoghian, p. 26.
Khoghiankh, p. 215.
Khoghotzim, p. 173, 278.
Khonth Aravénian, p. 349.
Khor, p. 64, 83.
Khoragan, p. 294.
Khoranisd, p. 205.
Khorasched, *voir* Kourschid.
Khorassan, p. 151.
Khorazin, p. 38.
Khordzeni, p. 26.
Khorène, p. 232, 244, 245, 282, 289, 298, 311, 317, 318.
Khorène Khorkhorouni, p. 213, 221, 222, 293, 294.
Khorène Makhaz, p. 297.
Khorkhorouni, p. 24, 25, 30, 64, 138, 196, 207, 213, 283, 295, 298.
Khorohpoud, p. 116.
Khortzèn, p. 162, 266.
Khosran Ardzrouni, p. 99.
Khosrov, *voir* Chosroès.
Khosrov Kapéghian, p. 215.
Khosrovaguerd, p. 343.
Khosrovitoukhd, p. 119, 122, 124, 129.
Khoudjig, p. 308, 311, 312, 315, 316, 317.
Khoujasdan, p. 33, 198, 245.
Khoujèn, p. 30.
Khoujig, p. 236, 242, 243.
Khours, p. 167, 346.
Khours Serouantzdiank, p. 215.
Khouzistan, *voir* Khoujasdan.
Khouzistan, p. 150, 300, 311, 323.
Khram, p. 75.
Khsisouthros, *voir* Xisuthros.
Kid, p. 167.
Kimiouron, *voir* Cimmériens.
Kin, p. 83, 111.
Kint, p. 143.
Kirman, p. 161.
Kirman-Schah, p. 268.
Kisag, p. 103, 104.
Kison, p. 25.
Kiud, p. 196, 213, 282, 283, 295, 320, 321, 322, 323, 324.
Kiud Vahévouni, p. 293.
Knel, p. 24, 28, 29, 30, 90, 143, 144, 154, 272.
Knel Kénouni, p. 144, 145.
Knit, p. 167.
Knith, p. 24, 165.
Kodorz, p. 262.
Koghtèn, p. 9, 24, 75, 106, 167, 173.
Koghteniaï, p. 26.
Koghtnetzi, p. 84.
Korag, p. 70.
Korki, p. 60 et *passim*.
Koroghovaï, p. 26.
Kosran, p. 95.
Koukaratzi, p. 84, 135, 167.
Kount-Madian, p. 221.
Koupour, p. 34.
Kourschid, p. 381.
Kouschans, p. 66, 88, 115, 117, 118, 185, 186, 188, 198, 202, 229, 306.
Kouschar, p. 84.
Koutar, p. 34.
Kouzistan, p. 33.
Kréal, p. 205.
Kurdes, p. 34.

L.

Lamech, p. 57 et *passim*.
Lazare de Pharbe, p. 259, 261.
Lazique, p. 82.
Légantian, p. 26.
Lek, p. 152.
Léon, p. 12, 167, 282, 289, 296, 297, 300, 302, 303, 304, 305, 306, 309, 312, 313, 314, 315, 316, 317.
Léonce, p. 202, 216, 218, 223, 225, 227, 230, 236, 239, 242.
Léontiens, p. 301, 307, 311, 314.
Lephin, p. 34, 186, 199, 208, 214, 225, 294.
Léroubna, p. 99.
Liarnagan, p. 26.
Lion, *voir* Arioudz et Arioutz.
Lophnas, p. 208.
Lousin, *voir* Lune.
Lune, p. 84.

M.

Macédonius, p. 30 et *passim*.
Maghazdj, p. 34.
Maghkhaz Kardchouïl, p. 330, 331.
Maghkhazan, p. 100.
Magog, p. 235.
Mahmi, p. 380.
Majak, p. 67, 82.
Majan, 106, 108, 109, 115.
Makhalouhi, p. 26.
Makhaz, p. 24.
Makhaz [Katischo], p. 323, 324, 328.
Makhazian, p. 26.
Makhazouni, p. 25, 26.

Digitized by Google

Makouk, p. 30.
Malaléel, p. 57 et *passim*.
Malkhaz, p. 83.
Mam, p. 43.
Mamigon, p. 43.
Mamigoniens, p. 15, 44, 121, 144, 172, 196, 214, 222, 247, 262, 278, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 300, 301, 303, 306, 318, 321, 329, 330, 331, 342, 343, 346, 348, 360, 363, 364, 365.
Mamigoniens seconds, p. 26.
Mamkoun, p. 122, 124.
Mamkounian, p. 125.
Manadjihr, p. 125, 135, 136, 14 .
Mananaghi, p. 157. 282, 135, 136, 140.
Manavaz, p. 24, 64.
Manavazian, p. 25, 64, 84. 134.
Manazguerd, p. 192, 282, 320.
Mané, p. 130.
Manèdj, p. 24, 170, 196, 213, 282, 283, 295.
Manèn, p. 213.
Manès, p. 375.
Manéthon, p. 87 et *passim*.
Mani, *voir* Manès.
Manichéens, p. 376.
Manouan, p. 109.
Manoué, p. 109.
Manova, p. 92.
Mantagouni, p. 26, 84, 120, 247, 306.
Mantou, p. 107.
Manuel, p. 33, 43, 160.
Manuel le Mamigonien, p. 34, 35, 44.
Mar Apas Catina, p. 62, 63, 64, 65, 67, 69, 85.
Mar-Ihap, p. 95.
Maraguerd, p. 75.
Marak, p. 143.
Marant, p. 110.
Maratzouotz-der, p. 83.
Marissa, 91.
Marmed, p. 103.
Martaghi, p 192.
Martaghian, p. 26
Martasdan, p. 192, 282.
Martbed, p. 24, 36, 293.
Martbedouni, p. 25.
Marvirod, p. 302.
Masandan, p. 91.
Maschag, p. 67.
Maschtotz, p. 36, 41, 265, 266, 267, 268, 296.
Maskouth, p. 126.
Massagètes, p. 34 et *passim*.
Massis, p. 65, 76, 104, 107, 111, 144, 146, 330.
Mathusalem, p. 57 et *passim*.
Mazaca, p. 88, 89.
Mazneani, p. 26.
Maztezen, *voir* Ormizd.
Mèdes, p. 38 et *passim*.
Médie, p. 9 et *passim*.
Medzamor ou Medz-Amor, *voir* Grand Marais, p. 82, 105.
Medzkhitha, p. 125.
Medzpin. p. 61. 62, 82, 85, 94; 98. 129, 146, 172, 184
Meghnarindj, p. 338.
Meghrouni, p. 26.
Méhentag, p. 24, 30, 140.
Méhévan, p. 30.
Mehran, p. 248.
Méhroujan, p. 30, 247, 293.
Mehrouni, p. 26.
Méled, *voir* Mélidon.
Mélidé, p. 282, 320.
Mélidian, p. 26.
Mélidon, p. 192.
Mélitène, p. 24, 30, 37, 165.
Méliton, *voir* Mélidé.
Méphédzoul, p. 83.
Merdchounig, p. 29.
Merèn, p. 282.
Mérough, p. 138.
Méroujan Ardzrouni, p. 150.
Méroujan, p. 11, 37, 147, 151, 152, 153, 163.
Meschov, p. 245.
Mesdraïm, p. 58 et *passim*.
Mésopotamie, p. 10 et *passim*.
Mesrob, p. 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 36, 41, 158, 159, 161, 162, 164, 165, 166, 167, 168, 171, 172, 173, 174, 266.
Mesrob, *voir* Maschtotz.
Moks, p. 315.
Miantag, p. 84.
Mihr, p. 141, 193, 194, 237, 244.
Mihr-Nersèh, p. 190, 192, 212, 213, 215, 225, 278, 279, 280, 283, 287, 292, 293, 301, 302, 303, 307, 313. 318.
Mihr-Schapouh, p. 297.
Mihr-Veschnasb Djavarschian, p. 354, 355.
Mihran, p. 125, 126, 135, 137, 138, 323, 336, 337, 338, 340, 344.
Mihran-Pakarad, p. 136.
Mihran-Schapouh, p. 353, 356.
Mihrtad, *voir* Mithridate.
Mithridate, p. 84, 86, 88, 89, 90, 102
Mitovlanon, p. 155.
Mog, p. 24, 84, 156, 163, 192, 196, 221, 282, 283, 286, 297, 332.
Mogatzi, p. 26, 84, 163.
Moïse, p. 25, 320, 321.
Moïse de Khorène, p. 54.
Mokbaschdé, p. 104.
Mopsueste, p. 139.
Morèn, p. 289.
Morphilig, p. 82.
Moujan, p. 24.
Moujegh, p. 24.
Mouratzan, p. 83, 102, 103, 107.
Mouratzan-der, p. 83
Mours, p. 157.
Mourtz, p. 113.
Mousch, p. 208.
Mousché, p. 162. 192, 225, 242, 266, 281, 294, 300, 302, 306, 314, 315.
Mouschegh, p. 33, 34, 152, 247, 306, 342, 343, 346, 348
Mouschegh le Mamigonien, p. 34, 35, 36, 37, 40, 42, 43.
Mouschgan, p. 30.

Digitized by Google

Mouschgan Niousalavourd, p. 215, 221, 222, 223, 225, 226, 296, 298.
Movan, p. 236, 237, 307, 312, 315.
Movatzian, p. 26.
Movsisig, p. 171.
Mrovouni, p. 26.

N.

Nabok, p. 94.
Nabuchodonosor, p. 71.
Nachor, p. 58 et *passim*.
Nakhdjavan, *voir* Nakhitchévan.
Nakhitchévan, p. 328.
Namagouni, p. 26.
Nazinig, p. 112.
Nébad, p. 341.
Nébad, *voir* Niphates.
Nébahad, p. 34.
Nectanébo, p. 87 et *passim*.
Nectarius, p. 31 et *passim*.
Nedogh, p. 26.
Nemrod, p. 58 et *passim*.
Nerghinniné, p. 38.
Nerschapouh, p. 196, 247, 282, 283, 300, 306.
Nerschapouh Ardzrouni, p. 215.
Nerschapouh Remposian, p. 206, 207.
Ner Schapouh, p. 356, 357.
Ners Ovsébian, p. 349.
Nersèh, p. 76, 138, 147, 213, 222, 247, 288, 295, 298, 329, 331, 334, 340, 344, 345.
Nersèh Erouanthouni, p. 332, 333.
Nersèh Gamsaragan, p. 330, 334, 337, 340, 346, 356.
Nersèh Khadchpérouni, p. 215, 297.
Nerséhabad, p. 333.
Nersès, p. 21, 22, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 40, 41, 42, 43, 97, 98, 104, 128, 141, 142, 143, 145, 146, 147, 148, 149, 151, 152, 153, 159, 165, 264, 267, 268, 270, 271, 272.
Nersès Djidjragatzi, p. 164.
Nersès Kadchpérouni, p. 221.
Nersès le Grand, p. 22, 23, 24.
Nestorius, p. 14 et *passim*.
Nevarsag, p. 354.
Nicanor, *voir* Nicator.
Nicée, p. 12 et *passim*.
Nikhor Veschnasbtad, p. 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362.
Ninive, p. 61 et *passim*.
Ninus, p. 57 et *passim*.
Ninyas, p. 53 et *passim*.
Niobé, p. 69 et *passim*.
Nioukar Matès, p. 66.
Niouschapouh, *voir* Nischapour.
Niphates, p. 152.
Nischapour, p. 229, 242, 243, 306, 307, 308, 311, 312, 317.
Nisibe, *voir* Medzpin.
Noé, p. 56.
Norair, p. 70.
Nor Khaghakh, *voir* Vagharschabad.
Nouart, p. 71.
Nouné, p. 27, 125, 126, 130.
Nouvelle-Ville, *voir* Vagharschabad.

O.

Oda, p. 119, 122, 124.
Odé, p. 99.
Oghagan, p. 124, 205.
Oghin, p. 347.
Oghoinbis, *voir* Olympie.
Ohan, *voir* Jean.
Okhagh, p. 344, 346.
Olympe, *voir* Tutzenguetz.
Olympias, p. 80 et *passim*.
Olympiodore, p. 59 et *passim*.
Olympius, p. 104.
Ordchenhagh, p. 299.
Orgovi, p. 311.
Orientaux, *voir* Aravélian, p. 247.
Ormizd ou Ormizt, p. 119, 141, 146, 161, 190, 193, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382.
Ormizt, *voir* Hormisdas.
Ormiztoukhd, p. 151.
Orod, p. 205.
Orsabed, p. 26.
Orti, p. 343.
Oschagan, p. 15, 137, 173, 209, 278.
Osdan, p. 75, 83.
Osgémani, p. 26.
Osguiogh, p. 75.
Oudi, p 84, 102, 118.
Oughd, p. 107.
Oughioub, *voir* Olympius.
Ouorthkh, p. 146.
Ouortoni, p. 134.
Ouortouni, p. 64, 84.
Ourdz. p. 207, 213, 328.
Ourdza, p. 295.
Ournaïr, p. 34, 35, 152.
Ourrha, *voir* Édesse.
Ourtziaï, p. 26.
Ouz, p. 34, 35.
Ozom, p. 100.

P.

Pacorus, p. 90, 91.
Pad, p. 100.
Pag, p. 223.
Paghasagan, p. 26, 167, 208, 227.
Pagour, p. 37, 112, 135, 136, 247, 306.
Pagouraguerd, p. 110.
Pahl, p. 115, 117, 118.
Pahl Aravadin, p. 81.
Pahlav, p. 95, 116, 117, 118, 121, 129, 130.
Païpert, p. 100.

Digitized by Google

Pakaïarindch, p. 88.
Pakam, p. 76.
Pakarad, p. 83, 85, 105, 123, 125, 135, 137, 152.
Pakaran, p. 101, 104, 109, 119, 120.
Pakatia, p. 112.
Pakavan, p. 172, 341.
Pakovan, p. 26.
Pakradouni ou Bagratides, p. 25, 37, 72, 295, 328.
Pakrasbouni, p. 26.
Pakrat, p. 30.
Pakrévant, p. 14, 115, 149, 172, 192, 224, 277, 282, 289, 291, 302, 315, 341.
Palestine, p. 61 et *passim*
Pampischen, *voir* Diran.
Panan, p. 60 et *passim*
Pap, p. 76.
Papagh, p. 306.
Papak, p. 297, 300.
Papélos, *voir* Babylas.
Papgèn, p. 306.
Papig, p. 155, 156, 247, 306, 322.
Papkèn, p. 247, 329, 330, 331, 333, 337.
Papotz, p. 334.
Parakhod, p. 65, 209.
Parmi, p. 34.
Parmiaï, p. 26.
Parnas, p. 70.
Parné, p. 30.
Parnouas, p. 72.
Parokh, p. 65.
Parscham, p. 66.
Parschamin, p. 88.
Partadzan, *voir* Bardesane, p. 114.
Parthes, *voir* Barthévian.
Partzrapoul, p. 205.
Parzaphrane, p. 90, 91, 92.
Parzaphrane Reschdouni, p. 150.
Paschegh Vahévouni, p. 333, 334, 336, 337.
Pasèn ou Pasène, p. 24, 26, 30, 82, 84, 108, 113, 192, 282, 289, 300, 307, 344, 345.
Pasils, p. 109, 114, 125.
Passan, p. 116.
Passèn, *voir* Pasèn.
Pasteurs, p. 61 et *passim*.
Patnikal, p. 94.
Paul, p. 13 et *passim*.
Paul de Samosate, p. 14 et *passim*.
Pavos, p. 72.
Paz, p. 64.
Pazmaveb, *voir* Polyhistor.
Paznouni, p. 26.
Pazoug, p. 70.
Pedjni, p. 327.
Peghtokh, p. 122.
Pel, p. 229.
Pelour, p. 172.
Perguitch, *voir* Sauveur.
Périnte (Bérindianos), p. 21.
Perkhischo, p. 170, 172, 272.
Pernavij, p. 328.
Perse, p. 14 et *passim*.
Perses, p. 21 et *passim*.
Pertgounk, p. 291.
Pétra, p. 95.
Pétréens, p. 95.
Peznouni, p. 24, 25, 64, 111, 134, 192, 270, 282, 318.
Phabag, p. 247.
Phabagh Balouni, p. 334.
Phabak, p. 282.
Phaïdagaran, p. 134, 135, 212, 292.
Phantour, p. 191.
Phantourag, p. 195.
Pharadjouni, p. 26.
Pharandzem, p. 28, 29, 143, 145, 150
Pharèn, p. 24.
Pharnersèh, p. 22, 141.
Pharsamane Mantagouni, p. 215.
Pharsman ou Pharsmane, p. 103, 247, 306.
Phasaël, p. 90.
Phaskh, p. 214.
Phéréjouni, p. 26.
Phéroras, *voir* Phérour.
Phérour, p. 94.
Phesdos, *voir* Festus.
Phéton, p. 87.
Philippe, p. 80 et *passim*.
Phioukhonan, p. 214.
Phlégon, *voir* Phléton.
Phoskh, p. 214.
Phrygie, p. 81 et *passim*.
Pierre, p. 34, 213.
Pierre Ergathi, p. 295.
Pilate, p. 39 et *passim*.
Piourab, p. 112.
Piourab Bagratide, p. 99, 100.
Piourasb, p. 77, 78.
Piourasb-Astyage, p. 77.
Piouros, *voir* Bérose.
Pise, p. 154.
Pjouni, p. 26.
Platon, p. 162, 266.
Plour, p. 14, 277.
Pogh, p. 352.
Poghpert, p. 345.
Pokhaïouni, p. 26.
Polyhistor, p. 56.
Pont, p. 61, 119.
Porte, p. 150, 162, 163, 164, 165, 170, 191, 196, 203, 206, 223, 225, 282, 283, 284, 285, 287, 291, 295, 298, 299, 300, 301, 305, 306, 313, 319, 321, 322, 323, 324, 325, 327, 340, 350, 359, 360.
Porte de Djor, p. 114.
Porte royale, p. 107, 270, 271, 273.
Pouknan, p. 94.
Pourtar, p. 121.
Pourz, p. 127.
Pouschdiban, p. 333.
Priam, p. 70 et *passim*.
Prométhée, p. 61 *passim*.
Psalmiste, p. 14 et *passim*.
Ptolémée Philadelphe, p. 54.
Pyrète, p. 77.

Digitized by Google

R.

Ramsouni, p. 26.
Raphsonian, p. 247, 306.
Rapsian, p. 26.
Rasdsohoun, p. 116.
Réphaïm, p. 60 et *passim*.
Reschdouni, p. 24, 25, 26, 30, 84, 90, 125, 135, 140, 192, 196, 213, 215, 225, 227, 240, 242, 282, 283, 300, 302, 306, 315, 332.
Resdom, p. 156.
Respèt, p. 30.
Révan, p. 312, 315.
Rhesdaguès, p. 21, 129, 130, 134.
Rhipsimiennes, p. 260.
Riron, p. 120.
Rosdom Sakdjig, p. 84.
Roufanos, *voir* Rufin.
Rufa, p. 113.
Rufin, p. 10, 162, 266.
Rufsian, p. 113.

S.

Sabrasamian, p. 26.
Sad, p. 247, 306.
Sadov Kapélian, p. 336.
Saghamont, p. 140.
Sahag, p. 10, 11, 12, 14, 22, 23, 24, 153, 155, 156, 157, 159, 160, 161, 165, 166, 168, 169, 170, 171, 172, 173 174, 191, 192, 225, 227, 237, 242, 247, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 277, 278, 281, 282, 286, 289, 295, 300, 302, 306, 309, 313, 314, 315, 328, 329, 331, 333, 334, 337, 341.
Sahag Bagratide, p. 54.
Sahag Gamsaragan, p. 355.
Sahag le Grand, p. 162, 163, 164, 213.
Sahag le Parthe (saint), p. 44.
Sahaganouisch, p. 160.
Sahaganousch, p. 44.
Saharouni, p. 26, 331, 343.
Sahrouni, p. 30, 43.
Sak, p. 24.
Sakastan, p. 163.
Sakrpert, p. 328.
Salomon, p. 10 et *passim*.
Samel le Mamigonien, p. 157, 159.
Samos, p. 10 et *passim*.
Sampsicéramus, p. 95.
Samson, p. 84 et *passim*.
Samuel, p. 170, 171, 172, 225, 230, 242, 300, 301, 306, 307.
Sanadroug, p. 97, 98, 99, 100, 102, 104, 134, 135, 136, 137.
Sanassar, p. 72, 84, 164.
Sanod, p. 99
Santoukhd, p. 22, 23, 98.
Sapadia, p. 112.
Saphadia, p. 93.
Sapor, p. 24, 29, 33, 34, 35, 116, 120, 121, 122, 124, 125, 127, 128, 136, 137, 138, 141, 142, 145, 146, 147, 148, 150, 151, 154, 155, 156, 157, 159, 160, 184, 262, 264, 265, 268, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350. 351, 354, 355.
Sapor le Perse, p. 163, 164, 197, 202.
Sardanapale, p. 62 et *passim*.
Saria, p. 93.
Sarug, p. 58 et *passim*.
Sasanian, p. 25.
Sassan, p. 115, 117, 121, 259.
Sassan le Perse, p. 184.
Sassanides, *voir* Sasanian.
Satan, p. 38 et *passim*.
Satinig, p. 76, 105, 106, 107, 109.
Saül, p. 29 et *passim*.
Sbantarad, p. 148, 170.
Sbantarad Gamsarian, p. 151, 152, 153, 156, 157.
Sbantiad, p. 30.
Sbantouni, p. 26, 83.
Sbarouni, p. 26.
Sber, p. 100. 156, 167.
Scaurus, p. 89 et *passim*.
Schabouh, *voir* Sapor.
Schaghakom, p. 344.
Schaghida, p. 42, 143.
Schaghkomkh, p. 167.
Schah, p. 215.
Schahabivan, p. 28, 144.
Schahabouni, p. 26.
Schahasdan, p. 328.
Schahèn, p. 24.
Schahorabed, p. 26.
Schahough, p. 245, 248.
Schamiran, *voir* Sémiramis.
Schampa Pakarad, p. 81, 84.
Schampad, *voir* Sempad.
Schampith, p. 9, 167.
Schamschagram, *voir* Sampsicéramus.
Schapouh, *voir* Sapor.
Schapouh Mihranian, p. 352.
Schapoul, p. 318.
Schara, p. 65, 81, 82, 84.
Scharaschan, p. 84.
Scharoura, p. 76.
Schavab, p. 306, 356.
Schavarsch, p. 70, 148, 160.
Schavarschagan, p. 107.
Schavarschan, p. 98.
Schavasb, p. 247.
Schavasb Ardzrouni, p. 163, 164.
Schedia, p. 347.
Scheghp, p. 34.
Schenkin, p. 247, 306.
Schentin, *voir* Schenkin.
Scherkir, p. 152.
Schirag, p. 22, 65, 129, 153, 156, 326, 329, 330, 331, 334, 337, 340, 344, 345, 346, 356.
Schirmatz, p. 346.
Schmavon, *voir* Siméon.
Schmavon, p. 196, 247, 283
Schmavon Antzavatzi, p. 215.

Digitized by Google

Schmouel, *voir* Samuel.
Schounag, p. 33.
Sdahr, p. 259.
Sdahr Schabouh, *voir* Vramschapouh.
Sdahrien, p. 259.
Sébastien, p. 25.
Sébaste, p. 25.
Sédécias, p. 141.
Seghgouni, p. 26.
Séleucus, p. 81 et *passim*.
Selgouni, p. 84, 119, 123, **124**, **125**, **143**.
Seloug, p. 124.
Sem, p. 58 et *passim*.
Sémiramis, p. 58 et *passim*.
Sempad, p. 43, 72, 100, 102, 103, 104, 106, 107, 108, 109, 112, 123, 152, 166.
Sempadanouïsch, p. 100.
Sempadavan, p. 100.
Sempadouhi, p. 100, 112.
Sénékia, p. 112.
Sénékias, p. 93.
Sennakérib, p. 72.
Sennékérim, p. 72, 82, 83.
Sépoukhd, p. 207.
Sépoukhd Nikhoragan, p. 293
Sères, p. 206.
Sernag, p. 306.
Serouantzd, p. 298.
Seth, p. 56 et *passim*.
Sévoug, p. 332.
Sgaïorti, p. 70, 71, 72.
Sim, p. 60, 72, 84, 124.
Siméon, p. 33, 282, 300, 306.
Siméon, *voir* Schmavon.
Sinope, p. 86, 101.
Siounie, p. 24, 28, 65, 86, 112, 135, 142, 143, 145, 147, 155, 156, 157, 162, 192, 196, 203, 207, 209, 212, 213, 227, 228, 247, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 295, 297, 299, 300, 301, 303, 304, 305, 306, 318, 322, 328, 329, 330, 331, 333, 334, 337, 340, 343, 344, 348, 349, 351, 353.
Siouniens, p. 25, 347, 349.
Sisanesen, p. 25.
Sissag, p. 65, 81, 83.
Sissagan, p. 65, 84.
Sithilhorag, p. 33.
Slak, p. 84.
Sodome, p. 22 et *passim*.
Sohount, p. 110.
Soleil, p. 84.
Solon, p. 87 et *passim*.
Sos, p. 70.
Soura, p. 156.
Sourèn, p. 95, 116, 117, 130, 270, 271.
Sourèn Khorkhorouni, p. 156, 157.
Sourèn Pahlav, p. 116, 117, 118, 161, 170, 171, 333.
Sourian, p. 26.
Sourig, p. 30.
Sourmag, p. 169, 170, 172, 192, 270, 271, 282.
Spoudées, p. 159.
Srouantzdiaï, p. 26.
Srouni, p. 26.
Storog, p. 95.
Syrie, p. 10 et *passim*.
Syriens, p. 25 et *passim*.

T.

Tad, p. 83, 86.
Tadaké, p. 111.
Tadavdjir, p. 26.
Tagh, p. 247, 306.
Taglat, p. 62 et *passim*.
Tajkouïnk, p. 75.
Tanan, p. 167.
Tanoup, *voir* Danube.
Tara, p. 156, 157.
Taranagh, p. 130.
Taranaghi, p. 154.
Tarata, p. 94.
Tarpantian, p. 26.
Tarse, p. 119.
Tasan, p. 199.
Taschdgarin, p. 26.
Tatig, p. 192.
Tatigh, p. 300.
Taurus, p. 84.
Tchénigan, p. 315, 316.
Tchermès, p. 112.
Tenschapouh, p. 190, 230, 234, 235, 236, 238, 239, 241, 242.
Terdchaïn, p. 26.
Terdchan, p. 165, 167.
Tesdrig, p. 172.
Teutamus, p. 70 et *passim*.
Tevin, p. 328, 333, 347, 352, 360, 361, 364.
Thaddée, p. 21 et *passim*.
Thakatir Pakradouni, p. 72.
Tharé, p. 58 et *passim*.
Tharsis, p. 70.
Thathoul, p. 24, 221, 247, 297, 306.
Thathoul Timaksian, p. 215, 293
Thatig, p. 173, 242, 282, 307.
Thaumadg, p. 34.
Thavasbar, p. 225.
Thavasbaran, p. 214
Théodore [de Mopsueste], p. 14.
Théodose le jeune, p. 10 et *passim*.
Théophile, p. 25.
Thil, p. 21, 22, 42, 88, 130, 134.
Thiras, p. 58 et *passim*.
Thorgom, 58 et *passim*.
Thortan, p. 21, 22, 88, 130, 138, 140.
Thotig, p. 15.
Thulé, p. 155.
Tigrane, p. 24, 72, 73, 74, 75, 76, 86, 88, 89, 90, 91, 92, 102, 113, 114, 115, 147, 150, 154.
Tigraniens, *voir* Dikranouni.
Tigranocerte, p. 75, 145, 146, 147.
Tigre, p. 84.
Timagsian, p. 26.

Digitized by Google

Timakhsian, p. 104, 156, 208, 222, 247, 282, 290, 294, 298, 306, 343.
Tiridate, p. 21, 24, 29, 30, 31, 64, 109, 112, 115, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 134, 135, 139, 143, 151, 154, 161, 172, 184, 260.
Tiridate Bagratide, p. 164.
Tiridate le Grand, p. 80.
Titan, p. 59 et *passim*.
Tobie, p. 96.
Toghevdj, p. 296.
Tonos-Concholéros, *voir* Sardanapale.
Tou, p. 338, 344.
Tovin, p. 137, 341, 343.
Trajan, p. 30.
Tramant, p. 26.
Traskhanaguerd, p. 129.
Treshanaguerd, p. 209.
Troie, *voir* Ilion.
Troschagir, p. 26.
Trouasb, p. 112.
Turks, p. 37.
Tutzenguetz, p. 60.
Tzainog, p. 295.
Tzerdav, p. 24.
Tzerès, p. 83.
Tzéronk, p. 60.
Tzirav, p. 151.
Tzivnagan, p. 26.
Tzolag, p. 65.
Tzolaguerd, p. 65.
Tzor, p. 84.
Tzouig, p. 321.
Tzunagan, p. 83.

V.

Vad, p. 214.
Vadkédès, p. 242.
Vadnian, p. 135.
Vagharsch, p. 24, 113, 114, 115, 116, 118, 352, 353, 354, 357, 360, 361, 362, 363, 364, 365.
Vagharschabad, p. 114, 129, 137, 146, 151, 172, 173, 260, 264, 274, 278, 341, 352, 364.
Vagharschabad, *voir* Nor-Khaghakh.
Vagharschag, p. 110, 115, 116.
Vagharschag, *voir* Valarsace.
Vagharschavan, p. 113.
Vaghinag, p. 142, 145, 228.
Vaghès, *voir* Valens.
Vahan, p. 15, 22, 24, 125, 136, 138, 151, 196, 208, 222, 247, 262, 282, 283, 290, 293, 294, 298, 300, 306, 321, 322, 324, 325, 327, 328, 333, 334, 345, 346, 347, 348, 349, 351, 353, 354.
Vahan Amadouni, p. 137, 142, 173, 215, 278, 305.
Vahan Aravélian, p. 156, 157.
Vahan le Mamigonien, p. 147, 150, 259, 260, 261, 318, 322, 324, 326, 327, 329, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 340, 341, 342, 343, 344, 346, 347, 348, 349, 352, 354, 355, 356, 357, 358 359, 360 361, 362, 363, 364, 365.
Vahaken, p. 76.
Vahakn, p. 84.
Vahak'n, p. 86.
Vahanouni, p. 26.
Vahé, p. 76.
Vahévouni, p. 25, 196, 207, 213, 215, 282, 283, 295.
Vahnouni, p. 76, 84, 86, 88.
Vahouni, p. 26.
Vahram, *voir* Bahram.
Vahridj, p. 161, 266.
Vaï, p. 242.
Vaïodzor, p. 315.
Vaiotz-dzor, p. 173, 278.
Vakhdang, p. 344, 345.
Vakhthang, p. 325, 326, 332, 335, 336, 337.
Valarsace, p. 61, 62, 65, 76, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 95, 119, 155, 156.
Valens, p. 29 et *passim*.
Van, p. 76, 150, 205.
Vanant, p. 82, 156, 157, 164, 171, 192, 221, 242, 282, 297, 300, 315, 334, 349, 360.
Vanantian, p. 26.
Vara Nersèh, p. 328.
Varaïrvaro, p. 344.
Varaj, p. 86.
Varajnouni, p. 24, 25, 65, 86.
Varaz, p. 112.
Varazadagian, p. 26.
Varazguerd, p. 329.
Varaz Schapouh Balouni, p. 299, 327.
Varazschapouh, p. 213, 282, 295.
Varaztad, p. 43, 44, 154, 155.
Varaztèn, p. 247, 306.
Varazvagan, p. 24, 278, 279, 280, 305
Varbace le Mède, p. 71, 72.
Varèn, p. 24.
Varj, p. 65, 83.
Varkosch, p. 331.
Varschag, p. 335.
Vart, p. 321, 327, 334, 335.
Vartan, p. 9, 11, 144, 145, 159, 164, 165, 166, 170, 171, 172, 183, 196, 207, 209, 215, 221, 222, 224, 232, 265, 278, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 301, 302, 303, 304, 305, 315, 320, 321, 322.
Vartan le Mamigonien, p. 14, 22, 306, 329, 337, 341, 360.
Vartanaschad, p. 209.
Vartaniens, p. 215, 295, 298.
Vartaschen, p. 344.
Varteschian, p. 26.
Vartkès, p. 89, 113, 114, 307, 317.
Vartz, p. 247, 306.
Vasag, p. 22, 30, 31, 145, 162, 196, 204, 206, 207, 209, 210, 213, 214, 215, 218, 220, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 262, 278, 282, 283, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 299, 300, 301, 303, 304, 305, 306, 318, 321, 329, 330, 331, 335.
Vasag le Mamigonien, p. 33, 43, 152.
Vasagaschad, p. 205.
Vasavourd Garkhain, p. 355.

Digitized by Google

Vasbouragan, p. 29, 112.
Vaschdag, p. 70.
Vasché le Mamigonien, p. 22.
Vatché, p. 21, 24, 43, 170, 249.
Vazaria, p. 112.
Vazken, p. 326.
Vedjiank, p. 113.
Veghentour Boulgar, p. 82.
Veh-Ten-Schapouh, p. 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318.
Veh-Mihr-Schabouh, p. 170.
Vehsadjan Pahlav, p. 117.
Veh Schapouh, p. 293.
Veh Vehnam, p. 326, 356.
Venaseb Sourhab, p. 114.
Vergan, p. 306, 310, 311, 312, 317, 350, 351.
Vériospora, p. 98.
Verthanès, p. 21, 22, 23, 130, 134, 135, 136, 142, 159.
Verthanès le Grand, p. 138.
Verthanès (Saint), p. 138.
Veschnasb, p. 345.
Vezerg, p. 128.
Vezroug, p. 24, 30.
Vijouni, p. 26.
Ville-Nouvelle (Nor-Khaghakh), p. 15
Ville-Nouvelle, *voir* Vagharschabad.
Vini Khorian, p. 333, 334.
Virk, *voir* Ibères.
Vologèse, p. 113.
Vount, p. 82.
Vour, p. 208.
Vourg, p. 294.
Vram, p. 161, 163, 164, 166, 169, 170, 171, 172, 206, 268, 270, 271, 272, 278.
Vram, *voir* Bahram.
Vramschapouh, p. 10, 159, 160, 161, 162, 163, 166, 184, 265, 266, 267, 268.
Vrandchounik, p. 75.
Vrèn, p. 24, 30, 247, 306, 334, 360
Vrèn Daschiratzi, p. 215.
Vrendchouni, p. 26.
Vrèn Tzunagan, p. 282.
Vrian, p. 26.
Vriv Maghkhaz, p. 282, 325.
Vroïr, p. 108.
Vrouj, p. 22.
Vsdasgar, p. 70.

X.

Xerxes, p. 88 et *passim*.
Xisuthros, p. 56.

Z.

Zamassis, p. 70, 71.
Zanahdjirabed, p. 26.
Zankag, p. 213, 295.
Zantig, *voir* Manichéens.
Zarasb, p. 66.
Zaravant, p. 207, 217, 353.
Zarèh, p. 24, 76, 108, 109, 360
Zarèhavan, p. 226, 292.
Zarèhavanian, p. 84.
Zarehnavan, p. 76.
Zarévahn, p. 26.
Zarévant, p. 295, 296, 333.
Zarischad, p. 145, 171.
Zarmaïr, p. 70, 76, 77.
Zarmantouklid, p. 44.
Zarmihr Hazaravouklid, p. 326, 343, 351.
Zarouant, p. 61.
Zarouhi, p. 74.
Zartmanos, p. 107.
Zavan, p. 70.
Zavèn, p. 24, 155, 282.
Zénags, p. 311.
Zénon, p. 21 et *passim*.
Zerataschd, *voir* Zoroastre.
Zérouan, p. 58, 191, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381.
Zérouant, p. 61.
Zora, p. 93, 140.
Zoroastre, p. 59 et *passim*.
Zouith, p. 151.
Zovaren, p. 247.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
PRÉFACE	v
DISCOURS PRÉLIMINAIRE	vij
HISTORIENS ARMÉNIENS DU CINQUIÈME SIÈCLE	xvij
GORIOUN. — *Biographie de saint Mesrob*, traduite par J.-R. Émine	1
Introduction	3
Histoire de Gorioun	9
Généalogie de la famille de saint Grégoire et vie de saint Nersès, par un auteur anonyme, ouvrage traduit par J.-R. Émine	17
Introduction	19
Généalogie de la famille de saint Grégoire	21
MOÏSE DE KHORÈNE. — *Histoire d'Arménie en trois livres; traduction nouvelle*	45
Introduction	47
Histoire d'Arménie	53
ÉLISÉE. — *Histoire de Vartan et de la guerre des Arméniens*; traduction nouvelle par V. Langlois	177
Introduction	179
Histoire de Vartan	183
LAZARE DE PHARBE. — *Histoire d'Arménie*; traduite pour la première fois en français par le P. Samuël Ghésarian	253
Introduction	255
Histoire de Lazare de Pharbe	259
APPENDICE.	
EZNIG DE GOGHP. — *Réfutation des sectes*, extrait du ch. II	369
Introduction	371
Réfutation de la religion des Perses.	375
TABLES CHRONOLOGIQUES des rois, gouverneurs, marzbans et catholicos d'Arménie, depuis les temps anciens jusqu'à la fin du cinquième siècle	383
INDEX	389

Digitized by Google

Digitized by Google